U d'/ of Ottawa
39003000243799

ANNEXE BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/rpertoiredupr00mull

P
5-D
4

ANNEXE BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

RÉPERTOIRE

DU PRÊTRE.

APPROBATIONS.

J'ai parcouru, avec intérêt et avec bonheur, le manuscrit de votre Répertoire. *Il y a 21 ans, j'expliquais, à mes chers élèves du séminaire de Bruges, le règlement de la bibliothèque, et je profitais de cette circonstance pour leur recommander de faire toujours leurs lectures avec choix et avec ordre, de manière à ce qu'ils en retirassent un fruit permanent. Je leur montrais, d'après Drexelius, S. J., comment ils devaient faire des extraits de leurs lectures, pour les rendre profitables aux âmes qui leur seraient un jour confiées.*

Je vois, avec une grande satisfaction, que vous avez compris ma pensée, monsieur, et que, depuis votre entrée dans le saint ministère, vous vous êtes appliqué à la réaliser. Je vous en félicite et vous engage à publier vos extraits, pour l'utilité et l'édification de vos confrères.

Gand, le 17 janvier 1857.

† L.-J. Évêque de Gand.

Le Répertoire *que M. l'abbé Mullier a composé, comme fruit de ses lectures, quoique tiré d'ouvrages très-connus, est fait avec assez de jugement pour devenir plus utile au clergé, que beaucoup de livres originaux, mais superficiels.*

Bruges, le 15 Février 1857.

† J.-B. Évêque de Bruges.

Imprimatur.

Tornaci, die 20 maii 1858.

A.-P.-V. DESCAMPS, Vic.-Gen.

RÉPERTOIRE

DU PRÊTRE

DESTINÉ A LUI FACILITER

LA PRÉPARATION DES SERMONS

ET A LUI PROCURER

DE NOMBREUX SUJETS DE MÉDITATION.

Ouvrage présentant, dans l'ordre alphabétique,
un résumé de tout ce qui se rapporte à la foi, à la morale ou à la perfection chrétienne,

SUIVI D'UNE TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES;

Par l'Abbé MULLIER.

Nihil de spiritu meo propheta, sed colligo micas quæ ceciderunt de mensa dominorum meorum.
PETRUS BLOISIUS.

ANNEX DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
Harvard
LIBRARY ANNEX

PARIS
RUE DE TOURNON, 20.

TOURNAI
RUE AUX RATS, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.
1858

PROPRIÉTÉ.

BV
4254.2
.M836
1858

DÉDICACE

A Sa Grandeur

MONSEIGNEUR LOUIS-JOSEPH DELEBECQUE,

ÉVÊQUE DE GAND,

Docteur en théologie, Prélat domestique de S. S., Assistant au trône pontifical, Comte Romain et Membre de la Congrégation des Evêques et des Religieux.

MONSEIGNEUR,

Permettez à votre ancien élève de déposer, aux pieds de Votre Grandeur, ce livre, dont l'idée première m'a été suggérée par Elle. Déjà approuvé par deux illustres prélats, il acquiert un nouveau prix, en paraissant sous les auspices de Votre Grandeur. Cette faveur que vous avez daigné m'accorder, Monseigneur, me donne l'espérance d'avoir atteint le but que je me suis proposé, en même temps qu'elle est pour moi la récompense la plus précieuse de mes travaux et de mes veilles.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect,

De Votre Grandeur,

Monseigneur,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

MULLIER, PRÊTRE.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

C'est à une parole sortie de la bouche éloquente de l'ancien Président du séminaire de Bruges, Monseigneur Delebecque, aujourd'hui Évêque de Gand, que je dois la pensée et le plan de cet ouvrage que j'offre, avec confiance, au public. Les deux approbations de Messeigneurs les Évêques de Gand et de Bruges, et les fréquentes sollicitations de ceux qui ont examiné ce travail, m'ont enfin déterminé à livrer à l'impression ces extraits, d'abord destinés à mon usage particulier. Le but de cette publication est d'offrir, à mes vénérables confrères dans le sacerdoce, un fonds d'instruction qui sera pour eux une vaste et riche bibliothèque, où ils trouveront tout ce qui concerne la foi, la morale et la perfection chrétiennes. J'ai tâché d'obvier à deux inconvénients, qui affligent la plupart des prêtres : le manque d'argent, pour se procurer des livres utiles; et le manque de temps pour les parcourir.

Afin d'inspirer plus de confiance à ceux qui feront usage du Répertoire du Prêtre, j'y ai apposé le cachet de l'autorité des auteurs dont il est composé, en citant leurs noms, les volumes et les pages, à la suite de chaque article.

Je sais que saint Jean Chrysostôme regarde un plagiaire comme un voleur public. Je ne revendique, comme venant de mon propre fonds, aucun des articles qui composent cet ouvrage, car je n'y dis rien de moi-même, étant demeuré strictement fidèle au texte que j'ai pris pour épigraphe. Je n'aspire qu'au bonheur d'être utile à mes chers collègues dans le saint ministère, et je me croirai bien payé de mes peines, si je puis contribuer à leur faciliter les travaux de l'apostolat. Ce *Répertoire*, trop volumineux pour être leur *Vade-mecum*, sera souvent, je n'en doute pas, leur *Recurre ad eum*. J'ai tâché de joindre, pour eux et pour moi, l'utile à l'agréable : l'avenir m'apprendra si j'ai atteint mon but.

MULLIER, PRÊTRE.

RÉPERTOIRE

DU PRÊTRE.

— A —

ABANDON

A LA CONDUITE DE DIEU.

En quoi consiste la perfection de cet abandon

I. Qu'heureuse est l'âme qui s'abandonne entièrement à la conduite de Dieu ! Elle est sûre que Dieu ne l'abandonnera pas, quand toutes les créatures l'abandonneraient; si Dieu la conduit et la protége, qui peut lui nuire ? Saint Joseph est un beau modèle de ce parfait abandon. La perfection de cet abandon consiste, premièrement, à s'abandonner à la conduite de Dieu, lors même qu'elle paraît plus contraire à nos intérêts et à nos inclinations. Notre principale, ou plutôt notre unique inclination doit être de suivre celle de Dieu. Un ange commande à Joseph de la part de Dieu, de s'enfuir avec Jésus en Egypte. Tout engageait Joseph à demeurer en Judée ; ses intérêts, son inclination, ses proches, ses amis, son établissement, son repos, la nécessité et la facilité d'y gagner sa vie, étaient autant de liens qui l'y attachaient : il les rompt tous sans délibérer, sans tarder un seul moment. La volonté de Dieu lui est marquée par l'ange ; il n'écoute plus ni intérêt, ni inclination ; il n'en a point d'autre que d'exécuter cette volonté.

II. La perfection de l'abandon consiste, secondement, à s'abandonner à la conduite de Dieu, lors même qu'on n'en voit point la raison. La volonté de Dieu est l'unique raison d'un homme qui est parfaitement abandonné : toute autre raison qu'on lui apporte, diminue, ce semble, son mérite en diminuant la perfection de son abandon : il ne donnerait pas tout à la volonté de Dieu, s'il donnait quelque chose à la raison. C'est ce qui paraît avec éclat dans la conduite de saint Joseph. Fuyez, lui dit-on, partez, allez en Egypte ; mais pourquoi si promptement ? mais pourquoi la nuit ? mais pourquoi dans une saison si incommode ? mais pourquoi si loin ? Il n'y a point de pourquoi pour un homme aussi parfaitement abandonné à la conduite de Dieu que saint Joseph : on ne le consulte sur rien, on ne lui rend raison de rien, il n'en demande point ; Dieu le veut, c'est là l'unique raison ; elle lui suffit, il part sans délibérer, sans raisonner. Que de raison dans cette conduite qui n'en demande point à Dieu, et qu'elle condamne nos vains raisonnements !

III. La perfection de l'abandon consiste, troisièmement, à s'abandonner à la conduite de Dieu, lors même qu'elle paraît contraire à notre raison. Notre foi n'est jamais si parfaite, que quand nous croyons des vérités que non-seulement nous ne connaissons pas, mais encore qui sont contraires aux rapports de nos sens et à tous nos préjugés. Aussi notre abandon n'est jamais si parfait, que quand nous nous abandonnons à la conduite de Dieu, lors même qu'elle paraît contraire à nos raisonnements. C'est ce qu'on voit dans saint Joseph. On lui ordonne de fuir avec le Sauveur en Egypte. Comment pourra-t-il sauver les autres, s'il ne peut pas se sauver lui-même ? Pourrait-il dire : s'il faut fuir, pourquoi aller en Egypte, parmi des idolâtres ? Pourquoi ne pas aller chez les Mages ? La seule volonté de Dieu a plus de force sur l'esprit de Joseph, que toutes les raisons : elles ne sont plus raisons pour lui, dès-là qu'elles sont contraires à l'ordre de Dieu : cet ordre est l'unique règle et toute la raison de sa conduite. Que cet abandon de Joseph est admirable ! mais qu'il confond nos vaines inquiétudes, nos empressements humains, nos craintes inutiles, nos précautions excessives ! Abandonnons-nous à Dieu, et nous trouverons tout dans cet abandon.

F. Nepveu, Pensées. 1 m. 1, pag. 237.

ABATTEMENT.

L'homme ne doit pas se laisser trop abattre, quand il tombe en quelques fautes.

Mon fils, la patience et l'humilité dans les traverses me plaisent plus que beaucoup de consolation et de fervèur dans la prospérité.

Pourquoi vous attrister d'une chose légère qu'on a dite contre vous? Fût-elle plus grave, vous ne devriez pas en être ému.

Laissez tomber cela; cette épreuve n'est pas nouvelle : ce n'est pas la première pour vous, et ce ne sera pas la dernière, si vous vivez longtemps.

Vous avez assez de courage tant qu'il ne vous arrive rien de fâcheux.

Vous conseillez même bien les autres, et vous savez les fortifier par vos paroles; mais lorsqu'une soudaine affliction se présente à votre porte, vous manquez de conseil et de force.

Considérez votre extrême fragilité dont vous faites si souvent l'expérience dans les moindres occasions : et toutefois c'est pour votre salut que Dieu permet toutes ces choses.

. . . Tout n'est pas perdu, quoique souvent vous soyez dans le trouble, ou tenté violemment.

Vous êtes homme et non pas Dieu; vous êtes de chair et non un ange.

Comment pourriez-vous toujours vous maintenir dans le degré de vertu, quand cette persévérance a manqué à l'ange dans le ciel, et au premier homme dans le paradis?

Dassance, Imitat. de J.-C., liv. III, ch. 57.

ABJURATION.

Allocution pour une abjuration.

Madame,

Il y a trois siècles que vos pères et les nôtres, enfants du même Dieu, étaient aussi les enfants de la même Eglise, qu'ils priaient dans les mêmes temples, participaient aux mêmes mystères, obéissaient aux mêmes pasteurs, et ne formaient tous ensemble qu'une seule et même famille sous les yeux de leur Père céleste. Alors les provinces où vous avez pris naissance, unies entre elles comme avec le reste de l'Europe par une foi commune, faisaient partie de cette Eglise qui, depuis son origine, s'est nommée si bien catholique, c'est-à-dire universelle, parce qu'il était dans sa destinée d'embrasser les nations et les siècles. Sans doute, à l'époque que je rappelle, les scandales et les excès de tous les genres faisaient gémir les vrais disciples de Jésus-Christ; sans doute la discipline et les mœurs avaient souffert un relâchement qui appelait une réforme salutaire, et qui excitait en effet la sollicitude de ce qu'il y avait de plus zélé et de plus saint parmi les fidèles et les pasteurs. Tel est, hélas! le triste partage de la terre que nous occupons : il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes.

Mais d'après les promesses immortelles faites aux apôtres et à leurs successeurs par celui qui leur a dit : « Allez enseigner toutes les nations, et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps », la foi des premiers âges était encore la foi du commencement du seizième siècle; si le temps avait pu altérer les mœurs, il n'avait rien pu contre la doctrine, et la vérité régnait toujours dans l'enseignement public et universel.

Pourquoi faut-il que de téméraires novateurs soient venus rompre cette belle unité de l'Europe chrétienne, déchirer ce grand corps par des dissensions sacriléges et cruelles, élever autel contre autel, et former des églises nouvelles dont le nom seul, qui est celui de leurs auteurs, en attestant leur origine récente, est par là même le titre de leur condamnation? Oui toute église à laquelle on pourra dire comme Tertullien aux sectes de son temps, « Vous n'étiez pas hier », ne saurait être celle que Jésus-Christ a fondée sur cette pierre contre laquelle il n'affirme pas en vain que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.

Par le malheur même de votre naissance, vous avez été, madame, nourrie, élevée dans une de ces églises séparées de l'Eglise mère; vous avez, pour ainsi dire, sucé l'erreur avec le lait, et durant plusieurs années vous êtes restée dans les ténèbres comme sans le savoir. Mais le Ciel, qui avait sur vous des pensées de prédilection, avait mis dans votre cœur des dispositions, et préparé des événements, qui, à travers bien des obstacles, devaient vous conduire au port de la vérité et du salut.

Unie par des nœuds honorables à un époux catholique, votre juste affection pour lui commença d'incliner votre cœur vers la foi qu'il professe; ce premier sentiment s'est fortifié par l'engagement que vous avez contracté, d'élever vos enfants dans sa religion. Enfin, le Ciel a permis que du sein du Nouveau-Monde vous ayez été transportée dans notre France, où la lumière devait vous envelopper de toutes parts. Ce n'est pas tout : frappée de maladie, vous avez été admise dans cet asile où les soins de la charité la plus tendre secondent si bien les vues de celle qui a su concevoir la pensée de ce précieux établissement et l'exécuter avec autant d'intelligence que de courage. C'est ici que la grâce divine vous attendait pour achever son ouvrage; ainsi elle a fait sortir de l'affliction du corps la guérison de l'âme; et voilà comme elle cache plus d'une fois sa miséricorde sous les traits de la sévérité. Le désir de connaître une religion à laquelle vous deviez des soins si touchants, s'est fait sentir vivement à votre cœur; vous avez voulu conférer avec ses ministres; mais si l'ouvrier évangélique plante et arrose, c'est Dieu seul qui donne l'accroissement. Aidée de sa grâce, votre candeur naturelle vous a rendue docile aux instructions qui vous ont été données; bientôt la pénétration de votre esprit vous les a rendues familières; et aujourd'hui, c'est avec une liberté, une con-

viction entière, comme avec une douce joie, que vous allez, non pas quitter la foi de vos pères, mais plutôt revenir à celle qu'ils professaient autrefois, que nous professons encore, et qu'ils n'auraient jamais dû abandonner.

Désormais, membre vivant de la véritable Eglise, vous y trouverez le trésor des grâces dont elle est seule dépositaire; appuyée sur elle comme sur la colonne de la vérité, ainsi que la nomme l'Apôtre (1 Tim. 3, 15), vous serez invariable dans votre foi : plus heureuse que vos frères séparés, qui, sans règle fixe de croyance, flottent à tout vent de doctrine. Un sacerdoce, héritier de pouvoirs divins, vous fera trouver dans le sacrement de la réconciliation le repos de la conscience, dans la participation aux saints mystères la force et la vie; et en même temps cette communauté de biens spirituels, que nous appelons la Communion des Saints, sera pour vous une source invariable de bénédictions.

Ainsi, vous traverserez le pèlerinage du monde présent, soutenue par l'espérance du monde à venir; vous marcherez avec courage vers la terre des vivants, où il n'y a plus ni temps, ni ténebres, ni désirs, où l'on voit ce que nous croyons, où l'on possède ce que nous attendons; vous mériterez enfin d'entrer dans ce royaume, qui, suivant l'expression de saint Augustin, a pour roi la vérité, pour loi la charité, pour durée l'éternité (Epist. 138, ad Marcell. n. 17); et vous pourrez dire, comme un saint docteur, du quatrième siècle (saint Pacien, évêque de Barcelone.) : Chrétienne, c'est mon nom, et mon surnom c'est Catholique.

Frayssinous, Confér. et discours inédits, pag. 235.

ABNÉGATION

DE SOI, ET RENONCEMENT A TOUTE CUPIDITÉ.

... Retenez bien cette parole courte, mais pleine de substance : « Quittez tout, et vous » trouverez tout; renoncez à vos convoitises, » et vous trouverez le repos.

Imit. de J.-C., liv. III, ch. 32.

ABSENTS.

Règle pour en parler.

Saint Bonaventure nous établit cette règle pour parler des absents : Que l'on ait honte de dire d'un homme en son absence, ce qu'on ne pourrait pas dire en sa présence sans blesser la charité (In speculo discip. p. 3, c. 3. et De inform. Novit. p. 1, c. 23.).

Rodriguez, Pratiq. de la Perf. chrét., tom. 3, pag. 224.

ACTES.

Formules inconnues avant 1720.

Les formules aujourd'hui en usage des actes de Foi, d'Espérance et de Charité, il y a quarante ou soixante ans n'existaient pas; on n'en parlait point, comme l'attestent ceux qui sont nés avant 1720.

Gaume, Manuel des confes., pag. 212.

ACTIONS.

Dieu les juge d'après les sentiments du cœur.

« Dieu, dit saint Cyprien (De oper. 30 Ellum.), considère moins ce que nous lui donnons, que les dispositions intérieures qui accompagnent notre don. Nos actions, suivant saint Ambroise (l. 1 de offic. c. 30.), n'ont d'autre prix que celui qu'elles tirent des sentiments du cœur, et elles sont plus ou moins méritoires, selon que ces sentiments ont plus ou moins de vivacité. Voyez, continue ce Père, jusqu'où va la justice de votre juge... Il ne demande à votre âme que le prix qu'il doit mettre à vos œuvres. »

Godescard, tom. 9, p. 353.

Leur fin.

... Saint Ambroise (lib. 5 exam. c. 7) allègue à ce propos ce que disent les naturalistes, que lorsque l'aigle veut connaître si ses aiglons sont légitimes ou non, il les prend dans sa serre, et les tenant suspendus en l'air, les expose aux plus ardents rayons du soleil. S'ils le regardent fixement, il les estime dignes de lui, les reporte dans leur aire et les élève comme ses petits : mais s'ils viennent à ciller les yeux, il croit qu'ils ne sont pas légitimes, et les laisse tomber de haut en bas.

On lit d'un ancien Père du désert, qu'à chaque chose qu'il voulait commencer, il s'arrêtait un peu; et un jour quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il faisait : Songez, répondit-il, que toutes les actions n'ont aucun mérite d'elles-mêmes, si elles ne se font avec une bonne fin. C'est pourquoi, de même que celui qui tire au blanc est quelque temps auparavant à prendre sa visée, et à bien ajuster son coup, aussi moi, avant que je fasse ce que je me propose, je dirige mon intention à Dieu qui doit être l'unique but de toutes nos œuvres, et ce n'est que pour cela que je m'arrête toujours un peu au commencement de chaque action. Nous devons en faire autant, et comme pour mieux donner dans le blanc, on ferme l'œil gauche et l'on ouvre seulement le droit, afin que la vue soit plus ramassée et se dissipe à moins de choses : de même, nous devons fermer l'œil gauche, c'est-à-dire, n'avoir aucune vue humaine, et n'ouvrir que l'œil droit, c'est-à-dire, n'envisager que Dieu seul, et de cette sorte nous ne manquerons pas de frapper au but, et de toucher infailliblement le cœur de Dieu.

Rodriguez, Prat. de la Perf. chrét., tom. 1, p. 246.

Pour le ciel ou au moins pour le purgatoire.

Faites tout ce que vous voudrez, il faut nécessairement de deux choses l'une, pour chacune de vos œuvres libres, que vous méritiez Dieu, ou que vous méritiez le feu : il n'y a point de milieu. Si vos actions sont bien faites, elles méritent Dieu; si elles sont mal faites, elles méritent pour le moins le feu du purgatoire.

P. Le jeune, Serm., tom. 11, p. 456.

Méthode pour bien faire les actions ordinaires : 1° avec ordre, 2° avec exactitude, 3° avec une intention pure.

Pour bien faire ses actions ordinaires, il faut les faire avec ordre, c'est-à-dire, préférer ce qu'il y a de plus important à ce qui l'est moins, et faire toujours passer les exercices que vous prescrit votre religion, avant les devoirs que vous impose votre condition. Il faut les faire avec exactitude, c'est-à-dire, n'omettre aucune des œuvres dont vous êtes chargés, et les faire toutes le plus parfaitement que vous pourrez. Il faut enfin les faire avec une intention pure, et ne vous proposer dans tout ce que vous faites, que d'obéir à Dieu, que de plaire à Dieu, que de contribuer à la gloire de Dieu. Commencez donc la journée par lui offrir vos hommages, et par le prier de répandre ses bénédictions sur vous et sur vos travaux. Appliquez-vous ensuite à ces travaux, les regardant comme un devoir que Dieu vous prescrit, comme une pénitence qu'il vous impose, puisque, en punition du péché du premier homme, nous avons tous été condamnés à gagner notre pain à la sueur de notre front. Occupez-vous de ce que vous avez à faire, n'en omettez aucune partie, et remplissez votre tâche avec tout le soin dont vous êtes capables, surtout si vous ne travaillez pas pour vous-mêmes, mais pour les autres, et s'ils vous paient votre travail : car c'est là ce que la justice exige rigoureusement. Si ceux qui vous font travailler vous retranchaient une partie de votre salaire, ou ne vous le payaient qu'en mauvaise monnaie, vous trouveriez qu'ils sont injustes envers vous. Eh bien, vous ne le seriez pas moins envers eux, si vous ne faisiez pas tout le travail qu'ils ont droit d'attendre de vous, ou si vous le faisiez mal.

Mais votre principale attention doit être d'offrir ce travail à Dieu, de le faire pour Dieu, d'en supporter la rigueur avec une entière soumission à la volonté de Dieu. Par ce moyen, la nécessité où vous êtes de travailler, se changera pour vous en vertu, et tous vos travaux seront méritoires. Mais si vous ne les animiez pas de cette intention pure; si Dieu n'entrait pour rien dans ce que vous faites; en semant beaucoup, dit le Prophète, vous ne recueilleriez rien, et toutes vos peines deviendraient inutiles. Ayez donc soin, je vous en conjure pour votre intérêt, ayez soin de faire tout ce que vous faites pour la gloire de Dieu, ainsi que nous l'ordonne saint Paul; tâchez ainsi de vous rendre dignes de la magnifique récompense que Dieu vous réserve, faites tous vos efforts pour vous assurer un bonheur dont vous pourrez jouir pendant toute l'éternité. C'est à ce bonheur que nous devons tous aspirer, et celui que je vous souhaite à tous.

Annee liturgique, tom. 3, p. 258.

Ne pas remettre les belles actions au lendemain : mot de Montluc.

On demandait à Montluc comment il avait pu faire tant de belles actions dans sa vie. C'est, dit-il, *que je n'ai jamais remis au lendemain ce que je pouvais faire dans la journée.*

Duroszoy, Philos. soc., p. 337.

Dangers des actions apparentes et de notre choix.

Voy. encore ŒUVRES.

Les œuvres plus apparentes et de notre choix sont souvent plus dangereuses que salutaires : ce sont de grands pas, dit saint Augustin, mais hors de la vertu (*Magni passus, sed extra viam.*)

J. J. Desmet, Nouv. mois de Marie, p. 47.

ADAM.

Pourquoi Dieu lui défendit de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal.

Saint Augustin demande, en plusieurs endroits, pourquoi Dieu défendit à l'homme de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; et une des raisons qu'il en donne, c'est que Dieu voulait montrer aux hommes que l'obéissance est d'elle-même un grand bien et que la désobéissance est d'elle-même un grand mal (l. 1, contr. adv. leg. et Proph. c. 14, et l. peccat. merit. et remiss. c. 21, et l. 8. sup. Gen. ad lit.)... Une autre raison qu'il en donne (lib. 8. sup. Gen. ad litt.), c'est que l'homme ayant été créé pour servir Dieu, il était à propos de lui défendre quelque chose, pour lui faire connaître sa dépendance, que sans cela il n'aurait pas si bien reconnue : et Dieu voulut, dit ce Père, que l'obéissance, qui était un acte par lequel l'homme reconnaissait celui qui l'avait créé, fût en même temps un moyen par lequel il pût mériter d'être uni quelque jour à lui.

Rodriguez, Pratiq. de la Perf. chrét., tom. 6, p. 2.

Effets de son péché.

Considérez l'accomplissement de la sentence divine contre Adam. Un prince d'Allemagne, voulant inspirer à son fils une grande horreur de la guerre, ordonna à un peintre de représenter les diverses scènes d'une bataille sanglante, et d'écrire ces mots au bas de son tableau : *Fructus belli, voilà les fruits de la guerre.* Imitez ce prince, vous qui méditez en ce moment sur la chute de notre premier père : faites-vous en esprit une exacte représentation de tous les malheurs qui l'ont suivie, et dites à vous-mêmes : voilà le fruit du péché : *Fructus peccati.*

. . . Considérez la colère de Dieu vengeant ce premier péché sur tous les descendants du premier coupable... Représentez-vous les infortunes de tous les hommes dans tous les siècles... tant de contagions, tant de guerres, tant de désastres, tant de morts violentes, tant de larmes versées, tant de crimes commis, tant d'enfants privés à jamais de la vue de Dieu, tant d'âmes précipitées dans les enfers : voilà la suite d'un seul péché : *Fructus peccati.*

Enfin, terminez par un retour sur vous-même, en comparant avec le péché d'Adam vos péchés personnels : — du côté d'Adam, un péché unique, un péché commis avant l'incarnation, un péché commis avant qu'il eût l'expérience de la justice divine, surtout un péché dont il se repent aussitôt et qu'il expie par neuf siècles de pénitence; — et de votre côté, des péchés si nombreux, des péchés commis dans une nature sanctifiée par Jésus-Christ, des péchés commis en face de la croix et de l'enfer, peut-être des péchés que vous n'avez jamais expiés, peut-être des péchés dont vous n'avez qu'un faible repentir... O Dieu! que n'ai-je pas à craindre de votre justice!

Maurèse, p. 59.

. . . Abaissez maintenant vos regards sur le paradis terrestre; vous verrez une autre chute non moins funeste, non moins déplorable, si elle n'eût été réparée. Tous les anges déchus étaient coupables de l'attentat qui avait provoqué leur ruine; mais quelle peut être la culpabilité d'un enfant dans le sein de sa mère, pour que le même instant qui l'engendre à la vie l'engendre à la colère et au châtiment? Il est innocent lui-même; mais il est enfant d'un père prévaricateur, qui par son crime a corrompu la nature humaine dans sa source, et il porte l'empreinte funeste de la tache de sa malheureuse origine. Telle est la grandeur de la gloire de Dieu! telle l'énormité de l'offense commise envers sa majesté infinie! Le premier homme pèche, et il est à l'instant même banni pour jamais du lieu de délices où il avait été placé; il obéit à un mouvement de sensualité, et depuis lors le genre humain gémit sous un déluge de maux et de misères, et après tant de générations l'enfant, à son premier pas dans la vie, se sent atteint du coup qui a frappé son père. Tant de siècles n'ont pu faire oublier une faute répartie sur un si grand nombre d'hommes, punie par tant de châtiments. Toutes les maladies qui jusqu'ici ont affligé le monde, toutes les maladies, tous les morts qui l'ont moissonné, tous les péchés qui ont précipité et qui précipitent encore les âmes dans les flammes éternelles, sont autant d'étincelles jaillies de ce fatal foyer, autant de monuments qui proclament la justice divine; et cependant le sang de Jésus-Christ a coulé! Ah! sans cette réparation, quelle différence y aurait-il entre le sort de l'homme et celui du démon? Existerait-il pour l'un plus de moyens de salut que pour l'autre?

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 288.

Adam a été neuf heures dans le paradis terrestre.

— Le Sauveur y demeura (dans le sein de sa mère) autant de mois qu'on croit qu'Adam avait passé d'heures dans les délices du paradis terrestre.

Alleaume, Les souffr. de N.-S. J.-C., tom. 1, p. 77.

ADIEUX.

Après la mission.

L'apôtre saint Paul (act. 20, 32) adressant le dernier adieu aux principaux habitants de la ville d'Ephèse, qu'il avait fait venir à Milet pour prendre congé d'eux, leur dit: *commendo vos Deo, et verbo gratiæ ejus.* Je vous dis de même, Messieurs, et c'est tout ce que je puis faire, c'est ce que je fais plus volontiers de vous recommander à Dieu, et de lui demander sa grâce; vous connaissez mon naturel, je ne suis pas grand faiseur de compliments; mais j'ai d'autant plus d'affection que j'ai moins de paroles. Les anciens disaient que *le vrai ami est comme l'œuf*, dont le meilleur est au-dedans; ce sont les arbres moins fertiles, qui poussent et produisent plus de feuilles et les amitiés qui ne s'emploient qu'en cérémonies et offres de service, sont plus affectées qu'affectueuses.

Lejeune, Serm., tom. 12, p. 467.

Même sujet.

Allons, mes enfants, la mission est finie. Avant mon départ, je veux que vous me pardonniez les déplaisirs que mes paroles auraient pu causer à quelqu'un d'entre vous. Cependant, je dois vous dire que j'ai toujours parlé en général, sans intention d'offenser personne en particulier. Tout ce que j'ai dit ou fait de dur et de sévère n'était pas dirigé contre vous, mais contre les vices, car je voudrais vous voir tous sauvés. Au reste, si j'ai dépassé les bornes, si je vous ai causé de l'ennui, si j'ai été indiscret dans mes réprimandes, si j'ai mis des obstacles par mes défauts au profit que vous deviez retirer de la mission, je vous en demande pardon, et de votre côté, priez Jésus-Christ de me le pardonner.

Je vous remercie de votre concours autour de moi dans ces jours de mission, et de l'obéissance que vous m'avez témoignée. Je bénis toutes mes sueurs, toutes les fatigues que j'ai éprouvées pendant la mission, et je les offre toutes à Dieu pour votre salut éternel; je proteste que je suis prêt à donner ma vie pour chacun de vous, si ce sacrifice peut vous sauver et vous faire trouver tous réunis un jour dans le paradis.

Je pars content du grand bien qui a eu lieu dans cette mission. Une seule pensée m'afflige le cœur : qui sait si quelqu'un d'entre vous, malgré la mission, ne s'obstine pas dans la disgrâce de Dieu? Mais, pécheur, s'il en est un parmi vous, sachez que si la mission est finie, la miséricorde de Dieu ne l'est pas encore à votre égard. Ne vous désespérez point; si vous voulez faire la paix avec Dieu, il est encore temps; demandez votre pardon, et vous l'obtiendrez. Voilà (*en montrant le crucifix*), voilà Jésus-Christ qui vous appelle; il a les bras ouverts pour vous accueillir et vous pardonner. Dites-lui chacun : Seigneur, j'espère que

vous m'avez déjà pardonné, mais si par ma faute, je n'avais pas encore obtenu le pardon, accordez-le, accordez-le-moi en ce dernier jour de la mission ; car, ô mon Dieu, bonté infinie, je me repens de vous avoir offensé, etc. Mais rassurez-vous, mes enfants, j'espère que Dieu vous a pardonné à tous ; tout ce que vous avez à faire maintenant pour être sauvés, c'est de vous maintenir dans la grâce de Dieu, parce que, si vous recommencez à le trahir après la mission, j'ai grand' peur qu'il ne vous rejette et ne vous abandonne. Courage, formez une bonne résolution ; si vous ne l'avez pas encore faite, chrétiens, formez ce soir celle de renoncer au monde ; que vous est-il advenu de tant de péchés ? Allons, donnez-vous maintenant à Dieu ; commencez à l'aimer, ce Dieu qui a usé envers vous d'une si grande miséricorde, et qui vous aime tant, comme je l'espère ; n'allez pas perdre tous les biens que vous avez recueillis dans ces jours de mission.

Mes enfants, je pars ; mais voyez, je vous laisse (*en montrant le crucifix*), je vous laisse ce Dieu ; faites vos délices de l'aimer. Mon cher frère, je pars, mais je vous laisse cet excellent ami, qui vous aime plus qu'aucun autre ami, plus qu'aucun parent, plus que votre frère, plus que votre père lui-même, plus que personne au monde. Femme, que vous soyez mariée ou non, je pars ; mais je laisse dans votre cœur ce Dieu qui vous a aimée, au point de mourir pour vous ; embrassez-le, sachez l'entourer de votre amour. C'est à vous tous que je m'adresse : âmes rachetées par Jésus-Christ, n'offensez plus ce Dieu si bon. Que dites-vous ? l'offenserez-vous encore ? jamais plus. Comment le dites-vous ? mes frères, élevez la voix : Mon Dieu, jamais plus ; plutôt mourir mille fois que de perdre votre grâce. Allons, levez la main, et donnez votre parole à Jésus-Christ que vous ne l'offenserez plus. Je vais maintenant vous donner ma bénédiction, mais d'abord faisons un pacte : Vous prierez pour moi, et je prierai pour vous ; je vous recommanderai chaque jour dans le sacrifice de la messe, et chaque jour vous réciterez pour moi trois Ave après le rosaire ; et lorsque vous apprendrez ma mort, je vous prie de faire une communion pour le repos de mon âme.

S. Liguori, Instr. sur les exer. des miss., p. 188.

ADRIEN III,

Ier pape qui ait changé de nom.

Ce pape qui se nommait auparavant Agapit, est le premier qui ait changé de nom à son exaltation.

Henrion, Hist. gén. de l'Égl., tom. 4, p. 101.

AFFAIRES SPIRITUELLES.

Quatre signes de pur amour de Dieu.

Voici les signes auxquels on peut connaître si une personne occupée d'affaires spirituelles agit seulement pour Dieu : 1° si elle ne se trouble point, quand elle ne réussit pas, parce que Dieu ne le voulant pas, elle ne le veut pas non plus ; 2° si elle se réjouit autant du bien que les autres ont fait, que si elle l'eût fait elle-même ; 3° si elle ne désire pas plus un emploi qu'un autre, mais s'attache uniquement à celui que ses supérieurs lui assignent ; 4° si, après ses actions, elle ne cherche ni louanges ni remercîments ; et par conséquent si on la critique, ne s'en afflige point, mais se contente uniquement d'avoir contenté Dieu ; si, étant applaudie et louée, elle ne s'enorgueillit point, mais donne à la vaine gloire la réponse que lui faisait le vénérable Jean d'Avila : « Va-t'en, tu arrives trop tard, j'ai déjà consacré toute cette œuvre à Dieu. »

S. Liguori, Prat. de l'am. env. J.-C., p. 82.

Exemple d'intention de plaire à Dieu.

On rapporte dans le *Trésor spirituel*, tom. IV, chap. 4, qu'un saint solitaire au commencement de chaque action avait coutume de lever les yeux au ciel. On lui en demanda la raison : je tâche, répondit-il, d'assurer mon coup ; c'est-à-dire qu'à l'exemple du chasseur, il commençait avant tout par viser à son but, qui était Dieu, afin de ne pas manquer son coup, qui était de plaire à Dieu. Et voilà ce que nous devons aussi faire au commencement de chaque action, et même durant l'action, en renouvelant de temps en temps notre intention de plaire à Dieu.

Idem, ibid. p. 84.

AFFECTIONS DÉRÉGLÉES (des).

Dès que l'homme désire quelque chose désordonnément, aussitôt il devient inquiet en lui-même.

Le superbe et l'avare ne se reposent jamais.

Le pauvre et l'humble d'esprit vivent dans l'abondance de la paix.

. . . C'est en résistant aux passions qu'on trouve la véritable paix du cœur, et non en se rendant leur esclave.

La paix n'habite donc pas dans le cœur de l'homme charnel, de l'homme livré aux choses extérieures, mais dans l'homme fervent et spirituel.

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 6.

Purgation de l'affection aux choses inutiles et dangereuses.

Il faut... se purger de l'affection aux choses inutiles et dangereuses, comme sont les jeux, bals, danses, festins, pompes et comédies, lesquelles, quoiqu'en leur substance ne soient pas choses mauvaises, mais indifférentes, pouvant être bien et mal exercées, elles sont néanmoins dangereuses, et de s'y affectionner, chose encore plus dangereuse et nuisible : et de cela il faut absolument s'en défaire et se purger.

C'est dommage, dit ce saint Prélat, de semer en la terre de notre cœur des affections

si vaines et si sottes ; cela occupe la place des bonnes impressions et empêche que le suc de notre âme ne soit employé aux bonnes inclinations.

Les Nazaréens s'abstenaient, non-seulement de tout ce qui pouvait enivrer, mais aussi des raisins et du verjus ; non pas que le raisin et le verjus enivrent, mais parce qu'il y aurait danger, en mangeant du verjus, d'exciter le désir de manger des raisins, et en mangeant des raisins, d'exciter le désir de boire du vin.

Que les petits enfants s'affectionnent et s'échauffent après les papillons, personne ne le trouve mauvais, parce qu'ils sont enfants : mais n'est-ce pas une chose ridicule, ou plutôt lamentable, de voir des hommes faits s'empresser et s'affectionner après des bagatelles si indignes, comme sont les choses susdites, lesquelles, outre leur inutilité, nous mettent en péril de nous dérégler à leur poursuite. Phil. 1 part., chap. 23.

La vérit. cond. de s. Fr. de Sal. pour la conf. et la comm., p. 91

Purgation des mauvaises inclinations ou imperfections.

Il faut enfin se purger des mauvaises inclinations naturelles, lesquelles, pour avoir pris leur origine de nos péchés particuliers, ne sont pas cependant proprement péchés, ni mortels, ni véniels, mais s'appellent imperfections, et leurs actes, défauts et manquements, comme la trop grande tristesse de sainte Paule pour la mort de ses enfants et de ses proches, qui la réduisait presque au tombeau ; cela était imperfection, non un péché, puisque c'était contre son gré et sa volonté.

. . . Si on a bien trouvé le moyen de changer les *amandiers* amers en doux, en les perçant au pied pour en faire sortir le suc, pourquoi ne pourrions-nous pas aussi faire sortir nos inclinations perverses pour devenir meilleures ? Il n'y a point de si bon naturel qui ne puisse être rendu mauvais par les habitudes vicieuses ; il n'y a point aussi de naturel si revêche qui, par la grâce de Dieu, puis par l'industrie et diligence, ne puisse être dompté et surmonté. Phil. 1 part., chap. 24.

Ibid. p. 93.

AFFLICTIONS.

Le chemin du ciel pour tous.

Tribulatio est regia ad cœlum via : l'affliction est le chemin royal pour aller au ciel, dit saint Grégoire de Nazianze (*orat. de plaga grandi*)... Le chemin royal est permis à tout le monde ; tous les voyageurs y passent sans empêchement. Les gens mariés ne peuvent aller au ciel par la voie de la virginité, les pauvres par de grandes aumônes, les séculiers par une vie religieuse : mais tous peuvent y aller par les souffrances.

Le Jeune Serm., tom. 12, p. 312.

Pourquoi Dieu les envoie à ses serviteurs.

Comprenez que Dieu envoie très-souvent des adversités et des occasions de souffrir à ses serviteurs les plus fidèles, afin de leur donner le moyen, en exerçant ainsi leur patience, d'acquérir des mérites plus nombreux, et de jouir un jour d'une plus grande gloire dans le ciel. Comprenez en même temps que vous seriez dans une grande erreur, si vous vous imaginiez que, parce que vous obéissez aux commandements de Dieu, et que vous vivez dans son amour, vous serez pour cela exempt de tribulations, de chagrins et de peines. Tout au contraire, vous devez vous attendre à en être souvent abreuvé, et vous tenir toujours prêt à les recevoir avec patience et amour, puisqu'il est certain, je le répète, que Dieu les envoie de préférence à ses meilleurs amis.

Pinart, La nourrit. de l'âme fid., p. 23.

Prière pour la patience dans l'adversité.

O très-sainte Mère de mon Jésus, obtenez-moi une grande patience au milieu de toutes les adversités qui peuvent fondre sur moi. Hélas ! vous le savez, s'il m'arrive quelque chagrin et quelque revers, je m'en plains à tout le monde, je m'impatiente et je me livre même quelquefois à des murmures coupables. Je veux à l'avenir être plus résigné, et recevoir en paix toute espèce de contrariétés et de disgrâces, comme me venant de la main de Dieu même... Obtenez-moi cette humble résignation qui m'est si nécessaire pour faire tourner mes souffrances à mon avancement spirituel, et pour augmenter ainsi mon bonheur dans le ciel. Et puisque le but que Dieu se propose en me les envoyant, c'est qu'elles servent à sanctifier mon âme, à humilier mon orgueil et à me donner l'occasion de pratiquer la patience, obtenez-moi toutes les grâces dont j'ai besoin pour correspondre aux vues de Dieu sur mon âme.

Idem, ibid. p. 24.

Quel mal ai-je fait ?

J'ai, quelquefois, entendu dire à certains d'entre vous : hélas ! quel mal ai-je donc fait, pour que le Seigneur m'afflige de la sorte ? Quel mal vous avez fait ? eh ! prenez les commandements de Dieu les uns après les autres, et voyez s'il y en a un seul contre lequel vous n'ayez péché. Quel mal vous avez fait ? parcourez les années de votre jeunesse, repassez dans votre mémoire tous les jours de votre misérable vie : je n'entrerai dans aucun détail ; examinez et voyez. Après cela, demandez-nous quel mal vous avez fait, pour que le Seigneur vous afflige de la sorte.

Vous comptez donc pour rien votre mollesse, ces habitudes honteuses dans lesquelles vous avez croupi si longtemps ? Vous comptez donc pour rien votre orgueil, votre ambition, votre vanité, vos fausses délicatesses, vos vivacités, vos ressentiments, vos jalousies, vos aigreurs,

vos vengeances ? vous comptez donc pour rien votre sensualité, votre intempérance, vos débauches et tous vos excès ? Et cet attachement désordonné pour les biens de la terre, cette dureté à l'égard des pauvres ? et cette négligence affreuse dans le service de Dieu, cette insensibilité mortelle pour les choses du ciel ? Vous comptez tout cela pour rien, vous l'avez oublié, vous n'y pensez plus. En êtes-vous moins coupable devant Dieu? et si vous êtes coupable, mon cher frère, n'est-il pas juste que vous soyez puni?

Quelle pénitence avez-vous faite pour expier tant de fautes? où sont vos jeûnes, vos mortifications, vos aumônes? où sont vos bonnes œuvres, votre piété, votre ferveur? Que si, après tant de péchés, tant d'infidélités, vous n'avez pas encore versé une larme sincère ; si après tant d'avarice, vous vous êtes contenté de donner quelques légères aumônes aux pauvres ; si, après tant d'orgueil, vous ne voulez pas essuyer la moindre humiliation ; si, après tant de révoltes, vous ne châtiez point cette chair coupable, comment osez-vous vous plaindre de l'affliction que le Seigneur a fait tomber sur vous? Il faut bien que le Ciel se fasse justice, puisque vous ne voulez pas la lui faire.

Bonnardel, Instr. fam., tom. 3, p. 458.

Recourir à la prière dans les afflictions.

Nous pouvons juger quelle est l'illusion non-seulement de tant de mondains, mais de tant de chrétiens même et de personnes pieuses, qui, par l'aveuglement le plus déplorable, quittent le remède lorsqu'ils en ont un besoin plus pressant ; je veux dire, qui dans l'affliction se retirent de la prière et la négligent, lorsque la prière leur est plus nécessaire et qu'ils en peuvent tirer plus d'avantage. Car voilà l'erreur ; on est rempli d'amertume, on a dans l'esprit mille pensées qui l'attristent et le tourmentent ; on a dans le cœur mille mouvements qui le saisissent, qui l'irritent, qui le soulèvent. Que faire en cette situation pénible et douloureuse ? on se persuade pouvoir alors se distraire avec plus de liberté ; on se croit en droit de s'émanciper, et de laisser ainsi pendant quelque temps mûrir la plaie et se fermer ; on retranche de ses pratiques journalières ; on abrége ses prières les plus communes, bien loin d'en ajouter de nouvelles ; c'est-à-dire, qu'on se prive de la plus sûre et même de l'unique ressource qu'on puisse avoir, et que, par un égarement pitoyable, on cherche sa consolation où elle n'est pas, sans la chercher où elle est, et où tant d'autres l'ont trouvée avant nous. On la trouverait à un autel ; on la trouverait à un oratoire et aux pieds du crucifix ; on la trouverait dans une méditation dans une communion ; on la trouverait partout, dès que l'âme s'élèverait à Dieu et le réclamerait en implorant son assistance.

Bourdaloue, Pensées, tom. 1, p. 360.

Plan d'un sermon sur les souffrances et les afflictions.

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur (Matth. 9). Voici un langage bien différent de celui du monde : il ne dit heureux que ceux qui sont dans la joie, à qui tout rit : *Beatum dixerunt populum, cui hæc sunt.* Jésus-Christ au contraire déclare heureux ceux qui sont dans la tristesse, etc. On ne connaît pas assez le prix des afflictions, d'où il arrive qu'on les fuit comme de purs maux, et qu'on ne les souffre qu'avec impatience, etc. Je dis donc qu'il n'est *rien de plus juste, que de souffrir en ce monde ;* 1er point : *rien de plus consolant ;* 2d point.

Il est juste de souffrir patiemment les afflictions ; elles viennent de Dieu : *Si erit malum in civitate, quod Dominus non fecerit?* (Amos, 3. 6.) Mais quelles sont les vues de Dieu, quand il nous afflige?

Il agit comme un ami qui nous éprouve, comme un médecin qui veille à la santé de nos âmes, et comme un père qui nous corrige, pour nous faire rentrer dans notre devoir, et nous donner lieu d'apaiser son indignation ; telles sont les vues de la Providence, lorsqu'elle nous afflige ; baisons donc la main qui nous frappe.

Le Seigneur veut nous éprouver : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* (Tob. 12, 13). Tandis que nous n'avons rien à souffrir, il ne nous coûte rien de dire à Dieu que nous l'aimons ; tandis qu'il nous comble de bienfaits, que nous coûte-t-il de nous attacher à lui? Peut-on ne pas baiser une main bienfaisante? Mais voulez-vous connaître si votre amour est sincère, si votre attachement à Dieu est constant? Voyez quelle est votre conduite au temps de l'affliction. Voilà la pierre de touche : bénissez-vous Dieu dans l'adversité? Le démon sait bien que c'est dans l'affliction qu'on connaît la vertu. Permettez que je tente Job, disait à Dieu ce malin esprit, et vous verrez s'il ne vous maudit pas : jusqu'ici il a été comblé de vos biens, aurait-il pu ne pas vous bénir?.. (Job. 1). Or quoi de plus juste que cette épreuve?..

Mais Dieu ne connaît-il pas la disposition de mon cœur, sans le mettre ainsi à l'épreuve? Oui, sans doute, il la connaît ; mais ce n'est pas assez qu'il la connaisse, il est de notre intérêt qu'il nous fasse connaître nous-mêmes à nous-mêmes, afin de corriger ce qu'il y a en nous de défectueux. Il est de notre gloire qu'il nous mette à l'épreuve, et que notre vertu soit connue des hommes et des anges. Sans l'épreuve, qu'eût été la vertu de Job ? avec l'épreuve, elle est devenue l'admiration du ciel, un modèle pour tous les siècles, et un fonds de mérite digne d'une récompense éternelle et la plus abondante. Si la chasteté de Joseph, si le courage des martyrs n'eussent été mis à l'épreuve, etc., qu'eût été leur vertu? *Quia acceptus, etc.* L'épreuve et l'affliction sont donc un trait de l'amitié que le Seigneur a pour nous.

2° Le Seigneur, par l'affliction, pourvoit à la

santé de nos âmes, comme un médecin à la santé de notre corps, etc. Nous ne savons pas, dit Salvien, ce qui nous est propre, nous voudrions avoir du bien, etc. de la santé, etc. être délivrés d'une persécution, etc. Vous voudriez avoir des enfants, vous voudriez que Dieu rendît la santé à ce mari, à cet enfant, etc., Nous nous portons souvent à ce qui nous est contraire, à peu près comme un malade qui désire ce qui lui nuit : que fait le Seigneur?.. Il retranche ce qui serait capable de nous perdre. Entrons dans le détail.

Voici un enfant dont vous êtes idolâtre; Dieu, pour son bien et pour le vôtre, l'enlève de ce monde avant qu'il soit séduit. Pendant que vous étiez plein de santé, etc., tandis que vous étiez riche, vous n'aviez que du mépris pour vos égaux, et de la dureté envers les pauvres, etc.; tant que vous avez eu du bien, vous l'avez employé... en débauches, à fournir vos vanités; Dieu qui veut vous sauver, vous a enlevé ces biens malgré vous, il vous a mis dans la nécessité de cesser vos injustices, vos crapules, votre luxe, etc. Si vous étiez estimé des hommes, votre orgueil s'en nourrirait; Dieu vous tient dans l'humiliation, pour vous conserver dans l'humilité, etc. Ainsi Dieu vous arrache-t-il le poignard avec lequel vous alliez vous donner le coup de la mort : bénissez sa conduite.

Combien de personnes qui se seraient perdues dans l'abondance... dans la santé, etc. Ah! que l'infirmité est un grand remède contre le péché! Elle éteint le feu des passions... Quand Dieu vous afflige, il agit en père; il punit, mais c'est en père. 1° Il veut nous faire rentrer dans le devoir. 2° Il nous donne un moyen efficace pour lui satisfaire.

1° Pour nous faire rentrer dans le devoir. On oublie Dieu dans la prospérité, témoins les Juifs, Antiochus, Manassès, etc. On est comme forcé de penser à lui, de recourir à lui dans l'adversité. Oh! que l'affliction nous apprend, nous rappelle bien ce que nous avions oublié dans la prospérité! *Castigasti me, et eruditus sum* (Jer. 31. 18.). Ce jeune homme n'a parlé de confession, que depuis qu'il s'est vu dangereusement malade; il ne pense plus au cabaret, il ne tient plus de discours obscènes, et il est à présent soumis à ses parents, etc. Qui l'a donc ainsi rappelé à lui? l'affliction, la maladie...

2° Dieu nous fournit un moyen de satisfaire à sa justice. Nous sommes tous pécheurs : *In multis offendimus omnes* (Détail.) : tout cela doit être puni (dit saint Augustin) ou par l'homme pénitent, ou par le Seigneur, juste vengeur du crime... quelle pénitence faisons-nous de nous-mêmes, pour expier tant de crimes?.. Il faut donc que Dieu nous la fasse faire lui-même, ou en cette vie, ou en l'autre : en cette vie par les afflictions qu'il nous enverra; ou en l'autre par les tourments de l'enfer : mais des deux, quelle est la plus douce, la plus salutaire!

Cette seule pensée : J'ai mérité l'enfer, je puis l'éviter par les croix, etc. Combien de damnés qui ne l'ont pas tant mérité que moi; quel bonheur, si, par quelques jours d'affliction, je rachète une éternité de larmes?.. Mais, direz-vous, je ne suis pas si criminel pour tant souffrir. Ne savez-vous donc pas qu'un seul péché mortel mérite des supplices éternels?

Mais, j'en vois de plus méchants que moi, qui ont moins à souffrir que moi. Ah! mon frère, voilà ce qui pensa ébranler le roi-prophète. *Penè moti sunt pedes mei, pacem peccatorum videns* (Ps. 72.). Entrez comme lui dans les secrets de la Providence, et loin de murmurer contre elle, vous la bénirez. Il n'est point de libertin qui ne fasse quelque bien... Dieu qui ne laisse rien sans récompense, le laisse prospérer, lui conserve la santé... Il n'est point de juste qui ne tombe dans quelque faute... Dieu le punit en ce monde, pour le récompenser en l'autre. Considérez la fin du juste affligé et du libertin qui prospère, et vous verrez que la conduite de Dieu envers ce juste qu'il afflige est sage et bienfaisante...

Mais après tout, il est bien dur de se voir abandonné de tous, persécuté de ceux mêmes à qui on a fait le plus de bien, etc. Il est bien difficile de ne pas murmurer contre un mari qui dissipe tout... Je conviens que cela est difficile; mais la grâce de Dieu, si vous l'écoutez, adoucira vos maux; vos murmures au contraire ne feront que les aigrir. Ces pertes, ces persécutions ne sont-elles pas le juste salaire de telles iniquités? Tournez donc votre courroux contre vos passions. Ne vaut-il pas mieux expier vos péchés en cette vie que dans l'autre?.. Point de pénitence plus agréable à Dieu que celle qu'il vous impose lui-même, si vous la faites avec soumission, avec humilité, et en bénissant la main qui ne vous blesse que pour vous guérir. Ainsi l'affliction devient-elle supportable au chrétien : je dis plus, qu'il y a de quoi se consoler dans l'affliction même. 2d point.

Il est vrai, puisque Jésus-Christ nous l'a dit, que le juste trouve de la consolation dans l'affliction même : Bienheureux sont ceux qui pleurent, ils seront consolés;... bienheureux sont ceux que l'on persécute; vous êtes heureux, si les hommes vous haïssent, s'ils vous chassent, s'ils vous accablent de reproches et d'affronts. Loin de vous attrister, réjouissez-vous... Voilà les croix et les souffrances canonisées de la bouche du Sauveur, et les folles joies du monde réprouvées.

Mais encore. Qu'est-ce qui fera la gloire et la joie du juste dans l'affliction? Deux choses : la conformité avec Jésus-Christ et l'assurance d'une récompense abondante et prochaine : *Gaudete et exultate.*

Oui, s'il est glorieux pour nous d'être conformes à Jésus-Christ, il nous est glorieux de souffrir pour lui; puisque ce sont les souffrances qui nous donnent avec lui cette glorieuse conformité : s'il est glorieux à un soldat de

suivre de près son général, quelle sera la gloire d'un chrétien, qui suit, qui imite Jésus souffrant? Les Saints regardaient comme une faveur de souffrir pour Jésus-Christ : *Ibant gaudentes;* les martyrs couraient au supplice; à la vue des instruments de leur passion, leur joie redoublait; exemple de saint André : *O bona crux!*

Ah! mes frères, que l'exemple de Jésus souffrant nous consolerait, nous animerait, si nous ne le perdions pas de vue dans l'affliction! Jésus-Christ a été si pauvre, qu'il n'avait pas même où reposer sa tête : consolons-nous si on nous ravit ce que nous avons. Jésus-Christ a été couronné d'épines, voilà de quoi nous consoler dans l'humiliation, si nous la souffrons avec Jésus-Christ.

Mais si la gloire de ressembler à Jésus-Christ, de marcher sous les étendards de Jésus-Christ, ne suffit pas pour nous faire embrasser la croix avec joie, jetez les yeux sur la récompense qui vous attend. Ah! chrétiens, si l'attente d'une moisson abondante remplit de joie le laboureur, combien l'attente d'un bonheur éternel doit nous réjouir! Pas une croix à laquelle Dieu ne prépare sa récompense, il n'oublie rien de tout ce que vous souffrez, à chaque instant vous augmentez votre couronne... Qui pourrait dire ce que Dieu vous prépare?... Pour quelques injures souffertes pour son amour, une gloire immortelle; pour quelques jours de maladie, une santé, une tranquillité, un bonheur inaltérable; pour quelques larmes, une joie éternelle...

Mais le moyen de se rendre digne de tant de faveur? Réjouissez-vous, chrétiens, vous savez ce moyen : c'est l'affliction supportée en vue de Dieu... Ah! mes frères, que nous serons pleinement dédommagés de tous les maux de cette vie! Eussent-ils duré des 40 et 60 années; qu'est-ce que cela, en comparaison d'un bonheur qui ne finira jamais?

Que cette pensée est consolante! Pour quelques jours d'affliction, je puis gagner, je gagne et m'assure un bonheur éternel. Lorsque l'affliction vous presse, levez les yeux vers le ciel, et dites : Oh! que le ciel mérite bien qu'on l'achète à quelque prix que ce soit! Interrogez les Saints... tous sont entrés dans le ciel par les souffrances;... pas un qui ne se réjouisse d'avoir été ici-bas dans l'affliction : s'ils pouvaient encore avoir de la douleur, ce serait de n'avoir pas souffert davantage.

Les souffrances, voila le chemin du ciel : *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei* (Act. 14.). Rappelez ici d'une manière touchante la passion du Sauveur, de saint Etienne, de saint Laurent... : voudriez-vous avoir un autre sort sur la terre que les Saints, suivre une autre route? Ah! mes frères, où iriez-vous? à la perdition. Marchons plutôt dans la voie des souffrances, voie pénible à la vérité, mais qui aboutit à la vie éternelle, à un bonheur éternel : *Æternum gloriæ pondus operatur in nobis.*

Instr. de Tronch., Serm. 1, p. 225.

Avantage de l'adversité. Voyez encore CROIX, SOUFFRANCES, TRIBULATIONS.

Il nous est bon d'avoir quelquefois des peines et des traverses, parce que souvent elles rappellent l'homme à son cœur, pour lui apprendre qu'il est dans un lieu d'exil, et qu'il ne doit mettre son espérance en aucune chose du monde.

Il est bon que nous souffrions quelquefois des contradictions, et que l'on pense mal et peu favorablement de nous, lors même que nos actions et nos intentions sont bonnes.

Cela sert souvent à nous porter à l'humilité, et à nous défendre de la vaine gloire.

Car nous cherchons plus volontiers en Dieu un témoin de notre conscience, quand les hommes au dehors nous méprisent et pensent mal de nous.

C'est pourquoi l'homme devrait s'affermir tellement en Dieu, qu'il ne lui fût pas nécessaire de chercher tant de consolations humaines.

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 12.

AFFRONT.

Comment il faut le supporter.

Apprenez à supporter doucement un affront, et si quelquefois, pour montrer votre innocence, il devient nécessaire que vous répondiez, faites-le toujours sans vous troubler et sans vous emporter. Souvenez-vous que Jésus-Christ ayant été souffleté ignominieusement par un valet, ne voulut cependant point laisser paraître l'ombre même de la colère, afin de vous enseigner qu'il ne faut pas opposer notre passion à celle d'autrui. De même qu'on n'éteint pas le feu par le feu, de même on ne lave point une injure par une injure. Quand donc vous serez outragé par quelqu'un, montrez-vous calme à son égard, et par là, vous le ferez rentrer en lui-même pour y voir l'excès qu'il a commis, vous le remettrez dans la bonne voie, vous étoufferez toute querelle, tout désir de vengeance, et vous contribuerez peut-être au salut de votre frère.

Pinart, La nour. de l'âme chret., p. 218.

AGATHON (S.).

Sa crainte à la mort.

On raconte de saint Agathon, qu'arrivé à son dernier moment... « Comment pouvez-vous » craindre, lui demanda quelqu'un, après une » vie si pure, si innocente? — Ah! répondit-il, » que les jugements de Dieu sont bien différents » des jugements des hommes! »

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 65.

AIGLE.

Voyez ci-dessus, pag. 3, une réflexion des aumôniers.

ALEXANDRE.

Sujet de ses pleurs.

On raconte d'Alexandre (Plut. l. 2. de tranq animæ. c. 9), qu'ayant ouï soutenir à Anaxarque qu'il y avait une infinité de mondes, il se mit à pleurer, et que quelqu'un lui ayant demandé de quoi il pleurait : N'ai-je pas sujet de pleurer, répondit-il, s'il est vrai qu'il y ait un nombre infini de mondes, puisque je n'ai pu encore me rendre maître d'un seul. Toute sa puissance et sa fortune lui donnent moins de joie, que l'imagination de ce qu'il croyait qui manquait à sa grandeur ne lui donnait de chagrin et d'inquiétude.

Rodriguez, Pratiq. de la perf. chrét., tom. 5, p. 268.

Réflexion d'un philosophe à sa mort.

Saint Antonin raconte qu'à la mort d'Alexandre, un philosophe s'écria : « Voilà donc celui qui, hier, écrasait en quelque sorte la terre, aujourd'hui elle pèse de son poids sur ses dépouilles mortelles; hier, il se trouvait trop à l'étroit dans l'univers, aujourd'hui une fosse de six pieds lui suffit; hier, à la tête de ses armées, un de ses regards le faisait mouvoir; aujourd'hui, quelques hommes payés le descendent dans le tombeau. »

S. Liguori, Maxim. étern., p. 26.

ALIÉNATION MENTALE.

Pourquoi plus fréquente chez les protestants que chez les catholiques.

Il est aujourd'hui suffisamment constaté que l'aliénation mentale est infiniment plus fréquente chez les peuples protestants que chez les catholiques. Cette différence vient sans doute primitivement de ce que le catholicisme, en soumettant l'esprit de chaque homme à la tradition générale, maintient la loi conservatrice des intelligences, tandis que l'individualisme, en les isolant, en les livrant à elles-mêmes sans règle préservatrice, les constitue dans un état antinaturel, qui est un principe permanent de désordres et d'extravagances.

Gerbet, Du culte Euchar., p. 87.

ALPHONSE RODRIGUEZ (Le B.).

Son obéissance. Récompense de son obéissance.

Un père demandait un jour à Alphonse ce qu'il aurait fait, si le supérieur lui avait remis un paquet de lettres pour porter au provincial, qui était en Espagne et sans qu'il eût eu de bateau pour faire le trajet; le bon religieux répondit qu'il se serait mis sur les eaux sans hésiter, regardant l'ordre de Dieu dans le commandement du supérieur et qu'il aurait espéré pouvoir aussi aisément parvenir au port, que s'il avait été dans une barque. Un supérieur lui ayant fait prendre, pendant une maladie, un médicament qui devait produire un bon effet, et qui cependant opérait un effet tout contraire; non-seulement il ne s'en plaignit pas, mais il continua à s'en servir jusqu'à la fin, et malgré que le médicament fût nuisible, Dieu, pour récompenser l'obéissance de son serviteur, lui rendit la santé.

Godescard, tom. 16, p. 207.

AMANDIERS.

Moyen de les rendre doux.

— Voyez ci-dessus, page 7.

AMBITION.

Elle est punie en ce monde.

1. Combien y en a-t-il que Dieu arrête au milieu de leur course? Ils s'agitaient, ils se tourmentaient; ils disposaient les choses avec toute l'adresse et toute l'assiduité imaginable; une espérance presque certaine leur répondait du succès : mais un fâcheux contre-temps, mais la mort d'un patron, mais le refroidissement d'un ami, mais la faveur d'un concurrent, mais quelque sujet que ce soit, a tout à coup rendu inutiles tant de démarches et tant de mouvements. Comme cette tour de Babylone, l'ouvrage est demeuré imparfait; et de cette fortune qu'on voulait bâtir, il n'est resté que la douleur d'y avoir perdu ses peines, et vainement consumé ses jours. Ils édifieront, dit le Seigneur, et de mon souffle je disperserai tout ce qu'ils auront amassé de matériaux, et fait de préparatifs. 2. Combien y en a-t-il qui, plus heureux en apparence, ont obtenu ce qu'ils souhaitaient; tous les chemins leur ont été ouverts, tout les a soutenus : mais, dans leur élévation, à quoi se sont-ils vus exposés? à la censure et au mépris, aux plaintes et aux murmures, aux traverses et aux contradictions, aux alarmes continuelles, aux affaires les plus désagréables, aux embarras les plus accablants, aux dégoûts et aux déboires les plus affreux : de sorte qu'ils ont été forcés de reconnaître, que dans la médiocrité de leur premier état, ils étaient mille fois, et plus honorés du public, et plus contents en eux-mêmes. Ils se promettaient de marcher dans les voies tout aplanies, mais Dieu les a semées d'épines. 3. Combien d'autres, après avoir vécu un certain nombre d'années dans la splendeur, et y avoir eu tout l'agrément qu'ils pouvaient attendre, ont été renversés par une disgrâce? De quelles chutes avons-nous entendu parler, et avons-nous même été témoins? Tout s'est éclipsé : des familles entières sont tombées avec leurs chefs; et l'éclat des pères n'a pu passer jusqu'aux enfants. Car ce sont là les coups du bras tout-puissant de Dieu, et c'est ainsi qu'il abat de leur trône les potentats qui se confiaient en leur pouvoir. 4. Encore s'il daignait les consoler dans leur infortune : mais, parce que jamais ils ne se sont occupés de Dieu, et que jamais ils n'ont su recourir à Dieu, il les livre à leurs noires mé-

lancolies. Il les voit se ronger, se désoler, dépérir, sans verser sur eux une goutte de son onction divine, pour leur adoucir l'amertume du calice. Apprenons de Jésus-Christ à être humbles : c'est ce qu'il vient nous enseigner ; et c'est dans notre humilité que nous trouverons tout à la fois, et l'innocence, et le repos de nos âmes.

Pensées de Bourdaloue, tom. 2, p. 131.

Elle rend les hommes malheureux. Moyens d'y remédier.

L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur : les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le désir du superflu ; s'ils voulaient vivre simplement, et se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verrait partout l'abondance, la joie, la paix et l'union.

Fénelon, Les aven. de Télém. p. 57.

AMBROISE (S.).

Ses trois maximes par rapport aux mariages, à l'art militaire et aux fêtes mondaines.

Saint Augustin pratiquait ces trois maximes de saint Ambroise : la première, de ne se point mêler de mariages, de peur qu'ils ne fussent malheureux ; la seconde, de ne persuader à personne de prendre le parti des armes ; la troisième, de ne jamais assister aux fêtes qui se donnaient à Hippone, de peur qu'elles ne devinssent fréquentes ; ce qui aurait pu le faire tomber dans l'intempérance et lui occasionner une grande perte de temps.

Godescard, t. 12, p. 493.

Pourquoi il ne craint pas la mort.

« Je me suis conduit parmi vous, disait-il, » de manière que je ne rougirais pas de vivre » plus longtemps ; mais je ne crains point de » mourir, parce que nous avons un bon » maître. »

Idem, tom. 18, p. 62.

Sa compassion pour les péchés d'autrui.

Saint Ambroise (lib. 2 de Pœn.) dans le second livre de la pénitence, ne demande autre chose à Dieu que cette compassion tendre et charitable pour les péchés d'autrui, et il l'eut en effet à un tel point, que Paulin dit de lui, dans sa vie, qu'il pleurait avec ceux qui se confessaient à lui et qui lui découvraient le mauvais état de leur conscience.

Rodriguez, Pratiq. de la perf. chrét., tom. 5, p. 133.

AME.

Prix d'une âme.

« Apprenez, dit saint Jean Chrysostôme, à » connaître le prix d'une âme ; c'est pour elle » que toutes les choses visibles ont été faites, » c'est pour elle que la loi a été donnée, que » les miracles ont été opérés, que les mystères » ont été accomplis : c'est pour elle que Dieu » a porté l'amour jusqu'à ne pas épargner son » propre Fils. Encore une fois, connaissez le » prix d'une brebis, par la rançon qu'il a fallu » payer pour la ramener au bercail. »

Godescard, tom. 2, p. 131.

Créée à l'image de Dieu, crime de la profaner.

Je vous le demande, M. F., quelle punition assez grande pourrait-on infliger à un enfant qui, ayant le portrait de son père, non-seulement le défigurerait indignement, mais porterait l'insolence jusqu'à le couvrir de boue ? Quel supplice ne mérite donc pas un pécheur qui dégrade dans sa personne, l'image d'un Dieu, jusqu'à se mettre au-dessous des animaux irraisonnables ? Hé ! n'est-ce pas là ce que fait un ivrogne, un impudique !

Bourdebel, Instr. fam., tom. 2, p. 39.

Reproche à ceux qui négligent leur âme.

Il ne faut pas s'étonner si vous méprisez les âmes des autres, puisque vous ne vous souciez pas de la vôtre. (*Macrob. in Saturnal.*) On rapporta un jour à l'empereur Auguste que le roi Hérode avait fait mourir son propre fils parmi les autres innocents qu'il fit égorger autour de Bethléem ; l'empereur répondit judicieusement : si cela est, j'aimerais mieux être le pourceau d'Hérode que son enfant ; car si j'étais son pourceau, il ne me tuerait pas : Hérode vivait parmi les Juifs qui ne mangeaient point de pourceaux. Et moi, dit saint Augustin, j'aimerais mieux être le cheval, et toute autre chose de plusieurs chrétiens, que d'être leur âme ; car ils ont plus de soin, plus d'amour et plus d'affection pour toute autre chose qu'ils n'en ont pour leur âme. Ne pourrait-on pas dire cela de vous ? Ne pourrait-on pas dire qu'il vaudrait mieux être votre cheval que votre âme ? Combien de fois par semaine donnez-vous à manger à votre cheval ? Par semaine, direz-vous ? je serais bien marri d'avoir manqué de lui donner du fourrage deux fois par jour. Combien de fois donnez-vous à manger à votre âme, je ne dirai pas par jour, par semaine, par mois, mais par an ? Quelle est la nourriture de votre âme ? Ne l'apprenez pas de moi, apprenez-le du Sauveur : Ma chair est vraiment une nourriture, non pour le corps, mais pour l'âme. Combien de fois donnez-vous cette nourriture à votre âme ? Deux fois par an ? à Noël et à Pâques ; j'aimerais donc mieux être votre cheval que votre âme...

En un mot, considérez votre vie, voyez ce que vous faites depuis le matin jusqu'au soir, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin, vous verrez qu'il n'y a rien dont vous ayez moins de soin que de votre âme et du service de Dieu pour qui elle est créée : le matin vous dites le *Pater* ou l'*Ave* en vous habillant, ou en allant au marché ; le soir vous faites vos prières, étant couché et à demi endormi, avec aussi peu de révérence que si vous parliez à un laquais ; le reste du jour, vous ne pensez pas

plus à Dieu, vous ne parlez pas plus de lui que s'il n'y en avait point, si ce n'est peut-être pour le blasphémer ; les dimanches et les jours de fêtes, vous entendez une petite messe en pensant au ménage et aux affaires du monde, et voilà comme l'année se passe, et après celle-ci une autre, et enfin vous vous trouvez à la mort. Or, dites-moi en conscience, faites-vous ainsi des autres choses qui vous intéressent?

Si vous avez une vigne, n'y faites-vous aller qu'une fois l'an? ne la faites-vous cultiver qu'un peu le matin et le soir? ne la faites-vous pas soigneusement défricher, labourer, tailler, lier, émonder, engraisser? Quel soin avez-vous de tout ce qui est dans votre maison? Combien de fois vous visitez vos armoires, vos coffres, vos celliers, vos greniers, pour voir si on ne vous dérobe rien; pour empêcher que rien ne se perde, que rien ne s'égare, que rien ne se gâte, que rien ne soit en danger de se perdre? vous ménagez même, j'ai honte de le dire, jusqu'à un bout de chandelle; vous ne voulez pas qu'il se perde. Allez, allez, n'avez-vous point de honte d'avoir tant de soin de ce qui est corruptible, et d'en avoir si peu de ce qui est immortel et incorruptible? avoir tant de soin de ce qui est hors de vous, et en avoir si peu de ce qui est en vous, de ce qui est la meilleure partie de vous? avoir tant de soin de ce qu'on peut acheter avec un peu d'argent, et en avoir si peu de ce qui coûte la vie et le sang précieux du Fils de Dieu. Où est la foi que vous devez ajouter à cet avertissement de l'oracle de la vérité. Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd ou endommage son âme? Méditez ces paroles, et allez en paix.

Le Jeune, Serm., tom. 1, p. 64.

Rapport du dogme de l'existence de Dieu avec celui de l'immortalité de l'âme.

« Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immortalité de l'âme que le triomphe du méchant » et l'oppression du juste, cela seul m'empê- » cherait d'en douter. Une si choquante disso- » nance dans l'harmonie universelle, me ferait » chercher à la résoudre. Je me dirais : tout ne » finit pas pour nous avec la vie, tout rentre » dans l'ordre à la mort. (Esp. max. et princ. » de J. J. Rousseau, c. 1. art. de la spiritualité » de l'âme. »

Dr Feller, Catéch. philos., tom. 1, p. 316.

Réponses à un libertin qui disait n'avoir point d'âme en nous.

Il y avait dans un de ces grands bateaux couverts qu'on appelle diligence d'eau, un jeune libertin qui se faisait une gloire de jouer le rôle d'impie. Il avait l'impudence d'affirmer qu'il n'y avait point d'âme en nous, et que nous n'étions, comme les animaux, que matière. Quel est celui d'entre nous qui a vu une âme? disait-il. Quelques personnes riaient et paraissaient l'applaudir; la plupart des autres, en l'écoutant, le regardaient avec un air de mépris; mais il y en eut trois qui lui firent entendre raison. Si nous n'avons point d'âme, nous ne sommes qu'une masse de chair; mais on ne pourra jamais me persuader qu'une pure masse de chair puisse penser, juger, raisonner, sentir, souffrir, éprouver des sensations agréables, aimer, haïr, maudire, craindre et désirer. — Le second fut le chef des bateliers, qui était de mauvaise humeur, parce qu'il avait de la peine à faire aller son bateau, à cause d'un grand vent qui était contraire; il s'arma d'un bâton et en donna un grand coup sur les épaules du savant docteur en lui disant : Petit fat, diras-tu qu'il n'y a point de vent; eh bien, le vois-tu? — Le troisième, plus honnête, dit à la compagnie : « Monsieur nous a prouvé avec beaucoup d'esprit qu'il n'était qu'une bête. » Il ne sut que dire, et tous furent contents.

Cossart, Science prat. du catéch., p. 33.

Soin de son âme : Entretien d'un missionnaire avec un domestique.

Un missionnaire voyant un domestique qui pansait un cheval avec soin et beaucoup d'affection, lui fit cette question : Mon ami, combien de temps mettez-vous chaque jour pour tenir votre cheval en bon état? « Je mets plus de deux heures par jour, lui répondit-il. » J'ai une autre question à vous faire : répondez-moi franchement : Combien de temps donnez-vous chaque jour au soin de votre âme, à la purifier, à la sanctifier? que faites-vous pour votre salut?... Il était franc, et répondit: « Tous les matins je fais le signe de la croix, et je dis un *Pater*, j'ajoute quelquefois un *Ave*. Le dimanche, je ne manque guère la messe; mais j'aime les messes qui sont courtes : c'est tout. » Le missionnaire lui dit : « Puisque vous avez si peu de soin de votre âme, et que vous avez un si grand soin de votre cheval, si je vous appartenais, j'aimerais mieux être votre cheval que votre âme. Il ajouta : que vous servirait de gagner cent louis par jour, si pour satisfaire vos passions, ou par votre négligence, vous perdez pour toujours votre âme, si vous tombez dans l'enfer?

Idem, p. 33.

AMEN.

Explication de ce mot.

C'est un mot hébreu usité dans l'Eglise à la fin de toutes les prières. Il provient du verbe hébreu *Amen*, qui signifie, au passif, être vrai, fidèle, constant, etc. Il signifie, à la fin d'une phrase, qu'on y acquiesce, qu'elle est vraie, qu'on en souhaite l'acquiescement : *Ainsi soit-il.*

Mais au commencement d'une phrase, comme il se trouve dans le Nouveau Testament, il signifie *vraiment, véritablement*. Quand il est répété deux fois, il a l'effet du superlatif. C'est en ce sens qu'on doit entendre ces paroles : *Amen, amen dico vobis*; je vous dis de

la manière la plus certaine ! « Je vous le dis en toute vérité. »

Année Liturg., tom. 3, p. 146

AMENDEMENT DE SA VIE.

Il faut y travailler avec ferveur.

... Dites souvent à vous-même : Pourquoi es-tu venu ici, et pourquoi as-tu quitté le siècle ?

N'était-ce pas afin de vivre pour Dieu et devenir un homme spirituel ?

... Deux choses surtout contribuent à un grand amendement ; c'est de se soustraire avec violence aux penchants vicieux de la nature, et de s'attacher avec ardeur à la poursuite de la vertu dont on a le plus de besoin.

Appliquez-vous aussi particulièrement à éviter et à vaincre les défauts qui vous déplaisent le plus dans les autres.

Faites votre profit de tout : en sorte que si vous voyez de bons exemples, ou que vous en entendiez parler, vous vous animiez à les imiter.

Si, au contraire, vous apercevez quelque chose de répréhensible, gardez-vous de faire la même chose ; ou si quelquefois vous l'avez faite, ayez soin de vous corriger au plus tôt.

Comme votre œil observe les autres, de même les autres vous observent.

... Un religieux qui s'occupe à méditer attentivement et avec piété la vie très-sainte et la *passion du Sauveur*, y trouvera en abondance tout ce qui lui est utile et nécessaire ; et il n'a pas besoin de chercher hors de Jésus quelque chose de meilleur.

O, si Jésus crucifié entrait dans notre cœur, que nous serions suffisamment instruits !

... Comment font tant d'autres religieux qui observent dans les cloîtres une si étroite discipline ?

Ils sortent rarement, vivent dans la retraite, se nourrissent très-pauvrement, et sont grossièrement vêtus ; ils travaillent beaucoup, parlent peu, veillent longtemps ; ils se lèvent matin, font de longues prières, de fréquentes lectures, et ils gardent en tout une exacte discipline.

Considérez les Chartreux, les religieux de Citeaux et les religieux et religieuses de différents ordres, qui se lèvent chaque nuit pour chanter les louanges de Dieu.

Il serait donc bien honteux pour vous de montrer de la paresse dans un si saint exercice, au moment où tant de religieux commencent à louer le Seigneur avec allégresse.

... Vous n'avancerez dans la vertu qu'autant que vous vous ferez de violence.

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 25.

AMES PIEUSES.

Pourquoi elles ont besoin de plus de vigilance.

C'est une remarque de saint Chrysostôme, dans une de ses homélies, que les âmes les plus avancées ont quelquefois besoin d'une plus grande vigilance, parce qu'elles sont exposées à de plus rudes attaques de la part du démon. Ce n'est pas, dit ce Père, aux vaisseaux nouvellement sortis du port qu'en veulent les pirates, mais à ceux qui reviennent chargés de richesses. Telle est la conduite du démon ; il attaque une âme quand elle a amassé des richesses spirituelles par le jeûne, la prière, l'aumône, la charité et les autres vertus : c'est alors qu'il se jette sur notre vaisseau pour en piller les trésors. Ainsi, même les plus justes ne sont pas étrangers à l'avertissement que donne saint Pierre, de ne pas laisser leur foi stérile, mais de la rendre féconde en bonnes œuvres pour assurer tous les jours davantage leur salut : *Fratres, magis satagite ut per bona opera certam vestram vocationem, et electionem faciatis* (2 Petr. 1, 10.)

Frayssinous, Confér. et disc. inéd., p. 99.

Leurs tentations : remèdes.

Le tentateur des âmes pieuses leur fait paraître les fautes ordinaires beaucoup plus grandes qu'elles ne sont ; il leur persuade qu'elles ne font jamais leur devoir, qu'elles ne se confessent pas bien, qu'elles communient trop tièdement, que leurs prières ont de grands défauts, et il travaille ainsi, par tous ces scrupules, à les tenir toujours troublées, inquiètes et impatientes, et à les porter à quitter leurs exercices, comme si tout ce qu'elles font était sans fruit, comme si Dieu ne les regardait pas, et les avait tout à fait oubliées. Et toutefois il n'est rien de si faux que ces persuasions. Les avantages que l'on tire des distractions et des sécheresses intérieures, et des fautes que l'on commet dans la dévotion, sont innombrables, pourvu que l'âme entende et comprenne ce que Dieu veut d'elle en cet état, qu'elle prenne patience, et persévère en son œuvre. La prière et l'action d'une âme privée du goût de ce qu'elle fait, est un des plaisirs que Dieu prend en sa créature, disait le grand saint Grégoire, et surtout quand, malgré qu'elle soit froide, insensible, et comme éloignée de ce qu'elle fait, elle y persévère avec courage. Sa patience prie assez pour elle, et fait beaucoup mieux son affaire devant Dieu, que les prières qui sont de son goût. Le même Saint dit que cette nuit intérieure où elle se trouve quand elle prie, est une lumière qui brille en la présence de Dieu : qu'il ne peut rien venir de nous qui soit plus capable de l'attirer en nous ; qu'elle le force même à nous donner de nouvelles grâces.

Ne quittez donc jamais une bonne œuvre, quelque dégoût que vous en ayez, si vous ne voulez faire ce que demande le démon.

... C'est une médecine qui n'est pas de notre goût, et contre laquelle notre estomac se soulève ; mais elle nous fait un bien merveilleux, sans que nous nous en apercevions. Que la tentation soit des plus horribles, et telle que sa seule imagination nous épouvante et nous scandalise ; plus elle nous affligera, plus elle

nous humiliera, plus aussi nous en recevrons de profit. C'est ce que l'âme n'entend point et ne comprend point : c'est pourquoi elle ne veut point aller par le chemin où elle ne voit et ne sent rien qui ne lui déplaise et ne l'afflige.

C'est en un mot, qu'elle ne voudrait jamais être sans plaisirs et sans consolations, et que tout ce qui n'a point de douceur, passe, dans ces sentiments, pour travail sans fruit et sans profit.

Laurent Scupoli, De la Paix de l'âme, p. 273.

AMI.

Le vrai ami comparé à un œuf.

— Voyez ci-dessus, page 5.

Bonheur d'avoir un ami fidèle.

Saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme et saint Bernard disent tous (Ambr. l. 1. offic. 6, 6. Aug. lib. unico de amicitiâ, c. 5. Hier. in regul. monach. c. 34. Bern. de ord. vit et mor. instit.), qu'une des plus grandes consolations qu'un homme puisse avoir en cette vie, c'est d'avoir un ami fidèle, dans le sein duquel il puisse déposer en sûreté tout ce qui lui fait de la peine, et généralement tous les secrets de son cœur. *Un ami fidèle*, dit le Sage, *est le remède à tous les maux de la vie* (Eccli. 6, 16); et rien n'est égal, dit saint Augustin, à un ami qui peut vous consoler dans vos souffrances, vous conseiller dans vos doutes, se réjouir avec vous dans votre prospérité, et vous secourir dans vos besoins. *Celui qui l'a trouvé*, ajoute le Sage, *a trouvé un trésor* (Eccl. 6, 14); mais que dis-je, un trésor? *Il n'y a rien*, dit-il, *qui soit comparable à un ami fidèle; et tout l'or et tout l'argent du monde ne peut pas payer l'excellence de sa fidélité* (Ibid. ℣. 15).

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét., tom. 6, p. 234.

Jésus doit être notre ami familier.

... Vous ne sauriez vivre heureux sans ami; et si Jésus n'est pas votre ami par-dessus tous les autres, vous serez abîmé dans la tristesse et la désolation.

... Ne désirez pas qu'un autre s'occupe de vous dans son cœur, et ne vous préoccupez vous-même de l'amour de personne; mais que Jésus vive en vous et en tout homme de bien.

Imit. de J.-C., liv. 2, ch. 8.

On n'est jamais moins seul que quand on est dans la seule société avec l'ami fidèle. On n'est jamais moins abandonné que quand on est porté dans les bras du Tout-Puissant... Ne vous écoutez point, et vous n'écouterez pas l'amour-propre qui murmure, qui fait le scrupuleux, et qui nous occupe de nous sous prétexte de nous occuper de Dieu. Vous serez en paix et au large, si vous n'écoutez point la tentation. Fénelon.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 2.

L'Ami véritable est rare.

Le choix qui exige le plus de réflexion et de prudence,... est certainement celui des gens qu'on nomme vulgairement amis; je dis qu'on nomme vulgairement, car un ami véritable est une chose si rare que c'est beaucoup, dit le penseur Montaigne, si la fortune en bâtit un en trois siècles. Cela est vrai; mais, à défaut d'or pur, il est un pauvre métal coloré auquel on assigne une valeur de convention, et qui fait la monnaie courante de nos relations sociales. Cette amitié de contrebande supplée à la qualité par la quantité; elle se multiplie de bouture comme les polypes, on la gagne comme une maladie; elle vous coudoie à chaque carrefour, et vous fait marcher souvent dans une mauvaise voie à force d'importunités... Qui est-ce qui arrache à un homme faible une signature imprudente qui renverse en un jour une fortune faite en dix années? Qui est-ce qui entraîne au jeu un fils de famille, et à la taverne un pauvre ouvrier? Qui est-ce qui se glisse comme un serpent dans une maison confiante pour y porter le déshonneur? Qui est-ce, je vous le demande, un ami? O sainte et pure amitié! Serait-il donc vrai, comme le veut un penseur anglais, qu'on ne te rencontre plus que dans les dictionnaires!

Orsini, Les fleurs du ciel, p. 169.

AMITIÉS HUMAINES.

Elles sont fragiles.

Rien de plus fragile que les amitiés humaines. Il faut des années pour les former; il ne faut qu'un moment pour les rompre. Encore s'il était facile de les renouer; mais souvent, ce qu'un moment a détruit, des siècles ne le rétabliraient pas. Les amitiés chrétiennes sont beaucoup plus fermes et plus durables : pourquoi? parce que le christianisme nous rend beaucoup plus patients, plus désintéressés, plus humbles, et par conséquent moins vifs et moins sensibles sur tout ce qui fait les ruptures et les divisions.

Pensées de Bourdaloue, tom. 2, p. 60.

L'ami de tous ne l'est de personne.

On dit communément et on a raison de le dire : L'ami de tout le monde n'est ami de personne. Il y a en effet des gens de ce caractère. Ils vous aperçoivent; ils viennent à vous avec un visage ouvert, vous tendent les bras, vous saluent, vous embrassent, vous font les plus belles offres de service. Mais enfin, après mille protestations d'amitié, ils vous quittent, et demandent au premier qu'ils rencontrent, comment vous vous appelez et qui vous êtes.

Ibid., p. 60.

Ne pas trop y compter.

Apprenez combien il y a peu de fond à faire sur l'attachement des hommes et sur leurs plus chaudes protestations d'amitié. Pendant la prospérité, ils paraissent tout dévoués à notre

service; mais au jour de l'infortune, ils nous font ordinairement défaut. Grande vanité donc de mettre sa confiance dans leur amitié! Grande folie de se rendre esclave de leur faveur! Grande faiblesse de s'inquiéter de leur froideur, ou de se plaindre de leur infidélité! Les hommes sont mobiles comme la feuille; leurs sentiments changent d'un moment à l'autre : Dieu seul est toujours le même. Aussi, c'est une grande sagesse et un grand bonheur de mettre toute sa confiance en lui; parce qu'il n'abandonne jamais ceux qui lui appartiennent. Commencez donc aujourd'hui à vous détacher des créatures pour accorder tout votre amour au Créateur. Lui, du moins, il vous viendra en aide tous les jours de votre vie; à l'heure de votre mort, quand tous vos amis vous délaisseront, il vous assistera, et il sera votre consolation dans le ciel pendant toute l'éternité.

Pinart, Entretiens de l'âme, p. 128.

Les amitiés trop naturelles sont un fléau, une peste, et des sources de division et de vices.

. . . Ces amitiés trop sensibles et trop exclusives, sont un fléau trop réel pour les maisons religieuses, les établissements d'éducation et même pour les familles.

J. J. Desmet, Nouv. mois de Marie, p. 163.

. . . Ne doit-on pas convenir que Thomas à Kempis a parlé d'or, quand il a dit : « La » familiarité n'est bonne qu'avec Dieu et ses » Anges, » et que Bossuet a eu raison d'écrire (œuv. compl. tom. 14, 488.) : « Pour les amitiés particulières, je veux que vous les évitiez comme les pestes de la religion, et que vous les fuyiez comme des sources de division et de vices. »

Ibid., p. 167.

. . . Retenez toute votre vie un avertissement de très-grande importance que vous donne saint Bonaventure, que tout amour particulier que vous portez à qui que ce soit, quand c'est principalement à une personne qui n'est pas de votre sexe, est suspect et dangereux; vous devez vous en défier, et vous en éloigner comme d'un piége qui vous fera tomber tôt ou tard en de très-grands malheurs.

Le Jeune, Serm., tom. 10, p. 413.

AMOUR-PROPRE.

Il éloigne du souverain bien.

. . . Si vous cherchez ceci ou cela, si vous voulez être en tel ou tel lieu, pour avoir vos aises et pour votre plus grande satisfaction, vous ne serez jamais en repos, ni exempt d'inquiétude, parce qu'en tout vous trouverez quelque défaut, et partout quelqu'un qui vous est contraire.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 27.

Le principe de tous les péchés et de la triple concupiscence.

« Tous les péchés, dit saint Thomas, viennent originairement de l'amour-propre; tous sont l'effet du désir de quelque bien convoité par cet amour-propre. » Voilà le principe de ces trois concupiscences signalées par saint Jean : *concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie*, ou, en termes plus clairs, *amour des plaisirs, amour des richesses, amour des honneurs*. Or de l'amour des plaisirs naissent trois vices capitaux : la *luxure*, la *gourmandise* et la *paresse;* de l'amour des honneurs procède l'*orgueil*, et de l'amour des richesses, l'*avarice*. Les deux autres, c'est-à-dire la *colère* et l'*envie* servent d'auxiliaires à ces différentes affections vicieuses. La colère s'élève contre les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de nos désirs, l'envie contre ceux qui nous supplantent et qui nous préviennent dans l'acquisition d'un bien que notre amour-propre poursuivait. Voilà donc la génération du péché : la triple concupiscence, racine première des péchés capitaux, d'où émane toute iniquité. De là il résulte que c'est contre ces vices que nous devons tourner toute notre attention et tous nos efforts : ce sont là les géants que nous devons d'abord entreprendre de terrasser, si nous voulons nous rendre maîtres des autres ennemis, qui ont usurpé à nos dépens la terre de promission.

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 359.

AMOUR SPIRITUEL.

Cinq signes qu'il se change en amour charnel.

Saint Bonaventure indique cinq signes qui font connaître si un amour spirituel se change en un amour charnel. 1. Les entretiens longs et inutiles; or de longs discours sont toujours inutiles. 2. Les regards et les louanges réciproques. 3. Le soin d'excuser mutuellement ses défauts. 4 De petites jalousies. 5. Une certaine inquiétude, quand on est éloigné de l'objet.

Tremblons, nous sommes de chair. Le bienheureux Giordano reprit fortement un religieux, pour avoir donné la main à une femme, quoique sans malice; le religieux répondit que cette femme était une sainte; mais, dit le bienheureux, la pluie est bonne, la terre aussi; mêlez ensemble la pluie et la terre, voilà de la boue... Le P. Pierre Consolini de l'Oratoire dit qu'il faut pratiquer la charité avec les femmes comme avec les âmes du purgatoire, de loin et sans les regarder.

S. Liguori, Rec. de text. et de pensées, tom. 2, p. 88.

AMOUR VÉRITABLE.

Son épreuve.

. . . *Le Seigneur est ma lumière, et mon salut : qui craindrai-je* (Ps. 26, 1)?

Quand une armée se rangerait en bataille contre moi, mon cœur ne craindrait point (Ps. 26, 3). *Le Seigneur est mon aide et mon rédempteur* (Ps. 18, 15).

Combattez comme un vaillant soldat, et, si quelquefois vous succombez par fragilité, re-

prenez plus de force qu'auparavant, dans la confiance de recevoir de moi une plus grande grâce, et gardez-vous surtout de la vaine complaisance de l'orgueil.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 6.

Il rend aisé et délicieux tout ce qu'il entreprend.

. . . « L'amour, dit saint Augustin, fait trouver, non-seulement aisé, mais agréable, mais délicieux tout ce qu'il fait entreprendre. Qu'est-ce qui rend une jeune mère insensible à toutes les peines qu'elle prend continuellement pour l'éducation de son enfant, si ce n'est l'amour? Qui est-ce qui attache jour et nuit une tendre épouse au lit de douleur de son époux, si ce n'est l'amour? Qui est-ce qui peut inspirer aux animaux mêmes une si vive sollicitude pour leurs petits, les porter à se priver de tout, à travailler infatigablement pour leur nourriture, à braver tous les périls pour leur défense? n'est-ce pas encore l'amour? N'est-ce pas l'amour qui faisait dire à saint Paul (Rom. 8, 35, 38, 39) : Qui donc me séparera de la charité de Jésus-Christ? Quoi? l'affliction? la peine? la faim? la nudité? les périls? les persécutions? le glaive? Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a au plus haut des cieux, ou au plus profond des enfers, ni aucune autre créature, ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu. » N'était-ce pas l'amour qui faisait soupirer saint Dominique après les supplices, comme le cerf altéré après la source des eaux vives? le feu de l'amour qui avait allumé dans saint Laurent cette soif du martyre, qui lui faisait trouver un rafraîchissement au milieu des ardeurs d'un brasier enflammé? « Le vrai amour, dit saint Pierre Chrysologue, ne trouve rien de pénible, rien d'amer, rien de difficile. Quelle arme, quels coups, quels travaux peuvent triompher de l'amour? L'amour est une cuirasse à toute épreuve, impénétrable aux traits les plus acérés; il se joue des périls et se rit de la mort. Enfin où il y a amour, il y a victoire assurée. »

Louis de Grenade, Guide des pech., p. 310.

Il consiste dans les effets.

Le véritable amour consiste dans les effets et non dans les paroles. *Mes enfants*, dit le disciple bien-aimé, *gardons-nous de n'aimer qu'en paroles et avec les lèvres, aimons par les œuvres et en vérité* (1 Jean, 3, 18). L'effet de l'amour véritable, c'est la communication réciproque de tous les biens entre les personnes qui s'aiment; d'où il suit que la charité ne peut exister sans le sacrifice. Ne nous contentons donc pas ici de sentiments tendres et affectueux; « car, dit saint Grégoire, la preuve de l'amour, ce sont les œuvres; où l'amour existe, là il opère de grandes choses; mais où il cesse d'agir, il cesse d'exister. »

Monrèse, p. 271

AMOUR DE DIEU.

Toutes les créatures nous disent d'aimer Dieu.

. . . Dieu vous a aimé de toute éternité; et c'est pour ce motif qu'il a suscité, en votre faveur, une multitude d'autres êtres destinés à votre service et à vous rappeler l'amour qu'il vous a porté et celui que vous lui devez. Le ciel et la terre et toutes les créatures, Seigneur, me disent de vous aimer (saint Augustin). Quand le saint évêque d'Hippone regardait le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, les fleuves, il lui semblait que tous ces objets lui criaient de concert : « Augustin, aime Dieu, parce qu'il nous a créés pour toi, afin de te déterminer à lui donner ton amour. »

S. Liguori, Maxim. étern., p. 372.

Commandement le plus facile dans la pratique.

Le commandement de l'amour de Dieu est le plus facile dans la pratique. Il ne s'agit que d'aimer! Qu'y a-t-il de plus aisé? Il ne faut qu'avoir un cœur pour aimer; mais s'il est si aisé d'aimer, il est encore bien plus aisé d'aimer un Dieu si aimable pour les perfections qu'il possède, pour les bienfaits dont il nous accable, pour l'amour qu'il nous porte, pour l'empressement avec lequel il recherche le nôtre. Qu'y a-t-il de plus aisé que d'aimer un Dieu, dans l'amour duquel nous trouvons notre paix, notre perfection, notre mérite, notre gloire, notre bonheur pour le temps et pour l'éternité? Et c'est là pourtant tout ce qu'on nous demande : Aimez, et faites tout ce que vous voudrez. *Ama, et fac quod vis* (S. Aug.). Et quelle raison peut donc nous en dispenser? Tout le monde ne peut pas faire de grandes aumônes, pratiquer de grandes austérités, ni faire de longues prières; mais tout le monde peut aimer Dieu. Et c'est l'unique chose qu'on vous demande pour vous sauver.

Dites souvent avec saint Augustin : Seigneur, vous me demandez de vous aimer; commandez-moi tout ce que vous voudrez, mais donnez-moi ce que vous me commandez.

Nepveu, Pensées, tom. 1, p. 208.

Même sujet

— Pour aimer Dieu il n'est pas besoin d'être riche, savant, ni même d'avoir de la santé; il suffit d'avoir un cœur, et chacun est maître de son cœur pour le donner à Dieu. Ainsi le pauvre comme le riche, l'ignorant comme le savant, celui qui est malade comme celui qui est en santé, peut satisfaire au précepte de l'amour de Dieu : chacun ne peut pas jeûner, faire l'aumône; mais il n'est personne qui ne puisse et ne doive aimer Dieu. Or, si nous aimons Dieu comme nous le devons, nous sommes sûrs d'en être aimés; et si nous sommes aimés de Dieu, nous n'avons plus rien à désirer; le dernier des hommes qui est l'ami de Dieu, est plus grand, plus heureux que tous les puissants monarques qui ne le sont pas,

parce qu'il y a dans cette amitié un gage assuré d'un bonheur éternel.

Prônes de Billot, tom. 4, p. 2[illegible].

Facilité, utilité et rareté de l'amour de Dieu : 1o Le précepte de l'amour de Dieu est très-facile et très-utile à observer. 2o Il n'est observé que par très-peu de personnes.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, etc.

C'est en ce jour, mes frères, que l'Eglise nous rappelle le premier et le plus grand précepte du Seigneur, par lequel il nous commande de l'aimer, et de l'aimer de tout notre cœur, de tout notre esprit et de toutes nos forces. Rien de plus juste, et rien de plus indispensable que d'obéir à cette divine loi. Je vous en propose les principaux motifs; c'est un Dieu, le maître souverain de l'univers, qui nous l'a imposée; c'est un Dieu qui mérite par lui-même tout notre amour, qui seul le mérite tout entier, et qui est, à notre égard, d'une bonté infinie; faudrait-il de nouveaux motifs pour nous déterminer au précepte qu'il nous fait de l'aimer? Qu'est-ce qui pourrait donc nous empêcher d'y satisfaire? Serait-ce la difficulté ou l'impossibilité de l'accomplir? Ah! si vous avez été jusqu'à présent dans cette erreur, détrompez-vous aujourd'hui; comprenez une bonne fois combien il est facile à un chrétien d'aimer Dieu de la manière qu'il le commande: sentez en même temps les avantages que nous retirons de cet amour; mais aussi gémissons tous ensemble de ce qu'il y a si peu de chrétiens qui aiment véritablement Dieu.

Voilà donc les deux propositions qui vont partager cet entretien. Le précepte de l'amour de Dieu est très-facile et très-utile à observer : c'est le premier point. Le précepte de l'amour de Dieu n'est observé que par très-peu de personnes : c'est le second point.

O esprit de charité! mettez aujourd'hui dans ma bouche des paroles de feu, de ce feu sacré dont vous êtes la source intarissable, embrasez mon cœur et ceux de tous mes auditeurs.

1er Point. — C'est du Seigneur lui-même, mes frères, que nous apprenons combien ce commandement qu'il nous fait de l'aimer est facile à observer. Voici comment il s'en expliquait à son peuple, par la bouche de Moïse. (Lisez le ch. 30 du Deut.). Ce précepte que je vous fais aujourd'hui, n'est point au-dessus de vous : *Mandatum hoc quod ego præcipio tibi hodiè, non supra te est.* Il n'est pas tellement éloigné de vous, qu'il faille le chercher à grands frais, s'élever dans le ciel, ou traverser les mers pour pouvoir l'accomplir; il est tout près de vous, et vous pouvez aisément, avec le secours de la grâce, faire tout ce qui vous est ordonné : *Neque procul positum.* Oui, mes frères, rien ne vous est plus facile que d'aimer Dieu; vous en conviendrez bientôt avec moi, si vous considérez attentivement le rapport que notre cœur a avec Dieu, celui que Dieu a avec nous, et le secours qu'il nous offre pour l'aimer parfaitement. Notre cœur est fait pour aimer Dieu, Dieu est par lui-même le seul objet capable de contenter notre cœur, et la grâce qui nous est donnée, pour nous acquitter de cette obligation d'aimer Dieu par-dessus tout, nous fait vaincre et nous adoucit même toutes les difficultés que nous y trouvons depuis la chute de notre premier Père. Reprenons chacune de ces propositions.

Aucun de vous qui ne doive recevoir un plaisir singulier à s'instruire de ces consolantes vérités. C'est un principe dont tous les docteurs conviennent, que le cœur de l'homme se porte naturellement à aimer le bien. Le rapport que notre cœur ou que notre volonté a avec le bien que l'entendement lui représente, est si intime et si essentiel, que, dès qu'elle l'aperçoit, elle se sent portée puissamment vers cet objet : ce qui a fait dire à saint Augustin, que l'amour est la vie du cœur, et qu'il ne peut vivre sans lui : *Vita cordis amor est; omnino impossibile est ut sine amore sit cor.* L'esprit est fait pour penser; la mémoire pour se ressouvenir, le cœur est fait pour aimer; c'est sa fonction capitale, c'est son repos : mais plus un objet est excellent en lui-même, ou nous paraît excellent, plus il est digne d'amour; nous aimons plus, à proportion que nous découvrons plus ou moins de mérite dans les sujets auxquels nous donnons notre cœur.

Il faudra rendre sensible cette idée de l'amour en général, par quelques comparaisons prises de l'amour qu'on a pour les richesses, pour quelques personnes, prenant garde cependant de ne rien dire qui puisse choquer les oreilles chastes.

Cela supposé, je dis que nous trouvons dans notre cœur un penchant, une inclination, un mouvement continuel qui nous porte vers Dieu, comme vers le seul objet qui puisse le contenter, de manière que dans les accidents imprévus qui viennent à troubler notre cœur, nous réclamons d'abord la divinité, et nous mettons toute notre ressource dans cette bonté souveraine, qui peut nous sauver des périls où nous nous trouvons, et nous être favorable lorsque tout nous est contraire : en un mot, notre cœur n'est créé que pour aimer un souverain bien, et selon la belle pensée de saint Augustin, il est toujours dans l'inquiétude, lorsqu'il est privé de cet amour. Et pourquoi cela? C'est à cause du rapport que nous avons avec Dieu. Créés que nous sommes à son image, aucune créature ne peut remplir le vide et la capacité de notre cœur; en lui seul nous trouvons l'objet qui peut nous rendre heureux; hors de lui, quoi que nous puissions aimer, il nous manque toujours quelque chose, puisque toutes les créatures sont essentiellement bornées, et par conséquent imparfaites; ainsi il nous reste toujours quelque chose à désirer; notre âme ne peut être satisfaite: mais dès que nous nous portons à Dieu, que nous nous unissons à lui par l'amour, que nous nous y attachons comme à notre dernière

fin, nous goûtons le repos que nous avons cherché inutilement ailleurs. Eh! comment notre âme ne serait-elle pas contente, lorsqu'elle aime véritablement Dieu? Ne renferme-t-il pas toutes les perfections qui nous charment dans les créatures? Ne les possède-t-il pas dans un degré éminent, et sans mélange du moindre défaut?

On pourra insérer ici quelques saintes affections tirées des ouvrages de piété, ou plutôt de son propre cœur : v. g. Eh! Seigneur, qui aimerai-je si ce n'est vous? Qui est plus capable que vous d'attirer tout mon amour? Je suis fait pour vous aimer, et vous pouvez seul remplir le vide de mon cœur. Oui, je vous aimerai : je n'aimerai rien plus que vous; rien qu'en vous : *Domine, tu scis quia amo te.* C'est en vain que je chercherais hors de vous quelques autres objets, leur possession ne me causerait que de l'inquiétude, c'est en vous seul que je puis établir mon bonheur et ma joie : *Inveni quem diligit anima mea : tenui eum, nec dimittam* (Cant. 3.).

Comment, mes frères, pourrions-nous trouver de la difficulté à aimer Dieu? D'où pourrait-elle naître? Ce n'est pas de sa part; il n'a rien que d'aimable, de quelque côté qu'on le considère; ce ne peut donc être que de la part de nos passions qui nous entraînent vers les objets créés; mais la grâce nous facilite la victoire du penchant qui nous y porte; c'est comme un charme secret qui fait disparaître toute la peine qui s'y rencontre, grâce que le Seigneur nous offre, et qu'il ne tient qu'à nous d'obtenir.

On pourra mettre ici un détail pour ceux qui ont de fortes attaches à quelques personnes, ou aux biens terrestres. On leur proposera de faire la prière de saint Augustin avant sa conversion, pour rompre les chaînes qui les tiennent attachés aux créatures.

Et s'il vous faut, mes frères, un second motif pour vous engager à vaincre cette difficulté, faites attention aux avantages inestimables qui accompagnent l'amour divin. Il faudrait plus d'un discours pour vous les expliquer... Tous les biens viennent avec lui; dès que nous aimons Dieu, nous sommes véritablement riches, quelque pauvres que nous puissions être d'ailleurs; comme au contraire nous sommes très-misérables, lorsque l'amour de Dieu ne règne pas dans nos cœurs, quelque heureux que nous soyons selon le monde : le véritable honneur, la joie la plus pure, les richesses les plus solides en sont les fruits; bien plus, Jésus-Christ nous assure que, dès que nous aimons véritablement Dieu, nous devenons, pour ainsi dire, une même chose avec lui, la sainte Trinité habite en nous d'une manière particulière, et y réside comme dans son temple : *Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus* (Jean, 14).

Qu'y a-t-il donc, mes frères, de plus désirable que l'amour de Dieu? Ne devrions-nous pas faire sans cesse la prière d'un grand Saint : Seigneur, donnez-moi votre amour, et je serai assez riche; je ne vous demande rien autre chose : *Amorem tuum solum mihi dones; nec ultrà aliud posco* (S. Ign.).

Qui ne croirait, après tout ce que nous venons de dire, que l'amour de Dieu ne régnât dans le cœur de tous les hommes et surtout des chrétiens, puisque non-seulement Dieu le leur commande, mais encore rien ne leur est plus facile; néanmoins je le dis en gémissant, et il n'est que trop vrai; cet amour, ce véritable amour de Dieu est extrêmement rare; écoutez-en la preuve, et voyez si cette proposition ne se vérifie pas en vous; nous allons l'examiner dans le second point.

2me *Point.* — Vous êtes peut-être surpris, mes frères, en entendant dire que l'amour de Dieu est très-rare, même parmi les chrétiens; il n'est cependant que trop vrai; et plût à Dieu que nous eussions moins de raison de nous convaincre de cette triste vérité. Presque tous disent qu'ils aiment Dieu de tout leur cœur; mais dans la plupart la conduite dément leur parole. En voulez-vous une preuve sensible, voyez en quoi consiste l'amour de Dieu. Aimer Dieu, c'est le préférer à toutes choses; c'est être disposé à tout souffrir, à tout perdre, à donner même sa vie, plutôt que de perdre sa grâce; aimer Dieu, c'est lui vouloir du bien, chercher sa gloire; par conséquent être sensible aux outrages qu'on lui fait, le servir, accomplir sa volonté, être soumis à sa providence, et travailler à le faire servir par les autres; aimer Dieu, c'est penser souvent à lui, c'est lui rapporter ses actions, désirer de le voir; aimer Dieu, c'est aimer ce qui lui appartient; par conséquent, aimer à pratiquer les exercices de la religion, écouter sa divine parole; c'est aimer l'Église qui est son épouse; enfin, aimer Dieu, c'est aimer le prochain; car, comment, dit saint Jean, celui qui n'aime pas le prochain qu'il voit, aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas?

Or, mes frères, est-ce ainsi que la plupart des hommes, et même des chrétiens, aiment le Seigneur?...

1° Plusieurs ne s'exposent-ils pas tous les jours à perdre la grâce, et ne la perdent-ils pas en effet pour un vil intérêt, pour quelques pieds de terre, pour un vain point d'honneur, pour un plaisir brutal, pour une amitié criminelle? Est-ce donc là préférer Dieu à toutes choses?

2° Se trouve-t-il beaucoup de chrétiens qui soient sensibles à la gloire et aux intérêts de Dieu? On ne voit, on n'entend parler que de scandale; où sont ceux qui s'y opposent? Nous attaque-t-on, ou quelques-uns de nos proches ou de nos amis, notre zèle s'enflamme; s'agit-il des outrages faits au Seigneur, nous sommes tranquilles. Est-ce donc là aimer Dieu plus que nous-mêmes? est-ce là avoir pour lui un amour qu'on appelle de bienveillance?

3° Où sont les chrétiens qui aiment à penser à Dieu, à s'en occuper, à lui offrir leur travail

et leurs peines, qui se font un plaisir de le servir et de pratiquer les exercices de la religion? Où sont ceux qui souffrent volontiers pour son amour tout ce qui leur arrive de fâcheux, qui sont soumis à toutes les dispositions de sa providence?

4° Est-il rien de plus rare que la charité chrétienne qui nous fait aimer le prochain en vue de Dieu? Que d'inimitiés, de procès, de disputes, etc.!

Disons plutôt, mes frères, qu'il n'est rien de plus commun que l'amour qu'on a pour le monde, pour les choses du monde, pour soi-même; c'est à cela qu'on rapporte toutes ses affections, ses discours, ses travaux.

On fera un détail et une application; on pressera les auditeurs de rentrer dans leur propre cœur; on fera usage de ce beau passage de saint Chrysostôme : *Ne mihi dicas : Diliges Deum etiam plusquàm meipsum, verba sunt ista; ostende ipsis operibus :* Ne me dites point : J'aime Dieu, et je l'aime plus que moi-même : ce sont là des paroles; faites voir cet amour par des actions. Si vous l'aimez plus que vous-mêmes; montrez que vous l'aimez plus que votre argent, et alors je vous croirai; mais, comme vous ne renoncez pas à vos plus petits intérêts pour l'amour de Dieu, comment puis-je croire que vous l'aimez plus que vous-mêmes?

Concluons cet entretien : et convenons qu'un très-grand nombre de chrétiens se trompent eux-mêmes, en se persuadant qu'ils aiment véritablement Dieu, tandis qu'ils n'ont que pour lui un amour faux et apparent, un amour superficiel, un amour qui n'est que dans leur bouche, et non dans leur cœur. Fasse le Ciel que tout ce que vous venez d'entendre, serve à vous embraser tous de l'amour de Dieu, et tel qu'il vous est commandé : que vous y viviez et que vous y persévériez jusqu'à la mort, il sera un gage assuré de l'immortalité.

Instr. de Tr. L., tom. 5, p. 159.

Moyen de l'exciter en nous.

— Représentez-vous, pour exciter dans vos cœurs ce divin amour, tout ce qu'il y a de grand dans le monde, tout ce qui est le plus capable de charmer vos yeux, d'enchanter vos sens : imaginez-vous tout ce qui peut ravir votre esprit en admiration, transporter votre cœur de tendresse, vous trouverez tout dans Dieu d'une manière infiniment plus parfaite que dans les créatures. J'admirais, disait à ce sujet saint Augustin, la lumière éclatante du soleil, la fécondité de la terre, la vaste étendue des mers, les charmes des beautés mortelles, la majesté des rois, la puissance des grands, l'éloquence des orateurs, la subtilité des philosophes : mais rentrant aussitôt en moi-même, je disais : Rien de tout cela n'est égal à mon Dieu; il a, infiniment plus que tout cela, de quoi ravir mon cœur, de quoi remplir mes désirs.

Pr. [illegible] de Sales, tom. 4, p. 276.

Dieu veut avoir seul notre cœur.

— Saint Augustin remarque qu'à Rome on adorait trente mille dieux, et que le sénat ne voulut pas admettre le Christ au milieu d'eux, disant que c'était un Dieu superbe, qui voulait seul avoir des adorateurs. Les Romains avaient raison; le Dieu des chrétiens veut posséder tout notre cœur; il en est jaloux, dit saint Jérôme : *Zelotypus est Jesus.*

S. Liguori, Sermons, tom. 2, p. 182.

Pourquoi devons-nous l'aimer de tout notre cœur?

Pourquoi nous a-t-on commandé d'aimer Dieu de tout notre cœur, dit saint Augustin, quoique ce soit un commandement que nous ne puissions jamais bien accomplir en cette vie? C'est parce qu'on ne court jamais bien, si l'on ne sait jusques où il faut aller (Aug. lib. de perf. inst. ratiocin. t. 7). Dieu nous a mis d'abord devant les yeux le plus grand de tous les préceptes, afin qu'élevant notre vue à une fin si sublime et à une perfection si achevée, nous ne cessions de chercher à y atteindre : et parce que, s'il arrive que nos forces ne puissent aller jusque-là, au moins plus notre visée sera haute, plus notre coup portera loin.

Rodriguez, Prat. de la Perf. chrét., tom. 1, p. 67.

Les dons de Dieu nous obligent à l'aimer.

— Il nous accable de bienfaits pour nous engager à son amour. Il y a des gens qui sont si difficiles à contenter que Dieu ne saurait leur plaire, quoi qu'il fasse. S'ils voient un méchant homme avec un peu de bonne fortune, ils murmurent contre la providence de Dieu; si Dieu abhorre le péché, pourquoi n'a-t-il pas en horreur le pécheur qui le commet; et s'il a en horreur le pécheur, pourquoi envoie-t-il tant de biens à un tel qui est si vicieux?.. Et s'il faisait mourir tous les vicieux, où seriez-vous vous-même il y a plus de dix ans? Vous murmurez de ce qu'il fait du bien à un tel pécheur, et vous trouveriez mauvais s'il ne vous en faisait point, à vous, dis-je, qui êtes aussi grand pécheur que qui que ce soit? Sachez qu'il fait du bien à ce vicieux qui l'offense et à vous qui murmurez contre lui, afin de gagner son cœur et le vôtre; il pratique, en le faisant, le conseil qu'il nous donne par le Sage et par son Apôtre : Donnez à manger et à boire à votre ennemi quand il en a besoin, et par ce moyen vous assemblerez des charbons ardents pour échauffer son amour envers vous (Rom. 12. 20). Autant de prospérités qui vous arrivent, autant de bouchées de pain que vous mangez, autant de créatures de Dieu qui vous servent, sont autant de charbons ardents qu'il assemble sur votre tête pour vous échauffer à son amour, autant de présents qu'il vous fait pour vous gagner à lui, autant d'appâts et d'amorces qu'il vous présente pour enlever votre cœur.

Le Jeune, Serm. tom. 2, p. 247.

Prière de saint Augustin.

Suscipe residuum annorum meorum. Mon Dieu, c'est de vous dont j'ai reçu des faveurs et des miséricordes ineffables, je le reconnais et vous en remercie; daignez, s'il vous plaît, recevoir le peu d'années qui me restent pour réparer celles que j'ai passées sans vous aimer. Oui, Seigneur, je vous offre tout le reste de ma vie; ne le refusez pas : je vous donne bien peu, il est vrai; car peut-être n'ai-je que très-peu de jours à vivre; mais tout ce qu'il y a, je le consacre à vous aimer : *Suscipe residuum annorum meorum.* J'avoue que je suis couvert de honte et de confusion, de ne vous présenter qu'un misérable reste de vie, dont l'amour du monde et de ses plaisirs a emporté les fleurs et les prémices; mais j'espère de réparer, par la pénitence, ce que j'ai perdu par le péché. Je viens bien tard à vous, ô mon Sauveur : *Serò te amavi, Bonitas tam antiqua ;* ô beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, qui ravissez le cœur des Anges et des Saints, que je commence bien tard à vous aimer! mais je veux par la sainteté de ma vie suppléer à ce que la brièveté de mes jours ne me permettrait pas d'accomplir; je vais vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme, et de tout mon esprit; je vous aimerai plus que toute autre chose; je vous aimerai sans partage : je vous aimerai constamment en cette vie, afin de pouvoir vous aimer pendant toute l'éternité. *O amor qui semper ardes et nunquam extingueris, Charitas Deus meus, accende me* (Lib. 10. Conf. c. 29).

Chevassu, Méditat., tom. 4, p. 160.

Du merveilleux effet de l'amour de Dieu.

. . . Vous êtes mon espérance et mon refuge au jour de la tribulation.

Mais parce que mon amour est encore débile, et ma vertu imparfaite, j'ai besoin que vous m'affermissiez et que vous me consoliez : visitez-moi donc plus souvent et formez-moi par vos saintes instructions.

Délivrez-moi des passions mauvaises, et guérissez mon cœur de toutes ses affections déréglées, afin que guéri et purifié intérieurement, je devienne propre à vous aimer, fort pour souffrir, stable pour persévérer.

. . . Qui n'est pas prêt à souffrir et à faire en tout la volonté du bien-aimé, ne sait pas ce que c'est que d'aimer. Il faut que celui qui aime embrasse avec plaisir, pour son bien-aimé, les choses les plus pénibles et les plus amères, et qu'aucune traverse ne le détache de lui.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 5.

Celui qui aime Dieu le goûte en tout et par-dessus tout.

. . . Mon Dieu et mon tout! C'est assez dire à qui l'entend; et le répéter sans cesse est doux à celui qui aime. En effet, êtes-vous présent, tout est douceur; en votre absence, tout est amer.

Vous procurez le calme du cœur, et une profonde paix, et l'allégresse de la joie.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 34.

Nous devons beaucoup aimer Dieu, parce qu'il nous a donné beaucoup.

« . . . Il n'y a pas moins, dit saint Augustin (*epist. ad quamdam virginem*), il y a même plus de bonté à préserver de tous ces crimes, qu'à les pardonner après qu'ils ont été commis. L'homme doit donc tenir compte à Dieu, non-seulement des péchés qu'il lui a remis, mais encore de tous ceux qu'il lui a fait la grâce d'éviter. N'allez donc pas vous persuader que vous n'êtes tenu que d'aimer un peu, sous prétexte que vous n'avez reçu condonation que de peu; mais aimez, aimez beaucoup, parce qu'il vous a donné beaucoup. Vous croiriez devoir la plus grande reconnaissance au généreux créancier qui vous aurait remis toutes vos dettes, que penseriez-vous devoir au bienfaiteur libéral qui vous a mis en état, non-seulement de ne point contracter de dettes, mais même de vous enrichir? Celui-ci a conservé sa première innocence; c'est Dieu qui l'a conduit, protégé; celui-là a passé du vice à la vertu, c'est Dieu qui l'a converti. Un autre, par une funeste persévérance, a vécu, est mort dans le mal; c'est que Dieu, par un juste jugement, l'avait abandonné. »

Louis de Grenade, Guide des pécb., p. 42.

Signe d'amour de Dieu.

— Remarquez-vous d'avoir quitté quelque affection, et renoncé à quelque chose pour Dieu? c'est un bon signe d'amour, de se priver de quelque chose en faveur de celui qu'on aime; qu'avez-vous ci-devant quitté pour l'amour de Dieu?

La verit. cond. de S. Fr. de Sal. pour la conf. et la com. p. 97.

Réflexions de saint Bernard sur ces paroles : L'homme ne sait pas s'il est digne d'amour ou de haine.

Saint Bernard dit qu'il tremblait, et que les cheveux lui dressaient à la tête toutes les fois qu'il faisait réflexion sur ces paroles que le Saint-Esprit a proférées par la bouche du Sage (Bern. serm. 23 sup. Cant.) : *L'homme ne sait pas s'il est digne d'amour ou de haine* (Eccli. 9. 1.). Ce passage est terrible, dit ce grand Saint : il ne laisse aucun repos à l'esprit; et j'ai frémi d'horreur toutes les fois que j'y ai pensé, ne répétant en moi-même, qu'en tremblant, cette sentence : *Qui sait s'il est digne d'amour ou de haine?* Si donc cette considération de ne savoir pas si nous sommes en grâce ou non, a fait trembler un grand Saint qui était comme une colonne vivante de l'Eglise, quel effet ne doit-elle point faire en nous, à qui nos péchés donnent tant de sujets de craindre; à nous *qui avons eu en nous-mêmes l'arrêt de notre mort* (2. ad. Cor. 1. 9.)? Je sais assurément que j'ai offensé Dieu, et je ne sais pas

s'il m'a pardonné. Qui ne tremblerait en faisant cette réflexion? Mais aussi, si nous pouvions savoir que nos péchés nous ont été remis; si nous pouvions connaître que nous sommes en grâce, et en avoir quelque gage et quelque assurance, quelle estime ne devrions-nous point en faire? Car quoique sans une particulière révélation de Dieu, on ne puisse pas, en cette vie, avoir une certitude infaillible d'être en grâce, il y a toutefois quelques conjectures qui en peuvent donner une probabilité morale; et la plus grande que l'on puisse avoir, est de se sentir dans le cœur un désir fervent de se perfectionner toujours de plus en plus dans la vertu.

Rodriguez, Pratiq. de la perf. chrét., t. 1. p. 40.

AMOUR DE JÉSUS-CHRIST.

En satisfaisant pour nous.

. . . Ce qui embrasait le plus saint Paul d'amour pour Jésus, était la pensée qu'il avait voulu mourir non-seulement pour tous les hommes en général, mais encore pour lui en particulier. « Il m'a aimé, disait-il, et il s'est » livré pour moi. » *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* (Gal. 2, 25.). Chacun de nous peut en dire autant; car saint Chrysostôme assure que Dieu aime autant chaque homme en particulier qu'il aime le monde... Ainsi chacun de nous n'a pas moins d'obligation à Jésus-Christ d'avoir souffert pour tous que s'il eût souffert seulement pour lui. Or, mon frère, si Jésus fût mort seulement pour vous sauver, en laissant tous les autres dans leur perte originelle, quelle obligation ne lui auriez-vous pas? Cependant vous devez savoir que vous lui avez encore une plus grande obligation d'être mort pour vous. S'il fût mort pour vous seul, quelle peine n'eût pas été la vôtre en pensant que vos proches, vos père et mère, vos frères, vos amis périraient éternellement, et qu'après cette vie vous en seriez à jamais séparé? Si vous aviez été fait esclave avec toute votre famille, et que quelqu'un vînt vous racheter vous seul, combien ne le prieriez-vous pas de racheter aussi avec vous vos parents et vos frères?

Et combien ne le remercieriez-vous pas s'il le faisait pour vous plaire! Dites donc à Jésus : ah! mon doux Sauveur, vous avez fait cela pour moi sans en avoir été prié par moi; non-seulement vous m'avez racheté de la mort au prix de votre sang, mais encore mes parents et mes amis, en sorte qu'il m'est permis d'espérer que, réunis tous ensemble, nous jouirons de vous pour toujours dans le paradis. Seigneur, je vous remercie et je vous aime, et j'espère vous remercier et vous aimer éternellement dans cette bienheureuse patrie.

S. Alph. de Liguori, Réfl. et aff. sur les souff. de J.-C., p. 23.

En mourant pour nous.

. . . En mourant, Jésus n'a pas cessé de nous aimer; il nous aime encore, et nous recherche avec le même amour qui le porta à descendre du ciel pour nous chercher. On sait quelle faveur éclatante d'amour le Sauveur donna à saint François Xavier dans un de ses voyages : au milieu d'une tempête, une vague fit tomber dans la mer le crucifix du Saint; arrivé sur le rivage, Xavier, triste et affligé, désirait avec ardeur de revoir l'image de son bon Maître; et voilà que tout à coup il vit venir à lui un poisson qui portait le crucifix élevé entre ses nageoires. Le Saint s'approcha, et avec des larmes de tendresse et d'amour reçut la sainte image et la pressa vivement sur son cœur. Oh! avec quel amour Jésus vient à l'âme qui le cherche!

Id. ibid., p. 173.

— Chrétiens, si vous doutez jamais de l'amour de votre Dieu, levez les yeux et regardez-le suspendu à cette croix. Y a-t-il, dit saint Thomas de Villeneuve, des preuves d'amour plus certaines que cette croix où il est attaché, que les horribles douleurs qu'il souffre, que cette mort amère qu'il endure pour vous? *Testis crux, testes dolores, testis amara mors, quam pro te sustulit.* Con. 3. N'entendez-vous pas, disait saint Bonaventure, le langage de cette croix et des plaies sacrées? Elles crient pour vous faire entendre combien Jésus vous a aimé : *Clamat crux, clamat vulnus, quod ipse verè dilexit.*

. . . N'attendons pas qu'au bord de la tombe un autre nous mette en main la croix de notre Dieu, et nous rappelle qu'il a souffert pour nous; embrassons-la dès aujourd'hui; serrons-la sur notre cœur, afin qu'avec elle nous puissions vivre et mourir.

Idem, Sermons, tom. 1. p. 85.

— Représentons-nous souvent ce qu'a fait, ce qu'a souffert notre Rédempteur pour nous; en nous rappelant souvent la passion de Jésus-Christ, nous faisons un acte qui lui est très-agréable. Si quelqu'un avait souffert pour un ami les injures, les blessures, la prison, ne se plairait-il pas à voir cet ami se rappeler souvent ses souffrances? Quelle est l'âme qui pense souvent à la passion de Jésus-Christ, et à l'amour qu'un Dieu nous a témoigné, qui ne puisse pas se sentir contrainte de l'aimer! *Charitas Christi urget nos.* 2 Cor. 5. 14.

Idem, Recueil de tex. et de pensées, tom. 2, p. 316.

Moyens pour parvenir au parfait amour de Jésus-Christ.

Pour parvenir au parfait amour de Jésus-Christ, il faut en prendre les moyens; voici ceux que saint Thomas d'Aquin nous enseigne (Op. de dil. Dei, § 1.). 1. Avoir continuellement présents à l'esprit ses bienfaits tant généraux que particuliers. 2. Considérer l'infinie bonté de Dieu, toujours occupé à nous faire du bien, qui nous aime sans cesse et veut être aimé de nous. 3. Éviter avec le plus grand soin les plus petites choses qui peuvent lui déplaire.

4. Renoncer à tous les biens temporels, tels que les richesses, les honneurs et les plaisirs des sens.

Le père Taulère ajoute que la méditation est un grand moyen pour obtenir l'amour de Jésus-Christ.

Idem, Pratiq. de l'am. envers J.-C., p. 16.

Cet amour est un gage du Ciel et une marque de prédestination.

L'amour de Jésus-Christ est le gage le plus sûr de notre bonheur futur, et la marque la plus infaillible de notre prédestination. La miséricorde envers les pauvres, la dévotion à la sainte Vierge, sont des marques fort sensibles de la prédestination ; mais après tout elles ne sont pas absolument infaillibles; mais on ne peut avoir un amour sincère et constant pour Jésus-Christ, et n'être pas prédestiné. L'ange exterminateur qui désola les maisons des Egyptiens en tuant tous les premiers-nés, épargna toutes les maisons qui étaient marquées du sang de l'agneau, lequel était la figure de Jésus-Christ. Un cœur marqué de ce caractère peut-il être réprouvé? Les lions mêmes respectèrent le nom de Jésus, qui était écrit sur le cœur de saint Ignace martyr. Si un cœur, où l'amour de Jésus est gravé, pouvait être dans l'enfer, les flammes de l'enfer le respecteraient; elles n'oseraient brûler un cœur qui brûle de l'amour de Jésus.

Nepveu, Pensées ou Reflex. chrét., tom. 3, p. 112.

Combien nous devons aimer Jesus-Christ.

— Saint Paul déclare que l'amour est la plénitude de la loi (Rom. 13, 10.) En considérant un Dieu crucifié, qui meurt pour notre amour, peut-on ne pas l'aimer? Et que nous disent ces épines, ces clous, cette croix, ces plaies et ce sang, sinon que nous devons aimer celui qui nous a aimés jusqu'à ce point? N'est-ce pas trop peu d'un cœur pour aimer un Dieu aimant?

. . . Contemplez la croix, dit saint Thomas de Villeneuve, pensez aux cruelles douleurs et à la mort du Sauveur, et alors vous ne pourrez douter de son amour extrême. Saint Bernard dit que la croix et les plaies du Rédempteur oublient hautement l'amour que Jésus a pour nous.

. . . L'amour donne la force de faire et de souffrir tout pour Dieu (Cant. 8, 16.). Il n'y a rien de si difficile, dit saint Augustin, dont on ne vienne à bout avec l'amour; car l'amour fait qu'on ne sent pas la fatigue, ou qu'on l'aime.

. . . Saint François de Sales montre combien se trompent ceux qui cherchent la sainteté en toute autre chose qu'en l'amour de Dieu. Les uns, dit le Saint, font consister la perfection dans l'austérité, les autres dans l'aumône; ceux-ci dans la prière, ceux-là dans la fréquentation des sacrements. Pour moi, je ne connais point d'autre perfection que d'aimer Dieu de tout son cœur. Les autres vertus sans la charité sont comme un amas de pierres; il ne tient qu'à nous de posséder cette vertu de la charité dans sa perfection, en nous donnant tout entiers à Dieu.

S. Liguori, Pratiq. de l'am. env. J.-C., p. 44.

Amour de Jésus par-dessus toutes choses.

. . . Tel est votre bien-aimé, qu'il n'en veut admettre aucun autre avec lui; mais il veut seul posséder notre cœur, et s'y établir comme un roi sur son trône.

. . . Si vous cherchez Jésus en toutes choses, vous y trouverez infailliblement Jésus.

Si au contraire vous vous cherchez vous-même, vous vous trouverez aussi vous-même, mais pour votre perte.

Imit. de J.-C., liv. 2, ch. 7.

Confiance en l'amour de Jésus-Christ pour nous.

— Quel est le juge qui doit nous condamner? C'est le Sauveur lui-même, qui, pour ne pas nous condamner à la mort éternelle, s'est condamné lui-même à mourir pour nous, et qui, non content de ce bienfait, continue encore dans le Ciel d'intercéder auprès de Dieu son Père pour notre salut. Que craignez-vous, pécheur, dit saint Thomas de Villeneuve, si vous détestez votre péché? Comment pourra vous condamner celui qui est mort pour ne pas vous condamner? Comment pourra-t-il vous rejeter, si vous retournez à ses pieds, lui qui est descendu du Ciel pour vous chercher, lorsque vous fuyiez?

. . . Sainte Térèse disait : Je ne sais concevoir comment on peut tant craindre le démon, puisqu'on n'a qu'à invoquer le saint nom de Dieu pour le faire trembler. Mais elle disait aussi : Tous nos efforts ne servent à rien, si nous ne renonçons pas à toute confiance en nous-mêmes pour n'en avoir qu'en Dieu seul.

. . . Quel est le pécheur, quelque criminel qu'il soit, qui pourra désespérer de son pardon s'il se repent de ses péchés en voyant un Dieu si plein d'amour pour les hommes et si porté à leur faire du bien. C'est ce qui inspirait tant de confiance à saint Bonaventure, qu'il disait : Comment pourra-t-il me refuser les grâces nécessaires, celui qui a tant fait et tant souffert pour mon salut?

S. Liguori, Prat. de l'am. env. J.-C., p. 54.

AMOUR DU PROCHAIN.

Regle : Comme nous-mêmes.

La règle de la charité est d'aimer notre prochain comme nous voudrions qu'il nous aimât. *Quæcumque vultis ut faciant vobis homines et vos facite illis.* (S. Matt. 7, 12.) C'est celle que Jésus-Christ nous prescrit lui-même : *Ne faites aux autres que ce que vous voudriez qu'ils vous fissent à vous-mêmes.* O la divine règle! gardons-la, nous sommes justes; nous sommes saints. Quoi de plus facile? nous n'avons qu'à prendre la loi de notre amour-propre, tout déréglé qu'il est, nous n'avons

qu'à suivre ses mouvements pour nous régler: tout injuste qu'il est, il nous fera rendre justice aux autres. Que chacun se demande à soi-même, voudrais-je qu'on en usât de cette manière avec moi, qu'on me traitât avec dureté, qu'on me parlât avec mépris, qu'on me commandât avec empire, qu'on médît de moi avec malignité, qu'on me raillât, qu'on me tournât en ridicule, qu'on relevât mes fautes les plus légères, qu'on les exagérât, qu'on empoisonnât mes actions les plus innocentes, qu'on interprétât malicieusement mes intentions les plus droites, qu'on jugeât mal de ma conduite sur les moindres apparences, qu'on n'eût nulle condescendance pour mes faiblesses, qu'on ne supportât point mes défauts? ne voudrais-je pas qu'on tînt avec moi une conduite toute contraire? Et pourquoi ne la pas tenir avec les autres, puisque la règle de la charité prescrit que je fasse aux autres ce que je voudrais qu'on me fît à moi-même?

Nepveu, Pensées ou Réfl. chrét., tom. 2, p. 198.

Comme chrétien.

— Comme chrétiens, nous sommes tous régénérés par le même baptême, nous avons tous le même Père qui est Dieu, la même mère qui est l'Eglise, la même nourriture qui sont les sacrements, le même héritage qui est le ciel; nous sommes les membres d'un même corps, dont Jésus-Christ est le chef. Pauvres et riches, grands et petits, nobles et roturiers, rois et sujets, savants et ignorants, tous appartiennent au corps mystique de Jésus-Christ, tous par conséquent doivent être unis par les liens d'une étroite charité. Voyez l'union et la correspondance qui sont entre les membres du corps humain : c'est la comparaison dont se sert le grand Apôtre : *Vos estis corpus Christi et membra de membro* (1 Cor. 12.). Tous ces membres s'intéressent l'un pour l'autre. La douleur de l'un se communique à tous les autres, et il n'est pas plutôt guéri qu'ils en ressentent du soulagement. Les yeux conduisent les pieds, les mains défendent la tête; dans la distribution qui se fait des aliments, chaque membre ne garde que ce qu'il lui faut, et laisse le reste pour la nourriture des autres. Si quelqu'un d'eux est incommodé ou faible, les autres le soulagent et le soutiennent; si le pied marche sur une épine, et qu'il en soit blessé, quelque élevés que soient les yeux, ils s'abaissent pour la chercher, la main se met en devoir de la tirer; tous les membres, en un mot, ont une telle liaison les uns avec les autres, que les biens et les maux leur sont communs à tous.

Tels sont les effets que la charité doit produire parmi les chrétiens, qui sont les membres d'un même corps. Tous ces membres doivent être tellement unis ensemble, qu'ils se rendent réciproquement tous les secours dont ils ont besoin, en sorte que les uns fassent la fonction des yeux, les autres celle du pied, comme l'Ecriture le marque du saint homme Job, quand elle dit qu'il était l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux. *Oculus fui cæco, pes claudo* (Job, 29). Ceux qui sont au-dessus des autres par leur autorité, et qui sont comme la tête du corps, doivent soutenir les faibles; les riches doivent descendre dans la misère des pauvres, pour leur donner du secours; ceux qui sont en santé, soulager les malades; ceux qui ont de la science, instruire les ignorants, les aider de leur conseil. Et pour suivre la comparaison de saint Paul, par rapport aux membres qui sont au-dessous des autres, les pieds du corps humain, quoique bien au-dessous de la tête, ne lui portent point envie; ainsi les chrétiens qui sont dans la pauvreté et l'abaissement ne doivent pas envier le bonheur de ceux qui sont plus heureux. Quoiqu'un membre soit incurable, que par ses douleurs il fasse souffrir les autres, aucun cependant ne s'emporte contre lui; tous, au contraire, lui compatissent et ne peuvent consentir à se séparer. Ainsi devons-nous souffrir les uns des autres, de nos plus cruels ennemis même qui me tent notre patience à l'épreuve.

Prônes de Billot, t. 4, p. 193.

Rare aujourd'hui.

Cependant, mes frères, où trouve-t-on cette charité chrétienne qui doit être le lien des cœurs? On ne voit au contraire parmi les chrétiens, qu'inimitié, que division, que mésintelligence, que jalousie, qu'injustice. L'un cherche à détruire l'autre par des vexations, ou par des fourberies et des artifices. Celui-ci s'empare injustement d'un bien qui ne lui appartient pas; celui-là déchire inhumainement la réputation de son frère; les grands accablent les petits; les petits portent envie aux grands; les égaux ne peuvent se souffrir; en sorte que l'on peut dire que, parmi les créatures, l'homme ne trouve point de plus cruel ennemi que l'homme lui-même. Il n'y a plus de fidélité parmi les amis; on ne sait plus, dit-on, à qui se fier, le commerce des hommes devient insupportable, et on ne trouve, pour ainsi dire, de tranquillité que dans leur éloignement; ceux mêmes qui sont les plus proches par les liens de la chair et du sang, sont quelquefois les plus grands ennemis : on trouve souvent plus de secours auprès d'un étranger qu'auprès d'un parent.... Souvent même, le dirai-je, vous verrez des personnes qui font profession de piété, qui se laissent aller à des antipathies, à des aversions contre celles qui ont le malheur de leur déplaire, qu'elles ne peuvent voir de bon œil, à qui elles donnent tout au plus quelques marques extérieures de charité feinte, qui sert de manteau à une rancune raffinée, à une coupable froideur; vous les voyez cependant approcher des sacrements, faire beaucoup de bonnes œuvres, observer exactement certaines pratiques de dévotion, qui, n'étant point animées de l'esprit de charité, ne peuvent être agréables à Dieu, ni mériter ses récompenses. O charité des premiers chrétiens, qui les unis-

sait si intimement, qu'ils ne faisaient tous qu'un cœur et qu'une âme, que ne régnez-vous encore dans l'esprit et le cœur des chrétiens de nos jours! Puissiez-vous, mes frères, rallumer en vous ce beau feu qui animait le christianisme naissant! Puissions-nous voir revivre parmi nous cette charité fraternelle, qui fait le caractère des disciples de Jésus-Christ!

Id. ibid., p. 195.

ANDRÉ AVELLIN (S.).

Vœux qu'il fit et ce qu'il faut en penser.

Pour se mettre dans la sainte nécessité de devenir parfait, il fit deux vœux particuliers qu'on ne doit pas facilement permettre, d'après les règles de la prudence chrétienne, parce qu'ils peuvent devenir un principe de scrupules ou de transgressions; mais ils lui furent suggérés par un mouvement extraordinaire de la grâce. Le premier fut de combattre toujours sa propre volonté; le second, de tendre toujours, le plus qu'il serait en lui, à la perfection.

Godescard, tom. 16, p. 176.

ANDRÉ CORSINI (S.).

Sa charité pour les pauvres.

L'évêque de Fiésoli, digne imitateur de saint Grégoire-le-grand, avait sur une liste les noms de tous les pauvres qu'il connaissait, afin d'être plus en état de pourvoir à leurs besoins. Il n'en renvoyait aucun sans lui avoir fait l'aumône.

Idem, tom. 2, p. 416.

ANGE D'ACRI (Le B.).

Son secret des cœurs.

Un jour il arriva un incident qui surprit beaucoup ceux des habitants du lieu où il se passa qui en furent témoins. Le serviteur de Dieu, voyant préparer les cierges qui devaient être placés sur l'autel, dit: « parmi ces cierges, il y en a un que Notre-Seigneur ne veut pas. » Lorsqu'on se mit en devoir de les allumer, il ne fut pas possible d'en faire brûler un, quoique les autres s'allumassent très-bien. « Ne vous avais-je pas bien dit, ajouta alors le bienheureux, que Notre-Seigneur ne le voulait pas? ôtez-le, et jetez-le. » Ses intentions furent remplies. En examinant ensuite la chose, on reconnut que ce cierge avait été donné par un personnage qui n'était allé qu'une fois au sermon, et encore pour se moquer du missionnaire, et qui mourut peu de temps après, d'une manière qui ne put guères rassurer sur son salut. L'on admira la connaissance que le saint religieux avait du secret des cœurs, et l'on comprit que Dieu punit tôt ou tard ceux qui méprisent ses ministres.

Chose admirable par rapport à sa vue.

— Le saint religieux... six mois avant son trépas... perdit la vue; mais, chose admirable! il la recouvrait pour réciter l'office et célébrer la messe; puis il en était privé de nouveau.

Idem, tom. 16, p. 185.

ANGES.

Manière de célébrer leur fête.

Nous devons, pour la bien célébrer, 1° remercier Dieu de la gloire dont il comble les Anges, et nous réjouir du bonheur dont ils jouissent; 2° témoigner notre reconnaissance au Seigneur de ce que, par sa miséricorde, il a confié le soin de notre salut à ces esprits célestes qui nous font ressentir continuellement les effets de leur zèle et de leur tendresse; 3° nous joindre à eux pour louer et adorer Dieu, pour lui demander la grâce de faire sa volonté sur la terre, comme les Anges la font dans le ciel, et de travailler à notre sanctification en imitant la pureté de ces esprits bienheureux auxquels nous sommes unis d'une manière si intime; 4° les honorer non-seulement avec ferveur, mais implorer encore le secours de leur intercession.

Idem, tom. 14, p. 123.

ANGE GARDIEN.

Le péché le fait fuir.

« Comme la fumée, dit saint Basile (hom. in » ps. 33.), met en fuite les abeilles, et la mauvaise odeur les colombes, de même l'infection du péché fait fuir l'ange chargé du soin de nous garder. »

Godescard, tom. 14, p. 273.

Grâces obtenues par les Anges gardiens.

— C'est par le ministère des Anges que le Seigneur consola Agar dans son désespoir; qu'il donna sa loi à son peuple; qu'il arracha Loth à l'embrasement de Sodome, et les trois enfants hébreux aux flammes de la fournaise; qu'il sauva Daniel de la gueule des lions; qu'il brisa les chaînes de saint Pierre; qu'il délivra les apôtres de la prison, et qu'il révéla à saint Jean l'état futur de l'Eglise. Il s'en servit pour l'exécution des principaux mystères relatifs à l'Incarnation. Ce fut l'ange Gabriel qui annonça à Marie qu'elle serait la Mère du Sauveur. Ce fut un ange qui apprit à Joseph les mauvais desseins d'Hérode sur l'enfant Jésus; ce fut un ange encore qui vint fortifier ce divin Sauveur dans sa douloureuse agonie, et qui annonça sa résurrection aux saintes femmes et aux apôtres.

Bonnardel, Instr. fam., tom. 5, p. 239.

Devoirs envers eux.

— Quels sont-ils? saint Bernard nous l'apprend.

Notre bon ange, dit-il, doit nous inspirer trois sentiments: le respect, l'amour et la confiance. Le respect à cause de sa présence; l'amour à cause de la charité qu'il a pour nous;

et la confiance pour les services qu'il nous rend, et pour le crédit qu'il a auprès de Dieu.

Idem, ibid., p. 245.

Respect pour sa présence.

I. Nous devons avoir, dit saint Bernard, un grand respect pour sa présence, *reverentiam pro præsentia;* son excellence, sa dignité, sa sainteté nous y engagent. La majesté des rois imprime tant de respect, que leur seule présence nous tient dans le devoir. Celui, dit le Sauveur, qui est le moindre dans le ciel est plus grand que tout ce qui est de plus grand sur la terre. Le dernier des Anges est plus noble que le plus grand roi du monde. Avec quel respect ne devons-nous donc pas nous tenir devant lui, quand nous pensons qu'il est toujours présent à Dieu, et en même temps toujours présent à nous?... Comment oser faire devant lui, ce que je n'oserais faire devant le dernier de tous les hommes?...

Reconnaissance pour ses services.

II. Les services que nous rend notre ange gardien, nous engagent à une continuelle reconnaissance; *devotionem pro benevolentia:* quel soin ne prend-il pas de nous? quels bons offices ne nous rend-il pas? Il quitte le ciel pour être avec nous : ce lieu d'exil, cette prison devient pour lui un palais, un paradis, parce qu'il lui fournit l'occasion de nous servir. Il nous préserve de mille dangers, il nous délivre de mille maux, il nous procure toutes sortes de biens, il va présenter nos prières au Seigneur et il nous en rapporte des grâces; il nous défend contre nos ennemis visibles et invisibles, il nous porte dans ses mains; il empêche nos chutes, et quand malgré ses soins nous tombons, il nous aide à nous relever; il voit toujours Dieu, et ne nous perd point cependant de vue; plein de Dieu, entièrement occupé de Dieu, jouissant de Dieu, il n'en est pas moins occupé de nous, pas moins attentif à nous; il observe et conduit toutes nos démarches, il nous rappelle de nos égarements; et après nous avoir conduits pendant la vie, il nous assiste encore à la mort, afin que, comme il a été le compagnon de nos peines, nous soyons aussi les compagnons de son bonheur. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas avoir pour un si grand nombre de bienfaits?...

Confiance dans sa protection.

III. Nous devons avoir une soumission entière à tous ses ordres, une parfaite docilité à ses avis, et une grande confiance dans sa protection, *fiduciam pro custodia.* Si nous avions un ami puissant, éclairé, fidèle et zélé pour nos intérêts, manquerions-nous d'avoir recours à lui dans nos peines, de le consulter dans nos doutes? ses conseils ne seraient-ils pas des lois pour nous? ne nous ferions-nous pas une obligation et un plaisir de les suivre? Notre ange gardien est ce fidèle ami, qui possède avec avantage toutes ces qualités. Ne devons-nous donc pas avoir à son égard la même conduite?

Nepveu, Pensées ou Reflex. chrét., tom. 1, p. 8.

ANGES REBELLES.

Châtiments de leur péché.

. . . Réfléchissez sur cette terrible vengeance de Dieu. 1° Sa justice n'a point d'égard à la multitude des coupables; ne vous rassurez donc point sur le nombre des coupables qui pèchent comme vous. 2° Sa justice n'a point d'égard à la dignité ni à l'excellence des victimes; ne vous rassurez donc point sur la dignité de votre rang dans le monde ou dans l'Eglise... 3° Sa justice n'a point d'égard aux services que les anges repentants et rentrés en grâce pourraient rendre à sa gloire; ne vous rassurez-vous donc point sur vos talents, sur les services que vous pourriez rendre à Jésus-Christ et à son Eglise... 4° Sa justice n'a point d'égard à la place que les Anges occupaient jusque-là dans son amitié et dans son cœur; ne vous rassurez donc pas sur les miséricordes passées du Seigneur. 5° Enfin, sa justice frappe sans pitié, et il s'agit du premier péché des Anges, et d'un seul péché! Que sera-ce de vous qui pouvez et devez dire avec le Prophète : *quoniam iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum* (Ps. 37, 5.).

Maurese, p. 51.

Même sujet.

— Le premier effet de la vengeance divine rapporté par les saintes lettres, c'est la condamnation des Anges.

. . . Ce fut le crime dont nous parlons qui fit sortir pour la première fois l'épée de son fourreau. Oh! combien fut terrible ce premier coup! Quel est cet astre lumineux que je vois tomber du plus haut de l'empyrée avec la rapidité de la foudre? C'est le plus riche ornement de la main du Seigneur, la plus brillante image de ses divins attributs. Il a conçu une pensée d'orgueil, et il est englouti au plus profond des abîmes! De prince des Anges, le voilà devenu prince des démons; chef-d'œuvre des mains de Dieu, il était après lui le plus beau, le plus glorieux de tous les êtres, l'objet de ses complaisances et de ses prédilections; le péché en a fait en un instant le monstre le plus hideux, le plus dégradé, l'objet éternel des vengeances et de l'abomination de son auteur.

Louis de Grenade, Guide des Pecb., p. 288.

ANIMAUX.

Leur esprit prophétique.

S'il y a une erreur pardonnable aux peuples ignorants, c'est d'avoir cru les animaux doués d'intelligences et souvent inspirés par un génie; les effets de leur instinct sont encore un mystère pour nous. Personne n'est scandalisé d'entendre une femme converser avec

son chien, son chat, son singe ou son perroquet; on excuse même les enfants, lorsqu'ils se mettent en colère contre une table qui les a blessés, ou contre une pierre qui les a fait tomber. Comme les animaux semblent souvent annoncer d'avance les divers changements de l'air, le beau temps ou la pluie, la plupart des peuples leur ont attribué l'esprit prophétique : non-seulement les Egyptiens, mais les Grecs et les Romains les ont consultés avec toute la gravité possible. Si ces derniers ne leur ont pas rendu un culte, c'est qu'ils ont raisonné moins conséquemment que les Egyptiens.

Bergier, Traité hist. et dog. de la vraie Religion, tom. 1, p. 284.

Il y en a qui sont six mois dans la terre sans respiration sensible.

— On en voit plusieurs demeurer six mois dans la terre sans respiration sensible et sans mouvement, et revivre au printemps. On a trouvé dans les lacs du nord, sous les glaces de l'hiver, une quantité prodigieuse d'hirondelles attachées les unes aux autres, dans lesquelles il restait un germe de vie, et prêtes à se ranimer par la chaleur.

Idem, ibid., tom. 5, p. 176.

ANTOINE DE PADOUE (S.).

Comment il prêchait. Réponse à un frère sur ce sujet.

Son extérieur était si grave et si édifiant, qu'il prêchait en quelque sorte par chacune de ses actions. Un jour il invita un des frères à venir prêcher avec lui; mais il revint au couvent sans avoir rien dit au peuple; et comme le frère lui demandait pourquoi il n'avait pas prêché, il lui répondit : « Croyez-moi, nous avons prêché par la modestie de nos regards, et par la gravité de notre conduite. »

Godescard, tom. 8, p. 318.

ANTOINE,

PATRIARCHE DES CÉNOBITES (S.).

Il raconte à ses moines l'impression de ses visites à saint Paul. — Il enterre saint Paul dans une fosse creusée par deux lions.

« Je ne suis qu'un misérable pécheur, dit-il à ses moines en arrivant, je suis indigne d'être appelé serviteur de Dieu. J'ai vu Elie, j'ai vu Jean-Baptiste dans le désert; en un mot, j'ai vu Paul dans un paradis. La crainte où il était que le saint ermite ne mourût pendant son absence, l'engagea à repartir promptement : il ne fit donc qu'entrer dans sa cellule pour prendre le manteau. L'événement montra que cette crainte n'était que trop bien fondée. Enfin il vit en chemin l'âme du bienheureux Paul monter au ciel, au milieu des anges, des prophètes et des apôtres. Malgré la joie que lui causa un tel spectacle, il ne put refuser des larmes à la perte d'un héros qu'il n'avait fait qu'entrevoir. Il se prosterna le visage contre terre, pour donner un libre cours à sa douleur; puis s'étant relevé, il continua sa route. Lorsqu'il fut arrivé à la caverne, il trouva le corps à genoux, la tête levée, et les mains étendues en haut : il crut d'abord qu'il priait, et il se mit aussi à prier; mais ne l'entendant pas soupirer comme il avait coutume de faire dans la prière, il lui fut aisé de voir qu'il était mort. Il ne songea donc plus qu'à lui rendre les derniers devoirs. Il enveloppa son corps dans le manteau de saint Athanase, et le tira de la caverne. Son embarras fut extrême, lorsqu'il se vit dépourvu d'instruments propres à creuser un tombeau. Dieu, en qui il avait mis sa confiance, y suppléa. Dans le moment, deux lions s'approchèrent de lui : ces animaux, qui n'avaient rien de leur férocité naturelle, parurent prendre part à sa peine : ils grattèrent ensuite la terre avec leurs ongles, jusqu'à ce qu'ils eussent fait une fosse capable de contenir un corps humain. Antoine y descendit le bienheureux Paul, après avoir récité les prières de l'Eglise. Dès qu'il eut satisfait à ce que la piété chrétienne exigeait de lui, il retourna à son monastère, où il raconta à ses disciples tout ce qui lui était arrivé. Il garda toujours précieusement la tunique que saint Paul s'était tissue de ses propres mains avec des feuilles de palmier; il s'en revêtait aux jours solennels de Pâques et de la Pentecôte.

Godescard, tom. 1, p. 331.

Sa réponse au gouverneur d'Égypte.

. . . Le gouverneur d'Egypte voulut le retenir plus longtemps; il ne répondit à ses invitations que par ces paroles : « Il en est d'un moine comme d'un poisson; l'un meurt s'il quitte l'eau, et l'autre s'il quitte sa solitude. »

Idem, ibid., p. 305.

Sa pratique pour se perfectionner.

Saint Antoine disait, que de même qu'une abeille vole sur toutes les fleurs, et suce l'esprit le plus exquis, et l'essence la plus pure de chacune, pour en composer son miel; aussi un religieux doit observer tous les autres; et prendre de celui-ci la modestie, de celui-là le silence; de l'un la ferveur, de l'autre l'obéissance, d'un autre la résignation; et enfin, de chacun ce qu'il a de plus recommandable pour essayer de se former sur son modèle. C'est ainsi qu'il en usait lui-même, et qu'il devint un si grand Saint.

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét., tom. 1, p. 102.

Son respect pour les prêtres.

Le grand saint Antoine, directeur spirituel d'un million de religieux, rencontrant un prêtre, se mettait à genoux pour recevoir sa bénédiction, et disait que s'il trouvait en chemin un ange et un prêtre de compagnie, il baiserait plutôt la main du prêtre que celle de l'ange.

Lejeune, Sermons, tom. 8, p. 152.

ANTHROPOPHAGES.

Les Masagètes, etc.

Dans l'ancien et le nouveau monde, il y a eu des peuples anthropophages. Les Masagètes tuaient leurs vieillards et faisaient des festins de leur chair, mêlée avec celle des animaux (Eusèbe, prép. évang. l. 1, c. 3)... En quelques endroits de l'Amérique, les pères engraissent leurs enfants et les mangent (Bayle, dict. crit., Léon, A. etc.). La plupart des sauvages mangent les prisonniers qu'ils ont faits à la guerre, après leur avoir fait souffrir des tourments horribles. Les habitants de l'île d'Otahiti, récemment découverte, n'ont aucune idée de la pudeur; ils se mêlent en public sans aucune honte; l'adultère est impuni parmi eux; ils ont des associations particulières pour mieux assouvir leur lubricité, ce sont d'ailleurs les plus grands voleurs du monde.

Bergier, Traité hist. et dog. de la vraie Rel., tom. 3, p. 219.

APELLES,

Vainqueur de Zeuxis.

On dit que les deux plus célèbres et plus habiles peintres de l'antiquité, Zeuxis et Apelles, disputaient ensemble, et avaient fait une gageure à qui emporterait la palme, et serait jugé plus adroit à bien représenter quelque chose. Zeuxis contrefit si naïvement une grappe de raisin, que les oiseaux y étaient trompés et les venaient becqueter. Apelles ne peignit qu'un rideau, mais avec tant d'artifice, que Zeuxis même s'y trouva trompé; car étant venu pour voir l'ouvrage de son compétiteur, il lui dit brusquement : Tirez ce rideau, si vous voulez qu'on voie votre peinture, et alors chacun adjugea la victoire à Apelles, parce, disait-on, que Zeuxis n'avait trompé que des oiseaux, au lieu qu'Apelles avait trompé un homme et un homme de l'art.

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 162.

APHRAATE (S.).

Son détachement des habits.

Saint Aphraate n'avait d'autre vêtement qu'un habit fort grossier; et cet habit, il ne le quittait que quand il ne pouvait plus s'en couvrir. On voit jusqu'où il portait le détachement sur ce sujet, par la conduite qu'il tint à l'égard d'Anthémius, qui fut ensuite consul et gouverneur d'Orient. Celui-ci, au retour de son ambassade de Perse, le pressa d'accepter une robe qu'il avait apportée. « C'est, lui dit-il, une production de votre pays. Pensez-vous, lui répondit Aphraate, qu'il fût raisonnable de renvoyer un vieux domestique d'une fidélité reconnue, pour en prendre un nouveau, précisément parce que le dernier serait compatriote? Non, répliqua Anthémius. Eh bien, continua le Saint, remportez cette robe; j'ai un vêtement qui me sert depuis seize ans, et je ne veux point en avoir deux à la fois. »

Godescard, t. 5, p. 155.

APOTHÉOSE

des Césars.

L'apothéose des Césars était une cérémonie que faisaient les païens sans exception, et sans examiner quels avaient été leurs princes.

Henrion, Hist. gén. de l'Eglise, t. 1, p. 239.

ARISTOTE.

Son éloge.

Tertullien appelait Aristote le patriarche des hérétiques... Cela n'empêche pourtant pas les personnes qui jugent sans partialité, de le regarder comme le plus beau génie de l'antiquité, et peut-être même comme le génie le plus profond et le plus pénétrant qui ait jamais paru. Il est le seul des anciens qui ait connu, approfondi, développé les règles du raisonnement, et qui ait donné un système complet de philosophie; et s'il est tombé dans des erreurs, comme on n'en peut disconvenir, ceci vient de ce qu'il a trop compté sur la raison humaine, qui est bien faible lorsqu'elle n'est pas éclairée par les lumières de la révélation.

Godescard, t. 4, p. 33.

ARSÈNE (S.).

Son amour du silence.

On lui entendait dire souvent : « Je me suis toujours un peu repenti d'avoir conversé avec les hommes, et jamais d'avoir gardé le silence. »

Idem, t. 10, p. 269.

Raison de son silence.

Le mot de saint Arsène est très-célèbre : il avait accoutumé de le répéter souvent, et il le chantait même quelquefois, à ce que l'on rapporte dans sa vie. Je me suis souvent repenti d'avoir parlé, disait-il, mais jamais de m'être tu (Pelag. tit. 25 num. 9 de s. Arsenio, Simonid. apud Plutar. tract. II in fine.). On dit aussi la même chose de Socrate : et la raison que Sénèque rend de la vérité de cette sentence, est qu'on s'empêche de dire ce qu'on peut dire une autre fois; mais que ce qu'on a dit une fois, on ne peut pas empêcher qu'il ne soit dit. Une parole une fois échappée ne revient jamais. Saint Jérôme dit : que dès qu'elle est proférée, c'est comme une pierre dès qu'elle est jetée; vous ne pouvez plus la retenir, ni empêcher qu'elle ne fasse tout le mal qu'elle peut faire. (Ep. de vera virg. servand.). C'est pourquoi, ajoute-t-il, il faut, avant que de parler, prendre longtemps garde à ce qu'on doit dire; car il n'est plus temps ensuite d'y songer.

Bourgoing, Pat. de la perf. chrét., t. 3, p. 216.

Raison de sa retraite.

Quelques solitaires vénérables par leur âge lui ayant demandé la raison d'une retraite si rigoureuse, il leur répondit : « Tandis qu'un

fille se tient renfermée dans la maison paternelle, tous en parlent avec estime et la recherchent avec empressement; mais quand elle est répandue dans le monde, chacun la juge à sa manière, et il est rare qu'elle n'y perde beaucoup de sa considération. Ainsi le solitaire qui se communique, loin d'édifier les gens du monde, se perd souvent avec eux. »

Henrion, Hist. gén. de l'Église, t. 2, p. 136.

Comment il s'excitait à la ferveur.

Il avait fréquemment à la bouche ces paroles que saint Euthyme et saint Bernard se répétaient depuis à eux-mêmes pour s'exciter à la ferveur : « Arsène, pourquoi as-tu quitté le monde, et pourquoi es-tu venu ici ? »

Godescard, tom. 10, p. 269.

— Quelle a été ton intention, en l'abandonnant, et en te retirant dans la religion? N'était-ce pas de t'y appliquer entièrement à plaire à Dieu, et de ne te soucier en aucune façon d'acquérir l'estime et la bienveillance des hommes? Travaille donc sérieusement au dessein que tu as, et ne te mets point en peine de l'opinion que les hommes auront de toi. Tous les sentiments de gloire et de vanité sont proprement le monde auquel tu as renoncé : ne souffre point que ton cœur s'y embarque de nouveau : car il ne te servira de rien que ton corps soit ici dans la religion, si ton cœur soupirant après l'estime et l'applaudissement des hommes, te remporte à toute heure vers le monde.

Rodriguez, Prat. de la perf. chr., t. 1, p. 118.

Sa crainte à la mort.

Arsène était un saint; et cependant, quand il se vit près de rendre le dernier soupir, il témoigna tant de frayeur, que ses disciples, étonnés, lui dirent : « Eh quoi! père, vous craignez à cette heure! — Ah! mes enfants, répondit le saint homme, cette crainte n'est point d'aujourd'hui : elle ne m'a pas quitté un seul instant de ma vie. »

Louis de Grenade, Guide des Péch., p. 65.

ARTS.

Moyens de les perfectionner.

Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les mènent à la dernière perfection : car les hommes qui ont le plus de sagesse et de talents ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont attachées... c'est ainsi qu'on mène les hommes, sans contrainte, par la récompense et le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien; la soumission des inférieurs ne suffit pas : il faut gagner les cœurs, et faire trouver aux hommes leur avantage dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie.

Fénelon, Les avent. de Tél., p. 42.

ASSEMBLÉES NOCTURNES.

Leurs funestes effets.

Les veillées et assemblées nocturnes sont des écoles où la jeunesse perd toutes les vertus propres à cet âge, et où elle apprend tous les vices : l'amour de la prière, l'assiduité à recevoir les sacrements, le respect dans le lieu saint, une sainte horreur de tout ce qui blesse la chasteté, la tempérance, la modération dans le jeu, la douceur, l'obéissance et la soumission envers les parents, la charité envers le prochain, la paix avec ceux de la famille et du dehors; ce sont les vertus charmantes qui sanctifient la jeunesse et qui la rendent aimable à Dieu et aux hommes. Elles devraient être, ces excellentes vertus, l'objet des vœux des jeunes gens; ils ne devraient rien omettre de ce qui les leur peut assurer, et éviter avec soin tout ce qui peut les porter aux vices contraires... Quelque affermi que paraisse un jeune homme dans toutes les vertus; s'il fréquente les assemblées nocturnes, les veillées où se rend la jeunesse, bientôt il se pervertira; il n'y aura peut-être pas été quatre fois, que vous le verrez moins appliqué à la prière. Il ne sort de ces compagnies qu'à onze heures ou minuit, l'esprit rempli d'inutilités, de médisances, d'obscénités qu'il a entendues, ou d'actions trop libres dont il a été témoin ou l'auteur. Peut-il, dans ces dispositions, faire sa prière avant de se mettre au lit? Bientôt il ne sera plus assidu à la fréquentation des sacrements; bientôt il s'éloignera du confesseur, à qui depuis longtemps il avait confiance... Vous ne verrez plus ce jeune homme si assidu aux offices de la paroisse.., vous remarquerez en lui moins de respect dans l'église, des yeux égarés; souvent il se tiendra à la porte ou dans les endroits de l'église où s'arrête ce qu'il y a de personnes moins dévotes. Voilà donc son salut négligé; l'horreur pour ce qui blesse la modestie diminue, se perd aussitôt : il a si souvent les oreilles battues de discours contraires à la pudeur, qu'il n'est pas surprenant si son cœur donne entrée au plus honteux de tous les vices. Il faut, disent les mondains, rire avec ceux qui rient, et n'être point scrupuleux : sur ce principe diabolique, il entend, il voit, il souffre, je ne sais combien de paroles et d'actions, dont il eût rougi il y a quelques mois. Comment donc s'est-il sitôt apprivoisé dans le crime? Je l'ai dit, il s'est rencontré dans les veillées, dans cette école, ennemie de toutes les vertus.

Dans ces assemblées, on joue, on boit, et souvent sans modération; il n'y a personne pour contenir cette jeunesse; ne soyez pas surpris si elle donne dans les excès; pour y fournir, il faut de l'argent; on en vole secrètement aux pères et mères... autre suite de ces assemblées.

Enfin, celui qui fréquente ces assemblées, après avoir perdu les vertus qui regardent Dieu et lui-même personnellement, perdra

encore celles qui regardent le prochain ; il y prendra un esprit d'indépendance à l'égard de ses père et mère, de dureté et de hauteur envers ses frères et sœurs, et l'habitude de médire du prochain : voilà où le conduiront les maximes qu'il y entendra, les pernicieux exemples qu'il y verra. Telles sont les suites ordinaires des veillées... Un père qui reçoit dans sa maison la jeunesse de sa paroisse, ou qui permet à ses enfants de fréquenter les assemblées nocturnes, doit être averti sérieusement par son pasteur et son confesseur ; et s'il ne se rend pas à leurs avis, il est indigne des sacrements. J'en dis autant des jeunes gens qui courent la nuit.

Instr. de Toul, tom. 1, p. 189.

ATHÉISME

Tableau de l'homme dans l').

Voici le tableau que nous a tracé de l'homme un ancien philosophe, qui n'admettait ni Dieu, ni religion. « Parmi les divers animaux, la prééminence est due à l'homme ; c'est à son usage que la nature semble avoir destiné toutes ses productions ; mais elle lui fait acheter si chèrement ses dons, qu'elle paraît moins agir à son égard comme une mère tendre, que comme une cruelle marâtre. Il est le seul des animaux qui ait besoin de vêtements empruntés, pendant qu'elle donne aux autres différentes espèces de couverture ; des coquilles, une peau crustacée, un cuir, des pointes, du duvet, des soies, du poil, des plumes, des ailes, des écailles, une toison. Elle a revêtu les arbres et les plantes d'une écorce souvent double, pour les garantir du froid et de la chaleur. Au moment de la naissance, elle laisse, comme par dédain, l'homme nu étendu sur la terre, et lui fait commencer sa vie par des cris et par des pleurs ; il n'arrive à aucun enfant de rire avant le quarantième jour. A ce triste début succèdent des liens, dont les petits animaux sont exempts : le fils aîné de la nature, l'animal qui doit commander aux autres, a les pieds et les mains enchaînés ; il pleure, il souffre, sans autre crime que d'être né. Quelle folie de penser qu'une telle entrée dans le monde lui donne droit de s'enorgueillir ! Bientôt viennent les maladies, les remèdes plus fâcheux encore, mille manières de guérir, toujours remplacées par d'autres. Les animaux sentent d'abord ce qu'ils sont ; ils commencent, les uns à courir, les autres à voler, ceux-ci à exercer leurs forces, ceux-là à nager : l'homme ne sait rien, s'il n'est instruit ; ni marcher, ni parler, ni se nourrir : la nature ne lui apprend qu'à pleurer. C'est ce qui a fait penser à plusieurs qu'il vaudrait mieux ne jamais naître, ou périr d'abord. Les larmes, l'amour effréné des plaisirs, l'ambition, l'avarice, l'attachement excessif à la vie, la superstition, la perspective du tombeau, le désir d'exister encore au delà, sont réservés à l'homme seul. Aucun animal n'a une vie plus fragile, ni des passions plus violentes, n'est plus troublé dans la frayeur, plus emporté dans la vengeance. Nous voyons les autres sympathiser avec leur espèce, se rassembler, se réunir contre leurs ennemis ; les lions n'exercent point leur férocité contre les lions ; les serpents ne dévorent point les serpents ; les monstres marins ne font la guerre qu'à ceux d'une autre espèce : l'homme n'a point d'ennemis plus à craindre que ses semblables (Pline, hist. nat., l. 7, Proem.) »

Bergier. Tr. hist. et dog. de la vraie Rel., t. 1, p. 164.

La religion éclaircit ce sombre tableau.

Portons, pour un moment, le flambeau de la religion sur ce sombre tableau, et voyons s'il n'en éclairera pas les traits. La prééminence est due à l'homme, dit le triste Pline ; à son usage sont destinés tous les dons de la nature ; il aura bien du malheur, si, dans une source aussi féconde, il ne trouve pas abondamment de quoi pourvoir à tous ses besoins. Il lui faut des vêtements empruntés ; mais il a des mains pour les faire ; bientôt il choisira dans la dépouille des plantes et des animaux, non-seulement les vêtements les plus nécessaires, mais les plus agréables et les plus commodes. Les pleurs accompagnent sa vie ; mais elles avertissent une mère attentive qui accourt au premier cri ; et dans ce rapport de sensibilité, brille déjà le germe des tendres affections qui fonderont la société. Les liens pourraient être supprimés ; les enfants des sauvages en sont exempts : ce qui vient de la paresse ou de l'imbécillité de nourrices, ne doit pas être mis sur le compte de la nature. Avec la sobriété, les maladies seront rares, et avec de la patience, les médecins ne seront pas fort nécessaires. Les animaux sont d'abord ce qu'ils doivent être, parce que leurs facultés sont très-bornées, et qu'ils sont destinés à vivre isolés : l'homme doit tout apprendre, parce qu'il doit être reconnaissant et sociable ; il goûtera dans la réflexion et dans la vertu des plaisirs purs, dont les animaux sont incapables. Si les passions lui livrent des combats, il a dans sa conscience et dans sa raison, un frein pour les dompter : le prix du triomphe vaut bien ce qu'il lui en coûtera pour l'obtenir. Qu'il méprise la superstition ; c'est un effet de l'ignorance et des passions mal réprimées : qu'il interroge la nature, qu'il écoute la voix intérieure, qu'il consulte la tradition primitive ; elles lui apprendront la religion. Dieu, qui lui a donné ces guides, y ajoutera de nouvelles lumières, s'il est fidèle à les lui demander. Il peut envisager froidement le tombeau dès qu'il sent en soi-même un gage d'immortalité. Qu'il soit bienfaisant et juste, il n'aura point d'ennemis parmi ses semblables ; s'ils paient ses services d'ingratitude, il a dans le ciel un juge, un vengeur, un père, qui saura le dédommager.

Id. ib., p. 170.

Douter n'est pas conviction.

Douter s'il y a un Dieu, une autre vie, une

religion vraie, ce n'est pas être convaincu qu'il n'y en a point ; un pareil doute n'est rien moins qu'un oreiller commode pour une tête bien faite.

Idem, tom. 2, p. 225.

La société ne peut subsister sans la croyance d'un Dieu.

D. Une société d'hommes peut-elle subsister sans la croyance d'un Dieu?

R. Un ancien philosophe (*Plutarchus adv. Colot.*) assure qu'il serait plus aisé de bâtir une maison en l'air, que de fonder une république sans religion. Un autre disait que l'ignorance de Dieu était pour tous les Etats un mal plus redoutable que la peste ; *Dei ignoratio est summa omnium rerum publicarum pestis* (Plato lib. 10 de lig.) ; qu'attaquer la religion, c'était attaquer les fondements de la société humaine : *Omnis humanæ societatis fundamentum convellit, qui religionem convellit* (Plato, ibid.). Ils étaient d'accord en ce point avec tous les sages de l'antiquité. Mais, peut-être l'autorité du plus fameux de nos incrédules est-elle plus propre aujourd'hui à prouver cette thèse. « . . . Partout où il y a une société établie, une religion est nécessaire. Les lois veillent sur les crimes publics, et la religion sur les crimes secrets (Volt., Traité de la Tolér., ch. 20.) »

De Feller, Catéch. Phil., tom. 1, p. 207.

ATTACHEMENT

1° aux biens, 2° aux honneurs, 3° aux parents, 4° à la volonté propre.

Si l'on veut être uniquement à Dieu, dit saint Jean Climaque, il faut particulièrement se détacher de quatre choses : des biens, des honneurs, des parents, et par-dessus tout de la volonté propre.

. . . Saint Philippe de Néri disait : qui veut les richesses, ne deviendra jamais saint. Nos richesses, à nous prêtres, ne sont pas les biens de la terre, mais les vertus ; elles nous rendront grands dans le ciel, et forts en même temps sur la terre contre les ennemis de notre salut.

. . . Comme l'araignée s'épuise à tirer de ses entrailles de quoi composer sa toile, pour y prendre une mouche, ainsi s'épuise, grand Dieu! un prêtre qui perd son temps et le fruit de ses œuvres spirituelles, et pourquoi? pour acquérir un morceau de terre. Il se fatigue, il s'inquiète pour rien, quand il pourrait posséder Dieu qui est le maître de tout. *Cur nos affligimus*, s'écrie saint Bonaventure, *circà nihil, cùm possidere Creatorem omnium valeamus?* (Stim., p. 9, c. 2.)

. . . . Le ruisseau entraîne une partie du terrain à travers lequel il passe ; de même le soin des affaires ronge la conscience, c'est-à-dire, la fait manquer en quelque point. Quand il n'y aurait pas d'autre mal, dit saint Grégoire, le tourbillon des pensées terrestres ferme l'oreille du cœur, et ne lui permet pas d'entendre la voix divine : *Aurem cordis terrenarum cogitationum turba, dùm perstrepit, claudit* (Mor., l. 23, c. 12).

. . . Secondement, le prêtre doit se dépouiller de tout attachement aux honneurs mondains.

. . . Saint Anselme dit qu'ambitionner les honneurs ecclésiastiques (ou *per fas* ou *per nefas*), ce n'est pas les recevoir, c'est les ravir : *Qui honores ecclesiasticos accipere cupit, non sumit, sed rapinam facit* (S. Ans., in clerc.).

. . . Observons donc le beau précepte de Jésus-Christ : *Recumbe in novissimo loco.* (Luc, 10, 14). Assis à terre, on ne craint pas de tomber : nous ne sommes que cendre : *Cineri expedit*, dit saint Thomas, *ne in alto sit, ne disperdatur à vento.* (Lib. 1, c. 1 de reg. princ.). Heureux le prêtre qui peut dire : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quàm habitare in tabernaculis peccatorum.* (Ps. 83, 11).

Troisièmement, il faut se détacher de ses parents : *Si quis non odit patrem suum, et matrem, non potest meus esse discipulus*, dit Jésus-Christ. (Luc, 14, 26). Mais comment devons-nous haïr nos parents? Nous devons les méconnaître, répond un savant auteur, toutes les fois qu'ils s'opposent à notre avantage spirituel... (Lud. Abelly. Sac. Christ., p. 4, c. 6).

. . . Quoi! s'écrie saint Jérôme, un prêtre quittera le service du Père céleste pour complaire à un père terrestre? *Propter patrem militiam Patris deseram?* (Epist. ad Heliod.). Le Saint dit que, quand il s'agit d'aller servir Dieu, un fils doit passer même sur le corps de son père, s'il est nécessaire : *Quid facies in paternâ domo, delicate miles? ubi fossa? Licet in limine pater jaceat, per calcatum perge patrem, siccis oculis ad vexillum crucis avola. Solum pietatis genus est in hâc re esse crudelem.* (S. Hier., loco cit.).

. . . Il faut surtout se détacher de la volonté propre. Saint Philippe de Néri disait que la sainteté consistait à mortifier la volonté... Notre plus grand ennemi est notre volonté propre. *Cesset propria voluntas, et infernus non erit.* (S. Bern., de Resurr.). L'enfer est plein de volontés propres.

. . . Saint Bernard nous assure que ce que nous conseille notre père spirituel, pourvu qu'il n'y ait pas un péché évident, nous donne autant d'assurance que si Dieu nous le disait.

. . . *Melior est obedientia, quàm victimæ.* (Eccl., 4, 17). Puisqu'en offrant à Dieu, les aumônes, les jeûnes, les pénitences, on ne sacrifie qu'une partie, tandis qu'en sacrifiant sa volonté, et la soumettant à l'obéissance, on donne tout ce qu'on peut donner, et l'on peut dire à Dieu : Seigneur, après vous avoir donné ma volonté, je n'ai plus rien à vous offrir. Saint Laurent Justinien dit que celui qui sacrifie à Dieu sa volonté, obtiendra de lui tout ce qu'il demandera : *Qui se Deo tra-*

didit, voluntatem propriam immolando, omne quod poposcerit consequetur.

S. Liguori. Rec. de tex. et de pens., tom. 2, p. 244.

L'attache aux biens de la terre est un grand obstacle au salut.

Hélas! cet esprit d'intérêt, cet attachement aux biens de la terre est un des plus grands obstacles au salut des hommes; et de tous les vices qui règnent dans le monde, il n'en est aucun qui rende notre ministère plus infructueux, parce qu'il n'est personne qui s'en croie coupable. Lorsque nous parlons sur d'autres sujets, on s'en fait encore l'application à soi-même; les médisants, les orgueilleux, les ivrognes, les impudiques, rougissent intérieurement, et disent tout bas : C'est pour moi que notre Pasteur a parlé. Mais, quand il est question d'avarice, l'avare est le premier à dire : ce n'est pas moi. Il n'est guère de passion sur laquelle on se fasse plus aisément illusion, que sur celle-là, et qui soit cependant plus commune.

. . . Parcourez toutes les conditions : je n'en excepte pas une seule. Examinez-en tous les désordres, cherchez-en l'origine. Vous les verrez naître presque tous de l'amour des richesses.

Si les cabarets sont remplis pendant les offices; à qui faut-il s'en prendre? à l'avidité des cabaretiers qui, pour gagner un écu, foulent aux pieds toutes les lois divines et humaines. Si presque toutes les gens de commerce profanent le saint jour du Dimanche, courant aux foires, faisant des marchés, employant aux affaires de leur négoce, le temps consacré au service de Dieu, n'est-ce pas l'envie de gagner ou la crainte de perdre, qui leur fait mépriser les lois les plus saintes de la religion? D'où vient que vous croyez n'avoir jamais le temps d'approcher des sacrements, tandis qu'il ne vous manque jamais, quand il s'agit de faire quelque profit? D'où vient que pendant les offices et pendant vos prières, votre esprit n'est occupé que de vos affaires, de votre travail, de votre négoce? Tout cela ne peut venir que d'un trop grand attachement aux biens de la terre.

. . . Ah! je ne suis plus surpris d'entendre Jésus-Christ s'écrier : *Qu'il est difficile que les riches se sauvent!* En effet, parcourez toutes les conditions, et vous verrez que là où il y a le plus de richesses, il y a ordinairement le moins de vertu. Où sont les grandes passions, les grands vices, les grands excès? chez les riches. Qui sont ceux qui sont le moins assidus aux saints offices, qui approchent plus rarement des sacrements, qui sont moins compatissants envers les pauvres et les malheureux? Ne sont-ce pas les riches?

Bourdel, instr. fam., tom. 4, p. 118.

Elle en rend le dépouillement plus sensible.

Augmenter ses biens, c'est augmenter ses embarras : quand on a un grand voyage à faire, on se débarrasse de tout ce qui n'est point nécessaire. Est-il un plus grand voyage que celui que nous faisons à la mort, du temps à l'éternité? Pourquoi donc s'embarrasser de tant de choses inutiles? On ne quitte point sans beaucoup de peine ce que l'on possède avec beaucoup d'attache : dépouillons-nous en quelque façon de nos biens par un détachement volontaire pendant la vie, afin que la mort n'ait plus rien à faire.

Nepveu. Pensées ou Réflex., t. 2, p. 26.

AUGUSTIN (S.).

Comment il s'adonne à l'impureté.

Le plus funeste écueil qu'Augustin rencontra, fut le vice abominable de l'impureté. Il y tomba à l'âge de seize ans. Il fut entraîné par la lecture des comédies de Térence, par l'oisiveté, par la fréquentation du théâtre, par les compagnies dangereuses et par les mauvais exemples... « Je courais dans le précipice avec un tel aveuglement, que quand mes camarades faisaient en ma présence le détail de leurs infamies, j'avais honte d'être moins corrompu qu'eux, et je me portais au mal, non-seulement par le plaisir de le faire, mais encore par celui de pouvoir m'en vanter. »

Godescard, tom. 12, p. 334.

A son exemple personne ne doit désespérer.

L'exemple d'Augustin prouve que personne ne doit désespérer de son salut. Le pécheur gémissant sous le poids de l'habitude la plus invétérée ne doit point se décourager : il faut, il est vrai, résister à la corruption de la nature; mais ce combat se change à la fin en une heureuse liberté et en une joie inexprimable. Le véritable chrétien veille sur lui-même, pour ne pas contracter d'habitude vicieuse : il sait que la moindre étincelle peut produire un grand embrasement, et qu'une passion dont on a suivi les premières saillies, finit par exercer sur le cœur l'empire le plus tyrannique.

Idem. ibid., p. 375.

Comment il rompt l'habitude de jurer.

« Je sais, dit-il, qu'il est difficile de rompre une habitude; je l'ai éprouvé moi-même; mais, par la crainte de Dieu, nous avons rompu celle de jurer. Quand je lisais sa loi, j'étais saisi de frayeur, je combattais contre mon habitude, j'invoquais le Seigneur en qui je mettais ma confiance, et il m'accordait son secours, afin que je ne jurasse plus. Présentement rien ne me paraît plus facile que de ne point jurer. »

Id. ibid., p. 380.

Il défend de se regarder fixement.

Le Saint défend aux personnes qui suivent sa règle de se regarder fixement les unes les autres, fussent-elles du même sexe, parce que ces sortes de regards annoncent une espèce d'immodestie et d'impudence.

Id. ibid., p. 388.

Sa résignation dans la maladie.

Il mandait à Profuturus : « Quoique je souffre, je suis cependant bien, parce que je suis comme Dieu veut que je sois. Quand nous ne voulons pas ce qu'il veut, nous sommes coupables, puisqu'il ne peut rien faire ou permettre qui ne soit juste.

Id. ibid., p. 404.

But de ses Confessions.

Ce fut son humilité qui le porta à publier ses Confessions. Il les écrivit vers l'an 397, peu de temps après qu'il eut été fait évêque, et lorsqu'il était universellement admiré par la sainteté de sa vie. Son dessein, en composant cet ouvrage, était, au rapport de Possidius, de s'exercer à l'humiliation, et de tâcher de donner aux autres une idée de sa personne, telle qu'il l'avait lui-même... « Les caresses du monde, dit-il, au comte Darius en lui envoyant ses Confessions, sont beaucoup plus dangereuses que les persécutions. Vous voyez par ce livre ce que je suis : vous devez me croire, quand je rends témoignage de moi-même, et ne point ajouter foi à ce que les autres en disent... Louez avec moi la bonté de Dieu pour la grande miséricorde qu'il a exercée à mon égard, et priez-le d'achever ce qu'il a commencé en moi, et de ne pas permettre que je me perde. »

Id. ibid., p. 411.

Ses Rétractations.

De tous les ouvrages que saint Augustin a composés, aucun ne lui fait plus d'honneur que le livre de ses *Rétractations*. Il le commença en 426, dans la soixante-douzième année de son âge. Il s'y proposa de revoir ses écrits, qui étaient fort nombreux, et d'en corriger les fautes; ce qu'il fit avec une sévérité et une candeur admirables, sans chercher à les excuser ou à les diminuer. Pour se procurer le temps dont il avait besoin pour finir ses *Rétractations*, et mettre la dernière main à ses autres ouvrages, il engagea son clergé et son peuple à lui permettre de prendre un coadjuteur.

Id. ibid., p. 436.

Sa dernière maladie.

Durant sa dernière maladie, il fit écrire les sept psaumes de la pénitence sur la muraille, en sorte qu'il pût les lire de son lit, et il ne les lisait point sans verser beaucoup de larmes. Pour n'être point interrompu dans ses exercices de piété, il défendit, environ dix jours avant sa mort, que qui que ce fût entrât dans sa chambre, excepté dans le temps où les médecins venaient le voir, et quand on lui apportait la nourriture qu'il devait prendre. Cette défense fut exécutée ponctuellement.

Id. ibid., p. 444.

Raisons de son attachement à l'Eglise catholique.

« Plusieurs motifs, dit-il, me retiennent dans le sein de l'Eglise catholique : 1° le consentement général des différentes nations; 2° une autorité appuyée sur les miracles, soutenue par l'espérance, perfectionnée par la charité, et confirmée par l'antiquité; 3° la succession des évêques depuis saint Pierre jusqu'à notre temps; 4° le nom de catholique qui convient si particulièrement à la véritable Eglise; que quoique les hérétiques le prennent entre eux, ils n'osent montrer le lieu de leurs assemblées, quand on leur demande en quel lieu les catholiques s'assemblent. Je ne croirais pas à l'Evangile, ajoutait-il, si je n'y étais déterminé par l'autorité de l'Eglise. »

Id. ibid., p. 464.

Sa profonde humilité en écrivant sa confession.

A-t-on jamais ouï parler d'un pénitent qui ait fait connaître ses péchés à toute la terre, et qui ait voulu porter la confusion devant tous les hommes et dans tous les siècles? Un peu de réflexion sur cette action si grande et si peu connue : Augustin étant dans l'innocence de son baptême, élevé sur un des trônes de l'Eglise, fait une confession publique à laquelle on n'obligeait pas même les pénitents publics; il la fait non à la face d'une église particulière, mais de toute la terre; non dans une action passagère qui ne dure que quelques moments, mais dans un livre dans lequel le récit de ses désordres durera autant que le monde. On saura éternellement qu'Augustin a été un impudique, un débauché, un hérétique... Si nous considérons qu'il a fait cette confession en vivant dans le monde, exposé à la calomnie des hérétiques et de ses envieux; que la plupart des péchés dont il s'accuse, sont des péchés sensuels que la honte fait ordinairement cacher, nous sommes contraints d'admirer une humilité si rare.

Chevassu, Médit., t. 5, p. 219.

Combien notre contrition diffère de la sienne.

Où trouvons-nous aujourd'hui ces larmes et cette parfaite contrition? où est ce changement de vie, cet éloignement des créatures, ce désir si humble et si ardent de satisfaire à la justice de Dieu? Hélas! bien loin de faire connaître, comme saint Augustin, nos désordres à tous les hommes, nous n'osons les avouer à un prêtre, ou si nous le faisons, c'est avec tant de précautions, que nous évitons une partie de la confusion qu'ils méritent; et à peine sommes-nous réconciliés, que nous oublions le bienfait de notre réconciliation. Ah! que nos sentiments sont bien éloignés de ceux de saint Augustin.

Id. ibid., p. 221.

Récit de sa conversion.

Augustin médite dans son esprit la résolution de renoncer au monde, mais que de difficultés semblent lui en interdire l'exécution! D'un côté, les images de ses jouissances passées

se présentent à lui et semblent lui dire : « Eh quoi! vous nous quitteriez pour toujours! eh quoi! dès ce moment il n'y aurait éternellement plus de commerce entre vous et nous! » D'un autre côté, il voit la vertu lui sourire avec un visage joyeux et serein, escortée de la foule de ses sectateurs de tout âge, de tout sexe et de toute condition, brillante de tout l'éclat de la chasteté chrétienne. « Eh quoi! dit-elle, en lui montrant son nombreux cortége, ne pourrez-vous donc ce que peuvent toutes ces vierges et tous ces fidèles observateurs de mes lois? Croyez-vous qu'ils tirent d'eux-mêmes la force qui les anime? n'est-ce pas Dieu qui les soutient? Si vous tombez, c'est que vous vous appuyez sur vous-même. Jetez-vous donc sans crainte dans le sein du Seigneur : il ne se retirera point; il ne vous abandonnera point. Jetez-vous-y avec confiance : il vous recevra, il vous sauvera. »

Le combat s'anime de plus en plus; il devient insupportable. Le jeune voluptueux sent ses yeux se remplir de pleurs; il se retire à l'écart; il soupire, il gémit, enfin il donne libre carrière à ses sanglots, des torrents de larmes coulent de ses yeux, et des cris s'échappent du fond de son cœur : « Jusques à quand, Seigneur, votre colère s'enflammera-t-elle contre moi? jusques à quand supporterez-vous mes honteux désordres? jusques à quand répéterai-je : *demain, demain?* Pourquoi pas aujourd'hui, pourquoi pas à l'instant même mettre un terme à mes iniquités? »

C'en est fait, le pécheur est converti; Augustin est saint. Son cœur, affranchi de toute affection terrestre, n'éprouve plus que de l'indifférence, de l'aversion pour la chair et pour le monde; il entonne le cantique de la reconnaissance : « Je suis votre serviteur, ô mon Dieu, et le fils de votre servante. Vous avez brisé mes fers, je vous offrirai un sacrifice de louanges. Que mon cœur, que ma langue, que tous mes os répètent : Qui est semblable à vous? Où étais-je, ô mon Jésus, ô mon libérateur? Où était depuis tant d'années, où était mon libre arbitre? De quel profond abîme vous m'avez retiré, pour me faire courber la tête sous le joug de votre volonté, et mes épaules sous le fardeau si léger de votre sainte loi! Quelles délices vous m'avez fait goûter en un instant, à me priver de toutes les délices du monde, et à renoncer à tout ce que j'appréhendais si fort de perdre! Vous bannissiez de mon âme les fausses voluptés, et vous les bannissiez, et vous y entriez à leur place, vous qui êtes la volupté véritable et la beauté souveraine. »

Après cela, mon frère, qu'est-ce qui pourrait encore prolonger votre captivité? Vous voyez la puissance de la grâce : quiconque se convertit sincèrement, peut être assuré de son assistance; Dieu est toujours le même : il ne fait aucune acception de personnes. Pourquoi différeriez-vous davantage de vous affranchir de la honteuse servitude qui vous flétrit, qui vous accable, et d'embrasser le bien suprême qui s'offre à vous gratuitement? Préféreriez-vous aller en enfer par un autre enfer, que de parvenir au paradis par un autre paradis? Courage et confiance! debout! à l'essai! vous n'aurez pas fait le premier pas, que vous verrez le Seigneur venir à vous les bras ouverts, comme à un autre enfant prodigue. Chose merveilleuse! qu'un charlatan vous promît de vous enseigner l'art de convertir les pierres en or, vous voudriez en faire l'épreuve, quoi qu'il dût vous en coûter. La parole formelle de Dieu vous garantit le moyen de devenir céleste de terrestre, spirituel et angélique de charnel et d'humain; et vous refusez d'en venir à l'expérience!

Mais comprenez que tôt ou tard, en cette vie ou en l'autre, il faudra bien que vous reconnaissiez cette vérité. Considérez avec attention combien cruellement vous vous trouverez dupe de vous-même, à ce grand jour de la reddition des comptes, alors que vous vous verrez condamné, réprouvé, pour avoir abandonné le chemin de la vertu, comme trop rude et trop pénible, tandis qu'il était beaucoup plus doux et plus agréable que celui du vice, et le seul qui pût vous conduire aux délices éternelles.

Louis de Grenade, Guide des pecheurs, p. 318.

AUMONE.

Sa nécessité.

Dieu commande aux riches de faire l'aumône, et il le leur commande sous peine d'encourir sa disgrâce; nous n'avons qu'à ouvrir les livres saints, pour vous convaincre de cette vérité. Je vous commande d'ouvrir votre main à l'indigent, dit le Seigneur dans le Deutéronome : *Præcipio tibi ut manum tuam aperias egeno* (Deut. 15.). Faites bien attention à ces paroles, *præcipio tibi :* il ne dit pas, je vous conseille, je vous invite; mais, je vous ordonne, je veux que vous ouvriez votre main à l'indigent : *Præcipio tibi*, etc.

Billot, Prônes, t. 4, p. 49.

— « ... *Impossibile est enim, impossibile, inquam, est, etsi innumera facias, sine eleemosyna, cœlestis regni, vel vestibulum quidem attingere :* « (S. Chrys. homil. 22 in Joan.) Car quand vous feriez mille autres choses, il est impossible, je le dis encore, il est impossible sans l'aumône d'arriver seulement à la porte du royaume des cieux.

Lejeune, Serm., t. 11, p. 312.

1° Précepte et avantages de l'aumône. 2° Qualités qu'elle doit avoir.

Facite vobis amicos de mammona iniquitatis, etc. C'est par cet oracle divin, mes frères, que finit l'Evangile de ce jour (8e dim. ap. la Pent.). Nous y avons la parabole d'un receveur infidèle qui avait dissipé les biens de son maître, et qui sut, par son adresse, se ménager une ressource dans sa disgrâce. Le

Sauveur du monde s'est servi de cet exemple pour instruire les riches d'une de leurs plus importantes obligations ; Et moi, je vous dis, ajoute-t-il, en finissant cette parabole : Faites-vous des amis avec vos richesses, *Et ego vobis dico*, etc. Remarquez, mes frères, que le Sauveur parle ici en maître qui fait un commandement, et qui propose en même temps un motif des plus capables d'engager les hommes à l'accomplir : Employez vos richesses à vous faire des amis qui vous procurent l'entrée du ciel, *ut cùm defeceritis*, etc. Mais qu'il est peu de riches du siècle, qui se mettent en peine de remplir ce précepte que le Seigneur leur a imposé ! Presque tous croient avoir des raisons légitimes pour s'en dispenser; et parmi ceux qui font l'aumône, très-peu qui la fassent d'une manière chrétienne : Il s'agit aujourd'hui de montrer aux uns l'obligation indispensable où ils sont de faire l'aumône et aux autres la manière de la faire, afin qu'elle soit utile et méritoire.

Voilà, mes frères, l'important sujet que je traiterai dans ce discours. Le précepte et les avantages de l'aumône seront la matière du premier point. Et j'expliquerai brièvement dans le second point, les qualités qu'elle doit avoir, etc.

1er *Point.* — L'aumône est-elle d'une obligation indispensable pour tous ceux qui sont en état de la faire? Oui, mes frères, c'est un des principaux devoirs de l'amour du prochain. Rien de si clairement établi dans les saintes Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dès qu'il y a eu des pauvres dans le monde, les riches ont été chargés de pourvoir à leur subsistance: le Seigneur les a, pour ainsi dire, substitués en sa place, pour soulager les nécessiteux : ministère bien honorable pour les riches, et qui devrait suffire pour leur inspirer des entrailles de miséricorde envers les pauvres. Etre l'économe de Dieu, quoi de plus digne ! Mais comme cet honneur touche peu des cœurs attachés aux biens de la terre, le Seigneur a fait aux riches un précepte formel d'assister leurs frères dans le besoin. Il y aura toujours des pauvres parmi vous, dit-il à son peuple dans le Deutéronome; c'est pourquoi je vous ordonne d'ouvrir la main à l'indigence de votre frère : *Idcircò ego præcipio tibi, ut aperias manum fratri tuo egeno et pauperi* (Deut. 11.). Ne frustrez pas le pauvre de son aumône, dit le Saint-Esprit au livre de l'Ecclésiastique (Eccl. 4.) : *Eleemosynam pauperi ne defraudes.* Acquittez-vous de ce que vous lui devez, et que vous ne pouvez lui refuser sans fraude : *Redde debitum tuum.* Ce n'est point un simple conseil, ce n'est point une pure libéralité, c'est une obligation, c'est une dette; vous devez aux pauvres l'argent que vous dissipez en folles dépenses, en repas somptueux, en ameublements superbes, habits superflus ou trop magnifiques, en jeux ou divertissements excessifs; ne pas le donner aux pauvres, c'est, selon l'Ecriture, commettre une injustice, et vous rendre aussi coupables que si vous preniez le bien d'autrui. Oui, riches du monde, notre ministère nous oblige, et c'est l'apôtre saint Paul qui le demande des ministres de l'Evangile; il nous oblige, dis-je, de vous imiter, de vous ordonner même de la part du Seigneur, de donner aisément aux pauvres : *Divitibus hujus sæculi præcipue facile tribuere* (1. Tim. 6.) Mais, demanderez-vous peut-être, est-ce pour les riches une obligation bien étroite de faire l'aumône? Oui, elle est si étroite et si absolue, que quiconque ne la remplira pas, ne peut éviter la damnation. N'en cherchez point d'autres que la terrible sentence qui sera prononcée au dernier jugement contre les réprouvés : *Discedite à me*, allez, maudits, allez au feu éternel; *Esurivi*, j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger. O ! mes frères, si nous réfléchissions un peu sérieusement sur ce défaut de miséricorde, qui doit être le fondement de la condamnation des méchants, comment ne nous empresserions-nous pas à détourner de dessus nos têtes cet arrêt funeste par l'exercice de la charité chrétienne? Non, mes frères, point de miséricorde à attendre de la part de notre Dieu, si nous n'avons pas soulagé Jésus-Christ en la personne de nos frères; tous ceux qui auront manqué à ce devoir, seront la proie des flammes éternelles : *Illùc conjiciuntur*, dit saint Grégoire de Nazianze, *quia Christum per pauperes minimè curârunt.*

Mais pourquoi seront-ils traités si sévèrement? Saint Jean en donne la raison; c'est qu'ils n'auront point eu en eux-mêmes la charité de Dieu; car s'ils l'avaient aimé, ils auraient aussi aimé le prochain, pour l'amour de lui. Si quelqu'un de nous, dit cet apôtre, a des biens de ce monde, et qu'il ne soulage pas son frère dans ses nécessités, comment la charité de Dieu peut-elle demeurer en lui? *Qui habuerit substantiam hujus mundi, etc., quomodo charitas Dei manet in eo* (1 Joan. 3.)? En vain direz-vous que vous aimez votre frère; montrez cet amour par des secours réels et effectifs : *Non diligamus verbo, neque linguâ, sed opere et veritate.*

. . . Je n'ai point de superflu, dit-on; j'ai une grosse famille à élever; nous sommes dans des temps trop fâcheux, et qui nous laissent à peine de quoi vivre honnêtement : il y a bien des pauvres fainéants, ajoute-t-on; de mauvais pauvres qui pourraient bien travailler; d'ailleurs je fais quelques petites aumônes de temps en temps. Ne dites pas, riches du monde, que vous n'avez point de superflu; je réponds, avec l'Evangile, que vous en avez; ce qui vous reste après le nécessaire à la conservation de votre vie, et à la bienséance de votre état, est un superflu que Jésus-Christ vous ordonnee de donner aux pauvres : *Quod superest dat eleemosynam* (Luc, 11.). Retranchez ce que vous accordez à la vanité, à la cupidité, à la mollesse de la vie: réglez vos dépenses sur les maximes de l'Evangile; vous trouverez du

superflu. Que deviendraient les pauvres, si les riches voulaient mesurer leur nécessaire sur les différentes passions auxquelles ils se laissent aller? Quoi! la Providence les aurait-elle abandonnés? Le penser ne serait-ce pas faire outrage au père commun de tous les hommes?

Vous avez beaucoup d'enfants, ajoutez-vous, qu'il faut élever et établir. Pourvoyez à leurs besoins et à leur établissement, vous le devez; mais, répond saint Augustin, vous qui avez des enfants, comptez-en un de plus; et donnez quelque chose à Jésus-Christ : *Filios habes; unum plus numera, et da aliquod Christo.* Si au lieu de quatre enfants, vous en aviez cinq, abandonneriez-vous ce dernier? Donnez aux pauvres le pain que vous donneriez à ce cinquième enfant; que Jésus-Christ prenne sa place comme étant de votre famille. Quel honneur pour vos enfants, de compter Jésus-Christ au nombre de leurs frères! *Unum plus numera, et da aliquid Christo.*

N'ajoutez pas que les temps sont trop fâcheux; s'ils le sont pour vous, combien ne le sont-ils pas davantage pour les pauvres! si on est dans un temps de calamités, où les nécessités des pauvres sont plus pressantes, et quelquefois extrêmes, on déclarera aux riches qu'ils doivent diminuer du nécessaire à leur état.

Enfin, que le prétexte de la fainéantise de certains pauvres ne vous autorise pas à refuser l'aumône à tous indifféremment. Peut-être celui à qui vous manqueriez de la faire serait-il dans un besoin pressant. La charité exige que nous présumions en bonne part de nos frères; Jésus-Christ tiendra toujours comme fait à lui-même, ce que nous aurons fait au moindre d'entre eux.

Ecoutez ce que dit là-dessus saint Grégoire : Quand même les pauvres qui vous demandent l'aumône, vous paraîtraient répréhensibles, gardez-vous de les mépriser; faites-leur une salutaire correction, mais en même temps respectez-les; c'est pour vous une obligation; et il peut arriver que Jésus-Christ se présente à vous en la personne de quelqu'un d'eux : *Pauper cùm reprehensibilis cernitur, moneri debet, despici non debet; omnes venerandi sunt, tantòque necesse est, quantò quis eorum sit Christus, ignòras.* Ne prétendez pas vous justifier sur quelques aumônes fort légères que vous distribuez de temps en temps; elles doivent être proportionnées à la quantité des biens dont la Providence vous a confié la dispensation; c'est, au sentiment de saint Augustin, enlever aux pauvres ce qui leur appartient, que de ne leur pas faire part de ce qui est au delà de votre nécessaire : *Quidquid nobis Deus plusquam opus est, dederit, id per nos aliis largiendum transmisit : quod si non dederimus, res alienas invasimus.*

Peut-être alléguerez-vous encore le prétexte des nécessités extraordinaires qui peuvent survenir : sollicitude superflue et condamnée par Jésus-Christ, et qui ne peut, dit saint Thomas, dispenser les riches de faire l'aumône de leur superflu. Pour vous exciter à vous mettre au-dessus de tous ces vains prétextes, réfléchissez, mes frères, sur les avantages attachés à l'aumône; à peine un discours suffirait-il pour les détailler et en faire sentir tout le prix; l'Ecriture est remplie de promesses faites aux hommes miséricordieux; promesses de toute espèce de biens, temporels, spirituels, éternels. (Détail).

Fœneratur Domino qui miseretur pauperis: et vicissitudinem suam reddet ei (Prov. 19). C'est prêter à usure au Seigneur, que d'avoir pitié du pauvre. L'Apôtre saint Paul en assurait les Corinthiens, les exhortait à soulager leurs frères en leurs nécessités : *Qui administrat semen seminanti, et panem ad manducandum præstabit; et multiplicabit semen vestrum* (Voyez le ch. 9 de la 2e lettre aux Cor.) L'expérience en est une preuve journalière. Que de familles, aujourd'hui opulentes, sont redevables de leurs richesses et de leur état à l'abondance de leurs aumônes!

Que dirai-je des biens spirituels? *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis* (Luc, 11). L'aumône procure des grâces de conversion : *Eleemosyna ab omni peccato et à morte liberat, et non patietur animam ire in tenebras* (Tob. 4). Point de moyen plus efficace pour se rendre digne des miséricordes du Seigneur : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem; in die mala liberabit eum Dominus* (Ps. 4)... *Dominus opem ferat illi super lectum doloris ejus* (Ibid.). L'expérience le confirme. Je ne me souviens pas, dit saint Jérôme, d'avoir vu périr, par une mauvaise mort, un homme qui a exercé, pendant sa vie, les œuvres de charité : *Non memini me legere malâ morte mortuum qui libenter opera charitatis exercuit.* Et comment pourrait-il mourir mal, ayant un si grand nombre d'intercesseurs, qui prient pour son salut? *Habet enim intercessores multos; et impossibile est multorum preces non exaudiri.*

Mais qu'est-il besoin d'autre témoignage que celui du Sauveur lui-même? Sur quoi appuiera-t-il la sentence de prédestination au jour de sa justice? N'est-ce pas sur les œuvres de miséricorde que l'on aura exercées? *Non ergo itis in regnum*, dit saint Augustin, expliquant la sentence des bons, *quia non peccastis, sed quia vestra peccata eleemosynis redemistis.*

Ah! mes frères, pouvez-vous entendre ces vérités consolantes, sans être animés à faire l'aumône? Toute sorte d'intérêt ne doit-il pas vous y engager? Quelque peu que vous puissiez avoir, ne vous efforcerez-vous pas d'imiter la veuve dont il est parlé dans l'Evangile, et qui mérita l'éloge même du Sauveur? Elle donna au Sauveur ce qui lui était nécessaire pour vivre, Dieu ne l'y obligeait pas; mais elle savait le prix de l'aumône; et elle eût souhaité d'en faire davantage. Que ceux de vous, mes frères, que la pauvreté met hors d'état de

soulager leurs frères dans leurs nécessités corporelles, désirent de le pouvoir faire, qu'ils leur rendent tous les services dont ils sont capables; et le Seigneur leur tiendra compte de leur bonne volonté. Pour vous, mes frères, qui possédez des biens, renouvelez aujourd'hui votre ardeur, pour satisfaire au précepte de l'aumône qui, comme vous venez de le voir, est tout à la fois des plus indispensables et des plus avantageux. Apprenez encore la manière de vous en acquitter chrétiennement.

2e *Point.* — Rien de plus précieux que les avantages attachés à l'aumône : si tous les riches avaient à cœur leurs véritables intérêts, ils s'empresseraient de répandre leurs richesses dans le sein des pauvres; mais pour avoir part à ces avantages, il faut que l'aumône soit faite de notre propre bien, et non du bien d'autrui : *Ex substantia tua fac eleemosynam*, disait Tobie à son Fils : Faites l'aumône de votre propre substance. Quelle erreur que de s'imaginer que Dieu approuve les présents que lui font les hommes injustes : *Dona iniquorum non probat Altissimus.* Offrir un sacrifice du pain du pauvre, c'est, ajoute l'Esprit-Saint, ressembler à celui qui égorge un fils en la présence de son père : *Qui offert sacrificium ex substantia pauperum quasi qui victimat filium in conspectu patris* (Eccl. 34). Le Seigneur lui-même déclare par Isaïe, qu'il a en horreur un tel holocauste : *Odio habens rapinam in holocausto* (Is. 61). Il y a ici un bel exemple à citer, c'est celui de Zachée qui commença par payer ce qu'il devait, et qui donna la moitié de ses biens aux pauvres. (Luc. 19).

Imitez, mes frères, un si beau modèle; commencez par satisfaire à tous ceux à qui vous avez fait quelques torts; si vous ne pouvez pas les connaître, prenez conseil d'un bon confesseur, pour savoir en quelles bonnes œuvres vous devez employer les sommes dont vous êtes redevables, et quelles aumônes vous êtes obligés de faire.

La seconde condition qui doit accompagner l'aumône, c'est de la faire avec promptitude et avec joie. Faire acheter aux pauvres par une longue et injurieuse attente, l'aumône qu'on leur fait, c'est, au sentiment de saint Augustin, s'exposer à perdre le mérite de son action. Ces sortes de personnes cherchent plutôt, pour l'ordinaire, à se délivrer de l'importunité des misérables, qu'à les assister dans leurs besoins : *Si dederis panem ut careas tædio interpellantis, panem et meritum perdidisti.* Gardez-vous donc, mes frères, d'exposer les pauvres de Jésus-Christ aux murmures et à l'impatience; ne les renvoyez pas au lendemain, lorsque vous pouvez les assister au jour présent : c'est l'avis que vous donne l'Esprit-Saint au livre des Proverbes : Ne dites pas à votre ami : allez, revenez demain, si dès aujourd'hui vous pouvez lui accorder ce qu'il désire de vous : *Ne dicas amico tuo : Vade, et revertere : cras dabo tibi, cùm statim possis dare* (Prov., 3). N'affligez pas par vos délais l'âme du nécessiteux : *Cor inopis ne afflixeris, et non protrahas angustianti* (Vide c. 4. Eccl.). Ne l'exposez pas à vous maudire, de peur que le Seigneur ne l'exauce dans sa colère : donnez de bon cœur et avec une sainte joie : *Hilarem enim datorem diligit Deus* (2. Cor. 9). Ne montrez jamais au pauvre un visage triste, rendez-lui supportable sa misère par votre affabilité : *Congregationi pauperum affabilem te facito* (Eccli. 4). Vous souvenant que Dieu aurait pu vous faire naître dans le même état, et qu'il peut vous y réduire.

La troisième qualité de l'aumône, c'est qu'elle soit prudente, c'est-à-dire, proportionnée, et à vos biens, et à la nécessité des pauvres. On citera ici le texte de saint Paul, dans sa seconde épître aux Corinthiens, c. 8, v. 14, où ce grand apôtre leur prescrit les règles qu'ils doivent regarder dans leurs aumônes. Il veut qu'ils la fassent avec libéralité, mais aussi avec une juste modération : *In præsenti tempore vestra abundantia illorum inopiam suppleat, ut fiat æqualitas.* (Voyez les v. 8 et 9 du même chap.)... Il faut aussi avoir égard à la misère des pauvres, en préférant ceux qui sont dans des besoins réels et pressants, à ceux qui peuvent se passer plus aisément de vos charités.

Mais la principale qualité ou condition de l'aumône, c'est qu'elle soit faite en vue de Dieu, et pour soulager Jésus-Christ dans ses membres. Prenez garde, dit le Sauveur lui-même, de ressembler aux hypocrites, qui font sonner de la trompette pour appeler les pauvres, ils ont déjà reçu leur récompense; le Seigneur ne récompensera que les aumônes qui auront été faites pour lui plaire, et avec les dispositions qu'il exige, pour que nos bonnes œuvres méritent le Ciel. Ajoutez à cette pureté d'intention les sentiments d'humilité; considérez Jésus-Christ, en la personne du pauvre : cette vue vous engagera à vous humilier, à le traiter avec respect, à l'honorer comme Jésus-Christ même.

Est-ce ainsi que vous avez fait l'aumône? On récapitulera les qualités ci-dessus exposées; on s'attachera spécialement à combattre ces riches impitoyables, qui diffèrent toujours de faire l'aumône. C'est violer le précepte du Seigneur; être l'homicide de ses frères, et ne donner à Dieu que ce que l'on ne peut retenir. Ce n'est pas cependant que je prétende blâmer ceux qui, par leurs testaments, ordonnent de bonnes œuvres; ce que j'avance et qui est vrai, c'est que refuser l'aumône pendant sa vie, et ne vouloir se dessaisir de ses richesses que lorsque la mort nous les ravit, c'est, selon la pensée de saint Basile, ne vouloir être charitable envers les hommes, que lorsqu'on cessera de vivre parmi eux.

Quoi, mon frère, vous ne voudriez être libéral envers les hommes, que lorsque vous serez renfermé dans un tombeau et rongé des vers! Ne savez-vous pas que Dieu demande de

nous une hostie vivante, et que c'est être ingrat de ne lui offrir que les restes d'une victime? Changez, changez de conduite, et dès ce jour pourvoyez aux nécessités pressantes de vos frères, parce que vous ne savez pas si vous le pourrez demain: cachez au plus tôt votre argent, non pas dans l'endroit le plus secret de vos maisons et de vos coffres, mais dans les mains et dans le sein des pauvres; faites-vous, tandis que vous êtes en santé, des amis qui, à votre mort, prient pour vous.

Oh! quelle joie pour votre âme, si, au sortir de cette vie, la voix des pauvres se fait entendre aux oreilles de Dieu, et demande pour elle un jugement de miséricorde! Que ces considérations, mes frères, nous animent les uns et les autres à pratiquer l'aumône tous les jours de notre vie, et à la pratiquer d'une manière chrétienne. Demandons-en la grâce à Jésus-Christ, durant le sacrifice que nous allons offrir; prions-le de nous remplir de l'esprit de miséricorde, afin que nous méritions d'entendre de sa bouche, l'arrêt favorable qu'il adressera aux élus au grand jour de ses justices.

Instr. de Toul, t. 4, p. 280.

Avantage de la faire pour l'amour de Jésus-Christ.

Il y a quelques Saints qui prétendent que celui qui donne l'aumône à un pauvre pour l'amour de Jésus-Christ, fait en quelque sorte davantage que s'il la donnait à Jésus-Christ même. C'est ainsi que celui qui reçoit chez lui un domestique de son ami, et qui lui fait toutes sortes de bons traitements en considération de son ami, donne en cela plus de marques de son amitié que s'il faisait les mêmes bons traitements à son ami lui-même. Car ce qu'il ferait alors serait une chose due à la personne et au mérite de son ami : mais de porter l'amitié jusques à considérer tout ce qui appartient en quelque façon que ce soit à son ami, comme si c'était son ami lui-même, c'est sans doute la porter encore plus loin; et voilà ce que fait la véritable obéissance.

Rodriguez, Tr. de la perf. chrét., t. 6, p. 109.

Même sujet.

— Si vous eussiez été sur la terre en ce siècle d'or auquel Jésus-Christ était visible dans ce monde, n'eussiez-vous pas été ravi de le loger en votre maison, de lui faire l'aumône, de lui rendre service et de le recevoir à votre table? Vous méritez plus, si vous le faites à un pauvre, dit saint Chrysostôme, car l'éclat de sa face agréable, les attraits de sa bonne grâce charmaient les cœurs de ceux qui le suivaient, et les contraignaient par une douce violence à lui désirer et à lui faire du bien; mais quand vous lui en faites en la personne du pauvre qui est déchiré, crasseux, infect, décharné et ulcéré, votre foi est plus vive, votre charité plus généreuse et votre piété plus désintéressée, puisque l'amour-propre n'y trouve point son compte... N'est-ce pas une grande injustice que de donner à votre enfant de quoi vivre dans le luxe, et de ne pas donner à notre Sauveur de quoi entretenir sa pauvre vie, dit saint Augustin (In Ps. 103)?

Le Jeune, Serm., t. 3, p. 168.

Excuses pour s'en dispenser : les enfants.

« Vous dites, dit saint Augustin, que vous avez des enfants : eh bien, supposez que vous en avez un de plus. Donnez quelque chose à Jésus-Christ. (Enar. in Ps. 38). Il en est qui épargnent pour leurs enfants et pour leurs arrière-petits-enfants. Mais qu'épargnent-ils pour Jésus-Christ? Que mettent-ils en réserve pour leurs âmes? Qu'ils comptent parmi les enfants qu'ils ont sur la terre, un frère qu'ils ont dans le ciel. Qu'ils donnent une partie de ce qu'ils ont à celui auquel ils doivent tout (Enar. in Ps. 88, n. 14).

Godeseard, t. 12, p. 456.

Réponse du comte Gilbert.

— Vous avez des enfants, combien en avez-vous? quatre, Dieu soit au compte. Vous dites bien; il vous prend au mot, ne vous dédites pas, il veut être au compte. Mettez Jésus au nombre de vos enfants, il les appuiera, il les protégera, et les fera prospérer. Quand vous avez plusieurs enfants, vous êtes bien aise d'en élever au moins un aux offices ou bénéfices, afin qu'il appuie les autres par son crédit et son autorité. Qui est-ce qui a plus de pouvoir que Jésus? S'il est au nombre de vos enfants, il aura soin de les soutenir, comme gens qui lui appartiendront; il aura soin de votre maison, comme d'une famille au bonheur de laquelle il s'intéresse. Vous avez quatre enfants; si vous en aviez cinq, jetteriez-vous le cinquième en la rue? ne faudrait-il pas le nourrir, l'entretenir, le marier? Faites pour votre Sauveur ce que vous voudriez faire pour un enfant, qui serait peut-être un avorton de nature. Voulez-vous laisser à vos enfants une riche possession? laissez-leur la miséricorde, dit Salvien. Dites comme le comte Gilbert, père de saint Charles Borromée, à ceux qui lui remontraient qu'il s'appauvrissait par l'excès de ses aumônes : si j'ai soin des enfants de Dieu, Dieu aura soin des miens.

Le Jeune, Serm., t. 11, p. 73.

Exhortation de S. Augustin.

Saint Augustin parle souvent de l'obligation de faire l'aumône, et il exhorte les fidèles à mettre à part la dixième partie de ce qu'ils possèdent ou de ce qu'ils gagnent pour remplir ce précepte (Enarr. in Ps. 128). Il répète fréquemment avec les autres Pères, que tout ce que l'on possède au delà du nécessaire appartient de droit aux pauvres (Enarr. in Ps. 147). Il s'élève avec force contre ceux qui mesurent leurs prétendues nécessités sur leur amour pour le luxe, la vanité et leur orgueil.

« Nous aurons, dit-il, bien du superflu, si nous nous renfermons dans les bornes du nécessaire; mais si nous écoutons notre vanité, nous n'en aurons jamais assez. Cherchez ce qui suffit pour l'ouvrage du Créateur, et non ce que demandent des passions déréglées (Enar. in Ps. 147, n. 12).

Godescard, t. 12. p. 436.

De S. Thomas de Villeneuve.

« Répondez-moi, pécheurs, disait-il, quel meilleur usage pouvez-vous faire de vos biens, que de vous en servir pour racheter vos péchés? Si vous désirez que Dieu écoute vos prières, écoutez les cris des pauvres. Si vous voulez que Dieu prévienne vos besoins, prévenez ceux de l'indigent, sans leur faire attendre le secours qui lui est nécessaire. Allez surtout au-devant des besoins de ceux qui n'osent demander; leur faire attendre l'aumône, c'est la leur faire acheter. »

Idem, t. 13, p. 318.

La faire à tous ceux qui la demandent

Faites l'aumône à tous ceux qui la demandent, dit Jésus-Christ (Luc, 6, 30). Il vaut mieux la donner à vingt qui ne la méritent pas, que de la refuser à un seul innocent. Saint Grégoire donnait à tous. Ayant un jour logé, dans sa maison, Jésus-Christ, sous la figure d'un étranger, il dit ces paroles mémorables : *Donnez à tous ceux qui vous demandent, de peur que celui à qui vous refuserez, ne soit Jésus-Christ en personne.*

Claude, év. de Toul, Inst. sur les prin. Vérit. de la Rel., p. 113.

Elle procure une bonne mort.

Je n'ai jamais vu, dit saint Jérôme, qu'un homme charitable ait fait une fin malheureuse.

Elle a toujours son mérite.

Le pauvre fût-il scélérat, l'aumône faite en vue de Dieu a toujours son mérite.

Idem. ib., p. 115.

Exemple de S. Joachim et de sainte Anne.

Dans l'état du mariage, le plus bel exemple à citer est celui de saint Joachim et de sainte Anne, qui chaque année faisaient trois parts de leurs revenus : l'une était pour les pauvres, la seconde pour le temple et le service divin, la troisième était pour eux.

Mimrèse, p. 309.

Elle est un moyen efficace pour sortir de l'état du péché.

Car il faut pour cela une grâce de pénitence; et cette grâce, nous ne pouvons plus sûrement l'obtenir que par les œuvres de la charité chrétienne envers les pauvres. C'est ainsi que les pères entendent ce beau témoignage du saint homme Tobie, en faveur de l'aumône, où il dit, en termes si exprès et si précis, que l'aumône délivre de la mort de l'âme, qu'elle efface les péchés, qu'elle fait trouver grâce auprès de Dieu, qu'elle conduit à la vie éternelle (Tob. 12. 9.). Comment cela? Non pas, répond saint Augustin, que le pécheur soit réconcilié avec Dieu, ni que ses péchés lui soient remis, du moment qu'il fait l'aumône; mais parce que ses aumônes lui attirent du Ciel de puissants secours pour se relever de ses chutes par une solide conversion, et pour se remettre dans le chemin du salut. La grâce est le fruit de la prière; et, selon l'oracle du Saint-Esprit, l'aumône prie pour nous, et sa voix monte jusqu'au trône de Dieu pour le fléchir. Aussi est-ce une maxime constante parmi les maîtres de la morale et les docteurs les plus éclairés dans la conduite des âmes, qu'à quelques excès qu'un homme soit abandonné, on peut toujours espérer de lui, dans l'avenir, un retour salutaire tant qu'au milieu de ses désordres on le voit porté à faire du bien aux pauvres. Tôt ou tard, Dieu récompense la miséricorde par la miséricorde.

Bourdaloue, Pensées, t. 2, p. 358.

Gloire d'être appelé le père des pauvres.

Si vous estimez les richesses pour l'honneur qu'elles procurent, songez combien il importe plus à votre gloire d'être appelé le père d'un millier de pauvres, que de compter dans votre bourse mille pièces de monnaie (S. Basile.)

Extraits de quelq. saints Peres, p. 2.

Aveu du maréchal de Luxembourg.

Les pauvres sont les portiers du ciel, et les amis qu'il faut se faire pour y entrer... Le maréchal de Luxembourg, si célèbre par ses exploits militaires, disait en mourant : Je préférerais aujourd'hui, à l'éclat de tant de victoires inutiles au tribunal de Dieu qui juge les guerriers, le mérite d'un verre d'eau donné aux pauvres pour l'amour de lui.

Louis De Rossi, Nouv. mois de Marie, p. 297.

Pourquoi l'aumône est un des signes les plus certains de prédestination.

L'aumône est un des signes les plus certains de la prédestination, parce qu'elle est une des causes les plus efficaces du salut, puisqu'elle nous procure tous les moyens de l'assurer, et lève tous les obstacles qui le peuvent empêcher. La miséricorde de Dieu est le fondement le plus solide de notre salut; et qui nous en assure plus infailliblement que la miséricorde envers les pauvres? Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. (Matth. 5). Jésus-Christ ne peut non plus manquer de faire miséricorde à ceux qui la font, que manquer à sa parole. Donnez, et on vous donnera; mais que vous donnera-t-il? une mesure très-abondante. (Luc. 6.) On vous donnera bien plus que vous ne donnez; on vous donnera des biens d'une autre nature et d'une autre valeur; on vous donnera des biens spirituels, divins, éter-

nels; des grâces abondantes, le pardon de vos péchés, l'amitié de Dieu, des gages certains de votre prédestination. Voilà tous les biens que l'Ecriture promet à l'aumône, voilà ce qu'on vous offre pour un verre d'eau, pour un morceau de pain donné à un pauvre; est-ce trop acheter ces biens que de les acheter à ce prix?

Nepveu. Pens. ou Réfl. chrét., t. 1, p. 298.

Pour la faire, il ne faut pas de grandes richesses. Il est de notre intérêt de la faire

Pour pouvoir la faire, il n'est pas nécessaire de posséder de grandes richesses; il suffit d'avoir au delà de ce qui est nécessaire pour satisfaire à ses besoins et à ceux de ses enfants. Tobie savait que son fils n'était pas bien riche; il ignorait s'il le deviendrait un jour, et il ne laissait pourtant pas de l'exhorter à faire l'aumône. Mon fils, lui disait-il, si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; mais si vous avez peu, donnez peu. Dieu nous tient à tous le même langage; il n'exige pas que nous donnions beaucoup; quand nous avons peu, il nous ordonne seulement de proportionner leurs largesses à nos facultés. Mais il ne proportionnera pas lui-même ses dons aux nôtres. Jésus-Christ nous assure que la mesure en sera *bonne, pressée, entassée;* de façon qu'en donnant même peu, nous sommes assurés de recevoir beaucoup. N'irions-nous pas contre notre propre intérêt, si nous refusions de faire l'aumône selon nos moyens, et ne ressemblerions-nous pas à un cultivateur qui, pour ne pas vouloir faire les avances de la petite quantité de semence qu'il devrait et qu'il pourrait jeter dans son champ, se priverait de l'abondante récolte qu'il en retirerait? La semence est l'aumône: le champ où nous devons la jeter, ce sont les mains des pauvres; la récolte que nous devons en attendre, est la récompense que Dieu a promise aux âmes charitables à qui il dira, lorsqu'il viendra les juger: J'avais faim dans la personne des pauvres que je vous avais recommandé de regarder comme d'autres moi-même, et vous m'avez donné à manger: j'avais soif, et vous m'avez donné à boire; venez posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde.

Année liturgique, t. 3, p. 70.

AUSTÉRITÉS.

Moyens d'en pratiquer de convenables à son état

Tout le monde ne peut pas imiter les austérités de.., dit le P. de Neuville. « Voici ce qu'il me paraît que vous devez accorder et que vous ne devez point refuser: Tous les jours des moments de retraite et des temps de silence; se coucher, se lever à la même heure, vous occuper du travail et du soin de votre famille; sortir de chez vous moins souvent; mortifier votre goût, ne pas lui donner tout ce qu'il demande; savoir se refuser un plaisir permis, un agrément que le cœur souhaite, donner plus aux pauvres et moins à la délicatesse et à la commodité: s'imposer quelques œuvres pieuses et pénibles en vue de satisfaire à Dieu; dans la manière de se mettre, suivre les lois d'une sage et modeste bienséance, mais surtout en certains jours; et lorsque la vanité et le désir de se distinguer parlent plus haut, les réprimer et les contredire. Vous savez mieux que moi ce que vous pouvez, Dieu ne vous demande rien au delà; mais tout ce qui est en votre pouvoir, comment oseriez-vous le refuser? »

Godescard, t. 1, p. 323.

AUTEUR.

Ne jamais avoir en lui une confiance illimitée.

Quelque auteur qu'on puisse nous vanter, nous ne devons jamais lui donner une confiance illimitée; nous ne devons nous attacher en fait de dogme et de croyance, qu'aux principes universels et immuables de la foi.

Henrion, Hist. gén. de l'Eglise, t. 1, p. 251.

AVARICE.

Source de tous les maux: 1° parce qu'elle est occulte; 2° parce qu'on s'en corrige difficilement.

. . . Quand un blasphémateur, un ivrogne ou un autre pécheur vient à confesse, la première chose qu'il fait, c'est de découvrir son faible; mais de cent avares qui se confessent, à peine en voit-on deux qui s'accusent d'avarice. Quand on prêche contre les jureurs, contre les luxurieux ou les vindicatifs, ceux qui sont atteints de ces vices disent en eux-mêmes: Ces invectives s'adressent à moi; quand on prêche contre l'avarice, personne ne dit: C'est à moi qu'on parle.

. . . Quelle apparence d'arracher une racine qui tient à la terre par tant de filaments? quelle apparence de sanctifier un homme qui est esclave de ce vice? Qu'est-ce qui le convertira? la miséricorde de Dieu? son avarice l'empêche de la mériter par des œuvres de miséricorde, et de suivre ce conseil du prophète Daniel qui dit: Rachetez vos péchés par des aumônes. Qu'est-ce qui le convertira? l'infirmité de la vieillesse qui refroidit et qui tempère toutes les autres passions: mais celle-ci s'enflamme et s'augmente à mesure qu'on avance en âge. Qu'est-ce qui le convertira? les prédications? hé! quelles prédications plus saintes, plus pressantes et plus efficaces que celles du Sauveur; et les Pharisiens s'en moquaient, parce qu'ils étaient avares, dit l'historien sacré (Luc. 16. 14.).

Le Jeune, Serm., t. 3, p. 46.

Source de sacrilèges.

Ce ne sont que trahisons, fraudes, tromperies dans les palais, boutiques, commerce. Pourquoi? *Omnes avaritiæ student.*

. . . Et avec cela ils communient tous les bons jours, et peut-être tous les mois; mais de confesser leur avarice, point de nouvelles; ils n'en ont point la moindre pensée... Vous

ne confessez jamais votre avarice, ou si vous la confessez, c'est en des termes si généraux, qu'autant vaudrait n'en point parler. J'ai eu trop d'attache aux biens de la terre; je n'ai pas aimé mon prochain; je n'ai pas exercé les œuvres de miséricorde. Ce sont des amusements; le plus grand Saint du paradis pourrait en dire autant; il faut dire en particulier : Je n'ai pas travaillé fidèlement dans ma vocation, j'ai retenu de l'étoffe qu'on m'avait confiée, j'ai mêlé de l'eau dans le vin que j'ai vendu aussi cher que s'il était pur; j'ai vendu à faux poids, à fausses mesures. Si vous ne dites ainsi, votre confession est invalide, vous communiez indignement; au lieu de sacrements, vous faites des sacriléges comme le traître Judas.

Id. ibid., t. 10, p. 79.

Elle se fortifie avec l'âge, et est insatiable.

Aristote dit, et l'expérience le fait voir, que plus les avares vieillissent, plus ils sont attachés aux biens de la terre, ce qui est une folie extrême; comme un voyageur qui voudrait avoir d'autant plus de provisions, qu'il aurait moins de chemin à faire.

Id. ibid., t. 10, p. 81.

— Avez-vous jamais vu un avare content? non sans doute; jamais il ne dit : C'est assez C'est pour cela, que saint Ambroise disait, que la plupart des vices vieillissent, quand l'homme vieillit; mais que l'avarice, au lieu de vieillir, se fortifie et reprend ses forces. Chose si vraie, que je n'ai jamais vu un avare devenir libéral. On peut le porter pendant quelque temps à faire des aumônes; mais qu'il contracte une habitude de libéralité, c'est ce qui ne se voit guères. Pourquoi cela? parce que l'avarice est insatiable.

Prônes de Joly, t. 1, p. 515.

Elle s'étend à presque tous les crimes.

— Les autres passions s'affaiblissent avec l'âge, mais celle-ci se fortifie; les autres se calment par la possession des objets qu'elles ont souhaités, celle-ci s'irrite. C'est un feu dévorant; plus on lui fournit de matière, plus il s'embrase. Un avare est semblable à un hydropique : l'eau qu'on lui donne, bien loin d'apaiser sa soif, l'irrite; plus il boit, plus il veut boire. Les autres passions ont une sphère de leur activité; il en est peu qui s'étendent à toutes sortes de crimes; celle-ci les embrasse presque tous. Quand on est avare, on est injuste, violent, dur, soupçonneux, fourbe; on est sans foi, sans loi, sans affection, sans religion; on ignore ou on oublie les lois de la nature, de la reconnaissance et de la piété. On ne reconnaît plus ni parents, ni amis, ni Dieu; l'intérêt est le seul Dieu qu'on connaît et qu'on adore, à qui on sacrifie tout, honneur, conscience, salut; et cette passion qui cause tous ces désordres en nous aveuglant, nous les cache. N'avez-vous point de part à ces désordres? N'est-ce point votre aveuglement qui vous empêche de le reconnaître, et qui par là vous met dans l'impuissance d'y remédier? Vous avez tout à craindre, si vous avez été trop attaché au bien, et si vous ne craignez pas les suites de votre avarice.

Nepveu, Pensées du Réfl. chrét., t. 2, 40.

Vice des plus incorrigibles.

Oui, mes frères, l'avarice est un des vices les plus incorrigibles, parce qu'elle aveugle et endurcit celui qu'elle tyrannise : l'avare est toujours le dernier à apercevoir un défaut que tout le monde lui reproche. Comme il y a de la honte à passer pour avare, aucun ne veut convenir qu'il l'est; aucun même ne s'en accuse dans le tribunal de la pénitence. A les entendre, c'est économie sage, prudence éclairée, précaution nécessaire : on ne croit jamais avoir trop. Il faut, dit-on, prendre des mesures pour la suite; on ne sait ce qui peut arriver, et sous prétexte d'un besoin qui ne sera jamais, on amasse, on accumule, on entasse bien sur bien, argent sur argent : on se fait une abondance dont on pourrait se passer. De là cet endurcissement où il tombe; comme on n'aime que la terre, et que, selon saint Augustin, on devient ce que l'on aime, l'avare est tout terrestre, il n'est point touché des biens du Ciel : il est insensible aux mouvements de la grâce, il ne veut écouter ni les remords de sa conscience, ni les conseils de ses amis; il fréquente les sacrements, et il demeure sujet aux mêmes faiblesses, parce qu'il ne découvre pas son mal au médecin qui peut le guérir : il écoute la parole de Dieu, et il n'en profite point, c'est à d'autres qu'il en fait l'application; ou, s'il se reconnaît coupable, il ne peut se résoudre à quitter son idole : l'âge même, qui sert à guérir ou à affaiblir les autres passions, ne sert qu'à augmenter celle-ci; plus on vieillit, plus on est attaché, et l'on peut dire que l'attachement aux biens est la passion des vieillards : plus ils approchent du tombeau, plus ils tiennent à la terre, parce que cette passion, lorsqu'elle a jeté de profondes racines dans le cœur, est bien difficile à arracher, et conduit à l'impénitence finale. Témoin le perfide Judas, qui, après avoir livré son divin Maître, ne voulant point reconnaître sa faute, dont il ne tenait encore qu'à lui d'obtenir le pardon, se pendit de désespoir, et rendit ses entrailles et son âme au démon.

Prônes de Billot, t. 5, p. 55.

Peste des âmes.

Saint Philippe de Néri disait que l'esclave de l'avarice ne ferait jamais aucun progrès dans la piété; que l'expérience lui avait appris que les libertins se convertissent plus aisément que les avares. C'est pourquoi il appelait l'avarice la peste des âmes. Si quelque pénitent enclin à ce vice lui demandait la permission de jeûner : « Non, mon enfant, lui disait-il, faites des aumônes. » Voulait-il reprendre indirectement ce penchant, il lui disait : « Celui qui

aime l'argent n'aura jamais de piété. »D'autres fois : « Que le jeune homme se préserve de la luxure et le vieillard de l'avarice, et nous serons des Saints. »

J. Gaume, Man. des conf., p. 1[illegible].

Quel est le genre le plus cruel.

C'est le genre d'avarice le plus cruel de tous, que de refuser aux indigents des choses mêmes qui se corrompent. (Saint Basile.)

Extr. de quelq. saints Pères, p. 6.

L'avare compare à un brigand.

On appelle brigand celui qui dépouille les voyageurs habillés : mais celui qui ne revêt pas l'indigent nu, mérite-il un autre nom? Le pain que vous tenez renfermé est à celui qui a faim; l'habit que vous tenez dans vos coffres est à celui qui est nu; la chaussure qui se gâte chez vous, à celui qui n'en a pas; l'or que vous enfouissez, appartient à celui qui est dans le besoin. Ainsi vous faites tort à tous ceux dont vous pouviez soulager l'indigence. (S. Basile.)

Ibid., p. 8.

Elle est un tourment continuel.

Votre esprit est rempli nuit et jour de vos affaires, de vos occupations, de votre négoce; vous ne parlez que d'argent, vous y pensez sans cesse. Pendant vos prières et jusque dans la maison de Dieu, vous songez aux mesures qu'il faudra prendre, aux voyages qu'il faudra faire, aux personnes qu'il faudra voir, pour réussir dans cette affaire-ci, pour conclure ce marché-là. Vous iriez à trente lieues pour gagner une pistole; vous ne feriez point trente pas pour entendre une messe; vous ne vous dérangeriez pas d'une ligne pour faire une bonne œuvre; et vous arracher un écu, ce serait vous arracher les entrailles. Dès qu'il s'agit de gagner, ou pour peu que vous craigniez de perdre, vous ne connaissez plus ni fêtes ni dimanches : il n'y a plus ni commandement de Dieu, ni commandement de l'Eglise qui vous retienne. Voyez-vous, sentez-vous l'avarice qui vous ronge, qui vous tyrannise, qui vous aveugle, qui vous damne?

Reguis, La voix du Past. t. I, p. 144.

L'avare sourd à la voix de la grâce.

Le son du métal qui remplit ses oreilles, comme dit saint Chrysostôme, le rend sourd à la voix de la grâce qui lui parle.

Prones de Bidot, t. 5, p. 42.

Déréglement de cette passion.

Il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour concevoir le déréglement de cette passion, il ne faut qu'être raisonnable; car qu'y a-t-il de plus déraisonnable que d'aimer éperdument des biens que vous ne pouvez désirer avec ardeur sans déréglement, que vous ne pouvez amasser avec trop d'avidité sans injustice? Si vous les possédez avec attache, vous les conservez avec inquiétude, vous les ménagez avec une sordide épargne, et vous les perdez avec une extrême douleur; quelque grands qu'ils soient, ils ne remplissent point les désirs, ils les irritent. Vit-on jamais un avare qui se crût assez riche? Ils ne nous rendent point meilleurs, souvent ils nous rendent plus méchants, et jamais parfaitement heureux. Si on dépense peu, on ne jouit pas de son bien; si on dépense beaucoup, on n'en jouit pas longtemps. Mille accidents nous peuvent enlever ces biens, et la mort nous les arrachera infailliblement. En vérité, de tels biens méritent-ils qu'on les préfère à des biens infinis, à des biens éternels?

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 3, p. 45.

Excuse : les temps sont misérables.

La dureté des riches ne manque point de prétexte pour se justifier. Les temps, dit-on, sont misérables, et c'est pour cela que les pauvres ont plus à souffrir, et ont plus besoin de votre secours. Et pourquoi les temps sont-ils misérables, si ce n'est parce que vous êtes vous-même un misérable, c'est-à-dire un pécheur? et comment pouvez-vous mieux apaiser la colère de Dieu et attirer sa miséricorde, qu'en exerçant vous-même la miséricorde? On ne se souvient point de la misère du temps, quand il faut contenter son luxe et sa passion, il n'y a que quand il faut donner quelque chose à Jésus-Christ dans ses membres, et y employer son superflu. Mais où est-il, dit-on, ce superflu? personne n'en a aujourd'hui. Il n'est point de superflu à l'avarice, à la vanité et à l'ambition; mais il en est beaucoup à la modestie et à la charité : modérez vos passions, et vous trouverez du superflu. Souvenez-vous que vous êtes chrétien; que cette qualité vous oblige de renoncer au luxe et aux pompes du siècle, vous trouverez dans la pratique de ce renoncement auquel vous êtes obligé, un fonds suffisant pour pourvoir à la nécessité des pauvres. Le jeu et la débauche ont bien ruiné des familles, mais en voit-on que l'aumône ait incommodées! et combien en voit-on qu'elle a rétablies!

Tâchez de régler vos aumônes, si vous êtes d'une condition à en pouvoir faire; la quantité de vos biens et la nécessité des pauvres doivent vous servir de règle.

Id. ibid., p. 63.

Un prêtre dont la fur.

Quid quæris in ministerio? Nonne lac et lanam, et non salutem ovium amabis? Responde mihi, redde rationem. Nonne pauper eras in sæculo, et dives factus es in clero! Oves errabant, nummi parabantur : nonne oves reliquisti, et nummos traxisti? Numera oves tuas, numera nummos : quid pro his, et quid non pro istis fecisti?

Memoriale vit. sac., p. 157.

Testament et mort d'un avare.

Un homme extrêmement avare et infâme usurier, se voyant près de la mort, fit appeler un notaire avec des témoins, et leur dicta ses dernières volontés en ces termes exécrables devant Dieu et devant les hommes. « Je donne mon corps à la terre d'où il a été formé, et je donne mon âme au démon à qui elle appartient. » Ses amis qui étaient présents, frémissant à ces horribles paroles, lui témoignèrent leur horreur, et l'avertirent charitablement de prendre d'autres sentiments sur le point où il était d'aller paraître devant Dieu; mais lui, persistant dans son crime et son désespoir, répéta, par deux différentes fois, les mêmes paroles avec un ton bien plus ferme et plus élevé : oui, que mon âme, dit-il, soit donnée au démon, parce que j'ai amassé mon bien par d'infâmes usures; que l'âme de mon épouse et celle de mes enfants soient également données au démon, parce que ce sont eux qui, pour fournir à leur luxe, à leur intempérance et à leurs débauches, m'ont engagé à tous mes crimes et à toutes mes injustices. A peine eut-il prononcé ces affreuses paroles, qu'il rendit son âme détestable, et expira dans l'horreur de son désespoir.

Cossart, Science prat. du catéchiste, p. 221.

—B—

BAGATELLES.

Malheur d'un religieux qui s'y attache.

. . . Nous sommes plus misérables, nous autres religieux, que tout le reste des hommes, dit saint Bernard, si nous souffrons que des choses de si peu de conséquence nous soient d'un si grand préjudice : car quel aveuglement ou plutôt quelle folie et quelle fureur n'est-ce point, qu'après avoir renoncé à des choses considérables, nous nous attachions honteusement à des bagatelles? Que si nous avons bien pu mépriser toutes les choses du monde, renoncer à l'affection de nos parents et nous condamner pour toujours aux prisons d'un monastère; si enfin nous n'y sommes point venus pour y faire notre volonté, mais pour mettre les autres hommes sur notre tête, que ne devons-nous point faire, pour empêcher que nous ne venions à perdre le mérite de toutes ces choses par notre folie et par notre négligence (Bern. ad Mon. S. Bertin.)?

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét., t. 5, p. 276.

BALS.

Aliments de la luxure.

Le Fils de Dieu étant venu dans ce monde pour y apporter le feu de l'amour de Dieu..., l'esprit malin qui est son ennemi mortel, s'étudie aussi de son côté, et s'efforce de tout son pouvoir, d'allumer dans le cœur des hommes le feu infernal de l'amour sensuel et déshonnête. Pour cela il a inventé et introduit dans le monde les bals, les danses et les autres divertissements que les réprouvés appellent innocents, et que saint Augustin nomme *lugendas miserias;* des joies déplorables, parce qu'elles sont des tisons du feu d'impudicité, et du feu dévorant qui tourmentera les impudiques dans toute l'étendue des siècles.

Arguments des mondains.

. . . Quel péché y a-t-il, se dit-on, d'aller au bal, de fréquenter les compagnies mondaines, de se masquer, d'aller à la comédie? Ce sont des divertissements innocents dans lesquels on ne fait tort à personne; d'ailleurs il n'est pas défendu de se récréer.

Je ne suis pas religieuse, je n'ai jamais eu l'envie de l'être, mon dessein est d'être mariée, je ne dois pas être recluse comme une carmélite; si je ne me rends pas au bal, je ne trouverai point de parti et on me laissera. Je ne vois point que ces passe-temps soient défendus dans la loi divine; les commandements de Dieu, ni ceux de l'Eglise n'en parlent point; mon confesseur ne m'en dit rien; il sait bien que je me les permets, il ne laisse pas de m'absoudre, il me permet la communion tous les Dimanches et encore plus souvent, quoique je donne le bal, quoique j'emploie cinq ou six heures à jouer tous les jours.

Les bals sont réprouvés 1° par l'Ecriture.

. . . L'Ecriture recommande aux enfants de l'Eglise... la gravité et la modestie chrétienne (Ps. 34, 18.), et il n'est rien de si contraire que ces mouvements indécents et folâtres qui se font dans les danses. Les enfants du monde dansent et sautent en se jouant, dit le saint homme Job (Job. 21. 11, 12, 13.). Il ne dit pas : Ils s'entre-tuent ou ils se battent, ils se querellent, ils s'enivrent, mais ils se réjouissent à jouer, ils se plaisent au son du tambour, des harpes et des cithares; ils se divertissent, ils passent le temps, et ils descendent en enfer en un moment. Il ne dit pas : Ils tombent, mais ils descendent pour fermer la bouche à ceux qui ne cessent de chicaner avec Dieu et de demander si c'est un péché mortel que de danser ou d'aller au bal? Quand les Pères

reprennent les vices de leur temps, ils n'ont pas coutume de dire : C'est un péché mortel, c'est un péché véniel, parce que ce doit être assez à un chrétien de savoir qu'une action déplaît à Dieu pour s'en abstenir et pour l'avoir en horreur ; et il y a quantité de péchés qui ne semblent que véniels, et qui sont néanmoins des pentes et des degrés par lesquels les hommes descendent en enfer, ou à cause des circonstances qui les enveniment, ou parce qu'ils conduisent à d'autres plus grands péchés, ou qu'ils nous privent des secours des grâces actuelles de Dieu qui nous seraient très-salutaires pour nous conserver en bon état, et ne pas succomber aux secousses des tentations qui nous sont quelquefois livrées.

Le Saint-Esprit dit dans l'Ecclésiastique : Détournez vos yeux d'une femme bien ajustée (Eccli. 9, 8.). Donc il défend de vous ajuster pour être vue; et comme si vous aviez juré de lui désobéir, vous allez au bal tout exprès pour voir ces femmes ou pour être vue.

. . . Ce n'est pas qu'il soit défendu de se réjouir; mais remarquez que toutes les fois que l'Ecriture parle de se réjouir, elle ajoute toujours : En Notre-Seigneur. Que les justes se réjouissent dans le Seigneur, dit David (Ps. 31, 11. Ps. 32, 1.)... Bref, l'Ecclésiastique dit que les hommes sages se plaisent dans les lieux où il y a du deuil et de la tristesse, et que les fous se plaisent dans les compagnies où il y a des plaisirs et des réjouissances mondaines. Eccl. 7, 5.)...

2° *Par les SS. Pères.*

. . . Dites-moi si dans ces lieux on n'a pas de pensées inutiles, si on n'y dit pas des paroles odieuses, si on ne s'y entretient pas de railleries, de bouffonneries, de plaisanteries, de paroles sales ou à double sens... Après s'être amusé des choses du monde, on se raille des choses les plus saintes, de la confession, de la prédication..., des cérémonies de l'Eglise et des personnes sacrées ; on profane ce qu'il y a de plus saint et de plus auguste dans l'Eglise. Les serviteurs, les servantes et d'autres personnes qui ont l'esprit faible, entendant ainsi parler avec mépris des choses saintes, perdent le respect, la vénération et l'estime qu'ils en avaient ; ils s'accoutument à les considérer comme des choses profanes et indifférentes ; ils tombent dans un état d'insensibilité et d'endurcissement ; ce qui fait qu'ils se confessent, qu'ils communient, qu'ils prient Dieu et qu'ils entendent les sermons par routine.

. . . Saint Chrysostôme (tom. 1, Homil. 2 de David et Saul, initio), ayant appris qu'on avait donné un bal, et que quelques-uns de ses auditeurs s'y étaient trouvés, aussitôt qu'il fut monté en chaire, commença son discours par de grandes invectives contre cet abus : si je connaissais ceux qui ont été à ces folies, dit-il, je les chasserais de l'église, je ne leur permettrais pas d'assister aux redoutables mystères après avoir assisté aux pompes du diable.

Saint Augustin, parlant des filles qui perdent le temps des jours de fêtes en folâtreries et en danses impudiques, dit qu'elles ne feraient pas tant de mal, si elles filaient leurs quenouilles ; ni l'un ni l'autre ne vaut rien, mais la danse est un plus grand mal. Et ailleurs il dit expressément qu'il vaudrait mieux labourer la terre un jour de fête que d'y danser, et il appelle la salle où l'on danse, *la caverne infâme du diable : Turpissimam diaboli caveam* (Serm. 15, de Tempore) : il ajoute que si ces danseurs sont chrétiens dans l'église, ils sont païens hors de l'église.

Tertullien (de Spectaculis, c. 27), apporte l'objection que vous avez coutume de faire : on n'y fait point de mal, on n'y dit rien qui ne soit honnête ; et il répond : Celui qui veut empoisonner son ennemi ne détrempe pas le poison dans du fiel ou dans du vin d'absinthe, mais dans un bouillon assaisonné ou dans du vin délicieux.

3° *Par des raisons : 1° Qui nous obligent à la sainteté. 2° Ce sont des écoles de tous les vices*

. . . Quand on vous a baptisé, vous avez renoncé à ces folies, vous vous êtes engagé par promesse expresse de fuir ces pompes du diable ; si vous y retournez, vous êtes un perfide, un faussaire et un homme sans loyauté. Si vous n'étiez pas encore baptisé, on ne vous donnerait pas le baptême sans vous faire promettre de les éviter. Hé! comment peut-on vous accorder la communion qui est bien plus que le baptême? Comment peut-on vous donner l'absolution, ayant la volonté de fausser les promesses que vous avez faites si solennellement à Jésus, par la bouche de vos parrains et de vos marraines, à la face de l'Eglise, et sur laquelle vous avez été reçu à la participation des sacrements ? Certes, votre confesseur se gardera bien de vous absoudre s'il connaît son devoir ou s'il est fidèle à son maître ; il vous remontrera que ces danses et autres semblables assemblées sont des écoles de tous les vices et des fourmillières de mille péchés.

Car, comme dit saint Chrysostôme, si vous êtes marié, elles sont cause que voyant d'autres femmes qui ont meilleure grâce, qui vous semblent mieux faites, mieux parées et plus agréables que la vôtre, vous la méprisez, vous ne la regardez plus de bon œil; et elle, de même, vous dédaigne parce qu'elle a vu d'autres hommes qui lui reviennent mieux que vous... Si vous êtes jeune homme, vous regardez et vous convoitez les filles, vous allumez en votre cœur un feu infernal et diabolique qui vous porte à des actions honteuses et dénaturées ; vous dites des paroles dissolues ou à double sens, des paroles de moquerie ou de mépris du prochain, qui sont des sources de querelles, de duels, de dissensions et d'inimitiés mortelles. Enfin, si vous êtes fille, vous convoitez les jeunes hommes ou vous vous plaisez à leurs cajoleries ; vous êtes ravie d'être regardée, aimée et admirée; vous êtes

curieuse de vous ajuster à cette intention, vous êtes animée d'envie contre vos compagnes qu'on estime plus belles, plus braves et plus recherchées que vous. Souvenez-vous que Jésus dit dans l'Evangile que celui qui regarde une femme en la convoitant a déjà commis l'adultère en son cœur, et que Tertullien ajoute : Regarder et vouloir être regardée, convoiter ou se plaire à être convoitée, c'est un même genre de péché : *Videre et videri velle, est ejusdem libidinis.*

3° Réponse aux arguments des mondains.

. . . Mais, ce n'est pas pour me divertir ni pour offenser Dieu que je vais au bal ou à la comédie ; c'est afin qu'étant bien ajustée,... et dansant avec bonne grâce, je gagne quelque riche parti pour un légitime mariage... Ce mari que vous prétendez attirer ne serait-il pas un grand sot de se laisser ainsi leurrer et jeter dans les filets par les charmes d'une contenance bien étudiée et d'une beauté contrefaite ?

Vous vous trompez ; les jeunes gens ne vont pas en ces lieux-là pour y prendre femme, mais pour les y surprendre, pour leur faire la cour, cajoler et badiner avec elles ; ils y vont pour se moquer des autres en votre présence et pour se moquer de vous en la présence des autres. Si vous voulez être bien pourvue, vous devez avoir pour mari un homme d'esprit et de jugement, et il n'y a point d'homme doué de jugement qui ne soit plus content d'épouser une fille sage, modeste, retenue et retirée, qu'une danseuse, qu'une volage, semblable à ces fruits tout flétris, qui ont traîné par les rues et qui ont été exposés à cinquante jours de marché.

Mais quand je repasse en ma mémoire les commandements de Dieu et de l'Eglise, ... je ne trouve point que les bals, les danses, ni les comédies y soient défendus. Ainsi un homme qui s'enivre tous les jours, un avaricieux qui ne fait tort à personne, mais qui est horriblement attaché à ses propres biens, pourrait dire : Je ne trouve point que l'ivrognerie ni l'avarice soient défendues dans les commandements de Dieu. C'est contre les deux premiers et principaux commandements, qui sont l'abrégé de tous les autres, au dire de Jésus-Christ : Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, et ton prochain comme toi-même.

. . . D'où vient donc que mon confesseur ne m'en dit rien et me donne l'absolution ? d'où vient qu'un tel casuiste m'a dit que je ne fais point de mal, et que le bal et la comédie sont des actions indifférentes ? Pensez-vous être excusé au jugement de Dieu de croire plutôt à un homme qui vous flatte, qui vous parle en secret et qui ne vous apporte aucune preuve de son dire, qu'aux prédicateurs qui n'ont point d'intérêt que la vérité, qui vous parlent en public de la part de votre pasteur, de votre évêque, de votre Dieu, et qui prouvent leurs paroles par les textes de la Bible, par les Pères et les Conciles ? N'est-il pas vrai qu'il n'a jamais prêché ni ne prêchera jamais publiquement ce qu'il vous dit à l'oreille ?

Pensez-vous être excusé au jugement de Dieu d'avoir plutôt ajouté foi à un casuiste à la mode, qui se rend complaisant à vos inclinations, qu'à saint Augustin, à saint Chrysostôme, à saint Cyprien et aux autres Pères de l'Eglise qui ne vous flattent point, puisqu'ils n'ont point besoin de vous...

Quand nous avons (dit Tertullien) de l'affection à quelque plaisir ou quelque profit temporel, notre passion n'est que trop ingénieuse à trouver des raisonnements spécieux et de fausses lueurs pour nous flatter.

4° Par l'expérience.

Et si l'expérience, qui est la maîtresse des fous, a quelque pouvoir sur l'esprit des sages, demandez, s'il vous plaît, à toutes les bonnes âmes qui se sont données à Dieu, demandez à tous les religieux qui ont été autrefois du monde, si dans leur confession générale ils ne se sont pas repentis et accusés d'avoir été au bal. Quand quelqu'un de vos camarades est au lit de la mort, demandez-lui s'il ne se repent pas d'y avoir été, et s'il ne craint pas d'en être accusé au jugement de Dieu. Et, sans aller si loin, vous savez bien que vous-même vous vous en confessez, parce que vous ne pouvez étouffer le remords de votre conscience qui vous en reprend ; mais vous vous en confessez en vous moquant de Dieu et de votre confesseur, puisque vous avez volonté d'y retourner une autre fois quand l'occasion s'en présentera... Dites la vérité : voudriez-vous mourir au sortir d'un bal sans vous en repentir ou vous en confesser ? donc ce n'est pas un divertissement innocent, car on ne se repent pas de ce qui est innocent ; donc ce confesseur qui ne vous en fait pas repentir ne fait pas son devoir, car il ne doit vous laisser sortir du confessionnal que dans l'état qu'il voudrait vous présenter au jugement de Dieu.

Le Jeune, Serm., t. 3, p. 1.

BAPTÊME.

Dignité et noblesse des enfants de Dieu.

. . Selon saint Cyrille, n'est-ce pas être arrivé au faîte et au plus haut point de la noblesse, que d'être mis au nombre des enfants de Dieu ? *Fastigium nobilitatis est inter filios Dei computari.*

Qu'on ne nous parle ici de dignités, ni d'honneurs, ni d'évêchés, ni de principautés, ni de royaumes, ni d'empires : tout cela, quelque grand et quelque auguste qu'il soit, n'est rien en comparaison de la qualité d'enfant de Dieu. Quelque indigne, quelque pauvre et quelque méprisable que soit un homme par sa naissance et ses emplois, il est infiniment plus grand devant Dieu, dès qu'il est chrétien, que ne l'ont jamais été tous les rois et les empereurs païens, les Césars et les Alexandres.

Réjouissez-vous donc, mes frères, réjouissez-vous, mes bien-aimés, dit saint Jean (Joan. 3) Et pourquoi? c'est que nous sommes déjà les enfants de Dieu.

Prônes de J ly, t. 1, p. 15.

Engagements solennels.

Je dis engagements solennels... En effet, ces engagements du baptême, ce sont des promesses faites à Dieu, faites au ministre de Dieu, faites dans le temple de Dieu, à la face de l'autel, au milieu des fidèles, les uns simples spectateurs, les autres garants des paroles qu'ils ont données en notre nom, et que nous-mêmes, dans le cours des temps, nous avons confirmées. Quand donc, par le déréglement de nos mœurs, nous démentons des promesses si authentiques et si dignes du maître auquel nous nous sommes dévoués, voilà ce que les Pères ont traité de parjure, de désertion, d'apostasie. Or, n'est-ce pas le désordre presque général du Christianisme? Où en sommes-nous? et que sommes-nous? sommes-nous chrétiens? sommes-nous païens? A le bien prendre, nous ne sommes ni l'un ni l'autre, ni païens, puisque nous croyons en chrétiens; ni chrétiens, puisque nous vivons en païens. Quoi qu'il en soit, la sainteté de notre caractère, en qualité de chrétiens, et la corruption de notre vie en qualité de pécheurs, c'est une alliance monstrueuse; c'est un abus sacrilége et une profanation.

Le caractere reste en enfer.

Elle ne demeurera pas impunie. Ce saint caractère que nous aurons profané, nous le conserverons jusque dans l'enfer. Le réprouvé l'aura toujours devant les yeux, pour sa confusion et pour son désespoir; et Dieu en aura toujours le souvenir présent, pour allumer sa colère et pour exciter ses vengeances. Car c'est de là, en effet, que les péchés d'un chrétien ont un degré de malice tout particulier; et c'est de là même aussi qu'ils doivent être punis plus rigoureusement. Nous mesurons la grièveté des péchés selon la sainteté des états; et, suivant cette règle très-juste et très-bien fondée, nous disons qu'un prêtre qui pèche, est plus coupable qu'un simple laïque, parce qu'il est plus obligé, comme prêtre, à honorer son sacerdoce par la pureté de ses mœurs et par une conduite exemplaire. Nous disons de la même action, qu'elle est plus criminelle et plus condamnable dans un religieux, que dans un homme du monde, parce que le religieux est appelé à une plus grande perfection que le séculier. Or, nous devons raisonner de même d'un chrétien, par comparaison avec tant de peuples nés dans les ténèbres de l'infidélité, et privés de la grâce du baptême. Malheur à vous, disait le Sauveur des hommes parlant aux Juifs, et leur reprochant tout ce qu'il avait fait pour eux dans le cours de ses prédications évangéliques, malheur à vous! car au jugement de Dieu vous serez traités avec plus de sévérité, que ceux de Tyr et de Sidon: pourquoi? parce que ces idolâtres se seraient convertis, et qu'ils auraient fait pénitence sous le sac et sous la cendre, s'ils avaient été éclairés comme vous, et prévenus des mêmes secours. Appliquons-nous à nous-mêmes cette terrible menace, et prenons garde qu'elle ne s'accomplisse un jour dans nous-mêmes, quand Dieu nous demandera compte du précieux talent qu'il nous a mis dans les mains. Comme il eût mieux valu pour Judas de n'être point né, que d'avoir trahi et vendu son maître, il vaudrait mieux alors pour nous de n'avoir jamais été initiés au Christianisme, que de n'en avoir pas rempli les devoirs, et d'avoir violé des engagements aussi indispensables et aussi sacrés que le sont les promesses de notre baptême.

Pen ées de Bourdaloue, t. 2. p. 246.

Engagement inséré au livre de vie.

...Cet engagement fut non-seulement inséré dans les registres de baptême, mais encore dans le livre de vie, dit saint Ambroise.

Prônes de Billot, t. 1, p. 119.

Effets du baptême relativement à la morale et à la police.

Mais ce qui ne mérite pas moins d'attention, ce sont les conséquences morales qui s'ensuivent du baptême et de ses effets. En vertu de ce sacrement, un enfant est fils adoptif de Dieu, frère de Jésus-Christ, racheté par son sang; il devient doublement précieux à ses parents.

C'est un dépôt dont ils doivent rendre compte à la religion et à la société, et qui leur impose des devoirs rigoureux. Nous n'avons plus à craindre de voir introduire dans le Christianisme l'usage barbare qui a régné et qui règne ailleurs, d'étouffer les enfants avant ou après leur naissance, de les exposer, de les vendre, de destiner les uns à l'esclavage, les autres à la prostitution. A combien de fruits malheureux de l'incontinence n'aurait-on pas ôté la vie, si la nécessité du baptême n'aurait retenu la main prête à les immoler? Ce même dogme a rendu la charité industrieuse. Des asiles se sont élevés, les uns pour les orphelins, les autres pour les enfants pauvres abandonnés; des vierges chrétiennes se consacrent à les élever et à leur servir de mères; des hommes, par le même zèle, les instruisent, leur procurent des ressources pour la suite, en font des hommes et des citoyens. Voit-on ce phénomène chez les nations qui ne croient pas au baptême?

Dans les premiers siècles, les parrains et marraines étaient les garants de la foi et de la bonne conduite du baptisé; c'est encore un appui que la religion leur procure, un moyen de rapprocher les grands des petits. Ces affinités spirituelles, sagement restreintes comme elles le sont, ne peuvent produire que du bien.

La puissance séculière ne pouvait manquer d'applaudir à l'attention qu'on a d'enregistrer les baptêmes, de constater ainsi par un titre public, la naissance, l'état, les droits d'un enfant, et les devoirs des parents. Cette précaution est inconnue chez les peuples qui ne baptisent point. (*Note*). (On se rappelle sans doute un trait de religion de feu M. le Dauphin. Il mit sous les yeux des princes ses enfants les registres de la paroisse, montra leurs noms confondus avec ceux des simples fidèles, et fit à ce sujet une leçon touchante de modestie et de fraternité chrétienne. « Vous voyez, leur dit-il, que vos noms sont ici mêlés et confondus avec ceux du peuple. Cela doit vous apprendre que les distinctions dont vous jouissez ne viennent pas de la nature qui a fait tous les hommes égaux, il n'y a que la vertu qui mette entre eux une véritable différence, et peut-être que l'enfant d'un pauvre, dont le nom précède le vôtre, sera plus grand aux yeux de Dieu, que vous ne le serez jamais aux yeux des peuples). »

Cependant les incrédules demandent froidement de quoi servent les dogmes de la nécessité du baptême, du péché originel, de la rédemption de Jésus-Christ. Ils cherchent à nous apprendre ce que c'est qu'un homme et ce qu'il vaut. Des sociétés de matérialistes n'en feraient pas plus de cas que d'un animal. Selon leurs idées, les mariages doivent être nuls, les femmes communes, et tous les enfants déclarés enfants de l'Etat : eh ! sages à courte vue, ils sont enfants de la religion, leur sort est encore meilleur.

Bergier, Traité hist. et dogm. de la vraie Religion, t. 9, p. 81.

Apostrophe aux dames sur leur renoncement.

Je vous demande ici, Mesdames, avant de passer plus loin, un moment de réflexion. L'habit que vous portez, est-ce un habit de renoncement aux pompes du monde? Au contraire, n'est-ce pas un habit de renoncement à l'Evangile? Si vous aviez promis dans votre baptême de vous attacher au monde et de renoncer à Jésus-Christ, pourriez-vous mieux tenir votre parole? Le monde pourrait-il être plus content de vous? Pourriez-vous donner plus de marques que vous l'aimez, que vous suivez ses modes et ses caprices, que vous vous plaisez à ses vanités et à ses parures? O scandale de la religion! Après cela dites que vous êtes chrétiennes; après cela flattez-vous de ce beau nom, et vantez-vous d'avoir renoncé au monde! C'est néanmoins un habit de renoncement que vous devez porter, *habitum renuntiatorium* (Tert. lib. de Pallio.).

Prônes de Joly, t. 1, p. 119.

Belle réponse d'une femme.

J'ai connu une vertueuse femme, dit le pieux Boudon, toute pauvre des biens de la vie présente, mais très-riche des biens du ciel, pleine de l'esprit de Jésus-Christ, et d'un amour tendre pour la sainte Vierge. Comme on élevait dans la ville qu'elle habitait une magnifique église, elle se sentit pressée d'offrir un écu, fruit de ses épargnes, pour contribuer en quelque chose à la construction du pieux édifice... Mais le prêtre, à qui elle présenta son offrande, la refusa, et lui témoigna même qu'il serait bien aise de lui faire accepter quelque secours au lieu d'en recevoir, parce qu'il voyait bien à ses habits qu'elle était pauvre. Alors cette femme, avec une foi admirable, lui répondit : Pauvre! mon père! sachez que je suis chrétienne, fille du grand Roi, et héritière d'un grand royaume.

Louis De Bussi, Nouv. Mois de Marie, p. 145.

La grâce du baptême se recouvre difficilement.

. . . Saint Ambroise m'apprend que *faciliùs inveni qui innocentiam servaverint quam qui congruè egerint pœnitentiam* (Lib. 2 de Pœnit. c. 10.). Ce grand prélat avait eu longtemps la conduite des consciences, il était le refuge et le port assuré de ceux qui se convertissaient, car sa porte était ouverte et son accès très-facile à tout le monde, et néanmoins il disait : J'ai trouvé plus de gens qui ont conservé la grâce baptismale, que je n'en ai trouvé qui aient fait une vraie pénitence après l'avoir perdue.

. . . Si vous avez encore la grâce baptismale, si vous êtes encore revêtus de cette belle robe, que saint Augustin (hom. 16. ex 50.) appelle la robe de soie, *vestem holosericam*, de cette robe d'innocence qu'on vous a donnée au baptême! conservez-la soigneusement. Il n'y a point d'étoffe si précieuse que la soie; mais il n'y en a point aussi d'aussi difficile à nettoyer, quand elle est une fois gâtée : il n'est rien d'aussi grande valeur que l'innocence, rien d'aussi difficile à recouvrer, quand elle est une fois perdue.

Le Jeune, Serm, t. 7, p. 480.

BARABBAS.

Image de tous les pécheurs

Cet insigne pécheur représentait tous les pécheurs, il me représentait moi-même. Hélas! ne suis-je pas comme un séditieux révolté contre Dieu et contre ses lois? Non content de me révolter contre mon Créateur, j'ai engagé les autres dans ma révolte par mes scandales, par mes mauvais exemples, peut-être même par mes sollicitations, par des promesses et des menaces; j'ai loué, favorisé, encouragé les complices de ma révolte, et j'ai persécuté ceux qui, fidèles à Dieu, ont refusé d'y entrer et de m'imiter. Je suis, comme lui un homicide, qui ai donné la mort à mon âme, et peut-être à l'âme de plusieurs. Je suis, comme lui, un voleur, sinon du bien d'autrui, du moins de celui de Dieu; c'est-à-dire, j'ai usé de ses biens contre sa défense, j'en ai abusé contre lui-même et pour l'offenser, j'ai usurpé sa gloire par mon orgueil, et en rapportant tout à moi, et cependant c'est moi, tout chargé de crimes que je suis, c'est moi que Dieu va mettre en

parallèle avec son Fils, c'est moi qu'il préfèrera, qu'il délivrera ; c'est son Fils qu'il immolera à sa justice pour me faire grâce, et ce Fils adorable souscrit avec joie à cette préférence; il se livre pour l'amour de moi aux tourments les plus affreux et à la mort la plus cruelle. Ah ! puis-je bien avoir la foi d'un tel mystère, et ne pas mourir d'amour? O amour divin et ineffable, embrasez donc mon cœur, régnez seul dans mon âme, possédez-la dans le temps et dans l'éternité.

Louis Du juesne, l'Evang. médité, t. 4, p. 263.

BASILE (S.).

Il console Nectaire de la mort de son fils.

Vous n'avez point perdu votre fils, vous l'avez rendu à celui qui vous l'avait prêté; sa vie n'est pas éteinte, elle est changée en une meilleure. La terre ne couvre point votre enfant chéri, le ciel l'a reçu.

Extr. de quelq. saints Pères, p. 44.

Il console l'épouse de Nectaire de la mort de son fils.

J'avais résolu de ne point vous écrire, et de garder le silence. Je me disais : comme les remèdes les plus doux causent de la douleur à un œil enflammé, ainsi les paroles les plus consolantes sont importunes à une âme abîmée dans la douleur, si on les lui adresse lorsque la plaie est encore toute saignante...

Id. ib., p. 45.

BAYLE.

Son incrédulité.

Il doutait et se moquait de tout, dit d'Alembert. Voltaire l'appelle avec raison *le premier des philosophes sceptiques*. « Ses plus grands ennemis, ajoute-t-il, sont forcés d'avouer qu'il n'y a pas une seule ligne dans ses ouvrages qui soit un blasphème évident contre la religion chrétienne; mais ses plus grands défenseurs avouent que, dans ses articles de controverse, il n'y a pas une seule page qui ne conduise le lecteur au doute et à l'incrédulité. » Voltaire a encore dit de Bayle qu'il était l'*avocat général des philosophes*.

Henrion, Hist. gén. de l'Egl., t. 9, p. 463.

BÉATIFICATION.

Ce que c'est.

La béatification n'est regardée que comme le préliminaire d'une canonisation. C'est une espèce de permission provisoire, restreinte par sa nature à l'étendue des lieux, ou à la qualité des personnes. Les serviteurs de Dieu reçoivent, en conséquence de ce jugement, le titre de bienheureux. Une ville, une province, un ordre, un diocèse peuvent alors les honorer sous ce nom. Quelquefois on approuve un office particulier, qui ne se récite qu'en secret, sans préjudicier à celui du jour. Mais il faut un indult du pape pour ériger des autels en leur nom, et même pour exposer dans une église ou leurs portraits ou leurs reliques.

Un décret du pape Alexandre VII, de l'année 1659, défend absolument d'étendre aux béatifiés les honneurs qu'on rend légitimement aux Saints canonisés.

Godescard, t. 20, p. 546.

Décret d'Urbain VIII.

Le pape Urbain VIII dans son décret du 13 mars 1625,... non-seulement interdit en général tout culte public, mais encore il défend en particulier, premièrement, de peindre les personnes mortes en odeur de sainteté, la tête couronnée du cercle de lumière, qu'on appelle *auréole*; d'exposer leurs tableaux dans les lieux saints, autels, églises et chapelles. Secondement, de publier des histoires de leur vie, des relations de leurs vertus et de leurs miracles, sans l'approbation de l'évêque diocésain, assisté de personnes doctes et pieuses. S'il arrive dans le cours de ces ouvrages, qu'on donne à son héros le titre de *saint* ou de *bienheureux*, il ne faut l'entendre que de la perfection et de l'excellence de ses mérites, sans vouloir prévenir le jugement de l'Eglise, qui peut seule donner un véritable éclat à sa gloire et à sa sainteté. Les auteurs de pareils écrits doivent mettre à la tête et à la fin de leur livre une protestation, dont la forme est prescrite à cet effet. Troisièmement enfin, il est défendu d'orner leurs tombeaux comme ceux des vrais Saints, d'y suspendre des lampes allumées, des images et des offrandes.

Id. ibid., p. 554.

BÉNÉDICTINS.

Nombre de leurs maisons.

L'Ordre de Saint-Benoît comptait 37,000 maisons, y compris toutes ses branches et ses filiations.

Id. T. 4, p. 374.

BERCKMANS (Le vén.).

Ses trois trésors.

Le vénérable Berckmans portait toujours sur lui son chapelet. J'ai, disait-il, trois trésors avec lesquels je mourrais volontiers: mon crucifix, mon chapelet et le livre de mes règles. Il mourut, en effet, tenant son chapelet à la main.

Louis Debussi, Nouv. Mois de Marie, p. 322.

BERNARD (S.).

Comment il s'excitait à la ferveur.

Pour s'exciter à la ferveur, il se disait souvent à lui-même, à l'exemple de saint Arsène : « Bernard, Bernard, pourquoi êtes-vous venu ici? »

Godescard, t. 12, p. 9.

Garde de ses yeux.

Après avoir passé une année au noviciat, il ne savait point comment le haut du dortoir

était fait, ni s'il y avait plus d'une fenêtre à l'un des bouts de l'église, quoiqu'il eût pu remarquer en y entrant et en sortant qu'il y en avait trois. — Souvent il prenait une liqueur pour l'autre, et il lui arriva une fois de boire de l'huile au lieu d'eau, sans s'en apercevoir.

Id. ibid., p. 9 et 12.

Cas qu'il faisait de la douceur.

L'expérience lui avait appris, comme il le déclare lui-même, que l'on ne fait aucun bien, lorsque l'on ne gouverne pas les autres avec un esprit de douceur. S'il est impossible de plaire à Dieu sans la foi, il ne l'est pas moins de gagner le cœur des hommes, ou de les bien conduire sans la douceur. Il n'y a personne qui ne désire avoir pour supérieur un homme qui, par bonté et par humilité, se place au-dessous de tout le monde. On obéit avec plaisir, on prévient même, et on va volontiers au delà de ce qui est prescrit, quand c'est la douceur et l'amour qui prescrivent.

Id. ibid., p. 16.

Sa coutume après un affront.

Sa coutume était de réciter l'oraison dominicale pour celui qui lui avait fait un affront, ou qui lui parlait durement, ou qui l'accusait de quelque faute au chapitre, pratique qui depuis a passé en règle dans l'Ordre.

Id. ibid., p. 47.

Son amour pour la solitude.

Saint Bernard disait qu'il n'était jamais moins seul que quand il était seul (Ep. ad fratres de monte Dei); et que c'était alors qu'il se trouvait en meilleure compagnie, et qu'il était plus content, parce qu'il n'y a que celle de Dieu qui puisse donner un solide contentement à l'âme

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét. t. 3, p. 201.

Pourquoi il préférait la mort à la vie.

Saint Bernard préférait la mort à la vie et disait : Pourquoi désirons-nous tant de demeurer longtemps au monde, puisque, plus nos jours se multiplient, plus nos fautes sont en grand nombre? J'ai honte de vivre, parce que je n'avance point dans la perfection : je crains de mourir, parce que je ne suis pas bien disposé; mais néanmoins j'aimerais mieux mourir, et m'abandonner à la miséricorde de Dieu, que d'augmenter de jour en jour le nombre de mes imperfections.

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 121.

BIEN.

Il faut faire le bien.

. . . Je ne fais point de mal..., cela me suffit, je suis tranquille... On pèche, dit saint Chrysostôme, en omettant le bien qu'on est obligé de faire : *Nihil enim boni facere, hoc ipsum est malum facere* (Hom. 16.). Dites-moi, ajoute ce saint Docteur, seriez-vous content d'un domestique, qui, à la vérité, ne vous volerait point, ne vous dirait aucune injure, ne s'enivrerait pas, serait sage dans sa conduite, mais qu'on verrait durant tout le cours de la journée nonchalamment assis dans votre maison, ne faisant rien pour vous servir? Quelque louable qu'il fût pour ses bonnes qualités, ne vous suffirait-il pas qu'il fût oisif et paresseux pour être regardé comme un mauvais domestique digne de châtiment?. .

Bejon, tr. de la perf. de l'état eccl., t. 2, p. 69.

Deux moyens de parvenir au bien.

Pour conduire l'homme au bien, deux choses sont indispensables : la première est de lui inspirer un désir sincère d'y arriver; la seconde de lui indiquer la voie par où il peut y parvenir. « Celui, dit un écrivain de l'antiquité, qui exhorte à la vertu sans enseigner à la pratiquer, est semblable à l'homme qui allume la lampe, et qui néglige d'y mettre de l'huile pour entretenir sa lumière. »

Louis de Grenade, Guide des pécb., préface, p. x.

Tout le bien en nous appartient au Saint-Esprit. Il faut le bien faire. Voy. RÈGLEMENT DE VIE.

. . . Tout ce qu'il y a de bon en nous, tout notre avancement appartiennent au Saint-Esprit. Si nous nous abstenons du mal, c'est lui qui nous en détourne; si nous faisons le bien, c'est par son secours que nous l'opérons; si nous persévérons à le faire, c'est sa grâce qui nous soutient; enfin, si en le pratiquant, nous méritons la couronne de gloire, c'est lui qui nous la met sur la tête. Voilà l'explication de ce mot de saint Augustin (Epist. 105, ad Tim. 11.), que « Dieu, en récompensant nos services, récompense ses propres bienfaits » et qu'ainsi il nous donne grâce pour grâce.

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 48.

BIEN D'AUTRUI.

Danger à le retenir.

Pour vous persuader cette vérité, je ne veux que ces paroles de saint Grégoire, écrivant à un seigneur de ses amis :

« Souvenez-vous, monsieur, que vous laisserez ici-bas les richesses mal acquises, et que vous n'emporterez avec vous que le péché qui vous les aura procurées. Or, quelle plus grande folie que de laisser le bien, pour réserver le mal, d'abandonner à d'autres la jouissance, pour vous soumettre au châtiment, et de vous condamner à expier dans l'autre vie les avantages dont les autres feront leur profit dans celle-ci!

» Quelle plus grande folie que de faire plus de cas de vos biens que de vous-même! de préférer souffrir dans votre âme, plutôt que d'essuyer un échec dans votre fortune! de livrer votre corps au tranchant de l'épée, pour conserver intact votre manteau! N'est-ce

pas se rendre semblable à Judas, qui, pour quelques pièces d'argent, vendit la justice, la grâce, son âme même? Et puis, s'il est vrai, comme vous ne sauriez en douter, qu'au moment de la mort il faudra nécessairement en passer par cette restitution, si l'on veut se soustraire à la réprobation, quelle plus grande folie que de vouloir jusque-là rester dans le péché, se lever, se coucher dans le péché, se confesser, communier dans le péché, perdre inévitablement tout ce que perd quiconque est dans l'état du péché, c'est-à-dire ce qui est au-dessus de tous les biens du monde? Pour agir ainsi, ne faudrait-il pas avoir renoncé au sens et à la raison? »

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 373.

Eviter les dettes.

Ayez à cœur de ne devoir jamais rien à personne. C'est le moyen de vous assurer un sommeil tranquille, une conscience paisible, une vie sans inquiétude et une mort sans alarme. Pour cela, mettez un frein à vos désirs, ne faites pas tout ce que vous souhaitez, et ne dépensez que ce que vous avez. De cette manière, réglant toujours votre dépense, non sur vos goûts, mais sur vos facultés, vous ne vous découvrirez jamais. Toutes nos dettes sont les enfants de nos désirs. Les modérer, c'est accroître ses revenus. Regardez comme les premiers, les seuls vrais biens, ceux dont parle l'Apôtre, « la piété et la sage modération d'un esprit qui sait se contenter de l'état où Dieu l'a placé. » Si les hommes ne cherchaient jamais à s'élever au-dessus de la condition que la Providence leur a assignée, ils conserveraient toujours la paix; mais, parce qu'ils travaillent à en sortir, ils tombent dans le trouble et l'agitation. On ne saurait être heureux en résistant à la volonté de Dieu.

Id. ibid., p. 375.

BIENS TEMPORELS.

Cinq manières de les considérer.

On peut considérer les biens, les honneurs et les plaisirs de cette vie en cinq manières : ou auparavant qu'on les ait acquis, ou lorsqu'on les possède; ou lorsqu'on les perd pendant la vie, ou lorsqu'on en est séparé à la mort, ou lorsqu'on en est privé pour toute une éternité. Or ces biens, ces honneurs, ces plaisirs ne peuvent nous contenter en aucune de ces manières : et par conséquent ce ne sont pas là nos affaires, et il est d'une grande imprudence de s'y arrêter.

1° Lorsque nous ne les possédons pas, ils ne peuvent nous donner aucune satisfaction : puisque ce qui ne nous appartient pas, bien loin de nous donner de la joie, n'est à notre égard, qu'une source de douleur et de chagrin.

Vous me direz peut-être, que c'est lorsque nous les possédons. Désabusez-vous-en, mes frères, *appetitus placet, experientia displicet*. Si le désir qu'on en a donne quelque plaisir, l'expérience qu'on en fait en dégoûte, dit un ancien. On estime heureux ceux qui en jouissent, par la fausse idée qu'on s'en forme : mais ceux qui par les maux que cette possession leur fait souffrir, peuvent en parler plus sainement, avouent que tout y est pénible; qu'on a eu raison d'appeler charges les dignités dont on est revêtu; qu'effectivement ce sont de grandes charges; que pour un peu d'honneur qu'on en retire, il faut s'abandonner à une servitude gênante, perdre son repos, interrompre ses repas, et n'être presque jamais à soi-même.

Mais quand ces richesses et ces plaisirs nous quittent pendant la vie, ne sont-ce pas autant de matières d'affliction et de douleur? et souvent ne souhaiterions-nous pas plutôt d'être nés misérables et roturiers, que de voir les machines de notre fortune se rompre, et ramper au-dessous de ceux que nous regardions auparavant comme indignes de nos amitiés? au-dessous de ceux que nous ne daignions pas même, non plus que Job, mettre au nombre de nos valets, et que nous engagions aux plus humiliants emplois? *Quorum non dignabar patris ponere cum canibus gregis mei.*

Je suppose même que ces richesses, et ces plaisirs ne nous quittent pas pendant la vie, il est certain que nous en serons privés à la mort : et pour lors quelle satisfaction en recevrons-nous? Mettez tous les mortiers, toutes les mîtres, toutes les crosses, toutes les couronnes de la terre sur la tête, et entre les mains d'un seul homme : tout cela arrêtera-t-il sa fièvre? apaisera-t-il sa colique et sa migraine? adoucira-t-il les douleurs de sa goutte et de sa gravelle? lui servira-t-il de préservatif et d'asile contre la mort? Mîtres, crosses, couronnes, mortiers, thiares, apaisez ce mal de tête; faites cesser cette fièvre, calmez les frayeurs et les alarmes de ce malade, rien moins que cela; vous parlez à des idoles qui ont des oreilles et qui n'entendent pas; tout cela ne peut donner aucune satisfaction à ce malheureux. Que lui restera-t-il donc à la mort? le souvenir des plaisirs passés, et la cruelle douleur de les voir passés.

Et dans l'éternité que serviront ces biens, ces plaisirs, ces honneurs du monde? Ce qu'ils ont servi, ce qu'ils servent à présent, et ce qu'ils serviront à jamais au mauvais riche, ils ne lui serviront que pour le tourmenter, et le désespérer davantage, par la continuelle et nécessaire réflexion sur tous ces objets, et sur tous les crimes dans lesquels ils l'auront engagé. Viens, malheureux damné, viens voir tes adultères, tes perfidies, tes trahisons, tes concussions, tes hypocrisies, tes blasphèmes, tes simonies, tes sacriléges : voilà ce qui te restera pendant toute l'éternité, de cet attachement que tu as eu aux créatures. En vérité, est-ce là une affaire qui mérite vos soins? et votre salut ne doit-il pas vous être infiniment plus cher?

Prônes de Joly, t. 2, p. 501.

Ceux des bons et des méchants.

Les voyageurs cherchent toujours à convertir leur argent en or, parce que, tout en augmentant la valeur, ils peuvent en diminuer le poids ; Dieu en use à peu près de la même sorte à l'égard des siens : il allége le fardeau des biens terrestres, et il leur fait trouver dans le peu qu'il leur en donne un bonheur non moins grand, non moins parfait que s'il les en accablait. Ainsi les justes parcourent le sentier de la vie nus et contents, pauvres et riches, privés de tout et ne manquant de rien; sort bien différent de celui des méchants, qui languissent dans l'abondance, et qui, nouveau Tantale, enfoncés dans l'eau jusqu'aux lèvres, sont dévorés d'une soif brûlante.

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 233.

BIENFAITS DE DIEU

S'en souvenir.

. . . Tout vient de vous, et ainsi vous devez être loué en tout.

Vous savez ce qu'il convient de donner à chacun, pourquoi celui-ci reçoit plus, cet autre moins ; ce n'est pas à nous qu'appartient ce discernement, mais à vous qui pesez tous les mérites.

C'est pourquoi, Seigneur mon Dieu, je regarde comme une grâce singulière d'avoir peu de talents extérieurs qui attirent les louanges et l'admiration des hommes : et certes si l'on considère son indigence et son abjection, loin de ressentir de la peine, de la tristesse et de l'abattement, on doit plutôt sentir une douce consolation, une grande joie; car vous avez choisi, mon Dieu, pour vos amis et vos serviteurs, les pauvres, les humbles, ceux que le monde méprise.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 22.

BLASPHÈME.

Raisons qui le condamnent : 1° Pire qu'un voleur.

Le blasphémateur est pire qu'un voleur ; car l'honneur est plus précieux que les biens. Le voleur ne s'en prend qu'aux biens, il ne se prend directement qu'aux biens de la créature; le blasphémateur se prend directement à l'honneur et à la gloire du Créateur...

2° Pire qu'un meurtrier.

Le blasphémateur est pire qu'un meurtrier... Saint Thomas (22 q. 13. art. 3. in corp. et 15. 2. q. 93 art. 3.) le conclut et le prouve ; la raison qu'il en apporte montre évidemment que le blasphème n'est pas seulement plus grand que l'homicide, mais qu'il surpasse encore en malice le parricide ; et voici son raisonnement : Comme une maladie corporelle est d'autant plus dangereuse et mortelle qu'elle attaque de plus près le cœur qui est le principe de la vie du corps, ainsi un péché est d'autant plus grand, plus énorme et mortel, qu'il s'en prend plus immédiatement à Dieu qui est la source et le principe de la vie spirituelle ; or, le blasphémateur s'en prend à Dieu directement, immédiatement et en droite ligne ; le meurtrier n'offense Dieu que par détour, qu'obliquement et presque contre son intention : le blasphémateur l'offense à dessein et de propos délibéré ; le meurtrier voudrait bien contenter sa passion sans offenser Dieu...

3° Pire que les hérétiques.

En troisième lieu, le blasphémateur est pire que les hérétiques. Plusieurs d'entre eux pèchent par ignorance ; ils ont été élevés et nourris dès leur bas âge en cette fausse religion ; ils croient être en la vraie Eglise, ils pensent bien faire, ils ont quelque sorte d'excuse ; mais vous, vous péchez avec connaissance de cause, vous ne pouvez pas ignorer que ce ne soit très-mal fait de blasphémer le saint nom de Dieu ; on vous le dit, on vous le prêche, on vous en avertit si souvent et si affectueusement, quel prétexte pouvez-vous alléguer pour excuser votre témérité ?

4° Pire que les Turcs.

Le blasphémateur est pire que les Turcs. Ils ne renient point Mahomet, ils ne le blasphèment pas, ils ne parlent de lui qu'avec grande vénération : si quelqu'un disait parmi eux des paroles injurieuses contre notre Sauveur, il en serait repris en justice, encore qu'ils ne reconnaissent le Sauveur que comme un grand prophète : et vous qui savez assurément qu'il est le Fils de Dieu, qu'il est Dieu, qu'il est votre Sauveur, vous ne craignez point de blasphémer sa très-adorable, très-auguste et infinie majesté ; cela n'est-il pas effroyable ?

5° Pire que les païens.

Le blasphémateur est pire que les païens ; car, au moindre rayon de connaissance ou de conjecture qu'ils ont du vrai Dieu, ils ont des sentiments d'honneur et de respect pour sa majesté. En Daniel, chapitre 3, Nabuchodonosor voyant que le Dieu d'Israël avait conservé en vie, au milieu d'une fournaise ardente les trois jeunes hommes, publia cet édit : J'ordonne que quiconque sera si osé que de blasphémer le Dieu d'Israël soit condamné à mort et sa maison rasée.

6° Pire que les bourreaux du Sauveur.

. . . Le blasphémateur est pire que les bourreaux qui ont crucifié le Fils de Dieu... Celui qui donnerait un soufflet ou un coup de bâton à un président de la cour quand il est aux champs ou en la rue, il en serait grièvement puni ; mais s'il était si insolent que de lui faire cette injure quand il est en l'exercice de sa charge..., le crime serait sans comparaison plus énorme, plus noir et plus digne de peine. Les bourreaux ont crucifié notre Sauveur ;

mais il était alors voyageur en ce monde, en la ressemblance de la chair du péché, infirme, passible, mortel, exposé à toutes les bassesses et misères de notre nature ; mais il est maintenant dans le Ciel empyrée, en la gloire de son Père, à la droite du Tout-Puissant, assis sur les Chérubins au trône de sa majesté, environné des Anges et Archanges, orné des livrées d'immortalité, dans l'actuelle administration et régence du Ciel et de la terre, n'est-ce pas être bien impudent de lui cracher au visage et de l'offenser par vos blasphèmes?

7° Pire qu'un chien enragé.

. . . Le blasphémateur est pire qu'un chien enragé ; car le chien a du respect pour son maître, il ne tourne pas sa rage contre lui, il ne le mord pas et il ne lui fait aucun mal : et vous, misérable, vous exercez votre rage, vous jetez votre fiel, vous vomissez des injures contre votre souverain, contre la très-excellente et très-haute majesté de votre Dieu!

8° Pire qu'un démon. Conclusion.

Le blasphémateur est pire qu'un démon ; car quand un criminel est condamné à mort, et après qu'on lui a prononcé sa sentence, s'il dit des injures à ses juges, s'il les accuse d'injustice, on le souffre patiemment, on l'attribue à la tristesse et à l'appréhension de la mort...; mais si un pauvre criminel qui n'a pas encore reçu sa sentence, qui est assis sur la sellette, qui est interrogé et examiné par le président, s'il lui disait des injures, y aurait-il témérité, audace, folie et frénésie pareille à la sienne? Ainsi que le démon blasphème le saint nom de Dieu, on ne s'en étonne pas ; c'est la rigueur des supplices qui le met au désespoir, sa sentence lui est prononcée sans appel, sans remède et sans ressources ; mais vous, ô homme! vous, ô chrétien! vous, ô pécheur! qui ne souffrez encore rien ou fort peu de chose, qui n'êtes pas encore arrêté ni condamné, qui attendez encore de la bouche et du bon plaisir du Fils de Dieu, l'arrêt définitif et irrévocable d'une éternité bienheureuse ou malheureuse, que vous disiez des injures à un Dieu qui est votre juge, c'est une rage plus que diabolique et une frénésie plus que monstrueuse! Je vous fais donc juge après cela, mon cher auditeur, si Dieu recevra en son paradis les voleurs, les homicides, les parricides, les hérétiques, les Turcs, les païens..., les bourreaux..., les chiens enragés et les démons. Avouez donc, et ne vous flattez pas, qu'il n'y a point d'apparence, point la moindre ombre d'apparence, que vous soyez sauvé, à moins que de vous corriger, vous, dis-je, qui êtes pire que tout ce que je viens de dire.

. . . Que cela est beau et chrétien, quand je demande à un jeune homme : N'avez-vous point juré? Oh! pour ce vice, grâces à Dieu, j'en suis exempt. Et pourquoi? Quand j'étais petit, si j'eusse seulement juré ma foi, ma mère m'eût fouetté jusqu'au sang. C'est une mère que cela, c'est être sage et pieuse mère, c'est aimer ses enfants comme il faut.

Ce mal vient de votre colère ; vous vous excusez là-dessus ; mais c'est vous laver avec de l'encre ; vous êtes doublement coupable, et de vous mettre en colère, et de blasphémer en colère.

Le Jeune, Serm., t. 2, p. 253.

Il est commun.

On blasphème, on jure, on donne des malédictions : les villes, les campagnes, en retentissent ; les pauvres et les riches, les grands et les petits, les vieux et les jeunes en sont coupables; à peine les enfants savent-ils parler, que c'est là, pour ainsi dire, le premier langage qui sort de leur bouche.

Prônes de Billot, t. 5, p. 100.

Souvent pour un rien.

On blasphème, on donne des malédictions pour une légère perte de bien, pour un jeu qui ne réussit pas, pour un mot qui choque, une manière qui déplaît : vous entendez des pères, des mères, proférer des malédictions exécrables contre des enfants coupables de quelque légèreté : des maîtres et maîtresses contre des domestiques, pour quelque négligence dans le service. Vous entendez des ouvriers, des artisans, des laboureurs, s'échapper à tout propos en malédictions contre l'instrument d'un ouvrage ; que sais-je? contre un rien qui les contrarie, qui leur déplaît. Ils s'en prennent à Dieu, ils vomissent contre lui d'atroces injures, comme s'il était l'auteur de leur disgrâce, comme si les jurements, les malédictions pouvaient obvier à cette espèce de malheur. Quelle injustice! quelle ingratitude envers un Dieu qui ne nous fait que du bien!

Id. ibid., p. 103.

Cause de malheurs.

D'où pensez-vous, disait autrefois saint Jean Chrysostôme au peuple d'Antioche, que viennent les tremblements de terre et les calamités qui vous affligent, sinon des blasphèmes qui ont régné dans votre ville?

N'en doutez pas, mes frères, les fléaux terribles dont la justice de Dieu afflige les hommes, viennent aussi en partie des jurements, des blasphèmes que l'on vomit contre son saint nom. Si vos campagnes sont ravagées par des tempêtes, désolées par des sécheresses ; si vous souffrez des pertes de biens et d'autres accidents fâcheux, ce sont vos jurements, vos malédictions qui vous attirent tous ces maux. On n'entend, dans votre langage ordinaire, qu'imprécation, tantôt contre les saisons, les vents, les pluies, la terre, tantôt contre les animaux qui vous servent; les campagnes, comme les maisons, retentissent de vos paroles exécrables, qui s'élèvent comme de noires vapeurs jusqu'au trône de Dieu; faut-il s'étonner si elles

en font descendre les foudres qui brûlent vos maisons, les tempêtes qui enlèvent vos récoltes, si vos animaux périssent, si vos ouvrages, vos affaires ont de mauvais succès? On voit dans vous se vérifier cette terrible prédiction du prophète : vous avez aimé la malédiction, elle tombera sur vous : *Dilexit maledictionem, et veniet ei* (Ps. 108.). Vous avez renoncé aux bénédictions du Ciel, vous en serez privés : *Noluit benedictionem, elongabitur abe* (Ibid.). Vous vous êtes revêtus de la malédiction comme d'un vêtement, continue le prophète, vous en avez fait le sujet de vos discours ; elle pénètrera au dedans de vous ; ainsi que l'eau s'insinue dans la terre, elle se glissera comme l'huile dans vos os : *Fiat ei sicut vestimentum quo operitur, et sicut zona quâ semper præcingitur*. Expressions, mes frères, qui devraient vous faire trembler toutes les fois que vous donnez des malédictions ou à vous-mêmes ou à d'autres, puisque ces malédictions se vérifient souvent d'une manière terrible, Dieu vous exauçant pour votre malheur, en juste châtiment de votre péché. Et ne le dites-vous pas souvent, qu'il semble que la malédiction de Dieu soit sur votre maison, que vous travaillez beaucoup, que vous essuyez bien des fatigues, et que cependant toutes vos entreprises échouent, les calamités s'amoncellent sur vous et sur tout ce qui vous appartient? vous dites vrai, mes frères, et vous parlez encore plus juste, si vous dites que la malédiction est véritablement dans votre maison; elle y est en effet, mais qu'est-ce qui l'attire? Ce sont les malédictions que vous proférez vous-mêmes contre tout ce qui se présente : vous, mari, contre une femme; vous, femme, contre un mari; vous, pères et mères, contre des enfants; prenez-vous-en à vous-mêmes des inquiétudes que vous ressentez de la part des uns et des autres; prenez-vous-en à vous-mêmes, pères et mères, des chagrins que vous causent vos enfants par leur mauvais naturel, par les désordres où ils se plongent, par le déshonneur qu'ils attirent sur vos familles; vous n'avez que des paroles de malédiction à donner à ces enfants; tantôt c'est au démon que vous les livrez, tantôt vous leur souhaitez la mort; et combien peu s'en faut-il que vous leur fassiez tout le mal que vous leur désirez? Au lieu d'attirer sur eux la bénédiction du Seigneur, par vos prières et vos bons exemples, vous les livrez à la puissance de satan, qui exerce sur eux son empire, qui les porte au mal, qui les entretient dans une vie licencieuse, qui les engage à jurer, à maudire comme vous; pervertis qu'ils sont par vos mauvais exemples, ils répètent les jurements, les malédictions qu'ils entendent, et Dieu veuille qu'ils ne vous en donnent pas aussi à leur tour! ainsi ces enfants maudits par vous-mêmes, accoutumés à maudire, attirent sur eux et sur vous les malédictions du Seigneur, et vous donnent tous les soucis et les sollicitudes que vous méritez... Saint Augustin rapporte un exemple mémorable d'une femme chargée d'enfants, à qui elle donna sa malédiction pour quelque mécontentement qu'elle en avait reçu. Ces enfants furent tous frappés d'un horrible tremblement dans toutes les parties du corps, qui les fit errer par toute la terre, et en fit périr misérablement la plus grande partie. Craignez donc de donner aucune malédiction contre qui que ce soit, parce que tôt ou tard elle tombera sur vous; et si Dieu ne vous punit pas en ce monde, il vous punira dans l'autre d'une manière plus terrible

Prônes de Bellot, t. 5, p. 110.

Scandale qu'il cause.

A la malice du blasphème se joint encore la malice du scandale; car ce péché se commet ordinairement en présence des hommes... sur les places, dans les maisons .. On n'entend gronder que le blasphème. Pourquoi? parceque les uns vont à l'école des autres; le fils blasphème avec son père, le domestique avec son maître, les petits enfants avec leurs aînés. Dans certaine maison, on dirait que le blasphème est un héritage de famille. Le père est blasphémateur, alors tous blasphèment, fils et petits-fils, chaque descendant jouit des priviléges de ce bel héritage. O père maudit! au lieu d'apprendre à vos enfants à bénir Dieu, vous leur apprenez à blasphémer son nom et le nom du ciel! Mais je les reprends, dites-vous, quand ils blasphèment. A quoi bon ces paroles insensées? Ne leur donnez-vous pas des leçons de vos propres lèvres? De grâce, de grâce, père de famille, ne blasphèmez plus, surtout en présence de vos enfants; parce que je ne conçois pas que Dieu puisse encore retenir son bras, après un si grand crime.

Serm. de S. Liguori, t. 2, p. 246.

— . . . Je parle du scandale, parce que les enfants, à l'exemple des grandes personnes, apprennent bientôt à blasphémer. Quelle pitié de voir des enfants qui ignorent les premières vérités de la religion, et qui savent déjà blasphémer Dieu et les Saints! Malheureux blasphémateurs, quel mal vous ont fait ces Saints? Vous avez à vous plaindre de votre femme, d'un maître, d'un fils, et vous vous en prenez aux Saints! Les Saints prient pour vous, et vous les maudissez! En vérité, je ne conçois pas comment la terre ne s'entr'ouvre pas sous les pieds des blasphémateurs pour les engloutir. On en voit qui vont jusqu'à blasphémer le Dieu qui les fait vivre; au lieu de le remercier de ses bontés, de sa patience à différer de les punir, ils le blasphèment.

S. Liguori, Instr. sur les préc. du Décalogue, p. 77.

Sa grièveté.

Saint Jérôme dit que, tout péché est léger si on le compare au blasphème : *Omne quippè peccatum comparatum blasphemiæ levius est*... Le blasphémateur est pire que les damnés; ceux-là, du moins, ne blasphèment pas leurs

bienfaiteurs, mais seulement celui qui les châtie.

Id. ibid., p. 78.

Il croît avec les années : Exemples. Remèdes.

Apprenez que si vous ne vous en délivrez pas dans cette mission, vous ne le quitterez plus. Ce vice croît avec les années, parce qu'avec les années croissent aussi les peines, les infirmités, et par conséquent les impatiences ; vous le conserverez donc jusqu'à la mort. Un condamné, au moment qu'il sentit la corde lui serrer le cou, ne put se contenir, tant l'habitude a de force, et mourut en blasphémant... Un cocher adonné à ce vice se trouvant au lit de la mort, blasphéma encore en mourant. Faites dès à présent une bonne confession, et profitez de cette mission pour prendre la ferme résolution de ne plus blasphémer. A l'avenir, chaque matin en vous levant, dites trois *Ave Maria*, et priez la sainte Vierge de vous délivrer de ce vice. Lorsque vous vous sentirez transporté d'impatience, tournez vos malédictions contre le démon, contre vos péchés et cessez de vous en prendre aux Saints, au lieu de toutes vos mauvaises paroles, dites : *sainte Vierge, secourez-moi; bienheureuse Marie, donnez-moi la patience, donnez-moi la force.* Commencez par vous efforcer de dompter votre funeste habitude, et ensuite, avec l'aide de Dieu, vous parviendrez à la détruire entièrement.

Punition d'un blasphémateur.

Afin de concevoir d'autant mieux l'horreur que doit vous inspirer le blasphème, écoutez le châtiment que Dieu exerça contre un blasphémateur. Le cardinal Baronius, au tome 6 de ses annales, année 493, rapporte qu'un homme ayant blasphémé à Constantinople et s'étant ensuite rendu aux bains, ne fut pas plus tôt entré dans l'eau qu'il en sortit précipitamment en criant qu'il se sentait mourir ; en même temps il se mordait les bras, il déchirait son corps avec ses ongles; on l'enveloppa dans un linceul, mais sa douleur n'en devint que plus vive : on s'empressa de le lui ôter, mais sa peau resta adhérente au linceul, et le malheureux expira en criant et en blasphémant, au milieu des douleurs, pour aller souffrir dans l'enfer des tourments éternels.

Id. ibid., p. 79.

Autre punition.

Saint Grégoire rapporte dans ses dialogues, lib. 4, cap. 13, qu'un enfant de cinq ans, d'une famille noble de Rome, avait contracté l'habitude de blasphémer, à l'imitation des domestiques qu'il entendait. Son père ne prenait pas la peine de le corriger. Un soir, après avoir blasphémé plus que de coutume pendant le jour, l'enfant se trouvait auprès de son père; tout à coup il se met à crier épouvanté, *qu'il voyait des hommes noirs qui voulaient l'emmener avec eux.* A ces mots, il se jeta dans les bras de son père, en continuant de répéter ses blasphèmes accoutumés, au milieu desquels il rendit l'âme. Malheur à vous, pères, si vous ne corrigez pas vos enfants quand ils blasphèment, et doublement malheur à vous, si vous leur donnez le mauvais exemple de blasphémer devant eux.

Id. ibid., p. 81.

BOISSON.

Funeste à la chasteté.

Rien n'est plus funeste à la chasteté que ce vice. Instruite par l'Apôtre qu'il est la source et l'aliment de l'impureté, cette sainte vertu le redoute comme son ennemi capital; il est mortel surtout pour le jeune âge, dont il échauffe le sang déjà bouillant par lui-même ; ce qui fait dire à saint Grégoire que « le vin et la jeunesse sont les aiguillons de la luxure. » Gardez-vous donc de jeter de l'huile sur la flamme. Cette pernicieuse liqueur porte le feu dans toutes les humeurs et dans tous les membres du corps, va droit au cœur qui est le siége des affections, les anime et les embrase, donne à la colère plus de fureur, à la joie plus de transports, à l'amour plus de véhémence, à l'audace plus de témérité, à toutes les passions plus de violence et d'intensité, paralyse ainsi l'action des vertus morales, dont le principal office est de les dompter et de les éteindre.

Louis de Grenade, Guide des pécheurs, p. 426.

BONAVENTURE (S.).

A quelle occasion ainsi nommé.

Etant tombé dangereusement malade dès l'âge de quatre ans, sa mère le recommanda aux prières de saint François, qui vivait encore, et promit, s'il guérissait, de le mettre sous sa conduite. Le Saint pria pour l'enfant, et le voyant aussitôt guéri, il s'écria : *O bonne aventure!* nom qui lui demeura, au lieu de celui de Jean qu'il avait reçu au baptême.

Ikonn. n. Hist. générale de l'Église, t. 5, p. 36[illegible].

Sa réponse à saint Thomas, par rapport à sa science.

Nous lisons de saint Bonaventure, que dans le temps qu'il enseignait la théologie à Paris, avec beaucoup de réputation, et qu'il s'attirait l'estime et l'admiration de tout le monde par ses ouvrages, saint Thomas d'Aquin l'étant allé voir un jour, le pria de lui montrer les livres dont il se servait pour ses études. Alors saint Bonaventure (Chron. s. Franc., p. 1, l. 2, c. 2.) le mène à sa cellule, lui fait voir quelques livres très-communs qui étaient sur sa table; et comme saint Thomas lui eût témoigné qu'il eût bien voulu voir les autres livres dont il tirait tant de choses merveilleuses, le Saint lui montrant un oratoire où il y avait un crucifix : Voilà, lui dit-il, mon père, tous mes autres livres ; voilà le principal livre d'où je tire tout ce que j'enseigne et tout ce que j'écris;

et c'est en me jetant aux pieds de ce crucifix, c'est en lui demandant l'éclaircissement de mes doutes, c'est en assistant à la messe que j'ai fait plus de progrès dans les sciences, et que j'ai acquis de plus véritables lumières que par la lecture de quelque livre que ce soit.

Rodriguez. Prat. de la Perf. Chrét., t. 5, p. 57

BONHEUR DU MONDE.

Six vices l'accompagnent.

. . . Dès que je fixe un regard attentif sur le bonheur du monde, j'y découvre aussitôt six vices bien distincts que nul ne saurait nier : la brièveté du temps qui en mesure la durée ; les maux dont il est mêlé ; les périls qui l'accompagnent ; l'aveuglement, les péchés, les illusions dont il est la source. Reprenons rapidement chacun de ces caractères de la félicité mondaine, et mettons-la telle qu'elle est dans tout son jour.

. . . Où est le sage? où est le savant? où est le scrutateur infatigable des secrets de la nature? Qu'est devenue et la gloire d'un Salomon et la puissance d'un Alexandre, et la célébrité d'un Assuérus? où sont tous ces fameux Césars de Rome, et ces grands rois, et tous les princes de la terre? A quoi leur ont servi et leur gloire et leur puissance, et la foule de leurs serviteurs, et leur fastueuse opulence, et leurs formidables armées, et la troupe si obséquieuse de leurs adorateurs? Oh! tout cela n'est qu'une ombre, qu'un songe, l'illusion d'une nuit.

. . . Prenez une balance, mettez les biens d'un côté et les maux de l'autre : vous compterez pour un instant de plaisir cent heures de peines et de chagrins. Or, si la vie, prise dans toute sa durée, est si courte, si les misères en revendiquent encore une si grande partie, qu'en reste-t-il pour le bonheur pur et véritable?

. . De même donc que la vie des bons est une espèce de paradis qui leur donne un avant-goût de celui qu'ils espèrent, et qu'ainsi ils ne font que passer d'une fête à une autre fête ; de même la vie des méchants est une sorte d'enfer anticipé, qui leur fait pressentir les tourments de l'enfer réservés à leurs crimes : ils passent de l'enfer d'une conscience coupable à l'enfer de la réprobation consommée.

. . Le Prophète dit (Ps. X, 7.) que Dieu « fera tomber sur eux une pluie de filets. » Périls dans la jeunesse, périls dans l'âge avancé; périls dans les richesses, périls dans la pauvreté; périls dans les honneurs, périls dans les opprobres; périls dans la société, périls dans la solitude ; périls dans la prospérité, périls dans l'adversité; périls du côté de nous-mêmes, périls enfin, s'écrie un prophète (Jér., 48), « périls de toute part sur vous, habitants de la terre. » Que le Seigneur daignât nous ouvrir les yeux, comme il les ouvrit autrefois à saint Antoine, nous verrions la terre enveloppée d'un immense tissu de réseaux entrelacés les uns dans les autres, et nous nous écrierions avec lui, effrayés à cette vue : « Oh! qui pourra échapper à tant de piéges? » « Hélas ! disait saint Bernard en gémissant, de dix vaisseaux lancés sur l'océan, à peine en est-il un qui soit englouti ; mais, sur cette mer du monde, de dix âmes qui s'y embarquent, à peine en est-il une qui parvienne à se sauver! »

Oh! qui ne redoutera un monde si périlleux! Qui ne cherchera à échapper à tant de filets ?

. . . Vous ne verrez plus que des hommes qui ont des yeux et qui ne voient point, des oreilles et qui n'entendent point; lynx pour les choses du monde, taupes pour celles de l'éternité. Saint Paul, terrassé sur le chemin de Damas, ouvre les yeux, et il n'aperçoit rien ; c'est l'image du malheureux mondain : il est tout yeux pour le monde, et tout ténèbres pour Dieu.

. . . Allez donc vous-même, mon frère montez sur cette éminence. De quelque côté que vous portiez vos regards sur tous les points du globe, vous découvrirez tant de désordres de toute espèce, tant de mensonges, de calomnies, de fraudes, de parjures, de vols, de jalousies, de vanité, et surtout un oubli si général, une indifférence si absolue pour Dieu et pour le salut, qu'à la vue de tant de déréglements vous resterez saisi de stupeur et d'effroi. Vous verrez la plupart des hommes vivre comme des brutes, au gré de leurs passions effrénées, sans faire plus d'état de la justice ni de la raison, que les païens, qui n'ont nulle connaissance de Dieu, et qui renferment toutes leurs destinées entre la naissance et la mort. Vous verrez l'innocent persécuté, le coupable absous, le bon méprisé, le méchant applaudi, exalté; l'humble et l'indigent foulés aux pieds, la faveur prévaloir en toute chose sur la vertu. Vous verrez les lois mises à l'enchère, la vérité sans crédit, la pudeur bafouée, tous les actes, tous les emplois, toutes les professions corrompues, prostituées, vouées à l'iniquité. Vous verrez une multitude d'hommes pervers, dignes des plus grands châtiments, parvenir, à force de fraudes et d'injustices, à s'entourer de richesses, de considération et de crainte. Vous en verrez qui ont tout au plus conservé de l'homme la figure, élevés aux plus grands honneurs et aux plus hautes dignités. Enfin vous verrez dans le monde la fortune sur les autels, s'enivrant de l'encens que lui prodigue la foule de ses sacrilèges adorateurs, plus nombreux et plus dévoués que ceux du vrai Dieu, faisant fuir à sa voix les lois divines et humaines, et ne laissant subsister presque partout de la justice qu'un vain nom.

. . . Mais le pire, le plus odieux de tous ses vices, et que je ne saurais passer sous silence, c'est qu'elle est fausse et trompeuse, c'est qu'elle paraît ce qu'elle n'est point, et promet ce qu'elle ne saurait donner : car voilà tout le secret de cette force de séduction, presque irrésistible, qu'elle exerce sur la plus grande

partie du genre humain, pour l'entraîner à sa perte.

Il y a de l'or faux qui jette autant d'éclat que le véritable; il y a aussi de faux biens qui ont toute l'apparence des biens véritables. « Il y a, dit Aristote, certaines erreurs qui ressemblent mieux à la vérité que la vérité elle-même. » Il y a aussi (cette observation est remarquable) des maux réels qu'on prendrait volontiers au premier abord pour des biens plutôt que les biens réels. Tel est le bonheur du monde; et c'est à ce faux semblant que les ignorants se prennent, comme les poissons à l'hameçon qu'on leur présente! Les jouissances sensuelles se présentent toujours à nous avec un visage riant et flatteur qui nous promet la joie et le contentement; mais à peine avons-nous commencé à les goûter, que nous sentons le fer meurtrier sous le perfide appât; nous reconnaissons que nous avons été éblouis par un éclat imposteur : c'est la condition de toutes les choses de ce monde.

Conclusion.

« Le monde, dit un sage, est un atelier de travaux, une école de vanités, un négoce de fraudes, un labyrinthe d'erreurs, un cachot ténébreux, une route infestée de voleurs, un bourbier fangeux, une mer sans cesse agitée par les vents et les orages. Le monde! c'est une terre stérile, un champ sans fond, hérissé de rochers, une forêt de ronces et d'épines, une prairie délicieuse à la vue, mais tapissée de serpents; un jardin toujours fleuri, mais toujours sans fruit; un fleuve de larmes, une source intarissable de soins et de peines; un poison agréable, une pièce de théâtre, une douce frénésie! Maux réels, biens imaginaires, agitation au sein du repos, sécurité sans fondement, crainte sans objet, larmes sans motif, travaux sans récompense, entreprises sans résultat, espérance vaine, joie fausse, douleur véritable : voilà le monde, l'apanage, la félicité du monde. »

D'après ce tableau, le monde vous paraît-il bien différent de l'enfer? Crimes et châtiments, n'est-ce pas là l'enfer? Or, est-il rien dont le monde abonde davantage? « L'iniquité, dit le Psalmiste (Ps. 54, 11), l'environne jour et nuit; le travail et l'injustice sont dans son sein. » Voilà le seul fruit que produise le monde; voilà ce qu'on y retrouve partout, de quel côté qu'on l'envisage : *travail* et *injustice*. Ah! je comprends pourquoi saint Bernard disait que, « sans l'espérance d'une vie meilleure, il ne verrait presque pas de différence entre ce monde et l'enfer. »

Louis de Grenade, Gr. de la pénit., p. 321 et suiv.

BONHEUR VRAI.

Le vrai bonheur et le parfait repos ne se trouvent qu'en Dieu seul.

. . . Il nous reste à reconnaître que la vraie béatitude et le parfait repos que le monde ne saurait donner se trouvent en Dieu et en Dieu seul. Si les hommes étaient bien convaincus de cette vérité, ils n'auraient plus de prétexte, même apparent, pour s'attacher au monde, comme ils le font pour la plupart. Donc pas de vérité plus importante; c'est pourquoi nous allons l'établir en peu de mots d'une manière démonstrative. Nous ne consulterons pour cela ni les enseignements de la foi, ni l'autorité de son témoignage; nous ne ferons parler que la raison.

Présupposons un principe incontestable : c'est que nulle créature ne peut goûter de parfait contentement avant d'être parvenue à sa fin dernière, c'est-à-dire à la perfection ultérieure dont sa nature la rend susceptible; jusque-là elle est et doit être nécessairement dans l'inquiétude et l'agitation, par le sentiment inévitable du besoin de ce qui lui manque. Maintenant, je le demande, quelle est, pour l'homme, cette fin dernière qui seule peut le mettre en possession de sa félicité, ou, comme parlent les théologiens, de sa béatitude objective? indubitablement, c'est Dieu qui, étant son premier principe, est aussi sa dernière fin. Or, par la même raison qu'il ne peut avoir deux premiers principes, il ne peut avoir deux dernières fins, autrement il y aurait deux divinités : donc, hors de Dieu il est impossible qu'il trouve le bonheur. De même donc que le gant est fait pour la main, et le fourreau pour l'épée, sans pouvoir être parfaitement adaptés à un autre usage; de même le cœur de l'homme, créé pour Dieu, ne peut trouver ailleurs qu'en Dieu le parfait repos; en lui seul il sera content, hors de lui il sera pauvre, dévoré de besoins.

Voyez ce soldat de Plutarque qui, de grade en grade, s'est élevé jusqu'à l'empire : parvenu à ce point culminant des honneurs et de son ambition, il sent toujours au dedans de lui même vide, même inquiétude; et il répète : « J'ai parcouru tous les degrés du pouvoir et de la gloire; je me suis élevé au faîte, et je n'ai trouvé nulle part le contentement. »

Voyez cette aiguille aimantée : comme elle s'agite! comme elle paraît inquiète! Livrez-la à son inclination naturelle, avec quelle véhémence elle se tourne vers le nord; l'y voilà : elle est fixe, immobile; elle est dans son centre. O homme, Dieu est votre centre, votre fin dernière; tant que vous en serez éloigné, eussiez-vous tous les trésors du monde, vous serez comme l'aiguille, dans un état d'agitation et de violence. Mais tournez-vous vers lui, et vous vous trouverez incontinent dans le calme et le repos. Ainsi point de félicité parfaite hors de la possession de Dieu; et pendant cette vie, celui-là est plus près du bonheur qui s'est le plus approché de Dieu.

Non, le bonheur ne consiste point dans la jouissance des voluptés sensuelles, comme a prétendu l'établir Épicure, et à sa suite le faux prophète d'Orient; comme semblent le supposer les mauvais chrétiens, qui, tout en

répudiant de bouche cette infâme doctrine, la professent et la suivent dans leur conduite. Suivez-les en effet dans tous les détails de leur vie, vous les prendrez certainement pour des sectateurs de ces deux écoles. Que font les riches et les puissants du siècle, surtout dans le premier âge, que font-ils autre chose que de rechercher et de savourer tous les plaisirs et tous les agréments qu'ils peuvent se procurer? Or, qu'est-ce que cela, sinon prendre pour fin dernière la volupté d'Epicure, poursuivre dans ce monde le paradis de Mahomet? Malheureux disciples de maîtres abominables! comment pouvez-vous ne pas avoir en horreur les leçons et les exemples de ceux dont le nom seul vous est en exécration? Si vous cherchez ici la félicité d'Epicure, renoncez, renoncez à celle de Jésus-Christ.

Concluons donc hardiment : le bonheur n'est point dans les sens, ni dans les voluptés grossières des sens, mais dans l'esprit et les nobles délectations de l'esprit. Telle est l'opinion des grands philosophes... Et quand nous voudrions dire que les grands du monde ont été plus heureux que les amis de Dieu, nous serions à l'instant même démentis par un grand nombre d'entre eux, qui, après avoir goûté les douceurs du service de Dieu, ont abandonné avec joie les positions les plus brillantes. Nous serions démentis par saint Grégoire, qui, élevé malgré lui sur la chaire de saint Pierre, ne cessait de soupirer après l'humble cellule qu'il avait laissée dans le monastère, comme le captif sur le rivage du Maure ne cesse de soupirer après la patrie et la liberté.

. . . Point de félicité hors de l'accomplissement de tous nos désirs.

Saint Augustin nous explique divinement cette vérité. « A mon sens, dit-il, on ne saurait considérer comme heureux, ni celui qui ne possède point ce qu'il aime, quel que soit l'objet de ses affections; ni celui qui n'aime point ce qu'il possède, fût-ce un bien véritable; ni celui qui ne désire pas ce qui mérite d'être désiré : car celui qui désire ce qu'il ne peut obtenir est tourmenté; celui qui obtient ce qui ne mérite pas d'être désiré est déçu; celui qui est indifférent pour ce qui mérite d'être désiré est un insensé dont l'intelligence est malade. » Le bonheur est donc essentiellement dans le souverain bien possédé dans sa plénitude, aimé comme il le mérite; et en vain le chercherait-on ailleurs.

. . . Il y a dans les champs certaines plantes qui, à une certaine distance, charment les yeux par la vivacité, la délicatesse de leurs couleurs; si l'on y porte la main, elles exhalent une odeur si fétide, qu'on est obligé de les jeter au loin. Il en est de même des riches et des puissants du monde : si vous arrêtez vos regards sur l'éclat, l'élévation de leur rang, sur la magnificence de leurs maisons, sur la foule empressée de leurs serviteurs, vous êtes tenté de croire que la félicité n'existe que pour eux; mais pénétrez dans le secret de leur domestique, dans l'intime de leur âme, et vous reconnaîtrez aussitôt que vos yeux s'étaient laissé éblouir par un faux brillant. Aussi combien qui avaient longtemps convoité leur condition, tant qu'ils ne l'avaient envisagée que dans le lointain, et qui ne l'ont pas eu plutôt examinée en face, qu'ils l'ont repoussée avec dédain : l'histoire nous en a conservé une foule d'exemples. Elle nous montre des païens même portés au trône impérial par les vœux de l'armée, qui refusèrent obstinément de s'y asseoir, uniquement parce que, ne se laissant point éblouir par l'éclat de la couronne, ils savaient apercevoir les épines dont elle était entrelacée.

. . . Résumons. Puisque la raison, l'autorité, l'expérience se réunissent pour nous démontrer qu'il est impossible de trouver hors de Dieu le repos et la félicité que nous cherchons dans le monde, pourquoi ne les cherchons-nous pas en Dieu? « Faites, dit saint Augustin, faites le tour des terres et des mers. Allez partout où vous voudrez, partout, loin de Dieu, vous serez misérable. »

Louis de Grenade, Guide des pécheurs, p. 335.

Impossibilité de le trouver dans le monde.

Pesez bien chacune des paroles de saint Augustin : « C'est un grand bien que le bonheur; mais il a une région qui lui est propre, et ce n'est pas celle-ci. Jésus-Christ est descendu de la région du bonheur, et il n'a pas trouvé le bonheur sur la terre; il y a été moqué, injurié, enchaîné, flagellé, souffleté, couvert de crachats, couronné d'épines, attaché à la croix; enfin ce maître de toutes choses a été soumis à la mort. » Faites, je vous en conjure, une attention toute particulière à la conséquence que tire le saint docteur. « O homme, toi qui n'es que l'esclave, pourquoi cherches-tu donc le bonheur dans une région où le maître a trouvé la mort? »

Mois de Marie, par Martin, p. 71.

BOSSUET.

Sa préparation avant de monter en chaire. Eloge du sermon sur l'unité de l'Eglise.

Quelques heures avant de monter en chaire, Bossuet méditait sur son texte, jetait sur le papier quelques paroles, quelques passages des Pères, pour guider sa marche, puis se livrait à l'inspiration du moment et à l'impression qu'elle produisait sur ses auditeurs. Ce qu'on a recueilli de ses sermons ne peut donc passer pour l'expression fidèle de ce qu'il a prononcé; toutefois son génie s'y retrouve. Son sermon sur *l'unité de l'Eglise* est, au jugement du cardinal Maury, le plus magnifique ouvrage de ce genre qui ait jamais été composé dans aucune langue.

Godescard, t. 12, p. 84.

BOUCHE.

Elle parle de l'abondance du cœur.

Ex abundantia cordis os loquitur. Comment est-il possible de parler sans penser à ce que l'on dit?... Si une puanteur insupportable sortait d'un sépulcre ouvert, pourrait-on dire qu'il n'y aurait point de corps mort, ni de chair pourrie? *Sepulchrum patens est guttur eorum.* Si on voyait une grosse fumée noire et épaisse s'évaporer d'une cheminée, pourrait-on dire qu'il n'y a point de feu? il n'y a jamais de fumée sans feu... on n'entend sortir de votre bouche que des saletés, des propos infâmes, des chansons lascives; et qu'il n'y ait point de pensées impures, point d'imaginations déshonnêtes, c'est ce qui est impossible, de toute impossibilité.

Lejeune, Serm., t. 6, p. 339.

BRÉVIAIRE.

Comment il faut le réciter.

. . . Nous devons mettre toute notre attention à réciter l'office divin comme il faut... accompagner de nos affections et de nos sentiments ce que nous lisons. Il faut, dit saint Augustin, *si psalmus orat, orare; si gemit, gemere; si sperat, sperare...* Oh! combien profitent ceux qui lisent chaque jour l'office avec dévotion! Saint Jean Chrysostôme dit que *implentur Spiritu sancto.* Ceux, au contraire, qui le disent mal, perdent beaucoup de mérites, et en rendront ensuite un grand compte à Dieu.

S. Liguori, Recueil de text., t. 2, p. 174.

Au temps convenable. Voyez encore OFFICE DIVIN.

C'est bien fait à un ecclésiastique de dire ses heures, et de payer à Dieu le tribut qu'il lui doit; mais saint Séverin fut en purgatoire pour les avoir dites hors du temps convenable, pour avoir dit Vêpres et Complies le matin, afin qu'il eût plus de loisir de traiter après midi des affaires de son diocèse avec l'empereur. N'est-ce pas une faute bien plus légère d'avancer le paiement d'une dette que de la retarder? Si ce saint évêque fut en purgatoire pour avoir dit quelque office trop tôt, que deviendront ceux qui attendent à dire Prime et le reste jusqu'à neuf ou dix heures du soir, quand ils sont à demi endormis?

Le Jeune, Serm., t. 6, p. 339.

—C—

CABARETS.

Dangereux.

. . . Les cabarets, si pernicieux dans tous les temps, où les hommes vont comme des imbéciles perdre leur argent et leur âme, les cabarets, sur la porte desquels on pourrait écrire : ici règnent l'ivrognerie et la crapule; ici règnent les jurements et les querelles; ici est le trouble des ménages, la ruine des familles, la source de tout mal et la destruction de tout bien; les cabarets, en un mot, dont on ne pourrait dire assez de mal.

Bonnardet, Instr. fam., t. 6, p. 137.

Porte de l'enfer.

Celui qui réussirait à fermer tous les cabarets, fermerait les portes de l'enfer à la plus grande partie des gens du peuple.

Bonnardet, Instr. fam., t. 2, p. 344.

Invectives contre les cabaretiers.

Misérables cabaretiers, qui êtes la perte et la ruine de nos paroisses, que vous dit la conscience, lorsque les enfants volent leurs parents, lorsque le père arrache le pain de la bouche de sa femme et de ses enfants, pour payer les parties de débauches qu'il fait chez vous? C'est mon métier; il faut bien que je vive; que voulez-vous que je fasse? — Ce que je veux que vous fassiez? que vous obéissiez à Dieu et à l'Eglise. Je voudrais que vous ne donnassiez point à boire pendant les offices, ni pendant la nuit. Je voudrais que votre porte fût impitoyablement fermée, non-seulement à des heures indues, mais dans tous les temps, aux ivrognes, à tous ceux pour qui votre maison peut être une occasion de dérangement. Ah! si la police savait, comme nous, tout le mal que vous occasionnez, si elle savait les disputes, les querelles, les horreurs que votre cabaret amène dans l'intérieur des ménages, elle ferait murer vos portes, raser vos maisons. Mes chers frères, pardonnez-moi, le zèle m'emporte, je le sens bien. Mais combien de fois ne vous ai-je pas fait en particulier les représentations les plus douces et les plus amicales? Combien de fois ne vous ai-je pas forcés de convenir que vous ne pouvez pas être innocents des désordres dont votre cabaret est la cause, et qu'il ne tient qu'à vous d'empêcher? Est-ce que vous ne voyez pas cela? Est-ce que votre conscience ne vous reproche rien sur cet article? A la conscience, au cœur, à la vérité, à la justice, et non pas au métier, à l'intérêt : *Reddite prævaricatores ad cor.*

Id. ibid., t. 6, p. 240.

CALMET (Dom).

Pourquoi ses commentaires sur l'Ecriture sainte sont l'arsenal des incrédules.

Il n'est pas étonnant que ce volumineux ouvrage soit devenu une espèce d'arsenal, où les incrédules ont pris des armes contre l'autorité des saintes lettres, 1° parce que c'est le seul commentaire de cette étendue qui soit écrit en français, et que presque tous les philosophes ignorent le latin, ou le savent trop peu pour lire avec attention les livres écrits en cette langue; 2° parce que le grand défaut de cet ouvrage, où d'ailleurs il y a des recherches et des lumières, est de mettre les difficultés dans tout leur jour, sans y proportionner toujours les réponses, lors même qu'on pourrait en faire d'absolument victorieuses; de rejeter sans raison des explications, qui étant bien exposées, seraient des plus satisfaisantes; de mutiler et d'abréger les réponses, que l'auteur adopte, et qu'il devrait présenter avec toute la force dont elles sont susceptibles.

Catech. philos. par De Feller, t. 2, p. 1[illegible].

CALOMNIE.

Ne pas la craindre.

O disciple de Jésus-Christ, ne vous étonnez point d'être traité comme votre maître; réjouissez-vous-en, au contraire. Vivez toujours de telle sorte que votre conscience ne vous reproche rien de grave devant Dieu, et alors, plus les méchants chercheront à vous noircir, plus vous serez agréable aux yeux du Seigneur.

Pinart. La nourrit. de l'âme chrét., p. 272.

Comment il faut la supporter.

Prenez la ferme résolution de garder un généreux silence, lorsque vous vous verrez en butte à la médisance ou à la calomnie, à moins que la gloire de Dieu n'exige que vous vous défendiez. Si vous éclatez en plaintes et en reproches, si vous demandez à tout le monde quels peuvent être les auteurs des propos qu'on tient contre vous, si vous employez tant de raisons pour chercher à vous justifier, si vous accusez les autres pour vous excuser vous-même, croyez-le bien, vous vous serez, pour l'ordinaire, plus nuisible qu'utile. En faisant tant de bruit, vous publiez la calomnie au lieu de l'étouffer; tandis que si vous saviez humblement vous taire; si vous aviez la patience d'attendre de Dieu votre justification, vous verriez tous ces mauvais bruits qu'on répand contre vous tomber d'eux-mêmes, et mourir à vos pieds sans avoir pu vous nuire.

Id. ibid., p. 226.

Calomniateur puni.

Sainte Elisabeth, reine de Portugal, avait un page extrêmement vertueux, dont elle se servait pour la distribution de ses aumônes secrètes. Un autre page, jaloux de la faveur dont il jouissait à cause de sa vertu, résolut de le perdre, et pour y réussir, il persuada au roi qu'il avait un commerce criminel avec la reine. Le prince que la corruption de son cœur portait à mal penser des autres, ajouta foi à la calomnie, et forma le projet d'ôter la vie au prétendu coupable. Il dit à un maître de four à chaux qu'il lui enverrait un page pour lui demander s'il avait exécuté ses ordres, et que c'était là le signal auquel il le reconnaîtrait. Vous le prendrez, ajouta-t-il et le jetterez dans le four, afin qu'il y soit brûlé; il a mérité la mort pour avoir justement encouru mon indignation. Au jour marqué, le page fut envoyé au four à chaux. Ayant passé devant une église, il y entra pour adorer Jésus-Christ. Il entendit une messe, indépendamment de celle qui était commencée quand il entra dans l'église. Cependant le roi impatient de savoir ce qui s'était passé, envoya le délateur s'informer si l'on avait exécuté ses ordres. Le maître du four prenant celui-ci pour le page dont le prince lui avait parlé, le saisit et le jeta dans le feu, qui le consuma en un instant. Le page de la reine, après avoir satisfait sa dévotion, continue sa route, gagne le four, et demande si l'ordre du roi est exécuté; et comme on lui répond affirmativement, il revient au palais rendre compte de sa commission. Le roi fut singulièrement étonné en le voyant de retour contre son attente; mais lorsqu'il eut été instruit des particularités de l'événement, il adora le jugement de Dieu, rendit justice à l'innocence du page, et respecta toujours depuis la vertu et la sainteté de la reine.

Gaspard, t. 9, p. 429.

Trois calomniateurs punis.

La vénération que les chrétiens de Jérusalem avaient pour leur saint évêque Narcisse, ne put le garantir de la malice des méchants. Trois scélérats incorrigibles, que son zèle incommodait, l'accusèrent d'un crime atroce qu'Eusèbe ne nomme point. Ils confirmèrent leur calomnie par des serments et des imprécations horribles. L'un dit qu'il voulait périr par le feu, l'autre être couvert de lèpre, et le troisième perdre la vue, si ce qu'ils avançaient n'était pas vrai. Ils ne purent cependant venir à bout de se faire croire. Quelque temps après, ils éprouvèrent l'effet de la vengeance divine. Le feu ayant pris pendant la nuit à la maison du premier, il y fut brûlé avec toute sa famille. Le second fut couvert d'une lèpre universelle. Le troisième, effrayé par ces exemples, avoua le complot et la calomnie; il pleura son péché avec des larmes si continuelles et si abondantes, qu'il en perdit la vue avant sa mort.

Id., t. 16, p. 156.

CALVAIRE.

Rocher fendu.

Des voyageurs et des historiens très-instruits, Millar, Fleming, Maundrell, Shaw et d'autres, attestent que ce rocher n'est point fendu naturellement selon les veines de la pierre, mais d'une manière évidemment surnaturelle (Réponses crit., tom. 1. p. 547. Fleming, Christology, tome 2. p. 97.). « Si je voulais nier, dit saint Cyrille de Jérusalem, que Jésus ait été crucifié, cette montagne de Golgotha sur laquelle nous sommes présentement assemblés, me l'apprendrait (Catéchisme, 13e traduction de Grancolas, p. 300. »

Bergier, Traité hist. et dog. de la vraie relig., t. 7, p. 468.

L'alpha et l'oméga des œuvres de Dieu et des hommes.

Le calvaire est l'*alpha* et l'*oméga*, le *principe* et la *fin* de toutes les œuvres de Dieu et des hommes.

L'abbé Martine, L'Emmanuel ou le rem. à tous nos maux, p. 61.

CANONISATION.

Les honneurs aux Saints, réduits à sept articles.

On réduit à sept articles tous les honneurs que l'Eglise fait rendre aux Saints canonisés. 1° Leurs noms sont inscrits dans les calendriers ecclésiastiques, les martyrologes, les litanies, et les autres diptyques sacrés. 2° On les invoque publiquement dans les prières et dans les offices solennels. 3° On dédie sous leur invocation des temples et des autels. 4° On offre en leur honneur le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ. 5° On célèbre le jour de leur fête, c'est-à-dire, l'anniversaire de leur mort. 6° On expose leurs images dans les églises, et ils y sont représentés la tête environnée d'une couronne de lumière, qu'on appelle *auréole*. 7° Enfin, leurs reliques sont offertes à la vénération du peuple, et portées avec pompe dans les processions solennelles.

C'est dans tout l'univers chrétien que ce culte est autorisé par le décret de leur canonisation. Quand le souverain pontife a déclaré leur sainteté, c'est un devoir pour tous les fidèles de la reconnaître, et de leur payer le juste tribut de respects dus à cette qualité sublime.

Grancolas, t. 20, p. 545.

CANTIQUES PROFANES.

Comment ils servent au triomphe de la vertu.

. . . Il est vrai aussi que ces cantiques sont quelquefois chantés sur des airs profanes; hé bien, c'est faire servir le vice au triomphe de la vertu. Des temples d'idoles ont été convertis en temples du vrai Dieu, et serait-il défendu d'orner nos tabernacles de pierres précieuses dont voudrait se dépouiller, pour les parer, la vanité mondaine? Que sont ici quelques inconvénients, d'ailleurs exagérés, à côté de tant de précieux avantages?

Frayssinous, Confer. et Disc. mêl., p. 56.

CARACALLA.

Sa maudite maxime.

Maudite maxime de Caracalla : *Quod libet, licet.*

Le Jeune, Serm., t. 7, p. 340.

CARÊME.

Ceux qui doivent principalement jeûner. Voyez CENDRE, JEÛNE.

« Les austérités du carême, dit saint Jérôme, doivent être très-rigoureuses, mais encore plus dans les personnes du monde qui sont remplies d'embonpoint, que dans celles dont la vie est un jeûne perpétuel. »

Godescard, t. 14, p. 167.

CARILAUS.

Trait de sa bonté.

. . . Ne m'avouerez-vous pas que le naturel du bien, c'est d'être contraire au mal? que le propre de ce qui est bon, c'est de conserver le bien? que le véritable effet de la bonté, c'est de ruiner la malice? C'est sur cette vérité que se fondait l'argument du Lacédémonien. On louait un jour, en présence d'un habitant de Sparte, la bonté de Carilaüs, qu'on disait être si bon, qu'il pardonnait à tous les malfaiteurs; et comment serait-il bon, dit-il, puisqu'il n'est pas contraire aux méchants?

Le Jeune, Serm., t. 7, p. 307.

CARNAVAL.

Ce que l'Eglise fait en ces jours.

Vous le savez, et vous ne le savez que trop, il est une époque dans le cours de l'année, plus particulièrement marquée par la licence du plaisir, par de bizarres travestissements, par des divertissements nocturnes, et l'indécence des costumes. Il est certains jours où le peuple entier semble quitter le christianisme pour retourner aux mœurs païennes, jours, hélas! marqués naguère par toutes les noirceurs du crime et par les pompes lugubres de la mort. Hé bien, durant ces jours de licence et de folie, que fait l'Eglise chrétienne? Semblable à cet oiseau domestique, qui appelle autour d'elle ses petits dispersés que menace le milan cruel, et qui les cache sous ses ailes jusqu'à ce que l'ennemi ne soit plus à craindre, l'Eglise, mère tendre et désolée, appelle autour de ses tabernacles ses enfants dociles, pour les mettre à l'abri des piéges de la séduction; elle gémit avec eux sur les excès de ses enfants égarés, et offre ainsi les gémissements et les supplications des uns pour expier les crimes des autres. Et comment un vrai chrétien serait-il étranger à ces sentiments? Quel est le fils qui ne serait profondément ému à la vue de son père bafoué, maltraité, mis à mort?

Frayssinous, Confer. et Disc. mêl., p. 164.

Principes des débauches.

Les débauches de carnaval ne peuvent avoir eu d'autres principes que le regret d'entrer dans le carême.

Fleury, Mœurs des Israél. et des chrét., p. 373.

CATÉCHISME.

Explication de ce mot. Ce qu'il enseigne.

Dites-moi (N.), que veut dire le mot catéchisme? vous dites que vous venez au catéchisme, qu'il faut apprendre son catéchisme, il faut bien savoir ce que ce mot-là signifie? — Catéchisme veut dire instruction. — C'est très-bien, mon enfant; oui, catéchisme signifie la même chose qu'instruction; ainsi, quand on dit qu'on vient au catéchisme, c'est comme si l'on disait qu'on vient à l'instruction, qu'on vient s'instruire et apprendre quelque chose. — Qu'est-ce qu'on apprend en venant au catéchisme? est-ce à lire et à écrire? — Non, on apprend sa religion. — On apprend, mon enfant, à connaître le bon Dieu, et ce qu'il faut faire pour le bien servir; car c'est là en quoi consiste la science de la religion; c'est même la plus importante de toutes les sciences. C'est très-beau de savoir bien lire, bien écrire, bien calculer, ce sont des choses même très-utiles, mais qui ne servent que pour le temps, pour ce monde, ou si vous voulez, tout cela ne sert que pour la vie présente; mais la science de la religion, ah! c'est une connaissance qui sert pour l'éternité, qui sert à gagner le ciel, et sans laquelle on ne pourrait pas y aller. Pourquoi? parce que, ne sachant ce qu'il faut faire pour plaire au bon Dieu, on ne pourrait pas s'y attacher. Pourriez-vous, (N.), aller à Rome, ou dans d'autres villes sans en connaître la route? — Non. — Non, sans doute, mon enfant, vous vous perdriez mille fois avant d'y arriver. Que feriez-vous si vous étiez obligé de vous rendre dans ces villes éloignées? — Je demanderais le chemin qui y conduit. — Eh bien, vous n'êtes pas non plus capable de parvenir au ciel, sans connaître le chemin qui y conduit; venez ici, vous l'apprendrez. Oui, c'est la religion qui enseigne le chemin du ciel; ainsi, ceux qui n'apprennent pas leur religion, qui ne viennent plus au catéchisme, ne le connaîtront jamais; ne le connaissant point, ils ne le suivront pas non plus. S'ils ne le suivent pas, pourront-ils arriver au ciel? — Non. — Non, mon enfant, ils ne pourront que s'égarer, c'est-à-dire prendre le chemin de l'enfer, car ici il n'y a pas de milieu; quand on n'est pas dans le chemin du ciel, on marche dans celui de l'enfer; il faut nécessairement que nous suivions l'un ou l'autre de ces deux chemins. P. XI.

C'est le plus beau livre après l'Evangile.

. . . Votre catéchisme renferme en abrégé toutes les principales vérités que Notre-Seigneur nous a enseignées; ainsi, quand on sait bien son catéchisme, on connaît les principales vérités de la religion, tout ce qu'il faut croire, tout ce qu'il faut demander, faire et recevoir pour être sauvé; on regarde comme peu de chose ce catéchisme qu'on a entre les mains dès l'enfance; c'est pourtant le plus beau livre qui existe après l'Évangile; il n'y en a point qui enseigne une science plus importante ni plus belle. Voyez, mes enfants, quel cas vous devez en faire; combien vous devez l'apprendre avec soin; retenez donc bien que le catéchisme est le livre le plus précieux pour vous; qu'il n'y en a pas, et qu'il ne peut y en avoir qui doive vous être plus cher; oui, mes enfants, il faut prendre à cœur de le savoir tout entier à la lettre. (P. XIII.)

Trait historique.

Dans une maison ecclésiastique où l'on donnait chaque année des retraites aux séculiers, on leur prêtait des livres de piété pour les aider à bien faire les saints exercices. Parmi les livres qu'on distribuait à chacun, on ne manquait jamais d'y mettre un catéchisme. Un grand seigneur, qui était au nombre de ceux qui étaient venus pour faire retraite, voyant que le supérieur lui présentait un catéchisme, en fut fort surpris. Il dit en riant: «Quoi! un catéchisme! vous me mettez à l'ABCD! Dès l'âge de dix ans, je savais mon catéchisme tout entier par cœur. — Voyons, lui repartit le supérieur, si vous ne l'avez pas oublié.» Il lui fit aussitôt plusieurs questions qui l'embarrassèrent fort, et le rétractant avança des propositions contre la foi. « Apprenez, mon cher colonel, dit ensuite le supérieur, que, parmi les gens du monde, et même parmi ceux qui sont habiles dans les sciences humaines, il en est peu qui soient suffisamment instruits de leur religion. » (P. XVII.)

Cossart, Scien. prat. du catéchiste.

Son importance.

Oserais-je, mes frères, vous exhorter à rester, au moins de temps en temps, à l'explication du catéchisme? Ne croyez pas que cette instruction familière vous soit inutile; l'Eglise, au contraire, la regarde comme la plus importante, parce qu'outre qu'elle est à la portée de tout le monde, elle rappelle l'histoire de notre sainte Religion, la suite de nos saints Mystères, et toute la morale chrétienne. Eh! ne devriez-vous pas avoir plus de plaisir à entendre parler de votre Dieu, et des moyens de vous assurer un bonheur éternel, que de rester sur la place, ou dans le cabaret où vous ne faites qu'offenser Dieu? Mais hélas! Seigneur, tout le contraire arrive. La plupart des hommes n'ont que de l'indifférence et du dégoût pour ce qui vous regarde, et pour ce qui peut contribuer à leur salut.

Bonnardel, Instr. fam., t. 2, p. 265.

Les parents doivent y conduire leurs enfants. Sa nécessité.

. . . Vous vous piquez ordinairement de leur faire fréquenter les écoles où ils peuvent acquérir les connaissances les plus propres à contribuer à leur bonheur temporel ; mais n'est-il pas encore plus important pour eux de connaître ce qui est absolument nécessaire de savoir pour parvenir au salut éternel ; et pouvez-vous ignorer que ce n'est qu'en fréquentant nos temples, que ce n'est qu'en écoutant les leçons que la religion nous y donne, qu'ils pourront s'en instruire? Ayez donc soin de les conduire à cette école, qui sera pour eux l'école de la sagesse, de la vertu, de la piété ; et que votre principale attention soit de leur faire apprendre de bonne heure les vérités salutaires que l'on y enseigne. On peut se passer de toutes les autres sciences, et il y a un grand nombre de Saints qui sont parvenus au ciel sans les posséder. Mais la science du salut est absolument nécessaire, puisque ce n'est qu'en la possédant, qu'on peut se sauver, et qu'en l'ignorant, on ne peut manquer de se perdre.

Année liturgique, t. 1, p. 6'.

Combien il est difficile de le bien faire.

Il n'est pas si aisé de bien faire le catéchisme, qu'on se l'imagine : de tous les emplois ecclésiastiques, c'est un de ceux qui demande le plus d'application, le plus de peine, le plus de patience, le plus de douceur, le plus d'onction, le plus de discernement et le plus de persévérance. Ce n'est point un ouvrage du commun, mais celui d'un sage architecte, d'établir le fondement de la religion, dit saint Jérôme, *fundamentum nemo potest ponere nisi sapiens architectus* (In cap. 1. ep. ad Titum.)... Donnez un pain entier à un petit enfant, si vous ne le lui rompez, il mourra de faim : il en est de même des vérités chrétiennes ; si vous ne prenez soin de les digérer et de les rendre sensibles, vous parlerez beaucoup, et vous n'instruirez personne.

Chevassu, Médit., t. 1, p. 349.

Bien qu'il opere.

Ex infantibus benè enutritis et educatis, fit populus fortis et honestus : ex infantibus benè instructis et timoratis, prodit societas fidelium, et populus sanctorum.

Sicut messis pendet à semine ; ita sanctificatio hominum à primitiva institutione.

Semina, fili, ut metas, semen pietatis, et sancti timoris mitte in corda puerorum, illud frequentis rore exhortationis riga; germinans germinabit, et dabit fructum in tempore suo.

Mollia sunt, sicut cera, infantium corda : formam quam volueris facilè suscipient. Imprime ergò illis sanctimoniæ formam, et manebit.

. . . Sæpiùs forsan, fili, ex cathedra sancta intonuisti : et quot convertisti? Magnificentiùs operatus es, quàm cum infantibus : sed quid fructûs? Semen cecidit suprà petram, et natum aruit ; quia non habebat humorem.

Semina, fili, super bonam terram, super corda adhuc innocentia. Simplicitas tua erit quidem lampas contempta apud cogitationes divitum : sed semen orietur, faciet fructum centuplum; et quod seminaveris in humilitate, in exultatione metes.

Allez et enseignez.

Prædico, inquis, catechizo, accedant et audient. O fili ! non invenio opera tua plena.

Apostolis meis non dixi tantùm : docete, sed ite, et docete. Et tibi dico, fili : exi in vias et sepes : debiles, cæcos, claudos inquire, voca, compelle intrare, ut impleatur domus mea cœlestis.

Sed moneo, inquis, ut accedant et audiant. fili, num sufficit Pastori, clamare ad oves errantes ? Non sane : sed currit, donec inveniat eas.

Ego Pastor bonus, dum fui in mundo, tales oves non expectavi tantùm ; sed et ardenter quæsivi per deserta.

Temetipsum, fili, non expectavi, sed quæsivi : et si te prior non requisissem, et reduxissem, ubi esses?

Ego ad puteum Samaritanæ perrexi : ibi catechizavi, ibi evangelizavi eam.

Vide quomodo Apostoli mei per vicos, casas, mapalia agrestia, deserta loca pertransierunt, doctrinæ veritatem, lucem gratiæ, pacis benedictionem omnibus impertiendo.

Vide quomodò Borromeus, Salesius per loca prærupta et invia, quasi reptantes iverunt, ut ad inaccessos populos pertingerent, et pauperibus evangelizarent.

. . . Si nimius sit grex tuus, ità ut singulis ovibus ignaris non possis specialiter auxilia sanctæ doctrinæ ferre ; cura, ut per sapientiores et doctiores oves, ignaræ erudiantur.

. . . Cessa conqueri, consideratis meis et sanctorum meorum pro salute animarum laboribus.

. . . Pro modica præbenda longa via curritur ; et pro pretiosissimis animabus, vix semel pes à terra levatur.

Memoriale vi. sacerd., p. 120.

CATÉCHISTE.

Son excellence.

Un bon catéchiste est plus utile qu'on ne pense. Le pape Paul III, dans une bulle où il recommande la fonction de catéchiste, déclare qu'*il n'y a rien qui contribue davantage au salut des âmes;* on peut ajouter qu'il n'y en a point de plus nécessaire et de plus sublime. Saint Augustin, saint Chrysostôme, saint Cyrille, etc., travaillaient avec autant de zèle que d'assiduité à instruire les enfants et les ignorants, et ils étaient persuadés qu'ils ne pouvaient faire de leurs talents un usage plus utile et plus glorieux...

Gobelard, t. 18, p. 381.

Avertissements aux catéchistes.

Quelques catéchistes affectent de remplir leurs instructions de facéties et d'anecdotes curieuses, ils prétendent que c'est un moyen d'attirer le peuple et de provoquer son attention sans la fatiguer. Je leur répondrai que les Saints faisaient pleurer leur auditoire, au lieu de le faire rire. Lorsque saint François Régis parcourait ses missions, les peuples ne l'écoutaient qu'en pleurant. Je ne blâme pas absolument qu'on se permette quelque plaisanterie qui dérive naturellement du sujet qu'on traite; mais rapporter certains faits, certaines historiettes ridicules, expressément pour faire rire l'auditoire, c'est réduire l'instruction à une scène de comédie ; chose indécente à l'église et dans la chaire, où l'on expose la parole de Dieu, où l'homme, chargé de l'instruction, est ambassadeur de Jésus-Christ, comme dit l'Apôtre : *Pro Christo enim legatione fungimur* (2. Cor. 5. 20.). A la vérité, le peuple aime ces facéties; mais, je le demande, quel profit en retirera-t-il? Après avoir ri, les auditeurs se trouvent si distraits et si peu disposés à la piété, que vous aurez beaucoup de peine à fixer de nouveau leur recueillement, loin de prêter attention à la morale que le plaisant instructeur en voudra déduire pour n'avoir pas l'air d'un charlatan, le trait ridicule qui les a frappés se présentera continuellement à leur esprit, et ils ne s'occuperont que peu ou point du tout de la morale qui suivra. Un tel catéchiste pourra bien se regarder comme un joli conteur et un homme agréable; jamais il n'acquerra la réputation d'un homme saint et spirituel; réputation nécessaire pour l'avantage de ceux qui l'écoutent. C'est d'ailleurs une erreur de croire que ces gentillesses contribuent à rendre le peuple attentif et à l'attirer au catéchisme. Je soutiens, au contraire, qu'il montrera d'autant plus d'attention et d'empressement, qu'il reconnaîtra qu'il ne perd pas son temps à y assister, et qu'il en sort plus instruit et plus religieux

S. Liguori, Instr. sur les préc. du Décal., p. IX

CATHERINE DE SIENNE (Ste).

Sa consolation à la mort.

Sainte Catherine de Sienne disait en mourant : « Consolez-vous avec moi, de ce que je quitte cette terre, patrie de tant de maux, pour aller dans le séjour de la paix. »

Idem, Consid. sur les maxim. etern., p. 94

CATON.

Il se poignarde par orgueil.

Le plus vertueux des Romains... Caton aime mieux se poignarder que de voir dans l'univers un homme au-dessus de lui.

Roissart, La consol. du chrét., p. 29

CÉLIBAT.

Le célibat ecclésiastique et religieux ne nuit pas à la population. Exemples

Saint Ambroise, *de virginit.*, livre III, soutenait déjà que les pays où il y avait plus de vierges et de continents, comme Alexandrie, l'Afrique, l'Orient, étaient plus peuplés que les autres. (P. 470.)

. . . Celui qui a traité de la félicité publique, avoue que l'Italie, malgré la quantité de prêtres et de moines, est plus peuplée qu'elle ne l'était sous les Romains, avec toutes les lois qu'ils avaient portées pour empêcher le célibat. (P. 471.)

. . . Jésus-Christ n'a point institué le sacerdoce pour travailler à la population de l'univers, mais au salut des âmes. Un pasteur est le père des pauvres, des veuves, des orphelins, des enfants abandonnés ; son troupeau est sa famille : quand elle est nombreuse, il ne peut y suffire; il lui faut des vicaires et des coopérateurs. Une société de femmes, de filles et de jeunes prêtres ne serait pas fort propre à édifier la paroisse. Les aumônes du pasteur seraient supprimées; on n'oserait plus lui en confier, de peur qu'il n'en détournât l'usage. Après la mort du curé, la paroisse se trouverait chargée de la veuve et des enfants; souvent elle a de la peine à faire subsister le curé lui-même. (P. 474.) — Personne ne connaît mieux que les ouvriers évangéliques, les croix, les chagrins, les dégoûts des personnes mariées ; c'est auprès d'eux qu'elles vont chercher de la consolation : elles n'y iraient plus, s'ils étaient mariés eux-mêmes. Nous le voyons par le peu de confiance que les protestants ont pour leurs ministres, et les Grecs schismatiques pour leurs *papas* mariés. (P. 476.) — Ceux qui savent que les lieux publics de Londres sont peuplés en grande partie de filles de ministres, ont de la peine à comprendre en quoi cette postérité peut contribuer à la prospérité publique. (P. 477.)

Les devoirs des ministres anglais et hollandais sont réduits à la fonction de prêcher et de présider aux prières publiques ; ils sont déchargés du reste : les devoirs d'un pasteur catholique sont beaucoup plus étendus. Outre les prières publiques, plus longues et plus fréquentes que celles des protestants, il y a le bréviaire et la messe pour chaque jour, le tribunal de la pénitence, l'administration des sacrements, le soin des pauvres, des malades, des mourants, de tous les établissements de charité, surtout le devoir rigoureux de l'aumône. (P. 480.)

— Au troisième siècle de l'Eglise, on était si persuadé du célibat des apôtres, que la secte des apostoliques s'abstenait du mariage, afin d'imiter les apôtres. (P. 491.)

Bergier, Tr. hist. et dog. de la vr. relig., t. 9

CENDRE.

Symbole de la pénitence. Raisons de l'imposition des Cendres.

La cendre a toujours été le symbole et l'hiéroglyphe de la pénitence. L'Eglise nous la met sur la tête au premier jour de carême, pour plusieurs raisons très-belles et toutes mystérieuses; je dirai ceci en passant. Premièrement, le saint carême est un temps d'abstinence et de jeûne; tous les chrétiens y sont obligés, s'ils n'ont pas une excuse légitime; et nous n'avons point de plus puissante bride pour nous empêcher de rompre notre jeûne, que de nous souvenir que le premier homme, pour avoir rompu son jeûne par un morceau de pomme, nous a engagés à la mort, et a été réduit en cendres. Secondement, le carême est un temps d'oraison et de prière, pour honorer les prières que le Fils de Dieu a faites pour notre salut dans le désert, et il n'y a point de meilleure disposition pour prier Dieu, que de nous humilier beaucoup en sa présence, que de reconnaître et lui montrer notre misère et la bassesse de notre extraction; *Recordare quia pulvis sumus.* Mon Dieu, je suis trop peu de chose pour être l'objet de votre justice; voyez que je ne suis qu'un peu de cendre, je suis indigne de votre colère : *Indignus Numinis ira.* En troisième lieu, le carême est un temps de pénitence, et la cendre en exprime très-bien la nature et les propriétés. *Oro supplex et acclinis, cor contritum quasi cinis.* Voilà une belle prière, pourvu que nous ne mentions point en la disant, pourvu que notre cœur soit calciné et pulvérisé comme cendre.

Le Jeune, Serm., t. 8, p. 412.

CÉRÉMONIES DE L'ÉGLISE.

Cas qu'en faisait sainte Thérèse.

Sainte Thérèse disait : *Je donnerais ma vie pour une cérémonie de l'Eglise.*

S. Liguori, Rec. de tex., t. 2, p. 26.

Tableau de Jésus-Christ souffrant.

Un ministre protestant jetant un jour les yeux sur un excellent tableau de Jésus-Christ souffrant, qu'on voit dans la galerie de Dusseldorf : *Maudit soit*, dit-il, *Calvin, pour avoir osé proscrire les saintes images; cet aspect de mon Sauveur fait sur moi plus d'impression que tous les discours que j'ai jamais entendus ou que j'ai faits moi-même.*

De Feller, Catech. philos., t. 4, p. 144.

CHAINES DE S. PIERRE.

Cas que l'Eglise en fait.

. . . Dieu a voulu que les chaînes de saint Pierre fussent dans l'Eglise l'objet d'une fête générale : pouvait-il donner une preuve plus frappante de l'estime qu'il fait du corps des Saints, qu'en prescrivant une si grande vénération pour des symboles d'opprobre et d'ignominie, uniquement parce qu'ils ont touché le corps de l'un d'eux?

Mais que parlé-je des chaînes, des os, du corps des élus? L'ombre même de leur corps a été de la part de Dieu l'objet des plus insignes honneurs. Hommes affligés! quelles que soient vos maladies, vos infirmités, approchez : que l'ombre de cet apôtre vous atteigne, et vous recouvrerez soudain votre guérison. O Dieu admirable! ô Dieu souverainement bon et glorificateur des bons! Il a donné à un homme un pouvoir qu'il n'a pas voulu exercer lui-même; car nous ne lisons nulle part que l'ombre de Jésus-Christ ait opéré les merveilles attribuées à celle de saint Pierre.

Louis de Grenade, Guide des Pech., p. 81.

CHAIR.

Arme la plus forte du démon.

La chasteté est un trésor d'un grand prix, mais les combats que la chair livre à l'homme pour la lui faire perdre sont terribles. C'est l'arme la plus forte qu'ait le démon pour le rendre son esclave : *Fortitudo ejus in lumbis ejus* (Job. 40, 11). Peu en sortent vainqueurs. Saint Augustin dit : *Inter omnia certamina sœvi sunt dura castitatis prœlia, ubi quotidiana pugna, ubi rara victoria* (Tract. de bon. mulier.).

S. Liguori, Rec. de tex., t. 2, p. 72.

Remèdes aux tentations de la chair.

Un religieux (Chron. s. Franc. 1. p. l. 7, c. 7.) qui était extrêmement tourmenté de cette tentation, consultant un jour le saint frère Gilles sur les moyens de s'en délivrer : Que feriez-vous, mon frère, lui dit le saint homme, à un chien qui voudrait vous mordre? Je prendrais des pierres ou un bâton, lui dit le religieux, et je ne cesserais point de frapper que je ne l'eusse fait fuir. Hé bien, reprit l'homme de Dieu, faites-en de même à l'égard de votre chair qui aboie contre vous, et vous ferez fuir la tentation. Ce remède, au reste, est si efficace, que souvent pour la détourner et pour la chasser, la moindre peine et la moindre mortification peut suffire. Il ne faudra, par exemple, que tenir quelque temps ses bras étendus en croix, ou se jeter à genoux; se donner quelques coups de discipline, ou demeurer quelque temps sur un pied ou faire enfin quelque chose de semblable.

Rodriguez, Pratique de la Perfection, t. 3, p. 308.

CHAPELET.

Réponse de saint François de Sales à son secrétaire. Voyez ROSAIRE.

Saint François de Sales, malgré ses travaux excessifs, le récitait tous les jours. N'oubliez pas la réponse que fit un jour ce saint évêque à son secrétaire. Des occupations extraordinaires ne lui avaient pas permis de réciter le chapelet à l'heure qu'il s'était fixée; la nuit

étant déjà avancée, il se préparait, quoique excédé de fatigue, à remplir ce devoir de piété. Le secrétaire qui s'en aperçut, le pria d'avoir égard à l'extrême besoin qu'il avait de repos, et de remettre son chapelet au lendemain. Mon ami, lui dit le Saint, il ne faut jamais différer au lendemain, ce qui peut se faire en son temps.

Debussi, Nouv. Mois de Marie, p. 322.

CHARITÉ.

Ses deux rameaux.

Cette vertu fait aimer le prochain en Dieu, et la créature dans le Créateur; l'amour de Dieu et du prochain sont deux rameaux qui partent du même tronc et ont la même racine.

Quadrupani. Dir. pour rass. dans leurs dout. les ames timorées, p. 55.

Elle seule fait l'enchaînement du temps et de l'éternité.

De toutes les vertus, la charité est la seule qui fait, pour ainsi dire, le lien et l'enchaînement du temps et de l'éternité; celle qui joint l'un à l'autre, et qui nous fait passer de l'un à l'autre.

Les autres vertus nous quittent et n'ont plus d'exercice dans la vie bienheureuse, la charité seule y agit, et nous y tient bonne compagnie. *Charitas numquam excidit : sive prophetiæ evacuabuntur, sive linguæ cessabunt, sive scientia destruetur.* Le don des langues cessera, le don de prophétie cessera, la science sera détruite, mais la charité ne se perd point : non pas en ce sens que l'entendent les hérétiques qui infèrent de là, que puisque cette vertu ne cessera pas, ceux qui la possèdent une fois ne la perdent jamais; mais en ce sens qu'elle accompagnera toujours le juste, qui, étant mort dans la grâce du Seigneur, ne cessera jamais de l'aimer pendant toute une éternité.

Les prophéties cesseront, et comme l'éternité consiste dans un temps présent qui subsiste toujours, on ne regardera plus l'avenir. Les langues cesseront : les bienheureux de telle nation qu'ils soient, n'auront tous qu'un même langage, de louer et de bénir le Seigneur. La science cessera; ce n'était qu'une connaissance imparfaite, et celle des bienheureux sera consommée. La foi cessera; on ne verra plus les vérités chrétiennes en énigmes, on les verra à découvert; l'espérance cessera; on aura ce que l'on demandait; la patience cessera, il n'y aura plus de maux à souffrir : la miséricorde cessera, il n'y aura plus de misères à soulager, dit saint Augustin. Les vertus cardinales, morales, théologales cesseront, *cùm advenerit quod perfectum est, evacuabitur quod ex parte est.* La charité seule subsistera, et durant toute l'éternité, quelle sera l'occupation des bienheureux? L'amour, l'amour, *charitas non excidit*, l'amour règnera toujours.

Prônes de Joly, t. 4, p. 228.

Envers tous.

Ego transivi benefaciendo, et sanando omnes; sequere me, fili.

Si videris ovem sub paupertatis onere gementem; onus ejus, pro posse tuo, humeris tuis, et eleemosynis cum mansuetudine leva.

Si infirmum inveneris sub ægritudinis pressuris desolatum; erige cum auxilio, juva consilio, refove consolatione.

Si occurrat alius sub peccatorum jugo curvus; quasi prodigi pater, cade super collum ejus, assume benignus ovem perditam, et lenitatis lacrymis lava.

Si pusillanimis venerit; excita eum blandæ monitionis stimulis : si rebellem et durum inveneris, sustine eum cum patientiâ, et tu firmior imbecillitates hujus infirmi porta.

Contradictiones ovium tuarum æquanimiter tolera.

Ne animum despondeas, si, cùm seminaveris triticum, spinas metas : ego, fili, à præsepio, usquè ad crucem, pro animabus salvandis laborare non cessavi; et tamen pauca salvantur.

Memor. vit. sacerd., p. 138.

CHARITÉ FRATERNELLE.

Nécessaire.

. . . Si l'un d'eux même est très-imparfait et à charge, cependant il faut l'aimer pour accomplir le précepte du Seigneur; car le Seigneur vous a sincèrement aimé, vous, si grand pécheur.

O malheureuse condition de certains religieux! Ils se croient des hommes spirituels, ils choisissent d'aller remplir le ministère de la charité apostolique parmi les nations éloignées et barbares, et en attendant ils n'ont pas les soins nécessaires pour exercer la charité domestique.

. . . Apprenez donc d'abord à pratiquer la charité envers vos frères, si vous voulez aussi être utile aux autres par la charité.

Etude de la Perf. rel., p. 288.

Nécessité de l'union et de la charité fraternelle.

Platon dit qu'il n'y a rien de plus pernicieux, dans une république, que la discorde et la désunion, ni rien de plus utile et de plus profitable que la paix et la bonne intelligence entre les citoyens.

Saint Jérôme dit la même chose encore plus fortement de la vie religieuse. C'est elle, dit-il, parlant de la charité, qui fait les religieux, et qui les assemble sous une même discipline; sans elle les monastères sont des enfers, et ceux qui y demeurent sont des démons; mais avec elle les monastères sont en terre des paradis; et ceux qui y vivent sont des anges (Hier. in regul. monast.). Aussi à dire vrai, quel plus grand enfer se peut-on imaginer, que d'être continuellement ensemble et d'avoir toujours des volontés différentes et des sentiments opposés?

Comme au contraire, n'est-ce pas vivre ici-bas de la vie des Anges, que de commencer à jouir dès ce monde de la paix et de la tranquillité dont ils jouissent dans le ciel? Cette vérité nous est confirmée par saint Basile, lorsque parlant des religieux : Ceux qui vivent, dit-il, dans un véritable esprit de communauté, imitent la façon de vivre des Anges, parmi lesquels il n'y a ni procès, ni querelles, ni dispute (Bas. in Constit. monast., c. 19). Et saint Laurent Justinien (de Discip. et profect. monast. Conversat., c. 10.) dit qu'il n'y a rien dans ce monde qui représente si bien l'assemblée de la Jérusalem céleste, qu'une société de religieux qui sont parfaitement unis ensemble par la charité. La vie qu'ils mènent est véritablement une vie angélique et céleste : *Le Seigneur est véritablement parmi eux, et le lieu où ils demeurent n'est autre chose que la maison de Dieu et la porte du Ciel* (Gen. 28, 16 et 17).

. . . *Le frère qui est assisté par son frère, est comme une ville forte* (Prov. 18, 19), dit le Sage; *et une corde triple se rompt difficilement* (Eccl. 4, 12). Tous les filets dont la corde d'une arbalète est composée, sont extrêmement faibles d'eux-mêmes, si on les prend séparément; et cependant quand ils sont bien serrés et bien entrelacés ensemble, ils ont la force de faire plier un arc d'acier. C'est ainsi que seront tous les religieux, lorsqu'ils seront bien unis les uns avec les autres par le lien de la charité.

Rodriguez, Pract. de la Perf. chrét., t. 1, p. 315.

Son mérite et son excellence.

Voyez, dit le Prophète royal, *combien il est avantageux et agréable que les frères demeurent ensemble* (Ps. 132, 1). Combien l'union et la conformité entre les frères est à estimer! Saint Jérôme dit que ce passage convient proprement aux religieux qui sont assemblés en une même communauté : et c'est un grand bien, en vérité, ajoute-t-il, et une grande douceur, que pour un frère que nous avons quitté dans le monde, nous en retrouvions dans la religion une infinité d'autres, qui nous aiment mieux que nos propres frères (Hier. sup. hunc Psalm.). Car ce n'est point d'ordinaire une véritable affection que celle de nos parents pour nous : l'intérêt en fait toujours la seule règle : c'est dans cette vue qu'ils nous rendent des soins; hors de là, il est rare qu'ils se mettent en peine de nous; et mon propre frère a peut-être moins de tendresse pour moi, qu'il n'a d'ardeur pour mon bien. Mais quant à nos frères spirituels, qui ont méprisé et abandonné tout ce qu'ils possèdent, ils n'ont garde de soupirer après ce que les autres possèdent; ce ne sont point vos richesses qu'ils désirent, c'est le salut de votre âme qu'ils cherchent; et voilà aussi ce qui s'appelle véritablement aimer (Id. ibid.). Aussi le grand saint Ambroise nous apprend que la fraternité en Jésus-Christ est bien plus étroite que celle du sang : car l'une, dit-il, produit bien peut-être quelque ressemblance de corps, mais l'autre passe jusqu'à l'union du cœur et de l'ame, suivant ce qui est écrit dans le quatrième chapitre des Actes des Apôtres, *que toute la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme* (Ambr., Serm. 9).

Id. ibid., p. 303.

Leçon du roi Seirulus à ses fils.

. . . Vous savez le beau trait de cet ancien roi, nommé Seirulus. Il avait un grand nombre d'enfants : étant au lit de la mort, il leur voulut laisser par testament la paix et l'union fraternelle comme le plus précieux gage qu'il leur pouvait léguer. Il les fit tous assembler autour de son lit, il se fait apporter un faisceau de flèches liées ensemble, les donne à son aîné et lui commande de les rompre, il n'en peut venir à bout; il les donne au second et lui fait le même commandement, et il ne les peut rompre non plus que son frère; il les donne au troisième, au quatrième, puis au cinquième, et ainsi consécutivement à tous les autres; enfin il les prit lui-même, et, les ayant déliées, il les rompit fort aisément l'une après l'autre, puis il leur fit cette leçon : Vous avez vu, mes enfants, que tant que ces flèches ont été liées, vous qui êtes plusieurs, jeunes, robustes et en bonne santé, ne les avez pu rompre; mais quand elles ont été séparées, moi seul qui suis vieux, faible et malade, je les ai rompues sans difficulté. Il en sera de même de vous : tant que vous serez bien unis ensemble et en bonne intelligence, ni les guerres, ni les procès, ni les maladies, ni autres accidents de la fortune ne ruineront votre maison; mais si une fois vous vous divisez, si la pomme de discorde se jette parmi vous, le moindre désastre désolera et ruinera cette famille.

Le Jeune, Serm., t. 2, p. 424.

CHARLES BORROMÉE (S.).

Il institue deux censeurs de sa conduite.

Saint Charles Borromée institua deux censeurs de sa conduite, prêtres d'une grande vertu et d'un grand sens, savants, fermes et sincères; il leur enjoignit de l'avertir de toutes ses fautes, si petites qu'elles fussent, soit dans sa vie privée, soit dans le gouvernement de son peuple.

Henrion, Hist. génér. de l'Eglise, t. 7, p. 500.

Sa pratique à table, lisant l'Ecriture, et récitant le Bréviaire.

Lorsqu'il prenait ses repas en particulier, il mangeait et lisait tout à la fois, et il se tenait à genoux quand il lisait l'Ecriture. P. 358. — Il récitait toujours l'office divin à genoux et nu-tête.

Godescard, t. 16, p. 360.

Sa règle de progrès dans la vertu. Voyez encore RÉSOLUTION.

Un gentilhomme l'ayant prié de lui tracer les règles à suivre pour faire des progrès dans la vertu, il lui donna cette réponse : « Celui qui désire avancer dans le service de Dieu, doit commencer chaque jour de sa vie avec une nouvelle ardeur, se tenir en la présence de Dieu autant qu'il lui est possible, et ne se proposer d'autre fin dans toutes ses actions que la gloire du Seigneur. »

Id., t. 16, p. 362.

Sa pratique en récitant l'Angelus.

Autrefois tout le monde s'agenouillait pour dire l'*Angelus ;* maintenant il y en a qui ont honte de le faire : cependant saint Charles Borromée n'avait pas honte de mettre pied à terre, soit qu'il fût en voiture, ou à cheval, pour la réciter au milieu du chemin et quelquefois dans la boue.

S. Liguori, Gloires de Marie, t. 2, p. 241.

Moyen de ne pas trouver le lit froid.

Un jour qu'on voulait lui bassiner un lit, il dit en souriant : « Le meilleur moyen de ne pas trouver le lit froid, c'est de se coucher plus froid que ne l'est le lit.

Godescard, t. 15, p. 351.

Son jardin.

On dit un jour à saint Charles qu'il lui convenait d'avoir un jardin proche de son palais archiépiscopal, pour y aller quelquefois prendre l'air. Ce grand amateur des pauvres ne voulut point faire cette dépense, et répondit : *Que le jardin d'un Evêque était l'Ecriture sainte.* (Guissano, l. 8. c. 7).

Chevassu, Mélit., t. 3, p. 215.

Il éveillait ses serviteurs.

Le grand cardinal saint Charles allait lui-même éveiller ses serviteurs le matin, leur portait de la chandelle, et parce que quelquefois pour éveiller quelqu'un il fallait passer par la chambre d'un autre qui ne devait pas se lever si matin que les autres, il ôtait ses pantoufles de peur de faire du bruit et de troubler son repos.

Le Jeune, Serm., t. 10, p. 490.

Corruption de son temps.

La corruption était montée à un tel point dans le diocèse de Milan que les prêtres ignoraient les premiers éléments de la religion et les plus essentiels devoirs du christianisme. La plupart des curés, parce qu'ils confessaient les autres, ne croyaient pas être obligés à se confesser eux-mêmes; les mœurs étaient encore plus corrompus que leur ignorance n'était honteuse : les moines et les vierges consacrées à Dieu, n'avaient rien de religieux que l'habit, et démentaient par leur débauche ou par une vie toute mondaine, la sainteté de leur profession. En un mot, la désolation était extrême, lorsqu'il plut à Dieu de donner à son Eglise saint Charles, qui sut réparer les grands maux que l'ignorance avait faite dans la maison du Seigneur.

Chevassu, Mélit., t. 5, p. 309.

CHARTREUX.

Eloge de cet Ordre fondé par saint Bruno.

Le pieux et savant cardinal Bona, une des plus grandes lumières, non-seulement de l'Ordre de Cîteaux, mais encore de toute l'Eglise, s'exprime de la sorte en parlant des Chartreux... « Ces religieux sont les miracles du monde; ils vivent dans la chair, comme n'en ayant pas; ce sont des anges sur la terre, qui représentent Jean-Baptiste dans le désert; ils font le principal ornement de l'épouse de Jésus-Christ; ce sont des aigles qui prennent leur essor vers le ciel, et dont l'institut est avec raison préféré à celui de tous les autres Ordres religieux. »

Godescard, t. 14, p. 398.

Même sujet

De tous les anciens Ordres religieux, celui des Chartreux est le seul qui n'ait point été réformé, parce qu'il n'a jamais eu besoin de réforme ; ce qui vient de ce que ceux qui l'embrassent vivent dans une entière séparation du monde, et de ce que les supérieurs et les visiteurs veillent avec un soin extrême pour qu'il ne s'y introduise ni dispenses, ni mitigations. « Les Chartreux, dit un auteur malheureusement trop célèbre, consacrent entièrement leur temps au jeûne, au silence, à la solitude et à la prière; parfaitement tranquilles au milieu d'un monde tumultueux, dont le bruit parvient rarement juqu'à leurs oreilles, ils ne connaissent leurs souverains respectifs que par les prières dans lesquelles leurs noms sont insérés. »

Les pasteurs de l'Eglise ont toujours regardé l'Ordre des Chartreux comme le plus parfait modèle de la vie contemplative, et ceux qui l'embrassent sont des hommes qui, par leurs larmes et leurs prières, attirent les grâces du Ciel sur eux et sur le monde entier.

Id. ibid., p. 411.

CHASTETÉ.

Son excellence.

. . . Cassien (lib. 6. de inst. renunt. c. 6.) dit, qu'il n'y a aucune vertu qui rende les hommes si semblables aux Anges que la chasteté; car, par le moyen de la chasteté, ils vivent dans la chair comme s'ils n'étaient point de chair et qu'ils fussent de purs esprits, suivant ces paroles de saint Paul : *Vous ne vivez point dans la chair, mais dans l'esprit* (Rom. 8. 9.). Nous l'emportons même en quelque sorte en cela par-dessus les Anges : car,

comme ils n'ont point de corps, ce n'est pas une grande merveille qu'ils soient purs ; mais que l'homme dans une chair mortelle, qui fait une guerre continuelle à l'esprit, vive comme s'il n'avait point de chair, c'est ce qui est sans doute bien plus admirable.

Rodriguez, Prat. de la perf. ch., t. 5, p. 354.

Ses sept degrés.

. . . Je viens aux sept degrés que Cassien établit (Collat. 12. Abbat. Cherem.). Le premier degré est de ne se laisser vaincre par aucune pensée et par aucun mouvement d'impureté qui puisse survenir. Le second, de ne s'entretenir point dans ces sortes de pensées, mais de les éloigner de soi dès qu'elles viennent. Le troisième, de n'être aucunement touché de la vue d'aucune femme ; et ce degré est d'une plus grande perfection que les deux autres, à cause de la faiblesse et de la corruption de notre nature, qui s'émeut facilement en de semblables rencontres. Le quatrième, de ne souffrir en aucune sorte, qu'étant éveillés, il s'excite en notre chair aucun mouvement d'impureté. Le cinquième, que quand il s'agira de traiter de ces matières, ou de les étudier, on le fasse avec un esprit pur et tranquille, et sans en avoir l'imagination non plus émue que s'il s'agissait de bâtiment, de jardinage, ou de quelque autre chose de cette nature ; et c'est à quoi nous lisons que saint Ignace parvint dès le commencement de sa conversion. Le sixième, que même en dormant on n'ait l'imagination gâtée d'aucun fantôme impur ; ce qui marque une grande pureté, parce que c'est signe qu'on n'a nulle image impure dans la mémoire : comme au contraire, les illusions impures qui arrivent, quoique d'elles-mêmes elles ne soient pas péché, marquent néanmoins que l'appétit sensuel n'est pas entièrement assujetti, et que les idées de ces sortes de choses ne sont pas entièrement effacées de l'imagination. Le septième et dernier degré, est une grâce, dit Cassien, que Dieu fait à peu de personnes, comme à un abbé Serénus et à quelques autres Saints ; et il consiste à n'éprouver plus dans sa chair, ni en dormant, ni en veillant, les mouvements que la nature toute seule a coutume d'exciter.

Don de Dieu.

. . . Encore que cette parfaite chasteté soit un don de Dieu, et qu'on ne la puisse point acquérir par ses propres soins, Dieu veut cependant que nous fassions de notre côté ce qui dépend de nous pour l'obtenir ; et ce n'est qu'à ce prix-là qu'il la veut donner.

Id. ibid., p. 357.

Comparée à un miroir.

Un saint homme (le père Gilles, l'un des premiers compagnons de saint François) comparait la chasteté à une glace de miroir, que la moindre haleine ternit. C'est ainsi que les moindres choses ternissent la chasteté et lui font perdre tout son éclat.

Id. ibid., p. 363.

A une fleur.

La plus tendre fleur n'est pas aussi aisée à se faner que cette pureté chrétienne ; on la compare tantôt à la blancheur du lis, qui est ennemi de la moindre tache, tantôt à une glace extrêmement polie, dont la plus légère haleine ternit le brillant et l'éclat. C'est assez, pour l'altérer, d'une pensée, d'un sentiment, ou d'une complaisance passagère, la plus petite liberté la flétrit ; le soupçon même la déshonore, et lui fait perdre son ancien lustre.

Bélon, Tr. de la perf. de l'état ecclés., t. 2, p. 169.

Jésus-Christ ne permit pas d'attaquer sa chasteté.

Aussi le Fils de Dieu, l'auteur et tout ensemble le Panégyriste de la pureté, n'a-t-il jamais permis qu'on l'attaquât de ce côté-là. Les soufflets, les insultes, les crachats, les titres de blasphémateur et de perturbateur du repos public, les outrages les plus sanglants ; tout cela, quelque amer qu'il fût à l'esprit et au cœur, lui a paru doux, parce qu'il s'agissait de notre salut. Il s'est soumis dans cette vue à toutes les misères inséparables de la condition humaine : mais il n'a pu souffrir qu'on lui fît le moindre reproche sur sa pureté virginale ! Cette vertu si souvent attaquée dans les autres par la calomnie, n'a jamais éprouvé ses traits en la personne sacrée de Jésus-Christ. C'est qu'effectivement l'humanité sainte de ce divin Sauveur étant moins susceptible qu'un ange de la tache la plus légère, la calomnie l'aurait trouvé à couvert de ses atteintes, si elle avait osé l'envisager dans sa conception ou dans sa naissance, dans sa vie cachée ou publique, à sa mort et dans son tombeau.

Id. ibid., p. 179.

Faire cas des moindres choses contre cette vertu.

. . . Saint Grégoire dit, que c'est la marque d'une bonne âme, de se faire quelquefois un péché d'une chose qui ne l'est pas (Epist. ad Aug. Respons. 10.) : mais c'est aussi la marque d'une âme mal disposée que de ne pas craindre le péché où il y a lieu de le craindre.

Rodriguez, Prat. de la Perf. chrét., t. 5, p. 373.

Moyens de la conserver. Ce qu'il faut éviter.

. . . Vous ne parviendrez jamais à la chasteté, disait saint Charles Borromée à un ecclésiastique, si vous ne vous appliquez très-soigneusement à vous préserver, parce que les négligents la perdent facilement... Toute cette attention consiste à prendre les moyens de la conserver, et ces moyens se réduisent à fuir ce qui porte à l'impudicité, et à faire usage des remèdes contre les tentations.

1° Fuir l'occasion.

Le premier moyen, c'est de fuir l'occasion.

Saint Philippe de Néri dit que dans ce genre de guerre les poltrons remportent la victoire, c'est-à-dire, ceux qui fuient l'occasion. *Nunquam luxuria facilius vincitur quam fugiendo* (Petr. Bles. in ps. 40. v. 1.)... La vertu de chasteté ne peut être acquise par l'homme, si Dieu ne la lui donne : *Scivi quoniam aliter non possum esse continens, nisi Deus det*, dit Salomon (Sap. 8. 21.).

. . . Personne donc, dit saint Jérôme, ne doit se croire sûr de ne pas succomber à ce vice; fussiez-vous saint, disait-il, vous n'en êtes pas moins sujet à tomber : *Si sanctus es, nec tamen securus es.*

. . . Il est impossible de s'exposer volontairement à l'occasion et de ne pas tomber... Nous devons fuir les lieux où se trouvent des personnes qui peuvent nous donner occasion de tomber ; nous devons fuir leur présence et leurs discours.

2° *Les regards.*

. . . Le premier soin doit être, en pareille matière, d'éviter de voir des objets dangereux : *Ascendit mors per fenestras.* (Jer. 9. 21.) *Per fenestras*, c'est-à-dire par les yeux, expliquent saint Jérôme, saint Grégoire et autres ; car de même qu'il ne suffit pas à la défense d'une place d'en fermer les portes, si on laisse entrer l'ennemi par les fenêtres, ainsi tous les autres moyens ne suffiront pas pour garantir la chasteté, si nous ne sommes attentifs à fermer les yeux. Tertullien rapporte qu'un philosophe païen se creva les yeux pour conserver la chasteté. Il n'est pas permis à des chrétiens de recourir à un pareil moyen, mais il est nécessaire, si nous voulons observer la vertu de chasteté, de nous abstenir de regarder les femmes, et surtout de les considérer. Saint François de Sales donnait cet avertissement : qu'il y a moins de danger à voir les objets capables de nous séduire, qu'à y fixer nos regards. Il faut, ajoute saint Jean Chrysostôme, détourner les yeux non-seulement des femmes immodestes, mais encore des femmes modestes : *Animus feritur et commovetur, non impudicæ tantùm intuitu, sed etiam pudicæ.* (Lib. 6. de sac. c. 5.) Le saint homme Job avait pris la résolution de ne porter les yeux sur aucune femme, quelque modeste qu'elle fût, sachant que des regards proviennent ensuite les mauvaises pensées : *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut nè cogitarem quidem de virgine.* (Job. 1. 31.)

Saint Augustin dit : *Visum sequitur cogitatio, cogitationem delectatio, delectationem consensus.* Les regards produisent les mauvaises pensées, les mauvaises pensées une certaine délectation charnelle, quoiqu'involontaire; à cette delectation non délibérée succède souvent le consentement de la volonté, et voilà que l'âme se perd... *Nostris tantùm initiis* (diabolus) *opus habet*, disait saint Jérôme. Il suffit au démon que nous commencions à lui entr'ouvrir la porte, il saura bien l'ouvrir entièrement. Un seul regard fixé sur une jeune fille, va devenir une étincelle de l'enfer qui causera la perte de l'âme.

3° *Les femmes.*

Si pour conserver la chasteté il est nécessaire de s'abstenir de regarder les femmes, il l'est beaucoup plus de fuir leur conversation : *In medio mulierum noli commorari*, dit l'Esprit-Saint. (Eccli. 42. 12.) Et il en donne pour raison que comme la teigne naît dans le drap, ainsi de la conversation des femmes naît l'iniquité des hommes : *De vestimentis enim procedit tinea, et à muliere iniquitas viri.* (Ibid. v. 13.) Et comme (dit Cornelius à Lapide, en suivant la comparaison) la teigne vient contre la volonté du maître, de même la compagnie des femmes produit, sans qu'on le veuille, les mauvais désirs : *Sicut tibi nihil tale volenti nascitur à fœminâ desiderium.* Il ajoute : la teigne s'engendre insensiblement dans le drap, et le ronge; de même, par la conversation des femmes, le feu de la concupiscence s'allume insensiblement chez les hommes, quelle que soit leur spiritualité : *Insensibiliter tinea in veste nascitur, et eam rodit; sic insensibiliter ex conversatione cum muliere oritur libido, etiam inter religiosos.*

Saint Bernard dit qu'on aurait moins de peine à ressusciter un mort qu'à fréquenter familièrement une femme, et se maintenir chaste : *Cum fœminâ frequenter esse, et fœminam non tangere, nonnè plus est quàm mortuum suscitare?* (S. Bern. Serm. 26. in Cant.)

. . . S'il est absolument nécessaire de parler avec quelque femme, dit saint Augustin, expliquez-vous en peu de mots et avec austérité : *Cum fœminis sermo brevis et rigidus.* (S. Aug. in psalm. 50.)... Telle femme est laide, me dira quelqu'un, je n'ai rien à craindre. Saint Cyprien répond que le démon est habile peintre, et quand la concupiscence est émue, il fait paraître beau le plus laid visage. *Diabolus pingens, speciosum efficit quidquid horridum fuerit*... Mais cette autre est ma pénitente, et mène une vie sainte, que dois-je craindre? Non, dit saint Augustin, plus votre pénitente est sainte, plus vous devez craindre et éviter sa familiarité, parce que les femmes sont d'autant plus séduisantes, qu'elles ont plus de dévotion et de spiritualité : *Sermo brevis et rigidus cum his mulieribus habendus est; nec tamen quia sanctiores sunt, ideò minùs cavendæ, quo enim sanctiores fuerint, eò magis alliciunt* (S. Aug. t. 8 in psalm. 50.)

4° *Les mauvaises compagnies.*

Il faut de plus fuir les mauvaises compagnies... Saint Bernardin de Sienne rapporte (Cap. 4. serm. 10.) avoir connu une personne qui conserva sa chasteté pendant trente-huit ans, et qui ayant entendu citer par quelqu'un une certaine impudicité, se précipita dans une

vie si infâme, que si le démon (dit le Saint) était de chair, il ne pourrait commettre de semblables impuretés.

5° L'oisiveté.

Pour se maintenir chaste, il faut encore fuir l'oisiveté. Le Saint-Esprit nous avertit que l'oisiveté enseigne à commettre beaucoup de péchés : *Multam malitiam docuit otiositas.* (Eccli. 33.) Saint Jérôme exhortait Rusticus à travailler de manière que le démon le trouvât toujours occupé : *Facito, ut te semper diabolus inveniat occupatum.* (Epist. 4. ad Rust.) Saint Bonaventure dit que celui qui s'occupe ne sera tenté que par un seul démon, et que l'oisif sera souvent attaqué par plusieurs à la fois : *Occupatus ab uno dæmone, otiosus ab innumeris vastatur.*

S. Bonaventure, Vie d'oraison, t. 2, p. 7[illegible] suiv.

Ce qu'il faut pratiquer : 1° la mortification des sens.

Nous avons vu ce qu'il faut éviter pour conserver la chasteté : l'occasion et l'oisiveté ; voyons ce qu'il faut pratiquer. 1° La mortification des sens .. Qui veut se conserver chaste, doit principalement s'abstenir de l'intempérance dans le boire et dans le manger. . Le jeûne, nous enseigne l'Eglise, réprime les vices et produit les vertus : *Deus qui corporali jejunio vitia comprimis, mentem elevas, virtutes largiris, et præmia.* Nous lisons dans saint Thomas, que lorsque le démon tente quelqu'un de gourmandise, et reste vaincu, il ne le tente pas d'impureté. *Diabolus victus de gulâ, non tentat de libidine.*

2° L'humilité.

2° Il faut pratiquer l'humilité. Cassien dit que qui n'est pas humble, ne peut être chaste... Il arrive souvent que Dieu châtie les superbes, en permettant qu'ils tombent dans quelque faute sale.

3° La prière.

. . . Mais par dessus tout, l'oraison est nécessaire pour obtenir la vertu de chasteté ; il faut prier et prier continuellement... Saint Cyprien dit... que le premier moyen d'obtenir la chasteté, est de demander à Dieu son secours : *Inter hæc media ad obtinendam castitatem, imò et ante hæc omnia de divinis castris auxilium petendum est.* Saint Cypr. de bono pudic.

. . . Gardons-nous, en pareille matière, de raisonner avec la tentation, attachons-nous de suite à la chasser. Le meilleur moyen, disent les maîtres de la vie spirituelle, de chasser les tentations des sens, n'est pas de combattre directement les mauvaises pensées, en faisant des actes contraires de volonté, mais de les éloigner indirectement, par des actes d'amour de Dieu, ou de contrition, ou du moins de détourner l'esprit vers d'autres objets. Mais le plus puissant moyen, celui dans lequel nous devons mettre plus de confiance, c'est de prier et de nous recommander à Dieu. Aussitôt que nous éprouvons les premiers mouvements d'impureté, nous trouverons un grand avantage à renouveler le bon propos de vouloir souffrir la mort plutôt que de pécher, et immédiatement après, recourons aux plaies de Jésus-Christ : ainsi ont fait les Saints ; ils étaient comme nous de chair, et exposés aux tentations. ainsi ils les ont surmontées. *Cùm me pulsat*, disait saint Augustin, *aliqua turpis cogitatio, recurro ad vulnera Christi : tuta requies in vulneribus Salvatoris.* S. Aug. med. cap. 22. C'est encore ainsi que saint Thomas d'Aquin repoussa les attaques d'une femme impudique, en disant : *Ne sinas, Domine Jesu, et sanctissima Virgo Maria.*

4° Signe de croix, recours à son ange gardien et à son patron, aux noms de Jésus et de Marie. Voyez encore IMPURETÉ.

Il est également utile en ces occasions de faire sur sa poitrine le signe de la croix, de recourir à son Ange gardien et à son Patron, mais surtout à Jésus-Christ et à sa divine Mère, en invoquant fréquemment leur saint nom jusqu'à ce que la tentation soit surmontée. Oh ! quelle force ont les noms de Jésus et de Marie contre les attaques de l'impureté !

IJ. ibid., p. 93 et suiv.

CHATIMENT ET RÉCOMPENSE.

Ressorts de la vie humaine.

Toute la philosophie nous enseigne que les deux grands ressorts de la vie humaine sont le châtiment et la récompense. Telle est en effet notre misère que la vertu n'obtiendrait de nous que dédain et mépris, si elle ne se présentait à nous la couronne d'une main et la foudre de l'autre.

Louis de Grenade, Guide des pécheurs, p. 9[illegible].

CHEMIN DE LA CROIX.

Deux raisons qui en font une des meilleures pénitences.

La première, par la valeur des indulgences, qui ôte entièrement le reste de la peine qu'on devait subir en purgatoire ; la seconde, par le souvenir de la passion de Notre-Seigneur, qui est non-seulement satisfactoire, comme dit Blosius, puisque penser dévotement à la passion, ne fût-ce que pendant un temps bien court, est une œuvre plus profitable et plus méritoire que de jeûner au pain et à l'eau, prendre la discipline jusqu'au sang et réciter tous les psaumes ; mais qui est aussi le préservatif le plus puissant contre les rechutes. Je supplie donc tous les confesseurs de se servir d'un si grand trésor, pour enrichir leurs pénitents de grâces et de mérites, en leur imposant la salutaire pénitence de faire un certain nombre de fois le chemin de la croix.

J. Gerson, Manuel des confs., p. 17[illegible].

CHEMIN ÉTROIT ET LARGE.

Jésus dit en soupirant : Oh ! que le chemin qui conduit en enfer est large et spacieux ! que de gens y entrent ! Oh ! que le chemin qui conduit au ciel est étroit et resserré, et que peu de gens y entrent ! Cajoler tout le soir et fort tard, se lever à huit ou neuf heures, fréquenter les compagnies, parler beaucoup, jouer, rire, folâtrer, passer le temps, c'est le chemin large ; plusieurs y entrent ; il conduit en enfer. Se lever matin pour prier Dieu longtemps, se tenir retiré, parler fort peu, mortifier ses appétits, être vêtu simplement, c'est le chemin étroit, et peu de gens y entrent.... Jésus dit à ses disciples en la dernière cène : *Unus vestrûmme traditurus est* (Matth., 26, 21. — Marc. 14., 18,) : Un d'entre vous me trahira, *unus;* il n'y en avait qu'un, il n'y en avait qu'un seul qui avait sujet de prendre cela pour lui, les autres n'avaient aucune occasion de craindre ; ils sentaient bien leur conscience ; ils savaient bien qu'ils étaient tout à fait éloignés d'une action si noire, et toutefois ils craignirent tous, tous s'attristèrent, et dirent en tremblant : *Numquid ego sum?* Ne sera-ce point moi? Il n'y eut que Judas qui ne s'attrista point et qui ne dit pas : Ne sera-ce point moi? et ce fut lui qui le fut ; il dit bien : Ne sera-ce point moi ? mais ce ne fut qu'à la fin, après que Jésus eut donné à entendre que ce serait lui.

Le Jeune, Serm., t. 11, p. 149.

CHINOIS.

Pourquoi ils s'enfuient, lorsqu'on tue quelqu'un.

Les Chinois ont coutume de s'enfuir, lorsqu'on donne le coup mortel à quelqu'un, dans la folle persuasion où ils sont que l'âme d'une personne exécutée se saisit du premier qu'elle rencontre.

Godescard, t. 2, p. 461.

Ravages de l'infanticide.

« Ou les accoucheuses y étouffent les enfants dans un bassin d'eau chaude, et se font payer pour cette exécution, ou on les jette dans la rivière, après leur avoir lié au dos une courge vide, de sorte qu'ils flottent encore longtemps avant que d'expirer ; les cris qu'ils poussent alors, feraient frémir partout ailleurs la nature humaine ; mais là on est accoutumé à les entendre, et on n'en frémit pas. La troisième manière de les défaire, est de les exposer dans les rues, où il passe tous les matins, et surtout à Pékin, des tombereaux sur lesquels on charge ces enfants ainsi exposés pendant la nuit, et on va les jeter dans une fosse, où on ne les recouvre point de terre, dans l'espérance que les Mahométans en viendront tirer quelques-uns ; mais, avant que ces tombereaux qui doivent les transporter à la voirie, surviennent, il arrive souvent que les chiens, et surtout les cochons, qui remplissent les rues dans les villes de la Chine, mangent ces enfants tout vivants... Les Jésuites assurent qu'en un laps de trois ans, ils ont compté neuf mille sept cent deux enfants ainsi destinés à la voirie : mais ils n'ont pas compté ceux qui avaient été écrasés à Pékin sous les pieds des chevaux, ou des mulets, ni ceux qu'on avait noyés dans les canaux, ni ceux que les chiens avaient dévorés, ni ceux qu'on avait étouffés au sortir du ventre de la mère, ni ceux dont les Mahométans s'étaient emparés, ni ceux qu'on a défaits dans des endroits où il n'y avait pas de Jésuites pour les compter (Recherches philosophiques sur les Chinois, t. 1. p. 63.). »

Le Feller, Catéch. phil., t. 2, p. 289.

Leur langue pauvre et obscure.

Celle des Chinois, chargée de soixante et dix mille caractères, est la plus pauvre et la plus obscure de toutes les langues.

Id. Ibid., p. 302.

Lettré chinois.

Les lettrés chinois sont des hommes qui savent lire et écrire.

Id. ibid., p. 302.

Pourquoi ont-ils trois poids.

On accuse les Chinois d'en avoir ordinairement trois, l'un plus léger pour vendre, l'autre plus pesant pour acheter, et le troisième juste pour le montrer dans le besoin. Edit.

Guenée, Let. de quelq. Juifs, t. 3, p. 103.

CHOSE.

Pourquoi les choses paraissent difficiles.

Ce n'est point parce que les choses sont difficiles que nous n'osons y tendre, mais elles nous paraissent difficiles, parce que nous n'avons pas le courage de les entreprendre (Seneca, ep. 104).... Commencer, c'est avoir fait la moitié de l'ouvrage). » Hor., l. 1, ep. 2 ; Ovid.

Godescard, t. 12, p. 314.

Preuve qu'elle ne vaut rien.

Tout le monde le fait, dit-on, il faut donc bien le faire. Ah, le pitoyable raisonnement ! Parler de la sorte, ce n'est pas parler en chrétien, ce n'est même pas parler en sage païen. Un d'eux a dit, qu'une preuve presque certaine qu'une chose ne vaut rien, c'est quand un grand nombre la fait. (*Argumentum pessimi, multitudo*).

Nepveu, Pensées ou Réflex. chrét., t. 1, p. 90.

Ne point s'embarrasser dans les choses extérieures.

. . . Il faut aussi fermer l'oreille à bien des discours, et penser plutôt à conserver la paix. Il vaut mieux détourner les yeux de ce qui déplaît, et laisser chacun dans son sentiment, que de se livrer à des paroles contentieuses.

Si vous êtes bien uni à Dieu, et que son jugement vous soit toujours présent, vous supporterez plus facilement d'être vaincu

Imit. de J. C., liv. 3, ch. 44.

Combien il est doux de goûter les choses spirituelles.

Comme lorsqu'on a mangé quelque chose de doux, dit saint Grégoire, tout le reste nous semble aigre et âpre : aussi quand on a une fois goûté ce que c'est que Dieu et les choses spirituelles, tout ce qui se ressent de la chair et du sang, paraît insipide et fait soulever le cœur (Homil. 16. sup. Evang.).

Rodriguez, Pratiq. de la perf. chrét., t. 1, p. 35.

L'homme entraîné vers les choses terrestres.

« De même, dit saint Thomas (Liv. 2, sent.), que la pierre, par sa nature, tend toujours à descendre, et qu'elle ne peut s'élever sans une cause motrice qui lui imprime cette direction; de même l'homme, livré à lui-même, est toujours entraîné, par la corruption du péché, vers l'amour et le désir des choses terrestres, et ne peut s'élever à l'amour et au désir surnaturel des choses du ciel, si le Ciel ne lui tend la main pour le soutenir et l'attirer à lui, » vérité bien digne tout à la fois de nos réflexions et de nos larmes, bien propre à nous convaincre de la corruption de notre nature et de la nécessité où nous sommes d'implorer continuellement la faveur et l'assistance de Dieu.

Louis de Grenade, Guide des pécheurs, p. 39.

Estime des petites choses.

— *Magnus esse vis*, nous dit saint Augustin (Ser. 69 de verb. Ev.), *à minimo incipe :* Commencez par peu de chose, mais commencez bien, afin de continuer ; embrassez les moindres occasions de prier et de vous humilier qui se présenteront, et vous deviendrez bientôt un parfait chrétien... Ce ne sont pas les grandes choses que l'on fait qui plaisent à Dieu, mais le grand amour avec lequel on les fait : il n'y a rien de grand quand on l'aime peu ; il n'y a rien de petit quand on l'aime beaucoup. C'est notre cœur que Dieu recherche ; le désir de lui plaire rend grandes les plus petites choses. Un verre d'eau donné à un pauvre pour l'amour de lui, est capable de nous mériter le ciel. Remarquez que lorsque Jésus-Christ invite le bon serviteur d'entrer dans la joie de son Seigneur, ce n'est pas pour avoir fait des actions extraordinaires, ce n'est pas pour avoir été mis en prison, et souffert la mort pour sa querelle, mais pour avoir été fidèle dans les moindres choses. *Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam, intra in gaudium Domini tui* (Matth. 25. 21.).

Chevassu, Méditat., t. 1, p. 311.

CHRÉTIENS.

Reproche à leurs vices.

. . . Voluptueux, si Dieu vous demandait maintenant si vous êtes chrétien, que répondriez-vous? Oui, il vous le demandera assurément un de ces jours, à l'heure de votre mort, que répondrez-vous? Oserez-vous bien dire que vous l'êtes? Vous mentez, vous dira-t-on, vous n'avez pas été chrétien, mais épicurien; vous avez suivi les préceptes d'Epicure et non pas ceux de Jésus-Christ; vous avez fait votre Dieu de votre ventre; vous avez logé toute votre félicité dans les voluptés charnelles, vous n'avez point eu d'autre souci que d'assouvir vos passions brutales.

Vindicatif, si on vous demande : qui êtes-vous? oserez-vous dire que vous êtes chrétien? Vous mentez, dira Dieu ; vous êtes cicéronien ; vous n'êtes pas disciple de Jésus-Christ, mais de Cicéron ou de Démosthène ; repousser l'injure par l'injure, maudire ceux qui nous maudissent, prendre vengeance d'une parole de travers qu'on nous dit, sont des maximes de Cicéron, c'est la doctrine de Démosthènes et des autres païens ; mais Jésus-Christ nous enseigne tout le contraire; il veut qu'on oublie les injures, qu'on prie pour ceux qui nous persécutent et qu'on rende le bien pour le mal. Que répondra cette demoiselle, quand Dieu lui demandera qui elle est à l'heure de la mort, qui arrivera plus tôt qu'elle ne pense? Aura-t-elle bien la hardiesse de répondre qu'elle est chrétienne? Non, elle sait bien en son âme qu'elle est toute mondaine, qu'elle vit selon les lois du monde, qu'elle a son cœur tout plongé dans la vanité, qu'elle a plus de crainte de déplaire à la moindre personne du monde que de déplaire à Jésus-Christ, qu'elle ne plaint pas les trois heures qu'elle emploie à préparer un mouchoir, à se parer devant un miroir pour se rendre agréable à je ne sais qui, et elle ne veut pas employer le jour de sa communion une petite heure à se préparer pour se rendre plus agréable à Dieu.

Lejeune, Serm., t. 6, p. 80.

Dignité du chrétien.

Pécheurs et ennemis de Dieu par notre naissance charnelle, par notre naissance spirituelle sur les fonts sacrés, nous devenons, selon le langage de l'Ecriture, *participants de la nature divine.* Quel prodigieux changement! Qu'on tire un criminel des fers, qu'on l'arrache à une mort honteuse, à une mort justement méritée, qu'on le place sur le plus beau trône du monde et qu'on l'environne des plus grands honneurs, ce n'est là qu'une bien faible image du prodige opéré par le saint baptême. En effet, qui présentez-vous au prêtre? un esclave de Satan, un être condamné au supplice de l'enfer. Mais l'eau sanctifiante coule sur son front, et le voilà enfant

du grand roi, l'héritier d'une couronne immortelle.

Martin, Nouv. Mois de Marie, p. 49.

— Quelle a donc été la charité de Dieu pour les hommes, dit saint Jean, de vouloir que nous fussions appelés, et que nous fussions en effet ses enfants ? *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus.* (1 Joan., 3). C'est là, dit saint Cyrille, le faîte de la grandeur, de la noblesse...

Jugez-en, mes frères, par l'honneur que recevrait un pauvre sujet que le plus grand des rois du monde tirerait de la poussière pour le faire enfant adoptif, et lui donner droit à sa couronne; ne se croirait-il pas le plus heureux des mortels? Or, la faveur que Dieu nous a faite de nous avoir adoptés pour ses enfants, est infiniment plus glorieuse pour nous. Que les grands de la terre vantent tant qu'il leur plaira la noblesse de leur origine; qu'ils s'applaudissent et se glorifient de ces titres pompeux qui les élèvent au-dessus des autres hommes; mais que sont tous les titres de la grandeur humaine, comparés à l'auguste qualité d'enfants de Dieu que nous recevons au baptême? Le plus pauvre, le plus misérable des hommes, qui, en qualité de chrétien, est enfant de Dieu, est infiniment au-dessus de tous les monarques du monde qui ne le sont pas. La robe d'innocence que nous avons reçue du baptême vaut infiniment mieux que la pourpre et le diadème dont les rois sont couverts. Hélas! mes frères, de quoi nous serviraient toutes les couronnes, tous les empires du monde, si nous n'étions pas chrétiens, enfants de Dieu? Sans cette qualité, nous n'aurions aucun droit au Ciel; au lieu qu'étant enfants de Dieu, nous sommes les héritiers de son royaume, dit saint Paul : *Si filii et hæredes* (Rom. 8).

Prônes de Billot, t. 1, p. 115.

Oubli de cette qualité.

Mais cette qualité si auguste, est-ce celle dont on se fait le plus d'honneur dans le monde? On se glorifie de ses richesses, de sa naissance, de ses emplois ; on étale aux yeux des hommes des titres pompeux qui ne sont que de la fumée, et on ne fait aucun cas du noble caractère de chrétien dont on est revêtu : que dis-je? bien loin de s'en glorifier, on a honte de le paraître, on rougit d'en donner des marques, on se croit déshonoré de se trouver à des assemblées de piété, aux cérémonies de l'Eglise, qui sont une profession publique du christianisme : Dieu veuille même qu'on ne les tourne pas en dérision! Bien loin de soutenir la religion contre les impies qui l'attaquent, on garde un criminel silence qui en est une espèce de désaveu; on se joint même à ceux qui la combattent pour lui faire la guerre, ou si on ne l'attaque pas de paroles, on la déshonore par une conduite irrégulière. On se contente de porter le nom de chrétien sans en remplir les devoirs.

Id. ibid., p. 117.

Qu'est-ce qu'un véritable chrétien?

C'est un homme qui se fait gloire d'être disciple de Jésus-Christ, qui pense, qui parle, qui agit comme Jésus-Christ, qui règle toutes ses actions sur celles de Jésus-Christ, qui se le propose en tout pour modèle. C'est un homme humble dans les honneurs, pauvre dans l'abondance, patient dans les souffrances, qui vit en paix avec ses frères, qui pardonne à ses plus cruels ennemis. C'est un homme recueilli en Dieu, réservé dans ses paroles, juste dans ses actions, réglé dans ses mœurs, modéré dans ses passions, qui porte sans cesse sur son corps la mortification de Jésus-Christ, en sorte qu'il peut dire comme l'Apôtre, que ce n'est pas lui qui vit, mais que Jésus-Christ vit en lui : *Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Christus* (Gal. 2). A ces traits, mes frères, reconnaissez ici si vous êtes chrétiens. Ah! qu'il s'en faut que vous puissiez vous rendre ce témoignage! L'orgueil, l'intérêt, l'amour des plaisirs, la vengeance et les autres passions qui vous dominent, forment en vous un portrait bien différent de celui que je viens de vous faire d'un disciple de Jésus-Christ. Vous en portez le nom ; il est vrai; vous donnez quelques marques de christianisme; vous récitez quelques prières ; vous assistez à la messe, aux offices; vous êtes agrégés à des confréries : mais avec tout cela, vous n'avez point l'esprit de Jésus-Christ, vous ne voulez pas porter sa croix; vous contentez vos sens et vos passions; vous aimez les biens, les honneurs, les plaisirs que Jésus-Christ a eus en aversion ; vous ne lui êtes donc point semblables, et vous n'êtes point ses frères : or, si vous n'êtes point frères de Jésus-Christ, comment pouvez-vous espérer d'être les co-héritiers de son royaume? Changez donc de conduite, ou bien changez de nom.

Id. ibid., p. 117.

Trois classes de disciples de Jésus-Christ.

. . . *Premier prélude.* — Se représenter trois hommes atteints d'une maladie grave, qui tous désirent la santé, mais dont l'un ne veut d'aucun remède; l'autre que de *certains remèdes;* le troisième accepte *tous* les remèdes nécessaires à sa guérison...

Observations préliminaires... Il y a trois manières de se donner à Jésus-Christ; et ainsi ceux qui se disent ses disciples se peuvent partager en trois classes, lesquelles correspondent aux trois sortes de malades que nous présente le premier prélude. Tous, en apparence, veulent suivre Jésus-Christ, mais les uns ne veulent lui donner que des désirs ; les autres que certaines œuvres; les troisièmes se donnent tout entiers à lui et sans réserve. A laquelle de ces trois classes prétendons-nous appartenir ?

1er *Point.* — La première classe est de ceux qui ne veulent donner à Jésus-Christ que des désirs... A cette classe appartiennent tous ces chrétiens qui sont convaincus de la vérité de la religion... des droits et du domaine de Dieu sur l'homme... de la malice du péché mortel... du malheur d'une âme surprise par la mort dans l'état du péché... de la nécessité du salut, etc... Ils veulent, disent-ils, se sauver, se convertir... se sanctifier... mais ils s'arrêtent là, et ils laissent de côté tous les moyens nécessaires à la sainteté... à la conversion... au salut. Ces chrétiens peuvent se comparer à un malade qui veut guérir, mais qui ne veut se soumettre à aucun remède : évidemment ce malade ne veut pas sa guérison d'une *volonté sérieuse*, et tous ses désirs de santé ne sont que des illusions.

Examinez devant Dieu si cette disposition n'est pas la vôtre... Vous voulez vous convertir, vous sauver, vous sanctifier... mais la conversion, le salut, la sainteté... exigent des démarches, par exemple, la prière... la fréquentation régulière des sacrements... la fuite des occasions... la réforme des passions et des habitudes mauvaises... voulez-vous tout cela ?

Si cette disposition était la vôtre, considérez combien elle est criminelle... Elle suppose l'abus des grâces et des inspirations de l'Esprit-Saint... Dans cet état on connaît l'*obligation* d'être à Dieu... On sent au fond du cœur le *désir* de se donner à lui... on trouve autour de soi tous les *moyens* de conversion ou de sanctification ; et cependant on s'arrête à une volonté stérile et inefficace... c'est-à-dire que l'on ressemble à ces Juifs rebelles à la voix de Notre-Seigneur, dont il a dit : *Si non venissem, et locutus fuissem eis, peccatum non haberent : nunc autem excusationem non habent de peccato suo :* si je ne fusse point venu et que je ne leur eusse point parlé, ils n'auraient point de péché à se reprocher ; mais maintenant ils sont inexcusables (Jean, 15, 22).

Second Point. — La seconde classe est de ceux qui ne veulent donner à Jésus-Christ que *certaines œuvres*. A cette classe appartiennent tous ces chrétiens qui veulent se sauver, se convertir, se sanctifier... mais qui ne veulent prendre ni les moyens les plus *sûrs*, ni *tous* les moyens de salut, de conversion, de sanctification... Ils ressemblent au malade qui veut guérir, mais qui veut ne prendre que certains remèdes et rejeter les autres, les seuls cependant qui soient efficaces.

Faites un retour sur vous-même... N'y a-t-il pas certains sacrifices que Dieu demande, parce qu'ils sont, vous le savez bien, la condition nécessaire de votre sainteté ou de votre salut, et que cependant vous lui disputez ? N'y a-t-il pas dans votre cœur une passion dominante, le principe de toutes les autres, l'occasion de toutes vos chutes, et à laquelle cependant vous voulez faire grâce ? N'y a-t-il pas certains exercices de prière .. certaines règles de mortification chrétienne... que demande votre retour ou votre avancement dans les voies de la vertu, et que vous n'osez pas embrasser ?...

Considérez bien que rester dans cette disposition, c'est :

1° Perdre le fruit principal de cette retraite ; car c'est renoncer au degré de vertu auquel Dieu vous appelait, et par conséquent à toutes les grâces qui en devaient être la suite, et au degré de gloire qui les eût couronnées dans le Ciel.

2° C'est vous exposer à de très-graves périls du salut éternel ; car Dieu a coutume de punir ceux qui résistent à sa voix, en leur retirant les grâces surabondantes dont il récompense les sacrifices d'une âme généreuse, et qui se donne à lui sans partage.

3° C'est accroître la difficulté en voulant l'éviter ; car Dieu a coutume de répandre plus d'amertume sur les passions que l'on ménage, en sorte qu'il en coûte plus de les épargner qu'il n'en eût coûté de les immoler.

Troisième Point. — La troisième classe est de ceux qui se donnent à Dieu tout entiers et sans réserve. A cette classe appartiennent exclusivement les âmes qui veulent le salut, la conversion, la sainteté, et qui la veulent à quelque prix que ce soit, et quoi qu'il en coûte, et par les moyens les plus efficaces. Ces âmes ressemblent à un malade qui veut la santé à tout prix, et s'abandonne sans restriction entre les mains et au traitement du médecin.

Méditez les motifs qui vous pressent de vous fixer dans cette dernière classe.

1° *L'exemple des mondains.* Ils se sacrifient sans réserve pour le monde, et pour quel monde encore !... Ne ferez-vous pas pour Dieu ce qu'ils font pour les hommes ?...

2° *L'exemple du démon.* Est-il un seul moyen qu'il néglige ?... une difficulté devant laquelle il recule, lorsqu'il s'agit de perdre une seule âme ?... Aurons-nous moins de courage pour notre salut qu'il en a pour notre perte ?

3° *L'exemple de Notre-Seigneur.* S'est-il donné à nous à demi et avec réserve ?... Interrogeons la crèche... la croix et le tabernacle... Serons-nous avares de nous-mêmes avec un Dieu si prodigue ?

4° *Les bénédictions attachées à cette disposition de cœur, qui sont :* la surabondance de grâces... la paix du cœur et l'onction de l'Esprit-Saint qui adoucira tous les sacrifices... l'assurance morale du salut... de grands mérites dans le temps et un poids immense de gloire pour l'éternité.

Prenons donc la résolution de suivre Jésus-Christ dans cette troisième classe, et disons avec l'Apôtre : « Pour ce qui est de moi, je donnerais volontiers tout ce que j'ai ; et je me donnerais encore moi-même. » (2 Cor. 12, 15).

Manrese, p. 594.

Héritiers du Ciel.

Le chrétien n'est pas seulement comme le

reste des hommes, une créature formée à l'image de Dieu, mais l'héritier de son royaume et son enfant. L'avez-vous jamais bien compris?

Si je disais à un pauvre : réjouissez-vous, mon ami, on a découvert que vous êtes de la famille d'un grand roi; bientôt on va vous tirer de la misère, vous allez être dans peu logé, vêtu, nourri, comme un grand seigneur. Ah! quelle serait sa joie! pourrait-il la contenir? Cependant, mes frères, que serait-ce que toute cette fortune, en comparaison de ce que vous êtes, et de ce que vous pouvez devenir en votre qualité de chrétiens?

Bonnardel, Instr. fam., t. 1, p. 46.

Chrétien comparé à un soldat armé.

L'Apôtre nous représente un chrétien comme un soldat toujours armé, tenant d'une main le glaive spirituel pour combattre les vices, et de l'autre le bouclier de la foi pour repousser les traits enflammés de l'ennemi de nos âmes. Il n'est point de couronne sans victoire, ni de victoire sans combats et sans efforts.

Frayssinous, Conf. et disc. inéd., p. 100.

A un peintre.

Chacun de nous, dit saint Grégoire de Nice (Ep. 1.), est le peintre de sa propre vie. Notre âme est comme la toile; les vertus sont les couleurs, Jésus-Christ est le modèle que nous devons copier... De même qu'un peintre a dans l'esprit, dans l'imagination et devant les yeux, l'objet qu'il veut représenter sur la toile, ainsi le chrétien doit avoir dans toutes ses actions, les yeux continuellement fixés sur Jésus-Christ; et comme le pinceau conduit par la main du peintre, applique sur la toile des couleurs semblables à celles qu'il trouve dans son modèle; de même notre volonté, aidée par la grâce, s'attachant à la pratique des vertus qui sont en Jésus-Christ, s'efforce d'en exprimer l'image dans notre âme : de sorte que nous sommes plus ou moins chrétiens, suivant que nous avons plus ou moins de ressemblance avec Jésus-Christ. D'où il est naturel de conclure que, si nous n'avons aucune ressemblance avec lui, nous ne sommes pas ses disciples.

Reguis, La voix du Pasteur, t. 1, p. 18.

Grandeur et punition de leurs fautes.

. . . Saint Chrysostôme a dit : Comme un père de famille attend plus de civilité et de politesse de ses enfants que de ses serviteurs, ainsi Dieu demande plus de perfection des chrétiens que des Israélites;... Saint Grégoire a dit qu'on nous demandera un compte plus exact à proportion des plus grands biens qu'on nous a faits (S. Greg. hom. 9. in Ev.)... Saint Salvien a dit que les fautes des chrétiens sont incomparablement plus grandes que celles des autres peuples.

Le Jeune, Serm., t. 6, p. 442.

Leur lâcheté.

. . . Vous condamnez en votre cœur la lâcheté des apôtres; mais n'avez-vous pas vous-même imité souvent leur conduite? Que de grâces, que de faveurs n'avez-vous pas reçues du Seigneur depuis le premier instant de votre existence! Que de bienfaits continuels! bienfaits généraux de la création, de la rédemption et de la conservation; bienfaits particuliers de la santé, des talents, de la fortune, de l'éducation chrétienne, des bonnes inspirations et mille autres que vous ignorez : voilà ce que Dieu a fait pour vous. Qu'avez-vous fait pour lui? Vous l'avez payé par une ingratitude monstrueuse, et par des outrages réitérés. Il vous tendait les bras, il vous appelait à son service, et vous avez détourné les yeux : ou bien après lui avoir souvent promis reconnaissance et fidélité, vous avez été assez infidèle pour l'abandonner, toutes les fois qu'il a fallu souffrir quelque chose pour son amour. Souvent après une pieuse lecture, après une exhortation pathétique, après une communion, vous lui avez fait mille belles protestations d'attachement, et au moment de la tentation, vous l'avez trahi. Vous lui avez mille fois dit avec assurance que vous combattriez vigoureusement l'ennemi de votre âme; et quand vous vous êtes vu en présence de cet ennemi, vous avez jeté vos armes, et vous vous êtes livré à lui, sans même chercher à vous défendre! ah! confondez-vous et rougissez de honte, soldat lâche et infidèle! Depuis dix, quinze, vingt années, vous n'avez pas eu la générosité de faire un pas dans le chemin de la tribulation et de la pénitence, à la suite de Jésus-Christ votre chef et votre modèle, et cependant vous n'en prétendez pas moins à l'honneur de vous asseoir un jour avec lui sur un trône de gloire dans la céleste patrie! Vos prétentions sont assurément bien téméraires et vos espérances bien mal fondées; car, comment voulez-vous que celui qui refuse de souffrir avec Jésus-Christ sur la terre, ait le droit d'espérer jouir avec lui des délices du ciel? Un soldat peut-il être couronné, s'il n'a légitimement combattu?

Pinart, La nourrit de l'âme chrét., p. 191.

Apostrophe aux infidèles à leurs promesses.

Vous aussi, vous avez eu des jours d'innocence et de sainte familiarité avec Dieu, durant une éducation chrétienne, à l'époque de la première communion. A cet âge de ferveur ont succédé des jours de tiédeur, d'indifférence et d'un oubli qui est allé peut-être jusqu'à l'adoration d'idoles de chair, ou jusqu'au culte d'un vil métal. Dieu n'a cessé de vous rappeler à lui. Aujourd'hui encore il frappe à la porte de votre cœur. Mettez fin à vos résistances, car si sa miséricorde envers le monde, tout infinie qu'elle est, doit trouver un terme dans la fin des temps, elle s'en est prescrit un bien plus

court envers vous; c'est la fin, si imminente peut-être de votre vie.

Martinet, L'Emmanuel, p. 23.

Le fidèle chrétien a Dieu pour tout.

. . . Le fidèle chrétien a Dieu pour père, pour mère, pour pasteur, pour médecin, pour maître, pour époux, pour rempart, pour défenseur, enfin pour tout. Imaginez-vous dans la vie un bien plus précieux, un objet plus digne de notre estime et de nos désirs? Qu'est-ce que le monde peut offrir à ses partisans qui soit comparable à un si grand trésor? Pour ceux qui le possèdent, quel sujet de joie et de consolation! De quelle ardeur ne doivent-ils pas se sentir embrasés! Quel ne doit pas être leur mépris pour toutes les choses d'ici-bas! « Justes, disait le Prophète (Ps. 31.), réjouissez-vous dans le Seigneur; glorifiez-vous en lui, vous tous qui avez le cœur pur. » Laissez, laissez les hommes de la terre se réjouir dans les avantages de la terre : les uns dans les richesses et les honneurs du monde, les autres dans la noblesse de leur extraction; ceux-ci dans les faveurs et l'amitié des princes, ceux-là dans la prééminence du rang et des dignités. Pour vous, qui prétendez avoir Dieu même pour partage, c'est en Dieu que vous devez vous réjouir et vous glorifier : vous avez d'autant plus de raison de le faire, que votre héritage est aussi supérieur à celui des autres que Dieu est élevé au-dessus de toute chose.

Louis de Grenade, Guide des Péch., p. 125.

Ses destinées sont incompréhensibles.

Un royaume lui a été préparé dès le commencement du monde, et son règne n'aura d'autre fin que l'éternité. Que chacun donc ne se lasse pas de répéter : Dieu est mon père, le ciel est mon héritage : quelle gloire! quel bonheur! Oh! que les choses de la terre me paraissent méprisables, quand je pense sérieusement aux nobles avantages de ma naissance spirituelle!

Martin, Nouv. mois de Marie, p. 51.

Obligation de suivre Jésus-Christ.

I. Etes-vous chrétien? La question paraît inutile, mais peut-être n'est-elle pas injuste, parce que le doute n'est pas sans fondement : à peine aviez-vous l'usage de raison, qu'on vous a fait cette question; l'innocence de votre âge vous y fit répondre pour lors avec vérité, le pourriez-vous maintenant? Il est vrai que vous portez le nom de chrétien, mais en remplissez-vous les devoirs? Vous en avez le caractère, mais en avez-vous la conduite? Croyez-vous qu'un peu d'eau qu'on a versée sur vous au baptême, vous ait fait un parfait chrétien? Cela est nécessaire, mais cela ne suffit pas. Qu'est-ce qu'un chrétien? c'est un homme qui fait profession de suivre et d'imiter Jésus-Christ; le suivez-vous? l'imitez-vous? si cela est, vous êtes un véritable chrétien.

II. Qu'est-ce qu'un chrétien? c'est un homme qui prend Jésus-Christ pour modèle, l'Evangile et la vie de Jésus-Christ pour règle de sa conduite; qui tâche de devenir la copie vivante de ce divin original, de sorte qu'en le voyant, on croie voir Jésus-Christ, parce qu'il en a tous les traits, parce qu'il peut dire avec saint Paul, qu'il vit de la vie de Jésus-Christ, ou plutôt que Jésus-Christ vit en lui : c'est là le portrait d'un chrétien, est-ce le vôtre? vous reconnaissez-vous à ces traits? Si cela est, vous êtes chrétien; si cela n'est pas, c'est à tort que vous portez cette qualité. Vous êtes fidèle de nom, et infidèle en effet; chrétien en apparence, et païen en vérité : quel monstre! Vous devez être la copie de Jésus-Christ, si vous êtes chrétien. Quand on veut juger si une copie est semblable à son original, on compare l'une avec l'autre, on en examine tous les traits; si vous faites cette comparaison, hélas! qu'elle vous confondra, en vous faisant voir combien vous avez peu de conformité avec ce divin modèle.

Contraste.

III. Jésus-Christ est humble, et vous êtes vain et orgueilleux. Il fuit les honneurs avec horreur, et vous les cherchez avec ardeur. Il est doux et patient, et vous ne pouvez rien souffrir : il pardonne les injures les plus atroces, et vous ne voulez pas pardonner les plus légères : il a aimé jusques à ses bourreaux, et vous ne pouvez aimer vos frères : il a été pauvre, jusqu'à mourir tout nu, et vous avez une attache excessive aux biens de la terre : il a continuellement mené une vie rude et austère, et vous cherchez la vie douce et aisée : il s'est refusé les plaisirs les plus innocents, et vous vous permettez les plus dangereux, et peut-être les plus déréglés : il a été obéissant jusques à la mort de la croix, et vous ne voulez pas obéir dans les choses les plus aisées : il ne s'est cherché en rien, et vous vous cherchez en tout : peut-on voir une plus grande opposition, et par conséquent un caractère plus visible de réprobation? Le crucifix qu'on vous présentera à la mort pour être le motif de votre confiance, ne sera-t-il point le sujet de votre condamnation? car la mort de Jésus-Christ vous sera inutile, si sa vie n'a été votre règle; vous ne profiterez point de ses exemples, et il ne sera point votre Sauveur, s'il n'a été votre modèle.

Nepveu, Pensées ou Réfl. chrét., t. 2, p. 183.

CHRISTIANISME.

Miracle de son établissement.

. . . Je demande maintenant et j'argumente avec saint Augustin : Ou tout cela s'est fait sans miracle, ou il s'est fait par des miracles. S'il s'est fait par des miracles, donc la religion de ce crucifié et la doctrine de ces douze pêcheurs ne peut être que très-véritable, puisqu'il est impossible, de toute impossibilité, qu'un seul miracle se fasse pour confirmation

d'un mensonge; que si cela s'est fait sans miracle, c'est le miracle des miracles et le plus grand de tous les miracles, d'avoir fait tout cela sans miracle. Ou ces douze pêcheurs si pauvres, si idiots, si indiscrets, si poltrons et si faibles, ont eu quelque chose d'extraordinaire, quelque secours et quelque assistance d'en haut pour venir à bout de ces entreprises, ou non; s'ils en ont eu, donc leur doctrine est toute céleste et divine; et s'ils n'en ont point eu, comment est-ce qu'ils ont pu faire des choses si extraordinaires sans aucun secours extraordinaire?

Lejeune, Serm., t. 5, p. 461.

A-t-il pu s'établir sans une assistance visible de Dieu?

Dieu a fait de cet établissement son propre ouvrage; il a voulu faire éclater sa puissance et sa gloire dans le succès du dessein le plus extraordinaire et le plus impossible selon toutes les vues et toutes les ressources humaines. Car il s'agissait de convaincre d'aveuglement et de folie des hommes qui se croyaient fort éclairés, de faire quitter des religions douces, commodes, et qui ne gênaient aucune passion, pour en faire embrasser une qui est l'ennemie de toutes les passions, et qui semble n'être appliquée qu'à les combattre, les réprimer et les contraindre; de faire recevoir comme des vérités incontestables les dogmes les plus inconcevables, et dont les conséquences sont les plus effrayantes, et de les faire recevoir par des hommes ennemis de toute contrainte dans la manière de penser, de détruire des cultes que leur ancienneté rendait respectables; de renverser des temples que l'autorité publique et les princes avaient fait élever; d'abattre des idoles qu'on s'était accoutumé à regarder avec vénération; enfin de faire regarder comme une superstition détestable, extravagante, criminelle, ce qu'on avait auparavant pratiqué ou respecté par religion. Telle était la révolution qui devait se faire dans les esprits, dans les villes, dans les royaumes et dans les empires, par l'établissement du christianisme.

De Feller, Catéch. Phil., t. 2, p. 233.

Son origine.

Saint Augustin soutient que le christianisme a existé depuis la création (Retract. l. 1. c. 13, n. 3. Epist. 102, q. 2.), et M. Bossuet, que la religion est la même depuis l'origine du monde (Disc. sur l'hist. univ. 2 part. art. 1).

Bergier, Tr. hist. et dog. de la vraie Rel., t. 1, p. 13.

Son influence sur la société domestique.

Oui, si nous pénétrons dans la famille pour considérer ce qui regarde le père, les enfants, les époux, quel nouveau sentiment de reconnaissance la religion ne doit-elle pas nous inspirer!

Chez les peuples les plus civilisés du paganisme, la religion était si favorable aux penchants désordonnés, si peu réprimante, que, pour maintenir la subordination et la paix domestique, la loi portait le pouvoir paternel jusqu'à l'excès, et l'armait de ce glaive vengeur qui ne doit reposer que dans les mains dépositaires de la puissance publique. La religion a rendu plus sacré, plus profond le sentiment de la piété filiale; elle a remplacé la crainte par la persuasion. Dès lors, sans cesser d'être ferme et vigilante, l'autorité paternelle a perdu ce qu'elle avait de farouche, et chez nous les pères ne sont pas des Brutus.. La mère chrétienne n'a pas la dure fierté de celles de Lacédémone; mais, forte sans cesser d'être tendre, d'un côté elle saurait, comme la mère de saint Louis, armer le bras de son fils contre l'ennemi, et de l'autre lui dire comme elle : « J'aimerais mieux vous voir mort que souillé d'un seul crime. »

Chez les peuples même les plus vantés, tels que les Grecs et les Romains, l'exposition, le meurtre des enfants nouveau-nés, étaient autorisés ou même commandés par les lois dans certains cas prévus et déterminés. La religion, comme une mère tendre, a couvert de sa protection ces créatures innocentes, et a fait voir une barbarie, un crime énorme là où de très-graves législateurs de l'antiquité ne voyaient qu'une mesure politique.

Avant le christianisme, la polygamie et le divorce étaient assez généralement autorisés par l'usage, usage néanmoins qui est une source de rivalités sanglantes, qui affaiblit, en les partageant, les affections de l'époux, et ne laisse voir bien souvent que des épouses opprimées. Jésus-Christ vient, qui rappelle le mariage à son union primitive, et qui, affermissant le lien conjugal, détruit ce qui contribue davantage à la tyrannie de l'époux et à l'avilissement de la femme. Pour celle-ci, le joug de la soumission n'est pas brisé, mais il est adouci; elle est la compagne de l'homme, et non pas son esclave. Il est incontestable, messieurs, qu'il n'est pas de religion sur la terre qui ait, autant que le christianisme, protégé la femme, adouci son sort, et lui ait donné dans la famille autant de droits et de dignité. Ainsi le christianisme a rendu meilleure la condition d'une moitié de l'espèce humaine; et, à ce sujet, je ne puis m'empêcher de le faire observer en passant, la femme chrétienne qui déserte sa religion et qui la blasphème, méconnaît, sans y penser, son plus grand bienfaiteur, et a le malheur de joindre à la désertion une véritable ingratitude.

Sur les pauvres et les malheureux.

C'est bien ici plus que jamais son véritable triomphe. Les Grecs et les Romains ont brillé sur la terre par les lettres, les arts, la guerre, la politique et leur civilisation très-avancée. « Leur sagesse et leur prévoyance, a dit Fleury, dont je vais répéter les propres expressions, allaient bien jusqu'à bannir la fainéantise et les

mendiants valides; mais on ne voit pas chez eux d'ordre public pour prendre soin des misérables qui ne pouvaient rendre aucun service. » Voyez, au contraire, comme, de tous les genres de besoin et d'infortune, il n'en est pas un seul qui ait échappé à la tendre sollicitude de l'Eglise chrétienne. L'histoire nous apprend combien cet esprit de charité l'anima dès son origine, éclata même au milieu des persécutions, se perpétua d'âge en âge, jusqu'à ce qu'enfin il pût se déployer tout entier dans cette multitude innombrable d'asiles préparés par lui à l'indigence et au malheur, et dont le monde entier est couvert encore. Je crois devoir faire remarquer à la gloire de ce sexe plus compatissant, et qui se dévoue avec tant de courage au soulagement de l'humanité souffrante, que la première personne citée dans les annales chrétiennes comme fondatrice d'un asile public pour les pauvres, et, si je puis l'appeler par son nom même, d'un hôpital, c'est Fabiola, dame romaine du quatrième siècle.

Quel bien a pu faire la religion à l'humanité, qu'elle n'ait pas fait réellement? et, dans nos temps modernes, que de merveilles opérées par elle! C'est la religion qui a recueilli une multitude d'enfants délaissés, et qui a eu pour eux des entrailles que n'ont pas eues leurs mères dénaturées; c'est la religion qui réunit les enfants des classes les plus inférieures, et qui, sans bruit et sans faste, leur fait enseigner gratuitement les premiers éléments des connaissances humaines avec ceux de la morale la plus pure; c'est la religion qui verse la piété avec le noble courage dans le cœur de ces filles de la charité, de ces anges consolateurs, prêts à voler partout où le cri du malheur les appelle. Qui a donc bâti sur des montagnes de neiges éternelles ces retraites hospitalières auxquelles le voyageur égaré a dû si souvent la conservation de ses jours? c'est le christianisme. Qui donc avait inspiré à des hommes généreux le dessein d'aller sur des plages brûlantes et barbares se présenter comme les libérateurs de leurs frères captifs? c'est le christianisme. Encore aujourd'hui quelle est l'âme secrète de ces associations qui visitent les asiles de la misère, descendent dans les cachots, instruisent l'ignorance, et semblent avoir des consolations pour toutes les douleurs, et des services pour tous les besoins? c'est toujours le christianisme. C'est à lui enfin qu'est due la gloire incomparable d'avoir, dans le Nouveau-Monde, humanisé, éclairé, civilisé des peuplades sauvages et fondé ces républiques chrétiennes qui, par l'innocence des mœurs, la sagesse des lois, le bonheur domestique et civil, surpassaient autant la république de Sparte que l'Evangile surpasse le paganisme. Ayons donc la bonne foi d'avouer que le christianisme a tout fait pour la société, pour la famille, pour les malheureux, et que s'il ne produit pas plus de bien encore, ce n'est pas lui, c'est nous seuls qu'il faut accuser.

La voilà, Messieurs, cette religion chrétienne, non telle qu'affectent de la présenter des ennemis perfides, dans des portraits dont la passion ou les préjugés ont fourni les couleurs, mais telle qu'elle est sortie des mains de son divin Fondateur, entourée de toutes les lumières qu'elle a répandues, de toutes les vertus qu'elle a inspirées, des victoires qu'elle a remportées sur les vices et les erreurs; la voilà cette religion salutaire que des méchants auraient voulu nous ravir, et qui était tellement incorporée à notre monarchie que la ruine de l'une ne pouvait qu'entraîner la ruine de l'autre. Le temps est venu de renouer enfin pour jamais l'antique alliance de l'autel et du trône. Revenons, Messieurs, revenons pour notre intérêt et notre bonheur à cette religion trop longtemps méconnue, trop longtemps outragée, qui seule peut cicatriser nos plaies, mettre un terme à nos calamités, affermir la paix publique, qui seule, en un mot, peut régénérer la monarchie dans sa vieillesse comme elle seule a pu la former dans son enfance, et la faire croître encore avec un nouvel éclat de gloire et de prospérité. (*Voyez encore :* RELIGION).

Frayssinous, Défense du christian., t. 2, p. 295.

CIEL.

Idée de ce bonheur.

. . . Je pourrais d'abord, mes frères, pour vous donner quelque idée du bonheur éternel, vous le dépeindre par quelques-unes de ces comparaisons sensibles dont on se sert pour en faire une faible ébauche. Représentez-vous, vous dirais-je, un homme aussi heureux qu'on peut l'imaginer dans le monde; un homme qui ne fût point sujet ni aux chagrins ni à la douleur, à la maladie, aux revers de fortune, ni à tout ce qui peut nous affliger sur la terre; qui jouirait toujours d'une santé parfaite, qui réunirait dans sa personne tout ce que les honneurs du monde ont de plus grand, tout ce que les richesses ont de plus brillant, tout ce que les plaisirs ont de plus charmant; un homme enfin qui fût maître de tout l'univers, que rien n'afflige, et à qui rien ne manque de tout ce qu'il peut désirer. Le sort de cet homme, quelque flatteur, quelque désirable qu'il vous paraisse, est moins, à l'égard du bonheur éternel, qu'une goutte d'eau en comparaison de la mer. Le dernier des bienheureux est plus content mille fois que tous les rois du monde dans les plus beaux jours de leur vie. Pour concevoir encore quelque idée de ce bonheur, jetez les yeux sur tout ce que l'univers vous présente de plus beau et de plus magnifique dans la nature et dans l'art. La vaste étendue des cieux, le nombre des étoiles, la clarté du soleil, la fertilité de la terre, la beauté des fleurs, l'harmonie des concerts, les palais des grands, la magnificence des rois, en un mot, tout ce qu'on peut voir ici-bas de plus beau et de plus ravissant, tout cela n'est qu'une faible

image de la beauté du Ciel, où le Seigneur déploie toute sa magnificence en faveur de ses élus. L'œil n'a point vu, dit l'Apôtre, l'oreille n'a jamais entendu, et l'esprit de l'homme ne peut comprendre ce que le Seigneur prépare à ceux qui l'aiment. Si je vous disais encore que le ciel est un séjour de paix inaccessible à tout ce qui peut nous troubler; que c'est un jour toujours serein, qui ne sera obscurci d'aucun nuage, ni interrompu par les ténèbres de la nuit; que c'est un printemps continuel, exempt de toutes les incommodités des saisons; que c'est un royaume où tous les sujets sont rois, où il n'y aura plus d'envieux ni d'ennemis qui puissent nous nuire, d'où les chagrins, l'ennui, la crainte, les maladies, la mort sont bannis pour toujours, où l'on possède tous les biens sans mélange d'aucun mal; le Paradis est tout cela, et plus encore, car ce que je vous en dis n'exprime que faiblement ce qu'il est. C'est un bonheur si grand, dit saint Augustin, qu'on ne peut assez dire pour le faire comprendre, ni assez faire pour le mériter. Voilà, chrétiens, l'idée la plus magnifique que je puisse vous en donner; mais quoi qu'on en puisse dire ou penser, il est infiniment au-dessus de nos pensées et de nos expressions.

Prônes de Billot, t. 3, p. 117.

La gloire du ciel est ineffable.

. . . Hiéroclès rapporte qu'un idiot ayant exposé sa maison en vente, en tira une pierre de la muraille, et la portant par toute la ville allait criant par les rues et les carrefours : qui veut acheter une belle maison, en voici un échantillon? Il se fût encore rendu plus ridicule, si au lieu d'en montrer une pierre, il n'en eût montré qu'un grain de sable. Tout ce que je dirai de la gloire du Ciel, tout ce que les plus éloquents et les plus doctes prédicateurs en peuvent dire, est beaucoup moins en comparaison de ce qu'il faudrait en dire et de ce qu'il en est, que n'est une pierre ou un grain de sable en comparaison d'un palais superbe et très-magnifique. Ce n'est donc pas mon intention de vous dépeindre ici le paradis, mais de vous donner la curiosité de le voir, la volonté de le mériter, et la haine du péché mortel, qui seul peut nous empêcher d'y entrer.

Le Jeune, Serm., t. 9, 317.

Faible idée du ciel.

Essayons aussi de donner quelque idée du ciel. « Il n'y a pas d'homme un peu sensible aux plaisirs de l'esprit et du cœur, qui n'ait eu dans sa vie quelque moment délicieux, qui n'ait éprouvé les doux effets d'un sentiment vif, ardent, d'un transport brûlant qui le faisait sortir de lui-même, qui l'enivrait de contentement et de joie; et si c'était un transport de l'amour divin, il sait quelle en était l'ineffable douceur! Que cet homme se considère comme fixé par la puissance de Dieu même, dans ce transport si ravissant et si doux, dans la contemplation de cette vérité si aimable à ses yeux, dans le sentiment si agréable, si vif, qui n'a duré pour lui qu'un instant; qu'il envisage cette situation trop courte à son gré, trop rapidement, trop facilement écoulée, comme un état permanent; il aura du Ciel une idée telle qu'on peut l'avoir sur la terre.

De Feller, Catéch. phil., t. 3, p. 94.

Société.

Nous aurons pour compagnie dans le Ciel les Anges et les Saints de tout état, qui ont vécu sur la terre depuis le commencement du monde. Ils sont arrivés au port de l'éternité bienheureuse, où ils nous invitent de venir les joindre... Elevons vers eux nos esprits et nos pensées; contemplons le bonheur et la gloire dont ils jouissent, et comparons l'un et l'autre avec cette vie toute remplie de combats, de dangers, de souffrances. Ils voient du haut des cieux nos misères et nos peines, et ils en sont touchés de compassion. Etant appelés à les suivre, comment se fait-il que nous ne désirions pas davantage de leur être unis; que nous travaillions si peu à nous rendre dignes de leur être associés par la pratique des bonnes œuvres; que nous ne tressaillions pas de joie en pensant que bientôt nous pouvons entrer en partage de leur félicité; que nous ne soupirions pas après le moment où notre âme sera affranchie des liens du corps; que nous ne méprisions pas les promesses et les menaces du monde; que nous ne portions pas avec joie les épreuves de cette vie? « Si le jour glorieux de l'éternité, disait Thomas à Kempis, avait brillé sur nous, quels transports, quels ravissements n'aurions-nous pas éprouvés! »

Godescard, t. XI, p. 447.

Ce n'est pas un désert. Pécheurs convertis qui y sont.

Vous regardez le Ciel comme un vaste désert qui ne sera habité que par des Anges ou tout au plus par quelques Jeans-Baptistes. Vous vous imaginez que la Jérusalem céleste est bâtie sur une montagne escarpée, inaccessible, où, malgré tous vos efforts, vous ne pourrez jamais parvenir. Vous êtes dans l'erreur; saint Jean nous assure que personne ne saurait supputer la troupe innombrable de toute nation, de toute tribu et de toute langue, qu'il a découverte à la suite de l'agneau. Ah! si le Seigneur traitait les hommes comme il traita les anges rebelles; que ceux-là, à l'exemple de ceux-ci, fussent par un premier péché exclus à jamais de leur immortelle patrie, rien ne serait plus légitime que votre découragement. Mais parmi ces hommes, que de pécheurs sincèrement convertis! Que de Davids, que de Pierres, que de Pauls, que d'Augustins, que de Madeleines occuperont éternellement les premières places dans la maison du Père céleste! Comme eux, ne pouvez-vous pas de-

tester le péché, renoncer au péché, expier vos péchés? Vous ne connaissez pas les Saints; vous les regardez ordinairement comme ayant été d'une nature différente de la vôtre. Non, ils ne furent ni exempts de passions, ni incapables de faiblesse; mais avaient-ils le malheur d'éprouver une faiblesse, de succomber sous une passion, ils reconnaissaient, ils détestaient, ils expiaient leur faute, et ils en espéraient le pardon

Boissard, La consol. du chrétien, p. 13.

Apostrophe aux pécheurs.

. . . Et avec qui serez-vous au ciel, si Dieu vous fait cette faveur? avec la sainte Vierge, avec saint Joseph, avec saint Jean-Baptiste, parmi les saints apôtres, les martyrs, les anachorètes ou les vierges. Vous serez reçu en leur compagnie, associé à leur gloire, et participant à leurs joies! qui? vous! un blasphémateur! un apostat! un arrogant! un vindicatif! vous, un disciple d'Epicure! un pilier de cabaret! un impudique parmi des Saints qui ont été si dévots, si humbles, si patients, si chastes, si sobres et si charitables! Auriez-vous l'effronterie, seriez-vous si impudent, que d'entrer en leur demeure, et de vous mêler parmi eux? Vous, une coquette! une danseuse! une libertine! avec sainte Agnès, sainte Agathe, sainte Cécile ou sainte Catherine, qui ont été si chastes, si modestes, si retenues et si retirées?... Y a-t-il un honnête homme au monde qui voulût toujours être en la compagnie d'un voleur, d'un traître ou de quelque autre méchant homme, et vous pensez que le Fils de Dieu fera cet affront à sa Mère, à sainte Reine, à sainte Marguerite et autres vierges, de vous mettre à leur suite, vous qui êtes une fille volage ou une femme débauchée?

Le Jeune, Serm., t. 2, p. 99.

Joie des Saints.

Il faut que la joie des Saints soit bien grande, puisque l'Ecriture sainte la compare à une ivresse: *Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ.* Vos élus, Seigneur, seront enivrés de l'abondance de vos biens, et vous les ferez boire dans un torrent de délices: *Et torrente voluptatis potabis eos.* Quelle expression, mes frères, et que pouvons-nous trouver en cette vie qui puisse nous représenter les douceurs de cette joie? Les joies de ce monde sont des joies mêlées d'amertume; à peine en coule-t-il dans nos cœurs quelques gouttes qui soient pures, et qui ne se dissipent d'abord. Pour un moment de plaisir que l'on ressent, combien n'éprouve-t-on pas de chagrin! Mais la joie du bienheureux sera une joie pure, et une joie abondante et solide: *Intra in gaudium Domini tui* (Matth., 25). Non-seulement le cœur sera rempli de joie, mais la joie le renfermera, l'enivrera de telle manière, que de quelque côté qu'il se tourne, il ne trouvera que de la joie; quelque objet qui se présente à lui, ce sera toujours pour le réjouir. Soit qu'il regarde le passé, le présent, l'avenir, il n'y verra que des sujets qui le réjouiront. S'il regarde le passé, il voit que ses travaux sont finis; le présent lui en offre la récompense, et l'avenir lui en assure la durée éternelle. Quelle joie pour un combattant qui se voit couronné de lauriers, après avoir échappé aux dangers de la mort où la guerre l'a mille fois exposé! Quelle joie pour un voyageur, qui, après avoir essuyé les fatigues d'une longue route, est enfin arrivé à sa patrie, pour laquelle il soupirait depuis longtemps! Quelle joie pour un marchand qui aborde heureusement au port avec un vaisseau chargé de riches marchandises, après qu'il a été sur la mer le jouet des tempêtes, exposé à une infinité de dangers et d'écueils, où il a failli perdre la vie avec ses richesses! Telle, et mille fois plus grande encore est la joie d'un bienheureux, qui se voit dans le ciel, sa chère patrie, à l'abri des tempêtes, des tentations, des écueils où il a été exposé pendant la vie. Quel contentement pour cette épouse fortunée d'avoir trouvé son cher époux qu'elle a cherché avec tant d'empressement sur les montagnes et dans les vallées! Ah! qu'elle est bien dédommagée des courses fatigantes que son amant lui a fait faire!... J'ai pu être privée de mon bonheur, dit cette âme bienheureuse; j'ai pu être condamnée à des flammes éternelles; mais maintenant je possède en sûreté l'objet de mes désirs, et je ne crains plus de le perdre: me voilà enfin arrivée à cet heureux terme pour lequel j'ai longtemps soupiré; je suis en possession de ce royaume qui n'aura point de fin. Ah! que je me sais maintenant bon gré des pénitences, des jeûnes, des aumônes, des mortifications, et de tous les exercices d'une vie chrétienne qui m'ont mérité ce bonheur éternel! O sainte pénitence! ô croix et souffrances! que vous me donnez maintenant de consolation et de plaisir! Que je suis bien récompensée au delà de ce que j'ai mérité. Que cette joie, mes frères, est pure! qu'elle est grande! qu'elle est ravissante! surtout quand on fait réflexion que personne ne peut la ravir. *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis* (Joan. 16).

Prônes de Billot, t. 3, p. 120.

— Dans le ciel, ce n'est plus une goutte, c'est le torrent des voluptés divines qui inonde l'âme du juste. Aussi, je ne dis pas que la joie du Seigneur entrera dans l'âme du serviteur fidèle: elle est trop grande pour être reçue dans un vase aussi étroit; c'est le serviteur qui entrera dans la joie de son maître. Il y nage, il y est submergé comme dans un océan de délices.

Louis De Bussi, Nouv. mois de Marie, p. 278.

Le ciel est un loyer, une moisson, une couronne.

L'Ecriture, parlant du paradis et de la gloire du ciel, dit que c'est un loyer, une moisson, une couronne, pour nous apprendre que si nous voulons être sauvés, il faut nécessairement travailler, semer, combattre. Chacun rempor-

tera la récompense selon le travail, dit saint Paul aux Corinthiens (1. Cor., 3, 8.); et aux Galates (Gal., 67,) : L'homme ne moissonnera que ce qu'il aura semé ; et à Timothée (2, Tim. 2, 5). Personne ne sera couronné que celui qui aura légitimement combattu. Un valet ou un artisan qui n'aurait point fait de mal, mais se serait tenu les bras croisés tout le jour et toute l'année, aurait-il bien l'impudence de demander son salaire? Un laboureur qui n'aurait rien semé ni planté en son héritage,.. n'aurait pas l'espérance d'y recueillir ou moissonner quelque chose : un soldat qui a joué aux cartes, ou pris du vin et du tabac pendant que les autres combattaient, aurait-il bien la hardiesse de vouloir être couronné? Considérez votre vie, voyez à quoi vous employez le temps, depuis le matin jusqu'au soir, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. Quel travail faites-vous pour Dieu? Quelle aumône semez-vous en son sein? car le fonds et la terre fertile où nous semons les aumônes et les œuvres de charité, c'est le sein adorable de Dieu. Quelle tentation combattez-vous pour lui être fidèle? Vous allez au cabaret ou aux autres divertissements; étant de retour, vous êtes un tigre dans votre maison ; vous ne plaignez pas les vingt et trente sous, s'il faut les employer à la débauche, et vous ne donneriez pas volontiers deux ou trois sous chaque semaine pour les pauvres honteux; vous vous laissez aller à toutes les tentations qui se présentent à vous, vous donnez toute liberté à vos sens et à votre sensualité : quelle apparence d'avoir le salaire, la moisson, la couronne que Dieu a préparés aux âmes choisies?

Le Jeune, serm., t. 8, p. 259.

Beatitude de la mémoire.

Avec quelle joie les Saints se rappellent les grâces qu'ils ont reçues de Dieu... les vertus qu'ils ont pratiquées sur la terre... comme un martyr se félicite de ses souffrances!... un apôtre de ses travaux!... un confesseur de ses sacrifices!... comme chacun des élus rend grâces à Dieu de ses miséricordes!... avec quelle effusion de reconnaissance et de bonheur il se dit : A tel jour, Dieu m'inspira de ne servir que lui seul, et c'est cette inspiration qui m'a conduit au ciel!... à tel jour, Dieu me fit triompher de cette tentation... me retira de cette occasion ou de cette habitude du péché!... quels soins la Providence a pris de mon salut!... et qu'avais-je fait pour mériter qu'il me sauvât de préférence à tant d'infortunés qui sont perdus, et pour toujours?

. . . Cette béatitude est notre fin à tous; Dieu ne nous a donné le temps que pour la mériter, l'être et la vie que pour la posséder. Réfléchissez sérieusement sur cette grande vérité, adressez-vous ces trois questions au pied du crucifix :

Qu'ai-je fait jusqu'ici pour le ciel?... Que dois-je faire pour le ciel?... Que veux-je faire désormais pour le ciel?

Manrèse, p. 258.

Beatitude de la vue.

Dans le ciel, la vue sera satisfaite, en considérant cette *cité d'une beauté si parfaite* (Thr. 2, 15.) Quel plaisir n'aurait-on pas de voir une ville, dont le pavé des rues serait d'un cristal pur, où les palais seraient d'argent massif, les colonnes en or, embellies de festons et de fleurs! O combien l'emporte la cité céleste sur cette magnificence! Que serait ensuite, si l'on voyait tous les habitants de cette ville opulente revêtus de la pourpre royale? Or, dans le ciel, tous les élus sont rois, comme le dit saint Augustin : *Autant de citoyens* de la sainte Jérusalem, *autant de rois*!...

S. Liguori, Max. étern., p. 325.

Le ciel s'obtient à bon marché.

Quand vous êtes au marché ou dans la boutique d'un marchand, et que vous marchandez quelque étoffe, vous dites : c'est trop cher, vous me survendez cette étoffe; mais quand elle vous est livrée, et que vous pensez en avoir eu bon marché, vous vous réjouissez et vous dites que c'est pour rien... Maintenant que vous achetez les biens célestes et la vie éternelle, il vous semble qu'on les vend bien cher, parce qu'il faut se mortifier, se lever matin pour prier Dieu, dompter ses passions, pardonner les injures; mais quand vous serez dans le ciel, et après cent ans, cinq cents ans et dix mille ans, vous jouirez des délices, des joies et des félicités que vous aurez achetées par ces travaux; vous vous réjouirez, vous direz avec étonnement : *Non sunt dignæ, non sunt condignæ passiones.*

Le Jeune, Serm., t. 7, p. 36.

Faire pour le ciel ce que font les mondains pour la terre.

« O que nous serions heureuses, disait sainte Synclétique aux dames chrétiennes, si nous faisions pour plaire à Dieu et pour gagner le ciel, ce que font les mondains pour amasser des biens périssables! Sur la terre, ils s'exposent à l'avidité des voleurs; sur mer, ils affrontent la fureur des vents et des tempêtes : les périls, les naufrages ne les rebutent point; ils tentent, ils hasardent tout; et nous, quand il s'agit de servir un si grand Maître, qui nous procure des biens incompréhensibles, nous nous laissons effrayer par la plus petite contradiction. »

Godescard, t. 1, p. 123.

— Voulez-vous éviter la triste mort des pécheurs, prenez-les pour modèles : faites pour le ciel, ce qu'ils font pour la terre. Vous voyez ce qu'ils font tous les jours d'efforts et de sacrifices, pour des jouissances passagères : or, sera-ce trop de vous en demander autant pour acquérir des biens éternels? S'ils vous demandent pourquoi de votre part cette haine pour le monde, pour ses plaisirs et ses parures, pourquoi cette modestie dans vos habits, cette

réserve dans vos paroles et vos démarches; pourquoi ces prières, ces lectures, cette assiduité à l'église, au tribunal de la pénitence et à la table du Seigneur : répondez-leur, que ne devant mourir qu'une fois, et que la mort devant décider de votre éternité, vous croyez prudent de vous appliquer à la pratique des bonnes œuvres qui font l'heureuse mort.

Martin, Nouv. mois de Marie, p. 275.

Il faut travailler pour le Ciel.

Ne nous y trompons pas, le seul désir ne conduit pas au Ciel, comme le seul désir des richesses ne rend pas riche. Il faut donc travailler pour y arriver. En effet, le Ciel est un salaire qu'il faut gagner en supportant le poids du jour et de la chaleur ; c'est une ville forte qui ne peut se prendre que d'assaut.

Id. ibid. p. 284.

. . . Voilà ce que doit demander et soigneusement étudier tout homme qui est sur la terre, grand ou petit, riche ou pauvre, heureux ou malheureux. Mais, hélas! on s'informe bien de ce qu'il faut faire pour s'enrichir, pour s'agrandir, pour se maintenir, pour sortir de la misère ou de l'oppression, pour s'élever au-dessus de son état et augmenter sa fortune, pour devenir habile, pour parvenir en un mot à réussir pour le temps; mais pour obtenir la vie éternelle, on s'en embarrasse aussi peu que si on n'y avait aucun intérêt. Voilà ce qu'on doit demander à tout âge, dans la jeunesse comme dans la vieillesse, parce qu'à tout âge cette grande affaire de l'éternité peut être décidée; mais dans la jeunesse on pense à vivre, et dans la vieillesse à ne point mourir. Il est bien édifiant de voir ici un jeune homme riche et qualifié faire cette demande, et s'occuper de la pensée de l'éternité ; mais que les exemples en sont rares parmi nous ! Voilà enfin ce qu'un chrétien fervent doit se demander à soi-même tous les jours : Aujourd'hui que faut-il que je fasse, quel bien aurai-je occasion de faire, quel mal aurai-je à éviter pour obtenir la vie éternelle? Dans cette vue, il doit offrir à Dieu toutes ses actions, toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses souffrances, et faire tout dans cette intention de plaire à Dieu et de mériter sa gloire.

L. Duquesne, l'Evangile médité, t. 2, p. 220.

Imiter les voyageurs.

Un voyageur marche bien plus aisément quand il ne porte rien sur soi, que quand il est chargé. Les biens de la terre sont des fardeaux qui nous chargent par les obligations qu'ils nous imposent; ce sont des épines qui nous arrêtent, par les soins et les embarras qu'ils nous donnent. Heureux donc et mille fois heureux ceux qui ne sont point chargés de ces fardeaux, et qui ne sont point arrêtés par ces épines, parce qu'ils ne sont occupés qu'à chercher les biens solides et véritables qui méritent leur empressement! Nous n'aurions aucune peine, mes frères, à nous détacher des choses du monde, si nous nous regardions sur la terre comme des voyageurs qui doivent aller à leur patrie. En effet, quelle indifférence et quel détachement dans un voyageur, pour tous les objets qui se rencontrent sur la route! Quelle est son ardeur et son empressement pour se rendre dans sa chère patrie! Toutes ses pensées, ses désirs, ses entretiens ne roulent que sur elle. En vain voudrait-on le retenir pour lui faire admirer la beauté, la magnificence des bâtiments que l'on trouve sur les chemins, pour lui faire goûter les plaisirs des compagnies, des fêtes que l'on y voit : rien n'est capable de l'arrêter, il se contente de prendre ce qui lui est nécessaire pour soutenir ses forces et suivre sa route. Ni les difficultés des chemins, ni l'incommodité des temps ne l'empêchent d'aller et de continuer son voyage. Si la nuit s'avance, il double ses pas, et il n'est point tranquille qu'il ne soit arrivé. C'est ainsi, mes frères, que nous devons nous comporter à l'égard du Ciel, notre patrie. La terre est pour nous un lieu d'exil et de pèlerinage où nous ne pouvons nous fixer ; nous n'y avons point de demeure permanente; après y avoir resté un certain temps, il faudra enfin la quitter : *Non habemus hic manentem civitatem* (Heb. 13). Nous sommes faits pour le Ciel; cette bienheureuse terre des vivants, où nous devons demeurer éternellement : *Sed futuram inquirimus...* Comme un voyageur n'use des biens qu'il trouve dans sa route, qu'autant qu'il lui en faut pour la continuer, usons de même des biens du monde qui passent, n'en prenons qu'autant qu'il nous en faut pour achever notre carrière... Quiconque ne gémit pas comme voyageur, dit saint Augustin, ne se réjouira pas comme citoyen ; car ce n'est pas aimer sa patrie, que de s'attacher aux douceurs de son pèlerinage : *Qui non gemit ut peregrinus, non gaudebit ut civis.*

Prônes de Billot, t. 3, p. 127.

Il mérite tous nos efforts.

La porte en est étroite, dit le Sauveur, faites vos efforts pour y entrer. Quelque grands que doivent être ces efforts, ils sont peu de chose en comparaison d'un si grand bien. Nous ne devons pas nous affliger de la peine qu'il faut prendre pour l'obtenir. Les bienheureux regardent comme rien tout ce qu'ils ont fait et souffert pour acquérir un bonheur si désirable. *Ce ne serait pas trop,* dit saint Augustin, *d'une éternité de travaux, pour s'assurer une éternité de bonheur.*

Le ciel est une récompense, il faut travailler pour le gagner. C'est une couronne, il faut combattre pour l'obtenir. C'est une conquête, il faut de la violence pour le mériter. Ceux qui savent se vaincre eux-mêmes, sont les héros qui l'emportent : *Violenti rapiunt illud.*

Instr. sur les peines éter. de l'enf. par Gaudet, évêq. de Toul, p. 252.

La plupart l'oublient.

La plupart des hommes ne pensent point à ce bienheureux repos. Tous les jours ils disent à Dieu en récitant l'oraison dominicale, *adveniat regnum tuum* : et ils vivent comme s'ils devaient demeurer éternellement sur la terre. Pourquoi demander, que le royaume des cieux arrive, dit saint Cyprien, si la captivité où nous sommes nous plaît, et si nous aimons mieux servir ici au démon, que de régner avec Jésus-Christ? (Cypr. de Mortal.)

Chevassu, Méditt., t. 2, p. 356.

Pourquoi terre des vivants.

L'Ecriture sainte nomme le Ciel la terre des vivants, pour nous faire entendre que ce monde visible que nous habitons est la terre des mourants.

Louis de Grenade, Guide des Péch., p. 84.

Il doit nous encourager.

Saint Zozyme demandait un jour à sainte Marie l'Egyptienne, comment elle avait pu vivre quarante-sept ans dans un désert, où elle allait mourir : Avec l'espérance du Ciel, répondit-elle. — Courage, mes frères, aimons Dieu, gagnons le Ciel, les Saints et leur divine Reine nous y attendent avec Jésus-Christ notre Sauveur, qui nous montre des cieux une couronne que l'homme ne fait pas tomber.

S. Liguori, sermons, t. 1, p. 177.

Motifs pour le désirer.

C'est une maxime de notre foi, fortement inculquée par saint Cyprien, que nous devons présentement suivre les Saints par la vivacité de nos désirs, si nous voulons un jour régner avec eux. « Nous avons, dit-il, solennellement renoncé au monde ; il faut donc que nous y vivions comme des étrangers. Pensons donc avec joie à ce jour heureux qui assignera à chacun sa demeure ; afin de nous délivrer des piéges du monde, de nous prémunir contre ses caresses, et de nous rendre participants du royaume céleste. Qui d'entre nous, quand il est dans une terre étrangère, ne désire pas retourner dans sa patrie? Quel est le voyageur qui, après s'être embarqué, ne souhaite pas des vents favorables pour arriver bientôt dans le pays qui l'a vu naître, et dans lequel il aura la satisfaction d'embrasser sa famille et ses amis? Nous devons regarder le Ciel comme notre patrie. Nous y avons une multitude innombrable d'amis, de parents, de frères et d'enfants qui soupirent après le moment où ils nous verront réunis à eux. Ils ne craignent point que le bonheur dont ils jouissent leur soit ravi ; mais ils ne sont pas sans inquiétude par rapport au nôtre. Quelle sera la joie que nous goûterons tous ensemble, lorsque nous nous trouverons dans la céleste demeure! De quel torrent de délices ne sera-t-on pas inondé dans ce royaume, qui aura pour durée l'éternité, jointe à un bonheur incompréhensible! Là, nous nous trouverons réunis aux chœurs glorieux des apôtres, à la compagnie majestueuse des prophètes, à une multitude innombrable de martyrs ; là, nous serons transportés d'une joie sainte, à la vue des vierges triomphantes qui ont réprimé les désirs déréglés de la chair, et de tant de Bienheureux qui, en versant leurs biens dans le sein des pauvres, ont changé leurs trésors terrestres contre ceux du Ciel. »

Godescard, t. 13, p. 343.

Effet du désir du Ciel.

Si je vous demande : ne seriez-vous pas ravis d'être bienheureux, ne seriez-vous pas ravis de voir Dieu face à face? qui en doute? nous ne sommes au monde que pour cela, me répondrez-vous. Il faut être bienheureux, ou malheureux ; ou jouir après la mort de la vue de Dieu, ou en être privé pour une éternité. Perdre Dieu, ne pas voir Dieu, ce serait là tout notre malheur ; mais nous avons notre espérance qui nous soutient, et qui nous encourage; Dieu est infiniment bon, nous espérons de le voir un jour.

Vous l'espérez, mes Frères, je ne veux pas vous ôter cette consolation, mais je veux la régler ; vous l'espérez, mais faites-vous ce qu'il faut faire, pour que votre espérance ne soit pas confondue? *Omnis qui habet hanc spem in eo sanctificat se, sicut et ille sanctus est* (Joan.). Tout homme qui a cette espérance, je n'en excepte aucun, riche et pauvre, religieux et séculier, magistrat et homme privé, prince et sujet, *omnis* : tout homme qui a cette espérance en Dieu, que fait-il? en voici l'unique marque, *sanctificat se*, il se sanctifie, il s'éloigne du péché, il s'éloigne de l'apparence même, et de l'ombre du péché, parce qu'il travaille à acquérir, par la miséricorde du Seigneur, et par sa fidélité à la grâce, la sainteté que Dieu a par lui-même, et par sa nature ; *sanctificat se sicut ille sanctus est.*

Un jour viendra que la ressemblance d'entre Dieu et vous sera consommée par la lumière de la gloire, parce que si vous êtes bienheureux, vous le verrez tel qu'il est ; article de foi, *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* Mais avant que d'avoir cette parfaite ressemblance dans l'éternité, il faut une autre ressemblance dans le temps, et ce n'est que la sainteté qui peut vous la donner en cette vie. Encore quelle sainteté? une sainteté qui ne vienne pas seulement de Dieu, mais qui approche de celle de Dieu; une sainteté qui n'ait pas seulement Dieu pour principe, mais qui l'ait encore pour modèle. Autre article de foi. *Omnis qui habet hanc spem in eo sanctificat se, sicut et ille sanctus est*, tout homme qui a cette espérance en Dieu, se sanctifie comme il est saint.

Or qui de vous travaille à cette sainteté? Si le Saint-Esprit disait : Celui qui a cette espérance, cherche à s'agrandir, à s'enrichir, à goûter les plaisirs de la vie, à éloigner de soi ce qui peut le mortifier et le rebuter, je m'écrie-

rais : consolez-vous, M., consolez-vous, vous serez un jour semblables à Dieu. Je sais toutes les peines que vous prenez à faire fortune, à occuper les premières charges, à vous distinguer dans le monde par vos emplois, à amasser biens sur biens, et revenus sur revenus : je sais tout cela, et je vous regarde déjà comme des gens bienheureux.

Mais ce n'est pas là ce que dit le Saint-Esprit: il dit que celui qui a cette espérance se sanctifie, et il ne peut se sanctifier que par l'humilité et la pauvreté intérieure, que par l'amour des croix et des souffrances, que par l'éloignement des plaisirs défendus, que par la pénitence et l'expiation de ses péchés. Est-ce de la sorte que vous travaillez à votre sanctification? Sondez votre cœur et voyez ce qui en est. Car quoi que vous fassiez, vous ne changerez jamais l'arrêt de Dieu, ni la voie qui conduit à cette divine ressemblance.

Prônes de Joly, t. 3, p. 179.

Les places du Ciel sont marquées.

Dieu a préparé à chacun celle qu'il doit occuper, suivant la fidélité qu'il aura eue à répondre à la grâce de sa vocation, à remplir les devoirs de l'état où Dieu l'aura placé sur la terre, et à profiter des moyens et des occasions qu'il lui aura fournis de se sanctifier. Ce que nous devons demander à Dieu, ce ne sont donc pas les premières places même dans le Ciel, mais la grâce de mériter celle qu'il nous a destinée, et de parvenir au haut point de perfection et de mérite auquel il veut que nous parvenions, selon notre état et les dispositions de sa divine providence.

Duquesne, l'Evang. méd., t. 3, p. 253.

Le grand nombre des bienheureux ne diminuera pas ma jouissance.

Si j'avais dix mille écus qui dussent être partagés entre plusieurs de mes héritiers, leurs lots seraient bien moindres, que si je n'en avais qu'un seul, qui jouirait tout seul de cette somme : mais si je possède Dieu, je le possèderai tout entier, je le possèderai et je vivrai de lui, comme si j'étais seul dans le Ciel, le nombre des bienheureux ne mettra jamais de diminution à mon héritage : *Hæreditas nostra non fit angustior pluralitate hæredum.* L'héritage céleste, dit saint Augustin, ne diminue point à mesure que le nombre des héritiers s'augmente, *sed tanta est in multis, quanta in paucis, et tanta in omnibus, quanta in singulis.* La jouissance de Dieu est aussi grande et aussi parfaite dans plusieurs, que dans peu : et comme c'est un bien infini, chaque prédestiné possède ce qu'ils possèdent tous en commun : pourquoi cela? parce que chaque prédestiné possède Dieu, comme Dieu se possède lui-même.

Prônes de Joly, t. 2, p. 261.

La nature de la semence diffère de celle de la récolte.

Dans toute autre occasion on ne recueille que ce que l'on a semé ; mais à l'égard des joies et des misères de l'autre vie, la nature de la semence est différente de celle de la récolte. Pécheurs, vous semez des joies, vous ne recueillerez que des larmes. Justes, vous semez des larmes, vous recueillerez des joies : l'arrêt y est formel : *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.* Ceux qui sèment des larmes, recueilleront la joie.

Id. ibid., p. 309.

Pensées encourageantes.

A quoi pensez-vous donc, si vous ne pensez pas au Ciel? De quoi vous occupez-vous, si vous oubliez votre immortelle patrie? N'êtes-vous pas en chemin pour y arriver? n'y êtes-vous pas attendu? n'espérez-vous pas d'y être un jour admis? Comment pouvez-vous vous montrer lâche à amasser des mérites que vous savez devoir y être couronnés? Qui s'impatienterait, s'il faisait cette réflexion : « A chaque acte de patience que j'exerce, c'est une nouvelle couronne que j'acquiers pour le Ciel? » Qui est-ce qui ne prolongerait pas ses prières, qui n'augmenterait pas ses aumônes, qui, en un mot, ne s'occuperait pas continuellement de bonnes œuvres, s'il se souvenait que chacune de ses bonnes œuvres aura pendant l'éternité sa récompense particulière?

Roissart, La consol., du chrét., p. 167.

Les élus se rappellent avec joie leurs combats et leurs sacrifices.

Du haut des Cieux, Antoine voit encore ces solitudes témoins de ses austérités; Xavier, les déserts qu'il arrosa de ses sueurs; Laurent, ces brasiers enflammés, où il triompha de la cruauté des hommes et des fureurs de l'enfer; Louis de Gonzague, les grandeurs qu'il a foulées aux pieds : bienheureuses croix! épreuves d'un moment, que le Seigneur a payées d'un poids immense de gloire! Je vous le demande, ô vous, habitants du ciel, croyez-vous en avoir trop fait pour votre Dieu? Ah! si le regret pouvait pénétrer dans le séjour du bonheur, sans doute, vous vous plaindriez de n'en avoir pas fait davantage.

Louis Deroussi, Nouv. mois de Marie, p. 279.

Goutte de ce torrent de délices ici-bas.

Tous les autres biens que Dieu nous communique en cette vie, ne sont que des gouttes de ce torrent de délices qui inondera les bienheureux. Il les laisse, pour ainsi dire, échapper, pour faire comprendre à ses serviteurs ce qu'ils doivent trouver dans le lieu de la béatitude, si dans le lieu de misère on goûte quelquefois tant de douceurs. Si le lieu d'exil a quelquefois tant d'agrément, que sera-ce de la patrie? Malheur à nous, si nous préférons le lieu de

notre exil à notre patrie; nous méritons bien notre misère, si nous sommes assez aveugles pour l'aimer!

Nepveu, Pensées ou Réfl. chrét., t. 2, p. 144.

Récompense certaine.

De cent personnes qui sacrifient leurs biens, leur repos et leur vie au service des grands, à peine s'en trouve-t-il un seul qui soit récompensé autant qu'il croit le mériter, et ce seul soutient l'espérance de tous les autres. Dieu récompense infailliblement tous ceux qui le servent, et cette récompense ne nous anime pas.

. . . Quand vous sentirez de la peine à faire quelque chose pour Dieu, pensez à ce qu'on fait et à ce que vous avez fait vous-même pour le monde qui récompense si mal.

Id. ibid., t. 4, p. 361.

Infinie.

. . . *Promittit mundus temporalia et parva, et servitur ei aviditate magna; ego promitto summa et æterna et torpescunt mortalium corda.* (Imitat., lib. 3, c. 3). Le monde ne promet que des biens temporels et légers, et on le sert avec ardeur; je promets des biens infinis et éternels, et je ne puis obliger les hommes à me servir.

Id. ibid., p. 364.

Comparer son éternité avec les travaux de cette vie.

Pensez, vous donc aussi, à la récompense éternelle; pensez à ce que vous avez à faire pour un si grand bien, et oubliez ce que vous croyez avoir fait de bon jusqu'ici.

Car si vous comparez avec la gloire future les bonnes œuvres que vous avez faites, elles vous paraîtront un néant et s'évanouiront en quelque sorte.

Sachez aussi que plusieurs choses peut-être que vous avez crues bonnes étaient mauvaises et, au lieu d'une récompense, ont mérité un châtiment.

. . . Plût à Dieu que vous repassassiez fréquemment dans votre esprit l'éternité de bonheur! Certainement cette pensée vous encouragerait à affronter les fatigues; elle vous porterait à rejeter les avantages, elle vous exciterait à ne faire cas que de la vertu.

Car ce n'est qu'au prix de la vertu que s'achète cette joie inestimable, ce bien ineffable, que *l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, qui n'entre point dans le cœur de l'homme* (1. Cor. 2. 9.).

Vous comprendriez alors que vous avez fait peu ou pas de bien, et vous regretteriez amèrement d'avoir perdu plusieurs degrés de gloire par votre négligence à faire des progrès.

Tout travail fait ou à faire pour dompter les vices cesserait de vous sembler pénible; mais il n'aurait que de la douceur pour celui qui sait que toute victoire sur les vices *procure un éternel trésor de gloire* (2. Cor. 4. 17.).

. . . Qu'ils s'attristent, les Gentils, les Infidèles et tous ceux qui sont sans espoir; mais quel motif aurait le serviteur de Dieu de s'attrister dans les fatigues et les angoisses, auxquelles est promis le royaume céleste?

. . . Si vous pensez à peine de temps à autre à cette récompense, il n'est pas étonnant que vous cherchiez l'oisiveté, que vous fuyiez les incommodités, que vous aimiez les choses terrestres, que vous haïssiez les humiliations, que vous négligiez totalement l'étude de la perfection.

. . . Dites-vous donc à vous-même: Maintenant il est temps de travailler, temps de mériter, temps de semer.

Si je sème beaucoup maintenant, alors je récolterai beaucoup; mais si je néglige de semer, mon âme sera vide alors. Si je fais valoir le talent, je toucherai les intérêts; mais si je cache le talent dans la terre, je serai envoyé dans les ténèbres extérieures.

. . . Que la pensée de cette parfaite béatitude soit donc pour vous un stimulant quotidien.

Ne laissez pas votre corps se plaindre de trop de fatigues, mais donnez-lui des forces puisées dans les biens surnaturels.

Etude de la perf. relig., p. 81.

La porte du ciel est étroite. Voyez : PORTE.

CIMETIÈRE.

Restes de la grandeur humaine.

« Allez, dit saint Jean Chrysostôme, allez au séjour des morts, cherchez les traces de la magnificence qu'ils ont étalée pendant leur vie, des richesses qu'ils ont possédées, les jouissances qu'ils ont goûtées. Où sont et les brillantes parures, et les vêtements précieux, et les divertissements, et les plaisirs, et la foule des serviteurs, et les délices des banquets, et les jeux, et les ris, et les joies mondaines? Approchez de plus près de ces tombeaux; cherchez, que voyez-vous? un peu de poussière et de cendre, des vers et quelques ossements qui tombent en putréfaction! Voilà, voilà la destinée inévitable de notre corps, quelle que soit la délicatesse avec laquelle nous puissions le traiter! Encore si c'étaient là tous les maux que nous ayons à craindre! mais ce qui est bien plus effrayant, c'est ce formidable jugement, c'est cette terrible sentence qui doit le terminer, ce sont ces pleurs et ces grincements de dents, ce sont et ces ténèbres affreuses que la moindre lueur n'éclairera jamais, et ce ver rongeur de la conscience qui ne mourra jamais, et ce feu dévorant qui ne s'éteindra, qui ne se ralentira jamais. »

Louis de Grenade, Guid. des péch., p. 361.

Réflexion de saint Camille de Lellis.

Saint Camille de Lellis, méditant au milieu des tombeaux, disait: Si ceux qui y sont renfermés pouvaient revenir à la vie, que ne feraient-ils pas pour se rendre dignes du bonheur éternel! Et moi qui ai encore du temps, que fais-je pour mon âme! Ce serviteur de

Dieu s'exprimait ainsi, dans un sentiment d'humilité. Mais vous, mon frère, peut-être pourriez-vous craindre, à bon droit, d'être ce figuier stérile, dont parle le Seigneur : *Il y a déjà trois ans*, dit-il, *que je viens pour y cueillir des fruits et je n'en ai point trouvé* (Luc. 13. 7.). Vous êtes depuis plus de trois ans dans le monde, quels fruits avez-vous produits? Faites attention, ajoute encore saint Bernard, que le Seigneur ne cherche pas seulement des fleurs, c'est-à-dire, qu'il ne se contente pas de bons désirs, de projets, mais qu'il exige des œuvres saintes. Sachez donc profiter des instants que vous donne la miséricorde de Dieu et n'attendez pas, pour faire le bien, qu'il n'en soit plus temps. Vous entendriez alors ces terribles paroles : *Il n'y a plus de temps*, sortez promptement de cette vie, il faut sans délai quitter la terre, ce qui est fait est fait.

S. Liguori, Consid. sur les Max. éterns., p. 19.

Appel aux mondains.

Allez, beautés mortelles, qui vous glorifiez de vos attraits, qui vous parez comme des idoles, pour paraître avec éclat aux yeux des hommes, allez voir dans le tombeau ce que vous deviendrez un jour. Hommes vains et orgueilleux, allez considérer, dans ce noir séjour de la mort, ce que sont devenus ces grands, ces riches, ces puissants du monde, qui ont été ce que vous êtes, et plus que vous. Qu'en reste-t-il? Quelques ossements, un peu de poussière, voilà quels sont les pitoyables débris de votre mondanité; voilà le terme fatal où doivent se terminer vos idées de grandeur, de fortune, d'ambition, c'est aussi l'écueil où votre orgueil devrait se briser, s'anéantir : *Quid superbis, terra et cinis* (Eccl. 10.)? Cendre et poussière, de quoi vous glorifiez-vous?

Prônes de Billot, t. 4, p. 153.

CLAIRE (Ste).

Instruments de la passion de Jésus-Christ.

Sainte Claire avait eu toute sa vie une singulière dévotion à la passion du Fils de Dieu : et après sa mort on lui trouva sur le cœur, d'un côté l'image du crucifix très-bien formée avec les clous, la lance, l'éponge et le roseau; et de l'autre, les verges, la colonne et la couronne d'épines : et tout cela se voit encore aujourd'hui en Italie à Montefalcone, où l'on conserve une merveille si rare.

Rodriguez, Prat. de la perf. chr., t. 4, p. 207.

CLAIRVAUX.

Nombre d'abbayes dépendantes de Clairvaux.

Après la mort de saint Bernard, avant la destruction des monastères en Angleterre..., on comptait huit cents abbayes dépendantes de Clairvaux, dont elles étaient des filiations.

Godescard, t. 12, p. 7[illegible].

COEUR.

Comparé à une horloge.

. . . Votre cœur est comme cette horloge; ses poids tendent continuellement en bas : s'ils ne sont relevés de temps en temps, ils se dérèglent aisément : *Amor meus, pondus meum.* Bien que nous ayons offert le matin nos actions à Dieu, dressé nos intentions et résolu de les faire pour l'amour de lui, néanmoins ces poids tendent toujours en bas, aux choses créées, à nous-mêmes et à nos intérêts : l'amour-propre est si subtil qu'il se jette souvent à la traverse et qu'il gâte nos bonnes œuvres. Pour ne pas nous dérégler, il faut souvent relever ces poids, redresser nos intentions par des élévations d'amour, par des oraisons jaculatoires...

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 440.

Fourmilière de mauvaises inclinations.

Comme les abîmes de la mer sont remplis d'une multitude infinie de poissons de toute grandeur et de toute espèce; ainsi le cœur humain renferme et nourrit une fourmilière de mauvaises inclinations, les unes plus fortes, les autres plus faibles, mais toutes à craindre, parce qu'il n'y en a pas une seule qui ne soit capable de nous perdre, si nous n'avons pas soin de la réprimer.

Bonnardel, Instr. fam., t. 1, p. 175.

Partage du cœur : on ne peut contenter Dieu et le monde. Voyez encore DESIRS DU COEUR.

Ces gens qui veulent contenter Dieu et le monde, ne contentent ordinairement ni l'un ni l'autre, parce qu'ils ne font ni assez pour Dieu, ni assez pour le monde; en les voulant accorder ensemble, ils se brouillent avec tous les deux. C'est pour cela que rien n'est tant décrié dans le monde qu'un faux dévot, c'est-à-dire, un homme qui veut se partager entre Dieu et le monde; comme il est suspect à tous les deux, ils se défient également de lui; Dieu le regarde comme un déserteur, le monde comme un espion; ils rebutent ses services, et ne croient pas lui en devoir tenir compte. Les gens de bien le regardent avec horreur, parce qu'il déshonore la vertu dont il paraît faire profession. Les mondains le regardent avec mépris, parce qu'il contrefait la vertu pour se distinguer d'eux, pendant qu'il embrasse véritablement le vice qui le confond avec eux; plus méprisable que les libertins, qui au moins, par l'aveu de leurs désordres, semblent être de bonne foi.

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 4, p. 301

COLÈRE.

Péché commun.

Il n'est guère de péché plus commun dans le monde. C'est le péché des grands et des petits, des pauvres et des riches, des savants et des ignorants : ne convenez-vous pas vous-mêmes que c'est le péché dans lequel vous

tombez le plus souvent, et qui est la matière la plus ordinaire de vos confessions? Quel service ne vous rendrais-je donc pas, si je pouvais vous préserver ou vous guérir d'une passion qui fait tant de ravages dans la société humaine, et qui damne une grande partie des hommes!

Prônes de Billot, t. 1, p. 265.

Ses causes.

Pourquoi se met-on ordinairement en colère? et quelle sont les machines qui mettent en mouvement cette passion fougueuse? La colère vient d'un amour déréglé que l'on a de soi-même, ou d'un trop grand attachement aux biens de la terre, ou d'un défaut de soumission à la volonté de Dieu. Telles sont les sources empoisonnées qui donnent naissance aux débordements d'une passion qui fait tant de ravages dans le monde.

Id. ibid., p. 267.

Elle donne la mort.

Pour vous faire connaître d'abord les grands maux que la colère attire à l'homme, je pourrais vous dire que cette passion altère sa santé, qu'elle abrége ses jours, et les précipite vers le tombeau. J'en ai pour garant le témoignage de l'Esprit-Saint lui-même, qui nous dit, dans l'Ecclésiastique, que l'envie et la colère diminuent les jours : *Zelus et iracundia minuunt dies* (Eccles. 30.). La raison et l'expérience confirment cette vérité, parce que la colère échauffe le sang, met les humeurs en mouvement; ce qui est ordinairement la cause de grandes maladies. Cette seule réflexion pourrait servir de barrière aux débordements de cette passion furieuse, pour tout homme qui serait tant soit peu amateur de la vie.

Id., ibid., p. 273.

Comparée à un chien. Rien de bon de la colère.

Aristote a raison, quand il compare notre colère à un chien qui garde la maison; car il arrive souvent que ce chien, dès qu'il entend le moindre bruit à la porte, se met à japper et à vouloir mordre celui qui frappe sans savoir qui il est, et il arrive souvent qu'il aboie même contre son maître; et quand il le voit entrer et qu'il le reconnaît, il est tout honteux d'avoir crié contre lui. Ainsi notre colère mal digérée s'irrite souvent par précipitation contre ceux qui ne sont pas coupables ou contre ceux que nous ne voudrions pas avoir désobligés. Vous vous blessez en vous heurtant contre un morceau de bois : vous donnez une malédiction à celui qui l'avait laissé là, et c'est peut-être votre mère que vous ne voudriez pas avoir maudite pour toutes les richesses du monde. Vous cassez un verre par mégarde, et vous donnez au démon celui qui l'avait ôté de sa place, et c'est peut-être vous... Tout ce que vous dites et tout ce que vous faites en la fougue de la colère n'est jamais ni bien dit ni bien fait; et quand vous feriez des miracles, on n'en fait point de cas, on attribue le tout à votre passion et non à vous; on sait que comme celui qui est ivre n'est capable de faire ou de dire rien qui vaille, et qu'on attribue au vin tout ce qu'il fait et ce qu'il dit; ainsi les lois civiles déclarent qu'on ne doit avoir aucun égard à ce que vous faites ou dites en la chaleur de la passion, si vos sentiments ne sont les mêmes quand votre colère est refroidie. Et, en effet, ne vous êtes-vous pas souvent repenti de ce que vous aviez dit et fait en colère? Tous ceux qui sont en colère pensent toujours avoir grand droit de s'y mettre, quoiqu'ils aient le plus grand tort du monde.

. . . Ou celui contre qui vous vous fâchez est en faute ou non : s'il n'a point fait de faute, pourquoi vous fâchez-vous? et s'il en a fait, attendez un peu : la vérité est fille du temps, elle vous fera tout connaître; la faute qui est faite aujourd'hui le sera aussi demain, et pourra se corriger plus fructueusement demain qu'aujourd'hui.

Le Jeune, Serm., t. 2, p. 437.

Nulle passion plus injuste.

La colère paraît toujours juste à celui qui s'y laisse emporter, et nulle passion n'est plus injuste. Elle est injuste dans son principe : c'est souvent une bagatelle, une parole, une imagination qui met un homme hors de soi. Elle est injuste dans sa conduite : remédie-t-on bien à un mal par un plus grand mal? Corrige-t-on bien une faute légère, souvent imaginaire, par une faute très-réelle et très-grièvе? Le mal dont on se veut venger approche-t-il de celui qu'on se fait à soi-même en voulant se venger? On perd la raison, la paix, la charité et la grâce. Celui que vous regardez comme votre ennemi peut-il jamais vous faire un aussi grand mal? Que la colère est injuste dans ses suites! Quels péchés ne produit-elle pas! Quel renversement ne cause-t-elle pas, ne mettant nulle proportion entre la peine et la faute qu'elle veut punir, s'il y en a? Aman en colère veut exterminer tous les Juifs, parce que Mardochée a manqué de le saluer. Saül fait mourir tous les prêtres, parce qu'un d'eux a donné du pain à David. Quelle proportion!

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 1, p. 72.

Vertu de la réprimer.

Irasci hominis est, et iram non perficere christiani. Hier. Il est de la nature de l'homme de sentir les mouvements de la colère; il est de la vertu d'un chrétien de les réprimer.

Id. ibid., p. 74.

Son effet sur le prochain.

. . . Si vous frappez d'une pierre à feu sur de la cire ou de la laine, il n'en sortira point de feu; mais si l'on en frappe sur une autre pierre à feu, vous en verrez sortir des étincelles. Votre voisin a une âme dure comme la pierre, c'est une allumette de dissensions; s'il ren-

contre en vous un cœur mou comme la cire, doux comme la laine, il n'y aura point de feu de discorde; mais si vous êtes une autre pierre à feu, aussi emporté et querelleur que lui, il en sortira des bluettes de dissensions qui s'allumeront entre vous et ne s'éteindront pas aisément.

Le Jeune, Serm., t. 1er, p. 39.

Remèdes contre la colère, contre les haines et les inimitiés qui en sont la suite.

Résistez à la colère : c'est la leçon de la nature. Considérez les animaux : ils vivent la plupart en paix avec leurs semblables ; l'éléphant marche avec les éléphants, les brebis avec les brebis, tous les oiseaux volent en troupe ; les grues se relèvent pendant la nuit pour veiller à la sûreté des autres. On observe la même chose parmi les cigognes, les cerfs, les dauphins et une foule d'autres animaux. Qui ne connaît l'union, l'harmonie qui règnent, parmi les fourmis et les abeilles ? Cet exemple se reproduit dans les natures les plus cruelles : la férocité du lion tombe devant son semblable ; le sanglier ne fait point la guerre au sanglier, ni le lynx au lynx, ni le dragon au dragon. Enfin les esprits de malice eux-mêmes, premiers auteurs de nos discordes, se liguent entre eux et exercent d'intelligence leur empire tyrannique. Il n'y a que les hommes, les hommes, pour qui la douceur et la paix sont les premiers besoins, comme les premiers devoirs; il n'y a que les hommes qui offrent le spectacle hideux de la désunion et des haines immortelles.

Une réflexion bien frappante : la nature a pourvu tous les animaux de moyens de défense; elle a donné pour cela des pieds au cheval, des cornes au taureau, des dents au sanglier, un aiguillon aux abeilles; il n'y a pas jusqu'aux moucherons et aux plus faibles insectes qui n'aient leurs armes particulières. Vous seul, ô homme, vous seul venez au monde nu et désarmé : tant il est vrai que vous êtes né pour la paix et la concorde ! Voyez donc combien la vengeance est opposée à votre destination, combien vous vous éloignez de la nature, en rendant le mal pour le mal, et en cherchant hors de vous, pour satisfaire un aveugle ressentiment, des armes qu'elle vous a refusées.

. . . Votre ennemi ne mérite pas que vous le pardonniez ! et vous, méritez-vous que Dieu vous pardonne? Vous voulez que Dieu use de miséricorde à votre égard, et vous, vous prétendez user à l'égard de votre prochain de la plus rigoureuse justice ! Votre ennemi est indigne de pardon ! Eh ! qui êtes-vous, vous, pour parler de pardon! Votre ennemi est indigne de pardon ! mais Jésus-Christ n'est-il pas digne que vous lui pardonniez par amour pour lui?

. . . Quel est cet homme contre qui s'enflamme votre courroux? infailliblement c'est un juste ou un pécheur. Dans le premier cas, n'est-ce pas une chose lamentable, que vous soyez l'ennemi d'un homme que Dieu se plaît à regarder et qu'il a traité comme son ami ? Dans le second, est-il moins déplorable que vous vous vengiez de la méchanceté d'autrui en devenant méchant vous-même, et que vous vous établissiez juge dans votre propre cause, pour punir une injustice par une autre injustice ?

. . . Prévoyez d'avance ce qui, dans telle ou telle occurrence, peut exciter votre irascibilité. Le trait qui frappe de loin pénètre moins avant. Etablissez-vous dans la ferme résolution de ne jamais rien dire, de ne jamais rien faire sous l'influence de la colère. Tenez pour suspect tout ce qu'elle pourra vous suggérer. Le parti que votre cœur vous proposera alors vous paraîtra peut-être conforme à la raison, mais avant d'agir, attendez qu'il se soit calmé, ou bien récitez une ou plusieurs fois l'oraison dominicale, ou toute autre prière semblable.

Plutarque raconte d'un philosophe, riche de sagesse et d'expérience, qu'au moment de prendre congé d'un empereur, son intime ami, il lui recommanda pour tout conseil de ne donner aucun ordre dans la colère, qu'après avoir récité mentalement toutes les lettres de l'alphabet : tant il était convaincu que les inspirations d'un cœur irrité sont contraires à la prudence.

Et toutefois, chose remarquable, s'il n'y a pas dans la vie de moment plus défavorable pour la délibération que celui d'une violente colère, il n'y en a point non plus où l'on se sente plus disposé à agir.

Louis de Grenade, Guide des pécheurs, p. 391.

Remède de saint François de Sales : Se taire.

Un jeune homme que la passion avait mis hors de lui, vint un jour l'aborder. Dans la fureur qui le transportait, il vomit contre le saint Evêque tout ce que la colère, la violence, l'emportement et la haine pouvaient inspirer : menaces, injures, imprécations, mépris, tout fut employé. Que fit le saint Evêque pendant ce temps-là? Il ne dit pas un mot, il conserva sa tranquillité ordinaire. Le jeune furieux s'étant retiré tout déconcerté d'une telle douceur, on demanda au Saint comment il avait pu se taire dans une semblable occasion. Il répondit : « Nous avons fait un pacte inviolable, ma langue et moi, et nous sommes convenus, que pendant que mon cœur serait ému, ma langue ne dirait pas un mot. Et quel autre moyen d'apaiser ce pauvre malheureux? » En effet, ce jeune homme ne tarda pas à reconnaître ses torts ; il vint se jeter aux pieds du saint Evêque, et lui demanda pardon.

Bernardel, hist. fam., t. 2, p. 117.

Les femmes doivent se taire pour calmer leurs maris irrités. — Histoire.

. . . Certaines femmes se plaignent d'être battues continuellement de leurs maris ; mais

pourquoi les exciter, ou ne pas garder le silence dès qu'elles les voient irrités? Un roseau se trouvait à peu de distance d'un chêne; un coup de vent survint, le chêne voulut résister, il fut fracassé; le roseau plia et se releva ensuite, sans dommage. Vous me comprenez. Lorsque vos maris sont irrités, laissez passer ce vent de la colère, taisez-vous, et vous n'éprouverez aucun mauvais traitement. L'épreuve en a été faite par une femme qui se plaignait d'être sans cesse en butte aux coups de son mari. Un homme de bien lui dit : *Je veux vous donner d'une eau qui vous garantira dorénavant de ses coups, vous n'aurez qu'à la garder dans votre bouche tant que vous le verrez en colère.* La femme eut bientôt occasion d'éprouver la recette; son mari s'irrita, elle mit et conserva l'eau dans sa bouche, et elle ne reçut plus de coups. Elle remercia le bienfaiteur, et lui demanda d'où il tirait cette eau. *Vous en trouverez partout*, lui répondit-il; *le secret ne consiste qu'à vous taire, aussitôt que la colère s'empare de votre mari.*

S. Alph. de Liguori, Inst. sur les Préc. du Décal. et sur les Sacrem., p. 135.

Marque de la colère de Dieu envers les pécheurs.

. . . C'est avec grande raison que les Saints disent que la plus grande marque que Dieu puisse donner de sa colère à un pécheur, c'est de l'abandonner à sa propre volonté, et de lui laisser suivre en liberté les mouvements de ses passions. C'est un méchant signe pour un malade, quand le médecin lui laisse boire et manger tout ce qui lui plaît; c'est-à-dire, qu'il en désespère entièrement, et qu'il le regarde déjà comme un homme mort. Dieu en use de la même sorte envers le pécheur qui l'a irrité, il lui laisse faire tout ce qu'il veut. Et que peut vouloir un homme dans un état si déréglé, et avec des inclinations si méchantes, sinon tout ce qui lui est le plus contraire et qui lui donne la mort? Il est aisé de comprendre par là combien déplorable et malheureuse est la condition de ceux qui mettent tout leur bonheur à faire tout ce qu'ils veulent.

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét., t. 3, p. 29.

COLETTE (Ste.).

Elle prie Dieu de lui ôter sa beauté.

Alarmée du péril auquel sa beauté l'exposait, elle pria Dieu de la lui ôter, et elle devint si maigre et si pâle qu'elle était à peine reconnaissable.

Cossart, Science prat. du Catech., p. 449.

COMBAT.

Le chrétien doit s'y préparer dès le matin.

La première chose que vous devez faire à votre réveil, c'est d'ouvrir les yeux de l'âme, et de vous considérer, comme dans un champ de bataille, en présence de votre ennemi, et dans la nécessité de combattre ou de périr pour jamais. Figurez-vous donc cet ennemi, qui n'est autre chose qu'un vice, qu'une passion déréglée, dont vous tâchez depuis quelque temps de vous défaire; figurez-le-vous, sous la forme d'un monstre furieux qui vient se jeter sur vous pour vous dévorer. Représentez-vous en même temps à votre droite Jésus-Christ, votre Roi, votre Chef invincible, accompagné de Marie et de Joseph, suivi de légions d'Anges et de Bienheureux; à votre gauche, le prince des ténèbres avec ses ministres, résolus de soutenir cette passion ou ce vice que vous avez à combattre, et de mettre tout en œuvre pour vous y faire succomber.

Cependant, imaginez-vous entendre au fond de votre cœur la voix de votre ange gardien qui vous tient ce langage consolant : C'est aujourd'hui que vous devez faire les derniers efforts pour vaincre cet ennemi, et tous ceux qui ont conspiré contre vous. Ayez bon courage; ne vous laissez vaincre ni par une vaine frayeur, ni par quelque considération que ce soit, parce que Jésus votre chef est ici auprès de vous, avec les troupes de l'armée céleste, dans le dessein de vous défendre contre tous ceux qui vous font la guerre, et de ne permettre jamais qu'ils vous réduisent sous leur puissance, ni par force, ni par adresse. Demeurez donc ferme, et quoi qu'il vous en coûte, faites-vous violence : criez au Seigneur du plus profond de votre âme, invoquez continuellement Jésus et Marie, priez tous les Saints de vous secourir, et ne doutez point, après cela, que vous ne gagniez la victoire.

Quelque faible que vous vous trouviez, quelque redoutables que vos ennemis vous paraissent, et par leur nombre et par leurs forces, ne craignez rien; car les troupes qui viennent du Ciel à votre secours sont plus nombreuses que celles que l'Enfer envoie pour vous ôter la vie de la grâce. Le Dieu qui vous a créé et qui vous a racheté est tout-puissant : il vous aime, il vous protége, il a sans comparaison plus d'envie de vous sauver que le Démon n'en a de vous perdre.

Combattez donc vaillamment... Commencez dès maintenant à combattre au nom du Seigneur, ayant pour épée et pour bouclier la défiance de vous-même, la confiance en Dieu, l'oraison, l'exercice saint de vos puissances spirituelles.

Laur. Scupoli, Combat spir., p. 59.

Ordre à garder dans ce combat.

Il est d'une extrême conséquence que vous sachiez l'ordre qu'il faut garder dans le combat contre les passions et les vices, pour ne pas agir en aveugle, et ne pas perdre vos coups dans l'air, comme font beaucoup de gens, qui perdent par là presque tout le fruit de leurs peines.

Commencez donc par vous recueillir en vous-même, afin d'examiner soigneusement quelles sont pour l'ordinaire vos pensées et vos affections, quelle est la passion qui règne

le plus en vous. C'est particulièrement à celle-là, comme à votre plus grand ennemi, que vous devez déclarer la guerre. Que si le malin esprit, voulant faire diversion, vous attaque par quelque autre endroit, il faut aller du côté où le danger est le plus pressant, et revenir aussitôt à votre première entreprise.

Id. ibid., p. 63.

Dangereux à la mort.

Quoique toute notre vie ne soit ici-bas qu'une guerre continuelle, il est certain néanmoins que la plus dangereuse journée sera la dernière, parce que quiconque se laissera vaincre en ce temps-là, n'aura plus aucune espérance de salut.

Id. ibid., p. 239.

Tentation de désespoir. Remède.

. . . Prenez pour règle générale que la pensée de vos péchés est un effet de la grâce, et qu'elle vous sera salutaire, si elle produit en vous des sentiments d'humilité, de componction et de confiance en la miséricorde divine. Mais sachez aussi qu'elle vient du malin esprit, lorsqu'elle vous cause du trouble et de la défiance, qu'elle vous met dans l'abattement, qu'elle vous rend lâche et timide, quoiqu'il vous semble avoir de fortes raisons pour croire que vous êtes réprouvé, et qu'il n'y a point de salut pour vous.

Ne songez alors qu'à vous humilier, et à vous confier plus que jamais en la bonté infinie de Notre-Seigneur : car par ce moyen vous éluderez toutes les ruses du démon, vous tournerez contre lui ses propres armes, et vous rendrez gloire à Dieu. Il faut, à la vérité, que vous ayez du regret d'avoir offensé cette bonté souveraine, toutes les fois que vous vous en souvenez : il faut aussi que vous lui en demandiez pardon avec une ferme confiance dans les mérites du Sauveur : alors quand même vous croiriez entendre Dieu qui vous dirait au fond du cœur que vous n'êtes point du nombre de ses brebis, que vous ne devriez pas cesser d'espérer en lui; mais vous devriez lui dire humblement : Seigneur, vous avez sujet de me réprouver pour mes péchés ; mais j'ai encore plus sujet d'espérer que vous me ferez miséricorde. Je vous supplie donc d'avoir pitié d'une misérable créature qui mérite la damnation éternelle, mais qui a été rachetée de votre sang. Je veux me sauver, ô mon Rédempteur, pour vous bénir à jamais dans votre gloire. Toute ma confiance est en vous, et je m'abandonne tout entier entre vos mains; faites de moi ce qu'il vous plaira, puisque vous êtes mon souverain maître : faites de moi, dis-je, ce qu'il vous plaira : mais quoi qu'il arrive, je veux espérer en vous, dussiez-vous dès à présent m'envoyer à la mort.

Id. ibid., p. 243.

Combattre sans cesse.

Fortis esto in bello, et pugna viriliter cum antiquo serpente. Pugna manè : de luce vigila ad Deum, ipsi omnia cogitanda, dicenda et operanda offer in gloriam, omnem finem perversum, qui furtim posset irrepere, expressè abdicans.

Hoc erit tibi scutum fortissimum contrà inimici insidias.

Si deindè venerit ille, et per vanam gloriam, tentaverit opera tua sibi vindicare; respondebis : serò nimium venis : omnia jam divinæ gloriæ oblata sunt : omnia in illius sunt possessione : nulla tibi pars remanet.

Pugna per diem. Actualiter, quantum poteris, Deo omne opus offer.

. . . Clama : neque per te, maligne spiritus, hoc opus inchoavi, nec propter te pergam illud. Ad majorem Dei gloriam inceptum est; ad majorem Dei gloriam perficiam. Recede à me, seductor pessime.

Memor. vitæ sacerd., p. 48.

COMMUNION.

Préparation.

. . . S'appliquer à la considération des points suivants. Premièrement, qui est celui qui se donne? le Créateur de toutes choses, le maître du ciel et de la terre, la majesté infinie de Dieu même. Secondement, à qui se donne-t-il? à moi qui ne suis que cendre et que poussière, et qui l'ai offensé mille fois. En troisième lieu, pourquoi se donne-t-il? pour me faire participer aux mérites de sa passion, et aux trésors de sa grâce. Enfin, par quel motif se donne-t-il? ce n'est pas pour celui de son intérêt, puisqu'il est le maître de tout, et qu'il n'a besoin de rien; ce n'est que par pure bonté pour moi, et par l'envie qu'il a que mon âme soit sauvée, et qu'elle demeure toujours unie à lui par la grâce. Après qu'on se sera exercé sur ces quatre points, il faudra, en dernier lieu, s'exercer à former des actes de foi, d'espérance et de charité, et voilà le moyen de se préparer comme il faut...

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét., t. 4, p. 310.

Dès la veille.

— . . . Mais comme Notre-Seigneur a la bonté de nous accorder la grâce de communier plus souvent, nous devrions au moins employer à nous préparer à chaque communion, tout l'intervalle qui est entre nos communions, à l'exemple de tant de grands Saints. Mais puisque notre faiblesse ou nos embarras ne nous le permettent pas, et que Dieu a la condescendance de ne le pas exiger, il faut au moins que nous ne bornions pas, comme font plusieurs, notre préparation au peu de temps qui précède immédiatement la communion ; mais que nous y employions au moins un jour, et que nous commencions à nous y préparer dès la veille.

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 4, p. 216.

Se purifier.

. . . Il n'est point de petite servante qui ne sache que pour bien balayer une chambre, trois choses sont nécessaires : il faut répandre de l'eau partout, ramasser en un coin toutes les balayures, et puis les jeter dehors pour n'en être plus souillé; ainsi, pour nettoyer notre âme et nous rendre dignes d'y recevoir la très-adorable majesté de Dieu dans la sainte communion, il faut premièrement répandre de l'eau, verser des larmes d'une sincère et cordiale repentance, puis recueillir en notre mémoire, par l'examen de conscience, les péchés que nous avons commis, et enfin les mettre dehors, et nous en décharger par une vraie, humble, fidèle et entière confession.

Le Jeune, Serm., t. 9, p. 2.

Avec grand soin.

. . . Si vous voulez que je vienne à vous, et que je demeure en vous, *purifiez-vous du vieux levain* (1. Cor. 5. 7), et nettoyez la maison de votre cœur.

. . . Car tout ami prépare à l'ami qui lui est cher le lieu le meilleur et le plus beau, parce qu'on connaît ainsi l'affection de celui qui reçoit son Bien-Aimé.

. . . C'est moi qui vous ai appelé, qui vous ai commandé de venir, qui suppléerai à ce qui vous manque : venez et recevez-moi.

. . . Mais il ne faut pas seulement vous exciter à la ferveur avant la communion, il faut encore vous y conserver avec soin après avoir reçu le sacrement : la vigilance qui doit la suivre n'est pas moins nécessaire que la préparation qui la précède; car cette vigilance est elle-même la meilleure préparation pour obtenir une grâce plus grande.

Rien au contraire n'indispose plus l'âme que de se livrer aussitôt après avec trop d'effusion aux consolations extérieures.

Parlez peu, demeurez dans la retraite, et jouissez de votre Dieu ; car vous possédez celui que le monde entier ne peut posséder.

Imit. de J.-C., liv. 4. ch. 12.

L'une doit être la préparation à la suivante.

Une communion doit être la préparation de la communion qui suit, et une action de grâces de celle qui l'a précédée.

Il faut s'étudier à faire chaque communion comme si c'était la première ou la dernière de la vie.

N'espérons de fruit de nos communions qu'en proportion de la préparation que nous y aurons apportée.

R. P. Marie Joseph de Géramb, Let. à Eugène sur l'Euchar., p. 10.

— Saint Louis de Gonzague et saint François de Borgia employaient les trois jours qui précédaient leurs communions à s'y disposer, et les trois jours qui les suivaient, à remercier Dieu.

Gossart, Scier. prat. du catéch., p. 434.

Une seule suffit pour se sanctifier.

Sainte Magdeleine de Pazzi disait qu'il ne fallait qu'une seule communion, faite avec un cœur bien pur et embrasé d'amour, pour sanctifier et élever à la perfection une personne qui communierait ainsi.

Id. ibid., p. 433.

— Une communion bien faite suffit pour rendre saint. Aspirez donc à faire saintement les communions qui vous sont permises, sans vous plaindre de celles qui vous sont refusées.

Quadrupani, Direct. pour ras. dans leurs doutes les âmes pieuses, p. 52.

— S. Vincent Ferrier déclare qu'on profite plus par une seule communion qu'en jeûnant une semaine au pain et à l'eau.

S. Liguori, Prat. de l'am. envers J.-C., p. 28.

Humilité intérieure.

. . .Humiliez-vous beaucoup devant lui, reconnaissez et avouez en sa présence que vous êtes très-indigne de le recevoir, gardez-vous bien de faire comme ces effrontés qui, après avoir passé toute l'année et même une partie du carême en jurements et ivrogneries, en impuretés et autres débauches, se contentent de vomir les ordures à l'oreille d'un prêtre, et au sortir de là vont à la sainte table.

Le Jeune, Serm., t. 12, p. 27.

Respect.

. . . Et moi, misérable, le plus pauvre des hommes, comment vous introduirai-je dans ma maison, moi qui sais à peine employer pieusement une demi-heure ! Et plût à Dieu que j'eusse une seule fois employé dignement un moindre temps encore !

. . . Hélas ! combien ce que je fais est peu de chose, et que j'emploie peu de temps à me disposer à la communion !

Rarement suis-je entièrement recueilli, plus rarement suis-je libre de toute distraction.

. . . Si cet adorable mystère ne se célébrait qu'en un seul lieu, et qu'un seul prêtre dans le monde consacrât l'hostie sainte, avec quelle ardeur pensez-vous que les hommes accourraient en ce lieu, vers ce prêtre unique, pour voir célébrer les divins mystères !

Mais maintenant il y a plusieurs prêtres, et Jésus-Christ est offert en plusieurs lieux, afin que la grâce et l'amour de Dieu pour l'homme éclatent d'autant plus que la sainte communion est répandue dans le monde.

RÉFLEXION.

On nous dit souvent : Je voudrais voir Jésus-Christ en personne, posséder quelque chose qui lui eût appartenu. Vous n'avez plus de vœu à former. C'est lui que vous voyez, lui que vous touchez de vos mains, lui que vous recevez dans votre propre chair. Vous avez, dans son Eucharistie, non pas ses vêtements, mais

sa personne tout entière. Avec quels empressements, quels respects et quelle ferveur ne devons-nous pas en approcher! Les Juifs, se disposant à manger l'agneau pascal, reçurent ordre de se tenir debout, leurs chaussures aux pieds, le bâton à la main, dans l'attitude des voyageurs, parce qu'ils allaient partir pour se rendre à la terre promise : vous qui vous vous dirigez vers le Ciel, combien plus ne devez-vous pas apporter de dispositions à bien recevoir le viatique qui vous y mène! N'expliquez pas ce mystère par une opération humaine, c'est Jésus-Christ qui agit ici comme il l'a fait au jour de l'institution de la cène. *Saint Jean Chrysostome*

Imit. de J.-C., liv. 4, ch. 1.

Désir ardent.

Seigneur, je désire vous recevoir avec la plus vive dévotion et un ardent amour, avec toute l'affection et toute la ferveur de mon cœur, comme vous ont désiré, dans la communion, tant de saints et de fidèles qui vous étaient si agréables à cause de leur vie pure et de leur fervente piété.

... Que tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues vous louent, et célèbrent, dans des transports de joie et d'amour, la sainteté et la douceur de votre nom.

Que tous ceux qui célèbrent ce divin mystère avec révérence et avec piété, et qui le reçoivent avec une pleine foi, méritent de trouver devant vous grâce et miséricorde, et qu'ils prient avec instance pour moi, pauvre pécheur.

Et lorsque, après avoir joui des fruits de leur union avec vous, selon leurs pieux désirs, ils se retireront de la table sainte rassasiés et consolés merveilleusement, qu'ils daignent se souvenir de mon indigence

Imit. de J.-C., liv. 4, ch. 17.

Désir ardent de quelques âmes pieuses.

Seigneur, combien est grande l'abondance de votre douceur, que vous avez réservée à ceux qui vous craignent. (Ps. 30, 20.) Quand je me rappelle avec quelle dévotion et quel amour quelques âmes pieuses s'approchent, Seigneur, de votre sacrement, alors je me confonds souvent en moi-même, et je rougis de m'approcher de votre autel et de la table sacrée de la communion avec tant de froideur et de sécheresse; de demeurer ainsi le cœur sec et sans affection: de n'être pas entièrement embrasé devant vous, mon Dieu, et de ne point ressentir cet attrait puissant, cette ardeur qu'éprouvèrent plusieurs de vos serviteurs, qui, dans leur désir extrême de la communion et dans l'émotion de leur amour, ne pouvaient retenir leurs larmes.

Mais ils avaient soif de vous, ô mon Dieu, qui êtes la source de la vie, et leur bouche et leur cœur s'ouvraient également pour s'y désaltérer. Ils ne pouvaient rassasier ni tempérer leur faim qu'en recevant votre corps avec une sainte avidité et une joie ineffable.

O véritable et ardente foi, preuve sensible de votre sainte présence!

... Combien souvent est loin de moi une affection si tendre, un amour si vif et si ardent!

Soyez-moi propice, ô bon Jésus! plein de douceur et de miséricorde: et accordez à votre pauvre et indigent d'éprouver au moins quelquefois, dans la sainte communion, quelques mouvements de cet amour qui pénètre tout le cœur, afin que ma foi s'affermisse, que mon espérance en votre bonté s'accroisse, et que ma charité, une fois bien embrasée, ne s'éteigne jamais après avoir goûté cette manne céleste.

Imit. de J.-C., liv. 4, ch. 14.

Avis et encouragement.

... Quiconque en use souvent avec dévotion, affermit tellement la santé et la vie de son âme, qu'il est presque impossible qu'il soit empoisonné d'aucune sorte de mauvaise affection; on ne peut être nourri de cette chair de vie, et vivre des affections de mort.

La vérit. cond. de S. Fr. de Sal. pour la conf. et la com., p. 183.

Pain, vie de l'âme.

Jésus nous fait connaître que, comme le pain terrestre conserve la vie du corps; de même le pain céleste de la sainte communion conserve la vie de l'âme. *Celui qui se nourrit de moi, vivra pour moi*, nous dit-il; et ailleurs encore : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui.* Voilà les magnifiques promesses que fait Jésus à qui le reçoit dans son sacrement.

S. Ligori, Visites au saint Sac., p. 122.

Ses délices.

Beati qui habitant in domo tuâ (Ps. 83.)! Heureux ceux qui font leur séjour dans votre sainte maison.

Le Ciel est le palais de votre gloire, ô mon Dieu! et vos saints temples sont le trône de votre miséricorde. Les Saints sont souverainement heureux dans le Ciel, parce qu'ils vous voient face à face, et qu'ils vous possèdent dans la plénitude de tous les biens; nous participons en quelque manière à leur bonheur, quand nous sommes dans vos saints temples, où vous résidez réellement en personne, et où nous vous possédons, quoique sous les voiles de la foi; mais notre bonheur est bien plus grand encore, quand nous avons l'avantage de vous recevoir dans la participation au sacrement adorable où vous daignez vous donner à moi, et choisir notre âme pour en faire comme votre maison, pour y établir votre séjour, et nous donner comme un avant-goût des délices célestes. Heureux donc, ô mon Dieu! ceux qui viennent souvent vous rendre leurs hommages au pied de vos saints autels; plus heureux ceux qui vous reçoivent dans leur propre cœur. (Baudrand.)

Id. ibid., p. 132.

Empêchement à ses délices.

. . . Vous vous plaignez quelquefois que vous ne ressentez point ces délices et ces consolations que l'on dit que le Fils de Dieu a coutume de donner à ceux qui reçoivent ce sacrement. Je le crois bien, c'est que vous avez l'esprit et le cœur, qui sont l'estomac de l'âme, remplis des affaires du monde, des nouvelles, des gazettes, des procès. Comme pour recevoir licitement l'Eucharistie, il faut être à jeun quant au corps, ainsi pour en ressentir les douceurs il faut être à jeun quant à l'âme.

Quand un enfant mange beaucoup et ne croît pas, mais demeure toujours en sa petitesse et en son état de maigreur précédente, on dit qu'il y a quelque humeur maligne qui fait que le pain ne nourrit pas. Il y a cinq ou six ans que vous communiez tous les mois, et peut-être de quinze en quinze jours, et vous êtes si peu avancé en la vertu, aussi vain, impatient, colérique, envieux, sensuel, indévot que vous l'étiez il y a six ans. C'est que l'estomac de votre âme est indisposé ; vous ne recevez pas ce sacrement avec bonne intention, vous communiez par routine, pour plaire à votre confesseur, pour faire comme les autres, pour n'être pas estimée moins dévote que vos compagnes.

Le Jeune, Serm., t. 12, p. 23.

Source d'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle.

Sitivit in te anima mea (Ps. 62.) : Mon âme est dévorée par la soif.

Une soif ardente des choses de la terre dévore le cœur de la plupart des hommes, ô mon Dieu ! La soif des richesses dévore les avares; au milieu de leurs trésors, ils se trouvent dans l'indigence. La soif des honneurs dévore les ambitieux, et l'éclat de leur élévation les aveugle ; les sensuels sont dévorés par la soif des plaisirs, et leurs fausses douceurs se tournent en amertumes. Insensés ! ils vont puiser, dans des citernes infâmes, des eaux empoisonnées, qui, loin d'étancher leur soif, ne servent qu'à l'augmenter et à les embraser d'un feu toujours plus ardent.

C'est vers vous seul que se porte la soif de mon âme et que tendent tous les désirs de mon cœur, ô mon Dieu ! ce n'est que dans votre source que l'on peut puiser les eaux qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle, et cette source divine, c'est surtout dans votre sacrement adorable que vous nous l'avez préparée. Venez, nous dites-vous avec bonté, venez puiser avec joie les eaux salutaires dans les fontaines de votre Sauveur, *haurite aquas in gaudio de fontibus Salvatoris*. Oui, Sauveur adorable ! c'est là, c'est dans vous que j'irai étancher ma soif et me désaltérer dans l'ardeur insatiable de mes désirs : vous seul pouvez en remplir toute l'étendue; partout ailleurs on ne peut trouver qu'aridité et que sécheresse. (Baudrand.)

S. Liguori, Visit. au saint Sac., p. 136.

Ce qu'elle opère dans une âme pure.

Qui peut dire, ô Eugène ! ce que Notre-Seigneur opère par la communion dans une âme pure ? Il n'y a que Dieu qui le sache. L'âme même en qui ces merveilles s'opèrent ne les connaît pas. Une âme bien disposée reçoit dans une communion une faveur incomparablement plus grande que n'ont été celles des visions et révélations que tous les Saints ensemble ont jamais eues. Après cela, comment se peut-il faire que nous soyons si peu touchés de cet adorable sacrement? Comment pouvons-nous aimer autre chose sur la terre? Comment pouvons-nous penser à autre chose plus souvent? Nous voyons par la foi les merveilles qu'il contient, le corps et le sang de Jésus-Christ, la majesté d'un Dieu et le plus grand excès de son amour envers les hommes; cependant nous n'avons presque point d'autres sentiments en sa présence que ceux qui nous viennent des sens et de l'imagination ; nous sommes sans dévotion, sans lumière, sans goût, stériles, stupides à son égard ; de sorte que quelquefois sa présence ne produit guère plus d'effet dans les âmes d'une grande multitude de fidèles que dans les murailles du sanctuaire où réside le Dieu de l'Eucharistie, parce qu'au lieu de trouver en nous des dispositions favorables aux magnifiques opérations de sa grâce, il se voit continuellement rebuté par nos attaches honteuses à de misérables bagatelles.

Comparaison de la visite journalière de la sainte Vierge.

Si la très-sainte Vierge, mon cher Eugène, (et à ce nom sacré je vois le sourire du bonheur sur vos lèvres); si Marie, Marie, cette mère auguste et chérie, cette reine des cieux, nous rendait tous les jours une visite, pendant un quart d'heure, quelle grâce, quelle faveur ! Elle ne peut s'imaginer, encore moins se décrire. Ce ne serait cependant qu'une union d'entretien et de familiarité avec une créature la plus sainte, il est vrai, la plus auguste, la plus parfaite de toutes les créatures; mais dans la communion, c'est avec un Homme-Dieu que nous sommes unis ; c'est une union tout intérieure ; c'est un bien infiniment supérieur à tous ceux que les Anges et les Saints, et la Mère de Dieu même, peuvent jamais nous faire.

De Gérambe, Let. à Eug. sur l'Euchar., p. 17.

Désir de Jesus de s'unir à nous.

. . . Comme deux morceaux de cire fondus, dit saint Cyrille d'Alexandrie, s'unissent ensemble, ainsi une âme qui communie s'unit tellement à Jésus que Jésus demeure en elle et elle en Jésus. O mon tendre Sauveur ! s'écrie ici saint Laurent Justinien, comment avez-vous pu en venir au point de nous aimer jusqu'à vouloir nous unir tellement à vous que de votre cœur et du nôtre il se fît un seul cœur ! *O quam mirabilis est dilectio tua, Domine*

Jesu, qui tuo corpori taliter nos incorporari voluisti, ut tecum unum cor haberemus! (De div. amor. c. 5.) P. 55.

. . . Il n'y a point d'abeille, dit un jour Jésus à sainte Mechtilde, qui se jette avec autant d'empressement sur les fleurs pour en sucer le miel, que je viens, poussé par la violence de mon amour, à l'âme qui me désire. (P. 60.)

. . . Ah! mon tendre Jésus, dites-moi, que vous reste-t-il à inventer pour vous faire aimer? Et je pourrais continuer à vivre aussi ingrat envers vous que je l'ai été jusqu'ici! Seigneur, ne le permettez pas. Vous avez dit que celui qui se nourrit de votre chair dans la communion vivra sous l'impression de votre grâce : *Qui manducat me, et ipse vivet propter me* (Joan. 6.). Puis donc que vous me permettez de vous recevoir dans la sainte communion, faites que mon âme vive toujours de la véritable vie de votre grâce. Je me repens, ô mon souverain bien! de l'avoir méprisée par le passé, mais je vous remercie de me donner le temps de pleurer les outrages que je vous ai faits, et le temps de vous aimer sur cette terre. Le reste de ma vie, je veux placer en vous tout mon amour, et veux m'étudier à vous plaire autant que je pourrai. Secourez-moi, mon Jésus, ne m'abandonnez pas. Sauvez-moi par vos mérites, et que mon salut soit de vous aimer toujours dans cette vie et dans l'éternité; Marie, ma mère, vous aussi, secourez-moi.

S. Liguori, Réfl. et affect. sur les souf. de J.-C., p. 63.

Grâces abondantes sur ceux qui communient dignement.

. . . Ce sacrement, si sublime et si adorable, est le salut de l'âme et du corps, le remède de toute langueur spirituelle; il guérit les vices, réprime les passions, surmonte les tentations ou les affaiblit, augmente la grâce, accroît la vertu, affermit la foi, fortifie l'espérance, enflamme et dilate la charité.

. . . Qui, en effet, s'approchant humblement de la fontaine de suavité, n'en rapporte pas un peu de douceur? ou qui, se tenant près d'un grand feu, n'en reçoit pas quelque chaleur?

Et vous êtes, mon Dieu, cette fontaine toujours pleine et surabondante, ce feu toujours ardent et qui ne s'éteint jamais.

Imit. de J.-C., liv. 4, ch. 4.

Son fruit dépend de nous.

Une chose qui doit consoler beaucoup tout le monde, c'est qu'il dépend toujours de nous de faire une bonne communion, et d'en tirer de grands fruits. Car, de nous abandonner entièrement entre les mains de Dieu, de nous mortifier et de nous corriger des choses que nous savons qui lui déplaisent, c'est ce qui est toujours en notre pouvoir par sa miséricorde infinie. Attachez-vous donc à cela, et vous tirerez un grand fruit de la communion. Tâchez de vous vaincre, de vous mortifier et de vous corriger tous les jours en quelque chose... Quel profit ne ferions-nous point en peu de temps, si toutes les fois que nous communions, nous avions soin de nous mortifier sur quelque chose, et de nous corriger tantôt d'une faute, et tantôt d'une autre!

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét., t. 4, p. 243.

Prière du chrétien avant la communion.

Seigneur, lorsque je considère votre grandeur et ma bassesse, je suis tout tremblant, et je me confonds en moi-même.

Car, si je ne m'approche de vous, je fuis la vie; et si je m'en approche indignement, je rencontre la mort. Que ferai-je donc, ô mon Dieu, mon protecteur et mon conseil, dans tous mes besoins?

Montrez-moi la voie droite; enseignez-moi quelque pratique courte et convenable pour la sainte communion.

Car il m'est important de savoir avec quelle dévotion et quel respect je dois préparer mon cœur pour recevoir avec fruit votre sacrement ou pour célébrer un sacrifice si grand et si divin.

Imit. de J.-C., liv. 4, ch. 6.

Ne pas facilement s'en éloigner.

. . . Pour quelque trouble ou quelque peine légère, ne vous privez point de la sainte communion; mais allez vous confesser au plus tôt, et pardonnez volontiers aux autres les offenses que vous avez reçues d'eux.

Que si vous avez vous-même offensé quelqu'un, demandez-lui humblement pardon; et Dieu vous pardonnera volontiers.

Que sert de tarder longtemps à se confesser, ou de différer la sainte communion?

Purifiez-vous promptement, hâtez-vous de rejeter le venin, courez au plus tôt au remède, et vous vous en trouverez mieux que de différer longtemps.

Si vous différez aujourd'hui pour une raison, peut-être s'en présentera-t-il demain une plus spécieuse, et vous pourriez ainsi être longtemps détourné de la communion, et vous y sentir moins disposé.

. . . Celui qui ne se prépare à la communion qu'aux approches d'une fête, ou quand la coutume le presse, sera souvent mal préparé.

Heureux celui qui s'offre au Seigneur en holocauste, toutes les fois qu'il célèbre le sacrifice ou qu'il communie!

Imit. de J.-C., liv. 4, ch. 10.

Le corps de Jésus-Christ et l'Ecriture sainte très-nécessaires à l'âme fidèle.

. . . J'aurai... les livres sacrés pour être ma consolation et le miroir de ma vie; et pardessus tout, votre corps sacré pour remède souverain et pour refuge.

Car je sens que deux choses me sont ici-bas souverainement nécessaires, et que, sans elles, je ne saurais porter le poids de cette misérable vie.

Enfermé dans la prison de ce corps, j'avoue que j'ai besoin de deux choses : de nourriture et de lumière.

Aussi vous m'avez donné, à moi infirme, votre chair sacrée pour être la nourriture de mon âme et de mon corps, et *votre parole pour luire comme une lampe devant mes pas* (Ps. 118, 105.).

Sans ces deux choses, je ne pourrais bien vivre, car la parole de Dieu est la lumière de l'âme, et votre sacrement le pain de vie.

. . . Oh! combien doivent être innocentes ces mains, combien pure la bouche, combien chaste le corps, combien immaculé le cœur du prêtre dans lequel entre si souvent l'auteur de pureté!

Il ne doit sortir rien que de saint, rien que d'utile, de la bouche du prêtre qui participe si fréquemment au sacrement de Jésus-Christ.

Qu'ils soient simples et chastes les yeux qui contemplent habituellement le corps de Jésus-Christ : qu'elles soient pures et élevées au ciel les mains qui ont coutume de toucher le Créateur du ciel et de la terre.

. . . Que votre grâce nous aide, ô Dieu tout-puissant, nous qui avons été promus à l'office sacerdotal, afin que nous puissions vous servir dignement et avec ferveur dans toute la pureté d'une bonne conscience.

Et si nous ne pouvons vivre dans une innocence aussi parfaite que nous le devrions, accordez-nous du moins de pleurer sincèrement nos fautes, afin de vous servir désormais avec plus de ferveur, dans un esprit d'humilité et avec une volonté ferme.

Imit. de J.-C., liv. 4, ch. 11.

Négligence des hommes et des jeunes gens à la recevoir.

. . . Dans ce siècle de libertinage et d'irréligion, n'avons-nous pas la douleur de voir un grand nombre d'hommes et surtout de jeunes gens qui, bien loin de recevoir leur Créateur au moins pendant le temps pascal, semblent se faire une espèce de gloire de s'en éloigner et qui auraient autant de honte de communier, qu'on en aurait eu autrefois de ne communier pas? Oui, mes frères, c'est là le triste spectacle que nous avons souvent sous les yeux. C'est là le grand scandale que les parents même ne craignent pas de donner à leurs enfants. N'est-ce pas là le désordre le plus funeste; et ces parents scandaleux peuvent-ils espérer de faire de ces tendres enfants des hommes religieux, tandis qu'ils leur apprennent, par leur exemple, à violer le plus saint et le plus auguste de tous les devoirs que la religion nous impose?

Année liturgique, t. 1, p. 68.

Scandale des déserteurs.

Un scandale énorme et presque général, et que vous aurez remarqué comme moi, c'est que celui des deux sexes qui devrait être le plus solidement attaché à son maître est le premier à déserter la Table sainte. Quelle humiliation pour vous, hommes, que, dans une multitude d'âmes empressées à recevoir leur Créateur, à peine aperçoit-on un seul homme! Et quoi! estimons-nous si peu l'honneur que nous a fait le Sauveur de nous appeler les premiers à la participation de son corps adorable? Je le vois, dans l'institution de ce divin sacrement, en confier le ministère aux apôtres seuls, non pas même à sa sainte Mère, et le prêtre qu'il a commis pour l'administrer à ses enfants ne voit presque partout que des femmes se présenter à la Table sainte!

Ce sont cependant, ô Eugène! les hommes, ses premiers enfants, les premiers assis à sa Table dans la personne des Apôtres, les premiers héritiers de son corps et de son sang. Ne dirait-on pas qu'ils veulent se déshériter, se dégrader, s'excommunier eux-mêmes? Partout ils se montrent si jaloux de leur rang, de leurs prétentions, de leurs prérogatives; il faut que tous les intérêts de la société passent par leurs mains : ils savent si bien s'attribuer, se réserver à eux seuls la domination, l'empire et la décision suprêmes dans les affaires les plus importantes! N'y aurait-il donc que le corps et le sang de Dieu qu'ils abandonneront lâchement sans y prendre part? Seront-ils donc inconnus, étrangers à la Table de notre Père commun? Hélas! les hommes ont été les premiers zélateurs de la communion fréquente et de la gloire du sacrement; aujourd'hui ils se déclarent ses ennemis par la répugnance opiniâtre qui les en éloigne, ou plutôt par les vices honteux qui les en rendent indignes.

Ah! que ne puis-je, du fond de ma retraite, me faire entendre à toutes les femmes chrétiennes, et leur dire : Ames choisies de Dieu pour lui être fidèles dans cette désertion publique, ranimez votre zèle à soutenir la gloire d'une vocation aussi sublime! Que le reproche de dévotion ne vous intimide pas! L'Eglise, dans sa prière à la sainte Vierge, Mère de Dieu, a consacré ce beau titre à l'honneur de votre sexe, avant que le siècle pervers vous en eût fait une sorte d'affront. Comme autrefois les Paule et les Mélanie au milieu de Rome, élevez l'étendard de Jésus-Christ au sein de nos cités corrompues. Forcez les libertins et les impies à rougir à la vue de votre courage et de votre foi. Rendez-leur votre dévotion respectable par vos vertus ; convainquez-les des avantages de la communion fréquente par les fruits que vous en retirerez vous-mêmes : et qu'enfin l'exemple éclatant de vos victoires sur vos imperfections, leur apprenne du moins à dompter des passions qui les avilissent aux yeux de la raison même.

De Geramb, Let. à Eug. sur l'Euchar., p. 80.

Excuses pour s'en éloigner : 1° Je n'ai aucune dévotion en communiant.

Réponse. — Il y a de la différence entre la dévotion et le sentiment de la dévotion. On peut avoir beaucoup de dévotion, quoiqu'on ne

la sente pas. La dévotion sensible n'est pas la plus assurée, elle est sujette à beaucoup d'illusions. D'ailleurs elle ne dépend pas toujours de nous; Dieu la donne à qui il lui plaît. Si elle était nécessaire, ceux qui ne l'ont pas le jour de Pâques, ne devraient point communier, et ceux qui n'en ont jamais ne communieraient jamais. Il faut donc s'humilier quand on ne l'a pas, et non pas se retirer. La dévotion qu'on doit avoir pour ce divin sacrement, consiste à s'en approcher avec humilité, confiance et amour, à désirer d'honorer Notre-Seigneur, de s'unir à lui, de le faire régner dans son cœur, et d'en recevoir la vie. Si la dévotion sensible était nécessaire pour communier dignement, le moyen de l'avoir serait de communier souvent, parce que l'effet de ce sacrement est d'augmenter la charité et de produire une satisfaction spirituelle dans l'âme qui en augmente le désir. N'est-il pas vrai que moins vous communiez, moins vous désirez de communier, et qu'au contraire plus vous mangez ce pain céleste, plus vous désirez de le manger? Pourquoi donc communiez-vous si rarement?

2° Je suis indigne de communier, parce que je pèche continuellement

Réponse. — Si vous attendez, pour communier, que vous ne péchiez plus, vous ne communierez jamais. Vous êtes faible, vous êtes languissant, vous êtes malade; et c'est pour cela que vous devez faire venir souvent votre médecin pour vous guérir; vous devez prendre de bonne nourriture pour vous fortifier. Pouvez-vous corriger vos défauts sans grâce? et d'où la tirerez-vous sinon de ce sacrement qui en est la source? Le Fils de Dieu n'a-t-il pas répondu aux Pharisiens qui se scandalisaient de le voir manger avec des pécheurs, qu'il n'était pas venu pour les sains, mais pour les malades? Ne savez-vous pas ce qu'enseigne l'Église, que ce sacrement est un aliment et un médicament pour les malades? Vous ne devez donc pas vous en abstenir, parce que vous avez des imperfections : au contraire, c'est ce qui vous oblige à le recevoir pour vous aider à vous en défaire.

3° Je crains de communier par coutume.

Réponse. — La coutume des bonnes choses est excellente. Faut-il s'abstenir d'entendre la messe tous les jours, de peur de l'entendre par coutume, ou de prier Dieu tous les jours, de peur de le prier par coutume?

4° Je ne profite point des sacrements.

Réponse. — Vous commettez donc souvent des péchés mortels? Que si vous n'en commettez pas, comment pouvez-vous dire que vous ne profitez point de la communion? N'est-ce pas l'effet de ce sacrement de nous préserver du péché mortel? Qui en commet davantage, ou ceux qui communient souvent, ou ceux qui communient rarement?

Pinart. La nour. de l'âme chrét., p. 58

— Ne croyez pas communier inutilement, parce qu'il vous semble que vous ne croissez pas en vertu : la communion vous aide du moins à vous conserver dans l'état de grâce. Chaque jour nous mangeons, et nous ne croissons pas chaque jour en force, autrement nous deviendrions autant de Samsons. La nourriture sera-t-elle donc inutile? non, certes; car, si elle ne nous donne pas plus de forces, elle conserve celles que nous avons. Appliquez cela à la nourriture de l'âme.

Quadrupani, Direct. pour ras. dans leurs dout. les âmes tim., p. 48.

On s'en éloigne, parce qu'on aime le péché.

Je crois...avoir trouvé une raison très-forte pour laquelle les chrétiens ont tant d'horreur de s'approcher de la table eucharistique. — On hait la médecine, parce qu'on aime la maladie; on hait la vie, parce qu'on aime la mort; on s'éloigne de Dieu, parce qu'on aime le péché. Le péché, voilà ce qu'on aime; on le veut pour compagnon inséparable, et pour cela on fuit comme la peste tout ce qui pourrait l'éloigner de nous. Du temps de saint Martin de Tours qui avait reçu de Dieu le don de guérir toutes les maladies, en sorte que partout où il passait, il touchait les boiteux, et ils étaient redressés; les aveugles, et ils recouvraient la vue; tous les infirmes en un mot, et ils étaient délivrés de leurs infirmités; de son temps, dis-je, il se trouva quelques aveugles, mais tellement aveugles, qu'entendant dire que saint Martin devait traverser la contrée, ils couraient se cacher; et savez-vous pourquoi? Par la crainte que le Saint leur rendît la vue; il leur semblait trouver leur compte à être aveugles, car ainsi ils recevaient de quoi se nourrir, sans se fatiguer; tandis qu'autrement ils craignaient de se voir obligés de gagner leur vie par le travail, en sorte que pour quelques morceaux de pain ils renonçaient volontiers à jouir de la lumière du jour. Je ne sais si l'on pourrait trouver une comparaison plus propre à représenter la conduite insensée de ceux qui se dérobent à la Table sacrée, dans la crainte d'être guéris de leur aveuglement; ils trouvent leur compte, ou du moins ils croient le trouver à la faveur des ténèbres : ils vivent en impies sans conscience, sans remords et sans Dieu; semblables aux taupes, ils ne peuvent habiter que sous terre; la lumière de la vérité leur est insupportable, parce qu'elle leur ferait voir leur avilissement, qu'elle les réveillerait de leur léthargie, et les obligerait d'abandonner leurs criminels amusements! Ainsi pour ne pas se priver de ces plaisirs infâmes, ils renoncent de plein gré à la lumière, qui est Jésus-Christ : *Ipsi fuerunt rebelles lumini* (Job, 24, 13.)...; *dixerunt Deo : recede à nobis, et scientiam viarum tuarum nolumus* (Ibid. 21, 14.). « Retirez-vous de nous, Sei-

gneur, lui disent-ils, nous ne voulons point de votre lumière, nous ne voulons point entendre parler de vos voies, nous ne nous soucions point de vous. » Un excès de folie aussi monstrueux serait à peine croyable, si l'Esprit-Saint ne l'attestait, et si nous n'en avions tous les jours sous les yeux une déplorable et continuelle expérience. Que de personnes ne voyons-nous pas qui, pendant tout le cours de l'année, se tiennent éloignées du divin sacrement, et quand s'approchent les fêtes de Pâques où elles songent à communier, elles croient voir le temps le plus triste de l'année. Elles désireraient que les Pâques n'arrivassent jamais, pour n'être pas obligées de faire ce qu'elles redoutent souverainement. Combien encore qui passent des années entières, peut-être toute leur vie sans s'approcher de la table eucharistique !

L'Excl. de Marie et de sa Dévotion, par un Rel. Passioniste, t. I, p. 229.

Preuve de la bonté de Jésus-Christ.

L'institution de ce mystère fut le dernier effort de sa tendresse; et d'après le concile de Trente, le Sauveur y prodigua toutes les ressources de la charité en faveur des hommes (Sess. 13. ch. 2.).

Ce serait de la part d'un prince, une grande preuve de bonté, d'envoyer à un pauvre un des mets de sa table; mais que serait-ce, s'il lui faisait servir son dîner tout entier (S. Fr. de Sales.)? Jésus, dans la sainte communion; a fait plus encore; il nous donne, non-seulement quelques mets, mais son propre corps. *Prenez et mangez*, dit-il, *ceci est mon corps*. Avec ce corps sacré, nous recevons aussi son âme et sa divinité. En un mot, Jésus-Christ, en se donnant lui-même à nous dans la sainte communion, se livre tout entier et ne se réserve rien (S. Jean Chrys.).

S. Lig., consid. sur les max. éter., p. 384.

Par elle nous devenons semblables à Jésus-Christ.

Quand nous prenons quelque nourriture matérielle, nous nous assimilons cette nourriture par la digestion, et elle se change en notre propre substance. Mais il n'en est pas de même pour la nourriture spirituelle que nous donnons à notre âme par la sainte communion. Nous ne changeons point Jésus-Christ en nous, mais, par un miracle digne de Dieu, c'est Jésus-Christ qui nous change en lui, de sorte que nous devenons une même chose avec lui.

1° Par cette transformation admirable et réelle de nous-mêmes, en Jésus-Christ, laquelle s'opère par la communion, ce divin Maître a voulu nous donner une leçon de la plus haute importance. Son but, en nous attachant à lui d'une manière si intime, était de nous apprendre que si la communion nous rend un avec lui, nous devons, autant qu'il est en nous, lui devenir semblables en tout. Par conséquent, nous devons être doux et humbles comme lui, modestes et réservés comme lui, patients et obéissants comme lui, chastes et charitables comme lui. Nous devons, comme lui, aimer la pauvreté, fuir les honneurs, mépriser le monde et toutes ses vanités, consacrer tout notre être à la gloire de Dieu, et, s'il le faut, mourir comme lui dans les bras de la croix.

2° Est-ce là le fruit que vous avez retiré de tant de communions que vous avez faites depuis dix, vingt, trente ans peut-être? Quel changement en mieux aperçoit-on dans votre conduite? Etes-vous par votre sainteté un autre Jésus-Christ? Hélas! votre cœur est toujours aussi peu charitable, votre esprit toujours aussi rempli de l'amour du monde, votre langue toujours aussi portée à la critique et à la médisance, tous vos sens et toutes vos passions aussi peu mortifiés. Ceux qui portent du musc sur eux, sentent le musc : comment peut-il donc se faire qu'après avoir reçu tant de fois au dedans de vous-même votre divin Sauveur, qui est comme le doux parfum de la cour céleste, vous n'exhaliez autour de vous que la puanteur des imperfections, et peut-être des vices? Ah! qu'il n'en soit plus ainsi désormais. Agissez de telle sorte maintenant qu'on connaisse à votre conduite que Jésus-Christ s'est fait un avec vous par le sacrement de son amour. Répandez autour de vous la suave odeur des bons exemples; évitez avec soin tout ce qui pourrait déplaire au Seigneur et mal édifier le prochain; évitez toute parole inutile, toute faute volontaire, quoique légère; appliquez-vous à l'oraison, tenez-vous dans un continuel recueillement, et vivez si saintement qu'enfin on aperçoive en vous quelque trait de ressemblance avec votre divin modèle.

Pinart, La nourrit. de l'âme chrét., p. 95.

Il faut en juger par le fruit.

Pour savoir, mon cher Eugène, si vos communions sont des profanations ou des grâces, voyez quel en est le fruit. L'âme fidèle se propose de retracer dans ses mœurs le Dieu qu'elle veut recevoir dans son cœur. Le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu humilié et anéanti; on doit donc renoncer à cet amour de l'estime ou de la réputation profane, qui étale avec tant de faste les vertus propres à plaire au monde, et qui cache avec tant de soin les vertus exposées à lui déplaire. Le Dieu de l'Eucharistie est le Dieu de la paix et de la concorde; par conséquent, on déracinera ces antipathies mêmes qui ne vont point au delà du cœur, mais qui n'en sortent point. Le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu obscur et inconnu, dès lors on s'accoutumera au silence de la retraite et de la solitude. Retenu dans le monde par les devoirs de son état; on en sera séparé par les penchants de la piété : on ne lui donnera que les moments que Dieu défend de lui refuser; on le verra par nécessité, on le quittera par goût et par attrait. Le Dieu de l'Eucharistie est surtout, Eugène, le Dieu de pureté et de sainteté. Il faut éviter jusqu'à ces liaisons qui n'égarent pas l'esprit, mais qui l'amusent par des charmes trop flatteurs; qui ne passionnent

pas le cœur, mais qui l'occupent ; qui n'exposent point aux grandes fautes, mais qui sont un obstacle aux grandes vertus.

De Gerambb, Let. à Eug. sur l'Eucharist., p. 12.

Votre bon jour.

Je me suis aperçu, mes chers frères, que vous appeliez le jour de votre communion *votre bon jour*. Oh! que vous avez bien raison de vous exprimer de la sorte, si toutefois vous avez mangé le pain des Anges avec un cœur pur. Oui, vous avez fait *votre bon jour*, lorsque vous êtes unis à Jésus-Christ ; comme vous avez fait votre mauvais jour, lorsque vous vous êtes séparés de lui.

Lorsque vous vous livriez aux excès, lorsque vous commettiez cette action honteuse dont vous rougissez encore actuellement, vous faisiez *votre mauvais jour*. Lorsque vous juriez dans les accès de votre colère ; lorsque vous murmuriez contre la Providence; lorsque vous vous vengiez de votre ennemi, ou que vous lui souhaitiez la mort ; lorsque vous déchiriez la réputation de votre frère par vos médisances ou vos calomnies, vous faisiez vraiment votre mauvais jour.

Vous faisiez votre mauvais jour, lorsque vous passiez au cabaret ou au jeu le temps que vous auriez dû passer à l'Eglise ; lorsque vous choisissiez le dimanche et les fêtes, pour vaquer à votre commerce, pour courir loin de votre paroisse, à vos affaires. Hélas! il n'y a peut-être pas de jour de l'année où vous n'ayez pu dire le soir, après avoir examiné votre conscience : j'ai fait aujourd'hui une mauvaise journée. Ah! que de mauvais jours! et que vous pourriez bien leur appliquer ces paroles de Job : Périsse à jamais le jour où le péché a pris naissance dans mon cœur ; où j'ai perdu la grâce de mon Dieu ; où je me suis séparé de Jésus-Christ!... Je n'en conserverai le souvenir que pour les détester. Jours perdus pour le Ciel, et consacrés à l'enfer, puissiez-vous ne revenir jamais!

Tels sont, mes chers frères, les sentiments que vous devez avoir, lorsque vous dites : *j'ai fait mon bon jour*. Oh! qu'il est bon ce jour, où Jésus-Christ a répandu sur votre âme toutes les richesses de sa bonté! Souvenez-vous-en donc, et que la pensée de ce jour heureux vous fortifie contre les tentations du démon.

Bonnardel, Instr. fam., t. 3, p. 337.

Actions de grâces, temps précieux.

Sainte Thérèse disait que le temps qui suit la communion, est le plus précieux de la vie, quand on sait le ménager. C'est une de ces favorables conjonctures dont il faut profiter ; ce sont de ces heureux moments dont il ne faut pas laisser échapper un seul. Jésus-Christ vient pour lors chargé de grâces ; c'est le soulager que de l'en décharger ; c'est lui faire plaisir que de les recevoir. Nous n'avons qu'à lui ouvrir notre cœur, et il le remplira. Malheur à nous, si nous le fermons par notre dissipation! Nous méritons bien notre indigence, si nous ne profitons pas d'une si belle occasion de nous enrichir!

Nepveu, Pensées ou Réf. chrét., t. 2, p. 200.

Elans d'amour après la communion.

. . . O Dieu! si je mets en comparaison le grand-prêtre de l'ancienne loi avec le bonheur que je possède maintenant; si je considère ce riche pectoral qu'il portait sur la poitrine, orné de douze pierres précieuses, où se voyaient les noms des douze tribus des enfants d'Israël; ne puis-je pas estimer mon pectoral incomparablement plus riche, quoiqu'il ne soit composé que d'une seule pierre, qui est la perle orientale que la perle mère a conçue en ses chastes entrailles de la précieuse rosée du Ciel? Oh! que mon nom puisse être gravé à jamais dans le cœur sacré de mon Sauveur avec celui de tous les élus! O mon âme! ne te glorifieras-tu pas maintenant d'être le reposoir de ton Dieu, portant sur ta poitrine ce même Fils qui vit éternellement en la sienne? (L. 7. Ep. 35.)

La vérit. cath. de S. Fr. de Sal. pour la conf. et la com., p. 247.

— O Dieu! qui me donnera ce bonheur de voir un jour le nom de Jésus gravé dans le plus profond de mon cœur? lequel a été marqué en mon baptême sur ma poitrine. Réjouis-toi, ô mon âme! car comme le nom des princes est gravé sur les autels qui leur appartiennent, ainsi mon corps et mon cœur qui sont marqués du nom de Jésus et de ses armes lui appartiennent (L. 7. Ep. 23.). *Voyez encore* EUCHARISTIE.

Ibid., p. 253.

COMMUNION FRÉQUENTE.

Quand faut-il communier et combien de fois l'an?

Vous me demanderez sans doute, mes chers Frères, quand est-ce donc qu'il faut communier, et combien de fois dans l'année? A cela je réponds qu'il n'est pas possible de donner là-dessus des règles qui puissent convenir à tout le monde. Je me contenterai donc de dire en général : si Dieu vous a fait quelque grâce singulière; si vous êtes relevés d'une maladie dangereuse; si vous avez échappé à quelque grand danger, approchez-vous des sacrements. Vous ne sauriez marquer, envers Jésus-Christ, votre reconnaissance d'une manière qui lui soit plus agréable et qui soit plus propre à attirer sur vous de nouvelles bénédictions. Si vous êtes sur le point de choisir un état de vie, d'entreprendre un long voyage, ou quelque affaire de conséquence; si vous avez des doutes et de l'inquiétude sur le parti que vous avez à prendre dans quelque occasion importante, approchez-vous des sacrements. C'est là que vous trouverez des lumières que la sagesse humaine ne donne point; lumières qui lèveront vos difficultés, qui éclairciront vos dou-

tes, qui rendront la tranquillité à votre esprit et la paix à votre âme, en vous faisant connaître le chemin que vous devez suivre.

Approchez-vous des sacrements, si vous avez du chagrin, un procès à soutenir, des pertes à essuyer, des persécutions à souffrir. Si vous êtes tentés plus souvent ou plus fortement qu'à l'ordinaire; si vous êtes exposés, malgré vous, à quelque occasion de péché; si vous êtes obligés de vivre avec des gens qui n'ont point ou fort peu de religion; si vous sentez votre ferveur se refroidir, votre dévotion diminuer, unissez-vous à celui qui est la force des faibles, la lumière des aveugles, la consolation des affligés. Vous goûterez les douceurs infinies qu'il a cachées dans cette manne mystérieuse, et qui ne sont connues que de ceux qui la reçoivent avec un cœur pur. Je dis avec un cœur pur; car, en vous exhortant à la communion fréquente, je suppose toujours que vous vous en rendrez dignes, autant que la faiblesse humaine peut le permettre.

Or, pour savoir si vous êtes en état de communier souvent, et dans quel temps, et combien de fois l'année, ne vous en rapportez pas à vos propres lumières. Mais suivez en cela, comme dans tout ce qui regarde les affaires de votre conscience, les avis de votre confesseur. Découvrez-lui l'état et les dispositions de votre âme, ne lui cachez rien, et après cela, laissez-vous conduire. Et c'est ici, mes chers frères, que je vous conjure de prier sans cesse pour vos pasteurs, afin que Dieu les remplisse de sagesse et d'intelligence, de manière que, se tenant toujours dans un juste milieu, ils ne séparent jamais la sainte sévérité de l'Evangile, d'avec la douceur de cette miséricorde infinie, qui ne brise point le roseau cassé, et n'éteint point la mèche qui fume encore.

Hélas! nous sommes souvent trompés; nous admettons à la sainte Table des gens qui en sont indignes, et qui mieux connus des fidèles que de nous, les scandalisent. Ce n'est point notre faute, c'est la faute de ceux qui nous trompent. Les malheureux! ils mentent au Saint-Esprit, et à nous; ils renouvellent la trahison de l'infâme Judas; mais ils auront le même sort que ce sacrilége. Mon Dieu, éclairez-nous, afin que nous n'admettions qu'à votre sainte Table, que ceux qui font tous leurs efforts pour s'en rendre dignes; faites sentir à tous mes Paroissiens, la nécessité où ils sont d'en approcher souvent et dignement.

Bonnardel, Inst. fam., t. 2, p. 79.

Elle ne constitue pas la sainteté et la perfection.

N'allez pas vous imaginer que la communion fréquente constitue la sainteté et la perfection, et que vous êtes en sûreté pour votre salut, parce que vous communiez souvent : ce serait là une illusion très-dangereuse dont vous devez vous garder. La vie sainte ne consiste pas précisément à communier souvent, mais à profiter des communions, et à se servir des grâces qu'elles nous donnent, pour travailler à nous corriger de plus en plus. Si donc vos communions fréquentes ne contribuent pas à vous rendre plus humble, plus doux, plus patient, plus mortifié, vous devez craindre qu'elles ne deviennent pour vous une cause de présomption et d'orgueil. Conjurez le Seigneur de détourner de vous un si terrible malheur, et prenez la résolution de vivre tous les jours de telle sorte, que vous méritiez de recevoir Jésus-Christ tous les jours d'une manière profitable à votre avancement dans la perfection.

Pinart, la Nourrit. de l'ame chrét., p. 79.

Elle suppose la piété, la fidélité et la pratique des vertus.

Jésus-Christ dit : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Il en est de la vie de l'âme comme de celle du corps : l'une et l'autre ne peuvent se conserver en bon état que par un fréquent usage de la nourriture qui est leur principal soutien. C'est un principe incontestable, sur lequel la raison et la foi sont parfaitement d'accord. Mais je ne saurais assez le répéter, mon cher Eugène, pour faire un fréquent usage de la communion, ce n'est point assez, sans doute, d'une vie exempte de certains vices grossiers, et du reste remplie de mille imperfections. La communion fréquente suppose la ferveur dans la piété, la fidélité aux moindres devoirs, la pratique solide des vertus. Si vous voulez communier souvent et avec fruit, vous devez sanctifier votre vie et la conformer au nombre de vos communions, c'est-à-dire, vous devez vivre dans la retraite et la séparation du monde, parce que la fréquente communion ne peut s'accorder avec une vie mondaine et dissipée. Il faut renouveler sans cesse l'ardeur de la dévotion, vous adonner sans relâche aux exercices du christianisme, parce que la fréquente communion ne peut convenir avec une vie paresseuse et inutile. Vous devez, autant que possible, veiller à la garde de votre cœur, en régler tous les mouvements, en modérer toutes les passions, en déraciner les plus légères habitudes, en bannir tout ce qui n'est pas au gré de Dieu et selon la perfection de sa loi, ou du moins le vouloir ainsi et y travailler, parce que la fréquente communion ne peut compatir avec des inspirations dans lesquelles on s'entretient volontairement, et dont on ne prend aucun soin de se défaire. Vous devez être humble, charitable, patient, mortifié, assidu à la prière, et à toutes les œuvres pieuses, ou du moins vous devez vous appliquer à le devenir, parce que la fréquente communion est le prix de toutes ces vertus, de même que toutes ces vertus sont communément le fruit de la fréquente communion. Oui, je le répète, mon cher Eugène, les vertus sont communément le fruit de la fréquente communion. Et nous n'avons pas seulement une invitation, un conseil, une exhortation de communier fréquemment; mais un précepte formel nous y oblige, comme je viens

de vous le dire, sous peine de n'avoir pas la vie en nous. Grand Dieu! qu'il nous ait fallu un commandement, comme s'écrie un pieux et savant cardinal, pour nous faire accepter un aussi immense bienfait; qu'une menace ait été nécessaire pour nous contraindre à jouir d'un tel bonheur, un esprit raisonnable peut-il le concevoir? Mais ce qui est plus inconcevable encore, c'est que la loi précise de Jésus-Christ et la terrible punition dont il la sanctionne ne soient point suffisantes pour un grand nombre de chrétiens, et n'aient pas la force de les attirer à la Table sainte. Ah! de quel étonnement ils seraient frappés s'ils reparaissaient un moment parmi nous, ces chrétiens si purs, si fervents des premiers siècles de l'Eglise? de quelle indignation ils seraient saisis, en voyant l'indifférence honteuse de tant d'hommes qui se disent chrétiens, pour l'acte le plus auguste du christianisme? Les vertus si sublimes que nous contemplons avec admiration, que nous n'osons, dans le ravissement où elles nous jettent, proposer à notre invitation, ils les puisaient dans la participation fréquente du corps de Jésus-Christ.

. . . Oui, Eugène, pour que le pain eucharistique nous soit véritablement profitable, pour qu'il fasse dans notre âme une impression durable, pour qu'il en chasse tout ce qu'il y a d'impur, pour qu'il la pénètre des vertus qu'il contient, pour qu'il la transforme en Jésus-Christ, il est nécessaire qu'il soit sa nourriture commune et ordinaire. Chaque fois que nous nous en nourrissons, nous acquérons une nouvelle vigueur, nous développons dans nos âmes un nouveau principe de vie. O Eugène, ne vous éloignez donc jamais, jamais de ce sacrement : ne séparez jamais vos communions par de longs intervalles, et considérez la multitude de biens dont vous vous privez. Car telle est la nature de cet adorable sacrement, qu'en demandant des dispositions, il les perfectionne; en exigeant des vertus, il les augmente; il nous oblige d'être Saints pour être plus saints encore. Une communion parfaite est une séparation et un attrait à une autre plus parfaite; elle y prépare, par les dons célestes qu'elle répand; elle y attire, par les saints désirs qu'elle excite.

De Grandmaison, Lettres à Eugène sur l'Eucharistie, p. 73.

La communion est un acte éclatant de religion.

La communion est par elle-même une œuvre sainte et un acte éclatant de religion. Si vous la considérez, mon cher Eugène, dans l'homme qui communie, il donne par là une preuve signalée de sa foi, un témoignage public de sa parfaite confiance dans les promesses de son Rédempteur, une démonstration généreuse de la charité qui l'unit en Dieu avec tous les fidèles, dont ce pain sacré est le lien le plus précieux; enfin, il achève, il consomme l'adorable sacrifice qui, de tous les devoirs de la religion, est le plus grand et le plus agréable au souverain Etre. Si vous considérez la communion comme l'action même de Jésus-Christ, qui nous y donne son corps, il n'est rien, après le très-saint sacrifice, qui rende plus de gloire à Dieu.

Nous sommes tous, il est vrai, mon cher Eugène (hélas! moi le premier), très-indignes de communier souvent; mais si notre indignité est un obstacle à ce divin banquet, non-seulement il faut en approcher rarement, mais il faut perdre l'espérance de recevoir jamais Jésus-Christ, parce qu'il est impossible que nous en soyons jamais dignes. Hélas! Dieu connaît le limon dont il a formé l'homme; il a compassion de ses infirmités et de ses misères. Pourvu que notre amour envers Jésus-Christ, également vif et constant, détruise toute affection au péché, même véniel, et nous anime d'un véritable zèle pour la perfection de notre état, nous aurons alors pour la fréquente communion les dispositions conformes à l'esprit de l'Eglise et aux intentions de Jésus-Christ.

Id. ibid., p. 78.

Désir de la perfection nécessaire.

Oui, mon cher Eugène, le désir sincère de la perfection est une préparation nécessaire à la fréquente communion. Or, ce désir de la perfection n'est point un désir sincère s'il ne s'étend à la conduite, s'il ne domine, s'il n'assujettit par la conduite. Etes-vous du nombre de ces âmes ferventes qui s'affermissent dans l'observation du précepte par la pratique habituelle du conseil? Etes-vous de ces âmes qui osent souvent s'interdire ce qui est permis, afin de se précautionner contre ce qui est défendu? Etes-vous de ces âmes que la grâce a coutume de trouver dociles à sa voix, et le monde presque insensibles à ses charmes? de ces âmes charitables et pacifiques qui s'attendrissent si facilement sur ce que souffrent leurs frères, et qui oublient si promptement ce qu'elles ont à en souffrir; qui s'édifient des vertus du prochain, sans se scandaliser de ses faiblesses : de ces âmes humbles et modestes qui donnent aux hommes de bons exemples, sans prétendre à leurs louanges; qui ne connaissent point de vertus plus chères et plus aimables que celles que le monde ignore; qui ne se consolent de leurs fautes que par l'humiliation dont elles sont suivies, et qui ne craignent de la piété que la gloire qui l'accompagne? Venez, montez à l'autel, votre Dieu vous attend avec toutes les richesses de son amour.

Au contraire, êtes-vous de ces âmes distraites et dissipées qui se précipitent dans l'amusement des bagatelles les plus frivoles, dans l'épanchement des discours les plus enjoués, dans le mouvement des intrigues les plus tumultueuses? Etes-vous de ces âmes curieuses, indiscrètes, satiriques, qui mettent toute leur charité à censurer le vice et tout leur zèle à le publier? de ces âmes aussi accoutumées à juger mal du prochain qu'à juger bien d'elles-mêmes, trop peu modestes

pour apercevoir en elles quelque défaut à blâmer, trop jalouses pour voir dans les autres quelque mérite à louer? Etes-vous de ces âmes livrées à la mollesse, à l'oisiveté, pleines de délicatesse et de vanité, de vivacité et d'impatience, de caprice et d'humeur, qui décréditent tout à la fois, par les travers de leur esprit et par les faiblesses de leur cœur, la dévotion dont elles se parent injustement? Etes-vous de ces âmes présomptueuses et téméraires, qui n'estiment saint que ce qu'elles veulent; qui ne reconnaissent de lumières, de sagesse et de vérité dans les avis qu'autant qu'ils les flattent, dont toutes les prétendues vertus sont entées (comme les miennes, par exemple, mon cher Eugène) sur l'amour-propre le plus évident? Etes-vous de ces âmes d'une dévotion d'extérieur et d'apparence, de faste et d'ostentation, qui courent après le brillant de la piété et qui en négligent le solide; d'une dévotion féconde en plaintes et en murmures, en soupçons et en jalousies, en railleries et en médisances, en imprudence et en curiosité; en attachement à soi-même et à des personnes qu'il ne faudrait voir que pour apprendre à se détacher de tout? Etes-vous de ces âmes dominées, entraînées par l'habitude, qui communient par la seule raison qu'elles ont coutume de le faire; qui ne manquent point de communier aux jours qu'elles se prescrivent, quoiqu'elles aient manqué à des devoirs importants; qui se flattent d'être toujours les mêmes, toujours fidèles, toujours ferventes, parce qu'elles n'ont rien changé dans le nombre de leurs communions? Etes-vous de ces âmes séduites par un faux zèle d'imitation, susceptibles d'une émulation plus jalouse qu'éclairée, qui aspirent à copier les usages et les pratiques des Saints, sans travailler à acquérir leurs vertus et leur mérite de cœur; qui veulent se distinguer des âmes vulgaires en marchant sur les traces des âmes privilégiées; qui accompagnent celles-ci dans le sanctuaire, non pour égaler leur ferveur, mais pour partager leur réputation et leur gloire? Etes-vous, en un mot, de ces âmes étrangement légères et superficielles, qui de la dévotion semblent n'avoir que les confessions et les communions?

Ecoutez la voix des Pères et des Conciles, qui tonnent avec véhémence contre l'assemblage indécent de tant de communions et de tant de défauts. Craignez, non-seulement le Dieu qui juge les pécheurs, mais encore le Dieu qui juge les justes mêmes. Craignez de déshonorer sa religion si pure, par un scandale qui fait la joie et le triomphe de tant d'esprits libertins et gâtés sur la foi; scandale qui fournit des armes à la malignité et à l'erreur, pour décrier et anéantir, parmi les fidèles, l'usage nécessaire de la fréquente communion; scandale qui produit, qui engendre une multitude d'autres scandales dont tout le poids retombera sur vous, puisque vous avez dû les prévoir, et que, pour en arrêter le cours, pour en prévenir les ravages, il fallait commencer à régler votre cœur, avant de régler vos communions, et vous préparer aux grâces qui sont le fruit du sacrement par les vertus qui y disposent. Une des choses sur laquelle on ne réfléchit pas assez, mon cher Eugène, et qui est cependant si importante à bien considérer et à graver dans le cœur, c'est que, comme la chair de Jésus-Christ a été divinement vivifiée par son union avec le Verbe, de même notre chair participe, dit saint Cyrille, à cette vie, à cette onction de la Divinité. Saint Thomas ajoute que le corps de Jésus-Christ est le lien des extrêmes, et que par lui nous entrons dans cette onction du Verbe. Ce n'est pas là seulement une union morale et d'attachement, c'est une union substantielle et réelle, comme disent les théologiens : bien plus, c'est une incorporation; et saint Augustin porte cette pensée jusqu'à dire que notre chair est faite une même chair avec la chair de Jésus. O l'étonnante consécration de nos corps! Puissions-nous comprendre quelle est l'énormité du sacrilége qu'on commet en profanant ces temples augustes, ces temples vivants de la Divinité!

Id. ibid., p. 13.

Dispositions défectueuses.

Je ne puis approuver de fréquentes communions, faites sans la préparation qui convient; c'est-à-dire, faites précipitamment et à la hâte; faites sans recueillement et sans attention sur soi-même; faites dans une dissipation habituelle et volontaire, dans un mouvement d'affaires, d'intrigues où l'on aime à s'ingérer, et dont on devrait se retirer; faites dans un état de tiédeur, où l'on se néglige, où l'on se pardonne bien des fautes à qui on ne prend pas garde, et qu'on traite de bagatelles, où l'on s'élargit la conscience, sous ombre de se garantir de scrupules; faites par coutume, quelquefois même par une espèce d'ostentation, quelquefois par une secrète émulation, par comparaison avec celle-ci ou avec celle-là, quelquefois par une crainte servile ou une fausse considération, quelquefois par entêtement et obstination. Quelle matière, si je reprenais article par article, et si j'étalais ce fond de morale dans toute son étendue!

Bourdaloue, Pensées, t. 2, p. 472.

Vain respect.

C'est un vain respect que celui qui n'opère rien, qui n'est suivi de rien, qui n'aboutit à rien, qui n'engage à rien, qui ne fait rien entreprendre pour devenir moins indigne de Jésus-Christ et de son sacrement, que celui qui laisse toujours le pécheur dans ses mêmes imperfections, qui ne le rend ni plus fervent, ni plus régulier, ni plus saint; en un mot, que celui dont l'unique marque est de ne pas communier. A quoi ce sentiment de respect porterait-il le pécheur, s'il en était réellement touché? à se détacher du monde, puisque c'est, de son propre aveu, l'amour du monde qui le

rend indigne de la table du Fils de Dieu : il aime donc plus ce monde réprouvé que Jésus-Christ; cette apparence de respect n'est donc qu'un voile dont l'amour-propre se fait honneur.

De Géramb, Let. à Eug. sur l'Eu. Par., p. 79.

Il est utile de communier souvent.

. . . Il est aussi impossible de persévérer longtemps en état de grâce, sans communier souvent, ou sacramentellement, ou spirituellement, qu'il est impossible de vivre longtemps, ne mangeant que deux ou trois fois par an.

Le Jeune, Serm., t. 12, p. 465.

— Sainte Thérèse pense qu'il n'y a point de meilleur moyen pour arriver à la perfection que la fréquente communion, comme l'expérience le démontre en ceux qui s'en approchent plus souvent.

S. Lig. Pratiq. de l'amour envers J.-C., p. 110.

— . . . Combien il m'est nécessaire, à moi qui tombe et pèche si souvent, qui suis sitôt engourdi et abattu, de me renouveler, de me purifier, de me ranimer par des prières et des confessions fréquentes, par la réception de votre corps sacré, de peur que, m'en abstenant trop longtemps, je n'échappe à mes saintes résolutions.

Car les sens de l'homme sont inclins au mal dès sa jeunesse ; et s'il n'est pas soutenu par ce remède divin, il tombe bientôt dans les plus grands excès.

Ainsi la sainte communion retire du mal et fortifie dans le bien.

Si donc je suis maintenant si souvent négligent et tiède quand je communie ou que je célèbre le saint sacrifice, que serait-ce si je ne prenais un tel remède, et si je me privais de ce secours puissant !

Réflexion

Il serait inutile de s'abstenir de la communion, de peur de communier indignement. En communiant indignement, on change le pain de vie en poison, et on s'empoisonne soi-même ; mais en ne communiant pas, on se prive de la nourriture, et on se laisse mourir de défaillance dans cette privation. Il faut donc communier, et communier dignement ; il faut tout sacrifier pour se mettre en état de manger avec fruit ce pain quotidien ; il faut renoncer, non-seulement aux péchés mortels, aux vices grossiers et qui font horreur, mais encore aux occasions dangereuses d'y tomber ; il faut même renoncer à l'affection volontaire pour les péchés véniels, qui retranchent peu à peu les véritables aliments de l'amour de Dieu au fond du cœur. Comment peut-on nourrir en soi l'amour de Dieu au-dessus de tout, quand on veut demeurer attaché, de propos délibéré, aux choses qui lui déplaisent, qui contristent son Saint-Esprit, et qui nous mettent en tentation continuelle d'aimer ce que Dieu veut que nous n'aimions pas? Quand vous aurez fait ce sacrifice sincère à Dieu, vous mangerez en ange le pain des Anges ; vous vivrez pour lui ; vous aurez la consolation de le recevoir fréquemment. La véritable manière de communier est de le faire avec une telle pureté de cœur, qu'on puisse le faire tous les jours, selon l'usage des premiers chrétiens. (Fénelon)

Imit. de J.-C., liv. 4, ch. 3.

Communion tous les jours.

. . . De communier tous les jours, ni je ne le loue, ni je ne le blâme ; mais de communier tous les jours de dimanches, j'y convie et y exhorte chacun, pour que l'esprit soit sans aucune affection de pécher. Cet avis est de saint Augustin.

La disposition pour la communion de tous les jours devant être fort exquise, il n'est pas bon de le conseiller généralement, mais aussi, cette disposition se pouvant trouver en plusieurs bonnes âmes, il ne serait pas bon d'en dissuader généralement. Il faut avoir égard, en cela, à l'état intérieur de chacun : le plus assuré est de suivre l'avis de quelque digne directeur, après quoi s'en tenir à la réponse de sainte Catherine de Sienne, appuyée de saint Augustin, priant qu'on ne blâme point, non plus que ce grand Saint, le fréquent usage de cette sainte action.

Tous les Dimanches.

Je vous exhorte donc avec saint Augustin, et vous conseille bien fort de communier tous les dimanches, tant qu'il vous sera possible, puisque vous (Philothée) n'avez aucune sorte d'affection au péché mortel ni véniel.

Vous pourriez même communier plus souvent que tous les dimanches, si votre Père spirituel le trouvait bon ; votre disposition étant plus excellente, non-seulement n'ayant pas l'affection de pécher, mais n'ayant pas même l'affection du péché.

Tous les mois.

. . . Je peux dire assurément que la plus grande distance des communions est celle d'un mois, pour ceux qui veulent servir Dieu dévotement.

Règle pour tous les huit jours, et tous les jours. *Voy. encore p. 106.*

Pour communier tous les huit jours, il est requis de n'avoir ni péché mortel, ni aucune *affection* au péché véniel ; mais pour communier tous les jours, il faut avoir surmonté la plupart des mauvaises inclinations, et que ce soit par l'avis du Père spirituel. (Phil. 2 part. ch. 20.)

Vern. cond. de S. Fr. de Sales pour la Conf. et la Com., p. 184...

— Remarquez qu'il dit *affection* ; car comme il dit ailleurs : Nous ne pouvons pas être longtemps sans quelque péché véniel, mais

nous pouvons bien n'avoir aucune affection aux péchés veniels; il y a une très-grande différence entre les péchés véniels qui se commettent avec affection et volonté et ceux qui se commettent par surprise ou fragilité, ceux de propos délibéré et ceux qui se commettent par ignorance ou par négligence, entre ceux qui procèdent d'une mauvaise inclination ou d'habitude volontaire et ceux qui procèdent de quelque tentation ou rencontre passagère. Les péchés véniels de la première sorte sont : avoir coutume de mentir ou de tourner la tête à l'église, parler à sa mère avec un peu d'irrévérence, perdre le temps en actions oisives, perdre le temps en jeux ou en vains ornements ; c'est principalement de ces péchés que l'institution de l'eucharistie doit nous détourner. Vous regarderiez bien d'un autre œil et vous traiteriez bien autrement un serviteur qui de temps en temps casserait un verre de propos délibéré et en se jouant, et celui qui ne le ferait que par faute de dextérité et par inadvertence.

Le Jeune, Serm., t. 4, p. 46.

Le mariage n'exclut pas de la fréquente communion.

L'état du mariage n'exclut personne de la communion, si d'ailleurs la dévotion provoque à la désirer. Les premiers chrétiens communiaient tous les jours, quoique mariés P. 185).

Grand moyen de perfection.

Je pense que la communion est le grand moyen d'atteindre à la perfection; mais il faut la recevoir avec le désir et le soin d'ôter du cœur tout ce qui déplaît à celui que nous y voulons loger. (Liv. 2. Ep. 44. p. 189).

. . . Tenons-nous humbles, et communions hardiment : peu à peu notre estomac intérieur s'apprivoisera avec cette viande et apprendra à la bien digérer : c'est un grand point de ne manger que d'une viande; quand elle est bonne, l'estomac fait bien mieux son devoir. Ne désirons que le Sauveur, et j'espère que nous ferons des progrès. (L. 2. Ep. 55.)

Vér. cond. de S. Fr. de Sal. pour la Conf. et la Com., p. 194.

Pour la paix, on peut se priver quelquefois de la communion.

Quand vous pouvez communier sans troubler vos maîtres, faites-le selon l'avis de vos confesseurs; quand vous craignez de les troubler, contentez-vous de communier d'esprit; et croyez-moi, cette mortification spirituelle, cette privation de Dieu agréera extrêmement à Dieu, et vous le mettra bien avant dans le cœur. Il faut quelquefois reculer pour mieux sauter : je veux dire que Dieu sera servi, si, pour gagner l'esprit de ces deux supérieurs qu'il vous a établis, vous souffrez la privation de la communion réelle. (P. 199.)

Exemple d'une dame.

Je connais une dame des plus grandes âmes que j'aie jamais rencontrées, laquelle a demeuré longtemps en telle sujétion sous les humeurs de son mari ; au plus fort de ses dévotions et ardeurs, il fallait qu'elle fût chargée de vanités à l'extérieur, et qu'elle ne communiât jamais, sinon à Pâques, sinon en secret et à l'insu de tout le monde, autrement elle eût excité mille tempêtes en sa maison; et par ce chemin, elle est arrivée bien haut à la perfection, comme je sais pour avoir été son confesseur fort souvent (L. 3. Ep. 4. — P. 200.).

. . . Que celles qui communient plus souvent n'estiment pas moins les autres, puisqu'on s'approche souvent plus de Notre-Seigneur en s'en retirant avec humilité, qu'en s'en approchant selon notre propre goût. (L. 6. Ep. 55.)

Id. ibid., p. 203.

Dénûment du cœur.

Une seule communion bien faite étant capable de nous rendre saints et parfaits, la cause pourquoi nous ne recevons point cette grâce de sanctification, n'est autre, sinon que nous ne laissons pas régner notre Sauveur en nous, comme sa bonté le désire. Il vient en nous ce Bien-Aimé de nos âmes, et il trouve nos cœurs tout pleins de désirs, d'affaires et de petites volontés qui l'empêchent de s'en rendre le maître et le gouverner. (P. 207.)

Pourquoi communier souvent.

Les mondains vous demandent pourquoi vous communiez si souvent, dites-leur que c'est pour apprendre à aimer Dieu; pour vous purifier de vos imperfections; pour vous délivrer de vos misères; pour vous consoler en vos afflictions ; pour vous appuyer en vos faiblesses.

Deux sortes de personnes doivent communier souvent : pourquoi.

Dites-leur que deux sortes de gens doivent souvent communier : les parfaits, parce qu'étant bien disposés, ils auraient tort de ne point s'approcher de la source et fontaine de perfection; et les imparfaits, afin de pouvoir justement prétendre à la perfection : les forts, afin qu'ils ne deviennent faibles; et les faibles, afin qu'ils deviennent forts : les malades, afin d'être guéris ; les sains, afin qu'ils ne tombent en maladie; et que pour vous, comme imparfaite, faible et malade, vous avez besoin de souvent communier pour avancer votre perfection.

Dites-leur que ceux qui n'ont pas beaucoup d'affaires mondaines, doivent communier souvent, parce qu'ils en ont la commodité : et ceux qui ont beaucoup d'affaires mondaines, parce qu'ils en ont la nécessité; et que celui qui travaille beaucoup, et qui est chargé de peines, doit aussi manger les viandes solides et souvent.

Dites-leur que vous recevez le Saint-Sacrement pour apprendre à le bien recevoir ; par cette raison qu'on ne fait guère bien une action à laquelle on ne s'exerce pas souvent. Communiez souvent, Philothée, et le plus souvent que vous pourrez, avec l'avis de votre père spirituel ; et croyez qu'à force d'adorer et de manger la beauté, la bonté et la pureté même, en ce divin sacrement, vous deviendrez toute belle, toute bonne et toute pure (Phil. 2 part. ch. 21.).

Id. ibid., p. 211.

. . . Que la sainte Eucharistie, ô Eugène! soit à jamais votre amour, votre trésor, votre confiance, votre force, votre bonheur et votre vie; et dans ce jour heureux où vous aurez reçu cette manne adorable qui renferme les délices du Ciel, dans ces jours de transports, de reconnaissance et d'admiration, quand des larmes de joie inonderont votre visage, et que des soupirs d'amour s'élanceront de votre cœur, pensez à moi, misérable et indigne pécheur, et du fond de votre âme attendrie, dites à ce père des miséricordes : Bon maître, ayez pitié du pauvre frère Marie-Joseph, pardonnez-lui tous les crimes, tous les péchés, toutes les ingratitudes dont il s'est rendu coupable envers votre divine majesté; suppléez par votre charité infinie à son indignité. Bon et tendre père, purifiez-le, sanctifiez-le, afin qu'il ne reçoive pas pour sa condamnation, mais pour son salut, le gage sacré du bonheur éternel, ce pain des anges, cette chair de l'Agneau sans tache, par qui seul les péchés du monde sont effacés, ce prodige inouï de puissance et d'amour. Père miséricordieux, oui, il déteste de tout son cœur, de toute son âme, ce qui déplaît à vos yeux, et voudrait pouvoir effacer par l'effusion de tout son sang les monstrueuses ingratitudes dont il s'est rendu coupable envers votre bonté. O mon Dieu! ô mon père! faites que son unique pensée, que tous ses désirs, ne tendent qu'à s'unir à vous dans le très-saint Sacrement; que sans vous le Paradis même ne soit rien pour lui; qu'il ne pense qu'à vous, qu'il ne demande que vous, que hors de vous rien ne puisse le consoler; qu'il ne respire que pour vous, et que son cœur ne batte, ne palpite que pour vous; que les jours où il n'approche pas de la sainte Table soient pour lui des jours de deuil et de douleurs, et que ceux où il aura le bonheur de recevoir dans son sein la tendre victime soient ses jours de délices. Oui, grand Dieu! qu'il se nourrisse souvent de ce pain sacré pendant sa vie, afin qu'il trouve les forces dont il a besoin pour achever le chemin pénible qui lui reste à faire. Qu'il s'en nourrisse, ô mon Dieu! afin qu'il puisse vous aimer, vous servir, vous glorifier si parfaitement et si constamment sur la terre, qu'il mérite de vous posséder et de vous bénir éternellement dans le Ciel.

De Geramb. Let. à Eug. sur l'Euchar., p. 194.

Réponse aux excuses. Je ne sens pas de goût.

Vous vous plaignez de ne pas sentir de goût pour le pain eucharistique; vous dites que c'est le principe de votre éloignement : c'est au contraire votre éloignement qui cause le dégoût que vous éprouvez. Pour le faire cesser, allez au banquet céleste, c'est là que vous puiserez cette soif ardente du sacrement qui vous manque. En apaisant votre faim spirituelle, le pain sacré l'irritera davantage. Plus vous recevrez votre Dieu, plus vous aspirerez à le recevoir. Mais, au contraire, Eugène, si vous vous retirez de Jésus-Christ, il se retirera de vous; moins vous approcherez de son sacrement, moins vous aurez d'ardeur pour y venir; et le premier effet de votre éloignement de la communion sera de laisser éteindre en vous tout désir de la communion.

Id. ibid., p. 75.

Je ne suis pas assez parfait. Je suis trop fragile. Je suis infirme. Je n'en suis pas digne. Je suis accablé d'affaires. Je crains de le recevoir à ma condamnation. Par humilité.

Parmi ceux qui cherchent des excuses pour se dispenser de la fréquente communion, les uns disent qu'ils ne sont pas assez parfaits; et comment le deviendront-ils, s'ils s'éloignent de la source de la perfection? d'autres, qu'ils sont trop fragiles; et c'est une raison de recourir au pain des forts : d'autres, qu'ils sont infirmes; qu'ils ne renoncent donc pas au médecin : d'autres, qu'ils n'en sont pas dignes; l'Eglise ne met-elle pas dans la bouche des plus grands Saints ces paroles : « Seigneur! je ne suis pas digne...? » d'autres, qu'ils sont accablés d'affaires; et c'est ici celui qui crie : « Venez à moi, vous tous qui êtes surchargés, et je vous soulagerai : » d'autres, qu'ils craignent de recevoir Notre-Seigneur à leur condamnation; mais ne devraient-ils pas craindre d'être condamnés pour ne pas le recevoir? d'autres, que c'est par humilité, mais souvent n'est-ce pas une fausse humilité, semblable à celle d'Achaz, qui s'opposait à la gloire de Dieu, en feignant de craindre de le tenter? Oui, mon bon ami, les plus grands Saints, les âmes les plus élevées par leur piété se sont fait, se font tous ou presque tous une règle de communier souvent. Tout ce qu'il y a de bien en eux, ils l'ont attribué à la pratique de la fréquente communion, qu'ils regardent comme la source de toutes les grâces dont ils ont été comblés, et de toutes les vertus qu'ils ont acquises. Si quelques-uns s'en sont retirés par humilité, les Saints de ce caractère sont en très-petit nombre, et ils ne l'ont fait que dans des occasions extrêmement rares, d'après des inspirations particulières, par des raisons et des motifs qui leur furent personnels. Or, tout ce qu'il y a eu d'extraordinaire dans les Saints ne doit pas nous servir de règle. Pour un Saint à qui, par des vues spéciales qu'il ne nous appartient pas d'approfondir, peut avoir

inspiré de rendre ses communions moins fréquentes, nous en trouvons mille autres à qui il inspire le contraire. Que dis-je? nous trouvons qu'il faut tenir une conduite opposée presque à tous les autres; et l'on veut que les exemples d'une multitude innombrable, qui nous montrent quel a été et quel est encore l'esprit général des Saints, cèdent à un seul exemple que Dieu n'a point prétendu nous donner pour modèle!

Serait-il possible que Jésus-Christ nous eût témoigné d'une manière si forte l'envie qu'il a de se donner à nous dans l'Eucharistie; que les apôtres qui avaient la plénitude de l'Esprit-Saint, eussent établi la pratique de communier tous les jours, en eussent même fait un précepte aux fidèles de leur temps, comme saint Thomas, et plusieurs autres théologiens l'ont pensé; que, durant l'âge d'or de l'Eglise, on eût observé la sainte coutume d'approcher chaque jour de ce divin sacrement; que les saints Pères, les docteurs de l'Eglise, sans en excepter un seul, eussent exhorté avec tant de zèle et d'ardeur à la fréquente communion; que les conciles généraux, et particulièrement entre autres ceux de Bâle et de Trente, eussent fait paraître un si grand désir de voir rétablir dans le christianisme l'usage de ces premiers siècles; que toutes les institutions d'ordre eussent fait une règle et une obligation de communier souvent; que les Saints de tous les pays et de tous les temps eussent donné l'exemple de cette sainte pratique, s'il est plus respectueux et plus humble, et conséquemment plus glorieux au Seigneur, et plus salutaire pour nous, de ne nous présenter que rarement à la sainte Table?

Id. ibid., p. 76.

J'ai mené une vie déréglée. Mon confesseur ne me dit pas de communier plus souvent. Il me semble que ce soit orgueil de le demander. Je ne sens point de ferveur.

Mais j'ai mené une vie déréglée. Eh! ne savez-vous point que c'est le plus malade qui a le plus besoin de médecin et de remède? Or, Jésus-Christ dans le sacrement est l'un et l'autre (S. Am... de sac., c. 6.). *Mais mon confesseur ne me dit pas de communier plus souvent.* Il ne vous le dit pas, demandez-lui-en vous-même la permission; s'il vous la refuse, obéissez; mais faites-lui-en la demande. *Il me semble que ce soit orgueil.* Ce serait orgueil, si vous vouliez communier malgré son avis, mais non pas lorsque vous le lui demandez avec humilité. Jésus veut qu'on soit affamé de ce pain céleste. Quand on pense: *Aujourd'hui j'ai communié, ou demain je dois communier,* combien cette pensée est puissante pour éloigner le péché, et faire pratiquer la vertu! *Mais je ne sens point de ferveur.* Si vous parlez de la ferveur sensible, elle n'est point nécessaire, et Dieu ne la donne pas même toujours aux âmes qu'il favorise le plus, il suffit que vous ayez la ferveur d'une volonté résolue d'être tout à Dieu, et de l'aimer toujours davantage. Gerson dit que celui qui s'abstient de la communion, parce qu'il n'a pas une dévotion sensible, fait comme celui qui ne s'approcherait pas du feu, parce qu'il n'aurait pas chaud.

S. Liguori, Prat. de l'am. env. J.-C., p. 113.

Vraies raisons pour lesquelles on s'en éloigne.

. . . Qu'il dise; comme il est forcé d'en convenir: « Je m'en éloigne, parce que je ne veux pas m'assujettir aux saintes lois que la religion me prescrit pour en approcher; je m'en éloigne, parce que je vis dans la dissipation, ne m'occupant que du monde et de mes plaisirs; je m'en éloigne, parce que je n'ai pas le courage de rien oser pour mon salut; je m'en éloigne, parce que je ne puis me résoudre à me mortifier ni à me faire la moindre violence; je m'en éloigne, parce que je veux vivre sans règle, et m'abandonner aux caprices de mon humeur. « Ah! Seigneur, disait saint Ambroise, c'est de ce pain adorable, de l'Eucharistie, qu'il est écrit que tous ceux qui s'éloignent de vous périront. »

De Gerando, Lettre à Eugène sur l'Euchar., p. 79.

Différence entre ceux qui communient souvent, et rarement.

Comment vivent ordinairement ceux qui s'éloignent de la sainte Table, qui ne s'en approchent qu'une seule fois dans l'année, ou qui mettent un intervalle considérable entre leurs communions? Hélas! ils vivent dans l'oubli de Dieu. Ils donnent à la vérité quelques marques extérieures de religion, mais ils se livrent aux embarras du siècle, et suivent le torrent de leurs passions. N'est-il pas vrai que tout ce que nous voyons de libertins ne s'approchent presque jamais des sacrements, et que la plupart ne sont devenus tels que depuis qu'ils ont abandonné la source des grâces? Pourquoi? parce qu'ils savent bien que, pour participer aux saints mystères, il faut se comporter autrement qu'ils ne font; et parce qu'ils ne veulent se gêner en rien, ils aiment mieux vivre à leur liberté, que de se mettre en état, par la sainteté de leur vie, de profiter des avantages attachés à la réception des Sacrements. Comment vivent au contraire ceux qui les reçoivent souvent? Il en est, mes frères, grâces au Ciel, parmi vous, et ce sont des hommes craignant Dieu, fidèles observateurs de sa sainte loi, assidus à la prière, exacts à remplir les devoirs de leur état, humbles, chastes, modestes, doux, patients, mortifiés, qui répandent partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Puissiez-vous, vous qui n'êtes pas tels, vous former sur ces modèles! Le moyen de le faire est le fréquent usage de la communion; elle est le frein contre les passions: c'est une rosée céleste qui modère, qui éteint même le feu de la concupiscence; elle est un préservatif contre le péché; elle est un aiguillon pour la vertu; le Dieu qu'on y reçoit

est un moniteur secret qui nous avertit sans cesse d'éviter le mal et de faire le bien.

Mais, direz-vous, n'en voit-on pas qui, avec la communion fréquente, allient une vie toute sensuelle et mondaine, qui ne sont pas meilleurs que ceux qui communient rarement, sensibles pour le point d'honneur, avides pour l'estime, vindicatifs, immortifiés, amateurs des plaisirs, se conformant à tous les usages du monde? Prenez garde d'abord, mes frères, que, pour autoriser votre lâcheté, vous n'attribuiez aux autres des défauts qui ne leur conviennent pas, et que, prenant pour une poutre ce qui n'est qu'une paille, vous ne traitiez de vice grossier ce qui n'est que légère imperfection. Après tout, si ceux dont vous parlez sont tels que vous le dites, combien n'en trouverez-vous pas aussi, et en plus grand nombre, qui ne sont point de ce caractère, qui profitent mieux de leurs communions? Ceux qui communient souvent, et qui n'en sont pas meilleurs, doivent s'en prendre aux mauvaises dispositions avec lesquelles ils communient : les avantages de la fréquente communion ne sont destinés que pour ceux qui s'y préparent avec soin, qui s'y présentent avec une sainte crainte, et qui s'en retirent avec le désir de mieux faire; c'est à ceux-là qu'on peut en permettre l'usage. Quoi qu'il en soit du profit qu'on retire de la fréquente communion, il sera toujours vrai de dire que cette pratique a fait des Saints ; que les Saints ont suivi cette pratique, et que la plus saine partie du christianisme sont ceux qui communient souvent.

Prônes de Billot, t. 3, p. 233.

Ce n'est pas le temps qui manque.

On trouve le temps pour tout, quand on veut bien l'employer : quelque affaire que vous ayez, ne prenez-vous pas le temps qui vous est nécessaire pour donner à votre corps la nourriture qui lui convient? On vous regarderait comme homicide de vous-mêmes, si le trop d'empressement pour les affaires vous faisait passer un nombre de jours sans manger; votre corps tomberait bientôt dans la défaillance, et dans un danger de mort. Quoi donc! auriez-vous moins d'attention pour votre âme, infiniment plus noble que votre corps, et la laisserez-vous languir, faute de la bonne nourriture que vous pouvez lui procurer? Quelque affaire que vous ayez, ne trouverez-vous pas le temps de faire vos parties de plaisir, de voir les compagnies qui vous plaisent, de recevoir celles qui vous rendent visite? Ah! mes frères, ne dites pas que c'est le temps qui vous manque, mais la bonne volonté : dites plutôt que c'est la tiédeur, que c'est la négligence pour votre salut qui fait que vous ne voulez pas vous gêner en rien, tandis que vous pourriez prendre certains jours, comme sont les jours de fêtes qui sont destinés à votre sanctification, pour vous préparer à recevoir les sacrements. Ah! ne voyez-vous pas que d'autres personnes engagées dans le même état que vous, occupées des mêmes affaires que vous, prennent bien leur temps pour se mettre en état de profiter de ces moyens de salut? Pourquoi ne feriez-vous pas de même? et certes, mes frères, êtes-vous plus occupés que le Roi prophète, qui, malgré les embarras d'un grand royaume, trouvait le temps de prier sept fois le jour? Etes-vous plus occupés qu'un saint Louis, qui, au milieu de ses armées, avait le loisir de vaquer à de longues prières, d'assister aux saints mystères et d'y participer? Sanctifiez votre travail par la prière; au milieu de vos affaires, ne perdez point de vue le Seigneur, remplissez les devoirs de votre état dans un esprit de religion ; et vos occupations mêmes ainsi sanctifiées vous disposeront à la sainte communion. Mais vous ne voulez rien prendre sur vous... Et ce n'est que malgré vous, ou que par bienséance, que vous vous y présentez dans le temps que l'Eglise le commande ; ce que vous ne feriez peut-être pas, si vous ne craigniez ses anathèmes.

Id. ibid., p. 237.

Regle pour la communion journalière.

Mais pour les âmes qui, ayant déjà retranché l'affection aux péchés même véniels, et triomphé de la plupart de leurs mauvaises inclinations, ont un grand désir de communier, saint François de Sales dit qu'elles peuvent bien, suivant l'avis de leur confesseur, communier tous les jours. Suivant saint Thomas, lorsqu'une âme reconnaît par expérience que la commuion la fait avancer dans l'amour de Dieu sans diminuer son respect pour le sacrement, elle ne doit pas se priver de la communion journalière...

Sans doute, s'abstenir de la communion par respect, à certain jour, c'est vertu. Toutefois, dit le Père Louis de Grenade dans son Traité de la Communion, c'est le sentiment commun des docteurs, qu'il vaut mieux s'approcher chaque jour de la communion par amour, que de s'en abstenir par respect... Le Père Barisoni ajoute même qu'en communiant avec le désir de croître dans l'amour divin, on fait un acte de respect envers Jésus-Christ, et que cet acte est positif, tandis qu'en s'abstenant il est seulement négatif. Beaucoup de Saints, qui certes ont eu le plus grand respect pour l'auguste sacrement, ne se sont point privés de la communion de chaque jour. Telles étaient sainte Gertrude, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, sainte Jeanne de Chantal et autres. Dira-t-on qu'aujourd'hui il n'y a plus de sainte Thérèse? Le Père Barisoni, cité plus haut, répond qu'il est téméraire de supposer qu'aujourd'hui le bras du Seigneur soit raccourci. Le vénérable Père maître Avila va jusqu'à dire que blâmer ceux qui communient tous les jours, c'est faire l'office du démon.

Gaume, Man. des conf., p. 339.

Conduite prudente.

— Ainsi, tout considéré, il semble que le confesseur ne peut sans scrupule refuser la communion fréquente et même quotidienne à une âme qui la désire pour s'avancer dans le saint amour, toutes les fois qu'étant détachée de l'affection aux péchés véniels, elle fait beaucoup d'oraison mentale, tend à la perfection et ne tombe dans aucun péché, pas même véniel, pleinement délibéré : car telle est, dit saint Prospère, la perfection à laquelle peut parvenir la fragilité humaine. Il faut excepter, ordinairement parlant, un jour de la semaine, suivant la conduite de certains directeurs prudents, et le cas où l'on ôte la communion pour éprouver l'humilité et l'obéissance du pénitent ou pour telle autre fin légitime. Si vous jugez utile d'accorder la communion fréquente aux personnes dont nous venons de parler, peu importe, dit Innocent XI, qu'elles soient engagées dans le négoce ou le mariage.

Id. ibid., p. 310.

Conclusion. Action de grâces.

. . . Pour conclusion, conseillez la communion toutes les fois que l'âme en témoigne un véritable désir, et que vous reconnaissez que la communion la fait avancer dans la piété. Recommandez-lui de donner à l'action de grâces tout le temps qu'elle pourra. Ils sont rares les confesseurs qui songent à cela, c'est-à-dire à recommander à leurs pénitents de donner un temps notable à l'action de grâces après la communion, parce qu'ils sont rares les prêtres qui ont soin de remercier Jésus-Christ après la messe : ils auraient honte de recommander aux autres ce qu'ils ne font pas eux-mêmes. L'action de grâces devrait être ordinairement d'une heure ; qu'elle soit au moins d'une demi-heure, que l'on passera en affection et en prières. Sainte Thérèse dit qu'après la communion, le Sauveur est dans notre cœur comme sur un trône de miséricorde pour nous accorder ses grâces, nous adressant ces tendres paroles : *Quid vis ut faciam tibi?* Et ailleurs : *Après la communion, prenez garde de perdre une si belle occasion de vous enrichir : Sa Majesté n'a pas coutume de mal payer le logement si on lui fait bon accueil.*

Id. ibid., p. 343.

Instruction sur la fréquente communion.

Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos (Luc. 14.)

. . . Jésus-Christ dînant un jour chez un des principaux pharisiens, un des conviés ayant parlé du bonheur de ceux qui seront du festin dans le royaume de Dieu, il en prit occasion de leur en faire la parabole... Figurez-vous, leur dit-il, un homme riche, qui fait préparer un grand repas auquel il invite beaucoup de monde...

Quel est le sens de cette parabole? quel est ce festin, ce souper auquel beaucoup de gens sont invités? qui sont ceux qui s'en excusent? Il y a dans cette parabole plusieurs sens. Le sens littéral, que Jésus-Christ a eu premièrement en vue ; le sens moral, qui est pour notre instruction et le règlement de nos mœurs. Selon le premier sens, Jésus-Christ a voulu apprendre aux Juifs, qu'ils étaient tous appelés à la grâce de l'Evangile ; et que s'en étant rendus indignes, en refusant de la recevoir, elle serait accordée aux nations infidèles. Selon le second sens, ce grand souper qui est préparé, c'est le royaume des cieux auquel nous sommes tous destinés, mais dont la plupart des hommes seront exclus par leur faute. Les uns, parce qu'ils ne songent qu'à faire fortune sur la terre ; les autres, qu'à établir leur famille, ou à se procurer le nécessaire à la vie; d'autres enfin, parce qu'ils ne songent qu'à goûter les plaisirs des sens. Pas un d'eux, dit Jésus-Christ, ne sera admis au banquet céleste. Je laisse aujourd'hui, mes frères, ces deux sens que renferme cet Evangile, pour m'attacher à celui que l'Eglise elle-même nous indique, en attendant ce grand festin préparé par notre Seigneur, de la divine eucharistie. Je veux aujourd'hui, pour me conformer à ses intentions, vous inviter tous au banquet eucharistique. Hélas ! combien ne s'en trouve-t-il pas parmi nous qui s'excusent d'y assister, et qui, malgré les exhortations, s'y présentent à peine une fois chaque année ! Je les conjure de prêter l'oreille à ce que je vais leur dire aujourd'hui de la part de Jésus-Christ : heureux s'ils reconnaissent l'aveuglement où ils ont vécu, et s'ils surmontent les obstacles qui les ont éloignés jusqu'à présent de la sainte Table ! Tout doit engager les chrétiens, qui ont à cœur leur salut, de s'approcher souvent de la sainte Table : je vous le ferai voir dans un premier point. Rien ne peut excuser ceux qui s'en éloignent : ce sera le second point.

(*Voyez pour le* 1er Point, *le Père Nepveu, dans ses Réflexions, t.* 2, 17 *mai ; et pour le* 2e Point, *le même auteur, t.* 4, 18 *décembre*) ..

1er *Point.* — Il est surprenant qu'il faille exhorter les chrétiens à s'approcher souvent de la divine Eucharistie. Que diriez-vous, mes frères, si je venais faire ce discours pour vous exhorter à aller manger souvent chez un grand seigneur, qui tiendrait toujours une table bien préparée et chargée de mets excellents, à votre considération ; qui se ferait un plaisir de manger avec vous, et qui, à chaque repas, vous ferait présent d'une somme considérable? Ah ! il ne serait pas besoin de vous presser ; l'honneur que vous retireriez de manger avec un grand seigneur, le plaisir d'être rassasié de mets agréables, le profit qui vous en reviendrait, vous feraient voler en sa maison ; vous quitteriez ce que vous auriez de plus cher, pour vous y rendre le plus souvent qu'il vous serait possible ; vous regarderiez comme des gens sans éducation et sans honneur, comme des gens dépourvus de bon sens, enfin comme des ingrats, ceux qui se refuseraient à une invitation si honorable, si agréa-

ble, si utile. Souffrez, mes frères, que je vous applique cette comparaison. Tout ce qui vous engagerait à aller manger souvent à la table de ce grand seigneur, et même des motifs bien plus puissants doivent vous déterminer à vous approcher souvent de la divine Eucharistie. C'est le banquet le plus honorable auquel Jésus-Christ vous invite, auquel il vous presse d'assister souvent; c'est le plus délicieux et enfin le plus salutaire. L'honneur, le plaisir, l'intérêt se trouvent ici réunis, et dans un degré parfait.

. . . 4° Quel plus grand honneur pour nous que d'être invités d'approcher souvent de la sainte Table! Si le Seigneur ne nous eût permis d'en approcher qu'une fois dans la vie, nous eussions désiré d'y participer plusieurs fois. Quelle doit donc être notre ardeur pour répondre au désir qu'il a de nous voir fréquenter ce divin sacrement, et combien grand n'est pas ce désir! Il nous l'a témoigné par lui-même, par son Eglise, et par les saints docteurs. Par lui-même : *Venite ad me, omnes qui laboratis* (Matth. 11). Je suis, nous a-t-il dit, le pain de vie; si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous. Il veut que nous demandions tous les jours le pain spirituel, que les saints docteurs entendent de l'Eucharistie; et il a institué ce sacrement sous le symbole du pain, pour nous faire entendre que son dessein a été de nous le faire recevoir souvent.

2° Par son Eglise. Dès son établissement, les fidèles s'approchaient presque tous les jours de la communion; et lorsque leur ferveur a diminué, elle a jugé à propos de les y obliger au moins à certaines fêtes principales; et quoiqu'elle ait restreint cette obligation au temps de Pâques, elle souhaite ardemment que les fidèles se nourrissent souvent de ce pain sacré; elle désirerait même qu'ils fussent en état de communier chaque jour à la messe : *Optaret quidem*... (Trid., Sess. 22, c. 6).

Elle veut que nous vous témoignions souvent ses intentions et celles de Jésus-Christ son divin époux. Nous sommes envoyés, comme ces serviteurs du souverain Père de famille, du Roi des rois, pour vous appeler à sa table, et vous réitérer son invitation. Nous vous disons ce que les saints docteurs ont dit avant nous....Jésus-Christ, mes frères, pourrait-il nous honorer davantage, qu'en nous permettant, qu'en nous invitant et nous pressant, en tant de manières, de ne pas nous éloigner de la sainte Table, de nous y asseoir le plus souvent que nous pourrons, et même chaque jour, s'il est possible? Comment des chrétiens peuvent-ils être insensibles à un tel honneur, d'autant plus qu'ils y trouvent les délices les plus agréables?

Et quel festin plus délicieux que celui de l'Eucharistie! Non, la manne que le Seigneur fit autrefois pleuvoir dans le désert, et dont le goût était si exquis, n'en approche point. Nous savons qu'elle renfermait tout ce qui peut flatter la délicatesse : *Panem de cœlo præstitisti eis, omne delectamentum in se habentem*. Mais les délices que l'on goûte dans la divine Eucharistie, sont bien d'une autre nature. C'est l'âme qui les éprouve et qui en est inondée; le corps même s'en ressent; l'homme tout entier trouve un contentement que tous les mets les mieux apprêtés, les vins les plus recherchés ne donnent jamais. *O pretiosum et admirandum convivium*, s'écrie le docteur angélique, *et omni suavitate plenum, per quod spiritalis dulcedo in sua fonte gustatur*...

Mais qu'est-il besoin d'employer tant d'autorités; l'expérience ne suffit-elle pas? Dites-nous, âmes justes, qui fréquentez ce sacrement, et qui vous en approchez avec de saintes dispositions, ce qu'il en est, etc.; quels doux moments que ceux qui suivent la communion! Vous-mêmes, chrétiens qui ne communiez que rarement, ne les avez-vous pas sentis ces plaisirs spirituels, lorsqu'étant tout à Dieu, vous possédiez Jésus-Christ par la communion sacramentelle? Ah! qu'il s'en faut bien que vous en ayez goûté de pareils dans ces repas et ces festins où vous ne cherchiez qu'à contenter votre sensualité! etc.

Cependant, mes frères, les fruits de la fréquente communion ne se bornent pas à la gloire et au plaisir qui en reviennent; l'intérêt le plus solide, et le seul que nous devrions rechercher, s'y rencontre également. On vous l'a déjà dit plusieurs fois, point de sacrement plus salutaire que celui de l'Eucharistie. *Nullum est sacramentum isto salubrius*, dit l'ange de l'école...

Une seule communion bien faite peut faire de nous des Saints. Quelle sainteté ne nous procurera pas la fréquente, mais digne communion! Que de nouvelles lumières pour connaître nos devoirs! Que de forces pour vaincre nos passions! En un mot, le propre de ce sacrement est de nourrir notre âme, de l'engraisser, ainsi que parle la sainte Ecriture, de la faire croître dans la vie spirituelle, de l'entretenir dans une étroite union avec Dieu. C'est, dit le Concile de Trente, Sess. 13, c. 2, un antidote céleste qui nous purifie de nos fautes journalières et nous préserve des péchés mortels, qui fortifie notre âme et nous est un gage de la béatitude éternelle... De là vient que ce même Concile, Sess. 13, c. 8, supplie tous les fidèles, par les entrailles de la miséricorde de Jésus-Christ, de se préparer à recevoir souvent ce pain céleste qui doit être la vie de leurs âmes, et leur servir de viatique pendant le temps de cet exil, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la céleste patrie, où ils se nourriront sans voile de ce même Jésus, de ce pain des Anges, dont ils se nourrissent à présent sous les voiles sacrés de l'Eucharistie...

Expérience de tous les siècles, même des paroissiens... Qui sont ceux qui vivent plus chrétiennement dans les paroisses, que l'on voit mourir avec plus de tranquillité, dont

nous envierons le sort à l'heure de la mort? Ne sont-ce pas ceux que nous avons vu s'approcher souvent de la sainte Table, et qui avaient soin de s'y bien préparer? J'ai dit, qui avaient soin de s'y bien préparer; car, mes frères, quand je viens vous exhorter à la communion, c'est en même temps à une digne communion que je vous invite. Malheur à ceux qui mangeraient une seule fois ce pain céleste indignement; mais mille fois malheur à l'âme qui est assez malheureuse pour s'en nourrir souvent en état de péché mortel!...

Ah!.. vous avez tant de soin de pourvoir à vos besoins temporels; vous êtes si avides de prendre de temps en temps des plaisirs qui vous perdent; vous êtes si sensibles à l'honneur que vous font des gens distingués, de vous inviter à leur table; n'y aura-t-il qu'à l'égard de Jésus-Christ et de votre âme que vous serez indifférents? ne devriez-vous pas imiter ces peuples qui, ayant reçu de Jésus-Christ la promesse d'un pain céleste, le supplièrent de leur donner toujours de ce pain? *Domine, semper da nobis panem hunc* (Joan. 6.). Ce pain que Jésus promit à ces peuples, c'est le pain eucharistique; demandez-le-lui avec une vive foi; ayez-en une sainte faim: heureux ceux qui la souffrent, cette faim spirituelle! *Beati qui esuriunt*. Ce que vous venez d'entendre a dû le faire naître dans vos cœurs, cette sainte faim, ce saint désir de la communion fréquente. Sans doute vous désireriez pouvoir vous en approcher tous durant cette octave, et même souvent durant l'année; mais bien des obstacles se présentent à votre esprit, et vous pensez avoir des excuses légitimes pour vous en éloigner. Examinez-les de bonne foi, voyons si elles sont telles que vous vous l'imaginez.

2e *Point*. — Quelque honorable, quelque délicieux, quelque salutaire que soit le festin de l'Eucharistie, rien n'est plus commun que de trouver des fidèles qui s'en éloignent le plus qu'ils peuvent, et qui s'en approcheraient à peine une ou deux fois l'année, si le précepte de l'Eglise ne les y obligeait, s'ils ne craignaient de passer pour des gens indévots. Tous prétendent avoir des excuses légitimes pour ne communier que très-rarement: *Cœperunt simul omnes excusare*. Mais qu'opposent-ils à la pressante invitation que nous leur faisons de la part de Dieu? Deux sortes d'excuses; excuses d'indignité, excuses d'impuissance. Nous ne sommes pas assez préparés, disent les uns; nous n'avons pas le temps, répondent les autres; nos affaires, nos ouvrages, le soin de nos familles ne nous le permettent pas...

Vous n'osez, dites-vous, communier souvent, parce que vous n'en êtes pas dignes. Et qui est-ce qui en est digne? Il n'est personne qui ne doive s'en croire indigne; et c'est par la connaissance de notre indignité que nous nous préparons à communier dignement; mais en même temps que nous nous en reconnaissons indignes, nous ne devons rien négliger de tout ce que Jésus-Christ demande de nous, afin de nous rendre dignes. Ecoutez ce que dit là-dessus saint François de Sales dans son livre admirable de l'Introduction à la vie dévote. Deux sortes de gens, dit-il, doivent communier souvent: les parfaits, parce qu'étant bien disposés, ils auraient bien tort de ne pas s'approcher de la source de la perfection et de la sainteté; et les imparfaits, afin de se corriger pour devenir parfaits; les forts, pour ne pas devenir faibles; et les faibles, pour devenir forts; les malades, pour être guéris; et les sains, pour ne pas tomber malades.

Vous êtes indignes de communier souvent, dites-vous; mais en vous éloignant des années entières de la sainte Table, en êtes-vous mieux préparés? Vous communiez rarement, de peur de mal communier; mais durant ce long intervalle d'une communion à l'autre, vous appliquez-vous à corriger vos défauts, à vous embraser de l'amour divin? Devenez-vous plus forts, en vous abstenant des années entières du pain des forts? Est-ce en passant des semaines et des mois entiers sans manger, que l'on soutient ses forces corporelles? ne les perd-on pas plutôt, et ne se donne-t-on pas la mort? En vous abstenant de la communion, disait saint François de Sales, vous ne mourrez pas de poison, mais vous mourrez de faim et d'inanition.

Cherchez, mes frères, cherchez au fond de votre âme la véritable cause de votre éloignement de la sainte Table, que vous déguisez sous le voile de la religion, de la crainte d'une communion indigne; n'est-ce pas plutôt parce que vous ne voulez pas prendre la peine d'ôter de votre cœur ce qui vous rend indignes de la communion fréquente? Vous sentez bien que, pour communier souvent, il faudrait réformer vos mœurs, rompre certains attachements, être plus réguliers, plus mortifiés; en un mot, mener une vie plus chrétienne, etc. Voilà ce que vous ne voulez pas faire. Le démon vous séduit sous l'apparence de la piété; et en vous faisant différer jusqu'à Pâques, il vous entretient dans le péché, et vous fait profaner le sang du Sauveur. Car, je ne crains pas de le dire, plusieurs qui ne communient qu'une fois l'an, profanent le sacrement de nos autels...

Qu'est-ce qui pourrait donc vous empêcher d'approcher souvent de l'Eucharistie? Vos affaires, vos différentes occupations, l'attachement à vos plaisirs? C'est là justement ce qu'opposèrent ceux qui furent invités au festin dont il est parlé dans notre Evangile: *Villam emi, juga boum emi quinque, uxorem duxi*. Le premier est un prétexte d'ambition, et c'est celui des grands et des riches. Le second en est un d'avarice, c'est celui du peuple, des pauvres et des artisans. Le troisième est celui des sensuels et des voluptueux....

Dico vobis, quòd nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam. Vous refusez, riches du monde, de venir vous asseoir à la Table de Jésus-Christ; mais le Sauveur nous

ordonne d'y faire venir les pauvres, les faibles, les misérables...

Nous espérons, mes frères, que vous profiterez les uns et les autres de cette instruction. Tout est prêt de la part du Seigneur : *Parata sunt omnia*. Préparez-vous donc au plus tôt; et que dans la suite nous ayons la consolation de voir la Table du Seigneur plus fréquentée dans la paroisse. Suivez, au reste, ce que vous conseillera là-dessus un sage confesseur ; mais n'oubliez point qu'il n'est aucun prétexte qui puisse vous autoriser à différer longtemps la communion. Au contraire, tout doit vous engager à vous en approcher souvent ; soyez sûrs que c'est un moyen des plus efficaces pour mener une vie chrétienne, et pour s'assurer la possession de la gloire.

Instr. de Toul, t. 4, p. 123.

COMMUNION INDIGNE.

Sa grièveté.

. . . Qu'eussiez-vous dit de saint Joseph, si la Vierge lui ayant donné son divin Enfant pour le caresser, il l'eût porté à Hérode qui voulait l'égorger? C'est ce que vous avez fait, vous qui avez communié aujourd'hui sans restituer le bien d'autrui, sans payer vos dettes, ou sans vous réconcilier avec vos ennemis; vous avez en votre âme le démon, l'Hérode infernal.

. . . Quelle honte à la nature humaine que le Fils de Dieu soit venu en ce monde tout exprès pour les hommes, et qu'ils lui aient refusé le logis et qu'il ait été reçu en la demeure des animaux ! Ne vous fâchez pas contre les habitants de Bethléem; votre cruauté est bien plus grande que la leur : ils ne le connaissaient pas, *in mundo erat, et mundus eum non cognovit*. Mais vous le connaissez, vous savez qu'il est le Fils du Père éternel, le Roi de gloire et le Sauveur du monde ; cependant vous lui refusez l'entrée de votre cœur ; non, mon Sauveur, il n'y a point de place pour vous en ce cœur endurci de l'âme mondaine, mais il y en a bien pour toute autre personne...

Le Jeune, Serm., t. 5, p. 188.

Un pas livre au démon.

. . . Considérez l'exemple de Judas, dit saint Chrysostôme. Il est détracteur, et Jésus-Christ le souffre ; il est larron, il dérobe ce qui était donné en aumône pour la nourriture du Sauveur et de ses apôtres, et Jésus-Christ le souffre ; il vend son maître à beaux deniers comptants, et Jésus-Christ le souffre avec une patience admirable ; il communie indignement, et Jésus ne peut le souffrir ; il le livre sur-le-champ à la puissance de Satan. *Et post buccellam introivit in eum Satanas*, parce que c'est un crime de lèse-majesté divine au premier chef, c'est attenter immédiatement et en droite ligne à l'humanité sainte et déifiée de Jésus.

Id. ibid., t. 4, p. 54.

Exemples de punition.

Un homme en péché mortel ne craignit pas de communier ; mais qu'arriva-t-il ? la sainte hostie produisit l'effet d'un couteau, lui coupa la gorge, et il mourut subitement devant l'autel.

S. Lig. Instr. sur les préc. du lieval. et sur les sacrem., p. 293.

Autre exemple. Voyez : PARDON DES ENNEMIS.

— Saint Cyprien (Serm. de lapsis) rapporte qu'une dame chrétienne, ayant commis par crainte de la persécution une action contre la foi, crut la cacher en venant à l'église, et communiant sans s'être confessée ; mais l'hostie s'arrêta dans son gosier, et y causa subitement un tel gonflement, qu'on vit cette femme trembler de tous ses membres et mourir misérablement.

Id. ibid., p. 207.

Terme de la malice de l'homme.

L'institution de l'Eucharistie est le terme de la charité de Dieu. Oui, mais aussi la profanation de l'Eucharistie est le terme de la malice de l'homme. Ecoutez l'apôtre saint Paul. Celui qui communie indignement, est coupable du corps et du sang du Seigneur. L'homicide répond de la vie de son semblable ; le scandaleux répond de son âme ; mais celui qui porte un péché mortel à la Table sainte, répond du corps et du sang de Jésus-Christ.

Louis De Bussi, Nouv. Mois de Marie, p. 175.

Il mange et boit son jugement.

L'indigne communiant porte en lui-même l'accusateur, le témoin, le juge et la conviction de son crime : *Judicium sibi manducat et bibit* (1. Cor. XI, 29.) La sentence est prononcée. Dans l'antiquité, on contraignait les criminels d'avaler leur arrêt de mort, pour leur apprendre qu'il était irrévocable. Or, il se passe quelque chose de semblable dans la condamnation du sacrilège. Elle est en quelque sorte écrite dans son corps avec le sang de Jésus-Christ. O pensée terrible ! le coupable ne fait plus qu'un avec la sentence; elle lui est incorporée ; elle coule dans ses veines, elle est, pour ainsi dire, unie à toutes les parties de son être.

Id. ibid., p. 177.

Moyen de la réparer.

Il y a un moyen de réparer la communion sacrilége : c'est une communion bien faite. O vous, qui avez eu le malheur de placer votre Dieu dans le temple du démon, ne désespérez point, je vous en conjure. Allez à Marie, avec un cœur plein de repentir et de confiance, elle vous obtiendra un don de force pour confesser votre péché, un don de larmes pour le pleurer; et le même sang qui vous avait réprouvé, va vous absoudre et vous justifier.

Id. ibid., p. 178.

Qui sont ceux qui communient indignement?

Recevoir indignement le corps de Jésus-Christ, le souiller, le profaner, ce crime est-il possible, mes chers frères? Ah! que n'en est-il de ce forfait comme de celui contre lequel un peuple sage ne fit point de loi, parce qu'il jugea qu'il ne se commettrait jamais! mais, hélas! l'indigne communion n'est que trop ordinaire. En effet, qui sont ceux qui communient indignement? Ce sont ceux 1° qui cachent ou dissimulent quelque péché mortel en confession. 2° Ceux qui n'ont pas une vraie douleur de leurs péchés. 3° Ceux qui conservent une volonté secrète de retomber dans le péché. 4° Ceux qui demeurent dans l'occasion prochaine du péché, pouvant la quitter. 5° Ceux qui n'ont pas rendu le bien d'autrui, pouvant le rendre. 6° Ceux qui ont quelqu'inimitié et qui ne sont pas réconciliés. 7° Enfin, ceux qui sont dans quelque habitude de péché mortel, et qui ne font pas leurs efforts pour se corriger.

Bonnardel, Inst. fam., t. 3, p. 315.

COMMUNION PREMIÈRE.

Son importance.

Je veux seulement vous dire une chose que je vous supplie au nom de Dieu de ne jamais oublier, elle est pour vous, et elle regarde particulièrement l'état où vous vous trouvez.

C'est de bien considérer l'importante action que vous allez faire, action qui est la première, et la plus grande de toutes celles de votre vie, action qui, étant bien faite, sera pour vous une source de mérites et de grâces, et qui, étant mal faite, vous sera une occasion de réprobation et de perte.

On vous l'a dit plusieurs fois en d'autres rencontres, qu'il faut toujours bien commencer, et que, quand on commence bien, ordinairement on réussit, et on finit bien. Quand vous allez à l'école, et que vous faites d'abord votre devoir, on a bonne espérance de vous pour la suite : cet enfant fera quelque-chose, il s'y prend bien; au lieu que quand vous négligez votre devoir, que vous ne le faites qu'avec peine après plusieurs corrections ou remontrances, on a sujet de craindre que vous ne ferez jamais grand'chose.

Or cela, en un sens, est encore plus vrai au sujet d'une première communion. Si vous la faites bien, j'espère du Seigneur que tout ira bien pour vous, au lieu que si vous la faites mal, je crains fort, mes enfants, et je pourrais peut-être le dire, je crois que tout ira mal.

Les bonnes voies qu'on prend d'abord, les bonnes inclinations que l'on a, les saintes dispositions à recevoir dignement Jésus-Christ pour une première fois, l'aversion qu'on témoigne dès sa jeunesse des moindres péchés, sont d'admirables dispositions à une vertu constante dans toute la suite de la vie, et d'un grand secours pour ne pas offenser Dieu dans les plus violentes tentations.

Prones de Joly, t. 4, p. 222.

Exhortation avant la première communion.

Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. Voici votre Roi, qui vient à vous plein de douceur (Matth. 21). Ce ne sont plus des promesses que nous vous faisons, mes chers enfants; voici le moment de la jouissance. Oui, le voilà arrivé, ce moment heureux après lequel vous soupirez depuis si longtemps; ce moment, où vous allez recevoir votre Sauveur et votre Dieu. Vous l'avez désiré, mais Jésus-Christ l'a désiré avec bien plus d'empressement que vous. Ah! si vous pouviez lire dans son cœur, quelle ardeur n'y verriez-vous pas de s'unir à vous? que ne pouvez-vous être témoins de la joie nouvelle que ce jour excite dans le ciel! Avec quel empressement vos saints Anges gardiens se tiennent à vos côtés, pour vous conduire eux-mêmes à la sainte Table! Que de joie j'éprouve moi-même actuellement! Je puis vous le dire, de tous les jours de ma vie, celui-ci est un des plus heureux, puisque c'est le jour où je vais vous donner le corps et le sang de notre adorable Sauveur. Remarquez-vous avec quel intérêt vos parents et la paroisse entière viennent être témoins de cette sainte cérémonie, les saints et doux transports que votre aspect leur cause?

. . . Demandez-vous pardon à tous ceux que vous avez offensés et surtout à vos pères et mères? Etes-vous bien affligés des chagrins que vous leur avez occasionnés jusqu'à ce moment? Etes-vous dans la résolution de leur être soumis et respectueux? Ne voudriez-vous pas aussi pouvoir satisfaire à tous ceux à qui vous avez fait tort, ou par vos médisances, ou par vos rapports, ou par le dommage que vous leur avez causé dans leurs biens? et ne voudriez-vous pas le faire le plus tôt possible; sont-ce là vos sentiments? Vous craindriez de m'interrompre en répondant. Hé bien! je vais faire pour vous, tout ce qui serait trop long de laisser faire à chacun en particulier.

Oui, pères et mères, je vous demande pardon, au nom de vos enfants, de tous les chagrins qu'ils vous ont donnés; et vous, mes chers frères, qui que vous soyez, je vous prie de leur remettre tous les torts qu'ils ont pu vous faire...

Mais... quel sentiment s'élève dans mon âme! Ah! quelle triste réflexion vient troubler la joie que je goûtais tout à l'heure? La première de toutes les communions, c'est comme vous le savez, Jésus-Christ qui l'a fait faire à ses apôtres. Il avait eu auparavant grand soin de les instruire, de les purifier, de leur inspirer le divin amour. Ils n'étaient que douze; et cependant quand il fut sur le point de communier, que leur dit-il? *Vous êtes purs, mais non pas tous, parce que*, ajoute l'Evangile, *Judas voulait le trahir.* Hélas! parmi ce grand nombre que vous êtes, n'y aurait-il pas aussi quelque Judas, quelque hypocrite, qui aurait caché quelque péché dans sa confession, ou qui n'en aurait pas eu une véritable dou-

leur, ou qui ne serait pas résolu de ne plus retomber dans le péché?

Ah! Seigneur, s'il en est ainsi, arrêtez ce profanateur, repoussez-le de votre sainte Table; ne permettez pas qu'il vienne vous trahir et manger sa condamnation, où il ne devrait trouver que le salut et la vie. O mon Dieu! si jamais je vous ai fait quelque prière avec ferveur, voici la plus ardente. C'est, mon Dieu, que vous éclairiez ce coupable, et que vous l'empêchiez d'aller plus avant; c'est que vous purifiiez tous ces jeunes cœurs, et que vous les rendiez dignes de vous recevoir.

Bonnardel, Instr. fam., t. 2, p. 376.

Exhortation aux parents et à la paroisse.

Parents heureux, actuellement vos enfants sont sanctifiés; ils sont les membres de Jésus-Christ, ses temples vivants et la demeure du Saint-Esprit. Je vous les remets entre les mains, mais comme des dépôts précieux et sacrés; c'est en exigeant de vous que vous veilliez sur eux avec la plus grande sollicitude... Vous êtes leurs anges gardiens visibles, Jésus-Christ les a confiés à votre garde, et ils lui sont infiniment chers. Veillez donc sur eux, comme devant en rendre compte à celui qui vous les a confiés... Ayez une telle circonspection dans vos paroles et dans vos actions, qu'ils n'aperçoivent en vous rien qui puisse les porter au péché. Donnez-leur de bons avis, et soutenez vos avis par vos bons exemples...

Heureux, mille fois heureux, si vous venez à bout de les conserver inviolablement unis à Jésus-Christ, et dans l'état de la grâce! Ils seront votre joie et votre consolation dans cette vie, votre gloire et votre couronne dans l'autre...

De ma vie je n'ai donné de malédiction à personne; mais aujourd'hui je me vois forcé de prononcer, au nom de Jésus-Christ, les plus foudroyants anathèmes Malheur à l'homme qui donnera du scandale à un seul de ces enfants!... C'est surtout au tribunal de Dieu, mes frères, que vous reconnaîtrez toute l'énormité de ce scandale. Il vous redemanderait compte de cette âme que vous auriez perdue; et Jésus-Christ vous redemanderait le sang qu'il a répandu pour elle, et dont il l'a abreuvée aujourd'hui. Scandaliser ces enfants, ce ne serait pas seulement attaquer leur âme pour lui donner la mort, ce serait attaquer Jésus-Christ même, qui vit en eux, et à qui ils appartiennent.

Ah! mes chers frères, je vous en conjure, ne vous exposez pas à détruire, en un moment, le fruit de tant de travaux, auxquels je me livre depuis si longtemps pour vos enfants. Mais pourquoi me compté-je ici pour quelque chose? Ne vous exposez pas à détruire, dans un moment, ce qui a coûté à Jésus-Christ plus de trente-trois ans de larmes, d'efforts et de souffrances, sa vie même. Montrez-leur, au contraire, par une vie chrétienne, ce qu'ils doivent faire pour être agréables à Dieu, et demeurer constamment unis à Jésus-Christ. Ils prieront pour vous, et les grâces qu'ils vous obtiendront, vous récompenseront avec surabondance, des soins que vous leur donnerez. Ainsi nous aurons tous la consolation de marcher dans la justice et la sainteté, sous les yeux de Dieu, jusqu'à ce que nous ayons le bonheur de jouir de sa présence dans l'éternité.

Vous le voyez, mes frères, le Seigneur a fait aujourd'hui à ses enfants et à toute la Paroisse les grâces les plus signalées. Il est de notre devoir de l'en remercier. A cet effet, nous allons chanter le *Te Deum*, et donner la bénédiction du Saint-Sacrement. Après cela, vous vous retirerez en paix. Mais n'oubliez pas les douces impressions que cette solennité a dû faire dans vos âmes. Lors même que nous serons parvenus au Ciel, cet heureux jour vous présentera le plus agréable souvenir. Fasse le Seigneur qu'il soit pour nous tous un jour de salut. Ainsi soit-il.

Id. ibid., p. 412.

Reproche aux parents.

Que si, ne m'adressant plus en particulier aux parents que la cérémonie de ce jour intéresse plus spécialement, je voulais rappeler leurs devoirs à tous les parents en général, je me plaindrais avec toute la liberté que me donne mon ministère, et je leur dirais : Pourquoi faut-il que trop souvent votre autorité soit en contradiction avec vos exemples; que chez vos enfants, la conscience leur défende une imitation que semble imprimer le penchant naturel; que votre conduite démente vos discours? Que dis-je? n'arrive-t-il pas que les paroles des parents soient mauvaises comme leurs actions, en sorte que nous n'avons pas même la triste consolation de pouvoir dire : Ne faites pas ce qu'ils font, mais faites ce qu'ils disent? Oui, il arrive que des enfants trouvent leurs plus grands dangers au sein de leurs familles, et qu'ils sont pervertis par ceux qui devraient les sauver. Je veux parler de ces parents qui en présence de leurs enfants se mettent au-dessus de toutes les lois de Dieu et de son Eglise, et semblent vivre dans ce monde, sans culte, sans religion et sans Dieu. Je veux parler de ces parents, qui se permettent devant leurs enfants ou des railleries sacriléges contre la religion de Jésus-Christ, ou des maximes ouvertement impies, et jettent ainsi dans leur âme des semences d'incrédulité, qui un jour peut-être feront la honte et la ruine de leurs familles. Je veux parler de ces parents, qui, loin d'arracher des mains de leurs enfants les livres dangereux, semblent se faire un jeu de les leur procurer, et gardent précieusement ces dépôts de corruption et de mensonge : poisons héréditaires, qui de génération en génération porteront avec eux la corruption et la mort. Je veux parler de ces parents qui font de leurs maisons des maisons ouvertes à tous les plaisirs : là se rassemble la jeunesse des deux sexes pour y célébrer des fêtes nocturnes

qui rappellent celles du paganisme; là toutes les passions fermentent, s'enflamment, font naître des intrigues dont les suites peuvent être si déplorables, et dont les ressorts cachés se déroberont aux yeux les plus vigilants. Je parle enfin de ces parents qui abandonnent avec indifférence leurs enfants à des instituteurs sans principes et sans foi. Parents cruels, ne leur avez-vous donné la vie du corps que pour leur ôter celle de l'âme? Aujourd'hui vous n'y pensez pas, mais un jour le Seigneur vous en demandera un compte terrible. Enfants chrétiens, gardez-vous toutefois de vous prévaloir de ce que vous venez d'entendre, pour manquer aux devoirs que la nature inspire et que la religion consacre; du moment que vous vous permettriez de les violer, je ne croirais plus à votre vertu.

D'où vient la perte des enfants.

Savez-vous, en effet, mes frères, d'où vient quelquefois la perte d'un enfant? Elle viendra peut-être des mauvais exemples d'un jeune parent dissipé, indocile, libertin. C'est un jeune homme qui se félicite de jouir enfin de toute sa liberté : qu'on ne lui parle pas de prières, d'office divin, de sacrements, de lois de l'Église, de sage réserve, de respect pour les mœurs et pour la religion; il ne croit pas à tout cela, ou plutôt sans avoir une incrédulité raisonnée, il n'a d'autre guide que son plaisir, quel exemple! Jeune homme, ne me dites pas que vous n'êtes pas le gardien de votre frère, autrefois telle fut la frivole excuse du premier fratricide. Je le sais, comme Caïn, vous ne tremperez pas vos mains dans le sang du juste Abel; mais si vous êtes assez malheureux que de jeter dans l'âme de votre jeune frère le germe du vice et de la corruption; si, par vos discours et par vos exemples, vous donnez la mort à son âme, tremblez que son innocence violée ne crie vengeance contre vous, que la colère du Ciel ne vous poursuive, et qu'au grand jour de la manifestation votre propre frère ne s'élève contre vous pour vous dire : Malheureux, c'est toi qui m'as perdu!

Savez-vous d'où peut venir encore la perte de quelqu'un de ces enfants? Elle viendra peut-être des mauvais exemples d'une jeune parente, légère et volage, qui ne respire que le plaisir. Déjà ses airs, ses manières, sa démarche, ses ajustements semblent annoncer une vertu morte, ou du moins mourante, pour me servir du langage de saint Bernard. Déjà elle a un goût décidé pour les lectures romanesques, écueil de l'innocence; pour ces théâtres, école de volupté; pour ces divertissements nocturnes où respire la licence, pour ces modes criminelles qui, de nos jours, et jusque dans nos temples, arrachent son voile à la pudeur, quel exemple pour un enfant! Fille chrétienne, qui que vous soyez, et dans quelque rang que la Providence vous ait fait naître, qu'il me soit permis de vous le représenter avec toute la liberté que me donne mon ministère; aimez la prière et la retraite; fuyez les divertissements licencieux, montrez-vous plus jalouse de plaire à Dieu que de plaire aux hommes; soyez soumise à votre mère par respect et par amour, bien plus que par contrainte; faites votre première parure de la décence et de la modestie, et craignez qu'il ne manque quelque chose à votre vertu, si votre présence n'inspire pas le respect.

Péroraison.

Mes chers enfants, je viens vous recommander la prière et la fréquentation des sacrements, la lecture spirituelle, la vigilance sur vous-mêmes pour être en garde contre les tentations, contre les vices naissants, contre les occasions dangereuses. Si vous êtes fidèles aux règles que je viens de tracer, le Seigneur ne vous abandonnera pas, et vous allez devenir pour vos familles un sujet bien consolant d'édification; car vous devez rentrer, ce soir, au sein de vos familles comme des anges descendus du Ciel; vous devez y paraître comme de nouvelles créatures, répandant autour de vous la bonne odeur de Jésus-Christ. On s'attend, et on a le droit de s'attendre à ce que vous soyez plus que jamais dociles, respectueux et tendres envers vos parents. L'arbre, dit le Sauveur, se connaît par ses fruits (Matth. 7. 20.), et votre communion doit se connaître par votre conduite. Oui, il faut plus que jamais que, par votre docilité, vous soyez la joie et la consolation de ceux qui vous ont donné le jour. Ecoutez ce que saint Augustin nous apprend de lui-même. Les assurances, nous dit-il (Confes. lib. 9, cap. 12), que ma mère m'avait données dans sa dernière maladie, qu'elle était contente de moi, m'étaient d'une grande consolation. Elle m'appelait son bon fils; elle se plaisait à me dire de la manière du monde la plus tendre, qu'il ne m'était jamais échappé un seul mot dont elle eût à se plaindre. O enfants chrétiens, puissiez-vous mériter, par votre conduite, d'entendre de la bouche de vos parents un si consolant témoignage! Ainsi soit-il.

Frayssinous, Conf. et disc. inéd., p. 231.

Manière d'y disposer les enfants.

D'ici à tant de mois il faut que je vous dispose à paraître devant un grand prince, devant le souverain du monde entier; entendez-vous bien cela? Oui, si, lorsque vous serez en sa présence, un seul de vous fait quelque impolitesse ou avait sur lui quelques taches qui frappent les yeux; ah! mes enfants, quel malheur pour lui et pour moi qui l'aurai amené! Savez-vous ce qui arriverait? on vous lierait les pieds et les mains..., ensuite on vous jetterait dans une fosse, dans un noir cachot; ce n'est pas tout, dans un feu, mais dans un feu si grand, si terrible, que vous n'en avez jamais vu de pareil. Si, au contraire, vous ne faites aucune impolitesse, si vous êtes bien propres, oh! comme il vous recevra, il vous fera manger à

sa table, il vous fera manger tout ce qu'il y a de plus délicieux dans le monde, et vous aurez toutes ses richesses. Voyons maintenant celui de vous tous qui voudra être jeté dans ce noir cachot, dans ce grand feu! Ah! sans doute, il n'y en a pas un seul qui le veuille; au contraire, tous vous désirez de manger à sa table et de recevoir les richesses qu'il vous donnera.

Voulez-vous savoir, mes enfants, quel est ce grand prince? c'est le bon Dieu, le Maître du ciel et de la terre; celui qui retient le tonnerre et qui l'empêche de tomber sur nous; celui qui soutient dans l'air le soleil, la lune, les étoiles; qui commande aux vents et à la mer, et qui les soumet à sa volonté; qui fait produire à la terre toutes sortes d'arbres, de plantes, de fruits et de grains; en un mot, qui gouverne tout, de qui nous tenons ce que nous possédons. Voilà, mes enfants, celui qui m'a chargé de vous présenter à lui. Mais non, jamais je n'oserais vous présenter, et vous ne le voudriez pas non plus, s'il y avait sur vous ces taches dont j'ai parlé; car ces taches, vous savez ce que c'est? Ce ne sont pas les taches qui pourraient se trouver sur votre habit; ces taches, écoutez bien, ce sont vos péchés, ces péchés que vous tenez au dedans de vous-mêmes, ces péchés cachés que vous tenez dans votre cœur; que vous n'auriez pas voulu que votre mère et vos meilleurs amis vous aient vu commettre, que peut-être vous avez eu le malheur de cacher à votre confesseur.

Mais peut-être y en a-t-il parmi vous qui ne se croient pas coupables de ces péchés-là. Ah! qu'ils prennent garde, ce sont peut-être eux qui en ont commis davantage. Qu'ils se rappellent ce que le bon Dieu dit à Judas, quand il lui demanda : Seigneur, est-ce moi qui vous trahirai? Oui, c'est toi, lui répondit notre Sauveur. L'Ecriture ne nous dit-elle pas que celui qui assure qu'il est sans péché est un menteur? Quoi, mes enfants! vous êtes donc dans cet état de péché et de péché mortel; mais savez-vous bien ce que c'est que d'être en péché mortel? Ecoutez et voyez combien c'est terrible : le bon Dieu a plus d'horreur d'un enfant qui a des péchés mortels que vous n'en auriez d'un corps mort, pourri; et dites-moi donc après cela comment pouvez-vous rester tranquilles comme vous êtes? comment jouer et dormir sans inquiétude et sans crainte; et si vous mouriez avec ces péchés, savez-vous où vous iriez?... Si vous aviez autour de vous un serpent ou un crapaud, dormiriez-vous tranquillement? Mais ceux qui sont en péché mortel, ce n'est pas un serpent, un crapaud, mais c'est le démon même qui est dans leur cœur; c'est avec le démon qu'ils dorment, qu'ils se reposent; ah! mon Dieu! quel état! N'y aurait-il pas un moyen d'en sortir? oui, sans doute, il y en a un; et si j'étais comme vous, je sais bien ce que je ferais; j'irais tout de suite les déclarer. Allez aussi, mes enfants, vite, vite, vous en décharger. Ah! comme vous serez alors contents, vous n'aurez jamais eu tant de plaisir de votre vie; ah! comme vous dormirez tranquilles après cela! Je ne dis pas qu'il faut dire tous les péchés que vous avez commis de votre vie; non, mais seulement ceux qui vous font plus de peine, ceux que vous diriez si vous alliez mourir; il ne faut pas longtemps chercher pour cela, il faut les dire comme ils viendront à votre esprit. S'il y en a qui veulent rester comme ils sont, je les laisse libres; mais ceux qui feront ce que je leur conseille; ah! qu'ils seront contents, avec quel plaisir ils viendront au catéchisme; ils se trouveront comme dans un autre monde.

Cossart, Scien. prat. du catéchiste, p. 13.

Discours de Fénelon au duc de Bourgogne.

« Le voilà enfin arrivé, Monseigneur, ce jour que vous avez tant désiré et attendu, ce jour qui doit apparemment décider de tous les autres de votre vie, jusqu'à votre mort. Votre Sauveur vient à vous sous les apparences de l'aliment le plus familier, afin de nourrir votre âme, comme le pain nourrit tous les jours votre corps : il ne vous paraîtra qu'une parcelle de pain commun, mais la vertu de Dieu y est cachée, et votre foi saura bien l'y trouver. Dites-lui, comme Isaïe le disait : *Verè tu es Deus absconditus*. C'est un Dieu caché par amour; il nous voile sa gloire, de peur que nos yeux n'en soient éblouis et afin que nous puissions en approcher plus familièrement. C'est là que vous trouverez la manne cachée avec les divers goûts de toutes les vertus célestes; vous mangerez le pain qui est au-dessus de toute substance; il ne se changera pas en vous, homme vil et mortel, mais vous serez changé en lui pour être un membre vivant du Sauveur. Que la foi et l'amour vous fassent goûter le don de Dieu : *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus.* »

De Ge amb, t. 1, à Eugène sur l'Eucharist., p. 42.

Discours de Louis XVI à sa fille.

« C'est du fond du cœur, ma fille, que je vous bénis, en demandant au Ciel qu'il vous fasse la grâce de bien apprécier la grande action que vous allez faire. Votre cœur est innocent et pur aux yeux de Dieu : vos vœux doivent lui être agréables. Offrez-les-lui pour votre mère et pour moi. Demandez-lui qu'il me donne les grâces nécessaires pour faire le bonheur de ceux sur lesquels il m'a donné l'empire, et que je dois considérer comme mes enfants. Demandez-lui qu'il daigne conserver dans ce royaume la pureté de la religion, et souvenez-vous bien, ma fille, que cette sainte religion est la source du bonheur et notre soutien dans les adversités de la vie. Ne croyez pas que vous en soyez à l'abri : vous êtes bien jeune, mais vous avez déjà vu votre père affligé plus d'une fois. Vous ne savez pas, ma fille, à quoi la Providence vous destine; si vous resterez dans ce royaume, ou si vous irez en habiter un autre. Dans quelque lieu que la main de

Dieu vous place, souvenez-vous que vous devez édifier par vos exemples, faire le bien toutes fois que vous en trouverez l'occasion. Mais surtout, mon enfant, soulagez les malheureux de tout votre pouvoir. Dieu ne nous a fait naître dans le rang où nous sommes que pour travailler à leur bonheur et les consoler dans leurs peines. Allez aux autels, où vous êtes attendue, et conjurez le Dieu de miséricorde de ne vous laisser oublier jamais les avis d'un père tendre. »

Il i id., p. 44.

Avis pour la seconde communion.

Vous avez été touchés, mes chers frères, de la piété avec laquelle vos enfants ont fait leur première communion : l'intérêt que vous avez pris à cette importante cérémonie, m'a beaucoup consolé ! Il s'agit maintenant d'assurer les fruits de cette sainte action. Beaucoup de parents s'imaginent que la première communion une fois faite, ils ne sont plus autant obligés de veiller sur leurs enfants. Au contraire, ils doivent dès lors redoubler de vigilance sur ces enfants, de peur qu'ils ne perdent une grâce si précieuse. Ils doivent les envoyer au catéchisme autant qu'il est possible, et les mener à confesse tous les mois. Afin de les aider à remplir ce devoir, j'assignerai chaque mois un jour où ces enfants viendront se confesser... Nous observerons pour eux cette règle jusqu'à la première communion prochaine,

Bourdel, Instr. fam., t. 2, p. 416.

COMMUNION SPIRITUELLE.

Ses avantages

. . . Ce qu'il y a encore d'avantageux dans la communion spirituelle, c'est que comme elle ne paraît aux yeux de personne, elle exempte du péril de la vaine gloire, où la communion sacramentelle, qui se fait aux yeux de tout le monde, peut être sujette. La spirituelle a même ce privilége par-dessus l'autre, qu'on peut la renouveler plus souvent : car la communion sacramentelle se peut recevoir une fois la semaine, ou tout au plus une fois le jour : mais la communion spirituelle se peut faire plusieurs fois le jour ; et c'est une pieuse coutume de beaucoup de gens de communier en esprit, non-seulement tous les jours à la messe, mais toutes les fois qu'ils visitent le saint Sacrement.

Rodriguez, Pract. de la Perf. chrét., t. 4, p. 3-2.

Exemples des Saints du désert.

. . . Les Saints du désert ne se sont pas sanctifiés par le grand nombre de leurs communions, mais par leur correspondance à la fin de leur vocation. Saint Paul, ermite, qui a vécu si longtemps, n'a fait que deux communions. Qu'il était grand pourtant aux yeux du Seigneur !

Quadrupani, Directeur rass. dans leurs doutes [illegible], p. 51.

COMPAGNIES MAUVAISES.

Leurs dangers.

Donnez-moi la personne la plus vertueuse, dès qu'elle fréquentera une mauvaise compagnie, elle cessera bientôt d'être ce qu'elle était, pour devenir ce qu'elle n'était pas. Ne sont-ce pas les mauvaises sociétés qui sont la cause de la perdition de tant de jeunes gens qui avaient reçu de bonnes semences de vertu, mais qui ont été entièrement étouffées par l'ivraie que l'on a répandue dans leur cœur ? C'est à quoi doivent particulièrement veiller ceux qui sont chargés par état de la conduite des autres. Ils ne doivent rien oublier pour les détourner des mauvaises compagnies qui pourraient les pervertir. Telle est l'obligation des pères et mères à l'égard de leurs enfants, des maîtres et maîtresses à l'égard de leurs domestiques ; en un mot, de tout supérieur à l'égard de ses inférieurs : ils ont besoin d'une continuelle vigilance sur ceux qui leur sont soumis; car s'ils viennent à s'endormir sur leur devoir, l'ennemi du salut profitera du temps du sommeil pour faire des ravages et pour introduire des abus : *Cùm dormirent homines*, etc. Et certes, ce n'est qu'au défaut de vigilance d'un père, d'une mère sur leurs enfants, des maîtres et des maîtresses sur leurs domestiques, qu'il faut attribuer tant de désordres qui règnent parmi ces enfants et ces domestiques. N'est-ce pas souvent pendant la nuit qu'un père vertueux, un maître, une maîtresse sont endormis, que ces enfants, ces domestiques entretiennent des commerces criminels, se livrent à toutes sortes de licences que je n'ose ici nommer ? N'est-ce pas même aussi pendant le jour que l'ennemi profite de l'indolence et de l'inattention de ceux qui doivent veiller, pour semer l'ivraie dans le champ où l'on a semé le bon grain ? *Cùm dormirent homines*, etc. Veillez donc, pères et mères, veillez, vous tous à qui le Seigneur a donné ce champ à cultiver, pour empêcher que l'ennemi n'y sème de l'ivraie, qui étouffe la bonne semence que vous y avez répandue.

Prones de Billet, t. 2, p. 49.

Ce que c'est.

J'appelle mauvaise compagnie, cet homme sans religion, qui ne s'embarrasse ni de l'Eglise, ni de ses commandements; qui ne connaît ni le carême, ni les Pâques; qui ne vient à l'église que pour scandaliser les fidèles. Fuyez-le, mon cher frère, fuyez-le; si vous avez le malheur de le fréquenter, vous deviendrez peu à peu semblable à lui...

J'appelle mauvaise compagnie, ce jeune libertin, qui ne s'occupe et ne parle que de sottises. Ah! gardez-vous bien de le fréquenter ; il vous enseignerait le vice ; il corromprait votre cœur...

J'appelle mauvaise compagnie, ce joueur, cet ivrogne de profession. Quelque sobre et

bien rangé que vous puissiez être, si vous le fréquentez, il vous dérangera, il vous fera perdre votre temps, passer la journée, peut-être la nuit au cabaret ou au jeu...

J'appelle mauvaise compagnie, cette personne curieuse, inquiète, médisante, qui s'informe, qui juge, qui se mêle de ce qui se passe dans l'intérieur des ménages; qui cherche, qui fabrique, qui débite des nouvelles, et fait courir des bruits. C'est une âme odieuse et maudite, dit le Saint-Esprit; fuyez-la, fuyez-la, autrement vous deviendrez vous-même odieux et maudit...

Bourdaloue, Instr. fam., t. 1, p. 166.

Il faut les fuir.

L'Ecriture dit : *Et erit fortitudo vestra quasi favilla stuppæ... et non erit qui extinguat.* (Isa. 1. 31). Notre force est comme celle de l'étoupe qui s'enflamme et se réduit en cendres, dès qu'elle est placée sur le feu. Si vous mettiez de l'étoupe sur le feu et qu'elle ne brûlât pas, ne serait-ce pas un miracle? Ce serait de même un miracle de s'exposer à la tentation et de ne pas pécher. Saint Bernardin de Sienne dit : *Majus miraculum est in occasione non peccare, quàm mortuum ressuscitare.* Saint Philippe de Néri disait que dans la guerre contre les sens les poltrons demeurent vainqueurs, c'est-à-dire, ceux qui fuient l'occasion.

. . . Il faut fuir les mauvaises compagnies, et toutes les sociétés où se tiennent des propos libres entre hommes et femmes. *Cum sancto sanctus eris, cum perverso perverteris.* (Ps. 17, 26.) Avec les bons, vous serez bon; avec les pervers, vous vous pervertirez. Saint Thomas d'Aquin dit que l'homme devient semblable à ceux qu'il fréquente : *Talis erit qualis est conversatio quà utitur.*

S. Liguori, Inst. sur les préc. du Décal., p. 156.

— Quel moyen d'être chaste avec les impudiques, sobre avec les intempérants, humble avec les superbes, dévot avec les impies?... Vous avez la grâce pour vous retirer de leur compagnie; mais en avez-vous pour y demeurer?

Pinart, La nourrit de l'âme chré., p. 249.

Fréquenter les gens vertueux et fuir les méchants.

Une âme dégoûtée de la vertu se dégoûte de la compagnie des gens vertueux, et recherche celle des pécheurs. Elle cache ses liaisons suspectes le plus adroitement et le plus longtemps qu'elle peut; et quand enfin elles sont découvertes, elle cherche mille prétextes pour les justifier. Mais on n'abandonne la compagnie des gens de bien, que parce qu'on a déjà abandonné Dieu; on ne se plaît à converser avec les pécheurs, avec les ennemis de Dieu, de l'Eglise et de la religion, que parce qu'on l'est déjà soi-même.

Duquesne, l'Evang. médité, t. 3, p. 556.

COMPASSION.

Celle de Jesus pour les pécheurs

Ecoutez comme notre Rédempteur nous encourage à nous jeter à ses pieds, en nous promettant le pardon de nos fautes et de douces consolations : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (Matth. 11, 28.) : Venez à moi, dit-il, vous tous, pauvres pécheurs, qui travaillez à votre perte, et gémissez sous le poids de vos iniquités; venez, et je vous délivrerai de toutes les angoisses de votre âme. Et ailleurs : *Venite et arguite me, dicit Dominus : Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur,* (Isa. 1. 18.) : Venez, ô vous qui vous repentez de vos fautes, et si je ne vous pardonne pas, *arguite me*, c'est-à-dire, tournez-vous contre moi, et traitez-moi comme un imposteur qui ne tient pas la promesse qu'il a faite : je vous promets que vos péchés, fussent-ils aussi noirs que la graine qui fait l'écarlate, c'est-à-dire horribles, épouvantables, votre conscience, lavée dans mon sang, deviendra pure et belle comme la neige.

S. Liguori, Sermons, t. 1, p. 191.

COMPLIMENTS.

Souvent mensonges officieux.

Songez que la plupart des compliments sont des mensonges officieux, un manteau hypocrite sous lequel le monde cache sa jalousie ou ses vues intéressées.

Beaume, Le guide du jeune prêtre, p. 83.

COMPONCTION DU COEUR. (DE LA)

. . . Il n'y a de vraie liberté, ni de solide joie, que dans la crainte de Dieu, et dans la bonne conscience.

. . . Combattez en homme de cœur : une habitude se surmonte par une autre habitude.

. . . Un sujet de juste douleur et de componction intérieure, ce sont nos péchés et nos vices, dans lesquels nous gisons tellement ensevelis, que rarement pouvons-nous contempler les choses du ciel.

Si vous pensiez plus souvent à votre mort qu'à la longueur de la vie, sans doute vous travailleriez avec plus d'ardeur à vous corriger.

Si vous faisiez aussi de sérieuses réflexions sur les peines de l'enfer et du purgatoire, je suis persuadé que vous supporteriez volontiers le travail et la douleur, et que vous ne redouteriez aucune austérité.

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 21.

CONCILE OECUMÉNIQUE.

Aujourd'hui une chimère

Dans les temps modernes, depuis que l'univers policé s'est trouvé, pour ainsi dire, haché par tant de souverainetés, et qu'il a été immensément agrandi par nos hardis navigateurs,

un concile œcuménique est devenu une chimère Pour convoquer seulement tous les évêques, et pour faire constater légalement de cette convocation, cinq ou six ans ne suffiraient pas.

Joseph De Maistre. Du Pape, p. 14.

Le Pape est-il au-dessus du Concile, ou le Concile au-dessus du Pape? Question ridicule.

Si le Pape est au-dessus du concile, ou le concile au-dessus du Pape? (question ridicule.) car c'est demander en d'autres termes, *si le Pape est au-dessus du Pape, ou le Concile au-dessus du Concile?*

Id. Ibid., p. 17.

Pourquoi tant de conciles, si la décision des Papes suffisait à l'Eglise?

Lorsque Bossuet demande : *Pourquoi tant de conciles, si la décision des Papes suffisait à l'Eglise?* Le cardinal Orsi lui répond fort à propos : « Ne le demandez point à nous, ne le demandez point aux papes Damase, Célestin, Agathon, Adrien, Léon, qui ont foudroyé toutes les hérésies, depuis Arius jusqu'à Eutichès, avec le consentement de l'Eglise, ou d'une immense majorité, et qui n'ont jamais imaginé qu'il fût besoin de conciles œcuméniques pour les réprimer. Demandez-le aux empereurs grecs, qui ont voulu absolument les conciles, qui les ont convoqués, qui ont exigé l'assentiment des Papes, qui ont excité inutilement tout ce fracas dans l'Eglise. »

Id. Ibid., p. 19.

CONCORDE.

Entre les époux.

. . . Si Dieu est en votre maison, si Dieu, dis-je, est au milieu de vous, il y aura un mariage sacré et une sainte société du mari et de la femme; mais si Dieu n'y est pas, ce n'est plus une alliance de l'homme et de la femme, c'est une guerre de deux bêtes sauvages, de deux furies, de Pluton et de Proserpine; ce n'est plus que feu et feu..., feu de passion et de colère, de dissension, d'inimitié et de jalousie; c'est un purgatoire et un petit enfer, un lieu de crime, de supplice et de rage, de haine, de blasphème, de malédiction et d'exécration, la vraie image, le grand chemin et le commencement de l'enfer des damnés.

Lejeune, Serm., t. 5, p. 98.

CONDAMNÉ A MORT.

Belle réponse d'un innocent.

Interrogé pourquoi il n'avait pas démontré son innocence, il répondit : *Comment? j'ai demandé à Dieu pendant bien des années la grâce de mourir dans les humiliations comme Notre Seigneur; j'ai obtenu ce que je demandais, et vous auriez voulu que je perdisse une si belle occasion?* Dans ces sentiments il marcha gaîment à la mort.

J. Gaume, Manuel des conf., p. 101.

CONDITIONS.

Avantages des conditions privées sur les plus élevées.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de ministres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même; et plus on a besoin d'hommes à qui on confie l'autorité, plus on est exposé à se tromper de tels choix... La condition privée, quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève des talents éblouissants, et fait paraître un homme digne de toutes les places dont il est éloigné; mais c'est l'autorité qui met tous les talents à une rude épreuve, et qui découvre de grands défauts.

La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets. Tous les défauts paraissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont de grandes conséquences, et où les plus légères fautes ont de violents contre-coups. Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure, et à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il est; ils n'en sentent point les difficultés, et ils ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils exigent de perfection de lui.

Fénelon, Les avent. de Télém., p. 156.

CONFÉRENCE.

Son fruit.

Heureux le canton, où un petit nombre de bons prêtres se réunit, chaque semaine, pour conférer avec sagesse sur les difficultés que chacun d'eux y apporte! Les anciens servent de guides aux plus jeunes; et les jeunes donnent souvent des ouvertures, qui avaient échappé aux anciens. Quand ils ne feraient que profiter pour eux-mêmes, ne serait-ce pas toujours un grand bien?

Collet, Traité des dev. d'un Past., p. 343.

CONFESSEURS.

Combien cette fonction est importante et difficile.

Le Pape saint Grégoire dit : *Ars artium, regimen animarum.* (S. Greg. m. Pastor. p. 1, c. 1.)... Saint François de Sales dit pareillement que la fonction du confesseur est la plus importante et la plus difficile de toutes : et en effet, la plus importante, puisqu'il s'agit du salut éternel, la fin de toutes les sciences; la plus difficile, parce que la science morale exige la connaissance de beaucoup d'autres, et embrasse beaucoup de matières disparates...

S. Liguori. Rec. de text. et de pens., t. 2, p. 117.

Avis pour bien confesser.

A la vérité, il est nécessaire d'avertir le pécheur, de lui faire connaître son état misérable, et le danger où il se trouve de se damner; mais toujours charitablement, en l'ani-

mant à se confier en la divine miséricorde, et lui donnant les moyens de s'amender. (P. 121.)

— ... Il ne faut jamais les irriter par des reproches qui les porteraient au désespoir. Saint François de Sales disait : on prend plus de mouches avec une goutte de miel qu'avec une livre d'aloès... Il vaut mieux confesser un seul pécheur comme on le doit, qu'un grand nombre imparfaitement... Le confesseur n'a pas à rendre compte à Dieu de ceux qui attendent ; il ne rendra compte que de celui dont il a commencé la confession. (P. 122.)

. . . Réfléchissons d'abord que le confesseur court autant de risques de se damner en usant de trop de rigueur envers ses pénitents, qu'en les traitant avec trop d'indulgence. L'excès d'indulgence engendre la présomption, et l'excès de rigueur jette dans le désespoir, dit saint Bonaventure : *Cavenda est conscientia nimis larga, et nimis stricta : nam prima generat præsumptionem, secunda desperationem. Prima sæpè salvat damnandum, secunda contrà damnat salvandum* (S. Bonav. comm. theol. de verit. lib. 2. cap. 32. n. 1.).

Id. ibid., p. 125.

— Le Père Aquaviva (Claud. Aquaviva in instruct. pro confessor. 10.), dans ses instructions aux confesseurs, les avertit de songer moins à avoir un grand nombre d'âmes sous leur direction, qu'à perfectionner tous les jours de plus en plus celles qui y sont.

Rodriguez, Pratiq. de la perf. chrét., t. 5, p. 4.

Les avis du confesseur plus efficaces que les sermons.

Benoît XIV dit que les avis du confesseur sont plus efficaces que les sermons (Bulla *Apostolica*, § 12.). Il a raison. Le prédicateur ne connaît pas comme le confesseur les circonstances particulières qui mettent le confesseur bien plus en état de faire la correction et d'appliquer le remède au mal. Le confesseur ne doit point faire attention aux autres pénitents qui attendent, parce qu'il vaut mieux, comme dit saint François Xavier (Tursell. in vita, lib. 6, cap. 17.), entendre peu de confessions, mais qui soient bonnes, qu'un grand nombre de mal faites.

Gourcy, Mon. des conf., p. 55.

Ne pas en changer sans un pressant motif.

Ne vous chargez pas de ceux qui veulent quitter leur confesseur, sans un pressant motif, *nisi adsit urgens causa* ; c'est la doctrine de saint Philippe de Néri, de saint François de Sales, et de saint Charles Borromée. En effet, de là naissent la dissipation d'esprit, les divisions et quelquefois des scandales. Ce n'est pas assez pour changer son confesseur que le pénitent sente pour lui une espèce de répugnance et d'aversion, ou qu'il n'ait plus confiance en ses paroles, car tout cela, dit sainte Thérèse, n'est souvent qu'une tentation du démon. De là, cet avis de saint François de Sales : « Il ne faut pas changer de confesseur, sans grande raison ; mais il ne faut pas non plus être invariable, lorsqu'il survient des raisons légitimes de changer. » Au reste, le défaut de sainteté, suivant sainte Thérèse, peut être un juste motif de changer de confesseur. « *Si le confesseur*, dit la Sainte, *est sujet à quelque vanité, il faut le changer : étant vain, il rendra vains ses pénitents.* » Le défaut de science peut encore être une forte raison de le changer; mais il faut qu'on en ait de bonnes preuves. Enfin, sainte Thérèse dit que, dans ses doutes, le pénitent peut bien, quelquefois même qu'il lui est utile de prendre conseil d'un autre savant directeur.

Id. ibid., p. 315.

En demander quelquefois d'étrangers.

Un Pasteur ne peut rien faire de mieux, que de procurer de temps en temps à son peuple des confesseurs étrangers, à qui l'on puisse dévoiler tous les replis de son cœur avec une pleine et entière liberté. Il faut même qu'il presse, qu'il insiste, afin qu'on s'adresse à eux : et alors il fera sagement de ne point se présenter au Tribunal, de peur que le respect humain ne lui donne la préférence, et ne continue le mal auquel il veut remédier.

Collet, Traité des dev. d'un Past., p. 316.

Règles générales de conduite avec les malades, les riches et les pauvres.

— Plus un confesseur vit éloigné de la fréquentation et de la familiarité des séculiers, plus il en est estimé, et plus il leur inspire de confiance pour ce qui regarde les affaires de leur âme. La prudence vous fera donc une loi de ne pas aller dans la maison de vos pénitents, à moins que vous ne soyez demandé et bien assuré qu'ils vous désirent : même dans ce cas-là, allez-y avec réserve, soit parce que les personnes même d'une haute piété n'aiment pas à se trouver, hors du sacré tribunal, en présence de celui qui est le confident de leurs misères spirituelles, soit parce que, dans ces sortes de visites, elles peuvent découvrir en vous quelque défaut qui diminue leur estime. Si vos pénitents sont malades, c'est alors que vous devez vous abstenir d'aller chez eux, à moins que vous ne sachiez que le malade lui-même vous désire, et non pas ses parents. En effet, il peut arriver que quelqu'un de ceux que vous croyez avoir en vous la plus entière confiance veuille, dans cette circonstance, s'adresser à un autre. Dans une occasion si importante, il est de votre devoir de lui laisser toute liberté; mais s'il vous demande, donnez-lui toute l'assistance possible. Si même vous apercevez ou si vous vous doutez que, sans être malades, vos pénitents se confessent quelquefois à d'autres, gardez-vous bien de le leur demander, et bien plus encore d'en témoigner du déplaisir : ce serait le moyen de perdre leur confiance. Ne pas les laisser libres de se confesser à qui bon leur semble, serait les blesser sur le

point le plus délicat et le plus important, qui est leur consolation spirituelle. Par là indisposés contre vous, ou ils vous quitteront tout à fait, ou jamais vous ne serez bien sûr de leur sincérité. Si au contraire vous approuvez cette liberté, ils vous en aimeront davantage, et du moins, quand ils viendront, vous pourrez juger qu'ils viennent avec franchise. Au reste, vous pouvez très-bien par vos soins paternels, par votre prudence et votre discrétion, faire en sorte qu'ils n'aient jamais d'autres motifs de recourir à d'autres confesseurs. Si des pénitents pauvres vous demandent des secours temporels, répondez-leur avec bonté que s'ils vous veulent pour père spirituel, vous donnerez à leur âme tous les soins possibles, mais que pour des secours temporels, ils aient recours à d'autres. Sans cela il est bien à craindre que les pauvres se présentent à vous, non par un désir sincère de leur bien spirituel, mais pour obtenir une assistance corporelle; qu'ainsi ils s'approchent des sacrements sans les dispositions convenables, en feignant la piété et la misère pour vous toucher de compassion. Que si dans quelques cas vous n'avez rien de semblable à craindre, venez à leur secours; encore sera-t-il mieux de le faire par le moyen d'une tierce personne, afin de dégager la confession de tout motif humain. Aux pénitents riches, vous pouvez bien, vous devez même inculquer l'obligation et les avantages de l'aumône, mais ne la leur demandez jamais pour qui que ce soit; autrement il vous arrivera, comme à bien d'autres confesseurs, que le riche, par respect, ne voulant vous faire une réponse négative ni se priver de son argent, prendra le parti de vous quitter. La crainte de semblables demandes lui fera différer longtemps à se choisir un autre directeur. Ainsi les pauvres ne seront pas secourus, et le riche perdra peut-être son âme. C'est avec la même prudence que vous devez éviter de vous mêler des affaires temporelles de vos pénitents, à moins que vous n'en soyez prié. Et même dans ce cas-là soyez très-réservé. Par là vous rendrez plus sûr et plus libre l'accès aux sacrements : ils ne s'en approcheront qu'en vue de la grande affaire de leur conscience et de leur salut.

Gaume, Man. du séminar., p. 58.

Sentiment sur ceux qui ne confessent qu'une ou deux personnes dans une matinée.

— Je l'avoue, lorsque j'entends dire que certains confesseurs ne confessent qu'une ou deux personnes dans une matinée, je ne saurais m'empêcher d'admirer leur zèle et leur patiente charité de père, mais je ne vois pas là l'habileté de médecin. A qui croient-ils donc être utiles? Ce n'est pas à cette multitude qu'ils n'ont plus le temps de confesser, qui cependant en avaient peut-être grand besoin, et qui, faute d'avoir été confessés et encouragés ce jour-là, tombent dans de graves désordres. Puissent-ils du moins être utiles à ce petit nombre qu'ils confessent! mais c'est précisément à ceux-ci que, sans le vouloir, ils font le plus grand mal. Excepté quelques cas très-rares, ils fatiguent tellement le pénitent qu'il ne revient plus se confesser, surtout si au détail minutieux dans l'interrogation ils joignent la rigueur qui impose des obligations trop graves et trop pénibles que d'autres confesseurs, savants et expérimentés, n'auraient pas imposées.

Id. ibid., p. 164.

CONFESSION.

Preuve de la miséricorde de Dieu.

Où paraît plus la miséricorde de Dieu et son indulgence, que dans le sacrement de pénitence? C'est assez d'avouer ses crimes avec un cœur contrit et humilié, pour en obtenir le pardon; on devient innocent, dès là qu'on se reconnaît coupable; et on mérite d'être absous de Dieu, dès là qu'on se condamne soi-même. Quel est le criminel de lèse-majesté qui refusât sa grâce, si pour l'obtenir il suffisait de confesser son crime! Aurait-on de la peine à déclarer sa maladie à un médecin, s'il ne fallait que la faire connaître pour la guérir? Pourquoi donc avons-nous de la peine à découvrir les plaies de notre âme à un confesseur, puisque nous sommes sûrs qu'en les lui déclarant comme il faut, nous trouverons dans cette déclaration une prompte et parfaite guérison? Nous méritons de périr, si nous négligeons un remède aussi sûr et aussi facile que celui-là.

Nepveu, Pensées ou Reflex. chrét., t. 1, p. 60.

Le plus grand acte d'humiliation que Jésus-Christ ait prescrit.

Le sacrement, où nous découvrons à un homme semblable à nous, nos misères les plus secrètes et les plus honteuses, est le plus grand acte d'humiliation que Jésus-Christ ait prescrit à son Église.

Dom Sans de Sainte-Catherine, Le livre d'or ou l'humil. pr., p. 81.

Secret de la faire servir de méditation et de prière.

. . . Afin d'entretenir en vous le feu d'une sainte ferveur que vous puissiez allumer dans les autres, ayez un bien vif souvenir de la présence de Dieu. Comme vous dispensez le sang divin pour laver les âmes, il vous sera très-utile d'offrir chaque confession à l'une des cinq plaies du Rédempteur, formant souvent de tendres affections, et priant au nom de cette plaie sacrée tantôt le Sauveur, tantôt son divin Père, afin qu'ils rendent vos travaux glorieux pour lui, méritoires pour vous, et profitables au pénitent. Vous pourrez encore offrir chaque confession à la très-sainte Vierge, ou au bon Ange, ou à quelque autre Saint, en invoquant leur protection. Avec cela, si vous avez soin d'accompagner de cœur les actes de contrition, et de vous appliquer principalement les saintes prières que vous suggérez aux pénitents, vous avez trouvé le secret de faire de la confession

une espèce de méditation et de prière continuelle, qui vous préservera de bien des fautes, et vous entretiendra dans la ferveur et l'attention à la présence de Dieu. Par là vous attirerez de grandes bénédictions sur vous et sur vos pénitents.

Gaume, Man. des Conf., p. 193.

Facilité du pardon.

Si un réprouvé pouvait s'échapper de l'abîme, et se procurer un accès auprès des prêtres, trouverait-il la confession trop rude? Si un criminel, condamné à mort, obtenait sa grâce en confessant son crime, hésiterait-il à le déclarer? Et si on se contentait qu'il l'avouât à un de ses juges, et si celui-ci lui jurait le plus inviolable des secrets, mourrait-il un seul coupable sur le gibet? Ne se croiraient-ils pas tous infiniment avantagés? Ne publieraient-ils pas, le reste de leur vie, la clémence du prince qui aurait publié une loi si indulgente?

Voilà cependant l'avantage que vous trouvez dans la confession.

Roissard, La consol. du Chrét., p. 299.

Vaine inquiétude sur la confession.

Vous vous inquiétez souvent, vous vous découragez sur le peu de progrès sensible que vous faites dans la dévotion, vous vous reprochez en particulier que vos confessions sont toujours les mêmes; vous avez tort, ou vous n'êtes pas instruit, ou vous ne réfléchissez pas. Pourquoi la déclaration que vous faites au ministre de Jésus-Christ est-elle toujours la même? c'est que vous portez moins au tribunal des fautes que des infirmités, des misères dont vous n'avez pas la contrition, dont vous ne pouvez pas avoir la contrition, parce qu'elles ne sont pas libres dans vous. Ainsi, ces sentiments de colère ou d'antipathie, ces distractions importunes, ces mauvaises pensées, ces doutes contre la foi, tout cela, s'il n'est pas libre, réfléchi, volontaire, n'est point matière du sacrement, parce qu'il n'est point péché.

Id. ibid., p. 302.

Ses avantages par Leibnitz.

Leibnitz a remarqué, avec sa sagesse accoutumée, les avantages de la confession: « On ne peut disconvenir, dit-il, que toute cette institution ne soit digne de la sagesse divine; et assurément rien de plus beau et de plus digne d'éloges dans la religion chrétienne. Les Chinois eux-mêmes et les Japonais en ont été saisis d'admiration. En effet, la nécessité de se confesser détourne beaucoup d'hommes du péché, et ceux surtout qui ne sont pas encore endurcis; elle donne de grandes consolations à ceux qui ont fait des chutes. Aussi je regarde un confesseur pieux, grave et prudent, comme un grand instrument de Dieu pour le salut des âmes; car ses conseils servent à diriger nos affections, à nous éclairer sur nos défauts, à nous faire éviter les occasions du péché, à restituer ce qui a été enlevé, à réparer les scandales, à dissiper les doutes, à relever l'esprit abattu, enfin à enlever ou mitiger toutes les maladies de l'âme; et si l'on peut à peine trouver sur la terre quelque chose de plus excellent qu'un ami fidèle, quel bonheur n'est-ce pas d'en trouver un qui soit obligé par la religion inviolable d'un sacrement divin à garder la foi et à secourir les âmes? » (Système de Théologie, p. 271; Paris, 1819.)

Gerl et, Du culte Eucher., p. 187.

Elle soulage et console.

. . . Lorsque par honte on n'ose s'accuser de quelque péché, on n'a point de paix avec soi-même, et on est dans des inquiétudes et dans des transes continuelles: mais sitôt qu'on a confessé son péché, on se trouve si content et si soulagé, qu'il semble qu'on se soit déchargé d'un fardeau sous lequel on était près de succomber. Les plaies qui ne sont pas ouvertes, dit saint Grégoire, font plus de douleur que les autres, par l'inflammation que cause la matière qui est retenue au dedans; mais quand on les ouvre, le pus et la pourriture sortent, et la douleur diminue (Greg., l. 7, moral. c. ult. et l. 3 pastor. adm. 15). Il en est à peu près de même, quand on vient à s'accuser de ses péchés, ou à déclarer ses tentations et ses faiblesses; car la confession des péchés, qu'est-ce autre chose que l'ouverture d'une plaie ou d'un apostume (Id., ibid.)? On peut encore comparer cet état à celui d'un homme qui a l'estomac surchargé de viandes ou de mauvaises humeurs, et qui fait de continuels efforts pour vomir: il souffre cruellement jusques à ce qu'il ait rejeté tout ce qu'il avait sur le cœur: mais, dès qu'il en est venu à bout, il ne souffre plus et il se trouve entièrement soulagé.

Rodriguez, Pract. de la perf. ch., t. 6, p. 264.

Elle donne la paix.

De là cette paix, cette joie d'une bonne conscience, que l'on ressent après une confession bien faite: comme un malade tourmenté par les douleurs d'un abcès se trouve bien soulagé quand on l'a percé, et qu'on en a fait sortir tout le venin, ainsi le pécheur jouit d'un doux repos intérieur, quand il ne sent plus au dedans de lui ce poison mortel qui infectait son âme. Déchargé du poids de ses crimes, il goûte une paix qui surpasse toutes les joies du monde. Quelle joie pour un prisonnier qui était condamné à mort, quand on vient lui annoncer qu'il a obtenu sa grâce! Quelle joie pour un malade qui s'est vu aux portes de la mort, et qui recouvre la santé la plus parfaite! pour un enfant qui avait encouru la disgrâce du meilleur des pères, dont il avait tout à craindre, et qui en possède toute la tendresse! Quelle satisfaction pour un marchand, qui avait perdu dans un naufrage toutes les marchandises dont son vaisseau était chargé, et qui retrouve en un moment toutes ses richesses! Telle est, et mille fois plus grande encore

doit être la joie d'un pécheur réconcilié avec son Dieu. Il n'est plus tourmenté, ce pécheur, par les remords de sa conscience qui lui reprochait son crime, et qui lui faisait sentir le danger où il était de tomber dans un malheur éternel; mais il est assuré, autant qu'on peut l'être en cette vie, qu'il jouit de la liberté des enfants de Dieu, qu'il possède l'amitié de son Dieu, et que, s'il meurt en cet heureux état, il prendra possession dans le ciel de la place qui lui a été destinée, et qu'il avait perdue. Ah! que cette pensée est consolante! J'en atteste votre expérience, mes frères, quand est-ce que vous avez goûté plus de repos, de paix et de plaisir? N'est-ce pas dans ces jours heureux où, le cœur pénétré de douleur, vous avez fait l'aveu de vos fautes aux pieds du ministre de Jésus-Christ, qui vous a dit de sa part ces consolantes paroles : Allez en paix : *Vade in pace?* Ne vous semblait-il pas, au sortir du tribunal de la réconciliation, que vous étiez déchargés d'un fardeau bien pesant? Avez-vous jamais été plus tranquilles et plus contents que dans les moments qui ont suivi votre réconciliation? Pourquoi donc ne vous servez-vous pas d'un moyen aussi efficace, pour vous procurer tous les avantages dont je viens de parler, puisque ce moyen est si facile? car enfin de quoi s'agit-il pour obtenir le pardon de vos fautes? il s'agit de les avouer avec un cœur contrit et humilié, et votre grâce est assurée.

Différence entre ce tribunal et celui des hommes.

Quelle différence du tribunal de la miséricorde de Dieu, et de celui de la justice des hommes! dans ceux-ci l'aveu du coupable le fait condamner, et dans celui-ci l'aveu du criminel le fait absoudre; dans ceux-ci on produit des témoins, on met à la question pour tirer la preuve d'un crime, et dès que le crime est prouvé, on condamne à la mort, ou au supplice qu'on a mérité; mais dans le tribunal de la pénitence, il n'y a point d'autres témoins que le criminel; il est son accusateur, et, dès qu'il s'accuse, il entend prononcer un jugement favorable, un jugement qui le délivre de la mort pour lui donner la vie. Peut-on se plaindre que le pardon est accordé à de rudes conditions, ou plutôt une grâce d'un si grand prix ne surpasse-t-elle pas toute la peine que l'on peut ressentir à se déclarer coupable? Ah! si les criminels détenus dans les prisons pouvaient aussi aisément rompre leur chaîne; si, par le seul aveu de leurs crimes, ils pouvaient se mettre en liberté et se garantir des supplices où ils doivent être condamnés; bientôt ces lieux d'horreur et de misère seraient ouverts pour en faire sortir tous les coupables; pas un qui n'avouât sa faute, qui ne s'estimât heureux de pouvoir, à une condition si facile, recouvrer sa liberté. Cependant, mes frères, quelle différence de leur état et de celui du pécheur qui est sous l'empire du démon! Quelle différence entre les supplices auxquels la justice des hommes condamne les criminels, et les tourments que la justice de Dieu réserve aux pécheurs! Les hommes peuvent tout au plus condamner les coupables à perdre une vie temporelle par des douleurs qui ne sont pas de durée; mais le pécheur mérite d'être condamné à une mort éternelle, à des supplices qui surpassent infiniment par leur rigueur et leur durée tout ce qu'on peut souffrir ici-bas de plus affligeant. Peut-on, encore une fois, trouver dur et amer un moyen aussi facile de se garantir de ces supplices, que celui de faire l'aveu de ses crimes?

Si, pour être délivré de la mort éternelle que mérite le pécheur, Dieu lui demandait d'entreprendre des choses difficiles, de faire de pénibles voyages, de souffrir de longs et de cruels supplices, de donner tous ses biens, et même la vie; hélas! il ne demanderait rien qui ne fût bien au-dessous de la grâce qu'il lui accorderait; et le pécheur ne devrait pas hésiter un moment de se soumettre à tout pour éviter un malheur éternel. Mais non, mes frères, Dieu n'exige pas tant de vous : un vif repentir, un aveu sincère de vos fautes fait aux pieds de ses ministres, désarme sa colère, vous ouvre le sein de ses miséricordes. De quelle reconnaissance ne devez-vous pas être pénétrés envers cette divine miséricorde, si facile à pardonner! et avec quel empressement ne devez-vous pas vous servir du moyen qu'elle vous offre pour avoir votre pardon!

Prônes de Billot, t. 4, p. 210.

Ingratitude par rapport à la confession.

Dieu déploie dans le sacrement de Pénitence toutes les richesses de sa miséricorde;... car c'est là qu'il appelle à lui les pécheurs pour leur pardonner; c'est là qu'il les reçoit avec le même empressement que le père de famille reçut son enfant prodigue; c'est là qu'il efface nos iniquités, qu'il nous retire des portes de l'enfer, qu'il nous rouvre la porte du ciel, et qu'il fait succéder au trouble et aux remords de la conscience, la paix et la tranquillité. Quelle bonté! quelle miséricorde! Quel devrait être l'empressement des pécheurs à y recourir! quelle devrait être leur fidélité à y apporter les dispositions que le Seigneur exige! Mais hélas! jusqu'où ne va pas sur ce point comme sur une infinité d'autres, l'aveuglement, l'ingratitude et l'insensibilité de la plupart des chrétiens? Les uns refusent de profiter d'un si grand bienfait, s'éloignant durant des années entières, du tribunal de la pénitence; les autres ne s'y présentent qu'avec un cœur faux, hypocrite, sans contrition, sans avoir une volonté sincère de changer de vie; et par là ils profanent ce sacrement, foulent aux pieds le sang de Jésus-Christ qui y coule. C'est sur quoi je vais vous entretenir, mes frères : unissez vos gémissements aux miens...

... L'on vous entend dire avec pitié : Je ne conçois pas ce que ces gens-là peuvent dire à confesse...

Ils ne diront pas : J'ai commis tant d'adultères, de fornications, d'actions infâmes; je nourris habituellement mon esprit de pensées impures; j'entretiens volontairement dans mon cœur des désirs criminels; je souille ma langue par des paroles obscènes; mes yeux, par des regards impudiques. Ils ne diront pas : Je vais au cabaret fêtes et dimanches, je m'y enivre, j'y blasphème le saint nom de Dieu; de retour dans ma maison, je scandalise par mes emportements toute ma famille, j'entre en fureur pour des riens; il n'y a sorte d'imprécations que ma bouche ne vomisse.

Ils ne diront pas : J'ai une mesure pour acheter et une autre pour vendre,.. je prends de toute main. Je ne respecte pas plus la réputation de mon prochain que ses biens ; je raille sa personne ; je critique ses actions ; je révèle ses défauts ; je tourne sa vertu en ridicule. Ma langue a privé cet ouvrier de ses pratiques, a mis la division entre ses amis.

Ils ne diront pas : Je manque habituellement aux devoirs de mon état dans les choses essentielles; je ne veille point sur la conduite de mes enfants et de mes domestiques; je néglige l'exercice de ma profession, les affaires de mon ménage.

Ils ne diront pas : Je ne sanctifie presque jamais ni fêtes ni dimanches; je manque habituellement à la messe de paroisse; je vais à l'office sans aucun sentiment de piété ; je m'y occupe de mille mauvaises pensées ; je n'écoute point la parole de Dieu... Je ne vais là que pour me faire voir.

Ils ne diront pas : Quoique ma prière du matin et du soir dure à peine six minutes, je ne la fais guères que par routine, sans attention, sans respect, nonchalamment appuyé sur ma chaise, bâillant, dormant à demi ; souvent je ne la fais qu'en marchant, quelquefois je ne la fais pas du tout. Je me mets à table, et j'en sors sans penser à Dieu ; je n'examine jamais ma conscience ; je ne m'embarrasse point d'éviter l'occasion du péché; je ne me fais violence sur rien, je me satisfais sur tout autant que je puis. Je ne mets point de différence entre le carême et les autres temps de l'année. Voilà ma vie et ma religion.

Non, non, ceux qui se confessent n'ont pas toutes ces choses à dire. Mais vous, mon cher Paroissien, qui avez à dire peut-être tout ce qu'ils ne disent pas, comment peut-il se faire que vous vous présentiez à peine dans ce temps-ci au tribunal de la Pénitence? Vous ne concevez pas comment ce chrétien qui, selon vous, doit n'avoir presque rien à dire, se confesse néanmoins tous les mois, toutes les semaines ; mais est-il bien aisé de concevoir que vous qui auriez tant de choses à dire, ne vous approchiez de ce sacrement qu'une fois l'année! Nous savons que le juste pèche jusqu'à sept fois le jour ; et parce que la confession est salutaire toutes les fois qu'on a péché, rien n'est moins étonnant que de voir le juste se confesser même tous les jours. Mais vivre comme vous faites, et ne vous confesser avec cela qu'une seule fois l'année, voilà qui est étonnant : voilà le cas de dire : je ne conçois pas.

Non, je ne conçois pas comment un chrétien qui est en état de péché mortel, qui ne peut faire un pas sans avoir cette pensée : *Si tu mourais tout à l'heure tu serais damné*, ne se hâte pas de sortir de cet état affreux. Je ne conçois pas comment un malade, qui a le médecin à sa porte, qui, pour recouvrer sa santé, n'a qu'à le vouloir, aime mieux attendre, pour avoir recours au remède, que le mal ait empiré, que sa plaie soit devenue incurable. Hélas! mon cher frère, vous avez commis un péché mortel ; c'est une plaie bien affreuse, il n'en est pas de plus dangereuse ; allez donc vous montrer au prêtre, et vous serez guéri. — Non, il faut attendre à Pâques... Voilà qui est insensé, et qui ne se conçoit pas.

Chose étrange! les innocents viennent s'accuser sans cesse, et demander miséricorde ; les coupables attendent que les préceptes et les menaces de l'Église les traînent, pour ainsi dire, au saint tribunal. Ce chrétien si vertueux, si attentif sur lui-même, se purifie continuellement des moindres fautes qui échappent à la fragilité humaine ; et vous, mon cher frère, dont la conscience est chargée de toutes sortes de péchés qui sont mortels pour la plupart, vous ne pensez à vous confesser qu'aux approches de Pâques!

Bonnardel. Inst. fam., t. 1, p. 327.

Aveu de Fitz-William sur sa nécessité.

« La vertu, la justice, la morale, doivent servir de base à tous les gouvernements.

» *Il est impossible d'établir la vertu, la justice, la morale sur des bases tant soit peu solides, sans le tribunal de la pénitence*, parce que ce tribunal, le plus redoutable de tous les tribunaux, s'empare de la conscience des hommes et la dirige d'une manière plus efficace qu'aucun autre tribunal. Or, ce tribunal appartient exclusivement aux catholiques romains. *Il est impossible d'établir le tribunal de la pénitence sans la croyance à la présence réelle, principale base de la foi catholique romaine*, parce que sans cette croyance le sacrement de la communion perd sa valeur et sa considération. Les protestants approchent de la sainte Table sans crainte, parce qu'ils n'y reçoivent que le signe commémoratif du corps de Jésus-Christ ; les catholiques, au contraire, n'en approchent qu'en tremblant, parce qu'ils y reçoivent le corps même de leur Sauveur. Aussi, partout où cette croyance fut détruite, le tribunal de la pénitence cessa avec elle. La confession devint inutile, comme partout où cette croyance existe la confession devient nécessaire ; et ce tribunal, qui se trouve nécessairement établi avec elle, rend indispensable l'exercice de la vertu, de la justice, de la morale. Donc, comme je l'ai déjà dit, *il est impossible de former un système de gouvernement quelconque, qui puisse être permanent*

ou avantageux, à moins qu'il ne soit appuyé sur la religion catholique romaine.

» Voilà donc la solution de la question la plus importante, après celle de l'immortalité de l'âme, qui puisse être présentée aux hommes: Quel est le meilleur des gouvernements? Et plus on l'étudiera, plus on verra que cette croyance à la présence réelle s'étend, non-seulement sur tous les gouvernements, mais sur toutes les considérations humaines, qu'elle en est comme le *diapason*; et qu'elle est, par rapport au monde moral, ce qu'est le soleil par rapport au monde physique : *illuminans omnes homines.* »

Gerbet, Du culte Euchar, p. 93.

Ambassade à Charles-Quint pour la rétablir par un édit.

On sait que les Luthériens de Nuremberg envoyèrent une ambassade à Charles-Quint pour le supplier de rétablir chez eux, *par un édit*, l'usage de la confession; et les ministres de Strasbourg émirent le même vœu dans un mémoire qu'ils présentèrent en 1670 *au magistrat.*

Id. ibid., p. 185.

Aveu d'un ministre protestant.

Pendant la quinzaine de Pâques, un prêtre remit à un ministre protestant, habitué à tourner en dérision les sacrements de l'Eglise, une restitution considérable à laquelle il ne s'attendait pas. Cet argument très-sensible détrompa si bien le ministre prévenu contre l'Eglise catholique, que lorsque l'occasion s'en présentait, il ne pouvait s'empêcher de dire : *Il faut avouer pourtant que la confession est une bien bonne chose.*

Cossart, Science pratiq. du Catéch., p. 258.

Examen d'un quart d'heure, et moins encore.

Saint François de Sales apprend que, pour ceux qui se confessent tous les huit jours, un quart d'heure d'examen suffit, et il en demande moins pour l'acte de contrition. Beaucoup moins encore suffit à ceux qui se confessent plus souvent.

Quadrupani, Direct. pour rass. dans leurs dout. les âmes timi., p. 35.

Défaut d'examen dans les pécheurs d'habitude.

Mais quel temps la prudence humaine peut-elle prescrire pour faire cet examen? C'est ce qu'on ne peut également déterminer pour tout le monde; le nombre des péchés qu'on a commis, le temps qui s'est écoulé depuis la dernière confession, peuvent servir de règle pour faire cet examen. Qui doute qu'un pécheur qui offense Dieu souvent, et qui se confesse rarement, ne doive employer plus de temps à faire son examen qu'un autre qui offense Dieu rarement, et qui se confesse souvent? Un pécheur d'habitude qui peut à peine se souvenir des péchés qu'il commet dans un jour, ne doit-il pas employer plus de temps dans la recherche de ses péchés, que celui qui n'y tombe que quelquefois? Cependant, ce sont ces pécheurs d'habitude, ce sont ces pécheurs qui passent un long terme sans s'approcher du tribunal de la pénitence, qui mettent le moins de temps à s'examiner : leur confession est l'affaire d'un moment; à peine ont-ils commencé, qu'ils finissent; car ne croyez pas qu'ils s'accusent ni du nombre ni des circonstances de leurs péchés : deux ou trois mots vagues et qui ne disent presque rien, font toute leur confession. D'où vient cela? c'est que ces pécheurs d'habitude, à force d'entasser péchés sur péchés, ne se souviennent pour ainsi dire plus qu'en gros qu'ils sont criminels; en s'éloignant si longtemps du sacrement de pénitence, ils se sont mis dans une espèce d'impossibilité de se souvenir de leurs péchés; sur quoi leur ignorance ne les excusera pas devant Dieu, parce qu'ils auront pu la prévenir par des examens ou des confessions plus fréquentes. Ce qui rend encore plus coupables ces pécheurs chargés de crimes et d'iniquités qui demanderaient un long et sérieux examen, c'est qu'après s'être examinés superficiellement, ils ne vont qu'à l'extrémité se présenter au tribunal de la confession; ils prennent le temps où les confesseurs sont le plus occupés, dans l'espérance qu'on les expédiera bientôt : ils se croient fort en sûreté sur une absolution reçue d'un confesseur qu'ils ont tâché de surprendre; ils vont tranquillement dans cet état se présenter à la sainte Table : mais en vain se rassurent-ils; leurs confessions, leurs communions ne sont que des sacriléges, faute d'y avoir apporté les dispositions convenables.

Règle comme pour gagner un procès.

Ah! ce n'est pas ainsi, pécheurs, que vous en agissez pour les affaires temporelles, qui vous intéressent. Avez-vous un procès à faire juger? Combien de temps ne mettez-vous pas à étudier vos droits, à examiner les pièces qui peuvent vous être favorables? Vous comptez pour rien les jours entiers que vous passez à lire et à écrire, et quand il s'agit de trouver quelque nouveau moyen de défense, rien ne vous coûte. Avez-vous un compte à rendre? combien de revues ne faites-vous pas pour n'échapper aucun article! Quelle application n'apportez-vous pas à faire voir l'emploi des sommes qu'on vous a confiées! Voilà la règle que vous devez suivre pour le procès le plus important que vous ayez à faire juger, pour l'affaire la plus intéressante que vous ayez à terminer, qui est celle de votre salut, dont le succès dépend d'une bonne communion. Il s'agit dans cette affaire de tout perdre ou de tout gagner; il s'agit de votre âme, et vous vous contentez de quelques revues superficielles; à peine employez-vous une demi-heure, un quart d'heure à examiner, à rechercher les faits que vous devez produire au sacré tribunal. A peine êtes-vous entrés à l'église, que l'esprit encore occupé des affaires étrangères, vous allez vous présenter à

un confesseur pour lui dire en gros quelques péchés qui se présentent d'abord à votre esprit, tandis que vous en omettez un grand nombre que vous n'avez pas examinés. Faut-il s'étonner si vos confessions sont nulles et sacriléges, si ce sont des confessions réprouvées de Dieu, parce qu'elles n'ont pas l'intégrité qui leur est nécessaire?

En vain direz-vous que vous ne cachez aucun de vos péchés par honte ni par malice, que vous déclarez tous ceux dont vous vous souvenez. Je le veux : mais si vous aviez employé plus de temps à vous examiner, si vous aviez recherché avec plus d'exactitude toutes vos fautes passées, vous en auriez déclaré davantage; vous n'êtes donc pas excusables devant Dieu, puisque cette omission de vos péchés vient de votre négligence à vous examiner, à vous préparer soigneusement à la déclaration que vous en devez faire.

Prônes de Billot, t. 2, p. 220.

Manière de se bien accuser.

Ne faites pas ces accusations superflues que plusieurs font par routine : Je n'ai pas tant aimé Dieu que je devais. Je n'ai pas chéri le prochain comme je devais,.. et reçu les sacrements avec la révérence que je devais, et semblables circonstances générales, ce qui ne fait ni froid ni chaud en la confession, et qui ne fait pas connaître l'état de conscience au confesseur. Tous les Saints du paradis et tous les hommes de la terre en pourraient dire autant, s'ils se confessaient.

Voyez donc quel sujet particulier vous avez de faire ces accusations, et l'ayant découvert, accusez-vous en tout simplement et naïvement.

Dites, par exemple, ayant vu un pauvre nécessiteux, je ne l'ai pas secouru comme je pouvais, par négligence ou par dureté de cœur, ou par mépris ; accusez-vous selon la qualité et l'occasion de cette faute.

De même de la prière, dites : J'ai eu des distractions volontaires, ou j'ai négligé de prendre le lieu, le temps et la contenance requise pour avoir attention à la prière.

. . . Ne changez pas aisément de confesseur, mais en ayant choisi un, continuez à lui rendre compte de votre conscience aux jours destinés pour cela, lui disant naïvement et franchement les péchés que vous avez commis.

Outre cela, de temps en temps, comme ce serait de mois en mois, ou de deux mois en deux mois, dites-lui encore l'état de vos inclinations, quoique vous n'y ayez pas péché, comme si vous étiez tourmenté de la tristesse, du chagrin, ou si vous étiez porté à la joie, aux désirs d'acquérir des biens, et semblables inclinations. (Phil. 2. part. ch. 19.)

Ver. en m. de S. Fr. de Sal. pour la Conf. et la Com. p. 55.

Préparation de Monseigneur De La Mothe d'Orleans.

Monseigneur De La Mothe d'Orléans, évêque d'Amiens, se confessait tous les huit jours; dans la préparation, il faisait trois stations; la première dans l'enfer, la seconde dans le ciel, la troisième sur le Calvaire. Il entrait d'abord par la pensée dans le lieu de tourments, et y voyait la place qu'il croyait avoir méritée au milieu du feu dévorant et éternel, dans la société des démons et des réprouvés. Il remerciait le Seigneur de ne l'y avoir pas précipité, et le priant de lui faire miséricorde; il lui demandait les grâces dont il avait besoin pour s'en préserver. — Il montait ensuite dans le séjour de la gloire et du bonheur; il gémissait de ce que, par le péché, il s'en était fermé les portes; il suppliait le Seigneur de les lui ouvrir, et invoquait les Saints. — Il allait ensuite par la pensée au Calvaire : là, fixant attentivement et avec amour son Sauveur crucifié, il se disait à lui-même : voilà mon ouvrage; je suis la cause des douleurs que Jésus-Christ a endurées; j'ai coopéré par mes péchés, avec les autres pécheurs, à couvrir de plaies le corps d'un Homme-Dieu, à le crucifier, à lui donner la mort. O Jésus! quel mal m'aviez-vous fait? comment ai-je pu vous traiter ainsi, vous qui m'avez aimé jusqu'à l'excès, vous que je devrais aimer d'un amour infini, si je pouvais vous aimer infiniment? C'est parce que vous êtes infiniment aimable, que je vous aime, et que je me repens de vous avoir offensé.

Quels fruits ne retirerions-nous pas de nos confessions, quels progrès ne ferions-nous pas dans les voies de Dieu, si nous suivions la méthode de ce vertueux prélat!

Cossart, Science prat. du Catéch., p. 477

Moyen de saint François de Sales contre la honte ou la crainte.

Quand il connaissait qu'on avait peine à se faire entendre en confession, ou par honte ou par crainte, il tâchait par tous les moyens d'ouvrir le cœur et d'accroître la confiance. *Ne suis-je pas votre père?* et il disait cela jusqu'à ce qu'on lui eût dit *oui;* et sur cela : *Ne voulez-vous pas bien me dire tout? Dieu attend que vous ouvriez votre cœur, il a les bras ouverts pour vous recevoir. Voyez-vous, je tiens la place de Dieu, et vous avez honte de moi! Mais au sortir de là, je suis pécheur; et si vous aviez fait tous les maux du monde, je ne m'en étonnerais point.*

Gaume, Man. des conf., p. 16.

Menteur absous.

Un savant écrivain rapporte que, voyageant dans certaine province, il demanda à un homme si on était pieux dans son pays. Cet homme lui répondit que le vieux curé, sous lequel il se faisait tant de bien, était mort, et que le nouveau ne donnait l'absolution à per-

sonne; que, pour l'obtenir, il fallait savoir *dialoliçè mentiri*, c'est-à-dire avec hardiesse et obstination : qu'ayant ainsi menti en se confessant, il avait été le premier à obtenir l'absolution du nouveau curé. O pénitent trompé par son propre mensonge!

Id. ibid., p. 147.

Sans s'excuser : histoires.

. . . Le duc d'Ossone visitant une galère, demandait à chaque condamné ce qu'il avait fait. Tous disaient qu'ils étaient innocents; un seul répondit qu'il eût mérité pire. *Alors*, dit le vice-roi, *vous n'êtes pas ici à votre place, vous qui êtes un vaurien au milieu de tous ces honnêtes gens;* et il lui donna la liberté. Dieu pardonne d'autant plus, que le coupable avoue mieux ses fautes au tribunal de la pénitence et ne cherche pas à les excuser.

. . . Une femme, pour excuser ses péchés, lui racontait (au confesseur) tout le mal qu'elle savait de son mari. *Hé bien*, lui dit le confesseur, *pour vos péchés, vous direz* un Salve, Regina, *et pour les péchés de votre mari, vous jeûnerez pendant un mois.* Mais faut-il que j'acquitte la pénitence due aux péchés de mon mari? Pourquoi donc accusez-vous tous les péchés de votre mari, pour excuser les vôtres?

S. Liguori, Instr. sur les préc. du Décal. et sur les sacr., p. 248.

Imiter un malade à l'égard de son médecin.

Voyez un malade à l'égard de son médecin : comment se comporte-t-il? il lui découvre non-seulement son mal, mais encore les commencements et les progrès; il se sert des termes les plus clairs; si le médecin ne l'a pas compris, il répète; il ne cache, il ne déguise rien de ce qu'il croit pouvoir contribuer à faire connaître sa maladie, et par conséquent à s'en procurer la guérison. Voilà ce que nous devons faire, quand nous nous confessons. Le confesseur est le médecin de notre âme; il faut lui en découvrir toutes les plaies avec une entière fidélité, si nous voulons en obtenir la guérison.

Bonnardel, Inst. fam., t. 3, p. 242.

Funestes effets de la fausse honte.

. . . Maudite honte! combien d'âmes malheureuses cette honte jette dans l'enfer! C'est ce que sainte Thérèse ne cessait de répéter aux prédicateurs : *Prêchez*, leur disait-elle, *prêchez, prêtres de Jésus-Christ, contre les mauvaises confessions : car les mauvaises confessions damnent la plus grande partie des chrétiens.*

. . . Quelle honte? était-ce une honte pour tant de saintes pénitentes, une sainte Marie Magdeleine, une sainte Marie Egyptienne, une sainte Marguerite de Cortone, de confesser leurs péchés? Leurs confessions leur ont acquis la gloire du paradis, où elles jouissent de la présence de Dieu en Reines de ce grand royaume, et en jouiront toute l'éternité. Lorsque saint Augustin se convertit, non-seulement il se confessa de sa mauvaise vie passée, mais encore il écrivit ses péchés, pour les manifester à tout le monde.

. . . Le loup prend la brebis par la gorge pour l'empêcher de crier, il l'emporte, il la dévore; ainsi fait le démon, il serre la gorge des malheureux pécheurs pour arrêter l'aveu de leurs péchés et les entraîner ensuite en enfer.

Plus de repos.

. . . Sachez de plus qu'en vous obstinant à ne pas confesser le péché que vous avez commis, vous n'aurez plus de repos en votre vie. Bon Dieu! quel enfer porte avec soi une pauvre pénitente qui sort du confessionnal sans avoir avoué son péché! c'est une vipère qu'elle recèle dans son cœur, et qui ne cessera de le déchirer! Situation déplorable! un enfer en ce monde et en l'autre.

On n'est obligé que de confesser les péchés mortels.

. . . A combien de personnes faut-il que vous déclariez votre péché? Vous n'avez qu'à l'avouer une seule fois à un seul confesseur, votre mal est aussitôt guéri. Et afin que le démon ne vous trompe pas, sachez que nous ne sommes seulement obligés de confesser les péchés mortels : par conséquent si votre péché n'a pas été mortel, ou si vous ne le croyez pas mortel quand vous l'avez commis, vous n'êtes pas obligé de le confesser. Si l'on a, par exemple, commis dans son enfance quelqu'acte d'impureté, ignorant alors que c'était un péché, ne s'en doutant même pas, on n'est pas obligé de le confesser. Mais si, au contraire, on comprenait alors que l'on commettait une faute grave, il n'y a plus d'autre remède que de s'en confesser, sous peine de damnation.

Réponses à la fausse honte.

Mais je crains que le confesseur ne me gronde, quand il entendra le péché que j'ai fait. Vous gronder! vaines appréhensions que le démon vous met en tête. Les confesseurs n'entrent pas au confessionnal pour y prendre connaissance d'extases et de révélations, mais pour y entendre les péchés qu'on vient leur avouer; et ils ne peuvent avoir de plus grande consolation que de voir un pénitent qui lui découvre ses misères. Si vous aviez la faculté de délivrer sans peine de la mort un roi déjà blessé par ses ennemis, quelle consolation n'éprouveriez-vous pas de contribuer à sa délivrance! Voilà précisément ce que fait le confesseur, quand une âme pénitente vient lui déclarer ses fautes; il délivre cette âme, il la guérit des blessures que le péché lui a faites, et le préserve de la mort éternelle de l'enfer.

. . . Le pénitent qui va se confesser doit se regarder comme un coupable condamné à mort, lié d'autant de chaînes qu'il porte de péchés sur sa conscience, en présence du confesseur qui tient la place de Dieu et peut seul le délivrer de ses chaînes et de l'enfer.

S. Liguori, Instr. sur les préc. du Décal. et sur les Sacr., p. 237 à 244.

Preuves d'affection du confesseur pour les grands pécheurs.

— Vous n'oseriez dire ce péché, dites-vous?.. Le confesseur me regardera toujours, il aura mauvaise opinion de moi, il ne m'aimera pas autant qu'il faisait. Vous vous trompez, vous vous trompez; si vous aviez été confesseur, vous ne diriez pas cela; mais vous sauriez que d'autant plus grand et énorme est le péché que vous dites à un prêtre, d'autant plus grand est l'amour et l'affection qu'il a pour vous, et je veux vous le montrer par de vives raisons. Premièrement, quand vous dites à un prêtre un grand péché que vous avez célé jusqu'à présent, vous lui montrez en cela que vous avez confiance en lui, vous l'aimez plus que les autres; il faudrait qu'il fût bien dénaturé, s'il ne vous aimait réciproquement... Il faudrait que ce prêtre fût plus turc que les Turcs mêmes, plus barbare que les Barbares mêmes, s'il ne vous aimait tendrement; il voit que vous avez tant de confiance en lui et tant d'affection, que vous lui ouvrez votre cœur; vous lui découvrez un péché que vous ne voudriez pas dire à un autre pour tout le bien du monde. Cela lui gagne le cœur et fait qu'il vous affectionne mille fois plus qu'il ne le faisait. Et puis, en second lieu, vous lui faites un très-grand plaisir, vous le faites plus joyeux que si vous lui mettiez cinquante pistoles dans la main, vous lui faites gagner une chose qui vaut mieux que toutes les richesses du monde. Il y a peut-être vingt ou trente ans que vous reteniez un péché sans le dire en la confession; il y a donc vingt ou trente ans que votre âme est en la puissance du diable. Quand vous le déclarez avec grande repentance, vous donnez sujet au confesseur d'arracher votre âme d'entre les griffes du diable, pour la donner au Fils de Dieu, et pour la remettre en sa grâce. Un bon confesseur qui a tant soit peu de zèle du salut des âmes, s'en réjouit avec les Anges, il se tient votre obligé pour le gain que vous lui avez fait faire. Mais supposez que ce que j'ai dit ne soit pas, supposez que jusqu'à présent vous ayez eu crainte de dire votre péché à un prêtre qui vous connaît. Au moins en l'occasion de cette mission, vous n'avez pas sujet de crainte; car vous avez ici des prêtres qui ne vous connaissent pas, qui ne vous ont jamais vu, qui ne vous verront jamais; dites-leur vos péchés avec confiance, vous en serez quitte pour toujours; il n'en faudra jamais plus parler, ni en d'autres missions, ni au jubilé, ni à l'heure de la mort. Vous seriez bien négligent de votre salut et bien ennemi de vous-même, si vous laissiez perdre une si belle occasion. Bref, souvenez-vous que si vous ne dites maintenant votre péché, Dieu le fera savoir au jour du jugement... Vous avez fait un péché secrètement, il faut qu'on le sache tôt ou tard; choisissez, Dieu vous donne le choix, ou de le dire à un prêtre qui n'oserait en sonner mot, à un prêtre qui vous porte compassion, qui est pécheur comme vous, qui connaît la fragilité humaine, qui vous aimera après votre confession, qui ne vous connaît pas; ou si vous ne le dites pas, Dieu le fera savoir au jugement en présence de votre père, de votre mère, de votre mari, de votre femme, de vos cousins, amis, ennemis et de tout le monde.

Le Jeune, Serm., t. 9, p. 30.

La confession doit être entière.

. . . Dieu ne sait ce que c'est que se réconcilier à demi; il ne remet pas un péché sans l'autre, puisque la grâce qui les efface est incompatible avec tous...

Un seul péché ne suffit-il pas pour être éternellement damné? Ainsi je ne saurais trop vous le répéter: tandis que vous cacherez un seul péché, vous ne recevrez la rémission d'aucun. Bien loin de briser vos chaînes, vous y ajoutez un nouveau poids par la profanation que vous faites du sacrement; vous changez en poison le remède que Jésus-Christ vous présente pour vous guérir;... et au lieu de recevoir une sentence de vie au tribunal de la miséricorde, vous n'y recevez qu'un arrêt de mort. Sur quoi, mes frères, écoutez le raisonnement convaincant que je vais vous faire: ou vous voulez votre salut, ou vous ne le voulez pas; si vous ne le voulez pas, il est inutile de vous confesser; mais si vous voulez sincèrement votre salut, comme j'ai lieu de le croire, il faut prendre les moyens d'obtenir le pardon de tous vos péchés: or, il n'y en a point d'autre que de les tous déclarer; il faut en venir là tôt ou tard, si vous voulez vous réconcilier avec Dieu, parce que le pardon de nos fautes est attaché à cette accusation entière: ainsi que gagnez-vous d'en cacher? en différant de les accuser, vous ne vous déchargez pas de cette obligation, vous ne faites que la rendre plus onéreuse, puisque vous ajoutez à vos premières iniquités autant de sacriléges que vous faites de confessions; confessions sacriléges qu'il faudra enfin toutes répéter comme étant de nul effet. Or, que de peine ne vous imposez-vous pas! dans quel embarras ne vous jetez-vous pas! Et qui sait encore si vous aurez le temps dans la suite de déclarer ce péché et de remédier à toutes vos confessions sacriléges? Peut-être serez-vous surpris par la mort; et quand vous auriez le temps, n'aurez-vous pas autant et même plus de difficultés de le dire pour lors que maintenant?

Prônes de Billot, t. 2, p. 226.

Moyen le plus sûr de cacher un péché.

Le moyen donc le plus sûr de cacher votre péché, est de le confesser ingénument, dit saint Ambroise.

Id. ibid., p. 229.

Langage de ceux qui différent la confession pascale.

Différer la confession pascale jusqu'au der-

nier moment... Qu'est-ce que tout cela signifie? Ne vous flattez point, ne vous aveuglez point, voyez les choses comme elles sont, rendez-vous justice; qu'est-ce que tout cela signifie? Cela signifie que si la quinzaine de Pâques était prolongée jusqu'à la Pentecôte, je ne me confesserais qu'à la Pentecôte; que si les Pâques n'arrivaient que tous les dix ans, je ne me confesserais que tous les dix ans; que si l'Eglise n'ordonnait pas expressément de se confesser une fois l'année, je ne me confesserais qu'à la mort.

Regnis, La voix du Pasteur, t. 1, p. 311.

CONFESSION GÉNÉRALE.

A la mort.

C'est une chose sans laquelle nul homme d'honneur ne doit mourir. (L. 2. Ep, 1.)

Verit. cond. de S. Fr. de Sal. pour la conf. et la com, p 115.

Utile pendant la vie.

. . . Il en est de celui qui fait une confession générale comme de celui qui revêt un bel habit neuf : pendant longtemps il a un soin particulier à ne pas le souiller. De même l'âme revêtue du vêtement de la grâce de Dieu, par le moyen de la confession générale, prend plus de précautions pour ne pas retomber dans la fange du péché...

Et à la mort. Deux beaux exemples.

En second lieu, la confession générale est utile pour l'avenir, c'est-à-dire au moment de la mort... Oh! quelle consolation pour un mourant d'avoir guéri toutes ses plaies!... Notre-Seigneur nous répète dans l'Evangile : *Vigilate, estote parati* (Matth. 24. 42.). Remarquez-le bien : il ne dit pas d'ouvrir nos yeux lorsque nous serons sur le point de les fermer pour jamais; il ne nous dit pas de nous préparer à la mort lorsqu'une longue maladie ne nous permettra plus de douter de son approche. Non, non : il dit de veiller et de nous préparer de manière que la mort, quelle que soit son heure, nous trouve préparés d'avance. Telle est la maxime de la véritable prudence... Dans le royaume d'Aragon, un gentilhomme de la cour vint se jeter aux pieds d'un missionnaire, et lui dit : Mon père, si vous le trouvez bon, je voudrais faire une confession générale. Le Père lui demanda quel motif il avait de faire cette démarche. Ah! mon père, répondit-il en soupirant, ne dois-je pas mourir? Or comment, après une vie si coupable, pourrais-je mourir tranquille, sans une confession générale? Si j'attends aux derniers moments, mon épouse, mes enfants, la peur, la violence de la maladie m'ôteront la présence d'esprit; quelle serait mon imprudence de remettre à la faire au milieu de tant de difficultés et d'embarras! Ainsi, trouvez bon, je vous prie, que je ne perde pas une si belle occasion. Tel fut le langage de ce prudent gentilhomme... Un bon religieux étant allé visiter les prisonniers, il en trouva un qui devait être exécuté le lendemain. Aussitôt ce malheureux pria le Père d'écouter sa confession générale. Mais quel motif avez-vous? lui demanda le religieux. Ah! mon père, lui répondit-il, c'est demain que je dois passer de ce monde à l'autre. Et si je fais mal ce pas décisif, que deviendrai-je? N'est-il pas juste que je prenne toutes les précautions possibles? Vous le voyez : il n'y a pas jusqu'aux voleurs et aux assassins qui ne regardent comme un grand bien la confession générale à l'heure de la mort. Et, en effet, Jésus-Christ Notre-Seigneur appelle bienheureux ceux qui meurent bien préparés. Or, à qui peut-on mieux appliquer la parole de l'Evangile qu'à ceux qui meurent après avoir fait une bonne confession générale : *Beati servi illi, quos cùm venerit Dominus invenerit vigilantes* (Luc. 12. 37.)? Ils quittent la vie avec tant de consolation, tant de paix et de résignation à la volonté divine, que ces marques évidentes de prédestination font ambitionner de mourir comme eux! Souffrez donc que je blesse votre cœur en vous enseignant un bon moyen pour achever de vous résoudre : ce soir, en allant dormir, prenez dans votre lit la même position que vous aurez bientôt dans le cercueil; fermez les yeux, étendez les pieds, placez les mains sur votre poitrine, et puis demandez-vous : Que voudrais-je avoir fait au moment de me trouver dans cet état? S'il vous vient à l'esprit que ce serait un bonheur pour vous d'avoir fait une confession générale, ne différez pas plus longtemps... Soyez sûr que nul ne se repentit jamais d'avoir fait à temps sa confession générale, tandis qu'un grand nombre éprouvent du regret de l'avoir, par une déplorable négligence, différée jusqu'à l'article de la mort.

Gousset, Man. des confes., p. 4[illegible].

Quand elle est nécessaire.

Quoique les confessions générales soient très-utiles, néanmoins le confesseur ne doit pas être trop exigeant pour faire répéter les confessions passées. La présomption est pour la validité de l'acte, toutes les fois que la nullité n'est pas certaine (S. Lig., lib. 6, n. 505.); ce qui fait dire au Père Seigneri qu'il n'y a point d'obligation de répéter les confessions, si ce n'est dans le cas d'une évidente nécessité et d'une erreur manifeste. Les rechutes même ne sont pas une preuve certaine de la nullité des confessions, surtout si la personne a été quelque temps sans retomber, ou si avant de succomber elle a fait quelque notable résistance. Il faudrait juger autrement, si le pénitent est d'ordinaire retombé sur-le-champ, par exemple, deux ou trois jours après sa confession, et sans aucune résistance. Il paraît alors moralement certain qu'il a manqué de contrition et de ferme propos.

Id. ibid., p. 158.

Son importance.

. . . Je vous assure qu'un missionnaire très-expérimenté avait coutume de dire : J'ai entendu dans ma vie la confession générale d'un très-grand nombre de personnes, dont quelques-unes me disaient en commençant : Mon père, ce n'est point par nécessité que je fais cette confession générale, c'est par dévotion et par simple conseil. Mais ensuite ces mêmes pénitents, aidés par le bon père à bien examiner leur conscience, et à réfléchir sur les égarements de leur vie passée, disaient en soupirant à la fin de leur confession générale : Oh ! malheureux que je suis ! Combien je me trompais lorsque je disais que je n'avais jamais rien caché à mon confesseur, que j'avais toujours eu une véritable contrition et un ferme propos ! Non, je ne disais pas la vérité ; j'étais perdu, si je fusse mort avant cette confession générale. Ah ! je ne voudrais pas ne l'avoir pas faite pour tout l'or du monde.

Savez-vous ce qui a lieu dans une confession générale ? la même chose qui arrive au chasseur qui s'en va chasser dans une forêt très-épaisse, mais remplie d'une foule d'animaux. Vous le verrez quelquefois tourner pendant une journée tout entière dans ces bois touffus sans rencontrer une seule pièce de gibier ; à peine s'il peut tirer une ou deux fois. Mais enfin, si ennuyé de ses courses inutiles, il vient à mettre le feu aux quatre coins de la forêt, et qu'aidé par le vent l'incendie se communique, vous verrez sur-le-champ sortir de toutes parts des sangliers, des loups, des daims et toutes espèces d'animaux ; alors, étonné d'un pareil spectacle, vous direz : Voyez, voyez quelle foule de bêtes gîtaient dans ce bois ! Qui l'aurait jamais cru ? Maintenant je le vois, pour découvrir le pays, il faut mettre le feu aux quatre coins. La même chose a lieu dans la confession générale. Combien de choses viennent au jour, choses auxquelles le pénitent, surtout qui vit dans la négligence, n'aurait jamais pensé, et qui l'eussent jeté dans de terribles inquiétudes au moment de la mort ! Voilà donc ce que produit la confession générale : elle met le feu dans tous les coins de la conscience et la purifie parfaitement.

Id. ibid., p. 481.

Nuisible aux scrupuleux.

. . . Faites-leur bien entendre qu'en matière de scrupule la désobéissance au Père spirituel n'est pas de la dévotion, mais de l'opiniâtreté ; que si elles ne soumettent pas leur propre jugement, jamais de la vie elles n'auront la paix. Ces personnes donnent à entendre qu'elles se guériraient de leur scrupule en refaisant leur confession générale, tandis que c'est là le plus sûr moyen d'augmenter leurs inquiétudes. En effet, la maladie du scrupule est semblable à certaines fluxions dont les yeux sont quelquefois attaqués : plus on se frotte les yeux, plus on augmente la fluxion ; de même, plus on remue sa conscience en répétant les confessions générales, plus on augmente les scrupules et les afflictions d'esprit...

Id. ibid., p. 483.

Ses précieux avantages

Presque tous les Saints jetèrent pour premier fondement de leur sainteté une confession générale de toutes leurs fautes. Saint Ignace de Loyola, dans son Livre d'or des exercices spirituels, exhorte tous ceux qui veulent se convertir parfaitement à Dieu de commencer par faire une confession générale de tous leurs péchés. Saint Vincent de Paul, fondateur de la vénérable Congrégation des missionnaires, ayant entendu une confession générale, suivant qu'il est dit dans sa Vie, prit de là motif de faire ses premières missions et de fonder ensuite sa sainte Congrégation, dans laquelle on fait une profession expresse d'entendre les confessions générales des personnes les plus ignorantes et dont la conscience est le plus embrouillée... Et qu'on ne croie point que c'est ici une invention moderne. La confession générale était déjà en usage parmi ces saints moines et les Pères du désert, comme nous le prouve un exemple dont saint Jean Climaque dit avoir été témoin oculaire. Il écrit qu'un grand pécheur se présenta à un monastère pour se faire moine. L'abbé, qui était un homme d'une éminente vertu, voulut le soumettre à une rude épreuve : il l'obligea à faire la confession de tous les péchés de sa vie. Ce jeune homme, plein de ferveur, ne balança pas ; il écrivit incontinent toutes ses fautes, et les lut en présence de toute la communauté. Ce fut avec tant de larmes et de sanglots, que ces bons religieux ne doutèrent plus que sa vocation ne vînt de Dieu. Mais ce qui revient à notre sujet, c'est qu'à mesure que ce jeune homme lisait ses péchés, un ancien vit un ange qui les effaçait de la liste qu'il tenait à la main. Voyez maintenant si saint Jean Chrysostôme n'a pas raison d'appeler la confession générale un second baptême (In cap. 5, Ep. ad Cor., c. 5.), qui purifie notre âme de toutes les fautes passées, et nous fait regagner le temps perdu par le déréglement de notre vie passée.... Mais comment peut-on regagner le temps perdu ? par la confession générale, répond saint Bernard... Elle réhabilite les confessions précédentes, faites sans les dispositions nécessaires ; elle excite l'âme avec plus d'efficacité à la contrition de ses fautes ; elle déracine du cœur tous les vices et toutes les attaches criminelles ; elle détermine la divine miséricorde à nous accorder un pardon général de toutes nos iniquités ; enfin, elle console le pauvre pénitent, et, le rendant pur comme au sortir des fonts baptismaux, le dispose à recevoir de nouvelles grâces et de nouvelles faveurs en cette vie et la gloire éternelle dans l'autre. Que chacun pèse ces précieux avantages de la con-

fession générale, et puis qu'il néglige de la faire, s'il en a le courage.

Id. ibid., p. 496.

CONFESSIONNAL.

Route la plus courte du ciel.

Le vénérable Jean-Baptiste de Rossi, chanoine, dit un jour en confidence à un ami : « Je ne savais pas la route la plus courte pour aller en Paradis; mais maintenant je la connais : c'est d'entendre les confessions, par le bien immense que l'on peut y faire. »

Godescard, t. 20, p. 499.

La plus belle prédication sur la miséricorde de Dieu.

Mais enfin comment dérober à vos yeux un objet dont tout vous parle, et que tout vous annonce? Ah! cette croix, ces plaies, ce sang qui coule encore vous disent assez et ne vous disent, hélas! peut-être que trop, que les miséricordes du Seigneur sont infinies, et que les effets de sa tendresse pour les pécheurs sont au-dessus de tous ses ouvrages. Ce tribunal, ce tribunal qui est ouvert dans tous les temps... est pour vous la plus belle prédication que vous puissiez entendre sur la miséricorde de Dieu.

Bonnardel, Inst. fam., t. 1, p. 310.

Estime des Saints pour le ministère de la confession.

. . . Le vénérable Louis Dupont avait reçu de Dieu des lumières particulières, pour s'affectionner à cet emploi. Il y voyait toutes les œuvres de miséricorde spirituelles : consoler les affligés, instruire les ignorants, donner conseil à ceux qui sont dans le doute, convertir les pécheurs, conserver les justes, les conduire à la perfection, les remplir de zèle et les rendre utiles aux autres; en un mot, il y voyait tant et de si grands avantages pour lui-même et pour le prochain que, ne pouvant s'asseoir à cause d'une indisposition, il restait à genoux au confessionnal cinq et six heures de suite, plutôt que de se priver lui-même de tant de mérite, et le prochain de tant d'avantages. Je vous ai rapporté de saint Philippe de Néri que, sans aucun égard pour lui-même, il se tenait toujours accessible et prêt à recevoir à toutes les heures du jour et de la nuit tous ceux qui recouraient à son ministère. Le Père Pinamonti confessait d'ordinaire onze heures par jour, la plus grande partie de l'année, aussi patient au dernier qu'au premier. Saint Jean-François Régis, déjà pris de la fièvre dont il mourut, ne put se défendre de confesser encore une foule de paysans qui étaient venus s'adresser à lui. Saint François de Sales était toujours si prêt à confesser et si consolant dans l'exercice de ce ministère, qu'il ne pouvait loger dans aucune maison, même en voyage, sans être obligé de s'arrêter longtemps pour entendre les confessions des habitants. Jean de Nivelle ayant besoin pour sa santé d'un traitement de trois mois, le refusa plutôt que de quitter le confessionnal pendant si longtemps.

C'est ainsi que Notre-Seigneur éclairait et encourageait ses serviteurs à ce ministère : c'est ainsi qu'eux-mêmes témoignaient à Dieu leur sincère et solide amour, en se montrant infatigables à ce saint emploi et en s'en acquittant de manière à se sanctifier eux et leurs pénitents.

Gaume, Man. des conf., p. 173.

Occasion de mérites.

Quelle œuvre plus grande, plus sainte, plus héroïque, que de secourir une âme et l'aider à se sauver? *Divinorum divinissimum est cooperari Deo in salutem animarum* (Dion. areopag. de cœlest. hier., c. 3.). Soyez-en sûrs, vous acquerrez plus de mérites dans une matinée passée au confessionnal, que dans une année par d'autres œuvres, quelque bonnes et saintes qu'elles soient. Je vais plus loin, et j'ose dire que pour entendre une confession, il vaut mieux quelquefois interrompre la méditation, la lecture, l'office divin et toute autre fonction sainte. Un de nos religieux avait coutume de dire : Quand je mettrais le pied sur le seuil du paradis, si un pauvre pécheur me tirait par la robe en me criant d'entendre sa confession, je retirerais bien vite le pied et je n'entrerais pas dans le Ciel sans avoir consolé ce misérable pécheur.

Id. ibid., p. 562.

Bien qui s'y fait.

Ibi utique labor est fructuosus : ibi oves inveniuntur, et reducuntur gaudente Cœlo, lætantibus Angelis.

Ibi sordes absterguntur : ibi vulnera sanantur : ibi peccata auferuntur : ibi innocentia lapsis redditur, et deformata prius redit pulchritudo.

Ibi sancta via cœli aperitur : ibi infernus clauditur : ibi diabolus ligatur : ibi pax mea datur : ibi lac debilioribus porrigitur : ibi esca valentioribus distribuitur.

Ibi pusilli roborantur : ibi fortes excitantur : ibi immundi casti fiunt : ibi injusti redduntur probi : ibi inimici reconciliantur : ibi detractores emendantur.

Ibi blasphemi corriguntur : ibi sacrilegi ex abysso retrahuntur : ibi indocti scientiam, et imprudentes sapientiam accipiunt.

Ibi fons hortorum, puteus aquarum viventium, quæ fluunt impetu de Libano.

Ecce Fili, quanta potes in tribunali ovibus meis præstare : scienti igitur bonum, et non facienti, quomodò tibi peccatum non esset?

Voca ergo peccatores ad pœnitentiam : si vocare et audire neglexeris, lupus veniet, et disperget oves : refrigescet charitas, abundabit iniquitas.

Nulla erit in juventute castitas; nulla inter conjuges pudicitia; nulla in negotiatoribus

æquitas; nulla in servis fidelitas ; nulla in heris justitia; nulla in parentibus cura ; nulla in filiis obedientia.

Brevi tandem nulla in toto grege pietas, nulla fides, nulla religio.

Memor. vitæ sacerd., p. 135.

Ne rebuter personne.

Il n'y a pas longtemps qu'on lisait à un criminel sa sentence de mort. Une personne qui était présente a raconté que les premières paroles de ce malheureux, lorsqu'il entendit sa condamnation, furent celles-ci : *Je ne serais point dans cet état sans un confesseur qui me reçut et me rebuta avec la plus grande dureté.*

Gaume, Manuel des Cont., p. 50.

CONFIANCE EN DIEU.

Trois vérités pour l'inspirer.

La première est que Dieu nous aime ; la seconde, qu'il ne nous perd jamais de vue; la troisième, qu'il connaît mieux que nous ce qui est utile ou nuisible à notre salut.

. . . Trouvez-moi, parmi les hommes, une amitié qui approche de cet amour? Hélas! cette amitié ne consiste souvent qu'en paroles et en belles protestations ; quand il faut en venir à l'épreuve, il n'y a plus d'ami ; s'il s'en trouve de véritables, il faut bien les ménager. Après un certain nombre de services rendus, le crédit s'use, l'amitié se lasse, les protecteurs se rebutent; et quand même on trouverait des amis qui ne se lassassent point, combien de choses qu'ils ne peuvent pas, et dont ils ne sont pas les maîtres! et néanmoins, il y a des hommes en qui nous mettons notre confiance. Jugez de là, mes chers frères, quelle doit être notre confiance en Dieu, qui peut faire tout ce qu'il veut, qui ne se lasse jamais de nous faire du bien ; qui ne saurait ni nous oublier, ni nous perdre de vue un seul instant...

. . . Toutes les fois que les serviteurs de Dieu ont été exposés à quelque grand danger, ou qu'ils ont entrepris par son ordre quelque chose d'extraordinaire, que leur a-t-il dit pour les rassurer, pour les consoler, pour leur inspirer du courage, et leur donner la force? rien autre chose, sinon : *je suis avec vous.* Abraham, soyez tranquille, faites ce que je vous commande, et ne craignez rien, parce que *je suis avec vous.* Allez, Moïse, mettez-vous à la tête de mon peuple, tirez-le de l'esclavage, sortez de l'Égypte, humiliez Pharaon, passez la mer Rouge, et ne craignez rien, parce que *je suis avec vous.* Mes chers Apôtres, je vous le dis : Vous serez dans le monde comme des agneaux au milieu des loups ; allez, cependant, parcourez la terre, portez partout ma croix et mon Evangile, et ne craignez rien, parce que *je suis avec vous. Non, mon Dieu!* s'écriait le saint roi David, *non, quand j'aurais à combattre, moi seul contre une armée; quand je marcherais dans les ténèbres les plus affreuses, et dans les ombres de la mort, je ne craindrais rien, parce que vous êtes avec moi.*

Voilà ce qui donnait aux martyrs ce courage, cette intrépidité, cette force qui nous étonne. Dans les prisons, chargés de chaînes, sur les échafauds, au milieu des flammes, ils conservaient une âme tranquille, ils montraient un visage serein, et paraissaient insensibles. Le gril embrasé sur lequel saint Laurent fut étendu, était pour lui, ô mon Dieu! comme un lit de roses, parce que vous étiez avec lui.

Mais, n'est-il pas aussi avec nous, mes frères? Pourquoi donc ces inquiétudes qui nous troublent, ces soucis qui nous rongent, ces chagrins qui nous dévorent? pourquoi tant de craintes dans les dangers, tant de faiblesses dans les tentations, si peu de patience dans nos peines? Cependant Dieu est avec nous, et il connaît mieux que nous ce qui nous est utile ou nuisible...

Laissez-le donc faire, et, quoi qu'il arrive, reposez-vous-en sur lui avec une entière confiance. Vous êtes pauvre, vous menez une vie dure; ce n'est point par hasard que vous êtes pauvre, pendant que d'autres sont à leur aise : c'est par un ordre exprès de la Providence, qui sait que la pauvreté vous est nécessaire, parce que si vous aviez été riche, vous vous seriez damné par l'orgueil, par la vanité, par l'ambition, par l'impudicité, et par mille autres vices dont la pauvreté vous a garanti. Vous étiez à votre aise, et voilà un accident qui vous ruine; il vous fallait ce malheur pour vous détacher des richesses. Vous avez des ennemis qui déchirent votre réputation, et qui vous tourmentent; ces ennemis vous sont nécessaires pour vous rendre plus circonspect, pour exercer votre patience, pour éprouver votre charité. Que sais-je, enfin? C'est une maladie, c'est une mort, c'est une perte qui vous désolent, et vous êtes inconsolable! Ah! mon cher frère, si vous saviez tout le bien qui peut en revenir à votre âme, vous seriez bientôt consolé, vous vous réjouiriez au lieu de vous abandonner au chagrin comme vous faites.

. . . Mettez toute votre confiance en Dieu. Je ne connais pas de moyen plus sûr pour vivre heureux dans ce monde, et pour arriver au bonheur éternel que je vous souhaite.

Bourdaloue, Instr. fam., t. 3, p. 172.

Quatre moyens de l'acquérir.

Le premier est de la demander humblement à Notre-Seigneur.

La seconde, de considérer attentivement avec les yeux de la foi, la toute-puissance et la sagesse infinie de cet Etre souverain, à qui rien n'est impossible ni difficile; dont la bonté n'a point de bornes; qui, par un excès d'amour pour ceux qui le servent, est prêt à leur accorder sans mesure, à toute heure et à tout moment, tout ce qui leur est nécessaire pour vivre en hommes spirituels, et pour se rendre

tout à fait maîtres des passions qui leur font la guerre.

Le troisième moyen d'acquérir cette salutaire confiance, est de rappeler sans cesse dans notre mémoire les divines Ecritures, ces oracles de la vérité, où l'on trouve si souvent l'assurance formelle que quiconque *espère en Dieu ne tombera pas dans la confusion* (Ps. 30. 2).

Enfin le quatrième moyen d'avoir tout ensemble et la défiance de nous-mêmes et la confiance en Notre-Seigneur, c'est lorsque nous avons quelque bonne œuvre à faire, ou quelque passion à combattre, d'avoir sans cesse devant les yeux notre propre faiblesse, et la puissance, la sagesse et la bonté infinie de Dieu ; de sorte que, tempérant la crainte qui vient de notre faiblesse, par l'assurance que le secours de Dieu nous donne, nous nous exposions courageusement aux combats les plus rudes, et aux travaux les plus pénibles. Avec ces armes, jointes à la prière, nous serons capables d'exécuter les plus grands desseins, et de remporter les victoires les plus décisives.

Scupoli, Combat. spirit., p. 14.

Signe de non-confiance en Dieu.

Un homme présomptueux croit avoir acquis la défiance de lui-même et la confiance en Dieu : mais c'est une erreur qu'on ne connaît jamais mieux que lorsqu'on vient à tomber en quelque péché. Car alors, si l'on se trouble, si l'on s'afflige, si l'on perd toute espérance d'avancer dans la vertu, c'est un signe que l'on a mis sa confiance, non pas en Dieu, mais en soi-même ; et plus la tristesse et le désespoir sont grands, plus on se doit juger coupable.

Id. ibid., p. 15.

Confiance en Jésus-Christ.

. . . Apprenez... quelle grande confiance vous devez avoir en la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voyez, ce divin maître n'a pas refusé le baiser de Judas, lors même qu'il le trahissait avec tant de perfidie ; il lui donne le doux nom d'ami, il lui offre son pardon, il lui présente son amitié. Quelle charité ! quelle inépuisable tendresse ! Pourriez-vous croire, après cela, que ce bon Sauveur vous rejettera, si vous revenez à lui ? Non, non, et très-certainement non. Quelque grand pécheur que vous soyez, si vous vous repentez, il ne repoussera point le baiser de paix que vous lui offrez ; il le recevra même avec tendresse, pourvu toutefois que vous ayez dans votre cœur le désir bien sincère de quitter le péché, de changer de vie et de réparer vos fautes par la pénitence. Ouvrez donc votre âme à la confiance ; imaginez-vous que Jésus-Christ est près de vous, jetez-vous à ses pieds, demandez-lui humblement votre pardon, et conjurez-le du fond de votre âme de ne pas permettre que désormais vous soyez de nouveau séparé de lui par le péché, mais de vous embraser de telle sorte de son saint amour, que tous les jours vous croissiez dans la vertu et dans la perfection, et que vous méritiez de plus en plus d'être appelé son enfant, et de l'être en effet par votre fidélité à son service.

Pinart, la Nourrit. de l'Ame chrét., p. 160.

Voyez encore. ESPÉRANCE.

CONFIDENTS.

N'en avoir que peu.

Arrivé à l'entrée du jardin de Gethsémani, Jésus laissa en arrière ses autres Apôtres, et n'en prit avec lui que trois, saint Pierre, saint Jacques et saint Jean.

Cette retraite de Jésus-Christ avec trois seulement de ses Apôtres renferme une leçon que vous ne devez point perdre. Elle vous apprend à n'admettre au secret de vos prières, de vos bonnes œuvres, de vos tentations, et de tout ce qui a rapport à votre conscience, que peu de confidents, et de ne choisir pour cela que ceux qui en sont le plus dignes. Si vous donnez connaissance à tout le monde de ce qui se passe dans votre intérieur et du bien que vous pouvez faire, vous vous exposez à n'agir que par une vanité coupable, et à perdre vos mérites. Ne craignez pas que vos bonnes actions manquent de témoins : il en est un devant qui aucune n'est perdue, et c'est de celui-là seul que vous devez désirer qu'elles soient connues, parce qu'il ne les laissera point sans récompense. Plus vous les cacherez aux yeux des autres, plus elles acquerront de prix aux siens. Demandez-vous à vous-même si c'est ainsi que vous avez toujours agi jusqu'à présent ; voyez, si dans vos actions vous n'avez pas recherché les regards des hommes plutôt que ceux de Dieu ; et si votre conscience vous en fait le reproche, demandez-en pardon au Seigneur, et prenez la résolution de mieux faire à l'avenir.

Id. ibid., p. 194.

CONFORMITÉ

A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Exemple d'un laboureur.

Dans la vie des Pères, il est fait mention d'un laboureur dont les terres rapportaient toujours plus que celles des autres ; et ses voisins lui demandant d'où cela pouvait procéder : Ne vous étonnez pas, leur dit-il, que je retire beaucoup plus de mes terres que vous des vôtres, car j'ai toujours toutes les saisons et tous les temps à souhait. Ils furent encore plus surpris de cette réponse que du reste ; et l'ayant pressé de s'expliquer comment cela se pouvait faire ; C'est, dit-il, que je ne veux jamais d'autre temps que celui que Dieu veut ; et comme je veux tout ce qui lui plaît, il me donne aussi une récolte telle que je la puis souhaiter.

Rodriguez, Trait. de la Perf. chrét., t. 2, p. 352.

Dans les afflictions et dans la maladie.

Saint Chrysostôme dit que Job mérita plus par ces paroles : *Il n'est arrivé que ce qu'il a plu au Seigneur; le nom du Seigneur soit béni* (Job., 1, 21), et par sa soumission à la volonté divine, dans ses afflictions et dans ses souffrances, que par toutes les bonnes œuvres qu'il fit étant en prospérité et en santé. Vous mériterez plus aussi, et vous serez plus agréable à Dieu, en vous conformant tout à fait à sa volonté pendant votre maladie, qu'en tout ce que vous pourriez faire dans une santé parfaite. Saint Bonaventure est de pareil sentiment. Il y a plus de perfection, dit-il, à supporter avec patience les adversités, qu'à s'appliquer avec ferveur à faire de bonnes œuvres (Bon. de Grad. virt., c. 24); car Dieu n'a pas besoin, ni de vous ni de moi, pour produire dans son Eglise le fruit qu'il souhaite. *J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu et vous n'avez qu'à faire de mes biens* (Ps. 15, 2). C'est lui-même qui veut vous prêcher maintenant, par le moyen de la maladie, et qui veut vous apprendre à avoir de la patience et de la soumission. Laissez-le faire, il sait ce qui convient le plus, et vous l'ignorez. Si nous devions souhaiter la santé pour quelque chose, ce serait pour l'employer à le servir et à lui plaire; mais s'il aime mieux que je sois malade, et si je lui suis plus agréable en souffrant patiemment toutes les incommodités d'une maladie fâcheuse, sa volonté soit faite : c'est ce qui est le plus avantageux pour moi, et ce qui peut m'être le plus convenable.

Id. ibid., t. 2, p. 429.

CONGRÉGATION

DE LA SAINTE VIERGE.

Sermon : Espérance du salut pour les confrères.

Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa. (Sap., 7, 11.). Au temps de Noé le grand déluge engloutit tous les hommes, à peine huit personnes se sauvèrent-elles dans l'arche. De nos jours, un déluge, non point d'eau mais de péchés, inonde continuellement la terre, et peu de personnes y échappent, je parle surtout des hommes séculiers; à peine en voit-on se sauver quelque-uns qui se réfugient dans une arche de salut, c'est-à-dire, dans quelque congrégation de la sainte Vierge. Entre tous les séculiers, quels sont ceux que vous trouverez vivant en chrétiens? Quelques-uns, tout au plus, qui fréquentent la congrégation. Mes frères, vous avez déjà assisté à la mission, et j'espère que Dieu vous aura fait connaître qu'il n'y a pas d'autre bien et d'avantage en cette vie que de sauver votre âme. Le monde appelle heureux l'homme couvert de richesses ou d'honneurs, et malheureux l'homme pauvre ou méprisé; mais la vérité est qu'il n'y a d'heureux que celui qui est en état de grâce et qui se sauve; qu'il n'y a de malheureux que celui qui est ennemi de Dieu et qui se damne. Quelques jours encore, la mort viendra, et tout finira pour l'homme. Que lui servira d'avoir gagné tout un monde, si en mourant il perd son âme et va gémir en enfer pour toute l'éternité? Or, je veux vous montrer, mes frères, quelle espérance de salut a celui qui fréquente la congrégation de la sainte Vierge.

Lorsqu'un séculier me demande ce qu'il doit faire pour être sauvé, je ne puis lui conseiller un moyen plus utile et plus sûr que d'entrer dans la congrégation. La congrégation est un moyen qui comprend tous les autres, même les plus infaillibles, pour le salut éternel; aussi le confrère a-t-il le droit de dire : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.* Premièrement, c'est un grand moyen de salut pour un séculier d'entendre souvent la parole de Dieu. Les saints Pères, en effet, tiennent pour damné celui qui la méprise, parce que les ouailles de Jésus-Christ écoutent volontiers sa voix, qu'il leur fait entendre par l'organe de ses ministres : *Oves meæ vocem meam audiunt.* (Joan. 10, 27.) La raison en est que les séculiers, appliqués aux affaires du monde, étrangers aux prédications, perdent aisément le souvenir des biens et des maux de l'autre vie, se livrent sans réserve aux plaisirs de la terre, vivent et meurent dans le péché. Mais celui qui fréquente la congrégation, entendant parler de la mort, du jugement, de l'enfer, de l'éternité, résiste facilement, avec l'aide de Dieu, aux tentations qui viennent l'assaillir. C'est pour cela que l'Esprit-Saint a dit : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* (Eccli. 7, 40).

Secondement, pour qu'un séculier se maintienne en état de grâce, il faut qu'il fréquente les sacrements qui sont la nourriture de l'âme, et qui lui conservent la vie, surtout la sainte communion, qu'on appelle pain, parce que ce pain céleste conserve la vie de l'âme, comme le pain terrestre la vie du corps. C'est la doctrine du saint concile de Trente, lorsqu'il enseigne que le très-saint Sacrement de l'autel nous délivre des péchés véniels et nous préserve des mortels.

Troisièmement, ceux qui fréquentent la congrégation de la sainte Vierge, sont enrichis de grâces par cette divine Mère, par qui le Seigneur dispense toutes les grâces. *Mecum sunt divitiæ*, dit-elle, *ut ditem diligentes me.* Saint Bonaventure a écrit : *Qui acquirit gratiam Mariæ, agnoscetur à civibus paradisi; et qui habet characterem ejus, adnotabitur in libro vitæ.* Cela s'entend en particulier des confrères de la congrégation de Marie; car on peut dire qu'être inscrit sur le registre de la congrégation, c'est la même chose que de l'être sur le livre de vie, pourvu qu'on persévère à la fréquenter et à en observer le règlement; en effet, à quoi serviraient d'être inscrit sur le registre, si l'on ne venait pas à la congrégation? ou si l'on y venait sans s'approcher des sacrements, ce qui est le point principal? Il en est qui viennent à la congrégation, non pour honorer la

sainte Vierge, non pour se sauver, mais pour dominer, pour administrer, en sorte qu'ils font naître des éclats et des discussions, comme s'ils se trouvaient dans une maison de jeu. Mieux vaudrait que ceux qui s'y conduisent de la sorte, n'y vinssent jamais.

Je recommande donc à chacun de vous, premièrement de fréquenter la congrégation, et de ne pas la négliger légèrement, comme font quelques-uns qui, pour jouer, pour se promener, ou pour tout autre motif aussi peu sérieux, omettent d'y venir. Si on leur en demande la raison : Mon Père, répondent-ils, des affaires m'ont retenu. Mais, mon fils, répliquerai-je, sachez qu'en ce monde de toutes vos affaires la plus importante est le salut de votre âme; si vous la perdez, tout est perdu pour vous. Dites-moi, négligeriez-vous de gagner mille ducats pour vous préoccuper du gain de quelques pièces de monnaie? C'est ainsi, etc. Perdez tout, plutôt que votre âme. Quand vient le dimanche, laissez tout, mes frères, pour venir à la congrégation. Sachez que la sainte Vierge ne permettra pas que vous en éprouviez du dommage. *Domestici ejus vestiti sunt duplicibus.* (Prov. 31 21), c'est-à-dire que les serviteurs de Marie ont un double vêtement, qu'ils sont pourvus de deux fortunes, l'une spirituelle et l'autre temporelle. En outre, je vous recommande, lorsque vous venez à la congrégation, de vous confesser et de communier comme l'indique le règlement; autrement, si vous tombez dans le péché, et que vous ne vous en releviez pas, à quoi servira la congrégation? En dernier lieu, je vous recommande de venir à la congrégation, à la seule fin d'y faire vos dévotions. Chacun se mettra à sa place, observera l'obéissance, remplira la tâche qui lui est donnée, et n'aura d'autre but, en s'y présentant, que de sauver son âme. Agissez de la sorte, et vous verrez que la Mère de Dieu vous protégera quant à l'âme et quant au corps. C'est surtout à l'article de la mort que cette divine Mère vous assistera. Oh! quelle consolation n'est-ce pas à la mort d'avoir servi Marie? Le P. Binetti rapporte (Perfect. de la S. V, ch. 31) qu'assistant un mourant, qui avait été dévot à la sainte Vierge, celui-ci lui dit avant de mourir : Oh! mon père, si vous saviez quelle joie j'éprouve d'avoir servi la Mère de Dieu! Je ne puis vous expliquer l'allégresse qui me pénètre en ce moment. Et il mourut dans une paix, présage du paradis. En mon particulier, j'estime qu'une bonne mort est réservée aux confrères qui auront fréquenté la congrégation de Marie. Le duc de Popoli disait que toutes les grâces qu'il avait reçues de Dieu lui avaient été dispensées par l'entremise de Marie, parce qu'il avait fréquenté la congrégation : à l'article de la mort, il appela son fils, et lui dit : Mon fils, fréquentez la congrégation de la sainte Vierge, c'est le plus grand héritage que je puisse vous laisser, et je vous le laisse.

S. Liguori, ms., prat. sur les exer. des Miss., p. 213.

Ses avantages.

. . . Les congrégations sont comme autant d'arches de Noé, où les pauvres séculiers trouvent un refuge contre ce déluge de tentations et de péchés dont le monde est inondé. Nous pouvons bien le savoir, nous qui sommes missionnaires; l'utilité des congrégations est telle, que, régulièrement parlant, on trouve plus de péchés en un homme qui ne les fréquente point, qu'en vingt personnes qui les fréquentent. On peut dire que la congrégation est cette Tour de David, d'où pendent mille boucliers (Cant. 44.) Les personnes agrégées aux congrégations y trouvent plusieurs moyens de défense contre l'enfer, et des pratiques pour se conserver en état de grâce, moyens dont les séculiers usent difficilement hors des congrégations.

S. Liguori, Gloires de Marie, t. 2, p. 240.

CONNAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

Peu de personnes connaissent Jésus-Christ, qui est le livre, le miroir, le modèle, la vérité, le chemin et la vie de tous les hommes.

. . . On trouve parmi le peuple, des vieillards qui ne savent pas même le premier principe de leur catéchisme, et qui disent l'avoir oublié; . . . parmi les gens d'une certaine façon, on trouve des personnes très-instruites et très-éclairées d'ailleurs, qui ne seraient pas en état de répondre, si on leur demandait raison de leur foi; qui ne connaissent rien ou presque rien de ce que les livres saints nous enseignent. (P. 172.) — Jésus-Christ est le grand livre où les plus ignorants peuvent lire et doivent étudier; le miroir où tous les hommes doivent se regarder; le modèle qu'ils doivent imiter; la vérité qu'ils doivent chercher; le chemin qu'ils doivent suivre; la vie après laquelle ils doivent soupirer.

Réguis, La voix du Past., t. 1, p. 83.

Regrets tardifs des réprouvés.

Ah! qu'il sera triste, parce qu'il sera trop tard; qu'il sera triste pour les impies, les incrédules, les hérétiques, les pécheurs, de ne connaître, de ne confesser Jésus-Christ que lorsqu'il les chassera de son royaume et de sa présence!

Louis Duquesne, l'Evang. médité, t. 1, p. 267.

Elle est facile.

Faites venir le paysan le plus stupide, et dites-lui : mon ami, il vient de mourir à quarante lieues d'ici un homme riche, qui a fait son testament en votre faveur. Je suis chargé de vous en donner avis. Allez donc, et prenez vos mesures pour recueillir le bien qu'il vous a laissé. Que fera cet homme? Quoiqu'il soit ignorant, et qu'il ne connaisse pas les affaires, il ne perdra pas un instant : il se transportera sur les lieux. Bientôt il sera au fait de ce qui regarde la succession qui lui appartient, et de la personne

qui l'a fait son héritier. De retour dans sa maison, il en instruira sa femme, ses enfants, et tous ceux qui lui en demanderont des nouvelles.

Quoi ! mes frères, cet homme, tout borné qu'il est, ne manque ni d'intelligence, ni de bon sens, ni de mémoire, quand il s'agit de ses intérêts temporels ; comment donc en manque-t-il, lorsqu'on lui parle de Jésus-Christ ; quand on l'interroge sur sa religion, et qu'on lui dit : mon cher frère, Jésus-Christ, le Père de votre âme, est le Fils de Dieu qui s'est fait homme? Il a vécu trente-trois ans sur la terre, pour vous montrer le chemin que vous devez suivre. Il est mort pour l'amour de vous. Il a fait un testament en votre faveur. Vous êtes son héritier, et les biens qu'il vous a laissés valent infiniment mieux que tous les trésors du monde. Faut-il avoir plus d'esprit, plus de mémoire, pour entendre et retenir ce qu'on nous apprend de la vie et de la mort de Jésus-Christ, qu'il n'en faut pour entendre et retenir ce qu'on apprend de la vie et de la mort de nos père et mère, ou d'autres personnes que nous n'avons jamais connues ?

Bonnard, Instr. fam., t. 1, p. 87.

Voyez encore : IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

Trois moyens de l'acquérir.

Dieu a donné à l'homme trois moyens pour acquérir la connaissance de soi-même, la raison, la loi, et la conscience : la raison lui montre qu'il est homme, la loi qu'il est chrétien, et la conscience qu'il est bon ou mauvais... La raison vous dicte que vous êtes d'une condition fragile et mortelle ; et cependant au lieu de songer à la mort, qui vous menace à tout moment, vous vivez comme si vous ne deviez jamais mourir ; vous entassez entreprises sur entreprises, et vous formez des desseins auxquels plusieurs vies ne suffiraient pas. Quelle folie ! être plein de misères, et ne les point voir : ignorer ses défauts, lorsque personne ne les ignore : être l'objet des railleries d'une infinité de gens, et n'en vouloir rien savoir : ô le pitoyable état !

La loi nous apprend que nous sommes chrétiens, qu'en cette qualité nous devons observer exactement les règles que Dieu nous a prescrites pour devenir des Saints, et les héritiers de son royaume éternel. Ces règles sont les Livres de l'ancien et du nouveau Testament : les lisons-nous? les pratiquons-nous? La conscience est un témoin irréprochable, qui dépose pour et contre nous, qui nous dit quand nous faisons le bien ou le mal : l'écoutons-nous ? Tout au contraire, ce sont ces lumières de la conscience que l'on fuit ; ce sont ces remèdes que l'on étouffe.

Saint Augustin demandait souvent : *Noverim te, noverim me* : Mon Dieu, que je vous connaisse, et que je me connaisse aussi : si je me connais, je n'aurai que du mépris pour moi-même ; et si je vous connais, je louerai sans cesse votre infinie miséricorde, et je lui attribuerai tout ce qu'il y a de bon en moi : *Misericordia mea quid est?* dit saint Augustin, *totum quidquid sum, de misericordia tua est* (In. Ps. 58.)

Chevassu, Méditt., t. 1, p. 76.

CONSCIENCE.

Joie d'une bonne conscience.

La *gloire* de l'homme de bien *est le témoignage de sa bonne conscience* (2 Cor. 4. 12.).

Ayez une bonne conscience, et vous serez toujours dans la joie.

La bonne conscience peut supporter beaucoup de choses, et elle remplit de joie dans les adversités.

La mauvaise conscience est toujours timide et inquiète.

Vous jouirez d'un repos délicieux, si votre cœur ne vous reproche rien.

Ne vous réjouissez que lorsque vous aurez fait le bien.

Celui-là jouit d'une grande tranquillité de cœur, qui ne se met en peine ni de la louange ni du blâme.

Il sera aisément content et en paix celui dont la conscience est pure.

Vous n'êtes pas plus saint parce qu'on vous loue, ni plus méprisable parce qu'on vous blâme.

Vous êtes ce que vous êtes ; et vous ne sauriez être plus grand que vous ne l'êtes aux yeux de Dieu.

Si vous considérez bien ce que vous êtes en vous-même, vous vous embarrasserez peu de ce que les hommes disent de vous.

L'homme voit l'extérieur, et Dieu voit le fond du cœur.

L'homme regarde les actions, et Dieu pèse les intentions.

Faire toujours bien et s'estimer peu, c'est la marque d'une âme humble.

Ne vouloir de consolation d'aucune créature, c'est le signe d'une grande pureté et d'une grande confiance intérieure.

Celui qui ne cherche au dehors aucun témoignage en sa faveur, fait bien voir qu'il s'est entièrement abandonné à Dieu.

Car ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est approuvé, dit saint Paul, *mais celui que Dieu recommande* (2, Cor., 10, 18).

Marcher intérieurement en la présence de Dieu, et n'avoir aucune attache au dehors, c'est l'état d'un homme intérieur.

Imit. de J.-C., liv. 2, ch. 6.

La joie de la bonne conscience opposée aux remords des méchants.

§ 1. . . . . Ainsi nous avons au dedans de nous-mêmes un *surveillant* assidu qui ne s'endort jamais, un *prédicateur* infatigable qui ne

se fait jamais, un *maître* zélé qui ne cesse de nous montrer le bien et de nous y exhorter. Dieu pouvait-il manifester avec plus d'éclat son amour, sa sollicitude providentielle pour la vertu?

Elle est un surveillant, un prédicateur, un maître, un guide pour les bons; et un censeur, un bourreau; des épines pour les méchants.

Epictète, philosophe stoïcien, avait merveilleusement compris cette vérité. « Les hommes, disait-il, mettent assez habituellement leurs enfants, encore en bas âge, sous la conduite d'un sage précepteur, dont l'occupation constante est de les détourner du vice et de les diriger dans les sentiers de la vertu; Dieu, notre premier père, en a usé de même à notre égard : en nous créant, il nous a placés sous la direction de cette faculté naturelle, appelée *conscience*, laquelle, comme un autre précepteur, ne cesse de nous instruire, de nous enseigner le bien, de nous gourmander et de nous punir quand nous nous laissons aller au mal. »

La conscience est donc pour les bons un *guide* zélé, un maître charitable; mais pour les méchants, au contraire, c'est un *censeur* sévère, un *bourreau* impitoyable qui les accuse, es flagelle intérieurement, et répand tant d'amertume sur tous leurs plaisirs, qu'à peine ont-ils porté à leur bouche les oignons d'Egypte, que leurs yeux se remplissent de larmes cuisantes... Le cœur du méchant devient la victime des remords de la conscience, *épines* cruelles que le péché y fait éclore, et qui la tourmentent, la déchirent sans relâche.

Si vous me demandez quelles sont ces épines, ces pointes si aiguës, je vous répondrai : Ces épines, c'est la laideur, la difformité même du péché, si horrible, si abominable, qu'un philosophe païen allait jusqu'à dire : « qu'eût-il été assuré de se dérober aux châtiments des dieux et aux regards des hommes, il se serait abstenu du mal, par la seule considération de ce qu'il présentait à ses yeux de déréglé et de honteux. »

Ces épines, ce sont les suites du péché, le préjudice qu'il porte quelquefois au prochain, voix effrayante qui, comme le sang d'Abel, ne cesse de crier vers Dieu et de demander vengeance Antiochus a porté la désolation et la mort dans Jérusalem; l'image de ses cruautés est sans cesse présente à ses yeux et répand dans son âme une tristesse noire qui le consume; il se sent près de sa fin, il s'écrie (Machab., 1, 6.) : « Je me souviens maintenant de tous les désastres dont j'ai affligé Jérusalem : j'ai pillé ses trésors, j'ai exterminé sans motif une multitude de ses habitants. Je reconnais que c'est là la cause de tous les maux que je souffre en ce moment; et voilà qu'une douleur mortelle me fait périr sur une terre étrangère. »

Ces épines, c'est la honte, l'infamie qui s'attache au vice. En vain le pécheur chercherait-il à se faire illusion, ou à s'endurcir à cet égard : c'est un sentiment naturel à l'homme que de désirer l'estime et l'amour de ses semblables, de redouter leur mépris et leur aversion; ce qui a fait dire à un sage « qu'il n'y a pas dans le monde de plus grand tourment que d'être l'objet de la haine publique. » Mais ce qui le torture plus cruellement encore, c'est l'appréhension inévitable de la mort, l'incertitude de la vie, la perspective terrible du jugement et des peines éternelles. Toutes ces images sont autant de pointes aiguës qui le percent, le déchirent, lui mettent pour ainsi dire le cœur en lambeaux. A chaque fois que le souvenir de la mort, si certaine d'une part et si incertaine de l'autre, vient s'offrir à sa mémoire, il tombe dans une tristesse profonde, en pensant que ce moment fatal viendra venger ses iniquités, mettre fin à ses déréglements et à ses jouissances criminelles. En vain s'efforce-t-il de repousser cette pensée amère; il est naturel à un mortel de mourir; aussi la plus légère indisposition suffit-elle pour le livrer aux craintes et aux transes les plus vives : échappera-t-il, n'échappera-t-il pas? Voilà l'affreuse incertitude qui vient l'assaillir, le torturer. L'amour de soi est chez lui toujours escorté de la peur et de l'épouvante, et le fait frémir devant des chimères et des fantômes; il tremble où il n'y a rien à craindre; qu'un fléau sévisse, que le tonnerre gronde, que l'éclair brille dans la nue, il se trouble, sa conscience s'alarme, il se croit l'objet, le but de tous ces accidents.

« Chaque jour, dit un des amis de Job, chaque jour voit croître l'orgueil de l'impie, mais l'incertitude des années qui lui sont destinées est pour lui une source d'inquiétudes déchirantes, au milieu du plus profond silence, son oreille est frappée des bruits les plus effrayants (Job. 15.), » des clameurs de sa conscience, qui ne cesse de s'élever contre lui. « Au sein de la paix il se croit en butte aux embûches de ses ennemis. » Une conscience coupable n'est jamais exempte d'alarmes et d'anxiétés. « Quand la nuit est venue, il perd l'espérance de revoir la lumière; » enveloppé des épaisses ténèbres du péché, il désespère de revoir jamais se lever sur lui des jours purs et sereins, de revoir cette douce lumière de la bonne conscience, qui, comme un flambeau radieux, répand jusque dans les replis de l'âme la clarté et la joie. « Il semble qu'il n'ouvre les yeux que pour voir autour de lui des épées nues, prêtes à le frapper. A table même, » où la généralité des hommes ne trouve que plaisir et jouissance, « à table, il est poursuivi de crainte et de défiance; il se croit près d'être enveloppé par le jour des ténèbres, » par le jour de la mort, du jugement et de la sentence finale. Ainsi « les images de la tribulation et les angoisses de la crainte le pressent, l'assiégent de toute part, comme un roi sur le point de livrer la bataille » qui va décider de son sort et de sa couronne. — Oui, dit un philosophe, c'est une loi éternelle de Dieu, que

le méchant soit continuellement investi par la crainte. — « Le méchant fuira sans être poursuivi, mais l'homme juste a la force et la confiance du lion. »

Saint Augustin a rendu tout cela en quelques paroles (Cant. lib. 1. c. 12.): « Vous l'avez décrété, Seigneur, et votre décret est inviolable, vous avez décrété que l'âme déréglée serait à elle-même son châtiment. » Cette loi est universelle : rien dans le monde ne sort de l'ordre naturel, sans tomber aussitôt dans l'agitation et l'inquiétude : que ne fait pas souffrir un os dérangé de la place qui lui avait été marquée par la nature ! les éléments sont en état de véhémence, aussitôt qu'ils s'éloignent de leur centre. Que de maladies n'occasionnent pas les humeurs dans le corps humain, dès qu'elles perdent l'équilibre et ce juste tempérament qu'elles doivent conserver ! La créature privilégiée du don de la raison, obligée d'y conformer ses actes, pourrait-elle donc se livrer au désordre, sans en souffrir, et sans exciter les murmures, les réclamations, les plaintes de sa nature? « Qui jamais se mit en guerre avec Dieu, et put avoir la paix avec soi-même (Job. 9.)? »

. . . Voilà le tourment que souffrent les pécheurs, et c'est là, par un juste jugement de Dieu, une des grandes misères qui pèsent sur eux dans cette vie. Les Saints n'ont qu'un cri à cet égard : « Peut-il exister pour le pécheur, dit saint Ambroise (Offic. lib. 3, c. 4.), un châtiment plus terrible que les tortures intérieures de sa conscience? Rien dans le monde qui soit plus redoutable, fût-ce la perte de tous ses biens, l'exil, la maladie la plus cruelle, la mort même. »

« Il n'y a rien, dit saint Isidore (In sent., lib. 2, c. 26.) que l'homme ne puisse fuir, excepté lui-même. Qu'il aille donc où il voudra, jamais il ne pourra se soustraire aux tourments d'une mauvaise conscience.,. Pas de supplice plus intolérable, dit-il ailleurs, qu'une conscience criminelle. Voulez-vous donc éviter la tristesse, soyez vertueux. »

Cette vérité est si évidente que les philosophes païens, nonobstant leur ignorance des peines que notre foi inflige aux méchants, l'ont reconnue et proclamée en mille endroits. « Que vous sert, dit Sénèque (Epist. 97.), de vous dérober aux regards et aux oreilles des hommes ? La bonne conscience peut affronter les yeux du monde entier ; mais la mauvaise, au fond même des déserts, trouverait le trouble et l'inquiétude. Si votre action est bonne, que craignez-vous qu'elle soit connue : qu'importe que les autres l'ignorent ? Vous la connaissez vous-même : malheur à vous, si vous méprisez un tel témoin ! Le témoignage de la conscience vaut à lui seul mille témoignages...

Est-il, dit ailleurs le même philosophe, une plus grande punition d'une faute que de l'avoir commise ? » Et dans un autre endroit : « Vous n'avez pas de témoin plus à craindre que vous-même : vous pouvez fuir tous les autres, mais vous-même, jamais. » Cicéron dit aussi dans un de ses discours (Pro Milone) : « La conscience a une force irrésistible pour absoudre comme pour condamner : aussi voyons-nous que l'innocence est inaccessible à la crainte, et que le crime n'en est jamais exempt. »

Tel est le tourment que souffrent et que souffriront à jamais les pécheurs ; il commence en cette vie, pour continuer toute la durée de l'autre. C'est là ce ver immortel d'Isaïe, qui doit ronger éternellement les entrailles des méchants. « Ainsi, dit saint Isidore, un abîme appelle un autre abîme ; du tribunal de leur conscience ils sont immédiatement déférés à ce tribunal suprême, où les attend une sentence de réprobation éternelle. »

Louis de Grenade, Gui de des péch., p. 161.

La bonne conscience comparée au miel.

§. 2. . . La propriété du miel est, non-seulement d'avoir de la douceur, mais de communiquer cette douceur aux substances les plus insipides et les plus amères auxquelles il est mêlé ; il en est de même de la bonne conscience : elle est une source de joie si abondante, que cette joie se répand sur les peines de la vie et en fait autant de véritables plaisirs.

« Telle est, dit saint Ambroise (Offic., lib. 2.), l'excellence de la vertu, que tout le secret de la vie heureuse est dans la pureté de la conscience, et dans la tranquillité qui en est le fruit. »

. . « La vertu, dit Cicéron (Tuscul., lib. 3), répand tant de joie dans la vie entière, que ceux qui se livrent à ses nobles et honnêtes exercices, ne ressentent aucune peine ou n'en ressentent que de très-légères... La vertu, dit-il ailleurs, ne saurait avoir de théâtre plus honorable et plus digne d'elle qu'une bonne conscience. »

Id. ibid., p. 167.

Remords de la mauvaise conscience du prêtre.

. . . Que si l'hypocrisie de cet ecclésiastique peut soustraire aux yeux des hommes les péchés qu'il commet, il ne peut se les cacher à lui-même, sa conscience les lui rappelle sans cesse : Dieu l'a placée au milieu de nous pour servir dès ce monde d'instrument à sa justice. Elle porte jusqu'au fond de l'âme le trouble, l'amertume et le chagrin. C'est une *voix* importune qui crie continuellement, c'est un *aiguillon* qui pique sans ménagement, c'est un *ver* qui ronge sans relâche : elle est, selon saint Bernard, un *témoin* qui accuse, un *Juge* qui condamne, un *bourreau* qui tourmente et qu'on porte toujours avec soi. Elle s'élève surtout contre un Ministre des saints autels, lorsqu'il est tombé dans des fautes grièves. Tout lui retrace l'horreur de son infidélité et de sa perfidie. S'il confesse, l'état déplorable de ses pénitents lui rappelle le sien. S'il prêche, tandis qu'il crie au peuple, fuyez le péché, sa conscience dit, pourquoi le commettez-vous? S'il monte à l'autel, un reste de religion lui retrace l'horreur de sa conduite. S'il assiste les mourants,

le spectacle de la mort qu'il a sous les yeux l'alarme et le consterne, le remords et la crainte le saisissent, l'inquiètent et le déchirent. Que si cela ne fait aucune impression sur lui, c'est le plus terrible des châtiments, c'est une marque de son aveuglement, une preuve de son endurcissement, un présage de sa réprobation. Il tombera dans l'impénitence, il mourra dans le désespoir, l'enfer sera son partage.

Bélon, Tr. de la perf. de l'état eccles., t. 1, p. 61

Fausse conscience.

Combien qui font consister leur religion dans quelques pratiques extérieures, souvent minutieuses et vaines, auxquelles ils ne manqueraient pas pour rien au monde, et qui enfreignent sans difficulté les lois de Dieu et de l'Église ! et avec cela ils se croient dans la bonne voie ; ils prétendent qu'ils remplissent leurs devoirs religieux, qu'ils n'ont rien à se reprocher, et qu'on ne doit point leur en demander davantage. Quelle inconséquence !

N'auriez-vous pas le malheur d'être du nombre de ces aveugles chrétiens? Ne vous contentez-vous pas de vous montrer fidèle à certaines pratiques extérieures de religion qui vous plaisent et reviennent davantage à votre caractère ? Vous assistez aux saints offices les dimanches, vous vous faites un devoir journalier de pieuses lectures, de la récitation du chapelet, de l'aumône, etc ; mais vous ne vous faites nullement un cas de conscience de manquer à la confession annuelle et à la communion pascale ; vous déchirez le prochain par vos paroles, et vous ruinez sa réputation par vos médisances, par vos rapports envenimés, et même quelquefois par vos calomnies ; vous enfreignez les lois du jeûne et de l'abstinence, etc., etc. Et c'est ainsi que vous croyez hononer Dieu ! C'est ainsi que vous pensez assurer votre salut ! Ah ! que vous êtes dans une déplorable erreur ! Sachez-le bien, et c'est l'Apôtre saint Jacques qui vous donne cet avertissement : Si vous manquez à la loi de Dieu dans un point essentiel, c'est comme si vous manquiez dans tout le reste. Dieu ne vous donnera point le ciel, parce que vous aurez fait telle ou telle bonne œuvre, mais uniquement parce que vous aurez rempli toute sa loi. Il ne regarde point comme dignes de la vie éternelle les Chrétiens qui n'obéissent à ses commandements que dans les choses qui leur plaisent ou qui leur coûtent peu, mais ceux-là seuls qui se font une continuelle violence pour lui obéir en toutes choses.

Pinart, La nour. de l'âme chrét., p. 269.

Il faut découvrir sa conscience.

Si vous voulez avoir la paix de conscience à un haut degré et trouver la joie en toutes choses, vous ne devez jamais tenir cachées ni vos tentations, ni vos infirmités, ni vos peines ; il faut les révéler non pas à un chacun, mais seulement aux supérieurs et aux hommes spécialement préposés à cette fin.

De même qu'une épine entrée dans le corps doit être arrachée pour que la douleur corporelle soit soulagée, de même les pensées tristes et les suggestions de l'ennemi doivent être révélées pour qu'elles cessent de tirailler et de tourmenter l'esprit.

Ne remarquez-vous pas comment quiconque est tourmenté par quelque chagrin, se relève naturellement et se ranime aussitôt qu'il a révélé la plaie cachée dans son cœur? Combien plus tôt sera produit cet effet par la grâce de Dieu et la force de la vertu ?

. . . Si vous vous vainquiez vous-même sur-le-champ en ouvrant votre conscience, vous calmeriez aussitôt toute agitation d'esprit, vous vivriez dans la tranquillité et la sécurité.

Car toutes les fois qu'on révèle ses maux propres, la consolation spirituelle apporte un remède efficace au mal.

Etude de la perf. relig., p. 153.

CONSEILLERS.

Qu'ils soient en petit nombre.

Choisissez-vous des conseillers graves, éclairés, consciencieux. C'est assez vous dire combien le nombre doit en être restreint. Il est bon, pour approfondir une affaire, d'entendre tous les avis ; mais il ne faut se déterminer que sur celui d'un petit nombre.

Louis de Grenade, Guide des pécheurs, p. 440.

Caractère des bons et des mauvais conseillers des princes.

Hélas ! à quoi les rois sont-ils exposés ! les plus sages même sont souvent surpris. Des hommes artificieux et intéressés les environnent ; les bons se retirent, parce qu'ils ne sont ni empressés ni flatteurs ; les bons attendent qu'on les cherche, et les princes ne savent guère les aller chercher. Au contraire, les méchants sont hardis, trompeurs, empressés à s'insinuer et à plaire, adroits à dissimuler, prêts à tout faire contre l'honneur et la conscience, pour contenter les passions de celui qui règne. Oh ! qu'un roi est malheureux d'être exposé aux artifices des méchants ! il est perdu, s'il ne repousse la flatterie, et s'il n'aime ceux qui disent hardiment la vérité.

Fénélon, Les avent. de Télém., p. 19.

CONSIDÉRATION

DE SOI-MÊME.

. . . Si vous désirez la paix et une véritable union avec Dieu, il faut laisser là tout le reste, et n'avoir que vous seul devant les yeux.

Vous ferez de grands progrès, si vous vous dégagez de tout soin temporel ; mais vous décherrez sensiblement, si vous faites quelque cas des choses passagères.

Imit. de J.-C., liv. 2, ch. 5.

CONSOLATION.

Il ne faut chercher qu'en Dieu la vraie consolation.

. . . Quand tu possèderais tous les biens créés, tu ne pourrais être heureuse et contente ; mais c'est en Dieu qui a tout créé, que réside toute ta béatitude et ta félicité.

Félicité non pas telle que se la figurent et la préconisent les amateurs insensés du monde, mais telle que l'attendent les bons et fidèles serviteurs de Jésus-Christ, et que la goûtent quelquefois par avance les âmes pieuses et les cœurs purs, *dont la conversation est dans le ciel* (Philip. 3, 20.).

. . . L'homme pieux porte partout avec lui Jésus son consolateur, et lui dit : assistez-moi, Seigneur Jésus, en tout lieu et en tout temps.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 16.

De la privation de toute consolation.

. . . Ne vous affligez pas... s'il arrive qu'un ami vous délaisse, sachant qu'enfin il faudra tous être séparés les uns des autres.

L'homme a beaucoup et longtemps à combattre en lui-même, avant qu'il apprenne à se vaincre pleinement, et à tourner vers Dieu toutes ses affections.

. . . Je n'ai jamais trouvé d'homme si religieux et de si pieux qui n'ait éprouvé quelquefois cette soustraction de la grâce ou une diminution de ferveur.

Il n'y a jamais eu de Saint ravi si haut et si éclairé, qui n'ait été tenté avant ou après.

En effet, il n'est pas digne de la haute contemplation de Dieu, celui qui n'a pas souffert pour Dieu quelque tribulation.

Car la tentation présente est d'ordinaire un signe de la consolation qui doit suivre.

Imit. de J.-C., liv. 2, ch. 9.

Ne pas se juger digne de consolation, mais plutôt de châtiments.

Qu'ai-je mérité pour mes péchés, sinon l'enfer et le feu éternel?

Je le confesse avec sincérité : je suis digne de tout opprobre et de tout mépris; je n'ai aucun titre pour être compté parmi ceux qui sont à vous, et bien qu'il me soit douloureux de l'entendre, je rendrai cependant contre moi témoignage à la vérité; je m'accuserai de mes péchés, afin d'obtenir de vous plus aisément miséricorde.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 52.

CONSOLATIONS

DU SAINT-ESPRIT.

. . . « Eloignez-vous, éloignez-vous un peu de moi, Seigneur, s'écriait souvent saint Ephrem, succombant sous le poids des douceurs dont Dieu l'accablait; « éloignez-vous un peu : ma nature est trop faible pour supporter tant de bonheur. » O bonté merveilleuse! ô tendresse infinie de ce souverain Maître, qui se prodigue si généreusement à ses serviteurs, que les forces de leur cœur ne peuvent plus supporter les torrents de délices dont il les inonde!

Dans cette ivresse spirituelle, tous les sens de l'âme s'endorment d'un profond sommeil de vie et de paix. Alors transportée au-dessus d'elle-même, elle s'élance à des contemplations, à des affections, à des jouissances inconnues à la nature. Comme on voit l'eau placée sur le feu, après avoir atteint un certain degré de chaleur, oublier en quelque sorte sa nature, bondir, s'élever avec la légèreté du feu qui la pénètre et lui communique ses propriétés; ainsi l'âme embrasée de cette flamme divine, s'élance avec toute l'ardeur de ses facultés vers le Ciel, d'où lui vient cette flamme.

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 149.

A la conversion et à la perfection.

. . . Sous l'ancienne loi, Dieu voulait que le premier et le dernier jour de chaque solennité fussent distingués des autres et célébrés avec une pompe toute particulière. La conversion et la perfection sont aussi les deux états où il se plaît à prodiguer à ses serviteurs plus de consolations et de délices. L'arbre n'est jamais plus beau que lorsqu'il se couvre de fleurs, ou que les fruits ont atteint leur dernière maturité. On solennise avec éclat le jour des fiançailles et celui des noces. Le Seigneur se fiance à l'âme convertie; mais, comme il la trouve nue et dénuée de tout, il est obligé de faire lui-même tous les frais de la fête; et pour cela il ne consulte pas les mérites de la fiancée, mais ses propres richesses qu'il met entièrement à sa disposition...

Pourquoi?

« Entre autres raisons de cela, dit saint Thomas, la principale, c'est la nouveauté de leur état, les premiers élans d'un amour naissant, les premières lueurs de cette lumière divine qui leur révèle ce qu'ils avaient ignoré jusque-là, la beauté des choses célestes : voilà ce qui les transporte de joie et de bonheur, d'admiration et de reconnaissance pour Celui qui leur a accordé un si grand bienfait, et qui les a retirés des horribles ténèbres où ils étaient ensevelis. » Voyez un homme entrer pour la première fois dans une grande cité ou dans un palais royal : les premiers jours, il reste comme ébloui, suspendu par la nouveauté, la magnificence de tout ce qu'il voit; mais peu à peu ses yeux se familiarisent avec toutes ces beautés, et le plaisir qu'il éprouve à les voir diminue avec son étonnement. C'est à peu près ce qui arrive à ceux qui font leur entrée dans la région de la grâce, à la vue de tant de merveilles qui frappent leurs regards pour la première fois. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les novices dans la dévotion éprouvent quelquefois plus de ferveur que les anciens : leurs yeux reçoivent les premiers

rayons de la lumière céleste, leur cœur est plus vivement touché du sentiment des choses divines. «Ce n'est pas sans quelque fondement, dit saint Bernard, que l'aîné du prodigue se plaint à ce bon père de ce qu'après l'avoir servi pendant tant d'années avec tout l'amour et toute la soumission du meilleur des fils, il n'a jamais reçu autant de marques d'affection que cet enfant dissipateur à son retour dans la maison paternelle. »

Le vin fermente tant qu'il est nouveau; l'eau, pénétrée des premières atteintes du feu, s'anime, bouillonne, semble vouloir s'élever; plus tard la chaleur sera plus forte et plus égale, mais elle est d'abord plus active et plus impétueuse.

Avec quelle bonté ce tendre père de famille reçoit ses enfants à leur entrée dans sa maison: les premiers jours, ce n'est que fêtes, réjouissances, où ils n'ont à mettre de leur côté que le soin de s'y abandonner. Dieu en use à leur égard comme le marchand qui donne d'abord gratuitement, quoiqu'il ait l'intention de ne rien livrer dans la suite qu'à un prix juste et convenable.

Id. il id., p. 157.

CONSOLATION SPIRITUELLE.

Signes qui la font reconnaître.

3. La vraie consolation spirituelle se reconnaît aux signes suivants : une certaine impulsion intérieure qui élève l'âme vers son Créateur, le lui fait aimer d'un amour ardent, et ne lui permet plus d'aimer aucune créature que pour lui; quelquefois de douces larmes attisent cet amour, larmes que fait couler le repentir des fautes passées, ou la vue des douleurs de Jésus-Christ, ou tout autre motif inspiré par une religion éclairée; enfin, tout ce qui augmente la foi, l'espérance, la charité, tout ce qui rend l'âme saintement joyeuse, plus affectionnée à la méditation des choses célestes et au soin de son salut, tout ce qui la porte à trouver son repos et sa paix dans le Seigneur, tout cela est vraie et spirituelle consolation.

Manuel, p. 291.

Elle est inexprimable.

L'excellence des dons spirituels et de la visitation intérieure est si grande, que la douceur n'en peut être assez expliquée ni comprise même par ceux qui en jouissent.

. . . Le plus souvent aussi nous ne savons pas ce que nous avons fait de grand aux yeux de Dieu pour mériter une si grande douceur.

Quoique Dieu console qui il veut, toutefois, à la vue d'une bonne œuvre et d'une bonne disposition, il a l'habitude de nous envoyer ces consolations spirituelles.

Mais si nous scrutons attentivement notre vie, nous remarquerons que ces consolations et ces joies d'en haut nous sont accordées alors que nous nous livrons à la prière avec plus d'humilité et de pureté.

Etude de la perfection, p. 2[illegible].

Pourquoi Dieu l'ôte.

. . . Le Seigneur a coutume d'attirer l'âme qui vient se donner à lui, par des lumières spéciales, des larmes et des consolations sensibles. Mais, après quelque temps, il en ferme la source afin de s'élever à une plus grande perfection en la détachant de ces douceurs sensibles dans lesquelles il se glisse facilement quelque imperfection et quelque retour d'amour-propre. Sans doute les consolations sensibles, et surtout les attraits naturels, sont des dons de Dieu, mais ils ne sont pas Dieu lui-même. Ainsi, pour détacher ses épouses de ses dons, et les forcer en quelque sorte à aimer le donateur d'un amour plus pur, il permet qu'elles ne trouvent plus dans l'oraison leurs anciennes jouissances, mais du dégoût, des aridités, des peines, et quelquefois des tentations... Rappelez-leur ce que disait saint François de Sales, *qu'une once d'oraison faite au milieu de la désolation pèse plus devant Dieu que cent livres faites au milieu des consolations.* En effet, celui qui aime Dieu pour les consolations, aime plus les consolations de Dieu que Dieu lui-même; au contraire, celui-là montre qu'il aime véritablement Dieu, qui l'aime et marche à sa suite privé de toute consolation.

Gaume, Manuel des conf., p. 318.

CONSTANTIN.

Son respect pour les prêtres.

Comme on lui présenta plusieurs papiers contenant des plaintes contre quelques ecclésiastiques, il les brûla sans les lire et se fâcha contre celui qui les lui avait donnés, en disant: C'est aux prêtres à juger les empereurs, et non pas aux empereurs à condamner et à juger les prêtres; et pour moi, dit-il, si je voyais un prêtre commettre quelque péché, je voudrais le couvrir de mon manteau royal de peur qu'on ne le vît.

Le Jeune, serm., t. 2, p. 367.

CONTRADICTIONS.

On en trouve partout.

Partout où vous trouverez des hommes, vous rencontrerez des contradictions. N'eussiez-vous à vivre qu'avec des Saints, vous auriez à souffrir de leur part, ils auraient à souffrir de la vôtre. Habitassiez-vous un désert, vous éprouveriez mille événements qui contrediraient vos goûts, vos inclinations, mortifieraient votre délicatesse, et souvent vous seriez vous-même à vous-même la plus rude de vos croix. En quelque endroit que vous soyez, il faut vous armer de patience, de courage, de douceur et de constance; Dieu vous souffre, c'est le moins que vous souffriez des autres: ceux-ci vous supportent; vous êtes aussi défectueux, qu'ils peuvent l'être; si vous vous croyez moins de défauts, ils ont plus d'orgueil à supporter dans vous; et faites bien

attention que la hauteur est ce qu'il y a de plus insupportable dans le commerce.

Avantage d'être contredit.

Personne ne vous fait plus de bien que celui qui vous contredit.

Roissart, La consol. du chrét., p. 363.

CONTRARIÉTÉS.

Les chercher.

Saint Bernard dit que, si le chrétien n'avait personne qui le contrariât, il devrait soigneusement chercher quelqu'un qui le fît, et le payer à prix d'or pour avoir un moyen de pratiquer le support et la douceur. Si donc vous trouvez cette personne sans dépenser ni or ni argent, profitez-en pour l'exercice d'une si belle vertu.

Quadrupani, Direct. pour ras. dans leurs doutes les âmes timorées, p. 97.

CONTRITION.

Le désir en prouve la réalité.

Vous dites que vous voudriez avoir la contrition, mais que vous ne pouvez pas l'avoir. Saint François de Sales vous répond : *C'est pouvoir beaucoup que de pouvoir vouloir. Le désir de la contrition prouve qu'il y a là la contrition. Le feu qui est sous la cendre ne se sent pas, ne se voit pas, et pourtant il existe.*

Id. ibid., p. 41.

Principe de saint Augustin.

Que le pénitent s'attriste toujours, mais que toujours il se réjouisse de sa tristesse.

La Vérit. cond. de S. Fr. de Sales pour la Conf. et la Com., p. 135.

Plus nécessaire que la confession.

On peut vous dire dans un sens que la contrition est plus nécessaire au salut que la confession ; non pas que celle-ci ne soit d'une obligation indispensable, mais la contrition peut suppléer à la confession, et non pas la confession à la contrition.

Prônes de Billot, t. 2, 259.

Sans elle point de pardon.

Rien ne peut en dispenser. Une maladie qui ôte l'usage de la parole, dispense de la confession; une mort prompte exempte de la satisfaction au moins pour cette vie. Il n'est pas de même de la contrition ; sans elle, il est impossible d'avoir le pardon de ses péchés. C'est ce défaut de contrition qui rend plus communément les confessions nulles et sacriléges, et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que l'on ne s'en aperçoit pas, et qu'ainsi l'on vit et l'on meurt dans le sacrilége.

Bonnardel. Instr. fam., t. 3, p. 224.

Ses motifs.

Dites-moi, mon cher enfant, si étant tombé dans le feu, si étant investi de toute part par les flammes, et prêt à en être étouffé, un de vos amis se jetait au milieu des flammes pour vous en retirer, avec quels transports ne lui témoigneriez-vous pas votre reconnaissance? croiriez-vous pouvoir trop faire, pour obliger ce charitable ami qui aurait exposé sa vie pour sauver la vôtre? Ah! mon enfant, vous devez beaucoup plus à Jésus-Christ... Les feux dont cet ami vous aurait garanti, ne sont rien en comparaison des feux de l'enfer. Cet ami ne serait qu'un homme comme vous, et Jésus-Christ est votre Dieu. Cet homme n'aurait fait qu'exposer sa vie pour vous, et Jésus-Christ a sacrifié la sienne pour vous sauver; il a versé son sang pour vous préserver de la damnation éternelle; il l'a versé jusqu'à la dernière goutte; il l'a versé dans les dernières ignominies ; il l'a versé dans les douleurs les plus cruelles!

. . Saint Grégoire de Nysse ne pouvait voir, sans attendrissement, le tableau du sacrifice d'Isaac. Quand il considérait cette innocente victime baissant la tête pour recevoir le coup de la mort, de la main de son propre père, il ne pouvait retenir ses larmes. Ah! mon enfant, la vue du Fils de Dieu expirant sur la croix, frappé par son Père, à cause de nos péchés, ne doit-elle pas vous attendrir davantage? Jetez les yeux sur lui.... Voyez-le sur cette croix... Ah! pouvez-vous le contempler, et penser que ce sont vos péchés qui l'ont crucifié et fait mourir, sans être déchiré par la douleur?

Id. ibid., t. 4, p. 390.

— I. Pécheurs, bannissez ce soir toute crainte. Que redouteriez-vous? Depuis tant d'années vous fuyez Dieu, et Dieu n'a pas laissé de vous suivre; et ce soir que vous voulez changer de vie, que vous vous repentez de l'avoir offensé, Dieu voudrait-il vous abandonner? Allons, repentez-vous, pleurez, etc. II. Saint Augustin dit : Qu'un berger perde une génisse, il pleure; qu'il perde une brebis, il pleure; et vous qui avez perdu Dieu, le souverain bien, vous ne pleurez pas! Mon frère, Dieu vient vous trouver pour faire la paix avec vous, et vous ne voudriez pas la faire avec lui? Allons, etc... IV. Vous craignez que Jésus-Christ ne vous repousse? Non, écoutez ce qu'il dit dans l'Evangile : *Eum qui venit ad me non ejiciam foràs* (Jo. 6. 37). Je ne repousserai point celui qui reviendra à moi repentant : Avez-vous entendu? Hâtez-vous, etc. V. Oh! que Dieu aime à voir un pécheur pleurer ses fautes! Mon frère, quels dégoûts n'avez-vous pas causés à Dieu? Mais ce soir, donnez-lui cette consolation, dites-lui de tout votre cœur : Seigneur, je me repens de vous avoir offensé. VI. Dites-moi, pécheur, Jésus-Christ méritait-il d'être traité comme vous l'avez traité? Mais Jésus-Christ ne veut pas que vous désespériez, demandez-lui pardon, etc. VII. Vous désirez obtenir votre pardon de Dieu? Sachez que Dieu désire encore plus de vous l'accorder.

VIII. Regardez Jésus-Christ; voyez combien lui coûte votre âme. Voyez tout ce qu'il a fait pour vous. Et cependant vous l'avez perdu pour un rien. IX. Vous avez abandonné Dieu, et Dieu à son tour vous a abandonné. Mais écoutez ce que vous dit ce soir Jésus-Christ : *Convertimini ad me, convertar ad vos* (Zach. 1, 3). Laissez le péché, revenez à moi et je vous embrasserai. X. Pécheur, depuis tant d'années ne fuyez-vous pas le Seigneur, qui vous suit sans cesse? Entendez-le vous dire ce soir : Agneau chéri, arrête, cesse de me fuir; je t'aime, je veux te sauver. XI. Le Seigneur vous parle ce soir comme en pleurant votre perte : *Quarè moriemini domus Israel* (Ezech. 18. 31.)? Mon fils, vous dit-il, pourquoi voulez-vous vous damner et aller au feu éternel? Mais vous répondez : Que faire? J'ai péché, c'est pour cela précisément que le Seigneur ajoute : *Revertimini et vivite* (Ibid.); revenez à moi, repentez-vous et je vous pardonnerai. XII. Voilà Jésus-Christ, qui, les bras ouverts, vous appelle. Mon fils, demandez-moi pardon, car je veux vous pardonner. XIII. Pécheur, désirez-vous d'entendre les paroles que Jésus-Christ adressait à la Madelaine : *Mulier, remittuntur tibi peccata tua?* Mais si vous désirez les entendre, prosternez-vous à ses pieds comme la Madelaine, en pleurant, etc. XIV. Félicitez-vous, pécheur, de n'avoir point affaire à un homme de la terre, mais à Dieu. Si vous aviez offensé quelque personne comme vous avez offensé Dieu, je vous dirais qu'il y a peu d'espérance de pardon. Mais vous avez outragé Dieu, dont la miséricorde est infinie; l'eussiez-vous offensé pendant cinquante années consécutives, en commettant chaque jour mille péchés, il suffirait de lui dire ce soir : Seigneur, je me repens, etc. Et Dieu vous répondrait : Et moi, je vous pardonne tous les dégoûts que vous m'avez causés.

S. Liguori, Inst. prat. sur les exer. des miss., p. 173.

Règle de vraie contrition.

Sainte Thérèse donnait une excellente règle pour connaître si une âme avait une douleur véritable de ses péchés : Cette âme a-t-elle le bon propos, est-elle décidée à tout perdre plutôt que la grâce de Dieu? alors qu'elle demeure en paix, parce qu'elle a la vraie douleur de ses péchés.

Id., Inst. sur les préc. du Décal. et sur les Sacr., p. 217.

Erreur touchant l'acte de contrition.

Vous trouverez quelquefois des personnes à qui le confesseur dira : Vous vous êtes préparées pour vous confesser? Oui, mon père, j'ai fait l'acte de contrition. Et comment ont-elles fait? Elles ont lu dans un livre : *Acte de contrition :* Mon Dieu, je me repens de tout mon cœur d'avoir commis le péché, parce qu'il vous déplaît; je suis bien fâché de vous avoir offensé, parce que vous êtes infiniment bon. Et parce qu'elles ont dit ces paroles ou d'autres semblables dans leur esprit ou de bouche, elles pensent avoir fait un acte de contrition. Ces paroles ne sont pas mauvaises, c'est bien fait de les dire, pourvu que vous ne mentiez pas; mais de croire que vous ayez fait un acte de contrition pour les avoir seulement dites ou de bouche, ou en votre esprit, c'est une grande simplicité et une erreur très-pernicieuse; la contrition n'est pas dans la bouche, ni dans l'esprit, ni dans l'imagination, mais dans la volonté. Dieu ne demande pas que vous disiez que vous êtes fâché de l'avoir offensé, mais il veut que vous le soyez effectivement... Un homme qui conserve l'animosité dans son cœur, ou qui ne restitue pas le bien mal acquis, pourrait dire cent fois : Mon Dieu, je suis marri de vous avoir offensé, et il n'aurait pas un grain de vraie repentance. A quoi connaît-on s'il en a? Aux effets.

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 136.

Triste exemple.

Une personne qui avait mené en apparence une vie fort édifiante, étant sur son lit de mort, dit à son confesseur : *Mon père, ce qui m'effraie le plus en ce moment, c'est de m'être très-souvent confessée par routine et sans regret de mes fautes.* Hélas! combien de chrétiens qui pourraient, en toute vérité, tenir le même langage! Ne seriez-vous pas de ce nombre?

Pinart, La nourrit. de l'âme chrét., p. 279.

Beaux exemples.

Saint Ulric, de l'Ordre des Frères prêcheurs, parlait un jour avec force de la malice du péché et de l'injure qu'il fait à Dieu. Tout à coup, un seigneur, qui était présent à son sermon, se lève et s'écrie en présence de tout l'auditoire : *O mon Dieu! ô mon Dieu! est-il possible que par mes péchés j'aie eu la hardiesse de vous offenser de la sorte?* Et en prononçant ces paroles, il pousse un profond soupir et expire de douleur. Puissiez-vous avoir une contrition aussi parfaite toutes les fois que vous vous confessez!

Id., ibid., p. 279.

On faisait un jour de grandes menaces à saint Jean Chrysostôme, de la part de l'impératrice, parce qu'il lui refusait une chose injuste : *Allez dire à l'impératrice*, répondit le saint archevêque, *que Chrysostôme ne craint qu'une chose, c'est de souiller son âme par le péché.* Oh! que nous serions heureux, si nous avions de pareils sentiments! excitons-les du moins dans notre âme avant de nous confesser, et ensuite conservons-les jusqu'à notre dernier soupir.

Id. ibid., p. 281.

Bellarmin assistant un moribond.

Bellarmin raconte qu'il alla un jour assister un malade qui était sur le point de mourir. Il l'exhorta à faire un acte de contrition. Ce malade répondit qu'il ne savait ce que c'était que la contrition. Le pieux cardinal lui en

donna l'explication, mais le moribond repartit : Mon père, je ne vous entends pas, je ne suis pas capable de comprendre votre langage, et il mourut dans cet état, laissant des craintes fondées sur son sort éternel ; c'est ce que Bellarmin lui-même nous a transmis.

S. Liguori, Consid. sur les max. éternelles, p. 74.

Notre douleur comparée à celle de saint Pierre

Hélas ! saint Pierre n'a renoncé son maître qu'une seule fois, et a pleuré toute sa vie. Combien de fois l'avez-vous trahi, combien de fois l'avez-vous renoncé par crainte, par respect humain, par passion, par malice et de sang-froid, sachant ce que vous faisiez, et n'étant prévenu d'aucune ignorance !... Que de prédicateurs ont fait éclater leurs voix, et vous ont fait connaître l'énormité de votre crime ? et cependant vous ne pleurez point et vous ne faites point de pénitence. Combien de fois avez-vous pleuré votre péché, après que Jésus vous a regardé ; et nonobstant vous êtes retourné avec les soldats, ou vous l'aviez renié, battu, souffleté plus cruellement que les Juifs

Pinart, L'Nourrit. de l'amour ret., p. 250.

Elle ne doit pas être sensible.

Quand vous avez demandé à Dieu la contrition et que vous vous y êtes excité de votre mieux, ne vous troublez pas de ce que vous ne la sentez pas en vous-même ; ordinairement elle n'est pas sensible, c'est-à-dire, elle n'affecte pas les sens. Votre volonté est-elle contraire au péché ? Seriez-vous content et heureux de ne l'avoir pas commis, parce que vous savez qu'il offense Dieu ? Eh bien ! tenez-vous en paix, vous avez la contrition. Le déplaisir que l'on sent, dit un pieux auteur, de ne pas haïr le péché autant qu'on devrait le haïr, provient de la haine qu'on porte au péché ; comme le désir d'aimer Dieu provient de l'amour même de Dieu.

Id. ibid., p. 284.

Elle doit être surnaturelle.

. . . Plusieurs pleurent, dit saint Augustin, et je pleure aussi avec eux, mais je pleure de ce qu'ils pleurent mal. Ce débauché pleure sa vie licencieuse, parce qu'il a dérangé ses affaires, ruiné sa santé. Cette fille répand des larmes, elle sèche de douleur, parce que son péché l'a déshonorée, qu'elle est devenue la fable du public. Cette femme raconte avec larmes les chagrins et les mauvais traitements que lui a faits son mari : je vois un autre pousser des sanglots et des soupirs que lui arrache la confusion naturelle qu'il a d'avouer certaines actions qu'il voudrait pouvoir cacher à lui-même. Qui ne voit, mes frères, que ces douleurs sont toutes naturelles, qu'elles sont moins l'effet de la grâce que de la nature, incapables par conséquent de réconcilier le pécheur avec Dieu ? Ce sont, dit saint Bernard, des pluies froides qui causent la stérilité, au lieu d'apporter l'abondance... Elevez-vous par la foi au-dessus de tous les motifs humains, pour n'envisager dans le péché que l'offense de Dieu, la perte de son amitié, les malheurs éternels qui en sont la suite.

Prônes de Billot, t. 2, p. 266.

Intérieure.

. . . Hélas ! mes frères, quelle illusion ! illusion qui vous a trompés jusqu'ici. Vous avez cru être suffisamment disposés à recevoir votre pardon, parce que vous avez examiné votre conscience, accusé vos péchés, fait des actes de contrition, poussé des soupirs, versé quelques larmes ; mais comme avec tout cela votre cœur n'était point changé, et qu'il ne détestait pas le péché comme il le devait, votre pénitence a été vaine, stérile et infructueuse. Si vous aviez affaire à un homme, il se contenterait de ces dehors de pénitence ; mais Dieu ne s'en contentera jamais, parce qu'il voit le fond du cœur ; et pendant que ce cœur aimera les plaisirs criminels, quelques larmes que vous répandiez, quelque protestation que vous fassiez de ne plus retomber, vous serez toujours coupables devant Dieu, vous serez toujours chargés du fardeau de vos péchés, et vos pleurs comme vos paroles, qui sont autant de fourberies et de mensonges, bien loin de vous justifier, ne serviront qu'à vous rendre plus criminels. Je veux bien que pour vous exciter à la douleur de vos péchés vous lisiez dans des livres quelques formules propres à vous l'inspirer ; mais de croire que ces prières suffisent, et qu'à force de lire plusieurs formules propres à toucher le cœur, sans qu'il le soit en effet, on obtiendra le pardon de son péché, c'est une erreur. Lisez tant de prières qu'il vous plaira, prononcez de bouche autant d'actes de contrition que l'esprit peut en former : si la douleur n'est pas dans le cœur, si le cœur n'est pénétré de repentir de son péché, si le cœur, en un mot, n'est changé, toutes les prières ne servent à rien.

Id. ibid., p. 260.

Universelle.

. . . Non, mes frères, Dieu ne veut pas de ces cœurs demi-blessés, comme dit saint Augustin, de ces cœurs demi-chrétiens, demi-païens, qui offrent d'une main de l'encens au vrai Dieu, et de l'autre aux idoles ; qui détestent certains vices, et qui s'en pardonnent d'autres dont ils ne veulent pas se corriger. Le sacrifice du cœur, pour être agréable à Dieu, doit être entier ; comme il ne pardonne pas à demi, et que, dans le pardon qu'il nous accorde, il remet toutes nos dettes, il faut de même que le pécheur ne réserve aucun péché, que sa contrition s'étende à tous, qu'elle soit comme une mer qui les noie, qui les absorbe tous dans son sein : *Magna est velut mare contritio tua.* Le glaive de la douleur les doit tous immoler. Un seul épargné est un obstacle au pardon.

Id. ibid., p. 267.

— Il faut renoncer au péché, mais sans exception; en réserver un seul, c'est ne renoncer à aucun. Il faut retourner à Dieu, mais il faut que ce soit de tout votre cœur : (*In toto corde vestro.* Joël. 2). Vouloir partager son cœur entre Dieu et le péché, c'est l'ôter tout à fait à Dieu. Dans l'ancienne loi il y avait diverses sortes de sacrifices : la nouvelle ne veut que des holocaustes, c'est-à-dire, des sacrifices qui ne réservent rien de la victime.

Nepveu, Pensées ou Réfl. chrét., t. 1, p. 50.

Presque tous ont un péché favori.

Il est peu de personnes, même des plus régulières, qui n'aient un certain péché auquel elles ont plus d'attache, qui est comme le favori de cœur, qu'on tâche toujours d'épargner. Une personne aura de la probité, mais elle sera médisante; elle aura de la piété, mais elle sera chagrine et impatiente; une autre sera douce, mais elle sera négligente et paresseuse; l'une est diligente et soigneuse, mais elle est trop attachée aux biens : celle-ci est charitable et libérale envers les pauvres, mais elle est trop indulgente pour elle-même, et trop attachée à son plaisir, cette autre sera assez détachée du plaisir; mais elle est trop vive sur le point d'honneur, trop sensible au moindre mépris, elle ne le peut pardonner.

Id. ibid., p. 51.

Cette réserve damne beaucoup de chrétiens.

. . . La source de la damnation de beaucoup de chrétiens, c'est le soin qu'on a de réserver toujours un certain péché auquel on a plus d'attache, et que Dieu veut absolument qu'on lui sacrifie. Ce ne sont pas souvent les plus grands péchés ni le plus grand nombre qui nous damnent, mais un seul auquel nous sommes trop attachés, parce qu'on ne s'en confesse pas sincèrement, ou qu'on ne s'en détache jamais parfaitement. On n'est point de bonne foi là-dessus, ni avec Dieu ni avec son confesseur, ni avec soi-même; ou on le déguise, ou on le diminue : mais le malheur est qu'en se trompant soi-même et le confesseur, on ne trompe pas Dieu.

Id. ibid., p. 52.

Histoire.

Saint Sébastien, martyr, avait le don de guérir les infirmités par un signe de croix. Il alla voir un jour Croatius qui était malade, et lui promit la santé à condition qu'il brûlerait ses idoles. Celui-ci en brûla un grand nombre, mais il s'en réserva une à laquelle il tenait fortement, et par conséquent n'obtint pas sa guérison. Il s'en plaignit ensuite au Saint qui lui répondit qu'il ne lui servait de rien d'avoir brûlé ses idoles, puisqu'il en avait gardé une : de même il ne sert à rien de détester les autres péchés mortels, si on ne les déteste tous sans exception.

S. Lig., Instr. sur les prec. du Décal. et sur les Sacr., p. 21.

CONTRITION PARFAITE.

Effet d'une grâce particulière.

. . . Il est vrai qu'un acte de contrition parfaite, c'est-à-dire produit par un pur amour de Dieu, est capable d'effacer tous les péchés, quelque nombreux et quelque énormes qu'ils soient. Mais savez-vous que l'acte d'une parfaite contrition, étant le plus héroïque de tous, est l'effet d'une grâce particulière, que les plus grands Saints eux-mêmes ne croyaient point mériter ? Et vous compteriez sur cette grâce, vous qui résistez à tant d'autres qui vous pressent d'aller à la source, qui sont les Sacrements.

Prônes de Billot, t. 4, p. 222.

CONVERSATION.

Indice des qualités de l'âme.

« Les médecins, dit saint François de Sales, prennent une grande connaissance de la santé ou maladie d'un homme par l'inspection de sa langue; et nos paroles sont les vrais indices des qualités de nos âmes. »

Beaunier, Le guide du jeune prêtre, p. 179.

Ne contredire personne dans les choses douteuses, et de nulle conséquence.

Accoutumez-vous à ne contredire personne dans la conversation, lorsqu'il s'agit de choses douteuses qu'on peut soutenir de part et d'autre; ne disputez point avec chaleur, mais cédez modestement lorsqu'on ne trouvera pas votre opinion bonne, et restez alors dans un humble silence; agissez de même dans les choses de nulle conséquence, quand même vous seriez certain que ce que l'on affirme n'est pas véritable. Dans les autres occasions, lorsqu'il importe de défendre la vérité, que ce soit toujours sans emportement et sans aigreur; vous la persuadez bien mieux avec douceur qu'avec impétuosité et colère.

Dom Sans de Sainte-Catherine, le Liv. d'or ou l'hum. en prêt., p. 17

Ne pas chuchoter.

Dans une société, il est inconvenant de faire des *a parte*, c'est-à-dire de chuchoter et de parler à l'oreille. Un mot, passe; mais plusieurs et souvent, cela porterait à croire que vous parlez de quelqu'un en mauvaise part.

Beaunier, Le guide du jeune prêtre, p. 191.

Elle doit respirer une sainte joie.

Dans les conversations, notre langage doit respirer une sainte joie. Que pour cela notre humeur soit invariablement égale, polie, paisible. La sainte allégresse et une douce gaieté rendent agréable la piété et ceux qui la pratiquent. Saint Antoine abbé, quoique si mortifié, avait toujours le visage rayonnant d'une joie si douce, que ceux qui le voyaient s'en sentaient réjouis eux-mêmes.

Eviter de trop parler et trop peu.

Dans les conversations, on doit éviter de trop parler et de trop se taire. Celui qui parle trop, semble inconsidéré et peu respectueux ; celui qui parle trop peu, semble ne pas se plaire dans la compagnie de ceux avec lesquels il se trouve, ou vouloir leur imposer.

Quadrupani, Direct. pour ras. dans leurs dout. les am. tim., p. 99.

Voyez encore : ENTRETIENS.

CONVERSATION INTÉRIEURE (DE LA).

. . . Jésus-Christ viendra à vous, en vous faisant goûter ses consolations, si vous lui préparez au dedans de vous une demeure digne de lui.

. . . Visites fréquentes, doux entretiens, consolations délicieuses, paix profonde, ravissante familiarité, il prodigue tout à l'homme intérieur.

. . . Si vous ne savez pas vous élever à la contemplation des choses célestes, reposez-vous dans la passion de Jésus-Christ, et aimez à demeurer dans ses plaies sacrées.

Car si vous vous réfugiez avec piété dans les plaies et les précieux stigmates de Jésus, vous sentirez une grande force dans la tribulation : vous ne vous soucierez guère du mépris des hommes, et vous supporterez aisément les paroles médisantes.

Jésus-Christ aussi dans ce monde a été méprisé des hommes, et dans son extrême affliction, il fut abandonné de ses proches et de ses amis, au milieu des opprobres.

Jésus-Christ a voulu souffrir et être méprisé; et vous osez vous plaindre de quelque chose !

. . . Jésus-Christ a eu des ennemis et des détracteurs, et vous voudriez n'avoir que des amis et des bienfaiteurs !

A quel titre votre patience sera-t-elle couronnée, si vous ne rencontrez point d'adversités ?

Si vous ne voulez souffrir rien de ce qui vous contrarie, comment serez-vous ami de Jésus ?

Souffrez avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, si vous voulez régner avec Jésus-Christ.

Imit. de J.-C., liv. 2. ch. 1.

CONVERSION DES PÉCHEURS.

Règle : gagner le cœur.

Saint Jean le nain faisait la plus grande estime de ceux qui travaillaient avec zèle à la conversion des autres, et il se servait à ce sujet de la comparaison suivante : « Il est impossible de bâtir une maison, si l'on veut commencer par le haut et finir par les fondements. Tâchons donc de gagner le cœur de nos frères, avant de chercher à leur être utile. »

Godescard, t. 1, p. 259.

Combien cette œuvre est grande.

Saint Grégoire dit que c'est un plus grand miracle de convertir un pécheur, que de ressusciter un mort ; et en effet le salut d'un pécheur est un plus grand ouvrage pour Dieu même, que la création du monde. Il ne faut que voir pour cela ce que l'un et l'autre lui coûtent. La création du monde ne lui a coûté qu'une parole. *Il a dit, et toutes choses ont été faites ; il a commandé, et toutes choses ont été créées* (Ps. 148. 5.), Mais le salut des hommes lui a coûté bien autre chose que des paroles : il lui en a coûté son sang et sa vie.

Rodriguez, Frat. de la perf. chrét. t. 5, p. 12.

. . . Saint Thomas conclut, et toute la théologie reconnaît, que la conversion d'un pécheur est la plus grande et la plus signalée de toutes les œuvres de Dieu.

Le Jeune, Serm., t. 8, p. 326.

Trois choses convertissent les pécheurs.

Trois choses ont coutume de convertir les plus grands pécheurs : la prédication de la parole de Dieu, l'exemple des gens de bien, les inspirations et les mouvements du Saint-Esprit, sans lesquelles toutes les autres voies ne servent de rien ; mais les moqueurs se ferment à eux-mêmes et s'interdisent toutes ces voies.... Quand les prédicateurs vous menacent des jugements de Dieu, c'est, dites-vous, pour épouvanter le monde ; ce sont des fleurs de rhétorique, des exagérations, des amplifications d'orateur ; il nous en conte de belles, il ne dit rien de nouveau, j'ai entendu prêcher la même chose cent fois en ma vie. Et si vous avez commis cent fois un péché, ne doit-on pas vous reprendre cent fois ? Voulez-vous voir comme ces railleries vous rendent incorrigible ? écoutez ce que Dieu ajoute dans Isaïe : *Voluerunt audire, et erit eis verbum Domini : manda remanda, expecta reexpecta ;* il dit qu'il se moquera d'eux et fera un écho de leurs paroles de risée, qu'ils tomberont à la renverse et seront pris par leurs ennemis, et brisés : *ut vadent, et cadant retrorsùm, et conterantur : et illaqueentur, et capiantur.*

. . . Quand le prédicateur crie en chaire, quand votre confesseur vous reprend, quand votre mère vous rapporte ce qu'on a dit au sermon, ce sont des messagers et des ambassadeurs que Dieu vous envoie ; vous vous cabrez, vous dites qu'on vous rompt la tête, vous branlez la tête. Hé bien ! un de ces jours la colère de Dieu tombera sur vous, il permettra qu'on vous fasse des sermons de vent et de fumée, que vous vous adressiez à un confesseur complaisant et flatteur; il retirera de ce monde votre mère, vous n'aurez plus personne qui vous tienne la bride, vous vous jetterez en des précipices effroyables, *et erit nulla curatio*, il n'y aura plus de ressource ; vous serez hors de tout remède, comme un malade désespéré et abandonné des médecins.

Le Jeune, Serm., t. 12, p. 320.

Joie dans le Ciel à la conversion d'un pécheur.

Les Anges se réjouissent dans le Ciel de la conversion d'un pécheur, parce qu'ils y ont contribué par leurs inspirations, par leur diligence et par leurs prières (Luc. 15. 7. 10.). Saint Bernard dit que leur vin, ce sont les larmes des pénitents, et qu'ils se réjouissent, comme un vigneron qui a travaillé toute l'année à cultiver une vigne se réjouit lorsqu'il fait de belles vendanges ; et saint Paul, écrivant aux Ephésiens, les appelle sa joie et sa couronne : *Gaudium meum, corona mea*, parce que, les ayant convertis et cultivés dans la foi, il en recevra une auréole et une joie accidentelle : ce nous sera un grand honneur d'avoir été les coadjuteurs du Fils de Dieu dans la conquête des âmes. On donnait anciennement la couronne civique à celui qui, dans une bataille, avait sauvé la vie à un citoyen romain : celui qui aura coopéré à convertir ou à perfectionner une âme méritera une couronne non civique, mais éternelle et céleste : *Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ fulgebunt in perpetuas æternitates.*

Id. ibid., t. 4, p. 355.

Même sujet.

— Une âme chrétienne est en état de péché, sur le bord de sa damnation; son procès est déjà tout fait ; il ne lui reste plus qu'à mourir pour être précipitée dans les enfers ; elle entend une bonne prédication, elle se convertit, elle fait une bonne confession générale, on en est plus aise dans le Ciel, on en fait une fête plus solennelle ; Jésus-Christ s'en réjouit plus que de quatre-vingt-dix-neuf brebis qui ne se sont point égarées. Les Saints sont cause qu'on fait des fêtes sur la terre, mais (je l'oserai dire, puisqu'il est véritable) il est en votre pouvoir, avec la grâce de Dieu, d'être cause qu'on en fasse une dans le Ciel. Oui, vous avez déjà un pied dans les enfers ; si vous vous convertissez d'une vraie et sincère conversion, le jour que vous ferez votre confession générale on fera une fête dans le Ciel.

Id. ibid., t. 6, p. 293.

Motif : la miséricorde de Dieu.

Quand vous seriez le plus criminel des hommes, plus coupable que les démons, vous seul chargé de tous les crimes de l'univers, il est impossible que vous ayez autant de malice que Jésus-Christ de bonté. Vos péchés peuvent se compter ; Dieu en sait le nombre précis, et sa miséricorde ne peut se mesurer ; elle est immense, rien ne peut donc l'épuiser.

. . . Que ce soit après des dix, vingt années de crimes, d'impuretés et de sacriléges; que ce soit à sa dernière maladie ; que ce soit à son dernier moment, le temps n'y fait rien, c'est la sincérité et l'amertume de son repentir qui décident de tout; eussé-je prononcé l'arrêt, et dit à cet impie : *Tu mourras*, si l'impie fait pénitence, je révoquerai mon arrêt, dit le Seigneur ; l'impie obtiendra grâce, et il vivra.

. . . Ayez donc vécu jusques ici dans un oubli total de votre salut ; n'ayez rien refusé à vos passions ; joignez à l'indolence, l'impudicité ; à l'impudicité, l'injustice ; à l'injustice, l'homicide ; à l'homicide, le sacrilége ; au sacrilége, le blasphème ; au blasphème, le désespoir ; au désespoir, l'hérésie ; à l'hérésie, tous les péchés ; que tous les crimes possibles soient vos propres crimes : n'importe, les tribunaux de la réconciliation restent ouverts pour vous ; la pénitence vous est permise, elle vous est ordonnée ; il est des milliers de ministres de Jésus-Christ qui vous attendent, qui ont votre grâce dans leurs mains, qui sont prêts à vous la signer, qui répandent des larmes de joie en vous réconciliant avec votre Dieu.

Boissard, La consol. du chrétien., p. 54.

Histoire de deux missionnaires.

Rappelez-vous ce que firent deux saints missionnaires, occupés depuis quelque temps à ramener un peuple endurci. Leurs travaux étaient stériles, leurs prédications sans fruit. L'un d'eux, résolu de faire un dernier effort, parle avec tout le feu que lui inspire son zèle ; tout à coup une veine se rompt dans sa poitrine, il tombe, il expire. Son collègue monte le même jour dans cette chaire encore teinte du sang du martyr de la charité ; il montre cette robe encore couverte de sang : « Voici, dit-il au peuple qui l'écoutait, voici le sang qui a été versé pour vous, et vous donnerez au démon des âmes qui nous ont coûté si cher ! » A cette vue, à ces mots, tout l'auditoire tombe contre terre, arrose de larmes le pavé du temple, se frappe la poitrine de douleur. Tous renoncent à leurs désordres, et un peuple de pécheurs devient un peuple de pénitents. Que ne puis-je en ce moment vous montrer la tunique ensanglantée de votre Dieu ! je me jetterais à vos pieds, et je vous dirais : Voici le sang qui a été versé pour vous, voulez-vous sacrifier à l'enfer une âme qui a coûté si cher à Jésus-Christ? Si cette vue ne vous touchait pas, que pourrais-je encore vous dire?

Louis De Bussi, Nouv. mois de Marie, p. 219.

Mort d'un tyran de Thèbes.

Une conjuration s'était formée contre lui ; un de ses amis la découvre, il lui écrit en hâte, le fait presser par son messager de lire les dépêches, qu'il s'agit d'affaires sérieuses. A demain les affaires sérieuses, s'écrie le tyran, déjà échauffé par les fumées du vin. Une demi-heure s'écoule, et il n'était plus. Ce fut un insensé sans doute ; mais ne l'êtes-vous pas autant et plus que lui? Car enfin, il ne s'agit pas pour vous de la perte du corps, mais de celle de l'âme ; non pas du temps, mais de l'éternité.

Id. ibid., p. 320.

Ne point différer sa conversion.

I. Quand vous différez votre pénitence, ou vous croyez, dit saint Bernard, que Dieu vous pardonnera vos crimes, ou vous croyez qu'il ne vous les pardonnera pas. Si vous croyez qu'il ne vous les pardonnera pas, quelle plus grande folie que d'offenser un ennemi puissant sans espérance de pardon, et d'augmenter ses supplices, en augmentant ses crimes? Si vous croyez que Dieu est si miséricordieux ; que, quoique vous l'ayez souvent offensé, il ne laissera pas de vous pardonner ; quelle plus noire malice que de prendre occasion d'offenser Dieu de plus en plus, de ce qui devrait vous obliger à l'aimer davantage? Quel étrange raisonnement, dit Tertullien? Dieu est bon, donc il faut que je sois méchant; il aura assez de bonté pour me pardonner, donc je ne dois point avoir de crainte de pécher; il aura assez de patience pour m'attendre et souffrir, donc il faut que j'aie assez d'insolence pour continuer à l'offenser. Un chrétien, un homme, un démon même est-il capable d'un tel raisonnement?

II. Ou vous croyez que Dieu vous donnera peu de temps pour travailler à votre conversion, ou vous croyez qu'il vous en donnera beaucoup. Si vous croyez qu'il vous en donnera peu, comment ne ménagerez-vous pas tous les moments d'un temps si court et si précieux? Si vous croyez qu'il vous en donnera beaucoup, quelle obligation ne lui avez-vous pas? et comment pouvez-vous mieux lui marquer votre reconnaissance, qu'en employant, à l'apaiser et à l'aimer, un temps qu'il refuse à tant d'autres, et qu'il a la bonté de vous accorder! Dieu, dit le Sage, ne nous a pas donné le temps pour l'employer à l'offenser ; quelle est donc notre ingratitude et notre injustice de ne l'employer qu'à pécher? et c'est ce que nous faisons, quand nous différons notre conversion. Différer sa pénitence par un motif aussi injuste, n'est-ce point s'exposer au danger de ne la faire jamais?

III. Ou vous croyez que vous vous repentirez un jour des péchés que vous continuez de commettre en différant votre conversion, ou vous ne le croyez pas. Si vous ne le croyez pas, vous êtes donc un désespéré et un réprouvé ; et quel plus grand malheur? Si vous le croyez, quelle folie de se faire un plaisir d'une chose dont il faut nécessairement ou se repentir ou périr; sur laquelle il faudra pleurer pendant le temps ou pendant l'éternité! Si vous goûtez toujours de la douceur dans votre péché, funeste douceur, qui aboutira à une douleur et à une amertume éternelle. Mais si, heureusement pour vous, ce plaisir criminel se doit changer en amertume, par le repentir que vous en concevrez, comment pouvez-vous goûter un véritable plaisir dans une action qui doit vous coûter un jour une souveraine douleur?

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 1, p. 274.

Raisons de notre côté pour ne pas la différer.

La charité que nous nous devons à nous-mêmes, à notre salut, doit nous presser de hâter notre conversion, parce qu'en la différant, nous nous mettons en danger, ou d'être surpris par la mort en mauvais état par mille accidents qui arrivent tous les jours, ou de retomber en de nouveaux péchés, et d'aller malheureusement de précipice en précipice. Si nous étions grièvement blessés en notre corps, attendrions-nous un mois ou deux à y faire mettre un appareil? Ne craindrions-nous pas que la gangrène ne s'y mît, ou que la plaie ne devînt incurable?... Quand attendez-vous à faire pénitence? à l'heure de la mort, à la vieillesse, à demain ou au temps à venir? Ne voyez-vous pas que ce sont des piéges du démon? La pénitence qui se fait à l'heure de la mort est ordinairement involontaire et forcée ; celle qui se fait à la vieillesse est infructueuse et stérile ; celle qui se remet au lendemain et au temps à venir est incertaine et douteuse.

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 149.

— Si vous aviez encouru la disgrâce d'un roi puissant qui aurait porté contre vous un arrêt de mort, et que l'on vous dît que vous pouvez aujourd'hui obtenir votre grâce, qu'on vous l'accordera si vous la demandez, mais que peut-être demain vous n'y serez plus à temps, que l'arrêt de mort s'exécutera sur vous, attendriez-vous à demain pour demander cette grâce? ne la demanderiez-vous pas aujourd'hui?...

Prônes de Billot, t. 3, p. 270.

Contre ceux qui la renvoient à l'avenir.

. . . Saint Grégoire a dit : « Dieu a bien promis au pécheur de lui pardonner aussitôt qu'il serait repentant ; mais il ne lui a pas promis de lendemain. » Saint Césaire a dit aussi : « Quelqu'un dira peut-être : j'aurai recours à la pénitence, quand je serai parvenu à la vieillesse. Comment une si grande présomption peut-elle s'allier avec une si grande fragilité? Mais vous n'êtes pas assuré d'un seul jour! »

Louis de Grenade, Guide des Péch., p. 254.

. . . Vous ne pouvez, dites-vous, passer ce faible ruisseau, et vous espérez pouvoir le traverser quand il sera devenu un fleuve puissant et impétueux! Vous trouvez trop pénible maintenant d'extirper de votre âme les vices qui ne font encore qu'y germer, et vous pensez en venir plus facilement à bout lorsqu'ils auront jeté de profondes racines! Maintenant vous succombez sous le poids de quelques péchés, et vous espérez dans la suite marcher plus librement sous des masses d'iniquités! Maintenant vous n'avez à lutter que contre des affections naissantes, plus tard vous aurez à combattre des habitudes invétérées, et vous oseez vous flatter de triompher alors avec moins de peine!

. . . Chaque coup frappé sur un corps tranchant et aigu, l'enfonce davantage, et en rend l'extraction plus difficile. Chaque action criminelle imprime plus profondément le vice dans notre âme, où il finit par pénétrer si avant, qu'il devient presque impossible de l'en arracher. C'est pourquoi nous voyons ordinairement la vieillesse du pécheur souillée de tous les vices de sa jeunesse. La nature fatiguée, épuisée par les excès et par l'âge, voudrait s'arrêter, mais telle est la tyrannie de l'habitude, qui a conservé toute sa violence, que le cœur est emporté vers les mêmes désordres, malgré les répugnances de l'âge et l'impuissance de la nature. « Les os du méchant, dit le Saint-Esprit (Job, 20), seront remplis des vices de sa jeunesse, et ces vices dormiront avec lui dans le sépulcre; » ils ne finiront, comme tout le reste, qu'avec la vie. Que dis-je? ils le suivront jusque dans le tombeau, jusque dans son éternité. C'est que l'habitude, comme une autre nature, imprime le vice jusque dans la moëlle de l'âme, telle que la fièvre lente qui s'insinue, s'incorpore dans les entrailles du phthisique, et ne lui laisse aucun espoir de guérison.

. . . Suivez cette argumentation de saint Bernard : « Vous qui raisonnez si mal pour justifier votre persévérance criminelle dans le péché, dites-moi, espérez-vous que Dieu doive vous pardonner, ou non? Si vous ne comptez pas sur votre pardon, quelle folie de pécher? et si vous présumez de la bonté et de la miséricorde du Seigneur, que, malgré votre obstination à l'offenser, il vous rendra sa grâce et son amitié, quelle malice, quelle monstruosité de continuer vos outrages par la considération même qui devrait vous embraser d'amour pour lui! » Que pouvez-vous répondre à ce raisonnement?

Et puis, quelle source intarissable de larmes ne vous préparez-vous pas pour l'avenir, par ces péchés que vous amassez tous les jours sur votre conscience? Car si Dieu doit enfin vous appeler, vous visiter un jour, (ah! malheur, mille fois malheur à vous, si ce jour ne doit pas venir), tenez pour certain qu'il convertira en calice d'amertume cette coupe des voluptés où vous buvez actuellement avec tant de délices; et que chaque moment de plaisir deviendra un sujet de pleurs continuels; tenez pour certain que le souvenir de votre vie passée inondera votre cœur d'une douleur si cruelle, que vous regretterez alors de n'avoir pas souffert mille morts plutôt que d'offenser le Seigneur. David ne s'est abandonné que quelques instants au désordre; mais combien de temps son âme est-elle en proie aux déchirements du plus amer repentir! Il n'y a que son pinceau qui puisse retracer de si violentes douleurs. « Je me suis épuisé, dit-il lui-même, à force de gémir; je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs; j'arroserai, » ou comme traduit plus énergiquement encore saint Jérôme « j'inonderai ma couche de mes larmes. » Ah! ses yeux versent des torrents de larmes, parce qu'ils ont violé la loi du Seigneur. Pourquoi donc jeter dans le présent une semence de pleurs et de remords pour l'avenir?

Encore, si votre persévérance dans le mal ne vous promettait que des regrets et des larmes pour l'époque de votre conversion! mais que de difficultés elle vous prépare pour votre persévérance dans le bien! Il en est de l'âme comme du corps : il est rare qu'une longue maladie ne laisse pas quelques traces qui ne s'effacent jamais entièrement. L'homme dominé longtemps par une habitude vicieuse ne s'en affranchit jamais si parfaitement, qu'il n'en conserve un reste de faiblesse qui donne un accès facile aux attaques de l'ennemi...

Considérez en outre quelle injustice et quelle folie tout à la fois, de destiner les restes de sa vie à la pénitence, et de laisser se flétrir dans l'inutilité et le désordre la fleur des premières années! Un grand philosophe a dit : « Celui qui attend la vieillesse pour se donner à Dieu prouve évidemment qu'il n'entend réserver à la vertu que le temps qu'il ne peut donner à autre chose. » Singulière distribution de notre vie! vous donnez à la jeunesse et à l'âge mûr ces deux périodes de votre existence, qui sont les deux périodes de la force et de l'énergie; vous leur donnez le repos et les jouissances, et vous renvoyez à la vieillesse, âge de décrépitude et de faiblesse, qui peut à peine se soutenir soi-même, tout le fardeau du travail et des privations, tout le fardeau de la pénitence! N'est-ce pas là, pour me servir d'une comparaison que j'appellerai, si vous voulez, triviale, n'est-ce pas là imiter l'extravagance de cet insensé qui, ayant plusieurs bêtes de somme, impose toute la charge sur la plus faible, et laisse marcher à vide toutes les autres?

Mais vous ignorez donc la grandeur de nos obligations envers la justice de Dieu, pour la réparation des offenses dont nous nous rendons coupables envers son infinie majesté? Vous ignorez donc qu'elles sont telles que, selon saint Jean Climaque, « chaque jour peut à peine suffire à s'acquitter lui-même? » Et vous voulez tous les jours accumuler dettes sur dettes, et renvoyer la solidarité de votre vie entière à la vieillesse, qui ne pourra qu'à grand'peine satisfaire à ses propres obligations? « Honteuse infidélité! vous crie saint Grégoire; celui qui attend à la vieillesse pour faire pénitence n'entend rien à ce que Dieu est en droit d'exiger de lui. C'est un ingrat, un insensé qui devrait craindre de se voir tout à coup entre les mains de sa justice, pour avoir présumé témérairement de sa miséricorde. »

Id. ibid., p. 2[illegible] et suiv.

Contre ceux qui la renvoient à l'heure de la mort.

. . . Interrogeons d'abord saint Augustin : J'ouvre son livre *de la Vraie et de la Fausse Pénitence*, et je lis : « Que personne n'attende, pour faire pénitence, qu'il ait perdu en quelque sorte la faculté de pécher. Dieu veut que

notre changement de vie soit l'ouvrage de notre volonté, et non l'effet de la nécessité. Or, n'est-il pas évident que celui qui ne quitte le vice que lorsque le vice l'a quitté lui-même, ne s'en détache point par un mouvement libre et spontané, mais uniquement par la force des choses? Ainsi, que ceux qui refusent de se convertir à Dieu tant qu'ils ont tous les moyens de pécher, et qui ne pensent à recourir à la confession de leurs crimes que lorsqu'ils se verront dans l'impossibilité de les commettre, ne comptent pas y réussir aussi facilement qu'ils pourraient se l'imaginer. »

» . . . Mais il est si difficile, si rare de faire alors (à ses derniers instants) une conversion parfaite, qu'il y a toute raison de trembler sur le sort de celui qui attend à ce dernier moment pour l'opérer. Assiégé par la souffrance, épouvanté par la perspective des châtiments qu'il a mérités, accablé par la vue de sa femme, de ses enfants qu'il a idolâtrés, par l'image du monde qui le captivait, comment pourrait-il trouver dans son esprit une pensée, dans son cœur un sentiment à donner à la douleur de ses péchés? Ainsi, renvoyer sa pénitence à un moment qui doit y opposer tant d'obstacles, c'est donc s'exposer à un danger presque inévitable de damnation.

» Mais allons plus loin. Je suppose qu'il obtienne son pardon, quelle masse de dettes envers la justice divine ne lui restera-t-il pas à acquitter dans le siècle futur! Oh! qu'il expiera alors bien cruellement dans le purgatoire sa négligence à faire pendant sa vie de véritables fruits de pénitence! Ces tourments, il est vrai, ne sont pas éternels comme ceux de l'enfer; mais ils surpassent infiniment en intensité tout ce qu'une chair mortelle a jamais ressenti en ce monde, toutes les tortures des martyrs et des malfaiteurs. Que chacun se hâte donc de se corriger de ses habitudes vicieuses, pour n'avoir pas après la mort à souffrir de si terribles châtiments. »

. . . Saint Isidore dit : « ... Celui qui remet aux derniers instants d'une vie de déréglement d'en entreprendre la correction, celui-là s'expose au plus grand danger. Si on ne peut annoncer que sa damnation soit certaine, on ne peut dissimuler non plus que son salut soit bien douteux. »

. . . Dans le 4me volume des œuvres de saint Jérôme, on lit la lettre d'Eusèbe de Césarée à l'évêque Damase, au sujet de la mort glorieuse de son saint maître. Je n'en citerai que ce fragment :

« Certains pécheurs obstinés dans le crime diront peut-être : *Je me convertirai à la mort.* Oh! la triste consolation! car pour un homme qui aura passé toute sa vie sans penser jamais, si ce n'est peut-être en songe, à la pénitence, de quelle efficacité pourra être alors ce remède? Enlacé dans les affaires du monde, fatigué par les souffrances du corps, déchiré par le souvenir de ses enfants qu'il lui faut quitter; par l'amour des biens du temps, dont il n'espère plus jouir; obsédé ainsi de toute part, de craintes, de regrets, de douleurs, comment pourrait-il élever son cœur à Dieu, faire alors sincèrement ce qu'il a repoussé tant qu'il a eu l'espérance de vivre, ce qu'il ne ferait pas en ce moment s'il avait l'espérance de guérir? Qu'est-ce qu'une pénitence commencée, lorsque la vie finit? Je connais plus d'un riche du siècle échappés à de grandes maladies, qui, en recouvrant la santé du corps, ont vu empirer l'état de leur âme. Je ne crains pas de le dire, j'en suis convaincu, et je l'ai appris d'une longue expérience : la bonne fin d'un homme dont la vie a toujours été irrégulière, qui n'a jamais craint le péché, et qui a été constamment esclave de la vanité, la bonne fin d'un tel homme est une merveille, un prodige. »

. . . Saint Grégoire dit : « Dieu n'écoute pas au temps de l'adversité la voix de celui qui n'écoute pas la sienne au temps de la prospérité. Il est écrit : *Celui qui ferme l'oreille à la voix du Seigneur ne sera pas exaucé dans sa prière.* Le saint homme Job considère cette multitude de pécheurs, qui négligent le bien pendant leur vie, et qui au moment de la mort se tournent vers Dieu pour implorer leur pardon, et il se demande à lui-même : *Le Seigneur entendra-t-il leurs cris?* Le Sauveur nous donne la solution de cette question. Arrivent enfin, dit-il, les vierges folles en criant : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous!* et il leur est répondu : *En vérité, je ne vous connais point.* C'est qu'alors Dieu déploie autant de sévérité qu'il avait déployé de miséricorde, c'est qu'alors sa justice met autant de rigueur à punir les coupables, que sa clémence avait mis de bonté à leur offrir leur pardon. »

. . . Si donc vous rejetez la pénitence, maintenant qu'elle vous est possible, n'est-il pas évident que vous ne voulez vous y déterminer que lorsque vous ne pourrez plus vous y soustraire?

Le maître des sentences dit : « ... Il ne faut alors rien moins qu'un miracle de la part de Dieu pour l'inspirer à l'âme vicieuse, si tant est qu'il l'ait jamais inspirée. »

. . . Ainsi en est-il de la pénitence de la plupart des mauvais chrétiens. Ils ont persévéré toute leur vie dans l'offense de Dieu; mais enfin l'heure de la reddition des comptes est arrivée. A la vue du glaive de la mort qui va les frapper; de la sépulture qui s'ouvre sous leurs pas, du souverain arbitre qui les appelle à son tribunal, de cette puissance infinie devant laquelle il n'y a aucune puissance, de cet instant fatal qui va fixer leur sort irrévocablement, ils comprennent enfin leur crime, leur folie. Ils se tournent du côté de ce Juge redoutable; ils se répandent devant lui en prières, en supplications, en promesses : retour tardif qui ne laisserait pas d'être salutaire, s'il était sincère et véritable, mais que l'expérience montre presque toujours faux et mensonger. Combien qui, à peine échappés au danger, oublient toutes leurs résolutions, tous leurs

engagements, retournent à leurs anciennes habitudes, et se remettent, ou plutôt se retrouvent sous le joug qu'ils semblaient avoir secoué? Où était leur amour pour Dieu, leur amour pour la vertu? la crainte seule avait tout fait; la crainte s'est évanouie, et avec elle la conversion et le bon propos.

C'est la pénitence des matelots : que la tempête s'élève, adieu éternel au vice; fidélité inviolable à la vertu; le calme renaît, mêmes excès, mêmes blasphèmes : le passé n'est plus qu'un songe,

« Le pécheur, dit saint Grégoire, a oublié Dieu pendant sa vie, et Dieu permet que le pécheur s'oublie lui-même à la mort. Ainsi il punit un oubli par un autre oubli. Le premier a été un crime; le second est, tout à la fois un châtiment et un crime. » Chaque jour nous fournit de nouvelles preuves de cette formidable vérité : n'a-t-on pas vu, ne voit-on pas encore des malheureux, comme frappés d'un aveuglement surnaturel, expirer dans les bras d'une femme impudique, que la présence du trépas et de l'éternité n'a pu déterminer à éloigner de leurs yeux?

. . . « Quel mérite avez-vous, dit sainte Lucie, d'être prodigue de ce que vous êtes sur le point d'abandonner? » Quel mérite de pardonner une injure, alors qu'il y aurait de la honte à ne pas la pardonner? Quel mérite de se séparer de l'objet de sa passion, alors que bon gré mal gré il faut rompre toute liaison?

. . . Vous me direz peut-être : le larron ne s'est-il pas sauvé à l'heure de la mort et par une seule parole? Saint Augustin vous répondra que « la confession du bon larron fut tout à la fois l'heure de sa conversion, de son baptême et de sa mort; que quiconque meurt immédiatement après avoir été baptisé est immédiatement reçu dans le ciel, et que c'est là précisément ce qui arriva à cet heureux pécheur. »

« La fin des méchants, dit saint Paul (2 Cor. XI) sera conforme à leurs œuvres. » D'où il résulte que régulièrement parlant, la mauvaise mort est la suite de la mauvaise vie, comme la bonne mort est le fruit de la bonne vie. D'où résulte cette autre loi, également générale, que ceux qui font de bonnes œuvres iront dans l'éternité bienheureuse, et que ceux qui en auront fait de mauvaises seront précipités dans une éternité de supplices.

Louis de Grenade, Guid. des péch., p. 267 et suiv.

Excuse de l'abus de la miséricorde de Dieu.

. . . J'en ai abusé, me direz-vous, je m'en suis rendu indigne par des fautes grièves, par des crimes continuels; depuis que je me connais, je n'ai connu que le plaisir et le péché. Je veux que, dans vous, la malice ayant même prévenu la raison, la raison n'ait ensuite servi qu'à augmenter votre malice. Répondez-moi : quelque énormes, quelque multipliés que puissent être vos péchés, seraient-ils plus odieux à votre maître, aujourd'hui que vous en gémissez, qu'ils ne l'étaient quand vous les commettiez et que vous insultiez à sa justice? Alors il en connaissait toute l'énormité, et il vous souffrait, il patientait, il vous recherchait : comment pourrait-il vous rebuter, quand vous recourez à sa clémence? Comment un chrétien pourra-t-il se persuader que Dieu dédaigne, méprise et rejette un cœur contrit et humilié?

Roissard, La consol. du chrét., p. 55.

Dieu a promis le pardon au pécheur converti, mais non l'heure et le temps de la conversion.

Dieu, il est vrai, a promis le pardon au pécheur qui se convertit sincèrement : il ne rebuta jamais un cœur contrit et humilié: mais remarquez, dit saint Augustin, qu'il y a deux choses dans cette promesse, l'heure et le pardon. Si vous vous convertissez, Dieu vous pardonnera, rien de plus sûr; mais vous donnera-t-il, quand vous voudrez, l'heure et le temps de la conversion? rien de plus incertain. Il a promis le pardon à l'heure que vous vous convertirez; mais vous a-t-il promis de vous donner cette heure, de vous attendre tant qu'il vous plaira de différer? Non, au contraire, il vous assure positivement qu'il vous surprendra dans un temps où vous ne vous y attendrez pas : *Quâ horâ non putatis* (Luc. 12.) Il vous menace du même malheur que celui qui arriva aux habitants de la terre du temps de Noé, qui ne pensaient qu'à boire, à manger, à se divertir, et qui furent tout à coup ensevelis dans les eaux du déluge.

Prônes de Billot, t. 3, p. 269.

L'expérience prouve qu'elle est rare à la mort.

On a vu grand nombre de ces pécheurs livrés à leurs passions, réduits aux portes de la mort; mais recouvrant la santé, en a-t-on vu beaucoup sincèrement convertis? Que de signes de douleur n'ont-ils pas donnés! que de protestations n'ont-ils pas faites à la vue du danger dont ils étaient menacés! ils ont demandé les Sacrements, ils ont répandu des larmes à la vue d'un Dieu attaché en croix pour leur salut; s'ils étaient morts après toutes ces marques de pénitence, n'aurait-on pas dit que le Ciel leur était ouvert? Mais pour juger de leur pénitence, voyez-les après qu'ils sont revenus des dangers de la mort; ne sont-ils pas les mêmes qu'ils étaient auparavant, aussi amateurs du monde, aussi débauchés, aussi médisants, aussi impudiques, aussi vindicatifs qu'ils étaient avant la maladie? Leur voit-on produire les dignes fruits de pénitence qu'ils avaient promis, restituer le bien d'autrui, plus assidus à la prière, plus appliqués aux exercices de la vie chrétienne? Vous-mêmes, pécheurs qui m'écoutez, qui vous êtes trouvés en danger de mort, qui avez donné pour lors des marques de pénitence, êtes-vous devenus meilleurs? Suivez-vous une autre route que celle que vous suiviez auparavant? Votre conduite ne prouve que trop le contraire.

Et de là je conclus que presque toutes les conversions que l'on remet à l'extrémité, sont des conversions fausses, ou du moins très-suspectes.

Id. ibid., p. 278.

Et plus difficile alors.

. . . S'il est difficile de réussir dans une affaire de cette importance, à une personne qui est en parfaite santé, à plus forte raison à une personne que la maladie, l'embarras des affaires mettent, pour ainsi dire, hors d'elle-même, à qui la maladie ôte tellement la connaissance et la liberté, qu'à peine, de l'aveu même des malades, peuvent-ils faire quelques prières, à peine sont-ils capables de quelques retours vers Dieu. Qu'arrive-t-il donc à ces pécheurs mourants? Ils demandent à Dieu, comme Antiochus, un pardon qu'ils n'obtiennent pas, parce qu'ils n'ont point de douleur de leurs péchés : ils croient recevoir les sacrements pour leur salut ; mais ils ne les reçoivent que pour leur condamnation ; car il est très-difficile de bien faire une chose qu'on n'a jamais bien faite: ces pécheurs, pendant la vie, n'ont jamais eu de la douleur de leurs péchés, ils n'en auront point à la mort ; ils ont profané les sacrements pendant la vie, ils les profaneront encore à la mort ; ils ont toujours résisté aux grâces de Dieu, ils n'ont jamais eu que de faibles désirs de conversion, ils n'en auront point d'autre à la mort, ils seront insensibles aux grâces les plus touchantes, ils mourront dans l'impénitence, et de l'impénitence ils tomberont dans les horreurs d'une mort éternelle. *Et in peccato vestro moriemini* (Joan. 8.).

Id. ibid., p. 279.

Voyez encore : PÉNITENCE.

CORPS.

A quoi aboutissent les soins qu'on y donne.

. . . Est-ce à cela que sont réduits tous les soins que j'ai eus de ce corps, qu'on ne lui donne à présent que six pieds de terre, pour chambre ou cabinet que trois ou quatre planches, pour vêtement qu'un suaire de toile à demi-usée, pour compagnie que les vers et la pourriture.

Le Jeune, Serm., t. 2, p. 63.

Contre le mauvais usage de notre corps.

. . . En terre, en terre notre corps, pour être la curée des vers, puisqu'il n'a été en ce monde qu'un sac à vin et à viande, un tombeau d'impureté et un cloaque d'ordures ! en terre et en pourriture ces yeux de vautours et de corbeaux qui sont allés si souvent à la chasse des objets impudiques et lascifs : cette bouche de cannibale qui a si souvent déchiré d'une dent canine la réputation de ses prochains ! en terre cette langue qui s'est si souvent trempée dans le sang innocent de l'Agneau immaculé par des horribles blasphèmes ! en terre et en corruption ces mains qui ont été souillées de tant de rapines, de tant de violences, d'impuretés, d'injustices et d'autres actions infâmes !

Id. ibid., t. 4, p. 467.

CORRECTION FRATERNELLE.

Règle.

. . . Cura ergò passim, ut priùs corda teneas per benignitatem, quàm illa corrigas per disciplinam.

Memoriale v.t. sac., p. 140.

En attendre l'occasion.

Que votre zèle, dit saint François de Sales, ne vous rende jamais trop prompt à corriger les autres, mais qu'il attende l'occasion. Si vous différez la correction, vous aurez toujours le temps de la faire; mais si vous corrigez hors de raison, vous aggraverez le mal que vous aviez envie de guérir.

Quadrupani, Direct. pour ras. dans leurs dout. les âmes tim., p. 94.

Marque de charité et son utilité.

. . . Si vous portiez votre manteau à l'envers, dit saint François de Borgia (in epist. ad societ.), ou si vous eussiez le visage barbouillé, n'est-il pas vrai qu'il y aurait de la charité à vous en avertir, et que vous remercieriez celui qui vous le dirait, et qu'au contraire vous sauriez mauvais gré à celui qui le verrait et qui ne vous en avertirait pas ? Nous devons, à bien plus forte raison, avoir les mêmes sentiments à l'égard des fautes qui blessent la vertu de notre âme et qui scandalisent nos frères, et c'est un grand avantage pour nous qu'il y ait quelqu'un qui ait soin de nous en avertir par charité, puisque l'amour que nous nous portons et qui nous aveugle, fait que nous ne nous apercevons pas de nos fautes, ou que nous ne les connaissons pas pour ce qu'elles sont. De même que la tendresse qu'une mère a pour son fils fait qu'elle trouve beau et agréable en lui ce qui est laid et difforme; de même la tendresse dangereuse que nous avons pour nous, fait que nos défauts nous paraissent de bonnes qualités et que nous y donnons toujours de belles couleurs.

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét., t. 6, p. 316.

Exemple de correction bien reçue.

L'histoire de l'Ordre de Cîteaux fait mention d'un religieux de Clairvaux, qui recevait la correction avec tant de reconnaissance, que toutes les fois qu'on le reprenait de quelque faute, il disait un *Pater noster* pour celui qui l'avait repris. Il est marqué aussi au même endroit, que cette coutume a toujours été pratiquée depuis dans ce monastère, et qu'elle s'y observe comme une loi inviolable (Refert Simon Metaphrastes.).

Id. ibid., p. 338.

Réponse à une objection.

Mais il y a des gens, direz-vous, à qui la correction et les avertissements ne servent de rien. Saint Augustin répond très-bien à cette objection. Hé quoi, dit-il, faut-il renoncer à la médecine, parce qu'il y a des maux incurables (Ep. 48 ad Vincent.)? non sans doute; et il ne faut pas non plus renoncer à corriger ses frères, parce qu'il y en a quelques-uns qui ne font pas un bon usage de la correction.

Id. ibid., p. 361.

COUCHER.

Avantage à se coucher et à se lever de bonne heure.

Un grand secret pour se conserver et s'avancer en la vie spirituelle, c'est de se coucher de bonne heure et de se lever de bon matin, car pour l'ordinaire vous perdez le temps de la soirée en jeux ou cajoleries, ou autres actions inutiles; et quand vous vous êtes couché tard, vous ne pouvez vous lever bien matin, ou vous avez l'esprit tout pesant et assoupi; au lieu que vous couchant de bonne heure, et prenant le repos nécessaire, vous êtes plus prompt à vous lever matin, vous avez le temps de faire oraison sans être interrompu par les visites, votre esprit est plus frais, plus éveillé et plus vigoureux, plus propre à s'élever à Dieu, à l'adorer et à s'unir à lui, que pendant la journée quand il est rempli de divers objets, accablé d'affaires, émoussé de soucis, déchiré de distractions.

Le jardinier qui est diligent à cueillir des fruits dès le matin, et à les porter tout frais à son maître avant que personne lui en porte d'autres, est reçu avec plus d'agrément que s'il les cueillait après-midi, quand le soleil levant ou la pluie en aurait flétri la fraîcheur. On prophétisa autrefois à un grand homme d'état qu'il deviendrait empereur, parce qu'il était matinal, et la prédiction se trouva véritable... Quand vous voyez une âme dévote qui dérobe du temps à son sommeil, qui se lève une demi-heure ou une heure plus matin que les autres pour rendre ses devoirs à son Dieu, adorer sa majesté infinie, aimer sa bonté divine, réclamer sa miséricorde, apaiser sa justice, demander pardon de ses péchés, lui offrir ses actions, prendre conduite et lumière de lui, pour réussir à sa gloire, vous pouvez prédire hardiment, sans crainte d'être faux prophète, que cette âme sera sauvée, qu'elle aura l'empire du ciel.

Le Jeune, Serm., t. n2, p. 427.

Consolation du chrétien en se mettant au lit.

Quel bonheur plus grand pour un chrétien que de pouvoir se dire, le soir, en se mettant au lit : Si cette nuit la mort venait, j'espère mourir dans la grâce de Dieu. Quelle consolation, lorsqu'au milieu des éclats de la foudre ou pendant un tremblement de terre, on attend la mort, avec résignation, si la volonté de Dieu est de nous appeler à lui, dans ces circonstances.

S. Liguori, Consid. sur les max. éern., p. 9h9.

Dispositions intérieures pour se coucher et s'endormir chrétiennement

. . . Regardez votre lit, comme votre tombeau; vos draps, comme votre suaire; le sommeil, comme l'image de la mort, et priez Dieu de vous préserver de la mort du péché.

Chevassu, Méditat., t. 1, p. 280.

CRAINTE.

Qui est sans crainte?

On demandait à Bias s'il y avait quelqu'un qui fût à l'abri de la crainte? « Oui, répondit-il : l'homme qui a une conscience sans reproche. » Sénèque dit également dans une lettre (Epist, 23.) : « Le sentiment de la vie dans le Sage est toujours accompagné d'un sentiment de contentement qui prend sa source dans la tranquillité de sa conscience. » Cette sentence n'est absolument que la traduction de ce proverbe de Salomon (Prov. 15.) : « Une âme qui jouit de la paix est dans un banquet perpétuel. » Il était impossible d'exprimer plus de choses en si peu de mots.

De même que dans un festin splendide on jouit par la variété des mets et par la société de ses amis; ainsi le juste jouit et par le témoignage de sa conscience, et par le sentiment de la présence divine, qui est comme un parfum dans son âme, et dont il a les gages les plus consolants, avec cette différence toutefois entre ces deux sortes de jouissances, que l'une est terrestre, animale, fugitive, et que l'autre est toute spirituelle, céleste et permanente; que l'une commence par la faim, et finit par la satiété et le dégoût, tandis que l'autre commence par la vie innocente, continue par la persévérance, et se consomme dans la gloire éternelle. Que si au sentiment de ces philosophes, qui ne voyaient rien au delà du temps, la vertu fait goûter tant de joie et de bonheur, que ne devra pas en attendre le chrétien, instruit de tout ce que Dieu lui a préparé et pour la vie présente et pour la vie future?

Sans doute ce témoignage intérieur ne saurait exclure une certaine crainte. Mais cette sainte frayeur, loin d'abattre le courage du chrétien, le ranime et le fortifie, parce qu'elle lui est une secrète garantie de la légitimité de sa confiance, qui ne serait plus, sans cette salutaire appréhension, qu'une présomption aveugle et une fausse sécurité. Il faut donc dire avec saint Paul (2 Cor. I.) : « Notre gloire à nous est le témoignage que nous rend notre conscience d'avoir vécu dans la simplicité du cœur, dans l'innocence et la sincérité, et non d'après les principes de la sagesse de la chair. »

Voilà ce que le langage humain peut dire de cet heureux privilége de la vertu, mais il serait tout aussi impossible à la plus haute éloquence d'en faire comprendre l'excellence à

celui qui ne l'a pas expérimenté, que de donner aucune idée de la saveur d'un mets à celui qui n'en aurait jamais goûté. Pour le juste qui en jouit, si parfois, battu par les flots de l'adversité, il porte en vain ses regards sur tout ce qui l'environne, pour trouver quelque soulagement à ses maux ; il n'a qu'à ramener ses yeux sur lui-même, et à contempler la sérénité de son âme, la paix de sa conscience, pour se sentir aussitôt consolé, plein de force et de courage. Il comprend que l'essentiel pour lui est de posséder, de conserver ce bien inappréciable, et que tout le reste lui est indifférent. Nous l'avons déjà dit, il ne saurait avoir à cet égard une certitude absolue; mais, telle que le soleil qui, avant même de resplendir sur l'horizon, répand devant lui par sa seule approche la lumière et la chaleur, la bonne conscience, quoiqu'elle ne se manifeste pas d'une manière éclatante et indubitable, répand néanmoins dans l'âme, par le témoignage qu'elle lui rend, une clarté céleste qui l'inonde de lumières et de délices. La joie de cette âme est si vive, si inaltérable que, selon saint Jean Chrysostôme, « la plus grande tristesse, en s'approchant de son cœur, se dissipe aussitôt, comme on voit une étincelle de feu s'éteindre et disparaître en tombant dans un fleuve vaste et profond.

Louis de Grenade, Guide des Péch., p. 158.

On doit toujours craindre.

Saint Bernard veut que notre cœur soit constamment sous l'impression de la crainte. « Craignez, dit-il, si vous êtes en état de grâce, afin de ne rien faire qui vous en fasse déchoir. Craignez si vous l'avez perdue ; car vous avez perdu votre appui, votre sauvegarde. Craignez si vous l'avez recouvrée, afin de ne pas la perdre de nouveau. »

Id. ibid., p. 367.

Elle est la conséquence de l'amour et la sauvegarde de l'innocence.

La crainte est une conséquence de l'amour : plus on aime une personne, plus on craint de lui déplaire. Voyez cette tendre épouse : quelle attention délicate à ne rien faire qui puisse contrister son mari ! Cette vertu est la sauvegarde de l'innocence; cette seule considération devrait nous y faire attacher le plus grand prix et nous faire répéter sans cesse avec David (Ps. 120.) : « Transpercez, Seigneur, ma chair par votre crainte ; car vos jugements me pénètrent de frayeur. » Ce saint prophète ne se contente pas de pénétrer son âme de la crainte de Dieu : il désire en *transpercer* ses chairs et ses entrailles ; il veut que ce sentiment salutaire, comme une pointe aiguë, *infixée* dans son cœur, le tienne constamment en garde contre tout ce qui pourrait offenser les yeux de celui qui en est l'objet...

« Le caractère des Saints, dit saint Grégoire, est de redouter le péché là même où il n'y a point de péché. »

Id. ibid., p. 150.

CRATÈS.

Pourquoi il jette ses biens dans la mer

On sait que le philosophe Cratès jeta ses biens dans la mer pour être délivré des inquiétudes qui sont inséparables de la possession des richesses. *Abite in profundum, malæ cupiditates*, dit-il alors, *ego mergam vos, ne merger à vobis.*

Godescard, t. 9, p. 211.

Il était toujours gai, se croyant plus riche qu'Alexandre.

Cratès (Valer. max. de Crate), qui n'avait pour tout bien que son manteau et sa besace, était toujours d'une si grande gaîté, qu'il semblait que tous les jours fussent des jours de fête pour lui : il était plus riche et plus content dans sa pauvreté qu'Alexandre avec l'empire du monde.

Rodriguez, Pr. de la perf. chrét., t. 5, p. 268.

CRÉATION

COMPARÉE A LA RÉDEMPTION.

La création du monde est un grand ouvrage, dit saint Augustin, et marque bien la toute-puissance de Dieu : mais la rédemption du genre humain est encore toute autre chose, et montre bien davantage la grandeur de son pouvoir. Aussi, quand l'Ecriture parle de la création, elle l'appelle l'ouvrage des doigts de Dieu. *Je verrai vos cieux*, dit David, *l'ouvrage de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez fondées* (Ps. 8. 4.). Mais quand elle parle de la rédemption, elle l'appelle l'effet du bras de Dieu : elle dit que *le bras de Dieu a donné des marques de sa puissance* (Luc. 1, 51); et par là elle fait voir qu'il n'y a pas moins de différence de l'un à l'autre, qu'il y en a d'un doigt à tout le bras. Mais la rédemption n'est pas seulement une plus grande marque du pouvoir et de la grandeur de Dieu que la création, elle est aussi une marque particulière de la grandeur de l'homme et de l'estime que Dieu en fait ; et c'est pourquoi l'Eglise lui adresse ces paroles : *Seigneur, qui avez formé d'une manière admirable l'excellence de la nature humaine, et qui l'avez réparée d'une manière encore plus admirable* (In offert. missæ.). Dieu a sans doute beaucoup fait pour l'homme, en le créant ; mais il a encore fait plus en le rachetant : c'est ce qui a fait dire à saint Léon (S. Leo, Papa, ex Aug. Serm. 4 de temp.), que Dieu a extrêmement élevé l'homme, en le créant à son image et ressemblance; mais qu'il l'a élevé encore bien davantage en s'abaissant lui-même jusqu'à prendre, non la figure et l'apparence d'un homme, mais la nature même de l'homme.

Id. ibid., t. 4, p. 207.

Variété et sagesse dans toutes ses parties.

Jetez les yeux sur la création : voyez quelle prodigieuse variété le suprême ouvrier a ré-

pandue dans son ouvrage, et avec quelle sagesse admirable il en a coordonné toutes les parties, en répartissant dans une si exacte proportion les perfections et les propriétés qui en font la beauté, que de cette multitude innombrable d'êtres qui composent l'univers, il n'en est pas un seul qui n'ait son avantage particulier, caractéristique, qui le met en état de ne rien envier aux autres. Le paon est ravissant à la vue, mais il est désagréable à l'ouïe. Le rossignol au contraire est délicieux à l'oreille, tandis qu'il est sans agrément pour les yeux. Le cheval est propre à la course et à la guerre, mais sa chair ne peut être servie sur la table. Le bœuf est apte au labour et fournit un excellent aliment, mais il n'est d'aucune autre utilité. Les arbres des jardins donnent des fruits, mais ils ne peuvent être employés aux constructions, tandis que ceux des forêts servent aux constructions, mais ne rapportent pas de fruits. Ainsi toutes les choses sont distribuées entre les parties et ne se trouvent réunies que dans l'ensemble, afin d'établir la variété et l'harmonie dans l'univers, de conserver la distinction dans les espèces, et d'enchaîner tous les êtres par des besoins réciproques.

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 486.

CRÉATURES.

Il faut s'en détacher pour trouver le Créateur.

. . . Si l'on est tout à fait détaché de tout ce qui est créé, on ne peut s'appliquer librement aux choses divines. Et c'est pourquoi l'on trouve peu de contemplatifs, parce que peu savent se séparer entièrement des créatures et des biens périssables.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 31.

CRÉSUS.

Son ambition le perdit.

Le sage Solon lui avait prédit que son ambition le perdrait, il n'en croyait rien quand Solon l'en avertissait; enfin quand il fut tombé entre les mains de son ennemi, dans une cruelle captivité, emprisonné comme un oiseau dans une cage de fer, et puis mis sur le bûcher pour être brûlé, il s'écriait : Oh! Solon, Solon, que tu m'as bien prédit la vérité! Maintenant que je vous prêche, peut-être ne croyez-vous pas la moitié de ce que je dis, ou si vous le croyez vous n'y pensez pas, vous ne l'appréhendez pas, vous laissez écouler cela de votre mémoire comme une chose indifférente et qui ne vous touche point; tout cela n'opère aucun changement en vous. Eh bien, vous n'aurez point d'excuses alors, ce ne sera pas la faute de Dieu, un bon averti en vaut deux.

Le Jeune, Serm., t. 7, p. 389.

CRIME.

Toujours suivi de remords.

Un grand crime est toujours suivi de grands remords : l'assurance a beau être sur le front, la terreur est au fond de l'âme.

P. de Ligoy, Hist. des act. des Apôt., p. 22.

CROIRE.

Il ne faut pas croire tout le monde.

. . . Préservez-moi, Seigneur, de ces trompeurs et de ces indiscrets, de peur que je ne tombe entre leurs mains, et que je n'imite leur exemple.

. . . Oh! qu'il est bon, qu'il est avantageux pour la paix, de se taire sur les autres, de ne pas croire tout indifféremment; de ne pas tout redire sans réflexion, de se découvrir à peu de personnes, de vous chercher toujours pour témoin de son cœur, de ne pas se laisser emporter à tout vent de paroles; mais de désirer que tout en nous et hors de nous s'accomplisse selon votre bon plaisir!

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 45.

CROIX.

Il faut la porter comme les Saints.

Souffrir est pour nous une nécessité, mais en même temps, si nous avons la foi, c'est un grand bonheur. Heureux, dit l'Évangile, ceux qui pleurent, car ils seront consolés; les tribulations passagères de cette vie nous préparent dans l'éternité un poids immense de gloire. Il n'y a qu'un chemin pour aller au ciel, c'est celui du calvaire, tous les Saints l'ont suivi. Saint Pierre a été crucifié la tête en bas, saint Paul immolé par le glaive, saint Etienne écrasé sous une grêle de pierres, saint Gervais coupé en morceaux, saint Laurent rôti sur des brasiers ardents, plus de douze millions de martyrs ont versé leur sang pour gagner le paradis : un nombre infini de solitaires, de vierges, d'évêques, de prêtres et de saints de tout âge, de tout sexe et de toute condition, l'ont acheté par les haires, les cilices, les jeûnes, les macérations, les larmes de la pénitence, la pratique constante de tous leurs devoirs. C'est que tous ont compris qu'on ne peut se sanctifier sans la croix, et que le paradis est fermé sans resssource à celui qui la rejette. Vous aussi, si vous voulez avoir l'honneur d'être le disciple de Jésus-Christ, il faut que vous preniez la croix comme les Saints : il faut que vous vous renonciez vous-même comme eux; il faut que vous acceptiez les maladies, les souffrances, les humiliations comme eux, et avec la même perfection qu'eux. Souvenez-vous que Jésus est venu dans le monde sans péché, et que néanmoins il n'en est point sorti sans souffrance : il est donc bien juste que vous qui avez commis tant d'iniquités, vous viviez dans les tribulations, et que vous mouriez sur la croix. Malheur à vous, s'il en était autrement!

Piuart, La nour. de l'âme chrét., p. 397.

Plaisir à la porter pour Jésus-Christ.

Voir souffrir ce qu'on aime, et ne le pouvoir

soulager, c'est un véritable martyre : mais souffrir pour ce qu'on aime, et le convaincre par là de la sincérité et de la générosité de son amour, c'est un très-grand plaisir. Une vie sans croix est la plus grande de toutes les croix à une âme qui aime Jésus-Christ, disait saint François Xavier. Sainte Thérèse assurait que dans l'impuissance où elle était de voir et de posséder Dieu, la vie lui eût été insupportable, si elle ne lui eût fourni des occasions de souffrir quelque chose pour lui, et que par ce seul endroit la vie lui paraissait supportable. Il faut aimer Dieu pour avoir ces sentiments, il faut même l'aimer pour les concevoir ; si je ne les ai pas, si même je ne les conçois pas, ou je n'ai point d'amour pour Dieu, ou il est faible, ou il me doit être suspect.

Nepveu, Pensées ou Réfl. chrét., t. 3, p. 75.

Petit nombre de ceux qui aiment la croix de Jésus-Christ.

. . . Ceux qui aiment Jésus pour Jésus, et non pour leur consolation particulière, le bénissent dans toutes les tribulations et dans l'angoisse du cœur, aussi bien que dans les consolations les plus douces.

Et ne voulût-il jamais leur donner de consolation, ils ne laisseraient pas de le louer sans cesse, toujours ils lui rendraient des grâces.

. . . Si l'homme donne tout ce qu'il possède, ce n'est encore rien.

Et s'il fait une grande pénitence, c'est peu encore.

Et s'il possède toutes les sciences, il est encore loin.

Et s'il a une grande vertu, et une piété très-fervente, il lui manque encore beaucoup, et même une chose souverainement nécessaire.

Qu'est-ce donc? c'est qu'après avoir tout quitté, il se quitte lui-même : qu'il sorte entièrement de soi, et qu'il ne retienne rien de l'amour-propre.

Enfin, après avoir fait tout ce qu'il a connu être de son devoir, qu'il croie n'avoir rien fait.

Qu'il fasse peu de cas de ce qu'on pourrait estimer de grand en lui ; mais qu'il confesse sincèrement qu'il n'est qu'un serviteur inutile, selon ce que dit la Vérité même : *Quand vous aurez fait tout ce qui vous a été commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles* (Luc. 18. 10.).

Alors il pourra être vraiment pauvre d'esprit et détaché de tout, et dire avec le Prophète : *Je suis pauvre et délaissé* (Ps. 24. 16.).

Nul cependant n'est plus riche, plus puissant, plus libre, que celui qui sait renoncer à soi-même et à tout, et se mettre au dernier rang.

Imit. de J.-C., liv. 2, ch. 11.

De la voie royale de la sainte Croix.

. . . Prenez... votre croix et suivez Jésus, et vous parviendrez à la vie éternelle.

Il vous a précédé portant sa croix ; il est mort pour vous sur la croix, afin que vous portiez aussi votre croix, et que vous aspiriez à mourir sur la croix.

Car si vous mourez avec lui (Rom. 6. 8.) *vous vivrez avec lui* ; et si vous partagez ses souffrances vous partagerez sa gloire.

. . . Disposez et arrangez tout selon vos désirs et vos vues ; et vous trouverez que, bon gré mal gré, il vous faut toujours souffrir quelque chose ; et ainsi vous trouverez toujours la croix.

. . . La croix est donc toujours préparée, et elle vous attend partout.

Vous ne pouvez la fuir, quelque part que vous alliez, puisque partout où vous irez vous vous porterez, et vous vous trouverez toujours vous-même.

Regardez en haut, regardez en bas, tournez-vous au dehors, rentrez au dedans : toujours vous trouverez la croix ; et il faut que partout vous preniez patience, si vous voulez jouir de la paix intérieure et mériter la couronne éternelle.

Si vous portez de bon cœur la croix, elle-même vous portera, et vous conduira au terme désiré, où vous trouverez la fin de vos souffrances ; mais ce ne sera point ici-bas.

Si vous la portez à regret, c'est un fardeau pour vous, et vous vous chargez davantage ; et cependant il vous faut la porter.

Si vous rejetez une croix, vous en trouverez certainement une autre, et peut-être plus pesante.

Croyez-vous échapper à ce que nul mortel n'a pu éviter ? Quel Saint a été en ce monde sans croix et sans tribulation ?

Jésus-Christ lui-même, Notre-Seigneur, n'a pas été une seule heure dans toute sa vie sans peine ni souffrance : *Il fallait*, dit-il, *que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât d'entre les morts et qu'il entrât ainsi dans sa gloire* (Luc. 24. 6.).

Comment donc cherchez-vous une autre voie que cette voie royale de la sainte croix ?

Toute la vie de Jésus-Christ a été une croix et un martyre, et vous, vous cherchez le repos et la joie !

Vous vous trompez ; oui, vous vous trompez, si vous cherchez autre chose que des tribulations à souffrir ; car toute cette vie mortelle est pleine de misères et environnée de croix.

Et plus un homme aura fait de progrès dans la vie spirituelle, plus les croix qu'il trouvera seront souvent pesantes, parce que la peine de son exil croît à proportion de son amour.

. . . Il n'est pas naturel à l'homme de porter la croix, d'aimer la croix, de châtier son corps et de le réduire en servitude, de fuir les honneurs, de souffrir volontiers les outrages, de se mépriser soi-même et de souhaiter d'être méprisé, de supporter les adversités et les pertes, et de ne désirer aucune prospérité dans ce monde.

Si vous ne regardez que vous, de vous-même vous ne pouvez rien de tout cela ; mais vous vous confiez dans le Seigneur, la force vous

sera donnée d'en haut, et le monde et la chair seront soumis à votre puissance.

Vous ne craindrez pas même le démon, votre ennemi, si vous êtes armé de la foi, et marqué de la croix de Jésus-Christ.

. . . Rien de plus agréable à Dieu, rien en ce monde de plus salutaire pour vous, que de souffrir de bon cœur pour Jésus-Christ.

. . . Assurément, s'il y avait eu, pour le salut des hommes, quelque chose de meilleur et de plus utile que de souffrir, Jésus-Christ, sans doute, nous l'aurait appris par ses paroles et par son exemple.

Or, il exhorte clairement à porter la croix, et les disciples qui le suivaient, et tous ceux qui voudraient le suivre : *Si quelqu'un*, dit-il, *veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive* (Act. 14, 21).

Ainsi, après avoir lu et tout examiné, que ce soit là notre dernière conclusion : *Il nous faut passer par beaucoup de tribulations pour entrer dans le royaume de Dieu* (Act. 14, 21).

Imit. de J.-C., liv. 2, ch. 12.

CROIX DE JÉSUS-CHRIST.

Sa hauteur.

. . . Ils prennent deux pièces de bois brut, en font à la hâte une croix, longue de quinze pieds selon le témoignage de saint Bonaventure et de saint Anselme.

S. Liguori, Réfl. et affect. sur les souf. de J.-C., p. 114

Elle est une chaire.

Saint Augustin dit que la croix de Jésus-Christ n'est pas seulement le lit où il meurt, mais qu'elle est aussi la chaire d'où il nous enseigne ce que nous devons faire à son exemple (Aug. Orat. 118 in Joan).

Rodriguez, Prat. de la perf. ch., t. 4, p. 259.

CRUCIFIX.

Espérance du pécheur.

Prosternez-vous devant l'image du Dieu crucifié, ou prenez en main cet objet sacré, regardez-le avec une vive foi, et demandez-vous à vous-même, quel est le sang qui coule de cette croix ? pour qui il est versé? Si c'est le sang d'un Dieu, que ne peut-il pas obtenir? Si c'est pour moi qu'il fut versé, que n'ai-je pas droit d'espérer? A la vue du crucifix, il faut ou ne rien croire, ou tout espérer. C'est pour cela que dans le moment où vous avez plus besoin de confiance, quand votre âme est sur le point de sortir de la prison de son corps, on vous remet le crucifix entre les mains; on vous invite à le contempler, et par là, on croit vous avoir tout dit. Accoutumez-vous pendant la vie à étudier cet éloquent objet, et surtout à en tirer les conséquences que je vous expose ici. Tous vos péchés, tous les crimes de l'univers peuvent se noyer et disparaître dans le sang de Jésus-Christ, avec mille fois plus de facilité qu'un grain de sable ne se perd dans l'océan. Fussiez-vous à votre dernier instant, vissiez-vous l'enfer entr'ouvert sous vos pieds, prêt à vous engloutir, alors encore vous êtes soutenu de toute la force du bras de Jésus-Christ; et jusqu'à ce que vous soyez mort, son sang ne cesse de demander miséricorde pour vous. Heureux qui médite les miséricordes célestes ! plus heureux qui les connaît ! Cent et cent fois plus heureux et en ce monde et en l'autre, celui qui ne les connaît que pour se convertir ! Revenez donc, vous serez reçu. Si Dieu voulait vous perdre, depuis combien de temps vous aurait-il cité à son tribunal?

Roissard, La consol. du Chré., p. 68.

Il console. Exemple de sainte Mélanie.

. . . Là, vous irez vous consoler dans vos peines, vous verrez comme votre Seigneur a été traité; et cette courte parole : « Le disciple est-il au-dessus du maître? » vous relèvera, vous soutiendra, elle a suffi autrefois pour rendre le courage à une mère affligée. Mélanie pleurait la perte d'un époux qu'elle avait tendrement aimé; pour comble d'infortune, elle perd son fils unique. Ebranlée d'abord de ces coups redoublés, mais bientôt revenue à elle-même : « Seigneur, s'écrie-t-elle, en baisant son crucifix, vous venez de rompre toutes mes chaînes, je n'ai plus rien qui m'attache à la terre, je n'aimerai plus que vous seul : soyez à jamais béni ! » Oui, dans les travaux, dans les disgrâces, dans les humiliations, dans les douleurs, partout et toujours votre crucifix vous consolera. A sa vue vous direz avec résignation et même avec joie : « O mon Dieu ! que votre volonté soit faite. » Lorsque la mort se présentera avec toutes ses horreurs, dans ce moment terrible où tout vous délaissera, où vos parents eux-mêmes seront forcés de vous abandonner, Jésus crucifié sera votre dernier ami, seul il ne vous quittera pas. Heureux alors, mille fois heureux, celui qui aura honoré la croix !

Louis De Bussi, Nouv. Mois de Marie, p. 261.

Il rend tout facile. Exemple.

Une jeune personne, d'une naissance distinguée, voulait entrer dans un Ordre très-austère. Pour éprouver sa vocation, la supérieure lui fit une peinture affreuse des austérités du cloître, et la conduisant en esprit dans tous les lieux de la communauté, elle ne lui montrait partout que mille objets effrayants pour la nature. La jeune postulante parut ébranlée. Elle gardait un profond silence. Ma fille, lui dit la supérieure, vous ne me répondez rien. Ma mère, repartit vivement la postulante, je n'ai qu'une question à vous faire : y a-t-il chez vous des crucifix ? Trouverai-je une croix dans cette cellule où l'on est si étroitement logé, où l'on couche sur la dure; dans ce réfectoire où la nourriture est si grossière; dans ce chapitre où l'on reçoit de si sévères corrections? — Oui, ma fille, il y en a partout. — Ah ! ma

mère, j'espère ne trouver rien de difficile là où je trouverai un crucifix.

Id. ibid., p. 369

Livre de saint Bonaventure et de Philippe Beneti.

Saint Thomas, étant allé voir saint Bonaventure, lui demanda dans quels livres il avait puisé des connaissances si utiles, et où il avait appris à parler avec tant d'onction. *C'est au pied de mon crucifix*, répondit saint Bonaventure; et lui montrant son crucifix : *Voilà mon livre*, lui dit-il; *c'est Jésus crucifié qui est mon maître*. Ce Saint baisait si souvent son crucifix, qu'il était noirci en plusieurs endroits. Il disait que des plaies du Sauveur sortaient des flèches embrasées, capables d'amollir les cœurs les plus durs, d'échauffer les âmes les plus glacées.

Saint Philippe Beneti, qui était presque mourant, disait : *Donnez-moi mon livre*. — Quel livre demandez-vous, lui dit un de ceux qui étaient présents? Mais un autre des assistants ayant montré le crucifix : *Oui, voilà mon livre; c'est là mon livre*. Après l'avoir baisé très-respectueusement et avec beaucoup d'amour, il rendit le dernier soupir.

Cossart. Scien. prat. du catéchiste, p. 60.

CULTE DIVIN.

Pensée de Machiavel.

Si l'attachement au culte divin est le garant le plus assuré de la grandeur d'un Etat, le mépris de la religion est la cause la plus certaine de sa décadence. (Réflexion sur Tite-Live, liv. I. ch. 2).

Frayssinous, Déf. du christian., t. 3, p. 393.

CURIOSITÉ.

Elle est fatale aux jeunes gens. Voyez encore : LECTURE, *et* LIVRES IRRÉLIGIEUX.

O fatale curiosité qui nous fait oublier les vérités les plus importantes, les plus certaines, et que Dieu même nous a révélées! Jeune personne, vous voulez tout voir, tout lire; vous voulez savoir ce que c'est que le monde et ses plaisirs. Eh! ne le savez-vous pas? l'Ecriture ne vous l'apprend-elle pas? Le monde est l'ennemi de Dieu, ses biens sont faux, ses plaisirs criminels; tout y est passion, trouble, chagrin, remords, désespoir, et ordinairement tout s'y termine par une impénitence finale, suivie d'un supplice éternel. Faut-il donc que vous l'éprouviez pour le croire?

Duquesne, l'Evang. méd., t. 4, p. 207

— Celui qui veut tout voir, tout entendre, aimera tout, adorera tout, excepté Dieu.

Martinet, L'Emmanuel, p. 24.

Elle doit avoir des bornes.

Respectez ce que les dieux découvrent, et n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. C'est par une sagesse pleine de bonté, que les dieux cachent aux faibles hommes leurs destinées dans une nuit impénétrable. Il est utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire; mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos soins, et ce que les dieux veulent faire de nous

Fénelon, Les Avent. de Télém., p. 119.

CYPRIEN (S.).

Il écrit sa conversion à son ami Donat.

« Du temps que j'étais plongé dans les ténèbres et dans une profonde obscurité, flottant sur la mer orageuse du siècle, j'errais çà et là, sans avoir de route fixe, ne sachant pas même quelle direction prendre, tant j'étais loin de la vérité et de la lumière. Je regardais comme bien dur à croire, et bien difficile à exécuter, vu les préventions où j'étais alors, ce qu'on me promettait de la bonté de Dieu pour être sauvé; que l'on pût naître une seconde fois, prendre une nouvelle vie dans les eaux sacrées du baptême; s'y régénérer, en se dépouillant de tout ce qu'on avait été jusque-là; devenir, sans changer de corps, un homme nouveau. Où est, me disais-je à moi-même, la possibilité de renoncer tout à coup, soit à des penchants naturels, soit à des habitudes invétérées; de devenir sobre, quand on est accoutumé à la bonne chère et au luxe des festins; de ne se montrer qu'avec l'extérieur le plus simple, quand on ne paraissait en public qu'avec une riche parure, éclatante d'or et de pourpre? Demandez à cet homme nourri dans les dignités et les honneurs, où il met sa félicité; demandez-lui de descendre dans la vie privée, à cet homme d'intrigues, environné de la troupe de ses clients, qui se croit honoré par l'assiduité des devoirs qu'ils s'empressent de lui rendre : il regarde comme une grande peine de se trouver vis-à-vis de lui-même. Qui s'est laissé enchaîner, pendant tout le cours de sa vie passée, par les liens de la volupté, devient, par l'empire de l'habitude, l'esclave de ses sensualités, de ses passions et de ses vices. Telles étaient les pensées qui m'occupaient et m'ôtaient l'espérance de pouvoir m'arracher jamais à des maux qui avaient pris sur moi l'ascendant de la nature.

» Mais après que les souillures de ma vie passée eurent été lavées dans les eaux du bain régénérateur, et que la lumière d'en haut eut pénétré mon âme purifiée; après que, en recevant l'Esprit-Saint, j'eus été enfanté à une seconde vie, renouvelé par les merveilleux effets de cette grâce céleste, j'ai vu tout à coup mes doutes se dissiper; ce qui auparavant était scellé pour moi s'est ouvert à mes yeux; les choses qui ne présentaient que ténèbres sont devenues lumineuses; les difficultés qui me paraissaient insurmontables se sont évanouies; ce qui me paraissait impossible s'est aplani : en sorte qu'il est visible que ce qu'il y avait en

moi auparavant de charnel et de sujet au péché venait de la terre, et que ce que l'Esprit-Saint commençait d'animer venait purement de Dieu. Vous n'ignorez pas plus que moi, cher Donat, vous êtes le premier à le reconnaître, ce que nous avons perdu et ce que nous avons gagné à mourir au péché, à recommencer à vivre à la vertu. Si je le rappelle, ce n'est pas pour m'en faire honneur à moi-même : on est toujours suspect à se vanter soi-même. Ce n'est point vanité, mais reconnaissance, d'attribuer la gloire de ce qu'il y a en nous de bien à Dieu, et non pas à l'homme; de rapporter à la grâce de la foi le bonheur de n'être plus dans le péché, comme à l'erreur de l'homme l'état du péché où l'on était. »

Réfléchissez sur ces paroles de saint Cyprien... Convertissez-vous, et, je vous le garantis, Dieu ne vous manquera pas plus à vous qu'il n'a manqué à Cyprien.

Louis de Grenade, Guide des pécheurs, p. 316.

—D—

DANSES.

C'est renoncer à son baptême que de les fréquenter.

Saint Jean Chrysostôme le dit formellement. Ce saint docteur ayant appris qu'on avait fait un bal dans la ville de Constantinople dont il était évêque, monta en chaire, fit voir de la manière la plus pathétique, combien les danses sont opposées à l'Evangile, et finit par dire que s'il connaissait ceux qui étaient allés à cette danse, il les chasserait de l'église; car comment, ajouta ce saint Evêque, pourrais-je souffrir dans le lieu saint des gens qui ont renoncé publiquement à leur baptême? En effet, Chrétiens, à quoi avez-vous renoncé dans votre baptême? aux pompes de Satan. Et qu'est-ce que les pompes de Satan, sinon les plaisirs du monde entre lesquels les danses tiennent sans contredit la première place?

Ce qui s'y passe. Sentiments des païens.

. . . On s'y regarde réciproquement et avec plus de liberté; on voit les mouvements des corps et leurs postures différentes. Les yeux, qui ne sont animés que par la curiosité, y trouvent mille attraits pour éveiller les sentiments de la chair corrompue. D'ailleurs, le jeu des instruments est tout propre à émouvoir et à attendrir. On y vient fort paré. Les femmes et les filles cherchent toutes sortes de moyens pour se rendre agréables. On s'y entretient familièrement. On s'y touche les uns les autres, au moins pour danser. Voilà donc évidemment une infinité d'occasions prochaines du péché; et il est presque impossible qu'on en sorte, sans avoir péché mortellement, ou par les péchés qu'on a commis soi-même, ou par les péchés qu'on a fait commettre aux autres. Hélas! conclut saint Charles, est-il possible qu'un si grand désordre règne dans l'Eglise de Dieu! Oui, mes frères, les danses sont la perte des mœurs et de la religion : les crimes s'y réunissent en si grand nombre, que le fameux Gerson n'en excepte aucun : *In choreis vitia omnia chorisant.* Oh! que c'est un triste spectacle, dit saint Ambroise, de voir les filles qui devraient avoir une attention scrupuleuse sur tout ce qui peut blesser la chasteté, et dont la modestie doit faire le plus bel ornement, se mêler sans pudeur avec des jeunes gens, dans les danses publiques! Qu'une mère adultère, ajoute ce saint docteur, permette les danses à une fille aussi débauchée qu'elle, cela se conçoit. Mais qu'une mère chrétienne les autorise par sa présence, ou qu'elle les tolère par une lâche complaisance, voilà le plus grand mépris qu'on puisse faire de la religion; puisque les sages païens eux-mêmes, au rapport de Cicéron, avaient tant d'horreur de la danse, qu'ils croyaient qu'il n'y avait que des hommes ivres ou fous qui pussent danser. Oh! quel sujet de confusion pour des chrétiens, s'écrie saint Jérôme, que des païens leur fassent la leçon!

Bonnardel, Instr. fam., t. 5, p. 41 et 44.

De saint Charles.

La tête du plus grand des hommes, devient le prix d'une danse! N'en est-ce pas assez pour donner aux chrétiens de l'horreur pour ce plaisir si dangereux, et presque toujours criminel? Faudra-t-il leur dire, avec saint Charles, « que la danse est défendue par l'Ecriture sainte, par les Conciles et par les saints Pères? que c'est une invention du démon, pour perdre les âmes, et pour corrompre les mœurs des fidèles? avec les Docteurs de l'Eglise, que c'est aux mères impudiques et adultères à souffrir que leurs filles aillent dans les danses, et non à celles qui sont chastes et fidèles à leurs époux; que les mères doivent apprendre à leurs filles la piété, et non pas à danser; que les hommes feraient moins de mal de labourer la terre, et les femmes de filer, les jours de dimanches et de fêtes, que de danser; que le démon se trouve partout où l'on danse; que les danses sont la joie des démons et la tristesse des Anges; que si l'on n'y tue pas le

saint Précurseur, l'on y tue les membres de Jésus-Christ, et d'une manière encore plus cruelle; que l'on n'y présente pas une tête dans un plat, pour prix d'une danse, on y égorge la plupart de ceux qui s'y trouvent, en les engageant dans des passions criminelles, et en séparant leur âme de Jésus-Christ, qui est leur vie. »

Id. ibid., p. 148.

Leur danger.

. . . Malheur à ceux qui sont passionnés pour la danse! S'ils conservent encore leur innocence, ils la perdront bientôt. C'est une maxime de tous les auteurs qui ont écrit sur la morale.

Lorsque saint Ambroise assure que ce que l'on peut dire de plus fort contre une femme, est de l'appeler danseuse, il exprime les sentiments des Romains, ou plutôt ceux de toutes les nations.

Godescard, t. 12, p. 459.

Le jour des noces.

Comment, me direz-vous? est-ce que de tout temps on n'a pas dansé aux noces? La danse ne serait-elle pas permise, du moins en cette circonstance? Non, mes frères, la circonstance des noces ne rend pas la danse plus innocente, elle y est même plus dangereuse par les libertés qu'on s'y permet. D'un autre côté, Dieu ne nous jugera pas sur ce qui s'est fait de tout temps, ni sur les exemples, mais sur sa Loi sainte, et sur les règles de son Eglise. Ah! que les jeunes mariés sachent que les péchés qui se commettent à leurs noces sont sur leur compte, quand ils n'ont pas pris les précautions que la piété et la prudence inspirent pour les empêcher.

Bonnardel, Instr. fam., t. 1, p. 156.

Les dimanches.

Saint Augustin dit : « Gardez le sabbat, mais non d'une manière charnelle, comme les Juifs qui abusaient de ce jour de repos pour offenser le Seigneur. On serait moins coupable de travailler à la terre tout le jour, que de l'employer à la danse. Ils feraient mieux, dit encore ailleurs le même Père, de filer que de danser avec immodestie sous leurs portiques. »

Godescard, t. 19, p. 46.

Salle de danse.

Vous prêtez votre salle pour danser : vous avez sujet de l'appeler une salle, car il n'est rien de plus sale, toute balayée et tout ornée qu'elle soit. Tertullien et saint Augustin l'appellent le territoire du diable. Vous répondrez devant Dieu de toutes les pensées impures, œillades lascives, paroles dissolues, vaines complaisances, envies, jalousies, médisances, moqueries et détractions déshonnêtes qui s'y font, de toutes les querelles, duels et dissensions qui s'y engendrent.

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 300.

Les suites de la danse.

On y a renoncé au baptême : *Abrenuntio omnibus pompis ejus*. Elles occasionnent des libertés et des regards criminels, des paroles et des chansons obscènes, des pensées et des désirs impurs, des attaches et des fréquentations dangereuses; aussi saint Pierre Chrysologue a dit que le démon préside à la danse, et qu'il ne convient de s'y montrer qu'à ceux qui n'ont pas le cœur chaste : *Saltet, sed adultera filia*. A dire vrai, n'est-il pas bien difficile que les yeux, la langue, les mains, l'esprit, l'imagination et le cœur demeurent purs parmi les joies et la licence de la danse? Beaucoup de personnes conviennent qu'elles n'en sont pas sorties sans de justes remords de conscience. Ceux qui n'en conviennent pas de même, parlent contre leur pensée, ou sont si peu attentifs sur eux-mêmes, qu'ils ne s'aperçoivent pas de ce qui s'est passé dans leur esprit, dans leur cœur et dans leurs sens.

Instr. de Toul, t. 1, p. 97.

Aliment de la luxure. Voyez : BALS.

DÉCALOGUE.

Courte explication de ses préceptes.

Le premier : *Un seul Dieu tu adoreras*, nous commande l'exercice des trois vertus théologales; de la foi, en croyant toutes les vérités de notre religion; de l'espérance, en espérant de la miséricorde et de la puissance de Dieu, et des promesses qu'il a faites par les mérites de Jésus-Christ, obtenir le paradis et les grâces nécessaires pour y arriver; de la charité, en aimant Dieu par-dessus toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes. Ce premier précepte nous impose encore l'obligation de demander à Dieu son secours pour nous maintenir en état de grâce et procurer notre salut. Le second : *Dieu en vain tu ne jureras*, nous défend de blasphémer le nom de Dieu, celui des Saints, des choses ou des jours consacrés à Dieu. Il défend de jurer contre la vérité (l'on expliquera que jurer *par sa conscience* n'est pas un véritable jurement). Il nous oblige à accomplir les vœux que nous aurions faits dans l'intention de nous lier. Le troisième : *Les Dimanches tu garderas*, etc., nous ordonne d'entendre la messe, de nous abstenir d'œuvres serviles, pourvu qu'il n'y ait pas de nécessité, comme à l'époque des vendanges, de la moisson, etc. Le quatrième : *Pères et mères honoreras*, nous commande de porter à nos parents, respect, obéissance, amour, et de subvenir à leurs besoins tant spirituels que temporels. Le cinquième : *Homicide point ne seras*, nous défend de tuer ou de frapper injustement le prochain, de lui vouloir du mal, de nous réjouir des infortunes ou de nous attrister des biens qui lui arrivent. Le sixième : *Luxurieux point ne seras*, interdit toutes pensées, toutes paroles, toutes actions

déshonnêtes. Le septième : *Le bien d'autrui tu ne prendras*, défend de prendre, de retenir le bien d'autrui, ou de l'endommager contre le gré du propriétaire. Le huitième : *Faux témoignage ne diras*, défend 1° de porter des jugements téméraires, en jugeant mal du prochain sans raison ; 2° de médire, en lui attribuant quelque faute qu'il n'a pas commise, ou bien en découvrant ses fautes cachées, quoique réelles, à moins que cette révélation, lorsque les fautes sont vraies, ne devienne nécessaire pour remédier à un grave dommage : et à ce sujet il faut observer que ce n'est pas seulement le calomniateur, mais celui qui consent à l'écouter, qui tombe dans le péché ; 3° de déshonorer le prochain par ses actions ou par ses paroles ; 4° de mentir, principalement au préjudice d'autrui. Le neuvième : *L'œuvre de chair ne désireras*, interdit de consentir à toute pensée déshonnête. Le dixième : *Les biens d'autrui tu ne convoiteras*, défend de désirer du mal au prochain dans sa fortune, et de se complaire à celui qui arrive.

S. Liguori, Instr. prat. sur les ex. les mis., p. 90.

DÉFAUTS D'AUTRUI.

Il faut les supporter

. . . Appliquez-vous à supporter patiemment les défauts et les infirmités des autres, quels qu'ils soient, parce que vous-même vous en avez beaucoup que les autres ont à supporter.

Si vous ne pouvez vous rendre tel que vous souhaitez, comment pourrez-vous réformer un autre à votre gré ?

Nous aimons que les autres soient parfaits, et cependant nous ne corrigeons pas nos propres défauts.

. . . Si tous les hommes étaient parfaits, qu'aurions-nous alors à souffrir pour Dieu de la part des autres ?

Maintenant Dieu l'a ainsi ordonné, afin que nous apprenions à *porter les fardeaux les uns des autres* (Gal. 6. 2.); car personne n'est sans défauts, chacun a son fardeau, nul qui se suffise ; nul assez sage pour se conduire seul : il faut donc nous supporter, nous consoler, nous aider, nous instruire et nous avertir mutuellement...

Réflexion

De ce que les autres sont faibles, est-ce une bonne raison pour garder moins de mesure avec eux ? Vous qui vous plaignez qu'on vous fait souffrir, croyez-vous ne faire souffrir personne ? Vous qui êtes si choqué des défauts du prochain, vous imaginez-vous être parfait ? Que vous seriez étonné, si tous ceux à qui vous pesez venaient tout à coup s'appesantir sur vous ! Mais quand vous trouveriez votre justification sur la terre, Dieu qui sait tout et qui a tant de choses à vous reprocher, ne peut-il pas d'un seul mot vous confondre et vous arrêter ? Et ne vous vient-il jamais dans l'esprit de craindre qu'il ne vous demande pourquoi vous n'exercez pas envers votre frère un peu de miséricorde, que lui, qui est votre Maître, exerce si abondamment envers vous ? (Fénélon.)

Imit. de J.-C. liv. 1, ch. 16.

DÉFIANCE DE SOI-MÊME.

Quatre moyens de l'obtenir.

Quoique la défiance de soi-même soit un don du Ciel, Dieu veut néanmoins que nous ne négligions rien pour acquérir ce don précieux... Nous obtiendrons infailliblement, si, avec le secours de la grâce, nous employons bien les quatre moyens dont je vais parler.

Le premier est de nous remettre sans cesse devant les yeux notre bassesse et notre néant, et de reconnaître que, par nos forces naturelles, nous ne pouvons rien faire qui soit d'aucun mérite pour le ciel.

Le second est de demander à Dieu avec beaucoup d'humilité et de ferveur cette importante vertu qui ne peut venir que de lui...

Le troisième est de nous accoutumer peu à peu à nous défier de nous-mêmes, à craindre les illusions de notre propre jugement, la violente inclination de notre nature au péché, l'effroyable multitude d'ennemis cachés qui nous attaquent de toutes parts, ennemis qui sont, sans comparaison, plus rusés, plus aguerris et plus forts que nous, qui savent se transformer en anges de lumière, et qui nous tendent partout des piéges et jusqu'au milieu de la voie du ciel.

Le quatrième est qu'à chaque faute que nous commettrons, nous rentrions aussitôt en nous-mêmes, pour considérer attentivement jusqu'où va notre faiblesse, Dieu ne permettant nos chutes, qu'afin qu'étant éclairés d'une nouvelle lumière, nous arrivions à une plus entière connaissance de ce que nous sommes, que nous apprenions à nous mépriser comme de viles créatures, et que nous concevions un désir sincère d'être pour les autres un objet de mépris ; sans cela nous ne devons pas espérer d'avoir jamais la défiance de nous-mêmes qui est fondée sur l'humilité, et sur la connaissance de notre misère.

Scupoli, Le combat spirit., p. 10.

Avis pour l'acquérir, et la confiance en Dieu.

Premièrement, que chacun se mette bien dans l'esprit que ni tous les talents, et naturels et acquis, de quelque espèce qu'ils soient, ni toutes les grâces gratuites, ni l'indulgence de toutes les Ecritures, ni l'exercice le plus long et le plus soutenu des pratiques religieuses ; que rien, dis-je, de tout cela ne peut le rendre capable d'accomplir la divine volonté et de satisfaire à ses devoirs, si la main du Tout-Puissant ne le fortifie chaque fois que l'occasion se présente, ou de faire quelque bonne œuvre, ou de surmonter quelque tentation, ou de sortir de quelque péril, ou de supporter quelque croix que la Providence lui envoie. Il faut donc que tous les jours de sa vie, à cha-

que heure, à chaque moment, il se propose cette vérité; que jamais il ne l'oublie, et par ce moyen il s'éloignera du vice de la présomption, et n'osera pas se confier témérairement en ses forces.

Mais pour avoir une ferme espérance en Dieu, il faut croire sans le moindre doute qu'il n'est point d'ennemis qu'il ne puisse vaincre, quelle que soit leur force ou leur nombre...

En cette espèce de combat, on est toujours victorieux, quand on a assez de cœur pour ne point quitter les armes, et pour tout espérer de Dieu. Son secours ne manque jamais à ceux qui combattent pour lui, quoiqu'assez souvent il permette que dans la lutte ils reçoivent quelque blessure. Il faut donc combattre jusqu'à la fin; et c'est de là que la victoire dépend...

Id. ibid., p. 21.

DÉICOLE.

Pourquoi il riait toujours.

Le saint abbé Déicole riait toujours; interrogé du motif de ses rires continuels, il disait : *Deum à me tollere nemo potest :* Personne ne saurait me priver de mon Dieu.

Le Jeune, Serm., t. xi, p. 499.

DÉLICES SPIRITUELLES.

Préférables aux corporelles.

. . . Demandez à tant de capucins et de chartreux où est-ce qu'ils se sont le mieux trouvés; vous n'en trouverez pas un seul entre tant de milliers qui ne vous dise... qu'il y a plus de contentement dans un quart d'heure du service de Dieu, même parmi les disciplines, les jeûnes, les cilices, les austérités, que dans un mois au service du monde, dans les passe-temps et compagnies.

Id. ibid., t. xi, p. 500.

DEMEURES.

Trois demeures de l'homme.

L'homme habite successivement trois demeures, correspondantes aux trois faces de son existence : la première est le sein de sa mère, après sa conception; la seconde est ce monde visible, après sa naissance; la troisième, le ciel, après sa mort, si ses actes ont été réglés par la vertu. Il existe entre ces trois demeures un ordre et une proportion si exacte, qu'autant la seconde l'emporte sur la première en durée, en grandeur, en beauté, etc., autant la troisième l'emporte sur la seconde sous tous ces rapports. D'abord, du côté de la durée, la chose est sensible : la vie de l'homme dans la première n'est que de neuf mois, tandis que dans la seconde elle va quelquefois au delà de cent ans, et que dans la troisième elle n'a d'autre terme que celui de l'éternité. Il en est de même de la grandeur : d'abord renfermé dans le sein d'une femme, il a ensuite pour habitation le monde entier; jugez d'après cette base de l'immensité de sa dernière demeure. Or, cette gradation est la même pour la beauté, pour la richesse et pour tous les avantages possibles. Si donc ce monde est si vaste, si éclatant, quelle sera l'immensité, la magnificence d'un monde qui a sur tous les autres et en toute chose une si prodigieuse supériorité!

Louis de Grenade, Guide des Pécheurs, p. 85.

DÉMON.

S'il se montrait, il détruirait l'incrédulité.

Nos philosophes ne refusent pas de citer quelquefois M. de Saint-Evremont. Cet homme judicieux à bien des égards, disait, que *si le démon se montrait à découvert dans ce siècle, il détruirait l'incrédulité.* Le démon aime l'ignorance et les ténèbres; il se tient chez les sauvages plutôt que chez les hommes éclairés... « Si le diable se montrait souvent, dit le C. d'Oxenstirn, il n'y aurait pas, à coup sûr, tant d'impies. L'oiseleur qui veut attraper des oiseaux, se cache le mieux qu'il peut pour n'être pas aperçu. »

De Feller, Catéch. Phil., t. 2, p. 202.

Il en veut surtout aux gens de bien.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, dit saint Augustin, le démon agissait en lion, par les cruelles persécutions qu'il excitait contre les premiers chrétiens; aujourd'hui il agit en serpent, couvrant sa malice et déguisant ses stratagèmes : *Hostis ille noster tunc leo fuit, cùm apertè sæviebat; modò draco est, cùm occultè insidiatur* (In Ps. 39). Il en veut principalement aux gens de bien, et se sert ordinairement des méchants pour leur faire la guerre : il laisse les superbes, les avares et les impudiques, parce qu'ils sont ses amis et font ses volontés : bien loin de les attaquer, il se sert d'eux pour persécuter les bons (Ibid.).

Chevassu, Médit., t. 4, p. 309.

Il est comparé à une femme qui lutte avec son mari.

12. Satan, avec son caractère faible, mais opiniâtre, peut bien être comparé, quand il s'attaque à nous, à une femme qui ose lutter avec son mari : que celle-ci voie son mari lui tenir tête et lui opposer bonne contenance, elle perd aussitôt sa belliqueuse ardeur, et gagne la porte au plus vite; au contraire, qu'elle vienne à remarquer en lui de la timidité, et de la disposition à céder et à fuir, elle devient audacieuse, insolente, cruelle comme une furie. De même, quand Satan voit l'athlète de Jésus-Christ, le cœur imperturbable, la tête haute, repoussant ses attaques sans sourciller, il perd aussitôt tout son courage; mais s'il l'aperçoit tremblant au premier choc et prêt à demander quartier, il prend aussitôt contre lui une fureur, une rage, une férocité dont on ne vit jamais d'exemple parmi les

bêtes fauves acharnées sur leur proie ; obstiné dans son infernale malice, il ne veut, il ne respire que notre perte.

A un libertin qui cherche à séduire une fille ou une épouse.

13. Nous pouvons le comparer encore dans certaines de ses ruses à un libertin qui cherche à séduire une fille issue de bons parents, ou l'épouse d'un honnête homme. Ce que celui-ci recommande avant tout à l'objet de sa passion, c'est le secret ; le secret sur ses propositions, le secret sur ses entrevues. S'il n'obtient le secret, si la fille ne le garde vis-à-vis de son père, ou l'épouse vis-à-vis de son mari, tout est perdu pour lui, et ses projets sont en ruine. Ainsi, le grand artifice du grand *calomniateur* est d'engager l'âme qu'il veut perdre à tenir secrètes ses suggestions perfides ; et quand celle-ci les découvre à un confesseur ou à un directeur éclairé, sa rage et ses tourments sont au comble, parce que son piége est découvert et ses efforts rendus inutiles.

A un général qui assiége une citadelle.

14. Enfin, dans sa tactique, notre adversaire imite assez bien un général d'armée qui assiége une citadelle, et s'applique d'abord à étudier le terrain et l'état des fortifications, afin de concentrer son attaque contre l'endroit le plus faible. Pour faire une semblable étude, notre ennemi fait comme le tour de notre âme : il examine quelles sont les vertus théologales ou morales qui lui servent de remparts ou dont elle est dépourvue, et sur le point que nous aurions laissé sans garde et sans défense, il porte toutes ses batteries et dit : C'est par là que je tenterai l'assaut.

Manrèse, p. 294

A un chien enchaîné.

Saint Augustin compare le démon à un chien enchaîné, qui peut bien aboyer et faire du bruit, mais qui ne peut mordre que ceux qui s'en approchent : *Latrare potest, mordere non potest nisi volentem.* Il peut bien nous solliciter au mal, mais non pas nous y contraindre. Tous les démons même ligués ensemble contre nous pour nous perdre, ne sauraient en venir à bout si nous ne voulons. Notre sort est toujours entre nos mains ; soutenus par la grâce de notre Dieu, nous pouvons découvrir toutes leurs ruses, résister à tous leurs efforts : *Omnia possum in eo qui me confortat* (Phil. 4). Nous sommes faciles, il est vrai, à être surpris, faibles à résister, dit saint Bernard, mais nous n'avons qu'à coopérer à la grâce qui soutient notre faiblesse, et nous ne serons jamais vaincus.

Probes de Bonal, t. 2, p. 183.

DÉMOSTHÈNE.

Réponse à un ennemi touchant ses plaidoyers.

Un ennemi de Démosthène, piqué de jalousie à la vue de la grande réputation que cet orateur avait acquise par le bon succès de ses plaidoyers, lui reprocha un jour en bonne compagnie que ses harangues sentaient l'huile, c'est-à-dire qu'elles étaient trop étudiées ; et il répondit sagement : Je ferais conscience de parler au peuple d'Athènes des affaires d'état, sans avoir premièrement bien pensé à ce que je dois dire. C'était un avocat très-éloquent qui devait parler à un peuple, et c'est aujourd'hui un orateur fort peu disert qui doit parler à des avocats, à des juges et à des magistrats ; il ne devait parler qu'à des Athéniens, et je dois parler à des chrétiens, il devait parler des affaires de la république, et moi des affaires de l'âme, du salut, et de l'éternité.

Mais j'ai beau penser et repenser à ce que je dois dire, je me trouve très- insuffisant de m'acquitter de cette charge si je ne suis assisté de la grâce de votre Fils, ô sainte Vierge !

Le Jeune, Serm., t. 3, p. 61.

DÉSIRS DU COEUR.

Désirer peu, moyen de vivre content.

Oui, si nous voulons vivre contents, désirons peu de choses, non-seulement, dit saint Chrysostôme, parce qu'il y a peu de choses qui soient désirables, mais parce qu'il est impossible d'en désirer beaucoup sans perdre le repos, qui vaut mieux que tout ce que l'on désire. Et les choses que nous désirons, désirons-les peu ; non-seulement, ajoute ce père, parce qu'elles ne méritent pas d'être autrement désirées, mais parce que les désirant beaucoup, elles deviennent immanquablement le sujet de mille peines. Désirer peu de choses hors de Dieu, c'est ce que saint Augustin appelle la mort des désirs... Et ce qu'on désire, le désirer peu, c'est en quoi consiste cette sainte indifférence, qui tient l'âme dans une assiette toujours égale et qui la met au-dessus de toutes les contrariétés et de tous les accidents. Ce n'est pas une indifférence de naturel, ni une indifférence de philosophie ; mais une sainte indifférence, c'est-à-dire une indifférence fondée sur les principes de la religion, qui nous fait mépriser tous les objets créés, et qui tourne vers des biens réels toutes nos affections. Soyons en ce sens et selon l'esprit du christianisme, indifférents à tout sur la terre, ou du moins ne nous entêtons de rien.

Pensées de Bourdaloue, t. 1, p. 295.

Comment il faut les régler.

Prenez pour règle générale en toutes choses, de ne vouloir que ce que Dieu veut, de rapporter à lui tous vos désirs, comme à l'unique but où ils doivent tendre. Par ce moyen ils deviendront justes et saints ; et quelques

accidents qui puissent arriver, non-seulement vous demeurerez tranquille, mais vous jouirez d'un contentement parfait. Car, comme il n'arrive rien en ce monde que par l'ordre de la Providence, si vous ne voulez que ce qu'elle veut, vous aurez tout ce que vous désirerez, parce qu'il n'arrivera rien que selon votre volonté.

Scupoli, Le combat spir., p. 161.

Pratique quand il s'élève quelque désir en nous.

. . . Seigneur, vous savez ce qui est le mieux; que ceci ou cela se fasse selon votre volonté.

Donnez ce que vous voulez, autant que vous le voulez, et quand vous le voulez.

Agissez avec moi selon vos vues, selon votre bon plaisir, et pour votre plus grande gloire.

Placez-moi où vous voulez, et disposez de moi librement en toutes choses. Je suis dans votre main, tournez-moi et retournez-moi en tous sens.

Me voici votre serviteur, préparé à tout, car je ne désire point vivre pour moi, mais pour vous. Le puissé-je dignement et parfaitement! »

. . . Donnez-moi de mourir à tout ce qui est du monde, et d'aimer, pour vous, à être méprisé et ignoré dans ce siècle.

Imit. de J.-C., l. 3, ch. 15.

Nos désirs sont les armes du démon et la cause de tous les crimes.

Saint Basile dit (homil. 23): « Les armes les plus terribles dont le démon se sert pour nous attaquer, ce sont nos propres désirs; parce que l'affection désordonnée avec laquelle nous nous portons vers les différents objets de nos convoitises nous pousse à nous les procurer par toutes les voies possibles, bonnes ou mauvaises, sans nous arrêter devant aucun obstacle, serait-ce la loi même de Dieu. Et voilà l'origine, la cause de tous les crimes. »

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 183.

Désir de la vie éternelle et biens promis à ceux qui combattent.

. . . Il faut que vous fassiez ce que vous ne voulez pas, et que vous renonciez à ce que vous voulez.

Ce qui plaît aux autres réussira, et ce qui vous plaît n'aura pas de succès.

On écoutera ce que disent les autres : ce que vous direz sera compté pour rien.

D'autres demanderont, et ils recevront; vous demanderez, et on vous refusera.

On parlera d'eux avec de grands éloges, et personne ne parlera de vous.

On leur confiera tel ou tel emploi, et l'on ne vous jugera propre à rien.

La nature quelquefois s'en attristera, et ce sera beaucoup si vous le supportez en silence.

C'est en ces choses, et en plusieurs autres semblables, que le Seigneur a coutume d'éprouver jusqu'à quel point un serviteur fidèle sait se renoncer et rompre sa volonté en tout.

. . . Pour un peu de violence que vous vous faites maintenant, en renonçant à votre volonté, vous la verrez éternellement satisfaite dans le ciel.

Là, vous trouverez tout ce que vous voudrez, tout ce que vous pourrez désirer.

Là, tous les biens s'offriront à vous, sans craindre de les perdre.

Là, votre volonté, toujours unie à la mienne, ne désirera rien hors de moi, rien qui vous soit propre.

Là, personne ne vous résistera, personne ne se plaindra de vous, personne ne vous embarrassera, rien ne vous fera obstacle; mais tous les objets de vos désirs étant présents à la fois, rassasieront et rempliront toute l'étendue de votre cœur.

Là, je convertirai en gloire les opprobres soufferts, je vous environnerai de louange pour votre tristesse; et pour vous être mis à la dernière place, vous aurez un trône dans mon royaume éternel.

Là, se montreront les fruits de l'obéissance; la pénitence se réjouira de ses travaux, et l'humble soumission sera glorieusement couronnée.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 49.

Voyez encore : Cœur.

DÉSOBÉISSANCE.

L'homme seul désobéit à Dieu.

Chose étrange, mes frères, le feu est fait pour brûler, et il brûle; la lumière pour éclairer, et elle éclaire; les arbres pour porter du fruit, et ils en portent; les animaux, chacun selon leur espèce, remplissent la tâche que la Providence leur a prescrite. L'homme est le seul entre toutes les créatures, qui n'obéit point à Dieu, qui s'oppose aux desseins de sa Providence. Voyez vos animaux : vous leur commandez, et ils vous obéissent; ils se mettent sous le joug; ils se baissent sous le fardeau; ils connaissent la voix, aussi bien que l'étable et la maison de leur maître. On dompte les plus furieux; on apprivoise les plus farouches. Quelle honte pour moi, qui, sous les yeux et sous la main de mon Dieu, suis toujours indocile, toujours rebelle, méconnaissant la voix de mon Créateur, secouant son joug, ne faisant que ma volonté, ne voulant dépendre que de moi-même!

Bonnardel, Instr. fam., t. 3, p. 206.

Voyez plus loin, à l'article Enfants : DÉSOBÉISSANCE PUNIE; SEULE CAUSE DE DÉSOBÉISSANCE PERMISE.

DÉSOLATION.

Instruction pour une âme désolée.

. . . Exhortez-la à ne rien craindre, et à

mettre plus que jamais sa confiance en Dieu, en lui disant ce que le Sauveur lui-même dit un jour à sainte Thérèse, que personne perd Dieu sans savoir qu'il le perd. Dites-lui que toutes ces tentations de blasphème, d'incrédulité, d'impureté et de désespoir, ne sont pas des consentements, mais des peines qui, supportées avec résignation, rendent plus intime son union avec Dieu. Dites-lui que Dieu ne saurait haïr une âme qui l'aime et qui a bonne volonté; que c'est ainsi qu'il traite les âmes les plus chères à son cœur. *C'est par les aridités et les tentations*, dit sainte Thérèse, *que le Seigneur éprouve ses amis. Quand la sécheresse durerait toute la vie, l'âme ne doit pas abandonner l'oraison; le temps viendra où tout sera payé.* Excellente instruction pour une âme désolée. Exhortez-la donc à espérer fermement de grandes choses, puisque Dieu la conduit par la voie la plus sûre, la voie de la croix. En attendant, dites-lui, 1° qu'elle s'humilie et se reconnaisse digne d'un pareil traitement à cause de ses infidélités passées; 2° qu'elle se résigne entièrement à la volonté de Dieu, s'offrant à souffrir ces peines et même de plus grandes selon qu'il lui plaira; 3° qu'elle s'abandonne, comme si elle était morte, entre les bras de la divine bonté, et à la protection de Marie, que l'Eglise appelle la Mère de miséricorde, et la consolatrice des affligés.

Gaume. Man. des conf., p. 323.

Autre instruction.

. . . Cette douleur de Marie (de la disparition de Jésus dans le temple) doit en premier lieu servir à rassurer ces âmes malheureuses, qui ont cessé d'être admises, comme autrefois, à jouir de la présence du Seigneur. Qu'elles pleurent, mais avec calme, comme Marie pleura l'absence de son Fils, et qu'elles prennent garde de se laisser aller trop légèrement à croire, qu'elles ont perdu la grâce sans retour; car, selon que Dieu lui-même l'a dit à sainte Thérèse, nul ne se perd sans en avoir la connaissance; nul n'est déchu s'il ne veut l'être. Si le Seigneur se cache un instant aux yeux de l'âme qui l'aime, il ne sort pas pour cela de son cœur; il ne se cache souvent, que pour se faire rechercher avec plus d'ardeur et plus d'amour. Mais pour trouver Jésus, il faut le chercher, non au milieu des plaisirs et des délices du monde, mais parmi les croix et les mortifications.

. . . Si Marie a pleuré si amèrement, pour trois jours passés loin de son Fils, combien ne devraient pas pleurer davantage ces pécheurs, qui ont perdu la grâce, et à qui le Seigneur a dit dans sa colère : Vous n'êtes plus mon peuple, et je ne suis plus votre Dieu (Os. 1. 9.)... Mais le plus grand mal de ces âmes infortunées, dit saint Augustin, c'est que, si elles viennent à perdre un bœuf, un âne, un cheval, elles n'ont pas de repos qu'elles ne l'aient retrouvé; tandis qu'elles voient Dieu s'éloigner d'elles, lui qui est le souverain bien, sans rien perdre pour cela de leur malheureuse sécurité.

Saint Liguori. Dévot. à la Mère des Doul., p. 50.

Au temps de la désolation, il faut garder les bons propos.

La consolation n'est pas toujours présente, ni la délectation spirituelle; car Dieu veut que nous soyons exercés davantage par la patience dans la désolation et l'aridité d'esprit.

. . . Ne pensez pas que vous soyez alors abandonné de Dieu, mais comprenez qu'il procède ainsi avec amour à votre égard afin que la désolation ne vous aide pas moins que la consolation céleste à acquérir la perfection

Prenez garde alors de manquer à vos bons propos : ne délaissez pas la prière, n'éteignez pas le feu de la méditation, ne vous écartez pas de la voie de la mortification.

. . . Ne vous proposez non plus rien à faire dans la désolation; car il est difficile de prendre alors une bonne et sage résolution, parce que l'esprit cède à de vaines distractions et le cœur se sent attiré vers les choses des sens.

Mais pensez plutôt que la consolation vous a été accordée antérieurement, afin que vous soyez maintenant soutenu par ses fruits avec plus de facilité.

A l'automne succède l'hiver : la terre est resserrée par la gelée et ne produit plus. Toutefois les hommes ne vivent pas sans aliments : ils ont à propos pour se nourrir ceux dont ils se sont approvisionnés dans les autres saisons.

De même vous, si les consolations présentes vous manquent, représentez-vous ces temps où la visite céleste vous a rempli d'une ineffable douceur, et ce qu'alors vous vous proposiez de faire, exécutez-le maintenant.

Si vous avez alors écrit quelque chose de bon, prenez-le maintenant et lisez-le, afin que le souvenir de ce qui a précédé vous serve à adoucir la nécessité présente. Car la consolation vous est inutile, si vous ne vous attachez pas à recueillir de tels fruits pour le temps de la désolation.

Etude de la perf. relig., p. 140.

Signes de désolation spirituelle.

4. Ce qui obscurcit l'âme, ce qui la trouble, ce qui l'incline vers les objets inférieurs et terrestres, ce qui l'inquiète et l'agite, ce qui la porte à désespérer de son salut, ce qui affaiblirait en elle l'espérance et chasserait la charité, ce qui rendrait cette pauvre âme triste, tiède, languissante, se défiant de la clémence de son Créateur même et de son Sauveur : voilà ce qui devrait être appelé *désolation spirituelle*. Désolation, consolation, ce sont deux termes opposés; ainsi les pensées et les affections qui proviennent de l'une et de l'autre sont diamétralement contraires.

5. Pendant le temps de la désolation, c'est l'esprit mauvais qui nous fait sentir son influence : en suivant ses inspirations, nous ne pourrions prendre aucune décision sage et

utile; donc nous nous garderons bien alors de mettre en délibération ou d'innover quoi que ce soit qui ait trait à nos résolutions ou au choix d'un état ; mais nous devons persévérer dans ce que nous avons statué au jour ou à l'heure de la désolation , et par conséquent sous l'influence du bon esprit.

6. Et néanmoins, sans rien changer à ce qu'il a précédemment réglé et défini, l'homme, en proie à la désolation , fera bien de prendre ou de multiplier les moyens qui peuvent la dissiper ; tels sont : l'oraison faite avec plus d'insistance, l'examen qui secoue la conscience et la tient en éveil, quelque pénitence pour se punir de ses fautes connues et ignorées.

7. Sous le poids de la désolation , voilà les pensées qui doivent nous soutenir : la grâce divine, bien qu'elle ait cessé d'être sensible , nous reste ; bien que cette première ardeur de notre charité ne se fasse plus sentir , nous avons encore tout ce qu'il nous faut pour faire le bien et opérer notre salut. Qu'a donc voulu le Seigneur? voir si , muni des secours ordinaires de la nature et de la grâce, nous saurions résister à notre ennemi. Oh! sans doute nous le pourrons.

8. Ensuite l'esprit inquiet qui nous agite et nous vexe a pour antagoniste et pour adversaire direct l'esprit de patience. Le soin de conserver la patience et le calme , voilà donc ce qui nous sera contre lui d'un merveilleux secours. Enfin , il faut appeler l'espérance à notre aide et nous dire, surtout si nous savons employer contre la désolation les moyens indiqués plus haut. La consolation ne tardera pas à revenir.

Trois causes d'où elle provient le plus souvent.

9. C'est peut-être que , faute de diligence et de ferveur dans nos exercices spirituels , nous avons mérité d'être privés des consolations divines ; 2° ou bien Dieu nous met à l'épreuve, il veut voir ce que nous sommes et comment nous nous employons à son service et à sa gloire, alors même qu'il ne nous met pas à la main chaque jour la solde de ses dons spirituels et de ses grâces sensibles; 3° ou enfin , c'est une leçon qu'il nous donne : il veut nous persuader par expérience que nous procurer la ferveur de la dévotion, l'ardeur de l'amour , l'abondance des larmes, ou nous maintenir dans ces joies spirituelles , tout cela dépasse nos forces naturelles ; tout cela est un don gratuit de sa libéralité divine; tout cela ne saurait être revendiqué par nous comme notre propriété , sans que nous soyons atteints et convaincus d'un orgueil et d'un amour-propre très-dangereux pour notre salut.

10. Quand la consolation abonde dans notre cœur, il faut pourvoir à la conduite à tenir au temps de l'épreuve, et , pour soutenir son choc, faire de bonne heure provision de courage et de vigoureuse résolution.

11. Alors encore , s'humilier , se déprécier à ses yeux , autant que possible , prévoir combien on sera faible et lâche sous le coup de la désolation , si bien vite la grâce divine ne nous vient en aide. Tandis que l'homme tenté doit au contraire se persuader qu'avec l'aide de Dieu il est tout-puissant , et qu'il viendra facilement à bout de tous ses ennemis , pourvu qu'il établisse sa confiance dans la vertu divine et qu'il ait bon courage.

Manrese , p. 292.

DÉVOTION.

En quoi elle consiste.

La dévotion , dit saint Thomas, consiste dans une prompte soumission à la volonté de Dieu.

S. Liguori, Gloires de Mar., t. 1, p. 311.

Même sujet.

La vraie dévotion consiste dans une volonté prompte et déterminée à suivre Jésus chargé de sa croix, partout où il nous appelle : à aimer Dieu parce qu'il mérite d'être aimé, et à quitter, s'il est besoin , Dieu pour Dieu. Que si une infinité de gens qui font profession de piété, mesuraient à cela leur avancement spirituel, plutôt qu'à certains goûts d'une dévotion sensible , ils ne seraient pas trompés comme ils sont, ni par leurs fausses lumières, ni par les artifices du démon : ils n'en viendraient pas à cet excès d'ingratitude , de murmurer contre le Seigneur , et de se plaindre , sans raison, de la grâce qu'il leur fait d'éprouver leur patience; ils s'efforceraient, au contraire, de le servir plus fidèlement que jamais, persuadés qu'il ordonne ou qu'il permet toutes choses pour sa gloire et pour notre bien.

Scupoli , Le combat spir., p. 233.

Elle s'acquiert par l'humilité et l'abnégation de soi-même.

Il faut rechercher avec empressement la grâce de la dévotion, la demander avec ardeur, l'attendre patiemment et avec confiance , la recevoir avec gratitude , la conserver avec humilité, concourir avec zèle à son opération , et remettre à Dieu, jusqu'à ce qu'il vienne à vous , le temps et la manière de vous visiter.

Vous devez surtout vous humilier, lorsque vous ne sentez en vous que peu ou point de ferveur; mais sans vous laisser trop abattre , ni vous affliger avec excès.

Souvent Dieu donne en un moment ce qu'il a longtemps refusé.

Il accorde quelquefois à la fin de la prière ce qu'il a différé de donner au commencement.

Imit. de J.-C., liv. 4 , ch. 15.

Dévotion fausse.

. . . Un grand nombre de ceux qui font aujourd'hui profession de dévotion, seront exacts jusqu'au scrupule à certaines pratiques de piété qui ne sont que de conseil , à réciter quelques prières de confréries où ils sont agrégés , seront assidus à entendre la messe les

jours qui ne sont pas d'obligation, visiteront les églises, les hôpitaux, embrassent avec joie des exercices de dévotion qui leur sont étrangers, parce que l'honneur, la coutume, une certaine bienséance les y portent ; mais du reste ils ne se mettent guère en peine de remplir les devoirs de leur état, parce que ces devoirs les gênent et les incommodent. Cet homme fera des voyages de dévotion, et il n'assiste point aux offices de sa paroisse, il ne fréquente point les sacrements, donne mauvais exemple dans sa famille : cette femme récite de longues prières à l'église, et n'aura aucune complaisance pour son mari, elle sera dure et intraitable à ses domestiques, elle négligera l'éducation de ses enfants, qu'elle laisse vivre dans le désordre : cet autre se fera un devoir d'assister à une assemblée de piété; mais il commet des fraudes dans le commerce, il néglige les affaires dont il est chargé; sont-ce là, je vous le demande, des dévotions réglées selon l'esprit de l'Evangile? non, sans doute, toute dévotion qui ne s'attache pas aux devoirs essentiels de l'état où l'on est engagé, et qui ne les remplit pas dans toute leur étendue, est une dévotion pharisaïque, réprouvée de Dieu; à plus forte raison celle qui détourne de l'accomplissement de ces devoirs.

Mais quoi! prétends-je ici blâmer les pratiques de piété, les saints exercices de la religion, les œuvres de surérogation qui peuvent être la source d'un grand mérite? à Dieu ne plaise : la véritable piété, bien loin de les rejeter, les embrasse au contraire comme des moyens propres à mériter les grâces de Dieu, et à s'entretenir dans la ferveur du christianisme ; mais elle s'attache aux obligations de l'état préférablement aux œuvres qui n'en sont pas, elle remplit les préceptes, avant les conseils ; elle sait tellement réunir les uns avec les autres, qu'en faisant ce qui est de précepte, elle n'oublie pas ce qui est de conseil : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere* (Matth. 23.). Car s'en tenir précisément à ce qui est d'obligation, et négliger entièrement ce qui est de surérogation, c'est user de réserve avec Dieu, et s'exposer à manquer à ses obligations. Il est difficile de remplir parfaitement ses devoirs, sans faire quelque chose de plus. Si vous comptez, par exemple, à la rigueur ce que vous devez précisément faire d'aumône pour soulager les pauvres, vous ne parviendrez peut-être pas au point où votre charité doit se porter ; il faut donc s'efforcer d'aller au delà de ce que l'on doit, pour être assuré de le faire parfaitement : la véritable vertu ne craint point d'être libérale à l'égard d'un Dieu qui n'a sait point se laisser vaincre en générosité.

Prônes de Billot, t. 1, p. 22.

Celle de beaucoup de chrétiens comparée à celle des pharisiens.

. . . Comparons maintenant la vertu d'un grand nombre de chrétiens à celle de ces faux sages du judaïsme. Oh! combien y a-t-il de chrétiens qui ont hérité des vices des pharisiens, et dont la piété est aussi superficielle que celle de ces hypocrites !

Combien de faux dévots qui, sous le manteau d'une vertu apparente, cachent des vices grossiers dont ils sont dominés ! A voir la conduite de la plupart, on les prendrait pour des saints; ils donnent toutes les marques extérieures de la religion ; ils prient, ils jeûnent, ils font des aumônes ; ils sont de toutes les parties de dévotion ; ils entrent volontiers dans toutes les entreprises de charité et de bonnes œuvres qui se feront dans une paroisse, dans une ville ; mais sous ce masque de dévotion, ils conservent un esprit superbe, un cœur sensuel et immortifié, attaché aux biens du monde, aux commodités de la vie, ennemi de toute gêne et de toute contrainte, souvent corrompu par d'infâmes voluptés. A voir cet homme, cette femme réciter de longues prières à l'église, lire dans un livre de piété, ou rouler un chapelet dans leurs mains, qui croirait que l'un est un ravisseur du bien d'autrui, un fourbe, un trompeur, et l'autre une médisante, une emportée dans son ménage, une querelleuse avec ses voisines? A voir ce jeune homme, cette fille dans ces assemblées de piété, s'approcher des sacrements, qui croirait que l'un est un libertin, un débauché, l'autre une orgueilleuse, une impudique, qui entretient des commerces criminels, qui fait autant de sacriléges qu'elle reçoit de sacrements, ou parce qu'elle ne veut pas découvrir ses désordres, ou parce qu'elle ne veut pas s'en corriger ?

Oh! s'il nous était donné de percer la muraille, comme le Seigneur le disait autrefois à un prophète, que d'abominations cachées ne découvrirait-on pas ! Si on ouvrait ces sépulcres blanchis, si ornés au dehors, quelle odeur pestilentielle n'en sortirait-il pas ! Il n'appartient qu'à Dieu, mes frères, qui sonde le fond des cœurs, d'en juger : les hommes sont trompés par les apparences ; mais au jugement de Dieu, où tous les secrets des cœurs seront dévoilés, on connaîtra la vérité de ce que je dis...

Id. ibid., p. 25.

La dévotion qui n'est que superficielle, est injurieuse à Dieu, inutile et pernicieuse.

. . . Enfin toute dévotion, toute vertu qui n'est point dans le cœur, n'est qu'une vertu superficielle ; c'est une dévotion injurieuse à Dieu, inutile à celui qui en fait profession. Je dis dévotion injurieuse à Dieu, parce que c'est au cœur que Dieu en veut principalement ; c'est le sacrifice du cœur qu'il demande préférablement à toute autre victime, et sur lequel il a les droits les plus incontestables ; c'est par conséquent lui faire injure que de lui refuser cet holocauste. Je dis que toute dévotion qui n'est point dans le cœur, est inutile et même pernicieuse, parce qu'avec toute la peine que l'on a de pratiquer la vertu au dehors, on en perd le mérite, et on attire sur soi la malédiction de Dieu. Ces faux dévots sont à la vérité

loués et applaudis des hommes, comme le furent les pharisiens ; mais c'est toute la récompense qu'ils reçoivent de leurs bonnes actions. Cet homme, qui dans le fond est un usurier caché, un fourbe, un trompeur, passera pour un homme de probité ; cette femme médisante, pour une femme dévote ; ce jeune homme, cette fille, pour des personnes modestes et réservées : ceux qui ne les connaissent pas, leur donneront des louanges ; mais devant Dieu ce sont des réprouvés. Comme ils cherchent à plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu, ils recevront leur récompense ici-bas ; mais le Seigneur les rejettera de sa face, et leur dira d'aller chercher leur salaire auprès des maîtres étrangers qu'ils ont servis au préjudice de sa gloire. *Nescio vos*, je ne vous connais point, retirez-vous de moi, vous tous qui n'avez eu que l'écorce de la piété, sans en avoir l'esprit...

C'est donc se tromper soi-même, c'est travailler en vain que de s'attacher à l'extérieur de la dévotion, sans en avoir l'esprit. La piété, il est vrai, doit se manifester par les œuvres, sans quoi c'est une piété imparfaite et stérile ; mais si ces œuvres ne sont animées d'un bon principe, si elles ne sont ennoblies par une bonne fin, la piété devient un corps sans âme ; c'est un arbre sans fruits, qui ne produit tout au plus que des fleurs qui ne servent de rien. Toute la gloire de la fille du roi, dit le Prophète, vient de sa beauté intérieure ; quelque magnifique qu'elle soit au dehors par la diversité de ses ornements, elle est encore plus charmante par les belles qualités dont son âme est ornée : *Omnis gloria filiæ regis ab intùs* (Ps. 44). Tel est le portrait d'une âme vraiment dévote ; cette âme doit avant toute chose s'appliquer à bien régler son intérieur, pour attirer les regards de son divin époux, et se parer ensuite des ornements extérieurs des vertus, qui sont les bonnes actions : *In fimbriis aureis circumamicta varietatibus*. Lorsque Dieu commanda à Moïse de dorer l'arche d'alliance, il voulut qu'il commençât par le dedans, avant que de dorer le dehors. Telle est la règle que l'on doit suivre dans la dévotion, il faut que cette dévotion soit dans l'intérieur, avant que de se manifester par les œuvres. L'âme dévote doit se regarder comme un temple vivant, où elle doit offrir à Dieu l'encens des prières les plus ferventes, le sacrifice des inclinations les plus chères. Ce temple doit être orné au dedans de l'or de la plus pure charité, de l'humilité la plus profonde, de la pureté la plus inviolable ; en un mot, de toutes les vertus qui en fassent une demeure digne du Très-Haut. Ce temple doit aussi être orné au dehors par l'éclat des bonnes actions qui manifestent la beauté qui est au dedans ; actions qui soient animées du seul désir de plaire à Dieu, d'édifier le prochain, de se sanctifier soi-même ; qui ne partent, en un mot, que d'une droite intention, qui en est comme l'âme, et qui en fait tout le prix. Tel est en peu de mots le caractère de la vraie piété et de la solide dévotion ; attentive à ne rien négliger de tout ce qui peut contribuer à la gloire de Dieu et au salut de l'homme, elle sait allier tous les devoirs de la religion avec ceux de la société, pour rendre en même temps à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, c'est-à-dire, pour remplir ses obligations à l'égard de Dieu et du prochain. Voyez, mes frères, quels sont vos devoirs, pour les remplir dans toute leur étendue : voyez ce que vous devez à Dieu, ce que vous devez au prochain, ce que vous devez à vous-mêmes. Vous devez à Dieu le sacrifice d'une vive foi, par la soumission de vos esprits aux vérités qu'il vous a révélées ; vous lui devez le sacrifice de votre volonté, pour faire tout ce qu'il vous a commandé. Vous lui devez le culte le plus religieux, l'amour le plus parfait, l'attachement le plus inviolable ; attachement qui soit aussi constant dans les sécheresses et les rigueurs de la dévotion, que dans les douceurs ; en sorte que vous cherchiez moins les consolations de Dieu, que le Dieu des consolations, et que vous soyez toujours prêts à faire ce qui ne serait pas de votre goût, comme ce qui serait le plus conforme à vos inclinations, parce que vous y trouverez plus la volonté de Dieu.

Id. ibid., p. 25.

DIEU.

Moyen de ne jamais douter de son existence.

Q. Quel est le moyen le plus sûr de ne douter jamais de l'existence de Dieu ?

R. *Tenez votre âme en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais* (c'est presque la traduction de ce passage de saint Augustin : *Nemo Deum negat, nisi cui expedit Deum non esse*). C'est la pensée d'un auteur (J.-J. Rousseau) qu'on ne soupçonne pas d'avoir trop de préjugés religieux. *Adorez l'Eternel*, dit-il ailleurs, *et tous les fantômes de l'athéisme s'évanouiront.*

De Feller, arch. phil., t. 1, p. 32.

Il est incompréhensible en cette vie.

. . . « Qu'y a-t-il, dit un philosophe, de plus visible, de plus lumineux que le soleil ? Rien néanmoins de plus difficile à voir, précisément à raison de sa splendeur, de sa clarté, et de la faiblesse de notre vue ; rien aussi, et par la même raison, rien de sa nature de plus intelligible que Dieu, et toutefois rien de plus difficile à comprendre en cette vie. »

Louis de Grenade, Guid. des Péch., p. 9.

La nature, c'est Dieu.

. . . « Vous me direz peut-être que c'est la nature qui répand sur vous tous ces biens... Insensé ! vous ne voyez donc pas qu'en parlant ainsi vous ne faites que changer le nom de Dieu ; qu'est-ce que la nature, sinon Dieu, auteur, âme de la nature ? Homme ingrat ! ne

pense donc pas t'excuser, quand tu dis que c'est à la nature, et non à Dieu, que tu es redevable. Il n'y a pas de distinction à faire entre l'un et l'autre. Tu as emprunté une somme de Lucius Sénèque, et tu dis : *Je suis débiteur de Lucius, et non point de Sénèque.* Ne crois pas avoir changé ton créancier; tu n'as changé que son nom. » (Epictète).

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 18.

Il sonde les cœurs.

. . . On voit quelquefois sur un arbre une pomme plus mûre que les autres, plus belle et plus vermeille, qui irrite l'appétit; mais quand on vient à la cueillir et regarder au dedans, on y trouve un petit ver qui l'a toute gâtée. Il y a des actions qui paraissent aux yeux des hommes, belles, héroïques et excellentes, mais aux yeux de Dieu qui voit l'intérieur et le fond de l'intention, elles sont toutes gâtées, pourries et vermoulues; il nous faut toujours nous défier de nous-mêmes, de nos dispositions, de nos bonnes œuvres, principalement de celles qui éclatent et qui font du bruit devant le monde : *Hominum corda intuentes in absconditas partes.* Vous ne faites point au dehors d'actions mauvaises ou répréhensibles, vous ne blasphémez pas, vous ne jurez pas, vous ne dérobez pas ; mais Dieu voit en votre cœur que vous êtes idolâtre de vous-même, de votre esprit, de vos sentiments, de votre beauté, de votre enfant, des grandeurs du monde et des biens de la terre; il voit que le but et la fin de tous vos desseins, de vos entreprises et de vos actions, n'est autre que votre avancement, l'établissement de votre fortune et de celle de vos enfants; s'il en est ainsi, vous n'êtes qu'ordure devant Dieu, vous ne devez attendre de lui que des châtiments très-rigoureux, très-durs, très-effroyables.

Le Jeune, Serm., t. 6, p. 330.

. . . Combien étonné et surpris serez-vous au jugement de Dieu, quand on vous dira : Vous souvenez-vous d'une telle action criminelle que vous fîtes il y a quarante ans? Vous pensiez la faire bien en cachette, parce que vous étiez tout seul et dans les ténèbres; vous aviez ce grand Dieu et ses Anges pour témoins.

Id. ibid., t. 9, p. 204.

On le connaît par la considération de sa providence et de ses œuvres.

Saint Théophile, évêque d'Antioche, dans son Traité à Autolyque, liv. 1, montre comment, aidés de la foi, nous pouvons parvenir à la connaissance de Dieu par la considération de sa providence et de toutes ses œuvres : « Quand nous voyons, dit-il, un vaisseau voguer en pleine mer ou entrer dans le port, nous ne doutons pas qu'il n'y ait au dedans un pilote qui le gouverne. De même, nous devons croire qu'un Être suprême, et d'une sagesse infinie, préside au gouvernement de l'univers, quoique ce premier moteur soit invisible à nos yeux. Tous savent qu'il est un empereur sur la terre, quoique tous, à beaucoup près, ne le voient pas; mais on le connaît par ses lois, par ses officiers, par ses images : et vous refuseriez de connaître Dieu par ses œuvres, par les effets si éclatants et si multipliés de sa puissance! Vous avez de la répugnance à croire ce que vous ne voyez pas; mais ne procède-t-on pas, dans la plupart des choses de la vie, avec cette foi ou cette confiance? Que recueillerait le laboureur, s'il ne confiait aveuglément son grain à la terre? Pourrait-on traverser les mers sans se confier au pilote? Guérirait-on dans les plus dangereuses maladies, si l'on ne s'abandonnait au médecin? Quel art, quelle science apprend-on, sans commencer par croire celui qui nous les enseigne? »

Henrion, Hist. génér. de l'Eglise, t. 1, p. 192.

Il est invisible. Réponse ingénieuse d'un enfant indien.

Un enfant indien, qui avait été solidement instruit par des parents chrétiens, se trouvant dans une salle publique, où les principaux du lieu étaient assemblés, l'un d'eux se mit à plaisanter sur la religion. L'enfant défendit sa croyance. Après quelques altercations de part et d'autre, on lui dit de montrer son Dieu. Mon Dieu, répondit l'enfant, est le Créateur de l'univers; il est un pur esprit, et je ne puis vous le montrer; mais je vous montrerai bientôt le vôtre. Il prit en même temps une pierre sur laquelle il barbouilla une figure humaine; puis l'ayant posée à terre, et avec un air de cérémonie, d'un coup de pied, il la poussa loin de lui, en disant : Voici le Dieu que vous adorez. Tout le monde applaudit à la saillie du jeune chrétien, et le mauvais plaisant se retira couvert de honte et de confusion.

Corsart, Science prat. du catéch., p. 23.

Sa grandeur paraît en faisant de grandes choses par de petites.

O que cela devrait bien confondre l'orgueil des hommes, qui ne peuvent faire de grands ouvrages s'ils n'ont en mains de grands instruments! Dieu crée le ciel et la terre de rien ; il prend un peu de ciment et de boue, et il en forme un homme ; il prend une côte, et il en fait une femme ; il prend des trompettes, et il fait tomber les murs de Jéricho ; il se sert d'une veuve, et il défait une armée innombrable d'Assyriens; des sauterelles et des grenouilles, et il désole toute l'Egypte. Dieu fait de grandes choses par de petites, et il se sert de ces petites choses pour nous donner ses grâces : d'un peu d'eau, pour effacer le péché d'origine, que nous avons contracté par une volonté étrangère; de quelques paroles, pour nous remettre les péchés actuels dans lesquels nous sommes tombés par notre propre malice.

Prones de Lally, t. 1, p. 48.

Il opère par le vouloir.

Nous ne pouvons avoir de Dieu une plus grande idée que de penser qu'il opère par le seul vouloir; c'est ce que nous apprennent les Livres saints. *Dieu dit, que la lumière soit, et la lumière fut.* On ne peut pas exprimer le pouvoir créateur d'une manière plus énergique.

Bergier, Tr. hist. et dog. de la vraie relig., t. 2, p. 1-2.

Nous devons le chercher en tout.

. . . Il fait toujours plus de la moitié du chemin, et nous épargne une bonne partie de la peine que nous pourrions avoir à le chercher ; il est déjà au milieu de nous, que nous le cherchons bien loin.

Rien ne peut le faire perdre, si je ne le veux.

Rien de mortel ne peut contenter une âme immortelle : mais pour vous, mon Dieu, quand je vous ai une fois trouvé, je ne puis vous perdre, si je ne le veux : que les hommes, que les démons conspirent contre moi, ils peuvent m'arracher tous mes biens, ma santé, ma gloire et ma vie, mais ils ne peuvent m'ôter mon Dieu; et qui possède Dieu n'est-il pas assez riche? ne doit-il pas être content? Si vous ne l'êtes pas, c'est que vous ne le possédez pas.

Tâchez d'entrer dans les sentiments d'un saint homme qui, interrogé pourquoi il regardait brûler sa maison avec un air si tranquille : c'est, dit-il, que le feu peut m'ôter ma maison, mais il ne peut m'ôter mon Dieu.

Nepveu, Pensées ou Reflex. chrét., t. 4, p. 204.

Il est plus aisé de contenter Dieu que le monde.

Rien de plus aisé que de contenter Dieu. Il n'a égard qu'à notre bonne volonté ; et nos bons désirs, s'ils sont sincères, lui tiennent lieu d'effets (*Voluisti, fecisti.* Aug.) Si vous avez voulu de bonne foi faire le bien, quoique vous ne l'ayez pu, c'est devant Dieu comme si vous l'aviez fait, dit saint Augustin. Vous vouliez pratiquer une bonne œuvre, on vous en a empêché; Dieu ne laisse pas de vous en tenir compte. Touché d'une vive douleur de votre vie passée, vous voudriez pouvoir égaler votre pénitence à vos crimes; votre santé ne vous le permet pas, Dieu voit votre cœur, cela suffit. Vous êtes sensible à la misère des pauvres, l'état de vos affaires ne vous permet pas de les pouvoir soulager ; vous en avez la bonne volonté, vous en aurez le mérite. Et ainsi, avec un peu de bonne volonté, on peut être pénitent sans austérité, aumônier sans richesses, et martyr même en quelque façon sans mourir. Si vous ne contentez pas Dieu à ce prix, c'est bien votre faute.

Le monde n'est pas si aisé à contenter. Il n'a égard qu'au succès et aux effets. Toutes les meilleures intentions du monde ne lui tiennent pas lieu du moindre service. Qu'un homme employé dans une importante négociation ait eu les intentions les plus droites, et la conduite la plus sage; si ses desseins se trouvent déconcertés par la faute même de ceux qui l'emploient, l'affaire n'a pas réussi ; c'est un imprudent, c'est un misérable; il faut qu'il paie la faute d'un plus puissant que lui. Qu'un général ait été brave, sage, vaillant, qu'il n'ait épargné ni ses soins, ni son sang, ni sa vie; si par un contre-temps imprévu, il perd la bataille, il faut qu'il porte la peine de la bizarrerie de la fortune ; on récompense d'une funeste disgrâce sa vie exposée, son sang répandu. C'est ainsi que le monde en use, et cependant on abandonne Dieu pour s'attacher à lui.

Id. ibid., t. 3, p. 255.

Tout ce que je suis, je le dois à Dieu à trois titres.

« Seigneur, disait saint Anselme (Médit., ch. 7.), je vous dois tout ce que je suis à trois titres différents : vous m'avez créé, et dès lors tout ce qui est en moi vous appartient ; vous m'avez racheté, et c'est pour vous un nouveau droit acquis sur tout mon être; enfin vous me promettez d'être vous-même ma récompense, et cette raison suffit à elle seule pour m'imposer l'obligation d'être exclusivement à vous. » . . . Il n'y a rien parmi les substances les plus fermes, les plus adhérentes, qui ne puisse s'amollir par quelque procédé : les métaux se dissolvent dans le feu, le fer devient flexible dans la fournaise, le diamant cède et se polit dans le sang des animaux; mais, ô cœur plus dur que la pierre, que le fer, que le diamant, rien ne peut vous attendrir : ni le feu de l'enfer, ni les effusions amoureuses du meilleur des pères, ni le sang de l'Agneau sans tache, répandu pour vous!

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 35.

DIMANCHE.

Il faut le sanctifier tout entier.

. . . Je dis, *un jour tout entier*, car il ne suffit pas, comme se l'imaginent les gens du monde, pour sanctifier ce jour, d'entendre la sainte messe. Remarquez que nous avons, à ce sujet, deux commandements bien distingués. *Les Dimanches tu garderas, en servant Dieu dévotement.* Voilà le premier ; c'est le commandement de Dieu. Et voilà le second : *Les Dimanches messe ouïras, et les Fêtes pareillement;* c'est le commandement de l'Eglise.

Quand vous assistez à la sainte messe avec les dispositions requises, vous accomplissez le commandement de l'Eglise ; mais si vous vous en tenez là, et que vous employiez le reste du temps à vos affaires, ou à vos plaisirs, ou à ne rien faire, vous ne sanctifiez pas le dimanche, et vous violez le commandement que Dieu vous a fait de le sanctifier.

Les Dimanches tu garderas, etc. Il n'est pas dit une heure, deux heures, trois heures. Qui dit un jour, ne dit pas une petite partie de ce jour, mais le jour tout entier, ou du

moins la plus grande partie. Assister à la messe, c'est sanctifier, si vous le voulez, une petite partie du dimanche, c'est servir Dieu pendant que la messe dure; mais si hors de là vous ne pensez plus à Dieu ni à votre salut, vous ne sanctifiez point le dimanche. Vous commettez par conséquent un péché mortel, puisque de propos délibéré, le sachant et le voulant, vous désobéissez en matière considérable, à un commandement formel de Dieu.

Exemple des premiers chrétiens.

Pour vous convaincre que je n'exagère rien, rappelez-vous l'exemple des premiers chrétiens. Quelque longue que fût alors la sainte messe, ces véritables chrétiens ne se croyaient pas quittes de leur obligation, quand ils y avaient assisté : ils assistaient encore à l'office du matin, qu'on appelle aujourd'hui *Laudes*, et à celui du soir, qu'on appelle *Vêpres*. Et quoique ces offices les retenaient une bonne partie de la journée à l'église, ils priaient encore, dit saint Justin, et lisaient chez eux l'Ecriture sainte, soit en particulier, soit en famille; et le temps que les offices leur laissaient de libre, était employé à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Notre religion a-t-elle changé depuis ce temps-là, mes chers frères? les commandements de Dieu et de l'Eglise, sur la sanctification des dimanches et des fêtes, ne sont-ils pas toujours les mêmes?

Bonnardel, Inst. fam., t. 2, p. 249.

— Pour y satisfaire parfaitement, il faut employer le jour en actions de piété, de charité et de religion; ouïr la grand'messe, venir à vêpres, assister aux offices divins et ne me dites point : Il n'est pas besoin que j'y assiste, je prierai Dieu en particulier, je ferai mes dévotions à la maison. Oui, si vous êtes serviteur, servante, sous la puissance et autorité de quelqu'un qui ne vous permette pas d'assister à vêpres et à grand'messe : cela est bon de prier Dieu en particulier, de dire le chapelet, de lire un livre spirituel, au lieu de badiner au logis, ou de vous tenir sur la porte à regarder les passants; mais si vous n'êtes sujet à personne, et si aucune nécessité ne vous empêche, il est plus utile sans comparaison d'assister aux offices divins que de prier en votre logis.

Le Jeune, Serm., t. 9, p. 447.

Est-on obligé d'assister aux vêpres?

Il est inutile de répondre à ceux qui demandent si l'on est obligé d'assister aux vêpres. Ce n'est jamais un vrai fidèle qui fait de pareilles questions. Il sait que la journée entière du dimanche, devant être consacrée au service de Dieu, il est ridicule de demander s'il est permis de lui dérober le temps des offices; il se croit obligé d'y assister, non-seulement pour lui-même, mais encore pour le bon exemple, parce que ses enfants, ses domestiques, ses voisins seraient scandalisés de sa négligence à cet égard.

Bonnardel, Inst. fam., t. 2, p. 260.

Crime du travail défendu.

Sous le plus léger prétexte, on travaille en ce saint jour ; on est bien aise d'en trouver l'occasion, parce qu'on regarde cette journée comme perdue.

Oui sans doute, mes frères, elle est perdue ; perdue pour le ciel. Car si dans la loi de Moïse, qui n'était que l'ombre de la nôtre, Dieu voulut qu'on lapidât un homme pour avoir seulement ramassé un peu de bois le jour du sabbat; quel châtiment ne réservez-vous pas, ô mon Dieu, aux chrétiens qui, par un travail défendu, violent la sainteté du dimanche, emploient la matinée à porter dans les maisons les ouvrages qu'ils ont faits pendant la semaine, choisissent ces jours, de préférence, pour régler des comptes, pour passer des actes; vendant, achetant, faisant marcher leurs voitures pour des raisons qui leur paraissent bonnes : car tout est bon pour celui qui s'est fait une fausse conscience. Mais vous les examinerez vous-même, Seigneur, ces raisons, vous les pèserez au poids de votre justice. Ah! mes frères, que vous serez bien loin de votre compte, quand vous paraîtrez devant ce juste Juge, et qu'il vous jugera, non pas suivant vos idées, mais suivant la vérité et les commandements qu'il vous a faits.

Id. ibid., p. 256.

Ce travail augmente la misère.

Vous croyez peut-être, mes amis, que ce travail que vous vous permettez les jours de fêtes soulagera votre misère? Détrompez-vous, il ne servira qu'à l'augmenter. On cite l'exemple de deux ouvriers dont l'un vivait à son aise avec toute sa famille; et l'autre mourait de faim lui et ses enfants, quoiqu'il travaillât même les jours de fêtes. Celui-ci se plaignant à l'autre qui observait les fêtes, lui dit : *Comment fais-tu? je travaille continuellement, je m'épuise, et je ne puis parvenir à vivre.* L'autre lui répondit : *J'ai tous les matins affaire à un ami qui pourvoit à mes besoins. Faites-moi vite connaître*, répliqua le premier, *ce bon ami.* Son camarade le lui promit. Un matin, il le mène à l'église et ils entendent ensemble la messe. Sortis de l'église, le premier demanda : *Mais où est donc l'ami qui a soin de toi? Hé! n'as-tu pas vu Jésus-Christ sur l'autel*, répondit l'autre? *Voilà celui qui pourvoit à mes besoins.* Souvenez-vous donc bien, mes amis, que c'est Dieu qui pourvoit à nos besoins, et non pas le péché; Dieu prend soin de ceux qui observent ses lois; il rejette ceux qui les méprisent.

S. Liguori, Inst. sur les préc. du Décal. et sur les Sacr., p. 95.

Travail par intérêt.

Il faut que l'intérêt cède à la loi de Dieu, et non pas la loi de Dieu à l'intérêt. Or, l'intérêt,

qui aveugle la plupart des hommes, leur fait faire bien des choses les jours de fêtes, qu'ils pourraient remettre à d'autres jours. Car pourquoi anticipe-t-on sur un jour de fête pour faire certains ouvrages lucratifs ? c'est qu'on en a d'autres dans la semaine que l'on n'aurait pas le temps de faire; c'est qu'on veut gagner les jours de fêtes comme dans les autres jours de la semaine : et voilà les dommages prétendus qui servent de prétexte à la cupidité, c'est-à-dire un intérêt moins considérable que celui que l'on aurait, si l'on travaillait les jours défendus. Eh! si un profit qu'on ne fait pas était une raison de transgresser la loi, il serait toujours permis de la violer. Faux principe, fausse conséquence. Pourquoi voyage-t-on les jours de dimanches et fêtes? c'est qu'on ne veut pas retrancher de son travail un jour de la semaine, pour vaquer à ses affaires. C'est donc la cupidité, et non pas la nécessité, qui fait entreprendre des voyages, qui fait faire des œuvres serviles... qui fait ouvrir à ce marchand ses boutiques, ou qui lui fait vendre en secret... qui fait travailler cet artisan qui craint de perdre ses pratiques, ce laboureur qui craint un mauvais temps qui n'arrivera pas... qui engage ce maître à mettre en œuvre des domestiques, sous prétexte qu'ils n'ont rien à faire...

Ce travail ne profite pas.

Ah! mes frères, que vous entendez bien mal vos véritables intérêts! Savez-vous bien que les ouvrages que vous faites les jours de fêtes vous sont nuisibles? Vous y perdez plus que vous n'y gagnez. Qui vous l'assure? Dieu lui-même. *Si vous ne gardez mes saints jours, je vous visiterai par la misère; vous aurez beau semer, vous ne recueillerez rien, le ciel sera de bronze, la terre de fer : la sécheresse brûlera vos récoltes, ou la grêle les emportera; les maladies, les pestes, les famines vous accableront; le feu se mettra dans vos maisons, et consumera tout ce que vous aurez amassé* (Lévit. 26.) N'est-ce pas, mes frères, ce que nous voyons souvent arriver? On voit avec étonnement des gens qui ne peuvent prospérer, malgré leur assiduité au travail; on en voit d'autres affligés par des pertes de biens, de bétail, accablés par des revers de fortune. D'où viennent ces malheurs? de ce que leur travail n'est pas selon Dieu... Heureux encore s'ils n'étaient punis qu'en cette vie; mais ils le seront bien plus sévèrement en l'autre. Au lieu que tout prospère, tout vient en abondance à ceux qui cherchent premièrement le royaume de Dieu; ceux qui sanctifient les dimanches et les fêtes attirent sur eux les bénédictions du Seigneur, comme il leur a promis : *Si vous gardez les jours que je me suis consacrés, je vous donnerai des pluies dans leur temps; la terre produira en abondance, les arbres seront chargés de fruits; je vous bénirai vous et vos enfants.* (Lévit. 26). Et certes, mes frères, Dieu n'est-il pas le maître des temps et des saisons ? C'est la providence qui gouverne tout...

Prônes de Billot, t. 3, p. 1re 2.

Les Dimanches on doit travailler pour notre âme, comme autrefois. Exemple

Vous travaillez les jours ouvrables pour les autres, ou pour votre corps; travaillez le dimanche pour vous-même et pour votre âme. Vous êtes marchand, vous avez compté toute la semaine avec vos créanciers, rendez maintenant compte à votre Dieu. Vous êtes tailleur, vous avez fait des habits aux hommes et aux femmes; faites maintenant des ornements à votre âme. Vous êtes serrurier, vous avez limé et poli du fer; limez et polissez votre cœur. Vous êtes laboureur, vous avez défriché et cultivé la terre; défrichez et cultivez votre conscience, au moins un jour en la semaine... Nous nous plaignons que les années ne sont plus si fertiles qu'elles l'étaient il y a quatre-vingts ans, que nous sommes accablés de subsides et accablés de toutes parts; c'est que Dieu nous visite comme nous le servons : on gardait mieux alors les petites fêtes qu'on ne fait en ce temps-ci le jour de Pâques. Un bon vieillard me disait il y a quelque temps : Je demeurais, il y a environ quatre-vingts ans, chez un laboureur, qui était si exact observateur du dimanche, qu'il ne voulait pas qu'on parlât aucunement des ouvrages qu'on ferait les autres jours. Faites ainsi, et vous prospérerez ainsi qu'ils prospéraient alors; employez bien le temps qui est destiné au service de Dieu, et Dieu bénira le temps qui est accordé à l'entretien de vos familles; faites les affaires de Dieu les jours de fête, et il fera les vôtres les jours ouvrables.

Le Jeune, Serm., t. 2, p. 277.

Injure à Dieu par les folies de ce jour.

N'est-ce pas une grande injure à Dieu, dit saint Cyrille, et une espèce de sacrilége, que d'employer aux folies du monde, aux divertissements profanes, des jours qui sont consacrés au Seigneur d'une manière spéciale?... Il semble néanmoins à un grand nombre de chrétiens que les jours de fêtes ne leur sont accordés que pour se divertir, et pour se dédommager, par des plaisirs criminels, des travaux qu'ils ont endurés pendant la semaine. Quand est-ce, en effet, que les cabarets sont plus fréquentés?... Quand est-ce que l'on voit le libertinage régner avec plus d'empire? Quand est-ce que l'on entend plus de querelles, que l'on voit plus de désordres dans une paroisse?... Quand est-ce que la jeunesse se livre plus à la dissolution, forme des assemblées de spectacles, de danses et d'autres parties de divertissements criminels? Ce sont les jours de dimanches et de fêtes. Ce sont ces jours-là que l'on choisit pour entretenir des commerces dangereux, pour se voir, se donner des rendez-vous dans des promenades, dans des lieux retirés, et souvent à des heures indues... en sorte que l'on peut dire dans un

jour de dimanche ou de fête, Dieu est souvent plus offensé qu'il ne l'a été dans toute la semaine.

Prônes de Bilot, t. 3, p. 195.

— Il semble que le dimanche soit l'égoût et le cloaque de toute la semaine; n'ayant le loisir ni la commodité d'offenser Dieu les jours ouvriers, ils remettent cela au dimanche. Ce n'est plus le jour du Seigneur, mais le jour du diable; nos solennités ne sont plus les fêtes des Saints, mais de Bacchus, de Cérès et de Vénus : *Occasio luxuriæ pietas deputatur* (Tertul.). On voyait autrefois que les démons quittaient le corps des possédés les jours de fêtes et se retiraient au désert, comme ne pouvant souffrir la piété et la dévotion des fidèles; mais maintenant ils sont déchaînés, ils possèdent le cœur des chrétiens, comme ces pourceaux des Géraséniens, pour les précipiter dans le lac de mille actions brutales, et après dans les étangs de feu et de soufre de la mort éternelle.

Le Jeune, Serm., t. 2, p. 275.

Reproche aux gens de la police sur les abus.

Messieurs de la police, je crains qu'au jugement de Dieu on ne dise de vous ce que l'Ecriture dit (3. Reg., 22, 44.) du roi Josaphat : *Fecit rectum in conspectu Domini, verumtamen excelsa non abstulit, adhuc enim populus sacrificabat, et adolebat incensum in excelsis.* Vous êtes gens d'honneur, de piété, de prudence singulière; *verumtamen, verumtamen.* Mais, mais que font ces débauchés au cabaret, au brelan pendant la messe, et autres offices divins? Où est la punition des cabaretiers qui leur donnent à boire? Où sont les défenses qu'on a si souvent publiées et renouvelées? Où est le soin que vous devez avoir de les y surprendre pour les châtier? Où est le zèle de la gloire de Dieu et du bien public? Est-il possible qu'il n'y en ait pas un seul qui puisse dire à l'heure de la mort : *Zelo zelatus sum pro domo Israel?* Assurément, assurément, il n'en faudrait qu'un, qu'un seul d'entre vous bien résolu, zélé, courageux, désintéressé pour empêcher toutes ces débauches.

Id. ibid., t. 10, p. 28.

Abus de ce jour.

Le Seigneur vous a donné les terres, le bétail, les semences, les meubles que vous possédez; il vous permet de travailler pour vous et pour votre famille cinq ou six jours de la semaine; il vous donne les jours ouvriers, mais il se réserve les dimanches et les fêtes; il veut que vous les employiez à son service; et au lieu de le faire,.. vous employez ces jours en des œuvres de pourceau, à la mangeaille, à l'ivrognerie, à des assemblées et actions lascives; et si votre mère le trouve mauvais, si votre père vous en reprend, vous ne vous en souciez pas, vous oubliez le respect, la crainte et l'obéissance que vous leur devez; vous les faites attendre après vous jusqu'à dix ou onze heures du soir; pendant que vous êtes en vos passe-temps, vous êtes cause qu'ils ne peuvent reposer la nuit, craignant que vous ne preniez querelle au cabaret... et leur crainte n'est pas frivole; car... c'est dans les buvettes que s'engendrent les querelles, les batteries, les duels, les homicides;.. les pensées sales, les paroles lascives, les actions déshonnêtes.

Id. ibid., t. 10, p. 29.

Jour de perdition et de crimes.

— Que voit-on aujourd'hui? non-seulement on viole le dimanche par des œuvres serviles; mais, ce qui est bien plus criminel encore, on le profane par toutes sortes de péchés, qui sont des œuvres mille fois plus serviles que le travail des mains, puisqu'elles rendent l'homme esclave du démon. Oui, on emploie la plus grande partie de ce saint jour au jeu, au cabaret, à la danse, au libertinage. Ah! ce jour de grâces et de salut, est devenu un jour de perdition et de crimes. Et cependant, quoique de tous les péchés, la profanation du Dimanche soit le plus commun, il est celui qu'on se reproche le moins. Hélas! qui n'a pas là-dessus une infinité de fautes à se reprocher?

Bonnardel, Inst. fam., t. 2, p. 255.

Sa profanation attire des malheurs.

Voilà, mes frères, ce qui attire la malédiction de Dieu sur ses peuples. La profanation des fêtes est la cause des tempêtes qui ravagent vos campagnes, des incendies qui consument vos maisons, des contagions qui détruisent votre bétail, des maladies qui vous réduisent à la misère, parce que vous changez les jours saints en jours de dissolution; au lieu de vous rendre Dieu propice, vous en faites un Dieu vengeur; au lieu de vous ménager des protecteurs dans le ciel, en célébrant bien les fêtes des Saints, vous vous en faites des ennemis, qui, bien loin de demander des grâces pour vous, demandent à Dieu vengeance de la profanation que vous faites des jours de leur triomphe

Prônes de Bilot, t. 3, p. 196.

Mort d'un meunier.

Un meunier de la paroisse de Saint-Jean de Corcoué, dans la Vendée, qui était possédé du démon de l'avarice, ne manquait presque jamais de travailler le dimanche. Souvent, pendant la grand'messe et les offices, il faisait aller son moulin. Un jour de fête solennelle, au lieu d'être à l'église, il était à travailler encore à midi. Il ne revint pas. Sa femme l'attendit longtemps; enfin, vers le soir, elle alla le chercher. Elle le trouva mort, étendu par terre, et tout un côté du corps enfoncé par les ailes du moulin. En sortant de chez lui, le matin, il s'était plaint de ce qu'il ne faisait pas de vent et avait ajouté : Je m'en vais toujours mettre notre moulin en état de

tourner et de profiter de la première brise. Il attendit là plusieurs heures; il vit les paysans se rendre à l'église, et se cacha, car il savait qu'il faisait mal. Quand ils furent tous passés, il descendit; debout, près de la butte, il regardait les nuages; tout à coup le vent s'éleva; il ne servit qu'à faire tourner *une fois* les ailes du moulin, dont les extrémités vinrent frapper le meunier, et le souffle subit s'arrêta aussitôt que le transgresseur de la loi eût été jeté expirant à vingt pas dans l'enceinte.

Cette mort produisit un grand effet dans le pays, et tout le monde la regarda avec raison comme une punition du Ciel.

Cossart, Science pratiq. du Catéch., p. 156.

DIOGÈNE ET SA LANTERNE.

On raconte de Diogène (Diog. Laert. de ejus vitâ.), que se promenant en plein jour avec une lanterne allumée dans la place publique d'Athènes, comme pour chercher quelque chose; et quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il cherchait : je cherche un homme, répondit-il. Mais, ne voyez-vous pas, reprit l'autre, que toute la place en est pleine? Vous vous trompez, répliqua-t-il, ce ne sont pas des hommes, ce sont des bêtes, car ils ne vivent pas comme des hommes, mais comme des bêtes, en se laissant conduire à la brutalité de leurs appétits.

Rodriguez, Pratiq. de la perf. chrét., t. 3, p. 70.

Il se croit plus riche qu'Alexandre.

Etant arrivé un jour à ce prince de dire à Diogène, qu'il voyait dans une extrême pauvreté, il me semble, Diogène, que vous pouvez avoir besoin de beaucoup de choses; demandez-moi tout ce que vous voudrez, et je vous le donnerai : ce philosophe lui sut bien répondre : A qui croyez-vous, ô Alexandre, qu'il manque plus de choses, ou à moi qui ne veux rien que mon manteau et ma besace, ou à vous qui, étant né roi d'un grand royaume, vous exposez à mille dangers pour étendre votre domination, et à l'ambition de qui à peine le monde entier peut suffire? Certainement je suis plus riche que vous. Il avait raison de parler ainsi, dit saint Basile (Hom. 24.), car après tout, qui est le plus riche, ou de celui à qui il manque une infinité de choses, ou de celui à qui il ne manque rien? Or, il ne manquait rien à Diogène, puisqu'il ne désirait rien au delà de ce qu'il avait, au lieu qu'il manquait beaucoup de choses à Alexandre, puisqu'il en souhaitait beaucoup qu'il n'avait point, et par conséquent Diogène était plus riche qu'Alexandre.

Id. ibid., t. 5, p. 268.

DIRECTEUR.

Peu de personnes se laissent diriger.

Beaucoup de directeurs des consciences, mais peu de personnes qui se laissent diriger. Ce n'est pas que toutes les âmes dévotes ou presque toutes ne veuillent avoir un directeur; mais un directeur à leur mode, et qui les conduise selon leur sens, c'est-à-dire, un directeur dont elles soient d'abord elles-mêmes comme les directrices, touchant la manière dont il doit les diriger. Cela s'appelle, à bien parler, non pas vouloir être dirigé, mais vouloir, par un directeur, se diriger soi-même.

Pensées de Bourdaloue, t. 1, p. 359.

DISCOURS INUTILES.

Les éviter.

. . . Je voudrais souvent m'être tû, et ne m'être point trouvé parmi les hommes.

. . . S'il est permis, s'il convient de parler, parlez de ce qui peut édifier.

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 10.

DISCRÉTION.

Elle règle toutes les vertus.

Cassien et saint Thomas ont écrit que saint Antoine, dans une conférence célèbre qu'il eut avec les moines de l'Egypte, conclut que la vertu la plus nécessaire, c'est la *discrétion;* car, comme le sel conserve toutes les viandes, de même la discrétion règle toutes les vertus. Il en est beaucoup qui, en oubliant cette discrétion nécessaire dans les pratiques de pénitence et de dévotion, au lieu de se rendre saints, se sont rendus malades, et ont ensuite abandonné la voie de la perfection, la croyant impraticable.

Quadrupani, Direct. pour ras. dans leurs dout. les âmes tim., p. 42.

Sa nécessité en parlant en public.

En public, n'entrez jamais dans aucune question douteuse ou controversée parmi les auteurs; que votre zèle ait toujours pour unique objet des choses certaines, connues et communes à tous; je dis connues et communes à tous les docteurs. Lorsque vous trouvez dans certains ouvrages des opinions que vous savez n'être pas connues de tout le monde, ne soyez pas trop empressé à les adopter, quoiqu'elles vous paraissent bien raisonnées; il vous arrivera très-souvent, si vous lisez d'autres auteurs, de trouver ces opinions peu solides : que dis-je? il vous arrivera de trouver les sentiments contraires beaucoup mieux fondés... Laissez donc de côté de pareilles matières, et, vous en tenant aux choses sur lesquelles vous savez que tous les docteurs sont unanimes, vous serez tout à la fois docteur d'une saine morale, médecin expérimenté des âmes, et zélateur sincère non de votre gloire, mais de la gloire de Dieu. Oui, heureux vous-même, et par votre moyen heureuse l'Eglise, si vous réussissez à bannir du milieu des fidèles les vices certains et manifestes, et à faire accomplir les commandements et les obligations indubitables.

Que si jamais vous devez parler de choses incertaines et débattues entre les auteurs, suivez la règle indiquée plus haut. Parlez en

général, ou prenez des tempéraments qui tiennent le milieu entre les deux extrêmes, ou indiquez les précautions propres à éloigner le danger. Si vous devenez pasteur, et qu'il vous arrive d'appeler des confrères pour prêcher et confesser dans votre paroisse, n'en employez jamais de relâchés ou de rigoristes; ne vous adressez qu'à des prêtres prudents, discrets, ennemis des nouveautés; qui, laissant de côté les questions scabreuses, ne traitent que des sujets certains, ordinaires et pratiques, tels que les différentes vertus de charité, de pureté (mais avec une grande réserve d'expressions), d'humilité, de patience, etc., et qui attaquent les vices habituels, l'impureté (mais sans détails dangereux à l'innocence), la haine, les discordes, les injustices; mais sans parler des titres douteux de l'intérêt, etc.; autrement et les relâchés et les rigoristes rempliront votre paroisse d'inquiétude et de désordre, bien que les uns et les autres soient animés des meilleures intentions.

Gaume, Man. des conf., p. 112.

S'en tenir aux principes généraux. Exemple.

— Contentez-vous d'inculquer le principe général, et soyez sans inquiétude. La grâce de Dieu parlera au cœur de chacun et fera l'application qui convient à son état. C'est ce qui arriva à un prédicateur plein de tact et de discrétion. Il apprit que plusieurs de ses confrères, pour détruire certaines modes vaines et peu décentes qui régnaient dans une ville, les avaient blâmées en les désignant. Ils avaient échoué : bien plus, ils avaient irrité, et l'on se montrait plus que jamais attaché à ces costumes. Pour lui, il ne résolut de ne parler que sur les vérités éternelles et de la modestie dans les habits seulement en général, sans désigner telle ou telle mode en particulier. En peu de temps il vit tomber toutes ces indécences qu'il n'avait pas même nommées. On le félicita sur ses heureux succès : *Les autres*, répondit-il, *frappaient les branches, et moi j'ai frappé la racine. Vous aurez beau couper les branches; si la racine demeure pleine de vie, elles reprendront vigueur et se développeront de nouveau; mais la racine une fois morte, les branches tombent d'elles-mêmes.* Frappez donc la racine, c'est-à-dire les vices, par les principes généraux sans descendre aux cas particuliers; et si vous croyez devoir en venir là, faites comme les marchands raisonnables qui n'exigent ni le prix fort, ni le prix faible, mais le prix moyen. C'est ainsi que vous obtiendrez ce que vous cherchez; autrement vous n'obtiendrez rien.

Id. ibid., p. 115.

DISTRACTION.

Histoire d'un curé lisant la Bible.

Un de ces curés distraits lisait un jour, en chaire, l'histoire abrégée de la Bible, et il en était à la Genèse. Dieu, dit-il, donna une femme à Adam... elle avait trois cents coudées de long, cinquante coudées de large, et elle était goudronnée en dedans et en dehors... Il ne s'était pas aperçu qu'il avait retourné deux feuillets, et qu'il s'agissait de l'arche de Noé.

Réaume, Le guide du jeune prêtre, p. 202.

DOCILITÉ PARFAITE DU COEUR.

Exemples de conversion.

Craignez de refuser quelque chose à Dieu : il n'est si petit sacrifice d'où ne puisse dépendre notre conversion, et peut-être notre salut. Un seul mot de l'Evangile a converti saint Antoine; un mot d'un sermon a converti saint Nicolas Tolentin; un trait d'histoire, une lecture, une conversation, ont commencé la conversion de saint Augustin, de saint Ignace, de saint François-Xavier... Savez-vous à quel sacrifice Dieu a attaché le changement de votre cœur?

Manrèse, p. 18.

DOIGT CORDIAL.

Pourquoi ainsi appelé.

On porte l'anneau au quatrième doigt de la main, qui est le doigt cordial, parce qu'il y a un nerf qui vient du cœur et aboutit à ce doigt, comme disent les anatomistes.

Lejeune, Serm., t. 8, p. 308.

DOMINIQUE (S.).

Sa charité pour le prochain.

Il enseignait à ses missionnaires l'art de parler au cœur, en leur inspirant une ardente charité pour le prochain. Un jour qu'il venait de prêcher, on lui demanda dans quel livre il avait étudié son sermon : « Le livre dont je me suis servi, répondit-il, est celui de la charité. »

Godescard, t. XI, p. 159.

Son assiduité à l'oraison.

Saint Dominique était si assidu à l'oraison, qu'à Toulouse et aux autres monastères où il a demeuré, on ne marque point où était sa chambre, parce que le chœur de l'église était sa chambre, son étude et sa bibliothèque, où il passait la nuit et une grande partie du jour. Saint Thomas, saint Bonaventure, saint Vincent Ferrier et d'autres saints prédicateurs, ont plus appris au pied des autels et du crucifix qu'en aucune école ou bibliothèque.

Lejeune, Serm., t. 1, p. 1.

Il est toujours exaucé. Histoire.

Ce saint homme avouait à un ami intime qu'il n'avait jamais adressé à Dieu une seule prière qui n'eût été exaucée. « Demandez donc, lui répondit celui-ci, l'entrée en religion du docteur Raynaud. » C'était un des personnages de son siècle qui étaient le plus en réputation. Le Saint se met la nuit suivante en prière, et dès le matin, au moment où l'on entonnait l'hymne de prime, on voit le mondain entrer

dans le chœur, et venir se jeter à ses pieds, en lui demandant humblement l'habit de son Ordre.

Louis de Grenade, Guide des pech. p. 21[illegible].

DORMANTS (SEPT FRÈRES.)

Pourquoi ainsi nommés. Invention de leur corps.

A Ephèse, les sept frères Dormants, ainsi nommés, parce qu'en haine de leur généreuse confession, on les enferma vifs et dénués de toute chose dans une caverne près de la ville, où ils s'endormirent au Seigneur, selon leur légende; c'est-à-dire qu'ils y moururent. On leur donna le nom des sept Dormants, à l'invention de leur corps, qui n'arriva qu'environ deux cents ans après; et quelques auteurs grecs, amis du merveilleux, prétendent qu'alors ils se réveillèrent en présence d'un peuple nombreux, et que s'étant prosternés tous ensemble, ils rendirent de nouveau l'esprit.

Henrion, Hist. gén. de l'Eglise, t. 1, p. 254.

DOUCEUR.

Elle consiste 1° à réprimer la colère.

La vertu de douceur consiste à comprimer les mouvements de colère, quand on nous irrite, et à supporter les humiliations. Sur le premier de ces deux objets saint Ambroise dit qu'il faut éviter les impulsions de la colère ou les comprimer : *Aut caveatur, aut cohibeatur.* Si l'on se connaît porté à ce vice, qu'on s'efforce de fuir les occasions; et si on n'a pu les éviter, qu'on s'y trouve préparé d'avance par le bon propos de se taire, ou de répondre avec douceur, et par la prière, en demandant à Dieu la force de résister et de ne pas s'irriter. On croit s'excuser en disant : tel homme est insupportable, on ne tient pas à tant d'impertinence; mais, observe saint Jean Chrysostôme, on n'a pas la vertu de douceur quand on ne la pratique qu'envers les hommes doux; on doit l'exercer envers ceux qui ne savent pas ce que c'est que la douceur : *Cum his qui sunt à mansuetudine alienissimi, tunc virtus ostenditur* (Chrys. in Ps. 119.). Surtout quand le prochain est irrité, il n'y a pas de meilleur moyen de l'apaiser que de répondre avec douceur : *Responsio mollis frangit iram* (Prov. 15, 1.). Comme l'eau éteint la flamme, dit saint Jean Chrysostôme, de même une réponse faite avec douceur calme la colère de notre frère, quelqu'irrité qu'il soit : *Sicut rogum accensum aqua extinguit, ità animam irâ æstuantem verbum cum mansuetudine prolatum mitigat* (hom. 98 in Gen.)... Saint Jean Chrysostôme ajoute : *Igne non potest ignis extingui, nec furor furore* (Loc. cit.). Même avec les pécheurs les plus coupables, les plus obstinés, les plus insolents, nous devons, en qualité de prêtres, user de toute la douceur possible pour les attirer à Dieu...

Lorsque nous nous sentons attaqués de quelque mouvement de colère, notre remède doit être de garder le silence, et de prier le Seigneur de nous donner la force de ne pas répondre. *Remedium in morâ est*, disait Sénèque, parce que dans ces moments de passion, ce que nous dirons de plus injuste et de plus déplacé, nous paraîtra juste; la passion aveugle, et ne nous permet pas de comprendre la valeur de nos expressions. *Turbatus præ irâ oculus rectum non videt*, dit saint Bernard, lib. 2 de Consid. c. 11.

. . . *Irascimini, et nolite peccare* (Ps. 4. 5). Mais il faut que cette colère ne me mette pas en faute, et voilà où gît la difficulté; s'abandonner à la colère est une chose très-dangereuse; c'est se placer sur un cheval furieux qui n'obéit pas au frein, et ne sait où il va. Saint François de Sales dans sa Philothée (part. 3. c. 8.), dit qu'il convient toujours de retenir les mouvements de la colère, quelque justes qu'en soient les motifs, et qu'il vaut mieux qu'on dise de nous, que nous ne nous irritons jamais, que si l'on disait que nous nous fâchons à propos. Une fois que la colère est entrée dans l'âme, dit saint Augustin, on a peine à la chasser, et en conséquence, il nous exhorte à lui fermer la porte, avant qu'elle ait pénétré.

. . . Saint Cyprien dit que le malade se plaint du chirurgien, quand il sent les douleurs de l'opération; après sa guérison, il le remercie : *Licet conqueratur æger impatiens per dolorem, gratias agit postmodum, cùm senserit sanitatem* (Cypr. de lapsis).

. . , Pierre de Blois dit qu'il est honteux à un supérieur de corriger avec colère et avec aigreur : *Turpe quidem est in prælato cum irâ et austeritate corripere* (Epist. 100). La colère est si difforme, qu'elle défigure les plus beaux visages humains : *Facies turbatior pulcherrima ora fœdavit*, dit Sénèque. N'oublions donc jamais l'avertissement de saint Grégoire : *Sit amor, sed non molliens; sit rigor, sed non exasperans; sit pietas, sed non plus quam expediat parcens* (Lib. 20. Mor. c. 8).

. . . Lors donc que nous voyons les faiblesses et les rechutes des autres, nous ne devons pas les réprimander dans des sentiments de vanité personnelle, nous devons leur appliquer les remèdes qui dépendent de nous pour les secourir, et nous humilier en nous-mêmes; autrement Dieu permettra que nous tombions dans les mêmes fautes que nous condamnons en eux.

. . La colère ne sert à rien, ni pour les autres, ni pour nous. Si elle ne produit aucun autre mal, au moins nous prive-t-elle de notre repos. Le philosophe Agrippinus apprenant une perte qu'il avait faite, dit : si j'ai perdu mon bien, je ne veux pas perdre ma tranquillité. Nous nous causons à nous-mêmes un plus grave préjudice en nous troublant pour des injures, que ces injures ne peuvent nous en causer. Sénèque disait : *Plus mihi nocitura est ira, quàm injuria.* Celui qui s'irrite d'un outrage, trouve en lui sa propre peine : *Jussisti, Domine*, dit saint Augustin, *ut animus inordinatus sua sibi pœna sit* (Lib. 1. conf. c. 10.).

2° A supporter les humiliations, les mépris, les injures, les affronts.

. . . Le second point qui forme essentiellement la vertu de la douceur, consiste à supporter les humiliations. Plusieurs, dit saint François d'Assise, mettent leur sainteté à réciter beaucoup de prières, à pratiquer beaucoup de mortifications, et sont incapables de supporter une parole injurieuse : *Non intelligentes quantò majus sit lucrum in tolerantia injuriarum.* Une âme gagnera plus en acceptant de bon cœur un affront, qu'elle ne gagnerait par dix jeûnes au pain et à l'eau...

Saint François d'Assise disait : Nous ne sommes rien de plus que ce que nous valons aux yeux de Dieu ; par conséquent il importe peu que les hommes nous louent ou nous blâment ; il nous suffit de plaire à Dieu ; or assurément Dieu loue ceux qui souffrent de bon cœur les injures pour l'amour de lui.

Les hommes doux sont chers à Dieu et aux hommes. Saint Jean Chrysostôme dit qu'il n'y a rien qui édifie davantage, et attire plus d'âmes à Dieu que la douceur d'une personne qui reçoit le mépris, la dérision, l'injure sans ressentiment, avec tranquillité, et d'un air serein. *Nihil ità conciliat Domino familiares, ut quòd illum vident mansuetudine jucundum.*

. . . Le P. Maffei rapporte qu'un Père de la Compagnie de Jésus, prêchant au Japon, un insolent lui cracha à la figure ; le Père tira son mouchoir, s'essuya, et continua comme s'il ne lui fût rien arrivé. L'un des assistants se convertit aussitôt et dit : Une doctrine qui enseigne une pareille humilité, est véritablement divine.

. . Saint Jean Chrysostôme dit que le signe le plus certain pour s'assurer si une âme est vertueuse, c'est de remarquer la douceur qu'elle montre dans les occasions.

. . . Qu'il est aisé de supporter les mépris, en considérant ce que Jésus a souffert ! La bienheureuse Marie de l'Incarnation, à la vue d'un crucifix, dit un jour à ses religieuses : Sera-t-il possible, mes sœurs, que nous n'acceptions pas volontiers tous les mépris en voyant un Dieu ainsi outragé !...

Les saints apôtres *ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* (Act. 5. 41). Le Bienheureux Joseph Calasance dit que la seconde partie de ce texte se vérifie en plusieurs, *digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* : mais rarement la première, *ibant gaudentes.* Cependant qui veut devenir saint, doit du moins aspirer à cette perfection. *Non est humilis*, dit le même Bienheureux, *qui non optat sperni.*

. . . Les gens du monde ne se réjouissent pas tant des honneurs qu'on leur accorde que les Saints, quand ils se voient méprisés. Frère Juniper Franciscain, quand on lui faisait une injure, ouvrait son manteau comme pour recueillir un objet précieux...

En un mot, concluons que, celui qui veut être tout à Dieu, doit devenir semblable à Jésus-Christ, aimer à être inconnu et méprisé: *Ama nesciri, et pro nihilo reputari.* Voilà le grand précepte de saint Bonaventure, que saint Philippe de Néri répétait sans cesse à ses fils spirituels.

S. Liguori, Recueil de text., t. 2, p. 206.

Sa nécessité pour gagner les cœurs. Voyez plus haut p. 48 au mot BERNARD

Moyen infaillible de l'acquérir.

Dès que quelque chose vous contrarie, accoutumez-vous à élever à l'instant votre cœur à Dieu, et dans le même moment, ajoutez : *Mon Dieu, je vous l'offre.* Que cette prière est courte, mais qu'elle est puissante! Que cette prière, *Mon Dieu, je vous l'offre*, est aisée, mais qu'elle renferme de sainteté, de consolations, de mérite et de gloire! il est impossible à ma plume de vous l'exprimer; il n'est que l'onction du Saint-Esprit qui puisse parler ici à votre cœur. *Seigneur, je vous offre le tort qu'on m'a fait;* prière de toute la vie.

Roissard, La consol. du chrét., p. 127.

Elle est une marque de prédestination.

L'on peut dire que la douceur est une des marques les plus certaines de notre prédestination : nous en avons pour garant la parole de Jésus-Christ, qui nous assure que ceux qui sont doux sont heureux, parce qu'ils posséderont la terre : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram* (Matth. 5.).

Prônes de Billot, t. 1, p. 284.

Elle édifie le prochain.

. . . Rien n'édifie tant le prochain, dit saint François de Sales, que la douceur dans la conduite; aussi tout en lui annonçait cette belle vertu ; son air, ses paroles, ses manières, tout était douceur. Saint Vincent de Paul disait n'avoir jamais connu d'homme plus doux, et ajoutait qu'il lui semblait trouver en lui l'image vivante de la bonté du Sauveur. Refusait-il quelque faveur qu'il n'aurait pu accorder sans blesser sa conscience, il accompagnait son refus de tant de charité qu'on se retirait content, quoiqu'on n'eût rien obtenu. Il était également doux envers tout le monde, supérieur, égal, inférieur, au milieu de sa famille comme parmi les étrangers, bien différent de ceux qui, comme il le dit lui-même, semblent être des anges chez les autres, et des démons chez eux. Il ne se plaignait jamais des manquements de ses domestiques; à peine leur donnait-il quelquefois des avis, mais toujours avec douceur.

Elle est le meilleur moyen pour se faire obéir

. . . Saint Vincent de Paul dit que les supérieurs n'ont point de meilleur moyen pour se faire obéir que la douceur; sainte Jeanne de Chantal : J'ai essayé plusieurs manières de

gouverner, mais je n'en ai point trouvé de meilleure que celle qui est basée sur le support et la douceur.

Comparée à l'huile.

Comme l'huile s'élève au-dessus de toutes les autres liqueurs, ainsi, dit saint François de Sales, il faut que dans toutes nos actions la bonté domine.

Douceur envers soi-même après une faute.

. . . Lorsque nous avons commis une faute, il faut aussi user de douceur envers nous-mêmes. S'irriter contre soi-même après une faute, ce n'est pas humilité, mais orgueil; c'est ne pas croire que nous sommes faibles, de misérables créatures. Sainte Thérèse disait que toute humilité qui porte le trouble dans l'âme ne vient point de Dieu, mais du démon. S'irriter contre soi-même après qu'on a péché, c'est une faute plus grande que la première, une faute qui en entraîne beaucoup d'autres, telles que l'omission de nos dévotions ordinaires; de la prière, de la communion; ou, si nous les faisons, nous les ferons mal. Saint Louis de Gonzague disait que le démon pêche dans l'eau trouble.

S. Liguori, Prat. de l'am. envers J.-C., p. 70.

DOUTE.

Sa cause.

On ne doute que parce qu'on sait les principes, et qu'on ne voit pas assez jusqu'où vont les conséquences. Cela est si vrai qu'un ignorant ne doute point. Rien ne l'arrête, parce qu'il n'est pas en état de sentir les difficultés. Aussi a-t-on remarqué de tout temps dans les plus grands diocèses, que les curés savants sont les seuls qui consultent.

Collet, Tr. des dev. d'un Past., p. 35.

Douter n'est pas conviction. Voyez ci-dessus, p. 30.

—E—

EAU BÉNITE.

Pourquoi l'on asperge les corps des trépassés.

En répandant de l'eau sur les corps des trépassés, entre plusieurs raisons de cette cérémonie ecclésiastique, nous pouvons apporter celle-ci : que c'est afin de publier notre foi sur l'article de la résurrection. On n'a pas coutume d'arroser un arbre sec et stérile, qui ne doit jamais reverdir; quand nous arrosons les corps des trépassés, nous faisons paraître par cette actions extérieure que nous avons l'espérance que ces corps revivront quelque jour.

Le Jeune, Serm., t. 12, p. 415.

ÉCHELLE DE JACOB.

Signification mystique.

Sur l'échelle de Jacob il y avait des Anges, qui montaient, et il y en avait qui descendaient, pour signifier que dans le chemin du ciel il n'y a point d'homme si vertueux, si saint, si angélique qui ne puisse reculer et descendre; il n'en est point de si méchants de si vicieux, de si désespéré qui ne puisse monter et devenir un ange.

Id. ibid., t. 10, p. 143.

ÉCRIT.

On n'en juge pas par un échantillon.

Juge-t-on d'un écrit comme d'une étoffe, par un échantillon? Si l'on jugeait de même vos ouvrages (Voltaire); si l'on en citait quelques mauvais vers, quelques froides plaisanteries, et qu'on en conclût que tout est indigne d'un grand poëte et d'un excellent écrivain, ce jugement vous semblerait-il équitable? Nous le trouverions, nous, monsieur, très-injuste.

Guénée, Lettr. de quelq. Juifs, t. 1, p. 361.

ÉCRITURE SAINTE.

Comment il faut la lire.

Les Ecritures saintes, dit saint Augustin, sont comme des lettres qui viennent de notre patrie (Serm. 56 ad fratres in erem.). Lisons-les donc avec le même empressement qu'aurait un homme qui en recevrait de son pays, dont il serait éloigné depuis très-longtemps. Lisons-les, pour voir quelles nouvelles elles nous apportent du Ciel, qui est notre véritable patrie, pour voir ce qu'elles nous disent de nos pères, de nos frères et de nos amis qui y sont; pour voir ce qu'elles nous racontent d'un lieu où nous désirons tous si passionnément d'aller.

Rodriguez, Tr. de la Perf. chrét., t. 2, p. 181.

Elle est un arsenal, un magasin, le livre sacerdotal, une lettre de Dieu à sa créature.

L'Ecriture sainte, disent les Saints, est un arsenal muni de toutes sortes d'armes offensives et défensives : c'est un magasin de toutes sortes de remèdes, où doivent puiser les médecins des âmes, pour travailler utilement à leur guérison... C'est le livre sacerdotal, selon saint Ambroise, *liber sacerdotalis*. C'est le miroir des Pasteurs, *speculum Pastorum*, dit saint Bernard... Qu'est-ce que l'Ecriture sainte, dit saint Grégoire-le-Grand (hom. 15 in Ezec.),

sinon une lettre de Dieu tout-puissant, qu'il a eu la bonté d'adresser à sa créature?

Chevassu, Méditt., t. 1, p. 32.

Elle contient les remèdes à toutes les maladies de l'âme. Elle est une mine d'or, un trésor, un antidote.

Les Ecritures, dit saint Augustin (in Ps. 36. Conc. 1.), contiennent les remèdes à toutes les maladies de l'âme : *Omnis morbus animæ habet in Scripturis medicamentum suum.* Saint Chrysostôme (hom. 5 et 13 in Gen. h. 1. ad pop. Antioch., etc.) conçut tant d'estime pour ce divin Livre, qu'il avait coutume de l'appeler une mine d'or, dont il faut ramasser jusqu'aux plus petites particules ; un trésor dont les moindres pierreries sont capables de nous enrichir ; un antidote et un contre-poison contre la corruption des mœurs ; des lettres que Dieu a écrites aux hommes, pour leur donner connaissance de sa grandeur infinie, et leur faire part de son bonheur éternel.

Id. ibid., t. 5, p. 14.

Sa force pour convaincre.

Un seul passage de la sainte Bible a plus de force que cent raisonnements humains.

Le Jeune. Serm., t. 1, p. 2.

Ce qu'il faut y chercher.

C'est la vérité qu'il faut chercher dans l'Ecriture sainte, et non l'éloquence.

Toute l'Ecriture doit être lue dans le même esprit qu'elle a été dictée.

. . . Ne demandez point qui a dit telle chose, mais faites attention à ce qui est dit.

. . . Interrogez volontiers, et écoutez en silence les paroles des Saints : ne méprisez point les sentiments des vieillards, car elles ne sont point proférées en vain.

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 5.

Elle est très-nécessaire à l'âme fidèle.
Voyez ci-dessus page 94.

L'Evangile et les Epîtres des Apôtres sont la substance du christianisme.

Un pasteur a besoin de les savoir à peu près par cœur s'il veut produire quelques fruits, donner de la vie à sa parole, nourrir ses instructions familières et rester dans la vraie doctrine. Cette doctrine a été faite pour le peuple, c'est assurément ce que le peuple comprend le mieux et ce qu'il aime par-dessus tout ; on peut rester là toute sa vie sans se lasser un instant.

Réaume, Le guide du jeune prêtre, p. 31.

Avis de saint Jérôme à Népotien.

« Ama, dit saint Jérôme, scientiam Scripturarum et carnis vitia non amabis ; rarus sit egressus tuus in publicum ; crebriùs lege, disce quàm plurima ; tenenti codicem somnus obrepat et cadentem faciem pagina sancta suscipiat. » (ad Nepot.)

Id. ibid., p. 33.

Aveu de saint Augustin touchant son ignorance.

Avouons notre ignorance, et n'en rougissons pas, après que saint Augustin, le plus éclairé de tous les docteurs, n'a pas rougi d'avouer que dans l'Ecriture sainte il y a beaucoup plus de choses qu'il n'entendait pas, qu'il n'y en a qu'il entendait : *In sacris Scripturis multo plura nescio, quam scio* (Aug. epist. 119.).

De Ligny, Hist. des Act. des Apôt., p. 93.

Plusieurs laïcs la savaient par cœur.

Plusieurs chrétiens, même entre les laïcs, savaient l'Ecriture sainte par cœur, tant ils la lisaient assidûment ; ils la portaient d'ordinaire sur eux ; et on a trouvé plusieurs Saints enterrés avec l'Evangile sur la poitrine. (Ps. 189). — Le jeune empereur Théodose savait par cœur l'Ecriture sainte, et s'en entretenait avec les évêques, comme s'il eût été de leur état.

Fleury, Mœurs des Isr. et des chrét., p. 267.

EDMOND (S.).

Comment il cachait ses austérités.

Il ne dormait que sur un banc ou sur la terre nue, et il fut trente ans sans se deshabiller. Il avait un lit dans sa chambre, mais il ne s'en servait jamais ; et c'était uniquement pour cacher ses austérités.

Godescard, t. 17, p. 108.

Son respect pour l'Ecriture sainte.

Toutes les fois qu'il prenait dans ses mains le volume qui contient les divins oracles, il le baisait respectueusement.

Id. ibid., p. 109.

ÉDUCATION.

La religion doit en être la base.

Tout instituteur, soit privé, soit public, chargé de l'éducation de l'enfance, qui ne met pas la religion avant tout, et trouve trop longs les courts moments qu'on lui donne, trompe les espérances des familles, est indigne de l'honorable profession qu'il exerce, et semble ne voir qu'un métier dans ce qui devrait être à ses yeux une espèce de Sacerdoce.

Frayssinous, Défi. du christ., t. 3, p. 428.

Elle est la meilleure succession.

Elevez vos enfants chrétiennement, instruisez-les par vos discours, édifiez-les par votre conduite ; apprenez-leur à aimer le travail et à savoir se contenter de peu : c'est en grande partie les enrichir. Une bonne éducation est, sans contredit, la meilleure succession qu'un père puisse laisser à ses enfants.

Roissard, La consol. du chrét., p. 331.

Avantage d'une bonne éducation.

C'est à notre sexe sans doute qu'il appartient de former des géomètres, des tacticiens, des chimistes, etc. ; mais ce qu'on appelle l'*homme*, c'est-à-dire l'homme *moral*, est peut-être

formé à dix ans; et s'il ne l'a pas été *sur les genoux de sa mère*, ce sera toujours un grand malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation. Si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son fils le caractère divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice ne l'effacera jamais. Le jeune homme pourra s'écarter sans doute; mais il décrira, si vous me permettez cette expression, *une courbe rentrante* qui le ramènera au point dont il était parti.

Joseph De Maistre, Les Soir. de Saint-Pétersb, t. 1, p. 157.

Devoir des parents.

Cette obligation est la plus essentielle aux pères et aux mères; elle devrait être la plus douce; et si elle ne l'est pas, elle sera la plus terrible... C'est par là qu'un père est véritablement père, et c'est pour cela qu'il l'est: les enfants sont plus obligés aux parents de l'éducation qu'ils leur procurent, que de la vie qu'ils leur donnent; parce qu'il est plus avantageux d'être homme de bien; que d'être homme. Un homme qui est réprouvé faute d'éducation ne serait-il pas heureux de n'avoir jamais été? Des parents se croiraient coupables, s'ils avaient négligé de faire conférer à leurs enfants le sacrement qui les fait chrétiens; le sont-ils moins de négliger l'éducation qui leur apprend à vivre en chrétiens? Que leur sert d'être chrétiens, s'ils ne vivent pas en chrétiens, sinon à les rendre moins excusables?

Ce devoir est facile.

... La tendresse de l'âge, la docilité d'esprit, la facilité du naturel des enfants, les rend susceptibles de toutes les impressions qu'on voudra leur donner: ce sont des cires molles auxquelles on peut imprimer toutes les figures qu'on voudra; rien n'est plus aisé que d'inspirer à ces cœurs encore tendres, les sentiments de piété, la crainte de Dieu, l'horreur du péché, l'amour de la vertu...

Il est terrible.

Cette obligation est la plus terrible pour les parents, s'ils ne s'en acquittent pas; ils sont responsables de tous les péchés que commettent leurs enfants faute d'éducation; le salut des pères et mères est attaché à celui de leurs enfants; si les enfants se perdent par la négligence qu'ont eue leurs parents à les bien élever, les parents se perdent avec eux. Tel homme qui paraît fort réglé dans sa conduite, qui serait même un saint s'il n'avait point d'enfants, sera un réprouvé, quelque bon qu'il paraisse, parce qu'il a des enfants méchants. Héli était homme de bien pour sa personne; mais parce que par négligence, ou par une tendresse mal entendue, il n'avait pas prévenu par une bonne éducation, et arrêté par une correction sévère, les désordres de ses enfants, il fut l'objet des plus terribles vengeances de Dieu. Quel compte n'auront pas à rendre à Dieu les pères et mères qui se disent chrétiens, et qui cependant donnent une éducation toute païenne à leurs enfants, qui leur inspirent la vanité, l'ambition, l'amour du monde et du plaisir; qui ne semblent travailler par leurs maximes, leurs discours et leurs exemples, qu'à fomenter les funestes restes du péché originel, qu'à animer des passions qui ne sont déjà que trop vives, qu'à infecter ces âmes pures et innocentes!

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 4, p. 207.

Oubli de ce devoir.

— Plût au Ciel que tel père donnât à son fils tous les soins qu'il prodigue à son cheval ou à son bœuf! Quelle attention, quel empressement à visiter le ratelier, à le garnir d'herbages, à choisir de bons valets! Et il n'a pas une pensée pour son fils! Qu'il aille à l'église, au confessionnal ou qu'il n'y aille pas, qu'il cherche à s'instruire ou qu'il méprise l'instruction, peu lui importe: *Majorem*, s'écrie saint Chrysostôme en gémissant, *asinorum et equorum quàm filiorum curam habemus.* (Hom. 10. in Matth.).

... Comment prétendez-vous, malheureux père, que votre fils se confesse, lorsqu'à peine à Pâques vous vous confessez vous-même? Les enfants sont comme tel animal que vous connaissez; ils font ce qu'ils voient faire... Mes enfants, dites-vous, sont d'un mauvais caractère. Vous vous trompez, répond Sénèque: *Erras, si putas vitia nobiscum nasci; ingesta sunt.* Les vices ne naissent pas avec nous; ils sont les effets de la contagion de l'exemple. Si votre vie avait été vertueuse, digne d'un chrétien et d'un père de famille, vous n'auriez pas un fils plein de vices, et sa conduite ne vous ferait pas verser des pleurs.

S. Liguori, Serm., t. 2, p. 87.

ÉGLISE.

Elle est notre mère.

Vous devez regarder l'Eglise comme votre mère; elle vous reçoit à votre naissance et vous donne la vie spirituelle; elle vous nourrit à la sainte Table du pain des Anges; elle vous guérit de vos infirmités; elle vous fournit les secours qui vous sont nécessaires à la mort, après laquelle elle reçoit votre corps, pour le mettre dans son sein; on y prie pour vous pendant la vie et après votre trépas: que de motifs de lui marquer votre respect et votre tendresse! Pourriez-vous sans douleur voir cette mère désolée, dépourvue d'ornements, ses autels mal en ordre chargés de poussière, tandis que vous avez tant de soins de vos appartements, que vous les chargez de mille embellissements superflus?

Prônes de Billot, t. 5, p. 263.

Honneur dû.

... (*Omnia quæ sunt in templo, sunt motiva contritionis, modestiæ, pietatis: 1° aqua lustralis*).

Quand vous entrez dans l'église et après

que vous y êtes entré, de quelque part que vous tourniez la vue, vous y avez des objets de componction et de crainte; tout ce qui se présente à vos yeux vous avertit d'y être avec respect et dévotion; tout ce que vous y voyez condamne votre luxe, vos immodesties, vos irrévérences, vos cajoleries.

Bénitier.

Auprès de la porte, vous trouvez d'abord l'eau bénite, qui est instituée pour nous exciter à la repentance des péchés...; et si c'est une irrévérence d'y venir avec des péchés que nous avons commis hors de l'église, que sera-ce d'en commettre en l'église et devant Dieu?...

2° *Fonts baptismaux.*

(2° *Baptisterium.*) Après le bénitier vous voyez les fonts baptismaux; c'est là que vous avez solennellement renoncé aux pompes du diable et à toutes ses œuvres; c'est principalement quand vous venez à l'église que vous reprenez ces pompes. *Circa vestimentorum cultum insania est pompa diabolica :* Le luxe et la pompe des habits, c'est la pompe du diable, dit saint Chrysostôme. Si vous deviez demeurer en la maison, vous n'auriez pas soin de vous ajuster; parce que vous devez venir à l'église, vous prenez cette pompe du diable : *Ingredientes pompaticè domum Israel, væ* (Amos. 6, 1.)! Vous avez renoncé aux œuvres de Satan, et non-seulement vous les reprenez, mais aussi vous les exercez autant et plus qu'il ne pourrait faire. Quelles sont les œuvres de Satan? c'est de détruire le bien et procurer le mal, tant qu'il peut. Vous le faites très-avantageusement pour lui, vous servez à ses desseins, vous accomplissez ses désirs, vous ruinez l'attention et la dévotion des fidèles par vos cajoleries, par le bruit que vous faites en l'église... Vous jetez de mauvaises pensées ou d'impatience, ou de colère dans le cœur des gens de bien, quand ils voient vos immodesties; ou de luxure et d'impureté dans le cœur des esprits vicieux, quand ils voient vos afféteries.

3° *Crucifix.*

(3° *Imago crucifixi.*) Quand vous êtes entré en l'église, le premier objet qui se présente à vos yeux, c'est le crucifix; pouvez-vous le regarder dans vos ajustements sans confusion, sans scrupule, sans reproche de votre conscience, sans vous apercevoir de la différence, ou pour mieux dire de l'opposition qui est entre lui et vous? Voyez que cette couronne d'épines condamne vos cheveux frisés; ces clous condamnent votre délicatesse et vos colliers de perles; cette nudité, vos robes précieuses; ce sang caillé, votre délicatesse.

Avez-vous l'effronterie de prier Dieu ainsi humilié étant tout enflé d'orgueil et chargé de vanité?.. C'est montrer que la foi est morte en vous, d'offenser Dieu en sa présence et à la vue de Jésus crucifié. Quand vous commettez quelque péché au cabaret, en la rue, en votre maison, je ne m'en étonne pas tant, il n'y a rien qui vous retienne, rien qui vous jette dans l'esprit la crainte et l'horreur du péché; mais quand vous êtes à l'église, que vous voyez le crucifix, vous apprenez qu'il a été nécessaire qu'un Dieu soit mort pour expier le péché; comment avez-vous la hardiesse de le commettre? n'est-ce pas être bien incrédule ou bien endurci et bien obstiné?

4° *Images.*

(4° *Imagines Virginis, etc.*) Auprès du crucifix vous voyez l'image de la très-sainte Vierge,.. et des autres Saints. Lisez l'histoire de leur vie et les annales ecclésiastiques; je ne sais si vous en pourrez remarquer un seul qui se soit jamais comporté irrévéremment dans les églises: je lis bien que des hérétiques se sont convertis et qu'ils sont devenus saints, comme saint Augustin; des schismatiques, comme saint Guillaume; des luxurieux, comme saint Boniface;.. mais, que quelque profanateur d'église se soit converti et soit devenu saint, je ne me souviens pas de l'avoir jamais lu, ni dans les historiens ni dans l'Ecriture sainte.

5° *Confessionnal.*

. . . (5° *Tribunal pœnitentiæ.*)... Voyez le confessionnal, le tribunal de la pénitence, c'est là que vous vous êtes si souvent accusé d'avoir babillé dans l'église, d'y avoir eu la tête comme une girouette; c'est là que vous avez si souvent promis de vous en amender; c'est là qu'on vous a donné si souvent l'absolution, c'est-à-dire les mérites du sang de Jésus sur la promesse que vous avez faite de vous en corriger, et vous recommencez toujours; il vous semble que ce n'est rien de fausser ainsi volontairement une promesse si solennelle, comme si Dieu ne disait pas (Eccl. 5, 3.) qu'une promesse faussée et infidèle lui déplaît extrêmement.

6° *Chaire de Vérité.*

(6° *Cathedra concionatoris.*) Voyez la chaire du prédicateur; Dieu vous y a communiqué tant de lumières contre ces irrévérences; il vous en a si souvent averti, repris, menacé par la bouche de votre curé et des prédicateurs; ne croyez-vous point être cette terre dont saint Paul a dit que recevant la pluie, et ne produisant pas le fruit qu'on en espérait, elle est sur le point d'être réprouvée? Vous vous plaignez des autres, plaignez-vous aussi de vous-même; vous dites : Le Père crie si souvent contre les débauches, contre les rébellions des enfants, les procès injustes, et mon mari, mon enfant, mon adverse partie n'en sont point touchés; il faut qu'ils soient bien endurcis! On prêche si souvent contre votre babil dans l'église, et vous n'en êtes pas touchée; il faut que vous soyez bien dure! Dieu ne met pas sa bénédiction en nos paroles quand

nous prêchons contre votre mari, parce que vous méprisez nos répréhensions quand nous prêchons contre votre babil.

Vanité des femmes à l'église. Voyez encore : page 181.

. . . Sondez votre conscience. Pourquoi avez-vous un si grand soin de vous ajuster quand vous venez à l'église? n'est-ce pas pour faire parade de vos robes précieuses? car s'il n'y avait personne à l'église, ou si tout le monde était aveugle, vous ne vous soucieriez guère d'être si bien ajustées. Qu'est-ce qui est en l'église?.. tous pour faire la grande œuvre du salut. Pendant qu'ils sont dans ces saints exercices, vous vous présentez à eux avec vos vains ornements. Au lieu de penser à Dieu, ils s'amusent à vous regarder, et dire en eux-mêmes : En voilà une qui est belle; celle-là est bien coiffée, celle-ci a de beaux passements, et vous en êtes ravie; n'est-ce pas les détourner de Dieu et les appliquer à vous? Dites de même des distractions dont vous êtes cause, par les enfants que vous y apportez,... par les immodesties que vous y commettez. *Terribilis, terribilis est locus iste :* Ce lieu est terrible, dit l'Ecriture, terrible pour les réprouvés, aimable et délicieux pour les âmes choisies. N'est-ce pas une chose bien terrible, un malheur bien déplorable pour vous de faire du remède le poison? Les remèdes les plus souverains à toute sorte de péchés, ce sont les prières et les sacrements; vous les rendez inutiles, inefficaces, nuisibles, priant Dieu avec tant de négligence, recevant les sacrements par coutume : *Verè non est hìc aliud nisi aula Dei et porta Cœli.* Hé! que nous sommes malheureux, si nous en faisons par nos péchés une caverne de larrons, une tanière de démons, une porte d'enfer! C'est le louvre de Jésus, *aula Dei;* c'est ici qu'il tient sa cour, qu'il reçoit nos hommages; il nous donne audience, il écoute nos plaintes, il appointe nos requêtes, il fait ses largesses, il nous donne son esprit aux fonts baptismaux, son corps en la sainte Table, ses mérites et ses satisfactions à l'autel, ses grâces au confessionnal, sa parole en la chaire. L'offenserons-nous dans le même lieu où il nous fait tant de bien? Ce lieu est délicieux et souhaitable pour nous, ô âmes choisies! c'est le faubourg du séjour des Archanges, la porte du Ciel, le parvis du paradis, l'antichambre du cabinet où l'âme choisie sera avec Dieu, où elle aura le bonheur d'être reçue en sa compagnie, en sa conversation, en sa familiarité, en ses caresses, et dira à jamais d'une joie incroyable : *Introduxit me rex in cubiculum suum.* Amen.

Le Jeune, Sermon 12, p. 52.

Respect.

Ma maison est une maison de prière, n'en faites pas une retraite de voleurs, disait Jésus-Christ aux Juifs (Marc. 11.). Nos églises sont bien plus saintes que le Temple des Juifs; elles sont cependant plus indignement profanées. On n'en fait pas seulement une retraite de voleurs, mais une retraite d'impies, de voluptueux, de sacriléges, par les discours qu'on y tient, par les postures qu'on y prend, par les vanités qu'on y affecte, les regards qu'on y jette, les pensées et les désirs dont on se souille, les rendez-vous qu'on y donne, par les sacrements qu'on y profane.

On entre avec respect dans la maison des grands, qui sont peut-être de grands pécheurs, et on n'a point de honte d'entrer sans respect dans la maison de Dieu. Les Anges y tremblent : *J'ai vu*, dit saint Jean Chrysostôme, *ces esprits célestes, pendant les saints mystères, se prosterner devant Jésus-Christ et l'adorer;* tandis qu'on voit des libertins, de jeunes étourdis, des filles effrontées rire, sourire, se dissiper comme sur une place publique.

En présence des rois de la terre, on garde le silence, l'on n'ose y faire la moindre légèreté. Et l'on voit dans les églises, en présence du Roi du Ciel, des gens pleins de fierté, fléchir à peine les genoux pendant le sacrifice, n'y assister que pour se faire remarquer, mépriser le peuple et insulter à Dieu.

Où allez-vous, dit un jour saint Ambroise à une dame superbement parée? *Je vais à l'église*, répondit-elle. On dirait plutôt, répliqua le saint Pasteur, que vous allez à la comédie où à la danse. Retirez-vous, femme vaine et pécheresse; venez dans le lieu saint pour y pleurer vos crimes, non pas pour insulter à Jésus-Christ et pour y scandaliser.

Claude, ev. de Tout., Inst. sur les prin. Vérit. de la Rel., p. 218.

En y entrant.

De quel respect ne devons-nous pas être pénétrés en y entrant! Avec quel saint tremblement ne devons-nous pas nous y présenter! Que ce lieu est terrible! devons-nous dire; c'est un lieu véritablement saint, la maison de Dieu : *O quàm terribilis... est locus iste! Non est hic aliud, nisi domus Dei et porta Cœli* (Gen. 28.). En allant vers la montagne sainte où Dieu désirait lui parler, Moïse marche pieds nus, et n'approche qu'en tremblant. La terre où vous êtes, lui dit le Seigneur, est une terre sainte; dépouillez-vous donc de tout ce qui pourrait la souiller. Cet ordre donné au chef du peuple de Dieu est pour nous une loi pressante qui nous oblige à quitter, en entrant dans nos temples, tout ce qui blesse la sainteté du Dieu qu'on y adore; ces airs de vanité et d'immodestie, ces prééminences, ces distinctions de places où l'on veut paraître au-dessus des autres, parce qu'on est ou plus riche ou plus qualifié; ces parures, ces ajustements mondains, par lesquels on semble disputer à la décoration des autels : cette imagination dissipée, répandue sur toutes sortes d'objets étrangers; ces affections terrestres, qui rendent votre cœur esclave d'une idole qui l'occupe, et que vous venez peut-être chercher jusque

dans la maison de Dieu, par des regards immodestes que vous lui adressez; ce sont, en un mot, toutes vos inclinations perverses, tous vos péchés.

Prônes de Billot, t. 5, p. 260.

Pensée en y entrant.

« Quand vous entrez dans l'église, dit saint Basile, souvenez-vous que les Anges y sont; que Dieu y est présent, qu'il lit dans vos cœurs, et qu'il sait distinguer les prières qui partent du fond du cœur, d'avec celles qui ne sont que sur le bord des lèvres. » Hélas! qu'on pense peu à cette vérité! Combien de chrétiens dont Dieu pourrait dire, comme autrefois des Juifs : *Ce peuple m'honore du bout des lèvres, et son cœur est bien loin de moi!* On est présent de corps à l'église, mais où est l'esprit? Il est rempli d'une multitude de pensées vaines, et même dangereuses auxquelles on se livre. Au lieu de s'occuper de Dieu et des choses spirituelles, on songe à son ménage, à ses affaires temporelles, souvent même aux objets criminels de ses passions! Quel outrage à Dieu! quelle irrévérence!

Bonnardel, Inst. famil., t. 2, p. 367.

Respect des Musulmans pour leurs mosquées.

. . . Et le respect pour nos mosquées est si grand, qu'un Musulman n'oserait passer devant, s'il était à cheval, sans mettre pied à terre, et s'il osait y manquer, l'Iman l'arrêterait; il serait puni pour la première fois de deux cents coups de bâton sous la plante des pieds, et en récidive condamné à mort. Juge par là du respect que l'on a dans la mosquée, où personne même n'ose entrer sans ôter ses babouches.

De Geramb, Let. à Eug. sur l'Euchar., p. 56.

Manque de respect outrageant pour Dieu.

Quel outrage! Faire de la maison de Dieu une caverne de voleurs, en faire une place publique où l'on parle sans retenue, en faire une salle de théâtre où l'on ne vient que pour voir et se montrer, où l'on s'abandonne à des ris dissolus, où l'on tient des discours frivoles, où l'on s'occupe de pensées profanes et criminelles! Du sanctuaire de Jésus-Christ en faire un rendez-vous où la passion rend hommage à son idole, où l'impureté se nourrit et se fomente par des immodesties scandaleuses! O mon Sauveur, vous les voyez ces honteux excès jusqu'aux pieds des autels où vous reposez; vous les voyez dans le temps même où vous vous immolez pour nous et pour ceux mêmes qui les commettent; vous les voyez, et vous les dissimulez... Ah! que cette patience est redoutable pour ceux qui en abusent!

Duquesné, l'Evang. médité, t. 2, p. 356.

Irrévérence punie.

Eugène Cistenio, qui fut ambassadeur de Ferdinand premier auprès de Soliman, nous apprend qu'au tombeau de Mahomet les Turcs ne se permettent pas de parler, de cracher, de tousser ni de regarder quoi que ce soit avec curiosité; quand ils sortent, pour ne pas tourner le dos à leur temple ils marchent à reculons. Que font les chrétiens à l'église? ils y parlent haut, tournent la tête de tous côtés, s'occupent de mauvaises pensées, des personnes du sexe, sans respect pour Jésus sur l'autel. Bon Dieu! comment les églises ne s'écroulent-elles pas! Comment Jésus-Christ ne nous abandonne-t-il pas! Verme rapporte que dans une église où se commettaient de fortes irrévérences, au moment où le prêtre élevait l'hostie, on entendit une voix terrible qui dit : *Peuple, je vous quitte.* On vit alors l'hostie s'élever en l'air où la même voix répéta : *Peuple, je vous quitte;* lorsque l'hostie fut parvenue au sommet de la voûte, on entendit pour la troisième fois ces paroles : *Peuple, je vous quitte;* en même temps elle disparut, et aussitôt l'église s'écroula sur ce peuple malheureux. Ah! mes chers frères, comment Dieu peut-il supporter que nous n'allions à l'église où il nous dispense ses grâces, que pour l'offenser davantage?

S. Liguori, Instr. sur les préc. du Décal. et sur les Sacrem., p. 106

Dieu veut y être adoré.

Les rois ont leurs palais et leurs trônes, où les peuples viennent se prosterner devant eux; les magistrats et les juges ont leurs tribunaux et leurs siéges, où ils décident de la fortune des particuliers; les politiques et les grands ont leurs cabinets, où se traitent les affaires des royaumes : et Dieu qui commande aux rois, qui juge les juges, qui donne de l'esprit et de la prudence aux politiques et aux grands, a ses églises et ses Temples où il veut être spécialement adoré. Eglises ou temples qui lui servent de palais et de trône, de siége, de cabinet, de tribunal : Eglises et Temples, où il veut être obéi en roi, craint en juge, respecté en puissant et en grand; Eglises et Temples où il distribue ses grâces, où il prononce ses arrêts, où il demande la vénération, le respect, l'adoration de tous les hommes.

Prônes de Joly, t. 4, p. 84.

Orgueil et vanité des femmes à l'église.

O honte du christianisme! ô scandale de notre Religion! ô monstrueuse impiété! On porte son orgueil, sa vanité, son luxe, son impatience, sa mollesse dans le lieu de l'humilité et de la pénitence même. Dites-moi, madame? non ce n'est pas moi qui vous le demande, c'est saint Jean Chrysostôme (Hom. 8 in Ep. ad Tit.). Pourquoi venez-vous dans nos églises? Y venez-vous pour y prier Dieu ou pour y danser? Y venez-vous comme une chrétienne, y venez-vous comme une comédienne? Est-ce pour vous faire voir dans ces ornements où vous paraissez comme une déesse, ou pour édifier votre prochain par votre humilité et votre modestie? O la belle disposition, pour venir demander pardon à Dieu de vos péchés! pour le prier la larme à l'œil, de vous faire miséricorde, et de vous

regarder en pitié! O que cet ornement sied bien à une femme pénitente! Etre parée comme une idole, et demander pardon comme une criminelle; être habillée comme si l'on paraissait sur un théâtre; et être humiliée, comme si on était cité devant son Juge! Comment prétendez-vous prier avec application, demander avec douleur, obtenir avec succès, vous qui scandalisez votre prochain par votre luxe et vos parures; vous qui vous moquez de Jésus-Christ nu et humilié? Quand même vous répandriez des larmes, dit saint Chrysostôme, ces larmes ne serviraient qu'à vous attirer la risée et le mépris de vos frères, qui vous regarderaient comme une folle, ou comme une hypocrite.

Prônes de Joly, t. 4, p. 113.

Même sujet.

Une femme qui se pare et qui paraît à l'église pour être regardée se fait la rivale de son Dieu; elle travaille à la perte des âmes que Jésus-Christ est venu sauver; elle détruit, autant qu'elle le peut, la religion, les mœurs, l'ouvrage entier de la rédemption; elle fait ouvertement la guerre à Jésus-Christ dans l'Eucharistie, le chef-d'œuvre de son amour et le miracle de sa tendresse pour l'homme. Une femme chrétienne employant une grande partie du jour à se donner des agréments étrangers, et perdant un temps si précieux à un exercice de vaine complaisance et d'orgueil, est une idolâtre de sa personne. Quand je vois une femme parée à l'église, j'en ai horreur; je pense alors à Jésabel, et il me semble entendre aboyer les chiens qui dévorèrent cette princesse criminelle.

De Gérando, Let. à Eug. sur l'Euchar., p. 54.

Réflexion sur les pierres, les cierges.

Les pierres et la structure de ce temple nous instruisent de l'union qui doit régner entre tous les chrétiens, qui ne doivent faire qu'un cœur et qu'une âme, comme toutes ces pierres ne composent qu'un seul édifice... Les cierges nous avertissent que nous devons consumer notre vie aux service de Dieu.

Bonnardel, Instr. lum., t. 4, p. 376.

Négligence à venir à l'église, et abus.

. . . Sommes-nous aussi exacts à nous rendre dans son saint temple, que Marie et Joseph l'étaient à aller à Jérusalem? Ne voit-on pas au contraire un grand nombre de fidèles qui ne craignent pas de s'en éloigner, les jours même où la religion les oblige de le fréquenter? Il n'est pourtant pas nécessaire que, comme les parents de Jésus, ils quittent le séjour qu'ils habitent et se transportent dans un pays éloigné : ils n'ont, pour ainsi dire, que quelques pas à faire pour se rendre dans la maison du Seigneur; ils peuvent sans fatigue et sans peine venir y remplir les devoirs que la religion leur impose; et ils s'obstinent à ne pas y venir! Y a-t-il rien de plus indigne d'un vrai chrétien? Oui, mes frères, il y a un désordre encore plus révoltant. Et quel est ce désordre? c'est celui qu'on remarque dans un grand nombre d'hommes et de femmes qui, au lieu de venir dans nos temples pour offrir à Dieu le tribut de leur adoration, n'y viennent que pour y promener leurs regards sur tout ce qui peut flatter leur curiosité : car il vaut mieux s'éloigner de nos temples, que de ne les fréquenter que pour les profaner, et Dieu est moins offensé par ceux qui fuient sa sainte maison, que par ceux qui n'y paraissent que pour l'outrager.

Année liturgique, t. 1, p. 67.

Le temps qu'on y est, parait trop long. Hors de là tout est court.

Le peu de temps que nous passons au temple est toujours trop long. Hors du temple, les jeux, les repas, les promenades, les conversations, les spectacles, tout est court; au temple, l'oraison, la méditation, le sacrifice, l'instruction, l'office, la bénédiction, tout est long. On cherche ce qu'il y a de plus court, et le plus court se trouve encore trop long. On attend pour se rendre que tout soit commencé, et l'on se retire avant que tout soit fini. Souvent même pour ne rien retrancher du temps de ses plaisirs et de ses amusements, on s'absente entièrement des heures de l'église, et on omet tout exercice de prière. Ah! que notre ingratitude est criminelle, que notre lâcheté et notre indifférence pour le salut sont condamnables!

Du prêtre, l'Evang. médité, t. 2, p. 349.

Sainteté des églises.

De quelque côté que nous portions nos regards dans les églises, tout nous y rappelle les bienfaits et les miséricordes du Seigneur, tout doit nous inspirer la confiance la plus entière et la plus tendre reconnaissance. C'est sur les fonts sacrés que nous avons été délivrés de la servitude du démon et de la mort éternelle; que nous sommes devenus les enfants du Père céleste, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ. C'est dans l'enceinte de nos temples que nous avons été comblés de toutes les richesses de l'adoption divine, et marqués d'un nouveau caractère, en recevant l'Esprit-Saint. C'est dans les tribunaux de la réconciliation, que les pécheurs sont lavés de leurs iniquités, et rétablis dans leurs droits qu'elles leur avaient fait perdre. C'est sur nos autels, qu'est renouvelé chaque jour le sacrifice offert sur le Calvaire pour le salut du monde. C'est à la Table sainte, qu'un Dieu-Homme se donne lui-même aux fidèles pour servir d'aliment à leurs âmes. C'est dans nos temples, que Dieu nous fait annoncer par ses ministres la parole de la vie éternelle, et que lui-même daigne exaucer les vœux et les prières que nous lui adressons avec une humble confiance.

Tout y est saint, tout y est pur; et il n'est rien qui n'y tende à nous faire rentrer en

nous-mêmes et à faire naître dans nos âmes quelque pensée salutaire. Ici, c'est la Croix, l'instrument de notre salut, l'étendard du chrétien, qui nous rappelle les souffrances et la mort du Sauveur des hommes ; là, ce sont des représentations pieuses qui nous mettent devant les yeux quelques traits de la vie de Jésus-Christ, ou des actions généreuses de ses plus zélés serviteurs. Ici, le marbre et la pierre nous avertissent que la mort peut nous frapper à l'instant où nous ne serions pas préparés à comparaître devant le Juge suprême ; et que nos cendres ne tarderont pas à être réunies à celles de nos ancêtres ; là un tronc destiné à recevoir nos aumônes, nous avertit que nous devons partager avec nos frères souffrants les biens que nous tenons de la divine Providence, et que nous pouvons, par nos pieuses largesses, attirer sur nous les miséricordes du Seigneur. La majesté des cérémonies saintes, la gravité des chants, la piété des fidèles, tout élève nos âmes, tout nous porte vers ce Dieu, source unique de grandeur et de b nté.

Godescard, t. 20, p. 266.

Crimes des profanateurs.

. . . Que fait, hélas! le chrétien profanateur et sacrilége qui porte l'indécence et l'audace jusque dans le sanctuaire? Il ne dit pas comme l'impie: il n'y a point de Dieu; mais, par une malice réfléchie et profonde, il ne reconnaît un Dieu que pour le braver. Il semble vouloir, par ses scandales, enlever à la Divinité les hommages qu'on vient lui rendre: seul, il ose protester contre l'esprit de toutes les religions et contre la voix de tous les siècles. On dirait qu'il veut se mesurer avec Dieu, défier son pouvoir, sa justice, ses vengeances, lui disputer sa gloire et ses triomphes. Et, comme si ce n'était pas assez pour lui d'insulter la Divinité, jusque dans ses ouvrages, il l'attend sur son trône, et l'attaque sur ses autels, afin de donner plus d'éclat à son audace et à son forfait.

Id., t. 20, p. 272.

Contre l'ennui à l'église.

Les anciens Israélites ne se lassaient point, quand ils allaient au temple et encore moins quand ils y étaient ; c'étaient toutes leurs délices, toute leur joie et contentement : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.*

Quand vous êtes avec cette fille que vous aimez, avec ce jeune homme que vous affectionnez, les deux et trois heures ne durent point ; quand vous êtes avec Dieu en l'église pendant la grand'messe et les vêpres, vous y êtes comme sur les épines · c'est que vous n'aimez pas le bon Dieu, et vous aimez cette fille ; quelle honte ! quel effroyable désordre !

Lejeune, t. 12, p. 52.

Le meilleur pèlerinage.

Je ne doute pas, mes frères, que vous n'ayez souvent eu le louable désir de visiter les endroits consacrés par les circonstances mémorables de la vie de notre Seigneur : Oh ! que je voudrais bien, dites-vous, voir la crèche où il est né, le jardin des Olives où il a prié, la colonne où il a été attaché, la croix sur laquelle il a expiré, le tombeau où il a été enseveli ! Tous ces lieux, ces monuments sont respectables, j'en conviens; mais nous avons dans nos églises la personne sacrée qui les a rendus tels, qui leur a communiqué la vertu salutaire de faire du bien à ceux qui s'en sont approchés ou qui les ont touchés. Il n'est donc pas besoin d'aller si loin pour trouver les avantages que procure la visite de ces saints lieux, ou les monuments qui ont servi au mystère de la rédemption : vous les trouverez dans nos églises.

Vous faites quelquefois des voyages de dévotion aux tombeaux des Saints, vous allez dans les églises où reposent leurs sacrées reliques, où ils sont particulièrement révérés, pour obtenir par leur intercession la guérison de quelque maladie, ou d'autres faveurs dont vous avez besoin : je ne blâme pas, je loue même ces sortes de voyages, pourvu que la piété, la modestie vous y accompagnent ; mais nous avons dans nos églises le Saint des saints, celui qui a donné aux Saints le pouvoir d'obtenir les guérisons, de faire des miracles ; nous avons en personne celui qui a guéri les malades, fait marcher les boiteux, éclairé les aveugles, ressuscité les morts. Eh ! que n'allez-vous à la source des grâces ? que ne lui rendez-vous de fréquentes visites, qui vous seront aussi avantageuses qu'elles vous sont faciles ? Si Jésus-Christ ne résidait que dans une seule église du monde, vous seriez empressés d'y aller pour solliciter ses faveurs ; faut-il que la bonté qu'il a eue de se reproduire en toutes les églises, pour vous faciliter les moyens de le visiter, ne serve qu'à vous rendre indifférents, disons plus, ingrats à son égard ?

Prônes de Billot, t. 5., p. 268.

Elle doit être propre.

Si templo meo non possis gloriam et divitias conferre, saltem munditiam et nitorem præstabis.

Memor. vitæ sacerd., p. 115.

— C'est la demeure que le Dieu très-haut s'est particulièrement choisie : c'est la maison où il veut être invoqué par préférence : c'est le lieu d'où il se plaît à distiller ses grâces et ses faveurs. Convient-il que ce lieu si grand, si saint, si respectable, n'annonce au premier coup d'œil, que la misère, le désordre, et une saleté capable de rebuter, de distraire, de soulever le cœur ?

. . . Si l'Eglise a loué avec saint Jérôme le zèle de ceux qui, comme Népotien, se faisaient un honneur *de rendre luisants le marchepied et les degrés de l'autel, d'ôter la poussière des murailles, de frotter et de balayer le pavé, de tenir propres tous les ornements, de parer de bouquets de différentes couleurs les pieuses*

reliques des martyrs (Hier. Epist. 35 ad Héliod. T. 4., Col. 271.) : elle a repris avec une sainte indignation dans ses conciles ces misérables prêtres, qui, *pendant que leurs chambres et leurs lits sont propres comme le Temple de Salomon, laissent dans leurs églises les images, les vitres, les murailles, les autels mêmes, si couvertes de poussière, d'araignées, et d'autres ordures, qu'on ne peut les voir sans horreur* (Synodus Lingon. an. 1404.). Les curés dans plusieurs petites villes se plaignent de ce que leurs paroisses sont désertes, tandis que les églises des monastères sont pleines : rien n'est moins surprenant. Les unes sont propres, ornées, décentes, tout y respire la piété. Les autres dégoûtent dès l'entrée : tout y avilit la Religion. C'est une remarque que fait quelque part M. l'abbé Fleury.

Collet, Traité des nev. d'un Past. p. 460.

Réparation des églises.

I. Nos églises sont l'honneur et la gloire de la Religion ; mais elles sont souvent la honte des chrétiens et l'opprobre de la Religion.

Les appartements des princesses et des riches de la terre sont ornés : tout y brille d'or, tout y est magnifique, tandis qu'on voit les églises dans une pauvreté et une indécence qui fait horreur. Quelle honte pour tant de Seigneurs et de Dames, qui font de grandes dépenses en jeux, en équipages, vaisselles, parures, bâtiments, et qui ne donnent pas une obole pour la décoration du lieu saint, qui, peut-être, s'y opposent, et n'entretiennent pas même leurs chapelles !

On veut avoir des places honorables à l'église ; on y place ses armoiries, on y fait des écuils superbes et des mausolées ; on l'entoure de titres et d'écussons. Voilà à quoi on reconnaît un noble ou un riche ; mais y reconnaît-on un chrétien ? Tout cela se fait-il par religion et pour glorifier Dieu, ou par vanité et pour faire honneur à sa famille ?

On bâtit des églises magnifiques dans les villes ; on le doit. Peut-on employer trop de magnificence pour la maison de Dieu ? mais cette superbe décoration n'est-elle point plutôt pour embellir une ville, que pour honorer Dieu ? Si c'est par un pur motif de religion, pourquoi a-t-on si peu de zèle pour tant d'églises de la campagne, très-pauvres et indécemment ornées ? Ces églises, dit-on, sont bonnes pour des villageois ; mais sont-elles bonnes et conviennent-elles au Roi des rois qui y habite ?

Après avoir vu les palais et les maisons des grands du monde, on rougit, en voyant certaines églises qui servent de palais à Jésus-Christ. Il serait bien à souhaiter (j'ai horreur de le dire) que ces églises fussent aussi magnifiques que les écuries des chevaux des grands seigneurs.

II. Ne verra-t-on jamais ces heureux temps, où les Empereurs et les Rois se faisaient honneur de travailler de leurs mains, pour la maison de Dieu, et où les fidèles, à l'envi, se dépouillaient de ce qu'ils avaient de plus riche pour l'ornement du sanctuaire !

De toutes les dépenses, on ne plaint que celles qu'on fait pour Dieu. Des paroissiens dépensent en débauches, procès et superfluités, plus qu'il ne faudrait pour réparer et orner une église ; et ils murmurent aussitôt qu'un pasteur leur parle de réparation. Retranchez vos dépenses inutiles, et vous aurez assez pour entretenir la maison de Dieu.

Combien de bénificiers qui tirent de gros revenus de leurs églises, de leurs abbayes, de leurs chapelles, et qui ne donnent rien à celle qui les nourrit. On laisse au pauvre peuple des réparations que la conscience exige de nous.

On se plaint des calamités et de la misère des temps ; n'en trouvons-nous point la cause dans le peu de zèle qu'on a pour la maison de Dieu ? *Vous avez soin de vos maisons*, disait le Seigneur aux Juifs, *et vous abandonnez mon temple, vous le laissez sans réparation : c'est pour cela que j'ai envoyé la stérilité, la sécheresse, la désolation dans vos campagnes ; que j'ai fait périr vos troupeaux et le travail de vos mains* (Agg. 1.).

Claude, évêq. de Tout. instr. sur les princ. vérit. de la relig., p. 220.

État de l'Église sur la terre. 1° Elle est exposée à de grandes agitations.

I. Cette barque où le Sauveur entra, accompagné de ses disciples, est une image de l'état de l'Église sur la terre, qui est un état de danger, de crainte, de tentations, d'orages et de tempêtes. Après que son divin Epoux fut monté dans le ciel, les Juifs, les peuples et les grands de la terre, s'unirent et se liguèrent ensemble pour l'étouffer dans son berceau, pour la détruire, l'anéantir ; mais cette première persécution fut réprimée par la patience des martyrs, dont le sang, qui coulait de toute part, fut une semence féconde de chrétiens. Jamais elle ne fut plus florissante que dans ces premiers siècles : elle eut la consolation de voir ses persécuteurs et ses tyrans devenir ses protecteurs... les enfants de ceux qui l'avaient humiliée, firent gloire d'en être les nourriciers. Le démon suscita ensuite les hérétiques, qui, armés de toutes les subtilités de la philosophie païenne et du raisonnement humain, lui firent une longue guerre : cette seconde attaque fut confondue par la sagesse des saints Docteurs ; et l'Eglise, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais, est restée victorieuse du mensonge, par les lumières et la force de la vérité.

L'Eglise, après avoir essuyé toutes ces persécutions, en souffre aujourd'hui une, dit saint Bernard, qui est d'autant plus digne de nos larmes et de nos gémissements, qu'elle lui vient de la part de ses propres enfants, qui se déchirent, et dont les désordres se multiplient de toute part. Il a été autrefois prédit que ce serait dans la paix que son amertume serait la plus amère. Cette prophétie s'accom-

plit présentement : l'Eglise a été remplie d'amertume dans les supplices des martyrs; son amertume a été encore plus grande dans les combats contre les hérétiques : mais aujourd'hui elle est très-grande dans les dérèglements et la corruption des mœurs de ses domestiques... Cette plaie de l'Eglise, continue ce Père, est intérieure; elle est incurable : c'est pourquoi son amertume est très-amère au milieu de la paix : mais de quelle paix? elle a la paix, et elle n'a pas la paix : elle a la paix à l'égard des païens et des hérétiques; mais elle n'a pas la paix à l'égard de ses enfants; et c'est aujourd'hui proprement qu'elle fait cette plainte : J'ai nourri des enfants, et je les ai élevés, et après cela ils m'ont méprisée... .

2° *Combien nous devons y être sensibles.*

II. Si nous aimons l'Eglise,... nous devons être sensiblement affligés, à l'exemple de saint Bernard, de tout ce qu'elle souffre de la part des infidèles, des hérétiques et des mauvais chrétiens. Ne soyons pas sans joie dans sa prospérité, ni sans tristesse dans son adversité... Imitons sainte Thérèse qui, ayant appris d'un religieux qui venait des Indes, et d'un autre qui venait de France, le grand nombre d'âmes qui se perdaient par l'idolâtrie et par l'hérésie, ne faisait que gémir et offrir à Dieu un sacrifice de larmes, pour le salut et la conversion des pécheurs. Malheur à nous, si nous sommes indifférents aux maux de l'Eglise.

Chevassu, Médit., t. 1, p. 274.

Jésus, du haut du Ciel, observe l'état de l'Eglise.

. . . De même qu'un bon général, lorsque la bataille est commencée, observe de quelque lieu élevé l'état du combat, pour porter du secours où il faut, et faire avancer tantôt un escadron d'un côté, tantôt un bataillon de l'autre : de même Jésus-Christ, qui est le général de la milice chrétienne, observe du haut du Ciel l'état de l'Eglise dans les différents combats qu'elle a à soutenir, et, suivant le besoin qu'elle en a, il lui envoie de temps en temps de nouveaux renforts de docteurs et de chefs d'ordre pour la secourir : en quoi la Providence et la miséricorde du Sauveur est extrême, de ne permettre jamais le mal sans y appliquer en même temps le remède.

Rodriguez, Prat. de la Perf. chrét., t. 5, p. 10.

Nous devons la soutenir et combattre pour elle.

. . . Comme membres de l'Eglise, nous participons à toutes les grâces qui découlent de son divin chef, et qu'il lui communique sans mesure. De là naît pour nous tous l'obligation de travailler pour l'Eglise selon nos moyens; de là le zèle qui doit animer pour sa gloire chaque fidèle, qui, selon le mot de Tertullien, devient soldat dès qu'il s'agit de l'Eglise, et est indispensablement obligé de combattre pour sa cause, autant qu'il est en son pouvoir, et, en tout cas, par la pureté de ses mœurs et la sainteté de sa vie.

J. J. Desmal, Nouv. au Mois de Marie, p. 219.

La seule Eglise Romaine est Catholique : Consentement des hérétiques

Si, étant à la porte de Genève ou de Londres, on vous demande qui vous êtes, et si vous répondez que vous êtes catholique, ils entendent aussitôt que vous n'êtes pas de leur religion (calviniste). C'est l'argument que saint Cyrille de Jérusalem (Cyril., Catechesi 18.) et saint Augustin (contrà epist. fundamenti, cap. 4.) faisaient déjà de leur temps. Allez, disaient-ils, en toutes les villes où il y a des hérétiques, demandez où est l'église des catholiques, pas un hérétique ne vous montrera son temple, tous vous montreront l'église où s'assemblent ceux de la religion Romaine.

Le Jeune, Serm. t. 6, p. 50.

ÉLISABETH DE HONGRIE (Sainte).

Son respect pour l'Eglise.

Quand Elisabeth entrait dans la maison du Seigneur, elle ôtait sa couronne (de diamants);.. disant qu'elle ne pouvait paraître avec des diamants sur la tête dans un lieu où elle voyait Jésus-Christ couronné d'épines.

Godescard, t. 17, p. 198.

ÉLISABETH, REINE D'ANGLETERRE.

Son terrible souhait accompli.

La malheureuse Elisabeth, reine d'Angleterre, disait : « Que Dieu me donne quarante ans de règne, et je renonce au Ciel. » Elle les a passées sur le trône, ces longues années; mais, maintenant qu'elle a quitté ce monde, que dit-elle? Assurément, elle ne pense plus de la sorte. Oh! à quelle douleur n'est-elle pas en proie, en voyant qu'au prix de ce temps qu'elle a régné, toujours dévorée de mille craintes, de mille soucis, elle a perdu, pour l'éternité, la couronne du Ciel!

S. Liguori, Consid. sur les max. éternelles, p. 317.

ÉLOGE.

Conduite lorsqu'on fait votre éloge. Voyez : LOUANGES.

Lorsque vous entendez faire votre éloge, frémissez au fond de votre cœur; craignez que ce ne soit là toute la récompense du peu de bonnes œuvres que vous avez faites. Reconnaissez intérieurement votre misère, et soyez surpris qu'on puisse faire attention à une personne aussi méprisable que vous. Tâchez de détourner le discours, mais non pas d'une manière qui vous attire de plus grandes louanges, comme feraient de faux humbles et d'adroits orgueilleux; faites-le avec une sainte industrie, de sorte qu'on ne pense plus à vous. Enfin, si vous ne pouvez pas l'empêcher, renvoyez à l'instant même tout honneur et toute louange à Dieu seul, disant avec Baruch et Daniel : *Tibi, Domine, justitia, nobis autem confusio faciei* (Baruch, 1, 15). A vous, Seigneur, la gloire de toute

justice, et à nous la honte seulement et la confusion.

Dom Sans de Ste-Catherine, Le liv. d'or ou l'hum. en prat., p. 46.

ÉLOQUENCE.

Elle est nécessaire aux prédicateurs de l'Evangile. Moyens de l'acquérir.

Le mépris que les Pères marquent quelquefois pour l'art oratoire, ne tombe que sur ces ornements recherchés et superflus qui ne font que chatouiller l'oreille, qui dans un prédicateur ne servent qu'à déprimer la sublimité de nos mystères, et dont l'effet ordinaire est de nous détourner de la fin pour laquelle ces mystères ont été révélés. Une vaine pompe de paroles ne peut s'accorder avec cette noble simplicité qui convient à la dignité des vérités saintes, qui se fait si vivement sentir dans les écrivains sacrés, et qui rend leur éloquence infiniment supérieure à celle que l'on remarque dans les ouvrages les plus finis de l'antiquité païenne : mais cette simplicité n'exclut ni la noblesse des pensées, ni la beauté du style, ni les charmes de la diction, dont chaque sujet peut être susceptible... On peut même avancer que ces prédicateurs qui ne suivent aucune méthode dans leurs sermons, qui emploient des termes bas et rampants, dégradent la fonction sublime qu'ils exercent; qu'ils déshonorent le Dieu dont ils sont les ambassadeurs; qu'ils avilissent la parole sainte que l'Eglise les a chargés d'annoncer, qu'ils rendront compte du discrédit où elle tombe quelquefois par leur faute, ainsi que de cette négligence qui fait que les fidèles n'ont que du mépris et du dégoût pour le trésor inestimable dont ils étaient les dispensateurs. Il faut donc que ceux qui sont appelés à la conduite des âmes, emploient tous leurs efforts pour se rendre capables de prêcher l'Evangile avec ce ton de dignité qui convient à l'importance de cette fonction, la première, la plus indispensable de toutes celles qui sont imposées à un pasteur, et de l'exercice de laquelle dépend le salut de la plupart des âmes qui leur sont confiées...

Quand un prédicateur veut parler correctement et avec méthode, il doit, dans les commencements, écrire ses discours tout au long. En peu de temps, il s'accoutumera... à traiter sur-le-champ des divers points de la morale chrétienne; il se trouvera parfaitement maître de sa matière, si,... il joint une lecture réfléchie de quelques modernes qui ont fort bien écrit sur les vertus, tels que Grenade, Rodriguez, etc. Il puisera dans les sermons de Bourdaloue la force du raisonnement, la sublimité des pensées, une diction noble et majestueuse. Massillon lui fera connaître le cœur humain : il peint les passions avec des couleurs si vives et si ressemblantes, que l'amour-propre, avec tous ses raffinements, ne peut lui échapper. Un prédicateur se formera le style par la fréquentation des personnes qui parlent bien leur langue, ainsi que par la lecture des bons écrivains, qui sont connus de tout le monde.

Godescard. t. 8, p. 335.

Le débit est le premier précepte de l'éloquence.

Comme on demandait à Démosthène, le prince des orateurs, lequel des préceptes de l'éloquence devait être observé le premier, il répondit que c'était le débit. La même question lui ayant été faite une seconde et une troisième fois, il donna toujours la même réponse.

Id. t. 12, p. 450.

Elle impose silence et tire des larmes.

Saint Jean-Chrysostôme me paraît le modèle achevé d'un prédicateur. Il commençait d'ordinaire par expliquer l'Ecriture, verset à verset, et à mesure que le lecteur la lisait, s'attachant toujours au sens le plus littéral, et le plus utile pour les mœurs. Il finit par une exhortation morale, qui souvent n'a pas grand rapport à l'instruction qui précède, mais qui est toujours proportionnée aux besoins les plus pressants des auditeurs, suivant la connaissance qu'en avait ce pasteur si sage et si vigilant. On voit même qu'il attaquait les vices l'un après l'autre, et qu'il ne cessait point d'en combattre un, qu'il ne l'eût exterminé, ou notablement affaibli.

La grande éloquence, dit saint Augustin (Aug. 4 doct. chr., c. 24), n'est pas celle qui excite des acclamations, mais celle qui impose silence et tire des larmes.

Fleury, Mœurs des Isr. et des Chrét., p. 285.

Voyez encore : ORATEUR.

ÉLUS.

Petit nombre.

. . . Pour que vous ne puissiez pas altérer la vérité à vos yeux, en la prenant pour des conjectures de notre part, nous ferons parler Celui qui compte les étoiles du ciel, et qui les appelle toutes par leurs noms.

Ses disciples lui demandent s'il en est beaucoup qui se sauvent. « Entrez, leur répondit-il (Matth., VII, 13 et 14), entrez par la porte étroite; car la porte large et la voie spacieuse conduisent à la perdition, et il y en a beaucoup qui y passent. Oh! que la porte de la vie est petite! que la voie qui y mène est étroite, et qu'il y en a peu qui la trouvent! » Parole épouvantable, que presque tout le monde connaît, que presque personne ne comprend! Oh! qui pourrait concevoir toute l'énergie de cette exclamation dans la bouche du Sauveur! Il expose les plus hautes vérités, les plus sublimes mystères, sans émotion, et avec les termes les plus simples. Ici il ne peut contenir les sentiments qui le transportent. Il éclate, il s'écrie : « Oh! combien est étroite... »

Figures du petit nombre.

Le monde entier périt par les eaux du dé-

luge, huit personnes seulement trouvent un asile dans l'arche de Noé. Six cent mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, sortent d'Egypte pour aller prendre possession de la terre de Chanaan; le Seigneur épuise, pour ainsi dire, sa puissance et sa bonté en bienfaits et en merveilles pour les y faire parvenir. Ils l'offensent; deux seuls y sont admis. Ces faits et une foule d'autres sont, au sentiment de tous les docteurs, autant de figures de la multitude de pécheurs qui se perdent, et du petit nombre de justes qui se sauvent, la justification de cette sentence : «Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.» De là cette comparaison que la sainte Ecriture fait des justes avec les pierres précieuses; de là cette parole de Salomon : « Le nombre des insensés est infini. »

Or, à la vue de ce danger commun, de ce déluge universel que vous annoncent avec une égale énergie la figure et la réalité, comment pouvez-vous vous défendre d'un sentiment de terreur? Si le genre humain devait être partagé en deux portions égales, il y aurait certes de quoi sécher de frayeur. Que dis-je? l'enfer pour une éternité est un mal si formidable, que quand de tous les hommes il n'y en aurait qu'un seul qui dût y être condamné, je vous le dis en vérité, il n'en est pas un seul qui ne dût frémir d'épouvante. «L'un de vous, dit le Sauveur, doit me trahir.» A cette parole tous les disciples furent saisis de crainte; cependant tous, à l'exception d'un seul, avaient dans leur conscience, une garantie contre cette menace; c'est qu'à l'annonce d'un grand malheur nul ne peut se défendre d'un sentiment d'appréhension. Supposez une multitude innombrable d'hommes rassemblés dans une immense plaine; que le tonnerre se fasse entendre, et que Dieu révèle que la foudre va tomber sur l'un d'eux : en est-il un, un seul qui ne tremble pour lui-même? Cependant il ne doit y avoir qu'une victime; que serait-ce si la moitié, si le plus grand nombre devait être frappé? O homme si sage pour les choses de ce monde, et si aveugle, si stupide pour tout ce qui intéresse votre salut éternel! Dieu fait briller à vos yeux les carreaux de sa justice impitoyable, il vous déclare que c'est l'immense petit nombre qui doit échapper à leur atteinte, et vous restez froid, calme, impassible! Serait-ce que l'enfer est moins redoutable que la foudre? ou bien avez-vous de la part de Dieu quelque garantie particulière ou quelque lettre de salut? Jusque-là je ne vois rien qui puisse fonder votre sécurité; je ne vois que vos péchés qui vous condamnent, vos péchés qui vous assurent la réprobation, si vous ne changez de conduite, et toutefois votre cœur est en paix!

Louis de Grenade, Guide des pécheurs, p. 295.

Même sujet.

« Ecoutez, mes frères, disait un grand prédicateur des derniers temps, écoutez la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure, et la fin du monde; que les cieux vont s'ouvrir sur nos têtes, et Jésus-Christ descendre environné de sa puissance; que vous n'êtes ici assemblés que pour l'entendre, comme des criminels tremblants devant le souverain Juge; car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui. Croyez-moi, rien de plus illusoire que cette conversion remise à la mort. Par conséquent, vous pouvez décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie, sur ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans ce moment. Or, je vous le demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas mon sort du vôtre : si Jésus-Christ paraissait maintenant au milieu de nous tous pour nous juger, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût du nombre des élus? Croyez-vous du moins qu'il s'y en trouvât la moitié? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes entières? Je vous le demande, mes frères; vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même. Vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent; mais nous savons du moins que les pécheurs ne vous appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin, un grand nombre qui s'imaginent n'avoir pas besoin de conversion. Voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée, car ils en seront retranchés au grand jour. Paraissez maintenant, Justes : où êtes-vous? Elus, passez à la droite; froment de Jésus-Christ, séparez-vous de cette paille destinée au feu... O Dieu! où sont vos élus! et que reste-t-il pour le Ciel!

» Mes frères, ajoute cet homme de Dieu, notre perte est presque assurée, et nous n'y pensons pas. Quand même, dans cette terrible séparation, qui se fera un jour, il ne devrait y avoir qu'un seul pécheur de nous tous du côté des réprouvés, et qu'un Ange vînt nous en assurer sans le nommer, qui de nous ne craindrait d'être ce malheureux? qui de nous, saisi de frayeur, ne demanderait pas, comme autrefois les Apôtres : ne serait-ce pas moi, Seigneur? Et si on laissait quelque délai, qui ne se mettrait en état de détourner de lui ce malheur, par les larmes d'une sincère pénitence?

« Eh, mes frères! peut-être parmi ceux qui m'entendent, il ne se trouvera pas dix justes; peut-être s'en trouvera-t-il moins encore. Que suis-je, ô mon Dieu, je n'ose regarder, d'un œil fixe, l'abîme de vos jugements et de votre justice. Peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul... Et ce danger ne vous touche pas, mon frère? Et vous croyez être le seul heureux dans ce grand nombre qui périra? Vous qui avez

moins sujet de le croire que tout autre! Vous sur qui seul la sentence de mort devra tomber; quand elle ne tomberait que sur un des pécheurs qui m'écoutent! »

Ah! mes chers frères, que ne puis-je faire passer jusqu'à vos cœurs l'impression que fait sur le mien cette terrible vérité! Elle a peuplé les déserts, dit saint Augustin; elle a arraché les plus grands pécheurs à leurs désordres. Ne ferait-elle rien sur vous? Ah! pensez-y. L'abus de cette grâce consommerait peut-être votre réprobation.

Bonnardel, Inst. fam., t. 1, p. 214.

Preuve du petit nombre.

Il y a peu d'élus. La preuve en est bien sensible; il n'y a que deux voies pour entrer dans le Ciel: ou l'innocence du baptême conservée, ou cette innocence réparée par une sincère pénitence. Or, combien y a-t-il de chrétiens qui aient eu le bonheur de conserver pure et sans tache la robe précieuse de l'innocence baptismale? que le nombre en est petit! Il ne reste donc plus pour la plupart des chrétiens, que l'unique voie de la pénitence, pour se sauver. Mais combien les véritables pénitents sont rares! Saint Augustin s'en plaignait déjà de son temps: *Je cherche un pénitent*, disait-il, en parlant de ceux qui avaient confessé leurs péchés, *et je n'en trouve point.*

Id. ibid., t. 3, p. 210.

Raisons de ce petit nombre.

A la vérité, il y aura peu d'élus; mais pourquoi y en aura-t-il peu? C'est qu'on vit de telle manière dans le monde, qu'il est impossible qu'on le soit, en y menant la vie qu'on y mène. Car vous le savez, mes frères, ou du moins vous devez le savoir, si vous êtes instruits des principes de votre religion; pour être du nombre des élus, il faut avoir conservé son innocence, ou en avoir réparé la perte par les rigueurs de la pénitence; et il n'y a rien de plus rare que de trouver dans le monde, des âmes innocentes ou de vrais pénitents. Pour être du nombre des élus, il faut fuir le mal et faire le bien; et il n'y a presque personne qui évite l'un et qui pratique l'autre. Pour être du nombre des élus, il faut, selon les paroles de Jésus-Christ, marcher dans la voie étroite qui conduit à la vie; et presque tous les chrétiens suivent la voie large qui mène à la perdition. Enfin pour être du nombre des élus, il faut résister aux exemples du monde, pour se conformer aux lois et aux maximes de l'Evangile; et la plupart des hommes méprisent les maximes de l'Evangile, pour ne suivre que les usages du monde. N'est-il pas évident, après cela, que le nombre de ceux qui seront sauvés doit être petit?

Année liturgique, t. 4, p. 97.

Mauvais raisonnement à ce sujet.

Quel est donc notre aveuglement, d'apporter, pour excuse de nos désordres, le grand nombre de ceux qui s'y laissent entraîner? La plupart en usent ainsi, dit-on; le moyen de faire autrement? Mauvais raisonnement, même pour un païen, bien plus pour un chrétien. Pour raisonner juste, il faut prendre le contrepied; la plupart le font, donc il ne le faut pas faire; parce qu'il est de foi que le nombre des élus est le petit nombre; il faut donc faire ce que peu font, pour être sauvé. L'universalité est une bonne règle en matière de foi, mais non en matière de mœurs.

Nepveu, Pensées ou Réfl. chrét., t. 4, p. 155.

Marque qu'on est du nombre des élus.

Saint Louis de Gonzague disait qu'il n'y avait point de marque plus certaine qu'on fût du nombre des élus, que de persister dans la crainte de Dieu au milieu des désastres et des tribulations de la vie.

S. Liguori, Prat. de l'am. envers J.-C., p. 212.

Le petit nombre des élus consterne les pécheurs.

Pauci electi. C'est, mes frères, de toutes les vérités évangéliques, celle que je trouve la plus frappante, et la plus capable de consterner les pécheurs.

Prônes de Billot, t. 5, p. 117.

EMPLOIS HUMBLES.

Exemple de Jésus-Christ.

La perfection du religieux ne consiste pas en ce qu'il fasse de grandes choses selon l'opinion des hommes, en ce qu'on le dise un grand et savant homme; mais elle consiste en ceci, qu'il fasse la volonté de Dieu; c'est-à-dire qu'il vive parfaitement dans le lieu et le degré où Dieu a daigné le placer par l'entremise de ses supérieurs.

. . . Jésus-Christ aurait pu parcourir, en prêchant, les villes et les bourgs, enseigner dans le temple et convertir tous les pécheurs par la puissance de ses miracles.

Il pouvait cela, et il ne l'a pas fait; c'est afin que vous apprissiez à modérer et à mortifier un trop grand appétit de briller dans le monde et de faire parade de vos talents.

. . . La vie du Seigneur, qui était inutile et abjecte aux yeux du monde, était glorieuse et méritoire aux yeux de son divin Père. Car il a vécu comme le Père a voulu, il a fait ce que le Père a voulu, il a été où le Père a voulu, il s'est tu comme le Père a voulu.

Si pendant tout ce temps le Christ avait fait de grandes choses devant les hommes, il aurait vécu imparfaitement, parce qu'il n'aurait pas accompli la volonté de son divin Père.

. . . Je prends à témoin le ciel et la terre, disait quelqu'un, que j'aime mieux être un vil vermisseau d'après la volonté de Dieu, qu'un sublime séraphin sans elle.

J'aime mieux ne rien faire avec la volonté de Dieu et être martyr de l'inaction, que de convertir le monde sans elle et être martyr de la foi.

J'aime mieux être caché sous le boisseau

dans un coin dédaigné, avec la volonté de Dieu, que de briller sans elle dans le ciel.

J'aime mieux être un tronc d'arbre par la volonté de Dieu, que de faire des miracles sans elle.

Pourvu que j'accomplisse le bon vouloir de Dieu, n'importe où je suis, quoi que je fasse, je serai assez grand, assez riche, assez heureux, assez sage.

Etude de la perf. relig., p. 267.

Ne rien demander.

. . . S'il voit qu'il l'ait brigué, ou par lui-même ou par d'autres, il peut, à parler moralement, juger avec saint Bernard, qu'il n'est point appelé : *Pro quo rogaris, sit tibi suspectus : Qui pro se rogat, jam judicatus est.* Et c'est ce que saint Thomas, dont l'autorité est si grande en morale, a formellement décidé par ces paroles : *Si quis pro se rogat, ut obtineat curam animarum, ex ipsâ præsumptione redditur indignus* (S. Th. 2. 2. q. 100 et quodlib. 2. art. 11 ad. 3.).

Coilet, Traité des dev. d'un Past., p. 19.

EMPRESSEMENT DANS LES AFFAIRES.

Il faut l'éviter.

. . . Mon fils, souvent l'homme poursuit avec ardeur la chose qu'il désire; et quand il l'a obtenue, il commence à s'en dégoûter, parce que ses affections ne durent pas longtemps pour le même objet, et qu'elles l'entraînent de l'un à l'autre.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 39.

ENCYCLOPÉDIE (L.).

Habit d'arlequin.

D'Alembert disait le 22 février 1770 : « L'Encyclopédie est un habit d'arlequin, où il y a quelques morceaux de bonne étoffe et trop de haillons. »

Henrion, L'Hist. gén. de l'Eglise, t. 10, p 386.

ENDURCISSEMENT DU COEUR.

Dieu et l'homme y contribuent.

Dieu et l'homme contribuent à l'endurcissement du cœur; l'homme le commence, Dieu l'achève; l'homme en commettant le péché, Dieu en le punissant; l'homme en résistant aux lumières pour se venger de cette résistance. L'homme est injuste et méchant en s'endurcissant lui-même, Dieu est juste et saint en endurcissant le pécheur. L'aveuglement de l'esprit est la cause de l'endurcissement du cœur; l'endurcissement du cœur est la peine de l'endurcissement de l'esprit. Dans les autres peines, Dieu punit en père; quand il frappe un homme de l'endurcissement, il punit en ennemi. Dans les autres peines, Dieu veut être apaisé, et elles engagent le pécheur à le vouloir apaiser; dans celle-ci, Dieu cherche à se venger, et le pécheur ne se met pas en peine de l'apaiser. Les autres peines font souvent des pénitents, celle-ci ne peut faire que des réprouvés. L'endurcissement est une réprobation consommée; si vous ne le craignez pas, malheur à vous! c'est une marque que vous y avez quelque part.

Ses marques.

Voulez-vous connaître les marques de l'endurcissement du cœur? Saint Bernard vous les donne (Consid. l. 3, c. 2.). Un cœur dur, dit-il, est un cœur qui ne se brise point par la componction, qui ne s'amollit point par la dévotion, qui ne se touche point par les prières, qui ne cède point aux menaces, qui s'endurcit sous les coups, qui est ingrat aux bienfaits de Dieu, et infidèle à ses grâces. Il ne rougit point des choses les plus honteuses, il ne s'effraie point des plus grands dangers, il n'a point d'humanité pour ses frères, point de respect ni de crainte de Dieu; il oublie le passé, il néglige le présent, il ne prévoit point l'avenir, enfin il oublie ses devoirs, et il s'oublie lui-même. Voilà le portrait d'un cœur endurci. Quel horrible portrait! n'est-ce point le vôtre? Si vous n'en avez pas tous les traits, n'en reconnaissez-vous point au moins quelques-uns dans votre conduite?

Nepveu, Pens. ou Réfl. et rét., t. 2, p. 260.

1° *Les principes de l'endurcissement.* 2° *Ses effets.*

Ut appropinquavit, videns civitatem, flevit super illam. Lorsque Jésus se fut approché de la ville, il versa, en la voyant, des larmes à son sujet.

Quel spectacle plus touchant, mes frères, que celui que l'Eglise nous présente dans l'Evangile de ce jour! Jésus-Christ le plus beau des enfants des hommes, l'objet des complaisances de son père, pleure en allant à Jérusalem, quelques jours avant sa passion. Quoique comblé de gloire, au milieu des acclamations publiques, accompagné de ses disciples, et d'une foule de peuples qui font éclater leur joie, et qui publient ses louanges, il verse des larmes, dès qu'il jette les yeux sur la ville, et il s'abandonne à toute l'amertume de sa douleur. *Flevit super illam.* Qui ne sera touché, mes frères, à la vue de Jésus pleurant? qui de vous serait assez insensible, pour ne pas prendre part à la douleur d'un si bon maître? Mais quelle peut être la cause de ses larmes, dans un temps où tout semble respirer la joie? N'est-ce point la pensée des tourments horribles qu'il doit bientôt souffrir dans Jérusalem? Non, mes frères, si Jésus-Christ souffre, il souffrira parce qu'il le voudra bien, et il souffrira avec une sainte allégresse. Quel est donc l'objet qui le plonge aujourd'hui dans une douleur si surprenante? Apprenons-le de sa propre bouche; il pleure sur l'état déplorable des habitants de cette ville infortunée, qui jusqu'alors n'avait point voulu le reconnaître pour le Messie, et qui résistait encore opiniâtrément à ses grâces. Il pleure sur les malheurs qui doivent bientôt leur arriver en punition de leur infidélité et de

leur obstination. Oh! si du moins en ce jour, qui est pour toi un jour favorable, si tu connaissais ce qui peut te donner la paix! mais si tu fermes volontairement les yeux à la lumière, ton cœur est endurci. Hélas! il viendra un temps malheureux pour toi, auquel tes ennemis feront une circonvallation autour de tes murailles; ils t'assiégeront, ils te serreront de toute part, ils raseront tes maisons, ils extermineront tes habitants, ils ne laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas voulu profiter de la visite de ton Dieu : *Eò quod non cognoveris*, etc.

Ne croyez pas cependant, mes frères, que notre divin Maître n'ait pleuré que sur les habitants de Jérusalem, il a pleuré aussi, dit saint Grégoire, sur tant de chrétiens aveugles et endurcis, qui résistent à ses bontés, qui refusent ou qui diffèrent de jour en jour à se convertir. Voilà, chrétiens, le grand objet de ses larmes; faisons-en aujourd'hui l'unique sujet de notre attention; examinez avec moi ce qui peut conduire à l'endurcissement, et sentons-en les funestes suites. Les principes et les effets de l'endurcissement, c'est toute la matière de cette instruction....

1er *Point.* — De tous les états où l'homme peut être réduit en ce monde, le plus terrible c'est l'endurcissement, c'est l'insensibilité en ce qui regarde le salut, c'est l'obstination à résister aux grâces de Dieu; état si affreux, qu'au sentiment de saint Bernard, celui qui ne frémit pas en l'entendant nommer, a tout sujet de craindre qu'il n'y soit déjà tombé. Voici l'idée effrayante que ce père nous en donne. Un cœur endurci, dit-il, est un cœur qui n'est ni touché par la componction, ni attendri par la piété, ni ému par les prières, qui ne se rend point aux menaces, qui ne se corrige point, mais qui s'endurcit plutôt sous la verge et sous les châtiments; il est ingrat envers Dieu, désobéissant pour les conseils qu'on lui donne, il est sans honte dans les choses déshonnêtes, sans crainte dans les périls, sans humanité, sans prudence dans les choses divines; il oublie le passé, il néglige le présent, il ne prévoit point l'avenir; il ne se rappelle du passé que le souvenir des injures, il ne pense au temps présent que pour le perdre, il ne prévoit l'avenir que pour se venger; et pour renfermer en un mot ce qui peut se dire d'un mal si effroyable, le cœur dur est celui qui n'a aucune crainte ni de Dieu ni des hommes. Tel a été l'état d'un Pharaon roi d'Egypte, vers qui Moïse fut envoyé sans pouvoir rien gagner sur l'esprit de ce prince. Tel fut celui d'un roi Saül, sur qui les remontrances de Samuel n'eurent aucun effet. Tel était l'état des Juifs qui excitaient les larmes du Sauveur; rien ne fut capable de les toucher, et toutes les grâces dont Jésus-Christ les combla, ne servirent qu'à les rendre plus criminels.

Hélas! mes frères, je le dis en gémissant, et que ne puis-je entrer dans les sentiments de mon divin maître, lorsqu'il pleura sur l'infortunée Jérusalem, il y en a encore aujourd'hui dans le christianisme; il y a dans cette paroisse, peut-être même dans cet auditoire, des chrétiens, des chrétiennes plongés dans le triste état que je déplore; les uns dans un endurcissement commencé, les autres qui sont prêts à y tomber; peut-être s'en trouve-t-il, ce qu'à Dieu ne plaise, quelques-uns dans un endurcissement, que l'on peut appeler consommé! Qui de nous, mes frères, ne fera pas tous ses efforts pour se garantir d'un mal si horrible; cherchons-en pour cela les principes.

Qu'est-ce qui peut conduire à l'endurcissement, et d'où peut provenir un tel mal d'obstination? ... Il vient de la malice de l'homme et de la justice de Dieu : de la malice de l'homme, qui résiste à la grâce, qui s'aveugle volontairement, qui se livre opiniâtrément à ses passions, qui, après avoir obtenu le pardon de ses péchés, s'y replonge comme auparavant. Il vient en second lieu de la part de Dieu, qui diminue ses grâces, et qui abandonne le pécheur à lui-même.

... A quoi Jésus-Christ attribue-t-il l'état où se trouvaient les habitants de Jérusalem, lorsqu'il les visita les derniers jours de sa vie? à leur aveuglement volontaire, qui leur faisait fermer les yeux à la divine lumière qui les éclairait. Il y a longtemps que je travaille à te guérir de ton aveuglement, à me faire connaître à toi pour ton Sauveur, pour le Messie que tu attends et que les prophètes t'ont prédit, qu'ai-je dû faire que je n'aie pas fait? ... Mais tu as jusqu'à présent fermé les yeux à la lumière qui n'a cessé de t'éclairer. Ton orgueil, ton attachement aux choses du monde t'aveugle encore aujourd'hui, et m'oblige enfin à t'abandonner à ton sens réprouvé : *Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.*

Voilà, mes frères, ce qui s'accomplit encore parmi nous; c'est la véritable cause de l'état où nous voyons réduits tant de chrétiens, qui sont le sujet de la douleur de ceux qui s'intéressent à leur salut. Comment leur endurcissement commence-t-il? Ce n'est d'abord que par quelques négligences. *Paulatim*, dit saint Bernard, *in cordis duritiem itur;* on néglige la prière, les saintes lectures, les exercices de piété; on ne prête pas l'oreille à la voix de Dieu qui nous parle; on n'écoute que ses passions, on est tout occupé des choses du monde; de là le refroidissement, l'insensibilité, la dureté du cœur; Dieu se retire, et se voyant méprisé, il abandonne l'homme à sa propre misère. Oui, mes frères, je ne puis trop vous le dire, ce n'est pas tout d'un coup que l'on tombe dans le misérable état dont je vous fais la description, ce n'est que par degrés, et peu à peu. L'eau devient de la neige, dit l'Ecriture, la neige devient de la glace, et la glace se change dans le cristal le plus pur : *Gelavit crystallus ab aquâ.*

Saint Bernard menaçait le pape Eugène de l'endurcissement, s'il continuait de se livrer à des affaires temporelles : *Vereor ne in mediis*

occupationibus frontem dures, et sensim teipsum quodammodo sensu prives justi utilisque doloris, quæris quo te ducem? Ad cor durum. Si les âmes tièdes en sont menacées, combien plus les pécheurs, et principalement les pécheurs de rechute! pourquoi? (on en a dit la raison.)

Qu'il nous importe donc, mes frères, de nous tenir en garde contre un mal infiniment à craindre! Quelle attention ne devons-nous pas apporter, pour nous préserver d'un état le plus déplorable auquel nous sommes sans cesse exposés!... Mais afin d'en concevoir une plus vive horreur, voyons-en les funestes suites.

2e *Point.* — Parmi les suites funestes de l'endurcissement dans le péché, j'en remarque trois, toutes plus terribles les unes que les autres, dont nous voyons la preuve dans l'Evangile. Châtiment de Dieu, qui éclate à l'égard de ces pécheurs, multiplication des péchés presqu'à l'infini, et enfin l'impénitence. Reprenons la suite de l'Evangile, et pénétrons-nous d'une nouvelle crainte de l'endurcissement spirituel.

Je dis, 1° châtiment de Dieu envers les pécheurs endurcis. Entendez-vous de sang-froid les fléaux qui accablèrent la ville de Jérusalem? Environ 40 ans après la mort de Jésus-Christ on vit l'accomplissement de sa prédiction sur cette ville obstinée. Tite, fils de l'empereur Vespasien, à la tête de plus de cent mille hommes, poussé, comme il le dit lui-même, plutôt par une puissance supérieure, que par un motif de vengeance, vint assiéger cette capitale au temps de la solennité de Pâques, qui y avait rassemblé une infinité de Juifs de tous les endroits du monde, pour y offrir dans le temple des prières et des sacrifices. Ce général, voyant la difficulté d'envelopper toute la ville avec son camp,... l'enferma d'une espèce de muraille qui fut construite en peu de jours, avec des tours et des redoutes. Cinq mois de siége réduisirent la ville à une telle extrémité, que l'on y vit des mères se nourrir de la propre chair de leurs enfants, et qu'on y fut obligé de manger les cadavres de ceux qui étaient morts. Onze cent mille hommes périrent dans ce siége; la ville fut prise, livrée au pillage, ruinée, détruite, rasée de fond en comble. Le temple, ce temple si saint et si auguste, ce temple unique consacré au culte du vrai Dieu, vit dans son enceinte l'abomination de la désolation. Malgré tous les ordres que Tite donna pour sa conservation, un soldat impie y mit le feu que l'on ne put éteindre, et ce superbe édifice, la merveille du monde, fut entièrement détruit, sans avoir pu jamais être rétabli. Que dirai-je davantage? 97,000 Juifs furent faits prisonniers, les femmes et les enfants passés, pour la plupart, au fil de l'épée, les principaux des habitants attachés au char de triomphe des vainqueurs; les trésors de la ville et du temple transportés à Rome: enfin, la nation juive dispersée par toute la terre, humiliée, méprisée, sans roi, sans prince, sans sacrifice. Voilà la funeste destinée de cette malheureuse ville, et le châtiment de son obstination, dont nous voyons nous-mêmes les tristes effets. Ces maux sont affreux, mais tout affreux qu'ils sont, ils n'approchent pas des maux spirituels dont les Juifs ont été punis; le prophète-roi en avait eu connaissance, et il en fait le détail au Psaume 68. *Obscurentur oculi eorum ne videant*, dit-il en parlant en la personne de Jésus-Christ. *Dorsum eorum semper incurva;* ils seront si aveugles, qu'ils ne verront pas le précipice où ils se sont jetés. Vous les ferez plier, ô mon Dieu, sous le joug des maîtres à qui vous les livrerez pour toujours; les traits de votre colère tomberont de toute part sur leurs têtes, sans qu'ils puissent se dérober à votre fureur; leur ville sera changée en désert, et leurs maisons ne seront point habitées; abandonnés à leurs désirs déréglés, vous leur laisserez accumuler toujours crimes sur crimes et s'éloigner de plus en plus du chemin de la justice; enfin, ils seront effacés du livre de vie, et leur nom ne sera point écrit avec celui des justes. Est-il, mes frères, une prédiction plus circonstanciée, et en même temps qui ait été accomplie plus à la lettre?

Mais le croyez-vous, mes frères, qu'elle se vérifie encore plus tous les jours?... 1° par les fléaux temporels; 2° par la vie criminelle des chrétiens endurcis, et enfin par leur mort dans le péché. A quoi attribuer les calamités qui nous accablent, sinon à l'endurcissement des pécheurs? *Expectavit ut faceret uvas, et fecit labruscas. Expectavit ut faceret judicium, et ecce iniquitas* (Isaïe 5.). J'ai toujours attendu que ce jeune homme quitterait ses débauches; que cette personne sortirait de cet engagement criminel; que ce mari ivrogne se rendrait tempérant, etc., mais tous mes avertissements ont été inutiles : *Nunc ostendam vobis quid ego faciam vineæ meæ : nubibus mandabo ne pluant super eam imbrem;* je vous punirai par la stérilité de vos campagnes; vous sèmerez, et vous ne recueillerez pas, et vos travaux seront sans fruit; mais ce qui est encore plus à craindre, je vous laisserai multiplier chaque jour vos désordres; je laisserai ce jeune homme courir d'objet en objet; accumuler chaînes sur chaînes; et après avoir sacrifié son honneur, sa fortune, pour satisfaire ses désirs insensés, je couperai le fil de sa vie; il mourra en réprouvé...

Concluons, mes frères, une matière si épouvantable. Nous connaissons les principes de l'endurcissement, évitons tout ce qui peut nous y conduire, soyons fidèles et dociles à la grâce; demandons souvent à Dieu ce cœur flexible que lui demandait autrefois le plus sage des rois : *Dabis servo tuo cor docile* (Reg. 3); et si nous avons eu le malheur de perdre la grâce par quelque péché mortel, gardons-nous bien d'y croupir; craignons surtout d'y retourner après en avoir obtenu le pardon; mais peut-être y a-t-il quelques-uns de ceux qui

m'entendent, qui commencent à éprouver les funestes effets que je viens de décrire. Y a-t-il donc encore du remède à leur mal? Oui, mes frères, j'ai tout lieu de l'attendre de la miséricorde de notre Dieu, qui ne les a conservés jusqu'ici que pour leur donner lieu de faire pénitence. Ah! je vous en conjure par les entrailles de la charité de Jésus-Christ que je vais offrir pour vous dans le saint sacrifice. Vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur qui vous sollicite par ma bouche, rendez-vous-y attentifs : *Hodiè si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra*. Jetez-vous entre les bras du Seigneur, il vous recevra; adressez-vous aux ministres dépositaires de ses pouvoirs, et ils travailleront avec la grâce à amollir peu à peu la dureté de votre cœur.

Ah! Seigneur, vous ne voulez pas la perte d'aucun pécheur, et vous nous ordonnez de travailler à la conversion des plus désespérés; peut-être la conversion de quelques-uns est-elle attachée aux derniers vœux de mon cœur; jetez, divin Sauveur, une étincelle de votre grâce dans ces cœurs endurcis; qu'elle rallume le feu sacré de votre amour qui y brûlait autrefois; que toute cette paroisse profite aujourd'hui de la grâce que vous lui offrez, et qui lui procurera la véritable paix en cette vie, et le bonheur de vous posséder en l'autre.

Instr. de Toul, t. 5, p. 5.

ENFANTS.

Pourquoi Dieu en donne.

Pères et mères qui m'écoutez, Dieu ne vous a donné des enfants, qu'afin que vous leur appreniez à le connaître, à l'aimer et à le servir. Vous devez donc de bonne heure leur inspirer des sentiments de religion et de piété. Vous devez les accoutumer, dès leur plus bas âge, à remplir tous les devoirs, à observer toutes les lois du christianisme. Vous devez en un mot, soit par vos leçons, soit par vos exemples, vous appliquer sans cesse à en faire de vrais chrétiens. C'est là une de vos principales obligations; et si vos enfants venaient à se perdre, pour n'avoir pas été instruits et édifiés par vous, comme ils devaient l'être, Dieu vous rendrait un jour responsables de leur perte, comme si vous en aviez été les auteurs.

Intérêt des parents à les rendre pieux.

Mais quand même vous n'y seriez pas obligés, votre intérêt seul ne devrait-il pas suffire pour vous engager à les rendre religieux et pieux? Il y a longtemps qu'on a reconnu que le bonheur est le fruit de la vertu, et qu'il n'y a que la religion qui puisse nous rendre véritablement et solidement vertueux. Les ennemis de cette religion divine ont été forcés eux-mêmes d'en convenir, et l'un des plus fameux incrédules du dernier siècle en était si convaincu, que, malgré son incrédulité, il prenait soin tous les jours d'apprendre lui-même à sa fille les vérités et les règles du christianisme, parce qu'il ne connaissait point, disait-il, d'autre moyen pour lui donner une éducation qui en fît une fille respectueuse et une digne mère. Si vous voulez donc que vos enfants soient heureux, si vous voulez l'être vous-mêmes, faites en sorte qu'on puisse dire de vous, comme l'officier de notre évangile : *il crut lui et toute sa maison.*

Année liturg., t. 4, p. 109.

Les dresser de bonne heure.

Il importe beaucoup que vous donniez de bonne heure des renseignements salutaires à vos enfants; je dis de bonne heure, je dis vous, pères et mères; car, comme dit sainte Dorothée, quand votre enfant est encore petit, il est mou comme de la cire, susceptible de quelque impression que ce soit, bonne ou mauvaise; c'est comme un arbrisseau : vous lui donnez tel pli que vous voulez, ou du vice ou de la vertu; quand il sera devenu un grand arbre, vous le romprez plutôt que de le fléchir.

Le Jeune, Serm., t. 2, p. 288.

— Aristote dit qu'il importe beaucoup de dresser les enfants et de les accoutumer de bonne heure au métier ou à la profession qu'ils doivent exercer toute leur vie. Si on les destine à la guerre, il faut leur faire manier de petites épées; si c'est aux lettres, il faut leur mettre des livres entre les mains. A Sparte pour connaître le naturel ou l'inclination d'un enfant, on le promenait posément par toute la ville, et on remarquait en quel lieu, et à quoi il s'arrêtait avec plus d'attention. Si c'était dans la boutique d'un armurier, il sera bon soldat, disait-on; si c'était devant un libraire, il sera homme d'étude. Quand vous voyez une petite fille sage, modeste, retenue, vous dites : Elle sera religieuse; si elle se plaît à danser, à badiner, vous en raisonnez autrement.

Id. ibid. t. 8, p. 232.

Les corriger de bonne heure.

Pères et mères, dit l'Apôtre, *corrigez vos enfants selon le Seigneur*. C'est pour cela qu'il vous a revêtus de son autorité. Servez-vous-en pour les reprendre de leurs défauts; et si les réprimandes ne suffisent pas, employez les châtiments. *Dieu châtie ceux qu'il aime*. De même si vous aimez vos enfants, vous les châtierez pour réprimer leurs passions. C'est la meilleure preuve que vous puissiez leur donner de votre amour. Il faut les corriger dès leur enfance, si vous voulez réussir; car il en est des enfants comme des arbres; quand un arbre est tendre, on le redresse facilement, on peut lui donner un bon pli; mais cela n'est plus possible lorsqu'il est vieux. *Un jeune homme*, dit l'Ecriture, *suivra dans sa vieillesse la même route qu'il aura tenue dans sa jeunesse*. Pourquoi ce jeune homme est-il un débauché? pourquoi n'a-t-il point de religion? c'est la faute de ses parents qui lui en ont trop souffert, qui l'ont laissé vivre à sa liberté, qui ne lui ont pas inspiré l'amour de la religion. Pourquoi

cette fille fait-elle parler d'elle? par la négligence de sa mère qui n'a pas empêché ses fréquentations, qui l'a laissée courir aux apports, aux danses, aux veillées.

Bonnardel, Inst. fam., t. 1, p. 165.

— Oui, l'âge amènera la raison; mais les mauvaises inclinations et les habitudes perverses, quand elles ne sont pas réprimées dès l'enfance, croissent avec l'âge, s'enracinent, et sont ensuite plus fortes que la raison. Tant qu'un arbre est jeune, vous le pliez, vous le redressez comme vous voulez; mais essayez de redresser un grand arbre, vous le romprez, vous l'arracherez plutôt que de lui faire perdre son pli. Eh! ne dites-vous pas vous-mêmes, mes frères, que les enfants d'aujourd'hui naissent avec la malice? on ne saurait donc les corriger de trop bonne heure.

Id. ibid., t. 3, p. 114.

Ils doivent honorer leurs parents. — Exemple terrible

Qui honorat patrem suum, jucundabitur in filiis. Celui qui honore son père aura du contentement de ses enfants, comme au contraire, ayant été rebelle à vos pères et mères, Dieu permet que vous ayez des enfants qui vous rendent la pareille, et je crois que ce fut le Saint-Esprit qui parla un jour par la bouche d'un enfant. Un homme marié qui avait encore son père, et qui avait un enfant âgé de dix ou douze ans, envoya son père à l'hôpital, parce que sa femme ne le pouvait souffrir; cela n'arrive que trop souvent, l'enfant aime son père et sa mère, car enfin le sang ne peut mentir, il voudrait bien demeurer en paix avec eux, mais il a une femme avaricieuse, cruelle et querelleuse, qui est toujours en dispute avec son beau-père. Ève est toujours Ève; et toujours dangereuse à l'homme, elle souffle à l'oreille de son mari que son père est un fainéant, qu'il dépense plus que toute la famille, qu'il travaillerait bien s'il voulait, que s'il demeure longtemps en la maison il faudra donner une besace à leurs enfants; le mari se laisse gagner par les paroles de cette sirène, comme fit celui dont nous parlons; il sépara premièrement son père de sa table, puis de sa maison, enfin il l'envoya à l'hôpital, et comme il avait encore quelque reste de piété, il donna à son enfant deux couvertures: Tiens, porte cela à ton grand-père, et lui donne le bonjour de ma part; l'enfant n'en porta qu'une, le père trouvant l'autre en la maison: Petit coquin, pourquoi n'as-tu pas porté à ton grand-père les deux couvertures que je t'avais données? Mon père, dit-il, je garde l'autre pour vous quand je vous enverrai à l'hôpital. Dieu mit cette parole dans la bouche de cet enfant pour avertir cet homme dénaturé que ses enfants le traiteraient comme il avait traité son père.

Le Jeune, Serm. t. 7, p. 74.

Autre exemple.

Un père que son cruel fils traînait par les pieds, arrivé à une certaine place s'écria: *Arrête, mon fils, je n'ai traîné mon père que jusqu'ici. Dieu qui est juste permet que je sois aussi traîné par toi.* Voyez-vous, enfants, comme Dieu punit ceux qui maltraitent leurs parents?

S. Liguori, Inst. sur les préc. du Décal. p. 115.

Ils doivent obéir.

Vous devez leur obéir en toutes choses justes et raisonnables. Et d'abord pour le travail, et pour tous les services qu'exige le bien de la famille. Il faut encore leur obéir dans tout ce qu'ils commandent, pour le salut de votre âme. C'est pour vous une obligation, non-seulement de venir au catéchisme, aux saints offices, à l'église, lorsque vos parents vous y envoient, mais encore de vous y bien comporter; car telle est leur intention, lorsqu'ils vous ordonnent d'y venir. Vous devez, pour la même raison, ne pas faire ce qu'ils vous défendent, comme d'aller dans certaines maisons, d'avoir des liaisons avec certaines personnes, d'aller à certains jeux, de fréquenter les cabarets, de courir la nuit, d'aller aux veillées. Si vous transgressez ces défenses, vous vous rendez coupables de désobéissance. En vain direz-vous que vous n'êtes pas les seuls qui vous comportiez de la sorte, qu'on ne peut pas toujours rester à la maison; Dieu n'aura aucun égard à de telles excuses. Ce qu'il vous commande, ce n'est pas de faire comme les autres, mais d'être obéissants à vos parents.

Bonnardel, Inst. fam., t. 1. p. 141.

Désobéissance punie.

Théophile Raynaud rapporte que, sur les frontières de la France et de la Savoie, un jeune homme d'une famille distinguée désobéissait habituellement à sa mère restée veuve; repris plusieurs fois de ce qu'il ne revenait qu'à minuit, il continua de désobéir. Une nuit la mère fit fermer les portes, et le jeune homme voulant rentrer, frappa et cria inutilement. Il vomit des injures et des imprécations contre sa mère; ensuite il se retira avec son frère et un domestique qui l'accompagnaient, dans une autre maison. Pendant qu'ils dormaient tous les trois, on entendit un grand bruit, et l'on vit entrer un personnage qui saisit le jeune homme, l'étendit sur une table, le mit en pièces et le fit dévorer par des chiens qui parurent à sa suite. Le frère, après cet horrible spectacle, entra dans une chartreuse, où il mena une sainte vie, qu'il termina par une sainte mort.

S. Liguori, Inst. sur les préc. du Décal. p. 116.

Seule cause de désobéissance permise.

Saint Bernard a dit: La seule cause pour laquelle il est quelquefois permis de désobéir au père et à la mère, c'est Dieu... Saint Jérôme a dit: quand Dieu vous appelle à la perfection

religieuse, si votre père se couche sur le seuil de la porte pour vous empêcher d'y aller, passez par-dessus.

Le Jeune. Serm. t. 2. p. 215.

L'enfant désobéissant est un monstre.

Comme un rayon séparé du soleil ne luit plus, un ruisseau séparé de la source est desséché, une branche séparée de l'arbre devient aride; de même, dit saint Pierre Chrysologue, un enfant cesse d'être enfant dès qu'il manque d'obéissance à ses parents; c'est un monstre dans la nature, indigne d'y occuper une place.

Prônes de Billot, t. 1, p. 210.

Ils doivent entretenir leurs parents.

. . . *Fili, suscipe senectam patris tui* (Eccli. 3. 14.). Ils nous ont nourris dans notre enfance, il est juste que nous les entretenions dans leur vieillesse. Saint Ambroise dit que les cigognes, lorsque leurs pères et mères ne sont plus en état de se procurer leur subsistance, ont soin de la leur apporter. Qu'il est cruel de voir l'ingratitude d'un fils qui vit dans l'abondance, pendant que sa mère meurt de faim!

S. Liguori, Inst. sur les préc. du Décal. p. 110.

Malheureux sort d'un vieillard.

En faisant la visite de ma paroisse, j'entre dans une maison, où le premier objet qui se présente à ma vue, c'est un vieillard que je trouve seul assis au coin du feu; ses cheveux blancs, son corps usé par le travail, et courbé sous le poids des années, m'inspirent d'abord des sentiments de respect et de vénération. Je m'approche pour lui parler; le chagrin, l'ennui, la douleur, sont peints sur son visage. Qu'avez-vous, mon cher ami? Vous me paraissez bien triste. Mais quoi! vous pleurez! qu'est-ce qui vous afflige? Est-il arrivé quelque malheur dans votre famille? Ah! monsieur, je voudrais être mort, et je prie Dieu tous les jours de me retirer de ce monde, où je ne suis plus bon à rien, où je m'entends reprocher journellement le pain que je mange, et qui, la plupart du temps, est arrosé de mes larmes. Je suis le père de quatre ou cinq enfants; ces pauvres mains que vous voyez, n'ont travaillé que pour les nourrir; et après les avoir élevés, non sans beaucoup de peine, je me suis dépouillé, pour les établir, du peu que j'avais amassé à la sueur de mon front. Aujourd'hui que je n'ai rien, et que je suis hors d'état de gagner ma vie, mes enfants ne sauraient me souffrir. Ils se disputent à qui ne m'aura pas dans sa maison. Je suis ici comme par charité. Si je veux dire un mot, on me ferme la bouche; si je fais quelque représentation..., on dit que je radote; si je me plains de mon mal, on me souhaite la mort; il n'y a pas jusqu'à mes petits-enfants qui m'insultent, et qui font leur jouet des infirmités de ma vieillesse. Voilà quelle est ma situation; mais, je vous en prie, ne dites rien de tout ceci à mes enfants; ce serait encore pis, s'ils savaient que je vous ai fait des plaintes.

Vous m'écoutez, mes chers paroissiens, avec une attention singulière. J'aperçois sur votre visage un certain air et certains signes d'approbation, comme si vous disiez en vous-mêmes: tout cela est vrai. Nous l'avons vu, nous l'avons entendu, nous le voyons tous les jours. A peine nos enfants savent-ils parler, qu'ils commencent à être rebelles. Devenus grands, c'est encore pis. Quand une fois ils sont leurs maîtres, nous n'osons plus leur rien dire. Lorsque nous sommes vieux et hors d'état de leur être utiles, nous leur sommes à charge. Notre vieillesse les ennuie, nos infirmités les dégoûtent: ils désirent notre mort, ils nous forcent à la désirer nous-mêmes, et on ne sait qui de nous ou de nos enfants, sont les plus lassés de notre vie.

Réguis, La voix du Past. t. 1. p. 102.

Assassinat projeté.

Valère Maxime nous apprend (lib. 5. c. 9.) qu'un ancien fut si malheureux en enfant, que n'en ayant qu'un, ce méchant garçon se résolut d'assassiner son propre père, et en cherchait l'occasion. Le bon homme ayant découvert ce mauvais dessein, prend un poignard sous sa robe, commande à son fils de le suivre, le mène au fond d'une vaste forêt. Etant là, sans autres témoins que Dieu et les anges, il met brusquement la main au poignard. Ce pauvre garçon pense qu'il va mourir, se sentant condamné par les arrêts de sa conscience: Mon fils, dit le père, prenez ce poignard, et puisque vous avez tant d'envie de manger le cœur de votre pauvre père, voilà son sein découvert, plongez-y bien avant ce fer et votre main parricide; ou si vous l'aimez mieux, voilà mon cou découvert, frappez à votre aise et contentez votre désir; je vous ai amené en cette solitude afin de sauver votre honneur et votre vie en perdant la mienne; vous n'avez pas besoin d'employer des assassins ni de détremper du poison, vous auriez trop de peine; tenez, vous pouvez tout d'un coup couper ce qui vous ennuie en ce monde; la pensée détestable qui a séduit votre cœur n'enchantera point tant le mien, que je mette en oubli que je suis votre bon père, quoique vous ne vous souveniez pas que vous êtes mon fils que j'ai toujours chéri comme la prunelle de mes yeux. Ces paroles ardentes donnèrent si avant dans l'esprit de ce jeune homme, et ces flammes d'amour firent fondre si entièrement la glace qui s'était attachée à son cœur, qu'il soupira trois fois, qu'il se mit à genoux, et que pleurant à chaudes larmes, il demanda grâce à son père, en lui disant: Vivez, mon cher père, ha! vivez éternellement et que je meure, car je l'ai bien mérité; faites, mon père, faites à votre fils ce que ce détestable fils avait résolu de faire à un père si excessivement bon, que ce désert ensevelisse ma honte et ma vie, et que la postérité ne soit point souillée par le récit d'un si exécrable parricide. Ils fondaient tous deux en larmes, et s'entr'embrassant de tendresse ils pensèrent expirer sur la place;

l'amour pensa faire l'office de la mort, et la douceur exécuter le dessein de la perfidie.

Le Jeune, Serm. t. 6, p. 312.

Sentiment sur la mort des enfants vicieux.

Je vous dirai mon petit sentiment, vous en penserez ce qu'il vous plaira. Je plains fort les enfants vicieux qui meurent à l'âge de huit, dix, douze ou quinze ans ; je doute fort de leur salut. Voici le sujet de ma crainte ; ils sont au printemps de leur vie ; le soleil en ce petit monde, c'est l'esprit et la raison ; leur esprit et leur raison est comme le soleil du printemps ; le soleil du printemps est fort dangereux et malsain, parce qu'il est assez ardent pour exciter les humeurs, et ne l'est pas assez pour les résoudre. Un enfant de neuf ou dix ans a assez d'esprit et de raison pour offenser Dieu, quand vous lui en donnez mauvais exemple : *Tantillus puer, et tantus peccator,* ait Augustinus de se; mais ordinairement il n'en a guère pour recevoir les motifs de la componction et vraie contrition.

Id. ibid t. 11, p. 296.

ENFANT PRODIGUE.

Ses égarements

. . . *Et non post multos dies... peregrè profectus est in regionem longinquam* (Luc. 15. 13) : Maître de ses biens, le prodigue s'en va dans un pays éloigné. S'il restait dans le voisinage de la maison paternelle, trop de souvenirs l'importuneraient au milieu de ses plaisirs... il aurait à craindre sans cesse les représentations des amis de son père .. la présence peut-être de ce père lui-même... les retours de son propre cœur... — Pour se livrer au plaisir avec moins de trouble et plus de liberté, il se retire dans une contrée lointaine. Image de votre égarement, lorsque vous vous êtes donné au monde... les exercices de la piété chrétienne, la prière, la fréquentation des sacrements... la société des âmes vertueuses... la rencontre même des ministres de Jésus-Christ dont le zèle eût pu vous ramener à lui... vos propres réflexions et les retours de votre conscience... vous avez tout redouté... vous avez fui aussi loin de vous et aussi loin de Dieu qu'il vous a été possible, de peur que la grâce ne vînt vous chercher, et malgré vous-même vous rendre à votre père et à votre Dieu : *Regio longinqua, oblivio Dei :* ce pays éloigné, c'est l'oubli de Dieu (S. Aug.).

Manrèse, p. 130.

ENFER.

Arguments invincibles de son existence.

Dès que l'homme adhère à la croyance d'un Dieu, et que la nature n'a point cessé de lui enseigner son auteur, il ne peut, sans l'inconséquence la plus marquée, concevoir le moindre doute sur la certitude de l'enfer. Nier l'enfer, c'est nier Dieu lui-même ; croire un enfer, c'est croire une chose aussi démontrée que Dieu lui-même ; car si le Maître du monde n'est pas saint, s'il n'est pas juste, s'il n'est pas l'ami de la vertu, et l'ennemi du crime, il n'est pas ; la foi de son existence n'est qu'une illusion, et les mortels timides se prosternent devant un fantôme : or, où est la justice de Dieu, que devient la suprême sainteté de Dieu, s'il place le bien et le mal dans la même classe, et si le scélérat dort à côté de l'homme de bien dans la nuit paisible du même tombeau? Heureux dans son iniquité, il a fini en paix ses jours abominables, il a tranché la vie de son père, bu le sang de ses frères, ravagé la terre par le feu, épuisé tous les crimes : l'innocence a tremblé à ses pieds, et la vertu a péri sous l'oppression; Dieu s'est tu, et a renvoyé sa vengeance au-delà du terme de la mortalité. Mais si cette vengeance n'arrive jamais, et que l'impunité embrasse toute l'étendue des années éternelles, la confusion est visible dans le gouvernement du monde, et l'ordre le plus essentiel, le plus indispensable, y est renversé par Dieu même. Détournons les yeux d'un tableau si monstrueux, fermons nos oreilles au blasphème, et écoutons l'admirable raisonnement que le Fils de Dieu met dans la bouche d'Abraham, dans la fameuse histoire ou parabole du mauvais riche : *Fili, recepisti bona in vitâ tuâ ; Lazarus verò similiter mala* (Luc. 16.) : vos crimes ont joui du bonheur dans le monde, et la vertu de Lazare a gémi dans l'affliction. Le scélérat heureux jusqu'à la mort, le juste constamment poursuivi par l'infortune, et noyé dans ses larmes : Voilà la démonstration d'un avenir où la justice de Dieu rétablira l'ordre, et parlera contre le coupable en faveur de l'innocent : *Nunc autem hic consolatur : tu verò cruciaris.* Démonstration fondée sur la nature même de Dieu, démonstration qui prend sa force et son essor dans la démonstration invincible de l'existence de Dieu, d'où elle résulte de la manière la plus victorieuse et la plus visible.

De Feller, Catéch. phil. t. 3, p. 88.

On le croit ou on ne le croit pas.

Un grand serviteur de Dieu disait qu'il lui semblait que dans la république chrétienne, il ne devait y avoir que deux sortes de prisons : l'une pour les hérétiques, et l'autre pour les fous. Car, ou l'on croit qu'il y a un enfer destiné au châtiment éternel de ceux qui pèchent, ou on ne le croit pas : si on ne le croit point, on mérite d'être mis à l'inquisition comme hérétique; et si on le croit, et que néanmoins on demeure en péché mortel, on mérite d'être mis avec les fous, comme ayant l'esprit gâté de la plus insigne folie que l'on puisse jamais s'imaginer.

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét., t. 2, p. 46.

Inutilité de l'apparition d'un mort pour croire un enfer.

O pécheur ! ô insensé ! vous bravez les lumières de la raison, les remords de la con-

science, la voix de la nature, le cri des nations, et toute la majesté de la religion ; vous demandez la résurrection d'un mort pour croire un enfer, vous devriez bien plutôt la demander pour vous en assurer qu'il n'y en a pas, et que vous pouvez impunément vous abandonner au péché. Dans toute autre affaire, le parti où on risque le plus doit être le plus assuré ; et ici pour risquer votre être, et le malheur éternel de votre être, vous ne demandez aucune preuve, tandis que du côté où vous ne risqueriez rien, aucune preuve ne vous manque, et aucune ne vous satisfait. Ah! reconnaissez qu'il n'y a que la passion qui puisse vous aveugler à ce point.

Duquesne, l'Evang. méd., t. 3, 147.

Réponse à l'objection : personne n'en est jamais revenu.

Le libertinage croit avoir quelque prétexte, en répondant deux choses qui ne marquent qu'une épouvantable infidélité, ou un cruel désespoir. La première est de dire, que nous prêchons tous l'Enfer, que nous en parlons comme si nous en avions su de grandes nouvelles, et que depuis que le monde est monde personne n'en est jamais revenu, pour dire aux autres ce qui s'y passe : *Non est agnitus qui sit reversus ab inferis, circa cardines cœli Dominus perambulat* (Job. 22.). Ainsi parlent les athées dans le livre de Job, et nous n'en trouvons encore que trop, qui disent la même chose.

Vous ne croyez donc pas à l'enfer, parce que personne n'est venu en redire des nouvelles; vous ne croyez pas les peines de l'enfer, parce que personne n'en est jamais sorti, qui en ait rapporté la moindre circonstance. Mais avez-vous jamais eu des preuves sensibles des autres vérités de votre foi, et si vous en croyez quelques-unes, pourquoi ne croyez-vous pas celle-ci? Pour peu que vous en doutiez, vous êtes des infidèles, et je n'ai rien à vous dire. Il faut donc brûler l'Ecriture Sainte, il faut donc dire que Dieu se moque de nous, et qu'il se plaît à nous effrayer. Il faut donc dire que l'Eglise catholique est une fausse Eglise et que tous les Pères sont des imposteurs. Il faut donc que vous renonciez à votre religion qui vous enseigne cette vérité comme les autres. Religion établie par Jésus-Christ, autorisée par tant de miracles, suivie par tant de gens de bon sens, embrassée par tant de princes et de monarques, scellée et confirmée par le sang de tant de martyrs. Croyez donc cette vérité des peines de l'enfer plus certainement que si elle paraissait à vos yeux, et que vous vissiez des morts qui vinssent vous en dire des nouvelles ; Jésus-Christ, et le Saint-Esprit méritant infiniment mieux d'être crus, que tous les témoignages et les dépositions des hommes.

La seconde chose que les libertins déclarés répondent, est qu'il y en aura bien d'autres de damnés avec eux, et que la consolation des misérables, est d'avoir des compagnons. O l'horrible fureur! ô le cruel désespoir! Peut-on se damner de la sorte de sang-froid, et de propos délibéré? Raisonnez-vous ainsi dans les autres malheurs de la vie? Quand vous êtes menacés d'embrasement, que vous voyez tout un quartier en feu, et que votre maison va être brûlée, pourquoi en sortez-vous précipitamment : et vous laissant brûler que ne dites-vous, la consolation des misérables est d'avoir des compagnons? Quand dans une fâcheuse navigation, vous voyez votre vaisseau s'ouvrir de toute part, et en état d'être submergé, pourquoi cherchez-vous à vous sauver, et que ne dites-vous : Je ne serai pas noyé tout seul, il y en aura bien d'autres avec moi? Quand dans une guerre sanglante, les ennemis ravagent la Province, pillant et tuant tout ce qu'ils rencontrent, pourquoi prenez-vous tant de précaution pour sauver vos biens, et vos personnes? Que ne dites-vous, je ne serai pas ruiné seul, et il y en aura bien d'autres avec moi?

Prones de Joly, t. 2, p. 500.

Equité du supplice de l'Enfer. Il est proportionné aux besoins de notre état sur la terre.

Remplis de passions au dedans de nous, environnés de scandales au dehors, nous avions besoin d'un frein aussi puissant pour nous retenir. Si, malgré la foi de l'enfer, le monde est si corrompu, que serait-il sans cela? On voit assez que l'impie qui tâche d'affaiblir ou de détruire cette foi, ne parle qu'en faveur du vice. Il était donc de la sagesse de Dieu, ainsi que de sa justice, qu'il y eût un enfer ; il était même de sa bonté, car s'il n'y avait que le paradis et point d'enfer ; combien peu se seraient fait la violence nécessaire pour mériter le ciel! combien de saints ont dû leur conversion, leur persévérance et toute la perfection de leur amour à la pensée de l'enfer! combien de martyrs se sont soutenus au milieu des plus grands supplices par le souvenir des supplices de l'enfer! Profitons nous-mêmes de ce souvenir, remercions Dieu de nous avoir donné un aiguillon si puissant, un moyen si efficace de le servir, et de mériter le bonheur éternel.

Duquesne, l'Evang. méd., t. 3, p. 104.

Cette vérité ne dépend pas de nos idées.

Qu'on la croie, qu'on ne la croie pas, elle n'est pas moins certaine; cette vérité ne dépend point de nos idées, elle est appuyée sur la divine révélation : malheur à ceux qui attendent, pour la croire, d'en faire l'expérience.

Prônes de Billot, t. 2, p. 47.

Son éternité. Sans elle, il ne serait pas enfer.

Si l'enfer n'était pas éternel, il ne serait point l'enfer. Une peine qui dure peu n'est plus une peine... Cette éternité est de foi... consignée dans toutes les pages des divines Ecritures (Matt. 25. 41., id. v. 46. 2 ep. aux Thes. 1. 9. Marc. 9. 48 et alibi.). Comme la propriété du sel est de conserver, ainsi le feu de l'enfer, en même temps qu'il tourmente les réprouvés,

les rend incorruptibles et leur conserve la vie (S. Bern. Médit., c. 3.).

S. Liguori, Consid. sur les Max. étern. p. 360.

— Plus j'y pense, plus j'en parle, plus je trouve à penser, plus je trouve des choses à en dire. Comptez, supputez tant qu'il vous plaira, tant que l'imagination pourra fournir; jamais vous ne diminuerez rien de l'éternité.

Caïn

Il y six mille ans que le malheureux Caïn, le premier des réprouvés, est dans l'enfer; il n'en est pas plus avancé qu'au commencement... il aura toujours l'éternité à souffrir; l'éternité cemmencera toujours et ne finira jamais... elle restera toujours tout entière.

Je vous avoue, mes frères, que mon esprit se perd et se confond dans cette pensée de l'éternité. Pour vous en donner... quelque idée, supposons que de toutes les larmes que le réprouvé versera dans l'enfer, on n'en prenne qu'une seule à chaque siècle pour former des fleuves et des mers aussi grandes que celles que nous voyons sur la terre, et de mille mondes plus vastes que celui-ci, combien faudrait-il de temps pour venir à bout d'une telle entreprise? Eh bien, pécheurs, viendra le temps (pensez-y bien, et frémissez d'horreur), viendra le temps que si vous êtes dans l'enfer, comme vous y serez, si vous mourez dans votre péché, ce temps viendra que vous pourrez dire : Si de toutes les larmes que j'ai répandues depuis que je suis dans l'enfer, on en avait pris seulement une de chaque siècle pour former les fleuves et les mers de mille mondes, ces espaces immenses seraient maintenant remplis, et cependant je n'ai encore rien diminué de mon éternité, je l'ai encore tout entière à souffrir, et je l'aurai toujours de même. Ah! je vous avoue, pécheurs, que si cette réflexion ne vous touche pas à ce moment, je ne sais plus que vous dire; je désespère de votre salut.

Prônes de Billet, t. 2, p. 32.

Mauvais riche.

— Mais ce qui m'épouvante davantage, et ce qui est le plus digne d'appréhension dans la damnation du mauvais riche et des autres réprouvés, c'est la durée de leurs supplices; car si vous me demandez combien il y a de temps que ce malheureux est en enfer, je vous dirai que, selon le calendrier de ce monde, il y a un peu plus de seize cents ans; selon le calendrier de Dieu, il n'y a pas encore deux jours : *Unus dies apud Dominum sicut mille anni, et mille anni sicut dies unus* (2. Petr. 3. 8.); selon le calendrier de l'enfer, il y a plus de cent mille ans, car les moments y semblent des années, et les heures des siècles; selon le calendrier de l'éternité, il n'y a pas encore un jour, il n'y a pas encore une heure, pas encore un moment, car il n'a rien diminué de l'éternité. *Finiti ad infinitum, nulla est proportio.*.

Conclusion pathétique.

. . . Quand est-ce qu'ils en sortiront? je vous réponds, et écoutez-moi : Jamais, jamais; non jamais ils n'en sortiront; n'ai-je pas sujet de répandre des larmes de sang, quand je considère que de cette compagnie, (ah! mon Dieu! mon Seigneur!) de cette compagnie, de ceux qui sont ici, de ceux qui me voient, de ceux qui m'entendent, il y en a qui souffriront toutes ces peines que j'ai racontées et cent mille fois davantage? Oui, quelqu'un de nous, et il n'y pense pas, et ce sera peut-être celui qui y pense le moins qui y ira peut-être cette semaine, ou ce mois, ou, au plus tard, avant que l'année finisse. Mon Dieu, n'y en aura-t-il qu'un? peut-être plus de deux qui brûleront en enfer en toute éternité, peut-être plus de six, peut-être plus de douze de ceux-ci qui sont devant moi, de ceux ici même; ne sera-ce point vous? ne sera-ce point vous? ne sera-ce point vous? ne sera-ce point moi qui prêche aux autres? j'ai plus sujet de le craindre que personne; priez Dieu pour moi, mes chères âmes, priez Dieu qu'il me fasse miséricorde. Qui sera-ce de nous? est-il possible qu'il y en ait quelqu'un en cette compagnie si infortunée! si je savais qu'il y en eût un seul en cette compagnie qui dût être de ce nombre, qui voulût persévérer en son péché, si je le savais, si je le connaissais, je ne sais ce que je ferais, ce que je ne ferais pas, je descendrais présentement de cette chaire, et, prenant un crucifix en main, soupirant et sanglotant, je me prosternerais à ses pieds, je les baignerais de mes larmes, je le prierais, je l'exhorterais, je le menacerais, je le conjurerais, je ne le quitterais pas qu'il ne m'eût donné espérance de sa conversion. Hélas! lui dirais-je, êtes-vous donc ce réprouvé qui devez être à jamais l'objet de la colère de Dieu et le butin des flammes de l'enfer? Quoi! vous ne jouirez jamais de Dieu pour lequel vous avez été créé! vous ne verrez pas la face de Jésus, plus belle mille fois et plus éclatante que le soleil! vous n'entendrez jamais la musique et les concerts harmonieux des anges! vous ne goûterez jamais au banquet céleste les viandes délicieuses, assaisonnées de la main de Dieu même! vous ne vous promènerez jamais en ces champs heureux, en ces beaux parterres, en ces agréables jardins que la toute-puissance de Dieu a plantés pour le divertissement de ses favoris! Sera-t-il dit que votre âme, qui est la sœur des anges, soit à jamais la compagne des démons? Que votre corps, qui est à présent si dispos, soit à jamais abîmé dans un étang de feu et de soufre ardent? Oh! combien malheureux et infortunés sont votre père et votre mère, d'avoir donné la vie à un malheureux qui doit être la curée de la mort éternelle! Malheureuse et infortunée l'heure dans laquelle ils parlèrent de se marier, puisque de leur mariage devait éclore une si maudite engeance! malheureuse et mal employée la peine qu'on a prise à vous élever, la terre qui vous porte,

le pain que vous mangez, l'air que vous respirez, puisque tout cela ne sert qu'à nourrir et à conserver un dénaturé, un ennemi irréconciable de Dieu, un tison du foyer de l'enfer! Chrétiens, ce que je dirais à ce réprouvé, je vous le dis, et à vous, et à moi premièrement, si nous ne changeons de vie et si nous ne faisons pénitence. Pensons-y, cela nous importe.

Le Jeune, Serm. t. 9, p. 264.

Supplice de l'éternité

Combien d'années ou de siècles le réprouvé sera-t-il enchaîné dans cette prison de l'enfer? *Toujours.* — Combien d'années ou de siècles gémira-t-il dans les larmes, les regrets et le désespoir? *Toujours.* — Combien d'années ou de siècles sera-t-il condamné à la société du démon? *Toujours.* — Combien d'années ou de siècles brûlera-t-il dans les flammes? *Toujours.* — Mais est-ce donc que jamais Dieu n'aura pitié de son malheur? *Jamais.* — Est-ce donc que jamais il n'y aura de l'interruption dans son supplice? *Jamais.* — Est-ce donc que jamais il ne recevra quelque adoucissement à ses douleurs? *Jamais.* — *Toujours.* — *Jamais.* Donnez carrière à votre imagination... ajoutez aux années les années, les siècles aux siècles; multipliez-les à l'égal des feuilles de nos forêts, des grains de sable de l'océan... des gouttes d'eau que renferme l'immensité des mers.. vous ne concevrez point encore ce que signifient ces deux mots *toujours* — *jamais! Quibus annis satiari potest æternitas, cujus nullus est finis?* Quel nombre d'années peut égaler l'éternité, puisqu'elle est sans fin? (S. Aug.)

Manrèse, p. 92.

Faible idée de l'enfer.

Bossuet dans le catéchisme de son Diocèse dit : *Peut-on expliquer le bonheur des saints, et le malheur des damnés? Non, tout cela est inexplicable.*

Une vive douleur, et la privation d'un grand bien, accompagnée de regret et de désespoir, peuvent donner quelque faible idée de l'enfer. Un orateur s'exprime de la sorte : « Homme, enfant de la religion et de la vertu, vous goûtiez dans le sein de votre foi, dans la paisible lumière de votre conscience, toutes les voluptés célestes. Vos jours étaient les préludes des jours éternels, et votre cœur anticipait déjà sur la joie future. Tout à coup vous êtes déchu de vos prétentions et de vos espérances. Le crime est rentré dans votre âme, une chute a entraîné une autre chute, vous voilà au fond de l'iniquité. L'horreur, la désolation, les remords; le monde de concert avec le ciel contre vous, les maux du corps unis aux maux de l'âme, la perte des biens périssables jointe à la perte des biens éternels. Voilà ce qui compose le tableau de vos malheurs, voilà l'état de beaucoup de pécheurs en ce monde. Vraie, mais faible image de l'enfer. Ce n'est qu'une parcelle de la main de Dieu qui a touché le coupable. plus tard elle le frappera, selon l'expression de Tertullien, dans toute sa force et dans toute son étendue : *Totâ divinitatis dexterâ percutiuntur.* »

De Felier, Catéch. philos. t. 3, p. 94.

Pensée sur la grandeur des peines.

Les douleurs (dans l'enfer) y sont si vives, si aiguës, si pénétrantes, si grandes, qu'un saint docteur a dit, avec beaucoup de raison, que si la peine d'un seul damné était partagée entre tous les hommes qui sont sur la terre, chacun endurerait plus que n'ont enduré tous les martyrs et tous les suppliciés de la justice du monde.

. . . Malheur à ceux qui éprouvent ces peines à leur damnation plutôt que d'y ajouter foi pour leur correction! vous ne les croyez pas, vous ne les craignez pas, vous ne faites rien pour les éviter; eh bien! vous en sentirez quelque jour la vérité par expérience, et il ne sera plus temps. Vous dites : le prédicateur a beau crier, on n'en fera ni plus ni moins; il a beau prêcher contre les cabarets, contre les jeux, contre les souplesses de chicane, on ne laissera pas d'y aller, de jouer, de boire et d'inventer de nouvelles chicanes. Eh bien! le prédicateur crie, mais vous crierez aussi à votre tour, mais vous crierez comme le mauvais riche : *Et ipse clamans dixit : Pater Abraham, miserere mei;* vous crierez, non pendant une mission ou un carême, mais éternellement, et Dieu n'en fera ni plus, ni moins; vous crierez : Ayez pitié de moi, je ne vous offenserai plus.

Le Jeune, Serm. t. 2, p. 112.

Peine du feu dont le nôtre n'est que la peinture.

Etre brûlé vif ici-bas est le plus terrible des châtiments; mais, dit saint Augustin, le foyer de nos maisons est au feu de l'éternité ce que sont à un brasier ardent les flammes des tableaux : *In cujus comparatione noster hic ignis depictus est.* Ainsi la violence des feux de l'enfer est plus grande que celle des feux d'ici-bas; et la raison en est facile à concevoir : l'un est créé pour notre usage, l'autre allumé pour venger le Ciel outragé.

S. Liguori, Serm. t. 1, p. 127.

Feu éternel.

Méditez bien ces paroles : *Un feu éternel. Un feu :* quoi de plus douloureux! *Eternel :* quel effroyable et interminable avenir! *Un feu*, en comparaison duquel le nôtre n'est que fumée. *Eternel*, en comparaison de cette éternité, des milliers de siècles ne sont qu'un point. *Un feu*, qui s'insinue jusque dans les entrailles, jusque dans la moëlle des os; le réprouvé en est tout pénétré : il ne voit que du feu, ne touche que du feu, ne respire que du feu; le feu sort de ses yeux, de ses oreilles, de sa bouche, de tous ses pores. *Eternel*, non pas cent ans, mille ans, des millions d'années; mais toujours, toujours, tant que Dieu sera

Dieu. Joignez ensemble ces deux mots : un feu éternel, où il faudra brûler, brûler sans cesse, brûler sans relâche, brûler sans fin, brûler, à jamais brûler : voilà toute l'occupation des réprouvés de l'enfer, jour et nuit, du matin au soir, d'une année à l'autre, de siècle en siècle, brûler!... le croyez-vous?... encore une fois, le croyez-vous?... Vous le croyez, dites-vous : c'en est donc fait, vous ne pécherez plus. *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* Promettez-le à Marie, et demandez-lui son secours, pour être fidèle à votre promesse.

Louis Debussi, Nouv. Mois de Marie, p. 80.

Flammes terribles, insupportables, miraculeuses, incompréhensibles.

... Opposez aux mauvaises pensées le souvenir de ces flammes, partage assuré de tout voluptueux; flammes éternelles en comparaison desquelles, dit l'éloquent saint Chrysostôme, le feu d'ici-bas, les fournaises ardentes, les métaux fondus ne sont qu'une peinture; flammes insupportables, ajoute le savant saint Jérôme, lesquelles réunissent tous les tourments imaginables, toutes les douleurs possibles; flammes miraculeuses, remarque Tertullien, qui agiront également sur les esprits et sur les corps, sur les hommes et sur les anges, qui dévorent et ne consument pas, brûleront toujours et ne détruiront jamais; flammes enfin que l'esprit humain ne peut ni expliquer ni comprendre, mais qui n'en sont pas moins réelles, puisqu'elles ont toujours fait un point essentiel du dogme catholique.

Roissard, La consol. du chrét., p. 141.

Comment un feu matériel peut-il tourmenter une âme spirituelle?

Je ne comprends pas comment cela se fait; mais je sais que Dieu me dit que cela se fait, et cela me suffit. Les termes de l'Ecriture ne sont point obscurs sur cette matière; les vouloir interpréter, c'est ne vouloir pas croire. Croyons que Dieu peut plus faire que nous ne pouvons comprendre. Si vous ne voulez pas croire qu'il y a du feu en enfer, après que Jésus-Christ lui-même vous en assure en tant d'endroits, c'est assez pour être condamné à y brûler pendant une éternité. Malheur à vous, si vous attendez à croire le feu d'enfer quand vous le sentirez!

Nepveu, Pensées ou Réfl. chrét., t. 1, p. 267.

Feu d'une vertu extraordinaire.

Le feu d'enfer est un feu qui a une vertu extraordinaire. Pour le comprendre, c'est assez de savoir qu'il est l'instrument de la toute-puissance de Dieu, appliqué d'une manière particulière pour tourmenter les réprouvés, et pour cela élevé à une activité surnaturelle; et c'est par là que tout matériel qu'il est, il agit sur des âmes spirituelles; et c'est pour cela que l'Ecriture nous dit, qu'il est animé du souffle de Dieu. C'est pour cela qu'il brûle et qu'il tourmente les corps et les âmes des réprouvés sans les consumer. Aussi l'Ecriture le compare-t-elle au sel, qui conserve les corps et qui en consume une partie, pour réserver l'autre.

Id. ibid., p. 268.

I. *Le feu est au-dessus de tous les tourments du corps.*

On a raison de dire que tous les tourments sont en enfer, puisque le feu y est. Parcourez toutes les maladies, toutes les douleurs que nous pouvons souffrir dans notre corps, elles ne sont rien en comparaison de la douleur que cause le feu. N'en avons-nous jamais éprouvé la vivacité sur nous-mêmes, ou n'en avons-nous point vu sur d'autres les terribles effets? Un fer brûlant saisi par mégarde, une goutte d'eau bouillante, une étincelle tombée par hasard sur la main, fait jeter des cris, et cause les plus vives douleurs.

II. *Le feu est le plus affreux supplice de la justice humaine.*

Il est si terrible, que, si on l'emploie dans son entier, il ne peut être de durée, et que, si on veut le prolonger, il ne faut l'employer que peu à peu. Un homme brûlé à petit feu : cette pensée fait frémir; cependant il ne souffre que dans quelques parties de son corps. Un homme brûlé vif est un spectacle horrible, dont on ne peut soutenir la vue; cependant il ne souffre que peu d'instants, et la mort le délivre bientôt de son tourment. Mais être plongé dans le feu, en être investi, en être pénétré, brûler tout entier et dans toutes les parties de son corps, sans que le corps se consume, sans que le sentiment s'amortisse, sans que la mort puisse terminer cet horrible tourment : quel état! quel supplice! Ah! grand Dieu, qui pourra subsister devant vous, qui ne redoutera une justice si puissante et si terrible?

III. *Le feu d'un incendie est le plus affreux de tous les spectacles.*

Le feu a pris à une maison, il en occupe toutes les parties, il a gagné tous les étages; la flamme, mêlée d'une noire fumée, s'élève en tourbillons au-dessus du toit, et annonce au loin l'horreur et le ravage. De malheureux citoyens surpris dans l'incendie, renfermés dans cette fournaise, et environnés de flammes cherchent en vain le moyen d'échapper; éperdus, et ne sachant où ils portent leurs pas, ils courent à la mort qu'ils veulent éviter, ils traversent les flammes pour tomber dans des gouffres embrasés qui s'ouvrent de toutes parts, et où ils périssent misérablement. Cependant la ville est en alarme et en mouvement; chacun s'empresse, au péril même de sa vie, de leur porter du secours, d'éteindre l'embrasement et d'en préserver les maisons voisines. Faible image et peu ressemblante de l'incendie de l'enfer. Malheureuses victimes de

la justice d'un Dieu que vous avez méprisé, il ne vous reste plus aucun moyen d'échapper à l'embrasement, de sortir de vos cachots enflammés, ni même d'y mourir. Vous n'avez à attendre, ni secours, ni adoucissement, ni même de compassion. Le feu qui vous dévore est de nature à ne pouvoir s'éteindre en vous, vous en êtes vous-mêmes l'aliment immortel, et le souffle de la colère de votre Dieu qui l'a allumé sera éternel comme lui.

IV. *Le feu est l'élément contre lequel l'on prend le plus de précautions.*

Voyez avec quel art on le ménage et on le distribue, avec quelle promptitude on remet un charbon qui s'écarte, on éteint une étincelle qui tombe, avec quelle sévérité on défend d'approcher de certains lieux, avec quelle vigilance on examine avant de prendre son sommeil, si tout à cet égard est hors de péril. Ah! dit-on, on ne saurait prendre trop de précautions contre le feu. Insensés que nous sommes! Eh! contre le feu de l'enfer, nulle précaution, nulle crainte, nulle inquiétude! Avec des doutes sur la religion, avec des embarras sur ses confessions, avec des péchés griefs et connus sur la conscience, on demeure tranquille, on se livre au sommeil, comme s'il n'y avait rien à craindre. On est sur le bord de ce gouffre affreux, et on y rit, on s'y amuse, on se fait un plaisir de s'y jeter, de s'y entraîner les uns les autres. Quelle folie! quelle fureur!

Duquesne, L'Evang. méd. t. 1, p. 403.

Peines de la vue.

La vue sera offusquée par les ténèbres, car l'enfer est une *terre ténébreuse et enveloppée des ombres de la mort* (Job. 10. 21.) Quelle compassion n'éprouverait-on pas pour un malheureux qui serait relégué dans une fosse obscure, pendant 40 ou 50 ans de sa vie, si toutefois il pouvait y vivre! Or, l'enfer est un abîme fermé de toutes parts, où ne pénétrera jamais un rayon de soleil ni aucune autre lumière (Ps. 48. 20.) Le feu ici-bas, éclaire; en enfer, il n'en sera pas de même. *La voie du Seigneur, dit David, divise la flamme* (Ps. 28. 20.). C'est-à-dire, selon saint Basile, que Dieu privera le feu de sa lumière; il brûlera seulement, mais ne répandra pas son éclat ordinaire. Albert-le-Grand donne de ce passage une explication plus courte. *Il séparera*, dit-il, *la lumière de la chaleur.* La fumée qui sortira de ce feu produira ces flots de ténèbres dont parle l'Apôtre, et aveuglera les damnés (Ep. de S. Jude, 1. 13.). Ils n'auront de lumière qu'autant qu'il en faudra pour accroître leurs tourments (S. Thom. 3e part. quest. 97. c. 5.). A l'aide de cette faible lueur, ils verront le spectacle le plus hideux que leur offrira la présence des autres réprouvés, et des démons qui prendront des formes horribles pour augmenter leur épouvante.

S. Liguori, Consid. sur les max. étern, p. 289.

Peine de l'odorat.

L'odorat sera puni d'une puanteur horrible. *erit pro suavi odore fœtor.* Voilà, mesdames, vos essences, vos parfums, vos poudres, et vos eaux de senteurs: vous ne pouvez maintenant souffrir l'odeur d'une chandelle mal éteinte, et vous souffrirez toutes les puanteurs, tous les égoûts, toutes les infections de l'enfer.

Prônes de Joly, t. 2, 476.

Méditations des damnés sur la privation de Dieu.

J'ai perdu un Dieu infiniment aimable, et que je serai contraint de haïr toujours, un Dieu qui devait faire mon bonheur, et qui fera éternellement mon supplice. Je l'ai perdu par ma faute, je l'ai perdu par un plaisir d'un moment, je l'ai perdu pour toujours, et en le perdant j'ai tout perdu, et je me suis perdu moi-même. Ah! dira-t-il avec l'infortuné Absalon, *s'il ne veut point que je le voie, qu'il me détruise;* mais souhait aussi inutile qu'il est violent. Hélas! vous comptez maintenant pour rien de perdre Dieu par un péché, vous sentirez un jour dans l'enfer ce que c'est que de l'avoir perdu. Vous vous en êtes séparé volontairement dans le temps, et vous en serez séparé malgré vous dans l'éternité. Cette séparation fait maintenant votre plaisir, et elle fera pour lors votre souverain malheur.

Nepveu, Pensées ou Réflex. chrét., t. 1, p. 150.

Supplice du souvenir de l'abus des grâces.

L'enfer des enfers, dit un pieux auteur, c'est de penser qu'on aurait pu si facilement l'éviter. Qu'aurait-il fallu pour cela? Si peu de chose! revenir à Dieu par une prompte et sincère conversion, me faire un plan de conduite chrétienne et m'y accoutumer. Hélas! je n'avais qu'un mot à dire, qu'un pas à faire; je pouvais dire à Dieu: J'ai péché contre le ciel et contre vous; je pouvais me jeter aux pieds de Marie, et je n'ai pas voulu! On m'en parlait, on me pressait, mon cœur m'y engageait, ma conscience m'y poussait, et je n'ai pas voulu! Ah! si je pouvais obtenir quelques jours! Ah! si j'avais à recommencer cette confession, cette retraite, ce mois de Marie! Mais non, c'est impossible, dans l'enfer il n'y a plus de rédemption.

Louis De Bussi, Nouv. Mois de Marie, p. 248.

Réunion de tous les maux.

. . . Réunissez sur un seul homme tous les maux qui affligent l'humanité, est-ce là le supplice d'un réprouvé? Non. Vous vous rappelez les tourments affreux qu'endurèrent les martyrs du Japon. On dépouillait un chrétien de ses vêtements, on versait lentement sur son corps de l'eau bouillante; bientôt les chairs s'entr'ouvaient, se corrompaient, le martyr devenait tout vivant la pâture des vers, et cet horrible supplice durait quelquefois un mois entier. On arrachait à un autre les ongles des pieds et des mains, on lui enlevait la chair de tous les

membres avec de longues machines de fer, et ce tourment ne finissait qu'avec la vie. Vous frémissez, et cependant, si je vous disais que ce supplice est l'enfer, je vous tromperais... Dans l'enfer le réprouvé est plongé dans un étang de feu, feu au-dessus de lui, feu au-dessous, feu autour, feu au dedans : *Pones eos ut clibanum ignis.* Le sang lui bouillonne dans les veines, la moëlle dans les os. O enfer, faut-il attendre qu'on soit dans les flammes pour y croire et pour les craindre? Et ce supplice durera toujours!... Deux chiffres suffisent pour exprimer la plus longue vie des hommes; trois, la durée de bien des empires; quatre, la durée du monde depuis la création : vingt suffiraient pour rendre le nombre des grains de sable qui couvrent les bords de la mer, des gouttes d'eau qui sont dans l'océan... Supposons une suite de chiffres qui aille d'ici au soleil... sera-ce assez pour exprimer l'éternité? Hélas! ce ne sera pas même de quoi exprimer un jour de ces années qui n'auront pas de fin. Voilà pourquoi le roi-prophète compare l'éternité à *une roue* dont le mouvement recommence sans cesse là où il semble finir : *Vox tonitrui tui in rota.* C'est dans cette roue de malheurs que roulent depuis tant de siècles un Judas, un Caïn, le mauvais riche, Lucifer; et après qu'ils y auront roulé autant de millions d'années et de siècles qu'il y a d'étoiles au firmament, de grains de sable sur le bord de la mer, ils commenceront de nouveau à y rouler dans un mouvement aussi interminable que l'éternité de Dieu même. Justice de mon Dieu, qui ne craindra de tomber dans vos mains terribles!

Id. ibid., p. 240.

Consternation des damnés voyant les places que Dieu leur destinait, remplies par d'autres.

Ah! quel sera le mortel dépit, quelle sera la consternation de tant de réprouvés au jugement de Dieu, quand il leur montrera les places qu'il leur destinait, et dont ils seront éternellement exclus! quand, dis-je, un ecclésiastique verra en sa place un laïque, quand un religieux verra en sa place un homme du siècle; quand un chrétien verra en sa place un infidèle. Nous sommes si jaloux de garder chacun nos droits et nos rangs dans le monde; soyons-le mille fois encore plus de les pouvoir garder un jour dans le ciel.

Pensées de Bourdaloue, t. 1, p. 95.

Qui sont ceux qui iront en enfer.

Voulez-vous savoir qui sont ceux qui iront en enfer? Ceux qui ne craignent point d'y aller, ceux qui ne disent pas : N'y irai-je point? qui ne font jamais réflexion sur eux-mêmes, sur leur vie, sur leur état et sur leurs actions. Si vous ne voulez pas y aller, craignez d'y aller, dites souvent en vous-même : *Numquid ego sum?* Ne serai-je point damné? il y a grand danger pour moi, je ne fais point de pénitence, j'ajoute toujours péché sur péché; attristez-vous comme les apôtres, humiliez-vous beaucoup devant Dieu et envers tout le monde, pensant que vos frères, vos serviteurs, vos prochains sont peut-être prédestinés, et vous peut-être réprouvé; gémissez souvent en votre cœur, priez Dieu fervemment qu'il ait pitié de vous, faites toutes les bonnes œuvres que vous pourrez pour attirer sa miséricorde; surtout fuyez le péché qui est l'état de damnation et la marque des réprouvés. Si un ange bienheureux vous avait assuré le matin de la part de Dieu que le feu du ciel tomberait aujourd'hui sur cette église et romprait la jambe à un seul de ceux qui y seraient; qui est celui qui eût voulu y mettre le pied de tout le jour? qui est celui d'entre vous qui voulût y demeurer un seul moment? Voilà Jésus et ses apôtres qui vous assurent que de cent personnes qui entrent en l'état du péché, il y en a plus de soixante qui seront frappées de la vengeance du ciel, de la damnation éternelle, et personne ne craint, et tous commettent le péché, et la plupart y demeurent les semaines, les mois et les années entières. La parole de Jésus est-elle moins assurée que la révélation d'un ange? Avoir une jambe rompue, est-ce un plus grand mal que d'être damné éternellement? un éclat de tonnerre est-il plus à craindre que des torrents de feu et de soufre? Il faut donc que je fasse ce que Dieu commande à son prophète, il faut que je pleure, que je gémisse, que je crie : ... L'épée de la vengeance de Dieu s'affile, le feu de l'enfer s'allume et s'embrase, la damnation éternelle se prépare pour tous ceux qui vivent selon la chair. C'est vivre selon la chair, que d'employer tant de temps à disposer les ornements de la chair, que d'avoir tant soin de la santé et de l'embonpoint de la chair, et si peu de l'embonpoint de l'âme.

Et si j'ai sujet de crier pour les autres, j'ai sujet de hurler pour moi : *Numquid ego sum? ne forte cum aliis prædicavero, ipse reprobus efficiar.* Je suis en danger d'être damné, je l'ai mérité cent et cent fois, je ne sais si jamais j'ai eu une vraie repentance, je ne sais si jamais j'ai aimé Dieu comme je le dois, si je ne me recherche point en toutes mes actions, si Dieu ne m'abandonnera point quelque temps avant ma mort, en punition de mes péchés passés. Priez Dieu pour moi, mes chères âmes, prions Dieu les uns pour les autres : Mon Dieu, mon Dieu, faites-nous miséricorde, ayez pitié de vos pauvres et chétives créatures .. Vous nous avez rachetés quand nous étions perdus; maintenant que les principaux frais de notre salut sont faits, maintenant que nous sommes rachetés, ne permettez pas que nous nous perdions; faites-nous la grâce d'éviter le chemin large et spacieux des vanités et des voluptés du siècle, d'entrer au chemin étroit de la pénitence, mortification et austérité chrétienne, afin que nous ayons le bonheur (ô quel bonheur! ô quel honneur!) d'être du petit nombre de ceux à qui vous direz quelque jour : *Nolite timere, pusillus grex,*

quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. Amen.

Le Jeune, Serm., t. 11, p. 150.

Ce qu'il faut pour le mériter.

Que faut-il enfin pour mériter l'enfer? La seule omission de ses devoirs, le défaut des bonnes œuvres, sera un sujet de réprobation; car ne croyez pas qu'il n'y aura de réprouvés que ceux qui se seront plongés dans le crime; c'est peut-être ce qui rassure aujourd'hui un grand nombre de chrétiens qui se croient en sûreté contre les jugements de Dieu, parce que leur vie n'est pas criminelle, parce qu'ils ne se livrent pas aux grands désordres. Mais ne vous y trompez pas; on n'est pas seulement damné pour avoir fait le mal, on l'est aussi pour n'avoir pas fait le bien. Il n'est pas dit que le mauvais riche, qui est dans l'enfer, ait été un impudique, un injuste usurpateur du bien d'autrui; il vivait de son bien, il ne faisait tort à personne; mais il ne faisait pas de ses biens l'usage qu'il en devait faire, il ne soulageait pas le pauvre Lazare qu'il laissait languir à sa porte : voilà ce que lui reproche l'Evangile. Le même Evangile nous apprend que le serviteur inutile fut jeté dans les ténèbres pour n'avoir pas fait valoir son talent; preuve certaine qu'une vie destituée de bonnes œuvres conduit à l'enfer. Ainsi la crainte d'y tomber doit vous engager à rendre votre vocation certaine par les bonnes œuvres, à vous acquitter fidèlement des devoirs de votre état, à servir Dieu avec toute la ferveur dont vous êtes capable; à beaucoup prier, à visiter les églises, à fréquenter les sacrements, à jeûner, à vous mortifier, à faire des aumônes aux pauvres, et les autres bonnes œuvres qui dépendront de vous. Par ce moyen, vous éviterez l'enfer, et vous aurez part au bonheur éternel.

Prônes de Billot, t. 2, p. 40

Exemples de damnés pour un seul péché mortel.

Combien est-ce que Caïn a tué de personnes? il n'en a tué qu'une. Combien de fois Achan a-t-il dérobé? une seule fois. Combien Esaü a-t-il commis de péchés de gourmandise? un seul. Combien Simon a-t-il fait de simonies? Une seule. Combien de fois Saül a-t-il été désobéissant? une seule fois. Combien les anges ont-ils commis de péchés? un seul; et cependant pour ce seul péché, pour cette seule fois, ces misérables sont damnés : et toi qui peut-être en as commis plus qu'eux, pourquoi n'appréhenderais-tu pas la même peine? Pourquoi veux-tu que Dieu les ait damnés, et qu'il te pardonne? D'où as-tu pu tirer cette méchante conséquence?

Prônes de Joly, t. 2, p. 573.

Langage de ceux qui se font illusion de l'enfer.

I. (*Introduction.*) Pécheurs, que dites-vous, que dites-vous? Vous dites que si vous allez en enfer, vous n'y serez pas seuls? Vous dites que, si vous vous damnez, patience! mon Dieu! ainsi parlent tant de malheureux aveuglés, ainsi ils se précipitent dans l'abîme! Et pourquoi? C'est qu'ils ne savent pas quel horrible gouffre c'est que l'enfer. II. (*Amplification.*) Ecoutez : ce que vous dites maintenant, a été dit avant vous par tous ces damnés qui brûlent en ce moment au feu éternel : si j'y vais, je n'y serai pas seul; si j'y vais, patience! Mais à présent, ils ne le disent plus; non, oh non! Ah! si un damné sortait ce soir de l'abîme, et vous parlait à ma place, vous l'entendriez s'écrier : Malheureux que je suis, je disais que je ne serais pas seul en enfer; maintenant que me voilà damné, je dis : Que ne suis-je seul à souffrir? Hélas! au milieu de ce feu qui me dévore, au milieu de ces ténèbres, de cette fumée qui m'aveugle, au milieu de tant d'autres supplices, il faut que j'aie encore le tourment de me trouver en compagnie de ces maudits, dont la multitude me suffoque, dont les grincements de dents m'étourdissent, dont la puanteur me révolte. Je disais : si je vais en enfer, patience! Quelle patience! J'ai des convulsions de rage à chaque moment; je grince des dents, je hurle en désespéré; je voudrais mourir, et je ne puis obtenir de mourir. III. (*Moralité.*) Entendez-vous, mes frères; entendez-vous comment parlent ceux qui ne tenaient pas plus compte de l'enfer que vous n'en tenez compte vous-mêmes? Mais, écoutez, au contraire, ce que Dieu vous dit ce soir par ma bouche. Mes enfants, pour ces misérables il n'y a plus de remède, mais il en est un pour vous, si vous voulez; demandez-moi pardon, et je vous pardonnerai, et je vous délivrerai de l'enfer. IV. (*Avis.*) C'est pour cela que le Seigneur vous envoie cette sainte mission, pendant laquelle les missionnaires ont le pouvoir, etc. V. (*Sentence terrible.*) Pécheur, qui sait si ce n'est pas le dernier avis, la dernière miséricorde qui vous vient de Dieu? Cessez, le Seigneur ne saurait vous souffrir davantage. Sa divine colère est proche. Vous ne sauriez croire à l'enfer, avant d'y arriver vous-même? Mais, voyez, vous êtes sur la voie; voyez, vous êtes dans le chemin; et, une fois que vous y arriverez, songez qu'il n'y aura plus de remède; songez qu'une fois tombé dans ce gouffre de feu, vous n'en pourrez plus sortir jamais, jamais, jamais. Allez, mes enfants, etc.

S. Liguori, Instr. prat. sur les exer. des miss., p. 19.

Porte d'entrée, point de sortie.

Il y a une porte pour entrer, mais il n'y en a point pour sortir. (Eusèbe d'Émesse.)

Id., Consid. sur les max. éter., p. 303.

Damnés, aliment de la mort.

Les damnés seront l'aliment de la mort. (Ps. 48 15.). De même que la brebis qui mange l'herbe, se contente de la tige, et laisse la racine; ainsi la mort se nourrit des réprouvés, elle les dévore à tout moment, mais elle

leur laisse la vie, pour les livrer en proie aux châtiments éternels (S. Bern.).

Id. ibid., p. 307.

Trompette de l'enfer.

La trompette de l'éternelle justice ne fera retentir en enfer que ces sons : toujours, toujours, jamais, jamais.

Id. ibid., p. 309.

Crainte des Saints.

Le cardinal Pierre Damien confesse que son sang se glaçait dans ses veines à la seule pensée de l'éternité malheureuse. Saint Bernard disait : *Je tremble, et je suis hors de moi-même, quand je pense à l'enfer.* C'est ainsi que les Saints tremblaient, et vous, vous ne trembleriez pas ! Pensez, pensez à l'enfer, et cette pensée vous inspirera une sainte et salutaire horreur de vos péchés.

Pinart. La nourrit. de l'âme chrét., p. 298.

J'ai mérité l'enfer : motif de reconnaissance.

I. *J'ai mérité l'enfer*, ah! le grand motif pour m'animer à la reconnaissance ! le feu d'enfer, qui le croirait, peut contribuer à allumer le feu de l'amour de Dieu dans nos cœurs. *J'ai mérité l'enfer* autant de fois que j'ai commis de péchés mortels, et Dieu m'en a délivré autant de fois que je l'ai mérité, et qu'il ne m'y a pas condamné; quel engagement n'est-ce pas pour moi d'aimer un Dieu qui m'a préservé d'un si grand malheur ! Si Dieu délivrait maintenant un condamné du feu qui le brûle, quelle obligation ne lui aurait-il pas ? quelle reconnaissance ne lui témoignerait-il pas ? Lui ai-je moins d'obligation de m'en avoir préservé ? lui en dois-je moins de reconnaissance ? Combien y a-t-il de ces malheureux qui ont été précipités dans l'enfer après un seul péché mortel ? je n'y suis pas après plus de cent, peut-être après plus de mille ? quelle miséricorde ! d'où vient tant de bonté d'un côté, tant de rigueur de l'autre ? je n'en sais rien; ce que je sais, c'est que je n'ai point mérité cette miséricorde, et que la sévérité sur ces malheureux, ne sert qu'à faire éclater la clémence de Dieu sur moi, et à me rendre plus inexcusable, si j'en suis ingrat.

Motif de pénitence.

II. *J'ai mérité l'enfer*, ah ! le puissant motif pour m'animer à la pénitence ! je puis dire avec Job : *Infernus domus mea est*, l'enfer est ma maison (Job. 17. 13.), c'est le lieu où je devrais être, si Dieu m'avait traité comme je le mérite; oui, ces feux, ces opprobres, ces tourments éternels, seraient mon partage, si Dieu n'avait plus écouté les sentiments de sa miséricorde, que ceux de sa justice, et la voix de mes crimes. En vérité, puis-je avoir de la peine à me soumettre aux pénitences que m'impose un confesseur, ou aux croix que la Providence m'envoie, quand je pense que c'est en échange des tourments éternels que j'ai mérités? Les humiliations d'une vie pénitente me doivent-elles paraître rudes, quand je pense qu'elles me tiennent lieu des opprobres éternels où je devais être condamné? Tout doit paraître doux à un homme qui a mérité, et qui a bien mérité l'enfer. Si les pénitences les plus légères vous effraient, c'est que vous n'y pensez pas

Motif de crainte.

III. *J'ai mérité l'enfer*, et je ne sais si je ne le mérite point encore, ah ! le grand motif de crainte ! ah ! le grand motif d'humiliation ! que sais-je si je ne suis point destiné pour être un jour la victime de ces flammes vengeresses ! rien ne m'en peut assurer, les plus grands saints n'ont rien qui les en assure, et quels doivent être mes sentiments, étant un si grand pécheur ! Cette incertitude ne devrait-elle pas me tenir dans le tremblement et dans la componction ? Et si j'en étais occupé, m'abandonnerais-je comme je fais à des légèretés puériles, à de folles joies, à des vanités ridicules ? Cela convient-il à un homme menacé d'un enfer ? S'il fallait m'enfermer tout vivant dans un tombeau, et y passer le restant de ma vie dans tous les exercices de la pénitence la plus horrible, pour me mettre à couvert de cette crainte, devrais-je balancer un moment ? On me demande beaucoup moins, le sacrifice d'une passion, d'une attache; et je ne le fais pas, comment accorder ma conduite avec ma foi ?

Quand vous aurez de la peine à supporter quelque croix, quelque pénitence, ou quelque humiliation, dites-vous à vous-même : Et qu'est-ce que tout cela en comparaison de l'enfer que j'ai mérité ?

Nepveu, Pens. ou réflex. chrét., t. 2, p. 245.

La crainte de l'enfer doit exciter le zèle de la vertu.

. . . Ne vous trompez point : bien que vous ayez beaucoup de motifs d'espérer, vous ne devez pourtant pas oublier longtemps ce qui inspire une sainte crainte ; ni une sainte vocation, ni le costume religieux, ni la dignité du sacerdoce ne donnent la sécurité. Beaucoup avaient bien commencé qui ont mal fini, parce qu'ils présumaient être déjà sûrs de leur salut.

Etude de la perfect. rel., p. 33.

Les portes de l'enfer sont les hérésies.

Notre Sauveur a promis à son Eglise qu'elle ne serait jamais vaincue par ses ennemis : *Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam* (Matth. 16. 18.). Les portes de l'enfer sont les hérésies et les hérésiarques qui ont séduit tant d'âmes, et leur ont ouvert le chemin de la perdition.

S. Liguori, Inst. sur les préc. du Décal., p. 29.

ENNEMIS.

Il faut les aimer.

Pourquoi haïssez-vous votre frère? N'est-il pas homme comme vous? N'est-il pas enfant de Dieu comme vous? N'est-il pas chrétien comme vous? N'est-il pas membre de Jésus-Christ comme vous? N'est-il pas racheté du même sang, baptisé dans la même Eglise, nourri des mêmes sacrements, appelé à la même gloire que vous? Aimez-le donc... Si vous aimez votre ennemi, Dieu vous aimera; si vous le haïssez, Dieu vous haïra; si vous l'excusez, Dieu vous excusera; et si vous le condamnez, Dieu vous condamnera; enfin, si vous lui pardonnez, Dieu vous pardonnera; car le Seigneur se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servi envers les autres.

Pinart, la nourr. de l'âme chrét., p. 34.

N'être pas dur envers eux.

. . Apprenez à supporter avec douceur les injures, les trahisons et les mauvais traitements de ceux sur l'attachement desquels vous pensiez pouvoir le plus compter. Humiliez-vous de tant de mouvements de colère et d'impatience, de tant de paroles dures et menaçantes dont vous vous êtes rendu coupable envers ceux qui vous ont manqué, et rougissez d'avoir si longtemps nourri dans votre cœur contre eux des sentiments de haine et d'aversion. Prenez la résolution de rendre désormais le bien pour le mal, et de donner des preuves d'affection, pour l'amour de Jésus-Christ, à ceux mêmes dont vous auriez le plus à vous plaindre. C'est à cette marque qu'on reconnaîtra que vous êtes véritablement un chrétien.

Id. Ibid., p. 159.

Belle parole de saint François de Sales.

— Je ne sais comment Dieu m'a fait le cœur, disait saint François de Sales; mais s'il me commandait de haïr un ennemi, je n'en viendrais pas à bout; et quand un ennemi, disait-il encore, m'aurait arraché un œil, je le regarderais toujours avec l'autre de bon cœur.

Louis Debussi, Nouv. Mois de Mar., p. 256.

Voyez encore : PARDON DES ENNEMIS.

ENNEMIS DOMESTIQUES.

Qui ils sont.

. . . Nous appelons ennemis domestiques, ces sources de fragilité que nous portons dans nous et avec nous, telle qu'une imagination gâtée; une chair révoltée, des sens toujours avides de plaisirs et ennemis de la douleur, qui ne tendent qu'à se contenter, et qui dans leurs désirs tout naturels et tout humains, ne connaissent point de bornes. Sous ce nom nous comprenons encore ces images dangereuses qui nous portent le poison dans l'âme, ces idées des personnes qui ont eu le funeste avantage de nous plaire, ces réflexions aux marques d'amitié qu'on en a reçues; à leurs manières engageantes, à leur humeur agréable, à leur naturel doux et condescendant, dont on a l'esprit rempli et continuellement occupé.

On doit encore mettre en ce rang ces complaisances du cœur, qui nous entraînent quelquefois avec une sorte de violence; ces sensibilités qui flattent intérieurement, et qui, à l'aspect d'un objet séduisant, pénètrent l'âme d'une joie trop naturelle et toujours nouvelle; ces pensées, ces goûts, ces attraits que nous éprouvons tous, soit pour une vie molle, enjouée et toute sensuelle, soit pour des personnes de différent sexe dont l'amitié nous tient au cœur, la conversation nous plaît, la compagnie nous est chère, jusqu'à nous rendre inquiets, quand elle nous manque, et à nous faire rentrer dans notre assiette naturelle, quand nous les revoyons.

Enfin, nos ennemis domestiques sont ces sympathies, ces attachements, ces passions qui naissent et qui meurent avec nous, qui donnent lieu à tant de liaisons si innocentes dans leurs commencements, mais aussi si funestes dans leurs suites par mille retours de tendresse de tout temps inconnus à la solide vertu.

Bélon, Tr. de la perf. de l'état ecclés., t. 2, p. 189.

ENTENDEMENT.

Il doit être libre de l'ignorance et de la curiosité.

. . . Si dans le combat spirituel nous n'avions point d'autres armes que la défiance de nous-mêmes et la confiance en Dieu, non-seulement nous ne pourrions pas vaincre nos passions, mais nous tomberions souvent en de grands défauts. C'est pourquoi il faut y joindre le bon usage des puissances de notre corps et de notre âme, troisième moyen pour arriver à la perfection.

Commençons donc par régler l'entendement et la volonté. L'entendement doit être exempt de deux grands vices dont il a peine à se défendre. L'un est l'ignorance, qui l'empêche de connaître la vérité qui est son seul objet.. . L'autre vice dont il faut que nous délivrions notre entendement, est la trop grande curiosité .. Ne prêtons jamais l'oreille aux nouvelles et aux bruits qui circulent; fuyons ceux qui n'aiment qu'à s'entretenir des affaires du monde : ne soyons pas plus touchés des diverses révolutions qui arrivent ici-bas, que si c'étaient des imaginations et des songes. Usons même de retenue à l'égard des choses du ciel : ne portons point nos pensées trop haut; contentons-nous d'avoir sans cesse devant les yeux Jésus crucifié, de savoir sa vie et sa mort, de connaître ce qu'il désire de nous.

Laurent Scupoli, Le combat spirit., p. 23. et 28.

ENTRETIENS.

1° Personnes à éviter : 1° de sexe différent 2° les libertins et les impies, 3° les personnes frivoles et mondaines.

Les enseignements de l'Esprit de vérité, la doctrine, comme l'exemple des saints, et la connaissance du cœur humain, nous montrent l'obligation d'éviter les entretiens non nécessaires avec un sexe différent.

L'entretien de la femme, dit le Sage, *brûle comme un feu* (Eccli. 9.). *J'ai reconnu,* disait le plus expérimenté des hommes, *j'ai reconnu que la femme est plus amère que la mort, qu'elle est le filet des chasseurs, que son cœur est un rets, et que ses mains sont des chaînes* (Ecclé. 7.).

Saint Bonaventure, d'accord avec tous les maîtres de la vie spirituelle, nous apprend que le discours avec un sexe différent doit être rare, court et austère; qu'il ne faut l'approcher qu'en fuyant : *Cum illis sermo rarus, et brevis et austerus... Mulieribus enim adhibenda est accessio quodammodo fugitiva.* En effet, ne savez-vous pas que le rapprochement de deux tisons à demi-éteints rallume le feu? Souvent on commence par l'esprit, et l'on finit par la chair. D'ailleurs, quand il n'y aurait nul danger, ni pour l'un ni pour l'autre, le bon exemple et la réputation en souffriront toujours. Mais hélas! parmi ceux mêmes qui se fondent le plus sur la vertu, que de Samsons et de Salomons!

En second lieu, fuyez la conversation des libertins et des impies... Qu'entendez-vous dans les cercles des pécheurs, sinon des discours qui outragent Dieu, la religion, le prochain et la saine morale? La bouche des libertins ressemble à l'ouverture d'un cloaque ; elle vomit l'infection et la corruption... Mais, j'ose le dire, il y a une troisième sorte de personnes dont les entretiens tuent encore plus de vertus naissantes. Pour être moins criminelles, leurs conversations n'en sont souvent que plus funestes.

Je veux parler des âmes frivoles et mondaines.

Leurs entretiens remplissent l'esprit de vanité, dessèchent le cœur et ne lui inspirent peu à peu que dégoût pour la piété, les sacrements et les autres devoirs de la religion. Oui, je redoute davantage ces sortes de conversations; et si vous osiez m'accuser de sévérité, je vous prierais de consulter l'expérience.

Des qu'une jeune personne aime et recherche les entretiens des modes, de vanité, de plaisir et de nouvelles, la voyez-vous encore si modeste dans ses regards, dans ses habits et dans ses manières? Hélas! qu'est devenue cette utile assiduité au confessionnal, à la Table sainte et aux réunions pieuses! Suivez-la partout, dans la maison, dans les rues, dans les compagnies, au pied même du sanctuaire : quel changement déplorable, quel avenir menaçant! Quand une fois on a goûté des charmes et des douceurs de la vertu, revient-on jamais à sa première ferveur, après s'être égaré par la voie du relâchement? Je sais que le grand Docteur des nations, en appelant impossible une telle conversion, n'a point voulu parler d'une impossibilité absolue : néanmoins il nous fait clairement entendre la très-grande difficulté du retour à la ferveur. Voici les paroles de saint Paul : *Il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don du ciel... et qui après cela sont tombés, se renouvellent par la pénitence* (Hébr. 6.).

2° Règles dans les conversations : Éviter les choses vaines, inutiles et dangereuses.

. . . « Celui, dit saint Ephrem, qui se plaît dans les conversations mondaines, prouve qu'il ne hait pas encore le siècle corrompu. » Écoutez encore saint Bonaventure : « Nous avons souvent expérimenté tant en nous que dans les autres, que la conversation avec le siècle éteint la dévotion du cœur, affaiblit le désir de faire des progrès spirituels, apprend à aimer les délices du siècle, à négliger l'oraison. »

Conseil de S. Bernard quant aux personnes.

. . . «Mais que faut-il observer dans les conversations? Quant aux personnes, mettez en pratique le conseil de saint Bernard : « Recherchez, prenez, aimez pour compagnons ceux qui vous édifient par leur mépris du siècle, leur ardeur pour la vertu, et leur amour pour le devoir; car ceux qui parlent plus rarement du monde, s'entretiennent plus souvent avec Jésus-Christ. »

Sorties dans le monde : Motifs, dispositions, retour.

. . .«Le monde, dit Pierre de Blois, est plein dangers, plein de piéges, plein de scandales, plein de mauvais discours, plein d'exemples pernicieux, de paroles trompeuses et de conseils iniques. » Aussi, la plupart font malheureusement naufrage sur cette mer pleine d'écueils.

. . . Voyons les motifs qui doivent déterminer nos sorties, les dispositions qui doivent les accompagner, et la diligence qui doit sanctifier le retour.

1°.. Ne quittons notre demeure que d'après les ordres de Dieu... Suivez l'avis de saint Jérôme; avant de sortir, faites-vous ces trois questions : Cette visite est-elle permise? Convient-elle? Est-elle avantageuse? *An liceat, an deceat, an expediat?...*

2° Précautions qui doivent accompagner les sorties. La première chose que je vous recommanderai après saint Jérôme et tous les Saints, c'est la prière : « Que la prière vous serve comme d'armure quand vous sortez de votre demeure. *Egredientes de hospitio armet oratio.* » Car le commerce du monde a toujours quelque danger. En effet, dit saint Basile, « les images des choses que l'on voit et que l'on entend

restent gravées dans notre esprit pour notre perte et pour notre ruine. »...

En second lieu : *que votre modestie frappe les regards de tous ceux qui vous rencontreront.* Inspirez donc par votre extérieur l'amour de la vertu. Ah! que la modestie est une prédication éloquente! Souvent des cœurs qui ont opiniâtrément résisté aux discours les plus persuasifs, sont touchés par le langage muet de la modestie...

3°. Promptitude du retour.

Il vous est encore très-important de retourner avec promptitude : car l'objet de votre sortie une fois rempli, vous ne pourrez plus compter sur les secours du Ciel.

Ne vous laissez donc pas arrêter par des visites ou des conversations inutiles... Hélas! combien d'innocences et de vertus plus affermies que les vôtres ont fait naufrage pour ne s'être pas retirées promptement! Le désert même a pleuré plusieurs de ces colonnes. Loth aurait été enseveli sous les ruines de Sodome, s'il avait différé son départ.

Martin, Nouv. man. de la sainte Vierge, pour chaq. jour du Mois de Marie, p. 184.

Voyez : CONVERSATIONS, VISITES.

ENVIE.

Elle attaque toutes les vertus.

Les autres vices ne combattent que la vertu qui leur est opposée, l'envie attaque toutes les vertus. L'envieux pèche contre le Saint-Esprit; il voudrait arrêter le cours des grâces que l'Esprit divin répand sur les autres, mais lui seul s'en prive : il trouve mauvais que Dieu soit bon, qu'il fasse du bien à tout le monde; mais il n'empêchera pas que Dieu soit bon, si ce n'est à son égard. Le plaisir qu'on trouve dans les autres péchés semble servir de quelque excuse pour en diminuer le déréglement; mais pour l'envieux, il n'a ni plaisir, ni profit; il trouve l'art de ne moissonner que des épines où les autres ne cueillent que des fleurs. Tout le fruit qu'il tire de son envie est l'amertume et le chagrin, dignes fruits d'un tel arbre. Il change tout en poison, et ne se nourrit, pour ainsi dire, que de fiel; le bien des autres le rend malheureux par la douleur qu'il en conçoit, et leur mal le rend criminel, par la maligne joie qu'il en reçoit. L'envieux est lui-même son bourreau, son péché fait sa peine, il ne peut être impuni. Quand Dieu l'épargnerait, il se punit assez lui-même.

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 1, p. 75.

Elle rend l'homme semblable au démon. Ses ravages.

Ce vice rend l'homme semblable au démon : *Invidia diaboli mors intravit in orbem terrarum : imitantur autem illum qui sunt ex parte illius.* (Sap. 2. 24. 25.). Saint Chrysostôme (Hom. 44. ad pop.) ne fait pas difficulté de dire qu'un envieux est un diable, qu'il est même dans un sens pire que le diable : car un envieux aime comme le démon le mal pour le mal; ce ne sont pas tant les maux qu'il endure que les biens d'autrui qui l'affligent : *Non tam suis malis quam alienis bonis infelix est.* Voilà ce qui le rend semblable au démon : mais ce en quoi sa malice paraît plus grande, c'est que l'envie des démons ne s'étend pas sur d'autres démons : mais celle des envieux va jusqu'à se supplanter et se détruire les uns les autres : *Invidi dæmonibus pares sunt, et fortè deteriores : siquidem dæmones consortibus non insidiantur* (Chrys. ibid.)... Voulez-vous connaître les ravages que fait l'envie : ouvrez les livres saints, et vous verrez quelle est la cause des calomnies, des trahisons, des injustices, des meurtres et des plus grands crimes : *Abelem occidit invidia : fratres contra Joseph armavit : Danielem in lacum leonum misit; caput nostrum cruci affixit*, dit S. Augustin. (Ser. 18. de Cem.).

Chevassu, médit., t. 4, p. 108.

Ses dangers.

Comprenez combien il est dangereux de s'abandonner aux bas et vils sentiments de la jalousie et de l'envie. L'envie est une passion qui ne peut supporter l'éclat de la vertu dans le prochain; elle déteste un homme uniquement, parce qu'il est bon; elle lui fait son procès, parce qu'il est heureux et sans crime; elle s'afflige de la prospérité des autres et se réjouit de leur malheur. Peu à peu cette malheureuse passion dégénère en haine, et elle entraîne le plus souvent dans les désordres les plus affreux. Craignez, craignez donc l'envie. Arrachez-en de votre cœur les plus petites racines. Pour cela, soyez humble, et vous ne serez jamais envieux. L'envie est fille et sœur de l'orgueil. On ne s'afflige de la prospérité et du mérite des autres, que parce qu'on ne peut souffrir ni d'égal, ni de supérieur. Soyez humble, et vous vous réjouirez de voir les autres plus estimés, plus aimés, plus employés, plus honorés, plus riches, plus vertueux, plus saints et plus parfaits que vous. Contentez-vous d'être plus humbles qu'eux, et dès lors vous vous réjouirez de les voir plus grands que vous.

Pinart, La nour. de l'âme chrét., p. 256

Elle est son supplice à elle-même.

Il n'est point de passion plus pernicieuse pour l'âme que l'envie. Elle nuit moins à ceux qu'elle attaque, qu'à celui qui l'éprouve, et qui trouve en elle un bourreau domestique. L'envie mine et consume ceux dont elle s'est emparée, comme la rouille ronge le fer. On dit que les vipères ne sortent du ventre de leur mère qu'en le déchirant. C'est ainsi que l'envie dévore l'âme où elle a pris naissance. Cette passion étant une douleur causée par la prospérité d'autrui, l'envieux n'est jamais exempt de peine et de tristesse.

... Il n'y a ni médecin ni remède qui puis-

sent guérir cette maladie, quoique les saintes Ecritures offrent partout les remèdes les plus efficaces contre toutes sortes de maux. Rien ne peut soulager l'envieux, s'il ne voit tomber dans le dernier malheur celui auquel il porte envie. Il ne cesse de haïr un homme heureux, que lorsqu'il devient malheureux, et qu'il n'est plus qu'un objet de pitié. S. Basile.

Extraits de quelq. saints Peres, p. 12.

Remèdes.

. . . Ne vous attristez donc point des avantages de votre prochain; ce n'est pas assez : faites-lui encore tout le bien qu'il dépend de vous de lui procurer, et sollicitez pour lui du Seigneur celui que vous ne pouvez lui faire vous-même. N'ayez de la haine pour personne; aimez vos amis en Dieu, et aimez vos ennemis pour Dieu. N'est-ce pas vous qui le premier avez rompu avec lui? et toutefois il vous a aimé jusqu'à donner sa propre vie pour vous arracher à la domination de vos ennemis. N'ayez donc jamais de l'aversion pour votre prochain, fût-il méchant : imitez le médecin, qui abhorre la maladie, mais qui aime le malade; aimez l'œuvre de Dieu, et abhorrez l'œuvre de l'homme. Ne dites jamais dans votre cœur : « qu'ai-je à faire de cet homme? en quoi lui suis-je obligé? je ne le connais point, et je n'ai avec lui aucun rapport de parenté, et il ne m'a jamais fait de bien; il m'a quelquefois même fait du mal. » Mais souvenez-vous que sans aucun mérite de votre part, Dieu vous a prodigué ses plus grandes faveurs, et qu'il exige que, par reconnaissance pour sa bonté, vous en usiez vous-même avec bonté, non point envers lui, qu'a-t-il besoin de vos biens? mais envers le prochain qu'il vous a expressément recommandé.

Louis de Grenade, Guide des Pech., p. 386.

ÉPHREM D'ÉDESSE. (S.).

Réflexion sur l'amour de Dieu pour les hommes.

« J'en suis, dit-il, détourné par le souvenir de mes péchés, mais alors je fonds en larmes. Je sens que je ne pourrais résister au trouble qui m'accable, si je n'étais soutenu et encouragé par quelques exemples de miséricorde, comme ceux du bon larron, du publicain, de la femme pécheresse, de la Cananéenne et du Samaritain. »

Godescard, t. 9, p. 454.

ERREUR.

Elle ressemble parfois mieux à la vérité que la vérité même.

Souvenez-vous de ce mot d'un ancien philosophe (Aristote) que « parfois l'erreur ressemble mieux à la vérité que la vérité même et que, par la même raison, le mal peut avoir tous les semblants du bien. »

Louis de Grenade, Guid. des péch., p. 441.

Elle est fondée sur une vérité dont on abuse.

Toute pratique viciée est fondée sur un sentiment droit, détourné de son véritable objet, comme toute erreur, suivant la remarque de Bossuet, est fondée sur une vérité dont on abuse.

Gerbet, Du culte Eucharist. p. 38.

Moyen infaillible d'y tomber.

Il n'y a pas de moyen plus infaillible de donner dans les erreurs les plus grossières et les plus funestes, que de rejeter tel ou tel dogme, uniquement parce qu'il souffre une objection que nous ne savons pas résoudre.

Joseph De Maistre, Les soir. de S. Pétersb. t. 1, p. 195.

Elle peut détruire, mais non établir solidement.

L'erreur peut attaquer, s'efforcer de détruire, elle peut même réussir à ébranler; jamais elle ne s'avisa de vouloir établir solidement : elle ne se soutient qu'auprès de l'ignorance. Le plus hardi et le plus savant incrédule se borne à faire douter.

Roissard, la consol. du chrét., p. 4.

ESCLAVES.

Cause de la ruine de l'empire Romain.

Les Romains se trouvèrent fort mal à la fin de la multitude infinie d'esclaves de toutes nations, que le luxe et la mollesse attira chez eux : ce fut une des principales causes de la ruine de l'empire.

Fleury, Mœurs des Isra. et des Chrét. p. 34.

ESPÉRANCE.

Grand principe.

Retenez ce grand principe : qui n'espère rien, n'obtient rien; qui espère peu, obtient peu; qui espère tout, obtient tout.

Quadrupani, Direct. pour ras. dans leurs doutes les âmes timorées, p. 56.

Ses motifs.

La protection visible que Dieu accorde à ses serviteurs doit nous exciter à mettre en lui notre confiance. Quand bien même, leur dit-il, une mère oublierait le fruit de ses entrailles, jamais je ne vous oublierai. Il les assure qu'il sera toujours leur appui, leur refuge, leur défenseur. Sur quoi saint Chrysostôme s'écrie : « Je dis à tous les hommes, à haute voix, et puissent mes paroles se faire entendre plus loin que le son des trompettes : un bon chrétien n'a rien à craindre sur la terre, ni de la part des autres hommes, ni de la part des tyrans, ni de la part du démon. *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* » Que la conduite du Seigneur à l'égard des méchants est bien différente! Il ne les regarde plus comme son peuple; il ne veille point sur eux avec une providence spéciale; il les traite comme une vigne stérile et abandonnée; il est leur ennemi, et s'il jette les yeux sur eux, c'est *pour le mal* et non *pour*

le bien. (Amos, IX, 4.). Quel repos et quelle consolation pourrait goûter un pécheur qui sait qu'un bras tout-puissant est sans cesse armé contre lui?

Godescard, t. 10, p. 24.

— Ne vous laissez point aller à la défiance, ni à ces appréhensions scrupuleuses dont le démon se sert quelquefois pour troubler les âmes et les tenter de désespoir à la vue de leurs péchés passés. Si Dieu, dit saint Augusin, vous a pardonné de grands crimes, vous perdra-t-il pour les fautes journalières que vous commettez? S'il vous a justifié lorsque vous étiez dans le vice, vous abandonnera-t-il lorsque vous êtes dans la piété? *Qui justificavit impium, deseret pium* (in Ps. 96. v. 10.)?

Considérez que la miséricorde de Dieu n'a point de bornes : jetez-vous dans son sein.

Chevassu, Médit. t. 3, p. 210.

Motifs d'espérance en la mort de J.-C.

Saint Léon assure que Jésus-Christ nous a procuré plus de bien par sa mort, que le démon ne nous fit de mal par le péché d'Adam... (Serm. de Ascens.). C'est ce que dit clairement l'Apôtre en écrivant aux Romains : *Non sicut delictum ita et donum; ubi abundavit delictum superabundavit gratia.* (Rom. 5. 5.). Le cardinal Hugues explique ainsi ces paroles : La grâce de Jésus-Christ est plus puissante que le péché : *Christi gratia majoris est efficaciæ quam delictum.* Il n'y a pas de comparaison, dit l'Apôtre, entre le péché de l'homme et le don que Dieu nous a fait en nous donnant Jésus-Christ. Grand fut le péché d'Adam, mais beaucoup plus grande a été la grâce que Jésus-Christ nous a méritée par sa passion... Je suis venu dans le monde, dit hautement le Sauveur, afin que les hommes morts par le péché reçoivent par moi non-seulement la vie de la grâce, mais une vie plus abondante que celle qu'ils avaient perdue par le péché. C'est pour cela que la sainte Eglise dans les transports de son allégresse appelle heureuse la faute qui nous mérita d'avoir un tel Rédempteur : *O felix culpa quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem!*

S. Liguori, Réfl. sur les souff. de J.-C., p. 156.

Espérance et confiance en Dieu seul.

. . . Où me suis-je bien trouvé sans vous? et avec vous où ai-je été mal?

J'aime mieux être pauvre à cause de vous, que riche sans vous.

Je choisis plutôt d'être pèlerin sur la terre avec vous, que de posséder le Ciel sans vous; où vous êtes, là est le ciel; la mort et l'enfer sont où vous n'êtes pas.

Vous êtes tout mon désir; aussi je soupire après vous, je gémis et je prie.

Je ne puis me confier pleinement en personne, qui soit toujours prêt à me secourir dans mes besoins, sinon en vous seul, ô mon Dieu!

Vous êtes mon espérance, ma confiance, vous êtes mon consolateur et l'ami fidèle en toutes choses.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 59.

Confiance en Dieu quand on est assailli de paroles injurieuses.

. . . Eh! quand on dirait contre vous tout ce que peut inventer la plus noire malice, en quoi cela vous nuirait-il, si vous le laissiez passer, et n'en faisiez pas plus de cas que d'une paille? en perdriez-vous un seul cheveu?

Imit. de J.-C., l. v. 3, ch. 46.

L'espérance et la confiance des Justes en la miséricorde divine est un riche tresor.

Les bons sont heureux du témoignage de leur conscience; ils ne le sont pas moins de l'espérance que ce témoignage fait naître dans leur cœur. « Réjouissez-vous, leur dit saint Paul (Rom. 12.), réjouissez-vous par l'espérance » des biens qui vous attendent, « et soyez patients dans les tribulations, » à la vue du puissant appui et du magnifique rémunérateur de vos mérites qu'elle vous montre dans le Très-Haut. C'est là un des plus riches trésors de la vie chrétienne, le patrimoine des enfants de Dieu, leur port assuré, leur remède universel dans les tempêtes et dans toutes les misères de cette vie.

. . . « A ceux qui travaillent pour acquérir la gloire future, dit Origène, il suffit d'y jeter un regard pour se sentir délassés de toutes les fatigues; de même qu'il suffit au soldat de voir briller de loin la couronne qui doit ceindre son front, pour oublier les blessures qu'il a reçues dans de glorieux combats. » Saint Ambroise dit : « La perspective certaine de la récompense, dérobe le sentiment de la peine et de la vue du péril. »

La pensée de la récompense aplanit les difficultés.

Saint Jérôme dit dans le même sens que « toute entreprise devient facile quand on considère la récompense qu'elle mérite, et que cette pensée suffit pour aplanir toutes les difficultés. »

Saint Jean Chrysostôme (Hom. 18.) donne plus de développement à cette idée : « Si l'attente d'un gain futile ou d'un honneur frivole est assez puissante pour faire braver au matelot la fureur des vagues courroucées, au laboureur les intempéries et la rigueur des saisons, au soldat les horreurs de la guerre et d'un trépas sanglant, à l'athlète des chutes et des blessures meurtrières, quelle force n'aura pas sur le cœur d'un chrétien l'espérance qui lui présente pour prix de ses vertus l'éternel royaume de Dieu? Comment pourrait-il trouver quelque chose de difficile ou de pénible dans les travaux, les sacrifices, les souffrances qui lui donnent des titres irrécusables pour revendiquer un si grand bien? Ne considère donc pas, ô chrétien, si le sentier de la vertu est rude et escarpé, si celui du vice est facile et agréable; vois, vois le terme où l'un et l'autre aboutissent. »

Oh ! combien ces paroles sont vraies et raisonnables ! Quel est l'homme qui s'engagerait de gaieté de cœur dans un chemin semé de roses, s'il savait qu'il le conduira à la mort ? Quel est l'homme, au contraire, qui refuserait d'entrer dans un chemin hérissé d'épines et d'obstacles, s'il avait la certitude qu'il se termine à la vie ?

L'espérance nous conduit à la fin glorieuse pour laquelle nous avons été créés, non-seulement en nous animant d'ardeur pour y tendre de tous nos efforts, mais encore en nous aplanissant la voie et en nous en facilitant les moyens. Elle est en même temps notre secours et notre force dans tous les besoins et dans tous les accidents de la vie : elle est notre secours dans les tribulations, notre défense dans les dangers, notre consolation dans la douleur, notre appui dans notre faiblesse, enfin elle nous élève jusqu'à Dieu, et nous donne droit à sa miséricorde et à toutes les grâces que nous pouvons avoir à désirer.

Ne craignons donc pas, en accumulant ici les citations, d'encourir le reproche de prolixité : on doit être persuadé d'avance que ce que nous rapportons n'est rien en comparaison de ce que nous passons sous silence.

. . . Terminons donc par les belles inspirations que saint Bernard a puisées dans ce verset du psaume : *Qui habitat in adjutorio Altissimi :* « C'est vous, Seigneur, qui serez mon espérance. »

« Oui, Seigneur, répète ce pieux docteur (Serm. 9, in Ps. 90.), c'est vous qui serez mon espérance dans tout ce que je pourrai avoir à faire ou à éviter, dans toutes mes souffrances et dans tous mes désirs, je sais que vous accomplirez fidèlement toutes vos promesses, et c'est là le fondement inébranlable de ma confiance. Qu'un autre allègue ses vertus, qu'il se glorifie d'avoir supporté le poids de la chaleur et du jour, qu'il dise avec le Pharisien : je jeûne deux jours de chaque semaine, je ne suis point comme les autres hommes... Pour moi, Seigneur, je dirai avec le Prophète : *Mon bonheur est de m'attacher à Dieu et de placer en lui mon espérance.* Si l'on me promet quelque récompense, c'est de votre bonté que j'attendrai de pouvoir la mériter ; si la guerre s'allume autour de moi, c'est de vous que j'attendrai mon triomphe ; si le monde s'irrite, si le démon rugit, si la chair se revolte contre l'esprit, c'est en vous, en vous seul que j'espérerai. Loin de nous donc, loin de notre cœur toute affection, toute confiance aux chimères du monde et à ses promesses mensongères. Mais attachons-nous avec toute la ferveur de la dévotion à cette espérance infaillible, qui nous assure tous les biens que la foi nous révèle et dont la charité met en possession les fidèles serviteurs de Dieu. »

Voilà donc, mon frère, les avantages de cette vertu dans toutes les situations de la vie : c'est un port assuré où les justes sont à l'abri des vents et des tempêtes, un navire impérissable où ils passent sains et saufs à travers les écueils et les flots agités de la mer orageuse du siècle ; c'est le grenier de prévoyance préparé pour le temps de la famine, et où les pauvres trouvent des secours pour tous leurs besoins ; c'est cette tente que Dieu promet à ses élus, pour les défendre contre les ardeurs de l'été et contre les pluies et les ouragans de l'hiver, c'est-à-dire contre les dangers de la prospérité et contre les coups de l'adversité ; enfin c'est le remède infaillible à tous les maux de ce monde ; car tout ce que nous pouvons désirer avec sagesse et justice, tout ce qui est dans l'ordre de notre salut, nous pouvons être assurés de l'obtenir. C'est pourquoi saint Cyprien compare la miséricorde de Dieu à une source intarissable où chacun puise selon la mesure de son espérance.

Louis de Grenade, Guide des Péch., p. 170.

Vaine espérance des méchants comparées à la paille, à l'écume, à la fumée.

. . . Un cœur coupable cherche toujours les ténèbres, et vit dans des alarmes et des inquiétudes continuelles, que fait naître le sentiment de son indignité de toute grâce et de toute faveur divine. La crainte et la défiance ne peuvent pas plus s'éloigner de lui, que l'ombre ne peut se séparer du corps. Ainsi son espérance est aussi vaine que sa félicité : l'une et l'autre dérivent de la même source. Il met son bonheur dans les biens du monde et ce sont les biens du monde qui font sa confiance ; c'est aux biens du monde qu'il a recours aux jours de la tribulation. Or, dit la Sagesse (ch. 5.), « l'espérance du méchant est comme ces petites pailles que le vent emporte, comme l'écume légère qui est dispersée par la tempête, comme la fumée que le vent dissipe dans l'air. » Peut-on concevoir quelque chose de plus vain ?

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 176.

Espérance fausse des chrétiens de nom.

Pour les autres, qui se contentent de se dire chrétiens, et qui n'en ont en effet que l'apparence, les uns espèrent faussement, ils se confient témérairement, en répondant que Dieu ne les a pas créés pour les perdre ; qu'il est trop bon pour les damner. Sur ce principe, aussi vrai qu'ils l'appliquent mal, ils s'étourdissent, ils s'obstinent dans le péché. Les autres craignent le mal, ils rougissent de certains excès ; mais ils restent dans la nonchalance, ils négligent les bonnes œuvres. Les premiers doivent savoir que, si Dieu ne les a pas créés pour les perdre, il ne les a pas non plus formés pour l'offenser. Tout homme est créé pour être sauvé, moyennant ses bonnes œuvres et les mérites du Rédempteur : tel est l'ordre prescrit d'abord par la bonté de Dieu. A-t-on l'audace de se soustraire à la douceur de cette bonté ? on rentre nécessairement sous la rigueur de la justice divine.

Bourdaloue, Instructions du chrétien, p. 9.

Elle affermit le juste dans les tribulations.

De même que l'ancre enfoncée dans la terre tient le vaisseau immobile au milieu des vagues et des ondes ; de même l'espérance vive, appuyée sur les promesses du ciel, rend le juste inébranlable au milieu des ondes et des tourments du siècle, et lui fait mépriser la fureur des vents et des tempêtes.

Louis de Grenade, Guide des pech., p. 225.

Espérance vaine et présomptueuse.

. . . Ne vous estimez pas meilleur que les autres, de crainte que vous ne soyez peut-être pire devant Dieu, qui sait ce qu'il y a dans l'homme.

Ne vous enorgueillissez pas de vos bonnes œuvres ; car les jugements de Dieu sont autres que ceux des hommes, et souvent ce qui plaît aux hommes lui déplaît.

S'il y a quelque bien en vous, croyez qu'il y en a plus dans les autres, afin de conserver l'humilité.

Il ne peut nuire de se mettre au-dessous de tous : mais il nuit beaucoup de se préférer même à un seul.

Une paix continuelle est avec l'humble; mais dans le cœur superbe règnent souvent la jalousie et la colère.

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 7.

Les matérialistes abjurent quelquefois l'espérance par désespoir.

Ce n'est pas toujours par orgueil que les matérialistes abjurent l'espérance; le désespoir y entre aussi pour quelque chose. Comme ils sentent en eux-mêmes qu'ils ont mérité que Dieu les rejette, ils prennent insolemment l'initiative, et rejettent Dieu; ils font les braves par vanité et par forfanterie ; ce qui ne les empêche pas, dit railleusement Montaigne, de joindre les mains vers le ciel, si vous leur enfoncez une dague dans la poitrine. Ils cherchent à persuader aux autres qu'ils n'ont pas peur, sans réussir toujours à se le persuader à eux-mêmes : ce sont, à vrai dire, de pauvres misérables qui font effort pour paraître pires qu'ils ne peuvent. Voyez Lacenaire au pied de l'échafaud ! Le passé, le passé, avec ses effroyables fantômes, voyez ce qui a séché chez plusieurs la dernière racine de l'espérance. « Si Dieu pouvait nous ôter le souvenir du passé, dit un auteur moderne, qui n'a malheureusement pas gagné ses éperons dans la lice de la morale, il n'y aurait ni athées, ni matérialistes. »

Orsini, les Fleurs du Ciel, p. 94.

ESPRIT.

Plus commun chez la femme que chez l'homme.

La femme en a plus communément que l'homme ; elle juge plus promptement et plus finement des choses extérieures, saisit merveilleusement les faiblesses et les travers, s'insinue adroitement et finit presque toujours par en tirer parti.

Réaume, Le guide du jeune prêtre, p. 90.

ESPRITS.

Règles du discernement des esprits.

(Trad. des Ex.) L'âme est mue par divers esprits, qu'il est important de discerner pour suivre les bons et repousser les mauvais. Voici pour cela quelques règles, dont les premières conviennent surtout aux âmes moins parfaites, et les autres à celles qui le sont davantage. (Tit. Regul. — Ibid. in advert.).

PREMIÈRES RÈGLES PROPRES SURTOUT A LA PREMIÈRE SEMAINE.

1. Supposons d'abord une âme tombant facilement dans le péché mortel et allant de chute en chute : pour l'enfoncer de plus en plus dans le crime et combler la mesure, l'ennemi infernal emploie d'ordinaire les charmes de la volupté et toutes les amorces des sens qu'il lui met sans cesse devant les yeux. Au contraire, pour la détourner du péché, le bon esprit ne cesse de stimuler sa conscience par l'aiguillon du remords et les conseils de la raison.

2. Mais que cette âme se mette à faire tous ses efforts pour se purifier de ses péchés et de ses vices, et avancer chaque jour davantage dans le service de Dieu, voilà que l'esprit malin, pour l'arrêter et l'embarrasser dans sa marche, lance sur elle toute espèce de scrupules, d'inquiétudes, d'ennuis, de spécieux prétextes, de sujets de trouble et d'agitation. Et cependant l'esprit bon, dès qu'elle se remet à bien faire, l'encourage, la fortifie, la console, l'attendrit jusqu'aux larmes, éclaire son entendement, répand la paix dans son cœur, aplanit toutes les difficultés, lève tous les obstacles, afin que tous les jours plus dégagée, plus joyeuse et plus rapide, elle fasse des progrès dans la vertu par la pratique des bonnes œuvres.

3. Voyez ci-dessus, page 139; 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, voyez ci-dessus, pages 163 et 165; 11, voyez, page 164; 12, 13, 14, voyez ci-dessus pages 160 et 161.

AUTRES RÈGLES POUR MIEUX DISCERNER LES ESPRITS, APPLICABLES SURTOUT PENDANT LA SECONDE SEMAINE. (Direct. c. 27, n. 8.) (Trad. des Ex.)

1. L'opération propre de Dieu et de ses bons anges est de répandre dans l'âme sur laquelle ils agissent la vraie joie spirituelle, en chassant la tristesse et le trouble que le démon y avait introduits. Tout au contraire, celui-ci trouvant cette joie dans l'âme, travaille à la détruire par certains raisonnements sophistiques couverts d'une fausse apparence de vérité.

2. Le Créateur seul peut pénétrer sa créature, l'élever, la changer, l'embraser tout entière de son amour. Lors donc que rien ne s'est présenté aux sens, à l'intellect, à la volonté qui soit de nature à réjouir l'âme, et

qu'elle se sent néanmoins toute consolée subitement, sans motif antécédent, c'est que Dieu agit sur elle.

3. Quand une cause naturelle de consolation a précédé, qui nous l'envoie? le bon ange peut-être, peut-être aussi le mauvais. Le bon aurait pour but de nous aider à connaître et à faire le bien; le mauvais, de nous pousser au mal et de nous perdre.

4. L'esprit malin sait fort bien se transformer en ange de lumière : informé des pieux désirs de l'âme, il commencera par les seconder, bientôt il s'efforcera de l'amener à ses fins. Ainsi dès le début, il feindra de consentir à vos bonnes et saintes pensées, il y applaudira même, et petit à petit il vous attirera dans ses piéges cachés pour vous envelopper dans ses ténébreux réseaux.

5. Il faut donc soumettre nos inspirations et nos pensées à un examen exact et attentif. Leur principe, leur progrès, leur fin, tout cela doit être considéré avec soin. Tout cela est-il bien? c'est donc le bon ange qui nous les suggère. Découvrons-nous par la réflexion qu'il s'y trouve, ou qu'il s'ensuit quelque chose d'intrinsèquement mal ou qui nous éloigne du bien, ou qui nous pousse vers un bien moindre que celui dont nous avions fait choix, ou bien quelque chose qui fatigue notre âme, la jette dans l'angoisse et le trouble, lui fait perdre la paix, le repos, la sérénité dont elle jouissait? C'est un signe évident que cette inspiration nous vient de l'esprit de ténèbres, et qu'elle cache un piége qu'il nous tendait.

6. Lorsqu'a sa queue tortueuse on a reconnu le serpent infernal, lorsqu'à cette fin mauvaise à laquelle ses insinuations tendent toujours à nous conduire, on a découvert la pensée diabolique, il est très-utile de revenir en esprit sur le chemin que le tentateur nous a fait parcourir, de décomposer la trame qu'il avait savamment ourdie, de noter par quel prétexte honnête il a commencé à se faire écouter, comment il a réussi peu à peu à altérer ce goût si pur, cette suavité toute spirituelle, cette sérénité parfaite dont nous jouissions auparavant; comment il a essayé d'infiltrer son venin dans notre âme. Cette étude de ses odieuses manœuvres nous mettra plus en état de leur échapper dans la suite.

7. L'un et l'autre esprit cherche à s'insinuer dans l'âme de ceux qui avancent dans la voie du salut; mais ils s'y prennent d'une manière bien différente : le bon ange y entre avec douceur, paix, suavité, comme la goutte d'eau qui tombe sur une éponge; le mauvais la froisse d'une manière brusque, rude, violente, bruyante, comme une pluie d'orage qui vient s'abattre sur un roc. Dans ceux qui de jour en jour s'éloignent de Dieu davantage et s'enfoncent dans le mal, tout le contraire arrive. Aussi l'entrée d'un esprit dans l'âme se fait avec suavité ou rudesse, selon que la disposition de cette âme lui est conforme ou opposée. S'il y trouve opposition, antipathie, il s'annonce à elle par un choc bruyant qu'il est facile de remarquer; s'il la rencontre dirigée dans le sens du mouvement qu'il a lui-même, il y entre tranquillement comme dans une demeure qui lui appartient et lui est ouverte.

8. Nous avons dit que c'est Dieu qui visitait l'âme, quand aucune cause naturelle n'avait amené la consolation dont elle se sentait subitement remplie. Ce sentiment ne peut donc être sujet à illusion : cependant il faut distinguer avec grand soin de ce premier moment de bonheur ceux qui vont prochainement le suivre, bien qu'alors encore l'âme se ressente de son ardeur et des faveurs célestes qu'elle a reçues; car, dans ce second temps, fréquemment il arrive que, soit habitude, soit manière personnelle de juger et de voir, soit inspiration du bon ou du mauvais génie, nous concevons certaines pensées ou formons certains projets qui, ne venant pas immédiatement de Dieu, ont besoin d'être soigneusement examinés avant d'obtenir notre assentiment ou d'être mis à exécution.

Manrèse, p. 240 et suiv.

ESTIME DES HOMMES.

Ne pas s'inquiéter de ce que le monde dit de nous.

. . . Je ne suis, disait saint François d'Assise, rien de plus que ce que je suis aux yeux de Dieu. A quoi sert-il d'être estimé des hommes, si Dieu juge qu'on est méprisable? Qu'importe que le monde nous méprise, si Dieu nous aime (S. Aug l. 3. cont. Pe.)? Les louanges des hommes ne peuvent nous délivrer de la peine due à nos iniquités, et les blâmes ne peuvent nous enlever le mérite de nos bonnes œuvres. Que nous importe, disait sainte Thérèse, d'être accusés et méprisés par la créature, si à vos yeux, ô mon Dieu! nous sommes grands et sans fautes? Les Saints ne désiraient rien tant que de vivre dans l'obscurité et le mépris. Quel tort nous fait-on, lorsqu'on a mauvaise opinion de nous? C'est celle que chacun doit avoir de lui-même. Nous devons savoir que nous sommes méchants, et nous prétendons que les autres nous regardent comme bons!

S. Liguori, Prat. de l'am. env. J.-C., p. 138.

L'opinion des hommes est une balance incertaine.

. . . Quelle folie que de juger de votre mérite sur l'opinion des hommes, balance incertaine qui penche au gré de leur bon plaisir; juges versatiles et inconséquents, qui vous exaltent maintenant, et bientôt vous ravaleront jusqu'à terre! Si vous vous mesurez sur leur appréciation, vous serez tantôt grand, tantôt petit, quelquefois rien, selon les variations de leurs langues inconstantes. Ne réglez donc jamais l'opinion que vous devez avoir de vous-même sur les louanges d'autrui, mais sur le témoignage que vous pouvez vous en rendre vous-même. Que les autres vous élèvent jusqu'au Ciel, si bon leur semble : peu doit vous importer. Prêtez l'oreille à la voix de votre

conscience. Vous vous connaissez mieux que personne. Tenez-vous-en donc à votre propre sentiment, plutôt qu'à celui des autres, qui ne vous voient que de loin, et qui ne vous jugent que sur ouï-dire. Arrière donc les jugements des hommes. Déposez votre gloire entre les mains de Dieu, et remettez-vous-en à sa sagesse et à sa fidélité pour la conserver intacte.

Ne pas y compter.

Qu'est-ce que l'estime des hommes que vous recherchez dans vos actions? C'est un vain fantôme qui s'évanouit. Aujourd'hui les hommes vous louent, demain ils vous blâment. Il ne faut donc pas plus compter sur leurs sentiments que sur les songes, dit saint Grégoire de Nazianze; ils se trompent souvent dans leurs jugements; ils estiment ce qu'ils devraient mépriser; ils méprisent ce qu'ils devraient estimer. Il ne faut donc point s'attacher à leur estime, mais ne rechercher que celle de Dieu, qui sait lui seul faire le juste discernement de la vertu : *Quem Deus commendat, ille probatus est* (2. Cor. 10). On n'est pas sûr d'avoir l'estime des hommes quand on la recherche, mais on l'est toujours d'avoir celle de Dieu. Ne recherchez que sa gloire en toutes choses, et vous trouverez la véritable et solide gloire pour vous.

Prônes de Sabot., t. 1, p. 148.

Estime de soi-même insupportable.

Il n'est rien de si insupportable aux hommes que celui qui,... s'estime et s'idolâtre lui-même, rien de si déplaisant et de si ridicule que celui qui affecte de se faire voir, qui parle de lui et des siens, qui se loue et se prise lui-même. On sait bien que tout ce qui luit n'est pas or; c'est aux charlatans de faire paraître sur un théâtre tout ce qu'ils savent, aux petits marchands d'étaler par les rues toutes leurs babioles : les grands et les riches marchands cachent dans le magasin leurs marchandises précieuses; les terres qui ont des mines d'or n'ont point de fleurs ni de verdure sur leur surface; les guêpes qui ne font point de miel, font plus de bruit que les abeilles; les petits ruisseaux font souvent plus d'écume que les grandes rivières; une méchante grenouille dans un marais vous étourdit de son coassement, pendant qu'un bon poisson se tait dans le vivier; quand un tonneau résonne, c'est signe qu'il est vide.

Le Jeune, Serm., t. 3, p. 32.

ÉTAT.

On peut se sauver dans tous les états.

... Dieu veut que tous les hommes se sauvent, mais non pas tous par les mêmes voies. Comme il a établi dans le ciel divers degrés de gloire, il a aussi établi sur la terre divers états de vie, qui sont autant de voies différentes pour gagner le ciel.

S. Lagrou, Rec. de Ox., t. 1, p. 48.

Exemple des saints.

L'exemple des saints confond cette multitude de chrétiens, qui cherchent dans les obligations de leur état des prétextes pour se dispenser de tendre à la perfection. Leur corruption et leur lâcheté leur en fournissent malheureusement un grand nombre. Mais ce qui cause leur perte devenait un moyen de salut pour les saints. Combien parmi eux ont exercé la même profession que nous, se sont trouvés dans des circonstances semblables, ont eu les mêmes devoirs à remplir? Ils ont été des saints, parce qu'en rapportant à Dieu les fonctions de leur état, ils se sont appliqués à mourir à eux-mêmes; qu'ils ont correspondu fidèlement à la grâce, qu'ils ont eu soin d'entretenir dans leurs âmes l'esprit de ferveur et d'oraison, qu'ils se sont exercés à la pratique de toutes les vertus, que la volonté divine a été la règle de toutes leurs actions. Marchons donc sur leurs traces : comme eux, remplissons nos devoirs dans la vue de plaire à Dieu, ennoblissons, par un motif surnaturel, nos actions les plus communes : aimons la prière, mortifions nos sens et nos inclinations, méditons la loi du Seigneur, et gravons dans nos cœurs de vifs sentiments de piété et de religion.

Gobesard, t. 16, p. 90.

Disposition nécessaire pour une bonne élection.

Pour faire un bon choix en quelque matière que ce puisse être, il faut, avant tout, méditer avec une attention droite et pure la fin de notre élection, qui est la gloire de Dieu et notre salut. Ainsi, notre choix ne doit tomber jamais que sur ce qui peut nous conduire à cette fin; car il est évident que les moyens doivent toujours être subordonnés à la fin, et non la fin aux moyens.

Ceux-là se trompent donc, qui commencent par se déterminer à tel ou tel état, par exemple au mariage, et ensuite forment la résolution de servir Dieu le mieux qu'ils pourront en cet état. C'est là renverser l'ordre, prendre le moyen pour fin, et la fin pour moyen; c'est ne tendre à Dieu qu'obliquement, pour ainsi dire, et prétendre attirer la volonté de Dieu à la nôtre, au lieu de fléchir et faire plier la nôtre sous celle de Dieu.

Il faut faire tout le contraire : d'abord nous proposer pour fin ce qui est, en effet, la véritable fin de l'homme, le service de Dieu, ensuite en vue de cette fin, choisir tel ou tel état, comme le mariage et les ordres sacrés, etc.; et ne nous déterminer dans ce choix que par le seul motif d'arriver plus sûrement à notre fin. En un mot, rien ne doit nous décider à telle chose préférablement à telle autre, que le rapport que l'une et l'autre peuvent avoir à la gloire de Dieu et notre salut.

Malebr., p. 2..s.

Choisir le plus conséquent à la mort.

Si vous n'avez pas encore embrassé un état,

choisissez celui dans lequel vous voudriez être à la mort et qui vous procurera le plus de consolation à cet instant suprême. Si vous êtes déjà engagé, conduisez-vous dans la position où vous êtes, comme vous le désireriez alors. Agissez, chaque jour, comme si chaque jour devait être le dernier; et toutes vos actions, oraisons, confessions, communions, faites-les comme si elles devaient être aussi les dernières. Imaginez-vous, à tout moment, être sur un lit de douleur, près de rendre le dernier soupir; figurez-vous entendre retentir à vos oreilles ces paroles : *partez de ce monde.* Oh! combien cette pensée vous aidera à marcher dans le chemin de la vertu et à vous détacher du monde !... quiconque attend la mort, à toute heure, mourût-il subitement, mourra saintement.

S. Liguori, consid. sur les max. etern., p. 124.

Malheur de n'y être pas appelé de Dieu.

Dès là qu'on n'est point dans un état par la vocation de Dieu, qu'on n'est point dans le poste marqué par la Providence, rien ne réussit. N'est-ce pas de Dieu et de sa bénédiction que dépend le succès de nos entreprises, et le bonheur de notre vie? *C'est en vain,* dit le Prophète, *que nous bâtissons la maison, si le Seigneur ne la bâtit avec nous* (Ps. 126.). On s'étonne qu'un homme, avec tant d'esprit, tant de capacité, tant de talents, tant de mérite, a si peu de succès dans cet emploi; qu'il voit ses desseins déconcertés, sa fortune renversée. Il avait, ce semble, tout ce qu'il fallait pour réussir, rien ne lui manquait que la bénédiction du Seigneur, et cela seul a fait tout manquer. Mais d'où vient que Dieu ne l'a point béni? C'est qu'il était entré dans cet état, dans cet emploi, sans consulter Dieu, sans vocation. Un os, qui est hors de sa place, souffre beaucoup, et fait souffrir tout le corps. Ainsi, un homme qui n'est pas dans la place qui lui était marquée par la Providence, n'a que des remords, que des chagrins, que des dépits, il souffre beaucoup, et fait souffrir les autres. N'est-ce pas de là qu'on voit si peu de gens contents dans leur état? N'est-ce point là peut-être la source de vos chagrins?

Nepveu, Pens. ou réfl. chret. t. 3, p. 294.

État ecclésiastique. Voyez SACERDOCE.

ETAT RELIGIEUX.

En quel sens il est un état de perfection.

Saint Thomas dit que le religieux est dans l'état de perfection... Ce n'est pas que dès qu'on est religieux on soit parfait, mais c'est que l'on fait profession dès lors d'aspirer à la perfection.

Rodriguez, Prat. de la perf. ch., t. 5, p. 180.

— S. Edmond, archevêque de Cantorbéry, disait : « Embrasser l'état religieux, c'est prendre un engagement particulier à la perfection; mais vivre dans cet état d'une manière imparfaite, c'est s'attirer sur soi une condamnation plus rigoureuse. »

Godescard, t. 17, p. 101.

Véritable bonheur de l'état religieux.

Quand on parle du bonheur de l'état religieux, il me semble qu'on en donne quelquefois des idées bien humaines; et j'avoue que je n'entends pas volontiers des prédicateurs nous représenter la vie religieuse comme une vie douce, exempte de toute peine et dégagée de tout soin. On dirait à les en croire, que le religieux n'a rien à souffrir, rien à supporter; que rien ne lui manque, et que tout lui rit; que tout succède selon ses désirs. Pour une maison qu'il a quittée, cent autres et au delà lui sont ouvertes; pour un père et une mère dont il s'est séparé, autant d'autres qu'il y a de supérieurs chargés de sa conduite. Tout cela est beau : mais le mal est que tout cela n'est guère évangélique. Et pourquoi faudrait-il renoncer au monde, si c'était là le centuple que Jésus-Christ nous eût promis, et qu'on eût à attendre dans la religion? Outre qu'on trouverait beaucoup à décompter des espérances qu'on aurait conçues en embrassant l'état religieux, il serait sans doute fort étrange qu'on cherchât hors du monde ce qu'on a prétendu fuir en sortant du monde, c'est-à-dire, des avantages purement temporels et des douceurs toutes naturelles.

Le grand avantage de la profession religieuse, c'est l'abnégation chrétienne, c'est la mortification des sens, c'est la croix; et voilà sous quel aspect on la doit envisager. Tout ce qui s'éloigne de cette vue, s'éloigne de la vérité, et par conséquent n'est qu'illusion. Je veux donc qu'on ne dissimule rien à une jeune personne, qui forme le dessein de se retirer dans la maison de Dieu et qui s'y sent appelée. Je veux qu'on ne lui déguise rien par de brillantes, mais de fausses peintures; qu'on lui laisse voir toutes les suites du choix qu'elle fait; qu'on lui propose les objets tels qu'ils sont, et qu'on lui montre toutes les épines dont est semée la voie où elle entre. Car qu'est-ce en effet que la vie religieuse, sinon l'Evangile réduit en pratique, et dans la pratique la plus parfaite? Et qu'est-ce que l'Evangile, sinon une loi de renoncement à soi-même, de mort à soi-même, de guerre perpétuelle contre soi-même?

Mais on me dira que ces pensées peuvent décourager une âme et la rebuter; et moi je réponds, que c'est de là même au contraire qu'elle peut et qu'elle doit tirer les motifs les plus propres à la résoudre et à l'affermir dans sa résolution : comment? parce que c'est de là qu'elle apprend à estimer l'état religieux par où il est précisément et souverainement estimable, savoir, comme un état de sanctification, comme un état de perfection, comme un état de salut, comme un état où l'âme religieuse peut amasser chaque jour de nouveaux mérites pour l'éternité, et accumuler sans cesse cou-

ronnes sur couronnes. Point capital auquel elle doit uniquement s'attacher, et en quoi elle doit faire consister sur la terre tout son bonheur. Aussi est-ce sur cela seul que le prédicateur lui-même doit insister, et en cela seul qu'il doit renfermer les excellentes prérogatives de la profession religieuse. Quoi qu'il en soit de tout le reste, et quelques couleurs qu'on emploie à l'embellir et à la relever, dès qu'on s'écartera de cette importante considération du salut, je n'hésiterai point de dire en particulier de l'état religieux et des personnes qui s'y engagent, ce que saint Paul disait en général du Christianisme et des chrétiens qui le professaient : *Si l'espérance que nous avons se borne à cette vie, de tous les hommes nous sommes les plus malheureux* (1. Cor. 15. 19.).

Voilà ce que je dirai, sans craindre d'en être désavoué par aucun de ceux qui ont quelque connaissance de la vie religieuse, et surtout de ceux qui en ont quelque expérience. Mais du moment qu'on m'allèguera le salut, qu'on me parlera de la vocation religieuse comme d'un gage de prédestination et de salut ; qu'on m'y fera reconnaître une prédilection de Dieu, et une providence spéciale par rapport à mon salut; ah! c'est alors que je m'écrierai avec le même saint Paul : *Au milieu de mes tribulations* et dans les plus rudes épreuves de mon état, *je suis rempli de consolation, je suis comblé de joie.* (2. Cor. 7. 4.).

J'ajouterai encore comme le prophète royal : *Un jour dans votre maison, ô mon Dieu, vaut mieux pour moi que mille années parmi les pécheurs du siècle* (Ps. 83. 11.). Que j'y sois humilié, dans cette maison de Dieu, et que j'y occupe les dernières places ; que j'y ressente toutes les incommodités d'une étroite pauvreté, et que j'y porte tout le poids d'une obéissance rigoureuse; que la nature, avec toutes ses convoitises, y soit combattue, domptée, immolée; il me suffit que ce soit une maison de salut, pour me la rendre, non-seulement supportable, mais agréable, mais aimable. Je n'y demande rien autre chose, et c'est là que je porte toutes mes prétentions. Traiter de la sorte le bonheur de la profession religieuse, c'est prendre dans le sujet ce qu'il y a de solide et de réel, et c'est toujours dans chaque sujet à ce qu'il y a de réel et de solide qu'un prédicateur doit s'arrêter. Autrement, il dira de belles paroles qui frappent l'air, mais sans convaincre les esprits ni toucher les cœurs.

Et il ne faut point me répondre, que l'Evangile, après tout, que tous les Pères de l'Eglise, fondés sur la parole de Jésus-Christ, promettent aux religieux, non-seulement le centuple de l'autre vie, qui est le salut éternel, mais encore dès cette vie présente, un centuple qui ne peut être autre chose que le repos dont on jouit, et toutes les douceurs qui l'accompagnent. Il est vrai que le Sauveur du monde a parlé de ce double centuple, l'un de la vie future, l'autre du temps présent, puisqu'il a dit dans les termes les plus formels : *Personne ne quittera pour moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses héritages, qui dès à présent ne reçoive cent fois autant, et qui dans le siècle à venir n'obtienne la vie éternelle* (Marc. 19. 29.). Il n'est pas moins vrai que le centuple de cette vie ne peut être pour une âme religieuse, que la paix qu'elle goûte dans son état, et qui seule vaut cent fois mieux que tous les héritages et tous les biens auxquels elle a renoncé : car c'est ainsi que les interprètes vérifient ce beau passage de saint Marc, et qu'ils entendent la promesse du Fils de Dieu. Mais qu'est-ce que cette paix? Voilà l'article essentiel, et sur quoi de jeunes personnes peuvent être dans une erreur dont il est bon de les détromper, au lieu de les y entretenir par des discours flatteurs et de vaines exagérations.

Quand Jésus-Christ donna la paix à ses disciples, il les avertit en même temps que ce n'était point une paix telle que le monde la conçoit, ni qu'il la désire. Je vous donne ma paix, leur dit ce divin Maître; c'est la mienne et non point la paix du monde. Cette paix du monde, cette paix fausse et réprouvée, est une paix oisive, nulle, fondée sur les aises et les commodités de la vie, sur tout ce qui plaît à la nature et qui satisfait l'amour-propre; mais la paix de l'âme religieuse est établie sur des principes tout contraires, sur la haine de soi-même, sur un sacrifice perpétuel de ses appétits sensuels, de ses inclinations, de ses passions, de ses volontés : tellement que le religieux ne peut être content dans sa retraite, qu'autant qu'il sait s'humilier, se crucifier, se vaincre, se rendre obéissant, pauvre, patient, assidu au travail, exact à ses devoirs, ne se dispensant de rien, ne se ménageant en rien, ne voulant être épargné sur rien. Il lui en doit coûter pour cela ; mais, par une espèce de miracle, moins il se ménage, moins il s'épargne lui-même, et plus il sent l'abondance de la paix se répandre dans son cœur.

Et ne voyons-nous pas aussi que c'est justement dans les communautés les plus régulières et les plus austères, qu'on témoigne plus de satisfaction, et qu'on trouve le joug de Jésus-Christ plus doux, et son fardeau plus léger? Tout contribue à ce contentement et à cette tranquillité d'une âme vraiment religieuse : l'indifférence où elle est à l'égard de toutes les choses humaines, et son dégagement de tous les intérêts qui causent aux mondains tant d'inquiétudes; l'entier abandonnement de sa personne entre les mains de ses supérieurs, pour se laisser conduire selon leur gré et selon leurs vues; le calme de la conscience, l'attente de cette souveraine beatitude où elle aspire uniquement et vers laquelle elle travaille chaque jour à s'avancer par de nouveaux progrès; et surtout l'onction intérieure de la grâce divine qui la remplit. Car Dieu, fidèle à sa parole, a mille voix secrètes pour se communiquer à cette âme, et pour la combler des plus pures délices.

A en juger par les dehors, on ne voit rien, dans tout le plan de sa vie, que de pénible et de rebutant; clôture, solitude, silence, dépendance continuelle, soumission aveugle, règle gênante, observances incommodes, fonctions laborieuses, exercices humiliants, abstinences, jeûnes, macérations de la chair. Mais sous ces dehors capables d'effrayer les âmes qui n'ont jamais pénétré plus avant, et qui n'ont appris par nulle épreuve à connaître les mystères de Dieu, combien y a-t-il de ces consolations cachées, suivant le témoignage du prophète, et réservées à ceux qui craignent le Seigneur? Combien plus encore y en a-t-il pour ceux qui l'aiment et qui le servent en esprit et en vérité?

De là vient, par une merveille que l'homme terrestre et animal ne comprend pas et ne comprendra jamais, mais qui se découvre à l'homme religieux et spirituel, par l'expérience et le goût le plus sensible, de là, dis-je, il arrive qu'au lieu que les gens du monde, avec tous leurs biens, tous leurs honneurs, tous leurs plaisirs, sont presque toujours mal contents, et se plaignent incessamment de leur sort, le religieux, dans son dénuement, dans son obscurité, sous l'obédience la plus rigide et dans les pratiques les plus mortifiantes, ne cesse point de bénir sa condition, et fournit paisiblement toute sa carrière. La paix, qu'il possède, est la paix de Dieu, et l'Apôtre, qui l'avait lui-même éprouvé, nous assure que la paix de Dieu est au-dessus de tous les sens, et que rien en ce monde ne l'égale. Or, voilà encore une fois par où je veux qu'on représente aux personnes religieuses le bonheur de leur état. Voilà sur quoi je veux qu'on insiste, et ce qui servira à exciter leur zèle, leur vigilance, leur ferveur, en leur faisant conclure qu'elles ne seront heureuses que par là; mais aussi que par là même elles le seront pleinement et constamment.

Pensées de Bourdaloue, t. 2, p. 105.

On peut faire revivre l'esprit religieux par l'action

Saint Augustin, au sujet de la foi, parlant à un homme qui dit, *si je comprenais, je croirais*, lui répond, *croyez, et vous comprendrez*. On peut faire la même réponse à un religieux : Si j'avais, dites-vous, l'esprit religieux, j'agirais; mais pour l'avoir, agissez : c'est en agissant que vous le formerez dans vous, et que vous l'y ferez renaître. Vous l'avez perdu, cet esprit religieux, en cessant de pratiquer les exercices de votre état, et vous le retrouverez en les reprenant. Mais puis-je agir sans cet esprit? Vous le pouvez, aidé de la vertu céleste. Vous pouvez, dis-je, indépendamment du goût, du sentiment, et de la vivacité que donne cet esprit, vous rendre assidu à tout ce qui est de votre règle. Vous pouvez, aux heures et aux temps prescrits, vous recueillir devant Dieu, et méditer; lire de bons livres, et vous y appliquer; rentrer en vous-même, et faire l'examen de votre conscience; approcher plus souvent du tribunal de la pénitence, de la sainte table, et y apporter plus de préparation; assister plus exactement aux divins offices, et les réciter avec plus de révérence et plus de modestie; vaquer à toutes vos fonctions, sans en rien omettre, ni en rien négliger. Il n'est pas besoin de descendre là-dessus dans un plus long détail. Vous savez quelles sont les observances propres de votre institut; vous en voyez la pratique dans votre communauté : soumettez-vous à tout cela, et n'en passez pas un point, quelque léger qu'il soit. Vous y aurez de la peine, j'en conviens; vous n'agirez qu'avec répugnance; mais si vous vous armez d'une généreuse résolution, et que vous teniez ferme, marchant toujours du même pas, et suivant toujours la même route, malgré toutes les épines qui s'y rencontrent, j'ose vous assurer que ce ne sera pas en vain, et je puis vous promettre que l'esprit religieux qui s'était éloigné, ou plutôt que vous aviez vous-même éloigné de vous, reviendra; qu'il ramènera avec lui l'esprit de Dieu, ou, pour mieux dire, que l'esprit de Dieu le ramènera lui-même, et qu'il vous secondera. Vous serez surpris d'une si heureuse conversion, vous en bénirez mille fois le Ciel, et vous vous écrierez comme le saint homme Job : *Ce que mon âme rejetait avec horreur, est maintenant ma plus douce nourriture* (Job. 6. 7.). Votre profession et tous vos engagements, bien loin d'être encore pour vous un fardeau aussi pesant qu'ils l'étaient ou qu'ils vous le semblaient, vous deviendront aisés, et vous porterez le joug du Seigneur avec une sainte allégresse.

Id. ibid., p. 105.

Habit religieux : VOILE. *Ce qu'il signifie et à quoi il engage.*

Les personnes du sexe ajoutent le voile, ce voile sacré que Tertullien compare à un bouclier, qui sert de défense à l'âme contre tous les scandales où elle pourrait être exposée, et contre tous les assauts de la tentation qu'elle aurait à soutenir. Mais, quoi qu'il en soit de la pensée de ce père, ce qui est de certain, c'est qu'en se couvrant de ce voile, une vierge chrétienne fait une protestation authentique et solennelle de la résolution où elle est, de fermer désormais les yeux à tous les objets terrestres et profanes; d'étouffer dans elle les deux désirs les plus pernicieux; et néanmoins les plus ordinaires, qui sont le désir de voir et le désir d'être vue; de s'ensevelir toute vivante, et de se cacher dans l'obscurité de la retraite, pour n'être plus du monde, et n'avoir plus de rapport avec le monde; de ne s'occuper que du soin de plaire à son divin époux, et de le gagner: de se dévouer uniquement à Dieu, et de n'avoir plus de conversation et de commerce qu'avec Dieu.

Voilà, dis-je, de quoi l'habit religieux est un témoignage sensible; voilà ce qu'il signifie et ce qu'il annonce. Et de là même ce respect qu'il inspire communément aux gens du monde,

qui le regardent comme un habit d'honneur. Je dis comme un habit d'honneur : car s'il y a des habits pour le seul usage et la seule commodité, il y en a aussi pour marquer la distinction et la dignité. Ainsi voyons-nous les rois porter dans les grandes solennités le manteau royal, comme le symbole et le caractère de la majesté de leur personne. Ainsi voit-on les souverains pontifes vêtus de leur habit de cérémonie, qui les fait reconnaître entre tous les prélats de l'Eglise. Ainsi les bienheureux, même dans le Ciel, ont-ils, selon l'expression de l'Ecriture, un *vêtement de gloire*, proportionné au degré de leur béatitude et de leur sainteté. Or, tel est, par comparaison, l'habit religieux, et c'est ce qui en fait l'ornement et le prix. Car le prix et l'ornement d'un habit ne doit point précisément consister dans la matière qui le compose : mais dans le ministère auquel il est affecté ; mais dans la condition, dans l'élévation, dans le rang et la prééminence qu'il représente. D'où vient donc que l'habit de la religion, avec toute sa simplicité, et toute sa pauvreté, est cependant si respectable et si honorable ? Ce ne peut être que parce qu'il représente des amis de Dieu, des hommes spécialement engagés et consacrés à Dieu, des serviteurs et des servantes de Dieu par état, des épouses de Jésus-Christ, des vierges de Jésus-Christ, des pauvres de Jésus-Christ, de fidèles imitateurs de Jésus-Christ, dont ils ont pris les livrées, et à qui seul ils font gloire d'appartenir.

Ce sont là, en effet, les premières idées que le monde conçoit d'une personne religieuse, à en juger par son habit. Mais allons plus avant, et de tout cela que doit apprendre le religieux ? que doit-il conclure ? quel retour doit-il faire sur lui-même ? qu'a-t-il à se reprocher, et de quoi doit-il se confondre ? C'était la pratique de saint Bernard ; il se remettait sans cesse devant les yeux les devoirs de sa profession, et il se demandait : *Où êtes-vous venu, et pourquoi y êtes-vous venu ?* Solide réflexion et utile souvenir qui ne devrait jamais s'effacer de l'esprit d'un religieux.

Car c'est à peu près comme saint Bernard, et même avec plus de sujet que saint Bernard, qu'il doit s'interroger souvent lui-même et se demander : quel est l'habit que je porte ? et qu'ai-je prétendu, ou qu'ai-je dû me proposer en le recevant ? C'est un habit pauvre, par où je professe devant le monde la pauvreté de Jésus-Christ : hé ! qu'est-ce donc d'avoir sous cet habit pauvre des sentiments tout opposés à la pauvreté que j'ai choisie, de veiller avec tant de soin à ce que rien ne me manque : de trouver si étrange que quelque chose me soit refusée ; de ne pouvoir me réduire au nécessaire, mais de rechercher avec un empressement extrême des superfluités qui m'accommodent ; de n'avoir point de repos, qu'elles ne me soient accordées, et d'imaginer mille prétextes pour m'en justifier l'usage, d'affecter même quelquefois (pitoyable faiblesse dont les sociétés religieuses ne sont pas toujours exemptes!), d'affecter, pour ainsi dire, jusque dans le sac et le cilice, un arrangement, un air de propreté, qui se ressent de l'esprit mondain dont mon cœur ne s'est encore jamais bien dégagé ? C'est un habit modeste et humble, par où je professe l'humilité de Jésus-Christ : hé ! qu'est-ce donc de conserver sous cet habit humble et modeste des sentiments tout contraires à l'humilité chrétienne ; de savoir si peu m'abaisser, céder dans les rencontres, supporter un mépris, écouter un avertissement ; de désirer avec tant d'ardeur certaines préférences, certaines places qui piquent mon orgueil, et de prendre tant de mesures pour les emporter ; de nourrir au fond de mon cœur tant de jalousies secrètes contre ceux ou celles à qui l'on donne l'ascendant sur moi, et qui sont dans une certaine estime à laquelle je n'ai pu encore parvenir ; de faire tant d'attention à tout ce qui est capable, ou de me causer le moindre désavantage, ou de me procurer le moindre éclat, parce que l'un blesse ma vanité, et qu'elle se repaît de l'autre ? C'est un habit grossier et pénitent, par où je professe devant le monde la mortification de Jésus-Christ : hé ! qu'est-ce donc dans cet habit pénitent et grossier d'être d'une si grande délicatesse sur ce qui concerne ma personne, mes aises, mes commodités : ne voulant me gêner en rien, fuyant, autant que je le puis, la peine et le travail ; usant de toutes les fausses raisons que mon imagination me suggère, pour m'adoucir la rigueur de l'observance régulière, et pour m'en décharger ; me laissant abattre à la plus légère infirmité qui m'arrive, et m'en servant pour demander des dispenses, obtenir des soulagements dont je pourrais fort bien me passer ; enfin, vivant au gré de mes sens, et ne leur faisant aucune violence ?

Mais qu'est-ce encore, sous un voile qui me consacre à la solitude et au silence d'une vie retirée, et qui me fait disparaître aux yeux du monde pour me séparer du monde ; sous un voile qui marque le détachement, le recueillement, l'esprit intérieur si propre de ma vocation : qu'est-ce, dis-je, sous ce voile, d'aimer toutefois le monde, c'est-à-dire, d'aimer les visites du monde, les conversations du monde, les liaisons avec le monde, d'y prendre un goût qui m'attache le cœur, qui me distrait et me dissipe, qui me détourne de mes exercices, et me les rend ennuyeux ; qui me refroidit dans l'oraison, dans la communion ; qui peu à peu éteint dans moi toute la ferveur de la dévotion et tout le zèle de mon avancement et de ma perfection, qui peut-être à certaines heures me retrace assez vivement les pensées du monde, pour me faire soupirer dans mes liens, et regretter presque la liberté que j'ai sacrifiée ?

Qu'est-ce, en effet, que tout cela ? Quelle contrariété entre l'habit et les sentiments ! et dans cette contrariété, à qui peut-on mieux comparer le religieux, qu'à ces faux prophètes qui,

selon l'expression de l'Evangile, se montraient sous des vêtements de brebis, mais qui dans le fond n'étaient rien moins que ce qu'ils paraissaient? L'habit religieux n'est donc alors qu'une hypocrisie, qui peut imposer aux hommes, mais qui ne peut tromper Dieu.

C'est bien pis, quand le monde même vient à s'apercevoir d'une telle contradiction; et comment ne s'en apercevrait-il pas? Car outre qu'il est d'une critique et d'une pénétration extrême à l'égard des religieux, il faut convenir, que comme il y a des séculiers qui, sous l'habit de religion, font voir des sentiments tout religieux, il n'y a que trop de religieux qui, sous l'habit de religion, font voir des sentiments tout séculiers. On les découvre à leurs manières libres, à leurs airs évaporés, à leurs paroles peu mesurées et peu discrètes, sans retenue et sans nulle considération. Le monde qui les voit et qui les entend, en est surpris; et s'il ne leur témoigne pas la surprise où il est, si même devant eux il semble leur applaudir, il sait bien s'en expliquer dès qu'ils se sont retirés. Sont-ce là, dit-on, des religieux? Ils pensent comme nous, ils parlent comme nous, ils agissent comme nous: à l'habit près, quelle différence y a-t-il entre eux et nous?

Scandale qui retombe sur l'habit même, et qui le déshonore: mais faisons-le cesser, ce scandale qui se répand si aisément et si vite. Il ne tient qu'à nous, et nous le pouvons par une conduite digne de notre profession. Ne soyons pas religieux seulement par l'habit: mais que notre habit et nos mœurs s'accordent parfaitement ensemble. Craignons que ce saint habit ne devienne un témoin irréprochable, quand nous paraîtrons au jugement de Dieu. Soutenons-en la sainteté, et honorons-le de telle sorte, par une fidélité entière et une exacte régularité, que ce soit pour nous une robe de noces, avec laquelle nous puissions être reçus au festin de l'époux, et avoir part au banquet céleste.

Id. ibid., p. 141.

Vœux de religion. C'est un martyre, pourquoi?

. . . Les pères de l'Eglise l'ont regardée (la profession des trois vœux) comme un vrai martyre, non point de la foi, mais de la charité: martyre, dit saint Bernard, qui, sans effusion de sang, et sans l'horreur apparente de toutes ces cruautés que les tyrans exerçaient contre les défenseurs du nom chrétien, n'est pas dans le fond, à raison de sa durée, moins rigoureux, et semble même plus difficile à soutenir.

Ibid., p. 147.

— Les saints (Th. à Kempis, Serm. 2. ad nov. Clem. Alex. lib. 4. strom. Aug. l. 13 de Civit. Dei, c. 8...) comparent l'état de la vie religieuse à celui du martyre. En effet, c'est un martyre continuel qui à véritablement, dit saint Bernard, quelque chose de moins horrible que celui où le corps est déchiré par les tourments, mais qui est en même temps plus fâcheux par sa durée. Celui que les tyrans faisaient souffrir aux fidèles, se terminait par un coup d'épée: mais celui des religieux ne s'achève pas d'un seul coup (Bern. Serm. 3. sup. Cant.), c'est une longue souffrance qui se renouvelle tous les jours en nous, tantôt par l'abaissement de notre orgueil, et tantôt par l'anéantissement de notre propre volonté et de nos propres lumières.

Rodriguez, Pratiq. de la perf. chrét., t. 5, p. 201.

C'est un second baptême.

Il est d'un si grand prix et d'un si grand mérite devant Dieu de se donner tout à fait à lui par le moyen des vœux de la religion, que saint Jérôme, saint Cyprien et saint Bernard appellent cela un second baptême, et que les théologiens (S. Th. 2. 2. q. ult. art. 3. addit. 3. Hier. sup. Ezech.) tiennent qu'on obtient par là une entière rémission de tous ses péchés, de sorte que si on venait alors à mourir on ne passerait point par le feu du purgatoire, mais on irait droit au ciel comme ceux qui meurent en achevant de recevoir le baptême.

Id. ibid., p. 197.

Une consolation durable.

Consolation durable, qui, de ce premier moment où l'âme commence son sacrifice, s'étend jusqu'au dernier moment où elle sort de cette vie mortelle pour passer dans le sein de Dieu. Car il n'en est pas du sacrifice religieux comme des autres sacrifices, qui, sur l'heure et dans un espace de temps très-court, se consomment par l'entière consommation de la victime. Le religieux, tout immolé et tout sacrifié qu'il est, subsiste encore, et peut avoir une nombreuse suite de jours à remplir; mais avec cet avantage, que chaque jour il peut aussi renouveler le même sacrifice. Ce n'est pas un nouvel engagement qu'il contracte, mais c'est le même qu'il confirme. Il n'est plus désormais en son pouvoir de s'en dispenser, mais il est toujours vrai, et il lui suffit de savoir que c'est lui-même qui se l'est imposé: tellement que cet état, par une heureuse et sainte propagation, se perpétue de jour en jour, ou d'âge en âge, et se communique à toutes ses observances, à toutes ses fonctions, à tous ses emplois, jusqu'à ce qu'il plaise au Ciel de finir sa course et de couronner ses mérites.

Pensées de Bourdaloue, t. 2, p. 153.

Le religieux a plus quitté que les apôtres.

Le religieux, comme les apôtres, a tout quitté. Il a même, dans un sens, beaucoup plus quitté que les apôtres, puisqu'ils ne quittèrent que leurs barques et leurs filets, n'étant que de pauvres pêcheurs.

Ibid., p. 164.

Les vœux religieux sont nécessaires.

Saint Thomas (2. 2. q. 184. art. 5. et q.

166. art. 6.) dit que les vœux sont nécessaires, parce que la vie religieuse consiste essentiellement dans les vœux, et que sans les vœux elle ne pourrait pas être un état de perfection... L'état de perfection suppose nécessairement une obligation perpétuelle à la perfection; car qui dit état, dit une chose stable et permanente : de sorte que la religion ne pouvant être un état de perfection, sans une obligation perpétuelle à la perfection, elle ne peut subsister par conséquent sans les vœux par lesquels elle contracte cette obligation.

Rodriguez, Pr. de la perf. chrét., t. 5, p. 189.

Vœu de pauvreté. *En quoi il consiste.*

... Par le vœu de pauvreté, non-seulement on se dépouille de tout ce qu'on possède, mais, ce qui est beaucoup plus, on se dépouille même du pouvoir de posséder jamais rien ; et enfin pour me servir de la comparaison de saint Anselme (S. Th. 2. 2. q. 88. art. 6. Anselm. lib. de similitud.) et saint Thomas, on donne l'arbre à Dieu avec le fruit. De même, disent ces Saints, que celui qui donne le fruit et l'arbre tout ensemble donne beaucoup plus que celui qui ne donne que le fruit en retenant l'arbre pour lui; de même les religieux offrent beaucoup plus à Dieu que les gens du monde. Car les gens du monde donnent tout au plus à Dieu le fruit de l'arbre, c'est-à-dire, les bonnes œuvres; mais ils retiennent l'arbre pour eux, c'est-à-dire, ils se réservent toujours la liberté de disposer d'eux et ne se donnent pas eux-mêmes tout à Dieu ; au lieu que les religieux se livrent entièrement eux-mêmes en ses mains. Ils lui donnent l'arbre et le fruit; ils lui donnent leurs actions, leurs paroles, leurs pensées, leur volonté, leur liberté ; enfin ils lui donnent toutes choses, en sorte qu'ils n'ont plus rien à eux et qu'il ne leur reste plus rien à donner.

Id. ibid., p. 194.

*Vœu d'*obéissance. *Pourquoi il est le vœu principal.*

Saint Thomas (2. 2. q. 186. art. 8.)... demande si le vœu d'obéissance est le principal des vœux que font les religieux : et après avoir répondu pour l'affirmative, il en rend trois raisons très-solides et très-utiles. La première est, que, par le vœu d'obéissance, on offre davantage à Dieu que par tous les autres vœux : car, par le vœu de pauvreté, on ne lui offre que ses richesses; et par celui de chasteté, on ne lui offre que son corps : mais par celui d'obéissance, on lui offre sa volonté et son jugement et on se sacrifie enfin soi-même tout entier à Dieu, ce qui est sans doute bien au-dessus du sacrifice qu'on lui fait par les autres vœux... La seconde raison pourquoi le vœu d'obéissance est le principal de tous, c'est qu'il comprend tous les autres et qu'il n'est compris sous aucun... La troisième raison est que, plus une chose nous approche de la fin pour laquelle elle a été instituée et nous unit à cette fin, plus aussi elle est parfaite... S. Thomas (ubi sup.) tire de là une conclusion très-importante. C'est que le vœu d'obéissance est le plus essentiel de tous à la religion et celui qui proprement constitue un religieux dans l'état de la vie religieuse. Car quand on vivrait dans la pauvreté et dans la chasteté volontaire, ou quand même on aurait fait vœu de pauvreté et de chasteté, on ne serait pas pour cela religieux, ni dans l'état parfait de la vie religieuse, si on n'avait fait vœu d'obéissance. Il faut avoir fait vœu d'obéissance pour être véritable religieux ; et c'est principalement l'obéissance qui fait les religieux et qui les constitue dans l'état où ils sont.

Id. ibid., t. 6. p. 4.

Nécessité de l'obéissance religieuse.

... Mais cet ordre ne se garde pas seulement parmi les hommes et même parmi les anges où il y a subordination d'une hérarchie à l'autre, il s'observe encore parmi les bêtes. Les abeilles ont un roi : et lorsque les grues volent ensemble, formant la figure d'un Y grec (Hier in reg. quam collegit ex ejus script. Lupus de oliv.), il y en a toujours quelqu'une qui est à la tête des autres et qui les conduit.

Id. ibid., p. 14.

Ses trois degrés.

Saint Ignace, dans la troisième partie de ses Constitutions, dit que non-seulement il faut obéir extérieurement, en exécutant ce qu'on nous commande, ce qui est le premier degré de l'obéissance; mais qu'il faut aussi obéir intérieurement, en conformant notre volonté à celle de notre supérieur, et en réglant la nôtre sur la sienne, ce qui est le second degré. Mais ce n'est pas encore assez, ajoute-t-il ; il faut aller plus loin et conformer aussi notre jugement à celui de notre supérieur, en sorte que nous soyons toujours du même sentiment que lui, et que nous croyions que tout ce qu'il commande est bien; et c'est en quoi consiste le troisième degré de l'obéissance. Quand nos actions, notre volonté et notre jugement seront tout à fait conformes à ce qu'on nous aura prescrit, alors notre obéissance sera parfaite et entière; mais s'il y manque quelqu'une de ces conditions, elle ne saurait l'être.

Id. ibid., p. 18.

Exemples d'obéissance.

Un saint religieux étant un jour à écrire (S. Cath. de Sien. dans ses Dial. c. 65.), la cloche vint à sonner dans le temps qu'il formait une lettre; et l'ayant quittée en cet état pour aller où l'obéissance l'appelait, il la trouva achevée à son retour avec un trait d'or.

Id. ibid., p. 21.

Saint Antoine exerçait son disciple Paul à coudre et à découdre son habit et à faire et à défaire des paniers d'osier ou de palmes. D'autres exerçaient les leurs à tirer de l'eau

d'un puits et à l'y rejeter au même moment : et nous lisons de saint François, que quelquefois, au milieu d'un chemin, il commandait à frère Macé son compagnon, de tournoyer jusqu'à ce que l'étourdissement le fît tomber. Il faisait aussi planter des choux et des laitues la racine en haut, à ceux qui lui demandaient l'habit de son ordre : et cela pour éprouver leur obéissance et pour les dépouiller tellement de leurs propres sentiments et de leur propre volonté, qu'il ne leur en restât aucune marque.

Id. ibid., p. 78.

On ne saurait manquer en obéissant.

Un des grands biens et une des grandes consolations de la vie religieuse, c'est d'être assuré qu'on ne saurait manquer en obéissant. Le supérieur peut bien faillir en vous commandant ou une chose ou une autre ; mais vous êtes assuré que vous ne sauriez faillir en faisant ce qu'il vous commande, parce que Dieu vous demandera seulement si vous avez fait ce qu'on vous aura commandé ; et pourvu que vous puissiez rendre bon compte là-dessus, vous voilà entièrement quitte. Vous ne rendrez pas compte si ce que vous aurez fait aura été à propos et s'il n'y avait rien de mieux à faire ; car c'est une chose qui ne vous regarde pas et qui n'est pas sur votre compte, mais sur le compte de votre supérieur. Dès que ce que vous faites, vous le faites par obéissance, Dieu l'efface de dessus votre compte, pour le mettre sur celui de votre supérieur ; et c'est ce qui a fait dire à saint Jérôme, en parlant des avantages de l'obéissance : ô souveraine liberté ! ô sainte et bienheureuse assurance, par laquelle on devient presque impeccable (Hier. in reg. mon. c. 6.)!

Id. ibid., p. 89.

Elle est une excuse devant Dieu.

Saint Jean Climaque (Clim. grad. 4.), parlant de l'obéissance, dit que c'est une excuse devant Dieu. Et en effet, lorsque Dieu vous demandera pourquoi vous avez fait telle ou telle chose et que vous répondrez : Seigneur, c'est parce que mes supérieurs me l'ont commandé ; il ne vous faudra point d'autre excuse et d'autre décharge. Le même Saint dit encore, que c'est une navigation sûre et un voyage qu'on fait en dormant ; car de même qu'un passager qui est dans un bon vaisseau et sous la conduite d'un bon pilote, n'a que faire de se mettre en peine de rien et peut dormir en sûreté, parce que le pilote a soin de tout et veille pour lui ; de même, un religieux qui vit sous le joug de l'obéissance, va au ciel en dormant, c'est-à-dire, en se reposant entièrement de sa conduite sur ses supérieurs, parce que ce sont eux qui sont les pilotes du vaisseau et qui veillent continuellement pour lui.

Id. ibid., p. 91.

Il faut obéir comme à Dieu.

Saint Ignace dit que si l'on veut acquérir la perfection de l'obéissance, il faut avoir continuellement devant les yeux celui pour l'amour duquel on obéit, qui est Dieu lui-même notre Créateur et notre Sauveur (6. p. const. c. 1. § 1.). L'efficacité de ce moyen pourra très-bien se reconnaître par la supposition suivante : Si Jésus-Christ lui-même vous apparaissait et vous commandait de faire telle ou telle chose, avec quelle promptitude, avec quelle joie, avec quelle soumission d'esprit et d'entendement ne vous porteriez-vous point à obéir !...

Id. ibid., p. 104.

Dans les choses difficiles.

S'il n'était jamais rien prescrit de difficile et de dur, il n'y aurait jamais dans l'obéissance le mérite de l'abnégation de la volonté propre.

Et, en réalité, l'un des principaux fruits de l'obéissance religieuse serait perdu.

Il est très-utile que les supérieurs commandent de temps en temps des choses difficiles, afin qu'elles vous mortifient davantage et vous purifient, et afin que vous reconnaissiez vous-même combien vous êtes éloigné de la perfection, vous qui n'avez pas encore appris à bien acquiescer à la volonté des supérieurs.

. . . Le plus souvent la difficulté n'est pas dans les choses mêmes, mais elle est dans la mauvaise disposition de la volonté propre.

Sachez vous vaincre vous-même et ôtez les mauvaises passions, et vous n'aurez pas à vous plaindre des ordres du supérieur.

Tout ordre licite doit être exécuté avec joie ; car la volonté du supérieur est celle de Dieu.

Il faut obéir avec d'autant plus d'empressement et avec une joie d'autant plus grande, que les choses paraissent d'autant plus difficiles et répugnent davantage à la sensualité.

Car si l'on ne vous prescrivait que des choses faciles, vous pourriez craindre que, l'obéissance étant agréable, vous ne fissiez sans mérite votre propre volonté.

. . Si je n'ai pas fait beaucoup de choses ni de grandes choses pour vous (Seigneur) aux yeux des hommes, si je suis resté caché et si j'ai enseveli le talent à cause de vous, si je n'ai pas annoncé votre gloire plus amplement, il n'en tombera sur moi aucune responsabilité.

La seule obéissance me justifiera ; elle renferme en elle toute perfection, puisqu'elle est la pleine exécution de votre volonté.

Etude de la Perfection religieuse, p. 225.

Réponse d'un religieux moribond.

Saint Bernard, craignant pour un de ses religieux dont la sécurité lui paraissait trop grande au lit de la mort, lui représenta les dangers de la présomption. Ecoutez la réponse du moribond : « Mon père, depuis que je suis sous votre autorité, ai-je jamais résisté à vos ordres ? Puisque je n'ai pas fait ma volonté depuis que je suis entré dans cette maison, j'espère actuellement aux miséricordes de Dieu. »

Martin, Nouv. Mois de la sainte Vierge, pour chaque jour du Mois de Marie, p. 119.

De la vie religieuse.

Il faut que vous appreniez à vous briser en beaucoup de choses, si vous voulez conserver avec les autres la paix et la concorde.

Il faut que vous deveniez insensé pour l'amour de Jésus-Christ, si vous voulez vivre en religieux.

L'habit et la tonsure servent peu, mais le changement des mœurs et la mortification entière des passions font le vrai religieux.

Celui qui ne cherche pas purement Dieu et le salut de son âme, ne trouvera que tribulation et douleur.

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 17.

Des exercices d'un bon religieux.

La vie d'un bon religieux doit être ornée de toutes les vertus, afin qu'il soit tel au dedans qu'il paraît aux hommes au dehors.

Et il est bien juste qu'il soit beaucoup plus parfait intérieurement qu'il ne le paraît devant les hommes, parce que Dieu nous regarde, et que nous devons, partout où nous sommes, le vénérer profondément, et marcher en sa présence avec la pureté des anges.

Chaque jour nous devons renouveler notre résolution, et nous exciter à la ferveur, comme si c'était le premier jour de notre conversion.

. . . Si celui qui prend de fortes résolutions manque si souvent, que sera-ce de celui qui n'en forme que rarement, ou avec moins de fermeté?

. . . Ne soyez jamais tout à fait oisif, mais lisez, ou écrivez, ou priez, ou méditez, ou travaillez à quelque chose d'utile au bien commun.

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 19.

Exorde sur ses avantages.

. . . Vous les avez entendues, mes sœurs, et vous les avez comprises; elles ont retenti jusqu'au fond de votre cœur, elles y ont fait une impression dont vous n'avez pas pu vous défendre. Vous avez obéi à la voix douce et forte qui vous appelait; vous avez fui loin du siècle; et vous êtes venues vous réfugier dans le cœur même de Jésus-Christ, puiser dans son amour pour vous votre amour pour lui, faire passer dans votre âme les sentiments qui l'animent, vivre de sa vie, et dire enfin avec l'Apôtre : Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, (Gal. 2, 20.).

Je voudrais aujourd'hui vous attacher à votre Dieu, par des liens également doux et puissants, ceux de la reconnaissance; je voudrais vous faire bien sentir tout ce qu'il a fait pour vous en vous appelant à lui, et ce que vous lui devez pour un si grand bienfait.

Chose étrange! Le monde ne donne pas ce qu'il promet, et l'état religieux donne ce qu'il ne semble pas promettre. Le monde promet la liberté, et fait des esclaves; il promet après quelques peines et quelques efforts les douceurs du repos dans la jouissance des biens de la terre, et le repos fuit toujours loin de lui; il promet le plaisir et il remplit d'amertume

L'état religieux, au contraire, commande la renonciation à sa volonté propre, et Dieu fait trouver dans l'obéissance la véritable liberté; il commande le renoncement aux biens de la terre, et Dieu fait trouver dans la pauvreté le véritable repos; il commande le renoncement aux satisfactions de la chair et des sens, et Dieu fait trouver dans la virginité les véritables plaisirs : trois pensées dont la courte exposition, en vous rappelant ce que votre vocation vous impose de devoirs, vous rappellera aussi ce qu'elle vous promet de douceurs.

Frayssinous, Conférences et Discours, p. 124.

Cinq conditions d'une bonne supérieure : exemple, vigilance, charité, fermeté, prudence.

. . . Vous me demandez quelles sont les conditions les plus essentielles d'une bonne supérieure, et par où elle peut se mettre en état de réussir. Je comprends tout en cinq paroles, dont chacune mérite une réflexion particulière : exemple, vigilance, charité, fermeté, prudence. Avec cela j'ose vous annoncer un succès tel que vous le pouvez désirer : car, à l'égard de la profession religieuse, c'est dans l'assemblage de ces qualités que consiste toute la science du gouvernement.

1. *Exemple.* Jésus-Christ lui-même a commencé par là : avant que d'enseigner, il a pratiqué. Vous êtes supérieure, il est vrai : mais, en devenant supérieure, vous n'avez pas cessé d'être religieuse; c'est-à-dire, que vous êtes toujours dans la même obligation de travailler à votre perfection particulière et à votre avancement spirituel, selon l'esprit de votre règle, et par les moyens qu'elle vous prescrit. Vous n'êtes donc pas plus exempte des observances ordinaires, que le reste de la communauté. Vous pouvez vous dispenser plus impunément, mais vous ne le pouvez avec plus de droit, ni plus légitimement. Vous le pouvez plus impunément, puisque, dans la maison dont la conduite vous est confiée, il n'y a personne qui puisse vous demander compte de vos actions, ni entreprendre de vous corriger : mais vous ne le pouvez pas plus légitimement ni avec plus de droit, puisque vous êtes liée par les mêmes engagements que les autres, et qu'en vous chargeant de la supériorité, on n'a pas prétendu vous décharger de la régularité. Vous avez des pouvoirs que n'ont pas les autres; je le sais, et on ne vous les conteste point : mais comme vous ne devez user de ces pouvoirs en faveur des autres, qu'avec poids et mesure, qu'avec raison et pour de justes sujets, vous n'en devez pas plus aisément ni plus librement user par rapport à vous-même.

Et ce serait sans doute une chose assez étrange, qu'une supérieure, préposée pour maintenir la règle dans toute sa vigueur, fût la première à la transgresser. Est-ce là l'exemple qu'elle doit lui donner, et qu'on attend

d'elle? Saint Paul disait aux fidèles : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ* (1. Cor. 11. 1.); et c'est ainsi par proportion, que la supérieure, dans une communauté religieuse, doit être en état de dire à toutes les personnes qui lui sont soumises : agissez comme vous me voyez agir. Car, sans cet exemple, de quel poids seront toutes ses paroles et toutes ses exhortations? Osera-t-elle même parler? osera-t-elle exhorter à la pratique de la pauvreté, lorsqu'on verra qu'elle ne veut pas manquer de rien? osera-t-elle recommander la mortification des sens, lorsqu'on verra qu'elle s'accorde tous les soulagements, et se ménage toutes les douceurs qu'elle est en pouvoir de se procurer? osera-t-elle exiger l'exactitude, l'assiduité, la fidélité à tous les exercices, soit publics, soit intérieurs, lorsqu'on verra qu'elle abuse de son autorité pour vivre à sa mode et selon qu'il lui plaît, ayant toujours des prétextes, et se prévalant de tout pour excuser sa dissipation et son dérangement perpétuel? Pour peu qu'elle raisonne et qu'elle rentre en elle-même, ne sera-t-elle pas forcée de se taire? ou si, malgré tout cela, elle venait à s'expliquer et à se plaindre des relâchements qu'elle aperçoit, et des fautes qui se commettent, ne serait-on pas tenté de lui alléguer ce proverbe cité par Jésus-Christ, dans l'évangile de saint Luc (4. 23.) : *Médecin, guérissez-vous vous-même.*

2. *Vigilance.* Tout supérieur est responsable de ceux que Dieu a mis sous son obéissance. Par conséquent il doit veiller sur eux : un père sur sa famille, un pasteur sur son troupeau, et vous sur votre maison. Devoir que vous ne pouvez négliger sans une offense très-grève : car c'est de là que dépend, ou le soutien, ou la ruine d'une communauté. Un tel intérêt n'est-il pas assez grand pour engager la conscience, et ne devez-vous pas trembler en y pensant? Ce n'est pas mon dessein de vous troubler par de vaines frayeurs; mais, en vérité, bien des supérieures vivent là-dessus dans une sécurité pire que tous les scrupules et toutes les frayeurs que je vous donnerais. Elles sont dans leur place comme ces idoles que nous dépeint le prophète, au psaume 113. 5. On leur présente de l'encens : mais du reste *elles ont des yeux et ne voient point, elles ont des oreilles et n'entendent point, elles ont des mains et n'agissent point, elles ont des pieds et ne marchent point.* C'est-à-dire, qu'ennemies de tout soin et de toute peine, elles n'entrent presque en rien, elles ne s'informent de rien, elles ne prennent garde à rien : leur unique vue est de couler en repos le temps de leur supériorité; pourvu qu'on ne les importune point, et qu'on les laisse en repos, elles sont contentes. Mais cependant tout le temporel d'une maison est mal administré et se dissipe; mais cependant mille usages s'introduisent, et chacun se donne des libertés qui passent en coutume, et qui sont de véritables abus; mais cependant les anciens règlements s'abolissent, la discipline domestique se renverse, le recueillement se perd, la ferveur se refroidit; plus de zèle pour le service de Dieu, plus de silence, plus de retenue, plus d'oraison; et plaise au Ciel que d'autres désordres ne succèdent pas à ceux-ci, et que l'abomination de la désolation ne s'établisse dans le lieu saint!

Or, rien de tout cela ne retombera-t-il pas sur la supérieure? et sera-t-elle dûment justifiée devant Dieu, quand elle dira : Seigneur, je n'en étais pas instruite? Non, elle ne l'était pas; mais parce qu'elle ne voulait pas l'être, ou qu'elle ne le voulait pas bien; mais parce qu'elle se souciait peu de l'être; mais parce qu'elle ne prenait pas les mesures raisonnables pour l'être. Quel poids aura-t-elle donc à porter, et n'est-il pas à craindre qu'elle n'en soit accablée? Gardez-vous, au reste, de donner dans une extrémité tout opposée, et apprenez à distinguer la vigilance qui est une vertu, et l'inquiétude qui est une faiblesse. Rendez-vous attentive et vigilante; c'est ce que je vous demande : mais je n'entends point que vous soyez de ces supérieures timides et trop recherchantes, qui prennent ombrage de tout, et que tout alarme. Esprits défiants et soupçonneux, leurs vivacités, leurs mouvements, leurs agitations continuelles les fatiguent beaucoup, quoiqu'assez inutilement; et par là même, elles ne fatiguent pas moins une communauté composée de très-bons sujets, qui n'ont pas besoin d'une inspection si scrupuleuse et si incommode. Il y a de la modération en toutes choses, et des bornes où il faut se contenir.

3. *Charité.* Que ne puis-je vous l'inspirer dans toute la perfection que vous devez l'avoir! ou puissiez-vous travailler solidement à l'acquérir, et la mettre partout en œuvre! Remarquez, s'il vous plaît, ce que je dis : dans toute la perfection que vous devez l'avoir. Et en effet, cette charité commune et fraternelle, que nous nous devons les uns aux autres en qualité de chrétiens, ne suffit pas à une supérieure au regard de ses filles; mais puisque ce sont ses filles en Jésus-Christ, elle leur doit une charité de mère. Je veux dire qu'elle leur doit une charité tendre, pour compatir à leurs infirmités; une charité bienfaisante, pour leur faire tous les plaisirs, et leur procurer tous les soulagements conformes à leur état; une charité affable et prévenante, pour leur ouvrir le cœur et leur donner la confiance de lui exposer leurs sentiments; une charité douce et patiente, pour les écouter à toutes les heures, et ne les rebuter jamais, malgré l'ennui que quelques-unes peuvent lui causer; une charité universelle, qui les embrasse toutes en Notre-Seigneur, sans distinction et sans prédilection. De cette sorte, vous aurez dans votre gouvernement la plus solide et la plus sensible consolation que puisse désirer une supérieure, qui est de voir ses filles venir à elle avec confiance; lui obéir par amour, et non par crainte; chercher auprès d'elle leur soutien dans toutes

leurs peines, et leur conseil dans toutes leurs résolutions ; lui faire part de leurs pensées les plus intimes, et déposer leurs âmes dans ses mains.

Mais que serait-ce, si vous étiez de ces supérieures hautes et impérieuses, qui pensent bien plus à relever leur autorité, qu'à l'adoucir et à la tempérer, de ces supérieures indifférentes, dures, sans pitié (car il y en a de ce caractère, et je ne crois pas m'exprimer trop fortement); de ces supérieures très-indulgentes pour elles-mêmes, très-peu touchées des besoins d'autrui, et traitant volontiers d'imagination tous les maux dont on se plaint; de ces supérieures brusques dans leurs manières, sèches dans leurs paroles, aigres dans leurs réprimandes, fâcheuses dans leurs humeurs, partiales dans leurs affections, accordant tout aux unes et refusant tout aux autres? Pourriez-vous alors trouver mauvais que les cœurs vous fussent fermés, et que chaque particulière, après avoir essuyé vos rebuts et vos rigueurs extrêmes, se tînt à l'écart, et attendît une conduite plus charitable et plus engageante que la vôtre? Souvenez-vous que le joug de la religion est le joug de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ nous assure, dans les termes les plus formels, que son joug est doux et son fardeau léger. Ne démentez pas cette parole de la vérité même, et n'appesantissez pas, ne rendez pas insupportable un joug qui, selon la promesse de notre divin Maître, doit être aisé à porter. Il ne faut pas pécher par aucun excès; mais il me semble, après tout, que dans une supérieure, il serait moins condamnable de pécher par un peu trop de bonté, que par trop de sévérité. Pensez que vos filles ne sont pas des esclaves; qu'elles ne sont pas nées dans la dépendance, mais qu'elles s'y sont réduites volontairement et par choix; que ce sont les servantes de Dieu, qui est un Dieu de miséricorde; que c'est le plus cher troupeau du Fils de Dieu, qui en a fait ses épouses. Peut-être quelqu'une vous paraîtra-t-elle trop délicate, trop occupée de sa santé; mais, à moins que vous n'en ayez une certitude bien fondée, penchez plutôt à la contenter, autant que cela se peut, qu'à lui retrancher ce qu'elle croit lui être nécessaire. Dans le danger d'être trompée, il vaut mieux que vous le soyez en faisant du bien, que de l'être en contristant une personne et en la mortifiant.

4. *Fermeté.* C'est le correctif d'une lâche et molle condescendance : car la charité ne doit point dégénérer dans une tolérance aveugle et pusillanime, ni affaiblir le gouvernement. Les puissances du siècle ont le glaive en main pour punir les coupables, et vous avez en main l'autorité pour réprimer les esprits indociles, et pour les tenir dans le devoir. Quand donc l'occasion se présente, et qu'il y va de la gloire de Dieu, et du bon ordre de votre communauté, c'est alors que vous devez vous armer d'une sainte assurance; que vous devez avertir, reprendre, user de tout votre pouvoir, et vous opposer comme un mur d'airain à tous les scandales et à toutes les nouveautés. Vous me direz qu'il faut à tout cela de l'assaisonnement et de l'onction : j'en conviens; mais je vous dis aussi qu'il y faut de la force et de la résolution. Voyez quelle menace Dieu faisait à son prophète : elle est terrible, et elle vous regarde. (Ezech. 3. 17, 18.) : *Prophète, je vous ai établi sur la maison d'Israël pour lui annoncer mes ordres, et lui déclarer mes volontés. Si par une considération humaine, et par une timidité indigne de votre ministère, vous demeurez dans le silence ; si vous manquez de vous faire entendre à ce peuple, et que quelqu'un s'égare et se perde, il périra dans son péché et par son péché : mais ce péché même vous sera imputé ; vous y participerez, et le sang de ce pécheur frappé de mon indignation et de ma colère, rejaillira sur vous pour votre ruine et pour votre condamnation.* C'est ainsi que Dieu vous parle à vous-même dans la situation présente ou vous êtes, et il n'y a rien là que vous ne puissiez vous appliquer.

Si, par une trop grande réserve, vous avez des ménagements où vous n'en devez point avoir; si, par votre extrême facilité, c'est la communauté qui vous gouverne, au lieu qu'on vous a constituée pour la gouverner, qu'arrivera-t-il de là? ce sera bientôt un renversement universel, parce qu'il n'y aura plus de frein qui arrête. Or, dans ce renversement que vous auriez pu et dû prévenir, jugez ce qu'il y aurait à craindre pour vous de la part de Dieu. Mais je voudrais ne faire de peine à personne : vous le voudriez, et moi je vous dis qu'il y a des personnes à qui l'on est quelquefois obligé d'en faire. Mais je les choquerai, j'attirerai bien des murmures contre moi, et je prévois que cela fera du bruit : vous le prévoyez, et moi, je vous réponds qu'il y a des conjonctures où le bruit est nécessaire; que les murmures retomberont sur celles qui s'y laisseront emporter ; qu'ils passeront, et que vous aurez acquitté votre conscience. Mais il est fâcheux de s'exposer, en parlant, à des réponses désagréables, et à de secrètes animosités dont il ne sera pas aisé dans la suite d'effacer l'impression. La chose est fâcheuse, je le sais ; mais je vous demande : Qui parlera donc si vous vous taisez? et comme vous avez les avantages de la supériorité, n'est-il pas juste que vous en ayez les désagréments? Enfin, vous souhaiteriez de gagner les cœurs, et de vous affectionner la maison; votre intention est bonne, elle est louable; mais vous êtes dans l'erreur, si vous comptez de vous faire aimer par une indulgence qui souffre tout, et qui accorde tout. On vous méprisera; et celles mêmes qui vous témoigneront plus d'attachement, parce que vous ne les contredirez en rien, perdront pour vous toute estime dans le fond de l'âme. Car voilà comment nous sommes faits. En même temps que nous voulons, par le sentiment naturel, jouir de notre liberté

et satisfaire nos désirs, si néanmoins un supérieur nous lâche trop la bride, et nous abandonne à nous-mêmes, notre raison le condamne. Ayez pour toutes vos filles beaucoup d'honnêteté, beaucoup de douceur, je vous l'ai déjà dit : mais d'ailleurs faites-leur comprendre que vous savez vous faire craindre, respecter et obéir. Elles ne vous en aimeront pas moins, et elles vous en estimeront davantage.

5. *Prudence.* De toutes les vertus requises pour le gouvernement, voilà sans contredit la plus importante : voilà l'âme de tout gouvernement, soit séculier, soit religieux. Aussi, dans un supérieur la préfère-t-on à la sainteté même; et c'est une maxime générale, qu'il vaut mieux être gouverné par un homme sage, quoique moins saint, que par un Saint dépourvu d'une certaine sagesse. En effet, suivant la remarque de saint Augustin, un Saint n'est saint que pour lui-même; mais un supérieur sage l'est pour le bien et l'utilité de sa maison. Avec cette prudence l'on est presque toujours assuré du succès; ou, si le succès n'est pas tel qu'on pouvait l'attendre, on est au moins toujours exempt de reproche, parce qu'on n'a point agi témérairement et qu'on n'a rien entrepris mal à propos. Mais, sans cette prudence, combien fait-on de fautes, et combien en fait-on faire aux autres? Observez ces dernières paroles : Combien de fautes fait-on faire aux autres? Souvent une fille, qui, du reste, était un très-bon sujet, ou avait toutes les qualités pour l'être, s'oublie, s'échappe, se déroute, et se précipite dans un égarement d'où peut-être elle ne reviendra jamais : pourquoi? c'est qu'elle a eu le malheur d'avoir affaire à une supérieure indiscrète et inconsidérée, qui n'a pris nulle précaution à son égard; qui n'a fait nulle attention au caractère de son esprit, au tempérament, à ses dispositions; qui n'a pas su se modérer, s'étudier, choisir le temps, les conjonctures favorables, prévoir les suites d'un avertissement mal placé, et qui s'est livrée à un zèle trop impétueux pour la pousser et pour l'humilier.

C'est par cette raison qu'un très-saint religieux, assez connu de nos jours, et dont la mémoire est en vénération, priait Dieu, dans la défiance qu'il avait de lui-même, de ne lui point donner de supérieurs qui fussent pour lui des occasions de chutes. Il est vrai que la prudence dont je vous parle, et dont vous concevez la nécessité, est un don de Dieu, qui départ ses grâces à qui il lui plaît, et comme il lui plaît : mais il n'est pas moins vrai, qu'avec le secours d'en haut on peut s'y former, on peut l'acquérir. On l'acquiert par la réflexion, et par de fréquents retours sur soi-même. On l'acquiert par les épreuves passées, et par les exemples dont on a été témoin. On l'acquiert en prenant conseil, et ne déférant point trop à son propre sens; en consultant des personnes d'âge, d'expérience, de vertu, et qu'on sait les plus capables de nous diriger. Mais surtout on l'obtient par la prière, car, *si quelqu'un a besoin de sagesse*, dit saint Jacques (1. 5.), *qu'il en demande à Dieu*. Que ce soit là votre grande ressource. Dans tous vos desseins, dans toutes vos vues, dans toutes vos délibérations, implorez l'assistance de Dieu, et les lumières de son esprit. Tâchez d'abord à vous dégager de toute passion, de tout intérêt, de tout préjugé, qui pourrait vous séduire; puis dites à Dieu comme Salomon (Sap. 9. 10.) : *Vous voyez, Seigneur, la droiture de mon âme. Je ne veux que ce que vous voulez : mais comment connaîtrai-je votre divine volonté, et comment l'accomplirai-je, si vous ne m'éclairez et si vous ne m'aidez? Envoyez-moi donc votre sagesse, ô mon Dieu! envoyez-la-moi du plus haut des Cieux, afin qu'elle travaille avec moi, et que je travaille avec elle.* Dieu vous écoutera, il vous conduira, il répandra sur vous ses bénédictions; et tout votre gouvernement tournera à sa gloire, à l'avantage de votre communauté, et à votre sanctification.

Pensées de Bourdaloue, t. 2, p. 193.

ÉTERNITÉ

COMPARÉE A UNE PENDULE.

Savez-vous ce que c'est que l'éternité? C'est, répond un saint Prédicateur de notre siècle, c'est une pendule dont le balancier dit sans cesse : *Toujours, jamais, jamais, toujours, toujours.* Pendant ces révolutions, un condamné s'écrie : quelle heure est-il? Et la même voix lui répond : *l'éternité.* Je vous laisse, mon frère, avec cette réflexion : *l'homme entrera dans la maison de son éternité.* Fasse le ciel qu'elle soit heureuse pour vous!

Bonnardel, Inst. famil., t. 5, p. 135.

A une roue.

Voyez ci-dessus, à la fin de la page 201.

L'homme ira dans la maison de son éternité.

Le prophète se sert du mot *ira* pour montrer que chacun ira, en effet, où il voudra aller; on n'y sera pas porté, on ira de soi-même, et de sa propre volonté. Il est certain que Dieu veut le salut de tous, mais il ne prétend pas nous sauver malgré nous. Il a placé devant chacun de nous la vie et la mort, c'est à nous de choisir (Eccl. 15. 19.). Jérémie dit aussi que le Seigneur nous a tracé deux chemins, l'un conduit au ciel, l'autre en enfer (Jér. 21. 8.)... Quiconque veut prendre la voie de l'enfer, comment pourra-t-il jamais arriver au Ciel? Chose étonnante! tous les pécheurs prétendent se sauver, et en attendant, ils se condamnent d'eux-mêmes aux supplices éternels; et chacun d'eux se dit : J'espère être sauvé. Mais, répond saint Augustin, ne faut-il pas être dépourvu de sens pour prendre du poison dans l'espoir de guérir? Ensuite, combien de chrétiens, combien d'aveugles se vouent à la mort, par leurs péchés, en se flattant de ce spécieux prétexte : Plus tard, je penserai à

recourir au remède. O aveuglement fatal, combien n'en as-tu pas précipités en enfer !

S. Liguori, Consid. sur les Max. étern., p. 163.

Y penser sans se convertir, c'est être insensé ou sans foi.

Saint Augustin dit que celui qui pense à l'éternité sans se convertir, est insensé ou n'a pas de foi : *O æternitas, qui te cogitat, nec pœnitet, aut certo fidem non habet, aut si habet, cor non habet* (S. Aug. in Soliloq.).

S. Liguori, Serm., t. 2, p. 215.

Trois vérités encourageantes : 1° Vous êtes fait pour l'éternité. 2° Vous êtes le maître de votre éternité. 3° Vous touchez à votre éternité.

Pour exciter votre courage, animer votre confiance, réfléchissez souvent sur ces trois vérités : 1° vous êtes fait pour l'éternité, 2° vous êtes le maître de votre éternité ; 3° vous touchez à votre éternité.

Vous êtes fait pour l'éternité. Votre raison et votre foi vous le disent : votre cœur lui seul, par le désir qu'il a de survivre à la mort, par l'horreur qu'il sent pour la destruction de vous-même, vous en est une preuve invincible. Ce désir inné de notre conservation, ce désir ardent de l'immortalité, ce désir commun à tous les hommes Dieu peut également le satisfaire. Pourquoi la suprême bonté nous l'eût-elle donné, si elle ne voulait le contenter ? Serait-ce faute de pouvoir de la part de la Divinité ? Mais, dans elle, la puissance n'est-elle pas infinie, éternelle et par conséquent toujours la même ? D'ailleurs, la création actuelle ne suppose-t-elle pas pour le moins autant de pouvoir qu'une éternelle conservation ? Aveugle impiété ! pour pouvoir douter de cette immortalité, il faut que tu commences par détruire les premières idées du raisonnement.

Vous êtes le maître de votre éternité. Avec la grâce, sans laquelle vous ne pouvez rien, on vous propose, dit l'Ecriture, l'eau et le feu, le bien et le mal, la vie et la mort ; c'est à vous, ajoute-t-elle, à porter la main à celui que vous voudrez. En chemin vers l'éternité, sans que votre âme puisse désormais cesser d'exister, vous allez nécessairement aboutir ou au Ciel ou à l'enfer. L'alternative est effrayante ; cependant elle ne peut point souffrir de milieu, soit que vous mouriez en état de grâce, soit que vous mouriez dans l'état du péché. Par la mort, tout reste immuable. C'est donc à vous à vous assurer, moyennant le secours d'en haut, un bonheur éternel, comme c'est vous uniquement qui vous en privez par le péché.

Vous touchez à votre éternité. Vos plus belles années sont écoulées : hélas ! vous avez vécu. Si votre carrière n'est pas entièrement terminée, elle est du moins bien avancée, et elle s'abrége à chaque instant : un siècle n'est rien devant les années éternelles. Ne contredisez point des vérités palpables, mais servez-vous de votre raison pour tirer les conséquences les plus salutaires et les plus légitimes. Vous êtes fait pour l'éternité, vous ne devez donc jamais l'oublier, puisque tout ce qui passe ne mérite aucune considération, en comparaison de ce qui durera toujours. Vous êtes maître de votre éternité : vous devez donc, non-seulement vous garantir du désespoir, mais n'écouter pas même le moindre découragement. Vous touchez à votre éternité, il faut donc n'user d'aucun délai en fait de conversion ; il faut vous convertir à ce moment, et ne vous relâcher jamais. Si vous formez sincèrement ce propos, si vous vous soutenez dans cette résolution, il ne vous restera de crainte que celle qui est nécessaire pour vous maintenir dans l'humilité et opérer votre salut

Roissard, La consol. du chrét., p. 47.

ÉTIENNE (S.).

Sa prière pour ses bourreaux.

Ses bourreaux l'attaquent avec des cailloux, et il ne se défend qu'avec des prières ; et comment s'y prend-il pour prier pour eux ? Ce n'est pas assez que pendant que les pierres pleuvent sur lui de tous côtés, il se trouve le courage et la liberté de faire des prières ; il faut qu'il s'oublie soi-même, dit saint Augustin (Serm. 9 de verb. Mich. 8. n. 11), pour ne se souvenir que de ses ennemis : il faut qu'il en fasse plus pour eux, qu'il n'en fait pour lui ; qu'il demande leur salut avec plus d'instance que le sien propre. Car il ne se tient que debout, quand il prie pour lui ; mais il tombe sur ses genoux et se prosterne à terre, lorsqu'il prie pour ses ennemis : ce qui fait bien voir, qu'il est plus sensible au crime de ses persécuteurs, qu'à tout ce qu'il essuie de leur violence. Et que demande-t-il dans sa prière ? *Domine, ne statuas illis hoc peccatum :* Seigneur, pardonnez-leur, ne leur imputez pas ce péché ; il conjure son Sauveur de faire miséricorde à ceux qui n'ont pour lui que de l'inhumanité : il demande la vie pour ceux qui lui donnent la mort, il offre son sang pour ceux qui le répandent ; et ses prières sont si efficaces, qu'elles obtiennent la conversion de Saul, le plus acharné de ses persécuteurs, et qui gardant les vêtements des autres, le lapidait par les mains de tous. *Nam si martyr Stephanus non sic orasset,* dit saint Augustin, *Ecclesia Paulum hodie non haberet : sed ideo de terra erectus est Paulus, quia in terra inclinatus exauditus est Stephanus.* Où sera le cœur assez dur pour garder la moindre haine contre le prochain après un tel exemple ?

Chevassu, Médit., t. 5, p. 381.

ÉTOILES.

Elles annoncent la force et l'étendue de la main qui les a produites

Si demain, dit un philosophe, le doigt de l'Eternel gravait ces mots sur une nue en caractères de feu : *Mortels, adorez un Dieu :* qui

doute que tout homme ne tombât à genoux et n'adorât? Eh quoi! avons-nous besoin que Dieu nous parle français, chinois, arabe? Que sont les étoiles, semées dans l'espace, sinon des caractères lisibles et intelligibles à tous, qui annoncent dans le calme et le silence d'une nuit paisible, la force et l'étendue de la main qui les a produites?

De Feller, Catéch. phil., t. 1, p. 138.

Leur grandeur.

Selon les astronomes, il y a dans le ciel des étoiles *quatre-vingts fois* plus grandes que la terre, avec toutes les eaux qui l'environnent.

Louis de Grenade, Guide des péc., p. 10.

ÉTUDE.

But d'un étudiant chrétien.

Quiconque veut étudier en chrétien, doit se proposer sans cesse l'exemple de saint Thomas, c'est-à-dire qu'il doit se défier de ses propres lumières, ne se mettre au travail qu'après avoir imploré le secours d'en haut, se tenir continuellement en la présence de Dieu, élever de temps en temps son cœur vers lui par des aspirations enflammées, lui demander avec ferveur l'éclaircissement de ses doutes et la solution de ses difficultés. S'il est fidèle à cette pratique, il éprouvera bientôt, comme saint Thomas, qu'*on apprend plus aux pieds du crucifix que dans les livres.* Alors les connaissances qu'il acquerra tourneront toutes au profit de son âme; elles deviendront pour lui un nouveau motif de reconnaître son néant, de s'attacher à Dieu, de l'aimer, de le servir. N'oublions jamais ce que dit saint Bonaventure: «Un homme d'étude qui répètera souvent dans son cœur: *Quand est-ce, Seigneur, que je vous aimerai,* allumera beaucoup plus aisément en lui le feu sacré de l'amour divin, que par des pensées brillantes, ou par des spéculations arbitraires sur la profondeur des secrets de Dieu, sur la génération éternelle du Verbe, ou sur la procession du Saint-Esprit.»

Godescard, t. 4, p. 43.

Elle est nécessaire, ainsi que les lectures.

Attende lectioni et doctrinæ, fili. Sicut avis ad volatum; sicut homo ad laborem natus est; sic tu sacerdos, ad scientiam et pietatem.

Ergone te securum crederes, si, canonicis horis persolutis, oratione mentali peracta, missa celebrata, reliquum tempus otio, vagationi, rebus inanibus impenderes?

Non sic, fili, non sic: labia tua custodient scientiam; et si tu scientiam repuleris, repellam te.

Tempus dedi tibi, non ut perdas, sed ut illud in judicio mihi cum usuris restituas.

... Scientia per pias lectiones et sacra studia acquisita, infinitus thesaurus est, quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei.

... O sacerdos! si sine libris, sine studio et lectione manes, es utique sicut miles sine armis, sicut equus sine frænis, navis sine remis, scriptor sine calamo, avis sine pennis, cœtus sine ductore.

Quære etiam pro teipso, fili, scientiam sanctorum, scientiam salutis: quære perfectionem statui tuo adeo necessariam; hanc in pia et quotidiana lectione invenies...

Ne multa cursim legas, sed pauca collecto animo.

Cum legeris, lectionis medullam in corde tuo absconde; ut rursus revocata, ruminetur; ruminata, fœda tua corrigat, pulchra tua plus ornet.

... Lege, fili; lectio te ignarum docebit, te otiosum arguet, te torpentem excitabit, te dormientem exstimulabit: te errantem corriget, te corruentem eriget, te vane ridentem terrebit, te lugentem consolabitur, te humilem laudabit, te superbientem vituperabit: te debilem confortabit, te præsumentem reprimet, te turbatum mitigabit, te tristem lætificabit, te perversum increpabit, te pium justificabit.

Memor. vitæ sacerd., p. 162.

Etude de la théologie. Exemple de M. de la Mothe, évêque d'Amiens.

La théologie doit tenir la première place dans nos études. M. de la Mothe, évêque d'Amiens, cet homme d'une si éminente piété, partageait son cours de théologie de façon à le lire entièrement dans l'espace d'une année, et il s'en faisait lire encore le jour même où il mourut. Nous n'avons ni de meilleure règle, ni de plus bel exemple à proposer.

Beaume, Le guide du jeune prêtre, p. 23.

EUCHARISTIE.

Comparaisons pour éclaircir le mystère de la présence réelle de Jésus-Christ.

Non-seulement le corps de Jésus-Christ est tout entier dans chaque particule de l'hostie et dans chaque particule des espèces du vin, après la division de l'hostie ou des espèces du vin; mais avant cette division, il est aussi tout entier dans toute l'hostie et dans chaque particule de l'hostie, et tout entier dans toutes les espèces du vin, et dans chaque particule de ces espèces. Ceci se peut éclaircir par quelques comparaisons naturelles. L'âme, par exemple, est tout entière dans tout le corps, et tout entière en chaque partie du corps; et le son que rend la voix, quand quelqu'un vous parle, est tout entier dans vos oreilles, et tout entier dans les oreilles de ceux qui l'entendent avec vous. De plus, si vous prenez un miroir, vous vous y verrez représenté tout entier, quoique le miroir soit beaucoup plus petit que vous; et si vous cassez le miroir en plusieurs pièces, vous vous verrez en chacune de ces pièces, de même que vous vous voyiez auparavant dans tout le miroir. Les saints et les docteurs se servent de ces exemples, et de plusieurs autres de même nature, pour nous faire comprendre

en quelque sorte ces mystères adorables : car encore qu'il n'y ait aucun de ces exemples qui ait une parfaite et entière convenance avec ce que nous voulons expliquer, ils ne laissent pas toutefois d'y donner un peu de jour.

Rodriguez, Trait. de la perf. chrét., t. 4, p. 285.

Dilemme sur la présence corporelle de Jésus-Christ.

Ou il n'y a rien de vrai dans la religion, ou il est certain que Jésus-Christ réside corporellement dans le sacrement de nos autels ; et par un raisonnement ultérieur et aussi infaillible, ou il n'y a rien de vrai dans l'univers, ou il est sûr que, si celui que vous recevrez substantiellement sous les espèces sacramentelles est pour vous, tous les hommes et tous les démons ne peuvent rien contre vous, et que, s'il vous pardonne, vous n'avez plus rien à craindre, ni sur la terre, ni dans l'enfer, ni pour le temps, ni pour l'éternité. Quel avantage ! quel attrait ! Allez donc, en vous éprouvant avec un nouveau soin, et en concevant toujours de nouvelles espérances ; allez assidûment à cette source intarissable de vie, de force et de lumière.

Bourdard, la consol. du chrét., p. 36.

Pourquoi Jésus-Christ a institué ce sacrement à sa mort.

Pourquoi attend-il à sa mort, pour l'institution de ce sacrement ? Pourquoi ne l'établit-il pas auparavant ? c'est que les gages d'amour qu'on donne au terme de la vie, restent plus profondément gravés dans la mémoire, et sont d'un plus grand prix (Saint Bernardin.) Jésus-Christ s'était déjà donné à nous d'une multitude de manières : comme compagnon de notre exil, comme maître, comme père, comme lumière, comme modèle et comme victime ; restait le dernier degré de l'amour qui le détermina à devenir, lui-même, notre nourriture, pour nous être intimement uni, comme les aliments s'unissent à celui qui les prend. (Ibid.)

S. Liguori, consid. sur les Max. etern. p. 386

Pourquoi sous les espèces du pain.

Les pères spirituels remarquent que le pain, quoique destiné à être consumé en servant de nourriture, peut aussi être conservé, en attendant qu'on s'en nourrisse ; et ils ajoutent que c'est pour cette raison que Jésus-Christ a voulu nous laisser son corps sous les espèces du pain, non-seulement pour être consumé en s'unissant aux âmes fidèles dans la communion ; mais encore pour être conservé dans ses sacrés tabernacles, pour demeurer au milieu de nous, et par là nous rappeler sans cesse le souvenir de l'amour immense qu'il a eu pour nous. (p. 27.)

... Sainte Thérèse disait : que ce Roi de gloire s'était comme caché et voilé sous les apparences du pain dans le sacrement, pour nous animer à approcher de lui avec plus de confiance en son cœur divin. Approchons-nous donc de ce Dieu Sauveur avec cette confiance entière, et demandons avec pleine assurance ses grâces.

Id. visites au s. sacr. p. 45.

— Pour que tout le monde pût aisément le recevoir, il choisit les espèces du pain. S'il se fût donné sous les espèces d'un aliment rare et de grand prix, les pauvres en auraient été privés ; mais Jésus a voulu se mettre sous les espèces du pain, parce qu'il coûte peu, se trouve en tout lieu, et facilite la fréquentation du sacrement.

Id. pratique de l'Amour envers Jésus-Christ. p. 24.

Jésus-Christ y invite tout le monde.

Il invite les malades pour les guérir, les aveugles pour les éclairer, les faibles pour les fortifier, les affligés pour les consoler, les pécheurs pour les sanctifier, les parfaits pour les maintenir dans leur ferveur, et pour les empêcher de se relâcher.

Pinart, La nour. de l'âme chrét., p. 73.

C'est un repas grand sous un quintuple rapport.

Fut-il jamais en effet de repas plus grand, plus magnifique que celui-ci ? Ce repas est grand de la part de celui qui le donne : ce n'est pas un prince, un roi de la terre, mais Jésus-Christ, le Roi des rois. Il est grand, ce repas, par la qualité des mets qu'on nous y sert : ce n'est pas un pain matériel, ni la viande des animaux la plus exquise, mais c'est la chair adorable, c'est le sang précieux d'un Dieu homme qui nous y sont présentés sous les espèces du pain et du vin. Il est grand par le nombre des conviés qui sont invités : ce sont tous les fidèles, tous les enfants de la sainte Eglise, de quelque qualité qu'ils soient, qui y sont admis. Il est grand par la pluralité des lieux où il est servi : c'est dans toutes les églises du monde chrétien. Il est grand enfin, ce repas, par la longueur du temps qu'il doit durer : ce n'est pas pour quelques jours, pour quelques mois, comme celui du grand Assuérus, qui en dura six, ni pour quelques années, mais c'est jusqu'à la fin des siècles qu'il durera, qu'il sera présenté à tous ceux qui voudront y participer.

Prônes de Billot., t. 3, p. 225.

C'est l'amour des amours.

Saint Bernard appelle ce sacrement *amour des amours*, parce que ce don renferme tous les autres dons du Seigneur, ceux de la création, de la rédemption, de la prédestination à la gloire : car l'Eucharistie n'est pas seulement une preuve de l'amour de Jésus-Christ, elle est encore un garant du paradis qu'il veut nous donner, dit l'Eglise.

S. Liguori, Prat. de l'am. envers J.-C., p. 22.

Merveille d'amour.

Jamais la tendresse des pères pour leurs enfants, la libéralité des rois pour leurs favo-

ris, n'alla si loin que celle de notre Sauveur, le meilleur des pères, le plus libéral de tous les rois. Les pères donnent à leurs enfants dans leurs testaments leurs biens, leur succession, leur héritage; mais Jésus-Christ, dans le testament qu'il fait avant que de mourir, nous donne son corps, son sang, et par conséquent un bien infiniment plus précieux que tous les trésors de la nature et tous les empires du monde. En nous donnant ce corps, ce sang adorable, il nous donne en même temps son âme, sa divinité, sa personne, parce que ces choses étant inséparables l'une de l'autre, il ne peut en donner une qu'il ne les donne toutes. Quel présent! quelle magnificence! quelle prodigalité d'un Dieu à l'égard de sa créature! Si ce Dieu de bonté avait permis à l'homme de lui demander tout ce qu'il eût voulu et pu imaginer, l'homme aurait-il jamais osé porter jusque-là ses espérances? et Dieu, pour contenter les désirs de l'homme, aurait-il pu trouver quelque chose de meilleur à lui donner? Non, dit saint Augustin, tout riche, tout-puissant qu'il est, il n'avait rien et ne pouvait rien trouver de plus précieux pour enrichir l'homme : *Cùm sit divitissimus, plus dare non habuit.* C'est donc à dire, mes frères, que dans la sainte Eucharistie l'homme est enrichi de Dieu même, comme dit saint Ambroise; que Dieu lui tient lieu de tout; qu'en se donnant à lui, il lui donne en même temps tous les biens qu'il peut désirer : *De toto Deo dives.* Quel excès de tendresse, encore une fois! quel prodige de libéralité d'un Dieu pour sa créature!

Prônes de Billot, t. 3, p. 213.

Pourquoi Jésus-Christ reste jour et nuit sur nos autels.

C'est Jésus-Christ même qui nous renouvelle cette consolante promesse, et qui nous assure que, jour et nuit, il sera présent pour nous et au milieu de nous dans le sacrement des autels. Mon Seigneur et mon Dieu! n'était-ce pas assez d'y rester durant le jour, où vous pouviez avoir des adorateurs auprès de vous? Mais je vous entends; l'amour tendre que vous avez pour nous, vous a tellement attaché à nous, que vous ne pouvez nous quitter ni nuit ni jour. (P. 60.) O véritablement heureuses les âmes, fidèles amantes de Jésus-Christ! qui ne trouvent point en ce monde de plus douce consolation que de demeurer auprès de leur bien-aimé, en présence du sacrement où il les réunit: et que je serais heureux moi-même, ô mon Dieu! si je ne trouvais désormais de plus grand plaisir que de demeurer toujours auprès de vous, toujours occupé de vous, puisque, dans vos saints tabernacles, vous êtes sans cesse occupé de moi et de mon bonheur! (P. 63.)

Cela doit enflammer notre amour.

. . . Le vénérable père Olympio, théatin, disait qu'en effet il n'est rien sur la terre qui dût plus enflammer le feu du divin amour dans le cœur des hommes, que le sacrement adorable des Autels, où le Dieu d'amour par excellence réside jour et nuit pour nous.

O divin Jésus! ô Dieu d'amour par excellence! faites que mon cœur soit tout consumé de votre amour; faites que je ne pense, que je ne désire, que je ne cherche, que je ne trouve que vous. O que je serais heureux, si j'étais tout possédé de ce feu divin, et si, à mesure que mes années s'écoulent, cet amour augmentait! Verbe divin! je vous vois tout sacrifié, tout anéanti pour moi sur cet autel, n'est-il pas juste que, puisque vous vous rendez victime pour mon amour, je me sacrifie aussi, je me consacre tout à vous?

S. Liguori, Vis. au S. Sacr. p. 66.

Se détacher de tout pour l'amour de Jésus.

Je me détache de tout, de cœur et d'esprit, pour vous aimer uniquement : parents, amis, biens, santé, liberté, vie même, si vous la demandez, tout vous est offert, tout est sacrifié, s'il le faut, pour vous plaire : satisfactions, commodités de la vie, consolations même spirituelles, je renonce de tout mon cœur à tout, si par là je puis obtenir votre amour et vous témoigner le mien. (P. 69.)

Désir de voir ce qu'on aime.

Les personnes qui aiment, ne peuvent goûter de plus grand plaisir que de se trouver en présence de celles qu'elles aiment. Si nous aimons véritablement Jésus-Christ, le voilà près de nous, nous sommes en sa divine présence, il nous voit, il nous entend; n'avons-nous donc rien à lui dire? (P. 71.)

J.-C. est sur un trône de grâce et d'amour.

Un jour, dans la vallée de Josaphat, en qualité de juge souverain des vivants et des morts, il paraîtra sur un trône de gloire et de majesté, mais maintenant, dans le sacrement de ses autels, il est assis sur un trône de grâce et d'amour. Si un roi, pour témoigner sa tendresse à un pauvre berger, venait habiter dans sa pauvre cabane, le berger ne serait-il pas un monstre d'ingratitude, s'il manquait à aller souvent offrir ses hommages à ce roi si plein de bonté, sachant le désir ardent qu'il a de le voir, et que c'est pour avoir plus souvent l'occasion de le voir et de s'entretenir avec lui, qu'il est venu près de lui fixer sa demeure?

S. Liguori, Vis. au S. Sacrem. p. 73.

On peut s'entretenir familièrement avec lui.

Il est bien doux de se trouver en la compagnie d'un ami fidèle et sincère; quelle consolation n'y trouve-t-on pas dans le monde même! Mais quelle consolation bien plus solide ne trouvons-nous pas, nous chrétiens, dans cette vallée de larmes, de rester en la compagnie de Jésus-Christ, le véritable et l'unique ami de nos âmes, qui nous aime si tendrement, et qui, pour cela, demeure continuellement avec

nous ! Le voilà, ce Dieu de bonté, dans le sacrement, nous pouvons nous entretenir familièrement avec lui, lui ouvrir notre cœur, lui exposer nos besoins, lui demander ses grâces; enfin nous pouvons traiter avec ce roi du Ciel, avec la plus intime familiarité et la plus entière confiance.

Id. ibid., p. 76.

Grande bonté et charité de Jésus.

. . . O très-doux et très-aimable Jésus ! quel respect, quelles actions de grâces, quelles louanges perpétuelles ne vous devons-nous pas pour la réception de votre corps sacré, dont nul homme ne peut expliquer la dignité!

. . . Vous êtes le Saint des Saints, et moi le rebut des pécheurs.

Voilà que vous vous abaissez jusqu'à moi, qui ne suis pas digne de lever les yeux vers vous !

Vous venez à moi, vous voulez être avec moi, vous m'invitez à votre banquet !

Vous voulez me donner à manger un aliment céleste, le pain des anges, qui n'est autre que vous-même, ô Pain vivant qui êtes descendu du Ciel, et qui donnez la vie au monde !

Voilà la source de l'amour et le triomphe de votre miséricorde. Quelles actions de grâces et quelles louanges ne vous sont pas dues pour ce bienfait !

. . . Lorsque tu célèbres ou entends la messe, ce mystère doit te paraître aussi grand, aussi nouveau et aussi agréable que si, ce jour-là même, Jésus-Christ descendant pour la première fois dans le sein de la Vierge, se faisait homme; ou qu'attaché à la croix, il souffrît et mourût pour le salut des hommes.

RÉFLEXIONS.

L'Eucharistie est le sacrement d'amour. Combien Jésus-Christ nous a-t-il aimés, puisqu'il n'a pas dédaigné de se faire notre nourriture de chaque jour ! Il veut être notre pain quotidien; en sorte qu'il soit l'aliment le plus familier de nos âmes, comme le pain grossier nourrit nos corps... C'est être ennemi de soi-même, que de n'être pas affamé de ce pain. Le Sauveur est là qui vous attend avec ses mains pleines de grâces. C'est l'agneau égorgé pour les péchés du monde, qui veut être mangé dans ce festin céleste. Venez, enfants de Dieu, vous rassasier de cette chair divine, et vous désaltérer dans ce sang qui efface tous les péchés. Il ne cache les rayons de sa gloire que pour n'éblouir pas vos faibles yeux, et pour vous accoutumer à une plus grande familiarité. (Fénelon.)

Imit. de J.-C., liv. 4, ch. 2.

Jesus-Christ est toujours prêt à donner audience.

Il n'est pas permis, dit sainte Thérèse, à tout le monde de parler au roi : ce qu'on peut tout au plus espérer, c'est de lui faire parler par quelque autre personne qui l'approche souvent. O Roi de gloire ! il n'est pas besoin de ce secours pour aller à vous; vous êtes toujours prêt à donner audience à tous, sans distinction, dans le sacrement où vous résidez. Quiconque veut vous parler, vous y trouve toujours, et peut s'entretenir seul à seul avec vous. Les rois ne donnent audience publique à leurs sujets qu'à certains jours de l'année; pour vous, ô Roi des rois, vous la donnez jour et nuit, toutes les fois que nous vous la demandons.

S. Liguori, Vis. au S.-Sacr. p. 51.

Les brebis près du pasteur sont les plus en sûreté.

Ayons grand soin, dit sainte Thérèse, de ne point nous éloigner de Jésus notre cher pasteur; et, autant que nous pourrons, de ne le perdre jamais de vue. Les brebis qui se tiennent toujours près de leur pasteur, sont toujours les plus favorisées et les plus en assurance; il leur fait toujours quelque part de la nourriture dont il se nourrit lui-même. S'il arrive que le berger s'endorme, la brebis ne s'éloigne point pour cela de lui, jusqu'à ce qu'il s'éveille lui-même; ou si elle le tire quelquefois de son sommeil, elle en reçoit alors de nouvelles caresses.

Id. ibid., p. 54

Négligence à le visiter.

Le père Balthazar Alvarez, en quelque emploi qu'il se trouvât, jetait souvent les yeux vers l'endroit où il savait que reposait le Saint-Sacrement; il le visitait très-souvent, et quelquefois même il y passait les nuits tout entières; il fondait en larmes, lorsqu'il voyait d'un côté les palais des rois remplis de courtisans occupés à faire leur cour à un homme mortel dont ils espèrent quelque bien passager et frivole; et que, d'autre part, il voyait presque entièrement abandonner et déserter nos églises où réside le Seigneur, le Roi même des rois, qui reste au milieu de nous sur la terre, comme sur son trône d'amour, toujours prêt à répandre sur nous les biens immenses qu'il a entre ses mains. Ce saint homme ajoutait que le sort des religieux est véritablement heureux, de pouvoir, sans sortir de leurs maisons, visiter jour et nuit ce souverain Seigneur dans son temple : avantage précieux que n'ont pas les personnes du monde.

Id. ibid., p. 82.

Nous ne devons pas aller loin pour trouver la vraie source de vie.

On voit un grand nombre de chrétiens faire de longs voyages, s'exposer à de grandes fatigues et à de grands dangers, pour aller visiter les endroits de la terre sainte où notre Sauveur est né, où il a souffert, où il est mort; leur piété est sainte et louable. Pour nous, nous n'avons besoin ni d'entreprendre un si long voyage, ni de nous exposer à tant de périls; nous avons près de nous le même Sauveur, nous le trouvons dans ses temples, et dans lui nous trouvons la vraie source de vie. Si les pèlerins, dit saint Paulin, s'estiment heureux de pouvoir rapporter de ces saints

lieux un peu de poussière de l'étable où Jésus naquit, ou du sépulcre où il fut mis, avec quelle ardeur devons-nous visiter le Sacrement adorable où il réside en personne, et où nous pouvons si aisément le trouver !

Une personne religieuse, à qui Dieu avait donné un grand amour pour le Saint-Sacrement, écrivait, dans une de ses lettres, ses sentiments en ces termes : « J'ai vu que tout mon bien me vient de ce divin Sacrement. Je me suis donnée et consacrée à Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie. Je vois une multitude innombrable de grâces qui ne se donnent point, parce qu'on ne va point les chercher dans cette source. O saint mystère ! ô hostie sacrée ! Qu'y a-t-il au monde en quoi Dieu fasse plus connaître sa puissance ? En cette hostie se trouve tout ce que Dieu a jamais fait pour nous. Ne portons point envie aux bienheureux, puisque nous avons sur la terre le même Seigneur qu'ils ont dans le ciel. Faites, ô vous tous, que tous ceux à qui vous parlez, se dévouent à ce Sacrement. Je parle de la sorte, parce que ce Sacrement me transporte hors de moi-même. Je ne puis m'empêcher de parler de ce Sacrement ineffable que nous avons tant de raisons d'aimer. Je ne sais ce que je voudrais faire pour Jésus dans le Sacrement de son amour. O le précieux trésor ! » Ainsi finit la lettre, et que nous serions heureux, si nous étions embrasés de ces sentiments !

Id. ibid., p. 87.

Obéissance de Jésus à l'homme dans le S. S.

Saint Paul admire l'obéissance que Jésus-Christ a rendue à son Père dans tout le cours de sa vie, et surtout à sa mort sur la croix ; mais dans le sacrement, cette obéissance va plus loin encore, puisque Jésus-Christ a voulu s'y rendre obéissant, non-seulement à son Père céleste, mais encore à l'homme même, et cela non-seulement jusqu'à la mort, mais jusqu'à la fin des siècles.

Lui qui est le Roi du ciel, veut bien descendre sur la terre par obéissance à l'homme, et il semble ne demeurer sur nos autels que pour exercer cette obéissance. Il y demeure sans y avoir aucun mouvement propre ; il se laisse placer où on le place ; il se laisse porter où on le porte ; il se laisse donner, dans la communion, à ceux qui le demandent. Tandis qu'il vivait sur la terre, il obéissait, dit saint Luc, à Marie, sa sainte Mère, et à saint Joseph. Dans le sacrement il obéit à autant d'hommes, qu'il y a de prêtres qui offrent le sacrifice.

Id. ibid., p. 93.

Dieu y renouvelle et réunit ses plus grands miracles.

Les plus grands efforts de la puissance de Dieu, et les inventions les plus admirables de sa sagesse, sont la création du monde, l'Incarnation du Verbe, la Rédemption des hommes. Jésus-Christ renouvelle et réunit dans l'Eucharistie tous les miracles que ces mystères renferment. Il renouvelle le miracle de la création, puisque le prêtre produit, indépendamment d'aucun sujet le Corps de Jésus-Christ autant de fois qu'il prononce les paroles de la Consécration ; et il s'y trouve un autre miracle qui ne paraît pas moins surprenant que celui de la Création, qui est de voir des accidents subsister, pour ainsi dire, sur le néant, et se conserver sans aucun sujet qui les soutienne.

Dieu renouvelle dans l'Eucharistie le miracle de l'Incarnation, et c'est pour cela que les Pères appellent l'Eucharistie une extension de l'Incarnation. En effet, le même Verbe qui s'est uni à l'humanité sainte dans l'Incarnation, s'unit à chaque particulier dans l'Eucharistie, avec cette différence qui fait la gloire de l'Eucharistie, que dans l'Incarnation, l'union du Verbe avec l'humanité sainte, fait une personne de deux natures, mais elle ne fait pas une même substance ; mais dans l'Eucharistie, celui qui reçoit le corps de Jésus-Christ, devient, en quelque façon, une même substance avec Jésus-Christ. Dans l'Incarnation l'homme devient Dieu ; dans l'Eucharistie, il devient tout divin : *Non dii, sed divini*, comme parle saint Denis. Enfin, Dieu renouvelle en ce Sacrement les miracles qui se rencontrent dans le mystère de la Rédemption des hommes et dans le sacrifice de la Croix ; car l'Eucharistie n'est pas seulement un Sacrement, mais encore un sacrifice, et le même qui fut offert sur le Calvaire ; c'est le même Sacrificateur qui l'offre, c'est-à-dire, un Homme-Dieu ; c'est la même victime, c'est pour la même fin, qui est d'honorer son Père, de nous réconcilier avec lui, et d'obtenir les grâces dont nous avons besoin. Que de miracles ! Que de mystères renferme ce sacrement !

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 2, p. 322.

Son excellence, et de la dignité du Sacerdoce.

Quand vous auriez la pureté des anges et la sainteté de Jean Baptiste, vous ne seriez pas digne de recevoir ni de toucher ce sacrement.

Ce ne sont pas les mérites de l'homme qui lui donnent le droit de consacrer et de se nourrir de ce pain des anges. Sublime ministère ! et dignité éminente des prêtres, auxquels est donné ce qui n'a point été accordé aux anges !

Car les prêtres validement ordonnés dans l'Eglise ont seuls le pouvoir de célébrer, et de consacrer le corps de Jésus-Christ.

. . . Vous voilà devenu prêtre, et consacré pour célébrer les saints mystères : maintenant soyez fidèle à offrir à Dieu le sacrifice au temps convenable, et à mener une vie irrépréhensible.

Vous n'avez pas allégé votre fardeau ; vous vous êtes au contraire lié plus étroitement au joug de la discipline, et obligé à une plus grande perfection de sainteté.

Un prêtre doit être orné de toutes les vertus, et donner aux autres l'exemple d'une vie pure.

Sa conversation ne doit avoir rien de commun avec celle du peuple et des personnes du monde; mais elle doit être avec les anges dans le ciel, ou avec les hommes parfaits sur la terre.

. . . Quand le prêtre célèbre, il honore Dieu, il réjouit les anges, il éditie l'Eglise, il aide les vivants, il soulage les morts, et se rend lui-même participant de tous les biens.

Ibid., de Sacerd., lib. 6.

Arme spirituelle la plus terrible au démon.

Comme cet auguste sacrement surpasse et en dignité et en vertu tous les autres, c'est aussi de toutes les armes spirituelles la plus terrible au démon.

Laurent Scupoli, Le Combat spirit., p. 104.

Outrage à Jésus-Christ dans ce Sacrement.

Son corps, il est vrai, ne souffre ni de la réclusion ni de la dépendance sans réserve à laquelle il se condamne; mais son âme, la croyez-vous insensible à ce déluge d'iniquités, de blasphèmes, d'impiétés, de sarcasmes, dont le chef-d'œuvre de son amour pour nous est l'objet? Ne souffre-t-elle plus et des sacrilèges embrassements de Judas, qui ne le reçoivent que pour *le crucifier de nouveau en eux-mêmes* (Hébr. 6. 6.), et de l'affreuse indifférence de tant de chrétiens qui passent des semaines, des mois, des années, sans lui donner un témoignage de respect et de reconnaissance? Quelle satisfaction peut-elle goûter avec cette foule d'âmes tièdes, languissantes, sans générosité, que la routine plutôt que l'amour réunit autour des autels?

Cependant, nous dit Jésus-Christ, *mes délices sont d'être avec les enfants des hommes* (Prov. 8. 31.): pourquoi? parce que les délices de l'amour parfait sont de souffrir pour le bien de ceux qu'on aime. Pourquoi encore? Parce-que Jésus-Christ veut nous apprendre à *nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés*, c'est-à-dire, *à livrer notre âme pour nos frères comme il a livré la sienne.* (Joan. I Ep. 3. 16.)

Martinet, L'Eucharistie, p. 147.

Jésus-Christ nous y tient lieu de tout.

Sous diverses apparences, notre seul Dieu est tout pour nous; oui, plus que tout... Sa vie nous remplit tout entiers, coule dans nos membres, y détruit la mort et y accroît la vie. Aveugles, il est notre lumière; pécheurs, notre rectitude; en état de grâce, notre sanctification; arrachés à Satan, notre rédemption.

Malades, il est notre médecin; faibles, notre appui; dans les ténèbres, notre lumière; défaillants, notre pain quotidien; mourants, notre vie éternelle, et endormis en lui, notre résurrection (P. 106.)

. . . Il est, dit saint Ambroise, le pain de vie; celui qui mange la vie ne peut mourir. Comment pourrait-il mourir, celui dont la nourriture est la vie? Comment pourrait-il périr, celui qui a en lui une substance toujours vivante? Approchez de lui et soyez rassasiés, parce qu'il est le pain; approchez de lui et buvez, parce qu'il est la fontaine de vie; approchez de lui et soyez éclairés, parce qu'il est la lumière; approchez de lui et soyez délivrés, parce qu'où est l'esprit de Dieu, là est la liberté; approchez de lui et soyez absous, parce qu'il est la rémission des péchés.

(Sermon sur la sainte Eucharistie, consolation du pénitent par le rév. E. B. Pusey.)

Le Christ-Consolateur, p. 155.

Jésus reste dans son sacrement: 1° pour se rendre accessible à tous, 2° pour donner audience à tous, 3° pour faire des grâces à tous.

Et d'abord, il se rend accessible à tous; sur les autels, en tant de lieux différents, afin que quiconque désire le trouver, le puisse... Les gentils qui ont forgé, dans leur imagination, tant de dieux, n'ont jamais pu s'en figurer un seul qui fût aussi plein de tendresse que le nôtre, qui fut aussi près d'eux et qui les assistât avec tant d'amour. *Non*, s'écrie Moïse: *il n'y a point d'autre nation, quelque puissante qu'elle soit, qui ait des dieux aussi près d'elles que notre Dieu l'est de nous.* (Deut. 4. 7.)...

Voilà J.-C. sur nos autels, enfermé, par amour, dans autant de prisons qu'il y a de tabernacles. Les prêtres l'en tirent pour l'exposer à nos regards, pour le donner dans la communion, puis le renferment: et ce doux Jésus demeure en cet état et le jour et la nuit... Il n'y a pas de hameau, quelque peu considérable qu'il soit, qui ne possède ce sacrement adorable. En tout lieu réside le roi du Ciel, il est enfermé dans un tabernacle... C'est là qu'il daigne habiter, la plupart du temps, seul; à peine une lampe brûle-t-elle à côté par honneur, sans que personne lui tienne compagnie... Quelle dévotion plus grande ne devrions-nous pas ressentir, quand nous nous trouvons dans une église, en présence de J.-C. dans son sacrement!... Le père Balthazar Alvarez versait des larmes, en voyant les palais des rois toujours remplis de courtisans, tandis que les églises où demeure J.-C. étaient désertes et abandonnées.

O Ciel! si le Seigneur fût resté dans un seul temple, tel que celui de saint Pierre à Rome, et qu'il ne s'y montrât qu'un seul jour de l'année, que de pèlerins, que d'hommes distingués, que de souverains même auraient voulu se procurer le bonheur de venir à cet heureux moment, pour former un brillant cortège au monarque du ciel qui reparaîtrait sur la terre! Ne lui destinerait-on pas un magnifique tabernacle d'or massif enrichi de pierreries? que de flambeaux allumés ajouteraient à la solennité de ce grand jour, où le Sauveur consentirait à demeurer parmi les hommes? Mais non, dit J.-C., je ne veux pas résider seulement dans une église, ni pour un seul jour, je veux faire ma résidence habituelle de tous les jours,

dans tous les lieux où j'ai des enfants, afin que tous me trouvent avec facilité, toujours et au moment même qu'ils voudront choisir.

Ah! si Jésus n'avait porté, de lui-même, l'amour à un tel excès, qui jamais aurait pu y penser? Lorsqu'il monta au ciel, si quelqu'un lui avait dit : « Seigneur, si vous voulez nous montrer votre tendresse, restez avec nous sur l'autel, sous les espèces du pain, afin que nous puissions vous visiter, chaque fois que nous en aurons le désir, » n'aurait-on pas vu une inexcusable témérité dans une semblable demande? Mais ce qui était bien au-dessus de la portée des hommes, le Sauveur l'a pensé, il l'a exécuté! Hélas! Combien n'avons-nous pas été peu reconnaissants d'une telle faveur? Si un roi venait de loin dans un pays, tout exprès, pour recevoir la visite d'un simple habitant de la campagne, combien serait ingrat ce paysan, s'il refusait de voir le prince, ou s'il ne le voyait que comme en passant!...

Secondement, Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, donne audience à tous. Sur la terre, disait sainte Thérèse, tous ne peuvent pas parler à un prince. A peine les pauvres peuvent-ils espérer de lui présenter une supplique, et de lui faire connaître leurs besoins par des intermédiaires; mais pour traiter avec le monarque du ciel, ces moyens sont inutiles; grands, pauvres et riches, tous peuvent lui parler, face à face, dans son sacrement.

. . . Ainsi, tout le monde peut s'adresser à Jésus-Christ dans son sacrement, à toute heure du jour. Saint Pierre Chrysologue, traitant de la naissance du Sauveur dans l'étable de Bethléem, dit que les rois ne se montrent pas toujours disposés à s'entretenir avec leurs sujets. Souvent il arrive que quelqu'un se présentant à la cour, les gardes le renvoient, sous prétexte que ce n'est pas le moment, qu'il faut venir plus tard. Mais Jésus-Christ veut naître dans une étable ouverte de toutes parts, sans porte et sans garde, pour écouter tous ceux qui se présentent et à tous les instants. Il n'y a point là de soldats, pour dire : ce n'est pas l'heure. Il en est de même pour le Saint-Sacrement. Les églises sont constamment ouvertes au concours des fidèles, chacun peut parler au roi du ciel, quand bon lui semble. Il exige là toute notre confiance, et c'est pour la gagner qu'il s'est mis sous l'espèce du pain. Si nos autels étaient surmontés d'un trône brillant, sur lequel il fut assis, comme au dernier jugement, qui de nous oserait jamais l'approcher? Mais, dit sainte Thérèse, ce doux Sauveur veut que nous lui adressions nos prières et que nous réclamions ses grâces avec confiance, et sans crainte, et c'est pour cela qu'il a voilé sa majesté sous ces apparences grossières. Il désire, dit le pieux auteur de l'Imitation, que nous traitions avec lui comme un ami avec son ami.

. . . Quelle joie ne ressentiriez-vous pas, si un roi vous appelait dans son cabinet et vous disait : Demandez-moi quelque faveur; que voulez-vous? De quoi avez-vous besoin? je vous aime et je désire vous faire du bien. Le roi des Cieux tient le même langage à tous ceux qui le visitent : *Venez à moi, vous qui êtes dans la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai* Matth. 12, 18.).

Venez, pauvres, venez, infirmes, venez, vous tous qui êtes dans l'affliction, je puis et je veux vous enrichir, vous guérir et vous consoler. C'est dans ces intentions que je demeure dans mes tabernacles; vous m'appellerez et je vous répondrai : me voici.

Jésus, dans son Sacrement, accueille sans distinction, tous ceux qui se présentent et leur accorde ses grâces. « Il a plus d'empressement, dit saint Augustin, pour nous faire du bien que nous n'en avons pour en recevoir, » parce que sa bonté est infinie, parce qu'il est la bonté par essence et qu'il désire nous faire tous participer à ses miséricordes... Saint Jean vit le Seigneur, portant sur sa poitrine une ceinture d'or, symbole de la miséricorde dont son cœur est rempli; la ceinture d'or, en effet, est le signe de l'amour, qui lui fait souhaiter de nous dispenser ses bienfaits. Il est toujours prêt à nous communiquer ses dons, mais c'est, surtout dans ce Sacrement qu'il se montre plus généreux. Le bienheureux Henri Suzon dit, que c'est dans ce Sacrement que le Sauveur exauce plus volontiers nos prières.

. . . O bienheureuse l'âme qui se présente au pied des autels, pour solliciter les bénédictions du Seigneur! La comtesse de Féria, devenue religieuse de sainte Claire, dit : « Que fais-je devant le Saint-Sacrement? et que n'y fais-je pas? Mais que fait un pauvre devant un riche? Que fait un malade en présence du médecin? Que fais-je? je remercie le Seigneur, je l'aime, je lui demande des grâces. » Oh! que ces dernières paroles renferment un sens utile! Qu'il nous serait avantageux de nous entretenir de cette manière avec notre Dieu, caché sur les autels!

. . . Pourquoi les hommes ne vont-ils pas s'entretenir avec Jésus-Christ? c'est qu'ils ne l'aiment pas. C'est un véritable plaisir pour eux de converser avec un ami, pendant des heures entières; une demi-heure d'entretien avec Jésus-Christ les accable d'ennui.

. . . A une âme qui est pénétrée d'amour pour le Seigneur renfermé dans ce mystère, les heures paraissent s'écouler bien rapidement. Saint François-Xavier, qui, tout le jour, se livrait à de rudes fatigues pour le bien des âmes, s'entretenait la nuit devant le Saint-Sacrement; c'était son repos. Saint François Régis, après avoir passé les journées entières, en chaire et au confessionnal, se retirait la nuit dans une église. La trouvait-il fermée? il restait à la porte, exposé à tous les vents et au froid, pour tenir compagnie, quoique de loin, à son aimable Sauveur... O mon cher frère, si vous n'éprouvez pas de tels sentiments d'amour pour Jésus-Christ, procurez-vous au moins l'avantage de le visiter chaque jour, et il enflam-

mera votre cœur. Vous sentez-vous froid? approchez-vous du feu, dit sainte Catherine de Sienne. Oh! que vous seriez heureux, si Jésus vous faisait la grâce d'embraser votre âme! Alors, bien certainement, vous n'aimeriez plus, vous mépriseriez toutes les choses de la terre. Saint François de Sales disait : « Quand la maison brûle, on jette tous les meubles par la fenêtre »

S. Liguori. Consid. sur les Max. éternelles, p. 396.

Jésus-Christ y est 1° notre victime, 2° notre nourriture, 3° notre compagnie

1° A chaque instant du jour et de la nuit, les crimes des hommes provoquent la colère divine ; aussi, à chaque instant du jour et de la nuit, la vengeance céleste est prête à éclater sur des têtes coupables, sans cesse le tonnerre de la justice divine gronde et menace la terre, mais aussi, à chaque instant du jour et de la nuit, Jésus, sur nos autels, veille au salut de l'univers; il offre à la justice de son Père ses anéantissements profonds; il présente à ses regards irrités les plaies sacrées de son corps, preuves éclatantes de la grande réparation faite sur le Calvaire; enfin, Jésus sur nos autels renouvelle à chaque instant son grand sacrifice d'expiation : aussitôt, le céleste courroux est calmé, la justice divine est désarmée. Quel bonheur pour nous d'avoir une victime d'un prix infini, un médiateur tout-puissant! Qu'il est heureux pour des criminels dévoués à la mort de trouver un lieu de refuge, un asile assuré! Poursuivis par la justice divine, empressons-nous de nous cacher dans les plaies sacrées de Jésus, venons nous immoler avec lui au saint sacrifice de la messe; enfin, attachons-nous fortement à l'autel, car personne ne saurait nous en arracher, et la foudre du Ciel ne saurait parvenir jusqu'à nous. Les libertins se rient et se scandalisent de ce que les crimes de la terre demeurent le plus souvent impunis. Ah! ils ignorent qu'il y a sur l'autel une victime qui arrête le bras vengeur, et réclame le pardon, la conversion et le salut des coupables.

2° Il est très-heureux pour le voyageur abattu par la fatigue, la faim et la soif de rencontrer des hôtelleries où il puisse prendre le repos et la nourriture nécessaires pour arriver au terme de sa course.

Oh! qu'il est long et difficile le chemin qui doit conduire le chrétien à sa véritable patrie, au palais magnifique de son Père céleste! Or, nos églises sont pour nous, faibles voyageurs, des maisons de repos et de réfection. Ce sont des hôtelleries où le charitable Samaritain verse l'huile et le vin sur nos plaies, et nous prodigue mille soins salutaires. C'est dans le silence du sanctuaire que notre âme, fatiguée par les embarras du monde, retrouve un doux délassement : épuisée de force par les assauts que lui livre sans relâche le démon, le monde et la chair, elle trouve dans nos temples une nourriture qui répare avantageusement ses forces. Quelle nourriture, grand Dieu! un pain descendu du Ciel! un aliment divin qui procure une vie éternelle! O festin sacré où Dieu devient lui-même la nourriture et le breuvage célestes d'une chétive créature! ô bonheur ineffable, que Marie elle-même ne reçut point dans le temple de Jérusalem!... Dans les hôtelleries, il n'est pas permis au pauvre de prendre place à table à côté du riche, parce qu'il manque d'argent; mais à la table d'un Dieu, au banquet d'un Dieu, tout le monde peut s'y asseoir. O bonté incompréhensible!... Je le sais, pour être admis à ce festin des noces, il faut être revêtu de la robe nuptiale : mais c'est encore lui-même qui nous l'offre dans le sacrement de pénitence. Cependant, la plupart s'en éloignent, d'autres ne vont à ce banquet sacré que par une espèce de contrainte: ô mystère d'iniquité! Convenez qu'il faudrait des larmes de sang pour pleurer leur indifférence, leur crime et leur malheur. Jésus-Christ, dans la divine Eucharistie, est pour le grand nombre un Dieu inconnu. Pour vous, sentez votre bonheur, et répondez à l'amour infini du Sauveur.

3° Dans les peines, les tristesses, les disgrâces et les malheurs, on aime à trouver un ami qui console et ranime le courage abattu. Or, le véritable consolateur réside dans nos églises. Du fond de son auguste tabernacle, Jésus adresse efficacement ces paroles salutaires : *Venez à moi, vous tous qui êtes dans peine, et je vous soulagerai, et vous trouverez le repos de vos âmes...*

Ah! répétons-le dans de vifs sentiments de joie : qu'il est heureux pour nous d'être au pied des autels! *Seigneur, que vos tabernacles sont aimables!* Par nos iniquités objets de la colère divine, nous y trouvons un asile qui nous met à l'abri de la céleste vengeance.

Accablés sous le poids de notre faiblesse, nous y recevons une nourriture fortifiante.

Affligés par les misères de cette vallée de larmes, nous y jouissons d'un puissant consolateur.

De sorte que nous pouvons dire avec saint Ambroise : « Jésus nous est toute chose. Voulez-vous guérir une blessure, il est médecin; êtes-vous brûlé de la fièvre, il est une fontaine; gémissez-vous sous le poids de l'iniquité, il est la source de la justice; avez-vous besoin de secours, il est la force; craignez-vous la mort, il est la vie; désirez-vous le Ciel, il est la voie; fuyez-vous les ténèbres, il est la lumière; cherchez-vous la nourriture, il est un aliment : *goûtez, et voyez donc combien le Seigneur est bon!* »

Or, Jésus est réellement présent au très-saint Sacrement de l'autel, nous le croyons fermement; mais notre conduite à son égard est-elle conforme à notre croyance? Ah! pleurons amèrement. Jésus, le Roi immortel des siècles, fait ses délices d'être avec nous, et c'est pour nous une espèce de tourment de passer quelque temps en sa divine compagnie

Nous préférons à ses doux entretiens les conversations des mondains. Il nous appelle à son banquet, il veut s'unir à nous, devenir notre nourriture, et nous restons insensibles à ses pressantes invitations.

Martin, Nouv. M. de l'S. V. pour chaque jour du M. de Z. p. 88.

Hostie changée en chair.

C'étaient les fidèles qui offraient le pain et le vin pour la consécration, et qui faisaient ce pain eux-mêmes. A cette occasion, une dame romaine, recevant un jour la communion, de la main de saint Grégoire, témoigna extérieurement quelque doute en entendant nommer *Corps de Jésus-Christ*, le pain qu'elle avait fait de ses mains. Mais le saint, voulant affermir la foi chancelante d'une chrétienne si faible, fit garder l'hostie, se mit en prières, puis la lui montra changée en chair, à la vue de tout le monde.

Cossart, Science prat. du catéch., p. 419

Ses heureux effets. Histoire.

C'est la paix qui nous soutient dans le pèlerinage de cette vie jusqu'à la montagne de Dieu; c'est l'antidote ou le préservatif le plus puissant contre le péché, et le conservateur de la pureté dans nos âmes. Quelles grâces ne me donne pas l'aimable Jésus dans la communion! grâces contre mes passions, pour les affaiblir; grâces contre les démons, pour en triompher; grâces contre les charmes trompeurs du monde, pour m'en désabuser, pour m'en détacher; grâces qui ont fortifié les martyrs, fait germer la pureté des vierges, et formé tous les saints. C'est ce qu'éprouvèrent deux jeunes étudiants, liés ensemble par une sainte amitié. Ils étaient convenus entre eux, que le premier des deux qui mourrait, demanderait à Dieu la permission de venir retrouver son condisciple, pour lui donner avis de son état dans l'autre monde. Le Seigneur appela à lui un des deux écoliers, et celui-ci ne manqua pas à sa promesse. Dieu le permettant, il apparut à son ami, dix-sept jours après sa mort. Réjouis-toi avec moi, lui dit-il, je suis au ciel, je suis éternellement heureux. Avant qu'il se retirât, son compagnon lui dit : Apprends-moi le moyen qui a le plus contribué à ton bonheur. C'est, répondit le jeune habitant du ciel, d'avoir fréquenté les sacrements, et communié avec une conscience bien purifiée et avec ferveur.

Louis De Bussi, Nouv. mois de Marie, p. 166.

Elle fortifie.

Le Fils de Dieu n'est jamais si proche de nous que lorsqu'il est en nous, en notre corps et en notre âme; c'est la meilleure défense que nous puissions avoir contre les persécutions du monde, contre les hostilités du démon. *Tanquam leones ignem spirantes facti sumus diabolo formidolosi :* après la communion nous sommes terribles au diable comme des lions qui jettent feu par la bouche, dit saint Chrysostôme... Si un peu d'eau bénite répandue dans un lieu ou sur une personne donne la fuite à l'esprit malin...; combien plus le corps adorable du Fils de Dieu étant logé au cœur d'une âme choisie. Si la frange de sa robe étant touchée en passant et comme à la dérobée par une femme dévote, la guérit du flux de sang qui l'affligeait, à plus forte raison sa chair virginale et déifiée étant dignement reçue, peut influer en nos corps des dispositions à la pureté, et réprimer les rébellions de notre chair.

Lejeune, Serm., t. 12, p. 23.

Ne pas scruter curieusement ce mystère, mais soumettre les sens à la foi.

Gardez-vous de toute recherche curieuse et inutile sur la profondeur de ce sacrement, si vous ne voulez pas vous plonger dans un abîme de doutes.

Celui qui scrute la Majesté sera opprimé par la gloire (Prov. 25, 27).

Dieu peut faire plus que l'homme ne peut comprendre.

. . . Si vous n'entendez ni ne comprenez ce qui est au-dessous de vous, comment comprendrez-vous ce qui est au-dessus?

Soumettez-vous à Dieu, captivez votre raison sous le joug de la foi, et vous recevrez la lumière de la science, selon qu'il vous sera utile et nécessaire.

. . . Ne vous troublez point, ne disputez point avec vos pensées, ne répondez point aux doutes que le démon vous suggère; mais croyez à la parole de Dieu, croyez à ses saints et à ses prophètes, et l'ennemi pervers s'enfuira loin de vous.

Il est souvent très-utile à un serviteur de Dieu d'être ainsi éprouvé.

Car le démon ne tente point les infidèles et les pécheurs, dont la possession lui est déjà assurée; mais il attaque et tourmente de diverses manières les âmes pieuses et fidèles.

. . . La raison et toutes les recherches naturelles doivent suivre la foi, et non la précéder ni la détruire.

. . Si les œuvres de Dieu étaient telles que la raison de l'homme pût aisément les comprendre, elles ne devraient plus être appelées merveilleuses et impénétrables.

Imit. de J. C., liv. 4, ch. 18.

Voyez encore : COMMUNION, SAINT-SACREMENT.

EUSÈBE, ABBÉ (S.).

Pénitence pour sa curiosité.

Un jour qu'Ammien, prédécesseur d'Eusèbe dans le gouvernement du monastère, lisait l'Ecriture sainte pour l'édification de ses frères, ce dernier jeta par hasard les yeux sur des ouvriers assis dans un champ voisin, ce qui lui donna une distraction pendant la lecture. Pour se punir de cette faute légère, il porta jusqu'à sa mort, c'est-à-dire, pendant plus de quarante ans, un collier de fer, attaché à une ceinture aussi de fer, qui le tenait serré par le

milieu du corps, de sorte qu'il ne pouvait regarder qu'à ses pieds.

Godescard. t. 2, p. 52.

ÉVANGILE.

Doctrine éprouvée.

La doctrine de l'Evangile n'est point un amas de superstitions et de mensonges; ce ne sont point des conjectures et des probabilités, ce sont des vérités à l'épreuve de l'examen le plus sévère, et qui ont résisté à tous les efforts que l'on a pu faire pour les combattre et les détruire. C'est un or pur, mille fois éprouvé par le feu; c'est un argent qui a passé et repassé par toutes sortes de creusets; par le creuset des Scribes et des Pharisiens, par le creuset des tyrans; par le creuset des hérétiques, par le creuset des philosophes, des prétendus esprits forts, des incrédules, de tous les ennemis du nom chrétien. Et au sortir de tous ces creusets, la vérité de la Foi n'est que plus pure et plus éclatante : *argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum.*

Bonnardel, Inst. tom. t. 3, p. 17.

Véritable médecine du corps et de l'âme.

Pour moi, je ne puis me refuser au sentiment d'un nouvel apologiste qui a soutenu que toutes les maladies ont leur source dans quelque vice proscrit par l'Evangile; que cette loi sainte contient la véritable médecine du corps autant que de l'âme, de manière que, dans une société de justes qui en feraient usage, la mort ne serait plus que l'inévitable terme d'une vieillesse saine et robuste; opinion qui fut, je crois, celle d'Origène.

Joseph De Maistre, Les Soir. de S. Pétersb., t. 1, p. 30.

Sagesse de son auteur. Simplicité du récit évangélique.

Je vous avoue que la majesté des Ecritures m'étonne; la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs, quelle grâce touchante dans ses instructions, quelle élévation dans ses maximes, quelle profonde sagesse dans ses discours, quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses, quel empire sur les passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ: la ressemblance est si trappante que tous les Pères l'ont sentie, et il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutient aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut tout autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres avant lui l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait; il ne fit que mettre en leçon leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice. Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie. Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer. Celle de Jésus, expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure. Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage; la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont bien moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait formé le sujet. Jamais les auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros (J. J. Rousseau, Emile t. 3, p. 179. Répon. à l'archev. p. 108.).

De Feder, Catéch. Phil., t. 2, p. 60.

Langage simple et sans faste.

Le ton qu'il prend répond aux maximes qu'il enseigne. Comme il (J.-C.) s'est proposé d'instruire et non de briller, au lieu de recourir aux vains ornements de l'éloquence humaine, il n'emploie jamais qu'un langage simple et sans faste, il se sert même souvent des comparaisons les plus familières, pour rendre la vérité plus sensible; tellement, dit saint Jean Chrysostôme, qu'il n'y a point de laboureur, point d'esclave, point de femme, point d'enfant même qui ne comprenne sa doctrine sans aucune peine. Or, dès que Dieu devait parler aux hommes, c'est ainsi qu'il devait

leur parler, parce qu'étant tous obligés de suivre ses enseignements, ils devaient tous pouvoir les comprendre.

Année liturg., t. 1, p. 24.

Un de ses avantages sur les sectes est la leçon de J.-C. en croix trait de Marc-Aurèle.

Un... avantage qu'a l'Evangile sur toutes les sectes, c'est la dernière leçon que son auteur donna au monde, et par laquelle il termina et sa mission et sa vie. Cloué sur une croix, de laquelle les Juifs le défient de descendre, il pardonne, et il conjure son père de pardonner à ceux qui lui arrachent la vie. Il pratique donc jusqu'à la fin ce qu'il avait si souvent et si énergiquement prêché aux autres. Ce seul trait nous présente tout notre modèle ; les païens même l'y ont reconnu. Un empereur romain, qui ne fut ni ennemi ni protecteur du christianisme, s'entretenant avec un de ses favoris : « D'où vient, lui disait-il, qu'on persécute les chrétiens avec tant d'acharnement? D'où vient que tous les jours on cherche à m'arracher quelque nouvel édit contre eux? C'est, répondit le favori, qu'ils adorent un homme qui a été crucifié. Hé bien! continuait le prince, en cela ils ne méritent que de la compassion. Mais plutôt que de renoncer cet homme crucifié, répliquait le courtisan, ils cèdent leurs biens, ils endurent les coups, ils se laissent charger de chaînes, ils partent pour l'exil, ils donnent leur tête. Ce sont des fous, ajoutait l'empereur. Mais en mourant, reprenait le favori, ils remercient leur juge, ils embrassent nos licteurs, ils pardonnent leur mort. Ah! je me rétracte concluait Marc-Aurèle, leur loi est sainte, leur morale sûre, et leur religion divine. »

Bossard, La consol. du chr., t. 1, p. 25.

Règle de notre conduite et testament de J.-C.

C'est l'Evangile qui doit être la règle de notre conduite. En nous en écartant, nous ne pourrions manquer de nous égarer ; mais en nous y conformant, nous sommes assurés de suivre la voie qui conduit au ciel. Il est donc extrêmement important pour tout chrétien d'être instruit de tout ce que contient ce livre divin ; et c'est pour cela que l'Eglise a soin de nous le faire lire et expliquer par ses ministres. Semblable à une tendre mère à qui la mort a enlevé son époux, et qui rassemble ses enfants pour leur faire connaître les intentions de leur père, en leur mettant son testament sous les yeux ; elle nous réunit dans nos temples, pour nous manifester les volontés de Jésus-Christ, son céleste époux, en nous rappelant ses maximes, et ses préceptes : car c'est là, mes frères, ce que nous faisons en vous lisant l'Evangile qui est comme son testament. Ce ne sont point nos idées que nous vous proposons ; ce sont celles de Jésus-Christ. Nous ne vous enseignons que ce qu'il a enseigné, nous ne vous disons que ce qu'il a dit, ou si nous ajoutons nos réflexions à ses divines paroles, ce n'est que pour vous en mieux faire comprendre le sens, en sorte que c'est lui qui vous parle par notre organe.

Année liturg., t. 1, p. [illegible].

ÉVÉNEMENTS.

Les grands événements toujours prédits

Jamais il n'y eut dans le monde de grands événements qui n'aient été prédits de quelque manière. Machiavel est le premier homme de ma connaissance qui ait avancé cette proposition ; mais si vous y réfléchissez vous-même, vous trouverez que l'assertion de ce *pieux* écrivain est justifiée par toute l'histoire. Vous en avez un dernier exemple dans la révolution française, prédite de tous côtés et de la manière la plus incontestable.

Joseph De Maistre, Les Soir. de Saint-Petersb., t. 1, p. 226.

ÉVÊQUE, PRÊTRE,

SELON LE MONDE ET SELON DIEU.

« Il n'y a rien, dit saint Augustin, de plus agréable, selon le monde, que la charge d'évêque, de prêtre ou de diacre, lorsqu'on s'en acquitte sans zèle et par routine ; mais devant Dieu, il n'y a rien de plus misérable en soi, rien de plus criminel, de plus injuste. D'un autre côté, il n'y a rien dans la vie où il se rencontre plus de difficultés, de travail et de dangers ; mais il n'y a rien aussi qui plaise tant à Dieu, si l'on s'y comporte de la manière qu'il demande. »

Godescard, t. 12, p. 521.

EXAGÉRATION.

Mensonge des honnêtes gens.

L'exagération est le mensonge des honnêtes gens.

Joseph De Maistre, Les Soir. de S. Pétersb., t. 2, p. 56.

EXAMEN DE CONSCIENCE.

Son importance.

Quiconque prend soin de bien faire tous les jours l'examen de sa conscience, peut faire état qu'il a en lui-même un directeur, un maître des novices et un supérieur, qui à toute heure lui demande compte de l'état de son âme, qui l'avertit de ce qu'il doit faire, et qui le reprend quand il manque en quelque chose.

Rodriguez, Pract. de la perfection, t. [illegible], p. [illegible].

Saint Ephrem et saint Jean Climaque (Sanc. Ephr. Serm. ascetic. de vit. relig. Doroth doc. 11.) ajoutent... que comme les marchands tiennent registre des pertes et des gains de chaque jour, et que lorsqu'ils trouvent qu'ils ont fait quelque perte, ils tâchent aussitôt de la réparer : ainsi nous devons examiner chaque jour les gains et les pertes que nous faisons dans l'affaire de notre salut, afin que, remédiant incontinent à nos pertes, nous empêchions

par là qu'elles ne s'accumulent, et qu'elles ne viennent à consommer notre fonds.

Id. ibid., p. 225.

Pratique de saint Ignace.

On rapporte de saint Ignace (lib. 3. c. 3. vitæ S. Ignatii.), que toutes les fois qu'il lui arrivait de commettre quelque manquement dans ce qui regardait le sujet de son examen particulier, il faisait un nœud à un cordon qu'il portait tout exprès pour cela à sa ceinture; et ensuite, par le nombre des nœuds, sans aucune autre application, il savait celui de ses fautes.

Id. ibid., p. 284.

Le soir.

L'examen du soir, qu'on doit regarder comme un des plus importants devoirs de la vie chrétienne, fait la partie principale de ce dernier exercice de la journée. On en a la méthode dans les actes suivants : *Présence de Dieu, remerciment, demande, recherche, douleur, bon propos.*

Vérit. cond. de S. Fr. de Sal. pour la conf. et la Com., p. 42.

— O quot subitâ morte præveniuntur! Quot sani cubile ingressi sunt, et eadem nocte ad inferos descenderunt, quia in peccato mortali sine contritione obdormierant!

O! si non formidares sic quiescere in statu, in quo mori non auderes! Quis scit, an somnus, quem in hoc mortifero statu caperes, non esset etiam tibi æternæ mortis initium?

. . Redi igitur vespere ad cor tuum, et accuratè discute teipsum.

Considera undè venis, quò tendis, quomodò vivis, quid agis, quid admittis; quantum quotidiè proficis, vel deficis; quibus cogitationibus magis incursaris; quibus affectibus tangeris, tentationibus à maligno acriùs impugnaris.

Hoc sancti mei, dum in terrâ vivebant, crebrò faciebant : et idcircò tantùm in virtute proficiebant.

Memor. vitæ Sacerd., p. 100.

Souvent.

. . Notre âme est comme un jardin : il en faut chaque jour extirper les mauvais germes des passions.

Chaque jour il faut cultiver les vertus et examiner quel profit nous avons fait ou quel profit nous aurions dû faire.

Chaque jour il faut renouveler et confirmer les bons propos, de crainte que peu à peu la volonté ne languisse et ne se refroidisse.

Tout cela est nécessaire à qui veut avancer; et parce que nous n'avons pas encore totalement renoncé aux vices, il faut faire en sorte que chaque jour nous dépouillions quelque portion du vieil homme.

. . Exercez-vous donc chaque jour à rechercher et à poursuivre vos vices; songez comment tous les jours ou vous mortifierez plus amplement quelque passion, ou vous ferez éclore avec plus de soin quelque germe de vertus, ou vous découvrirez en chaque chose quelque moyen d'agir mieux.

Vous gagnerez à cela une grande pureté de conscience, une grande expérience, une grande prudence, une grande tranquillité et une grande douceur.

Etat de la perf. relig., p. 172.

Ne pas se troubler de ne pas trouver ses petites fautes.

Ne vous troublez point de ce que vous ne remarquez pas toutes vos petites chutes pour vous en confesser, car vous tombez souvent sans vous en apercevoir. il n'est pas dit au passage que vous alléguez, que le juste se voit ou se sent tomber sept fois par jour, mais qu'il tombe sept fois; il se relève aussi sans s'apercevoir de s'être relevé. (P. 117.)

. . . Il ne faut pas non plus se tourmenter quand on ne se souvient pas de ses fautes pour s'en confesser; car il n'est pas croyable qu'une âme qui fait souvent son examen, ne remarque pas bien, pour s'en souvenir, les fautes qui sont d'importance : pour tant de petits et légers défauts, vous pouvez en parler avec Notre-Seigneur toutes les fois que vous les apercevrez; un abaissement d'esprit, un soupir suffit pour cela. (XVIII Entr.)

Vérit. cond. de saint Fr. de Sal. pour la conf. et la Com., p. 134.

Méthode de l'examen particulier.

(Extr. des Ex.). Il y a deux sortes d'examens : l'examen général et l'examen particulier.

Le premier a pour objet toutes les fautes que l'on peut avoir commises.

L'examen particulier a pour objet un seul défaut ou une seule mauvaise habitude dont on a résolu de se corriger. Il se fait chaque jour de la manière suivante :

1° Le matin, dès le lever, on se propose d'éviter ce péché ou défaut.

2° Vers midi, on demande à Dieu la grâce de se souvenir combien de fois on y est tombé, et celle de l'éviter dans la suite. Puis on examine, en parcourant le temps écoulé depuis le lever jusqu'à ce moment, le nombre des fautes commises, qu'on marque par autant de points sur la première ligne d'une figure semblable à la suivante :

Dimanche	. . . . .
Lundi	. . . . .
Mardi	. . . . .
Mercredi	. . . . .
Jeudi	. . . . .
vendredi	. . . .
Samedi.	. . .

Cela fait, on renouvelle sa résolution pour le reste du jour.

3° Le soir, après le souper, nouvel examen, semblable au premier, sur le temps de l'après-dîner. On marque les fautes commises entre la première et la deuxième ligne.

Observations.

1° A chaque faute contre la résolution prise, portez la main sur le cœur et repentez-vous de votre chute. Cela peut se faire sans être aperçu.

2° Le soir, comptez les points des deux examens, et voyez si, du premier au second, vous aurez obtenu quelque amendement.

3° Comparez de même le jour ou la semaine qui finit avec le jour ou la semaine précédente.

La longueur des lignes de la figure diminue de jour en jour, parce qu'il est raisonnable que le nombre des fautes diminue de même.

4° La matière de l'examen particulier doit être ordinairement la passion dominante, c'est-à-dire, celle qui est la source de la plupart des fautes que l'on commet, et qui par conséquent est le plus grand obstacle à notre sanctification.

5° Cet examen sur la passion dominante doit se prolonger jusqu'à ce qu'elle soit entièrement détruite, ou du moins notablement affaiblie.

Manrese, p. 281.

Méthode de l'examen général à faire tous les jours.

Le premier point (gratias age) est une action de grâces au Seigneur pour les bienfaits que nous en avons reçus.

Le second (pete lumen) est une prière pour obtenir la grâce de connaître ses défauts et de les corriger.

Le troisième (discute) est une discussion exacte des péchés qu'on a commis pendant le jour. On exigera de son âme un compte rigoureux de tout ce qu'on a pensé, dit et fait d'heure en heure depuis qu'on est levé. On suivra le même ordre et la même méthode que nous avons déjà donnés pour l'examen particulier.

Le quatrième (dole) consiste à demander pardon à Dieu des péchés dans lesquels on est tombé.

Dans le *cinquième (propone)* on se propose de se corriger avec la grâce de Dieu, et l'on finit par réciter l'oraison dominicale.

Ibid., p. 285.

L'examen particulier recommandé par les Saints.

L'examen particulier diffère de l'examen général, en ce qu'il ne s'attache qu'à un seul vice, ou à un seul défaut dont on prétend se corriger. La pratique en est très-utile, et même en quelque façon nécessaire, puisque c'est presque le moyen le plus efficace pour vaincre nos passions, pour déraciner nos mauvaises habitudes, et nous défaire des défauts auxquels nous sommes le plus sujets. Aussi les Saints nous l'ont-ils si fort recommandé, en nous recommandant la vigilance chrétienne, dont cet examen n'est que la pratique. C'est par là que saint Ignace, qu'on peut dire être le réparateur d'une si utile pratique, est arrivé à une pureté de conscience si admirable, une connaissance si claire de tout ce qui se passait dans son intérieur, et un empire si absolu sur tous les mouvements de son cœur. C'est par le secours de cet examen que saint François de Sales, étant d'un tempérament vif et colère, acquit cette douceur admirable qui lui gagnait tous les cœurs, pour les gagner ensuite à Dieu. Cette douceur si parfaite fut le fruit d'un examen particulier pendant près de vingt ans; et nous voudrions acquérir les vertus sans qu'il nous en coûtât la moindre peine!

Nepveu, Pensées ou réfl. chrét., t. 4, p. 308.

Histoire d'un examen avec un livre.

Il ne faudrait pas imiter cette petite fille qui était en pension dans un monastère. Elle demanda à son confesseur la permission de faire sa confession générale, et de se servir pour cela d'un certain livre. Elle l'obtint. Autant de péchés elle trouva marqués dans son livre, quelle qu'en fût d'ailleurs l'énormité, autant elle en écrivit sur le papier; puis, avec une candeur admirable, elle vint tous les lire à son confesseur, qui fut saisi d'horreur à un pareil récit. « Mon enfant, lui dit-il, avez-vous vraiment commis tous ces péchés? — Dieu m'en garde, mon père, je les ai écrits parce que je les ai trouvés dans le livre. »

Gaume, Man. des conf., p. 452.

EXCOMMUNICATION.

Ce que c'est.

Savez-vous bien ce que c'est que d'être excommunié? C'est être livré au diable, c'est être maudit de l'Eglise, c'est comme si tous les évêques et tous les prélats du monde vous donnaient leur malédiction, malédiotion si sévère que (comme saint Bernard a remarqué en l'office du Vendredi saint) l'Eglise prie pour les juifs, pour les païens et pour les autres plus grands pécheurs, mais elle ne prie point pour les excommuniés: *Maledictio matris eradicat fundamenta domus* (Eccli, 3, 11.): La malédiction qu'une mère donne à ses enfants ruine les fondements d'une famille; à plus forte raison la malédiction de la mère spirituelle, d'une mère si sage et si sainte que l'Eglise.

Le Jeune, Serm. t. 6, p. 58.

EXEMPLE.

Avantages du bon exemple.

La théologie nous apprend que lorsque, par notre bon exemple, par nos institutions, ou par d'autres voies, nous sommes cause de quelque bien, toutes les fois qu'il se pratique après notre mort, nous avons quelque accroissement de gloire et de joie accidentelle dans le Ciel. Voilà, par exemple, un curé ou un gen-

tilhomme qui est cause qu'on institue dans sa paroisse la confrérie du Rosaire ou du Scapulaire : toutes les fois qu'on dira le chapelet, qu'on fera la procession ou quelque autre dévotion en cette sainte société, il en recevra quelque joie et gloire particulière dans le Ciel. Voilà une mère de famille qui a grand soin d'instruire ses enfants et ses domestiques dans l'amour de Dieu et dans sa crainte : elle les a accoutumés à prier Dieu soir et matin, à dire tous les jours leur chapelet, à faire l'aumône avec affection, à endurer et à pardonner les injures pour l'amour de Dieu, à aimer la pauvreté et l'humilité chrétienne; elle mourra quelque jour, et ses gens demeureront en vie; après sa mort, elle sera en purgatoire ou en paradis, car Dieu ne permettra pas qu'une si bonne mère tombe en enfer. Autant de fois qu'un de ses enfants jeûnera, priera Dieu, fera quelque autre bonne action qu'il aura apprise de sa mère, si elle est en purgatoire, ses peines se diminueront, ou, si elle est en paradis, elle en recevra de l'honneur et du contentement particulier... On donnait anciennement la couronne civique à celui qui, dans une bataille, avait sauvé la vie à un citoyen romain. Celui qui aura coopéré à convertir ou à perfectionner une âme, méritera non une couronne civique, mais éternelle et céleste : *qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ fulgebunt in perpetuas æternitates.*

Id. ibid., t. 4, p. 352.

Le bon exemple du prêtre opère beaucoup de bien.

L'exemple d'un bon prêtre opère beaucoup de bien. On vivait saintement à Jérusalem, dit l'Ecriture, *propter Oniæ pontificis pietatem* (S. Mach. 3. 2.). . S. Bernard dit que les séculiers, à la vue de la mauvaise vie des prêtres, ne pensent plus à se corriger, et finissent par mépriser les sacrements, les biens et les peines de l'autre vie (S. Bern. de 12. pæn. imped. Serm. 19.). Car ils disent comme celui dont parle S. Augustin : *Quid mihi loqueris? ipsi clerici non aliud faciunt, et me cogis, ut non faciam* (S. Aug. Serm. 99.)? P. 45.

Le prêtre doit être saint et le paraître.

Les prêtres doivent non-seulement être saints, mais encore le paraître; car, dit S. Augustin, la bonne conscience est nécessaire aux prêtres pour se sauver, et la bonne réputation pour sauver le prochain; autrement, quand il pourrait être bon pour soi, le prêtre serait cruel pour les autres, il se perdrait et perdrait les autres : *Conscientia necessaria est tibi, fama proximo tuo; qui fidens conscientiæ suæ negligit famam suam, crudelis est* (S. Aug. in quæst. c. 12.). P. 47.

La vie du prêtre est le fanal des séculiers.

. . . La vie du prêtre, dit saint Charles Borromée, est le fanal sur lequel les séculiers, au milieu de la mer et des ténèbres du monde, jettent les yeux pour éviter de se perdre... La prédication qui persuade et qui nous touche, dit saint Grégoire, est celle que recommande la vie du prédicateur : *Illa vox auditorem penetrat, quam dicentis vita commendat* (S. Greg. de pastor. c. 1 p. 1. 3.). Les hommes croient plutôt ce qu'ils voient que ce qu'on leur dit; ils aiment mieux s'en rapporter aux exemples qu'aux paroles P. 49.

Tout dans le prêtre réclame la sainteté.

. . . Tout dans le prêtre réclame la sainteté : *Clamat vestis clericalis, clamat status, clamat professi animi sanctitatem* (S. Hier. ep. 58.). S. Eucher dit que les apôtres portent le poids de tout le monde, c'est-à-dire qu'ils ont contracté l'obligation de sauver toutes les âmes : et comment les sauveront-ils? par la force de leur sainteté et de leurs bons exemples : *Hi onus totius orbis portant humeris sanctitatis* (S. Eucher, hom. 3.). P. 60.

Le prêtre doit prier en public.

. . . Il doit se montrer priant dans l'Eglise, rendant grâces après la messe, visitant le saint Sacrement, ou les autels de la sainte Vierge. Il y en a qui remplissent ces actes de dévotion secrètement; non, c'est un bien que le prêtre se montre occupé de ces exercices, non pour s'attirer des louanges, mais pour donner le bon exemple, et porter les autres à louer Dieu en l'imitant : *Videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est* (Matt. 5. 16.).

S. Liguori, Rec. de textes. t. 2, p. 64.

EXTRÊME-ONCTION.

Consolation du père de Louis XVI.

Je n'aurais jamais cru, disait le dauphin père de Louis XVI, qu'il y eût tant de consolation à recevoir les derniers sacrements.

Cassart, Science prat. du catech. p. 507.

Exemples d'un sacrilège.

Le chanoine de Rossi réussit à faire confesser sincèrement tous ses péchés à une personne qui avait déjà reçu l'extrême-onction treize fois, et qui avait toujours caché des péchés en confession.

Gaume, Man. des conf. p. 77.

Ne pas attendre trop tard. Exemple.

Jean Hérold rapporte qu'un défunt avait révélé que l'extrême-onction l'aurait guéri, si on la lui avait donnée à temps; mais qu'ayant différé de la recevoir, il était mort, et avait été condamné à cent années de purgatoire.

Id. ibid., p. 152.

— Selon la remarque du pieux et savant Bellarmin (Lib. 2, de arte moriendi, cap. 8.), il meurt tous les jours un grand nombre de personnes qui vivraient encore, s'ils n'avaient pas omis ces ressources salutaires, ou qu'ils n'eussent pas si longtemps différé à en faire usage.

Collet, Tr. des dev. d'un Pasteur, p. 2[illegible]

FABIOLA.

Première fondatrice d'un asile public pour les pauvres.

La première personne citée dans les annales chrétiennes comme fondatrice d'un asile public pour les pauvres, et, si je puis l'appeler par son nom, d'un hôpital, c'est Fabiola, dame romaine du quatrième siècle.

Fraysinous, Déf. du christ., t. 2, p. 2 6.

FAMILIARITÉ.

Il faut éviter la trop grande familiarité.

. . . N'ayez de familiarité avec aucune femme, mais recommandez à Dieu en général toutes les femmes vertueuses.

Ne souhaitez d'être familier qu'avec Dieu et ses anges, et évitez d'être connu des hommes.

Il faut avoir de la charité envers tous, mais la familiarité ne convient pas.

Il arrive quelquefois qu'un inconnu éblouit par sa bonne réputation, et cependant sa présence blesse les yeux de ceux qui le voient de près.

Nous croyons parfois plaire aux autres en nous liant avec eux, et c'est alors que nous commençons à leur déplaire par les défauts qu'ils remarquent en nous.

Imit. de J. C. liv. 1, ch. 8

Avec les vieillards, c'est incivilité.

La familiarité n'est pas un vice, mais elle est fort opposée à la politesse : la familiarité avec les vieillards est plus que de l'impolitesse, c'est une basse incivilité.

Réaume, Le guide du jeune prêtre, p. 86.

FAMILLE.

Bonheur d'une famille chrétienne.

Une famille où l'on vit chrétiennement, est une famille où l'on vit toujours heureusement. On y voit régner la concorde, l'union, le bon ordre, les bonnes mœurs, la fidélité conjugale, la tendresse paternelle, la piété filiale, les égards mutuels, les attentions réciproques, et tout ce qui peut faire ici-bas le bonheur des hommes. Les parents y commandent avec douceur et avec bonté; les enfants y obéissent avec empressement et avec amour. Jamais la discorde et la jalousie ne s'y glissent parmi les frères : ils se chérissent tous comme des amis. Ils ne sont occupés qu'à se donner en toute occasion des marques sincères de l'affection qu'ils ont les uns pour les autres. Tout est commun dans cette famille, où, comme parmi les premiers chrétiens, il n'y a qu'un cœur et qu'une âme, et si quelqu'un de ses membres souffre ou se réjouit, tous les autres partagent sa joie ou son affliction. Tel est, mes frères, l'admirable et touchant spectacle que nous offrent les familles où l'on mène une vie chrétienne. Mais en est-il de même de celles où l'on a oublié les principes, et où l'on viole ouvertement et librement toutes les lois du christianisme? N'y voit-on pas souvent, au contraire, le désordre, la discorde, la dissension et tous les maux qui en sont la suite? N'y voit-on pas la froideur ou la rupture parmi les époux, l'insouciance parmi les parents, le libertinage parmi les enfants, la division parmi les frères; et si les familles chrétiennes sont l'image du ciel, ne peut-on pas dire que celles où il n'y a point de religion, nous offrent celle de l'enfer?

Année liturg., t. 4, p. 110.

FAUTES.

Leur fruit.

Vous avez fait de grandes fautes, mais elles vous ont servi à vous connaître et à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruits de ses fautes que de ses belles actions : les grandes actions enflent le cœur, et inspirent une présomption dangereuse : les fautes font rentrer l'homme en lui-même, et lui rendent la sagesse qu'il avait perdue dans les bons succès

Fénelon, Les Avent. de Télém., p. 316.

FÉLIX DE NOLE (S.).

Il est sauvé par une toile d'araignée.

Un jour qu'une troupe de gardes le poursuivait, ils passèrent à côté de lui sans s'en apercevoir, quoiqu'ils le connussent parfaitement. Quelqu'un cependant remarqua la méprise, et les en avertit. Ils retournèrent sur leurs pas. Félix se cacha promptement dans une masure qui se trouvait sur le chemin. Il allait être pris, car les émissaires était prévenus qu'il venait d'y entrer ; mais une ouverture par laquelle il avait passé pour se cacher dans ces bâtiments en ruine se trouva tout à coup bouchée de toiles d'araignée fort épaisses. Les gardes ne purent se figurer qu'un homme se fût coulé par là sans rompre ces toiles, ou qu'elles eussent été tissues en si peu de temps, et ils allèrent chercher plus loin.

Henrion, Hist. génér. de l'Église, t. 1, 295.

FEMMES.

Éloge de leur piété.

Leur piété a toujours été la base des Etats et de la religion.

Gaume, Man. des conf., p. 310.

Avis généraux sur la conduite des femmes, tirés des écrits de saint François de Sales.

— Premièrement, comme la dévotion des femmes est fort sujette à l'inconstance, d'abord il tâchait d'affermir leur jugement et d'arrêter leur volonté, afin de la maintenir dans un état de persévérance.

Secondement, il les exerçait plus à la pratique des vertus qu'à la contemplation, et il les faisait longtemps servir Dieu dans la vie de Marthe, avant de les admettre à celle de

Marie. Sa maxime était qu'il fallait s'approcher de Jésus avant de s'unir à lui, et qu'il fallait servir un si bon maître, laver ses pieds avec ses larmes et les essuyer de ses cheveux, avant d'être admis sur son sein, et de reposer avec lui dans l'union du saint amour.

Troisièmement, il bannissait tout ce qui peut rendre la dévotion ridicule et haïssable, et il disait que Dieu et la vertu ne peuvent être dans une âme, sans que le prochain n'en ressente quelque douceur. Cela n'empêchait pas qu'il ne permît de laisser couler les larmes que les yeux ont coutume de verser quand le cœur est rempli du saint amour; mais il voulait qu'elles coulassent doucement, et ainsi que ce fleuve des Indes qui déborde durant les nuits, et qui au premier retour du soleil s'arrête, ou pour le moins semble n'oser couler qu'imperceptiblement.

La quatrième condition qu'il désirait dans la vertu d'une dame, était une grande simplicité; il disait souvent que la finesse est comme une cantharide qui avait coutume de s'attacher sur la douceur de leur naturel, pour le pervertir: il ajoutait que quand une fois les femmes avaient pu bannir l'hypocrisie et les déguisements, elles étaient plus fortes que les hommes dans leur dévotion. Mais comme leur simplicité peut aisément dégénérer en niaiserie et les faire tomber dans des illusions, il voulait qu'elles fussent prudentes, et que jamais elles ne fissent rien qu'avec conseil; parce qu'autrement elle se mettent en danger de prendre des songes pour des révélations, et d'imiter les araignées qui passent toute leur vie à travailler sur quelques petites toiles où elles ne prennent que des mouches.

Cinquièmement, il voulait qu'au milieu des assauts du monde et de ses vanités, elles fussent comme certains rochers qui croissent, dit-on, au milieu des vagues, et qu'elles vécussent comme on le dit des alcyons, qui, étant environnés d'eau, ne respirent que l'air et ne contemplent que les cieux, et qui, nageant ainsi que les poissons, chantent comme les oiseaux. « Voilà, disait ce saint prélat, l'image d'une dame qui, quoique au milieu du monde, vit selon l'esprit de Dieu, en sorte que parmi les appas et tous les attraits de la terre, elle n'a des yeux et un cœur que pour le ciel, et que vivant avec les hommes, elle n'a une bouche et un esprit que pour louer et bénir Dieu avec les anges. »

La sixième leçon qu'il leur donnait, était de pratiquer exactement les avis de Salomon et ceux de l'Apôtre sur la trop grande curiosité. Il voulait qu'elles ne désirassent pas savoir plus qu'il ne faut, et qu'elles n'occupassent point inutilement leur esprit à une vaine science, qui, roulant sur des objets inutiles pour l'accomplissement des devoirs de leur état, ne peut que leur enfler le cœur.

Septièmement, il était l'ennemi mortel d'une certaine fausse piété dont le caractère est d'être oisive; et il a souvent enseigné que la véritable dévotion des femmes était de passer leur temps utilement, de l'employer avec un saint ménagement, et d'en tirer une usure profitable pour l'éternité.

Huitièmement, il assurait qu'une dame chrétienne doit surtout fuir avec soin tout ce qui peut alarmer la pudeur. Il regardait l'honneur et la pureté comme l'âme des femmes, sans laquelle elles ne sont que des tombeaux vivants. On lui a entendu dire une fois à une dame qui vivait licencieusement : « Mon Dieu ! ma pauvre fille, osez-vous bien porter un visage de femme avec une âme de mégère? En vérité, si vous ne changez bientôt de vie, je prierai tous vos parents de vous ôter un nom que vous déshonorez. »

Neuvièmement, il n'obligeait pas ses pénitentes à mener une vie sauvage, car, au contraire, il leur recommandait de vivre selon leur condition dans les compagnies, et de se prêter à tous les entretiens et à toutes les récréations convenables à leur qualité ; mais il voulait que leur vertu fût de la nature de cet oiseau qu'on dit être du paradis, dont il porte le nom, et qu'on prétend passer toute sa vie sur la terre, sans jamais s'y attacher, en sorte que lors même qu'il veut se délasser, il a certains petits filets avec lesquels il se lie aux branches de quelque arbre, où il demeure quelque temps suspendu. De même il voulait que si elles viennent à s'attacher à quelque créature, ce ne fût que pour se reposer en Dieu et s'arrêter en lui, comme ceux qui pêchent les perles et qui, les trouvant dans des coquilles d'huîtres, n'estiment que ces petits trésors qui y sont renfermés.

Gaume, Man. des Conf., p. 311.

Eloge de leur courage et de leur charité.

. . . Grâces à la miséricorde divine, les femmes chrétiennes n'ont pas montré moins de zèle, moins de courage, moins de piété; et dans ces derniers temps; où la religion de Jésus-Christ était persécutée avec encore plus de fureur et de rage, que les Juifs n'avaient persécuté sa personne, on n'a pu s'empêcher de reconnaître que, tandis que les hommes qui se piquent de force d'esprit donnaient, dans bien des occasions, les plus grandes marques de faiblesse et de lâcheté, les personnes du sexe qu'on traite souvent d'âmes faibles, surtout lorsqu'elles sont pieuses, ont déployé, presque partout, une constance et une fermeté qui leur ont tout fait sacrifier à la fidélité qu'elles doivent à Dieu et à la religion. Et n'est-ce pas aussi parmi elles que l'on voit le plus d'âmes généreuses et charitables? Ne sont-ce pas elles qui composent les nombreuses sociétés occupées du soin de soulager les malheureux; et si les pauvres et les malades trouvent encore des secours dans leurs maladies et dans leur indigence, n'est-ce pas surtout à leur zèle et à leur charité qu'ils en sont redevables? Ce n'est donc pas sans raison que l'Église leur a donné le glorieux titre de *sexe dévot*.

Ancelet Hustaing, t. 1, p. 96.

Il faut fuir leur conversation.

Saint François d'Assise gardait si bien ses yeux en conversant avec les femmes, qu'à peine en connaissait-il une seule de vue. « Les occasions, se disait-il à lui-même, affaiblissent l'homme le plus fort. On ne peut converser fréquemment avec les femmes, sans que le cœur en souffre, comme il n'est pas possible de mettre du feu dans son sein sans se brûler. Un religieux, ajoutait-il, a-t-il besoin de traiter avec les femmes, à moins qu'il ne soit question de les entendre dans le tribunal de la pénitence, ou de leur donner des avis concernant leur salut? On est bientôt vaincu lorsqu'on se croit en sûreté. Pour peu que le démon trouve de prise, il excite une guerre dangereuse. »

Godescard, t. 14, p. 325.

. . . Fuyez toute relation suspecte avec les femmes... Tout en elles est autant de filets où se prennent ceux qui se mettent en rapport avec elles. C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire que « ceux qui ont voué leur corps à la continence doivent éviter toute cohabitation avec les femmes; car tant que la chaleur naturelle se fait sentir dans le corps, nul ne peut se flatter que le feu soit entièrement éteint dans son cœur. »

Exemple.

. . . Nous terminerons par un exemple que nous trouvons dans les *Dialogues* de saint Grégoire :

Dans une église de la province de Mysie, vivait un saint prêtre, profondément pénétré de la crainte de Dieu. Une femme d'une rare vertu prenait soin des meubles et des ornements consacrés au culte divin. Le vénérable prêtre l'aimait comme une sœur, mais en même temps se tenait en garde contre elle, comme il l'aurait fait contre le plus dangereux ennemi, ne permettant jamais qu'elle l'approchât, et lui ôtant ainsi toute occasion de se familiariser avec lui. Tel est l'effet de la sainteté, que plus elle est éloignée des choses illicites, plus elle est disposée à se sévrer même des choses permises. Il ne voulait recevoir d'elle aucun bon office.

Cependant il était parvenu à un âge très-avancé, et comptait quarante ans de sacerdoce. Il est atteint d'une maladie qui le conduit en peu de temps à la dernière extrémité. Dans cet état, cette pieuse femme approche son oreille de la bouche du malade, pour s'assurer s'il respire encore ou s'il a rendu le dernier soupir. Le moribond se ranime, son visage décomposé se colore de l'expression de la plus vive indignation, et il s'écrie avec tout l'accent qu'il peut donner à sa voix : « Loin, loin d'ici femme! tant que le feu n'est pas entièrement éteint, craignez d'en approcher la paille. » En proférant ces paroles, il expire au milieu des prodiges du ciel, qui attestent à tous les assistants que son âme sainte va recevoir la récompense due à une si grande horreur pour le péché.

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 381.

Exemples funestes.

Propter Evam primus homo, propter Dalilam fortissimus, propter uxorem Uriæ religiosissimus, propter mulieres alienigenas sapientissimus, miserrimè cecidit.

Memor. vitæ sacerd., p. 150.

FÉNELON.

Il mourut sans argent et sans dettes.

Il mourut, dit le Moreri, *sans argent et sans dettes.*

Henrion, L'Hist. gén. de l'Eglise, t. 9, p. 549.

Il ne trouve pas difficile de mourir.

Il dit à madame de Maintenon : « J'ai toujours ouï dire qu'il était difficile de mourir; cependant me voici parvenu à ce moment si redoutable aux hommes, et je ne trouve pas que cela soit si difficile. »

Id. ibid, p. 570.

Il s'afflige de ne pas souffrir. Il est bien aise de mourir.

On lui demanda s'il souffrait beaucoup : et dans un sentiment vraiment héroïque de pénitence, il répondit : « Non, c'est ce qui m'afflige. » Comme on cherchait à le rassurer contre les terreurs de la mort : « Je suis en paix, dit-il, et je suis bien aise de mourir, parce que j'espère en Dieu; mais je ne me console point de l'avoir offensé. »

Id. ibid., t. 9, p. 572.

FERVEUR.

Ce que c'est.

Quelle idée devez-vous vous en former? Ecoutez saint Basile vous instruire sur ce point. La ferveur, selon ce Père de l'Eglise, est un désir ardent et soutenu de plaire à Dieu dans toutes choses. Pour l'ordinaire, l'âme fervente ne fait rien que de commun; mais elle ne fait rien d'une manière commune. Voilà son distinctif; elle ne perd point de vue son bien-aimé, et elle se borne à lui plaire. Il est le seul motif de sa conduite; de lui seul elle attend sa récompense.

En quoi consiste celle que Dieu exige de nous.

Ce sera donc à quitter exactement le lit après sept ou tout au plus huit heures de repos; ce sera à m'habiller promptement; ce sera à faire dévotement une prière du matin; ce sera à assister respectueusement au saint sacrifice de la messe, à m'occuper ensuite du travail, à faire l'après-midi attentivement une lecture spirituelle; ce sera à aller passer un quart d'heure, à la fin de la journée, aux pieds de mon juge, dans son sacré tabernacle; ce sera surtout à m'abandonner tout entier aux obligations de l'état où le ciel m'a placé,

que consistera toute la ferveur que le Seigneur exige de moi.

Roissard, Leçons I. du chrét., p. 157.

Tous les moments du chrétien fervent sont pleins pour le Ciel

Point d'action en lui, point de prière, pas une intention qui reste sans mérite et sans récompense. Qu'est-ce qu'un verre d'eau, que sont les miettes qui tombent d'une table? Ces miettes cependant et ce verre d'eau s'écrivent au livre de vie. C'est une action bien commune que le travail; c'est une chose bien indifférente qu'un repas; c'est un moyen bien peu propre en apparence pour conduire au ciel, qu'un délassement; cependant, parce qu'en travaillant, en prenant sa réfection, en se délassant, cette âme intérieure ne songe qu'à obéir à Dieu, qu'à plaire à Dieu, tout cela lui ouvre le ciel, l'élève de plus en plus dans le ciel. Ah! si nous avons un si grand fonds d'ambition; si, toujours avides de gloire, nous ne nous croyons jamais assez distingués, que ne consacrons-nous ce fonds d'ambition par le saint objet que nous pouvons lui proposer? Nous désirons les richesses; la cupidité ne dit jamais c'est assez; et il dépend de vous d'amasser toujours plus de bien; il dépend de vous de parvenir au faîte de la gloire, sans que vous vous montriez ardent pour la seule grandeur qui doive vous flatter, qui puisse vous contenter.

H. Ind., p. 166.

Moyens de la conserver

Pour conserver le fer en état d'incandescence, il faut le tenir constamment au feu; pour peu qu'on l'en retire, vous le voyez retourner à sa froideur naturelle : l'homme également, pour se maintenir dans l'état de ferveur, a besoin de se tenir toujours uni à Dieu par un exercice presque continuel de l'amour; dès qu'il s'en détache, il retombe par sa tendance naturelle dans le relâchement et la torpeur.

Si donc vous voulez allumer ou nourrir dans votre âme le feu divin de la dévotion, portez sans cesse attention sur vous-même, sur tous vos sens extérieurs et intérieurs; soyez sobre dans vos repas, réservé dans vos paroles, calme dans vos mouvements. Aimez le silence, la solitude, soyez assidu aux saints offices et à toutes les pratiques propres à exciter la ferveur; prenez tous ces moyens et je vous garantis le succès.

Louis de Grenade, Guide des Pécheurs, p. 176.

Petit nombre de fervents.

Avec quelle application ne sert-on pas un roi de la terre? Les plus grands de son royaume à l'envi des uns des autres se font un honneur et un devoir en même temps de faire paraître le plus d'affection pour son service : chacun lui fait assidûment sa cour : on compte pour rien l'état gênant et incommode où il faut être pour cela : on passe toute sa vie dans une espèce de servitude sans se plaindre : on reçoit souvent de la part du prince des rebuts fâcheux, et quelquefois même de la part de ses ministres. Tout cela néanmoins n'est pas capable de ralentir l'ardeur que les courtisans ont pour le service de leur prince : d'où vient cela? C'est que celui qu'ils servent est leur roi : il est homme véritablement comme eux; mais il est revêtu de la souveraine puissance; cela suffit pour les attacher inviolablement et leur donner une ardeur inconcevable pour son service; *oportet negotia Regis impleri*, disait (2 Mach. 15.) l'impie Nicanor.

Motifs de ferveur. Voy. NOUVEL AN.

Hélas! mon Dieu, d'où vient donc que nous vous servons avec autant de négligence? Les rois de la terre, hommes comme les autres hommes, trouvent plus d'hommes qu'ils ne veulent, qui s'attachent inviolablement et uniquement à leur service; et le Roi du ciel n'a presque point de serviteurs fidèles. Les rois de la terre imposent des conditions dures et accablantes à leurs courtisans; cela n'en diminue pas le nombre ni l'affection : vous n'en imposez, ô mon Dieu, que de douces et d'agréables, car votre joug est doux et léger; et cependant combien peu le portent sans murmurer? Les rois de la terre ne promettent que des récompenses peu considérables pour l'ordinaire : cependant tout le monde court après eux, et s'attache à leur service. Vous nous promettez, ô mon Dieu, que vous serez vous-même notre grande récompense, *ero merces tua magna nimis* (Gen. 15. 1.); vous promettez des biens éternels et infinis : vous promettez de faire rois dans le ciel tous ceux qui vous serviront fidèlement sur la terre; et l'on vous abandonne; et presque personne ne vous sert avec ferveur et dévotion.

Chevassu, Méditt., t. 1, p. 268.

FILLES DÉVOTES.

(EXEMPLE D'UN SERMON POUR LES)

Avantages et biens réservés aux filles qui consacrent leur virginité à Jésus-Christ : 1° Elles deviennent belles comme les anges, 2° Épouses du Sauveur.

Mes sœurs, je ne me propose pas de vous expliquer ce matin les avantages et les biens réservés aux filles qui consacrent leur virginité à Jésus-Christ; je veux seulement les indiquer.

Premièrement, elles deviennent aux yeux de Dieu belles comme les anges du Ciel : *Erunt sicut angeli Dei in cœlo* (Matth. 22. 30.). Deuxièmement, une fille qui quitte le monde et se dévoue à l'amour de Jésus-Christ, devient l'épouse du Sauveur. Dans l'Evangile, notre Rédempteur est appelé père, maître ou pasteur des âmes; mais, à l'égard des Vierges, il s'en fait appeler l'époux : *Exierunt obviam sponso* (Matth. 25. 1.). Or, une fille qui songe à s'établir dans le monde, si elle est prudente, s'informe d'abord avec soin, quel est, de tous

ceux qui prétendent à sa main, le plus noble et le plus riche. Informons-nous donc auprès de l'Épouse des Cantiques, qui connaît assurément le mérite du céleste époux, de ce qu'il est. Dites-moi, ô divine Épouse, quel est-il le bien-aimé qui, de toutes les femmes, vous rend la plus heureuse? *Dilectus meus*, répond-elle, *candidus et rubicundus, electus ex millibus* (Cant. 5. 10) : Mon bien-aimé, dit-elle, est éclatant de blancheur par sa pureté, et animé des plus vives couleurs par l'amour dont il brûle; en un mot, il est si beau, si noble et si affable, qu'il se rend le plus aimable de tous les époux. Elle avait donc raison, la glorieuse vierge sainte Agnès, suivant ce que rapporte saint Ambroise (lib. de Virg.) de répondre, lorsqu'on lui offrit pour époux le fils du préfet de Rome, qu'elle avait trouvé un parti bien plus avantageux : *Sponsum offertis? Meliorem reperi.* Sainte Domitille, nièce de l'empereur Aurélien, fit la même réponse à quelques femmes qui voulaient lui persuader qu'elle pouvait bien épouser le comte Aurélien, puisqu'il consentait à ce qu'elle restât chrétienne. «Mais, dites-moi, reprit la sainte, si l'on offrait à une fille, d'un côté un monarque, de l'autre un paysan, quel est celui des deux qu'elle choisirait pour époux? Renoncer au roi du ciel pour épouser Aurélien, serait une folie, je ne le ferai point.» Aussi, pour demeurer fidèle à Jésus-Christ, à qui elle avait consacré sa virginité, elle se laissa avec joie brûler vive, supplice que lui fit subir son barbare amant (Croiset, année chrét., 12 mai.).

3° Les bien-aimées du Sauveur.

Ces épouses de Jésus-Christ, qui pour son amour abandonnent le monde, deviennent les bien-aimées du Sauveur. Elles sont appelées les prémices de l'Agneau : *Primitiæ Deo et Agno* (Apoc. 14. 4.). Pourquoi? Parce que, dit le cardinal Hugues, de même que les premiers fruits sont plus agréables que les autres, de même les Vierges sont plus chères à Dieu que les autres personnes. L'époux divin se plaît entre les lis : *Qui pascitur inter lilia* (Cant. 1. 16.). Et quels sont les lis, sinon ces pieuses filles qui donnent leur virginité à Jésus-Christ. Le vénérable Bède a écrit que le chant des vierges, c'est-à-dire les louanges qu'elles adressent au Seigneur, conservant intacte le lis de leur pureté, était plus agréable à Dieu que le chant de tous les autres saints. Aussi l'Esprit-Saint dit-il qu'il n'y a point de prix qui puisse compenser le trésor de la virginité : *Non est digna ponderatio continentis animæ* (Eccli. 6. 15.). C'est pour cela que le cardinal Hugues fait observer qu'on dispense bien des autres vœux, mais non pas du vœu de virginité : la raison en est que le prix de la virginité ne saurait être compensé par aucun trésor du monde. Aussi les docteurs mêmes disent que la sainte Vierge aurait été dispensée à renoncer à la suprême dignité de Mère de Dieu, plutôt qu'à perdre le joyau de sa virginité! Qui peut sur la terre se former l'idée de la gloire que Dieu prépare aux Vierges, ses épouses dans le Paradis? Les docteurs assurent que les Vierges auront dans le Ciel leur auréole particulière, qui consiste en une couronne ou en une joie spéciale, refusée aux autres saints qui n'auront pas conservé leur viginité. Mais, venons au principal objet de ce discours.

Différence entre une vierge et une femme mariée.

Telle fille objectera : Mais si je me marie, ne puis-je pas aussi me sanctifier? Je ne veux pas que la réponse vienne de moi, mais de saint Paul; écoutez la différence qu'il y a entre une vierge et une femme mariée : *Mulier innupta, et virgo, cogitat quæ Domini sunt : ut sit sancta corpore et spiritu. Quæ autem nupta est, cogitat quæ sunt mundi, quomodo placeat viro.* Et l'apôtre ajoute : *Porrò hoc ad utilitatem vestram dico... ad id quod honestum est, et quod facultatem præbeat sine impedimento Dominum obsecrandi* (1. Cor. VII, 34. 35.).

Premièrement, je dis que les femmes mariées peuvent bien être pures d'esprit, mais non de corps; qu'au contraire les vierges saintes le sont de corps et d'âme, puisqu'elles ont consacré leur virginité à Jésus-Christ : *Sancta corpore et spiritu.* En outre notez ces paroles : *Quod facultatem præbeat sine impedimento Dominum obsecrandi.* Oh! que d'obstacles les femmes mariées trouvent à leur sanctification! Plus elles sont nobles, plus elles en rencontrent. Pour devenir sainte, il faut que la femme en prenne les moyens, et spécialement qu'elle se livre à l'oraison mentale, qu'elle fréquente les sacrements, qu'elle pense toujours à Dieu. Mais quel temps reste à une femme mariée pour penser aux choses de Dieu? *Nupta cogitat quæ sunt mundi*, dit saint Paul, *quomodo placeat viro.* La femme mariée doit songer à pourvoir à la nourriture, aux vêtements de sa famille, à élever ses enfants, à contenter son mari et les parents de son mari : en sorte, comme le dit le même apôtre, que son cœur est divisé, puisqu'il se trouve partagé entre son mari et ses enfants d'un côté, et Dieu de l'autre. Quel temps une femme mariée a-t-elle pour se livrer à l'oraison, pour communier souvent, si elle a tout juste celui de veiller aux soins de sa maison? Le mari veut être servi, les enfants pleurent, crient, ou demandent mille choses. Faites donc oraison au milieu de tant de soucis et de troubles! A peine lui sera-t-il permis d'aller se recueillir à l'église et communier le dimanche. Restera sans doute la bonne volonté, mais il lui sera fort difficile de vaquer comme il convient aux choses de Dieu. Il est vrai que cette privation même pourra être pour elle une occasion de mérite, par sa soumission à la volonté de Dieu qui, dans cet état, n'exige d'elle que résignation et patience : mais, au milieu de tant de distractions et de troubles, sans orai-

son, il lui sera moralement impossible d'avoir cette vertueuse patience et cette résignation.

Plût à Dieu que les femmes mariées n'éprouvassent pas d'autre mal que d'être privées de faire leurs dévotions; mais le plus grand de tous est le danger où ces pauvres femmes sont continuellement de perdre la grâce de Dieu, en se trouvant avec les frères ou les autres parents ou amis de leur mari, soit dans leurs propres maisons, soit au dehors. Les jeunes filles ne le soupçonnent pas, mais les femmes mariées le savent bien, elles qui affrontent tous les jours ce péril, et les prêtres à qui elles se confessent le connaissent aussi. Laissons de coté les misères que subissent toutes les femmes mariées. Les mauvais traitements du mari, les dégoûts des enfants, le soin de la maison, l'assujettissement aux belles-mères, aux belles-sœurs, les douleurs de l'enfantement (qui compromettent toujours la vie), les jalousies, les scrupules de conscience touchant l'éducation des enfants, tout cela forme une continuelle tempête au milieu de laquelle la femme mariée vit en gémissant. Et Dieu veuille que dans cette tempête elle ne perde pas encore son âme; en sorte qu'elle ne souffre pas un enfer dans cette vie, et un second dans l'autre! Voilà la belle destinée que se préparent les filles qui entrent dans le monde. Comment, dira quelqu'une, parmi toutes les femmes mariées, n'y en a-t-il pas une de sainte? Oui, répondrai-je, il y en a, mais quelle est-elle? C'est celle qui se sanctifie au milieu de ces martyres, en souffrant tout pour Dieu, sans murmure et avec une souveraine patience. Mais combien y a-t-il de femmes mariées aussi parfaites? Elles sont rares. Et si vous en trouvez quelqu'une, vous l'entendrez toujours regretter amèrement d'être entrée dans le monde, au lieu de se consacrer à Jésus-Christ. De toutes les femmes mariées, vraiment pieuses, que j'ai vues, je ne me souviens pas d'une seule qui fût contente de son sort.

Le véritable bonheur est donc pour les filles qui se consacrent à Jésus-Christ. Elles ne courent pas les dangers auxquels les femmes mariées sont nécessairement exposées. Elles ne sont liées d'affection ni à des enfants, ni à des hommes mortels, ni à des biens, à des parures, à des galanteries. Tandis qu'une femme mariée est obligée de s'orner et de se vêtir avec soin pour plaire à son mari, la fille qui se donne à Jésus-Christ n'a besoin que d'une méchante robe qui la couvre; elle scandaliserait même, en recourant à la parure. De plus, les vierges n'ont pas les soucis du ménage, des enfants, du mari; toutes leurs pensées, tous leurs soins sont de plaire à Jésus-Christ, à qui elles ont consacré leur âme, leur corps et tout leur amour. Ce qui fait quelles ont l'esprit plus libre pour s'occuper de Dieu, et plus de temps pour se livrer à l'oraison et pour fréquenter la sainte table.

Mais venons aux excuses qu'allèguent les filles que n'embrase pas l'amour de Jésus-Christ. Celle-ci dira: Je renoncerais au monde, si je pouvais entrer dans un monastère, si je pouvais du moins aller toujours à l'église pour y faire mes dévotions, mais je ne me soucie pas d'une maison où des frères méchants me maltraitent, où de leur côté mes parents m'empêchent de me rendre à l'église. Mais je vous demande si vous prétendez quitter le monde, pour mener une vie commode ou pour vous sanctifier, pour faire votre volonté ou celle de Jésus-Christ? Et si vous le quittez pour vous sanctifier, et pour plaire à Jésus-Christ, je vous adresserai une autre question: dites-moi, en quoi consiste la sainteté? La sainteté ne consiste pas à demeurer dans un monastère, à être toute la journée à l'église, mais à faire oraison, à communier quand on le peut, à obéir, à servir dans la maison, à vivre dans la retraite, à supporter les fatigues et les mépris. Et si vous entrez dans un monastère, que pensez-vous que vous ferez? Que vous serez toujours au chœur ou dans votre cellule, que vous ne quitterez que pour aller au réfectoire ou à la promenade? Dans un monastère il y a des heures fixées pour l'oraison, la messe et la communion; mais le reste du temps est employé par les religieuses au service de la maison, surtout par les converses, qui, n'allant point au chœur, sont destinées au travail, et ont par conséquent moins de loisir pour prier. Toutes s'écrient: un couvent. un couvent! Oh! qu'il est plus facile à une fille chrétienne de prier et de se sanctifier chez ses parents, s'ils sont pauvres, que dans un monastère! Combien, je le sais par expérience, ne se sont pas repenties d'être entrées au couvent, surtout s'il est nombreux, car les pauvres converses y ont alors à peine le temps de réciter le rosaire! Mon Père, dites-vous, les exigences de mes père et mère, les mauvais traitements de mes frères, ne me permettent plus de rester à la maison. Eh bien, entrez dans le monde, personne ne vous y maltraitera-t-il? une belle-mère, des belles-sœurs, des enfants insolents, un mari! Mon Dieu, n'y eût-il que cela, pourrez-vous, mes chères filles, supporter les mauvais traitements d'un mari, qui dans le principe aura fait de grandes promesses, et qui, peu de temps après, ne sera plus un mari, mais un tyran, qui vous traitera non en épouses, mais en esclaves. Demandez, demandez à toutes les femmes mariées si ce que je vous dis est vrai. Mais, sans le demander, vous-mêmes l'avez appris par l'exemple de vos mères. Du moins quand vous vous serez données à Dieu, ce que vous souffrirez à la maison, vous le souffrirez pour l'amour de Jésus-Christ, et Jésus-Christ rendra ces croix douces et légères. Mais quelle peine de souffrir, et de souffrir pour le monde, sans l'avoir mérité! Courage donc, si Jésus vous appelle à son amour, s'il vous veut pour ses épouses, il saura vous combler de joie et vous consoler au milieu de vos souffrances.

Moyens pour vivre en épouses de J.-C. et pour se sanctifier.

Mais ce n'est qu'autant que vous l'aimerez et que vous vivrez en épouses fidèles. Ecoutez donc quels moyens vous devez prendre pour vivre en véritables épouses de Jésus-Christ, et pour vous sanctifier. Pour qu'une vierge devienne sainte, il ne suffit pas qu'elle conserve sa virginité, et qu'on lui donne le nom d'épouse de Jésus-Christ, il faut qu'elle en pratique les vertus. Il est dit dans l'Evangile que le ciel est semblable aux vierges, mais quelles vierges? Ce n'est point aux vierges folles, mais aux vierges prudentes. Celles-ci furent admises aux noces, celles-là virent la porte se fermer sur elles, et l'époux leur dit : *Nescio vos*, vous êtes vierges, mais je ne vous reconnais pas pour mes épouses. Les véritables épouses de Jésus-Christ suivent leur époux partout où il va : *sequuntur agnum quocumque ierit* (Apoc. 14. 4.). Qu'est-ce que suivre l'époux? Saint Augustin explique que c'est l'imiter, en le suivant d'âme et de corps. Après lui avoir consacré votre corps, il faut que vous lui consacriez tout votre cœur, de façon que votre cœur soit tout appliqué à l'aimer. Il est donc nécessaire que vous preniez les moyens pour être exclusivement à Jésus-Christ.

1° L'oraison mentale.

Le premier moyen est l'oraison mentale à aquelle vous devez vous livrer souvent. Mais ne croyez pas que, pour faire oraison, il soit nécessaire de demeurer dans un monastère ou d'être toute la journée à l'église. Il est vrai que, dans vos maisons, il y a souvent du bruit et du trouble, en raison des personnes qui les fréquentent; néanmoins, quand on veut, on sait bien trouver le lieu et le temps pour prier: par exemple, lorsque la maison est plus tranquille, ou le matin avant que les autres se lèvent, ou le soir quand ils se couchent. Pour prier, il n'est pas non plus nécessaire d'être toujours à genoux, on prie même en travaillant, même en marchant (quand on n'a pas d'heure plus commode), en élevant son esprit à Dieu, en pensant à la passion de Jésus-Christ, ou à tout autre sujet de dévotion.

2° La fréquentation des sacrements.

Le second moyen est la fréquentation des sacrements de la pénitence et de l'eucharistie Pour la confession, il faut que chacune se choisisse un directeur, à qui elle obéisse entièrement, autrement elle s'égarerait. Pour la communion, c'est au confesseur à décider, mais elle doit être désirée et demandée. Ce pain céleste exige la faim. Jésus-Christ veut être désiré. La fréquente communion rend ses épouses fidèles, et elle conserve spécialement leur pureté. Le saint-sacrement maintient dans l'âme toutes les vertus; mais il a particulièrement pour effet de conserver intact le lis de la virginité, suivant le prophète, qui a dit de ce sacrement : *Frumentum electorum, et vinum germinans virgines* (Zach. 9. 17.).

3° La retraite et la prudence.

Le troisième moyen est la retraite et la prudence : *sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias* (Cant. 2. 2.) Une fille qui prétend se maintenir fidèle à Jésus-Christ au milieu des conversations, des jeux et des autres distractions du monde, veut l'impossible; elle ne se maintiendra telle qu'au milieu des épines de l'abstinence, des mortifications, mettant non-seulement avec les hommes une réserve et une modestie extrême dans ses regards et ses discours, mais employant même, s'il le faut, de la sévérité et de la rudesse : ce sont là les épines qui conservent les lis, c'est-à-dire les saintes filles, autrement elles se perdent. Le Seigneur dit que les joues de son Epouse sont belles comme celles de la tourterelle : *Pulchræ sunt genæ tuæ sicut turturis* (Cant 1. 9.). Pourquoi? parce que la tourterelle fuit par instinct la compagnie des autres oiseaux, et se tient toujours seule. Une vierge ne paraîtra donc belle aux yeux de Jésus-Christ qu'autant qu'elle aimera la solitude, et qu'elle fera tout son possible pour se dérober aux regards des hommes et pour demeurer inconnue. Saint Jérôme appelle le Seigneur un Epoux jaloux : *Zelotus est Jesus*. Il lui déplaît donc de voir une vierge, qui s'est vouée à son amour, chercher à paraître et à captiver les hommes. Les filles saintes demandent plutôt à devenir laides pour ne pas être désirées, et les fastes de l'Eglise citent de beaux exemples de ce dévouement. Je sais qu'il n'est pas permis à toutes de l'imiter, et que ces vierges ont agi par l'inspiration du Saint-Esprit. Toujours est-il que l'amour de Jésus-Christ les portait à ne point se laisser désirer des hommes. Les autres vierges chrétiennes doivent donc au moins garder la modestie et se montrer le moins possible à leurs regards. S'il arrivait qu'une vierge reçût, sans qu'il y eût de sa faute, quelqu'affront imposé par la violence, qu'elle sache qu'elle n'en serait pas moins pure qu'auparavant. C'est précisément ce que répondit sainte Lucie au tyran qui la menaçait de la déshonorer : « Si vous m'outragez, dit-elle, contre ma volonté, vous ne ferez que me procurer une double couronne. » Mais écoutez : qu'une vierge soit modeste et réservée, les hommes n'oseront pas la tenter.

4° La mortification des sens.

Le quatrième moyen pour conserver la pureté est la mortification des sens. Saint Basile dit : *Nulla in parte mœchari convenit virginem, non linguâ, non aure, non oculis, non tactu, multoque minus animo* (S. Bas. de vera virg.). Une vierge, pour se conserver pure, doit être chaste par sa langue, en parlant toujours avec modestie, jamais aux hom-

mes sans nécessité, mais alors en peu de mots; chaste par ses oreilles, en évitant d'écouter des discours purement mondains; chaste par ses yeux, en les tenant ou fermés ou baissés vers la terre en présence des hommes; chaste par le toucher en se soumettant à cet égard à une stricte réserve, tant avec les autres que sur elle-même; et par-dessus tout, chaste d'esprit, en s'efforçant de résister à toutes les pensées impures, en invoquant aussitôt le secours de Jésus et de Marie. A cette fin, encore, elle mortifiera son corps par les jeûnes, les abstinences, les disciplines, les chaînes; mais elle ne s'y soumettra que de l'avis de son confesseur; autrement ces pratiques nuiraient bientôt à son âme, en lui inspirant de l'orgueil. Si elle ne doit pas accomplir ces pénitences sans l'avis de son confesseur, du moins elle doit les désirer et les lui demander, sans quoi le directeur, ne voyant pas sa pénitente lui en marquer le désir, ne les lui donnera pas. Jésus est un époux de sang; il a épousé nos âmes sur la croix, où il a répandu tout son sang pour elles: *Sponsus sanguinum tu mihi es* (Exod. 4. 25.). Aussi les épouses qui l'aiment, chérissent les souffrances: les tribulations, et les infirmités, les douleurs, les mauvais traitements, les injures, sont reçus par elles, non-seulement avec patience, mais avec allégresse. C'est ainsi qu'on entend ce passage de l'Ecriture, que les vierges suivent l'Agneau partout où il va: *Sequuntur Agnum quocumque ierit* (Apoc. 14. 4.). Elles suivent leur époux Jésus-Christ en le bénissant et avec joie, partout où il va, dans les opprobres, dans les tourments, comme l'ont fait tant de vierges saintes qui ont été à la torture et à la mort avec empressement et allégresse.

5° Recourir souvent à Marie.

Enfin, mes sœurs, pour obtenir la persévérance dans cette sainte vie, il faut vous recommander souvent et avec instance à la Reine des Vierges, à Marie. C'est par son entremise que se traitent et se concluent ces noces divines; c'est elle qui conduit les Vierges à son Fils pour qu'il les épouse: *Adducentur virgines post eam* (Psal. 44. 15); c'est elle enfin qui obtient la fidélité à ces épouses choisies: sans l'assistance de Marie, elles deviendront infidèles à leurs époux.

S. Liguori, Instr. pract. sur les Exerc. des Missions, p. 222.

FIN DE L'HOMME.

Je suis de Dieu.

. . Dieu m'a créé, et cette création il la continue à chaque instant de mon existence. Autant que je compte d'heures et d'instants dans ma durée, autant de fois il me fait présent de la vie.

Manrese, p. 25.

Plus on croit en âge, plus on est obligé de servir Dieu.

Sachez que plus vous croissez en âge, plus vous êtes obligé de servir Dieu, attendu que ses bienfaits croissent avec vos années. Comptez toutes les grâces qu'il vous a faites depuis que vous êtes au monde, tous les dangers dont il vous a délivré, tous les maux dont il vous a préservé, tous les biens dont il vous a comblé, et dites-moi si, après cela, vous avez quelque raison de l'aimer moins qu'autrefois, et de vous relâcher dans son service.

Pinart, la Nourr. de l'âme chrét., p. 164.

. . . Ainsi, ô mon âme! toute créature sert le Seigneur; serais-je le seul qui refuserait de le servir, et serais-je le moins fidèle de ses serviteurs; parce que je suis de tous le plus obligé?

Manrese, p. 39.

L'homme créé pour être heureux.

L'homme avait été créé, non pour être misérable, mais pour être heureux; et c'est pour cela que Dieu lui avait donné un paradis pour y demeurer. Mais quoique l'homme ait perdu ce lieu de délices par son péché, Dieu n'a pas changé de résolution à son égard; il lui a donné un nouveau paradis en lui donnant l'Agneau de Dieu, qui est, comme dit saint Jean, *le bonheur et la lumière de la céleste patrie* (Apoc. 21. 23.). C'est lui qui est la source de tous les biens dont cet heureux séjour est rempli, et il fait le paradis partout où il est. Il a voulu aussi s'en faire un à lui-même de nos cœurs par l'amour qu'il a pour nous, afin que ceux qui l'aiment pussent le posséder, et trouver dans sa possession un paradis continuel par la pénitence et par l'amour, s'ils venaient à le perdre par le péché. Dans ce paradis, nous sommes nourris du fruit de vie, échauffés du feu de l'amour divin, et honorés des visites célestes.

Allemme, Les Soul. de N.-S. J.-C., t. 1., p. 81.

Servir Dieu, c'est un joug doux et un fardeau léger.

Cet adorable Maître nous dit que son joug est doux et son fardeau léger; et en nous invitant à le prendre, il nous a promis que nous y trouverions la paix. Ces termes de joug et de fardeau marquent de la difficulté et de la pesanteur; mais avec toute sa pesanteur, ce fardeau devient léger, et ce joug devient doux dès que c'est le joug et le fardeau du Seigneur: pourquoi? parce que la grâce y répand toute son onction, et qu'il n'est rien de si pesant ou de si amer dont cette onction céleste n'adoucisse l'amertume, et qu'elle ne fasse porter avec une sainte allégresse.

On en est surpris, et, pour ainsi dire, on ne se comprend pas soi-même, tant on se trouve différent de soi-même. Au premier aspect de la voie étroite du salut, tous les sens s'étaient révoltés, et a peine se persuadait-on qu'on y pût faire quelques pas; mais du moment qu'on est entré avec une ferme confiance, les épines, si j'ose user de ces figures, se changent en fleurs, et les chemins les plus raboteux s'ap-

planissent. *Ah! Seigneur*, s'écriait un grand Saint, *vous m'avez heureusement trompé*. En m'enrôlant dans votre milice, je m'attendais, selon les principes de votre Evangile, à des assauts et à une guerre, où je craignais que ma faiblesse ne succombât, Je me figurais une vie triste, pénible, ennuyeuse, sans repos, sans goût, et jamais mon cœur ne fut plus content, ni mon esprit plus calme et plus libre. Combien d'autres ont rendu le même témoignage! mais le mal est qu'on ne les en croit pas, qu'on ne veut pas se convaincre par une épreuve personnelle et par son propre sentiment.

Pensées de Bourdaloue, t. 1, p. 73.

Servir Dieu, source de consolations.

Pendant que les réprouvés dans l'enfer, ainsi que l'Ecriture nous l'apprend, protestent et protesteront éternellement qu'*ils se sont lassés dans le chemin de l'iniquité* (Sap. c. 5. 7.); pendant que tant de mondains sur la terre nous assurent encore tous les jours, et nous prennent à témoins, qu'il n'y a pour eux dans le monde qu'amertume, que trouble et affliction d'esprit; que nous ont dit au contraire mille fois les serviteurs de Dieu? que nous disent-ils sans cesse de leur état? Ils n'ont tous là-dessus qu'une voix commune et qu'un même langage, pour nous faire entendre qu'ils ont trouvé dans Dieu une source inépuisable de consolations et des consolations les plus sensibles; que Dieu leur tient lieu de toutes choses, et qu'un moment qu'ils passent auprès de lui, leur est incomparablement plus doux, que des années entières au milieu de tous les divertissements et de toutes les joies apparentes du monde. Veulent-ils nous tromper? Mais quel intérêt les y porterait? Se trompent-ils eux-mêmes? Mais on ne se trompe pas aisément sur ce qu'on sent. Pourquoi donc nous obstinons-nous à ne les pas en croire; ou si nous les croyons, pourquoi nous obstinons-nous à vouloir être malheureux avec le monde, plutôt que de chercher en Dieu notre véritable bonheur?

Id. ibid., p. 356.

Montrez vos œuvres.

Où est la générosité que vous mettez dans son service? Où sont les sacrifices que vous vous imposez pour sa gloire? Il vous commande d'être constamment fidèle à toutes ses lois, il exige que toutes vos pensées, toutes vos actions, toutes vos affections lui appartiennent, et certes il en a le droit, après tout ce qu'il a fait pour vous. Eh bien, montrez-nous vos œuvres, montrez-nous la ferveur de vos oraisons, de vos lectures pieuses, de vos communions, montrez-nous vos progrès dans la pratique de l'humilité, de la mortification, du recueillement, de la pénitence... Hélas! avouez-le sincèrement, jusqu'à ce jour vous avez servi le Seigneur avec une nonchalance qui vous couvre de honte. Jusqu'à ce jour, le moindre embarras, la moindre gêne a souvent suffi pour vous détourner de vos exercices de piété, et quelquefois même pour vous jeter dans un tel découragement, que vous avez abandonné vos prières accoutumées, vos confessions, vos communions, et le peu de bien que vous pouviez faire. Quelle faiblesse et quelle lâcheté!

Pinart, La nourrit. de l'âme chrét., p. 76.

Servir Dieu, c'est l'unique nécessaire (Luc 14.).

Il n'est pas nécessaire que vous soyez grand, riche, savant, heureux; mais il est nécessaire que vous serviez Dieu. Il n'est pas nécessaire que vous soyez dans cet état, dans cet emploi, dans cette charge; mais il est nécessaire que vous y serviez Dieu. Il n'est pas nécessaire que vous ayez de la santé, des plaisirs, des talents, mais il est nécessaire que vous les rapportiez à Dieu. Ce doit être là le terme de tous vos mouvements, la fin de toutes vos actions: il n'y en a pas une qui ne doive être pour Dieu. Hélas! y en a-t-il peut-être une seule dans la vie, qui ait été uniquement pour lui? Combien de gens sortent du monde sans savoir pourquoi ils y sont venus? Combien l'ayant su, ont vécu comme s'ils l'avaient ignoré? Ne serais-je point de ceux-là?

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 1, p. 20.

Gloire à servir Dieu.

Il est donc vrai qu'une oraison bien faite, qu'une humiliation bien prise, qu'une mortification pratiquée à propos, quelque bonne œuvre, quelque acte de vertu que ce soit, dès-lors qu'il a du rapport à Dieu, qu'il contribue à sa gloire, est quelque chose de plus grand et de plus glorieux que les négociations les plus importantes, que le gouvernement ou la conquête d'un empire. Le croyez-vous? Hélas! si vous le croyiez, omettriez-vous avec tant de facilité vos exercices de piété, ou vous en acquitteriez-vous avec tant de lâcheté? Négligeriez-vous si fort tout ce qui a du rapport à la gloire de Dieu? Cependant, c'est un article de foi qui n'est pas moins vrai, qu'il est vrai que tout ce qui est de plus grand et de plus glorieux dans le monde, n'est rien devant Dieu: *Quasi non sint, sic sint coram eo* (Is. 40. 17.). Si nous avons de l'ambition, c'est là où il la faut exercer.

Id. ibid., t. 2, p. 18.

Histoire d'un prince portant l'image de son père

Rappelez-vous ce jeune prince, qui, ayant perdu de bonne heure son vertueux père, fit graver ses traits sur une médaille qu'il portait toujours suspendue à son cou. Quand il avait quelque chose à entreprendre, il prenait cette médaille entre ses mains, et la contemplant avec des yeux baignés de larmes, il s'écriait: Ne permettez pas, ô mon père! que je fasse jamais rien qui soit indigne de vous.

Louis Le Dussy, Nouv. Mois de Marie, p. 49.

Dieu demande moins que le monde pour le servir : 1° Ce que Dieu demande.

I. Dieu nous demande peu pour le servir, et l'on peut dire qu'il veut nous sauver pour rien : *Pro nihilo salvos facies illos* (Ps. 55.). De toute la journée que demande-t-il? une heure ou deux tout au plus; le reste, il nous l'abandonne pour nos nécessités, pour nos affaires, pour notre corps, et même pour nos divertissements. De nos biens, il ne nous demande que le superflu pour les pauvres qui sont ses membres. De nos actions, il nous en laisse tout le profit et le mérite, il ne s'en réserve que la gloire. De nos plaisirs, il n'exige que nous lui sacrifions que ceux qui nous seraient ou funestes, ou dangereux; les autres, il nous les permet. De tout l'homme que demande-t-il? son cœur et son amour : *Ama et fac quod vis* (August.). En vérité est-ce trop nous demander, ou plutôt n'est-ce pas nous confondre de nous demander si peu?

2° Ce que le monde demande.

II. Le monde ne nous quitte pas à si bon marché. Car que ne nous demande-t-il pas? Cet homme veut avoir sa faveur et contenter son ambition : que de soins, que de chagrins, que de craintes, que d'inquiétudes ne lui en coûte-t-il pas? il faut sacrifier son temps, son repos, sa santé, ses plaisirs, ses biens et souvent même sa conscience, son âme et son éternité. Cette femme veut plaire au monde; il faut pour cela gêner son esprit, son corps, son humeur, sa liberté : il faut dépendre d'autant de gens qu'il y en a à qui l'on veut plaire, et vivre dans une servitude continuelle, sur l'espérance de je ne sais quelle fausse liberté. Les jours ne sont pas assez longs pour se parer afin de plaire à ce monde; les biens les plus grands, à peine peuvent-ils fournir à la dépense qu'il faut faire, la santé la plus forte aux gênes qu'il faut se donner : en vérité, le monde ne demande-t-il pas beaucoup?

3° On ne refuse rien au monde.

III. Hélas! Dieu demande peu et on lui refuse tout; le monde demande tout, et on ne lui refuse rien. Quel enchantement! et cependant que nous promet le monde? des biens dont le désir nous tourmente, dont la possession nous inquiète, dont la perte nous désespère; des biens vains, courts, légers; des biens qui souvent sont plus funestes pour nous que les plus grands maux; des biens qui ne nous rendent pas meilleurs, qui nous font souvent plus criminels, et jamais parfaitement contents; des biens que la mort nous enlève bientôt. Voilà tout ce que le monde promet, et que souvent même il ne donne pas, et cependant on lui accorde tout. Dieu nous promet un bonheur infini, un bonheur éternel, et cependant on ne lui accorde rien. Si après cela, il nous refuse le Paradis, aura-t-il tort, et aurons-nous droit de nous plaindre? oserions-nous nous-mêmes le demander?

Nepveu, Pensées ou Réfl. chrét., t. 3, p. 5.

Dieu a fait les créatures pour les délices de l'homme.

Dieu en créant l'homme, n'a pu se défendre de l'aimer, et de lui témoigner son amour par ses bienfaits, en produisant une multitude prodigieuse de créatures fort parfaites, non-seulement pour sa nécessité et pour sa commodité, mais encore pour ses délices. Ces créatures sont autant de présents de cette main libérale pour obliger l'homme à la reconnaissance, ce sont des écoulements de ce souverain bien qui l'avertissent qu'il faut aller à la source; ce sont des images visibles de cette beauté invisible. Est-ce ainsi que vous regardez les créatures? le ruisseau vous conduit-il à la source? pensez-vous du portrait à l'original? en recevant ce présent, levez-vous les yeux vers cette main libérale qui vous le fait?

L'homme en est-il reconnaissant.

Ne faites-vous point le contraire? Au lieu de marquer à Dieu votre reconnaissance pour tous les biens que vous recevez de lui, n'en faites-vous point la matière de votre ingratitude? Au lieu de puiser dans cette source intarissable de tous les biens, ne vous amusez-vous point à vouloir étancher votre soif dans quelques ruisseaux bourbeux? Au lieu d'élever votre esprit et votre cœur de cette beauté visible, mais imparfaite, qui paraît dans la créature, à cette beauté invisible, infiniment parfaite, qui se trouve dans le créateur, n'arrêtez-vous point votre cœur, ne bornez-vous point votre amour à cette misérable créature? ne la mettez-vous point dans la place de Dieu? n'en faites-vous point votre idole?

Id. ibid., t. 4, p. 256.

Belle réponse de saint Nil.

Tandis qu'il allait chercher dans la solitude un asile contre les dangers du monde, il rencontra un Sarrasin qui lui demanda brusquement qui il était, d'où il venait et où il allait. Nil lui découvrit son dessein avec ingénuité; mais le Sarrasin considérant sa jeunesse : Tu devrais du moins, lui dit-il, attendre la vieillesse, pour fuir le monde et t'ensevelir dans la solitude. Quoi! reprit le jeune saint, vous voulez que j'attende la vieillesse pour me consacrer au service de Dieu? Mais un sacrifice arraché par la nécessité est-il donc digne de lui; et croyez-vous qu'un vieillard qui n'a plus la force de servir son prince, soit plus propre à servir le Roi des rois?

Année liturg., t. 1, p. 123.

Ne point se troubler dans les souffrances. Voy. encore : SERVICE DE DIEU.

Si votre âme redoute parfois tout ce qu'il faut souffrir dans le service de Dieu, ne vous en troublez point. Vos répugnances ne sont

point une imperfection ni un défaut ; c'est un sentiment naturel que vous devez chercher à vaincre : elles ne vous donneront que plus de mérite. Souvenez-vous que le Sauveur lui-même a craint la confusion et le mépris, qu'il a appréhendé la douleur du corps, qu'il a redouté les persécutions, les calomnies, les accusations, la violence et la fureur de ses ennemis. Il n'est donc pas étonnant que la feuille tombe quand l'arbre même est ébranlé jusqu'à la racine (S. Cypr. Serm. de Pass. Christi). Par conséquent, ne perdez pas courage ; Jésus a surmonté ses répugnances, vous surmonterez vous-même les vôtres par sa grâce, vous les terrasserez, et elles vous seront un titre de récompense éternelle.

Pinart, La nour. de l'âme chrét., p. 143.

FIRMAMENT.

Le firmament, qui est marqueté d'une si belle variété d'étoiles, n'est que le marchepied des bienheureux, ce n'est que le pavé de leur séjour immortel. Si le pavé est si beau, si brillant, si éclatant, si diversifié, que doit être le plafond, le lambris! Quels sont les murailles, les colonnes et les autres embellissements!

Le Jeune, Serm., t. 2, p. 94.

FOI.

Son éloge.

La foi est une lumière surnaturelle que Dieu nous communique. Semblable à cette colonne de feu qui conduisait les Israélites dans le désert, elle dissipe les ténèbres qui dérobent la vue du chemin par lequel nous devons marcher pour parvenir à la félicité; elle est la semence, ou plutôt la racine de la vie spirituelle, et le principe de toute vertu méritoire du ciel. « Oui, dit saint Ambroise, elle est le fondement de toutes les vertus. O foi, s'écrie-t-il dans un autre endroit, ô foi plus riche que tous les trésors, plus efficace et plus souveraine que tous les remèdes! »

Godescard, t. 10, p. 65.

Caractères de la foi.

Mais notre foi ne peut être véritable, si elle ne renferme trois conditions. 1° Il faut qu'elle exclue tous les doutes, qu'elle soit ferme et courageuse; qu'elle nous fasse affronter les dangers, les tourments, la mort même. C'était une pareille foi qui remplissait les martyrs de joie au milieu des plus terribles épreuves, et qui leur inspirait assez de force pour triompher des glaives et des flammes. 2° Elle doit être entière. Refuser de croire un seul des articles qu'elle nous propose, c'est renverser toute son économie; par là on rejette le fondement sur lequel elle s'appuie, l'autorité de la révélation divine. « O vous, dit saint Augustin, qui admettez et rejetez ce qui vous plaît, vous ne vous en rapportez qu'aux lumières de votre esprit, mais vous ne croyez pas l'Evangile. » 3° Notre foi doit être active, animée par la charité, féconde en bonnes œuvres. Une foi morte et stérile est comparée par saint Jacques à un corps sans âme; c'est la foi des démons, qui croient et qui tremblent Quelle activité n'y avait-il pas dans la foi des saints! De là ces éminentes vertus que nous admirons en eux. Ayons donc soin de nourrir et de cultiver cette précieuse semence.

Id. ibid., p. 66.

Elle est un flambeau, un remède aux maladies du cœur.

La foi n'est pas seulement un flambeau ardent qui éclaire nos pas à travers les épaisses ténèbres d'une région pleine de dangers, et qui apprend à l'homme d'où il vient, où il va, et les moyens d'arriver à la céleste patrie; mais elle est encore un remède souverain contre toutes les maladies de notre cœur. Pour abattre notre orgueil, la foi nous montre notre néant, la nécessité et le prix de l'humilité. Pour détruire l'avarice, la foi nous présente l'instabilité des biens de la terre et la solidité des biens éternels. Pour éteindre l'amour des plaisirs sensuels, la foi nous inspire la salutaire pratique de la pénitence, de la mortification, de la chasteté; elle nous effraie par l'horreur des tourments épouvantables de l'enfer, et par la vue des délices pures du paradis.

Martin, Nouv. Manuel de la sainte Vierge, p. 147.

Moyens de la faire revivre.

« Lorsqu'un arbre est près de mourir (dit le P. Lancelot, pieux Jésuite), le meilleur moyen de le reproduire est d'en semer la graine. De même, pour faire revivre la foi parmi les hommes, il faut la faire naître dans l'âme des jeunes gens. C'est le moyen qu'a pris saint Ignace, notre fondateur. »

Godescard, t. 5, p. 390.

Comparée au grain de sénevé. (Matth. 18.).

Que signifie, mes frères, ce grain de sénevé auquel Jésus-Christ compare dans l'Evangile... le royaume des cieux? Parmi les différentes explications que donnent les saints Pères à cette parabole, je m'arrête à celle de saint Chrysostôme, qui dit que ce grain de sénevé représente la foi qui fait régner Dieu en nous, et qui nous dispose à posséder un jour son royaume. En effet, comme le grain de sénevé renferme dans sa petitesse la racine d'un grand arbre, ainsi la foi est le fondement des vertus chrétiennes, le principe et la racine de notre justification, comme dit le saint Concile de Trente. Comme le grain de sénevé est la plus petite de toutes les semences, et devient ensuite un arbre assez étendu par ses branches pour servir de demeure aux oiseaux du ciel; ainsi la foi nous rend petits en nous humiliant sous son joug; mais elle nous élève jusqu'à Dieu, par les connaissances qu'elle nous donne de ses perfections, et par le fruit des bonnes œuvres qu'elle nous fait produire pour le ciel, où elle nous conduit. Enfin, comme le grain de sénevé

a une vertu particulière pour nous faire trouver du goût dans les choses les plus insipides, ainsi la foi nous fait surmonter nos dégoûts, et nous anime à la pratique de nos devoirs.

Prônes de Billet, t. 2, p. 56.

Son motif et sa règle.

Comme il n'y a qu'une religion, parce qu'il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir qu'une foi qui doit toujours avoir les mêmes vérités à croire, la même règle à suivre, le même motif qui la détermine. Il suffit donc de savoir quel est le motif et la règle de la foi, pour être convaincu qu'elle ne doit point varier, qu'elle doit être ferme et inébranlable dans la soumission aux vérités qui nous sont révélées. Or, quel est le motif de la foi? Quelle en est la règle? Son motif, c'est la vérité suprême de Dieu; sa règle, c'est l'autorité de l'Église. Car pourquoi croyons-nous les vérités que la religion nous propose? C'est parce que Dieu, qui est la vérité même, les a révélées : et comment sommes-nous assurés que Dieu a révélé certaines vérités? C'est par l'autorité de l'Église, qui est son organe.

Id. ibid., p. 58.

Ses qualités : humble, vivante, entière.

Humble. Quand Dieu a parlé, ne raisonnons plus, mais croyons humblement. « Car, dit saint Bernard, il n'y a rien de plus déraisonnable que de vouloir atteindre avec la raison ce qui surpasse la raison. » Enfin, selon la remarque de saint Augustin, « Dieu ne serait pas fort élevé au-dessus de nous, s'il ne pouvait rien faire que notre raison ne pût concevoir. ».

Vivante. Il faut que notre conduite soit conforme aux lumières de la foi. Le Saint-Esprit nous a déclaré que *la foi sans les œuvres est une foi morte,* qui, loin de nous sauver, sert à notre plus grande condamnation. Hélas! beaucoup ont cru plus fermement que nous, et néanmoins ils sont souverainement malheureux dans les flammes éternelles. Il ne suffit pas à un serviteur de croire aux ordres de son maître, il faut encore qu'il les exécute. « Celui-là croit vraiment, dit saint Grégoire, qui conforme sa conduite à sa croyance : *Ille verè credit qui exercet operando quod credit.* »

Entière. La foi doit s'étendre à tout ce qui concerne le dogme comme la morale : il est défendu d'en retrancher un *iota*, la moindre partie. Cependant n'en voyons-nous pas un très-grand nombre qui, fortement persuadés des vérites spéculatives, nient les vérités pratiques de la morale chrétienne? Croit-on vraiment qu'il y a peu d'élus, qu'il faut mépriser, fuir et haïr le monde avec ses maximes, ses usages et ses plaisirs dangereux? « Beaucoup, comme parle un père de l'Église, ont la foi des temps, et non pas la foi de l'Evangile : *Fides temporum et non fides Evangeliorum.* (Tert.) » Le monde est le maître qu'ils suivent, et non pas Jésus-Christ. Vivre dans l'humilité et le recueillement, mortifier ses passions et porter sa croix chaque jour, sont des maximes qu'ils rejettent opiniâtrément.

La plupart sont bien éloignés de la foi qui opère le salut éternel.

Martin, Nouv. Man. de la S. Vierge, pour chaq. jour du Mois de Mar., p. 148.

Ce n'est pas assez de croire, il faut pratiquer.

Non, ce n'est pas assez de croire, il faut pratiquer; ce n'est pas assez de captiver son esprit sous le joug de la foi, si l'on ne captive son cœur et sa conduite sous le joug des devoirs qu'elle impose. Eussions-nous une foi capable d'opérer des prodiges et de transporter les montagnes, comme parle l'Apôtre, nous ne sommes rien sans la charité qui accomplit la loi. Voyez cet arbre agréable à la vue : il se charge tous les ans de feuilles et de fleurs; mais trompant l'espoir de son maître, il ne porte jamais de fruits; à quoi est-il bon? pas à autre chose qu'à être coupé et mis au feu. Or, voilà notre image. Si notre foi est stérile, nous n'entrerons pas avec le serviteur fidèle dans les joies du Seigneur; nous serons condamnés à être jetés dans les ténèbres extérieures. Voyez encore une personne qui vient de mourir : ce que vous avez devant les yeux conserve toutes les formes et les apparences d'un corps humain; toutefois ce n'est plus qu'une masse de chair aussi froide, aussi insensible que le marbre. Et que lui manque-t-il donc? cet esprit qui l'animait, et qui était en lui le principe du mouvement et de la vie. Et cependant, si notre foi n'est point animée par nos œuvres, c'est encore notre image; nous paraissons vivants, et nous sommes morts; notre religion n'est plus qu'un simulacre, qu'un cadavre du christianisme : *Fides sine operibus mortua est.*

Freyssinous, Conf. et Disc. inéd., p. 94.

Les grâces que les impies rejetteront, retomberont sur les âmes fidèles.

L'indigence des uns devient la richesse des autres. Mais n'allons pas nous rassurer dans nos négligences et nos péchés par la pureté de notre foi : Messieurs, si, croyant comme le juste, nous vivons comme le pécheur, nous ne devons pas espérer de jouir du sort des Saints. Un jour notre foi même s'élèverait contre nous, nos lumières accuseraient nos œuvres. Tandis que l'infidèle peut, au tribunal de Dieu, alléguer son ignorance, non pour sa justification entière, mais du moins comme une sorte d'excuse qui doit diminuer la rigueur de sa sentence, le chrétien trouverait dans sa croyance même sa plus sévère condamnation; son éternel désespoir, son plus affreux supplice serait d'avoir trahi sa foi par ses œuvres, et d'avoir profané le don de Dieu par des mœurs toutes païennes.

Id. ibid., p. 96.

Les plus ignorants déclament le plus contre elle.

Tel est le désordre du siècle, chacun veut raisonner en matière de religion ; ceux mêmes qui en savent le moins, sont ceux qui se déchaînent le plus contre elle. Ne voit-on pas des personnes sans talents, sans connaissance parler du ton le plus décisif sur ce qu'il y a de plus relevé dans la religion? ce sont des orgueilleux qui croient tout savoir, parce qu'ils ont lu quelques mauvais livres. Pour atteindre la hauteur des vérités chrétiennes, ils s'élèvent au-dessus de leur portée ; et parce qu'avec la petitesse de leur génie, ils ne peuvent les comprendre, ils prennent hardiment le parti de combattre, comme dit saint Augustin, les vérités célestes avec des armes terrestres; ils blasphèment ce qu'ils ignorent ; ils font des plaisanteries ridicules sur ce que nous avons de plus saint dans la religion; et ce qui est encore plus condamnable, c'est que non contents de secouer le joug de la foi, ils s'efforcent par leurs discours pernicieux d'entraîner les autres dans leur aveuglement, de détruire la foi dans leur esprit, par des doutes qu'ils y font naître sur les vérités les mieux établies.

Que de telles pestes soient à jamais bannies de la société des fidèles! Puissiez-vous, mes frères, ne les jamais fréquenter! Quoi qu'ils puissent vous dire, vous avez plus de raison de croire qu'ils n'en ont de douter ; soyez donc fermes dans votre foi; croyez avec simplicité et sans raisonner toutes les vérités qu'elle vous propose; parce que celui qui doute, dit saint Jacques, est semblable aux flots de la mer, qui, à force d'être agités, viennent enfin se briser contre les rochers; au lieu que celui qui est ferme dans sa foi, qui se soumet aveuglément, marche à la faveur d'un calme tranquille, et arrive heureusement au terme de sa navigation.

Prônes de Biot, t. 2, p. 65.

Ne pas s'étonner de ne pas comprendre les mystères divins.

Nous ne comprenons pas même les choses matérielles de ce monde, comment l'aimant attire le fer, comment un grain de froment mis en terre en produit mille, les effets de la lune, ceux de la foudre ; faut-il s'étonner de ne pas comprendre les mystères divins?

S. Liguori, Inst. sur les préc. du Décal., p. 27.

Remercier Dieu du don de la foi.

Combien nous devons remercier Dieu de nous avoir donné la vraie foi! La terre est couverte d'infidèles, d'hérétiques, de schismatiques, qui tous se damnent; les catholiques ne composent pas la dixième partie de ses habitants, et le Seigneur a bien voulu nous admettre parmi eux, en nous faisant naître dans le sein de sa sainte Église; ne soyons pas du nombre malheureusement trop grand de ceux qui ne le remercient pas d'un pareil bienfait ; ne négligeons pas de lui en rendre grâces chaque jour. Id. Ibid., p. 31.

Sa nécessité. Comparaisons.

Anciennement, quand on se servait du bouclier, la dernière lâcheté et l'extrême malheur d'un soldat, c'était de perdre son bouclier en la bataille (1. Desertorem. § miles, ff. de re militari.) Une femme de Sparte envoyant son fils à la guerre, et lui donnant son bouclier, lui dit : *Aut hunc, aut super hunc.* Rapporte-le, ou qu'on te rapporte dessus, plutôt mourir que de le perdre. La foi est le premier principe en la science du salut, en la science des saints : or, Aristote dit, et c'est avec raison, qu'une erreur au regard du premier principe, quelque petite et légère qu'elle semble, est de très-grande conséquence, parce que toutes les conclusions qu'on en tire sont erronées et fautives. Si on vous donne cinq ou six coups d'épée à la main, au bras ou à la jambe, vous n'en mourrez pas pourtant; mais si on vous pique tant soit peu au cœur, quand ce ne serait qu'avec une épingle, vous mourrez infailliblement, parce que le cœur est le principe et la source de la vie corporelle.

Le Jeune, Serm., t. 3, p. 435.

Ne pas raisonner d'un mystère.

Quand il s'agit d'un mystère, il ne faut pas raisonner. La foi n'a point de mérite, dit saint Grégoire, où la raison trouve de l'évidence. Il nous suffit, encore une fois, de savoir que Dieu peut tout, que sa puissance n'est point limitée selon nos faibles vues; contentons-nous donc de considérer avec un religieux étonnement les œuvres du Seigneur : *Consideravi opera tua, et expavi.* Dieu a parlé, et s'est expliqué... d'une manière à ne laisser aucun doute : c'en est assez pour nous calmer, et pour nous engager à lui faire le sacrifice d'une humble foi, qui croit sans hésiter tout ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler. Dieu marche avec les simples, il se découvre aux humbles, il donne l'intelligence aux petits, il cache sa grâce aux curieux et aux superbes, dit l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ

Prônes de Biot, t. 3, p. 212.

Craindre de la perdre.

A la vue de tant d'infidélités et d'ingratitudes, ne devons-nous pas craindre que Jésus-Christ ne nous ôte la foi comme aux Juifs, pour la donner à d'autres peuples qui en feraient un meilleur usage? Pourquoi les Juifs ont-ils cessé d'être le peuple de Dieu ? c'est à cause de leur ingratitude et de leur infidélité. Si nous faisons comme eux, ne serons-nous pas traités comme eux?

Prenez garde, dit saint Paul; si vous ne demeurez pas fermes dans votre foi, vous serez rejetés comme les Juifs. *Car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles*, c'est-à-dire les Juifs, qui étaient son peuple, *comment vous épargnerait-il*, vous qui n'étiez pas son peuple? Dieu n'a-t-il pas déja exercé ce terrible châtiment sur d'autres nations, qui avaient été, comme nous, substituées aux Juifs? La

Religion a été très-florissante dans l'Asie et dans l'Afrique, et aujourd'hui ces deux grandes parties du monde ne sont presque plus habitées que par des idolâtres, des Mahométans, des hérétiques, des schismatiques. Dans l'Europe même, combien l'hérésie et le schisme n'ont-ils pas enlevé de royaumes à l'Eglise? Tous ces pays ont été catholiques, et ils ne le sont plus. Enfin, n'avons-nous pas été nous-mêmes, à la veille de perdre notre sainte Religion ? Et si nous ne la pratiquons pas plus fidèlement que nous n'avons fait jusqu'ici, ne nous sera-t-elle pas ôtée tout à fait ?

Bonnardel, Inst. fam., t. 3, p. 129.

Comment on la perd.

Dès qu'on vit dans le déréglement, on ferme les yeux aux lumières de la foi; on commence à raisonner, à critiquer certains articles qui gênent la nature corrompue; on les désapprouve : à force de les désapprouver, on en doute; on vient enfin jusqu'à les nier, à les combattre opiniâtrément : ainsi on perd la foi. Eh ! plût à Dieu que le désordre ne fût pas si commun parmi les chrétiens ! Il y aurait moins d'incrédules, s'il y avait moins de libertins; la religion ne serait pas si souvent attaquée qu'elle l'est dans sa doctrine et sa morale, si les mœurs étaient plus innocentes parmi nous; car, je vous le demande, par qui est-elle combattue, cette sainte religion? Est-ce par des gens vertueux, aimant le bien et le pratiquant? Non, ce sont des libertins et des impies, qui admettraient volontiers les vérités spéculatives de la religion, si elles les laissaient vivre à leur gré; mais qui en rejettent les vérités pratiques, parce qu'elles sont contraires à leurs inclinations perverses.

Prônes de Cillot, t. 2, p. 71.

Exemple.

Bellarmin rapporte qu'un certain docteur ayant voulu, à l'article de la mort, disputer avec le démon sur un article de la foi, fut conduit dans l'erreur par l'ennemi, et se damna.

Gaume, Man. des Confess., p. 430.

Pensée sur celle des premiers chrétiens.

Où en sommes-nous, et où est cette foi des premiers siècles, cette foi qui a converti tout le monde? Alors des athées devenaient chrétiens : maintenant des chrétiens deviennent athées.

Pens. de Bourdaloue, t. 1, p. 203.

Bienheureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru. Joan. XX.

Heureux de croire et de ne pas voir, parce que s'ils voyaient, ils ne croiraient plus, puisque croire c'est adhérer à ce qu'on ne voit pas. Heureux de croire et de ne pas voir, parce que s'ils voyaient, ils n'auraient plus de foi, puisque leur foi se changerait en évidence, et que l'obscurité est essentielle à la foi. Heureux de croire et de ne pas voir, parce que s'ils voyaient, leur adhésion à ce qu'ils verraient, ne serait plus pour eux une vertu, ni un sujet de récompense, puisqu'elle ne dépendrait plus de leur volonté et de leur consentement; car l'esprit est-il maître de ne pas acquiescer à ce qu'il voit? et faut-il le moindre effort, et le moindre acte de la volonté, pour commander à la raison de le reconnaître, et pour l'obliger?

Pensées de Bourdaloue, t. 2, p. 366.

Dieu et Satan

Il faut que les hommes croient à une parole surhumaine, ou du moins jugée telle : et comme il n'y a que deux paroles surhumaines en circulation dans le monde, celle de Dieu et celle de Satan, ceux qui n'écoutent plus les ministres de la première vont naturellement aux ministres de l'autre.

Martinet, l'Emmanuel, p. 90.

Rien de plus simple que les moyens de l'œuvre de la propagation de la Foi : *ressources matérielles et spirituelles.*

Rien de plus simple que les moyens que cette œuvre emploie, et cela devait être pour que l'œuvre de Dieu devînt populaire et fût vraiment universelle. Ainsi, tous, nous n'avons point la vocation même; tous, nous ne pouvons pas être apôtres, avoir cette irrésistible vocation qui nous fait quitter notre famille, notre patrie, nos biens, nos fonctions, pour aller chez les infidèles répandre la parole de Dieu au péril de notre vie. Mais tous, nous pouvons prendre part à cette sublime vocation d'une manière bien infime, et cependant bien efficace, car si la légère somme que chacun donne n'était point donnée, toutes ces parcelles ne se réunissant pas, ne formeraient pas la somme nécessaire pour entretenir les missions, pour soutenir les apôtres, pour leur frayer la voie, pour les encourager dans leurs courses, pour leur donner les moyens de porter la parole de Dieu jusqu'aux extrémités du monde. Un grand fleuve s'alimente par des rivières, les rivières par des ruisseaux et les ruisseaux par l'eau qui sort goutte à goutte des rochers. Cette contribution légère de chacun est une goutte d'eau, et quand cette goutte d'eau se réunit à d'autres, elles forment un ruisseau de charité qui, confluant dans d'autres, forment une rivière de charité; et quand ces rivières se réunissent, elles forment un océan de charité.

Mais il ne faut pas seulement des ressources matérielles, il faut surtout des ressources spirituelles, c'est la prière, la prière dont la puissance est infinie; car la prière unissant notre âme à Dieu la fait participer à la puissance même de Dieu. Cette prière est très-facile, on ne demande que ce qu'on peut faire tous les jours avec simplicité, mais avec une intention vive, avec le désir profond de soutenir l'œuvre, d'y entrer par l'intention et d'attirer la grâce de Dieu sur ces hommes qui lui

servent de ministres et qui vont porter sa parole aux confins du monde.

Il y a encore un moyen qui ressort tout à fait de notre époque actuelle et que Dieu fait tourner à sa gloire, c'est cette multiplication d'écrits qui sortent de la *presse*, instrument admirable et terrible qui peut servir à répandre l'erreur comme la vérité, qui se pervertit dans les mains de l'esprit du mal, mais qui, il faut le dire, se transfigure et se sanctifie dans les mains de l'esprit de Dieu. Telles sont les *Annales de la propagation de la foi*, le livre le plus propre à exciter et à charmer l'imagination; les récits qu'il contient ont suscité plus d'une vocation, ont déterminé plus d'un désir d'aller répandre son sang au milieu des nations idolâtres ; aussi, quand nous voyons tout ce que font nos missionnaires et que nous revenons sur nous-mêmes qui faisons si peu, alors la honte nous prend, le désir de faire quelque chose pour Dieu nous saisit, une sainte émulation s'empare de nous, et nous sommes ranimés dans notre foi et encouragés dans notre espérance. Cent cinquante mille exemplaires des *Annales* sont tous les ans jetés dans le monde catholique, et vont d'un côté susciter des missionnaires à Jésus-Christ, et de l'autre conquérir des associés à notre œuvre. (Sermon pour l'anniversaire de la fondation de l'œuvre pour la Propagation de la foi, par M. l'abbé Bautain.)

La chaire Catholique, p. 91.

Zèle pour la Propagation de la Foi : 1° Qu'elle est grande cette œuvre de la Propagation de la Foi!

« Qu'elle est grande cette œuvre de la Propagation de la Foi ! dit un éloquent et saint évêque (Fénelon, serm. pour le jour des Rois) cette œuvre qui console l'Eglise, qui la multiplie, qui répare ses pertes, qui accomplit si glorieusement les promesses, qui rend Dieu sensible aux hommes, qui montre Jésus-Christ toujours vivant et régnant dans les cœurs par la foi, selon sa parole, au milieu de ses ennemis ; qui répand en tous lieux son Eglise, afin que tous les peuples puissent l'écouter ; qui met en elle ce signe éclatant de l'unité que tout œil peut voir et auquel les simples sont assurés, sans discussion, que la vérité de la doctrine est attachée ! Qu'elle est grande cette œuvre ! » Rien assurément n'est plus digne d'un cœur chrétien que le zèle pour répandre le bienfait de la Foi, la preuve la plus sûre qu'on sent tout le prix de ce don inestimable. Rien de plus réellement *catholique* que cette œuvre : et quelle est l'âme pieuse, même dans les classes les moins aisées, qui ne se fera pas un honneur autant qu'une jouissance, d'acheter au prix de quelques prières et de légers sacrifices, la gloire de concourir à une œuvre qui porte le flambeau de la religion jusqu'aux extrémités de l'univers?

2° Chacun doit selon ses moyens prendre part à cette œuvre.

Ces nations qui sont encore assises dans les ténèbres de l'infidélité ou de l'hérésie sont sans aucun doute infiniment chères à Dieu et à son Christ. Les âmes dont elles se composent n'ont pas été rachetées à prix d'or ou d'argent, mais par le sang de l'Agneau sans tache, car le Sauveur est mort pour tous les hommes : cependant les gouffres de l'enfer sont béants pour les engloutir ! Pourrions-nous nous faire illusion au point de croire, que nous aimons de tout notre cœur Dieu et son divin Fils, notre adorable rédempteur, quand nous refusons la légère aumône et la prière, auxquelles peut être attaché le salut d'une âme, qui est d'un si haut prix près du Seigneur, et même d'une famille entière? Pouvons-nous croire que nous aimons nos frères, en les abandonnant ainsi aux démons ? Il paraîtrait sans doute trop sévère d'appliquer ici la pensée d'un Père de l'Eglise : « *Nous sommes les meurtriers d'autant d'hommes que nous voyons marcher à la mort avec indifférence;* » mais au moins devons-nous adresser à celui qui refuse à cette œuvre éminemment charitable, ses vœux et ses prières, la parole si touchante de saint Paul dans une semblable occasion : *Ainsi donc, quand vous pouviez le sauver, il périra ce frère malade, pour qui Jésus-Christ est mort* (1. ad Cor. 8. 11.) ! Tout chrétien doit d'ailleurs aimer l'Eglise, et comme on le dit de saint Augustin (Possid. in vita S. Aug.), se réjouir du progrès qu'elle fait et s'affliger de ses pertes : *Dominicis gaudens lucris et damnis mœrens;* peut-il donc refuser une obole pour l'aider à conquérir les âmes, quand il voit l'hérésie gaspiller des sommes immenses pour les livrer pieds et poings liés à satan?

3° Rien de plus facile que les moyens de l'œuvre.

La rétribution pécuniaire qu'elle demande est bien minime et les personnes qui ont reçu en abondance les biens de la terre ne la regarderont pas assurément comme suffisante pour elles : le conseil du Saint-Esprit : « Si vous avez beaucoup donnez beaucoup, » ne le leur permettrait pas. Les pauvres n'y sont pas obligés sans doute, mais les uns et les autres auront une part bien réelle à la Propagation de la Foi, s'ils la soutiennent par ces prières efficaces, auxquelles la grâce ne se refuse jamais. Si le ministre de Jésus-Christ doit se dire : *Malheur à moi, si je n'annonce pas l'Evangile* (1 ad Cor. 9. 26.) ! le fidèle qui ne l'aide pas dans ses travaux par le tribut de ses prières, pourrait-il se croire sans reproche? Ce n'est pas seulement à la prédication et aux fatigues du missionnaire qu'est due la conversion des âmes ; les prières des fidèles, occupés à de plus modestes fonctions, y ont aussi une large part. C'est là ce qui portait saint Paul lui-même, en qui Jésus-Christ agissait et parlait avec tant de force, à demander instamment aux fidèles d'être aidé par leurs prières dans

son apostolat. C'est là ce qui lui fait écrire avec tant d'humilité : *Je vous conjure, mes frères, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par la charité du Saint-Esprit, de m'aider par les prières que vous ferez à Dieu pour moi.* (Ad Rom 15. 30.).

N'aimons pas seulement en parole, mais en action et en vérité (1. Joan. 3. 18); souvenons-nous qu'au besoin *nous devrions sacrifier pour nos frères*, non-seulement quelques deniers *mais notre vie même* (1. Joan. 3. 16).

J. J. Desmet, Nouv. Mois de Marie, p. 204.

La foi conduit au ciel.

Un homme qui prend pour règle de sa conduite les vérités que la foi nous enseigne, ressemble à un voyageur qui, conduit par un sage guide, et se faisant un devoir de suivre ses traces, ne donne jamais dans aucun écart; et arrive heureusement dans sa patrie.

La nôtre, mes frères, c'est le ciel; et c'est à cet heureux terme, que la foi nous conduira. Mais comme le chemin en est difficile et pénible, elle ne se borne pas à nous le montrer; elle nous anime encore à en surmonter les difficultés; et que de puissants motifs ne nous offre-t-elle pas pour nous y engager? Tantôt, pour nous détourner des sentiers agréables où nous pourrions nous égarer, elle nous montre l'abîme infernal où ils aboutissent, et nous arrête par la crainte des tourments affreux que nous y endurerions. Tantôt, pour nous exciter à franchir les obstacles que nous rencontrons dans les voies du salut, elle fait briller à nos yeux la couronne immortelle que le souverain Juge réserve à ceux qui les auront surmontés. Tantôt, pour nous faire triompher de notre lâcheté, elle nous met sous les yeux les exemples de notre Dieu même, qui a été le premier à marcher dans la route qu'il nous a tracée, et qui n'exige de nous que ce qu'il a fait pour nous. Y a-t-il rien de plus propre à nous encourager, à nous animer; et quand on a la foi, peut-on résister à des motifs si pressants et si efficaces? Non, mes frères : lorsqu'on croit fermement les vérités que la foi nous enseigne, il est impossible de ne pas se sentir porté à faire ce qu'elle nous ordonne; et s'il y a dans le monde tant de vices et tant de désordres, ce n'est que parce qu'il n'y a presque plus de foi. Ayons donc de la foi, et dès lors tout nous deviendra possible; tout nous paraîtra même doux et facile. Croyons comme le lépreux de notre évangile; et en agissant comme lui, nous mériterons que Jésus-Christ nous dise un jour comme à lui : Votre foi vous a sauvés. C'est ce que je vous souhaite.

Année liturg., t. 4, p. 12.

FOURMIS.

Modèle à proposer aux paresseux.

Le travail, la diligence, l'économie de cette petite république l'a toujours fait regarder avec raison comme un modèle à proposer aux paresseux.

De Feller, Catech. philos., t. 2, p. 172.

FRANÇOIS D'ASSISE (S.)

Pourquoi appelé François.

Son nom propre était Jean Bernardon, et il eut celui de François à cause de la facilité avec laquelle il apprit la langue française.

Henrion, Hist. gén. de l'Église, t. 5, p. 252.

Son amour pour les pauvres.

Il s'était fait un devoir de donner l'aumône à tout pauvre qui la lui demandait pour l'amour de Dieu. Un jour qu'il était fort occupé, il en renvoya un sans lui rien donner; mais s'étant aussitôt reproché son défaut de charité, il courut après le malheureux qu'il avait refusé et répara sa faute. Il s'engagea dès lors, par vœu, à donner l'aumône à tous ceux qui la lui demanderaient pour l'amour de Dieu, et il l'accomplit fidèlement jusqu'à sa mort.

Godescard, t. 14, p. 309.

La garde de ses yeux.

Voyez ci-dessus, page 241.

Son humilité.

Un frère qui l'accompagnait, ayant eu une extase, vit dans le ciel un trône brillant, et entendit une voix qui lui disait qu'il était destiné à François. Demandant au saint, après cette vision, comment il pouvait avec vérité s'appeler le plus grand pécheur du monde, il en reçut cette réponse : « Si Dieu avait accordé au plus grand pécheur autant de grâces qu'à moi, il aurait été moins ingrat que je ne le suis; s'il m'eût abandonné à moi-même, j'aurais commis plus de crimes que tous les autres pécheurs. »

Id. ibid., p. 326.

Son mépris des louanges.

— Saint François d'Assise disait : Nous ne sommes rien de plus que ce que nous valons aux yeux de Dieu; par conséquent il importe peu que les hommes nous louent ou nous blâment; il nous suffit de plaire à Dieu; or, assurément Dieu loue ceux qui souffrent de bon cœur les injures pour l'amour de lui.

S. Liguori, Rec. de textes, t. 2, p. 224.

Anecdote sur la prédication.

Allons prêcher, dit un jour saint François d'Assise à un de ses religieux. Ils sortirent et firent ensemble le tour de la ville sans rien dire. Lorsqu'ils furent de retour au monastère, le religieux représenta à saint François qu'il n'avait pas prêché ainsi qu'il se l'était proposé : Vous vous trompez, lui répondit le Saint, nous venons de le faire. C'est que véritablement l'air humble et mortifié, le maintien grave et modeste avec lequel ils avaient paru, était une prédication des plus éloquentes.

Ecous. tr. de la p. d. de l'Eccl. cathol., t. 2, p. 223.

FRANÇOIS DE BORGIA (S.).

Sa pratique pour la communion.

. . . Il continua de communier toutes les semaines, observant d'employer les trois jours précédents à produire des actes d'amour et de désir de s'unir à Jésus-Christ, et les trois jours suivants, en actions de grâces.

Godescard, t. 15, p. 18.

Réponse de son père au sujet de ses aumônes.

. . . La mort lui enleva le duc de Gandie, son père... Les pauvres le pleurèrent comme leur père. Lorsqu'on lui faisait des représentations sur l'abondance de ses aumônes, il répondait : « Si j'avais dépensé pour mes plaisirs une somme encore plus considérable, personne n'y trouverait à redire; mais j'aime mieux que l'on me blâme et me priver même du nécessaire, que de laisser dans la misère les membres souffrants de Jésus-Christ.

Id. ibid., p. 19.

Leçon à sa fille sur sa maladie.

Un jour qu'il entendait la comtesse de Lerma, sa fille, se plaindre d'une maladie, il lui dit : « Dieu envoie des peines à ceux qui ne veulent point les supporter, et il les refuse à ceux qui désirent de souffrir quelque chose pour pratiquer la patience et pour expier leurs péchés. »

Id. ibid., p. 35.

Comment il reçoit la mort de sa fille. Sa résignation en tout.

Ayant appris dans les rues de Valladolid la nouvelle de la mort subite de la comtesse de Lerma, celle de ses filles qu'il aimait le plus tendrement, il s'arrêta, pria quelques instants pour elle, et continua son chemin. Il allait pour lors à la cour ; lorsqu'il y fut arrivé, il s'entretint avec la princesse comme à son ordinaire, et en la quittant, il recommanda à ses prières l'âme de la comtesse. « Eh quoi! dit la princesse, a-t-on jamais vu quelqu'un aussi peu touché de la mort de sa fille! Madame, répondit le saint, elle ne m'avait été que prêtée. Le maître l'a appelée à lui. Ne dois-je pas le remercier de me l'avoir laissée si longtemps, et de l'avoir ensuite fait entrer dans la gloire, comme je l'espère de sa miséricorde! » Il dit encore dans une occasion semblable : « Depuis que le Seigneur m'a fait la grâce de m'appeler à son service, et qu'il a exigé de moi que je lui donnasse mon cœur, j'ai tâché de me résigner si parfaitement à sa volonté, qu'aucune créature morte ou vivante ne pût jamais me jeter dans le trouble.

Id. ibid., p. 36

Il refuse de se faire peindre.

Les Pères de la société le prièrent de nommer son successeur, et de leur permettre de le faire peindre; mais il ne consentit ni à l'un, ni à l'autre. Un peintre étant entré pendant son agonie, il s'en aperçut, témoigna son mécontentement, et tourna le visage d'un autre côté, en sorte qu'on ne pût le tirer.

Id. ibid., p. 43.

Trait de son humilité.

Nous lisons dans la vie de saint François de Borgia (lib. 4 ejus vitæ. c. 5.), qu'allant en voyage avec le père Bustamant, ils arrivèrent à une méchante hôtellerie, où ils ne trouvèrent rien pour se coucher que deux bottes de paille, dans un petit lieu fort sale et fort étroit. Le père Bustamant, qui était fort vieux et qui avait une fluxion sur la poitrine, ne fit toute la nuit que tousser et que cracher ; et même plusieurs fois, pensant cracher contre la muraille, il crachait sur le visage du saint, qui néanmoins n'en voulut rien dire et ne s'en détourna pas même. Quand le jour fut venu et que le père Bustamant s'aperçut de ce qu'il avait fait la nuit, il en fut si affligé et si honteux, qu'il était inconsolable. Mais le saint qui n'avait pas moins de joie que l'autre en avait de confusion et de douleur : Que cela ne vous fasse point de peine, mon père, lui dit-il, car je vous assure qu'il n'y avait rien dans la chambre où il fallût plutôt cracher que sur moi.

Rodriguez, Prat. de la perf. chré., t. 3, p. 421.

Conseil qu'il suivit pour se perfectionner.

Saint François de Borgia, pendant qu'il était encore dans le monde, reçut pour conseil de la part d'un saint homme de ne passer aucun jour sans réfléchir à ses misères, s'il voulait avancer dans la perfection. Le saint mit ce conseil en pratique, et passait les deux premières heures de son oraison quotidienne à se connaître et à s'humilier ; par ce moyen il parvint à la sainteté, et nous a laissé tant de beaux exemples d'humilité.

S. Liguori, Recueil de textes et de pensées, t. 2, p. 178.

FRANÇOIS RÉGIS (S.).

Sa pratique quand on le raillait.

Saint François Régis, quand on le raillait, non content de se réjouir, tâchait d'augmenter la dérision dont il était l'objet.

Id. ibid., p. 228.

FRANÇOIS DE SALES (S.).

Son estime pour l'Ecriture sainte et pour le livre du Combat spirituel.

Son plus grand plaisir était de lire et de méditer l'Ecriture sainte; après ce livre divin, il n'y en avait point dont la lecture le charmât plus que celle du *Combat spirituel*, qu'il portait toujours sur lui. (Godesc., t. 2, p. 217.) — On sait quel cas saint François de Sales faisait du *Combat spirituel*, qu'il préférait même à l'*Imitation ;* c'était aussi le livre favori de madame Acarie, et elle le conseillait à tous ceux qui la consultaient. (Id. t. 5, p. 394.) — C'est dans la lecture de ce livre que saint François de Sales puisa ce désir ardent de la

perfection. Il le porta dix-huit ans avec lui ; il en lisait quelque chose tous les jours avec un nouveau profit.

Id., t. 16, p. 478.

Ses qualités pour la prédication. Sa pratique avant de prêcher.

Ses premiers sermons lui attirèrent beaucoup de réputation, et produisirent les plus grands fruits. Effectivement, il possédait toutes les qualités requises pour réussir en ce genre : il avait l'air grave et modeste, la voix forte et agréable, l'action vive et animée, mais sans faste et sans ostentation ; il parlait avec une onction qui faisait bien voir qu'il donnait aux autres de l'abondance et de la plénitude de son cœur. Avant de prêcher, il avait soin de se renouveler devant Dieu par des gémissements secrets et par des prières ferventes. Il étudiait aux pieds du crucifix encore plus que dans les livres, persuadé qu'un prédicateur ne saurait faire de fruit, s'il n'est homme d'oraison.

Id. t. 2, p. 222.

Son humilité.

Il possédait cette vertu (l'humilité) dans un si sublime degré, qu'il se réservait toujours ce qu'il y avait de plus pénible et de plus humiliant dans l'exercice du ministère, laissant aux autres les fonctions les plus honorables.

Id. t. 2, p. 230.

Son amour pour l'aumône.

Ses aumônes étaient abondantes... Il disait à son intendant, en lui montrant un crucifix : « Peut-on refuser quelque chose à un Dieu qui s'est mis en cet état pour nous ! »

Id. p. 241.

Eloge de son Introduction à la vie dévote.

Le livre admirable de l'*Introduction à la vie dévote*... fut reçu avec un applaudissement universel, et on le traduisit dans toutes les langues qui se parlent en Europe. Henri IV en faisait une estime singulière, et prenait un plaisir incroyable à le lire. La reine Marie de Médicis en envoya un exemplaire magnifiquement relié et enrichi de pierreries, à Jacques I, roi d'Angleterre. Ce prince, tout ennemi qu'il était de l'Eglise romaine, éprouvait, en le lisant, une grande satisfaction ; il ne s'en cachait pas, jusque-là qu'il demanda aux évêques protestants pourquoi ils n'écrivaient pas avec la même onction. « Votre livre, mandait à notre saint, Pierre de Villars, archevêque de Vienne, votre livre m'enchante ; toutes les fois que je l'ouvre, je me sens enflammé et ravi hors de moi-même. »

Id. t. 2, p. 242.

Il triomphe d'une calomnie après deux ans.

Le démon lui suscita un ennemi qui porta la noirceur et la scélératesse jusqu'à leur comble. Ce malheureux, outré des précautions que le saint évêque avait prises, pour arrêter les désordres d'une courtisane qu'il entretenait, imagina une espèce de vengeance inouïe. Il lui supposa une lettre adressée à cette méchante femme, dans laquelle il lui prêtait le langage du plus effronté libertin ; et il lui fut d'autant plus aisé de réussir, qu'il avait trouvé le moyen de contrefaire parfaitement son style et son écriture. Cette lettre étant devenue publique, en imposa à un grand nombre de personnes, même au duc de Nemours. L'évêque de Genève fut traité d'infâme hypocrite, et chargé des imputations les plus flétrissantes, qui, par contre-coup, retombèrent sur les religieuses de la Visitation. Le saint, à qui sa conscience ne reprochait rien, souffrit patiemment les traits envenimés de la calomnie, bien persuadé que Dieu prendrait soin de justifier sa réputation. La vérité cependant ne parut qu'au bout de deux ans dans tout son jour, mais ce fut avec des circonstances qui lui donnèrent une nouvelle force. Le calomniateur se voyant au lit de la mort, avoua son crime en présence de plusieurs personnes : il en demanda pardon avec les sentiments d'un vif repentir, et conjura tous les assistants de publier sa rétractation.

Id. t. 2, p. 250.

Il répond aux reproches de son indulgence pour les pécheurs. Comment il recevait les pécheurs.

Quelques personnes l'ayant un jour blâmé de son indulgence pour les pécheurs, il leur répondit : « S'il y avait quelque chose de mieux que la douceur, Dieu nous l'aurait appris ; mais il ne nous recommande que deux choses, d'être doux et humbles de cœur. Me voulez-vous empêcher d'observer le commandement de Dieu, et d'imiter, le plus que je pourrai, la vertu dont il nous a donné l'exemple, et dont il fait un si grand cas ? Sommes-nous donc plus savants que Dieu ? » Quand les apostats et les pécheurs les plus abandonnés avaient recours à lui, il leur ouvrait son cœur avec une tendresse inexprimable, et les recevait comme le père de l'enfant prodigue reçut son fils. « Venez, disait-il, mes chers enfants ; venez, que je vous embrasse, et que je vous mette dans mon cœur : Dieu et moi, nous vous assisterons. Je ne vous demande qu'une chose, qui est de ne point vous désespérer : je me charge de tout le reste. » Il les regardait avec des yeux qui annonçaient la sincérité de ses sentiments ; et il leur ouvrait sa bourse, son cœur et toutes ses entrailles.

Id., t. 2, p. 257.

Son moyen contre la honte en confession.

Voyez ci-dessus, page 124.

Voyage pour confesser un vieillard.

Il fit une fois plus de soixante lieues pour confesser un bon vieillard qui l'avait souhaité, et qui lui avait fait savoir par un de ses amis qu'il ne voulait se confesser qu'à lui.

Gaume, Man. des Conf., p. 69.

Comment il triomphe d'une tentation.

Saint François de Sales ne trouvait pas seulement de la difficulté, il s'imaginait éprouver une impossibilité à aimer Dieu... Il triompha de l'ennemi du salut, en disant que, s'il devait avoir le malheur de haïr Dieu pendant l'éternité, il voulait au moins l'aimer pendant sa vie.

Roissard, La consolation du chrét., p. 405.

FRANÇOIS XAVIER (S.).

Son zèle à instruire les enfants et les esclaves.

O combien de fois l'a-t-on vu marcher par les rues la clochette à la main pour appeler au catéchisme les enfants et les esclaves, leur apprendre à prier soir et matin, et leur enseigner les premiers éléments de la foi ? Que les autres l'admirent tant qu'ils voudront, parlant diverses langues, rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts, chassant la peste des villes, calmant les flots et les orages; Xavier instruisant les pauvres sera toujours plus admirable à mes yeux, que lorsqu'il opérait tous ces prodiges.

Chevassu, Médit., t. 5, p. 349.

Marque d'amour qu'il reçut de Dieu.

On sait quelle faveur éclatante d'amour le Sauveur donna à saint François Xavier dans un de ses voyages : au milieu d'une tempête, une vague fit tomber dans la mer le crucifix du saint; arrivé sur le rivage, Xavier, triste et affligé, désirait avec ardeur de revoir l'image de son bon maître; et voilà que tout à coup il vit venir à lui un poisson qui portait le crucifix élevé entre ses nageoires. Le saint s'approcha, et, avec des larmes de tendresse et d'amour, reçut la sainte image et la pressa vivement sur son cœur. Oh ! avec quel amour Jésus vient à l'âme qui le cherche !

S. Liguori, Réf. et aff. sur les souff. de J.-C., p. 173.

Sa douceur et celle de ses compagnons.

La douceur inaltérable de Xavier et de ses compagnons ne faisait pas moins d'impression sur les cœurs, que ses fréquents miracles. Fernandez, un de ses coopérateurs, instruisant dans un des lieux de la ville (Amanguchi) les plus fréquentés, un homme de la lie du peuple s'approcha comme pour l'interroger, et lui cracha au visage. Le missionnaire, sans dire un seul mot, sans donner le moindre signe d'altération, s'essuya, et continua son discours. Les Japonais, naturellement réfléchis, et très-bons juges en fait de grandeur d'âme, conçurent qu'une religion qui élevait ainsi l'homme au-dessus de lui-même, ne pouvait venir que du ciel. Tel fut au moins le raisonnement de l'un des principaux de l'assemblée, du savant le plus renommé d'Amanguchi, qui demanda sur-le-champ le baptême.

Henrion, Hist. gén. de l'Eglise, t. 7, p. 389.

Ses dernières paroles. Il a porté la foi dans 52 royaumes, dans 3 000 lieues, et baptisé près d'1,000,000 d'infidèles. Son projet.

Saint François Xavier expira en proférant ces paroles du psalmiste : *C'est en vous, Seigneur, que j'ai mis ma confiance ; je ne serai pas confondu.* Il était âgé de quarante-six ans, et en avait employé dix et demi à la conversion des Indes : intervalle bien court, n'eût-il soumis qu'une nation au joug de l'Evangile ! Mais s'il a établi la foi dans cinquante-deux royaumes plus ou moins étendus, s'il arbore l'étendard de la croix dans trois mille lieues de pays, s'il a baptisé de sa main près d'un million tant de sarrasins que d'idolâtres, s'il a procuré à l'Eglise plus de nouveaux sujets que les fameux hérésiarques de son siècle n'ont fait de déserteurs et d'apostats, ne peut-on pas dire que la rapidité des conquérants les plus mémorables n'égala point la sienne, et que, s'il eût rempli la mesure commune de la vie humaine, le monde entier pour son zèle, plutôt que pour leur valeur, eût été un champ trop étroit ? Et dans la vérité, tout ce qu'il a fait de plus étonnant n'est rien en comparaison de ce qu'il prétendait faire. Il se proposait, comme ses écrits nous l'apprennent, après qu'il aurait soumis la Chine à l'Evangile, de le porter dans l'immense étendue de la Tartarie, puis se repliant sur le nord de l'Europe, d'en réduire les hérétiques ; et se transportant ensuite au cœur de l'Afrique, d'y chercher jusqu'au dernier des Ethiopiens épars dans leurs sables brûlants ; enfin de rentrer en Asie, et de pousser aussi loin que s'étendent la terre et l'onde, pour n'échapper aucune des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ.

Id. ibid., t. 7, p. 395.

Nombre de ses conversions.

Que n'a pas fait le seul saint François Xavier en Orient ? Lui seul, dit-on, convertit à la foi dix millions d'infidèles.

S. Liguori, Rec. de textes, t. 1, p. 280.

Plus conquérant qu'Alexandre.

François Xavier, sans autre fonds que celui de la Providence, parcourt l'Europe et l'Asie, ne respirant que la conquête des âmes. Dans l'espace de dix ans, il gagne plus de pays à l'Eglise romaine, que jamais Alexandre n'en soumit à son empire.

Roissard, La consol. du chrét., p. 22.

Son zèle animé par la charité fut ardent, constant, universel.

. . . Tel fut le zèle de saint François Xavier ; son zèle fut ardent, puisqu'il n'y mit point d'autres bornes que celles de l'univers ; il fut bien constant, puisque ni les mers, ni les tempêtes, ni les naufrages, ni les dangers de la mort auxquels il s'est mille fois exposé, ne furent pas capables de l'étonner; enfin, il fut universel, puisqu'il embrassa toutes les nations, chrétiens, infidèles, barbares; tous les

états et toutes les conditions, grands, petits, rois, peuples, pauvres, esclaves, libres, et les pécheurs les plus abandonnés.

Nepveu, Pens. ou reflex. chrét., t. 4, p. 259.

FRÉQUENTATIONS.

Précis de ce qu'on doit recommander à un jeune homme qui pense à s'établir.

. . . 1° De ne lui jamais parler seul à seul, surtout dans des lieux écartés, moins encore d'entrer seul dans sa chambre, particulièrement si elle était au lit ..; 2° de ne lui tenir aucun discours libre, ne prendre aucune liberté avec elle; 3° de n'y aller qu'autant qu'il est nécessaire pour voir si le génie de la personne lui convient, si elle est capable de conduire sa famille et ses domestiques, et s'il pourra se sauver avec elle : après quoi il conclura aussitôt, ou il se retirera entièrement. Les longues fréquentations sont suspectes, dangereuses, souvent criminelles, et la source de mauvais mariages. Comment Dieu bénirait-il un mariage qui est la suite du désordre? 4° De n'avoir aucune fréquentation à l'insu des parents. Il est rare qu'elle ne soit pas criminelle : c'est déjà une faute qu'elle se fasse à leur insu; il n'est pas moins rare que les mariages qui se font malgré eux, réussissent.

Instr. de Toul, t. 1, p. 191.

FUITE DES OCCASIONS.

Aveu de Satan.

Le sermon qui arrache le plus d'âmes aux enfers est celui sur la fuite des occasions; c'est un aveu de satan. Il est vrai, il se rit de toutes nos résolutions, de toutes nos promesses, et met ses infernales puissances à nous en offrir. L'occasion, il le sait, est un bandeau qui nous couvre les yeux, nous dérobe les vérités éternelles, la pensée de nos résolutions, nous enlève le souvenir de tout, et nous force en quelque sorte à nous précipiter.

S. Liguori, Sermons, t. 1, p. 216.

S'exposer, c'est périr. Appel à l'expérience.

Prétendre s'engager dans l'occasion et ne pas y succomber, c'est vouloir rester dans un incendie et ne pas y brûler, se plonger un poignard dans le sein et ne pas se donner la mort. Car, pour ne pas offenser Dieu dans l'occasion, il faut deux choses : une de la part de Dieu, et l'autre de la part des hommes. De la part de Dieu, il faudrait un secours extraordinaire de sa grâce pour soutenir la faiblesse de l'homme, dans un pas glissant où il est si difficile de ne pas tomber. Or, comment pourriez-vous, mes frères, vous promettre ce secours extraordinaire de la part de Dieu, puisque votre témérité et votre peu de crainte de lui déplaire vous en rendent si indignes? Mais quand Dieu même, par un effet de sa grande miséricorde, vous accorderait cette grâce, elle ne vous sauverait du danger qu'autant que vous y seriez fidèles. Or, je prétends que vous manqueriez de cette fidélité : donnez-moi la personne la plus régulière et la mieux affermie; sa vertu, quelque solide qu'elle puisse être, ne se soutiendra pas dans l'occasion. Les objets font bien plus d'impression quand ils sont présents, que quand ils sont éloignés. Leur présence enflamme les passions, et fait évanouir les meilleures résolutions; des tisons encore tout fumants se rallument d'abord, quand on les approche du feu. Il en est de même des passions; il est facile de les contenir en l'absence des objets qui les irritent; mais quand ces objets sont présents, ils produisent dans l'âme téméraire des incendies qu'il est presque impossible d'éteindre : ainsi on tombe dans le précipice, et on y périt sans presque s'en apercevoir. Combien d'exemples ne pourrais-je pas apporter pour confirmer cette vérité! N'a-t-on pas vu les plus grands hommes, les Samson, les David, les Salomon, et tant d'autres perdre leur force et leur vertu pour s'être témérairement engagés dans le péril? Mais, sans recourir à des exemples étrangers, n'avez-vous pas fait, vous-mêmes qui m'écoutez, la triste expérience de ce que je dis, et n'en voyons-nous pas tous les jours des preuves convaincantes? Qu'on demande à cette jeune personne pourquoi elle est retombée dans ces désordres qu'elle avait détestés au tribunal de la pénitence. C'est, dira-t-elle, la fréquentation qu'elle a eue avec ce libertin, à qui elle a permis des libertés criminelles; au lieu que si elle ne l'avait point fréquenté, elle aurait conservé la grâce de sa réconciliation. Qu'on demande à ce débauché pourquoi il s'est abandonné tout de nouveau à la crapule. C'est, dira-t-il, pour avoir été dans les cabarets, avec d'autres débauchés qui l'ont engagé dans leurs parties de plaisir. Je serais infini, mes frères, si je voulais vous rapporter tous les exemples qui prouvent que c'est l'occasion qui pervertit les mœurs les plus innocentes, qui anéantit les meilleures résolutions, qui empêche la conversion des pécheurs, et qui cause la chute des justes. Enfin, je veux supposer encore pour un moment, ce qui n'arrive presque jamais, que cette personne qui s'expose dans l'occasion de commettre un péché, ne le commette pas en effet; par là même qu'elle se met dans l'occasion prochaine d'offenser Dieu, elle se rend coupable de péché, parce que Dieu lui défend de se mettre en danger de l'offenser. Or, je vous demande, mes frères, comment se flatter de persévérer dans la grâce et l'amitié de Dieu, avec de si grands obstacles à cette persévérance?

Avoir le même soin pour l'âme que pour le corps.

Ah! si vous avez un peu de zèle pour le salut de votre âme, prenez du moins les mêmes précautions dont vous usez pour la santé du corps et pour le succès de vos affaires temporelles. Quelle attention n'avez-vous pas d'éloigner tout ce qui peut altérer

votre santé, ou empêcher le succès de vos affaires? Pourquoi n'en feriez-vous pas de même pour votre âme, en vous éloignant de tout ce qui peut la perdre éternellement? Oseriez-vous de sang-froid vous exposer au milieu d'un incendie? Et si vous y étiez, n'en sortiriez-vous pas bien promptement, de crainte d'être enveloppés dans le feu? Sortez de même de l'occasion du péché, éloignez-vous-en comme d'un incendie, de crainte d'y perdre la grâce de Dieu, qui est la vie de votre âme. Sortez de cette Babylone empoisonnée où vous ne pouvez respirer qu'un air contagieux; quittez cette maison qui vous perd, quelque agrément que vous y puissiez trouver, quelque chère que vous soit cette personne dont le commerce est si fatal à votre innocence, quelque engageantes que soient ces parties de plaisir, quelque lucratifs que soient cet emploi, ce jeu, qui vous rendent coupables de tant de péchés; éloignez-vous de tous ces objets. Car si votre œil, votre pied, votre main vous scandalisent, dit Jésus-Christ, vous devez vous en défaire, et les jeter loin de vous, parce qu'il vaut mieux entrer dans la vie éternelle avec un œil, un pied, une main, que d'être précipités dans l'abîme avec tous vos membres. C'est-à-dire, mes frères, que quand ce qui est pour vous une occasion de péché, vous serait aussi cher qu'un de ces membres, il vaut mieux y renoncer que de renoncer au bonheur éternel. Car, pour arriver à ce bonheur, il faut persévérer dans la grâce; et vous n'y persévérerez jamais, si vous ne fuyez l'occasion du péché.

Prônes de Billot, t. 3, p. 11.

Fuir l'occasion du péché est le plus important des conseils de Jésus-Christ.

1° Les âmes se perdent en foule pour n'avoir pas voulu fuir les mauvaises occasions. Oh! combien se trouvent maintenant en enfer, qui s'écrient en gémissant: Malheureux, si je m'étais gardé de cette occasion, je ne me serais pas damné pour l'éternité! Celui qui aime à s'exposer au danger d'offenser Dieu y périra, dit l'Esprit-Saint: *qui amat periculum, in illo peribit* (Eccl. 3. 27.). Saint Thomas d'Aquin en donne la raison; commentant ce texte, il dit que, lorsque nous nous exposons volontairement, ou lorsque nous ne nous éloignons pas du péril, Dieu nous y abandonne: *Cum exponimus nos in periculo, Deus nos derelinquit in eo.* Cela fit dire à saint Bernardin de Sienne, que de tous les conseils donnés par Jésus-Christ, celui de fuir les occasions du péché est le plus important, et qu'il est, pour ainsi dire, le fondement de la religion.

Ne pas parlementer avec le démon.

2° Lorsqu'il s'élèvera une tentation, et surtout lorsque l'occasion est actuelle, celui qui est tenté doit se garder de s'arrêter avec le tentateur. Le démon désire précisément qu'on parlemente avec lui, parce qu'il lui est facile de remporter la victoire. Il faut alors s'éloigner sur-le-champ de l'occasion en invoquant les saints noms de Jésus et de Marie, sans donner audience à l'ennemi qui nous tente.

Le démon cherche à entrer dans une âme.

3° Saint Pierre dit que le démon rode incessamment autour de l'âme pour la dévorer: *Adversarius vester diabolus circuit, quærens quem devoret* (1 Petr. v. 8.). Sur ce texte, saint Cyprien explique quel ennemi: *Explorat an sit pars ejus cujus aditu penetret*, examine s'il est un endroit par où il puisse pénétrer dans l'âme; lorsqu'il se présente une occasion dangereuse, voilà la porte, dit alors le démon, qui m'ouvre l'accès de cette âme; aussitôt il se met à la tenter, et quand on néglige de fuir l'occasion, on succombe certainement, surtout s'il s'agit d'un péché d'impureté. Aussi le démon s'inquiète-t-il moins de nos bons propos et de nos promesses de ne plus offenser Dieu, que de nous voir fuir les occasions; car l'occasion dont on ne s'éloigne pas devient comme un bandeau placé devant nos yeux, qui nous fait oublier toutes les vérités éternelles, toutes les lumières reçues, toutes les promesses faites à Dieu. Celui qui est engagé dans les péchés impurs, celui-là doit fuir, non-seulement les occasions prochaines, mais encore les occasions éloignées, parce que la nature même de ses habitudes rendrait la résistance plus faible. Qu'on n'objecte point alors que c'est là une occasion nécessaire, qu'on n'est pas tenu de fuir, parce que Jésus-Christ a dit: *Si oculus dexter scandalizat te, erue eum, et projice abs te* (Matth. 5. 29.). Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le pour ne pas vous damner, et jetez-le loin de vous: *Projice abs te*, en fuyant cette occasion, bien qu'elle soit éloignée; car, à raison de votre faiblesse, elle est prochaine pour vous.

Avis pour les occasions éloignées.

4° Saint François d'Assise, parlant de personnes qui craignent Dieu, donne un autre excellent avis au sujet des occasions éloignées; il dit que, dans ces occasions, le démon ne tente pas l'âme de celui qui a la crainte de Dieu à commettre des fautes graves, mais qu'il cherche à la lier de telle sorte par des fautes légères qu'avec le temps, ces fautes deviennent une chaîne qui servira au démon à traîner l'âme jusqu'au péché mortel. C'est pourquoi dans nos relations avec les personnes de sexe différent, nous devons être attentifs à briser dès le principe toute espèce d'attachement, quelque faible qu'il soit, à éviter aussi les occasions éloignées, comme les regards fixes et directs, les saluts affectueux, les billets, les présents et surtout les paroles tendres.

Dieu seul nous donne la chasteté.

5° On doit se persuader par-dessus tout que nous, qui sommes de chair, nous n'avons point par nous-mêmes la force de conserver la

vertu de chasteté ; Dieu seul peut nous accorder cette force dans sa bonté. Il est vrai que le Seigneur exauce quiconque le prie ; mais lorsqu'on s'expose à l'occasion, et que, la connaissant, on ne s'en éloigne pas, bien qu'on prie, Dieu ne nous exauce plus, suivant cet avertissement de l'Esprit-Saint, déjà cité : *qui amat periculum, in illo peribit.* Mon Dieu, combien de personnes, quoiqu'elles vécussent saintement, qui, pour n'avoir pas fui les occasions de cette nature, ont succombé et se sont endurcies dans le péché ! *Cum metu et tremore*, nous dit l'Apôtre, *vestram salutem operamini* (Philip. 2. 12.). Quiconque ne tremble pas et ne s'arrache pas aux mauvaises occasions, spécialement à celles des péchés impurs, a de la peine à se sauver.

S. Liguori, Inst. prat. sur les exer. des miss. p. 281.

Il faut fuir les amis dangereux.

Platon disait : *Talis eris, qualis conversatio quem sequeris.* S. Chrysostôme affirme que si nous voulons connaître un homme, nous devons voir quelle est sa société ; car les amis s'assemblent où ils rencontrent sympathie... Il y en a deux raisons : c'est que pour plaire à un ami, l'on cherche à l'imiter ; ensuite, comme dit Sénèque, nous sommes naturellement portés à faire ce que nous voyons faire... S. Bernard dit que c'est au milieu des ennemis de Jésus-Christ que saint Pierre renia son maître... Comment, dit saint Ambroise, respireriez-vous auprès de ces infâmes amis l'odeur de la chasteté, eux qui n'exhalent que l'infection du vice?... Saint Augustin dit en parlant de lui-même que, dans le temps où il avait des compagnons vicieux, qui se vantaient de leurs crimes, il se sentait poussé au mal sans en avoir honte, et, pour ne pas paraître plus petit qu'eux, il ajoute qu'il le commettait, et même s'en faisait gloire. *Pudebat me esse pudentem.* Aug. Conf. lib. 2, c. 9.).

S. Liguori. Serm., t. 2, p. 140.

Il n'y a plus de danger pour moi avec cette personne.

Mais direz-vous, j'ai maintenant changé de conduite. Je ne me propose plus une fin coupable en voyant cette personne; ainsi, il n'y a plus, pour moi, de danger dans cette occasion. Voici ma réponse à cette excuse. On raconte que, dans la Mauritanie, il y a des ours qui vont à la chasse des singes. Aussitôt que ceux-ci aperçoivent l'animal, ils se sauvent sur les arbres, mais que fait l'ours? Il s'étend sous l'arbre et contrefait le mort ; les singes descendent, alors il se lève, les saisit et les mange. C'est là la ruse du démon. Il persuade que la tentation est morte ; mais quand le pécheur descend et vient se mettre dans l'occasion, la tentation se réveille et la mort en est le résultat...

Le Seigneur ordonna à Isaïe d'annoncer que l'homme est comme le foin (Is. 40. 6.). Là-dessus, saint Chrysostôme disait : mettez le feu à du foin, puis, soyez assez hardi pour prétendre qu'il ne brûlera pas ! Il est impossible, dit aussi saint Cyprien, d'être dans un incendie et de ne pas brûler. Notre force, selon le prophète, est comparée à l'étoupe jetée dans la flamme (Is. 1. 31). *L'homme peut-il marcher dans un brasier sans que ses pieds en reçoivent d'atteinte* (Prov. 6. 17.)? De même on doit regarder comme insensé celui qui prétendrait s'exposer à l'occasion, et croirait ne pas tomber.

S. Liguori. Consil. sur les Max. étern., p. 156.

Secours promis.

Dieu est engagé, comme par honneur, à nous secourir dans la tentation, quand elle vient de la part du démon. La tentation du démon est un effet de sa jalousie et de sa haine contre nous. Cette haine est une suite de celle qu'il porte à Dieu. Nous sommes les images de Dieu ; il décharge sur son image les effets de cette rage, qui ne peuvent aller jusqu'à Dieu : et ainsi Dieu est, ce semble, obligé par le zèle qu'il a pour sa gloire, de soutenir des gens qui soutiennent sa querelle, ou au moins qu'on n'attaque que parce qu'ils sont à lui. Mais quand un homme cherche l'occasion, il se jette lui-même dans la tentation : ce n'est plus le démon qui le tente, la tentation vient de lui-même : Dieu n'est plus obligé de le protéger, sa gloire n'y est plus intéressée, il lui laisse vider sa querelle seul à seul avec le démon ; pour lors la partie n'est pas égale : faible et lâche qu'il est, pourra-t-il tenir étant seul contre un aussi puissant, aussi vigilant et aussi redoutable ennemi que le démon ?

Secours de Dieu refusé.

Dieu est même engagé, par le zèle qu'il a pour sa gloire, à abandonner un homme qui se jette dans l'occasion : car quand il s'y jette, ou il compte sur ses propres forces, ou il s'en défie : s'il compte sur ses propres forces, c'est un présomptueux : il est de la gloire de Dieu d'humilier un orgueilleux, de lui faire sentir sa faiblesse en le privant de son secours, et l'abandonnant à lui-même... Saint Pierre ne fut si honteusement vaincu, que parce qu'il se crut invincible ; et il fut le plus lâche de tous, parce que se croyant le plus fort, il se jeta témérairement dans l'occasion. Si un homme se jetant dans l'occasion se défie de ses forces, et prévoit qu'il pourra y tomber, il est déjà tombé dans le péché avant que de se trouver dans l'occasion, surtout si elle est prochaine, puisque c'est un péché de chercher une occasion prochaine ; et il en commettra un autre dans l'occasion même, abandonné de la grâce de Dieu, qui n'a garde de la donner à un homme qui en fait si peu de cas, puisqu'il s'expose si aisément à la perdre.

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 4, p. 188.

Voyez encore : TENTATION.

—G—

GAIETÉ.

Meilleure recette pour la santé.

De toutes les recettes, la meilleure pour la santé, celle sans laquelle toutes les autres ont peu d'effet, c'est la gaieté. Elle est surtout nécessaire au peuple ; il succomberait à la fatigue et à l'ennui d'un travail continuel, si ses peines n'étaient interrompues par quelques délassements. Il faut au corps du repos qui répare ses forces, et à l'esprit de la gaieté qui le dissipe.

Guénée, Lett. de quelq. Juifs, t. 3, p. 74.

GILLES (le B.).

Son entretien avec S. Bonaventure sur l'amour de Dieu.

Un jour qu'il s'entretenait avec saint Bonaventure, il lui dit : « Mon père, Dieu vous a fait une grande miséricorde, et vous a comblé de beaucoup de grâces ; mais nous qui ne sommes que des ignorants, comment pouvons-nous correspondre à son infinie bonté, et parvenir au salut ? Si Dieu, répondit le Saint, n'accordait à un homme d'autre talent que la grâce de l'aimer, cela seul suffirait et serait un grand trésor. Quoi ! reprit le frère Gilles, un ignorant, un idiot peut aimer Dieu d'une manière aussi parfaite que le plus grand docteur ? Oui, répliqua Bonaventure ; il y a plus, c'est qu'une bonne femme peut aimer Dieu plus qu'un célèbre théologien. » A ces mots, le frère Gilles, transporté de joie, va dans le jardin ; puis, se tenant à la porte qui était sur le grand chemin, et du côté de la ville de Rome, il se met à crier : « Venez, hommes simples et sans lettres, venez, bonnes femmes, venez tous aimer Notre-Seigneur. Vous pouvez l'aimer autant et même plus que le père Bonaventure et les plus habiles théologiens. »

Godescard, t. 10, p. 96.

GLOIRE DE DIEU.

Marques si on la cherche dans son ministère.

Saint Grégoire établit une bonne marque pour discerner si, dans les ministères où l'on est employé pour le salut du prochain, on cherche purement l'amour de Dieu, ou si l'on envisage aussi la sienne propre. Regardez, dit-il, si lorsque quelqu'un prêche bien, qu'il est extrêmement suivi et qu'il fait un grand fruit dans les âmes, vous en avez la même joie que lorsque vous faites les mêmes effets. Car, si vous ne vous en réjouissez pas autant, et qu'au contraire cela vous donne quelque sorte de chagrin et quelque espèce d'envie, c'est une marque infaillible que vous ne cherchez pas purement la gloire de Dieu....

Une seconde marque que l'on fait les choses purement pour Dieu, c'est lorsqu'un religieux embrasse de telle sorte l'emploi qu'on lui donne, et se porte de telle manière aux choses qu'on lui commande, qu'il lui est indifférent qu'on lui prescrive ou une chose ou une autre ; qu'on l'occupe ou à une fonction ou à une autre ; et que de quelque façon que ce soit, il est toujours également content de tout.

Rodriguez, Pr. de la Pe f. chrét., t. 1, p. 274.

GOURMANDISE.

Comparée a une source d'eau.

« Comme une source divisée en plusieurs canaux se répand, dit saint Basile, sur toute la surface d'un jardin, et couvre de verdure tous les lits de gazon ; de même l'appétit de la gourmandise, s'il se répand dans les veines du cœur, y fait croître une foule de mauvais désirs, et fait de l'âme un repaire de bêtes sauvages. »

Godescard, t. 12, p. 379.

Son effet.

. . *Plus occidit gula quam gladius.* La gourmandise en tue plus que la pointe de l'épée.

Le Jeune, Serm., t. 10, p. 55.

Remèdes.

. . . Mais, je le demande, n'est-ce pas le comble de la misère que la délectation d'une si faible partie de l'homme précipite l'homme tout entier dans les abîmes de l'enfer, et qu'il faille que tous les organes du corps expient le dérèglement d'un seul ? Prodigieux aveuglement ! Ce corps qui doit bientôt devenir la pâture des vers, vous vous épuisez à le saturer de délices, et votre âme, votre âme qui doit en même temps être présentée au tribunal de Dieu, vous la laissez languir d'inanition ! Eh ! dites-moi, si elle se trouve vide de mérites et de vertus, en sera-t-elle moins frappée de réprobation, parce que votre corps aura été gorgé des mets les plus exquis ? Et le corps même échappera-t-il aux supplices ? Créé pour l'âme, aura-t-il un autre sort que l'âme ? Ne partagera-t-il pas son châtiment ? En flattant la moins noble des deux substances qui constituent votre être, vous voyez donc que vous vous exposez à les perdre l'une et l'autre. Vous devenez le meurtrier de cette chair qui vous a

été donnée pour servir votre âme, vous en faites l'instrument de sa mort, et vous les rendez l'une et l'autre passives des mêmes peines, en les rendant l'une et l'autre complices des mêmes désordres.

Louis de Grenade, Guide des Péch., p. 359.

Voyez encore : INTEMPERANCE.

GRACE DE DIEU.

Sa nature.

La grâce est un secours surnaturel que Dieu nous accorde par Jésus-Christ, pour pratiquer le bien, éviter le mal, et opérer notre salut.

C'est un secours sans lequel nous ne pouvons rien pour le Ciel; il est à notre âme ce que les forces naturelles sont à notre corps...

Son prix.

Ce secours s'appelle *grâce*, parce qu'il nous est accordé sans aucun mérite de notre part : *Autrement*, dit l'Apôtre, *la grâce ne serait plus grâce* (Rom. 2). Ce secours est surnaturel, parce qu'il est d'un ordre bien supérieur aux choses temporelles, et qu'il nous est accordé pour une fin surnaturelle, pour l'acquisition d'un bien infini, qui est Dieu. Ainsi, autant l'éternité est au-dessus du présent, le ciel au-dessus de la terre, de même autant la grâce est au-dessus de tous les biens de ce monde. De tous les dons du Seigneur, le plus précieux c'est la grâce.

Martin, Nouv. Man. de la sainte Vierge, p. 13.

Divers mouvements de la nature et de la grâce.

. . . La nature se porte vers les créatures, vers sa propre chair, vers les vanités et les dissipations. Mais la grâce attire à Dieu et à la vertu, renonce aux créatures, fuit le monde, hait les désirs de la chair, s'abstient de se répandre, et rougit de paraître en public.

. . . Plus la nature est comprimée et vaincue, plus la grâce se répand avec abondance; et chaque jour, par de nouvelles communications, l'homme intérieur se réforme sur l'image de Dieu.

Imit. de J.-C., l. 3, ch. 54.

Elle est une armure.

. . . La grâce est une armure magnifique qui revêt l'homme d'un éclat divin et d'une force invincible; aidé de ce secours, il peut tout oublier. « Le moindre degré de grâce, dit saint Thomas, suffit pour triompher de l'enfer et de tous les pièges du monde. »

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 133.

Elle ouvre le cœur.

L'Apôtre a beau parler : si la grâce n'ouvre pas l'oreille du cœur, il n'est pas entendu. Cette grâce est ordinairement le fruit de la prière. Que les prédicateurs la demandent pour leurs auditeurs, et les auditeurs pour eux-mêmes, alors on verra la semence de la parole fructifier au centuple.

P. de Ligny, Hist. des Act. des Apôtr., p. 171.

Elle orne l'âme.

. . L'âme parée de la grâce ressemble à un parterre émaillé de fleurs, à un champ couvert d'une riche moisson, à un arbre chargé de fruits délicieux... Cette beauté de l'âme perce à travers son enveloppe; elle rejaillit sur le visage. L'aspect d'une sainte personne présente je ne sais quoi de divin : on admire sur le front la paix qui règne dans le cœur. Il faut donc moins estimer la beauté du corps que celle de l'âme. Néanmoins à combien de femmes ne peut-on pas adresser le violent reproche d'un prophète : *Vous avez rendu abominable votre beauté* (Ezech. 16.)! Hélas! pour satisfaire une sotte vanité, pourquoi tuer tant d'âmes? Ah! rougissez, vierges chrétiennes, de ce que vous faites, peut-être, moins d'efforts pour la beauté de votre âme, que les mondains n'en font pour la parure d'un corps d'iniquité.

Martin, Nouv. Man. de la sainte Vierge, p. 16.

Elle est l'marque bien de l'amour. Aveu de l'empereur Sévère.

Sans ce bien, à quoi serviraient tous les autres; et si vous l'avez, que peut-il vous manquer? Avec la grâce, vos moindres actions deviennent méritoires pour le Ciel; sans elle, toutes nos œuvres, même les plus éclatantes, sont stériles et frappées de mort. Avec la grâce, fussiez-vous le plus affligé des hommes, vous trouverez une consolation abondante, un baume à toutes vos plaies; sans elle, peut-on goûter quelque bonheur ici-bas, et surtout peut-on se promettre quelque chose au delà de la mort? *J'ai été tout*, disait l'empereur Sévère, parvenu des derniers rangs de l'armée au trône des Césars, *j'ai été tout, et j'ai vu que tout ne sert de rien.* Voilà le mot qui termine trente années de travaux et de succès. Il parlait juste, une chose lui manquait : la grâce sanctifiante, l'amitié de Dieu : et parce qu'elle lui manquait, tout lui échappait, le temps et l'éternité.

Louis Debussi, Nouv. Mois de Marie, p. 313.

Sa lumière.

Les effets de la lumière corporelle nous expriment admirablement les effets de cette lumière spirituelle. La lumière dissipe les ténèbres de la nuit; la grâce dissipe les ténèbres du péché. Quiconque marche dans les ténèbres est en danger de tomber à tous les moments, ou de s'égarer; quiconque n'est pas éclairé des lumières de la grâce, ne fait presque pas une démarche qui ne soit une chute. Si vous tombez, si vous vous égarez si souvent, c'est que vous ne prenez pas la grâce pour guide. Quelquefois la lumière de la grâce passe comme un éclair, mais elle ne laisse pas de produire de grands effets : *Fulgurant coruscationes tuæ orbi terræ* (Ps. 7. : telle fut la lumière qui

environna et convertit saint Paul : *Circumfulsit eum lux.* Quelquefois elle est plus constante : telle fut la lumière qui apparut aux Mages, et les conduisit à Jésus-Christ. Hélas ! combien y a-t il que la lumière de la grâce vous éclaire et vous presse ? et combien y a-t-il que vous lui résistez ?

Quelquefois Dieu produit lui-même immédiatement et seul cette lumière, sans se servir d'aucun objet, lors même qu'on y pense le moins. *L'esprit de Dieu*, dit le Sauveur, *souffle où il lui plaît, et vous ne savez d'où il vient, ni où il va.* Quelquefois cette lumière vient à l'occasion d'un bon exemple, d'une parole entendue dans un sermon, d'un accident funeste arrivé à quelqu'un, d'une affliction salutaire que Dieu nous envoie. Combien avez-vous eu souvent de ces sortes de grâces? et combien souvent les avez-vous négligées, ou même méprisées ? Cette lumière nous est ordinairement accordée, parce que nous la demandons, et nous ne l'aurions pas si nous ne la demandions pas. Hélas! pourrions-nous trop la demander?

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét, t. 4, p. 321.

Son temps est celui d'une mission, du carême, de Pâques, des fêtes solennelles, de l'affliction, de la maladie.

. . . Cet heureux temps est celui d'une mission, où il nous fait distribuer plus assidûment le pain de la parole divine, et où il nous accorde avec abondance, les secours et les grâces les plus propres à nous faire rentrer dans les voies du salut. Cet heureux temps, c'est celui du Carême, qui est plus particulièrement destiné à nous faire expier nos péchés par la pénitence. Cet heureux temps est celui de Pâques, où, pour nous engager plus efficacement à nous attacher à lui, Jésus-Christ se donne lui-même à nous. Cet heureux temps, ce sont toutes les fêtes solennelles qui, en nous rappelant ce que Dieu a fait pour nous, nous apprennent en même temps qu'il n'est rien que nous ne devions faire pour lui. Cet heureux temps, c'est celui de l'affliction, qui, en nous enlevant ce qui flattait le plus nos désirs, nous fait sentir que nous ne devions nous attacher qu'à Dieu que rien ne saurait nous ravir. Cet heureux temps enfin, c'est celui de la maladie, qui, en nous faisant craindre d'être cités au tribunal du souverain Juge, nous fait comprendre qu'il n'y a rien de plus important pour nous, que de nous y préparer un jugement favorable, en menant une vie chrétienne.

Année litarg., t. 3, p. 229.

Elle rend facile le chemin de la perfection.

. . . Donnez accès à Dieu : préparez votre âme par de pieuses lectures, des prières et des résolutions, afin que, l'inspiration de la grâce survenant, vous ne la receviez pas dans le vide.

Dieu vous récompensera en vous accordant une plus grande grâce qui vous rendra par conséquent plus fort, et vous fera plus promptement avancer dans la vertu.

Telle est la voie que les saints ont suivie ; si vous vous attachez à leurs exemples, vous pourrez acquérir leur sainteté, car *la main de Dieu n'est point raccourcie* (Is. 59. 1.).

Commencez seulement, et vous verrez le doigt de Dieu ; renoncez-vous vous-même, et vous goûterez la manne cachée.

Faites-vous porter par la grâce divine, et sans grand effort vous arriverez à la montagne de Dieu pour recevoir la bénédiction du Seigneur.

Ceux qui se remettent généreusement à Dieu *recevront une force nouvelle, prendront des ailes comme l'aigle: ils voleront, et leur essor ne se ralentira pas* (Is. 40. 31.)

Etude de la perf. relig., p. 118.

Elle est le principe des mérites, la source des vertus, la semence du bonheur éternel.

La grâce est le principe de tous nos mérites, la source de toutes nos vertus, la semence de notre bonheur éternel. Si je suis fidèle à la grâce, il n'y a point de mérites que je ne puisse amasser, point de vertus que je ne puisse acquérir, point de certitude de mon bonheur éternel dont je ne me puisse flatter. Mais mépriser la grâce, c'est mépriser ou abandonner la vertu ; être infidèle à la grâce, c'est se priver soi-même de l'unique moyen d'amasser des trésors immenses de mérites ; résister à la grâce, c'est renoncer à l'espérance de son bonheur éternel. Hélas ! si j'abandonne la vertu, si je néglige le soin d'amasser des mérites dans les occasions fréquentes que j'en ai, si je renonce à l'espérance de mon bonheur éternel, dont la grâce était un gage assuré, que puis-je être, sinon un scélérat, un misérable, un réprouvé; tous les biens me viennent avec la grâce, ils m'abandonnent tous avec elle.

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 1, p. 235.

La mesure n'en est pas égale pour tous.

Elle est grande pour quelques-uns, petite pour les autres. Il fallut quatre cents ans d'une vie fort criminelle pour mettre le comble aux iniquités des Amorrhéens, et obliger Dieu de les chasser de la terre de promission. *Tentaverunt me per decem vices, non videbunt terram, pro qua juravi patribus eorum* (Num. 14. 22.). Il ne fallut que dix péchés pour en exclure les Israélites. La mesure de Saül se trouve comblée au premier péché, et qui ne paraît pas trop grand; celle de David, après deux péchés qui étaient bien plus grands, ne l'est pas. Manassès, après quarante ans de règne dans une vie abominable, se convertit, et obtient le pardon de ses crimes; son fils Amon imite ses désordres, mais non pas sa pénitence : sa mesure se trouve comblée après deux ans de son règne. Mais pourquoi cette différence? *O homo! tu quis es qui respondeas*

Deo (Rom. 9. 20.)? Qui êtes-vous, ô homme! pour demander à Dieu pourquoi? Il est le maître de ses grâces, il vous fait miséricorde quand il vous les donne, il vous fait justice quand il vous les refuse pour punir l'abus que vous en faites; il veut par là vous rendre humble, il veut vous obliger à être fidèle aux grâces qu'il vous donne, par la crainte que vous devez avoir que celle qu'il vous présente maintenant ne soit la dernière.

Id. ibid., t. 2, p. 232.

Sans elle, l'homme est capable de tous les crimes.

Pensez qu'il n'est point de crime, quelque énorme et quelque détestable qu'il soit, dont vous ne soyez capable, et auquel votre fond corrompu n'ait de l'inclination; et que ce n'est que par la miséricorde de Dieu, et le secours de sa grâce, que vous vous en êtes préservé jusqu'à présent, suivant cette sentence de saint Augustin : *Nullum est peccatum quod fecit homo, quod non possit facere alter homo, nisi juvetur a Deo, a quo factus est homo* (Serm. 99.). Il n'est point de péché qui ait été commis par un homme, que tout homme ne puisse commettre, si la main qui a fait l'homme, cesse de le soutenir.

Dom Sans de Saint-Catherine. Le livre d'or, p. 7.

Différence entre un saint et un pécheur.

Que devons-nous penser de quelque homme que ce soit, pour vertueux qu'il paraisse? Nous devons penser, dit saint Augustin, qu'il n'y a point d'homme, s'il était abandonné à lui-même et à sa propre faiblesse, qui ne fût capable de commettre quelque crime que ce soit, qui ait été commis par un autre homme. Il n'y a guère d'autre différence entre un grand saint et un grand pécheur, que celle qu'y met la grâce; ôtez-la, ils seront égaux. Dieu voit de certaines conjonctures dans lesquelles, s'il mettait le plus homme de bien, il deviendrait un grand scélérat. La grâce de protection fait toute sa vertu et tout son bonheur. Il y en a peu parmi les gens de bien, qui ne puissent dire avec le Pharisien, mais dans un sens bien différent : Grâce à votre miséricorde et à votre secours, de ce que je ne suis pas comme ce libertin, comme cet impie, comme cet impudique; et avec saint Augustin : Je vous remercie, Seigneur, non-seulement pour les péchés que j'ai commis et que vous m'avez pardonnés, mais encore pour ceux que je n'ai pas commis, parce que votre grâce m'en a empêché; car j'avoue que si elle ne m'eût soutenu, il n'y a point de désordres où je ne fusse tombé.

. . . *Nullum est peccatum quod fecerit unus homo, quod non possit facere alter homo, si desit Rector à quo factus est homo* (Aug.). Il n'y a point de péché qui ait été commis par un homme, qui ne puisse être commis par quelque autre homme que ce soit, s'il n'est secouru par celui qui a fait l'homme.

Nepveu, Pensées ou le Fl. Chrét., t. 3, p. 87.

Il faut la cacher sous la garde de l'humilité.

. . . Le progrès de la vie spirituelle ne consiste pas seulement à jouir de la grâce de la consolation, mais à en supporter la privation avec humilité, avec abnégation, avec patience; de sorte que vous ne vous relâchiez point alors de votre zèle pour la prière, et que vous n'abandonniez pas tout à fait les pratiques accoutumées.

Faites au contraire tout ce qui est en vous, le mieux que vous pourrez, selon vos lumières, et ne vous négligez pas entièrement vous-même à cause de la sécheresse ou de l'anxiété que vous sentez en votre âme.

Car il y en a beaucoup qui, dès que les choses ne vont point à leur gré, se laissent aller à l'impatience et au découragement.

. . . Ceux qui sont encore nouveaux et peu expérimentés dans la voie du Seigneur, s'ils ne se conduisent par le conseil de personnes prudentes, peuvent aisément s'égarer et échouer.

. . . Il vaut mieux pour vous avoir peu, que beaucoup dont vous pourriez vous enorgueillir.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 7.

Elle précède toujours la tentation.

Comme remarque très-sagement un saint solitaire (S. Isaac, lib. de relig. et contemptu mundi. Bibliot. Vet. Patrum secul. 6.), quoique nous sentions toujours la tentation, avant la grâce, il est certain néanmoins que la grâce précède toujours la tentation, puisque Dieu ne permet jamais la tentation que selon la mesure de la grâce; ce qui doit nous inspirer beaucoup de courage et de confiance.

Allocution, Les Souffr. de N.-S. J.-C., t. 1, p. 54.

Reconnaissance pour la grâce de Dieu.

. . . La grâce est toujours donnée à celui qui en a une juste reconnaissance : et Dieu ôte à l'orgueilleux ce qu'il a coutume d'accorder à l'humble.

. . . Mettez-vous toujours à la dernière place, et la première vous sera donnée; car le plus haut rang n'existe pas sans le plus bas.

Les plus grands saints aux yeux de Dieu sont les plus petits à leurs propres yeux; et plus ils sont couverts de gloire, plus ils sont humbles en eux-mêmes.

. . . Soyez donc reconnaissant des moindres grâces, et vous serez digne d'en recevoir de plus grandes. Que la plus petite faveur vous soit aussi précieuse que la plus grande, et regardez la plus commune comme une grâce spéciale.

Si l'on considère la dignité de celui qui donne, rien de ce qu'il donne ne paraîtra petit ni méprisable; car rien n'est petit de ce qui vient du Dieu suprême.

Ne nous envoyât-il que des peines et des châtiments, ils doivent nous être agréables; car c'est toujours pour notre salut qu'il permet tout ce qui nous arrive.

Que celui qui veut conserver la grâce de Dieu soit reconnaissant lorsqu'elle lui est accordée, patient lorsqu'elle lui est ôtée : qu'il prie pour la recouvrer, qu'il soit vigilant et humble pour ne pas la perdre.

Imit. de J.-C., liv. 2, ch. 10.

Même sujet.

— Ceux qui ont reçu une grâce doivent imiter les bonnes terres, qui rapportent beaucoup plus qu'elles ne reçoivent.

Louis de Grenade, Guide des Péch., p. 14.

En quoi consiste la plus grande certitude qu'on est dans la grâce de Dieu.

Saint François de Sales dit : La plus grande certitude que nous puissions avoir en ce monde d'être dans la grâce de Dieu, ne consiste pas dans un amour sensible envers Dieu, mais dans une entière et irrévocable résignation à sa volonté, et dans une résolution ferme de ne jamais consentir à aucun péché, ni grand ni petit; c'est-à-dire que cette certitude consiste dans une grande délicatesse de conscience, qui n'est pas scrupule. Il faut être délicat pour devenir saint, mais le scrupule est un défaut très-nuisible. Il faut donc obéir au père spirituel, et vaincre les scrupules qui ne sont que des appréhensions vaines et déraisonnables.

S. Liguori, Prat. de l'am. env. J.-C., p. 100.

Autre marque.

Quoique sans une particulière révélation de Dieu, on ne puisse pas, en cette vie, avoir une certitude infaillible d'être en grâce, il y a toutefois quelques conjectures qui en peuvent donner une probabilité morale; et la plus grande que l'on puisse avoir, est de se sentir dans le cœur un désir fervent de se perfectionner toujours de plus en plus.

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét., t. 1, p. 41.

Moyens pour la conserver.

Le premier est la fuite des occasions; le second est la fréquentation du tribunal de la pénitence et de la table sainte. La malpropreté ne régnera pas dans une maison qu'on balaie souvent. Par la confession l'âme se maintient pure, on obtient par elle non-seulement la rémission de ses fautes, mais encore des secours pour résister aux tentations. Ensuite, la communion qui est appelée, à bon droit, le pain céleste, soutient l'âme...

Le troisième moyen est la méditation, l'oraison mentale. *Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais* (Eccl. 7. 40.)... Dans la méditation, Dieu nous éclaire (Ps. 38. 6.). Il nous indique par un langage intérieur ce que nous avons à éviter et à faire : *je la conduirai dans la solitude, et là, je parlerai à son cœur* (Os. 2. 14.). La méditation est une fournaise qui nous enflamme de l'amour divin (Ps. 38. 4.).

En outre, .. il est indispensable de prier toujours et de demander les secours dont nous avons besoin... En ne priant pas, on est sûr de se perdre.

S. Liguori, Consid. sur les Max. étern., p. 557.

Autres moyens.

Les voici : chaque jour, la messe, la méditation des vérités éternelles, la fréquentation des sacrements de pénitence et d'eucharistie, au moins tous les huit jours ; chaque jour, aussi, la visite au Saint-Sacrement et à la mère de Dieu, la lecture spirituelle, l'examen de conscience, tous les soirs ; quelque pratique spéciale de dévotion envers Marie, se faire inscrire dans une des associations établies en son honneur, jeûner le samedi ; proposez-vous par-dessus tout de vous recommander souvent à Dieu et à elle, invoquant fréquemment, surtout dans les tentations, les noms sacrés de Jésus et de Marie ; tels sont les moyens qui peuvent vous obtenir une bonne mort et le salut éternel.

Id. ibid., p. 118.

Autre moyen.

Un religieux de la communauté avant demandé à saint Thomas d'Aquin ce qu'il fallait faire pour vivre dans une fidélité perpétuelle à la grâce : « Quiconque, répondit-il, marchera sans cesse en la présence de Dieu, sera toujours prêt à lui rendre compte de ses actions, et ne perdra jamais son amour en consentant au péché. »

Godescard, t. 4, p. 40.

Elle est la consolation des chrétiens en se mettant au lit.

Quel bonheur plus grand pour un chrétien que de pouvoir se dire, le soir, en se mettant au lit : si cette nuit la mort venait, j'espère mourir dans la grâce de Dieu. Quelle consolation, lorsqu'au milieu des éclats de la foudre ou pendant un tremblement de terre, on attend la mort, avec résignation, si la volonté de Dieu est de nous appeler à lui, dans ces circonstances.

S. Liguori, Consid. sur les Max. étern., p. 119.

Malheur d'en être privé.

. . Esclaves de la vanité, si votre âme est privée de la grâce, savez-vous ce que vous faites, quand vous parez votre corps, votre misérable idole ? Vous parez sottement un cercueil qui renferme un cadavre.

Morin, Nouv. Man. de la sainte Vierge, p. 15.

La disgrâce de Dieu perd tous les mérites.

On en aurait amassé autant qu'un saint Paul de la Thébaïde, qui a passé quarante-huit ans dans une grotte, autant qu'un François Xavier, qui a gagné à Dieu dix millions d'âmes, plus qu'un apôtre saint Paul, qui en avait converti, dit saint Jérôme, plus que tous les autres apôtres, si l'on commet un seul péché mortel, il n'en reste plus rien. *Toutes les bonnes œuvres*, dit le prophète, *seront oubliées* (Ezech. 18.). Combien d'autres résultats aussi funestes

de la disgrâce de Dieu ! Par le péché de l'enfant de Dieu, l'ami de prédilection, l'héritier du Ciel devient l'esclave du démon, un objet souverainement odieux aux yeux du Seigneur, et destiné aux tourments de l'enfer. Saint François de Sales disait que si les anges pouvaient verser des larmes, à la vue de la misère d'une âme en état de péché mortel, la compassion leur en ferait répandre en abondance.

Mais le plus grand malheur, dans cette triste circonstance, c'est que ce coupable, sur le sort de qui les anges pleuraient amèrement, ne répand pas une larme.

S. Liguori, Consid. sur les Max. étern., p. 220.

Punition de l'abus de la grâce.

La soustraction de la grâce est la peine la plus ordinaire dont Dieu punit le mépris ou l'abus de la grâce... Hélas ! il exerce des vengeances en secret, qui, pour être moins éclatantes, n'en sont pas moins funestes; c'est en retirant aux pécheurs les lumières auxquelles ils ont été rebelles, et en les frappant d'un aveuglement fatal. Que cette peine est commune même parmi les chrétiens ! En effet, si la plupart n'étaient aveuglés, les verrait-on vivre dans un si grand oubli de Dieu, dans une si grande négligence de leur salut, craindre si peu la rigueur des jugements de Dieu, se mettre si peu en peine de les prévenir, s'exposer tous les jours, comme ils font, aux suites d'une éternité malheureuse, pour un plaisir d'un moment, pour un vil intérêt, se faire un sujet de vanité, traiter de bonne fortune des actions auxquelles Dieu destine des supplices éternels, demeurer enfin des années entières avec une tranquillité surprenante, dans des péchés qui les rendent l'objet de la haine de Dieu et de ses plus terribles vengeances; sûrs d'un enfer, s'ils meurent dans cet état, et ne se pouvant répondre à eux-mêmes, que chaque jour ils n'y mourront pas ? Qu'un pareil aveuglement paraît incroyable dans un chrétien ! Comment l'accorder avec sa foi ? Et cependant qu'il est commun ! N'y avez-vous point de part ? Si vous le craignez, vous n'avez pas tant à craindre.

Nepveu, Pens. ou réflex. chrét., t. 4, p. 144.

GRACES A DIEU.

Réflexion sur ces mots.

Notre esprit peut-il penser, dit saint Augustin, notre bouche peut-elle proférer, notre plume peut-elle écrire quelque chose de meilleur que ces paroles : *Grâces à Dieu ?* On ne peut rien dire de plus court, ni rien entendre de plus agréable, ni rien concevoir de plus élevé, ni rien faire de plus utile (Aug. Epist. 77.).

Rodriguez, Pr. de la perf. chrét., t. 4, p. 241.

GRAINS.

Leur multiplication comparée à celle des pains.

. . Vous admirez sans doute, mon frère, la puissance et la bonté que Jésus-Christ fit éclater en cette occasion, et vous enviez peut-être le sort des Juifs qui furent les témoins du grand miracle qu'il opéra pour subvenir à leurs besoins et pour les nourrir. Mais n'avons-nous rien à leur envier; et Jésus-Christ ne se montre-t-il pas aussi puissant et aussi bon envers nous qu'il le fut envers eux ? Car faites ici avec moi, mon frère, une réflexion qui vous rendra cette vérité plus sensible. Si au lieu de quelques pains, les apôtres n'eussent eu à présenter à leur divin Maître que quelques poignées de grains, et qu'il s'en fût servi pour rassasier la multitude nombreuse qui l'avait suivi, vous n'admireriez pas moins sa puissance et sa bonté dans la multiplication des grains, que vous ne les admirez dans celle des pains. Eh bien ! mon frère, ce qu'il ne fit pas alors, il le fait à présent. Ce ne sont pas les pains qu'il multiplie pour nous; ce sont les grains. Mais comment les multiplie-t-il ? Il les multiplie réellement. On n'en jette qu'un petit nombre dans le sein de la terre, et il en sort une quantité prodigieuse. Il les multiplie constamment et généralement. La multiplication des pains n'eut lieu qu'une fois, et dans un seul endroit; mais celle des grains se renouvelle toutes les années, dans tous les pays. Par la première, Jésus-Christ ne rassasia que cinq mille personnes : par la seconde il nourrit tous les hommes. Ne se montre-t-il donc pas aussi libéral ? Ne porte-t-il pas même plus loin la bonté envers nous qu'envers le peuple en faveur duquel il multiplia les pains dans le désert ? Ah ! du moins ce bon peuple lui avait donné les plus grandes marques d'attachement; il avait tout quitté pour le suivre, pour l'accompagner dans un lieu solitaire, et sa conduite semblait le rendre digne de la faveur extraordinaire qu'il lui accorda. Mais nous, mon frère, qu'avons-nous fait pour mériter les bienfaits dont il nous comble ? Hélas ! au lieu de le suivre, nous l'abandonnons; au lieu de nous attacher à lui, nous nous déclarons souvent contre lui; au lieu de lui témoigner sans cesse notre reconnaissance et notre amour, nous ne lui donnons que des marques d'indifférence et d'ingratitude. Nous recevons cependant toujours les mêmes dons de sa main bienfaisante; et semblable à un bon père qui, bien qu'il ait sujet de se plaindre de ses enfants, ne laisse pas de pourvoir à leurs besoins, ce Dieu plein de miséricorde semble se dissimuler nos offenses, pour ne s'occuper que de notre bonheur; il ne se venge de notre ingratitude qu'en nous comblant de nouveaux bienfaits.

Abbeschburg, t. 2, p. 55.

GRANDEURS.

Elles finissent à la mort. Aveu de Philippe II, roi d'Espagne.

Philippe II, roi d'Espagne, sur le point de mourir, fit venir son fils, se dépouilla en sa présence de la pourpre royale, lui montra sa poitrine déjà toute rongée de vers et lui dit : « Prince, voilà les ravages de la mort, voyez comme finissent toutes les grandeurs de la terre ! »

S. Liguori, Consid. sur les max. étern., p. 25.

— L'heure fatale du trépas fait évanouir toutes les grandeurs, la noblesse et le faste (Eccl. 11. 29.). Un jour, Casimir, roi de Pologne, se mit à table avec les grands de son royaume; il mourut, en portant le verre à sa bouche.

Id. ibid., p. 155.

Entretien de saint Philippe de Néri avec François Zarrera.

Saint Philippe de Néri rencontra une fois, à Rome, un jeune homme distingué par ses talents, nommé François Zarrera, fort attaché au monde; le serviteur de Dieu lui dit : « Mon enfant, vous ferez une grande fortune; vous serez bon avocat; puis prélat, ensuite cardinal, peut-être enfin, il est possible que vous deveniez pape. » Et ensuite? ensuite? dit le jeune homme. « Allez, lui répondit-il, pensez à ces dernières paroles. François s'en alla chez lui, réfléchissant à ces deux mots : Et ensuite? ensuite? Le résultat de ses réflexions fut qu'il renonça à toutes les sollicitudes mondaines; qu'il devint membre de la congrégation de l'Oratoire et commença, tout de bon, à ne plus s'occuper que de Dieu.

Id. ibid., p. 140.

GRANDS.

Leur lâcheté quand ils craignent ou espèrent.

Lorsque les grands craignent ou espèrent, ils sont les plus rampants de tous les hommes.

P. de Ligny, Hist. des Act. des Apôt., p. 201.

Les grands punis grandement.

. . . *Potentes potenter tormenta patientur.* Dieu dit comme Canut, roi de Danemarck. Il avait condamné à mort douze voleurs; on l'avertit que l'un d'eux était de sang royal : Et bien, dit-il, c'est la raison qu'il ait quelque prérogative, donnez-lui le plus haut gibet.

Le Jeune, Serm., t. 6, p. 387.

Fardeau des dignités.

Qui pourrait vous dire quel fardeau de soins et de peines s'imposent ceux qui se chargent des dignités ! Un prince allait être revêtu des insignes de la royauté; comme on allait le ceindre du diadème, il le prit entre ses mains, et après l'avoir considéré quelques instants, « O couronne, s'écria-t-il, ô couronne plus lourde encore que tu n'es brillante ! Quiconque te connaîtrait bien, s'il te trouvait à ses pieds, n'aurait garde de se baisser pour te ramasser. »

Louis de Grenade, Guide des pécb., p. 363.

GREC ET HÉBREU.

La plupart des SS. PP. de l'Eglise latine ignoraient le grec et l'hébreu. Tous, dans l'Eglise d'Orient, excepté Origène, ont ignoré l'hébreu.

A la vérité, on ne consultait pas, sur la fin du XVe siècle, les sources grecques et hébraïques : du moins on les consultait rarement; et il faut convenir, après tout, que ce genre d'érudition n'est pas essentiel pour conserver le dépôt de la foi et de la morale. La plupart des SS. PP. de l'Eglise latine n'ont su ni l'hébreu ni le grec. Tous ceux de l'Eglise d'Orient, à l'exception d'Origène, ont ignoré l'hébreu.

Henrion, Hist. gén. de l'Eglise, t. 7, p. 608.

GRÉGOIRE-LE-GRAND (S.).

Qui il comptait pour amis.

« Je suis prêt, disait-il, à écouter tous ceux qui voudront bien me reprendre, et je ne compte parmi mes amis que les personnes assez généreuses pour m'indiquer les moyens de purifier mon âme de ses souillures. »

Godescard, t. 4, p. 169.

GRÉGOIRE XVI.

Son lit. Réponse à son maître-d'hôtel. Réponse à une parente touchant un mariage.

Grégoire XVI, avant son exaltation, était dans l'ordre des Camaldules, et il conserve une partie de leurs austérités. Celui dont le chef auguste est ceint de la triple couronne, et dont l'autorité s'étend sur toutes les nations, couche à côté d'un lit magnifique, sur une pauvre couchette où il n'y a qu'une paillasse. — On raconte que, quand il fut nommé pape, son maître-d'hôtel étant venu lui demander de quelle manière il voulait que sa table fût servie : « Crois-tu, lui répondit-il, que mon estomac ait changé ? » Une de ses parentes, qui était à la veille de marier sa fille, aurait bien désiré de venir à Rome, pour que Sa Sainteté célébrât le mariage : « Elle a son curé, dit-il, cela suffit. »

Henrion, Hist. gén. de l'Eglise, t. 13, p. 761.

GRÉGOIRE THAUMATURGE (S.).

ÉVÊQUE DE NÉOCÉSARÉE.

Son fruit dans la conversion des infidèles.

Sentant approcher sa dernière heure, il s'informa s'il y avait encore beaucoup de païens dans la ville; il ne s'en trouva que dix-sept. Il leva les yeux au Ciel, en soupirant de ce que la vraie religion n'était pas la seule de son diocèse. En même temps il remercia le Seigneur de ce que n'ayant trouvé que dix-sept chrétiens à son arrivée, il ne laissait en mourant que dix-sept infidèles.

Godescard, t. 17, p. 148.

GUERRE.

Ses suites funestes.

Les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres ; les victorieux mêmes se déréglent pendant ces temps de confusion... Lorsque tout est en feu par la guerre, les lois, l'agriculture, les arts languissent. Les meilleurs princes mêmes, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence, et de se servir des méchants. Combien y a-t-il de scélérats qu'on punirait pendant la paix, et dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre ! Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquérant sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquérant, enivré de sa gloire, ruine presque autant sa nation victorieuse que les nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix, ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie : il est comme un homme qui défendrait son champ contre son voisin ; et qui usurperait celui du voisin même, mais qui ne saurait ni labourer ni semer pour recueillir aucune moisson. Un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, et non pour rendre un peuple heureux par un sage gouvernement.

Fenelon, Les Avent. de Fénelon, p. 69.

Le plus grand des maux.

La guerre est le plus grand des maux dont les dieux affligent les hommes.

Id. ibid., p. 133.

GUILLAUME ABBÉ DE DIJON.

Comment il parle avec courage au roi Robert inconsolable de la mort de son fils.

Le bienheureux Guillaume, abbé de Saint-Bénigne de Dijon... parlait aux têtes couronnées comme à ses religieux, avec tout le courage qu'inspire la haute vertu. Il dit un jour au roi Robert et à la reine son épouse, inconsolables l'un et l'autre de la mort de leur fils aîné, qu'il regardait ce jeune et vertueux prince comme fort heureux d'avoir cessé de vivre avant de monter sur le trône, parce qu'il n'y avait point d'état plus dangereux pour le salut que la royauté. Et comme ce propos paraissait offenser des oreilles peu accoutumées à tant de franchise, il ajouta en appuyant davantage : « N'avez-vous jamais fait attention à ce qui se voit dans l'Ecriture ? A peine sur trente rois y en a-t-il trois bons. Cessez donc de pleurer un enfant qui devait régner un jour : et réjouissez-vous plutôt de ce qu'il est dans la paix. »

Henrion, Hist. gén. de l'Eglise, t. 4, p. 2[illegible]0.

— H —

HABIT ECCLÉSIASTIQUE.

Signification de la soutane, des cheveux courts, de la couronne.

La soutane par sa couleur noire, et par la qualité de l'étoffe qui est de laine commune, vous marque la vie pauvre, humble et pénitente que vous devez mener à l'exemple de Jésus-Christ votre Maître. Les cheveux courts vous avertissent que depuis que vous avez reçu la tonsure, vous avez renoncé à toute superfluité, et pris le Seigneur pour votre unique partage. La couronne... représente la couronne d'épines qu'on mit au Sauveur dans le temps de sa passion : elle doit aussi nous faire ressouvenir que les Ecclésiastiques sont les Nazaréens du Seigneur, séparés du siècle, sanctifiés et spécialement consacrés au culte de Dieu.

Chevassu, Medit., t. 1, p. 5[illegible].

HABITUDE DU PÉCHÉ.

Aveuglement du pécheur.

De même que les rayons du soleil ne peuvent pénétrer dans un vase rempli de terre, la lumière de Dieu, ne peut, non plus, entrer dans un cœur plein d'iniquités. C'est pourquoi l'on voit certains pécheurs s'aveugler et tomber d'abîme en abîme, sans penser à en sortir. Ces infortunés, une fois précipités dans ces ténèbres profondes, ne savent plus faire autre chose que pécher, ils ne parlent que de péchés, et ne pensent qu'à pécher, comme s'ils ne connaissaient plus que le péché fût un mal...

Les pécheurs ne voient plus le mal.

« L'habitude de se livrer à des excès, dit saint Augustin, fait que les pécheurs ne voient plus le mal qu'ils commettent. » Aussi vivent-ils, comme s'ils croyaient qu'il n'y eût plus ni Dieu, ni paradis, ni enfer, ni éternité...

L'habitude dégénère en nécessité, en seconde nature.

« Oui, comme le dit saint Augustin, l'habitude dégénère en une espèce de nécessité, elle est bientôt une seconde nature. » Selon saint Bernardin, de même que la respiration est nécessaire à l'homme, ainsi le péché devient

comme nécessaire à ceux qui en ont contracté l'habitude, car ils en sont les esclaves...

Le pécheur d'habitude méprise tout. Exemples.

L'impie tombé dans la profondeur de l'abime, méprise tout (Prov. 18. 3.). Saint Chrysostôme applique ce texte au pécheur d'habitude. Une fois dans ces épaisses ténèbres, il méprise les corrections, les prédications, les censures, l'enfer, Dieu, et tout le reste. Le misérable ! il ressemble à un oiseau de proie qui préfère être tué par des chasseurs, plutôt que d'abandonner un cadavre auquel il s'est attaché. Le père Récupite raconte d'un condamné à mort, qu'en allant à l'échafaud, il leva les yeux, aperçut une jeune personne et consentit à une pensée coupable. Le père Gisolfe nous dit aussi qu'un blasphémateur, également condamné au dernier supplice, échappa encore un blasphème, en montant sur l'échelle. Saint Bernard ajoute, qu'il ne sert de rien de prier pour ces pécheurs d'habitude, mais qu'il faut pleurer sur eux, comme sur des réprouvés. En effet, comment peuvent-ils sortir du précipice où ils se sont jetés, ils ne voient plus ? C'est vouloir un miracle de la grâce. Ces malheureux n'ouvriront les yeux qu'en enfer, pour répandre sur leur folie des larmes plus amères ; mais larmes, désormais inutiles.

S. Liguori, Consid. sur les Max. étern., p. 246.

Difficile à guérir.

. . « Ce qui rend, dit saint Jérôme, (Epist. 14.), le chemin de la vertu si étroit et si escarpé, c'est le long usage du vice. Attaquer l'habitude, c'est attaquer une seconde nature, non moins forte que la première ; la vaincre, c'est remporter la plus grande de toutes les victoires. »

« Quand un vice, dit saint Bernard (De modo benè viv. 47), s'est établi sur une habitude de plusieurs années, il ne faut rien de moins qu'un miracle de la grâce divine pour en triompher. » Rien donc de plus redoutable pour le chrétien qu'un vice converti en habitude : c'est une espèce de prescription dont il ne peut s'affranchir, selon l'expression de saint Bernard, qu'avec une assistance toute spéciale de la toute-puissance de Dieu.

. . . Vous ne pouvez, dites-vous, passer ce faible ruisseau, et vous espérez pouvoir le traverser quand il sera devenu un fleuve puissant et impétueux ! Vous trouvez trop pénible maintenant d'extirper de votre âme les vices qui ne font encore qu'y germer, et vous pensez en venir plus facilement à bout lorsqu'ils auront jeté de profondes racines ! Maintenant vous succombez sous le poids de quelques péchés, et vous espérez dans la suite marcher plus librement sous des masses d'iniquités ! Maintenant vous n'avez à lutter que contre des affections naissantes ; plus tard vous aurez à combattre des habitudes invétérées, et vous osez vous flatter de triompher alors avec moins de peine !... (*Voyez encore ci-dessus, p. 146 à la fin*).

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 255.

Même sujet

Que la conversion d'un pécheur d'habitude est difficile ! qu'elle est rare ! L'habitude est une seconde nature, dit saint Bernard : *Consuetudo quædam altera natura est.* On change pour tout le reste, mais on ne se défait guère de son naturel, ni de l'habitude du péché ; presque tous les hommes agissent selon le penchant de leur naturel, et presque tous les hommes suivent, dans leur conduite, le penchant de leurs mauvaises habitudes. Ce qu'on fait selon son inclination naturelle, on le fait avec facilité, rien ne coûte pour lors ; quand on est habitué au péché, on le commet aisément, on avale l'iniquité comme l'eau

L'habitude est une espèce de nécessité de le commettre

L'habitude du péché impose une espèce de nécessité de le commettre. C'est un grand malheur de pouvoir pécher, plus grand de se servir de ce funeste pouvoir : mais c'est le plus grand de tous les malheurs de ne pouvoir pas ne point pécher, et c'est la suite d'une mauvaise habitude. *Les vices*, dit Job, *dont l'homme a contracté l'habitude dans sa jeunesse, pénètreront jusques à la moelle des os ;* jamais il ne s'en pourra défaire ; ils l'accompagneront pendant sa vie, *et ils le suivront jusqu'au tombeau : Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient* (Job. 20.). D'un désir déréglé, dit saint Augustin, on passe à une action criminelle ; l'action souvent réitérée fortifie la passion, la passion fortifiée se change en habitude, et l'habitude devient une funeste nécessité de pécher ; mais nécessité qui ne nous excuse pas, parce qu'elle n'est pas absolue, et parce qu'elle est l'effet de l'abus que nous avons fait de notre liberté, en nous abandonnnant volontairement à toutes sortes de péchés. Funeste nécessité qui nous rend plus malheureux, sans nous rendre moins criminels, que nous avons pu prévenir, et dont nous ne pouvons guère nous exempter.

Nepveu, Pens. ou Réf. chret., t. 4, p. 280.

Moyens de sortir de cet état.

Aux grands maux, dit un auteur, il faut de grands remèdes. Si un médecin disait à un malade en danger de mort, et qui refuse tout médicament, parce qu'il ne connaît pas la gravité de son mal : Mon ami, si vous ne consentez pas à boire telle potion, c'en est fait de vous, que répondrait ce moribond ? Je suis prêt, dirait-il, à prendre tout ce que vous voudrez, s'il y va de la vie. Cher Chrétien, je vous tiens le même langage, si vous avez contracté l'habitude du mal. Vous êtes en péril, vous êtes de ces malades qui, rarement, guérissent, dit saint Thomas de Villeneuve ; vous êtes tout près de votre perte éternelle. Si, cependant, vous voulez être guéri, il y a

encore possibilité, mais vous auriez tort d'attendre un miracle de la grâce. Il faut de votre côté bannir les occasions, fuir les mauvaises compagnies, résister aux tentations, vous recommander à Dieu, prendre la résolution de vous confesser souvent, faire tous les jours une lecture spirituelle, recourir à la dévotion envers Marie, la très-sainte Vierge, et la prier continuellement de vous obtenir la force de ne plus tomber. Vous avez besoin de vous faire violence; autrement, vous subirez les effets de cette menace du Seigneur contre les obstinés : *Vous mourrez dans votre péché* (Joan. 8. 21.). Si vous ne mettez la main à l'œuvre, maintenant que Dieu vous donne sa lumière, plus tard, vous ne réussiriez qu'avec de grandes difficultés. Entendez Dieu qui vous appelle en disant : *Lazare, sortez.* Pauvre pécheur, déjà mort, sortez de cet abîme obscur où vous a jeté votre conduite coupable. Répondez promptement, donnez-vous à Dieu et tremblez que ce ne soit la dernière fois qu'il vous invite.

S. Liguori, Consid. sur les Max. éternelles, p. 255.

Autres remèdes : le vouloir.

. . Il y a une grande différence entre la velléité et la volonté; entre un homme qui dit : Je voudrais, et un autre qui dit : Je veux. La velléité, c'est un désir mou, stérile, oisif, inefficace, paralytique, qui ne fait rien, quand on veut la fin sans les moyens. La volonté, c'est un désir résolu, effectif, qui met la main à l'œuvre, qui ne se contente pas de vouloir la fin, mais qui s'applique à la recherche des moyens nécessaires pour y parvenir. Je suis assuré que vous avez eu la volonté de venir au sermon. Comment est-ce que je le sais? C'est que vous êtes sorti de votre maison, vous vous êtes mis en chemin... D'où vient que tant de gens se confessent, et si peu se corrigent? C'est que tous le voudraient, et fort peu le veulent; tous en ont la velléité, fort peu la volonté. Or, la seule velléité ne sert de rien; il faut mettre la main à l'œuvre, il faut voir quelle vertu nous ne pratiquons pas, et que nous pourrions pratiquer, et commencer dès aujourd'hui à y travailler; quel est le vice qui prédomine en nous, et par quelle voie nous le pourrons arracher.

Le Jeune, Serm., t. 11, p. 125.

Prier.

. . . Aristote dit que pour refroidir de l'eau bouillante, il faut la mettre au soleil et qu'elle se refroidira mieux qu'à l'ombre. Quand votre âme est toute bouillante de quelque passion, il est bon de vous mettre à l'écart, de vous séparer des personnes qui en sont le sujet ou l'objet, mais encore plus de vous exposer au soleil de justice, en le priant de vous refroidir et de modérer ces ardeurs qui vous brûlent.

Id. ibid., p. 132.

Une habitude contraire.

Il faut opposer à l'habitude du péché une habitude contraire : car, comme l'on guérit les maladies du corps par des remèdes qui leur sont opposés; de même, dit saint Grégoire pape, Notre-Seigneur veut guérir les maladies des âmes, qui sont les vices que nous avons contractés, par les vertus qui leur sont contraires : *Cœlestis medicus singulis quibusque vitiis obviantia adhibet medicamenta : nam sicut arte medicinæ, calida frigidis, frigida calidis curantur : ita Dominus noster contraria opposuit medicamenta peccatis; ut lubricis continentiam, tenacibus largitatem, iracundis mansuetudinem, elatis præciperet humilitatem* (Greg. Hom. 32 in Ev.).

Chevassu, Méditat., t. 4, p. 323.

La victoire dépend de nous

Pour ce qui est de certaines habitudes qui sont très-difficiles à corriger, comme celles de jurer, de se mettre en colère, il faut beaucoup d'efforts; mais on vient à bout de tout, quand on est rempli de bonne volonté et de zèle pour son salut. S'il y avait quelque profit à faire, si votre fortune dépendait de la victoire d'une mauvaise habitude, vous en viendriez sûrement à bout : preuve certaine que la victoire dépend de vous.

Prônes de Billot, t. 2, p. 209.

HENRI III, ROI DE FRANCE.

Sa passion pour les petits chiens.

Henri III, roi de France, avait pour les petits chiens une passion qui lui faisait parcourir les rues, les maisons, les monastères de Paris et du voisinage, d'où il les enlevait en si grande quantité, qu'il en remplissait sa voiture.

Henrion, Hist. gén. de l'Égl., t. 8, p. 92.

HENRI VIII, ROI D'ANGLETERRE.

Son intempérance le fait mourir. Il était monstrueusement gras.

Ce fut l'intempérance, compagne ordinaire de la luxure, qui le précipita dans le tombeau. Il était devenu si monstrueusement gras, que son âme, déjà comme ensevelie et perdue dans la matière, loin de lui donner de l'énergie, paraissait incapable de la préserver désormais de la corruption.

Id. ibid., t. 7, p. 331.

HÉRÉTIQUES.

Leur esprit.

L'esprit de la plupart des hérétiques est un esprit d'orgueil et de révolte : et ce sont des gens qui pour l'ordinaire aiment l'indépendance, qui n'ont qu'un secret mépris pour les Princes de la terre, qui ne cherchent qu'à secouer leur domination qui font des ligues pour renverser les plus sacrés fondements des États, déposer les Princes, et ériger des Républiques. Mille exemples dont les histoires anciennes et modernes, françaises et étrangères sont pleines, ne nous convainquent que

trop de l'accomplissement de ces paroles de l'apôtre saint Jude : *Dominationem spernunt, majestatem blasphemant.* Ce sont des gens qui méprisent la domination, qui vomissent des injures et des blasphèmes contre les rois qui sont établis sur eux.

Prônes de Joly., t. 4, p. 26.

HILAIRE (S.).

Apostrophe à ceux qui sortaient de l'église après l'Evangile.

Ayant remarqué que plusieurs personnes sortaient de l'église après la lecture de l'Evangile, et précisément dans le moment où il allait prêcher, il les fit revenir en leur disant : « Il ne vous sera pas si facile de sortir des cachots ténébreux de l'enfer, si vous avez le malheur d'y tomber. »

Godescard, t. 6, p. 313.

HILARION (S.).

Son courage à la mort.

Saint Hilarion étant sur la fin de sa vie, disait : Courage, mon âme, sortez hardiment de ce corps, que craignez-vous ? Il y a soixante ans que vous servez Dieu, pourquoi appréhendez-vous de vous représenter à lui ?

Legeune, Serm., t. 2, p. 67.

HOMICIDE.

Il est tourmenté par sa propre conscience. Exemple.

Lors même que personne ne les poursuivrait (les homicides) leur propre conscience les tourmenterait... Un scélérat tua un enfant, et depuis il lui semblait toujours l'entendre lui répéter : *Barbare, pourquoi m'as-tu assassiné ?* Le malheureux homicide entra dans un couvent, et l'enfant continua de le poursuivre et de lui dire : *Barbare, pourquoi m'as-tu assassiné ?* Il y vécut ainsi pendant neuf ans. Fatigué enfin de ce reproche continuel, il se décida d'aller faire en justice l'aveu de son crime, et il périt sur l'échafaud.

S. Liguori, Inst. sur les préc. du Décal., p. 138.

Assassin connu par un chien.

Un homme avait été assassiné ; son chien passa toute la nuit auprès de son cadavre en poussant des hurlements lamentables. Le matin, un grand concours de peuple s'étant porté sur les lieux, le meurtrier y vint lui-même, confondu dans la foule. Le chien le reconnaît : il s'élance aussitôt sur lui, et par ses cris et ses morsures le désigne comme l'assassin de son maître.

Voilà ce que quelques miettes de pain peuvent inspirer d'attachement et de fidélité à de simples brutes ; et l'ingratitude peut trouver accès dans votre cœur ! et vous vous laissez vaincre par elles en reconnaissance et en humanité ! Cet animal éclate en transports de fureur contre le meurtrier de son maître, et vous, ne vous enflammerez-vous pas d'indignation contre le meurtrier du vôtre ? Quels sont-ils ? Réfléchissez-y : ne sont-ce pas vos péchés ? Oui, ce sont vos péchés qui l'ont chargé de chaînes, vos péchés qui ont fait couler son sang sous les coups de la flagellation, vos péchés qui l'ont cloué à la croix, vos péchés qui lui ont donné la mort. Ne me parlez pas de bourreaux : je ne vois ici d'autres bourreaux que vos iniquités ; sans vos crimes, jamais les Juifs n'auraient eu aucun pouvoir sur lui. Et vous ne vous armerez pas contre ces monstres déicides qui ont si cruellement arraché la vie à votre Sauveur ? Vous le verrez mort devant vous, et vous ne vous embraserez pas d'amour pour lui, et de haine pour le péché ? Ignorez-vous que dans toutes ses paroles, dans toutes ses actions, dans toutes ses souffrances, dans toute sa carrière mortelle, il ne s'est proposé d'autre but que de vous inspirer l'horreur du péché ? C'est pour faire mourir le péché qu'il s'est livré à la mort ; pour l'enchaîner, qu'il s'est laissé clouer les pieds et les mains. Voudriez-vous rendre inutiles tant de travaux, tant de sacrifices, tant de tourments ? Jésus-Christ verse tout son sang pour vous affranchir, et vous voudriez rester dans la servitude ? Comment ne tremblez-vous pas au seul nom du péché, en voyant votre Dieu faire pour le détruire des choses si extraordinaires ? Que pouvait-il faire de plus, pour vous détourner éternellement du péché, que de se placer sur un gibet entre les hommes et le péché ? Quel est celui qui oserait offenser Dieu, s'il voyait le paradis et l'enfer ouverts devant lui ? Eh ! qu'est-ce que le paradis, qu'est-ce que l'enfer, en présence d'un Dieu attaché à une croix ? Quiconque reste insensible à un tel spectacle, je n'imagine rien qui puisse le toucher.

Louis de Grenade, Guide des pécb., p. 37.

HOMME.

Dieu, en le créant, a dû lui imposer des devoirs.

Dès qu'il est évident que l'homme a été destiné à la société par la nature, ou plutôt par le Créateur, il ne l'est pas moins que Dieu, en créant l'homme, n'a pu se dispenser de lui imposer les devoirs, sans lesquels la société ne peut subsister. Un être infiniment sage ne peut vouloir la fin, sans vouloir les moyens ; autrement il se contredirait lui-même. Il résulte donc de la destination naturelle de l'homme, que Dieu lui a imposé des lois, lui a donné une morale, et lui en a commandé l'observation, comme nous l'apprennent les livres saints : c'est ce que nous appelons *la loi naturelle.* Sans cette loi émanée de l'autorité divine, intimée à l'homme par la conscience, par la raison, par la révélation primitive, il ne peut y avoir d'obligation morale proprement dite, point de devoir rigoureux, point de droits réciproques entre les hommes, point de vice ni de vertu.

Bergier, Fr. Dist. et dog. de la vr. rel., t. 1, p. 200.

HONNÊTE HOMME.

A la religion près, c'est un fort honnête homme.

Quelle exception, à la religion près! C'est-à-dire, que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il manque au devoir le plus essentiel de l'homme, qui est de reconnaître son Créateur et de s'y soumettre; c'est-à-dire, que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il a des principes qui vont à ruiner tout commerce, toute confiance entre les hommes, et selon lesquels il doit être déterminé à toutes choses dès qu'il s'agira de son intérêt, de son plaisir, de sa passion; en un mot, c'est-à-dire, que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il n'a ni foi ni loi : mettez-le à certaines épreuves et fiez-vous-y, vous verrez ce que c'est que cet honnête homme.

Pens. de Bourdaloue, t. 1, p. 209.

HONNEUR.

Il n'est dû qu'au mérite.

Un prince de l'antiquité répondant à un jeune homme qui lui demandait des honneurs pour faveur lui dit : Je puis bien vous donner des richesses, mais non pas de l'honneur si vous ne le méritez... On ne pouvait entrer anciennement dans le temple de l'honneur sans passer par celui de la vertu, et nous savons qu'Alexandre-le-Grand, quand il était encore jeune et petit de corps, mais déjà grand de cœur et de courage, entendant les conquêtes de son père, s'en plaignait à ses favoris et leur disait : Mon père ne nous laissera rien à conquérir; ce n'est pas que tout ce que son père acquérait était pour lui; mais il savait aussi que nous jouissons avec plus de gloire de ce que nous avons acquis à la pointe de l'épée et à la sueur de notre visage, que de ce que nous avons hérité ou gratuitement par la libéralité d'un autre.

Le Jeune, Serm., t. 7, p. 45.

Les honneurs sont des fardeaux.

. . . *Multi enim non tantâ alacritate currerent ad honores*, dit saint Bernard (De off. Episc. cap. 7.), *si sentirent esse, et onera.*

Chevassu, Méd., t. 2, p. 112.

Des épines.

Croyez-moi, mon frère, les épines les plus piquantes sont attachées aux plus grandes places. Ceux qui en veulent remplir exactement les devoirs, le savent bien, et le sentent encore mieux. Il n'y en a peut-être pas un seul qui, dans certains moments, ne trouve sa condition plus dure que celle du laboureur et du mercenaire, qui portent le poids du jour et de la chaleur. Les rois eux-mêmes les sentent, ces épines; elles croissent dans leur palais et jusques sur le trône. Salomon, rassasié de plaisirs et de richesses, ne trouve partout que peine, que travail et affliction d'esprit.

Bonnardel, Instr. fam., t. 1, p. 144.

Mépris de tout honneur temporel.

Mon fils, ne vous attristez pas si vous voyez les autres hommes honorés et élevés, tandis qu'on vous méprise et qu'on vous humilie.

Elevez votre cœur au Ciel vers moi, et vous ne vous affligerez point d'être méprisé des hommes sur la terre.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 41.

HOPITAUX.

Les Indiens en ont pour les animaux, et point pour les hommes.

Les Indiens ont des hôpitaux pour les animaux, où ils les nourrissent, par dévotion, jusqu'à des mouches, des puces et des punaises; mais ils n'en ont point pour les hommes (Zend-Avesta, t. 1, p. 362.).

Bergier, Tr. hist. et dog. de la vr. relig., t. 1, p. 346.

HORLOGE.

Pratique quand l'heure sonne.

Ayons continuellement à l'esprit l'exemple de ce saint homme qui disait, à chaque fois qu'il entendait sonner l'horloge : « Seigneur, mon Dieu, encore une heure de passée, et dont j'aurai à vous rendre compte, comme de toutes celles que vous m'avez destinées. »

Louis de Grenade, Guide des Pécheurs, p. 497.

Pratique de sainte Thérèse.

Elle éprouvait une vive consolation chaque fois qu'elle entendait sonner l'horloge, elle en tressaillait d'allégresse, parce que c'était encore une heure de combat qui était écoulée. Elle disait : A tous les instants de ma vie, je puis pécher et perdre Dieu.

S. Liguori, Consid. sur les Max. éternelles, p. 93.

HUMILIATION.

Nos vertus mêmes en fournissent des sujets.

. . . Nos vertus mêmes nous fournissent des sujets d'humiliation, à cause des imperfections et des défauts qui s'y glissent le plus souvent. Que de distractions dans nos prières, que de ménagements dans nos pénitences, nos jeûnes, nos mortifications! Que de vaine gloire et d'ostentation dans nos aumônes, ou les services que nous rendons au prochain! que de tiédeur et de nonchalance dans nos exercices de piété! que de recherche de nous-mêmes! que de complaisance dans nos meilleures actions! Combien y en a-t-il où la bienséance, la coutume, le respect humain, l'intérêt, la vaine gloire, l'amour-propre, ont souvent plus de part que le motif de plaire à Dieu! Hélas! peut-être ne trouverons-nous pas dans toute notre vie une seule action bien faite pour Dieu. C'est donc se tromper grossièrement que de croire être quelque chose, quand on n'est rien. Humilions-nous du moins devant Dieu : c'est ce qui nous convient le plus, et c'est la

voie la plus sûre pour réussir dans l'affaire du salut.

Prônes de Gillot., t. 4, p. 155.

HUMILITÉ.

En quoi elle consiste.

Que vous estimez-vous devant Dieu? Rien, sans doute; or, il n'y a pas grande humilité en une mouche de ne s'estimer rien au prix d'une montagne, ni à une goutte d'eau, de se tenir pour rien en comparaison de la mer; mais l'humilité gît à ne point nous surestimer aux autres, et à ne pas vouloir être surestimés par les autres : à quoi en êtes-vous à l'égard de cette règle?

La Vérit. cond. de S. Fr de Sal. pour la conf. et la com., p. 98.

Elle est comparée à un trésor.

Sainte Synclétique inculquait la vertu d'humilité en ces termes : « Un trésor est en sûreté, tant qu'il reste caché; mais s'il est découvert et abandonné à tout venant, on l'enlève aussitôt : il en est de même par rapport à la vertu; elle est hors de danger tant qu'elle reste secrète. L'expose-t-on témérairement au grand jour, elle s'évapore comme une fumée légère. Par l'humilité et le mépris du monde, nous foulons aux pieds les lions et les dragons; notre âme, semblable à un aigle, prend l'essor, et s'élève au-dessus de toutes les choses terrestres. »

Godescard, t. 1, p. 124.

A un ruisseau.

Saint Laurent Justinien comparait l'humilité à un ruisseau qui a beaucoup d'eau en hiver, et qui n'en a presque point en été; en effet, il est d'ordinaire qu'elle diminue dans la prospérité, et qu'elle augmente dans l'adversité.

Rodriguez, Tr. de la Perf. chrét., t. 3, p. 356.

Son éloge

Saint Augustin dit : «... Si l'on me demande quel est le précepte qui occupe la première, la seconde, la troisième place, je vous répondrai que c'est l'humilité, et je vous donnerai la même réponse toutes les fois que l'on me fera la même question. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'autres préceptes : mais si l'humilité ne précède, n'accompagne et ne suit, l'orgueil enlève de nos mains tout ce que nous faisons de bien... Comme on demandait à Démosthène, le prince des orateurs, lequel des préceptes de l'éloquence devait être observé le premier, il répondit que c'était le débit. La même question lui ayant été faite une seconde et une troisième fois, il donna toujours la même réponse. Ainsi, lorsque vous m'interrogerez par rapport aux préceptes de la religion, sur celui qui doit aller le premier, je ne vous dirai pas autre chose, sinon que c'est l'humilité. Notre-Seigneur s'est anéanti pour nous enseigner cette vertu, à laquelle s'oppose une certaine science, qui est une véritable ignorance. »

Godescard, t. 12, p. 7[illegible].

Ses douze degrés.

Saint Benoît a marqué douze degrés de l'humilité dans sa règle (cap. 7.) : 1° S'exciter à une vive componction de cœur, craindre Dieu et ses jugements, marcher sans cesse humilié en sa divine présence; 2° renoncer parfaitement à sa volonté propre; 3° obéir promptement et sans réserve; 4° supporter patiemment les souffrances et les injures; 5° découvrir humblement ses plus secrètes pensées à son supérieur ou à son directeur; 6° être content, et se réjouir dans les humiliations; se plaire à exercer les plus bas ministères, à porter des habits pauvres, et aimer la simplicité et la pauvreté; se regarder comme un mauvais serviteur dans tout ce qui est ordonné; 7° s'estimer le plus misérable, le dernier des hommes, le plus grand de tous les pécheurs; 8° éviter la singularité dans ses paroles et ses actions; 9° aimer et observer le silence; 10° se garder d'une vaine joie et d'un rire immodéré; 11° ne point parler d'une voix haute, et observer les règles de la modestie dans toutes ses paroles; 12° être humble dans toutes ses actions extérieures; avoir les yeux baissés vers la terre, à l'exemple de Manassès, pénitent, et du publicain de l'Évangile.

Godescard, t. 4, p. 383.

Qui est humble?

« L'homme véritablement humble, disait saint Bernard, n'est pas celui qui veut le paraître; mais celui qui cherche à être réputé vil et abject. »

Id. t. 12, p. 21.

Peu sont humbles.

Voici des paroles de saint Jérôme qui sont malheureusement trop vraies : « Beaucoup suivent l'ombre, peu suivent la vérité de l'humilité : *Multi humilitatis umbram, pauci veritatem sectantur.* »

Martin, Nouv. man. de la S. V., p. 158.

Fantôme d'humilité.

Je n'ai qu'un fantôme d'humilité lorsque je m'humilie moi-même, si je ne consens de bon cœur à être humilié par les autres. (Le P. Huby).

Le liv. d'or ou l'hum. en pratiq., p. 114.

Elle est la base de l'édifice des vertus.

« Pour être grand, il faut, selon la pensée de saint Ambroise, commencer à se faire petit. Vous pensez, dit ce saint Docteur, à élever l'édifice des vertus chrétiennes, il est d'une grande hauteur; songez donc d'abord à creuser sa base dans toute la profondeur de l'humilité : car, ajoute-t-il, lorsque quelqu'un veut bâtir, il creuse davantage les fondements, à proportion de la hauteur et de la masse de l'édifice qu'il veut élever (Serm. 10, de verbis Domini.). » Ibid. p. V

J.-C. seul, en un sens, s'est véritablement humilié.

Une considération bien pressante encore pour nous faire aimer cette vertu, c'est l'exemple de notre divin Sauveur que vous devez continuellement avoir devant les yeux. Il nous a dit lui-même, dans son Evangile : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (Matth 11, 29.). En effet, comme le remarque saint Bernard, quel est l'orgueil que l'humilité de ce Maître divin ne serait pas capable de guérir? On peut dire en un sens très-vrai, qu'il n'y a que lui seul qui se soit véritablement abaissé et humilié; lorsqu'il semble que nous le fassions, nous ne nous abaissons point à proprement parler, mais nous prenons notre place et nous nous mettons au rang qui nous est dû, puisque étant de viles créatures, coupables peut-être de mille crimes, nous n'avons droit qu'au néant et aux peines éternelles; mais Jésus-Christ notre Sauveur s'est abaissé infiniment au-dessous du rang qui lui appartient. Il est le Dieu tout-puissant, l'Etre infini et immortel, le souverain et l'arbitre de toutes choses, et il s'est fait homme, faible, passible, mortel et obéissant jusqu'à la mort. Il s'est réduit à la dernière indigence et à la plus extrême pauvreté; celui qui fait dans le ciel la joie et la béatitude des anges et des saints, a permis à la douleur d'exercer son empire sur lui, et s'est soumis sur la terre à toutes les faiblesses de l'humanité. Celui qui est la sagesse incréée et le principe de toute sagesse, n'a pas refusé de passer pour un insensé. Celui qui est le Saint des saints et la sainteté par essence, a bien voulu être regardé comme un pécheur et un malfaiteur. Celui qui est adoré dans le ciel par la troupe innombrable des esprits bienheureux, a voulu mourir dans l'opprobre et expirer sur une croix. Enfin, celui qui est par lui-même le souverain bien, s'est exposé à toutes sortes de misères. Après un tel exemple d'humilité, que devons-nous faire, cendre et poussière que nous sommes? Et si nous réfléchissons que nous sommes, de plus, de vils pécheurs, est-il quelque espèce d'humiliation qui doive nous paraître pénible?

Ibid., p. 66.

Exemple de saint François.

Saint François qui a mérité, par la pureté de sa vie, de devenir l'image de Jésus crucifié, croyait fermement et assurait qu'il était le plus grand pécheur de la terre; et cette pensée était si fortement imprimée dans son esprit, que personne n'eût été capable de la lui ôter. Il apportait pour raison, que si Dieu eût fait autant de grâces qu'à lui au dernier des hommes, il en aurait fait meilleur usage, et n'eût pas été si ingrat que lui. Il se plaisait à être parmi les pauvres et les mendiants, de passer pour insensé, et de se voir traité comme le plus méchant des hommes.

Ibid., p. 70.

Elle est le fondement de la sainteté. Sans elle on bâtit sur le sable.

L'humilité a toujours été le fondement de la sainteté, et l'orgueilleuse élévation n'a pu demeurer dans le ciel. Celui qui sans l'humilité fait un amas de vertus, ressemble à celui qui expose de la poussière au vent qui souffle. (S. Grégoire.)

Ibid., p. 113.

Le meilleur des hommes est le plus humble.

Saint Augustin dit : « Si quelqu'un me demandait qui je juge le meilleur de tous les hommes, je répondrais que c'est le plus humble; et si l'on me faisait cent fois la même question, je ferais toujours la même réponse. »

Ibid., p. 91.

L'humilité est la vertu dominante de Jésus-Christ.

L'humilité, si l'on ose parler de la sorte, est la vertu favorite, la dominante vertu de l'Homme-Dieu : *O humilitas, virtus Christi!* s'écrie saint Bernard : par son élévation Jésus-Christ est au-dessus des anges et des hommes, et par son humilité, il s'est abaissé au-dessous de tous.

Apprenez de moi, nous dit-il, *que je suis humble d'esprit et de cœur :* maxime qu'il a établie et confirmée par ses exemples, depuis sa conception dans le sein d'une Vierge jusqu'à sa mort sur la croix; maxime dont il a fait le sommaire et l'abrégé de son Evangile ; maxime où semblent se réduire les trésors de la sagesse divine qui étaient renfermés dans lui. Caché pendant trente ans, un Homme-Dieu nous crie: Hommes, ah! aimez à être ignorés, oubliés, traités comme un néant : *Ama nesciri, et pro nihilo reputari.* Vous ne serez quelque chose aux yeux de Dieu qu'à proportion du mépris que vous concevrez pour vous-mêmes. Se bien connaître et se mépriser, voilà en effet la plus salutaire et la plus sublime leçon que l'homme puisse apprendre : n'avoir de soi aucune bonne opinion, et beaucoup d'estime pour les autres, voilà en quoi consiste la sagesse chrétienne (Le P. Saint-Jure.).

Ibid., p. 108.

Elle n'est pas opposée à la vérité.

Et ne pensons pas que l'humilité soit opposée à la vérité ; qu'il soit, par exemple, commandé à un savant de se croire un ignorant, à un brave guerrier de se croire un lâche ; non, il n'en est pas ainsi. Sans doute il est permis au savant d'avoir le sentiment de ses connaissances, au guerrier d'avoir le sentiment de sa valeur et de ses exploits ; seulement il leur est commandé d'en faire hommage à celui de qui ils ont tout reçu. L'orgueil fait des égoïstes, qui concentrent en eux-mêmes toutes leurs affections ; l'humilité dilate, agrandit le cœur en le tournant vers la Divinité. Bien souvent, Messieurs, les apparences nous trompent ; on peut être humble sous l'or et la soie, ou dans l'éclat des talents et des succès ; on peut être superbe dans l'obscurité de l'ignorance, ou

sous les livrées de la misère. Saint Louis, le front ceint de tout l'éclat du diadème ; Turenne, entouré des trophées de ses victoires ; Bossuet, au milieu des prodiges de son éloquence, pouvaient être véritablement humbles. Sans méconnaître ce qu'ils faisaient de grand et de beau, ils pouvaient en rapporter la gloire à celui qui est la source des lumières comme des vertus, et dont ils n'étaient que les instruments.

Frayssinous, Déf. du Christ., t. 3, p. 50.

Elle est le fondement de l'édifice de notre sanctification.

Pour conserver un édifice, deux choses sont nécessaires, le fondement et le toit ; or, dans l'édifice de notre sanctification, le fondement, c'est l'humilité qui nous fait reconnaître que de nous-mêmes nous ne sommes rien et ne pouvons rien ; le toit, c'est la protection de Dieu dans laquelle nous devons uniquement avoir confiance.

S. Liguori, Prat. de l'am. envers J.-C., p. 125.

Sa nécessité.

On peut bien être sauvé sans le vœu de virginité, comme les saints qui ont été mariés ; on peut être sauvé sans le vœu de pauvreté, comme les saints rois et empereurs ; on peut être sauvé sans le vœu d'obéissance, comme les saints papes ; mais jamais aucune créature n'entrera en paradis, si elle n'est humble, jamais homme ni ange n'y est entré sans l'humilité.

. . . Donnez-moi le plus grand saint qui ait jamais été, saint Jean l'évangéliste, saint Jacques, saint Jean-Baptiste ; faites qu'un moment avant que de mourir, il ait perdu l'humilité, il ne serait pas sauvé. Donnez-moi le plus grand pécheur qui ait jamais été, un Judas, oui Judas; si après avoir été avaricieux, murmurateur, larron, sacrilége, après avoir trahi et vendu son Maître, un moment avant que de mourir, il eût été bien humble et contrit, (on ne peut être l'un sans l'autre) s'il eût été contrit et bien humble, Dieu l'aurait sauvé.

Lejeune, Serm., t. 10, p. 361.

Elle est plus nécessaire que la virginité.

« O humilité, s'écrie saint Bernard, plus nécessaire que la virginité : car l'une est de conseil, et l'autre est de précepte. »

Martin, Nouv. Man. de la Ste. V., p. 155.

I. *On ne peut se sauver sans l'humilité.*

Cette vertu est à la vie chrétienne ce que les fondements sont à un édifice. Comme l'architecte creuse profondément le sol, où il faut placer la première pierre, ainsi le chrétien, qui veut conduire à bonne fin l'œuvre de son salut, le fait reposer sur l'humilité. Elle est encore au salut ce que la racine est à la plante, qui perd sa beauté, sa fraîcheur et sa vie, aussitôt que la racine est morte. Ne soyons donc pas surpris d'entendre dire à saint Augustin : « Que le fidèle ait soin de conserver l'humilité qui est presque le seul précepte de la religion chrétienne. *Servet humilitatem, quæ penè una disciplina christiana est.* » (Serm. eccli. 4.). Elle est en effet le principe de toutes les vertus : on les verra bientôt naître et se fortifier en nous, si nous sommes réellement humbles ; si nous ne le sommes pas, nous n'aurons ni amour de Dieu, ni charité pour le prochain, ni pureté de cœur, ni douceur, ni patience, ni en tout cas aucun mérite devant Dieu. Toutes nos vertus prétendues ne seront qu'un peu de poussière, emporté en un instant par le vent de l'orgueil. Les anges rebelles étaient chastes, mais orgueilleux ; ils ont été précipités dans l'enfer, et l'enfer ne rend pas sa proie. N'oublions donc pas le divin oracle : *Si vous ne devenez humbles comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux* (Matth. 18, 3.).

II. *L'humilité est une vertu bien rare.*

Il en est beaucoup, dit saint Jérôme, qui embrassent l'ombre de l'humilité, mais peu qui trouvent l'humilité elle-même. L'homme réellement humble ne méprise jamais personne, parce qu'il désire si ardemment de se guérir de ses propres défauts, qu'il n'a garde de songer à ceux des autres. S'il doit veiller par état sur la conduite du prochain, il le fait sans hauteur, n'oubliant pas qu'il est lui-même plein de faiblesses ; il reprend avec douceur, avec patience, avec amour et tendresse, pour gagner les âmes à Jésus-Christ. Il attend le fruit de ses soins du ciel qu'il implore, se défiant toujours de lui-même, persuadé que lui-même serait capable de tomber dans les péchés les plus graves, si Dieu ne le soutenait par sa grâce. « Ne pensez jamais avoir fait aucun progrès, dit l'auteur de l'*Imitation* (lib. 2. 2.), si vous ne vous croyez le dernier de tous. »

III. *Le plus sûr moyen de l'acquérir.*

Le plus sûr moyen d'acquérir l'humilité est sans nul doute la considération fréquente des humiliations et des opprobres de Jésus-Christ; lui-même ayant bien voulu nous l'indiquer dans ces paroles de l'Evangile : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (Matth. 11. 29.). Le Fils de Dieu, Dieu lui-même, prend la forme de l'esclave et veut être rassasié de calomnies, de mépris et d'outrages : comment nous, cendre et poussière, pouvons-nous vouloir qu'on nous honore et qu'on nous respecte? « Si la vue des ignominies que le Sauveur a daigné souffrir ne nous guérit pas de l'orgueil, il faut, dit saint Augustin (De agonia Christi, II, 12.), que le mal soit incurable. » C'est par sa profonde humilité, dit le même docteur, que notre bonne mère a attiré dans son sein virginal le Verbe éternel. Sa vie entière est une leçon d'oubli de soi-même.

Autres moyens.

L'humilité n'étant rien que la vérité, un second moyen de s'y former, c'est de s'occuper incessamment de la vue de son néant, de ce fond de misères qui est en nous, sans toutefois se laisser aller jamais au moindre découragement; et un troisième moyen, tout aussi efficace, c'est de demander à Dieu cette vertu, gardienne de toutes les autres.

J. J. Desmet, Nouv. Mois de Mar., p. 111.

L'humiliation.

« L'humiliation, dit saint Bernard, est la voie qui conduit à l'humilité, comme la douceur dans les épreuves, celle qui conduit à la patience... Si vous ne vous exercez point aux humiliations, vous ne pourrez parvenir à l'humilité. »

Godescard, t. 12, p. 68.

Exemple de Jésus-Christ.

Ego Rex regum, et Dominus dominantium, mitis sum et humilis corde. Vis, Fili, vis venire post me? Vis esse discipulus meus? Hoc disce à me, hoc imitare : esto humilis.

. Mundum fabricavi, miracula operatus sum, multa mirabilia peregi : non dico tibi : Fili, fac similiter. Sed pedes discipulorum lavi, ego Dominus et Magister ; et de hoc dico : exemplum dedi tibi, ut ità tu facias.

Memor. vitæ sacerd., p. 54.

Raisons de s'humilier.

. . . O! si in hac recuperata per baptismum innocentia permansissem! Sed eheu! vix cogitare potui, et nefanda cogitavi : vix desiderare valui et vetita desideravi : vix operari potui, et crimina perpetravi.

. . . Omnis creatura tua legibus tuis fideliter obedivit. Sol luxit, astra fulserunt, terra produxit, aqua fluxit, plantæ creverunt, bos possessorem suum cognovit, sicut jussisti : ego autem te non cognovi : declinavi à mandatis tuis ; tibi peccavi, et malum coram te feci.

. . . O Domine! amplius lava me ab iniquitate mea, et à peccato meo munda me.

Ibid., p. 59.

Nul danger à s'humilier.

Quand vous passez par une porte bien basse, il n'y a point de danger de vous baisser tant que vous pouvez, dit saint Bernard (Ser. 37, in Cant.) ; mais pour peu que vous vous haussiez plus qu'il ne faut, vous vous heurtez et vous en portez les marques. Ainsi, en ce qui est de l'âme, la moindre élévation est à craindre; mais il n'y a point de danger à s'humilier tant qu'on peut.

Lejeune, Serm., t. 3, p. 42.

L'humilité, signe de prédestination.

Saint Grégoire dit que l'humilité est un signe de prédestination, comme l'orgueil est un signe de réprobation : *Reproborum signum est superbia, humilitas electorum* (S. Greg. in psal. 71.).

S. Liguori, Rec. de lettr. t. 2, n. 6[illegible].

Avoir d'humbles sentiments de soi-même.

. . . Plus et mieux vous savez, plus vous serez rigoureusement jugé, si vous n'avez pas vécu plus saintement.

Quelle que soit donc votre habileté ou votre science, ne vous élevez pas ; mais craignez plutôt à raison de la connaissance qui vous a été donnée.

S'il vous semble que vous savez beaucoup de choses, et que vous les entendez assez bien, apprenez cependant qu'il y en a beaucoup plus que vous ignorez.

. . . Si vous voulez apprendre et savoir quelque chose avec fruit, aimez à être inconnu et compté pour rien.

La science la plus haute et la plus utile, c'est la connaissance exacte et le mépris de soi-même.

Ne tenir nul compte de soi, et penser toujours bien des autres avec estime, c'est une grande sagesse et une grande perfection.

Quand vous verrez quelqu'un pécher ouvertement, ou commettre quelque faute grière, vous ne devriez pas pour cela vous juger meilleur que lui, parce que vous ne savez pas combien de temps vous pourrez persévérer dans le bien.

Nous sommes tous fragiles ; mais croyez bien que personne n'est plus fragile que vous.

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 2.

Il faut marcher devant Dieu dans la vérité et l'humilité.

. . . Pensez à vos péchés avec un grand regret et une amère douleur, et ne vous imaginez jamais valoir quelque chose à cause de vos bonnes œuvres.

Vous n'êtes en effet qu'un pécheur sujet à beaucoup de passions, et embarrassé dans leurs liens. De vous-même, vous tendez toujours au néant ; vous tombez aisément, vous êtes bientôt vaincu, bientôt troublé, bientôt découragé.

Vous n'avez rien dont vous puissiez vous glorifier ; mais que de motifs vous avez pour vous humilier ! car vous êtes beaucoup plus faible que vous ne pouvez le comprendre.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 4.

L'humilité envisagée des hommes et de Dieu.

Pour être grand devant les hommes, il faut faire de grandes choses, parce qu'ils ne jugent des personnes que par l'éclat de leurs actions : mais Dieu, qui est la grandeur même, devant qui toutes les nations de la terre sont comme si elles n'étaient pas, en juge bien autrement. On n'est grand devant lui qu'à proportion que l'on s'abaisse; plus on est petit à ses yeux, plus on est grand à ceux du Seigneur. Admirable secret, mes frères, pour s'élever à la gloire solide, qui est la sainteté. Dieu ne demande pas de nous que nous fassions de grandes choses : les actions héroïques ne sont pas à la portée de tout le monde, mais chacun peut s'humilier, s'abaisser : et c'est dans l'hu-

milité et l'abaissement que l'on trouve le moyen d'être grand devant Dieu.

Prones de Bill t, t. 4, p. 151.

Humilité du prêtre. Pour être vraiment humbles, il faut avoir : 1° la crainte de l'orgueil.

Voyons ce que nous avons à faire pour être vraiment humbles. Premièrement, il faut concevoir une forte crainte du vice de l'orgueil, puisque Dieu... résiste aux superbes et les prive de ses grâces... Saint Augustin dit qu'il est en quelque sorte utile aux superbes de tomber dans un péché manifeste, afin qu'ils apprennent à être humbles et à se mépriser eux-mêmes : *Audeo dicere, superbis esse utile cadere in aliquod apertum peccatum, undè sibi displiceant* (S. Aug. lib. 14, de Civ. Dei, cap. 11.).

2° Ne pas se glorifier des succès. Hommes perdus par l'orgueil.

Secondement, il faut nous garder de nous glorifier de quelque succès que ce soit, et nous particulièrement qui sommes élevés au sacerdoce... Saint Jérôme observe que les montagnes les plus élevées, sont les plus battues du vent; donc, plus notre ministère est élevé, plus nous sommes exposés aux assauts de la vaine gloire; on nous regarde comme savants et comme saints. Sur les lieux élevés, la tête tourne aisément; combien de prêtres, pour n'avoir pas été humbles, sont tombés misérablement dans les précipices! Montan arriva à une telle sainteté, qu'il faisait des miracles; et l'ambition finit par le rendre hérésiarque. Tatien, qui avait tant et si bien écrit contre les idolâtres, devint également hérétique par orgueil. Frère Justin, de l'ordre de Saint-François, parvint aux plus hauts degrés de la contemplation; l'orgueil le fit mourir apostat et le damna. On lit dans la vie de saint Palémon, qu'un moine marchait sur des charbons ardents, et s'en vantait en disant : Qui de vous marcherait ainsi sans se brûler? Saint Palémon l'en reprit, mais le malheureux persista dans sa vaine gloire, tomba en péché, et mourut en mauvais état. L'homme spirituel qui se livre à l'orgueil est le pire des voleurs, car il s'approprie, non les possessions du prochain, mais la gloire de Dieu.

3° Avoir la défiance de soi-même.

. . . Il faut que nous vivions dans une continuelle défiance de nous-mêmes... *Scientia inflat, charitas verò ædificat* (1. Cor. 8. 1.). C'est le vice auquel les savants sont exposés. Rarement il arrive, écrit le cardinal Bellarmin à son neveu, qu'un savant soit très-humble, qu'il ne méprise pas les autres, ne censure pas leurs actions, ne tienne pas à ses opinions, et ne refuse pas de se soumettre aux jugements ou aux avertissements d'autrui... Quand on nous loue, rapportons-en aussitôt l'honneur à Dieu; il lui appartient, et disons : *Soli Deo honor et gloria* (1. Tim. 1.).

4° Accepter les humiliations.

. . . Quatrièmement, pour acquérir l'humilité, il importe surtout que nous acceptions les humiliations qui nous viennent de la part de Dieu et de la part des hommes, et que nous disions comme Job : *Peccavi, et verè deliqui, et ut eram dignus non recepi* (Job. 33. 27.). On en voit, remarque saint Grégoire, qui disent qu'ils sont des pécheurs, des scélérats dignes de tout mépris, mais ils ne le pensent pas; car si quelqu'un les déprécie ou les reprend, aussitôt ils se troublent : *Multi*, écrit saint Ambroise à Constance, *habent humilitatis speciem, non virtutem.*

. . . Celui qui est véritablement humble, non-seulement ne conçoit pas de lui-même une idée avantageuse, mais il désire que les autres partagent son opinion : *Est humilis, qui humiliationem convertit in humilitatem*, dit saint Bernard. L'humble, quand il reçoit une mortification, s'humilie davantage, et dit qu'il l'a méritée.

S. Liguori, Rec. de textes, t. 2, p. 178.

HYPOCRISIE.

Mort d'un religieux hypocrite.

Saint Grégoire (lib. 4. c. 18.) rapporte que dans un monastère d'Iconie, il y avait un religieux qui était en réputation de sainteté, et qui surtout était tenu pour un homme d'une abstinence et d'une mortification exemplaire. Etant au lit de la mort, il fit appeler tous les religieux qui en eurent une sainte joie, dans l'espérance d'entendre de lui quelque chose qui dût servir à leur instruction. Mais lui, saisi de frayeur, bourrelé par sa conscience et se sentant intérieurement forcé à leur déclarer l'état où il était, leur dit que toute sa vie n'avait été que déguisement et qu'hypocrisie; que lorsqu'on croyait qu'il jeûnât et qu'il fit de grandes abstinences, il mangeait en cachette sans qu'on le vît, et qu'en punition de cela, il était alors livré à un horrible dragon qui lui tenait déjà les pieds entortillés avec sa queue. Le voilà, s'écria-t-il tout d'un coup, qui me met sa tête dans la bouche, pour m'arracher l'âme et l'emporter avec lui; et en achevant de proférer ces paroles, il expira au grand étonnement de tout le monde. De quoi servit à ce misérable d'avoir passé pour un saint?

Rodriguez, Pr. de la perf. chret., t. 3, p. 388.

— I —

IGNACE DE LOYOLA (S.).

Comment il s'excitait à la ferveur.

Il considérait avec étonnement, parmi les anachorètes, des hommes de qualité couverts de cilices, exténués de jeûnes, ensevelis tout vivants dans des cabanes et dans des grottes; il se disait ensuite à lui-même : « Ces hommes étaient de la même nature que moi ; pourquoi ne ferais-je pas ce qu'ils ont fait? »

Godescard, t. 10, p. 478.

Son mépris pour le monde.

Son mépris pour le monde était sans bornes. Quand il levait les yeux au ciel, il avait coutume de s'écrier avec transport : « Que la terre me paraît méprisable à la vue des cieux ! »

Sa devise.

Il répétait souvent ces paroles, qu'il prit pour devise : *A la plus grande gloire de Dieu.* C'était là qu'il rapportait toutes ses actions, et toutes celles de sa société.

Id. ibid., p. 513.

Sa douceur envers les pénitents.

Il avait personnellement un talent admirable pour retirer les pécheurs du désordre. Il recevait les vrais pénitents avec une douceur extraordinaire, et se chargeait souvent en partie du soin de satisfaire pour eux à la justice divine.

Id. ibid., p. 514.

Son zèle pour la conversion des pauvres filles.

Saint Ignace avait fait établir à Rome une maison de refuge pour y loger et y entretenir les pauvres filles qu'on retirait du péché, et lui-même prenait la peine de les aller chercher et de les y amener. Un de ses amis lui dit qu'il perdait son temps et sa peine, parce que ces malheureuses retournaient toujours à leur vomissement. N'importe, dit-il, quand je n'en empêcherais qu'une de commettre un péché mortel, je tiendrais mon temps et ma peine très-utilement employés.

Lejeune, Serm., t. 5, p. 324.

Sa conversion, en lisant la vie des saints.

. . Il lit d'abord la vie des saints avec dégoût; ensuite avec curiosité; puis avec attache et avidité : enfin frappé des grandes actions de ces héros du Christianisme, il se sent embrasé du désir de les imiter.. Hé quoi ! dit-il en lui-même, comme Augustin encore pécheur, pourquoi ne feras-tu pas ce que tant de jeunes personnes de tout état et de tout sexe ont fait ! Etaient-ils d'une autre nature? Servaient-ils un autre maître ? Aspiraient-ils à un autre héritage ? *Tu non poteris quod isti et istæ ?*

Chevassu, Médit. eccl., t. 5, p. 158.

Son zèle pour le salut des âmes.

Saint Ignace de Loyola disait que lors même qu'il serait sûr de son salut éternel, en mourant actuellement, il serait volontiers resté encore en ce monde, quoique incertain de son salut, pourvu qu'il eût pu continuer d'assister les âmes. Voilà le zèle qui anime tous les prêtres dévoués à Dieu, tandis que d'autres, sous les plus légers prétextes de peine ou de maladie, se dispensent d'assister les âmes; on en voit même, parmi ces négligents, qui ont charge d'âmes. Saint Charles Borromée disait qu'un curé, qui veut prendre toutes ses aises, et ne rien faire de contraire à sa santé, ne pourra jamais bien remplir son devoir; et il ajoutait, qu'un curé ne doit se mettre au lit qu'après trois accès de fièvre.

S. Liguori, Rec. de tex et de pens., t. 1, p. 263.

Sa pratique de l'examen de conscience.

Voyez ci-dessus, p. 236.

Comment il triomphe du désespoir de son salut.

Nous voyons, par l'histoire des saints, que les plus célèbres d'entre eux ont essuyé les plus rudes épreuves... Ignace de Loyola n'éprouvait pas seulement du dégoût pour la dévotion, il lui paraissait impossible de réussir dans son salut; il fut, surtout à Manrèze, agité de la plus violente tentation de désespoir. Il persista courageusement dans sa sainte entreprise; il triompha de l'ennemi du salut... en disant que, s'il lui était impossible de posséder Dieu dans le ciel, il voulait au moins le servir sur la terre.

Roissard, La Consol. du chrét., p. 405.

IGNORANCE.

Source d'incrédulité, de doutes.

Toutes les objections de l'incrédulité, presque tous les doutes qui assiégent les esprits faibles dans la foi, n'ont qu'une source : l'ignorance.

Martinet, L'Emmanuel, p. 41.

IMAGES DES SAINTS.

Leur utilité.

Un coup-d'œil sur un crucifix, sur un tableau, sur une image qui représente un mystère ou un saint, nous rappelle sur-le-champ

les vertus qu'il a pratiquées, ce qu'il a fait pour Dieu et pour le ciel. C'est une prédication muette, à la vérité, mais qui parle merveilleusement à nos yeux et à notre cœur. On est souvent plus touché de ce que l'on voit, que de ce que l'on entend. Combien de chrétiens qui, en voyant les tableaux du crucifiement, de la flagellation de Notre-Seigneur, ont versé des larmes, pris une forte résolution de quitter le péché, de résister à une tentation, de faire un sacrifice qui lui coûtait. Sainte Thérèse s'évanouit, en voyant une image de Jésus agonisant. Cette vue lui fit tant d'impression que, dès ce moment, elle prit le parti d'être toute à Dieu, et de se consacrer à lui.

Bonnardel, Instr. fam., t. 5., p. 288.

IMAGINATION.

On triomphe, par le mépris, de vains fantômes. Exemples.

La nature disait intérieurement à saint Jean Chrysostôme qu'il ne pourrait ni se passer de pain frais, ni user pour sa nourriture de la même huile que celle qui servait à sa lampe; qu'il ne viendrait jamais à bout d'endurcir son corps à toutes les austérités qu'il voyait pratiquer. Mais il s'arma de courage, et mit généreusement la main à l'œuvre; aussi toutes les difficultés s'évanouirent-elles dans l'exécution. C'est là l'unique parti qu'il y ait à prendre en pareil cas; et l'expérience prouve que l'on ne peut triompher que par le mépris d'une imagination moins alarmée par la réalité, que séduite par de vains fantômes.

Le célèbre réformateur de la Trappe trouvait, dans les commencements de sa conversion, plus de difficultés à se lever sans feu en hiver, qu'il n'en trouva depuis dans la pratique des plus grandes austérités.

Godescard, t. 2, p. 115.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

Eloge de ce livre.

M. de Fontenelle l'a bien caractérisé (le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*), en disant dans la vie de Pierre Corneille : « C'est le livre le plus beau qui soit sorti de la main d'un homme, puisque l'Evangile n'en vient pas. »

Id. t. 16, p. 460.

— L'ascétisme du moyen-âge a laissé un monument inimitable, que les catholiques, les protestants, les philosophes se sont accordés à admirer de l'admiration la plus belle, celle du cœur. C'est une chose étonnante qu'un petit livre de mysticité que le génie de Leibnitz méditait, et qui a fait connaître au froid Fontenelle presque de l'enthousiasme. Nul n'a jamais lu une page de l'*Imitation*, surtout dans la peine, sans s'être dit en la finissant : Cette lecture m'a fait du bien La Bible mise à part, cet ouvrage est l'ami *souverain* de l'âme.

Gerbet, Dur. de l'Christ., p. 141.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Faire comme les artistes qui étudient les grands maîtres. Deux grands livres : la Crèche et la Croix.

Que font les artistes qui veulent exceller dans leur profession ? Ils étudient les ouvrages des grands maîtres, que souvent ils vont chercher dans des contrées éloignées; et nous, nous ne jetterons qu'un coup-d'œil incertain et rapide sur ce modèle parfait dont nous devons être les imitateurs ! C'est une pensée aussi ingénieuse que solide de saint Grégoire de Nysse, que chacun doit être le peintre de sa vie. La volonté est comme la main qui tient le pinceau, les vertus sont les couleurs, et Jésus-Christ est le modèle. Or, que fait un peintre ? Il étudie son objet, il s'en pénètre tout entier, pour le reproduire et comme pour le créer de nouveau, sur la toile, dans ses couleurs les plus vraies et les plus naturelles. Avons-nous donc oublié que nous devons faire naître et croître Jésus-Christ dans nos âmes, jusqu'à ce qu'il soit formé tout entier en nous ? Vous me demanderez peut-être comment un homme du peuple, à qui son éducation et ses lumières ne fournissent aucune ressource, peut s'instruire pour connaître Jésus-Christ ? Je vous répondrai que les plus savants ne sont pas toujours ceux qui goûtent le mieux les choses de Dieu, parce qu'elles demandent moins un esprit cultivé qu'une âme pure. Ils n'étaient pas tous philosophes et savants les premiers chrétiens; et cependant saint Pierre les avertit tous de croître dans la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Crescite in cognitione Domini nostri et Salvatoris Jesu Christi* (2 Petri, 3. 18.). Fermons les divines Écritures, j'y consens; et même si vous voulez, laissons tous les raisonnements; avons-nous un cœur droit et docile, nous en savons assez pour connaître Jésus-Christ. Il est deux grands livres ouverts à tous les yeux, où le Saint-Esprit apprend à lire aux plus ignorants, je veux dire la crèche et la croix. Chrétiens, entourons le berceau de Jésus, et demandons-nous à nous-mêmes : Quel est celui qui vient de naître ? C'est le Fils de Dieu. Pour qui est-il né ? Pour moi. Pourquoi s'est-il revêtu de la faiblesse de l'enfance ? C'est que sachant qu'il n'est pas d'homme assez barbare, dit saint Chrysostôme, pour résister aux manières simples et aimables d'un petit enfant, celui qui voulait être aimé, et ne voulut point être craint, a voulu naître avec tous les agréments de l'enfance. Chrétiens, prenons en main la croix, et disons-nous à nous-mêmes : Quel est celui qui meurt ainsi au milieu des plus affreuses douleurs ? C'est un Homme-Dieu. Pourquoi ces souffrances ? Ah ! c'est son amour pour moi qui le crucifie, et voilà comme il m'a aimé ! Vous le voyez, il ne faut pas être bien savant pour se pénétrer de cette idée : Dieu m'a aimé jusqu'à naître, vivre, souffrir et mourir pour moi. Or, c'est connaître Jésus-Christ que de sentir l'excès de son amour pour les hommes.

Le Vayer, Chef et Disc. mod., p. 115.

Opposition entre Jésus-Christ et bien des chrétiens.

Si je faisais ici le tableau des désordres qui règnent dans le monde, quelle monstrueuse opposition ne trouverais-je pas entre Jésus-Christ et le plus grand nombre des chrétiens? Oui, s'il fallait juger de leur croyance par leur conduite, de la pureté de la morale évangélique par leurs mœurs, de la sainteté de leur législateur par leurs œuvres, vous ne sauriez s'ils adorent les dieux des païens, ou celui qui est venu renverser leur empire. Si comme autrefois il existait des idolâtres parmi nous, ils pourraient bien tenir le langage que Salvien leur mettait autrefois à la bouche en s'élevant avec force contre les désordres des chrétiens de son temps. Si la religion des chrétiens était bonne, diraient les infidèles, ils seraient bons eux-mêmes ; leurs mœurs corrompues font assez voir que leurs prophètes leur prêchent le libertinage et la dissolution; que leurs apôtres n'ont qu'une méchante doctrine, et que l'Evangile qu'ils lisent enseigne les crimes qu'ils font. Ils vivraient saintement si Jésus-Christ leur avait donné des règles de sainteté; car comment un maître qui serait saint pourrait-il avoir des disciples si vicieux? Voilà comme notre vie est l'opprobre du Dieu que nous faisons profession d'adorer; mais voilà aussi comment les chrétiens sont d'autant plus méchants qu'ils devraient être meilleurs.

H. Ant., p. 133.

Nous devons imiter Jésus-Christ à cause de nos rapports avec lui.

On s'attache naturellement à imiter tous ceux à qui on a quelque rapport, ou d'amitié, ou de dépendance. Les enfants imitent naturellement leurs parents; c'est un effet de leur amour, que suppose toujours la ressemblance qui l'a fait. Les sujets imitent volontiers leurs rois, même jusques dans leurs défauts; c'est une suite de leur estime et de leur respect. Comment donc ne nous portons-nous pas avec ardeur à imiter Jésus-Christ, avec qui nous avons tous les rapports d'amitié et de tendresse? Il est notre père, notre frère, notre ami, notre époux; si nous ne sommes pas insensibles, comment ne nous faisons-nous pas un bonheur de correspondre à tous ces rapports, en tâchant de nous rendre semblables à lui? Nous avons avec lui tous les rapports de dépendance : il est notre Dieu, notre Maître, notre Roi ; si nous avons une juste ambition, comment ne nous faisons-nous pas un honneur de le suivre et de l'imiter? A qui en est la honte, ou à nous, ou à lui? Elle est sans doute à tous les deux, mais le malheur en sera pour nous seuls.

Nepveu, Pens. ou l'esp. chrét., t. 1, p. 211.

Voyez encore : JÉSUS-CHRIST.

IMPATIENCE.

Elle est habituelle.

Voyez quelle est votre impatience habituelle dans tout ce qui contrarie tant soit peu votre volonté ou votre humeur. Il est rare que vous supportiez avec quelque calme les défauts et les imperfections de vos frères; vous êtes souvent d'une susceptibilité telle, que la plus petite injure, le moindre manque d'égards ou de reconnaissance, un seul mot piquant, suffit pour vous blesser, pour vous irriter, et quelquefois même pour vous porter à d'ardents désirs de vengeance. Humiliez-vous donc de ressembler encore si peu à votre divin modèle, prenez la ferme résolution d'être à l'avenir plus calme dans les contrariétés, plus patient et moins susceptible. Et quand vous aurez à vous plaindre de la conduite du prochain à votre égard, ne vous mettez point en colère contre lui; mais couvrez sa faute du manteau de la charité, pardonnez-lui de bon cœur, et faites-lui du bien, ne serait-ce qu'en priant pour lui.

Pinart, La mort. de l'âme chré., p. 10.

Exemples contre les tentations d'impatience.

Suivant saint Bonaventure, souffrir avec patience est la plus parfaite de toutes les œuvres : *Patientia autem opus perfectum habet* (Jac. 1. 4.). C'est ainsi que Dieu traite ses meilleurs amis, parce que la croix est le gage assuré du salut. Sainte Claire passa vingt-huit ans en proie aux plus violentes douleurs, et sainte Ludivine, trente-huit. La sainte Vierge dit à sainte Brigitte : *Savez-vous pourquoi votre maladie se prolonge? C'est parce que mon Fils et moi nous vous aimons.*

Gaume, Mar. des chrét., p. 142.

Ses funestes effets.

C'est pour exercer votre patience, que les dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce temps comme perdu; sachez que c'est le plus utile de votre vie, car ces peines servent à vous exercer dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient, pour devenir maître de soi et des autres hommes. L'impatience, qui paraît une force et une rigueur de l'âme, n'est qu'une faiblesse et une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sait pas attendre et souffrir, est comme celui qui ne sait pas se taire sur un secret : l'un et l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, et qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il le faut, ses coursiers fougueux ; ils n'obéissent plus au frein, ils se précipitent; et l'homme faible auquel ils échappent, est brisé dans sa chute. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses désirs indomptés et farouches dans un abîme de malheurs ; plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste; il n'attend rien, il ne se donne le temps de rien

mesurer ; il force toutes choses pour se contenter ; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr ; il brise les portes, plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre ; il veut moissonner quand le sage laboureur sème ; tout ce qu'il fait à la hâte et à contre-temps est mal fait, et ne peut avoir de durée non plus que ses désirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout, et qui se livre à ses désirs impatients pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, que les dieux exercent tant votre patience, et semblent se jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous espérez se montrent à vous et s'enfuient comme un songe léger que le réveil fait disparaître, pour vous apprendre que les choses mêmes qu'on croit tenir dans ses mains échappent dans l'instant.

Fénelon, Les Avent. de Télém., p. 356.

Moyen de la déraciner.

Sachez que si vous ne vous accoutumez à aimer l'opprobre et à vous en faire un sujet de joie, vous ne parviendrez jamais à déraciner de votre cœur le vice de l'impatience, qui naît d'une trop grande crainte d'être méprisé du monde, et d'un désir trop ardent d'en être estimé. Car tant qu'il restera dans votre âme quelque germe de ce vice, il repoussera toujours, et votre vertu s'affaiblira : peut-être même qu'avec le temps vous vous trouverez sans force, sans courage, et dans un danger continuel de retomber dans vos désordres passés. (P. 48.) L'amour-propre est toujours armé contre nous et il faut le combattre sans relâche, jusqu'à ce que nous parvenions à regarder comme nos meilleurs amis ceux qui nous font les plus sanglants outrages.

Laurent Scupoli, Le comb. spirit., p. 57.

Remèdes contre les émotions subites d'impatience.

Saint François de Sales dit. « ... Le remède le plus souverain que je connaisse contre les émotions subites d'impatience, est un silence doux et sans fiel. Quelque peu de paroles que l'on dise, l'amour-propre s'y glisse, et il échappe des choses qui jettent le cœur dans l'amertume pour vingt-quatre heures. Lorsqu'on ne dit mot, et qu'on sourit de bon cœur, l'orage passe ; on étonne la colère et l'indiscrétion, et l'on goûte une joie pure et durable. »

Godescard, t. 2, p. 257.

IMPÉNITENCE.

Seul péché que Dieu ne peut pardonner.

Il n'y a qu'un péché, dit saint Augustin, que Dieu tout miséricordieux qu'il est ne peut pardonner. Si vous me demandez quel est ce péché, je vous réponds que c'est la défense et l'apologie de ceux qu'on a commis ; le refus orgueilleux et opiniâtre du pécheur qui ne veut pas se déclarer coupable. *Est quædam iniquitas quam qui operatur, fieri non potest ut misereatur ei Deus. Quæritis forte quænam sit illa? Ipsa est defensio peccatorum.* (In Ps. 58.). Car comment Dieu pardonnerait-il, dit ce Père, ce que l'homme ne daigne pas seulement reconnaître ? *Quo pacto Deus dignatur ignoscere quod homo dedignatur agnoscere?* (Hom. 50. C. 9.).

Chevassu, Médit. eccl., t. 3, p. 461.

IMPRÉCATIONS DES PARENTS.

Elles sont héréditaires.

Si l'on vous faisait la demande que Jésus fit au père d'un enfant possédé : Y a-t-il longtemps que cela lui est arrivé ? Vous pourriez répondre comme lui : *Ab infantia*, dès son enfance. Quand il était petit, je le maudissais et l'envoyais au diable ; ce n'est pas étonnant si satan le possède, le conduit, le gouverne et le rend désobéissant, rebelle, arrogant et vicieux, comme il est : *Dæmone replentur parvuli, quando à parentibus diabolo offeruntur*, dit saint Pierre Chrysologue (Serm. 54.).

Lejeune, Serm., t. 7, p. 498.

Exemple terrible de punition.

Dans la vie de saint Zénobe, archevêque de Florence, écrite par Jean, archiprêtre d'Arèse, et rapportée par Surius (tom. 3. 25 mai), il est dit qu'une femme ayant donné plus de trente fois à boire en une nuit à son enfant malade, comme il lui en demanda encore, elle lui en donna, disant : Tiens, le diable puisses-tu avaler avec ! l'enfant fut sur-le-champ possédé du démon et cruellement tourmenté, jusqu'à ce qu'il en fût délivré au sépulcre de saint Zénobe. *Dæmone replentur...* dit saint Pierre Chrysologue (Serm. 54) : les enfants sont remplis du diable, quand les pères et mères les lui donnent.

Id. il id., t. 11, p. 258.

Autre exemple.

Un jour que le roi (saint Edouard, roi d'Angleterre) avait à sa table un grand nombre de seigneurs, parmi lesquels se trouvait Godwin, le page qui présentait à boire au prince fit un faux pas, sans cependant rien renverser. Pour indiquer que l'un de ses pieds avait affermi l'autre, le jeune homme usa de la sentence des livres saints, où il est dit : le frère soutenu par le frère est inébranlable. « Il est vrai, dit le roi, que si j'avais mon frère, nous nous servirions mutuellement d'un grand appui. » En proférant ces paroles, il jeta un coup d'œil sévère sur le comte, qui se flatta de dissuader ce prince religieux par un serment. « Que ce morceau, dit Godwin en portant du pain à sa bouche, soit le dernier que je mangerai de ma vie, si j'ai rien à me reprocher par rapport au meurtre du prince Alfred. » Le pain s'arrêta dans sa gorge et l'étouffa, laissant aux convives à juger si cet accident était

une punition divine, ou un effet naturel du trouble qui agitait le coupable (1053.).

Henrion, Hist. gén. de l'Égl., t. 4, p. 365.

Même sujet.

— Saint Augustin rapporte que de son temps, une femme ayant souhaité la malédiction de Caïn à ses enfants, ils devinrent tous vagabonds sur la terre, et sujets à d'horribles convulsions. Pères et mères, apprenez de cet exemple, à ne jamais maudire vos enfants, autrement ils pourraient devenir les tristes victimes de vos malédictions.

Bonnardel, Inst. fam., t. 2, p. 114.

IMPURETÉ.

En parler avec précaution.

Vous me prévenez sans doute sur un objet que je n'ose presque vous expliquer, puisque c'est un péché que le grand Apôtre nous défend de nommer : eh ! plût à Dieu que je ne fusse pas obligé d'en parler, puisqu'on ne peut le faire sans crainte de blesser les oreilles chastes, et salir l'imagination par le récit de choses auxquelles on ne devrait jamais penser. Je garderais volontiers le silence sur une matière si critique, si mon ministère ne m'engageait à vous donner de l'horreur d'un monstre qui fait tant de ravages, d'un mal dont les progrès sont si étendus, et qui précipite un si grand nombre d'âmes dans les enfers. Faisons donc tous nos efforts pour remédier à une maladie aussi dangereuse que le vice de l'impureté.

Prônes de Billet, t. 5, p. 202.

Son énormité par des comparaisons.

Que diriez-vous d'un roi qui se laisserait conduire par un animal immonde ? d'une princesse couverte d'habits précieux qui se roulerait dans l'ordure ? d'un riche qui, pouvant s'asseoir à une table bien servie, irait se remplir dans un cloaque dégoûtant ? Ah ! je le sens, mes comparaisons blessent votre délicatesse ; cependant elles ne rendent pas encore le hideux portrait de l'impureté.

Martin, Nouv. Man. de la sainte Vierge, p. 165.

Sa tyrannie.

Voulez-vous juger, par une seule passion, de la tyrannie de toutes les autres, voyez ce que peut la passion impure sur la malheureuse qui s'en est laissé dominer : elle sait, cette femme adultère, qu'elle s'expose à la fureur d'un mari justement courroucé; que si son intrigue criminelle est découverte, elle perd en un instant son honneur, sa vie et son âme, tous les biens que l'on peut posséder en ce monde et en l'autre ; elle sait qu'elle lègue à ses enfants, aux auteurs de ses jours, à ses proches, à toute sa famille, un héritage de douleur amère et d'opprobre éternel ; elle sait tout cela, mais la passion commande ; elle passe par-dessus toutes les considérations, elle se livre à toutes les chances d'un si terrible hasard. Jamais tyran força-t-il son esclave à affronter de si grands périls pour l'exécution de ses volontés ? Vit-on jamais, conçoit-on même une plus dure, une plus misérable servitude ?

. . Non : pas de despotisme plus dégradant, plus odieux que celui de ce vice abominable : il devient maître unique, absolu de ceux qui se sont une fois soumis à sa domination : de leur âme, de leur corps, de leurs pensées, de leurs paroles, de leurs actions, de tout leur être, il faut que tout lui appartienne, que tout soit fait pour lui et d'après son bon plaisir, sans que ni la crainte de Dieu, ni la voix de la conscience, ni le bonheur du ciel, ni les supplices de l'enfer, ni les horreurs de la mort, ni l'attente d'un jugement terrible, irrévocable, ni l'honneur, ni la vie même qui leur est si chère, ni aucune considération puisse les déterminer à secouer un joug si honteux et à briser des fers si flétrissants, si insupportables. Que dirai-je de leurs jalousies, de leurs alarmes, de leurs transports, tourments cruels qui ne les laissent pas respirer un instant ; des dangers auxquels ils exposent jour et nuit et leur vie et leur âme, pour courir après de sales jouissances ? Fut-il jamais un esclave, quelque assujetti qu'il fût au service de son maître, qui ne trouvât, ou le jour ou la nuit, quelques instants dont il pût disposer ? Mais ce vice, une fois qu'il a captivé un cœur, s'en empare, l'absorbe tellement, qu'il ne laisse à l'homme ni force, ni aptitude, ni temps, ni intelligence pour aucune autre chose. Oh ! qu'il est donc bien vrai, comme l'a dit l'Ecclésiastique (ch. 19.), que « le vin et les femmes ravissent le cœur de l'homme ! » Le plus sage, aussitôt qu'il se laisse dominer par cette passion, devient aussi inhabile pour tout ce qui caractérise l'homme, que celui qui a noyé sa raison dans le vin.

. . . O vice funeste ! tu es donc à la fois la ruine des Etats, le tombeau des vertus, la nuit où vient s'éteindre le flambeau du génie ; tu dépossèdes l'homme de lui-même; tu convertis la sagesse en folie, la prudence du vieillard en extravagance, et l'ardeur du jeune âge en fureur et en flamme dévorante ; enfin tu es le fléau universel de l'humanité !

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 188.

Ce qu'on entend par actions criminelles.

Je ne vous dirai rien ici, mes frères, des péchés qui se commettent par le sens du toucher, qui sont les actions criminelles défendues par le sixième précepte : la sainteté du lieu où nous sommes ne me permet pas d'entrer dans un détail qui blesserait les oreilles chastes. Mais sous le nom de ces actions criminelles, je dois vous dire qu'il faut comprendre certaines libertés réciproques, qui n'ont pour principe qu'un amour profane, et pour but qu'un objet charnel : libertés qu'on traite de badinage, de jeux, d'amusements, de signes d'amitié, mais

qui ne sont rien moins que des péchés mortels qui deviennent plus griefs selon la qualité des personnes, les circonstances du lieu, et les suites qu'ils entraînent ; circonstances dont il faut s'accuser devant le tribunal de la pénitence, vous surtout qui êtes engagés dans le mariage; car cet état est pour plusieurs une occasion de péché et de perdition, lorsqu'ils ne savent pas se contenir dans les bornes de la chasteté conjugale.

Prônes de Billot, t. 5, p. 207.

Ses effets.

La luxure est un amour déréglé des plaisirs déshonnêtes. C'est de tous les vices le plus répandu, le plus tyrannique, le plus violent dans ses attaques. « De tous les combats que le chrétien a, dit saint Bernard, à soutenir, les plus rudes sont ceux qui se livrent à la chasteté; là ce sont tous les jours nouveaux assauts et fréquentes défaites. »

. . . Une fois le voile de la pudeur déchiré, une fois engagé dans les liens de l'amour, oh! combien il lui est difficile de s'en affranchir! C'est la nasse du pêcheur : l'entrée en est large et facile ; mais sur mille poissons qui s'y engagent, à peine en est-il un seul qui s'échappe. Aussi qui compterait tous les péchés que ce vice fatal à lui seul a engendrés? Répandu comme il l'est, comme il l'a toujours été, qui compterait toutes les pensées, tous les désirs, tous les actes criminels dont il a outragé Dieu et souillé le genre humain!

Mais ce mal n'est pas le seul que produise ce monstre séducteur. Son souffle empesté ne laisse dans l'homme rien d'intact : il lui enlève d'abord l'honneur, le plus précieux de tous les biens temporels. Pas de vice qui exhale une plus mauvaise odeur, et qui flétrisse davantage aux yeux du monde même. Il débilite les forces du corps, ternit l'éclat de la beauté, affaiblit le tempérament, ruine la santé, engendre les maladies les plus honteuses, dessèche avant le temps la fleur du jeune âge, et appelle hors de saison une précoce et ignoble vieillesse. Il émousse la vigueur de l'esprit, le frappe d'une sorte d'abrutissement, tarit dans le cœur la source des beaux sentiments, le dégoûte des nobles exercices, ensevelit l'homme tout entier dans la fange des voluptés charnelles, et le laisse insensible à toute autre jouissance que celle de s'occuper, de parler, de se délecter de ces infâmes turpitudes. Il frappe la jeunesse de folie, et accable la vieillesse d'ignominie et de misère.

Cette horrible passion... a une connexion étroite, une sorte de consanguinité avec tous les genres de débauches. L'homme esclave des plaisirs de la chair est ordinairement adonné aux excès de la table et de la boisson, et consumé son bien dans les fêtes et les banquets. Ajoutez l'insatiabilité des femmes pour les présents, les joyaux, les parures et mille autres vanités qu'elles aiment souvent beaucoup plus que les amants qui les leur prodiguent.

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 37[illegible].

Seul péché qui entre par tous les sens et par toutes les facultés de l'âme.

Le péché honteux étant le seul qui s'introduise chez nous par tous les sens de notre corps et par toutes les facultés de notre âme, chacun de vos sens, chacune de vos facultés demande toute votre attention.

Roissard, La consol. du chrét., p. 391.

Péché le plus pernicieux dans ses effets.

Il est vrai que le péché d'impureté n'est pas le péché le plus grief en lui-même, mais il est le plus pernicieux dans ses effets. Il sait se multiplier par une malheureuse fécondité, et on peut dire qu'il est la source de la plupart des plus grands crimes qui désolent le monde chrétien. Les confessions et les communions sacriléges, les scandales dans les villes, les divisions dans les familles, les médisances et les calomnies les plus noires, les querelles, les meurtres, les parricides même, les prisons, les avortements, les désespoirs qui obligent tant de personnes abandonnées de détruire la cause et le fruit du crime par un plus grand crime, les profanations abominables des choses les plus saintes, sont les suites assez ordinaires d'un péché qu'on traite d'amusement et de fragilité; mais un aveuglement aussi horrible n'est-il pas un des effets les plus funestes de ce malheureux péché?

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 1, p. 177.

Elle fait perdre la foi.

N'est-ce pas aussi de cette source empoisonnée qu'on a vu naître les erreurs, les hérésies, qui ont désolé l'Eglise? C'est elle qui a produit et qui produit encore les déistes, les athées, qui n'ont l'esprit gâté en fait de croyance, que parce que leur cœur est corrompu par la volupté; ils ne rejettent la religion, que parce qu'elle gêne et incommode leurs passions. Pourquoi voyons-nous aujourd'hui tant de libertins raisonner, disputer sur les vérités du christianisme, les combattre et les contredire, traiter nos saints mystères, les articles de notre croyance, de fables, de contes faits à plaisir, pour intimider les esprits faibles? Si nous remontons à l'origine de leurs doutes prétendus, de leurs critiques indiscrètes, nous la trouverons dans un cœur gâté, qui voudrait qu'il n'y eût point de religion, point de sacrements, point de parole de Dieu, point de Dieu même, vengeur des crimes, afin de s'y livrer avec plus de liberté. Voyons-nous que ceux qui sont esclaves de l'impureté soient des gens bien réguliers, assidus à la prière et à la fréquentation des sacrements? Non, sans doute; s'ils donnent quelques marques extérieures de religion, c'est pour sauver les apparences, pour se conserver encore une réputation qui leur est nécessaire dans le monde, pour avoir un emploi, pour parvenir à un établissement. Mais si on les connaissait à fond, on verrait que leur esprit est aussi éloigné de la vérité que leur cœur de l'innocence, et que le démon

impur qui les possède les aveugle autant qu'il les pervertit.

Prônes de Billot, t. 5, p. 214.

Cause de sacrilèges.

Les sacrements qui sont les grands moyens de salut que Jésus-Christ nous a laissés, n'auront-ils pas la vertu de le guérir? Oui, sans doute, s'il s'en approchait avec de saintes dispositions; mais l'impudique s'éloigne des sacrements, parce qu'il ne veut pas modérer un penchant tyrannique; ou s'il s'en approche, au lieu de trouver la vie dans ces sources de grâce, il y trouve un poison fatal qui augmente son mal par la profanation qu'il en fait, et cela pour deux raisons que je vous prie de bien remarquer : c'est qu'ordinairement l'impudique qui s'approche des sacrements, et particulièrement de celui de la pénitence, ou ne déclare pas son péché, ou n'a pas un ferme propos de se corriger. Non, mes frères, il n'y a point de péché que l'on soit plus tenté de cacher au tribunal de la pénitence, et que l'on cache en effet plus souvent que le péché d'impureté, parce qu'il porte un caractère d'infamie qu'on n'ose manifester. J'en appelle à votre expérience, vous qui gémissez encore sur tant de confessions sacriléges, quelle est la cause de vos regrets, sinon une malheureuse honte, qui dans le temps vous fit cacher quelques-uns de ces péchés, qui sont l'opprobre de la religion et le malheur du coupable?

Une autre raison qui rend les confessions de l'impudique nulles et sacriléges, c'est qu'à lui supposer assez de courage pour déclarer son péché, il n'a pas un ferme propos de se corriger. Je trouve la preuve de cette vérité dans les fréquentes rechutes qui lui arrivent. Il n'est point en effet de péché dont l'habitude soit si difficile à corriger. Un voluptueux ne cherche-t-il pas sans cesse l'occasion de satisfaire sa passion? Non content de lui avoir immolé une malheureuse victime qu'il a gagnée par ses sollicitations, il fait de nouvelles tentatives, et, si la conquête lui échappe, il trouve bien le moyen d'en faire d'autres. S'il ne peut réussir dans ses desseins, il n'est pas moins coupable par les désirs grossiers où son cœur s'abandonne. Ces personnes qui, pour avoir une absolution, ont rompu pour quelque temps leurs mauvais commerces, ennuyées d'une séparation qui les fait languir, décèlent d'abord le vice de leur résolution, en renouant bientôt la chaine fatale qui les captivait l'une à l'autre. Ah! qu'il est rare de trouver de ces sortes de pécheurs qui se convertissent sincèrement, soit à cause du mauvais penchant qui les domine, et auquel ils ont bien de la peine à résister; soit à cause des violentes attaques que l'ennemi du salut livre à ceux qui lui ont donné entrée dans leur cœur! C'est ce que Jésus-Christ nous fait connaître dans son Evangile, quand il dit que l'esprit immonde n'abandonne une âme qu'il maîtrise à son gré, qu'à dessein d'y retourner et d'y régner alors avec un empire absolu; aussi dès qu'il y est rentré, l'état du pécheur devient pire qu'auparavant : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* C'est-à-dire que sa conversion devient plus difficile par les fréquentes rechutes où son habitude l'expose : ces rechutes le conduisent à l'endurcissement, l'endurcissement à l'impénitence, et l'impénitence à la réprobation

Voilà, mes frères, ce qui a toujours fait regarder ce péché comme un grand obstacle au salut, voilà ce qui doit vous en donner une extrême horreur, vous engager à faire tous vos efforts pour n'y pas succomber, et à prendre tous les remèdes les plus efficaces pour vous en guérir, si vous y êtes sujets.

Prônes de Billot., t. 5, p. 216.

Péché d'aveuglement

L'aveuglement est la suite la plus ordinaire et la plus funeste du péché d'impureté... Sitôt qu'on se laisse dominer à cette passion, on commence à perdre la raison : si elle fait encore briller quelques-unes de ses lumières, on se fait une étude de les étouffer ; elles troublent la passion qui s'est rendue maîtresse du cœur, elles sont importunes, il faut les condamner. Sitôt que ces impudiques vieillards eurent formé des desseins criminels contre l'honneur de la chaste Susanne, l'Ecriture dit qu'ils perdirent le sens. La pureté égale l'homme aux anges; mais l'impureté le rabaisse à la condition des bêtes : on devient sans raison dès-là qu'on est sans pudeur.

Nepveu, Pens. ou Réfl. chret., t. 2, p. [illegible].

Elle est le signe et le principe de la reprobation.

Le signe de la réprobation. Que vois-je dans le séjour des réprouvés? l'aveuglement : *Mittite eum in tenebras exteriores* Matth. 22. 13.); la confusion et le désordre : *Ubi nullus ordo.*. (Job. 40. 22.); l'esclavage et la servitude : *Exeat condemnatus, et diabolus stet à dextris ejus* (Ps. 108.); enfin le ver vengeur d'une conscience éternellement et continuellement déchirée : *Vermis eorum non moritur* (Marc. 9. 43.). Voilà, mon cher Théotime, l'impureté. *Aveuglement.* Saint Bernard l'a dit en peu de mots : Quand l'homme, dit ce saint docteur, se laisse aller à l'ambition, c'est un homme qui pèche, mais qui pèche en ange; succombe-t-il à l'avarice, c'est un homme qui pèche, mais qui pèche en homme; s'abandonne-t-il aux sales désirs de la chair, il pèche, mais il pèche en bête; or, s'il pèche en bête, il n'a donc plus ces lumières qui le distinguent de la bête. En effet, ce malheureux vice règne-t-il dans une âme? alors ténèbres profondes, insensibilité effrayante; on oublie les devoirs les plus importants, on sacrifie sa famille, son honneur, sa vie : oui, la mort elle-même ne saurait alors dessiller les yeux.

Mais allons plus loin, l'impureté est *le désordre de l'âme et le désordre de la société.* Le vice de l'impureté, disait Tertullien, a tous

les autres vices à ses gages et à sa solde; c'est pour lui que l'homicide répand le sang humain, que la perfidie prépare des poisons, que la prodigalité dissipe, que le parjure trompe, que le sacrilége attente sur ce qu'il y a de plus saint... Faites sortir du tombeau, et réunissez tous les incrédules, tous les suicides, tous les criminels qui ont porté leur tête sur un échafaud; tous les jeunes gens, déjà vieux et honteusement ridés, descendant dans la tombe usés par le vice; interrogez-les, presque tous vous répondront : Malheur à moi! funeste passion, amis perfides, puissé-je ne vous avoir jamais connus! Otez la pureté de dessus la terre, dès lors tout est confondu : la discorde divise toutes les familles; il n'y a plus de tranquillité ni pour l'époux ni pour l'épouse; d'infortunés parents tremblent pour l'innocence de leurs enfants; tous les liens sont brisés : un peuple impudique est un peuple barbare, car ce vice veut et demande du sang. Lisez l'histoire, vous en serez convaincu.

A l'aveuglement et au désordre, l'impureté ajoute *l'esclavage* et *l'esclavage le plus honteux*. Plus d'une fois, vous avez versé des larmes sur le malheur du fils du meilleur des rois... Ah! mon fils, est-ce là l'esclavage du chrétien impudique? Non, c'en est à peine une ombre. Soudain tout change dans un jeune homme, ses vives couleurs disparaissent, ses yeux sont abattus; il est pâle, languissant, il s'éteint : ce changement étonne, c'est un mystère, mais un mot va vous découvrir ce mystère. Un tyran, un maître cruel le tue lentement : *Dicam nomen bestiæ;* ce tyran, c'est l'impureté. Entrez dans le cœur de ce malheureux esclave de la plus furieuse des passions. Quelle servitude! le démon commande en despote; il conduit sa victime de crime en crime. — Mais je n'ai plus de quoi satisfaire tes désirs. — N'importe, va, emprunte, contracte dettes sur dettes. — Mais ma mémoire s'altère, mon intelligence s'obscurcit, toutes les facultés de mon âme s'usent. — N'importe, va, obéis. — Mais je languis, mes forces s'affaiblissent, je meurs tous les jours. — N'importe, marche de désordre en désordre jusqu'au tombeau, et vérifie l'oracle de Dieu que tu as abandonné : *Et ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ suæ, et cum eo in pulvere dormient* (Job. 4. 11.). De là naît *le ver de la conscience*, quatrième rapport de l'impudique avec le réprouvé. A peine l'infortuné a-t-il accordé à ses sens ce que la loi de Dieu lui défend, qu'il demeure interdit, confus, livré comme Caïn à son propre péché, qui devient son supplice et son tourment. Ne voir autour de soi que craintes et que malheurs, avoir derrière soi un abîme, devant soi un autre abîme, sentir des maux affreux, craindre des maux plus horribles encore, concevez une pareille existence, et vous aurez celle de l'impudique.

Est-ce assez sur cette matière? Non, achevons. Impureté, *principe de réprobation*. C'est le dernier trait de ce funeste tableau. Impureté, principe de réprobation, pourquoi? Parce que point de péché qui rende un pécheur plus sujet à la rechute; parce que point de péché qui l'expose plus à la tentation du désespoir. En effet, chez l'impudique, la volonté devient passion, la passion se tourne en habitude, l'habitude en nécessité : alors, chutes sur chutes; alors, il est vendu à son péché : *Venumdatus sub peccato* (Rom. 7. 14.). Après s'être débattu quelque temps dans ses fers, où vont aboutir ses faibles efforts? A un affreux désespoir : *Desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ* (Ephes. 4. 19.). Oui, l'impudique désespère de tout. Il désespère de sa conversion : le péché chez moi est une seconde nature, comment me séparer de moi-même, et de ce qui est devenu en quelque sorte mon être! Si, fatigué, honteux de ce dur esclavage, il se sent pressé de s'y soustraire, il désespère de sa persévérance. Ne l'ai-je pas voulu cent fois? et cent fois, après les résolutions les plus fermes en apparence, n'ai-je pas fait les chutes les plus déplorables? Enfin, il désespère tout à la fois et de Dieu et de lui-même. De Dieu, après tant de résistances, de promesses et de rechutes : en lui tout est saint, en moi tout est péché, il ne saurait me pardonner, je l'ai trop offensé; je suis un ingrat, un perfide, un monstre à ses yeux, indigne de ses bontés. Il désespère de lui-même; sa faiblesse, la force de ses passions, l'instabilité de ses promesses, tout, en un mot, l'atterre et l'effraie. Que faire dans ce funeste état? tout est-il donc perdu? Non, non, âme infortunée! tout n'est pas perdu, puisqu'il vous reste dans le ciel une avocate et une mère. Marie est le refuge des pécheurs, l'espérance des désespérés. Heureux qui se jette avec une humble confiance dans son sein maternel! *Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem à Domino* (Prov. 8. 35.).

Louis Delussi, Nouv. Mois de Marie, p. 110.

Punie en ce monde.

Ne soyons donc pas étonnés des foudroyants anathèmes lancés de toute part contre les impudiques : anathèmes qui les frappent même dans ce monde. Car l'impureté est pour l'homme et la société une source de maux incalculables. Oui, faites disparaître de la surface de la terre l'impureté, et vous aurez tari la source malheureuse de beaucoup de larmes.

Martin, Nouv. Mois de la S. V., p. 166.

. . . Entrez à l'hôpital des incurables, et demandez pourquoi tant de jeunes malheureux, hommes et femmes, sont tourmentés de tant de manières par des opérations où le fer et le feu ne ménagent rien; beaucoup vous répondront que leurs douleurs ont pour cause l'impureté. *Quia oblita es mei*, dit Dieu, *et projecisti me post corpus tuum, tu quoque porta scelus tuum et fornicationes tuas* (Ezech. 23. 35.). Puisque tu as voulu m'oublier, et que tu

m'as rejeté pour ne t'occuper que de ton corps, commence déjà à souffrir la peine de tes impudicités sur la terre.

Et dans l'autre.

Il ne s'agit encore que des châtiments de cette vie; que sera-ce de ceux qui sont réservés pour l'autre? Vous prétendez que Dieu compatit à ce péché; et saint Rémi nous dit que peu de chrétiens adultes se sauvent, et que presque tous les autres se damnent par ce péché : *Ex adultis propter carnis vitium pauci salvantur* (Apud. S. Cypr. lib. 1, de bona pudic.). Le P. Segneri dit que parmi les damnés, les trois quarts sont en enfer pour ce péché.

S. Liguori, Inst. sur les préc. du Décal., p. 151.

Artifice du démon pour en diminuer l'horreur.

. . . Le démon tâche, sinon le rendre honnête (ce péché), du moins d'en éloigner toutes les idées infâmes et honteuses, qui semblent en être inséparables, par les beaux noms dont il prend plaisir de les parer, par la multitude et la qualité des personnes qu'il y engage, ou qu'il veut persuader y être engagées. Car, comme dit saint Cyprien, les crimes cessent, ce semble, d'être crimes, quand ils deviennent communs; et quand ceux qui ont l'autorité y sont sujets, ils deviennent par là en quelque façon autorisés.

Nepveu, Pensées ou Réfl. chrét., t. 1, p. 169.

Manière de la combattre.

Pour le bien faire, il faut distinguer trois temps : le premier, avant que d'être tenté; le second, pendant que l'on est tenté; le troisième, quand la tentation est passée.

Avant que la tentation vienne, 1° on doit employer tous ses soins à en prévenir jusqu'aux moindres occasions, et à s'éloigner des personnes dont le commerce est dangereux. Que si par malheur on est obligé de traiter avec ces sortes de personnes, il faut qu'on le fasse le plus vite qu'on pourra, avec un visage modeste, avec des paroles graves, et d'un air plutôt sérieux que familier et enjoué.

Ne présumez point de vous-même sur ce que durant plusieurs années que vous avez vécu dans le monde, vous n'avez presque jamais su ce que c'est que l'aiguillon de la chair; car le démon de l'impureté fait en une heure ce qu'il n'a pas fait en plusieurs années. Il est quelquefois longtemps à préparer ses machines; mais les coups qu'il donne sont d'autant plus rudes, les plaies qu'il fait sont d'autant plus dangereuses, qu'il sait l'art de se contrefaire, et de tuer en flattant.

Il est même à remarquer, et l'expérience journalière le prouve, que le péril n'est jamais plus grand que lorsqu'on fait ou qu'on entretient de certaines liaisons qui paraissent fort innocentes, parce qu'elles sont fondées sur des raisons spécieuses ou de parenté, ou de gratitude, ou de quelqu'autre devoir, ou sur le mérite et la vertu de la personne qu'on aime. L'amour impur se glisse insensiblement dans ces amitiés par des visites fréquentes, par des conversations trop longues, par des familiarités indiscrètes, jusqu'à ce qu'enfin le poison gagne le cœur, et la raison s'obscurcit; de sorte que l'on ne compte pour rien des regards peu modestes, des paroles tendres, des entretiens libres et pleins de railleries, d'où naissent des tentations très-rudes, et très-difficiles à vaincre.

Fuyez donc, avant toutes choses, l'occasion du péché, parce que vous êtes comme de la paille auprès d'un grand feu; et ne vous fiez point à votre vertu, ni à la résolution que vous avez prise de mourir plutôt que d'offenser Dieu; car, quelque bonne volonté que vous ayez, l'amour sensuel qui s'allume dans ces conversations douces et fréquentes, s'embrasera tellement, que rien ne sera capable de l'éteindre. Le désir violent d'assouvir votre passion vous empêchera d'écouter les remontrances de vos amis; vous perdrez la crainte de Dieu; vous mépriserez l'honneur et la vie; les feux mêmes de l'enfer n'étoufferont pas les flammes impures dont vous brûlerez. Cherchez donc votre salut dans la fuite; autrement vous serez surpris, et la peine d'une confiance présomptueuse sera la mort éternelle.

2° Soyez ennemi de l'oisiveté : pensez à ce qui est de votre devoir, et n'oubliez rien pour satisfaire aux obligations essentielles de votre état.

3° Obéissez avec joie et sans résistance à vos supérieurs, exécutez promptement tout ce qu'ils vous commanderont; et que les choses les plus humiliantes et les plus contraires à votre inclination soient toujours celles que vous embrassiez avec plus d'ardeur.

4° Gardez-vous bien de juger témérairement de votre prochain, surtout en matière d'impureté. Que s'il est tombé par malheur quelquefois en quelques désordres, et que sa chute soit publique, ne le traitez pas pour cela avec mépris; ne vous fâchez pas contre lui, mais ayez pitié de sa faiblesse, et tâchez d'en profiter, en vous humiliant devant Dieu, en confessant que vous n'êtes que poussière, que boue et que pur néant, en redoublant vos prières, en fuyant avec plus de soin que jamais tout commerce dangereux, pour peu qu'il puisse être suspect. Car si vous êtes trop prompt à juger désavantageusement de vos frères, Dieu, pour vous punir et pour vous corriger tout ensemble, permettra que vous tombiez dans les mêmes fautes que vous condamnez; et par cette humiliation, reconnaissant votre orgueil et votre imprudence, vous chercherez des remèdes à l'un et à l'autre.

Mais quand vous pourriez éviter ces chutes honteuses, sachez néanmoins que si vous continuez à former des jugements et des soupçons téméraires, vous serez toujours en grand danger de périr.

5° Si vous vous sentez le cœur rempli de déli-

ces et de consolations spirituelles, n'en ayez pas en vous-même de secrètes complaisances. Ne vous imaginez pas être arrivé au comble de la perfection, ni que l'ennemi soit hors d'état de vous nuire, parce qu'il vous semble n'avoir plus pour lui que du mépris, de l'aversion et de l'horreur. Assurez-vous que sans une extrême circonspection vous aurez bien de la peine à vous empêcher de tomber.

Venons maintenant à ce qui regarde le temps de la tentation. Il faut voir d'abord si la cause d'où elle procède est intérieure ou extérieure.

Par la cause extérieure, j'entends la curiosité, soit des yeux, soit des oreilles, sur des choses peu honnêtes, la délicatesse et le luxe des habits, les amitiés trop naturelles, les conversations trop libres. On remédie à ce mal par la pudeur et la modestie, qui tient les yeux et les oreilles fermés aux objets capables de souiller l'imagination; mais le souverain remède est la fuite, comme nous l'avons déjà dit.

La cause intérieure vient d'un excès de délicatesse dans la manière de vivre, ou d'une foule de pensées mauvaises, qui sont les effets de nos méchantes habitudes, ou de la suggestion du démon.

Le corps habitué à la bonne chère et à la mollesse, doit être mortifié par les jeûnes, par les disciplines, par les cilices, par les veilles, et par toutes sortes d'austérités, sans néanmoins passer les bornes de la discrétion ni de l'obéissance.

Pour ce qui est des pensées impures, de quelque principe qu'elles viennent, on peut s'en défaire, 1° par une sérieuse application aux exercices propres de son état, 2° par l'oraison et la méditation.

L'oraison se fera de cette manière. Dès que ces sortes de pensées vous viendront dans l'esprit, et que vous commencerez à en sentir l'impression, recueillez-vous en vous-mêmes, et vous adressant à Jésus crucifié, dites-lui : O mon doux Jésus ! hâtez-vous de venir à mon secours, de crainte que je ne tombe entre les mains de mes ennemis ! Quelquefois, embrassant la croix où Jésus est attaché, baisez mille fois les plaies sacrés de ses pieds, et dites avec confiance et avec amour : O plaies adorables, ô plaies infiniment saintes, imprimez votre figure dans mon cœur, dans ce cœur si plein d'abominations, et préservez-moi du péché !

Pour ce qui est de la méditation, je ne vous conseille pas, lorsque la tentation vous presse et vous tourmente le plus, de faire ce que quelques livres enseignent pour donner de l'horreur de l'impureté : de considérer, par exemple, que ce vice est très-honteux, qu'il est insatiable, qu'il traîne après lui une infinité de dégoûts, de déplaisirs, de chagrins, et quelquefois même la perte des biens, de la santé, de la vie et de l'honneur, etc. La raison est que ces sortes de considérations ne sont pas de trop bons moyens pour nous tirer du péril, mais que souvent elles ne font que nous y engager encore davantage; parce que, si d'un côté l'entendement chasse les pensées mauvaises, il les rappelle de l'autre, et met toujours la volonté en danger d'y consentir.

Ainsi la voie la plus sûre pour nous en défaire, est d'éloigner de notre pensée, non-seulement les objets impurs, mais même ceux qui leur sont contraires; parce qu'en nous efforçant de les dissiper par ceux qui leur sont contraires, nous y pensons malgré nous, et en conservons les images. Contentez-vous donc de méditer sur la vie et sur la passion de Notre-Seigneur; et si durant ce saint exercice les mêmes pensées vous reviennent, si elles vous font plus de peine qu'auparavant, comme cela peut arriver, ne vous découragez pas, et ne quittez pas la méditation. Bien loin de faire de grands efforts pour les chasser, méprisez-les, comme venant du démon, et non pas de vous : continuez seulement à méditer avec toute l'attention possible sur la mort de votre Sauveur, parce qu'il n'est rien de plus puissant pour repousser l'esprit immonde, quand même il serait déterminé à vous faire éternellement la guerre.

Vous finirez votre méditation par cette prière, ou par quelque autre semblable : O mon Créateur et mon Rédempteur, délivrez-moi de mes ennemis, par votre infinie bonté et par les mérites de votre sainte passion ! Mais souvenez-vous, en disant cela, de ne point penser au vice dont vous essayez de vous défendre, parce que la moindre idée en est dangereuse. Surtout prenez garde de ne point perdre de temps à disputer avec vous-même, pour savoir si vous avez consenti ou non à la tentation : car cette sorte d'examen est une invention de l'ennemi, qui, sous prétexte d'un bien apparent, d'une obligation chimérique, veut vous donner de l'inquiétude, ou espère du moins vous faire prendre quelque plaisir à ces images impures dont il vous occupe l'esprit.

Lors donc qu'il ne paraît pas clairement que vous ayez consenti au mal, il doit vous suffire de déclarer en peu de mots à votre père spirituel tout ce que vous en savez; et selon ce qu'il vous dira, tenez-vous l'esprit en repos, et n'y pensez plus. Mais découvrez-lui fidèlement tout le fond de votre cœur, sans que jamais vous lui cachiez rien, ni par une mauvaise honte, ni par quelque autre raison que ce soit. Car si l'humilité vous est nécessaire pour vaincre généralement tous vos ennemis, combien devez-vous en avoir besoin pour vous délivrer de ce vice, qui est presque toujours un châtiment de l'orgueil.

Enfin, quand la tentation est passée, voici ce que vous avez à faire. Quoique vous jouissiez d'une grande paix, et que vous croyiez être en assurance, fuyez néanmoins, tant que vous pourrez, les objets qui ont fait naître la tentation, et ne souffrez point qu'ils entrent dans votre esprit, sous quelque couleur que ce soit, ou de vertu, ou d'un bien imaginaire que vous prétendez en tirer. Car ces sortes de prétextes sont des tromperies de la nature corrompue,

et des piéges du démon, qui contrefait l'ange de lumière, pour vous entraîner avec lui dans les ténèbres extérieures, qui sont celles de l'enfer.

Laurent Scupoli, Le Comb. spirit., p. 67.

Ce qu'on entend par l'occasion de ce péché.

Si l'occasion du péché est un attrait pour le commettre, c'est ce qui arrive particulièrement dans le genre du péché dont nous parlons. En effet, si ce péché s'insinue par les sens dans le temps même que les objets sont éloignés, que sera-ce quand les circonstances contribueront à les rapprocher? Aussi l'occasion a toujours été l'écueil le plus fatal à la chasteté. Qui aurait cru que Salomon, le plus sage des hommes, ce roi si rempli de l'esprit de Dieu, qui avait fait de si grandes choses pour sa gloire, se fût oublié jusqu'à se plonger dans les désordres du péché honteux, et ensuite dans les ténèbres de l'idolâtrie? Or, quelle en fut la cause? le commerce qu'il eut avec des femmes idolâtres qui captivèrent son cœur, et lui firent encenser les idoles, après s'être rendues elles-mêmes les victimes de sa passion. D'où viennent tant de déréglements dans la jeunesse, tant d'infidélités dans le mariage, sinon des liaisons criminelles qu'on a entretenues avec des personnes qu'on ne devait pas voir, ou ne point garder chez soi; des maisons suspectes qu'on a fréquentées, des visites qu'on a rendues et reçues, des présents qu'on a faits ou acceptés, des lettres qu'on a écrites? car tout cela est compris sous le nom d'occasions de péché, parce que toutes ces choses portent au péché, et sont, comme dit saint Jérôme, les indices d'une chasteté mourante : *Moriturœ castitatis indicia.*

J'appelle encore occasions du péché impur, ces assemblées, ces veilles qu'on fait en certaines maisons qui servent de retraite au libertinage, et où Dieu est plus offensé dans une seule nuit qu'il n'est glorifié par toutes les âmes saintes qui sont sur la terre; où la pudeur est flétrie par mille propos indécents qu'on y tient, par les objets qu'on y voit, et au retour desquelles on trouve des dangers et des piéges d'autant plus funestes à la vertu, qu'on se croit, à la faveur de l'obscurité, en sûreté de commettre le mal.

J'appelle occasions de péché, ces divertissements, ces spectacles où les passions sont représentées avec les traits les plus capables d'amollir le cœur; ces dangers où la chasteté fait ordinairement naufrage, par les regards lascifs qu'on y jette sur les objets dangereux, et tout au moins par les désirs criminels, par les pensées déshonnêtes qu'on y conçoit et qu'on y fait naître dans le cœur des autres. N'est-ce pas là que les personnes de sexe diffèrent cherchent à plaire, à aimer, à se faire aimer? N'est-ce pas là que les passions, excitées par les mouvements qu'on se donne, par le son des instruments qu'on y entend, se débordent et nous plongent dans les derniers excès? J'ose assurer qu'il est moralement impossible à la personne la plus vertueuse de sortir de ces assemblées aussi innocente qu'elle y est entrée; et je ne veux point d'autre preuve de ce que je dis, que le témoignage qu'en peuvent rendre ceux et celles qui s'y sont trouvés.

Que dirons-nous des habillements immodestes, des ajustements étudiés, dont les personnes du sexe se parent pour se donner en spectacle au monde, pour plaire à ceux qui les voient? Elles sont doublement coupables, et dans l'intention qui les anime, et dans la fin qu'elles obtiennent.

Enfin, j'appelle occasions de péché, ces entrevues mêmes qui paraissent innocentes entre des personnes qui se recherchent pour un établissement; entrevues criminelles où, sous prétexte de se connaître, de se faire aimer, on franchit les bornes de l'honnêteté et de la pudeur : on peut se voir; mais on doit le faire honnêtement, rarement, et en présence d'un père, d'une mère, qui doivent veiller sur la conduite de leurs enfants. Quand on fuit leur compagnie, qu'on cherche les ténèbres, que l'on se voit à des heures indues, on ne se quitte pas ordinairement sans crime. Mais, hélas! cette morale n'est pas du goût de bien des gens, et souvent, le dirai-je? les pères et les mères ne favorisent que trop le libertinage de leurs enfants; sous prétexte de leur trouver un établissement, ils leur donnent la liberté d'aller où il leur plaît, la nuit comme le jour, de fréquenter qui bon leur semble; faut-il s'étonner s'il y a tant de désordres dans la jeunesse; si le libertinage et l'impureté font tant de progrès dans le monde, puisqu'on trouve tant d'occasions qui engagent à ce péché, auquel l'homme est déjà si enclin de sa nature, et qu'au défaut de vigilance sur soi-même, on ajoute la téméraire facilité de s'exposer aux occasions de le commettre?

Prônes de Binet, t. 5, p. 207.

Quelle pénitence en faites-vous?

Combien, hélas! n'en n'avez-vous pas commis depuis tant d'années! et cependant quelle pénitence en avez-vous faite jusqu'à présent? quelle mortification vous êtes-vous imposée? Hélas! vous traitez votre chair rebelle avec la plus grande délicatesse, tandis que vous devriez la macérer continuellement à cause de toutes les iniquités qu'elle vous a fait commettre; vous ne pouvez consentir à la faire souffrir, et vous la caressez comme si vous n'aviez rien à craindre d'elle. Apprenez donc, en véritable disciple de Jésus-Christ, à dompter cette chair de corruption par les privations et les pénitences, afin qu'elle ne se révolte plus, et que, maîtrisant ses écarts, vous couriez, par la voie des commandements de Dieu, à cette intégrité et à cette perfection de vie qui doit reluire dans un vrai chrétien.

Pinart, Nouv. de l'une chrét., p. 341.

Préservatifs et remèdes : vigilance sur les yeux et les oreilles.

... Beaucoup seraient encore chastes, s'ils étaient nés sourds et muets.

Martin, Nouv. Man. de la S. V., p. 167

— Saint Grégoire nous avertit qu'il ne faut pas regarder ce qu'il n'est pas permis de désirer (Lib. 21. moral. c. 2.), parce qu'il est à craindre que les objets n'entraînent notre cœur vers eux par le moyen de nos regards, et qu'ainsi nous ne nous trouvions malheureusement surpris lorsque nous y penserons le moins.

Rodriguez. Prat. de la perf. chrét., t. 5, p. 361.

Règle pour les yeux.

— Le Saint-Esprit nous donne cet avertissement : *A muliere comptâ averte faciem tuam : propter speciem mulieris multi perierunt* (Eccli. 9. 8.). Et si quelquefois, dit saint Augustin, nous ne sommes pas maîtres des premiers mouvements de nos yeux, évitons de fixer nos regards, et de causer notre perte : *Etsi oculi nostri jaciantur in aliquam, defigantur in nullâ* (S. Aug. in reg. 13. cap. 21.)... Dès le matin quand nous nous levons, adressons à Dieu la même prière que David : *Averte oculos meos, ne videant vanitatem* Ps. 118.).

S. Liguori, Recueil de textes et de pensées, t. 2, p. 285.

Garde du cœur.

Garde du cœur. C'est-à-dire, éviter les attachements trop tendres et tout ce qui pourrait les faire naître; et qu'on ne s'imagine pas que ces sortes d'affections soient à l'abri du péril, lors même qu'elles paraissent détachées des sens, et fondées purement sur la vertu et le mérite. Quelque vertu qu'il puisse y avoir de part et d'autre, quelqu'innocents, quelque pieux que soient vos amis, quelque avantage que vous pensiez en retirer pour votre avancement spirituel, prenez garde et soyez en défiance: c'est un des piéges les plus ordinaires du démon à l'égard des personnes de piété. Loin d'arrêter ces sortes de liaisons, il les fait naître, il les entretient, et laisse croire que tout cela n'est que pour le salut et pour le service de Dieu. Il fait durer cette erreur le plus qu'il peut; et quelque temps qu'il y emploie, il n'en a point de regret, pourvu qu'il arrive à ses fins, et que cette prétendue spiritualité se change en affection de chair et de sang. O combien qui ont ainsi commencé par l'esprit et fini par la chair! Pour vous, coupez court à toutes ces liaisons, dès que vous voyez qu'elles s'insinuent dans votre cœur : rompez, il y va de votre salut.

Louis De Rossi, Nouv. Mois de Marie, p. 123.

Fuite des occasions.

Il y a des tentations dont on ne triomphe qu'en luttant contre elles : quitter la place, c'est déjà être vaincu; pour venir à bout d'un ennemis, il faut l'attaquer de front, et non reculer devant lui. Mais pour ce qui concerne l'impureté, c'est tout le contraire : on ne peut triompher que par la fuite. Oui, si vous me demandez ce qu'il faut faire dans les occasions dangereuses, je vous dirai : fuyez; vous me feriez cent fois la même question, je vous répondrais toujours : fuyez. C'est par la fuite qu'il faut commencer le combat, par la fuite qu'il faut le continuer, par la fuite qu'il faut le finir.

Id. ibid., p. 124.

Fuyez.

I. Un saint effrayé de la multitude des piéges qui l'environnaient de tous côtés, demanda instamment à Dieu qu'il lui fît connaître comment il pourrait s'en garantir. En fuyant, lui répondit-on. *Fuge*, fuyez; *fuge citò*, mais fuyez au plus tôt; *fuge longè*, mais fuyez loin. Il faut premièrement fuir. Dès qu'on tombe dans le piége, on est pris; et l'unique moyen de n'y pas tomber, c'est de l'éviter; et on ne l'évite qu'en s'en éloignant, et on ne s'éloigne qu'en fuyant. Notre courage, en matière d'impureté, consiste à fuir. Nous ne pouvons combattre ni vaincre un si dangereux ennemi qu'en l'évitant, et nous ne pouvons nous assurer de la victoire que par la crainte et par la précaution. Fuyons donc l'occasion d'impureté, si nous voulons en éviter le péché. Si elle est prochaine, c'est une nécessité; point de salut sans pénitence, point de pénitence sans détachement du péché; point de détachement du péché, si on ne fuit l'occasion prochaine, qui a tant de liaison avec lui. Si l'occasion n'est pas prochaine, fuyez de peur qu'elle ne le devienne; c'est une précaution si utile, qu'elle approche de la nécessité.

Fuyez au plus tôt.

II. En second lieu, fuyez au plus tôt, *fuge citò*. Mais il n'y a point encore de mal, ou il y en a peu : s'il n'y a point encore de mal, fuyez de peur qu'il n'y en ait; s'il y en a peu, fuyez vite, ou bientôt il y en aura beaucoup. Les plus grands incendies commencent par une étincelle qu'on n'a pas d'abord étouffée. Les plus grandes chutes viennent souvent d'un regard inconsidéré, comme il arriva à David, qui se perdit pour n'avoir pas aussitôt détourné la vue d'un objet dangereux. Qu'une seule parole équivoque, dont on n'a pas assez tôt retiré sa pensée, a été quelquefois funeste à des âmes innocentes! Les plus grands désordres commencent par de petites libertés qu'on n'a pas aussitôt réprimées. Mais si je voyais, dit-on, que la chose allât plus loin, je romprais : vous ne pouvez vous résoudre à rompre, maintenant que vous ne tenez encore au péché que par un filet; et comment romprez-vous, lorsque vous y serez attaché par un câble?

Fuyez loin.

III. Troisièmement, fuyez loin, *fuge longè*.

Pour peu qu'on rapproche de la flamme un flambeau éteint, mais fumant encore, il se rallume; c'est la disposition de votre cœur : éloignez-le autant que vous pourrez des objets qui le peuvent enflammer, si vous ne voulez qu'il se rallume. Le Fils de Dieu ne se contente pas de nous dire qu'il faut arracher notre œil s'il nous scandalise, mais encore qu'il faut le jeter loin, *projice abs te*. Mais cette personne, dit-on, me doit être chère : vous est-elle plus chère que votre œil? Le Sauveur vous commande de l'arracher, s'il vous est une occasion de scandale. Mais il est bien dur de se séparer de ce qu'on aime le plus : mais ne vous sera-t-il pas plus rude d'être éternellement séparé de votre Dieu? il faut se résoudre ou à l'un ou à l'autre, il n'y a point de milieu. Mais c'est une personne à qui j'ai tant d'obligation : lui en avez-vous autant qu'à Jésus-Christ? a-t-elle donné son sang et sa vie pour vous? et puis, quelle obligation avez-vous à cette personne? elle vous expose à un malheur éternel. Tous les démons peuvent-ils vous faire plus de mal? Mais c'est une personne de qui j'ai tout à espérer, ou à craindre. Vous avez tout à espérer, ou à craindre : vous promet-elle, comme Jésus-Christ, un bonheur éternel? vous menace-t-elle, comme lui, d'un malheur éternel? *Ne craignez point*, dit le Sauveur, *ceux qui ne peuvent tuer que votre corps; mais craignez celui qui peut jeter votre corps et votre âme dans l'enfer : (Timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam.)*.

Nepveu, Pensées ou Réf. chrét., t. 4, p. 288.

Les poltrons sont victorieux.

— Saint Philippe de Néri disait, qu'en ce genre de combat, les plus poltrons remportaient la victoire, c'est-à-dire ceux qui fuient l'occasion. Usez de tous les moyens possibles; si vous ne fuyez pas, vous vous perdrez. *Qui amat periculum, peribit in illo* (Eccl. 3. 27.).

S. Liguori, Rec. de textes, t. 1, p. 171.

Notre force comparée à l'étoupe.

— L'Ecriture dit : *Et erit fortitudo vestra quasi favilla stuppæ... et non erit qui extinguat* (Is. 1. 31.). Notre force est comme celle de l'étoupe qui s'enflamme et se réduit en cendres dès qu'elle est placée sur le feu. Si vous mettiez de l'étoupe sur le feu et qu'elle ne brûlât pas, ne serait-ce pas un miracle? Ce serait de même un miracle de s'exposer à la tentation et de ne pas pécher. Saint Bernardin de Sienne dit : *Majus miraculum est in occasione non peccare quàm mortuum ressuscitare.*

Fuir les mauvaises compagnies.

. . . Il faut fuir les mauvaises compagnies, et toutes les sociétés où se tiennent des propos libres entre hommes et femmes. *Cum sancto sanctus eris, cum perverso perverteris* (Ps. 17. 26.). Avec les bons, vous serez bon; avec les pervers, vous vous pervertirez. Saint Thomas d'Aquin dit que l'homme devient semblable à ceux qu'il fréquente : *Talis erit qualis est conversatio quâ utitur.*

H. Inst. sur les préc. du Décal., p. 156.

Exemple.

Un jeune homme inconsolable de la mort d'une fille, ne pouvait en perdre le souvenir. Un de ses amis l'ayant conduit où elle était enterrée, fit lever la pierre du tombeau et les suaires qui la couvraient. Dans le moment une insupportable puanteur faillit les suffoquer : les vers et la pourriture sortaient déjà par la bouche et les yeux de ce cadavre : ce jeune homme jeta un cri d'horreur, et voulut s'enfuir. *De quoi avez-vous peur?* lui dit son ami; *approchez. Voilà le visage de cette fille que vous avez tant aimée et caressée, qui pleure à présent en l'autre monde les péchés que vous lui avez fait commettre; apprenez à la vue de cet objet, à ne plus attacher votre cœur à des choses si indignes de vous.* Ce jeune homme profita de cet avis, et se convertit.

Claude, év. de Toul, Instr. sur les princ. vér. de la relig. et sur les dev. du christ., p. 127.

La prière.

La prière, et sous ce nom il faut entendre en général tout ce qui est élévation de l'âme vers Dieu, comme la méditation des vérités de la religion, des vertus chrétiennes, le souvenir des bienfaits de Dieu; la prière, dis-je, est un des plus sûrs remèdes contre toute espèce de tentation, mais surtout contre les tentations impures. Le Sauveur ne dit pas seulement : Veillez, mais : Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. Un père de l'Eglise dit que, comme les cris font fuir les voleurs et accourir les voisins au secours, de même, la voix de la prière chasse les démons et appelle les anges et les saints au secours de celui qui prie.

Louis Debussi, Nouv. M. de Mar., p. 125.

Même sujet.

— Il faut faire attention, que nous n'avons pas la force de résister aux tentations de la chair, que cette force doit nous venir de Dieu, et qu'il ne l'accorde qu'à celui qui le prie. L'unique défense contre cette tentation, dit saint Grégoire de Nysse, c'est la prière : *Oratio pudicitiæ præsidium est.* Le sage l'avait dit avant lui : *Et ut scivi quoniam aliter non possum esse continens, nisi Deus det... adii Dominum, et deprecatus sum illum* (Sap. 8. 21.).

S. Liguori, Rec. de tex., t. 1, p. 171

La pensée du jugement et de l'enfer.

. . . Rappelez-vous encore l'effrayante rigueur du jugement de Dieu, et l'ardeur dévorante des flammes éternelles. On repousse un clou par un autre clou, et l'on triomphe d'une crainte par une plus grande crainte. La pensée

du feu de l'enfer a éteint plus d'une fois le feu de l'impureté.

Louis de Grenade. Guide des péch. p. 381.

Voyez encore, CHASTETÉ.

INCONSTANCE.

Elle est naturelle à tous.

Dans l'ordre physique comme dans le moral, l'inconstance nous est à tous naturelle; il faudrait un miracle pour nous fixer. Les prodiges, vous ne les méritez pas; attendez-vous donc nécessairement à voir non-seulement le dégoût, l'ennui, la tristesse et les aridités, mais encore les assauts rudes, les tentations terribles succéder au calme, au contentement, à la joie et aux consolations. Ce qui vous paraît aujourd'hui juste, raisonnable, aisé, demain vous le trouverez difficile, rebutant, impraticable. Dans un temps vous courrez à pas de géant, vous volerez dans les voies sublimes des conseils évangéliques : dans un autre, il faudra des réflexions, des efforts, et même des efforts héroïques, pour observer les commandements les plus essentiels. Dans un même jour vous revêtirez avec plaisir les livrées de la pénitence, vous macérerez votre corps, et vous vous verrez prêt à tomber dans le vice honteux. Toutes ces alternatives viennent de votre fonds; personne n'en est exempt, les plus grands saints les éprouvent. Elles doivent vous humilier; elles ne peuvent point vous surprendre; elles vous engagent à vous défier de vous, elles ne doivent point vous décourager; elles ne vous empêchent point de mériter, elles vous fournissent la plus abondante matière du mérite.

Roissard. La Consol. du chrétien., p. 404.

On est aujourd'hui pour, demain contre vous.

Il y a quelques jours, ce bon Sauveur passait par les mêmes rues aux acclamations du peuple qui le comblait d'honneur et de bénédictions : et maintenant voilà que ce peuple l'injurie, l'outrage et le charge de traitements iniques. Alors le triomphe de Jésus, aujourd'hui son emprisonnement; alors les honneurs, aujourd'hui les mépris; alors on crie : *Qu'il vive*, aujourd'hui on crie : *Qu'il meure!...* Apprenez de là combien est grande l'inconstance des hommes; aujourd'hui ils sont pour vous, ils se disent vos amis, ils chantent vos louanges, ils vous élèvent jusqu'aux cieux : demain, tout sera changé. Ils vous méconnaîtront, ils vous mépriseront, ils vous traîneront dans la boue, et ils vous abaisseront jusqu'aux enfers. Mille fois donc insensé celui qui compte sur les affections humaines, et qui espère trouver en elles un bonheur véritable, un appui solide! il sera bientôt désabusé.

Pinart, La Nour. de l'amé chret., p. 204.

INCONTINENCE DU PRÊTRE.

Son énormité.

. . . Saint Remi a dit avec raison : *Exceptis parvulis major pars hominum ob hoc vitium damnatur.* Le P. Paul Segneri dit que, comme l'enfer s'est rempli d'anges par l'orgueil, de même il se remplit d'hommes par l'impudicité. Quant aux autres vices, le démon pêche en quelque sorte avec le hameçon; quant à celui-ci, il pêche avec le filet, et fait ainsi une capture plus abondante pour l'enfer au moyen de ce seul vice, qu'au moyen de tous les autres ensemble.

. . . Clément d'Alexandrie dit, qu'il n'y a que ceux qui vivent chastement qui puissent vraiment se dire prêtres : *Soli qui puram habent vitam, sunt Dei sacerdotes* (Lib. 3. Stromat.).

. . . Examinons d'abord la noirceur du crime d'un prêtre qui pèche contre la chasteté... Le prêtre à l'autel sacrifie à Dieu l'Agneau sans tache, c'est-à-dire, le propre Fils de Dieu; un prêtre doit donc être, dit saint Jérôme, tellement pudique, qu'il se garde non-seulement de tout acte d'impureté, mais encore d'un coup d'œil qui soit le moins du monde déshonnête : *Pudicitia sacerdotalis non solum ab opere immundo, sed etiam a jactu oculi sit libera* (In cap. 1. epist. ad Tit.)... Trouverait-on, dit saint Augustin, un homme assez impie pour oser toucher le saint Sacrement de l'autel avec des mains couvertes de boue ? *Quis adeo impius erit, qui lutosis manibus sacratissimum Sacramentum tractare præsumat* (Serm. 244. de temp.)? Il fait bien pis, dit saint Bernard, ce prêtre qui a l'audace de venir, sali de péchés obscènes, toucher le corps de Jésus-Christ (Serm. in declam.).

. . . Le prêtre, dit Pierre de Blois, qui souillé d'impureté prononce les paroles de la consécration, commet une action aussi indigne que s'il crachait au visage de Jésus-Christ, et quand il met dans sa bouche sordide le corps et le sang divin, c'est comme s'il le jetait dans la boue (Petr. Bless. serm. 38.). Saint Vincent Ferrier dit, qu'il commet un plus grand crime que s'il jetait l'hostie consacrée dans un cloaque : *Majus peccatum est, quam si projiciat corpus Christi in cloacam.*

Elle est la plus forte persécution de l'Eglise.

. . . Saint Bernard dit que l'incontinence des ecclésiastiques est la plus forte persécution que l'Eglise souffre aujourd'hui, au sujet de ces paroles d'Ezéchias : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima* (Apud Is. 38. 17.). Le saint gémit et s'exprime ainsi : *Amara priùs in nece martyrum, amarior in conflictu hæreticorum, amarissima in luxuria ecclesiasticorum. Pax est, et non est pax : pax à paganis, pax ab hæreticis, ci non est pax à filiis : filii propriam matrem eviscerant.* L'Eglise a beaucoup souffert de la part des tyrans qui ont fait mou-

rir tant de martyrs ; elle a souffert davantage de la part des hérétiques qui ont infecté les fidèles qui lui étaient soumis ; sa plus cruelle douleur, sa plus terrible persécution lui vient des ecclésiastiques incontinents, dont les scandales arrachent les entrailles à cette sainte Eglise leur mère

Torts qu'elle cause : 1° Elle aveugle et ôte la vue de Dieu et des vérités éternelles.

. . . Maintenant examinons les torts que cause à l'âme, surtout d'un prêtre, le péché d'impureté. D'abord ce péché aveugle et ôte la vue de Dieu et des vérités éternelles... Le corbeau qui trouve un cadavre, commence par s'attaquer aux yeux ; le premier effet de l'incontinence est d'ôter la lumière des choses divines... Les malheureux! au milieu de la lumière produite par les messes qu'ils célèbrent, par les offices qu'ils récitent, par les funérailles auxquelles ils assistent, ils demeurent aveugles comme s'ils ne croyaient ni à la mort qui les attend, ni au jugement, ni à l'enfer... Ce vice par sa délectation brutale, prive l'homme de sa raison au point, dit Eusèbe, que l'homme devient pire que la bête : *Luxuria hominem pejorem bestia facit.* Il en résulte que le prêtre incontinent, aveuglé par ses impuretés, ne s'inquiète plus des injures qu'il fait à Dieu par ses sacriléges, ni du scandale qu'il donne ; il osera encore dire la messe avec le péché dans l'âme. Qu'y a-t-il là d'étonnant? Celui qui a perdu la lumière, s'abandonne aisément à tous les crimes... Comme dans un vase rempli de terre, la lumière du soleil ne peut pénétrer, ainsi dans une âme accoutumée aux péchés charnels, la lumière divine ne brille plus, et ses vices continueront à dormir avec elle jusqu'à la mort.

2° Elle porte avec soi l'obstination de la volonté.

. . . En second lieu, le péché d'impureté porte avec soi l'obstination de la volonté... Nous lisons dans saint Thomas qu'aucun péché ne plaît autant au démon que l'impudicité, parce que la chair y est très-encline, et que celui qui y tombe, s'en retire difficilement : *Diabolus debet maximè gaudere de peccato luxuriæ, quia est maximæ adhærentiæ, et difficile ab eo homo potest eripi* (1. 2. q. 73 a 5. ad 2.). C'est pourquoi Clément d'Alexandrie appelle ce vice : *morbus immedicabilis;* et Tertullien : *vitium immutabile.*

Exemple.

. . . Le père Biderman rapporte qu'un jeune homme habitué à l'impureté, se trouvant au lit de la mort, se confessa avec abondance de larmes, et mourut en laissant beaucoup d'espoir de son salut. Le lendemain pendant que le confesseur disait la messe pour le repos de son âme, il se sentit tiré par la chasuble ; il se tourna et vit une vapeur noire qui jetait des étincelles de feu, et il entendit une voix qui lui disait que c'était l'âme du jeune homme qui, à la vérité, avait reçu l'absolution de ses péchés, mais qui à ses derniers moments avait encore commis un péché de pensée, et s'était damné.

. . . Saint Augustin dit que ceux qui s'adonnent à ce vice, en contractent bientôt l'habitude et que cette habitude ne tarde pas de se changer presque en nécessité de pécher : *Dum servitur libidini, facta est consuetudo, et dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas* (Conf. lib. 8. c. 5.). L'épervier, plutôt que de renoncer à la proie dont il a commencé de se repaître, se laisse tuer par le chasseur ; c'est ce qui arrive à l'homme habitué au péché déshonnête.

3° Elle conduit à la damnation éternelle.

. . . Enfin ce vice conduit l'homme, et particulièrement le prêtre qui en est infecté, à la damnation éternelle... Saint Pierre Damien dit que toutes les obscénités dont l'impudique se rend coupable, se convertiront un jour en une poix qui servira à alimenter le feu de l'enfer qui brûlera ses entrailles (Op. 17, de cœl. sac.).

Rigueur de la punition des prêtres impurs. Exemples horribles

Avec quelle rigueur Dieu punit les prêtres impurs! quelle quantité ce péché a conduits en enfer!... On lit dans les révélations de sainte Brigitte (lib. 2. c. 2.), qu'un prêtre impudique se trouvant à la campagne fut tué d'un coup de foudre, et que la foudre réduisit seulement en cendres le membre où se commet ce péché, sans toucher au reste du corps, comme un témoignage que Dieu l'avait ainsi puni à cause de son incontinence. Dernièrement un prêtre mort en flagrant délit, fut exposé publiquement par des libertins, dans l'état où ils l'avaient trouvé.

S. Liguori, Rec. de textes et de pens., t. 1, p. 147.

INCRÉDULES.

Inconséquence de leur incrédulité.

Qu'ils nous désabusent de notre erreur, qu'ils nous montrent par quelle voie de séduction, l'Evangile, tel qu'il est, est parvenu jusqu'à nous ; dans quel siècle on en a imposé au genre humain pour lui faire croire l'histoire évangélique. Ce n'est assurément pas dans le nôtre, nous ne croyons que ce qu'on croyait au siècle passé, et ainsi de suite jusqu'au commencement du christianisme ; et alors si les choses eussent été fausses, eussent-elles jamais été crues, et seraient-elles jamais parvenues jusqu'à nous? Mais non, ils n'entreprennent pas de nous désabuser ; ils se retranchent à dire que pour eux, ils ne sont pas convaincus. Mais si vous ne l'êtes pas, que vous êtes inconséquents! Etes-vous donc bien convaincus, êtes-vous bien assurés des dogmes nouveaux et singuliers que vous débitez, que tout finit avec la vie, que votre âme n'est que de la matière, et qu'elle meurt avec le corps? Vos

preuves sont-elles sans réplique? Produisez-nous-les. Aveugles et insensés, vous croyez sans preuves l'absurdité et le mensonge qui flattent vos passions, et vous rejetez la vérité appuyée sur des preuves sensibles que vous n'osez même attaquer qu'en les niant, et dans cette inconséquence, vous courez au tombeau, et l'éternité va s'ouvrir pour vous!

L. Duquesne. L'Evangile méd., t. 1, p. 400.

L'incrédule convaincu par lui-même.

A l'entendre, toute la religion n'est que chimère; et tout ce qu'elle nous révèle ne sont que des visions. Il y trouve, à ce qu'il prétend, des difficultés invincibles, des contradictions évidentes, des impossibilités absolues. En un mot, dit-il d'un ton décisif, tous ces mystères sont incroyables. Il le dit, mais en le disant, il ne remarque pas, cet esprit rare, que par là il fournit des arguments contre lui-même, et que de là il doit tirer pour sa conviction propre un argument personnel et des plus sensibles. Plus nos mystères lui semblent hors de toute croyance, plus il doit concevoir quel étonnant prodige, ç'a été dans le monde, que des mystères selon lui si incroyables aient été crus néanmoins si universellement et qu'ils le soient encore.

Pensées de Bourdaloue, t. 1, p. 180.

Les plus crédules.

Les plus incrédules en fait de preuves, sont les plus crédules en fait d'objections.

Bergier, Tr. hist. et dog. de la vr. reng., t. 3, p. 319.

Pourquoi ils marchandent le dogme.

La sublimité des devoirs du chrétien fait infiniment plus d'incrédules que l'obscurité des mystères. On ne marchande le dogme que pour obtenir un rabais sur la morale. C'est la prétendue impossibilité de pratiquer, qui engendre la difficulté de croire. Or, cette impossibilité disparaît pour l'âme qui, en s'unissant au Dieu fort, sent une vie nouvelle dans tout son être.

Martinet, L'Emman., p. 201.

Un orgueil injuste et méprisant est une cause d'incrédulité.

Quand on ne veut pas croire, on méprise ceux qui croient, et qui attestent la vérité de ce que nous ne croyons pas. Si Pierre et Jean, qui ont été au sépulcre, disaient avoir vu le Seigneur, peut-être les écouterait-on; mais des femmes, mais quelques femmes, en voilà assez pour traiter tout ce qu'elles disent de rêveries et de délire. Citez aux incrédules l'autorité de tant de grands hommes qui ont embrassé le christianisme avec connaissance de cause, tant de saints docteurs qui ont combattu les vices et les erreurs par de savants ouvrages, par des écrits sublimes et immortels, représentez-leur la foi reçue dans tout l'univers, et maintenue jusqu'à nous depuis dix-sept siècles : à tout cela ils opposent un souverain mépris, et quand ils auront dit d'un ton fastidieux, *dévots, enthousiastes, préjugés, siècle d'ignorance*, ils croiront avoir tout dit, avoir tout réfuté, et être en droit de se maintenir dans leur incrédulité. O mon Dieu, délivrez-moi de cet orgueil injuste et méprisant. Donnez-moi cette soumission de cœur et d'esprit, qui me fasse croire avec foi et simplicité toutes les vérités que m'enseignent les pasteurs que vous m'avez donnés pour me conduire.

L. Duquesne, L'Evang. médit., t. 4, p. 410.

Je voudrais croire, mais je ne puis pas.

Vous dites peut-être quelquefois que vous enviez le sort de ceux qui sont convaincus et qui ont le bonheur d'être chrétiens; que vous voudriez bien croire comme eux, mais que cela n'est pas en votre pouvoir : langage peu sincère, par lequel vous vous trompez vous-même, mais qui ne saurait vous abuser. Non, vous n'avez pas un véritable désir de croire à la religion; je vous demande ce que vous faites pour arriver à la conviction? Tout ce qui combat la religion, vous en êtes avide; tout ce qui est pour elle, vous le rejetez avec dédain; les livres qui ne respirent que l'irréligion et la volupté sont toujours dans vos mains; ceux qui sont consacrés à la défense du christianisme n'approchent pas de vous; vos doutes, vous négligez de les éclaircir; vos arguments, vous n'en demandez pas la solution; les titres fondamentaux du christianisme, vous ne les étudiez jamais : avec cela comment arriver à la croyance? Ainsi vous êtes incrédule sans trop savoir pourquoi; convenez donc que vous êtes décidé à l'être sans motifs péremptoires, ou plutôt pour des raisons frivoles, c'est-à-dire que dans la réalité vous êtes devenu, et que vous restez incrédule par un excès de crédulité.

Voulez-vous que je vous croie raisonnable? Faites donc usage de votre raison; citez à son tribunal vos opinions, aussi irréfléchies qu'incertaines, sur le christianisme; employez ce que vous avez de force d'esprit à éclairer vos doutes, à bien connaître ce que vous ne connaissez qu'imparfaitement; avant tout, adressez-vous au Père des lumières, pour qu'il vous éclaire dans les ténèbres. Demandez-lui, comme autrefois Augustin, de le connaître et de vous connaître : *Noverim te, noverim me.*

Frayssinous, Déf. du christ., t. 4, p. 320.

L'incrédulité des jeunes gens n'est pas sincère.

C'est une chose bien remarquable, Messieurs, que la conviction intime, inébranlable des véritables chrétiens... Quel est le chrétien qui, arrivé au terme de la vie, se repente d'avoir été chrétien, qui craigne de s'être trompé dans sa croyance, qui soit tenté de se faire incrédule par conscience, et d'abjurer le christianisme pour plaire à la Divinité? ou plutôt quel est celui qui ne se réjouisse d'avoir été fidèle à la religion et aux devoirs qu'elle

impose? Mais voit-on rien de semblable dans l'incrédulité? non sans doute.

Vainement les jeunes incrédules affectent une grande sécurité dans leur opinion, prennent le ton le plus affirmatif, et traitent avec un dédain superbe tout ce qui est croyance et pratique religieuse; je suis peu frappé de tous ces dehors d'une conviction apparente; j'y vois plutôt le masque de la persuasion que la persuasion même : j'en appelle à l'expérience, elle vous apprendra que bien souvent ils paraissent incrédules sans l'être en réalité. Et en effet combien de fois n'arrive-t-il pas que, dominé par le respect humain, un jeune homme sourit au blasphème qu'intérieurement son cœur désavoue! Combien de fois la manie du bel esprit, l'envie de lancer un trait piquant d'impiété, ne l'entraîne-t-elle pas plus loin que sa pensée, et combien de circonstances ont décelé, comme malgré lui, le fond de ses véritables sentiments! Dans un de ces moments où les passions sont plus calmes, où, rendu à lui-même, il sent mieux la vérité, veut-il à se rappeler ces jours où, croyant et pratiquant tout ensemble, il vivait tranquille dans la paix d'une conscience pure? malgré son incrédulité prétendue, il donnera des regrets à ce temps qui n'est plus. Voit-il sous ses yeux un des compagnons de son âge dont les œuvres attestent la foi, modeste, laborieux, irréprochable, fidèle à tous les devoirs de la religion? il enviera son sort en secret, il regrettera de ne pas lui ressembler, lors même que, par faiblesse, il raillera sa piété. Arrive-t-il qu'on lui fasse quelques observations sur son incrédulité, sur les appuis fragiles de ce qu'il appelle ses opinions; qu'on lui demande compte des motifs qui l'ont déterminé? il sera dans le trouble et l'agitation. Quel est celui qui ait un système d'incrédulité bien lié dans toutes ses parties, fondé sur des principes bien lumineux? Après avoir franchi les barrières sacrées, où s'est-il arrêté? S'il ne professe pas le symbole des chrétiens, qu'il nous dise quel est son symbole; qu'a-t-il retenu de la religion révélée, qu'admet-il de la religion qu'on appelle naturelle? Franchement il ne sait trop ce qu'il croit et ce qu'il ne croit pas, il flotte à tout vent de doctrine. Quel est celui qui, dans son incrédulité, soit pénétré de cette conviction forte qu'éprouvent dans la religion tant de chrétiens qui la professent et qui en remplissent courageusement les devoirs? Combien qui, ramenés par la réflexion ou le malheur à la religion, ont confessé ingénument qu'ils n'avaient de l'incrédulité que les dehors et les apparences!

Que voyons-nous encore dans le cours ordinaire de la vie? Trop souvent la prospérité enivre, les passions emportent, l'orgueil aveugle; alors, dans je ne sais quelle ivresse, on oublie Dieu, sa religion et ses lois; on les blasphème, on se dit, on se croit incrédule. Mais que le malheur vienne à frapper quelque rude coup, on est tout étonné de voir s'évanouir cette incrédulité qui paraissait si résolue; qu'un époux perde une épouse chérie, une mère son fils, un ami son ami, leur religion jusque là si décidée, ce semble, est poussée à bout; ils sont révoltés de l'idée que l'être qui était l'objet de leur tendresse n'a plus de vie, n'est qu'un pur néant, ou tout au plus n'est qu'une poussière vile, insensible. Cette pensée a quelque chose qui les désole; malgré eux, ils aiment à croire que tout n'est pas mort avec lui, que quelque partie de lui-même lui a survécu; malgré eux, ils se plongent dans une rêverie profonde, dans la pensée d'un Dieu, d'une providence, d'une vie immortelle; pensée qui se réveille surtout quand on rend les derniers devoirs à ce qu'on a aimé. Jamais peut-être l'homme n'est plus assailli de sentiments religieux qu'au milieu du séjour des morts. Non, jamais l'homme ne dit sur un tombeau : *Il n'y a point de Dieu*. C'est sur les débris et les ruines de ses semblables que l'homme, humilié de sa dégradation corporelle, aime à se consoler par les destinées de son âme immortelle. Il cherche à se sauver des ravages du temps dans le port de l'éternité. Or, quand on veut réfléchir, qu'aisément ces grandes et premières idées d'un Dieu et d'une vie future conduisent à la religion, qui nous apprend à adorer l'un et à trouver en l'autre le bonheur!

Voilà donc comme de bien des manières la croyance se décèle dans ceux-là mêmes qui semblent ne plus en avoir. Oui, jeune incrédule, vous croyez encore plus que vous ne voudriez croire; lors même que vos discours outragent la religion, un reste de foi vit dans la partie la plus intime de votre cœur; vous sentez en vous quelque chose qui réclame contre votre langage; c'est un feu caché, mais qui n'est pas éteint; par intervalle, il en jaillit quelque étincelle qui, en vous éclairant, vous alarme; tout au plus vous êtes dans une sorte de doute et de perplexité, et si, malgré tous vos efforts pour ne pas croire, vous ne pouvez étouffer entièrement toute croyance, cette impuissance seule atteste hautement combien le sentiment religieux est inséparable de vous-même. Il vous arrive souvent peut-être d'argumenter contre la religion, mais ces arguments mêmes ne font que déceler l'envie que vous avez de vous tranquilliser dans votre irréligion; vous voudriez enfin trouver ce calme, cette lumière, cette adhésion imperturbable de l'esprit qui fait la conviction, et que vous n'avez pas. On a dit d'un poète voluptueux qui mêle aux peintures du plaisir les souvenirs de la mort : *Il en parlerait moins, s'il ne la craignait pas*, et ne peut-on pas dire de vous que vous argumenteriez moins contre le christianisme, si vous étiez plus rassuré contre les craintes qu'il inspire? Voudriez-vous être surpris par la mort dans cet état d'incrédulité, ou plutôt ne cherchez-vous pas à vous rassurer par le vague espoir d'examiner un jour la religion et d'y revenir enfin, dispositions secrètes, quoique

souvent inaperçues, qui sont, pour parler avec Tertullien, le témoignage d'une âme naturellement chrétienne. Votre incrédulité n'est donc pas ferme et sincère.

Id. ibid., p. 222.

Souvent les raisons de l'incrédule sont dans ses passions.

Celui-ci est emporté par l'orgueil, par je ne sais quel amour effréné d'indépendance; toute sujétion le révolte; il n'aspire qu'à être libre de tout joug, même de celui de la Divinité; il se sentirait presque humilié de reconnaître pour maître le roi du ciel et de la terre; il semble se joindre à la troupe de ces insensés dont parle le prophète, et dire avec eux : « Je ne dépends que de moi seul; libre dans mes sentiments, qui m'empêchera de les manifester? mes lèvres sont à moi, tout frein m'est odieux, et je saurai bien le briser : *Labia nostra à nobis sunt*. Et qui donc a le droit de m'imposer silence et de régler mes actions? je ne connais point de maître : *Quis noster Dominus est?* » Je vous le demande, comment un tel homme peut-il goûter une religion qui ne respire que soumission et simplicité, qui veut nous apprendre à être doux et humbles de cœur? il est incrédule par orgueil. Celui-là se livre à tous les excès d'une nature corrompue; d'abord il s'est élevé dans son cœur comme une guerre intestine, c'était le combat de la vertu contre le vice; fatigué de cette lutte, il a voulu être en paix, il s'est jeté dans l'incrédulité comme dans un asile contre le remords; vivant à peine comme un homme, comment penserait-il en chrétien? il est incrédule par corruption. Un troisième ne se livre pas ainsi à ce que la débauche a de plus honteux et de plus brutal; mais il est ennemi de toute contrainte, il veut donner un libre cours à son esprit et à son imagination, il n'a pour règle que ses goûts et ses caprices; il lui faut une volupté douce, une vie sans gêne, une suite de plaisirs délicats, d'autant plus attachants peut-être, qu'ils sont moins grossiers; et comment se soumettre à une religion qui commande tant de sacrifices? il est incrédule par mollesse. Oui, Messieurs, on peut dire en général de tous les ennemis du christianisme, ce que La Bruyère a dit plus particulièrement des athées : « Je voudrais voir un homme sobre, chaste, modéré, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu : il parlerait du moins sans intérêt : mais cet homme ne se trouve point. »

Id. ibid., p. 229.

L'incrédulité a-t-elle raison de se prévaloir de la philosophie de ses partisans?

Faisons revivre et rapprochons par la pensée les générations depuis la renaissance des lettres, depuis le règne de François Ier; mettons d'un côté les beaux esprits qui ont combattu la révélation, de l'autre ceux qui l'ont défendue depuis trois siècles; pour cela, je me figure deux temples ouverts devant moi : je lis sur le frontispice de l'un, *Temple de la raison*, et sur le frontispice de l'autre, *Temple du christianisme*.

J'entre d'abord dans le temple de la raison; j'y trouve l'incrédulité prêchant, sous le nom de philosophie, une morale facile qui n'est au fond que l'égoïsme et l'amour du plaisir, et promettant à ses sectateurs pour toute récompense le néant, ou par intervalle je ne sais quoi de vague et d'incertain; j'y vois un assez grand nombre de disciples à peu près ignorés, un certain nombre de plus connus et quelques-uns de renommés. Ces derniers fixent mon attention : c'est Bayle, tenant en main une plume qui semble flotter dans le vide, et répand autour d'elle beaucoup de fumée mêlée de traits de vive lumière; c'est Voltaire, qui se moque et se joue de tout, se rit également de Dieu et des hommes, se vante d'avoir participé aux mystères de la religion sans y croire, présente d'une main des titres légitimes à la gloire, et de l'autre des écrits où perpétuellement la débauche assaisonne le blasphème; tout à coup il éclate en imprécations contre le christianisme et s'écrie : *Mes amis, écrasons l'infâme*. A ce cri de ralliement, toute la troupe des adeptes se réveille et se ranime. Diderot, en amant furieux de la liberté, chante, dans un langage que je ne puis pas répéter, que le monde ne sera heureux que lorsqu'il n'y aura plus sur la terre ni prêtres ni rois. L'auteur du *Système de la nature* explique toutes les affections du cœur, les sentiments d'amour ou de haine par le mécanisme de l'attraction et de la répulsion, et de temps en temps il adresse à la nature, au grand tout, à l'universalité des êtres, à une abstraction des apostrophes brûlantes. D'Alembert tire de dessous son manteau philosophique une correspondance secrète, pleine d'un fiel assez grossier; il veut qu'on sache toute la part qu'il a eue par ses menées obscures à la destruction des préjugés. Raynal se vante hautement d'être apostat à double titre; à propos de commerce et de comptoirs, il exhale son impiété en déclamations violentes; cependant il se calme, il paraît articuler l'expression du repentir, et faire une sorte d'amende honorable de sa fougue et de ses emportements. Chacun à son tour veut avoir la parole : ce ne sont que systèmes sur la morale, la société, l'éducation, les lettres et les arts; il ne s'agit de rien moins que de recommencer l'homme et l'ordre social tout entier. Du milieu de ce chaos d'opinions incohérentes, un inconnu se fait entendre avec force : Peuples, voulez-vous être heureux? renversez les trônes et les temples. Alors un roi du Nord, grand guerrier et grand politique, longtemps favorable à l'impiété, mais qui n'a nulle envie de descendre du trône, lance autour de lui un regard d'indignation, fronce le sourcil et dit en propres paroles : *Mon avis serait qu'on donnât à gouverner à ces messieurs une province qui méritât d'être*

châtiée. Jean-Jacques, qui n'est pas d'ailleurs très-difficile, se scandalise lui-même des systèmes monstrueux qu'il entend débiter, et il s'écrie : *Fuyez ces hommes qui sèment dans les cœurs de désolantes doctrines*. Averti par ce cri d'alarme, je jette encore un coup d'œil sur tous ces adorateurs de la raison; je crois voir empreint sur leur front le cachet de l'orgueil et du cynisme, et, le cœur flétri de ce que je viens de voir et d'entendre, je me retire.

J'entre dans le temple du christianisme; j'y trouve la Religion assise sur ses autels, tenant d'une main l'Evangile, et de l'autre offrant aux sectateurs fidèles de sa loi des couronnes d'immortalité : je vois rangés autour d'elle une foule d'esprits sublimes qui ont brillé en Europe depuis trois siècles; je compte parmi les philosophes Bacon, Descartes, Mallebranche et Leibnitz; parmi les érudits du premier ordre, Duperron, Bochard, Tillemont, Petau, Mabillon; parmi les moralistes, Nicole, La Rochefoucault, La Bruyère, Bourdaloue et Massillon; parmi les magistrats profondément instruits, l'Hôpital, Talon, Séguier, Bignon, Domat, d'Aguesseau; parmi les apologistes, Grotius, Pascal, Abbadie, Fénelon, Addisson; parmi les savants, Copernic, Képler, Galilée, Newton, Euler. Je vois tous ces grands hommes rayonnants de l'éclat de leur génie et de leurs vertus. Il est vrai, ici comme ailleurs, se montre la faiblesse humaine : ces illustres personnages ne sont pas tous d'accord sur tous les points de la doctrine révélée; mais sur Dieu, la providence, la vie à venir, le vice et la vertu, la morale, leurs sentiments sont unanimes; tous aussi révèrent unanimement la religion comme donnée aux hommes par Dieu lui-même. Tout ce qui est bon, tout ce qui est honnête; tout ce qui peut encourager la vertu, consoler le malheur, épurer les affections légitimes, consacrer les obligations domestiques et civiles, faire aimer Dieu et les hommes, voilà ce qui est en honneur, prêché hautement. Si j'étais tenté de me prévaloir de mes faibles lumières contre le christianisme, Bacon m'avertit qu'un peu de philosophie rend incrédule, mais que beaucoup de philosophie ramène à la religion; si je voulais m'endormir dans une commode indifférence, Pascal me dirait qu'on peut bien ne pas s'inquiéter du système de Copernic, mais qu'il importe de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle, que, suivant ce qu'en est, toutes nos actions et tous nos sentiments doivent prendre des routes différentes; si j'avais pu me laisser ébranler par l'autorité de quelques beaux esprits incrédules, Massillon me fait observer que les passions sont le berceau de l'incrédulité, qu'on ne secoue le joug de la foi que pour secouer le joug des devoirs, et que la religion n'aurait jamais eu d'ennemis, si elle n'avait été l'ennemie du déréglement et du vice. Mais voici que, dans l'auguste assemblée, le premier de tous par le génie se fait entendre; il élève la voix contre ces téméraires qui prennent pour force de la raison ce qui n'en est que le délire, et qui se croient libres parce que leur esprit n'a plus de frein. Bossuet leur dit qu'ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et que ce misérable partage ne leur est pas assuré; qu'avec leurs doutes et leurs incertitudes ils se précipitent dans l'abîme de l'athéisme, cherchant leur repos dans une fureur qui ne trouve presque point de place dans les esprits; que les absurdités où ils tombent en niant la religion sont plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne; et que, pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'un après l'autre d'incompréhensibles erreurs. Comment ne serais-je pas frappé de la croyance de tant de grands hommes? Quel concert et quelle force de témoignages! En les voyant s'abaisser devant la religion, devant celui qui est le Sauveur et la lumière du monde, je me sens entraîné à mêler mes adorations à leurs hommages, et je me dis à moi-même : En vérité, s'il fallait se décider pour la religion ou contre la religion d'après l'autorité de ceux qui l'ont professée ou de ceux qui l'ont combattue, je ne balance pas : loin de moi l'incrédulité, gloire à Jésus-Christ, je suis chrétien.

Id. ibid., p. 285.

Les incrédules deviennent chrétiens à la mort.

Massillon en parle d'une manière qui convainc et qui touche (t. 3. p. 357. Serm. sur les doutes sur la religion) : « Répondez à toutes les difficultés de quelqu'un qui se vante d'être incrédule. Réduisez-le à n'avoir plus rien à répliquer. Il ne se rend pas encore, et pour cela vous ne l'avez pas encore gagné. Il se renferme en lui-même, comme s'il avait encore des raisons plus accablantes, qu'il ne daigne pas dire. Il tient bon, et oppose un air mystérieux et décidé à toutes les preuves qu'il ne peut renverser. Alors vous avez pitié de sa fureur et de son entêtement. Vous vous trompez. Ne soyez touché que de sa mauvaise foi. Car, qu'une maladie mortelle le frappe au sortir de là; courez à son lit, vous trouverez le prétendu incrédule converti. Il n'est plus question de doutes. Les jugements de Dieu, qu'il faisait semblant de ne pas croire, le pénètrent de la plus vive frayeur. Le ministre de Jésus-Christ appelé n'a pas besoin d'entrer en contestation pour le détromper de son impiété. L'incrédule mourant prévient là-dessus son ministère; l'incrédule mourant avoue le faux et la mauvaise foi de ses blasphèmes passés, et en fait une réparation publique. Il ne demande que des consolations. Cette crainte qui le pénètre, ne vient que de la foi qu'il avait déjà. La maladie ne lui a pas donné de nouvelles lumières, mais elle a touché son cœur. » — D'Alembert observe que « le désir de n'avoir plus de frein dans ses passions, la vanité de ne pas penser comme la multitude, ont fait, plutôt encore que l'illusion

des sophismes, un grand nombre d'incrédules: quand les passions et la vanité se taisent, la foi revient. »

De Feller, Catéch. phil., t. 1, p. 11.

INDIFFÉRENCE.

En matière de religion, elle équivaut à l'irréligion formelle.

Quiconque fait peu de cas de la religion, y a déjà renoncé dans son cœur.

Que penserait-on d'un citoyen qui prétendrait vivre au milieu d'une société policée, sans savoir s'il y a un souverain auquel il doit obéir, et des lois qu'il doit observer? Dans le cas où l'autorité du prince est attaquée, où il y a contestation sur la validité de son titre, est-il permis de ne prendre aucun parti, d'attendre pour obéir que toutes les factions soient dissipées? La neutralité est déjà censée une révolte formelle.

Bergier, Tr. hist. et dog. de la vr. relig., t. 3, p. [illegible].

INDULGENCE.

Avantage d'en renouveler l'intention chaque matin. Formule.

Il est très-avantageux de renouveler chaque matin l'intention de gagner toutes les indulgences attachées aux prières et bonnes œuvres qu'on fera dans le cours de la journée; cette intention suffit pour acquérir chaque jour de précieux trésors pour le ciel. (P. 13.) — Je forme l'intention et je demande à Dieu la grâce de gagner toutes les indulgences qui se présenteront; je vous offre pour les âmes du purgatoire celles qui leur sont applicables, spécialement pour le soulagement des âmes pour lesquelles la justice, la reconnaissance ou la charité m'obligent de prier.

Notices et inst. sur les Scap., Chap., Croix et Médailles, p. 17.

Une seule confession suffit pour toutes les indulgences dans la huitaine.

Une seule *confession* suffit pour gagner toutes les indulgences qui se rencontrent dans la huitaine, quand même on n'aurait pas la louable coutume de se confesser chaque semaine (S. Congr. Indulg. 15 decemb. 1841).

Ibid., p. 24.

Une seule communion suffit pour toutes les indulgences plénières le même jour. Autel privilégié.

On peut, par une seule communion, gagner toutes les indulgences plénières qui se rencontrent le même jour, bien que la communion soit une des conditions prescrites pour chacune d'elles. C'est ce que la sainte Congrégation des indulgences a décidé en date du 29 mai et du 15 décembre 1841, et du 30 août 1847. La même Congrégation décida, le 10 mai 1844, que le prêtre qui célèbre à un autel *privilégié* pour les fidèles défunts, ou qui jouit d'un *Indult personnel* équivalent, peut, par une seule messe, gagner au moins deux indulgences plénières : l'une en faveur du défunt auquel il applique le fruit spécial du saint sacrifice, et l'autre pour lui-même ou pour un autre défunt.

Ibid., p. 25.

INFIRMITÉ (DE L'AVEU DE SA PROPRE),

et des misères de cette vie.

. . On reproche souvent au monde d'être trompeur et vain; et toutefois on le quitte difficilement, parce qu'on est trop dominé par les convoitises de la chair.

Il y a des choses qui nous portent à aimer le monde, d'autres à le mépriser.

Le désir de la chair, le désir des yeux et l'orgueil de la vie (1. Jean. II. 16), inspirent l'amour du monde; mais les peines et les misères qui les suivent justement font naître pour lui de la haine et du dégoût.

Mais, hélas! le plaisir mauvais triomphe de l'âme livrée au monde : elle croit trouver la volupté sous les épines, parce qu'elle n'a jamais connu ni goûté la douceur de Dieu et le charme intérieur de la vertu.

Mais ceux qui méprisent le monde parfaitement, et s'efforcent de vivre pour Dieu sous une sainte discipline, connaissent cette divine douceur promise au vrai renoncement, et voient plus clairement combien le monde s'égare dangereusement et en combien de manières il se trompe.

Imit., de J. C., liv. 3, ch. 20.

INGRATITUDE.

Envers Dieu.

1° Il est un péché qui déplaît infiniment au cœur paternel de Dieu, péché malheureusement trop commun même dans les personnes qui font profession de piété : c'est le peu d'empressement que l'on apporte à le remercier des grâces dont il nous comble chaque jour. Il se plaint en beaucoup d'endroits des livres saints, qu'après avoir enrichi les hommes de bienfaits, il n'en reçoit le plus souvent que de l'indifférence et du mépris; il s'y montre très-irrité de cette ingratitude, et nous y voyons presque toujours qu'il l'a punie d'une manière terrible. Tous les saints l'ont anathématisée. « L'ingratitude, dit saint Bernard, est l'ennemie de l'âme, la destruction des mérites, la peste des vertus; c'est un vent brûlant qui desséche tous les canaux de la grâce et qui empêche la miséricorde divine de venir jusqu'à nous (Serm. 2. de septem misericord.). O mon Dieu, s'écrie saint Augustin, je veux vous remercier sans cesse de vos bienfaits, parce que je sais que l'ingratitude vous déplaît, et qu'elle est une des principales sources de tous nos maux spirituels (S. Aug. in Soliloq. cap. 18.). Oui, dit encore saint Bernard, partout où se trouve l'ingratitude, les grâces de Dieu n'ont plus d'accès. »

2° Si donc vous tenez à attirer sur vous les faveurs du Ciel et à faire de grands progrès

dans la vertu, remerciez Dieu très-souvent de tous les biens qu'il vous a accordés. Votre reconnaissance lui sera infiniment agréable, et l'engagera, soyez-en sûr, à vous donner des grâces toujours plus abondantes et plus précieuses (S. Laur. Justin., de ligno vitæ, ch. 7.).

3° En conséquence, remerciez-le non-seulement aujourd'hui, mais encore tous les jours de votre vie, de tous les bienfaits dont il vous a comblé jusqu'à présent. Remerciez-le en particulier de vous avoir créé à son image, de vous avoir donné son Fils unique pour Sauveur et pour ami, de vous avoir fait naître dans l'Eglise catholique, de vous avoir régénéré dans les eaux du baptême, etc. Remerciez-le de cette miséricorde infinie par laquelle il vous a pardonné vos péchés et rendu son amour. Remerciez-le de ne vous avoir point précipité en enfer, quand vous viviez dans l'iniquité, et de porter la bonté jusqu'à vous promettre une couronne de gloire dans le Ciel, etc. etc. En un mot, remerciez-le en tout temps et de toutes choses, et pour prix de votre reconnaissance, vous recevrez, je vous le répète, des marques signalées de sa tendresse.

Pinart, La Nourrit. de l'âme chrét., p. 71.

Ses six degrés.

Le premier degré de l'ingratitude, c'est de ne pas rendre, quand on le peut, service pour service, amour du moins pour amour. Le second, c'est de perdre la mémoire d'un bienfaiteur et de ses bontés. Le troisième, c'est de méconnaître, de désavouer les bienfaits, et de renier le bienfaiteur. Allons plus avant : le quatrième, c'est de rendre le mal pour le bien, et de payer l'amour et la bienfaisance par la haine et la méchanceté. Y a-t-il quelque chose au delà ? Oui, le cinquième degré d'ingratitude, c'est de se tourner contre son bienfaiteur, dans l'instant même où il nous comble de biens. Enfin, sommes-nous au terme ? Non, il reste encore à l'ingratitude un sixième pas à faire; il lui reste de se servir du bienfait même qu'elle reçoit, pour attaquer et persécuter son bienfaiteur. Maintenant, revenons à vous, n'êtes-vous pas tout entier composé des bienfaits de Dieu ? C'est de lui que vous tenez tout; chaque moment de votre vie est une faveur de sa miséricorde; ce moment où vous lisez ces réflexions, que dis-je, l'instant même où vous pêchez, est une grâce de Dieu, qui vous conserve, qui vous soutient.

Louis Lalbussi, Nouv. Mois de Marie, p. 68.

Quelle est la plus noire.

Parmi toutes les ingratitudes, celle... punie comme la plus noire, c'est celle où l'on tombe contre les dieux. Quoi donc ! on passe pour un monstre quand on manque de reconnaissance pour son père, ou pour son ami de qui on a reçu quelque secours, et on fait gloire d'être ingrat envers les dieux, de qui on tient la vie et tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au père même de qui on est né ? Plus les crimes sont impunis et excusés sur la terre, plus ils sont, dans les enfants, l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe.

Fénélon, Les Avent. de Télém., p. 258.

Voyez : PARDON DES INJURES.

INJUSTICE.

Combien elle est commune.

Presque tous se rendent coupables de quelque injustice. L'artisan trompe, en ne faisant pas comme il faut l'ouvrage dont il se charge; le journalier vole, en ne travaillant pas fidèlement, et ne remplissant pas ses journées; le marchand se sert de faux poids et de fausses mesures; il donne pour bonnes, de mauvaises marchandises; il vend à un prix excessif; le domestique vole, laissant périr le bien de son maître, n'employant pas son temps, prenant en secret, sous prétexte qu'il n'est pas assez gagé, ou pour récompenser ceux qui l'aident dans le service; le maître vole, en retenant le gage de ses domestiques ou le salaire aux ouvriers; le riche vole, en faisant des dépenses au-dessus de ses revenus, et n'acquittant pas ses dettes, ou en ne faisant pas l'aumône, oubliant que son superflu est le patrimoine des pauvres, et quand il ne leur donne pas, il leur fait un vol réel. L'enfant vole ses parents pour fournir au jeu ou à la débauche; le père mange le bien de ses enfants au cabaret ou à d'autres folles dépenses; celui-ci s'avance sur le fonds de son voisin; celui-là n'est pas fidèle dans les partages, et s'adjuge la meilleure part; quelques-uns chargés des intérêts d'autrui, en qualité de fermiers, de tuteurs, ou autrement, les négligent; quelques autres chargés de faire des aumônes, ou d'acquitter des prières pour les défunts, n'en font rien; les bergers ne veillent pas sur leur bétail, et causent des dommages; les enfants, dans le temps des fruits, pillent et volent; leurs parents le souffrent et reçoivent le fruit de ces rapines. Je ne finirais pas, si je détaillais toutes les espèces d'injustices qui se commettent journellement.

Bourdaloue, Inst. fam., t. 2, p. 322.

INNOCENCE DU COEUR.

Trésor inappréciable.

Que c'est une belle chose que l'innocence du cœur ! Celui qui la possède, fût-il au milieu d'une armée d'accusateurs qui le calomnient pour le perdre, possède un trésor inappréciable. La pensée que Dieu lit dans son âme, et qu'il est témoin de son innocence, lui suffit et le console de tout. Ames chrétiennes, qui avez conservé l'innocence de votre baptême, ou qui du moins l'avez recouvrée par une sincère conversion et une vraie pénitence, gar-

dez avec soin le trésor qui est caché en vous. Vous aurez certainement beaucoup à souffrir dans cette vallée de larmes; souvent vous serez en butte aux persécutions, aux outrages, aux mépris des méchants; souvent vous verrez vos actions les plus saintes, vos intentions les plus pures, jugées, condamnées contre toute justice; mais ayez confiance. Dieu vous voit, il connaît votre désir de lui plaire, et comme il est avec vous, qui pourra vous nuire? Courage! perdez tout au monde, richesses, repos, parents, amis, votre vie même, plutôt que de perdre par un péché mortel l'amitié de votre Dieu; souffrez tout, même le martyre, plutôt que de perdre votre innocence : car, hélas! en la perdant, vous perdriez la paix en ce monde et le paradis dans l'autre : et ce serait là pour vous le plus affreux de tous les malheurs.

Pinart, la Nour. de l'âme chrét., p. 253.

INNOCENTS. (SS.)

Bonté de Dieu à leur égard.

Il est vrai que nous sommes tous redevables à la bonté de Dieu, et qu'il n'y a aucun homme sur la terre sur lequel sa miséricorde ne répande des bienfaits : *Misericordia Domini plena est terra* (Ps. 32 5.). Mais il faut avouer que les Saints Innocents lui ont des obligations toutes particulières. Il les rend bienheureux, avant qu'ils aient fait expérience de la misère; il les fait triompher du monde, avant qu'ils en connaissent la malice et la corruption; il les délivre par une prompte mort du danger où nous sommes d'offenser Dieu en cette vie. Les voilà tous sauvés, et combien, peut-être, se seraient damnés, s'ils avaient vécu plus longtemps? La synagogue n'aurait-elle pas eu pour ses enfants, ceux que l'Eglise a le bonheur d'avoir pour martyrs? *Haberet eos synagoga filios*, dit saint Pierre Chrysologue, *hos Ecclesia martyres non haberet* (Ser. 152.). Ce sont ici véritablement les martyrs de la grâce, qui confessent sans parler, qui meurent et qui triomphent sans connaître le prix et le mérite de leur victoire... Qui sait s'ils n'eussent point été un jour de ces Juifs malheureux qui demandèrent le crucifiement de Jésus-Christ et peut-être même du nombre de ses bourreaux? au lieu qu'ils sont aujourd'hui des victimes d'amour, des martyrs, des confesseurs, et de glorieux témoins de la divinité, qui meurent non-seulement pour Jésus-Christ, mais encore en la place de Jésus-Christ, dit saint Augustin, et l'innocence meurt pour la justice : *Occiduntur pro Christo parvuli; et pro justitia moritur innocentia* (Aug. Serm. 8 de sanctis.).

Chevassut Méditat. t. 5, p. 256.

INSPIRATIONS DIVINES.

(CORRESPONDANCE AUX)

Règle générale.

. . Indépendamment des lumières que nous fournissent les saints Livres et la doctrine des Saints, voici la règle générale que vous devez suivre pour cet examen important : dans le concours de deux bonnes œuvres dont l'une est obligatoire et l'autre volontaire, il faut toujours donner la préférence à l'œuvre de précepte, quelle que soit l'excellence et le mérite de l'œuvre de surérogation. C'est en ce sens qu'il faut entendre cette célèbre sentence de Samuël (1. reg. 15.) : « L'obéissance vaut mieux que le sacrifice. » Dieu exige de l'homme avant tout l'exécution ponctuelle de ses préceptes; il n'agrée ce qu'il fait d'ailleurs pour son service qu'autant que l'obéissance qu'il doit à son autorité suprême n'en souffre nullement.

Louis de Grenade, Guide des Péch., p. 458.

INSTABILITÉ DU COEUR. (De l')

. . Tant que vous vivrez, vous serez sujet au changement, même malgré vous; tantôt triste, tantôt gai, tantôt tranquille, tantôt inquiet, tantôt fervent, tantôt sans dévotion, tantôt actif, tantôt paresseux, tantôt grave, tantôt léger.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 58.

INSTITUTEUR.

Moyens à employer si sa conduite est mauvaise.

Lorsque la conduite de l'instituteur est mauvaise, employez tous les moyens que la prudence, la charité, la circonspection peuvent indiquer, avant d'en venir à une rupture ouverte, si jamais vous devez rompre absolument; car les retours sont difficiles.

Reaume, Le Guide du jeune prêtre, p. 192.

INSTRUCTION.

Il faut un maître pour être bon chrétien.

. . N'est-ce pas chose déplorable (dit saint Jérôme, Epist. ad Rust.) de voir qu'il n'y a point d'art si commun, point de métier si bas et si abject, qu'on puisse apprendre de soi-même, sans le secours d'un maître; et que l'on croie en même temps que l'art d'être bon chrétien, que la science des saints, que la science du salut n'en ait aucun besoin; n'est-ce pas là un aveuglement bien étrange?

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 26.

Elle doit être courte. Pourquoi?

Il y a des gens qui se croient en droit de tout dire, parce qu'ils ont tout écrit, et que tout leur a coûté... Il n'y a rien de plus pernicieux que cette intempérance de paroles. Son premier effet, est de rendre l'instruction inutile. Comme une grande quantité de nourriture charge l'estomac, sans le nourrir véritablement; une multitude de preuves, d'objections, de réponses fatigue l'esprit. Les dernières idées effacent les premières : l'ennui et l'impuissance de soutenir si longtemps son attention, effacent tout le reste; et souvent on ne remporte de la prédication qu'un ferme propos de n'y plus retourner.

Ce second effet de la prolixité, je veux dire le dégoût de la parole de Dieu, est encore plus funeste que le premier. Il écarte un homme de sa paroisse : il le porte à aller chercher au loin une messe basse... Souvent il fait éclater en murmures, en plaintes, en invectives... Je veux que leur matière soit importante; il n'y en a point d'autres dans l'affaire du salut : mais qui empêche de faire deux prônes d'un seul discours, et d'achever dans huit jours ce qu'on ne peut finir aujourd'hui ?

. . . Saint François de Sales aimait beaucoup mieux que la prédication fût courte que longue. *J'ai manqué en cela*, ajoutait-il avec beaucoup d'humilité; *il faut que je m'amende : pourvu qu'elle soit de demi-heure, cela suffit quand on prêche à la messe.*

Collet, Traité des dev. d'un Past., p. 256.

INTEMPÉRANCE.

Poison dangereux.

Multi propter crapulam obierunt (Eccl. 37.). Faut-il s'en étonner ? On reçoit plutôt le coup de la mort d'un ennemi dont on ne se défie pas, que de celui contre lequel on est en garde. Une boisson qui flatte le goût, paraît d'abord ne présenter que des délices ; mais dès qu'elle est prise avec excès, c'est un poison d'autant plus dangereux, qu'on ne trouve que des douceurs à le boire : *Ingreditur blandè, et in novissimo mordet ut coluber* (Prov. 23.). Venons-en à l'expérience. Sans parler des morts subites qui ont été l'effet de l'intempérance, et dont vous avez été peut-être les témoins, d'où viennent la plupart des maladies qui précipitent les hommes vers le tombeau ? des excès que l'on fait dans le boire et le manger. L'estomac, trop chargé de nourriture, ne peut plus la supporter; de là les mauvaises humeurs qui se répandent dans le corps, qui dérangent l'économie du tempérament. Le vin bu par excès échauffe trop la bile, brûle le sang, affaiblit les nerfs, avance la vieillesse. Combien de personnes voyons-nous frappées de maladies à la sortie d'un repas d'intempérance, d'une partie de débauche ! En vain, pour les guérir, a-t-on recours aux remèdes, à la science des médecins; les remèdes sont souvent inutiles, et même nuisibles par les obstacles qu'il faut vaincre pour avoir leur effet. De là cette vérité si connue, parce qu'elle se trouve consacrée par une funeste expérience : L'épée, moins que les excès de bouche, fournit des victimes à la mort : *Plus occidit gula quàm gladius.* On vivait autrefois plus longtemps, parce qu'on était plus sobre; et aujourd'hui ce sont les débauches qui abrégent la vie de la plupart des hommes. Ne cherchons point ailleurs la cause de ces accidents terribles qui enlèvent subitement tant de mortels dans le printemps de leur vie. Prenez-vous-en donc à vous-mêmes, intempérants, ivrognes, sensuels et débauchés; prenez-vous-en à vous-mêmes de ces douleurs que vous souffrez, de ces fièvres ardentes qui vous brûlent, de ces violents maux de têtes qui vous accablent, de ces infirmités que vous porterez jusqu'au tombeau; ce sont vos débauches, les excès du vin et de nourriture, qui vous ont réduits dans cet état; ce sont ces amis de table qui vous ont rendu de pareils services, qui ont ruiné votre santé, etc. Un autre effet de l'intempérance est la ruine des fortunes les mieux établies.

Ruine des fortunes.

Il ne faut pas beaucoup de temps, mes frères, pour vous prouver une vérité dont vous voyez tous les jours des exemples. Combien de familles ruinées par la débauche! On consumera quelquefois dans un seul repas tout le revenu d'une année, et, à force de multiplier ses repas, on perd enfin le fonds des biens qui sont absorbés dans l'intempérance, comme dans une mer qui engloutit tout. Combien de pères de famille, qui, pour se livrer à la crapule, négligent le travail, abandonnent les soins domestiques, conduisent mal leurs affaires, se plongent dans des embarras dont ils ne peuvent se retirer, sacrifient à la boisson leur intérêt et ceux de leurs enfants ! Dès qu'un homme est sujet à ce vice, on le conduit à son gré, on le trompe quand on veut : donnez-lui de quoi contenter sa passion, vous êtes sûrs de l'intéresser en votre faveur. Et combien d'artisans qui, dans un jour, dépensent le gain d'une semaine, et se réduisent pour le reste du temps à la dernière misère! Si du moins ils étaient seuls punis de ces excès; mais ils ne font avec eux que trop de malheureux. Une épouse languissante attend le fruit du travail d'un époux, pour réparer des forces épuisées par les embarras du ménage; le cruel n'est ému ni de ses soins ni de ses soupirs. En vain elle lui présente une nombreuse famille, qui, couchée à ses pieds, le conjure, par ses cris et ses larmes, de conserver son propre ouvrage, et de les arracher d'entre les bras de la mort, en leur donnant une nourriture commune à tous les hommes; un spectacle capable d'amollir le sein même des rochers, trouve seul insensible le cœur de ce père barbare ; une passion brutale lui fait détourner les yeux; et pour la satisfaire, il consent à plonger une mère tendre dans le désespoir, et des enfants infortunés dans l'horreur du tombeau. Des créanciers formés par ses débauches, viennent tout saisir chez lui, et ne laissent aucune ressource à sa famille : il le voit, mais d'un œil sec, comme un homme qui, aux dépens des lois les plus sacrées de la nature, compte pour rien ce qui ne va pas à satisfaire sa passion.

Prônes de Billet, t. 4, p. 258.

Elle est la nourrice des médecins.

Fernel dit que l'intempérance est la nourrice des médecins, qui leur donne plus de pratiques qu'aucun autre accident (De morborum causis.).

Le Jeune, Serm., t. 10, p. 35.

La cause de presque toutes les maladies.

Si l'on ôtait de l'univers l'intempérance dans tous les genres, on en chasserait la plupart des maladies, et peut-être même il serait permis de dire toutes. (P. 36.) — Mille fois nous avons répété le vieil adage, *que la table tue plus de monde que la guerre;* mais il y a bien peu d'hommes qui réfléchissent assez sur l'immense vérité de cet axiome. Si chacun veut s'examiner sévèrement, il demeurera convaincu qu'il mange peut-être la moitié plus qu'il ne doit.

Joseph De Maistre, Les Soir. de Saint-Pétersb. t. 1. p. 41.

Leçon des Lacédémoniens à ce sujet pour en donner de l'horreur.

Quel homme! quel monstre dans la nature qu'un débauché! Sa vue seule est capable d'inspirer de l'horreur. C'est pour cela que les Lacédémoniens, pour donner à leurs enfants de l'aversion pour ce crime, faisaient paraître devant eux des esclaves abrutis par ces excès, afin qu'à la vue de ces objets si rebutants, ils apprissent à craindre un pareil vice.

Prônes de Billot, t. 4, p. 261.

Incorrigible dans les femmes.

Mais si ce vice est incorrigible dans les hommes, il l'est encore plus dans les femmes qui ont le malheur d'y être sujettes, soit par les occasions qu'elles trouvent souvent de se satisfaire, soit par la honte de déclarer un péché qui les couvre de confusion : de là vient qu'elles profanent les sacrements, et négligent, dans les avis d'un bon directeur, les seuls remèdes capables de les guérir.

Ibid., p. 271.

Voyez encore : PURETÉ D'INTENTION.

IVROGNERIE.

Il faut renvoyer l'ivrogne aux bêtes pour lui apprendre la tempérance.

I. Le Sage renvoie le paresseux à la fourmi, pour apprendre à travailler : *Vade ad formicam, ô piger!* Il faut renvoyer l'ivrogne aux bêtes de charge pour lui apprendre la tempérance. Lorsque l'Eglise exhorte les pécheurs, elle leur propose l'exemple de Jésus-Christ et des Saints ; mais il faut changer de langage, quand on parle à un intempérant : il faut lui proposer l'exemple des bêtes : ô quelle horreur!

L'ivrogne est indigne de la société des hommes.

Un ivrogne est indigne de la société des créatures raisonnables : il faudrait, dit saint Basile, le reléguer parmi les animaux, et le bannir de la compagnie des humains. Les magistrats de la ville de Sparte, dont les habitants étaient les plus sobres de l'univers, ayant exposé en public un esclave plein de vin, pour inspirer l'horreur de ce vice à la jeunesse ; ces peuples voyant cet homme dans l'ivresse, saisis d'étonnement, s'écrièrent : Hé! d'où a-t-on fait venir un tel monstre qui a la figure d'un homme et qui a moins de sentiment qu'une bête?

Histoire.

Où vas-tu? dit un jour un seigneur à un de ses sujets qui était ivre. Je vais à l'église, répondit-il, prier Dieu. Hé! infâme, répliqua ce seigneur, comment parlerais-tu à Dieu, toi qui n'es pas seulement en état de parler à ton cheval!...

Vouloir le corriger, c'est temps perdu. Son portrait.

II. Il n'est point de vice dont on ne puisse corriger un homme, avec le secours de la grâce ; mais entreprendre de corriger un ivrogne, c'est temps perdu. Il est un homme sans foi, sans religion, sans piété, sans respect pour Dieu, pour sa divine parole et pour ses pasteurs. Il se moque des lois de l'Eglise, des édits des souverains, des reglements des magistrats, qui lui défendent les tavernes.

C'est un homme sans pudeur : « Non, dit saint Jérôme, je ne croirai jamais qu'un ivrogne soit un homme chaste : *Ebriosum hominem nunquam castum putabo.* » Il est sans retenue dans ses discours et dans ses chansons, impudent avec les personnes du sexe, dissolu dans ses manières, lubrique dans ses regards, sans respect pour les règles de la modestie, que la loi de Dieu prescrit dans le mariage.

Un intempérant est un homme sans conduite dans ses affaires, sans économie dans sa famille, sans attention sur ses enfants, sans égard, sans charité pour sa femme, pour laquelle il a souvent moins de compassion que pour une bête. Il ne pense, il n'agit, il ne travaille que pour boire : il sacrifie à sa gourmandise ce qu'il doit à ses créanciers et à sa famille. Et après cent avis qu'on lui a donnés pour le corriger, cet abominable s'étourdit jusqu'à dire qu'il ne fait aucun mal, qu'il ne fait tort à personne : ô aveuglement!

Son aveuglement.

III. Pour se convertir, il faudrait qu'il se bornât à une médiocre quantité de vin; qu'il évitât les cabarets, la compagnie des débauchés; qu'il approchât des sacrements ; qu'il suivît les avis d'un sage pasteur. Il peut tout cela; il le peut même facilement; mais il ne le fera pas, parce qu'il ne lui plaît pas de le faire, tant son endurcissement est profond.

Menacez un intempérant d'une mort funeste, des jugements de Dieu, des feux de l'enfer, de la perte du ciel; rien ne le touche sur l'état de son âme, dont il a moins de soin que de son chien. Il vit comme s'il n'avait point d'âme, son corps est son maître et son Dieu. Ah! pauvre âme! serais-tu plus déshonorée, si tu étais dans le corps d'un vil animal?

Malheurs dont Dieu menace les ivrognes

On tremble à la vue des malheurs dont Dieu menace les ivrognes dans l'Ecriture : *Malheur à vous, qui êtes forts et puissants à boire! Malheur à vous, qui vous appliquez à vider les pots et les verres! Malheur à vous, qui vous levez matin pour faire la débauche, qui y passez le jour! Pleurez, poussez des cris sur les malheurs qui vous attendent, vous qui faites vos délices du vin!* Mais toutes ces menaces d'un Dieu ne font pas plus d'impression sur un ivrogne, que sur un rocher.

L'apôtre a eu raison de dire, que les ivrognes sont les ennemis de Jésus-Christ, que leur fin sera malheureuse et funeste. Leur aveuglement est si grand, l'état de leur conscience si déplorable, que saint Paul n'en parle qu'en pleurant : *Flens dico, inimicos crucis Christi, quorum finis interitus, quorum Deus venter est.*

Va, infâme ivrogne! ce vin que tu bois, est comme une couleuvre que tu avales, qui donne la mort à ton âme. Tu n'en crois rien; mais tu apprendras, dans les feux éternels, qu'il y a un autre Dieu que celui de ton ventre.

Claude, évr. de Toul, Inst. sur les princ. vér. de la Rel., p. 131.

Presque incorrigible

Ce qui rend ce vice si funeste, c'est qu'on ne s'en corrige presque jamais. Un ivrogne meurt presque toujours dans son péché. En voyez-vous qui se corrigent? Au confessionnal, ils font de belles promesses; au sortir de là, ils sont toujours les mêmes. Dans le temps de la maladie, ils prennent les plus belles résolutions : à peine ont-ils une lueur de santé, qu'ils retournent à leurs excès. Il n'y a que la mort qui puisse leur arracher le verre de la main.

Excuses des ivrognes.

Je travaille pendant toute la semaine; il est bien juste que je me divertisse le dimanche. — On ne vous défend pas un honnête délassement; mais passer une grande partie de ce saint jour au cabaret, dans ces lieux que les saints Docteurs appellent maisons de débauches, et y boire sans mesure, est-ce là un divertissement honnête, un délassement salutaire? Est-ce pour cela que Dieu a consacré le dimanche? Ne vous répète-t-on pas sans cesse, et ne savez-vous pas que c'est au contraire pour glorifier Dieu, et pour travailler au salut de votre âme?...

Mais je réponds à vous, mon cher frère, qui dites que vous ne perdez pas la raison : croyez-vous que pour commettre ce péché, il faille tomber comme une bête, ou rendre le vin? Vous ne perdez pas la raison! mais n'est-il pas vrai que votre langue s'est épaissie, qu'on s'aperçoit que vous avez bu, que vous ne conservez plus toute la liberté de votre esprit? Eh bien! c'en est assez pour être criminel devant Dieu. Je suppose même que vous soyez accoutumé à boire outre mesure, sans que cela paraisse, croyez-vous n'être pas coupable? Ecoutez ces terribles paroles du Prophète : *Malheur, malheur à vous, qui êtes puissants et vaillants à boire : Væ, væ qui potentes estis ad bibendum.*

Bonnardel, Inst. fam., t. 2, p. 3[illegible].

Exemple d'un ivrogne converti.

Cet homme du peuple avait contracté depuis longtemps la malheureuse habitude de tomber tous les jours dans l'ivresse, jusqu'à perdre entièrement la raison; mais ayant reconnu pendant une mission, le désordre de sa conduite, il en gémit, il alla en faire l'aveu aux pieds d'un des missionnaires, et il lui protesta qu'il était résolu de renoncer entièrement à l'usage de la liqueur qui lui avait fait commettre tant de péchés. Le missionnaire qui était fort prudent, lui représenta vainement que la privation totale de cette liqueur pourrait être funeste à sa santé. N'importe, lui répondit le fervent pénitent; le vin a donné la mort à mon âme, je lui ai juré une haine éternelle, et je suis déterminé à m'en abstenir entièrement pendant toute ma vie, trop heureux, si, en m'en privant, je puis expier les péchés innombrables que j'ai commis en en abusant. Cette résolution était aussi sincère qu'édifiante, et l'on a su depuis que, malgré les vives sollicitations de ses proches et de ses amis, il l'a exécutée jusqu'à la fin de ses jours.

Année liturgique, t. 1, p. 45.

— J —

JACQUES LE MINEUR. (S.)

Son assiduité à la prière.

On le trouvait presque toujours à genoux dans le temple demandant pardon à Dieu pour le peuple, et priant pour son salut avec tant d'effort et d'assiduité, que ses genoux étaient devenus endurcis, comme ceux d'un chameau.

Chevassu, Méditt., t. 5, p. 91.

JACQUES DE NISIBE. (S.)

Il ressuscite un mort.

Un jour que le saint était en voyage, une troupe de mendiants vint l'aborder. Les malheureux, pour tirer de lui quelque argent, prétendirent qu'ils n'avaient point de quoi faire enterrer un de leurs compagnons, qu'ils montrèrent étendu par terre, et qu'ils disaient mort, quoiqu'il fût plein de vie. Le serviteur de Dieu leur donna ce qu'ils demandaient; puis il se mit en prières pour obtenir à celui qu'il croyait mort la rémission des péchés qu'il avait commis pendant sa vie, et le bonheur d'être reçu dans la compagnie des Saints. Aussitôt qu'il fut parti, les mendiants coururent à leur camarade, afin de partager avec lui le butin qu'ils venaient de faire; mais ils furent étrangement surpris de le trouver véritablement mort. Saisis de douleur et de crainte, ils jettent de grands cris, ils courent après l'homme de Dieu, se prosternent à ses pieds, lui demandent pardon de leur faute, le conjurent d'avoir pitié d'eux, et de rendre la vie à leur infortuné camarade. Le saint, attendri par leurs prières et leurs larmes, les reçoit avec bonté, et ressuscite le mort.

Godescard, t. 10, p. 17.

JALOUSIE.

Parmi les personnes pieuses.

Nous trouvons encore tous les jours ce vice parmi les personnes mêmes qui font profession ouverte de vertu; elles passent pour dévotes dans le monde, et cependant dans leur dévotion, l'une adoptera Pierre par envie contre Paul, et l'autre se décidera en faveur d'Apollon par jalousie contre Céphas. La vraie piété se décide pour Jésus-Christ, et ne se déclare jamais que pour lui. Abhorrez tous ces schismes en fait de dévotion; rien ne fait plus de tort à la religion, et ne serait plus pernicieux pour vous.

Roissard, La consol. du chrét., p. 3.0.

JEAN D'AVILA.

Son humilité à la mort.

Le vénérable Jean d'Avila, qui mena dès sa plus tendre jeunesse une sainte vie, se trouvant au lit de la mort, le prêtre qui l'assistait lui disait des choses sublimes, le traitait en saint et en savant très-distingué, mais le vénérable P. d'Avila lui dit : Je vous prie, mon père, de me faire la recommandation de l'âme comme on la fait à un malfaiteur condamné à la mort, car voilà ce que je suis. Telle est l'opinion que les saints ont d'eux-mêmes durant leur vie et à la mort.

S. Liguori, Prat. de l'am. envers J.-C., p. 127.

JEAN L'AUMONIER. (S.)

Moyen pour obtenir le pardon d'un ennemi.

Voici le moyen dont il fit usage pour vaincre l'inflexibilité d'un grand seigneur, qui ne voulait point pardonner à son ennemi. Il le pria un jour de venir le voir, et l'engagea à entendre la messe qu'il allait célébrer. Mais comme ils récitaient tous deux l'oraison dominicale, le saint se tut à ces mots : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés;* et le seigneur les dit seul. Il se tourna ensuite de son côté, et le conjura par la sainteté du plus auguste de nos mystères, de réfléchir sur ce qu'il venait de dire. Le seigneur qui ne s'attendait à rien moins qu'à ce trait, fut terrassé; il se jeta aux pieds du saint, et lui promit de se réconcilier avec son ennemi; ce qu'il fit effectivement.

Godescard, t. 23, p. 302.

Il va s'asseoir au milieu de ceux qui sortaient de l'église

Voyant un jour que plusieurs sortaient de l'église après la lecture de l'Evangile, il en sortit lui-même, et alla s'asseoir au milieu d'eux; ce qui les ayant étrangement surpris : « Mes enfants, leur dit-il, où sont les ouailles, là doit être le pasteur; c'est pour vous que je me rends à l'église; car pour moi, je pourrais dire la messe à l'évêché. »

Henrion, Hist. gén. de l'Egl., t. 3. p. 162.

Trait de sa charité envers un débiteur.

On lit dans la vie de saint Jean l'Aumônier, qu'un de ses débiteurs, à Alexandrie, ayant injurié un parent du saint, ce parent vint s'en plaindre. *Je veux*, lui dit le saint, *instruire cet impertinent et le traiter d'une manière qui étonnera toute la ville.* Que fit-il? Il ordonna

à son homme d'affaires de ne plus rien exiger à l'avenir de ce débiteur. Telle fut la vengeance de saint Jean, qui remplit effectivement toute la ville d'admiration.

S. Légion. Inst. sur les préc. du Décal., p. 57.

Il donne trois fois l'aumône au même pauvre.

Un jour qu'il allait aux hôpitaux visiter les malades. ., un étranger l'aborda avec un méchant habit, et le supplia d'avoir pitié d'un pauvre captif. Il lui fit donner par son aumônier six pièces d'argent. Le mendiant disparaît, va changer d'habit, et revient par une autre rue demander de nouveau l'aumône. L'aumônier, après avoir obéi, dit à l'oreille du saint que c'était pour la seconde fois qu'il donnait au même; mais l'évêque ne fit pas semblant de l'entendre; et le pauvre étant venu pour la troisième fois, l'aumônier tira doucement le prélat pour lui faire observer que c'était encore le même pauvre : « Eh bien, dit l'homme de Dieu, donnez-lui douze pièces d'or, car c'est peut-être Jésus-Christ qui demande, à dessein de m'éprouver. »

Henrion, Hist. gén. de l'Égl., t. 3, p. 161.

Sa couchette. Il reçoit, vend et revend une couverture de laine.

Libéral jusqu'à la magnificence et à la profusion, il vivait personnellement dans une extrême pauvreté. Il n'avait pour lit qu'une basse et méchante couchette, avec une couverture de laine toute déchirée. Un des principaux de la ville lui en donna une qui avait coûté trente-six pièces d'argent, et le conjura de s'en servir pour l'amour de lui. Le souvenir de trente-six pièces d'argent employées à son seul usage, tandis qu'elles pouvaient soulager plusieurs nécessiteux, le tourmenta toute la nuit. Il ne cessa de repasser dans son esprit tous les genres de misères auxquels il imaginait qu'il aurait dû subvenir par ce moyen, et il ne put jamais fermer l'œil. Dès le matin il envoya vendre la couverture pour en donner le prix aux pauvres. Le citoyen qui lui en avait fait présent la racheta, et la lui fit reporter. Le tendre pasteur la vendit une seconde et une troisième fois, et dit enfin au riche pieux qui la lui faisait toujours reporter : *Nous verrons qui de nous deux se lassera le premier.*

Henrion, p. 161.

Autres exemples de sa charité.

Jean, patriarche d'Alexandrie, ce saint qui reçut de la reconnaissance publique le magnifique surnom d'aumônier, vivait pauvrement et presque au jour le jour, sur le siége le plus riche du monde romain; l'homme qui nourrissait huit mille pauvres dans la seule ville d'Alexandrie, qui relevait jusqu'à trois fois la fortune des commerçants probes, qui étendait ses secrètes aumônes jusque sur les peuplades chrétiennes de la Palestine, cet homme couchait sur un mince grabat qu'eût dédaigné le dernier plébéien de son diocèse. Un noble Egyptien, qui vivait dans son intimité, ayant vu par hasard la couche du patriarche, lui envoya une de ces magnifiques courtes-pointes d'Égypte, qui étaient un objet de luxe chez les satrapes de l'Asie dès le temps du roi Salomon. Le saint prélat ne put dormir qu'une seule nuit sur cette splendide couverture; encore rêva-t-il, tout le temps, du mauvais riche et de Lazare. Le lendemain, on la vendait, par son ordre, au profit des pauvres, sur la grande place du marché.

Ses serviteurs lui ayant dit un jour que des femmes, parées de bagues et de colliers d'or, se présentaient pour recevoir l'aumône, et demandant s'il ne fallait pas la leur refuser, le patriarche leur jeta un regard de reproche, et leur répondit avec une sévérité qui n'était pas dans ses habitudes : « Jésus-Christ et son serviteur Jean n'ont pas affaire de ministres curieux, mais zélés. Je ne vous envoie pas pour examiner subtilement la nécessité de celui qui vous demande l'aumône, mais pour donner à tous ceux qui vous la demandent. »

Orsini, Les fleurs du ciel, p. 129.

JEAN CHRYSOSTOME. (S.)

Adieu à son troupeau avant son exil.

« Une tempête violente, dit-il, m'environne de toutes parts, mais je ne crains rien, parce que je suis sur un rocher inébranlable. La fureur des vagues ne pourra submerger le vaisseau de Jésus-Christ. La mort n'est pas capable de m'effrayer, elle est un gain pour moi. Redouterais-je l'exil? Toute la terre est au Seigneur. Appréhenderais-je la perte des biens? Je suis entré nu dans le monde, et j'en sortirai dans le même état. Je méprise les menaces et les caresses du monde; je ne désire de vivre que pour votre utilité. Jésus-Christ est avec moi; qui pourrais-je craindre? Oui, je le répète, en vain suis-je assailli d'un violent orage; en vain suis-je en butte à la fureur des princes, tout cela me paraît plus méprisable qu'une vile toile d'araignée.... Je ne cesse de dire : Seigneur, que votre volonté s'accomplisse. Je ferai et souffrirai avec joie, non pas ce que telle ou telle créature voudra, mais ce qu'il vous plaira d'ordonner. Je trouve dans cette disposition de mon cœur une solide consolation, une ferme ressource. Encore une fois, si telle est la volonté de Dieu, qu'elle soit faite. En quelque lieu qu'il veuille que je sois, je lui en rends grâces. »

Godescard, t. 3, p. 143.

Sa mortification.

Voyez ci-dessus, à la fin de la page 278.

Son éloge.

Le pape Célestin, saint Augustin, saint Nil et saint Isidore de Péluse, le regardent comme le plus illustre docteur de l'Église : ils disent que sa gloire brille partout; que la lumière de sa science profonde éclaire toute la terre, et

que l'on est dédommagé de ne plus entendre les sons efficaces de sa voix, par la lecture de ses admirables ouvrages, qui instruisent les régions les plus reculées. Ils l'appellent *le sage interprète des secrets de Dieu, le flambeau de la vertu*. Ils le comparent au soleil, cet astre brillant dont tout l'univers ressent les heureuses influences.

Godescard, t. 2, p. 154.

A quelle occasion appelé BOUCHE D'OR.

Quand saint Chrysostôme commença à prêcher à Antioche, comme il avait un esprit qui n'était pas du commun, mais transcendant, vif, brillant, relevé, il faisait des prédications hautes, sublimes, ravissantes. Une simple femme prit un jour la hardiesse de lui dire : Monsieur, nous ne vous entendons pas, vous prêchez trop haut pour nous, pauvres idiotes. Il ne répondit pas : J'ai bien affaire des idiotes, j'ai bien d'autres gens à contenter; je prêche devant un des plus illustres prélats de l'Eglise, devant le patriarche d'Antioche, dans la ville qui est maintenant la capitale du monde, comme il l'appelle lui-même, *caput totius orbis*. Mais dès ce même jour, il abaissa son style, et prêcha depuis toujours simplement; et tant s'en faut que cette condescendance lui ait fait tort, qu'au contraire, ses auditeurs admirant son éloquence populaire, s'écriaient au milieu du sermon : Bouche d'or, bouche d'or! et de là lui est demeuré le nom de Chrysostôme.

Le Jeune, t. 8, p. 328.

JEAN CLIMAQUE (S.).

Pourquoi ainsi surnommé.

On le nomma ainsi du mot grec qui signifie échelle, à cause de son traité de la perfection évangélique, qu'il intitula *Echelle du ciel*.

Henrion, Hist. gen. de l'Eglise, t. 3, p. 131.

JEAN DE LA CROIX (S.).

Son amour pour les souffrances et pour le mépris.

Le Rédempteur apparut un jour à saint Jean de la Croix, portant sa croix sur l'épaule, et couronné d'épines. Il lui dit : *Joannes, peto quid vis à me*. Le saint répondit : *Domine, pati et contemni pro te*. Comme s'il eût répondu : Seigneur, en vous voyant ainsi dans l'affliction et le mépris pour l'amour de moi, qu'ai-je à demander que souffrances et mépris?

S. Liguori. Réc. de text., t. 2, p. 228.

JEAN D'ÉGYPTE (S.).

Son obéissance.

Saint Jean d'Egypte, ermite, se mit sous la conduite d'un ancien anachorète. Le maître trouva dans son disciple une humilité et une simplicité qui le frappèrent d'admiration. Il lui ordonna, pour l'exercer dans la pratique de l'obéissance, plusieurs choses qui paraîtraient ridicules aux yeux du monde, comme d'arroser deux fois le jour une branche d'arbre desséchée. Jean le fit une année entière avec une ponctualité sans exemple.

Godescard, t. 4, p. 475.

JEAN L'ÉVANGÉLISTE (S.).

Il s'amuse avec une perdrix. Sa réponse à un chasseur.

Un chasseur rencontra un jour saint Jean, tenant à la main et caressant une perdrix apprivoisée. Le premier témoigna son étonnement de voir l'homme inspiré de Dieu s'amuser à de pareilles choses. Sur quoi saint Jean lui demanda : « Que portez-vous à la main? » — « Un arc. » — « Pourquoi n'est-il pas tendu? » — « Parce que la corde se relâcherait, si je le gardais constamment tendu. » — « Ne soyez donc pas surpris, mon jeune homme, que j'accorde quelque repos à mon esprit, pour le préparer à un travail nouveau. »

Godescard, t. 18, p. 372.

JEAN LE NAIN (S.).

Son obéissance.

Son directeur lui ordonna d'abord de planter dans un terrain sec le bâton qu'il tenait à sa main, et de l'arroser tous les jours jusqu'à ce qu'il produisît du fruit. Le disciple obéit avec simplicité, quoique la rivière qui pouvait lui fournir de l'eau fût à une grande distance. On rapporte qu'ayant fait pendant trois ans, sans dire un seul mot, ce qui lui avait été prescrit, le bâton prit racine, et produisit du fruit; et que le vieil ermite l'ayant cueilli, le porta à l'église, et dit aux frères : « Prenez et mangez le fruit de l'obéissance. » On lit dans Sulpice-Sévère, que Posthumien, qui était en Egypte en 402, vit l'arbre dont il s'agit, couvert de feuilles.

Id. t. 13, p. 287.

JEANNE-FRANÇOISE FRÉMIOT DE CHANTAL (S^e).

Ce qu'il faut penser du vœu qu'elle fit.

Quelque temps après sa profession religieuse, elle voulut s'engager, par un vœu, à faire toujours ce qu'elle jugerait de plus parfait. Saint François de Sales qu'elle consulta le lui permit, parce qu'il connaissait sa ferveur, et qu'il ne doutait pas qu'elle accomplît avec fidélité l'engagement qu'elle contractait... On ne doit permettre un pareil vœu qu'à quelques âmes choisies, et qui sont consommées dans la vie intérieure.

Id. t. 12, p. 116.

Ses peines d'esprit, et son remède.

Madame de Chantal fut plus de vingt ans dans de grandes peines d'esprit, des obscurités non pareilles et des insensibilités; elle n'avait aucun goût, ni lumière, ni sentiment de Dieu; il lui semblait qu'elle n'avait point de foi, point d'espérance en Dieu et point d'amour

pour lui. Le bienheureux François de Sales lui manda : Vous en avez et vous êtes en très bon état ; mais Dieu ne veut pas que vous en ayez le maniement ni que vous en jouissiez qu'autant qu'il faut pour vivre et vous en servir aux occasions de pure nécessité. On lui avait commandé de ne pas s'accuser de ses tentations, de ne pas s'en examiner et de ne les pas seulement regarder ; tout ce qu'elle faisait, c'est qu'elle avait écrit sur un papier sa déclaration par laquelle elle protestait vouloir croire en Dieu, avoir confiance en lui, l'aimer de tout son cœur, plutôt mourir que de l'offenser et être entièrement abandonnée à lui. Elle portait toujours cet écrit sur elle, et dans la tentation, elle ne faisait autre chose que toucher quelquefois ce papier, pour signe qu'elle confirmait et renouvelait sa protestation.

Le Jeune, Serm. t. 5, p. 223.

JÉROME (S.).

Son éloge.

Saint Jérôme mérite à bien des titres d'être regardé comme le plus savant des Pères de l'Église latine.

Gobesear I, t. 14, p. 142.

Qui est digne de commander

De même qu'il suffit, selon la remarque de saint Jérôme, de se croire digne de commander aux autres, pour ne pas l'être ; de même d'autant plus on est propre à conduire ses semblables, moins on l'est à ses propres yeux.

Id., t. 15, p. 43.

Le monde était une prison pour lui, et la solitude un paradis.

Que les autres, dit saint Jérôme, en jugent comme il leur plaira, car chacun s'en rapporte à ce qu'il sent ; pour moi, le monde m'est une prison, et la solitude m'est un paradis (Epist. 4 ad Rust. mon. de vivendi formâ.).

Rodriguez, Pr. de la Rel. chrét., t. 3, p. 201.

Sa crainte du jugement.

Saint Jérôme disait : Je tremble toutes les fois que je pense au jour du jugement. Que je boive, ou que je mange, il me semble toujours que le son de cette trompette fatale frappe mes oreilles : « Morts, levez-vous, apparaissez devant le Juge. »

S. Liguori., Serm., t. 1, p. 64.

JÉSUS-CHRIST.

Sa naissance miraculeuse

Marie a porté dans son sein le fils du Très-Haut : elle l'en voit sortir comme un rayon du soleil d'une nuée pure et lumineuse. Miraculeusement conçu, il naît encore plus miraculeusement ; et les saints ont trouvé encore plus étonnant d'être né, que conçu d'une vierge.

J. J. Desmet, Nouv. Mois de Marie, p. 189.

Comparée à la production du rayon du soleil.

Entre toutes les créatures purement corporelles, il n'en est point qui soit l'image expresse de Dieu plus que le soleil.

1. Vous voyez que le soleil produit son rayon qui est comme son fils ; il n'y a rien de plus visible que le soleil produisant son rayon, aussi rien de plus clair, rien de plus lumineux et rien de plus visible que le rayon émané du soleil, et néanmoins il n'y a rien que nous ayons tant de peine à voir ; nous ne le pouvons regarder fixement, non pas faute de lumière, mais par excès de clartés et par la débilité de notre vue ; ainsi... le Fils de Dieu est engendré du Père *in splendoribus Sanctorum*, en la lumière de sa divinité, par voie de connaissance et de science. Il n'y a donc rien de plus intelligible que cette génération, et toujours il n'est rien que nous puissions moins connaître ; ce sont des ténèbres pour nous à cause de la faiblesse de notre entendement.

2. Bien que le rayon soit comme le fils du soleil, étant produit et émané de lui, il est néanmoins aussi ancien que le soleil, et si le soleil était de toute éternité, son rayon serait semblablement éternel ; de même quoique Jésus selon sa divinité soit le Fils de Dieu le Père, il est néanmoins aussi ancien que lui, il est de tout temps comme lui...

3. Le soleil par son rayon rend la terre féconde, il échauffe l'air, produit l'or et l'argent, et forme ici-bas les métaux et les minéraux ; ainsi le Père par son Fils a créé le ciel et la terre.

4. Le soleil produit son rayon sans intérêt de sa substance ; il ne perd rien en lui donnant l'être, au contraire, le lustre, la beauté et l'ornement du soleil, c'est son rayon ; ainsi le Fils de Dieu est la splendeur du Père et la figure de sa substance, c'est une très-grande perfection au Père que d'engendrer un Fils qui est Dieu comme lui et un même Dieu avec lui.

5. Le rayon sort du soleil et il est envoyé ici-bas, mais il en sort sans en sortir ; il est ici-bas et il demeure néanmoins là-haut ; vous le voyez dans le soleil bien qu'il soit sur la terre. Ainsi quand la foi nous enseigne que le Fils de Dieu est descendu du ciel et est venu en ce monde, ce n'est pas à dire qu'il ait quitté le sein du Père, il y est toujours demeuré, il en est sorti sans en sortir.

Ce rayon du soleil vient en cette église et passe par une vitre rouge ; comment est-il entré en cette vitre ? Je ne le sais ; comment en est-il sorti ? je ne le sais pas ; mais tant il y a qu'il y est entré, tant qu'il y a qu'il en est sorti ; il y est entré sans l'ouvrir, il en est sorti sans la rompre, il a passé au travers sans la casser et sans l'endommager tant soit peu. Ainsi le Fils de Dieu est venu en ce monde et a passé par le ventre béni de la Vierge : comment y a-t-il été conçu ? je ne sais ; comment y a-t-il été enfanté ? je ne sais ; mais tant il y a qu'il a été conçu, qu'il a été

enfanté sans ouvrir, sans rompre et sans intéresser ce sein virginal...

Le rayon passant par la vitre l'a embellie, l'a rendue plus claire, plus brillante et plus éclatante; ainsi Jésus passant par le sein de Marie a rendu sa virginité plus pure, plus sainte et plus sacrée.

Qu'a donc fait ce rayon dans cette vitre? Il y a emprunté un peu de rougeur, il est devenu coloré, la vitre l'a revêtu de couleur rouge. Et qu'a fait Jésus dans le sein de Marie? Il s'est revêtu d'un corps humain qui est composé d'un peu de terre rouge, *Adam, id est terra rubra*; il s'y est humanisé, il s'y est fait homme, la sainte Vierge l'a revêtu de notre humanité.

Le rayon empruntant de la vitre cette couleur rouge ne la lui a pas ôtée; Jésus a emprunté de Marie notre nature humaine, sans faire aucun dommage à Marie.

Le rayon avant que d'entrer en la vitre était rayon, mais il n'était pas couleur ni coloré; mais depuis qu'il est entré en cette vitre et depuis qu'il est venu en cette église, c'est un rayon coloré, c'est une couleur rayonnante, c'est un rayon qui est couleur, c'est une couleur qui est rayon. Ainsi, Jésus avant l'incarnation était Dieu de toute éternité, mais il n'était pas homme; maintenant qu'il est entré en Marie, c'est un Dieu humanisé, c'est un homme déifié, c'est un Dieu qui est homme, c'est un homme qui est Dieu.

Le suppôt, l'appui et le soutien de cette couleur rouge qui paraît ici sur le pavé, c'est le rayon du soleil, car cette couleur ne subsiste que par ce rayon; ainsi quel est le suppôt et l'appui de la sainte humanité? C'est le Fils de Dieu, elle n'a point d'autre substance que lui.

Ce rayon, en tant que rayon, est lumière du soleil, est par tout le monde; mais autant que rayon coloré, il n'est pas partout; il est seulement ici et en quelques autres lieux.

Jésus en tant que Dieu et Fils de Dieu est en tout lieu; mais en tant qu'homme il n'est pas partout, il n'est qu'au ciel et au Saint-Sacrement.

Quel est le père de ce rayon coloré? C'est le soleil, mais le soleil n'a pas produit la couleur, il est vrai, mais il a produit le rayon qui est conjoint à la couleur; et quelle en est la mère? C'est la vitre; mais elle n'a pas fait le rayon; non, mais elle a produit la couleur rayonnante, elle a revêtu le rayon de cette robe de couleur.

Quel est le Père de Jésus Homme-Dieu? C'est le Père éternel. Il n'a pas engendré de sa substance l'humanité de Jésus; non, mais il a engendré de sa substance la personne de son Fils qui est homme. Quelle est la mère de ce Dieu homme? c'est Marie. Elle n'a pas engendré la divinité; non, mais elle a conçu l'homme qui est Dieu, elle a revêtu de notre humanité la divinité du Fils de Dieu. Qui est plus ancien, ou ce rayon coloré, ou la vitre? Le rayon, en tant que rayon, et en tant que fils du soleil, il est longtemps avant la vitre, il est dès le commencement du monde, il est aussi ancien que le soleil; mais le rayon, en tant que coloré, est plus jeune que la vitre. Qui est le plus ancien de Jésus ou de Marie? Jésus, en tant que Dieu ou en tant que Fils de Dieu, est longtemps avant Marie, il est de tout temps tout ainsi que le Père, de toute éternité comme le Père, sans commencement comme le Père et le Saint-Esprit; mais Jésus en tant qu'homme est plus jeune que sa mère, car elle avait quinze ans quand elle l'enfanta.

Ce rayon tenant au soleil est si brillant et si éclatant qu'on ne le saurait regarder, il éblouit et aveugle les yeux de ceux qui le veulent regarder; mais ce même rayon revêtu de couleur rouge est descendu ici-bas, on le regarde fort aisément; ainsi le Fils de Dieu, au sein de son Père, est invisible, ineffable, inaccessible et incompréhensible. *Generationem ejus quis enarrabit? Lucem inhabitat inaccessibilem;* mais ce même Fils de Dieu revêtu de notre humanité et conversant avec nous, s'est rendu visible, palpable et sensible.

Le Jeune, Serm., t.8, p. 180.

Pourquoi Jésus naît quand les jours commencent à croître.

Le Fils de Dieu est venu en ce monde lorsque les jours commencent à croître, comme a remarqué saint Augustin, afin de nous apprendre qu'il est venu pour nous illuminer et nous instruire, pour être le directeur des âmes et le docteur de justice, comme il est appelé par les prophètes; il commence de bonne heure d'en faire la charge, il en exerce l'office au commencement de sa vie; il prêche, il prêche cet enfant nouveau-né, il prêche tout petit qu'il est. Sa chaire, c'est la crêche; son auditoire, c'est l'univers; sa doctrine, c'est le mépris du monde. Il prêche, non par la bouche; car il ne peut encore parler, pas même en bégayant, mais par son exemple; il prêche, non à nos oreilles, mais à nos yeux... Il dit que la pauvreté est meilleure que les richesses, que c'est un état plus assuré pour le salut, d'être pauvre que d'être riche : le monde dit qu'il faut chercher avant tout de l'argent, qu'il en faut avoir à tort et à travers, et qu'au besoin il faut se parjurer, suborner de faux témoins, faire des antidates pour gagner son procès, plutôt que de perdre son bien. Ce divin enfant dit que la vie humble, retirée et cachée, austère et mortifiée est plus agréable à Dieu : le monde dit qu'il faut paraître, s'agrandir, s'élever et prendre ses divertissements...

Voilà deux maîtres tout contraires, deux docteurs diamétralement opposés; il faut nécessairement que l'un ou l'autre se trompe. De dire que cet enfant se trompe, ce serait un blasphème : il est la sagesse éternelle, la sagesse incréée, l'ange du grand conseil. Il faut donc avouer que les grands et les ambitieux du monde, les riches et les avaricieux, les dissolus et les voluptueux se trompent lour-

dement. Nous savons que cet enfant est le vrai Messie, parce que c'est de lui que le prophète Isaïe a prédit qu'une vierge le concevrait et l'enfanterait : or, le même prophète dit de lui qu'il saurait très-bien discerner entre le bien et le mal ; *ut sciat reprobare malum et eligere bonum.* Il choisit l'humiliation, la pauvreté et l'austérité ; il rejette la gloire mondaine, les richesses et les aises du corps ; donc celles-là sont bonnes, et celles-ci sont mauvaises. Ne me comprenez-vous pas? Il faut être bien grossier, pour ne pas toucher au doigt une démonstration si palpable.

Je dis donc, ô âme mondaine! que si vous vous sauvez comme vous pensez, prenant toutes vos aises en ce monde, contentant vos appétits sensuels, jouissant des plaisirs charnels, cet Enfant était bien simple, et n'avait que faire, de venir du ciel en terre tout exprès pour vous montrer le chemin du ciel, puisque vous pouviez y aller sans le suivre, et tenant un chemin tout contraire ; si vous pouvez vous sauver jurant à tout propos, médisant du prochain, et disant des paroles déshonnêtes, cet Homme-Dieu a été bien simple de se faire enfant, lui qui était la parole éternelle, ou de s'abstenir de parler trois ou quatre ans, pour vous apprendre à refréner votre langue ; si vous pouvez vous sauver nonobstant vos rébellions envers vos père et mère, cet enfant a bien perdu son temps, de s'assujettir aux commandements d'une fille et d'un pauvre charpentier, pour vous donner des exemples d'obéissance ; si vous pouvez vous sauver en nageant dans les voluptés, vous gorgeant de vin et de viande, ou en traitant durement votre pauvre femme, le Fils de Dieu s'est bien trompé de mener une vie si austère, de supporter des travaux et des fatigues sans nombre, d'endurer patiemment les affronts et les calomnies, pour vous donner le modèle de pénitence et de patience, puisque vous gagneriez bien le ciel, sans faire ce qu'il vous a enseigné par son exemple.

Id. ibid., p. 184.

Exemple qu'il nous donne.

Il naît dans une étable au milieu de l'hiver et de la nuit, dans la privation de toutes les commodités de la vie : *Filius hominis non habet ubi caput reclinet.* Quelle pénitence! Il est rebuté de tout le monde, de son propre peuple, et obligé d'emprunter la retraite des animaux : *In propria venit, et sui eum non receperunt* : quelle humiliation! Il est couché dans une crèche et réduit à la captivité du maillot : quelle pauvreté! Mais quelle instruction pour nous, dit saint Bernard : plus il s'abaisse pour nous, dit ce Père, plus nous devons avoir d'amour pour lui, et d'empressement à l'imiter : *Quanto pro me vilior, tanto mihi carior* (Vig. Nat. Serm. 1.).

Chevasseu Medit., t. 1, p. 121.

Pourquoi Jésus pleure en naissant.

La première chose que fit le Sauveur étant venu au monde, fut de pleurer, comme font les autres enfants .. Quoique les autres enfants aient plusieurs sujets de pleurer en venant au monde, puisqu'ils naissent enfants de colère, et qu'ils entrent dans un exil, loin du ciel, et en danger de le perdre, exposés à mille maux qui ne finissent que par le plus grand de tous, c'est-à-dire, par la mort, jointe à l'incertitude d'une meilleure vie ; néanmoins, comme ils naissent privés de l'usage de la raison, ils ne sentent point leur infortune, et ils ne connaissent que dans la suite les justes sujets qu'ils ont eu de déplorer la misère de leur condition. Mais Jésus-Christ qui n'avait de l'enfance que la petitesse du corps et la forme extérieure, et qui était en même temps fils d'Adam et sagesse de Dieu, connaissait toute l'étendue des maux qu'il pleurait : il voyait clairement la tyrannie de la chair et du monde, la violence et le débordement des passions humaines, l'oubli des biens éternels, l'aversion des choses saintes, la bassesse et l'amusement des soins terrestres, la multitude infinie des mauvaises pensées, des désirs criminels, des paroles déréglées, et des actions défendues de tous les hommes qui avaient vécu jusqu'alors, et qui devaient vivre jusqu'à la fin du monde. Il savait que sa miséricorde était l'unique remède de tous ces maux, et à quoi l'engageait l'obligation de satisfaire pour les péchés du monde.

Mais rien ne le touchait si sensiblement que de prévoir le peu d'utilité de ses travaux, et l'ingratitude des hommes. Il était si pénétré de toutes ces vues, que ses yeux étaient devenus deux fontaines de larmes qui coulaient sans cesse, et qui rejaillissaient jusque dans le ciel pour y apaiser la colère de Dieu justement irrité contre nous : car il ne sentait pas seulement les péchés de tout le monde en général, il sentait encore ceux de chaque homme en particulier ; de sorte qu'il n'y a aucun de nous qui ne puisse regarder ces divines larmes comme répandues pour lui, en jouir comme d'un bien qui lui est propre, reconnaître qu'il en est la cause, et se disposer ainsi à recevoir cette grâce de rémission que Jésus-Christ lui a méritée.

Alleaume, Les Souf. de N.-S. J.-C., t. 1., p. 133.

Pourquoi il a pris trente ans pour agir, et trois seulement pour prêcher.

. . . Parce que les œuvres ont beaucoup plus de pouvoir que les paroles pour persuader la vertu, Dieu s'étant fait homme, a pris trente ans pour agir, et n'en a pris que trois pour prêcher.

Id. ibid., p. 197.

Son humilité depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Saint Augustin (lib. de verb. rel. Mat. 11. 29.) dit :... que toute la vie du Sauveur sur la terre a été une instruction continuelle pour les mœurs ; mais que son humilité est ce qu'il nous a principalement proposé à imiter...

Saint Basile (Serm. de humil.) voulant prouver cette proposition, parcourt toute la vie de

Jésus-Christ; et après en avoir examiné les principales circonstances, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, il montre que toutes ses actions nous enseignent particulièrement cette vertu. Il a voulu naître, dit il, d'une mère pauvre, dans une étable et dans une crèche, et être enveloppé de méchants langes. Il a voulu être circoncis comme pécheur; fuir en Egypte comme faible; être baptisé avec les pécheurs et les publicains comme un d'entre eux. Lorsque dans la suite on veut lui faire honneur, et l'établir roi, il se cache; quand on le veut couvrir d'opprobres, il se montre. Les hommes le louent, et même les démons publient ses louanges par la bouche des possédés, et il leur commande de se taire : on le charge d'outrages et d'injures, et il ne répond pas un seul mot. Après cela, pour nous recommander l'humilité, comme par un testament et par un acte de sa dernière volonté, il s'abaisse sur la fin de sa vie jusqu'à laver les pieds à ses disciples, et couronne enfin tant de grands exemples par la mort ignominieuse de la croix. Il a voulu s'anéantir lui-même, dit saint Bernard, pour enseigner premièrement par son exemple ce qu'il devait enseigner ensuite par ses paroles (Serm. 1. de Nativ. Dom.).

Rodriguez, Pratiq. de la Perf. chrét., t. 3, p. 761.

Négligence des prêtres à chercher Jésus-Christ.

Hérode ayant entendu les mages, assembla les prêtres et les docteurs de la loi, pour savoir d'eux où le Messie devait naître : ils répondirent tous que c'était à Bethléem, ville de la tribu de Juda ; et pas un d'eux ne se met en devoir d'y aller : quelle froideur! quelle indifférence! Ils enseignent à Hérode et aux Mages le lieu où ils pourront trouver Jésus-Christ, et ils ne se mettent nullement en peine de l'aller adorer avec les mages. Ils sont semblables, dit saint Augustin, aux ouvriers qui travaillèrent avec Noé à fabriquer l'arche où il fut sauvé du déluge avec sa famille, pendant qu'ils furent abîmés dans les eaux pour n'être pas entrés dans l'arche qu'ils avaient bâtie. Semblables encore, dit ce Père, à ces pierres placées sur les grands chemins, pour marquer aux voyageurs la route qu'ils doivent tenir, et qui sont toujours immobiles (Aug. de Epiph. Dom. Serm. 1.).

Chevassu, Medit., t. 4, p. 157.

Jesus enseignant dans le temple

A l'âge de douze ans, il alla avec la sainte Vierge et saint Joseph à Jérusalem pour la fête de Pâques. Tous les docteurs étaient assemblés dans le temple. Ces docteurs étaient des hommes très-savants, qui enseignaient la religion à tous ceux qui venaient les écouter, comme font aujourd'hui les prêtres. Notre divin Sauveur, qui n'avait que douze ans, vint se placer au milieu d'eux pour écouter aussi leurs instructions ; il les interrogea ; il leur fit des questions sur la sainte Ecriture, et leur expliqua des choses qu'ils ne savaient pas eux-mêmes, quoiqu'ils fussent bien savants. N'était-ce pas encore bien surprenant ? Mais ce qu'il y avait de plus surprenant, c'est que Notre-Seigneur n'avait jamais été à l'école; il n'avait jamais rien appris; certainement c'était là une chose bien étonnante. Car je suppose qu'un enfant de douze ans, qu'un d'entre vous se trouve au milieu d'une assemblée d'évêques et de prêtres, qu'il les interroge et leur explique des choses qu'ils ne peuvent pas expliquer eux-mêmes; cela ne serait-il pas bien extraordinaire dans un enfant âgé de douze ans ? Voilà cependant ce que Notre-Seigneur a fait.

Cossart, Science prat. du Catéch., p. 51.

Il y a toujours eu deux partis, l'un pour lui, l'autre contre lui.

Remarquez, je vous prie, que jamais le Fils de Dieu n'a paru en aucune occasion, qu'il ne se soit formé deux partis, l'un pour lui, l'autre contre lui. Dès qu'il vient au monde, un petit nombre de pasteurs s'assemble, et vient l'adorer, voilà un parti qui se forme pour lui; mais en même temps Hérode, Jérusalem, tous les grands, les Pharisiens, et les docteurs de la loi se soulèvent contre lui, *turbatus est Herodes, et omnis Jerosolyma cum illo.* Voilà un grand parti qui ne cherche qu'à le perdre.

Dès qu'après trente années d'une vie cachée dans la boutique d'un artisan, il assemble des apôtres, et qu'il prêche dans les synagogues, je vois deux partis, l'un pour lui, l'autre contre lui.

C'est un homme de bien, disent les uns, on ne peut lui reprocher aucun vice, jamais homme n'a parlé comme lui, il dit des choses surprenantes, sans que nous ayons su qu'il ait jamais étudié, il fait partout des miracles sans nombre, la il guérit des paralytiques, ici des gens tourmentés de grosses fièvres, tantôt il nourrit miraculeusement des troupes affamées, tantôt il rend la vue aux aveugles, et la vie aux morts, c'est ou un Dieu, ou un homme envoyé de Dieu : voilà un petit parti qui est pour lui.

Mais en même temps voici un gros et terrible parti. Tous les docteurs de la loi et les Pharisiens, tous les Romains et les chefs de cette nation lui déclarent la guerre. C'est un ivrogne qui mange avec les publicains, (car remarquez que c'était une profession infâme chez les Juifs); c'est un homme scandaleux qui cherche la compagnie des femmes perdues, disent ses ennemis, c'est un magicien qui a commerce avec Béelzébuth, prince des démons. Cela n'est pas, disent les autres, de la façon qu'il parle, de la façon qu'il vit et agit, c'est un homme de bien.

Les autres disent, croyez-moi, cela n'est pas véritable, c'est un homme qui cherche ses commodités et ses aises, et qui voudrait bien que le peuple se soulevât : voilà un petit parti pour, et un grand parti contre le Fils de Dieu.

A sa mort ces deux partis se fortifient quand on le voit attaché à la croix, et qu'il emploie ses dernières paroles à demander grâce à son Père pour ses ennemis, quand on lui entend dire : *Ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt*, mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font, ils ne savent pas si je suis Dieu ou non ; excusez leur ignorance ; le même sang qu'ils tirent de mes veines, appliquez-le pour le rachat de leurs iniquités : quand ils voient la douceur et la patience avec laquelle il souffre tant d'ignominies et de douleurs, ils s'écrient : C'est là un homme de bien. Mais d'un autre côté tous les autres prennent sujet de blasphémer contre lui, de lui insulter, de dire qui si ce n'était pas un scélérat, il ne serait pas pendu au milieu de deux voleurs, voilà un petit parti pour, et un gros parti contre le Fils de Dieu.

Après sa mort ces deux partis subsistent ; il y en a qui disent : Véritablement c'était là le Fils de Dieu, qu'avons-nous fait, de l'attacher à une croix ? c'était notre Messie et notre Sauveur ; mais une infinité d'autres, secouant la tête, et vomissant d'horribles blasphèmes, s'écrient : C'était un séducteur. Il a dit qu'il ressusciterait dans trois jours ; il faut mettre des gardes à l'entour de son tombeau, de peur que ses disciples, qui ne valent pas mieux que lui, ne viennent l'enlever de nuit, et qu'ils ne publient qu'il est ressuscité, comme il l'avait promis, ce qui serait un mal encore pire que le premier. Voilà un parti pour, et un parti contre le Fils de Dieu, avec cette différence, que le parti qui est pour lui a toujours été le plus petit, et que celui qui est contre lui a toujours été le plus nombreux et le plus fort.

Or, ce qui s'est fait à la naissance, à la vie, à la mort, et peu après la mort du Fils de Dieu, se renouvelle encore durant ces jours, et se renouvellera jusqu'à la consommation des siècles. Le grand parti sera toujours contre le Fils de Dieu ; c'est pourquoi il dit lui-même dans l'Ecriture, *qu'il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*, beaucoup qui sont chrétiens par le caractère du baptême, peu qui le soient véritablement par la sincérité de leur vie. Beaucoup qui en portent le nom, peu qui en conservent l'esprit. Pourquoi cela ? parce que, pour être élu et prédestiné, il faut passer par la porte étroite, et pour ainsi dire, se raccourcir et se rapetisser : il faut laisser souvent une partie de son bien, une partie de son honneur, une partie de ses plaisirs, une partie de ses passions, une partie de ses engagements ; et comme il y a peu de gens qui veuillent faire ce retranchement, ils ne peuvent passer par cette porte étroite, et n'y passant pas, ils ne sont pas élus et prédestinés. D'où il s'ensuit que le parti qui est pour Jésus-Christ, est toujours le plus petit, et celui qui est contre lui, toujours le plus grand.

Cela étant, mes chers auditeurs, c'est par ce principe même, que vous devez laisser ce grand nombre d'aveugles et de reprouvés, pour vous ranger du côté du petit troupeau de Jésus-Christ. Il y en a assez qui l'offensent, pourquoi l'offenseriez-vous ? Il y en assez qui sont les ennemis de sa croix, comme les appelle l'apôtre saint Paul, *inimicos crucis Christi*, parce qu'ils font un Dieu de leur ventre : pourquoi vous abandonneriez-vous comme eux à des plaisirs criminels pour lui déclarer la guerre ?

Prônes de Joly, t. 4, p. 274.

On est pour lui ou contre lui.

« Celui qui n'est avec moi, nous dit-il, est contre moi, et celui qui n'amasse point avec moi, dissipe. » Rien n'est plus juste que cette maxime, puisque nous-mêmes, nous regardons comme nos ennemis ceux qui ne se déclarent pas nos amis. Mais rien en même temps n'est plus effrayant pour la plupart des chrétiens. Car si pour n'être pas contre Jésus-Christ, il faut être avec lui, c'est-à-dire, suivre ses maximes, observer sa loi, imiter ses exemples, prendre un vif intérêt à sa gloire, qui est-ce qui n'est pas à présent contre lui ? Hélas ! l'on ne voit presque personne dans le monde, qui songe seulement à lui donner la moindre marque d'attachement : l'indifférence pour sa personne adorable et pour sa religion est devenue presque générale ; et au lieu d'amasser avec lui en portant les autres à l'aimer et à le servir, on dissipe en les en détournant. On n'est donc pas avec lui ; on est donc contre lui ; et qu'y a-t-il de plus terrible, que de se déclarer contre celui qui étant notre maître, tient notre destinée entre ses mains, et qui devant être notre juge, doit décider un jour de notre sort éternel ? Ah ! si nous avons ce malheur, hâtons-nous de le réparer en nous attachant à lui. Ne soyons pas assez injustes pour lui préférer de viles créatures qui ne méritent que notre mépris.

Année liturg., t. 2, p. 40.

Jésus-Christ est seul la vérité.

Il y a toujours eu dans le monde une infinité de maîtres qui ont dit : Ecoutez-nous, nous avons la vérité ! Nul n'a osé dire : *Je suis la vérité !* Jésus-Christ l'a dit, et par là il s'est posé en maître du genre humain.

En effet, pour populariser la vérité parmi les hommes, il faut pouvoir la définir, il faut la connaître à fond ; pour connaître le fond de la vérité, il faut être la vérité même.

Martinet, l'Emmanuel, p. 166.

Il est notre Médiateur.

Il n'y a qu'un Médiateur, dit saint Paul, entre Dieu et les hommes, et c'est Jésus-Christ qui est venu pour réconcilier les hommes avec son Père. Pour être un parfait médiateur : 1. il faut n'être suspect ni à l'un ni à l'autre des deux partis ; il faut même avoir du crédit auprès de tous les deux ; 2. Il faut employer ce crédit pour les rapprocher, obliger celui qui a offensé à satisfaire à la personne offensée, et la

personne offensée à se contenter de la satisfaction qu'on lui offre; 3. Si la personne offensée veut qu'on lui satisfasse à la rigueur, et que l'autre ne soit pas en état de le faire, il faut que le médiateur, pour remplir parfaitement ses devoirs, satisfasse lui-même. Tout cela ne convient qu'à Jésus-Christ. Il ne peut être suspect ni à l'un ni à l'autre parti, c'est-à-dire, ni à Dieu ni à l'homme. Etant Dieu, il est de la même nature que son Père, et ainsi il ne peut manquer de zèle pour sa gloire. Etant homme, il est de même nature que nous, et ainsi nos intérêts sont les siens. Il fallait qu'il employât son crédit pour obliger l'homme de satisfaire à la rigueur, car Dieu n'exige rien moins, et l'homme n'en était pas capable, il a donc fallu que Jésus-Christ le fît. Il est homme : il peut donc souffrir et mourir, et ainsi satisfaire. Il est Dieu : il peut donc offrir une récompense égale à l'offense, et satisfaire en rigueur, et c'est ce qu'il a fait sur la croix.

Nepveu, Pens. ou réfl. chrét., t. 4, p. 239.

Pourquoi il n'a jamais été malade.

Il est vrai que nous ne voyons point qu'il ait été malade, peut-être parce que la maladie est ordinairement l'effet de quelque excès, au moins de travail, et rien ne pouvait être déréglé dans un corps conduit par la sagesse même.

Fleury, Mœurs des Isr. et des chrét., p. 167.

Biens et trésors que nous avons en Jesus-Christ.

Nous avons toutes choses en Jésus-Christ, dit saint Ambroise, et Jésus-Christ nous est toutes choses. Si vous voulez guérir de vos blessures, il est le médecin; si l'ardeur de la fièvre vous brûle, il est la fontaine d'eau vive; si le poids de vos iniquités vous accable, il est la justice; si vous avez besoin de secours, il est la force et la puissance; si vous appréhendez la mort, il est la vie; si vous voulez aller au ciel, il en est le chemin; si vous fuyez les ténèbres, il est la lumière; et si vous cherchez à manger, il est la nourriture céleste (Ambr. l. 3. de virg.); enfin tout ce qui vous manquera, et tout ce que vous pourrez désirer, vous le trouverez en lui.

Rodriguez, Pr. de la Perf. chrét., t. 4, p. 215.

Il est l'objet de la contradiction.

Après avoir dit que Jésus-Christ a été établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs dans Israël, Siméon ajouta qu'il serait l'objet de la contradiction; et fut-il jamais un oracle mieux accompli? Que de contradictions, en effet, ce divin Sauveur n'a-t-il pas essuyées depuis qu'il a paru dans le monde? Il en a essuyé de la part des Juifs, de la part des Gentils, de la part des prêtres des idoles, de la part des rois de la terre, qui, pendant trois siècles consécutifs, ont tout mis en œuvre pour anéantir sa religion, et pour immoler à leur haine et à leur politique tous ceux qui en faisaient profession. Il en a essuyé de la part des hérétiques et des schismatiques, qui, depuis la naissance du christianisme, n'ont cessé d'attaquer la vérité de ses oracles et de déchirer le sein de son Eglise. Il en a essuyé de la part des impies et des incrédules, qui, peu contents de rejeter sa doctrine, ont porté leur audace sacrilége jusqu'à vomir des blasphèmes contre sa personne. Il en a essuyé et il en essuie encore tous les jours de la part des mauvais chrétiens qui ne connaissent ses lois, que pour les enfreindre; ses bienfaits, que pour en abuser; sa religion, que pour la déshonorer par une conduite scandaleuse; et ne sommes-nous pas peut-être de ce nombre nous-mêmes? Ne nous voit-on pas violer ouvertement les lois du christianisme; et contents de porter le nom de chrétien, ne négligeons-nous pas entièrement de mener une vie chrétienne? Ce n'est cependant qu'autant que nous vivrons chrétiennement que Jésus-Christ pourra être notre résurrection; et si nous contrarions par notre conduite les desseins de miséricorde qu'il a sur nous, il deviendra infailliblement notre ruine, ainsi que l'a prédit le saint vieillard Siméon.

Année litur., t. 1, p. 57.

Jésus a souffert toute sa vie.

Jésus-Christ, depuis le moment qu'il s'est fait homme pour nous, comme il n'a point trouvé de temps ni de lieu qui ne fût propre à aimer, il n'en a point trouvé aussi qui ne fût propre à souffrir : le sein de sa mère, son enfance, sa jeunesse n'ont pas été exempts; et l'on peut dire que depuis le premier moment de sa vie jusqu'à la mort, il a toujours été sur la croix.

Allemume, Les Souff. de N.-S. J.-C., t. 1, p. 17.

Il ne faut pas juger de la longueur des souffrances de Jésus-Christ par le temps de sa passion, qui ne dura qu'environ vingt heures. Il n'en sentit pas seulement alors la douleur et l'ignominie; elles furent présentes à son esprit pendant tout le cours de sa vie, et sa sainte humanité en était continuellement occupée.

Id. ibid., t. 2, p. 20.

Jésus-Christ renouvelle la face de la terre.

Voyez ce qui se passait sur la terre, quand le Christ est venu renouveler la face du monde, et vous comprendrez de quoi nous lui sommes redevables, même selon l'ordre temporel. Vers ces temps-là, le prince des ténèbres régnait sur tout l'univers. Rome païenne étendait jusqu'aux extrémités de la terre sa gloire, son orgueil, son empire et ses vices. Ses enfants les plus vertueux n'étaient le plus souvent que d'illustres impudiques. Le plus sévère de ses grands hommes, celui qu'elle proposait fièrement à tous comme un modèle à suivre, délaissait sans raison son épouse pour en prendre une autre : il assistait sans honte et sans remords à des spectacles qui auraient fait baisser les yeux aux plus éhontés. Les empereurs

mêmes ne savaient plus rougir. L'un deux souhaitait que son peuple n'eût qu'une seule tête pour pouvoir l'abattre d'un seul coup, et ce peuple rampant le reconnaissait pour une divinité. Un autre faisait assassiner sa mère, il incendiait Rome, et Rome lui dressait des autels. Plus tard elle répétait avec amour, avec enthousiasme les noms des Titus et des Trajan, les meilleurs de ceux qui la gouvernèrent dans ces temps-là, et Titus égorgeait trois mille Juifs pour célébrer la fête de son père, et Trajan était un persécuteur des chrétiens, et il commandait à dix mille hommes de s'entre-tuer pour lui procurer quelques instants de plaisir. Voulez-vous entendre quelque chose de plus incroyable, de plus monstrueux encore : sous un des règnes précédents, sous le règne de Claude, c'est l'historien Tacite qui le raconte, dix-neuf mille hommes se massacrent les uns les autres, et auparavant adressent à leur souverain ces effrayantes paroles : « *Morituri te salutant.* » Ceux qui vont mourir vous saluent. Que dans l'ardeur d'un combat, d'intrépides guerriers, de vaillants soldats adressent, en tombant sur des faisceaux de lauriers, de telles paroles à un chef qui, bien des fois, les conduisit à la victoire, c'est héroïque ; mais que tant d'hommes versent leur sang pour amuser un prince imbécile, c'est révoltant. En vérité, tout était alors hideux sous le soleil. L'homme élevé comme la brute, mourait comme elle. L'enfer même n'aurait pu voir la terre qu'avec un sentiment d'horreur. Au milieu de toutes ces infamies, l'esclavage le plus dur, pas une ombre de liberté. Deux classes seulement dans la société : des oppresseurs qui se tyrannisaient les uns les autres ; des opprimés, des esclaves, troupeau nombreux, qui travaillaient pendant le jour enchaînés deux à deux comme les forçats de nos bagnes, et qu'on enfermait le soir dans des souterrains humides et infects. Telle était Rome, tel était le monde. Grand Dieu ! que serions-nous devenus sans la mort de votre divin Fils ! C'est à lui, ne l'oublions pas, mes frères, que nous devons tout ce que nous avons aujourd'hui de gloire, de vertus, de liberté et de bonheur. Ne soyons donc pas assez lâches, assez ingrats pour rougir de sa religion. Tombons donc tous, oui tous, au pied de sa croix, immolons-lui nos préjugés, nos vices et nos erreurs. Au pied de cette croix, où notre Dieu est mort pour nous, jurons, s'il le faut, mes très-chers frères, de mourir les uns pour les autres. Quand nous serons prosternés au pied de l'arbre du salut, si l'incrédulité vient nous dire que ce n'est pas lui qui a sauvé les nations, que les barbares ont détruit l'empire romain et qu'ils auraient mis une digue au torrent des crimes qui débordait de toutes parts, nous lui répondrons : « Laisse-nous en repos, tu nous dégrades et tu nous trompes. » Quand le christianisme nous disait que nous étions les fils du Très-Haut, toi tu nous as dit que nous étions de la même nature que le ver, que le cheval qui traîne la charrue. Tu nous as dit que la poussière de nos pères et de nos aïeux était semblable en tout à cette vile poussière que le vent balaie dans les rues, et maintenant tu prétends que les barbares auraient civilisé le monde : la barbarie est-elle donc la compagne inséparable de la civilisation ? La civilisation ! elle est très-répandue aujourd'hui, c'est un fait incontestable ; mais grâce à qui ? grâce à la mort de Jésus-Christ. Grâce à elle, celui qui, par son approche, donne un trépas certain, n'est point abandonné ; grâce à elle, les pauvres peuvent trouver du pain, et comment le leur refuser ? Ils le demandent le plus souvent à des chrétiens, le jour même où le Sauveur est mort pour eux. Grâce à elle, les infortunés vieillards, que rongent les ulcères, ont des personnes pieuses pour adoucir leurs souffrances et les consoler. Grâce à elle, l'orphelin retrouve une famille ; grâce à elle, le malheureux enfant, qu'une marâtre a rejeté loin de son sein, retombe dans les bras d'une bonne mère. Grâce à elle, tous les maux, acceptés avec résignation, ne sont plus des maux. Oui, mes frères, presque tous nos avantages temporels, tous nos avantages spirituels, nous les devons à la mort de Jésus-Christ, car elle a été la vraie source de sa religion. Sa religion est sortie de son côté, ont dit avec raison les Pères, comme à la fin du déluge la colombe, par une ouverture faite au côté de l'arche ; et pendant que l'aigle romaine déchirait l'humanité de ses serres cruelles et l'étouffait contre terre, cette colombe sans tache l'a sauvée en la couvrant tout entière de ses ailes ; puis, prenant son essor vers les cieux, elle a invité l'univers entier à la suivre, pour jouir, avec le Dieu du calvaire, de l'heureuse immortalité. (Sermon sur la passion de N.-S. J.-C., par M. l'abbé André, du diocèse de Chartres.).

La Chaire catholique, p. 69.

PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Sept sentiments qu'elle produit en nous.

Il y a plusieurs sortes de sentiments affectueux, que la considération des souffrances du Fils de Dieu peut produire en nous, et dans lesquels nous pouvons nous entretenir avec fruit ; mais on les réduit ordinairement à sept ; et le premier est la compassion... La terre tremble, dit saint Bernard (Serm. feriæ quintæ S. hebd.), les pierres se fendent, les sépulcres s'ouvrent, le voile du temple se déchire, le soleil et la lune s'obscurcissent, enfin toute la nature donne des marques de sa compassion : serons-nous seuls à n'en point avoir pour celui qui n'a souffert que pour nous ? Laissons toucher notre cœur, laissons-le pénétrer à la douleur, et ne soyons pas plus durs que les pierres, ni plus insensibles que les créatures qui n'ont aucun sentiment.

Le second sentiment affectueux... c'est la douleur et la contrition de nos fautes...

Saint Clément (lib. 2 recognitionum) dans le

livre qu'on lui attribue, dit que toutes les fois que saint Pierre songeait qu'il avait renoncé Jésus-Christ, il pleurait si amèrement, que les larmes lui brûlaient le visage et lui avaient creusé les joues à la longue. Il dit aussi que ce souvenir le faisait lever toutes les nuits au premier chant du coq pour se mettre en oraison, qu'il ne dormait plus ensuite de toute la nuit, et qu'il pratiqua cette coutume toute sa vie. Nous devons tâcher d'imiter la douleur de ce grand saint.

Elle est un excès d'amour : pourquoi.

Le troisième sentiment... c'est l'amour de Dieu... Saint Luc, parlant de ce qui se passa dans la transfiguration de Notre-Seigneur, lorsqu'Elie et Moïse parurent à ses côtés, appelle sa passion un excès d'amour. *Ils s'entretenaient*, dit-il, *avec lui, et parlaient de l'excès qu'il devait accomplir en Jérusalem* (Luc. 9. 31.). Et c'est avec beaucoup de raison qu'il appelle la mort du Fils de Dieu un excès d'amour. Premièrement, parce qu'il mourut pour ses ennemis. *Il n'y a point de plus grande marque d'amour*, dit le Sauveur du monde, *que de donner sa vie pour ses amis* (Jean. 15. 13.). Mais l'amour de ce divin Sauveur va encore plus loin; il va jusqu'à donner la sienne pour ses ennemis. *Et c'est en cela*, dit saint Paul, *que Dieu fait éclater sa charité envers nous, que Jésus-Christ soit mort pour nous lorsque nous étions encore pécheurs* (Rom. 5. 8, 9.). En second lieu, cette mort est appelée justement un excès d'amour, parce qu'à la rigueur une seule des gouttes du sang que Jésus-Christ répandit à sa circoncision, et une seule des gouttes de sueur qu'il versa dans le jardin, enfin, la moindre chose qu'il eût faite pour nous racheter, suffisait pour la rédemption du monde et pour celle de mille mondes, comme disent les saints, puisqu'étant Dieu, il ne pouvait rien faire par conséquent qui ne fût d'un prix et d'un mérite infinis. Cependant sa bonté infinie ne se contenta pas de ce qui pouvait suffire, et il voulut donner libéralement pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang. L'apôtre parlant de cet amour, l'appelle un trop grand amour : *A cause*, dit-il, *du trop grand amour dont il nous a aimés* (Ephés. 2. 4.). Et en effet, cet amour excède infiniment tout ce qu'on en peut dire et tout ce qu'on en peut penser... Qui pourra s'empêcher d'aimer celui qui l'a tant aimé ?...

Le quatrième sentiment... consiste en reconnaissance et en actions de grâces envers Dieu. Notre esprit peut-il penser, dit saint Augustin, notre bouche peut-elle proférer, notre plume peut-elle écrire quelque chose de meilleur que ces paroles : *Grâces à Dieu?* On ne peut ni rien dire de plus court, ni rien entendre de plus agréable, ni rien concevoir de plus élevé, ni rien faire de plus utile (Aug. epist. 77.)...

L'admiration est le cinquième sentiment dans lequel on peut s'exercer en méditant sur les mystères de la passion; et on le peut exciter en soi, en admirant, par exemple, que Dieu souffre et meure, lui qui est impassible et immortel; qu'il souffre et qu'il meure pour ceux mêmes qui le font mourir, et qui étaient si indignes de toute sorte de grâce, et qu'il souffre plus que personne n'a jamais souffert. On peut encore s'occuper à admirer l'excès de son amour et de sa bonté pour les hommes; les richesses de sa sagesse infinie, et la profondeur de ses conseils, d'avoir choisi un moyen si propre au salut du genre humain, et si convenable en même temps à sa miséricorde et à sa justice...

Le sixième sentiment... c'est une vive espérance et une ferme confiance en Dieu, fondée sur ce qu'il a fait pour nous, quoique nous ne le méritassions pas, et que même nous nous en fussions rendus indignes...

L'imitation des vertus de Jésus-Christ est en dernier lieu ce que nous devons nous proposer dans la méditation de sa passion, et le fruit que nous devons essayer d'en tirer...

J'ajoute encore... que pour émouvoir et pour échauffer davantage notre esprit et notre cœur, il est bon, à chaque mystère qu'on médite et à chaque sentiment qu'on en veut tirer, de considérer les choses suivantes. Premièrement, qui est celui qui souffre; en second lieu, ce qu'il souffre; en troisième lieu, de quelle sorte il le souffre, c'est-à-dire, avec combien de patience, d'humilité, de douceur et de charité; en quatrième lieu, pour qui il souffre; en cinquième lieu, de qui; et enfin dans quelle vue et dans quel dessein.

Rodriguez, Pr. de la perf. chret. t. 4, p. 226. et suiv.

Utilité à la méditer.

Saint Augustin (apud Bernard. de Bustis) disait qu'une seule larme versée au souvenir de la passion de Jésus vaut mieux qu'un pèlerinage à Jérusalem et une année de jeûne au pain et à l'eau.

S. Liguori, Réfl. sur les souff. de J.-C., p. 14.

Albert-le-Grand (tract. de missa) et quelques autres maîtres de la vie spirituelle, disent qu'il est plus salutaire à une âme d'avoir tous les jours une simple pensée affectueuse pour la passion de Jésus que si elle jeûnait au pain et à l'eau tous les vendredis de l'année sans penser à la passion.

Lejeune, Serm., t. 4, p. 124.

Elle doit exciter notre ferveur.

Il n'y a que des impies qui puissent regarder avec insensibilité un Dieu mourant sur la croix. « Pour moi, disait saint Augustin à son troupeau (Præf. Enarr. 11 in Ps. 21. n. 1.), je veux pleurer avec vous à la vue de ce spectacle. La passion du Sauveur doit exciter notre ferveur, et faire couler nos larmes. En pourrait-on verser autant qu'en exige un sujet si important? Non, sans doute, quand bien même on aurait une fontaine à ses yeux... (Ibid. n. 4.) Considérons ce que Jésus-Christ a souffert,

afin d'augmenter la véhémence de nos soupirs et l'abondance de nos larmes. »

Godescard, t. 14, p. 417.

Excellence de la dévotion à la passion de Jésus-Christ.

La dévotion de la passion de Jésus-Christ est la plus utile et la plus affectueuse de toutes les dévotions, c'est la plus agréable à Dieu, celle qui console davantage les pécheurs et qui inspire le plus d'amour...

Saint Bonaventure dit qu'il n'y a point de dévotion plus propre à sanctifier une âme que la méditation de la passion de Jésus-Christ; et il nous conseille de la méditer tous les jours, si nous voulons faire des progrès dans l'amour de Dieu. Saint Augustin assure qu'on mérite davantage en versant une seule larme au souvenir de la passion, qu'en jeûnant continuellement au pain et à l'eau... Saint François d'Assise pleurait un jour à chaudes larmes; quelqu'un lui en demanda la cause : *Je pleure*, répondit le saint, *les souffrances et les ignominies de mon Sauveur, et ce qui m'afflige le plus, c'est que les hommes pour qui il a tant souffert n'y pensent point...* Un agneau qui bêlait, ou toute autre chose qui lui rappelait le souvenir de la passion, suffisait à ce saint pour lui faire verser des pleurs. Un jour qu'il était malade, on lui conseilla de se faire lire quelque livre de piété. *Mon livre*, répondit-il, *c'est Jésus crucifié.*

S. Liguori, Prat. de l'am. envers J.-C., p. 17.

Elle est un livre qui apprend à vivre et à mourir.

Priez qu'on vous lise lentement et à demi-voix l'histoire de la passion de Jésus-Christ; je ne connais point de livre qui apprenne mieux à vivre, qui enseigne mieux à mourir.

Roissard, La Consolation du chrét., p. 432.

Et l'objet de notre confiance.

Puisque les satisfactions de Jésus-Christ sont infinies, il s'ensuit : 1° que la réparation qu'il fait pour nous, non-seulement égale, mais encore surpasse l'offense, puisque nos offenses, quelque grièves qu'elles soient, sont absolument finies, et que la réparation est infinie. 2° Que Dieu est plus honoré par la moindre souffrance de Jésus-Christ, qu'il n'est déshonoré par tous les crimes du monde; quel sujet de consolation pour nous ! 3° Que quand nous serions chargés des péchés de tous les hommes, et des démons mêmes, une seule goutte du sang de Jésus-Christ a plus de vertu qu'il ne faut pour les effacer : que quand nous aurions mérité mille fois l'enfer, une seule de ses larmes suffit pour nous en délivrer; quel sujet de confiance pour un pécheur ! Hélas ! Seigneur, quand je considère l'énormité et la multitude de mes crimes, ma bassesse, et votre majesté, que j'ai osé outrager pour un bas intérêt, pour un infâme plaisir, après les obligations infinies que je vous avais; quand je pense à la haine infinie que vous portez au péché, aux vengeances terribles que vous en avez tirées, je ne vois que des sujets de désespoir pour moi. Mais quand je viens à jeter les yeux sur mon crucifix, que j'y vois un Dieu répandant son sang jusqu'à la dernière goutte pour expier mes péchés, je cesse non-seulement de désespérer, mais même de craindre.

Père éternel, ne me regardez pas, moi qui ne suis qu'un misérable pécheur : mais regardez votre Fils attaché sur la croix pour moi; ou si vous me regardez, regardez-moi au travers de ses plaies, où je me suis réfugié : la voix des plaies crie plus haut et plus efficacement que celle de mes crimes; elles ont plus de force pour attirer vos grâces sur moi, que mes péchés n'en ont pour attirer vos vengeances : je dois beaucoup à votre justice, mais je vous paie plus que je ne vous dois, quand je vous offre le sang et les satisfactions de mon Sauveur. Mes crimes, quelque grands et quelque nombreux qu'ils soient, ne sont pas absolument infinis, et ses souffrances sont d'un prix infini : et ainsi réfugié dans le cœur de Jésus, comme dans un asile inaccessible à votre colère, je suis à l'abri de vos coups, et j'ai plus de quoi me confier dans votre miséricorde, à la vue des souffrances de votre Fils, que je n'ai de quoi craindre votre justice à la vue de mes péchés.

Quand vous vous sentirez tentés de désespoir et de découragement à la vue de vos péchés, jetez un regard sur votre crucifix, et cette vue relèvera votre courage, et animera votre confiance.

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 2, p. 81.

Exorde sur la passion.

. . . Vous le savez, mes frères,... nous célébrons aujourd'hui le jour anniversaire de la mort du Sauveur des hommes. N'attendez pas de moi que je veuille éloigner de vos cœurs l'affliction qui pèse sur eux; je vous dirai, au contraire, avec l'Ecriture : Périsse celui qui serait insensible dans un jour comme celui-ci. *Anima quæ non fuerit afflicta die hâc peribit de populis suis.* Cependant, Chrétiens, si la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ doit produire sur nous un sentiment pénible, elle a aussi un côté bien consolant, car si dans la Passion de l'Homme-Dieu l'humanité succombe, la divinité triomphe...

Je mêlerai à mon sujet quelques réflexions que je croirai pouvoir vous être utiles; vous tâcherez d'en profiter pour votre salut. Vous pleurerez encore plus sur vous-mêmes et sur vos enfants que sur le Christ mourant, car ce sont vos fautes qui ont été cause de sa mort. Les dispositions qui se trouvent dans vos cœurs feront que vous m'écouterez attentivement. Auparavant, adressons à la Croix l'hommage ordinaire de l'Eglise. *O crux, ave*, etc.

Jardin des Olives. Commencement de la Passion.

. . . C'est ici que commence véritablement la Passion de l'Homme-Dieu. Le premier homme commit ses fautes, principe de toutes les autres, dans un jardin de délices; c'est dans un jardin bien différent que le nouvel Adam va commencer à expier nos péchés. (Serm. sur la Passion de N.-S. J.-C., par M. l'abbé André, du dioc. de Chartres.)

La Chaire Catholique, p. 49.

Douleurs de Jésus. Leurs causes.

S'il était permis de reconnaître quelque diversité de mérite et de valeur en ses souffrances, je dirais qu'il n'a jamais tant mérité que dans le jardin des Olives, parce qu'il n'a jamais tant souffert; dans les autres mystères de sa Passion il n'endurait chaque tourment qu'en détail, en particulier et l'un après l'autre; quand il fut crucifié, il n'endurait plus la flagellation; dans la flagellation, il ne souffrait pas le couronnement; mais au jardin des Olives, il souffrit tout à la fois la flagellation, le couronnement, le crucifiement et tous les autres supplices qu'il se représentait très-vivement à son imagination, avec une si horrible détresse, qu'il en sua le sang et l'eau; et quoique pendant sa vie, il sût très-distinctement tous les supplices qu'il devait endurer, ce ne fut qu'au jardin qu'il s'abandonna entièrement à la crainte, à la tristesse et à la défaillance, qui le réduisirent à l'agonie et au danger évident de la mort : *Cœpit pavere* (notez *cœpit*) *et tædere. Tristis est anima mea usque ad mortem.*

Le Jeune, Serm., t. 8, p. 125.

Même sujet.

— Jésus-Christ au jardin des Olives, se représente très-vivement et distinctement toutes les douleurs qu'il doit endurer en la flagellation, au couronnement, au crucifiement et en sa mort; il se les imagine comme certaines et inévitables, prochaines et présentes. La frayeur de tout cela le devait rendre pâle et ramasser tout son sang auprès de son cœur; mais la honte qu'il a devant son Père, plus forte que la crainte, renvoie tout ce sang au visage et aux autres parties extérieures avec tant d'effort et d'impétuosité, qu'il sort par tous les pores du corps, et coule en terre comme un torrent : *Guttæ sanguinis decurrentis in terram : confusio faciei meæ cooperuit me.* Il ne dit pas seulement *cooperuit faciem;* mais *cooperuit me :* me couvre entièrement.

Id. ibid., t. 7, p. 215.

Même sujet.

— . . . C'est ainsi que celui qui soutient les autres dans l'affliction, s'y abandonna lui-même; que le consolateur de tous les hommes tomba dans la désolation; que la joie du ciel et de la terre fut accablée de tristesse, et que le Fils de Dieu, pour gagner nos cœurs, voulut se charger de nos infirmités.

Deux choses lui causèrent cette douleur mortelle; la première fut la grandeur et la multitude infinie des péchés du monde qui étaient tous en détail présents à son esprit avec une claire vue de la majesté divine offensée par tant de crimes, et de la perte des hommes destinés à des supplices éternels. La seconde était le grand nombre de ceux auxquels sa mort serait inutile. Comme il était consolé d'un côté par l'espérance certaine des fruits qu'il devait tirer de sa passion, il était infiniment affligé de l'autre, en pensant combien peu d'hommes profiteraient de ce remède que son amour avait préparé pour tous; et il ne trouvait là-dessus aucune consolation, que dans l'acquiescement aux décrets immuables de son Père, qui voulait qu'il souffrît pour ceux-mêmes qui ne profiteraient point de ses souffrances.

Allemane, Les Souff. de N.-S. J.-C., t. 2, p. 308.

Son agonie. Il faut compatir à ses souffrances.

Compatissez, avec toute l'affection dont vous pouvez être capable, aux souffrances de votre divin Sauveur. Voyez! il est étendu par terre, triste jusqu'à la mort, agonisant, et il n'a personne pour lui adresser un seul mot de consolation et d'encouragement. Votre cœur serait certainement plus dur qu'un rocher, si un pareil spectacle ne pouvait l'attendrir; et vous seriez en même temps bien à plaindre, vous qui versez souvent d'abondantes larmes au récit de maux imaginaires, si votre œil demeurait sec à la vue d'un Dieu souffrant, pour votre amour et à cause de vos péchés, une si cruelle agonie. Ah! qu'il n'en soit point ainsi, et si vous ne pouvez faire jaillir de vos yeux assez de larmes pour compatir dignement aux douleurs de votre Jésus, compatissez-y du moins en formant dans votre cœur un grand nombre d'actes d'amour et de contrition de vos fautes passées.

Pinart, la Nour. de l'âme chrét., p. 139.

Un Ange descend du ciel pour le consoler.

Remarquez que les saints Evangiles ne disent pas que l'Ange soit descendu du ciel pour annoncer à notre divin Sauveur que Dieu le délivrait du calice de sa passion, mais uniquement pour le fortifier et l'encourager à le boire jusqu'à la lie. Ça été pour nous apprendre que Dieu exauce nos prières, non pas toujours en nous délivrant des maux que nous redoutons, mais en nous donnant la force de les supporter, ce qui est plus avantageux pour nous et pour les intérêts de notre éternité.

Id. ibid., p. 146.

Apostrophe à Jésus sur la cause de sa tristesse. Pourquoi sa douleur surpasse celle de tous les hommes.

— Pourquoi vous vois-je maintenant si affligé et si triste, et vous entends-je dire que la tristesse que vous éprouvez est capable de

vous faire mourir ? *Tristis est anima mea usque ad mortem* (Marc. 14. 34.). Mon Sauveur, ah ! je vous entends me répondre que ce ne furent pas tant les douleurs de votre passion que les péchés des hommes, et entre autres les miens, qui, en ce moment, vous causèrent une si grande frayeur de la mort... Voyant ensuite que malgré toutes ses souffrances il devait se commettre tant de péchés dans le monde, il éprouva, dit saint Thomas, une douleur qui surpassa celle que tous les pénitents éprouvèrent jamais de leurs propres fautes : *Excipit omnem dolorem cujuscumque contriti*, une douleur qui surpasse quelque peine que ce soit dont puisse être affligé un cœur d'homme. La raison en est que toutes les souffrances des hommes sont mêlées de quelque consolation, mais la douleur de Jésus fut une douleur pure sans adoucissement. *Purum dolorem absque ulla consolationis permixtione expertus est* (Contens, 10, 2. liv. 10, diss. 4.).

Acte de contrition.

Ah ! mon tendre Jésus, je n'aperçois dans ce jardin ni fouets, ni épines, ni clous qui déchirent votre chair : comment donc vous vois-je tout baigné de sang depuis la tête jusqu'aux pieds ? Mes péchés furent donc le cruel pressoir qui, à force d'affliction et de tristesse, fit alors jaillir de votre cœur une si grande abondance de sang. Je fus donc alors, moi aussi, un de vos plus cruels bourreaux, qui m'aidai à vous tourmenter plus cruellement par mes péchés. Il est certain que si j'eusse moins péché, vous auriez alors moins souffert. Autant donc que j'ai pris de plaisir à vous offenser, autant j'ai augmenté dans ce moment l'affliction et les angoisses de votre cœur. Et comment ne me fait-elle pas mourir de douleur cette pensée que j'ai payé l'amour que vous m'avez témoigné dans votre passion, en augmentant votre tristesse et vos souffrances ! J'ai donc tourmenté ce cœur si aimable, si tendre qui m'a tant aimé ! Seigneur, puisque je n'ai en ce moment d'autre moyen de vous consoler qu'en m'affligeant de vous avoir offensé, oui, mon Jésus, je m'en afflige, et je m'en repens de tout mon cœur. Donnez-moi une douleur si forte, qu'elle me fasse pleurer sans cesse jusqu'au dernier soupir de ma vie les déplaisirs que je vous ai causés, à vous, mon Dieu, mon amour, mon tout.

S. Liguori, Réf. et affect. sur les Souff. de J.-C., p. 68.

Les plus dangereuses passions le torturent successivement.

. . . Vous venez de voir Jésus-Christ assailli par tous les forfaits ensemble. Maintenant vous allez voir les plus dangereuses des passions qui tyrannisent le cœur de l'homme, l'attaquer, le bouleverser, le torturer successivement. Pendant que son âme est livrée à l'agitation la plus violente, ses disciples se laissent entraîner au sommeil, voilà la nonchalance. Judas, un de ses apôtres, a été trouver les princes des prêtres que ses maximes saintes ont choqués, il leur a dit : que voulez-vous me donner ? Ils lui ont promis trente pièces d'argent ; Jésus-Christ est vendu par un des siens comme Joseph le fut par ses frères : voilà l'avarice et l'orgueil réunis. Le fils de la perdition (c'est le nom que lui donne à bon droit l'Ecriture) s'avance accompagné de gens armés, à la rencontre de son divin Maître. Il leur a dit : saisissez celui que j'embrasserai, car c'est celui que vous cherchez, et il l'embrasse : voilà la trahison. Ces hommes armés s'emparent de Jésus, aussitôt ses disciples l'abandonnent : voilà l'inconstance dans la foi. Les soldats entraînent Jésus chez le grand-prêtre selon l'ordre de Melchisédech, chez Anne, puis chez Caïphe le grand-prêtre selon l'ordre d'Aaron ; là, malgré la douceur de ses réponses, un officier lui donne insolemment un soufflet : voilà la brutalité. Des témoins résolus à le perdre déposent des choses fausses contre lui : voilà le parjure et le mensonge. On parle de le condamner à mort, une servante aperçoit Pierre, un des apôtres, elle dit à ceux qui sont présents : tenez, voici encore un de ses disciples. Pierre assure trois fois avec serment qu'il ne le connaît pas : voilà encore le parjure, puis le respect humain. Il est entraîné chez Pilate, Pilate le renvoie à Hérode qui s'en réjouit dans l'espoir de lui faire voir quelque miracle, dont il est disposé à ne pas profiter pour son salut : voilà la vaine curiosité. Hérode le renvoie à Pilate, celui-ci l'interroge, le trouve innocent, mais on crie de toutes parts que s'il ne le condamne pas, il est l'ennemi de César ; Pilate le condamne : voilà la coupable politique des grands qui sacrifie souvent l'innocence pour conserver une place. Le gouverneur de la Judée a le droit de délivrer un coupable à la fête de Pâques, il donne aux Juifs à choisir entre Jésus dont l'innocence est reconnue, et Barrabas qui est un voleur et un séditieux, les Juifs préfèrent le crime à la vertu : voilà une faute qui arrive tous les jours dans le train ordinaire de la vie. Des cris tumultueux s'élèvent de toutes parts : Otez, ôtez le Christ, crucifiez-le ! Voilà le désir du meurtre. Enfin on l'attache sur la croix, les princes des prêtres et les docteurs de la loi se moquent de lui : il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même, qu'il descende de la croix maintenant et nous croirons en lui ; voilà le dernier période du péché, voilà l'incrédulité qui ne discute pas mais qui insulte. Ainsi donc toutes les mauvaises passions ont conspiré la perte de l'Homme-Dieu. (M. l'abbé André.).

La Chaire catholique, p. 52.

Sur la TRAHISON DE JUDAS. *Noirceur de son complot.*

Celui que je baiserai, c'est celui que vous cherchez ; saisissez-le, et emmenez-le avec précaution. Que de crimes en un seul ! que de traits odieux ! que de perfidie et de noir-

ceur! quelle chute pour un apôtre! Il était appelé à être un des fondements de l'Eglise et de notre salut, et il se fait le chef des impies, le conducteur et le guide de ceux qui font mourir le Sauveur! Quel aveuglement dans un homme qui a été le témoin des miracles de Jésus-Christ, s'il a cru que cette troupe de soldats armés était capable de l'arrêter malgré lui! Quelle perfidie de se servir du signal de la paix et de l'amitié pour trahir, pour livrer à ses ennemis un maître de qui il n'a reçu que des bienfaits! Quelle haine et quelle fureur de recommander qu'on le conduise avec tant de précaution, qu'il ne puisse échapper! Craignait-il qu'avec lui n'échappât aussi le vil prix auquel il l'avait mis? Judas est en cela le chef, le modèle et l'image des apostats, qui, ayant abandonné la foi, l'Eglise, la piété, ne respirent que haine, violence et trahison; il est le chef des hypocrites, des séducteurs, qui ne flattent et ne caressent que pour tromper, trahir, et faire tomber dans le piége qu'ils ont préparé; il est le modèle de ces âmes basses, qui, pour un vil intérêt, par un motif d'ambition et de fortune, embrassent le parti des méchants et se font les ministres de leurs passions, à quelque excès qu'elles puissent les engager; il est l'image de ces cœurs infidèles et corrompus qui, dans un état de perfection et appelés à une sainteté distinguée, cèdent aux mouvements d'une passion secrète qu'ils nourrissent, qu'ils entretiennent, et à laquelle enfin ils sacrifient tout. Que l'exemple de Judas doit nous faire trembler, et nous faire tenir sur nos gardes!

Duquesne, l'Evang. méd., t. 4, p. 162.

Son baiser est un outrage que Jésus pardonne.

Judas est un monstre d'ingratitude, le cœur le plus dénaturé qui fut jamais. On ne conçoit pas d'où peut lui venir une haine si envenimée contre son bienfaiteur et le meilleur de tout les maîtres; son action est atroce, et tout son procédé d'une noirceur sans exemple. Il n'y a rien au-dessus de cet excès de malice que la patience, la douceur, la bonté de Jésus. Ce divin Sauveur aime encore ce disciple perfide, tout indigne qu'il en est; il lui pardonne, comme dans la suite il pardonnera à ses bourreaux; il l'invite à la pénitence, il lui donne le titre d'ami, et il y a autant de sincérité et d'affection dans les paroles de Jésus, qu'il y a de perfidie et de haine dans celle de Judas. Ah! tiendrons-nous contre cet exemple de notre Maître? Nous verra-t-on, pleins de ressentiment pour la moindre offense qu'on nous aura faite, éclater en plaintes et en reproches, le cœur animé de colère, et toujours prêts à faire sentir les effets de notre vengeance? Nous verra-t-on encore implacables envers celui qui nous a offensés, lors même qu'il cherche à nous donner des marques de son repentir?

Id. ibid., p. 164.

Cause de sa chute.

Cet homme si aimé de Dieu, prévenu de ses grâces et autrefois si attaché à son service, est tombé, le dirai-je sans frémir? de la tentation au consentement, du consentement à l'avarice, de l'avarice au murmure, du murmure à la trahison, de la trahison au déicide, du déicide au désespoir, du désespoir à la mort, de la mort dans les enfers. O l'horrible chute!

Chevassu, Médit., t. 5, p. 48.

Remarquez, dit saint Augustin (tract. 10. sup. Joan.), que ce ne fut pas en vendant le Sauveur du monde que Judas commença à se perdre; le mal avait commencé de plus loin: il y avait déjà longtemps qu'il était larron et que son corps seul suivait Jésus-Christ, tandis que son cœur en était entièrement éloigné; c'est pourquoi quand vous verrez que quelque religieux aura fait quelque lourde chute, ne croyez pas que le mal ne commence que d'alors; il y avait sans doute déjà longtemps que son esprit et son cœur n'étaient plus dans la religion, qu'il ne se souciait pas de contrevenir aux règles et qu'il ne faisait ni prière, ni examen, ni aucun autre exercice de piété. Considérez dans quel précipice Judas est tombé, pour n'avoir pas réprimé les mouvements d'avidité qu'il avait pour l'argent, et apprenons de là à ne nous relâcher jamais sur les moindres choses, de peur que des commencements faibles ne nous jettent dans des suites terribles.

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét., t. 6, p. 190.

Ses imitateurs.

. . . Plût à Dieu que Judas fût le seul qui eût trahi son maître! mais, hélas! cet apôtre perfide a une infinité d'imitateurs. Nous vendons encore tous les jours Jésus-Christ, et nous donnons ses grâces et son amitié pour des plaisirs d'un moment, et pour une fumée de gloire mondaine...

Que si nous ne croyons pas avoir une telle perfidie à nous reprocher, que chacun de nous au moins rentre en soi-même, pour voir s'il a autant de zèle pour la gloire de Dieu, que de passion pour les honneurs du monde; si l'amour divin l'a dégoûté des attachements humains; s'il renonce à sa propre volonté pour être fidèle à Jésus-Christ. Si nous connaissions le fond de notre corruption, nous nous trouverions beaucoup plus remplis que nous ne pensons de l'esprit de Judas, et nous n'aurions peut-être pas moins de sujet de nous haïr nous-mêmes, que de l'avoir en horreur.

Si nous considérons encore combien de fois nous sommes entrés dans le temple du Seigneur, chargés de mille péchés que nous avions commis contre lui, combien de fois nous avons fléchi le genou devant lui, l'appelant notre père, notre roi, notre ami, quoique notre cœur fût très-éloigné de lui; combien de temps nous sommes demeurés dans sa maison, entretenant des liaisons contre lui et contre sa

loi avec le diable, le monde et la chair, qui sont ses ennemis; en combien d'occasions nous lui avons manqué de parole, après lui avoir juré une fidélité inviolable, nous ne pourrons douter qu'il ne puisse avec justice nous regarder comme de faux amis et de véritables prévaricateurs...

Je regarde avec étonnement et avec indignation le perfide Judas... Mais je ne me regarde pas moi-même. Combien de fois ai-je caché un cœur corrompu sous des apparences de piété? Combien de fois ai-je abusé de vos bienfaits pour contenter mes passions? Combien de fois ai-je donné vos grâces pour des plaisirs terrestres? Combien de fois ai-je préféré la faveur des hommes à vos divins entretiens? Combien de fois vous ai-je vendu pour des choses de néant, sans écouter vos inspirations, sans avoir égard à votre loi, et sans être touché de vos bontés? Pardonnez-moi, ô miséricorde infinie, mes infidélités passées, et le peu de confusion que j'en ai présentement, et ne permettez pas que j'y retombe jamais. N'avez-vous pas assez d'un Judas, ô mon Dieu, sans que je sois encore le compagnon de sa perfidie?... Si j'ai été un de ceux qui vous ont trahi, que je sois maintenant du nombre de ceux qui vous aiment sincèrement...

Le premier effet de la trahison de Judas fut la prise du Sauveur dans le jardin des Olives. Ce traître ayant déjà perdu toute honte, parut à la tête des soldats comme le chef de l'entreprise. Il ne faut pas s'étonner qu'un apôtre qui a quitté Dieu, soit tombé en peu de temps dans de si grands excès; puisque l'expérience nous enseigne qu'il n'y a point d'hommes plus méchants que ceux qui, après avoir été éclairés, ont abandonné la pureté de la foi, et la perfection de la vie évangélique. Quand ils ont une fois méprisé la loi de Dieu, et secoué le joug du Seigneur, ils ne gardent plus de mesures; et dégoûtés de la source des eaux vives, ils vont boire avec une avidité insatiable dans les ruisseaux empoisonnés de la chair et du monde; et l'on doit être bien plus surpris des crimes qu'ils ne font pas, que de ceux qu'ils commettent.

Alleaume, Les Souf. de N. S. J. C., t. 2, p. 333...

On crache au visage de Jésus.

. . . Les autres peines qu'il endura sont communes parmi les hommes, mais celle-ci est extraordinaire; et quoiqu'elle ne blesse ni ne tue, elle ne laisse pas d'être fort sensible, parce qu'elle est extrêmement honteuse, et qu'elle marque dans celui qui la fait beaucoup d'impudence et de brutalité, de même qu'un extrême mépris pour celui qui la souffre.

C'est une incivilité parmi nous de cracher devant une personne avec laquelle nous parlons; on se détourne d'ordinaire par respect, et il y a des peuples qui, étant d'ailleurs grossiers et barbares, se croiraient outragés si on avait craché dans leurs chambres. Mais les Juifs, bien loin d'avoir ces égards pour la personne divine du Sauveur, voulurent lui témoigner par cette injure, qu'ils ne jugeaient point de lieu plus propre à recevoir les ordures qui sortaient de leur bouche, que ce visage sacré, qui est l'objet de la vénération et de la contemplation éternelle des bienheureux.

Ils ajoutèrent encore à ce mépris mille paroles injurieuses, l'appelant maudit, imposteur, blasphémateur, perturbateur du repos public, ennemi de la loi de Dieu, hypocrite, magicien, Samaritain, possédé du démon, ministre de Belzébuth: et ils lui donnèrent plusieurs autres noms semblables, afin de justifier par là l'indignité avec laquelle ils le traitaient.

Voilà quelle fut leur occupation pendant une grande partie de la nuit.

Id. Ibid., t. 3, p. 2.

Il est souffleté par Malchus.

. . . Mais il est une autre circonstance qui donne à cet outrage un plus haut degré de malignité, c'est que celui qui s'en rendit coupable avait été l'objet de la bonté de Jésus-Christ; car beaucoup d'auteurs pensent que c'était Malchus lui-même à qui saint Pierre avait coupé l'oreille dans le jardin des Olives, et que Jésus avait guéri miraculeusement.

Comment on l'imite.

La conduite brutale et pleine d'ingratitude de ce valet vous indigne, et c'est à juste titre; mais combien de fois n'avez-vous pas frappé vous-même la face et la bouche de Jésus-Christ, en ne voulant point écouter ses paroles, en résistant à ses inspirations intérieures, en méprisant les saintes exhortations de ses ministres, et les avis paternels qu'ils vous ont souvent donnés de sa part pour changer de conduite, pour abandonner vos péchés, pour faire pénitence, et pour mener une vie sainte, parfaite et agréable à Dieu? Combien de fois, comme Malchus, n'avez-vous pas outragé le Sauveur, pour faire plaisir à votre ami, ou pour ne pas déplaire à telle ou telle personne? Ah! livrez-vous à la douleur, gémissez et demandez humblement à Jésus-Christ pardon de toutes les fautes de ce genre que vous avez commises; et tout en reconnaissant que vous ne méritez plus d'être compté au nombre de ses serviteurs, conjurez-le de se ressouvenir de ses anciennes miséricordes, de vous recevoir encore dans ses bras, et de vouloir bien toujours vous traiter comme son enfant chéri.

Pinart, La Nour. de l'âme chrét., p. 216.

Trois causes de la chute de saint Pierre et de la nôtre.

La première, c'est qu'il ne voulut point croire à la parole de Jésus-Christ, qui lui prédisait sa chute, et qu'il se fia trop en ses propres forces. La seconde, c'est qu'il s'était refroidi dans l'amour qu'il portait à son maître; il était devenu tiède, il ne le suivait

plus que de loin; il avait même fini par se séparer tout à fait de lui, et par se mêler dans la compagnie des méchants. La troisième, ce fut sa souveraine présomption qui le porta à s'exposer aux tentations, et aux occasions du péché. Or, si vous rentrez sérieusement en vous-même, et que vous cherchiez à connaître les causes de vos propres chutes, vous trouverez qu'elles sont les mêmes que celles de saint Pierre. D'abord, vous commencez par faire moins d'attention aux conseils charitables des âmes pieuses qui s'aperçoivent de votre refroidissement; vous vous rendez peu à peu infidèle aux inspirations de la grâce, vous ne voulez plus soumettre votre jugement au jugement de celui qui dirige votre conscience, quand il vous avertit des dangers spirituels que court votre âme; vous ne faites aucun cas de ses avis, ou bien vous trouvez qu'il suppose plus de péril qu'il n'y en a réellement, et que vous pouvez bien agir malgré ce qu'il vous dit. En second lieu, vous vous éloignez insensiblement de vos exercices de piété, vous ne vous en acquittez plus qu'avec froideur et dégoût, vous fréquentez moins souvent et avec moins de préparation les sacrements, et vous faites votre compagnie ordinaire de personnes peu ferventes, dissipées, légères et souvent même dangereuses. Enfin vous comptez trop sur vos propres forces. Il vous semble que quelques années, ou même quelques mois de fidélité à Dieu vous sont un sûr garant de votre persévérance; vous vous dites qu'une personne comme vous n'a rien à craindre dans telle et telle occasion, et il arrive que vous tombez lourdement. Hélas! vous en avez peut-être déjà fait la triste expérience. Oh! qu'il vous est donc nécessaire de vivre dans une crainte continuelle, si vous voulez n'avoir point de chutes profondes à déplorer! Prenez la ferme résolution de suivre dorénavant votre divin Maître avec ardeur et fidélité, et de fuir comme la peste la tiédeur dans son service, et la compagnie des personnes tièdes et dissipées. Conjurez Jésus-Christ de vous accorder la grâce de ne jamais présumer de vos forces, et de vous faire comprendre que vous n'êtes, sans le secours de sa grâce, qu'un chétif roseau que le moindre vent de la tentation peut briser et perdre à jamais.

Id. ibid., p. 239.

Sincérité de sa pénitence par ses larmes.

Larmes promptes. Pierre, pénétré de la plus vive douleur, n'attendait que le moment où il serait sorti pour donner un libre cours à ses larmes; aussitôt que le Seigneur l'eut regardé, il sortit, et aussitôt qu'il fut sorti, il commença à pleurer. Hélas! je n'ai pas encore commencé à pleurer : depuis tant de temps que j'offense le Seigneur, depuis tant de temps qu'il me rappelle à lui, mes larmes ne lui ont pas encore témoigné ma douleur. Larmes amères. Les larmes de saint Pierre furent amères, parce qu'elles avaient pour objet Dieu, et la grièveté de l'offense faite à son nom. On pleure quelquefois plutôt la honte, et les suites de sa chute, que sa chute même et l'offense de Dieu. Enfin larmes continuelles. Les larmes amères que versa saint Pierre, ne furent que le commencement de celles qu'il versa toute sa vie. On raconte de lui que toutes les fois qu'il entendait le chant du coq, il versait des torrents de larmes...

Sa pénitence couronnée par sa fidélité à sa vocation.

Pécheurs, réjouissez-vous, Pierre a péché, grièvement péché, plusieurs fois péché, et il recouvre toute l'amitié de son maître, il rentre dans sa vocation, et correspond fidèlement à sa haute destination. Il est à la tête des pécheurs, et il est à la tête des pasteurs : vous n'avez donc rien à craindre, pécheurs pénitents, ni de la part de Jésus, auprès de qui vous pouvez vous prévaloir de ce qu'il a fait pour Pierre; ni de la part des pasteurs, qui retrouvent votre faiblesse, votre perfidie, votre iniquité dans celui qui est leur chef, et qui leur a appris la douceur et la compassion qu'ils doivent avoir pour les pécheurs. Votre pénitence vous rétablira dans la grâce, et vous rendra tous les mérites que vous aviez acquis avant votre péché. Malgré votre péché, vous pouvez encore rentrer aussi avant dans les bonnes grâces de votre maître, que vous y étiez auparavant; vous pouvez lui rendre autant de gloire, et parvenir à une aussi sainte perfection que si vous n'aviez point péché. Votre péché même peut devenir pour vous un moyen et un motif de glorifier Dieu davantage, de faire de plus grands progrès dans la vertu, et de vous maintenir dans une ferveur que vous n'auriez peut-être jamais eue, si vous n'aviez pas péché.

Duquesne, L'Evang. méd., t. 4, p. 217.

Prière sur sa chute et son retour.

Je condamne, ô Jésus, le péché du premier de vos apôtres, mais n'ai-je pas le malheur de l'imiter et de le surpasser peut-être? Quand il y a quelque chose à risquer, soit en me déclarant au milieu de vos ennemis, soit dans toute autre occasion, pour la justice, pour la vérité, pour la vraie piété, ai-je le courage de vous rendre témoignage? Ai-je au moins la prudence de me retirer de ces occasions? Ah! si la chute de Pierre ne me rappelle que trop la multitude de mes fautes, que son retour vers vous, ô mon Dieu, soit aussi le modèle de ma conversion. Ainsi soit-il.

Id. ibid., p. 214.

Jésus traîné par les rues de Jérusalem.

... Parmi tous ces opprobres, on lui fit faire le matin quatre voyages. Il alla de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, d'Hérode il revint chez Pilate, et de là il fut conduit au calvaire, portant sur ses épaules la croix où il devait

être attaché : outre les deux voyages qu'il avait faits pendant la nuit, du jardin des Olives à la maison d'Anne, et de la maison d'Anne à celle de Caïphe.

Alleaume, Les Souf. de N. S. J.-C., t. 3, p. 41.

Il est mis en parallele avec Barabbas.

Barabbas était un insigne voleur, un meurtrier, un séditieux, connu et publié pour tel; et cependant tous estiment Jésus pour scélérat, plus indigne de miséricorde, plus digne de mort et plus exécrable que n'était cet infâme : *Non hunc, sed Barabbam.* Ils ne daignent pas le nommer; il leur semble que son nom souillerait leur bouche s'ils le prononçaient; *non hunc*, comme s'ils disaient : Non, le méchant, le scélérat, le vaurien, il ne faut pas le délivrer ni lui sauver la vie, mais plutôt à Barabbas.

Lejeune, Serm., t. 7, p. 216.

Même sujet.

Un Dieu mis en parallèle avec Barabbas; et à qui Barabbas est préféré par un peuple aveugle et inconstant! Hélas! combien de fois avons-nous fait à Jésus-Christ le même outrage? Combien de fois, après l'avoir reçu comme en triomphe dans la sainte Communion, séduits ensuite par nos passions, n'avons-nous pas préféré à ce Roi de gloire, ou un plaisir ou un intérêt que nous recherchions au préjudice de la Loi? Combien de fois, partagés entre notre conscience et nos passions, n'avons-nous pas renouvelé ce jugement abominable, cette indigne préférence donnée à la créature au-dessus du Créateur? Prenez garde à cette réflexion, mon frère; si vous la concevez bien, il est difficile que vous n'en soyez pas touché.

Bonnardel, Instr. fam., t. 1, p. 352.

Barabbas, image de tous les pécheurs.

Voyez ci-dessus, page 47.

Faiblesse de Pilate condamnant Jésus à la flagellation.

La crainte de déplaire aux Juifs ou d'exciter une sédition parmi eux, et par suite d'encourir peut-être la disgrâce de l'empereur, fut la principale cause de la faiblesse que Pilate montra en cette circonstance. Il avait l'autorité en main, il avait le droit de commander et de se faire obéir, et voilà que pour statuer sur le sort d'un homme innocent, il s'abaisse jusqu'à prendre l'avis ou plutôt la loi de ceux qui sont les accusateurs et les plus cruels ennemis de cet homme! Oh! dans quel abîme ne se jette-t-on pas quand on tient trop aux biens, aux honneurs, aux emplois, aux postes de ce monde? On fait de ces biens, de ces honneurs, de ces emplois comme des idoles, et plutôt que de les lâcher et de les perdre, on sacrifie ses devoirs, sa conscience, son âme, son Dieu, son éternité! Quel malheur! Et combien ce malheur est commun! Vous-même, hélas! vous avez souvent plus ou moins agi comme Pilate. Combien de fois, en effet, pour ne point déplaire à un ami ou à toute autre personne de laquelle vous attendiez quelque bien ou redoutiez quelque mal, avez-vous sans balancer pris le parti de commettre le mal, et, par là, de déplaire à Dieu lui-même? Combien de fois, plutôt que de quitter une partie de plaisir ou une occupation qui vous était agréable, avez-vous omis vos exercices spirituels et vos devoirs religieux? Combien de fois, pour ne point être tourné en ridicule ou pour échapper à une légère moquerie, avez-vous évité de paraître chrétien, quand l'occasion s'en est présentée, au risque peut-être de mal édifier ceux qui vous connaissaient? Enfin, combien de fois, pour conserver la vaine estime du monde, pour un vil intérêt, ou pour un motif encore plus méprisable, n'avez-vous pas foulé aux pieds la loi de Jésus-Christ, abandonné son service, et dit comme les Juifs, non en paroles, mais par vos actions : « Gloire au péché! mort à Jésus!... Que je perde mon Dieu, mais que je ne perde pas ce vil plaisir! Que Jésus soit crucifié, pourvu que le péché règne dans mon âme. » Quels puissants motifs de larmes abondantes, et de regrets amers!

Pinart, La Nour. de l'âme chrét., p. 325.

Douceur de Jésus condamné à être flagellé.

Observez la douceur, la paix du cœur, et le silence avec lequel ce bon Maître accepta une si dure sentence : il ne laissa paraître aucun signe d'altération d'âme, il ne se plaignit point de l'injustice qui lui était faite, et il se soumit sans rien dire à l'ordre barbare de son juge. Est-ce ainsi que vous agissez? Est-ce avec le même calme et la même douceur que vous vous comportez, quand on vous accuse et qu'on vous condamne injustement? Avec quelle vivacité, au contraire, n'exhalez-vous point alors votre indignation et ne cherchez-vous pas à vous venger? Que vos paroles sont alors dures, amères et offensantes! Apprenez donc encore une fois de votre divin Maître à dompter vos passions trop ardentes, et toujours si promptes à éclater; accoutumez-vous à recevoir les mauvais traitements des hommes avec la même résignation que celui qui voulut supporter pour vous de si durs et de si nombreux outrages.

Id. ibid., p. 328.

Sa Flagellation.

Ce supplice de la flagellation fut un des plus cruels pour notre Rédempteur, vu surtout que les bourreaux qui le flagellèrent étaient en grand nombre; suivant la révélation faite à sainte Madeleine de Pazzi, ils n'étaient pas moins de soixante (In vit. ch. 6). Chaque coup faisait une plaie, comme l'affirme saint Anselme, et les blessures s'élevèrent à plusieurs mille; car ils le flagellèrent, selon qu'écrit le père Crasset, non suivant l'usage des Hébreux, pour lesquels le Seigneur avait défendu de passer le nombre de quarante coups, mais

suivant l'usage des Romains, qui n'avaient pas de nombre fixe.

S. Liguori, Réfl. sur les Souff. de J.-C., p. 91.

Supposition touchante.

— Figurez-vous, mes Dames, qu'on vous a ravi d'entre vos bras un enfant que vous aimiez tendrement, un enfant de quinze ou seize ans, qui était votre espérance et votre consolation; figurez-vous qu'après avoir été arraché de force d'entre vos bras, on lui a lié les mains devant l'estomac, ou derrière le dos, et que l'espace d'une heure ou deux, trois ou quatre hommes à mains armées ont déchargé cinq à six mille coups de fouet sur son corps, en sorte qu'il baignait dans son sang, qu'on lui pouvait compter les os, et voir les entrailles. Pouvez-vous penser seulement sans frémir, à la supposition que je fais? C'est cependant ce que votre Dieu, votre Père, votre Sauveur a souffert pour vous : que dis-je? il a souffert infiniment encore davantage.

Prônes de Joly, t. 4, p. 342.

Pourquoi Jésus a permis sa flagellation.

— . . . Comme l'abeille bâtit dans sa ruche une infinité de petites cellules, non-seulement pour y renfermer son miel, mais encore pour y élever ses petits; de même il semble que Jésus-Christ ait voulu que son corps, par la flagellation, fût tout rempli de plaies et d'ouvertures, afin que ses enfants y pussent entrer, qu'ils y établissent leur demeure, et qu'ils y trouvassent une très-douce nourriture. Ainsi, ceux à qui le Sauveur, par une grâce particulière, fait sentir ses douleurs, et qui s'appliquent à la contemplation de ce mystère, ne se contentent pas de le regarder en général, ils en examinent toutes les circonstances; ils passent d'une plaie à l'autre, ils les considèrent en détail, et ils tirent de chacune un amour ineffable, et une nourriture divine dont leur âme est nourrie.

. . . David, qui était un homme selon le cœur de Dieu, pour avoir permis à ses yeux de regarder la femme d'un autre, tomba dans l'adultère et dans l'homicide. Salomon, que Dieu avait rendu le plus sage et le plus heureux de tous les rois qui l'avaient précédé, en donnant trop de liberté à ses sens, en vient jusqu'à adorer les dieux de ses femmes idolâtres. Si toute la sainteté de David, et toute la sagesse de Salomon n'ont pu empêcher leur chute, lorsqu'ils se sont laissé aller au plaisir des sens, quelle sera la destinée de ceux dont toute la vie se passe à chercher ce qui peut contenter leur corps? C'est pour expier et pour arrêter ce déréglement, si commun parmi les hommes, que le Sauveur a voulu que sa chair innocente fût si cruellement déchirée.

Alleaume, Les Souff. de J.-C., t. 3, p. 125.

Même sujet.

— J'entends au fond de mon cœur votre voix qui me dit : Mon fils, âme pécheresse, j'ai souffert cette grêle effroyable de coups de fouets, cette cruelle flagellation, pour vos impuretés et vos libertés criminelles, pour expier l'amour désordonné que vous aviez de votre chair, votre sensualité, vos immodesties, votre mollesse; c'est pour vous que j'ai souffert des plaies si profondes.

S. Liguori, Réfl. sur les Souff. de J.-C., p. 196.

Couronnement d'épines.

On l'accusait d'avoir voulu se faire roi et de se dire le roi des Juifs; ils s'avisèrent d'en faire un roi de théâtre, et de simuler la cérémonie de son couronnement. Ils conduisirent donc Jésus de l'endroit où il avait été flagellé dans la cour intérieure du Prétoire, où se tenaient les soldats, et quand toute la cohorte fut rassemblée, ils arrachèrent violemment au divin Sauveur la robe qu'il portait, et, par une sanglante dérision, ils lui mirent sur les épaules un vieux manteau de pourpre tout en lambeaux, en guise de manteau royal. Et comme il manquait une couronne à ce roi de dérision, ils en tressèrent une avec des épines très-aiguës, ils la lui mirent sur la tête, et l'enfoncèrent avec violence, afin que les épines lui entrassent bien avant dans la chair et lui causassent plus de tourment.

. . . Par là, il expiait les délicatesses de votre corps, les voluptés de votre chair criminelle, le luxe de vos habits, la vanité que vous en tirez, et l'orgueil qu'il vous inspire. Par là, il vous méritait la grâce de la pénitence et de la mortification, la grâce du mépris du monde, de ses pompes et de toute sa gloire. Conjurez ce divin Maître de vouloir bien vous appliquer les mérites de ses souffrances, et de vous donner l'esprit de mortification et de chasteté.

Considérez en second lieu tout ce que Jésus eut à endurer quand on le couronna d'épines. Ce supplice fut un des plus grands de sa passion. La tête est remplie de nerfs et de membranes délicates, dont la sensibilité est excessive. Or, je vous le demande, quel cruel martyre Notre-Seigneur n'endura-t-il point, quand il sentit les pointes aiguës des épines s'enfoncer de toutes parts dans les chairs de sa tête? Beaucoup de saints pensent que Jésus-Christ dut faire un miracle pour ne point mourir pendant ce supplice. Par là, il expiait ce désir de dominer qui se trouve en vous, et qui vous porte sans cesse à vous élever au-dessus des autres. Il expiait aussi tant de péchés que vous avez conçus, nourris et entretenus dans votre tête criminelle, dans votre mémoire et dans votre imagination. Il expiait encore les soins idolâtres que vous avez si souvent pris pour orner cette tête, pour la donner en spectacle et lui attirer des adorateurs. De plus, il vous méritait la grâce de l'humilité, de la douceur et de la patience...

Sachez que celui qui veut être un jour couronné de gloire avec Jésus dans le ciel, doit se résigner à être auparavant sur la terre cou-

ronné d'épines et de tribulations. Y avez-vous jamais sérieusement pensé ?

Pinart, La nour. de l'âme chrét., p. 350.

Même sujet.

. . Le sang de cet innocent agneau qu'ils venaient de répandre, ne servit même qu'à irriter leur soif; et ils inventèrent, pour le tourmenter de nouveau, un genre de supplice qui avait été inconnu jusqu'alors.

. . . Ils lui ôtèrent donc encore une fois ses habits; ils le couvrirent d'un vieux morceau de pourpre tout usé; ils lui firent une couronne de longues épines entrelacées; ils la lui mirent sur la tête, et de peur qu'elle ne tombât, ils l'enfoncèrent à coups de bâton. Les épines pénétraient de tous côtés, les unes entraient par le front et par les tempes, et sortaient auprès des yeux : les autres piquaient les nerfs, et perçaient les veines, d'où le sang coulait en abondance, et lui causaient des douleurs si aiguës, qu'il n'eût jamais pu les endurer sans mourir, s'il n'eût été soutenu par la vertu divine, qui le réservait pour la mort de la croix, et ces douleurs durèrent jusqu'à ce que le Sauveur expirât... Cette couronne, quelque douloureuse qu'elle fût, l'affligeait moins que notre ambition, et l'attachement déréglé que nous avons pour les honneurs du siècle, dont nous nous couronnons avec tant d'orgueil.

Alleaume, Les Souf. de J. C., t. 3. p. 140.

Ce supplice fut le plus long de la passion.

— Le dévot Lansperge remarque avec beaucoup de raison que ce supplice des épines fut excessivement douloureux : car elles percèrent de toutes parts la tête sacrée du Seigneur, qui est la partie la plus sensible, puisque c'est de la tête que viennent tous les nerfs et toutes les sensations; et ce tourment fut encore le plus long de sa passion, puisque Jésus porta jusqu'à la mort ces cruelles épines enfoncées dans sa tête. Chaque fois qu'on touchait ses épines ou sa tête, toutes les douleurs se renouvelaient... La quantité de sang qui coulait des plaies de sa tête était telle que son visage paraissait tout de sang... Et saint Bonaventure ajoute que ce n'était plus le beau visage du Seigneur qu'on voyait, mais le visage d'un homme écorché... Ah! épines cruelles, ingrates créatures, pourquoi tourmentez-vous ainsi votre créateur? Mais pourquoi, dit saint Augustin, adresser des reproches aux épines? Elles ne furent que d'innocents instruments; nos péchés, nos mauvaises pensées, voilà les épines maudites qui percèrent la tête de Jésus-Christ : *Spineæ quid nisi peccata?...* Après que ces barbares eurent placé sur la tête de Jésus cette cruelle couronne, il ne leur suffit pas de l'enfoncer de toutes leurs forces avec les mains, mais ils prirent un roseau pour faire l'office de marteau, et faire entrer plus avant les épines.

S. Liguori, Réc. [illegible] Souf. de J.-C., p. 99.

Pratique

— Dans les tentations, dans les projets de fortune, d'ambition ou de vengeance, dans les pensées ou les imaginations impures, pensons à la tête de Jésus couronnée d'épines; et lorsque nous souffrons dans cette partie de notre corps, songeons aux péchés que nous y avons commis; et pour les expier, unissons le peu que nous y souffrons avec ce que Jésus-Christ y a souffert lui-même pour nous.

Duquesne, L'Evang. méd., t. 4, p. 201.

On se moque de Jésus exposé à la risée du peuple.

. . . Tandis que le Sauveur était dans cette posture, les soldats destinés à le garder s'assemblèrent autour de lui, de peur qu'on ne l'enlevât; et ayant fait un grand cercle, ils se détachaient l'un après l'autre, ils fléchissaient le genou devant lui, et lui disaient par moquerie : *Je te salue, roi des Juifs* (Matth. 27. 29.) Ils prenaient ensuite le roseau qu'il avait à la main, ils lui en frappaient la tête et le visage, et renouvelaient ainsi la douleur des épines...

Alleaume, Les Souf. de J.-C., t. 3, p. 161.

Sur la dérision du nom de Christ.

— Mais ne soyons pas tellement indignés contre les Juifs, que nous oubliions que nous sommes nous-mêmes les auteurs de ces outrages, puisque c'est pour expier nos péchés et pour nous délivrer de la confusion éternelle qui leur était due, que Jésus a souffert toutes ces indignités. Vous le savez, Seigneur, qui est celui qui vous a frappé, et vous connaissez toute la malice de son action, toute l'ingratitude de son cœur et toute la perversité de son âme. Hélas! c'est moi-même, toutes les fois que j'ai péché, toutes les fois que je me suis retiré de votre divine présence, pour vous offenser plus librement, plus fréquemment et en plus de manières. Vous pouviez, Seigneur, vous épargner tant d'outrages en m'exterminant; je le méritais, mais vous n'avez pu y consentir. Vous avez mieux aimé souffrir tout, boire le calice jusqu'à la lie, pour me réconcilier avec votre Père et me sauver. Ah! quel amour, et comment vous en témoigner ma reconnaissance!

Duquesne, L'Evang. méd., t. 4, p. 203.

Voilà l'homme.

. . . Pilate le fit paraître devant le peuple avec cette couronne d'épines, et ce vieux manteau de pourpre, en disant : *Voilà l'homme* (Joan. 19. 5.); c'est-à-dire, voilà celui que vous accusez de vouloir se faire roi, voyez l'état où il est, et combien il est incapable d'une pareille entreprise. *Voilà l'homme* que vous accusez de tromper et de soulever le peuple : le peuple pourra-t-il prendre quelque créance en lui, après l'avoir vu en cet état? Que pourra-t-on craindre ou espérer de lui?

Alleaume, Les Souf. de J.-C., t. 3, p. 165.

En vain Pilate se déclare innocent.

. . . Vainement il s'est lavé les mains devant le peuple en disant qu'il était innocent du sang du juste, une tache de sang restera imprimée sur son front pendant tous les siècles, elle est ineffaçable, c'est une tache de sang divin. (M. l'abbé André.)

La Chaire catholique, p. 65

Sentiments que la condamnation de Jésus doit produire en nous.

Si, mesdames, par un excès de disgrâce à votre famille (permettez-moi de faire cette supposition), si par un excès de disgrâce à votre famille, il arrivait ou que vos amis, ou que vos enfants uniques, ou que vos enfants aînés eussent été condamnés par arrêt à perdre la tête sur un échafaud : si après avoir employé le crédit de vos amis pour solliciter les juges, ou obtenir la grâce du prince; si après avoir fait rouler le carrosse nuit et jour, après avoir chargé tous les autels d'offrandes et de sacrifices, après avoir rempli tous les tribunaux de vos larmes et de vos clameurs, pour sauver la vie à votre mari, ou à votre enfant : si après tout cela vos soins avaient été inutiles, et que vous sussiez de bonne part que l'arrêt de mort dût être exécuté, et que ce que vous aimez le plus, allât perdre la tête sur un échafaud, quelle serait votre consternation et votre douleur?

Je n'en dis pas encore assez; voici une seconde supposition que je fais. Si on venait dresser l'échafaud à votre porte, dans votre cour, à la vue de tous vos domestiques, à deux pas de votre chambre, et si vous entendiez de dessus votre siége, les valets de l'exécuteur frapper à grands coups les clous nécessaires pour arrêter les ais, et les poteaux qui doivent soutenir l'échafaud : dites-moi, mesdames, pourriez-vous bien danser, pourriez-vous bien jouer, pourriez-vous bien faire un agréable repas parmi les réjouissances et les concerts? Au contraire, je vous le demande, en quelle tristesse ne seriez-vous pas? Y aurait-il des coins assez reculés dans votre maison pour vous cacher? Auriez-vous les yeux assez secs pour ne les pas baigner de larmes? Vos joues seraient-elles assez dures, pour n'être pas cavées à force de pleurer? Vos entrailles seraient-elles assez à l'épreuve pour n'être pas émues, et votre pauvre cœur pourrait-il bien se défendre de n'être pas brisé de douleur?

Or, j'ai à vous dire que c'est un arrêt encore plus sanglant, qui a été prononcé à Jésus-Christ, le meilleur de tous les maris, et le plus aimable de tous les enfants. C'est aujourd'hui que les exécuteurs de la justice divine viennent dresser à vos yeux, et enfoncer le poteau infâme où il doit être attaché; tous les prêtres et les prédicateurs viennent frapper les clous, pour affermir les ais et le poteau de la croix, où il sera attaché. Ce n'est pas une fable, c'est une vérité constante; ce n'est pas une vaine frayeur que je vous donne, c'est ce Dieu lui-même qui vient vous apporter la nouvelle de sa mort. *Ecce ascendimus Jerosolymam*, etc.

Serait-il possible que votre cœur se déchirât de douleur pour votre mari qui dût mourir, et que vous n'en ayez point pour la mort de votre Dieu?

Prônes de Joly, t. 4, p. 270.

Jésus marchant au Calvaire.

Suivez, avec des larmes de compassion, le Sauveur s'avançant vers le lieu de son supplice; voyez combien de douleurs l'environnent de toutes parts : ses bourreaux le poussent, le tirent rudement par la corde qu'ils lui ont passée au cou, et le font tomber sous le poids de sa croix; on le force à se relever à coups de pieds et de bâton, on lui remet sa croix sur les épaules, et elle lui pèse tellement qu'elle lui meurtrit la chair jusqu'aux os; à chacun de ses mouvements, les pointes de sa couronne d'épines s'enfoncent de plus en plus dans sa tête; les innombrables plaies de son cœur le brûlent et le dévorent; le peuple l'insulte, l'outrage et le frappe comme une bête; la vue des deux larrons qui l'accompagnent le fait rougir de honte et de confusion; son visage, naguère si beau et si plein d'une douce majesté, est devenu livide; il est défiguré, couvert de boue et de crachats; ses yeux sont éteints et remplis de larmes et de sang : il n'est plus reconnaissable. Dites-moi, après cela, si vous avez le droit de vous plaindre, quand vous éprouvez quelque douleur, quand vous êtes atteint de quelque maladie, et que le feu de la fièvre dévore vos entrailles? Ah! dans ces moments, jetez les yeux sur Jésus portant sa croix, et vous trouverez dans ce spectacle la force de souffrir, non-seulement sans impatience et sans murmure, mais encore avec résignation et avec amour.

Picart, La Nour. de l'âme chrét., p. 392.

Pourquoi Simon le Cyrénéen est contraint à porter la croix de Jesus.

Pourquoi encore dans le voyage les Juifs lui ôtèrent-ils la croix de dessus les épaules, et la donnèrent-ils à porter au Cyrénéen? Peut-être parce qu'ils en avaient compassion et qu'ils voulaient alléger sa peine? Nullement, car ces hommes iniques le haïssaient, et cherchaient à le faire souffrir le plus qu'ils pouvaient. Mais, comme dit le B. Denis le Chartreux (in cap. 23, Luc.), *timebant ne moreretur in via*; voyant donc que dans sa flagellation notre Seigneur avait perdu presque tout son sang, et qu'il était tellement épuisé de forces qu'il ne pouvait presque plus se tenir sur ses pieds, et qu'il s'en allait tombant dans le chemin sous le poids de la croix, et qu'à chaque pas il était, pour ainsi dire, au moment de rendre l'âme; pour cela, afin de le conduire vivant au calvaire et de le voir mourir en croix, comme ils l'avaient résolu, afin que son nom fût à jamais infâme... ils con-

traignirent Simon le Cyrénéen à porter sa croix.

S. Liguori, Réfl. sur les Souf. de J.-C., p. 93.

Croix de Jésus-Christ. Sa hauteur.

Voyez ci-dessus, page 155.

Elle est une chaire.

Voyez ci-dessus, page 155.

Crucifiement.

. . . Une main ayant été clouée, les nerfs se retirèrent; c'est pourquoi il fallut, comme il a été révélé à sainte Brigitte, qu'on tirât violemment avec des cordes l'autre main, ainsi que les pieds, à l'endroit des clous, ce qui fit que les nerfs et les veines s'étendirent et se rompirent avec une douleur affreuse...

S. Liguori, Réfl. sur les Souf. de J.-C., p. 122.

La plus douloureuse et la plus ignominieuse station.

C'est ici, ô mon Rédempteur et mon Dieu! la plus douloureuse des stations que vous ayez faites dans le cours de votre passion, c'est aussi la plus ignominieuse : c'est la station de la mort. Les autres n'ont été que passagères pour un temps; mais celle-ci est permanente : vous y restez, vous y expirez, vous y consommez le sacrifice; c'est là l'ouvrage de l'amour inconcevable que vous avez eu pour les hommes; ce ne sont point tant les clous qui vous ont attaché et fixé à ce gibet infâme, que la charité que vous avez eue pour vos ennemis.

Id. ibid., p. 198.

Surcroît de peines.

. . . Comme il ne recevait alors aucune sorte de soulagement, le retardement de sa mort était pour lui un surcroît de peines : car s'il appuyait sa tête sur la croix, les épines dont il était couronné s'enfonçaient encore davantage. S'il voulait tenir la tête droite, l'effort qu'il était obligé de faire, lui causait une nouvelle douleur. S'il la laissait pencher par devant, il ne voyait que des objets de tristesse : les larmes de sa sainte Mère, l'abattement de ses amis, la joie et le triomphe de ses ennemis. S'il se soutenait sur les pieds ou sur les mains, sa chair se déchirait, ses plaies se dilataient, ses nerfs se rompaient. S'il voulait ôter cet appui à son corps, et le retenir comme suspendu, ses os se déboîtaient, et la violence qu'il se faisait ne servait qu'à augmenter encore sa douleur et sa faiblesse... Les sens mêmes qui sont exempts de peines dans les criminels ordinaires, avaient en lui leur supplice particulier. Ses yeux étaient tourmentés par la vue de sa sainte Mère, de ses amis et de ses ennemis; ses oreilles, par les moqueries et les blasphèmes qu'il entendait; son odorat, par la puanteur du lieu où l'on jetait les ossements des morts; son goût, par le fiel et le vinaigre; toute l'humanité, par une privation générale de secours et de soulagements.

Alleaume, Les Souf. de J.-C., t. 3, p. 280.

Jésus en croix : Livre spirituel.

Considérez Jésus en croix comme un livre tout spirituel que vous devez lire sans cesse, pour y apprendre la pratique des plus excellentes vertus. C'est le livre qu'on peut justement nommer le *livre de vie* (Apoc. 3. 5), qui en même temps éclaire l'esprit par les préceptes, et enflamme la volonté par les exemples. Le monde est plein d'une infinité de livres; mais quand on pourrait les lire tous, on n'y apprendrait jamais si bien à haïr le vice et à aimer la vertu, qu'en considérant un Dieu crucifié.

Scupoli, Le Comb. spirit., p. 202.

Réflexions sur les paroles de Jésus en croix.

C'est au dernier adieu que les amis se communiquent les plus grands secrets. Les dernières volontés et les ordonnances des hommes doivent être comme sacrées et inviolables, disent les jurisconsultes. Les paroles qu'un père dit à ses enfants, quand il est au lit de la mort, leur demeurent plus longtemps et plus vivement imprimées dans le cœur. C'est alors que les avertissements sont plus recommandables, les recommandations plus affectueuses, les affections plus cordiales, les cœurs plus ouverts et plus sincères. L'arbre qui est sur le point de mourir pousse des feuilles plus verdoyantes; la chandelle qui est près de s'éteindre, jette de plus vives flammes; le cygne qui est sur la fin de sa vie, entonne des airs plus mélodieux... Ecoutons donc les dernières paroles de Jésus, notre Sauveur, pour les graver bien avant au plus secret de notre cœur.

1re *parole* : PATER, DIMITTE ILLIS...

Mon Père, pardonnez-leur, je vous en prie par ce sang que je répands pour eux, par ces épines qui percent mon chef, par ces larmes qui coulent de mes yeux, par ces flétrissures qui sont autant de bouches qui vous demandent miséricorde; pardonnez à ces pauvres aveuglés qui ne savent ce qu'ils font, pardonnez à Pierre qui m'a renié, pardonnez à mes disciples qui m'ont abandonné, pardonnez à un tel, à un tel de la ville de N. Oui, âme choisie, vous devez le croire, car il est très-véritable que le Fils de Dieu étant en cette croix..., à l'article de la mort,... se souvenait de vous, pensait à vous, vous recommandait à son Père, vous appliquait ses mérites; à vous, dis-je, en particulier, aussi distinctement, aussi affectueusement, aussi efficacement que si vous eussiez été au pied de sa croix, et qu'il n'y eût eu que vous à racheter; comment est-ce que cela ne gagne pas votre cœur et votre amour pour jamais?... Jésus étant sur le point d'expirer, a pensé en particulier à vous, a prié son Père pour vous, et je vous prie de le

bien remarquer, de vous en souvenir, d'y penser souvent, et de vous en prévaloir: cela est de grande importance d'honorer souvent les pensées que Jésus avait sur vous en la croix, de les lui représenter, de les offrir à son Père comme un motif très-puissant pour obtenir miséricorde.

Le Jeune, Serm., t. 12, p. 399.

Même sujet.

Jésus ne se contente pas de pardonner à ses ennemis, il prie encore pour eux, il tâche même de les excuser. Ces cruels ennemis avaient répandu presque tout son sang, par les plaies dont ils l'avaient couvert; mais tout épuisé qu'il était, il trouva dans son cœur brûlant de l'amour de ses ennemis, des ressources contre ses faiblesses, et cria à haute voix pour recommander à son Père, non pas sa chère Mère, mais ses ennemis, mais ses bourreaux : *Pater, dimitte illis;* ah! mon Père, si vous voulez me donner des preuves de votre tendresse, pardonnez à mes ennemis que je regarde comme mes frères, et que je vous prie de regarder désormais comme vos enfants. Son père l'exauce quand il prie pour ses ennemis, quand il prie pour vous : le rebuterez-vous, quand il vous demandera grâce pour votre frère, que vous regardez à tort comme votre ennemi? Ne vous laisserez-vous pas émouvoir par son exemple et par ses prières? Vous n'aurez point de part aux mérites de ses prières, si vous n'écoutez celles qu'il vous fait en faveur de votre ennemi.

Nepveu, Pensées ou Réfl. chrét., t. 4, p. 351.

Même sujet.

. Jésus, au milieu de tout cela, relevant enfin son front couronné d'épines et ses yeux vers le ciel, priait et disait : « Mon père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Ce pardon généreux, sublime, inattendu, c'est la prière d'un Dieu mourant; cette prière ne peut venir que d'une extrême bonté. Avant de songer à sa mère qui est là, à ses amis qui pleurent à ses pieds, il s'oublie lui-même, et sa première pensée, son premier vœu sur la croix, sa première parole, c'est une prière, c'est un pardon pour ses bourreaux; il prie pour un Pilate qui l'a trahi, pour un Caïphe qui l'a accusé, pour un Judas qui l'a vendu, pour ses bourreaux dont la main est encore rouge de son sang, pour ce peuple qui l'a couronné d'épines, pour ces pharisiens et ces pontifes vindicatifs qui insultent à sa douleur et blasphèment à ses pieds, et il s'écrie : « Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font! »

Quoi! Seigneur : « Ils ne savent ce qu'ils font? » Permettez-moi de vous le dire : Ils ne savent que trop ce qu'ils font. Ne savent-ils pas que vous êtes l'innocence même? N'est-ce pas vous qui guérissiez leurs malades, rendiez la lumière aux aveugles, le mouvement aux paralytiques? N'est-ce pas eux qui hier encore s'écrièrent : « *Hosanna in excelsis!* .. » Ils ont donc oublié vos vertus, vos bienfaits, vos miracles et vos doctrines? Ils ont donc tout oublié? Peuvent-ils donc ne pas savoir ce qu'ils font?... Mais que suis-je pour lutter contre vos miséricordes? Et d'ailleurs n'en ai-je pas grand besoin moi-même? Et tous ici n'avons-nous pas l'immense besoin que vous disiez pour nos péchés, pour nos misères de chaque jour, cette même prière : « Pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. » Oui, nous sommes ici une immense assemblée de grands coupables qui avons plus ou moins péché, plus ou moins crucifié Jésus-Christ dans nos cœurs. Le péché, c'est une croix, croix infâme que nous portons dans nos cœurs toutes les fois que nous violons la loi de Dieu, que nous sacrifions sa volonté à la nôtre. « Mais rien n'est irrémissible, Seigneur, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font; » ils ne vous ont peut-être jamais connu : ils sont entraînés dans ce tourbillon de nuits et de jours, au milieu de misérables affaires qui font leur vie et préparent leur chute : « Ils ne savent ce qu'ils font, pardonnez-leur!... » (Serm. sur l'Agonie de N.-S. J.-C.; par M. Dupanloup.).

La Chaire cathol., p. 75.

Même sujet.

Pendant que Jésus était mourant sur la croix, les hommes ne cessaient de le tourmenter par des reproches et des sarcasmes... Et Jésus, pendant qu'ils l'insultaient, que fait-il du haut de la croix? Il demande peut-être au Père Éternel qu'il les punisse? Non, qu'il leur pardonne : *Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt* (Luc. 23. 24.). Oui, dit saint Thomas, pour montrer l'immense amour qu'il avait pour les hommes, le Sauveur demanda pardon à Dieu pour ses propres bourreaux (4 Part. quæst. 47, art. 4.). Il le demanda et l'obtint; tellement qu'après l'avoir vu expirer, ils se repentirent de leurs péchés : *Revertebantur percutientes pectora sua.*

Ah! mon tendre Sauveur, me voici à vos pieds; j'ai été un de vos plus ingrats persécuteurs, priez aussi pour moi votre Père de me pardonner. Il est vrai que les Juifs et les bourreaux en vous crucifiant ne savaient pas ce qu'ils faisaient, mais moi je savais bien qu'en péchant j'offensais un Dieu crucifié et mort pour moi. Mais votre sang et votre mort ont aussi mérité pour moi la divine miséricorde.

S. Liguori, Réd. sur les souff. de J.-C., p. 150.

2e *parole de Jésus en croix :* HODIE MECUM ERIS IN PARADISO.

. . . Sur quoi il nous faut admirer et redouter l'abîme épouvantable des jugements de Dieu, de voir que Jésus ne convertisse néanmoins que l'un de ces voleurs, qu'il laisse perdre si près de lui ce pauvre larron qui est à sa gauche. Pour vous faire connaître, ô âme! que si vous persévérez au péché jusqu'à la mort,... vous ne vous convertirez pas; car vous n'aurez pas la moitié autant de secours et occa-

sions de vous convertir qu'en eut ce larron impénitent. Jésus en voulut convertir un pour montrer quelquefois des priviléges extraordinaires; mais il n'en voulut convertir qu'un pour faire savoir qu'il ne le fait que fort rarement, et que c'est une extrême folie d'espérer une faveur si particulière qu'il ne vous promet point en l'Ecriture, et qu'il n'a pas même accordé à ce pauvre infortuné qui partageait sa peine et qui était tout arrosé de son sang précieux.

Le Jeune, Serm., t. 12, p. 402.

3e *parole* : MULIER, ECCE FILIUS TUUS.

Quand la très-sainte Vierge désolée entendit que Jésus priait même pour ses ennemis,... elle conçut une vive espérance de recevoir encore de sa bouche quelque parole de consolation .. Le Fils regardant sa Mère avec ses yeux tout couverts de sang, et tout baignés de larmes, et lui montrant son apôtre saint Jean, lui dit d'une voix lugubre : *Mulier, ecce filius tuus.*

Id. ibid., p. 404.

Mais qui dira les douleurs, les angoisses et les déchirements affreux du cœur de cette mère qui l'adorait? Qui dira le retentissement des coups du Calvaire dans ses entrailles? Qui dira surtout le renversement de cette âme entière, lorsque son fils, du haut de sa croix, tournant vers elle un dernier regard, lui dit d'une voix mourante : « O vous que je ne puis plus nommer ma Mère, voilà donc votre fils! Ce disciple que j'aime, vous l'adoptez, et avec lui tous ceux pour lesquels je meurs; ils deviennent vos enfants, car je vous les donne. » Les divines paroles allaient se graver en caractères de flamme dans le cœur de Marie, et y porter avec une angoisse excessive un amour tout divin pour nous, un amour de mère; elle nous adopta, nous devînmes ses enfants les plus chers. (M. Dupanloup, Serm. sur l'Agon. de N.-S. J.-C.).

La Chaire cathol., p. 81.

Apostrophe à Marie. Jésus-Christ endura quelque chose du supplice des damnés.

Vierge sainte, vous êtes maintenant dans la gloire; moi, je suis dans l'exil : écoutez la voix d'un exilé! Mes regards tombent ici sur un auditoire chrétien; je vois des hommes, je vois des femmes; ces hommes, ces femmes, voilà vos fils et vos filles, protégez-les; protégez les habitants de cette paroisse; priez le Dieu du calvaire qu'il les guide dans la voie du salut qui lui a coûté si cher. Priez-le aussi, ah! priez-le qu'il conserve aux pères et aux mères leurs chers enfants, car vous savez trop par vous-mêmes ce que c'est que de les perdre. Croyez-vous après tout cela, mes frères, que le Sauveur, qui aimait tant sa mère, ne souffrît pas de ses incomparables douleurs? Ah! il en souffrit infiniment. Les torrents d'amertume qui débordaient du cœur de la mère, allaient ensuite, dit saint Bernard, engloutir celui de son fils : *Repletà matre ad filium redundavit inundatio amaritudinis.* Ainsi donc Jésus, dans son abandon, ne put recevoir aucune consolation; c'est ce que méritait le péché. A ce que je viens de dire, j'ajouterai, et cela vous étonnera peut-être, mais cela est pourtant vrai, qu'il endura quelque chose du supplice des damnés. Il le fallait bien, puisque le péché mérite la damnation éternelle. La damnation éternelle était impossible en lui; il en éprouva néanmoins comme une espèce de commencement; ce fut alors qu'il se plaignit d'être abandonné non pas par son père, mais par un Dieu terrible qui foudroyait le calvaire, voulant par là nous donner cette grande leçon, que le péché mérite à la fois et la haine des hommes, et la colère et la réprobation du ciel (M. l'abbé André.).

Ibid., p. 58.

4e *parole de Jésus* : QUARE ME DERELIQUISTI?

La douleur que Jésus reçut dans sa passion de la compassion de sa Mère, fut bien une des plus grandes de celles qu'il a endurées; mais ce ne fut pas la plus grande. La désolation qu'il reçut de la part de son Père fut le comble de ses douleurs; il s'en plaignit amoureusement, disant : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? Par ce délaissement il ne faut pas s'imaginer que la divinité ait abandonné les parties de l'humanité...

Mais cet abandonnement consiste en ce que la divinité laissa endurer l'humanité sans aucun rafraîchissement en la partie inférieure de l'âme... Sur la croix, il ne se plaint pas des épines, des clous, des crachats et moqueries, mais de cet abandonnement; néanmoins comme au jardin, après avoir témoigné la répugnance naturelle qu'il avait des tourments, il se présente courageusement aux bourreaux, ainsi sur la croix, après avoir montré combien ce délaissement lui était sensible, par une généreuse résolution, il violente son esprit, et désire endurer encore davantage, disant : *Sitiô.*

Le Jeune, Serm., t. 12, p. 408.

5e *parole de Jésus* : SITIO.

Le tourment de la soif est un des plus grands qu'on puisse souffrir. La soif de Jésus devait être extrême, après tant de souffrances et tant de sang répandu. Il a souffert ce tourment pour expier nos intempérances, pour nous animer à supporter le jeûne, à souffrir avec lui, et pour nous engager à souffrir la soif, en soulageant celle de notre prochain quand il en a besoin. Quel contraste monstrueux! Jésus en croix tourmenté par la soif, et un chrétien à table se livrant à des excès dont la nature a horreur! Outre cette soif naturelle, Jésus en avait une autre qui était celle de notre salut, de notre sanctification, de notre perfection. Soulageons son tourment par notre fidélité à sa grâce, et ne l'augmentons pas par nos infidélités.

Duquesne, l'Evang. med., t. 4, p. 347.

Même sujet.

. . . Et vous, quelles sont les choses dont vous avez soif? Ah! vous avez soif des grandeurs de ce monde, des plaisirs, du repos; vous avez soif des richesses, et des réjouissances fragiles et périssables de cette terre! Où est cette soif brûlante d'amour de Dieu, de souffrances, de mortifications, d'humiliations qui fut l'apanage de tous les saints? Où est ce désir ardent d'opérer votre salut, et de prendre les moyens de l'assurer? Avez-vous jamais une seule fois eu la ferme volonté de vous détacher sincèrement de toutes les choses d'ici-bas, pour n'avoir plus à soupirer qu'après les biens du Paradis!...Vous rougissez en pensant à ce que vous êtes, et certes, vous avez bien raison. Prenez donc la résolution d'exciter dorénavant en vous cette soif des biens de l'éternité, et demandez-la humblement à Jésus-Christ.

Pinart, La Nourrit. de l'âme chrét., p. 433.

Même sujet.

. . . Nous devons considérer que nous sommes plus cruels que les Juifs, si, le voyant mourir dans la soif ardente qu'il a de notre salut, nous lui refusons le soulagement qu'il nous demande, c'est-à-dire, si nous ne voulons pas quitter nos péchés qui lui donnent la mort, suivre l'exemple de sa sainte vie et l'aimer de tout notre cœur.

Allcaume, Les Souf. de N.-S. J.-C., t. 3, p. 402.

6e parole de Jésus : CONSUMMATUM EST. *Tout est consommé. 1° Dans quel sens Notre-Seigneur dit-il cette parole?*

Jésus, ayant donc pris le vinaigre, dit : Tout est consommé. C'est-à-dire, tous les oracles des prophètes qui regardaient ma personne, ma vie et ma mort, sont accomplis; tous les points de la loi, toutes ses ordonnances, toutes ses figures sont remplies; toutes les volontés de mon Père sont exécutées; tout le prix de la rançon des hommes est payé; toute l'œuvre de la rédemption, de la réconciliation, de la justification des hommes est achevée; toute la fureur des démons est épuisée, tous les tourments sont finis, mon sacrifice est accepté, l'holocauste est consommé, ma victoire est complète, il ne me reste plus qu'à mourir, et je meurs. Je me réjouis, ô mon Sauveur, de ce que vous êtes parvenu si glorieusement à la fin de vos immenses travaux. J'applaudis à votre victoire. Mais quelles actions de grâces vous rendrons-nous? car enfin c'est pour nous que vous avez vaincu, que vous avez souffert, que vous avez obéi, que vous avez payé, que vous vous êtes sacrifié, que vous vous êtes consumé, c'est pour nous que vous prononcez cette parole : *Tout est consommé*, afin qu'elle pénètre nos cœurs, qu'elle nous rassure contre la rigueur de vos jugements, qu'elle nous embrase d'amour, et nous serve d'exemple.

2° Dans quel sens le mourant doit-il dire cette parole?

Un chrétien, à l'article de la mort, doit dire avec proportion, comme Notre-Seigneur : *Tout est consommé.* J'ai combattu selon mes forces, j'ai achevé ma course, j'ai gardé ma foi, j'ai été attaché à l'Eglise, et je meurs dans son sein; j'ai observé la loi de Dieu, j'ai fait ce qu'il m'a commandé, j'ai évité ce qu'il m'a défendu, j'ai embrassé l'état où il m'a appelé, j'ai rempli les devoirs qu'il m'a imposés, je l'ai aimé par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même, j'ai subi les épreuves où il m'a mis, et j'ai reçu de sa main l'adversité et la prospérité avec actions de grâces et résignation. Si je l'ai offensé, je lui en ai demandé pardon, et j'ai pardonné à ceux qui m'avaient offensé, afin qu'il me pardonnât; si je me suis souillé par le péché, je me suis lavé dans le sang de mon Sauveur et dans le sacrement de pénitence; s'il me reste quelque dette à payer, mon Sauveur a payé pour moi; j'unis mes souffrances aux siennes, mon sacrifice au sien, ma confiance est toute en lui : j'ai reçu le dernier gage de son amour et le dernier remède à mes péchés, il ne me reste plus qu'à mourir, et volontiers je meurs avec lui. Ah! que ne devons-nous pas faire pour nous mettre en état de pouvoir penser et parler ainsi à l'heure de la mort! Ah! l'heureuse mort que celle qui termine une pareille vie, et qui se consomme dans de tels sentiments!

3° Dans quel sens le pécheur mourant dans l'impénitence peut-il dire cette parole?

Le pécheur, à l'article de la mort, peut aussi dire cette parole, mais en l'appliquant à un objet différent. *Tout est consommé :* plaisirs, honneurs, richesses, luxe, grandeurs, amusements, festins, voluptés, tout est passé, tout est fini; corps, âme, esprit, forces, santé, parents, amis, tout est perdu, j'ai fait tout servir au péché : *tout est consommé*, il ne me reste que le péché. Insensé que j'ai été, je me suis attaché à des biens passagers, et ils sont passés; à des biens périssables, et ils ont fui; à des grandeurs temporelles, et le temps est fini, et avec lui tout est fini, *tout est consommé*, il ne me reste plus que l'éternité. Je meurs, et, en mourant, je perds tout ce que j'avais recherché; la mort m'arrache à tout ce que j'avais aimé. Je meurs, et j'entre dans un abîme qui m'est inconnu, où je n'ai pour guide que mon désespoir, où je ne puis trouver qu'un jugement terrible et un supplice sans fin. O Dieu, quelle mort, mais aussi quelle vie! Evitons celle-ci, si nous ne voulons pas éprouver celle-là.

Duquesne, L'Evang. méd., t. 4, p. 349.

7e parole de Jésus : PATER, IN MANUS TUAS...

Voyez si vous vivez de manière à pouvoir, à votre dernier jour, dire à Dieu avec confiance : *Mon Père je remets mon âme entre vos*

mains. Voyez qui vous avez servi jusqu'à présent, de Dieu ou du monde, des plaisirs, des honneurs et des richesses ; et sachez que si vous avez servi tout autre chose que Dieu, vous ne pourrez point réellement avec raison espérer de lui votre récompense, ni lui recommander votre âme avec confiance.

Pinart, La Nour. de l'âme chrét., p. 435.

Jésus triompha de l'incrédulité dans ses souffrances. Honneur à la croix Elle se trouve partout aujourd'hui. Gloire à Jésus.

. . . Elle lui demandait... des miracles; ne venait-il pas d'en faire de très-grands? Quand ses ennemis étaient venus pour le prendre, voulant leur faire connaître qu'il se livrait volontairement à eux, il leur avait dit : Que cherchez-vous? et ils étaient tombés à terre. Un des siens s'était servi du glaive et il en avait frappé un des gens du grand-prêtre; le Sauveur l'avait guéri à l'instant. L'incrédulité a demandé des miracles, eh bien! des miracles vont lui être donnés. Le Christ est mort, mais il est mort comme Samson qui ensevelit les Philistins dans sa ruine. Il est mort comme Jacob qui croisa ses bras pour bénir Ephraïm et Manassé. Il est mort, mais sa puissance subsiste. Tout mort qu'il est, c'est encore Josué qui arrête le soleil dans sa course. Ce grand astre a perdu son rayon, il n'apparaît plus dans les cieux que comme un corps mort qui roule dans un grand linceul. Le voile du temple, devenu désormais inutile, se déchire depuis le haut jusques en bas. La nature tout entière se lève pour confondre l'incrédulité. Les rochers crient et se brisent à contre-sens. La mort, qui avait cru vaincre l'Homme-Dieu, s'avance vaincue elle-même ; elle rend ses captifs. Tout est confondu, les habitants de l'autre monde apparaissent dans le nôtre, la terre tremble, elle semble prête à s'évanouir, elle chancelle, selon l'expression d'Isaïe, comme un homme dans l'ivresse. Au milieu de l'obscurité et de la confusion survient le remords. Beaucoup de Juifs se frappent la poitrine. Une voix solennelle s'écrie : *Cet homme était vraiment le Fils de Dieu!* Bientôt, en effet, les instruments de son supplice vont devenir glorieux. Les clous qui ont percé ses pieds et ses mains sont comme celui qui perça la tête de Sisara; ils ont blessé l'incrédulité à mort. Et sa croix, sa croix n'est plus un objet de honte et d'infamie, c'est le char de son triomphe. La croix, c'est la verge de Moïse qui surmonte l'endurcissement de Pharaon et le submerge dans les flots. C'est la verge d'Aaron qui, malgré son aridité, porte des fleurs et des fruits; c'est l'arbre dont parle saint Jean dans son Apocalypse, ses feuilles guériront les nations : oui, mes frères, la croix, c'est l'arbre qui sauvera le monde qu'un arbre avait perdu. Vainement les puissances de la terre se lueront-elles pour proscrire la croix ; la croix sera plantée sur les palais des puissances de la terre. Ces disciples, ces apôtres que vous avez vus si timides, si lâches, iront héroïquement la porter, teinte du sang de leur maître et du leur, jusques chez les peuples les plus reculés : elle prendra racine partout. En effet, où ne la trouvons-nous pas maintenant? Nous la rencontrons sur nos places publiques ; elle a reparu dans nos tribunaux, elle est le plus bel ornement de nos jeunes vierges, elle brille sur le sein des enfants et sur la poitrine des braves échappés aux dangers des batailles, elle protége la chaumière du pauvre, elle a une place distinguée dans la maison du riche, elle veille sur les tombeaux de nos aïeux; quand le monde sera détruit, elle apparaîtra sur les débris du monde. Elle brillera au grand jour du jugement entre les mains de la victime du Golgotha. Ecrions-nous donc: Gloire à la croix! gloire à Jésus! Oui, gloire à Jésus qui a bien voulu être assailli par toutes les iniquités et qui a paru devant elles comme un sourd qui n'entend pas et comme un muet qui n'a pas de réplique dans la bouche! Gloire à Jésus qui, pour nous sauver, a paru comme le rebut des hommes et comme le réprouvé du Très-Haut! Gloire à Jésus qui, en répandant son sang pour nous, a été le vainqueur du péché et qui a détruit en grande partie les maux physiques qui en sont la suite! Gloire à Jésus qui, en endurant le trépas des esclaves, a aboli tout à la fois l'esclavage spirituel et l'esclavage temporel! Gloire à Jésus, à Jésus crucifié, qui a établi le règne de toutes les vertus et détruit le règne des vices et de l'immoralité. (M. l'abbé André.)

La Chaire cathol., p. 67.

Invocation à la croix.

. . . O croix! croix salutaire, autrefois infâme et maintenant adorable, je n'invoque que vous; vous êtes notre unique espérance; soutenez ma faiblesse, donnez-moi des forces pour remplir cette laborieuse carrière; donnez-moi des paroles qui attendrissent les cœurs, et que, touchés d'un sentiment de religion sincère, nous venions tous à vos pieds et entre vos bras cacher notre confusion et notre repentir! (M. Dupanloup.)

La Chaire cathol., p. 74.

Apostrophe au pécheur sur les souffrances de Jésus.

Voyez ci-dessus, page 271.

Mort de Jésus.

. . La perte d'un ami, d'un parent suffit souvent pour nous plonger dans la plus vive tristesse : aujourd'hui nous avons plus que tout cela à pleurer et à regretter ; c'est un Dieu qui, n'écoutant que son amour, s'est chargé lui-même d'effacer la trace de nos iniquités, un Dieu qui, pour assurer notre félicité, n'a pas hésité à souffrir le supplice le plus cruel que les hommes aient pu inventer. Ne mettons donc pas de bornes à notre affliction et à notre reconnaissance; que la mort du Sauveur ranime en ce jour toute notre piété; joignons les

accents de notre douleur à ceux de l'Eglise, et pénétrons-nous bien de cette vérité, que ce serait un signe presque certain de notre endurcissement et de notre réprobation, que de rester insensibles aux souffrances et à la mort d'un Dieu qui s'est montré lui-même si zélé pour notre bonheur éternel.

Godescard, t. 18, p. 385.

Nous devons renoncer à nous-mêmes et imiter Jésus-Christ en portant la croix.

. . . *Suivez-moi* (Matth. 9. 9.); *je suis la voie, la vérité et la vie* (Jean, 14. 6.).

Sans la voie on n'avance pas, sans la vérité on ne connaît pas, sans la vie on ne vit pas. Je suis la voie que vous devez suivre, la vérité que vous devez croire, la vie que vous devez espérer.

Je suis la voie qui n'égare point, la vérité qui ne trompe point, la vie qui ne finira jamais.

Je suis la voie la plus droite, la vérité souveraine, la véritable vie, la vie bienheureuse, la vie incréée.

Si vous demeurez dans ma voie, *vous connaîtrez la vérité; et la vérité vous délivrera* (Jean, 8. 32), et vous obtiendrez la vie éternelle.

Si vous voulez parvenir à la vie, gardez mes commandements (Matth. 19. 17.).

Si vous voulez connaître la vérité, croyez en moi. Si vous voulez être parfait, vendez tout.

Si vous voulez être mon disciple, renoncez à vous-même.

Si vous voulez posséder la vie bienheureuse, méprisez la vie présente.

Si vous voulez être élevé dans le ciel, humiliez-vous sur la terre.

Si vous voulez régner avec moi, portez la croix avec moi.

Car les serviteurs de la croix trouvent seuls la voie de la béatitude et de la vraie lumière.

. . . Seigneur Jésus, qu'il soit fait selon votre parole et votre promesse : rendez-moi digne de ce bonheur.

J'ai reçu, j'ai reçu de votre main la croix; je l'ai portée et je la porterai jusqu'à la mort, telle que vous me l'avez imposée.

Certes, la vie d'un bon religieux est une croix; mais elle conduit au paradis.

J'ai commencé, il ne m'est plus permis de regarder en arrière; il n'y a plus à s'arrêter.

Courage, mes frères ! marchons ensemble; Jésus sera avec nous.

Pour Jésus, nous nous sommes chargés de cette croix, continuons pour Jésus de porter la croix. Il sera notre soutien, celui qui est notre chef et notre guide.

Voilà notre Roi qui marche devant nous; il combattra pour nous.

Suivons-le avec courage; que nul n'appréhende les terreurs; soyons prêts à mourir généreusement dans cette guerre, et ne souillons pas notre gloire du crime d'avoir fui la croix.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 56.

Résurrection de Jésus-Christ, prouvée par l'incrédulité de saint Thomas.

Je conviens que Thomas se montra d'abord incrédule, mais son incrédulité, comme le remarque fort bien saint Grégoire, est une preuve encore plus forte de la vérité et de l'authenticité du miracle : pourquoi ? Parce que saint Thomas ne crut la résurrection du Sauveur que quand il eut vu, que quand il eut touché ce corps adorable ressuscité. Sa déposition est donc d'une nature à satisfaire les plus incrédules, surtout quand son témoignage se soutient dans les tortures, et qu'il le scelle de son sang.

Roissard, la consol. du chrét., p. 181.

JEUNE.

Loi universelle.

Dès les premiers siecles, la loi du jeûne était, dans l'Eglise, une loi universelle. « Il n'y a pas une île, dit saint Basile, pas un continent, pas une ville, pas un coin de la terre où cette loi du jeûne ne soit connue : soldats, voyageurs, matelots, marchands, l'entendent publier partout, et s'y soumettent avec une humble docilité : que personne donc ne s'en croie exempt. Tout chrétien, quel que soit son pays et son rang, est compris dans le précepte : les Anges inscrivent les noms de ceux qui l'observent ponctuellement : craignez qu'en vous montrant réfractaire, le vôtre ne soit effacé de la liste des serviteurs fidèles. »

Godescard, t. 19, p. 208.

Sa nécessité.

« Jeûnez, dit saint Basile (Hom. 1. de jejun.), parce que vous avez péché; jeûnez encore pour ne plus pécher. »... « La pénitence, sans le jeûne, dit saint Basile (Serm. de jejun.), est vaine et infructueuse. Pour satisfaire à la justice éternelle, il faut joindre aux larmes du repentir la pratique du jeûne. » Quel est donc l'homme qui osera avancer que le jeûne lui est inutile, qu'il n'a ni péchés à expier, ni chutes à craindre? Qui osera se croire plus saint que le fils d'Elisabeth ? Chrétiens aveugles et présomptueux, toute votre vie ne vous accuse-t-elle pas au tribunal de votre conscience ? N'avez-vous pas à expier des péchés sans nombre ? Péchés de malice, de faiblesse, d'omission, de négligence, d'ignorance volontaire ? Péchés de pensée, de parole, d'action, qui ont souillé votre âme et toutes ses facultés, votre corps et tous ses sens ? Péchés contre Dieu, le prochain et vous-mêmes, péchés publics et secrets, péchés de scandale, de complicité, ou dont vous avez été l'occasion volontaire, péchés d'habitude auxquels vous ne songez pas, tant ils vous sont familiers, mais dont Dieu saura révéler la

malice, au dernier jour? Enfin, péchés de toute espèce que vous avez multipliés à l'infini, et qui surpassent, en nombre, les cheveux de votre tête? Cependant quelle pénitence avez-vous faite jusqu'ici, et quelle pénitence faites-vous encore? Hélas! si nous en comparons les faibles efforts avec les maximes de l'Évangile, avec la rigueur des saints canons, avec la doctrine des Pères de l'Eglise, et la vie austère des saints pénitents de tous les siècles, combien nous trouverons-nous loin du terme que nous devrions atteindre?

Id., t. 19, p. 210.

Même sujet.

Si le jeûne et les autres mortifications corporelles ne sont pas nécessaires au salut, comme le prétendent certaines gens, il faut brûler l'Evangile et toute la Bible. Pourquoi, en effet, Moïse jeûna-t-il quarante jours et quarante nuits, avant de recevoir les tables de la Loi? Pourquoi les Israélites recouraient-ils au jeûne, quand ils voulaient obtenir de Dieu quelque grâce particulière, ou qu'il fît cesser quelque fléau? Pourquoi David, Daniel, Judith, Esther, s'humilièrent-ils par le jeûne? Pourquoi les Ninivites se condamnèrent-ils au jeûne, à l'annonce que leur fit le Seigneur qu'il allait les détruire, s'ils ne se hâtaient de faire pénitence?

De l'Ancien Testament passons au Nouveau. Jean-Baptiste jeûne dans le désert, dès sa plus tendre jeunesse. Jésus-Christ jeûne; les apôtres jeûnent; tous les saints ont jeûné, tous les chrétiens qui font profession de vivre avec piété en Jésus-Christ, jeûnent; et l'Eglise l'ordonne sous peine de péché mortel, pendant le Carême et à certaines époques de l'année.

Bonnardel, Instr. fam., t. 1, p. 255.

Réponse à l'objection : le jeûne incommode.

Ah! l'on jeûne deux ou trois jours : et parce qu'on sent quelque légère indisposition, voilà qui est fait : le jeûne incommode, dit-on; on le laisse là.

Je ne puis dormir à l'ordinaire.

Eh! sans doute, le jeûne incommode, il affaiblit le corps; mais c'est précisément pour cela qu'il est établi. Vouloir jeûner sans que le corps en souffre, ce serait un jeûne sans effet; mais, ajoutez-vous, je ne puis pas dormir aussi bien qu'à l'ordinaire. Je réponds que le jeûne consiste encore à retrancher sur le sommeil. Eh! ne vous arrive-t-il jamais de passer une partie de la nuit à vous divertir, quoique ces veilles vous incommodent? Ne faites-vous jamais aucun excès dans le boire et le manger, quoique le moindre excès vous soit nuisible? Y regardez-vous de si près quand il s'agit de vos plaisirs? Non : vous ne pensez donc à votre santé, que lorsqu'il s'agit de faire pénitence, et d'obéir à l'Eglise? Où est la bonne foi?

Id. ibid., p. 262.

L'Eglise comparée à une bonne mère qui a des enfants malades.

On dit que l'Eglise est une bonne mère, qu'elle aime bien ses enfants; ne serait-on pas tenté de penser le contraire, en voyant qu'elle leur impose une pénitence si rigoureuse?

Toujours jeûner, se priver de ce qui peut flatter le goût, n'est-ce pas bien dur? — Oui, c'est dur; mais ne sera-t-il pas encore plus dur de brûler dans le purgatoire et même dans l'enfer, puisque c'est là où iront ceux qui ne veulent pas faire pénitence?

Que fait donc l'Eglise pour éviter ce malheur? Elle fait ce que font tous les jours des mères pour sauver de la mort ceux de leurs enfants qui en sont menacés par une maladie sérieuse; ces mères les forcent, n'est-il pas vrai, à prendre des remèdes dégoûtants par leur amertume, et quoiqu'ils pleurent et se débattent pour les repousser, elles y sont insensibles; cessent-elles pour cela de les aimer? Non. Au contraire, elles font voir qu'elles les aiment, qu'elles craignent de les perdre. De même, comme l'Eglise sait qu'il n'y a que la pénitence qui sauve de la mort éternelle, elle force ses enfants à prendre ce remède salutaire : toutefois elle n'ignore point qu'il a son amertume; qu'ils souffriront un peu, en en faisant usage; c'est égal, elle ne fait pas attention à cela, elle est insensible à leurs plaintes, et en cela elle montre qu'elle les aime, qu'elle souhaite ardemment leur bonheur, tandis que ceux d'entre eux, qui sont rebelles à ses instances et à ses préceptes, font voir qu'ils sont ennemis d'eux-mêmes, puisque, pour s'épargner quelques privations passagères, ils se dévouent à des supplices épouvantables dans l'éternité.

Gossart, Science prat. du catéch., p. 265.

Les plus mortifiés vivent plus longtemps.

Les hommes les plus mortifiés sont ceux qui ont poussé plus loin leur carrière. Les anciens Pères du désert, qui ont jeté un si vif éclat par la vie sainte et pénitente qu'ils ont menée, en sont des preuves frappantes. Saint Paul, premier ermite, qui ne buvait que de l'eau et ne mangeait qu'un petit pain tous les jours, vécut jusqu'à l'âge de 113 ans. Saint Paphnuce, saint Sabas et saint Jean d'Egypte parvinrent à près de cent ans. Saint Antoine, dont la vie était si austère, ne mourut qu'à 105 ans. Saint Jean le Silenciaire, saint Théodose abbé, saint Jacques, ermite de Perse, atteignirent également 104 et 105 ans... Or, si dans les climats brûlants de la Syrie et de l'Egypte, où on vit moins longtemps que dans les pays plus froids et plus tempérés, on voyait de fréquents exemples de longévité parmi ceux qui offraient à Dieu leurs corps comme une hostie vivante, quels avantages pour la santé résulteraient de l'observation des règles d'une pénitence plus facile, telle que l'Eglise la pres-

crit actuellement? Combien de personnes de mauvaise santé trouveraient dans le jeûne un remède efficace pour se rétablir?

Id. ibid., p. 271.

Exactitude de Louis XVI à jeûner.

Religieux observateur du jeûne, Louis XVI ne s'en permit pas une seule infraction pendant sa vie, et ne sut jamais faire d'un prétexte la raison d'une dispense. Un jour de carême, qu'il se disposait pour une chasse, on vint prendre ses ordres pour l'heure du souper : « Comment, souper! répond le roi; est-ce que nous ne sommes plus dans le carême? » On lui fait observer que la chasse qu'il se propose sera fatigante, et que le soir il aura faim. « La réflexion est juste, reprend-il, mais ma chasse n'est pas de précepte, » et sur-le-champ il fit donner contre-ordre à ses équipages.

Id. ibid., p. 274.

Belle réponse du cardinal Osius.

Le cardinal Stanislas Osius... jeûnait de la manière la plus austère pendant tout le carême, ainsi que tous les autres jours où le jeûne était prescrit par l'Eglise. Plusieurs de ses amis le priaient d'adoucir son jeûne, de peur de ruiner sa santé, et pour le bien de l'Eglise à laquelle il était si utile. L'illustre cardinal leur répondit : « Je cherche mes intérêts, en tâchant de bien observer le carême et les autres jeûnes de l'Eglise. Mon dessein est de vivre longtemps; il est dit dans les commandements de Dieu qu'il faut honorer son père et sa mère pour vivre longuement. Mon père, c'est Dieu qui est au ciel, et ma mère, c'est l'Eglise qui est sur la terre. Or, Dieu mon père me commande de jeûner, et l'Eglise ma mère me prescrit les jours où je dois jeûner. C'est de bon cœur que j'obéis à l'un et à l'autre. J'espère qu'en considération de mon obéissance, j'obtiendrai une vie éternelle et parfaitement heureuse. »

Id. ibid., p. 274.

Les jeûnes longs et excessifs sont désapprouvés.

Saint Jérôme dit : « Je désapprouve les jeûnes longs et excessifs ..Dans un long voyage, on doit ménager ses forces, de peur qu'en courant trop vite, on ne succombe au milieu du chemin... »

Godescard, t. 14, p. 1[illegible]7.

Voyez encore : CARÊME, CENDRES.

JEUX DE CARTES.

Anecdote de saint Bernardin de Sienne.

Saint Bernardin de Sienne ayant prêché un jour avec beaucoup de force et de zèle contre les jeux de cartes et de hasard, toucha tellement les habitants de la ville, dans laquelle il prêchait, qu'ils lui apportèrent les cartes, les dés, et les autres instruments de jeu, pour que le saint les brûlât lui-même. Un homme, qui trafiquait de ces sortes de marchandises, vint se plaindre au saint que ses sermons l'avaient ruiné. « Au lieu d'imprimer des cartes, dit Bernardin, faites des images du saint Nom de Jésus, et vous aurez bientôt réparé vos pertes. » Le marchand suivit son conseil, et s'enrichit en peu de temps.

Id., t. 19, p. 159.

JEUX DE MAINS.

Ils sont dangereux : Histoire.

Le Père Velli, de l'Oratoire, confessait un jeune homme qui avait coutume de badiner avec ses sœurs. Fidèle disciple de Philippe de Néri, ce confesseur dit plusieurs fois à son jeune pénitent de ne plus le faire; mais le jeune homme, qui était innocent, se scandalisa d'entendre son confesseur lui répéter la même chose. Le Père Velli s'en aperçut, et un jour il lui dit : « Vous ne faites aucun scrupule de cela, n'est-ce pas? — Non, mon père, je ne m'en fais aucun scrupule. — Allez trouver le Père Philippe, ajouta le confesseur, et demandez-lui ce qu'il en pense. » Il y alla, et Philippe l'ayant entendu, lui demanda ce qu'il étudiait. « La logique, lui répondit le jeune homme. — Eh bien! sachez, lui dit l'habile directeur, que le démon est un très-habile logicien qui apprend à faire les abstractions, et à dire femme et non pas sœur. » Le jeune homme en demeura convaincu, et dès ce moment il cessa de badiner avec ses sœurs. C'est ainsi que, maître expérimenté, Philippe se montrait sévère, lorsqu'il s'agissait d'éloigner l'occasion de péché formel.

Gaume, Man. des Confess., p. 263.

JOIE SPIRITUELLE.

Marque de la grâce de Dieu.

Saint Bonaventure répétait souvent cette maxime : « La joie spirituelle est la marque la plus certaine de la grâce de Dieu qui habite dans une âme. »

Godescard, t. 10, p. 86.

Anathème à la fausse joie.

Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez dans l'affliction et dans les pleurs! Quel est donc leur crime? Notre-Seigneur ne parle point ici de ceux qui se livrent à des joies indécentes ou perverses, à des plaisirs honteux que les païens mêmes ont condamnés : il parle de ceux qui ne sont occupés que de leurs plaisirs, qui ne songent qu'à se procurer toutes leurs aises et leurs commodités, à qui tout rit et prospère, et dont la vie n'est qu'un enchaînement de divertissements et d'amusements. Leur crime est le même que celui des précédents (des rassasiés), et leur châtiment sera semblable. Ils pervertissent l'ordre que Dieu a établi pour la vie présente et la vie future; ils font un temps de jouissance, de repos, de joie et de plaisirs, de cette vie qui est si courte, et dont Dieu a fait un temps d'épreuves, de pénitence, de larmes et de souffrances, et ils ne trouveront dans l'autre vie, qui sera éter-

nelle, que pleurs, que désespoir, que tourments pour l'âme et pour le corps.

Duquesne, l'Ev. méd., t. 2, p. 6.

Tourment de la fausse joie.

. . . Vous avez beau faire le fanfaron, ou contrefaire le joyeux et le gaillard, c'est bonne mine et mauvais jeu ; vous savez qu'au dedans et au fond du cœur, vous ne goûtez qu'à demi la douceur de la volupté ; elle est détrempée dans l'amertume des remords de la conscience de la crainte de la mort et de l'appréhension des jugements de Dieu... Il n'est rien de si mécontent, de si malheureux et de si embarrassé de sa personne, qu un homme qui n'est pas bien avec Dieu : il a beau rire et se divertir, railler et bouffonner, c'est un rire sardonique, c'est une joie qui n'est qu'apparente ; son âme n'est pas en son assiette naturelle, elle est dans un état violent, elle ne saurait être à son aise. Tant qu'un bras est disloqué, non-seulement vous n'en sauriez rien faire, mais il vous cause une douleur continuelle, parce qu'il n'est pas à sa place.

Le Jeune, Serm., t. 2, p. 28.

JOSEPH (S.).

Son éloge par sainte Thérèse

Voici comment sainte Thérèse en parle : « Je choisis le glorieux saint Joseph pour mon patron, et me recommande à lui en toutes choses. Je ne me souviens pas d'avoir jamais rien demandé à Dieu par son intercession, que je ne l'aie obtenu. Son crédit auprès de Dieu est d'une merveilleuse efficacité pour tous ceux qui s'adressent à lui avec confiance. »

Godescard, t. 4, p. 315.

Patron pour bien prier.

On raconte une infinité de merveilles que ce grand saint a opérées, et beaucoup de faveurs insignes qu'il a faites à tous ceux qui, dans leurs nécessités, soit spirituelles, soit corporelles, l'ont invoqué, principalement lorsqu'ils ont eu besoin de la lumière céleste, et d'un directeur invisible pour apprendre à bien prier. Que si Dieu considère tant les autres saints à cause qu'ils l'ont servi et honoré en ce monde, quelle considération, quelle déférence n'aura-t-il pas pour celui qu'il a honoré lui-même ici-bas jusqu'à vouloir se soumettre à lui et lui obéir comme à son père !

Scupoli, Le Comb. spirit., p. 189.

JOURNAUX (MAUVAIS.).

Leur danger.

Les mauvais journaux ont le triste avantage de réunir ce qu'ont de plus nuisible les ouvrages contraires à la religion et ceux contraires aux bonnes mœurs. Dans les colonnes d'en haut, guerre plus ou moins ouverte aux principes de la religion, aux droits de l'Eglise, à sa hiérarchie, à son clergé, aux objets qu'elle révère ; dans les colonnes d'en bas, guerre aux bonnes mœurs ! L'esprit qui veut des doutes, des difficultés, des préjugés contre l'Eglise, contre les pasteurs qui la gouvernent au nom de Dieu, contre les doctrines qu'ils enseignent, ou qu'ils défendent, trouve tout cela dans les *articles de fonds* ; et le cœur qui cherche l'aliment des passions, le trouve dans le *feuilleton*. Rien ne manque aux journaux pour produire à la longue infailliblement leur effet ; c'est la goutte d'eau qui creuse peu à peu la pierre la plus dure. Ne reviennent-ils pas tous les jours à la charge ? Ne profitent-ils pas des moindres circonstances? N'en inventent-ils pas quelquefois pour insinuer mille fois la même idée? Le choix des faits, la manière de les présenter ou de les dénaturer, les réflexions entremêlées ; tout ne concourt-il pas au triomphe d'un seul et unique plan ? Et vous croyez pouvoir lire, ou permettre que vos enfants et les personnes de votre maison lisent tout cela sans en recevoir une sérieuse atteinte? D'où viennent donc de nos jours, dans beaucoup de catholiques, tant de préjugés, tant de vues fausses, d'appréciations injustes des choses les plus évidemment légitimes, ou d'approbations indiscrètes d'autres choses évidemment condamnables? Ah ! il n'y a pas à s'y tromper, c'est principalement de *la lecture quotidienne des mauvais journaux*. On regarde presque tout par son journal habituel ; c'est un verre de couleur qui donne sa teinte à tous les objets.

Les *feuilletons* licencieux, propres à corrompre la jeunesse, devraient seuls vous faire renoncer aux mauvais journaux. Pères et mères, qui dites et répétez souvent que c'est pour *une raison de commerce* que vous y demeurez abonnés, quel gain temporel pourra compenser la perte de l'innocence de vos enfants? Prenez-y garde, pères et mères, maîtres et maîtresses ; il n'y a pas une goutte de poison tombée dans les âmes qui vous sont confiées, dont vous ne deviez rendre compte un jour ! C'est peu de chose, aux yeux d'un monde frivole, que de laisser un mauvais journal traîner dans votre maison, mais aux yeux de Dieu, c'est l'omission d'un devoir du premier ordre ; car n'y eût-il aucun danger pour vous, vous êtes tenus d'écarter le danger de ceux ou de celles dont vous devez répondre.

Les Mauv. livres., p. 47.

JUBILÉ.

Exorde : Libéralité de Dieu.

Omnes sitientes, venite ad aquas : et qui non habetis argentum, properate, emite, et comedite. Venite, emite absque argento, et absque ulla commutatione vinum et lac. (Isaie. 55.)

Vous tous qui avez soif, venez aux eaux, et vous qui n'avez point d'argent, hâtez-vous : achetez et mangez. Venez, achetez sans argent, et sans aucun échange le vin et le lait.

Quelle douce, quelle agréable, et quelle

charmante invitation est celle-ci, mes chers auditeurs? C'est Dieu néanmoins qui vous la fait dans ce saint temps du Jubilé.

Il vous invite à vous approcher des eaux de sa grâce, il vous exhorte, il vous sollicite, il vous presse d'acheter ce dont vous avez besoin, de manger et de vous rassasier de votre faim : et comme vous pourriez apporter pour excuse, votre pauvreté, ou le peu de connaissance que vous avez du commerce, il veut bien vous prévenir, en vous disant, qu'il vous donnera abondamment le lait et le vin de sa grâce, sans argent, et même sans aucun échange. O Dieu, que vous êtes libéral, que vous êtes miséricordieux, que vous êtes magnifique dans la distribution de vos faveurs!

Il les verse à pleines mains dans ce temps de rémission et de salut : une soif et une faim intérieure de la justice, un humble aveu de sa misère, et de la pauvreté spirituelle que l'on souffre, un vrai désir d'en sortir, et d'amasser de quoi s'enrichir et se sauver; voilà les conditions qu'il demande pour acheter sans argent, et pour recevoir sans échange, ce qu'il y a de plus précieux dans les trésors de sa bonté.

Dans les autres temps de l'année, ils sont distribués avec poids, nombre et mesure, mais en celui-ci c'est une libéralité sans réserve; c'est un déluge de bénédictions et de grâces, *c'est une mesure non-seulement bonne, non-seulement remplie et entassée, mais surabondante et qui déborde de toute part* (*Mensuram plenam*. Luc. 6.)... Disons les choses clairement et sans figure; l'une des plus grandes grâces que Dieu puisse faire aux fidèles qui composent l'Eglise, est la grâce de l'indulgence plénière et du Jubilé : et comme c'est l'ouverture qui s'en fait aujourd'hui, je vous exhorte d'en profiter par cette douce invitation du prophète Isaïe : *Omnes sitientes, venite ad aquas*, etc. Vous tous qui avez soif, hâtez-vous de vous approcher de ces sources divines, personne ne vous en défendra l'entrée, personne ne vous empêchera d'y puiser; buvez à longs traits, désaltérez-vous, noyez-vous dans la mer rouge du précieux sang de Jésus-Christ. C'est là ce que l'Eglise vous dit par mon ministère, et ce qui m'oblige, pour m'acquitter de ma charge, de vous faire quelques instructions familières pendant cette quinzaine.

Prônes d. Joly., t. 2, p. 527.

Il remet toutes les peines temporelles.

Moyen admirable dans sa vertu, puisque l'Eglise, au temps du Jubilé, leur remet toutes les peines temporelles dues à leurs péchés; en sorte que quand ils auraient dû demeurer pendant plusieurs années en purgatoire, s'ils ont rempli toutes les conditions qu'elle demande, pour le gagner, ils n'y descendront pas. Oui, mon frère, je suis assuré, comme je suis assuré qu'il n'y a qu'un Dieu, que si tu te disposes bien à recevoir la grâce du Jubilé, et si tu fais tout ce que je t'enseignerai pour le gagner, quand tu serais redevable d'autant de peines temporelles, qu'il y a de grains de sable et de gouttes d'eau dans la mer, elles te seront toutes remises, et que tu sortiras aussi pur des tribunaux de la pénitence, et de la table eucharistique, que tu es sorti des eaux de ton baptême.

Id. ibid., p. 545.

Le Jubilé produit le même effet que le Baptême, la contrition et le martyre.

Jubilé d'une vertu et d'une efficace si grande, que si vous avez le bonheur de le gagner, vous deviendrez comme des enfants nouvellement nés, *quasi modò geniti infantes* : si vous avez le bonheur de le gagner, vous aurez l'avantage des plus parfaits pénitents; si vous avez le bonheur de le gagner, et si ensuite vous veniez à mourir, vous iriez au ciel, je ne dis pas avec autant de mérite, mais avec autant de promptitude que les martyrs.

Le Baptême et le Jubilé ont beaucoup de rapports, et l'on peut ajouter, que l'état de celui qui a gagné le Jubilé, surpasse en noblesse et en dignité, l'état de celui qui a reçu le Baptême. Je demeure d'accord qu'un enfant baptisé est sans péché, et sans redevance d'aucune peine à la justice divine : mais aussi il n'a reçu que la première onction, et pour ainsi dire la première teinture de la grâce, et il n'a fait aucune action méritoire, ni aucune bonne œuvre qui lui donne droit sur la gloire.

Il n'en est pas ainsi de vous, si vous avez gagné le Jubilé : vous avez l'innocence de cet enfant; mais, outre ce premier avantage, vous avez le mérite qu'il n'a pas. Comptez toutes les prières que vous avez dites, toutes les aumônes que vous avez données, toutes les visites d'Eglise que vous avez faites, toutes les mortifications que vous avez embrassées, tous les mouvements des passions que vous avez domptées, tous les soupirs que vous avez poussés : comptez tout cela, et vous verrez de combien vous surpassez l'état d'un enfant baptisé.

J'ai aussi comparé l'état de celui qui a gagné le Jubilé, à l'état des pénitents parfaits. Comment est-ce que les pénitents ont obtenu de Dieu la rémission des peines dues à leurs péchés? Ils l'ont obtenu par l'union de leurs actions et de leurs mortifications à celles de Jésus-Christ, pour la communication des mérites et des grâces qui coulent de ce Chef adorable dans ses membres.

Or, ceux qui ont gagné le Jubilé, ont cette union avec Jésus-Christ, et ils entrent en participation de toutes les actions, et de toutes les souffrances de Jésus-Christ et des saints, comme s'ils les avaient faites et endurées eux-mêmes. Ainsi, je puis dire que par la vertu du Jubilé, j'ai pleuré avec Madelaine, je me suis frappé la poitrine avec saint Jérôme, je me suis déchiré les entrailles avec sainte Marie Egyptienne. Je puis dire que par la vertu du Jubilé, j'ai gémi avec saint Pierre, j'ai eu la contrition du Publicain, et que je suis rentré

en ma maison, justifié comme lui : O le grand avantage ! ô que Dieu est bon et magnifique envers les siens !

J'ai ajouté qu'en gagnant le Jubilé, je vais au ciel avec autant de promptitude que les martyrs, si je meurs en cet état. Il est vrai que je n'aurai pas leur mérite, ni leur même degré de gloire; mais je jouirai de leur même bonheur.

Trois choses font le martyre, le motif, la cause, le supplice (Cypr. ad. martyres.). Quel est le motif du martyre? C'est la charité et l'amour de Dieu. Quel est le motif de celui qui gagne le Jubilé? C'est la charité. Quelle est la cause du martyre? C'est la défense de la foi, c'est la conservation de la gloire de Jésus-Christ et des intérêts de l'Eglise, c'est l'humiliation ou la conversion des ennemis de Dieu. Quelle est la cause du Jubilé? C'est la même cause; c'est la propagation de la foi, c'est l'extirpation des hérésies, c'est la conversion des infidèles, c'est la paix et l'union entre les princes chrétiens, c'est l'humiliation du Turc qui a fait d'étranges progrès dans la chrétienté. Enfin quelle est la peine du martyre? C'est de donner sa propre vie, c'est de répandre généreusement son sang. Il est vrai que celui qui gagne le Jubilé ne pousse pas sa vertu si loin; mais si un martyr paie la justice divine de son propre sang, un chrétien qui gagne le Jubilé, la paie par le sang même d'un Dieu; et de là vient qu'il a, s'il meurt en cet état, non pas le mérite, mais la récompense des martyrs.

Id. ibid., p. 557.

On fait à Dieu une violence agréable.

Toute l'Eglise est en prières, Dieu est comme attaqué de toutes parts par les vœux, les jeûnes, les aumônes, les mortifications, les bonnes œuvres de ses enfants. On lui fait une espèce de violence qui lui est agréable; de quelque côté qu'il se tourne, il voit des millions de mains levées vers lui, pour implorer sa miséricorde, des millions de voix qui montent jusques aux pieds de son trône, pour lui demander pardon de l'injure qu'on lui a faite, et tâcher d'apaiser sa justice.

Id. ibid., p. 610.

Origine de ce nom.

Les sacrificateurs se servaient de trompettes d'argent pour marquer les fêtes, et appeler le peuple aux prières publiques; et le nom de Jubilé vient d'une corne de bélier dont on sonnait pour en marquer l'ouverture. Les anciens moines d'Egypte gardaient cette coutume de sonner de la trompette pour marquer les heures de la prière, car l'usage des cloches est plus nouveau.

Fleury, Mœurs des Isr. et des Chrét., p. 93.

JUGEMENT DERNIER.

Exorde.

Mes chers Frères, si dans le moment où je me dispose à vous parler du Jugement dernier, dont l'Evangile nous fait la peinture effrayante, un Ange descendu tout à coup du ciel, et paraissant ici à ma place, vous annonçait de la part de Dieu, qu'avant la fin de l'année, toutes les villes et les campagnes de cette province seront ravagées et anéanties, soit par une pluie de soufre et de feu, comme il arriva autrefois à Sodome; soit par un glaive exterminateur, semblable à celui qui frappa de mort tous les premiers-nés de l'Egypte : je vous le demande, écouteriez-vous tranquillement une telle nouvelle, ne crieriez-vous pas tous miséricorde? Ne viendriez-vous pas en foule embrasser nos autels?

Je viens aujourd'hui, et je viens de la part de Dieu, vous annoncer un événement en comparaison duquel tous les fléaux du ciel et tous les malheurs arrivés sur la terre, depuis le commencement du monde, ne sont rien, et je suis presque certain que la plupart d'entre vous m'écouteront de sang-froid; et si mes paroles font quelque impression sur leur esprit, ce ne sera que l'impression de quelque instant, qui sera bientôt effacée, en sorte qu'ils n'en commettront pas un péché de moins. N'importe, votre Pasteur vous dira toujours ce qu'il est chargé de vous dire. Que le monde finisse bientôt, ou qu'il dure encore longtemps, cela ne fait rien à la chose; il finira bientôt pour nous, puisque nous n'avons plus longtemps à vivre. Que depuis notre mort jusqu'au Jugement dernier, il doive s'écouler une longue suite de siècles, ou seulement quelques-uns, cela ne fait rien encore. Après la mort, il n'y aura plus de temps; et mille ans alors seront à notre égard comme un jour. Ce qui nous intéresse, ce qu'il faut bien nous imprimer dans l'esprit et sur quoi nous ne saurions assez réfléchir, le voici : un temps viendra où Dieu jugera le monde, cela est certain. Je paraîtrai à son Jugement, cela est certain encore. Alors il me jugera dans toute la rigueur de sa justice. Je puis maintenant, par une conversion sincère, prévenir ce jugement redoutable. Ne serais-je pas un insensé, si je ne le faisais pas?

Bonnardel, Inst. fam., t. 3, p. 1.

Abrégé d'un sermon de saint Ephrem d'Edesse, sur le second avénement de Jesus-Christ.

« Bien-aimés de Jésus-Christ, prêtez une attention favorable à ce que je vais vous dire sur l'effrayant avénement du Seigneur. Lorsque je pense à ce moment, je me sens saisi d'une crainte excessive. Qui peut rapporter ces redoutables choses? Où trouver une langue capable de les exprimer? Le Roi des rois élevé sur un trône de gloire, descendra du ciel, et s'étant assis comme juge, fera comparaître devant lui tous les habitants de la terre. Au seul souvenir de cette vérité, je suis prêt à tomber en faiblesse; les membres de mon corps sont dans une agitation violente; mes yeux se remplissent de larmes; ma voix chan-

celle, mes lèvres tremblent, ma voix balbutie, le désordre et la confusion se mettent dans mes pensées. Je suis obligé de vous annoncer ces choses, mais la crainte m'empêchera de parler. Un coup de tonnerre nous épouvante aujourd'hui ; comment pourrons-nous alors soutenir le son de cette trompette, mille fois plus terrible que le tonnerre, qui ressuscitera les morts ? Les ossements de tous les hommes ne l'auront pas plutôt entendue dans le sein de la terre, qu'ils se ranimeront à l'instant, et chercheront à se rejoindre les uns aux autres; et en un clin d'œil, nous ressusciterons tous, et nous nous rassemblerons pour être jugés. Enfin, le grand Roi ayant donné l'ordre, la terre ébranlée et la mer troublée rendront les morts qu'elles possédaient, tant ceux qui avaient été dévorés par les poissons, que ceux qui l'avaient été par les oiseaux ou par les bêtes. Dans le moment tous les hommes paraîtront sans qu'il leur manque un seul cheveu. »

Le saint parle ensuite du feu qui embrasera toute la terre, des Anges qui sépareront les brebis d'avec les boucs, de l'étendard de la croix, tout brillant de lumière, que le grand Roi fera porter devant lui. Il représente les hommes accablés par la consternation et par une inquiétude mortelle; les justes comblés de joie, et les méchants livrés au désespoir; les Anges et les Chérubins occupés à chanter les louanges de Celui qui est trois fois saint; les cieux ouverts, et le Seigneur environné d'une telle gloire, que le ciel et la terre ne pourront soutenir sa présence. Il ouvre devant les yeux le livre où sont écrites toutes nos pensées, toutes nos paroles, toutes nos actions; puis il s'écrie : « Quelles larmes ne devons-nous pas répandre nuit et jour, dans l'attente de ce terrible moment ! » Ses soupirs et ses sanglots lui ayant coupé la parole, il n'en put dire davantage. « Apprenez-nous donc, cria l'auditoire, les choses effrayantes qui arriveront ensuite. Tous les hommes, reprit le saint, auront les yeux baissés devant le tribunal du Souverain Juge, entre la vie et la mort, entre le ciel et l'enfer, et chacun d'eux sera cité pour subir un examen rigoureux. Malheur à moi ! Je veux vous instruire de ce qui arrivera ; mais la voix me manque; la crainte me jette dans le trouble et la confusion : le seul récit de ces choses me glace d'effroi. Nous vous conjurons, répéta l'auditoire, de continuer pour notre utilité et pour la sanctification de nos âmes. Bien-aimés de Jésus-Christ, dit le saint, on cherchera dans tous les chrétiens le sceau du baptême et le dépôt de la foi, on leur redemandera cette renonciation qu'ils firent, en présence de témoins, à Satan et à ses œuvres, non à une, à deux, à cinq, mais à toutes en général. Heureux celui qui aura gardé fidèlement ce qu'il avait promis ! » Ses soupirs et ses gémissements ne lui permettant plus de parler, l'auditoire lui cria de nouveau : « Eh ! de grâce, continuez de nous instruire. Je vous obéirai, répondit le saint, autant de fois qu'il me sera possible; mais je ne m'exprimerai que par des pleurs et des soupirs. De pareilles choses sont si terribles, qu'on ne peut en parler sans verser des larmes. O serviteur de Dieu, ajouta le peuple, ne nous refusez pas les instructions que nous vous demandons. » Alors, Ephrem se frappant la poitrine, et pleurant encore plus amèrement, dit : « Ah ! mes frères, que voulez-vous entendre ? O jour épouvantable ! Malheur à moi ! Malheur à moi ! qui osera rapporter, qui osera écouter le récit de ce qui doit se passer dans ce moment lamentable ? Vous tous qui avez des larmes, pleurez avec moi; que ceux qui n'en ont point apprennent à connaître le sort qui les attend, et qu'ils ne négligent pas leur salut. Alors les hommes seront séparés pour toujours les uns des autres : les évêques, des évêques ; les prêtres, des prêtres ; les diacres, des diacres ; les sous-diacres et les lecteurs, de ceux qui avaient les mêmes ordres; les enfants, de leurs parents; les amis, de leurs amis. La séparation faite, les princes, les philosophes, les sages du monde crieront aux élus avec larmes : Adieu pour toujours, saints et serviteurs de Dieu; adieu, parents, enfants, amis; adieu, prophètes, apôtres, martyrs; adieu, Vierge sainte, Mère du Sauveur, vous priâtes pour notre salut, mais nous ne voulions pas nous sauver. Adieu, croix vivifiante ; adieu, paradis de délices, royaume éternel, Jérusalem céleste ; adieu, vous tous ; nous ne nous reverrons plus ; nous voilà plongés dans un abîme de tourments qui ne finiront jamais, etc. »

On ne pouvait lire ses discours sur le Jugement dernier, sans fondre en larmes, tant il y avait de force et de vérité dans les peintures qu'il en faisait. Chaque chose lui en rappelait le souvenir.

. . . A la vue des cieux parsemés d'étoiles, il dit : « Si l'éclat de ces globes lumineux est si éblouissant, quelle sera la gloire dont les saints seront environnés au dernier avénement de Jésus-Christ ? Mais je tremble, s'écria-t-il tout à coup, quand je pense à ce jour terrible ; je tremble de tous mes membres. »... « Hélas ! continua-t-il, en quel état serai-je alors trouvé ? Comment paraîtrai-je devant le tribunal de mon Juge, moi qui serai un monstre rempli d'orgueil parmi les humbles et les parfaits, un bouc parmi les brebis, un arbre stérile et sans fruits ? Les martyrs montreront leurs tourments, les moines leurs vertus ; et vous pécheur, âme vaine et arrogante, vous n'aurez à présenter que votre tiédeur et votre négligence. »

Godescard, t. 9, p. 452.

Différence entre le Ier et le IIe avénement de Jésus-Christ.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront le Fils de l'homme venant sur une nue, avec une grande puissance et une grande majesté (Luc. 21.).

Voici, mes frères, un avènement du Fils de Dieu bien différent de celui où il a paru la première fois sur la terre. C'est, à la vérité, le même Jésus-Christ, Fils de Dieu, et Fils de l'homme, qui paraît dans l'un et dans l'autre. Mais dans ce second avènement, ce n'est plus ce Dieu revêtu d'infirmités, caché dans l'obscurité d'une étable, rassasié d'opprobres, accablé sous le pesant fardeau d'une croix, comme il a été dans le premier ; c'est un Dieu revêtu de l'éclat de sa puissance et de sa majesté, qui fait annoncer sa venue par les prodiges les plus frappants, par l'éclipse du soleil et de la lune, par la chute des étoiles, par un entier bouleversement de toute la nature. Ce n'est plus un Sauveur qui vient avec la douceur d'un agneau pour être jugé des hommes et les racheter ; mais c'est un juge irrité qui vient juger les hommes et les condamner. Ce n'est plus un pasteur miséricordieux qui vient chercher sa brebis égarée pour lui pardonner ; mais c'est un Dieu vengeur qui vient séparer les boucs d'avec les agneaux, les méchants d'avec les bons, pour les accabler du poids de ses plus terribles vengeances.

Prônes de Billot, t. 1, p. 69.

Pourquoi peu de personnes souhaitent le dernier avènement de Jésus-Christ.

C'est, dit saint Augustin (in Ps. 127.), parce qu'il y en a peu qui aiment le Sauveur et qui soient en état de paraître devant lui. Jugez-en par vous-même ; si on vous disait : Jésus-Christ vient demain, il va juger le monde, que répondriez-vous? Seriez-vous en état de dire : Ah! plût à Dieu ! ah ! que je le souhaite ! Il n'y a que ceux qui l'aiment beaucoup qui parlent de la sorte, *qui enim dicunt multum amant.* — . . . *Sic vive quasi hodiè venturus sit, et non timebis cùm venerit.* (Aug. Ser. 265.).

Chevassu, Médit., t. 1, p. 29.

L'oubli du jugement est la vraie cause de la réprobation des chrétiens.

Saint Augustin croit, et il en est convaincu, que la plus grande peine du péché et la véritable cause de la réprobation de tant de chrétiens, est de ce qu'ils perdent le souvenir et la crainte du Jugement dernier : *Puto quod magna sit peccati pœna, et omnis perditionis inter christianos, metum ac memoriam futuri perdidisse judicii* (Aug. Serm. 34 in appendice.). J'ai gouverné un grand peuple, j'ai conduit un grand diocèse, j'ai une expérience de plusieurs années, j'ai conféré avec de grands hommes, et dirigé beaucoup de consciences ; mais je le dis publiquement, et je le dis comme je le pense : je crois que la vraie cause de la réprobation des chrétiens, et la plus effroyable peine du péché, est de ne pas penser au jugement de Dieu.

Prônes de Joly., t. 2, p. 316.

Sujet de crainte.

Quand je rappelle les sentiments dont les saints ont été pénétrés à la vue et dans l'attente de ce jugement formidable ; quand on considère un prophète Malachie saisi de frayeur au simple souvenir de ce dernier jour ; un patriarche Job demander au Seigneur de le cacher dans le plus profond des abîmes, pour le dérober à la rigueur de ce jugement ; un prophète Joël ne trouve point de terme pour s'expliquer, et perd la parole dès qu'il en veut peindre les horreurs ; quand je vois surtout un saint Jérôme alarmé, effrayé au son de la redoutable trompette qui fera sortir les morts du tombeau, pour les assembler dans cette célèbre vallée : Hélas ! me dis-je à moi-même, si les saints, couverts des instruments sanglants de la pénitence, ont tremblé, ont frémi à la seule pensée de ce jour terrible, comment ne tremblerai-je pas, moi, chargé du poids de tant d'iniquités?

S. Liguori, Visit. du S. Sacr. et à la S. V., p. 200.

Sa crainte ramène les pécheurs à leur devoir.

Prêtres du Seigneur, soyez bien convaincus que c'est par la crainte des jugements de Dieu que vous ramènerez les pécheurs à leur devoir. Servez-vous de ce motif non-seulement en chaire, mais encore dans le tribunal de la pénitence, afin de donner de l'horreur du péché à tous ceux qui s'adresseront à vous. Dites-leur avec saint Grégoire le Grand (Hom. 2 in Ev.) : *Illum ergo diem, fratres charissimi, totâ intentione cogitate, vitam corrigite, mores mutate, mala tentantia resistendo vincite, perpetrata autem fletibus punite; adventum namque æterni Judicis tantò securiores quandoque videbitis, quantò nunc districtionem illius timendo præveniis.*

. . . *Terror ille securitatem parit, territi enim præcavemus, præcaventes salvi erimus*, dit saint Augustin.

Chevassu, Médit., t. 1, p. 20.

Confiance.

Sans vous apporter d'autres raisons pour exciter ici votre confiance, sentez et retenez celle-ci, elle vous suffira. Vous redoutez les jugements de Dieu, parce que la loi vous les annonce sévères, rigoureux, inexorables, terribles : j'approuve une crainte si juste et si salutaire ; mais la même autorité qui vous enseigne que quiconque mourra dans le péché, sera condamné au tribunal de Jésus-Christ, vous ajoute que celui qui se convertira et persévèrera dans sa conversion jusqu'à la fin, y sera absous. L'Evangile est-il moins infaillible quand il promet que lorsqu'il menace ?

Boissard, La Consol. du chrétien., p. 361.

Moyen d'y paraître avec confiance.

Un moyen assuré pour paraître avec confiance au jugement de Dieu, c'est de le prévenir en se jugeant soi-même ; c'est de pleurer et de punir les péchés passés par la pénitence, et de s'abstenir d'en faire de nouveaux.

Claude, év. de Toul. Instr. sur les princ. vér. de la relig., p. 257.

Nous y paraîtrons tous.

Nous qui sommes ici, nous nous y trouverons; oui, vous qui me regardez ou qui m'entendez, vous y serez; j'y serai aussi, vous m'y verrez, j'y serai présenté, j'y serai, dis-je, non comme héraut de la justice de Dieu, mais comme son criminel; non pour prêcher le jugement, mais pour le recevoir; non tonnant et criant en chaire, mais étonné, tremblant et collé contre terre; non pour invectiver contre les péchés des autres, mais pour découvrir, accuser et condamner mes propres péchés.

Le Jeune, Serm., t. 7, p. 298.

Dieu y montrera 1° *sa puissance.*

. . . Si vous aviez grièvement offensé le roi en sa présence, une seule fois en votre vie, vous vous en mettriez fort en peine et à bon droit; vous avez grièvement offensé Dieu en sa présence, à sa vue, et non pas une fois, mais plus de cent fois en votre vie; vous avez foulé aux pieds ses commandements, vous avez méprisé ses volontés, vous avez attenté à sa vie, et vous ne vous en mettez point en peine; après que vous avez bien bu, juré, blasphémé et renié, vous vous mettez à rire, vous dormez à votre aise, vous jouez, vous mangez, vous buvez aussi gaîment que si vous n'aviez rien fait. Si vous aviez offensé le roi, vous vous en mettriez en peine, parce que vous croiriez assurément en être châtié : vous avez offensé Dieu, et vous ne vous en mettez point en peine; c'est donc que vous ne croyez pas en être châtié. Vous pensez donc que Dieu fait des lois, mais qu'on peut les violer impunément, que Dieu fait des commandements, mais qu'on n'en fait rien si on ne veut?

2° *sa sagesse.*

. . Quand le pécheur aveugle pense offenser Dieu impunément, il fait comme la bécasse; sitôt que la bécasse aperçoit le chasseur ou l'oiseau de proie, elle cache sa tête, et parce-qu'elle ne voit personne, elle s'imagine que personne ne la voit, jusqu'à ce que l'expérience lui enseigne le contraire, quand elle sent fondre sur elle ou la dragée du fusil, ou la serre de l'oiseau. Ainsi, quand le pécheur est bien à couvert et en ténèbres, il pense que le Dieu du ciel est aussi aveugle que lui, il se persuade que personne ne voit son péché, il dit, ou de parole ou d'effet, ce qu'une âme débauchée disait au livre de l'Ecclésiastique : *Quis me videt? parietes cooperiunt me, tenebræ circumdant me . et nemo circumspicit me : quem vereor* (Eccli. 23.)? Courage, et que pouvons-nous craindre, personne ne nous saurait voir, nous sommes entre quatre murailles, la nuit nous favorise, la porte est bien barricadée, les fenêtres sont fermées, le feu est couvert, la chandelle est éteinte, le mari est absent, tout le monde dort, nous ne pouvons être aperçu, que craindrons-nous de faire cet adultère ou de commettre ce larcin?... Et il ne voit pas, l'aveugle qu'il est, que les yeux de Dieu sont plus lumineux que le soleil, qu'il voit aussi clair en plein minuit qu'en plein midi, qu'il se trouve présent à toutes nos actions, qu'il regarde de près toutes les voies et les ouvrages des hommes, et même que sa science le porte à faire l'anatomie des cœurs, qu'il découvre tous les plis et replis de nos âmes, qu'il sonde jusqu'au plus profond des secrets de nos intentions

. . . N'avez-vous point remarqué allant, par les champs en hiver, que la terre est toute couverte de neige? Vous voyez que toutes les choses ont une même face, et une même apparence extérieure; vous voyez que lorsqu'on ne peut rien discerner, il est fort aisé de se tromper. Ici vous penserez voir un arbre fruitier, et ce n'est qu'un chêne stérile; là vous penserez apercevoir un beau parterre, et ce n'est qu'un fumier couvert de neige; ici vous vous persuaderez trouver un beau chemin, et cependant c'est une fosse; mais quand le printemps commence, quand l'été s'approche et que le soleil de mars darde un peu vivement ses rayons, toute cette neige se fond, la terre reprend son premier visage, chaque chose paraît avec sa propre couleur, on connaît les créatures telles qu'elles sont en effet; on se détrompe, et on voit clairement que c'est ici un chêne infructueux, et non pas un arbre fertile; que c'est ici un fossé, et non pas un chemin battu; que ce n'est pas là un parterre, mais un fumier couvert de neige. Le temps de cette vie, c'est un temps de frimats et de neige; c'est un temps d'hiver et d'obscurité : *Jam hyems transiit*, dit l'époux, quand l'âme fidèle sort de ce monde; en cet hiver elle ne connaît rien parfaitement, tout y est couvert, masqué, secret et caché; vous pensez qu'un tel est un parterre spirituel parsemé de toutes sortes de fleurs, que son âme est enrichie de beaucoup de vertus, et vous vous trompez: c'est un fumier rempli d'ordure, c'est un hypocrite et un dissimulé. Vous estimez un tel juste, équitable, homme de bien... et peut-être qu'il fait une fosse à son voisin, et qu'il le trahit lâchement; on croit que celui-là est semblable à un arbre fruitier, qu'il porte les fruits de beaucoup de bonnes œuvres; cependant ces actions qui éclatent tant, sont toutes corrompues par de sinistres intentions d'amour-propre et de recherches de soi-même, c'est l'hiver, c'est l'hiver, c'est le temps de la neige, tout y est couvert; mais... l'été s'approche, le jugement viendra, les yeux du Seigneur qui sont plus brillants que le soleil, fondront toute cette neige, découvriront tous ces secrets, feront paraître les hommes tels qu'ils sont, et non autre chose... Vous pouvez bien tromper votre confesseur et nier hardiment le péché que vous avez fait,... *sed oculi Domini multo plus lucidiores sunt super solem.* Dieu montrera qu'il n'était pas si aveugle que vous le pensiez.

Lejeune, Serm., t. 7, p. 301.

C'est le jour du Seigneur.

Le jour du jugement s'appelle *le jour du Seigneur*, parce que c'est *dans ce jour-là*, dit le Prophète, *que lui seul paraîtra grand en tout* (Isaïe 2.). Il paraîtra seul grand en gloire; quand le soleil vient à paraître, toutes les étoiles disparaissent; aussi quand le soleil de justice paraîtra sur son trône, toute la gloire, toute la grandeur humaine disparaîtra. Que de rois, que de conquérants qui ont affecté le nom de grands, adorés des hommes, mais méprisés et réprouvés de Dieu, deviendront l'opprobre et le rebut du monde, les derniers de tous les hommes. Est-ce donc là, diront-ils tout effrayés, celui que nous avons vu traité comme un misérable couvert d'ignominie, que nous avons nous-mêmes méprisé et outragé, qui est maintenant le roi de gloire, le juge et le maître de l'univers? Quel changement!

Nepveu, Pens. ou réfl. chrét., t. 1, p. 144.

Sous quels titres Jésus viendra nous juger.

Comme il était venu sur la terre en qualité de législateur, de Sauveur, et de modèle, il viendra nous juger alors sous les mêmes titres. Comme législateur, il nous jugera selon son Evangile; comme Sauveur, selon ses grâces; comme modèle, selon ses exemples.

C'est alors que les chrétiens qui ont enfreint ses lois, abusé de ses grâces, méprisé ses exemples, déploreront en vain leur fatal aveuglement. Quels regrets ne devront-ils pas éprouver, quels reproches ne devront-ils pas se faire, lorsqu'ils penseront que ce Dieu qu'ils voient armé de toutes les foudres de sa justice, a daigné, pour l'amour d'eux-mêmes, naître parmi les hommes, devenir enfant, se montrer à eux, naissant dans une étable, dans un état d'abjection et de pauvreté; que chaque année même, il les conviait de la manière la plus tendre et la plus pressante à venir entourer son berceau, et à payer au moins de quelque amour, cet amour infini qui l'a porté à se sacrifier lui-même pour nous sauver.

Godescard, t. 13, p. 124.

Il y demandera compte de notre vie.

Que répondrai-je moi-même à Jésus-Christ, lorsque, présenté devant lui, il me demandera de quoi j'ai traité, de quoi je me suis occupé sur la route passagère de cette vie, moi chrétien, moi son disciple, baptisé de son baptême, instruit de ses mystères et de sa doctrine? Que répondrai-je sur tant de pensées, tant d'actions, tant de désirs, non-seulement vains, bas, méprisables, mais horribles, abominables, non-seulement indignes d'un chrétien, mais d'un homme? Ah! Seigneur, j'en suis déjà tout couvert de confusion : pardonnez-les-moi, ô Jésus, au tribunal de votre miséricorde, avant que je sois cité au tribunal de votre justice.

Duquesne, L'Evang. méd., t. 2, p. 358.

Tout y sera exposé.

. . . Toutes les tentations que vous aurez vaincues, toutes les bonnes œuvres que vous aurez pratiquées, toutes les violences que vous vous serez faites, tout ce que vous aurez souffert, tout cela sera exposé, examiné, exalté et récompensé. Oh! que vous verrez alors de Lazares abandonnés, d'Abels égorgés, de Davids persécutés, de Naboths dépouillés, d'Athanases fugitifs, de Jeans-Baptistes sacrifiés, et de saints persécutés!...

Roussard, La Consol. du chrét., p. 361.

— Combien étonné et surpris serez-vous au jugement de Dieu, quand on vous dira : Vous souvenez-vous d'une telle action criminelle que vous fîtes il y a quarante ans? Vous pensiez la faire bien en cachette, parce que vous étiez tout seul et dans les ténèbres; vous aviez ce grand Dieu et ses anges pour témoins.

Le Jeune, Serm., t. 9, p. 204.

Sa rigueur.

. . . Qui pourrait entendre sans effroi le Sauveur faire à ses disciples cette déclaration solennelle (Matth. 12.) : « En vérité, en vérité, je vous le dis : l'homme ne prononcera pas une seule parole inutile, dont il ne doive lui être demandé compte au jour du jugement? »

Or, si l'on doit répondre pour une parole qui ne nuit à personne, que sera-ce des propos déshonnêtes? que sera-ce des pensées impures, des meurtres, des regards adultères, de toute une vie prostituée à des œuvres d'iniquité? Ah! s'il en est ainsi, et qui pourrait en douter? s'il en est ainsi, que peut-on dire de la rigueur de ce jugement qui ne soit au-dessous de la vérité? Quelle épouvante s'emparera de l'homme, lorsqu'en présence d'une si auguste assemblée, il s'entendra reprocher d'avoir tel jour de sa vie proféré une parole qui n'avait aucun but utile? Qui ne s'étonnerait qu'un tel grief pût devenir un chef d'accusation? Quel est le monarque qui exigea jamais de son serviteur qu'il justifiât de l'emploi d'une obole? O sublimité de la religion chrétienne, combien grande est votre pureté dans vos enseignements, votre rigueur dans le compte que vous nous demandez, votre sévérité dans le jugement auquel vous nous soumettez! Oh! quelle confusion couvrira la face des pécheurs, lorsqu'ils verront toutes ces actions honteuses qu'ils avaient tant de soin de cacher dans le secret de leurs maisons, toutes les turpitudes de leurs premières années, tous les mystères de leur conscience dévoilés aux regards du monde entier! Quel est l'homme assez fort de la pureté de sa conscience pour ne pas se sentir d'avance la rougeur monter au visage, par l'appréhension d'une honte si accablante? L'accusation de nos fautes, sous le sceau inviolable de la confession, paraît si humiliante, que des malheureux préfèrent quelquefois gémir sous le poids de leurs crimes que de s'en soulager en les déclarant au saint tribunal.

. . . « Les douceurs des méchants se convertiront en vers rongeurs (Job. 24). » — « Le souvenir des voluptés passées leur fait sentir plus vivement, dit saint Grégoire, l'amertume des douleurs présentes, par la comparaison de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils sont, des fausses délices qu'ils n'ont goûtées que quelques instants, et des châtiments rigoureux qu'ils subiront éternellement. »

. . . Considérez que notre Créateur nous a donné deux yeux, deux oreilles, deux pieds, deux mains, afin que, si nous venions à perdre un de ces membres, il nous en restât un pour suppléer au défaut de l'autre; mais il ne nous a donné qu'une âme : si nous l'exposons à la damnation, comment jouir de l'immortalité et de la gloire ? Donnons-lui donc tous nos soins, puisque de son sort dépend celui de notre corps, puisque c'est elle qui aura à répondre au tribunal de Jésus-Christ.

. . . Que feront les malheureux réprouvés ? que diront-ils? Oh! quels soupirs! quels gémissements! comme ils se condamneront eux-mêmes! mais ce sera en vain. A quoi servent les matelots, quand le vaisseau est submergé? A quoi sert le médecin, quand le malade a rendu le dernier soupir?

. . . O homme!... comprenez toute la frayeur que doit vous inspirer ce jour terrible, si vous avez la conscience d'être resté au-dessous de vos obligations! Apprenez de saint Ambroise combien vous devez le redouter : qui fut plus attentif que ce saint homme à surveiller tous ses actes? et toutefois entendez-le s'écrier : « Malheur à moi, si j'ai circonvenu le prochain, si ma bouche n'a pas été l'organe de la vérité! la cognée est déjà à la racine de l'arbre; que celui donc qui a conservé l'intégrité de son âme s'efforce de produire des fruits de grâce, et le pécheur des fruits de pénitence. Le souverain Maître approche, il vient lever la récolte; il tient dans ses mains la vie pour les serviteurs fidèles et laborieux, la mort pour ces serviteurs inutiles et négligents qui n'auront pas fait fructifier le champ confié à leurs soins.

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 71.

Même sujet.

. . . C'est dans les choses mêmes où l'homme a péché, qu'il sera le plus rigoureusement puni.

Là, les paresseux seront piqués par des aiguillons ardents, et les intempérants, tourmentés par une faim et une soif extrêmes.

Là, les impudiques et les voluptueux seront plongés dans une poix ardente et dans un soufre fétide; et, semblables à des chiens furieux, les envieux hurleront de douleur.

Il n'y aura aucun vice qui n'ait son tourment propre.

Là, les orgueilleux seront couverts de toute sorte de confusion, et les avares, réduits à la plus affreuse indigence.

Là, une heure de peine sera plus insupportable, qu'ici cent années de la plus rigoureuse pénitence.

Là, nul repos, nulle consolation pour les damnés : ici quelquefois le travail cesse, et l'on reçoit quelque consolation de ses amis.

Soyez donc maintenant inquiet et affligé, à cause de vos péchés, afin qu'au jour du jugement vous soyez dans la sécurité avec les bienheureux.

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 24.

Chacun des prêtres verra ce qu'il a fait.

Transportons-nous, dit saint Grégoire-le-Grand, dans une homélie qui s'adresse à tous les prêtres, transportons-nous au grand jour de la manifestation, où le souverain juge viendra dans sa puissance, entrer en compte avec ses serviteurs sur les talents qu'il leur aura confiés. Dans ce jour, de tous les jours le plus redoutable, seront assemblés tous les hommes, les élus comme les réprouvés, et on mettra devant les yeux de chacun ce qu'il aura fait. Là, paraîtra Pierre, environné de la Judée qu'il a convertie; Paul s'avancera traînant pour ainsi dire après lui tout l'univers qu'il aura conquis; Jean se présentera devant son Maître au milieu des peuples de l'Asie; Thomas, au milieu des peuples de l'Inde; là paraîtront tous les chefs des brebis de Jésus-Christ, au milieu de leur troupeau qu'ils auront sauvé par leurs soins et leur vigilance. Lorsque tant de pasteurs s'offriront aux yeux de leur juge avec leurs troupeaux, misérables, qu'aurons-nous à lui dire, si nous n'avons pas à lui présenter les fruits de notre ministère? Ici nous sommes appelés pasteurs, et là nous n'aurons point de troupeau. *hic pastores vocati sumus, et ibi gregem non ducimus* (hom. 17. in Ev. n. 17.). Fasse le ciel, Messieurs, que ce ne soit pas là notre destinée! Puissions-nous, en travaillant à la sanctification des autres, nous sanctifier nous-mêmes, et mériter ainsi d'entrer dans le séjour de la gloire, au milieu de nos frères que nous aurons sauvés! Ainsi-soit-il.

Frayssinous, Conf. et Disc. inéd., p. 142.

Le pécheur verra la malice de ses péchés.

Dieu, dit saint Bernard, est la peine des pécheurs, parce qu'il est la lumière, parce qu'il leur met devant les yeux toute l'énormité de leurs crimes, parce qu'il les montre eux-mêmes à eux-mêmes; peut-il y avoir un plus grand supplice pour un homme tout souillé de crimes, que de se voir? La vue d'un miroir est un supplice pour une personne laide et vaine; pour la punir, il ne faut que la montrer à elle-même. Quel horrible spectacle!

Neyveu, Pens. du Rell. chret., t. 2, p. 50.

Crimes peints comme sur un tableau.

Les crimes des réprouvés seront comme peints sur un tableau, dit saint Basile, et aperçus de tous, au premier coup d'œil (S.

Bas. liv. 1. de la virg.). Si, dans le jardin de Gethsémani, ce seul mot de Jésus-Christ : *me voici*, renversa par terre les soldats venus pour le prendre, que sera-ce? quand, assis comme juge; il dira : pécheurs, me voici, moi que vous avez méprisé avec tant d'audace (S. Thom. op. 60).

S. Liguori, Consid. sur les Max. éternelles, p. 285.

Renversement des pécheurs.

Si Jésus, dans la faiblesse de notre chair, résolu de se laisser juger, condamner et exécuter à mort, a pu d'un seul mot renverser des hommes armés et furieux contre lui, que deviendront les pécheurs lorsqu'il viendra pour les juger, et qu'ils le verront sur le trône de sa justice, environné d'éclat et de majesté, lorsqu'il leur dira : *C'est moi* que vous avez offensé, méprisé, outragé, persécuté? Malheur, en ce jour, à celui qui se trouvera de ce nombre, à celui qui aura trahi Jésus, son état, sa vocation, ses devoirs, et abandonné le parti des justes pour se mettre au rang des pécheurs! Quel dut être l'étonnement de Judas, lorsqu'il se vit lui et ses satellites renversés par terre d'un seul mot! Quelle dut être la joie des apôtres, lorsqu'ils virent leurs ennemis tomber devant eux, et avec quelle facilité leur Maître les avait terrassés! Légère image des sentiments qu'éprouveront au dernier jour, d'un côté les justes, de l'autre les pécheurs, et en particulier les apostats; ceux qui auront abandonné le parti de la religion, de l'Eglise, de la piété; ceux qui se seront mis à la tête des pécheurs pour les soutenir, les animer, les encourager par leur autorité, leurs discours, leurs exemples.

Duquesne, L'Ev. méditt., t. 4, p. 170.

Confusion pour les crimes découverts.

Dans quel état humiliant paraîtrez-vous? De quel opprobre ne serez-vous pas accablés, vous qui prenez tant de précautions pour cacher vos crimes aux yeux des hommes, lorsque le Seigneur les fera connaître à toutes les nations de la terre? Cherchez maintenant tant qu'il vous plaira les lieux les plus obscurs, les temps les plus favorables à contenter vos passions, le Seigneur mettra au jour toutes vos œuvres de ténèbres : *Illuminabit abscondita tenebrarum* (1 Cor. 4.).

Usez de tous les artifices qui peuvent en imposer aux hommes pour leur faire croire ce que vous n'êtes pas; vous pouvez les tromper, mais vous ne tromperez pas Dieu qui connaît tout et qui découvrira tout ce que vous êtes. Couvrez vos vices du manteau de la vertu pour vous conserver l'estime des hommes : Dieu saura tirer le voile qui leur en imposait; il ouvrira ces sépulcres blanchis pour en manifester la corruption.

Dans quel état paraîtrez-vous, et quelle sera votre confusion, vous que la honte empêche de découvrir au ministre du Seigneur l'ulcère qui infecte votre âme?

Jugez-en par celle que vous ressentez au tribunal, lorsque vous déclarez vos turpitudes à un seul homme dont vous êtes assurés du secret. Jugez-en par celle que vous recevriez si vos actions étaient aperçues de quelque personne que vous considérez, et aux yeux de qui vous voudriez vous cacher; ce serait bien encore pire, si vos péchés étaient connus de toute cette assemblée, si à ce moment Dieu révélait toutes les pensées de votre esprit, toutes les inclinations déréglées de votre cœur à tous ceux qui sont ici.

Que sera-ce donc de paraître chargés des crimes les plus honteux, non aux yeux d'une paroisse, d'une ville, d'une province, mais à la face de l'univers? Vous aurez, pécheurs, autant de témoins de vos fautes, qu'il y aura eu d'hommes depuis le commencement du monde jusqu'à la fin.

Apostrophe aux pécheurs scandaleux.

Oh! qui pourra soutenir une confusion aussi générale et aussi accablante? Que sera-ce donc du pécheur qui, outre ses fautes personnelles, se verra encore chargé des péchés étrangers dont il aura été la cause, ou qu'il n'aura pas empêchés? Dieu lui imputera ces péchés, et lui en fera subir la honte en présence de l'univers assemblé. Tremblez, pécheurs scandaleux, qui communiquez à ceux qui vous fréquentent la contagion dont vous êtes infectés, qui, par vos mauvais conseils, vos exemples pernicieux, leur apprenez le mal qu'ils ignoraient, les engagez dans vos parties de débauche, dans vos intrigues criminelles; vous qui, par vos paroles obscènes, vos discours séduisants, vos manières enjouées, servez de pierre d'achoppement à des âmes innocentes, ou qui vous servez de votre autorité pour en faire les victimes de votre passion. Quels reproches amers de leur part! Quel compte terrible Dieu ne vous fera-t-il pas rendre de leur perte? *Sanguinem ejus de manu tua requiram* (Ezech. 3.).

Tremblez, pères et mères, et vous tous à qui Dieu a donné l'autorité pour corriger et réprimer les désordres, si, au lieu de reprendre vos enfants et ceux qui vous sont sujets, vous les avez entretenus dans le vice par votre indolence à les instruire et à les corriger, plus encore si vous les avez autorisés par vos mauvais exemples, portés au mal par les mauvaises impressions que vous leur avez données; vous serez au jugement chargés de leur iniquité, vous en porterez la honte et la confusion : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* Ces enfants, ces inférieurs demanderont à Dieu vengeance contre vous, d'avoir été la cause de leur damnation.

Prônes de Billot, t. 1, p. 75.

Séparation des bons et des méchants.

Il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. Il placera les brebis à sa droite, et les boucs

à sa gauche. Terrible préliminaire; cruelle, mais équitable séparation, qui ne sera fondée que sur le mérite, sur l'état de grâce et de péché. Mettra-t-on d'un côté les têtes couronnées, les grands, les nobles, les riches, les savants, et de l'autre, les roturiers, les pauvres et les ignorants? Non. Mettra-t-on d'un côté les ecclésiastiques et les religieux, et de l'autre, les gens du monde? Non. Tous ceux-là seront séparés, en cela seulement que d'un côté seront les brebis dociles à la voix du souverain pasteur, et ceux qui seront morts dans sa grâce, et de l'autre, les boucs immondes et ceux qui seront morts dans le péché, de quelque rang, de quelque état qu'ils aient été dans le monde... Enfin séparation qui ne sera que le prélude de la formidable et dernière séparation. Epoux et épouses, serez-vous séparés ou réunis à la droite? Frères, sœurs, parents, amis, vous qui habitez dans la même ville, qui vivez dans la même maison, serez-vous séparés? O saints et saintes, âmes justes de tous les pays et de tous les siècles, vous serez réunis, mais à la droite. Pour moi, avec qui serai-je?

Duquesne, L'Evangile méd., t. 3, p. 526.

Bogoris, roi des Bulgares, se convertit à la vue d'un tableau du jugement.

Non, je ne m'étonne plus de lire dans l'histoire de l'Eglise, qu'un prince païen, Bogoris, roi des Bulgares, qui avait résisté à toutes les preuves du christianisme, se rendit à l'aspect d'un tableau du jugement dernier, peint et expliqué avec force par un pieux solitaire, Méthodius.

De Feller, Catéch. philos., t. 3, p. 83.

La croix de Jésus-Christ plaidera contre les pécheurs.

C'est pour justifier la conduite de Dieu à l'égard du pécheur, que l'on verra paraître au grand jour du jugement le signe adorable de notre rédemption. La croix sur laquelle Jésus-Christ a été attaché, le précèdera, et plaidera contre les pécheurs la justice de sa cause : *Tunc parebit signum Filii hominis* (Matth. 24.). Comme si quelqu'un, dit saint Chrysostôme, pour demander au juge justice des coups qu'il a reçus, portait en sa main la pierre dont il a été frappé, ou ses habits teints de son sang, pour porter témoignage contre ses assassins. C'est ainsi qu'à la vue de sa croix, Jésus-Christ fera voir aux pécheurs toute l'injustice de leur conduite; cette croix seule les accusera, les condamnera d'une manière à ne souffrir aucune réplique. A la vue de cette croix, Jésus-Christ dira aux pécheurs : Voilà ce qu'il m'en a coûté pour vous sauver; mes pieds et mes mains percés, mon sang répandu, ne sont-ce pas des preuves assez convaincantes du désir sincère que j'ai eu de votre salut? Que fallait-il faire de plus, vigne ingrate et stérile, pour vous faire porter du fruit? *Quid potui facere vineæ meæ et non feci* (Isa. 5.)? Si vous n'avez pas profité des mérites de mon sang, vous ne devez vous en prendre qu'à vous; c'est vous qui m'avez forcé de vous condamner avec toute la rigueur que demandent vos offenses et ma justice. O que la vue de la croix et des plaies de Jésus-Christ jettera de consternation dans le cœur des réprouvés! O qu'ils se repentiront de n'avoir pas porté cette croix pendant la vie, de l'avoir foulée aux pieds, en se livrant aux déréglements : *Non habebunt in die agnitionis allocutionem* (Sap. 3.)!

Prônes de Billot, t. 1, p. 88.

JUGEMENT PARTICULIER.

Quand et où il se fera.

C'est le sentiment commun des théologiens qu'à l'heure même et au même lieu que se fera la séparation de l'âme et du corps, s'élèvera le tribunal du Christ; c'est là que le procès se jugera et que Dieu prononcera la sentence.

S. Liguori., Serm., t. 2, p. 97.

Même sujet.

Pendant que l'on se demande si vous appartenez au temps ou à l'éternité... vous êtes déjà au tribunal de votre Juge... et ce tribunal, où est-il donc dressé?... dans cet appartement où vous venez d'expirer...auprès de votre couche funèbre... en face de votre cadavre... en présence de ceux qui environnent vos restes inanimés... et qui assistent à cette scène terrible sans le vouloir et probablement sans y penser.

Manrèse, p. 117.

Il ne changera pas.

. . . Le jugement général ne doit changer en rien la sentence qui aura été prononcée sur nous : notre sort, fixé dans le moment suprême, le sera pour toute la durée des siècles.

Sa rigueur. Histoire.

Mais, ô sévérité de ce jugement! ô rigueur effroyable du compte que nous aurons à y rendre! Je ne veux pas que vous m'en croyiez moi-même, écoutez plutôt l'histoire rapportée par saint Jean Climaque, témoin oculaire. Je n'ai rien lu de plus effrayant.

Il raconte donc que « dans un monastère de son temps vivait un moine fort relâché. Arrivé à l'article de la mort, il eut une longue extase pendant laquelle il fut transporté au tribunal de Dieu, et vit dans toute sa rigueur le jugement particulier. Ayant obtenu de Dieu que, par une disposition spéciale de sa providence, ses jours fussent prolongés pour lui laisser le temps de faire pénitence, il pria tous les religieux qui l'entouraient de sortir de sa cellule; il en fit aussitôt murer la porte, et s'y renferma jusqu'au jour de sa mort, qui n'arriva que douze ans après, sans proférer, pendant tout ce temps, une seule parole, sans prendre d'autre nourriture que du pain et de l'eau.

Absorbé par la pensée de ce qu'il avait vu, il se tenait au fond de sa cellule immobile et comme stupéfait ; ses yeux, toujours fixes comme ses pensées, étaient devenus deux sources intarissables d'où s'échappaient jour et nuit des torrents de larmes.

» L'heure de sa mort étant venue, continue saint Jean Climaque, nous enfonçons la porte de sa cellule. Tout ce que le désert renfermait de religieux se rassemble autour de lui; nous le prions en toute humilité de nous adresser au moins une parole d'édification; nous n'en tirons que ce seul mot : « En vérité, en vérité, je vous le dis, mes frères, si les hommes savaient combien terrible est le moment de la mort, combien épouvantable est le jugement qui le suit, jamais, jamais ils n'oseraient offenser Dieu. »

Voilà dans quels termes saint Jean Climaque raconte cette histoire. Quelque incroyable qu'elle paraisse d'abord, il n'est pas permis d'en douter sur la foi d'un historien aussi grave, qui rapporte ce qu'il a vu de ses propres yeux. Mais de quelle frayeur ne devons-nous pas être saisis en considérant la vie de ce saint solitaire, et plus encore le motif, la vision qui la lui fit embrasser.

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 59.

Deux livres : Evangile, conscience.

Considérez l'accusation et l'examen : *Le jugement commence, les livres sont ouverts* (Dan. 7. 10.). L'Evangile et la conscience seront les deux livres. « Dans l'Evangile, dit saint Jérôme, on examinera ce que devait faire le coupable; dans la conscience, ce qu'il a fait. »

S. Liguori. Consid. sur les Max. éternelles, p. 270.

Crainte d'un jeune homme.

Un jeune homme, selon le rapport de saint Vincent Ferrier, fut transporté en songe au tribunal de Jésus-Christ; il fut si frappé de l'appareil avec lequel on allait le juger, de la majesté du souverain Juge, des différentes interrogations qu'on lui fit et auxquelles il ne put rien répondre.... qu'à son réveil il était couvert de sueur et frissonnant. Il fit alors cette réflexion : *Ce que j'ai vu en songe doit se réaliser, et bientôt ; ce sera peut-être cette nuit.* Il remercia Jésus-Christ de ce que ce n'était pas réellement, mais seulement en songe, qu'il avait paru à son tribunal. Il implora sa grande miséricorde, et prit une ferme résolution de faire une sincère pénitence, et de préférer la mort au moindre péché. La crainte dont il avait été pénétré fut telle, que ses cheveux étaient devenus tout blancs.

Gossart, Scien. prat. du Catéch., p. 68.

1° *Y a-t-il un jugement particulier, et qu'est-ce qui s'y passe?* 2° *Comment doit-on s'y préparer?*

. . . L'Eglise aujourd'hui veut nous engager à méditer sérieusement la grande vérité du jugement particulier, qui s'exerce au moment que l'âme est séparée du corps; vérité aussi consolante pour les bons, qu'elle est effrayante pour les pécheurs : appliquons-nous-y tous. Voyons 1° ce qui arrive à chaque homme dans le jugement particulier; 2° instruisons-nous des moyens d'en prévenir la rigueur, et de nous le rendre favorable. Y a-t-il un jugement particulier, et qu'est-ce qui se passe dans ce jugement ? Premier point. Comment doit-on se préparer à ce jugement ? Second point.

1er *Point.* — Qu'il y ait un jugement particulier que chaque homme doit subir à l'instant de sa mort, c'est une de ces vérités de notre religion, que l'on ne peut révoquer en doute. Les saintes Ecritures l'attestent en plusieurs endroits, les saints Pères nous l'ont enseigné; la raison même nous l'apprend. *Justum et impium judicabit Deus*, dit l'Ecclésiaste, chap. 3. — *Cuncta quæ fiunt, adducet Dominus in judicium pro omni errato, sive bonum, sive malum illud sit.* Ce sont les dernières paroles du même livre. Dans l'onzième chapitre de l'Ecclésiastique, nous lisons, M. F., qu'il est facile à Dieu de rendre à chacun au moment de sa mort selon ses mérites, et que c'est alors que se découvrent toutes ses œuvres : *in fine hominis denudatio operum illius.* Non, M. F., Dieu n'attendra pas la fin du monde pour nous juger; à peine aurons-nous rendu le dernier soupir, que notre âme sera présentée à son tribunal; et autant il est certain que nous mourrons, autant il est constant que Dieu nous jugera : *Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium* (Hébr. 9.).

Le jugement qui se fera à la fin du monde, ne sera que la confirmation du premier : *Quod in die judicii futurum est omnibus, hoc in singulis die mortis impletur*, nous dit saint Jérôme... Quand même l'Ecriture et les saints Pères ne nous instruiraient pas de ce point de notre religion, les seules lumières de la raison suffiraient pour nous en convaincre. La connaissance qu'elle nous donne de la justice divine, ne nous permet pas d'en douter; aussi saint Augustin nous déclare-t-il au 6e livre de ses confessions, que parmi ses désordres..., il ne put jamais étouffer dans son esprit la crainte du jugement qui doit se faire après la mort, et du sort différent des méchants et des bons : la chose lui paraissait trop claire.

Le croyez-vous, M. F., ce jugement, y pensez-vous ? Hélas ! votre foi est sur cela bien imparfaite. Vous ne vous occupez presque jamais de ce qui doit vous arriver après cette vie : de là vient la vie tiède, ou même déréglée, que vous menez les uns et les autres. Appliquons-nous, M. F., avec une attention singulière, à une vérité qui nous intéresse infiniment, elle me regarde aussi bien que vous ; elle est même pour moi, en quelque façon, plus terrible que pour aucun de vous en particulier, puisque j'aurai à rendre compte de toutes vos âmes. Qu'est-ce qui rend le juge-

ment de la mort si terrible ? Deux choses, l'exactitude du compte, et la sévérité de la sentence : développons l'un et l'autre.

Représentons-nous d'abord un chrétien qui vient d'expirer, et qui se trouve seul avec son Dieu. D'une part, l'âme de ce chrétien qui, comme un criminel au pied de son juge, attend sa destinée; et de l'autre, Dieu qui, comme un juge éclairé et infiniment juste, va prononcer sa sentence. Cette âme est premièrement examinée, et sur quoi? Sur tout, M. F., sur la jeunesse, sur l'âge plus avancé, sur la vieillesse, si elle y est arrivée; sur tout, c'est-à-dire, sur toutes les pensées, les désirs, les discours, les actions, les omissions; sur tout, c'est-à-dire, sur le mal qu'elle aura fait, sur le bien qu'elle aura omis ou mal fait, sur les péchés personnels, sur ceux d'autrui dont elle aura été la cause ou qu'elle n'aura pas empêchés, lorsqu'elle le devait ou qu'elle le pouvait; sur tout, c'est-à-dire, sur les obligations communes à tout chrétien, et sur les devoirs propres de son état; enfin, sur tout, sur l'usage des biens naturels, des richesses, des puissances du corps et de l'âme; sur tous les biens naturels, soit extérieurs, soit intérieurs; en un mot, notre vie, quelque longue qu'elle ait été, sera mise dans la balance; rien n'échappera aux lumières infiniment pénétrantes du Dieu qui doit nous juger : *Illuminabit abscondita tenebrarum; et manifestabit consilia cordium* (1. Cor. 4).

... On s'adressera d'abord aux jeunes gens, et on leur fera bien sentir qu'il faudra rendre compte de tous ces plaisirs auxquels ils se livrent; que, si on doit être puni d'une parole oiseuse, quels châtiments ne subira-t-on pas pour des discours scandaleux, des excès, des libertés indécentes : *Lætare ergo, juvenis, in adolescentiâ tuâ : et scito quòd pro omnibus his adducet te Deus in judicium* (Eccl. 11.). Ah ! Si vous y réfléchissiez bien, jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, quel changement dans vos mœurs ! Le seul souvenir du jugement du Seigneur vous saisirait de frayeur, vous ferait résister à ces tentations auxquelles vous succombez si souvent. Si je commets ce péché, vous diriez-vous à vous-même, quoique personne ne me voie, Dieu qui en est le témoin, me le représentera à l'heure de ma mort, et j'éprouverai toute la rigueur de sa justice.

Après l'examen de la jeunesse, viendra celui de l'âge plus avancé. Dieu vous interrogera sur l'entrée dans l'état où vous vous serez engagés, et sur la profession que vous aurez exercée : disposition au sacrement de mariage, accomplissement de vos devoirs mutuels en qualité d'époux et d'épouses, aussi bien qu'à l'égard de vos enfants, et de tous ceux qui auront composé votre famille; tout cela sera examiné; toutes les différentes affaires dont vous aurez été chargé, depuis que vous êtes au monde, seront entièrement discutées : les achats, les ventes, les procès, les emplois que vous aurez occupés, rien qui ne soit recherché. Mais ce qui sera le principal objet de ce compte, ce sera l'usage des grâces que vous aurez reçues, et les devoirs particuliers de l'état où Dieu vous a placés. Je vous ai éclairés, dira le Seigneur, je vous ai fait sentir de saintes inspirations en telle occasion, etc., quel usage avez-vous fait de ces lumières et de tous ces bons mouvements? Comment vous êtes-vous acquittés de chacune de ces obligations? Le bien que vous avez paru faire, a-t-il été animé d'une intention pure? Oh ! M. F., quelle surprise pour chacun de nous, lorsque Dieu nous fera voir une infinité de fautes que nous ne nous sommes jamais reprochées, et qui ont échappé à notre examen ! Quel étonnement, lorsque ces actions que nous croyions bonnes, nous paraîtront indignes de récompenses par les défauts qui les auront accompagnées ! Et ne pensez pas qu'il faille un long temps à Dieu, pour nous rappeler le nombre des péchés que nous aurons commis depuis le premier usage de notre raison; cette connaissance nous coûterait à présent des soins infinis; et même avec tous nos soins nous ne pourrions pas y parvenir. Mais il n'en sera pas de même, lorsque notre âme sera séparée de notre corps; aidée d'une lumière surnaturelle, elle verra à découvert, et comme dans un fidèle miroir, toute la suite de sa vie, tout le bien et tout le mal qu'elle aura fait. Quel spectacle ! Et qui peut exprimer les mouvements différents qu'opèrera cette vive représentation, dans des âmes dont la conduite aura été tout opposée à celle de Jésus-Christ? Amertumes dans les âmes tièdes et négligentes; consolations dans les âmes ferventes; frémissement dans l'âme pécheresse; chacune sera convaincue du châtiment ou de la récompense qu'elle mérite : le paradis, le purgatoire, l'enfer.

Mais ce n'est pas ce qui est de plus redoutable dans ce jugement; la sentence qui suit l'examen, est la circonstance la plus digne de notre attention. Dieu, ayant convaincu l'âme de la bonté ou de la malice de sa cause, prononcera, au même instant, une sentence irrévocable; il la lui manifestera; il la lui fera entendre au dedans d'elle-même. Le juste entendra le jugement favorable qui lui sera adressé; s'il n'a plus de faute à expier, il verra le degré de gloire qu'il mérite, et dont rien ne l'empêchera de prendre possession. Le juste encore redevable à la justice divine, quelque désir qu'il ait de voir Dieu sans délai, se verra privé, pour un temps, de sa présence, et obligé de satisfaire, dans le purgatoire, jusqu'à la dernière obole. L'âme pécheresse s'avouera indigne du ciel, et entendra, au dedans d'elle-même, son juge irrité, lancer contre elle ce foudroyant anathème : âme maudite, allez au feu éternel. Quel coup de foudre pour un mauvais chrétien, pour une âme réprouvée? Se sentir frappée de la malédiction de Dieu, condamnée à être privée éternelle-

ment de Dieu, et n'avoir plus pour partage que l'enfer? N'y a-t-il donc plus de moyen d'éluder la sentence? C'est un juge souverain qui a porté la sentence la plus juste, et elle est exécutée dans l'instant, et elle aura son effet, sans qu'aucune puissance puisse y mettre obstacle. O vérité du jugement particulier, qui devrait être gravée profondément dans la mémoire des chrétiens, que tu es peu méditée!

Qui de vous, M. F., y a réfléchi sérieusement jusqu'ici? Est-ce vous, jeunes gens? Est-ce vous, pères de famille? Oh! que les saints se sont comportés bien autrement! Le saint homme Job, le saint roi David, saint Arsène et saint Jérôme y pensaient continuellement; c'est cette pensée qui fait les saints; comme au contraire, l'oubli des jugements de Dieu a été la cause de la perte des réprouvés. Occupons-nous-en donc, M. F., qui que nous soyons; et cherchons les moyens les plus propres pour prévenir la rigueur du jugement particulier, et nous le rendre favorable.

2e *point.* — S'il n'est rien de plus terrible que le jugement particulier, il n'est rien aussi à quoi il nous importe plus de nous préparer; la mort même n'est à craindre, qu'autant qu'elle est suivie du jugement qui décide de notre éternité: aussi n'est-il rien à quoi le Seigneur nous exhorte davantage qu'à cette préparation. Il nous ordonne même d'être toujours prêts; mais, hélas! qu'il en est peu qui suivent ce conseil du Sauveur! On diffère toujours, dans l'espérance qu'on aura du temps; presque toujours on se trouve surpris; on est cité au jugement de Dieu, lorsqu'on y pense le moins. Comment éviter ce malheur? Le serviteur, dont il est parlé dans l'Evangile, peut nous servir de modèle. Averti que son maître devait bientôt lui faire rendre compte, il rentre aussitôt en soi-même, pour examiner ce qu'il doit faire: *Ait villicus intrà se: quid faciam?* Que chacun de nous, M. F., s'imagine que bientôt le Seigneur va le citer à son tribunal, qu'il ne nous donne plus que quelques jours, quelques semaines ou quelques mois. Que voudrions-nous faire pour prévenir notre juge? Sans doute réparer le passé par une sincère pénitence, et apaiser la justice divine par des œuvres satisfactoires; nous multiplierions nos bonnes œuvres, et nous exercerions, le plus qu'il nous serait possible, la miséricorde envers le prochain, afin d'engager notre Dieu à l'exercer envers nous. Or, voilà, M. F., les principaux moyens dont nous devons nous servir, pour nous disposer au jugement particulier.

Le premier moyen est une pénitence sincère. Elle est absolument nécessaire à tous ceux qui ont fait un mauvais usage des biens que Dieu leur a confiés; ne faudrait-il pas avoir perdu la foi pour continuer ces désordres, lorsque l'on se voit sur le point d'aller subir le jugement de Dieu? Est-ce donc par de nouveaux crimes que l'on se prépare à apaiser son juge? Quittez dès ce jour ces habitudes criminelles qui vous attireront infailliblement une sentence de condamnation, si vous n'avez soin de les détruire. (Détail.)

Le second moyen sont les œuvres satisfactoires. Quand même nos péchés nous auraient été pardonnés quant à la coulpe et à la peine éternelle, nous ne devrions pas laisser de pratiquer des œuvres propres à satisfaire la justice divine... Quoique la coulpe et la peine éternelle soient remises, il est ordinairement et presque toujours une peine temporelle à subir, ou dans ce monde, ou dans le purgatoire. Il est beaucoup plus facile d'obtenir en cette vie la rémission de cette peine que dans l'autre; et un seul jour de pénitence ici-bas expie plus de péchés, que plusieurs jours et peut-être plusieurs semaines de peines dans les flammes du purgatoire.

Que cette pensée, M. F., doit nous animer à supporter avec patience les peines attachées à notre état! Car il est certain que les maux même, qui ne sont pas de notre choix, et qui nous viennent immédiatement de Dieu ou des créatures, sont capables de satisfaire à la justice divine, pourvu que nous soyons en grâce, et que nous les acceptions avec soumission... Au reste, M. F., Dieu ne vous demande rien au delà de vos forces; il veut, à la vérité, que vos pénitences soient proportionnées à vos crimes, mais il a aussi égard à votre faiblesse; le Seigneur est plein de bonté, il fera grâce à tous ceux qui retourneront à lui dans la sincérité de leur cœur; et quoiqu'ils n'aient pas exercé, contre eux-mêmes, toutes les rigueurs de la pénitence, il ne le leur imputera pas, pourvu que ce ne soit pas un effet de leur mollesse et de leur lâcheté: *Non imputabit eis quod minùs sanctificati sunt* (2 Par. 3.).

Mais, de toutes les bonnes œuvres que nous pouvons pratiquer, une des plus efficaces pour nous procurer un jugement favorable au temps de notre mort, c'est la pratique de la miséricorde, c'est l'aumône si recommandée par Jésus-Christ dans notre Evangile: remarquez, M. F., quelle en est la conclusion. Après que le Sauveur a rapporté la parabole du receveur infidèle, et l'éloge que son maître donne à sa prudence de s'être fait des amis des débiteurs de son maître, il nous exhorte à imiter l'adresse de cet économe; et comment veut-il que nous l'imitions? En nous faisant des amis avec nos biens temporels: *Et ego dico vobis: facite vobis amicos de mammona iniquitatis.* Je ne m'étendrai pas ici, M. F., sur le prix de l'aumône; je me contente de vous exhorter à l'exercer autant qu'il est en vous; c'est elle, dit l'Esprit-Saint, qui éteint le feu qui est bien embrasé: *Ignem ardentem extinguit aqua, et eleemosyna resistit peccatis* (Eccl. 3.). Suivez donc le conseil que Daniel donnait à un prince: rachetez vos péchés par vos aumônes, et vos iniquités par les miséricordes que vous exercerez envers les pauvres: *Peccata tua eleemosynis redime, et iniquita-*

tes tuas misericordiis pauperum (Dan. 4.) Voilà, disait le saint homme Tobie à son fils, un moyen puissant de paraître devant son juge avec confiance : *Fiducia magna erit coram summo Deo eleemosyna omnibus facientibus eam* (Tob. 4.). Faites-la selon votre pouvoir ; si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu : *Quomodò poteris, ità esto misericors*, etc. (Ibid.)

A ces trois moyens, ajoutez-en un quatrième, c'est l'examen journalier de votre conscience. N'allez jamais prendre votre repos, que vous n'ayez fait attention sur vous-mêmes, pour voir si vous êtes en état d'aller paraître devant Dieu. Nous devrions sans cesse veiller sur nous-mêmes, afin de n'être pas surpris, à quelque heure que le souverain maître nous appelle ; mais, comme la faiblesse humaine nous empêche d'avoir cette attention continuelle, du moins devons-nous rentrer en nous-mêmes tous les soirs, pour nous mettre en état d'aller subir le jugement de Dieu, au cas qu'il nous cite à son tribunal, la nuit suivante. Hélas ! quel épouvantable malheur, si nous étions cités dans le temps que nous serions ses ennemis ? Où serait notre partage ? Le Sauveur lui-même nous l'a déclaré, M. F. : avec les réprouvés et les infidèles : *Veniet Dominus servi illius horâ quâ nescit ; partemque ejus cum infidelibus ponet* (Luc. 12.).

Y avez-vous bien pensé ?... Que seriez-vous devenus si vous fussiez morts la nuit dernière ? Quel aurait été votre jugement ? Ah ! pécheurs, pouvez-vous y penser sans frémir ? Mettez donc au plus tôt ordre à votre conscience, tâchez d'apaiser votre juge ; allez incessamment vous jeter aux pieds du ministre de la pénitence, pour vous réconcilier avec votre Dieu.

On finira par une prière adressée à Jésus-Christ, qui va s'offrir dans le sacrifice de la messe, afin qu'il prépare tout l'auditoire, et principalement le pasteur, à entendre, à l'heure de la mort, ces paroles consolantes : *Euge, serve bone et fidelis*, etc.

Inst. de Toul, t. 4, p. 267.

Il faut y penser

Lorsqu'un homme a des comptes à rendre, il commence par se rendre compte à lui-même. Il cherche ses papiers, rassemble ses mémoires, compte, calcule, prévoit les difficultés qu'on pourra lui faire, se prépare à y répondre, met tout en ordre ; après quoi, il se tranquillise. Tout est en règle, se dit-il, mon compte est prêt, je le rendrai quand on voudra.

Telle est la conduite que doit tenir un homme sage, à l'égard de sa conscience, pour n'être pas surpris par le jour du Seigneur.

Bonnardel, Inst. fam., t. 2, p. 146.

Comment le pécheur doit y penser.

— Je paraîtrai bientôt devant un Dieu qui aura été le témoin de toutes mes iniquités, et qui en sera le juge : que cette pensée vous fasse pâlir, et vous roule dans l'esprit pendant le reste de l'office. Je paraîtrai bientôt devant ce même Dieu qui m'appelle aujourd'hui, et que je ne veux pas entendre ; qui me tend les bras, et à qui je tourne le dos : que cette pensée ne vous quitte point lorsque vous sortirez de l'église, mais qu'elle vous suive dans votre maison. Je me trouverai bientôt vis-à-vis de ce juge terrible qui aura compté jusqu'aux mouvements les plus secrets de mon cœur ; qui me reprochera tout, qui se vengera de tout ; qui sera pour lors inexorable, sans pitié, sans entrailles : que cette pensée soit la dernière que vous ayez le soir en vous couchant ; qu'elle trouble votre sommeil,... qu'elle soit la première que vous ayez en vous levant. Je me trouverai bientôt tête à tête, vis-à-vis de mon juge, sans avocat, sans appui, sans défense, moi seul, vis-à-vis de Dieu seul, sans aucun espoir de miséricorde, parce qu'après la mort il n'y a plus de miséricorde : que cette pensée vous occupe pendant votre travail ; qu'elle vous accompagne dans vos voyages, qu'elle vous suive partout, qu'elle trouble vos divertissements, qu'elle empoisonne tous vos plaisirs, qu'elle vous persécute et vous tourmente, jusqu'à ce qu'enfin vous soyez, pour ainsi dire, forcé de chercher dans le service de Dieu, la tranquillité de votre esprit, le repos de votre conscience, et la paix de votre âme.

Régnis, La voix du past., t. 1, p. 33.

JUGEMENTS SECRETS DE DIEU.

Il faut les considérer pour ne pas s'enorgueillir du bien qu'on a fait.

Si vous avez trouvé le mal dans les anges (Job. 4. 18.), et si vous ne les avez pas épargnés, que sera-ce de moi ?

Les étoiles sont tombées du ciel (Apoc. 6. 13.); et moi poussière, que dois-je attendre ?

Des hommes dont les œuvres paraissaient louables, sont tombés au plus bas degré ; et j'ai vu ceux qui se nourrissaient du pain des anges faire leurs délices de la pâture des pourceaux.

Il n'est donc point de sainteté, Seigneur, si vous retirez votre main.

Imit. de J. C., liv. 3, ch. 14.

JUGEMENTS DES HOMMES.

Contre les vains.

. . . *Qu'avez-vous à craindre d'un homme mortel* (Isa. 51. 12) ? Il est aujourd'hui, et demain il aura disparu.

Craignez Dieu, et vous ne redouterez rien des hommes.

Que peut contre vous un homme par des paroles ou des injures ? Il se nuit plus qu'à vous, et, quel qu'il soit, il n'échappera pas au jugement de Dieu.

Pour vous, ayez toujours Dieu présent, et laissez-la les contestations et les plaintes.

Imit. de J. C., liv. 3, ch. 36.

JUGEMENTS TÉMÉRAIRES.

Ils sont faciles et communs.

. . . N'est-ce pas une chose étrange? Pour vous faire croire une vérité catholique, très-importante à votre salut, il faut vous alléguer l'Écriture, les saints Pères, les conciles, les docteurs, les raisons de théologie, et après tant de preuves, on a beaucoup de peine à vous la persuader; et si un flatteur, un je ne sais qui, vous médit d'un absent, par envie ou malveillance, vous le croyez sans preuve, sans témoin, sans autre forme de procès, vous jugez l'absent, vous le méprisez, vous le condamnez.

Le Jeune, Serm., t. 10, p. 140.

Il faut les éviter.

Si vous aviez vu Susanne publiquement accusée d'avoir été surprise dans le crime, et accusée par deux vieillards, dont le témoignage devait paraître d'autant moins suspect, qu'ils étaient eux-mêmes juges en Israël, qu'auriez-vous pensé? Cependant Susanne était chaste, elle avait mieux aimé s'exposer à être diffamée et lapidée, que de consentir au péché. C'est ainsi que l'on juge, que l'on condamne tous les jours des innocents sur de simples apparences. De là il suit, mes Frères, remarquez-le en passant, qu'il faut éviter, avec le plus grand soin, tout ce qui pourrait donner la moindre occasion à ces jugements téméraires. Je ne doute point, jeune personne, que vous n'ayez le vice en horreur, et que vous ne soyez sage, mais vous avez des manières trop libres. Vous allez dans certaines compagnies, que vous devriez éviter. Je veux croire que vous n'ayez pas de mauvaises intentions, mais vous vous exposez à passer pour ce que vous n'êtes pas, et vous donnez lieu à des soupçons désavantageux et à des jugements téméraires.

Bonnardel, Inst. fam., t. 4, p. 32.

Motif pour les éviter.

Saint Jean l'aumônier ne pouvait souffrir que l'on jugeât témérairement le prochain; il disait que le cœur de l'homme est difficile à pénétrer; que quelques-uns, par une réserve inhérente à leur caractère, laissent à peine entrevoir leurs bonnes qualités, tandis que d'autres, au contraire, se parent hypocritement des vertus qu'ils n'ont pas, afin de mieux cacher les vices qu'ils ont. Il concluait souvent par ces paroles, qui révélaient une grande étude du cœur autant qu'une charité sainte : « C'est une grande présomption à nous de vouloir juger les autres; les circonstances atténuantes nous échappent d'ordinaire, et les motifs déterminants sont d'une nature si variée, qu'il est presque impossible que nous ne tombions dans l'erreur. »

Orsini, Les Fleurs du ciel, p. 1 3.

Réponse d'un solitaire mourant

La tranquillité avec laquelle un solitaire assez peu fervent mourait, ayant surpris et choqué son supérieur, il lui en fit des reproches. Ma tranquillité, lui dit-il, est appuyée sur la parole de Jésus-Christ, n'est-elle pas bien fondée? Je n'ai jamais jugé ni condamné personne, et Jésus-Christ nous assure, *que nous ne serons point jugés ni condamnés, si nous ne jugeons et ne condamnons les autres.* Pourrez-vous dire la même chose à l'heure de la mort?

Nepveu, Pens. du Réd. chrét., t. 3, p. 2 7

Autre motif.

Tournez les yeux sur vous-même, et gardez-vous de juger les actions des autres.

En jugeant les autres, l'homme se donne une peine inutile, plus souvent il se trompe et il pèche aisément; mais, s'examinant et se jugeant soi-même, il travaille toujours avec fruit.

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 14.

Remèdes.

Saint Bernard (Serm. 41. in Cant.) nous donne à ce sujet un avis très-salutaire :... quand vous voyez votre prochain qui fait mal, pensez que peut-être il le fait à quelque bonne intention, ou qu'il le fait par ignorance, ou par surprise, ou par grande faiblesse et sans malice; si l'action est noire et qu'elle ne reçoive aucune de ces excuses, pensez que ç'a été une très-forte et violente tentation qui l'a fait tomber, et dites en vous-même : si Dieu eût permis qu'une semblable tentation m'eût attaqué, peut-être que j'aurais succombé aussi bien que lui, peut-être qu'il a plusieurs grandes vertus qui contre-balancent la faute qu'il a faite, peut-être que cette chute le rend bien humble, et que par son humilité il est plus agréable à Dieu que vous par votre innocence orgueilleuse; et quant tout cela ne serait pas, que savez-vous ce que vous deviendrez et ce qu'il deviendra? Il y a assez d'inconstance et de faiblesse en votre cœur, pour vous voir quelque jour un des plus grands pécheurs du monde; il y a assez de puissance et de miséricorde dans le cœur de Dieu, pour faire que ce pécheur devienne quelque jour un très-grand saint dans le ciel. Sur l'échelle de Jacob il y avait des anges qui montaient et il y en avait qui descendaient, pour signifier que dans le chemin du ciel il n'y a point d'homme si vertueux, si saint, si angélique qui ne puisse reculer et descendre; il n'en est point de si méchant, de si vicieux, de si désespéré qui ne puisse monter et devenir un ange.

Le Jeune, Serm., t. 10, p. 142.

JULIEN L'APOSTAT.

Ce qu'il fit pour anéantir la religion.

Dans le dessein qu'il eut d'anéantir la religion de Jésus-Christ, il choisit une voie dille-

rente des anciens persécuteurs. Il ne voulut donc point répandre de sang, il se contenta de déclarer les chrétiens inhabiles à posséder les charges de l'État ; il leur défendit d'enseigner et d'étudier les belles-lettres, dont la connaissance leur fournissait des armes contre le paganisme.

Sa mort.

On lit dans Théodoret... que Julien se sentant blessé à mort, remplit ses mains de son sang, et qu'il le jeta contre le ciel, en vomissant ce blasphème : *Tu as vaincu, Galiléen, tu as vaincu.*

Godescard, t. 2, p. 70.

JUREMENT.

Réfutation des jureurs.

Vous dites : ce n'est pas à mauvais dessein, ni à mauvaise intention que je jure ; c'est que j'ai pris depuis longtemps cette habitude. C'est vous laver avec de l'encre, c'est vous condamner au lieu de vous justifier : c'est comme si vous disiez au roi : sire, j'ai fait de la fausse monnaie, mais c'est que j'ai cette coutume. C'est ce que Dieu trouve fort mauvais que vous l'offensiez par coutume, que vous ne preniez aucune peine d'arracher cette mauvaise coutume ; pourquoi ne la corrigez-vous pas par une autre habitude contraire ?

. . . Ce n'est pas au jurement qu'on ajoute foi, mais à la bonne foi et à la probité : on sait bien que tous ceux qui jurent sont des menteurs, et qu'un homme de bonne conscience ne trompe jamais. Si on voit que vous ne voulez pas jurer, on connaîtra que vous avez la crainte de Dieu ; si vous avez la crainte de Dieu, vous ne voudrez tromper personne.

Le Jeune, Serm., t. 9, p. 426.

Remède.

Si vous étiez assuré que toutes les fois que vous jurez, il vous faudrait nécessairement payer une amende de trente sous, ne travailleriez-vous pas à vous en abstenir ? N'y a-t-il pas plus de deux ans que vous en auriez perdu la coutume ? Vous êtes assuré que Dieu ne veut pas que vous juriez, et vous ne faites rien pour vous en corriger ! Il y a même plus de dix ans que vous en conservez l'habitude ; vous faites donc moins de cas de la très-juste et très-aimable volonté de Dieu que de trente sous !

Id. ibid., t. 1, p. 443.

Voyez encore : BLASPHÈME.

JUSTE.

Il sera à peine sauvé.

Le Saint-Esprit par la plume du prince des apôtres (1. Petr. 4. 18.), dit que le juste, oui le juste, (il ne dit pas que celui qui pense être juste, mais celui qui est juste et qui n'a point de péché mortel) à grand'peine sera sauvé : *Justus vix salvabitur.* Que deviendront donc les blasphémateurs, les adultères, les usuriers et les faux témoins? Où est notre foi, où est notre esprit, où est notre jugement de ne point appréhender une chose si digne d'appréhension? De dire que l'Apôtre prononce un mensonge pour nous épouvanter, ou de le penser seulement, ce serait un blasphème ; et de voir combien peu cette parole nous touche, c'est un prodige qui mérite des larmes : *Justus vix salvabitur.* Je ne puis m'empêcher de méditer cette proposition : Avec grand'peine le juste sera sauvé. Qui est-ce qui me pourrait dire si je suis juste? Hélas ! je n'en sais rien, aucune âme du monde ne m'en saurait assurer ; je suis bien certain d'avoir commis le péché, mais je ne sais si jamais j'en ai eu une vraie repentance, telle que Dieu le demande de moi ; mais quand je serais assuré d'être juste, avec grand'peine je serai sauvé.

Id. ibid., t. 7, p. 373.

JUSTICE.

Comparée à une ceinture.

La justice est comparée à une ceinture : *Justitia cingulum lumborum ejus* (Isa. 11. 5.) ; mais dans les tribunaux de ce monde, il est quelquefois du jugement des hommes, comme de la ceinture des femmes qui penche toujours du côté de la bourse, et par conséquent du côté gauche.

Id. ibid., t. 10, p. 112.

JUSTICE DE DIEU.

Sa sévérité sur la terre dans la permission du péché.

. . . Ne montons pas si haut, n'allons pas jusqu'au ciel pour contempler la sévérité de la justice de Dieu ; n'allons pas si loin pour considérer ce que nous pouvons voir à notre porte, devant nos yeux et tout auprès de nous. Demeurons ici, ouvrons seulement les yeux ; et si nous ne sommes tout à fait infidèles et stupides, nous verrons en ce monde des effets de la justice divine très-grands et très-redoutables. Je vous assure qu'il n'y a rien qui me fasse plus admirer et plus appréhender cette sévérité divine, que le point que je vais vous proposer, et je ne doute pas qu'il ne vous ravisse d'étonnement si vous le pesez avec une foi vive et une mûre considération. C'est une vérité qui ne peut être révoquée en doute d'aucun bon catholique, que le plus grand châtiment que Dieu puisse envoyer à une âme pécheresse, c'est de la laisser tomber en de nouveaux péchés, et de permettre qu'en punition de ses fautes précédentes elle commette de nouveaux crimes ; comme la plus riche récompense de la vertu, c'est la vertu même, ainsi le plus rude châtiment du péché, c'est le péché même : *Maxima peccati pœna peccatum est. Iratus es, et peccavimus* (Isa. 64. 5.).

. . . Allez-vous-en, je ne dirai pas aux caba-

rets, aux académies et aux lieux de débauches, car ces lieux sont tout dédiés au service du démon, mais dans les rues, dans les carrefours et dans les maisons bourgeoises des villes catholiques; considérez ce qu'on y fait, prêtez l'oreille pour écouter ce qu'on y dit, et vous verrez qu'on n'y pense, qu'on n'y parle et qu'on n'y traite de rien moins que du service de Dieu; vous n'y verrez que débauches, que blasphèmes, que parjures, que trahisons, qu'adulteres, que larcins et qu'abominations; à peine dans chaque maison, ou même en chaque rue pourrez-vous trouver une personne qui aime Dieu véritablement, à qui on se puisse fier; et je ne doute point que si Dieu était visible au monde, il se trouverait encore mille Judas qui le vendraient à deniers comptants; que s'il n'y avait des croix sur les clochers des villes, un étranger qui y arriverait aurait peine à connaître si l'on est catholique ou païen... Quand la peste affligea le peuple de Dieu, et fit mourir soixante et dix mille hommes, David vit un ange du ciel qui tenait une épée nue, Dieu lui voulant témoigner que cette maladie était une vengeance céleste. Si une province était désolée par la peste, sans interruption depuis trente ou quarante ans, ne diriez-vous pas que Dieu est en grande colère contre une telle province? Il y a plus de neuf cents ans que la peste spirituelle du péché mortel ravage la chrétienté, sans épargner presque une seule maison, et vous ne direz pas que Dieu qui permet cela est grandement irrité contre nous, et que son indignation est bien enflammée?

Id. ibid., t. 6, p. 374.

Dieu exerce plus souvent sa justice que sa miséricorde.

L'expérience prouve que Dieu exerce plus souvent sa justice que sa miséricorde; car il y a plus de personnes qui, à une première faute, en ajoutent une deuxième, une troisième, une quatrième, que de ceux qui se retirent après une première chute.

Id. ibid., t. 1, p. 99.

Beau mot de saint Augustin.

Si quelquefois la justice suprême nous effraie, souvenons-nous de ce mot de saint Augustin, l'un des plus beaux sans doute qui soient sortis d'une bouche humaine : *Avez-vous peur de Dieu? Sauvez-vous dans ses bras. Vis fugere à Deo? Fuge ad Deum.*

Joseph De Maistre, Les soir. de S. Pétersb., t. 1, p. 274.

JUSTIFICATION.

La réforme de la vie en est la présomption la plus sûre.

Personne ne peut savoir infailliblement s'il est justifié; mais on peut cependant avoir à cet égard de grandes présomptions : la plus solide, c'est la réforme de sa vie, c'est ce changement d'une âme qui autrefois se laissait aller à une multitude de fautes, et qui maintenant ne voudrait pas, pour le monde entier, en commettre une seule.

Louis de Grenade, Guide des Péch., p. 46.

JUSTIN. (S.)

La raison principale de sa conversion fut la joie des martyrs.

Saint Justin, dans son discours aux Romains sur la foi des martyrs, dit que la principale raison qui le porta à se faire chrétien, de philosophe païen qu'il était, fut cette allégresse qui paraissait sur le visage des martyrs au milieu des feux et des roues; ne pouvant se persuader que la chose du monde dont l'humanité a le plus d'horreur, pût être soufferte avec joie, si une douceur secrète et inconnue ne changeait en délices de si horribles tourments. Mais ce saint martyr ajoute qu'après avoir embrassé le christianisme, il avait été convaincu par sa propre expérience, qu'il n'y a point de peine corporelle, quelque affreuse qu'elle soit, qui puisse étouffer le sentiment intérieur que Jésus-Christ donne à ceux qui souffrent pour lui.

Allcaume, Les Souf. de N.-S. J.-C., t. 1., p. 261.

JUSTINIEN.

Son ignorance.

Ce prince, qui considéra beaucoup les savants, quelle que fût son ignorance, et qu'on accusa de ne savoir pas même lire, sut discerner les plus habiles jurisconsultes de son temps.

Henrion, Hist. gén. de l'Egl., t. 3, p. 3.

Son entretien avec un de ses favoris.

L'empereur Justinien ne se contentant pas d'avoir élevé aux plus hautes charges, comblé d'honneurs et de richesses un de ses favoris, lui dit un jour dans un excès d'affection : que puis-je faire pour votre avancement? Demandez-moi tout ce que vous désirez. Sire, répondit le courtisan, je n'ai besoin que d'un clou; si votre majesté pouvait me donner un clou, elle m'obligerait au dernier point, car je serais au zénith de ma félicité. Quelle prière est cela? demander un clou à un empereur! Que voulez-vous faire de ce clou? C'est pour arrêter ma fortune; c'est pour fixer et rendre immobiles les grandes faveurs que votre libéralité m'a faites.

Le Jeune, Serm. t. 3, p. 252.

—L—

LANGAGE.

Il indique notre pays.

A quoi connaît-on de quel pays vous êtes ? A votre langage : *Loquela tua te manifestum facit.* Quand vous entendez un voyageur qui parle italien, vous dites : il est d'Italie ; s'il parle français, il est de France. Le langage du ciel, ce sont les bénédictions ; celui de l'enfer, ce sont les malédictions... Quand vous entendez un suppôt du diable, un démon incarné qui a toujours les jurements, les blasphèmes, les malédictions et les imprécations à la bouche : c'est une âme réprouvée, dites-vous ; elle est du pays de l'enfer, puisqu'elle en tient le langage.

Id. ibid., t. 6, p. 491.

Punition de deux vieillards trop libres en paroles

Surius raconte dans la Vie de saint Valère (le 1er avril), que le saint se trouvant en voyage, entra dans une maison pour réchauffer ses membres engourdis. Le maître de la maison et le juge de la contrée, tous deux vieillards, avaient une conversation à épouvanter des oreilles chastes. Le saint les en reprit vivement; mais ses paroles furent perdues. Or, Dieu frappa l'un et l'autre : le premier devint aveugle, le second eut une maladie qui lui causait les douleurs aiguës de l'agonie.

S. Liguori, Sermons, t. 2, p. 127.

Il ne faut pas croire tout le monde. Il est aisé de s'échapper en paroles.

. . Oh ! qu'il est bon, qu'il est avantageux pour la paix, de se taire sur les autres, de ne pas croire tout indifféremment, de ne pas tout redire sans réflexion, de se découvrir à peu de personnes, de vous chercher toujours pour témoin de son cœur, de ne pas se laisser emporter à tout vent de paroles ; mais de désirer que tout en nous et hors de nous s'accomplisse selon votre bon plaisir !

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 45.

Des péchés de la langue.

Trouvez-moi un homme, dit saint Jacques, qui ne pèche pas par la langue, et je vous le donne pour un saint : *Si quis in verbo non offendit hic perfectus est vir* (Jac. 3. 2.). C'est un mauvais pronostic quand la langue des malades devient noire, et souvent on juge mieux de la gravité de leur mal par la noirceur de la langue que par l'état de leur pouls. Le pouls parfois n'indique pas une grosse fièvre, quand la noirceur de la langue annonce déjà la mort. Plusieurs fréquentent les églises, entendent souvent la messe, récitent le rosaire ; mais leur langue noire, qui médit du prochain, donne signe de mort, signe de damnation.

S. Liguori, Inst. sur les prec. du Décal., p. 183.

LATRAN.

Cathédrale de la chrétienté.

L'église de Saint-Jean de Latran est l'église paroissiale du Pape, et par conséquent la cathédrale de la chrétienté.

Godescard, t. 2, p. 417.

LAURENT JUSTINIEN (S.).

Cas qu'il faisait de célébrer la messe.

Depuis le temps où il reçut la prêtrise jusqu'à sa mort, il ne manqua jamais de célébrer la messe tous les jours, à moins qu'il n'en fût empêché par la maladie. Il disait à ce sujet, qu'on avait bien peu d'amour pour Jésus-Christ, quand on ne tâchait pas de s'unir à lui aussi souvent qu'on le pouvait.

Godescard, t. 13, p. 80.

LECTURE.

Son éloge.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences ! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent partout avec eux de quoi s'entretenir ; et l'ennui qui dévore les autres hommes, au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, et qui ne sont pas privés de la lecture !

Fénelon, Les Avent. de Télém., p. 21.

Etude et lectures nécessaires au prêtre.

Attende lectioni et doctrinæ, fili. Sicut avis ad volatum ; sicut homo ad laborem natus est ; sic tu sacerdos, ad scientiam et pietatem.

Ergone te securum crederes, si, canonicis horis persolutis, oratione mentali peractâ, missâ celebratâ, reliquum tempus otio, vagationi, rebus inanibus impenderes?

Non sic, fili, non sic : labia tua custodient scientiam ; et si tu scientiam repuleris, repellam te. Tempus dedi tibi, non ut perdas, sed ut illud in judicio mihi cum usuris restituas.

. . . Scientia per pias lectiones et sacra studia acquisita, infinitus thesaurus est, quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei.

. . . O Sacerdos! si sine libris, sine studio et lectione manes; es utique sicut miles sine armis; sicut equus sine frænis, navis sine remis, scriptor sine calamo, avis sine pennis, cæcus sine ductore.

Quære etiam pro teipso, fili, scientiam sanctorum, scientiam salutis. Quære perfectionem statui tuo adeò necessariam; hanc in pia et quotidiana lectione invenies....

Ne multa cursim legas, sed pauca collecto animo.

Cum legeris, lectionis medullam in corde tuo absconde; ut rursùs revocata, ruminetur; ruminata, fæda tua corrigat, pulchra tua plus ornet.

. . . Lege, fili; lectio te ignarum docebit, te otiosum arguet, te torpentem excitabit, te dormientem exstimulabit : te errantem corriget, te corruentem eriget, te vanè ridentem terrebit, te lugentem consolabitur, te humilem laudabit, te superbientem vitu perabit : te debilem confortabit, te præsumentem reprimet, te turbatum mitigabit, te tristem lætificabit, te perversum increpabit, te pium justificabit.

M mor. vitæ sacerd., p. 104.

Aliment de l'esprit. Clef des sciences. Marche à tenir.

La lecture est à l'esprit, ce que l'aliment est au corps (D. Jamin.). — Elle est comme la clef et le canal des sciences.

La marche que l'on doit tenir dans les lectures est de commencer toujours par les livres les plus intéressants et les plus utiles, suivant la maxime qui dit que le principal doit toujours marcher avant l'accessoire... Qu'on prenne garde de trop varier les lectures, si l'on veut qu'elles soient utiles. Lire beaucoup de livres, et sur toutes sortes de matières, marque un esprit léger qui n'a point de stabilité. On n'est nulle part, quand on veut être partout. *Lisez beaucoup, mais peu de livres;* c'était la maxime des anciens. L'action de l'esprit doit toujours accompagner celle des yeux. Que sert de lire beaucoup, quand on ne retient rien? On ne lit, ou plutôt on ne doit lire que pour s'instruire, et on ne s'instruit bien dans la lecture que par la réflexion. Il faut donc donner à l'esprit le temps de digérer ce qu'on lit.

Résumé, Le Guide du jeune prêtre, p. 155.

Voyez encore : LIVRES.

LECTURE SPIRITUELLE.

Sa nécessité.

1. Quelque grand que soit un feu, il ne tardera pas à s'éteindre, si l'on n'a pas soin d'y jeter du bois de temps en temps afin de l'entretenir. De même, quelque instruit qu'on soit des vérités de notre sainte religion, on ne sera pas longtemps à les oublier presque entièrement, si on ne les entretient dans sa mémoire par la lecture de bons livres. La piété et l'amour de Dieu se nourrissent de saintes pensées, et c'est principalement dans les lectures spirituelles qu'on les puise.

Recommandée par les saints.

2. La lecture spirituelle a toujours été fortement recommandée par les saints... Saint Bernard, saint Bonaventure, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, avaient pour la lecture spirituelle la plus haute estime, et portaient tous ceux qu'ils dirigeaient à s'y rendre fidèles.

Plus utile peut-être que les sermons.

3. Pour la majeure partie des fidèles, les lectures spirituelles sont peut-être plus utiles que les prédications. Il arrive en effet très-souvent qu'après avoir entendu un beau sermon, la mémoire n'en fournit qu'un plus vague souvenir, de sorte qu'au bout de quelques jours il n'en reste plus rien. D'ailleurs, on n'a point de sermon tous les jours, et souvent même, quand il y en a un, on n'a pas le temps d'aller l'entendre. Au contraire, lorsqu'on possède quelques bons livres, on peut les lire autant de fois qu'on le désire, quand on le veut, et les relire si souvent, qu'il soit presque impossible d'oublier ce qu'on a lu.

La faire tous les jours.

4. Prenez donc la louable habitude de ne jamais passer, autant que possible, un seul jour sans faire une lecture spirituelle, d'un quart d'heure environ. Vous y trouverez mille moyens d'avancement et de persévérance dans la vertu. Il y a au ciel un grand nombre de bienheureux qui ont dû leur conversion et leur salut éternel à la lecture d'un bon livre. Vous pouvez, si vous le voulez, faire comme eux, et parvenir au même bonheur qu'eux. Suivez pour cela les avis qui suivent.

Pour apprendre ses devoirs.

5. Ne lisez point par curiosité, pour contenter votre esprit, mais pour apprendre vos devoirs. Avant de commencer à lire, élevez votre esprit vers Dieu, pour lui demander sa grâce et ses lumières.

Avec respect.

6. Lisez avec respect, parce que c'est Dieu qui vous parle dans ce livre. Quand nous prions, dit saint Augustin, nous parlons à notre Dieu; mais quand nous lisons un bon livre, c'est Dieu qui nous parle.

Avec ordre.

7. Lisez avec ordre, sans aller continuellement d'un livre à un autre, ou du commencement d'un livre à la fin, et de la fin au commencement : autrement votre lecture vous sera peu profitable.

S'arrêter à un livre.

8. Arrêtez-vous à un livre en particulier,

et ne cherchez pas à en lire un grand nombre à la fois; car, comme il n'est pas sain pour le corps de manger beaucoup de viandes diverses, de même il n'est pas profitable à l'âme de lire beaucoup de livres, sans se fixer à aucun.

Lire peu à la fois.

9. Lisez peu à la fois. L'eau qui tombe par torrent ne pénètre point dans la terre, tandis qu'une pluie fine et douce l'arrose et la fertilise. Il en est de même de la lecture spirituelle : elle n'abreuve notre âme des grâces célestes que quand elle se fait avec une calme lenteur et un recueillement réfléchi. C'est donc un abus de croire que plus on lit de choses, plus on profite. L'important est de lire avec attention. Le bourdon vole avec empressement sur une foule de fleurs; il les visite toutes les unes après les autres, et cependant il ne parvient pas à en tirer un seul rayon de miel. L'abeille, au contraire, s'arrête sur moins de fleurs, mais elle entre au fond de leur calice; elle y puise soigneusement et peu à peu le suc qu'il contient; et elle en forme un palais de cire et des rayons d'un miel délicieux. Suivez cet exemple. Arrêtez-vous dans chaque lecture spirituelle à un petit nombre de pages, efforcez-vous de les bien comprendre, et tirez-en quelque bonne résolution qui tende à vous rendre meilleur.

Fmart, La Nourrit. de l'âme chrét., p. 264.

Ses avantages sur la prédication.

Les saints comparent la lecture spirituelle à la prédication de la parole de Dieu, et disent que si la lecture n'a pas toute la force et toute l'énergie que la vive voix peut avoir, elle a d'ailleurs beaucoup d'autres commodités que la vive voix des prédications n'a pas. Premièrement, il n'est pas si facile d'avoir en tout temps un prédicateur, que d'avoir en tout temps un bon livre. Secondement, ce qu'un prédicateur dit de meilleur passe vite, et ainsi ne peut pas faire tout son effet, mais on peut revenir plusieurs fois sur ce qu'on a lu, l'examiner, le peser, et enfin y insister tout autant qu'il faut pour se l'imprimer bien avant dans l'âme. En troisième lieu, on a dans un bon livre un fidèle conseiller; car, comme disait très-bien un grand philosophe (Demetr. Phal.), ce que personne n'oserait dire, un livre le dit sans crainte, il avertit tout le monde de ses défaut; il reprend et il exhorte tout le monde avec une égale liberté. De plus, par le moyen de la lecture, on entre en conversation avec les plus grands saints et les plus grands docteurs de l'Eglise; et l'on peut s'entretenir tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, et les écouter comme si effectivement ils étaient présents, et que nous les entendissions parler.

Rodriguez, Pr. de la Perf. chrét., t. 2, p. 188.

Utilité d'annoter ce qui nous fait impression.

C'est une coutume très-louable et très-utile que celle de quelques-uns qui ne rencontrent rien dans un livre de piété qui fasse quelque impression sur eux, qu'ils ne prennent aussitôt le soin de le marquer pour avoir ainsi toujours quelque chose de réserve, dont leur âme se nourrisse dans ses besoins, et où ils puissent trouver de quoi s'exciter à la ferveur, et de quoi se consoler dans le temps des sécheresses et des afflictions.

Id. ibid., p. 190.

Beaux exemples du prince Eugène de Savoie, du Dauphin.

Quelle vie plus tumultueusement agitée, quelles occupations d'une plus grande conséquence que celles du prince Eugène de Savoie? Pendant plus de quarante ans, il fut presque continuellement à la tête des armées; et avec quelle gloire il répondit à la confiance de trois empereurs dans ce poste dangereux! Cependant il porta toujours sur lui une Imitation de Jésus-Christ, et il savait trouver du temps pour donner des moments à la lecture de ce livre admirable, et pour suffire à ses exploits héroïques.

. . . Quel prince eut jamais des connaissances plus étendues que le feu Dauphin? Il savait, avec la langue latine, celles de nos différents voisins; il avait étudié avec le plus grand succès presque toutes les sciences et plusieurs arts; il était profond dans l'art de la guerre, et surtout dans l'art de régner; il a plus écrit, il a mieux écrit, il a écrit sur plus de matières qu'une multitude d'autres, qui croient leurs travaux littéraires fort importants; et cependant, à l'exemple de Charles-le-Sage et de saint Louis ses aïeux, il trouva du temps pour entendre tous les jours la messe, pour réciter tous les jours le bréviaire de Paris, pour méditer tous les jours quelque vérité de la religion, pour savoir cette religion même, comme l'a dit un évêque instruit, autant en docteur qu'en prince. Comment suffire à tant d'occupations? Nous répondrons à cette question, comme le président Bouhier dans une autre occasion : c'est le secret de cet immortel Dauphin, qui ne comprenait pas comment un homme raisonnable trouvait des moments pour s'ennuyer.

Durosoy, l'hil soc., p. 52.

LEJEUNE (Le P.).

Pourquoi appelé Père l'aveugle. Eloge de ses Sermons.

Le Père Le Jeune perdit la vue en prêchant le Carême à Rouen, à l'âge de 35 ans, ce qui le fit nommer dans la suite le *père l'aveugle* Cette infirmité et plusieurs autres dont Dieu l'affligea, ne l'empêchèrent point de continuer ses missions pendant le reste de sa vie... Nous avons de lui plusieurs ouvrages, entre autres d'excellents *sermons*... « Ces sermons, dit M. l'abbé Ladvocat, sont capables de toucher et de convertir les cœurs les plus endurcis. Les personnes qui ont du talent pour la chaire, et

qui n'ont pas la fausse délicatesse de se rebuter de quelques termes surannés, et de comparaisons trop populaires, y trouveront un riche fonds de pensées, de sentiments et d'instructions. »

Godescard, t. 7, p. 324.

LÉPREUX.

Réflexions sur le nombre de dix.

Les lépreux de notre Evangile n'étaient qu'au nombre de dix. Mais ne trouverait-on que dix pécheurs parmi nous ? Hélas ! il n'y a rien de plus commun dans le monde que le péché. Il infecte toutes les conditions et tous les états ; il règne parmi les pauvres comme parmi les riches ; parmi les petits comme parmi les grands ; il étend même son empire sur l'âge le plus tendre. L'innocence a fait place dans les enfants, au vice et au péché, et au lieu de ne rencontrer que dix pécheurs au milieu de nous, on aurait peut-être peine à y trouver dix justes.

Année liturg., t. 4, p. 8.

LEVER. *Voyez* COUCHER.

LIBERTÉ.

Explication de ce mot. En quoi elle consiste.

Dieu, l'Etre infini, l'Etre souverainement libre, a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, il l'a donc créé libre aussi... Il lui a donné *la puissance de faire le bien ou de ne pas le faire* (Eccl. 31. 10.). Mais en créant l'homme libre, Dieu ne l'a pas créé indépendant; il l'a soumis à une loi, en exigeant qu'il s'y conformât, et en le menaçant d'en punir la transgression par les peines les plus graves. S'il lui a laissé la puissance *d'enfreindre cette loi ou de ne pas l'enfreindre* (ibid.), il ne lui en a pas conféré le droit; car il s'est réservé, et il a dû se réserver un droit absolu à l'hommage de toutes les facultés, de toutes les puissances de sa créature, à un amour sans réserve, à une reconnaissance, à une soumission sans bornes. Lorsque l'homme, en mangeant le fruit défendu, a foulé aux pieds le précepte de Dieu, il n'a donc pas usé d'un *droit*, mais il a indignement abusé de la plus noble de ses facultés. La liberté de l'homme, avant comme après sa chute, n'a jamais consisté dans le droit de commettre le mal, mais essentiellement dans le pouvoir et la facilité de faire un usage régulier et conforme à la loi de Dieu de toutes ses facultés physiques et morales « La liberté, a dit un célèbre écrivain, ne peut consister qu'à pouvoir faire ce qu'on doit vouloir, et à ne pas être forcé de faire ce qu'on ne doit pas vouloir (Montesquieu). » Il dit encore : « Il faut bien réfléchir sur ce que c'est que l'indépendance et ce que c'est que la liberté. La liberté a le droit de faire ce que les lois permettent, et si un citoyen pouvait faire ce qu'elles défendent, il n'y aurait plus de liberté, parce que les autres auraient ce pouvoir précisément de la même manière » (Esprit des Lois, liv. 2. ch. 3.). L'homme est donc libre, lorsqu'il peut faire ce que la loi divine ordonne ou permet, et lorsqu'il n'est pas forcé de faire ce que cette loi défend. Or, loin de permettre la lecture des livres contraires à la Religion et aux mœurs, la loi divine et la loi de l'Eglise la défendent sous les peines les plus graves; ainsi prétendre qu'il vous est libre de lire ces ouvrages, que vous en avez le droit, c'est de toutes les erreurs du jour la plus grossière comme la plus funeste.

Voici cependant comme l'esprit du mal a réussi à rendre cette erreur populaire.

. . . Depuis l'origine du Christianisme, et même avant sa naissance, tous les peuples civilisés ont toujours repoussé les mauvais livres. En conséquence, les gouvernements avaient fait des lois pour en prévenir ou en réprimer la circulation...

Ces lois civiles contre les mauvais livres sont demeurées en vigueur jusqu'à la fin du siècle dernier. Alors... une secte impie a senti le besoin de renverser toutes les doctrines reçues; et pour ruiner celles-ci, elle a commencé par proclamer, comme *un droit inaliénable du citoyen*, la liberté la plus illimitée de tout penser, de tout lire et de tout publier... Admettons que le législateur ait eu de justes raisons pour en agir ainsi : en résulte-t-il que ces abus ne sont plus des abus, et qu'il est permis de tout lire et de tout imprimer ? Devant Dieu et son redoutable tribunal, le crime des mauvais livres est toujours crime ; au milieu des bouleversements politiques et des variations de la législation humaine, la loi de Dieu est et sera à jamais imprescriptible, la règle de l'Eglise catholique à jamais obligatoire.

C'est cependant en confondant avec une hypocrisie infinie, des choses aussi essentiellement distinctes, que le père du mensonge réussit à faire conclure, de l'absence d'une loi humaine, à l'abolition de la loi divine et de la règle de l'Eglise. Tout son sophisme consiste à dire : Les nouvelles constitutions civiles ont renversé les barrières que l'ancienne législation avait élevées contre la propagation des erreurs et des doctrines immorales; donc celles que la loi divine et l'Eglise ont établies sont également tombées; vivez comme s'il n'y avait plus de concupiscence, plus de péché, plus de luxure, plus de conscience; couronnez-vous de roses, buvez sans mesure à la coupe des plaisirs; enivrez-vous, si cela vous plaît, du vin de la prostitution; le temps est court, hâtez-vous de jouir ; toute la vie, tout le bonheur est là (Sap. 2. 1. 9.).

Voilà, nos très-chers frères, l'abus grossier du mot *liberté*, qui trompe une foule d'ignorants, trop enclins, hélas ! à se laisser séduire ! Pour peu qu'il y ait chez eux un reste de pudeur et de bonne volonté, il vous sera aisé de leur ouvrir les yeux par une comparaison fort simple. Vous convenez, direz-vous,

quelles que soient les dispositions du Code pénal, que le sacrilége et le blasphème sont et seront à jamais, de leur nature, des péchés énormes; vous avouez encore que la loi de la sanctification du jour du Seigneur, indépendamment de toute pénalité légale, oblige depuis que Dieu lui-même l'a promulguée : voilà cependant trois points essentiels de la morale chrétienne qui naguère avaient une sanction, un appui dans les lois humaines, et qui n'en ont plus désormais. Cependant personne, à moins d'avoir le sens renversé, ne voudra soutenir que, pour n'avoir plus rien à craindre de la justice humaine, les profanateurs du jour de Dieu, les sacriléges et les blasphémateurs échapperont aux coups de la justice divine! Comment donc y soustraire ceux qui, abusant de la facilité que leur laisse la loi humaine, se permettent d'écrire, de lire, de conserver ou de répandre de mauvais livres? Le cas n'est-il pas identiquement le même?

2° Pour sauver leur vanité, pour excuser leur faiblesse, ils vous demanderont peut-être s'il leur faut donc renoncer à leur époque?

Vous leur répondrez que tous, nous devons être de l'époque chrétienne qui commence à Jésus-Christ, finit au jour du jugement, et pendant laquelle il est défendu, sous peine d'encourir la disgrâce du Juge suprême, de lire ce qui est contraire à la foi et aux bonnes mœurs. Ajoutez, en vous appuyant sur les divines Ecritures, que tout chrétien qui connaît son époque et en fixe le terme, *avance* sans cesse *de vertu en vertu* (Ps. 83. 8.), *se transforme de clarté en clarté* (2. Cor. 3. 18), jusqu'à ce qu'il arrive à contempler face à face la lumière éternelle (1. Cor. 13. 12.), et à se plonger dans le torrent des plus ineffables délices (Ps. 35. 9.) : c'est là le véritable progrès de l'ère chrétienne.

. . . Quoi! pour un peu d'instruction, pour quelques fleurs de style, vous exposeriez à être profané ce sanctuaire où Dieu veut résider, ce corps dans lequel *vous devez*, selon l'Apôtre, *porter votre Dieu et le glorifier* (1. Cor. 6. 19 et 20.)! Quelle folie, quel crime! Ecoutez le raisonnement de saint Jérôme : « Pour former votre enfant à la vertu, demande ce saint docteur, la confierez-vous à un lieu de prostitution, sous prétexte qu'elle y trouvera des victimes qui sont au repentir de s'être laissé séduire? Pour inspirer du courage à votre fils, est-ce dans une troupe de bandits que vous le placerez, sous prétexte qu'ils sont d'une audace sans égale? Pour apprendre à éviter les naufrages, est-ce sur un vaisseau faisant eau de toutes parts que vous irez vous embarquer?... Et ce serait à des livres qui prostituent la vérité comme la vertu, que vous, âme encore candide et pure, demanderiez de l'instruction (S. Hier. Epist ad Lætam.)! »

Instr. past. sur les mauv. liv., par MMgrs. les Prél. de Belg., p. 29.

Quel est le plus libre de tous les hommes?

Le plus libre de tous les hommes est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays et en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, pourvu qu'on craigne les dieux, et qu'on ne craigne qu'eux. En un mot, l'homme véritablement libre, est celui qui, dégagé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'aux dieux et à sa raison.

Fénelon, Les Avent. de Télém., p. 68.

LIEU.

Il ne nous rend pas saints.

Ce n'est pas le lieu, mais la bonne vie qui rend saints. Le grand évêque d'Hippone traite fort bien ceci en un sermon qu'il fait aux religieux qui demeuraient dans le désert. Voilà, dit-il, que nous sommes dans la solitude; nous sommes dans le désert : le lieu cependant ne fait pas les saints; mais nos bonnes œuvres sanctifieront le lieu, et nous sanctifieront aussi. Ne vous fiez donc pas à la sainteté du lieu : on peut pécher partout, on peut trouver sa condamnation partout (Aug. Ser. 27 ad frat. in Erem.). Et qu'ainsi ne soit; l'Ange, poursuit-il, a péché dans le ciel; Adam a péché dans le paradis terrestre : et toutefois il n'y avait point de lieu qui fût plus saint que ceux-là (Id., ibid.). Ce n'est donc pas le lieu qui fait les saints : car si les lieux pouvaient sanctifier ceux qui y demeurent, ni l'homme, ni l'ange ne seraient jamais déchus de leur dignité (Id., ibid.). Je vous en dis tout autant : ne vous imaginez pas que tout soit fait, et que vous soyez en sûreté, parce que vous êtes religieux : car il ne suffit pas de l'être, si vous ne faites les choses pour lesquelles vous êtes entré dans la religion.

Rodriguez, Pratiq. de la Perf. chrét., t. 1. p. 120.

Même sujet.

Ce ne sont pas les lieux qui sanctifient les hommes, mais les hommes qui sanctifient les lieux, dit saint Bernard. *Non locus homines, sed homines locum sanctificant* (Serm. de Div.).

Chevassu, Médit., t. 1, p. 9.

LIGUORI (S. ALPHONSE MARIE DE).

Prédiction sur sa vocation.

Il naquit à Naples en 1696 de parents nobles. Un saint personnage, favorisé du don des miracles, l'ayant vu fort jeune, dit à sa mère : « Cet enfant parviendra à une grande vieillesse, il verra sa 90e année; il sera évêque, et Jésus-Christ se servira de lui pour opérer de grandes choses. » L'événement justifia cette prédiction. P. 3.

Docteur à 16 ans. Il fut d'abord avocat. Prêtre à 30 ans. Bien qu'il fit à Naples. Vœu qu'il fit. Eloge de sa grande théologie à laquelle il travailla 17 ans. Nombre de ses ouvrages.

— A 16 ans, Alphonse fut promu au grade de docteur. Il était déjà assez versé dans la

langue grecque, dans la langue latine, dans l'éloquence et la poésie italiennes, dans le droit civil et canonique, pour qu'on le jugeât digne de cet honneur. P. 4. Il exerça d'abord la profession d'avocat; mais ayant prêté son ministère à la défense d'une cause qu'il croyait juste, et qui ne l'était pas, il renonça pour toujours au barreau. P. 4. — Il conçut le dessein d'entrer dans l'état ecclésiastique P. 4. — Il fut promu au sacerdoce en 1726, à l'âge d'environ 30 ans. P. 5. — Chaque jour il réunissait, le soir, un grand nombre de personnes pour leur parler de Dieu... Maintenant, il y a encore à Naples 75 de ces réunions particulières, composées de 130 à 150 personnes chacune, présidées par des prêtres. P. 5. — Il avait fait le vœu étonnant de ne jamais passer un instant inutile. P. 8. — Le premier et le plus important de ses ouvrages, est sa grande théologie morale qu'il dédia à Benoît XIV. Il y travailla pendant 17 ans. Ce savant pape, consulté sur une question délicate, ne voulut pas décider, mais répondit à celui qui s'adressait à lui : *Vous avez votre Liguori, consultez-le.* D'après l'examen qui en fut fait à Rome, le pape Pie VI déclara qu'il *n'y avait rien de répréhensible.* P. 23. — L'estimable auteur de la vie de Liguori donne la nomenclature de ses ouvrages, et quoiqu'il ne soit pas sûr que la liste qu'il fournit les renferme tous, il en compte déjà soixante-dix-sept. P. 24. (Extraits du précis de la vie de saint Alphonse de Liguori.).

Serm., t. 1.

Nombre des théologiens et canonistes cités dans sa théologie morale.

— Nous avons pris la peine de compter le nombre des théologiens et des canonistes cités par le saint évêque dans sa *Théologie morale :* nous en avons trouvé plus de *sept cent cinquante !* Dans ce nombre sont tous les princes de l'école, tous les docteurs les plus célèbres des divers pays catholiques. Sa morale ne doit donc pas être appelée une morale italienne, bonne seulement pour un pays ou pour un temps, mais bien plutôt une morale catholique.

Gaume, Man. des Conf., p. 13.

Son assiduité et sa foi envers le Saint-Sacrement.

C'était surtout envers le Saint-Sacrement de l'autel qu'il montrait toute la vivacité de sa foi; occupé de mille affaires difficiles pendant qu'il était séculier, il ne passa néanmoins aucun jour sans rendre ses hommages à Jésus-Christ, caché dans nos tabernacles; prêtre et missionnaire, il le visitait plusieurs fois le jour et la nuit. Enfin, jusque dans son extrême vieillesse, il passait devant lui huit heures par jour, à genoux, tant qu'il le put, et ensuite dans un siége. Il ne quittait qu'à regret l'église, et ce fut pour lui une peine très-sensible, lorsque ses infirmités, dans les dernières années de sa vie, ne lui permirent plus d'aller faire ses visites accoutumées à ce divin objet, qu'il appelait son amour.

Henrion, Hist. gen. de l'Eglise, t. 11, p. 476

LION.

Quatre propriétés du lion, et quatre manières de l'apaiser.

En premier lieu, les naturalistes disent que le lion ne dort point, ou s'il dort, c'est toujours les yeux ouverts; il ne ferme jamais les paupières... La seconde propriété du lion, c'est que, comme Pline l'a remarqué, il n'a point d'acception de personne; si quelqu'un l'a blessé, il le reconnaîtra et le choisira entre une grande multitude de peuple; il l'attaquera, il l'étouffera et le mettra en pièces, sans avoir égard s'il est grand ou petit, homme ou femme, bien habillé ou mal vêtu... La troisième propriété du lion, c'est que quand il ne tient pas encore la proie, quoiqu'il soit extrêmement irrité, on peut néanmoins l'apaiser; mais quand il a une fois le gibier entre ses pattes, il est impossible de le lui arracher. Quand il vient à vous les yeux étincelants, jetant le feu par la gueule et portant la mort entre ses griffes, vous pouvez l'apaiser en quatre manieres, au rapport de Pline, de Solin, et des autres naturalistes. Premièrement, en vous humiliant devant lui : jetez-vous en terre et prosternez-vous à ses pieds; il faudra qu'il soit extrêmement irrité ou pressé d'une étrange faim, s'il ne vous pardonne, car il a le cœur si généreux, que quand il voit son ennemi battu, il le tient pour suffisamment combattu :

Corpora magnanimo satis est prostrasse leoni.

En second lieu, on peut l'apaiser par le feu; montrez-lui des torches ardentes, il s'adoucira et se retirera en arrière :

Ardentesque faces irato ostende leoni.

En troisième lieu, par le chant du coq : quand il entend chanter le coq, il a peur et se retire. *Galli leonibus terrori sunt,* disait un brave français. En quatrième lieu, quand vous le rencontrez, si vous lui jetez un sac ou un manteau sur les yeux, il s'effraie, et, se trouvant embarrassé, il s'arrête; mais quand il a une fois la proie entre ses dents, vous avez beau faire, vous ne la lui ôterez pas. Et les naturalistes remarquent un merveilleux stratagème de cet animal, c'est que quand il court par les champs, il cache et resserre ses griffes de peur de les user et d'émousser leurs pointes en marchant, et ainsi quand il veut s'en servir, elles sont comme toutes neuves et bien pointues... Et c'est la quatrième et la dernière propriété du lion, que quand il se réveille, il fait un rugissement si effroyable, que tous les animaux qui l'entendent en frémissent de frayeur, et même quelques-uns en meurent de peur.

Le Jeune, Serm., t. 7, p. 377.

LIVRE DE LA VIE DES SAINTS.

Son éloge.

Je conseille à tous les pères et mères de famille qui ont quelque peu de moyens, d'acheter et d'avoir en leur maison le livre de la vie des saints : c'est le meilleur meuble que vous puissiez avoir; vous dépenseriez bien ce qu'il coûte à régaler quelqu'un qui ne vous en saurait aucun gré, et ce livre vous servira toute votre vie et celle de vos enfants; c'est la plus louable et utile récréation que vous puissiez faire les après-dîners et les soirées des fêtes, de faire lire par un de vos domestiques la vie d'un saint, et que tous les autres l'écoutent; vous y aurez du contentement et m'en saurez bon gré quand vous l'aurez fait.

Id. ibid., t. 4, p. 146.

LIVRE.

Deux précautions à prendre avant de lire un livre.

Il vaudrait mieux perdre les yeux que de les jeter sur un livre suspect. Il est en particulier deux sources empoisonnées, d'où sortent aujourd'hui les livres à milliers : l'impiété et le libertinage. Celui-ci en veut à vos mœurs, celle-là à votre foi.

Ne lisez aucun ouvrage que vous ne soyez assuré de deux articles : premièrement, que l'auteur était réglé dans ses mœurs; et, en second lieu, que, dans le temps qu'il composa son ouvrage, il pratiquait la religion, et était soumis à toutes les décisions de l'Eglise.

Deux livres suffisent.

Si vous ne vouliez lire que pour profiter, deux livres, à la rigueur, vous suffisent; l'un servira de délassement à votre esprit, et l'autre de nourriture à votre âme. Avec cette précaution, vous lirez peu de livres, et vous lirez beaucoup. Outre que par là vous vous tirez d'une infinité de dangers, vous prenez encore le moyen le plus sûr, le moyen le plus prompt, le moyen unique de devenir savant.

Roissard. La Consol. du chrét., p. 230.

Règle sûre de le juger.

Il y a une règle sûre pour juger les livres comme les hommes, même sans les connaître : il suffit de savoir *par qui ils sont aimés, et par qui ils sont haïs.*

Joseph De Maistre, Les Soir. de Saint-Pétersb., t. 1, p. 351.

C'est la nourriture de l'âme.

Comprenons bien ce que c'est qu'un livre. D'après saint Basile, un livre est comme le pain, « la nourriture des âmes, » *cibus animarum;* c'est-à-dire que la substance de tout livre qu'on lit avec plaisir, passe dans l'âme, à peu près comme les mets dont on nourrit le corps se convertissent en sang. Si donc le livre est bon, les idées saines, les sentiments justes et louables de l'écrivain se communiquent à l'âme de ses lecteurs; s'il est mauvais, ceux-ci s'imprègnent des jugements faux, des images corruptrices, des mouvements passionnés que l'auteur y a déposés; et ce dernier effet sera plus certain, plus prompt, parce que, de l'aveu de tout le monde, il y a dans l'homme, dès l'âge le plus tendre, une pente plus forte vers le mal.

Inst. past. sur les mauv. liv., par MMgr. les prél. de Belg., p. 23.

LIVRES IRRÉLIGIEUX.

Ce que c'est qu'un mauvais livre.

Qu'est-ce qu'un mauvais livre?

Nous appelons *mauvais* tous ouvrages, écrits, imprimés, sous quelque titre ou format qu'ils paraissent, dans lesquels on attaque positivement la Religion catholique, soit dans ses dogmes, ses preuves, son autorité, sa hiérarchie, son chef et ses ministres; soit dans sa morale, sa discipline ou ses pratiques.

Ibid., p. v.

. . . Avez-vous jamais réfléchi sérieusement, nos très-chers frères, à cet avertissement du Sauveur : *Mettez-vous en garde contre les faux prophètes qui viennent à vous sous des peaux de brebis, mais qui au dedans sont des loups ravissants* (Matth. 7. 15.)? Savez-vous l'application qu'en fait saint Alphonse de Liguori (1. S. Lig., Dissert. de justâ prohib. et abolit. libror. nocuæ lection.)? Où donc, demande ce pieux et savant évêque, où voit-on le corrupteur de la foi s'affubler plus perfidement de la peau de mouton que dans un insidieux écrit? Cette observation est d'une vérité frappante. On peut même comparer le mauvais livre lui-même à un corrupteur aussi séduisant que cruel, lançant, sous les grâces du style, des traits envenimés qui font aux cœurs des blessures mortelles.

Ibid., p. 21.

Même sujet.

Nous appelons *mauvais livres*, toutes les productions littéraires, qui d'*une manière quelconque*, *directement* ou *indirectement*, attaquent la religion catholique, ou dans ses *dogmes*, ou dans sa *morale*, ou dans *sa hiérarchie*, ou dans *sa discipline*, ou dans *ses pratiques*. — Ces mauvaises productions prennent toutes les formes et tous les formats : *livres* proprement dits, *journaux*, *revues*, *musées*, *magasins*, *répertoires*, *dictionnaires*, *histoires*, *voyages*, *mémoires*, *manuels*, *romans et feuilletons*. P. 6.

Danger à les lire.

Vous connaissez le proverbe : *Dis-moi qui tu hantes, et je dirai qui tu es?* Eh bien! je vous dirai, moi, avec autant de raison : *Dis-moi ce que tu lis, et je te dirai ce que tu penses.* Pourquoi? parce qu'un livre, un journal surtout, est un ami de tous les jours, de tous les moments, qui vous parle à toute heure, qui vous charme dans vos moments de loisir ou d'ennui; qui pénètre dans votre cabinet, qui

vous suit à la promenade, et qui, à force de revenir à la charge, finit par avoir du poids, de l'autorité sur vous, par se faire croire de vous. Si ce livre, ce journal ne vous plaisait pas, vous le rejetteriez; mais s'il vous plaît, c'est que vous en adoptez insensiblement les idées : vous vous faites, sans trop vous en apercevoir, le disciple docile de l'écrivain qui vous intéresse. L'expérience le prouve : quiconque s'attache à un auteur, à un journal, finit par en admettre les principes. — On a vu des personnes s'attacher à un journal, et au bout d'un an, ou moins de temps encore, changer entièrement de manière de voir.

Les Mauv. liv., les Mauv. Jour. et les Rom., p. 26.

Sources de poisons

Les mauvais livres sont *cette source de poisons impurs, qui répand en tous lieux l'infection et la mort.* Faut-il désigner ici ces livres que personne ne peut nommer sans rougir et que tout le monde lit; ces romans fameux, dictés par la luxure elle-même, ces traités de mœurs, qui sont la débauche mise en axiome, et la dissolution en préceptes, ces livres tout matérialistes, où l'on apprend que le corps est tout l'homme et que les plus sales voluptés sont pour lui l'unique et le souverain bien; livres infâmes, où l'on enseigne au premier âge les secrets de la débauche et tous les odieux éléments de la science des scélérats; où l'on apprend à la multitude ignorante, qu'il n'y a ni Dieu, ni conscience, ni vie future, ni distinction réelle du bien et du mal, ni d'autre loi que l'intérêt, ni d'autre honneur que le plaisir des sens, ni enfin d'autre motif pour s'abstenir des plus noirs attentats, que la crainte des bourreaux et des supplices.

Livres abominables, provocateurs de tous les genres de désordres et de scandales, livres qu'on répand avec plus de profusion que jamais et sous toutes les formes, qu'on imprime pour la jeunesse des villes, qu'on réimprime pour le peuple des chaumières, qu'on étale dans nos rues et nos places publiques, qu'on offre aux curieux dans nos cabinets littéraires, qu'on colporte, qu'on vend, qu'on loue, qu'on prête, qu'on donne afin qu'à tout prix et d'une manière quelconque ces livres pleins d'apostasie et de blasphèmes deviennent la nourriture de tous les esprits et l'étude universelle de tout ce qui sait lire. (Maccarthy, Disc. sur les mauv. livres.)

Ibid., p. 87

Comparés à un séducteur.

Nous avons encore comparé les mauvais livres à un séducteur; mais c'est un séducteur que vous admettez dans l'intimité, qui s'attache à tous vos pas, qui vous accompagne en voyage, à la promenade, dans l'intérieur de votre demeure. Vous l'écoutez de préférence dans vos moments de loisir ou d'ennui, alors que ses suggestions sont plus dangereuses; il finit nécessairement par se faire croire, par acquérir sur vous de l'autorité, par vous faire adopter sa manière de voir et de juger, ses goûts et ses répugnances, ses dédains et ses affections; en un mot, il se fait votre maître et vous devenez sans trop vous en apercevoir son disciple docile; il devient votre confident, et vous partagez ses plus intimes pensées.

Instr. past. sur les Mauv. liv., p. 23.

Témoignage de Luther.

Luther fit un traité exprès pour prouver la nécessité *de détruire les livres dangereux.* (Luther. lib. 6. de Doctis.) On peut lui rendre cette justice, qu'il sévit quelquefois contre les ouvrages licencieux, et on serait tenté de prier ceux qui permettent aujourd'hui à tout le monde la lecture des livres les plus impurs, de méditer le passage où cet hérésiarque demande qu'on détruise dans les écoles et partout les ouvrages de Juvénal, de Martial, de Catulle, etc. comme tellement lascifs et obscènes, que la jeunesse doit y trouver infailliblement sa perte.

Ibid., p. 25.

Curiosité funeste à l'innocence.

Rien n'est plus funeste à l'innocence et à la pureté de tant de jeunes personnes, que ces livres de galanterie, qui, sous prétexte de polir le langage, corrompent les mœurs, et qui, par la perte de l'esprit de dévotion, de la crainte de Dieu, et de la pureté du cœur, qui est le fruit de ces sortes de lectures, disposent insensiblement à la perte de la chasteté.

Nepveu, Pens. ou Réf. chrét., t. 4, p. 286.

Colère de Diderot. Beau mot de Jean-Jacques Rousseau.

. . . Nous pourrions envoyer ceux qui favorisent ou qui permettent de semblables lectures à l'école de Diderot lui-même, qui, saisissant un jour un de ses propres ouvrages dans les mains de sa fille, l'en arracha avec colère et lui défendit séverement d'en ouvrir jamais de pareils. Jean-Jacques Rousseau, qui, certes, devait aussi en connaître tout le venin, nous a laissé cette parole mémorable, digne d'être méditée, et si tristement vérifiée par une malheureuse expérience : « Jamais fille chaste n'a lu de romans. »

A la suite de l'inst. past. sur les Mauv. liv. p. 90.

Maux que produisent les mauvaises lectures.

. . . Représentez-vous maintenant un jeune homme qui vient de saisir pour la première fois un de ces détestables feuilletons, un de ces romans dont le pays est inondé. Le voyez-vous rougir d'abord, puis s'enhardir, s'enfermer avec son détestable précepteur, pour recevoir sans témoins et sans distractions, les premières leçons du vice? Le voyez-vous s'attachant, se collant sur ces feuilles corruptrices, y suçant avidement un poison qui passe aussitôt dans ses veines, l'agite, le brûle et le jette dans une sorte de délire? Que d'abominables fantômes sont entrés dans son imagination!

Que de criminels désirs se sont élevés dans son cœur! Que de passions d'ignominie se sont éveillées en un moment! Où est-il? Que va-t-il devenir? Ecoutera-t-il encore la voix de la pudeur, du devoir, de la conscience, de la vertu? Mais son nouveau maître vient de lui apprendre que la pudeur est une faiblesse, le devoir un vain mot, la conscience un préjugé, la vertu une chimère; que l'homme, loin de rougir, doit se glorifier de suivre les penchants de la nature; que son droit est de chercher son bien-être partout où il le trouve; que ce qui plaît est toujours honnête, et que le vice qui promet le bonheur n'est plus vice, mais vertu. (Maccarthy. Serm. sur les effets des mauvais livres.) Telle est en effet la doctrine de nos écrivains fameux, tombés dans cette dégradation extrême, où, selon le saint Prophète, *le bien est transformé en mal, et le mal en bien; où les ténèbres s'appellent lumière, et la lumière ténèbres.* (Isaïe, 5. 20.)

Dans quel état se trouve maintenant notre jeune homme! Parents, complices par votre exemple ou par votre négligence, des suppôts de Satan, contemplez votre ouvrage! Cet enfant chéri, naguère si ingénu, si aimable, votre gloire et vos délices, le reconnaissez-vous encore? Sur son front, dit saint Chrysostôme, on voyait briller le sceau de l'adoption divine; c'était à vous de veiller à ce que le péché impur ne vînt pas le rompre; et déjà il est remplacé par le sceau mystérieux de la bête. Sa langue était encore assaisonnée du sel de la sagesse que vous deviez y conserver, et déjà elle balbutie les secrets de l'enfer; sa tête et sa poitrine portaient empreint le caractère d'enfant de Dieu, dont vous deviez répondre, et on y remarque avec horreur le caractère de la prostituée; son cœur était le sanctuaire du Saint-Esprit; vous en étiez le gardien, et on y aperçoit l'infâme Bélial. Dans son âme on découvrait le germe de toutes les vertus; vous deviez les y faire éclore; et encore un peu, il n'y croîtra plus que des vices; enfin Jésus-Christ vous avait montré les anges occupés jour et nuit pour la défense de ce champ de Dieu; vous partagiez avec eux ces nobles soins, et voici les démons qui y portent le ravage.

Oh! qui donnera à nos yeux une fontaine de larmes, pour déplorer la perte de tant d'innocents qui sont ainsi devenus, par les mauvais livres, la honte et le désespoir de leurs parents!...

Pénétrons dans l'intérieur des familles.

Ce ne sont plus des enfants que nous y rencontrons, ce sont des jeunes gens et des jeunes personnes qui ont fait leur entrée dans le monde, ce sont des époux et des gens de service.

. . . Plus de pudeur dans cette jeunesse grandie au milieu des ordures dont elle se repaît. Le jeune homme, emporté par une passion devenue furieuse et indomptée, se précipite dans le gouffre du désordre; seulement, s'il appartient aux classes bien élevées, il prend de ces précautions qui doivent sauver, s'il est possible, une santé et une réputation compromises. A mesure qu'il avance dans ses coupables lectures, ses doutes, d'abord timides sur les fondements de la Religion et de la morale, se changent en un audacieux mépris. Bientôt il ne distingue plus guère l'homme de la brute; il est devenu, presque sans le savoir, sceptique, panthéiste, matérialiste; il vante la nécessité, le brutal instinct, il décrie l'importune raison, il déteste le joug de la Religion. Plus il est riche, plus il devient le fléau de la société, ne cherchant autour de lui que des victimes à sacrifier à ses infâmes convoitises. Trop heureux si le dégoût, qu'amène la satiété, ne le pousse point à des jouissances plus criminelles, surtout au plaisir de multiplier ses complices, et ne le jette dans ces ligues secrètes où l'on s'associe, au nom des enfers, pour la destruction de l'œuvre de Dieu! Trop heureux encore si, dupé par les compagnons de ses désordres, il ne se voit point dépouillé de l'héritage de ses pères, s'il n'entraîne pas les auteurs de ses jours dans tous les malheurs de sa propre ruine!

La jeune personne, de son côté, ne s'est pas plutôt rendue savante dans le mystère d'iniquité dont elle aurait dû ignorer jusqu'au nom, qu'on lui voit abandonner ses pratiques et ses livres de piété; elle aime aujourd'hui ce qu'elle craignait autrefois, le monde, les plaisirs les plus dangereux, les joies folles, si pas dissolues. Sa retenue n'est plus qu'un déguisement, sa modestie un calcul, un moyen de succès; elle veut plaire à tout prix; elle voudrait séduire si elle n'avait pas un nom, une réputation à ménager. Le roman ne la quitte plus, le plaisir de se repaître de ces chimères est devenu, avec la parure et les parties de plaisir, son unique occupation sérieuse; le reste, c'est-à-dire ses devoirs, lui occasionne une humeur, un dégoût, qu'elle ne sait pas même dissimuler. Son imagination exaltée ne rêve que des intrigues dont elle se fait l'héroïne; ses sens troublés et une passion qui la dévore, lui font rechercher avec impatience un objet qui réponde à ses illusions; et trop souvent on lui voit donner son cœur et sa main à celui qui doit la conduire plus directement dans un abîme de malheurs! Dieu ne bénit pas cette alliance; la Religion n'y préside point; ce n'est souvent qu'un sacrilége de plus.

Et que deviendront-ils pour vous, pères et mères, ces enfants que la science du mal aura émancipés! Ah! vous ne l'éprouverez que trop tôt. Au lieu de cette douce soumission, qui faisait le charme de votre vie, vous ne rencontrerez plus que des manières hautaines, impérieuses; au lieu de ces rapports intimes, de ces joies innocentes que vous goûtiez avec eux au foyer domestique, vous leur verrez avec douleur un éloignement de vos personnes, un dégoût de la maison paternelle, un besoin de chercher ailleurs des jouissances; au lieu d'une

sage modération dans les désirs, qui vous permettait de régler sur vos moyens la dépense de leur entretien, vous aurez un goût effréné pour le luxe, la toilette et les divertissements publics. Que d'embarras pour le présent, que de frayeurs pour l'avenir! Osez ensuite rappeler ces enfants à des idées plus sages, plus chrétiennes, à un plan de conduite plus en rapport avec vos intérêts et les leurs, vous pourrez vous attendre à des répliques ou chagrines, ou railleuses, ou peut-être menaçantes...

Faut-il s'en étonner? Non, car les mauvaises lectures ont même la puissance d'ôter aux sages leur sagesse, de renverser le sens, et de faire oublier le ciel à ceux qui n'avaient jamais regardé que Dieu et leur devoir. Ainsi cette jeune épouse avait fait jusqu'ici le bonheur de son mari; elle ne vivait que pour lui et pour ses enfants. Elle a le malheur de faire connaissance avec le perfide roman, elle s'y attache, et la voilà initiée dans des secrets qu'il est heureux d'ignorer; ses pensées s'évaporent, son cœur se flétrit, elle se laisse approcher de flatteurs aux yeux pleins d'adultère; bientôt elle va trouver à son mari des torts, des ridicules; son âme a perdu sa vigueur; elle s'est relâchée dans l'accomplissement de ses devoirs; elle a fait du luxe et du plaisir son élément. Que faut-il dans cette position nouvelle pour amener une chute, une rupture, un scandale? Hélas! un simple accident, une occasion presque insignifiante pourra suffire.

D'autre part, que de femmes devenues malheureuses, parce que ceux à qui elles ont uni leur sort ont fait d'un mauvais livre, d'un mauvais journal, leur évangile! Quelle douleur pour une épouse chrétienne, lorsque dans ce compagnon de sa vie, dans ce confident de ses plus intimes pensées, dans cet être chéri qu'elle doit aimer comme une partie d'elle-même, elle découvre de l'aversion pour le Christ, pour son Eglise et ses ministres, pour tout ce qu'elle révère! lorsqu'elle le sait associé aux impies qui font la guerre à son Dieu! lorsqu'elle lui entend blasphémer le Sauveur qu'elle adore!

Quelle calamité pour toute la famille de voir découler, du chef dans les membres, la contagion dont il s'est laissé atteindre! Une bouche dont tous respectent et recueillent les moindres paroles, profère chaque jour des maximes dangereuses, des jugements faux, des réflexions déplacées, débite des anecdotes scandaleuses, des faits calomnieux, des accusations hasardées. Rien n'y manque pour produire effet, ni dans celui qui parle l'autorité et le ton de conviction, ni dans ceux qui écoutent une secrète disposition à croire, que les passions ont formée à la longue. La séduction devient inévitable. Insensiblement toute la famille goûte et adopte les doctrines et les sentiments du maître : ce n'était d'abord qu'imitation, crainte ou déférence; c'est maintenant raisonnement, système; c'est une façon de voir et de juger, qui s'enracine tous les jours davantage. De religieuse, de bien pensante qu'était cette famille, les mauvais livres en ont fait, par le chef, une maison où germe le libertinage de l'esprit et du cœur.

Enfin, que des sommités la contagion des mauvais livres passe dans les classes moyennes, aussitôt une presse cupide et licencieuse, par ses manœuvres sataniques, la fera pénétrer jusque dans le peuple; et alors quels résultats devrons-nous en attendre? Une nation voisine nous montre ces épouvantables résultats. Chaque jour y offre des exemples d'une perversité dont le monde n'avait pas même l'idée. Les prisons y regorgent d'enfants déjà consommés dans le crime et de malfaiteurs qui s'étonnent de se voir condamnés, puisque c'est par principe qu'ils ont commis leurs forfaits. Il n'en saurait être autrement. Inoculer au peuple, avec un amour effréné de la volupté et une soif ardente de l'or, le mépris de Dieu, de ses récompenses et de ses châtiments éternels, le dédain pour toute loi, pour toute autorité humaine, c'est former une génération nouvelle, sans doute, mais une génération d'émeutiers et de forçats, que la violence seule peut contenir. Instruits dans tous les arts industriels et mécaniques, ces bandits civilisés marchent la tête haute, raisonnent le crime, et, nouveaux philosophes, défendent devant les cours d'assises leur *position sociale*, prêts à recueillir, avec un orgueil inconnu jusqu'ici à la terre, l'encens de la célébrité, et presque les applaudissements de cette littérature dont ils sont les monstrueux produits. Ce portrait, tout chargé qu'il paraît, est encore au-dessous de la réalité.

Maintenant, nos très-chers frères, réunissez tous ces effets des mauvaises lectures : la perte de l'antique foi, la corruption prématurée de l'enfance, les désordres profonds de la jeunesse, l'irréligion de l'âge mûr, l'avilissement du sexe, le trouble, la dissolution des familles par l'adultère, la disparition de l'honnêteté et de la bonne foi à tous les degrés de l'échelle sociale, l'irrémédiable dépravation des classes ouvrières; oui, réunissez tout cela en un faisceau, et supposez un moment que les tentatives d'une presse criminelle réussissent, que ses abominables productions pénètrent dans toutes les villes, dans tous nos bourgs, dans tous nos hameaux, traînent dans les cabarets comme dans les salons, se trouvent entre les mains du riche et de l'artisan, de l'homme lettré et du cultivateur, du père de famille et de ses enfants, de la femme mariée et de la jeune personne; supposez que la voix de vos pasteurs immédiats, de vos guides dans la voie du salut ne soit point écoutée, que les avertissements solennels que nous donnons aujourd'hui à la Belgique catholique, ne soient pas pris au sérieux, que rien ne puisse lui ouvrir les yeux sur le crime qu'elle commet ou qu'elle souffre, alors, en définitive, que deviendra-t-elle?

Ecoutez, nos très-chers frères, ce qu'en tremblant pour elle, nous devrions lui prédire :

Lorsqu'en France, il y a près de soixante-dix ans, les ministres de la divine parole annonçaient d'une voix prophétique, la chute des autels et un bouleversement général, l'Eglise de France, appuyée sur quatorze siècles de services et de gloire, et sur la vénération héréditaire des peuples, semblait pouvoir braver les orages : cependant à peine quinze années s'étaient-elles écoulées, que s'accomplit cette terrible prédiction! Elle tomba, cette antique Eglise, avec un tracas qui retentit dans tout l'univers, et sur elle s'écroula la vieille monarchie! « Comment, ô nation très-chrétienne! s'écrie un de ses orateurs sacrés, comment as-tu démoli tes temples, brisé tes autels, égorgé tes prêtres et tes pontifes, remplacé tes solennités saintes par d'impures orgies, la piété par le blasphème, et presque rompu le pacte de ton antique alliance avec le Seigneur et avec son Christ! Qui a fait succéder tant de haine et d'emportement à tant de vénération et d'amour? » Pendant quarante années, il avait circulé dans toutes les classes de lecteurs une prodigieuse quantité de livres si mauvais, que nous avons entendu le sophiste de Genève, tout coupable qu'il était, en signaler lui-même le poison. Ces livres avaient fini par fonder parmi les Français un véritable antichristianisme, et rendu l'irréligion populaire. Il vint un moment, où « exaltant jusqu'au délire les passions violentes d'une multitude sans frein, puisqu'elle était sans Dieu, ils l'armèrent de la hache qui abattit les édifices sacrés, et du glaive qui abreuva la terre du sang des martyrs. Alors, le grand œuvre étant consommé, Dieu paraissant vaincu par l'enfer, et son culte aboli, l'incrédulité triomphante proclama, parmi le sang et les ruines, que *les livres avaient tout fait;* et elle plaça leurs auteurs, comme les nouveaux dieux du siècle, dans son Panthéon. »

Voilà ce que les mauvais livres, devenus la commune pâture des intelligences, ont su produire en peu d'années dans le royaume très-chrétien.

Or, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Si donc vous voulez juger de l'avenir par le passé, pesez bien, nos très-chers frères, ces trois circonstances :

En Belgique, à l'époque où nous sommes, le nombre des lecteurs est relativement beaucoup plus grand;

Les livres qu'on leur distribue sont incomparablement plus mauvais;

Et la circulation qu'on établit est infiniment plus active.

N'est-elle donc pas perdue, la Belgique *catholique;* jugez-en vous-mêmes, nos très-chers frères; n'est-elle pas perdue sans ressource, et sa ruine n'est-elle pas prochaine, si vous-mêmes vous n'ouvrez les yeux, ou plutôt si Dieu ne vient toucher vos cœurs?...

Pères et mères, nous vous en supplions au nom de tout ce qui vous est cher, entendez notre voix, secondez nos efforts. Personne plus que vous n'est intéressé à éloigner de vos enfants le danger qui les menace. Voulez-vous conserver en eux le trésor de l'innocence, qui est comme la santé de leurs jeunes âmes, en même temps qu'il fait votre gloire et votre joie? Préservez-les du poison des mauvais livres. Voulez-vous garantir leurs cœurs encore si tendres contre le souffle impur des passions, qui en terniraient la pureté, voulez-vous les mettre à l'abri de ces honteux écarts qui traînent à leur suite le déshonneur, la ruine et le désespoir? Usez de toute votre autorité pour les détourner de la lecture des mauvais livres. Et vous, parents infortunés qui gémissez déjà sur une fille tendrement aimée, sur un fils chéri en qui vous mettiez vos plus belles espérances, et dont les mauvaises lectures, faites peut-être à votre insu, ont compromis l'honneur, la foi et les mœurs, ah! reconnaissez en ce jour la source de ce cruel malheur; appliquez-vous à en arrêter les ravages, bannissez à jamais de vos maisons les mauvais livres. O vous tous, pères et mères chrétiens, qui avez à cœur le bonheur de vos enfants et votre propre salut, prenez garde désormais que ces funestes lectures ne vous ravissent toutes les consolations du foyer domestique, n'empoisonnent votre vie, ne souillent votre conscience et ne vous attirent une terrible responsabilité au tribunal du souverain Juge!

Instr. past. sur les mauv. liv., par MMgrs les prél. de Belg., p. 13

Je veux examiner.

Vous voulez, dites-vous, examiner; j'y consens : mais discutez donc les preuves de la religion, pour en sentir la force; pesez les témoignages pour les évaluer, faites taire les passions qui vous offusquent, consultez dans vos doutes, éclaircissez vos difficultés : vous voulez examiner la religion; mais non, vous ne le voulez pas. Vous faites précisément ce qu'il faut pour rester incrédule, si vous l'êtes déjà, ou pour le devenir, si vous ne l'êtes pas encore. Nos livres saints, notre doctrine, nos traditions, notre culte, l'histoire du christianisme, vous en cherchez la connaissance dans des écrits pleins de fiel et d'amertume, d'obscénités comme de blasphèmes, peut-être dans les commentaires libertins et facétieux de Voltaire; et c'est après y avoir puisé le dégoût et le mépris de la religion, qu'il vous vient en pensée de donner quelques moments à la lecture de ses apologistes; ce qui est grave, solide, approfondi, ne vous cause que de l'ennui. Je vais vous faire sentir, par quelques comparaisons, ce que votre conduite a d'étrange.

Ce jeune homme, après avoir terminé dans quelqu'une de nos provinces, ses études littéraires, arrive dans cette capitale, pour y étudier cet art si compliqué, si difficile, si précieux et si redoutable à la fois, l'art de guérir. Que fait-il pour cela? il commence par lire toutes

les satires anciennes et modernes contre les médecins, tout ce qui peut lui persuader que c'est ici un art frivole, conjectural, fondé sur l'ignorance et la crédulité, exercé par des charlatans, sur des dupes qui trop souvent en sont les victimes; plein de ces idées, imbu de tous ces préjugés, il parcourt quelques livres scientifiques, s'en entretient avec quelques compagnons de son âge, moins pour s'en rendre mutuellement un compte sérieux que pour s'en moquer. C'est à cela qu'il borne ses études, et le voilà médecin : ce n'est qu'une fable, si vous voulez; mais c'est l'image fidèle de ces jeunes gens qui, pour connaître la religion, la cherchent dans les livres de ses ennemis, écrivains souvent aussi licencieux qu'ils sont impies.

Encore une autre comparaison : vous êtes constitué par état le défenseur de l'orphelin et de l'opprimé; une veuve délaissée vous confie ses intérêts et ceux de ses enfants; elle vous remet entre les mains les titres qui doivent faire triompher sa cause et se repose sur votre zèle; et vous, que faites-vous? Au lieu de les étudier avec soin, de bien vous en pénétrer, vous daignez à peine les parcourir rapidement; mais vous vous livrez à un examen approfondi de tout ce qui est contre celle que vous êtes appelé à défendre, sans vous occuper des moyens de repousser les attaques. Cependant le jour fixé pour les débats est arrivé; vous voilà devant votre adversaire comme un soldat désarmé devant l'ennemi; comment pourriez-vous soutenir le choc avec avantage, et, si le bon droit succombe, qui faudra-t-il accuser? Ce n'est qu'un portrait imaginaire, mais dont l'original existe peut-être dans cet auditoire.

Frayssinous, Déf. du Christ., t. 3, p. 340.

Je cherche l'agrément du style.

Enfin, vous ne cherchez, dites-vous, que les agréments du style; ainsi vous êtes plus attiré par quelques ornements frivoles que vous n'êtes repoussé par le blasphème; et les ennemis de Dieu cessent de l'être pour vous, du moment qu'ils ont l'art de vous amuser. Vous savez bien qu'il n'y a pas loin de l'auteur qui plaît à l'auteur qui séduit, et qu'aisément le plaisir fait la persuasion : n'importe, le désir de lire quelques traits d'esprit, quelques phrases brillantes, balance, efface même à vos yeux les graves intérêts des mœurs et de la religion; il faut qu'une curiosité funeste vous entraîne à connaître par vous-même ce que vous ne pourriez connaître sans danger. Je vous le demande, si la renommée portait jusqu'à vous la connaissance des ravages d'une peste cruelle, ne vous contenteriez-vous pas d'applaudir au dévoûment de ceux qui, par état ou par zèle, iraient porter des secours aux malheureux atteints de la contagion? Iriez-vous par curiosité, sur les lieux mêmes, respirer l'air empesté pour en faire l'épreuve personnelle? Vous cherchez les agréments de la diction : mais quoi! les siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV, les sciences et les lettres, la poésie et l'éloquence, les relations des voyageurs, l'histoire des hommes, celle de la nature, les livres saints avec leurs beautés originales et leur majestueuse simplicité, tout cela ne présente-t-il pas un choix de choses belles et pures, faites pour satisfaire l'esprit, l'imagination, le cœur, pour plaire à tous les goûts et charmer tous les loisirs? Certes ils sont bien avides ceux à qui ces trésors ne suffisent pas.

Id. ibid., p. 342.

LOIS CIVILES.

Elles ne suffisent pas. Leur trop grand nombre est un signe de la corruption d'un peuple.

Quelque sévères, quelque multipliées que puissent être les lois, elles n'ont plus de force, s'il n'y a pas des mœurs; la religion seule peut en donner. *Quid vanæ sine moribus leges proficiunt*, disait Horace; tous les sages l'ont répété après lui. Peu de lois suffisent à des âmes honnêtes; il n'y en a jamais assez pour les méchants. Le trop grand nombre de lois est un signe certain de la corruption d'un peuple : *In corruptissimâ republicâ plurimæ leges.*

Bergier, Tr. hist. et dog. de la vr. relig., t. 1, p. 249.

Quelles sont les plus sages.

« Les lois les plus sages sont celles qui sont tellement propres à un peuple, qu'elles ne puissent convenir à d'autres; » c'est Montesquieu qui l'avance.

Guenée, Let. de quelq. Juifs, t. 3, p. 233.

LOUANGES.

Leur danger.

Elles corrompent les hommes, elles les remplissent d'eux-mêmes, elles les rendent vains et présomptueux. Il faut les mériter et les fuir : les meilleures louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchants de tous les hommes, qui sont les tyrans, sont ceux qui se font le plus louer par des flatteurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux! Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire aussi que je veux être modeste et craindre la vanité : épargnez-moi donc, si vous m'estimez, et ne me louez pas comme un homme amoureux des louanges.

Fénelon, les Avent. de l'éc., p. 394.

Même sujet.

Saint Chrysostôme dit : (lib. 5. de sacerd.) *Suis laudibus audiendis nihil indè delectari nescio, an cuiquam mortalium id unquam contigerit.* C'est une chose si difficile que de ne point entrer en complaisance et de n'être point touché de vanité quand on est loué, que je ne sais si cela est jamais arrivé à personne;

et ailleurs il explique cela par cette comparaison. Comme ceux qui sont dominés par un criminel amour, sentent diminuer leur flamme, quand l'objet de leur affection est absent, mais au contraire sentent ramnier l'ardeur de leur passion, quand cet objet se représente à eux; ainsi quand on ne nous loue pas, il est aisé de n'avoir point d'enflure, point d'estime pour nous; mais quand on nous prise ou qu'on nous loue, il est malaisé de n'être point chatouillé de quelque vanité.

Pour cela, les Saints, et même le Saint-Esprit nous recommandent de louer le prochain en son absence, mais de ne le pas faire en sa présence: *Antè mortem ne laudes hominem quemquam*, parce qu'en le louant, nous le mettons en danger d'entrer en quelque secrète vanité; d'où saint Thomas (2. 2. q. 15. a 1. ad 1.) conclut que c'est un péché véniel de louer quelqu'un en sa présence, quand vous le mettez en péril, par cette vaine complaisance.

Le Jeune, Serm., t. 5, p. 378.

Voyez encore ÉLOGE.

LOUIS DE GONZAGUE (S.).

PATRON DE LA JEUNESSE.

. . . Prenez donc et lisez, jeunesse chrétienne; c'est à vous que le pape Benoît XIII a proposé Louis de Gonzague comme un modèle parfait d'innocence et de sainteté, en vous le donnant pour patron spécial. C'est un saint de votre âge, un saint qui a fait ce que vous faites, et qui s'est sanctifié en faisant ce que vous faites. Lisez donc, et apprenez de lui à conserver, au milieu même du monde, une innocence et une pureté angélique : apprenez à concilier, avec une application constante et des succès brillants, la piété la plus vive et la plus affectueuse : lisez, et voyez comment il a su, à un amour tendre et respectueux pour ses parents, allier une fermeté inflexible à suivre la voie où Dieu l'appelait; voyez quel était à ses yeux le prix du silence et du recueillement, de l'obéissance et de l'humilité, de la douceur et de la charité. Comprenez une bonne fois, par son exemple, que la sainteté est de tous les âges et de tous les états; qu'on peut y prétendre et y arriver dès l'enfance; dans un collége comme dans la maison paternelle, dans la condition la plus relevée, comme dans la plus médiocre. Enfin, que la vie de votre aimable patron vous fasse concevoir de quelle importance il est de vous donner de bonne heure à Dieu, et quelle perte vous feriez en abandonnant à la dissipation et à la frivolité, un âge où la vertu vous offre des couronnes à mériter, et la sainteté, des palmes à moissonner.

Cépari, Vie de S. Louis de Gonzague (Avis de l'éditeur, p. VII).

Son peu de nourriture pour un repas.

1re *partie.* — Il mangeait ordinairement si peu, que quelques personnes de la cour surprises qu'il pût vivre, prirent un jour, sans qu'il s'en aperçût, le parti de peser la nourriture qu'il avait coutume de prendre dans un repas : ces personnes ont déposé juridiquement, que le pain et le reste n'allaient pas à une once (P. 36.).

Sa discipline.

Il prenait la discipline jusqu'au sang, au moins trois fois la semaine; et les dernières années qu'il passa dans le siècle, cela lui arrivait tous les jours, même plusieurs fois par jour. N'ayant pas d'abord de discipline, il se servait, pour la remplacer, de tout ce qui se trouvait sous sa main; d'une corde, et même, comme on l'assure, d'une chaîne de fer. Il n'était pas rare de trouver, en faisant son lit, des instruments de pénitence cachés sous les oreillers.

Id. p. 37.

Sa mortification du corps.

Pour tenir son corps dans une mortification continuelle, au lieu de cilice, il s'était fait une molette d'éperon, dont les pointes, pénétrant dans sa chair délicate, lui causaient un cruel tourment.

Id., ibid., p. 37.

Sa méthode de l'oraison mentale Jamais appuye pendant ses prieres. Sa precaution pour eviter les distractions.

Pendant son séjour en Espagne, il lui tomba sous la main un ouvrage de Louis de Grenade, qui lui enseignait la méthode de faire l'oraison mentale. La lecture de cet excellent livre lui fit prendre la résolution de ne quitter jamais l'oraison, qu'il n'en eût fait une de suite sans aucune distraction. Il se mettait donc à genoux, selon sa coutume, sans jamais s'appuyer, et commençait sa méditation. Si, après une demi-heure ou trois quarts d'heure, son esprit se laissait aller à une distraction, il regardait comme non avenu tout le temps écoulé, et recommençait sa méditation. Il lui arriva plus d'une fois de passer ainsi cinq heures et plus en oraison. Pour n'être point détourné, soit par les siens, soit par d'autres personnes, il se retirait dans une chambre obscure, où l'on renfermait ordinairement le bois de chauffage: s'il n'y était pas commodément, il s'y tenait du moins avec beaucoup de plaisir, parce qu'il pouvait s'y appliquer à la prière sans être interrompu.

Id. ibid, p. 48.

Quatre choses l'attachèrent à la compagnie de Jesus.

D'abord, parce que l'observance y était dans toute sa rigueur, et que son institut n'était en rien altéré : en second lieu, parce qu'on y faisait un vœu particulier de ne point rechercher les dignités ecclésiastiques, et même de n'en point accepter, si ce n'est d'après un commandement exprès du Pape : en troisième lieu, parce qu'il voyait dans la compagnie plu-

sieurs sortes de moyens pour former la jeunesse; des écoles, des congrégations propres à élever dans la crainte de Dieu et dans l'innocence des mœurs; en quatrième lieu enfin, parce que la compagnie s'occupait à ramener au sein de l'Église les hérétiques, et à convertir les gentils dans les Indes, le Japon et le nouveau monde; ce qui lui faisait espérer qu'un jour il pourrait être envoyé dans ces missions, pour y travailler au salut des âmes.

Id. ibid, p. 53.

Son père consent enfin à le laisser entrer en religion.

Un jour, le marquis son père examina, par une petite ouverture de la chambre, ce que faisait son fils. Il le vit à genoux, pleurant, et se déchirant le corps avec une rude discipline. A cette vue, le marquis demeura quelque temps dans un étonnement qui le mit comme hors de lui-même; mais dissimulant, il ordonna qu'on fît du bruit à la porte pour la faire ouvrir : il entra avec la marquise; ils trouvèrent plusieurs gouttes de sang sur le plancher, et l'endroit où Louis avait été à genoux, encore tout mouillé de ses larmes. Cet événement, joint aux instances continuelles de Louis, détermina enfin le marquis à donner le consentement tant désiré (de se faire jésuite).

Id. ibid., p. 70.

Son oubli des parents.

2e *partie.* — Dès qu'il fut entré au noviciat, il perdit tellement la pensée de ses parents, qu'il semblait les avoir absolument oubliés. D'où il arriva qu'un jour, étant interrogé combien il avait de frères dans le monde, il ne put répondre sur-le-champ; il fallut qu'auparavant il les comptât secretement.

Id. ibid., p. 104.

Confidence par rapport à sa pénitence. Il compare la religion à un vaisseau.

Un jour, il dit en confidence à un Père, que depuis qu'il était dans la religion, il ne faisait plus de pénitence ni de mortification, en comparaison de ce qu'il avait fait dans le monde; mais que sa consolation était, que la religion est comme un vaisseau, dans lequel ceux qui, par obéissance, ne font rien, avancent autant dans la route que ceux qui travaillent beaucoup.

Ibid., p. 115.

Sa mortification des yeux.

Depuis trois mois, il mangeait dans le réfectoire du noviciat, et il ne savait pas encore l'ordre des tables : de sorte qu'un jour, étant envoyé par le père ministre, prendre un livre à la place du recteur, il fut obligé de prier quelqu'un de lui enseigner cette place.

Ibid., p. 117.

Sa pratique pour la communion.

Une communion lui servait de préparation à la suivante. Il avait tellement distribué la semaine, que les premiers jours, savoir : le lundi, le mardi et le mercredi étaient assignés à la très-sainte Trinité : il remerciait chaque personne divine du bienfait qu'il avait reçu en communiant : et les trois autres jours, le jeudi, le vendredi et le samedi, il les offrait encore à cette Trinité sainte, priant chacune de ces divines personnes de lui accorder la grâce de faire, le dimanche suivant, une sainte communion.

Id. ibid., p. 125.

Même sujet.

Les trois premiers jours qui suivaient sa communion, il les employait à remercier Jésus-Christ de la faveur signalée qu'il lui avait faite; les trois jours suivants, il se préparait, par des aspirations et des désirs enflammés, à recevoir de nouveau son Sauveur, son Dieu, son médecin, son roi et l'époux de son âme; la veille de sa communion, il était uniquement occupé de l'importance de cette grande action, et il ne pouvait s'entretenir d'autre chose.

Goudesard, t. 9, p. 27.

Il rend compte de ses distractions dans son oraison.

Un jour qu'il rendait compte de sa conscience, interrogé par le supérieur s'il avait bien des distractions dans son oraison, il répondit ingénûment, que si toutes les distractions qu'il avait eues pendant ces six mois étaient réunies ensemble, elles n'occuperaient pas le temps d'un *Ave Maria.*

Cépari, Vie de saint L. de Gonz., p. 141.

Comment il parlait de lui-même.

Parlant de lui, il disait qu'il était un fer tortu, et qu'il était venu en religion pour les redresser (ses forces spirituelles) par le marteau de la pénitence et de la mortification.

Ibid., p. 186.

Pourquoi il donne un nom à chaque table du refectoire.

Quand il préparait le réfectoire, il avait soin, pour se tenir plus uni à Dieu et rendre ce service plus méritoire, de donner un nom à chaque table du réfectoire. Il appelait celle où mangeait le supérieur, la table de Notre-Seigneur; celle qui en était la plus proche, la table de la sainte Vierge; et puis celle des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs et des Vierges; et quand il devait étendre la nappe avec le réfectorier, il lui disait : allons étendre la nappe de Notre-Seigneur, et ainsi des autres. Il remplissait cet office avec autant d'affection et de ferveur que si le Seigneur eût dû manger à cette table, la sainte Vierge à la sienne, et les autres saints à la leur.

Ibid., p. 222.

Sa difficulté à articuler la lettre R.

Il avait bien peine à articuler la lettre R; il

était le premier à s'accuser de ce défaut, et il désirait d'en être repris publiquement.

Ibid., p. 227.

Sa pratique pour profiter des lectures.

Pour mieux profiter de ce qu'il lisait, il notait ce qui le touchait davantage, comme on l'a vu dans ses papiers après sa mort.

Ibid., p. 236.

Lettre d'Eléonore d'Autriche, au sujet de sa mort

3e *partie.* — Lettre de la sainte dame Eléonore d'Autriche, duchesse de Mantoue, à la marquise, mère de saint Louis de Gonzague, au sujet de la mort de son fils :

« Quand je considère dans quelle profonde douleur vous devez vous trouver, par la mort de Louis, votre fils, dans un âge si peu avancé, et quand je mesure cette douleur par celle que j'en éprouve, moi qui ne suis pas sa mère, mais qui l'ai toujours aimé d'un tendre amour; je ne puis m'empêcher de partager votre désolation et celle de toute la famille, puisque cette perte nous est commune à tous selon l'humanité. J'avoue que sans une grâce particulière, nous ne pourrions, de nous-mêmes, avoir la force de résister à la vive douleur que nous ressentons. Cependant, si nous voulons sérieusement penser que cette bienheureuse âme, ayant déchiré le voile obscur de la chair, a pris son vol vers la splendeur éternelle, qu'elle est arrivée à cette glorieuse fin, à laquelle elle se pressait si fort de parvenir, tandis qu'elle était dans cette vallée pleine de misères; si nous songeons qu'à présent cette chère âme pourra porter et plus promptement et plus efficacement nos prières au Seigneur; nous louerons, nous remercierons sa divine majesté, de ce qu'elle l'a tiré si tôt de cette terre bourbeuse, pour en faire un citoyen de la sainte Jérusalem. C'est ainsi que notre propre intérêt nous fournira des motifs de consolation, en voyant que notre intercesseur est devenu, d'homme mortel, un ange céleste. »

Ibid., p. 283.

Lettre de Mancini à la marquise, au sujet des funérailles de Louis.

Lettre à la marquise, écrite par le seigneur Mancini, qui, ayant assisté aux funérailles de Louis, rend témoignage de plusieurs choses qui s'y passèrent.

« Illustrissime et Excellentissime Dame, je ne sais encore si je dois me consoler ou me réjouir avec vous de l'heureuse mort du frère Louis : ne sachant pas discerner si l'amour maternel sera plus sensible à la perte qu'il fait, qu'au noble et précieux avantage qui en revient au fils. Je regrette, à la vérité, que nous nous trouvions privés de sa présence, et je vous plains de n'avoir pas eu la consolation de le voir au moins une fois dans cette dernière maladie : mais je ne puis que me réjouir avec vous de ce que ce cher fils, par sa sainte vie, a mérité le ciel, où, selon le sentiment commun, il s'est envolé, laissant après lui, à Rome et partout, la plus grande idée de sa sainteté. Elle est telle que, quand il eût vécu les années de Noé et non d'un jeune homme de 23 ans, il n'eût pu en laisser une plus avantageuse... C'est pour ces raisons que je ne saurais me déterminer à me livrer à la douleur, à l'occasion de sa mort... Je vous rapporte tous ces faits, afin que vous en tiriez matière de consolation : d'autres vous en écriront plus au long, et je me borne, moi, à vous prier de mettre fin à votre douleur, et de lui adresser des vœux, afin qu'il maintienne la paix et la tranquillité dans la famille, bien persuadé que votre saint fils sera toujours exaucé.

« Rome, le 22 Juin 1591. »

Ibid., p. 286.

LOUIS DE GRENADE.

Eloge de ses œuvres spirituelles et du livre : GUIDE DES PECHEURS.

Après l'Ecriture, le livre que vous devez lire et relire souvent, ce sont les œuvres spirituelles de Grenade; il les faudrait savoir quasi toutes par cœur, et les prêcher partout, même mot à mot, et on en verrait naître des fruits admirables.

Le Jeune, Serm. t. 1, p. 2.

Tout le monde sait que Grenade est le Bossuet de l'Espagne, et que la *Guide des pécheurs* est le chef-d'œuvre de ses chefs-d'œuvre. Cette immortelle production ne faisait que paraître, et déjà Grégoire XIII disait que son auteur avait, en la mettant au jour, produit plus de fruits dans l'Eglise, que s'il avait rendu la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds. Peu de temps après, un autre souverain pontife disait : que *la Guide* avait gagné plus de serviteurs à Jésus-Christ qu'elle ne renfermait de signes typographiques.

. . . On peut avancer hardiment qu'il n'est pas une âme, quelque endurcie qu'on la suppose, pourvu qu'il lui reste quelques lueurs de foi, quelques désirs de son salut, qui puisse faire de ce livre une lecture réfléchie sans être, nous ne dirons pas édifiée, nous ne dirons pas ébranlée, mais pleinement, solidement convertie... Grenade n'est pas seulement philosophe, moraliste : il est orateur, il est peintre, il est poète.

. . . Nous recommandons ce livre d'une manière toute spéciale à MM. les ecclésiastiques. Il leur serait difficile de trouver un livre aussi riche, aussi substantiel, aussi éloquent : c'est une mine inépuisable pour le directeur des consciences, comme pour l'orateur évangélique; un cours complet de la morale chrétienne, où chaque point est établi, développé avec toute l'autorité de l'Ecriture sainte et de la tradition, et avec toute la puissance de la logique; où chaque chapitre est un véritable discours, un modèle achevé de l'art oratoire.

Louis de Grenade, Guide des pécheurs (Préface du traducteur Grouzet).

LOUIS, ROI DE FRANCE (S.).

Cas qu'il faisait de son Baptême.

Pour témoigner l'estime qu'il faisait de la grâce du baptême, il eut pendant toute sa vie une prédilection singulière pour le lieu où il l'avait reçu. Il ne se trouvait nulle part mieux qu'à Poissy ; son plaisir était d'y demeurer et d'y faire de bonnes œuvres. Il signait *Louis de Poissy* dans ses lettres familières, et dans d'autres actes particuliers dont on en a encore les originaux.

Godescard, t. 12, p. 176.

Belle leçon de sa mère.

Sa mère lui avait inspiré, dès le berceau, un grand respect pour les choses saintes, de vifs sentiments de piété, et un amour extraordinaire pour la chasteté. « Je vous aime assurément, mon fils, lui disait-elle souvent dans son enfance, je vous aime avec toute la tendresse dont une mère est capable, mais j'aimerais infiniment mieux vous voir tomber mort à mes pieds, que de vous voir jamais commettre un péché mortel. »

Id. ibid., p. 177.

Son respect pour les prêtres et les religieux. Son recueillement aux pieds des autels. Réponse au reproche pour ses exercices de Religion.

. . . Un bon prêtre, un saint religieux, lui (à Louis) paraissait digne de respect et d'amour. On l'eût pris pour un ange prosterné devant le Très-Haut, lorsqu'il était aux pieds des autels, tant son recueillement était profond. Il consacrait chaque jour plusieurs heures aux exercices de la religion ; et comme on lui reprochait d'y employer trop de temps, il répondit avec douceur : « Les hommes sont étranges ; on me fait un crime de mon assiduité à la prière : on ne dirait mot, si j'employais les heures que j'y donne à jouer aux jeux de hasard, à courir la bête fauve, ou à chasser aux oiseaux. »

Ibid., p. 183.

Son édit contre le blasphème.

Dans un édit qu'il publia contre le blasphème, il ordonna que les personnes coupables de ce crime fussent marquées d'un fer rouge sur les lèvres. Il fit exécuter cette loi sur un des principaux habitants de Paris qu'on avait entendu blasphémer dans la rue... Le peuple murmura de cette sévérité, et s'emporta même en termes injurieux ; mais Louis défendit de faire aucune recherche, en disant : « Ce n'est que contre moi qu'ils ont parlé. Plût à Dieu qu'en subissant moi-même la peine portée par ma loi, je pusse bannir le blasphème de mon royaume. » Quelque temps après, entendant les acclamations du peuple, à l'occasion de la charité et de la magnificence qu'il avait fait éclater dans certains ouvrages publics, il s'écria : « J'espère que le ciel me récompensera beaucoup plus pour les malédictions dont on m'a chargé à cause des châtiments que j'ai infligés aux blasphémateurs. » Il retira cependant la loi dont il s'agit sur les remontrances du pape Clément IV ; et ayant fait dans une assemblée de son parlement, tenue en 1269, un discours sur l'énormité du blasphème, il publia une nouvelle loi, dans laquelle il ordonna que les blasphémateurs fussent à l'avenir condamnés à une amende pécuniaire, ou punis de la prison et du fouet, suivant l'espèce de leur crime, et suivant leur âge et leur qualité.

Ibid., p. 190.

Comment il reçoit la nouvelle de la mort de sa mere

On lui annonça la mort de la reine Blanche. Son premier mouvement fut de verser un torrent de larmes; mais revenu bientôt à lui-même, il se prosterna devant l'arbitre souverain de la vie et de la mort, en disant : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de m'avoir conservé jusqu'ici une mère si digne de toute mon affection. C'était un présent de votre miséricorde ; vous le reprenez comme votre bien, je n'ai point à m'en plaindre. Il est vrai que je l'aimais tendrement : mais puisqu'il vous plaît de me l'ôter, que votre saint nom soit béni dans tous les siècles. »

Ibid., p. 213.

Son amour de la prière.

Quand saint Louis, fait prisonnier chez les infidèles, entra dans sa prison, la première parole qu'il prononça fut pour demander son bréviaire : voilà sa ressource, personne ne pouvait la lui ôter. Il s'était habitué, familiarisé avec la prière ; dans les fers comme sous la pourpre, au milieu de ses ennemis comme parmi ses sujets, captif comme sur le trône, il y eut recours ; et ce fut dans ses communications constantes avec son Dieu, que semblable à Moïse, il puisait cette force et cette intrépidité qui rendirent ce héros plus grand encore dans l'adversité et sous les chaînes, qu'il ne parut admirable sur un champ de bataille ou dans le sein de la victoire.

Boissard, La Consolation du chrét., p. 258.

LUTHER.

Incapable de rétracter.

Il était incapable de rétracter jamais ce qu'il avait une fois avancé.

Henrion, Hist. gén. de l'Eglise, t. 7, p. 3.

Il se glorifie du mal qu'il a fait au pape et aux monasteres.

Il se glorifiait d'avoir fait lui seul plus de mal au pape que n'en aurait pu faire le plus puissant potentat avec toutes les forces de son empire; d'avoir, sans le secours du fer ni du feu, ravagé presque tous les monastères, par la vertu de sa plume ou de sa parole.

Id. ibid., p. 44.

Son souhait au Pape et aux cardinaux.

— « Si j'étais le maître de l'empire, s'écriait-il, je ferais un même paquet du pape et des cardinaux, pour les jeter tous ensemble dans ce petit fossé qu'on appelle mer de Toscane. Ce bain lui serait salutaire, j'en donne pour garant... » Acheverons-nous? oui, puisque rien ne confond mieux l'impie que les productions de son impiété : *J'en donne pour garant Jesus-Christ.*

Id. ibid., p. 45.

Comment il nomme la confession.

Il écrivit un Traité contre la confession secrète, qu'il nomme la cruelle invention des papes et le bourreau des consciences.

Id ibid., p. 45.

LUXE.

C'est une des pompes du démon, un étendard de luxure, la ruine des familles

Evitez le luxe et la vanité des habits, c'est une des pompes du diable à laquelle vous avez renoncé au baptême, dit saint Chrysostôme; c'est un étendard de luxure, un nid de lubricité, disait César; c'est la ruine des familles, et pour le spirituel et pour le temporel. Vous voulez être beau, bien couvert, avoir des tapisseries, des meubles précieux, des tables bien garnies; vos enfants veulent faire de même; ils auraient honte d'abaisser leur état, de diminuer leur train; ils n'ont chacun que la quatrième partie de votre bien, puisqu'ils sont quatre; pour faire comme vous, il faut qu'ils se ruinent, ou qu'ils dérobent.

Le Jeune, Serm., t. 10. p. 51.

La ruine des Etats. Mauvaises raisons pour le justifier.

. . . L'autre mal, presque incurable, est le luxe. Comme la trop grande autorité empoisonne les rois, le luxe empoisonne toute une nation. On a dit que ce luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches; comme si les pauvres ne pouvaient gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les riches par des raffinements de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder comme les nécessités de la vie, les choses les plus superflues : ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente, et on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connaissait point trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, et politesse de la nation. Ce vice qui en attire tant d'autres, est loué comme une vertu; il répand sa contagion depuis le roi jusqu'aux derniers de la lie du peuple. Les proches parents du roi veulent imiter sa magnificence; les grands, celle des parents du roi : les gens médiocres veulent égaler les grands; car qui est-ce qui se fait justice? Les petits veulent passer pour médiocres : tout le monde fait plus qu'il ne peut; les uns par faste et pour se prévaloir de leurs richesses, les autres par mauvaise honte, et pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, et pour donner des exemples contraires. Toute une nation se ruine, toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense, corrompt les âmes les plus pures; il n'est plus question que d'être riche : la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux; instruisez les hommes, gagnez des batailles, sauvez la patrie, sacrifiez tous vos intérêts : vous êtes méprisé si vos talents ne sont relevés par le faste. Ceux mêmes qui n'ont pas de bien, veulent paraître en avoir; ils en dépensent comme s'ils en avaient : on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux? Il faut changer le goût et les habitudes de toute une nation; il faut lui donner de nouvelles lois. Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un roi philosophe qui sache, par l'exemple de sa propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, et encourager les sages, qui seront bien-aises d'être autorisés dans une honnête frugalité?

Fénelon., Les Avent de Télém., p. 319.

Apostrophe de S. Chrysostôme aux femmes d'Antioche.

. . . « C'est l'attache à ces vanités qui vous rend si froides à faire l'aumône Il est bien rare de trouver aujourd'hui une femme qui voulût se défaire d'une chaîne d'or ou d'un diamant pour nourrir un pauvre; et comment renoncerait-elle, en effet, au moindre de ces ornements pour en assister les malheureux, quand elle souffrirait elle-même les dernières extrémités pour les conserver?... Comment osez-vous violer la sainteté de nos temples, ô femmes, en y étalant votre luxe? Ne voyez-vous pas qu'il irrite la faim du pauvre dont la nudité crie vengeance contre vos riches vêtements? Comment pourrez-vous baiser les pieds de Jésus, de Jésus qui a voulu naître dans une étable, étant parées d'ornements qui l'indignent et n'en ayant aucun de ceux qui lui sont chers? Toute femme qui veut s'approcher du Christ doit se parer, non d'or et de perles, mais de vertus (Serm. 79.). »

Orsini, Les fleurs du ciel, p. 248.

—M—

MACAIRE D'ALEXANDRIE,

ANACHORÈTE (S.)

Trait de sa mortification.

On avait envoyé à Macaire une grappe de raisin fraîchement cueillie : il en fit présent à son voisin qui était incommodé ; celui-ci la donna à un troisième, qui la porta à un quatrième. Elle passa ainsi de cellule en cellule, et revint enfin à Macaire. Ce grand homme, charmé de la mortification de ses frères, ne voulut pas lui-même manger la grappe.

Godescard, t. 1, p 61.

Discours où il ne fait que pleurer.

Saint Macaire, patriarche de tant de saints anachorètes, étant un jour avec eux dans une conférence spirituelle, pour l'exorde de son discours, il se mit à pleurer ; pour la narration, confirmation, conclusion de sa harangue, il ne fit que pleurer, mais à chaudes larmes. Et comme ses religieux s'en étonnaient : Pleurons, pleurons, leur dit-il, mes frères, pleurons amèrement pendant le temps, afin de ne pas pleurer éternellement.

Lejeune, Serm., t. 1, p. 110.

MAGES.

Symbole de leurs présents à Jésus-Christ.

Les Mages, suivant la coutume des orientaux, qui n'approchaient jamais des grands princes sans leur faire des présents, offrirent à Jésus-Christ les plus riches productions de leur pays : de l'or, pour reconnaître sa royauté ; de l'encens, pour hommage à sa divinité ; de la myrrhe, pour rendre témoignage à son humanité. Mais cette triple offrande lui fut bien moins agréable que les sentiments intérieurs dont elle était le symbole : car l'or figurait encore une ardente charité ; l'encens une tendre dévotion, et la myrrhe, le sacrifice d'un cœur mortifié (1).

Godescard, t. 1, p. 146.

Leur foi féconde, libérale.

Quand on aime, rien ne coûte : quand on a donné son cœur, on n'a plus rien à soi. Sitôt qu'ils virent Jésus, ils le connurent ; sitôt qu'ils le connurent, ils l'aimèrent ; et sitôt qu'ils l'aimèrent, ils se donnèrent à lui. Il y a longtemps que vous connaissez Jésus-Christ, il y a si longtemps qu'il vous demande votre cœur, le lui avez-vous donné ? Il se donne tout à vous, est-ce trop exiger que de vous demander que vous vous donniez tout à lui ?

Nepveu, Pensées ou Réfl. chrét., t. 1, p. 32.

Présents que Jésus-Christ attend de nous.

. . . Tel est, chrétiens, le beau modèle que nous devons suivre. Dès que nous avons formé la résolution de nous donner à Dieu, nous devons être fidèles et constants dans nos bons desseins, nous donner à lui sans réserve. Il ne nous demande pas nos biens, il n'en a pas besoin : mais il demande nos cœurs. Non, ce n'est pas de l'or, ni de la myrrhe et de l'encens qu'il veut que vous lui présentiez, mais c'est l'amour de votre cœur, représenté par l'or ; parce que, comme l'or est le plus précieux de tous les métaux, l'amour de Dieu est la plus précieuse de toutes les vertus : la mortification de vos corps, représentée par la myrrhe ; parce que, comme la myrrhe préserve le corps de la corruption, ainsi la mortification préserve l'âme de la contagion du péché. Enfin, pour l'encens que les mages offrirent à Jésus-Christ, il faut lui présenter le sacrifice de vos esprits par la prière, parce que, de même que l'encens s'élève par sa fumée dans les airs, ainsi la prière monte au trône de Dieu, pour faire descendre sur nous les grâces dont nous avons besoin. Tels sont, mes frères, les présents que Jésus-Christ attend de vous ; par cette offrande, vous gagnerez son cœur, et il règnera sur vous. Il est votre Dieu, votre Roi, votre Sauveur : que de titres pressants de vous donner à lui sans réserve, de lui faire le sacrifice de vos esprits, de vos cœurs et de vos corps ! de vos esprits, par une foi vive et de ferventes prières ; de vos cœurs, par un ardent amour ; de vos corps, par une mortification continuelle que vous devez porter sur vous-mêmes, pour être du nombre de ses disciples.

Prônes de Billot, t. 1, p. 182.

MAGISTRATS.

Avantage de leur bon exemple.

Le bon exemple qui est un devoir commun à tous les chrétiens en général, est d'une obligation plus étroite encore et toute particulière pour ceux qui sont élevés au-dessus des autres. Vous donc qui êtes les principaux de ma paroisse, souvenez-vous que le bon exemple est un tribut non-seulement de charité, mais de justice, que le reste de mes ouailles attend de vous, et que je vous demande pour elles au nom de Jésus-Christ. Venez, ah ! venez à mon

(1) La myrrhe qui servait anciennement à embaumer les corps morts, est un symbole parfait de mortification, dont la vertu préserve l'âme de la corruption du péché.

secours ; aidez-moi dans la plus importante et la plus pénible fonction de mon ministère. Prêchez par vos actions ce que je prêche par mes paroles, vous ferez infiniment plus de fruit que moi. Si vous m'abandonnez, je n'en ferai presque point du tout, c'est-à-dire, que le salut de mon cher troupeau dépend en partie de vous, de vos bons exemples. Ce pauvre peuple que voilà, fera ce qu'il vous verra faire. Si vous avez de la piété, ils en auront ; si vous fréquentez les sacrements, ils les fréquenteront ; si vous êtes exacts à remplir tous les devoirs du christianisme, ils deviendront parfaits chrétiens. Que si vous leur donnez de mauvais exemples, tout est perdu ; je travaille en vain ; vous détruisez ce que je bâtis ; vous entraînez, dans les enfers, des âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort, et que votre Pasteur s'efforce de conduire dans les voies du salut.

Bonnardel, Inst. lam., t. 4, p. 392.

MAHOMET.

Son ignorance.

Quoiqu'il n'eût fait aucune étude, qu'il ne sût ni lire ni écrire, que l'Alcoran soit une preuve invincible de son ignorance, il avait de l'esprit, du manége, une dissimulation profonde, une éloquence naturelle, vive et imposante...

Puisqu'il est certain que Mahomet ne savait ni lire ni écrire, il ne l'est pas moins que ce n'est pas lui qui a rédigé l'Alcoran tel qu'il est. Comme il ne forgeait ses révélations qu'à mesure qu'il en avait besoin, il ne les fit écrire que sur des feuilles volantes, qui se trouvèrent arrangées au hasard après sa mort, et qui furent rassemblées par Abubéker son successeur ; c'est du moins la tradition commune reçue parmi les Mahométans. Cependant Maracci pense que ce recueil fut formé par Mahomet lui-même, qui fut aidé par un juif qui lui suggéra toutes les fables du Talmud, et par quelque hérétique arien ou nestorien, qui lui enseigna les traditions apocryphes et fausses qui avaient alors cours parmi le peuple sur plusieurs faits de l'Évangile.

Bergier, Tr. hist. et dog. de la vr. relig., t. 10, p. 145.

Méthode des Mahométans de prêcher l'Alcoran.

Crois que notre prophète a parlé à l'ange Gabriël, ou je te tue. Voilà, dit M. d'Alembert, toute la preuve du Mahométisme, et la raison de ses progrès. Mahomet disait lui-même qu'il ne faisait point de miracles, et qu'il était venu établir sa religion par les armes.

De Feller, Catéch. phil., t. 2, p. 57.

MAISONS RELIGIEUSES.

Leur utilité et nécessité reconnues par Napoléon Buonaparte.

L'utilité, et même la nécessité des maisons religieuses n'avaient point échappé à Buonaparte ; il disait, au contraire, qu'elles devaient servir d'asile *à ceux à qui le monde ne convenait pas ou qui ne convenaient pas au monde.*

Henrion, Hist. gén. de l'Église, t. 11, p. 565.

MAITRES.

Ils doivent l'instruction à leurs domestiques. La correction.

Vous devez, maîtres et maîtresses, être persuadés que c'est une œuvre indispensable d'instruire vos domestiques comme vos enfants. Vous pouvez bien, dit saint Augustin, donner du meilleur pain à ceux-ci qu'à ceux-là, mais vous devez donner aux uns et aux autres le même pain spirituel, qui est l'instruction ; vous devez vous regarder comme les apôtres et les pasteurs de vos maisons, pour y faire rendre à Dieu le culte et le service qui lui sont dus. Or, comment vos domestiques sauraient-ils servir Dieu, s'ils ne sont instruits ? Il faut donc leur apprendre la manière de le prier, et les engager à le faire le matin et le soir ; il faut aussi les instruire des mystères de notre sainte religion ; et si vous n'êtes pas capables de leur faire ces instructions, les envoyer à celles que l'on fait à l'église, ou auprès des personnes qui puissent les leur donner. C'est une charité d'autant plus grande d'instruire de pauvres domestiques, que la plupart sont dans une grande ignorance, même des premiers éléments de notre sainte religion. Ce sont quelquefois des enfants qui ont été délaissés par leurs pères et mères dès leur tendre jeunesse, qui ont erré d'un endroit à un autre, sans trouver personne qui ait pris soin d'eux. O que les moments que l'on donne à les instruire sont bien employés ! Vous en avez beaucoup de reste, que vous pourriez du moins employer à une si bonne œuvre, surtout dans les saisons où l'on ne travaille pas : le soir à la veillée leur apprendre leur catéchisme, ou le leur faire réciter, est une œuvre de miséricorde bien plus agréable à Dieu que de donner du pain à un pauvre qui vous le demande à la porte. Ces domestiques sont des pauvres d'esprit qui vous demandent et qui ont besoin du pain de la parole ; distribuez-leur donc ce pain céleste pour les nourrir dans leur faim, pour dissiper les ténèbres de l'ignorance dont ils sont enveloppés. Mais ne vous contentez pas des instructions que vous leur ferez ; vous devez faire en sorte qu'ils assistent à la messe, surtout les jours de fêtes, aux offices, aux prônes, au catéchisme ; qu'ils fréquentent les sacrements, les fêtes solennelles, et surtout qu'ils ne manquent point au devoir pascal. Car si vous en avez quelqu'un qui ait assez peu de religion pour n'y vouloir point satisfaire, vous ne devez point le garder. Je prétends, leur devez-vous dire, n'avoir que de bons chrétiens à mon service, et non pas des gens sans religion, des gens vicieux et débauchés ; c'est pourquoi il faut joindre la

correction à l'instruction pour réprimer leurs désordres, lorsque vous en remarquez parmi eux. Ne souffrez donc aucune parole déshonnête, aucune chanson profane, aucun jurement, aucune médisance; veillez à ce qu'ils ne fréquentent point de mauvaises compagnies, qu'ils n'aient point de commerce criminel, ni entre eux, ni avec des étrangers; qu'ils ne s'entretiennent point à des heures indues pour se dérober à votre vigilance, veillez surtout à ce qu'il n'y ait point de ces commerces entre vos domestiques et vos enfants; point de ces complaisances, point de ces familiarités qui dégénèrent souvent en libertinage : une trop grande liaison entre des enfants et des domestiques est ordinairement l'écueil fatal de l'innocence des uns et des autres. Un loup dans une bergerie n'y fait pas tant de dégât qu'un mauvais domestique dans une maison. La raison en est bien sensible : c'est que les enfants sont plus souvent avec les domestiques qu'avec leurs parents; ils ne se gênent point devant eux; ils ont plus de familiarité ensemble. De là vient qu'un domestique débauché, impudique, jureur, colere, communique ordinairement ses vices aux enfants d'une maison : c'est pourquoi il faut bien prendre garde de recevoir à son service certains domestiques vagabonds, qui, errant de côté et d'autre, ont pris tout ce qu'il y avait de mal et de contagieux dans les lieux où ils ont été, et le communiquent ensuite partout où ils se trouvent.

Instruisez-vous donc, pères et mères, des endroits d'où viennent vos domestiques, des personnes qu'ils ont servies, afin de n'en point recevoir qui soient jureurs, impudiques, voleurs, débauchés. Que si malgré vos recherches les plus exactes, vous êtes trompés, ou si ces domestiques se dérangent chez vous, s'ils s'échappent en paroles libres, en un mot, s'ils ne se comportent pas comme ils doivent, il faut les reprendre sévèrement, les menacer de les mettre dehors, s'ils ne se corrigent; et si, malgré vos corrections et vos menaces, ils persistent dans leurs mauvaises habitudes, il faut les congédier et leur fermer l'entrée de vos maisons, en leur disant que vous ne voulez point vous servir de mauvais chrétiens.

Il est d'autant plus important pour vous d'avoir des domestiques sages et vertueux, qu'ils attireront sur vous les bénédictions du Seigneur, comme Laban le disait à Jacob : Je reconnais que Dieu bénit ma maison, depuis que vous êtes avec moi. Ces bons domestiques porteront vos enfants à la vertu par les bonnes impressions qu'ils leur donneront, au lieu que de mauvais domestiques, outre le scandale qu'ils donneront à vos enfants, attireront sur vous la malédiction du Seigneur.

Le bon exemple

N'épargnez donc rien, maîtres et maîtresses, pour avoir de bons domestiques, ou pour rendre bons ceux qui sont avec vous; employez à ce sujet non-seulement l'instruction, la correction, mais plus encore le bon exemple; car c'est la voix la plus forte pour persuader la vertu. Faites les premiers ce que vous voulez que fassent vos domestiques, c'est-à-dire vivez en bons chrétiens, et ils feront volontiers ce que vous leur commanderez pour votre salut. Comment leur persuaderez-vous l'assiduité à la prière, à l'office divin, le fréquent usage des sacrements, si vous-mêmes vous négligez ces pieux exercices? Comment les corrigerez-vous de leurs vices, étant vous-mêmes vicieux, et peut-être plus vicieux qu'eux? Ils répondront à vos réprimandes ce qu'on dit communément : Médecin, guérissez-vous vous-même : *Medice, cura te ipsum;* au lieu que si vous soutenez vos corrections par le bon exemple, elles leur deviendront profitables, et vous en ferez des saints et de vertueux domestiques.

Prônes de Billot, t. 1, p. 150.

La nourriture.

Celui qui travaille, dit Jésus-Christ, est digne de recevoir sa nourriture : *Dignus est operarius cibo suo.* ... Vous-mêmes, mes frères, vous ne refusez pas le necessaire aux animaux que vous avez à la maison. Les services qu'ils vous rendent, les avantages que vous en retirez, vous engagent à en prendre soin. A combien plus forte raison devez-vous une nourriture honnête et convenable à vos domestiques, à des créatures faites comme vous à l'image de Dieu, et destinées comme vous à un bonheur éternel; à des frères qui vous sacrifient tout leur temps, toutes leurs forces, toutes leurs démarches, et jusqu'à leur volonté même! Quels termes assez énergiques pourraient peindre la cruauté de ces maîtres avares, qui ne donnent à leurs domestiques qu'une partie de ce qu'il faudrait pour les sustenter, qui leur donnent ce qu'il y a de plus vil en fait de nourriture, qui ne leur donnent que des aliments de mauvaise qualité, qui leur reprochent le peu qu'ils mangent, qui exigent d'eux des travaux au-dessus de leurs forces, qui n'ont égard ni à la faiblesse du tempérament de celui-ci, ni aux infirmités de celle-là, qui les exposent à devenir infirmes, qui les abandonnent dans leurs maladies?

Instr. de Toul, t. 5, p. 261

Le soulagement dans leurs besoins.

En effet, si l'on est obligé de secourir l'indigent dont on n'a reçu aucun service, à plus forte raison doit-on se prêter aux misères d'un serviteur, qui a consacré sa santé au service de son maître, qui a souffert pour lui tant de peines et de fatigues.

Je sais que la plupart des maîtres sont assez charitables pour soulager un domestique dans sa maladie, mais qu'il est rare que la charité ne se refroidisse point, quand le mal dure quelque temps! On cherche bientôt à se défaire d'une personne qui devient inutile. Il en agissait bien autrement, ce Centenier de

l'Evangile, lequel gardait dans sa maison son domestique quoiqu'il fût paralytique. Ah ! mes frères, pensez que c'est la Providence qui vous a confié cet infirme, et que Jésus-Christ regarde comme fait à lui-même, tout ce que vous ferez en faveur de ces pauvres gens.

Bonnardel, Instr. fam., t. 2, p. 209.

MAL.

Le mal prévu est à moitié passé.

Les traits que l'on voit venir de loin, dit saint Grégoire (hom. 35 sup. Evang.), blessent moins que les autres : le mal est déjà à moitié passé, quand on l'a prévu ; et les ennemis qui nous surprennent, nous épouvantent bien davantage que ceux que nous attendons de pied ferme.

Rodriguez, Pr. de la perf. chret, t. 2, p. 96.

MALADES.

Soins envers eux.

O! si, per culpam tuam, una tantùm anima gratiâ sanctificante, in ultimo periculo, privaretur; si, per negligentiam tuam, absolutione, sacro viatico, ultimâ unctione careret, et idcircò criminibus cooperta coram me sisteretur, et judicata damnaretur : quale crimen commisisses! qualis ultio te maneret!

In sæcula sæculorum malediceret tibi perdita anima; te in æternum dilaceraret, et cruciaret.

. . . In infirmitate plus laborat diabolus, sciens quia modicum tempus habet.

Igitur ægrotum frequenter visita, ut illum contrà insidias inimici robores, in gratiâ Dei confirmes, in doloribus juves, in anxietatibus consoleris, et passim etiam adhuc absolvas.

Sanctæ fidei, spei, charitatis et contritionis actus suggere : desideria æterna beatitudinis inspira.

Subjectionem divinæ voluntati commenda : ad patientiam hortare ; Christi Domini crucem sæpiùs porrige.

Dei matris, sanctorumque suffragia pro ipso postula : sacras indulgentias, si facultas tibi sit, applica.

Si verò, præ multitudine laborum tuorum, ad ægrotum non potes frequenter accedere, cura, fili, ut prædicta auxilia præstet illi sancta quædam prudensque persona, quæ te etiam de salute ægroti sæpius moneat : ut saltem in majori periculo præsentia tua ægroto non desit.

Memor. vitæ sacerd, p. 116 et 149.

MALADIES.

Elles sont des présents de Dieu.

Tenez pour certain que toutes les maladies du corps, sans en excepter une seule, nous sont envoyées de Dieu comme des dons précieux et des remèdes salutaires pour guérir les infirmités de notre âme. « Etes-vous travaillé d'une toux fâcheuse, dit saint Augustin, crachez-vous vos poumons, une fièvre lente vous consume-t-elle, êtes-vous accablé de toutes sortes d'infirmités ? Eh bien ! reconnaissez que tout cela vient de Dieu, et comme il vous aime tendrement, soyez persuadé qu'il ne vous envoie ces maux qu'afin d'en tirer votre plus grand bien (S. Aug. lib. de visit. infirm. cap. 3.). S'il vous ôte la santé, c'est qu'il voit que la maladie sera infiniment plus avantageuse à votre salut; ainsi, chérissez-la, parce qu'elle vous vient de la main d'un père tendre, d'un ami fidèle, et d'un médecin charitable. Au milieu de vos douleurs, répétez souvent ces paroles du grand prêtre Héli : *C'est le Seigneur qui m'a affligé, qu'il fasse ce qu'il lui plaira ; de quelque manière qu'il dispose de ma santé et de ma vie, je le trouverai bon.*

Pinart, La Nour. de l'âme chrét., p. 147.

Deux précautions à prendre : régler ses affaires et sa conscience.

Quelque légère que puisse paraître l'infirmité qui vous oblige à vous mettre au lit, dès qu'elle augmente, prenez d'abord deux précautions infiniment prudentes : réglez toutes vos affaires temporelles, et mettez ordre à votre conscience; ne vous dépouillez de rien pendant votre vie, je vous le permets ; pour l'ordinaire, je vous le conseille, et quelquefois je vous l'ordonnerais ; mais de bonne heure, réglez tout pour le temps qui suivra votre mort : ne donnez jamais dans la folie de ceux qui craignent de faire leurs dernières dispositions. Est-ce qu'en faisant un testament, vous abrégez vos jours ? Non, vous disposez seulement plus prudemment, plus librement et plus équitablement de vos biens. Vous éloignez de vous cette foule d'amis perfides, de parents barbares qui n'assiégent votre lit que pour avoir part à vos dépouilles, et qui s'intéressent si peu pour votre salut éternel, que, quand il ne vous resterait qu'une heure de vie, ils feront toujours passer votre testament avant votre confession. Les barbares! ils consentent à votre damnation éternelle, pour s'assurer vos biens temporels ! En disposant d'avance de vos biens, vous vous réservez tous vos derniers moments, toujours si nécessaires, sinon pour faire, du moins pour renouveler le sacrifice de votre vie. Vous laissez à un directeur le moyen de ne plus vous quitter, et de vous entretenir uniquement de la grande affaire de votre salut. Quels avantages pour vous !

Roissard, La consol. du chrét., p. 18.

Leurs causes. Moyens de les prévenir et de les guérir.

C'est une honte pour les hommes, qu'ils aient tant de maladies; car les bonnes mœurs produisent la santé. Leur intempérance change en poisons mortels les aliments destinés à conserver la vie. Les plaisirs pris sans modération abrégent plus les jours des hommes que les remèdes ne peuvent les prolonger. Les pau-

vres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les aliments qui flattent trop le goût, et qui font manger au delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. Les remèdes sont eux-mêmes de véritables maux qui usent la nature, et dont il ne faut se servir que dans les pressants besoins. Le grand remède, qui est toujours innocent, et toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempérance dans tous les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par là on fait un sang doux et tempéré, et on dissipe toutes les humeurs superflues.

Fenelon, Les Avent. de Télém., p. 242.

Comment un chrétien doit se comporter dans la maladie.

Mais que le chrétien se souvienne, dans la maladie, qu'il doit avant tout chercher la guérison de son âme par la pénitence et par la pratique des autres vertus; qu'il regarde Dieu comme son principal médecin; qu'il lui demande le rétablissement de sa santé, si toutefois il n'est point contraire à la gloire du Seigneur; qu'il prie Jésus-Christ d'étendre sur lui cette main qui durant sa vie mortelle guérit tant de malades. Celui qui compte plus sur l'art des médecins que sur la puissance divine, doit craindre le reproche qui fut fait autrefois à Asa, roi de Juda (2. Paral., v. 12.). D'ailleurs les causes des maladies sont souvent si cachées, l'efficacité des remèdes dépend de tant de circonstances, la science des plus habiles médecins est si incertaine, que souvent ils détruisent la nature, au lieu de seconder ses efforts, et qu'ils accélèrent par là le moment de la mort. Il faut donc que le chrétien attende de la bénédiction du ciel l'effet des remèdes qui lui sont prescrits. En se résignant à la volonté divine, il jouira d'une parfaite tranquillité, et les vertus qu'il pratiquera lui feront tirer de sa maladie l'avantage le plus précieux.

Godescard, t. 10, p. 411.

Conformité à la volonté de Dieu dans les afflictions et dans les maladies.

Saint Chrysostôme dit que Job mérita plus par ces paroles : *Il n'est arrivé que ce qu'il a plu au Seigneur, le nom du Seigneur soit béni* (Job. 1. 21.), et par sa soumission à la volonté divine, dans ses afflictions et dans ses souffrances, que par toutes les bonnes œuvres qu'il fit étant en prospérité et en santé. Vous mériterez plus aussi, et vous serez plus agréable à Dieu, en vous conformant tout à fait à sa volonté pendant votre maladie, qu'en tout ce que vous pourriez faire dans une santé parfaite. Saint Bonaventure est de pareil sentiment : Il y a plus de perfection, dit-il, à supporter avec patience les adversités, qu'à s'appliquer avec ferveur à faire de bonnes œuvres (Bon. de grad. virt. c. 24.); car Dieu n'a pas besoin ni de vous ni de moi, pour produire dans son Eglise le fruit qu'il souhaite. *J'ai dit au Seigneur : vous êtes mon Dieu, et vous n'avez que faire de mes biens* (Ps. 15. 2.). C'est lui-même qui veut vous prêcher maintenant, par le moyen de la maladie, et qui veut vous apprendre à avoir de la patience et de la soumission. Laissez-le faire, il sait ce qui vous convient le plus, et vous l'ignorez. Si nous devions souhaiter la santé pour quelque chose, ce serait pour l'employer à le servir et à lui plaire; mais s'il aime mieux que je sois malade, et si je lui suis plus agréable en souffrant patiemment toutes les incommodités d'une maladie fâcheuse, sa volonté soit faite : c'est là ce qui est le plus avantageux pour moi, et ce qui peut m'être le plus convenable.

Rodriguez Prat. de la perf. chrét., t. 2, p. 429.

Ce que les maladies ont de dur. Utiles contre le péché.

Il n'est pas besoin, mes frères, de vous prouver par de longs raisonnements ce que les maladies ont de dur et de fâcheux; ceux qui les ont éprouvées peuvent en rendre témoignage. Elles privent de la santé, qui est le plus cher de tous les biens; elles réduisent la nature humaine dans un état violent. Être retenu dans un lit comme un captif dans une prison, privé des plaisirs de la société, ne pouvoir faire aucun usage des biens de la vie, qui sont alors interdits, ou pour lesquels on n'a que du dégoût; se voir obligé de dévorer toute l'amertume des remèdes, de s'abandonner aveuglément à la conduite des médecins, souffrir des maux de tête, être brûlé par les ardeurs d'une fièvre ardente, sentir ses entrailles déchirées par des coliques violentes, porter sur son corps certaines infirmités qui durent autant que la vie, qu'aucun remède ne peut guérir, ne sont-ce pas là des pénitences bien plus austères que les jeûnes, les disciplines, les macérations des anachorètes? Celles-ci sont volontaires et adoucies par les soulagements que la nature peut prendre : mais les maladies combattent toutes ses inclinations, et la fatiguent souvent autant par leur violence que par leur durée. Quel fonds de mérite et de satisfaction le pécheur n'y trouve-t-il pas pour payer ses dettes, et quelle assurance que cette pénitence plaît à Dieu, puisqu'elle est de son choix! Dieu, en effet, connaît notre délicatesse, il sait combien nous sommes ennemis de la pénitence, combien nous sommes portés à flatter notre chair, avec quelle indulgence nous la traitons, lors même que nous voulons la mortifier en expiation de nos fautes. Hélas! les coups que nous lui portons partent ordinairement d'une main faible et timide qui l'épargne et ne la traite jamais aussi sévèrement qu'elle mérite. Que fait donc le Seigneur? il prend lui-même la verge en main pour nous châtier comme nous le méritons. Il afflige par des maladies ce corps de péché, et punit l'abus que nous avons fait de la santé. En cela, mes frères, nous devons reconnaître sa sagesse et sa bonté, qui nous frappe en ce monde par ces châtiments légers,

pour nous en épargner en l'autre de plus rigoureux, puisque les maladies, même les plus violentes, ne sont rien en comparaison des douleurs qu'on ressent dans le purgatoire, où l'on souffre plus dans un seul jour qu'on ne le ferait ici-bas dans plusieurs années d'infirmités. Cependant, quelques moments de souffrances dès cette vie peuvent nous épargner les longs et rigoureux supplices de l'autre, nous acquitter même entièrement envers la justice de Dieu. Reconnaissons la main paternelle qui nous frappe, et qui ne veut pas qu'il nous reste aucune dette à payer au sortir de ce monde; tandis que s'il exigeait les droits de sa justice, nous lui serions ordinairement redevables; et il nous en coûterait beaucoup plus de lui satisfaire, qu'il ne nous en coûte par la voie que la Providence nous fournit dans les maladies. Il est donc vrai qu'elles sont bien utiles pour nous corriger et nous faire expier nos fautes.

Prônes de Bibl. t. 5. p. 136.

Raison pour un malade de recevoir les sacrements.

. . . Une autre raison qui doit engager un malade à se mettre en bon état par la réception des sacrements, c'est qu'en restant dans le péché il se prive du mérite des souffrances; au lieu que la grâce sanctifiante, qui est le fruit d'une sincère conversion, donne à sa maladie une vertu particulière, pour satisfaire à Dieu pour ses péchés.

On vous l'a souvent dit, mes frères: dès que le pécheur est dans un état de mort, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il souffre, quelque bon qu'il soit d'ailleurs, n'est d'aucun mérite pour le ciel, parce que ses actions et ses souffrances ne sont point animées du principe de vie qui doit les rendre agréables à Dieu. Quelle perte n'est-ce donc pas pour un malade esclave du péché, qui souffre beaucoup pendant des mois, des années entières, à qui Dieu ne tiendra aucun compte de ses souffrances! Il peut bien, par sa patience à souffrir, attirer les grâces dont il a besoin pour se convertir; mais s'il ne retourne à Dieu par une sincère pénitence, ses souffrances ne seront jamais récompensées dans le ciel. O que de moments perdus où il pouvait s'acquitter envers la justice de Dieu, et amasser de grands trésors de mérites pour le ciel! Mais si ce pécheur, dès le commencement de sa maladie, se réconcilie avec Dieu, tous les moments de douleurs seront comptés et marqués au livre de vie; un jour, un moment de souffrance, peut lui épargner des années de purgatoire, peut lui mériter un poids immense de gloire, dit l'Apôtre: *Momentum tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur*. O moments de la maladie! que vous êtes précieux pour le salut, quand on en sait faire bon usage! Or, le meilleur usage qu'un pécheur en puisse faire, est de les offrir à Dieu en satisfaction de ses fautes; il le doit avec d'autant plus de raison, qu'il peut, sans témérité, regarder certaines maladies comme la suite des excès auxquels il s'est livré. Ah! c'est bien à juste titre, doit-il dire dans ce temps de douleur, que je souffre tous ces maux; je les ai mérités par mes péchés: *Meritò hæc patimur, quia peccavimus*. Heureux encore, ô mon Dieu, que vous vouliez bien accepter ces souffrances en échange des supplices auxquels je serais maintenant condamné, si vous m'aviez traité conformément à ma malice; au lieu de me plaindre, je rends grâce à votre bonté qui veut bien à ce prix réparer les droits de votre justice. Bien loin de vous demander la délivrance des maux que j'endure, je vous prierai, avec saint Augustin, de ne me pas ménager en ce monde, pourvu que vous m'épargniez en l'autre: *Hic ure, hic seca, modò in æternum parcas.*

Ibid., p. 135.

MALÉDICTIONS.

Indignes d'un chrétien.

Renoncer à la place que Dieu vous a préparée dans le ciel, ne vouloir jamais voir Dieu, c'est-à-dire, ne jamais jouir de sa possession dans son royaume éternel, sont-ce là des souhaits dignes d'un chrétien?.. N'est-ce pas le démon qui a fait sa demeure dans votre cœur, puisque vous avez toujours son nom à la bouche, et que la parole n'est que l'interprète des sentiments du cœur? Chose étrange, que des Chrétiens, dont la langue, tant de fois teinte du sang de Jésus-Christ dans la sainte communion, ne devrait être employée qu'à bénir son saint nom, soit si souvent profanée par le nom odieux du prince des ténèbres! que des chrétiens qui sont incorporés à Jésus-Christ se mettent en société avec le démon, réclament sa puissance contre quiconque devient l'objet de leur haine, de leur fureur! N'est-ce pas une indignité d'entendre ces chrétiens s'échapper à tout propos contre tout ce qui leur déplaît en ces paroles exécrables, que le démon emporte, qu'il extermine tout ce qu'ils ne peuvent voir ou souffrir? Ne faut-il pas que le démon ait acquis sur les chrétiens le même empire qu'il avait autrefois sur les idolâtres, puisque cet esprit de mensonge, ne pouvant plus s'expliquer par les statues de ces peuples infidèles, a trouvé le secret de parler par la bouche des chrétiens, de placer son nom dans tous leurs discours, de se servir de leur langue pour blasphémer Dieu dans ses créatures? Voilà, Chrétiens, les funestes inductions que votre facilité à jurer, à maudire, à prononcer à tout propos le nom du démon, nous engage à tirer contre vous.

. . . Vous donnez des malédictions à ces créatures que Dieu a bénies: c'est donc contre Dieu même que vous les proférez; et ne doit-il pas s'en tenir aussi offensé que le serait un roi dont vous traiteriez l'image avec le même mépris? A vous entendre maudire les animaux, les saisons, la pluie, les créatures même raisonnables, ne faites-vous pas connaître que vous désapprouvez ce que Dieu a

fait, que sa providence est injuste? Vos malédictions sont donc des blasphèmes contre Dieu.

Ibid., p. 105.

Voyez : IMPRÉCATIONS.

MALÉDICTION DE DIEU

SUR LES JUIFS.

Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. Ce terrible oracle a été prononcé par la nation juive tout entière, et depuis dix-huit siècles il ne cesse de s'accomplir sur elle : on dirait que la vengeance divine n'est que l'exécution de l'arrêt que les Juifs ont porté contre eux-mêmes. Ils ont associé au châtiment de leur déicide leurs générations les plus reculées; ils ont transmis à leurs enfants, pour unique héritage, les malédictions du ciel et de la terre, qu'ils avaient encourues. Et ces malheureuses victimes de leurs ancêtres sont encore plongées dans l'aveuglement spirituel et dans la ruine temporelle qu'a attirée sur leurs têtes l'imprécation paternelle. Comprenez de là combien il est terrible d'attirer sur soi la malédiction de Dieu! Et cependant, lorsqu'au mépris de la loi du Seigneur, lorsqu'au mépris de ses promesses et de ses menaces, au mépris de ses grâces, vous vous livrez au péché, ne vous exposez-vous point aux coups épouvantables de cette malédiction? Ne demandez-vous pas que le sang de Jésus-Christ, que vous rendez inutile, retombe sur votre tête? Ce sang que notre divin Rédempteur a répandu pour vous, il est indispensable qu'il serve à votre salut ou à votre perte. Il servira à votre salut, si vous travaillez à dompter vos passions, si vous évitez le péché et si vous vivez en véritable chrétien; il servira, au contraire, à votre damnation éternelle, si vous vivez au gré de vos désirs, et si vous refusez de porter le joug salutaire de Jésus-Christ. Choisissez.

Pinart, la Nour de l'âme chrét., p. 370.

MALHEUREUX.

Quel est le plus malheureux de tous les hommes?

Le plus malheureux de tous les hommes est un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables. Il est doublement malheureux par son aveuglement : ne connaissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir; il craint même de le connaître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions; il ne connaît point ses devoirs; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu. Il est malheureux, et digne de l'être : son malheur augmente tous les jours, il court à sa perte, et les dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle.

Fénelon, Les Av. de Télém., p. 68.

L'avantage du malheur est qu'on sait compatir aux peines d'autrui. Le malheur est un nouveau lustre à la gloire des grands hommes.

Jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les vôtres. C'est l'avantage qu'il y a à être malheureux, qu'on sait compatir aux peines d'autrui... Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes; il leur manque quelque chose, quand ils n'ont jamais été malheureux : il manque dans leur vie des exemples de patience et de fermeté : la vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler : puisque les dieux vous mènent à nous, c'est un présent qu'ils nous font, et nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Id. ibid., p. 310.

MANGER.

Deux proverbes italiens.

« Qui mange peu mange plus, *mangia più chi manco mangia.* Le morceau qu'on laisse sur l'assiette profite plus que celui qui entre dans le corps, *fa più pro quel' che si lascia sul' tondo, che quel' che si mette nel ventre.* »

Godescard, t. 19, p. 238.

MARIAGE.

Mauvaises raisons de le fuir.

L'état du mariage sans doute n'est pas le plus avantageux, le plus tranquille, le plus saint, le plus parfait; mais quand c'est Dieu qui y appelle, qu'on ne s'y engage qu'après l'avoir consulté, et lui avoir demandé son secours, qu'on ne s'approche de ce sacrement qu'avec la pureté de cœur et la droiture d'intention qu'il exige, on peut s'y sanctifier et y acquérir même une grande sainteté, si on en supporte les peines avec patience, et si on en remplit les devoirs avec fidélité. Mais fuir le mariage, ou différer de s'y engager par des motifs purement humains, pour éviter les croix qui en sont inséparables, pour jouir d'une liberté oisive, pour s'abandonner à ses passions, à ses goûts, à ses caprices, c'est manquer à ce qu'on doit à l'Eglise et à l'Etat, et mener une vie également réprouvée de Dieu et des hommes.

Duquesne, l'Evang. méd., t. 3, p. 182.

Vocation nécessaire.

Quand il s'agit de l'état ecclésiastique, tout le monde convient qu'il faut y être appelé. Quand il s'agit du mariage, je ne vois pas qu'on dise la même chose; et je vois encore moins sur quel fondement on peut s'imaginer que la vocation de Dieu n'est pas aussi nécessaire pour cet état que pour les autres. Bien loin de là : plus on réfléchit sur la nature, les engagements, les obligations, et les suites du mariage, plus on sent la nécessité de cette vocation. Il faut l'examiner avec d'autant plus

de prudence, qu'il est non-seulement facile de s'y tromper, mais très-difficile de ne pas y être trompé. Cependant le mariage est, de tous les états, celui dans lequel on s'engage avec le moins de réflexion.

Bonnardel, Inst. fam., p. 143.

Belle réponse de Marie Leckzinska.

Quelques jours après que le mariage de Marie Leckzinska, princesse de Pologne, avec le roi de France eut été conclu, la comtesse de Leckzinska, son aïeule et sa confidente, se trouvant seule avec elle, lui demanda ce qu'elle pensait de ce grand événement : « Hélas! maman, lui répondit la princesse, je n'ai encore là-dessus qu'une pensée, mais qui, depuis huit jours, absorbe toutes les autres ; c'est que je serais bien malheureuse, si la couronne que m'offre le roi de France me faisait perdre celle que me destine le Roi du Ciel. » Réflexion sublime d'une âme que sa foi élève au-dessus des trônes; réflexion que devraient faire toutes les jeunes personnes, en pensant aux dangers auxquels elles s'exposent en s'établissant dans le monde.

Cossart, Science prat. du catéch., p. 513.

La sainteté de ce sacrement n'est pas assez vénérée de ceux qui le reçoivent.

Il n'est pas surprenant que les païens, qui ignorent Dieu, qui se livrent à la brutalité de leurs désirs, et qui déshonorent eux-mêmes leurs propres corps, se marient avec des vues toutes charnelles; mais que des chrétiens qui sont les bien-aimés de Dieu, et qui doivent être des saints, selon leur vocation, entrent dans un état saint avec un cœur tout corrompu ; c'est une chose abominable devant Dieu, et c'est cependant ce qui se pratique tous les jours. Combien en est-il qui ne se marient que dans des vues d'intérêt et d'ambition, ou pour satisfaire leur sensualité? Combien qui négligent la grâce de ce sacrement, et qui en approchent sans y apporter les dispositions qu'il demande d'eux? Faut-il s'étonner après cela si l'on vit dans le mariage comme les infidèles? si l'on ne voit dans la plupart des familles chrétiennes, que division et désordre? Comment ferait-on son salut dans un état d'où l'on bannit Jésus-Christ dès le premier jour qu'on y entre? Quand au lieu de la chasteté, de la prière et de l'aumône, qui sont les moyens d'y convier ce divin hôte, on ne voit dans les mariages des chrétiens, qu'impureté, danses, crapules et ivrogneries.

Chevassu, Mont., t. 1, p. 222.

Précis de ce qu'on doit recommander à un jeune homme qui pense à s'établir. Voy. FRÉQUENTATIONS.

Pour se comporter en véritable chrétien, il faut que dans les fêtes qui précèdent ou qui accompagnent la célébration du mariage, il n'y ait rien qui soit contraire à la décence, à la retenue, à la pureté qu'exige le christianisme. Loin de vous donc, mes Frères, ces paroles libres, ces chansons licencieuses, ces danses indécentes, ces excès d'intempérance que l'on croit pouvoir se permettre, et que l'on ne se permet en effet que trop souvent dans les noces du siècle. Tout ce qui blesse la pudeur offense Dieu; et ce n'est point en l'offensant, qu'on peut s'attirer ses bienfaits: Si vous voulez donc qu'il bénisse l'union que vous contracterez, évitez avec soin tout ce qui pourrait vous rendre indignes de ses bénédictions.

Pour se comporter en véritable chrétien, il faut en entrant dans l'état du mariage, ne se proposer que de seconder les desseins de la Providence qui, en l'établissant, n'a point eu d'autre vue que de conserver le genre humain, que de donner, ainsi que s'exprime l'Ecriture, un aide à l'homme et à la femme, que de procurer de nouveaux enfants à l'Eglise, et de nouveaux habitants du ciel.

Enfin, pour se comporter en véritable chrétien, il faut, en recevant le sacrement du mariage, joindre ses prières à celles du ministre de l'autel, et demander instamment au ciel les secours et les grâces dont on a besoin, soit pour éviter les dangers, soit pour remplir les devoirs, soit pour supporter les peines de l'état qu'on va embrasser : car il ne faut pas croire, mes Frères, qu'il n'y ait rien à craindre, ni rien à souffrir dans cet état. Les écueils et les obstacles qu'on y rencontre, y sont, pour ainsi dire, couverts de fleurs; mais ils n'en sont pas moins réels, et il n'y a que la retenue, la douceur et la patience qu'inspire la religion, qui puissent en faire triompher ceux qui y sont exposés.

Appelez donc Jésus-Christ à vos noces, comme les vertueux époux dont parle l'Evangile, et si ce divin Sauveur n'opère pas un miracle pour vous comme pour eux, il répandra du moins ses bénédictions sur l'union que vous formerez; il la sanctifiera, et il vous y fera trouver un trésor de mérites et un moyen de salut; au lieu que si la Religion n'y entrait pour rien, et si vous ne suiviez d'autres règles que vos caprices, que votre humeur, que vos passions, elles deviendraient pour vous une source de péchés, qui, quoique couverts du voile du mariage, ne vous rendraient pas moins criminels aux yeux du Seigneur, et causeraient infailliblement votre perte.

Mais, comme on ne saurait employer trop de moyens pour se procurer les grâces dont on a besoin dans l'état du mariage, en appelant Jésus à vos noces, appelez-y aussi Marie, comme le firent les époux de notre Evangile, et vous éprouverez comme eux, qu'il n'est rien qu'on ne doive attendre du crédit tout-puissant qu'elle a sur le cœur de Dieu, et du vif intérêt qu'elle prend au bonheur et au salut des hommes.

Année liturg., t. 1, p. 91.

Pourquoi tant de malheureux.

Pourquoi, mes frères, voyons-nous si peu

de personnes heureuses et contentes dans le mariage? pourquoi au contraire tant de malheureux qui souffrent et qui se damnent dans cet état ? Ce malheur vient-il de ce que le mariage soit incompatible avec le salut? Non; le mariage est un état établi de Dieu, où beaucoup de personnes sont appelées, où l'on peut et où l'on doit se sauver.

Mais le malheur est que la plupart de ceux qui se marient, n'ont pas soin d'appeler Jésus-Christ à leurs noces, c'est-à-dire de se préparer comme il faut à recevoir ce sacrement, ou manquent de fidélité à correspondre aux grâces du sacrement. C'est donc à ceux qui ne sont pas encore engagés dans le mariage, comme à ceux qui le sont déjà, que je porte aujourd'hui la parole. Vous qui aspirez au mariage, souvenez-vous d'appeler Jésus-Christ à vos noces, c'est-à-dire d'y apporter de saintes dispositions... Vous qui êtes déjà engagés dans le mariage, soyez fidèles à correspondre aux grâces que vous avez reçues, en vous acquittant des obligations qu'il vous impose.

Prônes de Bidot., t. 1, p. 218.

Moyen de trouver celui ou celle qu'on désire.

Voulez-vous, dit saint Augustin, en trouver une telle qui vous convient? Soyez vous-même tel que vous le désirez. Voulez-vous en avoir une chaste ? Soyez-le vous-même : *Intactam quæris, intactus esto.* Voulez-vous aussi, filles chrétiennes, trouver des époux sages et vertueux, patients, modérés? méritez-les par votre bonne conduite : soyez modestes, chastes, réservées, fidèles à remplir vos devoirs, sans vous mettre en peine de vous produire, de vous faire connaître pour trouver un parti : Dieu saura vous pourvoir comme il convient.

Id., p. 223.

Les crimes précédents le rendent malheureux.

Ne croyez pas, jeunesse effrénée, que Dieu répandra ses bénédictions sur des mariages qui ont été précédés par le crime et par le libertinage, par des entrevues, des commerces que vous entretenez, des visites à des heures indues, des libertés honteuses que vous vous permettez les uns aux autres, et par des dissolutions que la sainteté du lieu ne me permet pas de nommer. Ne croyez pas, filles mondaines, que vous serez heureuses dans ces établissements que vous achetez au prix de votre âme, par des complaisances criminelles que vous avez pour des libertins, qui vous font de belles promesses pour vous séduire et contenter leurs passions. Ah ! ce n'est pas ainsi qu'on doit se préparer à recevoir la grâce du sacrement de mariage : il vaudrait mieux renoncer à tout établissement, que d'y parvenir par des voies aussi capables d'attirer sur vous les malédictions du Seigneur. Aussi, combien peu voit-on prospérer de ces sortes de mariages, où l'on s'est préparé par le crime et le désordre! Ne voit-on pas au contraire que ceux qui se sont le plus fréquentés de la sorte, sont ceux qui vivent le plus mal quand ils sont ensemble, qui sont les plus malheureux, et qui se damnent dans le mariage; soit parce que ces personnes se privent ordinairement, par leur conduite, des grâces particulières attachées au sacrement, sans lesquelles il est bien difficile de se sauver, soit parce que leur inclination changeant à l'égard l'un de l'autre, ils rompent aisément l'union des cœurs, qui doit être le fondement de la sainteté et du bonheur des mariages ? Avant le mariage, un jeune homme, une jeune fille, se servaient de mille artifices pour se faire connaître tels qu'ils n'étaient pas: l'un paraissait doux, patient, sobre; l'autre, modeste, docile, prévenante : mais depuis que le masque est levé, et qu'on n'a plus d'intérêt à se tromper l'un l'autre, ce jeune homme est tout transformé en un homme colère, débauché, dissipateur; cette femme est une orgueilleuse, une entêtée, une passionnée des plaisirs : de là vient qu'après avoir été traitée avant son mariage avec beaucoup d'égards, elle est après traitée avec le dernier mépris; l'amitié qu'on a eue l'un pour l'autre est, pour ainsi dire, tout épuisée, parce que ce n'était qu'une amitié aveugle et de passion, qui s'est changée en indifférence, en dégoût, en aversion si grande, qu'au lieu qu'auparavant on ne pouvait se lasser de se voir, on ne peut plus maintenant se souffrir : tant il est vrai que ce ne sont pas les fréquentations les plus assidues qui sont les meilleures dispositions au mariage, qu'elles sont au contraire un obstacle à la félicité, surtout quand elles sont criminelles.

Id. ibid., p. 224.

Avis pour le jour du mariage.

Si l'on fait un repas, qu'il soit comme celui de Tobie; que tout s'y passe dans la crainte de Dieu. Prenez garde qu'il n'y ait, dans ce jour mémorable, aucune dissolution en paroles, en chansons, en débauches. On a plus besoin de prières, le jour des noces, que de divertissements. Il est permis de se réjouir, mais que ce soit dans le Seigneur. Un festin de noces, où l'on invite les parents et les amis, n'est pas contre l'ordre. Jésus-Christ lui-même l'a autorisé, en se trouvant aux noces de Cana. L'Ecriture sainte nous apprend encore qu'il y en eut un aux noces de Tobie avec Sara; mais elle dit que dans ce repas, tous se conduisaient avec la crainte de Dieu. Et il n'y est parlé ni d'instruments de musique, ni de danses, ni d'autres plaisirs mondains dont les suites sont toujours fâcheuses. C'est saint Jean-Chrysostôme qui fait cette remarque. Il condamne, et les autres docteurs de l'Eglise aussi, les danses et les autres désordres qui se passent aux noces.

Bourdel, Instr. fam., t. 1, p. 156.

Voyez DANSES, *le jour des noces.*

Horreur à Babylone.

A Babylone, les femmes étaient obligées de se prostituer une fois avant leur mariage; ailleurs un homme se faisait scrupule d'épouser une vierge.

Bergier. Tr. hist. et dog. de la vr. relig., t. 3, p. 224.

Cause de division.

Hélas ! les personnes les plus vertueuses, en s'établissant, n'agissent que par des motifs naturels; elles se marient comme se mariaient d'honnêtes païens. Faut-il encore s'étonner si ces mariages sont mal assortis, sitôt troublés et si scandaleusement rompus ? Le divorce n'éclate pas toujours devant le monde, en est-il moins réel ? Tous ces désordres, il faut les expier, et c'est un avantage pour vous d'avoir le moyen de les expier dans ce monde.

Roissard, La Cons. du chret., p. 297.

Soins des parents pour leurs filles.

Vos fils demandent de très-grands soins, vos filles en exigent encore davantage : voyez très-souvent ceux-là, ne quittez pas plus celles-ci que l'ombre quitte le corps; surtout ayez pitié d'elles quand il s'agira de leur établissement. Ne les rendez pas malheureuses et en ce monde et en l'autre. Si vos enfants veulent se consacrer à Dieu, après les avoir prudemment éprouvés, rendez-les généreusement au Seigneur, de qui vous les tenez, et qui peut à tout moment vous les enlever. Si leur vocation les retient dans ce monde, prévenez-les, instruisez-les; et quelque avantage que vous puissiez personnellement trouver dans le mariage d'un de vos enfants, ne les sacrifiez pas au démon de l'avarice ou de l'ambition, ne permettez pas qu'on emmène votre pauvre fille en esclavage; ne la cédez jamais que vous ne soyez assuré de la douceur, du caractère et de la religion de celui qui la recherche et vous la demande. Si vous ne lui rendez ce service essentiel, de quel reproche ne pourra-t-elle pas justement vous accabler ? Vous pleureriez dans la suite inutilement ensemble jusqu'à la mort, et vos pleurs pourraient continuer dans l'enfer. Quelle consolation, au contraire, quel avantage pour vous, en vous alliant avec la douceur et la piété ! Vous ne pourrez pas décider de qui vous serez plus aimé, plus respecté, du gendre ou de la fille.

Id. ibid., p. 402.

N'attendez rien de vos enfants du retour

Malgré tout ce que vous aurez pu faire en faveur de vos enfants, n'en attendez jamais du retour : pour l'ordinaire vous seriez trompé. Vous avez agi pour Dieu, n'espérez que de lui votre récompense, comme dans toutes les peines que pourraient vous causer l'ingratitude et la dureté de votre famille; Dieu seul doit être votre consolation. Toutes les croix que vous trouvez dans votre état vous viennent immédiatement du ciel. Ah ! que la religion vous les rend légères, agréables et chères !

Id. ibid., p. 402.

Cause des excès dans beaucoup de familles

L'infidélité, le trouble, la cruelle division, l'oubli de Dieu, la négligence des enfants, et tous les autres excès que l'on voit dans un si grand nombre de familles, ne viennent, comme l'observe saint Jérôme, que de ce qu'on apporte moins de précautions dans le choix d'une femme, que dans l'achat du plus vil animal, ou du moindre ustensile de la maison. Hier. lib. 1. contra Jovin.).

Godet, Tr. des dev. d'un Past., p. 277.

Manière de s'y comporter en chrétien.

. . . Que faut-il faire pour se comporter en véritable chrétien dans cette occasion importante d'où dépend le bonheur temporel et le salut de ceux qui s'y trouvent ? Ecoutez-le, mes Frères, et n'oubliez rien pour réduire en pratique les leçons salutaires que mon ministère m'oblige de vous donner.

Pour se comporter en véritable chrétien, lorsqu'on veut entrer dans l'état du mariage, il faut d'abord faire un choix qui soit digne d'un véritable chrétien; c'est-à-dire, qu'il ne faut pas seulement chercher dans la personne avec laquelle on veut s'associer, les avantages de la fortune et les charmes de la beauté; mais qu'il faut surtout examiner si l'on trouvera en elle la douceur du caractère, la sagesse de la conduite, l'amour de la vertu et l'attachement à la religion : car ce ne sont point les richesses et les agréments extérieurs, mais les sentiments religieux et les bonnes qualités de l'esprit et du cœur qui rendent les époux constamment heureux; et si vous considérez ce qui se passe dans les différentes familles que vous connaissez, vous verrez que l'opulence et la beauté n'enfantent souvent que des désordres et des malheurs; au lieu que la paix et le bonheur marchent toujours à la suite de la vertu. Gardez-vous donc, jeunes personnes, de faire tomber votre choix sur un homme sans mœurs et sans religion. Il n'y a rien de plus pénible et de plus dangereux pour une femme qui a des principes et de la piété que d'être obligée de vivre avec un époux qui n'en a point, et qui ne connaît d'autres règles que ses idées et ses passions. Cet époux irréligieux voudra en mille occasions lui faire adopter ses erreurs; il exigera d'elle ce que la loi de Dieu lui défend; et alors il faudra nécessairement qu'elle condescende à ses volontés, ou qu'elle prenne le parti de s'y opposer. Si elle s'y oppose, elle l'irritera contre elle et deviendra malheureuse. Si elle condescend, elle offensera Dieu, et se rendra coupable. Elle n'aura donc à choisir qu'entre les mauvais traitements et les remords, qu'entre la discorde et le crime. Quelle situation plus douloureuse, et combien n'est-il pas à craindre, que, pour en éviter les désagréments, elle ne finisse comme tant d'autres, par secouer le joug de la religion et de la crainte de Dieu !

Pour se comporter en véritable chrétien,

lorsqu'on se prépare à entrer dans l'état du mariage, il faut se mettre dans les dispositions qu'exige le Christianisme ; c'est-à-dire, qu'il faut purifier sa conscience, et recouvrer par la pénitence, la grâce que l'on avait perdue par le péché ; car si on recevait le sacrement du mariage avec un cœur souillé par le crime, on commettrait un sacrilége qui, en privant ceux qui le recevraient des grâces attachées à ce sacrement, ne pourrait attirer sur eux que les malédictions et la colère de Dieu.

Année liturg., t. 1, p. 81.

Bien et plaisir : deux mobiles qui les font faire.

Loin donc de vous, mes frères, tous motifs charnels et intéressés, tels qu'ils se trouvent dans la plupart des mariages d'aujourd'hui, que l'on peut appeler mariages d'intérêt ou de passion. Que cherche-t-on en effet dans les mariages? le bien ou le plaisir ; ce sont les deux mobiles qui les font faire. Est-il question de conclure un mariage, on ne s'informe pas de la vertu, du mérite des contractants, mais on demande s'il y a du bien ; dès qu'on en trouve, on passe sur tout le reste.

Prônes de Billot, t. 1, p. 227.

Ne pas faire du moyen la fin.

Il est vrai, dit saint Ambroise, qu'il n'est pas défendu par les lois de chercher son avantage dans un établissement, quand on peut l'y trouver ; mais il ne faut pas du moyen faire la fin : on doit considérer plus la vertu que le bien, et observer autant qu'il est possible l'égalité des conditions, pour éviter les reproches que l'un des époux peut faire à l'autre, de lui avoir donné du bien.

Id. Ibid., p. 227.

Dans le mariage on appartient encore au Créateur.

Ne croyez pas que pour être unis ensemble par des liens indissolubles, vous cessiez d'appartenir au Créateur. Le domaine réciproque que vous vous êtes donné l'un sur l'autre, ne peut en rien déroger à celui que le céleste époux a droit d'exercer sur vos corps et sur vos esprits. Or, ce Dieu de pureté veut que vous conserviez ces esprits et ces corps dans une continence qui retienne vos passions dans les bornes de ce qui vous est seulement permis pour remplir la fin du mariage. Il veut, dit saint Paul, que vous évitiez tout ce qui en peut blesser l'honnêteté : *Honorabile connubium in omnibus.* Gardez-vous donc bien d'user du mariage comme des païens qui ne connaissent pas Dieu ; mais agissez comme des chrétiens qui doivent respecter leurs corps comme les temples du Saint-Esprit. Pour vous mettre à couvert de tout danger, faites souvent, selon l'avis du même apôtre, de sérieuses réflexions sur la brièveté du temps, sur la proximité de la mort, afin de vous comporter dans le mariage avec autant de précaution et de sagesse que si vous n'étiez pas mariés : *Qui habent uxores tanquam non habentes sint.* Élevez vos cœurs à Dieu par de fréquentes prières, pour obtenir les grâces nécessaires pour triompher des attaques de l'ennemi du salut. C'est tout ce que je puis vous dire, après saint Paul, sur un sujet dont les détails pourraient blesser les oreilles chastes, et pour lequel je vous renvoie au tribunal de vos consciences et aux avis de vos pères spirituels. Ayez soin de vous éclaircir, si vous avez quelque doute, et n'agissez jamais contre votre conscience ; mais suivez toujours les lumières de votre religion.

Id. Ibid., p. 232.

Contre les infidélités.

Mais fait-on aujourd'hui grande attention à ces engagements sacrés qu'on a contractés dans le mariage, et qu'on viole à la première occasion, au mépris de ce que la religion a de plus sacré? O ciel ! quel étrange renversement ! Ce qui devait être un remède à la concupiscence de l'homme, ne sert, dans ce siècle de misère, qu'à le rendre plus licencieux et plus coupable. Quelles abominations et quelles turpitudes ne cache-t-on pas sous le voile du mariage ! Quoi, mes frères, on rougirait de manquer à sa parole dans les ventes et les achats, et on ne rougira point de manquer à la fidélité qu'on a jurée au pied des autels ! Quelle injustice criante ! on promet aujourd'hui un attachement inviolable à la personne avec qui on contracte alliance, et demain on tourne ses vues et ses inclinations vers un objet étranger ! Il semble que le plaisir consiste à offenser Dieu, et que les choses permises ne méritent que vos dégoûts. Tel est le bizarre caractère de l'homme ; il recherche avec ardeur ce qu'il n'a pas, après s'être dégoûté de ce qu'il possède.

Id. Ibid., p. 234.

Ne pas désespérer.

Si vous avez pris le parti du mariage contre la volonté de Dieu, et que vous ayez mal réussi dans le choix que vous avez fait, que vous soyez mécontent de votre sort, comme il ne s'en trouve que trop aujourd'hui, il ne faut pas pour cela vous décourager, ni désespérer de votre salut. Quoique Dieu ne vous ait pas placés dans les liens où vous vous êtes engagés, il veut néanmoins que vous y restiez, parce qu'il n'est pas en votre pouvoir de les rompre ; et comme il veut sauver tous les hommes, en quelque état qu'ils soient, il vous donnera les grâces nécessaires auxquelles vous n'avez qu'à correspondre pour être sauvés. Il est donc inutile de vouloir retourner sur vos pas, de souhaiter un autre état, où vous ne pouvez pas être ; ce serait vous tourmenter en vain ; ce serait encore plus mal faire de vous livrer à l'impatience, de murmurer, de jurer contre ceux qui sont cause de votre malheur.

Id. Ibid., p. 240.

MARIE (Ste).

Voy. VIERGE (*La sainte*).

MARIE D'ÉGYPTE (Ste).

Elle raconte sa vie criminelle.

« L'Egypte est mon pays. A l'âge de douze ans, je quittai mon père et ma mere, et je me retirai, malgré eux, dans la ville d'Alexandrie. Je ne puis penser sans frémir à mes premiers égarements, ni à ceux qui les suivirent. Je vécus dix-sept ans en prostituée. Ce n'était pas que je fisse payer le crime; je ne cherchais qu'à contenter la fougue d'une passion effrénée, et je m'imaginais que le plus sûr moyen d'y réussir était de m'abandonner gratuitement aux libertins... »

Godescard., t. 5, p. 184.

Son espérance du ciel.

Sainte Marie d'Egypte, interrogée, sur la fin de sa vie, par l'abbé Zozime, comment elle avait pu s'accoutumer à toutes les incommodités qu'elle supportait depuis tant d'années au milieu d'un affreux désert, lui répondit : C'est par l'espoir d'obtenir le ciel.

S. Liguori, Consid. sur les Max. etern., p. 331.

MARMITON.

Réponse d'un marmiton à Louis XI.

Louis XI étant un jour de loisir au Plessis, entra dans la cuisine, et s'amusa à causer avec un marmiton qui ne le connaissait pas : Combien gagnes-tu à ton métier? lui dit-il. Je gagne autant que le roi. Comment cela? Le roi gagne sa vie, et moi aussi. Il disait vrai en quelque façon, mais il ne disait pas tout : la vie qu'il gagnait n'était pas délicieuse et honorée comme celle du roi; mais le plus petit artisan peut gagner la vie éternelle, aussi heureuse, aussi glorieuse que le plus grand roi, ou le plus grand prélat de l'Eglise.

Le Jeune, Serm., t. 12, p. 204.

MARTIN (S.).

Sa charité.

Un jour qu'il était en marche, au milieu d'un hiver si rigoureux que plusieurs personnes mouraient de froid, il rencontra à la porte d'Amiens un pauvre presque nu qui demandait l'aumône aux passants. Voyant que ceux qui le précédaient n'avaient point regardé ce malheureux, il pensa que Dieu le lui avait réservé; mais il avait distribué tout ce qu'il possédait, et il ne lui restait plus que ses armes et ses vêtements. Que faire? Il coupe son manteau en deux; il en donne la moitié au pauvre, et s'enveloppe comme il peut avec l'autre moitié. Quelques-uns de ceux qui le virent en cet état, se mirent à le railler; mais d'autres, frappés du motif qui l'avait fait agir, furent saisis d'admiration, et se reprochèrent secretement de n'avoir pas assisté le pauvre. La nuit suivante, Martin vit en songe Jésus-Christ couvert de cette moitié de manteau qu'il avait donnée, et il l'entendit dire à une troupe d'anges qui l'environnaient : « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a couvert de ce vêtement. »

Godescard. t. 16, p. 497.

Sa confiance en Dieu.

Martin renversa les temples des idoles, et fit abattre plusieurs arbres que les païens regardaient comme sacrés. Après avoir démoli un de ces temples qui était fort ancien, il se proposa de faire couper un pin qui était devant. Les prêtres et d'autres païens s'y opposèrent; ils y consentirent cependant à la fin, mais à condition qu'ils abattraient l'arbre eux-mêmes, et que Martin, qui avait tant de confiance au Dieu qu'il prêchait, resterait dessous, à l'endroit où ils le placeraient. Le saint évêque, qu'une inspiration divine conduisait dans ces événements extraordinaires, accepta la condition, se laissa lier et mettre du côté que l'arbre penchait; mais lorsque le pin tombant semblait devoir l'écraser, il fit le signe de la croix, et l'arbre tomba du côté opposé. Les spectateurs, frappés du prodige, demandèrent tous à être admis au nombre des catéchumènes par l'imposition des mains.

Id. il id., p. 506.

Explication de sa prière à Dieu.

. . . Martin fit cette prière... : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail. Que votre sainte volonté soit faite. » C'est comme s'il eût dit, observe Sulpice-Sévère, la vieillesse, les fatigues n'ont point abattu mon âme; elle est encore prête, Seigneur, à soutenir de nouveaux combats, si vous l'y appelez; mais si vous ménagez ma faiblesse, et que vous me réunissiez à vous, soyez le gardien et le protecteur de ces âmes pour lesquelles je ne suis pas sans crainte. Il montrait, par cette prière, qu'il ne savait ce qu'il aimait le mieux, ou de quitter la terre pour aller à Jésus-Christ, ou d'y rester pour l'amour de Jésus-Christ. Nous apprenons aussi de là, lorsque nous demandons à Dieu des grâces temporelles, à nous soumettre à sa volonté avec une parfaite résignation, et à le prier de diriger toutes choses en nous et par nous pour sa plus grande gloire.

Id. ibid., p. 520.

Sa douceur

Mirare, fili, et imitare Martini mansuetudinem. Nemo unquàm ipsum vidit iratum, nemo mœrentem, nemo ridentem : unus idemque fuit, semper cœlestem lætitiam vultu præferens.

Tantum adversùs omnes injurias patientiam assumpserat, ut impunè etiam ab infimis clericis lederetur; nec propter id eos, aut loco

unquàm moverit, aut à charitate sua repulerit

Memor. vitæ sacerd., p. 6[illegible].

Son courage à la mort.

« Que viens-tu faire ici, dit saint Martin au démon qui essaie d'assiéger ses derniers moments, que viens-tu faire ici, monstre cruel? il n'y a rien en moi que tu puisses réclamer. Je vois le sein d'Abraham ouvert pour me recevoir en paix. »

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 253.

MARTYRS.

Comment ils sont nos protecteurs auprès de Dieu, et les médecins de nos corps et de nos âmes.

Théodoret montre avec autant d'élégance que de solidité, en quel sens les martyrs reçus dans le ciel sont nos protecteurs auprès de Dieu, et les médecins de nos corps et de nos âmes. « Les villes, dit-il, qui possèdent la plus petite partie de leurs reliques, les regardent comme leurs gardiens, et obtiennent de grandes grâces par leur intercession; on donne leurs noms aux enfants, pour les mettre sous leur protection; on suspend devant leurs châsses, des yeux, des pieds, des mains d'or ou d'argent, comme des monuments publics qui marquent l'espèce de maladie dont on a été guéri; on passe leur fête à prier, à chanter les divins cantiques et à entendre la parole de Dieu. »

Godescard, t. 2, p. 55.

Comment il faut les honorer.

Pour honorer les martyrs, et célébrer dignement leurs fêtes, nous devons nous bien pénétrer de leur esprit, et les imiter autant que les circonstances de notre état peuvent nous le permettre. Nous devons, comme eux, résister au mal, jusqu'à l'effusion de notre sang, soumettre nos passions, supporter les épreuves avec patience sans jamais nous abandonner aux plaintes et aux murmures, à l'égard du prochain. On voit des hommes qui pratiquent avec joie certaines austérités, parce qu'elles sont de leur choix. Mais ils ne sont véritablement vertueux qu'autant qu'ils souffriront avec patience les peines et les contradictions, de quelque part qu'elles puissent leur venir. En vain demandons-nous le ciel dans nos prières, si nous ne faisons usage des moyens par lesquels Dieu veut nous y conduire. La croix est cette échelle mystérieuse par laquelle nous devons y monter.

Id., t. 11, p. 246.

MASCARADES

OU CONFESSIONS MASQUÉES ET DÉGUISÉES.

Il y a des prédicateurs qui font de grandes invectives en carême contre les mascarades du carnaval : il semble que c'est hors de saison, puisqu'elles sont passées et qu'il n'y a plus de remède pour cette année-là, mais il y a d'autres mascarades qui devraient bien animer le zèle et enfler le style des prédicateurs : ce sont les mascarades qui se font en carême, en la semaine-sainte, le jour de Pâques; les confessions masquées et déguisées; celles du carnaval se font par de jeunes folâtres, celles de la semaine sainte se font par des gens de toutes conditions : celles-là sont des visages contrefaits, celles-ci sont des sacrements contrefaits; celles-là ne se font qu'en la rue, celles-ci dans l'église; celles-là après l'office, celles-ci pendant l'office divin; celles-là font rire les hommes volages, celles-ci font pleurer les anges. Vous vous confessez d'avoir été au bal, au jeu, au cabaret, à la comédie, et aux autres dissolutions du carnaval; de bonne foi, dites la vérité, n'est-il pas vrai qu'au fond de votre cœur vous avez la volonté d'en faire encore autant l'année qui vient? Vous vous confessez d'avoir chicané en ce procès,... d'avoir retenu de l'étoffe et de n'avoir pas travaillé fidèlement en votre métier; n'est-il pas vrai que vous avez dessein de faire de même après Pâques et après la mission quand l'occasion s'en présentera? Votre confession est une singerie, une momerie, une vraie mascarade : *Non pœnitentia, sed pœnitentiæ larva* (S. Chrysostôme.).

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 537.

MAUR. (S.)

Son obéissance.

Saint Benoît lui ayant un jour ordonné de courir au secours du jeune Placide, qui se noyait dans le lac, il partit sur-le-champ, marcha sur l'eau, sans penser d'abord où il était, et sauva ainsi la vie à son frère. Il regarda ce miracle comme l'effet des prières de saint Benoît; mais celui-ci l'attribua à l'obéissance de son disciple.

Godescard., t. 1, p. 3[illegible]3.

MAUVAIS MARI ET MAUVAISE FEMME.

Anecdote.

Le poète Martial voyant un mauvais mari et une mauvaise femme qui étaient toujours en dissension, leur dit agréablement : Je m'étonne que vous ne puissiez vous accorder, vous qui êtes si semblables.

Le Jeune, Serm., t. 11, p. [illegible].

MAUVAISES PENSÉES.

Réflexions consolantes à ce sujet.

Que de mauvaises pensées vous avez rejetées dans toute votre vie! que de tentations diverses vous avez surmontées! Que de mérites vous avez amassés! Voudriez-vous, en consentant à une mauvaise pensée, perdre en un moment tous ces mérites, et même voir votre nom effacé du livre de vie?

Boissard, La Consol. du chrétien., p. 135.

Point de péché sans volonté.

. . . Vous ne voulez pas pécher, vous ne péchez donc pas; la conséquence est infaillible. Tout ce qui se passe dans vous, malgré vous, ne vous sera jamais imputé; dès que vous le désapprouvez, que vous le condamnez, que vous le combattez, loin de sortir du combat affaibli ou coupable, vous en devenez plus fort, plus riche, plus cher et plus agréable à votre Dieu. L'esprit serait jour et nuit occupé des objets les plus dangereux, qu'il ne péchera point si la volonté lui défend de s'occuper de ces objets.

Id. ibid, p 136.

Il faut trois conditions pour pécher mortellement.

. . . Pour que vous commettiez en ceci une faute mortelle, voici trois conditions requises; remarquez-les bien, retenez-les pour toujours et tranquillisez-vous. Il faut votre liberté, votre réflexion et votre consentement; je vais vous l'expliquer clairement. Il faut votre liberté, c'est-à-dire que la pensée dépende de vous. Un objet dangereux s'offre à vos yeux, un mauvais discours frappe vos oreilles; vous ne voulez ni fixer cet objet ni prêter l'oreille à ce discours; la pensée alors que l'un et l'autre vous présentent n'est point libre, elle ne dépend nullement de vous. Cette liberté ne suffit pas, il faut de plus votre réflexion, c'est-à-dire que vous preniez garde, que vous fassiez attention à cette mauvaise pensée. Hélas! tous les jours, à tous les instants, notre esprit pervers forme, roule des pensées dans lesquelles nous nous trouvons comme enfoncés sans que nous nous en soyons aperçus, sans que nous puissions rendre compte ni de l'objet qui les a occasionnées, ni du temps qu'elles ont duré; alors il suffit, pour triompher, que vous fassiez ce qui dépend de vous pour éloigner cette pensée, du moment que vous vous en apercevez. Enfin il faut votre consentement, et voici surtout ce que vous examinerez. Prenez garde toutefois de ne pas trop vous arrêter à une recherche dangereuse. Avez-vous prétendu vous arrêter à cette mauvaise pensée? Vous en êtes-vous occupé volontairement? Si les mauvaises pensées ne sont accompagnées de ces diverses conditions, je veux dire si, pensant à des objets défendus, vous n'apportez d'abord votre liberté et votre réflexion, et qu'ensuite vous ne vouliez pas vous arrêter à cette pensée, votre ennemi reste confus, et il ne vous aura procuré que de la gloire.

L'impression, la durée ne prouvent pas le consentement.

Mais si une mauvaise pensée durait longtemps; si, après avoir été chassée plusieurs fois, elle revenait encore; si, avec son opiniâtreté, l'impression qu'elle cause augmentait de plus en plus, cette impression, cette durée ne sont-elles pas la preuve d'un consentement? Non, elles sont plutôt le signe de la victoire que vous avez remportée; si l'ennemi vous avait vaincu dans un premier assaut, il se serait peu soucié de revenir à la charge; ses efforts réitérés prouvent qu'il a eu le dessous. Principe sur et invariable: ce n'est jamais la durée ni l'opiniâtreté d'une pensée qui décide du péché, mais uniquement l'adhésion de la volonté, comme aussi, pour peu de temps qu'un voluptueux s'occupe d'un objet défendu, il n'en pèche pas moins mortellement, dès qu'il s'en occupe volontairement.

Id. ibid., p 136.

Réponse à l'objection: Elles sont si affreuses.

Mais elles sont si affreuses! elles s'en prennent directement à Dieu. Plus elles sont affreuses, moins elles doivent vous inquiéter, parce qu'il y a plus de raison de croire qu'elles ne sont pas volontaires.

Id. ibid., p. 143.

Remède: Penser à l'enfer. *Voy.* ENFER, *p. 195.*

MÉCHANTS.

Ne pas se croire meilleur qu'eux.

Souvenez-vous que si vous n'avez pas les mêmes vices, vous en avez le germe dans le fond de votre cœur, et que, quoique vous ne tombiez pas dans les même fautes, vous pouvez y tomber. Souvenez-vous que foncièrement, et par vous-même, vous n'avez rien de meilleur que les plus méchants, puisqu'il n'y a rien dans les plus méchants, dont vous ne puissiez devenir coupable, si vous n'etiez soutenu par la main puissante qui a formé tous les hommes du même limon.

Réflexion bien capable de vous humilier, qui que vous soyez, et quelque vertu que vous paraissiez avoir. Réflexion qui doit vous faire trembler toutes les fois que vous voyez de mauvais exemples, en vous inspirant une crainte salutaire, qui vous fasse tenir sur vos gardes, pour ne pas devenir semblable à ceux qui ont des sentiments pervers, ou qui mènent une vie scandaleuse.

Bonnardel, Inst. fam., t. 3, p. 192.

Ils n'ont jamais de jouissances réelles.

Les cœurs pervers n'ont jamais de belles nuits ni de beaux jours. Ils peuvent s'amuser ou plutôt s'étourdir; jamais ils n'ont de jouissances réelles.

Joseph De Maistre, Les Soir. de S. Pétersb., t. 1, p. 6.

Leur caractère.

Sachez que les méchants ne sont point des hommes incapables de faire le bien: ils le font indifféremment de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté ni aucun principe de vertu ne les retient; mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paraître bons, et pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils

ne sont pas capables de la vertu, quoiqu'ils paraissent la pratiquer; mais ils sont capables d'ajouter à tous leurs autres vices le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisie.

Fénelon, Les Av. de Télém., p. 188.

On est souvent dans la nécessité de s'en servir.

Mais, faut-il se servir des méchants quand ils sont habiles? On est souvent dans la nécessité de s'en servir. Dans une nation agitée et en désordre, on trouve souvent des gens injustes et artificieux qui sont déjà en autorité : ils ont des emplois importants qu'on ne peut leur ôter; ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager; il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes scélérats, parce qu'on les craint, et qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un temps; mais il faut aussi avoir en vue de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraie et intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais; car ils peuvent en abuser et vous tenir ensuite, malgré vous, par votre secret; chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations passagères, traitez-les bien; engagez-les, par leurs passions mêmes, à vous être fidèles; car vous ne les tiendrez que par là; mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus secrètes. Ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré; mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur ni de vos affaires. Quand votre état devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages et droits dont vous êtes sûr, peu à peu les méchants dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter; car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchants; mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il est nécessaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité; il faut néanmoins peu à peu relever l'autorité, et réprimer les maux qu'ils feraient ouvertement, si on les laissait faire. Après tout, c'est un mal que le bien se fasse par les méchants; et quoique ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire cesser. Un prince sage, qui ne veut que le bon ordre et la justice, parviendra, avec le temps, à se passer des hommes corrompus et trompeurs; il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante.

Id. ibid., p. 346.

Les méchants frappés de cécité et de démence.

Les méchants sont frappés de cécité et de démence. Conçoit-on un aveuglement plus profond, plus déplorable, que de vendre le royaume éternel pour des jouissances éphémères du monde; de ne pas redouter l'enfer et de ne pas rechercher le paradis; de ne pas craindre le péché; de ne tenir nul compte ni des jugements de Dieu, ni de ses promesses, ni de ses menaces; de ne point appréhender la mort, qui peut nous frapper à chaque instant, et de ne pas se préparer à la terrible reddition de compte qu'elle doit amener; de ne pas voir que le plaisir que procure le vice est passager, tandis que le châtiment qui doit le punir est interminable? Ah! sans doute, dirons-nous avec le Prophète (Ps. 81.), « ils sont dans l'ignorance, et ils ne comprennent point; ils marchent dans une nuit épaisse, perpétuelle; » ils vont des ténèbres intérieures aux ténèbres extérieures, de celles du monde présent à celles du monde à venir.

Louis de Grenade, Guide des Pécheurs, p. 143.

MÉDECINS.

Manière d'agir de Dieu et celle des médecins de la terre.

Sainte Thérèse parle de son Dieu, comme du médecin par excellence, qui peut guérir tous nos maux. « Considérons, dit-elle, quelle est la manière d'agir des médecins de la terre. Ils ne vont voir que ceux qui les font appeler. Encore ne sont-ce pas les plus malades qu'ils visitent le plus souvent, mais ceux qui les paient le mieux. Ils supposent la maladie plus grande qu'elle n'est, et l'entretiennent quelquefois, afin de gagner davantage. Ils traitent les pauvres sur le rapport d'autrui, et les riches en personne. Quant aux remèdes qu'ils ordonnent, ils ne les font ni pour les uns ni pour les autres : mais il faut les aller prendre ailleurs, et souvent à grand prix, quoique la guérison soit très-incertaine. O céleste médecin, vous ne ressemblez que de nom à ces médecins de la terre! Vous visitez les malades sans qu'ils vous en prient; vous donnez plus volontiers vos soins aux pauvres qu'aux riches. Il n'y en a pas un seul que vous ne traitiez vous-même, sans désirer autre chose d'eux, sinon qu'ils reconnaissent qu'ils sont malades, et qu'ils ne sauraient se passer de vous. Non-seulement vous n'exagérez pas la grandeur du mal et la difficulté de la guérison : mais quelque dangereuses que soient leurs maladies, vous leur faites voir que la guérison en est facile, et leur promettez la santé, pour peu qu'ils gémissent pour l'obtenir. Vous n'avez du dégoût d'aucun malade, quelque dégoûtante que puisse être sa maladie. Vous allez dans les hôpitaux chercher les plus incurables et les plus pauvres. Vous vous payez vous-même de ce que vous faites pour eux; c'est dans vous-même que vous prenez tous les remèdes qu'il convient de leur prescrire. Mais quels remèdes, ô mon Dieu! Des remèdes composés du sang et de l'eau qui sont sortis de votre côté : du sang, pour guérir toutes nos plaies; de l'eau, pour laver toutes nos souillures, sans qu'il nous reste le moindre ressentiment de nos maladies, ni la moindre marque de nos taches.

Godescard, t. 15, p. 357.

Eloge des plus grands, renommés par leur piété.

(Page 176. Lisez, si vous voulez, les médecins irréligieux, comme savants ou comme écrivains, mais ne les appelez jamais auprès de votre lit.)

Je trouve, dans mes papiers, l'observation suivante, qui vient fort à l'appui de cette thèse. Je la tirai jadis d'un précis anonyme sur le docteur Cheyne, médecin anglais, inséré dans le 20e volume du *Magasin européen*, pour l'année 1791, novembre, p. 356.

« Il faut le dire à la gloire des professeurs en médecine, les plus grands inventeurs de cette science et les praticiens les plus célèbres ne furent pas moins renommés par leur piété que par l'étendue de leurs connaissances; et véritablement on ne doit point s'étonner que des hommes appelés par leur profession à scruter les secrets les plus cachés de la nature, soient les hommes les plus pénétrés de la sagesse et de la bonté de son auteur... Cette science a peut-être produit en Angleterre une plus grande constellation d'hommes fameux par leur génie, l'esprit et la science, qu'aucune autre branche de nos connaissances. »

Beau mot de l'illustre Morgagni.

Citons encore l'illustre Morgagni. Il répétait souvent *que ses connaissances en médecine et en anatomie avaient mis sa foi à l'abri même de la tentation.* Il s'écriait un jour : *Oh ! si je pouvais aimer ce grand Dieu comme je le connais !* (Voyez *Elogio del dottore Giambattista Morgagni*, *Efemerida di Roma*, 13 *guigno* 1772, N° 24.).

Joseph De Maistre, Les Soir. de S. Pétersb., t. 2, p. 213.

MÉDISANCE.

Ses trois plaies mortelles.

Le médisant, dit saint Bernard, fait trois plaies mortelles d'un seul coup ; il blesse mortellement son âme, en lui faisant perdre la charité qui en est la vie; il blesse celui dont il médit, en flétrissant sa réputation et lui ôtant peut-être la charité, par le ressentiment qu'il en conçoit; il blesse enfin celui qui l'écoute, en lui inspirant son poison par les oreilles, en le rendant complice de son crime, soit par la curiosité qu'il excite, soit par la complaisance qu'il attire, soit par la lâcheté avec laquelle celui qui écoute la médisance, souffre celui qui la fait. Le Saint-Esprit compare la langue du médisant à celle du serpent, qui fait à peine sentir sa morsure, et qui pourtant porte son venin jusqu'au cœur. Plus la médisance est fine, moins un homme se croit coupable, et plus il l'est en effet. Une flèche pour être affilée, en est-elle moins mortelle ? L'huile qu'on répand dessus pour l'adoucir, ne la rend que plus propre à percer. La morsure d'un serpent qui se cache sous les fleurs, en est-elle moins empoisonnée ? Et le poison qu'on nous fait avaler dans une liqueur agréable, en est-il moins poison ? Ces médisances si agréablement tournées, percent-elles moins jusqu'au vif, et sont-elles moins mortelles ?

Nepveu, Pensées ou Réfl. chrét., t. 1, p. 255.

Même sujet.

Le péché de détraction donne trois coups de dents,... il fait trois blessures et il donne la mort à trois personnes. Premièrement, au médisant : il lui ôte la vie de la grâce, le fait mourir spirituellement; car la détraction en chose importante est un péché mortel... Si le médisant se tue lui-même, ne pensez pas qu'il épargne les autres; et ainsi la seconde blessure qu'il fait c'est à celui qui l'écoute, et s'il y a vingt personnes en la compagnie, peut-être qu'il tue vingt personnes tout à la fois... Saint Bernard doute lequel des deux mérite plus de damnation, le détracteur ou celui qui l'écoute, et... conclut que tous deux ont le diable sur eux, l'un en sa bouche et l'autre en ses oreilles. (Lib. 3. de consider. c. 13.).

La troisième rangée de dents de ce monstre dénaturé s'affile contre le pauvre absent qu'il ne mord pas seulement, mais qu'il tue par un triple homicide. Nous avons trois sortes de vie : la vie naturelle, la vie spirituelle et la vie civile. La vie naturelle est l'union de l'âme avec le corps; la spirituelle, c'est l'union de la grâce avec l'âme; et la civile, c'est l'union de l'homme avec ses concitoyens et la bonne réputation parmi eux. Or, le médisant vous ôte quelquefois la première vie, souvent la seconde et toujours la troisième.

Le Jeune, Serm., t. 3, p. 94.

Mal commun.

1° Rien n'est plus commun dans le monde que la médisance ; plusieurs la regardent comme une bagatelle, et ne s'en font presque aucun scrupule; on va même jusqu'à s'en faire un jeu et un amusement. Et cependant, c'est un péché grave de sa nature, et qui ne devient véniel que quand elle s'exerce sur une matière légère. Or, combien n'y a-t-il pas de chrétiens qui s'abusent étrangement sur ce point, et qui jugent que telle médisance qu'ils se permettent est simplement vénielle, quand Dieu la regarde comme une faute mortelle ? Peut-être êtes-vous de ce nombre, peut-être vous croyez-vous en sûreté sous ce rapport, tandis qu'aux yeux de votre Dieu vous êtes bien coupable. Sondez votre conscience, et jugez-vous sans indulgence.

Dangereux

2° C'est un mal bien dangereux que la médisance, de quelque manière qu'on la considère. Le médisant fait trois plaies profondes d'un seul coup : il blesse mortellement son âme, en lui faisant perdre la charité qui en est la vie; il blesse celui dont il médit, en flétrissant sa réputation et lui ôtant peut-être la charité, par le ressentiment qu'il en conçoit; il blesse enfin celui qui l'écoute, en le rendant complice de son péché.

Comparée à la langue du serpent.

3° Le Saint-Esprit compare la langue du médisant à celle du serpent, qui fait à peine sentir sa morsure, et qui pourtant porte son venin jusqu'au cœur. Parce que vous maniez la médisance avec esprit, parce que vous la glissez adroitement et avec finesse, vous vous imaginez que vous n'êtes point coupable; mais vous êtes dans une grave erreur. La morsure d'une vipère qui se cache sous les fleurs en est-elle moins dangereuse? Et le poison qu'on vous fait boire dans une liqueur agréable en est-il moins du poison? Il en est de même de vos médisances; elles ont beau être agréablement tournées, elles n'en sont pas moins des médisances; et c'est même une raison pour qu'elles n'en soient que plus cruelles.

Vous n'avez pas le droit d'ôter la réputation.

Le premier, le plus grand bien du prochain, c'est sa réputation; c'est par elle qu'il existe honorablement dans l'opinion de ceux qui la connaissent; c'est par elle qu'il parvient à obtenir leur estime et leur confiance. Il a donc droit à la conserver. Mais, supposons qu'il eût mérité de la perdre, vous n'avez pas le droit, vous, de la lui ravir. Quoi! vous rougiriez de lui enlever la plus légère somme, et vous n'avez pas honte de lui ôter, par vos médisances, un bien plus précieux que toute sa fortune? Vous auriez horreur d'attenter à sa vie, et vous vous faites un barbare plaisir de tuer son honneur qui lui est plus cher que sa vie? Ah! qu'il n'en soit plus ainsi à l'avenir, et commencez dès aujourd'hui à respecter la réputation du prochain en toutes choses, comme vous voulez qu'on respecte la vôtre.

Remèdes.

Voulez-vous être moins prompt à distiller le venin de la médisance? Ayez les yeux beaucoup plus attentifs à voir vos propres défauts, qu'à considérer ceux des autres. Soyez rempli d'estime pour tous vos frères, et sachez bien que tel qui vous paraît vicieux, vaut peut-être mieux que vous devant Dieu; peut-être méritera-t-il, par sa pénitence, d'être un jour plus élevé en gloire que vous dans le ciel. Est-ce que par hasard vous vous croiriez meilleur que lui? Ah! soyez sincère, et vous avouerez qu'il y a assez en vous-même de quoi vous occuper et vous humilier. Par conséquent, laissez les défauts des autres, et au lieu d'en faire le sujet continuel de vos conversations malignes, travaillez à corriger ce qu'il y a de mauvais en vous: vous vous en trouverez mieux sous tous les rapports.

Rien de plus bas que la médisance.

D'ailleurs, quoi de plus bas que la médisance? Elle est le fruit des plus viles passions, jointes à la malignité du cœur. On médit, parce qu'on a de la haine, et que la médisance est un moyen de se venger. On médit, parce qu'on est jaloux, et la gloire du prochain faisant ombre à la nôtre, on est bien aise de l'affaiblir. On médit, parce qu'on a des défauts, et qu'on veut les couvrir en occupant les gens de ceux des autres. Quelle bassesse! Oseriez-vous bien encore vous dégrader jusqu'à vous rendre coupable?

Rien de plus difficile à réparer.

Rien n'est plus aisé que de médire, et la langue s'y prête volontiers; mais est-il aussi facile de réparer une médisance? Quand on s'est rendu coupable d'un larcin, on peut cacher sa honte et mettre son honneur à couvert en restituant par un tiers prudent et discret; mais quand il s'agit de réparer la réputation du prochain, la chose est infiniment plus difficile. Il faut que celui qui a fait le mal le répare lui-même, et il ne peut guère le réparer qu'en compromettant son honneur; car il ne le peut faire qu'en se rétractant, et, par conséquent, en avouant qu'il a été ou imprudent, ou léger, ou méchant. Or, où sont les chrétiens qui ont la force de s'imposer un tel sacrifice?

La réparation est nécessaire.

Cette réparation est pourtant nécessaire, et toutes les puissances du ciel et de la terre ne sauraient vous en décharger. L'Eglise a de grands pouvoirs, mais elle n'a pas celui de vous dispenser de cette obligation. La vertu des sacrements est d'une grande étendue, mais elle ne va point jusqu'à vous justifier, si vous ne faites justice à votre prochain, en réparant le mal que vous lui avez fait pas vos médisances. Cela est terrible, mais c'est certain.

Ah! je vous en conjure, ne vous faites pas illusion sur ce point. Examinez-vous pour voir si vous n'avez pas à vous reprocher quelque médisance qui vous oblige à réparation, et prenez la résolution, si vous vous trouvez dans cette obligation, d'y satisfaire au plus tôt. Prenez aussi celle de tellement veiller sur votre langue, que vous n'ayez plus le malheur de jamais blesser votre prochain dans sa réputation et dans son honneur. C'est Jésus-Christ lui-même qui vous le demande: auriez-vous l'ingratitude de ne point écouter sa voix.

Pichart, La Nour. de l'âme chret., p. 112.

Trois raisons d'abhorrer la médisance.

Trois raisons doivent vous inspirer la plus grande horreur pour ce vice odieux et funeste. La première, c'est qu'il touche au péché mortel et y expose souvent: de la médisance à la calomnie, il n'y a qu'un pas et un pas très-facile... La seconde raison, ce sont les suites pernicieuses de ce vice. La médisance produit trois maux inévitables: mal pour *celui qui la fait*, mal pour *celui qui l'accueille*, mal pour *celui qui en est l'objet*.

. . . L'Ecriture compare la langue du médisant, tantôt au rasoir qui dépouille la tête de

cheveux, sans qu'on s'en aperçoive ; tantôt à l'arc ou à la flèche, qui frappe au loin des coups inattendus ; tantôt enfin au serpent, qui pique sans bruit et laisse dans la plaie un venin mortel... La troisième raison, c'est que ce vice est en exécration parmi les hommes : tous s'éloignent naturellement d'une mauvaise langue, comme d'un serpent venimeux ; « le grand parleur est un objet de terreur dans la cité (Eccli. 9. 25). »

. . . Rappelez-vous donc que la vie morale du prochain est l'arbre défendu, et que vous n'avez pas droit d'y toucher. Appliquez-vous à ne jamais parler en bien de vous, ni en mal de qui que ce soit : le premier est le fait de l'homme vain ; le second, le fait du médisant. Que dans votre bouche tous les hommes soient honnêtes et vertueux, et que tout le monde croie qu'à en juger par vos paroles il n'y a personne de méchant : par cette conduite vous éviterez une multitude innombrable de péchés ; vous vous épargnerez une foule d'inquiétudes et de remords de conscience ; vous vous ferez aimer de Dieu et des hommes, et vous vous verrez honoré de tous autant qu'ils le seront de vous-même.

. . . Ne croyez pas être exempt de faute en faisant précéder vos censures par des louanges. Il en est de certains détracteurs comme de certains chirurgiens, qui flattent d'abord la veine avec des substances onctueuses, et qui, tout à coup, en font jaillir le sang à grands flots.

. . . La flèche, dit saint Jérôme, ne pénètre pas dans la pierre dure, elle rebondit et blesse quelquefois celui qui l'a lancée. »

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 407...

MÉDITATION,

OU ORAISON MENTALE.

Sa nécessité.

. . . Si Jésus-Christ pour notre salut a passé les nuits à prier, combien plus ne devons-nous pas prier pour nous sauver nous-mêmes ? S. Ambr. lib. 5. in Luc.

. . . Sainte Thérèse disait que celui qui omet l'oraison mentale n'a pas besoin que les démons le portent en enfer, il y va de lui-même... Une âme, quelque relâchée qu'on la suppose, dit sainte Thérèse, si elle persévère dans l'oraison, Dieu la ramènera au port du salut...

Saint Jean Chrysostôme regarde comme morte l'âme qui ne fait pas l'oraison mentale (lib. 1. de orando Deo.)... Et Gerson va jusqu'à dire que celui qui ne médite pas, ne peut vivre en chrétien, sans un miracle : *Absque meditationis exercitio nullus, secluso miraculo Dei, ad christianæ religionis normam attingit* (Gers. de med. cons. 7.). Saint Louis de Gonzague parlant de la perfection (et tout prêtre y est particulièrement obligé) disait avec raison que, sans une grande application à l'oraison, jamais une âme ne parviendra à une haute vertu... Saint François de Sales dit qu'une once d'oraison, faite au milieu de la désolation, pèse plus devant Dieu que cent livres faites dans les consolations... Saint Isidore dit que le démon ne travaille jamais avec tant d'ardeur à nous tenter que pendant l'oraison : *Tunc magis diabolus cogitationes ingerit, quandò orantem aspexerit* (lib. 3. sent. cap. 3). Parce qu'il sait le grand fruit que nous retirerons de l'oraison, il tâche de nous la faire abandonner ; ainsi quand on se dégoûte de l'oraison, on réjouit le démon.

. . . Une parole d'un prêtre qui aime Dieu véritablement produira plus de bien, même pour les autres, que mille prédications de prêtres plus savants qui l'aiment peu. Mais cette science des saints ne s'acquiert pas dans les livres, ni par l'étude, elle s'acquiert par l'oraison au pied du crucifix qui l'enseigne. Saint Bonaventure à qui saint Thomas demandait où il avait puisé tant de science, lui montra le crucifix, et lui répondit que c'était là qu'il avait appris tout ce qu'il savait.

S. Liguori, lect. de textes, t. 2, p. 148...

Même sujet.

Saint Bernard, parlant de la manière dont on parvient à la perfection, personne, dit-il, ne devient parfait tout d'un coup : c'est en montant et non pas en volant, que l'on arrive au haut de l'échelle : montons-y donc, et que la méditation et l'oraison soient comme les deux pieds qui nous servent à y monter. Car la méditation nous fait voir ce qui nous manque, et l'oraison obtient de Dieu qu'il ne nous manque rien : l'une nous montre le chemin, l'autre nous y conduit ; et enfin la méditation nous fait connaître clairement les périls qui nous environnent, et l'oraison nous les fait heureusement éviter (Bern. serm. de S. Andrea.).

Le manque de réflexion est une des principales causes de tous les maux qui arrivent dans le monde, suivant ces paroles de Jérémie : *Toute la terre est désolée d'une désolation universelle, parce qu'il n'y a personne qui fasse aucune réflexion dans son cœur* (Jer. 12. 11.). Savez-vous pourquoi la terre est si désolée, quant au spirituel ? C'est parce qu'il n'y a presque qui que ce soit qui rentre en lui-même, et qui repasse en son esprit les mystères ineffables de la religion et les bontés infinies de Dieu. Car qui est celui qui oserait pécher, s'il considérait que Dieu est mort à cause du péché : et que le péché est un si grand mal, qu'il a fallu que Dieu se soit fait homme, afin que par sa mort il satisfît entièrement pour le péché à la justice rigoureuse du Père éternel ? Et qui oserait pécher, s'il considérait qu'un seul péché mortel est puni par les peines éternelles de l'enfer ? Si l'on faisait une sérieuse réflexion sur ces paroles : *Allez, maudits, dans le feu éternel* (Matt. 25. 41.); si l'on songeait bien à la durée infinie d'une éternité malheureuse, et que tant que Dieu

sera Dieu, il faudra brûler en enfer, y aurait-il quelqu'un qui, pour un plaisir d'un moment, voulût s'exposer à des tourments éternels? Saint Thomas d'Aquin (hist. ord. Domin. p. I. lib. 3. c. 37.) disait qu'il ne pouvait comprendre comment il était possible, que celui qui était en péché mortel eût quelque repos et quelque joie. Et sans doute il avait beaucoup de raison, puisqu'un homme ne pouvant jamais être assuré d'un moment de vie, il sait néanmoins infailliblement que s'il allait mourir dans cet état, il serait damné pour toujours.

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét., t. 2, p. 12.

Même sujet.

. . . La méditation est la mère de la vraie et solide dévotion ; car elle conduit avec force et douceur la volonté à faire ce qui plaît aux yeux de Dieu.

. . . Contemplez les hommes du monde qui n'ont pas la pratique de la méditation : combien peu vivent bien ! Qu'ils sont nombreux ceux qui suivent le chemin de la perdition ; qu'ils sont nombreux ceux qui ne pensent même ni à Dieu ni à la vie éternelle!

En effet, *la désolation*, dit-il, *a couvert toute la terre, parce qu'il n'y a personne qui réfléchisse dans son cœur* (Jerem. 12. 11.).

. . . La méditation est pour l'homme spirituel une agréable réfection, une douce récréation, non moins nécessaire à l'âme que la nourriture ou le sommeil de chaque jour au corps.

La méditation est comme le miroir de l'âme, dans lequel elle doit se contempler chaque jour elle-même, jusqu'à ce qu'elle se soit purifiée de toute souillure et qu'elle ait atteint toute l'élégance désirable pour pouvoir plaire à Jésus-Christ.

La méditation est le plus noble exercice de l'abnégation, le flambeau de l'esprit, la vie de la volonté, le véhicule de la grâce divine, l'image et l'imitation anticipée des jouissances célestes. C'est pourquoi il ne faut jamais s'engourdir dans un si saint exercice, mais, quand même le diable s'efforcerait d'exciter le dégoût et de faire divaguer l'esprit, il faut absolument insister et persévérer avec ardeur.

Etude de la perf. rel., p. 167.

Même sujet

. . . *Sans l'oraison*, s'écriait saint Jean-de-la-Croix, *je me serais misérablement perdu; mais Dieu m'a fait la grâce d'en comprendre tous les avantages, et je m'y suis livré avec ardeur. C'est elle qui m'a soutenu dans mes combats et dans mes peines ; c'est elle qui m'a nourri du lait délicieux de la grâce, et c'est à elle que je dois d'avoir renoncé au monde et à tout ce que je possédais.* Ajoutons que c'est aussi à elle, sans doute, qu'il doit le bonheur d'être assis sur un trône de gloire dans le séjour des bienheureux.

Pinart, La flour. de l'âme chrét., p. 114.

Douceurs de l'oraison.

. . . C'est spécialement dans le saint exercice de l'oraison que Dieu se plaît à répandre ses douceurs dans l'âme de ses élus. « C'est dans le feu de l'oraison, dit saint Laurent Justinien (Tr. de orat.), que le cœur des justes s'enflamme de l'amour du Créateur. C'est par l'oraison qu'ils s'élèvent jusqu'aux chœurs des anges, qu'ils mêlent leurs voix aux éternels concerts de ces esprits bienheureux, et qu'ils se répandent devant le Très-Haut en gémissements et en hymnes de louange et d'amour, en torrents de larmes et en cantiques de joie ; mangeant sans pouvoir apaiser leur faim ; buvant sans jamais étancher leur soif ; s'efforçant de toute la véhémence de leur amour de se transformer en vous, Seigneur, en vous contemplant par la foi, en vous adorant par l'humilité, en vous cherchant de tous leurs désirs, et goûtant par la charité le bonheur de vous posséder. Et ainsi ils éprouvent la vérité de cette parole : ma joie sera complète en eux. »

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 152.

Elle est un moyen infaillible de salut.

Bien des âmes sont dans le ciel pour avoir fait quelques jours de retraite sur la terre. Je n'oserais vous proposer de les imiter chaque année, ou de consacrer à de sérieuses réflexions un jour de chaque mois ; mais serait-ce trop de vous demander, pour chaque jour, un quart d'heure de méditation ou de lecture réfléchie? Cette pratique si simple est un moyen infaillible de salut.

Louis De Bussi, Nouv. Mois de Marie, p. 64.

Manière de la faire.

Le pénitent vous dira peut-être qu'il n'a ni le temps ni le lieu convenable... Dites-lui qu'au moins dans la matinée ou dans l'après-midi, lorsqu'il est plus tranquille, ou même durant le travail, lorsqu'il ne peut faire autrement, il élève son âme à Dieu, pense aux vérités de la foi, aux fins dernières dont le souvenir, surtout celui de la mort, est plus utile aux commençants, ou enfin à la Passion du Sauveur, dont la méditation convient à tous. Si la personne sait lire, elle fera bien de se servir d'un livre de piété, du moins pour entrer en oraison, comme le pratiquait sainte Thérèse. Dites-lui de choisir les sujets qui lui donnent le plus de dévotion ; de s'arrêter lorsqu'elle éprouve quelque bon sentiment, et de remplacer les réflexions par des actes, des prières ou des résolutions. . On ne doit jamais finir l'oraison, dit saint François de Sales, sans prendre quelque résolution particulière, comme d'éviter un défaut dans lequel on tombe plus souvent ou de pratiquer une vertu dans laquelle on se connaît plus faible.

Gaume, Man. des conf., p. 317.

En demander compte.

— Vous leur demanderez comment elles l'ont faite, ou même si elles l'ont faite... ; car

si elles quittent l'oraison, elles sont perdues. *L'âme qui abandonne l'oraison*, dit sainte Thérèse, *n'a pas besoin du démon pour se damner : elle se place de ses propres mains dans l'enfer.*

Id. ibid., p. 318.

Imiter les abeilles.

— Quant à la méditation, celui qui sait lire peut se servir utilement d'un livre, en s'arrêtant à ce qui le nourrit davantage. Saint François de Sales dit qu'il faut imiter les abeilles, qui s'arrêtent sur une fleur tant qu'elles y trouvent du miel, et qui passent ensuite à une autre. Celui qui ne sait pas lire doit méditer sur les fins dernières, les bienfaits de Dieu, et spécialement sur la vie et la passion de Notre-Seigneur. « Ce doit être là, dit saint François de Sales, notre méditation ordinaire. » Oh! le beau livre que la Passion du Sauveur pour les âmes pieuses! c'est là, mieux que dans tout autre livre, qu'on apprend à connaître la malice du péché et l'amour d'un Dieu pour les hommes. Le vénérable frère Bernard de Corlion demandait un jour au Sauveur s'il devait apprendre à lire. Jésus crucifié lui répondit : « A lire? quels livres? je suis votre livre; celui-là vous suffit. »

Id. ibid., p. 350.

Mérite d'un acte d'amour.

. . . La vénérable sœur Marie du Crucifix vit un jour un grand feu qui consumait en un clin-d'œil quelques bûches de paille qu'on y jetait. Cette vision avait pour but de lui faire comprendre qu'un seul acte d'amour ôtait et détruisait dans l'âme toutes les fautes commises. De plus, saint Thomas enseigne que chaque acte d'amour nous mérite un nouveau degré de gloire pour l'éternité : *Quilibet actus charitatis meretur vitam æternam.*

Id. ib., p. 351.

Cueillir un bouquet de fleurs.

. . . Il faut aussi, en sortant de l'oraison, comme dit saint François de Sales, cueillir un bouquet de fleurs pour le sentir pendant toute la journée, c'est-à-dire, il faut retenir de l'oraison une ou deux choses dans lesquelles l'âme a trouvé plus d'onction, afin de se les rappeler et de ranimer sa ferveur jusqu'au soir.

Id. ibid., p. 352.

Moyen d'y réussir.

Si votre oraison doit durer une heure, et que ce temps vous paraisse long, proposez-vous seulement de prier un demi-quart d'heure, et de ce demi-quart d'heure en passant à un autre, il ne vous sera pas difficile de remplir enfin l'heure tout entière. Que si au second ou au troisième demi-quart d'heure vous sentez une trop grande répugnance à la prière, n'allez pas jusqu'à vous en dégoûter tout à fait, mais discontinuez un peu ce saint exercice; et l'intérruption ne vous nuira point, pourvu que vous le repreniez peu de temps après.

Laurent Scupoli, Le Comb. spirit., p. 80.

Négligence de l'Oraison.

1° L'oraison est l'âme de la vie spirituelle, et celui qui la néglige ne fera jamais de grands progrès dans la perfection : trop heureux même si cette négligence ne devient point la cause de sa damnation. L'oraison est la clef qui nous ouvre, dans cette vie, les trésors des grâces et des miséricordes du Seigneur, et qui, après la mort, nous ouvrira les portes du paradis. L'oraison élève notre âme jusqu'à Dieu, elle pénètre jusqu'à son cœur, elle nous rend tout-puissants auprès de lui, et elle en obtient tout ce qu'elle demande. L'oraison subvient à toutes nos nécessités, et elle enrichit notre indigence; elle nous fortifie dans nos faiblesses, elle nous console dans nos peines, et elle nous fournit des armes puissantes contre tous les ennemis de notre salut. Et cependant, malgré tous ces avantages qu'elle possède, quel cas en faites-vous? Peut-être ne lui consacrez-vous pas même un quart d'heure de tant de loisirs que vous employez en inutilités. Ou bien, si vous vous y appliquez, c'est avec tant de nonchalance, que vous n'en retirez presqu'aucun fruit. Malgré cela, plût au ciel que vous y fussiez constamment fidèle. Mais, dans mille circonstances, sous le plus léger prétexte, pour la moindre indisposition, pour le plus mince surcroît de besogne, vous l'omettez sans scrupule, et quelquefois vous l'abandonnez complétement pendant des mois entiers.

2° Qu'y a-t-il d'étonnant qu'après une telle négligence, vous vous sentiez si faible contre la tentation, si dégoûté de la piété, et si tiède dans le service de Dieu? Un homme qui refuse de manger peut-il se bien porter? De même, une âme qui refuse de prier, ou qui ne prie plus que par manière d'acquit, peut-elle vivre de cette vie intérieure qu'on ne puise que dans l'oraison, et qui fut celle de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et de tous les saints? Soyez donc dorénavant plus fidèle à votre oraison, et dans les jours où vous aurez quelque surcroît de besogne, réglez si bien votre temps, que vous ne soyez jamais dans la nécessité d'y manquer. Quand vous serez dans la peine, dans le chagrin, dans l'ennui et la sécheresse, ne l'omettez pas davantage, parce que c'est surtout alors que vous devez recourir à Dieu avec plus d'empressement, afin d'en obtenir les consolations et les grâces dont vous avez si grand besoin.

Pinart, La Nour. de l'âme chrét., p. 105.

Avis de sainte Thérèse pour l'oraison qu'elle compare à un jardin.

« Celui, dit-elle, qui commence le saint exercice de l'oraison, doit s'imaginer qu'il entreprend de faire dans une terre stérile et pleine de ronces et d'épines, un jardin qui soit

agréable à Dieu, qui seul peut arracher les mauvaises plantes, pour y en substituer de bonnes. Or, on doit croire que cela est fait, quand, après avoir bien résolu de pratiquer l'oraison, on s'y exerce, et qu'à l'exemple des bons jardiniers, on arrose ces nouvelles plantes pour les empêcher de mourir, et leur faire produire des fleurs dont le parfum invite notre divin Maître à venir souvent se promener dans ce jardin, et prendre plaisir à considérer ces fleurs, qui ne sont autre chose que les vertus dont nos âmes sont parées. Reste à voir maintenant de quelle manière on peut arroser ce jardin, comment on y doit travailler, si ce travail n'excédera point le profit que l'on a droit d'en attendre, et combien de temps il doit durer. Un jardin peut être arrosé de quatre manières différentes : ou en tirant de l'eau d'un puits, ce qui se fait avec beaucoup de travail de notre part; ou en faisant venir par des conduits l'eau qu'on a tirée avec une roue (j'en ai tiré quelquefois de cette manière, et cela se fait avec bien moins de travail que de l'autre façon) : ou en détournant l'eau d'une rivière ou d'un ruisseau, par le moyen de canaux, ce qui exige moins de travail, et arrose bien mieux tout le jardin; ou enfin par une bonne pluie, et alors c'est le Maître même qui arrose sans aucun travail de notre part : ce qui vaut incomparablement mieux que toutes les autres manières d'arroser. Je vais présentement faire l'application de ces quatre sortes d'eaux dont on peut se servir pour la culture d'un jardin, espérant que par là je pourrais faire connaître quelque chose des quatre différents degrés d'oraison, dont il a plu à la bonté de Notre-Seigneur de me faire faire quelques épreuves. »

Thérèse répand encore plus d'intérêt sur les détails de cette comparaison. « On peut donc comparer, ajoute-t-elle, ceux qui commencent à faire oraison, à ceux qui tirent de l'eau d'un puits avec beaucoup de fatigue, tant ils ont de peine à recueillir leurs pensées, qui courent habituellement d'objet en objet, comme leurs sens. Ceux-là doivent se retirer dans la solitude, pour ne rien voir et ne rien entendre qui soit capable de les distraire; et là ils doivent se remettre devant les yeux leur vie passée, et méditer souvent la vie de Jésus-Christ... C'est commencer à travailler pour tirer l'eau d'un puits; et Dieu veuille qu'il s'y en trouve : mais au moins cela ne dépend plus de nous; il suffit que nous fassions ce qui est en notre pouvoir pour arroser ces fleurs spirituelles; car Dieu est si bon, que lorsque, pour des raisons qui lui sont connues, et peut-être pour notre plus grand avantage, il permet que le puits soit à sec dans le temps que nous faisons tous nos efforts, comme de bons jardiniers, pour y puiser, il nourrit les fleurs sans eau, c'est-à-dire, fait croître les vertus. J'entends par cette eau, les larmes, et à leur défaut, les sentiments intérieurs d'une tendre dévotion. »

Godescard, t. 15, p. 224.

Temps propre à l'oraison.

Fili, in matutinis meditare in me, et ego ero adjutor tuus.

. . . Oratio mane facta tenebras pellit, et rimam divino lumini aperit; primitias cogitationum et actionum diei consecrat mihi supremo Domino, cui primum, et ante omnia, et super omnia, omnis creatura servire debet.

. . . Vide solem : summo mane oritur, et enarrat gloriam meam. Nonne ergo inverecundum esset, ut te otiosum in strato inveniret, et ipse sic in servitio meo te diligentia sua præcederet?

O fili! præveni solem ad benedictionem tuam. Ante ipsius ortum, debuit manna à populo meo colligi : orto enim sole, liquefiebat. Sic tardior oratio vix habet substantiam et efficaciam.

Préparation nécessaire.

Ut autem mane ad me promptior sis, fili, præpara de nocte animam tuam. Quod mane meditaturus es, ante somnum prælege : tibi evigilanti primo recurret; et facilius mihi cor tuum trades, primogenitaque mentis offeres.

. . . Ecce, fili, quomodo adsum iis, qui in matutinis meditantur in me. Accede ergo mane diluculo ad me, et illuminaberis.

Mem. vitæ sac., p. 16.

Même sujet.

C'était, dit Cassien (Cass. coll. 9. ab Isac.) une maxime parmi les anciens Pères du désert, que tels que nous voulons être dans l'oraison, tels nous devons nous préparer à être avant le temps de l'oraison, parce que l'assiette et les mouvements de l'esprit dans la prière, dépendent de la situation précédente où il a été, et des impressions qu'il a reçues auparavant. Telle, dit saint Bonaventure, qu'est la liqueur qu'on verse dans un vase, telle sera l'odeur qu'il rendra; et telle qu'est la semence que vous avez reçue dans votre cœur, tel sera le fruit qu'elle produira (Bon. de prof. relig. l. 2. c. 58.).

Rodriguez, Tr. de la Perf. chrét., t. 2, p. 136.

. . . Saint Thomas et saint Bonaventure (S. Th. 2. 2. q. 99 art. 3 ad 2. Bonav. in regul. novit.) remarquent... que d'aller à l'oraison, sans s'y être préparé, c'est en quelque sorte tenter Dieu. Car tenter Dieu, disent les Pères, c'est vouloir en obtenir quelque chose, sans se servir des moyens qu'il a établis pour cet effet. Par exemple, si quelqu'un disait, je ne veux point manger, car Dieu, qui est tout-puissant, me peut maintenir en vie, sans que je mange, ce serait alors tenter Dieu, en lui demandant un miracle sans nécessité.

Id. ibid., p. 142.

Contre le manque d'humilité extérieure

Saint Chrysostôme (17. in Psal. 14.) dit que : Quand nous allons parler à un grand, nous tâchons de nous ajuster, de composer

notre maintien ; nous prenons garde à nos habits, à nos gestes, à nos mouvements ; nous veillons à ce qu'il n'y ait rien qui lui déplaise : et si nous parlons à Dieu, nous bâillons, nous tournons la tête de tous côtés, lançant partout de mauvais regards.

Le Jeune, Serm., t. 3, p. 110.

Ferveur, à l'exemple des pauvres.

Les pauvres, en demandant l'aumône, nous font sans y penser de belles instructions. Les pauvres découvrent leurs plaies, ils montrent leurs jambes ulcérées, leurs membres à demi-pourris; et s'ils n'en ont point, ils en contrefont pour faire pitié aux passants. Nous n'avons pas besoin de contrefaire les plaies de notre âme, nous n'en avons que trop ; il faudra les reconnaître devant Dieu et les exposer aux regards compatissants de sa miséricorde... Mon Dieu, vous voyez que je ne suis que ténèbres, que faiblesse, que pauvreté et que misère...

Quoique plusieurs de ces pauvres soient simples et idiots, ils trouvent bien des paroles, des raisons et des arguments pour nous émouvoir, pour nous persuader la miséricorde et pour arracher de nous une aumône : madame, disent-ils, ayez pitié de moi, vous qui êtes si charitable; obligez-moi d'un denier de vos aumônes, vous n'en serez pas plus pauvre pour cela ; je prierai pour vous toute ma vie. Je suis un pauvre orphelin... faites-moi la charité; je vous la demande pour l'amour de Dieu... Pourquoi trouvent-ils tant de paroles pour demander l'aumône et que nous n'en trouvons point pour prier Dieu?... C'est qu'ils ont un grand désir d'avoir l'aumône, et que nous ne le désirons qu'à demi.

. . . Sainte Vierge, vous êtes si bonne, si pieuse et si charitable ; vous êtes le refuge des pécheurs, la consolation des affligés et la mère de miséricorde... On n'a jamais ouï dire que vous ayez rebuté personne de ceux qui ont recouru à vous ; que je ne sois pas le premier, il ne vous en coûtera qu'un regard... Sera-t-il dit qu'un pauvre pécheur qui se jette à vos pieds se soit perdu en un si bon asile? Ayez pitié de moi pour l'amour de votre Fils.

Id. ibid., p. 116.

Mérite des distractions.

Mais dans la méditation, encore plus que dans la prière vocale, j'éprouve, me direz-vous, un ennui mortel, une sécheresse continuelle ; souvent il me survient des pensées déshonnêtes, des doutes contre la foi, des blasphèmes même contre Dieu. L'heureux état que celui où vous vous trouvez! le glorieux combat que celui que vous soutenez ! l'éclatant triomphe que celui que vous remportez, pourvu que vous persévériez à méditer ! Assailli de l'orage, battu de la tempête, que vous êtes cher à votre Dieu ! Ferme à refuser votre consentement à la tentation, que vous restez agréable à ses yeux ! Cette prière vaut cent fois mieux pour vous qu'une extase..

Roissard, La consol. du chrét. p. 2[illegible].

Exemple du mérite des distractions.

Puisque vous avez si souvent à vous plaindre des distractions et des mauvaises pensées qui vous assiégent à l'oraison, permettez-moi de vous instruire à fond là-dessus par un exemple familier. Un roi, qui aime également deux de ses courtisans, confie à l'un une commission bien différente de celle qu'il donne à l'autre. Il envoie celui-ci gouverner une province dans l'intérieur de son royaume : il charge celui-là de détendre une de ses places frontières : ils partent tous deux. Le premier arrive dans son département, trouve tout le pays tranquille et soumis au roi ; il visite les villes, il parcourt les bourgs et les hameaux : partout c'est la même fidélité, en sorte qu'au milieu des fêtes qu'il donne et qu'il reçoit, tout se passe dans la joie et l'allégresse. Le second, au contraire, n'est pas arrivé à son gouvernement, qu'il apprend que sa citadelle vient d'être assiégée. Il accourt, il veut s'y jeter ; toutes les portes lui en sont fermées : il épie, il échappe aux sentinelles, franchit les barrières, force les corps-de-garde, et pénètre enfin dans la place ; il est reconnu avec joie par toute la garnison ; les ennemis l'apprennent, ils en frémissent de rage : ils appellent de nouvelles troupes, redoublent leurs attaques ; ils épuisent et leurs industries et leurs forces pour se rendre maîtres du poste. Notre gouverneur, de son côté, déterminé à s'ensevelir sous les ruines de sa place, rappelle tout son courage, use de toute la vigilance possible, marque une valeur invincible : il oppose la ruse à la ruse, la force à la force : il anime le soldat, et par ses paroles et par son exemple; il fait des sorties ; il se montre sur la brèche ; il soutient les assauts les plus violents et les plus multipliés; il repousse enfin et dissipe l'ennemi. Sur ces entrefaites les deux courtisans sont rappelés.

. . . Auquel des deux le roi a-t-il plus d'obligations...? Qui a rendu au prince un plus grand service? Auquel décerneriez-vous une plus grande récompense? N'est-ce pas évidemment à celui qui a eu tout le temps une armée ennemie sur les bras, et qui en a constamment triomphé aux dépens de son repos et au risque de sa vie? Faites à présent l'application de la parabole.

Deux personnes se mettent en oraison : la première n'est pas plus tôt à son oratoire, qu'elle est recueillie ; elle trouve du goût, elle répand des larmes de dévotion. L'autre, au contraire, n'éprouve que dégoût, ennui, accablement : son esprit se dissipe, son imagination s'égare, son cœur est sec ; elle persévère, elle fait des efforts pour s'appliquer ; tous ses efforts ne servent de rien. A sa dissipation succèdent des pensées déshonnêtes ; à ses pensées, des doutes contre la foi. Elle combat avec une nouvelle ardeur ; elle résiste ; sa résistance augmente la fureur du démon ; cet ennemi de Dieu et des hommes lui suggère alors des pen-

sées de blasphèmes, des sentiments de désespoir. Malgré toutes ces suggestions horribles, cette âme continuant sa méditation, offre une prière beaucoup plus méritoire pour elle et plus agréable à Dieu, que la première dont j'ai parlé. Id. ibid., p. 294.

Même sujet.

Alors même que vous passeriez tout le temps de votre oraison à retirer votre esprit des tentations et des distractions sans arriver à concevoir une pieuse pensée, notre saint (François de Sales) vous dit que vous avez fait une oraison d'autant plus méritoire qu'elle a été pour vous plus pénible, et qu'elle vous a rendu plus semblable à Jésus-Christ, priant au jardin et sur le calvaire. *Rappelez-vous que toujours le pain sans sucre vaut mieux que le sucre sans pain : ce que nous devons chercher c'est le Dieu de la consolation, et non la consolation de Dieu : que, pour être grands dans la patrie céleste, nous devons souffrir dans l'exil, et que les souffrances les plus grandes et les plus méritoires sont celles de l'esprit.*

Quadrupani, Direc. pour ras. dans leurs dout. les âm. tim., p. 25.

Consolation dans les distractions.

Il vous paraîtra parfois que vous êtes, à l'église et dans votre oraison, comme une statue ou un candélabre; mais rappelez-vous alors que les statues sont un ornement dans les palais des princes comme vous l'êtes dans la maison de Dieu, comme les candélabres le sont sur l'autel. La seule permission de se présenter devant le Créateur sera toujours pour la créature un grand honneur et un grand bonheur.

Id. ibid., p. 29.

Méditez malgré les distractions.

Si non potes nisi distractas orationes et meditationes peragere : perage tamen, et offer mihi.

Mem. vitæ sac., p. 93.

Réponses aux excuses : J'ai des affaires importantes.

Oportet semper orare et non deficere. Qui est-ce qui vous empêche de beaucoup prier Dieu? C'est que vous n'avez pas le loisir, dites-vous, c'est que vous avez trop d'affaires et des affaires trop importantes... C'est précisément ce qui doit vous obliger à bien prier Dieu; car plus vos affaires sont sérieuses et plus il importe d'y bien réussir... Vous avez des affaires, vous vous trompez; car vous n'avez qu'une affaire, mais une très-grande, très-sérieuse et importante : *Vestrum negotium agatis* (1. Thes. 4.). Le salut de votre âme, c'est là l'affaire des affaires...

Je n'ai pas le loisir.

Vous n'avez pas le loisir de prier Dieu; pourquoi? Vous trouvez bien du temps pour dîner, pour souper et pour les autres nécessités du corps, nonobstant vos grandes affaires; et pourquoi n'en trouvez-vous pas pour la réfection de votre âme? L'âme est-elle moins que le corps? Il vous est aussi nécessaire de bien prier Dieu pour faire votre salut que de prendre votre repos pour conserver votre vie. Vous n'avez pas le temps de prier Dieu? Croyez-moi, vous en avez très-suffisamment si vous voulez le bien ménager : *Non parum temporis habemus, sed multum perdimus nec in opes ejus, sed prodigi sumus* (Senec. de brev. vitæ.) Retranchez les visites superflues et les paroles oiseuses..., les conversations inutiles et les divertissements mondains; tout le temps qu'il vous restera après vos occupations nécessaires, employez-le à prier Dieu... Mais êtes-vous si pressé d'affaires que vous ne puissiez pas trouver quelque quart d'heure par-ci par-là pour prier Dieu? Au moins en travaillant élevez donc souvent votre cœur à Dieu par des oraisons jaculatoires; adorez-le de temps en temps et demandez-lui son amour, sa grâce...

Je suis trop grand pécheur.

Qu'est-ce donc enfin qui vous peut empêcher de prier Dieu? C'est que vous êtes un grand pécheur et que vous l'avez trop offensé... C'est comme si vous disiez : Je suis trop pauvre, je ne dois pas si souvent demander l'aumône; je suis trop malade, je ne dois pas recourir au médecin; je suis trop blessé, je ne dois pas aller au chirurgien; c'est, au contraire, ce qui vous donne plus de droit, c'est ce qui doit vous donner plus d'affection d'y aller. Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, dit le Sauveur;... venez à moi pour me prier de vous soulager et pour me demander secours; quelque grands, énormes et multipliés que soient vos crimes, si vous en avez un vif regret, si vous désirez en être délivré, c'est le meilleur motif que vous puissiez offrir à Dieu pour obtenir sa miséricorde.

Les aridités et les sécheresses.

. . . Qui est-ce donc qui vous empêchera de prier Dieu? Les aridités et sécheresses intérieures?... C'est pour cela qu'il faut vous exercer à prier Dieu plus longtemps et plus affectueusement, à l'exemple du Sauveur qui, quoique plongé dans une tristesse si grande qu'il en est réduit à l'agonie, et réduit à un état de sécheresse dans lequel il se compare à une brique : *Aruit tanquam testa virtus mea* (Ps. 21. 16.), faisait oraison plus longtemps : *Factus in agonia, prolixius orabat;* vos prières sont alors plus méritoires et plus agréables à Dieu, car il y a moins d'amour-propre et de recherche de vous-même. Quand vous avez des douceurs, des tendresses et des dévotions sensibles, ce n'est pas étonnant que vous priiez Dieu; vous y êtes attiré par ces amorces : il n'est point de si grand pécheur au monde qui ne se privât volontiers de ses voluptés sensuelles, si on lui donnait les spirituelles qui

sont sans comparaison plus charmantes; mais quand vous persévérez dans l'oraison, dans ces dégoûts et dans ces délaissements intérieurs, votre dévotion est plus épurée...

Dieu ne m'exauce pas.

Et qui vous en empêchera? Est-ce parce que Dieu ne vous exauce pas, semble ne vous pas écouter, vous rebute et s'éloigne de vous? Il y a si longtemps que vous lui demandez, non des biens temporels, mais des vertus et des biens spirituels, et vous ne les obtenez pas... Ce doit être pour vous un sujet de persévérer et de prier plus longtemps; puisqu'il diffère si longtemps de vous exaucer; c'est signe que le don qu'il veut vous faire sera très-excellent et très-précieux, quoiqu'il semble vous rebuter et vous refuser ce que vous lui demandez : il vous voit, il vous entend, il est auprès de vous, il agrée vos dévotions, et s'il tarde à vous exaucer, c'est pour de bonnes raisons, c'est pour exercer votre patience, pour échauffer votre désir, pour éprouver votre persévérance, pour augmenter votre mérite; et si vous prenez patience, si vous persévérez, si vous l'importunez, tôt ou tard il vous exaucera, il vous tendra la main, il accomplira vos souhaits, il vous donnera sa grâce en ce monde et sa gloire en l'autre.

Le Jeune, Serm., t. 5, p. 120.

Je ne sais pas prier.

Ne dixeris, fili : non possum, nescio orare. Si non vales cum Joanne sublimia et divina contemplari; saltem potes cum Magdalena ad pedes meos procidere, et corde contrito, spiritu humiliato, petere tuorum veniam peccatorum, quibus me toties offendisti.

Mem. vitæ sacr., p. 93.

Assiduité de saint Charles à l'oraison.

. . . Sic Carolus, qui in summis negotiis, etiam tres aut quatuor horas, imò dies integros, quin et, ubi liberior erat, noctes ipsas orationi impendebat.

O Fili! potes quod iste et isti. O si animum haberes! o si gustares! videres quàm suavis sit Dominus orantibus.

. . . Fili, surgat tecum oratio; nocte in lectulo vigilet; dicat tecum psalmos in officio; præcedat, et sequatur te in Ecclesiâ; sedeat tecum, dum manducas et bibis; gratias agat, cibo sobriè sumpto.

Transeat tecum in labore diurno; adsit in cubiculo; mundet te vespere à sordibus, quas contraxisti in mundi luto; sumno cedenti tibi claudat oculos; habitet semper.

Ibid., p. 50.

Remède aux distractions.

Représentons-nous, en allant prier, que nous allons faire l'office des Anges : *Angelorum opus laudare Deum*, dit saint Basile (H. in ps. 28.) : et saint Chrysostôme dit, que nous devons nous regarder dans l'oraison comme placés au milieu des anges : *Deum oramus, existimemus nos in angelorum medio consistere, idemque sacrificium cum illis peragere* (Lib. 2. de orando Deo.).

Chevassu, Médit., t. 2, p. 417.

MÉMOIRE.

Elle a quelque chose de divin.

Quand l'élévation de mon esprit, quand l'étendue de mon cœur ne me feraient pas voir dans moi une image de la Divinité, ma mémoire, disait un savant païen (c'était l'orateur romain), ma mémoire a quelque chose de merveilleux, d'incompréhensible : je jurerais qu'elle est quelque chose de divin.

Roissard, La consol. du chrét., p. 5.

MENSONGE.

Indigne d'un homme, et il blesse celui qui le fait.

Il suffit que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en présence des dieux, et qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité offense les dieux, et se blesse soi-même, car il parle contre sa conscience.

Fénelon, Les Av. Télém., p. 44.

MÉPRIS.

Le souffrir patiemment, ou le mépriser. L'excuser.

Si nous regardons le mépris comme un véritable mal, il faut le souffrir pour Dieu; si, comme il arrive souvent, il n'est qu'un mal imaginaire, il faut le mépriser : car, ou je mérite le mépris qu'on fait de moi, ou je ne le mérite pas. Si je mérite ce mépris, on me rend justice; ne suis-je pas injuste si je m'en plains? Si je ne le mérite pas, celui qui me méprise, se fait plus de tort qu'à moi; il blesse la vérité, il blesse la charité, et peut-être la perd; n'est-il pas bien à plaindre? Un philosophe dirait : vengez-vous du mépris par le mépris. Mais un chrétien souffre le mépris et plaint ou excuse celui qui le méprise à tort. Qu'on me méprise, qu'on pense tout ce qu'on voudra de moi, disait l'humble saint François; je ne suis, après tout dans la vérité, que ce que je suis au jugement de Dieu : que les hommes me méprisent, si vous m'approuvez, Seigneur, que m'importe? Votre jugement est la seule règle du mérite, et ce sera la source de mon bonheur. Si Dieu est content de moi, ne dois-je pas l'être?...

Le rechercher.

Enfin, il faut tâcher d'en venir jusqu'à rechercher le mépris, puisque c'est le moyen d'acquérir la ressemblance avec un Dieu méprisé, un Dieu anéanti; quel bonheur! quel honneur! Saint François le comprenait, lui qui, affligé de se voir estimé et honoré, faisait exprès des actions, ce semble, indignes de son caractère, pour se rendre digne de mépris, croyant beaucoup gagner en perdant

l'estime des hommes, parce qu'elle pouvait lui inspirer de la vanité.

Nepveu, Pens. ou réflex. chrét. ,t. 4, p. 17.

MER.

Plus élevée que la terre. Toujours en mouvement. Pourquoi elle ne déborde pas.

Avez-vous quelquefois entendu parler de la mer? Que de choses il y a à dire là-dessus!

En allant garder les vaches, en vous promenant dans les champs, ne vous est-il pas arrivé de monter sur de petites montagnes, et de regarder autour de vous, aussi loin que vos yeux pouvaient découvrir, jusqu'aux endroits où il semble que le ciel touche à la terre? N'est-ce pas que vous avez cru qu'il y avait bien loin? Eh bien, si vous aviez été jusque là, vous eussiez encore aperçu devant vous une aussi grande étendue de terre; et quand vous auriez marché pendant un mois, pendant un an, vous ne seriez pas encore au bout. La mer, c'est la même chose; elle est si longue, si large, si grande, qu'on ferait, en des endroits, plus de cent, plus de mille lieues pour rencontrer la terre. Elle est si profonde, qu'on a de la peine a en trouver le fond. Que tout cela est admirable! Mais ce n'est pas tout; écoutez, mes enfants, ce que je vais vous dire: une chose étonnante, c'est que la mer est plus haute et plus élevée que la terre, et cependant elle ne se répand pas par-dessus. Supposons que vous vouliez épancher un sceau d'eau sur une table, cette eau resterait-elle sur cette table? Non, n'est-ce pas; elle coulerait bientôt par terre... Voilà encore une autre merveille. La mer est toujours en mouvement, elle va tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Il y a des heures dans la journée, où l'on peut se promener une demi-lieue, une lieue dans la mer, parce qu'alors les eaux se retirent vers le milieu; et si l'on ne prenait pas garde à soi quand elle revient, on se trouverait avec plus de vingt pieds d'eau sur la tête. Mais on sait où elle doit s'arrêter; on a soin de se retirer sur les bords, et là on la voit venir sans avoir rien à craindre; elle vient, elle accourt quelquefois avec un bruit épouvantable; il semble qu'elle va se déborder de tous côtés; mais elle a beau être agitée, quoiqu'il n'y ait rien pour l'arrêter, on est sûr qu'elle n'ira pas plus loin. Maintenant, dites-moi d'où peut venir une si grande quantité d'eau? Comment peut-il se faire que la mer, qui est plus élevée que la terre, ne va jamais un jour plus loin que l'autre? Comprenez-vous comment cela a pu se faire? Non. — Moi non plus, je ne comprends pas; cependant, je peux vous expliquer comment cela peut se faire. Celui qui a dit: je veux que le soleil soit fait, et le soleil a été fait; je veux que, etc.; celui qui a dit tout cela, a dit aussi à la mer: je veux que les eaux soient séparées de la terre; et toutes les eaux ont été rassemblées dans un même lieu. Tu iras jusqu'ici, a-t-il dit encore, et tu ne passeras pas; la mer a obéi. Ah! qu'il est donc grand, qu'il est donc puissant Celui qui a fait de si grandes choses! mais aussi qu'il est bon de n'avoir pas permis que ces eaux se débordent, pour nous engloutir et nous noyer!

Cossart, Scien. prat. du Catéch., p. 28.

MÉRITES.

Facilité d'en faire un trésor.

Que faites-vous? Les années passent rapidement, la mort approche, et cependant vous ne songez nullement à parer à votre perte.

Un jour, une heure, un instant peut produire le fruit de grands mérites à l'homme actif au service de Dieu.

Toute bonne œuvre, même une bonne pensée ou un bon désir, est récompensée d'un grand prix dans le royaume des cieux.

Toute victoire sur nous-mêmes, la plus légère mortification des passions, l'abnégation, nous fait monter de plusieurs degrés dans la présence de Dieu.

Car ce qu'il y a de momentané et de léger dans nos tribulations produit en nous un éternel trésor de gloire d'un prix hors de toute proportion (2 Cor. 4, 17.).

Que tardons-nous donc de nous amasser un grand trésor de gloire éternelle?...

Oh! comble de l'aveuglement des hommes! Où avez-vous jamais vu un marchand qui, ayant acquis un peu de richesses, se soit reposé et ait dit: C'est assez?

Combien n'est donc pas aveugle celui qui pense avoir assez fait pour la gloire éternelle qu'il ne possède pas encore, et cesse de thésauriser?

Humilions-nous devant Dieu, rougissons de notre bassesse et de notre incurie.

Pour des biens fragiles et temporels aucun travail ne nous paraît superflu et excessif, et pour l'acquisition de tous les biens à la fois, la moindre fatigue nous paraît intolérable. Pour un lucre léger et méprisable, les hommes d'affaires de ce monde bravent tous les périls; et, quant à la béatitude éternelle, si quelque chose semble incommode et pénible à la nature, on se laisse succomber.

Pour un difficile et misérable butin, une foule de soldats n'hésitent pas à s'exposer valeureusement à l'atteinte des armes meurtrières et à recevoir des blessures; et pour la couronne de gloire, on ne résiste presque jamais au diable et aux attraits de la chair.

Etude de la perfect. relig., p. 47.

Le peu de fruit ne doit pas nous décourager et ne perd pas le mérite.

Saint Augustin dit que nous ne lisons point qu'aucun d'eux (des Pharisiens, Sadducéens.) se soit converti par la force de la doctrine de Jésus-Christ (Aug. l. 1. cont. Cresc. gram. c. 8.)... *Noli diffidere: curam exigeris, non curationem* (Bern. l. 4. de const. ad Eugen....)

Vous avez été établi pour les gouverner, dit le Sage, *ayez soin d'eux* (Eccl. 32. 1 et 2.);

et remarquez qu'il ne dit pas : *guérissez-les ;* car celui qui est préposé sur les autres n'est pas obligé de les guérir de leurs défauts, puisque cela n'est pas en son pouvoir et que Dieu ne demande pas de nous plus que nous ne pouvons. Quelqu'un a très-bien dit qu'il n'est pas toujours au pouvoir du médecin de rendre la santé à un malade; et en effet, ce n'est pas en cela que consiste le devoir de sa profession, c'est à ne manquer à rien de ce qui dépend de lui pour le guérir... Ecoutez l'Apôtre qui parle : *J'ai plus travaillé*, dit-il, *que tous les autres* (1. Cor. 15. 10.). Il ne dit pas : j'ai fait plus de progrès dans les âmes que tous les autres (Bern. ubi sup.); car ayant été instruit de Dieu même, il savait bien que *chacun recevra un jour la récompense selon qu'il aura travaillé* (1. Cor. 3. 8.), et non pas selon le succès qu'il aura eu, et qu'ainsi il ne devait se glorifier que de ses travaux. Imitez-le en travaillant de votre côté et en faisant tout ce qui peut dépendre de vous. Plantez, cultivez, arrosez la vigne du Seigneur, et par là vous satisferez au devoir de votre charge. L'accroissement et le fruit n'est pas ce qui vous regarde, c'est à Dieu à y pourvoir et il le fera quand il lui plaira; mais quand il ne le ferait pas, vous n'y perdrez toujours rien, puisque l'Ecriture sainte nous apprend qu'*il rend aux justes la récompense de leurs travaux* (Sap. 10. 17.), et qu'il ne la mesure pas aux succès... Le mérite, non plus que la récompense ne dépend pas du succès, mais seulement de la manière dont on s'acquitte de son devoir.

Notre mérite, ni la bonté et la perfection de nos actions ne dépendent donc point de l'effet qu'elles produisent dans les autres; au contraire, nous pourrions ajouter ici une chose pour nous consoler, lorsque nous ne réussissons pas. C'est que non-seulement notre récompense ni notre mérite ne dépendent point du fruit que nous faisons, mais que nous méritons davantage en quelque façon quand nous ne faisons point de fruit que quand nous en faisons beaucoup; de même qu'on mérite plus de persévérer dans l'oraison malgré les distractions et les sécheresses, que d'y persévérer au milieu des douceurs et des consolations. Car, comme dit très-bien saint Grégoire (Moral. 1, 23. c. 4 et 5.), c'est une chose bien satisfaisante pour un prédicateur et qui lui donne bien du courage et des forces, que de se voir suivi de tout le monde et de savoir qu'il opère beaucoup de fruit par ses sermons; et c'est au contraire une chose bien douloureuse et bien affligeante d'elle-même de voir qu'on n'est point écouté et qu'on ne fait aucun fruit. De sorte que ne point se rebuter alors, mais continuer toujours à prêcher la parole de Dieu, comme si on était écouté de toute la terre et que l'on fît de grands progrès dans les âmes, c'est avoir une grande pureté de zèle et bien marquer que l'on ne travaille que pour Dieu.

Rodriguez, Prat. de la perfect. chret., t. 4, p. 171 à 182.

MESSE.

Gloire qu'elle donne à Dieu.

Tous les honneurs que les anges ont jamais rendus à Dieu par leurs hommages, ou les hommes par leurs vertus, leurs pénitences, leurs martyres et autres œuvres de sainteté, n'approchent pas de la gloire qu'une seule messe donne à Dieu, parce que les honneurs des créatures sont finis, mais l'honneur rendu à Dieu dans le sacrifice de la messe par une personne divine est un honneur infini. Par conséquent, il faut dire que la messe est l'acte le plus saint et le plus divin, comme le déclare le concile de Trente : *Necessario fatemur, nullum aliud opus adeò sanctum ac divinum à Christi fidelibus tractari posse, quàm hoc tremendum mysterium* (Sess. 22. decr. de observ. in cel. miss.). C'est donc l'acte le plus saint et le plus cher à Dieu, l'acte qui apaise le plus puissamment la colère divine, qui combat plus victorieusement les forces de l'enfer, qui apporte le plus de bien aux hommes sur la terre, et de secours aux âmes dans le purgatoire; c'est l'acte enfin dans lequel consiste le salut du monde, dit saint Odon, abbé de Cluny (Opusc. l. 2. cap. 28.). Timothée de Jérusalem dit de la messe, que la terre lui doit sa conservation : *Per quam terrarum orbis consistit* (Orat. de proph. Sim.). Sans la messe, la terre serait depuis longtemps anéantie, à cause des péchés des hommes... En un mot, la messe est ce qu'il y a de plus beau et de meilleur dans l'Eglise, selon les expressions du Prophète : *Quid enim bonum ejus est, et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum, et vinum germinans virgines* (Zach. 9. 17.)?

S. Liguori, Recueil de textes, t. 2, p. 7.

Notre reconnaissance.

— Quand je vous offre donc, ô mon Dieu! cette précieuse victime, je puis dire que j'use envers vous de toute la reconnaissance que vous me demandez; que ma reconnaissance égale vos bienfaits, quelque nombreux qu'ils puissent être; qu'elle les surpasse même, puisque je vous offre une victime d'un prix infini, qui vaut plus que tous les biens, tous les empires du monde.

Prônes de Billot, t. 4, p. 119.

Elle est l'abrégé de l'amour et des bienfaits de Dieu.

Saint Bonaventure appelle la messe l'abrégé de tout l'amour divin et de tous les bienfaits accordés aux hommes : *Et ideo hoc est memoriale totius dilectionis suæ, et quasi compendium quoddam omnium beneficiorum suorum* (S. Bon. de instit. p. 1. c. 11.).

S. Liguori., Rec. de tex, t. 2, p. 11.

Ce qu'elle vaut.

Une messe vaut mieux que tous les trésors du monde (Le B. Léonard de Port-Maurice.).

Gaume, man. des conf. p. 25.

Sacrifice propitiatoire.

Dans ce sacrifice le sang de Jésus-Christ, et ses satisfactions qui sont d'une vertu infinie, nous sont appliqués. Il s'ensuit de là, 1. que quelque grands que soient nos péchés, quand nous lui (à Dieu) offrons le sacrifice de la messe, nous lui offrons une satisfaction non-seulement égale, mais surabondante. 2. Que quand tous les hommes souffriraient jusques à la fin du monde tous les tourments des martyrs pour l'expiation de leurs péchés, tous ces tourments n'auraient pas tant de vertu pour satisfaire à Dieu qu'une seule messe. 3. Que quand le monde serait rempli d'hommes coupables de tous les crimes, redevables à la justice de Dieu de toutes les peines, l'application d'une seule messe serait plus que suffisante pour satisfaire à Dieu. Si Dieu n'abîme pas encore le monde par un déluge universel, pour arrêter le déluge des crimes qui inonde l'univers, c'est que Jésus-Christ qui est offert dans ce sacrifice en qualité de victime, arrête le bras de Dieu. Il s'ensuit, 4. qu'une messe honore plus Dieu que tous les crimes du monde ne le déshonorent. Quelle consolation pour les âmes qui aiment Dieu! Il s'ensuit enfin que c'est un grand crime d'offenser Dieu par ses irrévérences pendant le sacrifice de la messe, et de l'irriter dans le temps que Jésus-Christ se sacrifie pour l'apaiser.

Neveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 4, p. 313.

Elle est un don précieux.

Est donum transcendens omnem plenitudinem.

Argentum, aurum, gemmæ, terra, cœlum, mundus totus, arena est exigua, in conspectu hujus divinæ oblationis...

Un holocauste efficace.

Ecce habes in manibus holocaustum omnium sanctissimum et efficacissimum.

Nullum est debitum, quod per illud non possit solvi : nulla macula, quæ non possit mundari; nulla gratia, quæ non possit obtineri ; nulla infirmitas, quæ non possit sanari.

Salutaire aux morts.

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur. Si orationibus juvantur, quanto magis Missa, quæ omnes orationes et sacrificia infinite superat !

Si eleemosyna extinguit ignem, quo purgantur; quanto magis sanguis meus!

Vide, fili, quam facile sit tibi ipsorum supplicia temperare, quin et ipsos à tormentis liberare, ad cœlum desideratum evehere, angelos, per eorum ingressum, lætificare, cœtum sanctorum ampliare, laudantium Deum numerum adaugere.

Memor. vitæ sacerd., p. 75.

Même sujet.

Quand on offre le sacrifice de la messe pour les morts, ils en reçoivent un si grand soulagement, disent certains auteurs, qu'il y a toujours quelque âme qui sort du purgatoire, et que si elles n'en sortent pas toutes, elles en reçoivent de très-considérables secours. Vous dirai-je sur ce point ce que j'ai lu dans l'Histoire ecclésiastique.

Exemple.

Un saint prêtre ayant perdu son ami, qu'il aimait uniquement, et ne trouvant point de meilleur moyen pour le secourir, que d'offrir promptement le saint sacrifice pour son âme, commença la messe avec tant de tendresse, de ferveur, de sentiments de douleur et de contrition, qu'après avoir consacré le corps du Fils de Dieu, il le prit entre ses mains, et le présentant au Père éternel, lui dit : Je vous donne l'âme de Jésus-Christ, donnez-moi, Seigneur, l'âme de mon ami. Je suis libre de vous offrir votre cher Fils, ou de ne vous l'offrir pas; vous, vous pouvez aussi m'accorder, ou ne me pas accorder ce dont je vous prie : mais faisons un échange, donnez-moi âme pour âme; celle qui se présente à vous par mon ministère, vaut infiniment davantage que celle que je demande. La prière de ce saint homme fut exaucée dès ce moment, et pour cette messe Dieu donna la liberté à son ami, et le délivra des peines qu'il eût souffertes en purgatoire.

Prônes de Joly., t. 2, p. 150.

Elle procure des biens spirituels et temporels. Exemple.

Sachez que la messe procure des biens infinis spirituels et temporels. Trois marchands étaient prêts à partir ensemble de la ville de Gubbio; l'un d'eux voulait auparavant entendre la messe, les deux autres refusèrent de l'attendre et s'obstinèrent à partir tout de suite : mais au moment qu'ils passaient le pont du fleuve Corfuone, les eaux qui avaient fortement augmenté par la pluie tombée la nuit précédente, emportèrent le pont et ils périrent. Le troisième marchand qui s'était arrêté pour entendre la messe, arrivant ensuite sur les lieux, apprit le malheur de ses deux compagnons et reconnut la grâce dont Dieu avait récompensé sa dévotion.

S. Liguori, Inst. sur les préc. du Dec., p. 103.

Temps propre pour demander des grâces.

Saint Chrysostôme dit qu'il n'y a point de temps plus propre pour négocier avec Dieu, que le temps de ce sacrifice divin; que les anges prennent cette conjoncture, comme la plus favorable qu'ils puissent trouver (hom. 28 ad pop. Antioc. et hom. 3 de incomprehensibili Dei nat.) pour lui demander des grâces en faveur des hommes, et que c'est alors qu'ils prient pour nous avec plus d'instance et plus d'ardeur. Il ajoute que les chœurs des anges assistent à ce sacrifice prosternés devant la majesté divine, et qu'au moment qu'il est offert, ces messagers célestes volent aussitôt

pour faire ouvrir les prisons du purgatoire, et pour faire exécuter tout ce qu'il a plu à Dieu d'accorder alors aux prières des fidèles, et aux mérites de son Fils. De sorte donc que nous devons ménager soigneusement une occasion si précieuse, et tâcher d'en profiter, en offrant tous les jours avec le prêtre ce sacrifice adorable, dans une ferme confiance que nous pourrons, par ce moyen, apaiser la colère du Père éternel, satisfaire pour nos péchés, et obtenir les grâces que nous lui demanderons.

Rodriguez, Pr. de la perf. chrét. t. 4, p. 378.

Elle obtient la contrition à la mort.

Cléricato rapporte avoir vu plusieurs pécheurs qui eurent, à l'article de la mort, le don d'une grande contrition. Examinant ensuite ce qu'ils avaient fait de bien dans leur vie pour obtenir de Dieu une si grande miséricorde après tant de péchés, il trouva qu'ils avaient été assidus à entendre dévotement la messe. Et ainsi ils éprouvèrent l'effet propre de ce sacrifice expiatoire : ce fut bien tard, il est vrai, à cause de leur malice, mais toutefois encore à temps, que le sang divin cria pour leur salut, et l'obtint.

Gaume., Manuel des Conf,. p. 464.

Exhortation à l'entendre souvent.

Je m'étonne qu'un homme qui a la foi, qui a commis plusieurs péchés, qui n'a rien à faire et qui sait que l'on dit la messe près du lieu où il est; je m'étonne, dis-je, comment il peut rester en sa maison ou dans la rue à perdre le temps. Si on distribuait de grosses sommes à tous ceux qui iraient chez un gentilhomme à un quart de lieue d'ici, quand vous verriez un homme extrêmement endetté qui négligerait d'y aller, qui aimerait mieux se tenir les bras croisés sur sa porte, n'admireriez-vous pas sa stupidité, sa paresse et son incrédulité? auriez-vous pitié de lui, quand ses créanciers le feraient pourrir au fond d'une basse-fosse? Non. Vous êtes infiniment obligé à la justice de Dieu, vous n'avez rien en tout votre fonds pour payer la moindre partie de vos dettes; on distribue à la messe les mérites de Jésus-Christ qui peuvent acquitter votre hypothéque; pour en être participant, il n'est pas besoin de faire un quart de lieue, il ne faut que faire cinq ou six pas, entrer à l'église, assister à trois ou quatre messes : et vous aimez mieux vous amuser à badiner à la maison ou à ajuster un corps de boue et de péché. Quand vous me dites que vous ne pouvez faire l'oraison mentale, jeûner le vendredi ou le samedi, faire l'aumône par pénitence de vos péchés, je ne m'en étonne pas, je vous excuse un peu, nous ne sommes pas maîtres de notre imagination pour l'attacher au sujet de l'oraison; vous avez l'estomac faible et indigeste qui ne supporte pas le jeûne, vous avez besoin de vos petites provisions; mais pour être participant du fruit du sacrifice et diminuer les peines dues à vos péchés, il ne faut qu'être présent à la messe en une posture modeste et respectueuse quant au corps, et en esprit d'humilité et de dévotion quant à l'âme.

Le Jeune, Serm., t. 4, p. 107.

On ne trouve pas le temps d'y assister.

O mon Dieu, vous nous êtes donc peu de chose, et vous valez donc bien peu, si vous ne méritez qu'on interrompe ces jeux, et ces parties de promenades, pour assister à une messe! On trouve du temps pour jouer, on trouve du temps pour se divertir, on trouve du temps pour s'entretenir avec un ami, on trouve du temps pour faire de longs repas, on trouve du temps pour dormir fort tard, on trouve du temps pour s'ajuster, et se friser à une toilette, on trouve du temps pour se promener, et aller aux spectacles, on trouve du temps, dit saint Chrysostôme, pour assister aux fêtes du démon : et on n'en trouve point pour assister tous les jours à une messe!

Prônes de Joly, t. 4, p. 141.

Dieu donne des grâces en proportion de nos démarches pour y aller.

Un saint anachorète, qui vivait dans un affreux désert, n'y était vu que de Dieu et des anges. Il était obligé d'aller fort loin pour se procurer de l'eau. Un jour, ennuyé de la longueur de ce trajet, il se dit en lui-même : Qu'ai-je besoin de me donner cette peine? je viendrai demeurer près de cette source. Il se retourna et vit derrière lui quelqu'un qui le suivait et qui comptait ses pas. Il lui demanda : Qui êtes-vous? Celui-ci répondit : Je suis l'ange du Seigneur, j'ai été envoyé pour compter vos pas et vous donner une récompense. Ce vénérable serviteur de Dieu, ayant entendu ces paroles, fut encouragé et posa même sa cellule plus loin, pour que son mérite s'accrût.

Que ceux donc qui sont à une distance considérable de leur église, s'attendent à recevoir des grâces abondantes du Seigneur, en proportion de leur démarche; plus nous faisons pour Dieu, plus nous aurons à attendre de lui. Ainsi, que rien ne nous détourne de l'accomplissement du précepte de l'Eglise, touchant l'assistance au saint sacrifice de la messe.

Cossart, Science prat. du catéc. p. 256.

Le sang de J.-C. coule pour la rémission des péchés.

Pensez que, depuis la Cène jusqu'à la dernière des messes dans l'ordre des temps, le sang de Jésus-Christ a coulé et coulera chaque jour simultanément sur cinq ou six cent mille autels, et de là dans les âmes, *pour la rémission des péchés*. Jugez du mal du péché par la grandeur infinie du remède.

Martinet, L'Emman., p. 177.

Résultats sociaux de l'abolition de la messe en Angleterre.

On parle beaucoup de la prospérité matérielle des nations protestantes, de leurs merveilleux

progrès dans l'industrie agricole, manufacturière, commerciale; et l'on cite souvent la grande nation qui marche en tête du protestantisme. Nous ne mierons pas ces progrès; mais à ceux qui les admirent et envient nous adresserons quelques questions.

Pourquoi dans un pays aussi prodigieusement riche la famine est-elle en permanence depuis des siècles, et dévore-t-elle quelquefois, comme en 1846, jusqu'à *un million* d'hommes?

Pourquoi le nombre des indigents y forme-t-il un cinquième de la population générale?

Pourquoi la pomme de terre y est-elle à peu près l'unique aliment du petit peuple des campagnes, ainsi que l'avouait naguère le chef de l'Etat dans le discours de la Couronne?

Pourquoi l'ouvrier des manufactures, dont la nourriture est le *pain* et l'*eau*, ne peut-il se procurer ce chétif nécessaire que par un labeur quotidien de quinze à dix-huit heures?

Et pourquoi faut-il que ce forçat des forçats immole ses enfants dès le plus bas-âge au démon de l'industrie, qui en fait une consommation effroyable?

Comment expliquer, en Angleterre, ces incessantes créations du travail et de ces indicibles souffrances des travailleurs, ces profusions inouies du luxe et ces éternelles tortures de la faim? Ah! c'est que l'illustre nation a perdu le ciment social par excellence, qui, reliant doucement le fort au petit, empêche le premier de s'élever sans fin, et l'autre de descendre sans mesure.

Et comment la charité a-t-elle déserté ces îles Britanniques dont elle s'était plu autrefois à couvrir le sol de ses institutions? — C'est que, en 1547, le sacrifice perpétuel du Dieu-Charité y fut aboli, et que dès lors, jusqu'à la fin du dernier siècle, tout prêtre qui eût osé l'offrir et y convoquer le peuple était condamné par la loi à être éventré, écartelé, comme coupable de haute trahison.

Id. ibid, p. 91.

Funérailles de Jésus.

Que le son des cloches qui annoncent ce sacrifice, qui m'y appellent, me touche et m'attendrisse, comme l'est un fils lorsqu'il entend sonner les funérailles de son père : car cet auguste sacrifice nous rappelle votre mort (de Jésus), et l'Église y célèbre vos funérailles.

Bonhardel. Inst. fam., t. 4, p. 284.

Préparation à la célébrer.

Saint Bonaventure dit que celui qui s'approche de l'autel avec peu de respect, célèbre ou communie indignement : *Cave ne nimis tepidus accedas, quia indigne sumis, si non accedis reverenter et consideratè* (S. Bon. de præp. ad mis. c. 5.). Pour éviter cette malédiction, voyons ce que doit faire le prêtre avant de célébrer, ce qu'il doit faire en célébrant, et après avoir célébré. Avant la célébration, il est nécessaire qu'il se prépare; pendant la célébration, qu'il soit plein de respect et de dévotion; et après, qu'il rende grâces. Un serviteur de Dieu disait que la vie du prêtre ne devrait être que préparation à la Messe, et actions de grâces.

. . . Il y a deux sortes de préparations, l'une éloignée, l'autre prochaine. La préparation éloignée est la vie pure et vertueuse que doit mener le prêtre pour célébrer dignement... Mais le prêtre, pour être pur et saint, doit non-seulement être exempt de péchés mortels, il faut qu'il n'en ait pas même de véniels à se reprocher (je veux dire de péchés véniels commis avec pleine délibération); autrement Jésus-Christ ne l'admettra pas à avoir part avec lui. Saint Bernard dit : *Nemo quæ videntur modica contemnat, quoniam, sicut audivit Petrus, nisi laverit ea Christus, non habebimus partem cum eo.* Il faut donc que toutes les actions et les paroles du prêtre qui veut dire la Messe, soient si saintes, qu'elles puissent servir de disposition pour bien célébrer.

Quant à la préparation prochaine, l'oraison mentale est premièrement nécessaire. Comment pourrait dire dévotement la Messe un prêtre qui n'a pas auparavant fait la méditation?

. . . Indépendamment de la méditation, il convient toujours qu'avant de célébrer, un prêtre se recueille au moins un moment, et considère ce qu'il va faire.

. . . Quand le prêtre va célébrer et qu'il entre dans la sacristie, il doit mettre de côté tous les souvenirs du monde, et dire comme saint Bernard : *Curæ, sollicitudines, servitutes, expectate me hìc, donec illuc cum ratione et intelligentiâ meâ properantes, postquàm adoraverimus, revertamur ad vos; revertemur enim, et quàm citò revertemur.* (S. Bern. de am. Dei.). Saint François de Sales écrivait à la B. Jeanne de Chantal : *Quand je vais à l'autel et que je commence la Messe, je perds de vue toutes les choses de la terre.*

. . . Le P. Jean d'Avila, quand il se préparait à célébrer, cherchait à ranimer sa ferveur, en se disant : je vais consacrer le Fils de Dieu, le tenir dans mes mains, m'entretenir avec lui, le recevoir dans mon cœur.

Il doit encore considérer qu'il va intercéder à l'autel pour tous les pécheurs : *Sacerdos, dum celebrat, mediatoris gerit officium; propterea delinquentium omnium debet esse precator* (S. Laur. Inst. Serm. de corp. Christi.).

. . . Ainsi, dit saint Bonaventure, le prêtre, en célébrant, doit avoir trois fins : d'honorer Dieu, de se rappeler la Passion, et d'obtenir les grâces à toute l'Eglise. (S. Bon. de præp. ad mis. c. 9.).

S. Liguori. Rec. de textes., t. 2, p. 12.

Même sujet.

Ecce mensæ vestræ de mane ordinantur pro conviviis vestris; escæ per dies disponuntur :

et mihi ad vos venienti, ne quidem per brevissimum quadrantem cœnaculum vestrum paratis.

Qui tamen ad convivia vestra conveniunt, forsan nec amant vos, nec honorant : ego autem vos diligo in veritate.

Illi veniunt ad vos, ut de vestris epulentur : ego autem venio ad vos, ut de me epulemini.

Illi venientes consumunt substantiam vestram : ego autem venio, ut augeam vos, et superaddam divitiis vestris. Vos tamen honoratis eos, et me inhonoratis.

. . . Veni : et cum justo Abel, oblationem tuam optimâ intentione dispone.

Sic holocaustum tuum pingue fiet. Gloriam Patri, honorem sanctis, gaudium cœlo, utilitatem Ecclesiæ, tibi salutem, gratiam justis, conversionem peccatoribus, auxilia indigentibus, requiem defunctis dabit.

Memor., vitæ sac., p. 83.

Consécration, *prodige de puissance et d'amour.*

Quels plus grands miracles Dieu pouvait-il nous promettre, M. F., que ceux qu'il avait faits en faveur de son peuple? Le passage de la mer rouge à pied sec; la manne descendue du ciel pendant quarante jours pour nourrir les Israélites dans le désert; le soleil arrêté au milieu de sa course à la voix de Josué; le feu du ciel qui vient consumer les victimes sur l'Autel, et cette gloire éblouissante qui remplit le tabernacle au moment du sacrifice; tous ces prodiges ne sont-ils pas du premier ordre, et n'annoncent-ils pas la toute-puissance du Seigneur? Ah! M. F., détournez votre admiration de ces merveilles : le Dieu des chrétiens fait en leur faveur, et tous les jours sur nos autels, un prodige infiniment au-dessus de ces anciens prodiges, et qui épuise en quelque sorte sa puissance et son amour.

Bonnardel, Inst. fam., t. 5, p. 365.

Avis sur la manière d'en prononcer les paroles.

Il est des prêtres que le trouble saisit dès qu'ils sont sur le point de prononcer les redoutables paroles de la Consécration; si vous êtes honoré du sacerdoce, ne trouvez pas mauvais que je vous donne un avis. Quelle est la plus parfaite manière de prononcer ces paroles sacrées? C'est, sans contredit, celle qui approche plus de la manière dont Jésus-Christ lui-même l'articula. Il est impossible que vous vous proposiez un modèle plus sûr. Or, remarque-t-on, aucun trouble, aucun effort dans l'Homme-Dieu? Tout son extérieur ne fut-il pas toujours aussi composé que son âme fut, dans tous les temps, exempte de contrainte?

Boissard, La consol. du chret., p. 281.

ITE, MISSA EST.

Instruction

Cette circonstance de la Messe, la moins intéressante en apparence, est très-instructive pour nous, M. F.; elle nous rappelle que les fidèles des premiers siècles, bien loin de porter comme nous au pied des autels l'indifférence et le dégoût, avaient besoin d'être avertis du temps où il était nécessaire de se retirer. Dociles à la voix des pasteurs, ils n'avaient coutume d'écouter que leur ferveur, quand il s'agissait de s'assembler dans le lieu saint; mais ils attendaient toujours le signal pour se retirer. C'est pour cela que l'Eglise établit l'usage de les renvoyer par ces paroles : *Ite, missa est*, allez, vous pouvez vous en aller.

Ne pourrais-je pas prendre occasion de cette remarque, pour m'élever contre l'indécente négligence de tant de chrétiens qui n'arrivent dans l'église que longtemps après que la sainte Messe est commencée? Je ne suis pas moins scandalisé de l'irréligieuse précipitation de ceux qui attendent à peine la bénédiction du prêtre, pour sortir de l'église, et ne satisfont à la plus douce, à la plus consolante obligation, que comme on acquitte la dette la plus onéreuse et la plus pénible. Ah! M. C. F.; ne les imitez pas : soyez toujours des premiers à vous rendre au saint sacrifice, et des derniers à vous retirer.

Bonnardel, Inst. fam., t. 5, p. 426.

Célébration.

— En second lieu, il est nécessaire d'apporter à la célébration de la Messe le respect et la dévotion... Mais, ô Dieu, il faudrait verser des larmes de sang, en parlant de la manière dont la plupart des prêtres disent la Messe. C'est une compassion, pour ne pas dire pis, de voir le mépris que montrent pour Jésus-Christ bien des prêtres et des religieux.... paroles mutilées, génuflexions qui semblent plutôt des actes de mépris que de respect; bénédictions qui ne ressemblent à rien; on se meut à l'autel, et on se tourne de manière à provoquer le rire, compliquant les paroles avec les cérémonies, anticipant sur le moment fixé par les rubriques...

Comment plusieurs prêtres disent-ils la messe? Comme si l'église allait tomber, et qu'ils n'eusent pas le temps de finir. Tel aura passé deux heures à causer inutilement ou à s'entretenir d'affaires du monde, qui ne mettra de la précipitation qu'à dire la messe. De la même manière qu'ils l'ont commencée, ils continuent à consacrer, à prendre en mains Jésus-Christ, à communier avec aussi peu de respect que s'il s'agissait d'un morceau de pain. Il faudrait que quelqu'un s'approchât toujours pour leur dire ce que le P. Avila disait à un prêtre qui célébrait peu décemment : Par charité, traitez-le mieux, car il est fils d'un père respectable.

Sainte Thérèse disait : *Je donnerais ma vie pour une cérémonie de l'Eglise.* Et le prêtre n'en fait aucun cas... On ne peut excuser de péché mortel celui qui dit la messe en moins d'un quart d'heure; et cela pour deux raisons : la première, à cause de l'irrévérence que l'on

commet envers le sacrifice par une messe aussi courte; la seconde, à cause du scandale que l'on donne au peuple.

. . . Une messe dite avec piété inspire le respect à tous ceux qui l'entendent; au contraire, une messe indévote fait perdre la dévotion et même la foi aux assistants. Il y avait à Rome un hérétique résolu d'abjurer, qui, ayant assisté à une messe mal célébrée, déclara au pape qu'il changeait de résolution, persuadé que ni les prêtres ni le pape lui-même ne croyaient véritablement à l'Eglise catholique. Car, disait-il, si j'étais pape, et si je savais qu'il y eût un prêtre qui dît la messe avec tant d'irrévérence, je le ferais brûler vif; et comme je vois qu'il y a des prêtres qui célèbrent de cette manière, et ne sont pas punis, je me persuade que le pape lui-même ne croit pas; et il se retira ne voulant plus abjurer.

. . . Et nous, prêtres mes frères, si, par le passé, nous avons célébré ce grand sacrifice avec peu de piété et de respect, changeons de conduite; considérons, quand nous nous préparons à dire la messe, quelle action nous allons faire : c'est l'action la plus auguste et la plus sainte que puisse faire un homme. Quel bien procure une messe dite avec dévotion, et pour celui qui la dit et pour celui qui l'entend! Pour celui qui la dit, écoutons le disciple (Serm. 48.) : *Oratio citius exauditur in Ecclesia in præsentia sacerdotis celebrantis.* Or, si la prière d'un séculier est plus promptement exaucée, parce qu'elle est faite en présence du prêtre qui célèbre, combien plus le sera la prière du prêtre lui-même qui célèbre avec dévotion? Celui qui célèbre chaque jour avec quelque piété recevra toujours de Dieu de nouvelles lumières et de nouvelles forces. Jésus-Christ l'instruira toujours plus, le consolera, l'animera et lui accordera les grâces qu'il désire. Surtout après la consécration, que le prêtre soit sûr qu'il obtiendra de Jésus-Christ toutes les grâces qu'il demandera. Le vénérable P. D. Antoine de Colellis, prêtre fervent, disait : *Quand je célèbre, et que je tiens Jésus-Christ en mes mains, j'en obtiens tout ce que je veux.* Cela s'applique à celui qui dit la messe et à celui qui l'entend. On lit dans la vie de saint Pierre d'Alcantara que ses messes pieusement célébrées produisaient plus de fruit que les sermons des prédicateurs de toute sa province... L'extérieur du célébrant, dit saint Bonaventure, démontre ses dispositions intérieures : *Intrinsecos motus gestus exterior attestatur.*

S. Liguori, Rec. de tex., t. 2, p. 22.

Offrande et prière à Dieu.

Seigneur, je vous offre sur votre autel de propitiation toutes les fautes et tous les crimes que j'ai commis devant vous et devant vos saints anges, depuis le jour où j'ai pu commencer à pécher jusqu'à ce moment! daignez les brûler, les consumer tous par le feu de votre charité et en effacer toutes les taches; purifiez ma conscience de toute souillure, rendez-moi votre grâce que j'ai perdue en vous offensant; couvrez-moi entièrement de votre pardon, et recevez-moi, dans votre miséricorde, au baiser de paix.

. . . Je vous offre encore tous les pieux désirs des âmes saintes, les besoins de mes parents, de mes amis, de mes frères, de mes sœurs, de tous ceux qui me sont chers, de tous ceux qui ont fait à moi ou à d'autres quelque bien pour l'amour de vous; et de ceux qui ont désiré et demandé que j'offrisse des prières et le saint sacrifice pour eux et pour les leurs, soit qu'ils vivent encore en la chair, ou qu'ils soient sortis de ce monde.

Imit. de J.-C., liv. 4, ch. 9.

Action de grâces.

Troisièmement, après la célébration, il est nécessaire de rendre grâces; et l'action de grâces ne doit se terminer qu'avec la journée. Mais quelle misère, quel désordre de voir tant de prêtres, après quelque courte prière faite dans la sacristie, sans attention, sans dévotion, se mettre aussitôt à discourir de choses inutiles, ou d'affaires du monde, sortir promptement de l'église, et porter Jésus-Christ dans la rue! Il faudrait toujours en agir avec eux comme le vénérable P. Avila avec un prêtre qu'il vit sortir de l'église aussitôt après avoir célébré : il le fit accompagner par deux clercs tenant des flambeaux allumés, et quand le prêtre leur en demanda la raison, ils lui répondirent : Nous allons accompagner le saint sacrement que vous portez dans votre poitrine.

. . . Les docteurs Suarez, Gonet et plusieurs autres, disent qu'après la communion l'âme reçoit d'autant plus de fruit, qu'elle se dispose avec plus de ferveur par des actes de dévotion, pendant le temps que durent les espèces consacrées; parce que ce sacrement, ayant été institué sous la forme d'une nourriture, dit le concile de Florence, comme une nourriture matérielle nourrit le corps à proportion du temps qu'elle y demeure, ainsi la nourriture céleste procure à l'âme d'autant plus de grâce, qu'elle demeure plus longtemps dans le corps, toutes les fois que la disposition de celui qui communie augmente.

Entretenons-nous donc après la messe du moins une demi-heure avec Jésus-Christ, du moins un quart d'heure; mais, hélas! un quart d'heure, c'est trop peu. Nous devons considérer que le prêtre, du jour qu'il a reçu l'ordination, n'appartient plus à lui-même, il appartient à Dieu. Saint Ambroise dit : *Verus minister altaris Deo, non sibi natus est.*

S. Liguori, Rec. de tex., t. 2, p. 37.

Même sujet.

Filii hujus sæculi, cum a Rege aut Potente visitantur, detinent eum, ne subito discedat ab eis; salutant, gratulantur, offerunt, rogant,

petunt, gaudentes se posse ore ad os cum Principe loqui, dilectionem ostendere, necessitates aperire : et illi quidem, ut mortalem Principem honorent, et corruptibilem mercedem accipiant.

Memor. vitæ sac., p. 87.

MESSE SACRILÉGE.

Elle est le plus grand déshonneur à Dieu.

S'il arrive qu'un prêtre célèbre la messe en état de péché mortel, ce prêtre porte-il honneur à Dieu ? Il lui porte le plus grand déshonneur qu'il soit en son pouvoir de lui porter ; il lui témoigne du mépris en sa propre personne, et semble s'efforcer de souiller l'agneau immaculé lui-même qu'il offre sous les espèces du pain... Dieu ne peut élever un homme plus haut qu'en lui conférant la dignité sacerdotale. Quelle multiplicité de choix le Seigneur a dû faire pour former un prêtre ! Il l'a d'abord choisi parmi la foule innombrable de créatures possibles. Il l'a ensuite séparé de tant de milliers de païens et d'hérétiques, enfin de tant de fidèles laïques. Et à cet homme, quel pouvoir lui a-t-il donné? Si Dieu eût accordé à un seul homme le pouvoir de faire descendre du ciel à sa voix son propre fils, de quelle reconnaissance cet homme ne devrait-il pas être pénétré? Or ce pouvoir, il l'a attribué à tous les prêtres : *De stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus populi sui* (Ps. 112. 7.). Qu'importe qu'il l'ait concédé à plusieurs? Le nombre des prêtres ne diminue pas leur dignité et leurs obligations.

S. Liguori, Rec de text, t. 2, p. 177.

Le prêtre sacrilége commet, en célébrant, quatre péchés mortels.

Les Juifs, dit Tertullien, ne portèrent les mains sur J.-C. qu'une seule fois, et les prêtres osent renouveler fréquemment cette injure : *Semel Judæi Christo manus intulerunt, isti quotidiè manus lacessunt; oh! manus præcidendæ* (Tert. de Joël. c. 7.)! Et remarquons, ainsi que nous l'enseignent les docteurs, que le prêtre sacrilége commet, en célébrant, quatre péchés mortels ; 1° il consacre en état de péché, 2° il communie en état de péché, 3° il administre le sacrement en état de péché, 4° enfin il administre le sacrement à un pécheur indigne de le recevoir, et c'est lui-même.

Id. ibid., p. 185.

Il est plus impie que les Juifs et pire que Judas.

. . . Mais que peut-il arriver de plus malheureux à un prêtre, que de changer son salut en damnation, le sacrifice en sacrilége, et la vie en mort ? Les Juifs furent impies, dit Pierre de Blois, ils firent couler le sang du cœur du Sauveur ; le prêtre qui tire son sang du calice et le maltraite est bien plus impie. Id. ibid. p. 188. — Oui, dit saint Bernard, ces prêtres sont pires que Judas, car Judas livra le Sauveur aux Juifs, et ils le livrent aux démons, en le plaçant dans un lieu soumis à leur puissance, dans le sein d'un prêtre sacrilége. (Serm. 55. art. 1. cap. 3.).

Id. ibid., p. 190.

MICHEL ARCHANGE (S.).

Premier humble.

Saint Michel Archange a été le premier des humbles, comme Lucifer le premier des superbes.

Le liv. d'or ou l'hum. en prat., p. 79.

MIRACLES.

Réponses aux objections : 1° La fausseté de ces sortes de récits.

L'incrédule n'entreprend pas d'en montrer la fausseté, il n'y réussirait pas ; mais il dit : « Toutes les religions se vantent d'avoir des miracles ; on met sur le papier tout ce que l'on veut. » On répond qu'il n'y a aucune autre religion que la chrétienne qui se vante de s'être établie, et d'avoir attiré à soi des peuples nombreux par la grandeur, la multitude et l'évidence de ses miracles. Si, dans l'histoire des autres, il se trouve quelques faits prodigieux, on dit, sans les examiner ici, que ces faits n'ont point établi ces religions, n'ont engagé aucun peuple à embrasser ces religions, et n'ont point été proposés comme un motif d'embrasser ces religions. Il n'y a que la religion chrétienne qui a proposé ses miracles comme un motif de croire, et qui se vante d'avoir converti à soi les peuples et les rois par la force de ses miracles. C'est un fait qu'on ne peut démentir. On met sur le papier tout ce que l'on veut. Si on met sur le papier des faits publics que personne n'a vus, des faits miraculeux dont la fausseté est connue de tout le monde, on se fait moquer de soi, et on se rend méprisable. Or, le monde ne s'est pas moqué des faits miraculeux du christianisme, il ne les a pas méprisés, il les a crus, puisqu'il s'est fait chrétien : donc ces faits sont véritables. Le moyen de prouver une religion par des miracles est dangereux, mais il est invincible. Si les miracles sont vrais, il établit tout ; mais s'ils sont faux, ce moyen, en s'écroulant, renverse tout, et voilà pourquoi la seule religion chrétienne a osé s'appuyer sur les miracles, et les porter en preuve.

2° L'impossibilité de croire sans voir les miracles.

L'incrédule dit : Si j'avais vu les miracles qu'on raconte, je croirais ; mais je ne peux pas croire sans les voir. Je vous prends par vous-même, ô incrédule. Vous dites que vous ne pouvez croire sans voir les miracles : le monde qui a cru les a donc vus ? Si les premiers chrétiens n'avaient pas vu les miracles, ils n'auraient pu croire, pas plus que vous, et même beaucoup moins que vous ; car on ne pouvait pas leur dire, comme à vous, qu'il y avait eu des miracles avant eux qui prouvaient la vérité de la religion chrétienne. S'ils n'avaient pas vu la vérité des miracles que l'on

raconte, ils en auraient vu la fausseté, et ils n'auraient pas embrassé une religion qu'ils auraient vu n'être fondée que sur le mensonge, et non-seulement sur le mensonge, mais encore sur la fourberie, l'imposture et l'impiété. Bien loin d'embrasser une telle religion, ils l'auraient eue en horreur et en exécration. Or ils l'ont embrassée, respectée, aimée jusqu'à mourir pour elle. Ils avaient donc vu les miracles qu'on raconte, et s'ils les ont vus, ces miracles ont été faits, et la preuve qu'on en tirait alors en faveur du christianisme subsiste encore, et subsistera éternellement. Si vous ne pouvez croire sans voir des miracles, vous qui êtes né au milieu du christianisme et de parents chrétiens, vous qui pouvez vivre tranquille et avec honneur dans la profession du christianisme, vous qui n'avez professé aucune autre religion dont vous ayez l'attachement à détruire et les préjugés à combattre, comment voulez-vous que les premiers chrétiens, qui étaient dans une position toute contraire, aient pu croire, s'ils n'ont pas vu les miracles que l'on dit avoir été faits? Le monde est chrétien; il ne l'a pas toujours été, il l'est devenu, il a cru les miracles que l'histoire sainte rapporte. Si l'on peut avec cela supposer que ces miracles sont faux, on peut supposer qu'il y a eu un siècle où les hommes n'avaient ni yeux pour voir, ni langue pour parler, ni oreilles pour entendre, ni discernement pour juger. Une religion qui se fonde sur les miracles, et qui n'en a point, ne saurait être crue. La religion chrétienne se fonde sur les miracles, et elle est crue : donc elle en a.

3° La crédulité et l'imbécillité des siècles passés.

Ce mot est bientôt dit, mais trois cents ans de persécutions sanglantes ne prouvent pas un excès de crédulité : mais les apologies qui nous restent des premiers chrétiens, les ouvrages des Pères de l'Eglise, les livres eux-mêmes de l'Ecriture sainte ne seront jamais une preuve d'imbécillité. Pour peu qu'on connaisse l'homme, on le trouve en bien des choses d'une crédulité imbécile; mais c'est dans les choses conformes à ses préjugés, dans les choses qui flattent ses sens, ses passions, son orgueil, sa malignité, son intérêt, son plaisir, et c'est par là que toutes les fausses religions et l'incrédulité même se sont établies. Mais quand il s'agit de croire un Dieu d'une pureté et d'une sainteté infinie; quand il s'agit de retourner à lui par la pénitence, de pratiquer des devoirs aussi pénibles et aussi essentiels que ceux que l'Evangile impose; quand il s'agit de croire des mystères aussi incompréhensibles que ceux que la foi enseigne, alors on ne trouve dans le cœur de l'homme que dureté, indocilité et répugnance. Si vous ajoutez à cela la nouveauté apparente de la religion qu'on vous propose, les préjugés anciens de la religion que vous suiviez, et que tout le monde suit autour de vous; si vous ajoutez à cela l'infamie, la perte des biens, les tourments et la mort, à quoi vous expose la profession de cette nouvelle religion, nous dirons qu'il n'y a ni incrédulité ni imbécillité capable de vous la faire embrasser. Non, non, si le Seigneur Jésus n'avait pas exécuté ses promesses, s'il n'eût pas coopéré par sa grâce au zèle de ses apôtres, et s'il n'eût pas confirmé leur prédication par toute sorte de miracles, le monde serait encore païen et idolâtre; mais par la toute-puissance de Jésus, il est chrétien.

Prière. Oui, ô Jésus, à vous seul en soit la gloire, et qu'à tous ceux qui croient en vous soient donnés le royaume, le salut et la bénédiction éternelle. Ainsi soit-il.

Duquesne, L'Evang. méd., t. 4, p. 446.

4° Le temps des miracles est passé.

Ne dites pas : Le temps des miracles est passé; nous n'avons plus de héros, de thaumaturges, de martyrs!

Le temps des miracles est passé! mais il n'y a pas de jour où le miracle des miracles ne s'accomplisse sur quatre à cinq cent mille autels; pas de jour où des milliers de guérisons, de résurrections cent fois plus miraculeuses que celles des corps, ne commencent au confessionnal, ne se consomment au banquet sacré.

5° Nous n'avons plus de héros, de thaumaturges.

Nous n'avons plus de héros, de thaumaturges! Mais le créateur de tous les héros, le thaumaturge par excellence, le *Dieu des vertus*, n'est-il pas toujours vivant, agissant au milieu de nous? Plus de héros! Regardez nos missionnaires en pays infidèles : que leur manque-t-il pour être des héros dignes des plus beaux siècles? Et ceux qui les ont formés, favorisés dans leur sublime vocation; ceux qui les soutiennent de leurs prières, de leurs aumônes; qui leur envoient le pain et le vêtement, ne participent-ils pas à leur héroïsme? Et ceux qui, ne pouvant les suivre, font tout pour ranimer en Europe l'esprit de foi et de charité, qui enfante les missionnaires, ne sont-ils pas aussi des héros devant Dieu?

6° Nous n'avons plus de martyrs.

Nous n'avons plus de martyrs! Sans parler de nos missionnaires, tous martyrs plus ou moins rapidement consumés par le feu de la persécution ou de la charité, soyez au moins aussi justes que les gens du monde qui vous montrent un de vos illustres martyrs : Denis-Auguste Affre! S'ils ne nomment que celui-là, vous pouvez, vous enfants de la lumière, en trouver des milliers dans ces vénérables pontifes et prêtres qui se consument de travaux pour réprimer les passions haineuses qui élèvent les barricades, arment les frères contre les frères! C'est en se dévouant à ce martyre obscur et quotidien du bon évêque et du bon prêtre; c'est par un travail de trente ans à la contre-mine des barricades, que le saint archevêque s'est préparé à recevoir publique-

ment la palme des martyrs dans un dernier effort pour démolir des barricades élevées par l'esprit anti-chrétien.

Martinet, L'Emman., p. 81.

Miracles journaliers. Manque de reconnaissance.

Mes frères, nous désirons quelquefois de voir des miracles ; et qu'est-ce donc que nous voyons chaque jour, dites-moi : arrêter le soleil dans sa course, comme fit autrefois Josué, est-ce un miracle plus grand que de conserver à cet astre sa lumière, sa chaleur, son mouvement, sans que cette lumière s'obscurcisse, sans que cette chaleur diminue, sans que ce mouvement se dérange d'une seule ligne? Nourrir cinq mille hommes avec cinq pains, comme fit Jésus-Christ : est-ce un plus grand miracle, que de tirer chaque année, d'une terre stérile par elle-même, de quoi nourrir tant de millions d'hommes et d'animaux qui l'habitent? Changer l'eau en vin, comme fit Notre-Seigneur aux noces de Cana, est-ce un plus grand miracle que d'attacher sur les ceps de nos vignes ces belles grappes qui nous donnent le vin? Aveugles que nous sommes! Ces merveilles sont sans cesse sous nos yeux, dans nos mains, dans notre bouche, nous les convertissons à tous nos usages, et nous n'y voyons rien qui réveille notre attention! Et dans tous ces miracles de votre providence, ô mon Dieu! l'homme n'admire ordinairement que son ouvrage! Il visite ses fonds; il considère ses biens avec une secrète complaisance, et il ne pense pas à lever ses regards vers le Seigneur du ciel qui les lui donne! il ne songe pas à remercier la main paternelle de qui il les tient! il ne découvre pas dans tout cela cette providence, qui seule couvre la terre de tant de richesses; qui seule donne à l'esprit de l'homme l'industrie, à ses doigts l'adresse, à son corps le mouvement et la force.

Je me trompe, M. F., il y en a qui la connaissent ; mais c'est pour s'en plaindre, lorsque tout ne va pas à leur gré. Celui dont le travail, dont le commerce et les terres rapportent beaucoup, ne pense guère que c'est à la Providence qu'il doit tout cela ; il ne la remercie jamais. Et lorsque ses affaires ne réussissent pas, s'il lui arrive quelque perte, si l'année est mauvaise, il se plaint, il murmure : que dis-je? le plus souvent on n'emploie les biens de la Providence qu'à l'offenser. L'ivrogne abuse du vin ; les libertins, de la santé ; les gens aisés, de leurs richesses ; celui qui a le plus de bien, est ordinairement celui qui sert Dieu le plus mal, et qui l'offense davantage! O ingratitude! dans le temps où la Providence nous invite à recueillir les biens qu'elle nous donne; dans le temps des récoltes, où nous devrions témoigner à Dieu notre reconnaissance, n'est-ce pas au contraire le temps où il est le plus mal servi, et le plus offensé? Car alors, on travaille sans nécessité et sans permission, les saints jours de fêtes et de dimanches; on fait des tromperies et des fraudes dans les partages; on s'échappe en jurements, en paroles obscènes. On se permet des libertés qui font rougir; on se querelle; en un mot, dans le temps des foins, des moissons, des vendanges, on commet plus de péchés que dans tout le cours de l'année. Mon Dieu! comment après cela pouvez-vous nous donner encore vos biens? et faut-il s'étonner, M. F., si les fléaux nous enlèvent de temps en temps nos récoltes? Insensés que vous êtes! le souffle de la colère de Dieu, peut perdre en un instant tous les fruits qui couvrent la terre. Vous n'avez qu'à le vouloir, Seigneur, et aussitôt tout sera ravagé, désolé, perdu. Vous le savez, M. F., vous le craignez : ah! c'est là votre plus grande inquiétude ; et au lieu de vous rendre Dieu favorable, par une vie chrétienne, vous le forcez par vos crimes à vous punir! quelle inconséquence! quel aveuglement!

Puisse cette réflexion vous engager, M. F., à recueillir les biens de la terre dans des sentiments de piété et de reconnaissance envers Dieu qui vous les donne, et à ne vous en servir que pour sa gloire, et pour votre salut! Alors, M. C. F., soyez assurés que non-seulement Dieu vous comblera des biens de la terre, mais qu'il vous rassasiera encore des biens de l'éternité, dans le ciel.

Bonnardel, inst fam., t. 2, p. 130.

Pourquoi ils ne nous touchent plus.

« Dieu, dit saint Augustin, est invisible à nos yeux, et à force de voir des miracles continuels par lesquels il gouverne le monde et conserve ses créatures, nous n'en sommes plus touchés : à peine se trouve-t-il quelques méditatifs qui fassent attention aux merveilles de la végétation et de la reproduction des plantes. Il a donc fallu que Dieu, par un trait de miséricorde, se réservât certaines œuvres singulières, inusitées et contraires au cours ordinaire de la nature pour réveiller l'attention des hommes, quand il le juge à propos, et leur faire entendre sa voix. C'est un plus grand miracle d'entretenir l'ordre et la vie dans l'univers entier, que de rassasier cinq mille hommes avec cinq pains : nous ne sommes point étonnés du premier, parce qu'il est continuel; nous admirons le second, non pas parce qu'il est plus grand, mais parce qu'il est plus rare (S. Aug. Tract. 24 in Joan, nº 1.).

Bergier, Tr. hist et dog. de la vr. relig., t. 4, p. 167.

Les miracles autrefois nécessaires, plus aujourd'hui.

Les miracles, dit saint Grégoire, étaient nécessaires lorsqu'il était question d'établir la religion, parce qu'ils en confirmaient la vérité, et montraient aux hommes qu'elle ne pouvait être que l'ouvrage de Dieu, qui seul peut commander à la nature, et en suspendre le cours; mais à présent, ils ne le sont plus; et voici la comparaison dont ce saint docteur s'est servi pour nous faire sentir cette vérité : Quand nous plantons un jeune arbre, dit-il, nous

l'arrosons exactement jusqu'à ce qu'il ait pris racine; mais qnand il est bien enraciné, nous cessons de l'arroser, parce qu'il n'en a plus besoin pour croître et pour fructifier. Or il en est ainsi de la foi : elle avait besoin du secours des miracles pour s'établir dans le monde ; mais depuis qu'elle s'y est établie, ce secours est devenu inutile, parce que son établissement est un miracle toujours subsistant, et prouve évidemment qu'il n'y a que Dieu qui ait pu en être l'auteur.

Année Liturg. t. 4, p. 105.

Angleterre, pays des miracles. Prions pour elle.

. . . Vous qui déplorez l'absence des miracles et des thaumaturges, unissez-vous donc pour la prière, et les miracles arriveront, et devenus vous-mêmes des thaumaturges, vous aurez de plus le bonheur de l'ignorer.

Nous avons parlé de l'Angleterre, n'est-elle pas en ce moment le pays des miracles ? Depuis quelques années on s'est associé pour demander son retour ; et les conversions les plus inespérées ne se multiplient-elles pas d'une manière inouïe dans l'histoire de l'Eglise?

— Oui, beaucoup d'Anglais reviennent, même parmi les ministres; mais qui nous ramènera l'Angleterre ?

— Vous peut-être, si vous voulez donner plus de force à vos prières, fatiguer le ciel de vos cris, ajouter à la masse de l'oraison de tous ce dernier grain qui fera pencher la balance.

Oui, catholiques, redoublons nos suffrages devant Dieu; que le nombre et le poids en aillent toujours croissant, et il est impossible que l'Angleterre n'arrive pas. Dans les conseils divins, quel sera le vote qui déterminera la victoire? Probablement celui d'une âme simple et aimante, d'un obscur villageois, d'une mère de famille, d'une religieuse, d'une servante, qui, dans une communion fervente, le cœur collé au cœur de Jésus-Christ, ou dans une visite à la Mère pleine de grâces, aura par ses saintes importunités obtenu cette réponse : soit ! je t'accorde le retour de ce dernier appui de l'hérésie !

Quand ce triomphe, gage du triomphe universel, nous transportera d'une indicible allégresse, nous croirons pouvoir désigner les héros, les grands négociateurs, controversistes et écrivains, auxquels, après Dieu, on en sera redevable. Mais, au jour des manifestations, le grand juge, faisant la part de chacun, dira : Voila le héros des héros, à lui la première couronne! Et de tous les rangs s'élèvera un cantique à sa louange.

Mermet, l'Emman., p. 98.

MIROIR.

Conseil de Socrate.

En vous regardant au miroir, suivez ce sage conseil de Socrate, qui sera utile même à une chrétienne vertueuse. En vous regardant, dit-il, si vous vous trouvez belle, dites-vous à vous-même: il faut que je cultive mon esprit, afin que la beauté de mon âme ne soit pas inférieure à celle de mon corps. Mais si vous vous trouvez quelque difformité, dites avec courage : il faut redoubler de soins pour orner l'intérieur, afin que la beauté plus éclatante de l'âme supplée à celle du corps.

Quadrupani, Dir. pour ras. dans leurs dou. les âm. tim., p. 107.

Avis qu'il donne.

Cette idole de chair que vous ornez avec tant de complaisance, sera tout à coup renversée; elle fourmillera de vers. La pourriture et les vers succèderont à vos parures et à vos vanités. Votre miroir ne vous dit rien de tout cela; je me trompe; il n'est pas de jour qu'il ne vous en parle. Les efforts que vous faites pour retenir cette figure qui passe, ne vous disent-ils pas qu'elle passe ?

Bonnardel, Inst. fam., t. 6, p. 44.

MISÉRICORDE DE DIEU.

Il appelle les pécheurs à la pénitence.

Quand Adam se révolta contre lui, et voulut se soustraire à ses regards, le Seigneur n'alla-t-il pas le chercher comme s'il l'eût perdu ? Ne l'appela-t-il pas comme en pleurant : Adam, où êtes-vous (Gen. 3. 10.)? Ce sont, dit un auteur, les paroles d'un père qui est sur les traces de son fils qu'il a perdu. Dieu n'a-t-il pas fait souvent la même chose avec vous, mon frère? Vous l'avez fui et il vous rappelait, tantôt par de saintes inspirations, tantôt par la voix des remords, aujourd'hui par une instruction, demain par des épreuves, une autre fois par la mort de vos amis. Ne vous semble-t-il pas que le Seigneur parlait de vous, lorsqu'il disait : Mon fils, j'ai perdu presque la voix à force de crier pour vous rappeler (Ps. 63. 4.). Réfléchissez, ô pécheurs, dit sainte Thérèse, que celui qui vous adresse tant d'invitations est le Dieu qui doit un jour vous juger.

S. Liguori, Consid. sur les Max. étern., p. 181.

Envers les pécheurs pénitents.

Mais afin que personne ne se trompe, quand je parlerai de la miséricorde que Dieu exerce envers les pénitents, vous vous souviendrez qu'au jugement de Dieu ceux-là ne sont pas appelés pénitents qui, ayant péché toute l'année et tout le carême, font une pause à leurs déréglements dans la semaine sainte, se confessent et communient à Pâques, sans démordre d'un seul point de la pompe et du luxe de leurs habits, de la bonne chère dans leurs repas, des points d'honneur et de préséance, des passe-temps et des divertissements du monde. Ces gens-là ne sont pas appelés des pénitents, mais des moqueurs de Dieu, des sacrilèges et des profanateurs de sacrements ; de telles gens ne doivent point espérer de miséricorde, ils ne doivent attendre que vengeance et damnation

éternelle. Je ne parle point à eux, je parle aujourd'hui à un homme qui dit à son confesseur : Mon père, il est vrai que j'ai été un grand pécheur, mais il y a un mois, six semaines ou deux mois que je me prépare à cette confession ; je suis sorti de l'occasion du péché, j'ai rendu tout ce que j'avais d'autrui, je suis rentré en parfaite amitié avec tout le monde...; ordonnez-moi tout ce qu'il vous plaira ; que je m'abstienne de la communion jusqu'à ce qu'on voie un peu d'amendement en moi ; que je m'absente des compagnies et des récréations du monde; que je m'habille simplement comme les plus pauvres de ma qualité. C'est à cette âme que je parle aujourd'hui, et je lui montre qu'elle doit avoir une très-grande confiance en la miséricorde de Dieu.

Le Jeune, Serm., t. 6, p. 289.

Vaine espérance. Miséricorde jointe à la justice.

Vous espérez, dites-vous, en la miséricorde de Dieu qui est grande. Oui, elle est bien grande, elle est plus grande que vous ne dites, plus grande que vous ne pensez et que vous ne sauriez penser; mais elle n'est pas pour vous, ni pour vos semblables qui persévèrent en leurs péchés. Ne vous trompez pas au partage : Dieu a une miséricorde infinie, mais il a aussi une justice infinie; il a des faveurs et des rigueurs, il fait des promesses et il fait des menaces; sa miséricorde est pour les pécheurs pénitents, et sa justice pour les obstinés; ses faveurs sont pour les justes auxquels il est un père libéral, et ses rigueurs sont pour les vicieux auxquels il est un ennemi; ses promesses se font à ceux qui gardent ses commandements, ses menaces se font à ceux qui les violent. Pourquoi vous confiez-vous en la miséricorde qui reçoit amoureusement les vrais pénitents, et que vous n'appréhendez pas la justice qui punit infailliblement les impénitents? Pourquoi attendez-vous les faveurs qui sont le sort de Jacob, et pourquoi ne redoutez-vous pas les rigueurs qui sont le partage d'Esaü et de vos semblables? Pourquoi espérez-vous l'effet des promesses qui ne sont pas faites pour vous, et pourquoi ne craignez-vous pas les menaces qui vous sont faites?

La miséricorde de Dieu est grande, dites-vous? Oui, cela est indubitable; mais elle a bien laissé perdre la troisième partie des anges, et vous n'êtes qu'un homme... Elle a bien laissé perdre les villes, les provinces, les royaumes et les nations entières, par l'idolâtrie avant l'incarnation, par les hérésies depuis l'incarnation, et vous n'êtes qu'un particulier; tant il y a que nonobstant cette miséricorde en la race d'Adam de laquelle vous êtes issu, il y a plus de damnés que de sauvés, puisque le Fils de Dieu nous l'assure, disant que la voie de perdition est large, que plusieurs y entrent et la suivent : *Pauci electi*. Cette miséricorde de Dieu souffre bien que tant d'autres, qui vivent comme vous, soient damnés, pourquoi ne souffrira-t-elle pas que vous le soyez aussi, vous qui vivez comme eux? Dieu perdra-t-il sa béatitude, si vous n'êtes pas sauvé? fera-t-il de nouvelles lois et un Evangile extraordinaire pour vous? Avez-vous reçu de lui quelque bulle d'exemption, quelque privilége ou quelque prérogative, qui fasse, qu'étant atteint de péché comme les autres, vous ne soyez pas enveloppé en la même peine avec les autres ; qu'étant embarqué en même vaisseau vous ne couriez pas même risque?

. . . Vous vous flattez par la pensée de la miséricorde de Dieu, et vous ne voyez pas que vous êtes déjà entre les mains de sa justice épouvantable. N'est-ce pas une grande rigueur de sa vengeance sur vous, qu'il permette que vous tombiez en des péchés si grands et en si grand nombre comme vous le faites?...Ne peut-on pas dire de vous qu'il a répandu sa colère sur vous, puisqu'il permet que vous ajoutiez péché sur péché?

Id. ibid., p. 379.

— « On doit considérer, dit saint Cyprien, la miséricorde de Dieu ; mais il faut se souvenir aussi de sa justice... S'il y a un paradis, il y a aussi un enfer. »

Godescard., t. 13, p. 322.

La miséricorde de Dieu prouvée par le sang et les mérites de J.-C.

Si le salut de votre âme et le pardon de vos péchés ne dépendaient que de moi et de ma bonne volonté envers vous, n'auriez-vous pas une grande assurance et quasi une assurance certaine de la rémission de vos crimes? Et plût à Dieu qu'il ne tînt qu'à moi, certes ce serait bientôt fait. Si vous n'aviez un cœur de Pharaon, pauvre homme, s'il ne tenait qu'à moi d'effacer tous vos péchés, vous vous en tiendriez très-assuré; il ne dépend que de Jésus-Christ, et vous vous en défiez! Ai-je un grain d'affection pour vous, qui soit tant soit peu comparable à celle que Jésus-Christ vous porte? Ai-je jamais répandu une goutte de mon sang pour le salut de votre âme? Jésus a répandu tout le sien, il a langui trois heures, il a rendu son esprit avec une étrange agonie pour vous acquérir le pardon, sans doute donc qu'il vous le donnera s'il ne tient à vous, si vous ne l'obligez à vous réprouver par une effroyable obstination et une impénitence finale. Ou, si vous voulez, je vous prendrai d'un autre biais. Donnez-moi le plus grand pécheur qui soit au monde, si vous le connaissiez, quoique vous sussiez assurément que ses péchés seraient plus grands et en plus grand nombre que les vôtres, vous ne diriez pas pourtant : Voilà un réprouvé, certainement il sera damné, Dieu ne lui fera jamais miséricorde; au contraire, vous l'exhorteriez à résipiscence, vous l'assureriez de son salut, en cas qu'il fît pénitence, et la charité chrétienne vous y obligerait. Pesez encore cette raison : quand vos péchés seraient au même nombre que le sable de la mer, et aussi noirs que ceux de l'antechrist, si vous vous en

repentez et si vous persévérez jusqu'à la fin de votre vie dans un esprit de vraie contrition et de parfaite pénitence, Dieu promet de vous pardonner, et il vous commande, sous peine de damnation, d'espérer en sa miséricorde; donc en ce cas, il veut vous pardonner et vous faire miséricorde, autrement sa promesse serait fausse, et il vous obligerait à une vaine espérance. Or, son apôtre dit qu'il est impossible que Dieu mente, et son prophète appelle bienheureux tous ceux qui espèrent en lui.

Le Jeune, Serm., t. 6, p. 294.

Dans l'Eglise, il n'y a point d'hôpital d'incurables.

Omnipotenti medico nullus languor insanabilis occurrit, tantum curare te sine (S. Aug. in Ps. 102.). Il n'y a point d'hôpital pour les incurables dans l'Eglise, parce qu'il n'y a pas de maladie si désespérée et si invétérée que le médecin ne puisse aisément guérir, et qu'il n'ait quelquefois guérie; sa grâce est toute-puissante, ses remèdes souverains, son sang d'un prix infini, ses mérites inépuisables; permettez seulement qu'on vous panse, il ne demande que de la pratique.

Id. ibid., t. 10, p. 399.

Ne jamais désesperer.

. . . Si vous connaissiez combien grande, infinie est cette miséricorde divine, quand vous auriez un pied dans les enfers, vous ne laisseriez pas d'espérer en lui; quand un homme aurait commis tous les brigandages, assassinats, sacriléges, athéismes qui ont été jamais commis et qui peuvent se commettre, s'il en fait pénitence, tous ces crimes et un million d'autres, au regard de la miséricorde de Dieu, sont comme une paille dans un grand feu bien embrasé.

Dieu exerce sa justice, en faisant miséricorde.

Vous direz peut-être que Dieu est juste aussi bien que miséricordieux; vous dites vrai; mais il faut ajouter qu'il exerce sa justice, en nous faisant miséricorde; il rend ce qu'il doit quand il nous pardonne; ce qu'il doit, dis-je, non à la créature, mais à lui-même; non à notre pénitence, mais à sa clémence; non à nos mérites, mais à ses promesses; non à nos actions, mais à ses paroles.

Sa vérité y est engagée, il l'a dit, il l'a promis, il a assuré avec serment qu'il nous pardonnerait, si nous faisions pénitence; quelle apparence qu'il s'en dédise! *Vivo, inquit Dominus, et pœnitentiam malo quam mortem,... O nos beatos, quorum causa Deus jurat! ô miserrimos, si nec juranti Domino credimus* (Tertul. de pœnit. cap. 4. 5. — Ezech. 33. 11.)!

Id. ibid., p. 400.

Obligation d'espérer le pardon.

Il y a plus, il ne vous invite pas seulement par ses promesses, il vous y oblige aussi par son commandement, quelque grand pécheur que vous ayez été; quand vous auriez été plus dissolu que Sardanapale, plus meurtrier que Caïn, plus traître que Judas, plus contraire à Jésus que l'antechrist, et plus sorcier que le démon, Dieu vous commande de faire pénitence et d'espérer en lui, tant que vous avez l'âme dans le corps; et quand vous n'auriez jamais commis d'autre péché, si vous ne faites pénitence, en espérant en lui, il vous damnera éternellement, puisqu'il vous commande, sous peine de péché mortel, d'espérer qu'il vous pardonnera, quelques grands péchés que vous ayez faits; sans doute qu'il a la volonté de vous pardonner. Autrement, comme dit saint Thomas, son commandement serait une tromperie, et il a une si bonne volonté de vous pardonner, que la plus grande offense que vous lui puissiez faire, c'est de vous défier de sa miséricorde; cela est vrai: Caïn n'offensa point tant Dieu en assassinant son frère innocent, Judas en trahissant son maître,... comme en désespérant, parce que le désespoir et l'impénitence finale sont opposés à la bonté de Dieu, dont il se pique avec plus de jalousie; c'est un péché contre le Saint-Esprit; c'est le seul crime qui ne se remet jamais, ni en ce monde, ni en l'autre.

Id. ibid., t. 10, p. 401.

Abus de la miséricorde. Le démon aveugle les pecheurs de deux manières, par le desespoir et la presomption.

Le démon, dit saint Augustin, aveugle les hommes de deux manières, d'abord, en les poussant au désespoir, ensuite, en les excitant à une espérance présomptueuse. Le péché une fois commis, il les porte à désespérer, en leur montrant la sévérité des jugements de Dieu. C'est pourquoi ce grand docteur donne à chacun de nous cet avis: *Après le péché, dit-il, espérez en la miséricorde de Dieu; avant le péché, craignez sa justice.* En effet, celui-là est indigne de la miséricorde, qui en abuse pour offenser le Seigneur. Elle est pour quiconque craint Dieu, mais non pour celui qui s'en fait un moyen de rejeter cette crainte salutaire. Quand on offense la justice, on peut recourir à la miséricorde; mais celui qui offense la miséricorde même, quelle ressource lui restera-t-il?

S. Liguori. Consid. sur les Max. étern., p. 188.

Dieu est fidele dans ses promesses et dans ses menaces.

Saint Augustin dit que, de même que Dieu ne ment pas dans ses promesses, il ne ment pas, non plus, dans ses menaces.

Exemples. Dieu ne supporte pas toujours.

. . . Le roi Manassès fut pécheur, ensuite il se convertit, et Dieu lui pardonna. Ammon son fils, voyant la facilité avec laquelle son père avait obtenu grâce, s'abandonna au mal, avec l'espoir d'être aussi pardonné; mais il n'y

eut point de miséricorde pour lui. C'est aussi pour cela, selon saint Jean Chrysostôme, que Judas se perdit, parce qu'il se fiait sur la bonté de Jésus-Christ. Enfin Dieu supporte, mais il ne supporte pas toujours. S'il tolérait toujours le pécheur, il en résulterait qu'il n'y aurait personne de damné; mais le sentiment le plus commun est que la majeure partie même des chrétiens (je parle des adultes), aboutit à la damnation. *Qu'elle est large la porte de la mort éternelle! Qu'il est spacieux le chemin qui conduit à la perdition! Et combien il y en a qui le prennent* (Matth. 7. 23.)!

Id. ibid., p. 190.

Exemple.

Nous lisons dans la vie du père Louis Lanoue, le fait suivant. Il y avait à Palerme deux amis. Un jour étant à la promenade ensemble, l'un d'eux, appelé César, comédien de profession, dit à son compagnon qu'il voyait tout pensif : y a-t-il longtemps que tu n'es pas allé te confesser, n'est-ce pas la raison pour laquelle tu me parais si rêveur? Ecoute, lui répondit-il, une fois le père Lanoue me dit que Dieu me donnait encore douze ans à vivre, et que si je ne me corrigeais dans cet intervalle, je mourrais malheureusement. J'ai beaucoup voyagé dans les différentes parties du monde, j'ai fait des maladies, une surtout, qui m'a mené aux portes du tombeau, cependant nous sommes dans le mois qui doit compléter les douze ans dont il m'a parlé, et je me porte mieux qu'à toute autre époque de ma vie. Là-dessus l'autre l'invita à se trouver, le samedi suivant, à la représentation d'une nouvelle comédie dont il était l'auteur. Qu'en arriva-t-il? Ce jour-là, vingt-quatre novembre de l'année 1668, il se rendit au théâtre, où il fut frappé subitement d'une attaque de goutte, et expira dans les bras d'une comédienne.

Id. ibid., p. 196.

Faux prétextes que le démon inspire aux pécheurs : Dieu est miséricordieux.

Dieu est miséricordieux, dites-vous; prétexte commun aux pécheurs et qui en a damné un grand nombre. Un savant auteur assure, dans ses écrits, que la miséricorde du Seigneur en a plus précipité en enfer que sa justice. Ces malheureux, en effet, avec la confiance téméraire qu'ils y attachent, se laissent aller constamment au mal et c'est ainsi qu'ils se perdent. Dieu est miséricordieux, sans doute. Mais, néanmoins, combien, tous les jours, n'en fait-il pas descendre en enfer? Il est miséricordieux, mais aussi il est juste; il est obligé, en conséquence, de punir ceux qui l'offensent. Il use de miséricorde, mais en faveur de qui? En faveur de celui qui le craint (Ps. 102. 11. 13.). Quant à celui qui se moque de sa miséricorde et qui en abuse, il lui fait ressentir les rigueurs de sa justice. Dieu pardonne bien les fautes commises, mais il ne peut pardonner la volonté de pécher. Saint Augustin dit que quiconque fait le mal, dans l'espoir de se repentir ensuite, n'est point un pénitent, mais un moquenr, et l'Apôtre nous avertit qu'on ne se moque pas impunément de Dieu (Gal. 6. 7.). Ce serait, cependant, tomber dans cet excès, que de l'offenser, quand il nous plaît, autant qu'il nous plaît, et de prétendre ensuite arriver au ciel.

Id. ibid., p. 261.

Je suis jeune.

Je suis jeune, dites-vous encore, Dieu a pitié de la jeunesse; plus tard, je me donnerai à lui. Vous êtes jeune? Mais ignorez-vous que Dieu compte les fautes et non les années? Vous êtes jeune! mais combien de péchés n'avez-vous pas déjà commis! Une foule de vieillards n'ont pas fait la dixième partie des fautes dont vous êtes coupable. Ne savez-vous pas que le Seigneur a fixé la quantité et la mesure des péchés qu'il veut pardonner à chacun? Il attend patiemment, dit l'Ecriture, jusqu'au jour du jugement, afin de punir les coupables, lorsqu'ils auront comblé la mesure de leurs crimes (2. lib. Mac. 6. 14.). Oui, il use de patience, il attend jusqu'à un certain terme; quand le nombre des fautes qu'il était résolu de pardonner est dépassé, il ne fait plus grâce, mais il se venge, en frappant subitement du coup de la mort le prévaricateur, dans l'état de réprobation où il se trouve.

Id. ibid., p. 264.

Je suis trop grand pécheur.

N'avez-vous pas bonne grâce de dire quelquefois : Je suis trop imparfait, trop grand pécheur et trop chargé d'iniquités; je n'oserais m'adresser à Dieu pour lui demander miséricorde. Ce qui vous rebute, c'est ce qui devrait vous animer; c'est comme si vous disiez : Je suis bien pauvre, donc je ne dois pas demander l'aumône; je suis bien blessé, donc je ne dois pas aller au chirurgien; je suis bien altéré, donc je ne dois pas aller à la fontaine : quelle conséquence serait-ce? Vous êtes grand pécheur, c'est ce qui vous doit donner plus de confiance de recourir à Dieu et de lui demander miséricorde.

Le Jeune, Serm. t. 4, p. 516.

MISSIONS OU RETRAITES.

Leurs fruits.

Oui, plusieurs de ces enfants prodigues dont parle l'Évangile, rentrés dans la maison paternelle, des chrétiens ranimés dans la foi et fidèles aux devoirs qu'elle impose, des incrédules abaissés au pied de la croix, des scandales abolis, des familles réconciliées, des mariages entièrement profanes sanctifiés par la religion, des aumônes versées dans le sein des pauvres, des associations de charité pour les malades, les prisonniers, les enfants délaissés; un amour mieux senti pour l'autorité légitime, un zèle plus vif pour la bonne édu-

cation des enfants, un respect plus sincère pour la religion, pour ses devoirs et ses pratiques; une croix, gage d'espérance et de consolation, mémorial salutaire de la mission, auprès de laquelle viennent gémir longtemps après la piété et le repentir : voilà certainement les fruits que les missions laissent après elles; et certes, c'est bien quelque chose pour la génération présente, et pour les générations à venir.

Frayssinous, Conf. et Disc. inéd., p. 86.

Miracle d'y assister sans se convertir.

Saint Vincent de Paul disait que si un pécheur assistait à une mission ou à une retraite sans se convertir, ce serait un miracle

Gaume, Man., des conf., p. 349.

MODESTIE EXTÉRIEURE.

Sa nécessité.

Quand un homme courageux sous les armes garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté (Luc 11, 21.).

Si vous désirez donc conserver la paix du cœur, surveillez la porte du cœur, c'est-à-dire les sens extérieurs.

Ne croyez pas que l'âme puisse être réglée intérieurement, si vous dédaignez l'ordre extérieur.

. . . Celui qui sait ne pas dominer les sens du corps pourra encore moins réprimer les convoitises intérieures.

Celui qui ne sait pas détacher son œil des choses illicites ou curieuses pourra difficilement en détourner sa pensée et se garder de désirs dépravés.

. . . Ainsi qu'une bonne liqueur, quand on a ôté le couvercle du vase, perd sa force et aigrit peu à peu, de même l'âme qui n'est pas gardée extérieurement laisse dissiper au vent l'esprit de dévotion et peu à peu commence à déplaire à Dieu.

Et comme, le couvercle ôté, le vase s'emplit de poussière et d'ordure, de même l'âme se souille quand on supprime la garde des sens.

. . . Faites à votre âme une citadelle fortifiée où elle combatte en sûreté à l'abri : fermez les portes des sens et ne les ouvrez pas aux ennemis; ouvrez-les seulement pour introduire avec circonspection quelques provisions spirituelles.

Etude de la perfec. relig., l. 2, ch. 13.

Le visage, miroir de l'âme.

Le visage, dit saint Jérôme, est le miroir de l'âme; et les yeux, tout muets qu'ils sont, en découvrent les secrets les plus cachés (Ep. ad Furiam vid.).... *La manière dont un homme s'habille, dont il rit, dont il marche, découvre ce qu'il est* (Eccl. 19. 27.).

. . . De même que le déréglement du dehors est un signe du déréglement du dedans, de même la modestie extérieure est une marque d'un intérieur bien composé, et c'est pour cela que les hommes en sont d'ordinaire si édifiés et si touchés.

Rodriguez, Pr. de la perfect. chr., t. 3, p. 168.

Yeux baissés.

Saint Bernard dit, que les yeux baissés en terre, font élever le cœur au ciel, et certainement nous éprouvons tous les jours, que quand nous tenons les yeux baissés par modestie, nous en sommes plus recueillis au dedans, et plus touchés de dévotion.

Id. ibid., p. 175.

Règles de saint Augustin pour les yeux.

Saint Augustin défend aux personnes qui suivent sa règle de se regarder fixement les unes les autres, fussent-elles du même sexe, parce que ces sortes de regards annoncent une espèce d'immodestie et d'impudence.

Godescard, t. 12, p. 388.

— Si quelquefois, dit saint Augustin, nous ne sommes pas maîtres des premiers mouvements de nos yeux, évitons de fixer nos regards, et de causer notre perte : *Et si oculi nostri jaciantur in aliquam, defigantur in nullâ* (S. Aug. in reg. 13. cap. 21.).

Liguori, Rec. de textes, t. 2, p. 285.

Grand moyen d'acquérir et de conserver la modestie : présence de Dieu.

Le grand moyen que saint Paul nous donne pour l'acquérir et la conserver, c'est l'exercice de la présence de Dieu, qui voit tout ce qui se passe au dedans de nous. Disons donc très-souvent : *Dominus propè est*, Dieu me regarde; il est le témoin de toutes mes actions; il en sera le juge très-exact, qui me fera rendre compte d'une parole, d'un geste, et d'un mouvement irrégulier. Ce sentiment de la présence de Dieu nous doit tenir dans le respect et la modestie, lors même que personne ne nous voit. Vous enfermez-vous dans votre chambre, *Dominus propè est :* votre lampe est-elle éteinte, entrez-vous dans le lit, *Dominus propè est :* si vous voulez commettre quelque indécence, et quelque immodestie, cherchez un lieu qu'il ne remplisse pas par son immensité.

Chevassu, Médit., t. 1, p. 68.

Voyez encore : RÉFORME DU CORPS.

MOINE.

Comparé à un poisson par saint Antoine.

Le gouverneur d'Egypte voulut retenir saint Antoine (patriarche des cénobites) plus longtemps; il ne répondit à ses invitations que par ces paroles : « Il en est d'un moine comme d'un poisson; l'un meurt s'il quitte l'eau, et l'autre s'il quitte sa solitude. »

Godescard, t. 1, p. 395.

MOISE.

Le plus grand homme et peut-être le plus grand saint de l'Ancien Testament.

Un chrétien qui sait sa religion, ne s'est jamais avisé de parler mal de Moïse, qu'il regarde comme le plus grand homme et peut-être le plus grand saint de l'Ancien Testament.

P. de Ligny, l'hist. des Act. des Apôtres, p. 97.

MONASTÈRES.

Mot de Charles-Quint sur leur destruction par Henri VIII.

Charles-Quint, qui savait calculer, disait que Henri VIII en détruisant les monastères d'Angleterre, avait tué l'oie qui lui pondait tous les jours un œuf d'or.

Bergier, Tr. hist. et dog. de la vr. relig., t. 10, p. 9.

MONDE.

Raison de le mépriser.

L'expérience, dit saint Augustin (Ep. 45 ad Arment.), nous a tellement éclairés sur la perfidie du monde, qu'il devrait depuis longtemps avoir perdu ses charmes imposteurs. Ceux qui prétendent y trouver leur bonheur, ressemblent, dit Gerson (Serm. contra avar.), à des insensés qu'on verrait chercher avec beaucoup de peine des roses sur des épines, qui, au lieu de leur fournir des fleurs, ne manqueront pas de leur ensanglanter les mains par des piqûres.

Godescard, t. 9, p. 102.

Même sujet.

Jean Pic, prince de la Mirandole, ce prodige d'esprit et de science, qui mourut en 1494, à la trente-deuxième année de son âge, et qui, après s'être convaincu du néant des choses humaines, vécut en philosophe chrétien, s'exprimait de la sorte sur les avantages de la solitude et sur le mépris du monde : « Plusieurs s'imaginent que le plus grand bonheur de cette vie consiste à être constitué en dignité ou en puissance, à jouir de l'abondance, à être environné de l'éclat d'une cour. Vous ne pouvez ignorer que rien de tout cela ne m'a manqué : eh bien, je vous assure que je n'ai jamais goûté de vraie satisfaction que dans la retraite et dans la contemplation. Si les Césars pouvaient parler du fond de leurs tombeaux, je suis persuadé qu'ils déclareraient que Pic est plus heureux dans la solitude qu'ils ne l'étaient dans le gouvernement de l'univers ; et s'il était possible que les morts revinssent sur la terre, ils aimeraient mieux subir sur-le-champ une seconde mort, que de courir une seconde fois le risque de perdre leur âme dans l'exercice des fonctions publiques. »

Id. t. 13, p. 135.

Même sujet.

Saint Cyprien écrit à l'un de ses amis une lettre admirable pour l'exhorter au mépris du monde, et il termine ainsi :

« Où trouver enfin un calme tranquille et assuré, une paix solide et permanente ? Il n'est pour cela qu'un seul moyen : c'est de fuir les tumultueuses agitations du siècle, et de se mettre à l'abri de ses tempêtes, en se réfugiant dans le port du salut ; c'est de porter vers le ciel ses yeux détachés des choses de la terre ; c'est de se rapprocher de Dieu, en regardant au-dessous de soi tout ce que les hommes estiment de plus grand et de plus élevé. Plus rien à désirer ni à regretter dans le monde, quand on est plus grand que le monde : l'âme qui s'est une fois pénétrée de ces sublimes méditations ne voit plus rien sur la terre qui ne soit au-dessous d'elle ; elle croit posséder déjà ce qu'elle espère ; plus rien au monde qui puisse l'enrichir ni l'appauvrir. Nous nous sentons d'autant plus engagés à aimer ce que nous serons un jour, qu'il nous est mieux donné d'apprécier et de déplorer ce que nous avons été. Un tel avantage ne s'achète point par argent ou par brigue, ni par un travail humain ; il ne s'acquiert ni par l'assiduité des veilles, ni par la longueur des années, mais par le secret inconnu d'une grâce qui avance les temps et qui abrége les connaissances : c'est un don purement gratuit de la bonté divine, et il n'encoûte point pour l'obtenir. L'esprit divin communique à l'âme sa douce chaleur, comme le rayon échappé du soleil et une rosée rafraîchissante répandent leurs salutaires influences.

» Pour vous, qui depuis longtemps déjà servez dans la milice céleste, restez fidèle à vos saintes règles, partagez votre temps entre la lecture et la prière ; tantôt conversez avec Dieu, tantôt laissez-le vous parler lui-même : qu'il vous enseigne ses préceptes, et qu'il soit le régulateur, l'arbitre de toute votre vie. Celui qu'il enrichit ne peut connaître l'indigence, et un cœur rempli des bénédictions célestes ne saurait souffrir la soif ni la pauvreté. Quand vous en serez-là, vous regarderez comme de l'ordure les maisons revêtues de marbres précieux et les lambris éclatants d'or et d'azur ; vous aurez compris que c'est vous principalement que vous devez vous occuper d'orner et d'embellir. Nous sommes les temples vivants où Dieu se plaît à reposer, et que le Saint-Esprit a choisis pour sa demeure ; appliquons-nous à décorer cette maison spirituelle : qu'elle resplendisse de justice et d'innocence. Tous les ouvrages de l'art sont périssables ; mais celui-ci n'a rien à craindre du temps : il survit à tout sans rien perdre de sa beauté et de son lustre, et il prendra un nouvel éclat au jour de la résurrection des corps. »

Louis de Grenade, Guide des pécb, p. 347.

C'est une mer agitée, une république monstrueuse.

Etudiez sérieusement le monde, vous croirez voir une vaste mer toujours agitée, toute semée d'écueils dangereux, toute couverte de débris, de naufrages, les orages y étant violents et les tempêtes continuelles. Vous vous représenterez une république monstrueuse,

une Babylone en confusion, dans laquelle chacun veut dominer, chacun ne cherche que son intérêt : là, la simplicité est ignorée, la droiture dangereuse, l'humilité inconnue, la pauvreté en horreur ; là, la dissimulation est conseillée, la vengeance ordonnée, les richesses sûres de l'apothéose ; là, l'ambition, l'intérêt et le plaisir, trois tyrans adorés, règlent tout, remuent tout, décident de tout.

Roissart, La cons du chrét., p. 104.

Une armée d'ennemis furieux.

Ce n'est point exagérer que de comparer le monde à une armée d'ennemis furieux qui se battent dans la nuit, dont tous les coups sont mortels, parce que toutes leurs armes sont empoisonnées. Tous ces rivaux, tous ces ennemis, toujours divisés entre eux, ne s'accordent que sur un point : c'est à attaquer la religion, à condamner l'Evangile, à persécuter la vertu, à se déclarer contre Jésus-Christ ; aussi Jésus-Christ a-t-il toujours condamné, anathématisé le monde. A ne juger donc du monde que par ce seul endroit, vous devez le mépriser, le haïr, le détester : il a condamné, il persiste à condamner votre divin maître ; il condamne sa morale, il combat ses maximes, il contredit ses exemples ; dès lors, pouvez-vous, ou rechercher l'approbation du monde, ou redouter sa critique?

Id. ibid., p. 104.

Il ne pardonne rien.

Remplissez dans le monde tous les devoirs de la probité, de l'amitié, de la bienséance et de la politesse ; soyez en tout irréprochable ; si vous manquez à une bagatelle, à une visite, à une invitation, à un rien, vous êtes impitoyablement condamné. Dieu pardonne tout, le monde ne nous passe rien. Ayez, pendant plusieurs années, comblé de vos bienfaits un parent, un ami, un client ; ayez-leur rendu les services les plus signalés : venez-vous à leur en refuser un seul, on ne se souvient que de ce refus ; on oublie tous les bienfaits.,

Id. ibid., p. 10[illegible].

Sacrifices qu'il exige.

Cependant, sans vouloir récompenser, le monde en exige-t-il moins ? Que ne lui faut-il pas sacrifier ? Repos, loisir, tranquillité, santé, intérêt, inclination, tout cela est compté pour rien par ce maître ingrat...

Id. ibid, p. 109.

Abomination de la désolation.

Et ne peut-on pas dire que l'abomination de la désolation y règne presque partout? Que voit-on en effet dans ce monde pervers, qui n'a jamais mieux mérité qu'à présent, les terribles anathèmes que Jésus-Christ a lancés contre lui ? Hélas! vous le savez mieux que moi, mes frères, on n'y voit que déréglements, que désordres, que scandales, que débauches, que libertinage, qu'irréligion. On semble s'y faire une gloire du vice, on n'y rougit presque plus que de la vertu ; et la dépravation des mœurs y est devenue si générale, qu'on y trouve encore à peine quelques âmes vertueuses qui osent s'y déclarer ouvertement pour la religion et la piété.

Année liturg., t. 4, p. 17[illegible].

Bonheur du monde, vain fantôme. Six vices l'accompagnent. Voyez : BONHEUR DU MONDE.

Ne croyez pas, mes frères, que les mondains soient aussi heureux, qu'ils vous semblent l'être. Leur prétendu bonheur n'est qu'un vain fantôme qui n'a rien de réel, et tandis que la joie brille sur leur front, les chagrins et les remords déchirent leur cœur. On ne perd donc rien, mes frères, en quittant le monde ; on y gagne au contraire beaucoup. On échange quelques vains plaisirs, quelques satisfactions passagères, contre la tranquillité de la conscience, contre la paix de l'âme ; et c'est dans une âme paisible, dans une âme tranquille que réside le vrai bonheur.

Ibid, p. 180.

Les malheurs n'ont pas corrigé le monde.

En changeant de fortune et de situation, nous n'avons pas changé de mœurs ; et la plupart des hommes sont tels qu'ils étaient, avant que Dieu les eût châtiés pour les ramener à lui. On remarque toujours en eux le même goût pour les plaisirs, la même indifférence pour la religion, la même licence, la même dépravation. On n'entend presque partout que des maximes antichrétiennes, et on ne voit que des mauvais exemples ; on ne rencontre que des occasions dangereuses, et l'on peut dire, comme nous le lisons dans notre évangile, qu'en étant exposé aux dangers que l'on trouve à chaque pas dans le monde, les élus eux-mêmes, s'il était possible, se laisseraient entraîner dans l'erreur et dans le désordre. Y a-t-il donc rien de plus nécessaire que de fuir le monde corrupteur, et ne devez-vous pas sacrifier les satisfactions que vous trouveriez en le fréquentant, à l'avantage d'assurer votre salut en vous en éloignant?

Quand on sait qu'un pays est infecté de quelque maladie épidémique, et que la contagion y règne, y fait partout les plus grands ravages ; quelque agréable qu'il puisse paraître, on s'empresse de s'en éloigner, et l'on aime mieux se priver de tous les agréments qu'on pourrait y trouver, que de s'exposer à perdre la vie en voulant en jouir. Or, voilà, mes Frères, la conduite que vous devez tenir à l'égard du monde. Au premier aspect il plaît, il enchante par l'éclat dont il brille, par les douceurs qu'on y goûte, par la vie agréable qu'on semble y mener, et on se sent naturellement porté à l'aimer et à le rechercher ; mais on n'y respire qu'un air empesté ; mais semblable à un mal contagieux, le vice y corrompt presque tous les cœurs, et il est impossible de le fréquenter sans en être infecté.

Ibid., p. 181.

Le monde a toujours été à peu près le même.

Je crois que le monde a toujours été à peu près le même : mêmes hommes, même nature, mêmes inclinations, même péché originel, en un mot, mêmes causes, et conséquemment mêmes effets, mêmes vices, mêmes désordres; les noms des personnages ont changé, mais c'est toujours le même drame, à quelques modifications près. On voyait autrefois parmi les Juifs des hommes grossiers et charnels qui croyaient en quelque sorte avoir le cœur de Dieu sous la main, pourvu qu'ils lui offrissent des sacrifices et qu'ils observassent les jeûnes et les fêtes recommandées par la loi, selon la teneur de la lettre, sans consulter l'esprit du précepte. Vous verrez de même aujourd'hui, dans le sein de l'Eglise, des chrétiens qui seraient au désespoir s'ils laissaient passer un jour sans assister à la célébration des saints mystères, ou sans réciter leur chapelet, qui, pour tout au monde, ne renonceraient pas à l'habitude de jeûner une fois par semaine, en l'honneur de la sainte Vierge, pour qui un sermon est un délice, etc., et qui, avec toutes ces pratiques, très-louables sans doute, sont tout aussi avides d'honneurs, tout aussi cupides, tout aussi susceptibles et emportés que les autres qui ne font rien de semblable : ponctuels, scrupuleux pour toutes les œuvres de surérogation qu'ils se sont imposées, ils vivront dans la plus complète insouciance sur le salut des personnes qui sont dans leur dépendance, et s'abandonneront sans remords à toutes leurs passions; haineux, superbes, vindicatifs, si vous les touchez du bout du doigt ils deviennent furieux, intraitables; chatouilleux à l'excès sur le point d'honneur pour le moindre propos qui les blesse ils ne peuvent plus prendre sur eux de vous adresser un regard, une parole. Tel est prodigue de signes de croix et de prières, qui ne donnerait pas une obole à un pauvre, qui ne paie pas même ses dettes; tel autre préférerait tout perdre plutôt que de violer la règle qu'il s'est tracée de s'abstenir tel jour qui ne tombe pas sous le précepte, et il ne se fait aucun scrupule de déchirer impitoyablement la réputation du prochain : sa conscience serait alarmée s'il touchait à la chair des animaux que Dieu lui a abandonnée; et il s'assouvit avec volupté de celle des hommes que Dieu lui a interdite de la manière la plus sévère. L'honneur du prochain est pour le vrai chrétien une des choses du monde les plus chères, les plus sacrées; mais pour ce chrétien qui attache tant d'importance à mille choses qui en méritent incomparablement moins, c'est celle du monde dont il a le moins de souci, et qu'il traite le plus légèrement.

Louis de Grenade, Guide des péch. p. 486.

La séparation du monde est difficile. Ses degrés.

La séparation du monde est difficile; car une personne engagée dans le monde par son état, ne peut pas tout à fait le quitter, et cependant il faut se séparer, 1° du monde corrompu; 2° du monde dangereux; 3° du monde vain et frivole : mais cette séparation a ses degrés. Il faut rompre absolument avec le monde corrompu, avec les personnes dont la vie libertine, les discours impurs, les maximes impies, les desseins criminels, ne sont propres qu'à empoisonner les cœurs, et à perdre les âmes. Il faut éviter autant qu'on peut le monde dangereux; c'est-à-dire, ces spectacles où on voit régner les pompes du siècle, auxquelles on a renoncé par son baptême, ces maisons de jeu et de divertissements continuels, ces conversations qui ne roulent que sur la médisance et la galanterie. Il faut modérer et régler le commerce avec le monde vain et frivole, et retrancher tant de visites inutiles, pour employer le temps qu'on y donne, remplir les devoirs attachés à son état et à la qualité de chrétien, pour se retirer de temps en temps aux pieds des autels, ou dans son cabinet, et pour y penser à son salut, et vaquer à la prière; est-ce ainsi que vous en usez?

Nepveu, Pens. ou réfl. chrét., t. 2, p. 195.

Il est plus aisé de contenter Dieu que le monde. *Voyez* DIEU.

Dieu demande moins que le monde pour le servir : 1° Ce que Dieu demande. 2° Ce que le monde demande. 3° On ne refuse rien au monde *Voyez* FIN DE L'HOMME.

Ce qu'il offre, ce qu'il donne à ses serviteurs

— Que nous offre le monde à notre entrée dans son empire? Rien qu'une vallée de larmes. Que donne-t-il à la plupart de ceux qui arrivent à ses portes? Un livre scellé, où, pour quelques-uns seulement, se trouve écrit sur l'enveloppe : « Or, honneur, jouissance. » Mais dans l'intérieur du livre, l'Eternel a écrit : « Vous êtes poussière et vous serez poussière! » L'homme à la fin de sa vie, fixant ses regards sur le monde, dira, comme le grand roi d'Israël : « Voyez, tout ne fut que vanité et rien que vanité. »

Pour le plus grand nombre il se trouve inscrit sur le livre : « Pauvreté, — mépris, — pleurs. » Mais aussi, pour ceux-là, vienne l'heure suprême, ils n'y verront que le moment de la résurrection à la vie; aux nuits de l'affliction, sur le lit de ses cuisantes douleurs, ils ouvriront l'œil souvent à demi-éteint pour demander à Dieu quand enfin le grand jour du repos pourra leur apparaître. Ainsi le monde ne donne rien que de vide et de passager : misère cachée ou apparente.

Année liturg., t. 3, p. 30.

Le fuir.

Les rivières qui sortent de leur lit engraissent d'ordinaire les terres où elles se débordent, mais elles en entraînent aussi les ordures. Voilà quelle est la vue du démon, quand il nous porte à nous trop répandre dans le

commerce des gens du monde et à n'y point garder de mesures.

Rodriguez, Pr. de la perfect. chrét., t. 5, p. 52.

Ne pas s'inquiéter de ce que le monde dit de nous.

Saint Chrysostôme dit que nous devons nous comporter à l'égard du monde comme fait un père à l'égard de son fils qui est encore dans l'enfance. Que son fils lui fasse des caresses, ou lui dise des injures, tout lui est égal; il ne fait que rire des unes et des autres, parce qu'il voit que c'est un enfant qui ne sait ce qu'il fait, ni ce qu'il dit. Tâchons de recevoir de la même sorte tout ce que le monde peut dire de nous; c'est un enfant qui ne connaît pas les choses, et qui ne sait nullement ce qu'il dit.

Id. ibid., t. 1, p. 2. 3.

Même sujet.

Je ne suis, disait saint François d'Assise, rien de plus que ce que je suis aux yeux de Dieu. A quoi sert-il d'être estimé des hommes, si Dieu juge qu'on est méprisable? Qu'importe que le monde nous méprise, si Dieu nous aime (S. Aug. l. 3. contr. Pe.)? Les louanges des hommes ne peuvent nous délivrer de la peine due à nos iniquités, et les blâmes ne peuvent nous enlever le mérite de nos bonnes œuvres. Que nous importe, disait sainte Thérèse, d'être accusés et méprisés par la créature, si à vos yeux, ô mon Dieu! nous sommes grands et sans fautes? Les saints ne désiraient rien tant que de vivre dans l'obscurité et le mépris. Quel tort nous fait-on lorsqu'on a mauvaise opinion de nous? C'est celle que chacun doit avoir de lui-même. Nous devons savoir que nous sommes méchants, et nous prétendons que les autres nous regardent comme bons!

S. Liguori, Prat. de l'am. envers J.-C., p. 138.

MONIQUE (Ste.)

Modèle des femmes qui ont des maris emportés.

Lorsque Monique voyait Patrice, son mari, en colère, elle observait de ne le contredire ni par ses actions, ni par ses discours. La fougue étant passée, elle lui parlait avec douceur, et lui faisait entendre les raisons qu'elle avait eues d'agir de telle manière. Quand les femmes maltraitées par des maris violents ou débauchés venaient lui conter leurs peines, elle avait coutume de leur répondre : « Vous ne devez vous en prendre qu'à vous-mêmes, et à vos langues. » Son exemple en était la preuve. En effet, malgré tous les emportements de son mari, elle n'en ressentit jamais les suites, et le jour ne se passait point que la paix ne fût rétablie. C'est que Monique connaissait l'efficacité de la douceur et du silence à l'égard des caractères impétueux; qu'elle savait se taire et souffrir à propos; qu'elle portait la soumission et la complaisance jusqu'où elles pouvaient aller; qu'elle attendait un moment favorable pour s'expliquer avec son mari. Toutes les femmes qui l'imitaient s'en trouvaient bien, et la remerciaient de ses bons avis; pour les autres, elles continuaient d'être maltraitées par leurs maris.

Godescard, t. 6, p. 270.

MORIBOND.

Le pécheur moribond comparé à un homme dans les pièges d'un ennemi.

Un auteur a dit, avec raison, que les prières, les pleurs et les promesses d'un moribond ressemblent à celles d'un homme tombé dans les piéges d'un ennemi, qui le tient à la gorge et qui est disposé à lui donner la mort. Qu'il est à plaindre celui qui se met au lit dans la disgrâce de Dieu et qui passe de là à l'éternité! A une certaine époque de sa vie, saint Vincent de Paul disait : « Je remercie le Seigneur : depuis dix-huit ans, je ne me suis jamais couché que dans l'état où je voudrais mourir. »

S. Liguori, Cons. sur les max. etern., p. 67.

Ses sentiments, ayant oublié Dieu.

Que j'ai été insensé, s'écriera cet infortuné moribond! En profitant des lumières et des grâces dont Dieu m'a comblé, je pouvais devenir un saint! Il m'eût été possible de vivre heureux dans l'amitié de mon Dieu! au lieu qu'après tant d'années je suis livré en proie à d'affreux tourments, à la défiance, à la frayeur, à de violents remords excités encore par l'obligation de rendre compte à Dieu! Ah! je ne me sauverai qu'avec de grandes difficultés.

Et quand tiendra-t-il à lui-même ce langage? C'est lorsqu'il n'y aura presque plus d'huile dans sa lampe; lorsque la scène du monde sera sur le point de se terminer pour lui; lorsqu'il sera sur le bord de deux extrémités, l'une heureuse et l'autre malheureuse; et lorsqu'on n'attendra plus que son dernier soupir, d'où dépendra sa félicité, ou son malheur qui doit durer tant que Dieu sera Dieu!

Id. ibid., p. 85.

Comment il peut prêcher triplement.

Point de prédicateur plus éloquent que l'exemple, aucun apôtre plus persuasif qu'un moribond. Pour gagner donc, de votre lit, autant d'âmes à Dieu qu'il y aura de personnes qui vous approcheront, prêchez par vos paroles, par votre maintien, par tout votre extérieur, et surtout par vos sentiments. Témoignez-bien trois choses : premièrement, un grand regret, un vif repentir de tous les péchés de votre vie, et en particulier de tous les mauvais exemples que vous pouvez avoir donnés; en second lieu, une intime confiance, une espérance inébranlable aux divines miséricordes; et enfin une soumission filiale, une résignation parfaite à la volonté de Dieu. Oh! que ce triple sentiment peut faire de prosélytes à la vertu! En voyant les saints mourir tranquilles, le plus grand libertin voudrait devenir saint. Heureux qui n'oublie pas dans la suite

l'impression que fait sur lui un chrétien qui meurt dans la résignation et la confiance ! Dût-on être insensible à l'exemple que vous donnez, remplissez toujours votre devoir, et que tout dans vous annonce la contrition de vos fautes, la confiance en votre rédempteur et l'acceptation de la mort. Il est très-rare que des enfants oublient jamais les dernières paroles qu'ils ont recueillies de la bouche d'un père ou d'une mère mourants.

Quelle consolation pour vous, si, par la tranquillité et la juste confiance que vous marquez en votre Dieu devant toute votre famille, pendant votre dernière maladie, vous affermissez vos enfants, vos domestiques, tous ceux qui vous visiteront, dans les sentiments qu'ils doivent avoir de la religion ! Quel bonheur, si, par l'adieu chrétien que vous leur ferez, vous contribuez à en faire autant de saints! Sauver des âmes, n'est-ce pas sauver la sienne ?

Roissard, La Consolation du chrét., p. 457.

MORT.

Qu'est-ce que la mort?

Qu'est-ce que la mort ? *Mourir*, c'est dire adieu à toutes les choses de ce monde, — adieu à votre fortune, — adieu à vos titres, — adieu à votre rang, — adieu à vos plaisirs, — adieu à vos amis, — adieu à votre famille, — adieu à une partie de vous-même, — à votre corps, et l'adieu le plus lugubre, le plus déchirant... un adieu sans retour dans ce monde.

Mourir, c'est être abandonné de tous ceux qu'on abandonne... de vos amis, de vos connaissances qui ne s'occuperont plus de vous... de vos héritiers qui ne parleront guère de vous que pour se disputer votre succession... de vos parents les plus chers qui se fatigueront bientôt de vous donner des larmes, et même un souvenir...

Mourir, c'est quitter votre maison pour être jeté dans une fosse étroite et profonde... c'est aller attendre le jour du jugement sous une pierre, dans un cercueil et à six pieds sous terre... sans autre vêtement qu'un linceul... sans autre société que les reptiles et les vers... sans autres titres qu une inscription que bien peu de personnes liront et que le temps aura bientôt effacée!

Mourir, c'est passer à l'état le plus humiliant, le plus voisin du néant... c'est entrer dans la plus profonde solitude qui puisse être, où l'on ne voit plus rien, pas même sa propre destruction; où l'on n'entend plus rien, pas même le travail des vers qui nous rongent sourdement; où l'on devient la proie de la corruption et l'aliment des plus hideux reptiles; où l'on tombe lentement en lambeaux; où l'on se décompose en une pourriture infecte...

Enfin *mourir*, c'est pour votre âme sortir tout à coup de ce monde, et entrer en un clin d'œil dans une région inconnue qui se nomme l'Eternité, où elle va apprendre de la bouche du Seigneur dans quel lieu elle doit faire cette grande retraite qui durera toujours : si c'est dans le ciel, ou si c'est au fond des enfers.

Manrèse, p. 102.

Elle est la sépulture des vices et la résurrection des vertus.

La mort, qu'est-elle autre chose, dit saint Ambroise (De bono mortis. c. 4.), que la sépulture des vices et la résurrection des vertus?

Rodriguez Prat. de la perf. chrét., t. 2, p. 462.

L'écho de la vie.

Qu'est-ce que la vie dans l'Ecriture? c'est une voix, un son, et la mort est l'écho de cette voix. Qu'est-ce que l'écho répète? Ce que la voix a dit, et rien autre chose. Vous avez pendant votre vie prononcé : Avarice; à votre mort vous repèterez : Avarice. Vous avez pendant votre vie prononcé : Adultère; à la mort vous répèterez : Adultere. Vous avez pendant votre vie prononcé : Vengeance; à la mort vous répèterez : Vengeance. Trouvez-moi un écho qui réponde : chasteté, pauvrete, douceur, à des voix qui auront dit : adultère, avarice, vengeance : et je vous avouerai sans peine qu'un homme qui a mal vécu mourra bien

Prônes de Joly., t. 2, p. 255.

Maîtresse de l'école de la vie.

La mort est la maîtresse de l'école de la vie, qui ne nous donne qu'un précepte, qui est de diriger toutes nos actions à notre fin.

Cette considération est aux hommes ce qu'est la queue aux animaux de la terre, par laquelle ils se défendent de la piqûre des mouches, et aux oiseaux du ciel et aux poissons de la mer, par laquelle ils se dirigent et se soutiennent.

Laurent Scupoli, Comb. spirit. p. 255

Contre-poison des plaisirs du monde.

C'est un contre-poison des plaisirs et des divertissements du monde : et ce prince qui fit asseoir un comedien dans un siége vieux et pourri sous lequel il y avait un feu allumé, eut bien raison de lui dire, le voyant triste et inquiet, dans l'appréhension que ce siége manquant sous lui par sa pourriture, il ne tombât dans le brasier allumé dessous, qu'il devait considérer son corps comme le siége pourri, qui d'heure en heure, et même d'un moment à l'autre, pouvait lui manquer, et l'enfer comme le feu allumé dessous, où tout homme devait avoir une juste crainte de tomber.

Ibid., p. 287.

La fin des travaux. La porte de la vie.

La mort n'est pas seulement la fin des travaux, mais encore la porte de la vie. Il faut nécessairement y passer pour voir Dieu... Saint Jérôme priait la mort et lui disait : « O mort, ô ma sœur, ouvrez-moi : car si vous ne m'ouvrez, je ne puis aller à Dieu pour jouir de sa présence. » Saint Charles Borromée, ayant

vu, dans son palais, un tableau représentant un squelette, la main armée d'une faux fit venir un peintre et lui ordonna d'effacer cette faux et de la remplacer par une clef d'or, voulant, à cette vue, s'enflammer d'un plus grand désir de la mort, parce qu'elle nous ouvre le ciel, et nous procure la vue de Dieu.

S. Liguori, Cons. sur les Max. éctrn., p. 98.

Le plus terrible des maux.

De tous les maux à redouter, le plus terrible, c'est la mort, dit Aristote.

Le Jeune, Serm., t. 9, p. 137.

Le temps de la moisson.

Souvenez-vous que le temps de la mort est le temps de la moisson, et que la vie est le temps propre à semer.

Prônes de Billot, t. 5, p. 15.

Elle ne distingue point les âges.

Elle frappe à droite et à gauche, et l'enfant qui est au berceau, et la jeunesse dans son plus beau printemps, et l'homme dans toute sa force, aussi bien que le vieillard décrépit. Ainsi la faux du moissonneur coupe sans distinction tout ce qu'elle rencontre.

Bourdel, Instr. fam., t. 2, p. 235.

Penser maintenant.

Ne disons-nous pas qu'un ouvrage fait à la hâte, et auquel on n'emploie pas le temps qu'il exige, est ordinairement et nécessairement mal fait? Mais, mes Frères, la mort n'est-elle pas une chose sérieuse?... et suffit-il de penser à la mort quand elle nous étouffe, et qu'elle nous arrache l'âme? Ah! l'on est bien forcé d'y penser dans ce moment-là où tout en parle: des enfants qui pleurent, un mari ou une femme qui se désolent, un testament à faire, les sacrements à recevoir, la tristesse peinte dans tout ce qui environne ce misérable lit, sur lequel la mort a le bras levé. Ah! que sa vue est effrayante pour qui ne l'attendait pas, pour qui ne l'avait jamais ou presque jamais envisagée! De combien de remords ne se sent-on pas déchiré, dès qu'on la voit s'approcher? Mais ces remords, lorsqu'on ne les écoute qu'à la dernière heure, ne conduisent-ils pas au désespoir plutôt qu'à la pénitence?

Ibid., p. 256.

Sa pensée trouble les grands.

La seule pensée de la mort les trouble. On ose à peine leur en parler, lorsqu'ils n'en sont qu'à deux doigts. Quand il s'agit des sacrements, ce n'est qu'à l'extrémité qu'on les leur propose. Il faut amener les choses de loin; et, en leur annonçant qu'ils doivent mourir, il faut, pour ainsi dire, leur faire espérer qu'ils ne mourront pas. Et, après cela, mon Dieu! quelles frayeurs! Quelle conscience! Ils ne rendent pas leur âme, c'est la mort qui la leur arrache.

Ibid., t. 4, p. 169.

Tout ce qui nous environne en parle.

Les années, les mois, les jours et toutes les heures, à mesure qu'elles s'écoulent, sont comme autant de retranché sur le peu de temps que nous avons à vivre. Les besoins de la nature toujours satisfaits et toujours renaissants, les précautions que nous sommes obligés de prendre pour conserver notre vie, nous avertissent qu'elle doit finir, et qu'elle ne tient à rien. Nous ne saurions parler de nos amis, de nos proches, de tous ceux que nous avons vus successivement disparaître, sans penser que nous disparaîtrons à notre tour; sans entendre, pour ainsi dire, une voix qui s'élève de leurs tombeaux, et qui nous appelle.

Et cependant, ô insensibilité du cœur humain! il n'y a rien dont nous soyons moins occupés que de ces pensées; l'image même de la mort, quand nous sommes forcés de la voir dans les cadavres que nous accompagnons au tombeau, et le sentiment de frayeur qu'elle produit, ne fait sur nous qu'une impression passagère. La santé dont nous jouissons nous fait oublier qu'elle ne durera pas toujours. Nous ne voyons pas que les aliments qui servent à sustenter notre corps, l'usent en même temps, et qu'à le bien prendre, ils sont comme une espèce de poison qui ronge peu à peu nos intestins, et qu'enfin notre corps est une maison de boue que le moindre souffle peut renverser. Ainsi la plupart des hommes ne pensent point qu'ils doivent mourir, quoiqu'ils aient continuellement sous les yeux et sous la main, les preuves les plus frappantes de leur mortalité.

Y pensait-il ce fameux Alexandre, qui gagnait tant de batailles, qui prenait les villes fortes de toutes les nations, qui tuait ou subjuguait les rois, passait aux extrémités de la terre, et forçait l'univers à se taire devant lui? Non. Mais il y pensa, lorsqu'il fut malade dans son lit. Il reconnut alors ce qu'il semblait ignorer auparavant, qu'il était mortel comme les autres hommes, et qu'il allait mourir.

Lorsque l'impie Antiochus, si célèbre par ses cruautés envers les sept frères Machabées, courait comme un furieux à Jérusalem, jurant d'ensevelir le peuple de Dieu sous les ruines de la ville sainte, pensait-il qu'il était mortel? Non, mais il s'en souvint, et il y pensa, lorsqu'il vit sa chair fourmiller de vers, et exhaler une puanteur insupportable; il confessa qu'il n'était qu'un homme mortel.

Et vous, mon cher Frère, lorsque dévoré d'ambition et d'avarice, vous ne songez qu'à vous élever et à vous enrichir, à agrandir vos héritages par quelque voie que ce soit, pensez-vous que la mort est à vos côtés, et qu'elle vous frappera peut-être la nuit prochaine?

Ibid., t. 4, p. 274.

Méditation de la mort.

. . . Si vous aviez une bonne conscience, vous ne craindriez guère la mort

Il vaudrait mieux éviter le péché, que fuir la mort.

Si aujourd'hui vous n'êtes pas prêt, comment le serez-vous demain?

Demain est un jour incertain, et que savez-vous si vous aurez ce lendemain?

Que nous sert-il de vivre longtemps, quand nous nous corrigeons si peu?

Ah! une longue vie ne corrige pas toujours, mais plus souvent elle augmente nos fautes.

Plût à Dieu que nous eussions bien vécu un seul jour en ce monde!

. . . S'il est terrible de mourir, peut-être sera-t-il plus dangereux de vivre longtemps.

Heureux qui a sans cesse devant les yeux l'heure de sa mort, et qui se prépare tous les jours à mourir.

. . . Vous pouvez faire beaucoup de bien tandis que vous êtes en santé; mais malade, je ne sais pas de quoi vous serez capable.

Il en est peu que la maladie rende meilleurs; comme il en est peu qui se sanctifient par beaucoup de pèlerinages.

. . . Étudiez-vous maintenant à vivre de telle sorte, qu'à l'heure de la mort vous ayez plus sujet de vous réjouir que de craindre.

Apprenez maintenant à mourir au monde, afin de commencer alors à vivre avec Jésus-Christ.

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 23.

Utilité de la pensée de la mort.

Comme de tous les aliments, le pain est le plus nécessaire; de même la méditation de la mort, dit saint Jean Climaque (Echelle sainte, Degré 6, n. 3.), est de toutes nos pratiques spirituelles la plus utile.

Chevassu, Medit., t. 4, p. 73.

Même sujet.

La plupart des hommes ou évitent ou éloignent la pensée de la mort, comme si en évitant la pensée de la mort, on évitait la mort même. Evite-t-on un danger en se le cachant, ou plutôt le meilleur moyen de l'éviter ou de le prévenir, n'est-ce pas de le connaître et d'y penser? On fuit la pensée de la mort parce-qu'on la craint beaucoup, et le moyen le plus sûr pour se délivrer de cette crainte ou la modérer, est d'y penser souvent. On s'apprivoise avec elle en s'accoutumant à la regarder un peu de près; d'ailleurs, en pensant souvent à la mort, on s'ôte les sujets qu'on a de la craindre. Qui vous fait craindre la mort? C'est l'attache que vous avez aux biens de la terre et au péché. Le Saint-Esprit nous apprend (Eccles. 6.), que rien n'est plus capable de nous détacher des biens de la terre et des péchés où nous engage cette attache, que de penser souvent à la mort. Pensez-y, et vous ne pécherez plus.

Nepveu, Pensées ou Réflexions, t. 1, p. 32.

C'est un art à étudier toute sa vie.

On ne saurait trop s'appliquer à apprendre à bien mourir, ni par conséquent trop y penser; c'est un art qu'on doit étudier toute sa vie: *Tota vita discendum est mori.* Quand j'ignorerais tous les autres, si je savais celui-là, que m'importe? C'est presque l'unique art qu'on ne peut ignorer impunément. On ne peut trop apprendre à bien faire une chose qu'on ne fait qu'une fois, et dont les conséquences sont telles, que si l'on n'y réussit pas, c'est sans ressource et pour toujours. Il n'y a point de coup d'essai dans cet art; le premier coup doit être un coup de maître: si vous y faites une faute, elle est irréparable. Il n'y a qu'une démarche à faire pour passer du temps à l'éternité; la première est la dernière; si l'on fait un faux pas, on tombe dans un précipice dont on ne peut jamais se relever, c'est-à-dire, dans une éternité infiniment malheureuse. Quelle chute!

Ibid., p. 34.

En y pensant on évite une mauvaise mort.

. . . Etant également sûre et aisée, qui peut vous excuser, si vous la négligez? Si on évitait la mort en pensant souvent à la mort, n'y penseriez-vous pas continuellement? En y pensant, vous évitez une mauvaise mort, et une éternité malheureuse qui en est la suite; et vous voudriez n'y penser jamais! Quel aveuglement! La mort est-elle donc plus à craindre qu'une mauvaise mort? ou plutôt la mort, quand elle n'est point jointe au péché, quand elle n'est point mauvaise, n'est-elle pas à souhaiter, puisqu'elle aboutit à un bonheur éternel? D'où vient donc que nous craignons tant la mort, et que nous craignons si peu la mauvaise mort, que nous négligeons entièrement un moyen si aisé de l'éviter, qui est d'y penser? A quoi pensons-nous, si nous n'y pensons pas? Nous y penserons maintenant avec fruit, et pour notre bonheur; mais si nous n'y pensons pas maintenant, nous y penserons pendant l'éternité, sans fruit, et pour notre malheur.

Ibid., p. 35.

Résolution d'y penser.

Prenez la résolution de ne laisser passer aucun jour de votre vie sans penser à la mort. Dites-vous à vous-même le matin en vous levant: Hélas! peut-être ne verrai-je pas le soir. Dites-vous le soir en vous couchant: Hélas! peut-être ne me releverai-je point de ce lit où je vais me mettre.

Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis (Eccles. 7.). Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais.

Beatus qui horam mortis suæ semper antè oculos habet (Imit. l. 1. cap. 23.). Heureux celui qui a toujours devant les yeux l'heure de sa mort.

Ibid., p. 36.

Importance de la pensée de la mort.

Tous les Pères ont reconnu l'importance de la pensée de la mort, et parce qu'elle porte à faire ce qu'on voudra infailliblement avoir fait

à la mort, et parce qu'elle engage efficacement à ne pas se laisser surprendre par celle qui « vient comme un voleur au moment où on y pense le moins » (Luc. 12. 40.). « Il y a plus de dix-huit ans, disait un jour saint Vincent de Paul, que je ne me suis jamais couché que dans l'état dans lequel je voudrais mourir. » Que de fruits ce grand Saint n'aura-t-il pas retirés de cette pratique qu'on ne saurait trop recommander à la prudence ! Car vous craignez, dites-vous, la mort subite qui est, il est vrai, étrangement fréquente de nos jours. Eh bien ! souvenez-vous que « ceux-là ne meurent jamais subitement qui ont toujours eu dans la pensée qu'ils mourront. » (S. Anselm., in elucid.).

Le Guilou, Nouv. Mois de Marie, p. 167.

Ne pas compter sur la jeunesse.

Ecoutez-le, vous, qui étant encore à la fleur de l'âge, vous croyez à l'abri des coups de la mort, comptez sur l'avenir, comme si vous étiez assurés d'en jouir, et regardez votre jeunesse comme le garant d une longue vie ; écoutez-le, et apprenez..., qu'on ne peut compter sur un seul jour, qu'on est exposé a mourir a tout âge, et que selon l'expression de l'Ecriture, nous ne sommes tous séparés de la mort, que par un seul point.

Année liturg., t. 4, p. 56.

Folle présomption qui nous perd.

Parmi les jeunes personnes, il en meurt, il est vrai, mais toutes ne meurent pas. Parmi ceux qui s'embarquent ou qui vont a la guerre, il en périt, il est vrai, mais tous ne périssent pas. Il arrive plusieurs accidents dans la vie, on entend souvent parler de morts subites, ou presque subites, après quelques jours d'une courte maladie, il est vrai ; mais cela n'arrive pas à tout le monde, et sur cela chacun, de sa propre autorité, se place dans l'exception. Quel plaisir prenons-nous donc à nous tromper ? Celui que vous avez vu enlever sous vos yeux, ou de qui vous avez appris la fin funeste, se mettait dans l'exception tout comme vous, et cependant il a été surpris, et son sort éternel est décidé sans appel. Sur quoi donc fondez-vous votre assurance ? Ne pouvez-vous pas être enlevé comme lui ? Et si cela arrive, que deviendrez-vous ? Craignez donc pour vous-mêmes. Cette crainte ne peut que vous être salutaire, au lieu que votre sécurité peut vous perdre à jamais.

Duquesne, L'Evang. méd., t. 3, p. 487.

Folie de la placer à une grande distance.

Chacun sait qu'il doit mourir, mais le malheur est qu'un grand nombre placent la mort à une si grande distance, qu'ils la perdent de vue. Aussi ceux qui sont arrivés à la décrépitude, les personnes même les plus infirmes se promettent encore trois ou quatre années de vie ; quelle extravagance ! Mais nous, ne devrions-nous pas être sages, après tant d'exemples qui arrivent de nos jours ? Que de morts subites, en effet ! L'un meurt assis, l'autre, en marchant, celui-là, dans son lit, où il s'était couché en bonne santé, pour prendre son repos. Il est certain qu'aucun de ceux dont je parle ne supposait devoir partir ce jour-là, et aussi subitement. Je dis plus, de la multitude de ceux qui sont morts cette année dans leur lit, aucun ne s'imaginait qu'elle serait la dernière. Il en est peu que la mort ne prenne au dépourvu.

S. Liguori, Cons. sur les Max. étern., p. 55.

Apostrophe à un chrétien.

O chrétien, si aujourd'hui même, si cette nuit, vous deviez mourir et que le sort de votre éternité dût se décider si vite, que diriez-vous ? Vous trouveriez-vous prêt à paraître devant le souverain juge ? Avec quelle ardeur ne réclameriez-vous pas encore une année, un mois, vingt-quatre heures au moins ! Pourquoi donc ne pas vous disposer, puisque Dieu vous donne ce temps ? Peut-être ce jour est-il le dernier.

Id., ibid., p. 98.

Soyez prêts.

Remarquez que le Seigneur ne nous recommande pas de nous préparer, quand la mort arrive, mais d'être prêts, car à cet affreux moment de confusion et de trouble, il sera comme impossible de rétablir l'ordre dans une conscience embarrassée. La raison nous le dit, Dieu nous tient le même langage, en nous menaçant qu'il viendra alors, non pour pardonner, mais pour se venger du mépris de sa grâce (Rom. 12. 19.). « Juste châtiment, dit saint Augustin, de ne pouvoir se sauver lorsqu'on le voudra, quand on ne l'a pas voulu, lorsqu'on le pouvait. » (Troisième liv. du lib. arb.). Mais dira quelqu'un : qui sait ? Peut-être pourrai-je encore, à ce dernier instant, me convertir et me sauver ? Vous précipiteriez-vous dans un puits, sous le prétexte que, peut-être, vous survivriez à votre chute ? O Dieu, quel délire ! Comment le péché peut-il aveugler l'âme et faire perdre, à ce point, la raison ! Lorsqu'il s'agit de la santé du corps, on se conduit avec prudence ; est-il question de l'âme ? les mesures qu'on prend sont marquées au coin de la folie la plus extravagante. . . . Saint Antonin rapporte qu'un roi de Sicile, voulant montrer à un de ses sujets de quelles frayeurs il était agité sur le trône, le fit asseoir à sa table, et ordonnna de placer au-dessus de sa tête, une épée nue, suspendue seulement à un fil. Cet infortuné, saisi d'effroi, pouvait, à peine, se décider à prendre quelque nourriture. Nous courons cependant tous le même danger, car, à chaque instant, le glaive de la mort peut tomber sur nous, et c'est d'un accident de ce genre que dépend notre salut éternel.

Id. ibid., p. 61.

Même sujet.

Remarquez que Notre-Seigneur ne nous dit pas, préparez-vous à la mort lorsqu'elle viendra, mais soyez prêts : *Estote parati* (Luc. 12.), pour nous donner à entendre qu'il n'est plus temps de se préparer à la mort, quand elle vient; il faut déjà être prêt. Il est de certaines affaires qui demandent qu'on les prévienne, il n'est plus temps de s'y préparer quand on est surpris. Il n'est plus temps de penser à pourvoir une place de provisions de guerre et de bouche, quand l'ennemi en a formé le siége. Il n'est plus temps de penser aux apprêts d'un grand voyage sur mer, quand le vaisseau est à la voile. Sera-t-il temps de penser à vous munir du secours des bonnes œuvres, quand la mort, qui viendra vous surprendre et vous assiéger comme un ennemi implacable, vous mettra dans l'impuissance d'en faire? Sera-t-il temps de penser à faire les apprêts d'un voyage aussi grand qu'est celui du temps à l'éternité, dans le moment qu'il faudra partir, et qu'on vous prononcera ce terrible arrêt : *Morieris tu et non vives* (Isai. 38.)? Il faut dans un moment mourir, est-il temps de dire pour lors : *Dispone domui tuæ*, mettez ordre à vos affaires? Hélas! vous n'aurez pas commencé à y penser, qu'il faudra partir. Toute la vie n'est pas trop longue pour faire les apprêts nécessaires à un voyage si grand et si important, et vous prétendez les faire en un moment; quelle ridicule prétention!

Nepveu, Pens. ou réfl. chrét., t. 3, p. 267.

Veiller à cause de son incertitude.

Si nous savions que le maître doit venir dans tel ou tel nombre d'années, nous serions inexcusables de ne pas passer tout ce temps à nous préparer: mais nous ne savons ni l'année, ni le jour, ni l'heure, et non-seulement nous ne nous préparons pas, mais nous vivons tranquillement en état de péché mortel, en danger d'être engloutis à tout moment dans l'enfer pour n'en sortir jamais. Comment appeler cela? Témérité, folie, fureur? On ne saurait donner à une telle folie un nom convenable, et cependant n'est-ce pas celle de la plupart des hommes? On remet à une dernière maladie une affaire de cette importance : mais savez-vous si vous mourrez de maladie, ou quand la maladie viendra? Savez-vous combien elle doit durer, et quel temps elle vous laissera? Savez-vous si elle vous laissera assez de connaissance, de liberté et de forces pour profiter de vos derniers moments? Savez-vous si le secours spirituel qu'on vous apportera, ayant été demandé trop tard, ou par votre faute ou par la faute de ceux qui vous approcheront, ne viendra pas lorsqu'il n'en sera plus temps? Savez-vous même si on le demandera, et si à force de différer pendant la maladie comme pendant la santé, vous ne mourrez point sans sacrements? Cette pensée ne fait-elle pas frémir quiconque a un peu de foi? Veillez donc, et tenez-vous toujours prêt. O parole souvent répétée, qui ne le saurait être trop, et malheureusement trop souvent négligée! Ne soyons pas de ce nombre. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous en avertit, parce qu'il souhaite de nous trouver prêts pour nous récompenser.

Duquesne, L'Evang. méd., t. 3, p. 489.

Dois-je mourir?

Dois-je mourir? Très-certainement... et qui me l'assure? C'est la raison qui me dit qu'un corps miné sans cesse par le temps doit enfin tomber en poussière... C'est la foi qui m'annonce qu'un décret de mort a été porté contre tous les hommes : *Statutum est hominibus semel mori* (Hebr. 9. 27.). C'est l'expérience qui me montre en tous lieux et à toute heure l'homme abattu et foulé sous les pieds de ce roi terrible que l'on nomme le trépas... Aussi l'homme a bien pu élever des doutes sur toutes les vérités; mais qui jamais a douté de la certitude de la mort?...

A toutes les questions que l'on peut faire à votre sujet, on peut répondre par un *peut-être*. Aurez-vous ou non une grande fortune, de grands talents, une longue vie? *peut-être*. Après cette retraite, vivrez-vous longtemps dans l'état de grâce? *peut-être*. Une dernière heure vous trouvera-t-elle dans l'amitié de Dieu? *peut-être*. Serez-vous sauvé? *peut-être*. Mais, mourrez-vous? Oui, certainement. Y aura-t-il pour vous un jour où à la santé succèdera la maladie .. puis l'agonie... puis le dernier soupir? Oui. Y aura-t-il pour vous un jour où vous sortirez de votre maison pour n'y plus rentrer... où vous entrerez dans un tombeau pour n'en plus sortir? Oui. Y aura-t-il pour vous un jour où l'on entendra sonner pour vos funérailles, où l'on inscrira votre nom sur un registre mortuaire, où l'on commandera à l'ouvrier de vous faire un cercueil et une pierre sépulcrale, et à vos domestiques de vous emporter de vos propres appartements dans votre tombeau? Oui. Enfin, irez-vous dans le sein de la terre, pourrir, être mangé de vers, et vous dissoudre en poussière? Très-certainement oui! *Statutum est.*

Prenez toutes les précautions qu'il vous plaira : usez des aliments les plus sains; entourez-vous des soins les plus délicats; consultez les médecins les plus habiles... vous n'échapperez pas à cet arrêt de mort. Dites où sont maintenant les générations qui vous ont précédé dans la vie? Où sont les monarques qui ont gouverné vos pères, les généraux qui les ont commandés, les magistrats qui leur ont rendu la justice? Où sont vos pères? Ceux dont vous portez les noms et les titres... où sont-ils? dans le tombeau!... dans l'éternité! Sachez que vous aurez un jour la même destinée qu'eux, et que demain, peut-être, ce sera à votre tour de tomber sous les coups de la mort : *Mihi heri, et tibi hodiè* (Eccl. 38. 23.).

Manrese, p. 104.

L'on ne peut rien lui opposer.

Saint Augustin disait : « Tous les autres événements heureux ou malheureux sont incertains, la mort seule est certaine. » ... On résiste au feu, à l'eau, au fer ; on résiste à la puissance des monarques, mais on ne peut rien opposer à la mort (S. Aug., sur le ps. 12.).

S. Liguori, Consid. sur les max. étern., p. 41.

Arrêt porté.

« . . . Il est donc certain que nous sommes tous condamnés à la mort : *C'est un arrêt porté* (Héb. 9. 27.). Nous naissons tous, la sentence de mort gravée sur nos fronts, et chaque pas que nous faisons nous approche du tombeau. Mon cher frère, de même que votre nom a été inscrit sur les registres de baptême, il figurera aussi un jour sur les registres de sépulture. Vous parlez de vos ancêtres, d'un père qui a laissé un souvenir honorable, d'un oncle, d'un frère, vos descendants parleront ainsi de vous un jour. Vous avez entendu le son lugubre des cloches annoncer le décès d'un grand nombre, on annoncera aussi de même aux autres que vous avez cessé de vivre. Que diriez-vous, si vous voyiez un homme condamné au gibet s'avancer vers le lieu du supplice, en dansant, en riant, en regardant de tous côtés, et ne s'occupant que de comédies, de festins, et de parties de plaisir? Et vous, n'allez-vous pas ainsi à la mort ? A quoi pensez-vous? Jetez les yeux sur cette fosse où sont vos parents, vos amis; la justice divine s'est déjà exercée contre eux. Quel sujet d'épouvante pour un homme condamné de voir attachés au gibet les compagnons de ses crimes, qui déjà sont morts ! Regardez donc ces cadavres ; chacun d'eux vous dit : *Hier c'était mon tour, c'est aujourd'hui le vôtre* (Eccl. 38. 23.). Les portraits de vos ancêtres, les mémoires qu'ils ont laissés, leurs maisons, leurs lits, les habits qui vous restent d'eux, tout vous tient le même langage.

Id. Ibid., p. 47.

Explication des mots : il faut mourir.

Il faut mourir : ah ! combien de choses sont renfermées dans ces deux mots ! Il faut mourir : c'est-à-dire, il faut me séparer à jamais de tout ce que j'aime et à quoi je suis si fort attaché. Il faut mourir : c'est-à-dire, il faut renfermer entre quatre planches, cette figure de boue, ce petit corps pour lequel je ne trouve rien d'assez grand, rien d'assez beau. Un tombeau, quelle maison ! quel changement ! Ce petit corps autour duquel je rassemble, autant que je puis, tout ce qui le met à son aise, tout ce qui le flatte, tout ce qu'il désire, et duquel j'éloigne, avec tant de soin, ce qui le gêne, ce qui l'embarrasse, ce qui lui déplaît, ce corps habitera bientôt avec les vers et la pourriture.

Bonnardel, instr. fam., t. 6, p. 48.

Où irons-nous ?

Dans soixante ou quatre-vingts ans d'ici, il ne restera pas au monde une seule personne de ce grand auditoire, les uns mourront plus tôt, les autres mourront plus tard, leurs jours sont marqués, et leur sort est jeté : où ira tout cela ? Peut-être une petite partie dans le paradis, une terrible portion dans l'enfer, et le reste au purgatoire.

Prônes de Joly, t. 3, p. 160.

Nudité plus grande à la mort qu'à la naissance.

Que dis-je? ma nudité sera plus grande au moment de ma mort, que lorsque j'ai reçu la naissance. En effet, je suis entré tout entier dans ce monde avec une âme et un corps ; et quand j'en sortirai, je n'aurai plus qu'une partie de moi-même : peut-on s'imaginer une plus étrange nudité?

Ibid., t. 2, p. 14.

A la mort on quitte tout.

Le frère d'un grand serviteur de Dieu, de Thomas à Kempis, se félicitait beaucoup d'avoir fait construire une maison magnifique ; et un de ses amis lui répondit qu'il remarquait un défaut essentiel. « Quel défaut ? reprit-il. — C'est d'y avoir fait une porte. — Comment ? une porte serait-elle un défaut dans une maison ? — Oui, lui répliqua cet ami; car un jour vous mourrez, et il vous faudra sortir par cette porte, abandonner cette maison et tout le reste. »

S. Liguori, Consid. sur les Max. étern., p. 22.

Elle fait juger sainement des objets.

La mort est peut-être le seul point de vue où l'on juge sainement des objets. L'âme ouvre les yeux à mesure que ceux du corps se ferment. Aux approches de la mort, la passion expire, le bandeau tombe, on ne voit plus les choses que dans leur jour naturel, c'est-à-dire sous le rapport qu'elles ont avec l'éternité : tout autre aspect est équivoque, s'il n'est pas trompeur.

Roissard, La cons. du chrét., p. 252.

Réponse à la folie des mondains.

Qu'un incrédule vous dise : Je ne m'occupe pas de l'éternité, parce que je ne crois pas à la religion ; vous lui répondrez : Croyez au moins que vous ignorez quel sort vous attend après la mort : réfléchissez-y sérieusement ; car une fois mort, il n'y a plus de remède.

Dans la crainte d'alarmer une conscience criminelle, les prétendus esprits-forts se mettent un bandeau sur les yeux, et crient à qui veut les entendre : Il n'y a rien à craindre, *les hommes meurent comme les bêtes, et leur sort est égal.* Autant vaudrait-il qu'ils disent : Il n'y a point de soleil.

Martin, Nouv. Mois de la sainte Vierge, p. 171.

Mourrai-je bientôt ?

Considérez que la mesure de votre vie, c'est

ce temps dont les jours, les heures, les moments se pressent et se dévorent en quelque sorte. Comment donc vous flatteriez-vous que la mort est éloignée, lorsque déjà elle a commencé pour vous? Dès le moment de votre naissance jusqu'à ce jour, qu'avez-vous fait sinon mourir? Comptez toutes les années, toutes les semaines, tous les jours, toutes les heures dont la réunion compose ce que vous appelez votre âge, qu'est-ce que tout cela sinon autant de pas vers le tombeau? Vous ressemblez au flambeau qui se consume en éclairant et qui éclaire en se consumant : comme lui, vous vivez en mourant, et en vivant vous mourez. — Une action qui se poursuit sans interruption est bientôt accomplie. Toutes les autres actions humaines ont leur repos : vos affaires, vos études, vos plaisirs, votre sommeil, tout en un mot a ses intervalles ; il n'y a qu'une seule action qui n'est jamais interrompue, et cette action c'est la mort, la mort qui pour vous a commencé au premier soupir et qui finira au dernier. Comment tarderiez-vous longtemps à achever de mourir, vous qui mourez depuis votre naissance et à chaque instant du jour et de la nuit?

Quel est votre âge? Est-ce vingt, trente, quarante ans? ou bien, est-ce un âge encore plus avancé?... Que vous semble de ces années déjà passées, déjà perdues dans l'éternité comme les flots dans l'Océan? avec quelle rapidité elles se sont écoulées!... Soyez persuadé que non moins rapidement s'écouleront vos années futures, si toutefois il doit y avoir des années pour vous. La mort vous enlèvera l'avenir, comme elle vous a enlevé le passé, avec la promptitude de l'éclair... Et voilà notre vie à tous! Elle ressemble, dit l'Esprit-Saint, à la trace que laisse après soi ou le vaisseau sur l'Océan, ou le vol de l'oiseau dans les airs, ou le trait lancé par une main vigoureuse ; c'est un peu d'écume au bord d'un ruisseau, un peu de poussière dans la plaine, une vapeur qu'un souffle léger des vents emporte et dissipe sans retour.

Manrèse, p. 106

Quand mourrai-je?

Vigilate, quia nescitis diem neque horam (Matth. 25. 13.). Ce n'est point à nous de pénétrer les secrets de Dieu, mais c'est à nous de veiller contre les surprises. Car combien d'effrayantes incertitudes dans la mort! 1° *A quel âge mourrez-vous?*... Dans la vieillesse... dans l'âge mur... dans la jeunesse... *Vigilate quia nescitis.* — 2° *De quel genre de mort mourrez-vous?*... Sera-ce de mort subite et sans avoir le temps de rentrer en vous-même? Sera-ce à la suite d'une maladie lente, mais qui vous ôtera avec l'usage de la raison l'usage du temps, de la grâce et des sacrements?... Sera-ce à la suite de douleurs violentes qui ne vous laisseront plus de sentiments pour le salut et l'éternité?... Sera-ce d'une chute?... Sera-ce d'un incendie?... Sera-ce sous le fer d'un assassin?... *Vigilate, quia nescitis.* 3° *En quel lieu mourrez-vous?* Sera-ce dans votre maison ou dans une maison étrangère?... à table... au jeu .. au théâtre... à l'église?... Sera-ce dans votre lit ou dans une prison... ou sur un échafaud?... *Vigilate, quia nescitis.* 4° *Quel jour mourrez-vous?* Sera-ce dans dix ans? Pourquoi ne sera-ce pas cette année? pourquoi pas dans ce mois? dans cette semaine?. . Pourquoi pas aujourd'hui? *Vigilate, quia nescitis.* 5° *Dans quelle action mourrez-vous?* Il n'est aucune de vos actions qui ne puisse être la dernière. *Vous priez*, pourquoi la mort ne vous frapperait-elle pas au milieu de cette prière?... *Vous étudiez*, pourquoi la mort ne vous frapperait-elle pas au milieu de cette étude?... *Vous vous livrez au sommeil*, pourquoi ce sommeil ne serait-il pas éternel?... pas une de vos paroles, pas un de vos mouvements qui ne puisse être suivi du silence et de l'immobilité de la mort. *Vigilate, quia nescitis.* 6° Enfin, *dans quel état mourrez-vous?*... Sera-ce dans l'état de la grâce ou dans celui du péché?... même incertitude... tout ce que nous savons, c'est que la mort est l'écho de la vie, et qu'on meurt presque toujours comme on a vécu. *Vigilate, quia nescitis*

Manrèse, p. 107.

Utilité à l'ignorer.

Vous ne savez pas l'heure, le jour, la raison ni le genre de votre mort; vous êtes certain d'une seule chose dont le fils de Dieu vous a assuré, que vous mourrez lorsque vous y penserez le moins; et quand vous offensez Dieu, c'est lorsque vous y pensez le moins; car si vous pensiez mourir en ce temps-là, vous vous garderiez bien de l'offenser. Vous ne savez pas en quel lieu ni en quel temps la mort vous attend, et ainsi attendez-la en tout temps et en tout lieu : *Latet ultimus dies, ut observetur omnis dies* (S. Aug.). L'éternité est d'une si grande importance que, quand la mort soudaine ne devrait arriver qu'à un seul homme en tout le monde d'ici à la fin des siècles, tous les hommes, à moins que d'être fous, devraient redouter d'être en état de péché, je ne dirai pas un mois, une semaine ou un jour, mais un petit quart d'heure. La mort soudaine surprend tant de gens tous les ans, tous les mois, tous les jours,... et personne ne se tient sur ses gardes : *Stultorum infinitus est numerus.*

Le Jeune, Serm., t. 4, p. 425.

Circonstances qui précèdent, accompagnent et suivent la mort.

« Souvenez-vous de vos fins.. (Eccli. 7.). » Puisque ce souvenir est si puissant pour nous détourner du péché, efforçons-nous d'en retirer un si précieux avantage; envisageons d'un coup d'œil rapide la mort sous ses différents aspects, et dans toutes les circonstances qui la précèdent, l'accompagnent et la suivent.

Souvenez-vous donc, mon frère, que vous êtes homme, que vous êtes chrétien. Homme, vous savez d'une manière indubitable que vous devez mourir ; chrétien, vous savez avec une égale certitude qu'aussitôt après votre dernier soupir vous aurez à rendre compte de vos actions. La foi d'une part, l'expérience de l'autre, ne vous laissent aucun doute sur ces deux vérités. Ce terrible passage, nul ne peut l'éviter, fût-il ceint de la couronne ou de la tiare. Un jour viendra qui n'aura point de nuit, ou une nuit qui n'aura point de jour; un jour viendra, sera-ce aujourd'hui? sera-ce demain? vous l'ignorez; un jour où vous, vous-même qui lisez ce livre, qui dans ce moment vous sentez sain, dispos de tous vos membres et de tous vos sens, qui mesurez la trame de vos jours sur celle de vos désirs et de vos projets, un jour où vous vous verrez étendu sur un lit de douleur, un cierge à la main, tremblant sous le glaive de la mort prêt à frapper et à exécuter sur vous la sentence portée contre le genre humain, et que nul appel, nulle supplication ne sauraient détourner.

Considérons d'abord l'incertitude de l'heure de la mort. Elle fond presque toujours sur l'homme au moment où, oublieux de son salut, il pense le moins à son arrivée, et embrasse dans ses plans un avenir qu'il ne doit pas atteindre. Aussi dit-on qu'elle vient comme le voleur qui choisit le moment où les hommes s'abandonnent avec le plus de sécurité au sommeil.

Arrive d'abord l'avant-coureur de la mort, la maladie, qui doit lui servir d'instrument avec le cortége des douleurs, des ennuis, des souffrances, des inquiétudes, des insomnies qui semblent éterniser les nuits; tourments du corps, angoisses de l'âme qui harcèlent le malheureux, le livrent sans cesse aux coups du trépas. Comme on voit, dans le siége d'une place, de formidables batteries dirigées contre les remparts, les battre sans relâche, les renverser enfin, et ouvrir de toutes parts passage à l'ennemi vainqueur : ainsi on voit avant la mort une cruelle maladie assiéger nuit et jour avec tant de violence les forces naturelles et les principaux organes du corps, que l'âme ne pouvant plus supporter un si rude assaut, est contrainte d'abandonner la place et de se retirer. Bientôt le mal lui-même par ses progrès, et le médecin par ses avis ou sa retraite, dissipent les illusions dont nous cherchions à nous abuser nous-mêmes, et nous enlèvent toute espérance de conserver la vie. Oh! alors quelles transes, quelles angoisses s'emparent de nous! Quel désespoir à la vue de la tombe qui s'ouvre devant nous, de ces enfants, de cette épouse, de ces amis, de ces parents, de ces biens, de ces honneurs, de ces titres qui nous échappent avec la vie! Viennent ensuite les autres accidents, plus graves encore que les précédents, et qui servent d'escorte immédiate à la mort : les pieds s'engourdissent, les traits du visage s'allongent, la langue se refuse à ses fonctions, tous les membres et tous les sens sont peu à peu envahis par le trépas. C'est ainsi que l'homme expie au sortir de la vie les souffrances que son entrée avait causées à autrui; il éprouve à ses derniers instants tout ce que sa mère avait enduré en lui donnant le jour. C'est ainsi que l'avenue et l'issue de la vie se ressemblent : la douleur les ouvre l'une et l'autre.

Arrivé au seuil de l'éternité, l'homme se représente le moment de son dernier soupir, les horreurs de la sépulture, l'avenir de son corps qui sera bientôt la pâture des vers, mais surtout l'avenir de son âme, qui dans quelques instants sera, il ne sait où. Alors vous vous imaginerez être déjà au tribunal de Dieu; vous croirez entendre tous vos péchés, accusateurs et témoins, élever la voix contre vous. Alors vous verrez clairement toute l'énormité de ces crimes que vous commettez si facilement. Alors vous maudirez mille et mille fois le jour où vous consentîtes au péché, le plaisir qui vous y fit consentir. Alors vous ne pourrez assez vous étonner de vous-même, en voyant que, pour des vanités aussi misérables que celles qui captivaient désordonnément votre cœur, vous avez pu vous exposer au danger de subir les tourments que vous commencez déjà à endurer; car les choses du temps, si futiles par elles-mêmes, ne paraissent plus que néant au moment où elles s'évanouissent; tandis que celles de l'éternité, si grandes de leur nature, au moment où elles se révèlent, se montrent à l'esprit ce qu'elles sont réellement. Oh! quel ne sera donc pas votre désespoir, alors que vous verrez les chimères que vous avez poursuivies, les biens immenses que vous avez perdus! alors que de quelque part que vous jetiez les yeux, vous ne verrez que sujets de douleur et d'effroi! Nul remède, nulle issue, nul refuge; plus de temps, plus de pénitence; la chaîne de vos jours est parcourue; et les amis que vous avez affectionnés, et les idoles que vous avez adorées, sont sans pouvoir auprès de vous. Que dis-je? tous ces objets de votre amour, tous ces objets de votre estime, ne font qu'accroître votre supplice. Dans cette extrémité, dites-moi, je vous prie, que penserez-vous? à qui recourrez-vous? où irez-vous? que faire? retourner en arrière? chose impossible; aller en avant? idée insupportable; vous arrêter? c'est ce qui ne nous est pas donné! Que ferez-vous donc?..

Mais si tels sont les antécédents de la mort, quelles en seront les suites? Si tel est le prélude, quel devra être l'accomplissement? A peine le trépas a-t-il fermé les yeux du mourant, qu'il se trouve soudain transporté au tribunal de Dieu pour y rendre compte de sa vie...

Louis de Grenade, Guide des péch. p. 60.

Il faut, pendant la vie, apprendre à bien mourir.

I. Vous appréhendez la mort; vous avez

raison de l'appréhender, si vous ne vivez pas en chrétien. Comment ne pas craindre la mort, quand on ne s'y prépare pas, et qu'on n'a jamais appris à mourir? Il est bien tard au dernier moment, d'apprendre à faire une chose qui demande une préparation de toute la vie.

Les saints, sur la terre, ne faisaient autre chose que d'apprendre à bien mourir, et craignaient toujours de ne pas réussir. J'apprends chaque jour à mourir, disait saint Paul, *quotidie morior*. Le cardinal Bellarmin, après avoir vécu dans la sainteté, demandait à Dieu, à l'heure de la mort, encore une année pour se disposer à ce terrible moment.

Un saint homme ayant passé, dans le désert, plus de quarante ans dans la pénitence, disait qu'il n'avait fait, pendant tout ce temps, que d'apprendre à mourir. C'est là, en effet, l'unique chose qu'on devrait avoir à cœur; puisque la vie ne nous est donnée que pour apprendre à bien finir...

II. Apprenez tous les jours à mourir. Pensez chaque jour que la mort est à vos côtés, qu'elle vous arrêtera bientôt, peut-être demain. Pensez-y sérieusement; on ne meurt qu'une fois; une mauvaise mort est un mal sans remède. Ce n'est pas assez d'y penser, il faut être toujours sur vos gardes; il faut même, dit Jésus-Christ, à chaque instant être prêts : *Estote parati*, parce que *le Seigneur viendra quand vous n'y penserez pas*. Ceux qui vous ont précédé, ont été surpris, vous le serez vous-même : leur mort inopinée est un présage de la vôtre.

Si vous saviez que l'on dût vous servir, dans un repas, d'une viande empoisonnée, vous seriez toujours en garde contre ce qu'on vous présenterait. A tous les moments de votre vie, vous êtes menacé de mourir. Il y a un de ces moments qui sera le dernier, qui est connu de Dieu seul : pourquoi ne les appréhendez-vous pas tous? pourquoi n'êtes-vous pas sur vos gardes, en vivant comme si à chaque moment Dieu devait vous appeler? *Celui-là est indigne de vivre et de porter le nom de chrétien*, dit saint Jérôme, *qui a l'assurance de vivre dans un état dans lequel il ne voudrait pas mourir*

O! si tous les jours, comme saint Antoine, on avait à son réveil cette pensée : *Ce jour est peut-être le dernier de ma vie!* Si chacun se regardait, à tout moment, comme un criminel, à qui l'on va prononcer la sentence, serait-il possible qu'on commît le péché? Y aurait-il un jour qu'on ne vécût comme on voudrait mourir? Méditez cette pensée tous les jours, puisque chaque jour vous pouvez mourir.

Instr. sur les prin. vér. de la relig., p. 227.

Moyens de s'y préparer. Comparaisons d'un duelliste, d'un capitaine, d'un pilote.

Que diriez-vous de quelqu'un qui voudrait se battre en duel, ou concourir pour une chaire quelconque, s'il attendait pour s'exercer, au moment convenu pour ces sortes de combats? Ce capitaine qui se réserverait de faire des provisions d'armes et de vivres, à l'instant où l'ennemi se présenterait pour faire le siége de la place qu'il commande, ne serait-il pas, à votre avis, un insensé? N'en jugeriez-vous pas de même d'un pilote qui retarderait, pour se pourvoir d'ancres et de câbles, jusqu'au moment de la tempête? Tel est, exactement, le chrétien qui diffère de mettre sa conscience en ordre jusqu'à l'heure de la mort.

S. Liguori, Cons. sur les Max. étern., p. 115.

S'y préparer en faisant pour le ciel ce que font les mondains pour la terre.

Voulez-vous éviter la triste mort des pécheurs, prenez-les pour modèles : faites pour le ciel ce qu'ils font pour la terre. Vous voyez ce qu'ils font tous les jours d'efforts et de sacrifices pour des jouissances passagères : or, sera-ce trop de vous en demander autant pour acquérir des biens éternels? S'ils vous demandent pourquoi de votre part cette haine pour le monde, pour ses plaisirs et ses parures; pourquoi cette modestie dans vos habits, cette réserve dans vos paroles et vos démarches; pourquoi ces prières, ces lectures, cette assiduité à l'église, au tribunal de la pénitence et à la table du Seigneur, répondez-leur, que ne devant mourir qu'une fois, et que la mort devant décider de votre éternité, vous croyez prudent de vous appliquer à la pratique des bonnes œuvres qui font l'heureuse mort.... Ah! que la vie chrétienne est agréable pour quiconque ne perd pas de vue la pensée de la mort! Pour un moment de peine, une éternité de bonheur! Retenez bien ces paroles de saint Augustin : « Ce qui flatte dure un moment, ce qui tourmente dure une éternité. Vous craignez, dit-il, une mauvaise mort, et vous ne craignez pas une mauvaise vie. Cessez de vivre mal, craignez de mourir d'une mauvaise mort. *Mori male times, male vivere non times. Corrige male vivere, time male mori.*

Martin, Nouv. Manuel de la Sainte Vierge, p. 275.

Consolation de s'y être préparé.

Oh! quelle consolation éprouvent dans la mort les serviteurs de Dieu qui ont toujours vécu prêts à mourir!

Quel espoir leur donnent le souvenir de la vie passée et le témoignage d'une conscience sans tache!

Car, comme ils ont toujours obtempéré avec zèle aux inspirations divines, et qu'ils se sont toujours étudiés à plaire davantage à Dieu, ils sentent que Dieu est leur ami, et il n'y a rien qui jette la terreur dans leur âme.

Et comme celui qui s'est déjà procuré tout ce qui est nécessaire et utile pour un voyage, ainsi ils se hâtent d'entrer dans ce repos d'où ils ont dû être si longtemps éloignés.

Car qui ne serait dans la joie et dans l'allégresse en se voyant à la fin de toutes les misères, au commencement de la béatitude parfaite et en toute sécurité du côté du péché?

Mais si vous ne vous êtes préparé avec soin durant la vie entière, vous ne sentirez pas combien il est désirable et heureux de sortir de ce monde.

Si le cœur se repose maintenant en quelque créature, il pourra difficilement alors s'en détacher et se tourner vers Dieu.

Si vous ne pleurez pas maintenant vos péchés, si vous ne pratiquez pas les œuvres de pénitence, vous craindrez l'approche de la mort et vous redouterez le juste jugement de Dieu.

Si vous vous souciez peu de l'étude de la perfection, la conscience vous poindra, la nécessité de rendre compte vous accablera, l'attente des peines vous terrifiera.

Pourquoi donc négligez-vous de pourvoir à vous-même? Pourquoi différez-vous de jour en jour le soin de votre amendement?

Etude de la perf. rel., p. 74.

On fera pour vous ce que vous aurez fait pour vos amis, pour vos parents défunts.

Ceux qui vous serviront se présenteront, pour s'emparer de vos biens, de vos places; la seule chose dont on ne s'inquiétera plus, ce sera vous; on échappera un mot, peut-être, mais voilà tout. Pendant quelques jours, vos proches paraîtront plongés dans l'affliction; ils auront bientôt séché leurs larmes. Ils se consoleront, en recueillant la portion qui leur reviendra de votre héritage. Ils se réjouiront même au plus tôt de votre perte, et dans l'appartement où vous aurez rendu le dernier soupir et où votre âme aura été jugée par Jésus-Christ, on les verra se livrer aux plaisirs de la danse, de la table; on y jouera, on y rira, comme de coutume. Et votre âme, où sera-t-elle alors?

S. Liguori, Cons. sur les max. éter. p. 13.

Que voudriez-vous avoir fait alors?

Tout doit finir, et à ce dernier instant si vous avez perdu votre âme, tout est perdu pour vous. *Considérez-vous comme étant déjà mort, ou comme devant nécessairemet mourir* (S. Laur. Just. de l'arbre de la vie, c. 4). Si maintenant vous n'étiez plus du nombre des vivants, que voudriez-vous avoir fait? Puisque vous vivez encore, pensez qu'un jour viendra où vous sortirez de ce monde. Saint Bonaventure dit que le pilote, pour bien diriger la course de son vaisseau, se place à la proue; ainsi l'homme, pour bien régler sa conduite, doit aussi se mettre par la pensée au moment de la mort. *De là*, dit saint Bernard, *regardez le commencement de votre carrière et rougissez.* Voyez les péchés de votre jeunesse, et que ce spectacle vous inspire une confusion salutaire. *Envisagez le milieu de votre vie, et gémissez.* Oui, voyez les péchés de l'âge mûr et pleurez. *Considérez la fin et tremblez.* Envisagez encore ces dernières années qui souillent votre vie; frémissez-en, et empressez-vous d'y apporter remède.

Id. ibid., p. 19.

Le plus grand bonheur, c'est une bonne mort. Urne contenant deux billets : enfer, ciel.

Un païen même, Antistène, interrogé quel était dans le monde le plus grand bonheur, répondit : *C'est une bonne mort.* Et que dira un chrétien qui, éclairé par la foi, sait, à n'en pouvoir douter, qu'à ce moment commence l'éternité, que, d'un côté, sont des joies inamissibles, et de l'autre, des tourments qui ne doivent jamais finir? Si l'on jetait dans une urne deux billets sur l'un desquels on écrirait *enfer*, et sur l'autre *ciel*, et que votre sort dépendît du choix que vous feriez, quelle attention n'apporteriez-vous pas pour prendre celui qui vous assurerait le ciel! Les infortunés condamnés à jouer leur vie, oh Dieu! quel tremblement les agite, en jetant les dés, lorsque leur destinée dépend de cette chance! Quel est le saisissement d'une âme, quand, sur le point de briser les liens qui l'attachent au corps, elle se dit : De l'heure à laquelle je touche, résultera, pour moi, la vie ou la mort éternelle. Dès maintenant choisissez, ou d'être heureux ou d'être malheureux pour toujours.

Id. ibid., p. 40.

Ne pas la craindre.

Comment peut-on craindre la mort, dit saint Cyprien, lorsqu'après la mort, on espère occuper un trône? Comment est-il possible de redouter la mort, quand on attend l'immortalité bienheureuse, après cette vie, si l'on en sort en état de grâce?

S. Liguori, Cons. sur les Max. étern., p. 109.

La craindre, c'est manquer de foi.

Saint Augustin nous assure, sans hésiter, que craindre la mort, c'est manquer de foi; celui qui croit fermement au bonheur du ciel, qui travaille ardemment pour avoir le ciel, ne redoute point tant de quitter la terre.

Roissard, La consol. du chrét., p. 433.

L'exemple de Jésus-Christ excuse nos aversions.

Il y a eu des Saints qui ont désiré leur dissolution; d'autres ont tremblé aux approches de la mort. Je ne vous propose ni les uns ni les autres à imiter, j'ai un meilleur modèle à vous offrir. Votre Maître a craint la douleur, l'ignominie et la mort; près de terminer sa course, il fut accablé de tristesse, il éprouva l'agonie, il sua du sang, il demanda à être délivré du calice de sa passion. Vous en faut-il davantage pour excuser, pour justifier toutes vos aversions, vos peines et vos répugnances? Ainsi, que la nature, dans vous, craigne, tremble, murmure, s'effraie, se révolte, ne vous en inquiétez point; mais que votre cœur, ce cœur qui seul est en votre disposition, s'unisse au cœur de Jésus agonisant, et dise généreusement et amoureusement avec lui : *Père céleste, que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne.*

Id. ibid., p. 434.

Raisons légitimes de désirer la mort.

La première raison pour laquelle on peut justement souhaiter la mort, est pour être délivré des misères de la vie. *Car la mort*, dit le Sage, *est préférable à une vie malheureuse : Melior est mors quàm vita amara* (Eccli. 30. 17.). C'est ainsi que les gens du monde désirent souvent la mort et la demandent à Dieu : et sans doute, ils le peuvent faire sans péché, puisqu'enfin les misères de la vie sont telles et en si grand nombre, qu'il est permis de souhaiter de mourir pour les éviter... Il est vrai que les gens du monde pèchent souvent en ce point, par l'impatience avec laquelle ils reçoivent les afflictions, et par les inquiétudes et les plaintes avec lesquelles ils demandent à Dieu la mort. Mais s'ils la demandaient avec plus de soumission d'esprit, et qu'ils dissent : Seigneur, si c'est votre bon plaisir, tirez-moi du malheureux état où je suis, j'ai assez vécu : sans doute ils ne pècheraient aucunement.

En second lieu, on peut encore plus légitimement et d'une manière plus parfaite, désirer la mort, pour ne voir pas les persécutions de l'Eglise, et les offenses continuelles qui se commettent contre Dieu...

C'est encore un sentiment très-louable et très-pieux, de désirer la mort et de la demander à Dieu, afin de n'être plus en état de le pouvoir offenser... Les zélés serviteurs de Dieu... vont jusques à souhaiter la mort, afin de n'être plus sujets à tant de manquements, d'imperfections, de tentations et de faiblesses, dont la vie de l'homme est pleine...

Ce sont de bonnes et saintes raisons de souhaiter de mourir, que celles dont nous venons de parler : mais la plus parfaite de toutes est celle qui portait l'Apôtre *à désirer d'être dégagé des liens du corps et d'être avec Jésus-Christ* (Ad Phil. 1. 23.).

Rodriguez, Pratiq. de la Perf. chrét., t. 2, p. 454.

Différence entre mourir jeune et vieux.

Quelle différence croyez-vous, dit saint Jérôme (Epist. ad Héliod.), qu'il y ait entre celui qui meurt jeune et celui qui meurt vieux, si ce n'est qu'un vieillard est plus chargé de péchés qu'un jeune homme et a de plus grands comptes à rendre à Dieu ?... La mort, qu'est-elle autre chose, dit saint Ambroise (de bono mortis, c. 4.), que la sépulture des vices et la résurrection des vertus ?

Id. ibid., t. 2, p. 461.

Différence entre une belle et une bonne mort.

Il y a la même différence entre une belle mort et une bonne mort, comme entre un beau temps et un bon temps. Il ne faut juger de personne en particulier ; Dieu peut faire des miracles en l'ordre de la grâce aussi bien qu'en l'ordre de la nature ; mais on ne peut assurer d'aucune mort qu'elle soit bonne, si elle ne vient après une sainte et vertueuse vie... Le diable est plus fin que vous, vous ne le croyez pas ; mais il est vrai que c'est lui qui met souvent ces belles paroles en la bouche de ces libertins, et cela sert à ses mauvais desseins ; c'est afin que les compagnons de débauches de ce moribond, et autres jeunes gens qui assistent à sa mort, disent eux-mêmes : A la bonne heure, je suis bien aise de voir ceci ; voilà mon compagnon qui a été si vicieux, et néanmoins il fait une si belle mort ; je veux faire comme lui, je veux me donner carrière, je veux prendre mes plaisirs et lâcher la bride à mes appétits sensuels, et quand je serai malade, je me reconnaîtrai, je dirai *peccavi*, je recevrai les sacrements, et ferai une belle mort comme lui. Le démon leur met ces paroles à la bouche et dans l'esprit ; mais il ne leur en met pas les dispositions dans le cœur, et Dieu, qui demande le cœur et qui voit le fond de l'âme, ne fait pas grand cas de ces beaux compliments.

Le Jeune, Serm. t. 1, p. 234.

A la mort on est désabusé des vanités du monde.

La mort met tous les hommes au même niveau ; tout est alors également passé pour les uns et pour les autres ; mais bien différemment pour les gens de bien et pour les pécheurs. Voyez un saint Antoine mourant à l'âge de cent cinq ans. Qui pourrait comprendre la joie de son âme, à la vue du temps et de l'éternité ? *Du temps*, avec lequel viennent de passer toutes les rigueurs de sa vie pénitente ; *de l'éternité*, avec laquelle vont commencer tous les plaisirs que procure la jouissance d'un Dieu !

Représentez-vous au contraire le malheureux Caïn. Quand il aurait vécu cinq mille ans dans les délices et dans l'abondance de toutes choses, que lui en resterait-il à présent ? *On est bien aveugle*, dit un Père, *de se laisser surprendre par l'amorce des plaisirs et des biens de la vie, sans considérer combien la fin en est amère.*

Inst. sur les princ. vérit. de la rel. p. 231.

Voyez encore VANITÉ.

Que faut-il pour mourir ?

Une goutte d'eau qui tombe sur le cœur, une veine qui se rompt dans la poitrine, une suffocation de catarrhe, un coup de sang, la piqûre d'un animal venimeux, une blessure, une inondation, un tremblement de terre, un coup de tonnerre, la moindre de toutes ces causes, et tant d'autres, suffit pour t'ôter la vie.

S. Liguori, Vis. au S. S. p. 179.

Réflexions sur quelques exemples de courage à la mort.

Saint François étant sur le point d'expirer, disait avec grande confiance : Mon Dieu, retirez-moi de cette prison, vos saints m'attendent, afin qu'il vous plaise de me récompenser...

Saint Hilarion, étant sur la fin de sa vie, disait : Courage, mon âme, sortez hardiment de ce corps, que craignez-vous ? Il y a soixante ans que vous servez Dieu, pourquoi appré-

hendez-vous de vous représenter à lui?.. Saint Martin, étant au lit de la mort, et voyant l'esprit malin près de lui, lui dit courageusement : Que fais-tu ici, méchante bête? retire-toi d'ici, tu n'y as rien à faire, tu ne trouveras point de tes œuvres en moi.

Pourrez-vous dire de même, mon cher auditeur? pourrez-vous dire à l'heure de votre mort : Mon Dieu! vos saints m'attendent afin que vous me récompensiez. Quelle bonne œuvre avez-vous faite purement pour l'amour de Dieu? Quelle action vertueuse, excellente, héroïque ou parfaite avez-vous pratiquée par laquelle vous ayez la hardiesse de demander récompense? Pourrez-vous dire : Il y a soixante ans que j'aime Dieu et que je le sers fidèlement. Peut-être que vous ne pourrez pas dire : Il y a trente ans, il y a trente mois, il y a trente semaines, pas même il y a trente jours que je le sers comme je dois. Pourrez-vous dire au démon : Tu ne trouveras point de tes œuvres en moi? Et vous savez qu'il n'en trouvera que trop, de ces rages d'envie, de ces inimitiés, de ces arrogances, de ces rébellions contre votre père et votre mère, de ces blasphèmes, de ces malédictions qui sont toutes des œuvres du diable. Peut-être que vous pourrez dire : Il y a vingt, trente, quarante ans que j'offense Dieu et que je sers le diable. En quelle frayeur serez-vous, en quelle détresse et appréhension de vous présenter à celui que vous avez tant méprisé!

Le Jeune, Serm., t. 2. p. 67.

Interpellation à une tête de mort.

Tête, dis-moi, où est l'âme qui t'animait? En paradis ou en enfer? Dis-moi, au jour du jugement, te verrai-je couronnée d'étoiles ou entourée de serpents et de flammes? Dis-moi, es-tu la tête d'un homme ou celle d'une femme? Si tu es la tête d'un homme, dis-moi, que sont devenus tes projets de fortune et d'ambition? Où est passé ton orgueil, ô toi qui prétendais ne le céder à personne? Si tu es la tête d'une femme, qu'est devenue ta beauté? Que sont devenus tes superbes cheveux? Les vers en ont consumé jusqu'aux racines. Où sont tes beaux yeux? Ils leur ont servi de pâture. Où est ta langue avec laquelle tu modulais des chants si voluptueux? Ils l'ont dévorée. Tu te vantais d'être belle, et te voilà hideuse à faire peur, etc... Mes frères, mes chères sœurs, ce qui est advenu à cette tête de mort, vous arrivera un jour. Il n'y a pas de remède; il faut mourir, il faut mourir.

S. Liguori., Inst. prat. sur les ex. des Mis., p. 158.

MORT DES ENFANTS.

Pourquoi Dieu l'envoie.

Raptus est, ne malitia mutaret intellectum ejus. Quand vous avez un arbre sur un grand chemin et que vous en aimez les fruits, vous les cueillez avant qu'ils soient parvenus en parfaite maturité, vous craignez qu'on ne les dérobe, vous aimez mieux les avoir à demi-mûrs, que de n'en avoir point du tout; ainsi Dieu appelle votre enfant à l'âge de cinq ou six ans; il prévoit que le monde ou la chair le lui ravirait; il a les yeux de l'aigle, il prévoit les dangers qui peuvent arriver.

Le Jeune, Serm., t. 11, p. 437.

MORT DES JUSTES.

Elle est douce et consolante.

Mais autant la mort des pécheurs est funeste, cruelle, autant celle des justes est douce, consolante. Le méchant reçoit alors le châtiment de ses crimes, et le bon, la récompense de ses mérites. « Celui qui craint le Seigneur se trouvera heureux à la fin de sa vie, et il sera bien au jour de la mort (Eccli. 1, 13.).» Saint Jean (Apoc. 14. 13.) entend une voix qui lui dit : « Écrivez; » il est écrit : « Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur... »

... « Le Juste, dit saint Grégoire (Moral. lib. X. c. 1.).., resplendit, au moment de son déclin, de l'éclat du soleil levant, parce que cette heure de la mort révèle à ses yeux la gloire immortelle qui lui est préparée. Ainsi dans le même moment où les autres sont en proie à la tristesse et aux plus vives alarmes, il puise dans le Seigneur les plus douces consolations et une confiance inébranlable. » Car, « à la mort, l'impie sera rejeté à cause de sa malice, tandis que le juste est rempli d'espérance (Prov. 14. 32.). »

Exemple de saint Martin.

« Que viens-tu faire ici, dit saint Martin au démon, qui essaie d'assiéger ses derniers instants, que viens-tu faire ici, monstre cruel? il n'y a rien en moi que tu puisses réclamer. Je vois le sein d'Abraham ouvert pour me recevoir en paix. »

De saint Dominique.

Saint Dominique voit ses frères fondre en larmes autour de son lit de mort, il leur dit : « Consolez-vous, mes enfants, consolez-vous; je pars pour un lieu où je vous serai bien plus utile que je ne l'aie jamais été. » Comment la tristesse ou la crainte aurait-elle trouvé entrée dans le cœur de ce saint homme plein d'une si ferme espérance, non-seulement pour lui, mais encore pour tous ceux qui lui étaient chers?

La mort n'a donc rien de redoutable pour le juste; aussi la reçoit-il de la main de Dieu avec louange et actions de grâces, comme la fin de ses travaux et le commencement de sa félicité. « Celui, dit saint Augustin (Serm. 9.), qui désire voir rompre les liens qui l'attachent à la terre, impatient de se réunir à Jésus-Christ, celui-là, on ne peut pas dire de lui qu'il subit la mort avec résignation, mais qu'il a supporté la vie avec patience, et qu'il accueille la mort avec joie; » car, encore une fois, le juste n'a aucun sujet d'appréhender la mort ni

de s'en attrister : bien loin de là, il l'appelle, il lui sourit, et son dernier soupir est, comme celui du cygne, un son mélodieux, un hymne chanté à la gloire de Dieu qui l'appelle à lui.

Non, il ne craint point la mort, parce qu'il a toujours craint le Seigneur, et que celui qui se laisse dominer par cette crainte salutaire est inaccessible à toute autre crainte : il ne craint point la mort, parce qu'il a craint la vie, parce que la crainte de la mort est l'effet d'une vie criminelle ; il ne craint point la mort, parce que toute sa vie n'a été qu'un long apprentissage de la mort, que toute sa vie, son occupation principale a été de se préparer à son arrivée, et que celui qui se tient constamment sur ses gardes n'a rien à redouter de son ennemi ; il ne craint point la mort, parce que tous les jours de sa vie ont été employés à lui assurer dans ses vertus et ses bonnes œuvres des moyens de défense pour cette heure décisive ; il ne craint point la mort, parce qu'il s'est ménagé la faveur, la bienveillance de son juge, par mille sacrifices, par un dévouement à toute épreuve; enfin, il ne craint point la mort, parce que pour le juste ce n'est point une mort, mais un sommeil de paix, une heureuse transformation, le terme du travail, le chemin de la vie, le dernier échelon qui l'élève à l'immortalité; parce qu'il comprend que, depuis que la mort a passé par le canal de la vie, elle y a déposé toute son amertume et y a puisé quelque chose de sa douceur.

Eh! qu'est-ce qui pourrait lui faire redouter la mort ? — Les accidents, les souffrances qui l'accompagnent ? Ne sait-il pas que ce sont les douleurs de l'enfantement qui doit le faire naître à cette bienheureuse éternité, objet constant, unique de ses désirs, et dont la perspective pouvait seule lui faire tolérer la vie ? — La rigueur du jugement ? La présence des légions infernales ? Mais n'a-t-il pas dans ce Dieu puissant et bon, à qui il s'est toujours efforcé de plaire, un rédempteur, un avocat, un protecteur? — Les horreurs de la sépulture ? Ignore-t-il qu'il va « semer un corps tout animal, pour en recueillir un autre tout spirituel ? »

Et maintenant, si c'est, comme on le dit, la fin qui couronne l'œuvre, ou si, comme dit Sénèque, « c'est le dernier jour qui décide de tous les autres; » si la fin des bons est si douce, si calme, si heureuse, et celle des méchants si cruelle, si misérable, est-il besoin d'une autre considération pour nous détacher du vice et nous faire embrasser la vertu ? Eh! que m'importent tous les plaisirs, toutes les richesses, tous les honneurs, toutes les jouissances du monde, si je dois enfin être précipité au fond des abîmes de l'enfer? Qu'ai-je à redouter de tous les maux de la vie, s'ils doivent aboutir à une paix et à une béatitude éternelles, si ce sont pour moi autant de gages assurés de la gloire future? Que le mondain fasse parade, tant qu'il lui plaira, de son habileté dans ce qu'il appelle l'art de bien vivre, toute cette prétendue sagesse, à le bien prendre, n'est que l'art de fournir de l'aliment à l'orgueil, à la vanité, à la luxure, l'art de se créer des instruments d'iniquité, en s'ôtant à soi-même les moyens d'opérer le bien, et de se préparer une mort d'autant plus amère, qu'on a su se rendre la vie plus douce, plus agréable. Il n'y a sur la terre de véritable science que celle qui nous apprend à régler la vie sur la mort. Le propre, le caractère de la sagesse est de tout rapporter à la fin ultérieure. Si donc le sage médecin est celui qui sait coordonner le traitement à la guérison, quel autre méritera le nom d'*homme sage* que celui qui sait rattacher la vie à la mort, c'est-à-dire, au jugement qui doit la suivre, et que nous devons avoir en vue tous les jours de notre pèlerinage sur la terre ?

Louis de Grenade, Guide des pech., p. 242.

De saint Ambroise.

. . . « J'ai passé ma vie de telle sorte, disait saint Ambroise, que je n'ai aucun sujet de me repentir d'avoir vécu. Je ne crains point la mort, parce que le maître à qui nous avons affaire est souverainement miséricordieux. »

Id. ibid., p. 247.

Du P. Joseph Scamacca.

— Il est vrai que quelques saints, au moment de la mort, ont éprouvé de grandes craintes (1); mais le nombre en est petit; le Seigneur l'a voulu, pour effacer à leur mort quelques unes de leurs souillures : *Justi quandoque dure moriendo purgantur in hoc mundo* (Belv.). Au reste, on sait que les serviteurs de Dieu meurent presque tous, le rire sur les lèvres. On demandait au Père Joseph Scamacca, homme d'une vie sainte, s'il s'en allait avec confiance. Eh quoi! répondit-il, ai-je donc servi Mahomet, pour douter de la bonté de mon Dieu? Ah! que le Seigneur a de douces consolations pour ses serviteurs mourants !

S. Liguori, Serm., t. I, p. 141.

De Suarez.

Suarez mourut si paisiblement, qu'à son dernier soupir il disait : Je n'eusse jamais cru qu'il fût si doux de mourir.

Ibid., p. 142.

De sainte Catherine de Sienne.

Sainte Catherine de Sienne disait aussi en mourant : Consolez-vous avec moi, de ce que je quitte cette terre, patrie de tant de maux, pour aller dans le séjour de la paix. »

Id., Cons. sur les max. ét. p. 94.

De saint Siméon.

Quand le saint vieillard Siméon eut le bonheur de tenir l'enfant Jésus dans ses bras, il ne réclamait point d'autre faveur que la mort. *C'est maintenant que vous laisserez aller en paix votre serviteur, ô mon Dieu* (Luc. 2.).

(1) Voyez AGATHON, ARSÈNE.

Il demande qu'on le laisse partir, dit saint Ambroise, comme s'il eût été retenu de force.

Id. ibid., p. 99.

De Pionius.

Le martyr Pionius, allant au supplice, fut interrogé par ceux qui le conduisaient, pourquoi il marchait si gaîment à la mort : « Vous vous trompez, leur répondit-il, je vais non à la mort, mais à la vie. »

Id. ibid., p. 100.

Motif de la frayeur des saints à la mort.

Si le passage à l'autre vie a jeté les saints dans de si cruelles transes, de quel effroi la perspective seule de cet instant fatal ne devrait-elle pas frapper les mondains qui coulent leurs jours dans l'indolence la plus coupable et dans l'oubli le plus profond de leur salut? Si vous désirez savoir le motif de la frayeur que les saints ont ressentie dans leurs derniers moments, saint Grégoire va vous l'apprendre (lib. 4. moral c. 16. et seq.).

« Les saints, dit-il, méditent tous les jours sur la justice du Juge qui doit leur demander compte de leur vie. Tous les jours aussi ils remettent sous leurs yeux le moment qui doit terminer leur carrière, et ils examinent attentivement ce qu'ils pourraient répondre au tribunal suprême. Si leur conscience leur rend le consolant témoignage qu'ils sont innocents des actions criminelles auxquelles leur faiblesse les exposait, ils tremblent à la vue de tant de pensées mauvaises dont le cœur de l'homme est assailli à chaque instant. En effet, on peut triompher assez aisément peut-être des tentations qui poussent aux péchés extérieurs; mais qu'il est difficile de sortir toujours victorieux de cette lutte continuelle que nous avons à soutenir contre les pensées déréglées! Et voilà pourquoi les saints craignent en tous temps les secrets jugements du juste Juge, surtout lorsque, sommés de payer la dette commune de la nature humaine, ils se voient sur le point de comparaître en sa présence. Mais leur frayeur redouble encore, s'il est possible, lorsqu'ils touchent au moment où l'âme rompt les liens qui la tenaient captive : c'est qu'alors les vaines pensées s'évanouissent, les illusions de l'imagination se dissipent, et rien de ce qui appartient au siècle ne se présente plus aux yeux de celui qui déjà lui-même n'appartient presque plus au siècle; ses regards sont exclusivement arrêtés sur lui-même et sur Dieu; il a oublié tout le reste, parce que tout le reste lui est devenu inutile. Si dans ce moment critique sa mémoire lui présente sa volonté toujours fidèle à accomplir le bien que son esprit lui indiquait, il n'est pas sans inquiétude sur celui que son ignorance lui a dérobé : il est convaincu qu'il ne peut ni se connaître ni se juger parfaitement; de là ces terreurs secrètes dont il est assiégé, en pensant qu'il n'est plus séparé que d'un instant de l'état où il sera immuablement fixé pour l'éternité. »

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 66.

Leurs bonnes œuvres 1° les précèdent.

Quand une mère qui n'aspire qu'à voir son fils, qu'elle n'a pas vu depuis dix ou douze ans, est avertie qu'il revient glorieux d'un dangereux combat, et qu'il sera bientôt dans sa maison, elle ne se contente pas de l'y attendre, elle va au-devant de lui, lui saute au cou, l'embrasse, et lui donne toutes les marques possibles de son affection, et de sa tendresse.

Dirai-je qu'il arrive quelque chose de semblable à l'homme de bien? que les bonnes œuvres qu'il a faites, vont donner avis de son arrivée au ciel, qu'elles vont dire qu'il a remporté la victoire sur le démon et sur le monde, que la gloire de Dieu s'avance pour le recevoir, qu'elle l'embrasse, et qu'elle le fait entrer dans la Jérusalem céleste? Quand je le dirais, je parlerais après le Saint-Esprit, et je donnerais à ces mystérieuses paroles, *Anteibit faciem tuam justitia tua, et gloria Domini colliget te*, le plus beau sens qu'on puisse leur donner.

Prônes de Joly, t. 2, p. 159.

2° Elles les accompagnent.

Ainsi comme une femme qui va être reçue avec beaucoup d'honneur et de joie dans un palais où elle est attendue, ramasse toutes ses pierreries, et tous ses ornements pour y paraître, on peut dire que l'homme de bien au lit de la mort s'efforce de ramasser toutes ses vertus et ses bonnes œuvres, afin qu'elles l'accompagnent pour entrer au ciel.

Id. ibid., p. 161.

Difference entre la mort des bons et celle des méchants.

Remarquez l'immense différence qui se trouve entre la mort de ceux qui ont été fidèles à Dieu pendant leur vie, et la mort des infortunés qui se sont attachés au monde, au démon et à la chair. Les premiers meurent dans une paix et une consolation qui leur sont comme un avant-goût des délices du ciel; les autres, au contraire, meurent dans la douleur et dans les angoisses, parce qu'ils s'aperçoivent que le monde les quitte, que leurs honteuses jouissances sont passées, et que l'enfer ouvre ses gouffres affreux pour les dévorer.

Pinart, La Nourrit. de l'âme chrét., p. 436.

Pensée consolante pour l'âme fidèle à la mort.

La vie des serviteurs de Dieu paraît ici-bas triste et pénible. « Mais, dit un célèbre orateur (Massillon, Serm. pour le jour des morts), au lit de la mort, la pensée la plus consolante pour une âme fidèle, c'est le souvenir des violences qu'elle s'est faites pour son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, et combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte qui doit être payé d'une félicité sans fin et sans mesure. Car ce qui la console, c'est qu'elle n'a sacrifié que des plaisirs d'un instant, et dont il ne lui res-

terait alors que la confusion et la honte : c'est que tout ce qu'elle aurait souffert pour le monde serait perdu pour elle dans ce dernier moment; au lieu que tout ce qu'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction sacrifiée, tout cela ne sera jamais oublié et durera autant que Dieu même. Ce qui la console, c'est que de toutes les joies et les voluptés humaines, hélas! il n'en reste pas plus au lit de la mort au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au juste qui s'en est toujours abstenu; que les plaisirs sont également passés pour tous les deux, mais que l'un portera éternellement le crime de s'y être livré, et l'autre la gloire d'avoir su les vaincre. »

Godescard, t. 14, p. 59.

Moyens pour une bonne mort.

Voulez-vous que votre mort soit précieuse devant Dieu? que votre vie soit édifiante devant les hommes; voulez-vous que votre mort soit douce et sainte? que votre vie soit pénitente et chrétienne : vivez avec ferveur, si vous voulez mourir avec douceur; vivez toujours dans la crainte, si vous voulez mourir avec assurance; faites pendant la vie tout ce que vous voudriez avoir fait à la mort, et ne faites rien pendant la vie que vous ne voulussiez avoir fait à la mort, et vous n'aurez rien pour lors ni à craindre, ni à vous reprocher.

Prenez la résolution de vivre de la vie des justes, pour mourir de la mort des justes.

Timenti Dominum benè erit in extremis (Eccli. 1. 13.). Celui qui craint Dieu, se trouvera heureux à la mort.

Disces benè mori, si didiceris benè vivere (S. Aug. de disciplinâ christianâ.). Vous apprendrez à bien mourir, si vous apprenez à bien vivre.

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét, t. 2, p. 153.

Illusion au sujet de la bonne mort.

Chacun désire de bien mourir, mais les uns ne savent pas ce que c'est qu'une bonne mort, et les autres se mettent peu en peine de s'y préparer. Illusion dans les uns et dans les autres.

I. Tous ceux qui meurent avec des signes de repentir, avec les sacrements, les larmes aux yeux, le crucifix en main, n'ont pas toujours le bonheur de mourir de la mort des justes. Ces marques souvent sont équivoques, et le cœur n'a peut-être point de part à cette piété apparente.

Faire une bonne mort, c'est mourir sans péché mortel, dans l'amour de Dieu et dans sa grâce. Voilà ce que vous devez désirer. Quand vous mourriez de la mort la plus déplorable aux yeux des hommes, pourvu que vous mourriez dans la grâce de Dieu, votre salut est assuré. Au contraire, quand vous auriez donné toutes les marques de pénitence, et reçu tous les sacrements, si vous mourriez dans l'affection volontaire à un seul péché mortel, et sans amour de Dieu, il n'y aurait point de salut pour vous...

II. C'est encore une illusion qui n'est pas moins funeste, de s'attendre à une sainte mort, sans faire, pendant la vie, ce qu'il faut pour bien mourir. Vous voudriez mourir saintement; vivez donc comme vous voulez mourir. La mort est l'écho de la vie : une vie sainte est suivie d'une sainte mort, comme la mauvaise mort est la suite ordinaire d'une mauvaise vie...

C'est une témérité, en vivant dans le crime, de s'attendre à une mort sainte. *On ne trouve dans l'Ecriture*, dit saint Bernard, *qu'un homme qui soit mort saintement après avoir mal vécu :* c'est le bon larron. Il s'en est trouvé *un*, pour ôter tout sujet de désespoir au pécheur; mais il ne s'en est trouvé qu'*un seul*, pour ôter tout sujet de présomption : *Unus, ne desperes : unicus, ne præsumas.*

Iust. sur les pr. ver. de la rel, p. 232.

MORT DES PÉCHEURS.

Elle est cruelle et déplorable.

« La mort des pécheurs, dit saint Bernard (Serm. 6.), est très-mauvaise du côté du monde, qu'il leur faut quitter; plus mauvaise du côté de leur corps, dont ils vont être séparés; souverainement mauvaise du côté du feu et du ver immortel, qui vont devenir leur partage. » En effet, il est cruel de se voir emporté de ce monde, qu'on avait aimé; plus cruel de se sentir dépouillé de cette chair si tendrement affectionnée; mais infiniment plus cruel encore de se voir précipité dans les abîmes de l'éternité malheureuse.

A tous ces tourments s'en joignent une foule d'autres : accidents de la maladie, douleurs du corps, frayeurs de l'âme, angoisses du présent, inquiétudes de l'avenir, souvenir du passé et de ses crimes, appréhension du jugement et de la sentence qui doit le suivre, horreurs de la sépulture, séparation de tous les objets de tant d'affection désordonnée : ce sont des biens, des amis, une épouse, des enfants idolâtrés; c'est cette lumière, cet air, cette vie qu'il faut quitter, quitter avec des douleurs inouïes, proportionnées au degré d'attachement qu'on leur portait. « Le cœur, dit saint Augustin (de civitate), ne se sépare qu'avec de cruels déchirements de ce qui l'avait captivé, » et il n'y a, dit un philosophe, que celui qui a peu goûté de plaisirs dans la vie, qui redoute peu la mort.

Mais le plus grand tourment du pécheur, à cette heure suprême, c'est sa conscience criminelle, et la perspective effrayante du sort qui l'attend. En présence du trépas, il sort de son fatal assoupissement, il ouvre les yeux et voit enfin ce qu'il n'avait jamais voulu voir pendant sa vie « C'est que dans ce moment, dit excellemment Eusèbe Émissène, toute inquiétude pour la vie présente, toute convoitise des honneurs et des richesses, tout soin, toute

occupation relative aux choses de ce monde ont cessé; l'âme est tout entière à la pensée du compte terrible qu'elle va rendre dans quelques instants, tout entière à la méditation accablante des jugements de Dieu. A la vue de la vie qui fuit loin derrière lui, et de la mort qui est devant ses yeux, l'homme oublie le présent qui lui échappe, et arrête toutes ses réflexions sur l'avenir qui est sur le point de l'envelopper. Il voit alors que toutes ses jouissances se sont évanouies, et qu'il n'y a que les péchés qu'il a commis pour se les procurer qui restent pour l'accompagner au tribunal de Dieu. .

» Pensons, dit ce même docteur dans un autre endroit, pensons quelle sera la désolation de l'âme négligente a sa sortie de ce monde! quelles angoisses quel desespoir, en voyant à la tête de tant d'ennemis qui viendront l'investir en cet instant fatal, sa conscience escortée de toutes ses iniquités, n ayant besoin d'autre preuve que son témoignage, pour la convaincre, pour la confondre! Comment s'excuser? Comment nier, comment dissimuler devant un juge qui siége au-dedans d'elle-même et qui se porte tout à la fois pour accusateur et pour témoin! »

Saint Pierre Damien traite le même sujet avec encore plus d'élévation et d'étendue. «Considérons attentivement, dit-il (Inst. mont. ch. 6.), l'âme du pécheur, au moment où elle s'échappe de sa prison de chair, ses terreurs et les tortures que lui fait subir sa conscience accusatrice; il se rappelle les fautes qu'il a commises, les préceptes divins qu'il a méprisés, le temps dû à la pénitence qu'il a dissipé dans la vanité; il voit avec douleur qu'il touche au moment inévitable du jugement et des vengeances du Seigneur. Il voudrait s'arrêter, mais il faut qu'il avance; réparer le passé, mais il ne lui reste plus d'avenir. Il tourne ses regards derrière lui, il parcourt la chaîne de ses jours, et il les voit s'évanouir comme un instant fugitif; il les porte en avant, et il voit se dérouler devant lui des espaces infinis où il va s'engager. Il pouvait s'assurer les délices ineffables des siècles éternels; le moment si rapide de la vie en était le faible prix, et il s'en est frustré pour donner ce moment à des jouissances charnelles. Il le reconnaît et il verse des larmes de regret et de désespoir; il rougit à ses propres yeux, en voyant que pour une vile matière, destinée à devenir la pâture des vers, il a fait si peu de cas de cette noble partie de lui-même, appelée à siéger parmi les chœurs des anges. Il contemple l'éclat de la gloire et les richesses de l'éternité, et il reste confondu en voyant qu'il les a sacrifiées aux misérables biens du temps. Mais, quand du haut de ces régions sublimes où il s'élève par la pensée, il abaisse ses regards sur la vallée ténébreuse de ce monde, et qu'il les reporte vers la splendeur de cette lumière immortelle, oh! alors, comme il le reconnaît bien que tout ce qu'il a affectionné ici-bas n'était que fantômes, nuit réelle, obscurité profonde; oh! alors, s'il pouvait obtenir le temps de faire pénitence, à quelles austérités ne se soumettrait-il pas?

» Mais, tandis que sa pensée torture son cœur par toutes ces réflexions déchirantes, les messagers de la mort s'empressent d'accourir pour lui préparer les voies : les yeux se cavent et s'obscurcissent, la poitrine renfle, la voix devient rauque, les membres s'engourdissent et se glacent, les dents se noircissent, la bouche se remplit de matières fétides, le visage se ternit et se décompose; en même temps l'âme voit s'élever autour d'elle toutes les actions, toutes les paroles, toutes les pensées de sa vie coupable, qui viennent déposer contre elle. Elle s'efforce de détourner ses regards; mais, de quelque côté qu'elle les porte, elle les retrouve partout sous ses yeux.

» Cependant autour du moribond viennent se ranger, d'un côté les génies infernaux, de l'autre les esprits célestes. Bientôt on peut conjecturer à laquelle de ces deux sociétés il appartient. Si la piété et la vertu revendiquent ses œuvres, les douces invitations des anges répandent la joie et la paix sur son visage; mais si sa vie a été vouée à l'iniquité, l'effroi et le désespoir s'emparent aussitôt de lui, et il est enlevé, arraché de son corps, et emporté au sein des supplices éternels. »

Que dire après des tableaux si effrayants? S'ils sont conformes à la vérité, si telle est la fin réservée aux méchants, en faut-il davantage pour faire comprendre à tout homme qui a conservé les sens, combien leur sort est déplorable, et le déterminer à prendre tous les moyens possibles pour l'éviter lui-même. Si les choses de ce monde pouvaient être alors de quelque secours, on concevrait quelque adoucissement à un mal si funeste; mais, hélas! dans ce moment suprême les richesses sont sans utilité, les honneurs sans crédit, les amis sans puissance, la noblesse sans considération; il n'y a plus qu'une seule chose qui puisse nous servir : la vertu, l'innocence de la vie. « Les richesses, dit le Sage (Prov. XI, 4.), seront inutiles au jour de la vengeance; la justice seule délivrera de la mort. » Dénué de ce secours, réduit à lui-même, comment le pécheur ne serait-il pas pénétré de frayeur, en se voyant vis-a-vis du souverain arbitre, seul, sans protecteur et sans moyen de défense?

Louis de Grenade, Guide des pech. p. 239.

Même sujet.

. . . De quelque côté ils portent leurs regards, ils croient voir les avenues du ciel fermées, pour eux, d'épaisses ténèbres que le moindre rayon ne vient pas éclairer. S'ils lèvent les yeux vers la miséricorde de Dieu, ils sentent qu'ils s'en sont rendus indignes; s'ils les tournent vers sa justice, ils la voient prête à frapper leur tête criminelle, ils voient leur jour s'éteindre devant celui de Dieu qui se lève. S'ils jettent leurs yeux sur leur vie passée, ils en voient se lever un nuage d'iniquités qui les accuse et qui appelle sur eux les ven-

geances d'en haut. S'ils les arrêtent sur le présent, ils voient la tombe s'ouvrir sous leurs pas, prête à les engloutir. S'ils les portent vers l'avenir, ils voient l'arbitre suprême qui les cite à son tribunal, prêt à prononcer contre eux la sentence de réprobation. Au milieu de tous ces objets lugubres et de si justes sujets d'alarmes, que feront-ils? où iront-ils?

. . . Ce qui avait été source de joie deviendra alors source de chagrin et de larmes. Délicieux embrassements d'une épouse, d'une famille chérie, douces étreintes de l amitié, et vous, vastes domaines, maisons magnifiques, vous étiez pour le pécheur, aux jours de la santé, sa joie et son bonheur... Mais comme cette lumière s'est obscurcie !... Vous êtes maintenant son plus grand tourment, ses plus cruels bourreaux. C'est une loi, immuable comme la nature dont elle émane, qu'autant la présence des objets qui captivent notre cœur nous donne de jouissance et d'allégresse; autant leur absence ou leur perte nous donne de douleur et d'affliction. Eloignez donc, éloignez du lit de ce père, de cet époux qui se meurt, ces enfants, cette épouse si tendrement aimés : leur présence est un glaive à deux pointes qui transperce leur cœur et le sien. Hâtez-vous, qu'ils n'aient pas même le temps de se dire adieu! La douleur de la séparation pour un si lointain voyage rend superflues toutes les formalités d'usage. O vous qui me lisez, si jamais vous êtes passé par cette terrible épreuve, dites-moi si mes tableaux ne sont pas tracés par la vérité ; c'est à ceux qui ont parcouru la mer à en dire les écueils et les dangers. Id. ibid, p. 63.

Le pécheur ne trouvera de tous côtés que des sujets de désespoir.

— Alors que fera cet impie malheureux, dit saint Anselme, et de quel côté se tournera-t-il? A gauche, il verra les démons, à droite ses péchés, en bas l'enfer, en haut son juge qui le condamnera ; derrière, le monde qui le poussera dehors ; devant lui il verra la mort : dehors, il éprouvera la colère de Dieu; au-dedans, il ressentira les remords de sa conscience; et partout où il se tournera, il ne trouvera que des sujets de désespoir : *A dextris scelera, à sinistris dæmonia, subter inferni chaos, super Judex iratus, retrò mundus pellens : antè mortis jaculum, foris ira Dei, intùs conscientia remordens.* Prones de Joly, t. 2, p. 84.

Il sera assailli par une foule de démons.

Ce ne sera pas seulement un de ces esprits de ténèbres, mais une foule qui viendront pour tenter ce moribond et travailler à sa perte, *sa maison sera remplie de dragons* (Is. 13. 2.). L'un lui dira : Ne crains pas, tu guériras; l'autre : Comment! après avoir été sourd à la voix de Dieu, pendant de si longues années, tu croiras pouvoir obtenir miséricorde? Celui-ci : Quoi! te sera-t-il possible, maintenant, de réparer tant d'injustices et tant de réputations détruites par la malignité de tes discours? Celui-là : Mais ne vois-tu pas que toutes tes confessions ont été nulles, faites sans douleur et sans bon propos? Quel moyen te reste-t-il actuellement de les recommencer?

S. Liguori, Cons. sur les max. ét., p. 69.

Peu de pécheurs seront sauvés.

De cent mille pécheurs, dit saint Jérôme, qui suivent jusqu'à la mort le sentier de leurs iniquités, à peine un seul sera sauvé : *Vix de centum millibus, quorum mala vita fuit, meretur in morte à Deo indulgentiam unus* (S. Hier. in Epist. de mort. Eu.). Id., Serm., t. 2, p. 107.

Comment les pécheurs meurent subitement.

Nous pouvons dire que tous les hommes, dont la vie n'a été qu'un tissu de crimes, meurent subitement, bien que quelquefois il y ait un temps assez considérable entre la chute et la mort ; car les jours de cette maladie sont des jours d'orages et de ténèbres, pendant lesquels il est difficile, bien plus, il est moralement impossible de démêler une conscience enchevêtrée d'une multitude de crimes. Dites-moi, mon frère, si vous étiez à l'article de la mort, abandonné des médecins, et déjà dans les douleurs de l'agonie, combien ne désireriez-vous pas un mois, une semaine pour vous disposer pour le passage! Or, Dieu vous le donne ce temps, sa tendresse vous appelle... Sachez vous servir du flambeau et des jours que Dieu vous donne : vous pouvez maintenant guérir vos blessures ; plus tard elles seront sans remède, le temps de la mort sera venu.

Id. ibid., t. 2, p. 114.

Mort d'un moine relâché. Voyez : JUGEMENT PARTICULIER.

Mort d'un religieux hypocrite. Voyez : HYPOCRISIE.

MORT DES PROCHES.

Sujet de consolation à leur mort.

Pleurez, si vous voulez, mais ne pleurez pas en païen : celui que vous regrettez existe encore; ce n'est que la plus vile portion de lui-même que l'on porte au tombeau ; son âme a regagné le lieu de son immortelle origine, elle s'est envolée dans le sein de la Divinité, elle est à présent dans l'éternité, elle vous a devancé, elle vous y attend ; avant qu'il soit peu, vous devez l'y rejoindre. C'est du Seigneur qu'elle tenait la vie, il n'a pas voulu la lui conserver plus longtemps; de toute éternité, il avait réglé le lieu, le genre et le moment de sa mort. A qui doit-il rendre compte de sa conduite? En vous raidissant contre les décrets éternels, vous vous rendez coupable envers Dieu, vous vous privez des consolations qu'il vous destine et vous promet ; vous scandalisez votre prochain, vous altérez votre santé, et vous augmentez votre douleur. Ce qui vous paraît aujourd'hui insupportable, tous les jours deviendra plus léger, et quelque temps après

ne fera plus d'impression sur vous. Profitez du temps, du mérite; quelque répugnance qu'y trouve la nature, quelque difficile ou même impossible que lui paraisse un tel sacrifice, faites-le cependant au fond du cœur, et dites généreusement : « Grand Dieu, que votre volonté soit accomplie, et accordez-moi la résignation! » Roissard, La Consol. du chrétien., p. 374.

Modérer notre sensibilité.

La nature a certains droits qui sont imprescriptibles, inaliénables. Les premiers moments de la douleur ne sont pas à vous, je ne vous les demande pas; je vous passe les premières larmes; des yeux adorables en accordèrent à la mort de Lazare : tout ce que j'exige, c'est que vous modériez votre sensibilité, et pour cela, que vous vous rendiez attentif et docile à ce que la raison et la religion vous représentent de concert. La première condamne comme inutiles des larmes qui ne peuvent à présent qu'altérer votre santé. La seconde vous assure une couronne sans prix, une couronne immortelle, dans une soumission parfaite, dans un acquiescement entier aux ordres d'une Providence adorable, dont toutes les vues sont impénétrables à nos esprits, et tous les arrangements pris pour le salut des élus. Id. ibid., p. 379.

MORTIFICATION EXTÉRIEURE

Du corps.

On entendait saint Jean le Nain souvent répéter cette maxime : « Lorsqu'un général veut prendre une ville, il commence le siége par lui couper l'eau et les provisions; de même si nous voulons réduire nos passions et affaiblir notre ennemi domestique, nous devons macérer la chair par la sobriété, le jeûne et les autres pratiques de la mortification. »

Godescard., t. 13, p. 288.

Même sujet.

Les saints se sont appliqués à macérer leur corps. Saint Pierre d'Alcantara se proposa de ne jamais accorder aucune satisfaction à son corps, et il observa cette résolution jusqu'à la mort. Saint Bernard maltraita tellement son corps, qu'en mourant il lui demandait pardon. Sainte Thérèse disait : *Il ne faut pas croire que Dieu admette à son amitié ceux qui aiment leurs aises.*

. . . Nous devons traiter notre corps comme on traite un cheval fougueux, en tenant toujours la bride serrée. En outre, dit saint Bernard, nous devons contrarier notre corps, comme un médecin contrarie un malade en lui donnant ce qui lui déplaît, et refusant ce qu'il désire. S'il accordait au malade ce qui pourrait lui nuire, ne serait-il pas cruel de le contenter? Persuadons-nous donc que complaire au corps n'est pas charité; c'est au contraire la plus grande cruauté que nous puissions exercer contre nous-mêmes; car si nous contentons la chair pour un moment, nous condamnons l'âme à souffrir éternellement : ainsi parle saint Bernard : *Ista charitas destruit charitatem, talis misericordia crudelitate plena est; quia ita corpori servitur, ut anima jugulatur* (In apolog. ad Guill. ab).

. . . Saint François de Borgia disait qu'il serait mort sans consolation, le jour où il n'aurait pas mortifié son corps par quelque pénitence. La vie molle et pleine de délices ne peut être la vie d'un chrétien.

Si nous n'avons pas le courage de mortifier notre corps par de fortes pénitences, pratiquons du moins quelques légères mortifications, supportons patiemment les choses pénibles qui se rencontrent : par exemple, l'incommodité, la mauvaise odeur que nous souffrirons pour assister un mourant, confesser les prisonniers, des gens grossiers. Privons-nous du moins de temps en temps d'un plaisir permis. Clément d'Alexandrie dit : *Citò facient quæ non licent, qui faciunt omnia quæ licent* (Pædag. l. 1. cap. 1.) : Celui qui veut prendre toutes les satisfactions licites, aura de la peine à rester longtemps sans se permettre les illicites. Le grand serviteur de Dieu le P. Vincent Carafa, de la compagnie de Jésus, dit que Dieu nous a donné les délices de la terre, non-seulement pour en jouir, mais encore afin que nous lui témoignions notre reconnaissance, en nous privant de ces dons, et en les lui offrant pour l'amour de lui; car, dit saint Grégoire, on s'abstient aisément des plaisirs défendus, quand on s'est habitué à s'abstenir des plaisirs permis.

S. Liguori, Rec. de textes, t. 2, p. 275.

Des yeux.

Le Saint-Esprit nous donne cet avertissement : *A muliere comptâ averte faciem tuam : propter speciem mulieris multi perierunt* (Eccli. 9. 8.). Et si quelquefois, dit saint Augustin, nous ne sommes pas maîtres des premiers mouvements de nos yeux, évitons de fixer nos regards, et de causer notre perte : *Et si oculi nostri jaciantur in aliquam, defigantur in nullâ* (S. Aug. in reg. 13. cap. 21.)

. . . Dès le matin, quand nous nous levons, adressons à Dieu la même prière que David : *Averte oculos meos, ne videant vanitatem* (Ps. 118.). Id. ibid., p. 286.

Même sujet.

Saint Grégoire nous avertit qu'il ne faut pas regarder ce qu'il n'est pas permis de désirer (lib. 21. Mor. c. 2.), parce qu'il est à craindre que les objets n'entraînent notre cœur vers eux par le moyen de nos regards, et qu'ainsi nous ne nous trouvions malheureusement surpris, lorsque nous y penserons le moins.

Rodriguez, Pr. de la perf. chrét., t. 5, p. 361.

De la bouche.

Le prêtre est obligé de donner l'exemple de la modestie en toute chose; modestie des regards, modestie de la démarche, modestie du discours; surtout que sa modestie se montre

en parlant peu, et en parlant comme il doit : *En parlant peu :* celui qui parle beaucoup avec les hommes prouve qu'il s'entretient peu avec Dieu. Les âmes adonnées à l'oraison parlent peu. Quand la bouche du four est ouverte, la chaleur en sort. *In silentio proficit anima*, dit Thomas à Kempis.

S. Liguori, Rec. de textes., t. 2, p. 289.

Même sujet.

Inspirez surtout la mortification de la bouche : certaines personnes pieuses y font peu d'attention. Cependant elle est, dans la réalité, la plus pénible et en même temps la plus utile à l'âme, et souvent même au corps. Saint Philippe de Néri disait : *Celui qui ne mortifie pas sa bouche, n'arrivera jamais à la perfection.*

Gaume, Man. des conf., p. 335.

Les meilleures mortifications sont les négatives Exemples.

Les meilleures mortifications, les plus utiles et les moins dangereuses, sont les négatives. . En voici quelques-unes : Se priver de voir ou d'entendre des choses curieuses, parler peu, se contenter des mets qui ne sont pas de notre goût, ou mal assaisonnés; ne pas se chauffer pendant l'hiver, choisir les choses les plus viles, se réjouir quand il manque quelque chose même nécessaire.

Id. ibid, p. 336.

MORTIFICATION INTÉRIEURE.

Elle doit être accompagnée de l'oraison.

L'oraison, sans la mortification, dit le P. Balthazar Alvarez, ou est une illusion, ou dure peu. Saint Ignace de Loyola disait qu'une âme mortifiée s'unit plus à Dieu dans un quart d'heure d'oraison, qu'une autre dépourvue de mortification dans plusieurs heures. Entendant un jour louer quelqu'un qui était très-adonné à l'oraison, il dit : Cela prouve donc qu'il pratique beaucoup la mortification.

S. Liguori, Rec. de textes, t. 2, p. 236.

Préférer les mortifications qui ne sont pas de notre choix.

Saint François de Sales disait que les mortifications qui nous viennent de la part de Dieu, ou des hommes par la permission de Dieu, sont toujours plus précieuses que celles qui naissent de notre propre volonté Les mortifications sont d'autant plus agréables à Dieu et plus avantageuses à notre âme, que nous les avons moins choisies. Sainte Thérèse croit aussi qu'on acquiert plus en un seul jour par les afflictions qui nous viennent de Dieu, ou des hommes, qu'en dix ans de mortifications de son choix.

Id. Pratique de l'Amour envers Jésus-Christ, p. 65.

MUETS SPIRITUELS.

Qui sont-ils?

Souvent les plus grands parleurs sont les plus muets, quand il s'agit de louer Dieu et de le bénir, comme remarque saint Augustin : *Væ tacentibus de te; quoniam loquaces muti sunt.* (L. 1. Conf. c. 4.).

Chevassu, Médit., t. 2, p. 77.

MUSIQUE.

Raisons de la défendre dans les monastères de filles.

Je conseillerais à ceux qui ont du pouvoir dans les monastères de filles de n'y pas admettre la musique. En voici les raisons : Premièrement, les deux plus célèbres fondatrices d'ordre, sainte Claire et sainte Thérèse, ne l'ont pas introduite en leurs maisons. En second lieu, tout ce que nous faisons doit servir à la gloire de Dieu, et sa gloire extérieure consistant à ce qu'il soit connu, aimé et obéi, je ne vois pas en quoi il est mieux connu, aimé et obéi par cette musique que sans elle. Vous direz qu'elle attire le peuple à leur église; il est vrai, mais c'est-à-dire qu'elle fait que plusieurs qui, un jour de Pâques ou d'autre fête, iraient à la cathédrale ou à la paroisse ouïr le chant grégorien, qui ne ressent point les airs profanes, vont prendre plaisir d'entendre les fredons de quelques filles. Vous me direz peut-être que ce chant élève le cœur à Dieu; oui le cœur de quelques-uns : mais pour un qu'il élève et qu'il attendrit d'une dévotion sensible qui n'est pas la plus solide, il en abaisse et attache plus de dix à la créature, et nous savons, par l'aveu de plusieurs, que ces voix mignardes les amollissent, les charment et leur donnent des pensées impudiques. En troisième lieu, il peut y avoir du danger de quelque secrète vanité en celles qui ont belle voix, de murmure et de jalousie en celles qu'on ne fait pas chanter si souvent ni à des jours si solennels que les autres. En quatrième lieu, on est obligé de flatter celles qui chantent bien et les dispenser de matines et d'autres irrégularités, de peur qu'elles ne soient enrhumées pour les ténèbres ou pour le jour de Pâques. Enfin, tandis que les autres religieuses, pendant le canon de la Messe, s'appliquent à faire des actes d'adoration, d'amour, d'oblation ou de remerciement, celles-ci sont occupées à prendre leur ton, à accorder leurs instruments, à concerter leur voix, ou à regarder par quelle clef l'on doit chanter; et le Sauveur a dit (Joan. 4. 24.), que Dieu est un esprit et qu'il veut être adoré principalement en esprit; et saint Augustin a dit : (l. 10. Conf. c. 33.) Quand il m'arrive d'être plus ému et touché par le chant que par la chose que l'on chante, je reconnais qu'il y a du péché et que je mérite d'en être puni. Et saint Thomas a dit (2. 2. q. 92. art. 2. in quarto argumento et in responsione ad illud) que les instruments de musique sont plus propres à nous émouvoir à délectation qu'à former en nous une bonne disposition.

Le Jeune, Serm., t. 2, p. 500.

—N—

NAPOLÉON BUONAPARTE.

Il ne toléra jamais l'outrage public à Dieu et aux bonnes mœurs.

Dans ses plus grands travers, Napoléon ne toléra jamais l'outrage public à Dieu et aux bonnes mœurs. Les admirateurs de Voltaire, de Rousseau et de Parny ne purent obtenir une seule édition.

Martinet, L'Emman., p. 106.

Cérémonie de son sacre.

Napoléon monta à l'autel, prit la couronne, et la plaça sur sa tête. Il prit ensuite celle de l'impératrice, revint auprès d'elle et la couronna. L'impératrice reçut à genoux la couronne... L'abbé de Pradt, qui remplissait les fonctions de maître des cérémonies du clergé, dit que, dans tout le cours de la solennité, Buonaparte n'avait fait que bâiller. Les Italiens ne remarquèrent que plusieurs signes d'impatience.

Henrion, Hist. gén. de l'Eglise, t. 12, p. 307.

Considérations sur les persécutions.

Tout catholique est persuadé que ce qui arrive dans le monde est admirablement réglé par cette Providence divine, quoiqu'elle ne se fasse pas visiblement connaître, pour ainsi dire, en tout temps (Mém. du card. Pacca, t. 1. p. 143-144.). Mais, dans beaucoup d'événements de nos jours, comme dans les faits de l'Ancien Testament et des premiers siècles de l'Eglise, elle a voulu montrer sa puissance, et forcer les hommes, même les moins religieux, à s'écrier : *Digitus Dei est hic.* Les signes manifestes, irrécusables, de sa présence furent : 1° l'Italie délivrée des armes françaises en 1799, peu de jours avant la mort du grand Pontife Pie VI, et cela, pendant le peu de temps nécessaire aux membres dispersés du sacré collége pour se réunir à Venise, et y procéder, d'après les rits accoutumés, à l'élection d'un successeur au pontificat; 2° la restitution des domaines temporels au Saint-Siége et au pape, restitution opérée par des princes d'une communion différente de la communion romaine, et par des ennemis même du nom chrétien : témoin Ancone qu'assiégèrent les Anglais, les Russes et les Mahométans, pour le rendre au pape, son légitime souverain; 3° les prompts et terribles effets de l'excommunication sur la personne et la destinée de Buonaparte, dont la prospérité, jusqu'alors prodigieuse, commença à décliner, et la fin malheureuse et déplorable de Napoléon lui-même, qui, après avoir fait trembler et presque taire l'Europe, fut séparé du commerce des hommes, relégué sur un rocher, où il mourut misérablement au pouvoir d'un gouvernement ennemi, et privé de l'assistance et des consolations de sa famille; 4° enfin, la mort plus tragique et plus effroyable encore d'Alexandre Berthier, de Salicetti et de Murat, complices et instruments des deux usurpations sacriléges de Rome, qui fourniront une ample matière à celui qui, suivant l'exemple de Lactance, fera un nouveau traité sur la fin malheureuse des persécuteurs de l'Eglise.

Id. ib., t. 12, p. 403.

Sa punition.

Les âmes pieuses, qui voient toujours l'œuvre d'une main supérieure et invisible dans le cours des choses d'ici-bas, reconnaîtront l'action de la Providence à une circonstance bien remarquable de la célèbre et douloureuse expédition de Russie. On se rappelle que Buonaparte, écrivant au vice-roi d'Italie une lettre où il se plaignait de Pie VII, demandant si le pape croyait que ses excommunications feraient tomber les armes des mains des soldats français; et, après que la bulle d'excommunication eut été fulminée, il répéta plusieurs fois au cardinal Caprara, que, puisqu'elle ne faisait pas tomber les armes des mains de ses soldats, il s'en moquait. Mais Dieu permit que ce fait arrivât réellement. Le comte de Ségur, l'un des témoins oculaires de cette grande catastrophe, constate que « les armes des soldats paraissaient d'un poids insupportable à leurs bras engourdis. Dans leurs chutes fréquentes, elles s'échappaient de leurs mains, elles se brisaient et se perdaient dans la neige. » Salgues dit aussi que « le soldat ne put tenir ses armes : elles s'échappaient des mains des plus braves. » Il répète ailleurs que « les armes tombaient des bras glacés qui les portaient. » Nos penseurs modernes diront que ce furent la neige et les glaces qui firent tomber les armes des mains des soldats. Mais d'où venaient ces fléaux? L'Ecriture sainte nous l'apprend

Id. ibid., t. 12, p. 477.

Sa superstition.

Personne n'ignore jusqu'à quelle faiblesse Napoléon était superstitieux, pour tout ce qui tenait à son étoile et à la continuation de sa prospérité.

Id. ibid., t. 12, p. 501.

Mort chrétienne de Buonaparte.

La maladie de Buonaparte commença le 17 mars 1821. Le 2 avril, on parla d'une comédie

découverte, la nuit, vers l'orient : « Une comète! s'écria l'empereur avec vivacité; ce fut le signe précurseur de la mort de César. » Le 21 avril, il fit appeler l'abbé Vignali, et lui dit : « Je suis né dans la religion catholique : je veux remplir les devoirs qu'elle impose et recevoir les secours qu'elle administre. » Ce fut avec vénération et recueillement qu'il reçut les consolations de la religion. Il se confessa trois fois, mais ses fréquents vomissements empêchèrent qu'on lui donnât le viatique. Après que le ministre de Jésus-Christ lui eut administré l'extrême-onction, il adressa au comte de Montholon ces belles paroles, désaveu et réparation de bien mauvais jours : « Je suis heureux d'avoir rempli mes devoirs! Je vous souhaite, général, à votre mort, le même bonheur. J'en avais besoin, car je suis Italien enfant de classe de la Corse. Je n'ai pas pratiqué sur le trône, parce que la puissance étourdit les hommes; mais j'ai toujours eu la foi. Le son des cloches me fait plaisir, et la vue d'un prêtre m'émeut. Je voulais faire un mystère de tout ceci, mais c'est de la faiblesse. Je veux rendre gloire à Dieu, général : donnez des ordres pour qu'on dresse un autel dans la chambre voisine, on y exposera le Saint-Sacrement. Je doute qu'il plaise à Dieu de me rendre la santé, mais je veux l'implorer : vous ferez dire les prières de Quarante heures. » Puis, se ravisant : « Non, dit-il, pourquoi vous charger de cette responsabilité? On dirait que c'est vous, noble et gentilhomme, qui avez tout commandé de votre chef : je veux donner les ordres moi-même. » Il les donna, en effet; et, comme ces instructions pieuses paraissaient faire naître un sourire sur les lèvres de son médecin, le docteur Antomarchi, il lui dit avec une une dignité sévère : « Vous autres médecins, vous êtes habitués à brasser la matière, et vous ne voyez rien au-delà : pour moi, je crois à l'immortalité de l'âme. Je ne suis ni philosophe ni médecin : n'est point athée qui veut. »... Le 5 mai, ce fils de l'Église, réconcilié avec sa mère, rendit son âme à Dieu. Quand on ouvrit son testament, on y lut cette profession de foi : « Je meurs dans la religion apostolique et romaine, dans le sein de laquelle je suis né, il y a plus de cinquante ans. » Le cardinal Fesch exprima cette pensée chrétienne sur la mort de son neveu : « Oh! qui pourrait en douter? Dieu ne l'a pas brisé. L'Ecriture parle ici clairement. Quand Dieu veut perdre un homme, il l'écrase sur place, il le jette au feu; mais lui, il ne l'a point écrasé sous son pied, il ne l'a point jeté au feu;... il l'a humilié, et c'est la voie du salut, c'en est la preuve. Celui que Dieu humilie est sauvé; car l'humiliation, c'est l'expiation et le signe de la miséricorde. »

Id. ibid., t. 13, p. 266.

NATURE.

Elle n'est pas une chose, ni un être.

La nature n'est point une chose, dit M. de Buffon, car cette chose serait tout : la nature n'est point un être, car cet être serait Dieu.

De Feller, Catéch. phil. t. 1. p. 62.

Comparée à une table chargée de mets.

La nature. . est comme une table chargée de mets exquis et variés pour la nourriture de l'homme. Tout ce qui est sous le ciel a été créé pour vous, ou pour ce qui est à votre usage. O homme! jetez les yeux autour de vous jusqu'aux extrémités du monde; voyez l'étendue de votre domaine et les richesses de votre héritage : tout ce qui marche sur la terre, tout ce qui nage sous les eaux; tout ce qui vole dans les airs, tout ce qui brille à la voûte du firmament, tout est à vous. Tous les êtres qui vous environnent sont des dons du Seigneur, des œuvres de sa providence, des images de sa beauté, des marques de sa miséricorde, des étincelles de son amour, des voix qui publient sa bonté. Par combien d'organes Dieu ne se révèle-t-il pas à vous? « Seigneur, dit saint Augustin, tout ce qui est dans le ciel et sur la terre m'exhorte à vous aimer; » et ce langage, adressé à tous les hommes, laisse sans excuse quiconque méconnaît un si juste devoir.

Louis de Grenade, Guide des Pécheurs, p. 22.

NÉGLIGENCE DES PETITES CHOSES.

Elle est dangereuse.

Judas s'est perdu pour avoir négligé les petites choses, et pour n'avoir point veillé sur ses passions naissantes. Faites un retour sur vous-même, et voyez si vous ne marchez pas sur ses traces. Hélas! vous méprisez comme lui les petites fautes, vous ne réprimez que faiblement les saillies de vos passions, vous ne servez plus Jésus-Christ qu'avec nonchalance et tiédeur, vous ne mortifiez presque plus vos sens, et vous omettez souvent vos exercices de piété, tantôt l'un, tantôt l'autre, comme la lecture spirituelle, l'oraison, le chapelet, etc. Ah! tremblez et changez de vie; sans cela, vous ne tarderez pas à abandonner tout à fait votre Dieu. Qui sait? vous n'êtes peut-être pas bien loin de le trahir, et peut-être avez-vous déjà pris le chemin funeste qui vous conduira à votre perte éternelle. Je vous conjure donc, ne vous endormez point dans un si dangereux état; et si vous ne voulez pas vous perdre misérablement comme Judas, secouez votre tiédeur, et recommencez à servir Dieu avec une fidélité qui ne se démente plus jamais.

Pinart, La Nourrit. de l'âme chrét., p. 156.

Ne pas négliger les petites fautes.

Mon fils, si vous voulez conserver ce que vous avez, avancer dans la vertu et être affranchi de beaucoup de tentations, ne méprisez aucune bonne œuvre, si petite qu'elle soit, ne tolérez volontairement aucun défaut, si léger qu'il soit.

. . . De même qu'un professeur a l'habitude de ne faire aborder des matières d'un ordre

élevé à ses disciples, que lorsqu'ils sont suffisamment exercés dans les matières élémentaires, de même procède habituellement le diable; il ne recourt à des tentations graves que pour celui qu'il a souvent trouvé au préalable docile dans des choses moins importantes.

Mais pour celui qu'il ne peut vaincre dans des choses légères, souvent il l'abandonne, et croit inutile de l'attaquer sur un chapitre plus grave.

. . . J'ai dit aussi et je le répète : *Celui qui est fidèle dans les petites choses sera fidèle dans les grandes ; celui qui est infidèle dans les petites le sera également dans les grandes* (Luc. 16. 10.).

Méditez ces paroles et craignez, car ce que vous négligez dans le commencement est peu; mais ce qui est beaucoup, c'est que vous vous disposez à négliger ensuite, car le grand naît du petit.

De petites gouttes qui tombent sans bruit grossissent souvent assez les fleuves pour qu'ils renversent de grands édifices. Souvent aussi une seule étincelle qu'on méprise peut-être, allume un vaste incendie qu'on ne peut éteindre.

De même, l'oubli d'une courte prière ou le dégoût, même aussi un entretien futile, ou le refus d'une petite mortification, et même toute halte dans la culture des moindres vertus, fait tomber un grand nombre d'hommes dans les filets du diable et est un sujet de joie pour leurs ennemis.

Ils ont commencé par les petites choses ceux qui sont tombés dans les grandes; personne ne commet de grands vols, qui ne se soit habitué à de petits larcins.

Ainsi personne ne se relâche de l'état religieux qu'il professe, s'il ne s'est d'abord fort relâché des petites observances.

Etude de la perfect. relig., p. 127.

NÈGRES.

Raison physique de leur noirceur.

Les nègres naissent blancs comme les Européens; leur noirceur ne siége que dans l'épiderme, dont les mailles trop dilatées par la chaleur, l'humidité, les vents, etc. absorbent une plus grande quantité de rayons. C'est au moins une raison très-vraisemblable qu'on peut apporter du teint des nègres.

De Feller., Catéc. phil. t. 1. p. 72.

NÉRON.

Réflexion sur ce qu'il pêchait avec un hameçon d'or.

Vous faites comme l'empereur Néron, il pêchait à la ligne avec un hameçon d'or; et comme il prenait peu de chose et qu'il perdait souvent ses hameçons, on se moquait de lui, et on disait : C'est bien dommage, il ne prend qu'un méchant poisson, et il perd souvent l'hameçon qui en vaut plus de cinquante. Cette bonne œuvre que vous pratiquez vaut son pesant d'or; elle vous pourrait acquérir des richesses inestimables et inconcevables dans le Ciel, et vous en perdez le mérite, parce que vous vous en servez pour pêcher un peu de vanité ou un petit intérêt temporel.

Le Jeune, Serm., t. 5, p. 411.

NOM DE DIEU.

Sur l'abus de ce saint nom.

Vous n'êtes qu'un petit avocat, qu'une femme de conseiller ou de médecin, et vous prendriez de fort mauvaise part, si quelqu'un vous nommait une seule fois par votre nom et surnom, sans vous appeler monsieur, madame, mademoiselle, on vous désobligerait : et le très-adorable nom de Dieu, vous le nommez à tout propos, non-seulement sans éloge d'honneur, mais sans aucune considération.

Id. ibid., t. 9, p. 424.

NOM DE JÉSUS.

Lumière, nourriture, remède.

Le nom de Jésus, dit saint Bernard, est une lumière qui nous éclaire. Eh! n'est-ce pas par cet adorable nom que les Apôtres ont éclairé l'univers? Il est encore une nourriture qui nous soutient dans cette misérable vie, et qui nous donne de la force dans toutes les tentations. Enfin, c'est un remède qui guérit toutes les maladies de nos âmes. En effet, si quelqu'un est triste, ajoute le saint docteur, qu'il invoque le saint nom de Jésus, et sa tristesse se dissipera : si ses fautes le désespèrent, qu'il invoque le saint nom de Jésus, et il éprouvera bientôt une confiance qui le consolera. S'il a le cœur dur et insensible aux choses du ciel, qu'il invoque le nom de Jésus, et ce divin nom l'attendrira, l'amollira.

En quelque situation que nous puissions être, ayons donc recours au nom de Jésus. Dans les tentations violentes contre la sainte vertu de pureté, invoquons le nom de Jésus, sous la qualité d'amateur de la chasteté : *Jesu, amator castitatis.* Dans la colère ou l'impatience, invoquons-le sous le titre de Jésus doux de cœur, de Jésus très-patient : *Jesu mitis corde; Jesu patientissime.* Dans les faiblesses contre lesquelles nous combattons depuis longtemps, sans pouvoir les vaincre, invoquons-le sous le titre de Dieu fort : *Jesu, Deus fortis;* et ce divin Sauveur ne tardera pas à nous secourir; il nous convaincra de la vérité de ce que nous dit le Saint-Esprit : *Que quiconque invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé.* Oui, M. F., fût-ce le plus criminel, le plus perdu des hommes, s'il l'invoque avec foi, il sera sauvé, puisque Jésus signifie Sauveur, et que ce divin Sauveur nous apprend lui-même, *qu'il est venu pour sauver ce qui était perdu.*

Pécheurs, qui que vous soyez, adressez-vous donc à Jésus-Christ, et dites-lui avec toute la foi et la confiance du Roi pénitent : *Seigneur, en considération de votre saint Nom, vous me pardonnerez mes péchés.* Oui,

mes Frères, il vous les pardonnera. Et pour l'avenir, il sera encore le gage de votre heureuse éternité...

« Quand je serai au lit de la mort, disait saint Bernard, j'oserai, ô mon Dieu, vous sommer de tenir votre parole, et de m'accorder, au nom de Jésus, la vie éternelle. Je conviens, ajoute ce saint, que je ne mérite pas d'entrer au ciel, et que si je n'avais que mon mérite à vous offrir, vous pourriez me le refuser; mais Jésus-Christ l'a mérité pour moi, et c'est au nom de Jésus que je vous le demande, que j'espère l'obtenir, et c'est au nom de Jésus que vous ne pouvez me le refuser. »

Que nous serons donc heureux, M. F., si nous savons à ce dernier moment, invoquer comme il faut le saint nom de Jésus ! Je dis, l'invoquer comme il faut; car il ne suffit pas de l'invoquer de bouche. Tous ceux, dit Jésus-Christ, qui disent : *Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des Cieux, mais seulement ceux qui*, en réclamant ce saint nom, *feront en même temps la volonté de mon Père céleste.* Il faut donc le prononcer avec une foi vive, avec un respect profond, avec une tendre confiance, avec une vraie douleur de ses péchés, avec un désir sincère d'observer ses commandements. Mais pour apprendre à le prononcer de la sorte, à l'heure de la mort, il faut le faire souvent pendant la vie. Faites-le donc à présent, M. F., avec un cœur pur; et au lit de la mort, quelque pécheur que vous ayez été, dites avec foi et amour ces trois mots : *Jesu, refugium nostrum,* Jésus, notre refuge, et votre salut est assuré. Le Saint-Esprit vous l'enseigne : *Quiconque invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé.*

C'est, ô mon Dieu, ce que nous sommes résolus de faire; et pour apprendre à invoquer le saint Nom de Jésus, utilement à l'heure de la mort, nous tâcherons, pendant la vie, d'imiter vos vertus, et nous vous dirons plusieurs fois pendant le jour, avec saint Augustin : « O bon Jésus, soyez-moi toujours Jésus, et sauvez-moi : *O bone Jesu, semper esto mihi Jesus et salva me.* »

Bonnardel, Inst. fam., t. 3, p. 105.

Histoire de saint Ignace, martyr.

On rapporte de saint Ignace, martyr, qu'il proférait souvent le nom de Jésus au milieu de ses tourments; et comme on lui en demandait la cause : C'est, dit-il, qu'il est gravé dans mon cœur, et cela fait que je ne puis pas m'empêcher de le proférer. Aussi, lorsqu'on lui ouvrit le cœur après sa mort, on y trouva le nom de Jésus écrit de chaque côté en lettres d'or.

Rodriguez, Tr. de la Perf. chrét., t. 3, p. 242.

NOMBRE DES PÉCHÉS.

Dieu a fixé pour chacun la mesure des péchés qu'il veut pardonner.

Si Dieu punissait le péché aussitôt qu'il est commis, on ne verrait certainement pas autant d'iniquités; mais parce que la punition est différée et que Dieu suspend ses vengeances, les pécheurs n'en sont que plus ardents à multiplier les prévarications. On a besoin de réflexion pour se persuader que Dieu attend et supporte les méchants, mais il ne les attend et ne les supporte pas toujours. C'est le sentiment de plusieurs saints Pères, de saint Basile, de saint Jérôme, de saint Ambroise, de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Chrysostôme, de saint Augustin et de plusieurs autres. Ils pensent que de même que Dieu a déterminé les jours, les degrés de la santé et les talents qu'il voulait donner à chacun, selon ces paroles : *Vous avez distribué tout avec nombre, avec poids et avec mesure* (Sap. 21. 21.); de même il a fixé pour chacun, la quantité de fautes qu'il veut pardonner, mais la mesure une fois remplie, il ne fait plus grâce. « Nous devons nous pénétrer de cette vérité, dit saint Augustin, que Dieu supporte l'homme jusqu'à un certain temps, mais quand ce temps est écoulé, il n'y a plus de pardon pour lui (De la vie de J.-C. c. 9.). » Eusèbe de Césarée professe la même doctrine : Dieu attend le pécheur, dit-il, jusqu'à un nombre déterminé d'iniquités, puis il l'abandonne (Lib 8. c. 2.). Les autres Pères cités plus haut, sont parfaitement d'accord avec lui.

S. Liguori, Consid. sur les Max. étern., p. 200.

Exemples de Saül et de Balthasar.

Nous trouvons aussi, dans l'Ecriture, de nombreux exemples de ces punitions. D'abord Saül. La dernière fois qu'il désobéit à Dieu, Dieu l'abandonna. Il eut beau prier Samuël d'intercéder pour lui, et lui dire : *Chargez-vous, je vous en conjure, de mon péché; revenez avec moi, afin que j'offre mes adorations au Seigneur;* Samuël lui répondit : *Non, je n'irai point avec vous, parce que vous avez rejeté la parole du Seigneur, le Seigneur vous a rejeté* (1. liv. des Rois. 15. 25.). Vous avez l'exemple de Balthasar qui, à table, profana les vases du temple; il vit, alors, sur la muraille une main qui écrivait ces mots : Mane, Thecel, Phares. Arrive Daniel qui, en donnant au Roi l'explication de ces paroles, dit entre autres choses : *Vous avez été mis dans la balance et vous avez été trouvé trop léger* (Dan. 5. 27.), lui faisant entendre que le poids de ses péchés avait fait pencher la balance de la justice divine; et en effet, cette nuit-là même, Balthasar fut mis à mort. Hélas ! à combien d'infortunés ce malheur n'arrive-t-il pas ? Ils vivent nombre d'années dans l'iniquité, et quand ils ont comblé la mesure de leurs fautes, la mort les surprend et ils sont précipités dans les supplices éternels. *Ils passent leurs jours dans la joie,* dit Job, *et en un moment, ils descendent en enfer* (Job. 21. 13.)... Qui sait, mon frère, si Dieu voudra encore vous faire grâce à la première satisfaction coupable, à la première mau-

vaise pensée à laquelle vous consentirez et à la première faute que vous aurez le malheur de commettre?

Id. ibid., p. 202.

Dieu compte les péchés et non les années.

Dieu pardonne à l'un cent péchés, à l'autre mille. Il précipitera, en enfer, celui qui commettra un second péché. Combien n'en a-t-il pas punis éternellement dès la première faute! Saint Grégoire raconte qu'un enfant de cinq ans fut condamné aux supplices éternels pour un blasphème. La très-sainte Vierge révéla à une servante de Dieu, bénédictine, à Florence, qu'une petite fille de douze ans fut réprouvée pour un premier péché. Le même malheur arriva aussi à un enfant de huit ans, aussitôt qu'il se fut laissé aller à une première faute mortelle. Il est dit dans l'Evangile de saint Matthieu (Chap. 21.), que Notre-Seigneur maudit le figuier, sur lequel il ne trouva pas de fruit, c'était la seule fois qu'il vint pour en cueillir. *Que jamais tu ne produises plus de fruits*, lui dit-il, et il se dessécha aussitôt...

O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu, que vos jugements sont incompréhensibles, que vos voies sont cachées (Rom. 11. 33.)! *Il sait à qui il accorde le pardon, à qui il le refuse*, dit saint Augustin; *s'il le donne à quelqu'un, c'est par la miséricorde; s'il le refuse, c'est justice* (Liv. de la correct. c. 5.).

Id. ibid., p. 205.

Un nouveau péché fait pencher la balance de la justice divine.

Je ne dis pas absolument qu'après une faute, il n'y aurait plus de pardon, je n'en suis pas certain, mais je dis que ce redoutable malheur pourrait vous arriver. Quand donc vous vous sentirez disposé au mal, dites-vous à vous-même: Qui sait si Dieu me fera encore grâce et si je ne serai pas damné? Dites-moi, je vous prie: s'il était probable qu'il y eût du poison sur un mets qu'on vous présente, le mangeriez-vous? Si vous vous doutiez que sur un chemin il y a des ennemis en embuscade, disposés à vous ôter la vie, le prendriez-vous, tandis qu'il y en aurait un autre parfaitement sûr? Eh bien! quelle assurance, quelle probabilité même avez-vous qu'en vous permettant de nouveaux péchés, vous en aurez une vraie contrition et que vous ne retomberez plus? Avez-vous la certitude qu'en offensant Dieu, il ne vous fera pas mourir, dans l'acte même du péché, ou bien qu'après, il ne vous abandonnera pas?

Hélas! lorsque vous achetez une maison, il n'y a point de soins que vous ne preniez pour vous en assurer la possession, et pour ne pas perdre votre argent. Quand vous usez d'un remède, vous voulez être sûr qu'il ne peut vous nuire. Si vous passez un torrent, vous n'allez qu'avec précaution pour ne pas vous laisser tomber. Et après une satisfaction coupable, un plaisir brutal, vous prétendez assurer votre bonheur éternel en disant: j'espère m'en confesser. Mais je vous demande: quand vous en confesserez-vous? Dimanche? Et qui vous promet que vous vivrez jusqu'à dimanche? Demain? Mais quel engagement a été pris entre Dieu et vous, pour vous assurer ce lendemain? Saint Augustin dit: « Comment pouvez-vous vous promettre de vous confesser demain, quand vous ne savez pas, si vous avez encore une heure à vivre? Dieu s'est engagé, ajoute-t-il, de pardonner à celui qui se repent, mais il n'a pas promis le lendemain à celui qui l'offense. » Si vous pêchez maintenant, peut-être Dieu vous laissera-t-il le temps de faire pénitence, mais peut-être non; et s'il vous le refuse, que deviendrez-vous, pendant toute l'éternité? En attendant, pour un misérable plaisir, vous perdez votre âme et l'exposez à un malheur qui ne finira point.

Id. ibid., p. 209.

NOUVEL AN.

Fin de l'année.

Si tout ce qui se fait de compliments et de visites au nouvel an était sincère, et partait d'un cœur animé par la charité chrétienne, ce jour serait le plus sacré de l'année, et mettrait fin à bien des ressentiments; mais, hélas! tout ce qui se dit, ce qui s'écrit, toutes les civilités qu'on se fait, ne sont souvent qu'une cérémonie du monde...

Ire réflexion touchant l'année qui finit.

1° Quelles grâces, et combien de grâces Dieu m'a-t-il faites pendant cette année! Bienfaits dans l'ordre de la nature; la santé, les aliments nécessaires à la vie, la récolte, la conservation de la vie et des biens, etc. Bienfaits dans l'ordre de la grâce; combien de saintes inspirations pour le bien, que de sacrements reçus, de messes entendues, que de tentations dans lesquelles Dieu m'a soutenu! Dieu m'a attendu à pénitence avec une bonté que je ne méritais pas, il ne m'a pas laissé mourir dans le péché; si j'étais mort subitement, comme un tel et une telle, hélas! je serais en enfer, et me voici encore entre les mains de la miséricorde de Dieu... Il faut ici... rendre grâces à Dieu... 2° Il faut encore, pour finir saintement l'année, rappeler dans l'amertume de son âme les jours, les mois et peut-être les années entières passées dans le péché. Hélas! les années se passent et nous n'avançons pas dans la vertu, dit l'auteur du livre de l'Imitation... Comment ai-je passé cette année, moi père, moi chef de famille?... Ai-je servi Dieu, l'ai-je fait servir dans ma famille? J'ai scandalisé mes enfants, par mes jurements, mes colères, mes ivrogneries; je n'ai pas fréquenté les sacrements assez souvent: mes enfants en ont fait de même; j'ai fait tort à un tel, je ne lui ai rien restitué, etc. Voilà une année perdue; si j'avais bien servi Dieu, je serais plus content; qu'ai-je gagné à vivre dans le péché? Si je

mourais dans ce moment, que deviendrait mon âme? Ah! mon Dieu, ne me perdez pas, je vous demande miséricorde! Dès aujourd'hui, Seigneur, je quitte mes péchés; je me confesserai au plus tard ce soir ou demain. Demain, demain : ah! mon cher frère, qui vous a répondu que vous le verrez ce demain?... Notre-Seigneur nous offre ce nouvel an, pour réparer le passé... Quelle consolation à la fin de l'année, quand la conscience ne reproche rien! Quel sujet de douleur, quand on voit une année passée dans le crime! De quoi sert d'avoir fait une moisson abondante... quand on n'a rien gagné pour le Ciel? Ah! qu'il vaudrait bien mieux avoir échoué dans toutes ses entreprises temporelles, et avoir bien travaillé à son salut éternel!

IIe *Réflexion touchant l'année qui commence.*

1° Pourquoi Dieu me donne-t-il encore cette année? C'est pour que j'aie le temps de réparer le passé, et que je le serve mieux que je n'ai fait jusqu'ici. Je lui offrirai donc cette année, et le reste de mes jours je vivrai dans la pénitence, je ferai toutes mes actions pour Dieu, dans l'ordre de Dieu, de la manière et dans le temps qu'elle demande de moi. 2° Il faut que chacun reconnaisse devant Dieu, quel est son péché dominant, et qu'il prenne quelque résolution, pour le combattre avec soin pendant l'année, et s'en défaire. Ah! dit l'Auteur de l'Imitation, si du moins chaque année nous arrachions un vice de notre cœur, bientôt nous serions parfaits...

Inst. de Toul., t. I, p. 152.

Même sujet.

. . . Je vous souhaite donc une bonne, une heureuse année; non pas heureuse précisément par l'abondance des biens temporels que recherchent les gens du monde; mais heureuse surtout, et très-bonne par l'éloignement du péché et de ses suites funestes, par la pratique des bonnes œuvres, par la paix et l'union de vos familles, par les grâces et les bénédictions du ciel sur vous, et sur tout ce qui vous appartient. Que le Dieu des miséricordes les répande abondamment sur vous, qu'il vous comble de ses bienfaits, qu'il verse dans vos cœurs les douceurs de la charité, qu'il vous fasse triompher de Satan et de ses piéges, et qu'il vous conduise lui-même dans les voies du salut. Voilà, M. F., ce qui fera une sainte et heureuse année. Voilà ce que j'ai demandé pour vous au pied du crucifix, et que je vais demander encore à la sainte messe. Je vous prie de croire que je ferai tout ce qui dépendra de moi, pour vous la procurer, cette heureuse année, et que je ne négligerai rien pour attirer sur vous les faveurs du ciel.

Je vous invite à vous faire mutuellement, et dans le même esprit, de semblables souhaits; non pas suivant l'usage du monde, qui n'emploie que la dissimulation et le mensonge, mais avec un cœur animé de la charité chrétienne. *C'est à cette marque que l'on connaîtra mes disciples*, dit Jésus-Christ, *lorsqu'ils s'aimeront véritablement les uns les autres.* Je vous conjure donc, par les entrailles de la charité de notre Dieu, d'oublier toutes les injures qu'on vous a faites, de mettre fin aux divisions qui pourraient affliger vos familles, et de pardonner à vos ennemis; je vous supplie, par la même charité, de me pardonner à moi-même tous les manquements que j'aurais pu faire à votre égard, et de recevoir l'assurance que j'oublie du fond du cœur, tout ce qu'on aurait pu faire, dire ou penser contre moi. Enfin, mes chers paroissiens, vivons tous dans la charité. Oui, mes bien-aimés, vous redis-je avec l'Apôtre : aimons-nous les uns les autres, parce que la charité vient de Dieu.

Faisons maintenant quelques réflexions sur le renouvellement de l'année.

. . . Comptez, chrétiens, comptez, si vous le pouvez, les grâces que le Seigneur a versées sur vous pendant cette année qui vient de finir. Grâces naturelles : la santé, les aliments nécessaires, la conservation de votre vie et de vos biens. Grâces surnaturelles : que de bonnes pensées et de saints désirs! que de messes entendues! que de sacrements reçus! que d'avis et d'instructions donnés! Chacun de vous ne peut-il pas se dire à soi-même : Combien de secours de salut Dieu ne m'a-t-il pas fournis préférablement à tant d'autres! Combien de tentations dans lesquelles il m'a soutenu! Peut-être aussi suis-je tombé, mais il ne m'a pas puni; mais il m'a relevé. Où serais-je, si je fus mort après ma chute? O mon Dieu! que vos miséricordes envers moi sont grandes! Et comment pourrais-je suffire à toute la reconnaissance que je vous dois pour tant de bienfaits! Mon âme, bénis le Seigneur ton Dieu, et que tout ce qui est en moi publie son infinie bonté.

Mais si aux grâces que nous avons reçues pendant le cours de cette année, nous opposons les péchés par lesquels nous l'avons souillée, quel sujet de douleur et de confusion? Rappelons-nous, M. F., dans l'amertume de notre âme, les jours, les mois, l'année entière peut-être passée dans le crime. Examinons-nous sans nous flatter : comment avons-nous, chacun en notre état, rempli nos devoirs?...

Mes chers paroissiens, que chacun de vous, à mon exemple, se juge et se condamne. Dites-vous pareillement devant Dieu : moi, père de famille, ai-je servi Dieu, l'ai-je fait servir par mes enfants et par mes domestiques? N'ai-je pas, au contraire, négligé les sacrements? Ne les a-t-on pas négligés à mon exemple? J'ai peut-être scandalisé ma famille par mon indévotion, par mes emportements et par mon intempérance! Ah! quelle mauvaise année viens-je de finir! Moi, époux, ai-je honoré la sainteté du mariage par la pureté de mes mœurs, ne l'ai-je pas souillé, au contraire, par des crimes qui font horreur? Moi, domestique, ai-je été fidèle à mes maîtres? ai-je veillé à leurs intérêts? ne leur ai-je point fait

tort ? Moi, ouvrier, ai-je fait exactement l'ouvrage dont j'étais convenu? n'ai-je point trompé dans mon commerce, doit se dire le marchand; n'ai-je point sacrifié mon âme pour un vil intérêt? J'ai fait une injustice, doit se dire tel qui m'écoute, et je n'ai point encore fait de restitution. Hélas ! quelle mauvaise année pour moi! Mon Dieu, ne me perdez pas, je vous demande pardon; je déteste mes infidélités; je renonce à mon péché; je me confesserai aujourd'hui pour commencer une meilleure année.

O vous, M. F., qui avez différé jusqu'à présent d'approcher du tribunal de la réconciliation, profitez de cette année que le Seigneur vous accorde encore. Peut-être sera-t-elle la dernière de votre vie ; peut-être n'en verrez-vous que le commencement. Ah! combien, parmi ceux qui m'écoutent, qui ne la verront pas finir! Vous, mon C. F., qui comptez sur votre jeunesse ou sur la force de votre tempérament, peut-être mourrez-vous avant la fin de cette année. *Insensés*, dit Jésus-Christ, *Dieu vous redemandera votre âme peut-être cette nuit*. Ne différez donc pas plus longtemps de vous réconcilier avec lui.

O mes frères! qu'il est consolant, quand on est arrivé à la fin de l'année, de n'avoir point de reproche à se faire! Mais qu'il est accablant de voir derrière soi une année perdue et passée dans le péché! Et que sert d'avoir augmenté son bien, d'avoir réussi dans ses affaires temporelles, quand on n'a rien gagné pour le ciel? Ne vaudrait-il pas mieux avoir manqué dans toutes les autres affaires, et avoir réussi dans celle de l'éternité ?

Voilà une nouvelle année que Dieu nous accorde. Pourquoi Dieu nous la donne-t-il ? C'est pour réparer le passé, et pour mieux le servir que jamais. Prenons-en donc la résolution ; disons-nous à nous-mêmes : si cette année devait être la dernière pour moi, et qu'un ange vînt me le dire de la part de Dieu, comment la passerais-je? Il y en a une dont je ne verrai pas la fin ; ne sera-ce pas celle-ci? O mon Dieu! je vous offre cette année, je vous offre le reste de mes jours, je vivrai dans la pénitence, je ferai toutes mes actions pour vous.

Que chacun de vous, M. F., examine devant Dieu, quelle est sa passion dominante, pour la combattre pendant le cours de cette année, et pour s'en corriger. « Si chaque année, dit le pieux auteur de l'Imitation, nous arrachions un vice de notre cœur, nous serions bientôt parfaits. »

Que chacun s'applique encore à acquérir la vertu particulière à son état. La vertu de l'état des pères et mères, c'est la vigilance et le bon exemple ; celle des enfants, c'est l'obéissance et la modestie; celle des vieillards, c'est la douceur et la charité ; celle des ouvriers, c'est la patience, et le bon emploi de leur travail ; celle des domestiques, c'est la fidélité; celle des filles chrétiennes, c'est la chasteté; celle des jeunes gens, c'est la fréquentation des sacrements, pour résister à leurs passions.

Mes chers Paroissiens, faites tous vos efforts pour acquérir ces vertus ; vous le pouvez, par les mérites du sang que Jésus-Christ commence à répandre aujourd'hui pour notre salut dans sa circoncision, et par la force toute-puissante de son saint Nom, auquel son père ne peut rien refuser. Invoquez-le donc avec foi, et vous y trouverez la grâce, la force et le salut.

Bonnardel, Inst. fam., t. 1, p. 97.

Souhaits d'un pasteur.

Gratia Dei omnipotentis, charitas Christi et communicatio Sancti Spiritus sit cum omnibus vobis. Que la grâce de Dieu tout-puissant, que la charité de Jésus-Christ, et la communication du Saint-Esprit soit avec vous tous (2. Cor. 13.).

Tel est le souhait que l'Apôtre saint Paul faisait aux chrétiens de Corinthe. C'est celui que je vous fais, mes chers paroissiens, au commencement de cette nouvelle année.

Oui, mes très-chers frères; que Dieu soit toujours avec vous; qu'il vous protége par sa grâce, dans toutes les affaires que vous entreprendrez; qu'il vous garantisse, par sa providence, de tous les dangers auxquels vous serez exposés; qu'il adoucisse, par son onction, toutes les adversités qui pourront vous arriver; qu'il comble, par sa bienveillance, tous vos désirs, et qu'il vous pardonne, par sa miséricorde, tous vos péchés. Qu'il soit avec vous, ce Dieu de bonté, au milieu de vos tentations, pour vous les faire surmonter; au milieu de vos inquiétudes, pour les dissiper. Qu'il vous assiste dans la prospérité, pour que vous en fassiez un bon usage; dans la pauvreté, pour vous en adoucir l'amertume; dans vos travaux, pour les bénir; dans vos pertes, pour vous en dédommager. Qu'il vous suive dans vos maisons et au milieu de vos familles, que partout sa protection vous soit sensible. Qu'il fasse aussi, ce Dieu tout-puissant, que vous soyez toujours avec lui, par votre fidélité à observer ses commandements, par votre tendre amour pour lui, par votre charité sincère envers votre prochain : voilà, M. C. F., ce que je vous souhaite à tous, et de toute la plénitude de mon cœur ; je prie Dieu de toute mon âme qu'il exauce mes vœux.

Id. ibid., t. 3, p. 87.

Comment il faut réparer le temps perdu.

I. Vous voilà enfin arrivé à la fin de l'année; ne sera-ce point aussi la fin de vos infidélités et de vos ingratitudes? Comment avez-vous vécu cette année? ou plutôt, avez-vous véritablement vécu? car ne point vivre pour Dieu, est-ce vivre? pouvez-vous dire qu'il y ait eu un seul jour de cette année entièrement consacré à Dieu, une seule de vos actions qui ait été uniquement pour lui? et cependant tout ce qui n'est point fait pour Dieu est perdu pour

vous : quelle perte! hélas! que de moyens de salut négligés! que de grâces méprisées! que de temps mal employé! Comment réparer ces pertes? nous ne le pouvons faire que par notre ferveur. Un voyageur qui s'est amusé en chemin, voyant qu'il lui reste encore beaucoup de chemin et peu de jours, tâche, par sa diligence et son ardeur, de réparer ses amusements. Qu'a été votre vie jusques-ici, qu'un continuel amusement? Que ne doublez-vous donc le pas? que ne suivez-vous l'avis du Sauveur, qui vous exhorte à marcher tandis qu'il fait jour, de peur que la nuit, c'est-à-dire la mort, ne vous surprenne? *Ambulate dum lucem habetis ut non vos tenebræ comprehendant* (Cant. 1. 2). Elle est peut-être plus près que vous ne pensez; pouvez-vous répondre que vous verrez le commencement de la nouvelle année?

Par la ferveur.

II. Mais quand vous seriez sûr de voir la nouvelle année, qui vous a répondu qu'elle ne sera pas la dernière de votre vie? Combien la commencent avec plus de jeunesse et de santé que vous, qui n'en verront pas la fin? ce qui leur arrivera vous peut arriver; que savez-vous s'il ne vous arrivera pas? Si l'on vous annonçait de la part de Dieu, que vous mourrez cette année, comment la passeriez-vous? quelle frayeur, quel soin auriez-vous d'en employer tous les moments, d'éviter le péché et les occasions du péché, de vous rendre fidèle à toutes les grâces, de remplir tous vos devoirs, de vous occuper dans l'exercice des bonnes œuvres, dans la pratique de la pénitence, et de travailler à l'acquisition des vertus qui vous sont les plus nécessaires? Que ne faites-vous maintenant ce que vous voudriez avoir fait alors? Peut-on prendre trop de sûreté, quand il s'agit d'une éternité? Il n'y a que la ferveur que vous aurez maintenant, qui puisse prévenir les regrets inutiles qui vous tourmenteront à la mort.

Motifs de ferveur.

III. Pouvez-vous manquer de ferveur, si vous pensez que vous avez un Dieu à contenter, une âme a sauver, de terribles ennemis à combattre, un jugement à craindre, un enfer à éviter, un paradis à gagner? Quels grands objets? mais quels motifs de ferveur? Vous avez un Dieu à contenter, il vous a beaucoup donné, il exige beaucoup de vous, vous attendez beaucoup de lui; devez-vous rien épargner pour le contenter? Vous avez une âme à sauver. Le salut de votre âme est votre affaire, votre grande et votre unique affaire. Il s'agit pour vous de tout, et pour toujours; que ne devez-vous donc pas faire pour la sauver? Vous avez des ennemis terribles et vigilants à combattre, sont-ils plus intéressés à votre perte, que vous à votre salut? d'ou vient donc qu'ils sont si ardents pour votre perte, et vous si tranquille, ou plutôt si négligent pour votre salut? Vous avez un jugement à craindre, il est proche, il sera rigoureux, les suites en seront redoutables; pouvez-vous prendre trop de précaution pour vous y préparer? Vous avez un enfer à éviter : toute peine, quelque grande qu'elle soit, vous doit paraître légère si elle vous garantit d'un si grand malheur. Vous avez un paradis à gagner : tous les travaux vous doivent paraître doux, quand un bonheur éternel en est le terme.

Prenez la résolution de réparer par votre ferveur le temps perdu par votre négligence, et de regarder la nouvelle année comme la dernière de votre vie.

Redimentes tempus quoniam dies mali sunt (Ephes. 5.). Tâchons de racheter le temps que nous avons mal employé.

Ne tempus rebus necessariis utile rebus non necessariis conteramus (Aug.). Ne perdons point dans de vains amusements un temps que nous pouvons employer dans des choses si nécessaires.

Nepveu, Pensées ou Réfl. chrét., t. 4, p. 361.

Même sujet.

— Si donc, autrefois, vous avez, par malheur, passé le temps à offenser Dieu, ayez soin de pleurer votre aveuglement le reste de vos jours, à l'exemple du roi Ezéchias : *Je passerai*, disait-il, *dans l'amertume de mon âme, toutes les années de ma vie* (Is. 38. 15.). Dieu prolonge votre carrière, pour que vous répariez vos pertes sous ce rapport. *Rachetez le temps, parce que les jours mauvais s'approchent* (Ephes. 5. 16.). Saint Anselme dit sur ce passage : Vous recouvrerez le temps, si vous faites ce que vous avez négligé de faire. Saint Jérôme dit de saint Paul que bien qu'il fût le dernier des Apôtres, il fut le premier en mérites, par tous ses travaux depuis sa vocation. S'il en eût été de même de nous, à chaque moment, nous aurions pu multiplier nos mérites pour l'éternité. Si l'on vous donnait en propriété tout le terrain dont vous pourriez faire le tour en un jour de marche, ou autant d'argent que vous pourriez en compter en vingt-quatre heures, quels mouvements ne vous donneriez-vous pas? Quoi! vous pourriez acquérir à chaque instant, des trésors éternels et vous perdriez le temps? Ce qu'il vous est possible de faire aujourd'hui, ne dites pas que vous le pouvez faire demain, parce que le jour présent sera perdu pour vous et qu'il ne reviendra plus.

S. Liguori, Consid. sur les Max. éternes, p. 133.

Bien employer le temps.

Pour faire un saint usage du temps, il faut le considérer, dit saint Bernard, par rapport au passé, au présent et l'avenir. Il faut réparer le passé, ménager le présent, se précautionner contre l'avenir et ne pas y compter.

Quoiqu'il ne soit pas en notre pouvoir de faire revenir le temps qui est passé, nous pouvons cependant le réparer, ou... le racheter...

Or, qu'est-ce que racheter un fonds dans le commerce du monde? C'est payer, pour le retirer, le prix qu'on en a reçu; c'est acquitter une dette dont on l'a chargé. Vous avez vendu, prostitué votre temps au monde et à vos passions; vous avez aliéné ce fonds, que Dieu avait confié à votre économie; et par le mauvais usage que vous en avez fait, vous avez contracté des dettes envers la justice de Dieu: Or, quelles sont ces dettes? Ce sont les péchés que vous avez commis. Ces péchés sont passés, il est vrai;... mais votre crime subsiste encore dans la tache qu'il a imprimée à votre âme...: cette tache restera toujours jusqu'à ce qu'elle soit effacée par les larmes de la pénitence...

Vous ne pouvez plus disposer du temps passé, puisqu'il n'est plus; vous ne pouvez disposer du temps à venir, puisqu'il n'est pas encore, et que peut-être vous ne l'aurez pas; il n'y a que le temps présent qui est à vous, et encore vous échappe-t-il au moment qu'on en parle : profitez donc avec soin de celui que vous avez, parce que c'est le seul sur lequel vous pouvez compter...

Si vous étiez sûr que vous n'avez plus que cette année, cette journée à vivre, comment, je vous le demande, la passeriez-vous? Ne l'emploieriez-vous pas dans la pratique des bonnes œuvres? Resteriez-vous un seul moment dans le péché? Eh bien! vivez de cette manière, et vous ferez un saint usage du temps. Dites-vous à vous-même : c'est peut-être ici la dernière année de ma vie ; il faut que je la passe comme si ce l'était en effet, et vous la passerez saintement... Combien y en a-t-il eu qui avaient commencé l'année dernière en bonne santé, et qui n'en ont pas vu la fin! Combien qui commencent celle-ci, et qui ne la verront pas finir! Celui qui croit vivre encore plusieurs années, est peut-être celui qui mourra le premier, et dans peu. Si on avait dit à cette personne, à cet homme, à cette femme qui ont été sous vos yeux ensevelis dans le tombeau de leurs pères : Vous n'avez plus que cette année à vivre, comment l'auraient-ils passée? On vous dit la même chose au commencement de celle-ci; elle sera pour quelqu'un la dernière, et il n'y a personne qui ne puisse dire : C'est peut-être pour moi; peut-être que mon tour est venu pour aller au tombeau; car, puis-je me flatter d'y aller plus tard qu'un autre?

Ah! il faut donc, sans hésiter, mettre ordre à ma conscience, restituer ce bien mal acquis, me réconcilier avec cet ennemi, corriger cette mauvaise habitude, dire adieu au péché, éloigner cette occasion dangereuse, cet objet séduisant : il faut enfin que je fasse tout le bien qui dépend de moi, que je travaille à mon salut pendant que j'en ai le temps... Telles sont, mes frères, les salutaires résolutions que doivent vous suggérer la brièveté du temps, et l'importance du succès dans l'affaire de votre salut... Distribuez votre temps à vous acquitter des devoirs de votre état; réglez si bien vos exercices de piété, que chaque chose ait son temps; que la prière, la messe, la lecture de piété, l'adoration du Saint-Sacrement, la visite des pauvres, trouvent place dans la distribution que vous en ferez. Donnez, à la bonne heure, vos soins à vos affaires temporelles, au gouvernement de votre famille; mais que votre salut tienne toujours le premier rang, et que toutes les autres vertus se rapportent à celle-là...

Prônes de Billet, t. 1, p. 168.

NUDITÉS INDÉCENTES DES FEMMES.

Leur enormité.

Quelques femmes osaient se montrer en public avec des nudités indécentes, ou si elles se servaient de voiles, ils étaient si transparents, qu'ils devenaient une amorce pour les yeux lascifs. Notre saint (J. Chrysostôme) leur représenta vivement l'énormité de leur péché, et ne craignit pas d'assurer qu'elles étaient en un sens plus coupables que les femmes prostituées. « Car enfin, disait-il, celles-ci ne séduisent, par leurs funestes attraits, que dans l'enceinte de leurs maisons; mais vous, vous allez tendre des piéges à l'innocence dans les places publiques. Vous me répondrez peut-être que vous n'avez jamais invité personne à pécher. Je veux que vous ne l'ayez jamais fait par vos discours, mais votre voix n'eût-elle pas été mille fois moins dangereuse que ne l'ont été vos parures et vos indécences? Prétendriez-vous être innocentes, en faisant pécher les autres dans leur cœur? Vous tirez, vous aiguisez le fer meurtrier; vous portez le coup qui fait à l'âme une blessure mortelle. Dites-moi qui le monde condamne, qui les juges punissent? Est-ce celui qui avale le poison, ou ceux qui le préparent et le présentent? Vous avez préparé la coupe fatale; vous avez présenté le breuvage de mort. Je vois même dans votre crime un degré d'énormité qui ne se trouve point dans celui des empoisonneurs; ils ne donnent la mort qu'au corps, et vous la donnez à l'âme, ce qui est infiniment plus énorme. Encore si les malheureux que vous séduisez étaient vos ennemis; si vous aviez reçu d'eux quelque injure; si quelque raison vous rendait une telle conduite nécessaire : mais non, vous ne cherchez qu'à satisfaire un orgueil insensé, une vanité pitoyable; vous vous faites un jeu de la mort spirituelle des âmes. »

Godescard, t. 2, p. 127.

Apostrophe aux femmes.

Jésus dans l'Eucharistie se dépouille de sa majesté, il sort de son trône, il cache la splendeur de sa gloire pour converser avec vous, et vous ne voulez pas démordre d'un seul point de votre luxe, pour lui complaire par la modestie et l'humilité. Quelle différence entre ces viles espèces dont il est revêtu et les robes précieuses dont vous êtes couvertes! Osez-vous bien vous approcher d'un Dieu ainsi humilié

pour vous, ayant le cœur enflé de vanité, en vous mirant comme un paon en la pompe de vos vêtements? Il couvre sa chair, sa chair très-sainte, sanctifiante et déifiante dont la vue fait une partie de la béatitude des saints, qui charment tous ceux qui la voient, qui le ferait admirer s'il la montrait; et vous voulez montrer la vôtre contre la défense qu'il vous en fait, votre chair scandaleuse, votre chair corruptible, votre chair qui sera la curée des vers; vous la voulez montrer pour être un foyer de concupiscence, un objet de mauvaises pensées qui souillent les cœurs des chrétiens où le Fils de Dieu doit reposer!

Le Jeune, Serm., t. 3, p. 426.

—O—

OBÉISSANCE.

Son excellence.

Une œuvre faite en vertu de l'obéissance est meilleure, dit le père Rodriguez, que toute autre œuvre imaginable : il vaut mieux lever de terre une paille par obéissance que de faire une longue méditation, et une discipline sanglante, par sa propre volonté... Tous les maîtres de la vie spirituelle enseignent qu'il vaut mieux omettre quelque exercice de dévotion par obéissance, que de s'y livrer sans obéissance. La sainte Vierge révéla à sainte Brigitte que celui qui, par obéissance, omet une mortification, a un double mérite : celui de la mortification qu'il voulait faire, et celui de l'obéissance qui la lui fait omettre...

S. Liguori, Prat. de l'am. envers J.-C., p. 192.

Même sujet.

L'obéissance, suivant sainte Thérèse, est l'âme de la vie religieuse; c'est la route la plus sûre et la plus courte pour arriver à une éminente sainteté; c'est de tous les moyens le plus efficace pour dompter nos passions, pour soumettre et assujettir notre volonté à celle du Seigneur, et pour nous immoler tout entier à sa gloire.

Godescard, t. 15, p. 270.

Son avantage.

Obéissez toujours avec promptitude aux ordres et aux volontés justes de vos parents et de vos supérieurs spirituels et temporels. Celui qui sait obéir possédera bientôt toutes les vertus, parce qu'elles sont comme sœurs de l'obéissance; au contraire, quiconque ne veut point obéir, ou n'obéit qu'avec mauvaise grâce et en murmurant, ne fera jamais de grands progrès dans la perfection. Souvent, il est vrai, l'obéissance vous sera dure et difficile; n'importe, obéissez, obéissez avec joie pour l'amour de Dieu, et vous aurez d'autant plus de mérite.

Pinart, La Nour. de l'âme chrét., p. 27.

Elle est un moyen sûr de plaire à Dieu.

Il faut se contenter, disait saint François de Sales, *de savoir de son père spirituel qu'on marche bien, sans chercher à le voir. On ne s'est jamais perdu en obéissant. Celui qui obéit à son confesseur*, disait de son côté saint Philippe de Néri, *est sûr de ne pas rendre compte à Dieu de ses actions. Au contraire*, disait saint Jean de la Croix, *ne pas se tranquilliser sur ce que dit le confesseur, c'est orgueil et manquer de foi.*

Gaume, Manuel des Conf., p. 287.

Obéissance au confesseur.

— Il n'est pas à craindre qu'un directeur prudent se trompe, ou qu'il ne vous connaisse pas, ou que nous ne nous soyons pas suffisamment expliqués. Avec ces appréhensions, toute l'obéissance serait toujours frustrée ou différée. Si le directeur ne vous avait pas suffisamment connue ou comprise, il vous aurait interrogée davantage. D'ailleurs, Dieu a promis son assistance et ses lumières à celui qui tient sa place pour diriger les âmes; c'est assez pour obéir avec promptitude et simplicité, comme le demande la sainte Ecriture.

Quadrupani, Direct. pour ces, dans leurs dout. les âm. tim., p. 10.

Chemin direct à la perfection.

Saint Philippe de Néri disait que l'obéissance est le chemin direct pour arriver promptement à la perfection. Il estimait beaucoup plus une personne qui menait une vie ordinaire en obéissant, que celui qui faisait de grandes pénitences en ne suivant que sa propre volonté; et il disait qu'il n'y avait rien de plus dangereux dans la vie spirituelle que de vouloir se conduire par son propre jugement; tandis que rien n'assurait mieux nos actions et ne déjouait mieux les ruses de l'ennemi que de faire la volonté d'autrui dans la pratique du bien. L'obéissance, répétait-il enfin, l'obéissance, voilà le véritable holocauste que nous devons offrir à Dieu sur l'autel de notre cœur

Gaume, Man. des conf. p. 290.

Elle est un secret pour vivre heureux.

L'obéissance est le merveilleux secret de vivre heureux au milieu des combats de la vie présente.

Etre en paix avec son Dieu, ses supérieurs et soi-même, quelle douce consolation ! Voilà l'heureux fruit de l'obéissance... C'est le moyen d'être agréable à Dieu et d'attirer ses grâces. Par l'obéissance nous faisons la joie de nos supérieurs, nous allégeons leur pesant fardeau. De là, quelle douce satisfaction pour l'âme obéissante ! Elle se trouve dédommagée de quelques légers sacrifices par une paix inaltérable. O heureuse, mille fois heureuse la société, la famille et la maison où règne l'obéissance !

Martin, Nouv. Man. de la sainte Vierge, p. 121.

Obéissance et soumission.

. . . Il est beaucoup plus sûr d'obéir que de commander.

. . . N'ayez.. pas trop de confiance dans votre sentiment, mais aimez aussi à écouter encore celui des autres.

Si votre sentiment est bon, et que vous l'abandonniez à cause de Dieu pour en suivre un autre, vous en retirerez plus d'avantage.

Car j'ai souvent ouï dire qu'il est plus sûr d'écouter ou de recevoir un conseil que de le donner.

Il peut arriver que le sentiment de chacun soit bon ; mais ne vouloir pas acquiescer à celui des autres, lorsque le sujet ou la raison le demande, c'est une marque d'orgueil et d'opiniâtreté.

Imit. de J. C., liv. 1, ch. 9.

A l'exemple de Jésus-Christ.

Mon fils, celui qui cherche à se soustraire à l'obéissance se soustrait lui-même à la grâce ; et qui veut avoir des biens particuliers perd les biens communs.

. . . Mais quelle merveille que vous, poussière et néant, vous vous soumettiez à l'homme à cause de Dieu, lorsque moi, le Tout-Puissant, et le Très-Haut, qui ai tout créé de rien, je me suis humblement soumis à l'homme à cause de vous !

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 13.

Sa nécessité.

La plaie la plus profonde de l'homme, c'est l'amour de l'indépendance, le désir de n'être qu'à soi, de vivre selon ses inclinations et de n'avoir ni loi ni joug. C'est là le règne de l'amour-propre. C'est par lui, dit saint Bernard, que le péché a commencé et que l'enfer existe. Que la volonté propre disparaisse, c'est-à-dire que l'obéissance s'exerce, et il n'y aura plus d'enfer. L'obéissance aussi est une des vertus les plus nécessaires au monde. Sans l'obéissance due à Dieu et à l'Eglise, plus de religion ; tout croule dans l'ordre spirituel. Sans l'obéissance aux princes temporels que la Providence a élevés, plus d'Etat ; l'anarchie et la guerre civile se disputent les débris des nations. Sans l'obéissance due au père et à la mère, chefs naturels de la famille, plus de liens dans la société domestique. C'est l'oubli de cette vérité qui est la cause des convulsions qui bouleversent et ruinent l'Europe depuis soixante ans.

J. J. Desmet, Nouv. M. de Marie, p. 121.

Voyez encore : ÉTAT RELIGIEUX.

Ses qualités ; simple, cordiale, universelle.

Simple. Elle doit être sans raisonnement comme sans réplique. Il ne faut voir que Dieu dans celui qui commande, et ne pas se permettre de contrôler ses actes. Le supérieur reçoit des grâces particulières pour commander, et l'inférieur pour obéir, mais pas pour juger. « Celui, dit saint Grégoire, qui a appris à bien obéir, ne sait pas examiner, critiquer, condamner : *Nescit dijudicare quisquis didicit perfectè obedire.* » Et saint Augustin : « Elle ne plaît pas à Dieu une obéissance capricieuse, orgueilleuse, qui, avant d'obéir, demande pourquoi, à quelle occasion, par quel motif on lui ordonne. *Non placet Deo morosa et disceptatrix obedientia, quæ quidem cum præcipitur, quærit cur, quare, quamobrem præcipitur.* »

Cordiale. Il faut obéir sans tristesse comme sans contrainte. Pensez donc au fardeau et à la responsabilité des supérieurs. Un jour ils rendront compte de leur administration au souverain juge ; d'un autre côté, il est extrêmement difficile, dit saint Benoît, de conduire les autres et de s'accommoder aux dispositions, à l'humeur et au caractère d'un chacun.

Universelle. Il faut obéir sans restriction comme sans choix : *Observez et faites tout ce qu'ils vous diront* (Matth. 23.).

Remarquez que le Sauveur parlait des docteurs de la loi qui scandalisaient par la corruption de leur vie. Saint Jean Climaque définit admirablement cette qualité de l'obéissance : « L'obéissance, dit-il, c'est le tombeau de la volonté. *Sepulcrum voluntatis obedientia.* »

Martin, Nouv. Man. de la sainte Vierge, p. 120.

Ses trois degrés : observation des préceptes, docilité aux conseils, correspondance aux inspirations divines.

Je distingue trois degrés dans cette vertu : l'observation des préceptes, la docilité aux conseils, et la correspondance aux inspirations. *L'observation des préceptes* est de nécessité rigoureuse pour le salut. *La docilité aux conseils* est d'un secours presque indispensable pour l'exact accomplissement des commandements ; et s'abstenir des serments vrais est un préservatif contre les faux ; la fuite des contestations et des procès est un garant pour la paix et la charité ; le renoncement à ses propres biens, un remède infaillible contre la convoitise, et faire le bien pour le mal, un moyen sûr de se prémunir contre tout désir de vengeance. Les conseils sont donc les remparts des préceptes, et, pour assurer sa fidélité aux uns, chacun doit, selon ses forces et sa condition, s'appliquer à observer les autres. Celui qui veut traverser un fleuve rapide ne se dirige pas droit à son but : il

lutte contre le courant, on dirait qu'il veut le remonter ; il s'évertue à aborder au-dessus du point où il veut aboutir, afin de ne pas se laisser entraîner au-dessous. Ainsi le serviteur de Dieu ne doit pas se contenter de viser à ce qui est absolument suffisant pour son salut ; il faut qu'il porte ses regards plus haut, afin que s'il n'atteint pas le but qu'il a en vue, c'est-à-dire ce qui est de perfection, il ne reste pour le moins pas au-dessous de ce qui est strictement nécessaire. Le troisième degré, c'est *la correspondance aux inspirations divines*. Un bon serviteur ne borne pas son dévouement aux ordres formels de son maître; il prévient ses désirs et vole aux moindres signes de sa volonté. Mais ici il faut prendre garde de donner dans une illusion dangereuse, en prenant pour des inspirations divines des suggestions humaines ou diaboliques. C'est le cas d'appliquer le conseil de saint Jean (ch. 4.) : « Ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez tous les esprits, pour vous assurer s'ils sont de Dieu. »

Louis de Grenade, Guide des péch. p. 457.

Voyez : INSPIRATIONS DIVINES.

Trois degrés de l'obéissance de l'inférieur à l'égard du supérieur : l'obéissance de fait, l'obéissance de fait et de cœur, l'obéissance de fait, de cœur et d'esprit.

Cette vertu présente trois degrés : l'obéissance de fait, l'obéissance de fait et de cœur, l'obéissance de fait, de cœur et d'esprit. Il en est qui exécutent les ordres qu'on leur intime, mais qui condamnent ces ordres, et qui ne s'y conforment qu'à contre-cœur; il en est d'autres qui s'y soumettent, et même sans répugnance, mais qui croient devoir les désapprouver; enfin il en est d'autres qui, captivant leur esprit sous le joug de Jésus-Christ, les reçoivent comme s'ils émanaient de Dieu même, et qui les remplissent ponctuellement, de bon cœur et avec humilité, sans se permettre de se constituer juges de ceux qui ont droit de les juger eux-mêmes.

Id. ibid., p. 469.

OBSTINATION DU PÉCHEUR.

Grand malheur.

Tomber dans le péché, c'est un grand malheur; persévérer dans le péché, c'est un malheur bien plus grand encore; mais rester avec obstination dans l'état du péché et ne vouloir point en sortir, au risque de mourir dans l'impénitence, c'est un malheur digne d'être pleuré avec des larmes de sang. Puisse-t-il n'être jamais le vôtre!

Pinart, la Nour. de l'âme chret., p. 202.

Voy. ENDURCISSEMENT.

OCCASIONS DU PÉCHÉ. *Voyez* FUITE DES.

ŒUVRES (BONNES).

Celles qu'on doit manifester, cacher.

On demande si on doit manifester les bonnes œuvres ou les tenir cachées. Je distingue : les œuvres communes, nécessaires à la vertu chrétienne, doivent être pratiquées publiquement : comme de fréquenter les sacrements, faire l'oraison mentale, visiter le Saint-Sacrement, être recueilli et agenouillé en entendant la messe, observer la modestie des yeux, garder le silence à l'église, dire qu'on veut se sauver, éviter les bavardages, les conversations dangereuses, la curiosité et autres semblables. Quant aux œuvres de surérogation extraordinaire, et qui ont quelque chose de singulier, comme de porter le cilice, prendre la discipline, plier les bras en croix, mâcher des herbes amères, soupirer, pleurer dans l'oraison, on doit les tenir aussi secrètes que possible. Les autres œuvres de vertu, comme de servir les malades, faire l'aumône aux pauvres, s'humilier quand on reçoit des injures, etc., il est mieux de les tenir cachées autant qu'on le peut; mais si on ne peut les accomplir sans être vu, il ne faut pas s'en abstenir, pourvu qu'on les fasse uniquement en vue de plaire à Dieu.

Gaume, Man. des conf., p. 346.

Il faut les cacher.

Quelques-uns comparent ceux qui font leurs bonnes œuvres avec un esprit d'ostentation, aux poules qui font tant de bruit dès qu'elles ont fait leurs œufs, que cela est cause que l'on découvre où ils sont et qu'on les prend. C'est ainsi, disent-ils, qu'on perd ses bonnes actions, quand on en parle soi-même, ou qu'on cherche à les faire connaître aux hommes.

Rodriguez, Pr. de la Perf. chret., t. 1, p. 241.

On ne doit pas les cacher.

Puisque Jésus-Christ veut que les hommes soient les témoins de nos bonnes œuvres, il ne faut donc pas qu'une fausse modestie et une humilité trop scrupuleuse nous les fasse cacher. Nous ne devons pas les pratiquer pour être vus et estimés, ce serait vaine gloire; mais il est bon qu'elles soient vues pour que ceux qui les aperçoivent soient portés à les imiter. Ainsi, pourvu que nous ne cherchions que l'édification du prochain et non les louanges des hommes, rendons nos actions publiques; non-seulement Dieu le permet, il l'ordonne même, *sic luceat lux vestra*... Matth. 5. 16.)

Belon, Tr. de la perf. de l'état eccl., t. 2, p. 212.

Même sujet.

Ita sit opus in publico, ut intentio maneat in occulto. Quand on est obligé de pratiquer une bonne œuvre en public, il faut que l'intention soit en secret, c'est-à-dire qu'il ne faut pas la faire pour paraître et pour plaire aux hommes, mais seulement pour être agréable à Dieu, dit saint Grégoire. *Si non habeas spec-*

tatores, non habebis imitatores : Si personne ne vous voit quand vous faites une bonne œuvre, personne ne vous imitera. Pourvu que vous ne la fassiez pas à intention d'être vu, mais pour l'amour de Dieu, vous ne perdez pas le mérite; dites comme saint Bernard. Prêchant un jour en une bonne assemblée, il fut tenté de l'esprit de vanité, et doutant en soi s'il cesserait de prêcher pour éviter le danger de la vaine gloire, il eut inspiration de répondre à Satan qui le tentait : Je ne l'ai pas commencé pour toi ; je ne le laisserai pas pour toi.

Le Jeune, Serm., t. 10, p. 26

Nécessité des bonnes œuvres.

Faites du bien, car n'en point faire, c'est faire du mal. L'inutilité dans un chrétien est une véritable iniquité. Faites autant de bien que vous avez de lumières; la grandeur de vos lumières fera la rigueur de votre jugement : faites autant de bien que vous avez fait de mal, vous en ferez beaucoup; faites autant de bien que vous pouvez en faire. Vouloir mettre des bornes au bien qu'on fait, c'est en vouloir mettre à notre amour pour Dieu et à sa bonté pour nous. Faites le bien avec ferveur, car maudit est celui qui fait l'ouvrage de Dieu négligemment ; faites-le avec une intention pure, car sans cela le bien devient mal ; la lumière, comme dit Jésus-Christ, se change en ténèbres (Luc. 11.). Faites-le en état de grâce, car sans cela vous le ferez sans mérite; et après que vous aurez fait tout cela, dites encore que vous êtes un serviteur inutile, et que vous n'avez fait que ce que vous ne pouviez omettre sans mériter punition (Luc. 17.).

Nepveu Pens. ou réflex. chrét., t. 1, p. 321.

Même sujet. 1° Tous doivent en faire. 2° Chacun le peut dans son état. 3° Qualités requises.

Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur. Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé et jeté au feu.

S. Matth., c. 7, v. 19.

Voilà, mes frères, ce que vous avez mille fois entendu, et ce que vous n'avez peut-être jamais bien compris. C'est nous qui sommes les arbres dont il est parlé dans l'Evangile. Les bons fruits sont nos bonnes actions ; les mauvais fruits sont nos péchés. Tout homme, dont les œuvres sont bonnes, est un arbre précieux devant Dieu, qui sera un jour transplanté dans la terre des saints. Tout homme dont les œuvres ne sont pas bonnes, quand même elles ne seraient pas mauvaises, est un arbre tout au moins inutile, que Dieu réprouve, et condamne aux flammes éternelles. Il ne suffit donc pas pour être sauvé, de ne point faire de mal, il faut outre cela pratiquer le bien, et faire de bonnes œuvres. Sur quoi nous voyons un très-grand nombre de chrétiens se tromper, et se perdre...

Les uns pensent que pour gagner le ciel, il suffit d'éviter le mal, et ne se mettent point en peine de faire des bonnes œuvres, ni de rendre leurs actions bonnes. D'autres s'imaginent que pour faire de bonnes œuvres, il faut jeûner souvent, faire beaucoup d'aumônes, et de longues prières; et n'ayant d'ailleurs ni assez de temps pour prier, ni assez de bien pour soulager les pauvres, ni assez de santé ou de ferveur pour jeûner, ils se croient dispensés de tout cela, et ne pensent pas même à faire de bonnes œuvres. Enfin il y en a très-peu qui sachent ce que c'est qu'une bonne œuvre.

Il est donc de la dernière importance de vous instruire sur ces trois points, et de vous apprendre premièrement, que personne n'est dispensé de faire de bonnes œuvres, et qu'elles sont absolument nécessaires pour entrer dans le ciel ; secondement, que chacun dans son état peut aisément, avec la grâce de Dieu, pratiquer de bonnes œuvres. A quoi nous ajouterons deux mots sur les qualités que doivent avoir nos actions, et sur la manière dont il faut qu'elles soient faites pour être bonnes et méritoires devant Dieu.

1re Réflexion.

Rien n'est moins raisonnable que le langage de certains chrétiens qui, quand on leur reproche leur tiédeur et leur négligence dans le service de Dieu, ne répondent autre chose, sinon qu'ils ne font point de mal. Que dites-vous là : je ne fais point de mal! Quoi! un religieux de la Trappe, vêtu d'un cilice, couchant sur la dure, jeûnant tous les jours de sa vie, ne mangeant que des légumes mal assaisonnés, ne sortant jamais de sa solitude, ne parlant qu'à Dieu, ou ne parlant que de lui, passant une partie du jour à prier, l'autre à bêcher la terre, ou à d'autres ouvrages pénibles, se levant toutes les nuits pour chanter les louanges de Dieu, pendant plusieurs heures de suite : un religieux de la Trappe qui mène la vie la plus austère et la plus sainte, ne cesse avec tout cela de gémir et de crier : Je suis un grand pécheur. Les plus grands saints ont tenu le même langage ; tous les chrétiens que nous voyons avoir le plus de piété et de ferveur, sont dans les mêmes sentiments et disent la même chose. Et vous qui n'avez ni ferveur, ni dévotion ; vous qui ne faites rien, ou presque rien pour votre salut; vous qui n'êtes devant Dieu qu'un arbre sans fruit, un serviteur inutile, vous ne laisserez pas de dire froidement : je ne fais point de mal?...

Mais quand même il serait vrai de dire que vous ne faites point de mal; n'ayant aucun de ces vices grossiers et palpables qui sont en même temps si indignes du chrétien et de l'honnête homme: quand même vous ne seriez ni impudique, ni avare, ni médisant, ni jaloux, ni vindicatif, ni colère; hélas! ceux qui disent, je ne fais point de mal, ne sont jamais exempts de tous ces vices, supposons néanmoins que vous ne soyez sujet à aucun ;

vous n'entrerez pas pour cela dans le ciel, si vous ne faites de bonnes œuvres.

Que faut-il faire pour gagner le ciel? Après avoir lu et relu toute la Bible, tout ce que les saints Pères et les docteurs de l'Eglise ont écrit; tout ce que les livres de piété nous enseignent; vous trouverez que tout se réduit à ces deux paroles. *Evitez le mal, et pratiquez le bien.* Ces deux choses doivent toujours aller ensemble : si vous les séparez, il n'y a rien de fait. Portez le cilice, jeûnez trois fois la semaine, priez sept fois le jour, donnez la moitié de votre bien aux pauvres : si d'ailleurs vous n'évitez pas le mal; si vous nourrissez, par exemple, des sentiments de haine ou de mépris envers le prochain; si vous critiquez sa conduite, si vous déchirez sa réputation... vos bonnes œuvres ne sont rien, parce qu'un seul péché mortel détruit le mérite de toutes les bonnes œuvres possibles. D'un autre côté, soyez réglé tant qu'il vous plaira dans vos mœurs, honnête homme, ne faisant tort à qui que ce soit, évitant le mal, en un mot; si avec cela vous ne pratiquez pas le bien, vous ne faites que la moitié de ce qu'il faut faire pour être sauvé; et comme on ne se sauve point à demi, dès que vous en restez là, vous ne faites rien.

Nous sommes comparés dans les Livres saints, tantôt au laboureur qui sème pour recueillir; qui recueille peu, quand il sème peu; qui ne recueille rien, quand il ne sème rien du tout : tantôt à un figuier que le père de famille a planté dans sa vigne, qu'il cultive dans l'espérance d'avoir du fruit, qu'il arrache lorsqu'il n'en donne point, quoique d'ailleurs il n'en produise pas de mauvais...

Le royaume du ciel nous est d'ailleurs proposé comme une récompense; et Jésus-Christ le compare au salaire d'un ouvrier qu'on paie le soir, après qu'il a rempli sa tâche. Si le paradis est la récompense des bonnes œuvres, il n'y a donc pas de paradis à espérer pour quiconque ne fait pas de bonnes œuvres; comme un ouvrier qui n'a point travaillé, ne doit pas espérer de salaire. Jugez vous-mêmes si cela est juste : voudriez-vous payer des gages à un domestique qui resterait les bras croisés, et se contenterait, pour tout service, de ne pas faire de mal dans votre maison?... Comment donc prétendez-vous que Dieu vous récompense, si vous ne faites rien qui soit digne de récompense?...

Dieu *a preparé* à chacun de nous un certain nombre *de bonnes œuvres, afin que nous les pratiquions* (Eph. 2. 10.). Il les a préparées, c'est-à-dire, qu'il nous les indique, nous les prescrit, nous en montre le modèle dans sa sainte humanité, nous les inspire par sa grâce, et nous aide lui-même à les pratiquer...

Cela étant ainsi, mes C. P., comme la foi et même la raison ne nous permettent pas d'en douter; où en sommes-nous donc, et que deviendront tant de chrétiens qui ne pensent à rien moins qu'à faire de bonnes œuvres, et qui paraîtront devant Dieu les mains vides? Ce qui m'afflige surtout, je ne vous le cache pas; c'est de voir plusieurs d'entre vous, qui effectivement n'ont pas de vices considérables, et dont on peut dire dans un sens, qu'ils ne font pas grand mal, se perdre néanmoins faute de pratiquer le bien, quoiqu'ils pussent le faire aisément s'ils voulaient y prendre garde. Car les œuvres que Dieu demande de nous, sont à la portée de tout le monde; et il n'y a personne qui, dans son état, ne puisse facilement les pratiquer avec le secours de la grâce

2e Réflexion.

Les choses que je vous commande, disait le Seigneur à son peuple (Deut. 30.), ne sont point au-dessus de vous, ni au delà de votre portée, de manière que vous ne puissiez pas y atteindre. Il n'est pas nécessaire pour les accomplir, de vous élever jusques dans le ciel, ni de traverser les mers et de passer à l'autre extrémité de la terre. Ce que je vous demande est dans votre bouche, dans votre cœur, tout autour de vous, et, pour ainsi dire, sous votre main. Voilà, mes chers enfants, ce que je répèterai aujourd'hui, pour votre consolation. Vous n'arriverez point à la vie éternelle sans faire de bonnes œuvres : mais ne vous effrayez pas; et ne perdez pas courage. Les bonnes œuvres que Dieu vous commande, n'ont rien d'extraordinaire; vous n'avez pas besoin, pour les pratiquer, de quitter l'état où la Providence vous a placés, ni de vous retirer dans un cloître; de passer votre vie dans la contemplation, ni d'exténuer votre corps par des jeûnes rigoureux et des mortifications singulières, ni de vous dépouiller de tout votre bien pour le distribuer aux pauvres...

Je sais qu'on est obligé de faire l'aumône, quand on le peut; que les riches y sont toujours obligés, parce qu'ils le peuvent toujours; que les personnes qui sont aisées sans être riches, doivent la faire à proportion de leurs facultés, quelquefois même au delà de leurs facultés, lorsque la nécessité du pauvre est extrême, et dans certains cas où la charité veut que nous prenions sur notre nécessaire. Je sais qu'il faut dompter la chair par le jeûne et par les autres austérités, lorsqu'elle se révolte contre l'esprit; chacun doit là-dessus se connaître et agir en conséquence, sans attendre qu'un directeur l'ordonne ou le conseille. Je sais enfin, qu'il y a des jours spécialement consacrés au service de Dieu, et qu'il n'y a pas de jour où un honnête homme, tout occupé qu'il soit, ne donne au moins quelques instants à la prière. Mais je sais aussi que tout le monde ne peut pas jeûner, ni soulager les pauvres, et qu'il y a des personnes à qui leurs occupations permettent à peine de faire une courte prière, le soir et le matin.

Cependant toutes nos bonnes œuvres se réduisent au jeûne, à l'aumône et à la prière. Et s'il est vrai que personne ne soit dispensé de faire des bonnes œuvres, il faut donc qu'il y

ait une espèce de jeûne que tout le monde puisse pratiquer ; une espèce d'aumône que tout le monde puisse faire. Et comme l'Apôtre nous avertit qu'il faut prier en tout temps, il y aura donc aussi une sorte de prière qui pourra s'accorder avec les plus grandes occupations.

Oui sans doute, et ceci est bien capable de ranimer et d'encourager les plus lâches. Oui, mon enfant, quelque délicate que soit votre santé, quelque faible que soit votre tempérament, quelque infirme que vous puissiez être, il y a un jeûne que vous pouvez aisément pratiquer. Fussiez-vous à l'aumône vous-même, vous pouvez la faire à autrui ; et quelque grandes que soient vos occupations, vous pouvez prier du matin au soir, sans les déranger. Cela est-il bien vrai ? Regardez tout autour de vous, réfléchissez un instant, et vous verrez une foule de bonnes œuvres qui sont sous votre main, *que Dieu vous a préparées.* (Eph. 2. 10.), et qui vous enrichiront devant lui, si vous voulez, moyennant sa grâce, vous donner la peine de les amasser.

Vous pratiquerez un jeûne très-agréable à Dieu, toutes les fois que vous vous priverez, pour l'amour de lui, de certaines choses qui vous feraient plaisir : car le jeûne ne consiste pas seulement à s'abstenir du boire et du manger, mais encore à s'abstenir de ce qui flatte nos goûts, nos inclinations, notre amour-propre. Je ne parle point ici de ce qui est expressément défendu ; je suppose que vous évitez le mal ; je parle seulement de ce qui peut être permis, et dont on se prive par un esprit de mortification et de piété. Voyez d'abord de ce côté-là combien de sortes d'abstinences qui sont à votre portée ; il n'y a pas de jour où vous n'ayez occasion d'en pratiquer quelqu'une.

Je pourrais aller aujourd'hui dans une telle compagnie, où je m'amuserais comme les autres, honnêtement, il est vrai, et sans offenser Dieu ; mais je veux m'en abstenir cette fois-ci pour l'amour de lui. Je pourrais me trouver dans un tel repas où l'on fera bonne chère, je n'y commettrais aucun excès à la vérité, mais je veux m'en priver en esprit de pénitence ; ou si je suis obligé d'y être, je profiterai de cette occasion pour mortifier ma sensualité, en m'abstenant de certains mets qui flattent mon goût plus que les autres. Je pourrais me donner, dans ma maison, à ma table, dans mes meubles, dans mes habits, certaines commodités, certains agréments dont je serais flatté ; mais je m'en priverai en esprit de mortification : autant d'amassé pour le ciel. Voilà, mes frères, ce que j'appelle jeûner ; et qui est-ce qui n'a pas journellement occasion de pratiquer ces sortes de jeûnes, ou d'autres semblables ?

Mais y a-t-il un jeûne plus agréable à Dieu, que de faire ou de souffrir avec patience des choses qui nous déplaisent ? Sans parler des maladies, des infirmités et des autres afflictions auxquelles cette misérable vie est sujette ? N'avons-nous pas d'ailleurs tous les jours quelque occasion de nous mortifier, en souffrant patiemment ce qui nous gêne et nous répugne ? Bon Dieu ! que cet ouvrage m'ennuie !.. je pourrais bien m'en dispenser... mais non. Je choisirai celui-là de préférence, et j'offrirai à Dieu ce qu'il a pour moi de pénible, ou de rebutant. Je vis avec une personne dont le caractère semble être fait tout exprès pour exercer ma patience... On m'a dit des paroles piquantes... Je pourrais répondre... sans blesser la charité... je garderai le silence, par un esprit de douceur et de modération, en vue de Jésus-Christ... autant d'amassé pour le ciel.

Et vous, mes pauvres enfants, qui travaillez toute l'année à des ouvrages pénibles ; et qui êtes avec cela, mal nourris, mal logés, mal vêtus... Ah ! quel trésor de bonnes œuvres n'amasseriez-vous pas, si vous souffriez avec patience, en vue de Dieu, le froid, le chaud, la faim, la soif, la nudité, les fatigues !...

Il est donc vrai que chacun dans son état, peut se mortifier de mille manières différentes, et pratiquer ainsi un jeûne aussi et plus méritoire que l'abstinence du boire et du manger, parce qu'il est ordinairement plus pénible. Et il n'est pas moins vrai qu'il y a une espèce d'aumône que tout le monde peut faire : car l'aumône ne consiste pas seulement à nourrir ceux qui ont faim, ni à couvrir ceux qui sont nus. Tous les services que nous rendons au prochain, soit pour les besoins de son corps, soit pour ceux de son âme, sont une aumône infiniment agréable à Dieu, lorsqu'elle est faite en esprit de charité.

Nous avons ajouté enfin, que les hommes les plus occupés, peuvent prier du matin au soir ; et cela est encore vrai. Sans doute qu'un chrétien doit toujours commencer et finir la journée par se présenter devant Dieu, pour lui rendre ses hommages, en récitant avec respect et agenoux, ses prières accoutumées, à moins qu'il ne fût légitimement empêché...

Mais il y a outre cela une sorte de prière qui peut se répéter à chaque instant ; ou plutôt toutes nos actions, même les plus indifférentes, peuvent devenir une prière continuelle, lorsque nous cherchons en tout et partout à faire la volonté de Dieu...

Une mère de famille, par exemple, occupée du matin au soir à l'éducation de ses enfants, à la conduite de ses domestiques, et à régler l'intérieur de son ménage, prie donc du matin au soir lorsque dans tout cela, son intention principale est de faire la volonté de Dieu. Le laboureur, les ouvriers, les marchands, le magistrat, le soldat, ainsi que ses officiers, tous les hommes de tout état et de toute vacation, prient donc véritablement lorsque leur premier dessein, le but principal qu'ils se proposent, en remplissant leurs devoirs, sont de plaire à Dieu, et de faire sa volonté.

Offrez-lui donc, dès le matin, tout ce que vous devez faire dans la journée : priez-le de bénir votre travail, de régler vos démarches,

de conduire tous vos ouvrages : conservez en vous-même, et renouvelez de temps en temps pendant le jour, cette bonne intention : elle donnera du mérite à vos actions les plus indifférentes, qui par ce moyen deviendront autant de bonnes œuvres. Eh ! quel est l'homme chrétien qui, au plus fort de son travail, ne puisse élever sa pensée et son cœur à Dieu, et dire intérieurement, plusieurs fois dans la journée : Seigneur, ayez pitié de moi, venez à mon aide, éclairez, soutenez votre serviteur, et faites que tous les instants de ma vie vous soient agréables ?

Voilà donc, mes Frères, une infinité de jeûnes qui n'incommoderont pas votre santé ; une infinité d'aumônes pour lesquelles il ne faut ni or ni argent ; une infinité de prières qui ne dérangeront pas vos occupations d'une ligne ; une infinité de bonnes œuvres, par conséquent, qui, avec le secours de la grâce, ne vous coûteront pour les amasser, qu'un peu de réflexion, quelques petites violences, et un peu d'attention sur vous-mêmes...

Voyons donc, et je finis, les qualités que doit avoir une bonne œuvre, et la manière dont il faut la faire, pour qu'elle soit digne d'être récompensée dans le ciel.

3e RÉFLEXION

. . . Il faut premièrement avoir la foi... Secondement, il faut être en état de grâce... Troisièmement, il faut agir par un motif surnaturel, c'est-à-dire, par un motif qui ait rapport à la gloire de Dieu et au salut de notre âme... Enfin,... il faut que la grâce soit le principe de nos bonnes œuvres...

Réguis, La voix du Past., l. 2, p. 160.

Leur mérite.

Considérez souvent qu'une seule aspiration, qu'une oraison jaculatoire, qu'une genuflexion, que la moindre marque de respect pour la majesté divine, est quelque chose de plus estimable que tous les trésors de la terre ; et qu'à chaque fois qu'un homme se mortifie en quelque chose, les anges du ciel lui apportent une couronne pour récompense de la victoire qu'il a gagnée sur lui-même.

Laurent. Scupoli, Le Comb. spirit., p. 79.

Chrétiens comparés à des arbres stériles.

Il y a trois sortes d'arbres stériles qui ne portent pas de bons fruits, dit saint Bernard ; les uns qui n'en portent point du tout : *Sunt qui fructum non faciunt ;* les autres qui en portent, mais qui ne leur conviennent pas : *Qui fructum faciunt, sed non suum ;* d'autres enfin qui portent de bons fruits qui leur sont propres, mais qui ne les produisent pas dans le temps : *Sunt qui faciunt fructum suum, sed non suo tempore.* Ainsi, il y a des chrétiens qui ne font point du tout de bonnes œuvres ; d'autres qui en font, mais qui ne leur sont pas propres ; d'autres enfin qui font de bonnes œuvres qui leur conviennent, mais qui ne les font pas dans le temps et de la manière que Dieu le veut. Il faut, mes frères, pour éviter le sort des arbres stériles qui seront mis au feu, produire des fruits de bonnes œuvres, en produire qui vous soient propres, et les produire dans le temps, de la manière que Dieu le demande, comme dit le Roi-Prophète, lorsque parlant de l'homme qui s'attache à la loi de Dieu, il le compare à un arbre qui, planté le long des eaux, produit des fruits en son temps : *Fructum dabit in tempore suo* (Ps. 1.).

Prons de Billot, t. 4, p. 59.

Voyez encore : ACTIONS.

ŒUVRES DE CHARITÉ.

Elles sont des devoirs.

. . . Un père de l'Église n'hésite pas à dire que nous sommes meurtriers, si nous ne secourons pas le prochain dans une grande nécessité : *Si non pavisti, occidisti.* Ce n'est donc pas là une œuvre de surcroît. Plus on est riche, et plus l'obligation est rigoureuse.

Des remèdes contre nos faiblesses.

. . . Il faut que la vertu croisse et se purifie dans ces devoirs de miséricorde et que chaque œuvre sainte serve à affaiblir en nous quelqu'un de nos mauvais penchants, car ces œuvres ne sont saintes qu'autant qu'elles nous sanctifient et nous corrigent. On viole souvent cette règle en choisissant presque toujours les offices de miséricorde les plus conformes à son goût, à son caractère, à ses penchants. Beaucoup d'aumônes seront ainsi sans fruit pour le ciel, parce qu'elles sont dues à un caprice, à l'amour-propre, et non au désir de se sanctifier. Le Seigneur n'a pas besoin de vos biens, mais il demande votre cœur ; la charité aide à expier les iniquités dont on se repent, mais elle ne justifie pas celle que l'on aime.

Que l'intention en soit pure.

. . . On ne saurait croire, dit saint Augustin, combien d'œuvres saintes, sur lesquelles nous comptons ici-bas, seront un jour rejetées, quand le Seigneur viendra juger les justices ; combien de fruits de charité, lorsque nous croirons en paraître les mains pleines, se trouveront gâtés par le ver secret d'une dangereuse complaisance.

J. J. Desmet, Nouv. Mois de Marie, p. 153.

Dieu considère les motifs.

Dieu considère bien moins l'action que le motif qui fait agir.

Il fait beaucoup, celui qui aime beaucoup.

Il fait beaucoup, celui qui fait bien ce qu'il fait.

Imit. de J. C., liv. 1, ch. 15.

OFFICE DIVIN.

Manière de le réciter.

Redde quod debes ; nulla unquam debiti hu-

jus particula te prætereat : redde quomodo debes ; suo tempore, ritè, attentè ac devotè debitum sacrum persolve : cave, ne cursim, ne perfunctorie.

Préparation.

. . . Aspice citharædos : antequam citharisent, instrumenti chordas prævia dispositione componunt : alias nil nisi confusum et obstrepentem sonum daturas.

Sic mentem tuam compone. Dic cogitationibus inanibus et alienis : Manete hic, donec oravero; ubi opus Dei implevero, si indigeam vobis, iterum vos assumam.

Mem. vitæ sacr., p. 107.

Son excellence.

Pour vous faire une idée de l'excellence de l'office divin, mes chers enfants, il vous suffit de savoir de quoi il se compose. C'est un abrégé de tout ce qu'il y a de plus beau dans le plus beau de tous les livres, l'Ancien et le Nouveau Testament; de tout ce que l'histoire des Saints nous offre de plus touchant et de plus sublime; de toutes les prières sorties du cœur embrasé des plus beaux génies, et en même temps des plus grands saints que le monde ait connus; de tous les cantiques sacrés que la foi a inspirés à la piété chrétienne. Que dirais-je encore? Il renferme tout entiers ces chants inimitables, ces poésies immortelles du royal Prophète, où le cœur, l'esprit, l'imagination trouvent comme un océan de beautés sans égales, de pensées sublimes, de sentiments divins. Fut-il jamais un plus beau bréviaire de choses plus belles? fut-il jamais une prière plus puissante?

Un monarque veut combler de faveurs son épouse chérie; mais il veut que son épouse les lui demande. Et voilà que lui-même lui dresse la supplique, lui indique tous les termes dont elle doit se servir, puis la lui remet entre les mains en lui faisant serment sur son cœur de lui accorder tout ce qu'il lui a promis, aussitôt qu'elle se présentera sa supplique à la main, sur les lèvres et dans le cœur : voilà Dieu, voilà l'Eglise, voilà le bréviaire.

Sa puissance.

Oh! quelle puissance ne doivent pas avoir sur le cœur de Dieu ces trois ou quatre cent mille prêtres catholiques qui, chaque jour, se présentent sept fois devant le trône de l'Epoux de l'Eglise pour lui demander comme il le veut les faveurs que lui-même a promises et dont a besoin cette épouse chérie! Et quand on pense qu'à chaque heure du jour et de la nuit il y a des milliers de prêtres occupés à cette sublime fonction; que l'Orient prie quand l'Occident se repose, en sorte que la voix de la prière n'est jamais interrompue : ne vous semble-t-il pas être dans la Jérusalem céleste, où les bienheureux répètent sans fin le cantique de l'éternité : *Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées* (Apoc. 4. 8.)? Quel fleuve de bénédictions ne doit pas faire couler sur la terre cette puissante supplication! Monde ingrat! monde coupable! monde aveugle! c'est à elle que tu dois ta conservation et ton salut...

Année liturg., t. 3, p. 40.

OISIVETÉ.

Il faut l'éviter 1° pour éviter le mal.

Nous devons éviter l'oisiveté pour éviter le mal que nous pouvons faire. L'oisiveté est la mère de tous les vices; elle en est aussi la maîtresse, dit le Saint-Esprit; *il n'y a point de vices que l'oisiveté n'apprenne aux hommes. Multam enim malitiam docuit otiositas* (Eccles. 43.). Un homme qui n'a rien à faire, est capable de tout faire. Un homme fort occupé n'a qu'une tentation à craindre; un homme oisif est susceptible de toutes. Le démon a mille endroits par où l'attaquer, et lui n'en a aucun pour se défendre : il est exposé à tous les traits du démon : pas un ne porte à faux; aussi le meilleur remède qu'on puisse donner à un homme tenté, surtout d'impureté, c'est de l'occuper beaucoup. L'oisiveté bannit toutes les vertus; peut-on les acquérir sans travailler? Elle donne entrée dans un cœur à tous les péchés. Un homme inutile, dit Job, est souvent un homme abominable : *Abominabilis et inutilis homo* (Job. 15.). L'Ecriture nous assure que la source des abominations de Sodome furent l'oisiveté et l'intempérance : *Hæc fuit iniquitas Sodomæ, saturitas panis et abundantia, et otium ipsius* (Ezech. 16. 49.). L'oisiveté de David donna occasion à un regard inconsidéré; et ce regard inconsidéré à un adultère. Quelle est la cause du désordre de tant de jeunes personnes? leur oisiveté : occupez-les, elles seront innocentes.

2° Pour faire le bien.

Il faut éviter l'oisiveté pour faire le bien auquel on est obligé. Nous avons tant de devoirs à remplir; ceux qui en connaissent la multitude et l'importance, ne se plaignent que de manquer de temps; ceux qui en ont de reste, ou ne connaissent pas leurs devoirs, ou sont déterminés à les négliger. Si on veut remplir les devoirs attachés à son état, manquera-t-on d'occupation? Quand un homme n'aurait aucune autre charge, quand une femme n'aurait point d'autre occupation que le soin de leur famille, l'éducation de leurs enfants, que la vigilance sur leurs domestiques, auraient-ils le temps d'être oisifs, s'ils voulaient s'acquitter de leurs obligations là-dessus? Mais quelle matière d'obligation ne nous donne pas la qualité de chrétien, si nous voulons en remplir les devoirs? Comment une femme de qualité peut-elle demeurer oisive, comme n'ayant rien à faire? Peut-elle dire qu'elle n'a rien à faire, pendant qu'il y a tant de malheureux à consoler, tant de pauvres honteux ou malades à soulager, tant de prisonniers à visiter? Jésus-Christ, dont les membres sont

abandonnés, les autels dépouillés, demande son secours, exige son travail; et elle n'a rien à faire!

Nepveu, Pens. ou réflex. chrét., t. 4, p. 173.

Cause de tous péchés.

Qu'est-ce qui a perdu ce jeune homme, cette fille, qui, par leurs désordres, sont devenus le scandale d'une paroisse? C'est l'oisiveté où des parents trop indolents les ont laissés vivre. Ce jeune homme a appris dans cette école l'intempérance, le secret de commettre des larcins; cette fille, la médisance, la vanité, la manière de former et d'entretenir des intrigues criminelles. Cet homme, qui n'a rien à faire, cherchera des compagnons de débauche pour aller passer son temps au jeu, au cabaret. Cette femme oisive ira de maison en maison censurer, par ses médisances, la conduite des uns et des autres. J'atteste ici, mes frères, votre expérience; n'est-ce pas dans les jours de repos que vous avez commis plus de péchés? Car il faut nécessairement que l'esprit de l'homme s'occupe à quelque chose; s'il ne pense pas au bien, il pense au mal: point de milieu entre l'un et l'autre. Il faut donc, pour éviter le mal, travailler.

Prônes de Billot., t. 4, p. 8.

Porte de l'impureté.

Le démon du repos est un des plus dangereux. Prétendre être pur, et vivre sans rien faire de sérieux, c'est vouloir que l'ennemi n'entre pas, pendant qu'on lui ouvre la porte... On est oisif quand on perd le temps, et on le perd en faisant autre chose que ce qu'on doit, comme on le perd en ne faisant rien.

Collet, Tr. des dev. d'un Past., p. 533.

OPINION DES HOMMES.

Balance incertaine.

Quelle folie que de juger de votre mérite sur l'opinion des hommes, balance incertaine qui penche au gré de leur bon plaisir; juges versatiles et inconséquents, qui vous exaltent maintenant, et bientôt vous ravaleront jusqu'à terre! Si vous vous mesurez sur leur appréciation, vous serez tantôt grand, tantôt petit, quelquefois rien, selon les variations de leurs langues inconstantes. Ne réglez donc jamais l'opinion que vous devez avoir de vous-même sur les louanges d'autrui, mais sur le témoignage que vous pouvez vous en rendre vous-même. Que les autres vous élèvent jusqu'au ciel, si bon leur semble: peu doit vous importer. Prêtez l'oreille à la voix de votre conscience. Vous vous connaissez mieux que personne. Tenez-vous donc à votre propre sentiment, plutôt qu'à celui des autres, qui ne vous voient que de loin, et qui ne vous jugent que sur ouï-dire. Arrière donc les jugements des hommes; déposez votre gloire entre les mains de Dieu, et remettez-vous-en à sa sagesse et à sa fidélité pour la conserver intacte.

Louis de Grenade, Guide des pécheurs, p. 362.

OPTIMISME.

Du chrétien.

Le système de l'Optimisme, qui, pris dans le sens de ses partisans, n'est qu'un raffinement métaphysique, né dans une imagination plus riante que vraie, se vérifie en quelque sorte dans la personne de l'homme juste, dont les vertus s'accroissent dans le malheur, et chez qui l'attente du bien à venir est toujours un soulagement aux maux présents. Dans l'une et dans l'autre fortune, il jouit en paix de son Dieu, comme il jouit de lui-même; il jouit avec transport de toute la nature; il jouit sans crainte et sans envie de tout ce qu'il y a de bon dans les autres: il supporte sans aigreur, sans amertume, le mal qui s'y rencontre, et qu'il ne peut y corriger; il prête à tout ce qu'il voit, le jour le plus favorable; il embellit tout ce qu'il touche. Il sait que Dieu a placé dans les souffrances même le germe de la félicité de ses enfants. Les sentiments de patience, de paix, de consolation, d'espérance, qui accompagnent cette connaissance, font de cette vie même une vie heureuse. La paille est séparée du grain sous la main du batteur. L'huile coule épurée après avoir passé sous la meule, qui a brisé l'amande et ses enveloppes. La même main qui s'appesantit sur le juste, l'éprouve et le purifie, tandis que le pécheur se désespère et se damne.

De Feller, cath. phil., t. 1, p. 183.

ORAISON DOMINICALE.

Explication des mots : NOTRE PÈRE.

Lorsque Jésus-Christ daigna lui-même nous enseigner à bien prier, il plaça à la tête de l'oraison dominicale ces tendres, ces ravissantes paroles: *Notre Père!...* Sublime leçon qui nous rappelle que nous sommes tous frères, et qui, en deux mots, nous fait produire et prononcer un acte de foi, d'espérance, d'amour de Dieu et du prochain. Elle nous apprend encore que nos prières doivent être faites en commun, et que, lorsque nous prions seuls, nous devons nous unir à la société des fidèles et à l'Eglise de Jésus-Christ, dont nous sommes les membres.

Godescard, t. 19, p. 60.

Réflexion de saint Cyprien.

Souvenons-nous donc, mes frères, souvenons-nous que, quand nous donnons à Dieu le nom de Père, nous devons nous comporter comme les enfants de Dieu, afin qu'il ait autant de joie de nous avoir pour enfants, que nous sommes joyeux de l'avoir pour Père.

Extr. de quelq. saints Pères, p. 163.

Quelle est la volonté de Dieu?

Nous qui voulons vivre éternellement, faisons donc la volonté de Dieu, qui est éternel. Or, la volonté de Dieu est celle que Jésus-Christ a faite et enseignée aux hommes. Etre humble

dans sa conduite, constant dans la foi, retenu dans les paroles, juste dans les actions, austère dans les mœurs; ne faire tort à personne, supporter patiemment le tort dont on se rend coupable envers nous; vivre en paix avec nos frères; aimer Dieu de tout notre cœur; l'aimer en tant qu'il est Père, le craindre en tant qu'il est Dieu; préférer le Christ à toutes choses, parce que lui-même il nous a préférés à tous; nous attacher inséparablement à sa charité, assister à sa croix avec courage et avec foi, quand il s'agit de défendre son nom et sa divine majesté; déployer dans nos discours cette même fermeté par laquelle nous confessons, au milieu des tortures, la confiance avec laquelle nous combattons; montrer dans la mort, la patience par laquelle nous obtenons la palme du triomphe : c'est là aspirer au titre glorieux de cohéritier de Jésus-Christ; c'est là observer les commandements de Dieu, c'est-à-dire exécuter la volonté du Père. Nous demandons que « la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel : » Deux points d'où dépend l'accomplissement de notre bonheur et de notre salut. En effet, comme le corps nous vient de la terre, et que l'esprit nous vient du ciel, nous sommes un composé de l'un et de l'autre, et nous demandons, de corps et d'esprit, que la volonté de Dieu soit faite : car la chair et l'esprit, journellement en opposition, sont journellement aux prises. De sorte que nous faisons ce que nous ne voulons pas faire, parce que l'esprit ne s'attache qu'aux choses de Dieu, au lieu que la chair ne recherche que les choses de la terre et du siècle. Voilà pourquoi nous demandons instamment à Dieu d'interposer son secours et d'établir la concorde entr'eux, afin que l'exécution de sa volonté dans l'esprit et la chair soit, pour l'âme régénérée par lui, l'assurance de son salut...

Or, nous demandons tous les jours et en tout temps que la volonté de Dieu sur nous soit faite dans le ciel comme sur la terre; parce que la volonté de Dieu, c'est que les choses terrestres le cèdent aux choses célestes, et que les choses spirituelles et divines prévalent sur les terrestres (S. Cyprien.).

Ibid. p. 169.

Comment elle nous condamne de la manière que nous la recitons.

Qu'est-ce que l'Oraison dominicale? c'est le précis de toutes les demandes que nous devons faire à Dieu. Nous les lui faisons en effet chaque jour; nous récitons chaque jour cette sainte prière. Ce sont, dans les vues de Jésus-Christ, des demandes salutaires pour nous; mais dans la pratique et selon les dispositions de notre cœur, ce sont autant de condamnations que nous prononçons contre nous, et voici comment.

Nous demandons à Dieu *que son nom soit sanctifié*, *Sanctificetur nomen tuum*, qu'il soit connu, béni, adoré par toute la terre; et ce nom adorable du Seigneur, nous le profanons, nous le blasphémons. Ce souverain Maître, ce Créateur de toutes choses que nous reconnaissons digne des hommages de tout l'univers, nous le déshonorons par les désordres de notre vie; nous l'insultons jusqu'au pied de ses autels par nos scandales et nos irrévérences. Bien loin de nous employer à étendre sa gloire dans toutes les contrées du monde, nous ne prenons pas seulement soin de le faire servir et glorifier dans l'étroite enceinte d'une maison soumise à notre conduite; nous ne l'y glorifions, ni ne l'y servons pas nous-mêmes; première condamnation.

Nous demandons à Dieu *que son règne arrive*, *Adveniat regnum tuum* : c'est-à-dire, que dès cette vie il règne dans nous par sa grâce, et qu'en l'autre nous régnions avec lui par la possession de son royaume céleste. Mais ce règne de Dieu dans nous par la grâce, nous le détruisons par le péché. Sous l'empire de qui vivons-nous et voulons-nous vivre? Sous l'empire du monde corrompu, sous celui de nos habitudes vicieuses, de nos passions déréglées. Voilà les maîtres qui nous gouvernent, et dont nous aimons la domination, toute honteuse et tout injuste qu'elle est; tellement qu'au lieu de soumettre notre cœur à Dieu, nous en bannissons Dieu pour y établir en sa place ses plus déclarés ennemis. De là nous ne pensons guère à ce royaume du ciel où Dieu nous appelle, et où il nous promet de nous faire régner éternellement avec lui et avec ses Saints. Comme de vils animaux, nous avons toujours les yeux tournés vers la terre; nous ne sommes occupés que de la vie présente; et c'est à cette vie terrestre et sensuelle que nous rapportons toutes nos vues, tous nos désirs, tous nos intérêts; seconde condamnation.

Nous demandons à Dieu *que sa volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel*, *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra*; que toute sa loi soit observée, tous ces préceptes fidèlement gardés; que nous ayons là-dessus la même exactitude, la même diligence, la même pureté d'intention, la même ferveur et la même constance, qu'ont ces esprits bienheureux dont il a fait ses anges et ses ministres; que de quelque manière qu'il lui plaise disposer de nous en ce monde, il nous trouve toujours dociles, patients, résignés, et dans une parfaite conformité de cœur aux desseins de sa providence. C'est pour tous les hommes en général, mais spécialement pour chacun de nous en particulier, que nous lui faisons cette prière. Or, de bonne foi, comment pouvons-nous la faire, quand nous transgressons ses commandements avec tant de liberté et tant de facilité; quand nous résistons avec tant d'obstination à tous les mouvements intérieurs, à toutes les inspirations qu'il nous donne, et où il nous déclare ce qu'il veut de nous; quand nous n'accomplissons au moins qu'en partie et qu'avec des réserves et des négligences extrêmes, ce qu'il nous prescrit et ce que nous savons lui être agréable; quand à la moindre disgrâce qui

nous arrive, au moindre événement qui nous chagrine et nous mortifie, nous nous troublons, nous nous révoltons, nous éclatons en plaintes et en murmures? Allons après cela lui faire des protestations d'obéissance et d'un sincère attachement à son bon plaisir; toute notre conduite, tous nos sentiments démentent nos paroles; troisième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous donne notre pain de chaque jour, Panem nostrum quotidianum da nobis hodiè*, et qu'il nous le donne *dans le jour et pour le jour présent :* rien davantage. Par où nous lui témoignons que nous nous contentons du nécessaire; que nous ne voulons que le pain, et que notre pain; que nous ne prétendons point avoir le pain d'autrui, mais celui seulement qu'il nous a promis et qui nous appartient comme un don de sa bonté paternelle; que nous ne le voulons même qu'autant qu'il peut suffire dans le cours de la journée à notre subsistance et à nos besoins. Cette demande prise dans son vrai sens, est sans contredit une des plus raisonnables et des plus modérées. Mais en effet nous bornons-nous à ce nécessaire? Avons-nous jamais assez pour remplir l'insatiable convoitise qui nous dévore? Fussions-nous dans l'état le plus opulent, nous voulons toujours acquérir, toujours amasser, toujours accumuler biens sur biens. Non contents que Dieu nous fournisse l'aliment et le pain, nous portons bien au delà nos prétentions. Il faut que nous ayons de quoi soutenir d'excessives dépenses en logements, en ameublements, en équipages, en jeux, en parties de plaisir. Il faut que nous ayons de quoi satisfaire tous nos sens, de quoi leur procurer toutes leurs commodités et toutes leurs aises, de quoi mener une vie molle et délicieuse. Il faut que nous soyons dans le faste, l'éclat, la splendeur. Il le faut, dis-je, selon nos désirs désordonnés; et si les revenus dont on jouit ne sont pas assez amples pour cela, à quelles injustices a-t-on recours? quelles voies prend-on? tantôt de violence ouverte, tantôt d'adresse et d'industrie pour enlever aux autres le pain qu'ils ont reçu de Dieu, et pour se l'approprier. Epargne-t-on le pauvre, l'orphelin, la veuve, et jusqu'où n'étend-on point ses vues dans l'avenir? Il semble que nous nous croyions immortels, et que nous devions au moins passer de plusieurs siècles cet aujourd'hui, que le Fils de Dieu nous a toutefois marqué comme l'unique objet de nos soins, et où il veut que nous les renfermions; quatrième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous remette nos offenses; qu'il nous pardonne, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.* Terrible condition, *comme nous pardonnons!* Car nous ne pardonnons rien ni ne voulons rien pardonner : ou si, peut-être après bien des difficultés et de longues négociations, nous consentions à quelque accommodement, du moins attendons-nous qu'on fasse toutes les avances. Et comment encore pardonnons-nous alors? Nous ne pardonnons que de bouche et qu'en apparence, sans pardonner de cœur; nous ne pardonnons qu'à demi, voulant bien nous relâcher jusqu'à certain point, mais sans aller plus loin. De sorte que malgré nos retours affectés et imparfaits, il nous reste toujours dans le fond un venin secret et une indisposition habituelle qui ne se produisent que trop dans les rencontres, et ne se font que trop sentir. D'où s'ensuivent les plus affreuses conséquences, savoir, qu'en demandant à Dieu qu'il nous remette nos offenses, comme nous remettons celles qui nous ont été faites, nous lui demandons qu'il ne nous en remette aucune, puisque de toutes celles que nous pouvons recevoir, il n'y en a pas une que nous voulions remettre. Nous lui demandons que s'il se trouve en quelque manière disposé à se réconcilier avec nous, il nous laisse faire vers lui toutes les démarches, sans nous prévenir et sans nous rechercher par sa grâce : ce qui nous rendrait cette réconciliation absolument impossible. Nous lui demandons que s'il daigne se rapprocher de nous, ce soit seulement une réunion apparente, et que son cœur à notre égard demeure toujours dans le même éloignement et le même ressentiment. Nous lui demandons que si, par l'entremise de ses ministres, il veut bien nous donner l'absolution de nos péchés, ce ne soit qu'une demi-absolution, qu'une absolution limitée, laquelle ne l'empêche point d'agir contre nous à toute occasion, et de travailler secrètement à notre ruine. Quelles prières et quelles demandes! Qui n'en doit pas être effrayé, pour peu qu'on y pense? Mais elles sont toutes néanmoins comprises dans cette règle, *pardonnez-nous comme nous pardonnons*; et c'est la cinquième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il ne nous expose point à la tentation, Et ne nos inducas in tentationem*, surtout à certaines tentations que nous savons être plus dangereuses pour nous, et où notre faiblesse est plus en péril de succomber. Car quoique Dieu permette quelquefois que la tentation nous attaque malgré nous, et quoique nous devions alors en soutenir l'effort avec patience et avec courage, il veut du reste que nous la fuyions, autant qu'il dépend de nous, et il trouve bon que nous lui adressions nos vœux pour en être délivrés. Mais voici l'énorme contradiction où nous tombons, et qui nous rend inexcusables : c'est que nous nous exposons aux tentations les plus violentes. On a cent fois éprouvé le danger prochain de telle ou telle occasion; et cependant on y demeure toujours. On ne peut ignorer combien cette liaison, ces conversations, ces entrevues font d'impression sur le cœur, et à quels désordres elles sont capables de conduire, et cependant on n'y veut pas renoncer. On sait que le monde est plein de piéges et d'écueils; on a l'exemple de mille autres qu'on y a vus, et qu'on y voit sans cesse échouer

malheureusement; on a l'exemple de ses propres chutes, dont peut-être on ne s'est encore jamais bien relevé; et cependant on veut être du monde, et d'un certain monde; c'est-à-dire, d'un monde particulier qui plaît davantage, et dont on se sent plus touché; d'un monde qui excite plus nos passions, qui flatte plus nos inclinations; d'un monde où l'innocence des plus grands saints eût fait un triste naufrage, et où la vertu des anges serait à peine en sûreté. On veut vivre dans ce monde, parmi ce monde, avec ce monde. On veut avoir part à ses divertissements, à ses assemblées, à ses entretiens, sans égard à tous les risques qu'il y a à courir, et sans profiter de la connaissance qu'on a de son extrême fragilité. Il en est de même d'une infinité d'autres engagements où l'on se jette en aveugle, quoique d'une volonté pleine et délibérée : engagements de professions et d'états, engagements d'emplois et de commissions, engagements d'affaires et d'intérêts. N'avons-nous pas bonne grâce alors de dire à Dieu : Seigneur, détournez de nous les tentations où nous pourrions nous perdre, et ne nous y abandonnez pas? Et Dieu n'a-t-il pas droit de nous répondre : Pourquoi les recherchez-vous volontairement? Pourquoi donc y restez-vous habituellement? Pourquoi ne prenez-vous aucune des mesures que je vous inspire pour vous défendre? Avec cela ne comptez ni sur moi ni sur vous-mêmes : sixième condamnation.

Nous demandons enfin à Dieu *qu'il nous délivre du mal, Sed libera nos à malo.* Le plus grand mal qu'il y ait à craindre sur la terre, c'est sans doute le péché; et de tous les maux, le plus grand que nous ayons à éviter dans l'autre vie, c'est la damnation éternelle où le péché conduit comme la cause à son effet. C'est donc particulièrement de l'un et de l'autre que nous demandons d'être préservés. Mais voulons-nous, si j'ose parler de la sorte, nous jouer de Dieu? Prétendons-nous l'outrager en le priant, et lui faire insulte? Seigneur, lui disons-nous, que votre grâce nous garde du péché; mais ce péché, nous l'aimons; mais ce péché, nous l'entretenons dans nous et nous l'y nourrissons; mais ce péché, nous en faisons le principe de toutes nos actions, le ressort de toutes nos entreprises, l'âme de tous nos plaisirs, la douceur et l'agrément de toute notre vie. Je dis plus; nous en faisons notre idole et notre divinité, nous le favorisons, ce péché, nous nous familiarisons avec lui : nous prenons sa défense; et, si l'on veut nous en donner de l'horreur, c'est contre ceux mêmes qui travaillent à nous en détacher, que nous tournons toute notre haine. Ainsi nous laissons-nous entraîner dans cet abîme de malheurs qui en est le terme, et où nous ressentirons éternellement les coups de la vengeance divine. C'est là, c'est dans cette fatale éternité qu'il n'y aura plus à demander que Dieu nous délivre de ce lieu de tourments où l'arrêt de sa justice nous aura précipités. Il fallait le demander plus tôt et le bien demander. Nous l'aurons demandé pendant la vie, il est vrai : mais nous l'aurons demandé comme ne le demandant pas. Car c'est ne le pas demander que d'y apporter, en le demandant, des obstacles invincibles; et Dieu pourra toujours nous reprocher que nous ne l'aurons pas voulu, ou bien voulu; septième et dernière condamnation.

Où donc en sommes-nous, et que ne sera pas capable de corrompre la malice de notre cœur, quand elle peut de la sorte pervertir la prière même, et la plus excellente de toutes les prières? Je ne dis pas, à Dieu ne plaise, la pervertir en elle-même; c'est une prière toute divine, et qui garde partout son caractère de divinité : mais je dis la pervertir par rapport à nous, et au fruit que nous en devons retirer. Le dessein du Fils de Dieu, en nous la traçant, a été que ce fût pour tous les fidèles une source de grâces et de bénédictions; mais par l'abus qu'en font la plupart des chrétiens en la récitant, elle ne peut qu'irriter le ciel, et qu'attirer sur nous ses anathèmes et ses malédictions. Faut-il pour cela nous l'interdire absolument et ne la prononcer jamais? Autre malheur non moins funeste, ni moins terrible : ce serait nous excommunier nous-mêmes; ce serait nous retrancher du nombre des enfants de Dieu, en ne l'honorant plus comme notre père; ce serait en quelque manière nous séparer du corps de l'Église, en ne priant plus avec elle ni comme elle. Nous ne pouvons donc trop user d'une prière qui nous a été si expressément recommandée par Jésus-Christ. Si nous sommes justes, cette prière, dite avec une foi vive et une humble confiance, servira à notre avancement et à notre perfection. Si nous sommes pécheurs, cette prière, accompagnée d'un sentiment de pénitence, servira à fléchir le cœur de Dieu et à nous remettre en grâce auprès de lui par une sincère conversion. Si même nous ne nous sentons point encore touchés d'un repentir assez vif, cette prière, jointe à un vrai désir d'être plus fortement attirés, servira à nous obtenir une grâce de contrition. Mais adressons-nous, pour en profiter, au divin Sauveur qui nous l'a enseignée; et demandons-lui que, comme il en est l'auteur et qu'il nous l'a mise dans la bouche, il en soit, en nous animant de son esprit, le sanctificateur et le médiateur.

Il sera l'un et l'autre, quand nous prierons selon les intentions que cet adorable Maître s'est proposées en nous apprenant lui-même à prier.

Pensées de Bourdaloue, t. 1, p. 412.

Anecdote de saint Bernard.

Saint Bernard étant un jour en voyage, fut atteint par un homme de la campagne; il lia avec lui conversation qu'il fit bientôt tomber sur un sujet religieux, afin d'être utile à son compagnon de voyage, et lui demanda entre autres choses, s'il aimait bien le bon Dieu?

Ce à quoi il répondit incontinent, je m'en flatte, je l'aime de tout mon cœur. Le priez-vous bien, poursuit le Saint, le priez-vous avec attention ? Oh ! jamais je n'ai de distraction, repartit-il. Saint Bernard vit bien que cet homme ne comprenait pas ce que c'était d'être distrait, et touché de son ignorance, voici l'expédient qu'il employa pour l'éclairer. Eh bien, lui dit-il, mon ami, convenons d'une chose : Si vous êtes en état de réciter le *Pater* sans distraction, je vous donne le cheval sur lequel je suis monté. Aussitôt voilà notre homme qui commence le *Pater* plein de confiance que le cheval était à lui ; mais il n'était pas encore à moitié qu'il s'arrêta, et s'adressant au Saint, il lui demanda : Me donnerez-vous aussi la bride ? Saint Bernard lui dit : Ni l'un ni l'autre, puisque vous voilà distrait. Alors cet homme ouvrit les yeux et comprit qu'il avait ignoré jusqu'à présent ce que c'était que prier avec attention.

Cossart. Scien. pract. du catéch., p. 352.

ORAISONS JACULATOIRES.

Pourquoi ainsi appelées.

On les nomme jaculatoires, parce que ce sont comme des dards enflammés que nous lançons vers le ciel, qui ont la vertu d'y élever notre cœur, et qui percent celui de Dieu, quand ils sont accompagnés de deux choses qui, pour ainsi dire, leur servent d'ailes : l'une est la connaissance certaine de la satisfaction que Dieu prend à nous voir avancer dans la pratique des vertus ; l'autre est un désir ardent d'y exceller par le seul motif de plaire à la divine bonté.

Laurent Scupoli, Le Comb. spirit., p. 147.

Ce que c'est.

Ce sont certaines paroles vives et affectueuses, par où l'âme s'élance vers Dieu, tantôt pour lui marquer sa confiance, tantôt pour le remercier de ses dons, tantôt pour exalter ses grandeurs, tantôt pour s'anéantir devant ses yeux, quelquefois pour fléchir sa colère et pour implorer sa miséricorde, toujours pour lui adresser d'humbles demandes, et pour réclamer son secours. Ces prières sont courtes, et ne consistent qu'en quelques mots ; mais ce sont des mots pleins d'énergie, et, si je l'ose dire, pleins de substance. De là vient qu'on les nomme prières jaculatoires, parce que ce sont comme des traits enflammés qui tout à coup partent de l'âme, et percent le cœur de Dieu.

Pensées de Bourdaloue, t. 1, p. 392.

Exemples de quelques Saints.

Celle de saint Augustin : *Beauté si ancienne et toujours nouvelle, je vous ai aimée trop tard ;* ou celle de saint François d'Assise, *mon Dieu et mon tout :* ou celle de sainte Thérèse, *souffrir ou mourir ;* ou celle de saint Ignace de Loyola, *que la terre est peu de chose pour moi. Seigneur, quand je regarde le ciel !*

Ibid., p. 393.

Elles tiennent lieu de toutes les autres prières.

Faites un fréquent usage des oraisons appelées jaculatoires ; ce sont des aspirations très-courtes, des élans d'amour qui portent l'âme à Dieu. Saint François de Sales a écrit qu'elles tiennent lieu de toutes les autres prières, tandis que toutes les autres prières ne sauraient tenir lieu de celles-ci.

Quadrupani, Dir. pour ces. dans leurs dou. les âm. tim., p. 28.

Leur facilité.

Les oraisons jaculatoires se peuvent faire en tout lieu, en tout temps, en toute occupation. Comme on prend de petites douceurs ou des pastilles aromatisées pour flatter son palais et fortifier son estomac, de même on use de fréquentes oraisons jaculatoires pour ranimer son esprit.

Id. ibid., p. 28.

Pratique des anciens moines.

Les anciens moines, dont parle saint Augustin, ne pouvaient s'adonner à de longues oraisons, puisqu'ils devaient subsister du fruit de leurs labeurs quotidiens. Mais le fréquent usage des oraisons jaculatoires suppléait au manque des autres prières, et l'on pouvait dire qu'ils priaient constamment par le fait même de leurs fatigues incessantes.

Leur utilité.

Je désire vivement que vous apportiez vos soins à vous fortifier dans l'habitude d'une prière si importante et si facile, et qui vous sera plus utile que tant d'autres prières vocales, dont la multiplicité ne sert souvent qu'à fatiguer la langue, et non à éclairer ou à raviver l'âme.

Posture dans l'oraison.

Sainte Thérèse demande que dans l'oraison on prenne une posture commode, afin que l'esprit ne soit pas distrait de l'attention qu'il doit apporter à la prière et à la présence de Dieu. Ne vous fatiguez donc pas en vous tenant longtemps agenouillé, c'est assez que l'esprit soit abaissé devant Dieu avec le respect, la confiance et l'amour qui lui sont dus.

Id. ibid., p. 28.

ORAISON MENTALE. *Voyez* MÉDITATION.

ORATEUR.

Ce que Quintilien exigeait pour former un parfait orateur.

Un ancien (Quintilien), voulant former un parfait orateur, exigeait qu'il s'accoutumât à parler et à écrire correctement, même dans les choses où l'on a le plus de liberté à cet égard.

Gobelscard t. 10, p. 108.

Voyez : ÉLOQUENCE.

ORGUEIL.

Nous en avons tous.

Il n'est personne qui n'ait de l'orgueil, mais il en est peu qui le reconnaissent, et il n'en est presque point qui l'avouent. On avoue souvent de bonne foi ses autres défauts, on s'en vante même quelquefois, mais personne n'avoue son orgueil, et on se le cache à soi-même ; signe évident qu'il y a quelque chose de bas et de honteux dans ce vice, qui a pourtant pour but de s'élever.

Il est la source de tous les péchés.

L'orgueil, dit le Saint-Esprit, est la source de tous les péchés : *Initium omnis peccati est superbia* (Ec. 10.). Tout péché est un effet de l'orgueil, puisque c'est un défaut de soumission à Dieu. L'orgueil ne paraît pas le plus grand péché, mais il est le plus funeste dans ses effets. Otez l'orgueil du monde, vous en aurez ôté la plupart des péchés. C'est de l'orgueil que viennent l'ambition, la présomption, l'hypocrisie, l'opiniâtreté, l'attachement à son sens, jusques à le préférer à celui de l'Eglise. De là viennent ces emportements terribles, ces animosités si envenimées, ces vengeances si cruelles, ces jalousies si malignes, ces délicatesses sur le point d'honneur, qui ont de si fâcheuses suites. De là viennent ces murmures, ces révoltes, ces blasphèmes contre Dieu. De là vient ce désir de s'élever au-dessus de son mérite par des voies si peu légitimes ; de là cet entêtement pour soutenir un état ou imaginaire, ou injuste, par des moyens encore plus injustes; de là ce luxe qu'on n'entretient qu'aux dépens de l'artisan et du marchand qu'on ruine ; de là vient dans les femmes cette passion de plaire, d'être distinguées, adorées comme des idoles, qui lorsqu'elles prétendent s'élever au-dessus des autres en s'attirant la considération des hommes, les abaisse infiniment en leur faisant oublier la modestie et la pudeur qui fait la gloire de leur sexe.

Nepveu, Pens. ou réfl. chrét., t. 1, p. 68.

Insupportable dans les parvenus.

Quoique le prestige de la naissance soit bien affaibli de nos jours, il n'en est pas moins vrai que, soit habitude, soit envie, un homme de rien, que les circonstances ont fait monter aux honneurs, est toujours plus mal venu qu'un autre à montrer de l'orgueil, et que chacun se plaît à crever, avec le coup d'épingle de la moquerie, le ballon gonflé d'air de sa vanité. Une grande âme, qui ne se méconnaît point dans la plus haute fortune, anoblit au contraire ses aïeux, et recouvre par la modestie ce que le défaut de naissance lui a fait perdre. C'est ce qui arriva au pape Benoît XII.

Ce saint pape, qui voyait à ses pieds le monde catholique, et il était bien vaste alors, n'oublia jamais qu'il était fils d'un boulanger.

Olsin, Les fleurs du ciel, p. 275.

Aucun mal ne peut lui être comparé.

Convenez surtout que le péché de l'orgueil est une chose si abominable, qu'il n'est point de mal sur la terre, ni dans les enfers, qu'on puisse lui comparer. C'est lui qui perdit les anges dans le ciel, et les précipita dans l'abîme ; c'est lui qui a corrompu tout le genre humain, et qui a attiré sur la terre ce nombre infini de maux qui dureront jusqu'à la fin du monde, ou, pour mieux dire, pendant toute l'éternité.

Dom Sans de Sainte-Catherine, Le livre d'or, p. 6.

Orgueilleux comparé à un ballon.

L'orgueilleux est comme un ballon qui paraît grand, mais dont toute la grandeur se réduit en substance à un peu de vent qui se dissipe dès que le ballon s'ouvre.

S. Liguori, Prat. de l'am. ens., J.-C., p. 124.

Il lui est utile d'être châtié

Les saints tiennent qu'il est quelquefois avantageux à un superbe d'être châtié... afin d'être guéri par là de son orgueil. J'ose dire qu'il est utile aux superbes, dit saint Augustin, de tomber ouvertement en quelque péché, afin que la honte d'une chute publique les guérisse de la complaisance secrète d'eux-mêmes, dans laquelle ils étaient déjà tombés, sans qu'ils le sussent : (lib. 4. de civ. Dei, c. 13. et serm. 53 de verbis Domini) *car l'orgueil précède la chute, et c'est avant que de tomber que l'esprit s'élève le plus* (Prov. 16. 18). Saint Grégoire (lib. 23 moral. c. 16.) et saint Basile (in reg. brev. 81.) tiennent cette même doctrine.

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét., t. 3, p. 349.

L'orgueil est le signe le plus évident de la réprobation : pourquoi ?

N'est-ce pas avec raison que saint Grégoire l'appelle le signe le plus évident de la réprobation? *Evidentissimum reproborum signum superbia est*, parce qu'il ruine toutes les vertus, et qu'il est la mère de tous les vices : *Ruina omnium virtutum, origo omnium vitiorum.* Et comment ne conduirait-il pas à la réprobation celui qui en est dominé ? Il résiste à Dieu, il n'a point de conformité avec Jésus-Christ, il imite l'ange rebelle ; quel autre sort peut-il avoir que celui des anges apostats ?

Instr. de Toul. t. 5. p. 57.

Hommes perdus par l'orgueil. *Voyez* HUMILITÉ.

L'extérieur ne doit pas nous rendre orgueilleux.

Tirer vanité de ses habits, de sa beauté, de ses richesses, de son crédit, de son rang, c'est se méconnaître et oublier ce que l'on est. Un animal chargé d'ornements magnifiques, monté par un César, n'est toujours qu'une bête comme les autres animaux de son espèce. Une pierre richement taillée, posée au frontispice d'un palais, n'est toujours qu'une pierre, comme celles qui sont à la carrière. De même un homme environné de magnificence et d'éclat,

élevé par sa fortune et par ses emplois, n'est toujours qu'un homme comme les autres; avec cette différence, qu'il est peut-être plus grand pécheur, et que ceux qu'il méprise, sont souvent plus estimés, plus dignes de son rang, et de sa fortune que lui.

Instr. sur les princ. vér. de la rel., p. 175.

Caractère de l'orgueil du Pharisien.

S'estimer soi-même, mépriser les autres : voilà le caractère de l'orgueil, tel qu'il nous est présenté dans le pharisien. Cet homme, infatué du mérite qu'il croit avoir, se vante, s'applaudit, se glorifie, raconte les bonnes actions qu'il a faites. Mais que dit-il des autres? Il les blâme, il les charge de crimes, parce-qu'il croit mettre sa vertu dans un plus grand jour, par la comparaison qu'il en fait avec les défauts d'autrui.

Remarquez bien son orgueil, dit saint Augustin. Je ne suis pas, dit-il, comme les autres hommes : s'il disait du moins, comme quelques hommes, comme la plupart des hommes; mais il se préfère à tous, il se croit seul homme de bien sur la terre : quelle vanité!

Ses imitateurs.

Combien ne voyons-nous pas de gens de ce caractère, qui sont remplis d'eux-mêmes, se vantent, se glorifient, l'un de sa noblesse ou de ses richesses, l'autre de son crédit; celui-ci de son esprit, de son savoir-faire; celui-là de ses vertus, de ses bonnes actions! Combien qui s'applaudissent d'un mérite qu'ils n'ont pas! Et parce que ces orgueilleux se croient seuls dignes d'être estimés, honorés, ils n'ont pour les autres que du mépris; ils les abaissent autant qu'ils peuvent, pour rétablir leur réputation sur la ruine de celle d'autrui.

Prônes de Biliot, t. 4, p. 95.

Ses suites funestes.

L'orgueil, le premier des péchés capitaux, en entraîne après lui une infinité d'autres. Il fait marcher à sa suite l'envie, l'injustice, la colère, la vengeance. Que dirai-je de plus? *Initium omnis peccati superbia* (Eccl. 10.). Il aveugle l'esprit et le jette dans mille erreurs; il enfle le cœur, et lui inspire mille sentiments d'ambition; il aveugle l'esprit, et l'empêche de voir les vérités qu'il doit croire; il combat même, par une opiniâtre résistance, celle qu'il reconnaît. Telle a été la source fatale des hérésies qui ont désolé l'Eglise de Jésus-Christ dès son établissement. Un esprit d'orgueil, qui s'est emparé des hommes abondant en leur sens, leur a fait préférer les lumières d'un génie borné aux oracles de la vérité éternelle; ils ont méprisé les respectables décisions de l'Eglise, quoiqu'ils aient reconnu que son autorité était la seule règle capable de fixer leur certitude; mais il en coûtait trop à leur orgueil de revenir sur leurs pas, de passer pour des hommes sujets à se tromper: c'est pourquoi ils ont persisté opiniâtrément dans leur erreur; ils ont fait naufrage, tandis qu'une humble soumission les eût conduits au port du salut; tant il est vrai que quand l'enflure de l'orgueil est venue jusqu'à un certain point, il est bien difficile de la guérir. Ce poison se répand aussi dans le cœur, par les désirs démesurés qu'il fait naître de s'élever aux honneurs, de parvenir à certains postes que l'on n'est pas capable de remplir. La bonne opinion qu'on a de soi-même fait tout entreprendre pour venir à bout de ses desseins; et quand une fois on est parvenu au point que l'on s'était proposé, on fait des chutes déplorables par l'incapacité où l'on se trouve de remplir les devoirs d'un état où l'on s'est témérairement engagé. Telles sont les funestes suites de l'orgueil.

Ibid., p. 142.

Il fait perdre le mérite des meilleures actions.

Non, mes frères, il n'y a plus de mérite dans les actions de vertu les plus héroïques, dès que l'orgueil s'en mêle. Récitez les plus longues prières, donnez tout votre bien aux pauvres, jeûnez, mortifiez-vous par les plus austères pénitences, travaillez autant que les apôtres au salut des hommes, souffrez autant que les martyrs; si vous cherchez en tout cela à plaire aux hommes, à mériter l'estime des hommes, si c'est la vanité qui vous anime et non le désir de plaire à Dieu, de glorifier Dieu, vous n'en recevrez jamais de récompense dans le ciel.

On vous dira comme aux pharisiens, qui faisaient de longues prières, des aumônes abondantes, qui jeûnaient en vue de la gloire des hommes: Vous avez reçu votre récompense: *Receperunt mercedem suam* (Matth. 6). Votre orgueil est un pirate qui a fait couler à fond votre vaisseau, chargé de précieuses marchandises; vous n'arriverez point au port du salut. Quel malheur! mais quelle folie! quel aveuglement de tant travailler à pure perte, de se fatiguer, de s'épuiser pour courir après une fumée d'honneur, où souvent l'on ne peut atteindre, ou qui se dissipe aussitôt qu'on y est parvenu! Car, qu'est-ce que l'estime des hommes que vous recherchez dans vos actions? C'est un vain fantôme qui s'évanouit. Aujourd'hui les hommes vous louent, demain ils vous blâment. Il ne faut donc pas plus compter sur leurs sentiments que sur les songes, dit saint Grégoire de Nazianze; ils se trompent souvent dans leurs jugements; ils estiment ce qu'ils devraient mépriser; ils méprisent ce qu'ils devraient estimer. Il ne faut donc point s'attacher à leur estime, mais ne rechercher que celle de Dieu, qui sait lui seul faire le juste discernement de la vertu: *Quem Deus commendat, ille probatus est* (2. Cor. 10.) On n'est pas sûr d'avoir l'estime des hommes quand on la recherche, mais on l'est toujours d'avoir celle de Dieu. Ne recherchez que sa gloire en toutes choses, et vous trouverez la véritable et solide gloire pour vous.

Ibid., p. 147.

Remède à l'orgueil et bel exemple d'un solitaire.

Si quelquefois le démon de l'orgueil cherche à vous tromper, en vous donnant une idée avantageuse de vos vertus, de vos travaux, de votre perfection, comparez vos actions à celles des saints qui sont dans le ciel, ou qui vivent encore sur la terre, et en voyant que vous êtes si loin de leur ressembler, vous aurez là un excellent sujet de vous remettre à la dernière place, qui est celle qui vous appartient (S. Thom., Theol. summa). Imitez la conduite d'un solitaire dont saint Jean Climaque parle dans ses ouvrages. Ce bon solitaire avait écrit sur les murs de sa cellule le nom des principales vertus chrétiennes, et quand le démon s'efforçait de lui inspirer quelque pensée d'orgueil, il disait au tentateur : « Tu prétends que je suis un saint; eh bien! venons-en à la preuve. » Et levant les yeux sur la muraille, il lisait tout haut ce qu'il avait écrit : *Charité parfaite.* « Les Saints l'ont possédée, disait-il, en s'adressant au démon comme s'il l'eût vu de ses yeux; mais puis-je dire que je la possede comme eux, moi qui fais si peu de chose pour Dieu et pour mon prochain? *Profonde humilité*: en suis-je là, moi qui me sens encore le désir d'être estimé et qui crains les mépris? *Chasteté angélique*: l'ai-je, moi qui me sens parfois si tourmenté d'imaginations impures? *Oraison sublime*: est-ce ainsi que je prie, moi qui suis accablé de tant de distractions, etc. » Et quand il avait ainsi passé toutes les vertus en revue, il disait au démon: « Tu vois bien que je suis loin de posséder ces belles vertus qu'ont pratiquées les saints; mais quand bien même je les aurais acquises et portées à leur plus haut degré de perfection, je me verrais encore obligé d'avouer que je ne suis qu'un serviteur inutile: retire-toi donc, père du mensonge. » Par cette pratique, il chassait l'orgueil de son cœur, et il parvint en peu de temps à une profonde humilité (S. Joan. Clim., Scal. Parad., grad. 25). Faites comme ce saint homme, et vous deviendrez humble comme lui.

Pinart, La Nourrit. de l'âme chrét., p. 60.

Autres remèdes. Voyez : LUXE *et* VAINE GLOIRE.

Autres remèdes.

. . . Si donc vous avez fait quelques bonnes œuvres, souvenez-vous que peut-être vous en avez encore plus de mauvaises à vous reprocher; peut-être même ces bonnes œuvres ont-elles été mêlées de tant d'imperfections, qu'il serait plus sage à vous d'en demander pardon que d'en attendre récompense. « Malheur, dit saint Augustin, à la vie même la plus vertueuse, si Dieu la juge sans miséricorde. » Ce qui fait sa confiance fera peut-être sa confusion; car le mal que nous faisons est toujours mêlé sans aucun alliage de bien; tandis que le bien que nous opérons est très-fréquemment accompagné de mal, par les défectuosités que nous y mêlons. Tremblez donc pour vos bonnes actions, bien loin de vous en glorifier; et pénétrez-vous du sentiment qui faisait dire à Job : « J'étais saisi de crainte à chaque action, sachant que vous ne laissez aucune prévarication impunie »

. . . Si... vous sentez votre cœur s'élever..., rappelez à votre mémoire les péchés de votre vie passée, surtout les plus criminels : on guérit un poison par un autre poison; le paon replie son beau plumage, aussitôt que son œil rencontre ce qu'il a de difforme.

. . . Si vous voulez parvenir à cette noble vertu (d'humilité), suivez la voie des humiliations; si vous craignez d'être humilié, comment pourrez-vous jamais devenir humble? Je sais bien qu'il est plus d'une personne qui s'humilie sans être humble; mais il n'est pas moins vrai que l'humiliation est le chemin de l'humilité, comme la patience est le chemin de la paix, et l'étude celui de la science.

Louis de Grenade, Guide des pécb., p. 364.

ORIGÈNE.

Nombre de ses ouvrages, de ses notaires et de ses libraires.

Personne n'a composé tant de savants ouvrages : le nombre de ses productions montant, selon Rufin, à plus de six mille. Sept notaires étaient occupés à écrire ce qu'il dictait; et, pour le moins, autant de libraires transcrivaient au net ce qui avait d'abord été écrit en notes.

Henrion, l'Hist. gén. de l'Église, t. 1, p. 292.

ORNEMENTS DU PRÊTRE.

Signification de l'amict, de l'aube, de la ceinture, du manipule, de l'étole et de la chasuble.

Les ornements dont le prêtre est revêtu à l'autel, ont... une signification mystique. L'*amict*, qui est un linge que le prêtre met autour de son cou, et qui lui couvre les épaules, représente le voile dont les soldats couvrirent le visage du Fils de Dieu, lorsqu'en le frappant, ils lui disaient : *Prophétise-nous qui est celui qui t'a frappé* (Luc. 22. 64.)? L'*aube* marque la robe blanche dont Hérode le fit revêtir par moquerie, quand il le renvoya à Pilate. La *ceinture* représente les cordes dont il fut lié, quand il fut pris dans le jardin, et les fouets dont il fut déchiré par le commandement de Pilate. Le *manipule* signifie les cordes dont il fut attaché à la colonne dans le prétoire; et il se met au bras gauche, qui est le côté du cœur, pour nous marquer que c'est l'excès de son amour qui lui a fait souffrir cette cruelle flagellation pour nos péchés, et que nous devons correspondre à cet amour par toute la tendresse de notre cœur. L'*étole* représente la corde qu'on lui jeta au cou, lorsqu'il portait sa croix. La *chasuble* signifie, selon quelques-uns, la robe de pourpre dont on le revêtit pour se moquer de lui; ou, selon quelques autres, la tunique sans couture qu'on lui ôta pour le crucifier.

R. driguez, Pr. de la perfect. chr., t. 4, p. 367.

— P —

PAIX.

Trois moyens de l'avoir.

Pour cela, retenez bien trois avis que j'ai recueillis de plusieurs endroits de l'Imitation de Jésus-Christ. 1° Ne vous mêlez jamais des affaires dont vous n'êtes point chargés, ni de la conduite de ceux dont vous n'êtes pas responsables, et souffrez avec patience le mal que vous ne pouvez empêcher. 2° Ne soyez pas trop sensibles à ce que l'on peut dire ou penser sur votre compte, pourvu que vous n'ayez rien à vous reprocher; et n'ayez aucune attache trop forte pour qui que ce soit, ni pour quoi que ce puisse être. 3° Ayez toujours la conscience pure, et en tel état que la mort ne puisse jamais vous surprendre. Si vous observez exactement ces trois points, vous aurez la paix avec Dieu, avec les hommes, et avec vous-mêmes. Prenez-y bien garde : je ne vous ai peut-être rien prêché de plus instructif et de plus utile.

. . . Eh! mon C. F., de quoi vous inquiétez-vous? Occupez-vous plutôt des affaires de votre ménage, de votre travail, de votre commerce, et des devoirs de votre état, dont vous rendrez compte à Dieu. Ne vous embarrassez pas du reste où vous n'avez rien à faire. Laissez le monde aller comme il va, et souffrez sans rien dire, ce que Dieu ne juge pas à propos d'empêcher, et que vous ne pouvez empêcher vous-même. Jamais vous n'aurez l'esprit tranquille, tant que vous voudrez ce que Dieu ne veut pas, ou que vous ne voudrez pas ce qu'il veut. Il veut, par exemple, que vous soyez pauvre, que vous soyez malade, infirme, dans l'affliction et dans la douleur : il faut le vouloir aussi. Vous avez beau vouloir le contraire, il n'en sera ni plus ni moins; et votre volonté, n'étant pas conforme à la volonté de Dieu, ne servira qu'à vous tourmenter, qu'à troubler le repos de votre âme, sans que vous soyez pour cela plus avancé.

Vous avez une femme, un mari, des enfants, des voisins difficiles, incorrigibles, et qui vous paraissent insupportables : faites de votre mieux pour leur faire entendre raison; mais, dès que vous voyez que c'est peine perdue, tenez-vous tranquille. Vous avez devant les yeux des choses qui vous choquent, vous révoltent, vous scandalisent; gardez le silence, dès que vous n'y pouvez rien, et que vous n'en êtes pas responsable. Ce qui vous déplaît, déplaît encore plus à Dieu. Cependant il le souffre, vous n'êtes ni plus sage, ni plus puissant que lui : souffrez-le donc aussi. Ayez donc les yeux et les oreilles fermés pour tout ce qui ne vous regarde pas, et vous vivrez en paix.

. . . Le plus grand ennemi de notre repos, c'est notre orgueil, notre amour-propre. Ce fol amour, cette tendresse aveugle que nous avons pour nous-mêmes est la source de toutes nos inquiétudes. Nous voudrions que tout le monde dît du bien de nous, que chacun nous approuvât et nous flattât. Nous sommes d'une délicatesse et d'une sensibilité extrêmes : une petite louange nous enfle le cœur; un petit air de mépris nous choque; une petite injure nous met hors de nous-mêmes. Or, avec cette sensibilité, mon C. F., il est impossible que vous conserviez votre âme en paix.

Car enfin, quelque parfait que vous puissiez être, vous manquerez toujours en quelque point; parce que Dieu seul est sans imperfection. Il se trouvera toujours des gens qui apercevront vos défauts, qui les relèveront, et vous reprocheront vos fautes. Il y a plus : fussiez-vous irréprochable aux yeux des hommes, il y aura toujours quelqu'un à qui vous déplairez, qui vous trouvera des ridicules que vous n'avez pas, qui vous prêtera des intentions que vous n'avez jamais eues. Vous avez beau faire, beau dire, vous ne serez jamais du goût de tout le monde; si donc vous êtes sensible aux discours des hommes, vous n'aurez jamais l'esprit tranquille.

Mais, dites-moi, je vous prie, le bien ou le mal que les hommes pensent ou disent sur votre compte, vous rend-il meilleur ou plus méchant? Non; vous n'êtes réellement que ce que vous êtes devant Dieu. Il connaît le fond de votre cœur; il sera votre juge. Hélas! si les hommes vous connaissaient comme lui, ils diraient de vous, les uns moins de bien, les autres plus de mal. Mon Dieu! que sommes-nous, et qu'avons-nous par nous-mêmes? la malice et la corruption, le mensonge et le péché. Mes chers frères, rendons-nous justice, et convenons que nous ne valons rien. Souvenons-nous aussi que les paroles de blâme ou de louange, ne sont qu'un peu de vent et un peu de bruit; il n'y en a pas une seule qui puisse rien ajouter à ce que nous sommes, ou en rien diminuer. Faites bien, et laissez dire : c'est un des meilleurs moyens que je connaisse, pour avoir l'esprit en repos, et vivre en paix.

Vous êtes morts, dit l'apôtre, *et votre vie est cachée en Jésus-Christ*. Que signifient ces paroles? Lorsqu'un homme est mort, qu'on lui donne des louanges, ou qu'on lui dise des injures; qu'on le flatte, ou qu'on lui crache au visage, on ne le voit ni rougir, ni pâlir, ni

s'émouvoir, ni donner le moindre signe de sensibilité. Voilà ce que doit faire le chrétien : c'est un homme mort, c'est-à-dire, qu'il n'est pas plus sensible aux discours et aux jugements des hommes, que s'il était mort. Mon bon Sauveur! que nous sommes donc éloignés de la perfection chrétienne!

. . . Soyons insensibles à tout, excepté aux reproches de notre conscience.

. . . Prétendu bel esprit, qui faites l'intrépide contre ce que les prêtres vous disent du jugement et de l'enfer, qui traitez ces grandes vérités de fables, qui prétendez qu'après votre mort, tout sera mort : vous le dites, mais en êtes-vous intimement convaincu? n'avez-vous là-dessus aucun doute dans l'esprit, aucune inquiétude dans le cœur, aucun remords dans la conscience? Etes-vous aussi certain de ce que vous dites, que les martyrs étaient assurés de la vérité de cette religion, pour laquelle ils se faisaient égorger, et voudriez-vous vous laisser égorger vous-même pour soutenir le contraire?

O incrédules, que vous êtes éloignés de cette tranquillité dont vous faites parade!

Non, mon Dieu! non : il n'y a point de paix pour les impies, comme il n'y en a point pour les pécheurs. M. C. F., soumettons-nous à Jésus-Christ, attachons-nous à lui; ayons toujours la conscience pure, et nous goûterons cette paix délicieuse, qui est le fruit d'une vie innocente, cette tranquillité intérieure, ce doux repos de l'âme que le monde avec tous ses biens et ses plaisirs, ne saurait nous procurer.

Bonnardel, Inst. fam., t. 3, p. 383.

Quatre choses qui procurent une grande paix

Appliquez-vous, mon fils, à faire plutôt la volonté d'autrui que la vôtre.

Choisissez toujours plutôt d'avoir moins que plus.

Cherchez toujours à occuper la dernière place, et à être soumis en tout.

Désirez toujours, et priez que la volonté de Dieu s'accomplisse parfaitement en vous.

Voilà celui qui entre dans la voie de la paix et du repos.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 25.

Ne pas s'inquiéter des affaires qui ne nous regardent pas. Ne s'intéresser qu'à son devoir.

Ne vous mêlez aucunement des affaires qui ne vous touchent point, et dont vous n'avez à répondre ni à Dieu ni aux hommes; car d'y prendre intérêt, c'est l'effet d'un orgueil secret et d'une vaine présomption de soi-même; cela nourrit et augmente la vanité, et cause une infinité de peines, d'inquiétudes et de distractions. Au contraire, en ne s'intéressant qu'à ce qui est de son devoir, on trouve une source de paix et de tranquillité, suivant ce beau mot du livre de l'Imitation de Jésus-Christ : *Qui de omnibus tacet, de omnibus pacem habet.* Celui qui garde le silence sur tout ce qui se passe en ce monde, n'est troublé de rien, et conserve la paix en tout.

Le livre d'or, p. 59.

Eviter ce qui peut la troubler

Lorsque nous avons perdu la paix du cœur, nous devons mettre tout en œuvre pour la recouvrer. Mais quoi qu'il arrive au monde, rien n'est capable de nous la ravir ni de la troubler malgré nous. Il faut, à la vérité, que nous conservions de la douleur de nos fautes; mais cette douleur doit être tranquille, modérée. Il faut de même que nous ayons compassion des autres pécheurs, et que du moins intérieurement nous gémissions de leur perte. Il faut aussi que notre compassion soit tendre, mais sans chagrin et sans trouble, comme étant l'effet d'une charité très-pure.

. . . De plus, tant que vous aurez l'esprit inquiet, vous demeurerez exposé aux insultes de l'ennemi, sans pouvoir connaître quelle est la voie sûre et le droit chemin de la vertu. Le démon fait tous ses efforts pour bannir la paix du cœur, parce qu'il sait que Dieu demeure dans la paix, et que c'est dans la paix qu'il opère de grandes choses. De là vient qu'il n'est point de ruse dont il ne se serve pour nous la ravir, et qu'afin de nous surprendre il se cache sous mille formes, et il nous inspire des desseins qui paraissent bons, mais qui sont mauvais en effet, et qu'on reconnaît en plusieurs marques, surtout en ce qu'ils troublent la paix intérieure

. . . Il est encore besoin de mépriser de certains remords intérieurs qui semblent venir de Dieu, parce que ce sont des reproches que notre conscience nous fait sur de véritables défauts, mais qui viennent effectivement du malin esprit, selon qu'on en peut juger par les suites. Si les remords de notre conscience servent à nous humilier, s'ils nous rendent plus fervents dans la pratique des bonnes œuvres, s'ils ne diminuent point la confiance qu'il faut avoir en la miséricorde divine, nous devons les recevoir avec actions de grâces, comme des faveurs du ciel : mais s'ils nous causent du trouble, s'ils nous abattent le courage, s'ils nous rendent paresseux, timides, lents à nous acquitter de nos devoirs, nous devons croire que ce sont des suggestions de l'ennemi, et faire les choses à l'ordinaire, sans daigner les écouter.

Laurent Scupoli, Le Comb. spirit., p. 103.

Il faut du temps pour l'acquérir.

Rejetez de votre esprit tout ce qui peut l'élever ou l'abaisser, le troubler ou l'inquiéter; travaillez doucement à lui acquérir ou à lui conserver la tranquillité : car Jésus-Christ a dit : *Bienheureux sont les pacifiques. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

. . Comme une maison ne s'édifie pas toute en un jour, aussi l'acquisition de ce trésor

intérieur n'est pas une entreprise de peu de temps.

Id. ibid., De la paix de l'âme, p. 252.

Ses deux gardes.

Veillez et priez. La paix de l'âme est un trésor que ces deux gardes peuvent seules conserver.

Ne souffrons point que notre esprit s'agite ni s'inquiète pour quelque chose que ce soit.

L'âme humble et tranquille fait toutes choses avec facilité; les obstacles ne tiennent point devant elle; elle fait le bien et y persévère; mais l'âme troublée et inquiète fait peu de bien, le fait imparfaitement, se lasse facilement, souffre continuellement, et ses peines ne lui sont d aucun profit.

Ibid., p. 272.

Moyen d'être heureux.

. . . En apprenant quel est le bien le plus digne de vos désirs et de votre estime, apprenez à vous consoler d'être privés de ceux que vous avez peut-être le plus estimés et désirés jusqu'à présent.

En adressant la parole à ses disciples, et en leur souhaitant ce qui pouvait les rendre le plus heureux, il ne leur dit pas : Que l'abondance règne dans vos demeures; que la fertilité se répande sur vos campagnes; que les richesses succèdent à la pauvreté où vous avez vécu jusqu'à ce jour; que vos peines soient remplacées par les plaisirs, et que votre vie entière ne soit plus qu'une longue suite de prospérités temporelles : Il leur dit seulement : « Que la paix soit avec vous, » et toutes les fois qu'il les aborde, il se borne à former ce seul souhait en leur faveur.

Mais pourquoi donc leur souhaite-t-il la paix ? C'est que si on n'a pas la paix avec Dieu, avec le prochain et avec soi-même, fût-on d'ailleurs environné d'honneurs, de richesses et de plaisirs, on ne serait point heureux; au lieu qu'on l'est toujours, lorsqu'on jouit de cette douce paix, c'est-à-dire, lorsqu'on n'a rien à craindre, soit du côté de Dieu, soit du côté de ses semblables, soit du côté de soi-même. Or l'on n'a rien à craindre du côté de Dieu, lorsqu'au lieu de lui désobéir et de l'offenser, on ne s'applique qu'à lui donner des marques de son obéissance et de son amour. On n'a rien à craindre du côté de ses semblables, lorsqu'au lieu de chercher à leur nuire ou à s'en venger, on s'empresse de leur rendre service et de leur faire du bien. On n'a rien à craindre enfin du côté de soi-même, lorsqu'au lieu de s'abandonner à ses passions, qu'on ne satisfait ordinairement qu'aux dépens de son bonheur et de son repos, on a soin de les réprimer et de les dompter.

La paix est le plus précieux de tous les biens.

Voilà, M. F., le grand art de se rendre heureux : voilà les seuls moyens qu'on doit prendre pour le devenir. Consolez-vous donc, M. F., d'être privés des biens, des honneurs et des autres avantages que vous enviez peut-être à ceux que leur rang et leurs richesses élèvent au-dessus de vous. Ce n'est point le rang, ce ne sont point les richesses qui font le vrai bonheur; c'est la paix de l'âme, c'est la tranquillité de la conscience; et c'est là aussi ce qui doit être l'unique objet de votre ambition. Il n'est pas en votre pouvoir d'acquérir les autres biens; mais il ne dépend que de vous de vous procurer celui-ci qui est le plus précieux de tous. Avec les autres biens, on est souvent malheureux, parce qu'on a souvent bien des reproches à se faire sur les moyens injustes et criminels auxquels on les doit; mais avec celui-ci, on est toujours heureux, parce que l'on n'a aucune injustice et aucun crime à se reprocher. Les autres biens enfin peuvent nous être enlevés par les autres hommes; mais il n'y a que nous qui puissions nous priver de la paix du cœur et de la tranquillité de la conscience, en souillant notre âme par le péché. Ne craignons donc rien tant que ce funeste péché. Evitons-le avec soin, si nous avons été assez heureux pour nous en garantir jusques à présent, et empressons-nous d'en sortir, si nous avons eu le malheur d'y tomber.

Année liturg., t. 2, p. 218.

Paix, souhait de Jésus-Christ.

. . . *Je vous laisse la paix*, comme la marque la plus précieuse de mon amour, et le plus riche trésor que je puisse vous léguer en vous quittant. C'est *ma paix que je vous donne;* paix bien différente de celle du monde, puisqu'elle consiste à être bien avec Dieu même, dont le monde est ennemi. Et je ne vous la donne pas non plus *comme le monde donne* la sienne. Car il ne peut donner ce qu'il vous promet, et n'est capable que de vous tromper, en vous donnant une fausse paix. Mais pour moi, je vous donnerai infailliblement la paix véritable, puisque je suis tout-puissant pour vous la donner. C'est *ma paix*, puisque c'est le fruit de mon Incarnation, qui en vous réconciliant avec Dieu, vous doit mettre en état de vaincre le monde, le démon et vos autres ennemis, et de vous réjouir même au milieu des maux que vous aurez à souffrir pour la gloire de mon nom. C'est *ma paix*, parce que je vous en ai le premier montré l'exemple en souffrant toutes les contradictions des pécheurs, et étant prêt à les souffrir jusqu'à la mort.

Id. ibid., t. 3, p. 22.

Même sujet.

Pax vobis. La paix soit avec vous (Joan. 20.).

Que ces paroles, mes frères, que Jésus-Christ adresse à ses apôtres après sa résurrection, sont consolantes pour eux et pour nous! Elles nous annoncent le plus grand bien que l'homme puisse désirer sur la terre, qui est la paix du Seigneur, don précieux et inestimable, qui surpasse, dit l'Apôtre, tout ce que l'on

peut penser. C'est cette paix ineffable que je viens aujourd'hui, mes frères, vous souhaiter avec d'autant plus de raison, que vous avez fait votre possible pour vous la procurer dans ce saint temps de Pâques, par les soins que vous avez pris de vous réconcilier avec Dieu, en vous approchant des sacrements de pénitence et d'eucharistie. Comme l'Enfant prodigue, vous aviez quitté la maison du meilleur de tous les pères, mais par un sincère retour vous êtes rentrés en grâce avec lui ; vous avez quitté le vieil homme pour vous revêtir du nouveau, et devenir de nouvelles créatures en Jésus-Christ. Affranchis de l'esclavage du péché, vous êtes rétablis dans les droits que vous aviez perdus. Que la paix du Seigneur, encore une fois, soit donc avec vous! puissiez-vous la goûter longtemps cette heureuse paix, qui fait le bonheur de l'homme en ce monde, et ne la perdre jamais! C'est un trésor qui est maintenant entre vos mains, et qu'il dépend de vous de conserver toujours ; il n'y a que le péché qui puisse vous le ravir ; gardez-vous donc de retomber dans le péché ; car, si vous faites de nouveau la guerre à votre Dieu, vous n'avez point de paix à espérer avec lui. Il n'y a point de paix pour les impies, dit le Saint-Esprit : *Non est pax impiis* (Isa. 28.). La paix du Seigneur n'est que pour les âmes qui sont à lui par la sainteté de leur vie. Ah! si vous connaissiez bien, mes frères, le don de Dieu, le prix inestimable de la paix dont jouissent les âmes saintes, quelles précautions ne prendriez-vous pas pour la conserver! Avec quel soin n'éviteriez-vous pas tout ce qui peut vous la faire perdre! Prônes de Billot, t. 3, p. 1.

Paix du juste à la mort. Exemple de Baronius.

Les médecins engagèrent le cardinal Baronius à ne pas s'occuper tant de la mort. « Pourquoi, leur répondit-il? Pensez-vous peut-être, que je la redoute? Au contraire, loin de la redouter, je l'aime. »

Du cardinal Ruffin

D'après le récit de Santère, le cardinal Ruffin condamné à mort, pour la foi, se revêtit de ses plus beaux habits, en disant qu'il allait aux noces. Lorsqu'il aperçut le gibet, il jeta son bâton, et dit : « *Marchez vite, mes pieds, le ciel n'est pas loin* » Avant son exécution, il entonna l'hymne de reconnaissance, le *Te Deum*, pour remercier Dieu du bonheur de mourir pour la religion, et, ce fut avec des transports de joie, qu'il posa sa tête sur le billot.

De saint François d'Assise.

Saint François d'Assise chantait, en mourant, et invitait les autres à faire de même. « Mon Père, lui dit le frère Elie, ce n'est pas en chantant, mais en pleurant qu'il faut mourir. Je ne puis faire autrement, lui répondit le saint, dans la pensée que je vais aller jouir de Dieu. »

S. Figueri, Cons. sur les Max. chrét., p. 107

De sainte Thérèse

Sainte Thérèse désirait tant la mort, qu'elle regardait comme une mort de ne pas mourir. Ce fut dans ces sentiments qu'elle composa ce cantique qui commence par ces mots : *Je meurs de ne pouvoir mourir* ; tant la mort est agréable aux saints!

Id. ibid., p. 108.

Voy. encore MORT DES JUSTES.

Moyen d'avoir la paix à la mort : Régler ses affaires temporelles pendant la vie

Saint Augustin nous dit qu'un moyen puissant d'être en paix, dans les derniers moments, est de mettre ordre à ses affaires temporelles, pendant la vie; de faire des dispositions quant aux biens qu'on doit laisser, pour qu'à la mort, nous n'ayons plus à nous occuper que resserrer les liens qui doivent nous unir à Dieu, et de nous entretenir, uniquement, de lui et du ciel.

Id. ibid., p. 121.

Paix, quiétude intérieure des bons ; guerre cruelle, agitation des méchants.

. . . Voyez l'ami, le partisan du monde; suivez-le dans toutes ses démarches : depuis le matin jusqu'au soir, que fait-il autre chose que de chercher pour ses sens charnels la vile pâture qu'ils lui demandent? Lâches déserteurs de l'école de Jésus-Christ, ils vivent comme de vrais disciples d'Epicure, comme s'ils faisaient profession de ne reconnaître en eux qu'un corps tout animal, sans autre destination que la délectation brutale et sensuelle, qui est en effet le but unique de tous leurs mouvements, de toutes leurs actions. A quelle autre fin et leurs fêtes brillantes, et leur parure étudiée, et leurs intrigues amoureuses, et leurs festins somptueux, et leurs couches délicates, et leurs concerts lascifs, et leurs conversations licencieuses! Décorez tout cela, si vous le voulez, des noms imposants de *magnificence*, de *politesse*, de *savoir-vivre* : tout cela dans le langage de Dieu n'est et ne sera jamais que *faire paître les pourceaux*; car de même que ces animaux impurs ne se plaisent que dans la boue et les ordures, de même les cœurs de ces hommes dégradés mettent toutes leurs délices à se vautrer dans la fange des voluptés charnelles.

. . . Tel le voyageur engagé dans un chemin bordé de précipices affreux, et qui tremble, à chaque pas qu'il fait, de tomber dans l'abîme ; tel le pécheur marche le cœur serré par les anxiétés de la crainte la plus vive, tourmenté par des inquiétudes et des alarmes continuelles. Mais le juste, semblable au voyageur qui se voit dans une route unie et spacieuse, où il n'a aucun danger à appréhender, marche d'un pas assuré, le cœur plein de sécurité et d'une joie inaltérable. Il n'y a que lui qui puisse apprécier son bonheur, et pour cela il n'a pas besoin de recourir à de longs raisonnements; il n'a

qu'à se replier sur lui-même, et rapprocher le passé du présent, ses souvenirs et ses sentiments actuels. Il se voit, au temps où il marchait à la suite du monde, en proie à des transes et à des appréhensions mortelles; mais maintenant, et depuis qu'il a quitté les voies du monde, qu'il a transporté son cœur à l'amour des biens éternels, qu'il a établi son bonheur et sa confiance en Dieu seul, il conserve, au milieu des peines et des amertumes qui le troublaient si fort autrefois, tant de quiétude, de dilatation de cœur, tant de résignation à la volonté divine, qu'il ne peut assez s'étonner d'un si prodigieux changement; il lui semble n'être plus lui-même: eh! certes, s'il l'est encore dans l'ordre de la nature, il est entièrement transformé dans l'ordre de la grâce.

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 210.

PALLIUM.

De quoi il est fait, à qui on le donne, et ce qu'il signifie.

La magnifique église de Sainte-Agnès (1), bâtie par Innocent X, dans l'enceinte de Rome, est à l'endroit où l'on prétend que la chasteté de la sainte fut exposée.

Godescard, t. 1, p. 476.

PAPE.

Quand a lieu le couronnement du Pape. Particularité touchante.

Suivant un usage établi depuis saint Sylvestre, le couronnement du Pape a lieu le dimanche qui suit son élection..: cérémonie imposante pendant laquelle le serviteur des serviteurs de Dieu est averti du néant des grandeurs au milieu même de leur plus brillant appareil. A trois reprises, on brûle des étoupes devant le pape, en lui disant à haute voix : *Pater sancte, sic transit gloria mundi.*

Henrion, Hist. gén. de l'Egl., t. 13, p. 558.

Sa suprématie.

Pour nous, la primatie du souverain Pontife est précisément ce que le système de Copernic est pour les astronomes. C'est un point fixe dont nous partons; qui balance sur ce point n'entend rien au christianisme.

Joseph De Maistre, Du Pape, p. 49.

PAPULE.

Secret qu'elle révéla à sa mort.

Une sainte fille, nommée Papule, ayant longtemps sollicité auprès de ses parents la permission de se faire religieuse, sans pouvoir l'obtenir, sortit de la maison paternelle, prit un habit d'homme et se fit recevoir en Touraine dans un monastère de religieux. Ce ne fut que trois jours avant sa mort que, sa pudeur souffrant de la seule idée de sa prochaine sépulture, elle révéla son secret, afin que l'on commît à des femmes le soin de l'ensevelir. (Greg. de glor. Confess. c. 16.)

Henrion. Hist. de l'Egl., t. 3. p. 19.

PARDON.

Assurance du pardon des péchés.

Comment pourrions-nous être sûrs que Dieu nous a pardonnés? Vous le pourrez, répond saint Basile, si vous êtes en état de faire cette protestation : *Nous avons haï l'iniquité; nous l'avons eue en horreur.* Quiconque hait le péché, peut être assuré que Dieu lui a déjà pardonné. Il faut que le cœur de l'homme aime ou le Seigneur, ou les créatures; s'il n'aime pas les créatures, donc il aime le Seigneur. Qui est-ce qui aime Dieu? Celui qui observe ses commandements (Joan. 4.). Quand on meurt dans l'observation des commandements, on meurt en aimant Dieu, et celui qui aime Dieu ne craint plus; *la charité chasse la crainte.* (Ep. de s. Jean, 4. 18.).

S. Liguori, Cons. sur les max. étern., p. 104.

PARDON DES ENNEMIS

OU DES INJURES.

Il faut oublier les injures.

Quand on nous fait du bien, la reconnaissance veut qu'on s'en souvienne; mais quand on nous fait du mal, la charité veut qu'on l'oublie: *Memor officii, immemor injuriæ* (Ambr. l. 2. in Luc. c. 1.).

Chevassu, Médit., t. 3, p. 157.

On peut représenter modestement l'injure à l'exemple de Jésus-Christ.

Non, vous ne vous écarterez point de la plus parfaite douceur, quand, sous la violence et l'oppression, vous représenterez modestement l'injure qu'on vous fait, et le tort que l'on a. Votre divin modèle, se sentant frappé sur le visage par le sacrilége serviteur du grand-prêtre, rompit le silence adorable qu'il avait constamment gardé, et qui étonna le plus furieux de ses juges. *Si je me suis échappé*, dit-il avec la douceur la plus majestueuse, *montrez en quoi? Si je n'ai manqué en rien, d'où vient que vous me frappez?* A ces deux courtes demandes, Jésus-Christ n'ajouta pas ensuite un seul mot, quoique personne ne prît sa défense. Tertullien prétend que la nation juive n'eut jamais de preuve plus sensible de la divinité de celui qu'elle crucifiait, que la douce majesté avec laquelle il parla en cette occasion, et la patience invincible avec laquelle, sans fierté et sans faiblesse, il supporta et ses douleurs et sa mort. Jésus, humble sous les opprobres dont on le couvre, patient sous les coups dont

(1) Cette église est un titre de cardinal. Chaque année, au jour de la fête de sainte Agnès, l'abbé de Saint-Pierre-aux-Liens y reçoit deux agneaux à la grand'messe. Après cette cérémonie, on les porte au Pape qui leur donne aussi sa bénédiction. On les porte ensuite aux religieuses de Saint-Laurent de Panisperne, quelquefois aux Capucins, qui font de la laine de ces agneaux des palliums que le Pape bénit et envoie aux archevêques et aux évêques qui occupent des sièges privilégiés. Ces palliums sont le symbole de la douceur et de la pureté.

on le déchire, marchant ensuite sous sa croix volontairement à la mort, sera toujours le livre du chrétien et le désespoir de tout ce qui blasphème sa religion.

Boissard. La consol. du chrét., p. 126.

Pratique de S. François de Sales.

Un ami de saint François de Sales lui demandait comment il avait pu, sans rompre le silence, entendre les injures qu'un jeune gentilhomme, transporté de colère, lui avait dites Il répondit : « Le voici ; nous avons fait un pacte inviolable, ma langue et moi, et nous sommes convenus que, pendant que mon cœur serait dans la chaleur de la colère, ma langue ne dirait mot ; et que, dès le moment qu'il ne sentirait plus aucun semblable mouvement, elle dirait tout ce qu'il lui plairait. » Le saint ajouta : « Dans peu d'heures ce jeune homme se repentira de ce qu'il m'a dit, et me demandera pardon : s'il ne me le demande pas, j'irai le lui demander moi-même, et de tout mon cœur. »

Cossart. Science prat. du crét. p. 157.

Belle parole du même saint. Voyez ENNEMIS. *Pratique de sainte Thérèse.*

Quand quelqu'un parle mal de moi, disait sainte Thérèse, il me semble que je lui porte une nouvelle affection. On lit dans l'acte de canonisation de cette sainte que les injures devenaient un titre pour se faire aimer d'elle On ne peut parvenir à une telle mansuétude sans avoir une grande humilité, une basse opinion de soi-même, et sans se croire digne de toute sorte de mépris ; car pourquoi l'homme superbe est-il toujours colère et vindicatif ? C'est qu'il a une haute opinion de lui-même, et se croit digne de toute sorte d'honneur.

Liguori. Prat de l'im. env. J.-C., p. 170.

Aveu de saint François de Sales.

Saint François de Sales disait qu'il avait eu beaucoup à travailler pour surmonter deux passions qui prédominaient en lui, savoir la colère et l'amour : quant à la première, il avouait qu'il avait dû la combattre pendant douze ans pour la dompter : il changea l'objet de la seconde en se détachant des créatures pour donner tout son amour à Dieu Par ce moyen le saint acquit une paix intérieure si profonde, qu'il la montrait au dehors par la continuelle sérénité de son visage.

Id. ibid. p. 172.

Exemple de saint Jean Gualbert.

Hugues Gualbert avait été tué par un gentilhomme du pays. Jean son frère forma le projet de venger sa mort en ôtant la vie au meurtrier, qui semblait n'avoir rien à craindre des lois. Animé de plus par les discours de son propre père, il devint entièrement sourd à la voix de la raison et de la religion. Il oublia qu'il ne peut être permis de rendre injure pour injure, et qu'un particulier n'a jamais le droit de se faire justice à lui-même. Aveuglé par sa passion, il se persuada que son honneur était intéressé, et qu'il se couvrirait de honte en laissant impuni l'outrage qu'il avait reçu en la personne de son frère. Revenant de la campagne à Florence un jour de vendredi saint, il rencontra le gentilhomme dans un passage si étroit, qu'ils ne pouvaient se détourner ni l'un ni l'autre. La vue de son ennemi rallume sa vengeance ; il met l'épée à la main, et se prépare à la lui passer au travers du corps : mais le gentilhomme se jette à ses pieds, et là, les bras étendus en forme de croix, il le conjure par la passion de Jésus-Christ dont on célébrait la mémoire en ce jour, de ne pas lui ôter la vie. Jean Gualbert fut singulièrement frappé de ce qu'il voyait et entendait. L'exemple du Sauveur priant pour ses propres bourreaux, amollit la dureté de son cœur ; il tend la main au gentilhomme, puis il lui dit avec douceur : « Je ne puis vous refuser ce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ. Je vous accorde non-seulement la vie, mais même mon amitié. Priez Dieu de me pardonner mon péché. » S'étant ensuite embrassés l'un et l'autre, ils se séparèrent.

Godescard, t. 10, p. 40.

Autre exemple. Voyez JEAN L'AUMONIER (S.). *Commandement de Dieu.*

Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros (Matth. 5.). C'est comme s'il disait : Je sais que le monde, que la coutume, que vos préjugés, que vos passions, que votre raison même vous disent que vous ne devez pas le faire, mais moi je vous dis le contraire. Que devez-vous croire, à qui devez-vous obéir ?

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. I, p. 78.

Sort déplorable de beaucoup de chrétiens.

Dieu, mes frères, a tellement à cœur l'observation de ce précepte, qu'il rejette tout autre sacrifice qui n'est point accompagné de celui de la vengeance ; car, si vous offrez votre présent à l'autel, dit Jésus-Christ, et que vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre présent, et allez auparavant vous réconcilier avec lui, parce que je préfère la miséricorde à ce sacrifice : *Vade prius reconciliari fratri tuo.* (Matth. 5) C'est-à-dire, mes frères, qu'en vain vous vous résoudriez à faire tout le bien possible, faisant tout le bien qui dépend de vous, prier, jeûner, vous mortifier par toutes les rigueurs de la pénitence, charger les autels de vos dons, enrichir les pauvres par vos aumônes, livrer vos corps jusqu'à souffrir le martyre : si vous conservez dans votre cœur quelque rancune contre votre prochain, si vous ne vous réconciliez avec cette personne avec qui vous avez été divisés, toutes vos mortifications, le martyre même ne vous serviraient de rien : pourquoi ? parce que vous manquez à un point essentiel de la loi, vous n'avez pas la charité, qui en est la plénitude, et sans laquelle tout le reste

n'est rien : *Si charitatem non habuero, nihil sum* (1. Cor. 13.). Peut-on, mes frères, ne pas déplorer à ce sujet le sort d'une infinité de chrétiens, qui vivent d'ailleurs d'une manière assez régulière, qui font beaucoup de bonnes œuvres, s'approchent des sacrements, fréquentent les églises, sont agrégés à de pieuses sociétés, et qui entretiennent dans leur cœur, contre leur prochain, des ressentiments qu'ils ne veulent pas étouffer, qui persévèrent opiniâtrément dans une indifférence criminelle pour certaines personnes qui les ont désobligés ou qui leur déplaisent? O que de prières inutiles! que de bonnes œuvres perdues! que de sacrements profanés! et qu'ils seront bien trompés à l'heure de la mort, après avoir tant travaillé, de ne recevoir aucune récompense de leurs prétendus mérites, parce qu'ils n'auront pas satisfait à un commandement dont l'accomplissement fait la perfection du christianisme, et un des caractères les plus distinctifs du chrétien!

Prônes de Billot., t. 5, p. 151.

Se venger en Dieu.

Vicem injuriæ reddere, humana ultio est: inimicos etiam diligere, vindicta cœlestis est (Paulin.). Rendre le mal pour le mal, c'est se venger en homme; rendre le bien pour le mal, c'est se venger en Dieu.

Neveu, Pensées ou Réfl. chrét., t. 4, p. 81.

Sa nécessité

Pardonnez, et on vous pardonnera; et par ces paroles,... Dieu promet de pardonner à ceux qui pardonnent. Or, cette seule promesse ne devrait-elle pas suffire pour éteindre tous les désirs de vengeance qui pourraient s'élever dans nos cœurs? Supposez, M. F., qu'après avoir commis quelque crime qui vous rendît dignes des plus grands supplices, vous fussiez tombés entre les mains de la justice humaine, et qu'en vous convainquant d'en être coupables, elle eût acquis le droit de vous en punir. Mais supposez en même temps, qu'avant de prononcer votre sentence et de vous condamner, elle vous députât un de ses ministres pour vous annoncer que si vous pardonniez les injures que vous auriez reçues, elle vous pardonnerait le crime que vous auriez commis. Hésiteriez-vous d'accepter cette condition? Ne vous estimeriez-vous pas heureux, au contraire, de pouvoir sauver votre vie, en accordant le pardon qu'on vous demanderait? Eh bien, M. F., voilà la position où vous vous trouvez à l'égard de Dieu. Vous l'avez offensé plus souvent et plus grièvement que l'on a pu vous offenser vous-mêmes; il connaît le nombre et la grièveté des offenses dont vous vous êtes rendus coupables envers lui; il a le droit de vous condamner et de vous faire subir le châtiment qu'elles méritent. Mais avant que de prononcer votre condamnation et de vous livrer aux rigueurs de sa redoutable justice, il nous envoie auprès de vous pour vous dire en son nom, que si vous pardonnez à ceux qui vous ont offensés, il vous pardonnera vos offenses. Pourriez-vous ne pas souscrire à une condition qui vous est si avantageuse, et serait-il possible que vous fussiez assez ennemis de vous-mêmes, pour aimer mieux vous perdre que de renoncer à vous venger? Mais quel avantage retireriez-vous donc de la vengeance que vous voudriez tirer de vos ennemis? Hélas! elle ne vous procurerait que de nouveaux troubles, que de nouveaux malheurs : car le vindicatif est toujours la première victime de sa passion; au lieu qu'en pardonnant, vous vous assurerez la paix du cœur, le pardon de vos péchés, et qu'en vous réconciliant avec vos ennemis, vous mériterez que Dieu se réconcilie avec vous. *Pardonnez* donc, ainsi que Jésus-Christ vous l'ordonne, *et on vous pardonnera.*

Année Liturg., t. 3, p. 68.

Même sujet.

Un homme qui ne veut point pardonner les injures, doit désespérer du pardon de ses péchés, et par conséquent de son salut. Il n'y a que celui qui n'a point besoin que Dieu lui pardonne, qui puisse impunément se venger : mais où est-il cet homme? Pécheurs que nous sommes, nous n'avons point de ressource dans notre salut que dans la miséricorde de Dieu, c'est là le fondement solide de notre confiance; mais je ne puis espérer sa miséricorde, si je ne la fais aux autres. Vous ne me l'avez promise, Seigneur, que sous cette condition; et que suis-je sans votre miséricorde, sinon un misérable et un réprouvé? *Pardonnez*, avez-vous dit, *et on vous pardonnera.* Je ne puis entrer dans le ciel que par la porte de la miséricorde, et je me la ferme moi-même quand je la refuse à mon frère : mon plus grand ennemi me peut-il faire plus de mal?

Neveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 2, p. 169.

Malheur du vindicatif.

Un vindicatif rend inutiles tous les moyens de son salut, même les plus efficaces. Plus de prières, plus de sacrements, plus de sacrifices pour lui; les remèdes les plus salutaires lui deviennent funestes; il ne peut prier sans se condamner lui-même; son oraison devient une horrible imprécation; il n'ouvre la bouche que pour demander à Dieu sa damnation; quelle prière! Il demande à Dieu qu'il ne lui pardonne que sous cette condition, qu'il pardonnera lui-même à ses frères; et il ne veut pas pardonner, c'est-à-dire, que non-seulement il consent, mais encore qu'il demande à Dieu qu'il ne lui pardonne jamais, qu'il le haïsse, qu'il se perde, qu'il se damne. Son ennemi, le démon même peut-il lui faire ou lui souhaiter plus de mal qu'il s'en fait et s'en souhaite à lui-même? Ne faut-il pas que le désir de la vengeance aveugle bien un homme pour le réduire à cette extrémité? Ce n'est plus la passion, c'est folie, c'est fureur.

Id., t. 1, p. 170.

S'armer contre sa vengeance.

Ah ! mes frères, si vous voulez vous venger d'un ennemi, c'est contre votre vengeance et votre colère que vous devez vous armer, dit saint Augustin : c'est le plus grand ennemi que vous ayez ; vengez-vous de cet ennemi par la clémence et la douceur : cette victoire vous gagnera le cœur de Dieu, et sera couronnée d'une gloire immortelle.

Prônes de Billot, t. 4, p. 158.

Base du repos du monde.

Le pardon mutuel est la base sacrée du repos du monde ; car, que deviendraient les royaumes, les cités, les familles même, si Dieu permettait à chacun d'exercer par ses mains ses vengeances particulières, et de prendre œil pour œil, dent pour dent, vie pour vie ?

Pourquoi ce précepte si juste et si sage est-il si souvent violé ? Pourquoi nous qui sommes chrétiens, cédons-nous si facilement à la tentation de renvoyer la flèche droit au cœur de celui qui nous l'a lancée et de lui rendre, s'il est possible, cent fois plus de mal qu'il ne nous en a fait ? C'est que deux avocats puissants plaident souvent avec succès dans notre âme pour la vengeance ; notre orgueil d'abord, qui ne peut souffrir qu'en pardonnant à un ennemi nous lui laissions entre les mains un avantage remporté d'une manière inique ; puis le monde qui attribue le pardon d'une offense à un lâche motif, la peur.

Orsini. Les fleurs du ciel, p. 134.

La vengeance n'est pas une noble chose.

Non, la vengeance n'est point de soi-même une noble chose ; ceux qui le pensent sont dans l'erreur : une chose noble, c'est le pardon lorsque les passions se soulèvent devant l'injure comme les flots d'une mer troublée, et que la revanche, ainsi qu'un fruit mûr, invite la main à le saisir. Il n'y a qu'un grand cœur qui puisse dire alors avec saint Grégoire de Nazianze : *Il me suffit de pouvoir me venger ;* car c'est le plus noble effort que la vertu humaine puisse faire, et l'homme moralement et physiquement brave en est seul capable. On a vu des lâches marcher au combat, on a vu des lâches gagner des victoires, mais on n'a jamais vu un lâche pardonner : ceci n'est point dans sa nature.

Id. Ibid., p. 13..

Moyen d'échapper à la justice divine.

. . . Il n'y a... qu'un seul moyen, M. F., pour échapper aux rigueurs de sa juste vengeance : et ce moyen, c'est de pardonner à nos ennemis.

Oui, mes Frères, c'est là la condition à laquelle Dieu a attaché la rémission de nos péchés. Si nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, il nous pardonnera nos offenses ; mais si nous ne leur pardonnons pas, quelque sacrifice que nous puissions lui offrir, quelque prière que nous puissions lui adresser, nous n'avons point de pardon à attendre de lui. Or ce seul motif ne devrait-il pas suffire pour éteindre toutes les haines, pour étouffer tous les désirs de vengeance ; et n'est-il pas surprenant qu'il y ait un seul vindicatif parmi des chrétiens qui croient qu'ils ne peuvent se venger sans se perdre, et que le seul moyen qu'ils aient de se sauver, c'est de pardonner ? Ah ! mes Frères, il n'est sans doute personne ici qui ne se soit rendu coupable de quelque péché ; il n'est personne qui ne désire que Dieu lui en accorde le pardon. Mais s'il est vrai que vous souhaitez tous qu'il vous pardonne ; comment peut-il arriver qu'un seul d'entre vous refuse de pardonner à ses ennemis, tandis que la religion vous apprend que ce n'est qu'en leur pardonnant, que vous pouvez obtenir le pardon que vous désirez ? Avez-vous donc renoncé à votre salut, et êtes-vous déterminés à vous damner, plutôt que de ne pas vous venger ? Ah ! si cela est, vengez-vous : car c'est là tout le fruit que vous retirerez de votre vengeance.

Année liturg., t. 4, p. 126.

Pardonnez-nous... comme nous pardonnons...

Hé ! quoi, Seigneur, malgré toutes ces qualités de créateur, de père, de maître, de conservateur, que je reconnais en vous et que j'y ai toujours reconnues, ai-je donc pu vous offenser ? Ai-je pu m'élever contre vous ? Ai-je pu me séparer de vous et vous renoncer ? Ah ! Dieu de miséricorde, il n'est que trop vrai, et je m'en suis déjà confondu à vos pieds. Mais agréez encore l'humble confession que j'en fais, et que je ne cesserai point de renouveler jusqu'au dernier moment de ma vie, dans l'absolue et affreuse incertitude où je suis si vous m'avez pardonné.

Je sais que je suis pécheur, non-seulement parce que je puis pécher, mais parce qu'en effet j'ai péché, et que je pèche tous les jours. Je sais que la multitude de mes péchés est sans nombre ; et si votre prophète se croyait chargé de plus d'iniquités qu'il ne portait de cheveux sur sa tête, à combien plus forte raison puis-je dire de moi ce qu'il disait de lui-même en s'accusant et se condamnant ? Je sais que tout péché est une dette dont le pécheur doit vous rendre un compte exact, et dont vous exigez selon la loi de votre justice une digne satisfaction : d'où il s'ensuit qu'ayant toujours jusqu'à présent accumulé péché sur péché, je n'ai fait dans tout le cours de mes années qu'accumuler dettes sur dettes. Quel poids ! Quelles obligations ! Quelle matière de jugement, et quels sujets de condamnation ! Juge redoutable, il me semble que j'entends tous vos foudres gronder autour de moi ; et que ferai-je pour les conjurer ? Il me semble que dans l'ardeur de votre courroux je vous vois prendre le glaive, lever le bras, vous disposer à me frapper, et comment pourrai-je parer aux coups dont je suis menacé ? Toute

mon âme en est saisie de frayeur, tous mes sens en sont troublés. Confus, interdit, tremblant, que vous dirai-je? Ah! je me trompe, ô mon Dieu : j'ai votre parole même à vous représenter. Parole authentique, solennelle, infaillible. Car vous avez dit : *Pardonnez, et on vous pardonnera; remettez aux autres leurs dettes, et ce que vous devez sera remis* (Luc. 6. 37.). C'est l'oracle le plus exprès; et comme il est sorti de votre bouche, et que vous ne pouvez vous démentir, c'est la promesse la plus favorable pour moi, et la plus immanquable.

De grand cœur, ô mon Dieu, j'accepte la condition. Elle m'est trop avantageuse pour la refuser. Si j'ai été offensé en quelque chose, de quelque part que ce soit, je le pardonne, je le pardonne entièrement; je le pardonne, non point seulement de bouche, ni en apparence, mais sincèrement, mais affectueusement, mais cordialement; je le pardonne pour vous, et pour une pleine obéissance à votre divin commandement. Telle est, à ce qu'il me paraît, ma disposition intérieure, ou du moins je veux avec votre aide, et par votre aide qu'elle soit telle. Ce n'est pas que malgré moi, il ne puisse rester encore dans mon cœur quelque impression capable de l'aigrir : mais vous savez que je la désavoue et pour l'heure présente, et pour toute la suite de ma vie; vous savez que je veux la combattre en toute rencontre; vous savez que je veux en réprimer tous les sentiments, et en effacer peu à peu jusqu'aux moindres vestiges. Avec cela, Seigneur, Dieu de charité, Dieu d'amour, vous me permettez de venir à vous et de vous dire : Pardonnez-moi, parce que je pardonne, et comme je pardonne. Je fais ce que vous m'avez ordonné, et j'ose me répondre avec une humble confiance, que vous ferez ce que vous m'avez promis.

Pens. de Bourdaloue, t. 1, p. 423.

Erreur touchant le pardon des ennemis.

Mais, s'il est vrai que vous pardonniez à votre ennemi, et que vous l'aimiez comme Dieu vous l'ordonne, d'où vient que nous avons une peine infinie à vous déterminer, quand il s'agit de faire vis-à-vis de lui quelques démarches de réconciliation? — Moi, le prévenir! moi, faire des avances! s'il me salue, je le saluerai; s'il me parle, je lui répondrai. — Est-ce là le langage d'un homme qui n'a plus rien sur le cœur?

Pouvez-vous dire que vous pardonnez à votre ennemi, et que vous l'aimez, lorsque vous répétez à tous propos les griefs que vous avez contre lui? lorsque, dans toutes les occasions, vous renouvelez vos plaintes? lorsque vous regardez de mauvais œil les personnes qui lui sont attachées? Mais si vous lui pardonnez sincèrement, d'où viennent ces mouvements d'indignation qui s'élèvent de temps en temps dans votre âme? d'où vient ce ton d'indifférence, de mépris, d'amertume que l'on aperçoit dans vos discours, toutes les fois qu'il est question de votre ennemi? A-t-on la bouche amère quand il n'y a pas de bile sur le cœur?

Mais enfin, si vous lui pardonnez sincèrement, pourquoi sentez-vous un plaisir secret lorsqu'on déchire sa réputation, ou que vous le voyez dans la peine? Pourquoi souffrez-vous, au contraire, si quelqu'un vous en dit du bien, ou s'il lui en arrive? Pourquoi fuyez-vous les occasions de le voir? Quelle est cette répugnance que vous avez à lui parler? Pourquoi ne voudriez-vous pas lui rendre les services que vous lui rendiez autrefois? Pourquoi seriez-vous fâché qu'il vous en rendît lui-même? Vous lui pardonnez, vous l'aimez : eh! si vous ne lui pardonniez point, si vous le haïssiez, tiendriez-vous à son égard un autre langage, auriez-vous une autre conduite?

Bonnardel, Inst. fam., t. 4, p. 321.

Parabole.

Pour vous faire sentir jusqu'où va l'aveuglement d'un chrétien qui cherche à se venger, écoutez Jésus-Christ dans la parabole de notre Evangile.

Voilà un homme riche à qui vous devez une somme considérable, qu'il vous est impossible de lui payer; il vous appelle et vous dit : mon ami, tu me devais quatre fois plus que tu n'as, et il ne tient qu'à moi de te faire pourrir dans les prisons; mais je te tiendrai quitte de tout, si tu veux remettre à ton voisin l'écu qu'il te doit. Ne tomberiez-vous pas à ses pieds? N'embrasseriez-vous pas ses genoux? Votre reconnaissance ne serait-elle pas au-dessus de toutes vos expressions? N'iriez-vous pas sur-le-champ trouver ce voisin, et en lui remettant la petite somme qu'il vous doit, ne le regarderiez-vous pas comme un homme à qui vous êtes redevable en quelque sorte de votre fortune et de votre repos? L'application est aisée à faire.

Jésus-Christ vous appelle : venez, pécheur; vous êtes redevable à ma justice d'une multitude de péchés. Quand vous feriez pénitence mille ans, vous ne seriez pas encore quitte envers moi, et vous ne pouvez attendre que l'enfer, si je ne vous fais miséricorde. Mais rassurez-vous, je vous la promets, cette miséricorde, à une condition seulement; c'est que vous ferez miséricorde à vos ennemis, que vous leur pardonnerez, que vous les aimerez, que vous leur ferez du bien, et que vous en agirez avec eux, comme j'en agis aujourd'hui avec vous. A cette condition, je vous pardonne tout, j'oublie tout, et votre âme sera à mes yeux plus blanche que la neige.

Id. ibid., p. 528.

Réponse à quelques excuses.

Il a tenu des propos sur votre compte, il a déchiré votre réputation... Quelles preuves en avez-vous? des rapports qu'on vous a faits? Mais depuis quand est-il permis de condamner les gens sans les entendre?... Seriez-vous bien

aise qu'ils ajoutassent foi aux discours d'une personne mal intentionnée, qui chercherait à vous brouiller avec eux?

. . . Ce ne sont pas des ouï-dire, il m'a chargé d'injures parlant à moi... Il a eu tort; mais est-il vraisemblable qu'un homme, à moins qu'il ne soit ivre ou insensé, dise des injures à un autre, sans que cet autre lui ait donné quelque sujet de mécontentement?

Réguis. La Voix du Pasteur, t. 2, p. 461.

Motifs de pardon.

. . . Ah! mon Sauveur... j'ai mérité les peines éternelles de l'enfer, et vous m'en tenez quitte, pourvu que je pardonne à mes ennemis, et que je les aime. Eh! qu'est-ce donc que les insultes dont j'ai à me plaindre de leur part, en comparaison de ce que vous avez souffert de la mienne? Qu'est-ce que le mal qu'ils m'ont fait en comparaison de celui que j'ai fait moi-même contre vous? Non, mon Dieu, non : à ce prix-là, le pardon des offenses les plus grièves, l'amour des ennemis les plus cruels n'ont plus rien de dur, ni de difficile. Vous exigez que je leur remette un denier, et vous remettez vous-même des sommes innombrables. Ah! Seigneur, quand vous m'ordonneriez de verser mon sang, et de donner mille vies si je les avais, pour l'amour de mes ennemis, ce ne serait encore rien au prix de la grâce que vous me faites en oubliant ainsi toutes mes iniquités.

Mes Frères, mes très-chers Frères, s'il y a quelqu'un parmi vous qui ne soit pas touché de cette dernière réflexion, je ne crains pas de dire qu'il est sans foi, sans cœur, sans sentiment, et qu'il n'a pas de plus cruel ennemi que lui-même, qu'il consomme sa réprobation, qu'il est déjà jugé par sa propre bouche, et que nous désespérons de son salut.

Id. ibid., p. 471.

Prière de saint Grégoire de Nysse.

Bienheureux celui qui peut dire comme saint Grégoire de Nysse : Seigneur, faites ce que j'ai fait : *Quod ego feci, fac* (De orat. Dom.). J'aurais pu me venger, et je ne me suis pas vengé; ne vous vengez point. J'ai prévenu mon ennemi, prévenez-moi par votre grâce. J'ai oublié le mal qu'il m'a fait, oubliez les péchés que j'ai commis. Je l'aime comme je l'aimais avant qu'il m'eût offensé; aimez-moi donc, ô mon Dieu, comme si je ne vous avais jamais offensé. Traitez-moi comme je le traite, et ne me traitez pas autrement : *Quod feci, fac.* J'ai fait ce que vous m'avez commandé, faites ce que vous m'avez promis : *Pardonnez, et on vous pardonnera* (Luc, 6. 37.). La voilà, ô mon Dieu, cette parole sortie de votre bouche : c'est cette parole qui dissipe mes craintes, qui ranime mon espérance, qui fait ma consolation, qui me répond de votre miséricorde. Quelque grandes que soient mes iniquités, en pardonnant à mes ennemis, et en les aimant pour l'amour de vous, je suis assuré de votre grâce en ce monde, et de votre gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

Id. ibid., p. 473.

Triste exemple.

. . . Tremblez donc, vous qui prétendez communier la haine dans le cœur, qu'il ne vous arrive ce qui arriva à une femme qui, conservant de l'inimitié envers une autre, voulut remplir le devoir pascal; cette inimitié étant publique, le prêtre lui refusa la communion : pour ne point subir cet affront, elle protesta qu'elle pardonnait; mais la messe finie, son ennemie s'avançant vers elle à la porte de l'église pour la remercier du pardon : Quel pardon? quel pardon? s'écria-t-elle; j'aimerais mieux périr sur l'échafaud que de vous pardonner. A peine avait-elle dit, que devenant tout à coup noire comme un charbon, elle tomba morte à la vue de tout le monde, et sa bouche s'entr'ouvrant, la parcelle consacrée en sortit, et resta suspendue en l'air jusqu'à ce que survînt un prêtre qui la reçût avec respect dans une patène; le cadavre de cette malheureuse fut ensuite jeté comme celui d'un chien, pour pourrir sans sépulture.

S. Liguori, Inst. prat. sur les exerc. des mis., p. 71.

PARENTS.

Les enfants sont des dépôts que Dieu leur confie.

Souvenez-vous que ces chers enfants sont des dépôts que Dieu vous a confiés; quand après leur baptême on vous les a rendus, ils étaient en état de grâce. Si, par votre faute, ils la perdent, quel malheur pour eux et pour vous! Dieu vous en demandera compte, vous en répondrez âme pour âme; s'il y a chez vos voisins un enfant qui ait la petite vérole, la rougeole, vous avez si peur que le vôtre y aille, de peur qu'il ne prenne la même maladie : vous avez raison; empêchez donc qu'il n'aille avec de mauvais enfants, qui lui apprendraient le péché, le plus grand de tous les maux. Vous avez si peur que votre enfant tombe dans le feu, prenez garde qu'il ne tombe en enfer; il ne faudrait qu'un péché mortel.

Instr. de Toul, t. 1, p. 238.

Obligations des parents envers leurs enfants : les nourrir.

. . . Tous les animaux s'attachent à nourrir leurs petits, on ne trouve que parmi les hommes des êtres capables de laisser mourir de faim leurs propres enfants!...

Surveiller leur conduite.

. . . Qu'ils apprennent qu'ils sont obligés de surveiller leur conduite, les lieux et les personnes qu'ils fréquentent. Comment peuvent s'excuser les mères qui autorisent les assiduités des jeunes gens auprès de leurs filles, dans l'intention de les voir bientôt mariées, sans se mettre en peine de les voir dans le péché? Ce sont là les mères dont parle David, qui, pour

les intérêts de leur maison, sacrifient leurs filles au démon : *Immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis* (Ps. 103. 37.). Quelques-unes introduisent elles-mêmes des jeunes gens, les laissent badiner avec leurs filles, afin qu'ils soient obligés de les épouser, liés par les chaînes du péché. Les malheureuses ne s'aperçoivent pas qu'elles se lient d'autant de chaînes de l'enfer que ces jeunes amoureux commettent de péchés. *Mon père*, vous disent-elles, *il n'y a pas de mal.* Il n'y a pas de mal! comme si l'étoupe pouvait communiquer avec le feu sans brûler. Oh! combien de mères verrons-nous condamnées au jour du jugement, pour avoir voulu accélérer le mariage de leurs filles!...

Les mauvais exemples sont héréditaires.

Les enfants prennent le mauvais exemple de leurs pères et les transmettent ensuite à leurs enfants; ainsi successivement pères, fils, petits-fils, tous se précipitent en enfer; et puis les pères se plaignent de la méchanceté de leurs enfants. *Numquid*, dit Jésus-Christ, *colligunt de spinis uvas* (Matth. 7. 16.)? Avez-vous jamais recueilli des raisins sur des épines? Comment donc les enfants peuvent-ils être bons, quand ils ont de mauvais pères? Ce serait un miracle.

S. Liguori., Inst. sur les préc. du Décal., p. 121...

Même sujet.

Quand un père de famille est blasphémateur, c'est grand miracle si ses enfants n'apprennent pas à jurer; quand il est un pilier de cabaret, c'est grand hasard s'ils ne sont pas ivrognes; quand une mère aime le jeu, c'est grand miracle si ses filles ne sont pas joueuses. Ainsi les péchés se propagent de famille en famille; et quand vos enfants offensent Dieu, vous avez sujet de craindre que vous n'en soyez la cause, ou par votre négligence, ou par vos mauvais exemples.

Le Jeune, Serm., t. 2. p. 551.

Éloigner les peintures indécentes. Voyez PEINTURES INDECENTES.

Le père de famille ne doit tolérer dans sa maison aucune peinture ou représentation immodeste.

S. Liguori. Instr. sur les préc. du Dec., p. 129.

Ils sont les premiers pasteurs de leurs enfants

Pères et mères, vous êtes les pasteurs de vos enfants avant nous, dit saint Augustin; apprenez-leur, avant tout, la science du salut. Dès qu'ils commencent à comprendre, parlez-leur de Dieu; que la première parole que vous leur terez prononcer, soit les saints noms de Jésus et de Marie. Que la première action, à laquelle vous accoutumerez leur main, soit le signe de la croix. A mesure qu'ils se développent, vous devez les tourner vers le devoir, leur apprendre d'abord les premiers éléments de notre sainte religion : savoir, les mystères de la sainte Trinité, d'un Dieu fait homme, et mort sur la croix pour nous racheter : ensuite il faudra leur apprendre les prières du matin et du soir, les commandements de Dieu et de l'Église, les actes de foi, d'espérance et de charité, la manière d'assister à la sainte messe, et ce qu'ils doivent savoir des sacrements. Dès leur plus tendre jeunesse, inspirez-leur une souveraine horreur du péché; et pour cela, répétez-leur souvent ces belles paroles de la reine Blanche à saint Louis, mais avec autant d'onction et de fermeté que cette vertueuse princesse : *Mon fils, je vous aime bien tendrement : mais quelque tendresse que j'aie pour vous, j'aimerais mieux vous voir mourir à mes pieds, que de vous voir commettre un seul péché mortel.* Oh! que le péché mortel est une chose horrible! C'est lui qui a fait mourir Jésus-Christ, notre sauveur, sur une croix; c'est lui qui précipite dans les enfers. D'autres fois, montrez-leur le ciel, et dites-leur comme la mère des Machabées : *Mon enfant, regardez le ciel, c'est là que nous verrons Dieu, si nous le servons fidèlement sur la terre.* Oh! qu'on sera heureux dans le paradis! Répétez-leur encore ces belles paroles du saint homme Tobie à son fils : *Mon enfant, nous avons peu de bien, mais nous serons assez riches, si nous avons la crainte de Dieu.*

Oui, M. C. F., la crainte de Dieu, une sainte éducation, voilà le meilleur héritage que vous puissiez laisser à vos enfants. C'est cependant la seule chose qu'on néglige; on ne manque pas de les faire travailler, de leur apprendre un métier, de les avancer dans le monde, et pour ce qui regarde le salut, la plupart sont d'une indifférence inconcevable.

Et, comment les parents instruiraient-ils leurs enfants de la science du salut? ils l'ignorent eux-mêmes. Telle est la témérité de la plupart de ceux qui se marient, qu'ils osent se charger de la conduite des autres, sans savoir se conduire eux-mêmes. Et où l'auraient-ils appris? ils ne se sont occupés dans leur jeunesse que de leurs plaisirs; on ne les voyait jamais au catéchisme; ils n'écoutaient pas les instructions : comment ne seraient-ils pas des ignorants? Oh! que leur jugement sera terrible! Lorsque Dieu leur demandera compte de ces enfants dont ils sont chargés et qu'ils auront perdus, quelle sera leur confusion et leur supplice?

Bonnardel, Inst. fam., t. 1 p. 161.

Même sujet. Excuses.

Il y a, direz-vous, des pasteurs chargés de prêcher et d'instruire. Cela est vrai; mais outre que vous êtes les premiers pasteurs de vos enfants, cette excuse vous couvre de confusion, et vous rend encore plus inexcusables. Car, s'il y a des pasteurs pour instruire, pourquoi ne venez-vous pas les entendre? pourquoi rougissez-vous d'assister au catéchisme, où vous apprendriez la manière d'instruire vos enfants, en vous instruisant vous-mêmes?... Vos troupeaux, j'ai honte de le dire, vous

sont mille fois plus chers que l'âme de vos enfants et de vos domestiques.

Id. ibid., t. 3, p. 113.

Les dresser et les corriger de bonne heure.
Voyez ENFANTS, ÉDUCATION.

Les parents consacrent les enfants à Dieu ou au monde.

Il n'y a point de milieu; ou les parents consacrent leurs enfants à Dieu, ou ils les consacrent au monde. Ceux-là consacrent à Dieu leurs enfants, qui leur inspirent l'amour de Dieu et des exercices de piété, l'horreur du péché, la haine du monde corrompu, et de ses maximes; qui font tout leur possible, pour les conserver dans l'innocence, ou pour la leur faire réparer quand ils ont eu le malheur de la perdre; qui veillent exactement sur leur conduite pour empêcher qu'ils ne se dérangent; qui les avertissent, les reprennent et les corrigent avec prudence et charité; qui les instruisent et les font instruire des vérités nécessaires au salut; qui soutiennent leurs instructions par une conduite édifiante et par une prière continuelle.

Ceux-là, au contraire, consacrent leurs enfants au démon, qui les laissent vivre dans l'indifférence et l'insensibilité pour Dieu et pour la Religion; qui les scandalisent par leurs mauvais exemples; qui leur inspirent l'amour du monde, des honneurs, des richesses et des plaisirs.

Id. ibid., t. 5, p. 102.

Les fautes des enfants en bas âge sont imputées aux parents.

Une femme ne peut être sauvée qu'autant qu'elle forme ses enfants à la vertu. « Si les fautes d'un âge avancé sont imputées aux parents, à combien plus forte raison Dieu leur imputera-t-il les fautes d'un âge où l'on ne sait point encore discerner le bien d'avec le mal! Si vous prenez tant de soin pour que votre fille ne soit point mordue par un serpent, combien ne devez-vous pas en prendre pour la préserver du poison de toute la terre! Qu'elle ne boive point dans la coupe d'or de Babylone, et qu'elle ne sorte point avec Dina pour aller voir les filles du monde. Loin d'elle tout ce qui ressent la légèreté ou la vanité. On cache le poison dans le miel pour le faire avaler, et le vice ne trompe que quand il est présenté sous l'apparence de la vertu. » (S. Jérôme.)

Godescard, t. 14, p. [illegible].

Même sujet.

Les pères doivent avoir sans cesse devant les yeux le sort épouvantable qu'attira sur Héli sa négligence à corriger et à instruire ses enfants : pour le punir de ce crime, non-seulement il le frappe lui et sa famille d'une mort tragique et imprévue, mais il enlève pour jamais à sa race la suprême pontificature. Rappelez-vous que les fautes de l'enfant sont les fautes du père, et la perte de l'enfant la perte du père, et que celui-là n'est pas digne du nom de père, qui, après avoir engendré son enfant à la vie de la terre, ne fait pas tous ses efforts pour l'engendrer à la vie du ciel. Qu'il le châtie, qu'il lui donne de bons avis, qu'il l'éloigne des compagnies dangereuses, qu'il lui choisisse des maîtres vertueux, qu'il le forme aux habitudes de la piété, qu'il lui apprenne dès son enfance à craindre le Seigneur, qu'il combatte, qu'il dompte sa volonté propre, enfin qu'il soit le père de son âme comme il l'est de son corps. Les animaux nourrissent leurs petits et pourvoient à leur conservation; là se bornent tous leurs soins et toute leur tendresse. Etre raisonnable, la sublime qualité de père ne vous impose-t-elle pas d'autres devoirs? Vous êtes homme, vous être chrétien, vous êtes serviteur de Dieu; appliquez-vous donc à ce que vos enfants soient enfants de Dieu, héritiers du ciel, afin qu'ils ne deviennent pas esclaves de Satan et citoyens du royaume des ténèbres.

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 470

Ne pas se dépouiller pour les enfants, ni compter sur leur reconnaissance.

Retenez bien cet avis du Saint-Esprit : *Ne donnez aucun pouvoir sur vous à votre fils; ne donnez point à un autre le bien que vous possédez, de peur que vous soyez réduit à lui demander. Il vaut mieux que ce soient vos enfants qui vous demandent, que d'être vous-mêmes réduits à attendre ce qu'ils voudront vous donner.* Pères et mères, ne comptez donc jamais sur la reconnaissance et la bonté du cœur de vos enfants, et ne vous mettez point volontairement dans le cas d'avoir besoin d'eux pour subsister.

Bonnardel, Instr. fam., t. 1, p. 116.

Reproche aux parents qui négligent leurs devoirs envers les enfants.

N'est-ce pas un grand sujet de honte de voir que Jésus dit avec tant d'instance : *Sinite parvulos venire ad me*, laissez venir les petits enfants à moi, et qu'au lieu de les y conduire, vous les en détournez; au lieu de les consacrer à son service, vous les immolez aux idoles, à l'idole de l'ambition, de la vanité, de l'avarice?

Ce sont de petits anges, et vous en faites des démons; on les a revêtus au baptême de l'esprit de Jésus-Christ, et vous leur donnez les livrées et les inclinations du monde; Jésus les aimait ardemment, parce qu'ils étaient de petits innocents, et vous faites qu'il les abhorre par la trempe des vices que vous leur laissez prendre; cela n'est pas être père; c'est être bourreau, c'est être infanticide comme Hérode. Il vaudrait mieux pour eux, dit saint Chrysostôme, que vous prissiez un couteau pour leur plonger dans le sein, que de les engager, comme vous faites, à la damnation éternelle; ils se plaindront de cette tyrannie, dit saint Cyprien (Citatus à S. Augustino) : ils

demanderont vengeance contre vous, et diront : *Non nos perdidimus, perdidit nos paterna perfidia, parentes sensimus parricidas :* Je ne me suis pas perdu, dira votre enfant dans les enfers, c'est mon père qui m'a conduit ici ; quand j'étais petit, il me donnait au diable, le diable m'a conduit et il me possède maintenant ; il ne me parlait jamais de Dieu, il ne me parlait que des choses du monde, je n'entendais de sa bouche que des blasphèmes, des reniements, des malédictions, pouvais-je apprendre d'autre langage que celui que j'entendais si souvent ?

Si je cassais un verre, il se mettait en colère ; si je jurais le nom de Dieu, il ne m'en disait mot ; il avait grand soin de me faire bien employer les jours ouvriers, il ne se souciait pas si je me débauchais dans les jours de fête ; m'a-t-il jamais mené à la grand'messe, à la prédication, à vêpres ? s'est-il jamais mis à genoux le soir et le matin pour me donner bon exemple ?

Quand je désobéissais à ma mère, si elle s'en plaignait à lui, au lieu de m'en châtier, il lui disait des injures.

Il n'a travaillé qu'à me laisser les richesses de la terre, et il m'a fait perdre les richesses du ciel, l'héritage du paradis, la possession de Dieu, la souveraine béatitude ; en dépit d'un si cruel père, que ne m'a-t-il étouffé quand j'étais dans le berceau, je serais maintenant parmi les archanges, et je suis ici parmi les diables : or, si j'eusse été le petit d'un léopard, d'un tigre, ou d'une autre bête, mon âme serait morte avec mon corps, et elle est immortelle ; mon père qui m'a abîmé ici ne m'en saurait retirer ; c'est pour jamais ! c'est pour jamais que je suis damné ! Or, mes chères âmes, afin que cela n'arrive pas, offrez présentement vos enfants à Jésus, donnez-vous à lui ici, dès à présent, pour les élever dans sa crainte et dans son amour ; dites-lui de tout votre cœur : Mon Sauveur, vous avez dit qu'on laissât venir les enfants à vous, voici les miens que je vous offre de toute mon affection : *Ecce ego, et pueri mei ;* voici le père, la mère et les enfants qui se présentent et se consacrent à vous ; vos anges qui voient toujours la face de votre Père, tiennent à honneur d'être les gardiens de ces petits innocents : *Ambitioso famulatu*, dit saint Hilaire ; vous m'avez fait la même faveur, vous me les avez donnés en charge, faites-moi la grâce de m'en bien acquitter ; que je les regarde, non comme mes créatures, mais comme les créatures de votre Père ; que je les nourrisse, non comme mes enfants, mais comme les vôtres ; que je les considère, non comme une partie de mon corps, mais comme le temple de votre Saint-Esprit ; que je les élève à votre amour et pour votre service ; que je ne fasse jamais rien qui leur puisse donner exemple d'offenser votre divine majesté et attirer sur eux et sur moi votre malédiction. Vous bénissiez les enfants que les bonnes gens vous offraient, vous leur imposiez les mains, et même vous daigniez les embrasser ; bénissez, s'il vous plaît, mes enfants que je vous présente en toute humilité ; imposez-leur les mains, prenez possession entière et irrévocable de leur corps et de leur âme et de tout ce qu'ils font pour votre grâce afin que je puisse, quelque jour, vous les présenter pour recevoir le baiser de paix, et vous dire dans le ciel : *Ecce ego, et pueri mei.* Amen.

Le Jeune, Serm. t. 9, p. 4 3

Même sujet.

Pourquoi vous êtes-vous marié ? pourquoi les avez-vous mis au monde, si vous vouliez ainsi les mépriser ? pauvres enfants ! ils font pitié ; il vaudrait mieux pour eux qu'ils eussent été les faons d'un tigre ou d'un léopard, leur âme mourrait avec leur corps, et ne serait pas damnée. Auguste disait qu'il eût mieux aimé être le pourceau d'Hérode, que son fils ; on peut en dire de même de vous. Je fais quelquefois cette réflexion quand vous tuez votre pourceau, et qu'on l'entend crier ; il fait pitié, mais je pense, il en est quitte pour souffrir un demi-quart d'heure, au lieu que votre pauvre enfant que vous engagez à la damnation par votre négligence, par les mauvais exemples de vos dissolutions, n'en sera pas quitte pour un jour, pour un mois, pour une année, pour un siècle, pour cent mille millions d'ans de très-horribles tourments. Pauvre malheureux ! pauvre infortuné ! que tu as mal rencontré d'avoir un père si brutal et si inhumain !

Id. ibid., t. 10, p. 32.

Même sujet.

. . . « Jésus croissait et se fortifiait sous les yeux de Marie et de Joseph ; il était plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui ; » tel est l'éloge que Jésus mérita dès sa plus tendre enfance. Mais y a-t-il maintenant beaucoup d'enfants qui procurent à leurs parents la même consolation ? Y en a-t-il beaucoup de qui l'on pût dire, comme de Jésus-Christ, qu'ils sont pleins de sagesse, et que la grâce de Dieu est avec eux ? C'était là autrefois leur partage, et l'innocence était regardée comme le caractère qui les distinguait. Mais,... l'expérience ne nous le montre que trop tous les jours, ce beau caractère est presqu'entièrement effacé ; l'on n'en découvre presque plus en eux le moindre vestige, et les enfants sont souvent aussi corrompus, que l'étaient autrefois les hommes qui passaient pour l'être le plus. Eh ! comment ne le seraient-ils pas, tandis que jusque dans le sein de leur famille, la plupart d'entre eux n'entendent que des maximes et ne voient que des exemples qui, bien loin de les porter à la vertu, ne sont propres qu'à leur inspirer le goût et l'amour du vice ? Je vous l'ai déjà dit, pères et mères, et je ne saurais trop vous le répéter : ce n'est qu'autant que vous aurez soin d'instruire et d'édifier vos enfants, que vous pourrez les préserver de la contagion du vice

qui semble avoir infecté la génération présente. Si vous voulez donc que comme le divin enfant qui doit leur servir de modèle, ils soient pleins de sagesse, et que la grâce de Dieu soit avec eux, apprenez-leur par vos leçons à être véritablement sages, et animez-les par vos exemples à conserver la grâce de Dieu qu'ils ont reçue par le baptême. C'est de là que dépend leur bonheur et le vôtre. Tant que la sagesse et l'innocence régneront dans leur cœur, ils seront heureux, et ils vous le rendront eux-mêmes. Mais s'ils viennent à donner dans les travers du libertinage, en faisant leur propre malheur, ils feront le vôtre, et vous deviendrez vous-mêmes les premières victimes de leurs désordres. N'oubliez donc rien pour entretenir en eux l'amour de la vertu, le goût de la piété; et puisque vous dites que vous les aimez, témoignez-leur surtout votre amour, en vous appliquant à les rendre vertueux et pieux, puisque ce n'est que par ce moyen qu'ils pourront devenir heureux dans le temps, et mériter de l'être pendant toute l'éternité.

Annecl.urg., t. 1 p. 59.

Punition d'un père pour avoir envoyé son père à l'hôpital

Un homme vivant dans l'aisance, et n'ayant qu'un fils unique, eut la barbarie d'envoyer son vieux père à l'hôpital. Quelques jours après, ayant appris que le vieillard souffrait beaucoup du froid, il lui envoya, par un reste de pitié, deux mauvaises couvertures, et chargea son fils de la commission; le jeune homme n'en porta qu'une et garda l'autre. Le père s'en étant aperçu, lui demanda pourquoi il n'avait pas remis les deux couvertures : *Papa*, lui répondit-il, *j'en ai réservé une pour vous, quand vous irez à l'hôpital.*

Cossart, Science pat. du catech. p. 174.

PARESSE.

Dans le service de Dieu.

Lorsqu'il est question de vous livrer à une partie de plaisir, de faire le mal et d'offenser le Seigneur, vous êtes aisément sur pied; rien ne vous paraît trop lourd et trop difficile : faut-il, au contraire, vaincre vos mauvais penchants, mortifier vos passions, servir votre Dieu, alors vous n'êtes plus que lenteur, paresse, indifférence. Humiliez-vous d'une si honteuse conduite, demandez-en pardon au Seigneur, et faites mieux à l'avenir.

Pinart, la Sour. de l'âme chrét., p. 208.

Remèdes.

. . . Trouvez-moi dans ce vaste univers un seul être qui soit dans le repos. Au ciel, les armées bienheureuses ne cessent de chanter les louanges du Très-Haut; le soleil, la lune, les étoiles, tous les corps lumineux recommencent interminablement leur révolution diurne pour notre utilité; sur la terre, les arbres et les plantes travaillent continuellement à leur nutrition et à leur développement; les fourmis amassent pendant le printemps les grains qui doivent les nourrir durant l'hiver; les abeilles composent leurs rayons de miel, exterminent impitoyablement le frelon parasite et pare seux : en un mot, tout ce qui a vie et mouvement est dans l'action et le travail. Ne serait-il pas honteux pour vous, ô homme, qui êtes doué de raison, et ne rougiriez-vous pas de vivre dans un état d'oisiveté et de paresse que toutes les créatures ont en horreur par le pur instinct de la nature?...

Ne soyez jamais tellement oisif, que vous ne pensiez à quelque chose d'utile; ne soyez non plus jamais tellement occupé, que vous ne puissiez de temps en temps élever votre cœur à Dieu et vous entretenir avec lui.

Louis de Grenade, Guide des pécb. p. 396.

PAROISSE.

Raisons de s'y attacher.

. . . Comme chaque pasteur est indispensablement obligé de paître, et de conduire la portion du troupeau confiée à ses soins; ainsi chaque fidèle doit s'attacher à son Eglise, et suivre le Pasteur qui est chargé de la gouverner. Ou, si vous voulez que je m'explique plus clairement, de même que tout curé doit veiller sur ses paroissiens, les instruire, leur administrer les sacrements; ainsi tout paroissien doit se rendre assidu et s'attacher à son église paroissiale, comme une brebis à son bercail, et ne pas se fourvoyer dans des églises étrangères, avec lesquelles il n'a rien de commun...

Eh! quel abus plus étrange que celui-là! par lequel on s'imagine qu'un curé doit faire le Prône tous les dimanches, mais que ses paroissiens ne sont pas obligés de l'entendre : qu'il doit offrir spécialement ce jour-là le saint sacrifice de la messe, mais qu'ils ne sont pas obligés d'y assister : qu'il doit unir ses prières aux leurs, mais qu'ils ne sont pas obligés d'unir les leurs aux siennes: qu'il est tenu de se rassembler avec eux, mais qu'ils ne sont pas tenus de se rassembler avec lui! Quelle contradiction! quelles absurdités!

. . . Dieu est partout, (dit-on.) et toutes les églises sont bonnes.

Oui, sans doute, il est partout... Eh! plût à Dieu que cette réflexion ne sortît jamais de votre esprit, et que toujours pénétrés de cette divine présence, vous ne la perdissiez jamais de vue! vous seriez plus attentifs et à faire ce qu'il vous commande, et à éviter ce qu'il vous défend. Mais quoiqu'il soit présent partout, il l'est plus particulièrement, c'est-à-dire que sa présence se fait plus particulièrement sentir dans les temples consacrés à son culte. C'est là qu'il a placé le trône de sa miséricorde : c'est là que les fidèles accourent pour implorer sa bonté : c'est là qu'ils se rassemblent, et que leurs voix réunies rendent publiquement hommage à l'éternelle Majesté qui y réside : c'est là que nous offrons le sacrifice

redoutable du corps et du sang de Jésus-Christ. C'est là vraiment la maison de Dieu, la porte du ciel, l'asile des pécheurs, la source des grâces. De là vient le profond respect, et cette frayeur religieuse, dont le Seigneur veut que nous soyons pénétrés à la vue de son sanctuaire; et sans qu'il soit nécessaire d'en dire davantage, qui est-ce qui ne sent pas la différence qu'il y a entre nos églises et les autres lieux, quoique Dieu soit présent partout?

Il y a même une grande différence pour vous entre votre église paroissiale et les autres; quoiqu'on y serve le même Dieu, qu'on y offre le même sacrifice, qu'on y fasse les mêmes prières; c'est dans l'église paroissiale que vous êtes né en Jésus-Christ, et que vous avez sucé de la bouche de vos pasteurs... le lait précieux de la doctrine chrétienne; c'est là qu'ils vous rompent le pain de la parole, et que vous devez manger l'agneau pascal : c'est là que vous demandez les derniers sacrements, et que votre corps doit être présenté avant de descendre dans le tombeau. L'église paroissiale est donc la vraie maison des fidèles, et, en qualité de paroissiens, ils ont un droit acquis sur tous les biens dont elle est remplie : droit acquis aux sacrements qu'on y donne, aux prières qu'on y fait, aux instructions qu'on y entend, à toutes les grâces qu'on y distribue; et vous sentez que tout cela ne peut point s'appliquer de même aux autres églises, où l'on ne vous doit rien, et où vous n'avez aucun droit à prétendre,

Reguis, La voix du Past. t. 2, p. 93.

Comparée à un champ.

En quelque état qu'on suppose une paroisse, quand un homme en prend possession, il y trouvera toujours de quoi exercer son zèle. Le champ le plus beau serait bientôt hérissé d'épines, si une main attentive et laborieuse n'avait soin de les arracher.

Collet, Traité des d. v. d'un Past. (Préface).

PAROLE.

Se défier de celui qui annonce ses propres inventions.

Le désir qu'il a de s'en faire honneur et d'y trouver sa propre gloire peut le tromper, et l'engager à tromper les autres. Sur ce principe, on eût bien dû, de tout temps, mépriser tous les hérétiques qui ont paru, et ne les pas écouter. Le ministre fidèle qui mérite d'être écouté est celui qui dit : Je ne vous enseigne que ce qu'enseigne l'Eglise, et la doctrine qu'elle vous propose aujourd'hui et dont je ne suis que l'organe, elle l'a toujours enseignée, toujours conservée sans altération, après l'avoir reçue des Apôtres, ceux-ci de Jésus-Christ, et Jésus-Christ de Dieu son père. Il est vrai que cet aveu est humble, qu'il ne cause aucune admiration, qu'il n'attire point de sectateurs et ne forme point de parti : mais un hérétique qui, n'osant se dire l'auteur du dogme qu'il propose, s'en dit seulement le restaurateur, qui déclame contre l'ignorance de son temps, et pour nous faire trouver la vérité, veut nous faire remonter aux siècles antérieurs où il lui plaît de dire qu'elle a été comme ensevelie; cet hérétique cherche à se faire honneur de sa découverte et à faire admirer son érudition. Mais cette même vanité qui le fait parler, et qui fait que tant d'esprits également vains se déclarent pour lui, est la preuve de son erreur et le sûr indice de son imposture; car l'Eglise ne peut changer de doctrine, et celui qui ne suit pas la doctrine de l'Eglise d'aujourd'hui se vante en vain de suivre la doctrine de l'Eglise primitive.

Duquesne, L'Evang. méd., t. 2, p. 543.

PAROLE DE DIEU.

Attention et docilité qui lui sont dues.

L'épître de ce jour (du 5 Dim. ap. Pâq.) nous apprend, M. F., l'attention, le respect et la docilité que nous devons à la parole sainte. Jésus-Christ appelle heureux ceux qui l'écoutent et qui la mettent en pratique; et l'apôtre saint Jacques nous développe cette vérité par une figure des plus frappantes. Il commence par nous avertir d'observer avec soin la parole de Dieu, et de ne pas nous contenter de l'écouter d'une manière oiseuse, en nous abusant nous-mêmes. Cet avis s'applique à un grand nombre de chrétiens qui, après avoir lu et entendu les instructions que le Seigneur leur donne, n'en négligent pas moins d'y conformer leurs mœurs. Ils ressemblent, dit le saint Apôtre, à un homme qui voit au naturel son visage dans un miroir, et qui, s'en allant aussitôt, oublie les traits qui caractérisent sa figure, ainsi que les difformités qui peuvent la rendre odieuse ou désagréable.

La parole de Dieu, comparée à un miroir, nous montre d'abord que Dieu lui-même a tracé, dans les vérités qu'elle nous offre, le vrai modèle du chrétien. Comme ce sont les exemples du Sauveur et les maximes de son évangile qui nous y sont continuellement proposés, il est aisé d'en conclure que la vie et les préceptes de Jésus-Christ sont ce miroir dont nous parle saint Jacques. Aussi est-ce une obligation étroite pour chacun de nous, M. F., de nous y considérer avec attention, d'entendre avec assiduité cette divine parole, et d'en faire souvent la matière de nos entretiens et l'objet de nos réflexions.

Mais que servirait-il de se placer devant un miroir, si on fermait les yeux à ce qu'il représente? Beaucoup de chrétiens écoutent et lisent la parole de Dieu; ils paraissent même y être conduits par un certain attrait, et y goûter la satisfaction qu'ils y cherchent : mais ils l'entendent communément sans aucun retour sur eux-mêmes, et sans en faire aucune application à leurs propres défauts. D'autres en sentent toute l'utilité, au moment où elle retentit à leurs oreilles : mais dès qu'elle cesse de leur être annoncée, ils oublient l'impression qu'elle avait produite en eux; et c'est à ces

chrétiens que s'adresse surtout la comparaison dont se sert notre apôtre : Ils se sont regardés attentivement dans ce miroir : ils s'y sont reconnus ; ils ont remarqué en eux quelques difformités et quelques taches ; peut-être en ont-ils gémi ; peut-être même ont-ils pris la résolution d'y remédier, en réformant leurs défauts : mais, dès que le miroir a disparu, dès qu'ils ont cessé d'entendre la vérité qui leur avait touché le cœur, ils ont bientôt oublié tout ce qu'il y avait en eux de défectueux et de criminel, et sont, pour leur malheur, demeurés les mêmes.

Lect. chrét. sur les épître. et évang., t. 1, p. 421.

Manière de l'écouter pour qu'elle fructifie.

Saint Jean de Dieu, pour avoir entendu un sermon, brisa entièrement les fers qui l'avaient si longtemps retenu dans l'esclavage du monde et de ses passions. Pourquoi donc sommes-nous toujours les mêmes, malgré tant de sermons et de lectures pieuses ? C'est que nous ne recevons point la parole de Dieu avec les dispositions convenables. Cette divine semence ne peut prendre racine dans des cœurs indifférents et mondains ; elle ne fructifiera que dans ceux qui la recevront avec foi, avec respect, avec cette tranquillité d'âme qu'on trouve dans le silence des créatures, et qui ensuite auront soin de la nourrir, et d'écarter tout ce qui serait capable de l'étouffer.

Godescard, t. 4, p. 76.

Son effet certain.

Cette parole... fera la sanctification des uns et la réprobation des autres. Car il ne faut pas vous imaginer qu'il en soit de la parole de Dieu comme de certains remèdes qui ne peuvent faire de mal quand ils ne font pas de bien : non. Elle produit nécessairement un bon ou un mauvais effet dans l'âme de ceux qui l'écoutent. Lorsqu'elle ne les éclaire point, elle les aveugle ; lorsqu'elle ne les touche point, elle les endurcit : *Verbum meum non revertetur ad me vacuum* (Isa. 55. 11.). Si vous la recevez avec respect, si vous la conservez dans vos cœurs, si vous la mettez en pratique, elle sauvera vos âmes : si vous la négligez au contraire, si vous la traitez avec mépris, si vous la rendez inutile à votre salut, après avoir servi à votre endurcissement, elle fera le sujet de votre condamnation. Mais de quelque manière que vous la receviez, et quelque usage que vous puissiez en faire, c'est sur elle que vous serez jugés, et non pas selon vos idées particulières, ni suivant les fausses opinions que la plupart des hommes se forgent dans la tête en se faisant une religion et une conscience à leur fantaisie.

Béguin, Traité du Prêt. t. 2, p. 519.

Faux raisonnement sur la parole de Dieu.

C'est qu'on n'aurait jamais fini, s'il fallait faire tout ce que disent les prédicateurs. Ils demandent beaucoup pour avoir peu ; car ils savent bien qu'on ne fera jamais le tout. Voilà comment raisonnent certaines gens : et dans la fausse idée où ils sont, qu'il y a beaucoup à rabattre sur ce qu'on leur prêche, ils l'écoutent sans aucun dessein de le pratiquer : de là vient qu'ils l'oublient aussitôt après l'avoir entendu.

Mon cher enfant, je vous en avertis, prenez-y garde : c'est un péché mortel de ne pas sanctifier le dimanche, et vous êtes dans l'erreur en imaginant que, pour le sanctifier, il suffit d'entendre la messe, qu'on peut faire après cela ce qu'on veut le reste du jour, et l'employer soit à ses affaires, soit à se divertir ; vous l'écoutez, mais vous pensez ensuite, et vous décidez en docteur, qu'après avoir assisté à la messe, pourvu que d'ailleurs vous ne fassiez point de mal, vous n'êtes obligé à rien de plus, et qu'il n'y a rien à vous dire. Il est vrai que je ferais très-bien de passer les jours de dimanche et de fête dans le service de Dieu, et la pratique des bonnes œuvres ; mais la messe une fois entendue, le reste est de pure dévotion, et je ne serai pas damné pour ne l'avoir pas fait. Voilà ce que vous dites ; et comme d'ailleurs vous n'avez point assez de piété pour aller au delà de ce qui est d'une obligation absolue, vous ne vous mettez point en peine de pratiquer ce que l'on vous prêche, parce que vous croyez que le prédicateur exagère, et que vous n'êtes point obligé de faire tout ce qu'il dit. Examinez-vous bien là-dessus, mes Frères, et vous verrez que c'est là ce qui rend presque toujours nos instructions inutiles à la plupart de ceux qui les entendent.

Le prédicateur fait son devoir, il est fait pour parler comme il parle. Oui, sans doute, le prédicateur fait son devoir : mais prenez garde que son devoir est de dire la vérité. Lorsque vous l'entendez crier avec l'Apôtre (1. Cor. 6. 9 et 10.), qu'il n'y a point de paradis pour les avares, les ivrognes, les impudiques, les médisants, les vindicatifs, il fait son devoir, qui est de dire la vérité : il est donc vrai qu'il n'y a pas de paradis pour vous qui êtes un avare, un médisant, un vindicatif, un ivrogne ou un impudique, à moins que vous ne changiez de conduite, en faisant ce que vous dit ce prédicateur. Lorsqu'il crie contre le scandale que vous donnez au public, il fait son devoir, qui est de dire la vérité ; la vérité est donc que vous êtes un homme scandaleux, une peste publique, un instrument dont le démon se sert pour perdre les âmes. Vous prononcez donc votre propre condamnation en disant que nous faisons notre devoir. Si ce que nous prétendons être mal, n'est pas mal ; si ce que nous appelons des péchés infâmes, ne sont que des fautes légères ; si ce que nous assurons être d'obligation ne l'est point, nous ne disons donc pas la vérité ; nous sommes donc des menteurs : vous êtes donc un insensé de dire que nous faisons notre devoir, et encore plus insensé de venir nous entendre.

Mais enfin, croyez-vous de bonne foi que

vous ne rendrez pas compte à Dieu de toutes les instructions que vous avez reçues depuis que vous êtes au monde, soit de la bouche de vos pasteurs, soit dans la lecture de tant de livres composés pour votre édification? Avez-vous bien pu vous mettre dans l'esprit qu'il ne se vengera point du peu de cas que vous en faites? Et pouvez-vous lire, sans trembler, ces paroles de l'Esprit-Saint, au livre des Proverbes (c. 1, v. 25.) : *Vous avez négligé*, dit le Seigneur, *tous les avis que je vous ai donnés; vous ne vous êtes pas mis en peine de les suivre, vous avez méprisé mes exhortations, vous vous moquez de mes réprimandes?* Lorsque l'heure de votre mort, ce moment terrible que vous ne sauriez envisager sans frémir, et où je vous attends, sera venu, je vous laisserai crier à mon tour, je me rirai de vous, et je me vengerai du mépris que vous faites aujourd'hui de ma parole.

Id. ibid., t. 1, p. 443.

La faute est à nous si elle n'opère pas tous ses effets.

Si elle n'opère pas toujours les effets qu'elle devrait produire, ce n'est point à Dieu que nous devons nous en prendre; c'est à nous qui ne l'écoutons point, ou qui ne l'écoutons qu'avec de mauvaises dispositions... Jésus-Christ, dit saint Jean Chrysostôme, offrait indifféremment à tous les instructions de la parole divine; et de même qu'un laboureur, en semant, ne fait aucun discernement d'une terre d'avec une autre; ainsi en prêchant, ce divin Sauveur ne faisait point de distinction entre le riche et le pauvre, entre le savant et l'ignorant, entre les âmes ardentes et celles qui étaient lâches et paresseuses. Il semait également sur tous les cœurs, il faisait de son côté ce qu'il devait, quoiqu'il n'ignorât pas quel devait être le succès et le fruit de son travail.

Or, ce que faisait ce divin Sauveur, nous le faisons nous-mêmes, M. F., en annonçant sa parole. Nous répandons partout cette divine semence, nous cherchons à la faire pénétrer dans l'esprit, dans le cœur et dans l'âme de tous nos auditeurs.

Annec liturg., t. 1, p. 136.

Cause de la négligence à venir l'entendre.

« Celui qui est de Dieu, » nous dit ce divin Sauveur, « écoute les paroles de Dieu : ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. » On se plaît naturellement à entendre parler des personnes qu'on aime, mais on ne daigne pas même écouter ce qui intéresse ceux pour qui on n'a que de l'indifférence. Or, il est ainsi, M. F., de la conduite qu'on tient à l'égard de Dieu. Ceux « qui sont de lui, » c'est-à-dire ceux qui le connaissent, qui l'aiment, et qui désirent de le servir, s'empressent d'écouter ses paroles, parce qu'ils y trouvent une lumière qui les éclaire, une onction qui les touche, une vertu secrète qui les fortifie et qui les anime; mais ceux « qui ne sont pas de lui, » ceux qui l'oublient, qui l'abandonnent et qui l'offensent, ferment l'oreille à ses divins oracles, parce qu'ils n'y trouvent que des vérités qui les condamnent, que des reproches qui les humilient, que des menaces qui les effraient. Si donc il y a un si grand nombre de chrétiens qui refusent habituellement d'écouter nos instructions, c'est qu'il y en a un grand nombre à qui l'on pourrait dire comme Jésus-Christ le disait aux Juifs : « Ce qui fait que vous n'écoutez pas les paroles de Dieu, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. »

Ibid., t. 2, p. 66.

Malheur de l'écouter négligemment.

Pour moi, je tremble toutes les fois que je réfléchis à ces paroles de saint Augustin : « Celui qui écoute la parole de Dieu négligemment, n'est pas moins coupable que s'il laissait tomber à terre le sang de Jésus-Christ. » Ah! s'il en est ainsi, que sera-ce de celui qui foule aux pieds cette divine parole, comme nous venons de le dire? Il n'est donc pas moins coupable que s'il foulait aux pieds le sang de Jésus-Christ, parce que la parole de l'Evangile est réellement le fruit et le prix de ce sang adorable. Malheureux, qui vous reconnaissez là, vous commettez donc une espèce de sacrilége, toutes les fois que vous écoutez cette parole de vie, sans y faire la moindre attention, et sans aucun dessein de la mettre en pratique.

Bonnardel, instr. fam. t. 1, p. 221.

Raisons de son peu de fruit.

D'où vient donc, mes frères, que cette sainte parole qui a été assez puissante pour convertir le monde entier, fait aujourd'hui si peu d'impression sur la plupart de ceux qui l'écoutent? Est-ce faute d'être annoncée aux hommes? Mais jamais cette précieuse semence fut-elle répandue avec plus d'abondance qu'elle l'est aujourd'hui? Jamais tant de prédications, tant d'instructions. Les églises et les chaires chrétiennes retentissent de toutes parts de la voix des ministres évangéliques qui annoncent la parole de Dieu.

D'où vient donc, encore une fois, le peu de fruit qu'elle produit sur les esprits et sur les cœurs? A-t-elle perdu quelque chose de cette force toute divine qu'elle avait dans la bouche des Apôtres? Non, mes frères, la longueur du temps qui s'est écoulé depuis eux jusqu'à nous, n'a rien diminué de la vertu et de la pureté du saint Evangile : nous prêchons ce même Evangile que Jésus-Christ et les Apôtres ont prêché au monde. Ce n'est donc, mes frères, que par la faute de ceux qui écoutent la parole de Dieu, qu'elle leur devient inutile..; dissipation d'esprit, dureté et inconstance de cœur, attachement aux biens et aux plaisirs de la terre, tels sont les obstacles ordinaires qui arrêtent la vertu et l'efficacité de la parole de Dieu.

Proneod. ibid. t. 2, p. 155.

Marque de réprobation de la fuir.

Je ne parlerai pas ici de ceux qui ne veulent pas écouter la sainte parole, qui ne daignent pas même entrer dans nos églises pour l'entendre, ou qui sortent pour ne pas en profiter; qui négligent de s'instruire de leurs devoirs, méprisent les avis qu'on leur donne, fuient la compagnie de ceux qui s'efforcent de les remettre dans les voies du salut. Il est évident que ceux-là portent déjà un caractère de réprobation : car si c'est une marque de prédestination d'aimer à entendre la parole de Dieu, *Qui ex Deo est, verba Dei audit* (Joan. 8), c'est aussi une marque de réprobation de ne vouloir pas l'écouter, comme Jésus-Christ le reprochait aux Juifs : *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.*

Ibid., p. 126.

Défaut de réflex on sur la parole de Dieu.

D'où vient, mes frères, que la plupart de ceux qui ont écouté avec attention les discours touchants qui les ont émus jusqu'aux larmes, jusqu'à leur faire prendre les meilleures résolutions, se démentent si facilement de leurs projets, succombent à la première attaque des ennemis de leur salut? Ce malheur vient d'un défaut de réflexions sur les vérités saintes qu'ils ont entendues; ce sont des canaux qui reçoivent les eaux qui leur sont communiquées et qui n'en conservent point; ou, pour me servir de la comparaison de saint Jacques, ils ressemblent à des personnes qui se regardent dans un miroir, et qui oublient bientôt après leur figure. Ces personnes ont connu leurs défauts dans le portrait qu'on en fait; elles ont fait la résolution de changer de vie; mais comme elles n'ont pas eu soin de garder le régime qui devait opérer leur guérison, leur résolution a été sans effet. La nourriture céleste qu'elles ont prise, n'étant pas bien digérée, ne leur sert à rien; la précieuse semence n'étant pas bien enracinée, est devenue stérile et n'a porté aucun fruit...

Ibid., p. 138.

Elle est comparée à un pain.

Puisque la parole de Dieu est un pain, vous devez faire votre provision de ce pain quand on vous le distribue, imitant en cela ceux qui demandent leur pain et qui s'en réservent ce qui leur est nécessaire pour vivre plusieurs jours. Si vous emportez ce pain dans vos maisons, si tous les jours vous en nourrissez votre âme, si chaque matin vous faites de sérieuses réflexions sur les vérités qu'on vous aura annoncées le dimanche, ce pain vous soutiendra, il vous fortifiera dans les occasions périlleuses auxquelles vous serez exposés. Si vous avez soin de rappeler de temps en temps dans votre souvenir les vérités saintes que vous avez entendues, qui vous ont le plus touchés, elles seront votre défense contre les tentations, votre consolation dans les disgraces; elles vous serviront de préservatif contre le venin des plaisirs que le monde vous présentera.

Ibid., p. 138.

Il faut la pratiquer.

Vous entendez déclamer contre les vices, contre l'orgueil, l'avarice, l'impureté, la colère, la vengeance, l'injustice; si vous en êtes coupables, il faut vous en corriger, et prendre toutes les précautions nécessaires pour n'y plus retomber. Vous écoutez avec plaisir et admiration les éloges qu'on donne à la vertu, à l'humilité, à la charité, à la tempérance, à la douceur, à la patience, et aux autres vertus chrétiennes : vous ne devez point rester dans les bornes d'une stérile spéculation; mais vous devez, dans toutes les occasions qui se présentent, produire des actes de ces vertus.

Au récit que l'on vous fait des récompenses magnifiques que le Seigneur promet à ceux qui observent sa sainte loi, vous sentez votre cœur enflammé du désir de posséder un jour ce bonheur éternel; mais il faut vous résoudre à prendre les voies que sa sainte parole vous enseigne pour y arriver, qui sont le détachement des biens et des plaisirs du monde, la mortification des passions la patience dans les adversités, et les autres points de morale dont l'Evangile est rempli. Vous l'entendez si souvent prêcher, ce saint Evangile, vous ne pouvez en ignorer les maximes, mais c'est là, mes frères, ce qui vous rendra bien plus condamnables au jugement de Dieu, si vous ne les pratiquez pas. Hélas! une infinité de peuples barbares se seraient convertis, et seraient devenus des Saints, s'ils avaient entendu, je ne dis pas toutes les instructions, mais une partie de celles qu'on vous a faites; et vous êtes toujours les mêmes; toujours aussi vicieux, aussi orgueilleux, impudiques, vindicatifs, colères, médisants, que si vous n'aviez jamais entendu la sainte parole qui devait vous sanctifier : or, sachez que si cette précieuse semence n'est pas pour vous un germe de salut, elle deviendra le sujet de votre réprobation. Elle aura son effet d'une façon ou d'une autre; car elle ne retournera point à son principe sans avoir rien produit : *Non revertetur vacuum* (Isa. 55.). Si elle n'a pas servi à votre sanctification, elle servira à vous faire condamner avec plus de rigueur au terrible jugement de Dieu.

Ibid., p. 140.

PAROLES DÉSHONNÊTES.

Marques de peu de foi.

. . . Si un païen, ou un juif, ou un hérétique, dit des mots déshonnêtes ou des paroles dissolues, le péché n'est pas si énorme, car ils ne communient jamais; mais la bouche du catholique, qui a l'honneur d'être la porte par laquelle Jésus entre en son corps, sa langue qui a le bonheur de toucher immédiatement la chair précieuse de Jésus; cette bouche, dis-je,

doit être tout immaculée; cette langue doit être plus pure que les rayons du soleil, dit saint Chrysostôme (hom. 60 ad pop. Antioc.); et que cette bouche et cette langue soient employées à des paroles lascives, c'est ce qui montre le peu de foi que nous avons à nos mystères, le peu de respect que nous portons à ce qui est de plus saint et de plus auguste dans l'Église.

Le Jeune, Serm., t. 3, p. 386.

Venin du démon.

Guillaume Parolde appelle les paroles obscènes un venin craché par le démon pour tuer les âmes : *Sputa mentes necantia.*

S. Liguori, Inst. sur les préc. du Décal., p. 65.

Leurs effets

Vous dites une parole déshonnête à double sens, ce n'est que par récréation, pour réjouir la compagnie ; elle tombe dans l'esprit d'un jeune homme ou d'une fille qui a l'imagination vive, elle lui donne une mauvaise pensée, de la pensée elle passe au consentement, du consentement à l'œuvre, de l'œuvre à l'habitude, cette habitude la porte à de mauvaises actions, dix ans, vingt ans, trente ans; qui ne voit pas que vous en êtes cause et qu'on vous en demandera compte?

Le Jeune, Serm., t. 9, p. 234.

Même sujet.

Il est un autre désordre d'autant plus déplorable qu'il est plus commun : ce sont les paroles libres. Rien de plus contraire à la sainteté de notre religion, M. F., que ces paroles impures. Elles outragent Dieu, elles scandalisent le prochain, elles perdent tout. Il ne faut qu'une parole déshonnête pour occasionner mille mauvaises pensées, mille désirs honteux, pour faire tomber dans une multitude d'actions infâmes, et pour apprendre le mal à des âmes innocentes qui l'ignorent. Ah! qui ne tremblerait à la pensée du jugement que Dieu en portera. Si, comme l'assure Jésus-Christ, il doit nous demander compte d'une parole inutile, que sera-ce de ces discours affreux, de ces propos indécents, de ces mauvaises chansons?

Bonnardel, Inst. fam., t. 1, p. 113.

Excuses.

Je n'ai point de mauvaise intention, dit-on; c'est pour rire; ce ne sont que des bagatelles Quoi! misérables! le vice honteux auquel on ne saurait penser sans horreur, vous amuse! Vous en badinez! vous en riez! Vous l'aimez donc? car on ne badine pas de ce que l'on déteste. Et quel crime d'aimer ce que Dieu veut que l'on déteste souverainement! Vous n'avez pas de mauvaises intentions? mais ceux qui vous entendent en auront-ils moins des pensées mauvaises, des désirs criminels! Votre intention arrêtera-t-elle leur imagination et leur cœur? Vous êtes donc la cause de leurs péchés, et par conséquent de leur damnation éternelle? Oh! quel crime! et d'ailleurs votre langue qui a été sanctifiée par l'attouchement de la chair adorable de Jésus-Christ dans la sainte communion, vous osez en faire l'instrument du vice le plus détestable! Qui pourrait vous garantir de sa juste vengeance?

Avis aux parents.

Pères et mères, soyez vigilants sur cet article, à l'égard de vos enfants Qu'il ne vous échappe jamais une parole tant soit peu équivoque en leur présence. Hélas! vous perdriez leur innocence. *Et malheur à celui qui scandalise un de ces enfants qui croient en moi*, dit Jésus-Christ, *il vaudrait mieux pour lui qu'il fût précipité au fond de la mer.* Veillez avec le même soin sur vos domestiques. S'il en est quelqu'un qui soit libre en paroles, ne le souffrez point dans votre maison; il perdrait vos enfants.

Id. ibid., p. 119.

Paroles piquantes, marques de la corruption du cœur.

Albert le grand dit (Tract. de virt. c. 2 de humilitate.), que comme la mauvaise haleine est une marque d'un estomac gâté; de même les paroles piquantes sont un témoignage de la corruption du cœur.

Rodriguez, Pratiq. de la perf. chrét., t. 1, p. 168.

PARURES.

Combien l'affectation des parures est criminelle.

Saint Cyprien fait des reproches sévères aux femmes qui se peignent les cheveux ou le visage, prétendant par là déguiser ou corriger l'ouvrage de Dieu. Il s'élève contre l'affectation des parures qui causent la ruine de tant d'âmes. Il remarque que cette affectation ne convient qu'à des prostituées, et que l'Ecriture en parle de la sorte : « On remarque, dit-il, que les femmes les plus parées sont ordinairement celles qui ont le moins de modestie et qui sont corrompues dans leurs mœurs... Plus on est jaloux d'orner son corps, moins on est soigneux de tout ce qui fait l'ornement de l'âme. Qui n'aurait en horreur ce qu'il sait avoir été pernicieux à un autre? Qui pourrait désirer ce qui a causé la mort à son frère? Si vous voyez un homme périr immédiatement après avoir mangé certains mets ou bu certaine liqueur, n'en concluez-vous pas qu'il a pris du poison, et voudriez-vous l'imiter? » Ayant parlé des piéges tendus à l'innocence et des occasions dangereuses, il ajoute : « Voilà les artifices qu'emploie le démon pour s'approcher de ceux qu'il veut perdre, et pour entrer dans leur âme. Ainsi, lorsque les vierges courent après les parures, et qu'elles prennent d'autres libertés, le poison gagne insensiblement, et elles périssent, même avant de s'être aperçues du danger. En supposant qu'elles n'en viennent pas jusqu'à la perte de leur honneur, elles donneront au moins la mort à l'âme de

leurs frères. Si vous allumez dans les autres un feu impur ; si vous les exposez à l'occasion d'offenser Dieu ; si, sous prétexte que vous n'avez rien à craindre pour vous-mêmes, vous donnez aussi sûrement la mort aux autres, que le ferait le poison ou un glaive meurtrier, vous avez beau dire que vous ne pensez point au mal, votre cœur est corrompu, et vous ne pouvez être excusées de crime. Les personnes riches ne peuvent s'autoriser dans ces abus à cause de leurs richesses, puisque leur superflu appartient aux pauvres. Que les malheureux se ressentent de votre abondance. Donnez votre argent à Dieu, et il vous le rendra avec usure. Nourrissez votre Sauveur dans ses membres affamés. Faites-vous, par vos trésors, des solliciteurs auprès du trône de grâce, afin que vous obteniez les secours qui vous sont nécessaires pour persévérer dans la chasteté, et que vous puissiez recevoir la récompense; etc. »

Godescard. t. 13, p. 347.

Femme parée : histoire.

L'abbé Pambon, voyant une femme très-parée, se mit à pleurer; on lui en demanda la raison, il répondit : Cette femme fait plus pour plaire aux hommes que moi pour plaire à Dieu.

S. Liguori, Rec. de textes, t. 2, p. 336.

Autre histoire.

Où allez-vous, dit un jour saint Ambroise à une dame superbement parée? Je vais à l'église, répondit-elle. On dirait plutôt, répliqua le saint pasteur, que vous allez à la comédie ou à la danse. Retirez-vous, femme vaine et pécheresse ; venez dans le lieu saint pour y pleurer vos crimes, non pas pour insulter Jésus-Christ et pour y scandaliser.

Claude, év. de Toul, Inst. sur les pr. vert. de la rel., p. 218.

PASSIONS.

Comment elles peuvent être utiles au salut.

Vous avez, dites-vous, des passions violentes ; eh bien ! il est digne d'un grand courage de lutter contre de puissants ennemis; ce sont des lions qui rugissent autour de vous, mais peut-être que sans leurs rugissements vous vous seriez endormi dans une fatale sécurité. Des passions moins vives auraient causé des ravages moins sensibles, mais peut-être aussi plus funestes : il est un calme plus dangereux que la tempête. Vos passions sont violentes; eh bien! je suis tenté de vous dire : tant mieux; ce sont des obstacles qui peuvent devenir de grands moyens de salut. Saul avait le zèle d'un persécuteur, et il est animé du zèle d'un apôtre ; Augustin avait le cœur consumé de l'amour profane, et il brûle plus vivement encore de l'amour divin ; Xavier portait dans son âme le germe d'une ambition immense, et il devient l'apôtre des Indes. Vos passions, ce sont des coursiers fougueux qui, livrés à leur impétuosité naturelle, peuvent vous entraîner, vous précipiter dans l'abîme ; mais conservez le calme du vrai courage, prenez en main les rênes, dirigez, maîtrisez ces monstres superbes, et vous les forcerez de vous conduire en triomphe au séjour de l'immortalité.

Fraysinous, Déf. du christ., t. 3, p. 61.

Manière d'en réprimer les mouvements subtils.

Dès que vous vous sentirez tant soit peu ému d'une injure qu'on vous aura faite sur-le-champ, d'une affliction qui vous sera arrivée contre votre attente, prenez garde à vous ; ne vous laissez pas aller au chagrin : songez d'abord à élever votre cœur à Dieu, et considérez que cet accident est un coup du ciel ; que Dieu même, ce père si bon, ne vous l'envoie que comme un moyen de vous purifier davantage et de vous unir plus étroitement à lui, et qu'il se plaît infiniment à vous voir souffrir avec joie les plus grandes adversités pour l'amour de lui.

Tournez-vous après cela vers vous-même, et faites-vous de justes reproches. Lâche que tu es! comment as-tu si peu de courage, que de ne pouvoir porter une croix qui te vient, non pas de telle ou telle personne, mais de ton père, qui est dans le ciel! Puis, en envisageant cette croix, recevez-la avec soumission, et même avec allégresse, en disant : O croix que la Providence divine m'a préparée avant que je fusse au monde, croix que l'amour du nom de Jésus crucifié me rend plus douce que tous les plaisirs des sens, attachez-moi désormais à vous, afin que par vous je puisse être uni à celui qui m'a racheté en mourant entre vos bras.

. . . Après tout, la voie la plus sûre pour arrêter ces premières saillies des passions, est d'essayer de bonne heure d'en ôter la cause. Si vous remarquez, par exemple, que pour avoir trop d'attache à quelque chose, vous vous mettez en colère toutes les fois que l'on s'oppose à vos inclinations, rompez cette attache, et vous jouirez toujours d'un parfait repos.

Le Comb. spir., p. 85.

Il faut les modérer, les combattre dès le principe.

Les passions naissent et grandissent avec nous ; ce sont d'abord de frêles tiges d'herbe qu'un passereau courberait de son aile ; mais, avec le temps elles adhèrent à nous, comme ces plantes grimpantes qui se nouent si étroitement au tronc qu'elles embrassent, que rien ne peut les en détacher. C'est dans le principe qu'il faut les combattre, c'est dans le cœur docile de l'enfant qu'il faut sarcler les plantes vénéneuses qui épuiseraient le cœur de l'homme. Il y a des parents si faibles et si mal partagés du côté de la clairvoyance, qu'ils prennent à bon augure des actes de prétendue gentillesse juvénile, qui sont au fond les vraies semences de la cruauté, de l'astuce, de la trahison et de l'avarice. L'un des empereurs les

plus sanguinaires de l'ancienne Rome débuta par tuer des mouches ; le voleur le plus renommé de l'Europe, par dérober des poires à une vieille marchande Si les êtres misérables et déshonorés qui traînent le boulet d'infamie au fond de nos bagnes remontaient, anneau par anneau, la chaîne de leurs longs méfaits, ils seraient confondus en découvrant le premier pas qui les a conduits aux galères. Platon tança un jour vertement, dans une rue d'Athènes, un jeune garçon qui jouait fréquemment aux noix sous le même portique. Tu me grondes pour peu de chose, dit l'enfant. L'habitude, repartit le philosophe, n'est pas peu de chose !

Orsini, Les Fl. du ciel, p. 224.

Moyens de les affaiblir.

On entendait saint Jean le Nain souvent répéter cette maxime : « Lorsqu'un général veut prendre une ville, il commence le siége par lui couper l'eau et les provisions; de même si nous voulons réduire nos passions et affaiblir notre ennemi domestique, nous devons macérer la chair par la sobriété, le jeûne et les autres pratiques de la mortification. »

Godescard, t. 13, p. 288.

PASSION DOMINANTE.

Il est rare de s'en défaire. Prendre une ferme résolution.

Combien voit-on de personnes qui se défassent d'une passion dominante, d'une habitude invétérée ? Que cela est rare ! Vous étiez il y a vingt ans ou orgueilleux, ou médisant, ou impudique, ou paresseux, ou colère ; ne l'êtes-vous pas encore aujourd'hui après tant de confessions et de résolutions ! Cette passion dominante n'a fait peut-être que se fortifier : si vous n'y prenez garde, elle vous accompagnera pendant votre vie, elle vous accompagnera jusqu'à la mort, et vous conduira, vous devez le craindre, jusque dans les enfers. O Dieu ! quelle terrible passion ! Voulez-vous donc n'en être plus le honteux esclave pendant le temps, voulez-vous n'en point devenir la malheureuse victime pendant l'éternité ? Eh bien ! prenez la résolution, coûte que coûte, de la sacrifier dès aujourd'hui à Dieu et à votre salut. Sans cela vous êtes perdu.

Bonart, La Nour. de l'âme chrét., p. 522.

Il est difficile de l'extirper. Histoire.

Un vieux moine, dit saint Dorothée (Serm. 11.), dit à un de ses disciples d'arracher un jeune cyprès. Le disciple obéit, et le cyprès fut aussitôt arraché. Il lui ordonna ensuite d'en arracher un autre un peu plus grand ; mais il fallut plus d'efforts. Enfin il lui montra un arbre dont les racines s'enfonçaient profondément dans la terre. Le jeune religieux fit de vains efforts pour l'arracher. Alors le vieux moine lui dit : Ainsi, mon fils, sont les passions de l'homme ; lorsque leurs racines ont atteint le cœur, il est difficile de les extirper.

S. Liguori, Serm., t. 2, p. 211.

PASTEURS.

Qui le sont ?

Les obligations pastorales... ne se bornent point à ceux qui sont chargés par état d'annoncer la parole sainte ou d'administrer les sacrements. Il n'y a personne qui ne soit pasteur sous quelques rapports ; les parents et les maîtres le sont pour ceux qui leur sont soumis. Ceux qui n'en exerceront point les fonctions à l'égard des personnes confiées à leurs soins, rendront à Dieu un compte bien rigoureux.

Godescard, t. 13, p. 89.

Combien la charge d'un Pasteur est pénible.

Comprend-on combien la charge d'un pasteur est pénible ? Sait-on les sollicitudes qui le dévorent, le compte qu'il rendra à Dieu des âmes qui lui sont confiées : les peines d'entendre les confessions, d'administrer les sacrements, d'annoncer la parole divine, d'assister les pauvres, de visiter les malades, de les secourir en tout temps, la nuit, le jour, même au péril de sa santé et de sa vie; les soins qu'il doit prendre, sous peine d'en répondre, pour régler les consciences, empêcher le libertinage et les scandales : pour maintenir la piété, la paix dans les familles, et la crainte de Dieu parmi la jeunesse ? etc.

Inst. sur les princ. vérit. de la rel. p. 268.

Ils doivent donner le bon exemple.

Saint Grégoire pape expliquant... *Vos estis sal terræ* (Matth. 5. 13.), dit que les pasteurs doivent être pour le peuple, comme une pierre de sel. Lorsque les brebis sont malades (Greg. M. hom. 17 in Ev.), ou qu'elles sont maigres et ne veulent plus manger, l'on met une pierre de sel au milieu du troupeau ; ces animaux viennent lécher cette pierre, reprennent leur appétit, et guérissent de leur maladie. Cette comparaison fait voir, que c'est à nous à ranimer la ferveur des fidèles, et à les porter par toutes sortes de moyens à la pratique des bonnes œuvres.

Chevassu, Médit., t. 3, p. 461.

Le pasteur doit connaître ses ouailles.

Qu'une vertu austère et retirée ne fasse point illusion. Un pasteur n'est pas né pour vivre en reclus. Il est père, et un père malgré ses occupations, doit de temps à autre voir ses enfants. Une retraite poussée trop loin, est moins propre à concilier du respect, qu'à diminuer la tendresse et la confiance qui en est une suite. L'homme de condition y trouve un défaut d'égards ; le philosophe de la misanthropie, le menu peuple de la fierté, ou quelque chose d'approchant.

Collet, Tr. des dev. d'un past. p. 59.

Malheur aux négligents.

Malheur à nous si, semblables au mercenaire dont il est parlé dans notre Evangile,

nous négligions le soin de votre salut, pour ne penser qu'à notre propre intérêt; si, au lieu de vous ramener dans le chemin du salut, nous vous laissions errer tranquillement dans les voies de la perdition; si, au lieu de vous édifier par la sainteté de notre vie, nous vous scandalisions par le déréglement de notre conduite! Dieu nous imputerait un jour tout le mal que nous aurions laissé commettre, comme si nous l'avions commis nous-mêmes, et en vous laissant périr par notre négligence, nous nous perdrions nous-mêmes.

Mais malheur à vous aussi, M F., si bien loin de seconder notre zèle, vous le contrariiez! Malheur à vous, si vous traitiez de sévérité outrée notre exactitude à remplir envers vous les devoirs de notre ministère; si vous nous blâmiez de vouloir éloigner vos enfants des bals, des promenades, des entrevues secrètes et des autres occasions dangereuses auxquelles ils s'exposent sans en prévoir les suites funestes! Serions-nous de bons pasteurs, si nous voyions ces tendres agneaux aller imprudemment braver la fureur des loups, sans elever la voix pour les en détourner; et bien loin de blâmer les sages précautions que nous croyons devoir prendre pour les aider à conserver leur vertu et leur innocence, ne devriez-vous pas plutôt imiter notre vigilance et notre zèle? Car c'est à vous, aussi bien qu'à nous, de veiller sur leur conduite, et de les mettre à l'abri des périls qui menacent notre âme. Vous êtes les pasteurs de vos familles; vous devez regarder vos enfants comme un troupeau que Dieu a confié à vos soins; et cela étant, ne seriez-vous pas inexcusables de ne pas faire pour ces tendres enfants, ce qu'on fait tous les jours pour de vils animaux?

. . . Si donc vous vous piquez d'être bon père et bonne mère, si vous aimez vos enfants, et si vous êtes jaloux de conserver leur innocence; faites pour eux ce que le berger se croit obligé de faire pour ses brebis. Empêchez-les de lire et d'entendre ce qui pourrait gâter et pervertir leur esprit: car les mauvais livres et les discours licencieux sont pour eux, comme autant de mauvais pâturages qui ne pourraient que leur être funestes. Ne permettez pas qu'ils fréquentent ceux qui pourraient les corrompre par leurs mauvais exemples: car les compagnons et les amis vicieux seraient à leur égard, comme autant de brebis infectées qui les infecteraient eux-mêmes. Eloignez-les surtout des occasions qui pourraient les entraîner dans le vice et dans le libertinage; car le libertinage et le vice leur seraient plus nuisibles, que les bêtes féroces ne le sont aux brebis qu'elles déchirent, puisqu'ils leur feraient perdre la vie de l'âme, mille fois plus précieuse que celle du corps.

An. liturg., t. 2, p. 234.

Ecouter la voix du bon Pasteur.

Jésus-Christ, le bon Pasteur, fait entendre sa voix aux hommes en différentes manières, tantôt par les grâces intérieures qu'il leur donne pour les attirer à lui, tantôt par la voix de ses ministres qu'il leur envoie pour les instruire; ici par la lecture d'un bon livre qu'il fait tomber entre leurs mains, là par de bons exemples qu'il leur met devant les yeux; aujourd'hui par les bienfaits qu'il répand sur eux, demain par les disgrâces dont il les afflige, pour les faire rentrer en eux-mêmes. J'en appelle ici à votre expérience, vous tous qui m'écoutez: combien de fois n'avez-vous pas entendu, et n'entendez-vous pas encore tous les jours, la voix de Dieu qui vous appelle, vous sollicite et vous presse de retourner à lui ou de le servir plus fidèlement! Que de vives lumières répandues dans vos esprits, pour vous faire connaître la vanité et le néant des choses de la terre! Que de salutaires onctions ont touché vos cœurs pour vous dégoûter du monde et de ses plaisirs! Malgré les tendres soins de ce charitable Pasteur, n'y en a-t-il pas ici plusieurs qui endurcissent leurs cœurs à sa voix? Ah! brebis infidèles, jusqu'à quand résisterez-vous aux charmes de la divine miséricorde, qui frappe à la porte de votre cœur, qui vous cherche et qui vous poursuit au milieu de vos désordres? N'est-il pas de votre intérêt de céder à ses poursuites? Car si vous continuez à lui résister, quel sera votre sort? A force de vous égarer dans les voies de l'iniquité, vous deviendrez la proie des bêtes féroces, vous tomberez enfin dans un abîme de malheurs...

Prônes de Billot., t. 3, p. 28.

Premier discours du nouveau pasteur.

Ego sum Pastor bonus. (Joan. 11, 14.)

Jésus-Christ est le bon pasteur, le bon pasteur par excellence; il n'y a que lui, à proprement parler, qui ait pu dire: Je suis le bon pasteur: *Ego sum pastor bonus.* Je n'oserais dire que je suis le bon pasteur, mais j'ose dire qu'avec la grâce de Dieu, je tâcherai d'imiter Jésus-Christ, ce bon pasteur. Oui, mes chers paroissiens, je désire de tout mon cœur d'imiter Jésus-Christ, le pasteur de nos âmes: je désire travailler à votre salut. Je suis votre pasteur, vous êtes mes ouailles; nous voici à présent étroitement unis; fasse le ciel que nous le soyons encore pendant la bienheureuse éternité! O mon Dieu, c'est la grâce que je vous demande, que j'aie le bonheur de me sauver dans cette paroisse, et d'aider tous mes paroissiens à se sauver avec moi! Jésus, mon Sauveur, que je voie tous mes paroissiens à ma droite, au dernier jour! c'est la grâce que je vous demande pour eux et pour moi. Demandez-la aussi, mes frères, pour vous et pour moi. Pour faire mon salut dans cette paroisse, j'ai de grandes obligations à remplir, et vous-mêmes, mes chers paroissiens, pour assurer votre salut, vous avez aussi de grandes obligations. Je vais vous exposer mes obligations

envers vous, et ensuite les vôtres envers moi, etc.

Nous avons deux choses, dit saint Augustin (Serm. 46. de Past. in Ezech. c. 34 art. 2.); nous sommes chrétiens, et nous sommes vos pasteurs; nous sommes chrétiens, c'est pour nous. Comme chrétiens, nous devons travailler à notre salut; comme vos pasteurs, nous vous devons nos services, nous nous devons tout à vous-mêmes; nous devons rendre compte de vous tous à Jésus-Christ, souverain pasteur de vos âmes et de la mienne. Je vous l'avoue, mes frères, la charge de pasteur est terrible; c'est un pesant fardeau que le nôtre. Combien en vois-je parmi vous, à qui il est plus facile de se sauver qu'à moi! Je vous dois, comme curé, le bon exemple en toutes choses; je vous dois l'instruction, je vous dois mes services, je me dois tout à vous. Je vous dois le bon exemple pour vous porter à la vertu: l'instruction, pour vous apprendre vos devoirs: mes services, pour vous assister dans tous vos besoins: je me dois tout à vous, pour me sacrifier, s'il le faut, pour le salut de vos âmes. Et vous, mes frères, quelles sont vos obligations? que devez-vous faire pour profiter de mon ministere? Je suis revêtu du caractère le plus saint, et je vous dois l'exemple: vous me devez l'honneur et le respect, et imiter ce que vous verrez en moi de vertu. Je vous dois l'instruction; vous devez donc être assidus à m'écouter, et obéir aux avis que je vous donnerai; je vous dois mes services, vous me devez donc l'amour et la reconnaissance,

1° Mon premier devoir est l'exemple. Je dois être parmi vous l'exemple de toutes les vertus. Jésus-Christ me l'apprend, ma sanctification en dépend, et vos intérêts l'exigent de moi. Tous les chrétiens doivent imiter Jésus-Christ, mais j'y suis plus obligé que vous. Il est le premier pasteur et le modèle des pasteurs, et je ne serai un bon pasteur, qu'autant que je tâcherai de l'imiter. Qu'a fait Jésus-Christ? Il a pratiqué toutes les vertus, avant que de les prêcher aux autres; je dois donc, à son exemple, ne vous annoncer que ce que j'aurai pratiqué moi-même. *Cœpit Jesus facere et docere* (Act. 1.). Voilà l'exemple que le Sauveur m'a laissé, afin que je l'imite, et que, comme lui, je prêche premièrement par l'exemple, puis ensuite de vive voix, mais plus encore par exemple que par paroles. C'est lui-même qui me déclare que telle est sa volonté: *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ità et vos faciatis* (Joan. 13.). Jésus-Christ nous a placés dans l'Eglise comme un chandelier: pourquoi? je le sais, ô mon Sauveur, c'est afin que nos bonnes œuvres luisent comme une lumière, et que ceux qui verront nos bonnes œuvres, soient portés à glorifier votre Père céleste: *Sic luceat...* (Matth. 5.). Le Sauveur fait encore sentir ce premier de nos devoirs, lorsqu'il nous dit que nous sommes la lumière du monde et le sel de la terre. Si notre vie était scandaleuse, bien loin d'être la lumière du monde, nous en serions les ténèbres; et au lieu d'en être le sel, pour le préserver de la contagion du péché, hélas! mes mauvais exemples porteraient le poison du péché dans le cœur de ceux qui me verraient. *Vos estis lux mundi, vos estis sal terræ* (Ibid.). Pourquoi le Sauveur demanda-t-il trois fois à saint Pierre, s'il l'aimait, lorsqu'il lui donna la conduite de son troupeau: *Petre, amas me?* Est-ce que le Sauveur se défiait de saint Pierre? Non, mais ce fut, dit saint Bernard, pour apprendre aux pasteurs qu'ils doivent paître leurs troupeaux par les bons exemples: *Pasce opere, pasce exempli exhibitione* (Serm. 2. de resur. Dom.).

Je dois le bon exemple à ma propre sanctification. Malheur à moi, si je ne vous exhorte pas à la vertu; mais double malheur, si, par le désordre de ma vie, je scandalisais quelqu'un! Ah! il vaudrait mieux que je ne fusse jamais entré dans cette paroisse. Mon exemple seul, sans le secours de la prédication, peut faire du bien dans cette paroisse, et toutes mes prédications n'y feraient peut-être rien, si elles n'étaient soutenues de ma part par le bon exemple; et en me perdant malheureusement, je perdrais avec moi plusieurs de ceux à qui j'aurais dû être une ressource pour le salut.

Aussi ai-je ajouté que je devais mes bons exemples à vos intérêts. En effet, de quoi vous servirais-je, si je ne vous édifiais pas? Quel mal ne ferais-je pas dans la paroisse, si j'y donnais du scandale! Il vaudrait mieux qu'on m'eût mis au col une meule de moulin, et qu'on m'eût précipité au fond de la mer. L'Eglise m'oblige de résider parmi vous, c'est pour vous édifier: je ne suis pas obligé de prêcher tous les jours; si j'ai le malheur de vous scandaliser une seule fois, hélas! peut-être entraînerais-je quelqu'un dans le péché... Si je ne vous donnais pas le bon exemple, quelle confiance pourriez-vous avoir en moi? Si je vous reprenais de quelque faute, à laquelle je serais sujet, vous ne m'écouteriez pas, vous me diriez peut-être: Médecin, guérissez-vous vous-même: s'il y a du mal en cela, pourquoi le faites-vous? Les pasteurs qui ne vivent pas dans la sainteté, sont l'opprobre de la religion, méprisés des peuples, et la source de la perte des âmes.

Voilà mes obligations; vous le voyez, je ne les déguise pas. Je dois honorer mon ministère par une vie sainte et irréprochable: pour vous, mes chers frères, que devez-vous à mon ministère et aux exemples de vertus que je tâcherai de vous donner? Vous devez à mon caractère l'honneur et le respect, et imiter ce que vous verrez de bon en moi.

Ce n'est point à moi, mais à mon ministère que vous devez cet honneur et ce respect. Hélas! qui suis-je? Un homme comme vous: *Et ego ipse homo sum* (Act. 10.); un homme imparfait, sujet à bien des défauts: hélas!

souvent j'ai offensé mon Dieu, je suis un misérable pécheur, et, en cette qualité, je ne mérite que le mépris des hommes, et peut-être la damnation éternelle. Cependant, malgré mon indignité, j'ai l'honneur d'être prêtre et votre pasteur; et c'est à cette sublime qualité qu'un bon chrétien ne refuse pas ses respects: j'ai en main des pouvoirs divins que les anges du ciel, les empereurs de la terre n'eurent jamais. Comme prêtre et pasteur, je puis vous réconcilier avec Dieu, vous ouvrir les trésors de la grâce et la porte du ciel, et vous introduire dans les tabernacles éternels. Je puis consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ, et vous le distribuer, pour vous en nourrir, etc. Après cela, M. F., ne sentez-vous pas naître dans vos cœurs des sentiments de vénération et de respect pour le caractère sacré dont je suis revêtu? L'apôtre saint Paul disait aux fidèles, que les prêtres, qui travaillent au salut des âmes, sont dignes de tout honneur: *Qui benè præsunt presbyteri, duplici honore digni habeantur: maxime qui laborant in verbo et doctrina.*

Mais comment faut-il honorer les pasteurs? Je vous ai dit mes obligations à votre égard, ne trouvez pas mauvais que je vous dise les vôtres envers moi; c'est en vue de votre salut que je vous les dirai. On doit honorer les pasteurs intérieurement et extérieurement. Intérieurement, d'esprit et de cœur, par les sentiments d'estime et d'amour; sentiments d'estime, les regardant comme les ministres de Jésus-Christ, revêtus des pouvoirs de Jésus-Christ, comme les ambassadeurs et les plénipotentiaires du Très-Haut. Saint Paul, cet homme si humble, voulait qu'on le regardât de la sorte et qu'on le respectât à cause de sa qualité de ministre de Jésus-Christ. *Sic nos existimet homo, ut ministros Christi.* Sentiments d'amour, aimant votre pasteur comme votre père spirituel, vous confiant en lui comme à votre guide, obéissant à ses avis comme à un ange visible, qui vous parle de la part de Dieu. Mes frères, disait saint Paul aux Hébreux, ch. 13, obéissez à ceux qui sont établis pour vous gouverner, et ayez de la soumission pour eux; parce qu'ils veillent, comme ayant à rendre compte de vos âmes, afin qu'ils le fassent avec joie, et non en gémissant... Respect extérieur, paroles, actions, etc., imitation, etc. Imitez-moi, disait saint Paul, comme j'imite Jésus-Christ. *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (1. Cor. 11.). Hélas! si je ne fais pas autant de bien que je devrais, du moins imitez le peu que je ferai, et devancez-moi dans le chemin de la vertu.

2° Mon second devoir est l'instruction. Cette obligation est bien plus grande et plus difficile à remplir que vous ne pensez. Je dois catéchiser vos enfants, et travailler à les former de bonne heure à la piété: je dois leur apprendre toute la loi de Jésus-Christ et les mystères de la foi; je dois aux vieillards les avis... aux ignorants... à ceux qui ne viennent pas m'entendre à l'église... aux pères et mères... aux maîtres et maîtresses... aux personnes mariées... aux jeunes gens... aux libertins... (Détail des avis et des instructions que nous leur devons...) Je dois veiller, pour prévenir le désordre qui pourrait se glisser parmi vous: si, malgré toutes mes instructions, mes soins et ma vigilance, il ne laisse pas, comme il arrive souvent, de s'en introduire, alors je dois, (et Dieu me l'ordonne) élever ma voix, et le condamner hautement, reprendre ceux qui en sont les auteurs, et retenir ceux que le scandale pourrait entraîner: *Clama, ne cesses: annuntia populo meo scelera eorum* (Isa. 58.). Si je me tais, si une âme périt faute d'être instruite, j'en rendrai compte. C'est à moi à l'instruire, à l'avertir et à la rappeler de ses égarements... Quel malheur pour vous et pour moi, si je ne vous annonce pas la parole de Dieu, ou si je le fais trop rarement: *Væ mihi, si non evangelizavero*, etc. (1. Cor. 9.).

Je suis redevable à tous, aux jeunes, etc. Je suis cette sentinelle qui doit veiller à la sécurité de la maison d'Israël: *Speculatorem dedi te domui Israel.* Il n'y a parmi vous, M. F., personne que je ne doive avertir et précautionner contre les embûches que lui tend l'ennemi du salut; me voici donc chargé des justes et des pécheurs de cette paroisse; je suis responsable du salut de tous; j'en rendrai compte ame pour âme: *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* Au jour du jugement, je demeurerai sur la sellette jusqu'à ce que la dernière âme de ma paroisse ait été jugée; et s'il s'en est perdu une par ma faute, hélas! je serai perdu avec elle. Ah! M. F., terrible charge que la mienne; ayez compassion de moi, aidez-moi de vos prières, obéissez à mes avis, et ne soyez pas surpris, si je veille sur votre conduite, si j'avertis, si je reprends, si je corrige, si je crie au désordre, quand je le verrai: malheur à moi, si je me taisais en de pareilles circonstances. Un berger peut-il se taire quand il voit le loup dans la bergerie? Je monterai dans cette chaire, et je crierai tantôt contre les jureurs et les ivrognes, tantôt contre les impudiques et les voleurs, tantôt contre, etc. Je ne me tairai que quand le loup sera sorti de la bergerie, quand le désordre sera fini; et alors même je redoublerai ma vigilance, mes soins, mes instructions, pour vous précautionner et l'empêcher de revenir. O mon Dieu! quel fardeau avez-vous imposé sur mes faibles épaules!... Eclairez-moi, fortifiez-moi, soutenez-moi, afin que je le porte, ce fardeau, pour l'amour de vous, pour votre gloire, et pour le salut des âmes qui m'écoutent. Donnez à ma voix la force pour pénétrer les cœurs, et une vertu toute-puissante pour abattre le vice.

Pour vous, M. F., que je dois instruire, vous devez 1° venir m'entendre; 2° remporter ce que je vous aurai dit, le méditer et vous y soumettre; 3° quand j'irai chez vous pour vous donner mes avis, vous devez les écouter

avec respect, comme si Jésus-Christ vous parlait ; ce sera en son nom et de sa part que je vous parlerai. Vous devez les recevoir, ces avis, avec reconnaissance ; c'est par amitié et par zèle que je vous les donnerai ; vous devez les suivre avec fidélité ; c'est Jésus-Christ qui vous commande par ma bouche ; c'est à lui-même que vous obéirez : *Deo exhortante per nos* (2. Cor. 5.). *Sicut ex Deo, coram Deo in Christo loquimur* (2. Cor. 2.). En vous avertissant, je fais mon devoir, je sauve mon âme; si vous n'obéissez pas, vous vous damnez malheureusement. Ah! mon Dieu, ne permettez pas que ce malheur arrive à aucun de mes paroissiens! Je les chéris tous pour l'amour de vous, que j'aie la consolation de les voir dans le ciel; Père saint, sanctifiez-les... Je vous prie donc, M. F., d'envoyer exactement vos enfants au catéchisme; les grandes personnes y assisteront aussi; chacun a besoin d'instruction. Pour vous donner à tous plus de facilité pour entendre les catéchismes, je les ferai, ou à la messe après l'évangile, quand il n'y aura point de prône;..ou aux vêpres avant la bénédiction; par ce moyen, vous apprendrez de plus en plus votre religion. Les gens de bien aiment à entendre parler de Dieu, chacun aime à entendre parler de ce qu'il aime. Si on aime Dieu, on est charmé d'en entendre parler; si on n'aime pas à en entendre parler, ah! la mauvaise marque : c'est qu'on ne l'aime pas : *Qui ex Deo est, verba Dei audit* (Joan. 8.). Envoyez aussi exactement vos enfants à l'école, je les visiterai souvent, j'aurai soin qu'ils y soient bien enseignés; assistez au prône, aux prières que l'on fera tous les jours pendant le carême, et les fêtes et les dimanches sur le soir. Je vous parlerai comme un père à ses enfants; je vous expliquerai les vérités de la foi et les règles des bonnes mœurs.

3° Je vous dois mes services, ou plutôt je me dois tout à vous, je dois être tout à vous comme un serviteur à son maître : *Nos autem servos vestros per Jesum* (2. Cor. 4.); Jésus-Christ, le souverain pasteur, a dit de lui-même : Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir les autres, et donner ma vie pour eux : *Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare, et dare animam suam, redemptionem pro multis* (Matth. 20.) Moi qui suis son disciple, je dois donc vous consacrer mes veilles, mes soins, mes travaux, mes services, non pas en quelque occasion seulement, mais en tout temps, de jour, de nuit; malgré les frimas et les boues, je dois courir à votre secours. C'est pour cela que l'Eglise m'oblige à résider parmi vous, afin que je sois toujours à portée de vous rendre mes services. Je ne suis pas curé pour être fainéant, mais pour veiller comme un berger qui conduit son troupeau, pour travailler comme un vigneron dans sa vigne, et comme un moissonneur dans son champ, lorsqu'il est en maturité. La vigne que je dois cultiver est cette paroisse, ce sont vos âmes; Dieu m'a envoyé ici pour cela : *Ite et vos in vineam meam* (Matth. 20.). Vous êtes ce champ où je dois jeter la semence de Dieu; je dois le cultiver, pour ensuite en recueillir le fruit, lorsqu'il sera en maturité...

Je suis donc ici pour visiter les malades, pour consoler les affligés, pour aider les pauvres, pour confesser tous ceux qui se présenteront, pour assister les moribonds, pour administrer les sacrements. Je sens mes obligations; avec la grâce de Dieu, je vous serai tout dévoué; appelez-moi quand il vous plaira; ne craignez pas de m'importuner : trop heureux si, à l'exemple de Jésus-Christ, mon maître, je sacrifie pour vous mon repos, ma santé et ma vie même : *Animam meam pono pro ovibus meis* (Joan. 10.). Je chercherai tous les moyens de vous être utile; à mes services je joindrai mes prières. C'est par ses prières continuelles que saint Paul a converti tant d'âmes : *Per orationem assiduam omnes gentes salvas fecit*, dit saint Chrysostôme; je redoublerai mes prières pour ceux qui n'écouteront pas avec soumission mes avis. (Messes, oraisons, office divin, fréquentes visites à Notre-Seigneur, pour obtenir à la paroisse les grâces. Voilà ce qu'il faut faire et promettre.)

Voilà, M. F., ce que je vous promets, et voici ce que vous me devez en conséquence, l'amour et la reconnaissance.

L'amour; il ne peut bien se payer que par un amour réciproque : Dieu m'est témoin que je vous aime, que je vous chéris, que je vous souhaite le même bien, et autant de bien qu'à moi-même; je me flatte que j'aurai aussi ma part à votre amour...

La reconnaissance; tant de services la méritent : mais ne croyez pas que je parle du temporel, des redevances paroissiales; j'en attends une meilleure de votre part, votre amitié, votre confiance, vos prières : voilà la reconnaissance que je vous demande. Les Galates étaient remplis d'affection pour saint Paul, ils le reçurent comme un ange de Dieu, comme J.-C. même... Il leur rend ce témoignage, que s'il eût été possible, ils se seraient arraché les yeux, pour les lui donner... (Gal. 4.). Telle était la reconnaissance des premiers chrétiens envers leurs pasteurs...

Priez pour moi, enfants; vos prières charment le ciel; priez pour moi, jeunes gens; je vous porte dans mon cœur; priez pour moi, pères et mères; je vais partager avec vous le soin de vos enfants; priez pour moi, respectables vieillards; je vous honore comme mes pères, je ne vous abandonnerai pas au lit de la mort; priez pour moi, veuves et orphelins; mes services vous sont acquis, je vous défendrai partout où je le pourrai; priez pour moi, pauvres de Jésus-Christ, vous êtes ses membres souffrants; en cette qualité je vous honorerai, je vous aimerai, je vous soulagerai; priez pour moi, malades et infirmes; je quitterai tout pour vous, je partagerai avec vous

ce que j'aurai à la maison, pain, vin, viande, bouillon... O mon Dieu, sanctifiez le pasteur et le troupeau, afin que nous vous bénissions tous dans la bienheureuse éternité! Amen.

Inst. de Toul. t. 1. p. 241.

PATIENCE.

Sa nécessité.

Il est une sorte de martyre à la portée de chaque chrétien, et il consiste à recevoir avec patience toutes les épreuves qui peuvent nous arriver. La patience est d'autant plus nécessaire, qu'il n'y a point de vertu dont l'exercice soit plus fréquent. En effet, nous avons continuellement quelque chose à souffrir de la part du prochain, et de la part de nous-mêmes. Du côté des autres, ce sont des injustices, des humeurs, des caprices, des jalousies, etc.; du côté de nous-mêmes, ce sont mille peines de corps et d'esprit, qui se succèdent presque sans interruption. Il n'y a que la patience qui puisse nous rendre notre exil supportable, adoucir la rigueur des maux qui nous affligent, et nous en faire même tirer avantage. Pratiquons donc une vertu aussi essentielle; elle nous empêchera de tomber dans l'abattement; elle nous consolera au milieu des disgrâces les plus sensibles; elle rendra toutes nos peines méritoires, et nous associera aux triomphes de ceux que Jésus-Christ reconnaît pour ses vrais disciples.

Godescard., t. 6, p. 7.

Il faut s'y exercer.

. . . De deux maux, il faut toujours choisir le moindre.

Afin donc de pouvoir éviter les supplices éternels, efforcez-vous d'endurer pour Dieu, avec patience, les maux présents.

Pensez-vous que les hommes du siècle n'aient rien ou presque rien à souffrir? C'est ce que vous ne trouverez pas, même en ceux qui vivent au milieu des délices.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 12

Dans la pauvreté.

On doit exercer la patience quand on souffre la pauvreté. Saint Augustin dit : Celui qui n'a pas Dieu, n'a rien; celui qui a Dieu, a tout. Oui, celui qui aime Dieu et qui est uni à sa divine volonté, trouve en Dieu toute sorte de biens. Voyez un saint François, il va nu-pieds, il n'est vêtu que d'un sac, il manque de tout; mais en disant : Mon Dieu est mon tout, il se trouve plus riche que tous les monarques de la terre. Il n'y a de pauvre que celui qui désire des biens qu'il n'a pas; mais celui qui ne désire rien et qui se trouve content dans son indigence, est complétement riche.

S. Liguori, Prat. de l'am. envers J.-C., p. 207.

Dans les épreuves.

Il est facile d'être doux et patient, quand on ne nous dit rien, quand on vit avec des personnes qui ne cherchent qu'à nous faire plaisir; mais posséder son âme en paix parmi les traits meurtriers que nos ennemis lancent contre nous, rendre de bons offices pour les mauvais traitements qu'on nous fait, prier pour ceux qui nous calomnient et nous persécutent, c'est le caractère d'une âme généreuse, et l'effet d'une vertu vraiment chrétienne. Et certes, mes frères, si nous n'avions à vivre qu'avec des anges et avec des saints, si nous n'avions rien à souffrir les uns des autres, quelle violence aurions-nous à nous faire? Quelle difficulté d'aimer ceux qui nous aiment, de faire du bien à ceux qui nous en font? Les païens n'en font-ils pas autant? Il est donc en quelque façon nécessaire que notre vertu soit mise à l'épreuve par les tribulations que nous suscitent les méchants. S'il n'y avait point eu de tyrans qui eussent persécuté l'Eglise, elle n'aurait pas ce grand nombre de martyrs qui l'ont illustrée et empourprée de leur sang. Ainsi la malice des méchants contribue en quelque façon à la sainteté des bons, d'une manière, à la vérité, qui est funeste aux méchants, mais dont les bons peuvent tirer leur profit. Ne vous plaignez donc plus, qui que vous soyez, si vous avez affaire à des personnes d'une humeur fâcheuse, avec qui vous ne pouvez faire votre salut: vous, mari, ne vous plaignez point si vous avez une femme avec qui vous ne pouvez vivre en paix; et vous, femme, si vous avez un mari qui, par ses débauches et son peu de conduite, vous fait passer des moments de tristesse : ne vous plaignez point, M. F., si vos enfants, par leur indocilité, vous donnent mille sujets d'impatience; vous ne pouvez rompre cette société que Dieu a formée. Il faut tirer le bien du mal, mettre, pour ainsi dire, à profit les défauts des autres pour vous élever à la perfection

Prones de Billot, t. 2, p. 44.

De la souffrance des injures et des marques de la vertu de patience.

. . . Ce que vous souffrez est peu en comparaison de ce qu'ont souffert tant d'autres, qui ont été si violemment tentés, si cruellement affligés, éprouvés et exercés en tant de manières.

Rappelez donc à votre esprit les peines beaucoup plus grandes des autres, pour supporter plus aisément les vôtres qui sont si légères.

. . . Celui-là n'est pas vraiment patient, qui ne veut souffrir qu'autant qu'il lui plaît, et de qui il lui plaît. L'homme vraiment patient n'examine point qui l'éprouve, si c'est son supérieur, son égal, ou son inférieur, un homme de bien ou un méchant.

Mais, indifférent sur les créatures, il reçoit de la main de Dieu, avec reconnaissance, les contrariétés, quelque grandes et nombreuses qu'elles puissent être, et les estime un grand gain; parce qu'auprès de Dieu, une peine, quelque légère qu'elle soit, mais soufferte pour lui, ne saurait passer sans mérite.

. . . Sans combat, vous ne pouvez atteindre

à la couronne... : combattez généreusement, souffrez avec patience.

Sans travail on ne parvient pas au repos, ni sans combat à la victoire.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 10.

De la patience dans les afflictions.

L'apôtre nous dit (2. Cor. 4.). « Un court instant de tribulation légère produit en nous un poids immense d'une éternelle gloire! »

Considérez les effets de l'une et de l'autre fortune : souvent dans la bonne notre cœur se corrompt par l'orgueil, tandis que dans la mauvaise il se purifie par la douleur; dans l'une l'homme s'oublie lui-même, tandis que dans l'autre il se souvient de Dieu; la plupart du temps la prospérité dissipe les bonnes œuvres, tandis que l'adversité rachète la multitude de ses iniquités passées, et fortifie son âme contre le danger d'en commettre de nouvelles. Vous êtes en proie à une maladie cruelle, pensez que la santé serait funeste à votre innocence, et que le Seigneur en vous l'enlevant veut vous réduire à une heureuse impuissance de vous livrer au mal : il sait qu'il vaut mieux languir dans les souffrances que de se bien porter dans l'iniquité. Sans doute ce bon père ne saurait prendre plaisir à voir ses enfants gémir dans l'affliction; mais il est ravi de les voir se relever par la privation des choses licites, des chutes que leur a causées la jouissance des plaisirs défendus. Comprenez donc que, s'il sévit contre vous dans ce monde, c'est pour vous pardonner dans l'autre, et qu'il vous traite maintenant avec une miséricordieuse sévérité, afin de ne pas exercer sur vous dans l'éternité toutes les rigueurs d'une vengeance juste et inexorable. Le plus terrible effet de la colère du Seigneur, c'est de ne pas s'allumer contre vous. Si donc vous ne voulez pas être châtié ici-bas avec les enfants, attendez-vous à être condamné dans les enfers avec les démons. Ah! plutôt, répétez sans cesse comme saint Bernard : « Brûlez, tranchez maintenant, Seigneur, pourvu que vous me fassiez miséricorde dans le siècle à venir! » Au lieu de vous plaindre, admirez, bénissez la tendre sollicitude de ce bon maître qui vous conduit par la main, et tient en bride vos passions et vos mauvais penchants. Les médecins du corps abandonnent à tous leurs désirs les malades désespérés; mais ils ordonnent la diète à ceux dont l'état présente quelques chances de guérison, et leur interdisent sévèrement tout ce qui pourrait leur être nuisible. Un père enlève aussi à un enfant déréglé l'argent qui alimente son libertinage, ce qui n'empêche pas qu'il ne lui transmette ensuite tous ses biens. C'est l'image de la conduite que tient à notre égard le souverain médecin de nos âmes, le père le plus aimant, le plus tendre de tous les pères. Louis de Grenade, Guide des pécb., p. 464.

Exemple de Jesus-Christ.

Eh! voyez notre Rédempteur au milieu des tourments qu'il endure de la part de ceux-là mêmes qui lui doivent l'existence! des bouches infernales vomissent sur sa face auguste d'indignes crachats, et il ne détourne point la tête; des pointes cruelles déchirent son chef adorable de mille blessures, et il conserve la douceur de l'agneau; dans les ardeurs de la soif qui le consume, on lui présente le breuvage le plus amer, et il le reçoit sans plainte, sans murmure; on lui prodigue le mépris et l'outrage par des adorations dérisoires, et il ne fait pas entendre un seul mot; enfin on le conduit à la mort, et il est au comble de ses vœux : il y court, il y vole, ravi de nous en délivrer nous-mêmes. Hommes vils et abjects, trouverions-nous donc trop dur d'avoir à souffrir les maux qu'il nous envoie pour nos péchés, après qu'il a tant souffert lui-même pour nous en obtenir le pardon? Il est entré dans le monde saint, innocent, exempt de toute souillure, et il en est sorti par la voie des tortures les plus cruelles, les plus inouïes. « Il a fallu qu'il souffrît avant d'entrer dans la gloire (Luc. 24.), » afin de nous convaincre de la vérité de cette parole de l'apôtre (2. Tim. 2.) : « Nul ne sera couronné que celui qui aura légitimement combattu. » D'après cela, ne vaut-il pas mieux, par une humble résignation aux misères de la vie présente, les faire tourner à notre profit pour l'expiation de nos péchés et l'embellissement de notre couronne, que de perdre tous ces avantages en nous abandonnant à une impatience qui n'aboutit qu'à en aggraver le poids; car enfin, bon gré mal gré, il faut bien que nous souffrions, si telle est la volonté de Dieu à qui rien ne résiste. Id. ibid., p. 466.

Etre préparé à tous les accidents fâcheux.

A tous ces moyens que nous venons d'indiquer, nous en ajouterons un dernier plus efficace encore : c'est de se tenir préparé à tous les accidents fâcheux dont on peut se trouver atteint. Vivant au milieu d'un monde si méchant, enveloppé d'une chair si fragile, toujours en butte à l'envie des démons et à la malice des hommes, le chrétien peut-il s'attendre à autre chose qu'à des déplaisirs, des déboires, des assauts continuels? Au milieu de tant de dangers, l'homme prudent et sage doit marcher toujours vigilant et armé, comme sur une terre ennemie. Vous tirerez de cette façon d'agir deux grands avantages. Le premier sera, en prévoyant les maux qui pourront vous survenir, de les rendre plus faciles à supporter. « L'atteinte d'un trait qu'on voit venir de loin, dit Sénèque, est toujours moins profonde; » c'est la raison du conseil de l'Ecclésiastique, « de ne pas attendre la maladie pour se pourvoir de remèdes. » Le second, c'est qu'à chaque fois que vous vous renouvelez dans cette disposition, vous faites à Dieu un sacrifice tout semblable à celui que lui offrait Abraham lorsqu'il s'apprêtait à lui immoler son fils Isaac. Oui, toutes les fois que, prévoyant que telle ou

telle affliction peut vous arriver de la part de Dieu ou de la part des hommes, et qu'en serviteur dévoué vous vous abandonnez entre les mains de votre Seigneur, en les respectant d'avance avec une humble résignation, soyez-en bien persuadé ; vous lui avez fait un sacrifice très-agréable, et qui n'est pas moins méritoire, quoique purement intentionnel, que s'il était réel et effectif.

Id. ibid., p. 466.

Trois degrés de la patience dans les afflictions. Exemples de Job, des martyrs, des apôtres, de saint Paul.

. . . Nous remarquerons encore... que les docteurs signalent dans cette vertu trois degrés très-élevés et progressifs : le premier est de supporter les tribulations avec résignation ; le deuxième, de les désirer par amour pour Jésus-Christ ; le troisième, de s'en réjouir par le même motif. Le serviteur de Dieu ne doit pas s'en tenir au premier : il doit tendre de tous ses efforts au second, sans se ralentir qu'il n'ait atteint le troisième. Job, par sa patience au milieu des malheurs qui le frappent avec tant de violence ; les martyrs, par l'ardeur avec laquelle ils soupiraient après les derniers supplices ; les Apôtres, par la joie qu'ils faisaient éclater pour avoir été jugés dignes de souffrir quelque chose pour l'amour de leur divin Maître, nous marquent très-distinctement ces différents degrés, et peuvent nous servir de modèles. Nous avons encore un exemple de cette vertu portée au plus haut degré, dans saint Paul, mettant sa gloire dans les tribulations, faisant ses délices des infirmités, des angoisses, etc., et invitant les Philippiens à partager la joie qu'il ressent à la vue de ses fers ! Sans doute c'est le plus haut degré de patience, de charité et de perfection où puisse atteindre une créature, aussi n'est-il donné qu'à un petit nombre d'y arriver, et Dieu n'en a fait, non plus que du précédent, un précepte pour personne.

Id. ibid., p. 467.

PATRIARCHES.

Signification de leurs noms.

Les noms des patriarches étaient encore une espèce de monuments plus simples et plus familiers. Ils signifiaient ce que leur naissance avait eu de singulier, ou quelque faveur reçue de Dieu. Ainsi c'était comme une histoire abrégée ; car ils avaient soin d'expliquer à leurs enfants la raison de ces noms ; et on ne pouvait seulement les prononcer sans en rafraîchir la mémoire.

Fleury, Mœurs des Isr. et des Chrét., p. 7.

Leur richesse principale.

La richesse des patriarches consistait principalement en bestiaux... Jacob en avait un grand nombre quand il revint de la Mésopotamie, puisque le présent qu'il fit à son frère Esaü, était de cinq cent quatre-vingt-dix pièces de bétail.

Id. ibid., p. 8.

Leur logement sous des tentes. Sa signification.

Ils préféraient cette manière de vie. Elle est sans doute la plus ancienne, puisqu'il est plus aisé de dresser des tentes que de bâtir des maisons ; et elle a toujours passé pour la plus parfaite, comme attachant moins les hommes à la terre. Aussi elle marquait mieux l'état des patriarches, qui n'habitaient cette terre que comme voyageurs, attendant les promesses de Dieu, qui ne devaient s'accomplir qu'après leur mort. Les premières villes dont il soit parlé, furent bâties par les méchants, par Caïn et par Membroth. Ce sont eux les premiers qui se sont renfermés et fortifiés, pour éviter la peine de leurs crimes, et en faire impunément de nouveux. Les gens de bien vivaient à découvert et sans rien craindre.

Id. ibid., p. 9.

PAUL, PREMIER ERMITE (S.).

Nourri par un corbeau.

Il ne vécut, jusqu'à l'âge de quarante-trois ans, que du fruit de son palmier : le reste de sa vie, il fut miraculeusement nourri, comme l'avait été autrefois le prophète Elie, par un corbeau qui lui apportait chaque jour la moitié d'un pain. Nous ne savons point en détail ce que Paul fit dans le désert pendant les quatre-vingt-dix ans qu'il y passa ; les hommes ne le connurent que peu de temps avant sa mort ; voici quelle en fut l'occasion.

Comment il fut connu dans le désert. Son entretien avec saint Antoine.

Le grand saint Antoine, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, fut tenté de vaine gloire. Il s'imagina que personne n'avait servi Dieu aussi longtemps que lui dans une entière séparation du monde : mais, lorsqu'il était occupé de ces pensées, Dieu lui envoya un songe dans lequel il le détrompa, et lui ordonna en même temps d'aller chercher un de ses serviteurs qui habitait dans le fond des déserts. Antoine partit dès le lendemain matin ; ayant rencontré un hippocentaure, il fit le signe de la croix, et aussitôt le monstre, qui n'était peut-être qu'un fantôme envoyé par l'esprit de ténèbres, disparut, après lui avoir indiqué la route qu'il devait tenir. Peu de temps après, un satyre s'offrit à ses yeux : il lui donna à entendre qu'il habitait ces déserts, et qu'il était du nombre de ceux que les gentils adoraient comme des divinités. Le saint, après une marche de deux jours et une nuit, aperçut de loin une lumière qui lui découvrit la demeure de celui qu'il cherchait ; il approche, prie le saint de lui ouvrir, et fait beaucoup d'instances avant que de pouvoir obtenir cette grâce. Paul cependant lui ouvre à la fin, et le reçoit avec un doux sourire. Ils s'embrassent tous deux, s'appellent mutuellement par leur

nom, Dieu le leur ayant révélé à l'un et à l'autre. Paul demanda ensuite à Antoine, si les hommes se livraient toujours aux embarras du siècle et aux superstitions du paganisme.

La conversation finie, un corbeau vole vers eux, et laisse tomber un pain entier. « Voilà, dit Paul, ce que Dieu envoie pour notre nourriture. Il y a plusieurs années que sa bonté me fournit chaque jour la moitié d'un pain ; mais comme vous êtes venu me voir, Jésus-Christ a doublé la provision de son serviteur. » Aussitôt ils rendent tous deux grâces à Dieu, et s'asseient sur le bord de la fontaine pour prendre leur repas. La nuit suivante se passa en prières. Le lendemain matin, Paul dit à son hôte : « Je touche à ma dernière heure ; la Providence ne vous a conduit ici que pour me rendre les derniers devoirs. Allez chercher, pour envéloppper mon corps, le manteau que vous a donné l'évêque Athanase. » Ce n'était pas qu'il se souciât beaucoup que son corps fût enseveli ; mais il voulait épargner à saint Antoine la douleur de le voir mourir, et lut témoigner son respect pour saint Athanase i ainsi que son attachement à la foi de l'Eglise, pour laquelle ce saint évêque souffrait alors les plus grandes persécutions.

Cette demande du manteau donné par saint Athanase surprit saint Antoine ; il vit bien que Dieu seul pouvait avoir révélé ce fait au bienheureux Paul. Au lieu donc d'approfondir les motifs d'une telle demande, il ne pense qu'à obéir ; il embrasse son hôte, et reprend la route de son monastère.

Godescard., t. 1, p. 329.

PAUL, APOTRE (S.).

Comment il consentit à la mort de saint Etienne. Sa conversion attribuée aux prières de saint Etienne.

Il consentit et fut présent à la mort de saint Etienne : il gardait les manteaux de ceux qui le lapidaient, le lapidant lui-même par les mains de tous les autres, selon la remarque de saint Augustin (Serm. 301.). Le même Père attribue (Serm. 116.) la conversion de saint Paul, qui suivit bientôt après, aux prières que fit le saint diacre pour ses ennemis. « L'Eglise, dit-il, n'aurait jamais eu de Paul, si Etienne n'avait prié. »

Godescard, t. 2, p. 63.

Sa conversion entière dans sa parole : SEIGNEUR, QUE VOULEZ-VOUS QUE JE FASSE ?

La conversion de Saul est renfermée tout entière dans cette courte parole. Si vous la dites comme lui du fond du cœur, ô pénitents, espérez tout.

P. de Ligny, l'hist. des Act. des Apôtres, p. 98.

Explication des mots : SEIGNEUR, QUE VOULEZ-VOUS QUE JE FASSE ?

C'est comme si Saul eût dit : Seigneur, comment ferai-je pour réparer le passé ? Quel est le moyen de procurer votre gloire ? Je m'offre à vous avec joie, pour exécuter votre sainte volonté, et pour souffrir, si vous l'exigez, les afflictions, les opprobres, les persécutions, les tourments et toutes sortes de morts. Tel est le langage d'un pécheur véritablement converti : il ne s'en tient point aux paroles, ni à des désirs vagues et stériles ; il triomphe généreusement du monde et de ses charmes, du démon et de ses artifices ; il vide son cœur de toutes les affections terrestres, pour faire à Dieu le sacrifice entier de lui-même : mais n'oublions jamais qu'une véritable conversion est le plus grand œuvre de la grâce.

Godescard., t. 2, p. 65.

Respect pour son tombeau.

On a oublié le jour de la mort des plus fameux conquérants, tandis que l'on honore partout celui de la mort d'un pauvre artisan. (S. Chrys. hom. 26 in 2 Cor.). Saint Chrysostôme, qui fait cette remarque, ajoute que le tombeau de l'Apôtre (S. Paul) est beaucoup plus respecté que ne l'ont jamais été les empereurs Romains, même de leur vivant (Id. hom. 4 in 2 Tim.).

Id. t. 9, p. 257.

Jugement de ses Epîtres par Bossuet.

Bossuet disait que si toutes les preuves du Christianisme disparaissaient, les Epîtres de saint Paul l'y tiendraient constamment attaché. La conversion de ce grand homme, telle qu'il la rapporte lui-même dans les Actes des Apôtres (Act. 26.) et dans ses Epîtres, a ramené au Christianisme un célèbre déiste anglais (George Lyttelton.). Le roi Agrippa ne put en entendre le récit sans se sentir porté à professer la religion de Jésus-Christ (Act. 26. 28.). Le gouverneur Félix en fut ému jusqu'au fond de l'âme, et refusa d'écouter davantage un prisonnier si propre à persuader des vérités terribles aux hommes du siècle (Act. 24. 25.). Les premiers fidèles sentaient parfaitement la force de l'argument tiré de la conversion de Paul, et bénissaient Dieu de l'avoir fait servir à la gloire de la foi (Gal. 23.).

De Feller., Catéc. phil. t. 2, p. 151.

Son éloge.

Saint Chrysostôme convient que Paul était petit ; mais, malgré sa petitesse, dit-il, tandis qu'il a les pieds sur la terre, il touche le ciel de sa tête (Hom. 30 in Princ. apost.).

Id. ibid., p. 155.

PAUL LE SIMPLE (S.).

Traits de son obéissance.

Un jour qu'il avait fini quelque ouvrage, saint Antoine le défit et lui ordonna de le refaire. Il obéit sans répliquer un seul mot, et sans demander de nourriture, quoiqu'il n'eût rien pris depuis sept jours. Une autre fois saint Antoine lui dit de mettre quatre pains dans

l'eau pour les faire tremper, parce que le pain des solitaires était très-dur et très-sec. Quand tout fut préparé pour le repas, il lui commanda de chanter des psaumes avec lui, au lieu de le laisser manger. La prière étant faite, il lui dit d'aller reposer; mais il le rappela à minuit, afin de se remettre en prières avec lui. Paul soutint toutes ces épreuves avec une patience admirable, et s'entretint avec Dieu jusqu'à trois heures après midi du lendemain. Le soir, lui et son maître mangèrent chacun un pain; après quoi, Antoine lui demanda s'il voulait en manger un second. « Je le veux bien, répondit-il, si vous en mangez un second vous-même. Mais je suis moine, dit Antoine; et moi je désire le devenir, reprit Paul. » ... Il l'occupa une autre fois, pendant un jour entier, à tirer de l'eau, qu'il lui ordonnait de répandre à mesure qu'il la tirait. Tantôt il lui commandait de défaire et de refaire ses paniers, de coudre et de recoudre son habit.

Godescard, t. 4, p. 62.

PAUVRETÉ.

Comment les pauvres se ruinent.

Ceux qui sont pauvres, dit Plutarque (in moral. §. 12.), et qui cependant veulent paraître riches, se rendent bien plutôt pauvres qu'ils n'étaient, et achèvent en peu de temps de se ruiner, parce qu'en voulant faire comme les riches, ils font plus de dépense que leur revenu ne permet.

Rodriguez, Pr. de la perf. chrét., t. 6, p. 229.

Conduite blâmable de certains pauvres.

Ce que je dois blâmer ici, c'est la conduite de certains pauvres, qui, se reposant sur les charités qu'ils espèrent recevoir des riches, croupissent dans l'oisiveté, mènent une vie errante et vagabonde qui les expose à beaucoup de désordres. Ils ignorent jusqu'aux premiers principes de la religion; on ne les voit jamais assister aux offices divins, ni fréquenter les sacrements. Ce sont des enfants qui dès leur jeunesse se sont accoutumés à mendier un secours qu'ils devraient se fournir par leur travail, et que des parents sans religion ont accoutumés à cette oisiveté continuelle. Ce sont des hommes robustes qui pourraient s'employer au service de quelque maître, cultiver la terre, exercer quelque profession, et qui se contentent de mendier; ce sont des hommes vicieux qui font un mauvais usage des aumônes qu'on leur fait, qui se livrent à l'intempérance, à des passions brutales, qui les rendent coupables d'un grand nombre de crimes. Ah! ce ne sont pas là ces véritables pauvres de l'Evangile. Ce n'est pas pour eux que Jésus-Christ réserve son royaume; c'est aux pauvres craignant Dieu, qui obéissent à sa sainte loi, qui vivent selon les maximes de l'Evangile. Loin d'ici les hypocrites, qui, sous le dehors de la misère, ne vivent que de bonne chère, enlèvent aux véritables pauvres ces charités qui leur sont destinées. Loin d'ici ces pauvres envieux qui se plaignent toujours d'être les plus mal partagés dans la distribution des aumônes, qui voudraient se les approprier toutes, qui ne voient qu'avec peine le bien que l'on fait aux autres. Loin d'ici enfin ces pauvres hardis et téméraires, qui répondent par des injures et des invectives, qui se livrent à des imprécations contre ceux qui leur refusent ou qui ne leur donnent pas abondamment.

Avis aux pauvres.

Evitez ces défauts, pauvres qui m'écoutez; si l'on vous donne l'aumône, priez pour ceux qui en sont les auteurs; le devoir et la reconnaissance vous y engagent, c'est le tribut que vous impose la libéralité de vos bienfaiteurs. Si on vous refuse l'aumône, si on vous traite même avec mépris et d'une manière outrageante, souffrez patiemment ces mépris, gardez le silence, ne laissez pas de prier pour ceux qui vous traitent de la sorte... Plus votre patience sera mise à l'épreuve, plus elle sera digne de récompense. Ne perdez jamais cette belle vertu, qui vous est si nécessaire et qui doit sanctifier vos souffrances. Si vous n'avez pas du bien, ou si vous avez perdu le vôtre, répétez souvent ces belles paroles du saint homme Job: Le Seigneur a fait comme il voulait, son saint nom soit béni. *Sit nomen Domini benedictum.* Offrez à Dieu tous les jours votre pauvreté en union de celle de Jésus-Christ, qui a été pauvre avant vous et plus que vous. Vous menez une vie triste, vous n'avez souvent d'autre pain que celui de vos larmes; mais le temps viendra où le Seigneur en tarira la source, vous rassasiera d'une nourriture exquise, et vous enivrera d'un torrent de délices. Ainsi soit-il.

L. Jones de Billot, t. 5, p. 66.

Pauvreté de Jésus.

Il est né pauvre, il a vécu pauvre, il est mort si pauvre, qu'il n'avait pour toute richesse qu'une croix, des clous et une couronne d'épines!

Pinart, La Nourrit. de l'âme chrét., p. 50.

Elle est un riche héritage.

Sachez que la pauvreté patiemment supportée est un riche héritage, et qu'elle saura vous ouvrir les portes du paradis. Sachez qu'un riche est bien pauvre s'il ne sert pas Dieu; et qu'un pauvre, au contraire, est infiniment riche s'il possède son amour. C'est pourquoi, demandez au Seigneur d'éteindre en vous la soif des richesses, et de vous faire aimer la pauvreté avec les privations qu'elle impose.

Id. instr., p. 51.

Pauvreté de fait et d'esprit: en quoi elles consistent.

Il y a deux sortes de pauvreté; la pauvreté de fait et la pauvreté d'esprit. La pauvreté de fait consiste dans le dénûment des richesses,

et la pauvreté d'esprit, dans le détachement des biens de la terre. Ainsi, on peut être dépourvu de richesse et cependant n'être pas pauvre d'esprit à cause des désirs désordonnés du cœur; au contraire, on peut posséder de grands biens, et néanmoins être pauvre d'esprit. Suivant la maxime évangélique, un pauvre qui désire les biens terrestres est riche; mais un riche qui n'a pas le cœur attaché à ses biens et qui en fait un saint usage, est pauvre d'esprit.

Martin, Nouv. Man. de la sainte Vierge, p. 136.

Moyens d'acquérir et de conserver la pauvreté d'esprit.

Le premier moyen d'acquérir et de conserver la pauvreté d'esprit, est celui que saint Ignace nous propose dans les Constitutions (3 p. Const. c. 1. §. 7. et reg. 4 sum. Et l. 5. cap. 4. vit. s. Ignat.), quand il dit : Que personne ne se serve d'aucune chose comme le possédant en propre... Il arrive ordinairement, dit saint Augustin, que tant que nous possédons quelque chose, nous ne croyons pas y être attachés; mais dès que nous commençons à en être privés, nous connaissons par expérience ce que nous sommes. Si, lorsqu'on vous ôte quelque chose, vous en avez du chagrin, c'est une marque que vous y aviez de l'attachement; car la peine et le chagrin que vous sentez ne viennent que de l'attachement que vous y aviez. Au contraire, si vous n'avez point de douleur d'en être privé, c'est signe que vous n'y étiez aucunement attaché : car, comme dit ce même Père, on possède sans attachement ce que l'on quitte sans peine; et l'on ne quitte point sans douleur ce que l'on possède avec plaisir (l. 1. de serm. Dom. in monte...).

. . . Le second moyen qui pourra nous aider à nous maintenir dans la pauvreté d'esprit, c'est de n'avoir rien de superflu... C'est encore un moyen très-propre à nous maintenir dans la sainte pauvreté, que celui dont se servent quelques religieux qui, dès qu'ils se sentent le moindre attachement à quelque chose, la portent aussitôt au supérieur, quand même ce serait une chose qu'il leur serait permise de garder...

Rodriguez, Pr. de la perfect. chrét., t. 5, p. 280.

Vœu de pauvreté. Voy. ETAT RELIGIEUX.

PÉCHÉ.

Comparé aux autres maux.

Les autres maux n'affligent que le corps, au lieu que le péché donne la mort à l'âme. Les autres maux peuvent se changer en vrais biens, et deviennent en effet pour nous une source de mérites, lorsque nous les endurons avec résignation et avec patience; au lieu que le péché est un pur mal, et ne peut que nous rendre malheureux dans le temps et dans l'éternité. Les autres maux enfin ne nous excluent pas du ciel, et peuvent même servir à nous y conduire, au lieu que le péché nous en ferme la porte, et entr'ouvre sous nos pas celle de l'enfer, qui peut nous engloutir chaque jour et à chaque instant.

Au liturg. t. 4. p. 79.

Signe de réprobation.

Oui, une longue habitude au péché, et attendre de se convertir jusqu'à la dernière maladie, c'est une marque plus que très-probable de réprobation; en voici une raison bien évidente et bien puissante. Dieu laisse tomber les réprouvés de péché en péché par jugement, par colère et en punition des crimes précédents : *Qui in sordibus est sordescat adhuc...* Mais saint Bernard et les autres Pères disent que si Dieu permet quelquefois que les âmes prédestinées tombent, c'est un effet de sa providence, afin qu'ensuite elles soient plus ferventes, plus assidues et plus diligentes en la pratique des bonnes œuvres. Or, quand vous persévérez en mauvais état jusqu'à la fin de votre vie, Dieu ne peut prétendre, et espérer que vous serez plus fécond, plus assidu et plus diligent en vos bonnes œuvres. Il est donc croyable que ce n'est pas par prédestination, mais par réprobation qu'il vous laisse continuer en état de péché, et que cette parole qu'il disait aux Pharisiens se vérifiera en vous : *In peccato vestro moriemini*; c'est l'entrée de l'enfer, c'est la porte de l'éternité malheureuse; car le Saint-Esprit nous déclare que l'arbre demeurera au même lieu où il sera tombé... Il y a dix, quinze, vingt ans que vous êtes enclin au blasphème, à l'avarice, à la luxure, à l'ivrognerie; vos pensées, vos affections, vos desseins, vos paroles, vos actions penchent toutes de ce côté-là; les puissances de votre âme, les facultés de votre esprit, les mouvements de votre cœur et de votre corps y tendent sans que les inspirations de Dieu, les lumieres du Saint-Esprit, les mouvements de sa grâce, les invectives des prédicateurs, les avertissements des confesseurs, les remontrances de vos parents et amis, vous aient fait tourner d'un autre côté, au midi de l'amour de Dieu. *Securis ad radicem posita est* : La cognée est déjà à la racine de l'arbre. Cette fluxion qui tombe sur l'estomac, ce catarrhe qui se forme dans votre cerveau, ce sable qui va faire une pierre dans vos reins, vous menacent de la chute. Qui ne voit que quand vous serez coupé par la mort, vous tomberez du côté du péché et de la damnation éternelle?

Le Jeune, Serm., t. 11, p. 509.

Ingratitude monstrueuse. Voyez : INGRATITUDE. *Injure qu'il fait à Dieu.*

Un homme qu'on tiendrait sur un précipice, aurait-il la témérité d'insulter celui qui aurait ainsi sa vie entre les mains? C'est vous-même, qui êtes ce téméraire. Dieu vous soutient par un fil de vie sur un abime de feux : il peut vous précipiter à chaque instant. Quelle est donc votre impudence et votre fureur d'oser l'outrager? Ah! si vous voulez pécher, cherchez du

moins un lieu où Dieu ne puisse, ni vous voir, ni vous punir! Mais où trouverez-vous un lieu qui ne soit rempli de sa majesté et de sa gloire?

Inst. sur les pr. vér. de la rel., p. 33.

Il afflige Dieu et le déshonore.

. . . Outrage si grand, que tous les hommes, quand ils s'offriraient en sacrifice, ne pourraient jamais le réparer par eux-mêmes. Non, tout ce que les justes ont jamais fait de plus héroïque, ne donnera jamais tant de gloire à Dieu, qu'il en perd par le péché mortel d'une seule créature; parce que les hommages des justes sont finis et limités; au lieu que l'outrage que Dieu reçoit par le péché mortel, est comme infini; par cette raison que l'énormité d'un outrage se mesure par la bassesse de celui qui offense, et par la grandeur de celui qui est offensé. L'injure que le péché mortel fait à Dieu, est donc comme infinie, puisqu'elle offense un Etre infini. Cette injure ne peut donc être réparée par les hommages de tous les hommes.

Ibid., p. 37.

Il renouvelle la passion de Jésus-Christ.

. . . Des milliers d'âmes deviennent tous les jours, par lui, comme autant de calvaires, et il s'y élève autant de croix qu'il s'y commet de péchés mortels. Notre-Seigneur a été abandonné, renié par les apôtres : et combien de lâches déserteurs, combien de véritables apostats qui le trahissent, qui le renient à la voix du respect humain! Il a été vendu par Judas : et combien de Judas qui le vendent tous les jours, non pas aux Juifs, mais au démon; non pas pour trente pièces d'argent, mais pour un intérêt plus misérable encore, pour une fumée d'honneur, pour un instant de plaisir, plaisir si souvent amer, et presque toujours infâme! *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai* (Matth. 26. 15.). Il a été livré à ses ennemis par un baiser : et combien qui, sous une apparence de piété, cachent un cœur tout gangrené de vices, et qui s'approchent de Jésus, dans son sacrement, pour le mettre entre les mains du démon! On lui a préféré Barabbas : et que ne lui préfère-t-on pas tous les jours! Il s'en plaint par la bouche de son prophète : *A quoi m'avez-vous comparé? Qu'avez-vous mis dans la balance contre moi* (Isa. 46. 5.)? Hélas! il faut le dire, ô mon Dieu, on ne prend pas même le temps de vous peser! dès que la tentation se présente, bientôt on a pris son parti. On chasse Jésus de son cœur : qu'il s'en aille, qu'il fasse place à mon plaisir. — Mais, sais-tu bien, dit le Sauveur, qu'il m'en coûtera de mourir une seconde fois? que tu vas me crucifier de nouveau? — Eh bien! qu'il soit crucifié, pourvu que je me contente. — Mais quel mal t'ai-je donc fait? Quelle raison, mon fils, de me haïr et de me persécuter? — La raison, c'est mon plaisir; et si pour mon plaisir il faut le crucifier, je le redis, qu'il soit crucifié, *Crucifigatur*. Où en sommes-nous, mon cher Théotime, et quelle idée devons-nous avoir du péché et de nous-mêmes! Autant de péchés mortels, autant de crucifiements pour le Sauveur. Comptez depuis le premier usage de votre raison, jusqu'au moment où vous êtes!

Louis Debussi, Nouv. Mois de Mar., p. 87.

Il anéantit la passion de Jésus-Christ.

. . . Qu'est-ce que pécher depuis la mort du Sauveur? c'est profaner son sang, c'est le fouler aux pieds, c'est crier avec les Juifs : *Qu'il retombe sur nous* (Matt. 27. 25.)! L'empereur Julien se sentant blessé à mort, reçut dans sa main le sang qui coulait à grands flots de sa blessure, et le lança contre le ciel, avec cet horrible blasphème : *Tu as vaincu, Galiléen*. Et toi, ô pécheur, ce n'est pas ton sang, c'est le sang de Jésus-Christ que tu jettes contre le ciel pour le faire retomber sur toi-même, et tu cries, non pas : *Tu as vaincu, Galiléen;* mais : Tu es vaincu, et mon péché triomphe de ta passion. C'est ainsi que notre malice brave la bonté divine; c'est ainsi que le péché prévaut contre Dieu même, et que le déluge du sang d'un Dieu est couvert par le déluge de l'iniquité; c'est ainsi que le démon, tout vaincu qu'il a été sur le calvaire, revient insulter à Notre-Seigneur. Vois-tu, dit-il insolemment au Sauveur : vois-tu ces nombreux partisans qui me suivent? je n'ai pas été meurtri de soufflets pour eux; je n'ai été ni flagellé, ni couronné d'épines, ni crucifié pour leur amour, ce que je leur donne est bien peu de chose, ou plutôt je ne leur donne que de fausses espérances pour cette vie, en attendant les feux de l'enfer; et cependant ils s'épuisent à mon service. Et toi, avec tes travaux, tes souffrances, ta mort, ton paradis, qu'as-tu gagné? où sont ceux qui en font pour toi autant qu'on en fait pour moi? Ah! divin Jésus, ce ne sont pas ces vains blasphèmes et ces insultes du démon qui affligent votre cœur, c'est la perte de tant d'âmes que vous aviez rachetées à si grands frais... O péché! ô le plus affreux de tous les monstres!

Id. ibid., p. 88

Le calvaire montre le mieux sa malice.

C'est la vue du calvaire, c'est sur la croix que nous devons regarder le péché, si nous voulons juger de sa malice. La vue du calvaire me fait mieux comprendre ce que c'est qu'un péché, que la vue de l'enfer. Un roi qui condamne à la mort son propre fils, fait mieux sentir l'excès de sa colère, que s'il immolait un peuple entier. C'est sur le corps déchiré, c'est dans le cœur percé de Jésus-Christ crucifié, que je dois considérer le péché, et non pas dans les fausses lumières d'un cœur déréglé, d'un esprit aveuglé par la passion, ou dans les préjugés du monde corrompu.

Nepveu, l'ens. du réll. chrét., t. 4, p. 166.

Ses effets sur l'âme : il s'asservit.

. . . Rappelez-vous encore cet empereur romain, tombé au pouvoir du roi des Perses, son ennemi. Valérien était le maître du monde; prisonnier de Sapor, il devient le jouet de ses barbares et insolents caprices : chargé de chaînes, et les épaules d'un empereur romain servent de marche-pied au roi de Perse pour monter à cheval. A ce spectacle d'ignominie, qui ne s'écrierait : ô dégradation! ô avilissement de la grandeur romaine! Et moi je m'écrie, à la vue de votre âme esclave du démon : ô enfant de Dieu! ô chrétien dégradé!

Louis De Bussi, Nouv. Mois de Marie, p. 98.

Il lui donne la mort et il en fait une espèce de cadavre

. . . Hélas! dit saint Augustin, vous pleurez un corps que l'âme vient d'abandonner, et vous ne pleurez pas une âme dont Dieu s'est retiré... Depuis votre péché, vous êtes pour le ciel un objet d'horreur, un mort, un cadavre. Un mort a perdu l'usage de ses sens, il ne voit plus; vous aussi, vous ne voyez ni le mal que vous faites, ni la mort qui vous menace, ni l'éternité qui s'avance, ni le tribunal du juge qui s'élève, ni l'enfer qui s'ouvre : *Vous êtes mort.* Un mort n'entend plus; et vous, tout le monde vous dit que vous courez au précipice : prédicateurs, confesseurs, amis, pieuses lectures, remords, inspirations secrètes, accidents; tout parle, tout crie à vos oreilles : c'est peut-être pour vous que le tonnerre gronde, et vous n'entendez rien : *Vous êtes mort.* Un mort est insensible; qu'on le caresse, qu'on le déchire, il ne remuera point : Dieu cherche à vous réveiller de toute manière, tantôt par des bienfaits, par des succès inespérés; pour vous piquer de reconnaissance; tantôt par des chagrins, des afflictions, pour remuer votre âme attachée à la terre; et vous êtes insensible, immobile! Un mort répand l'infection autour de lui : l'infection de votre péché se fait sentir, je ne dirai pas seulement aux anges et à Dieu, (vous avez peut-être si peu de foi que vous n'en seriez guères touché), mais même aux hommes; et je ne dis pas seulement à un saint Philippe de Néri, qui avait reçu du ciel ce privilége extraordinaire. Sans être un saint, hélas! on ne sent que trop l'infection de votre péché; tout en vous exhale l'odeur du péché : la colère, l'orgueil, et surtout l'impureté, percent continuellement dans vos paroles, dans vos gestes, dans vos regards, sur votre visage, dans tout votre extérieur : *Vous êtes mort, vous n'êtes plus qu'un cadavre infect.* Ces vérités que vous lisez en ce moment, quelle impression font-elles sur vous? Si vous laissez à d'autres le soin d'en profiter, tremblez, vous n'êtes pas loin de l'enfer; mais si la voix de la grâce parle à votre cœur, si vous avez commencé à apercevoir l'abîme où vous êtes, ah! c'est qu'il reste en vous un souffle de vie.

Id. ibid., p. 99.

Le péché empêche d'acquérir de nouveaux mérites.

. . . Le péché ne nous dépouille pas seulement de nos mérites passés, il nous empêche d'en acquérir de nouveaux. Tant que ce détestable est dans une âme, elle ne se peut enrichir, elle ne saurait acquérir une obole. Il est vrai que les prières, les aumônes et autres bonnes œuvres qu'on fait en péché mortel peuvent servir à quelque chose; ainsi elles peuvent arrêter quelquefois la vengeance du ciel, obtenir délai et loisir de faire pénitence et attirer la miséricorde de Dieu pour nous convertir : pour cette raison, ne les interrompez pas, faites-en encore davantage, en quelque état que vous soyez. Mais après tout, il faut le dire, elles ne servent de rien pour augmenter la gloire essentielle, et mériter les récompenses et les félicités éternelles.

Le Jeune, Serm., t. 2, p. 23.

Il prive l'âme des mérites acquis

. . . Il y a dix ans, quinze ans, vingt ans que vous fréquentiez les sacrements, que vous pratiquiez la vertu, que vous entendiez la messe quasi tous les jours, que vous communiiez tous les mois, que vous faisiez l'aumône et les autres œuvres de piété ou de charité; quel trésor de grâces! quel amas de bonnes œuvres et quel comble de mérites! un méchant homme, un suppôt du démon vous fait consentir au péché; vous faites naufrage de tous ces biens : quel horrible dégât!

Id. ibid., t. 2, p. 32.

Il cause les calamités publiques.

. . . Nous nous plaignons quelquefois des afflictions publiques qui désolent la chrétienté ou des disgrâces particulières qui renversent nos fortunes; n'avons-nous jamais commis de péché mortel? quelqu'un de nos gens n'en a-t-il jamais commis? n'en a-t-on jamais commis dans la ville ou dans la province où nous sommes? Sachez donc que Dieu pourrait très-justement affliger ou punir toute une famille ou même toute une province pour un seul péché commis par un particulier, et il l'a fait quelquefois; car il envoya la peste qui emporta soixante et dix mille personnes pour le seul péché de David; la famine, qui dura trois ans pour un parjure que Saül avait commis en faussant la foi aux Gabaonites; le mauvais succès dans la guerre pour la désobéissance d'Achan.

Id. ibid., t. 4, p. 515.

Le souvenir de nos péchés doit nous porter à la perfection.

Si vous avez quelquefois péché, que le souvenir de vos péchés vous serve à prendre la résolution de servir Dieu avec plus de ferveur

et de vous élever à une plus haute perfection.

. . . Et bien qu'il ne soit jamais permis de se réjouir d'une faute commise, vous pourriez cependant dire avec raison : l'heureuse faute, qui m'a fourni, par son ressouvenir, une si bonne occasion de mériter !

En effet, Dieu aussi a permis que Pierre faillît pour qu'il y trouvât un plus puissant motif d'humilité et de perfectionnement.

Saint Paul aussi et d'autres saints étaient vivement stimulés par le souvenir de leurs anciens péchés à servir Dieu tous les jours le plus parfaitement.

Car celui qui a été asservi un temps au péché, doit travailler avec plus d'énergie, soit à réparer sa perte, soit à racheter le temps perdu, soit à glorifier davantage, le reste de sa vie, Dieu qu'il a outragé.

Plus vous avez péché grièvement, plus il convient que vous vous adonniez davantage aux bonnes œuvres ; l'Ecriture sainte dit : *Convertissez-vous du fond du cœur selon que vous vous étiez éloigné de Dieu* (Is. 31. 6. .

Vous devez maintenant aimer Dieu avec d'autant plus d'ardeur qu'il vous a plus longtemps toléré pécheur.

Etude de la perfect. relig., p. 108.

PÉCHÉ D'AUTRUI.

Comment il nous est imputé.

. . . Un magistrat qui n'est pas vigilant à son devoir pour empêcher la transgression des fêtes, les brelans, les comédies, les débauches publiques, les jeux et les cabarets pendant l'office, est coupable de tous les désordres qui se commettent en cette occasion. Un homme qui donne le bal ou le bouquet pour les danses ou qui prête la salle, est atteint et criminel devant Dieu de tous les péchés d'orgueil, d'impureté, d'envie, de jalousie, de médisance qui s'y commettent, de toutes les querelles, rancunes, duels qui s'y engendrent.

Le Jeune, Serm., t. 9, p. 157.

Péché d'habitude. Voy. HABITUDE.

PÉCHÉ MORTEL.

Ce qu'il est.

O péché, ô péché mortel si familier aux hommes, et si peu connu des hommes ! O péché mortel exterminateur des grâces, dissipateur des vertus, destructeur de la religion, cruel bourreau des âmes, funeste rejeton de l'enfer, semence fatale, poison diabolique, germe de réprobation, horreur du ciel, désolation de la terre, monstre de nature, source de tous maux, sanglant meurtrier de Jésus-Christ, et capital ennemi de la Divinité ; c'est à toi que je déclare aujourd'hui la guerre.

Prones de Joy., t. 1, p. 165.

Même sujet.

Il vous semble que ce n'est rien que de commettre un péché mortel, parce que c'est une action passagère, et que vous ne ressentez pas présentement les inconvénients qui en procèdent, et que vous n'en voyez pas les suites, les effets ni les conséquences... Savez-vous ce que c'est? C'est autant que si vous disiez : Je ne veux plus être enfant de Dieu et frère de Jésus-Christ, ni le sanctuaire du Saint-Esprit; je ne veux plus être le favori de la sainte Vierge, l'ami des anges, le concitoyen des saints, l'héritier du paradis, le membre vivant de l'Eglise; j'aime mieux être dans la disgrâce de Dieu, le déserteur de son parti, l'objet de sa colère et l'ennemi de Jésus-Christ; j'aime mieux être mal voulu de la sainte Vierge et des saints, un membre de l'antechrist et la retraite des démons; je fais cession de tous mes biens spirituels, et de tous mes mérites acquis jusqu'à présent; je me rends esclave du diable et partisan des ennemis de Dieu; je me livre à leur puissance et je m'oblige, corps et âme, à être brûlé tout vif durant toute l'éternité; j'abandonne ma part du paradis pour le plaisir ou le profit que je recherche; j'aime mieux jouir de cette volupté, plaire à ce méchant homme ou posséder ce peu d'argent, que d'acquérir tous les biens que Dieu peut me faire.

Le Jeune. Serm., t. 2, p. 31.

Il faut trois choses pour le commettre.

Pour commettre un péché mortel, il faut trois choses : 1° une matière grave; 2° une pleine connaissance de l'esprit; 3° une entière malice de la volonté. Ces considérations serviront à calmer votre cœur quand il s'y élèvera des craintes d'avoir péché : car, toutes ces conditions se rencontreront assez difficilement dans une âme qui craint le Seigneur.

Quadrupani, Direc. pour ras. dans leurs doul. les âm. tim., p. 17.

Le plus grand mal sur la terre.

Le plus grand des maux sur la terre, le mal en comparaison duquel tous les autres ne sont rien, est le péché mortel et nous devons le fuir, comme une bête féroce, prête à nous dévorer.

J. J. Desmet, Nouv. M. de Marie, p. 20.

Leçons de Tobie et de la reine Blanche à ce sujet.

Mon fils, disait le saint homme Tobie à son fils, il est vrai que nous sommes pauvres, mais vous serez toujours assez riche si vous avez la crainte de Dieu. Gardez-vous de jamais commettre aucun péché.

La reine Blanche, mère de saint Louis, répétait souvent à ce jeune prince : mon fils, il est vrai que je vous aime bien : cependant j'aimerais mieux apprendre votre mort que d'apprendre que vous eussiez commis un seul péché mortel.

Gaeart. Sermon. prat. du catéch., p. 294.

Idée tirée de la vengeance de Dieu.

Une multitude presque innombrable d'anges, de créatures très-parfaites précipitées

dans l'enfer, c'est-à-dire, dans un malheur infini et éternel, par un Dieu infiniment juste, infiniment miséricordieux, pour un seul péché, pour un péché de pensée, pour un péché de vanité, pour un péché d'un moment, me font mieux concevoir que tous les raisonnements, ce qu'est Dieu, ce qu'est un péché qui l'offense.

Nepveu. Pens. ou réflex. chrét., t. 1, p. 237.

Exemples de punition générale pour le péché d'un particulier. Voyez PÉCHÉ, *cause des calamités publiques.*

Sa laideur.

. . . Origène et Rupert disent que quand une âme est souillée d'un seul péché mortel, si Dieu lui communiquait un peu de lumière pour connaître la qualité de cette ordure, elle mourrait d'horreur et de confusion. Et c'est ainsi que moururent Ananias et Saphire; car saint Pierre ayant éclairé leur esprit par ses paroles pour leur faire appréhender l'abomination de leur mensonge, ils moururent de confusion, disent ces grands docteurs.

Le Jeune. Serm., t. 7, p. 215.

Il est commun. Son énormité : il renouvelle la passion de J.-C.

Mais ce qu'on ne peut concevoir, M. F., c'est que le péché, qui est si détestable par les traits de malice qui l'accompagnent, soit néanmoins si commun dans le monde; c'est qu'on se fait du péché un amusement, un jeu, un agrément. Le soleil semble n'éclairer que des coupables, la terre ne porte que des criminels; elle ne réunit que des rebelles aux ordres de Dieu. Partout on renouvelle la passion de l'homme-Dieu; je ne vois que calvaires, où l'on crucifie de nouveau Jésus-Christ. Oui, pécheurs, vous le crucifiez dans le lieu saint par vos irrévérences, comme dans les assemblées profanes, par vos libertés criminelles; vous le crucifiez dans votre esprit par vos mauvaises pensées, comme dans votre cœur, par vos désirs déréglés; vous le crucifiez dans vos yeux par vos regards lascifs, comme dans votre bouche, par vos discours obscènes: *Ibi crucifixerunt eum.* Cependant ce Dieu Sauveur ne vous a fait que du bien, et vous foulez aux pieds le prix de son sang, les mérites de sa passion et la vertu de sa croix! O ingratitude sans exemple! Le Seigneur est le meilleur de tous les pères, et il est le plus mal obéi; c'est le plus grand de tous les rois, et c'est le plus mal servi; le souverain de tous les maîtres est le moins respecté. Que dis-je? il n'est point d'ennemis que les hommes outragent d'une manière plus sensible que le Seigneur, le meilleur de tous les amis. C'est surtout, je le répète, dans ce malheureux temps de débauche où il est plus exposé aux insultes des pécheurs qui se livrent à la dissolution, qui font un Dieu de leur ventre, qui par mille intempérances se préparent à la sainte quarantaine, qui par leurs excès semblent vouloir se dédommager de la pénitence qu'il svont faire malgré eux, qui changent l'image de Dieu en celle du démon, et qui renouvellent dans les veillées, dans les assemblées nocturnes, les outrages que Jésus-Christ reçut, la nuit de sa passion, de la part des Juifs.

Prônes de Billot, t. 2, p. 155.

Même sujet.

La foi nous apprend qu'on renouvelle la passion et la mort de Jésus-Christ chaque fois qu'on offense Dieu mortellement. *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei* (Hebr. 6. 6.). Le pécheur, instruit de cette vérité, n'en est point touché. Il prépare dans son cœur une croix à notre aimable Sauveur, beaucoup plus honteuse que celle où les Juifs l'attachèrent. Qu'aurait-on dit, si après la résurrection de notre Sauveur, il se fût trouvé un nouveau Judas, assez perfide pour vouloir le livrer une seconde fois à la fureur des Juifs? Le pécheur est ce cruel disciple, qui livre encore notre divin Rédempteur à ses plus grands ennemis. Les passions déréglées, les habitudes criminelles, les péchés mortels, qui sont dans l'âme de ce pécheur, sont autant d'ennemis de Jésus-Christ qui renouvellent sa mort : *Rursum*, etc.

Oui, pécheurs, dit saint Pierre Damien, vous renouvelez la passion du Fils de Dieu. Vos désordres sont des épines pour lui. Vous clouez ses mains par vos actions criminelles, vous percez ses pieds par vos mauvaises démarches, vous lui ouvrez le côté par votre obstination dans le mal : les péchés que vous commettez, sont autant de coups qui le déchirent, autant de plaies que vous lui faites, ainsi qu'il s'en plaint lui-même : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores* (Ps. 128. 3.). Cet aimable Rédempteur est mort pour détruire le péché, et vous le faites revivre; ses tourments, qui devraient vous toucher, ne servent qu'à vous rassurer dans le crime. Jésus-Christ a donné son sang pour nous racheter; il ne veut pas nous perdre, dites-vous; il est plein de miséricorde, il nous pardonnera. Sous ce prétexte vous multipliez vos péchés, vous différez votre pénitence. Quelle malice et quelle cruauté! Se servir de la bonté de celui qu'on outrage, s'en prévaloir pour l'offenser avec plus de hardiesse et de liberté!

Beion, Tr. de la perf. de l'état eccl., t. 1, p. 50.

Il donne la mort à notre âme.

L'âme est la vie du corps, et Dieu est la vie de l'âme : *Sicut anima est vita corporis, sic animæ vita est Deus* (S. Aug. de verb. Dom. serm. 5.). — ... Et quelle différence y a-t-il entre un cadavre et une âme en péché mortel?... Un cadavre a perdu l'usage de tous les sens, n'est-ce pas la fidèle image du pécheur?

Un mort ne voit plus. Tout devrait frapper les yeux d'un pécheur : l'état de son âme... le tombeau prêt à s'ouvrir pour lui... le jugement... l'enfer... l'éternité... et le pécheur ne voit rien !!!

Un mort n'entend plus. Tout parle au pécheur... la conscience... la grâce... les accidents... les ministres de la religion... et le pécheur n'entend rien!!!

Un mort est insensible. Il n'est touché ni des outrages, ni des honneurs, ni des soins des hommes, ni de leurs mépris... Dieu remue le ciel et la terre pour toucher le pécheur; il s'efforce de le réveiller, tantôt par les bienfaits, tantôt par les afflictions... et le pécheur reste insensible!

Un mort exhale au loin une odeur infecte. Et un cadavre, s'il n'est relégué dans un tombeau, répand autour de lui une contagion fatale. — De même le pécheur exhale une odeur de corruption... la contagion de ses scandales répand lamort autour de lui... et l'infection de ses vices en fait un objet d'horreur pour les justes, pour les anges et pour Dieu.

Manrese, p. 84.

Réflexion sur le même sujet

Voilà, mes frères, ce qui devrait être le sujet de vos pleurs et de vos gémissements. Vous pleurez amèrement la mort de vos proches, que dis-je, celle d'un animal, la perte d'un bien frivole, et vous ne pleureriez pas la perte de la grâce, qui est la plus grande de toutes les pertes; la mort de votre âme, la plus funeste de toutes les morts! Une telle insensibilité ne pourrait venir que d'un manque de foi ou de raison.

Prônes de Bibot., t. 2, p. 193.

Il perd les mérites acquis

Voici encore, M. F., un sujet qui mérite toute votre douleur, parce que c'est une suite de la division que le péché met entre Dieu et l'âme pécheresse. Dieu a une telle aversion pour cette âme, qu'il n'a plus d'égard à tout ce qu'elle a fait de bien; il ne lui tient plus compte de toutes les vertus qu'elle a pratiquées, de tous les trésors de mérites qu'elle pourrait avoir amassés. Qui est-ce qui vous en assure? Dieu lui-même par un de ses prophètes. Si le juste, dit-il, se détourne de la justice, et commet l'iniquité, toutes ses justices seront oubliées : *Si averterit se justus à justitia... omnes justitiæ ejus non recordabuntur* (Ezech. 18.). Eussiez-vous, M. F., comprenez bien ceci, eussiez-vous vécu dans l'innocence la plus parfaite, dans la pénitence la plus austère; eussiez-vous passé la vie la plus longue dans l'oraison la plus fervente, dans les jeûnes les plus rigoureux; eussiez-vous par votre zèle acquis tous les mérites des apôtres, par votre patience ceux des martyrs, par vos mortifications ceux des anachorètes; eussiez-vous, en un mot, pratiqué toutes les vertus des saints qui ont été dès le commencement, et qui seront jusqu'à la fin du monde, si vous commettez un seul péché mortel, et que vous mouriez sans l'avoir effacé par une sincère pénitence, toutes ces bonnes œuvres, toutes ces vertus seront perdues pour vous, et ne vous garantiront point d'une éternité de supplices. O cruel péché, que tes coups sont redoutables! Dites après cela, pécheurs, qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux après votre péché : *Quid mihi accidit triste?*

Ibid., p. 164.

Même sujet.

. . . Il y a dix ou douze ans que cette femme fréquente les sacrements, qu'elle communie tous les dimanches, qu'elle dit son chapelet tous les jours, fait oraison mentale, donne souvent des aumônes, assiste aux prédications : quel amas de vertus, quel trésor de grâces, quel magasin de richesses spirituelles elle a acquis! Vous la sollicitez à un péché mortel, elle y consent, elle perd tous ses biens; y eut-il jamais tempête sur mer qui ait causé une si grande perte? ou si vous voulez, je dirai avec saint Chrysostôme (ad Theodorum lapsum), que cette âme est plus digne des pleurs et des lamentations du Fils de Dieu que la ville de Jérusalem, et qu'on a sujet de lui dire ce que le Sauveur disait à cette ville infortunée : *Si cognovisses et tu.* O âme chrétienne! si vous saviez le dégât que le péché mortel a causé en vous, vous répandriez des larmes de sang; il a ruiné et anéanti tous les mérites de vos bonnes œuvres, la grâce sanctifiante, les vertus infuses, les habitudes surnaturelles, les dons du Saint-Esprit, tout ce qui était de bon et d'excellent en vous, excepté la foi et l'espérance qui y sont demeurées, mais mortes et sans mérites... Hier vous étiez en l'état de grâce,... quelque détestable tentateur vous a fait tomber au péché; hé! quelle chute, quelle décadence! que vous avez grand sujet de prendre le deuil et de pleurer inconsolablement! Hier... vous étiez dans les bonnes grâces de Jésus, aujourd'hui vous êtes dans sa haine; vous étiez enfant de Dieu, vous êtes esclave du diable; vous étiez à la porte du ciel, vous êtes à la porte de l'enfer.

L. Jeune, Serm. t. 10, p. 257.

Il faut les détester tous. Histoire. Voy. CONTRITION.

PÉCHÉ ORIGINEL.

Explication.

Dieu agit en quelque sorte comme un peintre habile et jaloux de la gloire de son art qui, voyant un beau tableau gâté par la faute d'un valet infidèle, ne se contente pas de chasser le valet, mais ne soutenant plus la vue du tableau dégradé, l'éloigne de ses yeux et le place à l'écart. Nous avons tous les jours sous les yeux l'image de quelque péché originel dans les enfants des hommes coupables de crime d'état. Le sort constamment malheureux de certains peuples, paraît être l'effet de quelque péché originel de ses ancêtres. Nous voyons des bénédictions originelles comme des malédictions originelles; telle est la bénédiction donnée à Abraham, à Jacob, à David, etc.

« Nous ne devons pas, dit un auteur mo-

derne, juger de la justice divine par la nôtre. La nôtre est une justice d'égal à égal; la divine est une justice de l'infini au fini, du créateur à la créature. Cependant notre justice même ne punit-elle pas les enfants des crimes de leurs pères, et n'avons-nous pas des lois qui dégradent de noblesse non-seulement le criminel, mais toute sa postérité? Ces lois ne nous paraissent pas injustes. »

De Feller, Catéch. phil., t. 3, p. 48.

Prouvé par les exorcismes.

Saint Augustin montre évidemment (l. 1. de peccatorum meritis et remissione, c. 34.), que quand il n'y aurait dans l'Ecriture sainte aucune preuve du péché originel, que nous contractons par notre naissance, on pourrait en tirer une grande, de cette ancienne cérémonie de l'Eglise, qui se sert d'exorcismes pour chasser les démons des enfants qu'on baptise. Car s'ils ne sont sujets à aucun péché, d'où vient qu'ils sont sous la puissance des démons? et s'ils ne sont pas sous sa puissance, d'où vient que l'Eglise commande au démon d'en sortir? Les exsufflations et les exorcismes dont elle se sert montrent que ses enfants sont sous sa domination : ils ne peuvent être sous sa domination que par le péché; avant l'usage de raison ils ne peuvent avoir d'autre péché que l'originel; par conséquent cette cérémonie de l'Eglise établit la nécessité de ce péché dans les enfants.

Prônes de Joly, t. 4, p. 44.

Ses suites.

. . . Je parle du déluge enfanté par le premier péché, lamentable catastrophe qui a perdu toutes les générations passées, présentes et futures, qui a porté la désolation et la mort dans le monde moral, comme dans le monde physique, qui a même exercé ses plus grands ravages sur les âmes, les dépouillant des grâces et des richesses qui avaient été prodiguées au genre humain dans la personne du premier homme, et les réduisant à cet affreux état de nudité et de faiblesse dont nous voyons le triste emblème dans l'enfant récemment sorti du sein de sa mère.

Voilà la source empoisonnée de toutes les misères qui accablent l'humanité; elles sont si grandes, si multipliées, qu'elles ont fourni à un grand docteur la matière d'un livre très-étendu. Tant de dignité d'une part, tant de vices et d'infirmités de l'autre, présentent dans l'homme une sorte d'anomalie monstrueuse, que les anciens philosophes ne pouvaient assez admirer, parce qu'ils ne pouvaient en pénétrer la cause funeste. Il est le seul dans cette multitude prodigieuse d'animaux de différentes espèces, qui soit sujet à cette foule de convoitises et de vices grossiers qui le dégradent; le seul qui soit tourmenté par l'avarice, par l'ambition, par un désir insatiable de vivre; le seul qui s'inquiète de sa sépulture et de ce qui doit la suivre; aucun dont l'existence soit plus fragile, les appétits plus violents; les craintes plus vives et plus vaines, la colère plus aveugle et plus cruelle. Tous les autres animaux passent la plus grande partie de leurs vie exempts de maladies, étrangers aux tortures de la médecine et des médecins, et trouvent sans peine et sans inquiétude tout ce que peuvent réclamer leurs besoins, bornés au strict nécessaire; mais l'homme est sujet à mille sortes d'infirmités, d'accidents, de douleurs, et du côté du corps et du côté de l'âme; également malheureux, et de ses propres souffrances et des souffrances de ceux qui lui sont chers : le passé l'afflige, le présent l'accable, l'avenir le tourmente; souvent, pour s'assurer le morceau de pain grossier qui soutient sa misérable existence, il est obligé d'en dépenser tous les instants dans des travaux pénibles et continuels.

. . . Parmi les philosophes de l'antiquité, les uns avançaient qu'il y avait lieu de douter si la nature nous avait traités en mère ou en marâtre; d'autres, qu'il y avait lieu de désirer de n'avoir jamais vu le jour, ou d'être morts aussitôt après l'avoir vu; quelques-uns sont allés jusqu'à dire qu'il y a beaucoup d'hommes qui refuseraient le fardeau de la vie, si on la donnait à l'essai.

Louis de Grenade, Guide des pécheurs, p. 213.

Voyez encore ADAM.

PÉCHÉ VÉNIEL.

Véritable ingratitude.

. . . Un fils dit à son père, à qui il doit tout, puisqu'il lui doit la vie : Vous pouvez commander, ô mon père, vous me trouverez soumis à vos ordres, pourvu toutefois que vous ayez toujours la verge en main. Un pareil langage est-il celui de la reconnaissance et de l'amour? Mais n'est-ce pas le nôtre? On accomplit la loi de Dieu, oui, lorsque son infraction serait un péché mortel; mais n'est-il question que d'y manquer en des choses qui semblent de moindre importance, on ne se fait pas scrupule d'une infidélité... Une telle conduite, n'est-elle point celle d'un cœur peu généreux? Eh quoi! Dieu n'est-il pas toujours le même, toujours aussi bon, aussi grand, aussi digne d'être servi?... Mais rendons encore plus sensible l'ingratitude du chrétien qui contracte l'habitude du péché véniel. Un ami vous comble de bienfaits : sans doute vous ne consentiriez pas à lui faire un outrage sanglant, vous auriez horreur d'attenter à ses jours; mais vous ne lui épargnez pas ces légères incivilités auxquelles l'amitié est si sensible, vous le négligez, vous le fuyez; s'il vous visite, vous ne l'accueillez qu'avec froideur, il semble que sa présence vous ennuie, vous est à charge; enfin, vous vous prêtez de mauvaise grâce à lui rendre les services faciles dont la reconnaissance fait un devoir à tout cœur bien né.

Louis Debussi, Nouv. M. de Mar., p. 153.

Véritable folie. Il conduit à la mort.

. . . Que le monde regarde les fautes légères comme de vains scrupules, je n'en suis pas étonné; ce qui m'étonne, c'est de voir des personnes qui font profession de piété se permettre le péché véniel sans inquiétude, s'en reconnaître coupables sans componction, s'en accuser sans amendement, traiter de bagatelle un mal si affreux dans sa nature, si funeste dans ses suites. *Le péché véniel une bagatelle!* Est-ce ainsi qu'en juge le Dieu de toute vérité? Les Bethsamites frappés de mort pour s'être permis un regard de curiosité sur l'arche d'alliance; un Israélite lapidé, par l'ordre du Seigneur, pour avoir ramassé un peu de bois sec le jour du Sabbat; la sœur de Moïse couverte d'une lèpre honteuse, bannie du camp d'Israël, en punition d'un sentiment de jalousie, d'un murmure contre le saint législateur; Moïse lui-même, pour une simple défiance, condamné à ne voir que de loin la terre promise au peuple de Dieu· David puni d'un mouvement de vanité par une peste qui lui enlève soixante-dix mille de ses sujets; mille autres châtiments soudains et terribles, tels sont les monuments de la vengeance divine sur un péché qui vous semble si peu de chose... *Le péché véniel une bagatelle!* Et pour l'expier il faut les humiliations, les travaux, les souffrances et le sang d'un Dieu. Oui, réunissez toutes les bonnes œuvres des justes, toutes les austérités des âmes pénitentes· séparées des mérites de Jésus, elles ne sauraient effacer une seule faute vénielle. Enfin si toutes ces réflexions ne vous touchent pas, méditez les suites funestes du péché véniel par rapport à votre âme. Il la souille, il la couvre de taches qui la défigurent, il en affaiblit, il en paralyse toute la vigueur spirituelle, il y éteint peu à peu la lumière de la foi, et l'environne de tant de ténèbres, qu'on ne voit plus les vérités qu'à travers un nuage qui s'épaissit chaque jour. Il inspire un dégoût sans cesse croissant pour les choses du salut, surtout pour les sacrements; comme un ver rongeur, il attaque les bonnes œuvres, et gâte tous les fruits de la vertu. Est-ce tout? Non, ses ravages vont bien plus loin. Que dire d'un homme qui prendrait tous les jours quelques gouttes d'une liqueur agréable, mais malfaisante? Ah! l'insensé, vous écrieriez-vous. Mais le sommes-nous moins, lorsque nous prenons l'habitude d'un péché qui peut et qui doit même causer notre perte? L'oracle est formel, et il devrait nous faire trembler : Qui est infidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes : *Qui in modico iniquus est, in majori iniquus est* (Luc. 16. 10.)... Si vous ne craignez pas le péché véniel volontaire, craignez du moins le terme fatal où il conduit presqu'inévitablement, c'est-à-dire, la mort de l'âme, la réprobation, l'enfer.

Id. ibid., p. 157

Grand mal.

. . . Le péché véniel est tel que les saints n'en voudraient pas commettre un seul pour délivrer des peines de l'enfer tous les damnés, ni pour élever toutes les créatures raisonnables à une sainteté aussi grande et à une gloire aussi éminente que celle de la Mère de Dieu. Le péché véniel est un si grand mal, que la très-sainte Vierge n'en eût pas voulu commettre un seul pour préserver son Fils bien-aimé de tout ce qu'il a souffert en sa mort et passion.

Le Jeune, Serm., t. 12, p. 155.

Même sujet.

A la vérité, le péché véniel ne donne pas la mort à l'âme, mais il la blesse; s'il n'offense pas Dieu grièvement, il l'offense cependant; s'il n'est pas un mal aussi grand que le péché mortel, c'est toujours le plus grand de tous les maux qui puissent arriver à des créatures. Un mensonge, une légère imprécation, sont un plus grand mal que si tous les hommes, tous les saints et les anges étaient jetés en enfer.

S. Liguori, Inst. sur les préc. du Décal., p. 21.

Ce qui convient au péché mortel lui convient aussi d'une autre manière.

Le péché véniel est une offense de Dieu aussi bien que le péché mortel, mais moindre; ce qui convient au péché mortel lui convient aussi, mais d'une autre manière, et de là il s'ensuit que si le péché mortel est un mépris de la majesté de Dieu, le péché véniel est un défaut de respect envers lui; si le péché mortel est une haine de cette bonté infinie, le péché véniel est une indifférence pour elle; si l'un est une rébellion contre ce souverain Maître, l'autre est un défaut de soumission; si l'un est une préférence de la créature au Créateur, l'autre est une complaisance pour la créature aux dépens de celle qu'on doit au Créateur; si l'un est une perte de la charité, l'autre est un refroidissement de la charité qui dispose à la perdre, si l'un est une infraction, l'autre est une négligence de la loi; si l'un est un égarement de la fin dernière, l'autre est un détour qui conduit souvent à l'égarement.

Nepveu, Pens. et réd. chrét., t. 1, p. 27.

Il cause un grand tort à l'âme.

La ligne qui sépare le péché véniel du mortel est souvent imperceptible, et il n'est pas rare de prendre l'un pour l'autre; les théologiens les plus savants hésitent à se prononcer dans une foule de circonstances : pouvons-nous compter tellement sur nos lumières, que nous n'ayons pas à craindre de nous tromper, et d'offenser Dieu mortellement, quand nous pensons ne commettre qu'un péché véniel? Quel affreux danger! Mais je suppose qu'on discerne toujours bien, encore est-il sûr que cette disposition habituelle au péché véniel doit enlever à l'âme toute sa vigueur et l'en-

traîner ainsi à une chute honteuse : « *Le mépris des petites fautes*, dit l'Esprit-Saint (Eccli. 9. 1.), *fait tomber dans les grandes.* » Que dirait-on d'un homme qui, conduisant en haute mer une barque fragile, verrait que l'eau y pénètre goutte à goutte et n'en tiendrait aucun compte, parce que l'ouverture est étroite? Qu'importe, s'écrie saint Augustin, quand on perd la vie, que ce soit par un coup de foudre ou par une maladie de langueur? Qu'importe, quand un bâtiment devient la proie des flammes, que l'incendie ait commencé par un grand feu ou par une étincelle? Et qu'importe qu'une âme périsse, en se jetant subitement dans le péché mortel, ou qu'elle arrive par degrés à la réprobation : en est-elle moins dévouée aux feux de l'enfer?

J. J. Desmet, Nouv. Mois de Marie, p. 27.

Il faut en craindre le nombre.

...Voyez ces maisons renversées par le temps : leur ruine a commencé par quelques gouttières. Souvenez-vous que, si l'on peut dire avec vérité que ni six ni six mille péchés véniels ne sauraient constituer un seul péché mortel, saint Augustin peut aussi vous dire en toute vérité : « Ne méprisez point les péchés véniels parce qu'ils sont légers, mais craignez-les parce qu'ils sont nombreux. Des animalcules presque imperceptibles, réunis en un certain nombre, donnent quelquefois la mort aux hommes. Qu'y a-t-il de plus petit qu'un grain de sable? et cependant chargez un vaisseau de grains de sable, et il coulera à fond à l'instant même. Qu'est-ce qu'une goutte d'eau? et cependant ce sont des gouttes d'eau qui font les grands fleuves, et les torrents impétueux qui renversent les édifices les plus solides. » Ce n'est pas que saint Augustin prétende que plusieurs fautes vénielles puissent en constituer une mortelle; mais c'est qu'elles y disposent et mettent souvent dans le danger d'y tomber; et cela est une vérité tout aussi bien que ce mot de saint Grégoire : « Les petites fautes sont, en un sens, plus dangereuses que les grandes, » parce que, ne pouvant se faire illusion sur la gravité des unes, on est plus disposé à s'en corriger; tandisque, ne tenant nul compte des autres, on y retombe d'autant plus fréquemment, qu'on les commet avec moins de répugnance et de remords.

Louis de Grenade, Guide des Pécheurs, p. 108.

Importance de ne pas négliger les petites choses.

Ceux qui se précipitent dans les plus grands désordres, dit saint Bernard, commencent d'abord par des fautes très-légères, et personne ne va tout d'un coup jusqu'à l'excès (Bern. de ord. vit. et mer. instit.). C'est-à-dire, que communément parlant, on ne parvient pas tout d'un coup au plus haut point, ni de la méchanceté, ni de la bonté; mais que le bien ou le mal s'insinue, et s'augmente insensiblement en chacun de nous... Qu'importe dans un naufrage, dit saint Augustin, qu'une grosse vague ait englouti le vaisseau, ou que l'eau entrant peu à peu dans la sentine, y ait été laissée par négligence, et l'ait enfin submergé? Aussi, le démon ne se soucie pas d'entrer en votre âme, ou par un endroit, ou par un autre; tout lui est égal, pourvu qu'il arrive à ses fins et qu'il vous fasse faire naufrage (Aug. ep. 118. ad Seleuc.). De plusieurs gouttes de pluie, dit saint Bonaventure, il se forme des torrents qui renversent quelquefois les plus fortes murailles; une petite fente par où l'eau sera entrée imperceptiblement, est souvent la cause de la perte d'un vaisseau (Bon. præ. rel. 5. c. 10.).

Maxime générale.

. . . Pour conclusion, je dis... que nous pouvons tenir pour maxime générale, que tant que l'on fera cas des petites choses, tout ira bien, et l'on attirera sur soi la bénédiction de Dieu; et qu'au contraire, on ne saurait les négliger sans s'exposer à un grand péril, puisque c'est par là seulement que le mal peut trouver entrée dans l'esprit d'un religieux.

Rodriguez, Pr. de la perf. chrét., t. 1, p. 77

Son danger.

Craignez de commettre un grand nombre de péchés, quoique petits; car les gouttes de pluie sont petites, et néanmoins elles grossissent les rivières, elles renversent quelquefois les bâtiments et arrachent des arbres. Toutes les fois que vous commettez ces petits péchés, voudriez-vous recevoir autant de petites plaies en votre corps et autant de petites taches ou trous à votre robe? Celui qui commet aisément des péchés véniels fait plus d'état de son corps et de son habit que de son âme, puisque notre âme étant à l'image de Dieu, toutes les fois que nous proférons ou faisons quelque impureté, nous souillons l'image de notre Dieu.

Le Jeune, Serm., t. 4, p. 46.

Même sujet

Eusèbe dit que celui qui ne craint pas d'offenser Dieu par des péchés véniels, évitera difficilement les péchés mortels : *Difficile est, ut non cadere in gravia permittatur, qui minus gravia non veretur* (Hom. init. quadrag.).

. . . Vous tâchez d'éviter les chutes graves, et vous ne craignez pas les chutes légères; l'énorme rocher du péché mortel ne vous a pas écrasé, mais prenez garde, dit saint Augustin, de ne pas vous laisser étouffer sous le sable amoncelé des péchés véniels.

. . . Sainte Thérèse, ainsi que nous l'atteste le tribunal romain, n'était jamais tombée dans une faute grave; cependant le Seigneur lui montra la place préparée pour elle en enfer, non qu'elle l'eût méritée, mais parce qu'en restant dans l'état de tiédeur où elle vivait alors, elle aurait fini par perdre la grâce de Dieu et se damner

S. Liguori, Rec. de tex., t. 1, p. 117.

Il dispose au péché mortel.

. . . Souvenez-vous... qu'*à défaut d'un clou on perd un fer, à défaut d'un fer un cheval*, etc. ; souvenez-vous... que négliger les petites choses, c'est un acheminement à négliger les plus importantes : dans l'ordre des plaies qui désolèrent l'Egypte, les moucherons furent suivis des mouches. Les fautes légères préparent les voies aux plus grands crimes ; si l'on se joue des moucherons qui piquent, on se verra bientôt assailli par les mouches qui infestent et qui corrompent tout.

Louis de Grenade, Guide des pech., p. 479.

Même sujet.

Celui qui méprise les petites choses, tombera infailliblement dans les grandes (Eccl. 19.).

On le remarque souvent dans les maisons religieuses, où chacun est plus occupé du soin de sa perfection, on n'y tombe pas tout d'un coup dans la dissolution, par des fautes grossières, mais peu à peu par de petits relâchements; tous même n'y tombent pas ensemble : le mal commence par un ou deux, qui sont suivis de quelques-uns, et enfin de tous les autres. On recule par degrés, on se ralentit d'abord de sa première ferveur, on néglige le silence, on se laisse aller à la dissipation, puis on tombe dans le murmure, de là dans l'impatience, après dans la désobéissance, et enfin dans le dégoût de la règle et de la discipline.

Les uns perdent le recueillement intérieur par l'oisiveté, les autres par l'attachement à des bagatelles, plusieurs par les visites, et par le commerce avec le monde. Ainsi, de ces petits filets qui ne paraissent rien au commencement, par la négligence des supérieurs qui ne sont attentifs qu'aux grands désordres, il se forme des liens qu'on ne peut plus rompre ni par le fer, ni par le feu.

Alleaume, Les souf. de N. S. J. C., t. 2, p. 229.

Même sujet.

Il conduit l'âme au péché mortel, comme la maladie conduit à la mort; car la répétition des fautes vénielles affaiblit insensiblement la crainte de Dieu... endurcit la conscience .. forme les attachements et les habitudes... entretient et enveloppe les passions... prête une nouvelle force aux tentations de l'ennemi du salut. De là l'oracle de l'Esprit-Saint : *Qui spernit modica, paulatim decidet* (Eccl. 9. 1.).

Maurese, p. 125.

Sa malice.

Le péché véniel est réellement le mal de Dieu. Méditez bien ces mots : *le mal de Dieu* : c'est-à-dire un mal si grand, qu'il surpasse tous les maux temporels et même éternels des créatures. Ce serait un grand mal sans doute que l'anéantissement, ou surtout la damnation du genre humain ; et toutefois, ce serait un désordre que de vouloir, si on en avait la puissance, arracher le genre humain au néant ou à l'enfer, au prix d'un seul péché véniel.

Un mal si grand, que toutes les vertus et tous les sacrifices des créatures rendent moins de gloire à Dieu, que ne lui en ravit un seul péché véniel.

Id., p. 124.

Même sujet.

Le mal n'est pas considérable, dit-on. Oui ; mais tout léger qu'il est, notre souverain maître nous le défend, et il doit être obéi. Il nous le défendrait même quand nous pourrions, en le commettant, procurer les plus grands biens, retirer de l'indigence tous les pauvres, procurer la santé à tous les malades, faire embrasser notre religion à tous les infidèles, ramener au sein de l'Eglise tous les hérétiques, éloigner du vice tous les libertins, assurer le ciel à tous les pécheurs, délivrer de l'enfer tous les réprouvés. Quoi ! pour une fin si louable, pour des effets si avantageux, Dieu ne pourrait permettre le moindre péché véniel ; et les propres ministres du Seigneur, ceux qui doivent lui être les plus fidèles, le commettront tous les jours pour une bagatelle, pour un plaisir frivole, un modique intérêt, une satisfaction légère, pour un rien.

L'outrage n'est pas grand, dit-on. Oui ; mais Dieu est plus offensé par cet outrage, qu'il n'est honoré par tous les hommages que lui rendent dans le ciel les anges et les saints. Réunissez tout le bien qu'on a pratiqué depuis la création du monde, et toutes les bonnes œuvres que l'on fera jusqu'à la consommation des siècles ; Dieu renoncerait plutôt à la gloire qu'il y trouve et qu'il doit en recevoir, il y renoncerait plutôt que de permettre le moindre péché véniel. Jugeons par là s'il lui déplaît, si l'on doit le commettre, et combien sont inexcusables tant d'ecclésiastiques qui négligent de l'éviter. En le commettant, ils déshonorent plus le Seigneur qu'ils ne le glorifient par tout ce que leur zèle peut faire de plus généreux, de plus louable et de plus grand.

Beloo, Tr. de la perf. de l'état eccl. t. 1, p. 84.

Il déshonore Dieu.

I. Nous déshonorons plus Dieu par un seul péché véniel, que nous ne saurions l'honorer par toutes les actions les plus saintes et les plus héroïques : la grandeur de Dieu et la distance infinie qu'il y a de nous à lui, diminue beaucoup la grandeur du bien que nous faisons pour lui, et augmente infiniment la grandeur du mal que nous faisons...

II. Un roi est plus offensé par un outrage que lui fait un de ses sujets, qu'il n'est honoré par tous les hommages qu'il lui rend. Nous déplaisons plus à Dieu par un seul péché véniel, que nous ne pouvons lui plaire par tous les services et tous les hommages que nous pouvons lui rendre...

III. Quand vous faisiez ou omettiez le bien par respect humain, ou que vous vous y arrê-

tiez avec une vaine complaisance ; quand vous faisiez un mensonge, que vous vous permettiez une légère médisance ; quand vous vous laissiez aller à ce petit ressentiment, à cette irrévérence dans l'église, à cette distraction volontaire dans la prière ; avez-vous cru, avez-vous conçu que vous déshonoriez plus Dieu, que tous les saints ne pouvaient l'honorer par leurs hommages, leurs adorations, et tous les sacrifices les plus généreux? Que cette pensée doit rabattre la vaine complaisance qui s'élève dans notre cœur à la vue du bien que nous faisons, et augmenter notre confusion et notre douleur sur les péchés véniels que nous commettons ! Si cela est, quelque vertueux qu'un homme paraisse, quelque grandes choses qu'il fasse pour Dieu, quand il n'aurait commis qu'un seul péché véniel, pourrait-il avoir de la vanité sans aveuglement et sans injustice?

Nepveu, Pens. sur rel. chrét. t. 2, p. 257.

On n'en est pas tout à fait exempt ici-bas.

Etre purs et exempts tout à fait de péchés véniels en cette vie, cela ne se peut, mais on peut n'y avoir aucune affection. (Phil. 1re part. chap. 22.)

La ver. cond. de s. Fr. de Sal. pour la conf. et l'acom. p. 91.

Châtiments du péché véniel.

Voyez cinq exemples de punition, ci dessus p. 490, art. VÉRITABLE FOLIE.

PÉCHÉ DES PRÊTRES.

Sa gravité, étant 1° un péché de malice.

... Tout péché de la part d'un prêtre, est péché de malice, semblable à celui des anges qui péchèrent en vue de la lumière : *Angelus Domini factus est*, dit saint Bernard en parlant du prêtre, et il ajoute : *Peccans in clero, peccat in cœlo*. Il pèche au milieu de la clarté, et son péché, nous l'avons déjà dit, est péché de malice, parce qu'il ne peut prétexter ni de son ignorance, car il sait quel mal énorme est le péché mortel ; ni de sa faiblesse, car il connaît les moyens de se rendre fort : s'il ne les emploie pas, c'est sa faute : *Noluit intelligere, ut bene ageret* (Job. 35, 4).

2° d'ingratitude.

... La malice du péché du prêtre s'augmente par l'ingratitude qu'il montre au Dieu qui l'a élevé si haut. Saint Thomas nous enseigne (2. 2. quest. 74. art. 10), que la gravité du péché augmente à proportion de l'ingratitude du pécheur. Nous-mêmes, dit saint Basile, nous ne ressentons plus profondément aucune offense, que celles qui nous viennent de nos amis : *Naturaliter magis indignamur his qui nobis familiarissimi sunt, cum in nos peccaverint.* (S. Bas. ap. Glos. in 1. Petr. 4).

S. Liguori, Rec. de text., t. 1, p. 89.

Son danger.

... Saint Chrysostôme regarde presque comme damné le prêtre qui a commis un seul péché mortel pendant le temps de son sacerdoce : *Si privatim peccas, nihil tale passurus es ; si in sacerdotio peccas, periisti...* Quel espoir auriez-vous de conserver la vie à un homme qui marcherait auprès d'un précipice, dans l'obscurité, sur un chemin glissant, et qu'on pousserait fortement vers ce précipice? Tel est l'état malheureux où se trouve réduit le prêtre qui commet un péché mortel.

... Réjouissons-nous, dit saint Jérôme, de nous voir élevés à la dignité du sacerdoce, mais craignons d'autant plus de tomber : *Lætemur ad ascensum, sed timeamus ad lapsum.*

... Celui qui se laisse tomber dans un fleuve, s'enfonce d'autant plus profondément qu'il est tombé de plus haut : *Altius mergitur, qui de alto cadit* (Petr. Blesens.).

... On me dira peut-être, vos paroles nous troublent, voulez-vous nous faire désespérer? Je réponds avec saint Augustin : *Territus terreo.* Il n'y a donc plus, me dira un prêtre qui aura eu le malheur d'offenser Dieu, il n'y a plus pour moi d'espérance de pardon? Je suis loin de parler ainsi ; certainement il y a espérance de pardon, si le repentir et l'horreur du péché commis se trouvent dans son cœur. Qu'il remercie donc le Seigneur, ce prêtre, s'il se voit encore aidé de la grâce, mais qu'il se hâte de retourner à Dieu qui l'appelle : *Audiamus illum* (dit saint Augustin) *dum rogat, ne nos non audiat, dum judicat.*

Châtiment dans l'autre vie.

... Sainte Brigitte apprit dans une révélation que les prêtres pécheurs *præ omnibus diabolis profundiùs submerguntur in infernum* (Revel. l. 4. cap. 135). Quelle joie pour les démons quand un prêtre tombe entre leurs mains !

... Veillez, mes frères, soyez attentifs ; les démons s'attachent plus à tenter un prêtre que cent séculiers, parce qu'un prêtre qui se damne en entraîne un grand nombre en enfer. Saint Chrysostôme dit : *Qui pastorem de medio tulerit, totum gregem dissipabit* (Vide hom. 1. in 1 ad Tim.). Et l'auteur de sing. Cler. inter op. s. Cyp. dit avec raison : *Plus duces, quàm milites appetentur in pugnâ.* A la guerre, on cherche toujours à tuer d'abord les chefs. (Epist. 22).

Id. ibid., p. 95.

Châtiment en cette vie.

... Que si l'hypocrisie de cet ecclésiastique peut soustraire aux yeux des hommes les péchés qu'il commet, il ne peut se les cacher à lui-même, sa conscience les lui rappelle sans cesse : Dieu l'a placée au milieu de nous pour servir dès ce monde d'instrument à sa justice. Elle porte jusqu'au fond de l'âme le trouble, l'amertume et le chagrin. C'est une voix importune qui crie continuellement, c'est un aiguillon qui pique sans ménagement, c'est un ver qui ronge sans relâche : elle est, selon saint Bernard, un témoin qui accuse, un juge qui

condamne, un bourreau qui tourmente et qu'on porte toujours avec soi. Elle s'élève surtout contre un ministre des saints autels, lorsqu'il est tombé dans des fautes grièves. Tout lui retrace l'horreur de son infidélité et de sa perfidie. S'il confesse, l'état déplorable de ses pénitents lui rappelle le sien. S'il prêche, tandis qu'il crie au peuple, fuyez le péché, sa conscience lui dit, pourquoi le commettez-vous? S'il monte à l'autel, un reste de religion lui retrace l'horreur de sa conduite. S'il assiste les mourants, le spectacle de la mort qu'il a sous les yeux l'alarme et le consterne, les remords et la crainte le saisissent, l'inquiètent et le déchirent. Que si cela ne fait aucune impression sur lui, c'est le plus terrible des châtiments, c'est une marque de son aveuglement, une preuve de son endurcissement, un présage de sa réprobation. Il tombera dans l'impénitence, il mourra dans le désespoir, l'enfer sera son partage.

Bélon, Tr. de la perf. de l'état eccl., t. 1, p. 61.

PÉCHEUR.

Triste ressource de son assurance.

Judas, en présence de son maître, se comporte avec assurance. Judas, rempli du projet de consommer sa trahison, rejoignit Jésus dès le matin avec les autres apôtres. Il parut devant son maître sans craindre ni ses regards, ni cette connaissance surnaturelle qu'il avait des cœurs; aussi tranquille que si sa conscience ne lui reprochait rien, aussi intrépide que s'il n'y avait point de châtiments pour le crime. Ah! lorsqu'un pécheur en est venu là, lorsqu'au milieu de ses désordres, il vit tranquille comme s'il n avait rien à craindre, lorsqu'il vit sous les yeux de Dieu sans redouter sa vengeance, sans être touché ni de la pensée de la mort, ni de la crainte de l'enfer, quelle resssource lui reste-t-il, et que peut-on espérer de favorable? N'ai-je point été dans un état si funeste? et par quelle grâce d'une miséricorde spéciale en ai-je été retiré? Quel malheur pour moi, si j'y retombais!

Duquesne, L'Evang. méd., t. 3, p. 258.

Dieu n'a pas promis sa conversion à la mort.

Le Seigneur, il est vrai, s'est engagé à faire grâce au pécheur, dès le moment où il se convertira, mais il n'a pas dit que cette conversion aurait lieu à la mort; au contraire, il a fréquemment déclaré, que quiconque vit dans le péché mourra dans le péché (Joan. 8. 21.). Il a dit qu'on le chercherait à ce moment et qu'on ne le trouverait pas (Joan. 7. 34.).

Malheur à celui qui se propose de se repentir à la mort. *La pénitence d'un mourant est mourante* (S. Aug. Serm. 57.). De cent mille chrétiens qui vivent dans le péché, jusqu'à la mort, à peine en est-il un seul qui sera sauvé (S. Jérôme.). Saint Vincent Ferrier dit, que le salut d'un de ces infortunés serait un plus grand miracle que la résurrection d'un mort (Serm. de la Nat. de la Ste V.).

S. Liguori. Cons. sur les Max. éternelles, p. 73.

Folie du pécheur en perdant l'amitié de Dieu pour un vil interet, etc.

Quel étrange aveuglement, en effet, de perdre l'amitié de Dieu pour un vil intérêt, pour une gloire futile, pour un plaisir d'un moment! Que ne fait pas un sujet pour se concilier l'affection de son roi? Oh Dieu, et pour une misérable satisfaction, on perd le souverain bien, qui est le Seigneur! On perd la paix, dans cette vie, en laissant entrer dans son âme le péché, qui la déchire de mille remords, et l'on sacrifie le ciel. On se condamne volontairement, à un malheur éternel! Voudriez-vous donc vous livrer à un plaisir défendu, si, en punition de cette faute, vous deviez être condamné à avoir la main brûlée, ou s'il vous fallait être enfermé, pendant un an, dans un tombeau? Commettriez-vous ce péché, s'il devait vous en coûter seulement cent écus? Non. Vous croyez cependant qu'en faisant le mal, vous perdez le ciel et Dieu; vous savez que vous méritez par-là de tomber pour toujours en enfer, et néanmoins vous le faites!

Id. ibid., p. 223.

Ressemblant aux animaux.

Saint Jérôme dit : Nous donnons le nom d'homme à celui qui en conserve l'image; mais qu'est-elle cette image? n'est-ce pas celle d'un homme raisonnable? Etre homme, en effet, c'est être doué de raison, c'est agir selon la raison, et non selon les sens. Si Dieu donnait à une bête l'usage de la raison, et qu'elle se dirigeât selon ses lumières, on dirait qu'elle agit en homme; ainsi quand l'homme, au contraire, se laisse conduire par ses sens et renonce à toute prudence, on peut dire qu'il vit à la façon des bêtes.

Id. ibid., p. 222.

Sa vie malheureuse. Jamais il n'aura la paix.

Le malheureux pécheur se rend au spectacle, à un festin, fait une promenade, sa conscience lui dit : Tu es dans la disgrâce de Dieu; si tu venais à mourir, où irais-tu? Ces remords sont une peine si vive, même dans cette vie, que plusieurs, pour s'en débarrasser, se sont donné volontairement la mort. Par exemple, Judas se pendit de désespoir. On raconte d'un autre qui, après avoir tué un enfant, se fit religieux pour apaiser ses remords, mais ne pouvant trouver cette paix qu'il cherchait, il alla faire à un juge l'aveu de de son crime et se fit, ainsi, condamner au dernier supplice.

Qu'est-ce qu'une âme sans Dieu? Le Saint-Esprit dit que c'est *une mer agitée par la tempête* (Is. 57. 20.) Je vous le demande : si l'on portait quelqu'un à un concert, à un bal, à un repas, et qu'il y fût suspendu par les pieds la tête en bas, pourrait-il y goûter grand

plaisir? Tel est l'homme qui, l'âme bouleversée, se trouve au milieu des biens du monde, mais sans Dieu. Il mangera, il boira, il dansera, il sera vêtu richement, il recevra des honneurs, il obtiendra un poste brillant, il acquerra des possessions; jamais il n'aura la paix. On ne la tient que de Dieu, Dieu ne la donne qu'à ses amis et non à ses ennemis.

Id. ibid., p. 257.

Même sujet.

Ah! quelle paix, quelle paix est celle des pécheurs, loin de Dieu! Avec leurs biens, leurs honneurs et leurs plaisirs, la paix ne sera jamais avec eux, parce que le Seigneur a dit qu'il n'y en a point pour ses ennemis : *Non est pax impiis* (Is. 48. 22.). Pécheurs malheureux! dit saint Chrysostôme, toujours ils portent avec eux leurs bourreaux, dans les remords de leur conscience : *Peccator conscientiam quasi carnificem circumgestat* (Ser. 10. de Laz.). Et saint Isidore dit qu'il n'y a pas de peine plus cruelle que celle de la conscience, et de ciel plus serein que l'âme du juste : *Nulla pœna gravior pœna conscientiæ : vis nunquam esse tristis? benè vive* (Lib. 2. Solit.).

Id., Serm., t. 1, p. 153.

Illusion de se dire irréprochable.

. . . Mais ce qu'il y a de surprenant, et ce que nous voyons cependant tous les jours, c'est que ce sont les plus grands pécheurs qui croient être exempts de péché; c'est que malgré les désordres qu'on remarque dans leur conduite, ils se donnent pour des hommes irrépréhensibles : car qu'ai-je donc fait? disent-ils souvent. Je n'ai, grâces à Dieu, usurpé le bien de personne; je ne veux et ne fais du mal à personne. Qu'a-t-on donc à me reprocher? Rien sans doute, si l'on ne pèche, que lorsqu'on ravit le bien ou qu'on attente à la vie de ses semblables. Mais pour être pécheur, est-il donc nécessaire d'être assassin ou voleur?

Cause de cette illusion.

Ne pèche-t-on pas également, lorsque négligeant entièrement le service de Dieu, on ne l'honore plus, on ne le prie pas plus, on ne pense plus à lui que s'il n'existait pas? Ne pèche-t-on pas, lorsqu'au lieu de se réconcilier avec ses ennemis, on ne cherche qu'à s'en venger; lorsqu'au lieu d'aimer son prochain comme soi-même, on n'a pour lui que des sentiments de haine et de jalousie : lorsqu'au lieu de le soulager par ses bienfaits, on l'abandonne dans ses besoins; lorsqu'au lieu d'excuser ses défauts, on le déchire par ses médisances? Ne pèche-t-on pas, lorsqu'au lieu de réprimer ses passions et de mener une vie réguliere et chrétienne, on se livre habituellement aux transports de la colère, à la fureur du jeu, aux excès de l'intempérance, aux désordres du libertinage, et l'on vit plutôt en païen qu'en chrétien? Ne peche-t-on pas enfin, lorsqu'au lieu de remplir les devoirs de son état, on les néglige; lorsqu'au lieu d'édifier ses enfants, on les scandalise? C'est là cependant ce que font bien des pécheurs qui nous disent qu'ils ne font aucun mal. Comment arrive-t-il donc qu'ils se croient irréprochables, tandis qu'on pourrait leur faire tant de reproches; et quelle est la cause de l'illusion qu'ils se font à eux-mêmes? C'est qu'au lieu de juger de leur conduite par les principes et les lois de la Religion, ils en jugent par les maximes et les usages du monde. Or, comme le monde ne regarde comme un mal, que ce qui déshonore aux yeux des hommes; par là même qu'ils ne se sont pas déshonorés, ils se persuadent qu'ils n'ont point péché, et ils s'imaginent que pourvu que l'on passe pour honnête homme, on peut se flatter d'être bon chrétien. Mais qu'ils penseront bien autrement, lorsque Jésus-Christ qui ne les jugera point d'après les idées du monde, mais d'après les règles de l'Evangile, leur mettra sous les yeux le tableau de leur vie! Ils verront alors que cette vie qu'ils croyaient exempte de péchés, n'en était qu'une suite continuelle, et ils seront forcés, comme les insensés dont parle le Sage, de reconnaître qu'ils étaient dans l'erreur. Mais en sera-t-il temps alors?

Année liturg, t. 2, p. 66.

Pourquoi Dieu souffre les pécheurs?... Comparaisons.

Le bon Dieu conserve en vie ce méchant homme, parce qu'il porte, assiste et protége par son crédit et par son autorité quelque âme dévote ou quelque communauté religieuse; il saura bien le jeter au feu quand il sera temps et expédient. Si vous êtes peintre, on pourra vous dire : Pourquoi mettez-vous des ombres et du noir dans votre tableau? C'est, direz-vous, pour donner du relief et du jour aux couleurs vives, car les contraires assis auprès l'un de l'autre se font mieux connaître. Ainsi Dieu laisse les mauvais parmi les gens de bien, afin que le vice des uns donne du lustre et de l'éclat à la vertu des autres. Si vous êtes musicien, pourquoi mettez-vous des notes noires et crochues parmi les blanches et demi-mesures? C'est, direz-vous, pour faire l'harmonie. C'est aussi pour composer l'harmonie du monde que Dieu laisse les âmes noircies et souillées parmi les âmes blanches et innocentes.

Le Jeune, Serm., t. 10, p. 318.

Le plus grand châtiment du pecheur ici-bas.

C'est avec grande raison que les Saints disent que la plus grande marque que Dieu puisse donner de sa colère à un pécheur, c'est de l'abandonner à sa propre volonté, et de lui laisser suivre en liberté les mouvements de ses passions. C'est un méchant signe pour un malade quand le médecin lui laisse boire et manger tout ce qu'il lui plaît; c'est-à-dire, qu'il en désespère entièrement, et qu'il le regarde déjà comme un homme mort. Dieu en

use de la même sorte envers le pécheur qui l'a irrité, il lui laisse faire tout ce qu'il veut. Et que peut vouloir un homme dans un état si déréglé, et avec des inclinations si méchantes, sinon tout ce qui lui est le plus contraire et qui lui donne la mort ? Il est aisé de comprendre par là combien déplorable et malheureuse est la condition de ceux qui mettent tout leur bonheur à faire tout ce qu'ils veulent.

Rodriguez, Prat. de la perf. chret., t. 3, p. 29.

Même sujet.

C'est une vérité qui ne peut être révoquée en doute d'aucun bon catholique, que le plus grand châtiment que Dieu puisse envoyer à une âme pécheresse, c'est de la laisser tomber en de nouveaux péchés, et de permettre qu'en punition de ses fautes précédentes elle commette de nouveaux crimes ; comme la plus riche récompense de la vertu, c'est la vertu même, ainsi le plus rude châtiment du péché, c'est le péché même : *Maxima peccati pœna peccatum est. Iratus es, et peccavimus* (Is 64. 5.).

Le Jeune. Serm. t. 6, p. 374.

PÉCHEUR IMPÉNITENT.

Trois manières de mourir dans son péché.

On peut mourir dans son péché en trois manières, dit saint Bernard (Ser. 28 de divers.) : par obstination, par surprise, et par illusion.

1. Par obstination, quand on ne veut pas quitter son péché; soit à cause qu'on désespère du pardon, comme Caïn, soit à cause qu'on refuse de s'appliquer les remèdes de la pénitence comme Judas. Tels sont ces impudiques qui restent attachés à l'objet de leur passion, et qui ne fuient pas l'occasion prochaine du péché. Tels sont ces vindicatifs qui ne sauraient se résoudre à pardonner. Tels sont ces voleurs, et ces usuriers qui, après avoir caché pendant leur vie leurs friponneries et leurs larcins, ne veulent point à la mort faire restitution suffisante.

2. Par surprise, quand on meurt dans le temps qu'on y pense le moins, comme Agag et Balthasar. Combien de pécheurs meurent de la sorte ! Sans parler de ceux qui meurent à la guerre, ou par des naufrages, ou par quelque accident imprévu, combien n'y en a-t-il pas, et que vous avez connus peut-être, qui sont morts à la fleur de leur âge, à la sortie d'une comédie, d'un jeu, d'une débauche ? O Dieu, que ces exemples sont fréquents ! *Nescit homo finem suum* (Eccl. 9, 12.) ; *sed sicut pisces capiuntur hamo, et sicut aves laqueo comprehenduntur ; sic capiuntur homines in tempore malo...*

3. Par illusion, quand on se fait une belle idée d'une conversion future, ou d'une pénitence présente, dont on n'a pas l'esprit comme Esaü, dont l'Apôtre dit : *Non invenit pœnitentiæ locum, quamquam cum lacrymis inquisisset eam* (Hebr. 12, 16.). On voit assez de gens, qui, après avoir offensé Dieu, pleurent gémissent et répandent des larmes ; mais il n'arrive que trop souvent que leurs larmes et leur pénitence sont semblables à celles d'Esaü. Il est rare de voir des chrétiens qui, étant tombés, fassent une sincère pénitence.

Chevassu, Médit., t. 2, p. 44.

PEINES INTÉRIEURES OU D'ESPRIT.

Temps de moisson spirituelle.

Les aridités, les sécheresses spirituelles, les dégoûts, toutes les peines intérieures, peuvent également, ou venir de Dieu, ou être suggérées par le démon, ou naître de votre fonds. De quelque source qu'elles coulent, supportez-les patiemment, faites-en votre profit, et surtout ne vous laissez jamais abattre ni décourager. La suite la plus funeste de ce découragement serait d'abandonner vos exercices spirituels, ou d'en retrancher quelque chose. Jamais la lecture, la prière, la mortification ne vous furent plus nécessaires ; jamais vous n'eûtes plus besoin des avis de votre confesseur ; jamais votre âme ne dut, avec plus d'avidité, se nourrir, se fortifier par la chair adorable de Jésus-Christ. Tout vous dégoûte, tout vous ennuie, tout vous rebute; vous voilà justement au temps de la moisson ; c'est à présent surtout que vous pouvez amasser des mérites abondants, et enrichir votre couronne pour l'éternité.

Courir dans la voie des commandements de Dieu, quand sur son chemin on ne trouve que des fleurs, et qu'à tous les pas on peut se désaltérer dans des ruisseaux de lait et de miel, c'est ce que font les âmes les plus tièdes. Mais servir Dieu pour lui-même, l'accompagner au calvaire, l'aider à y porter sa croix ; le prier, quand la prière nous dégoûte ; le servir, quand son service nous coûte ; en un mot, persévérer dans l'observation exacte de tous ses devoirs, malgré l'ennui, l'accablement, la multitude et la violence des tentations ; c'est le propre de toutes les âmes intérieures et ferventes. Il est bien peu de personnes qui aient le courage de se tenir au pied de la croix, tandis que Jésus y est cloué, insulté, blasphémé. Aussi quelle distinction le Sauveur ne fait-il pas de ces âmes généreuses ! Que pouvait-il laisser de plus à saint Jean, que de le substituer à sa place auprès de l'auguste Marie? Que de faveurs intérieures durent accompagner cette prérogative unique !

Roissart, La Consol. du chrét., p. 403.

Remèdes.

Il viendra d'autres temps, où, sans perdre la paix de la conscience, sans avoir rien de grief à vous reprocher, vous éprouverez une autre espèce de peines intérieures : tout ce qui vous approche vous chagrinera ; tout ce que vous faites vous ennuiera ; vous deviendrez à charge, insupportable à vous-même ; une tristesse, un ennui mortel vous suivra partout :

cette fâcheuse situation n'a encore rien qui doive vous décourager ni même vous surprendre; chacun y est sujet, et on l'éprouve plus ou moins, selon la diversité du caractère et le genre des occupations. Dans cet état, ne vous obstinez point à rester enseveli dans la solitude de votre appartement; sachez prudemment, pour vos besoins et votre avancement spirituel, vous prêter alors à la société. Voyez les personnes de bien; consultez un directeur expérimenté, et, sans le fatiguer par le détail circonstancié de toutes vos peines, laissez-lui lire votre situation; ne cherchez, auprès du ministre de Jésus-Christ, que le courage dont vous avez besoin pour persévérer dans le service de Dieu : pour cela, obéissez exactement aux pratiques de piété qu'il vous prescrira.

Id. Ibid., p. 408.

Même sujet.

N'avez-vous point pris garde, disaient les anciens Pères, que quand les nues sont grosses d'eau, elles sont noires et obscures : et qu'à mesure que l'eau en tombe, et qu'elles se déchargent, elles viennent aussi à s'éclaircir? Il en est de même des peines d'esprit, et des tentations que souffre un religieux : tant qu'il les retient au-dedans, il est sombre, chagrin et mélancolique; mais quand il les laisse échapper au-dehors en les découvrant à son supérieur, il sent qu'à mesure qu'il les découvre, les noires vapeurs de la tristesse se dissipent; et enfin en se déchargeant ainsi de ce qui lui rendait l'humeur si sombre, il reprend sa première joie et sa première tranquillité.

Rodriguez, Pr. de la perfect. chrét., t. 6, p. 236.

Les supporter pour le ciel.

. . . Tout ce qui passe avec le temps est court et peu de chose.

Faites ce que vous avez à faire; travaillez fidèlement à ma vigne, je serai moi-même votre récompense. Écrivez, lisez, chantez, gémissez, gardez le silence, priez, supportez courageusement l'adversité : la vie éternelle est digne de tous ces combats, et de plus grands encore.

La paix viendra au jour qui est connu du Seigneur : et il n'y aura plus de jour ni de nuit, comme dans le temps présent; mais une lumière perpétuelle, une splendeur infinie, une paix inaltérable et un repos assuré.

. . . Oh! si vous aviez vu dans le ciel les couronnes immortelles des saints, et de quelle gloire resplendissent maintenant ces hommes qu'autrefois le monde méprisait et regardait comme indignes de vivre, assurément vous vous abaisseriez aussitôt jusqu'à terre, et vous aimeriez mieux être au-dessous de tous qu'au dessus d'un seul!

. . . Levez donc vos regards vers le ciel. Me voilà, et avec moi tous mes saints, qui ont soutenu dans ce monde un grand combat : maintenant ils se réjouissent, maintenant ils sont consolés, maintenant ils sont dans la sécurité; ils se reposent et ils demeurent à jamais avec moi dans le royaume de mon Père.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 47.

PEINTURES INDÉCENTES.

Histoire.

Nous lisons dans le P. Rhò, (exempl. p. 57.) que l'illustre cardinal Bellarmin voyant chez un gentilhomme des peintures indécentes, lui dit : *Je vous prierai de faire une aumône pour des gens qui n'ont pas de quoi se couvrir.* Le gentilhomme acquiesça à sa demande, et le cardinal lui montra ces peintures. Oh! combien le démon se plaît à voir ces représentations obscènes!

S. Liguori, Instr. sur les préc. du Décal., p. 129.

PÉNITENCE.

Chemin du ciel.

Saint François de Borgia appelait la pénitence le grand chemin du ciel.

Godescard, t. 15, p. 54.

Admirer et non imiter les pénitences extraordinaires des saints.

Les exemples des saints qui ont pratiqué des œuvres extraordinaires de pénitence méritent notre admiration et non notre imitation. Il faut, dit sainte Françoise de Chantal, respecter, mais non imiter tout ce qu'ont fait les saints, autrement il faudrait demeurer avec eux dans l'effroyable grotte de saint Climaque; habiter sur de hautes colonnes avec les stylites; vivre pendant plusieurs semaines uniquement de la communion sacramentelle avec sainte Catherine de Sienne; ne prendre qu'une once de nourriture par jour avec saint Louis de Gonzague. Vouloir imiter les saints dans les choses extraordinaires, c'est l'effet d'un secret orgueil, et non d'une vertu bien entendue.

Quadrupani, Dir. pour ras. dans leurs dout. les âm. tim., p. 34.

La pénitence console pendant la vie, et rassure à la mort.

I Il n'y a rien au monde qui console plus pendant la vie, et qui rassure plus à la mort, que la pénitence. C'est par elle que nous expions le péché, que nous nous en préservons, et que nous persévérons dans la grâce; sans elle point de salut à espérer : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis*, dit le Fils de Dieu.

Voulez-vous, dit saint Augustin, n'être pas puni de Dieu? punissez-vous vous-même : *Vis non puniat Deus? tu puni.* Il faut que le péché soit puni par celui qui l'a commis, ou par celui contre qui il a été commis : en ce monde par la pénitence, ou en l'autre par les flammes : *Aut pœnitendum, aut ardendum...* L'impénitence est le seul crime que Dieu ne pardonne point, dit saint Jérôme : *Solum crimen est quod veniam consequi non potest* (Ad sab.).

Que faut-il pour être pénitent?

II. Il faut imiter un vigilant économe, qui se sert de tout pour apaiser ses créanciers et payer ses dettes. O que de dettes avons-nous contractées envers Dieu!

On commence par satisfaire à Dieu, et on l'apaise, lorsqu'on se repent de ses péchés, qu'on cesse de l'offenser, qu'on change de vie. Pleurer les péchés qu'on a commis, n'en plus commettre qui méritent d'être pleurés : voilà, dit saint Grégoire, une pénitence assurée. Sans ce changement de vie, la pénitence est vaine: *Ubi emendatio nulla, pœnitentia vana.*

De quoi sert de frapper votre poitrine, de pleurer vos péchés, si vous ne voulez pas les quitter? Ce n'est point là apaiser Dieu; ce n'est pas décharger votre conscience, mais l'endurcir et la paver de crimes, dit saint Augustin. C'est imiter ces ouvriers, qui enfoncent à grands coups le pavé, pour le rendre plus dur : *Conscientiam pavimentare.*

Instr. sur les princ. ver. de la rel. p. 179.

Pour être pénitent il faut vivre dans le gémissement et le regret

Les gémissements ont fait la principale occupation des saints sur la terre. David, quoique assuré du pardon, gémissait sans cesse. Le souvenir d'avoir perdu son Dieu, lui faisait répandre nuit et jour des torrents de larmes. Saint Pierre ne pécha qu'une fois, et il pleura toujours. Et nous, au contraire, nous péchons souvent, et nous ne pleurons jamais. *Semel negavit*, dit saint Augustin, *et semper flevit*; *sæpe negamus, et nunquam flemus.....* Ne croyez jamais avoir assez pleuré vos péchés, dit saint Augustin; que la douleur et la confusion ne finissent qu'avec votre vie. Un seul péché, dit Tertullien, mérite d'être pleuré éternellement : *Semel peccasse satis est ad fletus æternos.* Lorsqu'une âme a sans cesse ses fautes devant les yeux, et qu'elle en gémit, elle peut s'assurer que Dieu lui fera miséricorde. Rien ne touche plus le cœur de Dieu que le repentir et le sacrifice d'un cœur affligé : *Sacrificium Deo, spiritus contribulatus.*

Ibid., p. 181.

Ce qui la rend douce et facile.

Ce mot de pénitence vient de peine. Oui, mais elle n'est pas si grande que vous vous imaginez : le secours de la grâce divine, l'onction du Saint-Esprit, la douceur de l'amour de Dieu, l'assistance de la sainte Vierge et des saints, les charmes de l'habitude, vous rendront très-doux et très-facile ce qui vous semble à présent impossible.

Le Jeune, Serm., t. I, p. 111.

En quoi elle consiste.

Elle consiste d'abord à vous réconcilier avec le Seigneur, par le sacrement que Jésus-Christ a établi pour effacer les péchés commis après le baptême. La première démarche que vous devez donc faire pour devenir un vrai pénitent, c'est de recourir au tribunal de la pénitence; c'est de vous jeter aux pieds du ministre qui y tient la place de Jésus-Christ; c'est de lui faire humblement l'aveu de toutes les fautes que vous avez à vous reprocher; c'est surtout d'offrir à Dieu l'hommage d'un cœur contrit et brisé de douleur; c'est de lui témoigner le vif regret que vous avez de l'avoir offensé, et la ferme résolution où vous êtes de ne plus l'outrager par aucune offense. Car, ne pensez pas, mes frères, comme un grand nombre de chrétiens ignorants, que pour obtenir le pardon de ses péchés, il suffise de les déclarer. A la vérité, cette déclaration est nécessaire, parce que le confesseur ne pourrait pas juger de l'état de votre âme, si vous ne lui faisiez pas connaître en détail les différents maux dont elle est atteinte; mais la confession que vous feriez de vos péchés serait inutile, si elle n'était accompagnée de la douleur de les avoir commis, ainsi que du ferme propos de ne plus les commettre, et Dieu ne pardonne qu'à ceux qui portent au tribunal de la pénitence cette douleur et ce bon propos.

Ce n'est là pourtant qu'une partie de la pénitence; et comme en nous pardonnant nos fautes, Dieu ne nous dispense pas de subir la peine qu'elles méritent, il ne suffit pas de les effacer par les larmes du repentir, il faut encore les expier par les salutaires rigueurs d'une vie pénitente et mortifiée; il faut remplacer les plaisirs par les austérités, l'abus des richesses par les aumônes, l'amour du monde par celui de la retraite, les excès d'intempérance par la pratique du jeûne.

Année liturg., t. I, p. 43.

Moyen facile de la pratiquer.

Je ne prétends pas que vous deviez vous condamner à des jeûnes, à des aumônes et à des austérités que la modicité de votre fortune et le genre de vie que vous menez, vous rendent impossibles. J'ai à vous suggérer un moyen plus facile pour expier vos péchés. Et quel est ce moyen? Le voici, mes frères, retenez-le bien, et accoutumez-vous à en faire usage. Vous menez pour la plupart une vie sobre, pénible et laborieuse; vous supportez habituellement le poids de la chaleur et de la journée; vous essuyez souvent toutes les injures de l'air et toute la rigueur des saisons. Eh bien, mes frères, endurez toutes ces peines avec résignation et avec patience; offrez-les tous les jours à Dieu pour l'expiation de vos péchés; unissez-les aux souffrances de Jésus-Christ qui seul peut les rendre méritoires; et dès lors elles vous tiendront lieu de pénitence aux yeux du Seigneur; et dès lors, quoique vous ne meniez qu'une vie ordinaire et commune, vous mènerez une vie véritablement pénitente; et dès lors, sans faire plus que vous ne faites, sans souffrir plus que vous ne souffrez, vous satisferez à la justice de Dieu, et vous expierez vos péchés, puisque le saint concile de Trente a décidé que toutes les peines, toutes les afflictions que nous endurons pour Dieu et en vue de Dieu, peuvent

nous tenir lieu de pénitence, lorsque nous ne pouvons pas en faire d'autre. Y a-t-il rien de plus consolant, de plus propre à vous adoucir les rigueurs de votre état, et ne seriez-vous pas inexcusables de ne pas faire usage d'un moyen si facile et en même temps si efficace pour expier vos péchés par la pénitence?

Ibid., p. 46.

Motif : la patience de Dieu à notre égard.

Nous ne les comptons pas, mais Dieu les compte, ces années que nous passons dans l'oisiveté, dans la dissipation, dans l'oubli de nos devoirs, de notre salut, de notre perfection et dans une entière stérilité. Nous oublions ce que nous devons à Dieu, mais il ne l'oublie pas; nous vivons comme si nous ne lui devions rien, mais il vient chercher ce dont nous lui sommes redevables. Il attend depuis longtemps que nous portions des fruits dignes de tous les soins qu'il a pris de nous, et depuis longtemps nous trompons son attente. Eh! où en serions-nous, s'il nous avait châtiés dès que nous avons cessé de lui être fidèles? Ah! quelle patience de nous avoir supportés si longtemps! Non-seulement trois ans, mais vingt, trente et peut-être davantage. L'enfer en a murmuré, les démons s'en sont plaints; les réprouvés, dont plusieurs sont moins coupables que nous, dont quelques-uns ont été nos complices, en ont blasphémé, et nous, nous n'en sommes pas touchés, nous n'en sommes pas pénétrés de reconnaissance!

Duquesne, L'Evang. méd., t. 2, p. 512.

Exhortation à la pénitence.

. . , Venez donc, (les ecclésiastiques ne sauraient trop le dire aux grands pécheurs) venez, rapprochez-vous de votre Dieu, ne désespérez point de ses bontés, ou craignez de lui faire, en désespérant, le dernier outrage. Si vous l'avez offensé, David a eu le même malheur; et sans autre réparation que la douleur de l'avoir fait, il a obtenu le pardon qu'il demandait. Le Publicain humilié eut à peine le temps de se frapper la poitrine, et il sortit du temple pleinement justifié; Magdeleine versa quelques larmes, aussitôt son sauveur prit soin de les essuyer. Un criminel sur l'instrument de son supplice est devenu un prédestiné : un mouvement de cœur, un instant, une parole lui ont suffi auprès de son divin maître, pour mériter un royaume où il sera éternellement heureux. Eh! pourquoi craindriez-vous plus que lui de vous jeter dans le sein de votre Dieu, tandis qu'il vous est ouvert, et que la pénitence peut vous y conduire?

Bélon, Tr. de la perf. de l'ét. eccl., t. 2, p. 119.

Même sujet.

Quelle folie ne serait-ce pas, mes frères, de ne point retourner à Dieu, maintenant que Dieu vous appelle, et de vous exposer au péril d'en être abandonné, et de mériter de souffrir une éternité de peines en enfer! Retournez à lui, retournez à lui promptement, pendant qu'il en est temps encore. Voilà que Jésus-Christ vient vous y inviter par l'organe des missionnaires... Tremblez, tremblez, si vous ne vous décidez pas à changer de vie; qui sait si, au milieu de cette nuit, Dieu ne vous enverra pas la mort, et vous mourrez damnés... Si vous ne pleurez maintenant vos péchés, songez que vous les pleurerez en enfer durant toute l'éternité... Continuez, continuez, pécheur endurci, à offenser Dieu. Mais écoutez; c'est dans la vallée de Josaphat que je vous attends; Jésus-Christ prononcera contre vous ce jugement terrible : Retirez-vous, maudit, allez au feu éternel de l'enfer.

S. Liguori, Inst. sur les exer. des miss., p. 10.

Même sujet.

Saint Augustin exhorte fortement à la pénitence. «Le péché, dit-il, doit être puni ou par le pécheur pénitent, ou par un Dieu vengeur du crime. Dieu, qui a promis le pardon au pécheur pénitent, ne lui a point promis de délai pour se convertir, ni de lendemain pour faire pénitence.»

Godescard, t. 12, p. 392.

Sa nécessité.

. . . Nous sommes pécheurs, et cela suffit pour nous imposer la nécessité de faire pénitence... Il faut satisfaire à Dieu pour les outrages que lui fait le péché. Toutes les fois que nous avons le malheur de l'offenser, nous contractons avec sa justice une dette qu'il faut nécessairement acquitter en cette vie par une pénitence volontaire, ou en l'autre par des châtiments inévitables... Rejeter les exercices de la pénitence et dire que, pour satisfaire à la justice de Dieu, il suffit de ne le plus offenser, ce serait renouveler une erreur condamnée par le concile de Trente, et que saint Grégoire pape avait auparavant solidement réfutée. Une personne en cessant d'écrire n'efface pas ce qu'elle a déjà tracé sur le papier, et un créancier ne paie pas ses anciennes dettes en n'en contractant point de nouvelles; de même, dit ce grand docteur (Greg. past. p. 3. adm. 13.), nous ne satisfaisons pas à Dieu en ne continuant pas de l'offenser. Il exige de plus que, nous étant éloignés de lui par la douceur et l'attrait des plaisirs, nous retournions à lui par l'amertume des larmes et des gémissements : il veut que ceux qui sont tombés dans le péché, en se laissant aller à des choses défendues, se privent ensuite de celles qui sont permises, et que leur cœur, qui s'est livré à de fausses joies, soit resserré par une tristesse salutaire. Il faut, dit saint Cyprien, que notre pénitence soit proportionnée à nos péchés... Nous devons, selon Tertullien, prendre la place de la justice de Dieu, en imiter la sévérité et nous imposer, avec quelque proportion, les châtiments dont il nous punirait lui-même... Il n'y a pas à délibérer dans le choix que nous devons faire de nous mortifier en cette vie ou

de souffrir dans l'autre. Avec quelque rigueur que nous nous traitions, elle n'égalera jamais celle avec laquelle Dieu nous punirait, si nous mourions sans expier nos péchés par la pénitence.

. . . Les saints en étaient vivement convaincus; c'est ce qui leur a fait pratiquer ces austérités accablantes dont le seul récit fait frémir notre délicatesse. La plupart d'entr'eux étaient innocents, cependant ils vivaient dans la pénitence; nous sommes si coupables, pourquoi ne la ferions-nous pas? Le ciel leur devait-il coûter plus cher qu'à nous? Si on peut le gagner en se livrant au plaisir, qu'ils étaient imprudents de se mortifier comme ils ont fait! Servaient-ils un autre maître? attendaient-ils d'autres récompenses? N'avons-nous pas les mêmes motifs de faire pénitence? Celle qu'on exige de nous n'a rien qui soit au-dessus de nos forces. Accepter avec une soumission parfaite les peines et les disgrâces que Dieu nous envoie, accomplir avec exactitude les jeûnes et les abstinences que l'Eglise nous impose, refuser à notre sensualité des douceurs et des satisfactions dont tant d'autres se passent, captiver notre imagination, recueillir notre esprit, renoncer à notre propre volonté, mortifier nos sens, châtier notre corps, voilà la pénitence que Dieu demande de nous; quel prétexte avons-nous pour nous en dispenser? Si nous ne la faisons pas, notre perte est assurée, l'arrêt est prononcé, Dieu est peut-être sur le point de l'exécuter; nous pouvons encore en éviter la sévérité, il faut nous précautionner et la prévenir en nous punissant nous-mêmes. *Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis* (Luc. 13. 3.). Jésus-Christ ne dit pas que nous serons moins heureux et moins distingués dans le ciel, mais que l'enfer sera notre partage; il s'agit d'une perte éternelle, nous en sommes tous menacés, il n'y a qu'une vie mortifiée et pénitente qui puisse nous en préserver. *Nisi pœnitentiam*, etc. Dieu annonce maintenant ses volontés aux hommes, il leur ordonne à tous de faire pénitence, parce qu'il a fixé un jour où il doit juger l'univers entier, dit saint Paul aux Actes des apôtres (Act. 17. 30.): *Deus nunc annuntiat hominibus ut omnes ubique pœnitentiam agant, eo quod statuit diem in quo judicaturus est orbem in æquitate.* Pesons bien toutes ces paroles: *Deus*, c'est un Dieu qui nous prévient; hélas! s'il nous avait attendus, où en serions-nous? Nous l'avons tant de fois offensé, il a le droit de nous punir; avant d'éclater, il nous en avertit pour nous faire éviter les traits de sa colère. *Nunc*: c'est maintenant que sa grâce nous parle peut-être pour la dernière fois, maintenant que les motifs les plus puissants doivent nous engager à nous réconcilier avec lui. *Annuntiat hominibus*: il ne s'adresse point aux anges qui lui ont toujours été fidèles et qui sont dans l'heureuse impuissance de l'offenser; ce n'est pas non plus aux réprouvés pour lesquels il n'y a plus de miséricorde; il parle aux hommes qu'il veut sanctifier et sauver. *Ut omnes*: il n'en excepte aucun; justes et pécheurs, tous sont l'objet de son attention et de ses soins; il intime ses ordres aux uns et aux autres. *Ubique pœnitentiam agant.* Qu'exige-t-il d'eux? Il veut que dans le sanctuaire, dans le cloître et dans le monde, personne ne se dispense de faire pénitence. *Eo quod statuit diem in quo judicaturus est orbem in æquitate.* Ils seront tous jugés au grand jour des vengeances du Seigneur; elles éclateront sur ceux qu'une vie mortifiée et pénitente n'aura pas rendus conformes à Jésus-Christ. Imitons ce divin Sauveur, et nous règnerons avec lui. L'excellence du bonheur qu'il nous promet, doit adoucir toutes les rigueurs de la pénitence la plus austère

Belon, Tr. de la perf. de l'état eccl., t. 2, p. 227.

Même sujet.

Il n'y a que deux chemins pour aller au ciel, ou l'innocence, ou la pénitence; qui est-ce qui prétend y aller par l'innocence, sinon ceux que leur âge met dans l'impuissance de pécher? Il n'y a point de salut pour un pécheur sans pénitence, sans mortification. Qu'est-ce qu'un pécheur, dit Tertullien? c'est un homme né pour la pénitence et pour la mortification: *Homo pœnitentiæ natus.* Pour un pécheur, ou la pénitence ou l'enfer; il faut ou pleurer et souffrir volontairement dans le temps, ou pleurer et souffrir malgré soi dans l'éternité. Si l'Evangile est vrai, il n'y a point de milieu; choisissez lequel des deux vous voudrez pendant que vous le pouvez: mais y a-t-il à choisir, y a-t-il à délibérer?

Tout péché, dit saint Augustin, doit être puni ou par un Dieu vengeur, ou par l'homme pénitent; voyez lequel vous aimez le mieux. Ne vaut-il pas mieux éviter les rigueurs de la justice de Dieu en les prévenant, ou plutôt les adoucir en s'en faisant l'exécuteur? Si on ne paie à sa justice le peu qu'il demande maintenant, on lui paiera un jour tout ce qu'on lui doit. Dieu veut bien remettre les intérêts de sa justice entre vos mains, pourvu que vous vous en chargiez de bonne foi: quelque rudes que soient vos coups, ils seront toujours plus faibles que ceux d'un bras tout-puissant. La pénitence, dit Tertullien, prend la place de la justice de Dieu, mais ce n'est pas pour la frustrer de ses droits, c'est pour les modérer: elle vous remet des peines éternelles, mais elle exige de vous des peines temporelles: *Pœnitentia pro Dei indignatione fungitur, et temporali afflictatione æterna supplicia non frustratur, sed expungit.* Dieu est un créancier à qui on ne fait point de banqueroute; il faut payer tôt ou tard; si ce n'est dans le temps, ce sera dans l'éternité; mais si vous attendez jusques là, il exigera avec usure ce que vous lui devez: lequel vous paraît plus commode?

Nepveu, Pens. ou réfl. chret., t. 2, p. 145.

Même sujet : Pénitence comparée au Baptême.

Selon l'oracle de Jésus-Christ même, on est sûr de périr éternellement, si l'on n'efface ses péchés par la pénitence : *Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis* (Luc. 13.). Remarquez, mes frères, avec saint Chrysostôme, la force de ces paroles : le Sauveur compare la nécessité de la pénitence avec celle du baptême. Comme il a dit du baptême, que quiconque ne serait pas régénéré dans ses eaux salutaires, n'entrerait jamais dans le ciel : *Nisi quis renatus fuerit ex aquâ et Spiritu Sancto* (Joan. 5.); il dit de même de la pénitence, que sans elle il n'y a point d'espérance au royaume éternel; c'est-à-dire, autant que le baptême nous est nécessaire pour effacer le péché originel, qui nous ferme l'entrée du ciel, autant la pénitence nous est nécessaire pour effacer le péché actuel, qui nous fait perdre le droit que nous avions à l'héritage céleste ; c'est-à-dire, que comme un enfant qui meurt sans baptême, quoiqu'il n'y ait point de sa faute, ne sera jamais sauvé, de même un pécheur qui mourra sans avoir fait pénitence, ne le sera jamais, quoiqu'il n'ait pu faire cette pénitence, ou pour n'en avoir pas eu le temps, ou pour n'y avoir pas pensé : c'est ce que les théologiens appellent nécessité de moyen, c'est-à-dire, nécessité si grande pour le salut, que nul autre moyen ne peut y suppléer : en cela différente de la nécessité de précepte, dont on peut être dispensé par quelque raison légitime. Vous ne pouvez pas jeûner par faiblesse de santé; vous ne pouvez pas entendre la messe à raison de quelque empêchement légitime : vous ne serez pas réprouvés pour n'avoir pas satisfait à ces obligations. Mais si vous avez péché, quoi que vous puissiez faire d'ailleurs, quelques bonnes œuvres que vous puissiez pratiquer, si vous ne faites pénitence, point de salut pour vous. Il n'y a que la pénitence qui puisse détruire le mur de séparation que le péché a formé entre Dieu et vous, et elle seule peut vous remettre au rang des enfants de Dieu, vous rétablir dans les droits que vous avez perdus par le péché : *Si pœnitentiam*, etc.

Prônes de Billot, t. 1, p. 161.

Même sujet. Prouvée par Tertullien.

Tertullien a dit excellemment : Dieu a résolu de ne nous pas donner le pardon de nos péchés purement et simplement et pour rien; il veut que nous l'achetions avec la monnaie de la pénitence; et comme un marchand a coutume d'examiner la monnaie qu'on lui présente avant que de livrer sa marchandise, ainsi Dieu pèse et considère votre pénitence avant que de vous donner sa grâce, qui est la source de la vie éternelle (Tert. de Pœnit.). Et penser que Dieu vous pardonnera vos péchés sans faire pénitence, c'est une aussi grande folie que si vous prétendiez acheter d'un marchand une précieuse marchandise sans rien lui donner.

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 104.

Par des raisons du côté de Dieu.

Si un homme bien armé vous disait : Otez-vous de là, autrement je vous passerai mon épée à travers le corps, ou je vous donnerai un coup de pistolet dans la tête, et que vous demeurassiez toujours en la même place, sans vous remuer tant soit peu, ne serait-ce pas vous moquer de lui, montrer que vous ne le craignez guère, et que vous prenez ses menaces pour des paroles vaines et frivoles ? La justice de Dieu vous dit : Sortez du mauvais état où vous êtes, quittez votre péché, faites pénitence, autrement je viendrai à vous, je lancerai les carreaux de ma vengeance sur votre tête criminelle; et vous demeurez immobile comme un rocher, vous persévérez en votre mauvais état, vous rejetez loin de votre esprit toutes les pensées qui vous viennent de faire pénitence, pour apaiser la colère de Dieu ! N'est-ce pas se moquer de lui ? n'est-ce pas mépriser ses menaces et offenser sa justice ?

Vous offensez son immensité, vous retenez en vous un objet qui le choque et lui déplaît infiniment. Si votre valet avait mis dans votre chambre une quantité de fumier, suffirait-il, lorsqu'il vous en verrait fâché, qu'il vous promît de n'en mettre pas davantage ? Ce n'est pas assez, lui diriez-vous, il faut ôter ce que vous y avez mis, et en demander pardon. Il n'y a pas de... fumier de l'étable..., il n'y a pas de cloaque d'hôpital, aussi puant et aussi insupportable aux hommes, que le péché est horrible en la présence de Dieu. Peut-être que vous ne le commettez plus; mais vous l'avez commis, et vous n'en faites point pénitence; vous laissez le fumier dans votre âme qui est la demeure de Dieu. S'il y a du fumier dans votre chambre, ou autre chose qui vous déplaise, vous ne l'avez pas toujours devant les yeux, vous vous en absentez souvent; mais Dieu ne peut s'éloigner de la vue de votre péché, il a toujours devant lui ce monstre horrible et abominable; il est obligé par sa nature et par l'immensité de son essence de demeurer toujours en votre âme, qui est en état de péché quand même vous ne le commettriez plus; mais il est plus que probable que vous en commettez de nouveaux et de plus énormes que les précédents, si vous ne faites pénitence.

Id. ibid., p. 165.

De notre côté.

. . . Il n'y a que deux voies pour éviter la damnation, l'innocence et la pénitence. L'innocence, vous ne l'avez pas, vous le savez bien, vous l'avez perdue par tant de péchés que vous avez commis; si vous ne faites pénitence, que pensez-vous devenir ? Êtes-vous plus innocent et plus sage que le sage même, qui a composé un livre de l'Écriture sainte, dans lequel il dit que si nous ne faisons pénitence, nous tomberons entre les mains de Dieu (Eccl. 2. 22.) ?

Id. ibid., p. 166.

Par un exemple.

. . . Etes-vous plus saint que saint Macaire, patriarche de tant de saints anachorètes, lequel étant un jour avec eux dans une conférence spirituelle, pour l'exorde de son discours, il se mit à pleurer; pour la narration, confirmation, conclusion de sa harangue, il ne fit que pleurer, mais à chaudes larmes? Et comme ses religieux s'en étonnaient : Pleurons, pécheurs, leur dit-il, mes frères, pleurons amèrement pendant le temps, afin de ne pas pleurer éternellement.

Id. ibid., p. 110.

Par la réponse à une objection.

. . . Je vois bien ce qui vous rebute, c'est que vous vous figurez la pénitence avec un visage austère, pâle, décharné, mortifié; le seul nom de pénitence vous effraie, parce qu'il ressent la peine. Mais où avez-vous jamais vu, où avez-vous entendu, que depuis le péché du premier homme on ait obtenu quelque grand bien sans peine? Vous semble-t-il que c'est un petit bien, d'être délivré de la captivité du diable, de la servitude du péché, du danger de la damnation, des remords de la conscience; d'être remis en grâce avec Dieu, d'obtenir l'abolition et rémission de tous vos crimes, la dignité d'enfant de Dieu, et le droit à la vie éternelle?

Id. ibid., p. 111.

Même sujet : De la nécessité de la pénitence.

I. Faites de dignes fruits de pénitence, disait saint Jean aux Juifs; et il le dit encore aujourd'hui à tous les chrétiens. Il n'y a pas là une parole qui ne porte sentence. *Faites*, dit-il; ce n'est pas assez de dire des pénitences, il faut faire pénitence (Luc. 7.). On voit assez de gens qui disent des pénitences, mais on en voit peu qui fassent pénitence : toute la pénitence d'aujourd'hui se réduit presque à des paroles; mais où sont les effets? On récite des formules de contrition, où le cœur souvent n'a nulle part; ce sont des paroles. On proteste qu'on veut changer, qu'on veut se convertir, sans en venir à l'exécution; ce sont des paroles. On récite ensuite quelques prières vocales, qu'un confesseur peut-être trop indulgent, impose pour toute pénitence; ce sont des paroles : mais encore un coup où sont les effets? C'est ce qu'on ne voit point. N'est-ce pas là où s'est réduite jusqu'ici toute votre pénitence? Et que sont des paroles, si elles sont seules, que du vent? Et quel fond y pouvez-vous donc faire pour le pardon de vos péchés?

Il faut faire DES FRUITS *de pénitence.*

II. Ce n'est pas assez de faire pénitence, il faut faire *des fruits* de pénitence. Il est beaucoup de gens semblables à ce figuier de l'Evangile, qui était revêtu de feuilles, mais qui n'avait que des feuilles; ils ont des feuilles pour se couvrir, pour imposer aux autres et à eux-mêmes, c'est-à-dire des apparences de pénitence; ils s'accusent, ils demandent pardon à Dieu, ils promettent tout pour ne tenir rien : ce sont des feuilles, ce sont des dehors, des apparences de pénitence; mais le cœur est-il touché? mais la douleur est-elle sincère? mais la volonté de quitter le péché est-elle efficace? Point du tout. Il en est qui, non contents d'avoir des feuilles, viennent jusques à produire quelques fleurs de pénitence, et qui peuvent dire avec l'Epouse, qu'il a paru quelques fleurs dans le champ de leur cœur; ils paraissent touchés, ils versent quelques larmes, ils font quelques efforts : ce sont des fleurs, qui semblent promettre du fruit, mais l'air contagieux du monde, où ils rentrent trop aisément; les occasions où ils se rengagent, les plaisirs où ils retournent, sont comme autant de vents pernicieux qui font sécher et tomber ces fleurs, et trompent la juste attente qu'on avait conçue d'en voir naître les fruits.

Il faut faire de dignes *fruits de pénitence.*

III. Mais ce n'est pas assez de faire des fruits de pénitence; il faut faire *de dignes* fruits de pénitence, c'est-à-dire, une pénitence qui soit proportionnée, autant qu'il se peut, à la grandeur de la majesté de Dieu que nous avons offensé; à la grandeur et à la multitude de crimes par lesquels nous l'avons offensé, et à la malice et à l'ingratitude avec laquelle nous l'avons offensé. Si nous suivons ces trois règles, jusques où ne nous conduiront-elles pas? Une pénitence aussi légère et aussi imparfaite que la nôtre est-elle proportionnée à la majesté de Dieu? Est-elle bien capable de réparer l'outrage que nous lui avons fait? Quelques prières courtes et indévotes ont-elles bien de la proportion à la grandeur et à la multitude de nos crimes? Sont-elles bien capables de les effacer? Des satisfactions aussi faibles et aussi lâches que les nôtres, ont-elles quelque rapport avec notre malice et notre ingratitude? et sont-elles capables d'apaiser Dieu et d'obtenir le pardon de nos offenses? Une semblable pénitence ne doit-elle pas être la matière et le motif d'une nouvelle pénitence?

Confondez-vous à la vue de vos pénitences infructueuses, dans la juste crainte que vous n'ayez part à la malédiction du figuier stérile, qui n'avait que des feuilles.

Nepveu, Pens. ou réfl. chrét., t. I, p. 277.

Elle est rare.

Rien n'est plus nécessaire que l'exercice de la pénitence, et rien n'est plus rare. La plupart la relèguent dans le cloître et se persuadent qu'elle ne convient qu'aux religieux. Les peines sont-elles donc pour les innocents, et non pas pour les coupables? L'exercice de la pénitence est souvent une œuvre de surérogation pour les religieux; mais il est une œuvre d'obligation pour les personnes du monde. D'autres s'imaginent qu'elle n'est que pour les

grands pécheurs. Il en est peu dans le monde qui ne le soient assez pour avoir besoin de pénitence. Saint Augustin, cet homme si éclairé, proteste qu'il n'est point de chrétien qui ne doive trembler, si la mort le surprend sans être exercé dans la pratique de la pénitence. . .

Id. ibid., t. 4, p. 295.

Même sujet.

. . Saint Ambroise m'apprend que *faciliùs inveni qui innocentiam servaverint quàm qui congruè egerint pœnitentiam* (S. Ambr. l. 2, de pœnit. c. 10.). Ce grand prélat avait eu longtemps la conduite des consciences, il était le refuge et le port assuré de ceux qui se convertissaient; car sa porte était ouverte et son accès très-facile à tout le monde, et néanmoins il disait : J'ai trouvé plus de gens qui ont conservé la grâce baptismale, que je n'en ai trouvé qui aient fait une vraie pénitence après l'avoir perdue.

Le Jeune, Serm., t. 7, p. 489.

Même sujet.

. . Chose étrange, qu'il n'y ait rien qu'on prétende plus faire, et rien qu'on fasse moins que la pénitence ! . . *Nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo* (Jér. 8. 6.). Voyez tous les jeunes hommes, toutes les jeunes filles, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à trente, tous se donnent carrière, tous, tous, universellement; quelques-uns exceptés, mais fort peu, tous s'abandonnent aux plaisirs sensuels, aux vanités, aux divertissements et aux voluptés criminelles, et, pour se flatter, ils disent : il faut que jeunesse se passe, nous voulons savoir le bien et le mal; lorsque nous serons plus avancés en âge, nous ferons pénitence. Et combien en voit-on qui la fassent? plusieurs de ceux qui m'entendent sont âgés de quarante, cinquante, soixante ans, et au-dessus; s'ils veulent avouer la vérité, ils diront que, quand ils étaient jeunes, ils prétendaient faire pénitence. Mais, en bonne foi, messieurs, la faites-vous? Je n'en veux pas d'autre témoin que vous; en bonne foi, l'avez-vous jamais faite? Toute la pénitence que vous faites, c'est que vous vous êtes retiré de ces grandes et excessives débauches qui sont propres à la jeunesse; mais vous êtes aussi amoureux de vous-même, aussi idolâtre des grandeurs du monde, aussi sensible au moindre mépris, aussi attaché à vos intérêts, que vous l'avez jamais été. Supposons que vous ayez quitté toutes ces dispositions, peut-on dire pour cela que vous faites pénitence? Si vous ne faites pénitence, dit Jésus, vous périrez.

Id. ibid., t. 11, p. 145.

Propriétés de la pénitence : 1° *Cordiale.*

Le cœur contrit est le contraire du cœur endurci, que l'Ecriture reprend si souvent. Tant que ce bois est entier, il est dur et impénétrable, il résiste à ceux qui le touchent; faites qu'il soit jeté au feu et réduit en cendres, ces cendres ne résistent plus, vous les pénétrez aisément, le doigt y entre de tout côté. Quand vous étiez en état de péché, vous aviez le cœur endurci, votre volonté résistait aux secrètes touches de Dieu, à sa divine volonté, à ses inspirations; si vous êtes vraiment converti, si vous avez le cœur contrit et humilié, *cor contritum quasi cinis*, le feu de l'amour de Dieu l'a enflammé et réduit en cendres, il ne s'oppose plus à la volonté de Dieu; le Saint-Esprit, qui est surnommé le doigt de Dieu, y entre de tout côté; vous ne résistez plus à ses inspirations, encore moins à ses commandements. Mon Dieu, vous voulez que je travaille dans mon métier aussi fidèlement pour autrui que pour moi, je le veux; que je ne jure point, que je dise oui, non, sans ajouter aucun serment, je le veux; que je sois chaste et honnête en mes paroles, je le veux.

Id. ibid., t. 8, p. 415.

2° *Effective.*

. . A quoi connaissez-vous si quelqu'un a bonne volonté pour vous, ou si ce sont des compliments qu'il vous donne? Aux effets : *Probatio dilectionnis, exhibitio est operis.* Votre parent vous dit : Je suis bien marri qu'une telle disgrâce vous soit arrivée, qu'on vous ait intenté ce procès injuste; et avec tout cela, il refuse de faire ce qu'il pourrait pour vous y aider, pour vous en retirer; vous dites : Fourbe, fourbe, mon parent donne de belles paroles, et voilà tout. Vous dites en votre esprit : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, je suis marri de vous avoir offensé; et avec cela, vous refusez de faire ce qu'il demande de vous, d'ôter de votre maison ou de votre personne ce qui offense ses yeux, de payer vos dettes, de restituer le bien mal acquis, de faire la révérence et de parler amiablement à celui qui vous a désobligé, de prier Dieu tous les soirs avec vos domestiques, de régler votre vie pour ne point perdre de temps, de jeter au feu ces livres d'amour, ces tableaux où il y a des nudités, de quitter l'occasion du péché. Toutes ces tendresses de cœur, belles protestations, actes prétendus de contrition, ce ne sont que des impostures; mais impostures si adroites et si fines, que vous ne trompez pas seulement les autres, vous vous trompez aussi vous-même; mais vous ne sauriez tromper Dieu qui crie : « Lingua sua mentiti sunt ei; cor autem eorum non erat rectum cum eo, et in præceptis ejus noluerunt ambulare. Apud cordis interpretem ars non admittitur ad salutem, » dit saint Augustin (Serm. 120 de tempore.).

Id. ibid., t. 11, p. 415.

3° *Prompte. Comparaison.*

. . . *Ne differas converti.* Si vous portiez votre manteau à l'envers, quand on vous en avertirait, refuseriez-vous de le retourner promptement? Vous portez votre âme à l'envers, elle est toute renversée, tout y est sens

dessus dessous, vous aimez ce que vous devriez haïr, vous méprisez ce que vous devriez aimer : vous aimez le jeu, les danses, les cabarets, les assemblées de garçons et de filles, les cajoleries et pertes de temps, les mauvaises compagnies; vous méprisez les remontrances de votre père, les prières, le service de Dieu, la compagnie des gens de bien. Si votre enfant s'accoutumait à marcher à reculons, ne le redresseriez-vous pas? Ne diriez-vous pas qu'il tomberait tôt ou tard dans des précipices? *Converti ad Dominum.* Vous pensez disposer de votre vie comme si vous en étiez le maître, vous remettez votre conversion au temps à venir, qui n'est pas à vous, c'est Dieu qui en est le maître; vous vous imaginez qu'il prendra vos mesures, et vous donnera plusieurs années de vie, pour continuer en vos débauches; un de ces jours, quand vous y penserez le moins, il montrera qu'il est le maître en vous retirant de cette vie.

Ad Dominum. Il est le maître de ses grâces, il les donne, non-seulement à qui bon lui semble, mais quand bon lui semble. Si vous les méprisez maintenant qu'il vous les présente, vous les demanderez quelque jour, et elles vous seront refusées; ne les méprisez pas si vous êtes sage, mais demandez-les souvent à Dieu avec ferveur, en lui disant avec l'Eglise : Grand Dieu, qui ne rebutez personne, qui recevez avec miséricorde et à bras ouverts tous les vrais pénitents, quelque grands et abominables pécheurs qu'ils aient été; jetez un regard de compassion sur ceux qui ne peuvent pas même avoir une bonne pensée sans votre grâce prévenante; éclairez nos entendements d'un rayon de votre lumière, amollissez notre cœur par une secrète, mais puissante touche de votre Saint-Esprit; faites-nous la grâce de faire une pénitence cordiale, effective, diligente, salutaire, qui soit digne de participer aux mérites des pénitences et des souffrances de Jésus notre Seigneur votre Fils, qui vit et règne avec vous en tous les siècles des siècles.

Id. ibid., p. 419.

4e Générale.

. . . Vous n'êtes pas bien converti, tant qu'un seul péché demeure en votre affection. On trouve assez de gens qui font volontiers des confessions générales, quatre par an, si vous voulez; on en trouve fort peu qui aient jamais fait en leur vie une conversion générale : et toutefois la confession est quelquefois superflue; la conversion générale n'est jamais inutile, elle est toujours et en tout temps nécessaire : et si votre conversion n'est qu'à demi, si elle n'est entière et générale, toutes vos confessions générales, toutes vos communions, indulgences, jubilés, sacrements, ne vous servent de rien. On appelle conversion générale, être détourné de tout ce qui déplaît à Dieu, n'avoir affection à aucun péché mortel, prendre pour règle de votre vie les maximes de l'Evangile, non les maximes du monde.

Id. ibid., p. 457.

La pénitence est la planche de salut.

Quand nous voulons passer sur une planche, nous voulons qu'elle soit bien assurée; si elle branle tant soit peu, nous ne voulons pas nous y fier, principalement s'il y a danger de tomber dans un gouffre ou dans une profonde rivière. Pour passer d'ici en paradis après le péché mortel, on n'a point d'autre voie que la planche de la pénitence; si elle nous manque sous les pieds, nous tombons dans un profond abîme, dans le gouffre de l'éternité malheureuse, dans un étang de feu et de soufre ardent. Cette planche est très-mal assurée, si la haine du péché et l'amour de Dieu ne sont pas en notre cœur.

Id. ibid., p. 468.

Sermon sur le délai de la pénitence.

Jam securis ad radicem arborum posita est.

La cognée est déjà à la racine des arbres. Luc, c. III, 9.

Il n'y a donc point lieu de différer et d'attendre, puisque l'arbre est si près de sa chute, et que le coup qui doit l'abattre, va bientôt partir et le renverser. Parlons sans figure, ou tirons de cette figure l'avis important que Jean-Baptiste voulait donner à tout pécheur actuellement engagé dans le désordre du péché, qui est de n'y point demeurer, de ne s'y point obstiner, mais de retourner promptement à Dieu, et de ne s'exposer pas aux suites funestes d'un retardement très-dangereux. Je dis d'un retardement très-dangereux; et sans insister sur ces accidents imprévus, où la mort, par un juste châtiment de Dieu, surprend un pécheur qui diffère : mais pour ne prendre la chose que dans le cours même le plus naturel et le plus commun, arrêtons-nous aux deux effets les plus ordinaires du délai de la pénitence, et renfermons-les en deux propositions. Car le délai de la pénitence forme l'habitude du péché : c'est le premier effet et la première proposition. Et, par un retour presque immanquable, l'habitude du péché entretient jusqu'à la mort le délai de la pénitence, et par là conduit à l'impénitence finale : c'est le second effet et la seconde proposition. Expliquons-nous, mieux et en moins de paroles : habitude du péché, effet du délai de la pénitence; délai de la pénitence, effet de l'habitude du péché; de l'un et de l'autre, impénitence finale. Voilà ce que nous allons développer; et si ces vérités ne nous touchent pas, il faut que nous soyons bien peu sensibles aux intérêts de notre salut.

Premier point. Le délai de la pénitence forme l'habitude du péché. Il n'est pas difficile de le comprendre, et l'on en voit d'abord la raison. Car ce qui forme les habitudes, ce sont les actes fréquents et réitérés : et ce qui doit par conséquent former l'habitude du péché, ce sont les longues et fréquentes rechutes dans le péché. Or, tel est l'état d'un pécheur qui

diffère sa pénitence; voilà l'effet de ses remises continuelles, et de ses retardements.

Il s'agit d'un homme que ses passions ont entraîné hors des voies de Dieu, et fait entrer dans les voies de l'iniquité. Il s'agit d'une femme, d'une jeune personne que le monde éblouit, que le plaisir enchante, que certains objets attachent, que la sensibilité du cœur précipite dans des déréglements, ou secrets, ou même connus. Dieu les rappelle, il les presse par sa grâce, on leur parle de sa part, on leur prêche la pénitence. Mais que répondent-ils? Ils ne s'aveuglent point assez pour prétendre justifier leur conduite. Ils conviennent qu'il y a du libertinage, et qu'ils ne vivent pas dans l'ordre, ni selon la loi de Dieu. Ils comptent sur l'avenir, et ils se promettent bien de changer quelque jour, de prendre une route tout opposée, et de travailler sérieusement à la réformation de leurs mœurs. Mais ce jour, disent-ils, n'est point encore venu : il serait trop tôt maintenant, et il faut attendre. Ah! il faut attendre! c'est-à-dire, qu'il en faut contracter l'habitude, qu'il faut la laisser croître, et lui donner tout le loisir et tous les moyens de se fortifier; c'est-à-dire, qu'il faut se lier au péché, se livrer au péché, se rendre le péché si familier, qu'on ne le craigne plus, et qu'on n'en ait plus de scrupule. Car qu'est-ce que tous ces retardements dont on use, et à quoi se réduisent-ils? si ce n'est à multiplier les péchés, en suivant toujours le même train de vie, en demeurant toujours dans les mêmes engagements, en s'abandonnant toujours aux mêmes excès, en ne corrigeant rien, mais ajoutant toujours crimes sur crimes, débauches sur débauches. Or, pour reprendre le principe que nous avons déjà proposé touchant l'habitude et son origine, n'est-ce pas là ce qui la fait naître, et n'est-ce pas ainsi qu'elle s'insinue dans un cœur, et qu'elle se l'assujettit? Un premier péché ne la forme pas; mais, comme a remarqué saint Bernard, ce premier péché dispose au second; celui-ci donne une facilité toute nouvelle pour l'autre qui lui succède : de degré en degré la contagion se répand; le cœur se tourne au mal, il s'y accoutume, il s'y attache, et tombe dans un esclavage où il n'est presque plus maître de lui-même.

Triste vérité, d'autant plus constante que les habitudes vicieuses ont cela de propre, qu'elles s'impriment beaucoup plus aisément et plus profondément : pourquoi? parce que notre nature corrompue est plus disposée à les recevoir, et que nous portons au-dedans de nous-mêmes de malheureuses concupiscences qui les secondent et qui les appuient. Une prompte pénitence les préviendrait, et leur couperait court. Elle ne nous mettrait pas à couvert de toute rechute, et, quoique pénitents, nous ne serions pas impeccables; mais nous serions moins sujets à la tyrannie de l'habitude. En appliquant le remède, aussitôt que le mal viendrait à paraître, on l'empêcherait de s'invétérer. En jetant l'eau, selon la comparaison de saint Augustin, à mesure qu'elle entrerait, tout fragile et tout ouvert qu'est le vaisseau, on le garantirait du naufrage. Et c'est à quoi l'apôtre exhortait si fortement les fidèles, et ce qu'il leur recommandait par ces paroles (Rom. 6. 12.) : *Mes frères, ne souffrez donc point que le péché règne dans votre corps mortel; en sorte que vous vous soumettiez à toutes ses convoitises.* Prenez garde : ce grand apôtre ne leur disait pas précisément : Ne tombez jamais, et préservez-vous de tout péché : heureuse disposition, qui serait bien à désirer, et qui n'est guère à espérer. Mais du moins, leur faisait-il entendre, si, par le poids de la faiblesse humaine, vous tombez quelquefois, si vous péchez, ne permettez pas au péché d'affermir son empire dans vous et sur vous, par une possession paisible et habituelle. Leçon d'une conséquence infinie. Leçon dont nous ne comprendrons jamais mieux la nécessité, que lorsque nous comprendrons toute la malignité d'une criminelle habitude. Le péché est un mal, et le souverain mal; mais au-dessus de ce mal, tout extrême qu'il est, on peut dire qu'il y a quelque chose encore de plus pernicieux et de plus à craindre : et quoi? c'est l'habitude dans le péché. Il n'y a qu'à consulter sur ce point de morale les Pères de l'Église et les maîtres de la vie chrétienne. Il n'y a qu'à voir avec quelle force et en quels termes ils s'en expliquent. Mais allons plus loin : car peut-être dira-t-on, que si, par le délai de la pénitence, l'habitude s'est formée, on n'est pas après tout sans ressource, et que désormais, n'apportant plus à sa conversion de nouveaux retardements, on peut, par un vrai retour à Dieu, réparer le passé et sanctifier le reste de ses années. Espérance dont on se flatte; mais espérance qui doit pleinement détruire une seconde proposition, qui va faire le sujet du second point.

Second point. — L'habitude du péché entretient jusqu'à la mort le délai de la pénitence, et par là conduit à l'impénitence finale. N'exagérons rien, et, pour nous renfermer dans les bornes de la vérité la plus exacte, convenons d'abord du sens de cette proposition, et mettons-y tous les tempéraments et toutes les modifications convenables. Ce n'est point une règle universelle ni absolue. Ce n'est point à dire que l'habitude soit à la pénitence du pécheur un obstacle insurmontable, ni qu'elle le détermine tellement à persévérer dans son péché, qu'il ne lui soit plus libre d'en sortir. Ce n'est point à dire même que de temps en temps on n'ait vu, et qu'on ne voie encore, un petit nombre de pécheurs, que la grâce enfin, par un dernier effort, semble arracher à l'iniquité, et en qui elle triomphe de mille résistances et des retardements les plus opiniâtres. Voilà pour ne donner dans aucune extrémité, ce que nous sommes obligés de reconnaître. Mais, du reste, il n'est pas moins vrai, que si le retour d'un pécheur

d'habitude n'est pas impossible, il est toujours d'une difficulté extrême; et en voici la preuve convaincante. Car si le pécheur, n'ayant point encore l'obstacle de l'habitude à surmonter, et avant qu'elle se soit fortifiée, n'a pas eu néanmoins le courage de rompre ses liens, et d'entrer dans les voies de la pénitence, que sera-ce quand, aux autres obstacles qui l'ont arrêté, celui-ci se trouvera joint? que sera-ce, dis-je, quand il aura laissé le vice s'enraciner dans son âme; quand il se sera attaché plus étroitement que jamais au péché; qu'il se sera, pour ainsi dire, vendu au péché, asservi au péché, naturalisé avec le péché; quand, par la force et l'impression de l'habitude, il aura presque perdu tout le remords du péché, et que ce ne lui sera plus une charge sur sa conscience, ni un sujet d'inquiétude?

De là remises sur remises, et retardements sur retardements. Ce n'est pas, comme je l'ai déjà observé, qu'on rejette tout à fait la pénitence, et qu'on prétende ne quitter jamais son péché. Il n'y a qu'un petit nombre d'impies qui s'abandonnent à ce désespoir. Mais, tandis qu'on se flatte, qu'on se promet de retourner quelque jour à Dieu, parce qu'on en voit l'indispensable nécessité dans la pratique et quant à l'exécution, on ne veut jamais se persuader que ce jour soit venu, et, selon que saint Augustin le témoigne de lui-même, on dit toujours : *Demain, demain; tantôt, tantôt; encore un peu, encore un peu.* Voilà par où tant de pécheurs, esclaves de l'habitude, vieillissent dans leurs désordres; et n'en avons-nous pas mille exemples devant les yeux? Cependant les années passent, la mort arrive, une dernière maladie se déclare, et alors même le malade croit toujours pouvoir remettre. Si, dans les premières atteintes du mal, on l'avertit de penser à lui, que répond-il? *Attendons* (Isa. 28.). Si, dans le cours du mal qui augmente, on le presse de nouveau, même réponse : *Attendons encore.* Enfin, à force d'attendre, ou tout à coup il est surpris par une subite révolution qui l'enlève, ou dans une extrémité qui lui ôte presque toute connaissance, tout sentiment, il ne fait qu'une pénitence imparfaite, qu'une pénitence précipitée et forcée. Tout cela veut dire qu'après avoir vécu dans l'impénitence, il meurt impénitent.

Concluons avec l'Apôtre : *Voici l'heure de nous réveiller de notre sommeil, voici le temps favorable, voici les jours de salut* (Rom. 13. 11.) : ne les perdons pas, et hâtons-nous. Car ces jours de salut, ce temps, cette heure favorable que nous avons présentement, nous ne les aurons pas toujours. Ils s'écoulent, et nous ne savons quand ils reviendront. Que dis-je? et savons-nous même si jamais ils reviendront? Peut-être nous persuadons-nous qu'une pénitence différée cause moins de peine, et qu'avec le temps elle devient plus aisée. Mais c'est une erreur, et la plus trompeuse de toutes les illusions. Tout le reste, il est vrai, s'affaiblit avec l'âge : le tempérament s'altère, les forces du corps diminuent, les lumières même de la raison s'obscurcissent; mais les passions du cœur, mais les habitudes vicieuses prennent toujours de nouveaux accroissements. Le temps serre les nœuds et les endurcit; les années donnent à la passion et à l'habitude plus d'ascendant; et, dans un âge avancé, non-seulement on se trouve tel que l'on était dans une première jeunesse, mais c'est alors qu'on sent les funestes progrès du vice, et qu'on se voit presque hors d'état de l'attaquer et de le vaincre. De là cette maxime générale de remédier aux plus petits maux, et de bonne heure, afin d'en arrêter de plus grands, où l'on se laisserait entrainer. Maxime dictée par la sagesse humaine, et appliquée à toute la conduite de la vie, en quelque conjoncture, et sûr quelque sujet que ce soit. Mais à plus forte raison, maxime spécialement nécessaire dans la conduite du salut, et dans la pénitence chrétienne. Quoi qu'on en puisse penser et qu'on en puisse dire, vouloir sans cesse remettre sa pénitence d'un jour à un autre jour, d'une semaine à une autre semaine, d'un mois à un autre mois, c'est en quelque manière vouloir absolument, et pour toujours, y renoncer. Or, y renoncez-vous, en effet? y renoncez-vous jamais? Quelle est dans cette assemblée l'âme si endurcie, qu'une telle proposition ne lui fasse pas horreur? Voilà néanmoins à quoi l'on s'expose, et ce qu'on ne peut trop craindre, ni prévenir avec trop de soin.

Pensées de Bourdaloue, t. 2, p. 274.

Pourquoi la différer.

Peut-on faire trop tôt ce qu'on doit faire nécessairement si l'on ne veut se perdre, et qu'on se met en danger de ne point faire du tout, en le voulant faire trop tard? Dans un an, dans un mois, je me convertirai, et pourquoi non dès aujourd'hui? Vous ne pouvez répondre d'un seul jour, et vous comptez sur des années. L'avenir est-il à vous? à peine le temps présent y est-il. Si vous ne vous servez du moment présent pour vous convertir, vous ne pouvez pas vous assurer de celui qui le suit. Demain, dites-vous, je me convertirai; et combien y a-t-il que vous remettez à ce demain, qui vient toujours et qui n'arrive jamais? Demain, et qui vous a dit qu'il y aura un demain pour vous? Celui, dit saint Augustin, qui a promis le pardon au pécheur pénitent, n'a point promis le lendemain à celui qui diffère sa conversion.

Nepveu, Pensées ou Réfl. chrét., t. 1, p. 48.

La pénitence tardive est incertaine.

Raison. On admire la témérité de ceux qui dansent sur la corde; la vôtre est bien plus étrange : vous dansez, vous jouez, vous banquetez, vous folâtrez, non sur la corde mais sur un filet. Si un homme était en l'air bien haut, ne tenant qu'à une ficelle, et ayant un abîme profond sous ses pieds, en quelle frayeur et détresse serait-il? et quand on lui dirait :

voulez-vous qu'on bouche cet abîme avec un lit de plume, afin que si vous tombez, vous tombiez mollement? s'il disait : demain, d'ici à huit jours, quelle folie serait-ce! Tous vos desseins ne tiennent qu'au filet de votre vie, qui est plus mince et plus déliée mille fois qu'une ficelle; car on ne pourrait jeter quinze verres d'eau sur une ficelle sans qu'elle rompît, et il ne faut qu'un verre d'eau froide, ou une petite humeur qui tombe du cerveau pour rompre le fil de votre vie, et pour vous faire tomber dans l'abîme de damnation qui est sous vous, et cela sans ressource, et pour jamais. On vous dit : convertissez-vous, faites pénitence, pratiquez la vertu; si vous le faites ainsi, quand le fil de votre vie se rompra et que vous tomberez par la mort, Dieu vous présentera la main de sa grâce comme un oreiller de plume, afin que vous ne vous blessiez pas...; et vous dites : l'année qui vient, je me convertirai, je sortirai du péril évident où je suis; y a-t-il témérité et folie semblable à celle-là?

Le Jeune, Serm., t. 10, p. 283.

Plus difficile.

. . . J'en prends à témoin tous les vieillards qui m'écoutent et qui savent bien que je dis vrai, et qui expérimentent à leur grand regret la vérité de ce que je dis, s'il n'est pas vrai qu'ils ont les mêmes habitudes qu'ils avaient en la jeunesse, qu'ils sont aussi enclins au jurement, à la médisance, à la colère, à l'avarice, qu'ils l'étaient à l'âge de trente ans; ils s'étonnent quelquefois d'eux-mêmes : la nature abhorre l'impureté à leur âge, et toutefois ils s'y sentent quelquefois asservis si cruellement, qu'ils ne peuvent s'en affranchir;... si les maladies de leur jeunesse les ont conduits jusqu'à leur vieillesse..., qui doute que si Dieu ne fait un miracle, et s'ils ne font un très-grand effort,... que ces vices leur demeureront jusqu'à l'heure de la mort... Supposons qu'il y ait ici un clou qui m'incommode, et que je frappe dessus à grands coups de marteau; si vous me demandiez : que voulez-vous faire? je prétends arracher ce clou; vous diriez : le père n'est pas en son bon sens; ne voit-il pas qu'à chaque coup qu'il donne, il enfonce ce clou de plus en plus, et qu'il augmente la difficulté qu'il aura de l'arracher? Vous avez en votre âme un clou qui blesse votre conscience, la mauvaise habitude que vous avez de jurer, de maudire, de faire des saletés; vous dites que vous l'arracherez d'ici à un an; pauvre homme! ne voyez-vous pas que toutes les fois que vous jurez, toutes les fois que vous commettez le péché, vous enracinez de plus en plus l'habitude?

. . . *Sufficit diei malitia sua*, dit le Fils de Dieu, *sufficit senectuti malitia sua;* vous serez assez empêché en la vieillesse de satisfaire à la justice de Dieu pour les péchés de la vieillesse même; comment le pourrez-vous faire pour tant d'excès, tant de débauches, tant d'abominations de l'adolescence, de la jeunesse et de l'âge viril? Id. ibid., p. 285.

La confession à la mort n'est pas entière à défaut... de mémoire.

Mais quand vous auriez le temps, vous n'aurez pas la mémoire; il en est de notre âme comme d'une horloge; vous voyez que dans une horloge les roues, pendant l'heure, vont posément, doucement, avec règle, et quasi sans faire aucun bruit; mais sur la fin de l'heure elles tournent si vite, et avec un tel tintamarre, que vous diriez que toute l'horloge est démontée et s'en va en pièces. Maintenant que vous êtes en bonne santé, les ressorts de votre mémoire, toutes les roues de votre esprit, les contre-poids de votre jugement sont bien réglés; quand vous serez sur la fin de l'heure et de votre vie, toutes vos facultés seront en tel désordre, les esprits sensitifs et vitaux si épuisés, les organes si affaiblis et si inhabiles à toute fonction, que vous ne pourrez penser attentivement à rien de sérieux, vous commencerez à rêver et à être privé de jugement.

Id. ibid., p. 303.

Alors on ne peut satisfaire... au prochain.

Vous ne pourrez rendre à César ce qui est à César, ni à Dieu ce qui est à Dieu, vous ne pourrez satisfaire aux hommes. Où irez-vous chercher les villageois que vous aurez ruinés, pour leur faire restitution? tous les gens de bien que vous avez noircis par vos médisances, et tous ceux devant lesquels vous avez détracté, pour vous dédire et faire réparation d'honneur? toutes les femmes que vous avez débauchées, pour satisfaire aux dommages et intérêts? Vous ne pourrez aussi satisfaire à Dieu. Il y a trois œuvres satisfactoires, l'oraison, le jeûne et l'aumône. Quelle oraison pourrez-vous faire, quand à peine vous pourrez prononcer le saint nom de Jésus? Quel jeûne, quand à tout moment on vous mettra dans la bouche des cuillerées de restaurant? quelle aumône, quand vous n'aurez plus rien à votre disposition? et ne savez-vous pas que *non remittitur peccatum, nisi restituatur ablatum?* que saint Jean-Baptiste a dit que pour éviter la vengeance dernière, il faut faire des fruits dignes de pénitence? que Jésus a dit : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes peribitis?*

Et quelle pénitence sera la vôtre, qui sera dépourvue de la grâce de Dieu, qui ne sera qu'à demi-volontaire, qui n'aura point de vraie contrition, point de confession entière, point du tout de satisfaction? Pourquoi donc leur donnez-vous l'absolution? me direz-vous. Saint Augustin répond : *Absolutionem damus, securitatem non damus.*

Id. ibid., p. 305.

La pénitence à la mort est dangereuse.

S. Salvien... écrivait à toute l'Eglise : Celui-là ne cesse pas de pécher qui, étant sur la fin de sa vie, ne se retire de ses crimes que par l'impossibilité de les commettre encore; car

celui qui ne s'abstient du mal qu'à l'heure de la mort ne quitte pas les péchés, mais ce sont les péchés qui le quittent (Salv. l. 1. ad Eccl. cathol. sub medium.).

Id. Ibid., t. 1, p. 216.

Raisons de notre côté

. . . Il ne faut, direz-vous, qu'un *peccavi* : oui, pourvu qu'il soit bien dit. Car Pharaon a dit *peccavi*, Saül a dit *peccavi*, Antiochus a dit *peccavi*, Judas a dit *peccavi*, et ils ne laissent pas d'être damnés. Qui vous a dit que votre pénitence serait meilleure, et plus fructueuse que la leur?

Id. ibid., p. 220.

La pénitence est un préservatif contre le péché.

. . . Cette pénitence, en apaisant la justice de Dieu, vous servira de préservatif contre le péché. Il en est encore des maladies de l'âme, dit saint Bernard, comme des maladies du corps. Quoique une maladie soit guérie, il reste après elle une certaine langueur qui expose sans cesse à de nouvelles chutes, à moins qu'on ne prenne les plus exactes précautions. De même le péché remis par le sacrement laisse cependant après lui une certaine faiblesse, surtout lorsque c'est péché d'habitude, qui doit faire craindre toujours de nouvelles fautes. C'est une plaie dont la flèche est ôtée, dit saint Bernard, mais qui conserve encore une flétrissure dangereuse, capable de communiquer son venin, à moins qu'on n'y applique des remèdes pour l'arrêter. Or, le plus propre à préserver l'homme de la contagion du péché, c'est la pénitence; elle est comme un régime de vie qui soutient l'âme, et la rétablit dans une santé parfaite.

Prônes de Billot, t. 1, p. 106

Sermon sur l'efficace et la vertu de la pénitence.

Et videbit omnis caro salutare Dei.

Tout homme verra le salut qui vient de Dieu (Luc. 3. 6.).

Effet merveilleux de la pénitence! elle nous ramène à Dieu, elle nous remet en grâce avec Dieu, elle nous procure le salut qui vient de Dieu. *Tout homme*, disait Jean-Baptiste, prêchant lui-même la pénitence, *tout homme le verra, ce salut :* c'est-à-dire que tout pécheur aura part aux avantages inestimables de cette pénitence, s'il en prend les sentiments, et s'il en suit les saintes impressions. Est-il une vérité plus consolante, et de quelle confiance n'est-elle pas capable de nous remplir, à quelques égarements que nous ayons été sujets? Confiance chrétienne, confiance absolument nécessaire pour la conversion du pécheur, puisque sans cela il doit désespérer de la miséricorde divine, et s'abandonner à tous les excès où son désespoir peut le précipiter. Il nous est donc bien important de savoir quelle est l'efficace et la vertu de la pénitence, afin que nous ayons recours à cette piscine salutaire, et que nous y cherchions la guérison des blessures de notre âme. Or, tout se réduit à deux articles, savoir, qu'il n'y a point de pécheur que la pénitence ne puisse justifier, et qu'elle ne puisse sanctifier. Deux avantages tout différents : justifier le pécheur, et sanctifier le pécheur. Justifier le pécheur, c'est précisément le rétablir dans la grâce de Dieu qu'il avait perdue : mais, parce que, dans cet état de grâce, il y a divers degrés, sanctifier le pécheur, c'est de plus le faire monter à cette perfection qui distingue les élus de Dieu, qui en rehausse le mérite. Ainsi le pécheur justifié par la pénitence, sanctifié par la pénitence; voilà le double miracle qu'elle opère dans nous. Parlons encore autrement et disons: nul péché, si grief et si énorme, que la pénitence ne puisse effacer; et nulle sainteté, si haute et si parfaite, où la pénitence ne puisse nous élever.

Premier point. Nul péché, si grief et si énorme, que la pénitence ne puisse effacer; et par là-même, point de pécheur qu'elle ne puisse justifier. Cette proposition suppose une vraie pénitence, une pénitence parfaite, une pénitence accompagnée de toutes les conditions requises : car c'est en ce sens que nous devons l'entendre. Or, tel est alors son pouvoir, qu'il n'y a rien dont elle n'obtienne une rémission assurée, une rémission prompte, une rémission entière; et c'est ainsi qu'en humiliant l'homme devant Dieu, elle triomphe du cœur de Dieu, quelque irrité qu'il soit, et lui fait une espèce de violence pour le fléchir et le gagner.

Rémission assurée : non pas que Dieu, selon les droits de sa justice, ne pût rejeter le pécheur, et lui refuser sa grâce pour jamais. Mais la miséricorde l'emporte sur cette justice rigoureuse; et c'est assez que le pécheur, renonçant à son péché, lève l'obstacle qui le séparait de Dieu, pour engager Dieu, comme un père tendre, ou comme ce bon pasteur de l'Evangile, à recevoir cette brebis égarée, et à reprendre, en faveur de cet enfant prodigue, le premier sentiment de son amour. Nous en faut-il d'autre garant que Dieu lui-même, et que sa parole? Toutes ses écritures sont pleines sur cela des promesses les plus authentiques et les plus expresses. Point d'exception : elles s'étendent à tout péché, de quelque nature qu'il soit, et quelque abominable que nous le puissions concevoir. On ne peut lire, sans en être frappé et comme saisi d'horreur, tous les reproches que le Dieu d'Israël faisait à son peuple. C'est une nation vendue au péché, disait le Seigneur; c'est un peuple chargé de toutes les iniquités, une race pervertie et corrompue; ce sont des enfants ingrats et scélérats : malheur à eux! Quelle image! et quel anathème! Ne semble-t-il pas qu'il n'y avait plus de ressource pour ce peuple, et qu'ils étaient perdus? Cependant que s'ensuit-il de tout cela? Après tant de reproches et de si terribles menaces, *Revenez* (Isa. 1. 18.), conclut le même Seigneur, parlant aux mêmes pécheurs, *convertissez-vous, cessez de faire le*

mal, et ne craignez point. Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendraient comme la neige; et quand vous auriez été noircis de crimes, vous seriez blancs à mes yeux, comme la laine la plus blanche. Quelle assurance pouvons-nous demander plus formelle et plus marquée?

Rémission prompte; un moment suffit: comment cela? c'est qu'il ne faut qu'un moment pour former l'acte d'une contrition parfaite. Or, cet acte est toujours et immédiatement suivi de la rémission. David avait péché; le prophète, de la part de Dieu, vient lui reprocher son crime, un adultère et un meurtre tout ensemble. Mais, à la voix du prophète, ce roi pécheur ouvre tout à coup les yeux, rentre en lui-même, se reconnaît coupable, se tourne vers Dieu, et, dans un sentiment de repentir, s'écrie: *J'ai péché contre le Seigneur* (2 Reg. 12. 13.). Que lui répond Nathan? Il ne lui dit pas: Le Seigneur vous pardonnera; il ne lui dit pas: Allez vous humilier, prier devant l'arche, et demandez miséricorde, le Seigneur vous l'accordera: mais il lui dit, dès l'heure même et sans retardement, *le Seigneur a éloigné de vous votre péche;* vous ne mourrez point. C'est-à-dire, le Seigneur vous a pardonné, votre péché vous est remis, vous voilà réconcilié et en état de grâce. Du moment qu'un criminel, crucifié à côté de Jésus-Christ, lui eut témoigné son regret, et que se reconnaissant digne du supplice qu'il endurait, il lui eut fait, avec un cœur contrit et pénitent, cette humble prière: *Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez dans votre royaume* (Luc. 23.): que lui promit ce divin maître? *Je vous le dis en vérité*, lui répondit Jésus, *dès aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis.* Différence remarquable entre la rémission du péché et la satisfaction: celle-ci demande des œuvres et du temps; mais l'autre ne veut qu'un mouvement du cœur et qu'un instant.

Rémission entière. Car Dieu ne pardonne point à demi, et sa grâce n'est point partagée. En remettant un péché, j'entends un péché mortel, il remet tous les autres; de même aussi que le pécheur vraiment contrit d'un péché, l'est de tous les péchés dont il se trouve chargé devant Dieu.

Rémission même si réelle et si complète que, selon le langage de l'Ecriture, Dieu perd en quelque manière le souvenir de tout le mal que le pécheur a commis. *L'impiété de l'impie tombera sur lui; mais s'il se remet dans le devoir, et qu'il fasse pénitence, je ne me ressouviendrai plus de toutes ses injustices et il vivra* (Ezech. 18. 20.) Non pas que Dieu en effet les perde jamais de vue, puisqu'il est incapable du moindre oubli, et que tout le passé comme l'avenir lui est toujours présent; mais le pécheur alors n'est plus, aux yeux du Seigneur, un objet de colère; et, comme si tous ses péchés avaient été rayés des livres de la sagesse divine, Dieu n'y pense plus pour les lui imputer et le condamner à une peine éternelle.

Ne disons donc pas comme Caïn: *Mon iniquité est trop grande; je n'en aurai jamais le pardon* (Gen. 4. 13.). Ce serait faire injure au Père des miséricordes. *Hé! pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël* (Ezech. 21. 31.)? Pourquoi, pécheur, n'irez-vous pas vous jeter dans le sein de votre Dieu, tandis qu'il vous est ouvert, et que la pénitence peut vous y conduire? Il vous appelle, venez: venez, dis-je, qui que vous soyez. Si vous vous rendez sourd à sa voix, et si vous le forcez de vous perdre, vous ne pourrez attribuer votre perte qu'à vous-même. Car c'est vous-même, vous dira-t-il, qui vous êtes obstiné contre ma grâce. Votre innocence avait malheureusement échoué et fait un triste naufrage; mais je vous présentais une planche pour vous sauver. Vous étiez au fond de l'abîme, mais je vous tendais les bras pour vous en retirer. La grièveté, la multitude de vos offenses vous troublait; mais je ne cessais point de vous faire entendre, et par moi-même, et par mes ministres, que rien ne pouvait épuiser les trésors infinis de ma bonté, et que j'étais encore plus miséricordieux, que vous n'étiez pécheur. Il fallait profiter de ces dispositions favorables de votre Dieu. Il le voulait: que ne le vouliez-vous comme lui?

Second point. Nulle sainteté si éminente et si parfaite où la pénitence ne puisse nous élever, et, par conséquent, point de pécheur qu'elle ne puisse sanctifier. Pourquoi cela? par deux raisons, l'une prise du côté de Dieu, et l'autre tirée de la nature même de la pénitence.

Car, à prendre d'abord la chose du côté de Dieu, il est certain que Dieu, de tout temps, mais surtout depuis la loi de grâce, a toujours pris plaisir à faire éclater les richesses de sa miséricorde dans la sanctification des plus grands pécheurs. Pierre avait renoncé Jésus-Christ, et Dieu en a fait le prince des apôtres. Saul était un blasphémateur et un persécuteur du nom chrétien, et Dieu en a fait le maître des nations. Augustin avait été également corrompu, et dans sa foi, et dans ses mœurs; mais Dieu en a fait le plus célèbre docteur de l'Eglise. Qu'était-ce, avant leur conversion, que tant de pénitents de l'un et de l'autre sexe? A quels vices n'étaient-ils pas sujets? A quels désordres ne s'étaient-ils pas abandonnés? Quels scandales n'avaient-ils pas donnés au monde? Mais Dieu en a fait des solitaires, des anachorètes, de sublimes contemplatifs, des modèles de mortification, d'abnégation de soi-même, d'oraison, de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Miracles de la droite du Très-Haut, qui, pour sa gloire et pour notre salut, a voulu nous donner de tels exemples, afin de nous piquer d'une sainte émulation, quelque criminels que nous soyons, et de nous faire comprendre qu'il ne tient encore qu'à nous d'aspirer, par la voie de la pénitence, à ce qu'il y a de plus relevé dans la perfection de l'Evangile. Car le même Dieu, auteur de tant de merveilles, n'est pas moins puissant

pour nous, qu'il l'a été pour des millions de pécheurs et de pécheresses, qui sont tombés avant nous dans les plus grands égarements, et qu'il a fait monter aux premiers rangs parmi ses élus. Il n'est pas moins jaloux présentement de sa gloire, qu'il l'était dans les siècles passés; et l'intérêt de cette gloire divine ne l'engage pas moins à faire de nous, selon les termes de l'apôtre, des vases d'honneur pour être placés sur le buffet, après avoir été, par nos dérèglements et nos excès, des vases d'ignominie et de colère.

D'ailleurs, à considérer la nature même de la pénitence, rien ne doit être plus sanctifiant. Car elle fait trois choses : elle attire sur le pénitent des grâces de sainteté, elle inspire au pénitent le goût de la sainteté, et elle fournit au pénitent les sujets et les occasions les plus capables de le conduire à la sainteté.

Grâces de sainteté : la pénitence les attire sur le pénitent; en sorte que, selon la parole de saint Paul, *où le péché abondait, la grâce devient surabondante* (Rom. 5.) : pourquoi? pour récompenser la fidélité du pécheur à suivre l'impression des premières grâces qui l'ont touché, et qui l'ont excité à rechercher Dieu. Et, en effet, ce n'est jamais en vain ni sans fruit qu'on est fidèle aux grâces de Dieu; et sa main libérale ne cesse point de les répandre sur nous, si nous ne cessons point d'y coopérer et d'y répondre. *Parce que vous avez été fidèle dans l'administration des cinq talents que je vous ai confiés, en voici cinq autres que j'y ajoute* (Matth. 25.).

Goût de la sainteté : la pénitence l'inspire au pénitent; et c'est ce que l'expérience nous montre. Par une providence particulière de Dieu, un pécheur, dégagé de la servitude du péché, trouve dans les pieux exercices qui l'occupent, une onction dont il est lui-même surpris : si bien qu'il peut dire comme Job : *Ce qui m'était auparavant le plus insipide, est maintenant ma plus douce nourriture* (Job. 6.). En quel repos se trouva tout à coup saint Augustin, dès le moment de sa conversion? en quel dégagement et quelle liberté d'esprit? Il l'admirait, et ne le comprenait pas; il était comme hors de lui-même. Quel changement! s'écriait-il; et où en suis-je depuis que mes liens sont rompus? Je ne croyais pas pouvoir me passer des plaisirs qui m'enchantaient, et maintenant mon plaisir le plus sensible est d'être privé de tout plaisir.

Sujets et occasions les plus capables de conduire un pénitent à la sainteté : c'est enfin ce que la pénitence lui fournit. Car, dans le cours d'une pénitence généreusement entreprise et constamment soutenue, en combien de rencontres faut-il pratiquer les vertus les plus héroïques? Combien de fois faut-il se captiver, se gêner, se roidir contre soi-même, sacrifier ses inclinations, surmonter ses répugnances, combattre ses habitudes, essuyer les discours du monde, fouler aux pieds le respect humain, sans parler de toutes ces œuvres secrètes que l'esprit de pénitence ne manque point de suggérer? Or, est-il rien de plus sanctifiant que tout cela? Quels trésors de mérites n'amasse-t-on pas? Quels progrès ne fait-on pas? Ainsi ces ouvriers de l'Evangile, qui vinrent après tous les autres travailler dans la vigne du père de famille, furent égalés aux premiers, et reçurent le même salaire : pourquoi? parce qu'en peu d'heures ils avaient réparé le temps perdu, et autant avancé, par l'ardeur de leur travail, que ceux qui s'y étaient appliqués dès le grand matin. Ce n'est pas même assez; et combien y a-t-il eu de pénitents élevés à des degrés de sainteté, où ne sont jamais parvenus le commun des fidèles? De quels dons ont-ils été favorisés; et, en sortant de ce monde, quels riches fonds ont-ils emportés avec eux?

De là, si nous sommes justes, c'est-à-dire, si, par une protection spéciale de Dieu, nous avons eu jusqu'à présent le bonheur de vivre dans l'ordre et dans la règle, gardons-nous de nous confier en nous-mêmes, et d'entrer dans les sentiments de ce pharisien qui se préférait, avec tant d'orgueil, au publicain, et même à tous les autres hommes. Ne méprisons jamais le pécheur, quel qu'il soit, et quelque abandonné qu'il paraisse. Ce pécheur, dans la suite des temps, sera peut-être un saint, et peut-être, dans sa personne, la parole de Jésus-Christ se vérifiera-t-elle : *Je vous dis en vérité que les publicains et les femmes de mauvaise vie vous précéderont dans le royaume de Dieu* (Matth. 21. 31.). De là encore, si nous nous trouvons nous-mêmes engagés dans l'état du péché, réveillons-nous de notre assoupissement, et, pour allumer tout notre zèle, sans égard à ce que nous sommes, ayons sans cesse devant les yeux ce que nous pouvons devenir. Car est-il rien de plus touchant et de plus consolant pour l'âme la plus criminelle, que cette pensée : Tout pécheur que j'ai été et que je suis, si je le veux, je puis être un saint? Mais est-il rien en même temps qui doive plus nous confondre au jugement de Dieu, si nous nous rendons insensibles à une telle espérance?

Pens. de Bourdaloue, t. 2, p. 310.

La pénitence doit être proportionnée : 1° A la grandeur des péchés.

La pénitence est un sacrifice (*Sacrificium Deo spiritus contribulatus* (Ps. 50.), dit le prophète, mais elle doit être un sacrifice de justice pour mériter d'être acceptée de Dieu (*tunc acceptabis sacrificium justitiæ.* Ibid.); mais pour être un sacrifice de justice, elle doit proportionner la grandeur des peines à la grandeur des péchés. Les offenses légères, dit saint Augustin, se peuvent expier par des peines légères; mais de grandes offenses demandent de grandes peines. On satisfait aux premières par des prières, mais les secondes ne peuvent être réparées que par des gémissements fréquents, des larmes abondantes, des aumônes considérables, et des jeûnes

extraordinaires. Un grand pécheur doit être un grand pénitent...

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 3, p. 153.

2° *A la multitude et à la durée des péchés.*

C'est l'Ecriture qui nous prescrit cette règle, lorsqu'elle ordonne de *proportionner le nombre des coups au nombre des péchés* (Deut. 25). Il n'y a pas un péché qui ne mérite sa peine particulière; et ainsi, où il y a eu beaucoup de péchés, il doit y avoir beaucoup de peines; et quand l'iniquité a longtemps duré, la pénitence ne doit pas sitôt finir...

Ibid., p. 154.

3° *A la qualité des péchés.*

Et ainsi les injustices se doivent réparer par des restitutions, et non pas seulement par des aumônes; les animosités, par des réconciliations; les médisances, par des rétractations; une vie scandaleuse, par une pénitence publique; on doit réparer le trop d'attache qu'on a eu au monde, par le détachement et la séparation du monde; tant de visites dangereuses ou inutiles, par des visites des pauvres; tant de temps perdu dans la lecture des mauvais livres, ou dans des entretiens trop libres, par l'application à la lecture et à la méditation, et par le silence; le mauvais usage qu'on a fait de ses biens dans le jeu, ou dans des dépenses toutes mondaines, en les employant à faire des aumônes; le luxe et la vanité, par la modestie; le soin excessif de cultiver sa beauté, par une sainte négligence de sa personne; la fierté et l'orgueil, par les exercices d'une vie humble et pénitente...

Examinez un peu vos pénitences sur ces trois règles, et vous reconnaîtrez par là combien vous avez été éloigné de les garder, et combien, par conséquent, vos pénitences vous doivent être suspectes.

Ibid., p. 155.

Voyez encore : CONVERSION.

PÉNITENCE (SACREMENT DE.).

Ministère honorable et formidable pour les prêtres, et consolant pour les fidèles.

Ministère bien honorable pour les prêtres, mais bien formidable par les lumières, la prudence, la pureté de cœur et les autres qualités qu'il exige. Ministère bien consolant pour les fidèles, car s'il leur impose la nécessité de la confession, il leur donne aussi l'assurance du pardon, puisque, si le prêtre retient quelquefois leurs péchés par le délai de l'absolution, ce n'est que pour les remettre ensuite quand il trouvera le pénitent en de meilleures dispositions.

Duquesne, l'Evang. Medit., t. 4, p. 428.

Ses trois parties comparées à une tumeur.

Tous les chirurgiens vous diront, et l'expérience le montre tous les jours, que pour guérir une apostume trois choses sont nécessaires : premièrement, il faut lui donner un coup de lancette; secondement, il faut en faire sortir le pus; en troisième lieu, il faut la bander et y appliquer des onguents ou des huiles. Ce sont les trois parties de la pénitence si souvent répétées et si mal pratiquées. La contrition, c'est le coup de la lancette; la confession, c'est ce qui fait sortir le pus et l'ordure; la satisfaction, c'est l'application des onguents et des bandages.

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 306.

Voyez CONTRITION, CONFESSION.

PENTECOTE.

Privilége de cette fête.

La Pentecôte est remarquable par un privilége que n'ont pas la plupart des autres fêtes de l'année. Celles-ci ont pour objet de louer et remercier Dieu pour des mystères dont les effets seuls se rendent sensibles à notre entendement; mais le grand mystère que célèbre l'Eglise en ce jour, est continuellement renouvelé dans l'âme des fidèles, et s'y reproduira jusqu'à la fin des siècles. Il n'est plus accompagné des mêmes circonstances, il est vrai, et ce n'est plus visiblement que le Saint-Esprit descend sur nous. Les prodiges qui signalèrent son arrivée solennelle, le vent impétueux qui souffla avec violence, les langues de feu qui s'arrêtèrent sur les disciples, les dons des miracles, de prophéties et de diverses langues que reçurent les Apôtres, tous ces prodiges ne se renouvellent plus de nos jours. L'œuvre pour laquelle ils avaient été donnés, étant accomplie, ils cessent d'être nécessaires; mais leur effet subsiste, puisque c'est par leur moyen que la foi, répandue avec tant de promptitude, s'est propagée et soutenue jusqu'à nous; ce dont nous devons rendre à Dieu un tribut perpétuel de louanges et d'actions de grâces.

Si le Saint-Esprit ne descend plus sur nous d'une manière visible, il ne prend pas moins possession de nos âmes, quand nous sommes assez heureux pour mériter cette suprême faveur. Et s'il ne nous communique point les grâces extérieures et le don des miracles que l'établissement de l'Eglise rendait nécessaires dans les premiers temps, il nous accorde, lorsque nous lui ouvrons nos cœurs, les grâces intérieures et les dons spirituels, en aussi grande abondance qu'il les répandit autrefois sur les apôtres et sur les disciples...

Godescard, t. 20, p. 71.

Langues comme de feu. Vent. Leur symbole.

Ce n'était donc pas du feu véritable. On ne compare pas une chose avec elle-même : par exemple, on ne dit pas que l'eau est comme de l'eau. Il en est de même du vent, dont il est écrit que le bruit qu'il fit était *comme* celui d'un vent impétueux; ce n'était donc pas véritablement du vent; il n'en avait que le bruit : de même que les langues n'avaient que l'éclat

et l'agilité de la flamme. C'étaient les symboles par lesquels le Saint-Esprit faisait connaître sa nature, ses propriétés et ses effets. On peut en dire autant de la colombe, sous la figure de laquelle il descendit visiblement sur Jésus-Christ après qu'il eut été baptisé dans le Jourdain.

P. de Ligny, Hist. des Act. des Apôt., p. 9.

PERFECTION CHRÉTIENNE.

En quoi elle consiste.

Plusieurs n'estiment la vie spirituelle que par certaines apparences, la faisant consister dans les pénitences extérieures, dans les haires, les disciplines, les jeûnes, les veilles, et dans d'autres semblables mortifications de la chair.

D'autres personnes, et surtout les femmes, s'imaginent être consommées en vertus, lorsqu'elles se sont fait une habitude de réciter de longues prières vocales, d'entendre beaucoup de messes, d'assister à tout l'office divin, de demeurer longtemps dans l'église, et de communier souvent.

Quelques-uns, même parmi ceux qui servent Dieu dans la vie religieuse, croient que, pour être parfaits, il suffit d'être assidus au chœur, d'aimer la retraite et le silence, de bien observer la discipline monastique. Ainsi chacun fait consister la perfection dans les exercices de dévotion qu'il affectionne davantage, mais il est certain que tous sont également dans l'erreur.

. . . Elle consiste proprement à connaître la bonté et la grandeur infinie de Dieu; à sentir en même temps notre bassesse et le malheureux penchant qui nous entraîne au mal; à aimer Dieu, et à nous haïr nous-mêmes; à nous soumettre non-seulement à lui, mais à toute créature pour l'amour de lui; à renoncer entièrement à notre propre volonté, afin de suivre la sienne; et surtout à faire toutes ces choses pour la seule gloire de son nom, sans autre dessein que de lui plaire, par la raison seule qu'il veut et qu'il mérite l'amour de ses créatures et leur entière soumission.

Le Comb. spirit., p. 1 et 7.

Même sujet.

Selon saint Bonaventure, ce grand maître de la vie spirituelle, la perfection du christianisme consiste moins à pratiquer les exercices sublimes de l'état religieux, qu'à bien faire ses actions ordinaires. « La meilleure perfection, dit-il, est de faire les choses communes d'une manière parfaite. Une fidélité constante dans les petites choses, est une grande, une héroïque vertu. » Par là on crucifie continuellement l'amour-propre et toutes les passions; par là on fait à Dieu un sacrifice de toutes ses affections et de tous ses moments; par là on établit et on fixe en soi le règne de la grâce. Un ancien (Quintilien) voulant former un parfait orateur, exigeait qu'il s'accoutumât à parler et à écrire correctement, même dans les choses où l'on a le plus de liberté à cet égard. Avec combien plus de soin chacun de nous doit-il s'efforcer de faire de la manière la plus parfaite les moindres de ses actions, de se rendre de plus en plus digne de la grâce, et de marquer tous ses instants par de nouveaux progrès dans la vertu.

Godescard, t. 10, p 166.

Même sujet.

La perfection consiste 1° dans un vrai mépris de soi-même; 2° dans l'entière mortification de sa propre volonté; 3° dans une parfaite conformité à la volonté de Dieu. Celui qui n'a pas ces trois vertus est hors de la voie de la perfection.

S. Liguori, Prat. de l'am. env. J.-C., p. 186.

Même sujet.

L'esprit de la perfection, selon saint Bernard, ne consiste pas à faire beaucoup de choses, ni des choses grandes, mais à faire les choses communes et journalières, à les faire toutefois d'une façon non commune. *Communia facere, sed non communiter.*

Quadrupani, Dir. pour ras. dans leurs dou. les âm. tim., p.75.

Voyez : RÈGLEMENT DE VIE.

Son but. Chemins divers.

Le but de la perfection, c'est uniquement l'amour de Dieu; mais, pour y conduire, il y a des chemins divers. Les saints eux-mêmes suivent en beaucoup de choses des voies différentes. Saint Bernard défendait à ses moines de consulter les hommes de l'art et d'accepter leurs secours, tandis que saint Ignace obéissait avec exactitude à son médecin. Jamais on n'a vu rire saint Benoît, tandis que saint François de Sales riait avec tout le monde, et montrait un esprit de gaieté et de sainte allégresse. Saint Hilarion regardait comme une délicatesse de changer de cilice, et sainte Catherine de Sienne, au contraire, avait coutume de dire que la propreté extérieure est le symbole de la pureté de l'âme. Si vous consultez saint Jérôme, il semble ne vous parler que de rigueurs; si vous vous adressez à saint Augustin, ce n'est que le langage de l'amour. Aussi variées que sont les expressions des visages des hommes, aussi différents sont les caractères de leur sainteté : la grâce perfectionne graduellement, mais ne détruit pas leur nature. Il ne faut donc ni condamner les diverses pratiques des saints, ni les suivre en tout; mais dire avec le psalmiste : *Omnis spiritus laudet Dominum : Que tout esprit loue le Seigneur.* Votre directeur vous dira ce qui est opportun ou inopportun pour vous.

Id. ibid., p. 76.

Ses trois degrés.

Le premier consiste dans la ferme résolu-

tion d'éviter le péché mortel, même au péril de la vie ; le second, dans la ferme résolution d'éviter à tout prix le péché véniel délibéré; et le troisième, dans le choix volontaire de ce qu'il y a de plus parfait au service de Dieu.

Maurèse, p. 200.

Cinq moyens de perfection.

Les moyens d'y parvenir sont : 1° le désir ; 2° la résolution ; 3° l'oraison mentale ; 4° la communion ; 5° la prière.

Le premier moyen est donc le désir de la perfection. Les saints désirs sont comme des ailes qui nous élèvent de terre ; car, dit saint Laurent Justinien, tout désir de sainteté, d'un côté donne la force de marcher vers la perfection, et de l'autre rend la marche plus douce et plus aisée...

Le second moyen pour arriver à la perfection, c'est la résolution de se donner tout à Dieu... Il ne suffit pas d'avoir le désir de la perfection, il faut encore avoir une ferme résolution de l'obtenir... Dieu, selon sainte Thérèse, ne veut de nous qu'une bonne résolution, et il se charge de faire le reste... La première résolution doit être de mourir plutôt que de commettre un péché délibéré, quelque petit qu'il soit... Il faut ensuite se résoudre à choisir sans réserve ce qu'il y a de mieux, c'est-à-dire, non-seulement ce qui est agréable à Dieu, mais encore ce qui lui est le plus agréable. Saint François de Sales engage à commencer par une forte résolution de se donner tout à Dieu, lui protestant qu'à l'avenir nous voulons lui appartenir sans aucune réserve et renouveler souvent cette résolution... Saint Laurent Justinien assure qu'une fois qu'on est entré de tout cœur dans la voie de la perfection, on sent croître de plus en plus le désir d'y faire des progrès... Il faut exécuter de suite ces résolutions, sans attendre au lendemain... Ne différez pas ce que vous pouvez faire incessamment : en voici la raison : c'est que dans la vie future on n'aura plus ni le temps ni les moyens de faire le bien et de mériter ; après la mort, ce qui est fait est fait...

Saint Charles Borromée répétait tous les matins : C'est aujourd'hui que je commence à servir Dieu ; c'est ainsi que nous devons agir, comme si nous n'eussions fait aucun bien par le passé... Prenons donc chaque jour la résolution de nous donner à Dieu. Ne considérons pas ce que font les autres; il y en a peu qui travaillent véritablement à devenir saints. Saint Bernard dit : Si nous voulons imiter le commun des hommes, nous serons toujours imparfaits comme eux...

Le troisième moyen pour devenir saint est l'oraison mentale (Gerson de med. 7.). Celui qui ne médite point les vérités éternelles ne peut sans miracle vivre en chrétien ; en voici la raison : c'est que sans l'oraison mentale on est sans lumière, on marche dans les ténèbres.

. . . Au contraire, selon sainte Thérèse, celui qui persévère dans l'oraison, quelques efforts que le démon fasse pour l'induire au mal, arrivera certainement, par une grâce particulière de Dieu, au port du salut .. Que d'avantages ne retire-t-on pas de l'oraison ! Elle fournit à l'âme de saintes pensées, de pieuses affections, de grands désirs et de fermes résolutions de se donner entièrement à Dieu ; et ensuite l'âme sacrifie au Seigneur tous les plaisirs de la terre, tous les appétits déréglés. Il n'y aura jamais une grande perfection, disait saint Louis de Gonzague, si l'on ne fait pas un grand usage de l'oraison mentale ; qu'on fasse attention à ces paroles remarquables... Renoncer à l'usage de l'oraison mentale, disait sainte Thérèse, c'est se précipiter dans l'enfer de soi-même, et sans avoir besoin de démons...

Le quatrième moyen pour arriver à la perfection et obtenir la persévérance est la fréquentation de la sainte communion... Rien de plus agréable à Jésus-Christ que de le recevoir souvent dans le sacrement de l'autel. Sainte Thérèse pense qu'il n'y a point de meilleur moyen pour arriver à la perfection que la fréquente communion...

Le cinquième et le plus nécessaire de tous les moyens pour arriver à la perfection et obtenir l'amour de Jésus-Christ, c'est la prière... Peut-on donner une plus grande preuve d'affection à son ami que de lui dire : *Cher ami, demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous l'accorderai?* Or, c'est là précisément ce que le Seigneur nous déclare (Luc. XI. 9.)...

S. Liguori, Prat. de l'am. envers J.-C., p. 94 à 116.

Moyen le plus court.

Saint Philippe de Néri avait soin d'entretenir parmi ses disciples l'esprit d'obéissance et de renoncement à la volonté propre. « C'est là, disait-il, le plus court et le plus sûr moyen d'arriver à la perfection. »

Godescard, t. 7, p. 521.

Il faut du temps pour y arriver

En s'élevant par la voie ordinaire à la montagne de la perfection, on n'y arrive qu'après un long voyage. Il y a des statues, observe saint François de Sales, qui ont coûté au sculpteur plus de trente ans de travail. Mais la perfection de l'esprit est une œuvre beaucoup plus éminente encore; il convient donc de s'y appliquer avec paix et confiance en Dieu. Nous aurons toujours assez tôt ce que nous désirons, quand nous l'aurons à l'heure qu'il plaira à Dieu de nous le donner.

Quadrupani, Dir. pour fas. les Am. tim., p. 79.

Elle demande un exercice continuel.

Entre les choses qui servent à acquérir les vertus chrétiennes, une des plus nécessaires est d'essayer d'avancer toujours dans la voie de la perfection, parce qu'on recule pour peu qu'on s'arrête. Dès que nous cessons de faire des actes de vertu, l'inclination naturelle qui

nous porte à rechercher le plaisir, et les objets extérieurs qui flattent les sens, ne manquent pas d'exciter en nous des mouvements déréglés; et ces mouvements détruisent ou du moins affaiblissent les habitudes des vertus. D'ailleurs cette négligence nous prive de beaucoup de grâces que nous pourrions mériter par un plus grand soin de notre avancement spirituel.

C'est la différence qu'il y a entre voyager sur la terre et marcher dans la voie du ciel. Car ceux qui voyagent sur la terre peuvent s'arrêter sans retourner sur leurs pas; et de plus, en marchant toujours, la lassitude les met hors d'état d'aller plus avant : mais dans le chemin de la perfection, plus on avance, plus on sent augmenter ses forces. La raison de ceci est que la partie inférieure, qui, par sa résistance, empêche autant qu'elle peut le progrès spirituel, vient à s'affaiblir par l'exercice des vertus, et qu'au contraire la partie supérieure, où est le siége de la vertu, s'affermit et se fortifie davantage.

Ainsi, à mesure que l'on profite dans la spiritualité, toute la peine qu'on y voyait diminue beaucoup, et une certaine douceur par laquelle Dieu tempère les amertumes de cette vie, s'augmente à proportion; de sorte qu'allant toujours avec joie de vertu en vertu, on arrive enfin au sommet de la montagne, au comble de la perfection, à cet état bienheureux où l'âme commence à exercer ses fonctions spirituelles, non-seulement sans dégoût, mais avec un contentement ineffable; où, victorieuse de ses passions, et s'étant mise au-dessus de toutes les créatures et de soi-même, elle vit dans le sein de Dieu, et y jouit, parmi ses travaux continuels, d'un agréable repos.

Comb. spir. p. 147.

On ne doit omettre aucune occasion de s'y exercer.

Veillez donc tellement sur vous, que vous ne manquiez aucune occasion de travailler à acquérir les vertus. Gardez-vous bien de vous éloigner, comme on fait ordinairement, des choses contraires aux inclinations de la nature corrompue, puisque c'est par elles que l'on parvient aux vertus les plus héroïques.

. . . Voulez-vous devenir patient? gardez-vous de fuir les personnes, les emplois et les pensées même qui vous causent le plus souvent de l'impatience; accoutumez-vous à converser avec toutes sortes de personnes, quelque fâcheuses et incommodes qu'elles soient; soyez toujours dans la disposition de souffrir tout ce qui peut vous faire le plus de peine : autrement vous n'acquerrez point l'habitude de la patience.

Ibid., p. 149.

Il faut en chercher les occasions.

Les occasions sont des moyens propres, ou pour mieux dire, nécessaires à acquérir les vertus. De là vient que lorsqu'on demande à Dieu les vertus, on lui demande par conséquent les moyens qu'il veut qu'on emploie pour les obtenir. Autrement la prière serait vaine, et on se contredirait soi-même; on tenterait Dieu, qui n'a pas accoutumé de donner la patience sans les tribulations, ni l'humilité sans les opprobres.

. . . Sachez donc qu'aussitôt que Dieu nous voit résolus de travailler tout de bon à acquérir les vertus solides, il ne manque point de nous éprouver par de fâcheuses tentations et par de rudes souffrances. Ainsi, connaissant l'amour qu'il nous porte, et l'affection qu'il a pour notre bien spirituel, nous devons recevoir avec actions de grâces le calice qu'il nous offre, et le boire jusqu'à la dernière goutte, persuadés que plus nous le trouverons amer, plus il nous sera salutaire.

Ibid., p. 152.

Pour l'acquérir il faut combattre.

Aspirez-vous au plus haut degré de la perfection? Faites-vous une guerre continuelle; employez toutes vos forces à détruire ce qu'il y a en vous d'affections vicieuses, quelque légères qu'elles puissent être; préparez-vous enfin au combat avec toute la résolution et toute l'ardeur dont vous êtes capable, parce que nul ne remportera la couronne, qu'après avoir généreusement combattu.

Ibid., p. 7.

Quatre armes nécessaires pour être victorieux.

Maintenant .. commencez par vous munir des armes sans lesquelles vous ne pourriez sortir victorieux de ce combat. Elles consistent en quatre choses qui sont : la défiance de vous-même, la confiance en Dieu, le bon usage des puissances de votre corps et de votre âme, et l'exercice de la prière.

Ibid., p. 9.

Défauts à éviter pour y atteindre.

Le moyen d'avancer dans la vertu, et par conséquent d'atteindre à la perfection, n'est pas un grand nombre de prières, de pénitences et d'autres œuvres de piété. Voici la charmante réplique que saint François de Sales fit à quelques religieuses qui, ayant durant toute l'année jeûné trois fois la semaine, croyaient, pour la perfection, devoir jeûner quatre fois dans l'année nouvelle qu'elles commençaient. Si, pour arriver à la perfection, vous devez cette année jeûner quatre fois, pour la même raison, l'année suivante, vous devrez jeûner cinq fois, puis six, puis sept, par conséquent toute la semaine. En vertu de ce même principe, pour avancer dans la perfection par l'augmentation des jeûnes, il faudra progressivement jeûner deux fois le jour, puis trois, quatre et cinq fois le jour, et celles dont la vie sera longue devront jeûner soixante, soixante-dix, quatre-vingts fois le jour. Ce qui est dit du jeûne peut s'appliquer à tous les autres exercices de la piété.

Quadrupani, Dir. pour ras. les âmes tim. p. 73.

S'appliquer à perfectionner les pratiques quotidiennes, et les devoirs de votre état.

Au lieu donc de multiplier les pratiques de piété qui, le plus souvent, fatiguent l'esprit bien loin de le reposer, appliquez-vous à perfectionner vos pratiques quotidiennes en vous en acquittant avec plus de tranquillité d'âme, de ferveur et de pureté d'intention. Et même, quand vous ne pouvez commodément remplir toutes vos pieuses pratiques de chaque jour, abrégez-les, supprimez-en suffisamment, afin qu'elles soient faites avec tranquillité.

. . . Surtout mettez votre application à vous perfectionner dans les devoirs de votre état, dans lesquels est renfermée la plus sublime sainteté. Dans la création, Dieu commanda que toutes les plantes produisissent des fruits, mais chacune *selon son espèce, juxtà genus suum.* Chaque plante mystique, chaque âme doit produire des fruits de sainteté, mais chacune selon son espèce, c'est-à-dire selon son état. Ainsi Élie au désert et David sur le trône doivent être pieux et saints en une manière différente, les pratiques qui ont sanctifié Samuel dans le temple ne sauraient sanctifier Josué sous les armes : leçon importante pour ceux qui, au milieu du siècle, veulent mener la vie du cloître, et au sein des cours vivre comme au désert. Les fruits sont très-bons en eux-mêmes, mais non en rapport avec l'arbre qui les produit.

Id. Ibid., p. 74.

Pourquoi on avance si peu.

Hérode désirait voir Jésus-Christ, mais ce n'était point par un sentiment de dévotion, ni par le désir de profiter de ses leçons et de ses instructions; c'était uniquement pour le plaisir de voir un homme extraordinaire, et pour satisfaire sa curiosité. Or, dans mille circonstances, vous avez agi comme lui. Combien de fois, en effet, vous êtes-vous rendu aux réunions pieuses des enfants de Dieu, combien de fois avez-vous montré un vif empressement pour les exercices publics de la piété, pour les retraites, pour les prédications, etc., et cela, non point pour plaire au Seigneur, pour remplir vos devoirs de chrétien, ou pour travailler à vous rendre meilleur; mais par vanité, par envie de paraître, pour savoir ce qui se fait ou ce qui se dit, pour passer le temps, pour satisfaire la vaine curiosité que vous aviez d'entendre un prédicateur étranger, éloquent, ou enfin pour tout autre motif humain aussi misérable? Ecoutez sur ce point la voix de votre conscience et sans doute elle vous adressera des reproches bien fondés. Aussi n'est-il pas étonnant que vous n'ayez presque jamais retiré aucun fruit de tous ces exercices, et que vous vous trouviez aujourd'hui aussi imparfait qu'autrefois et peut-être même, moins avancé dans la véritable dévotion que vous ne l'étiez il y a plusieurs années. Gémissez de votre misère et de ce qu'après avoir eu tant d'occasions d'avancer dans la perfection, et de travailler à votre salut, vous n'avez profité de rien, ou, du moins, n'en avez tiré presqu'aucun avantage pour votre âme. Priez le Seigneur de vous en ménager de nouvelles, et de vous accorder la grâce d'en faire un bon et salutaire usage.

Pinart, La Nour. de l'âme chrét., p. 301.

Ne pas reculer, c'est quelquefois avancer.

Souvenez-vous que, quoiqu'il soit vrai en général que dans le chemin de la perfection celui qui n'avance pas recule, il est des temps orageux, des conjonctures critiques où l'on peut dire avec autant de droit que de vérité, que quiconque ne recule pas avance. Vous essuyez, par exemple, un assaut opiniâtre, un assaut terrible, vous éprouvez une tentation violente contre la pureté, vous vous trouvez dans une circonstance délicate, où votre pudeur se voit à deux doigts de sa perte, et vous avez le bonheur de résister, vous avez le courage de fuir : cette action héroïque que vous remportez par le secours de la grâce, en vous convaincant que vous ne voulez pas renoncer à l'amitié de Dieu, doit contre-balancer toutes vos peines, toutes vos inquiétudes sur le peu de progrès que vous faites dans son service. Soyez seulement d'une fidélité parfaite à rapporter la gloire de votre triomphe à celui à qui elle appartient principalement.

Roissard, La Consolation du chrét., p. 407.

PERFECTION RELIGIEUSE.

Elle est un grand bien.

Oh! quel grand bien que la perfection! La récompense, en fût-elle remise jusqu'après la mort dans le royaume de Dieu, n'est pas néanmoins totalement différée.

La perfection est une consolation dans l'adversité, une douceur dans l'amertume, un trésor dans les misères.

La perfection est la source de toute joie et de toute consolation, source pure, abondante, intarissable.

La perfection est comme une région très-élevée où ne s'élèvent ni nuages, ni tempêtes, où les vents ne se déchaînent pas, où rien de fâcheux n'arrive; mais tout y reste calme, tranquille et serein.

La perfection fait expérimenter la vérité de cette parole du Christ : *Prenez mon joug sur vous; car mon joug est doux et mon fardeau léger* (Matth. XI, 29, 30.).

Étude de la perf. rel., p. 72.

Moyens : Il faut la demander à Dieu.

Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez à la porte et l'on vous ouvrira; car quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et l'on ouvre à qui frappe à la porte (Luc. XI, 9. 10.)

Telles sont les paroles de notre bien-aimé Sauveur, qui est beaucoup plus désireux de

donner que nous de recevoir, qui aime plus à être trouvé que nous à chercher, et accourt pour ouvrir, de crainte que nous n'attendions trop en frappant à la porte.

Voyez avez quelle abondance d'expressions variées il vous déclare la grandeur de son amour, voyez avec quelle spontanéité il multiplie les promesses pour augmenter votre confiance à la prière et préparer votre âme à le recevoir.

Si donc vous voulez devenir parfait, allez à lui, et demandez pour recevoir, cherchez pour trouver, frappez pour qu'on vous ouvre.

Craignez-vous qu'il ne vous repousse quand vous demanderez, qu'il ne fuie quand vous le chercherez, qu'il ne vous dédaigne quand vous frapperez à la porte?

. . . Voilà Dieu prêt à donner, pourvu que vous soyez prêt à recevoir.

O sublime condescendance de la bonté divine! elle laisse en notre pouvoir les richesses de sa grâce!

En effet, a-t-il fait autre chose? *Demandez*, a-t-il dit, *et vous recevrez*. Donc, comme il est en notre pouvoir de demander, il est aussi en notre pouvoir de recevoir tout ce que nous demanderons.

Il n'a pas même restreint à certaines limites ce que nous devons demander, pour qu'il n'y ait absolument rien que nous ne recevions de lui, si nous le pouvons demander utilement.

Que s'il est prêt à nous donner tous les biens que nous lui demanderons, *combien plutôt ne nous donnera-t-il pas le bon esprit quand nous le lui demanderons* (Luc. XI, 13.).

. . . Nulle prière n'est aussi agréable à Dieu que celle qui contient de fervents désirs de perfection; nulle n'est plus méritoire; nulle n'est plus promptement exaucée.

. . . O malheureuse condition de l'aveuglement humain! voilà les trésors célestes ouverts devant nous afin que nous puissions nous enrichir, et à peine étendons-nous quelquefois la main pour faire face à une extrême nécessité.

Elle est ouverte la source d'eau vive, la source d'eau jaillissant pour la vie éternelle, et c'est à peine si de loin en loin nous songeons à étancher notre soif.

. . . *Approchons donc du trône de la grâce pour obtenir miséricorde* (Hebr. 4. 16.), car l'abîme de notre misère est grand.

Demandons à Dieu la lumière pour voir sa volonté, les forces convenables pour l'exécuter, la vigueur et l'énergie pour persévérer.

Ibid., p. 120.

Oublier le bien qu'on a fait et penser à ce qui nous manque.

Saint Basile et saint Jérôme nous apprennent que quiconque veut être saint, doit oublier le bien qu'il a fait, et songer continuellement à ce qui lui reste à faire (Bas. ev. ad Chil.); et que celui-là est véritablement heureux, qui profite chaque jour, qui ne considère pas ce qu'il fit hier, mais qui songe seulement à ce qu'il faudra qu'il fasse aujourd'hui, pour faire un nouveau progrès (Hier. sup. Ps. 83.).

Rodriguez, Prat. de la perf. chret., t. 1, p. 53.

Il est ordinaire de penser au bien que l'on a fait.

Saint Grégoire dit, que comme un malade dans l'ardeur de la fièvre cherche toujours l'endroit du lit le plus doux et le plus frais, pour y trouver quelque repos; aussi est-il ordinaire à la faiblesse, et à l'infirmité humaine, de vouloir toujours arrêter la vue sur le bien qu'on a fait.

Id. ibid., p. 54.

Comme les voyageurs qui commencent à se lasser, tournent la tête, et regardent combien de chemin ils ont fait: de même, lorsqu'on est entré dans le chemin de la perfection et que la lassitude prend, on jette sa vue sur l'espace qu'on a laissé derrière soi; et s'imaginant avoir beaucoup avancé, on se contente; et par une honteuse lâcheté, on demeure à la moitié du chemin.

Id. ibid., p. 55.

Il faut songer à payer à Dieu le reste de notre dette.

Saint Grégoire... dit que, comme un homme qui doit mille écus ne se croit pas quitte pour en avoir payé trois ou quatre cents, mais songe toujours à ce qui lui reste à payer, et n'a point de repos qu'il n'y ait entièrement satisfait: de même, nous qui sommes les débiteurs de Dieu, nous ne devons plus penser à ce que nous avons déjà payé de notre dette: mais nous devons considérer seulement ce qu'il faudra faire pour nous acquitter du reste; n'avoir autre chose dans l'esprit, et nous appliquer incessamment à en rechercher les moyens (Greg. l. 22. mor. c. 5.). Lorsqu'on voyage, ajoute-t-il, et qu'on veut aller en quelque endroit, il ne sert de rien d'avoir fait beaucoup de chemin, si l'on ne va pas jusqu'au bout, et le prix de la course n'est qu'à la fin de la carrière: c'est pourquoi il vous sera très-inutile d'avoir bien couru dans le commencement, si au milieu de votre course vous venez à vous lasser. *Courez de telle manière*, dit l'apôtre, *que vous remportiez le prix* (1 Cor. 9. 24.).

Id. Ibid., p. 56.

En quoi un religieux doit chercher son avancement.

Saint Bonaventure ajoute encore à tout ceci, que comme un marchand ne trouve jamais en un seul endroit tout ce qu'il lui faut, mais qu'il va chercher souvent plusieurs choses en divers pays: de même un religieux ne doit pas seulement chercher son avancement spirituel dans l'oraison, dans la méditation, et dans les consolations intérieures; mais aussi dans la résistance aux tentations, dans la mortification des sens, dans la souffrance des injures, dans les peines, dans les travaux, dans les devoirs de sa charge, et enfin dans toutes les

occasions qui se présentent (Bon. t. 2. opusc. lib. 2. de prof. relig. cap. 1.).

Id. ibid., p. 69.

Autre moyen : Elever votre vue vers les choses les plus élevées

Quand un arc est trop lâche, on ne saurait donner dans le blanc, si l'on ne prend sa visée beaucoup plus haut, parce que le relâchement de la corde fait toujours baisser la flèche. Il en est de même de nous : notre nature et si faible, et nous sommes si relâchés par les mauvaises habitudes que nous avons contractées, qu'il faut élever notre vue beaucoup plus haut que le but, si nous voulons y atteindre : l'homme est devenu si misérable par le péché, que pour parvenir à quelque médiocrité de vertu, il faut que ses pensées et ses désirs se portent bien au-delà.

Id. ibid., p. 63.

Faire comme les marchands.

. . . Faisons en ceci comme les marchands, qui demandent d'abord beaucoup plus que les choses ne valent, afin qu'on leur en donne ensuite le juste prix; et comme ceux qui négocient quelque accord, et qui suivant le proverbe qui dit : *Demandez trop, pour avoir assez*, proposent au commencement des conditions bien hautes à ceux avec qui ils traitent, pour les amener à la fin à une composition raisonnable. Ce n'est pourtant rien de trop, ni rien d'injuste que je veux que vous demandiez, mais seulement ce qui est très-juste et très-équitable.

Ib. ibid., p. 72.

Autre moyen : Imiter les plus parfaits

Saint Antoine disait, que de même qu'une abeille vole sur toutes les fleurs, et suce l'esprit le plus exquis, et l'essence la plus pure de chacune, pour en composer son miel; aussi un religieux doit observer tous les autres, et prendre de celui-ci la modestie, et de celui-là le silence: de l'un la ferveur, de l'autre l'obéissance; d'un autre la résignation; et enfin, de chacun ce qu'il a de plus recommandable pour essayer de se former sur son modèle. C'est ainsi qu'il en usait lui-même, et qu'il devint un si grand saint; et sans doute le bon exemple est d'un tel avantage, que c'est un des plus grands biens que nous ayons dans la religion.

Id. ibid., p. 102.

Autre moyen de perfection : Se demander pourquoi on est entré en religion.

Un autre moyen... pour acquérir la perfection, est celui dont se servait saint Bernard. Il avait, dit l'auteur de sa vie, continuellement dans le cœur, et très-souvent dans la bouche : Bernard, Bernard, qu'es-tu venu faire ici (Sur. l. 1. c. 4. vit. s. Bern.)? Saint Arsène s'interrogeait souvent aussi de la même façon, et souvent rentrant en lui-même, et se demandant compte de ce qu'il faisait : Arsène, disait-il, pourquoi as-tu quitté le monde? Quelle a été ton intention, en l'abandonnant, et en te retirant dans la religion? N'était-ce pas de t'y appliquer entièrement de plaire à Dieu, et de ne te soucier en aucune façon d'acquérir l'estime et la bienveillance des hommes? Travaille donc sérieusement au dessein que tu as, et ne te mets point en peine de l'opinion que les hommes auront de toi. Tous les sentiments de gloire et de vanité sont proprement le monde auquel tu as renoncé : ne souffre point que ton cœur s'y embarque de nouveau : car il ne te servira de rien que ton corps soit ici dans la religion, si ton cœur soupirant après l'estime et l'applaudissement des hommes, te remporte à toute heure vers le monde.

Id. ibid., p. 118.

Marque d'éloignement de la perfection.

Les saints disent ordinairement, et avec beaucoup de raison, que la marque la plus certaine qu'un homme est encore très-éloigné de la perfection, c'est qu'il croie qu'il y est déjà arrivé : car dans le chemin de la vie spirituelle, plus on va en avant, plus on s'aperçoit que l'on a encore peu avancé. Saint Bonaventure dit (Bon. t. 2. Opusc. l. 2. de prof. relig. c. 21.) que plus on monte vers le haut d'une montagne, plus on découvre de pays; et qu'ainsi lorsqu'on monte à la montagne de la perfection, plus on approche du sommet, plus on découvre l'étendue de la vertu. Quand on regarde de loin une montagne fort élevée, il semble qu'elle soit si près du ciel, que de là on y pourrait toucher avec la main; et lorsqu'après avoir beaucoup marché on arrive enfin à la cime, on trouve qu'il en est encore infiniment éloigné. Il en est de même de ceux qui, marchant dans le chemin de la perfection, s'élèvent incessamment à la connaissance et à l'amour de Dieu.

Id. ibid., p. 152.

PERFECTION SACERDOTALE.

Elle est possible.

Tibi vero proficere volenti, majori diligentia opus est. In mundo es; inter media pericula versaris; hostes habes, à dextris et à sinistris; et tamen pertransire illæsus, permanere justus, imò in dies magis ac magis justificari et sanctificari debes.

. . . Fili, non tu me elegisti, sed ego elegi te, et posui te, ut eas, et fructum afferas in patientiâ. Gratiam tibi promitto.

Indignum te dicis : sed scito, Fili, quod gratia mea non detur propter merita; alioquin jam non esset gratia.

Amas me? Pasce oves meas. Pascendo, amorem exhibebis; et diligentibus me omnia cooperantur in bonum, ipsa pericula, ipsique hostes.

Pasce oves meas. Pascendo amabis, amando proficies, et fies perfectus.

Pasce oves meas. Pascendo imitaberis Pastorem meum, Jesum Filium meum.

Illi vero sunt perfecti, et prædestinati, quos præscivi conformes fieri imaginis ejus.

Memor. vitæ sacerd., p. 5. et 11.

Moyens.

Si vis perfectus esse, cura, Fili, ut in omni opere te geras, quasi statim esses moriturus, quasi esset ultimus actus vitæ tuæ.

O! si faceres hoc, Fili; quanto fervore Missam celebrares! quanto fletu peccata tua plangeres! quantâ attentione orares!

O Fili! grandia et impossibilia à te non exposco, ut perfectus fias.

Sacerdos es : debes orare, conscientiam examinare, Sacramenta ministrare, horas legere, sacrificium offerre. Hæc perfecte facias, et perfectus eris.

Id. ibid., p. 13.

Obstacles.

Si vis perfectus esse, descende, Fili, ad ima animæ tuæ; et ibi, coram me, in sinceritate, secretiora cordis tui scrutare.

Vide, et diligenter considera obices qui te impediunt, ne curras, ne progressus facias : hos remove

Vide, quæ tuorum sit origo vitiorum, quæ imperfectionum. Habent enim semper radicale quoddam caput.

Ecce Goliath; interime eum et vicisti : id est, curam omnem impende, ut hoc capitale vitium eradices.

Vide, Fili, mercatores lucro intentos; vide, quomodo de die in diem pecuniis suis aliquid adjiciant. Sic et tu thesauris, quos tibi in cœlo thesaurizas, quotidiè aliquid addas.

Vide pictores, quomodo imagines, quas pinxerunt, quotidiè perficiant. Ita et tu vitia corrigas, virtutes augeas.

. . . Domine, da, ut, sicut jubes, proficiam : da, ut me, sine dolo, sine adulatione, discutiam.

Ibid., p. 14.

PERSÉCUTIONS.

Les bons prêtres sont ordinairement persécutés.

Ne vous affligez pas, fidèles Ministres du Seigneur, lorsque le monde vous maltraite : il est très-difficile que vous vous acquittiez, comme il faut, des devoirs de votre ministère sans souffrir d'injustes persécutions. Que ne souffrirez-vous pas de la part du démon, si vous travaillez comme vous devez à détruire son empire et le règne du péché? Que ne souffrirez-vous pas de la part des hommes esclaves de leurs passions, si vous reprenez leurs vices, et si vous leur prêchez la voie étroite qui conduit au Ciel? J'ose même dire que vous souffrirez de la part de plusieurs de vos confrères, qui étant prévenus contre vous n'approuveront peut-être pas votre conduite. Soyez bien convaincus que si vous faites votre devoir, le monde ne manquera pas de vous persécuter, saint Paul l'a dit; et il l'a dit non-seulement des ecclésiastiques, mais en général de tous les chrétiens qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ (2. Tim. 3. 12.), *et omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur.*

Chevassu, Méd., t. 1, p. 45.

Malheur de n'en pas avoir.

« Vous vous trompez, dit saint Jérôme, si vous pensez qu'un chrétien puisse vivre sans persécution. La plus grande que l'on puisse souffrir est de n'en avoir aucune. Rien n'est plus à craindre qu'une trop longue paix; c'est dans le temps de la tempête qu'un homme se tient sur ses gardes, et qu'il fait tous ses efforts pour sauver son navire. »

Godescard, t. 14, p. 154.

PERSÉVÉRANCE.

La vertu exige la persévérance.

On n'est pas vertueux pour une action passagère; un homme de sang peut dire une fois, comme Néron en signant un arrêt de mort : Plût aux dieux que je ne susse pas écrire! sans en être plus humain pour cela. Un sybarite, comme Mécène, peut dîner un jour avec une poignée de figues et un morceau de pain, sans en être plus tempérant; enfin, un philosophe, comme Voltaire, peut bâtir une église, et mettre son nom sur le frontispice, sans en être plus dévot. Dieu le sait, tous ces actes isolés ne constituent pas la vertu, car la vertu implique la persévérance.

Orsini, Les fleurs du ciel, p. 22.

Les grands ouvrages de l'art humain prouvent la persévérance.

Tous les grands ouvrages de l'art humain, qui excitent l'étonnement et l'admiration des hommes, sont autant de preuves de la force irrésistible de la persévérance. C'est la persévérance qui a bâti la fameuse muraille de la Chine, creusé le lac Mœris, élevé les pyramides d'Égypte et suspendu les jardins de Babylone; c'est elle encore qui fait les canaux destinés à faciliter le commerce et qui trace des routes royales sur les sommets aplatis des montagnes. Une pierre est petite en comparaison d'une cathédrale; cette masse énorme dont les flèches élancées s'allongent dans les nues, a été construite cependant par des mains qui n'y ont mis qu'une pierre à la fois, mais qui ont continué ce travail pendant des siècles. Il en est ainsi des sciences; c'est en ajoutant persévéramment découverte à découverte, qu'on est parvenu à la fin à mesurer la distance des étoiles et à voyager contre vent et marée, sur les plaines mobiles de l'Océan. La persévérance seule fait les grandes choses, les grands hommes et les grands saints. Id. ibid., p. 222.

Elle soutient nos mérites et assure notre couronne.

C'est la persévérance, dit saint Bernard, qui soutient nos mérites : *Nutrix ad meri-*

tum. C'est elle qui assure notre couronne : *Mediatrix ad præmium.*

Prônes de Billot., t. 3, p. 3.

Même sujet.

Nutrix ad meritum. Quelque petites que soient les bonnes œuvres, quand elles sont repétées et de longue durée, elles font un riche trésor de mérites. Un oiseau ne porte qu'un brin de paille à chaque voyage qu'il fait, ou un petit poil de laine; mais à force de réitérer ses voyages, il fait un nid commode et accompli. Un tailleur de pierres, qui entreprend de faire un bassin de marbre, n'en emporte à chaque coup de marteau qu'un fragment, souvent aussi petit que la tête d'une épingle, et, avec le temps, il vient à bout de son entreprise. Si vous faites bon usage des inspirations que Dieu vous donne, et des occasions qu'il vous présente de pratiquer la vertu, par exemple, si tous les jours vous faites le matin une action de piété, à dîner un acte de mortification, après dîner un acte de patience, la persévérance vous fera trouver à l'heure de votre mort un trésor de mérite.

Mediatrix ad præmium. Que ne fait-on pas dans le monde pour obtenir une petite récompense incertaine, chétive et temporelle? Dans la maison des grands, à l'armée, à la cour, on sert les deux tiers de sa vie dans l'espérance d'être grand l'autre tiers...; et pour acquérir des grandeurs et des richesses qui n'ont point de fin, ne devons-nous pas servir Dieu et persévérer jusqu'à la fin?

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 73.

Elle est sœur de la patience.

Patientiæ soror. Elle est sœur de la patience et sa compagne inséparable. Voyez le laboureur, dit saint Jacques; il défriche sa terre, il la laboure, il l'engraisse, il l'ensemence, et il n'en voit point de fruit; car il arrive quelquefois qu'étant à la veille de la récolte, la grêle ruine son espérance (Jac. 5. 7.). Il ne perd pourtant pas courage, il recommence l'année suivante à cultiver son héritage, à l'engraisser et à l'ensemencer; et enfin, il arrive une année qui, par sa fécondité, récompense toutes les autres. Vous vous incommodez, vous vous lassez à force de prier Dieu, vous jeûnez, vous vous mortifiez, vous donnez l'aumône depuis dix ans, quinze ans, vingt ans, et vous ne voyez point d'effet, point de fruit de tant de semences; ayez un peu de patience, persévérez en vos bons exercices, un jour viendra qui récompensera tout, *erit merces operi tuo.*

Id. ibid., p. 74.

Elle est la porte du ciel et elle nous y introduit.

La persévérance est la porte du ciel (S. Laur. Just.).

Liguori, Consid. sur les Max. étern., p. 343.

La persévérance *æternitati hominem reddit*, rend l'homme à l'éternité; c'est l'avenue de la béatitude, le vestibule du ciel et la porte de l'éternité bienheureuse; les autres vertus nous y acheminent, celle-ci nous y fait entrer.

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 80.

Elle ne s'obtient que par la prière.

La persévérance finale, en particulier, est une grâce qu'on n'obtient que par une prière continuelle, dit saint Augustin (Du don de la persév. c. 6.). Prions donc toujours; ne nous lassons pas de prier, si nous voulons nous sanctifier. Au surplus, un confesseur, un prédicateur qui veut sauver les âmes, ne cesse jamais d'exhorter à la prière.

S. Liguori, Consid. sur les max. étern., p. 343.

La demander tous les jours.

Selon le P. Suarez, pourvu qu'on ait soin de la demander jusqu'à la fin de sa vie, on est sûr de l'obtenir, car « cette persévérance doit être demandée journellement, pour être obtenue tous les jours. » (Bellarm).

S. Liguori, Gloire de Marie, t. 1, p. 90.

Elle est le plus grand don de Dieu

Quoique toutes les grâces dont Dieu nous favorise soient infiniment estimables et dignes d'une éternelle reconnaissance, il faut avouer que celle de la persévérance qui couronne toutes les autres en mérite une toute singulière, et qu'elle doit tenir le premier rang. De là vient que saint Augustin l'appelle le plus grand don de Dieu qui nous assure tous les autres, et met le démon dans l'impuissance de nous les ravir : *Magnum Dei donum quo cætera ejus dona conservantur* (De dono pers. cap. 2.). Elle est comme le dernier degré qui nous fait monter sur le trône, la dernière pierre qui achève et ferme l'édifice de notre salut; en un mot, elle est le sceau et le dernier anneau de cette précieuse chaîne de notre prédestination; et nous met infailliblement en possession de la gloire : *Sola est cui æternitas redditur; vel potius quæ hominem æternitati reddit, incassum quippè bonum agitur, si antè vitæ terminum deseratur.*

Chevassu, Méditt., t. 4, p. 345.

Elle est rare.

Remarquez cette réflexion de saint Jérôme : *Incipere multorum est, perseverare paucorum :* Beaucoup commencent bien; mais le nombre de ceux qui persévèrent est petit. Le Saint-Esprit ajoute : *Qui autem perseveraverit usquè in finem, hic salvus erit* (Matth. 24. 13.). Celui-là n'est pas sauvé qui commence à bien vivre, mais seulement celui qui persévère jusqu'à la fin. La couronne du ciel, remarque saint Bernard, n'est que promise à ceux qui commencent, et elle n'est donnée qu'à ceux qui persévèrent : *Inchoantibus præmium promittitur, perseverantibus datur* (Serm. 6. de modo benè viv.).

S. Liguori, Serm., t. 1, p. 7[illegible]7.

Malheur de ne pas persévérer dans le chemin de la vertu.

Quelques progrès que vous ayez faits dans la vertu, gardez-vous bien de vous arrêter; si après avoir mis la main à la charrue, vous venez à regarder derrière vous, vous n'êtes plus propres au royaume de Dieu, dit Jésus-Christ; si vous êtes sortis de Sodome, ne tournez plus la vue de ce côté-là, dit saint Jérôme, de crainte d'être infectés de la contagion; car si vous aviez assez de faiblesse pour regarder derrière vous, pour retourner sur vos pas, vous verriez non pas une ville embrasée du feu du ciel, des maisons réduites en cendres, mais vous verriez l'édifice spirituel de votre salut que vous avez élevé avec tant de soins et de travaux, vous le verriez renversé et détruit; vous verriez toutes vos peines sans profit, toutes vos prières, vos aumônes, vos mortifications, vos bonnes œuvres, vos vertus, vos mérites sans récompense. De quelle douleur seriez-vous saisis à la vue d'un tel spectacle! Jugez-en, mes Frères, dit saint Basile, par celui d'un marchand qui, après une longue navigation où il a évité les dangers et les écueils de la mer, vient malheureusement faire naufrage au port avec un vaisseau chargé de précieuses marchandises.

Prônes de Bilon, t. 5, p. 2.

Moyens et marques de persévérance.

Quels sont ces moyens? En voici quelques principaux que je vous prie de bien retenir: la fuite des occasions, la fidélité à remplir les plus petits devoirs, la défiance de vous-mêmes, la confiance en Dieu, un fréquent usage de la prière et des sacrements, sont des moyens très-propres pour persévérer, et en même temps des marques aussi certaines que l'on puisse avoir en cette vie de la persévérance.

Ibid., p. 19.

Avis aux jeunes gens.

Quant aux jeunes gens, saint Philippe de Néri disait que, pour persévérer dans la vertu, la fréquentation des bonnes compagnies, la fuite des mauvaises et la réception fréquente des sacrements leur étaient également nécessaires. Il ne comptait pas facilement sur la persévérance, encore qu'ils montrassent une grande piété. Ainsi, lorsqu'on lui disait que tels jeunes gens marchaient avec zèle dans le bon chemin, il répondait: attendez qu'ils aient mis leurs plumes, et vous verrez comment ils voleront; ajoutant qu'il n'était pas difficile de donner une grande piété à toute espèce de personnes, mais que l'important était de les faire persévérer.

Gaume, Man. des conf. p. 432.

PEUPLE.

Bonheur d'avoir des maîtres religieux.

Oui, lorsque chez un peuple ceux qui sont faits pour régler les esprits, pour dominer l'opinion, sont bien sincèrement religieux, il est impossible que ce peuple soit impie; alors les sources publiques sont pures, et les eaux qui en découlent portent au loin la vie et la fécondité.

Frayssinous, Déf. du Christian. t. 1, p. 6.

Bonheur d'avoir un roi sage.

Heureux le peuple qui est conduit par un sage roi! il est dans l'abondance, il vit heureux, et aime celui à qui il doit tout son bonheur.

Fénélon, Les Av. de Tél., p. 15.

PHILIPPE DE NÉRI (S.).

Son zele à entendre les confessions. Raison de sa courte action de grâces après la Messe.

Peu de temps après que saint Philippe eut été ordonné prêtre, il fut chargé par ses supérieurs du soin d'entendre les confessions des fidèles. Personne n'était plus propre que lui à bien remplir cette partie importante du ministère sacré. Il passait souvent les journées entières dans le confessionnal; il s'y rendait lorsqu'il avait dit la messe. Il mettait peu de temps à son action de grâces, persuadé qu'il valait mieux s'employer à l'utilité du prochain, que de suivre sa propre dévotion.

Godescard, t. 7, p. 312.

Son talent pour exciter à la componction.

Il avait un talent admirable pour exciter ses pénitents à la componction. Non-seulement il leur aidait à découvrir leurs péchés, mais il leur en montrait encore la source et les occasions, afin que dans la suite ils se tinssent sur leurs gardes.

Ibid., p. 316.

Son secret des cœurs.

Souvent il lui arrivait de pénétrer miraculeusement dans le fond des cœurs. Il connaissait en particulier les impuretés secrètes, par une puanteur qui s'exhalait de ceux qui en étaient coupables. C'est ce que plusieurs personnes attestèrent après sa mort. Il disait à ceux qui avaient manqué de sincérité dans le tribunal de la pénitence: « Vous exhalez une odeur insupportable; vous êtes tombés dans tel péché d'impureté; hâtez-vous de vous délivrer de ce poison par un humble aveu. »

Ibid., p. 316.

Ce qu'il disait des fautes des autres.

Quelque fidèle qu'il eût été à Dieu dès sa plus tendre jeunesse, lorsqu'il apprenait que quelqu'un était tombé dans un grand crime: plut à Dieu, disait-il, que je n'eusse pas fait pire!

Chevassu, Mont., t. 6, p. 107.

Cas qu'il faisait du confessionnal, et du soin des autres.

Il regardait son confessionnal comme son centre, son élément, et le lieu de son repos... et regardait comme une disposition à bien

mourir, le soin qu'il prenait pour procurer aux autres le moyen de bien vivre.

Id. ibid., p. 111.

Même sujet.

S'il n'avait pas de pénitents, il restait auprès du confessionnal, occupé, soit à lire, soit à dire le chapelet, soit à réciter l'office... Si par compassion quelqu'un lui disait : « Mon père, pourquoi vous donnez-vous tant de peine? — Ce n'est pas une peine, répondait-il, c'est plutôt un plaisir et une récréation. »

Gaume, Man. des conf., p. 72.

Son assiduité au confessionnal.

Il confessait jour et nuit. Pour être plus assidu au confessionnal, il resta à Rome pendant quarante-quatre ans, sans vouloir en sortir une seule fois, malgré les instances réitérées de ses nombreux amis.

Id. ibid., p. 41.

A quoi il attribuait ses succès.

Saint Philippe de Néri assurait qu'il était redevable de la conversion de ses plus fervents pénitents à l'habitude de se montrer ainsi disposé, à toute heure, même de nuit, à recevoir tout le monde.

Id. ibid., p. 49.

Sa réponse aux familiers de différent sexe

Lorsque quelques-uns de ses pénitents s'excusaient de certaines familiarités de mains avec des personnes de différent sexe, sous prétexte qu'ils n'avaient point d'intention mauvaise, et qu'ils n'éprouvaient aucune tentation : « Vous n'êtes point tentés, leur disait l'habile directeur, c'est ce qu'il y a de plus fâcheux ; c'est une preuve que le démon veut profiter de votre imprudence pour vous attirer dans de grandes fautes. Il tarde à se montrer, afin que, vous avançant témérairement, il puisse vous attaquer à l'improviste et vous faire tomber dans le piége.

Id. ibid., p. 78.

Voyez encore : BARONIUS.

PHILOSOPHIE.

Aveu de Bacon.

Le chancelier Bacon disait (De augm. scien. l. 1.) que beaucoup de philosophie conduisait nécessairement à Dieu ; mais qu'il n'était peut-être pas impossible qu'une philosophie superficielle engendrât l'athéisme, parce que celle-ci, au lieu de prendre l'essor, au lieu de s'élever, de voir en grand, d'embrasser l'enchaînement des parties et leur dépendance d'un souverain moteur, se précipite, au contraire, isole et rétrécit ses réflexions, s'attache au désordre apparent des causes secondes, et perd de vue la totalité des choses avec le principe qui les produit.

De Feller, cath. phil., t. 1, p. [illegible].

PHOCAS. (S)

Il loge ses bourreaux et se découvre à eux.

On l'accusa d'être chrétien... Les bourreaux eurent ordre de l'exécuter en quelque endroit qu'ils le rencontrassent. Arrivés à Sinope, ils s'arrêtèrent à la maison de Phocas, qu'ils ne connaissaient point, et se rendirent à l'invitation que le saint leur faisait de loger chez lui. Ils furent si charmés de son honnêteté et de ses attentions, qu'ils lui découvrirent en soupant le sujet de leur voyage, et le prièrent de leur dire où ils pourraient plus aisément rencontrer ce Phocas qu'on leur avait ordonné de mettre à mort. Le serviteur de Dieu, sans témoigner la moindre surprise, leur répondit qu'il le connaissait bien, et que le lendemain matin il leur donnerait toutes les instructions dont ils avaient besoin.

S'étant retirés pour aller se coucher, le saint creusa un tombeau, prépara tout ce qui était nécessaire pour enterrer son corps, et employa le reste de la nuit à se disposer à sa dernière heure. Quand le jour fut venu, il alla trouver ses hôtes, et leur dit que Phocas était en leur puissance, et qu'il ne tenait plus qu'à eux d'exécuter la commission dont ils étaient chargés. Comme ils lui demandaient où il était, il répondit avec tranquillité : « Le voici devant vous ; c'est moi-même. » Frappés d'une pareille réponse, ils restèrent quelque temps immobiles, ne pouvant se résoudre à tremper leurs mains dans le sang d'un homme qui montrait tant de vertu, et qui les avait reçus dans sa maison avec une si grande cordialité. Phocas les encourageait indirectement, en leur répétant qu'il ne craignait point la mort, puisqu'elle devait lui procurer les plus précieux avantages. Revenant à la fin de leur surprise, ils lui coupèrent la tête.

Godescard., t. 9, p. 296.

PHOCION.

Sa leçon aux Athéniens touchant la mort d'Alexandre.

On rapporta à Athènes les nouvelles de la mort du grand Alexandre ; les Athéniens qui étaient chauds et bouillants voulaient se soulever et prendre les armes contre les Macédoniens : Attendons, leur dit Phocion, attendons ; que savons-nous si ce ne sont point de faux bruits ; et si Alexandre n'était pas mort, n'en porterions-nous pas la peine, ne nous en repentirions-nous pas? S'il est mort aujourd'hui, il le sera encore demain et après-demain, et d'ici à huit jours, il n'y a point d'inconvénient de beaucoup différer, et il y a bien du danger à se précipiter tant soit peu.

Le Jeune, Serm., t. 2, p. 438.

PIERRE D'ALCANTARA (S).

Sa mortification des yeux.

Il veillait si exactement sur ses sens, et sur-

tout sur ses yeux, qu'il fut un temps considérable sans savoir comment l'église du couvent était faite. Le supérieur l'ayant repris de ce que depuis plusieurs mois qu'on lui avait confié le soin du réfectoire, il ne servait point aux frères le fruit qui était dans sa dépense, il répondit avec humilité qu'il n'avait point regardé le plancher où les fruits étaient suspendus, comme il se pratique dans le pays, surtout par rapport aux grappes de raisin que l'on garde après les avoir fait sécher. Il avoua depuis à sainte Thérèse, qu'il avait été trois ans dans une maison sans connaître les frères autrement que par leur voix.

Godescard, t. 15, p. 421.

Du goût.

A force de se mortifier, il en était venu au point de perdre presque entièrement le sens du goût; en sorte qu'il ne savait ordinairement ce qu'il mangeait.

Id. ibid, p. 422

Son crédit auprès de Dieu.

Sainte Thérèse, après avoir rapporté la bienheureuse fin de saint Pierre d'Alcantara, s'exprime de la sorte : «... Notre Seigneur me dit un jour, qu'on obtiendrait tout ce qu'on demanderait par l'intercession de son serviteur. Je me suis fréquemment adressée à lui, et j'ai toujours été exaucée. »

Id. ib., p. 434.

PIERRE MARTYR (S).

Réponse à sa plainte d'une injustice.

Saint Pierre martyr, étant une fois en prières, se plaignait d'une injustice qui lui avait été faite; et il disait : Mais, Seigneur, qu'ai-je fait pour souffrir cette persécution? Jésus crucifié lui répondit : Et moi, Pierre, quel mal ai-je fait pour avoir été attaché sur cette croix?

S. Liguori, Réf. et aff. sur les souf. de J.-C., p. 174.

Saint Pierre, apôtre. Voyez JÉSUS-CHRIST.

PIÉTÉ.

Elle est rare aujourd'hui.

La première instruction que Jésus-Christ nous donne dans l'Evangile de ce jour (5e Dim. après la Pent. – S. Matth. V. 20-24.), c'est que si notre justice, c'est-à-dire notre piété, n'est qu'apparente et ne sert qu'à cacher les désordres et les vices de notre conduite, nous n'entrerons pas dans le royaume des cieux.

Faut-il rien de plus pour nous convaincre que nous avons tout sujet de craindre de ne pas entrer dans le royaume des cieux ; car si nous examinons ce qui se passe dans le monde, nous ne trouverons presque plus parmi les hommes qu'une fausse piété.

Dans les campagnes, elle régnait du moins encore cette piété vraie et salutaire, avant que la corruption des villes y eût introduit ses débordements, et nous avions la consolation de la voir fleurir dans presque toutes les familles. Les parents en donnaient l'exemple à leurs enfants, et les vieillards en offraient le modèle aux jeunes gens. Le jour du Seigneur était sanctifié comme il devait l'être : on en passait la plus grande partie dans nos temples et au pied des autels ; on s'empressait d'entendre la parole de Dieu ; on se faisait un devoir de participer souvent aux sacrements ; on offrait en commun, au Seigneur, l'hommage de la prière du matin et du soir ; on y joignait la lecture de la Vie des saints pour s'animer à les imiter, et la plupart des chrétiens menaient une vie véritablement chrétienne. Les femmes surtout se piquaient de justifier, par leur conduite, le beau titre que leur donne l'Eglise, en les appelant le *sexe dévot*. Elles se faisaient un honneur de se déclarer ouvertement pour la dévotion ; elles en inspiraient le goût, elles en apprenaient la pratique à leurs filles; et celles-ci faisaient consister toute leur gloire à être modestes, vertueuses et pieuses.

Mais, qu'est devenue cette piété qui était si commune autrefois? Hélas! à peine en trouve-t-on encore quelques vestiges. Les tribunaux de la pénitence et la table sainte sont désertés, même dans le temps où l'Eglise nous oblige de nous y présenter; la parole de Dieu n'a presque plus d'auditeurs, le culte divin est presque entièrement abandonné ; et il n'est pas rare de trouver des chrétiens infidèles qui portent l'indévotion jusqu'à ne jamais paraître dans nos temples. Si les autres y viennent les jours spécialement consacrés au service de Dieu, c'est par habitude, c'est par bienséance, c'est par respect humain, plutôt que par religion ; c'est pour y tenir des discours profanes, et pour y promener des regards curieux et souvent criminels, plutôt que pour s'occuper à prier; c'est pour insulter le Seigneur plutôt que pour l'honorer par les hommages qu'on devrait lui rendre.

Mais aussi qu'arrive-t-il, et que voyons-nous dans ces campagnes qui étaient autrefois le séjour de la pudeur, de l'innocence et des bonnes mœurs? Hélas! vous le savez aussi bien que moi, M. F. : on n'y voit, parmi la jeunesse et même parmi les personnes de tout âge, de tout sexe et de tout état, que licence, que désordres, que dépravation : et les scandales publics qui y étaient presqu'entièrement inconnus, y sont devenus si fréquents, qu'ils n'y sont plus regardés que comme des événements ordinaires. N'en soyons point surpris, M. F. : la piété, dit saint Ambroise, est le fondement de toutes les vertus. Or, de même qu'un édifice ne pourrait manquer de s'écrouler et de tomber en ruines, s'il n'était plus soutenu par les pierres fondamentales qui lui servaient d'appui, ainsi la vertu ne peut subsister, lorsqu'elle n'est plus fondée sur la piété, qui est son plus ferme soutien, et qui seule peut la maintenir parmi nous.

Si vos terres étaient devenues incultes et stériles; si vous voyiez qu'au lieu des riches moissons et des fruits abondants qu'elles vous donnaient, elles ne produisent plus que des ronces et des épines, vous vous empresseriez sans doute de les défricher, de les cultiver, et vous ne négligeriez rien pour les rendre aussi fertiles qu'elles l'étaient auparavant. Pourquoi donc ne feriez-vous pas pour vos âmes ce que vous croiriez devoir faire pour vos terres? Pourquoi n'en arracheriez-vous pas les vices et les mauvaises habitudes qui s'y sont établis, et qui, comme autant de ronces et d'épines, y étouffent entièrement le bon grain? Pourquoi ne vous appliqueriez-vous pas à leur faire produire des fruits de grâce et de sainteté? pourquoi, en un mot, ne feriez-vous pas tous vos efforts pour y faire régner de nouveau la piété qui vous préservait autrefois de tant de maux et qui vous procurait tant de biens?

Direz-vous que, pour être sauvé, il n'est pas nécessaire d'être dévot, mais qu'il suffit d'être bon chrétien? J'en conviens avec vous, M. F.; mais croyez-vous pouvoir être bons chrétiens, sans être dévots? Ah! si cela est, vous vous trompez. Qu'est-ce qu'un bon chrétien? C'est un homme qui, aimant Dieu pardessus toutes choses, évite avec soin tout ce qui pourrait l'offenser, et s'attache continuellement à pratiquer ce qui peut le rendre toujours plus agréable à ses yeux. C'est un homme qui, aimant le prochain comme lui-même, ne se permet jamais rien qui puisse lui nuire, et profite de toutes les occasions qu'il a de lui faire du bien. C'est un homme enfin qui, renonçant à lui-même, ainsi que Jésus-Christ nous l'ordonne, évite soigneusement tout ce qui est capable d'irriter ses passions, et s'applique sans cesse à les réprimer et à les dompter. C'est là, M. F., ce qui fait le caractère de tout véritable chrétien, et c'est là aussi ce qui caractérise tout vrai dévot. Car, ne vous y trompez pas, M. F., la véritable dévotion n'exige pas que l'on affiche un extérieur simple, que l'on récite de longues prières, et que l'on passe une partie de la journée au pied des autels; elle demande seulement que nous remplissions fidèlement et avec ferveur tous les devoirs que nous impose le christianisme; et comme on ne peut être dévot sans être bon chrétien, on ne saurait aussi être bon chrétien sans être dévot...

Année Liturg., t. 3, p. 93.

Faire peu de pratiques de piété, mais ne pas les quitter.

Saint Philippe de Néri disait que pour persévérer, le meilleur moyen c'est la discrétion.

Il ne faut pas vouloir tout faire en un instant, ni prétendre devenir un saint en quatre jours. Ainsi il ne faut pas se charger d'un grand nombre de pratiques de piété, parce que bientôt on se lasse et on les abandonne, ou bien on s'en acquitte sans dévotion. Faites-en donc peu, mais ne les quittez jamais.

Gaume, Man. des conf., p. 93.

Illusion à ce sujet.

On peut remarquer ici une illusion d'autant plus à craindre, qu'il est moins aisé de la découvrir. Plusieurs de ceux qui s'adonnent à la vie spirituelle, s'aimant trop eux-mêmes, si toutefois l'on peut dire qu'ils s'aiment eux-mêmes, choisissent les exercices qui leur plaisent davantage, et rejettent ceux qui ne sont pas de leur goût, ou qui contrarient leurs inclinations et leurs habitudes, tandis que ces exercices qu'ils rejettent, seraient les plus propres à mortifier leurs passions les plus violentes, et précisément celles contre lesquelles ils devraient, dans un tel combat, réunir toutes les forces de leur âme. On ne saurait trop les exhorter à aimer la peine qu'ils éprouvent à se vaincre, parce que tout dépend de là, et que plus ils feront paraître de courage à surmonter les premières difficultés qui se rencontrent dans la vertu, plus la victoire sera prompte et assurée. Qu'ils se proposent donc uniquement les travaux de cette guerre, qu'ils s'y attachent tout à fait, qu'ils n'aspirent pas trop tôt à la victoire et aux autres vertus qui en sont les fruits, et ils parviendront plus facilement et plus sûrement au but qu'ils veulent atteindre.

Laurent Scupoli, Le Comb. spirit., p. 44.

Des dévotions indiscrètes. Se défendre des artifices du démon.

Lorsque le démon, cet ancien serpent, voit que nous marchons d'un pas assuré dans la voie du ciel, que tous nos désirs vont à Dieu, et qu'il ne peut nous engager dans le mal par des artifices grossiers, il se transforme en ange de lumière, il nous pousse à la perfection, et nous la fait désirer aveuglément et sans nul égard à notre faiblesse : il nous inspire des pensées dévotes, nous allègue des passages de l'Ecriture, nous remet devant les yeux les exemples des plus grands saints, afin qu'une ferveur indiscrète et précipitée nous emporte trop loin, et nous fasse faire quelque chute éclatante.

Il nous excite, par exemple, à maltraiter excessivement notre chair par des disciplines, par des jeûnes et par d'autres mortifications semblables. Son dessein est, ou que croyant avoir fait de grandes choses, nous en tirions vanité, ce qui arrive particulièrement aux femmes; ou qu'abattus par des pénitences trop rigoureuses et au-dessus de nos forces, nous devenions incapables de faire aucune bonne œuvre; ou que, ne pouvant plus supporter les travaux d'une vie austère, nous nous dégoûtions peu à peu des exercices spirituels, et qu'enfin, las de pratiquer la vertu, nous recherchions, avec plus d'ardeur que jamais, les plaisirs et les divertissements du monde.

Qui pourrait dire combien de gens se sont perdus de la sorte? La présomption les a aveuglés jusqu'à un tel point, que se laissant emporter indiscrètement à un zèle trop avide de souffrance, ils sont tombés dans le piége qu'ils

s'étaient eux-mêmes dressé, et sont devenus enfin le jouet des démons. Sans doute qu'ils se seraient garantis d'un si grand malheur, s'ils avaient considéré qu'en ces exercices de mortification, quelque louables qu'ils soient, et quelques fruits qu'en recueillent ceux qui ont assez de force de corps et assez d'humilité d'esprit pour en profiter, il faut toujours garder quelque mesure, et voir ce qui convient davantage aux dispositions où l'on est. Car tous ne peuvent pas faire autant d'austérités que les saints, mais tous peuvent imiter les saints en beaucoup de choses. Ils peuvent former dans leur cœur des désirs ardents et efficaces de participer aux glorieuses couronnes que remportent les vrais soldats de Jésus-Christ dans les combats spirituels; ils peuvent, à leur exemple, mépriser le monde et se mépriser eux-mêmes, aimer la retraite et le silence, être humbles et charitables envers tout le monde, souffrir patiemment les injures, faire du bien à ceux qui leur font le plus de mal, éviter les moindres fautes, qui sont des choses d'un plus grand mérite devant Dieu que toutes les macérations du corps.

Il est même bon de remarquer qu'au commencement il convient d'user un peu de modération dans les pénitences extérieures, afin de pouvoir les augmenter quand il en sera besoin; car souvent, pour en vouloir trop faire, on se met en danger de n'en plus faire du tout.

Id. ibid., p. 263.

Ne pas limiter nos dévotions.

Vous ne devez ni négliger vos dévotions, ni les limiter, en sorte que vous soyez comme obligé à faire tant de choses, à méditer tant de temps, ou à lire tant de chapitres; mais que votre cœur demeure toujours libre, pour s'arrêter où il trouvera à se reposer, et être prêt à jouir du Seigneur lorsqu'il voudra se communiquer à vous, sans vous mettre en peine de n'avoir pas fait ou dit tout ce que vous vous étiez proposé de faire ou de dire. Laissez là le reste sans scrupule, et n'écoutez aucune autre pensée sur ce sujet; parce que l'unique fin de vos exercices étant de tendre à Dieu, quand cette fin est trouvée, les moyens doivent cesser.

Id. ibid., De la paix de l'âme, p. 263.

Voyez encore DÉVOTION.

PLACE.

Rien dans ce monde n'est dans sa place.

Il faut avouer qu'en ce monde, les choses ne sont pas dans leurs places : mais frémissez, pécheurs, et consolez-vous, justes, elles y seront bientôt. Mon cher auditeur, ce sera à la mort, ce sera à ce dernier moment, ce sera à cet instant décisif, que tu verras la différence qu'il y a entre celui qui s'est réjoui en ce monde, et celui qui y a pleuré; entre celui qui y a sacrifié ses plaisirs pour Dieu, et celui qui s'y est plongé pour satisfaire ses passions. Si tu es du nombre des réprouvés, tu verras quelle est ta place, tu la sentiras, tu l'expérimenteras, mais trop tard; ah! si je vois ce que l'on m'a dit; mais trop tard, c'en est fait. Si tu es du nombre des prédestinés, tu verras aussi quelle est ta place, tu la sentiras, tu la goûteras, tu la savoureras, et tu diras : ce qu'on m'a dit du paradis, n'est rien en comparaison de ce qui en est.

Prônes de Joly, t. 2, p. 315.

PLAISIRS.

Comparés au sel.

Les divertissements doivent être dans la vie ce qu'est le sel dans les aliments : trop de sel les rend repoussants, point de sel les rend extrêmement insipides.

Une même quantité d'aliments ne convient pas à tout le monde; il faut aux uns plus de nourriture, aux autres moins : il en est ainsi des divertissements. Récréez-vous donc dans la mesure que demandent la trempe de votre esprit, la nature de vos occupations, et votre plus ou moins de propension à la tristesse.

Quadrupani, Dir. pour ras. dans leurs dou. les âm. tim., p. 112.

Source de maladies.

Je me rappelle que Bossuet, prêchant devant Louis XIV et toute sa cour, appelait la médecine en témoignage sur les suites funestes de la volupté. « Les tyrans ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent? Ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain : et les médecins enseignent d'un commun accord que ces funestes complications de symptômes et de maladies qui déconcertent leur art, confondent leurs expériences, démentent si souvent leurs anciens aphorismes, ont leur source dans les plaisirs. » (Serm. contre l'amour des plaisirs, 1er point.)

Joseph De Maistre, Les Soir. de S. Pétersb., t. 1, p. 38.

Maxime de Voltaire.

Voltaire avait employé toutes les ressources d'un esprit infini pour substituer à la morale évangélique cette courte maxime : *Le plaisir est le but universel ; quiconque l'attrape a fait son salut.*

Martinet, L'Emman., p. 104.

Toujours suivis d'amertume.

Il n'y a point de plaisir qui ne soit détrempé, ou du moins suivi de quelque amertume : à quelque fortune qu'on soit parvenu, on n'est jamais content : à peine possède-t-on ce qu'on désirait avec ardeur, qu'on en est dégoûté; de nouvelles recherches succèdent aux premières. Ainsi la vie se passe dans les désirs et les dégoûts, sans trouver de quoi se fixer; mais quand l'homme posséderait tous les biens du monde et tous les trésors de la terre, quand il

jouirait de tous les honneurs du siècle, et de tous les plaisirs des sens, il ne sera jamais rassasié et content : pourquoi? c'est qu'il sera toujours convaincu, malgré qu'il en ait, qu'il faudra un jour quitter tous ces biens, être privé de tous ces plaisirs, que tout passera, que tout finira à sa mort. Cette seule pensée est capable de troubler son bonheur : car le cœur ne peut être solidement content, dès qu'il ne l'est pas pour toujours.

Exemple de Salomon.

Le plus heureux et le plus sage en même temps des rois de la terre avait sans doute éprouvé cette vérité, lorsqu'après avoir goûté toutes les douceurs de la vie, il avouait ingénument que tout n'est que vanité. Je n'ai rien refusé, dit-il, à mes yeux et à mon cœur de tout ce qu'ils pouvaient désirer; nul n'a porté la magnificence plus loin que moi; honneurs, biens, plaisirs, tout ce qui a pu me flatter, me rendre heureux sur la terre, je me le suis procuré, et dans tout cela je n'ai reconnu que vanité et affliction d'esprit : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas* (Eccl.).

Prônes de Billot, t. 3, p. 116.

Ils sont des remèdes à notre infirmité.

Les plaisirs, selon saint Thomas, sont des remèdes que Dieu nous a accordés pour soulager notre infirmité.

Nepveu, Pensées ou Réfl. chrét., t. 1, p. 249.

Voyez encore : RÉCRÉATION.

Ils ne doivent pas être continuels.

Les remèdes ne sont plus des remèdes, quand on en prend trop souvent : la nature s'y accoutume; et si on passe la dose, ils deviennent même pernicieux. Il en est de même des plaisirs, quelque légitimes qu'ils soient en eux-mêmes; ils cessent de l'être dès qu'ils deviennent excessifs et continuels. Les plaisirs excessifs amollissent le cœur, affaiblissent l'esprit, et le mettent dans une disposition de mollesse qui, le rendant incapable d'application, lui fait regarder avec horreur ses devoirs les plus essentiels, dès là qu'ils le gênent. Le plaisirs ne doivent pas être trop continuels; ils sont faits pour délasser le corps, pour relâcher l'esprit. Des personnes qui ne travaillent jamais, comme il arrive à tant de femmes mondaines et oisives, ont-elles besoin de se délasser? Des gens qui ne s'appliquent presque jamais à rien de sérieux, comme il arrive à tant d'hommes, dont l'occupation unique est de jouer et de badiner, ont-ils besoin de relâchement? Nul n'a moins droit au plaisir, que celui qui est toujours dans le plaisir. Le plaisir qui est un divertissement innocent pour les autres, devient un déréglement pour lui.

Id. ibid., p. 250.

La sagesse seule peut procurer les vrais plaisirs.

La sagesse n'a rien d'austère ni d'affecté : c'est elle qui donne les vrais plaisirs; elle seule les sait assaisonner pour les rendre purs et durables; elle sait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et sérieuses; elle prépare le plaisir par le travail, et elle le délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point honte de paraître enjouée quand il le faut.

Fénelon., Les Avent. de Télém., p. 97.

PLATON.

Son éloge et son chef-d'œuvre.

Platon est regardé comme le plus grand philosophe de l'antiquité, et son traité de la République passe pour le chef-d'œuvre de son génie

Frayssinous, Déf. du christ., t. 3, p. 34.

Qualifié par Cicéron

Cicéron ne craint pas de le nommer le *prince* et même le *Dieu des philosophes*.

Bergier, Tr. hist. et dog. de la vraie relig., t. 2, p. 7.

PLOMB.

Symbole de la stupidité.

Le plomb est le plus vil de tous les métaux, qui ne rend point de son quand on le frappe : c'est le symbole de la stupidité, qui nous rend insensibles à toutes les pertes spirituelles et temporelles que le péché nous cause, et à tous les accidents de cette vie, qui nous devraient faire rentrer en nous-mêmes et nous convertir à Dieu.

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 277.

POIDS.

Pourquoi les Chinois en ont trois.

On accuse les Chinois d'en avoir ordinairement trois. l'un plus léger pour vendre, l'autre plus pesant pour acheter, et le troisième juste pour le montrer dans le besoin.

Guénée, Lettres de queiq. Juifs, t. 3, p. 103.

PORTE.

La porte du ciel est étroite.

Si la porte du ciel n'incommodait, elle ne serait pas porte du ciel; elle ne serait pas étroite; on ne saurait passer par une porte étroite sans être incommodé, ni aller au ciel sans retrancher de vos aises et petites commodités; on ne saurait passer par de petites portes sans se baisser, ni aller au ciel sans vous humilier.

Le Jeune, Serm., t. 7, p. 355.

PRÉDESTINATION.

Ce qu'il faut penser des disputes sur cette nature

Voyez de sages et touchantes réflexions sur cette matière dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, L. 3. ch. 58... Un grand théologien répondait à toutes les difficultés que la présente matière fait naître, par ces paroles de l'Ecriture : *Justus es, Domine; et rectum judicium tuum,*

ou bien par celles-ci : *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa.* Il disait que ces deux passages valaient mieux que de longues dissertations, et qu'ils avaient enseveli tous ses doutes.

De Feller, Cath. phil., t. 2, p. 577.

A qui il appartient d'en traiter.

Le fameux conquérant de l'Asie, devant qui l'Ecriture sainte nous dit que la terre se tut, par mille effets de sa folle vanité, nous a laissé une preuve bien sensible de son orgueil dans la défense qu'il fit, sous peine de mort, à quelque peintre que ce fût, de tirer son portrait ; un seul pinceau avait ce privilége. Il est des points de notre sainte Religion qui mériteraient bien plus justement le même choix Il faut des théologiens également profonds, judicieux et exacts, pour traiter ce qui regarde la prédestination

S'en tenir à l'oracle de saint Pierre.

Je ne saurais ici, pour votre tranquillité et votre consolation, vous en citer un plus respectable que celui qui fut choisi par Jésus-Christ pour être son vicaire, et chargé en particulier d'ouvrir et fermer le ciel à son gré. Voici donc l'oracle que saint Pierre adresse à tous les fidèles sur les matières de la prédestination : « Mes frères, disait le premier des Apôtres, en instruisant toutes les nations, travaillez à remplir votre vocation, à assurer votre prédestination, en vous adonnant à la pratique des bonnes œuvres. » Tenez-vous-en à cette décision, et vous verrez, selon l'oracle formel de l'Evangile, que quiconque aura fait le bien obtiendra la vie éternelle.

Roissard, la Consol. du chrét., p. 11.

Ne pas se troubler à son sujet.

Ne vous troublez pas au sujet de votre prédestination ; elle est entre les mains de Dieu, elle est plus assurée que si elle était entre les vôtres.

Celui qui craint avec excès d'être damné, dénote, selon saint François de Sales, qu'il a plus besoin d'humilité et de soumission que de raison.

Aussi, étant tenté de désespoir, saint Bernard répondit au démon : *Je ne mérite pas le paradis, mais Jésus-Christ l'a mérité pour moi : il n'a pas besoin de ses mérites, il les a amassés pour moi, il me les a cédés, et je me sauverai en lui et par lui.*

Quadrupani, Dir. pour ras. dans leurs dout. les âm. tim., p. 58.

Mauvais raisonnement sur la prédestination.

Si je suis prédestiné, dit-on, quelque chose que je fasse, mon salut est en assurance ; si je ne suis pas prédestiné, quelque chose que je fasse, tous mes efforts sont inutiles : raisonnement pitoyable, dangereux piége du démon, qui a engagé une infinité de gens dans le désespoir et dans le désordre. D'où vient qu'il n'y a que pour votre salut que vous raisonniez de cette sorte? Est-ce ainsi que vous raisonnez, quand il s'agit de votre subsistance, de votre fortune, de votre établissement, de votre santé ? Dites-vous : si Dieu a déterminé que je vive, que je m'établisse, que je m'élève, que je me guérisse, cela arrivera infailliblement ? Pourquoi donc prendre le soin de pourvoir à mon entretien, à mon établissement, à mon élévation, à ma guérison ? Un homme qui raisonnerait de la sorte, passerait chez vous pour un insensé, et quand vous le faites sur l'affaire de votre salut, êtes-vous plus raisonnable? Cet homme, diriez-vous, pourra subsister, s'établir, s'élever, s'il s'applique, s'il travaille, s'il emploie les moyens propres pour réussir dans ses desseins ; et pourquoi ne raisonnez-vous pas de la même manière sur votre salut? Quelle en peut être la raison? et où en est la différence ?

Prenez le parti de n'entrer jamais dans ces questions également dangereuses et inutiles de la prédestination, mais de suivre l'avis de l'apôtre saint Pierre, qui est d'assurer votre prédestination par vos bonnes œuvres. *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem facialis* (Petri 2. ep. 1.) : travaillez à assurer votre vocation et votre prédestination par vos bonnes œuvres.

Nepveu, pensées ou réfl. chrét. t. 3, p. 59.

Le mystère de la prédestination doit nous porter à l'étude de la perfection.

. . . Par les bonnes œuvres, nous pouvons conjecturer avec probabilité ce qui nous arrivera dans l'autre vie, de manière toutefois à ne pouvoir jamais être exempts de crainte et de tremblement.

Voici donc le signe le plus marquant de la prédestination et le moins incertain de tous : s'attacher avec soin au service de Dieu et tendre sérieusement à la perfection que le Christ nous a proposée.

. . . Apprenons à obéir avec amour à Dieu, qui nous appelle à la perfection, afin que nous méritions d'être toujours ses fils ; *et si nous sommes ses fils, nous sommes ses héritiers.* (Rom. 8. 17).

Cette pensée même fera qu'avec la grâce de Dieu nous sentirons à peine le travail, et que nous serons plus forts dans les tentations.

Car il n'y a rien de si amer que n'adoucisse cet aimable espoir, rien de si pesant que ne rende plus léger une telle, une si grande récompense qui nous est proposée.

Etude de la perfec. relig., p. 98.

Providence de Dieu sur les prédestinés.

. . . Admirez... ici (Itâ Greg. lib. 34, moral. cap. 15.), et adorez la providence de Dieu sur les prédestinés ; quand il tient sous sa protection et sous sa sauvegarde particulière une âme choisie qui est éminente en sainteté, il a coutume de la laisser en quelque faiblesse, tentation, peine d'esprit, infirmité, incommodité du corps, pour l'humilier et la tenir dans l'humilité par ce contre-poids. Saint Paul le

confesse de lui-même : *Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis...*

Ne voilà-t-il pas qui est bien étrange ?.. Il persuade à tant de personnes de garder la pureté, et il est importuné de tentations d'impureté;... il a été ravi jusqu'au troisième ciel, et il est à tout moment à deux doigts de l'enfer...

Ce qui doit nous apprendre à ne pas nous étonner, encore moins nous décourager, si la même chose nous arrive, quand Dieu nous laisse dans des faiblesses, dans des aridités, dans des ténèbres intérieures, dans des troubles d'esprit, dans des scrupules, dans des tentations d'infidélité, de désespoir, d'impureté, tant qu'elles n'arrivent pas jusqu'à ce point de nous faire consentir à un péché mortel, nous ne devons pas nous en inquiéter, mais y adorer la miséricorde de Dieu, l'en remercier, nous conformer à sa volonté, recevoir avec résignation et agrément ces infirmités, en prendre sujet de nous humilier, puisque c'est à cette intention que Dieu nous les envoie et nous les destine.

Le Jeune, Serm., t. 10, p. 43.

Dieu donne à l'âme prédestinée pour la gloire les grâces pour y arriver.

. . . Dieu, qui dispose toute chose avec ordre et douceur, quand il discerne quelqu'un pour sa gloire, lui fait avec cette grâce toutes les autres grâces dont il a besoin pour y arriver. Tel que le père qui, destinant son fils à une profession, commence dès ses premières années à l'appliquer aux études, aux exercices de cette profession, et dirige tous ses pas vers ce but; tel le Père éternel, quand il élit une âme pour sa gloire, l'introduit et ne cesse de la guider dans la justice, qui conduit à cette fin.

Marques de prédestination.

. . . De même que la justification a ses marques, la prédestination a les siennes : l'une se révèle par le changement de vie, l'autre par la persévérance dans la bonne vie.

. . On ne doit point, il est vrai, s'abandonner à une entière sécurité : Salomon, élevé au plus haut degré de sagesse qu'il ait jamais été donné à l'homme d'atteindre, Salomon marche d'un pas ferme et rapide dans le chemin de la vertu, et, arrivé au terme de sa carrière, il s'égare et tombe dans les écarts les plus déplorables. Mais c'est là une dérogation extraordinaire à la loi générale, proclamée par l'Apôtre, et longtemps auparavant par Salomon lui-même. « C'est un proverbe, dit-il (Prov. 22.), que le jeune homme ne quittera pas dans la vieillesse le sentier qu'il aura suivi dans sa jeunesse. » S'il a été vertueux dans le premier âge, il le sera dans l'âge le plus avancé. Fondés sur ces marques et autres semblables que les saints nous décrivent, nous pouvons donc humblement présumer de l'infinie bonté de Dieu, qu'il nous a mis au nombre de ses élus; d'ailleurs le dogme catholique nous fait un devoir d'espérer en la miséricorde divine que nous serons sauvés; nous pouvons donc aussi concevoir avec humilité la douce présomption que nous sommes du nombre de ceux qui doivent se sauver, car l'un suppose l'autre.

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 53.

PRÉDICATEUR.

Il doit être humble et aimer la prière.

Les paroles, disait saint Louis Bertrand, sans les œuvres, ne touchent ni ne changent les cœurs, il faut que l'esprit de prière les anime : c'est de là qu'elles tirent leur force et leur efficacité, autrement elles ne seront qu'un vain son. Quand un prédicateur ne sent rien, il ne remue point ses auditeurs, quoiqu'il flatte les oreilles par son éloquence. Ceux qui ne recherchent que les applaudissements, révoltent par leur affectation ou par leur vanité ceux qui les écoutent; mais on ne résiste guère au langage du cœur. On ne doit, ajoutait-il, juger du fruit du sermon que par les larmes et le changement des auditeurs. On a réussi quand on a détruit les inimitiés, inspiré l'horreur du péché, ôté la cause des scandales, réformé les vices; encore faut-il dans ces occasions rapporter à Dieu seul le bien dont on a été l'instrument, et se regarder comme un serviteur inutile.

Godescard, t. 14, p. 486.

Règle sur la vraie manière de prêcher.

Saint Bernardin de Sienne ayant été consulté sur la vraie manière de prêcher, donna la règle suivante : « Ayez soin dans toutes vos actions de chercher premièrement le royaume et la gloire de Dieu. Ne vous proposez en tout que la sanctification de son nom. Conservez la charité fraternelle, et pratiquez le premier ce que vous voulez enseigner aux autres. Par là, l'Esprit-Saint deviendra votre maître; il vous donnera cette sagesse et cette force auxquelles personne ne peut résister. »

Id. t. 7, p. 184.

Réponse de Jean d'Avila sur l'art de prêcher.

On pressait un jour Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie, de donner des règles pour enseigner l'art de prêcher. Je ne connais, répondit-il, d'autre art que l'amour de Dieu et le zèle pour sa gloire. Il avait coutume de dire aux jeunes ecclésiastiques, qu'un mot prononcé par un homme de prière toucherait plus que des discours éloquents : c'est qu'il n'appartient qu'au cœur de parler au cœur. Ajoutons qu'une vie de prière et de mortification fait descendre la rosée céleste sur les travaux du prédicateur : elle pénètre encore son âme d'amour pour les vérités qu'il est chargé d'annoncer aux autres, et donne à ses discours une force et une onction qui ne manquent jamais de produire leur effet. Il est d'expé-

rience que les ministres remplis de l'esprit de Dieu, tels, par exemple, qu'un Bernardin de Sienne, sont comme des anges parmi les peuples qu'ils instruisent, et qu'ils ont le privilége de gagner les âmes les plus endurcies dans le crime.

Id. ibid., p. 188.

Avis de saint Jérôme aux prédicateurs.

Prêchez de sorte, dit saint Jérôme, que l'église retentisse des gémissements de vos auditeurs et non pas de leurs acclamations, et que leurs larmes soient vos louanges (Ep. 2. ad Nepot.).

Rodriguez, Pr. de la Perf. chrét., t. 5, p. 98.

Avis du P. Lejeune.

Le premier avis que je vous donne pour bien prêcher, c'est de bien prier Dieu; le second, c'est de bien prier Dieu; le troisieme, le quatrième et le dixieme, c'est de bien prier Dieu.

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 1.

Autre avis du P. Lejeune.

Entre les belles actions que le saint pénitent David promettait à Dieu et qu'il mettait en pratique, pour faire pénitence de ses péchés et pour satisfaire à la justice divine, celle-ci est une des plus remarquables: *Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur :* Mon Dieu, j'enseignerai votre conduite ou vos voies aux pécheurs, et les impies se convertiront à vous. Je dois faire de même à son imitation : *Qui secutus sum errantem, sequi debeo pœnitentem.* Je dois toujours avoir en l'esprit ces paroles toutes les fois que je monterai en chaire, puisqu'elles m'enseignent comme je dois prêcher, à qui je dois prêcher, ce que je dois prêcher et pourquoi je dois prêcher. *Docebo*, voilà comme je dois prêcher; *iniquos*, voilà à qui je dois prêcher; *vias tuas*, voilà ce que je dois prêcher; *et impii ad te convertentur*, voilà pourquoi je dois prêcher. Je ne flatterai pas, je ne chatouillerai pas les oreilles, je ne prêcherai pas à la mode, mais j'enseignerai, *docebo.* A qui prêcherai-je? Aux pauvres aussi bien qu'aux riches, aux petits et aux ignorants aussi bien qu'aux grands et aux savants, à moi-même aussi bien qu'aux autres; car nous sommes tous pécheurs, et je dois enseigner les pécheurs. Et qu'est-ce que je leur enseignerai? Non pas les hautes et sublimes conceptions de Platon, non pas les profonds et doctes raisonnements d'Aristote, mais vos voies, ô mon Dieu! *vias tuas*, les voies par lesquelles vous vous acheminez à nous, les voies par lesquelles nous devons nous acheminer à vous. Et pourquoi dois-je prêcher? Non pour en recevoir quelque louange populaire, non pour être estimé docte et éloquent prédicateur, mais afin que les pécheurs se convertissent à vous, ô mon Dieu!

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 140.

PRÉDICATION.

Moyens pour bien prêcher : 1° Science et étude. 2° Bonne vie. 3° Intention droite.

Pour sauver l'âme, ce n'est pas assez de prêcher, il faut de plus.. prêcher comme on le doit. En premier lieu, la science et l'étude sont nécessaires pour bien prêcher... En second lieu, il faut que la vie du prédicateur soit bonne... Comment persuadera les autres par ses paroles, celui qui les dissuade par ses actions?... Le P. M. Avila répondit très-sagement à un prêtre qui lui demandait quelle règle il devait suivre pour bien prêcher, que la meilleure règle était de bien aimer Jésus-Christ : *Qui non ardet, non incendit*, dit saint Grégoire. Il faut brûler soi-même de l'amour divin, quand on veut enflammer les autres. Saint François de Sales disait : Le cœur parle au cœur. Ce qui signifie que les paroles ne parlent qu'à l'oreille, et ne pénètrent pas jusqu'au cœur. Celui-là seul dont le cœur parle, c'est-à-dire qui sent et pratique ce qu'il dit, parlera au cœur des autres, et les portera à aimer Dieu.

. . . En troisième lieu, il est nécessaire de prêcher avec une intention droite, c'est-à-dire... seulement pour la gloire de Dieu... pour procurer le salut des âmes; il faut donc prêcher conformément à la capacité des auditeurs... Les vaines paroles, les périodes recherchées, dit saint François de Sales, sont la peste de la prédication...

La prédication doit être simple.

. . Dans les Vies des saints qui ont travaillé au salut des âmes, j'en trouve beaucoup de loués pour avoir prêché d'une manière simple et à la portée du peuple; mais je n'en trouve aucun qui soit loué pour avoir prêché d'un style fleuri et recherché.

S. Liguori, Rec. de tex., t. 2, p. 104.

Ne pas se décourager de son peu de fruit.

Ne concidas animo, Fili, si exiguus fructus ex concionibus tuis sequatur : curam à te exigo, non curationem.

Si pacem tuam homines non susceperint; ad te revertetur, et non perdet mercedem suam.

Ne itaque prædicare desinas, quia fructum non vides : sæpiùs absconditi sunt fructus, et non apparent.

Si deindè per centum conciones unam tantùm mihi animam lucrareris : nonne multum esset? Tanti enim valet una anima, quanti sanguis meus, quem pro ea effudi.

Labora indefessus, fructum ampliorem de bonitate mea semper expectans.

Cùm, per totam noctem laborans, nihil ceperis; unà forsan vice trahes multitudinem piscium copiosam : tantùm ergò in nomine meo laxa rete; prædica in omni patientiâ.

Memor. vitæ soc., p. 131.

Voyez encore : SERMONS.

PRESCIENCE DE DIEU.

Elle n'ôte rien à notre liberté, ou plutôt elle la suppose.

. . . Mais, dira-t-on, Dieu a tout prévu, une chose qu'il a prévu devoir arriver, il faut bien qu'elle arrive : sa science est infaillible, il n'est pas en mon pouvoir de la faire trouver en défaut en faisant le contraire de ce qu'elle a prévu. Comment donc concilier la liberté de l'homme avec la prescience divine? Messieurs, cette difficulté, qui est bien ancienne, est devenue banale à force d'être répétée; elle a je ne sais quelle apparence qui éblouit; mais au fond elle n'a rien de solide : je vais y répondre brièvement; mais, pour ne pas m'exposer à divaguer dans une matière si délicate, ni à être trahi par la mémoire, je vais lire. La science qu'a Dieu des événements futurs ne change pas leur nature; il connaît comme libre ce qui doit être libre, et comme nécessaire ce qui doit être nécessaire. Dieu savait d'avance, messieurs, que vous et moi nous nous réunirions aujourd'hui dans ce temple, mais librement; en sorte que, si en cela nous n'avions pas été libres, c'est alors que sa science aurait été trompée. Notre détermination à nous réunir n'a pas été l'effet de la prescience divine, elle en était l'objet; je ne me détermine pas à parler, précisément parce que Dieu l'a prévu; mais Dieu l'a prévu parce que je devais me déterminer : je vous vois réunis dans cette enceinte, parce que vous y êtes, mais vous n'y êtes pas par la raison que je vous y vois; car, quand même j'aurais les yeux fermés, vous y seriez également. On semble croire que la connaissance anticipée d'un événement en devient la cause; mais c'est une erreur manifeste. Ainsi, je prévois bien que, cette conférence finie vous et moi nous allons quitter cette assemblée, et cependant cette prévision ne vous imposera pas la nécessité de nous séparer. Quand l'astronome prédit une éclipse, est-ce sa prédiction qui la fait arriver? non sans doute. L'éclipse n'arrive pas parce qu'elle est annoncée dans nos almanachs; mais elle y est annoncée, parce que, d'après les lois physiques, elle devait arriver. Il est bien infaillible que l'action prévue arrivera; mais il est infaillible qu'elle arrivera librement. S'il est certain que bientôt nous sortirons de ce lieu, il est certain que nous en sortirons très-librement. En un mot, nous faisons librement sous les yeux de Dieu ce qu'il a prévu que nous ferions librement : donc sa prescience n'ôte rien à notre liberté, ou plutôt elle la suppose. Que si ces explications ne dissipent pas parfaitement tous les nuages dont la matière est enveloppée, que s'il reste des obscurités sur l'accord de la liberté de l'homme avec la prescience de Dieu et son empire sur sa créature, c'est le cas de dire avec Bossuet : « Quand nous nous mettons à raisonner, nous devons poser comme inlubitable que nous pouvons connaître très-certainement beaucoup de choses, dont toutefois nous n'entendons pas toutes les dépendances ni toutes les suites. C'est pourquoi la première règle de notre logique, c'est qu'il ne faut jamais abandonner les vérités une fois connues, quelque difficulté qui survienne, quand on veut les concilier; mais qu'il faut au contraire, pour ainsi parler, tenir fortement comme les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue. »

Frayssinous, Déf. du christ., t. 1, p. 203.

PRÉSENCE DE DIEU.

Son utilité.

La présence de Dieu suffit pour nous obliger à être toujours très-réglés dans tout ce que nous faisons; et, qu'ainsi ne soit, qui est le serviteur assez insolent pour mépriser les ordres de son maître en sa présence? ou le voleur assez hardi pour dérober dans le même moment qu'il voit que son juge tient les yeux sur lui? Or, Dieu nous regarde incessamment; il est notre maître, il est notre juge, il est tout-puissant; il peut faire que la terre s'ouvre et que l'enfer engloutisse celui qui le mettra en colère, et il l'a même fait quelquefois. Qui sera assez hardi pour le fâcher?... Si la seule présence d'un homme grave est capable de nous contenir dans le devoir, que ne devra point faire la présence de la majesté infinie de Dieu?

Rodriguez, Pr. de la perfect. chrét., t. 2, p. 197.

Dieu me regarde.

I. *Dieu me regarde*; ah! le grand mot pour celui qui le comprend! qu'il est capable de réprimer nos passions, de modérer nos désirs, de prévenir nos péchés, de soutenir notre courage, d'animer notre ferveur, de régler notre conduite! *Dieu me regarde*, il est toujours présent, toujours attentif à moi, il pense toujours à moi, et je ne le regarde point, je ne suis point attentif à lui, je ne pense presque jamais à lui; quelle honte pour moi! *Dieu me regarde*; avec quel respect et quelle modestie ne me dois-je pas tenir dans sa présence? Les séraphins s'abîment de respect devant cette majesté, et moi, ver de terre, je ne tremble pas. La majesté des rois imprime tant de respect, qu'elle contient dans leur devoir les plus insolents, et la majesté d'un Dieu ne me retiendra pas! *Dieu me regarde*, oserais-je, devant des yeux si purs, qui ne peuvent regarder l'iniquité, faire des actions que je n'oserais faire devant un homme; oserais-je pécher en sa présence, sachant *qu'il hait infiniment le pécheur et le péché*; (Eccli. c. 12, v. 3 et 7.) et que pour le perdre il n'a qu'à le vouloir?

II. *Dieu me regarde*, il voit donc tout le bien que je fais, et il le voit pour le récompenser et pour couronner la moindre bonne action, le moindre bon désir, d'un bonheur infini; ne serait-ce pas mépriser un si grand maître, se

rendre indigne d'une si grande récompense, que de le servir avec lâcheté? *Dieu me regarde*; il pénètre jusqu'au fond de mon cœur, il en voit tous les mouvements, il discerne tous les motifs qui me font agir; avec quelle pureté d'intention ne dois-je donc pas faire toutes mes actions? *Dieu me regarde*; lorsque je suis le plus fortement tenté, il me regarde pour m'exciter au combat, il m'offre son secours pour me soutenir, il me montre la couronne pour m'animer à la victoire; avec quel courage ne dois-je donc pas combattre? Puis-je douter de la victoire, soutenu d'un secours aussi puissant? puis-je me rebuter des difficultés, sûr de la couronne si je les surmonte?

III. *Dieu me regarde;* dans mes afflictions, il voit tout ce que je souffre, et la manière dont je le souffre; il n'est pas insensible à mes maux, il me tient compte de la patience avec laquelle je les souffre; il est prêt quand j'ai recours à lui, ou de m'en délivrer, si c'est pour sa gloire et pour mon salut, ou au moins de m'y fortifier, de peur que je ne vienne à y succomber; pourquoi donc me laisser abattre? Pourquoi me décourager? *Dieu me regarde*, pour voir mes misères, pour se laisser toucher aux secrets gémissements de mon cœur, pour prévenir mes désirs, pour exaucer mes prières, pour subvenir à tous mes besoins; puis-je donc manquer de quelque chose, quelque misérable que je paraisse, pourvu que je ne manque point de confiance en Dieu?

Rappelez-vous souvent dans l'esprit ces paroles: *Dieu me regarde*, puisque c'est un moyen également sûr et aisé de vous préserver du péché. Nepveu, Pens. ou réflex. chrét., t. 2, p. 205.

Les créatures nous rappellent sa présence.

Elles doivent être pour vous comme autant de miroirs qui vous représentent ses beautés, comme autant de voix qui vous avertissent de vous souvenir de ses bontés, comme autant de bienfaits qui vous engagent à l'aimer et à l'en remercier, comme autant de moyens de lui marquer votre reconnaissance par le sacrifice que vous lui en ferez; et ainsi une âme pure voit Dieu partout, trouve Dieu partout, s'unit en Dieu en tout, et trouve ainsi son paradis en terre. Mais, hélas! ne dois-je pas regarder l'oubli et l'éloignement de Dieu où je vis comme un véritable enfer?

Id. ibid., t. 1, p. 117.

Elle est un moyen d'acquérir et de conserver la modestie. Voy. MODESTIE.

PRÉSOMPTION.

Chute qu'elle prépare.

On veut être du monde, de ses parties, de ses assemblées, de ses jeux, de ses divertissements, de ses conversations, de ses plaisirs; on ne veut pas cependant participer à ses désordres, on ne veut pas non plus passer pour extraordinaire, pour dévot, pour scrupuleux, on y serait mal reçu: mais il y a un tempérament qui sauve tout, et qui est facile, c'est de laisser dire, faire aux autres ce qu'ils voudront, sans prendre part aux fautes qu'ils pourront commettre. Ainsi, si quelqu'un s'exprime d'une manière impie sur Dieu, sur Jésus-Christ, sur sa religion et son Eglise; si quelqu'un parle contre la foi, la charité, la pudeur, on se taira, on n'y fera aucune attention, on sera insensible, et on en sortira innocent. Plan de conduite bien opposé à l'Evangile, et dès-lors pourrait-on être innocent? Mais arrive-t-il qu'on s'en tienne là? Ah! que de chutes secrètes et publiques sont la juste punition d'une témérité si présomptueuse et si insensée! Saint Pierre ne s'est pas soutenu, et nous comment nous soutiendrons-nous? car il y aura toujours entre lui et nous cette différence: quelque fausses et téméraires que fussent ses démarches, l'amour de son maître en faisait le fond, et en était le premier mobile, au lieu que le motif des nôtres est l'amour du monde, de ses biens et de ses plaisirs.

Duquesne, l'Evang. méd., t. 4, p. 209.

PRESSE.

Arbre de la science du bien et du mal.

Lorsque Dieu eut placé l'homme dans le Paradis terrestre, voulant mettre son obéissance et sa fidélité à l'épreuve, il lui fit un commandement, d'où devait dépendre pour lui la vie ou la mort, un bonheur ou un malheur éternel. Il lui dit: « Ne mangez pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; car le jour que vous en mangerez, vous mourrez certainement. » *Morte morieris.* (Gen. 2. 17).

Voilà ce que dit le Seigneur.

Mais que dit le *père du mensonge*, jaloux de la félicité de l'homme, et résolu de l'entraîner dans sa révolte? S'adressant à la femme, il dit précisément le contraire: *Nequaquam morte moriemini;* « Très-certainement vous ne mourrez pas (ibid. 3. 4.). »

Et la femme?

Elle hésite: « Dieu, dit-elle, nous a commandé de n'en point manger, de peur que nous ne soyons en danger de mourir. » *Ne forte moriamur* (ibid. 7. 2. 3.). Ainsi, dit saint Bernard, Dieu affirme, la femme doute, et Satan nie . . . *Deus affirmat, mulier dubitat, Satan negat.* (Serm. de quadruplici debito.).

. . . N. T. C. F., vous savez la fin de cette lamentable histoire, l'origine de tous les maux du genre humain.

Mais vous ne faites peut-être pas attention qu'il se passe en ce moment parmi vous un fait en quelque sorte analogue, dont le dénoûment peut aussi devenir bien funeste pour chacun de vous, et pour la Belgique catholique tout entière.

Au milieu de vous est *la presse*, nouvel arbre, sous plus d'un rapport, de la science du bien et du mal, qui apprend par les bons

livres à faire le bien, et par les mauvais à faire le mal. Il porte des fruits qui donnent à l'âme la santé et et la vie; il en porte qui engendrent la corruption et la mort.

Dieu dit à tous ses enfants, par l'organe de l'Église catholique leur mère : « Ne mangez pas des mauvais fruits de la *presse* ; le jour où vous mangerez indistinctement des mauvais comme des bons, vous vous empoisonnerez, vous exposerez votre foi, vous perdrez la grâce, qui est la vie de vos âmes, vous mourrez : *Morte moriemini.* »

Le démon vous dit au contraire : « Loin de là, c'est en lisant le *pour* et le *contre* que vous arriverez au développement de la vie intellectuelle, que les yeux de votre âme s'ouvriront et que vous serez à la hauteur du siècle de lumières, séparés d'un vulgaire ignorant et crédule, propres à donner à la civilisation, aux arts et aux sciences une heureuse impulsion, les guides éclairés de la société et la gloire de votre époque : *Eritis sicut Dii.* »

Et vous, N. T, C. F., que pensez-vous ? Si vous êtes sincères, ne devez-vous pas avouer que l'on vous surprend maintes fois un mauvais livre à la main, demandant avec une sorte d'étonnement, *pourquoi il vous serait défendu* de le lire ? Ne faut-il pas, dites-vous, se mettre au courant de ce qui occupe la société ? Ne sommes-nous pas dans une ère de liberté et d'émancipation intellectuelle, où il serait ridicule d'ignorer ce que tout le monde sait ? Et d'ailleurs un homme instruit ne discerne-t-il pas facilement le vrai du faux, le bon du mauvais ? Pourquoi donc la séduction serait-elle tant à craindre ?

Ainsi vous êtes déjà fort avancés dans le doute, et comme Eve vous regardez le fruit défendu : « il vous semble beau et d'un goût agréable ; » *Pulchrum oculis aspectuque delectabile* (Gen. 3. 6.); ces livres sont bien écrits ; le style vous paraît fleuri, pur, entraînant ; la composition de bon goût, la lecture attachante ; quel mal y aurait-il à s'y amuser ?

Quel mal, N. T. C. F. ! Nous frémissons en vous entendant faire cette question, et nous n'hésitons pas à déclarer que le plus grand des maux, celui que nous venons surtout combattre, c'est que vous êtes arrivés à ne plus voir de mal là où vos Evêques, juges responsables de vos âmes, déplorent un crime.

Gardiens du dépôt de la foi, nous avons reçu l'ordre de veiller à ce qu'il ne s'altère parmi vous, ni par des nouveautés profanes opposées à la vérité du Christianisme, ni par les arguties d'une fausse science qui en mine les fondements, ni par des doctrines pestilentielles qui en détruisent la sainteté (1 Tim. 6. 20. Et 2 ep. 1. 14. - 2. 15. 16. - 4. 2. 3.).

C'est en acquit de ce devoir que nous élevons aujourd'hui la voix, pour vous dire avec toute la vivacité de l'amour que nous vous portons : O peuple belge, peuple éminemment catholique, prenez garde de vous laisser prendre à l'appât que vous jette l'ennemi du salut. Prenez garde qu'en avalant le poison des mauvaises doctrines, versé maintenant par torrents, vous perdiez en même temps la foi et les mœurs ; écoutez les conseils de vos premiers pasteurs chargés de conserver parmi vous ce double trésor ; et ne perdez pas de vue que mépriser leurs salutaires avis, ce serait mépriser Jésus-Christ lui-même, ce serait mépriser son Père qui l'a envoyé : *Qui vos spernit me spernit ; qui autem me spernit, spernit eum qui misit me* (Luc. 10. 16).

Inst. past. sur les mauv. liv. par MMgrs les Prél. de Belg. p. 1.

PRÊTRE.

Sa dignité.

Ecce sacerdos factus es. Jubente te, quotidiè de cœlis descendit Filius meus : quoties volueris, præsens sistitur: tractari se, aliisque se porrigi per manus tuas, quotidiè patitur : obedit voci tuæ.

Corpus, animam, divinitatem, merita, thesaurosque gratiarum ejus tibi commisi, ut fidelibus ea communicares, in salutem.

Agnosce, o fili ! dignitatem tuam ; et divinæ consors naturæ, noli in pristinam vilitatem, degeneri conversatione redire.

Mem. vitæ sacerd. p. 1.

Même sujet. Il n'est inférieur qu'à Dieu.

. . . Cassien (in catal. glor.), dit que le prêtre est au-dessus de toutes les autorités de la terre et des grandeurs célestes, il n'est inférieur qu'à Dieu.

S. Liguori. Rec. de textes, t. 1, p. 10.

Jésus-Christ veut qu'il soit traité comme lui-même.

Il suffit de savoir que Jésus-Christ nous prescrit de traiter le prêtre comme lui-même : *Qui vos audit, me audit; et qui vos spernit, me spernit* (Luc. 10. 16.). C'est ce qui fait dire à saint Jean Chrysostôme : *Qui honorat sacerdotem, honorat Christum : et qui injuriat sacerdotem, injuriat Christum* (Hom. 17 in Matth.). De saints personnages par respect pour la dignité des prêtres baisaient la terre sur laquelle ils avaient marché.

Ibid., p. 11.

La mort de Jésus nécessaire pour faire un prêtre.

. . . Jésus est mort pour faire un prêtre. Il n'était pas nécessaire que le Rédempteur mourût pour sauver le monde; une goutte de son sang, une seule de ses larmes, une prière suffisaient au salut de tous, parce qu'une prière de sa part étant d'une valeur infinie, il n'en fallait pas davantage pour sauver non-seulement un monde, mais mille mondes. Mais pour faire un prêtre, la mort de Jésus-Christ était nécessaire, autrement où trouver la victime que les prêtres de la nouvelle loi offrent à Dieu ? Victime sainte et immaculée qui suffit pour rendre à Dieu un honneur infini digne de Dieu, que le prêtre lui rend par une seule messe, et que Dieu n'aurait pu recevoir

par l'anéantissement de tous les hommes et de tous les anges.

Id., ibid., p. 14.

Le prêtre tire encore sa dignité de sa puissance sur le corps réel et mystique de Jésus-Christ.

Le prêtre tire encore sa dignité de la puissance qui lui a été conférée sur le corps réel et sur le corps mystique de Jésus-Christ. Quant au corps réel, il est de foi que lorsque le prêtre consacre, le Verbe incarné s'est obligé à lui obéir et à descendre entre ses mains sous les espèces sacramentelles. On est étonné d'entendre que Dieu obéit à Josué (*obediente Deo voci hominis*), et arrête le soleil à son commandement, quand Josué dit : *Sol contra Gabaon ne movearis ; stetit itaque sol in medio cœli* (Josue 10. 12 et 13.). Mais il est encore plus étonnant que Dieu daigne obéir à quelques paroles du prêtre (*hoc est corpus meum*), descende sur l'autel où le prêtre l'appelle, autant de fois que le prêtre l'appelle, et se place entre ses mains, même quand le prêtre est son ennemi. Quand il a daigné venir à sa voix, il reste entièrement à sa disposition ; le prêtre le meut d'un lieu à un autre, partout où il veut ; il a le pouvoir de le renfermer, de l'exposer sur l'autel, de le porter hors de l'église ; il a le pouvoir de s'en nourrir, s'il veut, et d'en nourrir les autres.

Quant au corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire la réunion des fidèles, le prêtre a le pouvoir des clefs ; il peut délivrer le pécheur de l'enfer, le rendre digne du paradis, et en faire d'un esclave du démon un enfant de Dieu. Dieu lui-même s'est obligé à confirmer le jugement du prêtre, à accorder ou refuser le pardon suivant que le prêtre accorde ou refuse l'absolution, pourvu que le pénitent soit capable de ce jugement.

Id. ibid., p. 15.

Les prêtres sont l'honneur et les colonnes de l'Eglise, les portes et les portiers du ciel.

Les prêtres sont l'honneur et les colonnes de l'Eglise, les portes et les portiers du ciel. *Ipsi sunt Ecclesiæ decus, columnæ firmissimæ, januæ civitatis æternæ, per quas omnes ingrediuntur ad Christum : ipsi janitores, quibus claves datæ sunt regni cœlorum : ipsi dispensatores regiæ domûs quorum arbitrio dividuntur gradus singulorum* (S. Prosp. lib. 2. de vita contempl. c. 3.).

La dignité du prêtre est la plus noble des dignités du monde.

. . . La dignité sacerdotale est donc la plus noble de toutes les dignités de ce monde : *Nihil excellentius in hoc sæculo* (S. Ambr. de dign. sac. cap. 3.). Elle s'élève au-dessus de la dignité des rois, des empereurs et des anges. *Præstitit vos sacerdotes regibus et imperatoribus : præstitit angelis* (S. Bern. ad past. in syn.).

Ibid., p. 17.

Le pouvoir du prêtre surpasse celui de la sainte Vierge.

Le pouvoir du prêtre surpasse celui de la très-sainte Vierge. La divine mère de Dieu peut prier pour une âme, et obtenir par ses prières tout ce qu'elle demande, mais elle ne peut l'absoudre de la plus légère faute.

Id. ibid., p. 23.

Le prêtre est créateur de son Créateur.

. . . On peut donc en quelque sorte dire que le prêtre est créateur de son Créateur, puisque par les paroles de la consécration il crée (s'il est permis de s'exprimer ainsi) Jésus dans le sacrement, en lui donnant l'existence sacramentelle, et le produit comme victime qu'il offre au Père éternel. De même qu'il a suffi à Dieu pour créer le monde de commander qu'il fut créé : *Quoniam ipse dixit, et facta sunt* (Ps. 32. 9.) : de même il suffit au prêtre de dire sur le pain : *Hoc est corpus meum ;* et aussitôt le pain n'est plus pain, il devient le corps de Jésus-Christ.

Ibid., p. 25.

Paroles de l'absolution.

. . . Quel prodige si quelqu'un avait le pouvoir, au moyen d'un petit nombre de paroles, de changer un nègre en un homme blanc ! Le prêtre fait bien davantage avec ces mots : je t'absous ; il change en un instant le pécheur, qui d'ennemi de Dieu devient son ami, et d'esclave de l'enfer se trouve héritier du paradis.

Ibid., p. 29.

. . . Par conséquent, quel désordre, dit saint Ambroise, quand la même personne joint, à la plus haute dignité une vie honteuse, à une profession divine des actions iniques? *Ne sit honor sublimis, et vita deformis, deifica professio, et illicita actio. Actio respondeat nomini* (S. Ambr. de dign. sac. cap. 2.).

Ibid., p. 32.

. . . *Grandis dignitas sacerdotum*, dit saint Jérôme, *sed grandis ruina eorum, si peccant. Lætemur ad ascensum, sed timeamus ad lapsum* (S. Hier. l. 3. in Ez. ad c. 44.).

Ibid., p. 33.

Respect dû aux prêtres.

Saint Paul dit : *Qui benè præsunt presbyteri, duplici honore sunt digni* ; les prêtres qui font bien leur devoir, méritent d'être doublement honorés. Oui, car, dit le même apôtre, il faut rendre honneur, non-seulement au roi, mais aussi à tous ceux qui sont commis de sa part. Les prêtres sont les gens du roi, mais du Roi des rois, ses ministres d'Etat et les officiers de sa couronne, les gardes-des-sceaux et les trésoriers de son épargne, les intendants de sa justice, les hérauts de ses ordonnances, et les organes de ses desseins.

C'est par eux, dit saint Jérôme, que nous sommes faits chrétiens, c'est par eux que nous

sommes reçus en l'Eglise, par eux nous sommes déliés de nos péchés, nous rentrons en grâce avec Dieu, et nous lui offrons le redoutable sacrifice; par eux nous recevons ses bénédictions, nous jouissons du précieux corps de Jésus; par eux enfin les sacrements nous sont administrés, et le ciel empyrée nous est ouvert.

Mira loquor, sed vera tamen. Donnez-moi un homme qui ne soit pas prêtre, oui, celui que vous estimez le plus homme de bien, le plus dévot, le plus religieux et le plus saint de toute la ville ou de toute la province, je vous déclare, après les saints Pères, que vous êtes plus obligé d'honorer un prêtre, quelque vicieux qu'il soit, que cet homme vertueux-là...

Le Jeune, Serm., t. 8, p. 151.

Même sujet.

Nous devons plus de respect aux prêtres et aux pères spirituels qu'aux rois et aux princes, dit saint Chrysostôme (lib. 3 de sacerd.); nous leur en devons plus, et nous leur avons plus d'obligation qu'à nos propres pères : car ceux-ci nous engendrent pour le monde et pour vivre avec le monde ; mais ceux-là nous engendrent pour le ciel et pour vivre éternellement avec Dieu.

Rodriguez, Pr. de la perf. chrét., t. 5, p. 42.

Exemples de respect dû aux prêtres.

— Saint François d'Assise disait que s'il rencontrait un ange et un prêtre de compagnie, il baiserait la main du prêtre avant de baiser celle de l'ange.

Le Jeune, Serm., t. 2, p. 368.

Voyez : CONSTANTIN, SAINT ANTOINE.

Apostrophe à ceux qui les méprisent.

Enfants dénaturés, un jour viendra, et ce jour n'est pas bien éloigné, où les frayeurs de la mort vous environneront, où toutes les horreurs de l'enfer que vous avez perdues de vue, vous retrouveront et viendront fondre sur vous; vous les appellerez alors, ces ministres que vous avez méprisés; ils vous présenteront le crucifix, en disant : De qui est cette image : *Cujus est imago hæc?* Vous la reconnaîtrez pour lors cette image, aujourd'hui l'objet de vos mépris et de vos railleries; vous la reconnaîtrez, mais sera-t-il temps? lui restituerez-vous sa gloire? réparerez-vous les maux affreux que vous aurez causés par vos écrits, par vos discours, par vos exemples?

Bonnardel, Instr. fam., t. 4, p. 341.

Réponse à un libertin.

Un libertin dit un jour à un homme de bien : *De quoi servent au monde tant de prêtres, tant de religieux et tant de religieuses? Et vous*, lui répondit-il, *de quoi y servez-vous?* De quoi y servent tant de mondains et de scandaleux, tant d'avides et tant de scandaleux, qui accablent le pauvre peuple?

De quoi servent, dit-on, *tant de prêtres et de personnes religieuses? Ils servent*, dit saint Augustin, *à louer Dieu, tandis que vous l'offensez ; à faire pénitence, tandis que vous vivez dans le crime. Ils servent*, disait l'empereur Justinien, *à apaiser la colère de Dieu, par leurs prières, sur les empires et les royaumes ;* car le monde périrait par les fléaux du ciel, s'il n'y avait point de saintes âmes sur la terre. Enfin ils servent à justifier la conduite du Tout-Puissant, et à vous condamner.

Punition du mépris des prêtres.

. . . Etes-vous innocent, vous qui parlez des oints du Seigneur? Il vous sied mal de les noircir, vous qui êtes encore plus criminel. *Que celui d'entre vous qui est sans péché*, disait Jésus-Christ aux Pharisiens, *jette la première pierre.* La punition de ceux qui méprisent les pasteurs, c'est de mourir sans prêtres et sans sacrements. *Vous méprisez les ministres de Dieu ; Dieu vous méprisera à son tour* (Isa. 33.).

Inst. sur les princ. vérit. de la rel. p. 56).

Un prêtre doit régler son temps.

Un ministre de l'Evangile qui n'a pas de moments réglés pour s'examiner lui-même dans la retraite, pour vaquer à la lecture, à la méditation et à la pratique des autres exercices de piété, oublie le premier et le plus essentiel de ses devoirs, le soin de son âme. S'il laisse éteindre dans son cœur le feu sacré de la charité, comment pourra-t-il l'allumer dans le cœur des autres?

Godescard., t. 2, p. 45.

Voy. SAINTETÉ DU PRÊTRE.

PRIÈRE.

Elle est le principe de la grâce et la clef du ciel.

Saint Bonaventure regardait avec raison la prière comme le principe de la grâce, et comme la clef qui ouvre le ciel.

Id. t. 10, p. 85.

Prière et mortification : deux pivots principaux de la vie d'un prêtre.

Les deux pivots principaux sur lesquels doit tourner toute la vie d'un prêtre, c'est la prière et la mortification. Quant à l'oraison mentale, qui n'est en dernière analyse qu'une méditation sérieuse de la grande affaire du salut, je vous en demande une demi-heure chaque jour. Il est certain que si un pauvre voyait jeter à la rivière un grand nombre de pièces d'or, il ne serait pas indiscret d'en demander la moitié d'une, pour l'amour de Dieu. Ainsi, lorsque je vois tant de prêtres qui perdent à dormir, à jouer, à s'amuser des heures entières, je ne crois pas qu'il y ait témérité de ma part à leur en demander une demie, non pas pour moi, mais pour leur âme. Si vous aviez un procès de grande conséquence, re-

gretteriez-vous d'y employer une demi-heure par jour? Or, quelle est la plus grande affaire que nous ayons en ce monde? La voici : Sauver notre âme. Que chacun donc prenne la résolution de consacrer chaque jour une demi-heure à cette grande affaire. Mais vous ne réussirez pas dans l'oraison, si vous n'êtes pas véritablement mortifiés. Heureux celui qui est innocent, qui n'a jamais péché, mes paroles ne s'adressent point à lui : je parle à celui qui a péché. Il n'y a pas de milieu, ou faire pénitence en ce monde ou en l'autre; où vaut-il mieux la faire? N'est-ce pas notre corps qui, en cherchant ses plaisirs, nous a précipités dans le mal? C'est donc lui qui doit en porter la peine. Le joueur qui perd s'en prend follement aux cartes, mais nous, avec plus de sagesse, prenons-nous-en à notre corps. Saint François d'Assise avait coutume de dire que celui qui accorde à son corps tout ce qui est permis, finira par lui accorder ce qui n'est pas permis; l'expérience ne le prouve que trop. Courage donc, livrons-nous à une généreuse mortification, affaiblissons notre corps, mortifions et nos yeux, et notre langue, et notre bouche, et tous nos sens : une grande paix sera notre récompense. *Castigo corpus meum et in servitutem redigo* (1 Cor. 9. 27.), disait l'apôtre saint Paul, cet admirable modèle de vertus : et nous n'aurions rien à faire!

Gaume, Man. des con.., p. 201.

Elle est à notre âme ce qu'est la respiration à notre corps.

Comme il est impossible de vivre sans respirer, il est impossible aussi de vivre de la vie de la grâce, sans prier, c'est-à-dire, sans soupirer continuellement après Dieu, pour attirer son esprit, qui est comme l'âme de notre âme.

Bonnardel. Inst. fam., t. 3. p. 83.

Elle est un trésor inépuisable.

Notre grand trésor, c'est la prière : *Preces magnus thesaurus*, dit saint Chrysostôme (hom. 30 in gen.); c'est un trésor inépuisable, qui n'est jamais mieux rempli que quand on est plus empressé à le vider, et qui tarit lorsqu'on le ferme.

Chevassu, méd. t. 4, p. 4.6.

La prière est un remède sûr et applicable à tous les maux de la vie.

Vous me demanderez peut-être si ce remède (la prière) est sûr et applicable à tous les maux de la vie. Dans une chose qui dépend exclusivement de la volonté de Dieu, ce n'est point à moi qu'il appartient de répondre, mais à ceux-là seulement qu'il a choisis pour ses interprètes et ses secrétaires. Interrogeons ensemble les apôtres et les prophètes.

« Il n'y a point de nation, dit le plus ancien d'entre eux (Deut. 4. 6.), aucune, quelque puissante qu'elle soit, qui ait des dieux aussi proches d'elle que notre Dieu l'est de nous; car il est présent à toutes nos prières. » Nous avons donc la certitude, et la certitude la plus infaillible, que, lorsque nous nous mettons en prière, le Seigneur nous donne aussitôt audience, qu'il entend nos demandes, et qu'il nous accorde ce que nous sollicitons, s'il nous le juge convenable et salutaire. Donc quelle consolation pour le chrétien, assuré de l'assistance divine toutes les fois qu'il voudra la réclamer. S'il était possible de donner à sa confiance plus de force et de vivacité, il suffirait de lui rappeler ces paroles du Sauveur lui-même (Jac. XI) : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. » Où trouverez-vous un gage plus certain, une promesse plus formelle, plus authentique? conséquemment pour les amis de la vertu, une source plus abondante de douceur et d'allégresse? Car c'est à eux que le Seigneur s'adresse plus spécialement; c'est pour récompenser leur fidélité et leur obéissance, qu'il s'oblige à les écouter et à les exaucer dans toutes leurs prières. « Les yeux du Seigneur, dit David (Ps. 23, 16.), sont fixés sur les justes, et ses oreilles sont ouvertes à leurs prières. »

« Alors (quand vous observerez ses préceptes), alors, dit Isaïe (48. 9.), vous invoquerez le Seigneur, et il vous exaucera; vous crierez vers lui, et il vous répondra : » Me voici. » Il prévient même leurs cris, d'après le même prophète.

Mais toutes ces promesses le cèdent encore à celle que le Sauveur leur fait dans saint Jean (ch. 15.) : « Si vous demeurez en moi, dit-il, et que vous gardiez ma parole, tout ce que vous me demanderez, je vous l'accorderai; » et parce que l'immensité de cette promesse, si je puis m'exprimer de la sorte, semblait épuiser, excéder même tout ce qu'il peut y avoir de foi dans l'esprit de l'homme, il la renouvelle ailleurs et la confirme par un double serment (Jean. 16.). « En vérité, en vérité je vous le dis : tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » O parole digne de celui-là seul qui l'a proférée! Quel autre qu'un Dieu infiniment bon pouvait prendre un semblable engagement? Quel autre qu'un Dieu infiniment puissant pourrait l'exécuter? N'est-ce pas là conférer à l'homme une sorte d'empire universel, lui abandonner les clefs de tous ses trésors? Toutes les autres grâces de Dieu, quelque grandes qu'elles puissent être, sont renfermées dans les limites de leur objet respectif; pour celle-ci, participant de la nature du Maître souverain de qui elle émane, elle retient quelque chose de son infinité. Il ne dit point : « Je vous donnerai ceci, ou cela; » mais « tout ce que vous me demanderez, pourvu que ce puisse être utile à votre salut. » Si les hommes étaient justes appréciateurs des choses, quelle estime ne feraient-ils point d'une promesse si magnifique? On ambitionne le sort de celui qui jouit des bonnes grâces d'un roi de la terre, et qui a plein pouvoir sur ses trésors, sur son esprit et sur sa volonté!

Justes, vous jouissez de ce crédit auprès du roi souverain du ciel et de la terre.

Puissance de la prière.

Maintenant voulez-vous voir l'exécution de cette promesse, jetez les yeux sur la vie des saints, et vous verrez la puissance de la prière. Voyez Moïse en Egypte et dans le désert; voyez Elie et son disciple Elisée; voyez les apôtres : que n'ont-ils pas exécuté, quels prodiges n'ont-ils pas opérés par le secours de la prière? C'est avec l'arme de la prière que les saints ont soutenu de si glorieux combats ; avec l'arme de la prière qu'ils ont vaincu le démon et triomphé du monde ; c'est par la vertu de la prière qu'ils ont commandé à la nature, et qu'ils ont converti les flammes en rosée rafraîchissante; par la vertu de la prière qu'ils ont apaisé, désarmé la colère de Dieu, et qu'ils ont obtenu de lui tout ce qu'ils ont désiré.

Nous trouvons dans l'histoire de notre père saint Dominique une preuve frappante de cette vérité : ce saint homme avouait à un ami intime qu'il n'avait jamais adressé à Dieu une seule prière qui n'eût été exaucée : « Demandez donc, lui répondit celui-ci, l'entrée en religion du docteur Raynaud. » C'était un des personnages de son siècle qui étaient le plus en réputation. Le saint se met la nuit suivante en prière, et dès le matin, au moment où l'on entonnait l'hymne de prime, il voit le mondain entrer dans le chœur, et venir se jeter à ses pieds, en lui demandant humblement l'habit de son ordre.

C'est ainsi que Dieu récompense l'obéissance des justes : ils se soumettent à sa volonté, et il soumet en quelque sorte sa volonté à leurs désirs; ils répondent à sa voix, et il répond à la leur, aussitôt qu'ils l'élèvent vers lui. C'est ce qui a fait dire à Salomon (Prov. 21.) « que l'homme obéissant racontera des triomphes. » Eh! n'est-il pas juste que Dieu exauce les vœux de l'homme, quand l'homme se conforme en tout à la volonté de Dieu?

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 216.

Elle est toute-puissante.

. . . C'est dans la prière que Jésus-Christ nous fait connaître le grand amour qu'il a pour nous. Peut-on donner une plus grande preuve d'affection à son ami que de lui dire : *Cher ami, demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous l'accorderai?* Or, c'est la précisement ce que le Seigneur nous déclare (Luc, 11. 9.). C'est d'après cette promesse expresse que la prière est toute-puissante auprès de Dieu pour obtenir toutes sortes de biens. Celui qui prie obtient de Dieu tout ce qu'il veut (Ps. 65. 20.), Tant que vous persévérerez dans la prière, soyez sûr, dit saint Augustin, que la miséricorde divine ne vous manquera point. Saint Jean Chrysostôme ajoute : Lorsque nous sommes en prières, avant que nous ayons achevé de prier, le Seigneur nous accorde la grâce que nous lui demandons. Si donc nous sommes pauvres en biens spirituels, ne nous plaignons que de nous-mêmes, car nous ne sommes pauvres qu'autant que nous voulons l'être; et par conséquent nous ne sommes pas dignes de compassion. Quelle compassion mériterait un mendiant qui, lorsqu'un homme très-riche se charge de le pourvoir de tout, à condition qu'il le lui demande, veut néanmoins rester dans sa pauvreté plutôt que de demander ce dont il a besoin? Dieu, dit l'apôtre, est tout disposé à enrichir quiconque l'invoque (Rom. 10. 12.).

S. Liguori, prat. de l'amour envers J.-C., p. 116.

C'est la faute de celui qui prie s'il reçoit peu.

Selon la remarque de saint Chrysostôme (Hom. 20 in Matth.), c'est toujours la faute de celui qui demande, lorsqu'il reçoit peu. On ne peut douter que la bonté de Dieu ne soit infinie; ainsi le peu qu'il donne, ne vient pas de son peu d'amour, mais de notre peu de disposition. Si Dieu fait peu de bien à sa créature, ce n'est pas parce qu'elle est peu aimée, mais parce qu'elle aime peu.

Alleaume, les Souff. de N.-S. J.-C., t. 1, p. 51.

La prière est l'exercice le plus facile de la religion.

De tous les exercices de la religion, la prière est le plus facile, le plus à la portée de tout le monde. Il n'est pas besoin pour cela d'être savant, riche ou en santé; les ignorants peuvent prier comme les savants, les pauvres comme les riches, les malades comme ceux qui sont en santé : en vain vous en excuseriez-vous sur vos occupations; en avez-vous plus que le roi-prophète, qui étant chargé du gouvernement d'un grand royaume, priait cependant sept fois le jour? *Septies in die laudem dixi tibi.* Si l'on ne pouvait prier qu'un certain temps, en certains lieux, vous seriez moins coupables de ne le faire pas aussi souvent; mais on peut prier en tout temps, en tout lieu ; en tout temps, la nuit comme le jour et à toutes les heures du jour, dans le plus grand embarras des affaires, parmi les travaux les plus pénibles, on peut élever à Dieu son esprit et son cœur : en tout lieu on peut prier; quoique nos églises soient l'endroit le plus convenable, vous pouvez le faire dans vos maisons, à la campagne, dans vos voyages : partout vous trouverez le Seigneur prêt à écouter vos prières.

Ne seriez-vous donc pas coupables, mes frères, et ne serait-ce pas une grande marque de votre indifférence pour votre salut, que de négliger un moyen aussi facile que la prière pour en assurer le succès? Dieu vous offre, pécheurs, votre pardon; mais il veut que vous le lui demandiez : il l'a bien accordé à la prière du publicain et à celle de beaucoup de pécheurs qui, au rapport de l'Evangile, se sont adressés à lui; pourquoi ne vous accorderait-il pas la même grâce?

Prônes de Billot., t. 3, p. 54.

Miracle de la prière.

Miracle de la prière! rien ne résiste à son pouvoir, et mille fois elle a changé l'ordre de la nature, et l'a, pour ainsi dire, forcée à lui obéir. Que dis-je? elle a mille fois désarmé le ciel même, et en a conjuré les foudres. Que d'événements merveilleux! que de prodiges! Moïse prie, et Dieu retire son bras prêt à frapper. Josué prie, et le soleil s'arrête dans sa course. Daniel prie, et les lions perdent toute leur férocité à ses pieds. Judith prie, et une formidable armée est mise en déroute. Dès qu'Elie a prié, le feu céleste descend, les pluies les plus abondantes arrosent la terre, les malades sont guéris, les morts ressuscitent; car telle a été dans l'ancienne loi la vertu de la prière, et ce serait une matière infinie que le détail de tout ce qu'elle a fait dans la nouvelle. Après cela, défions-nous de la promesse du Fils de Dieu, lorsqu'il nous dit: *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera* (Joan. c. 14. 13.). Que je me figure le plus puissant monarque du monde, et que je le suppose préveuu pour moi de la meilleure volonté, je ne puis néanmoins répondre d'obtenir de lui tout ce que je lui demanderai, parce que son empire, quelque étendu qu'il soit, est limité, et que je lui demanderai peut-être au delà de ce qu'il peut. Mais tout ce que je demanderai à Dieu, Dieu peut me le donner; pourquoi? parce qu'il est Dieu, et qu'étant Dieu, tout lui est possible. Si donc dans les prières que nous avons à lui faire, nous manquons de confiance, c'est que nous ne connaissons pas le maître que nous prions. Nous en jugeons par notre faiblesse, au lieu d'en juger par l'indépendance absolue et la souveraineté de ce premier être. Ne bornons point nos espérances, quand nous savons qu'elles sont données sur la parole d'un Dieu dont la fidélité ne se peut démentir, et dont la puissance est sans bornes.

Pensées de Bourdaloue, t. 1, p. 417.

Désirer de prier, c'est prier déjà.

Je vous l'ai dit: qui sait s'entretenir avec Dieu, sait tout. Mais ce que je ne puis trop vous répéter et vous inculquer, c'est que quiconque désire de prier, prie déjà, et que quiconque veut bien prier, prie bien, parce que son cœur et sa volonté prient. Le temps que vous donnez à la prière dans un juste loisir, ne peut jamais être perdu.

Boissard, la consol. du chrét., p. 2..

Vouloir bien prier, c'est prier bien. Pourquoi?

Vous voudriez bien prier: dès lors vous priez bien, dit le grand évêque de Genève. Pourquoi? parce que vous priez de cœur; c'est là la meilleure prière: et plus votre prière serait d'une obligation étroite, plus vous devez vous en tenir tranquillement à ces principes, parce qu'il faut que le joug du Seigneur reste toujours léger, doux et agréable.

Id. ibid., p. 28..

Même sujet.

A présent je me contente d'avancer un principe que vous ne devez point oublier, et qui seul suffit pour vous tranquilliser, vous consoler et vous animer dans la prière. Vous désireriez de bien prier, vous voudriez bien prier; vous priez donc bien, parce que vous priez de cœur; c'est là la meilleure, l'unique prière.

Id. ibid., p. 82.

Seize fruits de la prière.

« Les fruits de la prière sont (selon le B. Gilles), 1° d'éclairer notre esprit; 2° de nous fortifier dans la foi et dans l'amour du bien; 3° de nous apprendre à connaître et à sentir nos misères; 4° de nous pénétrer de la crainte de Dieu, de nous rendre humbles et méprisables à nos propres yeux; 5° de nous percer le cœur de componction; 6° de nous fournir une source abondante de larmes pleines de douceur; 7° de purifier nos âmes; 8° de rendre le calme à notre conscience; 9° de nous apprendre l'obéissance; 10° de nous faire parvenir à la perfection de cette vertu; 11° de nous communiquer la science des saints; 12° de rendre notre entendement tout spirituel; 13° de nous donner un courage invincible; 14° de nous faire obtenir la patience; 15° de nous rendre participants de la connaissance de Dieu, qui se manifeste à ceux qui l'adorent en esprit et en vérité. De là il arrive que l'âme est enflammée d'amour, qu'elle court à l'odeur des parfums célestes, qu'elle est enivrée d'un torrent de délices ineffables, qu'elle jouit de la paix intérieure, et qu'elle est portée dans le sein de la gloire immortelle. »

Godescard, t. 10, p. 33.

Elle chasse les démons et attire les anges et les saints à notre secours.

Le vénérable Bède dit (in Matt. 26. 41.) que, de même que le bruit et les cris font fuir les voleurs et accourir les voisins au secours; de même la voix de la prière chasse les démons et fait venir les anges et les saints au secours de celui qui prie.

Rodriguez, Pr. de la perf. chrét., t. 5, p. 382.

Prier dans le péril. Exemple de Moïse.

Moïse eut toujours recours au tabernacle pour éclairer ses difficultés et ses doutes, et la prière fut toujours sa ressource contre les dangers et contre la malice des hommes.

Ainsi vous devez vous réfugier dans le secret de votre cœur, pour implorer le secours de Dieu avec plus d'aisance.

Imit. de J.-C., liv. 3. ch. 38.

Posture du corps dans la prière.

Il est vrai qu'il n'y a point de loi qui prescrive dans quelle situation notre corps doit être durant la prière; car comme dit saint Augustin, Dieu regarde particulièrement la disposition du cœur: *Non est præceptum quo-*

modo constituatur ad orandum ; dummodò animus Deo præsens peragat intentionem suam (L. 2. ad simpl. q. 4.). Cependant, la manière la plus convenable à des suppliants, la plus propre à animer nos prières, et la plus dévote pour fléchir Dieu, et lui témoigner le profond respect que nous lui devons, c'est de prier à genoux : *Mihi curvabitur omne genu*, dit le Seigneur par son prophète (Isa. 45. 24.).

Chevassu, Medit., t. 3, p. 142.

La posture du corps influe sur l'âme.

Voyons Jésus d'abord se mettre à genoux en présence de Dieu son père, et ensuite se prosterner le visage contre terre devant cette infinie majesté. Est-ce avec ce respect que nous prions Dieu? Nous disons, pour nous excuser, que nous ne sommes pas maîtres de notre esprit, de notre imagination; mais ce corps dont nous sommes les maîtres, quel usage en faisons-nous dans la prière? Ignorons-nous combien le corps influe sur l'âme, combien une posture humble et respectueuse contribue à tenir dans le respect l'esprit, l'imagination et toutes les puissances de l'âme?

Duquesne, L'Evang. méd., t. 4, p. 151.

Dieu nous engage à demander.

Pourquoi, dit saint Augustin, le Seigneur nous exhorterait-il tant à lui demander des grâces, s'il ne voulait pas nous en accorder (Serm. 5. sur les paroles du Seig.)? En vertu de cet engagement, il se constitue notre débiteur.

S. Liguori, Consid. sur les Max. étern., p. 341.

Pourquoi il refuse quelquefois.

«Le médecin sait mieux, dit saint Augustin, ce qui convient au malade, que le malade lui-même (S. Aug. tom. 3. c. 212.). » Il ajoute « que Dieu refuse aux uns, dans sa miséricorde, ce qu'il donne aux autres, dans sa colère. »

Id. ibid, p. 342.

Dieu accorde toujours plus que nous ne lui demandons.

Les hommes ici-bas, même les plus riches, même ceux qui ont de la pitié et de la libéralité, tiennent toujours la main serrée lorsqu'ils distribuent leurs aumônes, et donnent ordinairement moins qu'on ne leur demande, parce que leur richesse est bornée, quelqu'abondante qu'elle soit; d'où il résulte que plus ils donnent, moins il leur reste. Mais il n'en est point ainsi de Dieu ; il répand ses bienfaits à pleines mains sur ceux qui le prient, et il accorde toujours plus qu'on ne lui demande, parce que ses richesses sont infinies. Plus il donne, plus il a de quoi donner.

Pinart, La Nourrit. de l'âme chrét., p. 151.

Nécessité de la prière.

Le Seigneur exige que nous ayons recours à lui, et de même qu'il a établi que nous ne pourrions avoir du pain qu'autant que nous sèmerions du froment, et recueillir du vin qu'autant que nous planterions la vigne; de même aussi a-t-il voulu que nous reçussions les grâces nécessaires au salut par le moyen de la prière. Priez donc; demandez, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez. Si vous ne demandez rien, vous ne recevrez rien et vous vous damnerez; si au contraire vous priez, vous vous sauverez. Tous les saints, les enfants exceptés, ne le deviennent que par la prière; et les damnés ne se sont perdus que parce qu'ils n'ont pas prié : s'ils eussent prié, ils se seraient certainement sauvés.

Id. ibid, p. 128.

Même sujet.

Le pain est moins nécessaire à la vie du corps, que la prière à la vie spirituelle. Sans la prière il est impossible de surmonter les tentations, impossible de ne pas retomber dans le péché, impossible de se relever si l'on a eu le malheur d'y tomber, impossible par conséquent d'arriver au ciel; on périt infailliblement. Qu'est-ce en effet que l'âme qui ne prie point? c'est un soldat sans armes, au milieu d'une foule d'ennemis acharnés à sa perte ; c'est un pilote embarqué sur une mer orageuse, avec un vaisseau sans rames, sans voiles et sans gouvernail; c'est une ville assiégée de toutes parts, et dont les murailles sont sans défense.

Louis Delussi, Nouv. M. de Mar., p. 328.

Même sujet.

L'eau est nécessaire aux plantes qui, faute d'être arrosées, se dessècheraient; la prière nous est aussi indispensable, si nous ne voulons pas nous perdre.

S. Liguori, Consid. sur les Max. étern., p. 337.

Même sujet.

Pendant que Josué combattait dans la plaine contre les Amalécites, Moïse était en prière sur la montagne, ayant les bras étendus et les mains élevées vers le ciel. Tant que ses mains étaient ainsi élevées, le peuple de Dieu battait les ennemis. Dès que ses bras fatigués tombaient de lassitude, les ennemis avaient le dessus. On fut donc obligé de soutenir les bras de Moïse, jusqu'à la fin de la bataille; et les Amalécites furent taillés en pièces, non par la valeur des combattants, mais par les prières du serviteur de Dieu. Oh! que cette figure nous fait bien sentir, non-seulement que la prière est efficace, mais encore nécessaire contre les ennemis de notre salut!

Bonnardel, Inst. fam., t. 1, p. 188.

Même sujet.

1° Sur la nécessité de la prière pour se sauver, il faut observer que, bien que Dieu ait la volonté de sauver tout le monde, comme l'a dit l'apôtre : *Qui omnes homines vult salvos fieri* (1 Tim. 11. 4.), et que, d'après la re-

marque de saint Thomas sur ces paroles, le Seigneur, voulant sauver tout le monde, ne laisse manquer personne de la grâce nécessaire : *Et ideo gratia nulli deest, sed omnibus, quantùm in se est, se communicat*, cependant les théologiens enseignent que nul n'est sauvé sans l'aide de Dieu, et l'aide de Dieu ne s'obtient que par la prière : *Nullam salutem nisi Deo auxiliante operari; nullum nisi orantem auxilium promereri*, comme l'a écrit Gennade (de Eccl. dogm. inter opera S. Augustini). Et saint Augustin ajoute qu'excepté les premières grâces, comme la vocation à la foi ou à la pénitence, Dieu n'en accorde qu'autant qu'on les demande, ce qui est surtout vrai de la persévérance finale : *Alia non nisi orantibus præparasse, sicut usque in finem perseverantiam* (L. de P. c. 3 et 16.). D'où les théologiens concluent communément, avec saint Basile, saint Chrysostôme et le même saint Augustin, que la prière pour les adultes est nécessaire de nécessité de moyen ; en sorte que, sans la prière, il est impossible, dans l'ordre actuel de la providence, d'être sauvé.

2° C'est ce qu'explique l'Ecriture : *Oportet semper orare* (Luc. 17. 1.). *Petite et accipietis* (Joan. 6. 24.). *Sine intermissione orate* (1. Thes. 5. 17.). En effet, saint Thomas fait observer (3. p. q. 39, art. 5.) que ces mots *oportet*, *petite*, *orate*, formulent un précepte obligatoire sous peine de péché mortel, spécialement dans trois cas : 1° quand on est en état de péché mortel ; 2° quand on est en grand péril de pécher mortellement ; 3° quand on est en grand péril de mort. Hors de ces cas, les docteurs disent. . . que quiconque néglige pendant un mois ou deux de se recommander à Dieu, pèche mortellement ; la raison en est que, dans cet intervalle ordinairement, le démon, qui rôde sans cesse autour des âmes pour les gagner à lui, ne manquera pas d'exciter quelque grande tentation, et que celui qui, dans les grandes tentations, ne prie pas et ne demande pas à Dieu son secours pour ne point faillir, succombera facilement. Nous devons être persuadés que nous n'avons pas la force, sans le secours de Dieu, de résister aux fortes passions coupables et aux suggestions violentes de l'ennemi qui vient nous assaillir, alors même que nous avons fait mille bons propos et mille promesses à Dieu, car, si nous ne nous recommandons pas à Dieu, nous serons certainement vaincus. D'autant plus que le concile de Trente condamne ceux qui prétendent que l'homme, qui est en état de grâce, peut y persévérer sans l'aide spéciale de Dieu (Sess. 22.). Ainsi, pour persévérer, il ne suffit pas de la grâce ordinaire, mais il faut une grâce extraordinaire, qui ne s'obtient que par le moyen de la prière.

3° On doit être bien encouragé par les innombrables promesses que le Seigneur a faites, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, d'exaucer quiconque le prierait. Par-dessus tout, on doit prendre singulièrement courage en considérant les deux promesses dans lesquelles Jésus-Christ nous dit de prier avec la certitude d'obtenir les grâces que nous lui demanderons. L'une : *Amen, amen dico vobis : si quid petieritis, in nomine meo Patrem dabit vobis* (Joan. 16. 23.); l'autre : *Si quid petieritis me in nomine meo, hoc faciam* (Joan. 14. 14.). Ainsi, quand nous prions Dieu au nom de son Fils, ou le Fils en son nom propre, nous devons nous tenir certains de la grâce demandée, parce que Dieu ne saurait manquer à ses promesses ; à condition que la grâce sollicitée soit un bien spirituel, car ces promesses n'ont pas pour objet les biens temporels, que le Seigneur ne nous accorde qu'autant qu'ils sont utiles à nos âmes. Mais, quand ce sont des biens spirituels, dit l'apôtre saint Jacques, que chacun les demande avec confiance, parce que Dieu les donne avec abondance : *Postulet à Deo, qui dat omnibus affluenter, nec improperat* (Jac. 1. 5.). Ces deux dernières paroles sont très-expressives ; elles signifient que, lorsqu'on adresse à Dieu une prière utile à son salut, et qu'on prie avec foi, Dieu l'exauce certainement ; et alors même qu'on lui a été infidèle, il accorde la grâce sans reprocher les infidélités passées. Quand nous sollicitons donc des grâces spirituelles, nous devons croire fermement que nous les obtiendrons, et dans le fait nous les recevrons, comme nous l'assure saint Marc : *Omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis* (Marc. 11. 14.). D'après cela, que le prédicateur ne manque pas de recommander à celui qui prie de recourir toujours à l'intercession de Marie, suivant l'avertissement de saint Bernard : *Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus.*

S. Liguori, Instr. prat. sur les ex. des miss., p. 277.

Explication du texte : IL FAUT TOUJOURS PRIER.

Il faut toujours prier et ne se relâcher jamais (Luc. 18. 1.). *Priez sans cesse* (1 ad Thes. 5. 17.). Plusieurs saints disent que c'est toujours prier que de faire toujours bien ce que l'on fait. Saint Augustin, parlant sur ces mots du psalmiste : *Je célébrerai vos louanges tout le long du jour :* voulez-vous, dit-il, (sup. Ps. 34. Conc. 2 in fine) savoir un bon moyen pour louer Dieu tout le jour? faites bien tout ce que vous ferez, et vous le louerez continuellement. On prie sans cesse, dit saint Hilaire, lorsque par des œuvres agréables à Dieu, et toujours faites pour sa gloire, toute la vie devient une oraison perpétuelle : et ainsi vivant jour et nuit selon la loi, la vie ne sera autre chose qu'une méditation continuelle de la loi (Hil. sup. Ps. 1. 2.).

Rodriguez, Prat. de la perf. chret., t. 1, p. 171.

On trouve du temps pour toute chose, et non pour prier.

On trouve assez de temps pour faire toutes choses, et on n'en trouve point pour prier. Une dame trouve assez de temps pour dormir,

pour jouer, pour se parer, pour fréquenter les belles compagnies; et elle n'en trouve point pour prier : souvent même elle se plaint, lorsqu'elle n'est pas occupée, qu'elle ne sait à quoi passer le temps : et la malheureuse, oserai-je le dire? l'infidèle qu'elle est, elle n'a point assez de temps pour prier. Cependant comment sans cette prière assidue, fervente, humble, accompagnée de modestie extérieure, et d'une douleur intérieure d'avoir offensé Dieu, pourra-t-elle faire son salut, et obtenir les grâces dont elle a besoin?

Les gens d'affaires sont occupés depuis le matin jusqu'au soir; dès qu'ils sont éveillés, ils ne pensent qu'à leur profession. Dès qu'un procureur ou un avocat est levé, on lui met sa robe sur le dos, il examine les procès dont il est chargé, il travaille chez lui, il plaide au palais, toute sa vie se passe à s'occuper des affaires des autres; et à peine donne-t-il quelques moments à celle de son salut.

Les marchands et les artisans négocient sans cesse et travaillent : la journée se passe à déployer des marchandises, à écrire sur des livres de compte, à payer ou à se faire payer des lettres de change, à parler, à courir, à tromper, à mentir; et comme ils ont épuisé leur esprit et leur force pendant la semaine, ils croient que les dimanches et les fêtes qui ne sont institués que pour prier et servir Dieu avec plus d'application, doivent être à leur égard des jours de divertissement et de repos. Pendant tout cela vaque-t-on à la prière, et pense-t-on à son salut?

Prônes de Joly, t. 2, p. 516.

Moyen d'avoir du temps pour prier.

Nous lisons qu'un grand nombre de saints qui se réservaient la nuit pour prier, consacraient le jour au service de Dieu et au service du prochain. Mais il n'est pas donné à tous de suffire, après deux ou trois heures de sommeil, aux longues prières de la nuit et aux fatigues continuelles du jour. Retranchez avec discrétion le temps que vous donnez de trop au sommeil, aux vains amusements, aux amusements agréables, mais étrangers aux obligations de votre état, qui est un état de *sainteté* pour vous et de *sanctification* pour les autres. Après cela, croyez qu'il vous restera bien assez de temps pour prier et penser à vous le matin, pendant le jour ainsi que le soir, et pour être toujours libre de recevoir et d'entendre les pénitents. Ce n'est pas toutefois que vous ne puissiez imiter le moissonneur. De temps à autre il quitte son champ et s'assied à l'ombre d'un arbre pour aiguiser sa faucille émoussée. Ce moment de repos n'est pas un moment perdu, il se dispose au contraire à reprendre son travail avec plus de promptitude et de facilité. Ainsi vous pouvez, vous devez même, pour le bien de votre âme, suspendre une fois chaque année le ministère du tribunal, pour ranimer votre ferveur dans les exercices de la retraite; car tout saint qu'il est, ce ministère peut l'avoir un peu diminuée. Par là purifié et embrasé d'un nouveau zèle, vous irez travailler avec plus de succès au salut des âmes.

Gaume, Manuel des conf., p. 185.

Il faut prier de cœur et des lèvres.

Saint Césaire, évêque d'Arles, voulait qu'on priât de cœur, et non pas seulement des lèvres : « On adore, disait-il, l'objet dont on s'occupe en priant. Celui qui durant la prière pense à un lieu d'assemblée, ou à la maison qu'il fait bâtir, les adore plutôt que Dieu »

Godescard, t. 12, p. 307.

Même sujet.

Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, inculquait la nécessité de la prière du cœur. « Cent mille personnes, disait-il, tombent dans l'illusion en multipliant leurs prières .. J'aimerais mieux ne dire que cinq mots du cœur, et avec dévotion, que cinq mille avec froideur, avec indifférence, et dont mon âme n'est point affectée. »

Ibid., t. 17, p. 110.

Même sujet. La prière comparée à l'encens.

La prière est comparée à l'encens dans l'Ecriture sainte : *Dirigatur oratio mea sicut incensum.* Mettez une grosse poignée d'encens dans un encensoir, et qu'il n'y ait point de feu, vous ne verrez point de fumée, ni vous ne sentirez point de bonne odeur, quand vous branleriez cet encensoir une matinée tout entière; mais s'il y a du feu, vous ne sauriez mettre si peu d'encens, que vous n'en voyiez s'exhaler un parfum odoriférant. Imaginez-vous que votre cœur est l'encensoir; la prière, l'encens; le désir ardent, c'est le feu. S'il n'y a point de ferveur ni d'amour de Dieu dans votre cœur, c'est un encensoir sans feu.

Le Jeune, Serm., t. 11, p. 112.

Il faut prier avec PERSÉVÉRANCE.

Le Seigneur aime à être sollicité, pressé, et en quelque sorte importuné; voilà pourquoi souvent il diffère de nous accorder ce que nous demandons. Ce délai n'est pas un refus, c'est une épreuve; il veut par là augmenter l'ardeur de nos désirs, éprouver notre fidélité, nous faire comprendre le prix de ses dons, et nous rendre plus attentifs à les conserver. Ne vous rebutez donc jamais; le moment où vous cesseriez de prier, serait peut-être celui où vous auriez été exaucé; en un mot, souvenez-vous de cette maxime : c'est la prière qui demande, et la persévérance qui obtient.

Louis de Poussi, Nouv. Mois de Marie, p. 322.

Il faut prier au nom de Jésus-Christ

Il faut... pour bien prier, prier au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire demander des choses dignes de ce nom salutaire, et les demander avec les dispositions qu'il exige de nous...

Pour prier au nom de Jésus-Christ, il faut

premièrement demander des choses dignes de ce grand nom, c'est-à-dire des choses qui se rapportent à la gloire de Dieu et à notre salut, dit saint Grégoire. Ainsi, pécheurs, vous prierez au nom de Jésus-Christ, lorsque vous demanderez votre conversion, la victoire de cet orgueil qui vous domine, de cette avarice qui vous tyrannise, de cette envie qui vous ronge, de cette passion qui vous amollit, de cette colère, de cette vengeance qui vous trouble; lorsque vous le prierez de faire régner en vous l'humilité, le détachement des biens du monde, la charité, la patience, la douceur, la pureté; vous prierez au nom de Jésus-Christ, lorsque vous demanderez l'affermissement dans le bien et la persévérance dans la grâce: en un mot, qui que vous soyez, vous prierez au nom de Jésus-Christ, lorsque, vous servant du modèle de prière qu'il vous a donné dans l'oraison dominicale, vous lui demanderez la gloire de son saint nom, l'avènement de son royaume, l'accomplissement de sa volonté, les grâces nécessaires au salut, la délivrance des tentations, l'éloignement du péché et des maux de la vie future: si vous demandez à Dieu quelque autre chose que son royaume, ou ce qui peut vous y conduire, ce n'est pas prier au nom de Jésus-Christ, dit saint Augustin

Prônes de Billot., t. 3. p. 100.

Contre les distractions.

Je sais que la légèreté de notre esprit nous distrait malgré nous; mais ne se faire aucune violence pour fixer cet esprit volage, qu'est-ce qui peut nous excuser? Apporter à la prière les impressions de ce qu'on a vu, le souvenir de ce qu'on a fait, l'idée de ce qu'on a dit ou entendu; s'occuper des actions qui ont précédé la prière, prévoir, projeter, disposer celles qui doivent suivre, hélas! quel mépris pour notre Dieu. Est-ce donc qu'il ne mérite pas de nous occuper? Est-il quelqu'autre objet plus digne de fixer notre attention? Que ceux qui prient ainsi se plaignent ensuite de ce que le Seigneur ne les exauce pas. Rendons-nous justice. A quel titre voulons-nous qu'il nous accorde ce que nous lui demandons? Il nous traite comme nous le traitons. Nos prières, qui devraient le fléchir, ne servent qu'à l'irriter. Elles devraient nous obtenir la rémission de nos péchés, elles ne servent qu'à les multiplier. Elles devraient nous attirer les grâces du ciel, et elles y amassent un trésor de colère. Hélas! faut-il que nous devenions coupables par cela même qui devrait nous sanctifier? Qu'est-ce qui nous justifiera, si nos prières nous condamnent?

Belon, Tr. de la perf. de l'ét. eccl., t. 1, p. 196.

Mérite des distractions. Exemple de ce mérite. Voyez: MÉDITATION.

Avantage pour une famille de faire la prière en commun.

On la fait dans toutes les familles réglées. La prière en commun est plus agréable à Dieu, et plus efficace que la prière qui se fait en particulier. Aussi l'Église, toujours conduite par le Saint-Esprit, assemble ses enfants plusieurs fois aux jours de fêtes, non-seulement pour leur annoncer la parole de Dieu, mais aussi pour y prier tous ensemble: elle fait la promesse de son divin époux, que, où il y aura deux ou trois personnes assemblées en son nom, il se trouvera au milieu d'elles: *Ubi fuerint duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.* Quoi de plus édifiant, que de voir chaque jour une famille rassemblée, pour prier Dieu et l'adorer, lui rendre des actions de grâces pour ses bienfaits, lui demander pardon des fautes qu'on a commises pendant la journée, avec la grâce de ne plus l'offenser?

Quoi de plus consolant pour un chef de famille, que de voir ses enfants dans ces saintes dispositions, et d'être assuré qu'aucun ne va prendre son repos, qu'il n'ait auparavant rendu ses devoirs à la majesté du Très-Haut? N'a-t-il pas lieu d'espérer qu'ils passeront tous la nuit sans offenser Dieu?

Inst. de Toul., t. 1. p. 195.

Diverses manières de prier. Première manière. (Extr. des Ex. et du Direct.)

C'est moins une prière qu'un exercice spirituel, qui aide l'âme et rend sa prière plus agréable à Dieu. Il consiste à réfléchir sur les commandements de Dieu, les péchés capitaux, les trois puissances de l'âme, les cinq sens du corps... de la manière suivante.

1. Avant de commencer, songez quelques instants à ce que vous allez faire.

2. Demandez à Dieu la grâce de connaître les péchés que vous avez commis contre ses commmandements, et d'en accomplir désormais les obligations avec plus de fidélité.

3. Parcourant, l'un après l'autre, les commandements de Dieu, voyez comment vous les avez accomplis ou violés. Demandez pardon des péchés qui vous viendront à la mémoire, et récitez le *Pater noster*. Il suffit de s'arrêter à chaque précepte l'espace de trois *Pater*, temps qu'il faudrait néanmoins abréger ou prolonger, si les fautes étaient ou plus rares ou plus fréquentes sur quelque précepte.

4. Après avoir ainsi parcouru tous les commandements, humiliez-vous, accusez-vous; demandez la grâce de les mieux observer à l'avenir, et terminez par un colloque que vous adresserez à Dieu, conformément à l'état et aux dispositions où vous vous trouverez.

Voulez-vous prendre pour sujet les péchés capitaux, les trois puissances de l'âme, les cinq sens, etc., il n'y a que la matière de l'examen à changer; le reste se fera de même que pour les commandements.

Observons que le chrétien qui désire imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'usage de ses sens, doit en demander la grâce à Dieu le

Père, et ensuite parcourir chacun de ses sens en examinant comment il se rapproche ou s'éloigne de son divin modèle; avant de passer d'un sens à l'autre, il récitera l'oraison dominicale.

Si l'on se proposait d'imiter la sainte Vierge, il faudrait se recommander à elle pour obtenir cette grâce de son divin Fils, et après l'examen de chaque sens, réciter la salutation angélique.

Seconde manière.

Elle consiste à réciter quelque prière vocale en s'arrêtant successivement, et aussi longtemps qu'on y trouve goût et dévotion, aux mots qui la composent.

1. Avant de commencer, recueillement.

2. Adressez-vous à la personne que vous allez prier.

3. Commencez la prière, le *Pater*, par exemple; et vous arrêtant à ces mots : *Notre Père*, méditez-les, goûtez-les aussi longtemps qu'ils vous fourniront des pensées, des affections, etc., et vous passerez ensuite aux paroles suivantes, que vous considérerez de la même manière.

4. Le temps de finir arrivé, récitez couramment le reste de la prière, et adressez-vous dans un petit colloque à la personne que vous venez de prier, pour lui demander la grâce ou la vertu dont vous avez besoin.

REMARQUE. — 1. Toute prière vocale, le *Credo*, le *Salve regina*, l'*Anima Christi*, peuvent se réciter de cette manière.

2. Si un seul mot de la prière qu'on parcourt de la sorte suffit pour occuper l'esprit et le cœur tout le temps destiné pour prier, on remet à un autre jour la méditation du reste. Le lendemain on commence par réciter, sans s'arrêter, ce qu'on a médité la veille, et l'on continue en considérant les autres mots de la prière.

Troisième manière.

Elle consiste à prononcer une prière vocale, et, si l'on veut, plusieurs autres successivement, ne s'arrêtant que l'intervalle d'une respiration à l'autre, pensant alors ou au sens du mot, ou à la dignité de la personne que l'on prie, ou à sa propre indignité, ou à la distance qu'il y a de l'une à l'autre. Prenons l'*Ave Maria*, par exemple.

1. Songez à l'action que vous allez faire.

2. Commençant *Je vous salue*, pensez un petit moment, ou à ce que ces paroles signifient, ou à la dignité de la sainte Vierge que vous saluez, ou à vos misères qui mettent entre la mère de Dieu et vous une si grande distance.

3. Vous prononcez ensuite les autres paroles, ne vous arrêtant à chacune, ainsi que nous l'avons dit, que le temps d'une respiration.

Maurese, p. 316.

Quatre sortes de chrétiens qui prient : desquels sommes-nous?

La prière est l'âme de la vie chrétienne, et la manière dont nous la faisons peut seule nous faire connaître le progrès que nous avons fait dans la vie spirituelle... Distinguons ici quatre sortes de chrétiens qui prient; examinons desquels nous sommes.

I. Il en est qui ne font point ou presque point de prières. Une formule courte récitée le matin à la hâte, et le soir dans une espèce d'assoupissement, fait toute leur oraison. Voilà tout l'hommage qu'ils rendent à leur Créateur et à leur Sauveur; voilà toutes les louanges qu'ils lui donnent, toute la reconnaissance qu'ils lui témoignent, toutes les demandes qu'ils lui font, tout le commerce qu'ils ont avec lui. Est-ce là une vie chrétienne? est-ce là une *oraison de Dieu*? N'est-ce pas plutôt une oraison de forme, de routine et d'habitude?

II. Il en est d'autres qui récitent de longues prières. Soit que ces prières soient pour eux de précepte, soit qu'ils s'en soient imposé à eux-mêmes l'obligation, ils ne veulent pas y manquer, ils veulent s'en acquitter. En cela, ils sont louables; mais si ces prières se récitent sans aucune attention, sans aucun effort pour se maintenir dans le recueillement nécessaire; si, en récitant ces prières, on n'a aucun soin de retenir ses sens; si on donne à son esprit une entière liberté de s'occuper de toute autre chose, est-ce là une *oraison de Dieu*? N'est-ce pas plutôt une oraison des lèvres, et, si on peut parler ainsi, une oraison de soi-même, une oraison que l'on fait pour se satisfaire, et après laquelle on est content de soi; mais Dieu est-il content de nous?

III. Il en est qui sont longtemps dans le lieu de la prière. Ils passent beaucoup de temps à l'église, ils sont assidus aux messes, aux offices, aux bénédictions; cela est édifiant; mais si tout ce temps se passe dans l'oisiveté ou dans la distraction, si Dieu n'est présent ni à leur esprit, ni à leur cœur, quelque respectueuse, comme on le suppose, que soit d'ailleurs la présence de leur corps, ce n'est point une *oraison de Dieu;* c'est tout au plus une oraison du corps, une oraison des hommes, une oraison du monde et du public. Voilà cependant quelles sont la plupart de nos prières; prières de cérémonie, prières des lèvres, du corps, et nullement prières *de Dieu*. Est-il étonnant, après cela, que nos prières soient sans effet? Au lieu d'être exaucés, ne méritons-nous pas plutôt d'être châtiés?

IV. Enfin il en est qui, soit qu'ils prient vocalement ou mentalement dans leur maison ou à l'église, prient d'esprit et de cœur, ont toujours l'esprit et le cœur remplis de Dieu, le louent et le remercient de ses bienfaits, de ses miséricordes, des biens qu'il nous donne et de ceux qu'il nous promet. Ils passent ainsi leurs

jours dans l'*oraison de Dieu*. Ils obtiennent ce qu'ils demandent, et comme Jaïre, au delà de ce qu'ils demandent. Nous envions leur sort; mais il ne tient qu'à nous de nous le procurer. Commençons par purifier notre cœur de tout ce qui l'occupe inutilement; ayons soin de nous recueillir souvent; persuadons-nous bien que l'esprit de prière est essentiel au christianisme, à notre perfection, à notre salut; demandons, mais comme Jaïre, avec respect, avec ardeur, avec simplicité, avec foi, et nous obtiendrons; en un mot, réformons nos prières, et nous aurons bientôt toute notre vie.

Duquesne, L'Evang. méd., t. 1, p. 419.

Sur la prière pour les pécheurs.

Un grand nombre de pécheurs doivent leur conservation et souvent leur conversion au crédit que quelques âmes saintes ont auprès de Dieu. La justice de Dieu aurait déjà peut-être lancé ses traits vengeurs sur un grand nombre de ceux qui m'écoutent, si son bras n'avait été retenu par les prières des âmes saintes qui vivent parmi nous. Dieu ne dit-il pas à Abraham que s'il y avait dix justes dans Sodome et Gomorrhe, il pardonnerait en leur faveur à tous les autres habitants qu'il voulait détruire, et qu'il fit périr en effet par le feu qui consuma ces grandes villes? Voilà, pécheurs, ce qui doit vous rendre respectables les personnes justes et vertueuses avec qui vous vivez; ce qui doit vous pénétrer de reconnaissance pour les bons services que vous en recevez.

Prônes de Billot, t. 2, p. 46.

Exemples.

Dedit petenti Stephano Paulum; dedit obsecranti Monicæ Augustinum; pete tu, et accipies... Si igitur sint in grege tibi commisso oves errantes, vel jam pereuntes, quas voce monitionis, obsecrationis, increpationis reducere nequivisti, ora.

Exemplum dedisti, verbum prædicasti, manet oratio; tria hæc: major autem oratio.

Bleu, vitæ sacer., p. 143.

La prière est utile à la patrie.

Ceux qui, par état, n'ont pas d'autre occupation que de prier, s'ils prient avec piété et avec ferveur, sont plus utiles à la patrie que ceux qui agissent des bras et de la tête.

P. de Ligny, Hist. des Act. des Apôtres, p. 271.

Les prières vocales doivent être courtes, mais ferventes.

Les prières vocales doivent être courtes, mais ferventes. Ce n'est pas l'abondance de la nourriture, c'est sa bonne digestion qui donne de la vigueur à notre corps. Un *Pater* ou un psaume assez court, récité avec lenteur et piété, vaut mieux que beaucoup de chapelets ou d'offices récités avec empressement et anxiété.

Quadrupani, Direc. pour ces dans leurs dout. les âm. tiè., p. 22.

*Sur le traité de l'*IMPORTANCE DE LA PRIÈRE *par saint Liguori.*

Saint Alphonse de Liguori regardait le Traité de l'*importance de la prière* comme le plus achevé et le meilleur de ses ouvrages.

Il dit dans la préface: « Je voudrais qu'il me fût possible de faire imprimer autant d'exemplaires de ce livre, qu'il y a de chrétiens sur la terre et leur en distribuer à tous, afin qu'il n'y en eût aucun qui ne comprît combien il nous est nécessaire de prier pour être sauvé. »

Prière, signe certain de salut.

Le saint était encore si persuadé de la vertu toute puissante de la prière auprès de Dieu, par l'expérience qu'il en avait faite, qu'il déclare en termes exprès: « Moi, à dire vrai, je n'ai jamais plus de consolation et d'assurance de mon salut, que quand je prie Dieu, et que je me recommande à lui. Je pense qu'il en est de même des autres fidèles. Tous les autres signes de salut sont incertains; mais que Dieu exauce quiconque le prie avec confiance, ajoute-t-il, c'est une vérité aussi infaillible, qu'il est infaillible que Dieu ne peut manquer à ses promesses. »

S. Liguori, Réfl. et aff. sur les souff. de J.-C., p. 215.

Discours familier sur la prière

Mulier Chananæa clamavit dicens ei: Miserere mei, Domine, Fili David.

Une femme Chananéenne se mit à crier, en disant à Jésus: Seigneur, Fils de David, ayez compassion de moi. (En saint Matth., ch. 15, v. 22.)

Cette prière est courte, mais elle part du cœur; elle est fervente, elle est exaucée. Nous prions souvent, nous disons beaucoup de paroles; mais ce ne sont guère que des paroles qui signifient, la plupart du temps, le contraire de ce que nous avons dans l'âme. On prie par habitude et par routine, sans penser, ni à ce que l'on fait, ni à ce que l'on dit: de là vient qu'on est si rarement exaucé, tant pour les choses du ciel, que pour celles de la terre. Vous demanderez et vous ne recevrez point, dit l'apôtre saint Jacques (6. 4.), parce que vous demandez mal.

Il y a trois défauts qui rendent nos prières inutiles, même criminelles devant Dieu. Prier sans préparation, ne pas désirer ce que l'on demande: parler à Dieu d'une façon, et agir d'une autre. Mes chers paroissiens, prenons-y garde, et apprenons aujourd'hui quels doivent être nos sentiments et nos dispositions avant la prière, pendant et après la prière.

Dispositions 1° avant, 2° pendant, 3° après la prière.

1re RÉFLEXION.

Tous les pénitents s'accusent d'avoir eu beaucoup de distractions dans leurs prières; mais il y en a très-peu qui s'accusent d'avoir prié

sans préparation. Cependant les distractions et les sécheresses, dont tout le monde se plaint, viennent presque toujours de ce que l'on commence ses prières, sans s'y être préparé auparavant. Le laboureur ne sème du grain dans son champ qu'après avoir préparé la terre. On ne se présente point devant une personne de considération, à qui l'on veut demander quelque grâce, sans avoir pensé à ce qu'on va lui dire : à plus forte raison ne devons-nous pas nous présenter devant Dieu pour le prier, sans nous y être disposés, suivant cette parole du Saint-Esprit (Eccli. c. 18. v. 23.) : *Préparez votre âme avant la prière, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu.*

Toutes les fois que je prie, mon pauvre esprit est assailli de mille idées qui le dissipent, sur mon ménage, mon négoce, sur les occupations de mon état, sur ce que j'ai fait, sur ce que j'ai à faire... Il semble... que le malin esprit s'en mêle, pour troubler mon imagination, et me distraire par mille fantômes. Que le démon s'en mêle, n'en doutez pas, mon enfant, et soyez persuadé qu'il fera tous ses efforts pour vous empêcher de prier avec attention, parce-qu'il sait que la prière bien faite est la source de toutes les grâces et de toutes les bénédictions du ciel. De là vient que les plus justes ont quelquefois beaucoup de peine à rejeter les distractions. Dieu le permettant ainsi, pour exercer leur patience : et certes, il en faut une bien grande pour ne pas se rebuter au milieu de ces distractions et de ces sécheresses ; ce n'est pas un petit mérite de passer tout le temps de la prière à les combattre, surtout lorsqu'elles ne viennent point par notre faute, et que nous avons pris les précautions nécessaires pour les prévenir.

Mais est-il bien vrai, M. C. P., que vous n'êtes point distrait par votre faute ? et de bonne foi, comment est-il possible que vous ne soyez pas distrait et dissipé dans vos prières, lorsque vous les commencez sans avoir fait aucune réflexion ni sur la présence de Dieu à qui vous allez parler, ni sur le besoin que vous avez de sa grâce, ni sur ce que vous voulez lui demander, ni sur ce que vous allez lui dire ? Au sortir de vos occupations, peut-être de vos plaisirs dont vous avez l'imagination toute remplie ; au sortir d'une conversation inutile, peut-être criminelle, dont vous avez l'esprit occupé, vous récitez à la hâte, sans aucune attention, ce que vous appelez vos prières ; est-il étonnant que vous soyez distrait ? Vouloir avec cela prier dévotement et sans distraction, c'est vouloir l'impossible, c'est tenter Dieu. Comment donc faire ? Le voici.

. . . Lorsque vous voulez faire votre prière, retirez-vous à l'écart ; éloignez-vous du bruit, prenez de l'eau bénite, mettez-vous à genoux ; et, après avoir fait doucement et avec respect le signe de la croix, fermez les yeux, ayant les mains jointes ou les bras croisés ; et, dans cette posture, avant de commencer votre prière, recueillez-vous un moment, et dites en vous-même : Qui suis-je ? où suis-je ? et que vais-je faire ? je suis une pauvre créature, qui par elle-même n'a rien, qui par elle-même ne peut rien, qui par elle-même n'est rien : je suis un homme faible, sujet à toutes sortes de misères et d'infirmités, sujet à beaucoup de passions, exposé à mille tentations et à mille dangers. Je suis un malheureux pécheur, coupable de plus de péchés que je n'ai de cheveux à la tête ; je suis un criminel condamné à l'enfer, et l'enfer sera mon partage, si Dieu n'a pitié de moi, et ne me fait miséricorde.

Mais où suis-je donc ici ? Je suis en la présence de mon créateur et de mon maître, en la présence de celui devant qui les anges tremblent, et qui, d'un seul mot, peut me faire rentrer tout-à-l'heure dans la poussière d'où je suis sorti. C'est lui qui a créé mon esprit, et qui connaît mieux que moi toutes mes pensées : il a forme mon cœur, il connaît tous mes désirs... Me voici donc prosterné en sa présence, et pourquoi ?

Pour reconnaître et confesser qu'il a tout, et que je n'ai rien que par lui ; qu'il peut tout, et que je ne puis rien sans lui... je viens l'adorer, lui rendre les hommages qu'une créature doit à son créateur, un enfant à son père, un serviteur à son maître. Je viens lui rendre mille actions de grâces pour tous les biens dont il m'a comblé.. ; le remercier de m'avoir fait naître dans la véritable religion ; de m'avoir conservé jusqu'à ce moment ; d'avoir pourvu aux besoins de mon corps et de mon âme ; de ne m'avoir pas précipité dans les enfers, comme je l'ai mérité tant de fois depuis que je suis au monde. Je viens lui demander pardon de tous les péchés que j'ai commis, de ceux que je ne cesse, hélas ! de commettre tous les jours de ma vie...

Je viens lui offrir mon esprit et toutes mes pensées ; mon cœur et tous mes désirs ; mon âme et mon corps ; mes biens, ma santé, ma vie... Je viens protester à ses pieds que je veux l'aimer par-dessus tout, que je ne veux rien aimer qu'en lui et par rapport à lui ; ou plutôt je viens lui demander qu'il me remplisse de sa crainte, qu'il m'embrase de son amour, parce que de moi-même je ne suis pas capable d'avoir aucun bon sentiment, aucune bonne pensée, pas même de prononcer son saint nom d'une manière qui lui soit agréable.

Voilà donc ce que je vais faire : parler à mon Dieu, converser avec lui, moi qui ne suis que cendre et poussière ; moi vile et indigne créature, je vais parler à mon Dieu, tout grand, tout-puissant qu'il est ; il veut bien le souffrir, et se rendre attentif à ma prière.

Oui : parce que je ne parle point et ne prie point en mon nom, mais au nom de Jésus-Christ son Fils.... c'est donc lui-même qui va prier par ma bouche ; ou plutôt, Jésus-Christ est la bouche par laquelle je parle à Dieu et lui adresse mes prières, suivant la belle pensée de saint Ambroise : *Os nostrum per quod Patri loquimur* (Lib. de Isaac. c. 8.). Mais si

je prie au nom de Jésus-Christ, je prie donc au nom de tous les fidèles qui composent le corps mystique de Jésus-Christ; je ne prie donc pas pour moi seul, mais pour tout le corps et au nom de tout le corps des fidèles, qui sont ainsi que moi les membres de Jésus-Christ, notre chef, par la bouche duquel je prie. Oh! que la prière d'un chrétien est donc quelque chose de grand et d'admirable! Lorsqu'un chrétien prie comme il doit prier, c'est Jésus-Christ qui prie; c'est un membre de l'Eglise qui prie au nom et par la bouche de Jésus-Christ qui est le chef de l'Eglise....

Voilà, mes chers frères, les pensées qui doivent occuper notre esprit, et les dispositions où nous devons être lorsque nous nous mettons en devoir de prier.. Seigneur, éclairez mon âme; remplissez-moi de votre esprit; mettez dans mon cœur des sentiments, et dans ma bouche des paroles qui soient dignes de vous.

2e RÉFLEXION.

Après cette préparation, commencez vos prières; et soit que vous les récitiez par cœur, soit que vous lisiez dans un livre prenez garde à ce que vous dites; voyez si vos sentiments s'accordent avec vos paroles: et souvenez-vous que c'est insulter à Dieu, et non le prier, que de lui dire une chose et d'en penser une autre. Si votre cœur ne désire point ce que votre bouche demande, vous parlez et vous mentez; mais vous ne priez point.

La plus belle de toutes les prières, est celle que Jésus-Christ nous a lui-même enseignée, que nous appelons pour cette raison, l'*Oraison Dominicale*, ou la *Prière du Seigneur*, et qui renferme en abrégé toutes les demandes que nous pouvons raisonnablement faire à Dieu, soit pour ce monde-ci, soit pour l'autre. Vous la récitez tous les jours, mon cher enfant, cette belle prière; vous la récitez soir et matin, et très-souvent plusieurs fois de suite: vous demandez de grandes choses; mais les demandez-vous sérieusement?

Désirez-vous de tout votre cœur que le nom de Dieu soit sanctifié, que tous les hommes le connaissent, l'honorent, le bénissent; que son royaume arrive, c'est-à-dire, que le règne de la vérité, de la piété s'étende et s'établisse de plus en plus par toute la terre? que Jésus-Christ règne sur toutes les cœurs par sa grâce, qu'il soit adoré, servi, aimé partout, et en particulier dans votre paroisse, dans votre maison, et dans votre famille? Y contribuez-vous en tout ce qui est de votre pouvoir? Cherchez-vous les occasions de procurer la gloire de Dieu? ou tout au moins en profitez-vous avec joie, lorsqu'elles se présentent? Qu'avez-vous fait? qu'avez-vous entrepris? qu'avez-vous désiré de faire pour la gloire de Dieu, depuis trente et quarante ans que vous dites, soir et matin: Seigneur, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive?

En demandant que sa volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel, n'avez-vous pas vous-même une volonté contraire à la sienne? Sa volonté est que vous ravailliez à la sanctification de votre âme;... sa volonté est que vous soyez pauvre, que vous soyez malade, que vous soyez affligé, que vous soyez humilié, que rien ne vous réussisse: est-ce de bon cœur que vous dites dans ces occasions: Seigneur, votre volonté soit faite? Ne voudriez-vous pas, au contraire, qu'elle ne se fît point, toutes les fois qu'elle ne s'accorde pas avec vos inclinations et vos désirs?

Lorsque vous demandez votre pain quotidien, ne bornez-vous pas vos vues aux besoins de votre corps, sans penser aux besoins de votre âme, qui est la portion la plus précieuse de vous-même, que vous devez nourrir avec plus de soin que votre corps, et la nourrir avec le pain de la grâce, avec le pain de la parole de Dieu, avec le pain vivant descendu du ciel, Jésus-Christ, dans le sacrement adorable de l'Eucharistie? Est-ce là le pain que vous demandez, que vous désirez, que vous cherchez lorsque vous dites: Seigneur, donnez-nous notre pain quotidien?

Mais parlez-vous sérieusement, et seriez-vous bien aise que Dieu vous prît au mot, lorsque vous le priez de vous pardonner vos offenses, comme vous pardonnez vous-même à ceux qui vous ont offensé? Seriez-vous bien-aise qu'il vous pardonne, à condition qu'il n'oubliera pas vos péchés, qu'il s'en vengera tôt ou tard, qu'il ne voudra jamais vous voir? car c'est ainsi que les hommes se pardonnent ordinairement les uns aux autres.

Lorsque vous demandez à Dieu qu'il vous préserve de la tentation, n'êtes-vous pas dans le dessein de vous y exposer vous-même? Et ne conservez-vous pas une attache secrète pour le mal, lorsque vous priez Dieu de vous délivrer du mal?.. Interrogez votre conscience: examinez-vous bien sur tous ces points, et voyez si votre cœur ne dément point vos paroles, quand vous récitez votre *Pater*; car alors ce ne serait plus une prière, ce serait une dérision et une insulte.

Mais si vous désirez sincèrement d'obtenir les grâces que vous demandez à Dieu dans vos prières, comment peut-il se faire que vous les demandiez si froidement? Si vous avez la dévotion dans le cœur, comment peut-il se faire que l'indévotion, le dégoût, la dissipation, l'ennui soient peints sur votre visage et dans tout votre extérieur? Regarder çà et là, bâiller d'une manière indécente, s'appuyer nonchalamment, chercher des postures commodes, interrompre quelquefois sa prière pour un rien, parler avec précipitation sans s'écouter, sans faire attention à ce que l'on dit; courir à la fin où l'on voudrait être dès qu'on a commencé; regarder la prière comme une tâche incommode à laquelle on ne veut pas manquer, mais qu'on remplit de mauvaise grâce, comme si l'on n'y avait aucun intérêt: de bonne foi, M. C. F., est-ce ainsi que l'on prie, quand le

cœur désire véritablement ce que la bouche demande?

Lorsque nous prions, dit saint Augustin (serm. 15. de V. Dom.), nous sommes comme de pauvres mendiants devant la porte du grand Père de famille, Jésus-Christ. Voyez un pauvre qui demande l'aumône : son regard, ses gestes, le ton de sa voix, la manière pathétique et touchante avec laquelle il expose ses besoins, ses infirmités, sa misère; tout cela exprime le désir qu'il a d'obtenir ce qu'il demande. Vous-même, lorsque vous allez trouver une personne pour lui demander quelque service, dans une occasion pressante, n'êtes-vous pas tout occupé de ce que vous avez à lui dire, et de ce qu'elle vous répondra? Vous avez les yeux fixés sur elle; vous parlez posément et honnêtement; vous ne pensez à autre chose. Si on vous refuse, vous insistez; et plus votre besoin est pressant, plus vous êtes pressant vous-même. Ah! que vous seriez dévot, si vous priiez Dieu comme vous priez les hommes, lorsque vous avez besoin de leurs secours!

Mais il faut vous rendre justice: il y a certaines occasions où vous priez avec ferveur. Lorsque vous vous trouvez exposé à quelque grand danger de perdre vos biens ou votre vie; lorsque, n'ayant d'autre ressource que la Providence, vous vous adressez à elle, dans quelque malheur qui vous arrive; vous priez alors dévotement, et de bon cœur: vous levez les yeux au ciel, vous avez les mains jointes, vous poussez de grands soupirs. Eh mon Dieu, mon Dieu, prenez donc pitié de moi! mon bon Sauveur, venez à mon aide, je n'ai d'espérance qu'en vous! Pourquoi, dans ces occasions, votre prière est-elle si fervente? C'est qu'elle part du cœur, c'est que le cœur désire ardemment ce que la bouche demande. De là vient que vous prenez, de votre côté, toutes les mesures qui sont en votre pouvoir, soit pour prévenir le malheur qui vous menace, soit pour vous tirer du danger et de l'embarras où vous êtes, et vous procurer les secours que vous demandez à Dieu. Votre conduite alors s'accorde avec votre prière; au lieu que, quand il s'agit des choses du ciel, et des besoins de votre âme, vous priez d'une façon et vous agissez d'une autre; par où il est aisé de voir que vos prières ne sont, la plupart du temps, qu'une pure routine, et que vous ne vous souciez guère d'obtenir des grâces que vous demandez seulement du bout des lèvres, et même très-souvent sans y penser. Pour vous en convaincre, il n'y a qu'à comparer votre vie avec vos prières: examinons les choses de près, et parlons si familièrement que tous ceux qui ont des oreilles puissent nous entendre.

3e RÉFLEXION.

La prière que vous faites tous les jours, est composée de l'Oraison Dominicale, dont nous parlions tout à l'heure, du Symbole des Apôtres, de la Confession des péchés, à quoi vous ajoutez des actes d'adoration, d'amour, d'espérance, d'offrande, de remerciment; et je sais que la plupart d'entre vous finissent par réciter les Commandements de Dieu et de l'Eglise.

A juger de vos sentiments et de votre conduite par le langage que vous tenez dans vos prières, on vous prendrait, mon cher enfant, pour un parfait chrétien. Vous demandez que le nom de Dieu soit sanctifié, que son règne arrive, que sa volonté soit faite; quoi de plus beau et de plus édifiant? Mais au lieu de le sanctifier vous-même, ce nom adorable, vous le déshonorez par des jurements, des imprécations, par des discours contraires à la charité ou à la pudeur; vous êtes cause que les autres le déshonorent, et cela par vos mauvais conseils, vos mauvais exemples, vos scandales. Au lieu de faire régner Jésus-Christ dans votre cœur, vous y faites régner le démon, à qui vous obéissez, et dont vous faites les œuvres: le démon de l'ivrognerie, le démon de l'impudicité, l'amour des richesses qui sont votre roi, votre Dieu, votre tout.

Vous dites: Seigneur, que votre volonté soit faite, pendant que vous voulez mille choses qu'il ne veut pas, et que vous ne voulez presque rien de ce qu'il veut; pendant que vous êtes sans soumission, sans patience, sans résignation, dans les peines que vous souffrez, et les malheurs qui vous arrivent.

Vous demandez votre pain quotidien, et vous faites servir à votre damnation les biens que la Providence vous envoie. Vous demandez votre pain quotidien, et vous mangez au cabaret, dans un jour, de quoi nourrir votre famille une semaine. Vos greniers sont pleins; vous avez de l'or et de l'argent dans vos coffres, pendant que les pauvres meurent de faim à votre porte, et vous demandez votre pain quotidien: vous ne travaillez point, vous n'êtes utile à personne, vous vivez dans l'oisiveté, quoique vous soyez condamné, comme les autres, à manger votre pain à la sueur de votre front; et vous demandez votre pain quotidien, pendant que l'Apôtre nous dit, que celui qui ne travaille point ne doit pas manger.

Vous ajoutez ensuite: Pardonnez-nous comme nous pardonnons; et vous êtes rempli de fiel contre vos ennemis. Préservez-nous de la tentation; et vous vous y exposez, vous la cherchez. Délivrez-nous du mal; et le seul mal qui soit à craindre, je veux dire le péché, est celui que vous craignez le moins, ou que vous ne craignez pas du tout. Délivrez-nous du mal; et vous conservez tranquillement, une année entière, dix péchés mortels sur votre conscience. Que faites-vous donc? à quoi pensez-vous? Qu'est-ce que vous dites, en récitant soir et matin cette divine prière, pendant que vos actions contredisent toutes les demandes qu'elle renferme?

Je crois en Dieu le Père tout-puissant; je crois en Jésus-Christ son Fils, qui est né, qui

a souffert, qui est mort; je crois au Saint-Esprit, à la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, et le reste. O la belle profession de foi! Mais si vous croyez en Dieu, pourquoi vous arrive-t-il si souvent de penser et d'agir comme s'il n'y en avait point? S'il est votre Dieu, votre Seigneur et votre Maître, où est donc l'honneur que vous lui rendez? Où est le respect, où est la crainte, où est l'obéissance que vous lui devez? Et s'il est votre Père, où est votre amour, où est la confiance que vous avez en lui? Si vous croyez en Jésus-Christ, pourquoi suivez-vous les maximes du monde, plutôt que l'Evangile? Pourquoi ne profitez-vous pas de tant de grâces, qui sont le prix du sang de Jésus-Christ? Vous croyez au Saint-Esprit, et à l'Eglise qui est son organe; pourquoi donc écoutez-vous des fables et des nouveautés profanes, au lieu d'écouter l'Eglise qui vous enseigne par la bouche des pasteurs? Vous dites soir et matin, *je crois, je crois;* eh! de quoi vous servira de croire, si vous vivez comme ne croyant point?

Après cela, vous vous confessez, vous protestez devant Dieu, la sainte Vierge, et tous les saints, que vous avez péché, et grandement péché; vous ajoutez, en frappant votre poitrine, que c'est votre faute, et votre grande faute. Vous suppliez instamment la bienheureuse Vierge et tous les saints de prier Dieu pour vous, afin qu'il vous fasse miséricorde; cela est beau; mais qu'est-ce que cela signifie, si, en frappant votre poitrine, vous conservez l'amour du péché dans le cœur? si vous ne faites aucune pénitence de ceux que vous avez commis; si vous ne prenez aucune précaution pour ne plus les commettre? A quoi vous sert d'invoquer la sainte Vierge et les saints, si vous marchez toujours dans un chemin tout opposé à celui qu'ils ont tenu pendant qu'ils étaient sur la terre, et qui les a conduits à la vie éternelle?

Vous récitez des actes d'adoration; et vous vous faites un Dieu de vos richesses, de votre ventre, de vos plaisirs; des actes de remerciement; et vous ne donnez à Dieu aucune marque de reconnaissance. Vous offrez votre cœur à Dieu; et vous le donnez tout entier à vos passions. Votre bouche dit: Mon Dieu, je vous aime; et vos actions disent encore mieux que vous ne l'aimez pas. Voyez, mon C. P., voyez quelle contradiction entre la vie que vous menez, et les prières que vous faites.

C'est une habitude très-louable de terminer la prière du soir et du matin, en récitant avec respect les commandements de Dieu et de l'Eglise. Mais celui qui les récite, sans se mettre d'ailleurs en peine de les pratiquer, récite vraiment l'arrêt de sa condamnation. Lorsque vous entendez dire à un impudique, par exemple: *Impudique point ne seras;* à un usurier: *Le bien d'autrui tu ne prendras;* à celui qui ne sanctifie pas le Dimanche: *Le dimanche tu sanctifieras;* et ainsi des autres, ne prononcent-ils pas leur jugement et leur condamnation?

De tout cela, mes C. P., il s'ensuit que, comme il est impossible de bien vivre, sans bien prier, parce que nous ne pouvons rien sans la grâce; il est impossible aussi de bien prier, quand on ne mène pas, ou qu'on ne désire point de mener une vie chrétienne. Nous vivons mal, parce que nous prions mal; et d'un autre côté, nous prions mal, parce que nous vivons mal.

Mes C. E., au nom de Dieu, je vous en conjure par les entrailles de Jésus-Christ et par le salut de votre âme, prenez donc garde aux prières que vous adressez à Dieu; faites attention à ce qu'elles signifient. Elles renferment ce que nous croyons, ce que nous espérons; ce que nous devons désirer, ce que nous devons faire pour gagner le ciel; elles sont la règle de notre vie: et lorsque vous les réciterez avec toute l'attention qu'elles méritent, vous y apprendrez encore mieux que dans nos instructions, et le bien que vous devez faire, et le mal que vous devez fuir; vous y trouverez les grâces les plus abondantes, vous y puiserez les plus douces consolations.

Ne commencez donc jamais vos prières sans vous y être préparés auparavant, sans vous être bien pénétrés de la présence de Dieu qui vous voit, qui vous écoute, et qui connaît vos plus secrètes pensées. Souvenez-vous qu'il n'est pas possible de le tromper; et que s'il découvre au fond de votre cœur le contraire de ce qui est dans votre bouche, votre prière, au lieu de l'honorer, le déshonore; au lieu de l'apaiser, l'irrite; au lieu d'être une bonne œuvre, est un péché; de sorte que vous serez plus coupables après l'avoir faite, que vous ne l'étiez en la commençant.

Je suis rempli de confusion, ô mon Dieu, toutes les fois que je pense à la manière dont je vous ai prié jusqu'à présent; et j'ai tout lieu de craindre que mes prières, au lieu d'avoir attiré votre miséricorde, n'aient mérité que votre colère. Mon Sauveur, mon adorable Sauveur, apprenez-moi vous-même à prier. Faites que je ne me présente jamais devant vous, sans avoir préparé mon âme, sans avoir réfléchi sur ce que je vais faire, sans m'être bien pénétré de votre puissance et de ma faiblesse, de votre grandeur et de mon néant. Eclairez mon esprit pendant mes prières, éloignez-en toutes les idées qui l'embarrassent et le dissipent. Que dans ce moment, il soit occupé de vous seul, de vous seul, ô mon Dieu, qui devriez occuper et remplir tous les instants de ma vie. Echauffez mon cœur pendant mes prières, formez-y par les opérations ineffables de votre grâce, les sentiments de piété, les bons désirs, les gémissements intérieurs d'une âme qui vous aime et qui soupire après vous. Que mon cœur désire véritablement ce que ma bouche vous demande; que mes actions répondent à mes prières, et que la manière dont je vous servirai, ne soit pas contraire aux paroles que je vous adresse. Que je vous adore en esprit et en vérité, que je vous

aime, que je vous cherche, que je vous trouve, que je m'attache inviolablement à vous, et qu'enfin je vous possède éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

Réguis, La voix du Past. t. 2, p. 252.

Prières JACULATOIRES. *Voy.* ORAISONS JACUL.

PRIÈRE DU MATIN.

Son importance.

La prière du matin est un devoir que Dieu exige, comme les prémices de la journée. Avec quelle religion doivent-elles lui être consacrées! De la fidélité à remplir ce premier devoir dépend tout le succès des actions du reste du jour. Ce serait risquer infiniment de le commencer sans avoir demandé à Dieu les secours de sa grâce, et sans l'avoir remercié du repos de la nuit; ne lui refusez jamais ce double tribut.

La vér. cond. de s. Fr. de Sal. pour la conf. et la com, p. 10.

PRIÈRE DU SOIR.

Son importance.

S'il est important de bien commencer la journée, il ne l'est pas moins de la bien finir. Les grâces nouvelles que Dieu nous a accordées pendant le jour, et la protection dont nous avons besoin pour passer la nuit sans danger, sont de nouveaux motifs de prier Dieu, et de le prier avec les dispositions...

Id. ibid., p. 42.

PRIÈRES DE QUARANTE-HEURES.

(INVITATION AUX)

Le savant Cardinal Lambertini, qui fut ensuite élevé au souverain pontificat, sous le nom de Benoît XIV, indiquant à Bologne, dont il était alors archevêque, les prières de quarante heures, avec des instructions publiques, des processions, l'exposition et la bénédiction du Saint-Sacrement, adressa dans son mandement ces paroles à son peuple : « D'une part, nos très-chers frères, le monde vous invite à ses divertissements impies; de l'autre, Dieu, par l'organe de ses ministres, vous appelle dans ses temples. C'est à vous maintenant de choisir l'étendard sous lequel vous préférez combattre, et le parti que vous voulez embrasser. »

Godescard, t. 19. p. 190.

PROCESSION DU SAINT-SACREMENT.

Invitation à y assister.

. . . De l'orient à l'occident, chez toutes les nations éclairées de la foi, où cette sainte solennité n'est-elle pas en usage? où, chaque année, ne se renouvelle-t-elle pas? et, depuis son institution, où ne subsiste-t-elle pas? Soutenons-la.... autant que nous y pouvons concourir; et reprochons-nous notre indifférence ou notre extrême délicatesse, quand nous négligeons d'y assister. On est si curieux de vains spectacles; on donne si volontiers sa présence à des cérémonies mondaines; on ambitionne d'y avoir place, d'y être remarqué: ayons du moins, à l'égard de celle-ci, la même assiduité et la même ardeur.

Pens. de Bourdaloue, t. 2, p. 521.

Tout contribue à la rendre pompeuse.

Il semble que la nature entière ait voulu y prendre part. C'est le moment des beaux jours, c'est la saison des roses et des lis, c'est l'époque à laquelle des millions de jeunes oiseaux, encore couverts du duvet de leur enfance, essaient leur premier vol et leurs premiers chants. Rien de plus gracieux que la procession du Saint-Sacrement dans les hameaux, où les champs, les arbres, les prairies dans tout l'éclat de leur parure reflètent leurs beautés sur les reposoirs rustiques; rien de plus imposant dans les villes de guerre, où le bruit du canon se mêle aux hymnes sacrés; rien de plus solennel dans les villes maritimes, où l'Océan semble lui imprimer quelque chose de l'infini.

Y aller, pourquoi? Apostrophe aux hommes superbes.

Mais que dois-je faire pour répondre aux désirs du Dieu qu'on y porte en triomphe? D'abord, y aller. Oui, y aller; car l'homme s'honore toujours en s'abaissant devant Dieu. Et puis la reconnaissance pour ce Dieu Sauveur, qui daigne parcourir nos rues et nos places publiques, répandant comme autrefois des bienfaits sur son passage, ne doit-elle pas m'attacher à ses pas, et, pour ainsi dire, m'enchaîner à son char de triomphe? Hommes superbes, qui dédaignez de marcher à la suite du grand Roi, qui croiriez vous abaisser en assistant à nos processions, vous n'êtes pas toujours si difficiles! N'est-ce pas vous qu'on voit, vils esclaves, enchaînés tour à tour au char de l'ambition et de la volupté, suivre, les pieds dans la fange, l'ornière tortueuse qu'il imprime sur le chemin? Vraiment, il vous sied bien d'être fiers devant Dieu.

Année liturg., t. 3, p. 112.

Beau mot du Dauphin, père de Charles X.

Le Dauphin, père... de Charles X, se trouvant à Strasbourg...., et voyant l'air chargé d'épaisses nuées qui semblaient devoir mettre obstacle à la solennité du jour de la Fête-Dieu, dit à un gros d'officiers que, puisqu'une grêle de balles n'empêchait pas de monter à l'assaut, quand il s'agissait du service et de la gloire du roi, il ne fallait pas que la crainte de quelques gouttes d'eau arrêtât l'effet de la dévotion publique et le triomphe du Roi des rois : sentiments généreux que le ciel même approuva, en se montrant favorable pendant tout le temps que dura la procession.

R. P. Marie Jos. de Géramb., Let. à Lug. sur l'Euch., p. 21.

Réparation des outrages.

. . . Oui, Eugène, c'est surtout dans cette auguste cérémonie qui rassemble les peuples autour de son corps adorable porté en triomphe au grand jour destiné à célébrer sa fête, que nous tâchons (et telle est une des principales intentions de l'Eglise) de faire à Jésus-Christ une réparation authentique de tous les opprobres qu'il souffrit dans les rues de Jérusalem, lorsqu'il fut traîné de consistoire en consistoire, de tribunaux en tribunaux. Autrefois, par une cruauté inouie, il fut couronné d'épines; c'est dans ce jour une tendre dévotion qui le couronnne de fleurs ou de pierres précieuses; au lieu des cris confus et insensés qu'une aveugle fureur fit pousser au peuple acharné à sa perte, l'air retentit du son harmonieux des instruments, de l'accord majestueux des voix qui répètent à l'envi ses louanges, et de bruyantes salves d'artillerie, si propres à annoncer la présence du Dieu des armées. Les ris moqueurs et insultants sont remplacés par des cris de triomphe, par des protestations d'amour et de respect. Ce n'est plus une vile et insolente populace qui heurte, presse et outrage en mille manières le juste opprimé : ce sont les empereurs et les impératrices, les rois et les reines, les princes et les princesses, les généraux, les gouverneurs, les magistrats, tout ce qu'il y a de plus grand et de plus illustre dans le monde, qui s'empressent de faire au Dieu des vertus, au Seigneur de la gloire, un magnifique cortége.

Id. ibid., p. 21.

PROMESSES.

Contre les vaines promesses faites à Dieu.

. . . Combien de fois Dieu vous a-t-il pressé de travailler à votre salut, à votre sanctification, à votre perfection, à l'édification du prochain, au salut des âmes, à sa gloire ! Vous le lui avez promis, vous n'en avez rien fait. Il vous l'a dit dans ce danger, dans cette maladie, dans cette retraite, dans cette confession, dans cette communion, et vous avez répondu : *J'y vais*. Vous l'avez promis, vous l'avez assuré dans les termes les plus formels et les plus expressifs : vaines promesses ! où est l'exécution? Vous n'oseriez manquer de parole à un homme votre égal, et vous en manquez à Dieu votre père, votre créateur, votre Seigneur, votre souverain maître... Est-ce donc ainsi que vous le traitez? Et comptez-vous sur l'impunité? Ah ! viendra le jour où, ni par prières ni par promesses, vous ne pourrez plus fléchir sa juste colère : vous demanderez du temps pour pouvoir travailler ; mais le temps et le pouvoir de travailler vous seront ôtés, et il ne restera plus que l'éternité pour vous châtier de vos promesses vaines et outrageantes.

Duquesne, L'Evang. méd., t. 3, p. 375.

PROPOS (BON).

Sur sa nécessité. Voyez encore MASCARADES.

Sans bon propos, il n'y a point de vraie contrition; sans contrition, point de bonne confession; et sans bonne confession, point de salut.

Pinart, La Nour de l'âme chrét., p. 284.

Souvent velléité.

. . . Je voudrais, c'est-à-dire, je consentirais de renoncer au péché, s'il ne fallait point pour cela renoncer à cet objet, à ce plaisir, à ce bien d'autrui. Extravagante volonté, qui renferme une contradiction. Je voudrais, c'est-à-dire, Dieu me presse par ses inspirations de quitter le péché; et pendant que je lui résiste, je prends des mouvements de la grâce pour des mouvements de ma liberté, des sentiments pour des consentements, des désirs inefficaces de conversion pour la conversion même.

Nepveu, Pens. ou réf. chrét. t. 1, p. 55.

PROPRETÉ DU CORPS.

Symbole de la pureté de l'âme. Elle est un effet naturel de la vertu.

La netteté du corps est le symbole de la pureté de l'âme, et de là vient que quelques saints, par esprit de pénitence, ont affecté d'être malpropres, pour se rendre plus méprisables, et faire mieux paraître au dehors l'horreur qu'ils avaient de leurs péchés... On peut même dire que la propreté est un effet naturel de la vertu, puisque la saleté ne vient, pour l'ordinaire, que de paresse et de bassesse de cœur.

Fleury, Mœurs des Isr. et des chrét., p. 52.

Exemples de Napoléon et de Louis XIV.

L'empereur Napoléon était d'une extrême propreté, qu'il conservait au milieu des plus graves occupations de la guerre, et rien ne le blessait plus qu'une mauvaise tenue et le manque de soin personnel. Toujours mis avec simplicité, il se contentait du petit uniforme de colonel de chasseurs, à côté de ses généraux chamarrés d'or. Mais tout cela était d'une excellente tenue; chaque jour, il changeait de linge, et il l'aimait beau et bien blanc. Aussi, sa garde-robe le suivait-elle partout; un de ses aides-de camp, le général Durosnel, en était chargé; il se montrait du reste assez indifférent sur les autres besoins de la vie. On rapporte que le roi Louis XIV était très-recherché dans sa mise, et surtout dans son linge. Un prêtre doit donc aussi à sa condition, à l'élévation de son caractère, des soins de bonne tenue et de propreté qui s'étendent à toute sa personne.

Réaume, Le Guide du jeune prêtre, p. 16.

Propreté à l'intérieur de la maison.

La propreté doit s'observer jusque dans les vêtements que l'on porte à l'intérieur de la

maison. Certaines gens supposent que chez soi on peut se vêtir à sa fantaisie et se dispenser de toute gêne et cérémonie. Assurément, il est permis de mettre moins de recherche, moins d'apprêts dans sa tenue, afin de pouvoir vaquer sans inconvénient aux petites occupations manuelles qui se rencontrent souvent dans le presbytère; mais on pousse ce principe jusqu'à l'abus quand on se couvre de vêtements en désordre et malpropres. A l'intérieur, comme à l'extérieur, vous êtes prêtre, et jamais le public ne doit vous surprendre dans un accoutrement qui ravale cette auguste qualité.

Id. ibid., p. 13.

PROSPÉRITÉ.

Elle fait oublier l'amitié.

Une heure de prospérité fait oublier une amitié de vingt années. Depuis longtemps vous étiez lié avec cet homme, de connaissance et de société, parce que vous vous trouviez à peu près dans le même rang. Mais la faveur l'a fait monter, et l'a placé au-dessus de vous. Allez désormais vous présenter à lui : il ne vous connaît plus; et comment vous connaîtrait-il, puis qu'infatué de sa nouvelle grandeur, il ne se connaît plus lui-même?

Pens. de Bourdaloue, t. 2. p 60.

Malheur du pécheur.

La prospérité met le pécheur dans l'impuissance de recouvrer la charité, parce qu'elle rend sa conversion impossible, en le rendant incorrigible. Les hommes n'osent le corriger et Dieu ne le daigne pas. Les hommes ne l'osent pas; un grand du monde, un heureux du siècle, entouré d'esclaves qui dépendent de lui, et de flatteurs qui espèrent tout de lui, ne trouve que des gens qui lui applaudissent dans ses plus grands désordres... Qu'un grand trouve peu de Jean-Baptiste qui lui disent : *non licet*, ce que vous faites n'est pas permis!... C'est, dit saint Augustin, l'effet de la plus grande colère de Dieu contre le pécheur, que de ne plus se mettre en colère contre lui. C'est la plus terrible de toutes les peines que de n'avoir plus de peine...

Vis noscere quanta sit pœna? nulla pœna (Aug. in Psal.). Voulez-vous savoir quelle est la grande peine dont Dieu frappe le pécheur? c'est de ne le plus punir.

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 4, p. 201.

PROVIDENCE.

Faux argument contre elle tiré du malheur des justes et du bonheur des méchants.

Je n'ai jamais compris cet argument éternel contre la Providence, tiré du malheur des justes et de la prospérité des méchants. Si l'homme de bien souffrait parce qu'il est homme de bien, et si le méchant prospérait de même parce qu'il est méchant, l'argument serait insoluble; il tombe à terre si l'on suppose seulement que le bien et le mal sont distribués indifféremment à tous les hommes,

Joseph De Maistre, Les Soir. de Saint-Pétersb. t. 1, p. 19.

Nous accusons la Providence pour ne pas être accusés nous-mêmes.

Nous accusons la Providence pour être dispensés de nous accuser nous-mêmes; nous élevons contre elle des difficultés que nous rougirions d'élever contre un souverain ou contre un simple administrateur dont nous estimerions la sagesse. Chose étrange! il nous est plus aisé d'être juste envers les hommes qu'envers Dieu. *Multos invenit æquos adversùs homines, adversus Deos, neminem.* (Sen. Ep. 95.).

Id. ibid., p. 20.

Providence envers les bons et envers les méchants.

... Dieu ne se contente pas de veiller à notre garde lui-même : il le fait encore par le ministère de ses anges : « Il a donné ordre à ses anges, dit le prophète royal (Ps. 90), de vous garder dans toutes vos voies. Ils vous porteront dans leurs mains de peur que vous ne heurtiez votre pied contre quelque pierre. » Laissez donc, ô justes, les riches du siècle se complaire dans leurs beaux coursiers, dans leurs riches voitures : vous êtes portés, vous, dans les bras des anges. Comme on voit les premiers-nés de la famille donner la main à leurs jeunes frères pour guider et affermir leurs pas, ces esprits bienheureux, qui sont nos aînés, prennent dans leurs bras les justes incapables de marcher sans secours étranger, les soutiennent pendant leur vie, et les emportent après leur mort, comme Lazare, dans le sein d'Abraham.

... Le fidèle chrétien a Dieu pour père, pour mère, pour médecin, pour maître, pour époux, pour rempart, pour défenseur, enfin pour tout. Imaginez-vous dans la vie un bien plus précieux, un objet plus digne de notre estime et de nos désirs? qu'est-ce que le monde peut offrir à ses partisans qui soit comparable à un si grand trésor? pour ceux qui le possèdent quel sujet de joie et de consolation! de quelle ardeur ne doivent-ils pas se sentir embrasés! quel ne doit pas être leur mépris pour toutes les choses d'ici-bas! « Justes, disait le prophète (Ps. 31.), réjouissez-vous dans le Seigneur; glorifiez-vous en lui, vous tous qui avez le cœur pur. » Laissez, laissez les hommes de la terre se réjouir dans les avantages de la terre : les uns dans les richesses et les honneurs du monde, les autres dans la noblesse de leur extraction; ceux-ci dans les faveurs et l'amitié des princes, ceux-là dans la prééminence du rang et des dignités. Pour vous, qui prétendez avoir Dieu même pour partage, c'est en Dieu que vous devez vous réjouir et vous glorifier : vous avez d'autant plus de raison de le faire, que votre héritage est aussi supérieur à celui des autres que Dieu est élevé au-dessus de toute chose.

... Les méchants sont oubliés de Dieu. Ils sont dans ce monde comme un héritage sans

maître, comme une école sans précepteur, comme un navire sans gouvernail, comme un troupeau sans pasteur qui erre à l'aventure et devient inévitablement la proie des loups.

. . . Aussi, le plus grand châtiment dont Dieu menace le pécheur en cette vie est-il de retirer de dessus lui la main de sa providence paternelle... « Vous avez oublié la loi de votre Dieu, j'oublierai aussi moi-même vos enfants (Osée, 4). » Eh! que peut-il arriver de pis à une femme que d'être répudiée par son époux, à une vigne que d'être abandonnée par celui qui la cultive et de tomber en friche? Que peut-il arriver de pis à une âme que de perdre la protection de son Dieu? une âme sans Dieu! mais qu'est-ce autre chose qu'une vigne sans cultivateur, un parterre sans jardinier, un navire sans pilote, une armée sans capitaine, un Etat sans chef, et, pour tout dire en un mot, un corps sans âme?

Voyez donc, mon frère, comme Dieu vous presse de toute part. Si vous êtes indifférent à la providence de l'amour, tremblez, tremblez au moins devant la providence de la colère. Ceux qui sont insensibles au désir d'un grand bien, le sont rarement à la crainte d'un grand mal.

Louis de Grenade Guide des péch., p. 117 à 130.

Dieu a tout fait pour l'homme.

A voir tout ce qui se passe dans la nature, ne semble-t-il pas que tous les soins de la Providence sont, pour ainsi dire, réunis dans l'homme, que c'est pour lui que Dieu a fait tout ce qu'il a fait, que toutes les créatures sont destinées à son usage, que tous les éléments, toutes les saisons ne travaillent que pour lui? Le feu sert à l'échauffer, l'air à la rafraîchir, l'eau à la purifier, la terre à la nourrir. Dieu, pour rendre la terre fertile, fait lever tous les jours son soleil, pour lui communiquer la chaleur nécessaire à produire des fruits; et comme la trop grande chaleur anéantirait la vertu des semences, ne voit-on pas aussi comment la Providence a soin de la tempérer par les pluies qu'elle fait tomber sur la terre pour leur donner l'accroissement? Mais quel accroissement, mes frères! Le miracle de la multiplication des pains,... se renouvelle chaque année sous vos yeux; pour quelques grains de semence que vous jetez en terre, quelle abondance n'en recueillez-vous pas! N'est-ce pas là une merveille de la Providence, digne de toute notre attention? Car en vain travailleriez-vous, en vain sèmeriez-vous: si Dieu lui-même ne donnait l'accroisement, n'ouvrait sa main libérale pour vous donner sa bénédiction, vos travaux seraient sans fruits : *Aperis manum tuam, et imples omne animal benedictione* (Ps. 144.).

Remarquez encore un effet de la bonté et de la sagesse de cette Providence, qui a fixé à chaque saison de l'année les fruits différents que vous devez cueillir, pour vous épargner les fatigues que vous auriez à supporter si une seule les produisait tous à la fois. Ainsi le printemps vous présente la beauté de ses fleurs, l'été l'abondance de ses moissons, l'automne l'excellence de ses fruits : *Tu das illis escam in tempore opportuno.* Ajoutez à tout cela les secours que la Providence vous a promis dans tous les animaux qu'elle a soumis à votre empire, les uns pour vous nourrir, les autres pour vous habiller ou vous servir, et vous soulager dans vos travaux : pensez aussi aux remèdes que la nature vous donne pour rétablir et conserver votre santé. Rappelez dans votre esprit tous les dangers dont la Providence vous a préservés, tous les bienfaits dont elle vous a comblés, et qu'elle ne cesse de répandre sur vous tous les jours, en sorte qu'il n'y a pas un moment de votre vie qui ne soit marqué par quelqu'une de ses faveurs. Vous pouvez donc bien dire, comme le Roi prophète, que rien ne vous manque sous l'aimable conduite de la Providence : *Dominus regit me, et nihil mihi deerit* (Ps. 22.).

Prônes de Billot, t. 4, p. 36.

Comment on la tente.

J'appelle tenter la Providence, vouloir qu'elle fasse tout, tandis que nous ne ferons rien; ce qui est absolument contraire à ses vues et aux règles de son éternelle sagesse.

Si, n'ayant que vos bras ou votre industrie, pour fournir à votre subsistance et à celle de votre famille, vous ne travaillez pas assidûment, vous n'amassez pas dans la belle saison de quoi passer la mauvaise; si vous dépensez le dimanche la moitié de ce que vous avez gagné pendant la semaine; ou si vous mangez en deux heures, au jeu ou au cabaret, de quoi nourrir pendant deux jours votre famille; (votre famille qui manque peut-être de pain, malheureux que vous êtes! tandis que vous vous vous enivrez, ou que vous vous divertissez)... ah! ne parlez pas de la Providence; vous êtes indignes de ses bienfaits.

Et vous, chrétiens, qui avez un certain revenu, qui n'êtes point obligés de gagner votre vie comme les mercenaires; si vous ne faites pas valoir votre bien; si vous vivez dans l'oisiveté; si vous n'avez ni ordre dans vos affaires, ni économie dans votre ménage; si vous dépensez en habits, en bonne chère ou en d'autres superfluités, au delà de ce que vos facultés permettent, vous auriez grand tort de compter sur la Providence; vous finirez par être à la misère. On trouve partout, sur cet article, des exemples qui font trembler, et qui, pour un homme sage, valent mieux que tout ce que je pourrais dire.

Bonnardel. Inst. fam., t. 2, p. 127.

Notre soumission doit être aveugle.

« Le Seigneur a soin de vous, dit saint Augustin; soyez en repos, il ne vous manquera jamais; ne lui manquez pas de votre côté. *Dominus habet curam tui, securus esto... Nusquam tibi deest, tu illi noli deesse.* »

Il ne nous appartient pas de juger la conduite de Dieu. Que répondit Jésus-Christ à saint Pierre pour le déterminer à se laisser laver les pieds? *Vous ne savez pas maintenant ce que je fais, vous le saurez plus tard* (J. 13.). Voilà la réponse à bien des résistances. Dieu vous envoie des peines; cet ami vous trahit, cet autre méconnaît vos services; le monde vous persécute et attaque injustement votre réputation; vous êtes assaillis par des tentations violentes: vous paraissez abandonnés du Seigneur; enfin, vous n'éprouvez que dégoût pour vos devoirs: ne murmurez pas, mais écoutez en silence la réponse intérieure que vous adresse le Seigneur: *Vous ne savez pas maintenant ce que je fais, vous le saurez plus tard.*

Martin, Nouv. Man. de la sainte Vierge, p. 212.

Pourquoi tous les péchés ne sont pas punis en ce monde.

Saint Augustin dit: « Si tous les péchés étaient punis en ce monde par un châtiment éclatant, on croirait que rien n'est réservé pour le jugement dernier; si Dieu n'en punissait aucun, on se persuaderait qu'il n'y a point de providence. Il en est de même des biens temporels; si Dieu n'en accordait jamais à ceux qui les lui demandent, nous dirions qu'il ne se mêle point de cette distribution: au contraire, s'il en comblait indifféremment tous ceux qui les attendent de lui, nous envisagerions ces biens comme la seule récompense attachée à la vertu; une telle conduite ne nous rendrait pas pieux, mais avares et ambitieux S. Aug. Cité de Dieu, l. 1, c. 8.). »

Bergier, Tr. hist. et dog. de la vr. relig., t. 2, p. 299.

Maxime de confiance de sainte Thérèse en la Providence.

Sainte Thérèse, cette femme sublime par son génie comme par sa piété, avait pour maxime qu'il fallait se confier en la Providence comme si elle faisait tout, et employer les moyens humains comme s'ils devaient seuls nous sauver.

Frassynous, Conf. et disc. inéd., p. 186.

PRUDENCE.

Guide et maîtresse des autres vertus.

La prudence: cette vertu est à la vie spirituelle ce que sont les yeux au corps, le pilote au navire, le roi à l'État, l'écuyer au chariot; c'est à elle qu'il appartient de tenir les rênes et de diriger l'homme dans le chemin où il doit marcher. Sans cette vertu, la vie spirituelle ne serait plus que ténèbres, désordre et confusion. C'est pourquoi saint Antoine, dans une assemblée de religieux où l'on discutait sur l'excellence des vertus, n'hésita point à accorder la primauté à la prudence, en la proclamant le guide et la maîtresse de toutes les autres. Donc, si nous avons sincèrement à cœur d'avancer rapidement dans le bien, portons-nous avec un zèle tout particulier à l'acquisition de cette vertu; celle des autres en deviendra plus facile.

Louis de Grenade, Guide des pécheurs, p. 436.

PURETÉ.

Moyens de conserver cette vertu.

Saint Jérôme entre dans le détail des moyens dont les vierges doivent faire usage pour conserver le précieux trésor de la pureté. Le premier est de joindre une humilité sincère à la crainte du danger; le second est de veiller attentivement sur son cœur et sur ses sens, de rejeter avec horreur les premières idées du crime, de terrasser l'ennemi avant qu'il puisse se fortifier, et d'étouffer sans délai les moindres semences de tentations; le troisième est de garder la plus grande sobriété dans le boire et dans le manger; le quatrième est d'éviter les plaisirs, les parures, et tout ce qui est capable d'amollir le cœur. . .

Godescard, t. 14, p. 108.

Même sujet.

La pureté de votre âme est comme une glace de Venise, c'est comme ce beau miroir où vous vous regardez si souvent; Dieu veuille qu'en le regardant vous vous souveniez toujours de cet avis que je vous donne! Si on le touche tant soit peu, si on le baise, si quelqu'un en approche son haleine, qui que ce soit, soit homme, soit femme, soit fille, soit petit garçon, cela ternit son éclat. La chasteté est encore plus délicate que ce miroir et que la fleur de lis; elle se ternit encore par la seule conversation et même par la simple parole des hommes. Une vierge qui veut être bien pure en doit éviter la rencontre, et encore plus les cajoleries, les flatteries, les discours de railleries et les conversations particulières: *Sicut lilium inter spinas.* Elle ne doit pas se laisser approcher d'eux plus qu'une fleur au milieu des épines; elle leur doit être extrêmement sauvage. C'est une sainte et louable civilité en ce point; c'est le propre des vierges de trembler et de s'effrayer aussitôt qu'un homme leur parle, dit saint Ambroise (l. 2. in Luc.).

Le Jeune, Serm., t. 2, p. 498.

Voyez encore CHASTETÉ, IMPURETÉ.

PURETÉ D'INTENTION.

Pierre philosophale de l'âme.

La bonne intention est appelée la pierre philosophale de l'âme qui change en or les actions, même les plus naturelles.

Gaume, Man. des conf., p. 348.

Trois degrés de la perfection de cette vertu.

Nous pouvons recueillir de la doctrine des saints Pères, et principalement de celle de saint Bernard, qu'il y a trois degrés de perfection par lesquels nous pouvons nous élever à une extrême pureté d'intention et à un très-parfait amour de Dieu. Le premier est de

ne chercher que la gloire de Dieu, de manière qu'en tout ce qu'on fait, on ait l'esprit absolument dégagé de toutes les choses du monde, et que mettant tout son contentement en Dieu seul, on se borne à songer que l'on accomplit sa volonté. Voulez-vous, dit saint Bernard (tract. de int. domo, c. 69), avoir une bonne marque pour connaître, autant qu'on le peut, si vous aimez extrêmement Dieu? Regardez s'il y a quelque chose hors de Dieu qui vous puisse donner de la satisfaction et de la joie; et par là, vous verrez quel progrès vous aurez fait dans l'amour de Dieu. Certes, tant que je suis capable de recevoir quelque consolation et quelque contentement d'ailleurs, je n'ose pas dire que ce soit Dieu qui occupe entièrement toute la tendresse de mon cœur (id. ibid.).

Le second degré. . . est celui qu'établit saint Bernard (tr. de dilig. Deo, c. 6 et 7.), . . je veux dire, non-seulement d'oublier toutes les choses du monde, mais de s'oublier aussi soi-même, et de ne s'aimer soi-même qu'en Dieu et pour Dieu...

Le troisième et dernier degré de perfection est, dit saint Bernard, de faire les choses non pas pour plaire à Dieu, mais parce que Dieu nous plaît, ou que ce que nous faisons plaît à Dieu (in sent. coll. 4. lib. 5. Bern. de dilig. Deo, c. 7.).

Rodriguez, Pr de la perfect. chrét., t. 1, p. 291.

Trois marques de la pureté d'intention dans nos actions.

Les saints Pères vous donnent trois marques pour connaître si vous cherchez Dieu bien purement, et si vous avez une droite intention en vos actions ou entreprises. En premier lieu, si vous êtes aussi content de ne les pas faire que de les faire, c'est signe que vous ne cherchez pas votre satisfaction, et que vous ne les faites pas par attachement et par inclination. En second lieu, si vous êtes aussi content de les faire en secret qu'en public, de donner en aumône une somme d'argent dans une boîte ou dans un tronc, aussi bien que dans la main d'une dame qui fait la quête, c'est signe que vous ne recherchez pas la vaine gloire, ni l'estime des hommes. En troisième lieu, si vous êtes aussi content qu'un autre les fasse que vous, qu'un autre prêche ou conduise cette âme, c'est signe que vous ne cherchez pas vos intérêts.

Le Jeune, Serm, t. 2, p. 415.

Ses trésors.

Oh! si vous saviez tous les trésors que vous pouvez amasser en peu de temps par la pureté d'intention! C'est par elle que tant de saints sont parvenus à un très-haut degré de gloire dans le ciel, quoique sur la terre ils n'aient rien fait d'éclatant aux yeux des hommes; c'est par elle que plusieurs ont acquis d'innombrables mérites, quoiqu'en apparence ils aient peu travaillé; c'est par elle qu'ils ont trouvé le secret admirable de mettre tout à profit, et d'acquérir une sublime perfection, en ne faisant que des actions très-ordinaires et souvent même indifférentes. Marchez sur leurs traces, et vous trouverez le moyen de vous enrichir comme eux.

Pinart, La Nour. de l'âme chrét., p. 81.

Même sujet.

Les bonnes actions, quand on les rapporte à Dieu, deviennent meilleures par la pureté d'intention, et les plus indifférentes deviennent bonnes. Il n'y a pas une action, toute basse qu'elle paraisse, que cette intention n'élève; pas une qui ne mérite la possession d'un Dieu, et qui ne vous acquière un degré de gloire éternelle. Quelles richesses, quels trésors ne pouvez-vous donc point amasser? Quel secret admirable de vous enrichir en peu de temps et avec facilité! Vous méritez bien votre pauvreté et votre indigence, si, pouvant vous en tirer à si peu de frais et avec tant d'avantage, vous négligez une si belle occasion. La pureté d'intention, dans la vie spirituelle, trouve le moyen de changer tout en or, et de donner du prix aux choses qui en ont le moins. C'est un chemin court et facile, pour arriver en peu de temps à une éminente sainteté. Sainte Marie Madeleine de Pazzi vit, dans un ravissement, saint Louis de Gonzague sur un trône très-élevé parmi les bienheureux dans le ciel, et il lui fut dit que c'était par la pureté d'intention qu'il l'avait mérité.

Id. ibid., p. 400.

Exemple d'un solitaire.

Prenez donc la résolution de rapporter continuellement, à l'avenir, toutes vos actions à Dieu. Offrez-lui, dès le matin, ce que vous direz, ce que vous ferez, ce que vous souffrirez dans le cours de la journée; renouvelez, autant que possible, votre intention au commencement de vos actions, au moins des plus importantes, comme l'oraison, la communion, la lecture spirituelle, le travail. Recueillez-vous un peu au commencement de chacune de ces actions, à l'exemple de ce saint solitaire qui ne manquait jamais, avant de commencer quelque action que ce fût, d'élever les yeux au ciel, et de se recueillir pendant quelques instants. Interrogé un jour sur ce qu'il faisait alors, il répondit : *Je tâche d'assurer mon coup.*

Id. ibid., p. 40.

Devise de saint Ignace, de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde.

Imitez saint Ignace qui disait sans cesse : *Tout pour la plus grande gloire de Dieu.* Imitez sainte Gertrude, dont le refrain ordinaire était : *Tout pour Dieu, tout pour Dieu.* Imitez sainte Mechtilde qui offrait à Jésus toutes ses pensées, toutes ses affections, tout son être, et qui le priait de vouloir bien agréer, comme autant d'actes d'amour, chaque pulsation de son cœur.

Id. ibid., p. 71.

PURGATOIRE.

Raison de son existence.

Comment les peines ne seraient-elles pas toujours proportionnées aux crimes? Je trouve surtout que les nouveaux raisonneurs qui ont nié les peines éternelles sont d'une sottise étrange, s'ils n'admettent pas expressément le purgatoire : car, je vous prie, à qui ces gens-là feront-ils croire que l'âme de Robespierre s'élança de l'échafaud dans le sein de Dieu, comme celle de Louis XVI ? Cette opinion n'est cependant pas aussi rare qu'on pourrait l'imaginer : j'ai passé quelques années, depuis mon *hégire*, dans certaines contrées de l'Allemagne où les docteurs de la loi ne veulent plus ni enfer ni purgatoire : il n'y a rien de si extravagant Qui jamais a imaginé de faire fusiller un soldat pour une pipe de faïence volée dans la chambrée ? Cependant il ne faut pas que cette pipe soit volée impunément; il faut que le voleur soit *purgé* de ce vol avant de pouvoir se placer en ligne avec les braves gens.

Joseph De Maistre, Les soir. de S. Pétersb., t. 2, p. 82.

Illusion des pécheurs touchant le Purgatoire Le feu du Purgatoire est le même que celui de l'enfer.

. . . L'illusion la plus funeste pour ceux qui mènent une vie mondaine, c'est de s'imaginer, que s'ils ne font pas pénitence en ce monde, ils en seront quittes pour la faire en Purgatoire, et qu'ensuite ils entreront dans le ciel. Détrompez-vous. L'impénitence ne conduit pas en purgatoire, mais en enfer; puisqu'il est de foi, que sans pénitence, on sera perdu. Le purgatoire n'est pas pour commencer la pénitence, mais pour la consommer. Il n'est pas pour sanctifier l'âme, mais pour purifier l'âme sainte. Il faut être pénitent et sincèrement pénitent pour y entrer; et plus on est pénitent en cette vie, plus aussi en diminue-t-on la rigueur et la durée... C'est le même feu, dit saint Augustin, qui purifie l'âme juste, et qui brûle le réprouvé. *Sub eodem igne purgatur electus, et crematur damnatus.*

Instr. sur les princ. ver. de la rel. p. 103.

Même sujet.

Le feu du purgatoire, selon les Pères de l'Eglise, ne diffère point de celui de l'enfer. Il a été créé pour servir d'instrument à la vengeance divine; il a été allumé par le souffle de la colère de Dieu. Il a la vertu de tourmenter les esprits qui ne sont point revêtus de corps. A la vérité, il n'est pas de foi que le feu dont il s'agit ici soit un feu réel et matériel; mais c'est le sentiment le plus probable et le plus conforme à la tradition. « Le même feu, dit saint Thomas, tourmente les damnés en enfer, et les justes en purgatoire; la moindre peine du purgatoire, ajoute-t-il, surpasse la plus grande peine qu'on puisse souffrir en cette vie. »

Godescard, t. 16, p. 201.

Une œuvre de miséricorde en faveur des âmes du purgatoire a le fruit de toutes les œuvres de miséricorde.

Quand vous faites une action de miséricorde envers les pauvres, cette action n'a que le mérite d'une seule miséricorde : mais quand c'est en faveur d'une âme du purgatoire, vous remportez tous les fruits des œuvres de miséricorde. Elles ont faim et soif de la possession de Dieu : *Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum : quando veniam et apparebo ?* Et vous les mettez en état de le posséder, vous contribuez à ce qu'elles soient rassasiées et désaltérées : *Satiabor cùm apparuerit gloria tua.* Elles sont dans une étrange nudité, et vous les revêtez des habits de gloire; dans une gênante captivité, et vous leur procurez la liberté; dans une violente maladie, et non-seulement vous les visitez, mais vous avancez leur guérison; dans une humiliante affliction, et vous les consolez : en faut-il davantage pour vous obliger à les secourir ?

Est-il possible, mes C. F., que dans une heure d'ici, vous ayez perdu la mémoire de ce que je vous dis? A mon égard que puis-je faire davantage? Si je n'obtiens rien de vous, si je ne touche personne, cela m'afflige et me donne une douleur mortelle; mais cela témoigne votre dureté : et s'il est vrai que travailler au salut des âmes, c'est une marque de prédestination, je puis dire que c'est un préjugé de votre réprobation, si vous ne profitez pas des vérités que vous venez d'entendre.

Prônes de Joly., t. 3, p. 106.

Oubli des morts commun.

Dès que le jour de l'enterrement est passé, on ne songe plus au mort, la mémoire s'en va avec le son des cloches. Souffre, pauvre âme, on ne t'écoute pas, on ne te plaint pas, à peine dira-t-on un *De profundis;* crainte d'être trop attendri, on ne parlera pas même de toi ; te voilà bien payée de ton amitié, de tes sueurs, de tes bienfaits, de tes soins, de tes tendresses. Tu crieras sans cesse : ayez pitié de moi, et on chantera : tu seras couchée sur un lit de feu, et on dormira tranquillement sur le duvet; tu demanderas une goutte d'eau pour te désaltérer, et ces mauvais riches boiront délicieusement et à longs traits, sans te la donner, sans te procurer par quelques bonnes œuvres un lieu de rafraîchissement et de repos : *Bibentes vinum in phialis, et unguento optimo delibuti, nihil patiuntur super contritione Joseph.*

Ibid., p. 120.

Plainte et demande d'une ame délaissée.

Il me semble ici, mes Frères, entendre quelqu'une de ces âmes, qui me dit avec un accent plaintif : Monsieur, vous avez bien parlé pour ceux qui ont des parents ou des amis en ce monde, vous avez touché plusieurs personnes par vos prédications ; chacun cherche un prompt soulagement à ses parents, à ses amis,

à ses sœurs, à ses bienfaiteurs, qui sont en purgatoire; mais pour moi je n'ai personne qui m'assiste. L'ange qui remue l'eau de la piscine, le prêtre qui offre à Dieu le saint sacrifice de la Messe, pour une âme qui lui est recommandée, la jette dans ce bain salutaire, et elle est guérie de toutes ses infirmités : mais pour moi je n'ai personne, *hominem non habeo.* Je suis un pauvre étranger, j'ai survécu à ma femme et à mes enfants; je suis mort en un pays où je n'ai aucune connaissance, ayez pitié de moi, recommandez-moi à tant de personnes charitables qui vous écoutent. Pendant qu'elles se chargent de jeter des âmes dans l'eau de la piscine, demeurerai-je toujours sur ses bords, faute d'avoir quelqu'un qui me rende ce bon office?

Ibid., p. 121.

Appel aux auditeurs.

Plût à Dieu, mes chers auditeurs, que quelqu'une de ces âmes parût dans cette chaire, et qu'elle prît ma place : elle emploierait des termes plus énergiques, et des raisons bien plus fortes, pour exciter votre compassion : mais un peu de foi, un peu de christianisme, un peu de charité, et l'esprit du Seigneur suppléera à ce que je viens de vous dire. N'y a-t-il personne parmi vous, qui veuille jeter ces âmes inconnues dans l'eau de la piscine, quand l'ange du grand conseil la remuera? Faites-le, mes C. P., pour l'amour de Dieu, faites-le pour l'amour de Jésus-Christ. Faites-le par le pressant besoin qu'en ont ces pauvres âmes. Tout inconnues qu'elles vous sont, elles ne doivent pas vous paraître étrangères; l'Eglise, votre commune mère, les renferme toutes dans son sein, elles ont le même Sauveur, le même Père, le même Rédempteur que vous. Faites-le enfin pour votre propre intérêt; ce sera une œuvre de miséricorde, qui renfermera le mérite de toutes les vertus, qui vous sanctifiera en ce monde, pour vous faire passer de la grâce à la gloire, dont vous jouirez pendant une bienheureuse éternité. Amen.

Ibid., p. 122.

Motifs de soulager les âmes du purgatoire.

« Si un roi (dit saint Cyrille de Jérusalem) avait envoyé en exil des personnes qui l'auraient offensé, et que leurs amis ou leurs proches lui offrissent quelque présent de grand prix, telle que serait une couronne, pour apaiser sa colère, ne pensez-vous pas que ce prince ferait grâce aux coupables, ou du moins qu'il adoucirait leurs peines? C'est ainsi que nous adressons à Dieu nos prières pour ceux qui sont morts, quoiqu'ils soient pécheurs, non pas en lui présentant une couronne, mais en lui offrant Jésus-Christ même qui a été immolé pour nos péchés, afin que celui qui est si bon et si miséricordieux, leur devienne favorable ainsi qu'à nous. »

Godescard, t. 16, p 255.

Même sujet.

. . . Un étranger, un ennemi même vous ferait pitié si vous le voyiez en cet état : c'est votre ami, c'est votre frère, c'est votre mère, c'est votre père que vous voyez brûler dans ces feux ardents; ils ne brûlent peut-être que pour vous avoir trop aimés; ils ne souffrent peut-être ces maux, que pour avoir eu trop d'empressement à vous amasser du bien; et leur malheur, dont l'amour qu'ils ont eu pour vous est la cause ou l'occasion, ne vous touchera pas! Seriez-vous capable d'une si grande dureté?

Nepveu, Pens. ou réfl. chrét., t. 4, p. 139.

Même sujet.

Miseremini mei, saltem vos, amici mei. Autant de paroles, autant de motifs et de puissants arguments qui doivent émouvoir à les soulager. Motif de miséricorde, *miseremini;* motif de charité, *mei;* motif de justice, *saltem vos;* motif d'amitié, *amici;* motif de piété, *mei.*

Miseremini: soyez touché de commisération à de si grandes misères, car jugement sans miséricorde sera fait à celui qui n'aura pas fait miséricorde, dit saint Jacques. Or, sur quoi voulez-vous exercer la miséricorde, si ce n'est sur la misère? et quelle plus grande misère que celle d'une pauvre créature qui doit extrêmement et qui n'a pas de quoi payer, qui est poursuivie et pressée en une justice très-rigoureuse? quelle plus grande misère que celle d'une pauvre âme sur laquelle la main du Tout-Puissant s'est déchargée et appesantie : *Manus Domini tetigit me?* que celle d'une âme qui est en des tourments et des tortures si excessives, qu'un chien qui serait ainsi tourmenté vous attendrirait de compassion; ce n'est pas un chien, c'est une âme raisonnable.

. . . *Saltem vos :* au moins, vous qui êtes cause ou occasion que cette âme est en peine, ayez-en pitié! Vous l'avez fait offenser Dieu par vos sollicitations ou par votre mauvais exemple; votre père languit pour les blasphèmes que vous lui avez fait proférer par vos rébellions et vos débauches; votre mère souffre pour les malédictions qu'elle vous a données, et par vos désobéissances; cette pauvre fille brûle dans les flammes vengeresses pour le feu que vous avez allumé dans son cœur par vos paroles impudiques; vous avez tant de part à la dette, ne voulez-vous point contribuer à la satisfaction? *Saltem vos, amici:* qu'est devenue l'affection que vous témoigniez à votre ami? où sont ces offres de service, où sont ces protestations que vous lui faisiez si souvent de ne le jamais abandonner? et vous le mettez en oubli parce qu'il est éloigné de vous, et vous lui tournez le dos quand il a le plus besoin d'être secouru! Il paraît bien maintenant que vous n'étiez ami que de fortune; l'affliction de vos amis est la pierre de touche qui fait con-

naître que votre amitié n'était que de faux aloi; si donc vous ne le voulez pas aider par principe d'amitié, faites-le au moins par principe de piété et de justice.

Mei. Vos ancêtres se sont engagés à la justice de Dieu par les péchés qu'ils ont commis pour vous laisser du bien; serez-vous si ingrat et cruel que de leur en refuser une petite partie? Vous nagez dans les délices, ils sont dans les tourments; vous reposez en un lit mollet, et ils sont couchés dans les flammes...; enfin,... souvenez-vous que ces pauvres âmes sont en la grâce de Dieu, qu'elles doivent aller au ciel au sortir du purgatoire, que vous devez aller quelque jour où elles sont à présent, et que si vous les délivrez, elles n'en seront pas ingrates... Bienheureux sont les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. Quand vous faites une aumône pour une âme qui est en purgatoire, vous faites deux œuvres de miséricorde : miséricorde corporelle au pauvre qui en a besoin, et miséricorde spirituelle à l'âme qui est en peine; vous vous rendez ami du pauvre, et vous obligez cette pauvre âme; quand vous sortirez de ce monde, ils se souviendront de votre courtoisie, ils vous rendront la pareille, ils vous recevront aux tabernacles éternels. Amen.

Le Jeune, Serm., t. 6, p. 483.

Le purgatoire est un grand bienfait de Dieu. Pourquoi?

Il ne faudrait que savoir ce que c'est que Dieu, et ce que c'est que péché, pour avouer ce qu'a dit la B. Catherine de Gênes, que le purgatoire est un grand bienfait de Dieu; car l'âme chrétienne, au sortir de cette vie, voit tant d'opposition et d'antipathie entre Dieu et le péché, que si elle a quelque péché véniel, ou si elle est reliquataire de quelque peine due au péché mortel, elle se jetterait plutôt en enfer que d'entrer en paradis, quand on lui en ouvrirait la porte, sans avoir satisfait à la justice divine, et elle est ravie de trouver le feu du purgatoire pour s'y purifier et pour se nettoyer de toutes ses taches, avant que de se présenter à Dieu qui est la pureté même.

Id. ibid., p. 474.

Moyens d'en soulager les âmes : l'aumône.

. . . Saint Augustin argumente puissamment contre les hommes cupides et avaricieux : Vous vous excusez sur le grand nombre de vos enfants quand on vous reprend de votre avarice; vous dites que si vous ne faites pas tant d'aumônes que vous désireriez, si vous êtes si ardent après votre ouvrage que vous ne prenez pas le loisir d'entendre une petite messe, si vous vous parjurez pour mieux vendre votre marchandise, c'est que vous avez quantité d'enfants; mais c'est un faux prétexte dont vous plâtrez votre avarice. En voici la preuve : quand un de vos enfants vient à mourir, êtes-vous plus charitable que vous n'étiez? Si vous gardiez ces biens pour eux, vous lui enverriez sa part où il est allé; il n'est mort que selon le corps, il est vivant quant à l'âme, envoyez sa pension où il est; s'il était encore en ce monde, il aurait sa pension comme les autres; vous partageriez vos biens entre lui et vos autres enfants; et comment oserez-vous aller vers lui quand vous mourrez, l'ayant ainsi méprisé et laissé languir de pauvreté? Supposez qu'il ne soit pas mort, et que vous l'entreteniez pour les études à Paris ou ailleurs, vous trouveriez bien de l'argent pour lui envoyer, et vous seriez en peine d'avoir quelque voie pour le lui faire tenir sûrement; il faudrait en perdre une partie pour l'envoyer par lettre de change; au lieu que vous avez ici des banquiers de Dieu qui le recevront et le rendront fidèlement au centuple à l'âme de votre fils. Si votre père et votre mère étaient encore en vie, incapables de travailler et usés de vieillesse, il faudrait les nourrir, les entretenir, et vous vous excuseriez sur eux de ne pouvoir faire des aumônes. Supposez qu'ils ne soient pas morts, et ainsi envoyez-leur une partie de ce que vous leur donneriez, ils en ont plus de besoin que jamais. Si vous n'avez le moyen de faire des aumônes pour eux, secourez-les par d'autres œuvres.

Les bonnes œuvres.

Toutes les actions vertueuses faites en état de grâce, et principalement les actions pénibles, offertes à Dieu pour les morts, leur donnent un grand soulagement... Et entre les bonnes œuvres que nous pratiquons pour les défunts, il n'en est point qui les soulagent tant que celles dont ils sont cause, ou par leurs instructions ou par leurs bons et saints exemples; car la théologie nous apprend que lorsque nous sommes cause de quelque bien, toutes les fois qu'il se fait après notre mort, notre gloire accidentelle s'augmente dans le ciel; et que si nous sommes en purgatoire, notre souffrance en diminue. Si vous êtes cause qu'on établisse le rosaire en une paroisse, si vous accoutumez vos enfants à prier Dieu soir et matin, à visiter les hôpitaux et à être charitables envers les pauvres, toutes les fois qu'on dira le chapelet ou le rosaire, toutes les fois que vos enfants pratiqueront ces vertus, vos peines se diminueront.

Id. ibid., t. 6, p. 480

La messe. Voyez MESSE, ROSAIRE.

Il y a peu de prêtres au purgatoire. Pourquoi?

Souvenons-nous qu'une âme dévote, au rapport de Denis le Chartreux, voyant en extase les peines du purgatoire, y vit fort peu d'ecclésiastiques, parce que, lui dit-on, ils sont tous sauvés s'ils font bien leur devoir, ou damnés s'ils y manquent tant soit peu.

Id. Ibid., t. 2, p. 371.

PUSILLANIMITÉ.

Erreur de la prendre pour une vertu.

C'est une illusion bien commune que d'attribuer à un sentiment de vertu cette crainte et ce trouble qu'on ressent après le péché. Car, quoique l'inquiétude qui suit le péché soit accompagnée de quelque douleur, elle ne provient néanmoins que d'un fond d'orgueil, d'une présomption secrète causée par la confiance trop grande que l'on a dans ses forces. Ainsi, un homme qui, se croyant affermi dans la vertu, et au-dessus des tentations, vient à reconnaître, par une triste expérience, qu'il est fragile et pécheur comme les autres, s'étonne de sa chute, comme d'une chose qu'il ne croyait pas possible; et se voyant privé du faible appui sur lequel il avait compté, se laisse aller au chagrin et au désespoir.

Laurent Scupoli, Le Comb. spirit., p. 20.

— Q —

QUATRE-TEMPS.

Esprit de l'Eglise, et devoirs du chrétien pendant ces jours.

L'Eglise, M. F., a institué le jeûne des *Quatre-Temps*, pour sanctifier par des œuvres de pénitence, chacune des quatre saisons de l'année; pour offrir à Dieu, par cette privation volontaire, les prémices de ses dons, et le tribut de reconnaissance qu'ils exigent; pour le supplier de répandre sa bénédiction sur les biens que nous attendons encore de sa libéralité, et pour implorer les grâces du ciel sur les ordinations des ministres de J.-C.

... Mais le principal objet de la piété chrétienne dans ces jours solennels, est l'ordination des ministres de l'Eglise, qui se fait chaque samedi des Quatre-Temps. Nous lisons qu'avant que saint Paul et saint Barnabé fussent envoyés par l'ordre du Saint-Esprit pour prêcher l'Evangile aux nations, les apôtres leur imposèrent les mains, après s'y être préparés par le jeûne et par la prière. De là vient l'usage universellement établi, de célébrer les ordinations dans un temps de pénitence, afin d'attirer une plus grande abondance de lumières et de grâces, et sur les premiers pasteurs chargés du choix des ministres, et sur les ministres eux-mêmes auxquels ils doivent imposer les mains. La sanctification des peuples dépend en grande partie, M. F., de la vocation légitime et des vertus de ceux à qui le soin des âmes est confié. Un bon prêtre, un pasteur zélé, est à compter parmi les dons les plus précieux de la divine miséricorde. Joignons donc au jeûne les plus ferventes prières, afin d'obtenir du ciel, qu'il daigne répandre sur tous les évêques catholiques, particulièrement sur le nôtre, et les lumières nécessaires pour discerner ceux qu'il appelle au ministère sacré, et la multitude de ses dons sur ceux qui doivent y être engagés : qu'il daigne accorder à son Eglise, et en particulier à ce diocèse, des pasteurs selon son cœur, des dispensateurs fidèles, également capables d'instruire par la doctrine de la vérité, et d'édifier par l'exemple d'une vie sainte et irréprochable. La moisson est grande, et les ouvriers en petit nombre : prions donc le maître de la moisson d'y envoyer des hommes pleins de foi et du Saint-Esprit, d'une science et d'une vertu qui les rendent propres à soutenir le poids du redoutable ministère, et à former l'édifice spirituel du corps de J.-C. Prions-le de susciter parmi nous d'autres Jean-Baptiste, qui, dans ces temps difficiles et ténébreux, où l'orgueil de l'homme veut l'emporter sur la science de Dieu même, nous fassent connaître et pratiquer les règles d'une piété tout à la fois humble, fervente et solide.

Lect. chrét. sur les épîtres et évang., t. 1, p. 30.

— R —

RAISON.

Avantage de son bon usage.

La raison, lorsqu'on en fait un usage légitime, nous conduit comme par la main à la révélation qui, loin de lui être opposée, découvre son insuffisance dans les choses qui sont au-dessus de sa portée, et lui offre une lumière bienfaisante pour arriver à la connaissance des vérités les plus nécessaires et les plus importantes.

Godescard, t. 12, p. 353.

Elle donne l'empire à l'homme sur les animaux. Contre son abus.

Qu'est-ce qui vous fait porter le sceptre en ce monde? qu'est-ce qui vous y donne de l'ascendant et la souveraineté sur les animaux, n'est-ce pas l'esprit et la raison? L'aigle a de meilleurs yeux que vous, l'oie a l'ouïe plus subtile, l'araignée l'attouchement plus délicat, un cheval dans sa course a plus de vitesse que vous; ce qui vous donne l'avantage et l'empire sur eux, c'est que vous avez la raison. Et à quoi l'employez-vous? à remuer des ordures. Si on voyait ce qui se passe en votre tête une bonne partie du jour et de la nuit, on verrait qu'il n'y a cloaque dans le monde si puant que celui-là. Vous n'usez pas mieux des membres de votre corps; vous employez vos yeux à des œillades lascives, votre langue à des blasphèmes ou à des médisances, et vos mains à des rapines.

Lejeune, Serm., t. 1, p. 477.

RAISON ÉTERNELLE.

Bonheur de la consulter et de la suivre.

Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle : c'est elle qui nous inspire quand nous pensons bien; c'est elle qui nous reprend quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie. Elle est comme un grand océan de lumière : nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, et qui y retournent pour s'y perdre.

Fénelon, Les Av. de Telém., p. 55.

RECHUTE.

Péché de pure malice.

. . . La rechute du pécheur est un péché de pure malice, puisqu'il le commet avec toutes les connaissances et les secours qui devraient l'en détourner.

Ainsi cet homme sait par son expérience que toutes les fois qu'il a fréquenté cette maison de débauche, il s'est laissé aller à des excès d'intempérance; on lui a défendu d'y entrer, on l'a même condamné à une sévère pénitence, s'il venait à y récidiver; n'importe, il veut toujours y aller, comme s'il n'avait rien promis; il ne se met en peine ni de la pénitence qu'on lui a imposée, ni des autres péchés où il se laisse aller, quand il a perdu sa raison. Qu'il s'impute donc à lui-même ses désordres, et non aux compagnons de débauche qui l'ont engagé dans leurs parties de plaisirs. Ces jeunes personnes à qui on a défendu de se fréquenter, ont, pour recevoir l'absolution, cessé pendant quelque temps leur commerce criminel; mais bientôt après leur réconciliation, elles renouent leur fatale amitié, s'engagent tout de nouveau dans le crime, contre les promesses réitérées qu'elles ont faites; ainsi ce n'est pas à la difficulté d'éviter l'occasion qu'elles doivent attribuer leur rechute, mais à elles-mêmes. Ce jureur d'habitude à qui on prescrit des remèdes pour se corriger de sa colère, qui est la cause de ses jurements, néglige les pratiques qu'on lui a inspirées; est-il donc surprenant qu'il prenne feu à la moindre chose qui le choque? Ainsi ses jurements sont moins l'effet de son habitude que de sa propre volonté, parce qu'il ne se fait aucune violence pour résister aux mouvements de sa passion. En un mot, tout pécheur qui retombe dans son péché le fait avec réflexion, avec une volonté entièrement déterminée au mal, qui rend inutiles les secours qui devraient l'en éloigner.

Prônes de Billot, t. 3, p. 37.

Infidélité à Dieu.

. . . Car enfin qu'avez-vous promis à Dieu, lorsque vous vous êtes présentés au sacré tribunal, pour obtenir la rémission de vos péchés? Attirés par les charmes d'une miséricorde qui vous attendait à la pénitence, le cœur pénétré de douleur, les larmes aux yeux, prosternés aux pieds des ministres de J.-C., vous avez protesté, comme le Roi prophète, que vous seriez fidèles à garder la loi de votre Dieu : *Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ;* que vous auriez désormais plus de religion, que vous seriez plus assidus aux divins offices, et plus exacts à fréquenter les sacrements; vous avez promis que vous rompriez avec ces personnes, que vous quitteriez ces lieux de débauche qui sont pour vous une occasion de péché, que vous seriez plus vigilants sur vous-mêmes pour réprimer vos passions, que vous rendriez ce bien mal acquis, que vous n'auriez plus de différend avec le prochain : le prêtre du Seigneur, comptant sur l'épreuve qu'il a exigée de vous, et se fiant à vos promesses tant de fois réitérées à ses pieds, vous a renvoyés absous : Allez en paix, vous a-t-il dit : *Vade in pace.* Et vous rompez par vos rechutes le traité de paix que vous aviez fait avec Dieu! Que doit-on penser de vous, sinon que vous êtes un infidèle et un inconstant? J.-C. vous a-t-il donné quelque sujet de quitter son service? N'est-il pas le même aujourd'hui à votre égard qu'il était hier, aussi aimable, aussi bienfaisant, aussi magnifique dans ses récompenses, qu'il l'était auparavant? *Christus heri et hodiè?* Pourquoi donc changez-vous à son égard? pourquoi, après avoir connu le néant des créatures, la fragilité des plaisirs, retournez-vous à des objets qui sont indignes d'occuper votre cœur et dont vous vous rendez esclaves : *Quomodo convertimini ad infirma et egena elementa?* (Gal. 4.) Est-ce ainsi que vous vous comportez à l'égard des hommes à qui vous engagez votre parole? Vous vous faites gloire d'en être esclaves; vous quittez vos affaires les plus importantes pour remplir vos promesses; et à l'égard de Dieu vous n'en tenez aucune : c'est-à-dire, que vous avez moins d'égard pour

lui que pour une faible créature. N'ai-je donc pas eu raison de dire que vos rechutes portent un caractère d'infidélité qui vous rend plus coupables qu'auparavant?

Id. ibid., p. 40.

Même sujet.

Si vous aviez donné à quelqu'un votre parole d'honneur, en présence d'une nombreuse assemblée, quelle serait votre confusion, si l'on venait à savoir dans le public que vous y avez manqué, quoiqu'il ne tenait qu'à vous d'y être fidèle? Ah! mon C. F., ce n'est pas à un homme, c'est à Dieu que vous avez promis, il n'y a que quelques jours, un attachement inviolable; et vous le lui avez promis en présence de toute la cour céleste, au milieu des cérémonies les plus augustes de la Religion; et vous le lui avez promis, en protestant que vous souffririez tout, la mort même, plutôt que de l'offenser. Et après toutes ces belles protestations, après avoir paru si repentant, vous manqueriez à votre promesse! Pourrait-on imaginer une infidélité plus honteuse?

Bonnardel, Instr. fam., t. I, p. 373.

Une ingratitude.

Que penseriez-vous d'un homme qui ayant été condamné au dernier supplice, et ayant obtenu sa grâce, voudrait arracher la vie à celui de qui il tient la sienne? Ce serait un monstre, répondez-vous. Mais n'est-ce pas là ce que vous faites, toutes les fois que vous retombez dans le péché, après que Dieu vous l'a pardonné? Par vos péchés, vous avez mérité le dernier supplice, l'arrêt en était porté. Mais vous avez demandé grâce, vous l'avez obtenue. Jésus-Christ, touché de vos prières, vous a accordé beaucoup plus que vous ne deviez espérer, puisqu'il vous a donné son corps pour nourriture. Après cela, vous faites tout ce qui dépend de vous pour le crucifier de nouveau! Ah! peut-on trouver des termes assez forts pour exprimer une pareille ingratitude!

Id. ibid., p. 375,

Malheur des rechutes.

Origène dit qu'ajouter un péché nouveau à un autre péché, c'est ajouter une blessure nouvelle à une autre blessure: *Cum peccatum peccato adjicitur, sicut vulnus vulneri* (Orig. hom. 1. in Ps.). Quelqu'un reçoit-il une blessure dans un membre, ce membre perd nécessairement de sa force; en reçoit-il une nouvelle, toute sa force est perdue, il est immobile, et il n'y a plus d'espoir de le sauver. Tel est le ravage que fait une rechute; l'âme devient si faible, qu'elle ne pourra plus résister aux tentations. *Remissâ culpâ*, dit saint Thomas, *remanent dispositiones ex præcedentibus actis causatæ* (Th. 1. p. q. 86 art. 5.). Ce péché, bien que pardonné, laisse encore une blessure; ajoutez-en une nouvelle, l'âme est tellement affaiblie, que, sans une grâce spéciale et extraordinaire, il est impossible de vaincre les tentations... N'y a-t-il plus d'espoir pour celui qui retombe? Je ne l'assure pas, mais je dis comme les médecins: aux grands maux il faut de grands remèdes. Il faut que les pécheurs se fassent violence, pour se mettre sur le chemin de la vie.

S. Liguori, Serm., t. I, p. 211.

Histoire.

Un voiturier s'étant plaint au philosophe Thalès qu'il avait un mulet qui se couchait toujours dans l'eau, le philosophe lui conseilla de le charger une fois de laine. Le mulet s'étant couché dans la rivière, selon sa coutume, et sentant, au sortir de l'eau, qu'il était notablement plus chargé, non-seulement il ne se coucha plus dans l'eau, mais toutes les fois qu'il la passait, il marchait vite, comme si on lui eût donné un coup d'éperon ou de fouet. N'est-il pas vrai que quand vous avez fait une bonne confession générale avec un vrai changement de vie, vous vous sentez bien allégé, que vous trouvez qu'on vous a déchargé d'un gros et pesant fardeau?.. Vous avez pris cette charge en vous plongeant, comme une bête, dans l'eau bourbeuse des vanités et des voluptés sensuelles; vous serez plus bête que les bêtes, si, ayant expérimenté la pesanteur de ce fardeau, vous vous y soumettez de nouveau par un plaisir brutal et passager.

Le Jeune, Serm., t. 3, p. 289.

Péchés, signes de réprobation. *Voy.* PÉCHÉ.

RÉCOMPENSE.

Elle ne dépend pas du succès.

... Quand vous ne convertiriez personne, vous ne perdriez pas votre récompense: *Curam illius habe*, vous dit l'Evangile. Sur quoi saint Bernard dit: *Curam exigeris, non curationem.*

Encore qu'un médecin n'ait pas guéri le malade, on ne laisse pas de lui payer son honoraire... *Studium à te Dominus requirit, non proventum*, dit saint Ambroise: *Reddet Deus mercedem*, non pas *fructuum*, mais *laborum sanctorum suorum*: Dieu rendra à ses saints la récompense, non pas du fruit qu'ils auront fait, mais du travail qu'ils auront pris; et quand vous n'auriez point d'autre mérite que la patience que vous exercez à cultiver une terre stérile, et à travailler pour des gens qui ne vous paient que d'ingratitude, votre récompense sera très-grande.

Id. ibid., t. 5, p. 160.

Même sujet.

... Croyez.. que quand vous ne convertiriez personne, votre récompense n'en sera pas moindre, pourvu que vous vous acquittiez bien de votre devoir. Que s'il fallait qu'elle dépendît des événements, et que ce fût en cela que nous dussions mettre notre satisfaction, certainement l'apôtre saint Jacques aurait été malheureux, puisqu'on dit qu'il ne convertit

jamais que huit ou neuf personnes en toute l'Espagne. Cependant le peu de savoir qu'il eut ne diminua rien de son mérite, et ne le rendit pas moins agréable à Dieu que les autres apôtres.

Consolation à ce sujet.

Nous avons de plus un très-grand sujet de consolation en tout ceci; c'est qu'il s'ensuit que non-seulement Dieu ne nous demandera pas si nous avons fait beaucoup de fruit, ou non, par nos prédications; mais qu'il ne nous demandera pas même si nous avons bien prêché : car ce n'est pas ce qu'il nous commande, ni à quoi notre mérite est attaché. Ce qu'il veut de nous, c'est que nous fassions tout ce qui est en notre pouvoir, à proportion du talent qu'il nous a donné.

Rodriguez, Pr. de la perf. chrét. t. 1, p. 269.

La pensée de la récompense aplanit les difficultés. *Voyez.* : ESPÉRANCE.

RECONNAISSANCE ENVERS DIEU.

Elle est rare.

Examinez s'il vous arrive quelquefois dans la journée d'élever votre cœur vers le ciel, d'où viennent tant de biens. Quelle honte pour vous si, par votre ingratitude, vous vous rendiez semblable à ces animaux privés de raison qui se contentent de recueillir avidement les fruits qui tombent des chênes de nos forêts, mais qui ne lèvent jamais les yeux vers l'arbre qui le produit. Hélas! telle a pourtant été très-souvent votre manière d'agir à l'égard de Dieu : vous avez été accablé de ses bienfaits, vous l'êtes encore tous les jours; et cependant, c'est à peine si vous levez les yeux vers le ciel pour l'en remercier.

Pinart, La Nour. de l'âme chrét, p. 37.

Sur le même sujet.

La sécheresse, l'abondance des pluies, ou d'autres fléaux détruisent-ils les récoltes, on a recours aux prières de l'Eglise; mais, une pluie bienfaisante, un temps serein et propice nous est-il donné, on ne pense plus à vous, ô mon Dieu! Une mère, voyant son enfant dangereusement malade, fera des vœux, des aumônes, pour obtenir sa guérison. Dieu l'exauce-t-elle? elle ne pense plus à l'en remercier. Réduit à quelque extrémité fâcheuse, ou menacé de quelque malheur, vous vous adressez à Dieu, mon C. F.; il arrive, à peu près en même temps, je ne sais quoi, qui vous paraît la chose du monde la plus naturelle, et qui vous tire d'embarras: que dites-vous alors? Sans une telle personne, j'étais perdu; si telle chose n'était point arrivée, j'étais l'homme du monde le plus à plaindre. Eh! vous ne voyez pas que c'est Dieu qui est venu à votre secours?

Bonnardel, Inst. fam., t. 4. p. 44.

Elle est une dette sacrée.

Faites réflexion que la reconnaissance est une dette sacrée; que l'Esprit saint en fait une des conditions auxquelles il accorde ses dons.

Le Guillou, Nouv. Mois de Marie, p. 35.

Comparée aux rivières.

Comme les rivières, dit saint Bernard, retournent à la source d'où elles viennent, ainsi la reconnaissance renvoie les biens à Dieu qui en est l'auteur; et par un admirable flux et reflux, elle fait couler sur nous de nouveaux torrents de faveurs; au lieu que l'ingratitude en arrête le cours et en tarit la source.

Prônes de Baillot, t. 4, p, 40.

Combien Dieu l'aime.

Dieu n'ayant reculé devant aucun sacrifice pour vous faire du bien, montrez-vous reconnaissant à son égard, et efforcez-vous de lui rendre, autant que cela est possible à une pauvre créature, générosité pour générosité. Le Seigneur aime par dessus tout que ceux qui le servent ne mettent aucune réserve dans les devoirs qu'ils lui rendent; aussi se plaît-il à les combler de faveurs. Une âme, au contraire, qui compte sans cesse avec Dieu, qui ne lui accorde que ce qu'elle lui doit strictement, qui ne fait d'efforts que juste ce qu'il en faut faire pour ne point se damner, et qui ne veut point aller au delà, ne sera jamais l'objet de ses complaisances et de ses grâces particulières. Soyez donc généreux avec lui, et il le sera avec vous; oubliez-vous en quelque sorte vous-même, pour ne penser qu'à sa gloire, et il ne vous oubliera point; consacrez-lui gaîment votre corps, votre âme, vos talents, votre temps, tout votre être, et il se consacrera lui-même à votre bonheur. Soyez-en bien persuadé, Dieu ne se laissera pas vaincre en générosité; plus vous travaillerez pour lui, plus il s'occupera de vous; si vous êtes son serviteur dévoué, il vous servira à son tour, il vous protégera, il vous traitera comme son enfant, il vous comblera de ses caresses les plus paternelles, et il vous enrichira de ses dons les plus précieux. Le joug du Seigneur ne paraît lourd et insupportable qu'à ceux qui le traînent lâchement; car il est léger etagréable pour ceux qui le portent de grand cœur Commencez à vous donner tout à Dieu, et à le servir comme tous les saints l'ont servi, et bientôt vous comprendrez combien il est bon de lui appartenir et de l'aimer; vous comprendrez avec quelle munificence il récompense ses amis, même dès cette vie, et à l'heure de la mort; au moment d'aller recevoir la couronne de la gloire éternelle, vous vous écrierez avec plusieurs saints, dans l'abondance des consolations célestes dont il abreuvera votre âme: *Non, je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de mourir.*

Pinart, La Nourrit. de l'âme chr., p. 88.

Moyen sûr d'obtenir de nouvelles grâces.

Saint Bernard avait bien des motifs pour

s'écrier : « Heureux le chrétien qui, à chaque grâce qu'il reçoit, se retourne vers celui qui possède la plénitude des grâces (In Ps. 90. serm. 1.). Le moyen le plus sûr d'obtenir des grâces nouvelles, c'est de garder toujours un souvenir reconnaissant de celles qu'on a obtenues.

J. J. Desmet, Nouv. Mois de Marie, p. 179.

Acte de reconnaissance à Dieu des bienfaits reçus.

Que vous rendrai-je, Seigneur, pour tout ce que vous m'avez donné? Car je n'ai rien, parce que tout ce que j'ai, et même tout ce que je suis, est à vous et procède de vous.

Daignez néanmoins, Seigneur, me recevoir comme votre serviteur volontaire; car je désire me remettre pleinement en vos mains pour marcher dans la voie de votre justification, selon le bon plaisir de votre sainte volonté.

Est-ce une chose bien considérable, si je vous sers complètement, vous qui êtes le Seigneur de tous? Doit-il être dur de renoncer aux consolations humaines et sensibles, et de travailler jusqu'à l'épuisement et la mort, lorsque vous avez daigné verser pour moi tout votre sang?

Est-il si pénible de sacrifier la cupidité et de haïr son âme pour vous plaire, après que vous avez retiré mon âme du fond de l'enfer et des flammes éternelles?

Je le veux ainsi, je l'ai résolu ainsi : je vous en prie, Seigneur, aidez-moi de votre grâce, afin que je connaisse l'ineffable prix de vos bienfaits.

Montrez-moi combien grandes sont les choses que vous m'avez données, et combien plus grandes celles que vous me donnerez encore.

Imprimez tout cela dans mon cœur, afin que le souvenir des bienfaits reçus, l'attente des bienfaits à venir, me corroborent sans cesse dans votre saint service et me poussent constamment à travailler avec vigueur.

Etude de la perfect. reng., p. 58.

RÉCRÉATION.

Comment elle est permise.

On ne doit se récréer que lorsqu'on en a besoin... ainsi il n'est permis tout au plus de se récréer et de se divertir, que comme il est permis de manger, de boire, de dormir, et prendre des remèdes. Que dirait-on d'un homme qui voudrait toujours manger, ou dormir? qui ne voudrait jamais sortir de la table, ou du lit? Quel abus ne ferait-il pas de ce corps, et de cette âme que Dieu nous a donnée pour le servir? Voilà néanmoins la vie que mène un grand nombre de chrétiens.

Chevassu, Médit., t. 1, p. 62.

Voyez encore PLAISIRS.

RÉDEMPTION.

Comparée à la création du monde. *Voy.* CRÉATION.

N'y manque-t-il rien de notre part?

...Mais, hélas! il ne manque rien à notre Rédemption de la part de ce Dieu Sauveur; n'y manque-t-il rien de notre part? Car ne nous flattons point, dit saint Augustin : le même Dieu qui nous a créés sans nous, ne veut point nous sauver sans nous. En effaçant le péché, il n'a point prétendu nous dégager de l'obligation d'effacer nous-mêmes nos péchés, et de les expier, autant que nous le pouvons, et que nous le devons. Et, en nous comblant de ses grâces, il nous a ordonné de ne le pas recevoir en vain, mais d'y être fidèles, et de le faire valoir.

Pens. de Bourdaloue, t. 2, p. 373.

RÉFLEXION.

La mort excepiée, le pécheur ne craint rien tant que la réflexion.

.. Un quart d'heure d'insomnie pendant la nuit le forcerait à réfléchir; aussi voyons-nous tous les mondains passer, dans des veilles criminelles, le temps que la Providence a prescrit pour le silence, et pour un repos auquel tous les animaux invitent l'homme par leur exemple. Le voluptueux renvoie son sommeil le plus avant qu'il peut dans la matinée, parce qu'il compte être, au moment de son réveil, prévenu et saisi par des objets qui le dissiperont plus promptement; comme le remords le poursuit, et que l'avenir l'inquiète, il voudrait être toujours dans le bruit et le tumulte. Son plus grand ennemi, c'est lui-même; c'est le seul point sur lequel, malgré lui, il se rend justice. Son tourment continuel, c'est sa conscience; pour la faire taire, il fait les derniers efforts. La retraite, la tranquillité, le silence, invitent naturellement à réfléchir. Si vous exceptez la mort, il n'est rien au monde que le pécheur craigne plus que la réflexion. Une personne qui aurait le talent de l'amuser, de l'étourdir, aura toujours la première place dans son cœur; il la préfèrera constamment à tout ce que le sang et l'amitié lui attachent plus étroitement.

Roissard, La Consol. du chrétien., p. 222.

Le manque de réflexion, cause des maux. *Voy.* MÉDITATION.

RÉFORME DU CORPS (DE LA).

... Le défaut de gravité extérieure est blâmé par les sages, moins comme un vice que comme une marque de légèreté : et, en effet, un air dissipé est l'indice presque infaillible d'un caractère irréfléchi et inconstant. « Le vêtement de l'homme, son rire, sa démarche, font connaître qui il est (Eccli. 19. 17.). » Et Salomon dit dans ses Proverbes (ch. 17. 19.) : « Comme on voit dans l'eau le visage de ceux qui y regardent, ainsi les sages connaissent les cœurs des hommes par leurs actions extérieures. »

Louis de Grenade, Guide des Pécheurs, p. 422.

Voy. encore MODESTIE.

REGISTRE.

Son avantage pour un curé.

Un bon curé, s'il lui est possible, doit avoir un registre de toutes les familles de sa paroisse, et les visiter au moins une fois l'année, accompagné de son vicaire, ou de quelque autre, pour apprendre les nécessités spirituelles et temporelles de chacun, et voir s'il n'y a point de personnes scandaleuses, de romans ou autres mauvais livres; de tableaux qui aient des nudités; si on y prie Dieu le soir et le matin tous ensemble, s'il y a quelque croix, de l'eau bénite et des livres spirituels.

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 18.

RÈGLEMENT DE VIE.

Sa nécessité.

I. Le bonheur de notre éternité dépend de la sainteté de notre vie; la sainteté de notre vie dépend du règlement de vie, et le règlement de notre vie dépend du règlement de chaque journée; parce que notre vie n'étant qu'une suite de chacun des jours qui la composent, on peut dire que régler chaque journée d'une manière chrétienne, c'est régler et sanctifier toute sa vie, et s'assurer par là une heureuse éternité. Ce n'est pas assez de faire le bien, il faut le bien faire; on peut faire le bien avec lâcheté, par humeur, par coutume, par nécessité, par respect humain; faire le bien de cette manière, c'est n'en point faire, parce que ce n'est pas le faire comme il faut. La sainteté de la vie ne consiste pas souvent à faire des choses extraordinaires; on peut se sanctifier en ne faisant que des choses communes, mais en ne les faisant pas d'une manière commune. C'est une des plus solides pratiques de la véritable dévotion; c'est là le grand secret de la vie spirituelle; mais un secret, Seigneur, que vous ne découvrez guère qu'aux âmes humbles et fidèles.

II. Qu'est-ce que faire les choses communes d'une manière non commune? C'est les faire avec une intention pure, avec ferveur, et surtout avec règle. Il est bien des gens qui font beaucoup de bien, mais ils le font sans ordre et sans règle; et le bien même, quand il est déréglé, est-il un véritable bien? C'est un défaut des plus ordinaires des personnes dévotes, d'agir par humeur. Aujourd'hui on fait du bien, parce qu'on s'y sent porté; demain on n'en fera plus, parce qu'on n'est plus en humeur d'en faire; on en fera trop un jour, et un autre jour on n'en fera pas assez; et par là on détruit souvent, dans une journée, le travail de plusieurs semaines. *Si on détruit d'un côté ce que l'on a bâti de l'autre*, dit le Sage, *est-ce le moyen d'avancer? Unus ædificans et unus destruens, quid prodest illis nisi labor* (Eccles. 34. 28.)? C'est cette conduite qui fait paraître quelques dévots bizarres, qui décrie la dévotion, qui a une conduite unie et toujours égale, parce qu'elle a des principes qui ne sont point changeants, c'est-à-dire la raison et la foi. Votre inconstance dans la dévotion ne vient-elle pas de ce que vous n'agissez point par ces principes?

III. Rien donc de plus important que de s'accoutumer à vivre par règle, et de régler et ses devoirs et ses actions et tous ses exercices de piété; car, quand on les fait par règle, on les fait avec plus de facilité; parce qu'en les faisant ordinairement de la même manière, on en acquiert l'habitude, et c'est le propre de l'habitude, de nous faire faire les choses aisément; et pour la même raison, on les fait avec perfection; car, quand on fait les choses par règle, on les fait bien; et en les faisant toujours bien, on apprend à les faire de mieux en mieux; par-là on arrive enfin à la perfection. Mais on ne peut faire ses actions avec perfection, sans acquérir beaucoup de mérite, puisque tout le mérite de nos actions dépend de leur perfection. Enfin quand on fait le bien par règle, on le fait avec constance; parce que notre inconstance venant, ordinairement, de ce que nous agissons par humeur, dès-là que nous agissons par règle, nous agissons constamment. D'où vient que, travaillant quelquefois beaucoup, vous avancez si peu? C'est que vous vivez par humeur, c'est que vous n'agissez point par règle.

. . . *Solliciti circa custodiam ordinis, ut ordo custodiat vos* (Bern.). Ayez soin de garder l'ordre, et l'ordre vous gardera.

Nepveu, Pens. ou réf. chr. t. 3, p. 188.

Exemple de ce règlement.

Il est donc nécessaire de prendre les moyens de se sauver, et de suivre un règlement de vie, tel que celui-ci, par exemple: le matin, après le lever, produire les actes du chrétien, actes de remercîment, d'amour et d'offrande; se proposer de pratiquer le bien et d'éviter le mal, prier Jésus et Marie de nous préserver du péché, pendant ce jour. Ensuite, vaquer à la méditation et entendre la messe; dans la journée, faire une lecture spirituelle, la visite au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge; le soir, réciter le rosaire, ou le chapelet et examiner sa conscience; la communion plusieurs fois la semaine, selon le conseil d'un directeur à qui l'on doit tenir, sans en changer. Il serait aussi fort utile de faire les exercices spirituels et d'honorer Marie de quelque pratique spéciale, telle que le jeûne du samedi. Cette Vierge sainte est appelée la mère de la persévérance qui est promise à ses serviteurs fidèles. Il est nécessaire par-dessus tout de demander à Dieu la persévérance, surtout dans les moments de tentation, en invoquant alors, plus souvent les saints noms de Jésus et de Marie, tant que dure l'attaque. En agissant ainsi, votre salut est assuré; autrement, votre perte est certaine.

S. Liguori, Cons. sur les max. év. [illegible]

RÈGLES.

Elle sont des grâces de Dieu pour les religieux

. . . Croyez-vous que ce soit peu que, lorsque les autres sont dans la lice exposés à mille dangers, vous soyez en lieu de sûreté à les regarder? que tandis qu'ils sont au milieu de la mer, battus des vents et de la tempête, vous soyez à vous reposer dans le port? et que lorsqu'ils sont au milieu des ondes de Babylone dont le courant les entraîne, vous soyez assis tranquillement sur le rivage?

Rodriguez, Pr. de la perf. ch., t. 6, p. 160.

Danger du mépris des règles. Exemple de Judas.

. . . Remarquez, dit saint Augustin (tract. 10. sup. Joan.), que ce ne fut pas en vendant le Sauveur du monde que Judas commença à se perdre; le mal avait commencé de plus loin : il y avait déjà longtemps qu'il était larron et que son corps seul suivait Jésus-Christ, tandis que son cœur en était entièrement éloigné; c'est pourquoi quand vous verrez que quelque religieux aura fait quelque lourde chute, ne croyez pas que le mal ne commence que d'alors; il y avait sans doute déjà longtemps que son esprit et son cœur n'étaient plus dans la religion, qu'il ne se souciait pas de contrevenir aux règles et qu'il ne faisait ni prière, ni examen, ni aucun autre exercice de piété. Considérez dans quel précipice Judas est tombé, pour n'avoir pas réprimé les mouvements d'avidité qu'il avait pour l'argent; et apprenons de là à ne nous relâcher jamais sur les moindres choses, de peur que des commencements faibles ne nous jettent dans des suites terribles.

Id. ibid., p. 1[illegible].

RELIGIEUX.

Vertus les plus estimées en lui.

Saint Ignace dans ses Constitutions (§. 2. Reg. 16 et summ. Reg. 19.) dit : Ce qu'on estime le plus en un religieux, ce n'est ni la profondeur de la science, ni les talents pour la prédication, ni tous les autres avantages naturels et humains, mais l'humilité, l'obéissance et l'esprit de recueillement et d'oraison.

Id. ibid., t. 1, p. 4.

En quoi un religieux doit chercher son avancement. *Voy.* PERFECTION RELIGIEUSE.

Le public doit nourrir les religieux.

. . . Une des raisons qu'apportent les saints et les théologiens, pour prouver que le public doit nourrir les religieux, quand ils ne rendraient aucun service au dehors et qu'ils demeureraient retirés dans leurs cellules; c'est que, même dans la retraite de leurs cellules, ils rendent de grands services au public. Car c'est pour l'amour d'un petit nombre de gens de bien que Dieu souffre tant de méchants dans le monde, c'est à cause du bon grain qu'il laisse croître l'ivraie pour quelque temps : *De peur*, dit-il, *qu'en cueillant l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le bon grain, laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson* (Matth. 13. 29, 30.).

Rodriguez, Pratiq. de la perf. chrét., t. 5 p. 105.

Réponse à un libertin demandant : de quoi servent au monde tant de religieux...? *Voy.* PRÊTRE.

Les religieux ne meurent pas subitement.

. . . Vous n'entendez jamais dire, ou c'est fort rarement, qu'un religieux soit mort de mort soudaine, et quand la mort arriverait soudainement, elle ne le surprendrait pas; les religieux peuvent bien mourir de mort soudaine, mais non de mort inopinée; ils la prévoient, ils la méditent et s'y préparent tous les jours; et quand ils meurent de maladie, ils n'ont rien à faire qu'à penser à Dieu et à leur salut, il n'y a rien qui les en détourne, ils n'ont aucun sujet de tristesse, de crainte ni de déplaisir.

Le Jeune, Serm. t. 2, p. 312.

RELIGIEUSES.

Honneur et avantage des parents d'avoir une fille religieuse.

Saint Jérôme (ep. 27.)... dit que la mère d'une fille religieuse a l'honneur d'être la belle-mère de Jésus-Christ. Quand vous voulez marier une de vos filles, vous êtes ravi de lui trouver un parti qui soit en faveur et de grande autorité, afin qu'il appuie votre famille; et si le Fils de Dieu recherche en mariage une autre de vos filles, comme s'il n'avait point de pouvoir ni de crédit, vous refusez de lui donner une dot que vous donneriez pour un homme mortel et chétif; gardez-vous bien de lui faire ce tort, et si vous avez une fille religieuse, considérez l'honneur que Jésus vous a fait de se rendre votre gendre et de vous faire son beau-père ou sa belle-mère.

Le Jeune, Serm., t, 5, p. 334.

Une fille religieuse peut obtenir pardon pour les péchés de ses parents.

Saint Ambroise (*ad virginem lapsam, cap.* 4.) dit qu'une fille religieuse peut obtenir pardon pour les péchés de ses parents; si vous lui en demandez la raison, c'est qu'elle est reine, qu'elle est l'épouse de Jésus, et qu'une épouse a tout crédit sur un époux qui la chérit et l'affectionne, et que quand une reine demande grâce pour un criminel qui mérite la mort, on la lui accorde.

Id. ibid., p. 3[illegible]7.

Sacrifice agréable à Dieu que de se consacrer à lui.

. . . Si vous aviez, mes sœurs, tout l'or des Indes, les trésors des riches du monde et toutes les finances des rois, et si vous les donniez en aumône aux pauvres, cette offrande ne serait pas si agréable à Jésus-Christ, ce sacrifice ne lui semblerait pas de si bonne odeur que le présent que vous lui avez fait quand vous vous êtes consacrées à lui.

Id. ibid., p. 340.

Les religieuses sont reines. Elles doivent faire du cas de cet honneur. Pourquoi?

. . . *Mulieres coruscant radiis maritorum*, dit la maxime de jurisprudence : une épouse partage avec son époux tous les titres d'honneur et toutes les prérogatives qui le rendent illustre et recommandable. S'il est comte, elle est comtesse; s'il est marquis, elle est marquise; s'il est duc, elle est duchesse; s'il est prince, elle est princesse; donc, par une conséquence infaillible, les religieuses sont toutes reines quand elles ne seraient que roturières et villageoises, puisqu'elles sont épouses d'un roi, et du Roi des rois; et de là vient que toutes les âmes bien éclairées de Dieu ont toujours eu de grands sentiments d'honneur et de respect pour elles. Mes sœurs, saint Augustin vous déclare que vous devez vous estimer plus honorées et vous glorifier davantage de l'alliance que vous avez avec la moindre de vos sœurs religieuses, que de la plus noble alliance que vous ayez jamais eue dans le monde (Saint Augustin ep. 109). Si vous lui en demandez la raison, c'est que votre sœur ou quelqu'autre parente que vous avez dans le monde, n'est que comtesse ou que duchesse, au lieu que la plus pauvre de vos sœurs religieuses, oui la plus pauvre, la jardinière, la boulangère ou la cuisinière est une reine, l'épouse d'un roi et l'épouse du Roi des rois. On ne le croit pas dans le monde, mais il est vrai néanmoins, et plus assuré qu'il n'est vrai que vous me voyez et que vous m'entendez, car vos yeux et vos oreilles vous ont souvent trompées et l'Eglise ne peut tromper, et c'est elle qui vous assure de cette vérité. *Septus choreis virginum, sponsus decorus gloriæ, sponsisque reddens præmia.*

Id. ib., p. 315.

Leur fruit dans les âmes

. . . On verra dans le ciel tout autre chose que ce qu'on pense sur la terre; on pense souvent que nous faisons de grands fruits par nos prédications, que nous gagnons beaucoup d'âmes à Dieu, que nous avons converti un tel et un tel, qui étaient grands pécheurs, et on verra dans le ciel que ç'a été une telle religieuse qui priait Dieu avec ferveur, qui gémissait et qui pleurait au pied du crucifix, qui faisait pénitence pour la conversion des âmes.

Id. Ibid., p. 315.

Voyez encore : ETAT RELIGIEUX, MAISONS RELIGIEUSES.

RELIGION.

Miracle de son établissement. Voy CHRISTIANISME.

Sa nécessité pour la société.

. . . Où trouvera-t-on un législateur qui ait conçu le dessein de civiliser et de gouverner les peuples sans religion, et qui n'ait pas cru, comme Plutarque, qu'il est aussi impossible de fonder une société sans religion que de bâtir une ville dans les airs?

Frayssinous, Déf. du Christ., t. 3, p. 63.

Les lecteurs de M. de Voltaire peuvent se rappeler qu'il a répondu, en plus d'un endroit, à nos questions, et qu'il pense, comme nous, que sans religion point de société. Une société bien réglée sans religion est un phénomène que le monde n'a point encore vu, et que nos prétendus philosophes ne lui feront certainement pas voir. (Aut.)

Guénée, Let. de quelq. juifs, t. 3, p. 113.

Voy. encore : ATHÉISME.

Sans elle l'ordre public est impossible.

. . . On dit bien quelquefois ce qu'un peuple est devenu par l'abus qu'on a pu faire de la religion; mais il faut bien comprendre aussi ce que deviendrait sans elle le monde social. Pour emprunter ici les paroles d'un orateur illustre de nos jours : « La religion est la vie du corps politique; elle ne lui laisse que le choix, ou de se conserver avec elle, ou de se dissoudre sans elle. »

Oui, messieurs, n'en doutez pas, sans religion, on verrait plus que jamais les familles troublées par la discorde et le libertinage, des époux sans union, des enfants sans respect, des serviteurs sans fidélité; on verrait plus que jamais des êtres contre nature qui, n'étant plus retenus par le frein d'une éducation religieuse, connaîtraient dès leur plus tendre jeunesse les ruses et l'audace du crime, et présenteraient devant les tribunaux épouvantés le plus hideux de tous les spectacles, celui des forfaits dans l'âge même de la candeur et de l'innocence; on verrait des malfaiteurs qui, débarrassés de la crainte de la justice divine, calculeraient froidement qu'après tout le temps du supplice sera court, marcheraient ensuite à l'échafaud portant sur le front non la pâleur et la honte du crime, mais presque le calme de la vertu, et donneraient ainsi au peuple l'effrayant exemple d'un coupable qui meurt sans crainte et sans remords; on verrait des hommes qui formeraient les projets les plus iniques, les plus insensés, les plus désastreux peut-être pour leur patrie, dans la pensée que tout finit au tombeau, et que, s'il le fallait, ils sauraient bien échapper par le suicide au châtiment et à l'opprobre. Sans la religion enfin, on verrait plus que jamais de toutes parts des égoïstes, qui, détournant leurs regards des biens de la vie future, ne seraient que plus ardents pour les biens de la vie présente, plus dévorés de désirs ambitieux, moins touchés des maux d'autrui, moins capables de sacrifices généreux, plus enclins à tous les désordres qui sont les fléaux des Etats comme des familles. Plût au ciel que je n'eusse fait que tracer ici une peinture imaginaire, et qu'on n'eût vue se réaliser en aucune manière parmi nous! Mais ne puis-je pas en appeler à l'observateur, à l'homme public, au magistrat, à ceux qui sont armés du glaive de la loi contre les malfaiteurs, et leur demander s'il n'est pas vrai que l'affaiblissement des sentiments religieux a rendu plus communs et

plus précoces les désordres et les délits de tous les genres ; et, pour appeler les choses par leur nom, n'est-il pas vrai qu'on a vu croître d'une manière effrayante le scandale du suicide, de l'infanticide, du concubinage, des enfants illégitimes, et de ce crime tellement repoussé par la nature, que, dans ses lois, un législateur de l'antiquité crut devoir le supposer impossible?

Frayssinous, Déf. du Christ., t. 3, p. 293.

Combattue dans le 18e siècle surtout.

Il est vrai, dans tous les temps la religion fut combattue ; mais dans aucun temps les attaques n'avaient été si multipliées, ni si perfides que dans le dix-huitième siècle. Non-seulement ce que le raisonnement a de plus subtil, mais ce que l'éloquence et la poésie ont de charmes, l'histoire des hommes et de la nature d'intéressant et de curieux, l'épigramme et la satyre de plaisant et d'amer, le conte et le roman d'ingénieux et de séduisant ; tout est mis en œuvre contre la religion, pour appeler sur elle et ses ministres la haine et le mépris : et quand on pense à ce déluge de productions impies et licencieuses dont la France a été inondée dans ces derniers temps, on s'étonne, non pas de ce qu'il y a aujourd'hui moins de foi que dans le siècle de Louis XIV, mais de ce qu'après tant d'efforts pour l'éteindre il en soit resté quelque étincelle.

Id. ibid., t. 1, p. 9.

Nécessité de connaître la Religion et ses fondements.

Non, ce qui pouvait suffire, il y cent ans, n'est plus suffisant aujourd'hui ; et celui qui se produit au milieu des dangers d'un monde impie et pervers, sans connaître la religion et les fondements inébranlables sur lesquels elle repose, est comme un soldat sans armes qui se jette avec une folle témérité au milieu des bataillons ennemis.

Id. ibid., p. 11.

Elle brave les outrages du temps et de la philosophie.

L'existence de cette seule religion véritable, la manière dont elle s'est perpétuée, les monuments qui l'attestent, l'histoire qui nous en développe la succession, sont un écueil contre lequel viennent se briser les futiles imaginations et les vains systèmes de la philosophie. Il y a eu une Religion dès la naissance du genre humain : depuis six mille ans, Dieu est adoré comme Créateur de l'univers ; on croit les mêmes dogmes pour le fond, et on professe la même morale. La terre a éprouvé des révolutions, les nations se sont anéanties, les monarchies se sont abîmées, les arts et les sciences ont été, tantôt connus, et tantôt ignorés ; les mœurs ont changé, les opinions humaines se sont successivement dissipées : la religion seule d'Adam a subsisté, a bravé les outrages du temps et de la philosophie. Raisonneurs modernes, il est trop tard pour la détruire ; vos prédécesseurs y ont échoué. Vous tirez en vain de la poussière leurs systèmes oubliés ; vos écrits passeront comme les leurs ; vos efforts insensés ne serviront qu'à mieux affermir l'empire de la religion.

Bergier, Tr. hist. et dog. de la vraie relig., t. 1, p. 151.

Ignorance en matière de Religion.

Non, il n'est plus rare de trouver des personnes, très-bien élevées du reste dans leur première jeunesse, et qui, à un âge un peu plus avancé, sont d'une ignorance crasse en matière de religion. C'est là une des plus grandes plaies de la société moderne. Chose plus déplorable encore, c'est de trouver souvent dans ces personnes une présomption ridicule et impardonnable. A peine savent-elles les premiers principes du catéchisme, et elles parlent, elles jugent, elles décident en docteurs, de ce qu'il y a de plus sacré et de plus relevé dans la religion, comme si elles avaient reçu mission d'en haut pour instruire et gouverner l'Eglise de Dieu.

Les Moy. liv., p. 70.

On ne s'écarte jamais impunément de ses principes.

Quand le peuple ne consulte que la droiture naturelle que Dieu a mise dans l'esprit et dans le cœur de tous les hommes, il juge toujours bien ; il se déclare toujours pour la vertu et la vérité. C'est là du moins ce qui se vérifia dans la conduite que tint le peuple Juif envers Jésus-Christ. Ce bon peuple n'avait pas étudié, comme les Scribes et les Pharisiens, les oracles qui annonçaient l'avènement de ce divin Messie... il le voyait souvent éclairer les aveugles, rendre l'ouïe aux sourds, guérir les malades ; et jugeant d'après ses lumières naturelles, qu'il n'y avait qu'un homme envoyé et protégé de Dieu, qui pût opérer des prodiges qui exigeaient la puissance d'un Dieu, il en concluait... que Jésus-Christ qui opérait ces prodiges, était le prophète, c'est-à-dire, le Messie qui devait venir dans le monde. D'après cette idée.., il s'attachait à lui... Mais comme le peuple est malheureusement aussi inconstant et aussi crédule, qu'il est naturellement droit ; ces Juifs qui avaient d'abord si bien jugé Jésus-Christ, se laissèrent tromper par les Scribes et les Pharisiens, toujours acharnés à le décrier et à obscurcir sa gloire par leurs calomnies... Ils commencèrent par l'abandonner, par le mépriser ; ils allèrent ensuite jusqu'à le persécuter, jusqu'à l'outrager ; ils se portèrent enfin jusqu'à demander qu'il fût crucifié ; et c'est ce qui causa la perte et la ruine presque totale de ce malheureux peuple.

Puisse ce grand exemple vous apprendre qu'on ne s'écarte jamais impunément des principes de la Religion, et que, comme il n'y a rien de plus avantageux que de la respecter et de l'aimer, il n'y a rien aussi de plus funeste que de la mépriser et de l'abandonner. J'insiste souvent sur ce point, M. F., parce que je

ne crois pas pouvoir mieux contribuer à votre bonheur, qu'en vous inspirant toujours plus de respect et d'attachement pour cette religion, qui seule peut servir de frein à nos passions, et sans laquelle l'homme ne peut manquer de donner dans les plus grands écarts.

Année liturg., t. 2, p. 51.

Il ne peut y avoir qu'une seule religion révélée.

Il n'y a qu'un Dieu, il ne peut donc y avoir qu'une religion; et, par une seconde conséquence, aussi nécessaire, il faut que cette religion soit révélée. Si la foi en effet ne règle pas le dogme, il y aurait autant de religions qu'il y aurait d'hommes sur la terre. Quel culte monstrueux! Serait-il digne de la Divinité? Comment prévenir la diversité d'opinions? Ne sent-on pas l'impossibilité de concilier les esprits, surtout parmi la multitude? Voyez-le dans ce qui intéressa le plus les peuples. L'Europe est sans contredit la partie du monde la plus éclairée et la plus polie; elle est cependant composée d'une vingtaine d'Etats qui se gouvernent tous différemment les uns des autres : non-seulement la monarchie diffère de la république, mais le monarque diffère du monarque, et le gouvernement républicain est aussi multiplié qu'il y a de républiques; chaque Etat cependant a cru prendre la meilleure forme de gouvernement, et persévérer des siècles entiers sous les lois primitives. Que serait-ce, en fait de religion, s'il était permis à chaque particulier de penser, de croire et de pratiquer ce qu'il voudrait?

Roissard, la Consol. du chret., p. 172.

Peuple sans religion, bête brute.

« Cherchez, dit M. Hume, un peuple qui n'ait point de Religion; si vous le trouvez, soyez sûr qu'il ne diffère pas beaucoup des bêtes brutes. » (Hist. nat. de la relig. p. 133. Hist. de l'Amérique, par Robertson, t. 2. p. 432.).

Bergier, Tr. hist. et dog. de la vr. relig., t. 1, p. 245.

Pensée de Montesquieu sur son objet.

Montesquieu répond à ses calomniateurs par ces paroles remarquables : « Bayle, après avoir insulté toutes les religions, flétrit la religion chrétienne. Il ose avancer que de véritables chrétiens ne formeraient pas un Etat qui pût subsister; pourquoi non? ce seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient un très-grand zèle pour les remplir; ils sentiraient très-bien les droits de leur défense naturelle; plus ils croiraient devoir à la religion, et plus ils croiraient devoir à la patrie... Chose admirable! la religion chrétienne, qui semble n'avoir pour objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. »

Fraysinous, Def. du Christian. t. 3, p. 4..

Elle a eu d'abord sa perfection.

Comme la religion chrétienne n'est pas une invention des hommes, mais un ouvrage de Dieu, elle a eu d'abord sa perfection, aussi bien que l'univers.

Fleury, Mœurs des Isr. et des chrét. p. 155.

Ses ennemis ne se persuaderont jamais qu'elle n'est pas vraie.

Que l'incrédule, l'impie, le libertin raisonne tant qu'il lui plaira sur la religion; qu'il révoque en doute, qu'il nie les vérités le plus solidement établies; qu'il invente des systèmes à son gré, pour combattre les mystères de la foi : outre qu'il tombe dans des absurdités plus incompréhensibles que les mystères mêmes qu'il veut combattre, quelque système qu'il puisse imaginer pour mettre à couvert ses passions, il ne pourra jamais se rassurer contre les terreurs qu'une religion conforme au bon sens a droit de lui inspirer. Il aura beau faire des plaisanteries ridicules sur la croyance du fidèle; il aura beau chercher quelque lueur de raison pour s'aveugler et s'étourdir sur les terribles vérités qu'il ne veut pas croire, j'ose lui faire le défi qu'avec toutes ses subtilités, ses détours, ses critiques malignes, il puisse se persuader qu'elle n'est pas vraie. Tout ce qu'il peut faire, c'est de nier, de douter, de combattre par quelque sophisme les vérités saintes que nous croyons; mais pourra-t-il jamais avancer quelque chose de positif et de certain qui les détruise? Car pour se persuader que la religion est fausse, il faudrait faire voir évidemment que tout ce qu'on dit de son établissement miraculeux, des prodiges opérés par Jésus-Christ, par les apôtres, et ceux qui les ont suivis, n'est pas vrai. Et comment l'incrédule le prouverait-il? A-t-il été dans tous les lieux et dans tous les temps où les choses se sont passées, pour découvrir l'illusion, s'il y en avait eu, et pour s'instruire en faux contre tous les faits? N'a-t-on pas du moins autant de raison de croire tout ce qui en est rapporté, que de ne le pas croire? Tout ce que l'incrédule pourrait donc gagner de plus, ce serait de douter, et d'un doute bien mal fondé. Il n'ira jamais plus loin, quelque torture qu'il puisse donner à son esprit, et quelque système qu'il puisse imaginer.

Prônes de Billot, t. 1. p. 27.

Elle est attaquée par les libertins.

Dès qu'on vit dans le déréglement, on ferme les yeux aux lumières de la foi; on commence à raisonner, à critiquer certains articles qui gênent la nature corrompue; on les désapprouve : à force de les désapprouver, on en doute; on vient enfin jusqu'à les nier, à les combattre opiniâtrément : ainsi on perd la foi. Eh! plût à Dieu que le désordre ne fût pas si commun parmi les chrétiens! Il y aurait moins d'incrédules, s'il y avait moins de libertins; la religion ne serait pas si souvent attaquée qu'elle l'est dans sa doctrine et sa morale, si les mœurs étaient plus innocentes parmi nous; car, je vous le demande, par qui est-elle combattue, cette sainte religion? Est-ce par des gens ver-

tueux, aimant le bien et le pratiquant? Non, ce sont des libertins et des impies, qui admettraient volontiers les vérités spéculatives de la religion, si elles les laissaient vivre à leur gré; mais qui en rejettent les vérités pratiques, parce qu'elles sont contraires à leurs inclinations perverses; et c'est là ce qui fait la gloire de la religion, ce qui en démontre la vérité.

Id. ibid., t. 2, p. 73.

Sa gloire de n'être attaquée que par des gens corrompus et déréglés

Il est bien glorieux à la religion chrétienne, que tout ce qu'il y a de libertins qui l'attaquent, soient des gens corrompus dans le cœur et déréglés dans leurs mœurs. Tandis qu'ils ont vécu dans l'ordre, sans attachements criminels, sans habitudes vicieuses, sans débauches, ils n'avaient point de peine à se soumettre au joug de la foi, ils la respectaient, ils la professaient : tout ce qu'elle leur proposait leur paraissait raisonnable et croyable. Quand ont-ils changé de sentiment? c'est lorsqu'ils ont changé de vie et de conduite. Leurs passions se sont allumées, leurs sens se sont rendus maîtres de leur raison, leurs aveugles et honteuses convoitises les ont plongés en toutes sortes de désordres; et alors cette même foi, où ils avaient été élevés, a perdu dans leur esprit toute créance.

Pensées de Bourdaloue, t. 1, p. 206.

Leur mépris pour ceux qui la soutiennent.

A les entendre, il n'y a qu'eux qui aient des talents, qui sachent raisonner, parler et écrire : tout ce que font les autres est ennuyeux, méprisable, sans justesse, sans méthode, sans style, sans élévation. Ne nous laissons pas surprendre par ces vaines déclamations; défions-nous plutôt de ceux qui parlent des autres avec un mépris si universel.

Duquesne, l'Evang. médit., t. 2., p. 542.

Un chrétien éclairé sur sa religion, n'a jamais abandonné sa foi. Préjugé en faveur de la religion.

On a vu, quoiqu'en petit nombre, des sectateurs de Mahomet abjurer l'Alcoran pour l'Evangile; mais où a-t-on vu des chrétiens déserter leur religion pour devenir sérieusement mahométans, païens ou juifs? On pourra bien citer quelques apostats de débauche, de cupidité ou de terreur; mais un chrétien éclairé sur sa religion, qui, par conviction, qui, pour obéir au cri de sa conscience, qui, dans la pensée de devenir meilleur, abandonne sa foi pour le culte de Moïse, pour celui de Mahomet ou des idoles, voilà ce qui est inoui. C'est déjà une chose très-remarquable, et que peut-être vous n'avez jamais remarquée, que les sectateurs des autres religions les abandonnent pour passer dans la nôtre, et que nous, chrétiens, nous n'abandonnons jamais la nôtre pour passer dans la leur. Cela seul ne forme-t-il pas un préjugé très-favorable au christianisme, et ne suppose-t-il pas qu'il est appuyé sur des preuves plus lumineuses, plus faites pour éclairer, pour entraîner les esprits? En faudrait-il, ce semble, davantage pour nous fixer raisonnablement dans la religion sainte que nous ayons le bonheur de professer?

Frayssinous, Déf. du christ., t. 3, p. 470.

Quand elle est combattue, tout chrétien doit être un apôtre.

On a dit quelquefois que, lorsque la patrie était en danger, tout citoyen était soldat; eh bien! nous dirons que, lorsque la religion est si hautement combattue, tout chrétien doit être un apôtre, par ses exemples du moins, si cen'est par ses discours; il faut qu'il s'écrie avec le prophète : « Seigneur, ils se sont armés contre votre loi, ils l'ont foulée aux pieds, ils ont voulu la détruire, l'abolir sur la terre; eh bien! la haine de ses ennemis sera la mesure de mon amour; c'est parce qu'ils veulent l'anéantir, qu'elle me sera plus chère : « *Dissipaverunt legem tuam, ideo dilexi mandata tua.* »

Id. ibid., p. 513.

Voy. encore ÉGLISE.

Peu osent parler le langage de la religion.

. . Le langage de la religion ne se trouve presque plus que dans les sermons, dans nos prières et les livres de piété : hors de là, on ose à peine prononcer le nom de Jésus-Christ, comme si c'était un déshonneur à un enfant de parler le langage de son père, ou à un Français la langue de son pays. Chose étrange, mes Frères! on trouve très-bon qu'un officier parle de guerre, un magistrat de jurisprudence, un laboureur de la culture des terres, les artisans de leur métier; il est permis à chacun de s'entretenir, et chacun s'entretient volontiers de ce qui a rapport à son état et à sa profession : n'y aura-t-il donc que les chrétiens qui n'oseront parler en chrétiens, qui rougiront de prononcer le nom de leur maître, de raisonner conformément à ses maximes, et de faire connaître qu'ils sont disciples de Jésus-Christ?

Réguis, La Voix du Pasteur, t. 1, p. 9.

Réponse aux excuses.

. . . Vous direz : Je n'oserais, j'ai peur qu'on se moque de moi, que les gens de la maison m'appellent bigot. Voilà une belle excuse et une crainte bien fondée! Vous avez honte de faire du bien, et vous n'avez pas honte de mal faire; vous avez honte de prier Dieu devant vos gens, et vous n'avez pas honte de le blasphémer devant vos gens; vous craignez que votre femme et vos gens se moquent de vous, s'ils vous voient servir Dieu, et vous ne craignez pas qu'ils se moquent de vous, vous entendant renier Dieu; vous avez honte d'être dévot en votre maison, et vous n'avez pas honte d'être ivre, riboteur, querelleur, insolent en pleine rue. *Qui me erubuerit coram hominibus*, celui qui aura honte de moi devant les hommes, j'aurai honte de lui

devant mon Père, dit le Fils de Dieu. Jésus n'a pas eu honte d'être pendu à un gibet pour l'amour de vous, et vous avez honte de vous mettre à genoux pour l'amour de lui; tant s'en faut qu'on se moque de vous, qu'au contraire vos gens vous en estimeront, vous honoreront, vous imiteront tôt ou tard; je n'en veux point d'autre témoin que vous, tout indévot et tout impie que vous êtes : n'est-il pas vrai que vous avez des sentiments de respect et d'honneur pour ceux que vous savez être dévots et que vous voyez prier Dieu?...

Le Jeune, Serm., t. 9, p. 397.

La religion console un pénitent, et effraie le pecheur obstiné.

Oui, également infaillible et dans ses promesses et dans ses menaces, la religion console pour le moins autant un vrai pénitent, qu'elle trouble et effraie un pécheur obstiné dans son crime. Roissard, La Consolation du chret., p. 18.

Elle doit être cosmopolite.

S'il existe une religion véritable, elle doit être cosmopolite et convenir à tout le genre humain; il suffit d'un soleil pour éclairer le monde d'un pôle à l'autre, il n'y a pas non plus deux soleils pour l'intelligence : la religion est une comme la vérité.

Orsini, Les fleurs du ciel, p. 52.

Un roi ne doit pas la régler; elle est au-dessus de lui.

Souvenez-vous qu'un roi doit être soumis à la religion, et qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler; la religion vient des dieux; elle est au-dessus des rois. Si les rois se mêlent de la religion, au lieu de la protéger, ils la mettront en servitude. Les rois sont si puissants et les autres hommes sont si faibles, que tout sera en péril d'être altéré au gré des rois, si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des dieux, et bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéiraient pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Fénelon, Les av. de Tél., p. 329.

RELIGION PRÉTENDUE RÉFORMÉE.

Pourquoi ainsi appelée.

Nous pouvons dire avec vérité, messieurs, que ce n'est pas sans raison et sans une providence particulière de Dieu que la secte de Calvin est appelée la religion prétendue réformée. Cela est très-bien dit, pourvu que cette épithète prétendue ne se joigne par seulement à ce mot de réformée, mais encore à celui de religion; c'est-à-dire, pourvu que, par ces paroles, on entende qu'elle n'est pas seulement prétendue réformée, mais qu'elle est encore prétendue religion, et, par conséquent, nulle et imaginaire; car ce qui n'est que prétendu n'est qu'idée et qu'imagination.

Le Jeune, Serm., t. 3, p. 574.

REMÈDE.

Dieu joint les remèdes au mal.

Les écrivains ecclésiastiques remarquent, que le même jour que Pélage naquit en Angleterre, le même jour saint Augustin naquit en Afrique; Dieu joignant ainsi le remède au mal, afin que quand l'un s'efforcerait de répandre les ténèbres de l'hérésie sur toute la terre, l'autre servît à les dissiper par sa lumière, et triomphât de l'erreur par sa doctrine. Celui qui a écrit la vie de saint Ignace (Ribaneira, l. 2. c. 2 vit. s. Ignat.), observe aussi que la même année que Luther commença à lever le masque contre l'Eglise, et à déclarer ouvertement la guerre à la vérité, Dieu permit que saint Ignace fût blessé à la défense de Pampelune, et l'attira par ce moyen à son service, afin de le mettre à la tête de la nouvelle milice qu'il avait dessein de lever pour la défense de son Eglise... De même qu'un bon général, lorsque la bataille est commencée, observe de quelque lieu élevé l'état du combat, pour porter du secours où il faut, et faire avancer tantôt un escadron d'un côté, tantôt un bataillon de l'autre : de même Jésus-Christ, qui est le général de la milice chrétienne, observe du haut du ciel l'état de l'Eglise dans les différents combats qu'elle a à soutenir; et, suivant le besoin qu'elle en a, il lui envoie de temps en temps de nouveaux renforts de docteurs et de chefs d'ordres pour la secourir : en quoi la providence et la miséricorde du Sauveur est extrême, de ne permettre jamais le mal sans y appliquer en même temps le remède.

Rodriguez, Pr. de la perf. chrét., t. 5, p. 8.

RENONCEMENT A TOUT.

De cœur.

Jésus-Christ parlait de tous les hommes sans exception, quand il disait: *Celui qui ne renonce pas à tout, ne saurait être mon disciple.*

Est-ce que Jésus-Christ exige que le mari abandonne sa femme et la femme son mari? que les pères abandonnent leurs enfants et ceux-ci leur père? exige-t-il que vous abandonniez vos biens, vos emplois, vos charges, votre état, et que vous vous dépouilliez réellement de tout ce que vous avez au monde? Non, puisqu'il a fait toutes choses pour votre usage. Non, puisqu'il a créé tous les états et distingué lui-même les conditions différentes. Non, puisqu'il y a des grâces pour tous les états et pour toutes les conditions de la vie. Le renoncement qu'il demande est donc un renoncement de cœur.

Bonnardel, Inst. fam., t. 6, p. 40.

Bonheur d'être tout à Dieu.

A qui Dieu est tout, disait saint François de Sales, le monde n'est rien... Donnez-moi, dit saint Augustin, une âme qui aime Dieu; elle conçoit tout ce que je dis, parce qu'elle le

sent : mais pour une âme qui n'aime point Dieu, c'est un langage inconnu pour elle.

Nepveu, Pensées ou réfl. chrét. t. 4, p. 236.

Nous devons renoncer à nous-mêmes et imiter J.-C. en portant la croix. Voy. JÉSUS-CHRIST.

RENTIER.

Réponse aux objections.

Je n'ai point d'état, direz-vous, je vis de mes rentes ; je ne suis redevable à personne. Vous n'êtes redevable à personne! Eh! regardez autour de vous ; regardez-vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et voyez combien de personnes ont travaillé, et travaillent continuellement pour vous nourrir, pour vous vêtir, vous loger, vous procurer toutes vos commodités et toutes vos aises. Combien d'autres travaillent à la conservation de vos biens, de votre santé, de votre vie, à votre instruction et au salut de votre âme? Tout cela ne mérite-t-il de votre part aucun sentiment de reconnaissance? Et n'êtes-vous pas un ingrat, si vous ne cherchez point à vous rendre utile, d'une façon ou d'une autre, à cette société qui vous procure tant d'avantages?

. . . Vous n'avez point d'état? Tant pis; il faut en prendre un. Si vous eussiez vécu chez les Egyptiens idolâtres, vous auriez été puni de mort; car ils lapidaient quiconque n'avait ni métier, ni profession.

Bonnardel, Inst. fam., t. 4. p. 147.

REPARTIE.

Sur l'enfer.

Un commis-voyageur disait à un abbé, son voisin de diligence : Moi, qui suis très-frileux, je devrai me trouver à l'aise en enfer ? — Ne vous inquiétez pas, monsieur, les mauvais farceurs y vont tout aussi bien que les gens d'esprit.

Sur la foi.

Moi, disait un autre, je n'ai pas la foi comme vous... — C'est bien dommage, vous lui feriez pourtant beaucoup d'honneur

Sur l'Eglise.

Moi, je ne crois point, et je ne saurais appartenir en rien à votre Eglise. — Ah ! Monsieur, c'est cruel ; comment fera-t-elle pour se passer d'un homme comme vous ?

Sur la Religion.

Un autre... dit sèchement : En fait de religion, les plus minces esprits se croient maîtres passés; pour moi, je souhaiterais qu'on en parlât beaucoup moins et qu'on en pratiquât un peu plus...

Reaume, Le Guide du jeune prêtre, p. 183.

REPAS.

Conversations à éviter.

Soyez sobre de paroles pendant le repas ; mais sevrez-vous entièrement de ces conversations qui n'ont pour objet que la bonne chère, la qualité du vin ou des mets, les usages, les productions de tels ou tels pays relativement à la table : ces sortes de réflexions sont des symptômes d'intempérance, et dénotent une personne tellement esclave de la sensualité, qu'elle voudrait manger tout à la fois et de bouche, et de cœur, et d'esprit, et de mémoire.

Un désordre bien plus grave, bien plus dangereux encore que vous devez éviter à table, c'est de déchirer la réputation du prochain ; ce qui est, selon le mot énergique de saint Jean Chrysostôme, « se repaître de chair humaine. »

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 427.

On ne peut les éviter tous.

Verum quidem est, te non posse ab omnibus conviviis abstinere : quædam enim charitas præcipit, quædam necessaria honestas jubet, quædam vel ipse zelus commendat.

Ego ipse cum Publicanis et peccatoribus manducavi, quia opus erat male habentibus medico.

Sed, Fili, si hæc tantùm adieris convivia, quæ vel charitate, vel necessariâ honestate, vel zelo movente adire debueris; quam rarò adibis, et quot convivia vitabis !

Si verò sæpè vocatus ad prandium, ire non recuses; quàm facilè contemneris, si præsertim societatem conviviorum ineas, et per vices accedas et reddàs : brevi de te erit clamor in populo, cui scandalum dabis.

Memor. vitæ sacerd., p. 168.

Règle générale d'acceptation.

En règle générale, on ne doit accepter à dîner que sur une invitation positive indiquant le jour, ou le laissant obligeamment à notre disposition. Une sorte de prévenance peut faire déroger quelquefois à cette règle à la campagne; mais on séparera par un assez long intervalle une visite d'une autre...

Lorsque l'invitation se fait par lettre, on la regarde comme acceptée, s'il n'y a pas réponse contraire.

Reaume, Le Guide du jeune prêtre, p. 148.

Ne pas se faire attendre.

Il est toujours inconvenant et incivil de se faire attendre.

Id. ibid., p. 149.

RÉPRIMANDES.

Les écouter volontiers.

. . . Vous devriez certainement prier vos frères de ne pas craindre de vous avertir des vices qu'ils découvrent en vous.

Et vous devez croire qu'ils sont d'autant plus vos amis qu'ils vous montrent plus fréquemment vos vices.

. . . Si quelqu'un vous reprend, écoutez-le

avec actions de grâces, et efforcez-vous de vous amender

C'est un devoir pénible que de reprendre le pécheur, et tous n'ont pas la force nécessaire pour cela.

Quoique vous en trouviez beaucoup peut-être qui par pétulance et témérité ne craignent pas d'accuser les autres, il y en a peu néanmoins, et bien peu, qui sachent le faire avec charité.

C'est pourquoi pensez qu'il n'y a avec vous personne qui vous aime plus que celui qui ne craint pas de combattre contre vos vices.

Une réprimande cachée vaut mieux, dit l'Ecriture, *que l'amour caché. Et les blessures de celui qui vous aime valent mieux que les baisers perfides de celui qui vous hait* (Prov. 27. 5, 6.).

C'est pourquoi celui qui vous reprend et vous gourmande vous est plus utile que tous ceux qui vous louent et vous flattent.

Plus font de mal ceux qui murmurent contre vous hors de votre présence, plus font de bien ceux qui vous découvrent à vous seul vos défauts, sans que personne soit présent.

Vous devez donc être très-lié d'amitié avec celui qui vous avertit le plus librement.

. . . Apprenez donc, quand même vous croiriez ne pas avoir péché, à écouter humblement une réprimande; vous pourrez ainsi connaître et vaincre vos défauts.

Etude de la perf. relig., liv. 2, ch. 15.

Réponse de Socrate à Platon.

Nous lisons de Socrate (refert Phot.), que mangeant un jour avec quelques-uns de ses amis, et lui étant arrivé de reprendre quelqu'un d'eux un peu aigrement en pleine table, Platon qui était de la compagnie ne put se tenir de lui dire : Ne vaudrait-il pas mieux que vous eussiez réservé cela pour une autre fois, et que vous l'en eussiez averti en secret ? Mais vous, lui repartit Socrate, n'auriez-vous pas aussi mieux fait de me dire cela en particulier ? Et il lui rendit ainsi sa réprimande en lui marquant qu'il tombait dans la même faute qu'il reprenait.

Rodriguez, Prat. de la perfect. chrét. t. 2, p. 376.

RÉPUBLIQUE.

Celle de Moïse fut la première.

Diodore de Sicile observe que Moïse fit de sa nation une République; c'est la première qui ait existé dans le monde : jusqu'alors, tous les peuples avaient été sous le pouvoir monarchique absolu.

Bergier, Tr. hist. et dog. de la vr. relig. t. 6, p. 18.

RÉSIGNATION.

Exemples de sainte Gertrude et de sainte Catherine de Sienne.

Toute notre perfection, tout notre bonheur, l'unique fin de notre vie, c'est de nous conformer à la volonté de Dieu : *Vita in voluntate ejus* (Ps. 29. 5.). Le Sauveur apparut à sainte Gertrude, lui offrant la mort ou la vie. *Je veux, Seigneur*, répondit la sainte, *ce que vous voulez*. De même, il apparut à sainte Catherine de Sienne, lui présentant une couronne de joie et une autre d'épines, afin qu'elle choisît : *Je choisis*, répondit la sainte, *celle qui vous plaira*.

Gaume, Man. des conf., p. 446.

RÉSOLUTION.

La renouveler chaque jour.

Chaque jour nous devons renouveler notre résolution, et nous exciter à la ferveur, comme si c'était le premier jour de notre conversion.

. . . Si celui qui prend de fortes résolutions manque si souvent, que sera-ce de celui qui n'en forme que rarement, ou avec moins de fermeté?

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 19.

Pratique de saint Charles Borromée.

Saint Charles Borromée répétait tous les matins : C'est aujourd'hui que je commence à servir Dieu; c'est ainsi que nous devons agir, comme si nous n'eussions fait aucun bien par le passé. En effet, tout ce que nous faisons pour Dieu n'est rien, puisque c'est notre devoir de le faire. Prenons donc chaque jour la résolution de nous donner à Dieu. Ne considérons pas ce que font les autres; il y en a peu qui travaillent véritablement à devenir saints. Saint Bernard dit : Si nous voulons imiter le commun des hommes, nous serons toujours imparfaits comme eux.

S. Liguori, Prat. de l'am. envers J.-C., p. 102.

Fortifier ses résolutions par la prière. La meilleure résolution.

. . Mais que l'on sache bien, et c'est l'essentiel, que les résolutions les plus fermes, celles même qu'on prend devant son crucifix ou aux pieds du Saint-Sacrement ne peuvent tenir contre les obstacles et les tentations de tout genre, si l'on n'a soin de les fortifier par la prière. Regardons toujours comme la meilleure des résolutions celle en particulier de recourir promptement à la prière dans tous les dangers de cette vie, et comme la méditation la mieux faite, celle dans laquelle on prie le mieux. Id., Réf. et aff. sur les souf. de J-C., p. 220.

Bonheur d'y être fidèle.

. . O belles et saintes résolutions ! si je vous conserve, vous me conserverez; si vous vivez en mon âme, mon âme vivra en vous.

La ver. cond. de S. Fr. de Sal. pour la conf. et la com. p. 113.

RESPECT HUMAIN

(PRÔNE SUR LE).

1° *Lâcheté indigne.* 2° *Aveuglement.* 3° *Défauts de raisonnement et orgueil.*

Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.

Bienheureux celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale. (Matth. c. 11. v. 6.)

Comme il n'y a rien de plus honorable que d'être serviteur de Jésus-Christ, rien aussi n'est plus infâme que d'en rougir, et de n'oser le paraître. Je ne suis pas étonné qu'il y ait des hypocrites qui, sous l'extérieur et les apparences de la piété, cachent une âme coupable des plus grands crimes. Sans avoir la peine de pratiquer la vertu, ils jouissent des honneurs que les hommes lui rendent; et si, n'étant que des scélérats devant Dieu, ils ne peuvent attendre qu'une confusion éternelle dans l'autre vie, ils ont du moins l'avantage de passer pour gens de bien dans celle-ci. Je suis moins surpris encore que les âmes vraiment chrétiennes cachent leurs bonnes œuvres aux yeux des hommes : elles craignent, avec raison, que la vaine gloire ne se glisse dans leur cœur, et que les louanges qu'on pourrait leur donner, ne leur servent de récompense. Mais il est inconcevable que, faisant profession de croire en Jésus-Christ, on puisse avoir honte de suivre son Evangile, se glorifier de ne pas le suivre, et tourner en ridicule ceux qui le pratiquent; parce que dans tout cela il ne paraît pas qu'on trouve aucun avantage, ni aucune sorte de satisfaction; et qu'au contraire on y découvre une lâcheté indigne, un aveuglement déplorable, un défaut de raisonnement, et un orgueil secret qui se décèle lui-même.

1re RÉFLEXION.

Premièrement la honte de faire le bien est une lâcheté indigne. Permettez-moi, M. C. P., d'entrer ici dans un détail familier de certains cas qui ne sont malheureusement que trop ordinaires. Venez, mon enfant, examinez votre conscience, et dites la vérité; j'irais plus souvent à confesse; j'entendrais la messe tous les jours; il y a certaines fêtes où j'aurais la dévotion d'approcher des sacrements : mais que dirait-on? Il fait le dévot, *il mange les saints*, on ne voit que lui à l'église. Je me suis trouvé dans une compagnie où l'on tenait la Religion sur le tapis; où l'on parlait sans respect des choses les plus respectables : je souffrais intérieurement; mais je n'ai osé répondre un seul mot. Qu'aurait-on dit de moi, si j'avais pris la défense de Jésus-Christ? En voilà un qui fait le prédicateur et le missionnaire. On a lu en ma présence un livre infâme, et je n'ai pas même eu la force de dire : ce livre est une production de l'enfer, dicté par l'esprit des ténèbres pour aveugler et corrompre les âmes. Il m'est souvent arrivé de me mettre à table et d'en sortir sans faire le signe de la croix, parce que j'étais avec des gens qui m'auraient tourné en ridicule. D'autrefois... En voilà bien assez; il n'en faut pas davantage pour mettre au jour votre lâcheté, vous allez en être convaincu par votre propre bouche.

Comment traiteriez-vous un domestique qui rougirait d'être à votre service, qui n'oserait pas prononcer votre nom, qui craindrait d'ouvrir la bouche pour dire du bien de vous quand on en dit du mal? Que penseriez-vous d'un enfant qui rougirait de son père et de sa mère, qui aurait honte de passer pour leur enfant? Comment regarderiez-vous votre ami, s'il n'osait pas faire connaître qu'il est votre ami? S'il souffrait, sans mot dire, qu'on noircît votre réputation, et qu'on vous déchirât en sa présence? Il peut arriver qu'un homme de rien qui a fait fortune, ait assez d'orgueil et assez peu d'esprit pour vouloir cacher sa naissance, et avoir honte de reconnaître ses parents; mais l'on voit bien pourquoi : c'est qu'il voudrait faire le seigneur sans qu'on y trouvât à redire, sans qu'on lui reprochât la bassesse de son extraction et l'obscurité de sa famille. Voilà sa raison : quelle est la vôtre, lorsque vous rougissez d'être enfant de Dieu, et de vivre en vrai serviteur de Jésus-Christ? Que trouvez-vous dans un tel père et dans un tel maître qui doive, ou qui puisse vous faire rougir? N'êtes-vous pas le plus lâche de tous les hommes?

Chose étrange, mes C. P.; le valet d'un grand seigneur se fait gloire d'être à son service : il tient à honneur de porter sa livrée; il fait sonner bien haut la naissance, le nom, le crédit, les richesses de son maître; il ne parle que de son maître. Si quelqu'un est assez hardi pour en dire du mal, il se croit insulté lui-même : il répond des injures, il éclate en menaces. Et vous, chrétien; vous, serviteur de Jésus-Christ, vous qui avez reçu dans le baptême le sceau de Jésus-Christ, vous pour qui Jésus-Christ a donné sa vie, vous qu'il traite, non pas comme son serviteur, mais comme son enfant et un enfant chéri, vous avez honte de lui appartenir, et vous n'osez marcher tête levée sous l'étendard de celui qui fait votre gloire? Au seul nom de Jésus-Christ, le ciel, la terre, les enfers fléchissent le genou : les montagnes s'abaissent, les anges s'inclinent, l'univers tremble et s'humilie : et vous rougissez de le confesser publiquement et de rendre hommage à sa gloire?

Ah! il n'a pas rougi de paraître nu sur une croix infâme pour l'amour de vous : et vous rougissez de vous prosterner au pied de cette croix, de paraître dans son saint temple, avec un extérieur modeste, les yeux baissés, les mains jointes, l'air dévot et humilié? Pour vous arracher à la puissance du démon, il a répandu tout son sang : et vous, par la seule crainte d'une petite raillerie, vous n'oseriez ouvrir la bouche pour sa défense, quand on critique son Evangile, quand on blasphème sa religion, quand on se raille de ses mystères? O Jésus-Christ! Jésus-Christ! vous vous vengerez un jour de ces âmes lâches : elles rougissent de vous devant les hommes, vous rougirez d'elles à votre tour. Ingrat! tu avais honte de m'appartenir; dans mille occasions, tu as fait semblant de ne pas me connaître : va, je ne te connais pas. Encore un mot sur cet article.

Rougissez-vous d'être honnête homme, ne vantez-vous pas, au contraire, à tout propos votre honneur et votre probité? Pourquoi donc rougissez-vous d'être chrétien et de le paraître? Rougissez-vous de rendre à César ce qui appartient à César, et à tous les hommes ce que vous leur devez? Pourquoi donc rougissez-vous de rendre à Dieu l'hommage public de vos adorations, de votre amour, de votre reconnaissance, de votre zèle, et de tous les sentiments que vous lui devez à tant de titres? La piété est-elle donc un crime; la dévotion, une tache qui diffame et déshonore les gens de bien? Mais de quoi ne sont pas capables les hommes, puisqu'on en trouve qui non-seulement rougissent de vous servir, ô mon Dieu, mais qui se font un mérite et une gloire de ne vous servir pas? C'est ce que j'appelle le comble de l'aveuglement et de la folie.

2e RÉFLEXION.

Le vice, quelque couleur qu'on lui prête, a toujours quelque chose de bas qui déshonore l'humanité. L'irréligion, quelque nom qu'on lui donne, a toujours quelque chose qui révolte la raison et le sens commun; car enfin il y a un Dieu, devant lequel les plus grands rois et les plus beaux esprits sont infiniment moins, que n'est à mes pieds un ver de terre que j'écrase, si bon me semble. Chez tous les peuples, et dans toutes les religions, la vertu rend les hommes estimables, comme le vice les rend dignes de blâme et de mépris. Il faut donc avoir perdu l'esprit pour imaginer qu'il y a de la gloire à ne pas s'humilier devant Dieu; que c'est un mérite de ne point pratiquer la vertu; que c'est une vertu de n'avoir point de vertu. Peut-on rien concevoir de plus extravagant? Et pourrions-nous le croire, si nous ne le voyions tous les jours de nos propres yeux?

Qu'un homme n'ait pas de religion, et s'obstine à ne pas croire en Jésus-Christ, il est à plaindre; car, comment ne pas plaindre quelqu'un qui, tantôt mettant ses mains sur ses yeux, vous crie qu'il ne voit pas clair; tantôt regardant fixement le soleil avec de bons yeux, crie encore qu'il ne voit pas clair? C'est là une manie plus digne de compassion que de blâme. Qu'il entre dans nos églises avec un air effronté, comme s'il entrait chez son valet, tournant la tête à droite et à gauche; mettant à peine, au moment de l'élévation, un genou à terre, s'appuyant sur l'autre, avec un air de dédain, de nonchalance et d'ennui, sans donner le moindre signe de respect qui est dû à la maison de Dieu; à la bonne heure : et je me contente de dire : hélas! il aurait beaucoup mieux fait de ne pas venir à la messe; car il n'y croit point, et il a scandalisé toute ma paroisse.

Mais que ce même chrétien, je l'appelle ainsi parce qu'il a reçu le baptême, veuille se faire un mérite et tirer vanité de son irréligion; qu'il regarde avec un air de mépris, et comme du haut de sa grandeur, ce pauvre peuple qui assiste avec respect aux saints mystères; qu'il se croie un personnage distingué, parce qu'il ne fait pas comme les autres des inclinations, des génuflexions, des prières; qu'il dise avec un ton d'orgueil qui fait pitié : on ne me fait pas peur du diable; je ne suis pas peuple; les livres de dévotion sont pour les ignorants, et le chapelet pour les bonnes femmes. Mes chers enfants, je vous le dis, il faut que Dieu l'ait abandonné, et que Satan lui ait tourné la cervelle. Si, pour ne rien croire, il était nécessaire d'avoir beaucoup d'esprit et beaucoup de science, je comprendrais comment on peut se glorifier de ne rien croire; mais il ne faut ni esprit ni savoir pour faire un incrédule, il ne faut que de l'orgueil et de mauvaises mœurs.

Se glorifier de sa naissance, de ses richesses, de ses amis, de ses bonnes qualités et de ses belles actions; c'est là l'effet ordinaire de l'amour-propre et de l'orgueil dont nous sommes malheureusement pétris. Il faut un rien pour nous enfler le cœur, et les hommes étant ainsi faits, il n'est pas étonnant que les plus sages eux-mêmes se laissent quelquefois aller à la vaine gloire; ce qui est étonnant, c'est qu'un libertin se glorifie de son libertinage, un vindicatif de sa vengeance, un médisant de ses bons mots; que des ivrognes disputent à qui boira davantage. Misérable! votre libertinage n'est que trop connu, et le scandale que vous causez n'est déjà que trop grand; n'est-ce point assez pour vous de faire le mal? faut-il encore que vous le publiiez et que vous en tiriez vanité? Parce que vos passions sont plus violentes, plus effrénées, plus honteuses; parce que vous avez le cœur plus corrompu; au lieu de gémir et de rougir, vous vous préférez à un autre, qui est moins corrompu et qui a fait moins de sottises! ô impudence! ô aveuglement!

Je ne saurais pardonner cette insulte; je l'ai sur le cœur; je voudrais bien l'oublier, mais cela est plus fort que moi. Je ne puis voir de bon œil cette personne depuis qu'elle s'est conduite à mon égard de telle et telle manière. A cela je réponds : tant pis, mon cher enfant; demandez à Dieu qu'il vous donne des sentiments plus nobles et plus chrétiens. Vous savez que nous ne pouvons rien sans le secours de sa grâce; mais vous savez aussi qu'avec elle nous pouvons tout, priez-le donc qu'il purge votre cœur de ce mauvais levain de rancune : priez-le comme il faut, et il vous exaucera. Mais qu'un chrétien vienne nous dire : moi, lui pardonner! il faudrait donc que je n'eusse point de cœur. Non; je me vengerai, mon honneur en dépend. Et puis, quand il s'est vengé : qu'il apprenne maintenant à me connaître; je lui ai fait voir qui je suis, et qu'on n'insulte pas impunément un homme de ma sorte. En parlant ainsi, il s'enfle et se glorifie en lui-même. De quoi? hélas! bon Dieu! de quoi? Il s'applaudit de ce qu'il n'a pas assez de noblesse dans l'âme, assez de générosité, assez de force d'esprit pour pardonner et ou-

blier une injure. Il s'applaudit de vous avoir refusé, ô mon Sauveur, la grâce que vous demandiez pour son ennemi. Vous vous étiez mis entre les deux; il a mieux aimé vous percer vous-même que de ne pas se venger, et il s'en fait gloire. O aveuglement! ô folie!

Vous joignez à une langue mordante une humeur agréable, et un caractère enjoué; vous ne sortez jamais de certaine compagnie qu'on ne dise : voilà un esprit tout à fait amusant. Vous vous enflez pendant que les autres rient de vos bons mots et vous applaudissent. Mais, de quoi vous enflez-vous? bon Dieu! d'avoir déchiré cette personne qui ne vous a fait aucun mal, ou que vous n'avez jamais vue, ou que vous ne connaissez pas : d'avoir tourné en ridicule cet autre, qui communie tous les huit jours; d'avoir ôté la réputation à celle-ci, qui passait pour honnête femme; d'avoir noirci celui-là, qui passait pour honnête homme. Vous vous applaudissez d'avoir commis peut-être dix péchés mortels dans une seule conversation. Ah! le monstre! et il vante sa langue! c'est un assassin qui vante le poignard avec lequel il vient d'égorger tout à l'heure dix personnes qui ne pensaient point à lui. Ainsi, par un renversement affreux de toutes les idées que nous avons communément du vrai et du faux, du bien et du mal; contre tous les principes de la Religion, contre les lumières de la raison, contre les sentiments de la nature elle-même, les hommes s'aveuglent et s'étourdissent au point de rougir par une fausse et criminelle honte, de ce qui ferait leur véritable gloire; pendant qu'ils cherchent et prétendent trouver leur gloire dans ce qui les couvre de honte et de confusion.

3° RÉFLEXION.

Il me resterait à parler de ceux qui tournent en ridicule les personnes dévotes; mais comme le temps me presse, je n'en dirai que deux mots. Ecoutez, mon ami : vous vous raillez de cet homme qui fait de longues prières, qui se confesse et communie souvent, qui pardonne de bon cœur les injures, qui est rempli d'horreur pour le libertinage, qui fuit comme la peste la compagnie des libertins, qui rougit et se fâche d'un mot qui blesse la pudeur ou la charité Dites-moi, je vous en prie, pourquoi le tournez-vous en ridicule? De trois choses l'une : ou vous le regardez comme un hypocrite; ou vous raillez la piété elle-même; ou vous êtes fâché qu'il vaille mieux que vous.

Pour le traiter d'hypocrite, il faut que vous ayez lu dans son cœur, que vous soyez parfaitement convaincu que toute sa dévotion n'est que pures grimaces. Lorsque l'extérieur est bon, il est naturel de penser que l'intérieur est de même. Vous, au contraire, parce que l'extérieur est bon, vous persuaderiez-vous que l'intérieur ne vaut rien? Un esprit bien fait cherche quelquefois à excuser le mal, en disant que l'intention peut avoir été bonne; et vous, en voyant ce qui est bien, jugeriez-vous que l'intention a été mauvaise? Voilà de bon fruit, dit-on; l'arbre qui l'a produit est d'une bonne espèce : et vous diriez, au contraire, le fruit est bon, mais l'arbre n'en vaut rien? Non, vous n'êtes ni assez aveugle, ni assez méchant pour déraisonner de la sorte.

D'un autre côté, vous n'êtes pas impie jusqu'à vous moquer de la piété elle-même. Vous ne raillez pas cette personne parce qu'elle prie, puisque vous priez aussi; parce qu'elle se confesse et communie, puisque vous vous confessez et communiez aussi : mais vous la raillez parce qu'elle prie souvent; parce qu'elle se confesse et communie souvent : c'est-à-dire, parce qu'elle sent mieux que vous le besoin qu'elle a de la grâce, et qu'elle prie sans cesse pour l'obtenir; parce qu'elle sent mieux que vous la laideur du péché, et qu'elle en purifie souvent sa conscience; parce qu'elle aime Jésus-Christ plus que vous ne l'aimez, et qu'elle ne se lasse point de le recevoir dans le sacrement de son amour. C'est-à-dire, vous la raillez parce qu'elle est plus exacte, plus chrétienne, plus parfaite que vous : sa conduite vous choque, parce qu'elle est une condamnation de la vôtre. C'est-à-dire, qu'en vous moquant de sa vertu, vous cherchez à vous dédommager de la confusion secrète que la vertu vous donne, en vous rappelant le peu de vertu que vous avez vous-même. Son humilité condamne votre orgueil; sa douceur, vos emportements; sa modestie, votre air évaporé; sa régularité, votre libertinage; sa sagesse, vos folies; sa dévotion, votre tiédeur; sa ferveur, votre lâcheté. Comme on est naturellement porté à excuser dans les autres les défauts que l'on reconnaît en soi-même; aussi est-on malheureusement enclin à désapprouver, ou au moins à déprécier dans les autres les vertus qu'on n'a pas soi-même la force de pratiquer. Et voilà la vraie raison pour laquelle les méchants se raillent des gens de bien. Qu'est-ce donc, ô mon Dieu! qu'est-ce donc que le cœur humain? Que de petitesses, que de misères n'y trouve-t-on pas, quand on l'approfondit et qu'on le développe!

Finissons, M. C. P., par où nous avons commencé. Heureux, ô mon Sauveur, heureux celui qui ne prend pas de vous et de votre évangile un sujet de scandale et de chute! qui préfère la qualité inestimable et le beau nom de chrétien, à toute la gloire du monde : qui marche tête levée dans la voie de vos commandements : qui confesse votre saint Nom publiquement, non-seulement dans l'assemblée des justes, mais encore et surtout dans l'assemblée des pécheurs; qui loue hautement la piété, quelque part qu'elle se trouve; qui gémit en secret de sa faiblesse, et porte une sainte envie à ceux dont la vertu est au-dessus de la sienne; qui ne craint pas d'élever la voix au milieu de vos ennemis, pour prendre votre défense, et fermer la bouche aux prédicateurs du mensonge. Vous le récompenserez dès cette vie par un surcroît de sagesse, et

vous l'introduirez après sa mort, comme un serviteur fidèle, dans l'éternelle société des saints. Ainsi soit-il.

Réguis, La v ix du Past t. 1, p. 36.

Ses piéges, ses ruses et ses ravages.

Parmi les divers ennemis qui ont juré votre perte éternelle, voici un des moins connus, et cependant des plus dangereux; voici peut-être l écueil qu'on craint le moins, et qui cause pourtant plus de naufrages. Pour trembler au seul nom du respect humain, il suffit d'ouvrir l'Evangile : *Ne pas se décider hautement pour moi*, dit Jésus-Christ, *c'est se déclarer ouvertement contre moi; ne pas recueillir avec moi, c'est dissiper. Aussi méconnaîtrai-je devant mon Père*, ajoute-t-il, *tous ceux qui auront rougi de moi devant les hommes.* Sur ces oracles terribles, il est aisé de juger si le respect humain, pour être moins redouté, en est pour cela un vice moins atroce; et si ses suites, pour n'être pas prévues, en seront moins funestes et moins irréparables. Pour vous garantir de l'arrêt irrévocable qu'il vous attirerait de la bouche du souverain juge, connaissez d'abord... les piéges qu'il tend, les ruses qu'il emploie, et les ravages qu'il cause.

. . . Rien de plus commun que de se conduire par l'idée des hommes; rien qu'on se reproche moins que de se conduire par l'idée des hommes; rien de plus dangereux, de plus funeste que de se conduire par l'idée des hommes.

. . . Tout ce que vous rencontrerez dans le monde se dit votre serviteur; croiriez-vous pouvoir y compter sur beaucoup d'amis? On vous y prodigue les offres de services, les démonstrations d'amitié; tandis que vous êtes desservi par la jalousie, oublié par l'ingratitude, trahi par la fourberie, et supplanté par la cabale. Si l'on se voit dans le monde, ce n'est que pour s'examiner mutuellement; si l'on se pratique, c'est pour se gêner; si l'on se visite, pour s'ennuyer; si l'on se parle, pour se tromper; l'un vous salue en vous méprisant, l'autre vous insulte en compliments; celui-ci voudrait vous ruiner en jouant, et celui-là vous étouffer en vous embrassant. Le plus homme de bien dans le monde, c'est celui qui sait le mieux se déguiser; le plus recherché, celui qui est le plus en faveur; et le plus considéré, celui qui a plus de bien.

Roissard, La cons. du chrét., p. 102.

Sa grieveté.

Saint Bernard demande s'il y a plus de mal à contrefaire la sainteté qu'à professer l'impiété? Lequel des deux est le plus coupable, de l'impie déclaré ou de l'hypocrite caché? Sans décider cette question, je prétends que le seul respect humain porte le double caractère de ces deux sortes de pécheurs : il empêche de pratiquer le bien, il fait faire le mal; il entretient, il fait persévérer, il fait mourir dans le péché : peut-il être plus criminel?...

Id. ibid, p. 113.

Que dira-t on?

. . . Les incrédules, les libertins ne s'embarrassent point de ce qu'on dira d'eux; et un chrétien craint ce que les libertins diront de lui!... Combien qui s'imaginent faire grande sensation dans une ville, avoir sur eux tous les yeux du public, et à qui personne ne pense?

Ibid., p. 114.

Il fait la plupart des pécheurs. Exemples.

Le respect humain engage à pratiquer le mal... Qui fut le premier péché commis sur la terre? celui d'Adam. Qui le lui fit commettre? le respect humain. Quel est le crime le plus énorme qui ait été commis dans le monde? le déicide, l'effusion du sang de Jésus-Christ. Qui versa ce sang adorable? le respect humain. Croyez-vous qu'Adam fût assez insensé pour croire qu'en mangeant du fruit défendu, il deviendrait semblable à Dieu? Ah! il était trop éclairé pour croire en cela au père du mensonge. Comment peut-il se déterminer à désobéir? par complaisance pour sa femme, qui avait la première goûté à ce fruit fatal, et qui pressa son mari d'en manger lui-même. Croyez-vous que le gouverneur de la Judée crût le Sauveur coupable de tous les crimes dont les Juifs le chargeaient? L'évangile nous assure le contraire. Comment Pilate put-il donc signer l'inique arrêt qui condamnait à mort le Saint des saints? il craignait les plaintes que l'iniquité eût portées contre lui au tribunal de l'empereur.

Id. ibid., p. 114.

Il fait mourir dans le péché. Mort d'Abimélech.

Oui, la crainte des vains discours des hommes fait persévérer et mourir dans le péché : funeste obstination, dont l'Ecriture vous fournit un exemple en la personne du malheureux Abimélech! Occupé au siége de Thèbes, ce guerrier, se laissant emporter à tout ce que la bravoure peut avoir de témérité et de fureur, devance capitaines et soldats, et veut, de sa propre main, mettre le feu à une tour où la plupart des assiégés se sont retirés, quand il se sent frapper à la tête par un éclat de meule qu'une femme a fait rouler sur lui. A ce coup dont le guerrier est étourdi, toutes ses passions se taisent, tous ses projets s'évanouissent; le respect humain seul survit. Abimélech est frappé de mort; il va paraître devant le Dieu des armées. A quoi pense-t-il? à quoi pourvoit-il? Hélas! que dira-t-on? s'écrie-t-il, la mort sur les lèvres; que dira-t-on dans le monde, si l'on apprend que je meurs de la main d'une femme? Non, il n'en sera pas ainsi. Alors il appelle son écuyer, il lui ordonne de tirer son épée, de lui ôter un reste de vie qui lui échappe, et il en est aussitôt obéi. Ainsi un grand nombre de chrétiens, qui ont passé

toute leur vie sous les fers honteux du respect humain, lui sacrifient encore leur éternité.

Id. ibid., p. 116.

Necessité de le mépriser.

Un saint s'étonne qu'on puisse se regarder comme chrétien, quand on craint de passer pour tel : *Christianum se putat, si christianum esse veretur* (S. Cypr. Serm. 5. de lapsis.)? Si nous sommes chrétiens, montrons que nous le sommes par les œuvres comme par le nom ; parce que si nous rougissons de Jésus-Christ, il nous avertit qu'il rougira de nous, et qu'au jour du jugement il nous repoussera de sa droite : *Qui me erubuerit* etc. (Luc. 7. 26.). Alors il fera entendre ces paroles : Vous avez rougi de moi sur la terre, maintenant je rougis de vous voir avec moi dans le ciel ; allez, maudits, allez dans les profondeurs de l'abîme vers les compagnons de votre honte.... Chrétiens, mes Frères, consolons-nous; si les hommes ici-bas nous maudissent et nous méprisent, Dieu en même temps nous bénit et nous loue : *Maledicent illi, et tu benedices* (Ps. 108. 28.). N'est-ce pas assez d'être loué de Dieu, de la reine des cieux, de tous les anges, de tous les saints et de tous les hommes de bien? Méprisons donc les discours des mondains, et marchons toujours sous la main de Dieu, qui dans l'autre vie nous récompensera d'autant plus que nous aurons mieux combattu dans celle-ci. Vivez, mon Frère, comme s'il n'y avait dans cette vallée de larmes que Dieu et vous. Quand les méchants vous railleront, priez Dieu pour ces infortunés aveugles qui vont à la mort; et remercions-le de nous avoir donné la lumière qu'il leur refuse. Il faut tout vaincre, pour tout obtenir.

S. Liguori. Serm., t. 2, p. 7.

Apostrophe au respect humain.

O respect humain, persécuteur plus terrible que les Néron et les Dioclétien, que tu as précipité d'âmes dans les enfers! et des âmes portées au bien, des cœurs faits pour la vertu, amis de la piété, qui l'admiraient, qui l'enviaient peut-être dans les autres! Hélas! s'ils avaient eu plus de courage, le ciel était à eux, et l'enfer est devenu leur partage !

Louis de Bussi. Nouv. Mois de Marie, p. 210.

Pensée de Tertullien.

Oh! qu'elle est frappante, qu'elle est vraie cette parole de Tertullien : *Salvus sum, si non confundar de Domino meo* : mon salut est en assurance, si je ne rougis pas de mon Dieu. Otez le respect humain, et vous ferez disparaître la plus grande partie des péchés qui affligent la terre.

Id. ibid., p. 212.

Leçon de S. Macaire à un jeune homme.

La première chose que les solitaires de Scété exigeaient de leurs néophytes, c'était de fouler aux pieds ce respect humain destructeur de toute force d'âme.

Un jeune homme d'Alexandrie s'étant présenté un jour à saint Macaire dans le dessein d'embrasser sa règle, le saint voulut d'abord l'éprouver. Allez, lui dit-il, dans le cimetière qui est proche, adressez-vous aux morts, et dites à chacun tout ce qu'on peut dire à un homme de plus injurieux. Le jeune homme fit ce qui lui était commandé, et lorsqu'il revint, saint Macaire lui demanda ce qu'on lui avait répondu. — Rien. — Eh bien! retournez et faites le tour du cimetière en chantant les louanges de tous ceux qui y sont ensevelis. Le jeune néophyte obéit et revint. — Qu'ont dit les morts? — Rien. — Profitez donc de la leçon, dit le vieux solitaire, imitez l'indifférence des morts, pour les jugements des hommes, et vous vivrez pour Jésus-Christ.

Orsini. Les fleurs du ciel, p. 200.

RESTITUTION.

Son obligation.

C'est une vérité incontestable de notre sainte religion, que l'on ne peut être sauvé sans avoir obtenu le pardon de son péché, parce que rien de souillé ne peut entrer dans le ciel. Or, le péché n'est point remis, dit saint Augustin, qu'on ne restitue ce que l'on a pris : *Non remittitur peccatum, nisi restituatur ablatum*. Le ciel n'est point pour les voleurs, dit l'apôtre saint Paul; quiconque est chargé du bien d'autrui, n'entrera jamais dans cet heureux séjour, qu'il ne l'ait restitué. Quelque bien que vous fassiez d'ailleurs, quelques vertus que vous pratiquiez, si vous avez quelque restitution à faire à laquelle vous manquiez par votre faute, toutes vos bonnes œuvres, toutes vos vertus ne vous serviront de rien. Passez la plus grande partie de votre vie dans la prière, châtiez votre corps par les mortifications les plus austères, faites des aumônes abondantes, souffrez même le martyre comme les défenseurs de la foi : si vous mourez sans avoir satisfait à quelque restitution dont vous étiez chargés, les flammes éternelles de l'enfer seront votre partage. Pourquoi ? parce que vous avez manqué à un point essentiel que Dieu demandait de vous, qui était de remplir à l'égard du prochain les devoirs de la justice; devoirs si étroits, que rien ne peut en dispenser. Les sacrements, quelque vertu qu'ils aient pour sanctifier et sauver les hommes, ne seront jamais pour vous des instruments de salut, tant que vous n'aurez pas satisfait à l'obligation de restituer. Vous pouvez obtenir le pardon de vos péchés en vertu du pouvoir que les prêtres ont reçu d'absoudre les pécheurs; mais le pouvoir de ces prêtres ne s'étend point jusqu'à vous décharger des devoirs de justice à l'égard du prochain. Quand ils vous remettent vos péchés, c'est à condition que vous réparerez ces injustices; quelque contrition que vous en ayez conçue, elle

n'est agréée de Dieu qu'autant qu'elle renferme le propos de satisfaire au prochain, si vous lui avez fait tort... Ou perdre votre âme, ou perdre ce bien ; ou restituer, ou être condamné. Or, ne vaut-il pas mieux être pauvre et misérable pour quelque temps et heureux pendant l'éternité, que de se rendre éternellement malheureux pour avoir possédé pendant quelque temps des biens dont il ne restera qu'un triste souvenir? Perdez donc plutôt tout votre argent, dit saint Augustin, que de perdre votre âme. *Perde pecuniam, ne perdas animam.*

Prônes de Billot. t. 5, p. 175.

Personne ne peut en dispenser.

L'Eglise a un grand pouvoir, mais il ne va pas jusqu'à nous dispenser de cette obligation ; comment le pourrait-elle, puisque Dieu, tout puissant qu'il est, ne le peut pas? Il peut bien me transporter le domaine du bien d'autrui, parce qu'il en est le maître; mais il ne peut pas me décharger de l'obligation de le restituer, tant qu'il sera le bien d'autrui. Croyez-vous donc pouvoir plus que Dieu, vous qui peut-être ne pouvez vous résoudre à restituer?

Nepveu, Pens. ou Réfl. chret t. 4, p. 293.

Elle est rare.

. . . Vous diriez que c'est leur arracher une partie d'eux-mêmes, que de leur demander un bien sur lequel ils semblaient compter comme sur un bien propre, par l'habitude qu'ils avaient contractée d'en jouir. Combien de gens, à la mort même, ne peuvent se résoudre à restituer le bien d'autrui, qu'ils n'emportent pas pourtant avec eux, et qu'ils laissent à leurs enfants avec la malédiction de Dieu sur ces héritiers injustes, et la damnation éternelle pour eux-mêmes? Voulez-vous bien garder le bien d'autrui à ce prix?

Id. ibid. p. 294.

Sur le même sujet.

Les biens de la terre sont gluants, dit saint Bernard; ils s'attachent si fort à nos mains qu'on ne les en peut séparer; il en demeure toujours quelque chose et, de cent personnes qui sont obligées à restitution, il y en a pour le moins nonante qui ne la font pas entièrement. Toutes les restitutions qui se font, c'est de quelque quart d'écu qu'un serviteur ou qu'une servante aura dérobé à son maître ; mais les grands et les insignes voleurs qui ont ravagé le peuple par des concussions et des oppressions tyranniques sont comme le lion ; on ne leur arrache jamais la proie qui est une fois entre leurs griffes. Ils ont honte de rabaisser leur état, de diminuer leur revenu, de dégraisser leur table et leur cuisine, de vendre leurs chevaux et leur carrosse, de rabattre du luxe de la maison et de la pompe de leurs habits ; ils ont grande peine de rendre en gros ce qu'ils ont dérobé en détail.

Le Jeune, Serm. t. 3, p. 55.

Ne pas la changer en aumône.

On doit restituer à la personne à qui on a pris du bien ou causé du dommage, ou à ses héritiers, si la personne ne vit plus, parce qu'ils tiennent sa place, et sont avec elle une même personne. Cette réponse est appuyée sur les principes fondamentaux du droit, qui ne veut pas qu'on s'enrichisse aux dépens de personne. En vain voudrait-on convertir en aumônes, en legs pieux, les restitutions dont on est chargé ; en vain, sous le prétexte de la piété, voudrait-on offrir à Dieu ce que l'on doit rendre au prochain ; il est louable de faire l'aumône, des présents aux autels ; mais il faut que ces aumônes, ces offrandes, se fassent de nos biens. La justice doit aller avant la charité, dit saint Augustin. Si on a du bien d'autrui, si on a porté préjudice au prochain ; si on a des dettes à payer, il faut auparavant rendre ce bien, réparer ces dommages, payer ces dettes. L'aumône ne décharge point de la restitution, non plus que les offrandes que l'on ferait au Seigneur. Car, de quel œil Dieu verrait-il ses autels chargés des larmes des pauvres, de la substance des orphelins? Quelle récompense donnerait-il à une charité cruelle qui violerait les droits de la justice? Je dis charité cruelle ; car, de même que ce serait une grande injustice, dit saint Chrysostôme, d'ôter l'habit à un homme pour le donner à un autre qui en aurait besoin, aussi est-on coupable de faire l'aumône des restitutions dont on est chargé.

Prônes de Billot, t. 5, p. 193.

RÉSURRECTION DES CORPS.

Ce qu'il y a dans la nature la prouve.

Ne vous apercevez-vous pas même que tout ce qu'il y a dans la nature, vous parle de cette résurrection? Le soleil se couche, et disparaît tous les jours de dessus notre hémisphère ; mais il ne manque jamais de se lever le lendemain, et de fournir, comme il faisait auparavant, sa carrière ; les fleurs tombent, et elles repoussent; les arbres paraissent morts pendant l'hiver, et ils reprennent leur verdure au printemps. Vous jetez en terre des semences qui s'y corrompent, et qui y germent; et elles ne produisent de fruits de leur espèce qu'après qu'elles sont corrompues. Se pourrait-il donc bien faire que vous fussiez d'une autre nature que le reste des êtres ; que votre corps que Dieu a formé avec tant de soin par ses propres mains, périt pour toujours, et ne résuscitât jamais? Non, non, il sortira un jour de la terre ; et ce sera à la consommation des siècles, qu'arrivera le printemps de sa nouvelle vie que vous attendez.

Prônes de Joly, t. 4, p. 368.

Différence de celle des bons et des méchants.

On verra à la fin du monde sortir d'un même tombeau un mari et une femme, un frère et une sœur, avec des livrées bien différentes ;

on verra ce mari impudique ou impie sortir de terre avec un corps pesant, incommode, difforme, hideux et contrefait, puant, pourri et accablé de maladies, pâle, défiguré, affreux et horrible; on verra cette femme chaste et dévote sortir du tombeau avec un corps parfait et riche de taille, brillant comme un soleil, beau comme un ange, sans aucune incommodité, doué d'une parfaite santé, agile, robuste, immortel, impassible, incorruptible, infatigable et inaltérable, qui aura des beautés, des agréments et des charmes surprenants et qui ne se peuvent exprimer.

Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur; c'est ce que dit le grand apôtre: Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous réformés et glorifiés; ne pensez pas que Jésus daigne appliquer ses divines mains, plus blanches que l'albâtre, plus pures que le soleil, à réformer votre corps qui aura été plus sale qu'un égoût et plus puant qu'un fond de cale: *Reformabit corpus humilitatis nostræ*, dit saint Paul. Il réformera quelque jour nos corps, non les corps qui auront été des cloaques d'immondices, des objets de lubricité, des théâtres de vanité, mais les corps qui auront été humiliés, courbés et abaissés en l'oraison, prosternés en terre pour adorer Dieu, matés et mortifiés par la pénitence, lassés par la visite des pauvres et des prisonniers; ces corps seront renouvelés et glorifiés, se porteront en l'air d'une légèreté incroyable, iront au-devant de Jésus; ils reconnaîtront celui qu'ils auront bien servi, seront reconnus de lui; ils seront élevés au ciel empyrée, assis sur des trônes de gloire: c'est la parole de Dieu qui nous promet tout ceci: *Ut aquilæ volabunt obviam Christo in aera* (1 Thes. 4. 16.).

Le Jeune, Serm., t. 4, p. 476.

RETRAITE ANNUELLE.

Sa nécessité.

. . . Quemadmodùm enim qui pannosas vestes gerit, non ei sufficit quotidiè pulveres scopis abstergere, sed post diuturnum tempus etiam bacillum adhibet, vestes percutit, easque ab intimis sordibus liberat; ità et tu ultrà curam quotidianam, adhibere debes annuè curam majorem, ut intimos tuos defectus detegas, eosque scopis amare contritionis deleas.

Ecce horologia, quomodo statis temporibus visitantur, à pulveribus mandantur et oleo perliniuntur; ut expeditè et exactè quotidianum suum cursum perficiant.

Ità et tu, Fili, omnes animæ tuæ facultates annuè perlustrabis, pulveres excuties, et, ut oleo gratiæ meæ lianiantur, satages.

Respice volatilia cæli, quomodo quotannis pennas suas mutent ad volatum; et tu ergò, annuè renoveris spiritu mentis tuæ, et assume novas pennas ut aquilæ, et volabis et non deficies.

Memor. vitæ sac., p. 193.

Dieu y prépare la surabondance de ses grâces.

Dieu vous a préparé dans cette retraite la surabondance de sa grâce. Il en est de la retraite comme des grandes solennités de la religion, comme des certains sanctuaires privilégiés de Marie. Jésus-Christ a des grâces pour tous les jours: mais il réserve des grâces de choix pour les jours où son Eglise célèbre les grands mystères de sa vie mortelle. Marie est en tous lieux notre bienfaitrice et notre mère; mais elle a des sanctuaires de prédilection auxquels elle attache ses grandes bénédictions, et même ses miracles. Le privilége de la retraite, c'est de recueillir en soi toutes les grâces de Dieu, et dans toute leur plénitude: *Ecce nunc tempus acceptabile... Ecce nunc dies salutis* (2. Cor. 6. 2.).

Manrèse, p. 14.

Recommandations à faire le dernier jour des exercices. (Extr. du Direct.)

1. Celui qui passe d'un lieu bien chaud dans un endroit froid ou humide, est aisément saisi, s'il n'y prend garde, par l'impression de l'air. De même, celui qui passe de la retraite à la vie ordinaire, est exposé à perdre en peu de temps les lumières et la ferveur des exercices. Car ces impressions de la grâce n'étant point encore fortifiées par l'habitude, il est impossible, à moins de grandes précautions, qu'elles ne s'affaiblissent bientôt et ne se dissipent ensuite entièrement.

2. Au sortir des exercices, ne manquez pas de remercier Notre-Seigneur des grâces de la retraite. Repassez en sa présence toutes les lumières, toutes les inspirations que vous y avez reçues, et regardez-les comme autant de témoignages d'un amour tout spécial du Seigneur à votre égard. Renouvelez la résolution de prendre tous les moyens nécessaires pour accomplir ce que vous avez connu des volontés divines sur vous. Craignez qu'une grâce aussi grande, si elle ne vous rend pas meilleur, ne vous rende plus coupable et ne serve à vous attirer au tribunal de Dieu une condamnation plus sévère.

3. Ayez soin, en rentrant dans le monde, de vous tenir en garde contre le péché et les occasions du péché. D'un côté, il faut vous attendre que l'esprit de ténèbres ne négligera rien pour vous entraîner, de l'autre, il ne faut pas vous dissimuler que vous avez tout à craindre de votre propre faiblesse: car vous portez au fond du cœur des inclinations qui ressemblent à un arbre coupé mais dont la racine vit encore, ou bien à un flambeau qu'on vient d'éteindre et qui se rallume aussitôt qu'on l'approche de la flamme. Vous avez donc besoin d'une grande défiance pour ne point vous laisser tromper par le démon et par votre propre cœur, et en même temps d'un grand courage pour combattre l'un et l'autre.

4. Si vous tombez après la retraite dans quelque faute même grave, n'allez pas croire

que le fruit des exercices est perdu, et vous abandonner au découragement. C'est l'artifice ordinaire du mauvais esprit, de pousser de nouveau l'âme dans les fautes passées, et de ces fautes dans l'abattement et dans le désespoir : il prétend par là lui faire regarder la persévérance comme une chose impossible, et la retirer enfin pour toujours du service de Dieu. Après chaque faute, humiliez-vous devant Notre-Seigneur, ayez recours le plus tôt possible aux sacrements, et plein de confiance dans la miséricorde divine, recommencez avec une ardeur nouvelle à marcher dans le chemin de la vertu.

5. Voici les moyens les plus efficaces pour conserver les fruits de la retraite.

Moyens pour conserver les fruits de la retraite.

1° Donner chaque jour une demi-heure ou même une heure, s'il est possible, à la méditation, et un quart d'heure à l'examen général et particulier, selon la méthode tracée dans les exercices.

2° S'approcher tous les huit jours des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

3° Se fixer un règlement pour les actions journalières, s'y attacher avec une grande exactitude, et dans chaque action s'étudier autant que possible à les sanctifier par la pureté d'intention, qui consiste à ne s'y proposer d'autre motif que la gloire et le bon plaisir de Dieu.

4° Choisir un confesseur arrêté, qui vous serve de guide dans les voies de la vertu, et avec qui vous traitiez de tout ce qui concerne votre âme.

5° Faire souvent de pieuses lectures, fréquenter les hommes de bien et fuir avec grand soin la conversation des méchants.

6° S'appliquer avec persévérance à l'acquisition de quelque vertu solide, et surtout de l'humilité et de la charité.

7° Se placer sous la protection de Marie, vouer à cette bonne mère une tendre piété, et ne laisser passer aucun jour sans lui offrir quelque hommage.

8° Enfin chaque année, s'il se peut, consacrer huit jours à la retraite spirituelle, et si la chose est impossible, au moins au temps de Pâques faire une revue ou confession générale de toutes les fautes de l'année (Extr. des Ex. et du Direct. ch. 40.) Maurese, p. 278.

RÉVÉLATIONS.

Elles peuvent avoir lieu de trois manières. Par visions, par colloques, ou par la vue claire de la vérité.

. . . Vous devez vous montrer très-réservé et très-difficile à croire ces sortes de révélations, plus encore à y donner suite lorsqu'il s'agit de conseiller quelque chose en conséquence. Par-dessus tout, défendez à la personne d'en parler à qui que ce soit. Procédez en tout cela avec la plus grande prudence, vous aidant même du conseil de plus savants, parce que ces révélations sont le plus souvent douteuses et suspectes. Moins suspectes sont les vues claires touchant les mystères ou les attributs de Dieu, la malice du péché, le malheur des damnés et autres semblables. Si elles sont conformes à la foi, l'âme ne doit pas les rechercher, dit saint Jean de la Croix ; si elles lui sont données, elle doit non les rejeter, mais les recevoir avec humilité.

Gaume. Man. des conf. p. 330.

Ce qu'il faut penser de toutes ces grâces surnaturelles.

. . . Toutes ces sortes de grâces qui éloignent de la foi, parce qu'elles consistent en certaines connaissances distinctes, soit visions, colloques, révélations, doivent être absolument rejetées ; celles, au contraire, qui sont conformes à la foi, telles que les connaissances confuses et générales, les attraits divins qui unissent l'âme à Dieu, ne doivent pas être rejetées; on peut même les désirer avec humilité et les rechercher, afin de s'unir plus étroitement à Dieu et s'affermir dans son amour. Néanmoins cela s'entend des âmes déjà favorisées de pareilles grâces. Pour les autres la voie la plus sûre est de désirer et de rechercher seulement l'union active, c'est-à-dire l'union de notre volonté avec celle de Dieu. Si donc il vous vient une âme avec ses communications de contemplation ou d'obscurité, vous ne devez pas lui ordonner de les rejeter, mais bien les recevoir avec humilité et actions de grâces. Que vos paroles ne lui donnent jamais une assurance complète, mais l'entretiennent dans une certaine crainte qui, sans lui donner d'inquiétude, la conserve dans l'humilité et le détachement. Pour les connaissances distinctes par voie de visions ou autrement, vous devez lui commander absolument de les rejeter, mais sans acte de mépris, comme de leur cracher en face, de faire des grimaces, ce qui n'est pas permis suivant un grand nombre d'auteurs, et de protester à Dieu qu'elle veut le servir dans la pure foi. Au reste, sainte Thérèse dit (Vie, c. 15) que toutes les fois que dans l'oraison l'âme se sent doucement embrasée d'amour pour Dieu, elle doit tenir la communication pour divine, non pour se croire meilleure que les autres, mais pour s'animer à une plus grande perfection; de cette sorte le démon, supposé que cela vienne de lui, perdra beaucoup et sera pris dans ses propres filets.

Id. Ibid., p. 331.

Dieu a-t-il parlé ?

Dieu a-t-il parlé ?

Lorsque j'ai considéré, dit Pascal, d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes ; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux, et qu'on y donnât

tant de créance s'il n'y en avait de véritables. Il est impossible que les hommes se fussent imaginé qu'ils en pouvaient donner, et encore plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir. De même que si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais, comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables, la créance des hommes s'est pliée par là, parce que la chose ne pouvait être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables, le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer. Ainsi il me paraît aussi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles que parce qu'il y en a de vrais; ni de fausses religions que parce qu'il y en a une véritable.

Ainsi donc la simple lueur de la raison, toute faible et toute vaccillante qu'elle est, suffit pour nous faire comprendre que, parmi cette multitude de croyances qui se sont partagé le globe, il existe une croyance émanée de Dieu. Mais cette croyance, à quelle marque la reconnaître? Les autres portent-elles, comme Caïn, un signe de réprobation? Toutes se croient dans la vérité; mais la vérité, où est-elle?

La vraie croyance est celle qui rend à Dieu un culte saint comme lui-même et qui relève l'homme en lui découvrant le secret de ses hautes destinées; celle qui préexista à la fondation des empires, et dont on trouve des vestiges chez tous les peuples. La vraie croyance est celle qui comprend la nature humaine, qui la sait corrompue, qui en connaît la cause et qui en indique le remède; celle qui dit à l'homme: Sois bon pour l'homme, parce que vous êtes les enfants du même père, qui est Dieu. S'il existe une religion véritable, elle doit être cosmopolite et convenir à tout le genre humain; il suffit d'un soleil pour éclairer le monde d'un pôle à l'autre; il n'y a pas non plus deux soleils pour l'intelligence: la religion est une comme la vérité.

Orsini, Les fl. du Ciel, p. 57.

RÉVOLUTIONS.

Les auteurs en sont souvent les victimes.

L'histoire n'a qu'un cri pour nous apprendre que les révolutions commencées par les hommes les plus sages, sont toujours terminées par les fous; que les auteurs en sont toujours les victimes, et que les efforts des peuples pour créer ou accroître leur liberté, finissent presque toujours par leur donner des fers.

Joseph De Maistre, Du Pape, p. 175.

Ce qui les cause dans un État.

Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition et l'inquiétude des grands d'un État, quand on leur a donné trop de licence, et qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes; c'est la multitude des grands et des petits qui vivent dans la molesse, dans le luxe et dans l'oisiveté; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans les temps de paix; enfin c'est le désespoir des peuples maltraités; c'est la dureté, la hauteur des rois, et leur mollesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'État pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les révoltes, et non pas le pain qu'on laisse manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

Fenelon, Les Avent. de Télém., p. 187.

RÉVOLUTION FRANÇAISE DE 1793.

Ses abominations multipliées.

Qu'avons-nous vu de nos jours? Les temples démolis, les autels renversés, les signes du salut indignement brisés, les prêtres et les pontifes égorgés, les chrétiens fidèles mis à mort, les animaux immondes revêtus par dérision des vêtements sacrés, les tombeaux violés, les dépouilles des saints profanées, les jours consacrés au culte de la Divinité abolis, l'impiété hautement professée. Voilà ce qu'on a vu; et si l'on observait que l'histoire de l'Église présente, en d'autres temps, de semblables excès, je remarquerais, à mon tour, que jamais, à aucune époque, ces abominations n'ont été si universelles ni si multipliées

Frayssinous, Conf. et Disc. inéd., p. 165.

Même sujet.

Quelques années après la mort de Voltaire, les prêtres, qu'il avait voués à la haine de ses adeptes, tombaient en lambeaux sous les coutelas des Septembriseurs, et des prostituées en promenaient le cœur au bout d'une pique en chantant: *Ah! il n'est point de fête quand le cœur n'en est pas* (Chateaubriand, Génie du Christ., liv. 4, ch. 8.). La Déesse Raison montait sur les autels de l'Agneau sans tache, et y recevait les adorations des représentants de la France. Le sang versé jusque-là n'ayant fait qu'altérer la déesse et ses adorateurs; il fallut monter l'œuvre des massacres sur un pied gigantesque.

Cinquante mille comités révolutionnaires, coûtant la somme annuelle de cinq cent quatre-vingt-onze millions, furent chargés d'approvisionner les échafauds. Avec les prêtres et les nobles, toute chair fut mise en réquisition. Au milieu de longues files d'hommes pris au hasard dans tous les rangs, on voyait traîner à la boucherie des charretées sans fin de femmes, de filles, d'enfants. La Vendée seule compte quinze mille femmes et vingt-deux mille hommes égorgés hors de combat. Nantes, pour sa part, vit fusiller et noyer deux mille enfants et sept cent soixante-quatre femmes. Dans cer-

taines petites villes du Midi, comme à Bédoin, la déesse dévora la *population tout entière* (Ibid. Etudes hist., Préface.).

Paris, d'où sortait le signal du carnage, ne restait pas en arrière. Les bourreaux ayant représenté que *leurs gens* ne suffisaient pas pour évacuer le sang, on ouvrit un *aqueduc immense*, qui devint un affluent rouge de la Seine (Ibid.). Cependant les fidèles de la guillotine trouvaient qu'on n'allait pas assez vite en besogne. Ils demandaient aux mécaniciens un instrument qui abattît d'un seul coup trente têtes. Ils accusaient de modérantisme Danton et Robespierre, qui ne leur jetaient que quatre-vingts, cent, cent cinquante cadavres par jour. Leur patriote par excellence, c'était Marat, qui promettait cinq à six cent mille têtes; et l'on sait que, dans les prêches de l'église actuelle des guillotineurs, Marat est toujours l'ami sans égal du peuple, le soleil sans tache des révolutions.

Martinet, L'Emmanuel, p. 104.

RICHESSES.

Quelles sont les richesses temporelles et spirituelles.

L'apôtre saint Paul écrivant à son disciple Timothée, et lui enseignant ce qu'il faut recommander à chacun pour vivre chrétiennement en sa vocation, lui dit : Commandez aux riches de ce monde de n'être pas superbes. Saint Chrysostôme remarque fort judicieusement que l'apôtre ne dit pas simplement : Commandez aux riches, mais aux riches de ce monde (1. Tim. 6. 17.), parce qu'il y a deux sortes de riches, les riches de ce monde et les riches du monde de Jésus-Christ. Il y a deux sortes de richesses, les temporelles et les spirituelles. Les richesses temporelles sont l'or, l'argent, les rentes et les héritages, que le divin Sauveur appelle très-bien des richesses trompeuses, parce qu'elles ne donnent pas ce qu'elles promettent, qu'elles remplissent les coffres et non pas les cœurs, qu'elles ne rendent pas meilleur l'homme qui les possède, mais souvent plus mauvais; qu'elles n'assouvissent pas la convoitise, mais l'allument et l'augmentent; qu'elles ne lui donnent pas le repos d'esprit, mais le lui ôtent.

Les vraies richesses sont les richesses spirituelles ou les célestes, les trésors de la grâce, les dons du Saint-Esprit, les vertus infuses, les amas de mérites que l'âme chrétienne a acquis par la fréquentation des sacrements et par la pratique des bonnes œuvres. *Gloria et divitiæ in domo ejus,* dit le Prophète Ps. 111.) parlant du juste.

Le Jeune, Serm., t. 2. p. 20.

Ne pas aimer les temporelles.

Celui qui aime les richesses, ne se sanctifiera jamais, disait saint Philippe de Néri; et sainte Thérèse ajoutait : Il est juste que celui qui court après des choses perdues se perde aussi lui-même.

S. Liguori, Gloires de Marie, t. 2. p. 221.

Comparées aux épines.

Saint Augustin dit que Jésus-Christ compare les richesses aux épines; parce que, comme les épines piquent et déchirent ceux qui les atteignent, les richesses produisent le même effet dans le cœur de ceux qui s'y attachent; elles les piquent et les déchirent, tantôt par le désir d'en avoir, tantôt par la crainte de les perdre, souvent par le dépit de les avoir perdues, enfin par la misère où elles réduisent ceux qui les possèdent avec tant d'attachement.

Prônes de Billot, t. 5, p. 53.

Sur l'attachement aux richesses.

On n'est pas injuste pour posséder les biens de la terre, et on n'est pas criminel pour les conserver et même les augmenter, selon les besoins de la famille, par des moyens que la religion avoue. Aussi quand le Sauveur nous montre le mauvais riche enseveli dans l'enfer et le pauvre Lazare appelé à une couronne immortelle, il nous fait voir celui-ci transporté dans le sein d'Abraham, de cet Abraham qui, selon la sainte Ecriture (Gen. 13. 2.), possédait des richesses immenses. De sorte que voilà tout à la fois dans le ciel un riche et un pauvre, ou plutôt, comme dit saint Augustin, deux riches des trésors de la grâce et deux pauvres de cœur et détachés des biens de la terre : *Ambo Deo divites, ambo spiritu pauperes.* Ce ne sont donc pas les richesses; mais l'attachement trop grand aux richesses qui rend criminel.

J. J. Desmet, Nouv. M. de Mar., p. 276.

Source d'inquiétudes et de maux.

Voilà un homme qui n'a cherché qu'à se rendre heureux : il a cru y parvenir par les richesses et par une autorité absolue; il possède tout ce qu'il peut désirer, et cependant il est misérable par ses richesses, et par son autorité même... Cet homme paraît faire tout ce qu'il veut; mais il s'en faut bien qu'il le fasse; il fait tout ce que veulent ses passions féroces; il est toujours entraîné par son avarice, par sa crainte et par ses soupçons. Il paraît maître de tous les autres hommes, mais il n'est pas maître de lui-même; car il a autant de maîtres et de bourreaux qu'il a de désirs violents.

Fénelon, Les Av. de Tél., p. 36.

Elles ne rassasient personne.

L'aimant ne se tourne pas plus invariablement vers le nord que les désirs des hommes de toutes les classes vers les richesses; mais ils ne désirent les richesses que pour arriver au contentement, ce caravansérail où chacun se propose de dételer après la course fatigante des affaires. Or, pour être satisfait de sa position, il ne s'agit pas d'avoir beaucoup, mais d'avoir assez. Tout homme qui désire plus qu'il n'a, manque réellement du nécessaire, puisqu'il s'occupe beaucoup plus de ce qu'il voudrait posséder que de ce qu'il possède; et il est

pauvre de ce qu'il n'a pas. L'homme qui a faim se rassasie avec un morceau de pain noir: car la faim n'est pas difficile; mais les richesses n'ont jamais rassasié personne. La coupe de l'opulence n'ôte pas la soif, elle l'augmente, et l'avarice est dans la lie. Donnez à l'avare des troupeaux à couvrir une province entière, il désirera la brebis du pauvre. Donnez-lui la terre avec ses forêts, ses fleuves, ses montagnes, il regrettera que les plaines les plus fertiles ne se couvrent pas d'épis d'or, que les fleuves ne charrient pas l'or dans leurs ondes, que les Alpes et les Cordilières ne soient pas d'énormes masses d'or; il mourra sans être rassasié et en regrettant la dépense de ses funérailles.

Orsini, Les fl. du Ciel, p. 233.

La possession des richesses en fait sentir la vanité par les occupations qu'elle donne.

..Enfin, le riche sort de sa perplexité et prend son parti. *Voici*, dit-il, *ce que je ferai: j'abattrai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands où je mettrai ma récolte et tous mes biens.*

N'est-ce pas là la première occupation des riches, c'est-à-dire, des amateurs des richesses? 1° Occupation de faste et d'orgueil. La demeure de leurs pères où ils sont nés eux-mêmes, et où ils ont été élevés, ne leur suffit pas; elle les humilie, elle les déshonore. Le père habitait une maison modeste, il faut pour le fils un palais superbe. Celui-ci pense par là donner le change, faire oublier la médiocrité de sa première fortune, et cacher l'obscurité de sa naissance; il s'imagine donner à proportion autant de lustre à son nom, qu'il donne d'étendue à ses bâtiments; mais il ne fait souvent qu'exciter contre lui le mépris et la haine: chacun se plaît à se rappeler le souvenir de son premier état, et prend soin d'en conserver la mémoire à la postérité. 2° Occupation ruineuse et contradictoire. Cet homme aime ses richesses, et pour les conserver il les dépense; il va faire démolir ce qui est bâti, et faire élever de plus vastes bâtiments. Ainsi, ce qui faisait la crainte de ce riche, c'est-à-dire la perte de son superflu, est cependant ce à quoi il se détermine. Combien en a-t-on vu qui, après avoir fait construire de vastes greniers, n'ont plus rien eu pour y mettre! Combien qui, après avoir fait élever et meubler de magnifiques appartements, n'ont pas eu la consolation d'y demeurer, et ont été obligés de les céder à leurs créanciers! 3° Occupation pleine de distraction et d'irréligion. Tandis que ce riche est occupé de ses bâtiments, n'allez pas lui parler de prière, de lecture spirituelle, de confession, de communion; il n'en a pas le temps. Ne lui parlez pas non plus de bonnes œuvres, d'aumônes, de charité; il n'en a pas le moyen. Qui oserait même répondre qu'il ne commettra point d'injustice, qu'il paiera exactement ceux qu'il emploie, qu'il ne fera point perdre le salaire aux ouvriers, et qu'il ne suscitera point de procès à ceux qui sont chargés de conduire l'ouvrage? O richesses vaines et trompeuses, faut-il que nous soyons toujours éblouis de votre faux éclat?

Duquesne, L'Evang. méd., t. 2, p. 476.

Sur l'abus des richesses.

Oh! qu'il est douloureux de penser qu'il y a parmi nous un grand nombre de chrétiens riches, et souvent très-riches, qui ne savent que faire de leurs trésors, qui les dépensent en repas somptueux, en soirées brillantes, en fêtes ruineuses, en mille futilités, et qui refusent de nourrir une pauvre veuve qui meurt de faim à leur porte, qui ne savent point, au milieu des rigueurs de l'hiver, donner un habit à un orphelin que le froid conduit lentement au tombeau, et qui traitent leurs frères souffrants avec moins d'égards qu'ils ne traitent les animaux les plus vils de leur maison! Qu'il est douloureux de penser que ces mêmes riches trouvent toujours assez d'argent pour satisfaire tous leurs caprices, et qu'ils n'ont jamais une obole à donner, dès qu'il s'agit d'une bonne œuvre! Un pauvre artisan, une simple ouvrière se priveront souvent du nécessaire pour soulager ceux qui sont plus pauvres qu'eux, et ces riches avares donnent à peine la plus légère partie de leur superflu pour venir au secours de l'infortune! O riches, qui lisez ce livre, ne marchez jamais sur leurs traces, et faites un meilleur usage de votre or, si vous voulez racheter vos péchés et mériter la gloire éternelle.

Pibart, La Nour., de l'âme chrét., p. 39.

Preuve des richesses de l'empire romain.

Il était ordinaire à des particuliers de léguer à leurs amis, par testament, des villages entiers avec tous les habitants.

Fleury, Mœurs des Isra. et des chrét., p. 310.

ROBES.

Art des anciens.

Les anciens avaient l'art de faire sur le métier des robes à manches tout d'une pièce sans couture, comme la tunique de Jésus-Christ était.

Id. ibid., p. 41.

Robes et perles; ce qu'elles sont.

Les robes précieuses ne sont que la boue des vers à soie; les perles ne sont que les excréments des poissons.

Le Jeune, Serm., t. 10, p. 222.

ROGATIONS.

1° Qu'est-ce que le temps des Rogations, et pourquoi ont-elles été instituées?

1er point. — . . . Les jours des Rogations sont des jours destinés par l'Eglise à faire des prières extraordinaires, des processions solennelles, accompagnées d'abstinence, pour détourner les calamités publiques, et attirer

sur nous les bénédictions du Ciel : en voici l'origine ou l'institution. C'est saint Mamert, évêque de Vienne en Dauphiné, qui les établit le premier dans son diocèse, vers l'an 469... Depuis plusieurs années la Gaule Viennoise, que nous appelons le Dauphiné et la Savoie, était désolée par différentes calamités. De fréquents tremblements de terre renversaient les édifices les plus solides; quantité d'incendies réduisaient les maisons en cendre; avec cela, une infinité de bêtes féroces, de loups, de cerfs, d'ours, après avoir ravagé les campagnes, venaient jusques dans les places et les rues de Vienne, et même dans les maisons, dévorer tous ceux qu'ils rencontraient. Chaque jour,..offrait quelques nouvelles marques de la colère divine aux habitants de cette ville infortunée. Les calamités publiques allaient toujours en augmentant, jusqu'à ce que la nuit de Pâques de l'an 469, pendant que le peuple était assemblé dans la grande Église avec son évêque saint Mamert, pour la célébration des divins offices, le feu prit à la maison de ville, qui était un édifice magnifique, placé sur une éminence qui dominait toute la ville, en sorte qu'il était fort à craindre que bientôt toutes les maisons ne fussent consumées par le feu. Tout le monde sortit de l'Eglise, et le saint évêque demeura seul devant l'autel. Là, touché des maux qui accablaient son troupeau, fondant en larmes, il supplia ardemment le Seigneur d'arrêter son bras vengeur. Pour apaiser sa colère, il fit vœu d'établir dans son diocèse des rogations ou prières publiques, accompagnées de procession et de jeûnes. Chose admirable! sur l'heure même l'embrasement cessa, et tout le peuple étant rentré à l'église, le saint évêque leur déclara le vœu qu'il venait de faire, et l'exhorta à joindre la pénitence à la prière. On rendit solennellement, tous ensemble, de très-humbles actions de grâce, pour la faveur que l'on avait reçue, et de là il fut résolu que, chaque année, les trois jours qui précèdent la fête de l'Ascension seraient employés dans des prières publiques et des processions, et même qu'on jeûnerait ces trois jours comme pendant le Carême. Tout cela fut exécuté ponctuellement les années suivantes; il parut visiblement combien cette dévotion était agréable à Dieu; les tremblements de terre cessèrent, et toutes les autres calamités dont la ville de Vienne avait été comme accablée. Du diocèse de Vienne, ce saint usage passa bientôt dans les diocèses voisins; plusieurs églises adoptèrent et solennisèrent tous les ans ces prières ou supplications, auxquelles on a donné le nom de Rogations ou de petites litanies. (Litanies est un mot qui vient du grec, qui signifie prières publiques. C'est une formule de prières laconiques et concises, qu'on chante en l'honneur des saints dont elle contient certains éloges; et à la fin de chacun, on fait une invocation en mêmes termes, et qui sert comme de refrain. Les litanies des saints ou de la sainte Vierge ont pour réponse une courte prière, qui est : Priez pour nous; et à celles qui s'adressent aux personnes de la sainte Trinité, on dit : Ayez pitié de nous.) Ce qui n'avait été d'abord qu'une pratique de dévotion, devint dans la suite une fête d'obligation dans toute l'Eglise Latine. Le pape Léon III. (qui vivait aux 8e et 9e siècles) en fit une loi de discipline ecclésiastique, qui est aujourd'hui en usage partout... Comme ces rogations tombent dans le temps pascal, qui est un temps d'une sainte joie, et où l'Eglise n'ordonne point de jeûnes, on n'est plus obligé présentement qu'à garder, durant ces trois jours, l'abstinence de viande... Voilà, M. F., l'origine de la fête des Rogations et des processions qui se font en ce temps. Quelle fin l'Eglise se propose-t-elle? C'est de nous inspirer l'esprit de la pénitence, et de nous engager à redoubler nos prières durant ces trois jours qui précèdent la grande fête de l'Ascension de Jésus-Christ; elle sait, cette sainte mère, combien ses enfants ont besoin de cet esprit de pénitence, pour apaiser Dieu, pour éloigner les maux qui nous menacent, pour faire cesser ceux dont nous sommes affligés; elle est convaincue que la prière, et surtout les prières publiques, jointes aux œuvres de pénitence, peuvent tout obtenir du Sauveur; elle est encore persuadée qu'il n'est point de temps plus propre à être exaucé de Dieu, que celui qui précède le retour du Fils de Dieu vers son Père; elle veut, pour ainsi dire, charger son divin époux des supplications qu'elle porte aux pieds du trône de la majesté divine. Comment ne serait-elle pas écoutée favorablement, ayant un tel médiateur, un avocat tout-puissant, un pontife saint, innocent, élevé au plus haut des cieux, dont les mérites sont infinis, et à qui le Père céleste ne peut rien refuser ?

... Si vous ne ressentez pas les mêmes fléaux et les mêmes calamités qui désolèrent le pays de Vienne, il y a plus de 1300 ans, vous en ressentez de temps en temps, qui en réduisent plusieurs de vous à la misère. D'ailleurs vous en êtes sans cesse menacés : les stérilités, les guerres, la mortalité du bétail, tous ces maux et quantité d'autres sont dans la main du Tout-Puissant... Peut-être son bras est-il déjà levé pour vous frapper; peut-être cette année même verrez-vous vos campagnes désolées par la grêle, la sécheresse, les animaux, les pluies continuelles, etc. Comment arrêter les effets de la colère du Seigneur? En voici le moyen. Conformez-vous à l'intention de l'Eglise; observez exactement tout ce qu'elle vous commande en ces saints jours; soyez assurés que, si vous êtes des enfants dociles et obéissants, Dieu ne vous punira point, mais plutôt il vous comblera de mille bénédictions... Voulez-vous donc vous préserver sûrement de ces malheurs dont vous êtes menacés, et vous rendre dignes des regards favorables du Seigneur? Ecoutez et pratiquez soigneusement ce qui me reste à vous dire, de la manière de passer ces trois jours prochains.

2° Comment devez-vous passer ces trois jours des Rogations.

2e Point. — Pour passer saintement les jours des Rogations, et attirer sur nous les effets de la miséricorde divine, exécutons ce que l'Eglise demande de nous en ces saints jours. Et qu'est-ce que l'Eglise demande de nous?... Elle désire, 1° que l'on prie avec plus de ferveur et d'assiduité; 2° que l'on assiste aux processions publiques avec dévotion; 3° que l'on fasse abstinence; 4° que l'on prenne des sentiments de pénitence: enfin que l'on s'occupe souvent de Jésus qui, après avoir conversé sur la terre quarante jours après sa résurrection, monta visiblement dans le ciel, pour nous y préparer une demeure éternelle...

J'ai dit 1. etc. Ce doit être là, M. F., notre principale occupation dans ces jours...; c'est pour nous y engager que l'Eglise fait lire, dans les Evangiles et les Epîtres de la messe, ce qui est le plus propre à nous inspirer du goût pour la prière...

La seconde chose que l'Eglise demande de nous, c'est l'assistance aux processions.. Souvenez-vous, M. F., pourquoi on fait ces processions, et ce qu'elles signifient. Elles nous représentent l'état de voyageurs où nous sommes sur la terre, et nous apprennent que nous devons sans cesse avancer vers notre patrie, et suivre Jésus-Christ dont on nous montre l'étendard, que l'on porte à la tête de la procession. Nous y allons deux à deux, ce qui nous marque l'union qui doit régner entre tous les fidèles. On les fait encore pour honorer les voyages du Sauveur sur la terre, et spécialement son pénible voyage de Jérusalem au calvaire... Entrez, M. F., dans l'esprit de cette sainte cérémonie; que vos processions se fassent avec beaucoup d'ordre... Que la modestie, la gravité, la piété paraissent dans toute votre conduite, en sorte que tous ceux qui vous verront en soient édifiés...

Mais ne croyez pas que ce soit assez de cette modestie extérieure; Dieu voit le fond de nos cœurs, il pénètre nos plus secrètes intentions; nous pouvons bien en imposer aux hommes, mais nous ne pouvons tromper Dieu. Et comment lui plairons-nous? Ce sera en ajoutant à la modestie extérieure, aux chants des cantiques et des litanies, la dévotion du cœur: *Cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino* (Eph. 5.). Ce sera surtout en priant comme le recommande le même apôtre, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Demandez donc, M. F., avec assurance durant ces saints jours; demandez tous les biens dont vous avez besoin, et qui peuvent vous être utiles pour le salut; demandez, avant toute chose, votre conversion et votre sanctification; demandez pour vous et pour tous ceux qui vous appartiennent, pour tous vos frères chrétiens... Quant aux biens temporels, la conservation des fruits de la terre, la cessation des fléaux, la délivrance des maladies, l'éloignement des maux et des misères de cette vie, nous pouvons les demander; c'est une des fins de l'institution des Rogations: mais ce ne doit être que conditionnellement, et qu'autant que cela pourra contribuer à notre salut.

... Examinez de quelle manière vous avez assisté, les années précédentes, aux processions qu'on a faites; comment vous avez prié; ne vous étonnez pas, si toutes vos prières et toutes vos processions ont été sans fruit; et si, bien loin d'attirer les bénédictions du ciel, vous avez ressenti les effets de sa colère, ne l'imputez qu'à vous-mêmes; changez de conduite à l'égard du Seigneur, et vous le trouverez toujours prêt à vous combler de ses biens.

Mais afin que vos prières et vos processions aient l'effet que nous attendons, gardez exactement l'abstinence... Je vous invite même à pratiquer quelques mortifications, selon que vos forces et votre travail vous le permettront: *Bona est oratio cum jejunio et eleemosyna*, disait le saint homme Tobie. Nous voyons dans les livres sacrés, que tous ceux qui ont voulu se rendre le Seigneur propice et apaiser sa colère, ne se contentaient pas de prier, de s'humilier, ils y ajoutaient des œuvres de pénitence, jusqu'à se couvrir de cendres et de cilices...

Enfin, M. F., ce qui doit vous occuper durant ces saints jours, c'est la pensée de Jésus qui quitte la terre pour retourner au ciel; ce sont les dernières paroles par lesquelles il s'explique clairement à ses disciples avant son départ: *Exivi à Patre, et veni in mundum; iterùm relinquo mundum, et vado ad Patrem.* Ranimons notre foi sur la divinité de Jésus-Christ; mettons de plus en plus notre confiance en lui; n'oublions jamais les divines leçons qu'il fit à tous ses disciples, avant que de monter visiblement au ciel. Ils se rassemblèrent au nombre d'environ 500 dans le lieu et sur la montagne d'où il devait s'élever au ciel en leur présence. Là, il leur dit un dernier adieu, et leur recommanda expressément d'observer toujours ce qu'il leur avait enseigné.

Puissions-nous, M. F., imiter tous ces bienheureux disciples, ces fervents fidèles qui s'empressèrent pour faire le voyage de la sainte montagne, où Jésus-Christ leur avait donné ordre de se rassembler; puissions-nous passer si saintement les jours prochains des Rogations, que nous nous rendions dignes de recevoir de Jésus-Christ la même bénédiction qu'il leur donna en les quittant: *Elevatis manibus suis, benedixit eis, recessit ab eis, et ferebatur ad cœlum.* Après qu'ils eurent reçu sa bénédiction et qu'ils l'eurent adoré, ils retournèrent à Jérusalem, comblés de joie; ils ne cessaient de bénir et de louer Dieu dans le temple: *Et ipsi adorantes, regressi sunt in Jerusalem cum gaudio magno, laudantes et benedicentes Deum* (Luc. 24.).

Inst. de Toul., t. 4, p. 94.

ROIS.

Ceux qui sont les fléaux du genre humain.

Les rois qui ne songent qu'à se faire craindre, et qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soumis, sont les fléaux du genre humain. Ils sont craints comme ils le veulent être; mais ils sont haïs, détestés, et ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Fénelon, Les Av. de Tél., p. 15.

Bonheur d'un roi sage.

Heureux le roi qui fait le bonheur de tant de peuples, et qui trouve le sien dans sa vertu! il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte, c'est celui de l'amour. Non-seulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. Il règne dans tous les cœurs; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, et donnerait sa vie pour lui.

Id. ibid., p. 17

Ils s'usent toujours plus que les autres.

Sachez que les rois s'usent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adversité, les peines de l'esprit et les travaux du corps les font vieillir avant le temps. Dans la prospérité, les délices d'une vie molle les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si malsain que les plaisirs où l'on ne peut se modérer. De là vient que les rois, et en paix et en guerre, ont toujours des peines et des plaisirs qui font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie sobre, modérée, simple, exempte d'inquiétudes et de passions, réglée et laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse, qui, sans ces précautions, est toujours prête à s'envoler sur les ailes du temps.

Id. ibid., p. 115.

Voy. ROYAUTÉ, SOUVERAINS.

ROMAN.

Ce que c'est.

Le *Roman* est un récit ordinairement merveilleux, une suite d'aventures heureuses ou malheureuses, présentées avec art et avec tout le prestige du style *sentimental* propre à émouvoir les âmes sensibles. Le *sujet* le plus ordinaire du roman est *le tableau de l'amour profane, de l'amour de passion.*

Le roman est le théâtre en lecture, comme le théâtre est le roman représenté sur la scène. Si la représentation d'une pièce occasionne plus d'émotions, la lecture laisse des traces plus durables et plus profondes

Les Mauv. Liv., les Mauv. Journ. et les Rom., p. 52.

Peste pour les mœurs.

Il vaudrait mieux en particulier vous arracher un œil, que de vous permettre une mauvaise lecture. L'écrivain obscène tue autant d'âmes qu'il a de lecteurs : aussi les plus profonds cachots de l'abîme lui sont-ils destinés. Un d'entre eux qui eut le rare bonheur de se convertir, avait coutume de dire qu'il aurait voulu effacer chaque ligne de son ouvrage avec des larmes de sang. Le roman est une autre peste d'autant plus dangereuse, que le poison y est plus habilement préparé et plus artificieusement déguisé. Une âme saine, une vertu robuste ne croit pas pouvoir se permettre ces lectures : des cœurs gangrenés n'y trouvent rien de mal; c'est qu'ils n'ont plus de sentiment. En vain s'excuse-t-on sur le faux prétexte d'orner son esprit; il est une infinité d'autres livres sortis de meilleures plumes. Si l'on n'avait que des vues droites, on préférerait ceux-ci. Le roman n'apprend rien, excepté l'art d'exciter et de flatter les passions : d'ailleurs il vaut mieux entrer dans le ciel moins savant, que de descendre dans l'enfer avec beaucoup de science.

Roissard, La Consol. du chrét., p. 391.

Jugement de J.-J. Rousseau sur sa Nouvelle Héloïse.

Les femmes étaient charmées de la *Nouvelle Héloïse;* et pourtant Rousseau regarde comme perdues les jeunes personnes qui liront ce roman.

Henrion, Hist. gén. de l'Église, t. 10, p. 456.

ROSAIRE.

Son origine.

La dévotion du saint Rosaire fut révélée à saint Dominique par Marie elle-même. Un jour que ce saint était grandement affligé, et se plaignait à la Mère de Dieu du progrès et des dégâts que l'hérésie des Albigeois faisait dans l'Église, la sainte Vierge lui dit : Ce terrain sera toujours stérile, tant que la pluie n'y tombera pas. Dominique comprit alors que cette pluie était la dévotion du Rosaire qu'il devait publier; il la prêcha partout, et elle fut reçue de tous les catholiques.

S. Liguori, Gloire de Marie, t. 2, p. 25.

Dévotion la plus agréable à Marie.

Celui qui est vraiment dévot à Marie peut se dire heureux en cette vie, et se croire sûr du paradis : *Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem à Domino* (Prov, 8. 35.). Mais, quel est celui qui trouve Marie? Celui qui l'aime et qui l'honore d'un culte spécial. Or, de toutes les manières de l'honorer, je n'en connais aucune qui soit plus agréable à la Mère de Dieu que le Rosaire. Oh! quelle belle espérance de salut ont ceux qui persévèrent à le réciter chaque jour! Les livres sont remplis d'exemples d'âmes qui se sont sauvées par ce moyen... Vous voyez, chrétiens auditeurs, quelle belle espérance de salut, par la protection de Marie, a celui qui l'honore en récitant le Rosaire. Ne laissez donc s'écouler

aucun jour, sans le réciter avec beaucoup de dévotion et de confiance. Et s'il en est parmi vous qui l'aient négligé jusqu'ici, qu'ils commencent ce soir pour ne cesser jamais.

Id. Instr. prat. sur les exerc. des Miss., p. 47.

Voyez CHAPELET.

Dévotion 1° utile.

... Quand vous êtes au saint Rosaire et que vous y faites votre devoir, vous acquérez de grands trésors, des trésors spirituels mille fois plus précieux que toutes les mines des Indes; vous gagnez indulgence plénière le jour que vous vous y enrôlez, indulgence plénière à l'heure de votre mort, en disant : *Jesus, Maria*, ou de bouche ou de cœur, indulgence quand vous assistez à la messe du saint Rosaire ou à la procession qui se fait les premiers dimanches et les fêtes de Notre-Dame, indulgence qui va jusqu'au purgatoire, car vous y pouvez faire écrire vos parents et amis défunts, et disant le chapelet pour eux (sans vous y obliger), vous les soulagez en leurs peines et vous gagnez le secours d'une infinité de prières qui se font en toute l'Eglise. Cette confrérie est établie par tout le monde, et quand vous y êtes associé, vous êtes participant de toutes les dévotions qui s'y font. Pendant que vous êtes couché en votre lit, un bon religieux dit son Rosaire à Paris; et il le dit pour lui et pour vous. Une bonne veuve dit son chapelet à Rome; elle le dit pour elle et pour vous. Si vous y faites votre devoir, vous gagnez les bonnes grâces de la sainte Vierge : croyez-moi, on ne s'en repent pas à l'heure de la mort, nous le savons par expérience, on le voit tous les jours. Il n'est rien qui console si fort une âme chrétienne quand elle est au lit de la mort que de se souvenir qu'elle a été bien dévote à la sainte Vierge, qu'elle a fait son devoir au Rosaire, qu'elle a dit souvent et dévotement son chapelet, qu'elle s'est confessée et a communié les premiers dimanches des mois; l'âme connaît alors par expérience qu'il n'y a personne si puissante au monde pour la tenir à couvert et la défendre des hostilités de l'esprit malin que la Mère de Dieu, et il n'est rien de si aisé que de faire ce gain.

2° Facile.

Car, quant au temporel, il ne vous en coûtera rien; on ne vous demande pas votre argent, on demande votre âme et votre salut. On reçoit en cette confrérie aussi bien le plus pauvre que le plus riche, sans exiger un denier; et, quant au spirituel, vous ne prenez point de charge, vous ne vous obligez à rien, tout y est libre et volontaire. Ou vous y ferez votre devoir ou non; si vous y faites votre devoir, vous gagnerez ce que je vous ai dit; si vous n'y faites rien, vous ne gagnerez rien, mais vous n'offenserez pas Dieu, parce que vous ne vous obligez à rien, et le devoir n'est pas difficile; car il n'y a qu'à dire toutes les semaines une fois son Rosaire, c'est-à-dire trois chapelets composés de cinq ou six dizaines, et vous les pouvez dire tous trois chaque dimanche pour toute la semaine, ou bien les diviser et en dire chaque jour deux ou trois dizaines, et puis assister à la messe du Rosaire et à la procession les premiers dimanches des mois et les fêtes de la sainte Vierge quand vous aurez le loisir, et vous confesser et communier en ces jours quand vous voudrez gagner une plus grande indulgence; mais le tout sans obligation. Vous seriez donc bien négligent de votre salut, bien ennemi de vous-même, si vous refusiez une grâce si avantageuse, qui ne vous coûtera rien et qui ne vous impose aucune charge. Je vous conseille de l'embrasser avec grande affection, et afin que vous le puissiez faire pendant que Dieu vous en donne l'inspiration et la volonté, à la fin de cette prédication, au sortir de chaire, nous irons à l'autel du Rosaire pour y recevoir ceux qui voudront s'y faire inscrire, et pour y faire votre devoir, non pas tellement quellement, mais en vrais enfants de la Vierge.

Le Jeune, Serm., t. 4, p. 505.

ROYAUTÉ.

Elle est une servitude déguisée.

On résolut de le (Mentor) faire roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir : il dit qu'il préférait les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté : que les meilleurs rois étaient malheureux, en ce qu'ils ne faisaient presque jamais les biens qu'ils voulaient faire, et qu'ils faisaient souvent, par la surprise des flatteurs, les maux qu'ils ne voulaient pas. Il ajouta que si la servitude est misérable, la royauté ne l'est pas moins, puisqu'elle est une servitude déguisée. Quand on est roi, disait-il, on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander! Nous ne devons qu'à notre seule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Fenelon, Les Avent. de Télém. p. 75.

—S—

SACERDOCE.

Sa fin.

. . . Dieu veut que tous les hommes se sauvent, mais non pas tous par les mêmes voies. Comme il a établi dans le ciel divers degrés de gloire, il a aussi établi sur la terre divers états de vie, qui sont autant de voies différentes pour gagner le ciel. Entre ces états, le plus noble et le plus distingué, l'état suprême enfin, c'est celui du prêtre, à cause des fins si élevées pour lesquelles le sacerdoce a été institué. Quelles sont ces fins? Croyez-vous qu'il s'agisse seulement de dire la messe et l'office, et puis de vivre comme les laïques? Non, certainement. La fin de Dieu a été d'établir sur la terre des hommes publics, chargés de tout ce qui concerne l'honneur de sa majesté divine et de procurer le salut des âmes.

. . . Les gens du monde appliqués à leurs affaires ne peuvent rendre à Dieu la vénération et les actions de grâces qui lui sont dues. C'est pourquoi,... il était nécessaire de choisir des hommes expressément chargés de rendre à Dieu l'honneur qui lui appartient : *Fuit necessarium aliquos e populo seligi ac destinari, qui ad impendendum debitum Deo cultum, et sui statûs obligatione et institutione intenderent* (Claudius Frassen. tom. 12. tract. 3. d. 1. art. 1. quæst. 1.).

S. Liguori, Rec. de textes, t. 1, p. 38 et 43.

Voyez PRÊTRE, SAINTETÉ DU PRÊTRE.

SACRÉ-COEUR.

Sur le mystère.

Lorsque les grands de la terre viennent à mourir, et qu'ils marquent leur dernière volonté, ils lèguent leur cœur à ceux qui leur ont été le plus chers. Par là, il arrive que la mort même n'est pas capable de les séparer de ceux qu'ils ont tendrement aimés. Voilà, M. F., ce que J.-C. a fait pour nous. Il nous avait aimés durant sa vie; il veut nous aimer jusqu'à la fin, en nous léguant son cœur. Au moment de sa mort, il nous dit : Mes chers enfants, il faut que je retourne à mon Père, mais je ne vous quitterai pas pour cela; je vous laisse mon cœur; il sera avec vous sur la terre, jusqu'à la consommation des siècles : *Erit cor meum ibi cunctis diebus* (3. Reg. 9.). Quel gage plus cher et plus précieux pouvais-je vous donner de mon amour et de ma tendresse?

Non, M. F., J. C. ne pouvait nous donner un gage plus grand de son amour, que de nous laisser son cœur. Car on ne peut porter l'amour plus loin, que de se donner soi-même à ceux que l'on aime; et voilà l'excès de l'amour. Mais, après un amour si excessif de sa part, ce Dieu sauveur n'a-t-il pas droit d'attendre, de la nôtre, un amour réciproque? Cependant, il n'en reçoit que des ingratitudes. Oh! quels cœurs sont les nôtres!..

Bonnardel, Inst. fam., t. 2, p. 84.

Dévotion juste et naturelle dans son objet.

En effet, l'objet de cette dévotion, c'est le cœur de l'Homme-Dieu, ce Cœur, le principe de sa vie mortelle, ce cœur, le siége et l'organe de ses affections, ce cœur uni inséparablement à la divinité. Dans les funérailles des grands hommes, on rend à leurs cœurs inanimés des honneurs particuliers; on les enferme dans l'or et les pierreries; que dis-je? on en confie le dépôt et la garde aux temples mêmes du Seigneur. Leur vue seule réveille en nous le souvenir de tout ce qu'il y a eu de grand et d'héroïque dans leurs sentiments. Quels hommages donc ne devons-nous pas rendre au plus grand, au plus aimable, au plus parfait de tous les cœurs, au Cœur de l'Homme-Dieu, toujours vivant et toujours consumé des flammes de la charité! Si nous possédions ici le cœur d'un de ces hommes qui ont été, par leurs vertus, de vives images du cœur de Jésus; si nous possédions le cœur de François Xavier, le cœur de Vincent de Paul, de François de Sales, avec quel transport baiserions-nous ces cœurs vénérables qui brûlaient du zèle le plus ardent! et en cela nous ne ferions qu'obéir à cette persuasion intime qui dit à tous les hommes que, si l'âme est le principe de ces mouvements intérieurs, le cœur en est comme le centre, et qu'associé à toutes les affections de l'âme, il a droit par là même à notre vénération dans les hommes de Dieu, et dans l'Homme-Dieu, non-seulement à tout notre amour, mais à notre culte et à nos adorations.

Louis Debussi, Nouv. M. de Mar., p. 301.

SACREMENTS.

Principes intérieurs de la vie spirituelle.

Les principes intérieurs de notre vie spirituelle sont les grâces différentes répandues dans nos âmes, par le moyen des sacrements, qui communiquant cette vie aux membres de Jésus-Christ, c'est-à-dire aux chrétiens, leur donnent l'accroissement et la force, comme le sang qui coule dans nos veines porte la vie, le mouvement et la force dans toutes les parties de notre corps, si je puis me servir de cette comparaison.

Bonnardel, Instr. fam., t. 1, p. 50.

Coffres des grâces de Dieu.

Saint Augustin dit : Si vous étiez auprès d'un coffre plein de pistoles, avec la permission d'en prendre une bonne poignée, et qu'ayant la main pleine de terre ou d'autre chose, au lieu d'en prendre quarante ou cinquante, vous n'en preniez que sept ou huit du bout des doigts, n'y aurait-il pas bien de votre faute? Vous venez à confesse ou à la sainte communion, ces sacrements sont les coffres, les magasins des grâces de Dieu; mais vous y venez avec un esprit occupé des affaires de votre ménage, avec un cœur rempli d'affections basses et terrestres, plein de vanité, de mondanité, d'avarice; vous ne pensez à Dieu qu'à demi, vous ne lui donnez votre cœur que de biais et en profil; il ne se faut pas étonner si vous en recevez peu de grâces; si vous vous approchiez de lui avec un cœur vide de toute passion, si vous lui ouvriez toute l'étendue et toute la capacité de votre âme, il accomplirait en vous ce qu'il a dit : *Mensuram bonam, et confertam, et coagitatam, et superefluentem dabunt in sinum vestrum :* On vous donnerait des biens à la grande mesure, pleine, entassée, pressée, comblée et regorgeante, c'est ce qu'il fait aux âmes bienheureuses dans le ciel.

Le Jeune, Serm., t. 6, p. 274.

Trésors de grâces.

C'est un article de foi déclaré par le concile de Trente (Sess. 7 can. 6.) que tous les sacrements de l'Eglise chrétienne donnent la grâce sanctifiante à tous ceux qui les reçoivent dignement. S'il y avait un confesseur si riche et si libéral, qui donnât cinq ou six pistoles à tous ceux qui iraient à confesse à lui, et autant de fois qu'on y irait, qui est-ce qui n'y irait pas? ne serait-il pas accablé de peuple? Vous n'êtes pas chrétien si vous ne croyez fermement que toutes les fois que vous vous confessez, ou que vous recevez un autre sacrement, comme il faut, vous acquérez un plus grand trésor que si l'on vous donnait mille pistoles, oui dans la balance du jugement de Dieu; et dans l'estime des hommes sages, un seul degré de grâce est plus précieux, de plus grande valeur que toutes les richesses des Indes et que l'épargne de tous les rois, parce que la grâce est d'un ordre supérieur à tous les biens de la nature.

Il ibid., t. 7, p. 437.

Leur nécessité pour le salut.

Prétendre se sauver et ne pas fréquenter les sacrements, savez-vous ce que c'est, Eugène? C'est vouloir l'impossible; c'est compter sur la fin sans prendre les moyens nécessaires pour y arriver; c'est espérer, contre la parole de Dieu même, que le royaume des cieux, qui n'est promis qu'à la violence et à une vertu mâle, sera également accordé à la paresse et à la nonchalance; c'est croire que l'on possédera Dieu sans l'avoir vraiment aimé, ou qu'on peut l'aimer sincèrement, quoiqu'on néglige de lui plaire, de s'approcher de lui, de s'unir à lui par les sacrements, dont l'usage doit être fréquent, puisqu'ils sont la source de la grâce et le gage réciproque de l'amour... Voilà le rêve du monde; mais que son réveil sera désolant!

De Gérambe, Let. à Eug. sur l'Euch., p. 89.

Morale sur le peu de changement de la fréquentation des sacrements.

Quand les remèdes sont inutiles à un malade, c'est mauvais signe, il est désespéré et les médecins l'abandonnent. Quand une âme ne profite pas des sacrements, quand on ne voit point de changement après tant de confessions et de communions, c'est une marque que le cœur est bien envenimé, c'est être perdu sans ressource. Plutarque rapporte qu'un ancien philosophe nommé Stratonicus, voyageant par plusieurs provinces pour apprendre ce qu'il y avait de plus signalé, passa par une ville où la plus grande partie des bourgeois étaient fort mal faits, ils avaient la gorge enflée, la couleur pâle, la face décharnée. Là, se trouvant altéré, il s'approche d'une fontaine où il voit plusieurs personnes, il leur demande : Cette eau est-elle bonne? Quelqu'un lui répond : Vous le voyez bien, puisque tant de gens y viennent. C'est à cela même, dit-il, que je connais qu'elle n'est pas bonne, vu que tant de gens en boivent et que si peu en profitent. Que peuvent dire les infidèles quand ils confrontent et considèrent notre doctrine et notre vie, nos églises et nos maisons, nos sacrements et nos déportements? Ne sommes-nous pas cause qu'ils prennent sujet de mépriser nos mystères, de les décrier, et de dire que ce ne sont que des illusions et de pures grimaces, quand d'un côté ils voient tant de gens recevoir les sacrements que nous disons être institués pour nous sanctifier, et qu'ils voient d'autre part que si peu de gens s'y sanctifient?

Le Jeune, Serm., t. 7, p. 440.

Quels sont les sacrements du démon.

Si Jésus-Christ a ses sacrements, qui sont les sources de ses grâces, et les instruments de notre salut; le démon, dit saint Augustin, a aussi ses sacrements, qui sont les sources des péchés des hommes, et les instruments de leur damnation. Les mauvais exemples, les tableaux lascifs, les mauvais livres, les discours malhonnêtes, les chansons impures, les spectacles dangereux, où l'on apprend le crime en le voyant, et où il plaît presque toujours, parce qu'il y paraît orné; les discours impies des libertins, les nudités et les parures immodestes des filles et des femmes mondaines; leurs manières ou trop libres, ou trop affectées; les exemples d'un homme considérable par sa dignité et son autorité sont, en quelque manière, les sacrements du démon, plus puissants souvent pour perdre nos âmes par la faiblesse et la corruption de notre cœur, que les sacrements de Jésus-Christ ne le sont pour les sauver. Hélas! n'ai-je point été souvent,

par mes mauvais exemples, le malheureux ministre de ces funestes sacrements ?

Nepveu, Pens. ou reflex. chrét., t. 3, p. 289.

SAINTETÉ.

Elle consiste à bien faire ses actions ordinaires.

La sainteté, M. F., ne consiste pas, comme on se l'imagine souvent, à opérer des miracles et à faire des œuvres extraordinaires ; mais elle consiste à bien faire ses actions les plus ordinaires et les plus communes. Saint Isidore, qui n'était qu'un simple laboureur, ne s'est pas fait admirer par des œuvres éclatantes ; mais il s'est borné à remplir fidèlement les devoirs obscurs de sa condition. Il n'a pas cependant laissé que de parvenir à la sainteté, et d'être mis au nombre des saints. Marie elle-même n'a pas opéré le moindre miracle : elle a fait consister toute sa vertu à mener une vie cachée, et à bien faire toutes choses comme son divin Fils ; elle est cependant regardée comme la plus sainte des créatures et comme la reine même des saints. Consolez-vous donc, hommes et femmes qui êtes sans cesse occupés à des travaux obscurs, et qui ne pouvez rien faire d'extraordinaire pour Dieu. Il n'est pas nécessaire pour vous sanctifier, que vous vous signaliez par des actions d'éclat ; vous n'avez besoin que d'être fidèles à remplir vos devoirs et à bien faire vos actions ordinaires. Mais que faut-il pour les bien faire ? Ecoutez-les, mes frères, et regardez la méthode que je vais vous prescrire, comme la véritable route du salut et le chemin du ciel.

Année liturg, t. 3, p. 257.

Voyez ACTIONS.

Sans elle, point de bonheur solide.

Il n'y a que la sainteté qui puisse nous rendre solidement heureux ; sans elle on ne peut espérer de bonheur ni en ce monde ni en l'autre ; mais avec elle on est heureux pour le temps et pour l'éternité.

En effet, M. F., représentez-vous l'homme le plus heureux selon le monde, comblé des faveurs de la fortune, élevé au faîte des grandeurs, environné de toutes les commodités de la vie, régnant, si vous le voulez, sur tout l'univers : si cet homme n'est pas saint, s'il n'est pas l'ami de Dieu, s'il est esclave du péché et de ses passions, quel solide plaisir peut-il goûter ? Au contraire, de quelles noires inquiétudes, de quels chagrins accablants son âme n'est-elle pas dévorée ? Peut-il être jamais en paix avec lui-même, puisqu'il n'y a point de paix pour les impies ? *Non est pax impiis* (Isa. 48.). Il a beau chercher dans ses plaisirs des adoucissements à ses peines, il en sent toujours l'amertume, il en porte tout le poids au milieu même de sa félicité prétendue ; sans cesse il entend la voix importune de sa conscience qui lui reproche ses crimes, qui le menace d'un malheureux avenir. En vain voudrait-il se persuader qu'il n'a rien à craindre sur ce que la religion nous enseigne de l'éternité des peines réservées au pécheur ; quelque faible que soit sa foi, elle est toujours assez forte pour devenir le supplice de son cœur, et ses incertitudes n'empêcheront jamais qu'il ne voie dans le Dieu qu'il offense un juge inexorable, sévère, vengeur du crime.

Elle fait le bonheur du juste.

Mais que la situation d'une âme juste est bien différente, M. F. ! qu'elle est bien plus heureuse et plus tranquille ! Exempte des reproches et des inquiétudes qui accompagnent une conscience déréglée, elle jouit d'une paix qui surpasse tout ce que les plaisirs du monde ont de plus flatteur. Assurée autant qu'on peut l'être en cette vie par le témoignage de sa conscience, qu'elle possède l'amitié de son Dieu, qu'elle est dans l'état de sa grâce, elle trouve dans cette amitié un gage certain du bonheur éternel ; elle y trouve un parfait dédommagement de tout ce qu'elle peut souffrir ; elle voit sans émotion toutes les révolutions de la vie, l'abaissement des uns, et l'élévation des autres : rien de tout cela ne la touche, et ne saurait troubler sa sérénité ; elle regarde avec indifférence les plaisirs, les biens, les honneurs du siècle, parce qu'elle n'y voit que vanité, qu'affliction d'esprit : l'abondance et l'indigence lui sont égales ; elle sait, comme l'apôtre, mettre l'une et l'autre à profit pour son salut : *Scio abundare, et penuriam pati* (Philip. 4.). Ses jours, il est vrai, sont quelquefois traversés par des revers de fortune, par des accidents imprévus, par des dégoûts même qu'elle souffre dans la pratique de la vertu ; mais un regard vers le ciel lui fait tout souffrir avec patience, et lui fait surmonter avec courage les obstacles qui se trouvent dans le chemin du salut, parce qu'elle sait qu'elle a affaire à un Dieu fidèle à ses promesses et magnifique en ses récompenses ; elle sait que Dieu se souviendra de ses justices, qu'un bonheur éternel est réservé à la vertu : c'est ce qui la rend heureuse, même dans cette vallée de misères, en attendant qu'elle le soit dans l'éternité.

Prônes de Billot., t. 1, p. 42.

SAINTETÉ DU PRÊTRE.

Tout doit céder à son engagement.

. . . Comme un soldat librement engagé ne peut plus s'excuser du service, ni sur les dangers de la guerre, ni sur la dureté du commandement, ni sur son peu de courage ; de même un ministre des autels engagé à servir Dieu en saint, par le plus inviolable des serments, ne peut plus prétexter ni les difficultés de la sainteté, ni la contagion du siècle, ni les dangers de la santté, ni sa propre faiblesse : tout doit céder à son premier engagement. Si la sainteté dont il s'est fait une loi, passe les forces de la nature, elle n'est et ne

sera jamais supérieure aux forces de la grâce de Jésus-Christ, et cette grâce, que Dieu accorde si libéralement au simple fidèle, la refusera-t-il aux prêtres qui lui sont unis par les liens les plus indissolubles, et les plus sacrés ?

Bélon, Tr. de la perf. de l'état eccl. t. 1, p. 19.

Combien elle doit différer de celle des laïques.

Tout chrétien doit tendre à la perfection et à la sainteté, puisque tout chrétien fait profession de servir un Dieu saint... Mais la sainteté du prêtre doit être au-dessus de celle des hommes du siècle. *Nihil in sacerdote commune cum multitudine* (S. Ambr. epist. 6. ad Iren.)... Saint Isidore de Péluse disait que la sainteté du prêtre doit différer de celle de tout bon laïque, autant que le ciel diffère de la terre. *Tantum inter sacerdotem et quemlibet probum interesse debet, quantum inter cœlum et terram discriminis est* (S. Isid. lib. 2. epist. 205.).

S. Liguori, Rec. de textes, t. 1, p. 50.

L'habit sacré et la profession réclament la sainteté.

Dieu veut... que les prêtres de la nouvelle loi demeurent étrangers aux affaires du siècle, pour ne s'appliquer à plaire qu'à celui auquel ils se sont consacrés. *Nemo militans Deo implicat se negotiis secularibus, ut ei placeat, cui se probavit* (2. Tim. 2. 4.)... Saint Jérôme dit que l'habit sacré, la profession sacrée réclament une vie sainte : *Clamat vestis clericalis, clamat status professi animi sanctitatem* (Epist. 58.).

Id. ibid., p. 54.

Dès son ordination, il est à Dieu seul.

. . . Remarquons les paroles de saint Ambroise : *Verus minister altaris Deo, non sibi natus est;* c'est-à-dire qu'un prêtre doit oublier ses aises, ses avantages, ses passe-temps ; il doit penser que du jour où il a reçu le sacerdoce, il n'est plus à lui, il est à Dieu seul, et ne doit plus avoir en vue que les intérêts de Dieu.

Id. ibid., p. 63.

Sa nécessité.

. . . Comment, dit saint Jean Chrysostôme, ne sera-t-il pas nécessaire de voir resplendir de sainteté cette main du prêtre qui touche la chair d'un Dieu, cette bouche qui se remplit d'un feu céleste, cette langue qui se rougit du sang de Jésus-Christ? *Quo solari radio non splendidiorem oportet esse manum carnem hanc dividentem, os quod igne spirituali repletur, lingua quæ tremendo nimis sanguine rubescit!* (S. Chrys. hom. 6. ad prop. Ant.) Le prêtre à l'autel tient la place de Jésus-Christ ; il doit donc (c'est saint Laurent Justinien qui parle) venir y célébrer comme Jésus-Christ, en imitant autant que possible sa pureté et sa sainteté : *Accedat ut Christus, ministret ut sanctus.* Un confesseur exige, pour permettre à une religieuse de communier tous les jours, qu'elle soit parvenue à une grande perfection ; ne faut-il donc pas autant de perfection dans le prêtre pour qu'il communie lui-même tous les jours ?

Id. ibid., p. 65.

Les prêtres sont les miroirs des laïques

. . . Les prêtres sont en ce monde comme autant de miroirs dans lesquels les mondains doivent se regarder : *Spectaculum facti sumus mundo et angelis* (1. Cor. 4. 9.).

Id. ibid., p. 76.

Leur vie doit être irréprehensible.

. . . Vous voilà devenu prêtre, et consacré pour célébrer les saints mystères : maintenant soyez fidèle à offrir à Dieu le sacrifice au temps convenable, et à mener une vie irréprehensible.

Vous n'avez pas allégé votre fardeau ; vous vous êtes au contraire lié plus étroitement au joug de la discipline, et obligé à une plus grande perfection de sainteté.

Un prêtre doit être orné de toutes les vertus, et donner aux autres l'exemple d'une vie pure.

Sa conversation ne doit avoir rien de commun avec celle du peuple et des personnes du monde ; mais elle doit être avec les anges dans le ciel, ou avec les hommes parfaits sur la terre.

Imit. de J.-C., liv. 4, ch. 5.

Trois choses pour devenir saint.

Saint Bernard dit qu'il y a trois choses auxquelles doit aspirer celui qui veut devenir saint : ne pas désirer de dominer les autres, consentir à se soumettre à tous, et supporter patiemment les outrages : *Primus profectus nolle dominari, secundus velle subjici, tertius injurias æquanimiter pati...*

S. Liguori, Rec. de text., t. 2, p. 218.

Pour être saint, il faut : 1° Desirer la sainteté.

Voyons ce que doit faire un prêtre pour être tout à Dieu. Il doit d'abord avoir un désir ardent de la sainteté : *Initium illius est disciplinæ concupiscentia* (Sap. 6. 18.)... Malheureux donc celui qui vit satisfait de soi, et ne cherche pas à se rendre meilleur. *Non progredi, reverti est*, dit saint Augustin (Ep. 143.). Saint Grégoire dit que l'homme, au milieu d'un fleuve, quand il ne fait pas ses efforts pour lutter contre le courant, sera nécessairement entraîné par ce courant. Saint Bernard parle ainsi au tiède : *Non vis proficere? vis ergo deficere?* Voulez-vous avancer? Non : vous voulez donc reculer? non plus : Je veux rester comme je suis. La chose est impossible, répond le saint : *Hoc vis quod esse non potest* (S. Bern. ep. 25.). Impossible, car Job dit que l'homme *numquam in eodem statu permanet* (Job. 14. 2.). Pour conquérir la couronne éternelle, il faut, dit l'apôtre, que

nous courions jusqu'à ce que nous l'ayons saisie : *Sic currite, ut comprehendatis* (1. Cor. 9. 4.). Celui qui cessera de courir, perdra sa peine passée et la couronne.

Beati qui esuriunt justitiam (Matt. 5. 6.). Puisque Dieu, comme le dit la divine Mère, remplit de grâces les âmes qui désirent devenir saintes : *Esurientes implevit bonis* (Luc. 1. 53.). Mais remarquons ces expressions, *esuriunt*, et *esurientes*; pour devenir saint, un simple désir ne suffit pas, il faut un désir très-vif, une certaine faim de sainteté. Celui qui éprouve cette heureuse faim, ne marche pas, il court dans la voie de la vertu, comme la flamme dans un roseau desséché : *Fulgebunt justi, et tanquam scintilla in arundineto discurrent* (Sap. 3. 7.). Qui donc deviendra saint? celui qui veut être saint. *Si vis perfectus esse, vade*, etc. (Matth. 19. 21.). Il doit le vouloir d'une volonté véritable. Le tiède, dit le Sage, veut aussi, mais il n'a pas la véritable volonté; il désire toujours, et ses désirs le conduisent à sa perte, parce qu'il s'en repaît et va de mal en pis : *Vult et non vult piger; desideria occidunt pigrum* (Prov. 13. 4.).

. . . Il n'est pas difficile de devenir saint à celui qui le veut. Dans le monde, un sujet obtient difficilement l'amitié de son prince qu'il désire; mais si je veux (disait ce courtisan dont parle saint Augustin, lib. 8. conf. c. 7.), si je veux l'amitié de Dieu, il me suffit de la vouloir maintenant et je l'aurai : *Amicus Dei, si voluero, ecce nunc fio.* Nous lisons dans saint Bernard qu'un homme ne peut avoir un signe plus certain d'être aimé de Dieu, et de jouir de sa grâce, que lorsqu'il désire une grâce plus abondante pour lui plaire : *Nullum omnibus præsentiæ ejus certius testimonium est, quam desiderium gratiæ amplioris* (S. Bern. Serm. de S. Andr.). On n'en est pas empêché, dit le saint, par les péchés commis auparavant, parce que *non attendit Deus quid fecerit homo, sed quid velit esse.*

2° Tout faire pour plaire a Dieu.

Secondement, le prêtre qui veut devenir saint, ne doit rien faire que dans la vue de plaire à Dieu. Ses paroles, ses pensées, ses désirs et toutes ses actions doivent être un exercice continuel d'amour envers son Dieu. L'épouse des Cantiques était tantôt à la chasse, tantôt guerrière, puis vendangeuse, ensuite jardinière, et dans toutes ces fonctions différentes elle était toujours amante, parce qu'elle faisait tout par amour pour son époux. De même tout ce que dit le prêtre, ce qu'il pense, souffre, ou fait; qu'il célèbre, qu'il confesse, prêche, prie, assiste les mourants, se mortifie; tout doit être amour, parce qu'il doit tout faire pour plaire à Dieu. Jésus-Christ dit : *Si igitur oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit* (Matt. 6. 22.). Par l'œil, les saints Pères entendent l'intention. Saint Augustin dit : *Bonum opus intentio facit.* Le Seigneur dit à Samuel : *Homo enim videt ea quæ parent, Dominus autem intuetur cor* (4. Reg. 16. 7.). Les hommes se contentent de ce qu'ils voient faire, mais Dieu qui voit le fond des cœurs, ne se contente des œuvres que quand elles sont exécutées dans la droite intention de lui plaire : *Holocausta medullata offeram tibi* (Ps. 65. 15.). Les œuvres sans la droite intention sont des victimes sans moëlle; Dieu les rejette.

. . . Mais qu'il y a peu de nos actions pleinement agréables à Dieu, parce que très-peu sont faites sans quelque désir de notre gloire personnelle!... Combien de prêtres au jour du jugement diront à Jésus-Christ, *Domine, Domine, in nomine tuo prophetavimus : dæmonia ejecimus, et virtutes multas fecimus* (Matth. 7. 22.). Seigneur, nous avons prêché, nous avons célébré les messes, entendu les confessions, converti les âmes, assisté les mourants. Le Seigneur leur répondra : *Nunquam novi vos, discedite à me, qui operamini iniquitatem* (Matt. 7. 23.). Retirez-vous, je ne vous ai jamais reconnus pour mes ministres, vous qui n'avez rien fait pour moi, mais seulement pour votre gloire et votre intérêt. Jésus-Christ nous avertit de tenir cachées nos bonnes œuvres : *Nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua* (Matt. 6. 3.). Afin, remarque saint Augustin, que la vanité ne vienne pas détruire ce qui a été fait pour Dieu *Quod facit amor Dei, non corrumpat vanitas* (S. Aug. Serm, 60. de temp.). .

3° Tout souffrir en paix pour Jésus-Christ.

Troisièmement, le prêtre qui veut parvenir à la sainteté, doit être prêt à tout souffrir en paix pour Jésus-Christ, la pauvreté, le mépris, la maladie et la mort. L'apôtre dit : *Portate Christum in corpore vestro* (1. Cor. 6. 20.)

. . . Saint Joseph de Léonissa, ayant à souffrir une opération très-douloureuse, refusa de se laisser lier; il prit en main un crucifix, et dit : A quoi bon ces cordes? Mon Dieu cloué sur la croix me lie assez fortement, pour que son amour me fasse tout endurer; et il souffrit l'opération sans se plaindre. Sainte Thérèse disait : *Quel est celui qui, voyant le Seigneur couvert de plaies et affligé de tant de persécutions, n'embrasserait pas et ne désirerait pas toutes sortes de peines?* Saint Bernard dit : *Grata ignominia crucis ei, qui crucifixo ingratus non est* (Serm. 25 in Cant.). A qui aime le crucifix, les mépris et les peines sont chers.

. . . Celui qui veut devenir saint, doit souffrir la persécution : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur* (2. Tim. 3. 12.). Notre-Seigneur l'avait dit : *Si me persecuti sunt, et vos persequentur* (Joan. 15. 20.). La vie des saints, dit saint Hilarion, ne peut être tranquille; souvent elle doit être éprouvée par les contradictions et par la patience : *Non otiosa ætas religiosi viri est, neque quietam exigit vitam; impugnatur sæpe, et hæc sunt, quæ fidem probant* (S. Hilar. in. p. 128.).

Si nous nous trouvons débiteurs envers la justice divine pour nos péchés passés, non-seulement nous devons accepter avec patience les tribulations qui nous arrivent, mais nous devons encore prier le Seigneur avec saint Augustin : *Hic ure, hic seca, hic non parcas, ut in æternum parcas.* Job disait : *Si bona suscepimus de manu Domini, mala quare non suscipiamus* (Job. 2. 10.)?... Les peines de cette vie, il faut les supporter de bonne ou de mauvaise volonté : en les souffrant avec patience, on se fait un mérite pour le paradis ; en les souffrant avec impatience, on ne les souffre pas moins, et on se fait un mérite pour l'enfer. *Eadem tunsio*, dit saint Augustin, *bonos perducit ad gloriam, malos redigit in favillam* (Serm. 222.). Au sujet du bon et du mauvais larron, le même saint dit : *Quos passio jungebat, causa separabat.* L'un et l'autre avaient la mort à souffrir, mais l'un se sauva, parce qu'il l'accepta avec résignation; l'autre la souffrit en blasphémant, et se damna.

4° Vouloir ce que Dieu veut.

...Quatrièmement enfin, pour devenir saint, il faut ne vouloir que ce que Dieu veut; tout notre bien consiste à nous unir à la volonté de Dieu : *Et vita in voluntate ejus* (Ps. 29. 6.). Sainte Thérèse disait : *Tout ce que doit désirer celui qui s'applique à la prière, c'est de conformer sa volonté à la volonté divine : qu'il soit assuré qu'en cela consiste la plus haute perfection.* Tout ce que demande le Seigneur de nous, c'est que nous lui donnions nos cœurs, c'est-à-dire notre volonté : *Fili mi, præbe cor tuum mihi* (Prov. 23. 26.)... Si on nous enlève ou l'estime ou le bien, disons avec le saint homme Job : *Dominus dedit, Dominus abstulit; sicut Domino placuit, ità factum est; sit nomen Domini benedictum* (Job. 1. 21.).

. . . Il nous est permis dans les afflictions de prier le Seigneur de nous en délivrer ; Jésus pria dans le jardin . *Pater mi, si possibile est, transeat à me calix iste* (Matth. 26. 39.). Mais il faut aussitôt ajouter, comme notre Rédempteur : *Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Certainement ce que Dieu veut est ce qu'il y a de meilleur pour nous. Le P. M. Avila écrivait à un prêtre malade : *Ne vous inquiétez pas, mon ami, de ce que vous feriez si vous vous portiez bien; contentez-vous d'être malade tant qu'il plaira à Dieu. Si vous cherchez la volonté de Dieu, que vous importe d'être malade ou bien portant?*

. . . Unissons-nous à la divine volonté, et devenons saints. Gardons-nous de nous défier à cause de nos péchés passés. *Non attendit Deus*, dit saint Bernard, comme on a vu ci-dessus, *quid fecerit homo, sed quid velit esse*... Parmi les prières, choisissons et répétons la belle prière de saint Ignace de Loyola : *Amorem tui solum cum gratiâ tuâ mihi dones, et dives sum satis.* Seigneur, donnez-moi votre amour et votre grâce, et je n'aurai plus rien à demander.

S. Liguori, Rec. de tex., t. 2. p. 323...

Sur l'excellence et les dangers du prêtre.

. . . Saint Augustin disait : *Nihil in hâc vitâ felicius, et hominibus acceptabilius officio* (du prêtre); *sed nihil apud Deum laboriosius, et periculosius* (Epist. 22. aliàs 148.). Rien de plus heureux, de plus grand que d'exercer le sacerdoce, de posséder le pouvoir de faire descendre du ciel entre ses mains le Verbe incarné, et de délivrer les âmes du péché et de l'enfer; d'être le vicaire de Jésus-Christ, la lumière du monde, le médiateur entre Dieu et les hommes; d'être placé au-dessus de tous les monarques de la terre, d'avoir une puissance plus grande que celle des anges, d'être enfin un Dieu terrestre, selon l'expression de saint Clément; *nihil felicius;* mais d'un autre côté, *nihil laboriosius, et periculosius*, parce que si le prêtre reçoit Jésus-Christ entre ses mains, et s'en nourrit, il faut qu'il soit plus pur que l'eau, comme saint François en eut la vision. Médiateur auprès de Dieu, le prêtre a besoin de paraître devant lui exempt de tout péché; vicaire du Rédempteur, il doit lui ressembler par la bonté de sa vie; lumière du monde, il doit être resplendissant de vertus; en un mot, il faut que le prêtre soit saint. S'il ne correspond pas à ses hautes fonctions, autant ont été grands les dons qu'il a reçus de Dieu, autant sera rigoureux le compte qu'il en rendra : *Cùm enim augentur dona, rationes etiam crescunt donorum* (S. Greg. Papa, hom. 9. in Evang.).

. . . Plusieurs prêtres, disons mieux, la plupart des prêtres, que font-ils pour parvenir à la sainteté? Ils disent la messe, le bréviaire : voilà tout ; ils vivent sans prière, sans mortification, sans recueillement. On dit, il me suffit de me sauver; non il ne vous suffit pas, non, répond saint Augustin, vous le dites, et vous vous damnez : *Ubi dixisti sufficit, ibi peristi* (S. Aug. Serm. 169.).

Id. ibid., t. 1, p. 82.

Voy EXEMPLE.

SAINTS.

Obligation de le devenir.

1° Mettez-vous bien dans l'esprit qu'en qualité de chrétiens, vous êtes appelés à la perfection, et que par conséquent vous devez faire tous vos efforts pour y arriver. Dire, *je ne veux pas être un saint*, est le langage d'un réprouvé. Quiconque ne veut pas être un saint, n'entrera jamais dans le ciel, parce qu'il n'y a que les saints qui y entrent. Eh ! pourquoi ne voudriez-vous pas devenir aussi saint que ceux dont vous lisez la vie, et dont l'Eglise honore la mémoire? Ne prétendriez-vous qu'à la dernière place du paradis, souvenez-vous qu'elle ne peut être donnée qu'à un saint.

2° Ne vous comparez jamais à ceux qui vous paraissent plus imparfaits que vous. Comparez-vous plutôt avec ceux qui ont des vertus que vous n'avez pas, qui font des bonnes œuvres que vous ne faites pas. Quelle folie de dire : Je ne suis pas un usurier comme celui-ci, je ne suis pas un avare comme celui-là, un impie, un libertin comme cet autre; tels et tels qui vivent dans le même état que moi, ne s'y comportent pas si bien que moi. Ils ne font pas ceci, et je le fais. Ils font cela, et il s'en faut bien que je le fasse.

Pourquoi ne pas dire plutôt, je ne suis pas à beaucoup près si humble, si modeste, si doux, si patient, si mortifié, si détaché du monde qu'un tel et un tel; je ne suis pas si charitable que celui-ci, je n'ai pas tant de piété que celui-là? Voilà ce que se dit à lui-même un chrétien qui est tant soit peu zélé pour sauver son âme. Point du tout, pour se trouver bon, ou assez bon, l'on se compare à ceux qui paraissent plus méchants ou moins bons que soi, et là-dessus, on se tranquillise, comme si la malice du prochain faisait notre bonté, comme si ses imperfections faisaient nos vertus, comme si sa damnation nous assurait la vie éternelle.

Bonnardel, Inst. fam., t. 4, p. 353.

Pour l'être, il suffit de le vouloir.

Pour amasser du bien, il faut de la peine; pour arriver aux postes, de la faveur; pour devenir savant, de l'étude. Pour être saint, il suffit de le vouloir; les plus ignorants acquièrent cette science; les plus petits parviennent à cette gloire; les plus malheureux ont le plus de droit à ce bonheur.

Quoiqu'il y ait des états beaucoup plus saints les uns que les autres, qu'il vous paraisse beaucoup plus aisé de vous sanctifier dans certaines conditions, ne pensez pas à quitter le vôtre, dès que la voix céleste vous y a appelé. Au milieu d'un désert et au fond d'un antre, vous trouveriez plus d'obstacles à votre salut, que dans la situation où la Providence vous a placé. Borné dans vos lumières, vous n'apercevez que ce qui vous environne; plein d'amour-propre, vous n'êtes affecté que de la peine présente que vous éprouvez, et vous ne faites point attention aux dangers que vous courriez dans une autre situation.

En vous tenant dans votre état, en supportant avec douceur les charges, en remplissant avec exactitude les obligations de votre état, vous n'assurez pas seulement votre salut, vous arrivez encore aux premiers trônes du ciel. Les hommes ne s'aperçoivent pas de vos progrès, mais vos mérites n'en sont pas moins écrits au livre de vie. L'homme veut de l'éclat; Dieu regarde le cœur. Nous ne lisons pas que Jean-Baptiste ait jamais fait aucun miracle; en remplit-il moins exactement, en couronne-t-il moins glorieusement le sublime emploi de précurseur? La sainte Vierge n'opéra jamais rien d'extraordinaire aux yeux des hommes; en possède-t-elle moins à juste titre et la qualité et les prérogatives de reine du ciel?

... Vous voudriez aujourd'hui pratiquer des austérités, demain donner plusieurs heures à la contemplation, d'autre fois, vous ensevelir tout vivant dans la solitude; d'autre fois, vous signaler par les traits héroïques qui ont immortalisé quelques-uns de nos saints : illusion, amour-propre, vanité. Soyez dans votre état; supportez-en patiemment toutes les peines, remplissez-en fidèlement les diverses obligations, vous mériterez autant que les saints. Par l'esprit intérieur, dédommagez-vous de toutes les bonnes œuvres que votre état ne vous permet pas de pratiquer. Dans cet état, voulez-vous arriver à la plus haute perfection? Cherchez en tout à plaire à Dieu, et à ne plaire qu'à lui. Au milieu des écueils les plus dangereux, durant la nuit la plus profonde, sur la mer la plus orageuse, pendant les plus affreuses tempêtes, voulez-vous voguer tranquillement, et plus sûrement encore arriver au port désiré du salut? Prenez pour boussole cette grande maxime : *Dieu et moi dans l'univers.*

Roissard, La consol. du chrét., p. 44.

Il y a des saints dans tous les états.

... Ces bienheureux citoyens de la Jérusalem céleste sont choisis des douze tribus d'Israël, et de toutes les nations, sans aucune distinction de Grec ou de Barbare. Ce sont des personnes de tout âge, parce qu'il n'y en a aucun où l'on ne puisse parvenir au ciel; il y en a de tout état, de toute condition; les uns ont vécu sur le trône, les autres dans l'obscurité; ceux-ci dans la profession des armes, ceux-là dans le commerce; il y a des magistrats, des ecclésiastiques, des moines, des vierges, des personnes mariées, des veuves, des esclaves, etc. Point de condition, en un mot, qui n'ait des saints. Mais comment se sont-ils sanctifiés? En remplissant chacun les devoirs de leur état, en se faisant des moyens de salut des circonstances ordinaires de la vie, de l'adversité comme de la prospérité, de la santé comme de la maladie, des honneurs comme des mépris, des richesses comme de la pauvreté.

Godescard, t. 16, p. 221.

Même sujet.

L'exemple des saints confond cette multitude de chrétiens, qui cherchent dans les obligations de leur état des prétextes pour se dispenser de tendre à la perfection. Leur corruption et leur lâcheté leur en fournissent malheureusement un grand nombre. Mais ce qui cause leur perte devenait un moyen de salut pour les saints. Combien parmi eux ont exercé la même profession que nous, se sont trouvés dans des circonstances semblables, ont eu les mêmes devoirs à remplir? Ils ont été des saints, parce qu'en rapportant à Dieu les fonctions de leur état, ils se sont appliqués à mourir à eux-mêmes; qu'ils ont correspondu fidèlement à la grâce, qu'ils ont eu soin d'entretenir dans leurs âmes l'esprit de ferveur et d'oraison,

qu'ils se sont exercés à la pratique de toutes les vertus, que la volonté divine a été la règle de toutes leurs actions. Marchons donc sur leurs traces : comme eux, remplissons nos devoirs dans le vue de plaire à Dieu ; ennoblissons. par un motif surnaturel, nos actions les plus communes; aimons la prière, mortifions nos sens et nos inclinations; méditons la loi du Seigneur, et gravons dans nos cœurs de vifs sentiments de piété et de religion.

Ib. ibid., p. 90.

Ils étaient ce que nous sommes.

Ils nous ont tracé par leurs exemples la route que nous devons suivre; ils étaient ce que nous sommes, voyageurs sur la terre; ils avaient la même nature. Elie, dit l'apôtre saint Jacques, était sujet aux mêmes infirmités que nous. Ils se sont cependant tous sanctifiés. En vain voudrions-nous alléguer les obstacles que nous avons à surmonter; les saints se trouvaient dans les mêmes circonstances, et peut-être dans des circonstances plus délicates. Combien eurent à lutter contre les attraits de la volupté, contre les piéges de la grandeur, contre la séduction de la flatterie, contre l'injustice de leurs ennemis, contre les horreurs de la prison, contre la rage des persécutions, contre la cruauté des bourreaux ? Non-seulement ils triomphèrent de toutes ces difficultés, mais ils en firent encore des moyens de salut ; ils en devinrent plus attentifs à veiller sur eux-mêmes, plus fervents dans la prière, plus mortifiés, plus pénitents, plus appliqués à la pratique des bonnes œuvres.

Id. ibid., p. 72.

Effet de leurs exemples sur nous.

« Pourquoi ne ferai-je pas ce que tels et tels ont eu la générosité de faire? » saint Augustin.

Nous devons nous animer par leurs exemples; et en considérant souvent ces vainqueurs du monde, revêtus de robes d'immortalité, disons souvent à nous-mêmes : Les saints ont été mortels comme nous, faibles et sujets aux passions de cette misérable vie ; si nous sommes fidèles à nos engagements envers Dieu, nous deviendrons bientôt les compagnons de leur gloire et de leur bonheur. Mais il faut pour cela que nous marchions sur leurs traces, c'est-à-dire, que nous portions notre croix, que nous renoncions au monde et à nous-mêmes, que nous menions une vie de travail, de prière et de pénitence. Nous sommes perdus, si nous marchons par une autre route. Il faut renoncer au monde et à la chair avec les saints, ou s'attendre à être exclus du ciel avec les méchants.

Id. ibid., p. 226.

Même sujet.

Pouvons-nous penser à la ferveur des saints, et au courage avec lequel ils souffrirent pour la foi, sans nous sentir enflammés d'un désir ardent de marcher sur leurs traces, autant du moins que notre faiblesse nous le permettra ? Saint Macaire d'Egypte avait coutume de rapporter à ce sujet l'apophthegme suivant, qui, quoique familier, est très-expressif : « Un homme qui entre dans une boutique remplie de parfums et qui y reste quelque temps, jouit d'une agréable odeur, est bientôt parfumé lui-même, quoiqu'il n'achète et ne touche rien. De même que celui qui converse avec les saints Pères (ou qui lit le détail de leurs actions) en ressent une influence salutaire ; ils lui montrent la véritable humilité; leurs discours et leurs exemples lui sont également utiles; ils lui servent de défense et de rempart contre les incursions des démons (*a*). »

Id., t. 18, p. 241.

Sur le même sujet.

Saint Grégoire dit (lib. 14 mor. c. 9.) que de même qu'un pauvre connaît bien davantage sa pauvreté, quand il voit les trésors des riches : aussi l'âme s'humilie bien plus profondément, et reconnaît beaucoup mieux sa bassesse et sa misère, quand elle jette les yeux sur les grands exemples que les saints nous ont donnés, et sur les choses remarquables qu'ils ont faites.

Rodriguez, Pr. de la perfect. chrét., t. 1, p. 74.

Même sujet

Considérez les exemples des saints Pères en qui a relui la véritable perfection et la sainteté religieuse; et vous verrez que ce que nous faisons est peu de chose, et presque rien.

Hélas ! qu'est-ce que notre vie comparée avec la leur ?

Les saints et les amis de Jésus-Christ ont servi le Seigneur dans la faim et dans la soif, dans le froid et dans la nudité, dans le travail et dans la fatigue, dans les veilles et dans les jeûnes, dans les prières et dans les saintes méditations, dans une infinité de persécutions et d'opprobres...

. . . Maintenant on regarde comme grand celui qui n'a point transgressé la règle, qui a pu porter avec patience le joug qu'il s'est imposé.

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 18.

Nous pouvons faire ce qu'ils ont fait.

Ce qu'ont fait les saints, qui nous empêche de le faire ? N'ont-ils pas été comme nous, de simples créatures ? Tandis que saint Augustin luttait encore contre les attraits d'un monde qui avait séduit son imagination africaine, et dont les chaînes dorées lui semblaient douces à porter, il s'animait au courage du vrai chrétien par les exemples de vertu qu'il trouvait dans l'Eglise triomphante. *Tu non poteris quod isti et istæ*, se disait-il à lui-même, *tu non poteris* ? Si tant d'autres ont pu abandonner les biens trompeurs du temps pour s'attacher à ceux que la foi nous désigne, pourquoi ne le pourrais-tu pas ? Ces hommes-là étaient-ils des lions, et toi un daim timide ? Eh non,

(*a*) Saint Macaire, inter apophthegmata, ap. Pr. Ant., p. 203.

comme toi ils étaient faibles, comme toi ils étaient sans audace, sans armes, et pourtant, avec l'aide de la grâce divine, ils sont arrivés au port du salut; que ne fais-tu comme eux, pourquoi ne marches-tu pas sur leurs traces? C'est ainsi que ce pénitent illustre, qui fut une des plus vives lumières de l'Eglise de Jésus-Christ, nous a révélé ses combats et l'appui qu'il trouva dans l'imitation des saints.

Orsini, Les fl. du Ciel, p. 45.

La dévotion aux saints est très-utile à ceux qui veulent faire des progrès.

. . . Quand leur fête arrive, purifiez avec plus de soin votre conscience, afin de mieux mériter leur protection.

Lisez leur histoire, et examinez comment ils sont devenus saints, afin que vous puissiez prendre le même chemin.

C'est une grande partie de la dévotion envers les saints que de chercher à rivaliser avec leurs mérites à l'aide de la grâce de Dieu. c'est pourquoi l'Eglise ordonne aussi que les saints soient fréquemment honorés et fêtés.

Choisissez-vous donc parmi les saints quelques-uns comme patrons particuliers et comme maîtres de vertu; étudiez-vous à devenir leur ami par la conformité de vie.

Que le premier et le principal hommage de votre dévotion envers eux soit de vouloir leur ressembler; ensuite priez-les de vous obtenir de Dieu les secours convenables.

Demandez à celui-ci l'imitation de sa patience, à celui-là de son humilité, à un autre de sa componction et de sa charité.

Mais, en attendant, soyez attentif sur vous-même; à la prière joignez le jeûne et les autres mortifications : ils seront ainsi plus forts pour obtenir.

Etude de la perfec. relig., liv. 2, ch. 10

Imiter leurs vertus.

C'est une dévotion mal réglée, de se contenter de faire des prières en l'honneur des saints, de ne prendre aucun soin de se corriger de ses défauts, et d'imiter leurs vertus; c'est une dévotion mal réglée, de se borner à s'enrôler dans des confréries, à porter sur soi certains signes de dévotion, une médaille, un chapelet, un scapulaire, au moyen de quoi on se flatte qu'on sera préservé de tout accident fâcheux, et du malheur d'une mauvaise mort; et de ne penser ni à s'acquitter des devoirs essentiels du chrétien, ni à retourner à Dieu par la pénitence, ni à imiter la sainte Vierge et les saints. Mes Frères, le principal hommage que les saints attendent de nous, c'est que nous imitions leurs vertus, et que nous renoncions au péché. Ce n'est qu'à cette condition qu'ils écouteront nos prières, qu'ils intercéderont pour nous auprès de Dieu, qu'ils recevront notre encens et nos hommages. Comme les apôtres, faisons donc connaître son saint nom à tous ceux qui dépendent de nous; comme les martyrs, soyons prêts à souffrir la mort, plutôt que de trahir ses intérêts; comme les confesseurs, et les saints pénitents, pratiquons les œuvres de charité et de pénitence; comme les Vierges, aimons, pardessus tout, la sainte chasteté et la modestie. Enfin, comme les saints, mettons désormais toute notre application à éviter le péché, à pratiquer les commandements. Voilà l'honneur que nous devons leur rendre, voilà la dévotion qui leur plaît, et le moyen de mériter leur protection.

Bonnardel, Inst. fam., t. 5, p. 285.

Ils prient pour nous.

Les saints qui règnent avec Jésus-Christ, offrent à Dieu leurs prières pour les hommes. Il y a donc un commerce de charité entre les saints et nous. Nous les aimons, et ils nous aiment. Nous les prions, et ils prient pour nous. Lorsqu'ils étaient sur la terre, quelle charité n'avaient-ils pas pour leurs frères? La mort, il est vrai, les a séparés de nous, mais elle n'a point détruit cette charité; au contraire, en les plaçant auprès du trône de la miséricorde, elle n'a fait que rendre leur charité plus parfaite, et leur intercession plus puissante. « Celui, dit saint Bernard, qui était puissant sur la terre, l'est encore plus dans le ciel, où il est devant la face du Seigneur. Si, pendant sa vie mortelle, il était touché de compassion pour les pécheurs, et priait pour eux, comment ne prierait-il pas présentement pour nous, et avec d'autant plus d'ardeur, qu'il connaît plus parfaitement nos besoins et nos misères? Le ciel n'a point changé ses dispositions, il n'a fait qu'augmenter sa charité. Quoiqu'impassible, il est toujours susceptible de compassion. Assurés de leur bonheur éternel, les saints, dit le grand Cyprien, n'en sont que plus occupés du nôtre. »

Id. ibid., p. 282.

Force de leurs prières.

« Les saints, dit saint Jérôme, soutiennent le monde par leurs prières : *Sancti portant mundum, dum eum, ne ruat ac pereat, orationum fortitudine sustinent.* Et la force de ces prières a une telle puissance, ajoute-t-il avec énergie, qu'elle brise la colère de Dieu : *Ira Dei precibus sanctorum frangitur* (In Ezech., c. 13.). »

Orsini, Les Fl. du ciel, p. 11.

Ils nous protègent.

Placés comme des tours sur le roc de l'éternité, mais voisins par l'affection qu'ils nous portent, de la mer orageuse du temps, les saints nous protègent auprès de Dieu à l'heure du péril et nous servent de phares pendant la tempête. Que de faibles vertus eussent fait un triste naufrage, si elles ne se fussent réfugiées au pied de ces tours tutélaires où pendent mille glaives et mille boucliers pour repousser *le prince du monde!* Que de fois les enfants des hommes seraient incapables de s'orienter parmi les épaisses ténèbres de l'ignorance, si les

actions saintes des élus ne traçaient une ligne lumineuse de leur sentier! Et qu'on ne dise pas, avec les protestants, que l'exemple des saints nous est inutile, puisque nous avons, dans la personne de Notre-Seigneur, un modèle accompli; car il y a des vertus qui ne naissent qu'après le péché, et celles-là ne furent point à l'usage du Fils de Dieu. Notre divin législateur pouvait bien dire aux hommes : Apprenez de moi à être justes, bons, miséricordieux, charitables; mais il ne pouvait pas leur dire : Apprenez de moi à pleurer sur vos crimes, à vous relever courageusement de vos chutes, à persévérer dans le repentir : il fut sans péché, et partant sans remords. L'Evangile supplée à cette lacune en plaçant aux pieds du Sauveur une jeune pécheresse que son repentir sanctifie, et qui est devenue le type des pénitents.

Id. ibid., p. 44.

Il faut réclamer leur intercession.

Saint Bernard parle... du désir du bonheur des saints, et du secours de leur intercession; puis, il ajoute : « Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis. Vous connaissez nos dangers, notre fragilité, notre ignorance, et les piéges de nos ennemis. Vous savez combien nous sommes faibles, et combien nos ennemis sont furieux. Vous avez éprouvé les mêmes tentations, vous avez triomphé des mêmes assauts; vous avez échappé aux mêmes piéges. Ce que vous avez souffert vous-mêmes, vous a rendus compatissants... Nous sommes membres du même chef... Votre gloire ne peut être consommée sans vous. »

Saint Bernard insiste enfin sur le secours de l'intercession des saints, qui est un autre avantage que nous retirons de la célébration de leur fête. « Celui qui... (Voyez ci-dessus au milieu de la page précédente.) »

Godescard, t. 16, p. 236.

Quelques saints nourris miraculeusement.

Nous trouvons en l'Ecriture et en l'Histoire ecclésiastique que la Providence de Dieu a nourri miraculeusement plusieurs saints, qui employaient tout leur temps à prier Dieu et ne travaillaient point pour gagner leur vie, comme saint Paul, premier ermite, qui fut nourri par un corbeau; saint Gilles, par une biche; saint Roch, par un chien; le prophète Elie, par un ange; et ces saints anachorètes dont Pallade fait mention, trouvaient tous les jours du pain sur leur table apporté par une main invisible.

Le Jeune, Serm., t. 12, p. 326.

Voyez encore : BÉATIFICATION, CANONISATION, LIVRE DE LA VIE DES SAINTS.

SAINT-SACREMENT.

Le plus grand des miracles.

C'est le plus grand miracle de la toute-puissance divine, puisqu'on trouve à la fois dans l'Eucharistie la continuation des mystères de l'Incarnation du Verbe, de sa mort et de sa résurrection.

Godescard, t. 20, p. 205.

Paroles de l'institution.

Venons maintenant aux paroles de l'institution du Saint-Sacrement de l'autel. Le Sauveur du monde, pour accomplir la promesse qu'il avait faite à son Eglise, dans la personne de ses apôtres, de lui donner pour nourriture son corps adorable et son sang précieux, après avoir célébré la Pâque avec ces mêmes apôtres, la veille de sa passion, prit du pain, dit l'Evangile, et le bénit, et le leur distribua, en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous : *Hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur* (Matth. 26.). Ensuite ayant pris le calice où il y avait du vin, il le leur distribua aussi, en leur disant : Buvez, ceci est mon sang, qui sera répandu pour vous : *Hic est sanguis meus, qui pro vobis fundetur.* Or, n'est-ce pas le vrai corps de Jésus-Christ qui a été livré pour nous? n'est-ce pas son vrai sang qui a été répandu pour nous? c'est donc réellement son corps qu'il a donné pour nourriture, et son sang pour breuvage, non-seulement à ses apôtres, mais encore à son Eglise, puisque aussitôt après il leur donna, et aux prêtres leurs successeurs, le pouvoir d'en faire de même jusqu'à la consommation des siècles : *Hæc quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis* (Luc. 22.).

Testament de Jésus-Christ.

Après des paroles aussi claires et aussi précises, comment peut-on douter de la vérité de la sainte eucharistie? Quelle autre expression Jésus-Christ aurait-il pu employer pour nous en assurer, qu'en nous disant que ce qu'il donnait à ses apôtres était son corps, que le calice renfermait son sang? Ah! Seigneur, pouvons-nous dire ici avec un saint personnage, si nous sommes trompés, c'est vous qui nous avez trompés; mais à Dieu ne plaise que nous ayons des sentiments si contraires à votre infaillible vérité! D'ailleurs, mes frères, c'est ici un testament que Jésus-Christ fait en faveur de son Eglise, où il lui explique ses dernières volontés, et où il lui donne une marque singulière de son amour. Or, dans un testament, un testateur s'explique ordinairement d'une manière intelligible : est-il à croire que Jésus-Christ, le plus sage des législateurs, le meilleur des pères, se soit expliqué dans le sien d'une manière obscure? et que dans un sujet de cette importance il ait voulu laisser ses enfants dans des incertitudes qui les eussent exposés à mille inconvénients, et aux funestes conséquences d'une idolâtrie perpétuelle, où ils tomberaient en adorant Jésus-Christ dans un sacrement où il ne serait pas en effet?...

Prônes de Billot., t. 3, p. 205.

Sur la transsubstantiation.

C'est un ouvrage de la toute-puissance de Dieu, puisqu'il n'appartient qu'à un Dieu de changer ainsi une substance en une autre : je veux dire le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ. S'il n'était question que de changer la forme d'un corps, il n'y a rien qui passe la puissance créée; nous en voyons tous les jours l'expérience : du froment on fait du pain, le feu réduit le bois en cendres; mais pour détruire une substance et en mettre une autre en sa place, il faut une espèce de création, et par conséquent une puissance infinie qui ne convient qu'à Dieu seul. Or, c'est ce qui arrive dans la sainte Eucharistie, et ce que nous devons croire d'autant plus volontiers, dit saint Ambroise parlant à ce sujet, que celui qui de rien a fait toutes choses, peut bien changer ce qui est en ce qui n'était pas, et qu'il ne lui coûte pas plus de donner une nature différente, que d'en créer une nouvelle : *Non minùs est dare novas quàm mutare naturas.* Si Moïse, revêtu de la puissance de Dieu, ajoute ce saint docteur, peut changer sa baguette en serpent; si Elie par sa prière fait descendre le feu du ciel, à combien plus forte raison la parole du Seigneur pourra-t-elle faire ici changer de nature aux éléments ! *Numquid non valebit sermo Christi, ut species mutet elementorum?*

Ibid., p. 208.

Amour infini de Jésus-Christ pour nous.

Le Jeudi-Saint est proprement la fête du très-saint Sacrement, puisque c'est dans ce jour que Jésus-Christ l'institua. Mais l'Eglise étant encore dans le deuil à cause de la mémoire des souffrances et de la mort de son divin époux, elle ne peut se livrer à toute la joie que lui inspire le don précieux qu'il lui a fait de son corps et de son sang. C'est pour cela qu'elle en a renvoyé la solennité à un autre temps. Elle l'a placée après l'octave de la Pentecôte, afin, dit saint Thomas, que ses enfants étant éclairés par le Saint-Esprit sur ce grand mystère, la célébrassent avec plus de foi et d'amour. Pour exciter ces sentiments dans nos cœurs, elle déploie à nos yeux, ce qu'elle a de plus pompeux; ses cérémonies sont plus augustes, ses offices plus solennels, les bénédictions plus multipliées. Elle expose pendant l'octave, ce divin Sacrement sur nos autels, elle le porte en procession avec tout l'éclat, et toute la pompe possible.

Que prétend-elle par là? Elle veut ranimer notre foi en la présence réelle de Jésus-Christ au très-saint Sacrement, lui faire rendre les adorations qui lui sont dues, exciter notre reconnaissance pour cet inestimable bienfait, lui faire réparation de tous les outrages qu'il a reçus de notre part pendant le cours de l'année; et l'engager, en passant dans nos rues et devant nos maisons, à les sanctifier et à y répandre ses bénédictions. Entrons dans ses vues, M. F., répondons à ses desseins.

Jésus-Christ a deux trônes où il reçoit les adorations des anges et des hommes; l'un dans le Ciel, où il est adoré avec Dieu son Père, par les esprits bienheureux et les saints, dont il fait le bonheur et la félicité : l'autre sur la terre, où il est dans l'Eucharistie l'objet de notre foi et de notre religion. Les anges, les saints ne cessent point de l'adorer dans le séjour de sa gloire. *A celui qui est assis sur le trône*, s'écrient-ils sans interruption, *et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles.*

Il est bien juste que les hommes l'adorent ainsi sur la terre, et qu'ils lui rendent leurs hommages dans le très-saint Sacrement. Parce que nous ne pouvions nous élever jusqu'à lui, il a bien voulu descendre et s'abaisser jusqu'à nous : ô mon Dieu, quel amour ! ô Roi de gloire, qui est semblable à vous? Se peut-il bien que vous résidiez réellement au milieu de nous dans nos tabernacles, vous dont le ciel et la terre ne peuvent renfermer la gloire? Un Dieu habite avec les hommes. O prodige de bonté et de tendresse !

Ah ! M. F., si nous avions une foi vive, un tendre attachement pour Jésus-Christ, que ne ferions-nous pas pour lui témoigner notre reconnaissance d'une si grande faveur? Avec quel empressement viendrions-nous le visiter dans le saint tabernacle ! Avec quel recueillement nous tiendrions-nous en sa présence; quel serait notre zèle pour la sainte communion et pour le saint sacrifice de la messe, où il descend sur nos autels et s'immole pour notre salut ! Avec quelle tendre piété recevrions-nous sa sainte bénédiction ! Avec quelle modestie nous l'accompagnerions quand on le porte aux malades, quand il daigne visiter nos rues, au jour de sa fête !

Jésus-Christ dans l'Eucharistie se réduit pour l'amour de nous, jusqu'à l'anéantissement et paraît y oublier sa gloire. L'Eglise cherche à relever à nos yeux cette gloire, par le triomphe qu'elle lui prépare en ce saint jour. Magdeleine prosternée aux pieds du Sauveur, et les arrosant de ses larmes, répandant sur lui le parfum le plus précieux, l'intéressa en sa faveur; il prit sa défense, et fit l'éloge de ses soins officieux. Quel motif pour nous engager à imiter cette sainte pénitente dans ses pieux empressements ! Que ne firent pas les habitants de Jérusalem pour marquer leur respectueuse allégresse à l'approche du Sauveur? Ils couvrirent le chemin de leurs habits et y répandirent des rameaux; c'est dans la même vue que nous ornons nos autels, et que, pour faire honneur à celui qui y réside, nous faisons briller tout ce que nous avons de plus cher et de plus précieux. Parce que Joseph avait pourvu de pain toute l'Egypte dans le temps de la famine, le roi Pharaon le fit monter sur un char brillant, et le fit conduire par toutes les provinces de son royaume, avec ordre à chacun de se prosterner devant lui. Le Fils de Dieu nous a donné le pain céleste.

son corps et son sang pour nourrir notre âme et lui donner la vie éternelle : quel don ! et que fera l'Eglise, pour lui en témoigner sa gratitude? Elle le fait paraître comme sur un trône et sous le dais ; et dans cet état, elle le conduit dans les places publiques, ordonnant à tous les fidèles de fléchir les genoux devant lui, et de lui présenter leurs respects et leurs adorations. Elle veut encore, par ce triomphe, lui faire une réparation authentique de tous les opprobres qu'il souffrit dans les rues de Jérusalem, lorsqu'il fut traîné de tribunal en tribunal. Là, par une inhumanité inouie, il fut couronné d'épines; ici, c'est une dévotion tendre qui le couronne de fleurs. Là, c'étaient des cris confus et insensés qu'une aveugle fureur fit pousser au peuple acharné à sa perte; ici, l'air retentit d'hymnes, de cantiques sacrés en son honneur. Les ris moqueurs et insultants sont remplacés par la piété et la religion peintes sur le visage des vrais fidèles. Ce n'est plus une populace insolente qui pousse, presse, outrage en mille manières l'innocent opprimé. Ce sont les personnes les plus distinguées, les vrais fidèles qui s'empressent de faire au Roi de gloire un religieux cortége.

Tels en effet devraient être les sentiments de tous les chrétiens qui assistent à la procession du Saint-Sacrement. Mais, hélas ! M. F., combien qui ressemblent aux Juifs moqueurs et sacriléges ! Combien qui assistent à la procession du Saint-Sacrement, comme à une cérémonie profane ! qui regardent le pain des anges sans piété et sans respect, dans lesquels on ne voit ni recueillement ni modestie, mais un air de légèreté et de dissipation qui va quelquefois jusqu'à l'impiété ! Ils grossissent la foule, ô mon Dieu, sans augmenter le nombre de vos adorateurs. Ils vous suivent dans les rues sans penser à vous; et s'ils fléchissent le genou, comme pour recevoir votre bénédiction, c'est d'une manière à faire voir qu'ils en sont indignes.

Hélas ! combien d'autres qui osent marcher à la suite de Jésus-Christ avec une âme toute couverte d'iniquités, sans penser à l'état affreux de leur âme, sans aucun dessein de changer de vie ! On nettoie, on pare les rues, et leur âme croupit indignement dans les ordures du péché. Quel cortége pour le Dieu de sainteté ! Ah ! puissent-ils dans cette sainte procession, rentrer en leurs cœurs, et sincèrement touchés du malheureux état où ils sont, soupirer après leur conversion, s'écriant, comme le lépreux de l'Evangile : *Seigneur, ayez pitié de nous;* Jésus, faites-nous miséricorde !

Puissions-nous tous, M. F., ranimer notre foi et notre piété dans ce saint jour, et pendant toute l'octave assister avec plus de ferveur à tous nos exercices sacrés, à la messe, à la bénédiction, à la procession ! Puissions-nous répondre à l'amour immense que Jésus-Christ nous témoigne dans cet auguste Sacrement, par une communion sainte et fervente ! C'est notre devoir, voilà ce que l'Eglise attend de nous.

Bonnardel, Inst. fam., t. 6, p. 316.

Voyez encore : PROCESSIONS DU SAINT-SACREMENT.

Réparation d'honneur au Saint-Sacrement de l'autel. Motifs.

. . . N'est-il pas vrai que vous avez tant d'amour pour votre père, que si votre frère l'avait offensé, vous vous offririez à réparer son offense, vous soumettant à telle peine qu'il voudrait? De grâce, Jésus-Christ n'est-il pas votre père? Vos frères chrétiens, soldats ou autres, l'ont offensé dans les églises : réparez donc leur crime par quelque peine volontaire.

Si aujourd'hui quelque indiscret blessait l'honneur de votre mere, à tel point qu'elle passât pour une infâme, auriez-vous si peu de courage de souffrir cet affront sans demander réparation d'honneur? L'Eglise n'est-elle pas votre mère? Ces impies l'ont déshonorée, et tous les jours lui ôtent sa beauté et sa gloire. Demandez donc réparation d'honneur; et pour y obliger ses bons et fervents serviteurs, faites-la le premier.

La ver. cond. de S. Fr. de Sal. pour la conf. et la com., p. 263.

Visites au Saint-Sacrement. Assiduité de saint Louis de Gonzague, de saint François-Xavier, de saint François d'Assise, de saint François Régis, de saint Venceslas, du vénérable Frère de l'Enfant Jésus, carme.

Saint Louis de Gonzague avait reçu défense de rester si longtemps devant le Saint-Sacrement, et quand il y était resté assez longtemps, il ne se retirait qu'en se faisant violence, en disant : *Retirez-vous de moi, Seigneur, retirez-vous;* si grand était l'attrait qui le retenait. Saint François Xavier, après les fatigues et les travaux essuyés durant le jour à la conversion des infidèles, passait souvent les nuits entières devant le Saint-Sacrement; c'était là le doux repos de son âme. Dès que saint François d'Assise avait quelque affaire à traiter, ou quelque peine à souffrir, il allait aussitôt en faire part à Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement. C'était aussi la pratique de saint François Régis, et quand il trouvait l'église fermée, il se consolait en restant à genoux à la porte, exposé à toutes les injures de l'air.

Mais on ne peut rien concevoir de plus tendre que la dévotion dont était pénétré le roi saint Venceslas envers l'adorable Sacrement; elle était si vive et si ardente, que non-seulement il voulait recueillir de ses mains royales le grain et le raisin, faire lui-même le pain et le vin destinés à être consacrés; mais encore il allait la nuit, dans la saison la plus rigoureuse, visiter les églises où reposait le Saint-Sacrement, et son âme tirait de ces saintes visites tant de flammes de l'amour divin, que l'ardeur s'en communiquait au corps même, et le rendait comme insensible à toute la rigueur du froid.

. . . Le vénérable frère de l'Enfant Jésus, carme, passant auprès des églises où était le Saint-Sacrement, ne pouvait s'empêcher d'y entrer pour lui rendre visite, disant : Qu'il ne convenait pas qu'un ami passât devant la maison de son ami sans le visiter, du moins pour le saluer et lui dire un mot. Mais il ne se contentait pas d'un mot, il restait autant qu'il lui était possible avec son divin Maître et son souverain Seigneur.

S. Liguori, Vis. du S.-S. et à la Ste Vierge, p. 13 et 80.

Combien ces visites sont agréables à Dieu et avantageuses pour nous.

Ce qu'il y a de certain, c'est que parmi toutes les dévotions, après la sainte communion, il n'en est point de plus agréable à Dieu, et de plus avantageuse pour nous, que celle de rendre de fréquentes visites à Jésus-Christ sur ses saints autels... Dieu exauce les prières partout, mais c'est surtout au pied de ses autels qu'il les récompense plus abondamment... Tenez pour certain qu'une âme qui s'entretient dans le recueillement en présence de Jésus-Christ sur ses autels, recevra de lui des consolations infiniment plus douces et plus pures que toutes celles que le monde peut procurer par tous ses amusements et toutes ses fêtes.

Id. ibid., p. 14.

Trois raisons des visites

. . . J'adore en ce moment votre sacré Cœur, et je lui rends cette visite pour trois raisons principales : la première, en action de grâce d'un si grand don ; la seconde, en réparation des outrages que vous avez si souvent reçus dans ce Sacrement ; la troisième, dans l'intention de vous adorer par cette visite dans tous les lieux de la terre où vous êtes le moins honoré et le plus abandonné.

Id. ibid., p. 20.

Que fait-on devant le Saint-Sacrement? Exemple.

Une personne qui avait été dans le plus haut rang dans le monde, s'étant faite religieuse dans un saint ordre, restait longtemps devant le Saint-Sacrement; et comme on lui demandait un jour ce qu'elle faisait et disait durant les journées presque entières qu'elle passait ainsi au pied des autels : « J'y demeurerais pendant toute l'éternité, répondit-elle. Eh! n'y trouve-t-on pas l'essence divine qui est l'aliment et l'occupation des bienheureux, même dans la gloire? O Ciel! on demande ce qu'on fait devant Dieu! Ce qu'on fait? On le loue, on l'aime, on le bénit, on le prie, on lui demande. Et que fait un pauvre devant un riche? que fait un malade auprès de son médecin? que fait un homme altéré près d'une fontaine pure et abondante? »

Id. ibid., p. 25.

Voyez encore : COMMUNION, EUCHARISTIE.

SALUT.

Dieu veut sauver tous les hommes. Vérité consolante

On ne saurait trop vous le répéter : Dieu veut le salut de tous les hommes ; il ne nous a pas créés pour nous perdre, mais pour nous sauver. C'est pour ce sujet qu'il nous a donné son Fils, ses sacrements, ses grâces, et tous les autres secours nécessaires : en sorte que l'on peut dire que si notre salut dépendait de Dieu seul, son royaume nous serait assuré; pensée infiniment consolante, mes frères, puisqu'il n'est aucun de nous qui ne puisse dire : Dieu m'a préparé une place dans son royaume, il me donne tous les moyens nécessaires pour y arriver, je n'ai qu'à être fidèle à ses grâces, et je suis sûr de mon salut. Quelques péchés que j'aie commis, je puis en obtenir le pardon, parce que Dieu l'a promis à tout pécheur qui retourne à lui sincèrement ; je puis donc espérer, tant que je suis sur la terre. Dieu veut que j'aie cette espérance ; je n'ai qu'à vouloir efficacement parvenir à la fin qui m'est proposée, et je l'obtiendrai infailliblement ; et si je m'en écarte, je ne pourrai m'en plaindre qu'à moi-même, puisque le nombre des élus ne sera petit que par la seule faute des hommes.

Prônes de Billot, t. 5, p. 126.

Une seule chose est nécessaire.

Sentence, maxime importante, parole divine, glaive à deux tranchants, qui, d'un côté, retranche tous les soins superflus de la vie présente, et de l'autre côté nous attache uniquement aux biens réels de la vie future. *Une seule chose est nécessaire.* Si nous nous bornions dans le monde au pur nécessaire pour notre entretien, pour notre nourriture et notre vêtement, que de soins épargnés, que de murmures étouffés, et combien peu de choses suffiraient à nos besoins! Mais on veut l'abondance, les délices, et la cupidité ne dit jamais : C'est assez. *Une seule chose est nécessaire*, et c'est le salut : nécessaire, parce que sans elle nous ne pouvons qu'être souverainement et éternellement malheureux ; seule nécessaire, parce que toutes les autres ne peuvent contribuer en rien à notre bonheur, et qu'elle seule peut nous rendre souverainement et éternellement heureux ; aussi est-ce la seule que tous peuvent acquérir, et peut-être, hélas! la seule que les hommes ne se procurent pas, et pour laquelle ils ne travaillent pas. O folie des hommes! ne suis-je pas moi-même du nombre de ces insensés? Ai-je travaillé à l'affaire de mon salut plus qu'à toute autre? Est-ce à celle-là que je rapporte toutes les autres ?

Duquesne, L'Evang. méd., t. 2, p. 465.

Affaire importante et unique.

Vous vous trompez, vous qui dites n'avoir rien à faire, puisque vous avez une affaire importante à laquelle vous devez nécessairement travailler ; c'est votre salut : *Nécessa-*

rium. Vous ne vous trompez pas moins, vous qui dites avoir trop d'affaires, puisque vous n'en avez qu'une qui mérite votre attention; c'est votre salut : *Unum necessarium* (Luc. 10.). En deux mots, le salut est notre importante affaire, puisque c'est dans le salut que consiste tout l'homme, comme dit le Sage : *Hic est enim omnis homo* (Eccles. 12.). Le salut est notre unique affaire, puisque sans le salut tout l'homme n'est rien, conclut saint Bernard : *Ergo absque hoc nihil est omnis homo.*

Prônes de Billot, t. 2, p. 85.

Affaire propre et personnelle.

Un propriétaire a des fermiers pour faire prévaloir ses terres; un fermier, des domestiques pour les cultiver; un roi a des ministres sur lesquels il se décharge d'une partie du gouvernement, des généraux pour commander ses armées; un accusé remet à un avocat le soin de défendre ses biens, sa réputation, sa vie même : mais il y a un procès qui ne peut être défendu que par vous seul; il y a une guerre où il faut que vous payiez de votre personne; il y a une terre que vous seul pouvez cultiver : c'est votre âme. Dieu même, dit saint Augustin, Dieu qui vous a créé sans vous, ne vous sauvera pas sans vous. Mais, si c'est vous que le travail regarde, c'est pour vous aussi que sera tout le profit. Souvent, ici-bas, on travaille pour autrui : un autre récoltera peut-être ce que vous avez semé, cueillera le fruit des arbres que vous avez plantés, habitera cette maison que vous bâtissez, jouira des biens que vous amassez : il n'en est pas ainsi du salut : le profit ou la perte est pour vous seul. Si vous travaillez à votre salut, le centuple en ce monde, et la vie éternelle en l'autre, voilà votre gain; si vous vous perdez, quand vous auriez fait toutes les affaires des rois de la terre, tout est perdu pour vous : *Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme?*

Louis Debussi, Nouv. Mois de Mar., p. 58.

Même sujet.

L'affaire du salut est proprement notre affaire, parce que tout le profit en est pour nous. Dans les autres affaires, celui qui travaille n'est pas souvent celui qui en a le fruit, ou moins celui qui en profite le plus. Un laboureur sème et moissonne; mais ce n'est pas souvent pour lui. Un père se donne de la peine pour amasser du bien; mais c'est pour enrichir ses enfants, et souvent pour faire des ingrats. Un juge achète bien cher une charge, c'est-à-dire la nécessité de se faire la victime du public, et de se tourmenter pour les sottises d'autrui. Que lui en revient-il? un vain honneur. Celui qui sème, dit le Sauveur, n'est pas toujours celui qui moissonne : *Alius est qui seminat et alius qui metit* (Joan. 4.).

Nepveu, Pens. ou Refl. chrét., t. 1, p. 21.

Même sujet.

Il n'y a proprement que l'affaire du salut qui soit notre affaire, parce que c'est presque la seule à laquelle il n'y a que nous qui puissions travailler, ou au moins il n'y a que celle-là qui ne se puisse faire sans nous. Dieu même qui nous a créés sans nous, dit saint Augustin, ne saurait nous sauver sans nous. On peut tout faire par le ministère d'autrui, excepté son salut. On peut traiter, s'engager, se dégager par procureur, mais non pas se sauver. Vous avez un procès important, vous n'avez pas d'habileté, mais vous avez un avocat qui en a, c'est assez; vous le pouvez gagner sans vous en mêler. Un prince n'est pas grand capitaine, mais il a de bons lieutenants, il peut gagner des batailles sans payer de sa personne, et être conquérant sans être vaillant.

Id. ibid., t. 1, p. 230.

C'est la grande affaire.

L'affaire du salut est la grande affaire, parce que c'est la seule dont les conséquence sont grandes, puisqu'elles vont jusqu'à l'infini, puisqu'elles aboutissent à une éternité, puisqu'il ne s'y agit de rien moins que de se sauver ou de se damner; c'est-à-dire, de perdre ou d'acquérir un bonheur éternel et infini, d'éviter un malheur éternel et infini, ou d'y tomber. Cela s'appelle une grande affaire. Les plus grands desseins des princes, les plus fameux exploits des conquérants, comparés à l'affaire du salut, à en juger sainement, sont de véritables bagatelles, auxquelles la préoccupation et la coutume donnent le nom d'affaires, et de grandes affaires. Il n'y a rien de grand que ce qui est éternel, que ce qui est infini; tout le reste passe, tout le reste est borné, et par conséquent est moins que rien, comparé à l'éternité.

Id. ibid., t. 2, p. 31.

Terrible alternative.

Voilà la terrible alternative qui se trouve dans le salut : être éternellement heureux, ou éternellement malheureux, il n'y a point de milieu, point de neutralité à garder. Pendant la vie, nous marchons entre les deux éternités de bonheur ou de malheur; mais après la mort, l'un ou l'autre sera notre partage, le ciel ou l'enfer; il faut nécessairement se déterminer à l'un ou à l'autre.

Voilà, mes frères, de quoi il s'agit dans l'affaire du salut; il faut tout perdre ou tout gagner : il s'agit de votre âme, il s'agit de vous-mêmes : si vous la perdez cette âme, vous perdez tout, et pour toujours : *Perisse semel æternum est.*

Prônes de Billot, t. 2, p. 59.

Ame sauvée, tout sauvé.

Vous entendez parler quelquefois, mes frères, de ces fameux conquérants, qui ont fait retentir la terre du bruit de leurs armes, qui ont gagné des batailles, emporté des villes

d'assaut, soumis des provinces, des royaumes entiers à leur domination : mais de quoi leur servent toutes leurs conquêtes, s'ils n'ont pas conquis le royaume des cieux? *Quid prodest?* Nous admirons les ouvrages de ces savants de l'antiquité, qui se sont acquis par leur érudition une espèce d'immortalité; mais de quoi leur sert cette réputation? les louanges qu'on leur donne où ils ne sont pas, peuvent-elles adoucir les peines qu'ils souffrent dans le lieu qu'ils habitent maintenant? *Quid prodest?* De quoi vous servira à vous-mêmes d'avoir rempli une charge avec honneur, d'avoir bien géré les affaires dont vous êtes chargés, si vous avez manqué celle qui vous regarde uniquement? *Quid prodest?* De quoi vous servira d'avoir réussi dans le commerce, d'avoir établi avantageusement des enfants par votre travail et votre industrie, de leur avoir bâti des logements commodes, si vous n'avez pas thésaurisé pour l'éternité, si vous n'avez pas travaillé à vous bâtir une demeure dans la maison du Père céleste? *Quid prodest?* Au contraire, quand vous échoueriez dans toutes les autres affaires, quand vous perdriez tous vos biens par des revers de fortune, que vous seriez réduits à la dernière misère, abandonnés, méprisés, persécutés des hommes, sans appui, sans amis, sans crédit, consolez-vous; si vous sauvez votre âme, si vous gagnez le ciel, vous avez tout gagné, vous n'avez besoin de rien, votre fortune est faite pour l'éternité.

Id ibid., p. 91.

Dieu ne m'a pas fait pour me damner. Fausse ressource.

Fausse ressource du mondain : *Dieu ne m'a pas fait pour me damner.* Non sans doute, mais aussi Dieu ne vous a pas fait pour l'offenser. Vous renversez toutes ses vues : de quoi vous plaignez-vous s'il change à votre égard tout l'ordre de sa providence; quoiqu'il ne vous ait pas fait pour l'offenser, vous l'offensez; ne vous étonnez plus que, quoiqu'il ne vous ait pas fait pour vous damner, il vous damne.

Pens. de Bourdaloue, t. 1, p. 109.

Il faut le chercher avant tout.

Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice (Luc. 12. 31.). En ce peu de paroles, le Sauveur du monde nous donne une juste idée de la conduite que nous devons tenir à l'égard du salut. Ce salut, ce royaume de Dieu, c'est dans l'éternité que nous le devons posséder, c'est à la mort que nous le devons trouver; mais c'est dans la vie que nous le devons chercher. Si donc je ne le cherche pas dans la vie, je ne le trouverai pas à la mort; et si j'ai le malheur de ne le pas trouver à la mort, je ne le trouverai jamais, et dans l'éternité j'aurai l'affreux désespoir d'avoir pu le posséder et de ne le pouvoir plus...

Id., p. 71.

Il faut vouloir son salut.

Réponse que fit saint Thomas d'Aquin à une de ses sœurs (1. p. l. 5. c. 7. hist. Præd.). Elle lui demandait comment elle pourrait se sauver. En le voulant, lui répondit-il. Si vous le voulez, vous serez sauvée; si vous le voulez, vous profiterez dans la vertu; si vous le voulez, vous vous rendrez parfaite. Le tout est donc de le vouloir, et de s'y porter de tout son cœur; car Dieu est toujours disposé à nous secourir; mais si la volonté nous manque, tout ce que les supérieurs peuvent faire est superflu. C'est à vous à prendre votre salut à cœur; c'est votre affaire; c'est vous seul qui y êtes intéressé; c'est pour cela que vous êtes entré en religion.

Rodriguez, Pr. de la perf. chrét., t. 1, p. 21.

Même sujet.

Nous trouvons bien... que la providence de Dieu a nourri miraculeusement plusieurs saints (voy. ci-dessus page 594.)...; mais on ne lit point que Dieu ait jamais sauvé aucune créature qui eût l'usage de la raison, ni homme, ni ange, sans sa propre action, sans son consentement et coopération.

Le Jeune, Serm., t. 12. p. 326.

Même sujet.

Il en est peu, parmi les libertins mêmes, qui ne pensent quelquefois qu'ils ont une âme à sauver, et qui ne veuillent même être sauvés. Mais on se contente de le penser et de le vouloir, sans prendre les mesures efficaces pour en venir à bout : on pense à son salut, on veut être sauvé; mais on ne veut pas faire ce qui est prescrit par la loi de Dieu, on ne veut pas suivre la route qui conduit au salut. Quelle est cette route? Elle est marquée dans l'Evangile : renoncer à soi-même, mortifier ses passions, porter sa croix, souffrir patiemment toutes les adversités de la vie; voilà en peu de mots le chemin du ciel. On veut vivre à son aise, ne rien se refuser de tout ce qui flatte les passions, ne rien souffrir; et avec cela on veut être sauvé! Abus, illusion! Vouloir la fin, et ne pas vouloir les moyens, c'est ne rien vouloir. Dira-t-on qu'un malade veut se guérir et recouvrer la santé, s'il ne veut prendre les remèdes nécessaires? Dira-t-on qu'un homme veut gagner un procès, quand il ne fait aucune démarche pour consulter, pour solliciter son affaire? Disons donc que vouloir être sauvé et rester dans l'inaction, c'est négliger, c'est ne pas vouloir son salut.

Prônes de Billot, t. 2, p. 98.

Il ne suffit pas de le vouloir.

Si, pour être sauvé, il suffisait simplement de le vouloir, il n'y aurait aucun réprouvé, puisqu'il n'est même aucun impie qui de sang-froid se détermine à la réprobation éternelle.

Vous aurez beau, mes frères, penser à votre salut, vous aurez beau vouloir être sauvés, en vain même craindrez-vous de ne pas

l'être, vous ne le serez jamais, si vos désirs et vos craintes vous laissent dans l'inaction; ces désirs, ces craintes ne serviront qu'à vous conduire à la mort éternelle... L'enfer est tout rempli de gens de bons désirs, de gens qui ont craint d'y tomber; vous aurez le même sort, si vos désirs sont inefficaces, et si la crainte d'être réprouvés ne vous engage à cette sainte violence qu'il faut se faire pour arriver au ciel.

Ibid., p. 114

Le vouloir autant que votre honneur et votre santé.

Pour parvenir aux honneurs du monde, pour conserver votre santé, ne faites-vous pas bien des efforts que vous pourriez également faire pour votre salut? Pour conserver votre honneur et votre santé, vous évitez certains excès qui pourraient vous nuire, vous renoncez aux plus douces sociétés, vous vous privez des choses les plus agréables au goût, vous gardez un régime de vie le plus austère; pourquoi ne seriez-vous pas aussi tempérants pour votre âme, que vous l'êtes pour votre corps? Quelques jeûnes, quelques mortifications que vous feriez, sont-ils plus difficiles qu'un régime de vie que vous gardez?

Convenez donc que vous ne voulez pas aussi efficacement votre salut que votre santé. S'il y avait quelque profit temporel à faire en observant quelques pratiques de piété, telles que la fréquentation des sacrements, la visite des églises, n'est-il pas vrai que vous ne manqueriez pas d'y être empressés, assidus? Et des biens éternels vous touchent moins qu'un bien caduc et périssable! N'est-il pas vrai au contraire, que si ce péché que vous commettez était suivi de quelque perte de bien, vous cesseriez bientôt de le commettre, votre intérêt l'emporterait sur votre passion? Et des maux infinis qui seront la peine de votre péché, ne sont pas capables de vous retenir! Il faut que vous manquiez de foi ou de raison.

Ibid., p. 110.

Y travailler à toute heure.

Ecoutez, mes frères, ce que vous dit saint Augustin, dans la belle homélie qu'il a fait sur notre évangile (Matth. 20.). Lorsque le père de famille alla chercher des ouvriers pour travailler à sa vigne, ceux qu'il appela à la troisième heure ne lui dirent point d'attendre, qu'ils y iraient à la sixième; ni ceux de la sixième, à la neuvième; ni ceux de la neuvième, à la onzième, sous prétexte qu'ils auraient tous la même récompense; mais ils allèrent à l'heure qu'ils furent appelés. Il ne faut donc pas croire, dit saint Augustin, que si vous êtes appelés dans votre jeunesse pour travailler à votre salut, vous puissiez différer à un âge plus avancé, dans l'espérance d'avoir la même récompense. Dieu, qui vous a promis le salaire à l'heure que vous viendrez, ne vous a pas promis de vous attendre au temps que vous voudrez; il faut donc aller à la vigne quand vous êtes appelés. Il faut cultiver cette vigne en tout temps, c'est-à-dire que l'affaire du salut n'est pas l'affaire d'un seul jour, d'une année; elle demande tout le temps de la vie. Cette vigne est différente de celles qu'on cultive sur la terre, qui laissent un temps de repos: mais celle-ci n'en souffre aucun; ce n'est qu'après la mort, et dans l'éternité, qu'on peut en espérer. Pour y avoir donné ses soins dès la première heure, c'est-à-dire dès la jeunesse, on n'est pas exempt d'y travailler à la onzième heure, c'est-à-dire dans un âge avancé; ni l'espérance d'y travailler dans un âge avancé ne peut exempter d'y employer le temps de la jeunesse. Quand on a négligé son salut au commencement de la vie, on peut et on doit réparer cette faute dans les autres temps: prenez donc garde, conclut saint Augustin, de perdre par vos délais le salaire qui vous est promis: *Vide ne quod tibi ille daturus est promittendo, tu tibi auferas differendo.*

Ibid., p. 100.

Pour l'opérer, il ne faut pas quitter son état.

Tous les hommes ne peuvent pas remplir les mêmes emplois, avoir la même occupation; la diversité de conditions est un effet de la sagesse de Dieu, qui a voulu entretenir la société et la surbordination parmi les hommes. Il n'est donc pas nécessaire pour être sauve de quitter le genre de vie, la profession où l'on est engagé, à moins qu'elle ne soit un obstacle au salut, par les occasions de péché auxquelles on serait exposé. Il n'est pas nécessaire à un magistrat, pour faire son salut, de quitter son emploi, à un marchand son négoce, à un artisan son travail, à un père, une mère de famille, le soin de leurs enfants; mais il faut que chacun remplisse les devoirs de son état. Ainsi, magistrats, vous vous sanctifierez, si vous vous servez de votre autorité pour réprimer le vice et soutenir la vertu; vous, artisans, si vous cherchez plutôt la rosée du ciel que la graisse de la terre; vous, marchands, si vous négociez plutôt pour l'éternité que pour le temps; vous, pères et mères de famille, si vous élevez vos enfants dans la crainte de Dieu, et si, pour les établir, vous ne prenez que des voies conformes à ses volontés; vous, riches, si vous faites un saint usage de vos richesses, en donnant le superflu aux pauvres; vous, pauvres, si vous souffrez patiemment la misère où vous êtes réduits; vous tous enfin qui m'écoutez, vous vous sanctifierez, vous vous sauverez dans votre condition, si vous cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, en marchant dans la voie de ses commandements.

Ibid., p. 100.

Exemples.

Antoine s'est sauvé dans la solitude, et Paul s'est sauvé dans l'apostolat; Augustin s'est sanctifié par sa science, et Geneviève par

sa simplicité; Louis a gagné le ciel sur son trône, et Isidore après sa charrue; Elisabeth s'est sauvée en commandant, et Blandine en obéissant. Vous ne pouvez pas faire les courses d'un apôtre, ni les austérités d'un anachorète; vous ne sauriez avoir les lumières d'un docteur, ni les dons d'un thaumaturge, mais vous pouvez craindre, éviter, abhorrer le péché. L'anachorète dans sa solitude, le contemplatif au milieu de ses extases, le martyr sur l'échafaud, le religieux dans son cloître, Jérôme dans un antre, Siméon sur sa colonne, Jean-Baptiste dans son désert, Moïse sur le mont Sinaï, Pierre sur le Thabor, Paul au troisième ciel; tous vous présentent un point à imiter, qui seul leur a valu le ciel : l'horreur, la fuite du péché. Comme eux, déclarez une guerre éternelle à ce monstre; comme eux vous obtiendrez une gloire que le prophète-roi dit être commune à tous les saints.

Boissard, Leçons du chrét., p. 43.

Il faut vouloir faire plus qu'il ne faut.

Il faut avoir de la ferveur pour se sauver, il faut vouloir plus faire qu'on n'est obligé de faire. Qui ne veut faire que ce qu'il doit faire précisément pour se sauver, ne fera jamais tout ce qu'il doit. Qui se retranchera à garder seulement les commandements de Dieu ne les gardera pas. Qui bornera toutes ses prétentions à éviter le péché mortel, sans se mettre en peine du véniel, tombera bientôt dans le péché mortel, et qui ne voudra faire aucune œuvre de surérogation, ne fera jamais toutes celles qui sont d'obligation. Il est des conjonctures où les conseils deviennent des préceptes, et où il faut vouloir faire plus qu'on ne doit, pour être en état de faire tout ce qu'on doit. Tout cela paraît un paradoxe dans la spéculation, et rien n'est plus vrai dans la pratique.

Nepveu, Pensées ou Réfl. chrét., t. 4, p. 13.

Il faut y travailler jusqu'à la fin.

Voyez avec quelle circonspection vous devez jusqu'à la fin travailler à votre salut, puisque Judas, qui fut apôtre de Jésus-Christ, et qui eut l'honneur de vivre longtemps dans sa compagnie et dans son intimité, fut réprouvé. Ne vous fiez pas sur de longues années de vertu, mais souvenez-vous qu'il ne faut qu'un moment pour faire d'un saint un réprouvé. Servez donc toujours le Seigneur avec une sainte crainte et un saint tremblement; et ne vous regardez pas comme assuré de votre salut tant que vous ne vous verrez point parvenu au port de la béatitude éternelle.

Pinart, La Nour. de l'âme chrét., p. 261.

Il faut y travailler sérieusement : 1° comparaisons.

Vous entreprenez de dompter votre mauvais naturel, plus dur que le fer. Peut-on amollir du fer, et en façonner un bel ouvrage, sans feu, sans marteau et sans force de bras? peut-on changer une nature corrompue, et de vicieuse la rendre vertueuse, sans ferveur, sans mortification et sans efforts d'esprit? Vaincre ses mauvaises habitudes, contractées de longue main, c'est comme arrêter un torrent qui tombe du haut d'une montagne; le peut-on faire sans effort? Vous entreprenez la conquête du ciel. Saint Chrysostôme dit fort bien : Celui qui veut emporter une forteresse ne recule devant aucuns travaux; il sue, il jeûne, il veille la nuit, il couche sur la dure, il souffre mille fatigues. Vous voulez conquérir, non pas un fort, une ville, une province, mais un royaume du ciel qui est si éloigné de vous, qui est au-dessus de vous, et vous ne faites rien de difficile, point d'effort, point de violence! *Vim patitur, vim patitur.*

2° Raisons.

Plus une entreprise est importante, plus il faut y apporter de soin, de circonspection et d'assiduité. On prend plus de peine à un procès où il s'agit de cent écus que s'il ne s'y agissait que de dix; encore plus, s'il s'agit de mille; encore davantage, s'il s'agit de dix mille, ou de cent mille écus. Quel soin donc, quelle diligence faut-il apporter, quand il s'agit d'être brûlé tout vif ou d'être comblé de joie, d'honneurs, de biens et de contentements des millions d'années? Vous avez peine à vous lever le matin pour prier Dieu, à jeûner, à pardonner à ceux qui vous offensent, à restituer le bien que vous possédez injustement, je le crois bien : peut-on éviter un si grand mal, obtenir un si grand bien sans peine? Pour réussir dans un si grand dessein, il faudrait au besoin tout quitter, il faudrait répandre son sang et perdre la vie, dit saint Paul (Hebr. 12. 3.).

3° Exemple de Jésus-Christ

Et pour vous le persuader, il vous remet en mémoire l'exemple du Fils de Dieu : que n'a-t-il pas fait pour vous sauver? Il s'est anéanti au mystère de l'Incarnation, il s'est assujetti à une Vierge et à un charpentier, il a travaillé trente-trois ans, il a passé les nuits en prières, il a jeûné quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger, il est mort sur un gibet avec une douleur étrange; s'il a fait ces choses pour nous, que ne devons-nous pas faire pour lui et pour nous? ne devons-nous pas le servir et travailler à notre salut avec toute la ferveur, la vigilance, la diligence et l'assiduité possibles?

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 76.

Il faut y travailler efficacement (Comparaisons.

Vous n'appelez pas ouvrier en un métier, celui qui n'y travaille qu'une fois ou deux l'année, mais celui qui en fait profession, qui en exerce le métier ordinairement, qui en a les outils et les instruments. Lorsque vous entrez dans la maison d'un artisan, si vous y voyez une enclume, des marteaux, des soufflets, une fournaise, vous dites : C'est un maréchal; si

vous n'y voyez rien de tout cela, vous ne croyez pas qu'il soit de ce métier, quoi qu'il en dise. Les ouvriers parlent souvent de leur métier et de ce qui le concerne, parce qu'on parle volontiers de ce qu'on aime, et chacun aime et loue sa profession : *Navita de ventis, de bobus narrat arator, enumerat miles præmia, pastor oves.* Il est aisé de voir ceux qui désirent faire leur salut, ceux qui en sont les ouvriers, qui en font profession : vous voyez en leur maison des livres spirituels, des croix, de saintes images, des chapelets, de l'eau bénite; ils parlent souvent de Dieu, du paradis, de la dévotion, des mystères de la foi, de ce qu'ils ont lu ou entendu à la prédication; ils fréquentent les sacrements, ils prient Dieu soir et matin, ils assistent aux offices divins le plus souvent qu'ils peuvent. *Stellio manibus nititur, in domibus regum habitat* (Prov. 30. 28.). Voici ce que le Saint-Esprit veut nous dire par cette comparaison : Il y a des oiseaux qui ont de belles et bonnes ailes, qui pourraient voler bien haut et bâtir leur nid sur la cime des rochers ou des arbres, et ils le font bien bas à plate terre, ou dans des buissons, sur des épines, exposés à mille dangers, au lieu que le petit lézard qui n'a point d'ailes, s'appuyant seulement sur ses petites pattes grimpe sur les murailles, et fait souvent sa demeure dans la maison des grands, dans les châteaux et palais des rois. Vous voyez des gens qui ont un bel esprit, un grand jugement, beaucoup de science, qui pourraient faire essor jusqu'aux nues et au delà, qui pourraient mériter de grandes couronnes pour l'éternité, et ils s'amusent à la terre, à bâtir des maisons de plaisance, à amasser des pistoles, à acquérir des héritages; au lieu que de pauvres petites femmelettes, qui ont fort peu d'esprit et encore moins de science, gagnent le ciel, conquièrent le paradis, bâtissent leur fortune et leur demeure parmi les archanges. Par quelle voie? elles s'appuient sur leurs mains, *stellio manibus nititur*; elles mettent la main à l'œuvre, pratiquent les solides vertus, assistent les pauvres, visitent les malades, consolent les affligés, redressent les dévoyés : *in intellectibus manuum suarum deduxit eos* (Ps. 77. 72.) : voilà une étrange façon de parler, mais bien belle et mystérieuse. Dieu veut vous conduire au ciel, non par l'entendement de votre tête, par votre bel esprit, par des sciences spéculatives, par de hautes et sublimes conceptions, mais par l'entendement de vos mains, par la pratique des bonnes œuvres et des actions vertueuses.

Id. ibid., t. 8, p. 258.

Pour le salut il faut fuir la compagnie des hommes.

Patribus.—*Necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere*, dit saint Léon.

Thomas à Kempis (lib. 1. de Imit. cap. 20.) dit : Celui qui tend à la perfection et qui prétend devenir solidement vertueux et spirituel, doit éviter la foule du peuple, à l'exemple de Jésus. *Quidam dixit : Quoties inter homines fui, minor homo redii*, a dit un ancien avec raison : Je n'ai jamais été parmi les hommes sans en devenir moins homme. Il est impossible qu'une âme qui ne se retire pas des affaires et compagnies inutiles, s'avance dans la vertu ou demeure sans danger; il est impossible, dis-je, d'être parmi tant de bêtes vénéneuses sans en être mordu, disent sainte Thérèse (Au château de l'âme. 1 demeure.) et saint Cyprien.

Id. ibid., t. 12, p. 232.

Surtout des méchants.

Patribus. — Saint Chrysostôme (Hom. 25. in Ep. ad Rom.) dit : *Non putemus nos excusationem habituros, si quando socios delictorum invenerimus, nam hæc societas magis augebit peccatum.* L'excuse ordinaire des âmes de bon naturel est de dire : Je ne me suis laissée aller à telle mauvaise action, non par inclination, car j'en avais de la répugnance; mais par compagnie, par condescendance, par respect humain, pour vivre avec les vivants. C'est vous laver avec de l'encre, dit ce grand docteur, cette excuse prétendue donne du surcroît à votre crime. On vous dira comme ce juge ancien qui avait condamné à mort plusieurs voleurs; l'un d'eux qui était un jeune homme, se justifiait en disant : Je l'ai fait malgré moi et par compagnie. Eh bien! lui dit le juge, tu seras aussi pendu malgré toi et par compagnie.

Id. ibid., t. 12. p. 235.

Nous devons coopérer à notre salut.

Celui qui vous a fait sans vous, dit saint Augustin, *ne vous sauvera pas sans vous...* Si Dieu ne nous sauve pas sans nous, le démon aussi ne peut nous perdre sans nous. S'il tâche de nous perdre, il ne tient qu'à nous de rendre ses efforts inutiles. C'est un chien furieux qui peut aboyer, dit saint Augustin, mais qui ne peut mordre que ceux qui le veulent : *Latrare potest, mordere non potest, nisi volentem.* Ce n'est donc pas à la volonté de Dieu, ni à la malice du démon, que nous devons attribuer notre perte, mais à notre négligence et à notre malice.

Voulez-vous être sauvé : faites ce que vous feriez, si vous étiez assuré de l'être.

Inst. sur les princ. vérit. de la rel., p. 18.

Mesurer l'espérance sur le soin et sur le désir du salut.

Ceux qui veulent être sauvés, doivent mesurer leur espérance sur le soin et sur le désir qu'ils ont de leur propre salut.

Il est naturel que la fin pour laquelle on agit, soit le principe et la règle de toute action. On travaille autrement le bois dont on veut faire une statue, que celui dont on veut faire une chaise, et on polit l'ouvrage avec d'autant plus de soin, qu'on espère une récompense plus certaine. Que si on observe régulièrement cette

conduite dans les affaires du monde, parce qu'elle est conforme à la droite raison, pourquoi ne l'observe-t-on pas dans l'affaire du salut éternel? Comment peut-on vouloir se sauver, et donner en même temps ses soins, ses travaux, ses pensées à tout ce qui doit nous perdre? Ce désordre vient sans doute de ce que les hommes ne veulent pas leur salut, ou le veulent si faiblement, qu'ils ne le regardent pas comme la règle de leur vie et la fin de toutes leurs actions.

Ceux donc qui désirent être sauvés, ne doivent pas espérer de voir jamais ce désir accompli, s'il ne devient en eux la règle de leur conduite. Jésus-Christ nous a rachetés, en rapportant à notre salut toutes les actions de sa vie et toutes les souffrances de sa mort, et nous prétendons nous sauver dans l'oubli général de nos devoirs les plus essentiels! Quel aveuglement! quelle folie!

Adeaume, Les Souff. de J. C., t. 3. p. 406.

Prétextes pour ne pas y travailler.

Une des plus dangereuses illusions dont le démon se sert pour détourner les hommes de la voie du salut, est de leur représenter cette voie impraticable. Il en coûte trop, disent-ils, pour être sauvé; il n'est pas possible de faire tout ce que l'Évangile prescrit pour gagner le ciel; il faut pour cela vivre dans une gêne continuelle, il faut s'interdire tout plaisir, toute société avec le monde; les affaires auxquelles on est occupé, les embarras d'un état dans lequel on est engagé, les compagnies qu'on est obligé de voir, les occasions continuelles de péché auxquelles on est exposé, tout cela est incompatible avec le plan d'une vie régulière qu'il faut suivre pour arriver au royaume de Dieu. Tels sont les spécieux prétextes dont les hommes se servent pour excuser leur indolence sur l'affaire du salut.

Prône de Billot, t. 2, p. 104.

Motifs pour y travailler avec confiance.

Sachez que le chemin qui conduit à ce bienheureux séjour n'est pas si difficile à trouver, ni si pénible à tenir que vous vous l'imaginez; qu'il est au contraire bien aplani, et que vous y trouvez de grandes facilités, soit du côté de Dieu qui vous donne toutes les grâces nécessaires au salut, soit du côté de vous-mêmes, qui n'avez qu'à coopérer aux grâces du salut que Dieu vous donne. Tels sont les motifs qui doivent vous engager à travailler à votre salut avec confiance.

Dieu veut sauver tous les hommes : *Deus vult omnes homines salvos fieri* (1. Tim. 2.); et il ne veut la perte d'aucun. Jésus-Christ est mort pour le salut de tous, dit l'apôtre saint Paul; ce sont là, mes frères, des vérités de foi si clairement marquées dans les saintes Écritures, si conformes à la droite raison, que les révoquer en doute, c'est avoir perdu la foi. Car dire, comme les hérétiques l'ont osé avancer par un horrible blasphème, que Dieu ne veut sauver qu'une partie des hommes, qu'il a choisis pour sa gloire, tandis qu'il destine les autres à une damnation éternelle, sans aucun démérite de leur part, quelle idée serait-ce se former d'un Dieu infiniment bon et infiniment juste, tel que celui que nous adorons? Ne serait-ce pas plutôt en faire un tyran cruel, qui punirait des hommes sans l'avoir mérité?

Loin de nous, M. F., des sentiments si injurieux à la divine bonté : *Sentite de Domino in bonitate* (Sap. 1.). Il est notre père commun, nous sommes tous ses enfants; il n'y a personne sur la terre qui ne puisse et qui ne doive l'invoquer sous cette aimable qualité, et lui dire mille fois le jour : Notre Père qui êtes aux cieux : *Pater noster qui es in cœlis.* Or, si Dieu est notre père, il nous aime comme ses enfants; aussi il ne nous a pas créés pour nous perdre, mais pour nous sauver. Pourquoi donc aurait-il envoyé son Fils sur la terre? pourquoi l'aurait-il livré aux supplices et à la mort de la croix? pourquoi ce Fils adorable se serait-il sacrifié lui-même jusqu'à répandre la dernière goutte de son sang, s'il n'avait voulu sauver tous les hommes? Ce Sauveur adorable aurait-il envoyé ses apôtres prêcher l'Evangile à toutes les nations de la terre : *Docete omnes gentes* (Matth. 28.), s'il n'avait voulu leur appliquer à tous les fruits de ses mérites?

Ne raisonnons pas davantage sur une vérité si clairement révélée de la part d'un Dieu : mais tirons-en les conséquences capables de nous inspirer de la confiance pour le salut. Si Dieu veut sauver tous les hommes, si Jésus-Christ est mort pour le salut de tous, il faut donc convenir que tous les hommes ont les grâces nécessaires au salut, sans quoi la volonté de Dieu serait une volonté stérile; la mort de Jésus-Christ leur serait inutile. Il n'est aucun homme, de quelque nation qu'il soit, qui ne puisse aspirer au salut : il n'est point de pécheur si aveuglé, si endurci, qui doive en désespérer.

En quelque état que vous soyez donc, M. F., quelque sujet que vous ayez de craindre pour votre salut, il ne tient qu'à vous d'en assurer le succès; vous avez toutes les grâces nécessaires pour cela; vous les avez même en plus grande abondance que le reste des hommes qui n'ont pas eu, comme vous, le bonheur de naître dans le sein de l'Eglise, où vous trouvez la source des grâces dans les sacrements que Jésus-Christ a institués pour votre sanctification; où vous trouvez beaucoup de secours, soit dans les instructions que vous entendez, soit dans les bons exemples que vous voyez, soit dans les sociétés saintes où vous êtes agrégés. Que de vives lumières qui éclairent vos esprits! Que de bons mouvements qui touchent et embrasent vos cœurs, soit pour vous détourner du mal, soit pour vous porter au bien! Tels sont les secours du salut que Dieu vous donne dans toutes les occasions où vous en avez besoin; c'est à vous à y répondre. Dieu a fait de son côté tout ce qu'il fallait pour

vous sauver ; et vous le seriez sûrement, si votre salut ne dépendait que de lui seul : c'est à vous à faire de votre côté ce qu'il vous demande ; si vous ne le faites pas, c'est à vous seul que vous devez attribuer votre perte.

Prônes de Bil ot, t. 2, p. 107.

Il faut y travailler avec crainte à cause des dangers et de l'incertitude du succès.

En effet, M. F., de quelque côté qu'on jette la vue dans le monde, on n'y aperçoit que des dangers ; on y voit des objets qui tentent, des objets qui entraînent, des précipices dont il est bien difficile de se garantir. On respire dans le monde un air contagieux qui infecte la plupart de ceux qui l'habitent. A chaque pas que l'on fait, on trouve des pierres d'achoppement. Il n'est guère d'état où l'on ne trouve des écueils qui font périr tant d'âmes ; écueils dans la prospérité qui aveugle, et rend presque toujours criminels ceux qui en jouissent ; écueils dans l'adversité qui fait succomber la patience de ceux qui la souffrent : et combien de fois ne cherche-t-on pas à en sortir aux dépens de la justice et de l'honnêteté ! Ecueils dans le négoce, où l'on s'écarte souvent des règles de la bonne foi et de la droiture, où l'on se rend coupable de tant d'usures palliées, jusque-là qu'on se sert des fléaux et des misères dont Dieu afflige son peuple, pour augmenter ses profits : écueils dans le travail le plus pénible, où l'on se livre au murmure, à l'impatience, et où l'on ne garde pas toujours les règles de l'équité. Que de dangers ne trouve-t-on pas dans les compagnies que l'on fréquente, dans les mauvais discours qu'on y entend, dans les objets séduisants qu'on y voit, dans les plaisirs du jeu et de la table, auxquels on se livre souvent sans modération?

Si à tous ces dangers que l'on trouve dans le monde pour le salut, nous y joignons ces attaques que nous livre l'ennemi commun du salut, qui tourne sans cesse autour de nous comme un lion rugissant, pour nous porter au mal ; et si à tout cela vous ajoutez encore le mauvais penchant qui nous entraîne, quel sujet de crainte ne devons-nous pas avoir de périr et de faire naufrage ? Nous marchons au travers des piéges et des précipices ; les traits volent de tous côtés : le moyen de ne pas tomber et de n'être pas blessé à mort? C'est pour éviter ces dangers que tant d'âmes généreuses prennent le parti de la retraite, pour ne s'occuper que du soin de leur salut ; et on verra des chrétiens tranquilles au milieu de ces dangers, des présomptueux qui vivent sans crainte, et comme s'ils étaient sûrs d'arriver heureusement au port. Ah ! qu'il faut de vigilance pour n'être pas surpris ! Que de précautions pour ne pas tomber dans les piéges dont nous sommes environnés ! Hélas ! M. F., si nous craignons véritablement pour notre salut, nous prendrons ces précautions, nous fuirons ces dangers et ces occasions qui nous exposent à périr ; et si nous sommes obligés par état de demeurer dans le monde, nous aurons soin de nous bâtir au dedans de nous-mêmes une retraite qui nous mette à couvert d'un malheur qui nous menace. Tel est le fruit que doit produire la crainte de ne pas réussir dans l'affaire de notre salut : *Cum metu*, etc. Enfin, M. F., ce qui redouble cette crainte, c'est l'incertitude du succès.

Le salut est incertain, soit qu'on le regarde du côté du passé, soit du côté de l'avenir. Incertitude du salut du côté du passé. Nous avons péché, nous en sommes sûrs ; mais avons-nous fait une pénitence salutaire qui ait effacé notre péché ! Nous n'en savons rien, et cette incertitude nous accompagne jusqu'au tombeau. Vous vous êtes approchés du sacré tribunal de la pénitence ; mais y avez-vous apporté les dispositions requises pour recevoir votre pardon? Avez-vous accusé vos péchés avec simplicité? en avez-vous eu une douleur sincère dans son principe, une douleur surnaturelle dans son motif, efficace dans son propos ? Qui est-ce qui peut le savoir ? Vos rechutes dans vos péchés ne vous donnent-elles pas au contraire sujet de croire que votre pénitence a été vaine? Tout au moins devez-vous en douter.

Personne ne peut donc savoir s'il est digne de haine ou d'amour : *Nemo scit an amore aut odio dignus sit.* Quand par une sincère pénitence nous aurions obtenu le pardon de nos péchés, ce qui mettrait notre salut en assurance du côté du passé, il serait encore incertain du côté de l'avenir. Car, pour être sauvé, il faut persévérer jusqu'à la fin, il faut mourir en état de grâce : or, qui peut s'assurer de cette persévérance qui renferme deux choses, une volonté constante dans le bien, et une grâce spéciale qui couronne nos vertus à la mort? Or, quel est l'homme qui peut compter sur sa volonté, cette volonté si faible, si inconstante, qui se rebute si aisément des difficultés qu'il faut surmonter, qui succombe aux premières attaques de l'ennemi, qui passe bientôt de la plus grande ferveur à la tiédeur la plus relâchée ?

Je ne dis rien, M. F., dont on n'ait vu et dont on ne voie encore de funestes exemples, dont vous-mêmes n'ayez fait la triste expérience. Combien de saints personnages qui avaient bien commencé, qui avaient fourni pendant longtemps une sainte et heureuse carrière, et qui malheureusement ont fait naufrage au port ! Combien de fois ne vous êtes-vous pas démentis vous-mêmes ! Combien de fois n'avez-vous pas abandonné de saintes résolutions que vous aviez formées, un plan de vie que vous vous étiez prescrit ! Ah ! qu'il n'y a guère à compter sur l'homme ! Plus faible qu'un fragile roseau qui plie à tous vents, plus léger que la feuille que le moindre souffle agite, il n'a point de constance fixe et immuable : le salut ne peut donc être en assurance du côté de la volonté. Son plus grand appui, c'est la grâce de Dieu : elle ne lui manque pas ; mais

qui peut s'assurer d'avoir cette grâce finale qui couronne toutes les autres, que nous pouvons bien obtenir, mais que Dieu ne doit à personne, que les plus grands saints mêmes n'ont pas méritée en rigueur de justice? Les plus fervents solitaires, les apôtres les plus zélés ont craint, ont tremblé de ne pas l'avoir, cette grâce. Comment est-ce que des âmes imparfaites, des pécheurs ne craindront pas sur leur éternelle destinée? Tremblons, M. F., tremblons sur cette terrible incertitude du salut. Serons-nous du nombre des prédestinés, ou du nombre des réprouvés? Nous n'en savons rien. Tout ce que je viens de vous dire là-dessus vous le prouve assez : quel motif pressant d'opérer notre salut avec crainte et tremblement! *Cum metu et tremore salutem vestram operamini* (Philip. 2.).

Id. ibid, t. 2, p. 116.

Sur le même sujet

Nous portons, dit le même apôtre, un trésor très-précieux dans des vases très-fragiles. Ce trésor est notre âme; il est bien précieux, puisqu'il vaut tout le sang d'un Dieu. Mais tout précieux qu'il est, nous le portons dans un vase bien fragile, qui est notre corps. Un homme qui porterait une liqueur infiniment précieuse, de laquelle dépendrait la conservation de sa vie, dans une fiole de verre, et qui étant très-faible, se verrait obligé de marcher pendant la nuit dans un chemin rude et difficile, parmi des précipices, avec quelle crainte et quelle précaution ne marcherait-il point, pensant qu'il ne faudrait qu'un faux pas pour tomber et tout perdre? C'est là une naïve expression de l'état où nous sommes. Puisque nous sommes dans le même état, ne devons-nous pas avoir la même crainte et la même précaution? et notre sécurité là-dessus n'est-elle pas une vraie témérité?

Notre salut dépend de Dieu et de nous; s'il ne dépendait que de Dieu, il serait en bonnes mains, nous devrions nous en tenir sûrs: mais hélas! pour notre malheur, il dépend aussi de nous; il ne peut pas être en de plus mauvaises mains. Une volonté faible, un esprit aveugle, un cœur corrompu, qui a un grand penchant pour le mal, beaucoup de répugnance pour le bien, ne sont point d'un grand secours, ou plutôt sont un grand obstacle au salut: et c'est pourtant là notre disposition. Hélas! Seigneur, disait un saint homme, ne vous fiez pas à moi, je me connais bien, je vous trahirais; ne m'abandonnez pas non plus à moi-même, je le sens bien, je me perdrais. Nul n'est tant à craindre pour moi, que moi-même. Délivrez-moi donc, mon Dieu, de moi-même, et ne me livrez pas aux désirs de mon cœur, et à mes inclinations déréglées!

Puisque rien n'est plus à craindre en matière de salut, que de ne rien craindre, craignez toujours, c'est le moyen de l'assurer; mais que ce soit une crainte qui vous humilie sans vous troubler, qui excite votre précaution, mais qui ne vous ôte pas la confiance.

... *Timor est fundamentum salutis : timendo cavebimus, cavendo salvi erimus* (Tert.).

La crainte est le fondement du salut. Si nous craignons, la crainte animera notre précaution, et notre précaution assurera notre salut.

Nepveu, Pens. ou réf. chrét. t. 3, p. 278.

Moyens de vaincre les ennemis du salut : Veillez, fuyez, priez.

... Je viens vous montrer aujourd'hui les moyens de vous en défendre, sur quoi je n'ai que trois mots à vous dire : Veillez, fuyez et priez. Si vous êtes fidèles à ces trois avis, tout l'enfer déchaîné contre vous, ne sera pas capable de vous perdre. Expliquons ces trois mots si essentiels, et dont dépend notre salut.

Veillez, M. F.; ce n'est pas moi qui vous le dis, c'est Jésus-Christ : *Si le père de famille savait à quelle heure les voleurs doivent venir, il ne s'endormirait pas, mais il veillerait, pour ne pas laisser piller sa maison.* Il fermerait bien toutes les portes; il serait attentif au moindre bruit; il n'ouvrirait à personne sans le connaître; il serait continuellement sur ses gardes. La maison que nous avons à garder est notre âme; les voleurs sont le démon, le monde, nos passions. Et parce que ces voleurs sont toujours à notre porte, il faut donc toujours veiller, afin qu'ils ne puissent jamais nous surprendre...

Un chrétien qui veille sur lui-même, fait comme un homme sage qui est obligé de marcher dans un sentier fort étroit, et bordé de précipices. Voyez comme il marche avec précipitation, comme il prend garde où il pose le pied, comme il fait attention à tous ses pas! Ah! prenez bien garde à la manière dont vous marchez dans la voie du salut; c'est-à-dire, à la manière dont vous parlez, dont vous agissez... Veillez sur vos yeux, sur vos oreilles, sur votre langue... Faites à l'égard de vous-mêmes, ce qu'un bon père de famille fait à l'égard de ses enfants et de ses domestiques. Le matin, il donne ses ordres; le soir, il se fait rendre compte. Tous les matins, après votre prière, recueillez-vous un instant, pensez et prévoyez les occasions que vous pourrez avoir d'offenser Dieu, pendant la journée...

Fuyez, mon C. F., oui, fuyez toutes les occasions prochaines du péché... La vue, par exemple, et la fréquentation d'un tel et d'une telle, vous donne des pensées déshonnêtes, et fait naître en vous de mauvais désirs; fuyez cette personne, dès que rien ne vous oblige à la voir et à la fréquenter. Fuyez-la, défiez-vous de votre faiblesse; ne comptez pas sur vos résolutions... La mauvaise compagnie est à fuir pour qui que ce soit.

J'appelle mauvaise compagnie, cet homme sans religion, qui ne s'embarrasse ni de l'Eglise, ni de ses commandements, qui ne connaît ni le carême, ni les Pâques; qui ne vient à l'Eglise que pour scandaliser les fidèles.

Fuyez-le, M. C. F., fuyez-le; si vous avez le malheur de le fréquenter, vous deviendrez peu à peu semblable à lui...

J'appelle mauvaise compagnie, ce jeune libertin, qui ne s'occupe et ne parle que de sottises. Ah! gardez-vous bien de le fréquenter; il vous enseignerait le vice; il corromprait votre cœur...

J'appelle mauvaise compagnie, ce joueur, cet ivrogne de profession. Quelque sobre et bien rangé que vous puissiez être, si vous le fréquentez, il vous dérangera, il vous fera perdre votre temps, passer la journée, peut-être la nuit au cabaret ou au jeu...

J'appelle mauvaise compagnie, cette personne curieuse, inquiète, médisante, qui s'informe, qui juge, qui se mêle de ce qui se passe dans l'intérieur des ménages; qui cherche, qui fabrique, qui débite des nouvelles, et fait courir des bruits. C'est une âme odieuse et maudite, dit le Saint-Esprit; fuyez-la, fuyez-la, autrement vous deviendrez vous-même odieux et maudit...

Passons à la troisième obligation du chrétien, la prière.

Pendant que Josué combattait dans la plaine contre les Amalécites, Moïse était en prière sur la montagne, ayant les bras étendus et les mains élevées vers le ciel. Tant que ses mains étaient ainsi élevées, le peuple de Dieu battait les ennemis. Dès que ses bras fatigués tombaient de lassitude, les ennemis avaient le dessus. On fut donc obligé de soutenir les bras de Moïse, jusqu'à la fin de la bataille; et les Amalécites furent taillés en pièces, non par la valeur des combattants, mais par les prières du serviteur de Dieu. O que cette figure nous fait bien sentir, non-seulement que la prière est efficace, mais encore nécessaire contre les ennemis de notre salut!

Vous aurez beau veiller, vous aurez beau fuir, si vous ne priez point, si vous ne persévérez point dans la prière, vos efforts seront inutiles et vous serez vaincus...

Veillez, fuyez, priez : ne séparez jamais ces trois choses.

Bonnardel, Inst. fam., t. 1, p. 182.

Exemple du regret à la mort d'avoir négligé son salut.

On dit qu'un secrétaire de François Ier, étant au lit de la mort, s'écriait en pleurant : Hélas! j'ai fait écrire en ma vie quatre mille rames de papier pour les affaires du roi, et je ne sais si j'ai jamais employé un bon quart d'heure pour le salut de mon âme. Si on visitait vos registres, on y verrait : un tel jour j'ai acheté une terre, j'ai mis en rente une telle somme; et pour votre salut rien.

Le Jeune, Serm. t. 1, p. 50.

Personne ne doit désespérer de son salut. Voyez AUGUSTIN.

SALUTATION ANGÉLIQUE.

Paraphrase par Thomas à Kempis.

« Je m'approcherai de vous, ô Marie! avec respect, avec dévotion et avec une humble confiance, lorsqu'il s'agira de vous offrir la Salutation de l'Ange. Je vous l'offre donc, la tête courbée par respect pour votre personne sacrée, les bras étendus par un tendre sentiment de dévotion, et je désire que tous les Esprits célestes puissent la répéter pour moi cent mille fois, et plus souvent encore. Je ne connais rien de plus glorieux pour vous, ni de plus consolant pour nous. Que ceux qui aiment votre saint nom écoutent et se rendent attentifs. Les cieux se réjouissent, et toute la terre doit être saisie d'étonnement, quand je dis : *Je vous salue, Marie.* Le démon s'enfuit, la terre tremble, quand je répète : *Je vous salue, Marie.* La tristesse disparaît, et une joie toute nouvelle remplit mon âme quand je dis : *Je vous salue, Marie.* Mon amour languissant se ranime et mon âme se renouvelle tout entière, quand je répète : *Je vous salue, Marie.* Ma dévotion augmente, la componction s'excite en moi, mon espérance se fortifie, je sens de nouvelles consolations, en disant : *Je vous salue, Marie.* Telle est la douceur de cette consolation, qu'il n'y a point de termes capables de l'exprimer; elle est trop profondément gravée dans nos cœurs pour que les paroles puissent la manifester au dehors. Je me prosterne donc de nouveau devant vous, ô la plus sainte des vierges! pour vous dire : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce.* Qui me donnera de satisfaire le désir que j'ai de vous honorer de toutes les puissances de mon âme? Puissent tous les membres de mon corps se changer en mille langues, pour vous saluer en mille manière différentes; puissent toutes mes paroles être de feu, pour vous glorifier sans cesse, ô sainte mère de Dieu! Prosterné en votre présence, pénétré d'une sincère dévotion de cœur, et tout rempli des délices ineffables de votre saint nom, je vous présente la joie que vous causa la salutation qui vous fut adressée par l'archange Gabriel. Puissé-je répéter avec une bouche aussi pure que l'or et avec une affection brûlante : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce!* »

Quels admirables sentiments! Oh! que de grâces nous obtiendrions par l'intercession de notre divine mère, si nous étions fidèles à réciter tous les jours cette belle prière avec un cœur aussi rempli de dévotion, de confiance et d'amour!

Le Guilou, Nouv. M. de Marie., p. 76.

SANTÉ.

La ménager sans user de délicatesse.

Le vrai moyen de s'épargner des infirmités, c'est d'accoutumer son corps à soutenir les impressions de cet air dans lequel il doit se mouvoir, qu'il est obligé de respirer; c'est de

joindre à un exercice modéré une vie sobre et des mœurs régulières. Pourquoi ces maladies aiguës si fréquentes parmi les riches qui végètent dans une inaction voluptueuse? Pourquoi cette mélancolie qui ronge, ces vapeurs qui dévorent les dames attentives à se procurer un repos délicieux, et à ne s'épargner aucune des aises qu'un luxe exquis a pu inventer? Pourquoi les hommes qui imitent la délicatesse de ces dames, en partagent-ils les indispositions? Ces maux sont le fruit d'une mollesse de mode, d'une inaction de dignité.

Durosoy, Philos, soc., p. 28.

En évitant tous les excès.

Tous les excès nous tuent ou nous usent dans l'âge même le plus robuste... On observe que les nègres de Guinée sont d'une constitution si heureuse, qu'ils devraient fournir la vie la plus longue : mais parce qu'ils se livrent dès leur première jeunesse à tout ce que la nature corrompue leur suggère, ils paraissent vieux à quarante ans, et rarement ils vivent jusqu'à cinquante. Le poison de la débauche opère plus efficacement encore sur les habitants de Taïti. Quoique sous le plus beau ciel, et dans un climat très-favorable à la santé, ils meurent avant d'avoir atteint ces années où nous ne commençons pas encore à nous affaiblir.

Mais dans nos heureuses contrées, en France même, pourquoi ces citoyens infirmes dès le printemps de la vie, et déjà caducs dans l'âge de l'accroissement; ces hommes qui chancèlent sous le poids d'un corps usé, avant le temps, et présentent tous les symptômes de la vieillesse dans l'âge de la force; ces cadavres ambulants, qui sont la proie de la corruption avant d'être la proie du tombeau; tant de riches héritiers, qui meurent sans avoir eu le temps de succéder aux titres et aux biens de leurs pères, sans laisser de successeurs à leurs maisons? Ah! craignons de remuer la corruption qui les dévore, et ne souillons pas nos yeux en les fixant sur leurs déréglements.

Id. ibid., p. 29.

En imposant silence aux passions.

Réprimez, étouffez toutes les passions. Les unes serrent le cœur, les autres l'agitent : celles-ci précipitent, celles-là ralentissent le mouvement général; elles enflamment la bile, ou exaltent le sang : toutes causent des crises propres à déranger l'économie de notre constitution, ou portent à des excès qui l'altèrent quand ils ne la ruinent pas. Etouffez jusqu'à l'amour immodéré de la santé : on s'imagine aisément être malade dès qu'on craint de le devenir, et on l'est bientôt dès qu'on s'imagine de l'être : de peur de mourir enfin de maladie, vous vous condamneriez à mourir tous les jours de frayeur. Il vaut mieux être malade quelquefois, que d'être toujours inquiet sur sa santé.

J'emprunterai donc ici le mot de Cicéron à son cher Tyron : soignez votre santé; exercice modéré, point d'excès dans aucun genre, de la belle humeur, de la propreté.

Id. ibid., p. 31.

En cultivant la propreté et la belle humeur.

Il n'est pas nécessaire de recommander la propreté aux Français : elle leur est comme naturelle; et la belle humeur, hélas! pouvons-nous donc nous la donner, et dépend-il de nous d'être inaccessibles aux chagrins? J'avoue qu'il est des coups auxquels nous avons droit d'être sensibles, des pertes qui doivent nous affliger : mais on est ingénieux à nourrir, quelquefois même à irriter le poison qui consume; il semble qu'on prenne un plaisir cruel à se livrer à ses peines, à les entretenir, à les augmenter; souvent même on s'en fait lorsqu'on n'en a point; on réalise, on grossit à ses yeux le mal qui n'existe pas. Un mélancolique souffre, se laisse abattre, se désole, sans pouvoir même imaginer la cause de son tourment. Imitons le sage Socrate : il quittait sa maison pour se dérober à la mauvaise humeur de sa femme. Au lieu de nous concentrer au-dedans de nous-mêmes avec nos peines, il faut en sortir, lorsque nous ne pouvons les en chasser.

Id. ibid., p. 31.

Voyez encore GAÎTÉ.

Contre le soin excessif de la santé.

Saint Ambroise, saint Basile et saint Bernard s'élèvent fortement contre ceux qui ont un soin excessif de leur santé. Effectivement, ce soin annonce un amour désordonné pour la vie, et une sorte d'horreur pour la mortification : on peut même dire en général qu'on ruine sa santé à force de vouloir la ménager; mais comme nous ne pouvons disposer de notre vie, il faut prendre de sages précautions pour la conserver. Ce serait donc manquer à la charité que chacun doit avoir pour soi-même, que de ne pas user des secours ordinaires de la médecine quand ils sont devenus nécessaires; et les saints qui, avec saint Charles Borromée, réprouvaient les précautions outrées de certaines personnes pour éloigner les maladies, se montraient fort exacts à observer ce que leur prescrivaient les médecins par rapport aux remèdes simples et ordinaires.

Godescard, t. 10, p. 410.

Même sujet.

. . . Saint Bernard déclame fortement contre ceux qui ont trop de soin de leur santé, et qui, sous ombre de la conserver, établissent de certaines différences dans les aliments. Il dit que ce sont des disciples d'Hippocrate et de Gallien, et non pas des disciples de Jésus-Christ; parce qu'en effet toutes ces différentes propriétés qu'ils attribuent aux aliments, ne se trouve point dans l'Ecriture sainte, mais seulement dans les livres de médecine.

Rodriguez, Pr. de la perfect. chrét., t. 6, p. 142.

Même sujet.

Une chose que l'expérience vérifie tous les jours, c'est que ceux qui vivent avec tant de circonspection pour leur santé et tant de délicatesse, sont presque toujours infirmes et que souvent ils ruinent leur santé par les mêmes moyens dont ils se servent pour la conserver; au lieu que ceux qui, se confiant en Dieu, s'abandonnent à l'obéissance et s'attachent à suivre la communauté, se font ordinairement à tout et jouissent d'une santé forte et vigoureuse.

Id. ibid., p. 157.

SCANDALE.

Crime et danger du scandale donné et reçu.

Ah! M. F., n'écoutons jamais qu'en tremblant, ces paroles redoutables de Jésus-Christ, notre maître. Si quelqu'un, nous dit-il, scandalise un de ces petits qui croient en moi, il lui serait plus avantageux d'être précipité au fond de la mer... Malheur, ajoute-t-il, à l'homme par qui le scandale arrive. Oui, malheur à celui qui corrompt la jeunesse, et qui lui enseigne le mal qu'elle ignore! Malheur à celui qui, par ses discours ou ses exemples, séduit l'innocence, et détourne les jeunes cœurs de la vertu! Malheur à celui qui invente des costumes pleins d'indécence, et aux insensés qui les adoptent! Malheur à celui qui compose des ouvrages contre la Religion ou contre les mœurs, à celui qui les imprime, les débite, les lit, ou les fait lire! Malheur à celui qui peint, qui grave, qui vend, expose, ou communique des tableaux ou des représentations lascives ou déshonnêtes! Malheur à celui qui chante, copie, ou distribue des chansons obscènes ou impies! Enfin, malheur à tous les auteurs du scandale, et à ceux qui, pouvant l'empêcher, ne s'y opposent point de toutes leurs forces; ils sont coupables de l'horrible succession de crimes qui attirent sur les familles et sur les peuples la vengeance du Très-Haut, et ils en demeureront personnellement responsables au tribunal du souverain juge. Hé! en effet, que sont devenus les infâmes auteurs de tant de scandaleuses productions de l'impiété et du libertinage? Ils ne sont plus; mais, pour leur malheur, pour celui du monde entier et des générations futures, leurs damnables chefs-d'œuvre leur survivent, et, comme une sève mortelle, comme une racine maudite, ils propagent dans toutes les branches de la société, les fruits de l'iniquité et les semences éternelles des vices les plus odieux. Hélas! tandis que des ministres de Jésus-Christ, des hommes apostoliques, pour sauver des âmes, se transportent au delà des mers, dans les régions les plus sauvages, prêts à les arroser de leurs sueurs, de leurs larmes et de leur sang, dussent-ils n'y gagner à Dieu qu'un seul de leurs frères; l'homme scandaleux, devenu l'émissaire et l'organe de Satan, séduira, pervertira, perdra, pendant des siècles, des millions d'âmes, et les précipitera avec lui dans l'abîme: et, comme s'il craignait de n'avoir pas assez de regrets au dernier de ses jours, assez d'accusateurs auprès de la justice divine, assez de bourreaux dans les tourments qu'elle lui prépare, il se charge encore des crimes de ceux qu'il y entraîne, et qui, tous ensemble, s'élèveront un jour pour l'accuser de leur désespoir et de leur rage.

Lect. sur les épîtres et évang. t. 1, p. 305.

Péché énorme.

O que le scandale est un péché énorme! Que les gens scandaleux font de mal! Que de péchés occasionnent leurs mauvais exemples! Assassiner un homme, c'est sans doute un crime affreux; mais du moins cet homme assassiné n'en assassinera pas d'autres. Au lieu qu'une âme pervertie, par le mauvais exemple, en pervertit d'autres: celles-ci, à leur tour, font le même ravage; ce qui va à l'infini. Le mauvais exemple est comme une racine de péchés, qui portera des fruits peut-être jusqu'à la fin du monde. Chose étrange! les péchés de celui qui a donné le mauvais exemple se multiplient encore, lors même qu'il ne pèche plus; les personnes qu'il a portées au mal, pèchent pour lui et pour son compte...

Bonnardel, Instr. fam., t. 4, p. 294.

Malheur de celui qui le donne.

Malheur à l'homme par qui le scandale arrive! Malheur à celui qui corrompt la jeunesse, et qui lui enseigne à faire le mal, qu'elle ne connaissait pas! Malheur à celui qui séduit l'innocence par prières, par caresses, par menaces, par promesses, et à prix d'argent! Malheur à celui qui, par ses satires et ses railleries, détourne de la vertu et de la piété! Malheur à celui qui invente des parures scandaleuses, et à celles qui les portent! Malheur à celui qui compose des livres contre la religion ou les mœurs, à celui qui les imprime, les débite, les prête et les fait lire! Malheur à celui qui peint, qui grave, qui vend, qui expose à la vue, ou qui fait voir en particulier des représentations déshonnêtes et séduisantes! Malheur à celui qui chante, qui copie, qui donne des chansons obscènes ou impies! Enfin, malheur à celui qui cause quelque scandale de quelque nature qu'il soit, ou qui, pouvant empêcher le scandale, ne l'empêche pas efficacement, et autant qu'il est en son pouvoir! Examinons-nous si nous n'avons pas été pour les autres un sujet de scandale. Pleurons amèrement notre faute, et tâchons, par toutes sortes de voies, de la réparer.

Duquesne, L'Evang. med. t. 2, p. 348.

Même sujet.

Vous auriez horreur de tremper vos mains dans le sang de votre frère: cependant le mal que vous lui faites, par vos mauvais exemples, est infiniment plus horrible. Vous seriez moins

cruel à son égard, si vous lui enfonciez le poignard dans le sein, et si vous lui arrachiez la vie du corps. Ah! cette âme que vous avez portée au mal, criera éternellement vengeance contre vous, et ses cris seront entendus du souverain juge...

Bonnardel. Instr. fam., t. 4, p. 296.

Espèce de péché originel.

Ne croyez pas que le scandale ne soit qu'un péché actuel et personnel; c'est une espèce de péché originel : il passe de vous à vos amis, et d'eux à d'autres amis, il passe des pères aux enfants, et qui sait où le mal s'arrêtera? Et si le péché dont vous êtes cause est à votre frère que le scandale a perdu, il est aussi à vous; et tous les péchés qu'il a commis et commettra par suite de ce premier, s'ils sont à lui, ils sont aussi à vous : vous avez été pour lui un maître d'iniquité, ensuite lui-même, à son tour, l'est devenu pour les autres. Comptez tous les péchés de ceux-ci, ils sont encore à vous, parce que leur origine remonte jusqu'à votre scandale, comme à son principe. C'est ainsi que votre péché se perpétue, qu'il passe d'une âme dans mille autres, lesquelles les transmettent par une déplorable succession; et, à l'heure de votre mort, vous serez saisi d'effroi au souvenir de vos scandales; vous croirez voir autour de votre couche funèbre des mères éplorées qui vous demanderont leurs enfants qu'elles avaient élevés dans l'innocence, une foule d'amis que vous aurez entraînés dans le vice, et qui déchargeront sur vous le poids de vos iniquités; vous verrez sortir des enfers des âmes que vos mauvais exemples y auront précipitées, et qui crieront vengeance contre vous.

Debussi, Nouv. mois de Marie, p. 183.

Ses effets. Il ravit l'honneur à Dieu.

. . . Ah! si c'est une lâcheté de ne pas se déclarer pour Dieu, quand les intérêts de sa gloire le demandent, de ne pas s'opposer aux outrages qu'on lui fait, d'être dans l'indifférence à la vue des désordres qui règnent dans le monde, et de ne pas empêcher le mal quand on le peut faire, que sera-ce de l'accréditer par sa conduite, d'établir le règne de l'impiété sur les ruines de la religion, d'entraîner les autres dans le vice et le libertinage, et de susciter à Dieu autant d'ennemis qui l'outragent? Que de personnes que l'on séduit par des maximes pernicieuses, et que l'on pervertit par de mauvais exemples! Or, voilà ce que vous faites, pécheurs scandaleux, vous qui détournez les autres du service de Dieu, ou par les discours impies que vous tenez sur la religion, ou par les railleries que vous faites sur la dévotion, pour dégoûter ceux qui en suivent le parti; vous qui enlevez à Dieu la gloire que lui eussent procurée les jeûnes et les aumônes de vos frères, vous qui détournez cet autre des offices divins, des sacrements, des instructions, pour l'engager dans une partie de plaisir et de débauche; vous tous, en un mot, qui vous opposez au bien que les autres peuvent faire, vous ravissez à Dieu la gloire qui lui en reviendrait; parce que vous êtes méchants, et que vous voudriez vous rassurer contre les remords de votre conscience, vous cherchez à rendre les autres aussi méchants que vous. C'est pour cela que, non contents de les éloigner du bien, vous les portez encore au mal, par de mauvais conseils, par de mauvais exemples. Vous enseignez à celui-ci la manière dont il faut s'y prendre pour se venger d'un ennemi, en lui reprochant son indifférence à venger une injure; vous apprenez à celui-là le secret de réussir dans le pernicieux dessein de faire une injustice; vous prononcez devant des jeunes gens des paroles contre la pudeur, des chansons lascives, qui font sur leur esprits le plus mortelles impressions, et leur apprennent le mal qu'ils ignoraient. Hommes débauchés, vous sollicitez cette personne à contenter votre passion, ou par des promesses que vous lui faites, ou par de fausses persuasions. Vous, filles mondaines, par vos ajustements, par votre immodestie, vous portez dans le cœur des autres la contagion dont vous êtes déjà infectées; vous, qui paraissez dans le lieu saint avec une affectation dans les manières que la bienséance proscrit partout, qui troublez la dévotion des assistants par des entretiens déplacés; vous, pères et mères, maîtres et maîtresses, qui devez le bon exemple dans vos familles, vous y donnez publiquement des leçons d'iniquité, par les jurements, les imprécations que vous proférez devant vos enfants et vos domestiques, par le récit que vous leur faites des désordres de votre jeunesse, par les débauches où vous vous livrez encore, et la vie licencieuse que vous menez; vous qui faites de ces domestiques, ou les victimes de vos passions, ou les ministres de vos intrigues criminelles, vous tous enfin qui, par vos paroles ou vos actions, portez les autres au péché, leur donnant occasion d'offenser Dieu, ou en favorisant leur passion, leur trouvant des objets qui les contentent, ou donnant retraite chez vous au libertinage, vous levez ainsi publiquement l'étendard de la rébellion contre votre Dieu, en fournissant aux autres les armes pour lui faire la guerre. Hommes pervers, qui troublez le bel ordre de l'univers, et ravissez à Dieu la gloire qu'il a droit d'attendre de ses créatures raisonnables, tandis que les êtres inanimés le glorifient à leur manière, vous le faites déshonorer, outrager par ceux qui sont capables de le connaître et de l'aimer.

Prônes de Bihot, t. 5, p. 222.

Persécution à la Religion.

En effet, M. F., la persécution que les tyrans firent autrefois à la religion servait à augmenter le nombre des fidèles; le sang des chrétiens était, comme dit Tertullien, une

semence qui en produisait au centuple. Mais le scandaleux fait une guerre à la religion, d'autant plus dangereuse qu'elle est moins sanglante. Ce n'est pas la cruauté des bourreaux, la rigueur des supplices, l'affreux appareil de la mort, qu'il emploie pour faire succomber les fidèles ; il se sert de l'appât du plaisir, de l'éclat des richesses, des charmes trompeurs des objets qu'il leur présente, pour les entraîner dans le désordre, pour leur faire abandonner la sainte loi du Seigneur. Voilà, M. F., ce qui cause à l'Eglise, dans un temps de paix, de plus grandes amertumes que celles qu'elle a éprouvées dans le temps de guerre : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima*. Ah ! plût à Dieu, disait saint Hilaire au sujet des hérétiques, (et ne pourrions-nous pas le dire au sujet des scandaleux ?) plût à Dieu que nous eussions affaire à des tyrans, à des persécuteurs qui missent notre foi à l'épreuve des tourments ! Le Seigneur nous ferait la grâce de soutenir cette foi contre les efforts de ces ennemis étrangers; mais ici, nous avons affaire à des ennemis domestiques qui vivent avec nous, qui sont de la même religion, et quelquefois de la même maison que nous : ce qui nous porte des coups d'autant plus funestes qu'ils sont cachés sous les dehors de l'amitié qu'ils nous témoignent, des promesses, des caresses qu'ils nous font, pour nous engager dans leur société, pour nous faire succomber dans le péché.

Id. ibid., p. 226.

Suppôt de Satan

. . . Que fait donc le démon, qui veut perdre ce jeune homme réglé dans sa conduite, cette fille modeste et réservée, qui avait conservé son innocence ? Il suscite à l'un quelque compagnon débauché, qui l'éloignera des voies de Dieu, qui l'engagera dans des parties de plaisirs, lui tiendra des discours licencieux, et lui apprendra à faire le mal qu'il ne soupçonnait pas même possible. Le démon enverra à cette jeune personne un libertin, qui ne la portera pas d'abord aux grands crimes, mais qui commencera à la gagner par des paroles flatteuses, prendra avec elle certaines familiarités contraires à la pudeur, et ensuite la fera tomber dans l'abîme du désordre ; ou bien elle fréquentera quelque mauvaise compagnie, qui l'entraînera dans ces assemblées de divertissements funestes à l'innocence de toutes celles qui s'y engagent; et quoique auparavant si réservée, elle deviendra comme les autres, elle perdra le goût de la dévotion, elle courra après la vanité et le mensonge, elle tombera dans le crime. C'est ainsi, M. F., que le démon se sert des scandaleux pour pervertir les âmes innocentes, pour les faire tomber dans ses filets...

Ibid., p. 228.

Mal presque irréparable.

. . . Qui pourrait, par exemple, arrêter les suites étranges de la lecture de tous ces mauvais livres contre la foi ou contre les mœurs ? Qui peut effacer les mauvaises idées qu'une parole à double sens, une chanson déshonnête, aura produites dans une compagnie où elle aura été récitée, et qui de là se répandra en beaucoup d'autres ? Cependant, pour obtenir le pardon de son péché, il faut en réparer les suites : comment y réussir ? Au moment où il demande miséricorde pour lui-même, les disciples qu'il a formés outragent le Dieu qu'il invoque. Ravir au prochain son bien par des injustices, son honneur par des calomnies, c'est un grand mal ; lui ôter la vie par un homicide, c'est cruauté : mais lui faire perdre la vie de l'âme par le scandale qu'on lui donne, ah ! mes frères, c'est à la fois injustice, cruauté, mais cruauté d'autant plus énorme, que la vie de la grâce surpasse tous les biens de la nature... Si vous avez précipité une âme dans l'enfer par vos scandales, jamais vous ne l'en ferez sortir.

Ibid., p. 232.

Ses progrès.

. . . Tels sont les funestes progrès de ce péché contagieux, qui a déjà précipité plus d'âmes dans l'enfer, que l'exemple des saints n'en a pu sauver. Il ne faut pas en être surpris : pour imiter les méchants, il n'y a qu'à suivre son penchant naturel; mais pour imiter les saints, il faut se faire violence. Or, le nombre de ceux qui cèdent aux inclinations d'une nature corrompue est bien plus grand que le nombre de ceux qui y résistent ; et dès que les mauvaises inclinations sont entraînées par le poids du mauvais exemple, à quels excès ne se livrent-elles pas ! Combien de jeunes gens qui, dociles aux leçons qu'on leur avait données dans leur enfance, étaient déjà pour les grands mêmes des exemples de vertu ! On les voyait, fidèles aux résolutions qu'ils avaient formées à une première communion, s'approcher régulièrement des sacrements, assidus aux offices divins, obéissants à leurs parents, sobres, chastes, réguliers dans leur conduite ; mais depuis que, croissant en âge, ils ont fréquenté les méchants, ils sont devenus semblables à eux, ils sont libres en paroles, dissolus, débauchés, indociles, et pleins de mépris pour les secours de la religion et les préceptes de l'Eglise. Si je demande à ce jeune homme comment il a perdu le trésor de son innocence, qui lui a appris ces œuvres d'iniquité qui souillent la pureté de son âme, il me répondra que c'est un débauché qu'il a fréquenté : ainsi, la contagion du scandale se communique, pour ainsi dire, à l'infini ; et un scandaleux qui est déjà depuis longtemps dans l'enfer, pèche encore sur la terre dans la personne de ceux qu'il a pervertis. De qui les enfants apprennent-ils à jurer, à dire de mauvaises paroles ? des pères et mères ou d'autres personnes qui ne se contiennent pas devant eux. Ces enfants, quand ils seront eux-mêmes pères ou mères, apprendront les mêmes choses à leurs enfants, ceux-ci

à leurs descendants : ainsi le scandale est comme un péché originel qui se perpétue de siècle en siècle, de génération en génération, qui perd la plus grande partie du genre humain.

Ibid., p. 235.

1° Rien de plus odieux qu'un chrétien scandaleux.
2° Rien qui mérite plus d'être puni.

1er *Point.* — Pour concevoir une véritable horreur du scandale, il suffirait d'en avoir une juste idée. Qu'est-ce que le scandale?... Le scandaleux est celui qui détourne son frère du bien, qui le porte au mal... C'est le plus grand ennemi de Dieu et de Jésus-Christ, un antechrist, le meurtrier le plus cruel de ses frères, un suppôt du démon, un démon incarné et pire que les démons, un persécuteur de l'Eglise. Peut-on rien imaginer de plus monstrueux! On a horreur des incendiaires, des voleurs, des homicides, des empoisonneurs; quelle horreur ne devrait-on pas avoir d'un chrétien qui répand partout l'infection du péché; qui enlève à ses frères la vie de la grâce, qui les jette dans l'esclavage du démon, qui les précipite en enfer! Hélas! M. F., il ne faut quelquefois qu'un seul homme de ce caractère, qu'une fille, qu'une femme perdue, pour perdre presque toute une paroisse. Combien parmi vous auraient encore l'innocence du baptême, s'ils n'eussent pas eu le malheur de rencontrer un scandaleux, une scandaleuse! Mais que doivent penser ceux même qui se rendent coupables de ce péché? Peuvent-ils penser au crime qu'ils commettent, peuvent-ils le considérer attentivement, sans frémir d'horreur? Surtout, quand ils sont obligés, par leur état, de donner le bon exemple; tels qu'un père, une mère, un maître et tous les supérieurs?... Mais à quels châtiments ne doivent-ils pas s'attendre?...

2e *Point.* — 1° Châtiments temporels, 2° Peines spirituelles, 3° Peines éternelles. Les peines temporelles sont le mépris, l'infamie, la malédiction de Dieu. On peut se servir de l'exemple du démon, qui fut cause de la malédiction de nos premiers parents. Dieu le maudit, le condamna à ramper sur la terre; il est devenu un sujet d'exécration à tous les hommes; il a été anathématisé par toute l'Eglise. Il ne faut pas omettre les malédictions que le Sauveur prononça contre les pharisiens : on peut dire quelque chose des excommunications, et des autres peines que l'Eglise décerne contre certains pécheurs.

Les peines spirituelles sont les péchés dont on se charge, et qu'il est presque impossible de réparer entièrement... Comment réparerez-vous le tort que vous avez fait à votre frère, en lui enlevant l'innocence, en lui enseignant le mal? et s'il vient à mourir en cet état, le retirerez-vous de l'enfer? La voix de son sang, plus puissante que celle du sang d'Abel, ne demandera-t-elle pas toujours vengeance contre vous? A quels châtiments ne devez-vous donc pas vous attendre dès cette vie même? Et si vous vous trouvez dans les enfers avec cette même âme que vous y aurez précipitée, quel redoublement de supplice pour vous pendant l'éternité! Et s'il s'y en trouve plusieurs, si ce sont vos propres enfants, vos propres domestiques, ne seront-ce pas autant de lions furieux qui vous dévoreront?

Que ferez-vous donc, M. F., si vous avez eu le malheur de scandaliser? Votre perte est-elle inévitable? n'y a-t-il plus d'espérance pour vous? Quelque difficile qu'il soit d'obtenir le pardon de vos péchés, il n'est pas absolument impossible. David avait scandalisé, et cependant Dieu lui pardonna. Imitez-le dans sa pénitence; employez tous les moyens que vous pourrez, pour réparer les scandales que vous avez donnés; prières, bons exemples, bons conseils, instructions, etc. *Docebo iniquos vias tuas* (Ps. 50.). Pour vous, M. F., qui avez eu le bonheur de mener toujours une vie pure, le nombre en est bien petit; car qui est-ce qui n'a pas à se reprocher quelque chose en cette matière? Il est bien facile de scandaliser, etc. Pour vous, dis-je, craignez infiniment de scandaliser personne. N'oubliez jamais ce terrible anathème du Sauveur : *Væ homini illi*, etc. *expedit ut suspendatur*, etc.

Inst. de Toul., t. 3, p. 132.

SCANDALE DU PRÊTRE.

En quoi il consiste.

. . . Dieu a placé les prêtres en ce monde pour être les modèles des autres hommes, comme notre Sauveur fut envoyé par son Père pour servir d'exemple à tous : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos* (Joan. 20. 21.)... Le péché de scandale ne consiste pas seulement à conseiller directement le mal aux autres, on le commet aussi quand on induit indirectement par ses actions le prochain à pécher. *Dictum vel factum minus rectum, præbens alteri ruinam.* Telle est la définition que saint Thomas et les autres docteurs donnent du scandale.

S. Liguori, Rec. de text., t. 1, p. 294.

Il cause la mauvaise vie du peuple

. . . Le mauvais exemple du prêtre cause nécessairement la mauvaise vie du peuple : *Misera sacerdotum conversatio, plebis subversio est* (S. Bern. in convers. S. Pauli.). Si un mondain quitte le droit chemin, il se perd seul, mais le prêtre qui dévie, entraîne la perte de plusieurs, surtout de ses sujets : *Si quis de populo deviat, solus perit : verùm principis error multos involvit, et tantis obest* (S. Bern. ep. 127.).

. . . L'auteur de l'ouvrage imparfait observe que, lorsqu'on voit un arbre avec des feuilles jaunes et languissantes, on comprend de suite que le mal provient des racines; de même lorsqu'on voit un peuple corrompu, on doit en conclure, sans craindre de porter un jugement téméraire, que ses prêtres sont mauvais... (Auct. op. imp. hom. 38 in Matth.). Oui, dit saint Jean Chrysostôme, la vie des prêtres est

la racine, elle fournit la sève aux fidèles qui sont les branches.

. . . Saint Grégoire appelle les prêtres *Patres christianorum*... Comme les pères pèchent doublement quand ils donnent le mauvais exemple à leurs enfants, ainsi le prêtre pèche, en quelque sorte, doublement, quand il donne de mauvais exemples aux laïques.

Id. ibid., p. 209..

Rien de plus nuisible que l'ignorance des prêtres jointe à une vie déréglée.

. . . Il n'y a pas de perte plus nuisible aux peuples que l'ignorance des prêtres unie à leur vie déréglée : *Post indoctos prælatos malosque, in sanctâ Ecclesiâ nulla pestis ad nocendum infirmis valentior invenitur* (S. Bern. de ordine vitæ cap. 1.). Et ailleurs, que beaucoup de prêtres sont catholiques dans leurs prédications, et hérétiques dans leur conduite ; leurs mauvais exemples font plus de mal que les faux dogmes des hérétiques, parce que les actions ont plus de force que les paroles (Ad pastor. in synodo).

Id. ibid., p. 216.

Ils sont pires que les hérétiques.

. . . Un auteur atteste qu'anciennement, quand un simple clerc passait quelque part, chacun se levait, et s'empressait de se recommander à ses prières. Voyons-nous aujourd'hui cet empressement ? Hélas ! écoutons les plaintes de Jérémie : *Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus, dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum* (Joan. 4. 1. et seq.). L'or (c'est-à-dire, les ecclésiastiques, selon l'explication du cardinal Hugon) a perdu sa belle couleur, la couleur vive de la sainte charité ; il s'est obscurci, il ne donne plus l'éclat des bons exemples : les pierres du sanctuaire, les prêtres, selon saint Jérôme, sont dispersées dans le chemin, de manière qu'elles ne sont plus propres qu'à faire trébucher dans les vices les malheureux laïques.

Id. ibid., p. 220.

. . . Saint Jérôme remarque qu'on ne trouve pas dans l'histoire d'autres hérésiarques qui aient infecté l'Eglise et perverti les peuples, que des prêtres... (S. Hier. in can. transferunt. 33, 24. q. 3.)

Id. ibid., p. 225.

. . . Saint Bernard juge que les prêtres scandaleux font plus de mal à l'Eglise que les hérétiques, car nous pouvons nous garantir des hérétiques ; mais comment nous garantir des prêtres, qui doivent nécessairement nous assister?.. (S. Bern. Serm. 33. in Cant.)

Id. ibid., p. 226.

. . . Saint Grégoire dit que ces prêtres indignes méritent de mourir autant de fois qu'ils donnent de mauvais exemples... (S. Greg. past. p. 3. admon. 5.)

Id. ibid., p. 227,

. . . Oh ! combien de séculiers, de pauvres paysans, de femmes simples et sans connaissances, seront la honte des prêtres dans la vallée de Josaphat !

Id. ibid., p. 229.

SCAPULAIRE.

Ce que son usage indique.

Ceux qui portent les livrées d'un grand de la terre annoncent qu'ils sont à son service, ceux qui revêtent l'uniforme militaire ou la toge du magistrat montrent assez qu'ils consacrent leurs talents, leur vie à la défense et au service de la patrie. Le scapulaire est une livrée, un uniforme, un emblème qui indique que celui qui en est revêtu se dévoue d'une manière spéciale au service de Dieu et de sa très-sainte Mère, qu'il s'engage en quelque sorte à concourir de toutes ses forces et par tous les moyens que lui offre sa position à étendre le règne de Dieu, à propager le culte de la très-sainte Vierge, et à procurer le salut du prochain.

Not. et inst. sur les Scap., p. 11.

Révélation à Simon Stock et à Jean XXII.

Les hommes regardent comme un honneur de faire porter leur livrée, de même Marie prend plaisir à voir ses serviteurs porter le saint Scapulaire, pour montrer qu'ils lui sont dévoués. Les hérétiques modernes se moquent de cette dévotion, mais l'Eglise l'a approuvée et enrichie d'indulgences. La sainte Vierge apparut au bienheureux Simon Stock, anglais, et après lui avoir donné son scapulaire, elle lui dit que ceux qui le porteraient, seraient délivrés de la damnation éternelle. Marie ordonna au pape Jean XXII, de faire savoir à ceux qui auraient porté le scapulaire, qu'ils seraient délivrés du purgatoire, le premier samedi après leur mort ; ce pontife le fit dans sa bulle confirmée par Alexandre V, Clément VII, et par d'autres papes.

S. Liguori, Gloir. de Mar., t. 2, p. 234.

Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. L'inscription des noms et prénoms n'est plus nécessaire.

Elle a cessé d'être de rigueur pour celui du Carmel, en vertu d'une dispense accordée par sa sainteté Grégoire XVI, en date du 30 avril 1838, à la demande du Préposé-Général des Carmes déchaussés.

Not. et inst. sur les Scap., p. 17.

Une paire de cordon suffit.

Lorsqu'on porte plusieurs scapulaires unis ensemble, une seule paire de cordons suffit.

Ibid., p. 19.

L'image de la sainte Vierge n'est pas requise.

L'image peinte sur toile de la sainte Vierge que l'on voit quelquefois cousue au scapulaire n'est nullement nécessaire...; c'est un objet

propre à exciter la dévotion, comme pourrait le faire une médaille, qui serait même préférable, surtout si elle était bénite.

Ibid., p. 19.

Louable coutume de le conférer aux enfants.

Il n'y a point d'âge fixé pour être en état de recevoir le scapulaire. Aussi nous ne saurions trop recommander la coutume qui existe dans certains pays de le faire conférer aux enfants dès leur plus bas âge, et de leur en faire porter même ostensiblement les couleurs. C'est une livrée qui les met sous la protection spéciale de la Mère de Dieu, et nul doute qu'elle ne leur serve au moins de préservatif et de bouclier contre les dangers corporels auxquels ils sont exposés.

Ibid., p. 20.

Il ne doit pas être porté sur la chair.

C'est un préjugé de croire qu'il faille le porter sur la chair; peu importe qu'on le porte en-dessous des vêtements ordinaires, ou au-dessus comme font les religieux qui le portent ostensiblement.

Ibid., p. 22.

SCRUPULE.

Maladie semblable à une fluxion des yeux.

La maladie du scrupule est semblable à certaines fluxions dont les yeux sont quelquefois attaqués : plus on se frotte les yeux, plus on augmente la fluxion; de même, plus on remue sa conscience en répétant les confessions générales, plus on augmente les scrupules et les afflictions d'esprit.

Gaume, Man. des conf. p. 483.

Moyens de guérir les scrupuleux.

. . . Il est certain qu'après la prière, le meilleur et même l'unique remède pour les guérir, c'est l'obéissance au confesseur.

Id. ibid., p. 266.

SCUPOLI (LAURENT).

Eloge du livre : LE COMBAT SPIRITUEL.

Laurent Scupoli fut un des principaux disciples de saint André Avellin. Il composa ce livre admirable, connu sous le nom de *Combat spirituel*, où l'on trouve des remèdes efficaces contre tous les vices, et les maximes les plus propres à conduire à une sublime perfection. Le style en est clair, concis, et il y règne une onction qui se fait bien plus sentir encore dans l'original italien, que dans les traductions. L'auteur y montre que le renoncement, l'humilité, la défiance de soi-même, la confiance en Dieu, en sa bonté, en son amour et en sa miséricorde, sont le fondement de la vie spirituelle. C'est dans la lecture de ce livre que saint François de Sales puisa ce désir ardent de la perfection. Il le porta dix-huit ans avec lui; il en lisait quelque chose tous les jours avec un nouveau profit... On ne connut l'auteur de cet ouvrage qu'après la mort de Scupoli.

Godescard, t. 16, p. 478.

Le *Combat spirituel* est comme la clef ou l'introduction à l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Id. ibid. p. 480.

SÉBASTIEN VALFRÉ (LE B.).

Son assiduité au confessionnal et son fruit.

Il exigeait que ses confrères inférieurs fussent exacts à rendre service au prochain et qu'ils se trouvassent au tribunal de la pénitence, soit qu'il se présentât ou non des pénitents, à l'heure marquée pour cette fonction. Afin de les y engager plus efficacement, il leur racontait qu'il avait eu de cette manière la consolation de ramener à l'Eglise un apostat qui, le voyant sans occupation au confessionnal et un livre à la main, s'approcha de lui; et, cédant à l'impulsion de la grâce, lui fit l'humble aveu de ses erreurs.

Godescard, t. 18, p. 417.

SÉCHERESSE SPIRITUELLE.

Conduite à tenir alors.

Quelque ferveur que vous apportiez à tous vos exercices de piété, il vous arrivera souvent de tomber dans un état de dégoût, d'ennui et de sécheresse qui vous éloignera des choses spirituelles, et qui vous fera craindre d'avoir été abandonné par le Seigneur. Gardez-vous bien pourtant de vous livrer alors au découragement. Vous devez savoir que dans le service de Dieu, il y a un temps de paix et un temps de guerre; un temps de ferveur sensible et un temps d'aridité. Ayez donc toujours confiance : Dieu vous éprouve, mais il ne vous délaisse pas; il veut par là vous faire comprendre votre faiblesse, et vous porter à espérer en lui seul. Jetez-vous entre ses bras, servez-le toujours avec la même fidélité, fiez-vous à son paternel appui, et vous ne tarderez pas à sentir la paix et la ferveur renaître en votre âme. Tous les saints ont éprouvé cette alternative de consolation et de sécheresse spirituelle; ne vous étonnez donc pas qu'il en soit de même pour vous.

Pinart, La Nourrit. de l'âme chrét., p. 20.

Son meilleur remède.

Une personne demanda à saint Pémen, abbé, quel était le meilleur remède contre la sécheresse du cœur : « C'est, répondit-il, la persévérance et la ferveur dans la prière. L'eau, tombant goutte à goutte, perce la pierre la plus dure : de même la parole divine, si elle tombe souvent sur notre cœur, triomphera à la longue de sa dureté. » Si à la prière on joint la pratique de la pénitence, on sera délivré de son insensibilité. Un humble regret de ne point avoir la componction, l'obtiendra certainement, ou en fera du moins ressentir les avantages.

Godescard, t. 12, p. 318.

SERMENT (FAUX).

Mort d'un maquignon.

Un marchand, connu dans les campagnes sous le nom de *Maquignon*, certifiait avec serment qu'il avait payé quatre-vingt-dix francs d'une vache, et il offrait de la vendre pour cent francs; mais est-il bien vrai, lui dit-on, que vous l'ayez achetée ce prix-là? Alors le marchand confirme ce qu'il avait avancé par cette imprécation : Si ce n'est pas vrai, je veux mourir ici tout à l'heure. A peine avait-il prononcé ces mots, qu'à la vue de tout le monde (c'était en plein marché), il tomba raide mort : c'était un faux serment qu'il avait fait : on le découvrit peu de temps après. Ainsi cette mort tragique laissa ceux qui en avaient été témoins dans le doute si elle était une punition du parjure, ou un accident qui, à la rigueur, peut arriver. (Ce fait est arrivé il y a environ vingt ans, dans une paroisse du diocèse d'Arras.).

Cossart, Scien. prat. du catéch., p. 143.

SERMONS.

Avantages de les apprendre par cœur.

Cette peine a deux grands avantages. L'un, qu'elle *tourne au profit du discours*, parce qu'on *lui donne quelque perfection nouvelle chaque fois qu'on le répète.* L'autre, que *la mémoire se remplit d'expressions, de tours, de pensées développées, qui se présentent sans peine, quand on est dans la nécessité de parler sur-le-champ* (Maximes sur le minist. de la chaire, par le P. Gaichiés, pag. 39.).

Du reste, cette sujétion coûte moins qu'on ne pense, ou ne coûte pas longtemps. *Le pasteur, qui aurait composé trois cours d'instructions pour trois années, pourrait se borner là, et les rendre périodiques. Il ne doit pas craindre que l'auditeur se les rappelle et s'en dégoûte. Lui-même a besoin de temps pour les apprendre de nouveau... Qui pourrait se gêner à relire tous les jours un de ses sermons, se trouverait dédommagé de sa peine au temps qu'il faut les prononcer* (Id. pag. 42 et 71.). On peut en faire sa lecture spirituelle : un bon ecclésiastique ne la manque jamais.

Collet, Traité des dev. d'un Past., p. 244.

Règles générales pour en profiter.

La première disposition... est de n'aller point à la prédication, ni par coutume, ni simplement pour s'acquitter de son devoir; mais avec un véritable désir d'en tirer du fruit pour son avancement... En second lieu,... il ne faut pas y apporter un esprit de curiosité qui n'aille qu'à prendre garde au choix des paroles, à la grâce de la prononciation et de l'action, à la nouveauté des pensées et à la manière dont on les tourne... Mais... il faut ne s'attacher simplement qu'à ce qui est de la substance du discours. Un troisième point, qui confirme et qui fortifie davantage le précédent,... c'est que tout le monde se doit mettre dans l'esprit, que les exhortations ne sont point faites pour y dire des choses nouvelles et extraordinaires, mais seulement pour nous rafraîchir la mémoire de celles qui sont les plus ordinaires et les plus communes, et pour nous donner plus de chaleur à les pratiquer... En quatrième lieu, il sera d'une très-grande utilité, que tout ce qui se dit... soit pris de chacun, comme s'il était dit particulièrement pour lui, et non pas comme si c'était une chose qui ne regardât que les autres... En cinquième lieu, pour mieux éclaircir ce que nous venons de dire, il faut que chacun présuppose que souvent dans les exhortations, on parle contre certains déréglements, non pas dans la pensée qu'ils se soient déjà effectivement introduits parmi ceux à qui l'on parle, mais dans la vue d'empêcher qu'ils ne s'y introduisent jamais... Nous devons savoir en dernier lieu, que la parole de Dieu est la nourriture et le soutien de l'âme; et qu'ainsi, il faut toujours essayer de n'entendre jamais une exhortation dont nous ne rapportions quelque chose qui se conserve dans notre cœur, et qui nous puisse donner des forces pour travailler.

Rodrigaz, Pr. de la pers. ch., t. 1, p. 142...

Leur utilité.

. . . Quand vous n'entendez que fort peu de sermons, vous ne pouvez être efficacement touchés et instruits; car on ne peut pas dire beaucoup de choses en peu de paroles; les uns se conduisent par douceur, les autres par rigueur; ceux-ci sont touchés par des motifs d'amour et de miséricorde, ceux-là par des menaces de justice et de punition. L'expérience montre que ceux qui y assistent souvent, quoiqu'ils ne se convertissent pas sur-le-champ, parce qu'ils sont préoccupés de quelque passion, sont plus faciles à être convertis au lit de la mort, parce qu'ils connaissent mieux l'importance de leur salut, et ont quelque provision de bonnes pensées et d'instructions salutaires. Antiphanes, un des familiers de Platon, disait Plutarque (au traité : Comme on connaît si on avance en vertu), qu'il y avait sous le nord une province si froide, que toutes les paroles qu'on y disait en hiver, se gelaient dans l'air et se fondaient en été, et alors on entendait tout ce qu'on avait dit pendant l'hiver. C'est un apologue, mais qui se vérifie souvent. Il y a des âmes si glacées et si endurcies dans le péché, que toutes les instructions qu'on leur donne et les remontrances qu'on leur fait, se gèlent et ne font aucun effet sur-le-champ; mais quand Dieu daigne parler à leur cœur : *Surge, aquilo, et veni, auster*, le doux zéphir et les souhaitables halenées du Saint-Esprit fondent cette glace, l'âme repasse en sa mémoire les bonnes paroles qu'on lui a dites, comme saint Guillaume se ressouvint, et fit son profit des riches et puissants discours que saint Bernard lui avait faits, il y avait longtemps.

Un ancien anachorète ayant dit à un saint abbé, qu'il ne pouvait rien retenir de ce qu'on disait aux conférences spirituelles, et qu'il était en délibération de n'y plus aller, l'abbé voyant deux cruches de terre en sa chambre, lui commande de mettre de l'eau tous les jours dans l'une, et de la répandre tout aussitôt, et de continuer cela quelque temps; au bout de cinq ou six semaines, elle se trouva bien plus nette que l'autre : la parole de Dieu est appelée une eau salutaire : *Aqua sapientiæ salutaris*, quand le cœur de l'homme la reçoit souvent, quoiqu'il ne la retienne pas, il en demeure mouillé, il lui en reste toujours quelque bonne impression et disposition à la piété.

Le Jeune, Serm., t. 12, p. 466.

Pourquoi les méchants n'y assistent pas.

Lucerna pedibus meis verbum tuum (Ps. 118.). Quand vous allumez pendant la nuit un flambeau au milieu d'une forêt, les oiseaux du ciel y volent en foule; mais les loups, les sangliers, les tigres et les renards s'en éloignent et s'enfuient. Quand il y a un prédicateur qui prêche la pure parole de Dieu, et qui dit les vérités à tout le monde, les âmes choisies y accourent; ceux qui sont larrons comme des loups, charnels comme des sangliers, cruels en leur maison comme des tigres, rusés et fourbes comme des renards, n'y assistent pas, parce qu'on y découvre leurs vices : *Non veniunt ad lucem, ut non arguantur opera eorum* (Joan. 3.).

Id. ibid., t. 1, p. 31.

Comment on y assiste.

Un marchand de fleurs et un apothicaire entrent quelquefois de compagnie dans un même jardin, mais ni avec la même intention, ni avec le même succès : le marchand ne cherche que des fleurs, belles et de bonne odeur, des tulipes, des œillets, pour les vendre ou pour les porter, et les sentir de temps en temps, et ces fleurs se passent en moins de rien; elles sont flétries dans trois ou quatre jours : un apothicaire cueille de l'absinthe, de la chicorée sauvage, non pour en savourer l'odeur, mais pour en faire du sirop, de la conserve, de l'eau distillée, du vin d'absinthe, pour purger, pour soutenir la chaleur vitale ou pour fortifier le cœur. Il en est de même d'un sermon. Quelques-uns y viennent pour y remarquer quelques fleurs, des figures de rhétorique, de belles conceptions, pour s'en servir dans l'occasion et les débiter en compagnie; les autres, comme les prédestinés, ne cherchent point ces bagatelles, mais recueillent les textes de l'Ecriture, les vérités de l'Evangile, les conditions de la vraie pénitence, quelque amère et désagréable qu'elle puisse être; ils en font de la conserve, ils les gardent en leur mémoire, ils les réduisent en pratique pour purger leur conscience, pour s'échauffer dans l'amour de Dieu, pour se fortifier dans la volonté et résolution qu'ils ont de le bien servir.

Id. ibid., p. 42.

Pourquoi ils convertissent si peu de personnes.

1° Parce que beaucoup n'y vont pas.

. . . *Propterea captivus ductus est populus meus, quia non habuit scientiam* (Isa. 5. 13.): Mon peuple a été emmené captif, parce qu'il n'avait point de science. Il dit *populus;* ceux qui assistent le plus aux sermons, sont ordinairement ceux qui en ont le moins besoin, les religieux, les gens d'étude, les personnes dévotes; mais les marchands, les artisans, les manœuvres et autres personnes du commun du peuple, qui en ont un plus grand besoin, n'y assistent point ou fort peu : *Propterea captivus ductus est;* ils sont esclaves de mille passions, sujets à mille péchés dans la servitude et l'esclavage de Satan, indévots, jureurs, blasphémateurs, querelleurs, débauchés, impudents en paroles, bêtes farouches en leur maison : pourquoi? *Populus non habuit scientiam.* Ils n'ont point la connaissance de Dieu, ils ne savent pas l'importance de leur salut, la grandeur de celui qu'ils offensent, la sévérité de sa justice, la droiture et la sainteté de ses commandements, les moyens de les accomplir. Comment pourrez-vous les accomplir, si vous ne les savez pas? Comment les saurez-vous, si vous ne les apprenez pas? Où les apprendre, sinon à l'Eglise, à la prédication qui est une école publique et ouverte à tout le monde, si absolument nécessaire que l'Eglise n'en a jamais exclu personne?

Id. ibid., t. 8, p. 320.

2° Parce qu'ils n'y croient pas.

. . . Je veux vous faire voir comme votre manière d'agir est injuste et déraisonnable. N'est-il pas vrai que quand on prêche contre les vices dont vous n'êtes pas atteint, vous croyez aisément tout ce qu'on en dit? Vous êtes adonné à vos plaisirs, mais libéral ou peut-être prodigue; quand on prêche contre les avaricieux, les trompeurs, les usuriers, vous êtes ravi, vous dites que le prédicateur a dit vrai. Vous êtes chaste et ennemie de l'impureté, mais avaricieuse et attachée au bien; si on prêche contre les femmes débauchées, si on dit que les impudiques ne possèderont jamais le royaume de Dieu, vous avouez que cela est vrai, et qu'on n'en dit pas assez; si on dit de même des avares, après saint Paul, vous pensez qu'on en dit trop, et que c'est une exagération. Voyez que la parole de Dieu n'a point d'effet sur votre esprit, parce que vous ne la recevez que sous bénéfice d'inventaire, quand elle ne contrecarre pas vos sentiments particuliers et vos inclinations vicieuses.

Id. ibid., p. 332.

3° Parce qu'on ne s'en entretient pas.

. . . Si je disais aujourd'hui, en prêchant, une parole impertinente, elle se saurait dans trois jours par toute la ville, et dans les lieux circonvoisins; chacun la rapporterait, ce serait le divertissement et l'entretien des compagnies; on dit ici tant de paroles bonnes, saintes, uti-

les et salutaires, et personne ne les rapporte, personne ne s'en entretient. Où est la charité chrétienne? où est le zèle du salut des âmes? où sont les protestations que vous faites si souvent à Dieu de vouloir procurer sa gloire? Il vous donne la commodité d'ouïr les prédications; votre servante, votre fermier, votre voisin n'ont pas le loisir d'y assister; et vous ne daignez pas en rapporter une seule petite parole.

Id. ib., p. 333.

Voyez encore, INSTRUCTION, PAROLE DE DIEU, PRÉDICATION.

SERVICE DE DIEU.

Raison de servir Dieu avec joie.

La première de toute est que Dieu veut être servi de cette sorte : *Car Dieu aime*, dit saint Paul, *celui qui donne avec joie et non pas avec chagrin ou par contrainte* (2. Cor. 9. 7.)... La seconde raison est que quand on sert Dieu avec joie, cela tourne à son honneur et à sa gloire, parce qu'on témoigne par là qu'on agit avec affection, et que tout ce qu'on fait n'est rien au prix de ce que l'on voudrait faire... Il est bon de remarquer ici en passant que quelques-uns s'imaginent que pour demeurer dans la décence et dans la modestie religieuse, il faut tenir toujours les yeux baissés et avoir une contenance triste; mais en cela ils se trompent. La modestie des religieux, dit saint Léon, pape, doit être sainte, mais elle ne doit pas être triste (Serm. 4. quadrag.) : il faut qu'en eux la modestie soit mêlée de gaieté, et que la gaieté soit tempérée de modestie; et ces deux choses bien alliées font un bon effet et ont bonne grâce dans la personne d'un religieux.

La troisième raison est que, non-seulement Dieu en est plus honoré, mais que le prochain en est aussi plus édifié, et la vertu plus estimée : car l'exemple de ceux qui servent Dieu de cette sorte, a une grande force pour persuader que dans le chemin de la vertu on ne rencontre point les peines et les difficultés que les méchants s'imaginent; et comme les hommes aiment naturellement la joie, celle qu'ils se promettent d'y trouver les porte plus facilement à le suivre...

La quatrième raison pour laquelle nous le devons servir avec joie, c'est que nos bonnes œuvres en ont plus de mérite devant lui, et en sont plus saintes et plus parfaites : car c'est une maxime de la philosophie, que la joie perfectionne ce que l'on fait, et que la tristesse le gâte (Arist. lib. 10. Ethic c. 4 et 5.). Et ne voyons-nous pas tous les jours qu'il y a une grande différence entre celui qui fait une chose avec plaisir, et celui qui ne la fait qu'à regret? Il semble que l'un ne la fasse que par manière d'acquit, et seulement pour pouvoir dire qu'il l'a faite; mais l'autre est tout appliqué à bien faire ce qu'il fait, et tâche de s'en acquitter du mieux qu'il lui est possible. Ajoutez à cela ce que dit saint Chrysostôme (hom. sup. Gen. 41.), que le contentement et la joie donnent du courage et des forces pour la pratique des bonnes œuvres; c'est pourquoi le prophète royal disait à Dieu : *J'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez dilaté mon cœur* (Ps. 18. 32.). Or, c'est la joie qui dilate le cœur; et c'est encore la joie qui fait que rien ne donne de la peine aux justes, *qu'ils courent, et ne se fatiguent point; qu'ils marchent, et ne se lassent jamais* (Isa. 40. 31.). La tristesse au contraire serre le cœur, et elle ôte non-seulement l'envie, mais aussi la force d'agir, et fait que ce qui était auparavant très-facile, devient pénible et insupportable. Aaron reconnut en lui cette faiblesse, lorsque venant de perdre deux de ses enfants que le feu du ciel avait tués, et étant repris par Moïse de ce qu'il n'avait pas entièrement consommé le sacrifice : *Comment* dit-il, *aurais-je pu plaire au Seigneur, portant aux cérémonies un esprit accablé de deuil* (Levit. 10. 19.)? *Et comment*, disa ent aussi les enfants d'Israël dans la captivité de Babylone, *pourrions-nous chanter des cantiques au Seigneur dans une terre étrangère* (Ps. 136. 4.)? Enfin l'expérience nous fait voir tous les jours, que non-seulement *la tristesse de l'âme abat l'esprit* (Prov. 15. 13.), comme dit le Sage; mais qu'elle abat aussi le corps à un point qu'il semble qu'on n'ait ni force, ni vigueur; et c'est par cette considération que les saints nous avertissent de ne nous point laisser abattre à la tristesse dans le temps des tentations, car cela ne fait que nous décourager, et nous rendre moins propres à la résistance.

Une cinquième raison pour laquelle il est encore extrêmement à souhaiter que les chrétiens, et surtout les religieux, servent Dieu avec joie, c'est que quand on s'y prend de cette sorte, il y a tout sujet d'espérer que l'on ira jusqu'au bout; au lieu que quand on s'y prend d'une autre manière, il y a grand sujet de craindre que l'on n'aille pas bien loin. Quand on voit qu'un homme chargé marche pesamment et comme à regret, qu'il paraît tout hors d'haleine, qu'il s'arrête à chaque pas pour se reposer, ou pour redresser sa charge, et qu'il en laisse choir tantôt une chose, tantôt une autre, on juge aussitôt que c'est un homme qui n'en peut plus, et qui va tomber avec son fardeau. Mais quand, au contraire, on en voit un autre qui porte sa charge délibérément, et qui chante en marchant, on s'imagine bien que celui-là en porterait encore davantage, et qu'il ne demeurera pas en chemin. Il en est de même des religieux. Ceux qui ont la tristesse peinte sur le visage en s'acquittant des devoirs de leur profession, et qui semblent gémir sous le faix, donnent mauvaise opinion de leur persévérance; car, de tirer toujours à la rame comme un forçat, c'est un métier qu'il est malaisé de faire longtemps. Mais ceux qui portent le joug du Sei-

gneur avec joie, qui s'acquittent avec plaisir des fonctions les plus basses et des exercices les plus pénibles de la religion, et qui n'y trouvent rien de trop difficile; ceux-là donnent de grandes espérances qu'ils seront toujours fidèles à leur vocation.

Rodriguez, Pratiq. de la perf. chrét., t. 4. p. 170.

Contentement au service de Dieu. Voy. DÉLICES SPIRITUELLES.

De l'obligation de servir Dieu seul 1° Ce qui nous oblige à servir le Seigneur. 2° Pourquoi nous devons servir lui seul.

Nemo potest duobus dominis servire (Matth. 6.). Personne ne peut servir deux maîtres.

C'est le divin pasteur lui-même qui nous parle, M. F., dans l'Evangile de ce jour (14. Dim. après la Pent.); ces paroles, que vous venez d'entendre, renferment une des plus importantes leçons qu'il ait données aux hommes dans le discours qu'il fit durant sa vie évangélique, en présence d'une multitude innombrable. Ce discours qui est un précis de sa morale, l'Eglise nous le rappelle de temps en temps dans les dimanches qui s'écoulent depuis la Pentecôte jusqu'ici. Elle veut que nous vous expliquions avec soin la sainte doctrine qui y est contenue...

Heureux, M. F., si vous avez conservé dans vos cœurs et mis en pratique ce que vous avez entendu; mais qu'il est à craindre que plusieurs ne se soient relâchés dans le service de Dieu;... ou qu'ils ne se soient partagés entre Dieu et le monde. Hélas! M. F., c'est ce qui n'est que trop commun. On prétend allier l'amour de Dieu et l'amour des richesses, des plaisirs et des honneurs du monde; on veut être en même temps à l'un et à l'autre de ces maîtres: erreur extrêmement injurieuse à Dieu, perd une infinité d'âmes.

Je tâcherai aujourd'hui de vous en préserver en vous faisant sentir l'obligation indispensable où nous sommes de servir Dieu, et de le servir lui seul. Nous verrons en premier lieu ce qui nous oblige à servir le Seigneur; nous examinerons ensuite pourquoi nous le devons et qui servir lui seul...

1er *point.* — ... Différents motifs peuvent engager les hommes à rendre service à ceux avec qui ils vivent ici-bas: dans les uns, c'est la gloire qu'ils se procurent, en servant les princes et les puissants du monde; dans les autres, c'est l'intérêt personnel qu'ils y trouvent; les enfants servent leurs parents par reconnaissance, et par un sentiment que la raison et la foi leur inspirent; les amis rendent service à leurs amis, par la douceur et l'agrément qu'ils goûtent dans les liens de l'amitié; enfin, il en est qui servent par nécessité et par le devoir de leur état. Or, M. F., tous ces motifs doivent nous engager à nous dévouer au service de Dieu. 1° Il n'est rien de plus grand et de plus glorieux; 2° rien de plus juste ni de plus indispensable; 3° rien de plus doux ni de plus avantageux...

Quelle gloire pareille à celle qui est attachée au service du Seigneur? S'il est glorieux de servir un grand monarque; si on tient à honneur d'exercer, dans les palais des rois, les moindres offices; si l'on voit tous les jours les sujets des princes et même les plus distingués, se faire gloire d'exposer leur vie pour leur service; combien plus les hommes doivent-ils mettre leur honneur et leur gloire à servir le Roi des rois? *Gloria magna est sequi Dominum* (Eccl. 5.).

Pour vous faire connaître, M. F., la noblesse et l'excellence du service de Dieu, il faudrait pouvoir vous expliquer ce que c'est que Dieu même, et ce que les créatures sont à son égard. Il est, dit saint Jean dans son Apocalypse, ch. 17, le Seigneur des seigneurs, et le Roi des rois: *Dominus dominorum est, et Rex regum.* Toute grandeur, toute puissance viennent de lui: *Per me reges regnant... per me principes imperant* (Prov. 8.). C'est lui qui, par un seul acte de sa volonté, a tiré ce monde du néant: *Dixit, et facta sunt.* C'est lui qui, avec trois doigts, tient suspendue toute la masse de la terre: *Appendit tribus digitis molem terræ* (Is. 40). Toutes les nations sont devant lui comme si elles n'étaient pas: *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo* (Ibid.)...

Comment, M. F., pourrions-nous refuser de servir un si grand maître? Ne lui sommes-nous pas infiniment obligés, de ce qu'il veut bien nous recevoir au nombre de ses serviteurs; lui qui, étant infiniment heureux par lui-même, n'a pas besoin de nos services? La reine de Saba, après avoir vu la magnificence du palais du roi de Salomon, après avoir été témoin de la sagesse de ce grand prince, s'écria: Heureux sont vos serviteurs! qu'ils sont honorés d'être dans votre maison! *Beati servi tui, qui assistunt coram te omni tempore* (2. Par. 9.). N'avons-nous pas bien plus sujet de nous féliciter d'être au service d'un maître, dont la sagesse, la puissance et la majesté surpassent infiniment celle de tous les rois qui ont été, qui sont et qui seront? Mais qui ne sera pas surpris, qui ne gémira pas de l'aveuglement de la plupart des hommes, qui sont insensibles à cet honneur, et qui préfèrent une gloire vaine et passagère; je veux dire, la gloire de servir les grands du monde, à la gloire de servir leur créateur; qui, pour plaire aux maîtres de la terre, ne craignent pas de déplaire au maître du ciel et de la terre; qui l'abandonnent presque entièrement pour s'attacher à une faible créature, qui n'a d'autre pouvoir que celui que le Créateur lui a confié? Comprenons donc, M. F., qu'il n'y a point en ce monde de gloire plus solide, ni même de véritable gloire, que celle des fidèles serviteurs de Dieu: *Gratia, et honor, et pax omni operanti bonum* (Rom. 2.). Ce sont ceux qui, dans tous les siècles, ont reçu les plus grands honneurs... En effet, personne ne mérite plus d'être honoré; car, comme il n'y a, à propre-

ment parler, rien de grand que Dieu, on ne peut aussi être véritablement grand, qu'en s'appliquant à le servir.

Mais si ce premier motif ne fait pas assez d'impression sur nous, laissons-nous du moins toucher par celui de la justice et du devoir Est-il rien de plus étroit, de plus puissant que les titres qui nous obligent à servir Dieu, soit que nous le considérions en lui-même, soit que nous l'envisagions par rapport à nous? Quand même, par une supposition impossible, nous n'aurions rien reçu de lui, son être seul et ses perfections infinies exigeraient tous nos services; nous ne pourrions les lui disputer, sans une injustice criminelle, nous devrions même lui rendre, s'il était possible, des hommages infinis; bien plus, il ne pourrait pas ne point exiger nos services. Mais à ne considérer le Seigneur, que selon les rapports que nous avons avec lui dans l'ordre de la création, de la conservation, de la rédemption et de la sanctification, que de raisons n'avons-nous pas de nous dévouer entièrement à lui?..

Souffrez, M. F., que je vous rappelle aux premiers principes de votre raison, et aux éléments de votre foi. Qui vous a créés et mis au monde? N'est-ce pas la main toute-puissante du Seigneur, qui a tiré du néant tout ce vaste univers, et qui l'a créé pour votre propre utilité et pour vous mettre en état de le servir? Pourquoi vous a-t-il donné l'être, le mouvement et la vie? Pourquoi cette âme raisonnable, qui est faite à son image, sinon pour vous en servir à sa gloire? C'est par cette reconnaissance, cette réflexion sur soi-même, que saint Augustin s'excitait autrefois à bénir et à louer l'auteur de son être : *Redii ad me, et intravi in me.* Je me suis demandé à moi-même : Qui es-tu? et je me suis répondu : Je suis un homme raisonnable et mortel; et celui qui s'est trouvé tel, s'est incontinent tourné vers Dieu.

Du bienfait de la création passons à celui de la conservation; il n'est pas moindre, il est même, en un sens, plus considérable que le premier, puisque c'est comme une création continuelle; et nous sommes autant obligés au Seigneur de ce qu'il veut bien nous conserver avec tout ce qui est dans le monde, que s'il nous créait, et que s'il créait de nouveau le monde à chaque instant... Ne pourrait-on pas faire ce reproche, que Dieu adressait autrefois à ce premier superbe, qui méconnaissait toute la puissance du créateur : *Ecce ego ad te qui dicis : Meus est fluvius, et ego feci memetipsum. Ponam frænum in maxillis tuis : et proficiant te in desertum : et scient omnes quia ego Dominus* (Ezec. 29.). On n'en vient pas, à la vérité, à cet excès d'aveuglement, que de nier un Dieu créateur et conservateur; mais ne se comporte-t-on pas comme si on n'en connaissait point, et que tout ce bel univers ne fût l'effet que d'une cause nécessaire et insensible, qui ne demande de la part des hommes aucune reconnaissance? Je vous le demande, M. F., vous croyez-vous obligés au Seigneur pour l'être qu'il vous a donné, pour les éléments qu'il conserve, afin d'entretenir votre vie? Les animaux et tout ce que vous voyez, sont-ils pour vous un sujet de vous élever à Dieu? N'en faites-vous pas au contraire la matière de vos péchés? O aveuglement déplorable! ô ingratitude digne des plus sévères châtiments!

Pour vous convaincre de plus en plus de l'injustice de ceux qui négligent le service du Seigneur, remettez-vous devant les yeux le bienfait inestimable de la rédemption et de la sanctification. Saint Paul s'en servait autrefois, pour exhorter les premiers fidèles à se consacrer au service de Dieu. Le Seigneur vous a acquis, leur disait-il, au prix de son sang : *Empti estis magno pretio;* glorifiez-le donc comme il le mérite... Quels biens il nous a procurés! De quels maux il nous a délivrés! Je ne finirais point, M. F., si je voulais détailler les bienfaits dont vous êtes redevables à la bonté divine; cependant je ne puis omettre de vous rappeler les récompenses et les avantages qui sont réservés au service que nous rendons à notre divin Maître; récompense dès cette vie, par les soins qu'il prend de nous; récompense dans le ciel, où il nous établit sur tous ses biens : nouveau motif de nous dévouer au Seigneur.

. . . Moïse et Josué dirent autrefois aux Israëlites, lorsqu'ils les exhortèrent à servir le Seigneur : *Servietis Domino Deo vestro, ut benedicam panibus tuis et aquis* (Ex. 23.). *Beatus populus, cujus Dominus Deus ejus* (Ps. 143.)... Ceux-là seuls peuvent être heureux, qui servent le Seigneur... Avez-vous jamais pensé à cette foule de raisons qui vous obligent à vous dévouer au Seigneur? etc. Vous convenez sans doute de l'obligation de servir Dieu, et peut-être vous êtes-vous persuadés que vous la remplissiez; mais, dites-moi, quels services avez-vous rendus à votre Dieu? Tout votre culte ne s'est-il pas borné à quelques prières récitées à la hâte le matin et le soir, à une messe que vous avez entendue les jours de fêtes, peut-être sans respect et sans dévotion? Est-ce donc là servir Dieu comme il le mérite, c'est-à-dire, comme le Maître souverain des anges et des hommes? Penseriez-vous qu'un domestique se fût acquitté de son devoir, s'il n'eût pas plus fait pour son maître, que vous n'en avez fait pour Dieu? Croyez-vous donc que le Seigneur se contente d'un tel service? C'est l'erreur qui vous a séduits jusqu'à présent, et dont je vais tâcher de vous détromper, en vous faisant voir que nous ne devons servir que Dieu seul : c'est le sujet du second point.

2e *Point.* — Les mêmes motifs qui nous obligent de servir Dieu, nous imposent aussi l'obligation de le servir lui seul : rien de si formel dans les saintes Ecritures; Moïse le déclare expressément au peuple juif de la part de Dieu. Josué répéta le même ordre, et fit promettre à

ce peuple, qu'il ne servirait jamais que Dieu qui les avait tirés d'Egypte... En effet, puisque le Seigneur est notre maître, notre unique maître, notre maître en tout temps et en tout lieu, ne lui devons-nous pas tous nos services, et ne serait-ce pas lui faire injure, que de lui en refuser la moindre partie? Vous me direz sans doute, qu'il nous oblige lui-même à servir les maîtres de la terre, qu'un sujet doit servir son prince, un enfant son père et sa mère, un ami son ami, etc. Oui, M. F., nous devons rendre nos services à nos supérieurs, à nos amis, à tous nos frères ; Dieu le veut ; il nous en fait un commandement exprès, mais en tout cela nous ne devons avoir d'autre vue que de le servir lui seul ; en sorte que, remarquez bien ce que je vais vous dire, nous ne devons jamais rendre aucun service à qui que ce soit, au préjudice de celui que nous devons à Dieu, et tous les services que nous rendons aux autres, doivent se rapporter à celui du Seigneur.

Qu'est-ce donc que servir Dieu seul? C'est, 1° ne rien faire contre lui ; 2° le servir par préférence à tout autre ; 3° servir notre prochain par rapport à lui, parce qu'il le veut et comme il le veut.

. . . Est-ce Dieu seul que vous servez? Ne peut-on pas vous faire le reproche que le prophète Elie faisait autrefois aux Israëlites : *Usquequô claudicatis in duas partes? Si Dominus est Deus, sequimini illum : si autem Baal, sequimini illum* (3. Reg. 18.)...

Que prétendez-vous donc? ne savez-vous pas que l'on ne peut servir deux maîtres, dont les maximes et les services sont incompatibles, qu'il faut nécessairement renoncer à l'un des deux ; vouloir plaire à l'un et à l'autre, c'est déplaire à tous les deux. Dieu demande indispensablement de ses serviteurs une pureté parfaite, une exacte tempérance, un cœur humble et détaché des biens créés, une vraie charité, etc. Le monde a des maximes toutes contraires ; l'amour du plaisir, la mollesse, la sensualité, l'impureté même y sont autorisés ; l'orgueil, l'ambition, la vanité forment le caractère des mondains ; les richesses sont l'idole presque universelle ; la simplicité, la bonne foi, la droiture en sont bannies, etc. Après cela comment accorder le service de ces deux maîtres? Quelle folie de s'imaginer qu'on peut plaire à l'un et à l'autre! Non, non, on ne le peut ; dès qu'on veut servir le monde, vivre selon ses lois, selon ses maximes, Dieu nous rejette de son service.

Cependant est-il rien de plus commun, M. F., que cette alliance monstrueuse de ces deux services? On aurait honte de renoncer entièrement à la religion ; on ne voudrait pas passer sa vie dans les derniers déréglements ; mais aussi on ne veut pas servir uniquement le Seigneur. Que fait-on? on cherche un tempérament ; on veut allier le monde avec Dieu, la conscience avec les passions, Bélial avec J.-C. ; le matin à l'église, et le soir dans des parties de divertissements : prétention chimérique, il faut tout un ou tout autre ; Dieu demande tout notre cœur ; ne le lui pas donner tout, c'est ne lui rien donner ; c'est un maître qui nous veut tout entier ; car quiconque n'est pas pour moi, dit le Sauveur, est contre moi : *Qui non est mecum, contra me est ; et qui non colligit mecum, dispergit* (Luc. 11.).

Eh quoi! M. F., un Dieu aussi grand que le nôtre, ne mérite-t-il pas bien tout notre cœur? Notre cœur est-il trop grand pour en retrancher une partie à Dieu? Malheureuse division, la plus funeste à l'homme! *Divisum est cor meum*, dit un prophète, *nunc interibunt* (Osée, 10.).

Renoncez donc, M. F., renoncez dès à présent à tout ce qui est contraire au service de Dieu ; offrez-vous à lui, pour le servir uniquement ; envisagez-le dans tout ce que vous ferez, et dans tous les services que vous rendez aux hommes. En un mot, n'ayez point d'autre Dieu que lui.

. . . Josué, après avoir fait aux Israëlites le détail des biens qu'ils avaient reçus du Seigneur : *Nunc ergo*, leur dit-il, *timete Dominum, et servite ei perfecto corde atque verissimo : sin autem malum vobis videtur ut Domino serviatis, optio vobis datur : eligite hodiè quod placet*, etc. (Jos. c. 24.). Je ferais injure, M. F., à votre religion, de vous croire moins attachés à notre Dieu que le peuple d'Israël ; tous s'écrièrent qu'ils voulaient servir le Seigneur, et qu'ils n'en serviraient point d'autre : *Absit a nobis ut relinquamus Dominum. Domino Deo nostro serviemus, et obedientes erimus præceptis ejus.*

Renouvelez donc aujourd'hui votre consécration au service du Seigneur ; que chacun de vous le fasse durant le saint sacrifice ; unissez-vous à J.-C., qui s'offre sans cesse à Dieu son Père pour vous ; mais gardez-vous bien de rétracter dans la suite votre offrande ; servons-le dans la sainteté et la justice tous les jours de notre vie, afin que nous nous rendions dignes de le servir plus parfaitement dans l'éternité.

Inst. de Toul. t. 5, p. 131.

Voyez encore : FIN DE L'HOMME.

Respect dû aux serviteurs de Dieu.

. . . Considérez comme une sorte de sacrilége toute critique envers les serviteurs de Dieu : fussent-ils en effet tels que les méchants s'efforcent de les présenter, le titre seul qu'ils portent doit commander le respect : ils sont l'objet d'une prédilection toute particulière de la part de Dieu ; il leur a dit lui-même : « Quiconque vous touche touche à la prunelle de mes yeux. »

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 405.

SIGNE DE LA CROIX.

Usage qu'il en faut faire.

Saint Ephrem, le plus ancien et le plus célèbre docteur de l'église de Syrie, s'exprime

avec une éloquence pleine de feu; tout son cœur s'enflamme, lorsqu'il parle de la croix de Jésus-Christ. « Couvrez-vous, dit-il, du signe de la croix, qui est l'armure du chrétien, comme d'un bouclier. Imprimez-la sur vos membres et sur votre cœur; mais ne vous contentez pas de l'imprimer au dehors avec la main, que ce soit bien plus l'action de votre volonté. Armez-vous donc de ce signe de salut, quand vous étudiez, quand vous entrez dans un lieu, ou que vous en sortez; en tout temps, en toutes circonstances, marquez-en votre lit et tout ce que vous touchez; consacrez tout ce qui est à votre usage, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit : avec cette armure, vous êtes invincibles; on peut vous attaquer, mais vous êtes à l'abri des moindres blessures. » Dans un sermon sur le bois précieux de la croix, voici comment il s'exprime : « Gravons ce signe de vie sur nos portes, sur nos fronts, sur nos yeux, sur notre bouche, sur notre poitrine, sur tous nos membres; que cette armure toujours victorieuse soit notre plus bel ornement. Elle a vaincu la mort; elle est l'espérance du monde, la lumière de tous les peuples qui couvrent la terre, la clef du ciel, le fléau des hérésies, le rempart de la vraie foi, la sauve-garde de l'Eglise. Ne manquez donc jamais, ô chrétien! de la porter avec vous, partout et en tout temps, le jour et la nuit, à toute heure, à tout instant. Ne faites rien, n'entreprenez rien sans elle, soit que vous vous endormiez, soit que vous vous éveilliez, soit que vous travailliez, soit que vous buviez ou mangiez, soit que vous voyagiez sur terre ou sur mer; quoi que vous fassiez enfin, marquez et armez tous vos membres du signe salutaire de la croix; après cela, bannissez toute crainte de votre esprit. »

Godescard, t. 19, p. 405.

Respect de l'empereur Tibère pour ce signe.

Un jour, en se promenant dans son palais, il aperçut que le signe de la croix était gravé sur une pierre de marbre qui était au pavé; il la fit lever, afin qu'on ne foulât pas aux pieds le signe de notre salut; on trouva encore une autre pierre marquée du même signe, et sous celle-là encore une troisième; enfin on trouva un trésor inestimable. Il arrive souvent qu'une âme, pour récompense de ses aumônes et autres bonnes œuvres, ne reçoit en ce monde que croix, et croix sur croix : aujourd'hui elle perd un procès, demain le feu brûlera sa maison, après demain son mari mourra, son enfant sera malade, mais enfin cela aboutira à des richesses inappréciables.

Le Jeune, Serm., t. 12, p. 310.

Miracles qu'on lui attribue.

Entre autres miracles qu'on attribue à saint Victor, sixième évêque du Mans, on dit qu'il éteignit, par la vertu du signe de la croix, un incendie qui causait de grands ravages dans la ville du Mans. Godescard, t. 13, p. 11.

— Saint Sébastien, martyr, avait le don de guérir les infirmités par un signe de croix.

S. Liguori, Inst. sur les préc. du Dec., p. 218.

Voy. encore : SAINT MARTIN.

SILENCE.

Son importance.

. . . Le père Natal disait que pour réformer toute maison et tout un ordre, il ne fallait qu'y pratiquer le silence. Que l'on observe bien le silence dans une maison, et dès lors je réponds de sa réforme... Cette vérité n'a pas même été ignorée des païens : car un philosophe de Lacédémone étant interrogé pourquoi Lycurgue avait donné si peu de lois aux Lacédémoniens : C'est, dit-il, que ceux qui parlent peu, n'ont pas besoin de beaucoup de lois (Plutar. tract. 13 et moral. 10. l. 12., id refert de Carillo.).

Rodriguez, Pr. de la perf. chret., t. 3, p. 195.

Silence en présence des vieillards.

Saint Bernard dit (De ord. vitæ et morum instit.) que les jeunes gens font honneur à ceux qui sont plus âgés, en se taisant devant eux; et que c'est une manière de soumission et de déférence très-grande, parce que le silence est la plus grande marque de crainte et de respect qu'on puisse donner.

Id. ibid., p. 210.

Voy. encore : SAINT ARSÈNE.

Il faut l'aimer pour avancer.

. . . *Le péché est inévitable au milieu de nombreuses paroles* (Prov. 10. 19.); et : *Celui qui prononce beaucoup de paroles blessera son âme* (Eccli. 20. 8.).

Car celui qui parle beaucoup ne peut pas peser suffisamment ce qu'il doit dire, comment il doit dire, ni s'il faut dire quelque chose.

. . . Comprenez donc ce qui convient : ce n'est pas sans de grandes raisons que dans la discipline des monastères la loi du silence a été posée par leurs saints organisateurs.

La taciturnité nous fait éviter plusieurs occasions de péché et nous fait oublier la mauvaise habitude de parler par passion et par impétuosité d'esprit.

La taciturnité donne une grande aisance pour écouter les autres et apprendre comment il faut parler en religieux.

La taciturnité dispose l'âme à entendre les secrètes inspirations de Dieu et à avoir avec le Seigneur de doux entretiens, car il dit : *Je la conduirai dans la solitude et je parlerai à son cœur* (Osée. 2. 14.).

La taciturnité affranchit aussi de beaucoup d'anxiétés et de vanités, et engendre une grande paix.

Souvenez-vous de cette admirable sentence : *Si quelqu'un ne pèche pas dans ses paroles, celui-là est un homme parfait* (Jac. 3. 2.).

. . . Bridez donc votre langue, et vous vain-

crez aussitôt d'autres vices et vous atteindrez la perfection.

Il est difficile de ne pas se tromper en parlant ; c'est pourquoi, autant que possible, proposez-vous le silence.

Etude de la perf. relig., liv. 2, ch. 12.

Il est plus facile de se taire que de se modérer.

C'est une vérité confirmée tous les jours par l'expérience, qu'il est beaucoup plus aisé, dans une occasion qui nous porte à la colère, de ne pas répondre un mot, de ne point ouvrir la bouche, que de nous modérer quand nous avons commencé à répondre. On se flatte d'abord de ne point s'échapper, de se contenir dans les bornes de la modération et de la charité; peu à peu on s'échauffe; les réponses qu'on nous fait devenant plus injurieuses, plus fâcheuses, on passe insensiblement de l'émotion à l'indignation, de l'indignation à la colère, et de la colère à bien d'autres fautes qui blessent toutes la charité. Alors on se reproche, mais trop tard, de ne pas s'être tenu obstinément à garder le silence. Un homme qui se sent de l'appétit, a beaucoup moins de peine à différer son repas de quelques moments, qu'il n'en éprouverait à sortir de table après avoir mangé un morceau.

Roissard, La cons. du chrét., p. 127.

Voyez encore : COLÈRE, SOLITUDE.

SIMÉON STYLITE (S.).

Sa vie sur une colonne.

Siméon, pour se dérober aux distractions qui venaient le troubler dans sa retraite, imagina un genre de vie dont on n'avait pas encore vu d'exemples. L'an 423, il fit faire une colonne de six coudées de haut, sur laquelle il vécut quatre ans. Il en fit élever ensuite une de douze coudées, puis une troisième de vingt-deux. Il demeura treize ans tant sur l'une que sur l'autre. Les vingt-deux dernières années de sa vie, il les passa sur une quatrième colonne haute de quarante coudées (1). L'extrémité de ces colonnes, qui étaient environnées d'une balustrade, n'avait que trois pieds de diamètre, ce qui faisait que le saint ne pouvait ni se coucher, ni s'asseoir. Il s'inclinait sur la balustrade lorsqu'il avait besoin de repos. Il s'inclinait aussi très-fréquemment dans la prière. On le voyait durant la ferveur de son oraison, tenir plusieurs heures de suite les yeux levés vers le ciel. Deux fois le jour, il faisait des exhortations à ceux qui le visitaient, c'est-à-dire aux hommes; car les femmes n'avaient pas la liberté d'entrer dans l'enceinte où était sa colonne. Il étendit cette règle jusqu'à sa propre mère, qui était venue pour le voir : mais lorsqu'il eut appris sa mort, il pria pour le salut de son âme avec une grande ferveur.

Godescard, t. 1, p. 116.

(1) Voilà ce qui a fait donner à notre saint le surnom de Stylite. Ce surnom vient d'un mot grec (στυλος) qui signifie colonne.

Ses jeûnes de carême.

Théodoret témoigne que saint Siméon Stylite avait déjà passé vingt-huit carêmes sans prendre aucune nourriture, après être arrivé par degrés à cette prodigieuse abstinence (Theod. rel. c. 16. p. 880.).

Fleury, Mœurs des Isr. et des chrét., p. 158.

SIMON STOCK (S.).

Pourquoi ainsi surnommé.

A l'âge de douze ans, il se retira dans un désert, et y fixa sa demeure dans le creux d'un grand chêne, ce qui lui fit donner le surnom de *Stock*.

Godescard, t. 7, p. 191.

Voy. SCAPULAIRE.

SOBRIÉTÉ.

Elle est la mère de la santé.

Quelle honte que les hommes les plus élevés fassent consister leur grandeur dans les ragoûts, par lesquels ils amollissent leurs âmes et ruinent insensiblement la santé de leurs corps! Ils doivent faire consister leur bonheur dans leur modération, dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, et dans la réputation que leurs bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nourriture la plus simple très-agréable. C'est elle qui donne, avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs et les plus constants. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes, que celui d'irriter leur appétit au delà de leur vrai besoin.

Fénelon. Les Av. de Telém., p. 163.

Le remède toujours innocent.

. . . Le grand remède, qui est toujours innocent, et toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempérance dans tous les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par là on fait un sang doux et tempéré, et on dissipe toutes les humeurs superflues.

Id. ibid, p. 242.

Elle prolonge les jours.

Si le vice qui est contraire à cette vertu est la ruine de la santé et de la raison, on peut dire que la sobriété est la gardienne fidèle de l'une et de l'autre; la preuve de cette vérité est appuyée sur l'expérience. La santé est-elle altérée par quelque maladie? la première précaution que l'on fait prendre pour la recouvrer, est le retranchement de nourriture. A-t-on recouvré la santé? il faut, dit-on, vivre de régime pour ne pas retomber.

Pourquoi voit-on dans la religion et au milieu du monde des hommes qui, avec un tempérament délicat, blanchissent dans la pratique d'une pénitence austère, tandis que la plupart

périssent à la fleur de l'âge dans le sein de la mollesse? C'est que ceux-là n'accordent à la nature que ce qui lui est nécessaire, n'usent que d'une nourriture commune et la prennent d'une manière uniforme. Voilà ce qui prolonge leurs jours au delà quelquefois d'un siècle. Eh! faut-il en être surpris? Semblable à une plante qu'il suffit d'arroser de temps en temps, et à laquelle une pluie trop abondante deviendrait funeste, le corps non-seulement n'a pas besoin de beaucoup de nourriture pour se soutenir; mais cette même nourriture, si elle est portée au delà des bornes de la modération, devient le principe d'une destruction prochaine.

Prônes de Billot, t. 4. p. 244.

SOCIÉTÉ BIBLIQUE.

Ses dépenses opèrent peu de conversions.

Voyez cette fameuse *Société biblique*, faible et dangereuse émule de nos missions. Chaque année elle nous apprend combien elle a lancé dans le monde d'exemplaires de la Bible; mais toujours elle oublie de nous dire combien elle y a enfanté de nouveaux chrétiens. Si l'on donnait au Pape, pour être consacré aux dépenses des missions, l'argent que cette société dépense en Bibles, il aurait aujourd'hui plus de chrétiens que ces Bibles n'ont de pages.

Joseph De Maistre, Du Pape, p. 327.

SOCRATE.

Il se contentait de peu.

Socrate avait coutume de dire, que celui-là était très-semblable aux dieux, qui avait besoin de très-peu de choses, parce que les dieux n'ont besoin de rien (Diog. Laert. l. 2. Cic. 5. Tusc.); et lorsque, passant par la place d'Athènes, il y voyait toutes les marchandises qui y étaient étalées : Que voilà de choses, disait-il, dont je n'ai que faire!

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét., t. 3. p. 270.

Sa réponse à la question : qui est sans souffrance?

On demandait à Socrate quel était l'homme qui pourrait être sans souffrance? « Celui, répondit-il, qui est exempt de fautes. »

Louis de Grenade, Guide des pech., p. 168.

Son amour du silence. Voy. ARSÈNE. *Sa réponse à une reprimande publique. Voy.* RÉPRIMANDE.

SOLITAIRE.

Portrait d'un vrai solitaire.

Le portrait qu'un célèbre abbé du dernier siècle a tracé d'un vrai solitaire, paraît avoir été copié d'après la vie du grand Macaire. Quand une âme, dit-il, cherche Dieu dans la solitude, elle ne pense plus qu'aux choses célestes; elle oublie la terre, où nul objet ne peut mériter ses affections. Embrasée du feu de l'amour divin, elle ne voit dans la mort que l'heureux moment où elle sera réunie au souverain bien après lequel elle soupire. Il est pourtant une erreur que doivent éviter ceux qui ont abandonné le monde: c'est de s'imaginer qu'en vivant dans la solitude, ils iront à Dieu par une route facile et semée de roses, qu'ils ne trouveront point d'obstacles à vaincre, et que la main du Seigneur sera attentive à écarter tout ce qui pourrait les peiner, et troubler la douceur de leur retraite. Ils doivent au contraire se persuader que les tentations les suivront partout; qu'on y est exposé en tout état, en tout lieu, et que la paix promise par le Sauveur, se trouve parmi les tribulations, comme les roses parmi les épines. Dieu n'a pas dit à ses serviteurs qu'ils ne rencontreraient point d'épreuves, mais seulement qu'il leur ferait tirer avantage de la tentation (1. Cor. X. 13.). Voilà les conditions auxquelles le ciel nous est offert. Quoi de plus propre à ranimer notre courage! Y a-t-il la moindre proportion entre les tribulations d'un moment, et la gloire d'une couronne immortelle?

Godescard, t. 1, p. 63.

SOLITUDE.

Sur ses avantages et sur le mépris du monde. Voy. MONDE.

Exemple de la douceur de la solitude.

Que les autres, dit saint Jérôme, en jugent comme il leur plaira, car chacun s'en rapporte à ce qu'il sent; pour moi, le monde m'est une prison, et la solitude m'est un paradis (Epist. 4 ad Rust. mon. de vivendi forma.). Saint Bernard disait pareillement qu'il n'était jamais moins seul que quand il était seul (Epist. ad fratres de monte Dei); et que c'était alors qu'il se trouvait en meilleure compagnie, et qu'il était plus content, parce qu'il n'y a que celle de Dieu qui puisse donner un solide contentement à l'âme.

Rodriguez, Prat. de la perfect. chrét., t. 3, p. 261.

De l'amour de la solitude et du silence.

. . . Si vous vous dérobez aux entretiens superflus, aux courses inutiles; si vous n'écoutez ni les nouvelles ni le bruit du monde, vous trouverez un temps suffisant et convenable pour vous livrer à de pieuses méditations.

. . . Quelqu'un a dit : *Toutes les fois que j'ai été parmi les hommes, j'en suis revenu moins homme* (Sen., Ep. 7.). C'est ce que nous éprouvons trop souvent quand nous nous livrons à de longs entretiens.

Il est plus aisé de se taire tout à fait, que de ne pas excéder en paroles.

Il est plus aisé de se tenir caché chez soi, que de s'observer suffisamment au dehors.

Celui donc qui veut parvenir à la voie intérieure et spirituelle doit, avec Jésus, se retirer de la foule.

Nul ne se produit avec sécurité, s'il n'aime à demeurer caché.

Nul ne parle avec confiance, s'il ne se tait volontiers.

Nul ne gouverne sans crainte, s'il n'aime pas à se soumettre.

Nul ne commande sans danger, s'il n'a pas appris à obéir.

Nul ne se réjouit avec sécurité, s'il n'a en soi le témoignage d'une bonne conscience.

. . . Oh ! si l'on retranchait toute vaine sollicitude, si l'on ne pensait qu'à son salut et aux choses divines, et si l'on plaçait en Dieu toutes ses espérances, de quelle paix et de quel repos on jouirait !

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 20.

Elle facilite le salut.

Sachez qu'il n'est point d'endroit où vous puissiez plus aisément opérer votre salut, que dans la solitude. Plus vous vous éloignez des hommes, plus vous vous approchez de Dieu. Il est impossible de concilier le monde avec Jésus-Christ. Maximes, usages, lois, exemples, tout est différent, tout est opposé.

Boissard, La Consol. du chrét., p. 221.

Beau mot de Scipion l'africain.

Le fameux Romain, si connu dans l'histoire pour avoir le premier triomphé de l'Afrique, avait accoutumé de dire qu'il n'était jamais ni moins solitaire que quand il se voyait seul, ni moins oisif que lorsqu'il n'avait rien à faire. Or, si un païen, qui ne s'occupait que de guerre, et n'aspirait qu'à une gloire temporelle, avait toujours de quoi s'occuper, le chrétien, qui se sent dans l'immensité de Dieu, et qui marche vers l'éternité, ne trouvera-t-il pas dans sa religion matière à réfléchir ?

Id. ibid., p. 233.

Obligation des Vierges.

Selon la doctrine de tous les saints, rien ne s'accorde mieux avec la virginité que la solitude : la retraite sert d'école à la chasteté. « Le seul désir d'être vu, dit Tertullien, est contraire à la chasteté. »

Martin, Nouv. Man. de la sainte Vierge, p. 129.

Solitude dangereuse.

Vous croyez faire un grand sacrifice à Dieu, parce que vous vivez retiré du monde, et que vous ne voyez presque plus personne. Cela est bon, et je conviens que vous ne voyez presque personne. Mais vous voyez trop une seule personne, que vous ne devriez plus voir. Voyez le reste du monde, et ne voyez point celle-là. Tout le reste du monde vous sera moins dangereux : celle-là seule est le monde pour vous, et le monde le plus à craindre.

Pens. de Bourdaloue, t. 2, p. 61.

SOLLICITUDE.

Il faut la déposer dans le sein de Dieu.

. . . Si vous voulez que je sois dans les ténèbres, soyez béni ; et si vous voulez que je sois dans la lumière, soyez encore béni. Si vous daignez me consoler, soyez béni ; et si vous voulez que j'éprouve des tribulations, soyez également toujours béni.

. . . Je veux recevoir indifféremment de votre main le bien et le mal, les douceurs et les amertumes, la joie et la tristesse, et vous rendre grâce de tout ce qui m'arrivera.

Préservez-moi de tout péché, et je ne craindrai ni la mort ni l'enfer.

Pourvu que vous ne me rejetiez pas pour l'éternité, et que vous ne m'effaciez pas du livre de vie, aucune des tribulations qui fondent sur moi ne saurait me nuire.

RÉFLEXION.

N'est-ce point une oisiveté, que de demeurer sans rien faire, sous prétexte de laisser faire Dieu ? Ce n'est pas ne rien faire que d'être soumis à Dieu : au contraire, c'est alors que l'on fait davantage ce qu'il veut de nous. Un arbre, l'hiver, ne produit rien : il est couvert de neige ; tant mieux : la gelée, les vents, les frimas le couvrent tout : pensez-vous donc qu'il ne fasse rien pendant qu'il est ainsi tout sec au dehors ? Sa racine s'étend, se fortifie et s'échauffe par la neige même : et quand il s'est étendu dans ses racines, il est en état de produire de plus excellents fruits dans la saison. L'âme sèche, désolée, aride et en angoisse devant Dieu, croit ne rien faire ; mais elle se fonde en humilité, et elle s'abîme dans son néant : alors elle jette de profondes racines pour porter les fruits des vertus et de toutes sortes de bonnes œuvres, au goût de son Dieu (Bossuet.).

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 17.

SOMMEIL.

Sept heures suffisent.

Septem, aut ad summum octo horæ tibi sufficiunt : quod amplius est, plus officit sanitati, quàm proficit ; animum reddit enervem, diurnis officiis non parùm inhabilem.

Diem. vitæ sacerd., p. 185.

SOUFFRANCES.

Leur utilité.

La nécessité... apprend aux hommes ce qu'ils ne pourraient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien ; ils ne connaissent ni les biens, ni les maux ; ils ignorent les hommes ; ils s'ignorent eux-mêmes.

Fénelon. Les Avent. de Télém., p. 214.

Même sujet.

C'est dans les souffrances et les humiliations que l'héroïsme chrétien se fait principalement connaître. Lorsque tout prospère au gré de nos désirs, il n'est pas difficile de bénir la Providence, et de suivre le parti de la vertu : mais cet état est-il aussi le plus propre à déraciner de nos cœurs les affections vicieuses, à

nous rappeler à Dieu, à nous faire fixer nos regards sur l'éternité. Heureux, disait le Sauveur du monde, ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! Heureux ceux qui souffrent pour la justice, parce que leur récompense est assurée dans le ciel ! Quoi de plus propre en effet que les temps d'épreuves à sanctifier nos âmes par le renoncement aux passions, par la connaissance de nos misères, par l'aveu de notre néant ? Un chrétien souffrant ressemble à Jésus crucifié. Semblable à l'or qui passe par le creuset, sa vertu s'épure par les tribulations ; son amour devient plus ardent, et la douceur inaltérable qu'il fait paraître au milieu de ses peines en tempère tellement l'amertume, qu'il s'écrie avec saint Paul : *Mon âme est inondée de joie parmi les tribulations qui m'environnent.*

Gousseard, t. 10, p. 163.

Même sujet.

. . . Saint Philippe de Néri disait qu'en ce monde il n'y a point de purgatoire, mais que tout y est ou paradis ou enfer ; les tribulations sont une espèce de paradis pour celui qui les souffre en patience ; mais elles sont un enfer pour celui qui n'a pas la patience ; oui, parce que, selon sainte Thérèse, celui qui embrasse volontiers les croix que le Seigneur lui envoie, ne les sent point...

Sainte Gertrude demanda un jour au Seigneur ce qu'elle pouvait lui offrir de plus agréable. Ma fille, lui répondit-il, c'est de supporter avec patience toutes les tribulations qui vous surviennent. La fidèle servante de Dieu, Victoire Angelini, assurait qu'une journée passée dans les souffrances était préférable à cent ans donnés à tous les exercices spirituels. Le vénérable P. Jean d'Avila déclarait que dire une fois : Dieu soit béni ! dans l'adversité, vaut mieux que mille actions de grâces dans la prospérité.

S. Liguori. Frat. de l'am. envers J. C., p. [illegible] et [illegible].

Elles perfectionnent l'homme et augmentent ses mérites.

Les souffrances sont pour l'homme vertueux ce que les combats sont pour le militaire : elles le perfectionnent et accumulent ses mérites. Le brave s'est-il jamais plaint à l'armée d'être toujours choisi pour les expéditions les plus hasardeuses ? Il les recherche au contraire et s'en fait gloire : pour lui les souffrances sont une occupation, et la mort une aventure. Que le poltron s'amuse à vivre tant qu'il voudra, c'est son métier ; mais qu'il ne vienne point nous étourdir de ses impertinences sur le malheur de ceux qui ne lui ressemblent pas. La comparaison me semble tout à fait juste : si le brave remercie le général qui l'envoie à l'assaut, pourquoi ne remercierait-il pas de même Dieu qui le fait souffrir ?

Joseph De Maistre, Les soirs de S. Petersb., t. 2, p. 81.

L'amour des souffrances est un des caractères du chrétien.

Cette proposition peut étonner et sans doute elle est désagréable à la nature, mais elle n'en est pas moins rigoureusement vraie. Dès notre enfance, on nous a appris que la croix est le signe et l'étendard du chrétien, et dans une religion qui ordonne d'adorer Dieu en esprit et en vérité, personne ne croira que cela s'entend uniquement dans un sens matériel. Cette croix c'est la souffrance, c'est la partie de la passion de notre divin Maître que nous devons accomplir, comme ses membres : *Qui veut venir après moi*, dit le Sauveur, *doit renoncer à soi-même, prendre sa croix et me suivre* (Matth. 16. 24.)... On ne parvient que par degrés à cet amour des souffrances : « Le chrétien qui ne fait qu'entrer dans la vie spirituelle, dit saint Bernard, et qui est encore guidé par la crainte, souffre les croix avec patience ; celui qui fait des progrès, soutenu par l'espérance, les porte volontiers ; mais celui qui est conduit à la perfection par la charité, les embrasse avec joie et ardeur. »

J. J. Desmet, Nouv. M. de Mar., p. 297.

Elles sont inévitables.

. . . Il n'y a personne qui ne doive souffrir quelque chose ; tous les hommes, justes et pécheurs, sont obligés de porter la croix. Celui qui la porte volontiers et patiemment se sauve ; celui qui la porte avec impatience se perd. Les mêmes misères, dit saint Augustin, sont un moyen de salut pour les uns, et de damnation pour les autres. C'est dans le creuset des souffrances, ajoute-t-il, qu'on discerne la paille d'avec le grain dans l'Eglise du Seigneur. Celui qui s'humilie dans les tribulations, et qui se résigne en Dieu, c'est le grain destiné au paradis ; celui, au contraire, qui s'enorgueillit, s'impatiente et abandonne Dieu, c'est la paille destinée à l'enfer.

S. Liguori. Frat. de l'am. envers J.-C., p. 54.

Elles sont une grande grâce.

. . . Saint François d'Assise, le jour qu'il ne souffrait rien, craignait que Dieu ne l'eût presque oublié. Saint Chrysostôme déclare que lorsque Dieu donne à quelqu'un la grâce de souffrir, il lui fait une plus grande grâce que s'il lui accordait le pouvoir de ressusciter les morts, parce que dans les miracles l'homme est redevable à Dieu, mais dans les souffrances c'est Dieu qui se rend redevable à l'homme. Celui qui souffre quelque chose pour Dieu serait déjà assez récompensé, quand il ne recevrait d'autre don que de pouvoir souffrir pour Dieu qu'il aime.

Id. Ibid., p. 56.

Les saints les cherchaient.

Les saints n'attendaient point les souffrances et les travaux, mais ils allaient les chercher. Saint Laurent se coucha lui-même sur le gril. Saint André courut à la croix qui lui était pré-

parée, et la salua avec des transports de joie. Bien des mères volèrent au martyre, en portant leurs petits enfants sur leur sein, pour en faire les compagnons de leur sacrifice. Saint François d'Assise chercha le martyre parmi les Sarrasins; saint Dominique, parmi les Albigeois; sainte Thérèse, parmi les Maures. Levez-vous donc aussi, âme pusillanime, et ayez le courage de sortir de vos mauvaises habitudes, de recourir à la pénitence, et d'aller au devant des humiliations et des souffrances pour l'amour de Jésus-Christ .. Mais hélas! vous avez peut-être trop peu de vertu pour désirer et chercher vous-même la croix; sachez du moins supporter avec patience les tribulations que le Seigneur vous envoie, et ne manquez pas de les recevoir de sa main divine, sans vous troubler, et sans donner aucune marque d'impatience.

Pinart, La Nour. de l'âme chrét., p. 154.

Les supporter avec patience.

Si nous nous impatientons dans nos croix, elles deviendront plus pesantes. Si vous portez volontiers la croix, elle vous portera, elle ne sera plus pour vous une croix : mais si vous la portez malgré vous, si vous ne faites que la traîner, elle vous accablera. Enfin, votre impatience vous rend vos croix même funestes, et d'une matière de mérite vous en ferez une matière de péché et de damnation : vous serez en même temps, et criminel et malheureux. Souffrir malgré soi, c'est souffrir en damné, c'est commencer son enfer en cette vie, pour le continuer dans l'autre; c'est suivre le sort du mauvais larron, qui descendit par la croix dans les enfers, pendant que le bon larron montait par la croix au ciel.

Nepveu, Pens. ou réf. chr., t. 4, p. 527.

Voyez encore : AFFLICTION, CROIX, PATIENCE, TRIBULATIONS.

SOUMISSION

(De l'humble.)

Mettez-vous peu en peine qui est pour vous ou contre vous; mais prenez soin que Dieu soit avec vous dans tout ce que vous faites.

Ayez la conscience pure, et Dieu saura bien vous défendre.

Car nulle malice ne pourra nuire à celui que Dieu veut assister.

Si vous savez vous taire et souffrir, vous verrez indubitablement le Seigneur vous secourir.

. . . Ne comptez pas avoir fait quelque progrès, à moins que vous ne vous reconnaissiez inférieur à tous.

Imit. de J. C., liv. 2. ch. 2.

SOUVERAINS.

Les plus absolus sont les moins puissants.

Souvenez-vous que les pays où la domination du souverain est plus absolue, sont ceux où les souverains sont moins puissants. Ils prennent, ils ruinent tout; ils possèdent seuls tout l'Etat, mais aussi tout l'Etat languit : les campagnes sont en friche et presque désertes; les villes diminuent chaque jour; le commerce tarit. Le roi, qui ne peut être roi tout seul, et qui n'est grand que par ses peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses et sa puissance. Son Etat s'épuise d'argent et d'hommes : cette dernière perte est la plus grande et la plus irréparable. Son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards; mais attendez la moindre révolution, cette puissance monstrueuse, poussée jusqu'à un excès trop violent, ne saurait durer; elle n'a aucune ressource dans le cœur des peuples; elle a lassé et irrité tous les corps de l'Etat; elle contraint tous les membres de ces corps de soupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole se renverse, se brise et est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance, en un mot, toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le roi qui, dans sa vaine prospérité, ne trouvait pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis.

Fenelon, Les Av. de Tel., p. 172.

Voyez ROIS, ROYAUTE.

SPECTACLE.

Ecole du démon.

Le spectacle est l'école du démon : la vertu s'y oublie, le mal s'y apprend. Une âme mondaine prétend se soutenir dans un bal, où un saint se pervertirait.

Roissard, La Consol. du chrét., p. 225.

Dangereux pour tout le monde.

Les spectacles sont dangereux pour tout le monde; car qu'y voit-on? la pudeur, la pureté et la modestie tournées en ridicule, et par là même rendues méprisables : au contraire, les plus grands crimes déguisés et ornés, les passions les plus dangereuses et les plus décevantes, revêtues de tous les agréments, flattées, autorisées par de grands exemples, peuvent-elles manquer de plaire, avec tous ces agréments, à des cœurs qui ne sont déjà que trop d'intelligence avec elles? Qu'y voit-on? le plaisir criminel paré de tous ses attraits, dépouillé de tout ce qui pourrait en inspirer de l'horreur. Qu'y voit-on? des objets très-dangereux par eux-mêmes, plus dangereux encore par le rapport qu'ils ont avec les dispositions de ceux qui les voient. La vertu et l'innocence peuvent-elles se soutenir parmi tant de piéges qu'on leur tend? La vertu la plus solide ne se croit pas assurée dans la retraite; et que deviendra-

t-elle au milieu de tant de dangers, d'autant plus à craindre, qu'on les cherche, et qu'on semble ne les rechercher que pour y perir?

Est-ce un péché mortel d'aller à la comédie? Est-ce une action indifferente?

Mais est-ce un péché mortel d'aller à la comédie? Quelle question pour un chrétien! qui doute qu'il ne le soit pour plusieurs? Mais dès-là que c'est un péché, qu'il soit mortel, ou qu'il ne le soit pas, c'est assez pour engager un chrétien à l'éviter. Qui se rattache au seul péché mortel, n'est pas loin d'y tomber. N'est-ce pas assez qu'une action déplaise à Dieu, pour l'éviter? Pouvez-vous plaire à Dieu en assistant à la comédie? Vous le pouvez, si c'est une action indifférente; puisqu'on peut rapporter à Dieu toute action indifférente, et lui en demander la récompense : oseriez-vous offrir la comédie à Dieu? oseriez-vous lui demander le ciel pour y avoir assisté? et si vous ne l'osez pas, elle n'est pas indifférente, elle est criminelle; il n'y a point de milieu. Peut-on sans pécher, s'exposer à l'occasion du péché? La comédie n'est-elle pas une occasion? Ou vous vous tenez sûr de votre vertu, ou vous vous en défiez. Si vous vous tenez sûr de votre vertu, c'est présomption. Etes-vous innocent, dès-là que vous êtes présomptueux? Qui présume trop de soi, n'est pas loin de tomber. Si vous vous défiez de vous-même, n'êtes-vous pas coupable de vous jeter dans une occasion où vous prévoyez que vous pourrez tomber? L'expérience de votre faiblesse ne devrait-elle pas vous rendre sage là-dessus?

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 4, p. 50.

Voy. BALS, DANSES.

SUCCÈS.

Il faut en rendre la gloire à Dieu.

Soyez singulièrement exact à rendre à Dieu toute la gloire des bons succès et des heureux événements qui surviennent dans les affaires qui vous ont été commises, et ne vous attribuez autre chose que les défauts qui s'y trouvent mêlés; ils sont uniquement à vous, et le bien vient de Dieu; et c'est à lui seul que l'estime et la reconnaissance en sont dues. Gravez profondément cette vérité dans votre esprit pour ne l'oublier jamais. Croyez encore que toute autre personne que vous, aussi puissamment aidée de la grâce, aurait mieux réussi que vous, et n'aurait pas commis tant d'imperfections. Rejetez les louanges qu'on voudrait vous donner à l'occasion de vos succès : dites qu'elles ne sont point dues à un vil instrument comme vous; mais au grand et sublime ouvrier qui peut, quand il lui plaît, se servir d'une baguette pour faire sortir des eaux d'un rocher, ou d'un peu de terre détrempée pour rendre la vue aux aveugles, et opérer une infinité de miracles.

Dom Sal.e de Sainte Catherine, Le livre d'or, p. 58.

SUPERSTITIONS.

Guérison de saint Bernard.

Saint Bernard étant encore jeune, ayant un très-grand mal de tête, une de ces vieilles femmes qui font commerce de ces superstitions, vint pour le guérir avec ses herbes et ses paroles mystérieuses. Le saint enfant la chassa comme un suppôt de Satan, avec lequel il ne voulait jamais avoir aucun rapport, et il fut guéri à l'instant; sans doute, Dieu le récompensa de sa confiance.

Cossart, Science prat. du catéch., p. 133.

Vendredi, jour qui porte malheur.

Un homme peu instruit ou peu chrétien se plaignait à un de ses amis, qui avait le bonheur d'être l'un et l'autre, de ce qu'il avait eu le malheur de perdre un procès, et il ajoutait qu'il le craignait d'avance, parce qu'il l'avait commencé un vendredi qui, selon lui, était un jour qui porte malheur. Votre adversaire pense-t-il de même, lui dit cet ami? regarde-t-il le vendredi comme un jour qui porte malheur, puisqu'il l'a gagné? Il n'en fallut pas davantage pour le réduire au silence et le couvrir de confusion. Id. ibid., p. 133.

SURDITÉ SPIRITUELLE.

En quoi elle consiste. Elle est commune.

. . . Quoique ce sourd et muet (Marc. VII. 31-37.) semble n'avoir aucun rapport avec nous, il est cependant la figure de bien des chrétiens : car il y a une surdité spirituelle, qui n'est pas moins dangereuse que la surdité naturelle; et en quoi consiste-t-elle? elle consiste en ce qu'on refuse d'entendre tout ce qui pourrait nous détromper de nos erreurs, nous corriger de nos défauts, nous instruire de nos devoirs, nous éloigner des routes du vice, nous engager à marcher dans celles de la vertu; et qu'y a-t-il de plus commun que cette surdité? Combien d'enfants qui ferment l'oreille aux avis salutaires qu'ils reçoivent des parents que la Providence avait destinés à leur servir de guides, ou qui ne les entendent que pour les contredire par leur conduite? combien de jeunes gens qui se croyant en état de se bien conduire, quoique les égarements où ils donnent ne prouvent que trop qu'ils se conduisent mal, ne daignent pas même écouter les bons conseils que leur donnent les personnes instruites par l'âge et l'expérience, ou ne les écoutent que pour les mépriser? Combien de chrétiens de tous les âges et de tous les états, qui négligent habituellement de venir entendre les leçons de sagesse et de vertu, que la religion leur donne dans nos temples par l'organe de ses ministres, et demeurent ainsi plongés dans une ignorance qui, en les empêchant de connaître leurs devoirs, les empêche de les remplir, et qui étant volontaire dans son principe, les rend inexcusables aux yeux du Seigneur?

Avis aux supérieurs muets.

L'homme qu'on amena à Jésus-Christ, n'était pas seulement sourd, il était encore muet; et c'est encore en cela que nous lui ressemblons; car il en est de la faculté de parler, comme de celle d'entendre : dans l'usage qu'on fait de l'une et de l'autre, on remarque le même abus; et de même que l'on est sourd, lorsqu'on ne devrait pas l'être, on est souvent muet lorsqu'on devrait parler. Ce défaut regarde principalement ceux qui ont quelque autorité sur les autres, et qui sont spécialement obligés de les instruire et de les corriger. Tels sont en particulier, les pasteurs envers leurs ouailles, les pères et les mères envers leurs enfants, les instituteurs et les institutrices par rapport à leurs élèves, les maîtres et les maîtresses relativement à leurs domestiques. Si donc les pasteurs des âmes négligeaient de leur faire entendre leur voix, pour les instruire de leur religion et de leurs devoirs; si les pères et les mères n'avaient pas soin d'apprendre à leurs enfants à connaître et à servir Dieu; si les instituteurs et les institutrices se bornaient à initier leurs élèves dans les sciences humaines, et leur laissaient ignorer la science du salut, sans laquelle toutes les autres sont inutiles; si les maîtres et maîtresses ne se faisaient pas un devoir d'exhorter leurs domestiques à servir le Seigneur, qui est le premier et le plus grand de tous les maîtres, avec encore plus de fidélité qu'ils ne le servent eux-mêmes; ils ne seraient tous, selon l'expression d'un prophète, que des *chiens muets*, qui, en se taisant, lorsqu'ils devraient faire entendre leur voix, trahiraient leur devoir, et se rendraient responsables de tout le mal que leur silence pourrait causer.

Année liturg., t. 3, p. 253.

SYLLA.

Titres par lesquels il désire être connu de la postérité.

Un autre ancien (Sylla) qui fraya le chemin du trône aux maîtres du monde, et qui est encore moins fameux par mille exploits militaires que par la plus constante prospérité, ne voulut être connu de la postérité que pour avoir été celui qui avait fait le plus de bien à ses amis, et le plus de mal à ses ennemis.

Roissard, La cons. du chrét. p. 30.

SYMBOLE DES APOTRES.

Considérations dévotes sur JE CROIS.

. . . C'est le mot que j'ai déjà prononcé dès mon baptême, par la bouche de ceux qui m'y présentèrent. Je suis donc croyant et fidèle, non pas examinateur et compréhenseur; partant, plus on me rend ce divin sacrement malaisé à comprendre, plus on me le rend croyable et véritable, la foi ayant plus de lustre où l'entendement a plus d'obscurité.

La vér. cond. de s. Fr. de Sal. pour la conf. et la com., p. 221.

En Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.

. . . Votre parole, ô mon Dieu! a eu tant de vertu, que par elle les choses qui n'étaient point ont été: combien plus en aura-t-elle pour faire trouver où bon lui semble, celles qui sont, et les changer en d'autres! Elle a bien mis en un lieu ce qui n'était point; pourquoi ne mettra-t-elle pas en plusieurs ce qui était en un seul? C'est ma croyance, ô mon Dieu! et le triomphe de ma foi en ce divin sacrement.

Ibid., p. 222.

La résurrection de la chair.

. . . Mais, ô Seigneur admirable! si un peu de levain fait lever toute une grande masse de pâte, si une bluette de feu suffit pour embraser une maison, si un grain jeté en terre la fertilise et en reproduit tant d'autres, combien dois-je espérer que votre sacré Corps, entrant au mien, le relèvera de sa corruption, le temps étant venu, l'enflammera de sa gloire et sera le germe de son immortalité.

Ibid., p. 230.

SYSTÈME.

Moyen de le juger.

Souvent un moyen court et facile de juger un système, c'est de l'examiner dans ses conséquences immédiates.

Frayssinous, Déf. du christ., t. 1, p. 287.

— T —

TAUPE.

Symbole de l'avarice.

La taupe est le symbole de l'avarice, parce qu'elle est toute ensevelie dans la terre, elle est toute entourée de terre, elle ne touche, elle ne sent et elle ne goûte que la terre ou les choses terrestres.

Le Jeune, Serm., t. 2, p. 4[illegible].

TEMPÉRANCE.

L'homme formé pour agir avec tempérance, physiquement et intellectuellement parlant.

L'homme parait formé pour agir dans une sphère moyenne et pour vivre dans une zône tempérée, physiquement et intellectuellement parlant. L'extrême froid le tue, ainsi fait l'extrême chaleur; une lumière trop éclatante lui ôte la faculté de voir, un son trop bruyant celle d'entendre; un parfum trop fort lui porte à la tête, un air trop pur n'est plus respirable pour ses poumons; tous ses sens ont des bornes, où Dieu a écrit de son doigt puissant : *Tu n'iras pas plus loin.* A côté de chaque borne veille la douleur, immobile comme le dieu Terme; au delà s'entr'ouvre la tombe. Ces barrières existent également dans l'empire invisible de l'âme; chaque sentiment, chaque affection a la sienne. N'en déplaise à l'orgueil qui s'indigne de ces entraves, nous ne pouvons atteindre dans la carrière intellectuelle que nous fournissons, qu'un certain point au delà duquel nous trouvons le mal. La poursuite immodérée de la science nous fait tomber dans l'abîme de la folie, et dans une ignorance plus profonde que celle où nous étions avant de rien savoir; l'excès du courage devient fureur, l'excès de foi se change en superstition, l'excès de franchise en rudesse; il n'y a pas de vertu poussée à l'extrême, qui ne se confonde avec un vice et qui n'en revête la livrée. Il en est de même de nos sensations qui se meuvent dans un cercle beaucoup plus retréci qu'il ne nous convient de le dire. Nous sommes incapables de supporter une trop forte dose de joie; aussi nos joies sont-elles, d'habitude, aussi passagères que la fleur de l'herbe, la moins durable de toutes les fleurs.

Orsini, Les fleurs du ciel, p. 226.

Quatre choses à éviter pour l'observer.

Pour observer la tempérance, dit saint Bonaventure, nous devons éviter quatre choses : 1° de manger hors le temps prescrit : 2° avec trop d'avidité : 3° en trop grande quantité ; 4° avec trop de délicatesse. Voici les paroles du saint : 1° *Antè tempus, vel sæpiùs comedere more pecudum.* 2° *Cum nimiâ aviditate, sicut canes famelici.* 3° *Nimis si implere ex delectatione.* 4° *Nimis exquisita quærere* (S. Bon. de perfect. l. 1. cap. 36.).

S. Liguori, Rec. de tex., t. 2, p. 298.

La vertu de tempérance comparée à la myrrhe.

. . . La myrrhe, substance très-amère, conserve dans leur intégrité les chairs mortes, qui, sans ce préservatif, tombent bientôt en dissolution et deviennent un amas hideux de vers dévorants; il en est de même de la mortification chrétienne : sagement employée, elle maintient notre chair dans la vertu, tandis que la bonne chère et les délices en font un foyer de corruption et un levain funeste de toute sorte de vices.

Louis de Grenade, Guide des pécheurs, p. 423.

TEMPÊTE.

Temps de confiance pour le juste et de crainte pour le pécheur.

La confiance du juste n'est jamais plus vive que dans les conjonctures où Dieu se montre plus formidable au pécheur ; c'est par bonté que le Seigneur menace, c'est par miséricorde qu'il effraie; sa foudre pourrait réduire en poudre la terre et ses habitants. Avec quelle longanimité attend-il, recherche-t-il, reçoit-il les plus coupables ! Puisse-t-il se montrer à eux aussi formidable qu'il est ! Puissent tous ses ennemis, au bruit de ses foudres, trembler et se convertir ! Puisse leur conversion durer ensuite jusqu'à la fin !

Roissard, La Consolation du chrét., p. 581.

TEMPS.

Idée de saint Augustin.

Un des génies les plus pénétrants qui aient jamais paru sur la terre, saint Augustin, était si embarrassé pour se faire des idées bien nettes du temps, qu'il a dit quelque part : « Quand on ne me demande pas ce que c'est que le temps, je le sais ; et quand on me demande ce que c'est que le temps, je ne le sais plus. »

Frayssinous, Déf. du christ., t. 3, p. 10.

Prix du temps.

Le démon, sachant que notre vie est courte, ne laisse pas écouler une heure entière sans nous envoyer des tentations : *Descendit diabolus ad vos, habens iram magnam, sciens quòd modicum tempus habet* (Apoc. 12. 12.).

(Quoi! notre ennemi ne perdra pas un moment pour nous faire périr, et nous perdrons tout le temps que Dieu nous donne pour nous sauver?... Oh! comme saint Paul sut bien racheter le temps qu'il avait perdu dans sa vie! Saint Jérôme dit que, bien qu'il fût le dernier des apôtres, il fut le premier en mérites par les œuvres qu'il fit depuis sa vocation : *Paulus novissimus in ordine, prior in meritis; quia plus omnibus laboravit.* Si l'on vous accordait autant de lieues de terrain qu'en un jour vous pourriez en mesurer de vos pas, autant de pièces d'or qu'en un jour vous en compteriez; de grâce, perdriez-vous du temps? Ne marcheriez-vous pas en toute hâte, ne compteriez-vous pas de même? Et vous perdez du temps, lorsque vous pouvez à chaque heure gagner les immenses richesses de l'autre vie! Ce que vous pouvez faire aujourd'hui, ne dites pas que vous le ferez demain; parce que le jour perdu ne reviendra jamais; aujourd'hui vous l'avez, peut-être demain ne l'aurez-vous plus.

S. Liguori, Serm., t. 1, p. 258.

Un Prêtre doit régler son temps.

Un ministre de l'Evangile qui n'a pas de moments réglés pour s'examiner lui-même dans la retraite, pour vaquer à la lecture, à la méditation et à la pratique des autres exercices de piété, oublie le premier et le plus essentiel de ses devoirs, le soin de son âme. S'il laisse éteindre dans son cœur le feu sacré de la charité, comment pourra-t-il l'allumer dans le cœur des autres?

Godescard, t. 2, p. 45.

Sur le même sujet.

Soyez bien convaincu que si vous ne réglez d'avance votre temps, vos devoirs de piété, vos devoirs de pasteur, votre travail, votre repos, jamais vous n'obtiendrez le moindre succès, jamais vous n'arriverez à la considération. Aurez-vous même les vertus essentielles du chrétien? Il serait permis d'en douter.

Résumé, Le Guide du jeune prêtre, p. 9.

Soyez-en avare.

Rien n'est plus précieux que le temps; soyez avare du vôtre; pareille avarice est très-louable.

Boissard, La Consol. du chrétien., p. 227.

Pourquoi on a si peu de temps.

. . . Sénèque disait que nous avons peu de temps, parce que nous en perdons beaucoup : *Nos exiguum tempus habemus, sed multum perdimus* (De brevit. vitæ. c. 1.) Et ailleurs : *Necessaria ignoramus, quia superflua addiscimus.*

S. Liguori, Rec. de tex., t. 2, p. 105.

Moyen d'en avoir.

Si vous vous dérobez aux entretiens superflus, aux courses inutiles; si vous n'écoutez ni les nouvelles ni les bruits du monde, vous trouverez un temps suffisant et convenable pour vous livrer à de pieuses méditations.

Imit. de J.-C. l. 1. ch. 20.

Il entraîne tout après lui.

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui, le soir, sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile...

Fénelon., Les Avent. de l'élém., p. 260.

Ne compter que sur le présent pour faire le bien.

Pourquoi toujours remettre à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui? Pensez que les moments déjà écoulés ne sont plus à vous; l'avenir n'est pas non plus à votre disposition; vous n'avez que le présent pour faire le bien. Et pourquoi, malheureux, compter sur l'avenir, s'écrie saint Bernard, comme si le Seigneur vous en avait rendu maître? Et saint Augustin : Comment pouvez-vous vous promettre la journée de demain, puisque vous ignorez si vous avez encore une heure? Donc, conclut sainte Thérèse, si aujourd'hui vous n'êtes pas disposé à mourir, craignez de mourir mal.

S. Liguori, Consid. sur les Mix. étern., p. 126.

Réflexions sur le temps passé, present et futur.

Quel âge avez-vous? quarante, cinquante, soixante ans; où sont-ils ces soixante ans? Si vous avez une bague, elle est en votre main; si c'est de l'argent, il est en votre coffre; si c'est un cheval, il est en votre écurie, ou ailleurs; vous n'avez donc pas soixante ans, puisqu'ils ne sont nulle part; je crains que vous n'ayez que deux ou trois ans, je parle à vous et encore plus à moi. Je crains que je ne sois un vieillard de deux ans, un vieillard de deux mois. Si tout le temps que j'ai employé bien purement pour l'amour de Dieu était bien compté, je ne sais s'il ferait bien deux ans, je ne sais s'il ferait deux mois, et je n'ai que ce temps-là, de toute ma vie passée, il n'y a que ce temps-là qui soit en quelque lieu, il n'y a que ce temps qui n'est point passé : il est dans les trésors de Dieu, dans les archives du ciel, en l'éternité où rien ne passe, et où tout demeure... *Habere est posse uti vel frui*, dit saint Thomas : Avoir quelque chose, c'est pouvoir s'en servir ou en jouir. Quand on vous a prêté un cheval pour aller à Paris, vous dites : J'ai un cheval pour mon voyage, c'est-à-dire que vous pouvez vous en servir... Tout le temps que vous avez employé au service de Dieu, vous l'avez encore, il vous sert beaucoup, vous en jouissez, vous vous en réjouissez, vous en recueillerez de grands fruits; les années que vous avez employées à offenser Dieu, vous ne les avez plus, elles sont perdues pour vous, elles ne vous servent de rien. Où sont tous les contentements que vous avez eus

en votre vie, au bal, à la comédie, aux banquets, aux divertissements mondains? Rien ne vous en reste que les dépens, le regret, le déplaisir, l'obligation à la peine; six ans se sont écoulés, ce sera de même après dix ans, quinze, vingt, soixante ans, si vous vivez si longtemps; faites-vous sage pour le présent et pour l'avenir, ne faites pas comme les réprouvés, dont il est dit : *Non dimidiabunt dies suos;* sur quoi saint Grégoire ajoute : *Dies dimidiare est tempus vitæ malæ voluptatibus ductum, ad pœnitentiæ lamenta dividere, atque hoc ad bonum usum partiendo reparare* (S. Greg. lib. 5. moral. cap. 28 in fine.).

Le Jeune, Serm., t. 12, p. 187.

Sa brièveté; comparaisons.

Le temps passé n'est plus à nous, il est à notre égard comme s'il n'avait jamais été; l'avenir n'est pas en notre pouvoir, nous ne pouvons nous le promettre ni nous en assurer, il n'y a que le temps présent qui soit à nous, et ce temps passe si vite. La vitesse d'un courrier, la lueur subite d'un éclair, la rapidité d'un oiseau qui vole, ou d'un vaisseau qui a le vent en poupe, ce sont les comparaisons dont le Saint-Esprit se sert pour nous marquer la rapidité avec laquelle le temps s'écoule; mais qui ne nous l'expriment pas encore assez. Hélas! le présent n'est qu'un moment, il n'y a que ce moment qui soit à moi, sur lequel je puisse compter, et je n'ai pas fait réflexion qu'il est déjà passé.

Nepveu, Pens. ou réfl. chrét. t. 1, p 129.

Sur la perte du temps. Exemple.

. . . Le monde regarderait comme une folie de mépriser l'occasion de faire sa fortune; mais c'est une bien plus grande folie de perdre à tout moment l'occasion de gagner le ciel... Saint Grégoire rapporte qu'un homme qui avait passé sa vie dans le crime et dans l'oubli de Dieu, se trouvant la nuit surpris d'une maladie mortelle, s'écria en expirant : *Ah! grand Dieu, accordez-moi quelques moments, la vie, Seigneur, la vie jusqu'à demain.* Mais il ne put obtenir ce peu de temps pour mettre ordre à sa conscience, après avoir perdu tant de moments et tant d'occasions de se sauver. Profitons donc de tous les moments que Dieu nous donne; ils sont comptés : personne ne peut y ajouter un seul instant.

Instr. sur les princ. ver. de la rel., p. 21.

Tout passe ici-bas.

. . . Que reste-t-il de la puissance d'Alexandre, des richesses de Crésus, de la beauté de Cléopâtre? On les admirait pendant leur vie; on en parle après leur mort, tandis qu'ils sont malheureux. On les loue où ils ne sont plus, dit saint Augustin, et on les tourmente où ils sont : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.*

Ibid., p. 23.

Il faut réparer le temps perdu.

. . . Supposez qu'un voyageur soit obligé de faire douze lieues en un jour pour arriver en une ville où les portes se ferment de bonne heure, où il n'y a point de faubourg, et que faute d'y arriver, il soit assuré d'être assassiné par des voleurs, ou dévoré par des bêtes sauvages : quand il se serait tant soit peu retardé, il se hâterait ensuite de courir, et doublerait le pas en bonne diligence. Nous devons nécessairement parvenir à certain état de perfection, à certain comble de vertus, de grâce, de mérite. Quel est ce degré nécessaire? C'est Dieu seul qui le sait; si nous ne tâchons d'y arriver, Dieu nous prive du don de persévérance, quelque temps avant notre mort, il nous laisse tomber entre les mains de nos ennemis, il nous abandonne aux bêtes farouches de nos passions. Nous avons perdu jusqu'à présent beaucoup de loisir qui nous était donné pour faire ce voyage; si nous ne voulons demeurer en chemin, il faut courir avec diligence, et recouvrer le temps perdu par le travail de la pénitence.

Le Jeune, Serm., t. 12, p. 180.

Comment il faut réparer le temps perdu.
Voyez NOUVEL AN.

TENTATIONS.

Elles sont un signe que Dieu nous aime.

Si nous sommes tentés, c'est signe que Dieu nous aime, dit l'Esprit-Saint. Ceux qui ont été le plus aimés de Dieu, ont été le plus tentés. L'Ange dit à Tobie : *Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a fallu que la tentation vous éprouvât.*

Quadrupani, Dir. pour ras. dans leurs dout. les âm. tim., p. 13.

Preuve de la grâce.

Saint François de Sales dit que quand le voleur frappe en dehors de la maison, c'est une preuve qu'il n'est pas encore entré; ainsi quand le démon tente, c'est preuve que l'âme demeure en grâce.

S. Liguori, Instr. sur les préc. du Décal., p. 146.

Trois vues de Dieu en les permettant.

Il semble que Dieu a trois vues en permettant que les hommes soient tentés : l'une d'éprouver la vertu, l'autre de l'exercer, et la troisième d'affaiblir notre ennemi.

1° D'éprouver la vertu.

Car premièrement, Dieu permet souvent que ses serviteurs soient tentés, afin que leur vertu, qui demeurait cachée en pleine paix, paraisse dans le combat, et que chacun d'eux reconnaisse sa force ou sa faiblesse. Un état tranquille cache d'ordinaire le défaut et la perfection de la vertu, et la tentation découvre l'un et l'autre. C'est ainsi que l'obéissance d'Abraham éclata dans l'ordre qu'il reçut de sacrifier son propre fils; la constance de Job dans la perte de tous ses biens; la patience de

Tobie dans son aveuglement, et le peu de courage de saint Pierre dans l'occasion de se déclarer disciple de Jésus-Christ. C'est ainsi encore que l'humilité du Sauveur parut dans les outrages, sa douceur dans les contradictions, sa force dans les travaux, son amour dans les tourments, et toutes les autres vertus dans les occasions de les pratiquer, non pour ses propres besoins, mais pour l'exemple et la sanctification des hommes.

2° D'exercer la vertu.

Secondement, la tentation exerce la vertu en nous, afin de l'augmenter ; et en Jésus-Christ, afin de nous apprendre la pureté et la perfection. Car comme elle ne pouvait croître en lui, il ne la pratiquait que pour nous. Ainsi, dès que le démon nous voit appliqués à nous former sur ce modèle, il perd courage, parce qu'il reconnaît dans cette imitation les armes qui l'ont vaincu. Mais s'il remarque en nous de la négligence, s'il nous trouve tièdes dans l'exercice de la vertu, il profite de notre faiblesse, et nous attaque avec avantage.

3° D'affaiblir notre ennemi.

En troisième lieu, le Sauveur a voulu être tenté pour affaiblir notre ennemi, non pas en lui ôtant le pouvoir de nous tenter, mais en le privant du droit qu'il avait acquis sur nous, de nous attaquer de toutes ses forces. Il a été dépouillé de ce droit, non par violence, selon la remarque de saint Léon (Serm. 1. de Quadrag.), mais par justice ; car en procurant au Fils de Dieu, qui était innocent, le supplice de la croix, il a mérité par un si grand crime, de perdre le droit qu'il avait acquis sur les coupables, lesquels délivrés par là de sa tyrannie, et redevenus les héritiers légitimes du royaume éternel, dont il a été exclu, défendent présentement leur héritage contre un usurpateur. De sorte que toutes les ruses et les combats que les hommes souffraient auparavant comme une juste punition de leurs péchés, sont aujourd'hui pour eux une semence de gloire.

C'est ce qui a fait dire à saint Eusèbe, évêque d'Emèse, que la condition du démon est bien misérable, puisque toute sa haine devient pour les serviteurs de Dieu, un moyen sûr d'obtenir ce qu'il leur voulait ôter ; et que la violence qu'il exerce contre eux, enrichit l'Eglise de mérites, perfectionne les âmes dans la vertu, couronne les travaux des justes, et remplit le ciel de martyrs et de confesseurs. Mais il faut avouer aussi que ceux-là sont encore plus misérables que lui, qui se laissent vaincre par un ennemi désarmé ; qui reprennent volontairement le joug dont ils ont été délivrés ; qui lui fournissent contre eux-mêmes les armes que Jésus-Christ lui avait enlevées ; qui lui donnent lieu de triompher de leur chute, et qui perdent enfin les biens éternels que le Sauveur leur avait acquis par son sang.

Alleaume, Les Souff. de N. S. J. C., t. 2, p. 69.

Elles sont inévitables en cette vie.

. . . Excepté les enfants qui meurent avant l'âge de discrétion, aucun ne se sauve que par le combat, et la victoire sur le démon ; ce qui a fait dire au saint homme Job, que la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle, et ses jours comme les jours d'un mercenaire : car de même qu'un homme de journée travaille sans relâche depuis le matin jusqu'au soir, et reçoit ensuite son salaire; de même toute notre vie est comme un jour de travail, de peine et de tentation, après lequel chacun de nous recevra la récompense de ce qu'il aura fait : *Militia est vita hominis super terram, et sicut dies mercenarii, dies ejus* (Job. 7. 1.).

Chevassu, Médit., t. 2, p. 2.

Point d'assurance contre elles.

. . . Vous devez supporter tout avec joie pour l'amour de Dieu : travaux, douleurs, tentations, persécutions, angoisses, besoins, infirmités, injures, médisances, reproches, humiliations, affronts, corrections et mépris.

Voilà ce qui forme à la vertu, ce qui éprouve le nouveau soldat de Jésus-Christ, ce qui compose la couronne céleste.

Pour un court travail, je donnerai une récompense éternelle, et une gloire infinie pour une humiliation passagère.

Imit. de J.-C., liv. 3, ch. 35.

Avantage qu'elles procurent.

La tentation perfectionne la vertu, et lui donne de nouveaux accroissements, suivant ces paroles qui furent dites à saint Paul : *Virtus in infirmitate perficitur* (2. Cor. 12. 9.). Une vertu qui n'a pas été éprouvée, n'est d'ordinaire que comme une teinture légère et superficielle ; c'est l'épreuve qui la rend forte et intérieure, et qui l'enracine profondément dans l'âme. *Qui non est tentatus quid scit* (Eccli. 34. 9.)? Un chrétien qui n'a pas été tenté, est comme un jeune soldat qui n'a encore rien vu, que le bruit épouvante, et le moindre péril étonne : au contraire, celui qui l'a été, ressemble à un vieux soldat aguerri, fait au feu, et qui a essuyé mille dangers qui l'ont rendu généreux et intrépide. Nous admirons la foi d'Abraham, la chasteté de Joseph, la douceur de Moïse, la patience de Job. Qu'est-ce qui a rendu la vertu de ces grands hommes si recommandable ? Les tentations auxquelles Dieu a permis qu'ils fussent exposés : *Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se* (Sap. 3. 5.). La tentation est donc le combat des Saints, et la fournaise où la vertu est mise à l'épreuve.

Chevassu, Médit., t. 3, p. 314.

Chaque tentation vaincue est une nouvelle couronne.

Saint Bernard dit que toutes les fois que nous sommes vainqueurs de la tentation, nous gagnons une nouvelle couronne.

S. Liguori, Prat. de l'im. envers J. C., p. 7[illegible].

Dieu prépare la couronne.

Souvenons-nous, dit saint Augustin, qu'en même temps que le Seigneur nous exhorte à combattre les tentations, il nous aide, et nous prépare la couronne : *Deus hortatur ut pugnes, et deficientem sublevat, et vincentem coronat* (S. Aug. in psalm. 32. Conc. 1.).

Id., Rec. de textes, t. 2, p. 316.

Ne pas refuser le combat.

Ne demandez pas à Dieu d'être délivré de la tentation, plutôt demandez-lui la grâce de vaincre dans la tentation et d'accomplir sa sainte volonté. Qui refuse le combat, refuse la couronne. Confiez-vous en Dieu, et Dieu combattra en vous, avec vous, et pour vous.

Quadrupani, Dir. pour ras. dans leurs deut. les âm. tim., p. 13.

Nous y sommes tous exposés.

Saint Jérôme remarque que dans l'oraison que Jésus-Christ nous a enseignée, il ne nous dit pas de demander à Dieu que nous n'ayons pas de tentations : car il est impossible que cela soit, mais seulement qu'*il ne souffre pas que nous tombions en tentation*. Le même Sauveur a donné encore le même enseignement à ses disciples, quand il leur a dit : *Veillez et priez, de crainte que vous n'entriez en tentation* (Matth. 26. 41.) : car entrer en tentation, dit ce grand saint, ce n'est pas être tenté, c'est succomber à la tentation (Hier. in Matth. 26. 41.). Joseph fut tenté d'adultère, mais il résista à la tentation : Susanne fut tentée aussi de la même sorte; mais Dieu lui donna aussi la grâce de la résistance. Or, voilà ce que nous demandons à Dieu dans l'oraison dominicale, qu'il nous donne cette grâce, qu'il nous donne la force de nous soutenir dans les tentations, et non pas qu'il éloigne entièrement les tentations de nous.

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét., t. 4, p. 4.

Elles sont une marque de triomphe sur les démons.

. . . Non-seulement nous ne devons point nous étonner d'avoir des tentations, mais nous devons même les prendre pour une bonne marque, suivant les paroles de saint Jean Climaque, qu'il n'y a point de marque plus infaillible d'avoir vaincu les démons, que d'en être vivement attaqué (Clim. grad. 26 de Discr. art. 60.). Car ils ne vous attaquent de cette sorte que parce que vous vous êtes révolté contre eux, et que vous avez secoué leur joug; c'est là le sujet de leur haine, et des persécutions qu'ils vous font; sans cela, ils ne vous tourmenteraient pas tant.

Id. ibid., p. 8.

De la résistance aux tentations.

. . . Prenez souvent conseil dans la tentation; et ne traitez pas durement celui qui est tenté : mais répandez la consolation dans son âme, comme vous souhaiteriez qu'on fît pour vous.

Le principe de toutes les mauvaises tentations est l'inconstance de l'esprit et le peu de confiance en Dieu.

Car, comme un vaisseau sans gouvernail est poussé çà et là par les flots, ainsi l'homme qui se relâche, et abandonne ses résolutions, est agité de tentations diverses.

. . . *Opposez-vous au mal dès le principe : le remède vient trop tard quand le mal s'est accru par de longs délais* (Ovide).

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 13.

Deux précautions à prendre toujours.

Selon saint Hilaire (in Matth.), « nous ne devons pas attendre à veiller et à prier que l'ennemi soit proche; il faut être sur ses gardes lorsqu'il est éloigné, de peur d'en être surpris; la crainte du péril ne permet pas de goûter le repos; mais l'heure étant venue où l'ennemi nous attaque, nous devons être sans crainte, et nous reposer sur la valeur et l'expérience de notre chef, qui s'est chargé de nos périls, et qui combat pour nous. »

Allemand, Les Souf. de N.-S. J.-C., t. 2, p. 309.

Comment le démon tente les âmes pieuses.

Saint François d'Assise disait que le démon tente les personnes pieuses dévouées à Dieu, autrement que les méchants. D'abord, il ne cherche pas à les lier avec une corde, il se contente d'un cheveu, puis d'un fil, et successivement d'une ficelle, et d'un câble, et enfin il les entraîne au péché. Ainsi, quiconque veut se préserver du danger, doit d'abord retrancher ce cheveu, c'est-à-dire toutes les occasions, ces politesses, ces repas, ces billets et choses semblables.

S. Liguori, Cons. sur les max. étern., p. 357.

Motif de courage du chrétien.

Comment un chrétien peut-il se décourager? Combattre pour la gloire du roi, quelle pensée! Combattre sous les yeux, à côté du prince, quel aiguillon! Enfin, combattre pour une couronne, et pour la couronne immortelle, cette seule réflexion, que la foi ne nous laisse jamais perdre de vue, ne doit-elle pas changer la lâcheté en courage, la faiblesse en force, et faire de vous un héros invincible?

Roissard, La Cons. du chrét., p. 95.

Malheur de n'être pas tenté.

Rien n'est quelquefois plus à craindre que de n'être point du tout tenté; c'est souvent un signe, ou que Dieu nous abandonne, ou que le démon nous méprise, ou qu'il nous regarde comme des gens qui sont à lui, et dont il est sûr; on ne nous combat plus, parce que nous ne résistons plus. Les plus grands saints ont été tentés; s'ils n'avaient pas été tentés, ils n'auraient pas été de si grands saints. Jésus-Christ lui-même, qui était le Saint des saints, a été tenté.

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 4, p. 184.

Tunc maximè oppugnaris, si te impugnari nescis. Vous n'êtes jamais plus dangereuse-

ment tenté, que quand vous ne croyez pas l'être (Ilier.).

Id. ibid., p. 187

Leur utilité.

. . . Si vous tombez quelquefois, ne désespérez point, et, par conséquent, ne vous imaginez pas que tout espoir de vaincre soit perdu.

Mais affligez-vous plutôt de votre chute, et pensez en vous-même qu'elle a eu lieu parce que vous avez été nonchalant à résister, ou tardif à fuir, ou superbe à présumer, ou récalcitrant à prier, ou négligent à garder votre cœur, ou téméraire à juger, ou paresseux à remplir vos devoirs.

Car alors il convient que vous soyez confondu, pour apprendre et à compatir aux autres, et à être plus humble en vous-même, et à prier avec ferveur, et à procurer avec plus de soin votre perfection, et à ne pas jouer avec la tentation.

Etude de la perfect. relig., liv. 2, ch. 3.

La tristesse qu'on éprouve dans la tentation vient de Dieu.

Les tentations viennent du démon et de l'enfer, dit saint François de Sales; mais la tristesse que vous en éprouvez vient de Dieu et du Paradis. Les mères sont de Babylone, mais les filles, de Jérusalem. Méprisez donc les tentations, et aimez cette affliction par laquelle Dieu veut vous purifier, pour vous couronner.

Quadrupani, Dir. pour ras. dans leurs dou. les âm. tim., p. 13.

Preuve qu'on n'y consent pas.

Plus la tentation est longue, plus il est manifeste que vous n'y avez pas consenti. C'est pourquoi saint François de Sales dit : *Si le démon continue à frapper à la porte de votre cœur, c'est signe qu'il n'y est pas entré.* L'ennemi ne fait pas tout ce bruit d'armes et ne livre pas bataille dans une citadelle déjà en son pouvoir. Si le combat continue, c'est une preuve très-certaine que la résistance continue aussi.

Id. ibid., p. 14.

Ne pas confondre le sentiment et le consentement, l'imagination et la volonté.

Vous craignez d'être vaincu au milieu même de votre triomphe. L'origine de votre crainte, c'est que vous confondez deux choses : le sentiment et le consentement, l'imagination et la volonté, sentir la tentation et y consentir. L'imagination d'ordinaire ne dépend pas de la volonté. Saint Jérôme était au désert, et son imagination lui représentait malgré lui les danses des dames romaines; son corps était glacé par la pénitence, et il portait dans son sein l'embrasement importun du feu de la concupiscence. Au milieu de ces cruels combats, il y avait dans le saint, sentiment, mais non consentement; il était affligé, mais non coupable; plus il souffrait, plus il méritait.

C'est ce qui a fait dire à saint Antoine abbé : *Je vous vois, mais je ne vous regarde pas.* Je vous vois, parce que l'imagination représente même ce que l'on ne veut point; mais je ne vous regarde pas, parce que la volonté ne le reçoit pas, ne s'y complaît pas. *Il est tellement de la nature du péché d'être volontaire,* dit saint Augustin, *que sans la volonté, il n'y a point de péché* (De verâ religione, t. 1. c. 14).

La délectation des sens et la force de l'imagination sont parfois si violentes, qu'elles semblent entraîner le consentement de la volonté; mais il n'en est pas ainsi : la volonté ressent, mais ne consent pas; elle est combattue, mais non vaincue. C'est là cette loi des membres dont parle saint Paul, qui s'oppose à la loi de l'esprit; elle fait ressentir ce que l'on ne veut pas, on ne veut donc pas ce que l'on ressent.

Id. ibid., p. 14 et 15.

Pourquoi Dieu ne laisse pas voir qu'on n'y a pas consenti.

Il arrive que Dieu ne vous laissera pas voir que vous n'avez pas consenti à la tentation, afin que vous vous arrêtiez aux décisions de votre directeur. Quand donc il vous dit que vous ne consentez pas, que vous n'avez pas consenti; vous lui devez croire fermement, et vous tenir tranquille, sans craindre qu'il ne vous ait ni bien comprise, ni bien pénétrée, ou que vous ne vous soyez pas entièrement expliqué. Ce sont là des ruses du démon pour vous ravir le mérite de l'obéissance. Si l'on devait faire attention à ces craintes, tout acte d'obéissance serait éludé,... et l'on ne regarderait plus Dieu dans la personne du directeur.

Id. ibid., p. 16.

Mépriser la tentation et le tentateur.

Quand même les tentations dureraient toute votre vie, ne vous en troublez pas. C'est par elles que s'enrichira votre couronne. Demeurez seulement ferme dans le mépris de la tentation et du tentateur.

Les plus savants théologiens et les Pères de la vie spirituelle observent, que le mépris de la tentation est un acte contraire plus efficace que la parole.

Id. ibid., p. 18.

Avis sur la manière de se comporter dans les tentations.

Le bienheureux Alphonse Rodriguez avait été, pendant presque tout le cours de sa carrière, éprouvé par de rudes tentations. Dans les écrits qu'il a composés par l'ordre de ses supérieurs, il donne, sur la manière de se comporter dans ces circonstances délicates, des avis qui peuvent être utiles à tous les fidèles, les voici :

« Les tentations sont quelquefois si violentes et les peines dont l'âme est attaquée sont si fâcheuses, qu'il semble que le péril soit inévitable, surtout quand elle se voit privée de toute consolation intérieure et de tous les secours humains et environnée d'une troupe de démons, qui la menacent d'une perte infaillible.

» Que fera donc l'âme qui est si cruellement persécutée par ses ennemis et qui est abandonnée de tout secours divin et humain? Il faut que cette âme, qui se trouve accablée par les peines intérieures ou extérieures, grandes ou petites, se mette devant Dieu, de la même manière que si elle jouissait d'une profonde paix, ou si elle était dans la ferveur de sa dévotion et de son recueillement.

» Etant ainsi en la présence de Dieu, il faut qu'elle mette ses peines, ses tentations et tout ce qui lui donne de l'inquiétude entre Dieu et elle-même, et qu'elle offre à son Seigneur, par un acte d'amour, toutes ses peines, ses persécutions, et ses tentations. Pour réussir dans cet exercice et dans ce combat contre les adversités, il faut que l'âme fasse trois actes, qui sont comme trois flèches avec lesquelles elle vaincra dans peu de temps l'enfer et tous ses ennemis.

» La première flèche est l'amour, par lequel elle excite sa volonté devant Dieu, pour vouloir et aimer toutes ces souffrances pour l'amour de lui. La seconde flèche est la mortification, embrassant devant Dieu toutes les peines, toutes les persécutions et les tentations, en faisant des actes contraires. La troisième est la prière qu'elle fait pour obtenir de Dieu la victoire, et c'est par cette aide qu'elle sera victorieuse; de sorte que pour tirer du fruit des souffrances et pour n'être pas vaincue par les peines et la tentation, elle doit soutenir le combat par des actes d'amour, ne se contentant pas seulement d'aimer Dieu de bon cœur; mais elle doit encore s'efforcer de vouloir avec le même cœur souffrir les peines présentes par amour, excitant sa volonté à aimer et à goûter les souffrances pour contenter le Seigneur. »

Godescard, t. 16, p. 210.

Maxime générale contre la tentation : recourir à ce qu'elle a de contraire.

Les maîtres de la vie spirituelle disent que la maxime générale pour se défendre d'une tentation, est de recourir aussitôt à ce qu'elle a de contraire. Les médecins en usent de cette sorte dans les maladies corporelles, en guérissant les contraires par leurs contraires. Si elles viennent du froid, ils se servent de remèdes chauds; si elles viennent de sécheresse et d'ardeur, ils en appliquent de rafraîchissants, et réduisent ainsi les humeurs dans le juste tempérament où elles doivent être. Nous devons tenir la même conduite dans les maladies de l'âme; et c'est l'enseignement que nous donne saint Ignace (3 p. Constit. c. 4. §. 14 et regula 14. summ.), quand il dit : Il faut se précautionner contre les tentations où l'on est sujet par la pratique des choses qui y sont le plus directement opposées; s'exercer, par exemple, aux ministères les plus bas et les plus serviles, lorsqu'on se sent porté à la vanité et à l'orgueil; et ainsi dans toutes les autres rencontres, prendre toujours le contre-pied de nos mauvaises inclinations.

Rodriguez, Prat. de la perf. chret., t. 4, p. 85.

Remède : savoir que c'est une tentation.

C'est un grand remède contre quelque tentation que ce soit, que de savoir que c'est une tentation. C'est pourquoi de même que quand un chasseur tend un piége ou des filets, il fait du mieux qu'il peut pour le cacher et pour ne pas laisser paraître l'appât, parce qu'autrement les bêtes ni les oiseaux ne s'y laisseraient point prendre; de même, lorsque le démon nous tente, il fait tout son possible pour empêcher que la tentation ne paraisse ce qu'elle est, et pour la déguiser sous l'apparence de quelque chose de raisonnable.

Id. ibid., t. 6, p. 81.

Marques que les tentations viennent du démon.

. . . Quelquefois les tentations naissent de l'âme par le moyen du démon, et se communiquent au corps, et cela se peut connaître à diverses marques Premièrement, quand on est plus combattu par des pensées et par des imaginations impures que par des révoltes de la chair; ou quand ces révoltes n'arrivent qu'ensuite de ces sortes de pensées, qui sont quelquefois très-vives, lors même que la chair est déjà comme morte : et c'est ainsi que saint Jérôme, quoique son corps atténué par l'âge et par les austérités pût à peine se soutenir, ne laissait pas d'être emporté par son imagination parmi les danses et les divertissements des dames romaines. De plus, quand ces sortes de pensées arrivent sans sujet dans le temps qu'on le voudrait le moins et qu'il y a moins de choses qui puissent les faire naître; quand elles ne respectent ni le temps de la prière, ni les lieux saints, quoique cependant l'homme du monde le plus méchant ait coutume de ne pas s'entretenir pour lors de semblables imaginations; quand elles sont si impétueuses, si étranges et si bizarres, que jamais on n'a ni rien ouï dire ni rien imaginé de pareil; et quand enfin il semble qu'on entende comme proférer au dedans de soi des paroles qu'on ne voudrait jamais avoir dites, tout cela fait bien voir que tout ce qui se passe alors en nous vient d'ailleurs que de nous-mêmes; que c'est un effet de la persécution du démon, et que notre chair n'y a d'autre part que celle d'être le théâtre de la guerre qu'il nous livre.

Id. ibid., t. 5, p. 395.

Voyez CHAIR.

Les tentations cessent en les découvrant à son supérieur.

Si les maladies du corps pouvaient se guérir en les découvrant au médecin, quel soin n'aurait-on point de lui rendre compte des moindres infirmités qu'on aurait! Or ce qui ne peut arriver dans les maladies du corps, se voit et s'éprouve tous les jours dans celles de l'âme : puisque souvent,... les tentations cessent, dès qu'on vient à les découvrir à son supérieur, et même avant qu'il ait rien dit sur ce qu'on lui expose. Je dis plus, on est souvent délivré de

la tentation par la seule résolution de la découvrir à son père spirituel : vous alliez pour lui en rendre compte, et avant que vous soyez arrivé à sa porte, il se trouve que Dieu a déjà dissipé le nuage, vous a délivré de votre tentation, et a rendu la paix et la tranquillité à votre âme.

Id. ibid., t. 6, p. 250.

Voyez PEINES INTÉRIEURES.

Remèdes aux tentations : Fuyez, priez, combattez.

I. Etes-vous tenté? ne vous découragez pas : Dieu veut éprouver votre vertu, il veut l'exercer, il veut la couronner. Le Saint des saints a voulu être tenté ; faut-il s'étonner que vous, qui êtes pécheur, le soyez? Son exemple doit faire et votre consolation et votre force. Etes-vous tenté? fuyez, priez, combattez. Fuyez si vous le pouvez ; il n'est point honteux de fuir en cette rencontre ; ce n'est point lâcheté, mais prudence, mais courage. Nous sommes bien obligés à Dieu d'avoir attaché la victoire, non pas au courage et à la résistance, mais à la précaution et à la fuite. Tous ne peuvent pas combattre, mais qui est-ce qui ne peut fuir? faibles et lâches que nous sommes, s'il fallait toujours combattre pour vaincre, hélas! que nous serions souvent vaincus, ayant tant d'ennemis, et si puissants sur les bras ; mais quelque puissants qu'ils soient, ils ne peuvent guère contre un homme qui sait fuir.

II. Etes-vous tenté? Si vous ne pouvez pas fuir, priez ; c'est le conseil que vous donne Jésus-Christ, ou plutôt le commandement qu'il vous fait. Les apôtres se trouvèrent mal de n'avoir pas obéi à ce commandement lorsqu'ils étaient avec leur Maître au jardin des olives ; au lieu de veiller et de prier, ils s'endormirent ; et parce qu'ils avaient été assez négligents pour abandonner la prière, ils furent assez faibles ou assez lâches pour abandonner leur Maître : toute notre force dans la tentation ne peut venir que du secours de Dieu, et nous ne pouvons l'obtenir que par la prière. Qu'est-ce qui vous rend si faible dans la tentation? Qu'est-ce qui vous y fait même si souvent succomber? c'est que vous ne priez pas. La grâce fait toute notre vertu, et il n'y a que la prière qui nous puisse assurer la grâce.

III. Si, malgré la prière, la tentation continue, il faut combattre. Saint Paul pria, et pria jusqu'à trois fois d'être délivré de la tentation, et il ne fut pas exaucé ; il voulait avoir la paix, mais on voulait qu'il n'arrivât à la paix que par la guerre et par les combats. Quelque faible que vous soyez, et quelque puissants que soient vos ennemis, ne vous découragez point, Dieu est présent à votre combat, il vous offre son secours pour vous soutenir, il vous présente la couronne pour vous animer, il combat en vous, avec vous et pour vous ; que pouvez-vous craindre? Si le Seigneur est pour moi, disait saint Paul, que peuvent contre moi tous mes ennemis? *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* Vous êtes sûr de la victoire, si vous faites votre devoir. Dans ce combat, on n'est point défait si on ne le veut ; tant qu'on combat, on n'est point vaincu ; quand on n'est point vaincu, on est toujours victorieux, et le prix de la victoire est une couronne immortelle. Qui refusera de combattre à ce prix?

Nepveu, Pens. ou réflex. chrét., t. 3, p. 42.

Remèdes aux tentations nocturnes.

Quant à ceux qui sont tentés pendant la nuit, dites-leur de croiser les mains sur leur poitrine aussitôt qu'ils seront tentés dans leur lit ; de penser brièvement que telle sera leur position dans le cercueil et dans le tombeau, et qu'ils peuvent mourir la nuit même ; qu'ils joignent à cela quelque courte prière à la sainte Vierge ou à l'Ange gardien.

Gaume, Man. des conf., p. 83.

TERRE.

Mère commune, atelier de la nature.

. . . La terre est la mère commune de toute chose, le vaste atelier de toutes les productions de la nature.

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 23.

TERTULLIEN.

Eloge de ses écrits.

Vincent de Lerins disait de Tertullien, que *ses écrits renfermaient autant de sentences que de paroles, et que ces sentences étaient autant de victoires.*

De Feller, Catéch. phil., t. 2, p. 268.

TESTAMENTS.

Conseil aux confesseurs de ne jamais s'en mêler.

Saint Philippe de Néri conseillait à tous les confesseurs de ne jamais se mêler de testament, sachant combien tout cela nous rend suspects aux séculiers, quoiqu'on le fasse avec la meilleure et la plus sainte intention.

Gaume, Man. des conf., p. 188.

TÊTE NUE, RASÉE.

Marques de deuil chez les Israélites.

C'était une marque de deuil (des Israélites) d'aller tête nue ;... se raser la tête était une autre marque de deuil.

Fleury, Mœurs des Israél., p. 44.

THÉRÈSE (Ste).

Ce qu'on fit, la croyant morte.

Après quatre mois de douleurs incroyables, que la contraction des nerfs... lui faisait souffrir depuis la tête jusqu'aux pieds, il survint le 15 Août 1537, une crise si forte, qu'on la crut morte. Elle eut une faiblesse qui lui dura près de quatre jours, sans qu'il lui restât aucun sentiment ; et l'on doutait si peu de sa mort, que lorsqu'elle revint à elle-même, elle

trouva sur ses paupières des gouttes de cire, tombées de la bougie dont on s'était servi pour s'assurer qu'elle ne vivait plus. La fosse pour l'enterrer était restée ouverte un jour et demi, et on avait fait un service pour le repos de son âme, dans un couvent de religieux de son ordre. A la fin cependant elle sortit de cette profonde léthargie; et ses premières paroles furent pour demander les sacrements. Elle se confessa et communia en répandant beaucoup de larmes.

Godescard, t. 15, p. 205.

Elle exhortait les autres à la gaieté

Thérèse n'était pas une de ces dévotes sombres et chagrines, dont le seul aspect glace le cœur et dégoûte presque de la vertu. Au contraire, elle était d'une gaieté charmante : son visage respirait toujours cette douce sérénité qui prévient et qui attire. Elle ne cesse d'exhorter les autres à cette gaieté douce et constante; elle veut que l'on marche toujours avec joie et tranquillité dans le chemin de l'oraison. Car c'est se tromper, dit-elle, que de croire, comme font quelques-uns, que la dévotion ne s'accorde pas avec cette liberté d'esprit.

Id. ibid., p. 227.

Paroles qui la consolaient.

Elle eût voulu inculquer à tous les hommes ces paroles de saint Paul qui l'avaient si souvent consolée : *Je puis tout en celui qui me fortifie;* ou celles-ci de saint Augustin : *Donnez-moi, Seigneur, la force de faire ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez.*

Id. ibid., p. 227.

Sa devise.

Elle témoignait le désir de souffrir à son Dieu, en lui disant du fond de son cœur : « *Ou mourir, Seigneur, ou souffrir, c'est tout ce que je vous demande.* »

Id. ibid., p. 263.

Vœu qu'elle fit.

Le désir de rendre son obéissance encore plus parfaite, lui fit faire vœu de ne jamais commettre, de propos délibéré, le moindre péché véniel, et de se porter dans toutes ses actions à ce qui lui paraîtrait plus parfait. Il ne fallait rien moins que sa ferveur et sa vertu pour rendre un tel vœu excusable; car on ne doit point en général s'exposer ainsi à multiplier les occasions de péché.

Id., p. 271.

Sa modestie. Elle ignorait les tentations contre la chasteté.

Rien de plus modeste que son maintien. La pureté de son âme était peinte sur son front. On ne pouvait la regarder, sans aimer la vertu qui répandait sur toute sa personne le charme ineffable de la pudeur. Yepez (évêque de Tarragone), qui la connaissait d'une manière si intime, et qui était persuadé qu'elle n'avait jamais éprouvé de violents assauts contre la chasteté, rapporte qu'ayant été consultée un jour sur des tentations de cette espèce, elle répondit qu'elles lui étaient inconnues.

Id. ibid., p. 276.

Religieuse jamais mécontente.

Thérèse nous assure que pendant plus de vingt-huit ans qui s'étaient déjà écoulés depuis qu'elle s'était faite religieuse, elle n'avait jamais su jusqu'alors ce que c'était que d'être mécontente un seul moment.

Id. ibid., p. 289.

Comment elle recevait les injures.

Quand quelqu'un parle mal de moi, disait sainte Thérèse, il me semble que je lui porte une nouvelle affection. On lit dans l'acte de canonisation de cette sainte que les injures devenaient un titre pour se faire aimer d'elle. On ne peut arriver à une telle mansuétude sans avoir une grande humilité, une basse opinion de soi-même, et sans se croire digne de toute sorte de mépris; car pourquoi l'homme superbe est-il toujours colère et vindicatif? C'est qu'il a une haute opinion de lui-même, et se croit digne de toute sorte d'honneur.

S. Liguori, Prat. de l'am. env. J.-C., p. 170.

Son avis aux prédicateurs sur les mauvaises confessions.

Nous avons sujet de mettre en pratique cet avis salutaire que sainte Thérèse donne aux prédicateurs : Qu'on prêche vivement contre les confessions mal faites; car ce que le diable prétend le plus et le chemin par lequel un plus grand nombre d'âmes va en enfer, c'est par les mauvaises confessions; car elles mettent le venin dans le remède. Sur quoi un dévot religieux de son ordre ajoute que l'esprit malin, qui est le singe de Dieu, prend plaisir et se pique d'honneur d'entrer dans les âmes chrétiennes par les mêmes voies par lesquelles le Fils de Dieu y entre, non pas par des actions sales et honteuses, mais par des actions saintes et sacrées, c'est-à-dire en abusant des sacrements. Et il use en ceci d'une étrange contrebatterie envers le Fils de Dieu; car comme le Sauveur par une admirable bonté se sert de nos péchés pour en faire la matière d'un sacrement, ainsi cet ange dénaturé par une effroyable malice, tâche de se servir des sacrements pour matière de péché : *Remedium nostrum fit diaboli triumphus*, dit saint Ambroise.

Le Jeune, Serm., t. 8, p. 105.

Même sujet.

Prêchez, leur disait-elle, *prêchez, prêtres de Jésus-Christ, contre les mauvaises confessions : car les mauvaises confessions damnent la plus grande partie des chrétiens.*

S. Liguori, Instr. sur les prec. du Déc., p. 257.

Elle est avertie de ses péchés véniels.

Sainte Thérèse... en vint jusqu'à ne point

tenir compte des péchés véniels, à ne pas fuir même les occasions du péché mortel, dont le seul nom cependant lui faisait horreur. Le ciel avait les yeux sur cette illustre prédestinée : pour la tirer d'un état si dangereux, il lui montra, comme elle était en oraison, la place qui lui était déjà préparée dans les enfers, si elle différait de mettre fin à ses infidélités.

Henrion, Hist. gén. de l'Egl., t. 8, p. 23.

Sa consolation à la mort.

On voulut savoir quels étaient les sentiments d'une sainte fille dans ce moment critique; comme on la vit prête à expirer, on lui demanda si elle n'avait point de sujet d'inquiétude, et si en particulier elle ne craignait rien : « Eh! que voulez-vous que je craigne? répondit-elle, la sérénité sur le front et la joie dans le cœur. Que voulez-vous que je puisse appréhender? Je meurs, et en mourant, je passe dans les bras de celui que j'ai le plus aimé. Je vais subir mon jugement, mais j'ai pour juge celui que j'ai uniquement aimé. N'ai-je pas sujet de concilier une crainte filiale avec une confiance intime? N'est-ce pas avec ce double sentiment que je dois me présenter à un époux adorable, qui seul a possédé mon cœur?

Roissard, La Cons. du chret., p. 35.

Sa maxime de confiance en la Providence. Voyez PROVIDENCE.

Sa pratique de conformité à la volonté de Dieu Voyez VOLONTÉ DE DIEU.

THOMAS, APOTRE (S.).

Son doute affermit notre foi.

. . Thomas alors convaincu de la résurrection de son maître, et, pénétré en même temps de vifs sentiments de componction, de respect et d'amour, s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu. » Saint Grégoire-le-Grand dit, par rapport à l'incrédulité de saint Thomas : « Nous sommes plus affermis dans notre foi par le doute de saint Thomas que par la foi prompte des autres apôtres. » Par sa confession, disent quelques saints Pères, il reconnaissait en Jésus-Christ deux natures distinctes, subsistantes en une seule et même personne : son humanité en l'appelant *Seigneur* et sa divinité en l'appelant *Dieu*.

Année liturg., t. 1, p. 44.

Son incrédulité prouve la résurrection de Jésus-Christ. Voyez JÉSUS-CHRIST.

THOMAS D'AQUIN (S.).

Ses progrès dans les sciences.

Ses progrès furent si rapides, qu'il était en état de répéter les leçons publiques avec encore plus de clarté et de précision, que les maîtres ne les avaient expliquées.

Godescard, t. 4, p. 17.

Sa facilité à composer des ouvrages.

Saint Thomas d'Aquin avait une si grande facilité, qu'il dictait, sur différentes matières, à trois écrivains, et quelquefois à quatre en même temps.

Henrion, Hist. gén. de l'Eglise, t. 5, p. 368.

Son silence traité de stupidité. Son humilité.

Il se condamna... à un rigoureux silence, que ses condisciples prirent pour stupidité. On l'appelait par dérision *le bœuf muet* ou *le grand bœuf de Sicile*. Il arriva même une fois qu'un de ses condisciples lui offrit de lui expliquer la leçon, afin de lui en faciliter l'intelligence. Thomas accepta l'offre avec une vive reconnaissance, quoiqu'il fût dès-lors en état de servir de maître aux autres.

Godescard, t. 4, p. 22.

Prédiction d'Albert sur son silence.

Albert lui-même s'écria transporté de joie : « Nous appelons Thomas le bœuf muet; mais il mugira un jour si haut par sa doctrine, qu'il sera entendu de tout l'univers. »

Ibid., p. 23.

Sa pratique dans les questions épineuses.

Dans l'éclaircissement des questions épineuses, il comptait moins sur son travail, que sur la bonté divine qu'il sollicitait avec une nouvelle ferveur. Il se trouva très-bien de cette méthode; aussi avait-il coutume de dire qu'il avait moins appris dans les livres, que devant son crucifix et au pied des autels.

Ibid., p. 24.

Trait de son obéissance. Trait de sa mortification.

Un jour qu'il lisait au réfectoire, le correcteur de table lui dit par méprise de prononcer une syllabe autrement qu'il n'avait fait. Quoiqu'il l'eût bien prononcée, il se reprit aussitôt; et lorsque les frères lui dirent, après le repas, qu'il n'aurait pas dû se reprendre, puisqu'il ne s'était point trompé, il leur répondit : « Il nous importe bien peu de prononcer un mot de telle ou telle manière; mais il importe toujours à un religieux de pratiquer l'obéissance et l'humilité. » Il était si mortifié, et tellement maître de ses sens, qu'il prenait ses repas sans faire la moindre attention à l'espèce ou à la qualité des mets qu'on lui servait, et souvent il lui arrivait de se lever de table sans savoir ce qu'il avait mangé.

Ibid., p. 24.

Sa ferveur sensible après la Communion.

L'accroissement de sa ferveur était si sensible après la réception du corps et du sang de Jésus-Christ, que les fidèles qui se trouvaient alors dans l'église, en étaient singulièrement attendris. Sa messe finie, il en servait ou en entendait ordinairement une autre en actions de grâces.

Ibid., p. 25.

Confiance de saint Louis en ses lumières.

Les savants n'étaient pas les seuls qui rendissent justice au rare mérite de Thomas. Saint Louis, roi de France, avait une entière confiance en ses lumières, et lui demandait son avis sur les plus importantes affaires de l'État. Il l'invitait souvent à manger à sa table, honneur que le saint acceptait le plus rarement qu'il lui était possible, par un principe d'humilité. Quand toutefois il était obligé de l'accepter, il paraissait à la cour aussi modeste et aussi recueilli que dans son couvent.

Ibid., p. 29.

Dans une extase, il répond à la demande du crucifix.

Un jour qu'il priait avec ferveur devant son crucifix, il entra dans une douce extase, et fut élevé de terre à la hauteur de plusieurs coudées. Dominique de Caserte, qui le vit en cet état, fut bien moins frappé du ravissement qu'on savait lui être assez ordinaire, que de la voix miraculeuse qui sortit de la bouche du crucifix, pour lui faire entendre ces paroles : « Vous avez bien écrit de moi, Thomas ; quelle récompense demandez-vous ? » A quoi le saint répondit : « Nulle autre que vous, Seigneur. »

Ibid., p. 32.

Récompense de sa résistance à une tentation.

Nous lisons de saint Thomas d'Aquin qu'une femme voulant le solliciter au péché, il la fit fuir avec un tison ardent. Dieu couronna sa résistance ; il lui envoya deux anges qui lui ceignirent fortement les reins pour marque qu'il lui accordait le don d'une perpétuelle chasteté.

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét., t. 4, p. 39.

Dans sa Somme théologique, il est le plus fidèle interprète de saint Augustin. But de la SOMME CONTRE LES GENTILS

Cet ouvrage (la *Somme* de saint Thomas) est admirable, quoique la mort n'ait pas permis à son auteur d'y mettre la dernière main. Saint Augustin est celui de tous les Pères qu'il a le plus suivi ; ce qui a fait dire aux savants cardinaux de Noris et d'Aguirre, que saint Thomas était son plus fidèle interprète. Il a tiré principalement des *Morales* de saint Grégoire sur Job, les règles pratiques des devoirs et des vertus. Ce fut à la sollicitation de saint Raimond de Pennafort, que notre saint docteur composa la *Somme contre les Gentils*. Le but de cet ouvrage était de fournir aux prédicateurs d'Espagne les moyens de travailler avec fruit à la conversion des Juifs et des Sarrasins.

Godescard, t. 3, p. 34.

THOMAS DE JÉSUS (LE PÈRE).

Sa réponse à un ami par rapport au plaisir à faire au prochain.

Le Père Thomas de Jésus répondit un jour à un de ses amis... que pour faire plaisir au prochain, il ne fallait pas regarder sa conduite à notre égard, puisque Dieu n'attend pas notre mérite pour nous communiquer sa grâce, et qu'il nous fait mille biens, lors même que nous l'offensons.

Alleaume, Les Souff. de N.-S. J.-C., t. 1, p. 3.

THOMAS MORUS.

Sa foi envers le Saint-Sacrement.

Le bienheureux martyr Thomas Morus avait une vraie foi de ce Sacrement. Il était chancelier d'Angleterre, c'est-à-dire, la première personne du royaume après le roi, et néanmoins quand il se trouvait aux églises de quelque village, si on portait le Saint-Sacrement à un malade, il prenait le surplis et la clochette, et marchait devant comme un enfant ; et comme un courtisan lui dit un jour que si le roi le savait, il ne le prendrait pas en bonne part : Je sais, dit-il, que le roi ne trouvera pas mauvais que j'honore son souverain, le Roi des rois, celui qui lui a mis la couronne sur la tête. Une autre fois, comme il entendait la messe, quelqu'un vint lui dire que le roi le demandait, il répondit : Dites au roi que je parle à un plus grand Seigneur que lui.

Le Jeune, Serm., t. 8, p. 90.

Réponse à sa femme en marchant au supplice.

Quand Thomas Morus fut condamné au dernier supplice par Henri VIII, sa femme alla le trouver et l'encouragea à consentir aux volontés du tyran. Il lui tint ce langage : « Vous voyez, Louise (c'était son nom), que je suis déjà parvenu à la vieillesse, dites-moi combien d'années pourrais-je encore avoir à vivre ? » Elle lui répondit : *Vous pourriez vous promettre encore vingt ans.* « O imprudent échange ! reprit Thomas, et pour vingt ans de vie, ici-bas, vous voudriez que je perdisse une éternité heureuse et que je fusse condamné à des châtiments qui n'auraient jamais de fin ! »

S. Liguori, Cons. sur les Max. étern., p. 164.

TIBÈRE.

Sa charité.

Paul diacre, en l'histoire des Lombards, (lib. 5.) dit que l'empereur Tibère était si charitable envers les pauvres, qu'il distribuait en aumônes tous les trésors de l'empire ; et comme un de ses favoris l'en reprit, il répondit : *Deus providebit fisco nostro.*

Le Jeune, Serm, t. 12, p. 310.

Son respect pour le signe de la croix. Voyez : SIGNE DE LA CROIX.

TIÉDEUR.

Sa nature.

I. Qu'est-ce que la tiédeur de l'eau ? C'est un mélange de froid et de chaud. Qu'est-ce que la tiédeur de l'âme dont Dieu témoigne tant d'hor-

reur ? C'est un mélange de bien et de mal. Une âme tiède ne voudrait pas commettre des péchés mortels, voilà de la chaleur ; mais elle commet aisément toutes sortes de péchés véniels, voilà de la froideur : elle ne voudrait pas se laisser aller à des emportements considérables, voilà de la chaleur ; mais elle est aigre dans ses paroles, chagrine et impatiente dans sa conduite, voilà de la froideur ; elle ne se permettrait pas une médisance grossière, voilà de la chaleur ; mais elle s'en permet qui, pour n'être pas si grossières, n'en sont pas moins piquantes, voilà de la froideur. L'impureté lui déplaît, voilà de la chaleur ; mais une vie molle et inutile lui plaît beaucoup, voilà de la froideur. Elle ne voudrait pas avoir du bien d'autrui, voilà de la chaleur ; mais elle a trop d'attache au sien, voilà de la froideur.

II. Elle fait de bonnes œuvres, voilà de la chaleur ; mais c'est avec lâcheté et avec une intention impure, voilà de la froideur. Elle approche des sacrements, elle se confesse souvent, ses communions sont fréquentes, voilà de la chaleur ; mais si elle approche des sacrements, c'est sans beaucoup de préparation ; si elle se confesse souvent, c'est sans amendement, et ses communions, pour être fréquentes, n'en sont pas plus ferventes, voilà de la froideur. Elle fait de longues prières, voilà de la chaleur ; mais c'est sans attention et sans dévotion, voilà de la froideur. Ainsi elle fait du bien ; mais elle ne le fait pas bien, parce qu'elle le fait par humeur, et sans esprit intérieur et sans règle ; et faire le bien de cette manière, c'est n'en point faire.

III. Enfin une âme tiède est une personne qui est patiente, mais pourvu qu'il n'y ait rien à souffrir ; qui est douce, mais à condition qu'on ne la contredira point ; qui est humble, pourvu qu'on l'honore ; qui est charitable, mais envers ceux qui la flattent, ou au moins qui ne lui font point de peine. C'est une personne qui veut bien être sainte, mais sans avoir les vertus qui font la sainteté ; ou qui voudrait bien les avoir, mais sans prendre les mesures nécessaires pour les acquérir, pourvu qu'il ne fallût point vaincre ses inclinations déréglées ; ou qui voudrait bien les vaincre, mais sans les combattre. C'est enfin une personne qui veut bien se sauver ; mais sans qu'il lui en coûte beaucoup, et emporter le ciel d'une autre manière, que par la violence. C'est un mélange de bien et de mal, de froid et de chaud, qui fait cette tiédeur. Ne trouvez-vous point ce mélange dangereux dans votre conduite ? Un peu de chaleur qui y paraît vous rassure, et c'est ce qui fait la tiédeur, et c'est ce qui attire ce vomissement funeste dont Dieu menace l'âme tiède.

Nepveu, Pens. ou refl. chrét., t. 2, p. 49.

Correction que fait saint Ignace.

Saint Ignace, voyant un frère travailler nonchalemment, lui demanda pour qui il travaillait. *Pour Dieu*, répondit celui-ci. Si vous eussiez répondu, *pour les hommes*, reprit le saint, je vous excuserais ; mais travailler pour Dieu avec tant de nonchalance, c'est être inexcusable !

Louis Debussi, Nouv. M. de Mar., p. 195.

TIÉDEUR DU PRÊTRE.

On ne s'en aperçoit pas.

. . . Le pire, c'est qu'on ne s'en aperçoit pas, et que par conséquent les hommes tièdes ne savent ni craindre ni éviter leur perte, surtout les prêtres, dont la plupart viennent frapper contre cet écueil caché et s'y perdent ; écueil dangereux, parce qu'on ne le voit pas. En effet la tiédeur ne permet pas de voir le grand dommage qu'elle cause à l'âme.

S. Liguori, Rec. de text., t. 1, p. 115.

Etat du tiède.

Scio opera tua, dit Dieu à l'évêque de Sardes, *quia neque frigidus es, neque calidus* (Apoc. 3. 15.). Voilà l'état du tiède, ni froid, ni chaud... Un prêtre tiède n'est pas manifestement froid, parce qu'il ne commet pas de péchés mortels les yeux ouverts ; mais en négligeant de viser à la perfection de vie à laquelle son état l'oblige, il ne fait plus aucun cas des péchés véniels ; il en commet beaucoup chaque jour sans scrupules : légers mensonges, intempérance dans le boire et le manger, imprécations, négligence pour l'office et pour la messe, murmures, nulle répugnance à parler de tout, facéties peu modestes. Il vit dans la dissipation des affaires et des plaisirs mondains ; il nourrit des désirs et des attachements dangereux ; il est plein de vaine gloire, de respect humain, de ressentiments et d'amour-propre ; il ne peut supporter une contrariété, une parole de mépris, sans prière, sans modestie, sans dévotion... Le tiède est comme un malade travaillé de diverses incommodités, qui ne le tuent pas d'abord, et qui néanmoins ne guérissant pas, l'affaiblissent tellement qu'assailli ensuite d'une forte maladie, c'est-à-dire, de quelque forte tentation, il ne peut résister, il tombe, et tombe plus gravement : aussi, dit le Seigneur, en continuant de s'adresser au tiède : *Utinam frigidus esses ! Sed quia tepidus es, et nec frigidus, nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo* (Apoc. loc. cit.). Que celui qui a le malheur de se trouver dans cet état de tiédeur considère ces paroles et tremble.

Utinam frigidus esses ! Il vaudrait mieux, lui dit le Seigneur, que vous fussiez froid, c'est-à-dire, privé de ma grâce, parce que vous auriez plus d'espoir de sortir de ce misérable état, au lieu qu'en y restant, vous courez un plus grand danger de vous précipiter dans des vices graves, sans espoir de retour.

. . . Cassien déclare qu'il a vu bien des pécheurs se donner à Dieu, et jamais un tiède... Saint Grégoire avoue qu'il peut espérer la conversion d'un pécheur, mais qu'il désespère d'un converti qui, après s'être donné à Dieu

avec ferveur, tombe dans la tiédeur (Past. p. 3. adm. 34.).

Id. ibid., p. 121.

La tiédeur est un mal presqu'incurable. Pourquoi?

En un mot, la tiédeur est un mal presque incurable et désespéré. En voici la raison : pour éviter le danger, il faut le connaître; or le tiède, quand il est tombé dans ce malheureux état d'obscurité, ne parvient pas même à connaître le danger où il se trouve. La tiédeur est comme une fièvre étique, qui se connaît à peine. Les fautes d'habitude dans un tiède échappent à la vue.... Les fautes graves se corrigent plutôt, parce qu'on les voit, mais on continue à commettre les autres, parce qu'on les regarde comme rien, et l'homme accoutumé à mépriser les petits maux, méprisera ensuite facilement les plus grands. Le péché mortel inspire toujours une certaine horreur, même au pécheur d'habitude; l'homme tiède n'aura sûrement pas horreur de ses imperfections, de ses affections désordonnées, de ses dissipations, de son attachement aux plaisirs, de son amour-propre; ainsi ces petites fautes deviennent plus dangereuses pour lui; car elles le disposent à sa perte, sans qu'il s'en aperçoive.

Ibid., p. 124.

Il faut en quelque sorte fuir avec plus de soin les fautes légères que les graves.

De là cette célèbre sentence de saint Jean Chrysostôme, que nous devons en quelque sorte fuir avec plus de soin les fautes légères que les graves : *Non tanto studio magna peccata esse vitanda, quam parva; illa enim natura adversatur; hæc autem, quia parva sunt, desides reddunt, dum contemnuntur, non potest ad eam expulsionem animus generosè insurgere; undè citò ex parvis maxima fiunt.* Parce que, dit le saint, les fautes graves sont odieuses d'elles-mêmes, tandis que les fautes légères étant regardées comme sans conséquence, ne tardent pas à devenir graves.

Id. ibid., p. 126.

Danger de la tiédeur.

. . . *Sed quia tepidus es, incipiam te evomere.* Finissons d'expliquer le texte cité de l'Apocalypse. Un breuvage froid ou chaud se prend aisément, un breuvage tiède répugne parce qu'il excite le vomissement : voilà de quoi le Seigneur menace le tiède : *Incipiam te evomere ex ore meo* (Apoc. 3. 16.). Menochius commente ainsi : *Porrò tepidus incipit evomi, cùm permanens in tepore suo, Deo nauseam movere incipit, donec tamen omninò in morte sua evomatur, et à Christo in æternum separetur.* Voilà le danger où se trouve le tiède d'être vomi de Dieu, c'est-à-dire, abandonné sans espoir de retour; c'est ce que signifie le vomissement. En effet ce qui a été vomi fait horreur et ne peut se reprendre : *Vomitus significat Deum execrari tepidos, sicut execramur id quod os evomit* (Cor. à Lap.).

Id. ibid., p. 129.

Ses effets.

. . . La tiédeur de beaucoup de prêtres, fait qu'ils ne retirent que peu ou point de fruit de tant de sacrifices, de tant de communions, et de tant de prières qu'ils disent à la messe, ou en récitant leur office. *Seminasti multùm, et intulisti parùm..., et qui mercedes congregavit, misit eas in sacculum pertusum,* (Aggæ 1. 6.). Tel est le prêtre tiède : tous ses exercices sont comme jetés dans un sac percé, et il ne lui en reste aucun mérite; bien plus, en remplissant ses fonctions avec toutes ses imperfections, il se rend toujours plus digne de châtiment. Le prêtre tiède n'est pas loin de sa perte; car le cœur du prêtre doit être, dit Pierre de Blois, l'autel où brûle sans cesse l'amour divin; mais quelle preuve d'un ardent amour donne un prêtre qui se contente d'éviter les fautes graves, et ne pense pas à s'abstenir de déplaire à Dieu par des fautes légères?

Id. ibid., p. 135.

Pourquoi les démons tentent plus les prêtres que les laïques.

Comme ils s'appliquent à la perte d'un prêtre! Ils désirent plus ardemment la chute d'un prêtre que celle de cent laïques, parce que cette victoire est pour eux un plus grand triomphe, et qu'un prêtre qui tombe, entraîne beaucoup d'âmes en enfer. Comme les mouches fuient une chaudière bouillante, et s'attaquent à une chaudière tiède, de même les démons ne s'empressent pas tant de tenter les prêtres fervents que les prêtres tièdes, sur lesquels ils obtiennent souvent l'avantage de les pousser de la tiédeur à l'état du péché.

Id. ibid., p. 138.

Exemple de la tiédeur des prêtres.

. . . Sufficit eis, quod horas canonicas non omittant; quod rogati Sacramenta administrent; quod missas, obligationis tempore, celebrent; quod scandalum publicum non exhibeant, quod peccatis mortalibus conscientiam oneratam non sentiant... O status periculosus! et eò periculosior, quò non attenditur periculum ejus!... Clama ad charitatis fontem, ad Jesum, cui proprium est misereri. Clama, et dic : erravi, sicut ovis, quæ periit; quære servum tuum, Domine.

Memor. vitæ sacerd., p. 44.

Apostrophe au tiède.

Saint Bernard parle ainsi au tiède : *Non vis proficere? vis ergò deficere?* Voulez-vous avancer? non : vous voulez donc reculer? non plus : je veux rester comme je suis. La chose est impossible, répond le saint : *Hoc vis quod esse non potest* (S. Bern. ep. 25.). Impossible, car Job dit que l'homme *nunquam in eodem statu permanet* Job. 14. 2.).

S. Liguori, Rec. de tex., t. 2, p. 324.

TIGRE.

Combien la femelle aime ses petits.

Les naturalistes rapportent de la femelle du tigre, que lorsque les chasseurs embarquent ses petits, si par leurs cris ceux-ci deviennent à se déceler, elle se jette dans la mer et suit le vaisseau à la nage jusqu'à ce qu'elle l'ait atteint.

Id., Gloires de Marie, t. 1, p. 55.

TITE.

Son amour à faire du bien.

Mes amis, disait l'empereur Tite (Suet. in Tit. c. 8.), lorsqu'il avait passé un jour sans faire du bien à quelqu'un, j'ai perdu la journée d'aujourd'hui. Il ne croyait pas avoir été empereur ce jour-là; il le regardait comme un jour qui devait être effacé de son règne.

Rodriguez, Pr. de la perfect. chrét., t. 3, p. 130.

TOILETTE.

Qu'elle soit simple.

. . . Que votre vêtement n'ait rien de recherché : le goût de la parure habite rarement dans un cœur humble; quiconque s'y livre désire fixer sur soi les regards des hommes; l'habillement est le moindre souci du plus vaniteux, quand il ne doit être vu de personne. Par la même raison, n'ayez rien dans votre extérieur qui soit trop au-dessous de ce que réclame votre condition; vous iriez au-devant de la gloire, en paraissant la fuir; vous ressembleriez à certaines gens qui, dévorés du désir de plaire aux hommes, affectent, pour mieux y réussir, de dédaigner leur estime, et qui sollicitent leurs louanges en affichant un mépris astucieux pour leur applaudissement.

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 367.

Triple but des vêtements.

Les vêtements ont un triple but : 1° de protéger la modestie; 2° de nous garantir contre les incommodités des saisons; 3° de nous orner *avec modération et pudeur*, comme s'exprime saint Paul.

Quadrupani, Dir. pour ras. dans leurs dout. les âm. tim., p. 105.

L'ornement doit être proportionné à l'état.

L'ornement doit être proportionné à l'état de chacun, et alors, dit saint Thomas, il appartient à la vertu de vérité en ce qu'il manifeste par ces objets extérieurs la condition de celui qui les porte.

Id. ibid., p. 105.

Eviter les deux extrêmes.

Que l'on évite donc les deux extrêmes, une recherche et une négligence excessives. La recherche est contraire à la modération chrétienne, et la négligence est contraire à l'ordre qui demande que chacun vive et s'habille selon son rang; Esther en reine, Judith en veuve, Abigail en dame, Agar en servante.

Id. ibid., p. 105.

Préservatif contre ses abus.

. . . Puisque l'abus sur ce point est très-grave, retenez les considérations suivantes : elles seront pour vous un préservatif, et vous serviront aussi constamment de remède.

Aucun usage contraire ne peut changer la nature des choses, et rendre licite ce qui est intrinsèquement indécent en soi et par conséquent essentiellement coupable; autrement on pourrait excuser tout péché, puisqu'il s'en commet de toute espèce. Le péché d'un autre n'excuse pas le vôtre : et, si c'est la coutume de pécher, c'est aussi la coutume de se damner. Mieux vaut donc se sauver avec le petit nombre que de se perdre avec la foule.

Id. ibid., p. 106.

Voyez MIROIR, PARURE.

TOLÉRANCE.

Jugement qu'il faut en porter.

Une religion tolérante n'est pas un culte, c'est la destruction de tous les cultes. Un des plus grands hommes qu'ait eu le calvinisme en France, et qui avait été élevé dans le tolérantisme, trouva dans l'examen de ce système les premiers motifs de son retour à l'Eglise, et de sa conversion. Il comprit et démontra ensuite dans un excellent ouvrage (OEuvres de M. Papin. Examen de la Tolérance), que la première conséquence de cet affreux système, était le renversement et l'anéantissement de la religion.

De Feller, Catéch. phil., t. 2, p. 33.

TOMBEAU.

Le rendez-vous nécessaire.

Le tombeau est le rendez-vous nécessaire, où tous les hommes courent par divers genres de mort, comme au centre par diverses voies.

Le Jeune, Serm., t. 12, p. 94.

Réflexion sur les tombes des morts à l'église.

Voyez, Mesdames, les tombes des morts qui sont enterrés dans l'église; percez avec les yeux de l'esprit ces pierres sur lesquelles vous êtes assises, vous y verrez les ossements de plusieurs demoiselles qui ont été autrefois aussi belles, aussi bien parées, éclatantes, glorieuses que vous et encore plus, et toute leur gloire n'a été que fumée, elles sont mises en oubli, leur corps a été la proie des vers. Dieu veuille que leur âme ne soit pas rongée du ver qui ne meurt point, ni brûlée du feu qui ne s'éteint jamais en enfer!

Id. ibid., t. 12, p. 61.

Voyez encore CIMETIÈRE.

TRAVAIL.

On travaille beaucoup, mais pas comme il faut

On travaille beaucoup dans toutes les conditions du monde, et l'on peut dire que ce n'est pas l'oisiveté qui perd et qui damne la plupart des hommes.

Mais le grand nombre de ceux qui travaillent ne sont pas moins coupables que ceux qui sont oisifs, parce qu'ils ne travaillent pas comme il faut. Il est donc bien important, mes frères, de vous apprendre à sanctifier votre travail, puisque la vie de la plupart d'entre vous est une vie laborieuse et pénible. Que je m'estimerais heureux, si je pouvais vous apprendre ce secret!

Prônes de Billot, t. 4, p. 2.

Manière de le sanctifier.

Avant de commencer votre travail, faites le signe de la croix, offrez-le à Dieu. Renouvelez de temps en temps cette offrande. C'est le moyen d'attirer les bénédictions du ciel sur tout ce que vous ferez. Et voyez, M. F., combien d'actes de vertu vous pouvez exercer, en vous occupant de la sorte. Si vous travaillez dans la vue de plaire à Dieu, et d'obéir au commandement qu'il vous fait de gagner votre pain à la sueur de votre front, voilà un acte d'obéissance. Si vous supportez la fatigue du travail pour l'expiation de vos péchés, voilà la vertu de pénitence. Si c'est afin d'obtenir quelque grâce pour vous ou pour le prochain, voilà un acte de confiance et de charité. Oh! combien de mérites vous pouvez acquérir chaque jour, en ne faisant que ce que vous faites, mais en l'exécutant pour Dieu, et dans l'ordre de votre salut!

Bonnardel, Inst. fam., t. 1, p. 112.

Le travail est doux à ceux qui l'aiment.

Ubi amatur non laboratur, aut si laboratur, labor amatur, dit saint Augustin. Où il y a de l'amour, il n'y a point de travail; ou s'il y a du travail, c'est un travail que l'on embrasse volontiers, un travail qui n'est pas pénible, qui ne travaille point, qui nous est doux, charmant et agréable.

Le Jeune, Serm., t. 4, p. 224.

Il est la source de l'abondance.

Plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance: ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres; la terre, cette bonne mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfants, qui méritent ses fruits par leur travail.

Fénelon, Les Av. de Tél., p. 57.

TRIBULATIONS.

Elles sont la couronne des saints.

Les pierres précieuses qui ornent la couronne des saints, sont les tribulations qu'ils ont acceptées pour Dieu, pensant qu'elles leur arrivaient par un effet de sa volonté.

S. Liguori, Cons. sur les Max. étern., p. 414.

Leur utilité.

Un saint personnage disait qu'un *Dieu soit béni*, prononcé dans les adversités, vaut mieux que mille actions de grâces au milieu d'un triomphe... Il n'y a pas de milieu: pour être sauvé, il faut souffrir: *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei* (Act. 14. 21.). Un serviteur de Dieu prétend que le paradis est le lieu des pauvres, des victimes des persécutions, de l'humilité et des souffrances, apanage des saints et des martyrs. Après tout, qu'est-ce que souffrir les courtes afflictions de cette vie, pour jouir ensuite des biens de l'éternité!.. Quand on voit dans cette vie un pécheur souffrir, c'est signe que Dieu veut en avoir pitié; car il change la peine éternelle contre celle d'un temps de bien peu de durée. Malheur au contraire à l'homme que Dieu ne punit pas sur la terre! C'est un signe que le Seigneur réserve sa colère pour le grand jour de l'éternité.

Id., Serm., t. 1, p. 72.

Voyez AFFLICTIONS, CROIX, PATIENCE, SOUFFRANCE.

TRINITÉ.

Rapports que nous avons avec la sainte Trinité.

Comme dans la sainte Trinité il y a trois personnes, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, et que ces trois personnes ne sont qu'un seul Dieu; dans notre âme, il y a trois puissances, la mémoire, l'entendement et la volonté ne font qu'une seule âme. Comme dans la Trinité, le Père n'est pas le Fils, le Fils n'est ni le Père, ni le Saint-Esprit, le Saint-Esprit est distingué du Père et du Fils; de même dans notre âme, la mémoire n'est pas l'entendement, l'entendement n'est ni la mémoire ni la volonté; la volonté est bien distinguée de la mémoire et de l'entendement. Comme dans la sainte Trinité, le Père n'est autre chose que Dieu, en tant que se connaissant, il produit son image ou son Fils; le Fils n'est autre chose que Dieu, en tant qu'il est l'image ou la ressemblance du Père; le Saint-Esprit n'est autre chose que Dieu, en tant qu'il est l'amour du Père et du Fils: de même dans nous, l'entendement n'est autre chose que l'âme, en tant qu'elle conçoit; la mémoire n'est autre chose que l'âme, en tant qu'elle se souvient; la volonté n'est autre chose que l'âme, en tant qu'elle aime, et qu'elle est libre dans ses actions. Ou bien, pour parler plus intelligiblement encore, l'homme est créé à l'image de Dieu, en ce que, comme Dieu, il a un esprit pour connaître, une mémoire pour se souvenir, et une volonté pour aimer et agir librement. Car voilà à quoi se réduisent les admirables rapports qui sont entre Dieu et nous.

Bonnardel, Inst. fam. t. 2. p. 34.

Centre auquel se réunit toute la religion.

Ce jour est particulièrement consacré, M. F., à adorer un seul Dieu en trois personnes, et à renouveler solennellement la profession de foi de ce grand mystère. Tous les dimanches, tous les jours même de l'année, sont consacrés au culte de la très-sainte Trinité. Quelque mystère qu'on honore, quelque fête qu'on célèbre, c'est toujours un Dieu en trois personnes qui est adoré. Le mystère de la sainte Trinité est comme le centre auquel se réunit toute la religion: c'est l'objet de notre foi et de nos hommages pendant cette vie, et il sera dans le siècle futur l'objet de nos adorations éternelles. Aussi l'Eglise ne cesse-t-elle de le rappeler à notre vénération. Elle commence toutes les heures de l'office divin par rendre gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit: c'est par là que finissent les psaumes, les Cantiques, les hymnes : c'est par l'invocation de l'adorable Trinité que se terminent toutes les prières : les cérémonies de la religion, les actions particulières des chrétiens, tout se fait au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Un seul Dieu en trois personnes, voilà le plus grand des mystères, le fondement du christianisme, l'abrégé de notre foi, le terme de notre espérance, le principe et la fin de toutes choses.

Lect. chrét. sur les Ep. et Ev., t. 2, p. 32.

C'est la plus excellente et la plus utile des dévotions.

Soit que l'on considère la dévotion à la très-sainte Trinité dans son objet, soit qu'on l'envisage dans ses effets, on peut dire que c'est la plus excellente, la plus utile de toutes les dévotions ; deux motifs bien capables de nous la faire embrasser avec ardeur, et pratiquer avec exactitude.

Prônes de Billot., t. 3, p. 168.

Insuffisance à parler de son objet.

Quel est, mes frères, l'objet que l'Eglise propose à votre dévotion dans l'auguste mystère de la sainte Trinité? Ah! c'est ici que je ne puis que bégayer, comme un enfant, et que je devrais dire, comme un prophète, que je ne sais plus parler: *Nescio loqui.* Si les saints Pères, qui ont approfondi ce mystère avec toutes leurs lumières, qui en ont parlé si éloquemment, ont avoué qu'il était au-dessus de leurs paroles et de leurs expressions, à combien plus forte raison dois-je reconnaître mon insuffisance! Combien ne dois-je pas craindre d'être opprimé par la gloire de cette infinie majesté!...

Id. ibid.

Dévotion la plus salutaire dans ses effets.

C'est aussi la plus salutaire de toutes les dévotions, si on la considère dans ses effets.

Une dévotion qui est le fondement le plus solide de nos espérances, qui nous procure les grâces les plus signalées, doit sans doute être regardée comme une dévotion bien utile et bien salutaire. Or, telle est la dévotion envers la sainte Trinité. Quel est, mes frères, l'objet de nos espérances après cette vie? C'est un bonheur éternel, qui consiste à posséder Dieu, à voir, à contempler, à aimer les trois personnes de la sainte Trinité pendant des siècles infinis. Or, la foi de ce mystère, soutenue des bonnes œuvres, nous conduit infailliblement à la possession de ce bonheur. Qui est celui qui sera sauvé? Celui qui croira, dit Jésus-Christ: *Qui crediderit, salvus erit* (Matth. 16.). Mais que ferons-nous principalement croire? Un seul Dieu en trois personnes, voilà le premier et le principal objet de notre foi. C'est ce que Jésus-Christ a voulu nous faire entendre, lorsqu'en envoyant ses apôtres prêcher aux nations de la terre le royaume de Dieu, il leur recommande expressément d'établir la foi du mystère de la sainte Trinité. Allez, leur dit ce divin Sauveur, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit: *Euntes, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti* (Matth. 28).

Ibid., p. 170.

Mention de ce mystère dans les Sacrements.

. . . L'Eglise emploie les mêmes paroles dans l'administration des autres Sacrements; si elle absout les fidèles, si elle confirme en grâce, c'est au nom de la très-sainte Trinité; si elle consacre les prêtres, si elle unit les époux par les liens du mariage, c'est au nom de la très-sainte Trinité; si elle bénit les enfants, si elle couronne les rois, si elle consacre les vierges, les temples, les vases destinés au service divin, c'est toujours en invoquant la très-sainte Trinité. Pourquoi tout cela? Pour nous faire connaître que la confession de ce mystère est le fondement de nos espérances, le principe de nos mérites, et, pour m'exprimer avec le saint concile de Trente, le commencement et la racine de notre justification: *Initium et radix totius justificationis nostræ.*

Ibid., p. 172.

TRISTESSE.

Le plus grand mal après le péché.

Après le péché, il n'y a pas de plus grand mal que la tristesse, dit saint François de Sales.

L'inquiétude ne vient jamais de Dieu.

. . Rappelez-vous constamment le grand principe de saint François de Sales, que toute pensée qui donne de l'inquiétude ne vient jamais de Dieu, qui est le roi de la paix, et habite dans les cœurs pacifiques.

Quadrupani, Ecr. pour ras. les âmes tim., p. 111.

Moyens de chasser la tristesse.

Quand vous sentez que la tristesse va pénétrer dans votre âme, distrayez-vous par des choses joyeuses, cherchez la société; à défaut

d'autres personnes, parlez à vos domestiques; faites quelque lecture gaie ou indifférente, promenez-vous, chantez; ayez recours à tous les moyens pour fermer l'entrée de votre cœur à ce terrible ennemi. Une pensée triste est comme le son de la trompette enn mie qui convoque les démons à venir nous combattre.

Id. ibid., p. 112.

La tristesse n'est bonne que contre le péché.

Il n'est rien de si inutile que la tristesse; elle n'est bonne à quoi que ce soit, et néanmoins la providence de Dieu est si grande, qu'il s'en sert pour ruiner et détruire le plus grand mal qui soit au monde, à savoir le péché; pour acquérir et produire le plus grand de tous les biens, à savoir la grâce de Dieu. La mort vous a enlevé votre enfant, votre père ou votre mari; soyez-en triste jusqu'à mourir, vous ne le ressusciterez pas; vous avez perdu un procès, vous êtes tombé en maladie; pleurez-en tant que vous voudrez, vous ne remédierez pas au mal: la tristesse n'est bonne que contre le péché, c'est folie de l'employer à autre chose; mais elle est absolument nécessaire à ce mal, et elle l'a toujours été.

Le Jeune, Serm., t. 1, p. 310.

Quatre causes de la tristesse spirituelle.

La tristesse spirituelle et selon Dieu, est bonne et salutaire: et saint Basile et Cassien disent qu'elle peut avoir quatre causes. Premièrement, elle peut procéder de la vue de nos péchés... Saint Chrysostôme (in fine tom. 5.). fait là-dessus une remarque digne de son esprit. De toutes les pertes, dit-il, qui peuvent arriver à un homme, il n'y a que celles qui lui arrivent par le péché qui puissent se réparer par la douleur et par le regret; et ainsi dans toutes les autres choses, hormis dans le péché, la douleur est inutile; car elle augmente plutôt nos pertes qu'elle ne les diminue. Mais les pertes qui sont causées par le péché se réparent entièrement par la douleur du péché; et c'est pourquoi ce n'est que de ses péchés qu'il faut s'affliger.

En second lieu, cette tristesse peut naître de la considération de tant de péchés qui se commettent tous les jours dans le monde, et alors elle est encore très-sainte puisqu'elle part d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu, et pour le salut des âmes...

En troisième lieu, cette tristesse peut procéder du désir d'une plus grande perfection...

Enfin la considération des biens éternels dont on est privé en cette vie, et l'impatience d'en jouir bientôt dans l'autre, est encore un légitime sujet de tristesse pour les véritables serviteurs de Dieu...

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét., t. 4, p 196...

TROUBLES.

Trois sources de tous nos troubles.

Saint François de Sales disait : Soyez persuadés que toutes les pensées qui nous troublent ne viennent point de Dieu qui est le prince de la paix, mais elles viennent du démon ou de l'amour-propre, ou de l'estime que nous avons de nous-mêmes Voilà les trois sources de tous nos troubles. C'est pourquoi, lorsqu'il nous vient de telles pensées, il faut aussitôt les rejeter et les mépriser.

S. Liguori, Prat. de l'aim. envers J.-C., p. 175.

TUTOYER.

Son origine des Quakers.

C'est des Quakers, dont les philosophes modernes, et surtout Voltaire, ont vanté la doctrine en haine de celle de l'Eglise, que vint dans certaines familles, l'usage de tutoyer son père et sa mère.

Henrion, Hist. gén. de l'Eglise, t. 9, p 72.

Ne pas le faire en public.

En public, les ecclésiastiques doivent employer les pronoms pluriels, non-seulement parce que cette manière est plus distinguée, mais parce que leur caractère les sépare du commun de la société et qu'une familiarité respectueuse leur convient tout naturellement. Le public a besoin, plus que jamais, de croire que les prêtres se respectent entre eux et que leur langage diffère du sien.

Beaume, Le Guide du jeune prêtre, p. 88.

—V—

VAINE GLOIRE.

Pourquoi il faut l'éviter.

Tous les Saints nous avertissent de nous donner de garde de la vaine gloire, parce que c'est, disent-ils, un larcin adroit, qui nous dérobe souvent nos bonnes actions, et qui se glisse si secrètement, qu'il a plutôt fait son coup, que nous ne l'avons aperçu. Saint Grégoire (cap. ult. moral.) dit que c'est un voleur qui dissimule, et qui s'accoste d'un voyageur, en feignant de tenir la même route que lui, et qui le vole après, et l'assassine, lorsqu'il est le

moins sur ses gardes, et qu'il se croit être le plus en sûreté. Rodriguez, Pr. de la perf. chrét., t. 1, p. 216.

Sa tyrannie.

Voyez cet homme frivole, dominé par la vanité, comme il est maîtrisé par cette folle passion! Tourmenté du désir d'une vaine gloire, avec quelle ardeur il travaille à se la procurer! Suivez-le attentivement, et vous verrez que c'est à ce but unique, ultérieur, qu'il rapporte tous ses biens, toutes ses actions, tous les instants de sa vie : suite, table, ameublement, vêtement, gestes, démarches, regards même, tout ce qu'il possède, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il est lui-même; il consacre, il emploie tout à capter la considération, les louanges et les applaudissements de ses semblables. Nous admirons l'extravagance de cet empereur qui passait des jours entiers à aller, un poinçon à la main, à la chasse aux mouches; combien plus devrions-nous nous étonner de la conduite de cet insensé qui passe toute sa vie à courir après une vaine fumée d'honneur?

. . . Un roi de l'antiquité avait condamné un ambitieux à être asphyxié, « parce que, disait-il, il était juste de faire périr par la fumée un homme qui avait consumé toute sa vie à humer une vaine fumée de gloire. »

Louis de Grenade, Guide des Pécheurs, p. 191.

Ridicule de la vaine gloire.

Persuadez-vous intimement, qu'il n'est rien au monde de si vain et de si ridicule, que de vouloir être estimé pour des prérogatives que l'on n'a pas de soi, mais que l'on tient par emprunt de la libéralité toute gratuite du Créateur; car, comme dit l'Apôtre : *Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis* (1. Cor. 4.)? Si vous les avez reçues, pourquoi vous glorifiez-vous comme si elles venaient de vous, et que vous ne les eussiez pas reçues?

Le liv. d'or ou l'humilité prat., p. 4.

Elle change le bien en mal.

Elle change le bien en mal, et d'une matière de mérite en fait une matière de condamnation; la vaine gloire trouve le secret de mener un homme en enfer par un chemin qui le pouvait conduire au ciel : peut-on concevoir rien de plus funeste, et puis-je avoir trop d'horreur d'un vice qui a de si fâcheuses suites?

Nepveu, Pens., t. 2, p. 266.

Elle perd les mérites. Voyez NÉRON.

VALEUR.

Elle doit être réglée par la prudence.

La valeur ne peut être une vertu qu'autant qu'elle est réglée par la prudence; autrement c'est un mépris insensé de la vie, et une ardeur brutale : la valeur emportée n'a rien de sûr. Celui qui ne se possède point dans les dangers, est plutôt fougueux que brave; il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au-dessus de la crainte, parce qu'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur... Celui qui s'expose témérairement, trouble l'ordre et la discipline des troupes, donne un exemple de témérité, et expose souvent l'armée entière à de grands malheurs.

Fénelon, Les Avent. de Télém. p. 154.

VANITÉ DU MONDE.

Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il perd son âme? Effets de cette maxime.

Que sert, dit Jésus-Christ, de gagner l'univers, si, en perdant son âme, on perd tout, par là même? Pénétrés de cette grande vérité, combien de jeunes gens ont été se renfermer dans les cloîtres! Combien d'anachorètes se sont réfugiés dans les déserts! Combien de Martyrs ont sacrifié leur vie pour Jésus-Christ! Avec cette seule maxime que d'âmes un saint Ignace de Loyola ne gagna-t-il pas à Dieu! C'est avec elle qu'il fit l'heureuse conquête de saint François Xavier qui, alors à Paris, n'était occupé que de frivolités mondaines. « François, lui dit-il, un jour, pensez que le monde est un traître; il fait des promesses et n'y est point fidèle. Mais quand même il tiendrait ses engagements envers vous, jamais il ne pourra contenter votre cœur. Supposons toutefois, qu'il soit satisfait; combien cette satisfaction durera-t-elle? Peut-elle durer plus que votre vie? Et, à la fin, qu'en emporterez-vous dans l'éternité? Un homme riche, en entrant dans l'autre vie, a-t-il conservé jamais une seule pièce de monnaie, ou un seul domestique pour le servir? Un roi, partant pour l'autre monde, a-t-il jamais pris avec lui un fil de pourpre, comme marque de sa dignité? » François, frappé de ces réflexions, dit au monde un éternel adieu, suivit saint Ignace et devint lui-même un grand saint.

S. Liguori, Cons. sur les Max. étern., p. 148.

Reconnue au lit de la mort par Philippe II et III, rois d'Espagne.

Philippe II, roi d'Espagne, étendu sur le lit où il expira, appela son fils, découvrit sa poitrine, la lui montra toute rongée de vers et lui dit : « Prince, voyez comme s'évanouissent et se terminent les grandeurs du monde. » Puis il s'écria : « Ah! que n'ai-je été frère lai dans un monastère, plutôt que de monter sur le trône! » Dans ce moment même il se fit attacher au cou une corde à laquelle on suspendit une croix de bois, et disposa tous ses derniers moments. Il ajouta : « J'ai voulu, mon fils, que vous fussiez présent à ce spectacle, pour vous faire voir comme le monde traite les rois mourants. Leur mort ne diffère en rien de celle des derniers de leurs sujets. En somme, celui qui mène une vie plus chrétienne aura une meilleure place près de Dieu. »

Ce même fils, Philippe III, termina sa carrière à l'âge de 43 ans, et dit à ceux qui l'environnaient : « Vous qui êtes mes sujets, dans le discours de mes funérailles, ne faites rien autre chose que le récit de ce que vous avez sous les yeux. Dites qu'il ne sert de rien d'être roi, sinon qu'on ressent une peine plus vive de l'avoir été. »

Puis il s'écria : « Ah ! si au lieu d'avoir été sur le trône, j'eusse vécu dans un désert pour servir Dieu, j'irais me présenter avec bien plus de confiance à son tribunal, et je ne serais pas dans un si grand danger de me perdre. »

Id. ibid., p. 152.

Funeste aux femmes.

Combien la vanité, qui devrait, ce semble, servir aux femmes à conserver leur pudicité, leur est-elle souvent funeste? Quand une femme a de la vanité, elle désire avec passion de plaire aux hommes : quand on veut si fort plaire, on n'est pas fâchée d'être aimée; et quand on veut être aimée, on n'est pas éloignée d'aimer : un cœur qui est dans cette disposition, n'est pas déjà trop chaste. D'ailleurs, quand une femme est fort vaine, qu'elle donne des prises à celui qui sait flatter sa vanité par des cajoleries, qu'elle a de la peine à rebuter un homme dont l'attachement lui fait honneur, et dont le mérite semble relever le sien, quoiqu'elle voie bien que ses desseins ne sont pas fort innocents! et peut-elle être chaste si elle le souffre, sachant que les intentions de cet homme ne le sont pas? Mais quand elle serait chaste, peut-elle être innocente? N'est-elle pas criminelle dès là qu'elle veut plaire à un homme à qui elle sait qu'elle ne peut guère plaire sans le rendre criminel? Peut-on sans un grand déréglement souffrir, ou même se procurer les assiduités d'un homme, dont on sait bien que par-là on entretient des désirs, et des espérances qui ne sont pas légitimes?

Nepveu, Pens., t. 4, p. 265.

Vanité des femmes à l'église. Voyez ÉGLISE.

Apostrophe à une jeune fille.

Et vous, ma fille, si vous voulez vous préserver de cet esprit de vanité, de cette envie de plaire, de cet amour de la parure et des plaisirs, qui sont les défauts les plus ordinaires à votre âge et à votre sexe; défauts qui conduisent presque toujours au vice ; jetez les yeux sur votre crucifix : c'est là le vrai miroir des chrétiens ; c'est dans celui-là qu'il faut vous regarder, et vous y verrez les taches de votre âme ; vous y apprendrez à l'orner des vertus chrétiennes. Lisez l'Evangile, et non point les romans : soyez plus curieuse de vous rendre agréable aux yeux de Dieu, que de paraître aimable aux yeux des hommes.

Bonnardel, Inst. fam., t. 4, p. 213.

Voyez encore : PARURE.

VER.

Ses propriétés. Quel est le plus petit.

Il n'est rien de si faible, de si nu et de si désarmé qu'un ver. Il n'a point de défense, d'écaille, de poil, d'os, de cartilage ; il est si faible qu'il ne peut pas s'élever, il est toujours abattu et rampant contre terre, si sensible qu'il ne peut souffrir qu'on le touche tant soit peu, et entre tous les vers, celui qui est engendré dans le bois, est le plus mince et le plus délicat. Ce n'est presque qu'un peu d'air caillé, un peu de peau vivante et animée.

Le Jeune, Serm., t. 7, p. 240.

VÉRITÉ.

Elle seule peut établir solidement un système.

La vérité peut seule établir solidement un système, et le défendre de toute part ; ses principes sont invariables, son langage simple, ses voies droites et sa marche uniforme.

Roissard, La Cons. du chrét., p. 4.

Celui qui la hait, hait celui qui la dit.

Les hommes qui haïssent la vérité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire ; ils ne sont touchés ni de leur sincérité, ni de leur zèle, ni de leur désintéressement.

Fénelon, Les Av. de Tél., p. 311.

Elle est souvent inconnue aux rois.

Oh ! qu'on est malheureux, quand on est au-dessus du reste des hnmmes ! Souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux : on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande : chacun est intéressé à le tromper; chacun, sous une apparence de zèle, cache son ambition. On fait semblant d'aimer le roi, et on n'aime que les richesses qu'il donne : on l'aime si peu, que, pour obtenir ses faveurs, on le flatte et on le trahit.

Id. ibid., p. 26.

De la doctrine de la vérité.

. . . Toute perfection dans cette vie est mêlée de quelque imperfection, et toutes nos lumières ne sont point sans quelque obscurité.

. . . Certes, lorsque arrivera le jour du jugement, on ne nous demandera pas ce que nous avons lu, mais ce que nous avons fait ; ni si nous avons bien parlé, mais si nous avons vécu saintement.

Dites-moi, où sont maintenant tous ces maîtres et ces docteurs que vous avez connus, lorsqu'ils vivaient encore, et qu'ils florissaient dans les sciences?

Déjà d'autres occupent leurs places, et je ne sais s'ils pensent à eux. Pendant leur vie, ils semblaient être quelque chose, et maintenant on se tait sur eux.

Oh ! que la gloire du monde passe vite ! Plût à Dieu que leur vie eût répondu à leur

science ! alors ils auraient étudié et enseigné utilement.

Imit. de J.-C., liv. 1, ch. 3.

La vérité parle en nous sans le bruit des paroles.

Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute (1. Rois, III, 9, 10.). *Je suis votre serviteur ; donnez-moi l'intelligence, afin que je sache vos témoignages* (Ps. 118, 125.).

Inclinez mon cœur aux paroles de votre bouche ; qu'elles tombent sur lui comme une douce rosée (Ibid. 36 ; Deut. 32, 2.).

. . . Parlez-moi pour consoler un peu mon âme, pour l'entier amendement de ma vie ; mais aussi pour la louange, la gloire et l'honneur éternel de votre nom.

Ibid., liv. 3, ch. 2.

VÉRONIQUE GIULIANI (La B.).

Impression des instruments de la passion du Sauveur dans son cœur.

Véronique souffrait des douleurs qui rappelaient tous les tourments du Sauveur pendant sa passion. La croix et les instruments de cette passion sainte furent imprimés dans son cœur d'une manière sensible. Elle en fit elle-même la description à son confesseur, et elle lui remit un carton taillé en forme de cœur, sur lequel elle avait tracé la situation de chaque instrument, ainsi que la place de la croix. L'on pourrait croire que ce n'était qu'une pieuse imagination ; mais l'on avait gardé ce carton, et lorsque, après sa mort, on ouvrit son corps, son cœur fut également ouvert, en présence de l'évêque, du gouverneur de la ville, de professeurs en médecine et en chirurgie, de sept autres témoins dignes de toute confiance ; on le trouva avec admition tel qu'elle l'avait décrit, portant aussi les marques des blessures qu'elle y avait reçues.

Godescard, t. 9, p. 484.

VERTU.

En quoi elle consiste.

Apprends qu'il n'y a point de véritable vertu sans le respect et l'amour des dieux, à qui tout est dû... Les hommes ne jugeant des vices et des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, sont aveugles et sur le bien et sur le mal : ici une lumière divine renverse tous leurs jugements superficiels ; elle condamne souvent ce qu'ils admirent, et justifie ce qu'ils condamnent.

Fenelon, Les Avent. de Télém., p. 259.

Deux choses indispensables pour conduire à la vertu.

Pour conduire l'homme au bien, deux choses sont indispensables : la première est de lui inspirer un désir sincère d'y arriver ; la seconde, de lui indiquer la voie par où il peut y parvenir. « Celui, dit un écrivain de l'antiquité, qui exhorte à la vertu sans enseigner à la pratiquer, est semblable à l'homme qui allume la lampe, et qui néglige d'y mettre de l'huile pour entretenir sa lumière. »

Louis de Grenade, Guide des Pech., (Préface) p. x.

Règle pour faire des progrès dans la vertu. Voyez S. CHARLES BORR.

Premier degré et complément de la vertu.

Selon la réflexion judicieuse d'un sage, « le premier degré de la vertu est d'être exempt du vice, et le complément, de remplir les différents exercices qu'elle prescrit. »

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 349.

Sur le désir d'avancer dans la vertu.

Comme un chien de chasse ne fait que battre lâchement et incertainement la campagne, tant qu'il ne rencontre rien ; et dès qu'il a eu le vent de quelque bête, il en suit les voies avec ardeur et ne s'arrête point qu'il ne l'ait atteinte : ainsi, quiconque a véritablement senti la douceur et l'odeur divine, court après, sans se donner de relâche, et dit avec l'Epouse des Cantiques : *Attirez-moi après vous, nous courrons sur vos traces à l'odeur de vos divins parfums.* (Cant. 1. 3.).

Rodriguez, Prat. de la perf. chret., t. 1, p. 39.

Le progrès dans la vertu est nécessaire.

Je vous dirai donc ce que le Fils de Dieu disait à la femme adultère et au paralytique de la Piscine : *Vade, et jam amplius noli peccare, ne deterius aliquid tibi contingat* (Joan. 5. 14.) : Allez, et ne pêchez plus, de peur qu'il ne vous arrive encore pis. *Vade*, il ne faut pas s'arrêter, il faut marcher, s'avancer, aller de mieux en mieux pour ne pas retomber. *In via virtutis non progredi, regredi est :* Ne pas avancer dans le chemin de la vertu, c'est reculer, dit saint Bernard ; dans l'échelle de Jacob, les anges montaient ou descendaient ; ;pas un n'était arrêté.

Le Jeune, Serm. t. 12, p. 13.

Les œuvres sont plus efficaces que les paroles pour persuader la vertu.

Parce que les œuvres ont beaucoup plus de pouvoir que les paroles pour persuader la vertu, Dieu s'étant fait homme, a pris trente ans pour agir, et n'en a pris que trois pour prêcher.

Alleaume, Les souf. de N.-S. J.-C., t. 1, p. 157.

Biens promis à la vertu en cette vie.

...Pensez-vous que l'Auteur de toute chose. . pensez-vous qu'il ait abandonné ce qu'il y a dans le monde de meilleur, de plus nécessaire, à la merci d'un libre arbitre si inconstant, d'un entendement si aveugle, d'une volonté si débile, d'une nature si corrompue par le péché ? il nous aurait lancés sur une mer si orageuse, et il nous aurait refusé une voile et des rames pour diriger notre frêle navire à travers ses écueils et ses flots courroucés ! Quoi ! la

Providence aurait pourvu avec tant de soin le plus vil insecte de tous les organes nécessaires à sa conservation; et elle aurait négligé de pourvoir l'homme des moyens nécessaires à l'acquisition de la vertu! Le monde, le démon sont si prodigues de leurs faveurs envers leurs partisans, ils récompensent leur dévouement de tant d'avantages, au moins apparents; et Dieu ne laisserait jamais tomber le moindre bienfait sur ses amis fidèles, sur ses serviteurs dévoués! et il les laisserait dans un dénûment absolu, au milieu des travaux et des combats qu'ils soutiennent pour sa gloire! Quoi donc! le parti de la vertu vous paraît-il si abject, et celui du vice si noble, si relevé, que Dieu pût voir d'un œil d'indifférence les biens et les honneurs être le partage exclusif de l'un, le mépris et la misère, l'unique récompense de l'autre? Que veut-il donc nous faire comprendre par cette réponse qu'il fait, dans Malachie (ch. 3.), aux paroles et aux plaintes des méchants : « Convertissez-vous à moi, et vous verrez la différence qui existe entre le bon et le méchant, entre celui qui sert Dieu et celui qui ne le sert pas! » Ne dit-il pas formellement : « Je ne veux pas que vous attendiez au siècle à venir pour juger de l'avantage qu'on trouve à me servir; mais convertissez-vous, et vous comprendrez à l'instant même quelle différence il y a entre le bon et le méchant, quelles sont les richesses de l'un et la pauvreté de l'autre, la joie de l'un et la tristesse de l'autre, la lumière qui éclaire l'un et les ténèbres qui enveloppent l'autre; et vous verrez que le parti de la vertu est plus heureux que vous ne le pensez. »

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 108.

Centuple promis ici-bas aux justes.

. . . Saint Pierre demande au Sauveur quelle sera la récompense que recevront ceux qui ont tout abandonné pour s'attacher à lui : « En vérité, en vérité, je vous le dis, répond le Sauveur (Marc, X.), personne ne quitte pour l'amour de moi son père, ou sa mère, ou ses frères, ou ses sœurs, ou ses biens, qu'il ne reçoive dès le temps présent le centuple de ce qu'il aura quitté, et dans le siècle à venir la vie éternelle. »

Ne passons pas légèrement sur ces paroles de Jésus-Christ. D'abord, il est évident qu'il distingue expressément la récompense accordée aux bons dès cette vie, de la récompense qui leur est destinée dans l'autre. Il fait des promesses pour le monde actuel, il en fait pour le monde futur. Il est indubitable en outre que ses promesses doivent avoir leur plein accomplissement : « Le ciel et la terre passeront plutôt qu'une seule de ses paroles. » Nous admettons en Dieu, par la foi, la trinité dans l'unité, quoique ce soit un mystère inaccessible à nos lumières naturelles; nous devons par la même raison croire cette vérité, lors même qu'elle s'élèverait au-dessus de toute intelligence : c'est de part et d'autre la même autorité.

Or maintenant, quel peut être, dites-moi, ce centuple accordé aux justes dès cette vie? Voyons-nous que les dignités, les richesses, les avantages du monde soient leur partage ordinaire? Ne les voyons-nous pas au contraire le plus souvent languir dans l'isolement, dans l'oubli du monde, au sein de la pauvreté, de la misère et des souffrances? Comment se vérifiera donc cet oracle infaillible de la sagesse éternelle? Ne faut-il pas admettre que Dieu prodigue à ses serviteurs tant et de si grandes grâces spirituelles, que, sans le secours de tout ce vain appareil dont le monde s'environne, il leur fait goûter plus de joie, plus de contentement, une paix plus vraie, une félicité plus solide que ne pourraient le faire tous les biens de la terre réunis? et il n'y a rien là qui doive nous étonner. Dieu n'a pas besoin de pain pour nourrir notre corps; il n'a nul besoin non plus des biens temporels pour remplir et satisfaire notre âme : témoin les saints, qui trouvaient dans leurs exercices laborieux, dans leurs prières, dans leurs larmes même, plus de douceur et de consolations que n'en ont jamais senti les partisans du monde au milieu de toutes leurs délices.

Et voilà ce centuple promis à ceux qui quittent tout pour le Seigneur : ils reçoivent, pour des biens mensongers et incertains, des biens solides et véritables; pour les basses jouissances des sens, les nobles délectations de l'âme; pour l'agitation et les soucis cuisants, une quiétude et une paix inaltérable; pour les crimes d'une vie déréglée, les mérites d'une vie pure et innocente. Si donc, dans le désir de vous attacher à Jésus-Christ, vous méprisez généralement les biens du siècle, vous trouverez dans son amour des trésors d'un prix infini; si vous foulez aux pieds les faux honneurs, vous brillerez de la véritable gloire; si vous renoncez aux affections charnelles, le Père éternel inondera votre cœur de douceurs ineffables; si vous fuyez les plaisirs empoisonnés du monde, vous goûterez en Dieu les chastes, les enivrantes délices des voluptés célestes. Quand vous en serez venu là, vous reconnaîtrez que ce qui vous charmait auparavant ne vous inspire plus qu'horreur et dégoût; car, dès que cette lumière divine a frappé nos regards, tous les objets prennent aussitôt à nos yeux une nouvelle couleur et une nouvelle figure : nous trouvons doux ce qui nous semblait autrefois amer, amer ce qui nous paraissait doux; ce qui ne nous inspirait que de l'effroi fait actuellement notre plaisir et notre bonheur; nous ne voyons que laideur dans ce qui nous séduisait. Ce n'est pas que la nature des choses ait changé, mais elle se dérobait à nos regards. Et ainsi se vérifie la promesse de Jésus-Christ : il nous donne pour les richesses temporelles du corps les richesses spirituelles de l'âme, pour ce qu'on appelle les biens de la fortune les biens de la grâce, incomparablement plus précieux et plus capables de satisfaire le cœur de l'homme.

Id. ibid., p. 111.

Contre ceux qui s'excusent sur les difficultés du chemin de la vertu.

. . . Supposons maintenant que Dieu vous dise: « O homme! je vais te délivrer de ce cœur dépravé dont tu te plains, et je vais le remplacer par un cœur tout nouveau; je te donnerai la force dont tu as besoin pour mortifier tes inclinations déréglées. » Si Dieu vous faisait cette promesse, croiriez-vous que le sentier de la vertu vous fût encore impraticable? Je ne le pense pas. Or, signalez-moi dans la sainte Ecriture une promesse aussi solennellement, aussi fréquemment renouvelée. Ecoutez le Seigneur dans Ezéchiel (ch. XI, 19 et 20) s'adressant spécialement aux enfants de la loi de grâce: « Je vous donnerai un cœur nouveau, et je répandrai dans vos entrailles un esprit nouveau; je vous ôterai le cœur de pierre que vous avez, et j'y substituerai un cœur de chair, afin que vous marchiez d'un pas ferme dans la voie de mes préceptes, que vous gardiez fidèlement mes prescriptions et que vous les mettiez en pratique; et je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple. » Après cela, quel doute, quelle inquiétude pourrait-il vous rester encore? Quoi! craignez-vous que Dieu ne tienne pas sa parole? Ce serait le plus horrible blasphème qui pût sortir de votre bouche! Que, nonobstant sa fidélité à l'accomplir, vous n'en demeuriez pas moins impuissant pour observer sa loi? Ce serait accuser Dieu d'imprévoyance, supposer que, voulant remédier à la faiblesse de l'homme, il n'aviserait pas aux moyens nécessaires pour cette guérison.

Id. ibid., p. 304.

L'amour rend facile tout ce qu'il entreprend.
Voy. AMOUR *véritable.*

Motifs de braver les difficultés.

Considérez attentivement tout ce que Dieu a fait pour vous, tout ce qu'il vous promet, toutes les offenses dont vous vous êtes rendu coupable envers lui, tout ce que les saints ont souffert, tout ce que le Saint des saints a souffert lui-même; et sans doute vous rougirez à vos propres yeux, de ne rien faire, de ne rien souffrir même pour Dieu. « Que sont, dit saint Bernard, toutes les peines, toutes les tribulations du siècle, rapprochées de la gloire que nous attendons, des châtiments que nous redoutons, des péchés que nous avons commis, des bienfaits que nous avons reçus de la main de Dieu? » Chacune de ces considérations est un motif plus que suffisant pour nous faire embrasser la vie chrétienne, quelles que soient les peines et les difficultés dont elle puisse être traversée.

Id. ibid., p. 312.

Secours pour vaincre les difficultés.

...Nous ne craindrons donc pas de l'avouer, la voie des bons n'est pas sans quelques difficultés; mais que de secours pour les aider à les surmonter! assistance de la providence paternelle de Dieu qui les dirige; grâces de l'Esprit-Saint qui les animent; vertu des sacrements qui les sanctifient; consolations divines qui les remplissent d'allégresse; exemples des saints qui les enflamment: joies de la bonne conscience qui les dédommagent de tous leurs sacrifices; espérance de la gloire qui leur donne un avant-goût du bonheur; enfin mille douceurs, mille jouissances célestes dont Dieu se plaît à les inonder, et qui les font s'écrier avec le Prophète (Ps. 118, 103.): « Que vos paroles, ô mon Dieu, sont douces à mon cœur! Elles lui sont plus agréables que le miel le plus exquis ne l'est à mon palais. »

Id. ibid., p. 313.

Exemples de saint Cyprien et de saint Augustin.

.. Si tous ces raisonnements n'ont pu encore vous convaincre, et si votre incrédulité est semblable à celle de saint Thomas, qui ne voulait s'en rapporter qu'au témoignage de ses yeux, je ne refuse pas d'en venir à cette dernière épreuve. Prenons donc pour arbitre un homme qui ait passé dans les différents états de l'âme, qui, d'abord voué au culte du monde et de la volupté, ait ensuite été amené au service de Dieu et de la vertu. C'est un juge compétent, irrécusable dans cette matière; c'est l'expérience qui parlera par son organe...

Pour répandre plus de lumière sur la vérité que nous développons et la mettre entièrement hors de doute, je rapporterai l'exemple de deux grands saints qui vécurent d'abord dans l'illusion où vous vous trouvez, et qui eurent ensuite le bonheur d'être détrompés par la grâce. Dieu a voulu, pour notre édification, que l'un et l'autre aient fait eux-mêmes l'histoire de leurs erreurs et de leur conversion.

Le premier est saint Cyprien. Il écrit à son ami Donat, et lui fait le tableau de sa conversion. (Voyez SAINT CYPRIEN.).

L'autre exemple n'est pas moins admirable. (Voyez SAINT AUGUSTIN.).

Id. ibid., p. 315.

La vertu se perfectionne dans les épreuves.

On connaît la valeur du soldat dans le combat, l'habileté d'un pilote dans les tempêtes qui agitent le vaisseau; de même la vertu du chrétien se perfectionne dans les guerres qui lui sont suscitées de la part des méchants. Cette vertu est souvent exposée aux railleries, aux mépris des libertins. Il se trouve dans une même famille des âmes bien nées qui ont du goût pour la vertu, tandis que d'autres, qui pensent différemment, les désapprouvent, les tournent en ridicule. Ce sera un mari qui ne peut souffrir dans sa femme l'assiduité à la prière et l'application aux bonnes œuvres; il lui en fera de continuels reproches: ce sera un frère, une sœur, qui répandront le venin d'une maligne critique sur les actions de celui ou de celle qu'ils ne veulent pas et qu'ils devraient imiter. Ah! c'est alors que ces per-

sonnes vertueuses doivent renouveler toute leur ferveur au service de Dieu; elles doivent montrer leur fidélité à s'acquitter de leur devoir, en s'élevant au-dessus des respects humains, des railleries et de tous les obstacles qu'on suscite à leur vertu: si elles ont assez de courage pour les vaincre, elles augmenteront en vertu et en mérite. Leur humilité deviendra plus profonde en souffrant les mépris; leur amour plus pur et plus ardent, en ne cherchant que Dieu seul pour leur récompense. Il a fallu, pour ainsi dire, que leur vertu fût mise à l'épreuve par la malice des méchants, comme l'or dans le creuset, pour recevoir son lustre et sa perfection.

Prônes de Billot, t. 2, p. 45.

Vertu particulière à chaque état.

Que chacun s'applique à acquérir la vertu particulière de son état. La vertu de l'état des pères et mères, c'est la vigilance et le bon exemple; celle des enfants, c'est l'obéissance et la modestie; celle des vieillards, c'est la douceur et la charité; celle des ouvriers, c'est la patience et le bon emploi de leur travail; celle des domestiques, c'est la fidélité; celle des filles chrétiennes, c'est la chasteté; celle des jeunes gens, c'est la fréquentation des sacrements, pour résister à leurs passions.

Bonnardel, Inst. fam., t. I, p. 103,

Temps pour acquérir chaque vertu, et marques de progrès.

On ne saurait déterminer précisément et en général combien nous devons employer de temps à nous exercer à chaque vertu, parce que cela dépend de l'état et des dispositions où nous sommes, du progrès que nous faisons dans la vie spirituelle, et de la direction de celui qui nous y conduit: mais il est constant que si nous nous y appliquons avec tout le soin et toute l'ardeur que nous avons dit, en peu de semaines nous y profiterons beaucoup.

Une marque très-certaine d'un progrès considérable, est lorsque l'on persévère dans ses exercices de piété malgré les dégoûts, les troubles, les aridités et la privation de toute consolation sensible.

. . . Ne croyez pas néanmoins être parvenu à un haut point de sainteté, ni avoir entièrement dompté vos passions, parce que depuis longtemps et après plusieurs combats vous n'en avez ressenti aucune attaque. Sachez qu'il y a souvent en ceci de l'illusion du démon, et de l'artifice du côté de la nature, qui se déguise pour un temps. De là vient que par un orgueil secret on prend pour vertu ce qui est en effet un vice. D'ailleurs, si vous regardez quel est le degré de perfection où Dieu vous appelle, quelqu'effort que vous ayez fait jusqu'ici pour y atteindre, vous vous en trouverez toujours infiniment éloigné. Vous devez donc continuer vos exercices ordinaires comme si vous ne fassiez que de commencer à les pratiquer, sans jamais vous ralentir de votre première ferveur.

Souvenez-vous qu'il vaut mieux s'efforcer de faire des progrès dans la vertu, que d'examiner scrupuleusement si l'on s'y est avancé; parce que Dieu, qui seul connaît et sonde les cœurs, découvre à quelques-uns ce secret, et le cache aux autres, selon qu'il les voit capables ou de s'en humilier ou d'en tirer vanité: et par là ce père également bon et sage ôte aux plus faibles l'occasion de leur ruine, et donne aux autres les moyens de croître en vertu. Ainsi, quoiqu'une âme ne voie point le progrès qu'elle fait, elle ne doit point quitter pour cela ses pratiques de dévotion, parce qu'elle le connaîtra quand il plaira à Notre-Seigneur de le lui faire connaître pour son plus grand bien.

Laurent Scupoli. Le Comb. spirit., p. 158.

Rechercher les vertus avec constance et avec joie.

. . . Personne n'est plus disposé à profiter que celui qui s'offre humblement tout entier à Dieu, et n'a pas la présomption de lui refuser quelque chose.

Car rien ne plaît tant à Dieu que cette humble confiance et cette magnanimité du cœur.

Oh! que nous apprendrions vite la perfection, si nous nous offrions nous-mêmes si libéralement à Dieu!

Que nous serions vite saints si, pleins de joie et de bonne volonté, nous disions à Dieu avec saint Paul: *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (Act. IX, 6.)?

Etude de la perf. rel., liv. 1, ch. 2.

La recherche constante de la vertu procure une grande paix.

Mon fils, *mon joug est doux et mon fardeau léger* (Matth. XI, 30.); mais il est doux à ceux qui l'acceptent, il est léger à ceux qui le portent.

Si vous n'envisagez ce joug que d'un œil humain, et si vous refusez de le mettre sur vos épaules, vous n'en pourrez sentir la légèreté et la douceur.

C'est pourquoi vous vous plaignez souvent; vous estimez que ce poids est lourd, parce que vous ne m'avez jamais bien servi.

Oh! si vous commenciez une bonne fois à vous amender sérieusement et avec ferveur, quelle paix et quelle consolation intérieure vous trouveriez!

Ibid., liv. 1, ch. 5.

Du choix et de la perfection des vertus.

Aussi longtemps que nous vivons dans la chair mortelle, nous ne pouvons pas acquérir la perfection dans toutes les vertus; c'est pourquoi il nous faut faire un choix, pour ne pas employer nos peines à pure perte.

Choisissez donc dans quelle vertu il vous faut souvent exercer, jusqu'à ce que, Dieu aidant, vous y excelliez.

Certaines vertus sont d'un grand usage dans les actions journalières, et sont nécessaires à tous; aussi faut-il mettre un zèle particulier à les acquérir.

Plus vous avancerez dans la douceur, la patience, la modestie, la tempérance, l'humilité et les autres vertus d'un usage très-fréquent, plus tôt vous deviendrez saint.

. . . Choisissez... ce qui contrarie le plus la nature, et vous ferez des progrès plus prompts et plus sûrs.

Choisissez l'étude de la patience, de l'humiliation et de l'abnégation la plus complète; telle est la voie de la perfection, tel est le fondement de la vie spirituelle.

Si vous avez appris à vous vaincre vous-même, vous acquerrez aisément les autres vertus : la magnanimité, la force, l'obéissance, la charité fraternelle, enfin l'épuration de tous les sentiments déréglés.

Ibid., liv. 3, ch. 12.

VIATIQUE.

Ne pas craindre de montrer notre respect pour lui. Pratique et bonheur du R. P. Marie-Joseph de Géramb.

Quand vous le rencontrez porté à quelque malade, n'imitez pas ces âmes irréligieuses que la foi n'éclaire point : d'aussi loin que vous l'apercevrez, mettez-vous à genoux en faisant des actes d'amour et d'adoration ; et, si vous le pouvez, accompagnez par respect ce Dieu si doux, si aimable, si prodigue de lui-même, en présence duquel nous devrions fondre de tendresse, ou expirer dans des transports d'amour et de reconnaissance. Quoi! Eugène, le bon Eugène rougirait de son Dieu, rougirait d'aimer son bienfaiteur ! vous ne le reconnaîtriez pour l'Éternel, pour le Tout-Puissant qu'à la dérobée, et vous craindriez de le reconnaître devant les hommes! Quoi! vous trahiriez là-dessus vos sentiments, vous dissimuleriez lâchement ce que vous êtes, vous voudriez cacher que vous êtes l'ami de Jésus-Christ ! Oui, quand même nous vivrions encore dans ces siècles d'horreur où les puissances étaient soulevées contre lui, il serait beau de se montrer hautement l'ami d'un persécuté et d'un abandonné. Quoi ! vous qui êtes si brave, vous ne seriez timide que pour Jésus-Christ! Non, non, il n'en sera pas ainsi, et disons, avec ce grand évêque, qui est l'ornement et la gloire de l'Église Gallicane : « Rendons hommage à Jésus-Christ : c'est au milieu d'un monde impie qu'il y a quelque courage à ne l'être pas. Gloire à Jésus-Christ ! que devant lui tout genou fléchisse sur la terre, que son nom soit dans notre bouche, que sa loi soit dans notre cœur, que nos hommages attestent notre croyance ! » Oui, mon cher Eugène, je ne vous le cacherai point, afin que vous en bénissiez le Seigneur avec moi ; pendant la quête que je viens de finir, je ne manquais jamais, quand je demeurais chez des curés, et qu'ils allaient porter le Saint Viatique, de les précéder avec la lanterne et la clochette, me trouvant plus heureux dans cette fonction, plus grand que je l'avais jamais été dans le monde à la suite des rois.

R. P. Marie Joseph de Géramb, Let. à Eug. sur l'Euch., p. 18.

Beau mot de Villars.

Blessé à la bataille de Malplaquet, il est si mal qu'on veut lui administrer les sacrements; on lui propose de faire cette cérémonie en secret : « Non, non, dit-il, puisque l'armée n'a pu voir Villars mourir en brave, il est bon qu'elle le voie mourir en chrétien. »

Id. ibid., p. 25.

VIE.

Dangers de cette vie.

Sainte Synclétique, vierge (5 janvier), parlait ainsi des dangers de cette vie : « Nous devons être sur nos gardes, parce que nous avons une guerre continuelle à soutenir ; sans cette vigilance, l'ennemi nous surprendra lorsque nous y penserons le moins. Un vaisseau échappe quelquefois à une violente tempête ; mais si le pilote ne veille, même pendant le calme, une vague soulevée par un coup de vent imprévu, suffira pour le submerger. Pourvu que l'ennemi vienne à bout de détruire la maison, il se soucie peu des moyens qu'il met en œuvre. Pendant cette vie, nous voguons sur une mer inconnue et semée d'écueils, où le calme et l'orage se succèdent continuellement. Toujours nous sommes en danger ; et si nous avons l'imprudence de nous endormir, notre perte est assurée. Jésus-Christ lui-même veut bien être le pilote de notre vaisseau, et il nous conduira au port du salut, à moins que nous ne nous perdions par notre négligence. »

Godescard, t. 1, p. 123.

Deux grands ressorts de la vie.

Toute la philosophie nous enseigne que les deux grands ressorts de la vie humaine sont le châtiment et la récompense. Telle est en effet notre misère que la vertu n'obtiendrait de nous que dédain et mépris, si elle ne présentait à nous la couronne d'une main et la foudre de l'autre.

Louis de Grenade, Guide des péch., p. 58.

VIE INTÉRIEURE.

Ses deux règles.

Le saint docteur (Thomas), dans ses traités de piété, réduit les règles de la vie intérieure aux deux suivantes : 1° à travailler par la pratique de la mortification et du renoncement à soi-même, à détruire le règne de l'orgueil et de l'amour désordonné des créatures ; 2° à allumer sans cesse dans son cœur le feu de l'amour divin, par l'exercice de la prière et de

la méditation, et par un parfait accomplissement de la volonté de Dieu en toutes choses.

Godescard, t. 3, p. 34.

VIE NOUVELLE.

Rien de plus pressant que de commencer une vie nouvelle : 1° Pourquoi? 2° En quoi elle consiste?

C'est aujourd'hui que commence le saint temps de l'Avent; c'est aussi le commencement de l'année chrétienne, je veux dire que l'Eglise commence à nous rappeler les mystères de notre sainte communion; qu'elle commence à nous remettre devant les yeux tout ce qui regarde l'Incarnation du Fils de Dieu, sa vie, sa doctrine, elle n'oublie rien pour nous porter à mener une vie digne du christianisme que nous professons : et déjà dans l'épître de ce jour elle fait retentir à nos oreilles la grande leçon que l'apôtre saint Paul faisait aux Romains (ch. 13.), pour les engager à profiter de la grâce de l'Evangile. Voici le temps, nous dit-elle, de nous réveiller de notre assoupissement : *Hoc scientes tempus, quia hora est jam nos de somno surgere.* Nous ne saurions commencer, M. F., ce saint temps de l'Avent par une instruction plus importante que celle que nous fournissent ces paroles. Peut-être y a-t-il bien longtemps que nous sommes ensevelis dans le sommeil de la mort. Nous avons suivi, durant le cours de l'année, les désirs de la chair : l'heure est venue de nous réveiller, de sortir de la léthargie où nous avons vécu; rien de plus pressant pour nous que de commencer une vie nouvelle. Je vous en montrerai les raisons dans le premier point; et dans le second, je vous dirai en quoi consiste cette vie nouvelle.

1. *Point.* — L'apôtre saint Paul nous fournit lui-même les pressants motifs qui doivent nous engager à mener une vie nouvelle. Le premier, c'est que c'en est ici le temps, et que l'heure est venue : *Hora est.* C'est ici le temps de la grâce que le Fils de Dieu nous apporte par sa venue; c'est pour cela que Dieu nous le donne; c'est pour cela qu'il nous a attendus si longtemps à la pénitence : *Patienter agit propter vos* (Lege Cornelium in hunc locum). On insistera sur cette raison, faisant voir le danger auquel on s'exposerait, en différant sa conversion à un temps à venir, à un temps incertain.

Le second motif que l'apôtre propose, est renfermé dans ces paroles : *Proprior est nostra salus, quàm cùm credidimus.* Notre salut est plus près que lorsque nous avons reçu la foi : paroles que saint Jean Chrysostôme explique de la mort qui s'avance, de notre éternité qui s'approche. Eh! qu'y a-t-il de plus capable de nous faire embrasser une vie chrétienne, que cette considération d'une mort prochaine et d'une éternité bienheureuse ou malheureuse, dans laquelle nous allons bientôt entrer?

Un troisième motif est que la nuit a duré jusqu'ici, et que le jour va bientôt paraître. Quelle est cette nuit, M. F.? C'est cette vie ténébreuse que nous avons menée jusqu'à présent; nous avons travaillé en vain, sans rien faire pour le ciel, mais plutôt nous nous en sommes rendus indignes par nos péchés. Ce jour, qui va paraître, c'est la lumière de l'Evangile, que Jésus-Christ nous apporte, qui doit nous éclairer, et à la faveur de laquelle nous devons nous disposer au grand jour de l'éternité.

On moralisera sur ces motifs; on fera sentir aux auditeurs qu'ils n'ont guère pensé à ces vérités, qu'ils ont été assis dans les ténèbres, dans les ombres de la mort; on les pressera vivement de sortir de leur état, et ensuite on entrera dans l'explication de la vie nouvelle qu'ils doivent mener.

2. *Point.* — Le même apôtre nous déclare nettement quelle est la vie nouvelle à laquelle il nous exhorte : Marchons, dit-il, avec bienséance, comme on fait pendant le jour. Quittons les débauches de l'ivrognerie, les sales plaisirs de l'impudicité, les dissensions et les jalousies : voilà, selon saint Paul, à quoi il faut renoncer. Les comprenez-vous, pécheurs, et entendez-vous ces paroles, sans en être touchés? Elles furent si puissantes sur le cœur de saint Augustin, qu'elles achevèrent l'ouvrage de sa conversion. (Voyez au livre 8e de ses confessions, chapitre dernier, et rapportez ce qu'il dit de lui-même.)

Ce n'est pas tout, l'Apôtre exige quelque chose de plus pour cette vie nouvelle. Après avoir retranché les trois vices principaux qu'un chrétien doit fuir, il veut qu'il se revête de Jésus-Christ. *Induimini Dominum Jesum Christum.* Qu'est-ce, au sens de saint Paul, qu'être revêtu de Jésus-Christ? C'est, M. F., en avoir toutes les vertus, la douceur, l'humilité, la simplicité, la charité, la modestie, le désintéressement, c'est non-seulement en avoir l'esprit, mais encore l'exprimer au-dehors, en sorte qu'en voyant un chrétien, on voie en quelque sorte un autre Jésus-Christ. Voilà, M. F., ce nouvel homme qui doit paraître en nous, si nous voulons porter à juste titre, le nom de chrétien. L'avez-vous cru? Y avez-vous pensé? Qu'il y a bien peu de véritables chrétiens parmi nous! Combien, au contraire, qui déshonorent le christianisme par les crimes auxquels ils se laissent aller! Commencez, je vous en conjure, M. F., au nom de Jésus-Christ, commencez dès ce jour, et ne tardez pas davantage, renoncez à toutes les œuvres de ténèbres, à tous péchés; étudiez-vous à vous rendre semblables à Jésus-Christ, en imitant, chacun dans votre état, les vertus qui vous conviennent, et dont il nous a donné l'exemple. On pourra faire encore un petit détail, finir cette instruction par exhorter les auditeurs à quitter au plus tôt toutes les occasions du péché, à se défaire de leurs mauvaises habitudes, et pour en obtenir la force, on leur recommandera de beaucoup prier Jésus et Marie.

Instr. de Toul, t. 3, p. 18.

VIE SPIRITUELLE.

Les pécheurs n'en voient pas les délices.

Les pécheurs méprisent la vie spirituelle, mais sans en faire l'épreuve, dit saint Bernard; ils voient seulement les mortifications auxquelles se livrent les amis de Dieu et les plaisirs dont ils se privent, mais ils n'aperçoivent pas les délices intérieures qui les dédommagent. Oh! si les pécheurs éprouvaient la paix dont jouit une âme qui ne veut que Dieu! *Goûtez et voyez*, disait David dans ses psaumes, *combien le Seigneur est doux* (Ps. 33.)! Mon frère, prenez enfin le parti de faire la méditation tous les jours, de communier souvent, de visiter le Saint-Sacrement, quittez le monde, donnez-vous sincèrement à Dieu, et il vous prodiguera plus de consolation en un instant de vos rapports avec lui, que le monde ne vous en aura procuré avec tous ses divertissements : *Goûtez et voyez.* Quiconque n'en fait pas l'expérience, ne peut connaître la joie dont Dieu inonde ceux qui l'aiment.

S. Liguori, Cons. sur les Max., étern., p. 243.

VIE TEMPORELLE.

Ce que c'est que vivre longtemps.

Qu'est-ce que vivre longtemps? Sinon souffrir longtemps (S. Aug. Serm. 17 sur les paroles du Seigneur.).... Aussi, selon la remarque de Tertullien, quand Dieu abrége la vie d'un homme, il abrége la longueur de ses souffrances.

Id. ibid., p. 89.

Germe de la vie éternelle.

La vie temporelle, toute précieuse qu'elle est, n'est que le germe d'une vie éternelle que le Seigneur vous destine.

Roissard, La Cons. du chrét., p. 13.

Elle ne se mesure pas à la longueur.

Puisqu'il faut mourir nécessairement au bout d'un petit nombre d'années, il importe peu, quand on est arrivé au terme du voyage, que ce voyage ait duré quelques jours de plus ou de moins. La vie ne doit point se mesurer à la longueur comme une toile grossière; il faut l'apprécier, comme les diamants, plutôt en raison de la pureté, de l'éclat et du poids, que de l'étendue.

Orsini, Les Fl. du Ciel, p. 194.

La vie est courte

La mort est proche; tout ce que vous voyez, tout ce que vous entendez vous l'annonce, et vous n'y pensez pas... Il faut mourir, tout le monde en convient; mais il faut bientôt mourir, c'est de quoi on ne veut pas convenir; on veut même se persuader le contraire, comme si en s'imaginant que la mort est loin, on l'éloignait en effet. La vie est si courte, nous nous en plaignons tous les jours; la mort ne peut donc pas être loin. Cependant nous la regardons toujours dans l'éloignement, et comme en perpective; et c'est ce qui empêche qu'elle ne fasse tant d'impression sur notre esprit. Un jeune homme compte sur sa jeunesse, un homme plus avancé sur la vigueur de son âge, un vieillard sur la force de son tempérament, et chacun croit avoir toujours des raisons de vivre et des ressources contre la mort, que les autres n'ont point. Quelle étrange illusion! mais qu'elle est commune!

Nepveu, Pens., t. 1, p. 140.

Très-courte pour la plupart.

La vie est absolument très-courte, pour plus de la moitié des hommes. Il est constant qu'il en meurt beaucoup plus au-dessous de trente ans qu'après; mais quand nous serions tous sûrs de vivre, qu'est-ce que cette vie si longue? Si nous la regardons par rapport au présent, c'est-à-dire, aux affaires dont il faut s'occuper, aux devoirs dont il faut s'instruire, à ceux qu'on doit remplir, aux grands projets qu'on forme, aux sciences qu'on veut apprendre, aux vertus qu'on doit acquérir, hélas! que cette vie paraîtra courte! Mais si on la regarde par rapport au péché, elle paraîtra encore bien plus courte; soixante ans de vie, dès-là qu'ils sont passés, paraissent à un homme qui a vécu ce temps-là comme un moment; et tous les biens qu'il a possédés, tous les plaisirs dont il a joui, comme un songe.

Id. ibid, p. 141.

Même sujet. Comparaisons.

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui, le soir, sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile... Souviens-toi que ce bel âge (la jeunesse) n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose; tu verras changer insensiblement les grâces riantes et les doux plaisirs qui l'accompagnent; la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs, viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

Fenelon, Les Avent. de Telem., p. 265.

La vie commune est le milieu de la sanctification personnelle.

. . . *Voyez qu'il est bon, qu'il est agréable que des frères habitent en commun* (Ps. 132, 1.)!

Qui apprécie dignement un si grand bienfait? C'est vraiment de la vocation religieuse que nous pouvons dire : *Tous les biens me sont venus en même temps avec elle* (Sap. VII, 11.). Car ceux qui vivent dans une communauté de

bons frères sont chaque jour stimulés par de bons exemples et excités davantage à l'étude de leur propre perfection.

Ici le respect humain ne vous éloigne pas du bien, mais plutôt il vous attire à la vertu; car ce que tous ont uniquement en vue, c'est l'acquisition parfaite des vertus solides.

Au milieu de tant de frères, vous en avez qui vous apprendront l'humilité, la simplicité et la charité fraternelle.

Celui-ci vous enseignera la dévotion, celui-là le renoncement des sens, cet autre le zèle dirigé par la science.

D'un autre vous apprendrez la prudence de l'esprit, d'un autre l'obéissance parfaite, d'un autre un grand amour de la pauvreté; et ainsi des autres vertus.

Combien tôt nous pourrions devenir saints, si nous nous efforcions d'imiter les vertus des autres!...

Etude de la perf. rel., liv. 2, ch. 5.

VIEILLARD.

Il est savant par l'expérience seule. Les vieillards gouvernent mieux que les jeunes princes.

La jeunesse n'est propre qu'au mouvement et à l'action, la vieillesse sait instruire, conseiller et commander. *La gloire des jeunes gens est leur force*, dit le Sage (Prov. 20. 29.) : *et la dignité des vieillards est leurs cheveux blancs.* Il est difficile qu'en un jeune homme l'étude ou la bonté de l'esprit supplée à l'expérience, et un vieillard, pourvu qu'il ait un bon sens naturel, est savant par l'expérience seule. Toutes les histoires font foi que les États les mieux gouvernés, ont été ceux où les vieillards ont eu la principale autorité; et que les règnes des princes trop jeunes ont été les plus malheureux.

Fleury, Mœurs des Isr. et des chrét., p. 113.

VIEILLESSE.

Elle n'a plus rien de souple ; l'habitude la tient comme enchainée ; elle est presque sans ressource contre ses défauts.

La vieillesse n'a plus rien de souple; la longue habitude la tient comme enchainée; elle n'a presque plus de ressource contre ses défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude et noueux s'est durci par le nombre des années, et ne peut plus se redresser, les hommes à un certain âge ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, et qui sont entrées jusque dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connaissent, mais trop tard; ils en gémissent en vain, et la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Fénelon, Les Av. de Tél., p. 2[illegible].

VIERGE MARIE (Ste).

Vertu du nom de Marie.

Il est essentiel de faire attention à ces paroles de l'évangéliste : Et le nom de la Vierge était Marie. Ce nom... est mystérieux. « Il est, dit saint Bernard, d'une telle vertu et d'une telle excellence, que les cieux tressaillent, que la terre se réjouit, que les anges ne peuvent retenir leurs transports quand il est prononcé. » . . . « O vous, dit-il, qui êtes battus par les tempêtes de ce monde! levez les yeux vers cet astre brillant, si vous ne voulez point être submergés par les flots. Si les vents des tentations s'élèvent, si vous tombez parmi les rochers des tribulations, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si vous êtes tourmentés par les vagues de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance, de la jalousie, jetez les yeux sur l'étoile, invoquez Marie. Faites la même chose quand le vaisseau de votre âme est battu par la colère, l'avarice ou la volupté. Si vous commencez à tomber dans le gouffre de la mélancolie ou du désespoir, pensez à Marie. Ayez recours à elle dans les dangers, dans les détresses, dans les perplexités; qu'elle ne sorte ni de votre bouche, ni de votre cœur; et pour vous assurer les heureux effets de sa protection, proposez-vous de marcher sur ses traces autant que vous le pourrez. En la suivant, vous ne vous égarez point; en l'invoquant, vous ne tombez point dans le désespoir; en pensant à elle, vous ne vous écartez point de la véritable voie; en vous abandonnant à sa protection, vous marchez d'un pas assuré; avec elle, vous n'avez rien à craindre; lorsqu'elle vous sert de guide, vous ne vous lassez jamais. »

Godescard, t. 14, p. 249.

Puissance de ce nom.

« Quelquefois, dit saint Anselme, l'invocation du nom de Marie obtient plus promptement le salut, que celle du nom de Jésus. Ce n'est pas, ajoute le saint docteur, qu'elle soit plus puissante, car sa puissance vient de Jésus; mais c'est que le fils veut par là honorer sa mère. *Velocior nonnunquam est salus, invocato nomine Mariæ, quam invocato nomine Jesu : non quod illa potentior sit, nam per illum ipso potens est, sed quia matrem vult filius sic honorare.* »

Martin, Nouv. Man. de la sainte Vierge, p. 3.

Le nom de Marie est doux pendant la vie et à la mort.

. . . Parmi les prérogatives dont le Seigneur a doué le nom de sa Mère, arrêtons-nous à considérer combien il l'a rendu doux aux serviteurs de la Vierge pendant leur vie et à leur mort. Premièrement, pendant la vie. Le saint anachorète Honorius disait que le nom de Marie est plein d'une douceur divine; et le glorieux saint Antoine de Padoue trouvait dans ce nom la même suavité que saint Bernard dans celui de Jésus. « Le nom de Jésus, disait l'un, le nom de Marie, reprenait l'autre, est l'allégresse du cœur, du miel pour les lèvres, de la mélodie pour l'oreille. *Nomen Jesu, nomen Mariæ, jubilus in corde, mel in ore, in aure melos* (S. Bern.)... »

Au reste, cette douceur sensible, sorte de faveur qui ne s'accorde que rarement et à un petit nombre d'âmes choisies, n'est point celle dont j'entends parler ici, mais bien d'une douceur spirituelle, c'est-à-dire, de la consolation, de la joie, de la confiance que donne le nom de Marie à ceux qui le prononcent avec dévotion. L'abbé Francon dit à ce sujet (De Grand. Nov. Test. tr. 6.) « qu'après le nom de Jésus, il n'en est point d'autre sur la terre ni dans le ciel dont les âmes dévotes reçoivent tant de grâces et d'espérance. Le nom de Marie, ajoute-t-il, renferme un je ne sais quoi de doux et de divin; lorsqu'il entre dans un cœur ami, il y répand une odeur très-suave, et ce nom est si admirable, qu'entendu mille fois il paraît toujours nouveau. »

. . . « Quiconque invoquera votre nom, disait le Sauveur à sa Mère en présence de sainte Brigitte, et mettra sa confiance en vous, avec un ferme propos de s'amender, je lui donnerai trois choses : la contrition de ses péchés, le moyen de satisfaire ma justice ainsi que la force de persévérer, et enfin le royaume des cieux (Rev. l. 1. cap. 10.). »...

Suivons donc le conseil de saint Bernard, qui nous dit : « Dans les périls, dans la détresse, dans la perplexité, invoquez Marie; que son nom ne s'éloigne jamais ni de votre bouche ni de votre cœur : *In periculis, in angustiis, in rebus dubiis, Mariam cogita, Mariam invoca. Non recedat ab ore, non recedat a corde* (Hom. 2 sup. Miss.). » Mes frères, c'est ainsi que le vénérable Thomas à Kempis termine un pathétique discours sur la dévotion envers la mère de Dieu : « Mes frères, si vous désirez être consolés dans vos tribulations, recourez à Marie, rendez-lui hommage, invoquez-la, recommandez-vous à elle. Réjouissez-vous avec Marie, pleurez avec Marie, priez avec Marie, marchez avec Marie; cherchez Jésus avec Marie. Enfin désirez vivre et mourir avec Jésus et Marie (Ap. Paciucch. Exc. 22. in Sal. ang. in fin.). »

Le saint nom de Marie est doux à ses serviteurs pendant la vie, par les grâces abondantes dont il est pour eux la source, mais il leur est bien plus doux à la mort dont il conjure les terreurs et qu'il leur obtient sainte et paisible... Saint Camille de Lellis faisait cette recommandation à ses religieux : « Rappelez souvent aux mourants, leur disait-il, d'invoquer les noms de Jésus et de Marie. »... L'historien de sa vie nous raconte que dans ses derniers moments, il prononçait si affectueusement les noms de Jésus et de Marie, que les assistants en avaient le cœur enflammé : et les yeux fixés sur leurs images, les bras en croix, il expira avec un visage où se peignaient déjà les joies du paradis. « Cette courte prière, *Jésus* et *Marie*, est facile à retenir; elle est douce à repasser dans l'esprit, et puissante à nous protéger contre nos ennemis (Thom. à Kempis.). » . . . « Puissent nos lèvres se remuer la dernière fois pour prononcer ce doux nom ! » comme le désirait saint Germain

O mort douce, mort bienheureuse, qui est protégée par ce nom de salut que Dieu n'accorde de pouvoir invoquer dans ce moment terrible qu'à ceux qu'il veut sauver !

S. Liguori, Gloir. de Mar., t. 1, p. 261...

Il est salutaire à la mort.

Comme la mort est l'écho de la vie, ayez l'heureuse habitude d'avoir ce saint nom fréquemment à la bouche; et, à votre dernière heure, il viendra tout naturellement sur vos lèvres vous apporter le salut.

Le Guillou, Nouv. Mois de Marie, p. 20.

QUELQUES FÊTES DE LA VIERGE :

IMMACULÉE CONCEPTION. *Horreur de Luther pour cette fête.*

« De toutes les fêtes que l'on célèbre en l'honneur de Marie, disait l'impie Luther, il n'en est point que j'aie plus en horreur que celle de son Immaculée Conception. »

Id. ibid., p. 97.

MARIE A ÉTÉ CONÇUE SANS PÉCHÉ. *Effet de cette parole.*

Ces seuls mots : *Marie a été conçue sans péché*, prononcés avec une entière confiance, ont suffi plusieurs fois pour obtenir de sa bonté maternelle les faveurs les plus signalées...

Id. ibid., p. 26.

C'est un paratonnerre.

Un événement arrivé à Paris dans une communauté religieuse pendant les journées de Juillet 1830, a encore servi à répandre et à accréditer cette sainte pratique .. A cette époque où l'on s'épuisait à la recherche de conspirations et de dépôts d'armes, jusque dans les asiles de la paix la plus profonde, deux commissaires de police, occupés d'une visite domiciliaire dans une des premières maisons d'éducation de la capitale, furent étonnés, en parcourant la maison, de la multiplicité des légendes : *Marie a été conçue sans péché*, qui s'offraient de tous côtés à leurs regards. L'un d'eux en ayant demandé l'explication à madame la supérieure : — « Monsieur, c'est simplement une petite prière. » — Ah ! je vous comprends, reprit-il, Madame, c'est un paratonnerre. » — « Vous l'avez dit, Monsieur. »

Id. ibid., p. 27.

Marie reçut l'être et la grâce au même instant.

Au premier instant que son âme anima son corps, la grâce sanctifia son âme, et la mit en possession de l'amitié de son Dieu. Comme le Créateur donna au soleil l'être et la lumière tout ensemble, il donna aussi à Marie l'être et la grâce dans le même instant.

Bonnardel, Instr. fam., t. 5, p. 4.

Sur la NATIVITÉ DE MARIE. *Exhortation à la célébrer dévotement.*

. . . Le bienheureux Pierre Damien exhorte

tous les fidèles, de la manière la plus pathétique, à célébrer dévotement cette fête (Serm. 2 et 3, de Nativ. B. M. Virg.). Si l'anniversaire de la naissance des princes de la terre, qui ne peuvent dispenser que des faveurs périssables, excite en nous de vifs sentiments de joie, à quels transports ne devons-nous pas nous livrer, à l'occasion de la naissance de la Vierge Marie ? Avec quelle ferveur ne devons-nous pas bénir et remercier le Seigneur, des grandes miséricordes qu'il a exercées à son égard, et implorer la médiation de la mère auprès du fils ! N'avons-nous pas lieu d'espérer que nous éprouverons les effets de sa compassion et de sa bonté pour nous, dans un jour où toute l'Eglise s'empresse de lui donner des marques de sa vénération ? Jésus-Christ ne pourra rejeter les prières de celle à laquelle il a voulu obéir sur la terre. Il ne peut oublier l'amour qu'elle lui portait pendant sa vie mortelle; les soins qu'elle prit de lui dans son enfance; les douleurs qu'elle souffrit à son occasion : il se rappelle toujours qu'elle le servit de ses mains, et qu'elle le nourrit de son lait. A ces titres se joignent la charité dont son âme est présentement consumée, les grâces précieuses dont elle est ornée, et la couronne de gloire dont elle est honorée.

Godescard, t. 1., p. 155.

ANNONCIATION.

Sur le consentement de Marie. Merite de sa réponse.

...Marie répond à l'Ange : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* Aussitôt que Marie eut prononcé ces paroles, le Fils de Dieu devint aussi le Fils de Marie. « *O fiat !* ô parole admirable, » s'écrie saint Thomas de Villeneuve (Conc. 2 de Ann.) ! Par les autres *fiat* Dieu créa la lumière, le ciel et la terre, mais par ce *fiat* de Marie, un Dieu devient homme semblable à nous... « Marie acquit plus de mérite par cette seule réponse, que ne pourraient en acquérir par toutes leurs bonnes œuvres toutes les créatures réunies (S. Bern. de Bust. Mar. 12. p. 5.). » ... Saint Arnaud (S. Arn. carn. tract. de L. V.) dit « qu'elle est au-dessus de toute créature ; » et saint Ephrem (Or. de Laud. Deip.), « qu'elle est sans comparaison plus élevée que tous les esprits célestes. » « Excepté Dieu, ajoute saint André de Crète, (Or de Laud. Deip.) tous lui sont inférieurs. » Saint Anselme s'écrie : « O Vierge sans pareille, il n'y a rien qui puisse vous égaler : car tout ce qui existe est ou au-dessus, ou au-dessous de vous : Dieu seul vous est supérieur, toutes les créatures vous sont inférieures (S. Anselm. ap. Pelb. stell. 2 p. 3. a. 2.). »

S. Liguori, Les Gloires de Marie, t. 2, p. 66.

Effet de cette réponse.

... Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole. Ainsi parle Marie, et à l'instant le Verbe est fait chair, il prend un corps et une âme dans le sein de la plus humble et de la plus pure des Vierges. O parole puissante qui abaisse les cieux, qui fait descendre le Fils de l'Eternel dans le fond du néant, qui donne à Dieu un adorateur parfait, et au monde un médiateur tout-puissant ! Parole féconde en merveilles, par laquelle un Dieu est homme, un homme est Dieu, une Vierge est Mère. Parole à laquelle concourent toutes les vertus, où la foi parle, où l'humilité se soumet, où l'obéissance consent, où excelle la divine charité ! Rappelons-nous ici cette parole sublime par laquelle le monde fut créé. Qu'il soit fait, dit Dieu, et le monde fut. Marie emploie la même expression, pour coopérer aux desseins du Seigneur, et donner un nouvel être au Créateur même de l'univers : à l'instant, le prodige s'accomplit, et les hommes ont un Sauveur.

Lect. chrét. sur les Epît. et Evv., t. 1, p. 502.

VISITATION.

Charité de Marie et obligation de l'imiter.

Elle entre chez Elisabeth ; elle voit cette parente chérie, et si digne de l'être. Qui pourrait exprimer la joie, les empressements et les transports de leurs cœurs ? Elles s'embrassent, elles s'arrosent de leurs larmes, elles se félicitent de leur bonheur, elles bénissent mille fois le Seigneur, le Dieu de leurs pères... Mais, bientôt, quels exemples édifiants, quelles vertus héroïques vont distinguer Marie, dans la maison de sa cousine ! Imaginons tout ce que peut suggérer et tout ce que peut exécuter la charité la plus tendre, la plus active, la plus désintéressée. Assister Elisabeth, et la servir avec la plus ponctuelle exactitude, suppléer à ses obligations, prévenir ses volontés, devancer ses désirs; l'humilité de Marie n'aperçoit rien de bas, la charité qui l'anime ne trouve rien que de grand : elle s'offre à tout ; elle se prête à tout, elle suffit à tout, quel spectacle ! Trois mois environ se passent dans ces laborieuses et utiles fonctions, et jamais ni soins, ni travaux, ni fatigues ne peuvent diminuer ni altérer des sentiments qui partent d'une source aussi pure.

Tel doit être, M. F., notre modèle dans l'exercice de la charité chrétienne. S'agit-il de secourir le prochain, n'y perdons pas un instant ; c'est donner deux fois que de donner promptement, et le Seigneur récompense au double les bonnes œuvres que nous nous hâtons de faire pour son amour. Ainsi, dès que nous savons un pauvre à aider, un malade à soulager, un affligé à consoler, un ignorant à instruire, un pécheur à convertir, une bonne œuvre corporelle ou spirituelle à exercer; imitons la promptitude de la sainte Vierge, levons-nous aussitôt comme elle, quittons même notre retraite et la douceur d'y jouir de Dieu, pour voler d'abord au secours de nos frères. Malheur à nous, si nous pen-

sions que ces pieuses occupations auxquelles se livrent des âmes consacrées par état aux œuvres de charité, n'entrent jamais pour rien dans nos devoirs personnels, et si nous envisagions les services qu'elles rendent aux malheureux, plutôt comme des pratiques louables, que comme des obligations qu'une loi indispensable impose à tous les Chrétiens! Oui, M. F., ces obligations nous concernent tous, et nous devons tous, plus ou moins, nous en acquitter selon notre condition, sans nous permettre ni répugnance, ni délai. Eh! pourrions-nous ignorer que, d'après l'enseignement de Jésus-Christ, tout chrétien est chargé du soin de son frère affligé, et que la loi qui nous ordonne d'aimer ce frère qui souffre, nous fait en même temps un devoir de le secourir; puisque c'est ne pas aimer, que d'être insensible aux malheurs de ce qu'on aime?

Lect. chrét., sur les Ep. et Ev., t. 2, p. 374.

Raisons d'imiter la sainte Vierge. En quoi consiste cette imitation. Belles leçons pour tous les états.

Sa vie tout entière est un vaste tableau où nous voyons tracé, chacun dans notre état, le plan de notre conduite. Eh! que de motifs nous avons de nous y conformer! N'est-il pas dans la nature de vouloir ressembler à ce qu'on estime, à ce qu'on aime? Si nous sommes les enfants de Marie, si nos sentiments pour elle sont ce qu'ils doivent être; que nos œuvres attestent que nous sommes ses imitateurs, comme elle le fut elle-même de Jésus-Christ : à ce titre, nous pouvons infailliblement compter sur elle, et il n'est rien dans l'ordre du salut, que nous ne devions attendre de sa protection puissante. Oui, M. F., Marie obtiendra tout, et des prodiges, s'il le faut, en faveur de ceux qui, à son exemple, adoreront Jésus-Christ, l'aimeront, croiront à sa parole et s'y conformeront; à ceux qui s'efforceront de retracer en eux son humilité, sa pureté, sa charité.

Et, ne croyons pas, M. F., que cette imitation soit au-dessus de nos forces. Marie, il est vrai, a porté toutes ses vertus jusqu'à l'héroïsme; mais elle a su leur conserver ce caractère de simplicité qui les rapproche de l'état de chacun de nous : ce sont des leçons pratiques qui doivent nous coûter moins à suivre, qu'il ne lui en a coûté pour nous les donner : elles sont même naturellement plus convenables à notre condition qu'à la sienne. En effet, l'humilité sied mieux à des pécheurs, qu'à une Vierge sans tache; l'obéissance est plus analogue à des serviteurs, qu'à la mère d'un Dieu; la pénitence a plus de rapport à des coupables, qu'à l'innocence même; la foi est plus facile depuis l'établissement de la Religion; l'espérance a plus de certitude depuis l'exécution des promesses, et la charité se persuade mieux, depuis que le Sauveur du monde a aimé les siens jusqu'à l'excès. Dirons-nous que, prévenue de la grâce, Marie a toujours avancé dans la perfection et dans la sainteté, au lieu que par une suite de la dégradation de notre nature, on ne voit en nous que ténèbres et que faiblesse? Mais, c'est précisément parce que nous ne sommes ni parfaits ni saints, que nous devons travailler à le devenir; c'est parce que nous sommes faibles et fragiles, que nous devons implorer les secours de la grâce, et y correspondre; c'est parce que nos lumières sont incertaines, que nous devons chercher dans la vie de Marie, des règles sûres pour diriger la nôtre.

Etudions-la donc, M. F., cette vie simple, mais parfaite, et nous y trouverons une foule d'instructions solides; nous y apprendrons à être fidèles à Dieu, équitables envers le prochain, entièrement détachés de nous-mêmes; nous y verrons non la morale mise en préceptes, mais la vertu elle-même réduite en pratique... Elle apprend donc aux jeunes personnes à conserver avec soin leur innocence, à fuir le monde, et surtout certaines sociétés du monde, à se défier de leur propre cœur, à réprimer leurs sens, à s'interdire toute satisfaction non-seulement criminelle, mais dangereuse, enfin à ne s'écarter jamais de la modestie, de la décence, si convenables à leur âge, et qui en font le plus bel ornement. Elle apprend aux pères et aux mères à maintenir l'ordre et la piété dans leurs familles, à étudier le caractère et les dispositions de leurs enfants, à les élever non pour eux-mêmes, mais selon les vues de Dieu et pour sa gloire, à leur inspirer de bonne heure l'amour de la Religion, de la probité, du travail, et à n'employer près d'eux, autant qu'il est possible, que le ton de la douceur et de l'amitié qui gagne et qui persuade. En un mot, dans toutes les situations de la vie, dans la prospérité ou dans l'adversité, dans la grandeur ou dans l'humiliation, soit qu'il faille agir ou souffrir, commander ou obéir, remplir les devoirs de la Religion ou de la société, jetons les yeux sur Marie; partout elle est notre guide et notre modèle; partout aussi elle attend de nous ce culte d'imitation qui consiste à réaliser en nous les vertus que nous admirons en elle.

Ibid., t. 2, p. 402.

ASSOMPTION.

Sujet de joie pour nous. 1° Combien fut glorieux le triomphe de Marie. 2° Combien son trône fut élevé.

« Il semblerait convenable que l'Eglise en ce jour de l'Assomption de la sainte Vierge, nous invitât à pleurer plutôt qu'à nous réjouir, (S. Bern. S. 1. de Ass.) » puisque cette tendre mère sort de ce monde, et nous laisse privés de sa chère présence. Mais non, l'Eglise nous invite à nous réjouir, et c'est avec raison : car si nous aimons notre mère, nous devons préférer sa gloire à notre propre consolation. Un fils se réjouit, quoiqu'il doive se séparer de sa mère, lorsqu'il sait qu'elle va prendre posses-

sion d'un royaume. Marie est aujourd'hui couronnée Reine du ciel : nous devons donc prendre part à son allégresse, si nous l'aimons véritablement. Considérons 1° combien fut glorieux le triomphe de Marie lorsqu'elle monta au ciel. 2° Combien fut élevé le trône où elle fut placée.

I. . . . « L'Assomption de Marie au ciel fut plus glorieuse que l'Ascension de Jésus-Christ, parce qu'il n'y eut que les anges qui vinrent au-devant du Rédempteur, au lieu que la Vierge monta à la gloire, accompagnée des saints, des anges et du Seigneur lui-même (S. Pet. Dam. Serm. de Ass.). »...

II. Puisque l'esprit de l'homme, dit saint Bernard, ne peut comprendre la gloire immense que Dieu a préparée dans le ciel à ceux qui l'ont aimé sur la terre, comme le déclare l'Apôtre, qui pourra jamais comprendre « quelle gloire il a préparée à celle qui l'a engendré, » à sa Mère, qui dès le premier instant qu'elle fut créée, l'aima plus que tous les hommes et tous les anges réunis? L'Eglise a donc raison de chanter, que Marie a été élevée dans le ciel par-dessus tous les chœurs des anges puisqu'elle aima Dieu plus que tous les esprits bienheureux l'ont aimé. « Oui, elle fut élevée au-dessus des anges, de manière qu'elle ne voit au-dessus d'elle que son Fils, qui est le Verbe divin (Gul. Serm. 4 de Ass.). »

. . . Réjouissons-nous donc avec Marie du haut degré de gloire et d'élévation qu'il a plu à Dieu de lui accorder dans le ciel; réjouissons-nous-en, parce que notre mère, quoiqu'elle nous ait privés de sa présence en montant au ciel, nous a cependant conservé tout son amour. Elle est plus près de Dieu, et plus étroitement unie à sa divine majesté ; elle connaît mieux nos misères, en éprouve plus de compassion, et est plus puissante pour nous secourir. « Quoi ! s'écrie saint Pierre Damien (Serm. 1. de Nat. V.), parce que vous avez été élevée dans le ciel, auriez-vous, ô Vierge bienheureuse, oublié notre état de misère? Non, assurément; un cœur aussi compatissant que le vôtre ne saurait être insensible à nos peines. » « La compassion et la volonté que Marie eut pour nous sur la terre furent bien grandes, mais ces sentiments ont pris des accroissements dans le ciel, où elle a été établie Reine des anges et des hommes (S. Bonav. Spec. c. 8.). »

S. Liguori, Gloir. de Mar., t. 2, p. 177.

Sur la joie du ciel à son arrivée.

Quelles réjouissances ne célèbre-t-on pas, même dans cette vallée de pleurs, à l'arrivée d'un grand personnage, attendu depuis longtemps, surtout si ce personnage vient occuper un trône? Chacun à l'envi veut rendre à son souverain les hommages les plus distingués, chacun s'étudie à se signaler par les louanges et les honneurs qu'il lui prodigue. Si l'on a coutume d'éprouver une joie si vive même ici-bas, dans ce misérable lieu d'exil, dans cette vallée de larmes et de deuil, à combien plus forte raison ne dut-il pas en être de même dans le céleste empyrée, là d'où la tristesse et l'affliction sont à jamais bannies, et où règneront une joie éternelle, un bonheur inaltérable et sans fin!

L'Excel. de Mar. et de sa dévot., t. 2, p. 158.

Sa gloire dans le ciel.

Marie est proclamée Reine du ciel et de la terre, parce que jamais rien au ciel ni sur la terre n'atteint un si haut degré de mérite et de dignité que la Vierge fidèle; et « s'il n'y a point eu de lieu, observe saint Bernard, plus digne de recevoir le Fils de Dieu, venant au monde, que le sein de Marie, il n'y a point eu de lieu plus digne de recevoir Marie dans le ciel que le trône de son Fils sur lequel elle a été élevée (Bern. Serm. in Assumpt.). »

Le Guillou, Nouv. M. de Mar., p. 177.

DÉVOTION A MARIE.

Ses deux fins.

Propager le culte de Marie, et augmenter le nombre de ses serviteurs, voilà la première fin... La seconde fin est de sanctifier les fidèles en leur proposant Marie comme modèle d'une vie vraiment chrétienne.

Martin, Nouv. Man. de la Ste. Vierge, p. VI.

Signe infaillible de salut.

Saint Bernard assurait que « la dévotion envers Marie est un signe infaillible de salut éternel. »

S. Liguori, Les gloi. de Mar., t. 1, p. 246.

Marque de prédestination et moyen de salut.

On vous l'a dit bien des fois, et toujours vous aimez à l'entendre: la dévotion envers la Mère de Dieu est, au sentiment des saints Pères, une des plus sûres marques de prédestination, comme un des plus puissants moyens de salut.

Louis Debussi, Nouv. M. de Mar., p. 58.

Elle est une source de bénédictions.

« La dévotion à l'admirable Mère de Dieu, dit un pieux auteur, porte avec elle tant de bénédictions, que l'éternité tout entière ne sera pas trop longue pour reconnaître les biens qui en découlent... Les pauvres y trouvent des richesses pour soulager leur indigence; les faibles, de la force; les malades, des remèdes à leurs maux ; les ignorants, de la science; les affligés, de la consolation; les pécheurs y trouvent la grâce; les justes, leur sanctification; les âmes du purgatoire, leur délivrance. Enfin il n'y a point de condition qui ne participe à ses largesses; point de nations, point de royaumes, qui n'éprouvent sa protection. Toute la terre est pleine de ses miséricordes. Son cœur, ce précieux cœur, qui est, après celui de Jésus, le plus pur, le plus doux, le plus charitable de tous les cœurs,

à lui seul plus d'amour et de perfections que tous les anges et tous les bienheureux ; et par conséquent il a pour nous incomparablement plus de tendresse, plus de compassion, plus de pente à nous secourir, que tous les saints ensemble ; et c'est de ce cœur miséricordieux, comme d'une source inépuisable, que découle sur toutes les créatures une multitude presque infinie de toutes sortes de biens. »

Ibid., p. 39.

Par cette dévotion on plaît à la sainte Trinité.

Placet Patri, qui diligit Filium : placet Filio, qui diligit matrem : placet sponso, qui diligit sponsam. Cole ergò Mariam, et Patri, et Filio, et Spiritui sancto placebis.

Memor. vitæ sac., p. 37.

Assurance de salut en persévérant dans la dévotion à Marie.

Saint Anselme a raison, quand il assure qu'elle est impossible la perte de l'âme qui attire sur soi les regards bienveillants de Marie; car la puissance et la miséricorde dont le Seigneur l'a enrichie, n'ont point de bornes.

En effet, Marie est mère de celui qui a dit : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre.* En la couronnant reine de l'univers, son divin Fils lui a communiqué sa toute-puissance. Tel est le sentiment de toute la tradition. « Personne n'est sauvé que par vous, ô Vierge très-sainte, dit saint Germain; personne n'est délivré des maux que par vous, ô Vierge très-pure; personne n'obtient de grâce que par vous, ô Vierge très-chaste; personne ne reçoit les effets de la miséricorde que par vous, Vierge très-illustre. » « Dieu, dit saint Bernard, a placé en Marie la plénitude de tout bien. Aucune grâce ne vient du ciel, qu'elle ne passe par les mains de Marie. »

Martin, Nouv. Man. de la Ste Vierge, p. 290.

Sur le même sujet

Oui, ô Vierge sainte, pouvons-nous dire avec un de vos plus grands serviteurs, saint Alphonse de Liguori : oui, si je persévère à vous servir, à vous aimer, à vous prier, je suis assuré de mon salut.

Louis Debussi, Nouv. Mois de Marie, p. 336.

Cette dévotion est très-utile à ceux qui veulent faire des progrès.

Ayez un soin tout spécial d'honorer la bienheureuse Vierge et Mère de Dieu; car la mère peut toute seule plus que tous les amis et tous les serviteurs.

La Mère du Sauveur a pour nous un amour plus ardent, parce qu'elle surpasse de beaucoup en charité tous les saints.

Cette bienheureuse Vierge demande avec confiance au roi comme reine, elle pourvoit à tout comme maîtresse, et, comme mère, elle dispense les trésors célestes.

C'est aussi un grand mérite auprès du Christ que de beaucoup aimer et honorer sa Mere; car le Christ lui-même l'aime et l'honore par-dessus tout.

Ceux qui prennent Marie pour mère, Jésus-Christ les considère vraiment comme ses frères et les protége.

Cherchons donc à lui plaire par-dessus tous les autres, et ne soyons pas satisfaits que nous n'expérimentions qu'elle nous aime très-ardemment.

Ce n'est pas assez de lui rendre des hommages mensuels, il faut l'honorer par des prières et des œuvres journalières. Car les fils ont journellement besoin de l'aide de leur mère, et plus fréquemment durant le jour.

Ceux qui ont l'habitude de servir dévotement et sincèrement la Mère de Dieu, trouvent dans les tentations un grand secours, dans les tribulations la consolation, dans les travaux la force, dans les périls la protection, dans la vie spirituelle la douceur, dans la mort la sécurité, dans la gloire éternelle la béatitude.

Et. de la perf. rel, liv. 2, ch. 10.

Nécessité de la dévotion à la sainte Vierge et confiance en elle.

Considérons d'abord la nécessité morale qu'ont les prêtres de l'intercession de la sainte Vierge, et ensuite la confiance qu'ils doivent avoir dans le secours de la divine Mère.

. . . Saint Bernard dit que toutes les grâces qui nous sont accordées, nous les recevons par le moyen de Marie. *Totius boni plenitudinem Deus, posuit in Mariâ, ut proindè si quid spei nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, ab eâ noverimus redundare...* (S. Bern. Serm. de aquæduct.).

. . . *Ad Mariam recurre, non dubius dixerim, exaudiet utique Matrem Filius,* (S. Bern. Serm. cit. de aquæd.).

. . . *Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus; quia quod quærit, invenit, frustrari non potest.* Ibidem.

. . . Si tous les chrétiens doivent implorer le secours de la Mère de Dieu, à cause de la nécessité morale où ils sont tous d'obtenir son intercession, les prêtres doivent lui être encore plus dévoués, eux qui, ayant contracté de plus grandes obligations, ont besoin de grâces plus abondantes pour se sauver. Nous prêtres, nous devons sans cesse nous tenir aux pieds de Marie, et la prier de nous secourir. Saint François Borgia se défiait beaucoup de la persévérance et du salut de ceux qui n'ont pas une dévotion particulière à la sainte Vierge; et en effet, selon ce que dit saint Antonin, celui qui prétend obtenir des grâces sans l'intercession de Marie, *sine alis tentat volare.* Saint Anselme va jusqu'à dire : *Impossibile est, ut à te* (ô Maria) *aversus salvetur* (De excell. Virg. c. 11.). Nous lisons de même dans saint Bonaventure : *Qui neglexerit illam, morietur in peccatis suis* (In Ps. 116.).

. . . Examinons la confiance que nous devons avoir en l'intercession de Marie, à cause de sa

puissance et de sa bonté... Richard de saint Laurent a écrit : *Ab omnipotente Filio omnipotens Mater facta est.* (Lib. 4. de laud. Virg.) Le fils est tout-puissant par nature, la Mère par grâce, car elle obtient de Dieu tout ce qu'elle demande, et cela pour deux raisons : d'abord, parce que Marie a été la créature la plus fidèle et la plus aimant Dieu ; ce qui a fait dire au P. Suarez que le Seigneur aime plus Marie que tous les autres Bienheureux ensemble. Sainte Brigitte entendit Jésus dire à Marie : *Mater, pete quod vis à me; non enim potest esse inanis petitio tua ;* il ajouta : *Quia tu mihi nihil negâsti in terris, ego tibi nihil negabo in cœlis.* (Rev. 1. cap. 4.) La seconde raison, c'est que Marie est mère. Saint Antonin dit que ses prières ont force de commandement, parce qu'elles sont les prières d'une mère : *Oratio Deiparæ habet rationem imperii, undè impossibile est eam non exaudiri* (Part. 4. tit. 25. c. 17.).

. . . En un mot, il n'y a personne, quelque impie qu'il soit, que Marie ne puisse sauver par son intercession... Rien donc n'est impossible à vous, grande Reine, dit saint Pierre Damien, puisque vous pouvez secourir et sauver même les désespérés : *Cui possibile est etiam desperatos in spem salutis relevare...* L'amour de toutes les mères ensemble, n'égale pas, dit le P. Niéremberg, l'amour que Marie porte à un seul de ses serviteurs qui se recommande à sa protection.

. . . Sainte Brigitte entendit un jour que notre Sauveur disait à sa Mère : *Mater, pete quid vis à me.* Marie lui répondit : *Misericordiam peto pro miseris* (Rev. l. 1. c. 46.) Comme si elle eût dit : mon Fils, vous m'avez fait la Mère de miséricorde, que puis-je donc demander? Je n'ai à demander que la miséricorde pour les malheureux pécheurs.

. . . S. Bernard de Buste dit que Marie désire plus nous procurer les grâces, que nous de les recevoir : *Plus vult illa bonum tibi facere, et gratiam largiri, quàm tu accipere concupiscas* (Marial. 1. Serm. 5. de nom. Mar.). Le même saint ajoute que, comme le démon tourne sans cesse (dit S. Pierre), cherchant quelque proie à dévorer : *Circuit quærens quem devoret* (1. Petr. 5.) ; de même Marie cherche toujours qui elle peut sauver : *Ipsa semper circuit quærens quem salvet.* (Ibid. part. 3. Serm. 3.) Je demande : Qui reçoit les grâces de Marie? et je réponds : Celui qui les veut. Une âme sainte disait : Il suffit de demander les grâces à Marie pour les obtenir. Aussi, saint Ildefonse dit-il que nous ne devons lui demander que de prier pour nous, parce qu'elle nous obtiendra plus de grâces que nous n'en pourrions demander : *Majori devotione orabit pro me, quam ego auderem petere; et majora mihi impetrabit, quàm petere præsumam.* Plusieurs ne reçoivent pas les grâces de la sainte Vierge, pourquoi? parce qu'ils ne les veulent pas. Si l'on tient à quelque passion d'intérêt, d'ambition, ou d'affection impure, on ne veut pas la grâce d'en être détaché, et par conséquent on ne la demande pas; si on la demandait à Marie, certainement on l'obtiendrait. Malheureux, dit elle-même la sainte Vierge à sainte Brigitte, malheureux celui qui, pouvant recourir à elle dans cette vie, restera par sa faute abîmé dans ses péchés : *Ideò miser erit, qui ad misericordem cùm possit non accedit* (Rev. l. 1. c. 6.). Un temps viendra où il voudrait y recourir, et il ne le pourra plus.

Ne nous exposons pas à cet énorme danger; recourons toujours à la divine Mère; jamais elle ne renvoie ceux qui l'invoquent, sans les contenter : *Ità benigna est* (dit Louis Blosius) *ut neminem tristem redire sinat.* (Lib. 4. cap. 12.). Marie se trouve toujours prête à secourir ceux qui l'invoquent, dit Richard de saint Laurent : *Invenies semper paratam auxiliari.*

. . . Et qui, s'écrie Innocent III, a jamais eu recours à Marie, et n'a pas été secouru? *Quis invocavit eam, et non est auditus ab ipsâ?* (Serm. 2. de ass. B. Virg.) Qui jamais, dit encore le bienheureux Eutichianus, a imploré le secours de Marie, et en a été abandonné? *Quis unquàm, o beata, fideliter omnipotentem tuam rogavit opem, et fuit derelictus? Reverà nullus unquàm.* (B. Eutich. in vitâ S. Theod.) S. Bernard adresse à Marie les paroles suivantes : ô Vierge sainte, si jamais il se trouve quelqu'un qui se rappelle de vous avoir invoquée, et de n'avoir pas reçu vos secours, je consens qu'il cesse de louer votre miséricorde : *Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, qui in necessitatibus te invocatam meminerit defuisse* (Serm. 1. de Ass.). Mais jamais un pareil cas ne s'est présenté et ne se présentera ; car Marie, dit saint Bonaventure, ne sait refuser aux misérables sa compassion et son secours : *Ipsa enim non misereri ignorat, et miseris non satisfacere nunquam scivit.*

. . . Recourons donc à Marie, et ne doutons pas de sa miséricorde, parce que nous voyons que nos péchés nous rendent indignes d'être exaucés. Le Seigneur révéla à sainte Brigitte que Lucifer même se sauverait par le secours de Marie, si cet esprit superbe s'humiliait et recourait à elle : *Etiam diabolo misericordiam exhiberet, si ille humiliter peteret.* La sainte Vierge elle-même dit à sainte Brigitte que quand un pécheur vient à ses pieds, elle ne regarde pas les péchés qu'il apporte, mais seulement l'intention qui l'amène : s'il vient avec le dessein de changer de vie, elle le guérit et le sauve : *Quantumcumque homo peccet, si ex verâ emendatione ad me reversus fuerit, statim parata sum recipere revertentem; nec attendo quantùm peccaverit, sed cum quali voluntate venit; nam non dedignor ejus plagas ungere et sanare, quia vocor, et verè sum Mater misericordiæ.* C'est pourquoi saint Bonaventure appelait Marie le salut de ceux qui l'invoquaient : *O salus te invocantium.* Il suffit de recourir à Marie pour être sauvé.

. . . Jean Berchmans, de la compagnie de Jésus, ce zélé serviteur de Marie, étant à l'article de la mort, répondit à ses compagnons qui lui demandaient ce qu'ils avaient à faire pour gagner la bienveillance de Marie : *Quidquid minimum, dummodò sit constans.* Le plus petit hommage suffit pour obtenir la protection de cette divine Mère; elle se contente des moindres choses que nous lui offrons, pourvu qu'on soit persévérant; elle est si libérale, qu'elle récompense les plus petits hommages par des grâces abondantes, comme dit saint André de Crète : *Cùm sit magnificentissima, solet maxima pro minimis reddere* (Orat. 2. de dorm. Virg.). Mais nous prêtres, nous ne devons pas nous en contenter; offrons-lui du moins les hommages que lui présentent ses fidèles serviteurs, par exemple : réciter chaque jour le rosaire, faire ses neuvaines, visiter chaque jour son image et lui demander quelque grâce spéciale, lire tous les jours un livre qui traite de ses louanges, la saluer quand on sort ou quand on rentre, quand on se lève le matin, et le soir quand on se couche, se mettre sous sa protection, en disant trois *Ave* en l'honneur de sa pureté. Les séculiers pratiquent ces dévotions; mais nous, prêtres, nous pouvons l'honorer bien davantage, en prêchant sa gloire et en insinuant aux autres la dévotion qui lui est due : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt* (Eccli. 24. 31.). Elle promet la vie éternelle à celui qui travaille sur cette terre à la faire connaître et à la faire aimer. Le bienheureux évêque Edmine commençait toujours ses prédications par les louanges de Marie. Cette pratique plut tant à la divine Mère qu'elle dit un jour à sainte Brigitte : *Dites à ce Prélat que je veux lui servir de Mère, et qu'à sa mort je présenterai son âme à mon Fils.*

. . . La miséricorde de Marie, comme observe saint Bernard, est ce qui excite le plus à pratiquer avec zèle la dévotion envers elle. Du moins en prêchant, n'oublions jamais, avant de finir, de porter les auditeurs à recourir à Marie, et à lui demander quelque grâce. Enfin, dit saint Richard de saint Laurent, celui qui honore Marie acquiert les trésors de la vie éternelle : *Honorare Mariam est thesaurizare vitam æternam.* (De laud. Virg. lib. 2.)

S. Liguori, Rec. de textes, t. 2, p. 353 à 377.

Quelle doit être notre confiance en Marie, Reine de miséricorde

. . . Si le Fils est roi, dit saint Athanase Serm de Deip.), comment la Mère ne serait-elle pas Reine et maîtresse ?.. Suétone raconte de l'empereur Titus, qu'il ne savait refuser rien de ce qu'on lui demandait; et comme il en était repris par ses courtisans, il avait coutume de leur répondre que le prince ne doit renvoyer mécontent aucun de ceux qu'il admet en sa présence. C'était de la part de Titus une vaine ostentation de bonté, car bien des fois sans doute; il devait lui arriver de manquer à sa parole en promettant ce qu'il n'était pas en son pouvoir ou dans son intention d'accorder. Mais, quant à notre Reine, elle ne trompe personne; elle peut tout ce qu'elle veut en faveur de ses serviteurs, et ne souffre vraiment point que « nul parte d'auprès d'elle le cœur mécontent (Lud. Blos. liv. 4. c. 12.). » « Marie, lui dit saint Bernard (in Sal. reg.), comment pourriez-vous refuser de secourir les pauvres pécheurs, puisque vous êtes une Reine de miséricorde. Quels sont les sujets de la miséricorde, sinon les misérables? Partant, moi, le plus misérable de tous les pécheurs, je suis le premier de tous vos sujets, et vous devez avoir plus de soin de celui-ci que de tous les autres. » Ayez donc pitié de nous, Reine de miséricorde, et songez à nous sauver. Ne dites point, pour me servir ici des expressions de saint Grégoire de Nicomédie, ne dites point que la multitude de nos offenses est un obstacle pour nous secourir, car « votre clémence est telle, que la grandeur de notre malice ne saurait la surpasser. Rien ne résiste à votre puissance, parce que le créateur de tous, qui est aussi le vôtre, vous honore comme sa mère, faisant de toute gloire la sienne propre (Or., de exctu B. V.). »... Quelle doit donc être notre confiance en Marie, puisque nous connaissons tout à la fois, et sa puissance auprès de Dieu et l'étendue de sa miséricorde ! Il n'y a pas dans le monde parmi les vivants, un seul homme qui n'ait expérimenté la compassion de Marie et qui n'ait eu part à ses bienfaits. « Je suis, dit la Vierge à sainte Brigitte (Rev. l. 1. c. 6.), la Reine du ciel et la Mère de miséricorde; je suis la joie des justes et la porte de secours par où les pécheurs vont à Dieu. Nul sur la terre, auquel je refuse ma pitié, pas un seul qui n'ait obtenu quelque grâce par mon intercession, quand ce ne serait que d'être tenté moins violemment du démon. Aucun pécheur, ajoute-t-elle, à moins qu'il ne soit absolument maudit (ce qui doit s'entendre de l'irrévocable malédiction des damnés), n'est tellement réprouvé de Dieu qu'il ne puisse rentrer en grâce par mon moyen. C'est pourquoi, conclut la Vierge, malheur et malheur pour une éternité entière à celui qui, dans cette vie, pouvant se prévaloir de ma commisération, ne le fait pas, et se perd ainsi par sa faute. »

Id. Gloir. de Mar., t. 1, p. 31 à 40.

Combien grande doit être notre confiance en Marie, puisqu'elle est notre mere.

. . On raconte de la baleine, que dans la tempête, ou lorsque les pêcheurs poursuivent ses petits, elle ouvre la bouche, et loge les baleignons dans son ventre pour les mettre en sûreté; de même « quand Marie, cette miséricordieuse mère des fidèles, voit ses enfants exposés aux tempêtes des tentations, elle les cache comme dans ses propres entrailles, et ne cesse de les protéger jusqu'à ce qu'elle les ait

déposés dans le port du salut (Novarin. c. 14. exc. 81.). » . . . N'en doutons pas, dans tous les combats contre l'enfer, nous serons toujours victorieux, si, appelant Marie à notre aide, nous lui disons avec l'Église : *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix.* O ! combien de victoires remportées sur l'enfer par cette courte mais efficace prière ! Une grande servante de Dieu, la sœur Marie du crucifix, Bénédictine, n'en disait pas d'autre pour mettre en fuite les démons.

Id. ibid., p. 50.

Notre confiance en elle doit être filiale.

Marie est bien réellement notre mère, notre confiance en elle doit avoir un caractère particulier et s'imprégner d'un sentiment que n'a point la confiance que nous inspirent les autres saints. Une mère n'aime pas, ne gratifie et ne pardonne pas, comme le fait un ami ou un bienfaiteur; elle est tout autrement bonne et généreuse : et cette mère est Marie, *la mère du divin amour et de la sainte espérance* (Eccli. 24. 24.), ses affections et ses dons n'auront-ils pas un cachet inimitable? « Comme Marie est plus puissante que tous les Bienheureux, dit saint Augustin, elle s'intéresse plus qu'eux tous à notre bonheur. »...

Prions donc Marie avec la confiance et l'abandon d'un enfant; dans nos misères et dans la douleur que nous inspirent nos péchés, implorons sa clémence, comme un enfant expose ses besoins à sa mère, lui découvre les plaies de son cœur, et remet son avenir entre ses mains. S'il est des prières qu'elle n'exauce pas, ce sont celles qui ont pour objet des biens dangereux, et ce refus prouve encore sa tendresse maternelle : une bonne mère arrache des mains de son enfant le fer qui pourrait le blesser.

J. J. Desgeet, Nouv. M. de Mar., p. 305.

Assurance de l'intercession de Marie.

Dieu lui-même fit connaître à sainte Catherine de Sienne, qu'il avait accordé à Marie qu'aucun pécheur qui aurait recours à elle ne serait emporté par le démon.

Gesme, Man. des cons., p. 441.

Avec quel empressement Marie vient au secours de ceux qui l'invoquent.

. . . Comme l'a dit Bernardin de Buste (Mar. 1. s. 5. de Nom. Mar.) : « Cette grande Dame désire plus vivement de nous accorder des grâces que nous de les recevoir. »

Je le répète encore : la multitude de nos péchés ne doit point diminuer notre confiance en Marie, car (Ric. de S. Laur. De laud. Virg. lib. 4.) « de même qu'une tendre mère n'a point horreur de soigner un fils infecté de la lèpre, ainsi Marie, quel que soit le hideux état de notre âme, entreprend de la guérir sans se laisser rebuter par l'infection des plaies. »

. . . Bien plus, la compassion de cette tendre Mère est si grande, sa tendresse pour nous si vive, qu'elle n'attend pas même nos prières pour nous secourir. « *Elle prévient ceux qui la désirent, et se montre à eux la première.* » (Sap. 6.) Paroles de la Sagesse que saint Anselme applique à la Vierge, qui prévient ceux qui désirent sa protection, et leur obtient des grâces avant que leur bouche soit ouverte pour les demander. Nous en avons une preuve dans ce qui arriva au festin des Noces de Cana; la Vierge ne se fut pas plus tôt aperçue que le vin allait manquer, que, touchée de la confusion de ces deux époux et de leur embarras, elle s'adresse à son Fils sans en être priée, et lui expose leur besoin par ces paroles : « *Ils n'ont point de vin;* » Jésus-Christ, pour consoler les deux époux, mais bien plus en considération de sa Mère, fit le miracle de changer l'eau en vin. Ainsi donc, et c'est la conclusion que tire Novarin (cap. 10. exc. 27.) : « Si Marie est si prompte à nous secourir dans nos besoins, même quand on ne l'invoque pas, combien plus le sera-t-elle quand on l'appelle à son aide ? »

Chrétiens, quelqu'un de vous douterait-il de cette vérité consolante? qu'il entende saint Bernard parler à la Mère de Dieu (Serm 1. de Ass.). (« O Marie ! disait ce grand saint, je consens que l'on se taise sur votre miséricorde et que jamais aucune langue ne la célèbre, si dans le monde, un seul homme peut se présenter et dire que, vous ayant invoquée, vous êtes demeurée sourde à ses prières. »

(Inn. III. Serm. 2. de Ass.) : « Vierge sainte, qui jamais a recouru en vain à votre puissante protection? » (Blos. in Spec. cap. 12.) « Le ciel et la terre seront détruits plutôt que vous manquiez de secourir celui qui vous invoque avec humilité de cœur. » Saint Anselme, pour accroître notre confiance, assure que lorsque les hommes s'adressent à la divine Mère, non-seulement ils peuvent compter sur son assistance, mais que « souvent leurs prières seront plus vite exaucées en invoquant le nom de Marie qu'en invoquant le nom de Jésus (S. Ans. de exc. V. c. 6.); et la raison, c'est, dit-il, que Jésus-Christ notre Sauveur est aussi notre juge, et doit par conséquent venger ses injures, au lieu que la Vierge en sa qualité d'avocate n'est tenue qu'à avoir pitié de nous. »

. . . Ainsi donc, que chacun de nous, plein de confiance en cette Mère de miséricorde, lui dise avec saint Augustin : « Souvenez-vous, ô très-clémente Reine, qu'il n'a jamais été dit, depuis que le monde existe, que nul homme ait recouru en vain à votre protection, et permettez-moi d'espérer que je ne serai pas le premier qui, vous ayant invoquée, ait été abandonné de vous. »

S. Liguori, Les Glor. de Mar., t. 1, p. 148.

Puissance de Marie, pour délivrer ceux qui l'invoquent dans les tentations.

. . . S. Bon. Spec. Virg. c. 3 : « O ! que Marie est redoutable au démon ! *O quam*

tremenda est Maria dæmonibus! » Pareil à cet ennemi dont parle Job (24. 16, 17.), « qui profite de l'obscurité de la nuit pour venir percer une maison, mais qui, si l'aurore le surprend, fuit plein de terreur comme devant la mort, » ainsi, dit saint Bonaventure (in Spec. Virg.), le larron infernal fait son irruption dans une âme à la faveur des ténèbres de l'ignorance; mais si la grâce et la miséricorde de Marie viennent à luire pour cette pauvre âme, c'est l'aurore qui dissipe la nuit et chasse les esprits de l'abîme. » Tel est l'empire que le Seigneur lui a donné sur eux, comme nous l'apprend sainte Brigitte dans ses Révélations que « toutes les fois qu'ils osent s'attaquer à un homme qui implore le secours de la Vierge, au moindre signe d'elle, ils fuient tremblants; car les supplices de l'enfer mille fois redoublés leur sont moins insupportables que d'expérimenter le terrible pouvoir de Marie. »

. . . « Comme la cire se fond devant le feu, dit saint Bonaventure (in spec.), ces esprits malins demeurent sans force contre les âmes qui ont une tendre dévotion pour Marie. »

Id. ib., p. 149.

PRATIQUES DE DÉVOTION ENVERS MARIE.

Il faut y persévérer.

. . . Le vénérable Berchmans, interrogé par ses compagnons sur son lit de mort, quelle dévotion ils devaient offrir à la sainte Vierge pour lui être plus agréables et obtenir sa protection : Les moindres choses, répondit-il, pourvu qu'on les fasse avec constance. Je vais indiquer quelques pratiques de piété en l'honneur de Marie. Mais je ne recommande pas tant au lecteur de les pratiquer toutes, que de pratiquer avec persévérance celles qu'il choisira, et de craindre de perdre la protection de la Mère de Dieu, s'il venait à négliger ces mêmes dévotions. O! combien de personnes, qui sont maintenant dans l'enfer, se seraient sauvées, si elles eussent continué envers Marie les dévotions qu'elles avaient commencées!

Id. ibid., t. 2, p. 229.

1re Pratique : AVE MARIA. *Signe de prédestination.*

Le bienheureux Alain, parlant de l'*Ave Maria*, dit que « c'est un grand signe de prédestination d'honorer souvent la sainte Vierge par la Salutation angélique. » (S. Alan. S. 2 Bos. c. 11.).

Id. ibid., t. 1, p. 246.

Son utilité.

Quiconque salue Marie, sera aussi salué par elle; elle lui répondra en lui obtenant quelque grâce. Quand on récite l'*Ave Maria*, le ciel s'en réjouit, l'enfer frémit, le démon s'enfuit... Il est bon d'avoir près de son lit une belle image de la sainte Vierge... Autrefois tout le monde s'agenouillait pour dire l'*Angelus;* maintenant il y en a qui ont honte de le faire : cependant saint Charles Borromée n'avait pas honte de mettre pied à terre, soit qu'il fût en voiture, ou à cheval, pour le réciter au milieu du chemin et quelquefois dans la boue...

Ibid., t. 2, p. 230.

Paraphrase de cette prière par Thomas à Kempis. *Voy.* SALUTATION ANGÉLIQUE.

2e Pratique : NEUVAINE. *Vertu adaptée à chaque fête.*

Les serviteurs de Marie célèbrent avec beaucoup de ferveur les neuvaines de ses fêtes, et cette bonne Mère les en récompense en leur obtenant des grâces spéciales... La dévotion la plus agréable à Marie, c'est d'imiter ses vertus; ainsi, il sera bon de se proposer à chaque neuvaine quelque vertu de Marie adaptée au mystère de la fête : par exemple, pour la fête de la Conception, la pureté d'intention; pour la Nativité, le renouvellement de l'esprit, en bannissant la tiédeur; pour la Présentation, le détachement de la chose à laquelle on croit être le plus attaché; pour l'Annonciation, l'humilité, l'amour du mépris; pour la Visitation, la charité envers le prochain, en faisant des aumônes, ou du moins en priant pour les pécheurs; pour la Purification, l'obéissance à ses supérieurs; enfin pour l'Assomption, le détachement des choses terrestres, et la préparation à la mort, s'habituant à vivre comme si chaque jour était le dernier de la vie... Outre la communion que l'on fera le jour de la fête, il est bon de demander encore au père spirituel la permission de communier plus souvent pendant la neuvaine. Le Père Segneri dit, que nous ne pouvons mieux honorer Marie qu'en étant avec Jésus. On ne peut offrir à Marie rien qui lui soit plus agréable que la sainte communion; puisque c'est dans ce sacrement que Jésus-Christ applique aux âmes tout le fruit de sa passion. Enfin, le jour de la fête, après la communion, il faut nous offrir à servir la Mère de Dieu, en lui demandant la grâce de la vertu proposée dans la neuvaine ou une autre grâce spéciale...

Id. ibid., t. 2, p. 231 et 253.

3e Pratique : ROSAIRE. *Voyez ce mot.*
4e Pratique : JEÛNE.

. . . Il est bien convenable que celui qui, après avoir mérité l'enfer, veut devenir serviteur de Marie, jeûne en son honneur le samedi; ce sera pour lui un gage de salut; non pas que cette dévotion fasse qu'étant surpris par la mort en état de péché mortel, Marie le sauve par un miracle; ces prodiges de la divine miséricorde sont rares, et ce serait folie de les attendre; mais je dis qu'il est facile que Marie obtienne à celui qui jeûne le samedi la persévérance dans la grâce et une bonne mort.

Id. ibid., t. 2, p. 236.

5e Pratique. VISITES AUX IMAGES DE MARIE.

Le Père Segneri dit que le démon n'a su se mieux consoler des pertes qu'il a faites dans l'extinction de l'idolâtrie, qu'en persécutant les saintes images par le moyen des hérétiques. Mais l'Eglise les a défendues aux prix même du sang des martyrs, et la Mère de Dieu a aussi montré par des prodiges combien lui est agréable le culte et les visites qu'on rend à ses images. Saint Jean Damascène eut la main tranchée pour avoir défendu par ses écrits les images de cette divine Mère, mais Marie la lui rendit miraculeusement. Les serviteurs de Marie visitent souvent et avec grande dévotion les images et les églises dédiées à son honneur. Ce sont là les cités de refuge, où nous trouvons un abri contre les tentations et les châtiments mérités par nos fautes passées. Lorsque l'empereur saint Henri entrait dans quelque ville, la première chose qu'il faisait, c'était de visiter quelque église de la sainte Vierge.

Id. ibid, t. 2. p. 256.

6e pratique. SCAPULAIRE. *Voyez ce mot.*

7e pratique. CONGRÉGATION DE MARIE. *Voyez ce mot.*

8e pratique. AUMONES EN L'HONNEUR DE MARIE.

Les serviteurs de Marie ont coutume de faire, surtout le samedi, des aumônes en son honneur. Un artisan distribuait aux pauvres le samedi tout ce qui lui restait du gain de la semaine. Saint Gérard ne refusait jamais rien de ce qui lui était demandé au nom de Marie. Le père Martin Guttièrez faisait de même; et il avoua qu'il n'avait jamais demandé à Marie aucune grâce sans l'avoir obtenue.

Les serviteurs de Marie doivent se faire un devoir de donner chaque jour quelque petite aumône en son honneur, et de l'augmenter le samedi. Ceux qui ne le pourront, y suppléeront par une autre œuvre de charité, comme d'assister les malades, de prier pour les pécheurs et pour les âmes du purgatoire. Les œuvres de miséricorde plaisent beaucoup au cœur de Marie qui est la mère de miséricorde.

Id. ibid., t. 2, p. 243.

9e pratique. RECOURIR SOUVENT A MARIE.

Parmi toutes les pratiques de dévotion, il n'y en a point qui plaise autant à Marie que celle de recourir souvent à son intercession, en lui demandant du secours dans tous les besoins particuliers, dans les doutes, dans les dangers, les afflictions, les tentations et spécialement dans les tentations contre la pureté. La Mère de Dieu nous délivrera si nous recourons à elle en disant le *Sub tuum præsidium*, ou l'*Ave Maria :* ou bien en invoquant son saint Nom qui a une force particulière contre les démons. Il est aussi très-utile alors de baiser ou de serrer sur son cœur le chapelet ou le scapulaire, ou de regarder une image de la Vierge.

Id. ibid, t. 2, p. 244.

Courte paraphrase des LITANIES *de la sainte Vierge.* SAINTE MARIE, PRIEZ POUR NOUS.

Puisque dans les Litanies de la sainte Vierge l'Eglise nous enseigne à lui répéter si souvent la demande de prier pour nous, *Ora pro nobis;* il convient avant de méditer les titres sous lesquels on l'invoque, de considérer combien les prières de Marie sont puissantes auprès de Dieu... Sainte Brigitte (Rev.) entendit qu'un jour Jésus disait à Marie : « *O ma mère, demandez-moi ce que vous voudrez ; vous savez que je ne saurais rien vous refuser. Vous ne m'avez jamais rien refusé sur la terre, je ne vous dois rien refuser dans le ciel.* » Il suffit, dit saint Bernard, que Marie parle, pour que son Fils l'exauce. *A Filio audiri, est exaudiri.* » ...

Id. ibid., t. 1, p. 299.

SAINTE MARIE. *Nom de salut.*

Le nom de *Marie* est un nom de salut... ... C'est un nom de bénédiction, disait le bienheureux Henri de Suzon. «On ne peut l'invoquer, disait saint Bonaventure, sans en retirer les plus grands avantages. »

Id. ibid., t. 1, p. 299.

SAINTE MÈRE DE DIEU.

Si les prières des saints peuvent beaucoup auprès de Dieu, que sera-ce des prières de Marie? Celles-là sont les prières des serviteurs : celles-ci sont les prières d'une mère. « Auprès de Jésus-Christ, dit saint Antonin, la prière de Marie vaut un ordre : *Oratio Virginis habet rationem imperii.* Il est donc impossible que cette Mère demande une grâce à son Fils, et que son Fils ne la lui accorde pas. » C'est pour cela que saint Bernard nous exhorte à « demander par Marie toutes les grâces que nous voulons obtenir de Dieu, parce qu'elle est sa Mère, et qu'elle est toujours exaucée : *Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus.* »

Id. ibid., t. 1, p. 300.

MÈRE DE LA DIVINE GRACE.

Saint Anselme appelle Marie : « *Mère de toutes les grâces : Mater omnium gratiarum.* » ... Saint Bernardin de Sienne dit que « *toutes les grâces qui nous viennent de Dieu, c'est par les mains de Marie que nous les recevons, c'est Marie qui les dispense à qui elle veut, quand elle veut, et comme elle veut.* » ... Saint Bonaventure m'assure que « celui que vous voulez sauver, sera sauvé. *Quem ipsa vis, salus erit.* » Je vous dirai donc avec le même saint : « O salut de ceux qui vous invoquent. *O salus te invocantium.* »

Id. ibid., t. 1. p. 301.

MÈRE TRES-PURE.

. . . Le vénérable Jean d'Avila raconte que nombre de personnes tentées d'impureté se sont conservées pures et chastes par la dévotion à la sainte Vierge. O qu'elle est grande surtout la vertu du nom de Marie pour vaincre ces tentations!...

Id. ibid., t. 1, p. 304.

MÈRE SANS TACHE.

. . . C'est pour cela qu'elle fut établie la médiatrice des pécheurs. Si dans une rébellion un des conjurés allait trouver le roi pour l'apaiser; au lieu d'y réussir, il provoquerait sa colère. Ainsi, Marie ayant été destinée à traiter de la paix entre Dieu et les hommes, il ne convenait pas qu'elle parût coupable de péché et complice du crime d'Adam. C'est pourquoi Dieu le Seigneur la préserva de toute tache de péché...

Id. ibid., p. 303.

MÈRE AIMABLE.

. . . Il est certain, dit le Père Suarez, que Dieu aime plus Marie que tous les autres saints ensemble; parce qu'elle seule aima plus Dieu que ne l'ont aimé tous les hommes et tous les anges... Id. ibid., p. 304.

MÈRE DU SAUVEUR.

. . . Saint Jean Damascène appelle Marie « *le salut en quelque sorte du monde. Salvatrix mundi suo modo.* » En effet on peut, sous deux rapports, l'appeler le salut du monde, et notre médiatrice, c'est-à-dire, médiatrice de grâce, comme Jésus-Christ est médiateur de justice. Premièrement, à cause du consentement qu'elle donna à l'Incarnation du Verbe; « puisque par ce consentement, dit saint Bernardin, elle nous procura le salut. *Per hunc consensum omnium salutem procuravit* (S. Ber. Sen.). » Secondement, par le consentement qu'elle donna à la mort de son Fils, pour notre salut... Id. ibid., p. 304.

VIERGE VÉNÉRABLE.

Dire de Marie qu'elle est Mère de Dieu, c'est dire qu'elle fut élevée à la plus haute dignité qu'il y ait après Dieu. C'est pourquoi saint Anselme lui parle en ces termes : « O Marie, il n'y a rien qui vous égale, car tout ce qui existe est ou au-dessus de vous, et c'est Dieu; ou au-dessous, et c'est tout ce qui n'est pas Dieu. » ... Elle est donc bien digne de notre vénération et de nos hommages la Mère de Dieu, puisque Dieu lui-même ne pouvait l'élever plus haut qu'en la faisant sa Mère.

Id. ibid., p. 305.

VIERGE DIGNE DE LOUANGE.

. . . « Marie promet le paradis à ceux qui la font connaître et aimer : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt* (Offic. Conc. B. V.). » « Elle fera honorer dans l'éternité ceux qui l'auront honorée dans le temps. *Honorantes eam in hoc sæculo, honorabit in futuro* (Riccard.). » Saint Anselme nous dit : « Comme Marie, étant Mère de Dieu, fut le moyen pour sauver les pécheurs, ainsi les pécheurs obtiennent leur salut en prêchant les louanges de Marie. » Tous, il est vrai, ne peuvent être prédicateurs, mais tous peuvent la louer et la célébrer plus ou moins directement, en parlant, dans le commerce ordinaire de la vie, entre amis et parents, des priviléges de Marie, de sa puissance, de sa miséricorde, et inspirer à tous la dévotion envers cette divine Mère. Id. ibid., p. 306.

VIERGE PUISSANTE.

Aucun saint n'est aussi puissant auprès de Dieu que sa sainte Mère. Elle obtient tout ce qu'elle veut. « Vierge sainte, dit saint Bernard, veuillez seulement, et tout se fera. *Velis tu, et omnia fient.* » ... O Marie, vous pouvez me rendre saint, j'espère que vous le ferez.

Id. ibid., p. 307.

VIERGE CLÉMENTE.

. . . Qui a jamais recouru à elle, et n'en a pas été secouru? « Qu'il ne parle pas de votre miséricorde, celui-là, s'il existe, qui vous aura invoquée sans que vous l'ayez exaucé. *Sileat misericordiam tuam, si quis te invocatam meminerit defuisse* (S. Bern.). » ...

Id. ibid., p. 307.

VIERGE FIDÈLE.

. . . Puissions-nous être fidèles à servir cette divine Mère, comme elle est fidèle à nous secourir quand nous la prions! « Marie promet à ceux qui la servent et l'honorent, qu'ils ne pécheront pas, et qu'ils auront la vie éternelle. *Qui operantur in me non peccabunt; qui elucidant me, vitam æternam habebunt* (Eccli. 24. 31.). » ... Id. ibid., p. 309.

CAUSE DE NOTRE JOIE.

. . . A la Nativité de la sainte Vierge, l'Église chante : « Votre naissance, ô sainte Mère de Dieu, annonça la joie à tout l'univers. » Marie fut le principe de notre joie : elle en est aussi le complément, puisque Jésus-Christ, dit saint Bernard, « a mis entre les mains de Marie tout le prix de ses mérites, afin que nous recevions de Marie tout ce que nous pouvons avoir de bien. » ... Id. ibid., p. 310.

VASE INSIGNE DE DÉVOTION.

La dévotion, dit saint Thomas, consiste dans une prompte soumission à la volonté de Dieu. C'est cette vertu qui rendit Marie si agréable à Dieu... On peut considérer comme un symbole de cette vertu de Marie, cette fleur qui se tourne toujours du côté du soleil. La seule volonté de Dieu fait l'unique but et le seul contentement du cœur de Marie...

Id. ibid., p. 311.

ROSE MYSTIQUE.

. . . La rose est vermeille; c'est pour cela que « Marie est appelée rose, à cause de l'ardente charité dont son cœur fut toujours enflammé envers Dieu et envers nous; car la couleur vermeille, ou de feu, indique l'amour ou la charité. » Id. ibid., p. 311.

TOUR DE DAVID.

. . . Saint Bernardin dit que « la Tour de

David était en un lieu élevé, c'est-à-dire, dans Sion ; c'est pour cela qu'on appelle Marie, Tour de David, pour marquer sa haute dignité et sa prééminence. »

. . . Saint Grégoire dit que la Mère de Dieu fut plus sainte des les premiers moments de sa vie, que ne l'ont été les saints à l'heure de leur mort... Id. ibid., p. 312.

TOUR D'IVOIRE.

. . . L'ivoire est... doux et fort. Marie est donc, ainsi que le dit Rupert, abbé, « comme une tour d'ivoire, aimable et douce à Dieu, forte et terrible au démon. »

Id. ibid., p. 313.

MAISON D'OR.

. . . Marie fut cette maison d'or, que « la Sagesse éternelle, c'est-à-dire le Verbe divin, se choisit pour sa demeure sur la terre. *Sapientia ædificavit sibi domum* (Prov. 9.). » ...

Id. ibid., p. 314.

ARCHE D'ALLIANCE.

Vous êtes, ô Marie, « une arche plus vaste que celle de Noé; » puisque dans celle-ci on n'admit que deux animaux de chaque espèce; tandis que tous les justes et tous les pécheurs peuvent venir se mettre sous votre protection. C'est ce qui fut un jour révélé à sainte Brigitte. Elle vit une grande multitude d'animaux féroces : des lions, des léopards, des tigres, etc., qui se réfugiaient dessous le manteau de Marie; et Marie ne les chassait pas; au contraire, elle les accueillait avec bonté, et les flattait de la main pour les retenir auprès d'elle. Les brutes qui entrèrent dans l'arche, restèrent toujours brutes; mais les pécheurs qui se réfugient sous le manteau de Marie ne restent pas pécheurs. Elle sait bien leur changer le cœur et les rendre agréables à Dieu. La sainte Vierge dit aussi à sainte Brigitte : Quand un pécheur vient à moi, quelque nombreux et abominables péchés qu'il ait commis, s'il vient avec le désir sincère de se corriger, je suis toujours prête à le recevoir; car ce ne sont pas les péchés que je regarde, mais la bonne volonté. Je ne dédaignerai pas alors de panser et guérir ses plaies; car je suis véritablement et ce n'est pas en vain qu'on m'appelle la Mère de la miséricorde... Id. ibid., p. 314.

PORTE DU CIEL.

« Marie est appelée Porte du Ciel, parce que nul ne peut y entrer que par son moyen. *Nullus potest intrare cœlum, nisi per Mariam tanquam per portam* (S. Bonav.). »

Id. ibid., p. 316.

Même sujet.

Il est vrai qu'on peut s'acheminer vers le ciel de tous les endroits de la terre; mais on n'y saurait entrer que par la porte, c'est-à-dire par votre entremise, ô sainte et bienheureuse Vierge ! J'apprends ceci de l'Eglise qui vous surnomme tous les jours, en ses dévotions publiques, la porte du ciel : *Janua cœli*. Comme Jésus sortant du ciel s'est servi de vous pour entrer en ce monde, nous avons besoin de vous pour être reçus dans le Ciel; et ce nous est un sujet d'espérance, puisque vous êtes une porte toujours ouverte à toutes sortes de personnes : *Pervia cœli porta manes.*

Le Jeune, Serm., t. 2, p. 87.

Même sujet.

L'Eglise l'appelle la *porte du ciel;* car, et c'est la réflexion de saint Bernard, comme les lettres de grâce que le Roi signe doivent nécessairement passer par la porte de son palais; de même « aucune grâce ne descend du ciel, si elle ne passe par les mains de Marie (S. Bern. Serm. 3. in Virg. Nat). »

S. Liguori. Les Gloires de Marie, t. 1, p. 163.

ÉTOILE DU MATIN.

Comme l'étoile du matin précède le soleil, ainsi la dévotion envers la sainte Vierge précède le soleil de la divine grâce; car, dit saint Germain, la dévotion envers Marie annonce ou qu'on est en état de grâce ou qu'on y sera bientôt. L'Eglise appelle encore Marie, l'étoile de la mer, *Stella maris*, parce que, suivant l'explication de saint Thomas, « comme, pendant la tempête, l'étoile guide les navigateurs au port, ainsi Marie nous guide vers le paradis à travers la mer orageuse du monde. » C'est pourquoi saint Bernard nous prévient que, « si nous ne voulons pas être submergés dans les tempêtes des tentations, nous ne devons pas un seul instant perdre de vue cette étoile de salut. » Et il ajoute : « Si vous la suivez, vous ne vous égarerez pas; si vous en êtes protégé, vous n'avez pas à craindre d'être damné; si elle vous est favorable, vous êtes sûr de parvenir au paradis. Id. ibid., p. 316.

SALUT DES INFIRMES.

. . . Ne craignons pas que, rebuté par la corruption de nos plaies, elle dédaigne de prendre soin de nous; elle est notre Mère; et comme une mère n'a pas horreur de panser les blessures et les ulcères de son fils, de même Marie ne refuse pas de soigner ceux de ses serviteurs qui ont recours à elle. C'est pourquoi saint Bernard lui dit : Mère de Dieu, vous n'avez point horreur du pécheur; quelque corrompu qu'il soit, s'il soupire après vous, vous le sauverez du désespoir, et le guérirez de tous ses maux. Id. ibid., p. 318.

REFUGE DES PÉCHEURS.

. . . Marie est indistinctement le refuge des bons et des méchants; « elle est cette Cité de refuge pour tous ceux qui viennent y chercher un asile. *Civitas refugii omnium ad eam refugentium* (S. Joan. Damasc.). » ...

Id. ibid., t. 1, p. 318.

CONSOLATRICE DES AFFLIGÉS.

. . . « Non, dit saint Antonin, il n'y a pas de saint qui prenne part à nos misères autant que la bienheureuse Vierge Marie. » ...

Id. ibid., p. 319.

SECOURS DES CHRÉTIENS.

. . . L'aide de Marie est toute-puissante, dit saint Cosme de Jérusalem, pour nous préserver du péché et de l'enfer...

Id. ibid., p. 320.

REINE DES MARTYRS.

C'est avec raison que Marie est appelée Reine des Martyrs, puisque le martyre qu'elle souffrit à la mort de son Fils sur la croix surpassa les tourments de tous les autres martyrs... Id. ibid., p. 321.

Sur le même sujet.

Ce serait le comble de la calamité, *Calamitosus esset animus futuri præscius, et antè miserias miser.* (Ep. 98.), a dit Sénèque avec justice, si l'âme pouvait prévoir les maux qui lui sont réservés. Le Seigneur veut bien, par pitié pour nous, ne pas nous montrer les croix qui nous attendent, afin que nous n'ayons à les supporter qu'une fois. Mais il n'en agit pas de même avec Marie, et il voulut que, pour mériter le titre de Reine des martyrs, elle eût, comme son Fils, la connaissance anticipée des douleurs qui l'attendaient, et que ses yeux ne perdissent jamais de vue la passion et la mort de Jésus, son bien-aimé.

S. Alphonse de Liguori, dévot à la Mère des Douleurs, p. 37.

DOULEURS DE MARIE. *Impuissance à les énumérer.*

. . . Mais hélas! dès le début je sens que l'haleine me manque, et je suis forcé de me confesser incapable de traiter un sujet aussi difficile. Et qui pourra jamais, auguste Vierge, énumérer seulement, loin de pouvoir apprécier, les peines cuisantes que vous avez endurées par amour pour nous? « Quelle comparaison trouverai-je pour faire comprendre l'excès de votre douleur? » *Cui comparabo te, vel cui assimilabo te, filia Jerusalem* (Thren. II. 13.)?

L'Excel. de Marie et de sa dév. par un Pass., t. 2, p. 130.

Dès sa conception.

. . . Ce que saint Léon a dit de Jésus, savoir « qu'il commença à souffrir sa cruelle passion dès l'instant de sa conception; nous pouvons le dire en proportion de Marie : *Ab ipso nativitatis exordio passio crucis simul exorta.* »

Ibid., p. 132.

Elle a prévu ses maux.

. . . Elle fut plus affligée encore par la prévision douloureuse de tout ce qui lui restait à souffrir.

Par une sage disposition de la divine Providence, les maux, les traverses, les peines, les afflictions qui nous attendent sont voilés à nos yeux. Malheur à nous, si, dès le premier moment de notre existence, nous voyons rangée sous nos yeux l'armée innombrable des maux qui nous sont réservés! Malheur à l'infortuné Absalon, s'il avait eu constamment devant les yeux le chêne fatal auquel il devait demeurer suspendu! Malheur à l'infortuné Saül, s'il avait dû sans cesse voir briller à ses yeux l'épée qui devait lui percer le sein! Malheur au déicide Judas, s'il n'avait cessé de voir le lien qui devait l'étrangler! Mais Dieu a voulu que tout demeurât caché à nos yeux. — Il n'en arriva pas de même à l'égard de Jésus, appelé avec raison l'homme de douleurs. *Sciebat enim ab initio Jesus... Sciens omnia quæ ventura erant super eum* (Joan. VI, 65, et XVIII, 4); « Jésus savait tout dès le commencement. Il connaissait tout ce qui devait lui arriver. » — Il n'en arriva pas non plus de même à Marie la plus affligée après Jésus. Son divin Fils la voulant pour compagne, et en un sens pour coopératrice de notre réparation, voulut qu'elle eût part non-seulement à ce qu'il souffrait actuellement, mais encore à tout ce qu'il aurait à souffrir dans la suite.

Ibid., p. 137.

1re Douleur. Prédiction de Siméon.

. . . O Mère, la plus affligée de toutes les mères, dites-nous si vous le pouvez quelle impression firent ces paroles sur votre cœur maternel : *Positus est hic in signum cui contradicetur* (Luc. 2. 34.)? Mon doux Jésus sera en butte à la contradiction; il sera donc contredit de tous. Il sera contredit par les Juifs, il sera contredit par les gentils; il sera contredit en paroles, il sera contredit en actions; contredit dans sa personne, contredit dans les siens; il sera contredit à présent, il le sera dans la suite. Il sera contredit par les hérétiques, il sera contredit par les mauvais chrétiens qui en paroles « font profession de le connaître, mais qui le nient par leurs œuvres : » *confitentur cognoscere Deum, factis autem negant* (Tit. I. 16.). *Ubique ei contradicitur* (Act. 28. 22.). Les péchés et les iniquités par lesquels j'ai contredit mon Dieu ont donc aussi concouru à accroître vos douleurs : voilà quel fut le glaive cruel qui perça votre belle âme.

Ibid., p. 140.

2e douleur. Fuite en Egypte.

. . . On peut facilement se faire une idée de tout ce que Marie eut à souffrir dans ce voyage. La route était longue à parcourir : Barrada l'estime à quatre cents milles, c'est-à-dire à trente jours de marche environ. Le chemin était difficile, couvert de broussailles, et presque impratiqué; la saison peu favorable, car c'était l'hiver; et ils durent marcher ainsi par la pluie, par la neige, et par toutes les intempéries de l'air. Marie n'avait pas plus de quinze ans... Quel déchirant spectacle ce devait être, que de voir cette jeune femme, fuyant ainsi et emportant dans ses bras son fils nouveau-né!...

Saint Alph. de Lig. dévot. à la Mère des Doul., p. 48.

Leçon pour nous.

La vue de Jésus et de Marie fuyant ainsi dans ce désert du monde, nous fait une leçon d'y vivre en passagers, sans nous attacher à aucun des biens qu'il nous présente, et qu'il nous faudra quitter un jour pour l'éternité. Nous n'avons point ici-bas de demeure permanente ; mais elle est dans l'éternité, vers laquelle nous tendons (Hebr. 13. 14.)...

La fuite de Jésus et de Marie nous est encore un enseignement, qui nous fait embrasser les croix; car nous ne saurions vivre sur la terre sans en supporter quelqu'une... A qui porte dans son cœur l'amour de Jésus et de Marie, toutes les tribulations sont légères, toutes peines sont douces ; aimons-les donc tous les deux. Aimons-les, et venons au secours de Marie, en portant dans notre cœur son Fils Jésus, que le péché force encore à fuir aujourd'hui. Ibid., p. 51.

3e douleur. Disparition de Jésus dans le temple.

Ceux qui naissent aveugles, souffrent peu de ne point jouir de la lumière du jour; mais ceux qui l'ont connue, souffrent doublement en la perdant. Il en est de même de ces âmes malheureuses, qui n'ont presque jamais connu Dieu, et qui le perdent tout à fait, sans en éprouver grand regret; tandis que celles qui ont eu le bonheur d'être illuminées longtemps de la lumière d'en haut, celles qui se sont ouvertes à l'amour du Seigneur, éprouvent bien plus de peine en le perdant.

Arrêtons-nous donc à considérer combien Marie dut souffrir de ce troisième glaive de douleur, qui venait frapper son cœur, pendant les trois jours qu'elle fut séparée de Jésus qui s'était perdu dans le temple de Jérusalem.

. . . Quelle dut être pendant cet intervalle, la peine de cette Mère affligée, qui s'en allait en cherchant son Fils de tous côtés, en disant comme l'épouse des Cantiques : N'avez-vous point vu celui que chérit mon âme (Cant. 3. 3.)? Id. ibid., p. 54.

La plus aiguë de ses douleurs. Pourquoi?

. . . Cette douleur a droit non-seulement d'être comptée parmi les plus vives de celles qui ont affligé Marie, mais on peut dire à juste raison, qu'elle fut la première et la plus aiguë de toutes. D'abord, dans toutes ses autres souffrances, elle avait Jésus avec elle : dans le temple, quand Siméon lui adressa la parole ; en Egypte, le divin Enfant était là qui la soutenait et la fortifiait de sa présence. C'était ici la première fois qu'elle souffrit seule... Elle souffrit plus, d'après sainte Brigitte, de sa séparation de Jésus, que tous les martyrs ensemble, des tortures auxquelles ils furent livrés (Hom. int. Bet. Eph.). Ces trois jours furent trois siècles pour Marie, trois siècles d'amertume sans consolation...

D'un autre côté, Marie appréciait très-bien le motif de ses autres douleurs ; elle savait qu'elles avaient pour but la rédemption du monde ; mais elle ne comprenait rien à la disparition de son fils... Hélas! pensait-elle en elle-même, peut-être n'ai-je point veillé sur lui comme je le devais? peut-être n'est-ce ici que la juste peine d'une négligence coupable? Ibid., p. 56 à 57.

Instruction pour une âme désolée.

. . . Cette douleur de Marie doit en premier lieu servir à rassurer ces âmes malheureuses, qui ont cessé d'être admises, comme autrefois, à jouir de la présence du Seigneur. Qu'elles pleurent, mais avec calme, comme Marie pleura l'absence de son Fils, et qu'elles prennent garde de se laisser aller trop légèrement à croire, qu'elles ont perdu la grâce sans retour ; car, selon que Dieu lui-même l'a dit à sainte Thérèse, nul ne se perd sans en avoir la connaissance ; nul n'est déchu s'il ne veut l'être. Si le Seigneur se cache un instant aux yeux de l'âme qui l'aime, il ne sort pas pour cela de son cœur; il ne se cache souvent, que pour se faire chercher avec plus d'ardeur et plus d'amour. Mais pour trouver Jésus, il faut le chercher, non au milieu des plaisirs et des délices du monde, mais parmi les croix et les mortifications. Ibid., p. 59.

Pour les pécheurs.

. . . Si Marie a pleuré si amèrement, pour trois jours passés loin de son Fils, combien ne devraient pas pleurer davantage ces pécheurs, qui ont perdu la grâce, et à qui le Seigneur a dit dans sa colère : Vous n'êtes plus mon peuple, et je ne suis plus votre Dieu (Os. 1. 9.). Tel est l'effet du péché, il sépare l'âme de Dieu (Is. 59. 2.)... Mais le plus grand mal de ces âmes infortunées, dit saint Augustin, c'est que, si elles viennent à perdre un bœuf, un âne, un cheval, elles n'ont pas de repos qu'elles ne l'aient retrouvé; tandis qu'elles voient Dieu s'éloigner d'elles, lui qui est le souverain bien, sans rien perdre pour cela de leur malheureuse sécurité. Ibid., p. 60.

4e Douleur. Marie rencontre Jésus allant à la mort.

Pour comprendre la douleur de Marie à la mort de Jésus, il faut, dit saint Bernard, considérer l'amour de cette bonne Mère pour son Fils. Toutes les mères sentent les peines de leurs enfants, comme si elles leur étaient personnelles... Mais, quelle est la mère, qui ait jamais autant aimé son fils, que Marie aima Jésus ? C'était un fils unique, un fils plein de grâce et d'amabilité, le fruit de tant de larmes et de tant de soupirs, un Fils-Dieu descendu sur la terre, pour allumer dans tous les cœurs le feu de son amour.

. . . Plus elle aima, plus elle dut souffrir profondément, et surtout quand elle vint à rencontrer face à face son Fils chéri, courbé sous le poids de la croix et marchant au lieu

du supplice. Ce fut là le quatrième glaive de douleur qui traversa son âme, et dont nous avons à nous entretenir aujourd'hui.

. . . O Mère de douleur! lui dit saint Jean, votre Fils est condamné, et voici qu'il est déjà en route, portant sa croix et montant au calvaire (Jo. 19. 7.). Venez donc, si vous voulez le voir et lui dire un dernier adieu, venez vous placer sur le chemin, où il doit passer.

Marie part aussitôt avec saint Jean, et la trace du sang, qui s'étend le long du chemin, la guide sur les pas de Jésus. Elle l'a révélé elle-même à sainte Brigitte (Liv. 4. c. 77.).

. . , Quelle douleur ne ressentit-elle point à la vue des clous, du marteau et de tout l'appareil du supplice, que les bourreaux portaient devant Jésus!... Mais... la vue des instruments du supplice n'était rien, en comparaison du spectacle qui leur succède. C'est un homme, jeune encore, tout souillé de sang, couvert de plaies des pieds à la tête, couronné d'épines, et traînant à grande peine le bois de son supplice. Marie le regarde; mais elle le reconnaît à peine (Is. 53.), tant le sang et les blessures l'avaient défiguré, au point de le rendre semblable à un lépreux (Is. 54. 4.), et tout à fait méconnaissable. — . . . La fille de Thomas Morus voyant son père marcher à l'échafaud, ne put lui crier que ces mots : Mon père! mon père! puis elle tomba évanouie à ses pieds. Marie ne s'évanouit point sur le chemin du calvaire, parce qu'il ne convenait pas que la Mère d'un Dieu perdît ainsi l'usage de la raison, selon la remarque du P. Suarez; mais son cœur éprouva un déchirement affreux, auquel elle ne succomba point, mais qui, sans un miracle, lui aurait donné mille fois la mort.

. . . Eh quoi! s'écrie ici saint Chrysostôme, si dans le cirque nous voyons une lionne suivre de loin son lionceau qui succombe, nous en avons pitié : *Ferarum etiam miseremur*, et nous pourrions rester insensibles à la douleur de Marie, accompagnant son agneau sans tache, qu'on traîne à mort? Laissons donc nos âmes s'ouvrir à la pitié, et tâchons de nous unir à elle et à son Fils, en portant avec résignation, les croix dont le Seigneur nous afflige pour notre bien. Pourquoi, demande saint Chrysostôme, Jésus a-t-il voulu supporter seul toutes les autres peines, et a-t-il appelé à son aide le Cyrénéen pour porter la croix? C'est pour nous faire comprendre, répond le même docteur, que la croix de Jésus ne suffit pas sans la nôtre : *Ut intelligas Christi crucem non sufficere sine tua.* Ce n'est pas assez de la croix de Jésus pour nous sauver, si nous ne savons pas aussi porter la nôtre jusqu'à la mort.

Ibid., p. 61 à 69.

Sur le même sujet.

. . . Jusqu'ici, mes frères, je vous ai parlé selon l'évangile; permettez-moi maintenant de vous parler selon la tradition. Le soir qui précéda sa mort, Jésus prit en pleurant congé de Marie... Elle partit avec saint Jean, pour voir son bien-aimé qui marchait au supplice, le presser contre son cœur, et lui dire un dernier adieu. Quand elle arriva, une longue traînée de sang lui fit connaître qu'il était déjà passé : *Apparebat terra infusa sanguine.* Enfin, elle vint à un endroit où elle pouvait tout voir. Quel spectacle pour cette pauvre Mère! Elle entend des cris; elle entend des injures; elle entend des blasphèmes; elle voit des bourreaux, les uns portent des clous, les autres portent des cordes, les autres portent des marteaux. Elle cherche au milieu d'eux son Jésus, et elle craint de le rencontrer. Elle l'aperçoit chargé de sa croix; oh! qu'il était changé! Ce n'était plus le plus beau des enfants des hommes : la douleur avait dévoré sa beauté; il n'était plus qu'une plaie; son sang coulait de sa tête jusqu'à ses pieds : si elle n'eût pas été sa Mère, elle ne l'aurait pas reconnu. Elle suit la multitude furieuse; de toutes parts, on crie : Crucifiez-le! crucifiez-le! Enfin, on l'attache à la croix, et elle est là. Mères chrétiennes, quand un enfant chéri vous a quittées pour aller à son éternité, vous avez veillé auprès de son lit, vous lui avez présenté vous-mêmes des breuvages rafraîchissants, et quand il a expiré, vous avez eu du moins la triste consolation de l'embrasser. Marie fut plus malheureuse que vous, qui fûtes alors si malheureuses; son Fils mourant fit entendre ce cri de détresse : J'ai soif! et elle ne put lui offrir un verre d'eau; et quand il lui fut permis de le serrer dans ses bras, pauvre Mère, elle ne serra plus qu'un cadavre! Quelques instants avant celui qui termina si douloureusement sa vie mortelle, le Sauveur, apercevant au pied de sa croix un disciple qu'il aimait à cause de la candeur de son âme, se rappelant qu'il était, lui, le représentant du péché, et qu'une Mère aussi pure que la sienne ne pouvait avoir qu'un fils exempt de toutes souillures, il lui dit : Femme, voilà votre fils! pardonnez-moi, dans ce moment-ci, mes frères, le désordre de mes pensées et de mes expressions; il est bien pardonnable quand on traite un si lamentable sujet...

(Sermon sur la Passion de N.-S. J.-C., par M. l'abbé André, du diocèse de Chartres.)

La chaire catholique, p. 57.

Sur le même sujet.

. . . O spectacle déchirant! ô glaive cruel! Elle l'aborde, elle l'embrasse, elle voudrait lui parler : ô mon cher Fils, semble dire Marie, mais la douleur la suffoque, et étouffe sa voix; elle n'est pas en état de proférer une seule parole. Charles, roi d'Angleterre, était condamné à mort, et déjà on le traînait à l'infâme gibet. Sa tendre et aimable fille obtient la faveur de pouvoir l'embrasser : elle s'avance à la rencontre de son père, se jette à ses genoux, et s'écrie : Ah! mon père!... la violence de la douleur l'empêche d'en dire davantage, elle tombe morte, victime innocente de l'amour filial. Marie ne meurt point à la vue de son Fils : mais ce courage n'est nullement dû aux forces

de la nature, incapables de la soutenir, ce fut la grâce seule qui la fortifia, afin qu'elle pût partager et offrir le grand sacrifice de la vie de son cher Fils Jésus.

L'Excell. de Marie et de sa dévotion, t. 2, p. 152.

5e Douleur. Mort de Jésus.

C'est ici un martyre unique, dans son genre, que nous avons à examiner; une Mère condamnée à voir expirer dans les tortures les plus affreuses, son Fils innocent, son Fils, l'objet de toutes ses affections. Il n'y a rien de plus à ajouter, dit saint Jean, pour faire comprendre le martyre de Marie. Voyez-la seulement aux pieds de la croix, et dites s'il y a douleur semblable à la sienne. — Arrêtons-nous donc aussi sur le Calvaire, et méditons un instant sur ce cinquième glaive de douleur qui traversa le cœur de Marie à la mort de Jésus.

. . . O mon Dieu! quel lugubre spectacle ce dut être, que de voir le Fils agonisant sur la croix, et la Mère à ses pieds, qui souffre autant que lui, de toutes ses peines et de toutes ses angoisses! Voici en quels termes Marie a dit à sainte Brigitte que Jésus se montrait alors à elle sur la croix : Les yeux à demi-fermés, les lèvres pendantes, la bouche ouverte, les joues pâles et tombantes; les traits tirés et tout le visage couvert d'une profonde tristesse; sa tête tombait sur sa poitrine, ses cheveux étaient souillés de sang, ses bras et ses jambes étaient raides et glacés, tout son corps n'était qu'une plaie livide (Lib. 1. Rev. c. 10, et lib. 4. c. 70.).

Toutes ces souffrances de Jésus, Marie les partageait... Ce que les clous produisaient sur le corps de Jésus, dit saint Augustin, l'amour le faisait éprouver au cœur de Marie. Ainsi, au moment même où le Fils sacrifiait son corps, la Mère sacrifiait son âme, selon la pensée de saint Bernardin : *Dum ille corpus, ista spiritum immolabat.* (Tom. 1. Serm. 31.).

. . . Nul ne s'est approché pour me consoler : *Et non fuit qui adjuvaret* (Is. 63. 5.) Mais, qui l'aurait consolé parmi les hommes, qui tous étaient ses ennemis? Sur la croix même, n'était-il pas l'objet des insultes et des railleries de tous ceux qui passaient (Matth. 27. 27.)! Les uns lui disaient : Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix; les autres : Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même; d'autres enfin : S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix. J'entendais, a dit Marie elle-même, dans ses révélations à sainte Brigitte, j'entendais les uns le traiter de voleur, les autres d'imposteur, d'infâme; et chacune de ces paroles était pour mon cœur, comme un nouveau glaive qui le perçait.

Mais ce qui affligea Marie plus profondément, ce fut d'entendre son Fils sur la croix, se plaindre de ce que son Père éternel lui-même l'eût abandonné : Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné (Matth. 27. 26.)? Ces paroles, dit sainte Brigitte, restèrent dans son esprit jusqu'à la fin de sa vie (Rev. 1. cit.).

Ainsi, cette tendre Mère voyait son Fils en proie à toutes les douleurs, sans pouvoir le soulager : loin de là, sa présence même ne faisait qu'augmenter les angoisses de Jésus; nouveau sujet de tristesse pour elle; car, dit saint Bernard, toute la peine qui débordait du cœur de Marie, s'épanchait dans celui de Jésus (Hom. in Ev. Stabat.).

Saint Alph. de Liguori, dévot à la Mère des Douleurs, p. 7 à 761.

6e Douleur. Du coup de lance donné à Jésus, et de sa Descente de croix.

. . . Ames pieuses, écoutez les paroles que Marie vous adresse au milieu de ses douleurs : « O mes filles chéries, vous dit-elle,... depuis la mort de Jésus, mon cœur ne saurait s'ouvrir à aucune consolation; mais si vous voulez me devenir agréables, tournez-vous vers moi, et voyez s'il y eut jamais douleur semblable à celle qui déchira mon âme, quand je me vis enlever mon Jésus, mon amour. » Mais, ô ma Souveraine,... vos souffrances ne sont pas finies par la mort de Jésus : il y aura pour vous encore un autre glaive de douleur, vous verrez le côté de votre divin Fils percé d'un coup de lance, et vos bras devront s'ouvrir pour le recevoir de la croix. Telle fut la sixième de ses douleurs, et c'est celle que nous méditerons aujourd'hui. Jusqu'ici, les douleurs de Marie s'étaient succédé séparément les unes aux autres; mais elles paraissent ici se réunir en une seule, pour venir fondre sur le cœur de cette pauvre Mère.

Il suffit de dire à une mère que son fils est mort, pour rallumer en elle tout ce qu'elle lui portait d'amour. Quelquefois, pour adoucir sa douleur, on s'efforce de lui rappeler les peines qu'elle a éprouvées de la part de cet enfant qu'elle regrette; mais, ici, que pourrais-je vous rappeler, ô Marie? Quelle peine avez-vous jamais reçue de Jésus, lui qui vous aima, qui vous obéit, qui vous respecta toujours sans réserve? Vous l'avez perdu! Qui pourrait dire aujourd'hui votre douleur? ..

. . . Les Juifs, pour ne pas troubler les joies du sabbat de la Pâque, songèrent à descendre de la croix le corps de Jésus; mais, comme la loi voulait que les suppliciés restassent exposés jusqu'après leur mort, ils vinrent avec des massues, dans l'intention de leur briser les jambes, comme ils firent, en effet, aux deux larrons. Quand Marie, qui pleurait au pied de la croix, vit arriver ces hommes armés contre son Fils, elle trembla d'abord d'épouvante; puis, se tournant vers eux : « Mon Fils, leur dit-elle, mon Fils est déjà mort; ah! ne veuillez pas, par une cruauté désormais inutile, recommencer mon supplice. » Elle les supplie de ne point les briser, dit saint Bonaventure; mais, tandis qu'elle parlait ainsi, elle aperçoit tout à coup un soldat impie qui élève contre Jésus une lance; dont il lui frappe le côté; et ceci, afin que fût accomplie la Prophétie, qui dit : « Un des soldats lui ouvrit le côté d'un coup de lance,

et il en sortit de l'eau et du sang (Joan. 19. 34.). »

. . . Cette blessure fut pour Jésus un nouvel outrage ; mais Marie seule en supporta la douleur (Lanspèrg.). Les saints Pères pensent que ce fut là, à proprement parler, le glaive annoncé par Siméon, non pas un glaive de fer, mais un glaive de douleur, qui alla frapper son âme dans le cœur de Jésus, où elle habitait sans cesse... Dans ses autres douleurs elle avait au moins son Fils pour compatir avec elle ; mais dans celle-ci elle ne l'avait plus.

Cependant Marie craignant encore d'autres outrages pour son Fils bien-aimé, pria Joseph d'Arimathie d'aller solliciter de Pilate la faveur d'ensevelir le corps de Jésus, afin de pouvoir du moins le garder mort, et le préserver de toute insulte nouvelle. Joseph alla donc trouver Pilate, et il lui exposa la peine et le désir de cette Mère affligée. Pilate en fut touché, et accorda ce qu'on lui demandait.

...Que de glaives se réunirent alors pour percer l'âme de cette bonne Mère, dit saint Bonaventure, quand on lui présenta son Fils descendu de la croix!

. . . Marie a dit à sainte Brigitte, que, quand Jésus fut descendu de la croix, elle lui ferma les yeux, mais qu'elle ne parvint point à lui plier les bras ; comme pour nous faire sentir, que Jésus avait voulu rester les bras ouverts, afin d'y recevoir les pécheurs repentants qui viendraient s'y jeter... Le cœur de Jésus, dit saint Bernardin, n'a été ouvert, que pour laisser voir la blessure intérieure que l'amour y avait faite auparavant (Serm. de Pass. Dom.). « Si donc, conclut Marie, d'après le même auteur, mon Fils a voulu que son côté fût ouvert pour te donner son cœur, il est bien juste, ô homme! que tu lui donnes aussi le tien. » Si donc vous voulez, vous qui servez Marie, trouver place dans le cœur de Jésus, allez, dit Hubert de Casalès, allez avec Marie, car elle saura vous faire trouver grâce.

Ibid., p. 80 à 88.

Pensée sur le coup de lance.

Joab perça un seul cœur de trois dards, mais ici je vois un seul dard qui perce deux cœurs d'un seul coup.

L'Excel. de Marie et de sa dévot., t. 2. p. 1[illegible].

7e Douleur. Jesus mis dans le tombeau

Quand une mère assiste aux souffrances ou à la mort de son fils, il est hors de doute, qu'elle ressente en elle-même les peines de son enfant ; mais, quand tout espoir est évanoui, qu'il est mort, enseveli, que la tombe va se fermer sur sa dépouille mortelle, et qu'il faut s'en séparer pour toujours, alors les douleurs de la mère se font sentir plus vivement que jamais. Tel fut le dernier glaive, qui s'enfonça dans le cœur de Marie, et c'est celui sur lequel nous méditerons aujourd'hui.

. . . Marie s'abîmait dans sa douleur, en contemplant son Fils dans ses bras ; mais les disciples qui étaient présents à cette scène de douleur, craignant qu'elle n'y succombât, se hâtèrent d'enlever le corps et de l'ensevelir... Mais, quand on fut sur le point de placer la pierre du sépulcre, les disciples dirent à Marie : ô tendre Mère, le moment est venu, jetez sur votre Fils un dernier regard, car vous allez être séparée de lui. — Ainsi donc, reprit-elle dans sa douleur, ainsi, mon Fils, je ne vous verrai plus ; ah ! recevez donc mon dernier adieu, recevez mon cœur, qui entre avec vous dans la tombe.

. . . Enfin ils prennent la pierre, et ils enferment dans le sépulcre le corps de Jésus, ce trésor de tous les trésors de la terre et du ciel. Arrêtons-nous ici un moment : Marie ensevelit son cœur avec Jésus, parce que Jésus est tout son trésor : *Ubi thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit* (Luc. 12. 34.). Et nous, en quel lieu ensevelissons-nous nos cœurs? helas ! avec les créatures, dans la fange du monde, quand nous avons le Saint-Sacrement de l'autel, où Jésus vit toujours, et où nous pouvons le trouver, toujours prêt à recevoir nos cœurs !

Mais revenons à Marie... s'élevant vers le Père éternel : « Seigneur, dit-elle, je vous recommande mon Fils, qui est aussi le vôtre. » Ces paroles furent son dernier adieu au sépulcre, qu'elle quitta, pour rentrer dans sa solitude ; et la tristesse de son âme se reflétait si vivement sur son visage, que, selon saint Bernard, elle faisait pleurer malgré eux, ceux qui ne partageaient pas sa douleur.

Saint Alph. de Liguori, devot. à la Mere des Douleurs, p. 90 à 94.

Raisons qui ont rendu son martyre plus grand que celui des autres martyrs.

Et d'abord, les souffrances des saints furent toutes corporelles : c'étaient leurs membres qu'attaquait le fer ou le feu, tandis que Marie a souffert, elle, dans son âme, selon la prophétie de saint Siméon : Un glaive de douleur transpercera votre âme (Luc. 2. 35.). C'est-à-dire, les autres auront à souffrir dans leur corps ; mais vous, ô Vierge sainte, c'est votre âme qui sera déchirée par la passion de votre Fils. Or, cette douleur de l'âme surpasse d'autant celle du corps, que l'âme elle-même est supérieure au corps. Entre les douleurs du corps et celles de l'âme, a dit Jésus à sainte Catherine de Sienne, il n'y a nulle comparaison possible.

. . . D'un autre côté, dit saint Antonin, le sacrifice des martyrs se bornait à ce qu'ils s'offrissent eux-mêmes, tandis que Marie sacrifia la vie de son Fils, qui lui était plus chère que la sienne propre. Ainsi elle ne se borna pas à souffrir dans son cœur tout ce que Jésus souffrait en son corps ; mais la vue des douleurs de son Fils les lui rendait plus sensibles, que si elle les eût supportées elle-même. On ne saurait douter que Marie n'eût souffert intérieurement de tous les outrages qui furent, devant elle, prodigués à Jésus. Les peines des enfants ne sont que trop bien celles

des mères, quand celles-ci en sont témoins, pour qu'il en eût été autrement ici.

. . . Mais une autre considération qui concourt à élever le martyre de Marie au-dessus de tous les autres, c'est que, pendant toute la passion de Jésus, elle souffrit sans soulagement. Les martyrs, sous la main des bourreaux, avaient du moins l'amour de Jésus qui les soutenait. On vit un saint Vincent donner ses membres à tenailler, ses chairs à dévorer; mais, dit saint Augustin, sa parole était si libre et si forte, qu'on eût dit qu'il y avait en lui deux hommes, l'un pour souffrir et l'autre pour parler : (*Alius videbatur pati, alius loqui*), tant était grande l'abondance des consolations, que Dieu prodiguait à son serviteur au milieu du supplice. Un saint Boniface, ayant le corps mutilé, des roseaux aigus sous les ongles, du plomb fondu dans la bouche, ne pouvait pas se lasser de répéter : Je vous rends grâces, ô Jésus, mon Dieu! Un saint Marc et un saint Marcellin, attachés à un poteau infâme, les pieds percés de clous, répondaient en riant au tyran qui les engageait à se rendre à ses désirs, et à mettre ainsi fin à leur supplice : Eh quoi! disaient-ils, appelez-vous ceci un supplice? jamais nous ne nous sommes assis avec plus d'aise à la table d'un banquet de fête. Saint Laurent sur son gril, dit saint Léon, sentait brûler en lui les flammes de l'amour de Dieu, encore plus vives que celles qui dévoraient ses membres : *Segnior fuit ignis qui foris ussit quam qui intus accendit* (In nat. S. Laur.); et cet amour était si puissant, qu'il lui donnait même la force de railler le bourreau, lui disant : Mon corps est assez rôti de ce côté, tournez-le, puis mangez-en. Comment au milieu de telles souffrances, le saint martyr pouvait-il railler ainsi? Ah! répond saint Augustin, c'est que l'amour divin, c'est que le calice dont il était enivré, ne lui laissait sentir ni les tortures ni la mort : *In illa longa morte, in illis tormentis, illo calice ebrius tormenta non sentit.* (Tract. 27.).

Ainsi, plus les saints martyrs aimaient Jésus, moins ils sentaient les tourments et la mort, et la pensée d'un Dieu mort sur la croix suffisait pour les consoler. Mais notre sainte Mère trouva-t-elle aussi au milieu de ses douleurs, la même consolation dans l'amour de son Fils? Non, car c'était ce Fils même qui était la cause de sa douleur, c'était son amour pour lui qui la tourmentait; car tout le supplice de Marie consistait dans les douleurs du Fils innocent, du Fils qu'elle aimait, et qui expirait sous ses yeux. Ainsi donc, plus elle l'aimait, plus sa douleur était grande, plus elle était privée de soulagement.

Ibid., p. 21 à 27.

Instrument du supplice de Marie.

... Ainsi remarque Diez, comme tous les saints sont représentés avec les instruments de leur supplice, saint Paul avec l'épée, saint André avec sa croix et saint Laurent avec son gril, Marie est représentée tenant dans ses bras, le corps de Jésus, parce qu'en effet Jésus fut seul l'instrument de son supplice, par l'amour qu'elle avait pour lui.

Ibid., p. 28.

DES VERTUS DE MARIE.

Nous devons imiter Marie.

. . . Marie appelle bienheureux ceux qui l'imitent (Prov. 8. 32.). « Celui qui aime, ou est déjà semblable, ou cherche à se rendre semblable à la personne qu'il aime. Si nous aimons Marie, il faut que nous cherchions à l'imiter, parce que c'est là le plus grand honneur que nous puissions lui offrir (S. Hier. S. de Ass. ap Lochn.). » Ceux-là peuvent s'appeler « vrais fils de Marie, qui tâchent d'imiter ses vertus : *Filii Mariæ imitatores ejus* (Ric. de S. Laur.). » Que le fils ait donc soin, conclut saint Bernard, d'imiter sa Mère, s'il désire en être favorisé.

. . . « Les autres saints ont excellé chacun dans quelque vertu en particulier; Marie a excellé en toutes les vertus, et nous a été donnée pour modèle dans chacune d'elles : *Alii Sanctorum specialia opera exercuerunt; alius fuit castus, alius humilis, alius misericors; sed B. Virgo datur in exemplum omnium virtutum* (S. Thom. op. 8.). — *Talis fuit Maria, ut ejus unius vita omnium disciplina sit* (Sambr. l. 2. de Virg.). »

S. Leguori, Les Gloir. de Mar., t. 2, p. 203.

Sur le même sujet.

. . . Elle attend de nous cet effet solide d'un véritable amour. L'enfant ne ressemble-t-il pas naturellement à sa mère? Que cette ressemblance en nous soit le fruit de nos efforts, d'une étude attentive et suivie de ses vertus.

Maurese, p. 270.

Sur le même sujet.

. . . Il faut bien nous convaincre que sans être appelés au même degré de sainteté que Marie, nous devons pratiquer les mêmes vertus : le paradis n'a qu'une porte qui est étroite pour tout le monde.

Martin, Nouv. Man. de la sainte Vierge., p. 6.

Elle est un modèle à tous.

Saint Ambroise dit qu'elle peut servir de modèle à tous les âges, à toutes les conditions, et dans toutes les circonstances.

H. ibid., p. 296.

DE L'HUMILITÉ DE MARIE.

« L'humilité, dit saint Bernard, est le fondement et la sauvegarde de toutes les vertus : *Humilitas est fundamentum custosque virtutum.* » Sans l'humilité, il ne peut y avoir aucune autre vertu dans une âme, et quand elle les posséderait toutes, elle les perdra dès qu'elle perdra l'humilité. Saint François de Sales écrivait à sainte Frémiot de Chantal, que Dieu aime tant cette belle vertu de l'hu-

milité, qu'il court aussitôt où il la voit... Comme Marie fut la première et la plus parfaite imitatrice de Jésus-Christ dans toutes les vertus, elle le fut aussi dans celle de l'humilité, qui lui mérita d'être élevée par-dessus toutes les créatures. Ce fut la première vertu dans laquelle la bienheureuse Mère s'exerça singulièrement dès sa jeunesse.

. . . « Il n'y a point eu sur la terre de créature plus élevée et plus parfaite que Marie, parce qu'il n'y en a point eu de plus humble (S. Bernardin, t. 2. s. 51. c. 3.). »...

Il est certain que, vu la corruption de notre nature par le péché, il n'y a peut-être pas, dit saint Grégoire de Nysse, de vertu plus difficile à pratiquer que l'humilité. Mais, et cela ne peut être autrement, nous ne pourrons jamais être vrais enfants de Marie, si nous ne sommes humbles. Saint Bernard dit : « Si vous ne pouvez l'imiter dans sa virginité, humiliez-vous et imitez-la dans son humilité. » *Si non potes virginitatem, humilis imitare humilitatem Virginis.* (S. Bern. hom. 1. sup. Miss. est.). Elle abhorre les orgueilleux, et n'appelle que les humbles... O que les âmes humbles sont chères à Marie !...

S. Liguori, Les Gloir. de Mar., t. 2, p. 204.

Sur le même sujet.

Saint Thomas nous dit que Marie fut élevée au-dessus de tous, parce qu'elle s'abaissa au-dessous de tous. De là saint Ildefonse nous adresse cette touchante exhortation : « Apprenons, mes frères, à nous humilier, afin que notre humilité serve à notre élévation ; car Marie est appelée reine de l'univers à cause de son humilité. »

Martin, Nouv. Man. de la sainte Vierge., p. 154.

De son AMOUR ENVERS DIEU.

Saint Anselme dit que « plus un cœur est pur et vide de soi-même, plus il est rempli d'amour envers Dieu. » Comme Marie était humble et toute vide d'elle-même, le Seigneur la remplit de son amour ; « elle surpassa en amour tous les hommes et tous les anges (S. Bernardin.). »

. . . Marie ne fut jamais tentée par l'enfer ; car « de même que les mouches s'éloignent d'un grand feu, ainsi le cœur de Marie n'étant qu'une flamme de charité, les démons étaient mis en fuite et n'osaient pas même s'approcher d'elle (S. Bonav. t. 2. s. 51. a. 3.). »

. . . Marie, tant qu'elle vécut sur la terre, ne cessa jamais d'aimer Dieu : elle ne fit jamais que ce qu'elle connut être agréable à Dieu, et elle l'aima autant qu'elle crut le devoir aimer... Marie par son ardente charité se rendit si belle aux yeux de son Dieu, lui inspira tant d'amour, qu'épris de sa beauté, il voulut descendre dans son sein pour s'incarner.

S. Liguori, Les Gloi. de Mar., t. 2. p. 208.

De la CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

. Sainte Catherine de Gênes disait un jour à Dieu : Seigneur, vous voulez que j'aime le prochain, et je ne puis aimer que vous. Dieu lui répondit : Celui qui m'aime, aime en même temps tout ce qui m'est cher. Mais comme il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais de créature qui aime Dieu plus que Marie, il n'y en a aussi jamais et il n'y en aura jamais à laquelle le prochain soit plus cher qu'il ne le tut à la Mère de Dieu. Marie fut tellement pleine de charité.... qu'elle secourait les indigents, sans même qu'ils le demandassent.

Au festin des noces de Cana, elle demanda à son Fils le miracle du vin, en lui exposant l'affliction de cette famille...

Bienheureux, dit la Mère de Dieu, bienheureux celui qui m'écoute, et qui, à mon exemple, exerce la charité envers les autres (Prov. 8. 34.). Saint Grégoire de Nazianze dit que nous n'avons point de moyen plus sûr pour mériter l'amour de Marie, que d'être charitables envers notre prochain. Dieu et Marie seront miséricordieux envers nous, comme nous l'aurons été envers les autres (Luc. 6. 63 et 38.). La charité envers le prochain nous rend heureux et en cette vie et en l'autre (2. Tim. 3. 5.). Saint Chrysostôme dit : « Qu'en soulageant les indigents, on fait Dieu son débiteur. *Fœneratur Domino, qui miseretur pauperi.* »

Id. ibid., p. 212.

Combien est grand l'amour que nous porte Marie notre Mère.

. . . Saint Thomas remarque (op. 60. c. 4.), que la loi divine qui fait aux enfants un précepte d'aimer leurs pères et leurs mères n'enjoint point à ceux-ci d'aimer leurs enfants, parce que cet amour est si fort gravé par la nature elle-même, qu'on le retrouve jusque dans les bêtes féroces. Les naturalistes rapportent de la femelle du tigre, que lorsque les chasseurs embarquent ses petits, si par leurs cris ceux-ci viennent à se déceler, elle se jette dans la mer et suit le vaisseau à la nage jusqu'à ce qu'elle l'ait atteint. Si donc les tigres eux-mêmes ont cette affection pour leurs petits, quelle ne doit pas être la tendresse de Marie pour ses enfants ! Eh ! « quand bien même une mère pourrait oublier le fruit de ses entrailles, pour moi, dit-elle, je ne vous oublierai point (Is. 49. 15.). » . . . « Il est certain, dit saint Bernard (hom. 2. Missus est), qu'elle s'est intéressée au salut de tout le genre humain. » C'est donc une pratique très-avantageuse de prier Dieu comme ont coutume de le faire quelques dévots serviteurs de Marie, en disant : « *Seigneur, accordez-moi ce que la très-sainte Vierge Marie vous demande pour moi* (Corn. à Lapide.). » Et c'est avec raison, dit Cornelius à Lapide, puisque « notre Mère nous désire de plus grands biens que ceux que nous pourrions désirer nous-mêmes. » « Marie aime plus à nous combler de bienfaits et à nous dispenser les grâces, que nous ne désirons de les recevoir (Bern. de B. Mar. 1. 5. 5.). » Le bienheureux Albert-le-Grand lui applique ces

paroles de la Sagesse (Sap. 6. 14.) : « Je préviens ceux qui me désirent et je me montre la première à eux. »

. . . Heureux ceux qui vous aiment, ô Reine du ciel, disait le bienheureux Berchmans, de la compagnie de Jésus! Si j'aime Marie, je suis sûr de la persévérance, et j'obtiendrai de Dieu tout ce que je lui demanderai. C'est pourquoi le saint jeune homme ne se lassait pas de répéter souvent en lui-même : Je veux aimer Marie ; je veux aimer Marie

Id. ibid., t. 1, p. 55 à 63.

De la FOI DE MARIE.

. . . Le Père Suarez dit que la sainte Vierge eut plus de foi que tous les hommes et tous les anges ensemble. Elle voyait son Fils dans l'étable de Bethléem, et elle le croyait le Créateur du monde. Elle le voyait se dérober à la fureur d'Hérode, et elle le reconnaissait pour le Roi des rois. Elle le vit naître, et elle le crut éternel... L'Église attribue à la foi de Marie l'extirpation de toutes les hérésies.

. . . La foi ne doit pas seulement nous servir de règle pour croire, mais encore pour agir, disent saint Grégoire et saint Augustin : *Ille verè credit qui exercet operando quod credit.* (S. Greg.) *Dicis : Credo; fac quod dicis, et fides est.* (S. Aug.) : c'est avoir une foi vive, que de vivre selon sa croyance. Voilà comment a vécu la sainte Vierge, bien différente de ceux qui ne vivent pas selon leur foi, et qui n'ont qu'une foi morte (Jac. 2. 26.). Diogène cherchait un homme sur la terre, mais il semble que Dieu parmi tant de fidèles cherche un vrai Chrétien : car il y en a bien peu qui le soient en effet, la plupart ne le sont que de nom. On devrait dire à ces chrétiens ce qu'Alexandre dit à ce soldat poltron et lâche qui se nommait aussi Alexandre : « *Aut nomen, aut mores muta* : Change de nom ou de conduite. »... C'est du défaut de foi, dit sainte Thérèse, que naissent tous les péchés.

Id. ibid., t. 2, p. 214.

*De l'*ESPÉRANCE DE MARIE

. . . Marie montra pendant toute sa vie sa grande confiance en Dieu... Marie montra sa confiance en Dieu, lorsque, sur le point d'enfanter, elle se vit exclue à Bethléem, même des hospices des pauvres, et réduite à enfanter dans une étable : on ne l'entendit pas alors se plaindre, mais s'abandonnant tout entière au Seigneur, elle espéra qu'il l'assisterait dans ce besoin. Marie prouva sa confiance en la divine providence, lorsque avertie par saint Joseph qu'il fallait s'enfuir en Egypte, la même nuit elle se mit en route pour un voyage si long et dans un pays étranger et inconnu, sans provisions, sans argent, sans autre compagnie que celle de son cher Jésus et de son pauvre époux. Marie donna de plus grandes preuves de sa confiance, lorsqu'elle demanda à son Fils du vin pour les époux de Cana ; puisque, quoiqu'il parût évident, par la réponse de son Fils, que cette grâce lui avait été refusée, elle ne perdit néanmoins pas confiance en la bonté divine, mais dit aux serviteurs de faire ce que leur dirait son Fils, parce que la grâce était assurée : en effet, Jésus-Christ fit remplir les vases d'eau et la changea en vin.

Id. ibid., p. 216.

De la CHASTETÉ DE MARIE.

Après la chute d'Adam, les sens s'étant révoltés contre la raison, la vertu de la chasteté devint aux hommes la plus difficile de toutes les vertus, dit saint Augustin. Cependant loué soit à jamais le Seigneur, qui nous a donné en Marie un grand modèle de cette vertu. Marie est appelée « la Vierge des vierges, parce qu'ayant été la première à offrir spontanément sa virginité à Dieu, elle lui a donné toutes les vierges qui l'ont ensuite imitée (B. Albert. Mar. p 29.) »... Je dis qu'elle a été la première à l'offrir, et à l'offrir spontanément; et « c'était pour qu'elle fût à tous un exemple de chasteté, que Dieu choisit pour sa Mère, cette vierge très-pure, » dit Sophronius. C'est pourquoi, saint Ambroise dit que Marie leva l'étendard de la virginité.

. . . Marie, toute pleine de grâce qu'elle était, fut néanmoins si mortifiée des yeux, qu'elle les tenait toujours baissés, sans jamais les arrêter sur personne, disent saint Epiphane et saint Jean Damascène : dès sa plus tendre enfance elle était si modeste, qu'elle étonnait tout le monde...

Marie se dérobait autant qu'elle pouvait à la vue des hommes.

Id. ibid., p. 218.

Tableau des précautions de Marie.

Je suis ravi d'admiration, quand je considère le touchant tableau de la vie pleine de précautions qu'a menée sur la terre la Vierge Mère de Dieu. Il est tracé par saint Ambroise : chaque trait est frappant, il est digne d'une attention particulière. *Loquendi parcior;* Marie parlait très-peu aux créatures, elle préférait les divins entretiens du Créateur dont le langage est sans amertume : *intenta operi ;* elle était soigneusement appliquée à ses occupations journalières : bien différente sur ce point important, de ces femmes légères qui font consister toute leur dévotion dans quelques pratiques de piété, tandis qu'elles négligent les devoirs sacrés de leur état : *prodire domo nescia*; elle n'aimait point à se répandre au dehors ; elle savait que le grand air fait évaporer le parfum le plus odoriférant, et que la chasteté surtout est une fleur tendre qui redoute les ardeurs du soleil : *ne ad templum quidem sine comite*; elle n'allait pas même au temple sans être accompagnée : tant elle avait à cœur de se mettre à l'abri de tout danger, comme de tout soupçon : *neque feminas comites desiderabat;* non-seulement elle évitait la rencontre d'un sexe différent, mais encore elle évitait avec soin la compagnie des femmes dont les conversations fri-

voles dissipent l'esprit et dessèchent le cœur pour les biens éternels : *quæ bonas cogitationes habebat ;* enfin son esprit, sans cesse occupé de saintes pensées, n'était pas sur la terre, mais au ciel.

Martin, Nouv. Man de la sainte Vierge, p. 20.

Son extérieur.

« Son extérieur, dit saint Ambroise, était le tableau de son âme ; c'était l'image de la vertu. Son aspect était, comme son âme, tout resplendissant d'une beauté angélique. » O la plus belle de toutes les beautés ! s'écrie un autre saint.

Id. ib., p. 86.

Inspirant la chasteté.

« O Vierge sainte, disait saint Anselme, votre beauté est si rare qu'on dirait que vous n'êtes faite que pour être regardée, et pour ravir les cœurs qui vous contemplent. *Intuentium corda ad castitatem invitabat* (saint Denis.). » Mais ajoutons avec saint Ambroise : *Tanta erat Mariæ gratia, ut si quis inviserit, integritatis insigne donum conferret*, que la beauté pure de la Vierge des vierges inspirait un amour divin pour la chasteté.

Id. ib., p. 87.

Même sujet.

Saint Ambroise dit que la Vierge avait tant de pureté et de sainteté, qu'elle influait la pureté dans les cœurs de ceux qui la regardaient; il était impossible de jeter les yeux sur elle sans avoir des sentiments et des inclinations pour la chasteté.

Le Jeune, Serm., t. 5, p. 98.

De la PAUVRETÉ DE MARIE.

. . . Le père Canisius montre que Marie avec l'héritage qu'elle reçut de ses parents, aurait pu vivre dans l'abondance, mais elle voulut rester pauvre, ne se réserva qu'une petite partie de ce bien, et distribua tout le reste en aumônes. On croit que Marie fit vœu de pauvreté. Les dons qu'elle reçut des Mages, elle les distribua tous aux pauvres, (S. Bern. ap. Par. l. 2. c. 2.) et elle n'offrit point au temple un agneau, comme le faisaient les riches, mais les deux colombes prescrites aux pauvres.

Par amour de la pauvreté, elle ne dédaigna point d'épouser un pauvre artisan, tel que saint Joseph, et elle vécut du travail de ses mains. En un mot, elle vécut et mourut pauvre.

Celui qui aime les richesses, ne se sanctifiera jamais, disait saint Philippe de Néri ; et sainte Thérèse ajoutait : Il est juste que celui qui court après des choses perdues se perde aussi lui-même...

S. Liguori, Les Gloires de Mar., t. 2, p. 221.

*De l'*OBÉISSANCE DE MARIE.

Marie, par l'amour qu'elle avait pour la vertu de l'obéissance, lors de l'Annonciation, se donna le nom de servante. « Cette fidèle servante ne contredit jamais le Seigneur ni en pensées, ni par paroles ; mais entièrement morte à sa propre volonté, elle fut toute sa vie dans une entière obéissance à la volonté de Dieu (S. Th. de Vill. conc. de Ann.). »... « L'âme de Marie était comme un métal fondu, toujours prêt à prendre toutes les formes qu'il plaisait à Dieu de lui donner (Ricc.). »... Ce fut avec autant de promptitude qu'à l'avis de saint Joseph, elle entreprit de nuit le long et pénible voyage d'Egypte. L'ordre en fut donné à saint Joseph et non pas à la Vierge, pour qu'elle exerçât l'obéissance.

. . . Marie révéla à sainte Brigitte, que, par le mérite de son obéissance, elle a obtenu du Seigneur le pardon de tous les pécheurs qui recourent à elle avec un véritable repentir.

Id. ib., p. 222.

De la PATIENCE DE MARIE.

. . . Dieu nous a donné Marie pour modèle de toutes les vertus, mais spécialement de la vertu de patience. Saint François de Sales remarque qu'aux noces de Cana Jésus-Christ, en donnant à sa sainte Mère une réponse par laquelle il semblait faire peu de cas de ses prières, n'eut point d'autre but que de nous donner à tous l'exemple de la patience de Marie. Toute la vie de Marie fut un exercice continuel de patience, puisqu'elle vécut toujours dans les peines... Marie pratiqua la plus sublime patience, en assistant sur le calvaire à la mort de Jésus ; ce fut alors que, par le mérite de sa patience, elle devint notre Mère, et nous enfanta à la vie de la grâce.

Si nous désirons être enfants de Marie, il faut que nous cherchions à imiter sa patience. Quel meilleur moyen, dit saint Cyprien, pour nous enrichir de mérites en cette vie, et de gloire dans l'autre, que de souffrir les peines avec patience ?... C'est la patience, dit saint Cyprien, qui nous délivre du péché et de l'enfer ; c'est la patience qui fait les saints ; elle nous porte à souffrir en paix les croix qui nous viennent directement de Dieu, comme les maladies, la pauvreté, et celles qui nous viennent de la part des hommes comme les persécutions, les injures... Celui qui embrasse la croix, dit sainte Thérèse, ne la sent point ; quand on se résout à souffrir, la peine est finie. Lorsque nous sommes accablés sous le poids de la tribulation, recourons à Marie, que l'Eglise appelle la consolatrice des affligés, et saint Jean Damascène le remède de tous les maux.

Id. ib., p. 225.

*De l'*ESPRIT D'ORAISON DE MARIE.

Il n'y a jamais eu de créature sur la terre, qui ait accompli avec tant de perfection que Marie cette grande leçon du Rédempteur : Il faut toujours prier et ne jamais cesser (Luc. 18. 1.)... Dès le premier instant de sa vie, qui fut aussi celui du parfait usage de sa raison, elle commença à prier. C'est pour mieux vaquer à la prière, qu'elle voulut se renfermer dès

l'âge de trois ans dans l'enceinte du Temple ; et, outre les heures destinées à ce saint exercice, elle passait une partie de la nuit en prières ; elle était toujours profondément recueillie et exempte de toute distraction. Marie obtenait la conservation et l'augmentation de cette grâce, en fuyant toute communication avec le monde, et en cherchant toujours la solitude, où elle était sans cesse occupée de Dieu, sans jamais être distraite par aucun objet terrestre.

Id. ibid., p. 227.

Eloge des AUSTÉRITÉS *de Marie.*

Saint Bernard fait en deux mots l'éloge des austérités de la Vierge immaculée ; il l'appelle l'*innocence pénitente : Innocentia pœnitens.*

Martin, Nouv. Man. de la sainte Vierge, p. 21.

Sur Marie pleine de grâce.

« Je ne trouve pas difficile de parler de l'innocence de la sainte Vierge, dit l'illustre Bossuet; il suffit de considérer cette haute dignité de Mère de Dieu, pour juger qu'elle a dû être exempte de tache. Mais quand il s'agit de représenter cette plénitude de grâces, l'esprit se confond dans cette pensée, et ne sait sur quoi arrêter sa vue. Donc, mes frères, n'entreprenons pas de décrire en particulier les perfections de Marie, ce serait vouloir sonder un abîme. »

Id. ibid., p. 37.

Sur l'alliance de Marie et de Joseph.

« Quelle alliance ! s'écrie le pieux Gerson : c'est une virginité qui s'allie à une autre virginité. Ce sont deux astres qui ne se regardent que pour augmenter l'éclat et la pureté de leur lumière. Marie est la plus pure de toutes les vierges, et Joseph, le plus chaste de tous les époux, devient le gardien et le protecteur de sa virginité. »

Id. ibid. p. 96.

Marie, tabernacle vivant.

Selon de graves auteurs, Marie communiait chaque jour, et les espèces sacramentelles de la communion précédente se conservaient entières jusqu'à la suivante, de sorte qu'elle était elle-même un tabernacle vivant que son Dieu ne cessait jamais d'habiter réellement.

Le Guillou, Nouv. m. de Mar., p. 148.

MOIS DE MARIE.

Comment devons-nous le sanctifier ?

. . . Le premier soin qu'on doive apporter pour bien passer ce saint mois, est de s'exciter, par la méditation attentive des mystères de la vie de Marie, à la reconnaissance, à l'amour, à la confiance envers Marie, à l'admiration de ses vertus, au désir sincère de les imiter pour lui plaire, à des sentiments de vive contrition de ne l'avoir pas fait jusqu'à présent comme on l'aurait pu, et de s'être au contraire conduit d'une manière indigne de celle qui, étant Mère de Dieu, ne dédaigne pas cependant de nous permettre de l'appeler *notre Mère.*

. . . Donnez avec joie votre cœur à celle qui vous le demande plus dans votre intérêt que dans le sien .. Placez honorablement dans votre chambre une petite statue ou une image de la sainte Vierge; heureux si vous pouvez faire goûter cette dévotion à d'autres personnes de votre connaissance, et surtout à votre famille, et les réunir dans cet oratoire que vous ornerez, le mieux qu'il vous sera possible, de fleurs et de tableaux : regardez dès-lors votre chambre comme un sanctuaire dédié à Marie.

. . . A votre réveil, offrez vos actions à Dieu par Marie, et, après votre prière, accordez au moins un quart d'heure à la méditation... N'oubliez pas de noter la pensée qui vous aura singulièrement frappé, pour y réfléchir plus tard et en faire votre profit spirituel. Retenez aussi une oraison jaculatoire, et prenez quelque résolution pratique à laquelle vous demanderez instamment, par l'entremise de Marie, d'être fidèle.

Serait-il nécessaire de vous recommander d'entendre la sainte messe tous les jours de ce mois avec une nouvelle ferveur pour honorer Marie?...

Visitez quelque chapelle célèbre dédiée à la sainte Vierge, s'il y en a dans votre voisinage; et, si vous le pouvez, réunissez-vous à quelques amis pour aller en pèlerinage à quelqu'un de ces sanctuaires où des grâces plus abondantes attirent les fidèles.

. . . Quant aux prières... récitez surtout le *chapelet*, cette prière si simple, si humble, et par là même si agréable à Dieu, si redoutable à l'enfer, si chère à tout ce que l'Eglise a de plus saint et de plus savant.

Evitez, avec plus de soin, le péché auquel vous vous sentez le plus sujet ; examinez-vous tous les soirs, en général, sur les fautes qui ont pu vous échapper pendant la journée, et en particulier sur celles où vous aurait fait tomber votre défaut dominant. Offrez à la sainte Vierge les actes de vertus que vous aurez pratiquées, sans jamais vous décourager de vos chutes.

Enfin, voulez-vous vraiment profiter de ce mois de grâces? avez-vous à cœur d'honorer Marie ? désirez-vous qu'elle vous bénisse ? écoutez ce seul mot de saint Augustin : *Ama, et fac quod vis*, aimez, oh ! oui ; seulement aimez celle qui est digne de votre amour, et alors vous serez assez ingénieux pour trouver et mettre à exécution mille moyens de prouver à Marie qu'en vous palpite le cœur d'un enfant. Aimez ! et vous ressentirez bientôt avec quelle libéralité Marie récompense les moindres efforts de ses serviteurs. Encore une fois, *aimez !* et l'amour de Marie sera si doux à votre cœur, que vous préféreriez mourir que d'être privé de cet amour.

Id. ibid., p. 10.

Libéralité de Marie.

Marie a coutume, selon la parole de saint André de Crète, d'accorder de grandes faveurs à quiconque lui offre le plus petit hommage : *Solet maxima pro minimis reddere.*

S. Liguori, Vis. au S. S. et à la sainte V., p. 17.

Marie est le REFUGE DES PÉCHEURS REPENTANTS.

. . . « Il est indigne d'être appelé fils de cette Mère, celui qui est enseveli dans le vice, et c'est la renier que de faire des œuvres qui lui sont contraires. » *Nec dignus est, qui in mortali peccato est, vocari filius tantæ Matris. Qui genitricis non facit opera, negat genus* (S. Petr. Chrysol.).

. . . Comment oser appeler Marie *sa mère*, lorsqu'on l'offense par une vie criminelle? Un certain pécheur disait un jour à la sainte Vierge : « Montrez que vous êtes ma mère; *monstra te esse matrem!* » A quoi elle répondit : « Montrez que vous êtes mon fils; *Monstra te esse filium!* » Un autre l'invoquait en l'appelant *Mère de miséricorde*; Marie repartit : Vous autres, pécheurs, quand vous avez besoin de moi, vous m'appelez Mere de miséricorde; mais par vos péchés vous ne cessez de me faire Mère de douleur.

. . . « Cette très-clémente Dame veut seulement que le pécheur se recommande à elle, et qu'il ait véritablement l'intention de se corriger. Lorsque Marie voit à ses pieds un pécheur lui demander miséricorde, elle ne fait pas attention aux péchés dont il a la conscience chargée, elle ne s'occupe que de l'intention qui l'amène; si cette intention est bonne, eût-il commis tous les péchés imaginables, cette tendre Mère l'embrasse et ne dédaigne pas de lui guérir toutes les plaies de l'âme; parce qu'elle n'est pas de nom seulement Mère de la miséricorde, mais elle l'est véritablement, et nous le prouve par son amour et sa tendresse. (Rev. S. B. l. 2. c. 23.). »

. . . O plût à Dieu que tous les pécheurs voulussent recourir à cette tendre Mère, il n'y en aurait pas un qui n'obtînt sa grâce.

. . . On lit au second livre des Rois, qu'une femme de Thécua (2. Reg 14.), dont l'Ecriture a loué la sagesse, s'étant présentée devant David, lui parla en ces termes : « Seigneur, j'avais deux fils, ils ont pris querelle ensemble, et l'un d'eux a tué son frere : maintenant la justice s'est emparée du coupable, et moi qui ai déjà perdu un fils, je me vois sur le point de perdre encore l'autre. Seigneur, ayez pitié d'une mère désolée, et ne souffrez point qu'on lui ravisse l'unique enfant qui lui reste. » Alors David, touché de compassion, donna ordre qu'on mît le meurtrier en liberté, et qu'on le rendît à sa mère. N'est-ce pas là le discours que Marie tient au Souverain Juge quand elle le voit irrité contre un pécheur qui réclame sa protection ? « Seigneur, dit-elle comme cette autre femme, j'avais deux fils, Jésus et l'homme; l'homme a fait mourir mon Jésus sur la croix; maintenant votre justice veut frapper le coupable. Seigneur, pourriez-vous bien me priver du second de mes fils, après que j'ai déjà perdu le premier. ? » Ah ! non certainement, Dieu ne saurait condamner ce pécheur qui a recours à Marie; et puisque lui-même la lui a donnée pour Mère, il entend bien qu'elle en remplisse l'office... Pourrait-on manquer de confiance dans la miséricorde d'une telle Mère? Saint Bonaventure disait : « Quand elle me tuerait, je mettrais mon espoir en elle; plein de confiance, puissé-je mourir aux pieds de son image, et je serai sauvé. »

Id. Les Gloires de Marie, t. 1, p. 70.

Marie est NOTRE VIE, *parce qu'elle nous obtient le pardon des peches.*

Pour bien entendre la raison qui fait que l'Eglise appelle Marie *notre vie*, il faut savoir que la grâce divine est à l'âme, ce que l'âme est au corps; et comme le corps n'a de vie que pour l'âme, ainsi l'âme privée de la grâce n'a que l'apparence de la vie... La bienheureuse Vierge, en obtenant aux pécheurs le retour à la grâce, leur rend la vie.

. . . Un pécheur ne doit jamais craindre d'être rebuté par Marie, parce que cette Mère de miséricorde désire de sauver les plus misérables. « Elle est cette arche privilégiée où quiconque se réfugie échappe au naufrage éternel (S. Bern.); » et, comme au temps du déluge, l'arche de Noé fut l'asile non-seulement des hommes, mais encore des animaux; de même, dans l'arche de la nouvelle alliance, entrent pêle-mêle les justes, c'est-à-dire les créatures raisonnables, et les pécheurs, figurés par les brutes dénuées d'intelligence. Notre-Dame apparut un jour à sainte Gertrude avec son manteau ouvert, et dessous son manteau s'était réfugiée une troupe de bêtes féroces, des lions, des tigres, des ours, des léopards; Marie ne les chassait point; bien au contraire, elle les flattait de la main et les accueillait avec une grande commisération. La sainte comprit par là, que les plus grands pécheurs, quand ils implorent le secours de Marie, sont sauvés de la mort éternelle. Entrons donc dans cette arche, cachons-nous sous le manteau de Marie; elle ne nous en chassera pas, et nous y trouverons le salut et la vie.

Id. ibid., p. 81 à 87.

Marie rend la mort douce à ses serviteurs.

. . . Le Père Binetti assistant à la mort d'un zélé serviteur de Marie, lui entendit dire avant de rendre le dernier soupir : « O mon Père, si vous saviez le contentement que j'éprouve d'avoir été dévot à la très-sainte Mère de Dieu, je ne puis vous exprimer le ravissement où je suis en ce moment ! » Le savant Suarez, grand serviteur de Marie, et qui avait coutume de dire qu'il donnerait tout son savoir pour le mérite d'un seul *Ave Maria*, vit avec tant de joie approcher son der-

nier moment, qu'il disait : « Je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir. » Pieux lecteur, vous éprouverez le même sentiment de consolation, si vous pouvez alors rendre ce témoignage d'avoir aimé cette bonne Mère, qui est si fidèle pour ses enfants, quand eux-mêmes ont été fidèles à son culte, et que pendant leur vie ils se sont montrés assidus à l'honorer en visitant ses églises, récitant le chapelet, jeûnant en son honneur, et surtout en joignant à ces pieuses pratiques un hommage bien plus agréable, qui est celui de la remercier de ses bienfaits, de la glorifier et de se recommander à sa puissante protection.

Vous ne serez point privé de cette consolation, quand bien même vous auriez vécu longtemps dans le péché, si dès aujourd'hui, commençant à changer de vie, vous entrez au service de la Reine du Ciel.

Id. ibid., p. 107.

*Marie est l'*ESPÉRANCE *de tous les enfants d'Adam.*

. . . Saint Basile nous dit, « qu'après Dieu, Marie est notre seule espérance. » « Je vous salue, espérance de mon âme, disait saint Éphrem à la Mère de Dieu, je vous salue, vous la protectrice des pécheurs, le rempart des chrétiens et le salut du monde (S. Ephr. de Laud. Virg.). » ... « Tous les biens, toutes les grâces, tous les secours que les hommes ont reçus et recevront de Dieu jusqu'à la fin du monde, ils les auront reçus par l'intercession et par l'entremise de Marie (Idiota in Bræf. cont. B. M.). » ...

Id. ibid., p. 115.

*Marie est l'*ESPÉRANCE DES PÉCHEURS.

. . . Parmi les titres sous lesquels la sainte Eglise veut que les fidèles honorent la Mère de Dieu, un des plus consolants pour nous est celui de *Refuge des pécheurs* qu'on lui donne dans les Litanies. Jadis, il y avait chez les Juifs des villes de refuge où les criminels une fois entrés étaient à l'abri des poursuites de la justice; maintenant sous la loi de grâce il n'y a pas un si grand nombre de ces villes de refuge, il n'y en a qu'une, qui est Marie, dont il a été dit (Ps. 86.) : « *Cité de Dieu, l'on publie de vous des choses magnifiques ;* » avec cette différence, que les autres cités n'étaient pas des lieux de refuge pour tous les criminels, ni pour toutes sortes de délits, tandis que la Cité de Dieu est ouverte à tous les pécheurs, et que tous les crimes y trouvent leur pardon.

. . . Les Saints et les Pères de l'Eglise semblent épuiser les expressions pour faire comprendre aux pécheurs ce qu'ils doivent à celle qui est leur refuge. Saint Laurent Justinien appelle Marie « l'espérance des coupables; » saint Jean Damascène « l'espérance des désespérés; » saint Augustin, « l'unique espérance des pécheurs; » saint Ephrem, « le port très-sûr des naufragés, » et la protectrice des damnés; et saint Bernard qui l'appelle (Sup. Salv. Reg.) « l'échelle des pécheurs, » puisque c'est par elle qu'ils remontent vers Dieu, s'adressant à Marie, lui dit avec effusion de cœur : « Qui pourrait ne pas mettre en vous son espérance, puisque vous venez au secours des désespérés ? Je suis sûr, ajoute-t-il, qu'en nous adressant à vous, nous obiendrons tout de vous. Que celui même qui désespère, espère en Marie. »

Id. ibid., p. 124 et 131.

Marie est une AVOCATE PUISSANTE.

. . . Nous lisons dans Valère Maxime, que lorsque Coriolan tenait Rome assiégée, les prières des concitoyens les plus respectables et de ses amis même, ne purent le fléchir; mais ce grand courroux céda quand il vit à ses pieds sa mère Véturie, et il lui sacrifia son ressentiment. Si un homme a été capable d'une telle marque de respect pour sa mère, que ne fera pas l'Homme-Dieu pour sa Mère chérie ! Le père Justin (Micov. in I. B. Virg.) assure « qu'un soupir de Marie peut bien plus auprès de Dieu, que les prières de tous les Saints ensemble; » c'est l'aveu que le démon lui-même fit à saint Dominique par la bouche d'un possédé.

Id. ibid., p. 137.

Marie est une AVOCATE PUISSANTE *pour la conversion des pécheurs.*

Est et apud me in cœlo advocata potens, Maria Mater mea : non est auditum à sæculo, quemquam ipsam invocantem fuisse derelictum.

Si igitur desolaris super iniquitatibus populi tui, clama ad Mariam : est Consolatrix afflictorum.

Si gratias speciales desideras, ut convertas iniquos, clama ad Mariam : Auxilium est christianorum, et Mater divinæ gratiæ.

Si peccatores quasi desperati videntur, clama ad Mariam : est Refugium peccatorum, Mater misericordiæ, sub præsidium ejus illos constitue.

Nullum est gratiarum et benedictionum genus, quod ipsa non possit illis obtinere, et quod non debeas ab illa ipsis fiducialiter expectare.

Mem. vitæ sacerd., p 145.

Marie est une AVOCATE COMPATISSANTE.

. . . Pécheurs, qui que vous soyez, si l'énormité de vos crimes venait à vous faire douter non de la puissance, mais de la compassion de Marie, sachez, ainsi qu'elle l'assura elle-même à la vénérable sœur Villani, qu'après le titre de Mère de Dieu, il n'en est point dont elle se glorifie plus que de celui d'avocate des pécheurs.

. . . Sans doute, dit saint Bernard, Jésus-Christ est l'unique Médiateur entre Dieu et les hommes, « mais parce que ceux-ci redoutent la Majesté divine qui doit les juger un jour, il a été nécessaire de leur assigner un autre mé-

diateur auprès du médiateur lui-même, et cet office, nul n'était plus propre à le remplir que Marie (S. Bern. Serm. in Sign. Magn.). » Ce serait faire injure à cette très-clémente Dame, que de craindre de venir à ses pieds. « Parcourez les saints Evangiles, lisez avec attention tout ce que les Ecrivains sacrés nous disent de Marie, et si vous trouvez une seule parole, un seul trait d'elle qui sente la dureté ou seulement la sévérité, je vous permets alors de craindre (Ibid). » Mais non, il ne s'y rencontre rien de semblable, « ainsi donc essuyez vos larmes, vous qui êtes dans la tribulation ; prenez courage, craintifs et pusillanimes ; la Vierge puissante, qui est Mère de votre Juge et de votre Dieu, est aussi l'avocate du genre humain : avocate habile, qui sait tous les moyens d'apaiser le Seigneur ; avocate universelle dont personne n'est éconduit (S. Thom. Vill. in rog. pro exp. adv. Turc. susc.). »

Id. ibid., p. 193 et 197.

Sa compassion pour les grands pécheurs.

De même, dit saint Basile, que dans les hôpitaux publics on doit admettre les malades, et que ceux qui sont les plus indignes malades ont plus de droits d'y être reçus ; de même aussi, selon le même saint, Marie est obligée d'accueillir avec plus de tendresse et d'affection les plus grands coupables qui s'adressent à elle.

S. Liguori, Cons. sur les Max. éternelles, p. 365.

Marie est la Mère des orphelins. Prière.

O souveraine des anges, vous êtes la Mère des orphelins, comme nous l'apprend votre fidèle serviteur saint Bonaventure : *Mater orphanorum*. Les vrais orphelins sont les pauvres pécheurs qui ont eu le malheur de perdre Dieu, le plus tendre des pères ; j'ai donc recours à vous, ô Mère de miséricorde ! j'ai eu le malheur de perdre mon vrai père par le péché ; mais dans mon malheur, puisque vous me restez pour Mère, j'espère que, par votre bonté et votre intercession, vous me réconcilierez avec le tendre père que j'ai perdu. Non, Vierge sainte, personne ne périt, que celui qui ne vous invoque pas. Pour moi, tout indigne, tout pécheur que je suis, je viens à vous avec une pleine et entière confiance. Votre miséricorde sera au-dessus de toutes mes misères ; quelque grands que soient mes péchés, ils n'ont pas épuisé les trésors de miséricorde de votre Fils, ni les vôtres : je déteste de tout mon cœur mes péchés, et j'en espère le pardon par votre intercession.

Id., Vis. au S. S. et à la Ste V., p. 109.

Marie délivre ses serviteurs de l'enfer.

Il est impossible qu'un véritable serviteur de Marie puisse se damner. Au premier abord, cette assertion peut paraître hasardée ; mais avant de me condamner, je demande qu'on me laisse développer ma proposition. Par véritables serviteurs de Marie, je n'entends point certains dévots qui semblent s'autoriser de quelques pieuses pratiques en l'honneur de la Mère de Dieu pour pécher avec moins de retenue ; présomptueux dont la folle témérité au lieu de miséricorde ne mérite que châtiment, et qui sont cause par leur conduite que quelques-uns trouvent mauvais que l'on vante la clémence de notre Reine envers les pécheurs comme si c'était un encouragement au vice. Ce ne sont point là les serviteurs dont j'entends parler ; mais bien ceux qui, aux hommages qu'ils rendent à la Mère de Dieu, joignent un désir sincère de se convertir ; et à l'égard de ces derniers j'affirme qu'ils ne peuvent se perdre. Le père Crasset est de la même opinion, ainsi que Vega dans sa Théologie morale, Mendoza et beaucoup d'autres théologiens. Et pour montrer qu'ils n'ont rien avancé légèrement, je vais citer à l'appui de leur opinion différents passages des Pères et des Docteurs de l'Eglise. En mettant ces textes sous les yeux de mes lecteurs, je les prie de ne point s'étonner si dans le nombre il s'en trouve plusieurs qui ne sont que la répétition les uns des autres...

« Vierge bienheureuse, dit saint Anselme, comme il n'est pas possible que l'homme qui vous néglige et que vous méprisez se sauve, ainsi est-il de toute impossibilité qu'il périsse celui qui se tourne vers vous et que vous regardez favorablement. *Virgo benedicta, sicut impossibile est, ut à te aversus et à te despectus salvetur, ità ad te conversus et à te respectus impossibile est ut pereat* (De Exc. Virg. c. 11.). » Saint Antonin affirme la même chose et presque dans les mêmes termes. « Comme il ne se peut faire, dit-il, que ceux dont Marie détourne ses yeux miséricordieux soient sauvés, de même est-il de toute impossibilité que ceux qui en sont regardés bénignement aient en partage le salut et la gloire. *Sicut impossibile est, ut illi, à quibus Maria oculos suæ misericordiæ avertit, salventur : ita necessarium quòd hi, ad quos convertit oculos suos, pro eis advocans, salventur et glorificentur* (Part. 4. tit. 50.). »

Remarquez bien, mon lecteur, dans ces deux passages, la première partie de la proposition : *Il est impossible de se sauver sans la protection de Marie.* N'y a-t-il pas là de quoi faire trembler ceux qui négligent la dévotion à la Mère de Dieu, ou même qui en font peu de cas? Entendons encore l'anathème prononcé par le bienheureux Albert-le-Grand : « Le peuple qui n'est point votre sujet périra. *Gens quæ non servierit tibi, perdet* (Bibl. Mar. in c. 60.). » Et saint Bonaventure : « Celui qui vous néglige mourra dans son péché. *Qui neglexerit illam, morietur in peccatis suis* (S. Bonav. in Psal 116.) ; » et dans un autre endroit : « Celui qui ne vous invoque pas pendant sa vie, ne parviendra point au royaume de Dieu. *Qui te non invocat in hâc vitâ, non perveniet ad regnum Dei* (S. Bonav. in Psalm. 99.). » Dans son explication du

Psaume 99, le même saint va jusqu'à dire « qu'il n'y a aucune espérance de salut pour ceux dont Marie détourne sa face. *A quibus averteris vultum tuum, non erit spes ad salutem* (Bonav. in Ps. 99.). »... Il n'y a pas jusqu'à l'hérétique OEcolampade qui ne regardât comme un signe certain de réprobation le manque de dévotion pour la Mère de Dieu. *Nunquàm de me audiatur, quasi averser Mariam, ergà quam minus benè affici reprobatæ mentis certum existimem indicium.* (Vid. ap. P. Pep. t. 7.).

En revanche, Marie nous assure que « celui qui l'écoute ne sera point confondu. » (Eccli. 24. 30.).

. . . S. Ephrem appelait la dévotion à Notre-Dame, « Lettres d'affranchissement de l'esclavage éternel, *Charta libertatis;* » et il donnait à Marie le nom de « Protectrice des réprouvés, *Patronatrix damnatorum.* »

En effet, s'il est vrai, comme l'affirme saint Bernard, que « la bienheureuse Vierge ne manque ni de puissance ni de volonté pour nous sauver (Serm. de Ass.), » ni de puissance, « parce qu'il est impossible que ses prières ne soient pas exaucées (S. Anton. P. 4. tit. 15. cap. 17. §. 4), » ni de volonté, parce que Marie est notre Mère et a plus à cœur notre salut que nous ne pouvons l'avoir nous-mêmes ; si tout cela, dis-je, est vrai, comme nous ne devons point en douter, ne faut-il pas en conclure nécessairement qu'un bon serviteur de Marie ne peut se perdre? Quelle est la Mère qui, sûre de soustraire son fils à la mort, en demandant sa grâce au juge, manquerait de le faire? Or, pouvons-nous penser que Marie, la plus tendre des mères, ne délivrera pas un de ses enfants de la mort éternelle, quand la chose lui est si facile?

Ah! mon cher lecteur! si vous découvrez en vous un véritable sentiment d'affection et de révérence pour la Reine du ciel, remerciez-en le Seigneur, car, selon saint Jean Damascène, il ne fait cette grâce qu'à ceux qu'il veut sauver. « Mère de mon Dieu, disait ce grand saint à la Vierge, si je me confie en vous, mon salut est assuré; si je suis sous votre protection, je n'ai rien à craindre, car votre protection est une arme puissante que Dieu ne place que dans les mains de ceux qu'il veut sauver (Serm. de N. B. V.). »

. . . Quelle rage est celle du démon, quand il ne peut arracher d'une âme la dévotion de la Mère de Dieu ! Nous lisons dans la vie du bienheureux Alphonse Alvarez, grand serviteur de Notre-Dame, qu'un jour dans son oraison étant extrêmement tourmenté par des tentations d'impureté, le démon lui dit : Cesse d'honorer Marie, et je cesserai de te tenter.

. . . « Non, jamais il n'est arrivé, et cela n'arrivera jamais, qu'un humble serviteur de Marie se perde éternellement (Blos. in Can. vit. spir. c. 16.). »..

S. Liguori, Les Glor. de Mar., t. 1. p. 220.

Marie vient au secours de ses serviteurs dans le purgatoire.

Heureux et trois fois heureux les serviteurs de cette Mère de miséricorde! car sa protection, qui les accompagne pendant leur vie, les suit au-delà du tombeau et jusque dans les flammes du purgatoire. Plus elles sont à plaindre, ces âmes qui se trouvent dans l'impuissance de s'aider elles-mêmes, plus Marie redouble à leur égard de tendresse et de soins... « Voyez combien il importe de servir fidèlement cette grande Dame, dit Novarin (V. umb. c. 15. c. 86.), puisqu'elle n'oublie pas les siens quand ils sont dans les flammes, et quoique Marie secoure toutes les âmes du purgatoire, cependant elle prête plus particulièrement son assistance à celles qui lui ont été plus dévouées pendant leur vie. »

. . . « Le nom seul de Marie, quand il résonne dans ce lieu de douleurs, devient un soulagement pareil à celui que procurent à un pauvre malade des paroles de consolation (ap. B. Dion. Cart. l. 3 de laud.) V.); » « et les prières de la Vierge pour ces âmes souffrantes sont comme une rosée qui descend dans les flammes et en tempère les ardeurs intolérables (Nov. cit. c. 16. Ec. 86.). »

« C'est peu de soulager ses enfants, Marie brise encore leurs liens. Une pieuse tradition nous apprend, et Gerson l'a laissée par écrit, que le jour de sa glorieuse Assomption, « le purgatoire demeura vide. » Novarin le confirme. « Des auteurs graves, dit-il, rapportent qu'au moment de sa mort la bienheureuse Vierge sollicita et obtint de son Fils cette grâce d'entrer au ciel accompagnée de toutes les âmes détenues dans le lieu d'expiation (Nov. cit. Ex. c. 86.). » Dès lors « elle fut mise en possession du privilége de délivrer ses fidèles serviteurs des peines du purgatoire (Bern. Sen. Serm. 3 de Nom. Mar. a 2. c. 3.), » et « par les mérites de Marie les peines de ces âmes sont non-seulement adoucies mais encore abrégées (Nov. cit. Ex. c. 86.) »

Saint Pierre Damien rapporte qu'une certaine Marosie apparut après sa mort à une femme de sa connaissance, et lui dit que le jour de l'Assomption de la Vierge elle avait été délivrée du purgatoire avec une infinité d'autres âmes dont le nombre excédait la population de Rome (Lib. 3. Ep. 10 et in ord. 50.). Saint Denis le Chartreux assure « qu'une même chose a lieu aux fêtes de la naissance et de la résurrection de Jésus-Christ, et que dans ces jours solennels, Marie, accompagnée de plusieurs légions d'anges, descend dans le purgatoire et y délivre une foule d'âmes (S. Dion. Cart. Serm. 2. de Ass.). » « Ce qui arrive encore, selon Novarin (Nov., loc. cit.), dans toutes les solennités de la Vierge. »...

Id. ibid. p. 232.

Marie conduit ses serviteurs au ciel.

Un signe éclatant de prédestination brille

sur le front des serviteurs de Marie... Selon saint Ephrem (Orat. de laud. V.), la dévotion à la bienheureuse Vierge peut s'appeler « la clef du paradis : » Prions donc sans cesse Marie et disons-lui : « Ouvrez-nous, ô Vierge, ouvrez-nous le ciel, dont vous avez les clefs. *Aperi nobis, ô virgo, cœlum, cujus claves habes* (S. Ambr.) ; » que dis-je? dont vous êtes la porte, comme nous l'enseigne la sainte Eglise : *Janua cœli.*

... Disons-le avec l'abbé Guerric, « *Qui virgini famulatur, ita securus est paradiso, ac si esset in paradiso :* Celui qui sert Marie, et pour qui Marie intercède, est aussi sûr du paradis que s'il y était déjà. »

... « Heureux donc, s'écrie ici saint Bonaventure (in Spec.), heureux ceux qui auront ses bonnes grâces! les bienheureux du ciel les regardent déjà comme leurs compagnons, et quiconque portera la livrée de Marie aura son nom inscrit dans le livre de vie. *Qui acquirunt gratiam Mariæ, agnoscentur à civibus paradisi, et qui habuerit characterem ejus, adscribitur in libro vitæ.* »..

Id. ibid., p. 238.

VIGILANCE SUR SOI-MÊME.

... Tel que ces animaux mystérieux dont parle Ezéchiel, le soldat de Jésus-Christ doit être tout yeux pour suivre les mouvements de ses nombreux ennemis et découvrir tous leurs piéges. Soixante-dix guerriers, l'épée à la main, toujours prêts à la tirer, se tenaient constamment debout autour du lit de Salomon ; une vigilance active doit aussi faire continuellement sentinelle autour du chrétien pour le tenir en garde contre les attaques sans cesse renaissantes auxquelles il est exposé à chaque instant.

Louis de Grenade, Guide des pécb., p 495.

VIN.

Corrupteur des hommes, espèce de poison. Ses effets.

Les peuples de la Bétique se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, et ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espèce de poison, disent-ils, qui met en fureur : il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé et leurs forces sans vin : avec le vin, ils courent risque de ruiner leur santé et de perdre les bonnes mœurs.

Fénelon., Les Avent. de Télém., p. 103.

On ne doit en user qu'avec réserve.

Le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples ; il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le désordre des familles. Que le vin soit donc réservé comme une espèce de remède, ou comme une liqueur très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires.

Id. ibid., p. 171.

Considéré comme boisson.

Le vin, comme simple boisson, est d'un goût plus agréable (que l'eau), et, comme cordial, il a bien certaine vertu ; mais il est beaucoup moins digestif que l'eau.

Godescard. t. 19, p. 236.

Sa qualité nutritive.

Galien prétend que certaines qualités de vin contiennent autant de substance nutritive que la chair de porc, celle de toutes les viandes qui renferme le plus de sucs alimentaires.

Id. ibid., p. 269.

VINCENT DE PAUL (S.).

Sa piété en célébrant la messe.

Nous lisons dans la vie de saint Vincent de Paul, qu'il célébrait les saints mystères d'une manière si tendre et si respectueuse, qu'il inspirait de la dévotion aux assistants ; et plus d'une fois on les entendit se dire entre eux ces paroles naïves, que rapporte son premier historien, et que je répèterai ici dans toute leur simplicité : « Mon Dieu ! que voilà un prêtre qui dit bien la messe ! il faut que ce soit un saint homme. » Ah ! Messieurs ! si la piété qui animait ce grand saint ne brille pas en nous avec un éclat aussi vif, du moins faut-il que nous ayons cette décence, cette gravité, cette attention, cette dignité de ton et de manières, qui atteste notre foi et qui soutienne celle des fidèles.

Frayssinous, Conf. et Disc. inéd., p. 148.

Son remède aux tentations contre la foi.

Il écrivit sa profession de foi, et l'appliqua sur son cœur ; puis faisant un désaveu général de toutes les pensées d'infidélité, il convint avec Notre-Seigneur, que toutes les fois qu'il toucherait l'endroit où était cette profession de foi, il serait censé la renouveler, et par conséquent renoncer à la tentation, quoiqu'il ne proférât aucune parole extérieure : par là, il rendait inutiles les assauts de l'ennemi.

Godescard, t. 10, p. 237.

Sa douceur. Son abandon à Dieu.

Les amis de saint Vincent de Paul avaient coutume de dire que monsieur Vincent était toujours Vincent, car dans toutes les circonstances il conservait la même sérénité et la même douceur ; il s'était entièrement abandonné à Dieu, il ne craignait rien, et ne voulait que ce qui plaisait à Dieu.

S. Liguori, Prat. de l'am. envers J.-C., p. 184.

Il ne pt que trois réprimandes sévères.

Saint Vincent de Paul nous apprend qu'il n'a fait en sa vie que trois réprimandes sévères, et qu'il s'en est repenti, parce que, quoiqu'il crût avoir de bonnes raisons pour les faire,

elles avaient néanmoins eu une mauvaise issue; au lieu que celles qu'il avait faites avec douceur avaient toujours eu un bon effet.

Id. ibid., p. 74.

Nombre de ses missions.

Il fit dans l'espace de sept ans, cent et quarante missions; et dans les vingt-huit ans qu'il survécut à ces premiers travaux, il en fit près de sept cents, tant par lui-même que par les ouvriers qu'il s'associa.

Chevassu, Médit., t. 5, p. 141.

VISIONS.

Signes pour distinguer les vraies des fausses.

Les signes pour distinguer les vraies des fausses, sont: 1° Si elles viennent subitement et sans que l'âme y pense; 2° si elles commencent par causer de la confusion et de la frayeur, et finissent par mettre l'âme en paix; 3° si elles sont rares, car celles qui reviennent fréquemment sont très-suspectes; 4° si elles durent peu, parce que, dit sainte Thérèse, lorsque l'âme regarde pendant longtemps l'objet qui lui est représenté, c'est un signe que la vision est plutôt l'effet de l'imagination : le plus souvent, la vision divine passe comme un éclair, mais elle reste fortement imprimée dans l'âme; 5° la vision vraie laisse à l'âme une paix profonde et une vive connaissance de sa propre misère avec un grand désir de la perfection; bien différente des visions diaboliques, qui ne produisent que des impressions passagères et laissent dans l'âme de la sécheresse, de l'inquiétude, des mouvements de propre estime et un goût sensible pour ces sortes de grâces. Néanmoins, tous ces signes, dit sainte Thérèse, ne donnent pas une entière sécurité. Souvent le démon sait feindre un repos, des pensées d'humilité, des désirs de perfection, dont il n'est pas facile de reconnaître l'auteur : il fait tout cela pour surprendre la confiance et conduire l'âme dans quelque piége. C'est pourquoi, le directeur, régulièrement parlant, doit bien se garder de défendre à l'âme de lui faire part de ces sortes de visions; il doit, au contraire, lui commander de lui dire ce qu'elle voit, que cela soit vrai ou faux : c'est l'avis de sainte Thérèse. D'un autre côté, il ne doit pas se montrer curieux de savoir ces sortes de choses, ni les demander en détail, ni prévenir la réponse en disant : *La chose se passe peut-être ainsi? Vous avez vu telle chose?* En effet, vous exposez la personne à répondre affirmativement, soit par malice, soit par simplicité. S'il voit évidemment que ces visions ne sont que l'effet de l'imagination ou l'œuvre de l'ennemi, soit parce qu'elles affaiblissent dans l'âme l'obéissance, l'humilité ou les autres vertus, alors il doit le lui déclarer sans détour. S'il n'en sait rien, il ne doit pas dire qu'elles sont diaboliques ou imaginaires, comme quelques-uns qui se montrent trop incrédules, tandis que d'autres, trop crédules, les prennent pour vraies. Vous direz à votre pénitente de demander à Dieu qu'il la retire d'une voie aussi périlleuse, protestant qu'elle ne veut le connaître ici-bas que par la foi. Du reste, insinuez-lui de retirer de ses visions, vraies ou fausses, un fruit certain, c'est-à-dire d'être plus fidèle à Dieu. De cette sorte, le démon en eût-il été l'auteur, elle n'a pas été victime de ces illusions.

Gaume, Man. des Conf., p. 329.

VISITES.

Des personnes qui ne vivent pas chrétiennement.

Des rapports trop fréquents avec ces personnes, édifient très-mal le peuple, toujours plus logique qu'on ne suppose. Lorsque ce sont des personnes bien élevées, polies, et qui accueillent le prêtre avec égards, voyez-les de temps à autre : vous les blesseriez en ne les visitant pas, et dans les cas urgents vous seriez très-embarrassé pour les aborder. Quelquefois même, ce sont des cœurs généreux qui vous feront d'obligeantes et de sincères offres de service, de fruits, de légumes... Acceptez quand on envoie; mais ne demandez, ni ne faites prendre. Tout service un peu important, tout envoi obligent généralement à une visite de remercîment; ne la faites qu'après un assez long intervalle, et tâchez même de trouver une occasion quelconque, un motif étranger, afin de ne mettre vos remercîments qu'en deuxième ou troisième ligne, mais toujours d'une manière polie. Toutes ces minuties sont quelque chose dans le monde où l'on calcule tout. Trop d'empressement, un langage trop flatteur montrent de l'avidité, ou au moins le désir de recevoir encore.

Réaume, Le Guide du jeune prêtre, p. 123.

A éviter.

Au nom de l'humilité, méfiez-vous de qui vous flatte, et vous flatte sans vous connaître! Après les simples visites de nouvelle année, demeurez chez vous, jusqu'à ce que vous puissiez connaître votre entourage, autrement on rira de vos méprises.

Je n'ai pas indiqué... les ennemis de toute doctrine religieuse. Il est évident qu'il ne peut exister aucune liaison, aucun rapport suivi entre un prêtre et de telles gens. D'abord ils sont le plus ordinairement grossiers et de mauvaises mœurs; mais fussent-ils de conduite irréprochable, nous ne devons pas les fréquenter.

Id. ibid., p. 124.

Des rapports avec les femmes.

. . . Voici une remarque du poète champenois, Pierre Groslet :

L'enfant que l'on nourrit de vin,
La femme qui parle latin,
Soleil qui luiserne au matin
N'arrivent pas à bonne fin.

. . N'oubliez jamais que le public vous

suit d'un œil malin, qu'il observe vos démarches, votre air et surtout *qu'il compte* vos entretiens et vos visites. Vous n'échapperez point à ses discours médisants et calomnieux, si vous multipliez ces entretiens, sous quelque prétexte que ce soit.

Id. ibid., p 128 et 132.

Ordre des visites d'un nouveau curé.

Lorsqu'un curé arrive dans une paroisse, il est obligé de rendre visite à tous les paroissiens marquants... Le maire a droit à la première visite, et dans les vingt-quatre heures; ensuite le président de la fabrique. Dans le cours du premier mois, au plus tard, et à moins de sérieux empêchements, on doit faire les autres visites, en commençant par les positions les plus élevées. Je compte, parmi ces personnes, le curé du canton, si on n'a débuté par lui. Un peu plus tard, c'est-à-dire au premier moment libre, il faut voir les confrères voisins, quels qu'ils soient : il n'est permis d'être impoli envers personne...

On doit les mêmes visites de cérémonie, à l'occasion du premier jour de l'an, au maire, aux personnes de condition supérieure à la nôtre, au curé de canton, et aux confrères âgés du voisinage.

Id. ibid., p. 135.

De Reconnaissance.

On doit une visite de *reconnaissance*, dans le plus bref délai, aux personnes dont on a reçu un service de quelqu'importance.

De Condoléance.

Une visite de *condoléance* aux bienfaiteurs, aux amis, aux personnes avec lesquelles on est en relations fréquentes, lorsqu'elles ont *fait part* de quelqu'événement douloureux.

Une visite aux mêmes personnes, lorsqu'elles sont plus ou moins gravement malades ; c'est un genre de politesse qui convient au pasteur plus qu'à tout autre.

Id. ibid., p. 136.

VOCATION.

Roue principale de la vie.

Le choix d'état est appelé par le père Grenade la roue principale : comme dans une horloge, dès que cette roue est dérangée, toutes les autres sont en désordre; de même si l'on manque sa vocation, toute la vie n'est plus qu'un désordre.

S. Liguori, Prat. de l'am. envers J.-C., p. 154.

Même sujet.

Le Père Grenade disait très-justement que la vocation était *la grande roue* de toute la vie ; comme une montre ne va plus si la grande roue est gâtée, de même, dit saint Grégoire de Nazianze, si l'on se trompe sur sa vocation, la vie entière ne sera qu'un enchaînement d'erreurs, parce que dans un état où l'on n'est pas appelé de Dieu, on sera privé des secours opportuns pour bien vivre.

Id., Rec. de textes, t. 1, p. 321.

Nécessité de la Vocation divine.

Tout état de vie exige la vocation divine, parce que, sans la vocation, il est impossible, ou du moins fort difficile d'en remplir les devoirs, et d'y faire son salut.

Id. ibid., p. 290.

Signes de la vocation des prêtres.

Que celui donc qui aspire aux ordres sacrés, examine bien d'abord si sa vocation vient de Dieu... Or, pour s'assurer si la vocation vient de Dieu, il faut en reconnaître les signes. Avant de construire une tour, dit saint Luc, (14. 28.), on compte la dépense qu'elle occasionnera, on voit si l'on a tout ce qui est nécessaire pour l'achever... Examinons quels sont les signes de la vocation divine... Le premier signe est une intention droite... de servir Dieu, en propageant sa gloire, et en sauvant les âmes.

. . . Le second signe consiste à posséder le talent et la science convenables aux fonctions du sacerdoce...

Le troisième signe de la vocation ecclésiastique, c'est la bonté positive de la vie...

Id. ibid, p. 296.

On doit être fidèle à sa vocation. Exemples d'Avila, de saint Charles, d'un archevêque de Cambrai.

Le père maître Avila étant à Cordoue, en un beau jardin (Grenad. in ejus vitâ, parte 2. §. 2. cap. 3.), où la curiosité avait bien à se repaître, et les yeux à se contenter, ne s'amusait pas à regarder çà et là; un de ses amis lui dit : Mon père, voyez ces merveilles. Monsieur, dit-il, elles ne font rien à mon dessein. Saint Charles répondit à un Cardinal qui voulait le mener à un jardin pour se récréer : Monsieur, le vrai jardin d'un ecclésiastique, c'est l'Ecriture sainte. Un archevêque de Cambrai... répondit à un bon père qui avait fait le tour du monde, et qui voulait l'entretenir des raretés qui sont aux Indes : *Habemus hìc nostras Indias*, puis il s'appliqua à ce qu'il avait à faire pour son diocèse.

Le Jeune, Serm., t. 12, p. 203.

D'un marmiton.

Louis XI étant un jour de loisir au Plessis, entra dans la cuisine, et s'amusa à causer avec un marmiton qui ne le connaissait pas : Combien gagnes-tu à ton métier ? lui dit-il. Je gagne autant que le roi. Comment cela ? Le roi gagne sa vie, et moi aussi. Il disait vrai en quelque façon, mais il ne disait pas tout : la vie qu'il gagnait n'était pas délicieuse et honorée comme celle du roi; mais le plus petit artisan peut gagner la vie éternelle, aussi heureuse, aussi glorieuse que le plus grand roi, ou le plus grand prélat de l'Eglise.

Id. ibid., p. 204.

D'un curé.

Combien vous vaut votre cure, disait un bon évêque à un curé de son diocèse? Monseigneur, répondit le curé, elle me vaut autant que votre évêché à votre grandeur. Et comment cela? Votre évêché vous vaut l'enfer ou le paradis, et à moi aussi ma cure. La réponse était bonne, et il faut l'appliquer à toute sorte de personnes. La charrue de ce laboureur lui vaut autant que vaut à un marchand sa boutique; votre boutique vous vaut autant que vaut à un conseiller son emploi : ou l'enfer ou le paradis; car Dieu ne regardera pas si nous avons été bons prédicateurs ou laboureurs, réguliers ou séculiers, gentilshommes ou roturiers; mais si nous nous sommes comportés selon les règles de ses commandements et de ses divins conseils.

Id. ibid., t. 4, p. 313.

VOCATION RELIGIEUSE.

Ses voies diverses.

L'Esprit souffle où il veut (Joan. 3. 8.), il excite et il attire de diverses manières les hommes à l'amour de la sainteté.

Celui-ci est élevé à la plus haute contemplation, celui-là est destiné à la vie active et aux œuvres extérieures, et l'un et l'autre toutefois le sont par l'Esprit-Saint.

Quelques-uns s'adonnent à la vie active et contemplative en même temps; non-seulement ils s'ingénient pour être saints devant Dieu, mais ils aident aussi au salut du prochain : voilà ce qu'il y a de parfait et de divin par dessus tout.

C'est cependant le seul et même Esprit qui les dirige tous, qui les conduit tous à la même fin par des voies si diverses.

. . . Beaucoup sont appelés par un chemin semé de tribulations et de persécutions; s'ils cherchent la paix avant le temps, ils seront étrangement trompés.

Beaucoup sont appelés par la voie de la pauvreté et de l'humilité; s'ils veulent vivre dans les aises et les honneurs, ils courront de grands périls.

La voie du silence et de la solitude est offerte à d'autres, qui ne seraient pas sauvés s'ils étaient restés dans le monde.

L'un est donc appelé de cette façon; mais tous le sont par le même Esprit auquel il faut obéir et condescendre.

. . . *Travaillez activement*, dit saint Pierre, *à rendre certaines, au moyen de bonnes œuvres, votre vocation et votre élection* (1. Petri, 2. 10.).

. . . Celui qui ne cherche pas à s'avancer de jour en jour par de bonnes œuvres, sa vocation et son élection sont fort incertaines et chancelantes.

Et. de la perf. rel., liv. 1, ch. 1.

VOEUX.

Ne pas faire de vœux particuliers, pourquoi?

Je vous exhorte à ne pas faire de vœux particuliers sous prétexte que par là vos actions croîtront en mérite : vous arriverez au même but par d'autres voies plus faciles et moins périlleuses. Quand on a émis de ces sortes de vœux, on éprouve souvent la pénible tentation de les violer, et de tomber ainsi dans des fautes graves, s'il n'arrive pas pis encore; dans tous les cas on agit avec une crainte excessive, et on perd la paix de l'esprit si nécessaire pour la perfection.

Il est des personnes pieuses portées à conseiller ces vœux. Quand on vous fera de semblables propositions, excusez-vous avec humilité, mais aussi avec fermeté, en répondant que vous ne vous sentez pas la rare vertu d'y demeurer fidèles, Saint François de Sales désapprouva et déclara nuls les vœux de madame de Chantal; ils avaient été faits pourtant à l'instigation d'un directeur savant et estimé. Presque toutes les personnes qui, à ma connaissance, avaient fait des vœux particuliers, m'ont paru inquiètes et parfois en danger de faire de grandes chutes.

Quadrupani, Dir. pour ras. dans leurs dout. les âm. tim., p. 116.

Ne pas imiter les saints dans leurs vœux.

Ne vous laissez pas pousser à ces vœux par l'exemple de quelque saint ou de quelque sainte. Ce désir d'imiter certaines pratiques extraordinaires des saints, n'est pas d'ordinaire une inspiration, mais une tentation et une témérité. Saint François de Sales disait : *Donnez-moi l'esprit de saint Bernard, et alors je ferai ce que faisait saint Bernard.* Imitons les saints dans leurs vertus, et non dans leurs vœux; il y a dans les saints beaucoup de choses qui sont à admirer, mais non à imiter.

Id. ibid., p. 117.

VOLONTÉ DE DIEU

(CONFORMITÉ A LA.).

But des saints.

Sachez que la perfection de l'amour de Dieu consiste, non à faire de grandes choses, mais à soumettre parfaitement votre volonté à la sienne. L'unique but et l'unique désir de tous les saints dans leurs œuvres étaient l'accomplissement de la volonté divine. *J'aimerais mieux*, disait le bienheureux Henri Suson, *être un ver de terre par la volonté de Dieu, qu'un séraphin par la mienne.* Vouloir tout ce que Dieu veut, faire tout ce que Dieu veut, souffrir tout ce que Dieu veut, voilà le secret de la sainteté.

Pinart, La Nour. de l'âme chrét., p. 186.

Un seul acte peut faire un saint.

Oh! de quelle valeur est un acte de résignation à la volonté de Dieu! il suffit pour faire

un saint. Quand Saul persécutait l'Eglise, Jésus lui apparut, l'éclaira et le convertit. Que dit-il alors? *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (Act. 9. 6.)? Et aussitôt, Jésus-Christ le proclama vase d'élection, chargé de porter son nom aux nations infidèles (Act. 9. 15.). Celui qui jeûne, qui fait l'aumône, qui se mortifie, ne donne à Dieu qu'une portion de lui-même; mais quiconque lui laisse sa volonté, lui donne tout, et, ce tout qu'il nous demande, c'est notre cœur, c'est notre volonté... Le vénérable Jean d'Avila disait que ces mots : Dieu soit béni, prononcé dans l'adversité, valaient plus que mille actions de grâces, quand tout réussit selon nos désirs.

S. Liguori, Consid. sur les Max. étern., p. 411.

Pratique de sainte Thérèse.

Mon Dieu, me voici, faites de moi ce qu'il vous plaira. C'était la pratique de sainte Thérèse, pratique qu'elle répétait au moins cinquante fois par jour, pour que Dieu disposât d'elle, comme il lui semblerait bon.

Id. ibid. p. 415.

Paix, dès cette vie, pour celui qui s'y conforme.

Quoi qu'il arrive au juste, rien ne l'attriste (Prov. 19. 11.). En effet, une âme ne peut avoir un plus grand plaisir que de voir l'accomplissement parfait de ce qu'elle veut, et quiconque ne désire que ce que Dieu veut, a tout ce qu'il souhaite, parce que tout ce qui arrive n'est que le résultat de la volonté de Dieu «Les âmes résignées, dit Salvien, si elles sont humiliées, le veulent; si elles souffrent la pauvreté, elles veulent être pauvres; en un mot, elles veulent tout ce qui arrive, et c'est pour cela, qu'elles sont heureuses. » Le froid, le chaud, la pluie, le vent, peu importe à celui qui est résigné, il dit : je veux ce froid, ce chaud, etc., parce que Dieu le veut ainsi. S'agit-il d'une perte? d'une persécution? d'une maladie? de la mort même? il dit : je veux souffrir cette perte, être persécuté, être malade, je veux même mourir, puisque Dieu le veut. Quiconque se repose de la sorte dans la volonté du Seigneur et se plaît à recevoir tout de lui, est comme placé au-dessus des nuages; il voit la tempête, mais il n'en est ni troublé, ni atteint. C'est là cette *paix qui*, comme le dit l'apôtre, *surpasse tout sentiment* (aux Ephés. 3. 2.), et qui l'emporte sur toutes les délices du monde, une paix, enfin, qui est stable et permanente. L'insensé, c'est-à-dire, le pécheur, change comme la lune, qui paraît aujourd'hui plus grande, et qui, demain, diminue. Aussi, voyez-le, tantôt il rit, tantôt il pleure, maintenant, il est dans des transports de joie, il est la douceur même; plus tard, il sera plongé dans l'affliction, ou se laissera emporter à des accès de fureur; en un mot, il subit différentes phases, selon le bon ou mauvais état de ses affaires. Mais le juste est semblable au soleil, son humeur est toujours égale; il est d'un caractère uniforme, quoi qu'il arrive, parce que sa paix repose sur le fondement de la conformité à la volonté de Dieu : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (Luc. 2. 14.).

Id. ibid., p. 417.

Dieu le veut! grand mot.

Dieu le veut, ah! le grand mot, et qu'il renferme de grandes raisons pour un homme qui a de la foi, qui connaît et qui aime Dieu! un homme, un chrétien, oserait-il dire, Dieu le veut, et moi je ne le veux pas?

Nepveu, Pens. ou Réfl. chrét., t. 1, p. 215.

Faire ce que Dieu veut.

I. Comme la volonté de Dieu est infiniment sainte, elle est la règle et la mesure de toute la sainteté; et toute notre perfection consiste à le suivre, et à faire ce que Dieu veut, à le faire comme il le veut, et à le faire parce qu'il le veut : ce n'est ni à prier, ni à jeûner, ni à travailler, ni à convertir les âmes, que consiste ma perfection; mais à faire la volonté de Dieu. Ces actions, toutes bonnes qu'elles sont, si elles ne sont réglées par cette volonté, sont déréglées; si elles ne sont animées par ce motif, elles sont imparfaites. Les actions les plus vertueuses deviennent des fautes quand elles sont faites hors de l'ordre de la volonté de Dieu : les plus indifférentes deviennent des vertus quand elles sont faites par la volonté de Dieu. Chaque chose a son temps, dit le Sage. Il n'est pas toujours temps de pleurer ses péchés, de se mortifier, de prier, de travailler : mais il est toujours temps de faire la volonté de Dieu; et on la fait toujours quand on garde les commandements de Dieu, quand on pratique les conseils qui sont propres à son état, quand on suit le mouvement de la grâce, quand on remplit les devoirs attachés à sa condition, et qu'on s'acquitte des fonctions de son emploi; quand on obéit aux ordres de ses supérieurs et aux avis de ses directeurs.

Comme il le veut.

II. Ce n'est pas assez de faire ce que Dieu veut pour être parfait, il faut le faire comme il le veut. *Faites le bien*, dit le Saint-Esprit, *mais faites-le comme il faut.* Faire ce que Dieu veut, et ne le pas faire comme il le veut, c'est mal faire le bien, et ainsi c'est n'en point faire. Faire le bien comme Dieu le veut, c'est le faire avec toutes les circonstances qui doivent rendre une action parfaite. C'est premièrement, le faire dans le temps qu'il le veut; et ainsi prier quand il faut agir, agir quand il faut prier, parler quand il faut se taire, se taire quand il faut parler, ce n'est pas faire le bien comme Dieu le veut. Secondement, c'est faire le bien où Dieu le veut. Si cette femme est à l'église lorsqu'elle doit être dans sa maison pour régler son domestique; si ce religieux solitaire est occupé à prêcher, ou à converser lorsqu'il doit être dans la retraite, ils ne feront pas le bien comme Dieu le veut. Troisièmement, faire le

bien comme Dieu le veut, c'est le faire de la manière qu'il le veut : c'est-à-dire, avec discrétion et avec ferveur. Celui qui fait le bien imprudemment et négligemment, ne fait pas le bien comme Dieu le veut; et ainsi, bien loin de mériter récompense, il s'attire la malédiction de Dieu, parce qu'il ne fait pas le bien comme Dieu le veut : *Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter* (Jer. 48. 10.). Si cela est, en avez-vous jamais fait?

Parce qu'il le veut.

III. Enfin il faut faire le bien, parce que Dieu le veut, et sa volonté doit être ou l'unique ou le principal motif de nos actions : les actions les plus basses, relevées par ce motif, deviennent surnaturelles, et les plus saintes deviennent meilleures; c'est un chemin sûr et court pour arriver à la sainteté. Heureux celui qui y marche! Ainsi si vous trouvez votre intérêt ou votre plaisir à faire ce que Dieu veut, il faut que détournant les yeux de votre intérêt et de votre plaisir, vous les arrêtiez à la seule volonté de Dieu qui s'y trouve. Dieu veut qu'un mari et une femme s'aiment, qu'ils aient de la tendresse pour leurs enfants, qu'ils pourvoient à leur établissement; mais il ne faut pas que ce soit ou la seule affection naturelle, ou la seule raison, bien moins l'esprit d'intérêt ou d'ambition qui les y engagent; mais la volonté de Dieu, qui les a attachés à cette condition. Agir par affection naturelle, c'est agir en homme; agir par raison, c'est agir en philosophe : mais agir en vue de la volonté de Dieu, c'est agir en chrétien. L'êtes-vous?

Id. ibid., t. 2, p. 14.

Source de bonheur et de paix.

Notre bonheur consiste dans la conformité à la volonté de Dieu, la félicité de la vie présente consiste dans la paix; mais comme on ne peut avoir la paix quand on résiste à la volonté de Dieu : *Quis resistit ei et pacem habuit?* aussi ne peut-on manquer d'avoir la paix quand on est parfaitement soumis à la volonté de Dieu. La pratique de cette vertu fait trouver le Paradis en terre, et fait de ceux qui s'y exercent autant de bienheureux. Qu'est-ce qui fait le Paradis? Qu'est-ce qui fait le bonheur des saints? C'est qu'ils n'ont point d'autre volonté que celle de Dieu. Si Dieu voulait qu'un Ange quittât le Paradis pour venir se confiner avec quelque criminel dans un cachot, il trouverait le Paradis dans ce cachot, et son souverain bonheur dans l'exécution de la volonté de Dieu. Que feriez-vous, disait-on à un saint fortement attaché à la volonté de Dieu, si cette volonté vous condamnait à l'enfer? Ce que je ferais, répondit-il, j'embrasserais si fortement mon Dieu, en m'unissant à sa volonté, que je l'entraînerais avec moi dans l'enfer; et j'aimerais mieux être dans l'enfer avec Dieu, et par sa volonté, qu'en Paradis sans mon Dieu et contre sa volonté. L'enfer deviendrait pour moi un véritable Paradis. Quels sentiments! Les vôtres y sont-ils conformes?

Id. ibid., t. 3, p. 234.

Motif de la faire.

Afin d'engager plus facilement notre volonté à ne vouloir rien que ce que Dieu veut, et à ne désirer rien que ce qui tend à sa gloire, souvenons-nous que le premier il nous a donné mille preuves de son amour. C'est lui qui nous a tirés du néant, qui nous a créés à son image, qui a fait toutes les autres créatures pour notre service; c'est lui qui voulant nous donner un Rédempteur, nous a envoyé, non pas un ange, mais son Fils unique, qui a racheté le monde (1 Petri. 1. 18. 19.), *non pas au prix de l'argent et de l'or, qui sont des choses corruptibles, mais au prix de son sang*, et par sa mort, non moins infâme que douloureuse : c'est lui, enfin, qui à tout moment nous protége contre la fureur de nos ennemis, qui combat pour nous par sa grâce, et qui, afin de nous nourrir et de nous défendre en même temps, est toujours prêt à nous donner le corps de son Fils à la sainte Table.

Le Combat spirit., p. 38.

Voyez encore CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU.

VOLONTÉ PROPRE.

Il faut y renoncer.

Notre principale attention doit... être de nous vaincre nous-mêmes : *Vince teipsum.* Saint Ignace de Loyola paraissait ne savoir insinuer de maxime plus importante : vaincre l'amour-propre, rompre la volonté, tel était le sujet ordinaire de ses discours familiers; car, disait-il, de cent personnes adonnées à l'oraison, il y en a plus de quatre-vingt-dix attachées à leur volonté. Il estimait plus un acte de mortification de la volonté propre, que plusieurs heures d'oraison remplies de consolations spirituelles. Un frère se séparait de la société des autres, dans l'intention de se corriger d'un défaut; le saint lui dit qu'il gagnerait plus par quelques actes de mortification en pareille occasion, que par une année entière de silence dans une grotte. *Non est minimum*, dit Thomas à Kempis, *in minimis se ipsum relinquere.* Au contraire, dit saint Pierre Damien, il ne servira de rien de tout quitter, si on ne renonce à soi-même : *Nihil prodest sine teipso cætera relinquere.* Saint Bernard donne ce conseil à celui qui veut tout quitter, et se donner entièrement à Dieu : *Qui relinquere universa disponis, te quoque inter relinquenda numerare memento* (S. Bern. declam. c. 1.). Autrement, dit le saint, si vous ne renoncez pas à vous-même, vous ne pourrez jamais être à la suite de Jésus-Christ. *Sanè, nisi abnegaveris temetipsum, sequi Christum non potes* (Declam. 14.). Notre Rédempteur *exultavit ut gigas ad currendam*

viam (Ps. 18.) ; et en effet, ajoute le saint, il n'est pas possible de se tenir près de Jésus-Christ, à celui qui veut suivre la rapidité de sa course, aggravé du poids de ses passions et de ses affections terrestres : *Exultavit ut gigas ad currendam viam, nec currentem sequi potest oneratus.*

. . . Saint Ignace était d'un naturel irascible et dédaigneux ; la pratique de la vertu le rendit si doux, qu'on finit par lui croire un naturel paisible. De même saint François de Sales était très-enclin à la colère ; il se fit tant de violence, qu'il devint un exemple de patience et de douceur, et nous lisons dans sa vie qu'il en donna de grandes preuves dans les occasions où il fut exposé aux injures et aux outrages.

S. Liguori, Rec. de text. t. 2, p. 239.

Même sujet. Voyez ATTACHEMENT A LA VOLONTÉ PROPRE.

Erreur à ce sujet.

. . . Beaucoup croient posséder l'abnégation parfaite de la volonté et du jugement propres, qui se trompent grandement.

Car ils obéissent extérieurement, il est vrai; mais s'ils y regardaient de plus près, ils trouveraient qu'intérieurement c'est tout au plus s'ils sont bien résignés.

Souvent le visage est humble, les yeux sont baissés ; mais le cœur est plein d'amertume, d'obstination et de dureté ; et nous ne le comprenons pas, parce que nous nous envisageons nous-mêmes très-superficiellement.

. . . Si vous croyez avoir déjà fait beaucoup de progrès, prenez garde de vous tromper ; il vous reste encore une longue route, et d'autant plus longue que peut-être elle vous paraît plus courte.

Celui qui sait peu ne connaît pas aisément combien il lui reste encore à apprendre.

Celui, au contraire, qui a beaucoup appris, n'en sait que mieux qu'il lui reste encore beaucoup de choses à apprendre.

. . . Ne vous flattez pas : ne croyez pas que vous soyez un bon religieux, si vous n'avez pas appris à subjuguer pleinement votre propre volonté et à la courber devant celle des autres.

Etude de la perfect. relig., liv. 3, ch. 4.

Pensée de saint Bernard.

Saint Bernard dit : « Otez la volonté propre,... vous avez ôté l'enfer. »

Louis de Grenade, Guide des péc., p. 431.

Pensée de saint Philippe de Néri.

Le saint avait soin d'entretenir parmi ses disciples l'esprit d'obéissance et de renoncement à la volonté propre. « C'est là, disait-il, le plus court et le plus sûr moyen d'arriver à la perfection. »

Godescard, t. 7, p. 321,

VOLTAIRE.

Son envie de détruire le catholicisme.

Que nous apprend l'historien de sa vie, lui qui était si bien initié dans les mystères de cette moderne philosophie? Il nous apprend que Voltaire avait formé dans l'Europe entière, une ligue dont il était l'âme ; que son zèle contre la religion, qu'il regardait comme la cause du fanatisme qui avait désolé l'Europe depuis sa naissance, de la superstition qui l'avait abrutie, et comme la source des maux que les ennemis de l'humanité continuaient de faire encore, semblait doubler son activité et ses forces. Je suis las, disait-il un jour, d'entendre dire que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme, et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire. (Vie de Voltaire, par Condorcet.)

Fraysinous, Conf. et disc. inéd., p. 23.

Sa mort.

En 1778 étant malade à Paris, il se confesse à l'abbé Gauthier, et proteste qu'il veut mourir chrétien et catholique. Peu de jours après il redevient philosophe, se fait recevoir franc-maçon, se laisse adorer comme un Dieu, etc. Enfin, par un effet redoutable des jugements de Dieu, il meurt dans des accès de fureur et de désespoir, en criant : *je suis rejeté de Dieu et des hommes;* dans les convulsions de la rage, se mordant les doigts et les bras, dévorant ses propres excréments... Spectacle effrayant, et qui, au jugement de M. Tronchin, son médecin, *aurait détrompé tous ses disciples, s'ils avaient pu être présents.*

De Feller, Catéch. phil., t. 1, p. 18.

Jugé par le comte Joseph de Maistre.

« Beau génie, tant qu'il leur plaira, dirons-nous après le comte Joseph de Maistre ; il n'en est pas moins vrai qu'en louant Voltaire, il ne faut le louer qu'avec une certaine retenue, nous avons presque dit à contre-cœur. L'admiration effrénée dont tant de gens l'entourent est le signe infaillible d'une âme corrompue. Qu'on ne se fasse point illusion : si quelqu'un, en parcourant sa bibliothèque, se sent attiré vers les œuvres de Ferney, Dieu ne l'aime pas... Il a prononcé contre lui-même, sans s'en apercevoir, un anathème terrible, car c'est lui qui a dit : *Un esprit corrompu ne fut jamais sublime...* Paris le couronna, Sodome l'eût banni... »

Henrion, Hist. gén. de l'Egl, t. 10, p. 337.

VOYAGES.

Ils sanctifient rarement. Exceptions.

Ceux qui voyagent beaucoup se sanctifient rarement, dit un pieux écrivain, mais cet axiome, comme beaucoup d'autres, n'est pas sans exception. Ce fut le Saint-Esprit sans doute qui porta saint Jérôme à entreprendre de longs et pénibles voyages en Italie, dans

les Gaules, dans l'Afrique et l'Asie-Mineure, qui lui furent si utiles pour ses travaux. Ce fut de même une providence miséricordieuse pour les Belges, et pour les Gantois en particulier, qui conduisit saint Macaire du fond de l'Orient aux rives de l'Escaut.

J.J. Desmet, Nouv. M. de Marie, p. 194.

VOYELLES ET CONSONNES.

Tuyaux d'orgue et ses touches.

Les voyelles représentent les tuyaux d'un orgue : c'est la puissance animale qui ne peut que crier; mais les consonnes sont les *touches*, c'est-à-dire le signe de l'intelligence qui articule le cri.

Joseph De Maistre, Les soir. de S. Pétersb., t. I., p. 139.

— W —

WENCESLAS, ROI DE BOHÈME.

Traits de sa cruauté. Il prit Néron pour modèle.

Jamais la Bohème n'avait eu de souverain plus cruel ni plus infâme que Wenceslas... L'an 1383, le 16 mai, il avait fait précipiter dans la Moldau le prêtre Jean Népomucène, pour n'avoir pas voulu lui révéler la confession de la reine. On raconte qu'un jour son cuisinier n'ayant pas apprêté les mets à son goût, il le fit embrocher et rôtir vif. Il menait ordinairement à ses côtés le bourreau, qu'il appelait son compère, et qui l'était en effet; et lorsque son humeur sanguinaire l'agitait, il faisait pendre à ses yeux le premier qu'il rencontrait, sans autre forme de justice. Il avait pratiqué, dans une des salles basses de son château de Wischeradt, sur la Moldau, un pavé ferme en apparence, mais qui d'un coup de pied se renversait, et précipitait dans le fleuve ceux qui étaient dessus. Ce monstre faisait gloire de prendre pour modèle le plus affreux des empereurs romains. On écrivit un jour sur le mur de sa chambre : *Wenceslas alter Nero.* Loin de s'en offenser, il ajouta avec de la craie : *Si non fui adhuc, ero.*

Henrion, Hist. gén. de l'Égl., t. 6, p. 266.

— X —

XERXÈS.

Réflexion sur la cause de ses pleurs.

L'histoire grecque nous apprend qu'un ancien capitaine, nommé Xerxès, ayant fait la revue de son armée, composée de plus de cent mille soldats, et s'étant retiré sur l'éminence d'une petite colline, se mit à pleurer; et étant interrogé par un de ses favoris, quelle était la cause de ses larmes : Je pleure, dit-il, parce que je considère que d'ici à cent ans il ne restera en vie pas un seul homme d'une si belle, si grande et si florissante armée. Si par la lumière de la foi, et par la conduite de la grâce, nous nous élevions d'un côté à la méditation de la parole de Dieu ; et si d'autre part nous portion la vue de notre considération sur toute l'étendue de la terre, nous aurions sujet de pleurer, sachant que d'ici à cent ans, et encore plus tôt, une grande partie de ce nombre innombrable de personnes qui sont sur la terre, sera condamnée à la mort éternelle.

Le Jeune, Serm., t. 11, p. 134.

— Y —

YEUX.

Nombre de leurs maladies.

Il n'y a pas de partie en notre corps qui ne soit sujette à quelque maladie particulière, non à une, à deux, mais à plusieurs. En l'œil qui est une si petite partie, les médecins en comptent jusqu'à quarante: *Totus homo natura morbus est*, dit Hippocrate (*De locis in homine.*).

Id. ibid, t, 6. p. 408.

Mortification des yeux.

Voyez MORTIFICATION EXTÉRIEURE.

— Z —

ZÈLE.

Vertu la plus exposée à l'illusion.

Le zèle est de toutes les vertus la plus noble et la plus exposée à l'illusion, comme les matières les plus précieuses sont plus sujettes au mélange ou la contrefaçon. Il faut l'avoir, et il faut s'en défier.

De Ligny. Hist des act. des apôt. p. 83.

Son excellence.

Le zèle des âmes est la plus sublime des vertus. Mais qu'il est grand, le nombre des erreurs et des péchés qui se commettent sous le titre spécieux du zèle. Jamais on ne fait le mal avec tant d'assurance, dit saint François de Sales, que quand on croit faussement travailler pour la gloire de Dieu.

Erreurs à ce sujet.

. . . Il est donc nécessaire d'examiner avec attention à quel coin est marquée cette excellente vertu, car, en cette matière, il y a plus de fausse monnaie que de bonne. Il y a le zèle imprudent, présomptueux, injuste, amer. Examinons ces divers écarts du zèle dans leurs conséquences pratiques.

Il n'est si bon champ qui ne produise quelque mauvaise herbe, ni famille si heureuse, où il ne se rencontre quelque épine. Le zèle imprudent, sous prétexte de tirer l'épine, l'enfonce parfois plus avant, et rend ainsi la plaie plus profonde et plus douloureuse. Soyons sagement réfléchis. Il y a temps pour parler et il y a temps pour se taire, dit l'Esprit saint. Le zèle selon la science n'élève la voix que quand il sait que sa parole sera plus utile que son silence.

Il en est qui portent leur zèle dans les familles étrangères en suggérant des précautions, des réformes qui sont une source d'amertumes et de rivalités; ainsi le remède qu'ils appliquent, parce qu'il est imprudent, est plus funeste que le mal qu'ils voulaient guérir. Le premier objet du zèle, dit saint Bernard, c'est de nous réformer nous-mêmes, et de prier humblement pour la réforme des autres. C'est une grande présomption de vouloir faire l'apôtre chez autrui, quand nous ne sommes pas encore pour nous-mêmes des disciples bons et éclairés. Il n'est pas défendu d'avoir du zèle pour le bien d'autrui; il n'est défendu que de l'exercer sans prudence.

Il en est qui voudraient par zèle que chacun suivît les pratiques de leur dévotion. Celui qui est dévot à la passion de Notre-Seigneur ou au très-saint Sacrement voudrait que tous passassent de longues heures aux pieds du crucifix ou du tabernacle. Celui qui visite les malades et fréquente les hôpitaux voudrait que tout le monde se livrât à cette sainte pratique. En cela le zèle n'est pas éclairé. Marthe et Madeleine sont deux sœurs, dit saint Augustin, néanmoins l'une contemple tandis que l'autre travaille. Si toutes deux fussent demeurées en contemplation, personne n'eût préparé le repas pour Notre-Seigneur Jésus-Christ et pour ses disciples. Leur contemplation eût forcé leur divin Maître à jeûner.

La même chose peut se dire des autres œuvres de piété. Chacun doit suivre l'impulsion de la grâce divine dont les formes sont multiples; ainsi l'œil qui voit mais n'entend pas, ne doit pas se plaindre de l'oreille qui entend mais ne voit pas...

Il sera toujours faux ce zèle qui vous porte à des actions qui, bien qu'elles soient éclatantes, ne sont pas conformes à votre état, et engendrent dans la famille de la désobéissance, des désordres, du trouble ou d'autres inconvénients

Les choses les plus saintes sont repoussées de Dieu, quand elles ne sont pas d'accord avec les devoirs respectifs de votre état.

Saint Paul réprimande ces chrétiens qui par orgueil se préféraient aux autres, en se glorifiant de leurs maîtres et directeurs; ceux-ci, en vantant Pierre; ceux-là, Paul; et ces autres, Apollon. Est-ce que par hasard le Christ est divisé entre vous? Ou bien serait-ce que Paul a été crucifié pour vous? Avez-vous donc été baptisés en son nom ?

Cette faiblesse répréhensible se renouvelle trop souvent chez des personnes bonnes d'ailleurs, qui, pour exalter leurs directeurs comme les plus saints et les plus savants, ne se font pas scrupule de rabaisser tous les autres.

Chacun d'eux est ce qu'il est devant Dieu, et nous, nous n'avons pas la balance du sanctuaire pour examiner les degrés de la sainteté et de la science d'autrui. Si vous avez un habile directeur, rendez-en grâces à Dieu, respectez-le et obéissez-lui, mais ne vous constituez pas juge du mérite des autres. Cette dépression de la louange due à un autre, est une médisance à craindre d'autant plus, qu'on la craint moins.

Si votre zèle est amer, dit saint Jacques, *ce n'est plus une sagesse venue d'en haut, mais une sagesse terrestre, animale, diabolique.* Qu'elles n'oublient pas ces paroles d'un apôtre, les personnes qui font profession de piété, et qui se montrent si irascibles et si âpres dans leurs manières : conduite qui les a fait appeler des anges à l'église, et chez elles, des démons.

Le zèle sera d'autant plus précieux, qu'il sera plus condescendant et plus aimable. Il est fils de la charité : il doit donc ressembler à sa mère, que saint Paul dit être patiente, douce, et non ambitieuse, ni intéressée.

Que votre zèle, dit saint François de Sales, ne vous rende jamais trop prompte à corriger les autres, mais qu'il attende l'oraison. Si vous différez la correction, vous aurez toujours le temps de la faire; mais, si vous corrigez hors de saison, vous aggraverez le mal que vous avez envie de guérir.

Donnez donc cours à votre zèle quand vous pouvez faire quelque bien au prochain, mais que votre zèle, selon l'enseignement des Pères, ait la vérité pour base, la compassion pour compagne, la douleur pour guide, la prudence pour maîtresse et directrice.

Quadrupani, dir. pour ras. dans leurs dou. les âm. tim. p. 89.

ZÈLE POUR LE SALUT DU PROCHAIN.

Vertu propre à tous : Aux personnes publiques.

I. La plupart regardent le zèle comme une vertu qui n'est propre qu'à des hommes apostoliques, ou au moins comme une vertu de surérogation; et cependant elle n'est pas moins d'obligation que la charité même... *Dieu*, dit le saint Esprit, *a chargé un chacun du salut de son frère*, mais d'une différente manière. Les personnes publiques qui sont en charge, ou qui ont de l'autorité, ne doivent se servir de cette autorité qu'ils ont sur les autres, que pour procurer leur salut; et ainsi c'est une obligation essentielle à un père, de travailler au salut de sa famille, de s'appliquer à l'éducation de ses enfants, de faire instruire ses domestiques, et de leur apprendre à vivre en chrétiens; si faute de ce soin ils pèchent, s'ils se perdent, c'est pour le compte de ce père, de ce maître; il ne peut négliger leur salut, sans hasarder le sien; la perte de leur âme entraîne infailliblement la porte de la sienne; Dieu lui dit par la bouche d'un prophète : *Tu es coupable de leur mort, tu me répondras de leur âme.* Ezech. 3.

Aux pasteurs des âmes.

II. Un magistrat doit avoir du zèle pour tout ce qui regarde son emploi, et il doit être aussi étendu que son pouvoir; il est responsable de tous les désordres publics qu'il n'empêche pas, et qu'il s'imagine n'être sans remède, que parce qu'il est lui-même sans zèle. Il trouverait bien le moyen d'y remédier, s'il s'y agissait aussi bien de sa fortune, qu'il s'y agit du salut des âmes; s'il s'y agissait aussi bien des intérêts du prince dont il dépend qu'il s'y agit des intérêts de Dieu. Quelque homme de bien qu'il paraisse pour lui-même, s'il ne l'est pour les autres, Dieu le regarde comme un méchant homme. Ce serait, si vous voulez, un saint, s'il était particulier; mais parce qu'il est un homme public, il sera un réprouvé, la damnation des autres qu'il n'a pas empêchée attirera la sienne. Mais surtout les pasteurs des âmes sont plus obligés d'avoir du zèle, c'est à eux particulièrement que Jésus-Christ commande de repaître ses brebis : *Pasce oves meas.* Il les regarde comme les meurtriers de celles qu'ils ont laissé périr faute de pâture : *Non pavisti*, leur dit-il, *occidisti*; ne pas les repaître, c'est les tuer. Hélas! si on a beaucoup à fait d'être chargé de son âme, que sera-ce d'avoir à répondre de celles des autres?...

Aux particuliers.

III. Les particuliers sont aussi obligés d'avoir du zèle, mais d'une autre manière. La correction fraternelle est d'obligation pour tout le monde, quand elle peut être utile; et elle l'est presque toujours, quand elle se fait avec discrétion, avec douceur, et par un esprit de charité. Si je voyais un homme se jeter sans y penser dans un abîme, ne serais-je pas coupable de sa mort, si je ne l'en avertissais? Un avis charitable que je donnerai à propos, peut empêcher la perte d'une âme; suis-je innocent devant Dieu si j'y manque? Il y a un zèle qui est de tout le monde, c'est le soin de donner le bon exemple; l'exemple d'une personne vertueuse fait quelquefois plus de bien, que les sermons d'un prédicateur : c'est un reproche secret mais efficace, dont on se dé-

fond moins, et dont on profite plus. Saint François, en se montrant, prêchait par son humilité et par sa modestie. Enfin, comme les prières sont un instrument très-efficace pour opérer le salut des âmes, c'est un zèle que tout le monde peut exercer; mais surtout ces saintes vierges, qui, retirées du monde, font leur principale occupation de la prière, doivent, à l'exemple de sainte Thérèse, gémir souvent devant Dieu sur les désordres du monde, et offrir de ferventes et continuelles prières, pour la conversion des pécheurs, qui est bien souvent l'effet de la prière d'une âme fervente et inconnue.

Nepveu, Pens. ou réfl. chrét. t. 4, p. 108.

Motif : le malheur de nos frères.

Souvent la vue d'un animal mort ou souffrant nous fait une impression pénible, et nos yeux seront continuellement frappés par le triste spectacle d'une multitude d'âmes qui se jettent aveuglément dans un abîme de maux éternels, et nous les verrons mortes à la grâce, sans que leur sort malheureux nous arrache une larme, sans que nous nous empressions de leur tendre une main secourable! O apathie monstrueuse! « Gémissez, s'écriait saint Bernard, oui, gémissez de voir les âmes créées à l'image de Dieu et rachetées par le sang de Jésus-Christ, périr pour une éternité, sans qu'il se trouve personne pour les secourir : un âne tombe, on le relève; une âme périt, et on n'y fait pas même attention : *Cadit asina, et est qui sublevet ; perit anima, et non est qui reputet.*

Martin, Nouv. Man. de la Ste V., p. 174.

Même sujet.

Si salvaveris homines, fies eorum conversionis, sanctitatis, et omnium bonorum operum particeps.

O! si vel unam animam salvare posses; non deberes pro te ipsa tradere, sicut ego meipsum tradidi pro te? quanto magis, cùm plures salvare possis, debes ad eas salvandas vehementi zelo accendi!

O fili! nùm patieris perire in scientia tua fratrem, pro quo mortuus sum?

Ecce diabolus non dormit; sed, sicut leo rugiens, semper circuit, ut furetur, mactet, perdat, devoret : et tu intereà dormires, manus consereres, sileres!

Memor. vitæ sacerd., p. 118.

Même sujet. Comparaisons.

Si vous voyiez, dit saint Chrysostôme (Hom. 16 ad pop.), un aveugle qui fût sur le point de s'aller jeter dans une fosse, vous essaieriez de l'en empêcher : comment donc pouvons-nous voir nos frères se précipiter tous les jours dans les abîmes de l'enfer, et ne leur pas tendre la main pour les retenir?

Saint Chrysostôme (Hom. 16 ad pop.), parlant du soin que l'on doit avoir du salut du prochain, se sert d'une autre comparaison très-juste. Si, lorsqu'on est en pleine mer, dit-il, on découvre de loin un vaisseau qui fait naufrage, on se sent aussitôt touché de compassion; et quelque bon vent qu'on ait pour suivre sa route, on tourne du côté de ce vaisseau, on en approche, on amène les voiles, on essaie de donner fond et de se soutenir sur les ancres; on jette des cordes et des planches de toutes parts, et on fait enfin toutes choses imaginables pour essayer de sauver ceux que l'on voit en péril. C'est ainsi que nous devons en user pendant le cours de notre navigation sur la mer du monde. Les tempêtes qui s'y élèvent continuellement, et les bancs et les écueils dont elle est pleine, causent tous les jours de tristes naufrages : quand vous voyez donc votre prochain dans cet état, quittez toutes vos affaires, et courez incontinent à son secours; le danger où il est ne souffre point de retardement.

Rodriguez, Prat. de la perf. chrét., t. 5, p. 5.

Tous peuvent y contribuer, 1° par les prières, les communions et par la messe.

Il n'y a personne qui ne puisse contribuer au salut des autres, par quelques-uns des moyens suivants : 1° *Par les prières, les communions, et par le sacrifice.* Sainte Thérèse a établi son Ordre, particulièrement pour prier pour la conversion des pécheurs. Sainte Monique, après dix-sept ans de prières et de larmes, obtint la conversion de son mari et de son fils.

2° Par les pénitences.

2° *Par les pénitences.* Saint François Xavier déchirait son corps par des disciplines, pour obtenir la conversion d'un pécheur. Combien de personnes et de pasteurs zélés ont jeûné et pleuré plusieurs années, pour obtenir le pardon à une âme!

3° Par l'instruction et les conseils.

3° *Par l'instruction et les conseils.* Si vous voyiez un voyageur s'égarer et prendre une route meurtrière, vous l'avertiriez. Pourquoi ne dites-vous rien à vos enfants, à vos amis, à vos compagnons, qui s'égarent dans le vice? On dirait que les hommes n'ont d'amitié et de société, les uns avec les autres, que pour se perdre. On n'a que trop de zèle pour le mal, pour inspirer la licence, la chicane et les querelles, et l'on ne daigne pas dire une parole pour inspirer la patience, la pudeur et la crainte de Dieu.

4° Par les aumônes.

4° *Par les aumônes.* Quelques secours, avec un mot de salut à une pauvre famille, à quelques malades, à des chrétiens captifs chez les barbares, à qui on fait souffrir des supplices pour leur faire perdre la pudeur et la foi, arrêteraient leurs plaintes et leur désespoir, leur feraient souffrir leur infortune avec résignation. Mais, sans aller porter le secours au delà

des mers, combien parmi nous de jeunes orphelins, d'enfants abandonnés, de filles vagabondes, qui, sans retraite et sans instruction, sont dans le danger de se perdre! Quelle charité de les retirer, de les occuper et de leur procurer une éducation chrétienne!

Instr. sur les princ. ver. de la rel., p. 267.

Le soin de l'avancement des autres sert au nôtre. Comparaisons

Il faut bien nous mettre dans l'esprit que le soin que nous prendrons de l'avancement de notre prochain, ne nuira point à notre propre avancement, mais qu'il y servira au contraire, et que ce sera pour nous un moyen de faire de plus grands progrès dans la vertu et dans la perfection. Clément Alexandrin (lib. 1. Strom.), se sert de quelques comparaisons pour l'éclaircissement de cette vérité. Plus, dit-il, on tire de l'eau d'un puits, plus elle est claire et bonne à boire; au lieu que quand on n'en tire point, elle croupit et se corrompt: tant qu'on se sert d'un couteau, il se conserve clair et luisant; le laisse-t-on inutile, la rouille s'y met. La flamme ne diminue point à se communiquer, elle en devient, au contraire, plus grande et plus violente. Ne voyons-nous pas aussi, ajoute-t-il, dans les sciences humaines, que celui qui enseigne aux autres, apprend lui-même en leur enseignant, et que c'est ainsi qu'on se rend savant et habile? Il en est de même dans la science de Dieu; c'est par l'usage et par la communication qu'on y devient plus profond et plus éclairé. La parole de Dieu est un glaive à deux tranchants, qui coupe et du côté de celui qui s'en sert, et du côté de ceux pour qui il s'en sert.

Rodriguez, Prat. de la perfect. chrét., t. 5, p. 65.

Prix du zèle du salut des âmes.

. . . Saint Chrysostôme dit (hom. 99 et hom. 2. sup. Genes.), que le zèle du salut des âmes est d'un si grand prix, que, quand on donnerait tout son bien aux pauvres et qu'on passerait toute sa vie dans l'exercice de toutes sortes d'austérités, ce ne serait encore rien en comparaison du zèle des âmes.

Id. ibid., p. 114.

Trois choses qui contribuent au zele des âmes.

La première et la principale est, de considérer *que c'est pour elles que Jésus-Christ est mort* (1. Cor. 8. 11.)... Le père Avila se sert d'une autre considération... C'est qu'encore que, généralement parlant, il soit vrai que les grâces que Dieu nous fait, il nous les fait par pur amour et sans vouloir aucune rétribution de nous; à regarder cependant les choses dans un autre sens, il ne nous donne rien dont il ne veuille rétribution, non pas pour lui, *car il est le Maître de toutes choses et il n'a besoin de rien* (Matth. 14. 35.); mais pour notre prochain qui a besoin de notre tendresse et de notre assistance... Une chose qui y contribuera encore beaucoup, ce sera de songer qu'un des meilleurs moyens que nous avons de satisfaire à Dieu pour toutes les offenses que nous avons commises contre lui, c'est de faire en sorte que les autres cessent de l'offenser à l'avenir et le servent de tout leur cœur...

Ib. ibid., t. 5, p. 119 et 123.

Sans différence des sexes.

. . . Il faut... dit Gerson, que celui qui travaille au salut des âmes, non-seulement n'ait point d'yeux pour la différence des visages, mais qu'il n'en ait pas non plus pour la différence des sexes (lib. de parvul. ad Ch. trah.)

Id. ibid., t. 5, p. 138.

Le peu de fruit dans les âmes ne doit pas décourager et ne perd pas le mérite. Voyez MÉRITES.

Obligation des Prêtres de s'appliquer au salut des âmes.

Multi sacerdotes, et pauci sacerdotes: multi nomine, pauci opere (Auct. op. imp. in Matth.). Le monde est plein de prêtres, mais il y en a peu qui s'attachent à remplir les devoirs et les obligations de leur état, à sauver les âmes... Sans les prêtres, dit saint Ignace martyr, il n'y aurait point de saints ici-bas: *Absque sacerdotibus nulla Sanctorum congregatio* (Ep. ad Trull.)... Saint Antonin dit que le nom du prêtre indique ses fonctions: *Sacerdos, id est sacra docens*; et saint Thomas: *Sacerdos sacrum dans* (3. p. q. 22. a. 1.). Honorius: *Presbyter dicitur præbens iter populo de exilio ad patriam* (In Josue 3. 6.).

. . . Les prêtres sont les médecins que Dieu a chargés de guérir toutes les âmes malades: Origène leur donne ce titre: *Medicos animarum*; saint Jérôme également: *Medicos Spirituales*.

. . . Dieu, en élevant un homme au sacerdoce, lui impose la même obligation qu'à Jérémie: *Ecce constitui te hodiè super gentes, et super regna, ut evellas, et destruas, ut ædifices, et plantes* (Jer. 1. 10.).

. . . Saint Jean Chrysostôme dit qu'il ne saurait se persuader qu'un prêtre puisse se sauver, sans s'attacher à sauver son prochain: *Neque id mihi persuasi salvum fieri quemquam posse, qui pro proximi sui salute nihil laboris impenderit* (Chrys. lib. 6. de Sac. c. 10.).

. . . Saint Jean Chrysostôme: *Sæpè non damnantur* (les prêtres) *propriis peccatis, sed alienis quæ non coercuerunt* (hom. 3. in Act.).

. . . Les laïques rendront compte, chacun de leurs péchés: le prêtre rendra compte des péchés de tous: *Unusquisque pro suo peccato reddet rationem, sacerdotes pro omnium peccatis* (Auct. op. imp. hom. 38 in Matth.).

S. Liguori, Prec. de tex., t. 1, p. 252 à 253.

Zèle, agréable à Dieu.

. . . Il n'y a rien de plus agréable à Dieu que le salut des âmes: *Nihil ità gratum Deo,*

et ita curæ, ut animarum salus (Chrys. hom. 3. in Genes.).

... Nous lisons dans saint Chrysostôme, que celui qui convertit une seule âme, se rend plus agréable à Dieu, que celui qui distribue tout son bien aux pauvres : *Etsi ingentes erogaveris pecunias, plus efficies, si unam converteris animam.*

... Sainte Thérèse, en lisant la vie des saints martyrs et des saints ouvriers évangéliques, disait qu'elle portait plus envie à ceux-ci qu'aux premiers, à cause de la grande gloire que procurent à Dieu, ceux qui se dévouent à la conversion des pécheurs. Sainte Catherine de Sienne baisait la trace des pas des prêtres, qui se consacraient au salut des âmes; elle était si zélée cette sainte, pour le salut des pécheurs, qu'elle eût voulu se placer à l'entrée de l'enfer, et en repousser les âmes. Et nous, prêtres, que disons-nous? que faisons-nous? Nous contenterons-nous de voir tranquillement tant d'âmes qui se perdent?

.. Saint Ignace de Loyola disait que lors même qu'il serait sûr de son salut éternel en mourant actuellement, il serait volontiers resté encore dans ce monde, quoique incertain de son salut, pourvu qu'il eût pu continuer d'assister les âmes. Voilà le zèle qui anime tous les prêtres dévoués à Dieu, tandis que d'autres, sous les plus légers prétextes de peine, ou de maladie, se dispensent d'assister les âmes; on en voit même, parmi ces négligents, qui ont charge d'âmes. Saint Charles Borromée disait qu'un curé, qui veut prendre toutes ses aises, et ne rien faire de contraire à sa santé, ne pourra jamais bien remplir son devoir; et il ajoutait, qu'un curé ne doit se mettre au lit qu'après trois accès de fièvre.

Si Deum amatis, omnes ad amorem Dei rapite, disait saint Augustin. Qui aime Dieu véritablement fait tous ses efforts pour attirer les âmes à lui, il les invite à l'aimer comme l'a fait David : *Magnificate Dominum mecum; et exaltemus nomen ejus in idipsum* (Ps. 33. 4.). Il va partout, il prodigue ses exhortations, dans la chaire, dans le confessionnal, sur les places, dans les maisons, et répète à ses frères : Aimons Dieu, louons son saint nom par nos paroles, et par nos actions.

Id. ibid., p. 255 à 265.

Récompense du zèle.

Il est difficile qu'un prêtre qui s'est appliqué pendant sa vie à sauver les âmes, ne fasse pas une bonne mort. . L'apôtre saint Jacques dit : *Qui converti fecerit peccatorum ab errore viæ suæ, salvabit animam ejus* (c'est-à-dire l'âme de celui qui convertit, ainsi que porte le texte grec) *à morte, et operiet multitudinem peccatorum* (Epist. 5. 20.). Nous lisons dans le ménologe de la Compagnie de Jésus, qu'un prêtre de cette Compagnie, qui avait beaucoup travaillé à la conversion des pécheurs pendant sa vie, témoignait, à l'article de la mort, tant de joie et de confiance pour son salut, qu'elles parurent excessives; on lui observa qu'il fallait, à l'article de la mort, avoir confiance, mais qu'il fallait aussi craindre. Eh quoi! répondit-il, ai-je servi Mahomet? j'ai servi un Dieu aussi reconnaissant que fidèle. Que dois-je craindre? Lorsque saint Ignace de Loyola disait, que, pour assister les âmes, il aurait consenti à rester encore sur la terre incertain de son salut, lors même qu'il eût été sûr de l'obtenir en mourant actuellement, on lui fit cette objection : Mais, mon père, il n'y a pas de prudence à risquer son salut pour celui des autres. Le saint répondit : Dieu est-il donc un tyran? En me voyant risquer mon salut pour lui gagner des âmes, voudrait-il m'envoyer en enfer?.. Les prêtres qui ont consacré leurs travaux au salut des âmes, entendront Dieu lui-même leur annoncer, au moment de leur mort, le repos éternel : *A modo jam dicit spiritus, ut requiescant à laboribus suis; opera enim illorum sequuntur illos* (Apoc. 14. 13.). Oh! quelle consolation on éprouvera à la mort! Quelle confiance on sentira d'avoir gagné quelques âmes à Jésus-Christ! Comme il est doux de se reposer après la fatigue : *Dulcis est somnus operanti* (Eccles. 5.1. De même, la mort est douce à un prêtre qui a travaillé pour Dieu.

... C'est un grand signe de prédestination que d'avoir le bonheur de contribuer à la conversion des pécheurs...

Quant aux grandes récompenses réservées aux prêtres coopérateurs du salut des âmes, écoutez les paroles de Daniel : *Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates* (Dan. 12. 3.). Comme brillent à nos yeux les étoiles du firmament, ainsi brilleront d'une plus vive lumière, parmi les bienheureux, les ouvriers évangéliques, qui ramènent les âmes à Dieu. Si celui, dit saint Grégoire, qui délivre un homme de la mort temporelle, mérite récompense, combien plus la méritera celui qui délivre une âme de la mort éternelle, et lui procure une vie éternelle? *Si magnâ mercede est dignum à morte eripere carnem quandoque morituram, quanti est meriti à morte animam liberare sine fine victuram* (S. Greg. mor. lib. 19. cap. 16.).

... Saint Grégoire dit que le prêtre, qui procure des conversions, gagne autant de couronnes qu'il a acquis d'âmes à Dieu : *Tot coronas sibi multiplicat quot Deo animas lucrifacit...* Ces âmes, auparavant monstres de l'enfer, maintenant converties, sont devenues chères à Dieu, et comme autant de pierres précieuses orneront la couronne du prêtre qui les a ramenées à une bonne vie. Un prêtre qui se damne, ne se damne pas seul, et un prêtre qui se sauve, ne se sauve certainement pas seul.

... A la vérité, les ouvriers apostoliques ont beaucoup à souffrir dans leur emploi d'amener les âmes à Dieu, mais ils jouiront d'une récompense surabondante, quand ils présenteront à Jésus-Christ dans la vallée de

Josaphat toutes les âmes que leurs travaux auront sauvées.

. . . Prêtre, mon frère, saint Bernard vous encourage ; malgré les obstacles que vous rencontrez, ne vous raleatissez pas, et soyez sûr du prix qui vous attend. Dieu n'exige pas de vous que vous guérissiez les âmes, il veut seulement que vous tâchiez de les guérir, et il vous récompensera suivant les peines que vous aurez prises, et non selon l'effet qui en résultera : *Noli diffidere, curam exigeris, non curationem. Audisti? curam illius habe, et non sana illum... unusquisque secundum suum laborem accipiet, non secundum proventum, dicente Scriptura* (1 Cor. 3. 8.) : *Reddet Deus mercedem laborum* (S. Bern. lib. 4. de consid. c. 2.)... Saint Bonaventure porte le même jugement, et dit que le prêtre n'acquerra pas moins de mérite pour ceux qui n'ont profité que peu, ou point du tout de ses travaux, que pour ceux qui en ont retiré le fruit : *Non minus meretur in illis qui deficiunt, vel modicum proficiunt, quam in iis qui maxime ; non enim dicit Apostolus : unusquisque propriam mercedem accipiet secundum suum profectum, sed secundum laborem* (S. Bon. de sex alis, etc., cap. 5.). Le saint ajoute, que l'agriculteur, qui travaille une terre aride et pierreuse, dont il n'aura qu'une mince récolte, n'en mérite pas moins une plus grande récompense : *In terra sterili et saxosa, etsi fructus paucior, sed pretium majus* (Ibid.). Et il veut dire par là, que le prêtre, qui se fatigue à rendre à Dieu un obstiné, quoiqu'il ne parvienne pas à le soumettre, sera plus largement récompensé, parce que ses peines ont été plus grandes.

S. Liguori, Rac. de tex., t. 1. p. 265 à 275.

Du but, des moyens et des œuvres du prêtre zélé.

Si nous voulons recevoir de Dieu le prix de nos peines pour le salut des âmes, nous devons les prendre non par respect humain, ni pour satisfaire notre amour-propre, ni pour un profit temporel, mais uniquement pour Dieu et pour sa gloire ; autrement, au lieu de la récompense, nous trouverons le châtiment. Le B. Joseph Calassance disait : *Ce serait de notre part une grande folie, si en travaillant comme nous le faisons, nous prétendions recevoir des hommes une récompense temporelle.*

Ibidem, p. 276.

But unique, la gloire de Dieu.

. . . L'unique fin du prêtre, qui travaille à sauver les âmes, doit donc être la gloire de Dieu.

Ibidem, p. 278.

Caractères du vrai zèle : 1° Prudent. 2° Désintéressé. 3° Intrépide.

Le zèle pour la gloire de Dieu est la première propriété ou plutôt la perfection de la charité. Cette vertu doit caractériser tout chrétien, et surtout les pasteurs de l'Eglise. Dieu se plaît à combler de ses grâces les plus signalées, ceux qui cherchent à le faire connaître et honorer. Il les glorifiera dans le ciel, comme il a glorifié Phinées sur la terre (Num. 25.). Quel zèle Jésus-Christ ne montra-t-il pas pour la gloire de son Père ! Le feu sacré qui le brûlait, il l'a allumé dans le cœur des apôtres et de tous les saints. Mais il y a des piéges à craindre dans l'exercice du zèle ; et plusieurs chrétiens ont le malheur d'y tomber pour ne pas se défier assez de l'amour-propre qui infecte souvent de son poison nos meilleures actions. Combien de fois n'arrive-t-il pas de prendre pour zèle des mouvements que produisent l'humeur, l'orgueil, le caprice ou d'autres passions ? Voici les marques auxquelles on reconnaît le vrai zèle : il est prudent, désintéressé, intrépide. Il est prudent, c'est-à-dire, qu'il ne précipite rien, qu'il a recours à de pieuses adresses, qu'il emploie tous les moyens possibles pour retirer les pécheurs du vice, qu'il instruit avec patience les âmes les plus grossières, qu'il ne se lasse point de la malice et de l'opiniâtreté des pécheurs impénitents ; en un mot, il ne connaît pas cette ardeur qui vient toujours de la passion. Secondement, il est désintéressé, il agit par les motifs les plus purs, et la droiture de ses intentions n'est jamais souillée par le mélange d'aucun mouvement étranger. En troisième lieu, le zèle est intrépide, la crainte de Dieu le met au-dessus de la crainte des hommes. Saint Jean-Baptiste ne redoutait point le tyran qui le persécutait ; mais l'impie Hérode était pénétré de respect pour un humble prédicateur de la vérité (Matth. 6.). Le serviteur de Dieu ne s'inquiète point de sa propre vie ; il ne pense qu'à faire glorifier le Seigneur. Il regarde tout ce qu'il souffre comme une récompense ; il méprise les fatigues, les opprobres, les tourments, la mort même, et sa constance le fait triompher du monde. Les afflictions ne servent qu'à donner plus de lustre à sa vertu ; elle l'accompagne dans tous les lieux, dans toutes les situations ; elle le rend grand dans les persécutions et inébranlable dans les souffrances ; elle lui inspire dans l'adversité des sentiments d'humilité, de modération, de crainte, et elle sanctifie ses actions, ses vues, ses entreprises par des motifs de religion et de charité.

Godescard, t. 18, p. 329.

1er Moyen, s'attacher à la perfection de son âme.

Le premier des moyens qu'il ait à mettre en usage, pour gagner des âmes à Dieu, c'est de s'attacher à la perfection de son âme ; rien ne contribue plus à la conversion des pécheurs, que la sainteté du prêtre. Saint Eucher dit que les prêtres soutiennent le monde par les forces de la sainteté : *Hi onus totius orbis portant humeris sanctitatis* (S. Euch. hom. 3.)... Saint Philippe de Néri disait : Donnez-moi dix prêtres animés de l'esprit de Dieu, et je regarde le monde entier comme converti. Que n'a pas fait le seul saint François Xavier en Orient ? Lui seul, dit-on, convertit à la foi dix millions

d'infidèles. Que n'a pas fait saint Patrice en Europe? saint Vincent Ferrier? Un prêtre d'une science médiocre, mais fortement dévoué à Dieu, convertira plus d'âmes que cent prêtres d'une profonde doctrine, et dépourvus de l'esprit de Dieu.

2e *Moyen, la prière.*

Il faut donc, en second lieu, que le prêtre, qui veut faire une abondante moisson d'âmes, s'attache à prier; il faut que, par la prière, il reçoive l'esprit divin pour le communiquer ensuite aux autres : *Quæ in aure auditis, prædicate super tecta* (Matth, 10. 27.). Il doit être, dit saint Bernard, réservoir avant d'être canal : *Sacerdos concham te exhibebis, non canalem. Canales hodiè in Ecclesiâ multos habemus, conchas verò perpaucas* S. Bern. serm. 18.). Les saints ont converti plus d'âmes par leurs prières, que par leurs travaux.

Œuvres, 1° *S'appliquer à corriger les pécheurs*

Quant aux œuvres dont le prêtre zélé doit s'occuper avec soin, ce sont les suivantes : 1° S'appliquer à corriger les pécheurs. Les prêtres qui voient, sans se plaindre, les offenses faites à Dieu, sont appelés par Isaïe des chiens muets : *Canes muti non valentes latrare* (Is. 56. 10.). Tous les péchés qu'ils auraient pu empêcher, leur seront imputés : *Nolite tacere, ne populi peccata vobis imputentur* (Albinus epist. 18.). Bien des prêtres se dispensent de reprendre les pécheurs, et disent qu'ils ne veulent pas s'en inquiéter; mais, dit saint Grégoire, la paix qu'ils cherchent, leur fera perdre la paix avec Dieu : *Dum pacem desiderant, pravos mores nequaquam redarguunt, et consentiendo perversis, ab auctoris se pace disjungunt* (S. Greg. past p. 3 admon. 32.)... Saint Léon ajoute : *Sacerdos qui alium ab errore non revocat, seipsum errare demonstrat.* Saint Grégoire nous avertit que nous donnons la mort à toutes les âmes que nous voyons mourir par le péché sans les secourir : *Nos qui sacerdotes vocamur, quotidiè occidimus quos ad mortem ire tepidè videmus.*

2° *S'appliquer à la prédication.*

2° Le prêtre zélé doit s'appliquer à la prédication. La prédication a converti le monde à la foi de Jésus-Christ, dit l'Apôtre : *Fides ex auditu auditus autem per verbum Christi* (Rom. 10. 17.), Elle conserve la foi et la crainte de Dieu parmi les fidèles...

3° *Secourir les mourants.*

3° Secourir les mourants, œuvre de charité la plus chère à Dieu, et la plus utile au salut des âmes, parce qu'à l'heure de la mort les malheureux malades sont plus fortement tentés du démon, et en même temps moins propres à s'aider par eux-mêmes. Saint Philippe de Néri a vu plusieurs fois les anges inspirer les paroles aux prêtres qui assistaient les mourants... Dans ces sortes d'occasions, il peut se rendre très-utile aux malades, et aussi à leurs parents et amis présents, parce que c'est le moment le plus favorable aux discours spirituels; il ne convient pas même alors de parler d'autre chose, que de l'âme et de Dieu. Qu'on prenne garde de s'y conduire avec prudence et modestie, et de n'en pas faire une occasion de ruine pour soi, et pour les autres. Il en est qui, en assistant les moribonds, perdent la vie de leur âme propre...

4° *La confession.*

Enfin, il faut se persuader que l'exercice le plus profitable au salut des âmes, auquel un prêtre puisse se livrer, c'est la confession. Le vénérable père Louis Fiorillo Dominicain (Vit. lib. 3.) dit, que par le moyen de la prédication on jette les filets; mais que, par le moyen de la confession, on les tire à terre, et l'on prend le poisson. On me répondra que cette fonction est très-périlleuse. Il n'y a pas de doute; saint Bernard vous le dit : Prêtre, mon père, il est très-dangereux d'être juge des consciences, mais vous courrez plus grand danger, si, par paresse, ou par crainte, vous négligez de remplir cet emploi, quand le Seigneur vous y appelle : *Væ tibi si præes* (dit le saint); *sed væ gravius, si quia præesse metuis, præesse refugis*... Avant de vous charger du sacerdoce, ajoute saint Chrysostôme, vous avez dû examiner si vous pouviez vous acquitter de ses fonctions. Maintenant, il faut agir, et non examiner : si vous n'en possédez pas la capacité, acquérez-la : *Tempus nunc agendi, non consultandi* (Chrys. de Sacerd. lib. 4. cap. 1.). Vous excuser sur votre ignorance, poursuit le saint, c'est ajouter une seconde faute pour excuser la première : *Neque licet ad ignorantiam confugere, quandò qui delegatus est, ut alienam emendet ignorantiam prætendere minime poterit; hoc nomine supplicium nullâ excusatione poterit depellere, quamvis unius duntaxat animæ jactura accederit* (Idem Chrysos. lib. 6. cap. 1.). On voit des prêtres qui s'adonnent à l'étude de plusieurs choses inutiles, et négligent celles qui sont nécessaires au salut des âmes; ils agissent contre toute justice, dit saint Prosper : *Contra justitiam faciunt, qui otiosum studium fructuosæ utilitati regendæ multitudinis anteponunt* (S. Prosp. sive Jul. Pomer.) de vitâ cont.).

Enfin, il ne faut pas perdre de vue, que le prêtre ne doit s'attacher qu'à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes... Les païens eux-mêmes disaient que les prêtres ne devaient pas avoir d'autre occupation que les choses divines, et leur défendaient les magistratures, afin qu'ils se livrassent entièrement au culte de leurs dieux. Moïse, envoyé de Dieu, et chargé de s'occuper de son honneur et de sa loi, s'appliquait à des discussions litigieuses. Jéthro l'en reprit et lui dit : *Stulto labore con-*

sumeris, esto tu ad populum in his quæ ad Deum pertinent (Exod. 18.). Avant d'embrasser le sacerdoce, dit saint Athanase, vous pouviez donner votre attention à ce qui vous plaisait ; maintenant, vous n'avez plus à vous occuper que des fonctions qui vous sont confiées : *Id scire oportet, te priusquam ordinaberis, tibi vixisse : ordinatum autem, illis quibus ordinatus es* S. Ath. epist ad Dracont. nº 2.). Quelles sont ces fonctions? Une des plus essentielles consiste à s'appliquer au salut des âmes, comme nous l'avons démontré. Saint Prosper vous le confirme et vous dit : *Sacerdotibus proprie animarum sollicitudo commissa est* (Lib. 2. de vitâ contem. l. c. 2.).

S. Liguori, Rec. de text., t. 1, p. 279-280.

ZÉNON.

Sa triste mort

On raconte que l'empereur Zénon fut enlevé de son palais, pendant qu'il était plongé dans l'ivresse et le sommeil, et qu'il fut enterré tout vivant. L'ivresse à la fin se dissipe; Zénon se réveille, il se trouve dans d'épaisses ténèbres, ne respirant que l'odeur souterraine des tombeaux. Il appelle à grands cris; point de réponse, plus de sujets, plus de courtisans, plus d'amis. Alors, dans l'excès de sa fureur, il se déchira la chair avec les dents, et se frappant la tête contre la pierre, il se brisa le crâne et mourut.

Louis Debussi, Nouv. Mois de Marie, p. 246.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

A

ABANDON A LA CONDUITE DE DIEU. — En quoi consiste la perfection de cet abandon. 1.

ABATTEMENT. — L'homme ne doit pas se laisser trop abattre quand il tombe en quelques fautes. 2.

ABJURATION. — Allocution pour une abjuration. 2.

ABNÉGATION de soi et renoncement à toute cupidité. 3.

ABSENTS. — Règle pour en parler. 3.

ACTES. — Formules inconnues avant 1720. 3.

ACTIONS. — Dieu les juge d'après les sentiments du cœur. 3. — Leur fin. ib. — Pour le ciel ou au moins pour le purgatoire. ib. — Méthode pour bien faire les actions ordinaires : 1° avec ordre, 2° avec exactitude, 3° avec une intention pure. 4. — Ne pas remettre les belles actions au lendemain : mot de Montluc. ib. — Dangers des actions apparentes et de notre choix. Voyez encore *œuvres*. ib.

ADAM. — Pourquoi Dieu lui défendit de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. 4. — Effets de son péché. ib. — Adam a été neuf heures dans le paradis terrestre. 5.

ADIEUX. — Après la mission. ib. — Même sujet. 5.

ADRIEN III, premier pape qui ait changé de nom. 6.

AFFAIRES SPIRITUELLES. — Quatre signes de pur amour de Dieu. 6. — Exemple d'intention de plaire à Dieu. ib.

AFFECTIONS DÉRÉGLÉES (DES). — Purgation de l'affection aux choses inutiles et dangereuses. 6. — Purgation des mauvaises inclinations ou imperfections. 7.

AFFLICTIONS. — Le chemin du ciel pour tous. 7. — Pourquoi Dieu les envoie à ses serviteurs. ib. — Prière pour la patience dans l'adversité. ib. — Quel mal ai-je fait? ib. — Recourir à la prière dans les afflictions. 8. — Plan d'un sermon sur les souffrances et les afflictions. ib. — Avantage de l'adversité. Voyez encore *croix*, *souffrances*, *tribulations*. 10.

AFFRONT. — Comment il faut le supporter. 10.

AGATHON (S.). — Sa crainte à la mort. 10.

AIGLE. 10.

ALEXANDRE. — Sujet de ses pleurs. 11. — Réflexion d'un philosophe à sa mort. ib.

ALIÉNATION MENTALE. — Pourquoi plus fréquente chez les protestants que chez les catholiques. 11.

ALPHONSE RODRIGUEZ (Le B.). — Son obéissance. Récompense de son obéissance. 11.

AMANDIERS. — Moyen de les rendre doux. 11.

AMBITION. — Elle est punie en ce monde. 11. — Elle rend les hommes malheureux. Moyens d'y remédier. 12.

AMBROISE (S.). — Ses trois maximes par rapport aux mariages, à l'art militaire et aux fêtes mondaines. 12. — Pourquoi il ne craint pas la mort. ib — Sa compassion pour les péchés d'autrui. ib.

AME. — Prix d'une âme. 12. — Créée à l'image de Dieu, crime de la profaner. ib. — Reproche à ceux qui négligent leur âme. ib. — Rapport du dogme de l'existence de Dieu avec celui de l'immortalité de l'âme. ib. — Réponses à un libertin qui disait n'avoir point d'âme en nous. ib. — Soin de son âme : Entretien d'un Missionnaire avec un domestique. ib.

AMEN. — Explication de ce mot. 13.

AMENDEMENT DE SA VIE. — Il faut y travailler avec ferveur. 14.

AMES PIEUSES. — Pourquoi elles ont besoin de plus de vigilance. 14. — Leurs tentations : remèdes. ib.

AMI. — Le vrai ami comparé à un œuf. 15. — Bonheur d'avoir un ami fidèle. ib. — Jésus doit être notre ami familier. ib. — L'ami véritable est rare. ib.

AMITIÉS HUMAINES. — Elles sont fragiles. 15. — L'ami de tous ne l'est de personne. ib. — Ne pas trop y compter. ib — Les amitiés trop naturelles sont un fléau, une peste, et des sources de division et de vices. 16.

AMOUR-PROPRE. — Il éloigne du souverain bien. 16. — Le principe de tous les péchés et de la triple concupiscence. ib.

AMOUR SPIRITUEL. — Cinq signes qu'il se change en amour charnel. 16.

AMOUR VÉRITABLE. — Son épreuve. 16. — Il rend aisé et délicieux tout ce qu'il entreprend. 17. — Il consiste dans les effets. ib.

AMOUR DE DIEU. — Toutes les créatures nous disent d'aimer Dieu. 17. — Commandement le plus facile dans la pratique. ib. — Même sujet. ib. — Facilité, utilité et rareté de l'amour de Dieu : 1° Le précepte de l'amour de Dieu est très-facile et très-utile à observer. 2° Il n'est observé que par très-peu de personnes. 18. — Moyen de l'exciter en nous. 20. — Dieu veut avoir seul notre cœur. ib. — Pourquoi devons-nous l'aimer de tout notre cœur ? ib. — Les dons de Dieu nous obligent à l'aimer. ib. — Prière de saint Augustin. 21. — Du merveilleux effet de l'amour de Dieu. ib. — Celui qui aime Dieu le goûte en tout et par-dessus tout. ib. — Nous devons beaucoup aimer Dieu, parce qu'il nous a donné beaucoup. ib. — Signe d'amour de Dieu. ib. — Réflexions de saint Bernard sur ces paroles : L'homme ne sait pas s'il est digne d'amour ou de haine. ib.

AMOUR DE JÉSUS-CHRIST. — En satisfaisant pour nous. 22. — En mourant pour nous. ib. — Moyens pour parvenir au parfait amour de Jésus-Christ. ib. — Cet amour est un gage du Ciel et une marque de prédestination. 23. — Combien nous devons aimer Jésus-Christ. ib. — Amour de Jésus par-dessus toutes choses. ib. — Confiance en l'amour de Jésus-Christ pour nous. ib.

AMOUR DU PROCHAIN. — Règle : Comme nous-mêmes. 23. — Comme chrétien. 24. — Rare aujourd'hui. ib.

ANDRÉ AVELLIN (S.). — Vœux qu'il fit et ce qu'il faut en penser. 25.

ANDRE CORSINI (S.). — Sa charité pour les pauvres. 25.

ANGE D'ACRI (Le B.). — Son secret des cœurs 25. — Chose admirable par rapport à sa vue. ib.

ANGES. — Manière de célébrer leur fête. 25.

ANGE GARDIEN. — Le péché le fait fuir. 25. — Grâces obtenues par les Anges gardiens. ib. — Devoirs envers eux. ib. — Respect pour sa présence. 26. — Reconnaissance pour ses services. ib. — Confiance dans sa protection. ib.

ANGES REBELLES. — Châtiments de leur péché. 26. — Même sujet. ib.

ANIMAUX. — Leur esprit prophétique. 26. — Il y en a qui sont six mois dans la terre sans respiration sensible. 27.

ANTOINE DE PADOUE (S.). — Comment il prêchait. Réponse à un frère sur ce sujet. 27.

ANTOINE, PATRIARCHE DES CÉNOBITES (S.). — Il raconte à ses moines l'impression de sa visite à saint Paul. — Il enterre saint Paul dans une fosse creusée par deux lions. 27. — Sa réponse au gouverneur d'Égypte. ib. — Sa pratique pour se perfectionner. ib. — Son respect pour les prêtres. ib.

ANTHROPOPHAGES. — Les Messagètes, etc. 28.

APPELLES. — Vainqueur de Zeuxis. 28.

APHRAATE (S.). — Son détachement des habits. 28.

APOTHÉOSE DES CÉSARS. 28.

ARISTOTE. — Son éloge. 28.

ARSÈNE (S.). — Son amour du silence. 28. — Raison de son silence. ib. — Raison de sa retraite. ib. — Comment il s'excitait à la ferveur. 29. — Sa crainte à la mort. ib.

ARTS. — Moyens de les perfectionner. 29.

ASSEMBLÉES NOCTURNES. — Leurs funestes effets. 29.

ATHÉISME. — Tableau de l'homme dans (l'). 30. — La religion éclaircit ce sombre tableau. ib. — Douter n'est pas conviction. ib. — La société ne peut subsister sans la croyance d'un Dieu. 31.

ATTACHEMENT 1° aux biens, 2° aux honneurs, 3° aux parents, 4° à la volonté propre. 31. — L'attache aux biens de la terre est un grand obstacle au salut. 32. — Elle en rend le dépouillement plus sensible. ib.

AUGUSTIN (S.). — Comment il s'adonna à l'impureté. 32. — A son exemple personne ne doit désespérer. ib. — Comment il rompit l'habitude de jurer. ib. — Il défend de se regarder fixement. ib. — Sa résignation dans la maladie. 33. — But de ses Confessions. ib. — Ses Rétractations. ib. — Sa dernière maladie. ib. — Raisons de son attachement à l'Église catholique. ib. — Sa profonde humilité en écrivant sa confession. ib. — Combien notre

contrition diffère de la sienne. ib. — Récit de sa conversion. ib.

AUMONE. — Sa nécessité. 34. — 1° Précepte et avantages de l'aumône. 2° Qualités qu'elle doit avoir. ib. — Avantages de la faire pour l'amour de Jésus-Christ. 38. — Même sujet. ib. — Excuses pour s'en dispenser : les enfants. ib. — Réponse du comte Gilbert. ib. — Exhortation de saint Augustin. ib. — De saint Thomas de Villeneuve. 39. — La faire à tous ceux qui la demandent. ib. — Elle procure une bonne mort. ib. — Elle a toujours son mérite. ib. — Exemple de saint Joachim et de sainte Anne. ib. — Elle est un moyen efficace pour sortir de l'état du péché. ib. — Gloire d'être appelé le Père des pauvres. ib. — Aveu du maréchal de Luxembourg. ib. — Pourquoi l'aumône est un des signes les plus certains de prédestination. ib. — Pour la faire, il ne faut pas de grandes richesses. Il est de notre intérêt de la faire. 40.

AUSTÉRITÉS. — Moyens d'en pratiquer de convenables à son état. 40.

AUTEUR. — Ne jamais avoir en lui une confiance illimitée. 40.

AVARICE. — Source de tous les maux : 1° parce qu'elle est occulte ; 2° parce qu'on s'en corrige difficilement. 40. — Source de sacriléges. ib. — Elle se fortifie avec l'âge, et est insatiable. 41. — Elle s'étend à presque tous les crimes. ib. — Vice des plus incorrigibles. ib. — Peste des âmes. ib. — Quel en est le genre le plus cruel. 42. — L'avare comparé à un brigand. ib. — Elle est un tourment continuel. ib. — L'avare sourd à la voix de la grâce. ib. — Déréglement de cette passion. ib. — Excuse : les temps sont misérables. ib. — Un prêtre doit la fuir. ib. — Testament et mort d'un avare. 43.

B

BAGATELLES. — Malheur d'un religieux qui s'y attache. 43.

BALS. — Aliments de la luxure. 43. — Arguments des mondains. ib. — Les bals sont réprouvés 1° par l'Écriture. ib. — 2° Par les SS. Pères. 44. — 3° Par des raisons : 1° Qui nous obligent à la sainteté. 2° Ce sont des écoles de tous les vices. ib. — 3° Réponse aux arguments des mondains. ib. — 4° Par l'expérience. 45.

BAPTÊME. — Dignité et noblesse des enfants de Dieu. 45. — Engagements solennels. Engagement inséré au livre de vie. ib. — Le caractère reste en enfer. 46. — Effets du baptême relativement à la morale et à la police. ib. — Apostrophe aux dames sur leur renoncement. 47. — Belle réponse d'une femme. ib. — La grâce du baptême se recouvre difficilement. ib.

BARABBAS. Image de tous les pécheurs. 47.

BASILE (S.). Il console Nectaire de la mort de son fils. 48. — Il console l'épouse de Nectaire de la mort de son fils. ib.

BAYLE. — Son incrédulité. 48.

BÉATIFICATION. — Ce que c'est. 48. — Décret d'Urbain VIII. ib.

BÉNÉDICTINS. — Nombre de leurs maisons. 48.

BERCKMANS (Le Vén.). Ses trois trésors. 48.

BERNARD (S.). Comment il s'excitait à la ferveur. 48. — Garde de ses yeux. ib. — Cas qu'il faisait de la douceur. ib. — Sa coutume après un affront. 49. — Son amour pour la solitude. ib. — Pourquoi il préférait la mort à la vie ib.

BIEN. — Il faut faire le bien. 49. — Deux moyens de parvenir au bien. ib. — Tout le bien en nous appartient au Saint-Esprit. Il faut le bien faire. Voy. *Règlement de vie*. ib.

BIEN D'AUTRUI. — Danger à le retenir. 49. — Eviter les dettes. 50.

BIENS TEMPORELS. — Cinq manières de les considérer. 50. — Ceux des bons et des méchants. ib.

BIENFAITS DE DIEU. — S'en souvenir. 51.

BLASPHÈME. — Raisons qui le condamnent : 1° Pire qu'un voleur. 51. — 2° Pire qu'un meurtrier. ib. — 3° Pire que les hérétiques. ib. — 4° Pire que les Turcs. ib. — 5° Pire que les païens. ib. — 6° Pire que les bourreaux du Sauveur. ib. — 7° Pire qu'un chien enragé. 52. — 8° Pire qu'un démon. Conclusion. ib. — Il est commun. ib. — Souvent pour un rien. ib. — Cause des malheurs. ib. — Scandale qu'il cause. 53. — Sa grièveté. ib. — Il croît avec les années : Exemples. Remèdes. ib. — Punition d'un blasphémateur. 54. — Autre punition. ib.

BOISSON. — Funeste à la chasteté. 54.

BONAVENTURE (S.). — A quelle occasion ainsi nommé 54. — Sa réponse à saint Thomas, par rapport à sa science. ib.

BONHEUR DU MONDE. — Six vices l'accompagnent. 55. — Conclusion. 56.

BONHEUR VRAI. — Le vrai bonheur et le parfait repos ne se trouvent qu'en Dieu seul. 56. — Impossibilité de le trouver dans le monde. 57

BOSSUET. — Sa préparation avant de monter en chaire. Eloge du sermon sur l'unité de l'Église. 57.

BOUCHE. — Elle parle de l'abondance du cœur. 58.

BRÉVIAIRE — Comment il faut le réci-

ter. 58. — Au temps convenable. Voyez encore *Office divin*. ib.

C

CABARETS. — Dangereux. — Porte de l'enfer. 58. — Invectives contre les cabaretiers. ib.

CALMET (Dom). — Pourquoi ses Commentaires sur l'Ecriture sainte sont l'arsenal des incrédules. 59.

— CALOMNIE. — Ne pas la craindre. 59. — Comment il faut la supporter. ib. — Calomniateur puni. ib. — Trois calomniateurs punis. ib.

CALVAIRE. — Rocher fendu. 60. — L'alpha et l'oméga des œuvres de Dieu et des hommes. ib.

CANONISATION. — Les honneurs aux Saints réduits à sept articles. 60.

CANTIQUES PROFANES. — Comment ils servent au triomphe de la vertu. 60.

CARACALLA. — Sa maudite maxime. 60.

CARÊME. — Ceux qui doivent principalement jeûner. Voyez *Cendre*, *Jeûne*. 60.

CARILAUS. — Trait de sa bonté. 60.

CARNAVAL. — Ce que l'Eglise fait en ces jours. 60. — Principes de débauches. 61.

CATÉCHISME. — Explication de ce mot. Ce qu'il enseigne. 61. — C'est le plus beau livre après l'Evangile. ib. — Trait historique. ib. — Son importance. ib. — Les parents doivent y conduire leurs enfants. Sa nécessité. 62. — Combien il est difficile de le bien faire. ib. — Bien qu'il opère. ib. — Allez et enseignez. ib.

CATÉCHISTE. — Son excellence. — Avertissements aux catéchistes. 63

CATHERINE DE SIENNE (Ste). — Sa consolation à la mort. 62.

CATON. — Il se poignarde par orgueil. 63.

CÉLIBAT. — Le célibat ecclésiastique et religieux ne nuit pas à la population. Exemples. 63.

CENDRE. — Symbole de la pénitence. Raisons de l'imposition des Cendres. 64.

CÉRÉMONIES DE L'ÉGLISE. — Cas qu'en faisait sainte Thérèse. 64. — Tableau de Jésus-Christ souffrant. ib.

CHAINES DE S. PIERRE. — Cas que l'Eglise en fait. 64.

CHAIR. — Arme la plus forte du démon. 64. — Remèdes aux tentations de la chair. ib.

CHAPELET. — Réponse de saint François de Sales à son secrétaire. Voyez *Rosaire*. 64.

CHARITÉ. — Ses deux rameaux. 65. — Elle seule fait l'enchaînement du temps et de l'éternité. ib. — Envers tous. ib.

CHARITÉ FRATERNELLE. — Nécessaire. 65. — Nécessité de l'union et de la charité fraternelle. ib. — Son mérite et son excellence. 66. — Leçon du roi Seirulus à ses fils. ib.

CHARLES BORROMÉE (S.). — Il institue deux censeurs de sa conduite. 66. — Sa pratique à table, lisant l'Ecriture, et récitant le Bréviaire. ib. — Sa règle de progrès dans la vertu. Voyez encore *Résolution*. 67. — Sa pratique en récitant l'Angelus. ib. — Moyen de ne pas trouver le lit froid. ib. — Son jardin. ib. — Il éveillait ses serviteurs. ib. — Corruption de son temps. ib.

CHARTREUX. Eloge de cet Ordre fondé par saint Bruno. 67. — Même sujet. ib.

CHASTETÉ. Son excellence. 67. — Ses sept degrés. 68. — Don de Dieu. ib. — Comparée à un miroir. ib. — A une fleur. ib. — Jésus-Christ ne permit pas d'attaquer sa chasteté. ib. — Faire cas des moindres choses contre cette vertu. ib. — Moyens de la conserver. Ce qu'il faut éviter : ib. — 1° Fuir l'occasion. ib. — 2° Les regards. 69. — 3° Les femmes. ib. — 4° Les mauvaises compagnies. ib. — 5° L'oisiveté. 70. — Ce qu'il faut pratiquer : 1° la mortification des sens. ib. — 2° L'humilité. ib. — 3° La prière. ib. — 4° Signe de croix, recours à son ange gardien et à son patron, aux noms de Jésus et de Marie. Voyez encore *Impureté*.

CHATIMENT ET RÉCOMPENSE. — Ressorts de la vie humaine. 70.

CHEMIN DE LA CROIX. — Deux raisons qui en font une des meilleures pénitences. 70.

CHEMIN ETROIT ET LARGE. 71.

CHINOIS. — Pourquoi ils s'enfuient, lorsqu'on tue quelqu'un. 71. — Ravages de l'infanticide. ib. — Leur langue pauvre et obscure. ib. — Lettrés chinois. ib. — Pourquoi ont-ils trois poids. ib.

CHOSE. — Pourquoi les choses paraissent difficiles. 71. — Preuve qu'elle ne vaut rien. ib. — Ne point s'embarrasser dans les choses extérieures. ib. — Combien il est doux de goûter les choses spirituelles. 72. — L'homme entraîné vers les choses terrestres. ib. — Estime des petites choses. ib

CHRÉTIENS. — Reproche à leurs vices. 72. — Dignité du chrétien. ib. — Oubli de cette qualité. 73. — Qu'est-ce qu'un véritable chrétien? ib. — Trois classes de disciples de Jésus-Christ. ib. — Héritiers du Ciel. 74. — Chrétien comparé à un soldat armé. 75. — A un peintre. ib. — Grandeur et punition de leurs fautes. ib. — Leur lâcheté. ib. — Apostrophe aux infidèles à leurs promesses. ib. — Le fidèle chrétien a Dieu pour tout. 76. — Ses destinées sont incompréhensibles. ib. — Obli-

gation de suivre Jésus-Christ. 76. — Contraste. ib.

CHRISTIANISME. -- Miracle de son établissement. 76. -- A-t-il pu s'établir sans une assistance visible de Dieu? 77. -- Son origine. ib. — Son influence sur la société domestique. ib. — Sur les pauvres et les malheureux. ib.

CIEL. -- Idée de ce bonheur. 78. — La gloire du ciel est ineffable. 79. -- Faible idée du ciel. ib. — Société. ib. — Ce n'est pas un désert. Pécheurs convertis qui y sont. ib. — Apostrophe aux pécheurs. 80. — Joie des Saints. ib. — Le ciel est un foyer, une moisson, une couronne. ib. — Béatitude de la mémoire. 81. — Béatitude de la vue. ib. — Le ciel s'obtient à bon marché. ib. — Faire pour le ciel ce que font les mondains pour la terre. ib. — Il faut travailler pour le ciel. 82. — Imiter les voyageurs. ib. — Il mérite tous nos efforts. ib. — La plupart l'oublient. 83. — Pourquoi terre des vivants. ib. — Il doit nous encourager. ib — Motifs pour le désirer. ib. — Effets du désir du ciel. ib. — Les places du ciel sont marquées. 84. — Le grand nombre des bienheureux ne diminuera pas ma jouissance. ib. — La nature de la semence diffère de celle de la récolte. ib. — Pensées encourageantes. ib. — Les élus se rappellent avec joie leurs combats et leurs sacrifices. ib. — Goutte de ce torrent de délices ici-bas. ib. — Récompense certaine. 85. — Infinie. ib. — Comparer son éternité avec les travaux de cette vie. ib. — La porte du ciel est étroite. Voyez *Porte*. ib.

CIMETIÈRE. — Reste de la grandeur humaine. 85. — Réflexion de saint Camille de Lellis. ib. — Appel aux mondains 86.

CLAIRE (Ste). — Instruments de la passion de Jésus-Christ. 86.

CLAIRVAUX. — Nombre d'abbayes dépendantes de Clairvaux. 86.

COEUR. — Comparé à une horloge. 86. — Fourmilière de mauvaises inclinations. ib. — Partage du cœur : on ne peut contenter Dieu et le monde. Voyez encore *Désirs du cœur*. ib.

COLERE. — Péché commun. 86. — Ses causes. 87. — Elle donne la mort. ib. — Comparée à un chien. Rien de bon de la colère. ib. — Nulle passion plus injuste. ib. — Vertu de la réprimer. ib. — Son effet sur le prochain. ib. — Remèdes contre la colère, contre les haines et les inimitiés qui en sont la suite. 88. — Remede de saint François de Sales : Se taire. ib. — Les femmes doivent se taire pour calmer leurs maris irrités. — Histoire. ib. — Marque de la colère de Dieu envers les pécheurs. 89.

COLETTE (Ste). — Elle prie Dieu de lui ôter sa beauté. 89.

COMBAT. — Le chrétien doit s'y préparer dès le matin. 89. — Ordre à garder dans ce combat. ib. — Dangereux à la mort. 90. — Tentation de désespoir. Remède. ib. — Combattre sans cesse. ib.

COMMUNION. — Préparation. 90. — Dès la veille. ib. — Se purifier. 91. — Avec grand soin. ib. — L'une doit être la préparation à la suivante. ib. — Une seule suffit pour se sanctifier. ib. — Humilité intérieure. ib. — Respect. ib. — Réflexion. ib. — Désir ardent. 92. — Désir ardent de quelques âmes pieuses. ib. — Avis et encouragement. ib. — Pain, vie de l'âme. ib. — Ses délices. ib. — Empêchement à ses délices. 93. — Source d'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. ib. — Ce qu'elle opère dans une âme pure. ib. — Comparaison de la visite journalière de la sainte Vierge. ib. Désir de Jésus de s'unir à nous. ib. — Grâces abondantes sur ceux qui communient dignement. 94. — Son fruit dépend de nous. ib. — Prière du chrétien avant la communion. ib. — Ne pas facilement s'en éloigner. ib. — Le corps de Jésus-Christ et l'Ecriture sainte très-nécessaires à l'âme fidèle. ib. — Négligence des hommes et des jeunes gens à la recevoir. 95. — Scandale des déserteurs. ib. — Excuses pour s'en éloigner : 1° Je n'ai aucune dévotion en communiant. ib. — 2° Je suis indigne de communier, parce que je pèche continuellement. 96. — 3° Je crains de communier par coutume. ib. — 4° Je ne profite point des sacrements. ib. — On s'en éloigne, parce qu'on aime le péché. ib. — Preuve de la bonté de Jésus-Christ. ib. 97. — Par elle nous devenons semblables à Jésus-Christ. ib. — Il faut en juger par le fruit. ib. — Votre bon jour. 98. — Actions de grâces, temps précieux. ib. — Élans d'amour après la communion. ib.

COMMUNION FRÉQUENTE. Quand faut-il communier et combien de fois l'an? 98. — Elle ne constitue pas la sainteté et la perfection. ib. — Elle suppose la piété, la fidélité et la pratique des vertus. ib. — La communion est un acte éclatant de religion. 100. — Désir de la perfection nécessaire. ib. — Dispositions défectueuses. 101. — Vain respect. ib. — Il est utile de communier souvent. 102. — Réflexion. ib. — Communion tous les jours. ib. — Tous les Dimanches. ib. — Tous les mois. ib. — Règle pour tous les huit jours, et tous les jours. Voyez encore, p. 106. ib. — Le mariage n'exclut pas de la fréquente communion. 103. — Grand moyen de perfection. ib. — Pour la paix, on peut se priver quelquefois de la communion. ib. — Exemple d'une dame. ib. — Dénûment du cœur. ib. — Pourquoi communier souvent? ib. — Deux sortes de personnes doivent communier souvent : pourquoi? ib. — Réponses aux excuses : Je ne sens pas de goût. 104. — Je ne suis pas assez parfait. Je suis trop fragile. Je suis infirme. Je n'en suis pas digne. Je suis accablé d'affaires. Je crains de la recevoir à ma condamnation. Par humilité. ib. — J'ai mené une vie déréglée. Mon confesseur ne me dit pas de communier plus souvent. Il me semble que ce soit orgueil de le

demander. Je ne sens point de ferveur. 105. — Vraies raisons pour lesquelles on s'en éloigne. ib. — Différence entre ceux qui communient souvent, et rarement. ib. — Ce n'est pas le temps qui manque. 106. — Règle pour la communion journalière. ib. Conduite prudente. 107. — Conclusion. Action de grâces. ib. — Instruction sur la fréquente communion. ib.

COMMUNION INDIGNE. — Sa grièveté. 110. — Judas livré au démon. ib. — Exemples de punition. ib. — Autre exemple. Voyez : *Pardon des ennemis*. ib. — Terme de la malice de l'homme. ib. — Il mange et boit son jugement. ib — Moyen de la réparer. ib. — Qui sont ceux qui communient indignement. 111.

COMMUNION (PREMIÈRE). — Son importance. 111. — Exhortation avant la première communion. ib. — Exhortation aux parents et à la paroisse. 112. — Reproche aux parents. ib. — D'où vient la perte des enfants. 113. — Péroraison. ib. — Manière d'y disposer les enfants. ib. — Discours de Fénelon au duc de Bourgogne. 114. — Discours de Louis XVI à sa fille. ib. — Avis pour la seconde communion. 115.

COMMUNION SPIRITUELLE. — Ses avantages. 115. — Exemples des Saints du désert. ib.

COMPAGNIES MAUVAISES. — Leurs dangers. 115. — Ce que c'est. ib. — Il faut les fuir. 116. — Fréquenter les gens vertueux et fuir les méchants. ib.

COMPASSION. — Celle de Jésus pour les pécheurs. 116.

COMPLIMENTS. — Souvent mensonges officieux. 116.

COMPONCTION DU COEUR (De la) 116.

CONCILE OECUMÉNIQUE. — Aujourd'hui une chimère. 116. — Le Pape est-il au-dessus du Concile, ou le Concile au-dessus du Pape ? Question ridicule. 117. — Pourquoi tant de conciles, si la décision des Papes suffisait à l'Eglise? ib.

CONCORDE. — Entre les époux. 117.

CONDAMNÉ A MORT. — Belle réponse d'un innocent. 117.

CONDITIONS. — Avantages des conditions privées sur les plus élevées. 117.

CONFÉRENCE. — Son fruit. 117.

CONFESSEURS. — Combien cette fonction est importante et difficile. 117. — Avis pour bien confesser. ib. — Les avis du confesseur plus efficaces que les sermons. 118. — Ne pas en changer sans un pressant motif. ib. — En demander quelquefois d'étrangers. ib. — Règles générales de conduite avec les malades, les riches et les pauvres. ib. — Sentiment sur ceux qui ne confessent qu'une ou deux personnes dans une matinée. 119.

CONFESSION. — Preuve de la miséricorde de Dieu. 119. — Le plus grand acte d'humiliation que Jésus-Christ ait prescrit. ib. — Secret de la faire servir de méditation et de prière. ib. — Facilité du pardon. 120. — Vaine inquiétude sur la confession. ib. — Ses avantages par Leibnitz. ib. — Elle soulage et console. ib. — Elle donne la paix. ib. — Différence entre ce tribunal et celui des hommes. 121. — Ingratitude par rapport à la confession. ib. — Aveu de Fitz-William sur sa nécessité. 122. — Ambassade à Charles-Quint pour la rétablir par un édit. 123. — Aveu d'un ministre protestant. ib. — Examen d'un quart d'heure, et moins encore. ib. — Défaut d'examen dans les pécheurs d'habitude. ib. — Règle comme pour gagner un procès. ib. — Manière de se bien accuser. 124. — Préparation de Monseigneur De La Mothe d'Orléans. ib. Moyen de saint François de Sales contre la honte ou la crainte. ib. — Menteur absous. — Sans s'excuser : histoires. 125. — Imiter un malade à l'égard de son médecin. ib. — Funestes effets de la fausse honte. ib. — Plus de repos. ib. — On n'est obligé que de confesser les péchés mortels. ib. — Réponse à la fausse honte. ib. — Preuves d'affection du confesseur pour les grands pécheurs. 126. — La confession doit être entière. ib. — Moyen le plus sûr de cacher un péché. ib. — Langage de ceux qui diffèrent la confession pascale. ib.

CONFESSION GÉNÉRALE. — A la mort. 127. — Utile pendant la vie. ib. — Et à la mort. Deux beaux exemples. ib. — Quand elle est nécessaire. ib. — Son importance. 128. — Nuisible aux scrupuleux. ib. — Ses précieux avantages. ib.

CONFESSIONNAL. — Route la plus courte du ciel. 129. — La plus belle prédication sur la miséricorde de Dieu. ib. — Estime des Saints pour le ministère de la confession. ib. — Occasion de mérites. ib. — Bien qui s'y fait. ib. — Ne rebuter personne. 130.

CONFIANCE EN DIEU. — Trois vérités pour l'inspirer. 130. — Quatre moyens de l'acquérir. ib. — Signe de non-confiance en Dieu. 131. — Confiance en Jésus-Christ. ib. — Voyez encore : *Espérance*. ib.

CONFIDENTS. — N'en avoir que peu. 131.

CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU. — Exemple d'un laboureur. 131. — Dans les afflictions et dans la maladie. 132.

CONGRÉGATION DE LA SAINTE VIERGE. — Sermon : Espérance du salut pour les confrères. 132. — Ses avantages. 133.

CONNAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST. — Peu de personnes connaissent Jésus-Christ, qui est le livre, le miroir, le modèle, la vérité, le chemin et la vie de tous les hommes. 133. — Regrets tardifs des réprouvés. ib. — Elle est facile ib. — Voyez encore : *Imitation de Jésus-Christ*. 134.

CONNAISSANCE DE SOI-MÊME. — Trois moyens de l'acquérir. 134.

CONSCIENCE. — Joie d'une bonne conscience. 134. — La joie de la bonne conscience opposée aux remords des méchants. ib. Elle est un surveillant, un prédicateur, un maître, un guide pour les bons; et un censeur, un bourreau, des épines pour les méchants. 135. — La bonne conscience comparée au miel. 136. — Remords de la mauvaise conscience du prêtre. ib. — Fausse conscience. 137. — Il faut découvrir sa conscience. ib.

CONSEILLERS — Qu'ils soient en petit nombre. 137. — Caractère des bons et des mauvais conseillers des princes. ib.

CONSIDÉRATION DE SOI-MÊME. 137.

CONSOLATION. — Il ne faut chercher qu'en Dieu la vraie consolation. 138. — De la privation de toute consolation. ib. — Ne pas se juger digne de consolations, mais plutôt de châtiments. ib.

CONSOLATIONS DU SAINT-ESPRIT. 138. — A la conversion et à la perfection. ib.— Pourquoi? ib.

CONSOLATION SPIRITUELLE. — Signes qui la font reconnaître. 139. — Elle est inexprimable. ib. — Pourquoi Dieu l'ôte? ib.

CONSTANTIN. — Son respect pour les prêtres. 139.

CONTRADICTIONS. — On en trouve partout. 139. — Avantage d'être contredit. 140.

CONTRARIÉTÉS. — Les chercher. 140.

CONTRITION. — Le désir en prouve la réalité. 140. — Principe de saint Augustin. ib. — Plus nécessaire que la confession. ib. — Sans elle point de pardon. ib. — Ses motifs. ib. — Règle de vraie contrition. 141. — Erreur touchant l'acte de contrition. ib. — Triste exemple. ib. — Beaux exemples. ib. — Bellarmin assistant un moribond. ib. — Notre douleur comparée à celle de saint Pierre. 142. — Elle ne doit pas être sensible. ib. — Elle doit être surnaturelle. ib. — Intérieure. ib. — Universelle. ib. — Presque tous ont un péché favori. 143. — Cette réserve damne beaucoup de chrétiens. ib. — Histoire. ib.

CONTRITION PARFAITE. — Effet d'une grâce particulière. 143.

CONVERSATION. — Indice des qualités de l'âme. 143. — Ne contredire personne dans les choses douteuses, et de nulle conséquence. ib. — Ne pas chuchoter. ib. — Elle doit respirer une sainte joie. ib. — Eviter de trop parler et trop peu. 144. Voyez encore : *Entretiens*. ib.

CONVERSATION INTÉRIEURE (De la). 144.

CONVERSION DES PÉCHEURS. — Règle : gagner le cœur. 144. — Combien cette œuvre est grande. ib. — Trois choses convertissent les pécheurs. ib. — Joie dans le ciel à la conversion d'un pécheur. 145. — Même sujet. ib. — Motif : la miséricorde de Dieu. ib. — Histoire de deux missionnaires. ib. — Mort d'un tyran de Thèbes. ib. — Ne point différer sa conversion. 146. — Raisons de notre côté pour ne pas la différer. ib. — Contre ceux qui la renvoient à l'avenir. ib. — Contre ceux qui la renvoient à l'heure de la mort. 147. — Excuse de l'abus de la miséricorde de Dieu. 149. — Dieu a promis le pardon au pécheur converti, mais non l'heure et le temps de la conversion. ib. — L'expérience prouve qu'elle est rare à la mort. ib. — Et plus difficile alors. 150 — Voyez encore : *Pénitence*. ib.

CORPS. — A quoi aboutissent les soins qu'on y donne. 150. — Contre le mauvais usage de notre corps. ib.

CORRECTION FRATERNELLE. Règle. 150. — En attendre l'occasion. ib. — Marque de charité et son utilité. ib. — Exemple de correction bien reçue. ib. — Réponse à une objection. 151.

COUCHER. — Avantage à se coucher et à se lever de bonne heure. 151. — Consolation du chrétien en se mettant au lit. ib. — Dispositions intérieures pour se coucher et s'endormir chrétiennement. ib.

CRAINTE. Qui est sans crainte? 151. — On doit toujours craindre. 152. — Elle est la conséquence de l'amour et la sauvegarde de l'innocence. ib.

CRATÈS. — Pourquoi il jette ses biens dans la mer. 152. — Il était toujours gai, se croyant plus riche qu'Alexandre. ib.

CRÉATION COMPARÉE A LA RÉDEMPTION. 152. — Variété et sagesse dans toutes ses parties. ib.

CRÉATURES. — Il faut s'en détacher pour trouver le Créateur. 153.

CRESUS. — Son ambition le perdit. 153.

CRIME. — Toujours suivi de remords. 153.

CROIRE. — Il ne faut pas croire tout le monde. 153.

CROIX. — Il faut la porter comme les Saints. 153. — Plaisir à la porter pour Jésus-Christ. ib. — Petit nombre de ceux qui aiment la croix de Jésus-Christ. 154. — De la voie royale de la sainte Croix. ib.

CROIX DE JÉSUS-CHRIST. — Sa hauteur. 155. — Elle est une chaire. ib.

CRUCIFIX. — Espérance du pécheur. 155. — Il console. Exemple de sainte Mélanie. ib. — Il rend tout facile. Exemple. ib. — Livre de saint Bonaventure et de Philippe Beneti. 156.

CULTE DIVIN. — Pensée de Machiavel. 156.

CURIOSITÉ. — Elle est fatale aux jeunes gens. Voyez encore : *Lecture* et *livres irréligieux*. 156. — Elle doit avoir des bornes. ib.

CYPRIEN (S.). — Il écrit sa conversion à son ami Donat. 156.

D

DANSES. — C'est renoncer à son baptême que de les fréquenter. 157. — Ce qui s'y passe. Sentiments des païens. ib. — De saint Charles. ib. — Leur danger. 158. — Le jour des noces. ib. — Les dimanches. ib. — Salle de danse. ib. — Les suites de la danse. ib. — Aliment de la luxure. Voyez : *Bals.*

DECALOGUE. — Courte explication de ses préceptes. 158.

DÉFAUTS D'AUTRUI. — Il faut les supporter. 159. — Réflexion. ib.

DÉFIANCE DE SOI-MÊME. — Quatre moyens de l'obtenir. 159. — Avis pour l'acquérir et la confiance en Dieu. ib.

DÉICOLE. — Pourquoi il riait toujours. 160.

DÉLICES SPIRITUELLES. — Préférables aux corporelles. 160.

DEMEURES. — Trois demeures de l'homme. 160.

DÉMON. — S'il se montrait, il détruirait l'incrédulité. 160. — Il en veut surtout aux gens de bien. ib. — Il est comparé à une femme qui lutte avec son mari. ib. — A un libertin qui cherche à séduire une fille ou une épouse. 161. — A un général qui assiége une citadelle. ib. — A un chien enchaîné. ib.

DÉMOSTHÈNE. — Réponse à un ennemi touchant ses plaidoyers. 161.

DÉSIRS DU COEUR. — Désirer peu, moyen de vivre content. 161. — Comment il faut les régler. ib. — Pratique quand il s'élève quelque désir en nous. 162. — Nos désirs sont les armes du démon et la cause de tous les crimes. ib. — Désir de la vie éternelle et biens promis à ceux qui combattent. ib. Voyez encore : *Cœur.*

DÉSOBÉISSANCE. — L'homme seul désobéit à Dieu. 162. — Voyez plus loin, à l'article Enfants : *Désobéissance punie; seule cause de désobéissance permise.* ib.

DÉSOLATION. — Instruction pour une âme désolée. 162. — Autre instruction. 163. — Au temps de la désolation, il faut garder les bons propos. ib. — Signes de désolation spirituelle. ib. — Trois causes d'où elle provient le plus souvent. 164.

DÉVOTION. — En quoi elle consiste. 164. — Même sujet. ib. — Elle s'acquiert par l'humilité et l'abnégation de soi-même. ib. — Dévotion fausse. ib. — Celle de beaucoup de chrétiens comparée à celle des pharisiens. ib. — La dévotion qui n'est que superficielle, est injurieuse à Dieu, inutile et pernicieuse. ib.

DIEU. — Moyen de ne jamais douter de son existence. 166. — Il est incompréhensible en cette vie. ib. — La nature, c'est Dieu. ib. — Il sonde les cœurs. 167. — On le connaît par la considération de sa providence et de ses œuvres. ib. — Il est invisible. Réponse ingénieuse d'un enfant indien. ib. — Sa grandeur paraît en faisant de grandes choses par de petites. ib. — Il opère par le vouloir. 168. — Nous devons le chercher en tout. ib. — Rien ne peut me le faire perdre, si je ne le veux. ib. — Il est plus aisé de contenter Dieu que le monde. ib. — Tout ce que je suis, je le dois à Dieu à trois titres. ib.

DIMANCHE. — Il faut le sanctifier tout entier. 168. — Exemple des premiers chrétiens. 169. — Est-on obligé d'assister aux vêpres. ib. — Crime du travail défendu. ib. — Ce travail augmente la misère. ib. — Travail par intérêt. ib. — Ce travail ne profite pas. 170. — Les dimanches on doit travailler pour notre âme, comme autrefois. Exemple. ib. — Injure à Dieu par les folies de ce jour. ib. — Reproche aux gens de la police sur les abus. 171. — Abus de ce jour. ib. — Jour de perdition et de crimes. ib. — Sa profanation attire des malheurs. ib. — Mort d'un meunier. ib.

DIOGÈNE ET SA LANTERNE. 172. Il se croit plus riche qu'Alexandre. ib.

DIRECTEUR. — Peu de personnes se laissent diriger. 172.

DISCOURS INUTILES. — Les éviter. 172.

DISCRÉTION. — Elle règle toutes les vertus. 172. — Sa nécessité en parlant en public. ib. — S'en tenir aux principes généraux. Exemple. 173.

DISTRACTION. — Histoire d'un curé lisant la Bible. 173.

DOCILITÉ PARFAITE DU COEUR. — Exemples de conversion. 173.

DOIGT CORDIAL. — Pourquoi ainsi appelé? 173.

DOMINIQUE (S.). — Sa charité pour le prochain. 173. — Son assiduité à l'oraison. ib. — Il est toujours exaucé. Histoire. ib.

DORMANTS (SEPT FRÈRES.) Pourquoi ainsi nommés? Invention de leur corps. 174.

DOUCEUR. — Elle consiste 1° à réprimer la colère. 174. — 2° A supporter les humiliations, les mépris, les injures, les affronts. 175. — Sa nécessité pour gagner les cœurs. Voyez plus haut, p. 48, au mot *Bernard.* — Moyen infaillible de l'acquérir. ib. — Elle est une marque de prédestination. ib. — Elle édifie le prochain. ib. — Elle est le meilleur moyen pour se faire obéir. ib. — Douceur envers soi-même après une faute. ib.

DOUTE. — Sa cause. 176. — Douter n'est pas conviction. Voyez ci-dessus, p. 30.

E

EAU BÉNITE. — Pourquoi l'on asperge les corps des trépassés. 176.

— ÉCHELLE DE JACOB. — Signification mystique. 176.

ÉCRIT. — On n'en juge pas par un échantillon. 176.

ÉCRITURE SAINTE. — Comment il faut la lire. 176. — Elle est un arsenal, un magasin, le livre sacerdotal, une lettre de Dieu à sa créature. ib. — Elle contient les remèdes à toutes les maladies de l'âme. Elle est une mine d'or, un trésor, un antidote. 177. — Sa force pour convaincre. ib. — Ce qu'il faut y chercher. ib. — Elle est très-nécessaire à l'âme fidèle. Voyez ci-dessus : pag. 94. — L'Évangile et les Épîtres des Apôtres sont la substance du christianisme. ib. — Avis de saint Jérôme à Népotien. ib. — Aveu de saint Augustin touchant son ignorance. ib. — Plusieurs laïcs la savaient par cœur. ib.

EDMOND (S.). — Comment il cachait ses austérités. 177. — Son respect pour l'Écriture sainte. ib.

ÉDUCATION. — La religion doit en être la base. 177. — Elle est la meilleure succession. ib. — Avantage d'une bonne éducation. ib. — Devoir des parents. 178. — Ce devoir est facile. ib. — Il est terrible. ib. — Oubli de ce devoir. ib.

ÉGLISE. — Elle est notre mère. 178. — Honneur dû. ib. — 1° Bénitier. 179. — 2° Fonts baptismaux. ib. — 3° Crucifix. ib. — 4° Images. ib. — 5° Confessionnal. ib. — 6° Chaire de Vérité. ib. — Vanité des femmes à l'église. Voyez encore : page 180. 181. — Respect. ib. — En y entrant. ib. — Pensée en y entrant. 181. — Respect des Musulmans pour leurs mosquées. ib. — Manque de respect outrageant pour Dieu. ib. — Irrévérence punie. ib. — Dieu veut y être adoré. ib. — Orgueil et vanité des femmes à l'église. ib. — Même sujet. 182. — Réflexion sur les pierres, les cierges. ib. — Négligence à venir à l'église, et abus. ib. — Le temps qu'on y est paraît trop long. Hors de là tout est court. ib. — Sainteté des églises. ib. — Crimes des profanateurs. ib. — Contre l'ennui à l'église. ib. — Le meilleur pèlerinage. ib. — Elle doit être propre. ib. — Réparation des églises. 184. — État de l'Eglise sur la terre. 1° Elle est exposée à de grandes agitations. ib. — 2° Combien nous devons y être sensibles. 185. — Jésus, du haut du Ciel, observe l'état de l'Église. ib. — Nous devons la soutenir et combattre pour elle. ib. — La seule Eglise Romaine est Catholique : Consentement des hérétiques. ib.

ÉLISABETH DE HONGRIE (Sainte). Son respect pour l'Église. 185.

ÉLISABETH, REINE D'ANGLETERRE. — Son terrible souhait accompli. 185.

ÉLOGE. — Conduite, lorsqu'on fait votre éloge. Voyez : *Louanges*. 185.

ÉLOQUENCE. — Elle est nécessaire aux prédicateurs de l'Evangile. Moyens de l'acquérir. 186. — Le débit est le premier précepte de l'éloquence. ib. — Elle impose silence et tire des larmes. Voyez encore : *Orateur*. ib.

ÉLUS. — Petit nombre. 186. Figures du petit nombre. ib. — Même sujet. 187. — Preuve du petit nombre. 188. — Raison de ce petit nombre. ib. — Mauvais raisonnement à ce sujet. ib. — Marque qu'on est du nombre des élus. ib. — Le petit nombre des élus consterne les pécheurs. ib.

EMPLOIS HUMBLES. — Exemple de Jésus-Christ. 188. — Ne rien demander. 189.

EMPRESSEMENT DANS LES AFFAIRES. — Il faut l'éviter. 189.

ENCYCLOPÉDIE (l'). — Habit d'arlequin. 189.

ENDURCISSEMENT DU CŒUR. — Dieu et l'homme y contribuent. 189. — Ses marques. ib. — 1° Les principes de l'endurcissement. 2° Ses effets. ib.

ENFANTS. — Pourquoi Dieu en donne. 192. — Intérêt des parents à les rendre pieux. ib. — Les dresser de bonne heure. ib. — Les corriger de bonne heure. ib. — Ils doivent honorer leurs parents. — Exemple terrible. 193. — Autre exemple. ib. — Ils doivent obéir. ib. — Désobéissance punie. ib. — Seule cause de désobéissance permise. ib. — L'enfant désobéissant est un monstre. 194. — Ils doivent entretenir leurs parents. ib. — Malheureux sort d'un vieillard. ib. — Assassinat projeté. ib. — Sentiment sur la mort des enfants vicieux. 195.

ENFANT PRODIGUE. — Ses égarements. 195.

ENFER. — Arguments invincibles de son existence. 195. — On le croit ou on ne le croit pas. ib. — Inutilité de l'apparition d'un mort pour croire un enfer. ib. — Réponse à l'objection : Personne n'en est jamais revenu. 196. — Equité du supplice de l'enfer. Il est proportionné aux besoins de notre état sur la terre. ib. — Cette vérité ne dépend pas de nos idées. ib. — Son éternité. Sans elle, il ne serait pas enfer. ib. — Caïn. 197. — Mauvais riche. ib. — Conclusion pathétique. ib. — Supplice de l'éternité. 198. — Faible idée de l'enfer. ib. — Pensée sur la grandeur des peines. ib. — Peine du feu dont le nôtre n'est que la peinture. ib. — Feu éternel. ib. — Flammes terribles, insupportables, miraculeuses, incompréhensibles. 199. — Comment un feu matériel peut-il tourmenter une âme spirituelle ? ib. — Feu d'une vertu extraordinaire. ib. — I. Le feu est au-dessus de tous les tourments du corps.

ib. — II. Le feu est le plus affreux supplice de la justice humaine. ib. — III. Le feu d'un incendie est le plus affreux de tous les spectacles. ib. — IV. Le feu est l'élément contre lequel l'on prend le plus de précautions. 200. — Peines de la vue. ib. — Peine de l'odorat. ib. — Méditations des damnés sur la privation de Dieu. ib — Supplice du souvenir de l'abus des grâces. ib. — Réunion de tous les maux. ib. — Consternation des damnés voyant les places que Dieu leur destinait, remplies par d'autres. 201. — Qui sont ceux qui iront en enfer. ib. — Ce qu'il faut pour le mériter. 202. — Exemples de damnés pour un seul péché mortel. ib. — Langage de ceux qui se font illusion de l'enfer. ib. — Porte d'entrée, point de sortie. ib. — Damnés, aliment de la mort. ib. — Trompette de l'enfer. 203. — Crainte des Saints. ib. — J'ai mérité l'enfer : motif de reconnaissance. ib. — Motif de pénitence. ib. — Motif de crainte. ib. — La crainte de l'enfer doit exciter le zèle de la vertu. ib. — Les portes de l'enfer sont les hérésies. ib.

ENNEMIS. — Il faut les aimer. 204. — N'être pas dur envers eux. ib. — Belle parole de saint François de Sales. ib. — Voyez encore : *Pardon des ennemis*.

ENNEMIS DOMESTIQUES. — Qui ils sont. 204.

ENTENDEMENT. — Il doit être libre de l'ignorance et de la curiosité. 204.

ENTRETIENS. — 1° Personnes à éviter : 1° de sexe différent, 2° les libertins et les impies, 3° les personnes frivoles et mondaines. 205. — 2° Règles dans les conversations : Eviter les choses vaines, inutiles et dangereuses. ib. — Conseil de saint Bernard quant aux personnes. ib — Sorties dans le monde : Motifs, dispositions, retour. ib. — Voyez : *conversations*, *Visites*.

ENVIE. — Elle attaque toutes les vertus. 206. — Elle rend l'homme semblable au démon. Ses ravages. ib. — Ses dangers. ib. — Elle est son supplice à elle-même. ib. — Remèdes. 207.

ÉPHREM D'ÉDESSE (S.). — Réflexion sur l'amour de Dieu pour les hommes. 207.

ERREUR. — Elle ressemble parfois mieux à la vérité que la vérité même. 207. — Elle est fondée sur une vérité dont on abuse. ib. — Moyen infaillible d'y tomber. ib. — Elle peut détruire, mais non établir solidement. ib.

ESCLAVES. — Cause de la ruine de l'empire Romain. 207.

ESPÉRANCE. — Grand principe. 207. — Ses motifs. ib. — Motifs d'espérance en la mort de J.-C. 208. — Espérance et confiance en Dieu seul. ib. — Confiance en Dieu quand on est assailli de paroles injurieuses. ib. — L'espérance et la confiance des Justes en la miséricorde divine est un riche trésor. ib. — La pensée de la récompense aplanit les difficultés. ib. — Vaine espérance des méchants comparée à la paille, à l'écume, à la fumée. 209. — Espérance fausse des chrétiens de nom. ib. — Elle affermit le juste dans les tribulations. 210. — Espérance vaine et présomption à fuir. ib. — Les matérialistes abjurent quelquefois l'espérance par désespoir. ib.

ESPRIT. — Plus commun chez la femme que chez l'homme. 218.

ESPRITS. — Règles du discernement des esprits. 210. — Premières règles propres surtout à la première semaine. ib. — Autres règles pour mieux discerner les esprits, applicables surtout pendant la seconde semaine. (Direct. c. 27, n. 8.) (Trad des Ex.). ib.

ESTIME DES HOMMES. — Ne pas s'inquiéter de ce que le monde dit de nous. 211. — L'opinion des hommes est une balance incertaine. ib. — Ne pas y compter. 212. — Estime de soi-même insupportable. ib.

ÉTAT. — On peut se sauver dans tous les états. 212. — Exemple des saints. ib. — Disposition nécessaire pour une bonne élection. ib. — Choisir le plus consolant à la mort. ib. — Malheur de n'y être pas appelé de Dieu. 213. — Etat ecclésiastique. Voyez : *Sacerdoce*.

ETAT RELIGIEUX. — En quel sens il est un état de perfection. 213. — Véritable bonheur de l'état religieux. ib. — On peut faire revivre l'esprit religieux par l'action. 215. — Habit religieux : *Voile*. Ce qu'il signifie et à quoi il engage. ib. — Vœux de religion. C'est un martyre, pourquoi ? 217. — C'est un second baptême. ib. — Une consolation durable. ib. — Le religieux a plus quitté que les apôtres. ib. — Les vœux religieux sont nécessaires. ib. — Vœu de pauvreté. En quoi il consiste. 218. — Vœu d'obéissance. Pourquoi il est le vœu principal. ib. — Nécessité de l'obéissance religieuse. ib. — Ses trois degrés. ib. — Exemples d'obéissance. ib. — On ne saurait manquer en obéissant. 219. — Elle est une excuse devant Dieu. ib. — Il faut obéir comme à Dieu. ib. — Dans les choses difficiles. ib. — Réponse d'un religieux moribond. ib. — De la vie religieuse. 220. — Des exercices d'un bon religieux. ib. — Exorde sur ses avantages. ib. — Cinq conditions d'une bonne supérieure : exemple, vigilance, charité, fermeté, prudence. ib.

ÉTERNITÉ. — Comparée à une pendule. 223. — A une roue. ib. — L'homme ira dans la maison de son éternité. ib. — Y penser sans se convertir, c'est être insensé ou sans foi. 224. — Trois vérités encourageantes : 1° Vous êtes fait pour l'éternité. 2° Vous êtes le maître de votre éternité. 3° Vous touchez à votre éternité. ib.

ETIENNE (S.). Sa prière pour ses bourreaux. 224.

ÉTOILES. — Elles annoncent la force et

l'étendue de la main qui les a produites. 224. — Leur grandeur. 225.

ETUDE. — But d'un étudiant chrétien. 225. — Elle est nécessaire, ainsi que les lectures. ib. — Etude de la théologie. Exemple de M. de la Mothe, évêque d'Amiens. ib.

EUCHARISTIE.. — Comparaisons pour éclaircir le mystère de la présence réelle de Jésus-Christ. 225. — Dilemme sur la présence corporelle de Jésus-Christ. 226. — Pourquoi Jésus-Christ a institué ce sacrement à sa mort. ib. — Pourquoi sous les espèces du pain. ib. — Jésus-Christ y invite tout le monde. ib. — C'est un repas grand sous un quintuple rapport. ib. — C'est l'amour des amours. ib. — Merveille d'amour. ib. — Pourquoi Jésus-Christ reste jour et nuit sur nos autels. 227. — Cela doit enflammer notre amour. ib. — Se détacher de tout pour l'amour de Jésus. ib. — Désir de voir ce qu'on aime. ib. — J.-C. est sur un trône de grâces et d'amour. ib. — On peut s'entretenir familièrement avec lui. ib. — Grande bonté et charité de Jésus. 228. — Réflexions. ib. — Jésus-Christ est toujours prêt à donner audience. ib. — Les brebis près du pasteur sont les plus en sûreté. ib. — Négligence à le visiter. ib. — Nous ne devons pas aller loin pour trouver la vraie source de vie. ib. — Obéissance de Jésus à l'homme dans le S. S. 229. — Dieu y renouvelle et réunit ses plus grands miracles. ib. — Son excellence, et de la dignité du Sacerdoce. ib. — Arme spirituelle la plus terrible au démon. 230. — Outrage à Jésus-Christ dans ce Sacrement. ib. — Jésus-Christ nous y tient lieu de tout. ib. — Jésus reste dans son sacrement : 1° pour se rendre accessible à tous, 2° pour donner audience à tous, 3° pour faire des grâces à tous. ib. — Jésus-Christ y est 1° notre victime, 2° notre nourriture, 3° notre compagnie. 232. — Hostie changée en chair. 233. — Ses heureux effets. Histoire. ib. — Elle fortifie. ib. — Ne pas scruter curieusement ce mystère, mais soumettre les sens à la foi. ib. — Voyez encore : *Communion*, *Saint-Sacrement*.

EUSÈBE, abbé (S.). — Pénitence pour sa curiosité. 233.

ÉVANGILE. — Doctrine éprouvée. 234. — Véritable médecine du corps et de l'âme. ib. — Sagesse de son auteur. Simplicité du récit évangélique. ib. — Langage simple et sans faste. ib. — Un de ses avantages sur les sectes est la leçon de J.-C en croix. Aveu de Marc-Aurèle. 235. — Règle de notre conduite et testament de J.-C. ib.

ÉVÈNEMENTS. — Les grands évènements toujours prédits. 235.

ÉVÊQUE, PRÊTRE. — Selon le monde et selon Dieu. 235.

EXAGÉRATION. — Mensonge des honnêtes gens. 235

EXAMEN DE CONSCIENCE. — Son importance. 235. — Pratique de saint Ignace. 236. — Le soir. ib. — Souvent. ib. — Ne pas se troubler de ne pas trouver ses petites fautes. ib. — Méthode de l'examen particulier. ib — Observations. 237. — Méthode de l'examen général à faire tous les jours. ib. — L'examen particulier recommandé par les Saints. ib. — Histoire d'un examen avec un livre. ib.

EXCOMMUNICATION. — Ce que c'est. 237.

EXEMPLE. — Avantages du bon exemple. 237. — Le bon exemple du prêtre opère beaucoup de bien. 238. — Le prêtre doit être saint et le paraître. ib. — La vie du prêtre est le fanal des séculiers. ib. — Tout dans le prêtre réclame la sainteté. ib. — Le prêtre doit prier en public. ib.

EXTRÊME-ONCTION. — Consolation du père de Louis XVI. 238. — Exemples d'un sacrilège. ib. — Ne pas attendre trop tard. Exemple. ib.

F

FAMILIARITÉ. — Il faut éviter la trop grande familiarité. 239. — Avec les vieillards, c'est incivilité. ib.

FAMILLE. — Bonheur d'une famille chrétienne. 239.

FAUTES. — Leur fruit. 239.

FÉLIX DE NOLE (S.). — Il est sauvé par une toile d'araignée. 239.

FEMMES. — Eloge de leur piété. 239. — Avis généraux sur la conduite des femmes, tirés des écrits de saint François de Sales. ib. — Eloge de leur courage et de leur charité. 240. — Il faut fuir leur conversation. 241. — Exemple. ib. — Exemples funestes. ib.

FÉNELON. — Il mourut sans argent et sans dettes. 241. — Il ne trouve pas difficile de mourir. ib. — Il s'afflige de ne pas souffrir. Il est bien aise de mourir. ib.

FERVEUR. — Ce que c'est. 241. — En quoi consiste celle que Dieu exige de nous. ib. — Tous les moments du chrétien fervent sont pleins pour le Ciel. 242. — Moyens de la conserver. ib. — Petit nombre de fervents. ib. — Motifs de ferveur. Voy. *Nouvel an*. ib.

FILLES DÉVOTES. — (Exemple d'un sermon pour les) Avantages et biens réservés aux filles qui consacrent leur virginité à Jésus-Christ : 1° Elles deviennent belles comme les anges, 2° Epouses du Sauveur. 242 — 3° Les bien-aimées du Sauveur. 243. — Différence entre une vierge et une femme mariée. ib. — Moyens pour vivre en épouses de J.-C. et pour se sanctifier. 245. — 1° L'oraison mentale. ib. — 2° La fréquentation des sacrements.

ib. — 3° la retraite et La prudence ib. — 4° La mortification des sens. ib. — 5° Recourir souvent à Marie. 246.

FIN DE L'HOMME. — Je suis de Dieu. 246. — Plus on croît en âge, plus on est obligé de servir Dieu. ib. — L'homme créé pour être heureux. ib. — Servir Dieu, c'est un joug doux et un fardeau léger. ib. — Servir Dieu, source de consolations. 247. — Montrez vos œuvres. ib. — Servir Dieu, c'est l'unique nécessaire (Luc 14.). ib. — Gloire à servir Dieu. ib. — Histoire d'un prince portant l'image de son père. ib. — Dieu demande moins que le monde pour le servir : 1° Ce que Dieu demande. 248. — 2° Ce que le monde demande. ib. — 3° On ne refuse rien au monde. ib. — Dieu a fait les créatures pour les délices de l'homme. ib. — L'homme en est-il reconnaissant? ib. — Belle réponse de saint Nil. ib. — Ne point se troubler dans les souffrances. Voyez encore : *Service de Dieu*. ib.

FIRMAMENT. 249.

FOI. — Son éloge. 249. — Caractères de la foi. ib. — Elle est un flambeau, un remède aux maladies du cœur. ib. — Moyens de la faire revivre. ib. — Comparée au grain de sénevé (Matth. 18.) ib. — Son motif et sa règle. 250. — Ses qualités : humble, vivante, entière. ib. — Ce n'est pas assez de croire, il faut pratiquer. ib. — Les grâces que les impies rejetteront, retomberont sur les âmes fidèles. ib. — Les plus ignorants déclament le plus contre elle. 251. — Ne pas s'étonner de ne pas comprendre les mystères divins. ib. — Remercier Dieu du don de la foi. ib. — Sa nécessité. Comparaisons. ib. — Ne pas raisonner d'un mystère. ib. — Craindre de la perdre. ib. — Comment on la perd. 252. — Exemple. ib. — Pensée sur celle des premiers chrétiens. ib. — Bienheureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru. (Joan. XX.) ib. — Dieu et Satan. ib. — Rien de plus simple que les moyens de l'œuvre de la Propagation de la Foi : ressources matérielles et spirituelles. ib. — Zele pour la Propagation de la Foi. : 1° Qu'elle est grande cette œuvre de la Propagation de la Foi! 253. — 2° Chacun doit selon ses moyens prendre part à cette œuvre. ib. — 3° Rien de plus facile que les moyens de l'œuvre. ib. — La foi conduit au ciel. 254.

FOURMIS. — Modèle à proposer aux paresseux. 254.

FRANÇOIS D'ASSISE (S.). — Pourquoi appelé François. 254. — Son amour pour les pauvres. ib. — La garde de ses yeux. ib. — Son humilité. ib. — Son mépris des louanges. ib. — Anecdote sur la prédication. ib.

FRANÇOIS DE BORGIA (S.). — Sa pratique pour la communion. 255. — Réponse de son père au sujet de ses aumônes. ib. — Leçon à sa fille sur sa maladie. ib. — Comment il reçoit la mort de sa fille. Sa résignation en tout. ib. — Il refuse de se faire peindre. ib. — Trait de son humilité. ib. — Conseil qu'il suivit pour se perfectionner. ib.

FRANÇOIS RÉGIS (S.). — Sa pratique, quand on le raillait. 255.

FRANÇOIS DE SALES (S.). — Son estime pour l'Ecriture sainte et pour le livre du Combat spirituel. 255. — Ses qualités pour la prédication. Sa pratique avant de prêcher. 256. — Son humilité. ib. — Son amour pour l'aumône. ib. — Eloge sur son Introduction à la vie dévote. ib. — Il triomphe d'une calomnie après deux ans. ib. — Il répond aux reproches de son indulgence pour les pécheurs. Comment il recevait les pécheurs. ib — Son moyen contre la honte en confession. ib. — Voyage pour confesser un vieillard. ib. — Comment il triomphe d'une tentation. 257.

FRANÇOIS XAVIER (S.). — Son zèle à instruire les enfants et les esclaves. 257. — Marque d'amour qu'il reçut de Dieu. ib. — Sa douceur et celle de ses compagnons. ib. — Ses dernières paroles. Il a porté la foi dans 52 royaumes, dans 3,000 lieues, et baptisé près d'1,000,000 d'infidèles. Son projet. ib. — Nombre de ses conversions. ib. — Plus conquérant qu'Alexandre. ib. — Son zèle animé par la charité fut ardent, constant, universel. ib.

FRÉQUENTATIONS. — Précis de ce qu'on doit recommander à un jeune homme qui pense à s'établir. 258.

FUITE DES OCCASIONS. — Aveu de Satan. 258. — S'exposer, c'est périr. Appel à l'expérience. ib. — Avoir le même soin pour l'âme que pour le corps. ib. — Fuir l'occasion du péché est le plus important des conseils de Jésus-Christ. 259. — Ne pas parlementer avec le démon. ib. — Le démon cherche à entrer dans une âme. ib. — Avis pour les occasions éloignées. ib. — Dieu seul nous donne la chasteté. ib. — Il faut fuir les amis dangereux. 260. — Il n'y a plus de danger pour moi avec cette personne. ib. — Secours promis. ib. — Secours de Dieu refusé. ib. — Voyez encore : *Tentation*. ib.

G

GAIETÉ. — Meilleure recette pour la santé. 261.

GILLES (le B.). — Son entretien avec saint Bonaventure sur l'amour de Dieu. 261.

GLOIRE DE DIEU. — Marques si on la cherche dans son ministère. 261.

GOURMANDISE. — Comparée à une source d'eau. 261. — Son effet. ib. — Remèdes. ib. — Voyez encore : *Intempérance*.

GRACE DE DIEU. — Sa nature. 262. — Son prix. ib. — Divers mouvements de la nature

et de la grâce. ib. — Elle est une armure. ib. — Elle ouvre le cœur. ib. — Elle orne l'âme. ib. — Elle est l'unique bien de l'âme. Aveu de l'empereur Sévère. ib. — Sa lumière. ib. — Son temps est celui d'une mission, du carême, de Pâques, des fêtes solennelles, de l'affliction, de la maladie. 263. — Elle rend facile le chemin de la perfection. ib. — Elle est le principe des mérites, la source des vertus, la semence du bonheur éternel. ib. — La mesure n'en est pas égale pour tous. ib. — Sans elle, l'homme est capable de tous les crimes. 264. — Différence entre un saint et un pécheur. ib. — Il faut la cacher sous la garde de l'humilité. ib. — Elle précède toujours la tentation. ib. — Reconnaissance pour la grâce de Dieu. ib. — Même sujet. 265. — En quoi consiste la plus grande certitude qu'on est dans la grâce de Dieu. ib. — Autre marque. ib. — Moyen pour la conserver. ib. — Autres moyens. ib. — Autre moyen. ib. — Elle est la consolation des chrétiens en se mettant au lit. ib. — Malheur d'en être privé. ib. — La disgrâce de Dieu perd tous les mérites. ib. — Punition de l'abus de la grâce. 266.

GRACES A DIEU. — Réflexions sur ces mots. 266.

GRAINS. — Leur multiplication comparée à celle des pains. 266.

GRANDEURS. — Elles finissent à la mort. Aveu de Philippe II, roi d'Espagne. 267. — Entretien de saint Philippe de Néri avec François Zarrera. ib.

GRANDS. — Leur lâcheté quand ils craignent ou espèrent. 267. — Les grands punis grandement. ib. — Fardeau des dignités. ib.

GREC ET HÉBREU. — La plupart des SS. PP. de l'Eglise latine ignoraient le grec et l'hébreu. Tous, dans l'Eglise d'Orient, excepté Origène, ont ignoré l'hébreu. 267.

GRÉGOIRE-LE-GRAND (S.). — Qui il comptait pour amis. 267.

GRÉGOIRE XVI. — Son lit. Réponse à son maître-d'hôtel. Réponse à une parente touchant un mariage. 267.

GRÉGOIRE THAUMATURGE (S.), évêque de Néocésarée. — Son fruit dans la conversion des infidèles. 267.

GUERRE. — Ses suites funestes. 268. — Le plus grand des maux. ib.

GUILLAUME, ABBÉ DE DIJON. — Comment il parle avec courage au roi Robert, inconsolable de la mort de son fils. 268.

H

HABIT ECCLÉSIASTIQUE. — Signification de la soutane, des cheveux courts, de la couronne. 268.

HABITUDE DU PÉCHÉ. — Aveuglement du pécheur. 268. — Les pécheurs ne voient plus le mal. ib. — L'habitude dégénère en nécessité, en seconde nature. ib. — Le pécheur d'habitude méprise tout. Exemples. 269. — Difficile à guérir. ib. — Même sujet. ib. — L'habitude est une espèce de nécessité de le commettre. ib. — Moyens de sortir de cet état. ib. — Autres remèdes : le vouloir. 270. — Prier. ib. — Une habitude contraire. ib. — La victoire dépend de nous. ib.

HENRI III, ROI DE FRANCE. — Sa passion pour les petits chiens. 270.

HENRI VIII, ROI D'ANGLETERRE. — Son intempérance le fait mourir. Il était monstrueusement gras. 270.

HÉRÉTIQUES. — Leur esprit. 270.

HILAIRE (S.). — Apostrophe à ceux qui sortaient de l'église après l'Evangile. 271.

HILARION (S.). — Son courage à la mort. 271.

HOMICIDE. — Il est tourmenté par sa propre conscience. Exemple. 271. — Assassin connu par un chien. ib.

HOMME. — Dieu, en le créant, a dû lui imposer des devoirs. 271.

HONNÊTE HOMME. — A la religion près, c'est un fort honnête homme. 272.

HONNEUR. — Il n'est dû qu'au mérite. 272. — Les honneurs sont des fardeaux. ib. — Des épines. ib. — Mépris de tout honneur temporel. ib.

HOPITAUX. — Les Indiens en ont pour les animaux, et point pour les hommes. 272.

HORLOGE. — Pratique quand l'heure sonne. 272. — Pratique de sainte Thérèse. ib.

HUMILIATION. — Nos vertus mêmes en fournissent des sujets. 272.

HUMILITÉ. — En quoi elle consiste. 273. — Elle est comparée à un trésor. ib. — A un ruisseau. ib. — Son éloge. ib. — Ses douze degrés. ib. — Qui est humble? ib. — Peu sont humbles. ib. — Fantôme d'humilité. ib. — Elle est la base de l'édifice des vertus. ib. — J.-C. seul, en un sens, s'est véritablement humilié. 274. — Exemple de saint François. ib. — Elle est le fondement de la sainteté. Sans elle on bâtit sur le sable. ib. — Le meilleur des hommes est le plus humble. ib. — L'humilité est la vertu dominante de Jésus-Christ. ib. — Elle n'est pas opposée à la vérité. ib. — Elle est le fondement de l'édifice de notre sanctification. 275. — Sa nécessité. ib. — Elle est plus nécessaire que la virginité. ib. — I. On ne peut se sauver sans l'humilité. ib. — II. L'humilité est une vertu bien rare. ib. — III. Le plus sûr moyen de l'acquérir. ib. — Autres moyens. 276. — L'humiliation. ib. — Exemple de Jésus-Christ. ib. — Raisons de s'humilier. ib. — Nul danger à s'humilier. ib. — L'hu-

milité, signe de prédestination. ib. — Avoir d'humbles sentiments de soi-même. ib. — Il faut marcher devant Dieu dans la vérité et l'humilité. ib. — L'humilité envisagée des hommes et de Dieu. ib. — Humilité du prêtre. Pour être vraiment humble, il faut avoir : 1° la crainte de l'orgueil. 277. — 2° Ne pas se glorifier des succès. Hommes perdus par l'orgueil. ib. — 3° Avoir la défiance de soi-même. ib. — 4° Accepter les humiliations. ib.

HYPOCRISIE. — Mort d'un religieux hypocrite. 277.

I

IGNACE DE LOYOLA (S.). — Comment il s'excitait à la ferveur. 278. — Son mépris pour le monde. ib. — Sa devise. ib. — Sa douceur envers les pénitents. ib. — Son zèle pour la conversion des pauvres filles. ib. — Sa conversion en lisant la vie des saints. ib. — Son zèle pour le salut des âmes. ib. — Sa pratique de l'examen de conscience. ib. — Comment il triomphe du désespoir de son salut. ib.

IGNORANCE. — Source d'incrédulité, de doutes. 278.

IMAGE DES SAINTS. — Leur utilité. 278.

IMAGINATION. — On triomphe, par le mépris, de vains fantômes. Exemples. 279.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST. — Eloge de ce livre. 279.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST. — Faire comme les artistes qui étudient les grands maîtres. Deux grands livres : la Crèche et la Croix. 279. — Opposition entre Jésus-Christ et bien des chrétiens. 280. — Nous devons imiter Jésus-Christ à cause de nos rapports avec lui. ib. — Voyez encore : *Jésus-Christ*. ib.

IMPATIENCE. — Elle est habituelle. 280. Exemples contre les tentations d'impatience. ib. — Ses funestes effets. ib. — Moyen de la déraciner. 281. — Remèdes contre les émotions subites d'impatience. ib.

IMPÉNITENCE. — Seul péché que Dieu ne peut pardonner. 281.

IMPRÉCATIONS DES PARENTS. — Elles sont héréditaires 281. — Exemple terrible de punition. ib. — Autre exemple. ib. — Même sujet. 282.

IMPURETÉ. — En parler avec précaution. 282. Son énormité par des comparaisons. ib. — Sa tyrannie. ib. — Ce qu'on entend par actions criminelles. ib. — Ses effets. 283. — Seul péché qui entre par tous les sens et par toutes les facultés de l'âme. ib. — Péché le plus pernicieux dans ses effets. ib. — Elle fait perdre la foi. ib. — Causes de sacriléges. 284. — Péché d'aveuglement. ib. — Elle est le signe et le principe de la réprobation. ib. — Punie en ce monde. 285. — Et dans l'autre. 286. — Artifice du démon pour en diminuer l'horreur. ib. — Manière de la combattre. ib. — Ce qu'on entend par l'occasion de ce péché. 288. — Quelle pénitence en faites-vous ? ib. — Préservatifs et remèdes : vigilance sur les yeux et les oreilles. 289. — Règle pour les yeux. ib. — Garde du cœur. ib. — Fuite des occasions. ib. — Fuyez. ib. — Fuyez au plus tôt. ib. — Fuyez loin. ib. — Les poltrons sont victorieux. 290. — Notre force comparée à l'étoupe. ib. — Fuir les mauvaises compagnies. ib. — Exemple. ib. — La prière. ib. — Même sujet. ib. — La pensée du jugement et de l'enfer. ib. — Voyez encore : *Chasteté*. 291.

INCONSTANCE. — Elle est naturelle à tous. 291. — On est aujourd'hui pour, demain contre vous. ib.

INCONTINENCE DU PRÊTRE. — Son énormité. 291. — Elle est la plus forte persécution de l'Eglise. ib. — Torts qu'elle cause : 1° Elle aveugle et ôte la vue de Dieu et des vérités éternelles. 292. — 2° Elle porte avec soi l'obstination de la volonté. ib. — Exemple. ib. — 3° Elle conduit à la damnation éternelle. ib. — Rigueur de la punition des prêtres impurs. Exemples horribles. ib.

INCRÉDULES. — Inconséquence de leur incrédulité. 292. — L'incrédule convaincu par lui-même. 293. — Les plus crédules. ib. — Pourquoi ils marchandent le dogme. ib. — Un orgueil injuste et méprisant est une cause d'incrédulité. ib. — Je voudrais croire, mais je ne puis pas. ib. — L'incrédulité des jeunes gens n'est pas sincère. ib. — Souvent les raisons de l'incrédule sont dans ses passions. 295. — L'incrédulité a-t-elle raison de se prévaloir de la philosophie de ses partisans ? ib. — Les incrédules deviennent chrétiens à la mort. 296.

INDIFFÉRENCE. — En matière de religion, elle équivaut à l'irréligion formelle. 297.

INDULGENCE. — Avantage d'en renouveler l'intention chaque matin. Formule. 297. — Une seule confession suffit pour toutes les indulgences dans la huitaine. ib. — Une seule communion suffit pour toutes les indulgences plénières le même jour. Autel privilégié. ib.

INFIRMITÉ (de l'aveu de sa propre), et des misères de cette vie. 297.

INGRATITUDE. — Envers Dieu. 297. — Ses six degrés. 298. — Quelle est la plus noire. ib. — Voyez : *Pardon des injures*. ib.

INJUSTICE. — Combien elle est commune. 298.

INNOCENCE DU COEUR. — Trésor inappréciable. 298.

INNOCENTS (SS). — Bonté de Dieu à leur égard. 299.

INSPIRATIONS DIVINES (Correspondance aux). — Règle générale. 299.

INSTABILITÉ DU COEUR (de l'). 299.

INSTITUTEUR. — Moyens à employer si sa conduite est mauvaise. 299.

INSTRUCTION. — Il faut un maître pour être bon chrétien. 299. — Elle doit être courte. Pourquoi? ib.

INTEMPÉRANCE. — Poison dangereux. 300. — Ruine des fortunes. ib. — Elle est la nourrice des médecins. ib. — La cause de presque toutes les maladies. 301. — Leçon des Lacédémoniens à ce sujet pour en donner de l'horreur. ib. — Incorrigible dans les femmes. ib. — Voyez encore : *Pureté d'intention*. ib.

IVROGNERIE. — Il faut renvoyer l'ivrogne aux bêtes pour lui apprendre la tempérance. 301. — L'ivrogne est indigne de la société des hommes. ib. — Histoire. ib. — Vouloir le corriger, c'est temps perdu. Son portrait. ib. — Son aveuglement. ib. — Malheurs dont Dieu menace les ivrognes. 302. — Presque incorrigibles. ib. — Excuse des ivrognes. ib. — Exemple d'un ivrogne converti. ib.

J

JACQUES LE MINEUR (S.). — Son assiduité à la prière. 303.

JACQUES DE NISIBE (S.). — Il ressuscite un mort. 303.

JALOUSIE. — Parmi les personnes pieuses. 303.

JEAN D'AVILA. — Son humilité à la mort. 303.

JEAN L'AUMONIER. (S.) — Moyen pour obtenir le pardon d'un ennemi. 303. — Il va s'asseoir au milieu de ceux qui sortaient de l'église. ib. — Trait de sa charité envers un débiteur. ib. — Il donne trois fois l'aumône au même pauvre. 304. — Sa couchette. Il reçoit, vend et revend une couverture de laine. ib. — Autres exemples de sa charité. ib.

JEAN CHRYSOSTOME (S). — Adieu à son troupeau avant son exil. 304. — Sa mortification. ib. — Son éloge. ib. — A quelle occasion appelé *Bouche d'or*. 305.

JEAN CLIMAQUE (S.). — Pourquoi ainsi surnommé. 305.

JEAN DE LA CROIX (S.). — Son amour pour les souffrances et pour le mépris. 305.

JEAN D'ÉGYPTE (S.). — Son obéissance. 305.

JEAN L'ÉVANGÉLISTE (S.). — Il s'amuse avec une perdrix. Sa réponse à un chasseur. 305.

JEAN LE NAIN (S.). — Son obéissance. 305.

JEANNE-FRANÇOISE FRÉMIOT DE CHANTAL (Ste). — Ce qu'il faut penser du vœu qu'elle fit. 305 — Ses peines d'esprit, et son remède. ib.

JÉROME (S.). — Son éloge. 306. — Qui est digne de commander. ib. — Le monde était une prison pour lui, et la solitude un paradis. ib. — Sa crainte du jugement. ib.

JÉSUS-CHRIST. — Sa naissance miraculeuse. 306. — Pourquoi Jésus naît quand les jours commencent à croître. 307. — Exemple qu'il nous donne. 308. — Pourquoi Jésus pleure en naissant. ib. — Pourquoi il a pris trente ans pour agir, et trois seulement pour prêcher. ib. — Son humilité depuis sa naissance jusqu'à sa mort. ib. — Négligence des prêtres à chercher Jésus-Christ. 309. — Jésus enseignant dans le temple. ib. — Il y a toujours eu deux partis, l'un pour lui, l'autre contre lui. ib. — On est pour lui ou contre lui. 310. — Jésus-Christ est seul la vérité. ib. — Il est notre Médiateur. ib. — Pourquoi il n'a jamais été malade. 311. — Biens et trésors que nous avons en Jésus-Christ. ib. — Il est l'objet de la contradiction. ib. — Jésus a souffert toute sa vie. ib. — Jésus-Christ renouvelle la face de la terre. ib. — *Passion de Jésus-Christ*. Sept sentiments qu'elle produit en nous. 312 — Elle est un excès d'amour : pourquoi? 313. — Utilité à la méditer. ib. — Elle doit exciter notre ferveur. ib. — Excellence de la dévotion à la passion de Jésus-Christ. 314. — Elle est un livre qui apprend à vivre et à mourir. ib. — Et l'objet de notre confiance. ib. — Exorde sur la passion. ib. — Jardin des Olives. Commencement de la Passion. 315. — Douleurs de Jésus. Leurs causes. ib. — Même sujet. ib. — Même sujet. ib. — Son agonie. Il faut compatir à ses souffrances. ib. — Un Ange descend du ciel pour le consoler. ib. — Apostrophe à Jésus sur la cause de sa tristesse. Pourquoi sa douleur surpasse celle de tous les hommes. ib. — Acte de contrition. 316. — Les plus dangereuses passions le torturent successivement. ib. — Sur la *Trahison de Judas*. Noirceur de son complot. ib. — Son baiser est un outrage que Jésus pardonne. 317. — Cause de sa chute. ib. — Ses imitateurs. ib. — On crache au visage de Jésus. 318. — Il est souffleté par Malchus. ib. — Comment on l'imite. ib. — Trois causes de la chute de saint Pierre et de la nôtre. ib. — Sincérité de sa pénitence par ses larmes. 319. — Sa pénitence couronnée par sa fidélité à sa vocation. ib. — Prière sur sa chute et son retour. ib. — Jésus traîné par les rues de Jérusalem. ib. — Il est mis en parallèle avec Barabbas. 320. — Même sujet. ib. — Barabbas, image de tous les pécheurs. ib. — Faiblesse de Pilate condamnant Jésus à la flagellation. ib. — Douceur de Jésus condamné à être flagellé. ib. — Sa Flagellation. ib. — Supposition touchante. 321. — Pourquoi Jésus a permis sa flagellation. ib. — Même sujet. ib. — Couronnement d'épines. ib. — Même sujet. 322. — Ce supplice fut le plus long de la passion. ib. — Pratique. ib. —

On se moque de Jésus exposé à la risée du peuple. ib. — Sur la dérision du nom de Christ. ib. — En vain Pilate se déclare innocent. 323. Voilà l'homme. ib. — Sentiments que la condamnation de Jésus doit produire en nous. ib. — Jésus marchant au Calvaire. ib. — Pourquoi Simon le Cyrénéen est contraint à porter la croix de Jésus. ib. — Croix de Jésus-Christ. Sa hauteur. 324. — Elle est une chaire. ib. — Crucifiement. ib. — La plus douloureuse et la plus ignominieuse station. ib. — Surcroît de peines. ib. — Jésus en croix : Livre spirituel. ib. — Réflexions sur les paroles de Jésus en croix. ib. — 1re parole : *Pater, dimitte illis...* ib. — Même sujet. 325. — Même sujet. ib. — Même sujet. ib. — 2e parole de Jésus en croix : *Hodie mecum eris in paradiso.* ib. — 3e parole : *Mulier, ecce filius tuus.* 326 — Apostrophe à Marie. Jésus-Christ endura quelque chose du supplice des damnés. ib. — 4e parole de Jésus : *Quare me dereliquisti?* ib. — 5e parole de Jésus : *Sitio.* ib. — Même sujet. 327. — Même sujet. ib. — 6e parole de Jésus : *Consummatum est.* Tout est consommé. 1° Dans quel sens Notre-Seigneur dit-il cette parole? ib. — 2° Dans quel sens le mourant doit-il dire cette parole? ib. — 3° Dans quel sens le pécheur mourant dans l'impénitence peut-il dire cette parole? ib. — 7e parole de Jésus : *Pater, in manus tuas...* ib. — Jésus triompha de l'incrédulité dans ses souffrances. Honneur à la croix. Elle se trouve partout aujourd'hui. Gloire à Jésus. 328. — Invocation à la croix. ib. — Apostrophe au pécheur sur les souffrances de Jésus. ib. — Mort de Jésus. ib. — Nous devons renoncer à nous-mêmes et imiter Jésus-Christ en portant la croix. 329. — Résurrection de Jésus-Christ, prouvée par l'incrédulité de saint Thomas. ib.

JEUNE. — Loi universelle. 329. — Sa nécessité. ib. — Même sujet. 330. — Réponse à l'objection : le jeûne incommode. ib. — Je ne puis dormir à l'ordinaire. ib. — L'Eglise comparée à une bonne mère qui a des enfants malades. ib. — Les plus mortifiés vivent plus longtemps. ib. — Exactitude de Louis XVI à jeûner. 331. — Belle réponse du cardinal Osius. ib. — Les jeûnes longs et excessifs sont désapprouvés. ib. — Voyez encore : *Carême, Cendres.* ib.

JEU DE CARTES. — Anecdote de saint Bernardin de Sienne. 331.

JEU DE MAINS. — Ils sont dangereux : Histoire. 331.

JOIE SPIRITUELLE. — Marque de la grâce de Dieu. 331. — Anathème à la fausse joie. ib. — Tourment de la fausse joie. 332.

JOSEPH (S.). — Son éloge par sainte Thérèse. 332. — Patron pour bien prier. ib.

JOURNAUX (Mauvais). — Leur danger. 332.

JUBILÉ. — Exorde : Libéralité de Dieu. 332. — Il remet toutes les peines temporelles. 333. — Le Jubilé produit le même effet que le Baptême, la contrition et le martyre. ib. — On fait à Dieu une violence agréable. 334. — Origine de ce nom. ib.

JUGEMENT DERNIER. — Exorde. 334. — Abrégé d'un sermon de saint Ephrem d'Edesse, sur le second avenement de Jésus-Christ. ib. — Différence entre le Ier et le IIe avenement de Jésus-Christ. 335. — Pourquoi peu de personnes souhaitent le dernier avènement de Jésus-Christ. 336. — L'oubli du jugement est la vraie cause de la réprobation des chrétiens. ib. — Sujet de crainte. ib. — Sa crainte ramène les pécheurs à leur devoir. ib. — Confiance. ib. — Moyen d'y paraître avec confiance. ib. — Nous y paraîtrons tous. 337. — Dieu y montrera 1° sa puissance. ib. — 2° sa sagesse. ib. — C'est le jour du Seigneur. 338. — Sous quel titre Jésus viendra nous juger. ib. — Il y demandera compte de notre vie. ib. — Tout y sera exposé. ib. — Sa rigueur. ib. — Même sujet. 339. — Chacun des prêtres verra ce qu'il a fait. ib. — Le pécheur verra la malice de ses péchés. Ib. — Crimes peints comme sur un tableau. ib. — Renversement des pécheurs. 340. — Confusion pour les crimes découverts. ib. — Apostrophe aux pécheurs scandaleux. ib. — Séparation des bons et des méchants. ib. — Bogoris, roi des Bulgares, se convertit à la vue d'un tableau du jugement. 341. — La croix de Jésus-Christ plaidera contre les pécheurs. ib.

JUGEMENT PARTICULIER. — Quand et où il se fera. 341. — Même sujet. ib. — Il ne changera pas. ib. — Sa rigueur. Histoire. ib. — Deux livres : Evangile, conscience. 342. — Crainte d'un jeune homme. ib. — 1° Y a-t-il un jugement particulier, et qu'est-ce qui s'y passe? 2° Comment doit-on s'y préparer? ib. — Il faut y penser. 343. — Comment le pécheur doit y penser. ib.

JUGEMENTS SECRETS DE DIEU. — Il faut les considérer pour ne pas s'enorgueillir du bien qu'on a fait. 345.

JUGEMENTS DES HOMMES. — Contre les vains. 345.

JUGEMENTS TÉMÉRAIRES. Ils sont faciles et communs. 346. — Il faut les éviter. ib. — Motif pour les éviter. ib. — Réponse d'un solitaire mourant. ib. — Autre motif. ib. — Remèdes. ib.

JULIEN L'APOSTAT. — Ce qu'il fit pour anéantir la religion. 346. — Sa mort. 347.

JUREMENT. — Réfutation des jureurs. 347. — Remède. ib. — Voyez encore : *Blasphème.* ib.

JUSTE. — Il sera à peine sauvé. 347.

JUSTICE. — Comparée à une ceinture. 347.

JUSTICE DE DIEU. — Sa sévérité sur la terre dans la permission du péché. 347. — Dieu exerce plus souvent sa justice que sa

miséricorde. 348. — Beau mot de saint Augustin. ib.

JUSTIFICATION. — La réforme de la vie en est la présomption la plus solide. 348.

JUSTIN (S.). La raison principale de sa conversion fut la joie des martyrs. 348.

JUSTINIEN. — Son ignorance. 348. — Son entretien avec un de ses favoris. ib.

L

LANGAGE. — Il indique notre pays. 349. — Punition de deux vieillards trop libres en paroles. ib. — Il ne faut pas croire tout le monde. Il est aisé de s'échapper en paroles. ib. — Des péchés de la langue. ib.

LATRAN. — Cathédrale de la chrétienté. 349.

LAURENT JUSTINIEN (S.). — Cas qu'il faisait de célébrer la messe. 349.

LECTURE. — Son éloge. 349. — Etude et lectures nécessaires au prêtre. ib. — Aliment de l'esprit. Clef des sciences. Marche à tenir. 350. — Voyez encore : *Livres*. ib.

LECTURE SPIRITUELLE. — Sa nécessité. 350. — Recommandée par les Saints. ib. — Plus utile peut-être que les sermons. ib. — La faire tous les jours. ib. — Pour apprendre ses devoirs. ib. — Avec respect. ib. — Avec ordre. ib. — S'arrêter à un livre. ib. — Lire peu à la fois. 351. — Ses avantages sur la prédication. ib. — Utilité d'annoter ce qui nous fait impression. ib. — Beaux exemples du prince Eugène de Savoie, du Dauphin. ib.

LEJEUNE (Le P.). — Pourquoi appelé Père l'Aveugle. Eloge de ses sermons. 351.

LÉPREUX. — Réflexions sur le nombre de dix. 352. — *Lever*. Voyez *Coucher*. ib.

LIBERTÉ. — Explication de ce mot. En quoi elle consiste. 352. — Quel est le plus libre de tous les hommes ? 353.

LIEU. — Il ne nous rend pas saints. 353. — Même sujet. ib.

LIGUORI (S. Alphonse Marie de). — Prédiction sur sa vocation. 353. — Docteur à 16 ans. Il fut d'abord avocat. Prêtre à 30 ans. Bien qu'il fit à Naples. Vœu qu'il fit. Eloge de sa grande théologie, à laquelle il travailla 17 ans. Nombre de ses ouvrages. ib. — Nombre des théologiens et canonistes cités dans sa théologie morale. 354. — Son assiduité et sa foi envers le Saint-Sacrement. ib.

LION. — Quatre propriétés du lion, et quatre manières de l'apaiser. 354.

LIVRE DE LA VIE DES SAINTS. — Son éloge. 355.

LIVRE. — Deux précautions à prendre avant de lire un livre. 355. — Deux livres suffisent. ib. — Règle sûre de le juger. ib. — C'est la nourriture de l'âme. ib.

LIVRES IRRÉLIGIEUX. — Ce que c'est qu'un mauvais livre. 355. — Même sujet. ib. — Danger à les lire. ib. — Sources de poisons. 356. — Comparés à un séducteur. ib. — Témoignage de Luther. ib. — Curiosité funeste à l'innocence. ib. — Colère de Diderot. Beau mot de Jean-Jacques Rousseau. ib. — Maux que produisent les mauvaises lectures. ib. — Je veux examiner. 359. — Je cherche l'agrément du style. 360.

LOIS CIVILES. — Elles ne suffisent pas. Leur trop grand nombre est un signe de la corruption d'un peuple. 360. — Quelles sont les plus sages. ib.

LOUANGES. — Leur danger. 360. — Même sujet. ib. — Voyez encore : *Éloge*. ib.

LOUIS DE GONZAGUE (S.), patron de la jeunesse. 361. — Son peu de nourriture pour un repas. ib. — Sa discipline. ib. — Sa mortification du corps. ib. — Sa méthode de l'oraison mentale. Jamais appuyé pendant ses prières. Sa précaution pour éviter les distractions. ib. — Quatre choses l'attachèrent à la compagnie de Jésus. ib. — Son père consent enfin à le laisser entrer en religion. 362. — Son oubli des parents. ib. — Confidences par rapport à sa pénitence. Il compare la religion à un vaisseau. ib. — Sa mortification des yeux. ib. — Sa pratique pour la communion. ib. Même sujet. ib. — Il rend compte de ses distractions dans son oraison. ib. — Comment il parlait de lui-même. ib. — Pourquoi il donne un nom à chaque table du réfectoire. ib. — Sa difficulté à articuler la lettre R. ib. — Sa pratique pour profiter des lectures. 363. — Lettre d'Eléonore d'Autriche, au sujet de sa mort. ib. — Lettre de Mancini à la marquise, au sujet des funérailles de Louis. ib. —

LOUIS DE GRENADE. — Eloge de ses œuvres spirituelles et du livre : *Guide des pécheurs*. 363.

LOUIS, ROI DE FRANCE (S.). — Cas qu'il faisait de son Baptême. 364. — Belle leçon de sa mère. ib. — Son respect pour les prêtres et les religieux. Son recueillement aux pieds des autels. Réponse au reproche pour ses exercices de Religion. ib. — Son édit contre le blasphème. ib. — Comment il reçoit la nouvelle de la mort de sa mère. ib. — Son amour de la prière. ib.

LUTHER. — Incapable de rétracter. 364. — Il se glorifie du mal qu'il a fait au pape et aux monastères. ib. — Son souhait aux papes et aux cardinaux. 365. — Comment il nomme la confession. ib.

LUXE. — C'est une des pompes du démon, un étendard de luxure, la ruine des familles. 365.

La ruine des Etats. Mauvaises raisons pour le justifier. ib. — Apostrophe de saint Chrysostôme aux femmes d'Antioche. ib.

M

MACAIRE D'ALEXANDRIE (S.), anachorète. — Trait de sa mortification. 366. — Discours où il ne fait que pleurer. ib.

MAGES. — Symbole de leurs présents à Jésus-Christ. 366. — Leur foi féconde, libérale. ib. — Présents que Jésus-Christ attend de nous. ib.

MAGISTRATS. — Avantage de leur bon exemple. 366.

MAHOMET. — Son ignorance. 367. — Méthode des Mahométans de prêcher l'alcoran. ib.

MAISONS RELIGIEUSES. — Leur utilité et nécessité reconnues par Napoléon Buonaparte. 367.

MAITRES. — Ils doivent l'instruction à leurs domestiques. La correction. 367. — Le bon exemple. 368. — La nourriture. ib. — Le soulagement dans leurs besoins. ib.

MAL. — Le mal prévu est à moitié passé. 369.

MALADES. Soins envers eux. 369.

MALADIES. Elles sont des présents de Dieu. 369. — Deux précautions à prendre : régler ses affaires et sa conscience. ib. — Leurs causes. Moyens de les prévenir et de les guérir. ib. — Comment un chrétien doit se comporter dans la maladie. 370. — Conformité à la volonté de Dieu dans les afflictions et dans les maladies. ib. — Ce que les maladies ont de dur. Utiles contre le péché. ib. — Raison pour un malade de recevoir les sacrements. 371.

MALÉDICTIONS. — Indignes d'un chrétien. 371. — Voyez *Imprécations*. 372.

MALÉDICTION DE DIEU sur les Juifs. 372.

MALHEUREUX. — Quel est le plus malheureux de tous les hommes? 372. — L'avantage du malheur est qu'on sait compatir aux peines d'autrui. Le malheur est un nouveau lustre à la gloire des grands hommes. ib.

MANGER. — Deux proverbes italiens. 372.

MARIAGE. — Mauvaises raisons de le fuir. 372. — Vocation nécessaire. ib. — Belle réponse de Marie Leckzinska. 373. — La sainteté de ce sacrement n'est pas assez vénérée de ceux qui le reçoivent. ib. — Précis de ce qu'on doit recommander à un jeune homme qui pense à s'établir. Voyez *Fréquentations*. ib. — Pourquoi tant de malheureux. ib. — Moyen de trouver celui ou celle qu'on désire. 374. — Les crimes précédents le rendent malheureux. ib. — Avis pour le jour du mariage. ib. — Voyez *Danses, le jour des noces*. ib. — Horreur à Babylone. 375. — Cause de division. ib. — Soins des parents pour leurs filles. ib. — N'attendez rien de vos enfants du retour. ib. — Cause des excès dans beaucoup de familles. ib. — Manière de s'y comporter en chrétien. ib. — Bien et plaisir : deux mobiles qui les font faire. 376. — Ne pas faire du moyen la fin. ib. — Dans le mariage, on appartient encore au Créateur. ib. — Contre les infidélités. ib. — Ne pas désespérer. ib.

MARIE (Ste). — Voy. *Vierge* (La sainte). 377.

MARIE D'ÉGYPTE (Ste). — Elle raconte sa vie criminelle. 377. — Son espérance du ciel. ib.

MARMITON. — Réponse d'un marmiton à Louis XI. 377.

MARTIN (S.). — Sa charité. 377. — Sa confiance en Dieu. ib. — Explication de sa prière à Dieu. ib. — Sa douceur. ib. — Son courage à la mort. 378.

MARTYRS. — Comment ils sont nos protecteurs auprès de Dieu, et les médecins de nos corps et de nos âmes. 378. — Comment il faut les honorer. ib.

MASCARADES ou confessions masquées et déguisées. 378.

MAUR (S.) — Son obéissance. 378.

MAUVAIS MARI ET MAUVAISE FEMME. Anecdote. 378.

MAUVAISES PENSÉES. Réflexions consolantes à ce sujet. 378. — Point de péché sans volonté. 379. — Il faut trois conditions pour pécher mortellement. ib. — L'impression, la durée ne prouvent pas le consentement. ib. — Réponse à l'objection : Elles sont si affreuses. ib. — Remède : Penser à l'enfer. Voy. *Enfer*, p. 195. ib.

MÉCHANTS. — Ne pas se croire meilleur qu'eux. 379. — Ils n'ont jamais de jouissances réelles. ib. — Leur caractère. ib. — On est souvent dans la nécessité de s'en servir. 380. — Les méchants frappés de cécité et de démence. ib.

MÉDECINS. — Manière d'agir de Dieu et celle des médecins de la terre. 380. — Eloge des plus grands, renommés par leur piété. 381. — Beau mot de l'illustre Morgagni. ib.

MÉDISANCE. — Ses trois plaies mortelles 381. — Même sujet. ib. — Mal commun. ib. — Dangereux. ib. — Comparée à la langue du serpent. 382. — Vous n'avez pas le droit d'ôter la réputation. ib. — Remèdes. ib — Rien de plus bas que la médisance. ib. — Rien de plus difficile à réparer. ib. — La réparation est nécessaire. ib. — Trois raisons d'abhorrer la médisance. ib.

MEDITATION, ou ORAISON MENTALE. — Sa nécessité. 383. — Même sujet. ib. — Même sujet. 384. — Même sujet. ib. — Douceurs de l'oraison. ib. — Elle est un moyen infaillible du salut. ib. — Manière de la faire. ib. — En demander compte. ib. — Imiter les abeilles. 385. — Mérite d'un acte d'amour. ib. — Cueillir un bouquet de fleurs. ib. — Moyen d'y réussir. ib. — Négligence de l'Oraison. ib. — Avis de sainte Thérèse pour l'oraison qu'elle compare à un jardin. ib. — Temps propre à l'oraison. 386. — Préparation nécessaire. ib. — Même sujet. ib. — Contre le manque d'humilité extérieure. ib. — Ferveur, à l'exemple des pauvres. 387. — Mérite des distractions. ib. — Exemple du mérite des distractions. ib. — Même sujet. 388. — Consolation dans les distractions. ib. — Méditez malgré les distractions. ib. — Réponses aux excuses : J'ai des affaires importantes. ib. — Je n'ai pas le loisir. ib. — Je suis trop grand pécheur. ib. — Les aridités et les sécheresses. ib. — Dieu ne m'exauce pas. 389. — Je ne sais pas prier. ib. — Assiduité de saint Charles à l'oraison. ib. — Remède aux distractions. ib.

MÉMOIRE. — Elle a quelque chose de divin. 389.

MENSONGE. — Indigne d'un homme, et il blesse celui qui le fait. 389.

MÉPRIS. — Le souffrir patiemment, ou le mépriser. L'excuser. 389. — Le rechercher. ib.

MER. — Plus élevée que la terre. Toujours en mouvement. Pourquoi elle ne déborde pas. 390.

MÉRITES. Facilité d'en faire un trésor. 390. — Le peu de fruit ne doit pas nous décourager et ne perd pas le mérite. ib.

MESSE. — Gloire qu'elle donne à Dieu. 391. — Notre reconnaissance. ib. — Elle est l'abrégé de l'amour et des bienfaits de Dieu. ib. — Ce qu'elle vaut. ib. — Sacrifice propitiatoire. 392. — Elle est un don précieux. ib. — Un holocauste efficace. ib. — Salutaire aux morts. ib. — Même sujet. ib. — Exemple. ib. — Elle procure des biens spirituels et temporels. Exemples. ib. — Temps propre pour demander des grâces. ib. — Elle obtient la contrition à la mort. 393. — Exhortation à l'entendre souvent. ib. — On ne trouve pas le temps d'y assister. ib. — Dieu donne des grâces en proportion de nos démarches pour y aller. ib. — Le sang de J.-C. coule pour la rémission des péchés. ib. — Résultats sociaux de l'abolition de la messe en Angleterre. ib. — Funérailles de Jésus. 394. — Préparation à la célébrer. ib. — Même sujet. ib. — *Consécration*, prodige de puissance et d'amour. 395. — Avis sur la manière d'en prononcer les paroles. ib.

ITE, MISSA EST. — Instruction. 395. — Célébration. ib. — Offrande et prière à Dieu. 396. — Action de grâces. ib. — Même sujet. ib.

MESSE SACRILÈGE. — Elle est le plus grand déshonneur à Dieu. 397. — Le prêtre sacrilége commet, en célébrant la messe, quatre péchés mortels. ib. — Il est plus impie que les Juifs et pire que Judas. ib.

MICHEL ARCHANGE (S.). — Premier humble. 397.

MIRACLES. — Réponses aux objections : 1° La fausseté de ces sortes de récits. 397. — 2° L'impossibilité de croire, sans voir les miracles. ib. — 3° La crédulité et l'imbécillité des siècles passés. 398. — 4° Le temps des miracles est passé. ib. — 5° Nous n'avons plus de héros, de thaumaturges. ib. — 6° Nous n'avons plus de martyrs. ib. — Miracles journaliers. Manque de reconnaissance. 399. — Pourquoi ils ne nous touchent plus. ib. — Les miracles autrefois nécessaires, plus aujourd'hui. ib. — Angleterre, pays des miracles. Prions pour elle. 400.

MIROIR. — Conseil de Socrate. 400. — Avis qu'il donne. ib.

MISÉRICORDE DE DIEU. — Il appelle les pécheurs à la pénitence. 400. — Envers les pécheurs pénitents. ib. — Vaine espérance. Miséricorde jointe à la justice. 401. — La miséricorde de Dieu, prouvée par le sang et les mérites de Jésus-Christ. ib. — Dans l'Eglise, il n'y a point d'hôpital d'incurables. 402. — Ne jamais désespérer. ib. — Dieu exerce sa justice en faisant miséricorde. ib. — Obligation d'espérer le pardon. ib. — Abus de la miséricorde. Le démon aveugle les pécheurs de deux manières, par le désespoir et la présomption. ib. — Dieu est fidèle dans ses promesses et dans ses menaces. ib. — Exemples. Dieu ne supporte pas toujours. ib. — Exemple. 403. — Faux prétextes que le démon inspire aux pécheurs : Dieu est miséricordieux. ib. — Je suis jeune. ib. — Je suis trop grand pécheur. ib.

MISSIONS OU RETRAITES. — Leurs fruits. 403. — Miracle d'y assister sans se convertir. 404.

MODESTIE EXTÉRIEURE. — Sa nécessité. 404. — Le visage, miroir de l'âme. ib. — Yeux baissés. ib. — Règles de saint Augustin pour les yeux ib. — Grand moyen d'acquérir et de conserver la modestie : présence de Dieu. ib. — Voyez encore : *Réforme du corps*. ib.

MOINE. — Comparé à un poisson par saint Antoine. 404.

MOISE. — Le plus grand homme et peut-être le plus grand saint de l'Ancien Testament. 405.

MONASTÈRES. — Mot de Charles-Quint sur leur destruction par Henri VIII. 405.

MONDE. — Raison de le mépriser. 405. — Même sujet. ib. — Même sujet. ib. — C'est une mer agitée, une république monstrueuse. ib. — Une armée d'ennemis furieux. 406. —

Il ne pardonne rien. ib. — Sacrifice qu'il exige. ib. — Abomination de la désolation. ib. — Bonheur du monde, vain fantôme. Six vices l'accompagnent. Voyez : *Bonheur du monde.* ib. — Les malheurs n'ont pas corrigé le monde. ib. — Le monde a toujours été à peu près le même. 407. — La séparation du monde est difficile. Ses degrés. ib. — Il est plus aisé de contenter Dieu que le monde. Voy. *Dieu.* ib. — Dieu demande moins que le monde pour le servir : 1° Ce que Dieu demande. 2° Ce que le monde demande. 3° On ne refuse rien au monde. Voyez *Fin de l'homme.* ib. — Ce qu'il offre, ce qu'il donne à ses serviteurs. ib. — Le fuir. ib. — Ne pas s'inquiéter de ce que le monde dit de nous. 408. — Même sujet. ib.

MONIQUE (Ste). — Modèle des femmes qui ont des maris emportés. 408.

MORIBOND. — Le pécheur moribond comparé à un homme dans les piéges d'un ennemi. 408. — Ses sentiments ayant oublié Dieu. ib. — Comment il peut prêcher triplement. ib.

MORT. — Qu'est-ce que la mort? 409. — Elle est la sépulture des vices et la résurrection des vertus. ib. — L'écho de la vie. ib. — Maîtresse de l'école de la vie. ib. — Contrepoison des plaisirs du monde. ib. — La fin des travaux. La porte de la vie. ib. — Le plus terrible des maux. 410. — Le temps de la moisson. ib. — Elle ne distingue point les âges. ib. — Y penser maintenant. ib. — Sa pensée trouble les grands. ib. — Tout ce qui nous environne en parle. ib. — Méditation de la mort. ib. — Utilité de la pensée de la mort. 411. — Même sujet. ib. — C'est un art à étudier toute sa vie. ib. — En y pensant on évite une mauvaise mort. ib. — Résolution d'y penser. ib. — Importance de la pensée de la mort. ib. — Ne pas compter sur la jeunesse. 412. — Folle présomption qui nous perd. ib. — Folie de la placer à une grande distance. ib. — Apostrophe à un chrétien. ib. — Soyez prêts. ib. — Même sujet. 413. — Veiller à cause de son incertitude. ib. — Dois-je mourir? ib. — L'on ne peut rien lui opposer. 414. — Arrêt porté. ib. — Explication des mots : il faut mourir. ib. — Où irons-nous? ib. — Nudité plus grande à la mort qu'à la naissance. ib. — A la mort on quitte tout. ib. — Elle fait juger sainement des objets. ib. — Réponse à la folie des mondains. ib. — Mourrai-je bientôt? ib. — Quand mourrai-je? 415. — Utilité à l'ignorer. ib. — Circonstances qui précèdent, accompagnent et suivent la mort. ib. — Il faut, pendant la vie, apprendre à bien mourir. 416. — Moyens de s'y préparer. Comparaisons d'un duelliste, d'un capitaine, d'un pilote. 417. — S'y préparer en faisant pour le ciel ce que font les mondains pour la terre. ib. — Consolation de s'y être préparé. ib. — On fera pour vous ce que vous aurez fait pour vos amis, pour vos parents défunts. 418. — Que voudriez-vous avoir fait alors? ib. — Le plus grand bonheur, c'est une bonne mort. Urne contenant deux billets : enfer, ciel. ib. — Ne pas la craindre. ib. — La craindre, c'est manquer de foi. ib — L'exemple de Jésus-Christ excuse nos aversions. ib. — Raisons légitimes de désirer la mort. 419. — Différence entre mourir jeune et vieux. ib. — Différence entre une belle et une bonne mort. ib. — A la mort on est désabusé des vanités du monde. ib. — Voyez encore *Vanité.* ib. — Que faut-il pour mourir? ib. — Réflexions sur quelques exemples de courage à la mort. ib. — Interpellation à une tête de mort. 420.

MORT DES ENFANTS. — Pourquoi Dieu l'envoie? 420.

MORT DES JUSTES. — Elle est douce et consolante. 420. — Exemple de saint Martin. ib. — De saint Dominique. ib. — De saint Ambroise. 421. — Du P. Jean Scamacca. ib. — De Suarez. ib. — De sainte Catherine de Sienne. ib. — De saint Siméon. ib. — De Pionius. 422. — Motif de la frayeur des saints à la mort. ib. — Leurs bonnes œuvres 1° les précèdent. ib. — 2° Elles les accompagnent. ib. — Différence entre la mort des bons et celle des méchants. ib. — Pensée consolante pour l'âme fidèle à la mort. ib. — Moyens pour faire une bonne mort. 423. — Illusion au sujet de la bonne mort. ib.

MORT DES PÉCHEURS. — Elle est cruelle et déplorable. 423. — Même sujet. 424. — Le pécheur ne trouvera de tous côtés que des sujets de désespoir. 425. — Il sera assailli par une foule de démons. ib. — Peu de pécheurs seront sauvés. ib. — Comment les pécheurs meurent subitement. ib. — Mort d'un moine relâché. Voyez *Jugement particulier.* ib. — Mort d'un religieux hypocrite. Voyez *Hypocrisie.* ib.

MORT DES PROCHES. — Sujet de consolation à leur mort. 425. — Modérer notre sensibilité. 426.

MORTIFICATION EXTÉRIEURE. — Du corps. 426. — Même sujet. ib. — Des yeux. ib. — Même sujet. ib. — De la bouche. ib. — Même sujet. 427. — Les meilleures mortifications sont les négatives. Exemples. ib.

MORTIFICATION INTÉRIEURE. — Elle doit être accompagnée de l'oraison. 427. — Préférer les mortifications qui ne sont pas de notre choix. ib.

MUETS SPIRITUELS. — Qui sont-ils? 427.

MUSIQUE. — Raisons de la défendre dans les monastères de filles. 427.

N

NAPOLÉON BUONAPARTE. — Il ne tolèra jamais l'outrage public à Dieu et aux bonnes mœurs. 188. — Cérémonie de son sacre. ib. —

Considérations sur les persécutions. ib. — Sa punition. ib. — Sa superstition. ib. — Mort chrétienne de Buonaparte. ib.

NATURE. — Elle n'est pas une chose, ni un être. 429. — Comparée à une table chargée de mets. ib.

NÉGLIGENCE DES PETITES CHOSES. — Elle est dangereuse. 429. — Ne pas négliger les petites fautes. ib. — NÈGRES. — Raison physique de leur noirceur. 430.

NÉRON. — Réflexion sur ce qu'il pêchait avec un hameçon d'or. 430.

NOM DE DIEU. — Sur l'abus de ce saint nom. 430.

NOM DE JÉSUS. — Lumière, nourriture, remède. 430. — Histoire de saint Ignace, martyr. 431.

NOMBRE DES PÉCHÉS. — Dieu a fixé pour chacun la mesure des péchés qu'il veut pardonner. 431. — Exemples de Saül et de Balthasar. ib. — Dieu compte les péchés et non les années. 432. — Un nouveau péché fait pencher la balance de la justice divine. ib.

NOUVEL AN. — Fin de l'année. 432. — Ire réflexion touchant l'année qui finit. ib. — IIe réflexion touchant l'année qui commence. 433. — Même sujet. ib. — Souhaits d'un pasteur. 434. — Comment il faut réparer le temps perdu. ib. — Par la ferveur. 435. — Motifs de ferveur. ib. — Même sujet. ib. — Bien employer le temps. ib.

NUDITÉS INDÉCENTES DES FEMMES. — Leur énormité. 436. — Apostrophe aux femmes. ib.

OBÉISSANCE. — Son excellence. 437. — Même sujet. ib. — Son avantage. ib. — Elle est un moyen sûr de plaire à Dieu. ib. — Obéissance au confesseur. ib. — Chemin direct à la perfection. ib. — Elle est un secret pour vivre heureux. ib. — Obéissance et soumission. 438. — A l'exemple de Jésus-Christ. ib. — Sa nécessité. Voyez encore : *Etat religieux*. ib. — Ses qualités : simple, cordiale, universelle. ib. — Ses trois degrés : observation des préceptes, docilité aux conseils, correspondance aux inspirations divines. ib. — Voyez *Inspirations divines*. 439. — Trois degrés de l'obéissance de l'inférieur à l'égard du supérieur : l'obéissance de fait, l'obéissance de fait et de cœur, l'obéissance de fait, de cœur et d'esprit. ib.

OBSTINATION DU PÉCHEUR. — Grand malheur. 439. — Voyez *Endurcissement*. ib. — OCCASION DU PÉCHÉ. Voy. *Fuite des péchés*. ib.

OEUVRES (Bonnes). — Celles qu'on doit manifester, cacher. 439. — Il faut les cacher. ib. — On ne doit pas les cacher. ib. — Même sujet. ib. — Nécessité des bonnes œuvres. 440. — Même sujet : 1° Tous doivent en faire. 2° Chacun le peut dans son état. 3° Qualités requises. ib. — 1re Réflexion. ib. — 2e Réflexion. 441. — 3e Réflexion. 443. — Leur mérite. ib. — Chrétiens comparés à des arbres stériles. ib. — Voyez encore *Actions*.

OEUVRES DE CHARITÉ. — Elles sont des devoirs. 443. — Des remèdes contre nos faiblesses. ib. — Que l'intention en soit pure. ib. — Dieu considère le motif. ib.

OFFICE DIVIN. — Manière de le réciter. 443. — Préparation. 444. — Son excellence. ib. — Sa puissance. ib.

OISIVETÉ. — Il faut l'éviter 1° pour éviter le mal. 444. — 2° Pour faire le bien. ib. — Cause de tous péchés. 445. — Porte de l'impureté. ib.

OPINION DES HOMMES. — Balance incertaine. 445.

OPTIMISME. — Du chrétien. 445.

ORAISON DOMINICALE. — Explication des mots : *Notre père*. 445. — Réflexion de saint Cyprien. ib. — Quelle est la volonté de Dieu? ib. — Comment elle nous condamne de la manière que nous la récitons. 446. — Anecdote de saint Bernard. 448.

ORAISONS JACULATOIRES. — Pourquoi ainsi appelées. 449. — Ce que c'est. ib. — Exemples de quelques Saints. ib. — Elles tiennent lieu de toutes les autres prières. ib. — Leur facilité. ib. — Pratique des anciens moines. ib. — Leur utilité. ib. — Posture dans l'oraison. ib. — ORAISON MENTALE : Voyez *Méditation*. ib.

ORATEUR. — Ce que Quintilien exigeait pour former un parfait orateur. 449. — Voyez *Eloquence*. ib.

ORGUEIL. — Nous en avons tous. 450. — Il est la source de tous les péchés. ib. — Insupportable dans les parvenus. ib. — Aucun mal ne peut lui être comparé. ib. — Orgueilleux comparé à un ballon. ib. — Il lui est utile d'être châtié. ib. — L'orgueil est le signe le plus évident de la réprobation : pourquoi? ib. — Hommes perdus par l'orgueil : Voyez *Humilité*. ib. — L'extérieur ne doit pas nous rendre orgueilleux. ib. — Caractère de l'orgueil du Pharisien. 451. — Ses imitateurs. ib. — Ses suites funestes. ib. — Il fait perdre le mérite des meilleures actions. ib. — Remède à l'orgueil et bel exemple d'un solitaire. 452. — Autres remèdes. Voyez : *Luxe* et *Vaine gloire*. ib. — Autres remèdes. ib.

ORIGÈNE. — Nombre de ses ouvrages, de ses notaires et de ses libraires. 452.

ORNEMENTS DU PRÊTRE. — Signification de l'amict, de l'aube, de la ceinture, du manipule, de l'étole et de la chasuble. 452.

P

PAIX. — Trois moyens de l'avoir. 452. — Quatre choses qui procurent une grande paix. 454 — Ne pas s'inquiéter des affaires qui ne nous regardent pas. Ne s'intéresser qu'à son devoir. ib. — Éviter ce qui peut la troubler. ib. — Il faut du temps pour l'acquérir. ib. — Ses deux gardes. 455. — Moyen d'être heureux. ib. — La paix est le plus précieux de tous les biens. ib. — Paix, souhait de Jésus-Christ. ib. — Même sujet. ib. — Paix du juste à la mort Exemple de Baronius. 456. — Du cardinal Ruffin. ib. — De saint François d'Assise. ib. — De sainte Thérèse. ib. — Voy. encore *Mort des justes*. ib. — Moyen d'avoir la paix à la mort. Régler ses affaires temporelles pendant la vie. ib. — Paix, quiétude intérieure des bons; guerre cruelle, agitation des méchants. ib.

PALLIUM. — De quoi il est fait, à qui on le donne, et ce qu'il signifie. 457.

PAPE. Quand a lieu le couronnement du Pape. Particularité touchante. 457. — Sa suprématie. ib.

PAPULE. — Secret qu'elle révéla à sa mort. 457.

PARDON. — Assurance du pardon des péchés. 457.

PARDON DES ENNEMIS ou des injures. — Il faut oublier les injures. 457. — On peut représenter modestement l'injure à l'exemple de Jésus-Christ. ib. — Pratique de saint François de Sales. 458. — Belle parole du même saint. Voyez *Ennemis*. Pratique de sainte Thérèse. ib. — Aveu de saint François de Sales. ib. — Exemple de saint Jean Gualbert. ib. — Autre exemple. Voyez *Jean l'Aumônier (S.)*. — Commandement de Dieu. ib. — Sort déplorable de beaucoup de chrétiens. ib. — Se venger en Dieu. 459. — Sa nécessité. ib. — Même sujet. ib. — Malheur du vindicatif. ib. — S'armer contre sa vengeance. ib. — Base du repos du monde. ib. — La vengeance n'est pas une noble chose. ib. — Moyen d'échapper à la justice divine. ib. — Pardonnez-nous... comme nous pardonnons... ib. — Erreur touchant le pardon des ennemis. 461. — Parabole. ib — Réponses à quelques excuses. ib. — Motif de pardon. 462. — Prière de saint Grégoire de Nysse. ib. — Triste exemple. ib.

PARENTS. — Les enfants sont des dépôts que Dieu leur confie. 462. — Obligations des parents envers leurs enfants : les nourrir. ib. — Surveiller leur conduite. ib. — Les mauvais exemples sont héréditaires. 463. — Même sujet. ib. — Éloigner les peintures indécentes. Voyez *Peintures indécentes*. ib. — Ils sont les premiers pasteurs de leurs enfants. ib. — Même sujet. Excuses. ib. — Les dresser et les corriger de bonne heure. Voyez *Enfants. Education*. 464. — Les parents consacrent les enfants à Dieu ou au monde. ib. — Les fautes des enfants en bas âge sont imputées aux parents. ib. — Même sujet. ib. — Ne pas se dépouiller pour les enfants, ni compter sur leur reconnaissance. ib. — Reproche aux parents qui négligent leurs devoirs envers les enfants. ib. — Même sujet. 465. — Même sujet. ib. — Punition d'un père pour avoir envoyé son père à l'hôpital. 466.

PARESSE. — Dans le service de Dieu. 466. — Remèdes. ib.

PAROISSE. — Raisons de s'y attacher. 466. — Comparée à un champ. 467.

PAROLE. — Se défier de celui qui annonce ses propres inventions. 467.

PAROLE DE DIEU. — Attention et docilité qui lui sont dues. 467. — Manière de l'écouter pour qu'elle fructifie. 468. — Son effet certain. ib. — Faux raisonnement sur la parole de Dieu. ib. — La faute est à nous si elle n'opère pas tous ses effets. 469. — Cause de la négligence à venir l'entendre. ib. — Malheur de l'écouter négligemment. ib. — Raisons de son peu de fruit. ib. — Marque de réprobation de la fuir. 470. — Défaut de réflexions sur la parole de Dieu. ib. — Elle est comparée à un pain. ib. — Il faut la pratiquer. ib.

PAROLES DÉSHONNÊTES. — Marques de peu de foi. 470. — Venin du démon. 471. — Leurs effets. ib. — Même sujet. ib. — Excuses. ib. — Avis aux parents. ib. — Paroles piquantes, marques de la corruption du cœur. ib.

PARURES. — Combien l'affectation des parures est criminelle. 471. — Femme parée : histoire. 472. — Autre histoire. ib.

PASSIONS. — Comment elles peuvent être utiles au salut. 472. — Manière d'en réprimer les mouvements subtils. ib. — Il faut les modérer, les combattre dès le principe. ib. — Moyens de les affaiblir. 473.

PASSION DOMINANTE — Il est rare de s'en défaire. Prendre une ferme résolution. 473. — Il est difficile de l'extirper. Histoire. ib.

PASTEURS. — Qui le sont? 473 — Combien la charge d'un Pasteur est pénible. ib. — Ils doivent donner le bon exemple. ib. — Le pasteur doit connaître ses ouailles. — Malheur aux négligents. ib. — Écouter la voix du bon Pasteur. 474. — Premier discours du nouveau pasteur. ib.

PATIENCE. — Sa nécessité. 478. — Il faut s'y exercer. ib. — Dans la pauvreté. ib. — Dans les épreuves. ib. — De la souffrance des injures et des marques de la véritable patience. ib. — De la patience dans les afflictions. 479. — Exemple de Jésus-Christ. ib.

PATRIARCHES. — Signification de leurs noms. 479. — Leur richesse principale. ib. — Leur logement sous des tentes. Sa signification. ib.

PAUL, PREMIER ERMITE (S.). — Nourri par un corbeau. 480. — Comment il fut connu dans le désert. Son entretien avec saint Antoine. ib. — Etre préparé à tous les accidents fâcheux. ib. — Trois degrés de la patience dans les afflictions. Exemples de Job, des martyrs, des apôtres, de saint Paul. 481.

PAUL, APOTRE (S.). — Comment il consentit à la mort de saint Étienne. Sa conversion attribuée aux prières de saint Étienne. 481. — Sa conversion entière dans sa parole : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* ib. — Explication des mots : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* ib. — Respect pour son tombeau. ib. — Jugement de ses Epîtres par Bossuet. ib. — Son éloge. ib.

PAUL LE SIMPLE (S.). Traits de son obéissance. 481.

PAUVRETÉ. — Comment les pauvres se ruinent. 482. — Conduite blâmable de certains pauvres. ib. — Avis aux pauvres. ib. — Pauvreté de Jésus. ib. — Elle est un riche héritage. ib. — Pauvreté de fait et d'esprit : en quoi elles consistent. ib. — Moyens d'acquérir et de conserver la pauvreté d'esprit. 483. — Vœu de pauvreté. Voyez : *État religieux.*

PÉCHÉ. — Comparé aux autres maux. 483. — Signe de réprobation. ib. — Ingratitude monstrueuse. Voyez : *Ingratitude.* Injure qu'il fait à Dieu. ib. — Il afflige Dieu et le déshonore. 484 — Il renouvelle la passion de Jésus-Christ. ib — Il anéantit la passion de Jésus-Christ. ib. — Le calvaire montre le mieux sa malice. ib. — Ses effets sur l'âme : il s'asservit. 485. — Il lui donne la mort et il en fait une espèce de cadavre. ib. — Le péché empêche d'acquérir de nouveaux mérites. ib. — Il prive l'âme des mérites acquis. ib. — Il cause les calamités publiques. ib. — Le souvenir de nos péchés doit nous porter à la perfection. ib.

PÉCHÉ D'AUTRUI. — Comment il nous est imputé. 486. — Péché d'habitude. Voyez *Habitude.* ib.

PÉCHÉ MORTEL. — Ce qu'il est. 486. — Même sujet. ib. — Il faut trois choses pour le commettre. ib. — Le plus grand mal sur la terre. ib. — Leçons de Tobie et de la reine Blanche à ce sujet. ib. — Idée tirée de la vengeance de Dieu. ib. — Exemples de punition générale pour le péché d'un particulier. Voyez *Péché*, cause de calamités publiques. 487. — Sa laideur. ib. — Il est commun. Son énormité : il renouvelle la passion de Jésus-Christ. ib. — Même sujet. ib. — Il donne la mort à notre âme. ib. — Réflexion sur le même sujet. 488. — Il perd les mérites acquis. ib. — Même sujet. ib. — Il faut les détester tous. Histoire. Voyez *Contrition.* ib.

PÉCHÉ ORIGINEL. — Explication. 488. — Prouvé par les exorcismes. 489. — Ses suites. ib. — Voyez encore *Adam.*

PÉCHÉ VÉNIEL. — Véritable ingratitude. 489. — Véritable folie. Il conduit à la mort. 490. — Grand mal. ib. — Même sujet. ib. — Ce qui convient au péché mortel lui convient aussi d'une autre manière. ib. — Il cause un grand tort à l'âme. ib. — Il faut en craindre le nombre. 491. — Importance de ne pas négliger les petites choses. ib. — Maxime générale. ib. — Son danger. ib. — Même sujet. ib. — Il dispose au péché mortel. 492. — Même sujet. ib. — Même sujet. ib. — Sa malice. ib. — Même sujet. ib. — Il déshonore Dieu. ib. — On n'en est pas tout à fait exempt ici-bas. 493. — Châtiments du péché véniel. ib.

PÉCHÉ DES PRÊTRES. — Sa gravité, étant 1° un péché de malice. 493. — 2° D'ingratitude. ib. — Son danger. ib. — Châtiment dans l'autre vie. ib. — Châtiment en cette vie. ib.

PÉCHEUR. — Triste ressource de son assurance. 494. — Dieu n'a pas promis sa conversion à la mort. ib. — Folie du pécheur en perdant l'amitié de Dieu pour un vil intérêt, etc. ib. — Ressemblant aux animaux. ib. — Sa vie malheureuse. ib. — Jamais il n'aura la paix. ib. — Même sujet. 495. — Illusion de se dire irréprochable. ib. — Cause de cette illusion. ib. — Pourquoi Dieu souffre les pécheurs?... Comparaisons. ib. — Le plus grand châtiment du pécheur ici-bas. ib. — Même sujet. 496.

PÉCHEUR IMPÉNITENT. — Trois manières de mourir dans son péché. 496.

PEINES INTÉRIEURES OU D'ESPRIT. — Temps de moisson spirituelle. 496. — Remèdes. ib. — Même sujet. 497. — Les supporter pour le ciel. ib.

PEINTURES INDÉCENTES. — Histoire. 497.

PÉNITENCE. — Chemin du ciel. 497. — Admirer et non imiter les pénitences extraordinaires des saints. ib. — La pénitence console pendant la vie, et rassure à la mort. ib. — Que faut-il pour être pénitent? 498. — Pour être pénitent il faut vivre dans le gémissement et le regret. ib. — Ce qui la rend douce et facile. ib. — En quoi elle consiste. ib — Moyen facile de la pratiquer. ib. — Motif : la patience de Dieu à notre égard. 499. — Exhortation à la pénitence. ib. — Même sujet. ib. — Même sujet. ib. — Sa nécessité. — Même sujet. 500. — Même sujet : Pénitence comparée au Baptême. 501. — Même sujet : Prouvée par Tertullien. ib. — Par des raisons du côté de Dieu. ib — De notre côté. ib. — Par un exemple. 502. — Par la réponse à une objection. ib. — Même sujet : De la nécessité de la pénitence. ib. — Il faut faire *des fruits* de pénitence. ib. — Il faut faire *de dignes* fruits de pénitence.

ib. — Elle est rare. ib. — Même sujet. 503. — Même sujet. ib. — Propriétés de la pénitence : 1° Cordiale. ib. — 2° Effective. ib. — 3° Prompte. Comparaison. ib. — 4° Générale. 504. — La pénitence est la planche de salut. ib. — Sermon sur le délai de la pénitence. ib. — Pourquoi la différer. 506. — La pénitence tardive est incertaine. ib. — Plus difficile. 507. — La confession à la mort n'est pas entière à défaut... de mémoire. ib. — Alors on ne peut satisfaire... au prochain. ib. — La pénitence à la mort est dangereuse. ib. — Raisons de notre côté. 508. — La pénitence est un préservatif contre le péché. ib. — Sermon sur l'efficace et la vertu de la pénitence. ib. — La pénitence doit être proportionnée : 1° A la grandeur des péchés. 510. — 2° A la multitude et à la durée des péchés. 511. — 3° A la qualité des péchés. ib. — Voyez encore : *Conversion*.

PÉNITENCE (sacrement de). — Ministère honorable et formidable pour les prêtres, et consolant pour les fidèles. 511. — Ses trois parties comparées à une tumeur. ib. — Voyez *Contrition, Confession*. ib.

PENTECOTE. — Privilége de cette fête. — 511. — Langues comme de feu. Vent. Leur symbole. ib.

PERFECTION CHRÉTIENNE. — En quoi elle consiste. 512. — Même sujet. ib. — Même sujet. ib. — Même sujet. ib. — Voyez *Règlement de vie*. ib. — Son but. Chemins divers. ib. — Ses trois degrés. ib. — Cinq moyens de perfection. 513. — Moyen le plus court. ib. — Il faut du temps pour y arriver ib. — Elle demande un exercice continuel. ib. — On ne doit omettre aucune occasion de s'y exercer. 514. — Il faut en chercher les occasions. ib. — Pour l'acquérir, il faut combattre. ib. — Quatre armes nécessaires pour être victorieux. ib. — Défauts à éviter pour y atteindre. ib. — S'appliquer à perfectionner les pratiques quotidiennes, et les devoirs de votre état. 515. — Pourquoi on avance si peu. ib. — Ne pas reculer, c'est quelquefois avancer. ib.

PERFECTION RELIGIEUSE. — Elle est un grand bien. 515. — Moyens : Il faut la demander à Dieu. ib. — Oublier le bien qu'on a fait et penser à ce qui nous manque. 516. — Il est ordinaire de penser au bien que l'on a fait. ib. — Il faut songer à payer à Dieu le reste de notre dette. ib. — En quoi un religieux doit chercher son avancement. ib. — Autre moyen : Elever sa vue vers les choses les plus élevées. 517. — Faire comme les marchands. ib. — Autre moyen : Imiter les plus parfaits. ib. — Autre moyen de perfection : Se demander pourquoi on est entré en religion. ib. — Marque d'éloignemont de la perfection. ib.

PERFECTION SACERDOTALE. — Elle est possible. 517. — Moyens. 518. — Obstacles. ib.

PERSÉCUTIONS. Les bons prêtres sont ordinairement persécutés. 518. — Malheur de n'en pas avoir. ib.

PERSÉVÉRANCE. — La vertu exige la persévérance. 518. — Les grands ouvrages de l'art humain prouvent la persévérance. ib. — Elle soutient nos mérites et assure notre couronne. ib. — Même sujet. 519. — Elle est sœur de la patience. ib. — Elle est la porte du ciel et elle nous y introduit. ib. — Elle ne s'obtient que par la prière. ib. — La demander tous les jours. ib. — Elle est le plus grand don de Dieu. ib. — Elle est rare. ib. — Malheur de ne pas persévérer dans le chemin de la vertu. 520. — Moyens et marques de persévérance. ib. — Avis aux jeunes gens. ib.

PEUPLE. — Bonheur d'avoir des maîtres religieux. 520. — Bonheur d'avoir un roi sage. ib.

PHILIPPE DE NERI (S.). Son zèle à entendre les confessions. Raison de sa courte action de grâce après la messe. 520. — Son talent pour exciter à la componction. ib. — Son secret des cœurs. ib. — Ce qu'il disait des fautes des autres. ib. — Cas qu'il faisait du confessionnal, et du soin des autres. ib. — Même sujet. 521. — Son assiduité au confessionnal. ib. — A quoi il attribuait ses succès. ib. — Sa réponse aux familiers de différent sexe. ib. — Voyez encore : *Baronius*. ib.

PHILOSOPHIE. — Aveu de Bacon. 521.

PHOCAS (S.). — Il loge ses bourreaux et se découvre à eux. 521.

PHOCION. — Sa leçon aux Athéniens, touchant la mort d'Alexandre. 521.

PIERRE D'ALCANTARA (S.). — Sa mortification des yeux. 521. — Du goût. 522. — Son crédit auprès de Dieu. ib.

PIERRE MARTYR (S.). Réponse à sa plainte d'une injustice. 522. — SAINT PIERRE, apôtre. Voyez *Jésus-Christ*. ib.

PIÉTÉ. — Elle est rare aujourd'hui. 522. — Faire peu de pratiques de piété, mais ne pas les quitter. 523. — Des dévotions indiscrètes Se défendre des artifices du démon. ib. — Ne pas limiter nos dévotions. 524. — Voyez encore *Dévotion*.

PLACE. — Rien dans ce monde n'est dans sa place. 524.

PLAISIRS. Comparés au sel. 524. — Source de maladies. ib. — Maxime de Voltaire. b. — Toujours suivis d'amertume. ib. — Exemple de Salomon. 525. — Ils sont des remedes à notre infirmité. ib. — Voyez encore : *Récréation*. ib. — Ils ne doivent pas être continuels. ib. — La sagesse seule peut procurer les vrais plaisirs. ib.

PLATON. — Son éloge et son chef-d'œuvre. 525. — Qualifié par Cicéron. ib.

PLOMB. — Symbole de la stupidité. 525.

POIDS. — Pourquoi les Chinois en ont trois. 525.

PORTE. — La porte du ciel est étroite. 525.

PRÉDESTINATION. — Ce qu'il faut penser des disputes sur cette nature. 525. — A qui il appartient d'en traiter. 526. — S'en tenir à l'oracle de saint Pierre. ib. — Ne pas se troubler à son sujet. ib. — Mauvais raisonnement sur la prédestination. ib. — Le mystère de la prédestination doit nous porter à l'étude de la perfection. ib. — Providence de Dieu sur les prédestinés. ib. — Dieu donne à l'âme prédestinée pour la gloire les grâces pour y arriver. 527. — Marques de prédestination. ib.

PRÉDICATEUR. — Il doit être humble et aimer la prière. 527. — Règle sur la vraie manière de prêcher. ib. — Réponse de Jean d'Avila sur l'art de prêcher. ib. — Avis de saint Jérôme aux prédicateurs. 528. — Avis du P. Lejeune. ib. — Autre avis du P. Lejeune. ib.

PRÉDICATION. — Moyens pour bien prêcher : 1° Science et étude. 2° Bonne vie. 3° Intention droite. 528. — La prédication doit être simple. ib. — Ne pas se décourager de son peu de fruit. ib. — Voyez encore : *Sermons*. 529.

PRESCIENCE DE DIEU. — Elle n'ôte rien à notre liberté, ou plutôt elle la suppose. 529.

PRÉSENCE DE DIEU. — Son utilité. 529. — Dieu me regarde. ib. — Les créatures nous rappellent sa présence. 530. — Elle est un moyen d'acquérir et de conserver la modestie. Voyez : *Modestie*.

PRÉSOMPTION. — Chute qu'elle prépare. 530.

PRESSE. — Arbre de la science du bien et du mal. 530.

PRÊTRE. — Sa dignité. 531. — Même sujet. Il n'est inférieur qu'à Dieu. ib. — Jésus-Christ veut qu'il soit traité comme lui-même. ib. — La mort de Jésus nécessaire pour faire un prêtre. ib. — Le prêtre tire encore sa dignité de sa puissance sur le corps réel et mystique de Jésus-Christ. 532. — Les prêtres sont l'honneur et les colonnes de l'Église, les portes et les portiers du ciel. ib. — La dignité du prêtre est la plus noble des dignités du monde. ib. — Le pouvoir du prêtre surpasse celui de la sainte Vierge. ib. — Le prêtre est créateur de son Créateur. ib. — Paroles de l'absolution. ib. — Respect dû aux prêtres. ib. — Même sujet. 533. — Exemples de respect dû aux prêtres. ib. — Voyez : *Constantin*, *saint Antoine*. ib. — Apostrophe à ceux qui les méprisent. ib. — Réponse à un libertin. ib. — Punition du mépris des prêtres. ib. — Un prêtre doit régler son temps. ib. — Voy. *Sainteté du prêtre*. ib.

PRIÈRE. — Elle est le principe de la grâce et la clef du ciel. 533. — Prière et mortification : deux pivots principaux de la vie d'un prêtre. ib. — Elle est à notre âme ce qu'est la respiration à notre corps. 534. — Elle est un trésor inépuisable. ib. — La prière est un remède sûr et applicable à tous les maux de la vie. ib. — Puissance de la prière. 535. — Elle est toute-puissante. ib. — C'est la faute de celui qui prie s'il reçoit peu. ib. — La prière est l'exercice le plus facile de la religion. ib. — Miracle de la prière. 536. — Désirer de prier, c'est prier déjà. ib. — Vouloir bien prier, c'est prier bien. Pourquoi? ib. — Même sujet. ib. — Seize fruits de la prière. ib — Elle chasse les démons et attire les anges et les saints à notre secours. ib. — Prier dans le péril. Exemple de Moïse. ib. — Posture du corps dans la prière. ib. — La posture du corps influe sur l'âme. 537. — Dieu nous engage à demander. ib. — Pourquoi il refuse quelquefois. ib. — Dieu accorde toujours plus que nous ne lui demandons. ib. — Nécessité de la prière. ib. — Même sujet. ib. — Même sujet. ib. — Même sujet. ib. — Même sujet. ib. — Explication du texte : *Il faut toujours prier*. 538 — On trouve du temps pour toute chose, et non pour prier. ib. — Moyen d'avoir du temps pour prier. 539. — Il faut prier de cœur et des lèvres. ib. — Même sujet. ib. — Même sujet. La prière comparée à l'encens. ib. — Il faut prier avec *persévérance*. ib. — Il faut prier au nom de Jésus-Christ. ib. — Contre les distractions. 540. — Mérite des distractions. Exemple de ce mérite. Voyez : *Méditation*. ib. — Avantage pour une famille de faire la prière en commun. ib. — Diverses manières de prier. Première manière. (Extr. des Ex. et du direct.) ib. — Seconde manière. 541. — Troisième manière. ib. — Quatre sortes de chrétiens qui prient : desquels sommes-nous? ib. — Sur la prière pour les pécheurs. 542. — Exemples. ib. — La prière est utile à la patrie. ib. — Les prières vocales doivent êtres courte, mais ferventes. ib. — Sur le traité de l'*Importance de la prière* par saint Liguori. ib. — Prière, signe certain de salut. ib. — Discours familier sur la prière. ib. — Dispositions 1° avant, 2° pendant, 3° après la prière. ib. — 1re Réflexion. ib. — 2e Réflexion. 544. — 3e Réflexion. 545. Prières *Jaculatoires*. Voyez. *Oraisons jac*. 547.

PRIERE DU MATIN. — Son importance. 547.

PRIÈRE DU SOIR. — Son importance. 547.

PRIÈRES DE QUARANTE-HEURES. (Invitation aux) 547.

PROCESSION DU SAINT-SACREMENT. — Invitation à y assister. 547. — Tout contribue à la rendre pompeuse. ib. — Y aller, pourquoi? Apostrophe aux hommes superbes. ib. — Beau mot du Dauphin, père de Charles X. ib. — Réparation des outrages. 548.

PROMESSES. — Contre les vaines promesses faites à Dieu. 548.

PROPOS (bon). — Sur sa nécessité. Voyez encore : *Mascarades*. 548. — Souvent velléité. ib.

PROPRETÉ DU CORPS. — Symbole de la pureté de l'âme. Elle est un effet naturel de la vertu. 548. — Exemples de Napoléon et de Louis XIV. ib. — Propreté à l'intérieur de la maison. ib.

PROSPÉRITÉ. — Elle fait oublier l'amitié. 549. — Malheur du pécheur. ib.

PROVIDENCE. — Faux argument contre elle tiré du malheur des justes et du bonheur des méchants. 549. — Nous accusons la Providence pour ne pas être accusés nous-mêmes. ib. — Providence envers les bons et envers les méchants. ib. — Dieu a tout fait pour l'homme. 550. — Comment on la tente. ib. — Notre soumission doit être aveugle. ib. — Pourquoi tous les péchés ne sont pas punis en ce monde. 551. — Maxime de confiance de sainte Thérèse en la Providence. ib.

PRUDENCE. — Guide et maîtresse des autres vertus. 551.

PURETÉ. — Moyens de conserver cette vertu. 551. — Même sujet. ib. — Voy. encore : *Chasteté*, *impureté*. ib.

PURETÉ D'INTENTION. — Pierre philosophale de l'âme. 551. — Trois degrés de la perfection de cette vertu. ib. — Trois marques de la pureté d'intention dans nos actions. 552. — Ses trésors. ib. — Même sujet. ib. — Exemple d'un solitaire. ib. — Devise de saint Ignace, de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde. ib.

PURGATOIRE. — Raison de son existence. 553. — Illusion des pécheurs touchant le purgatoire. Le feu du purgatoire est le même que celui de l'enfer. ib. — Même sujet. ib. — Une œuvre de miséricorde en faveur des âmes du purgatoire a le fruit de toutes les œuvres de miséricorde. ib. — Oubli des morts commun. ib. — Plainte et demande d'une âme délaissée. ib. — Appel aux auditeurs. 554. — Motifs de soulager les âmes du purgatoire. ib. — Même sujet. ib. — Même sujet. ib. — Le purgatoire est un grand bienfait de Dieu. Pourquoi ? 555. — Moyens d'en soulager les âmes : l'aumône. ib. — Les bonnes œuvres. ib. — La messe. Voyez *Messe*, *rosaire*. ib. — Il y a peu de prêtres en purgatoire. Pourquoi ? ib.

PUSILLANIMITÉ. — Erreur de la prendre pour une vertu. 556.

Q

QUATRE-TEMPS. — Esprit de l'Eglise, et devoirs du chrétien pendant ces jours. 556.

R

RAISON. — Avantage de son bon usage. 556. — Elle donne l'empire à l'homme sur les animaux. Contre son abus. 557.

RAISON ÉTERNELLE. — Bonheur de la consulter et de la suivre. 557.

RECHUTE. — Péché de pure malice. 557. — Infidélité à Dieu. ib. — Même sujet. 558. — Une ingratitude. ib. — Malheur des rechutes. ib. — Histoire. ib. — Péchés, signes de réprobation. Voy. *Péché*. ib.

RÉCOMPENSE. — Elle ne dépend pas du succès. 558. — Même sujet. ib. — Consolation à ce sujet. 559. — La pensée de la récompense aplanit les difficultés. Voyez. *Espérance*. ib.

RECONNAISSANCE ENVERS DIEU. — Elle est rare. 559. — Sur le même sujet. ib. — Elle est une dette sacrée. ib. — Comparée aux rivières. ib. — Combien Dieu l'aime. ib. — Moyen sûr d'obtenir de nouvelles grâces. ib. — Acte de reconnaissance à Dieu des bienfaits reçus. 560.

RÉCRÉATION. — Comment elle est permise. 560. — Voyez encore *Plaisir*. ib.

RÉDEMPTION. — Comparée à la création du monde. Voyez *Création*. ib. — N'y manque-t-il rien de notre part? ib.

RÉFLEXION. — La mort exceptée, le pécheur ne craint rien tant que la réflexion. 560. — Le manque de réflexion cause des maux. Voy. *Méditation*. ib.

RÉFORME DU CORPS (de la). 560. — Voy. encore *Modestie*. 561.

REGISTRE. — Son avantage pour un curé. 561.

RÈGLEMENT DE VIE. — Sa nécessité. 561. — Exemple de ce règlement. ib.

RÈGLES. — Elles sont des grâces de Dieu pour les religieux. 562. — Danger du mépris des règles. Exemple de Judas. ib.

RELIGIEUX. — Vertus les plus estimées en lui. 562. — En quoi un religieux doit chercher son avancement. Voy. *Perfection religieuse*. ib. — Le public doit nourrir les religieux. ib. — Réponse à un libertin demandant : de quoi servent au monde tant de religieux...? Voyez : *Prêtre*. ib. — Les religieux ne meurent pas subitement. ib.

RELIGIEUSES. — Honneur et avantage des parents d'avoir une fille religieuse. 562. — Une fille religieuse peut obtenir pardon pour les péchés de ses parents. ib. — Sacrifice agréable à Dieu que de se consacrer à lui. ib. — Les religieuses sont reines. Elles doivent faire du cas de cet honneur. Pourquoi? 563. — Leur

fruit dans les âmes. ib. Voyez encore : *État religieux, maisons religieuses*. ib.

RELIGION. — Miracle de son établissement. 563. — Voyez : *Christianisme*. ib. — Sa nécessité pour la société. ib. — Voyez encore : *Athéisme*. ib. — Sans elle l'ordre public est impossible ib. — Combattue dans le 18e siècle surtout. 564. — Nécessité de connaître la Religion et ses fondements. ib. — Elle brave les outrages du temps et de la philosophie. ib. — Ignorance en matière de Religion. ib. — On ne s'écarte jamais impunément de ses principes. ib. — Il ne peut y avoir qu'une seule religion révélée. 565. — Peuple sans religion, bête brute. ib. — Pensée de Montesquieu sur son objet. ib. — Elle a eu d'abord sa perfection. ib. — Ses ennemis ne se persuaderont jamais qu'elle n'est pas vraie. ib. — Elle est attaquée par les libertins. ib. — Sa gloire de n'être attaquée que par des gens corrompus et déréglés. 566. — Leur mépris pour ceux qui la soutiennent. ib. — Un chrétien éclairé sur sa religion, n'a jamais abandonné sa foi. Préjugé en faveur de la religion. ib. — Quand elle est combattue, tout chrétien doit être un apôtre. ib. — Voyez encore : *Eglise*. ib. — Peu osent parler le langage de la religion. ib. — Réponse aux excuses. ib. — La religion console un pénitent, et effraie le pécheur obstiné. 567. — Elle doit être cosmopolite. ib. — Un roi ne doit pas la régler ; elle est au-dessus de lui. ib.

RELIGION PRÉTENDUE RÉFORMÉE. — Pourquoi ainsi appelée ? 567.

REMÈDE. — Dieu joint les remèdes au mal. 567.

RENONCEMENT A TOUT. — De cœur. 567. — Bonheur d'être tout à Dieu. ib. — Nous devons renoncer à nous-mêmes et imiter J.-C. en portant la croix. Voy. *Jésus-Christ*.. 568.

RENTIER. — Réponse aux objections. 568.

REPARTIE. — Sur l'enfer. 568. — Sur la foi. ib. — Sur l'Eglise. ib. — Sur la Religion. ib.

REPAS. — Conversation à éviter. 568. — On ne peut les éviter tous. ib. — Règle générale d'acceptation. ib. — Ne pas se faire attendre. ib.

REPRIMANDES. — Les écouter volontiers 568. — Réponse de Socrate à Platon. 569.

REPUBLIQUE. — Celle de Moïse fut la première. 569.

RÉSIGNATION. — Exemples de sainte Gertrude et de sainte Catherine de Sienne. 569.

RÉSOLUTION. — La renouveler chaque jour. 569. — Pratique de saint Charles Borromée. ib. — Fortifier ses résolutions par la prière. La meilleure résolution. ib. — Bonheur d'y être fidèle. ib.

RESPECT HUMAIN (Prône sur le). — 1° Lâcheté indigne. 2° Aveuglement. 3° Défauts de raisonnement et orgueil. 569. — 1re Réflexion. 570. — 2e Réflexion. 571. — 3e Réflexion. 572. — Ses piéges, ses ruses et ses ravages. 573. — Sa grièveté. ib. — Que dira-t-on ? ib. — Il fait la plupart des pécheurs. Exemples ib. — Il fait mourir dans le péché. Mort d'Abimelech. ib. — Nécessité de le mépriser. 574. — Apostrophe au respect humain ib. — Pensée de Tertullien. ib. — Leçon de saint Macaire à un jeune homme. ib.

RESTITUTION. — Son obligation. 574. — Personne ne peut en dispenser. 575. — Elle est rare. ib. — Sur le même sujet. ib. — Ne pas la changer en aumône. ib.

RÉSURRECTION DES CORPS. — Ce qu'il y a dans la nature la prouve. 575. — Différence de celle des bons et des méchants. ib.

RETRAITE ANNUELLE. — Sa nécessité. 576. — Dieu y prépare la surabondance de ses grâces. ib. — Recommandations à faire le dernier jour des exercices. (*Extr. du Direct.*) ib. — Moyens pour conserver les fruits de la retraite. 577

RÉVÉLATIONS. — Par visions, par colloques, ou par la vue claire de la vérité. 577. — Ce qu'il faut penser de toutes ses grâces surnaturelles. ib. — Dieu a-t-il parlé ? ib.

RÉVOLUTIONS. — Les auteurs en sont souvent les victimes. 578. — Ce qui les cause dans un Etat. ib.

REVOLUTION FRANÇAISE DE 1793. — Ses abominations multipliées. 578. — Même sujet. ib.

RICHESSES. — Quelles sont les richesses temporelles et spirituelles. 579. — Ne pas aimer les temporelles. ib. — Comparées aux épines. ib. — Sur l'attachement aux richesses. ib. — Source d'inquiétude et de maux. ib. — Elles ne rassasient personne. ib. — La possession des richesses en fait sentir la vanité par les occupations qu'elle donne. 580. — Sur l'abus des richesses. ib. — Preuve des richesses de l'empire romain. ib.

ROBES. — Art des anciens. 580. — Robes et perles ; ce qu'elles sont. ib.

ROGATIONS. — 1° Qu'est-ce que le temps des Rogations, et pourquoi ont-elles été instituées ? 580. — 2° Comment devez-vous passer ces trois jours des Rogations ? 582.

ROIS. — Ceux qui sont les fléaux du genre humain. 583. — Bonheur d'un roi sage. ib. — Ils s'usent toujours plus que les autres. ib. — Voy. *Royauté, Souverains*. ib.

ROMAN. — Ce que c'est. 583. — Peste pour les mœurs. ib. — Jugement de J.-J. Rousseau sur sa *Nouvelle Héloïse*. ib.

ROSAIRE. — Son origine. 583. — Dévotion la plus agréable à Marie. ib. — Voy. *Chapelet*. 584. — Dévotion 1° utile. ib. — 2° Facile. ib.

ROYAUTÉ. — Elle est une servitude déguisée. 584.

S

SACERDOCE. — Sa fin. 585. Voyez *Prêtre*, *Sainteté du Prêtre*. ib.

SACRE-COEUR. — Sur le mystère. 585 — Dévotion juste et naturelle dans son objet. ib.

SACREMENTS. — Principes intérieurs de la vie spirituelle. 585. — Coffres des grâces de Dieu. 586. — Trésors de grâces. ib. — Leur nécessité pour le salut. ib. — Morale sur le peu de changement de la fréquentation des sacrements. ib. — Quels sont les sacrements du démon? ib.

SAINTETÉ. — Elle consiste à bien faire ses actions ordinaires. 587. — Voyez *Actions*. ib. — Sans elle, point de bonheur solide. ib. — Elle fait le bonheur du juste. ib.

SAINTETÉ DU PRÊTRE. — Tout doit céder à son engagement. 587. — Combien elle doit différer de celle des laïques. 588. — L'habit sacré et la profession réclament la sainteté. ib. — Dès son ordination, il est à Dieu seul. ib. — Sa nécessité. ib. — Les prêtres sont les miroirs des laïques. ib. — Leur vie doit être irréprehensible. ib. — Trois choses pour devenir saint. ib. — Pour être saint, il faut : 1° Désirer la sainteté. ib. — 2° Tout faire pour plaire à Dieu. 589. — 3° Tout souffrir en paix pour Jésus-Christ. ib. — 4° Vouloir ce que Dieu veut. 590. — Sur l'excellence et les dangers du prêtre. ib. — Voy. *Exemple*. ib.

SAINTS. — Obligation de le devenir. 590. — Pour l'être, il suffit de le vouloir. 591. — Il y a des saints dans tous les états. ib. — Même sujet. ib. — Ils étaient ce que nous sommes. 592. — Effet de leurs exemples sur nous. ib. — Même sujet. ib. — Sur le même sujet. ib. — Même sujet. ib. — Nous pouvons faire ce qu'ils ont fait. ib. — La dévotion aux saints est très-utile à ceux qui veulent faire des progrès. 593. — Imiter leurs vertus. ib. — Ils prient pour nous. ib. — Force de leurs prières. ib. — Ils nous protégent. ib. — Il faut réclamer leur intercession. 594. — Quelques saints nourris miraculeusement. ib. — Voyez encore : *Béatification*, *Canonisation*, *Livre de la vie des Saints*. ib.

SAINT-SACREMENT. — Le plus grand des miracles. 594. — Paroles de l'institution. ib. — Testament de Jésus-Christ. ib. — Sur la transsubstantiation. 595. — Amour infini de Jésus-Christ pour nous. ib. — Voyez encore : *Processions du Saint-Sacrement*. 596. — Réparation d'honneur au Saint-Sacrement de l'autel. Motifs. ib. — Visites au Saint-Sacrement. Assiduité de saint Louis de Gonzague, de saint François-Xavier, de saint François d'Assise, de saint François Régis, de saint Venceslas, du vénérable Frère de l'Enfant Jésus, carme. ib. — Combien ces visites sont agréables à Dieu et avantageuses pour nous. 597. — Trois raisons des visites. ib. — Que fait-on devant le Saint-Sacrement ? Exemple. ib. — Voyez encore : *Communion*, *Eucharistie*. ib.

SALUT. — Dieu veut sauver tous les hommes. Vérité consolante. 597. — Une seule chose est nécessaire. ib. — Affaire importante et unique. ib. — Affaire propre et personnelle. 598. — Même sujet. ib. — Même sujet. ib. — C est la grande affaire. ib. — Terrible alternative. ib. — Ame sauvée, tout sauvé. ib. — Dieu ne m'a pas fait pour me damner. Fausse ressource. 599. — Il faut le chercher avant tout. ib. — Il faut vouloir son salut. ib. — Même sujet. ib. — Même sujet. ib. — Il ne suffit pas de le vouloir. ib. — Le vouloir autant que votre honneur et votre santé. 600. — Y travailler à toute heure. ib. — Pour l'opérer, il ne faut pas quitter son état. ib. — Exemples. ib. — Il faut vouloir faire plus qu'il ne faut. 601. — Il faut y travailler jusqu'à la fin. ib. — Il faut y travailler sérieusement. 1° comparaisons. ib. — 2° oraisons. ib. — 3° Exemple de Jésus-Christ. ib. — Il faut y travailler efficacement. Comparaisons. ib. — Pour le salut il faut fuir la compagnie des hommes. 602. — Surtout des méchants. ib. — Nous devons coopérer à notre salut. ib. — Mesurer l'espérance sur le soin et sur le désir du salut. ib. — Prétextes pour ne pas y travailler. 603. — Motifs pour y travailler avec confiance. ib. — Il faut y travailler avec crainte à cause des dangers et de l'incertitude du succès. 604. — Sur le même sujet. 605. — Moyens de vaincre les ennemis du salut : Veillez, fuyez, priez. ib. — Exemple du regret à la mort d'avoir négligé son salut. 606 — Personne ne doit désespérer de son salut : Voyez *Augustin*. ib.

SALUTATION ANGÉLIQUE. — Paraphrase par Thomas à Kempis. 606.

SANTÉ. — La ménager sans user de délicatesse. 606. — En évitant tous les excès. 607. — En imposant silence aux passions. ib. — En cultivant la propreté et la belle humeur. ib. — Voyez encore *Gaîté*. ib. — Contre le soin excessif de la santé. ib. — Même sujet. ib. — Même sujet. 608.

SCANDALE. — Crime et danger du scandale donné et reçu. 608. — Péché énorme. ib. — Malheur de celui qui le donne. ib. — Même sujet. ib. — Espèce de péché originel. 609. — Ses effets. Il ravit l'honneur à Dieu. ib. — Persécution à la Religion. ib. — Suppôt de Satan. 610. — Mal presque irréparable. ib. — Ses progrès. ib. — 1° Rien de plus odieux qu'un chrétien scandaleux. 2° Rien qui mérite plus d'être puni. 611.

SCANDALE DU PRÊTRE. — En quoi il consiste. 611. — Il cause la mauvaise vie du

peuple. ib. — Rien de plus nuisible que l'ignorance des prêtres jointe à une vie déréglée. 612. — Ils sont pires que les hérétiques. ib.

SCAPULAIRE. — Ce que son usage indique. 612. — Révélation à Simon Stock et à Jean XXII. ib. — Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. L'inscription des noms et prénoms n'est plus nécessaire. ib. — Une paire de cordons suffit. ib. — L'image de la sainte Vierge n'est pas requise. ib. — Louable coutume de le conférer aux enfants. 613. — Il ne doit pas être porté sur la chair. ib.

SCRUPULE. — Maladie semblable à une fluxion des yeux. 613. — Moyens de guérir les scrupuleux. ib.

SCUPOLI (Laurent). — Eloge du livre : *Le Combat Spirituel*. 613.

SÉBASTIEN VALFRÉ (Le B.). — Son assiduité au confessionnal et son fruit. 613.

SÉCHERESSE SPIRITUELLE. — Conduite à tenir alors. 613. — Son meilleur remède. ib.

SERMENT (Faux). — Mort d'un maquignon. 614.

SERMONS. — Avantages de les apprendre par cœur. 614. — Règles générales pour en profiter. ib. — Leur utilité. ib. — Pourquoi les méchants n'y assistent pas. 615. — Comment on y assiste. ib. — Pourquoi ils convertissent si peu de personnes. 1° Parce que beaucoup n'y vont pas. ib. — 2° Parce qu'ils n'y croient pas. ib. — 3° Parce qu'on ne s'en entretient pas. ib. — Voyez encore : *Instruction, Parole de Dieu, Prédication*. 616.

SERVICE DE DIEU. — Raison de servir Dieu avec joie. 616. — Contentement au service de Dieu. Voyez *Délices Spirituelles*. 617. — De l'obligation de servir Dieu seul. 1° Ce qui nous oblige à servir le Seigneur. 2° Pourquoi nous devons servir lui seul? ib. — Voyez encore : *Fin de l'homme*. 619. — Respect dû aux serviteurs de Dieu. ib.

SIGNE DE LA CROIX. — Usage qu'il en faut faire. 619. — Respect de l'empereur Tibère pour ce signe. 620. — Miracles qu'on lui attribue. ib. — Voyez encore : *Saint Martin*. ib.

SILENCE. — Son importance. 620. — Silence en présence des vieillards. ib. — Voyez encore : *Saint Arsène*. ib. — Il faut l'aimer pour avancer. ib. — Il est plus facile de se taire que de se modérer. 621. — Voyez encore : *Colère, Solitude*.

SIMÉON STYLITE (S.). — Sa vie sur une colonne. 621. — Ses jeûnes de carême. ib.

SIMON STOCK (S.). — Pourquoi ainsi surnommé. 621. — Voyez *Scapulaire*. ib.

SOBRIÉTÉ. — Elle est la mère de la santé. 621. — Le remède toujours innocent. ib. — Elle prolonge les jours. ib.

SOCIÉTÉ BIBLIQUE. — Ses dépenses opèrent peu de conversions. 622.

SOCRATE. — Il se contentait de peu. 622. — Sa réponse à la question : qui est sans souffrance? ib. — Son amour du silence. Voyez *Arsène*. Sa réponse à une réprimande publique. Voyez *Réprimande*. ib.

SOLITAIRE. — Portrait d'un vrai solitaire. 622.

SOLITUDE. — Sur ses avantages et sur le mépris du monde. Voyez *Monde*. 622. — Exemple de la douceur de la solitude. ib. — De l'amour de la solitude et du silence. ib. — Elle facilite le salut. 623. — Beau mot de Scipion l'africain. ib. — Obligation des Vierges. ib. — Solitude dangereuse. ib.

SOLLICITUDE. — Il faut la déposer dans le sein de Dieu. 623. — Réflexion. ib.

SOMMEIL. — Sept heures suffisent. 623.

SOUFFRANCES. — Leur utilité. 623. — Même sujet. ib. — Même sujet. 624. — Elles perfectionnent l'homme et augmentent ses mérites. ib. — Elles sont inévitables. ib. — Elles sont une grande grâce. ib. — Les saints les cherchaient. ib. — Les supporter avec patience. 625. — Voy. encore : *Affliction, Croix, Patience, Tribulations*. ib.

SOUMISSION (De l'humble). 625.

SOUVERAINS. — Les plus absolus sont les moins puissants. 625. — Voyez *Rois, Royauté*. ib.

SPECTACLE. — Ecole du démon. 625. — Dangereux pour tout le monde. ib. — Est-ce un péché mortel d'aller à la comédie? Est-ce une action indifférente? 626. — Voyez *Bals, Danses*. ib.

SUCCÈS. — Il faut en rendre la gloire à Dieu. 626.

SUPERSTITIONS. — Guérison de saint Bernard. 626. — Vendredi, jour qui porte malheur. ib.

SURDITÉ SPIRITUELLE. — En quoi elle consiste. Elle est commune. 626. — Avis aux supérieurs muets. 627.

SYLLA. — Titres par lesquels il désire être connu de la postérité. 627.

SYMBOLE DES APOTRES. — Considérations dévotes sur *Je crois*. 627. — En Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. ib. — La résurrection de la chair. ib.

SYSTÈME. — Moyen de le juger. 627.

T

TAUPE. — Symbole de l'avarice. 628.

TEMPÉRANCE. — L'homme forme pour agir avec tempérance, physiquement et intel-

lectuellement parlant. 628. — Quatre choses à éviter pour l'observer. ib. — La vertu de tempérance comparée à la myrrhe. ib.

TEMPÊTE. — Temps de confiance pour le juste et de crainte pour le pécheur. 628.

TEMPS. — Idée de saint Augustin. 628. — Prix du temps. ib. — Un Prêtre doit régler son temps. 629. — Sur le même sujet. ib. — Soyez-en avare. ib. — Pourquoi on a si peu de temps. ib. — Moyen d'en avoir. ib. — Il entraîne tout après lui. ib. — Ne compter que sur le présent pour faire le bien. ib. — Réflexions sur le temps passé, présent et futur. ib. — Sa brièveté : comparaisons. 630. — Sur la perte du temps. Exemple. ib. — Tout passe ici-bas. ib. — Il faut réparer le temps perdu. ib. — Comment il faut réparer le temps perdu. Voy. *Nouvel an*. ib.

TENTATIONS. — Elles sont un signe que Dieu nous aime. 630. — Preuve de la grâce. ib. — Trois vues de Dieu en les permettant. ib. — 1° D'éprouver la vertu. ib. — 2° D'exercer la vertu. 631. — 3° D'affaiblir notre ennemi. ib. — Elles sont inévitables en cette vie. ib. — Point d'assurance contre elles. ib. — Avantage qu'elles procurent. ib. — Chaque tentation vaincue est une nouvelle couronne. ib. — Dieu prépare la couronne. 632. — Ne pas refuser le combat. ib. — Nous y sommes tous exposés. ib. — Elles sont une marque de triomphe sur les démons. ib. — De la résistance aux tentations. ib. — Deux précautions à prendre toujours. ib. — Comment le démon tente les âmes pieuses. ib. — Motif de courage du chrétien. ib. — Malheur de n'être pas tenté. ib. — Leur utilité. 633. — La tristesse qu'on éprouve dans la tentation vient de Dieu. ib. — Preuve qu'on n'y consent pas. ib. — Ne pas confondre le sentiment et le consentement, l'imagination et la volonté. ib. — Pourquoi Dieu ne laisse pas voir qu'on n'y a pas consenti. ib. — Mépriser la tentation et le tentateur. ib. — Avis sur la manière de se comporter dans les tentations. ib. — Maxime générale contre la tentation : recourir à ce qu'elle a de contraire. 634. — Remède : savoir que c'est une tentation. ib. — Marques que les tentations viennent du démon. ib. Voyez : *Chair*. ib. — Les tentations cessent en les découvrant à son supérieur. ib. — Voyez *Peines intérieures*. 635. — Remèdes aux tentations : Fuyez, priez, combattez. ib. — Remèdes aux tentations nocturnes. ib.

TERRE. — Mère commune, atelier de la nature. 635.

TERTULLIEN. — Eloge de ses écrits. 635.

TESTAMENTS. — Conseil aux confesseurs de ne jamais s'en mêler. 635.

TÊTE NUE, RASÉE. — Marque de deuil chez les Israélites. 635.

THÉRÈSE (Ste). — Ce qu'on fit, la croyant morte. 635. — Elle exhortait les autres à la gaîté. 636. — Paroles qui la consolaient. ib. — Sa devise. ib. — Vœu qu'elle fit. ib. — Sa modestie Elle ignorait les tentations contre la chasteté. ib. — Religieuse jamais mécontente. ib. — Comment elle recevait les injures. ib. — Son avis aux prédicateurs sur les mauvaises confessions. ib. — Même sujet. ib. — Elle est avertie de ses péchés véniels. ib. — Sa consolation à la mort. 637. — Sa maxime de confiance en la Providence. Voyez *Providence*. ib. — Sa pratique de conformité à la volonté de Dieu. Voyez *Volonté de Dieu*.

THOMAS, APÔTRE (S.). — Son doute affermit notre foi. 637. — Son incrédulité prouve la résurrection de Jésus-Christ. Voyez *Jésus-Christ*. ib.

THOMAS D'AQUIN (S.). — Ses progrès dans les sciences. 637. — Sa facilité à composer des ouvrages. ib. — Son silence traité de stupidité. Son humilité. ib. — Prédiction d'Albert sur son silence. ib. — Sa pratique dans les questions épineuses. ib. — Trait de son obéissance. Trait de sa mortification. ib. — Sa ferveur sensible après la Communion. ib. — Confiance de saint Louis en ses lumières. 638. — Dans une extase, il répond à la demande du crucifix. ib. — Récompense de sa résistance à une tentation. ib. — Dans sa Somme théologique, il est le plus fidèle interprète de saint Augustin. But de la *Somme contre les Gentils*. ib.

THOMAS DE JÉSUS (le Père). — Sa réponse à un ami par rapport au plaisir à faire au prochain. 638.

THOMAS MORUS. — Sa foi envers le Saint-Sacrement. 638. — Réponse à sa femme en marchant au supplice. ib.

TIBÈRE. — Sa charité. 638. — Son respect pour le signe de la croix. Voyez : *Signe de la Croix*. ib.

TIÉDEUR. — Sa nature. 638. — Correction que fait saint Ignace. 639.

TIÉDEUR DU PRÊTRE. — On ne s'en aperçoit pas. 639. — État du tiède. ib. — La tiédeur est un mal presque incurable. Pourquoi ? 640. — Il faut en quelque sorte fuir avec plus de soin les fautes légères que les graves ib. — Danger de la tiédeur. ib. — Ses effets. ib. — Pourquoi les démons tentent plus les prêtres que les laïques. ib. — Exemple de la tiédeur des prêtres. ib. — Apostrophe au tiède. ib.

TIGRE. — Combien la femelle aime ses petits. 641.

TITE. — Son amour à faire du bien. 641.

TOILETTE. — Qu'elle soit simple. 641. — Triple but des vêtements. ib. — L'ornement doit être proportionné à l'état. ib. — Éviter les deux extrêmes. ib. — Préservatif contre ses abus. ib. — Voyez *Miroir*, *parure*. ib.

TOLÉRANCE. — Jugement qu'il faut en porter. 641.

TOMBEAU. — Le rendez-vous nécessaire. 641. — Réflexion sur les tombes des morts à l'église. ib. — Voyez encore *Cimetière*. ib.

TRAVAIL. — On travaille beaucoup mais pas comme il faut. 642. — Manière de le sanctifier. ib. — Le travail est doux à ceux qui l'aiment. ib. — Il est la source de l'abondance. ib.

TRIBULATIONS. — Elles sont la couronne des saints. 642. — Leur utilité. ib. — Voyez *Afflictions, croix, patience, souffrance*. ib.

TRINITÉ. — Rapports que nous avons avec la sainte Trinité. 642. — Centre auquel se réunit toute la religion. 643. — C'est la plus excellente et la plus utile des dévotions. ib. — Insuffisance à parler de son objet. ib. — Dévotion la plus salutaire dans ses effets. ib. — Mention de ce mystère dans les Sacrements. ib.

TRISTESSE. — Le plus grand mal après le péché. 643. — L'inquiétude ne vient jamais de Dieu. ib. — Moyens de chasser la tristesse. ib. — La tristesse n'est bonne que contre le péché. 644. — Quatre causes de la tristesse spirituelle. ib.

TROUBLES. — Trois sources de tous nos troubles. 644.

TUTOYER. — Son origine des Quakers. 644. — Ne pas le faire en public. ib.

V

VAINE GLOIRE. — Pourquoi il faut l'éviter. 644. — Sa tyrannie. 645. — Ridicule de la vaine gloire. ib. — Elle change le bien en mal. ib. — Elle perd les mérites. Voyez *Néron*. ib.

VALEUR. — Elle doit être réglée par la prudence. 645.

VANITÉ DU MONDE. — Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il perd son âme? Effets de cette maxime. 645. — Reconnue au lit de la mort par Philippe II et III, rois d'Espagne. ib. — Funeste aux femmes. 646. — Vanité des femmes à l'église. Voyez *Église*. Apostrophe à une jeune fille. ib. — Voyez encore : *Parure*. ib.

VER. — Ses propriétés. Quel est le plus petit? 646.

VÉRITÉ. — Elle seule peut établir solidement un système. 646. — Celui qui la hait, hait celui qui la dit. ib. — Elle est souvent inconnue aux rois. ib. — De la doctrine de la vérité. ib. — La vérité parle en nous sans le bruit des paroles. 647.

VÉRONIQUE GIULIANI (La B.). — Impression des instruments de la passion du Sauveur dans son cœur. 647.

VERTU. — En quoi elle consiste. 647. — Deux choses indispensables pour conduire à la vertu. ib. — Règle pour faire des progrès dans la vertu. Voyez *S. Charles Borr*. ib. — Premier degré et complément de la vertu. ib. — Sur le désir d'avancer dans la vertu. ib. — Le progrès dans la vertu est nécessaire. ib — Les œuvres sont plus efficaces que les paroles pour persuader la vertu. ib. — Biens promis à la vertu en cette vie. ib. — Centuple promis ici-bas aux justes. 648. — Contre ceux qui s'excusent sur les difficultés du chemin de la vertu. 649. — L'amour rend facile tout ce qu'il entreprend. Voyez *Amour véritable*. ib. — Motif de braver les difficultés. ib. — Secours pour vaincre les difficultés. ib. — Exemples de saint Cyprien et de saint Augustin. ib. — La vertu se perfectionne dans les épreuves. ib. — Vertu particulière à chaque état. 650. — Temps pour acquérir chaque vertu, et marques de progrès. ib. — Rechercher les vertus avec constance et avec joie. ib. — La recherche constante de la vertu procure une grande paix. ib. — Du choix et de la perfection des vertus. ib.

VIATIQUE. — Ne pas craindre de montrer notre respect pour lui. Pratique et bonheur du R. P. Marie-Joseph de Géramb. 651. — Beau mot de Villars. ib.

VIE. — Dangers de cette vie. 651. — Deux grands ressorts de la vie. ib.

VIE INTÉRIEURE. — Ses deux règles. 651.

VIE NOUVELLE. — Rien de plus pressant que de commencer une vie nouvelle : 1° Pourquoi? 2° En quoi elle consiste? 652.

VIE SPIRITUELLE. — Les pécheurs n'en voient pas les délices. 653.

VIE TEMPORELLE. — Ce que c'est que vivre longtemps. 653. — Germe de la vie éternelle. ib. — Elle ne se mesure pas à la longueur. ib. — La vie est courte. ib. — Très-courte pour la plupart. ib. — Même sujet. Comparaisons. ib. — La vie commune est le milieu de la sanctification personnelle. ib.

VIEILLARD. — Il est savant par l'expérience seule. Les vieillards gouvernent mieux que les jeunes princes. 654.

VIEILLESSE. — Elle n'a plus rien de souple; l'habitude la tient comme enchaînée; elle est presque sans ressource contre ses défauts. 654.

VIERGE MARIE (Sainte). — Vertu du nom de Marie. 654. — Puissance de ce nom. ib. — Le nom de Marie est doux pendant la vie et à la mort. ib. — Il est salutaire à la mort. 655.

QUELQUES FÊTES DE LA VIERGE — *Immaculée Conception*. Horreur de Luther pour cette fête. 655. — *Marie a été conçue sans péché*. Effet de cette parole. ib. — C'est un paratonnerre. ib. — Marie reçut l'être et la grâce au même instant. ib. — Sur la *Nativité de Marie*. Exhortation à la célébrer dévotement ib. —

ANNONCIATION. — Sur le consentement de Marie. Mérite de sa réponse. 656. — Effet de cette réponse. ib.

VISITATION. — Charité de Marie et obligation de l'imiter. 656. — Raisons d'imiter la sainte Vierge. En quoi consiste cette imitation. Belles leçons pour tous les états. 657.

ASSOMPTION. — Sujet de joie pour nous. 1° Combien fut glorieux le triomphe de Marie. 2° Combien son trône fut élevé. 657. — Sur la joie du ciel à son arrivée. 658. — Sa gloire dans le ciel. ib.

DÉVOTION A MARIE. — Ses deux fins. 658. — Signe infaillible de salut. ib. — Marque de prédestination et moyen de salut. ib. — Elle est une source de bénédictions. ib. — Par cette dévotion on plaît à la sainte Trinité. 659. — Assurance de salut en persévérant dans la dévotion à Marie. ib. — Sur le même sujet. ib. — Cette dévotion est très-utile à ceux qui veulent faire des progrès. ib. — Nécessité de la dévotion à la sainte Vierge et confiance en elle. ib. — Quelle doit être notre *confiance* en Marie, Reine de miséricorde. 661. — Combien grande doit être notre confiance en Marie, puisqu'elle est notre mère. ib. — Notre confiance en elle doit être filiale. 662. — Assurance de l'intercession de Marie. ib. — Avec quel empressement Marie vint au secours de ceux qui l'invoquent. ib. — Puissance de Marie, pour défendre ceux qui l'invoquent dans les tentations. ib

PRATIQUES DE DÉVOTION ENVERS MARIE. — Il faut persévérer. 663. — 1re Pratique : *Ave Maria*. Signe de prédestination. ib. — Son utilité. ib. — Paraphrase de cette prière par Thomas à Kempis. Voy. *Salutation angélique*. ib. — 2e Pratique : *Neuvaine*. Vertu adaptée à chaque fête. ib. — 3e Pratique : *Rosaire*. Voyez ce mot. 4e Pratique : *Jeûne*. ib. — 5e Pratique. *Visites aux images de Marie*. 664. — 6e Pratique. *Scapulaire*. Voyez ce mot. ib. — 7e Pratique. *Congrégation de Marie*. Voyez ce mot. 8e Pratique. *Aumône en l'honneur de Marie*. ib. — 9e Pratique. *Recourir souvent à Marie*. ib. — Courte paraphrase des *Litanies* de la sainte Vierge *Sainte Marie, priez pour nous*. ib. — *Sainte Marie*. Nom de salut. ib. — *Sainte Mère de Dieu*. ib. — *Mère de la divine grâce*. ib. — *Mère très-pure*. ib. — *Mère sans tache*. 665. — *Mère aimable*. ib. — *Mère du Sauveur*. ib. — *Vierge vénérable*. ib. — *Vierge digne de louange*. ib. — *Vierge puissante*. ib. — *Vierge clémente*. ib. — *Vierge fidèle*. ib. — *Cause de notre joie*. — *Vase insigne de dévotion*. ib. — *Rose mystique*. ib. — *Tour de David*. ib. — *Tour d'ivoire*. 666. — *Maison d'or*. ib. — *Arche d'alliance*. ib. — *Porte du ciel*. ib. — Même sujet. ib. — Même sujet. ib. — *Étoile du matin*. ib. — *Salut des infirmes*. ib. — *Refuge des pécheurs*. ib. — *Consolatrice des affligés*. 667. — *Secours des chrétiens*. ib. *Reinê des martyrs*. ib. — Sur le même sujet. ib. — *Douleurs de Marie*. Impuissance à les énumérer. ib. — Dès sa conception. ib. Elle a prévu ses maux. ib. — 1re Douleur. Prédiction de Siméon. ib. — 2e Douleur. Fuite en Egypte. ib. — Leçon pour nous. 668. — 3e Douleur. Disparition de Jésus dans le temple. ib. — La plus aiguë de ses douleurs. Pourquoi? ib. — Instruction pour une âme désolée. ib. — Pour les pécheurs. ib. — 4e Douleur. Marie rencontre Jésus allant à la mort. ib. — Sur le même sujet. 669. — Sur le même sujet. ib. — 5e Douleur. Mort de Jésus. 670. — 6e Douleur. Du coup de lance donné à Jésus, et de sa descente de croix. ib. — Pensée sur le coup de lance. 671. — 7e Douleur. Jésus mis dans le tombeau. ib. — Raisons qui ont rendu son martyre plus grand que celui des autres martyrs. ib. — Instrument du supplice de Marie. 672.

DES VERTUS DE MARIE. — Nous devons imiter Marie. 672. — Sur le même sujet. ib. — Sur le même sujet. ib. — Elle est un modèle à tous. ib. — *De l'humilité de Marie*. ib. — Sur le même sujet. 673. — De son *amour envers Dieu*. ib. — De sa *Charité envers le prochain*. ib. — Combien est grand l'amour que nous porte Marie notre Mère. ib. — De la *Foi de Marie*. 674. — De l'*Espérance de Marie*. ib. — De la *Chasteté de Marie*. ib. — Tableau des précautions de Marie. ib. — Son extérieur. 675. — Inspirant la chasteté. ib. — Même sujet. — De la *Pauvreté de Marie*. ib. — De l'*Obéissance de Marie*. ib. — De la *Patience de Marie*. ib. — De l'*Esprit d'oraison de Marie*. ib. — Eloge des *Austérités* de Marie. 676. — Sur Marie pleine de grâce. ib. — Sur l'alliance de Marie et de Joseph. ib. — Marie, tabernacle vivant. ib.

MOIS DE MARIE. — Comment devons-nous le sanctifier? 676. — Libéralité de Marie. 677. — Marie est le *Refuge des pécheurs repentants*. ib. — Marie est *notre vie*, parce qu'elle nous obtient le pardon des péchés. ib. — Marie rend la mort douce à ses serviteurs. ib. — Marie est l'*Espérance* de tous les enfants d'Adam. 678. — Marie est l'*Espérance des pécheurs*. ib. — Marie est une *Avocate puissante*. ib. — Marie est une *Avocate puissante* pour la conversion des pécheurs. ib. — Marie est une *Avocate compatissante*. ib. — Sa compassion pour les grands pécheurs. 679. — Marie est la mère des orphelins. Prière. ib. — Marie délivre ses serviteurs de l'enfer. ib. — Marie vient au secours de ses serviteurs dans le purgatoire. 680. — Marie conduit ses serviteurs au ciel. ib.

VIGILANCE SUR SOI-MÊME. 681.

VIN. — Corrupteur des hommes, espèce de poison. Ses effets. 681. — On ne doit en user qu'avec réserve. ib. — Considéré comme boisson. ib. — Sa qualité nutritive. ib.

VINCENT DE PAUL (S.). — Sa piété en

célébrant la messe. 681. — Son remède aux tentations contre la foi. ib. — Sa douceur. Son abandon à Dieu. ib. — Il ne fit que trois réprimandes sévères. ib. — Nombre de ses missions. 682.

VISIONS. — Signes pour distinguer les vraies des fausses. 682.

VISITES. — Des personnes qui ne vivent pas chrétiennement. 682. — A éviter. ib. — Des rapports avec les femmes. ib. — Ordre des visites d'un nouveau curé. 683. — De Reconnaissance. ib. — De Condoléance. ib.

VOCATION. — Roue principale de la vie. 683. — Même sujet. ib. — Nécessité de la vocation divine. ib. — Signes de la vocation des prêtres. ib. — On doit être fidèle à sa vocation. Exemples d'Avila, de saint Charles, d'un archevêque de Cambrai. ib. — D'un marmiton. ib. — D'un curé. 684.

VOCATION RELIGIEUSE. — Ses voies diverses. 684.

VOEUX. — Ne pas faire de vœux particuliers : pourquoi? 684. — Ne pas imiter les saints dans leurs vœux. ib.

VOLONTÉ DE DIEU (conformité à la). — But des saints. 684. — Un seul acte peut faire un saint. ib. — Pratique de sainte Thérèse. 685. — Paix, dès cette vie, pour celui qui s'y conforme. ib. — Dieu le veut! grand mot. ib. — Faire ce que Dieu veut ib. — Comme il le veut. ib. — Parce qu'il le veut. 686. — Source de bonheur et de paix. ib. — Motifs de la faire. ib. — Voyez encore : *Conformité à la volonté de Dieu.* ib.

VOLONTÉ PROPRE. — Il faut y renoncer. 686. — Même sujet. Voyez *Attachement à la volonté propre.* 687. — Erreur à se sujet. ib. — Pensée de saint Bernard. ib. — Pensée de saint Philippe de Néri. ib.

VOLTAIRE. — Son envie de détruire le catholicisme. 687. — Sa mort. ib. — Jugé par le comte Joseph de Maistre. ib.

VOYAGES. — Ils sanctifient rarement. Exceptions. 687.

VOYELLES ET CONSONNES. — Tuyaux d'orgue et ses touches. 368.

W

WENCESLAS, ROI DE BOHÈME. — Traits de sa cruauté. Il prit Néron pour modèle. 688.

X

XERXÈS. — Réflexion sur la cause de ses pleurs. 688.

Y

YEUX. — Nombre de leurs maladies. 689. — Mortification des yeux. ib. — Voyez *Mortification extérieure.*

Z

ZÈLE. — Vertu la plus exposée à l'illusion. 689. — Son excellence. ib. — Erreurs à ce sujet. ib.

ZÈLE POUR LE SALUT DU PROCHAIN. — Vertu propre à tous. Aux personnes publiques. 690. — Aux pasteurs des âmes. ib. — Aux particuliers. ib. — Motif : le malheur de nos frères. 691. — Même sujet. ib. — Même sujet. Comparaisons. ib. — Tous peuvent y contribuer, 1° par les prières, les communions et par la messe. ib. — 2° Par les pénitences. ib. — 3° Par l'instructions et les conseils. ib. — 4° Par les aumônes. ib. — Le soin de l'avancement des autres sert au nôtre. Comparaisons. 692. — Prix du zèle du salut des âmes. ib. — Trois choses qui contribuent au zèle des âmes. ib. — Sans différence des sexes. ib. — Le peu de fruit dans les âmes ne doit pas décourager et ne perd pas le mérité. Voyez *Mérites.* ib. — Obligation des prêtres de s'appliquer au salut des âmes. ib. — Zèle, agréable à Dieu. ib. Récompense du zèle. 693. — Du but, des moyens et des œuvres du prêtre zélé. 694. — But unique, la gloire de Dieu. ib. — Caractère du vrai zèle : 1° Prudent. 2° Désintéressé. 3° Intrépide. ib. — 1er Moyen, s'attacher à la perfection de son âme. ib. — 2e Moyen, la prière. 695. — Œuvres. 1° S'appliquer à corriger les pécheurs. ib. — 2° S'appliquer à la prédication. ib. — 3° Secourir les mourants. ib. — 4° La confession. ib.

ZÉNON. — Sa triste mort. 696.

FIN DE LA TABLE.

[illegible]

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 000243799b

0036096-01-4 CE

BQT 2961 .M8R 1858
MULLIER, CHARLES-EDOUA
REPERTOIRE DU PRETRE.

U D / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 04 17 01 9